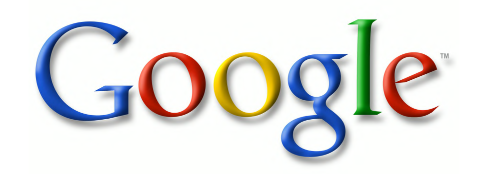
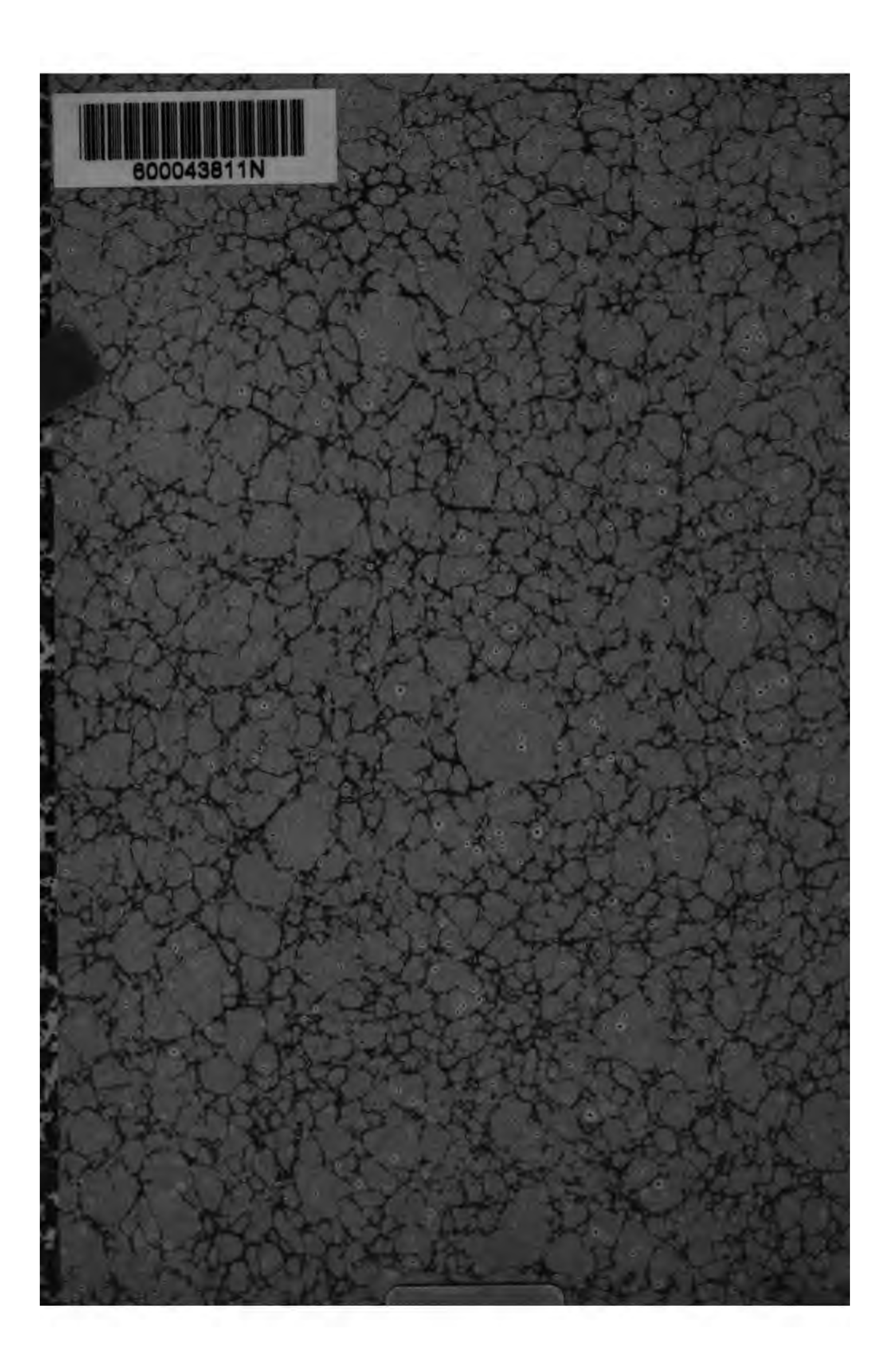
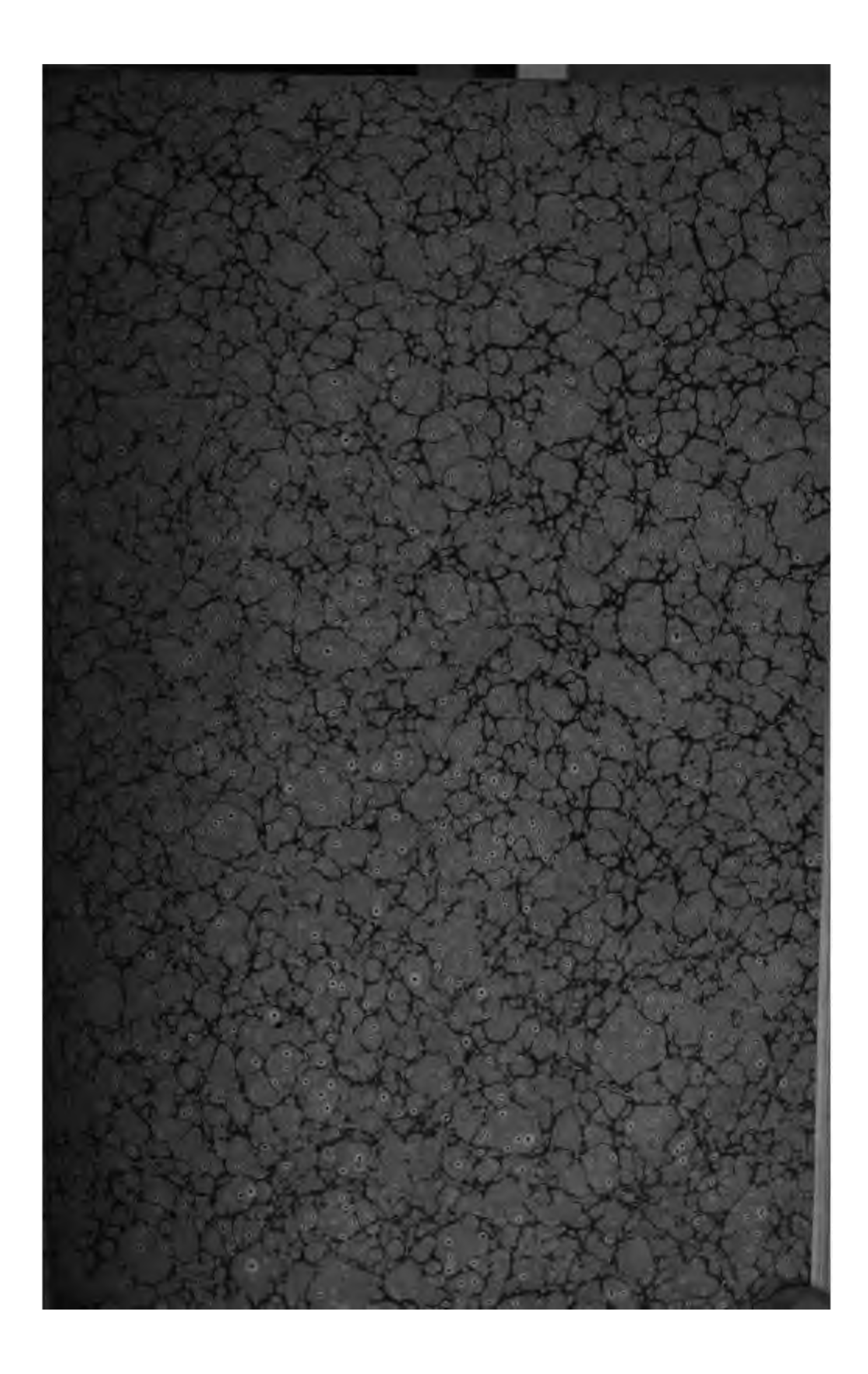





600043811N



TROISIÈME ET DERNIÈRE

ENCYCLOPÉDIE THÉOLOGIQUE,

OU TROISIÈME ET DERNIÈRE

SÉRIE DE DICTIONNAIRES SUR TOUTES LES PARTIES DE LA SCIENCE RELIGIEUSE,

OFFRANT EN FRANÇAIS, ET PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE,

LA PLUS CLAIRE, LA PLUS FACILE, LA PLUS COMMODE, LA PLUS VARIÉE ET LA PLUS COMPLÈTE DES THÉOLOGIES.

CES DICTIONNAIRES SONT CEUX :

DE PHILOSOPHIE CATHOLIQUE, — D'ANTIPHILOSOPHISME, — DU PARALLÈLE DES DOCTRINES RELIGIEUSES ET PHILOSOPHIQUES AVEC LA FOI CATHOLIQUE, — DU PROTESTANTISME, — DES OBJECTIONS POPULAIRES CONTRE LE CATHOLICISME, — DE CRITIQUE CHRÉTIENNE, — DE SCHOLASTIQUE, — DE PHILOLOGIE DU MOYEN AGE, — DE PHYSIOLOGIE, — DE TRADITION PATRISTIQUE ET CONCILIAIRE, — DE LA CHAIRE CHRÉTIENNE, — D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE, — DES MISSIONS CATHOLIQUES, — DES ANTIQUITÉS CHRÉTIENNES ET DÉCOUVERTES MODERNES, — DES BIENFAITS DU CHRISTIANISME, — D'ESTHÉTIQUE CHRÉTIENNE, — DE DISCIPLINE ECCLÉSIASTIQUE, — D'ÉRUDITION ECCLÉSIASTIQUE, — DES PAPES ET CARDINAUX CÉLÈBRES, — DE BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE, — DES MUSÉES RELIGIEUX ET PROFANES, — DES ABBAYES ET MONASTÈRES CÉLÈBRES, — DE CISELURE, GRAVURE ET ORNEMENTATION CHRÉTIENNE, — DE LÉGENDES CHRÉTIENNES, — DE CANTIQUES CHRÉTIENS, — D'ÉCONOMIE CHRÉTIENNE ET CHARITABLE, — DES SCIENCES POLITIQUES ET SOCIALES, — DE LÉGISLATION COMPARÉE, — DE LA SAGESSE POPULAIRE, — DES ERREURS ET SUPERSTITIONS POPULAIRES, — DES LIVRES APOCRYPHES, — DE LEÇONS DE LITTÉRATURE CHRÉTIENNE EN PROSE ET EN VERS, — DE MYTHOLOGIE UNIVERSELLE, — DE TECHNOLOGIE UNIVERSELLE, — ET DES ORIGINES DU CHRISTIANISME.

PUBLIÉE

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU

DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

PRIX : 6 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE, 7 FR. ET MÊME 8 FR., POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL DICTIONNAIRE PARTICULIER.

60 VOLUMES, PRIX : 360 FRANCS.

TOME DIXIÈME.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE MYTHOLOGIE ANCIENNE ET MODERNE.

PRIX : 8 FRANCS.

TOME UNIQUE.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, EDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1855



YCLOPÉDIE

HÉOLOGIQUE.

PAR M. L'ABBÉ [illegible]

TOME DIXIÈME



E.

miè-
ôtes,
qu'on
igne-
plus
e, ou

iétés
nom-
plus
ième
des
ples,
igu-
nos
ppée
ces-
eurs
lges
ion,
de
en
gé-

ho-
le,
ais
lé,
n-

ui
e.

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

INTRODUCTION

AU DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE MYTHOLOGIE.

Les riantes fictions de la Grèce et de Rome ont occupé une large place dans nos premières études. C'est aux récits mensongers des nations païennes et aux chants de leurs poëtes, qu'on a bercé nos jeunes années et qu'on nous a initiés à tous les secrets de ce qu'on nomme le beau en littérature. La Mythologie forme une partie essentielle de l'enseignement classique, et pour quiconque aspire à un certain degré d'instruction, il n'est pas plus permis d'ignorer les fables de l'antiquité, que de heurter les règles de la grammaire, ou de confondre les plus simples notions historiques (*a*).

Malgré les dix-huit siècles écoulés depuis que le catholicisme a régénéré les sociétés qui se mouraient dans l'erreur et la corruption, il est incontestable que des traces nombreuses des religions mythiques se font apercevoir à chaque page de nos écrivains les plus fameux. On ne saurait comprendre les allusions continuelles qu'ils se permettent, et même la plupart de leurs ouvrages, sans avoir une connaissance plus ou moins exacte des croyances, des usages et des folles superstitions qui régnaient autrefois chez les peuples, aujourd'hui éteints ou transformés. Depuis les empreintes à la gloire de Mercure qui figurent sur les timbres du fisc, jusqu'aux noms symboliques du plus grand nombre de nos vaisseaux; depuis les joyeux couplets de la chanson jusqu'aux vers sublimes de l'épopée ou de la tragédie, partout le paganisme conserve encore un reste de vie qu'il faut nécessairement étudier pour l'apprécier à sa juste valeur. Je ne parle pas de l'état des mœurs dans certaines classes qui semblent égaler, sinon dépasser tout ce qui est raconté des âges antiques! Les livres élémentaires ne manquent pas dans les diverses maisons d'éducation, pour l'intelligence des auteurs, et pour donner à la jeunesse une certaine connaissance de la Mythologie. Avant d'en porter un jugement et de consigner ici le profit que nous en avons tiré pour ce Dictionnaire, on nous permettra de présenter quelques observations générales.

On peut rattacher tous les cultes idolâtriques à dix principaux systèmes : 1° La Mythologie égyptienne, qui reposait à la fois sur un panthéisme intellectuel et physique, sur la personnification des forces de la nature identifiée avec les forces de l'intelligence. Mais selon la doctrine secrète des prêtres du pays, il existait un être appelé *Piromi*, irrévélé, absolu, incorporel, immuable, éternel, infini et antérieur au premier des dieux. Nous renvoyons pour les détails aux articles qui concernent ce peuple.

On sait que, d'après le témoignage d'Hérodote, les Egyptiens furent les premiers qui établirent en principe l'immortalité de l'âme avec les transformations de la métempsycose. Après avoir achevé toutes leurs épreuves, les âmes remontaient, selon eux, vers les sphères supérieures d'où elles étaient descendues, et parcouraient pour s'y rendre, les régions des différentes planètes. Les âmes les plus vertueuses allaient droit au Soleil et à Syrius, les autres habitaient successivement les astres errants.

2° La Mythologie phénicienne, qui était aussi celle de Carthage, et qui, sous le rapport de la cosmogonie comme des traditions religieuses, offrait l'analogie la plus frappante avec celle des Chaldéens et des Egyptiens.

(*a*) Nous n'examinons pas ici l'opportunité ou l'influence de cet enseignement au point de vue moral. Il nous suffit, pour le moment, de constater un fait qui nous semble imprescriptible. Pour faire cesser l'initiation aux voluptueuses croyances du paganisme, aux récits de ses historiens et aux inspirations de ses *vates*, il faudrait l'accord de toutes les nations modernes, chose qu'on n'obtiendra jamais. Tant qu'un peuple étudiera la mythologie, tous les autres y seront obligés, sous peine de passer pour des ignares. Nous n'insistons pas sur le motif de puiser dans l'antiquité les règles et les modèles du beau.

Le souffle de l'esprit, ou le vent primitif *Kœpia* (voix de la bouche de Dieu), et la nuit primordiale *Baqut*, figurent comme principes des choses. Après eux vient le limon primitif *Moth*. Le Souffle et la Nuit enfantèrent *OEon* (la durée), et *Protogonos* (premier-né), qui, à leur tour mirent au monde *Genos* (genre) et *Genea* (race). Puis apparurent la lumière, le feu, la flamme, qui produisirent le Casius, le Liban et l'anti-Liban, etc. Le Soleil, comme premier principe de la nature, était surtout adoré sous différents prénoms dans la mère-patrie de ces peuples et dans leurs colonies.

3° La Mythologie des Grecs et des Romains, qui présentait au plus haut degré le caractère symbolique et figuré. C'est à celle-là principalement que se rapporte le plus grand nombre des articles de ce Dictionnaire, parce qu'elle est continuellement mêlée à tout ce qui fait l'objet des études classiques. On trouve dans la Théogonie d'Hésiode les fables adoptées par la Grèce, et celle-ci en transportant en Italie sa civilisation, ses mœurs et même sa langue, y fit aussi dominer ses croyances religieuses. Outre les divinités principales, le nombre des dieux subalternes était immense : on le porte à trente mille pour l'empire romain.

4° La Mythologie hindoue. C'est depuis un assez petit nombre d'années qu'on s'est occupé sérieusement des religions de l'Asie; mais aujourd'hui, de savants Indianistes cherchent à nous révéler tous les secrets des différents cultes observés sur les rives du Gange, ou dans les vastes empires de la Chine et du Japon.

On peut dire en général, que le système religieux des Hindous est le panthéisme, d'après lequel un être unique existe en toutes choses, et toutes choses existent dans cet être unique, en sorte que chaque chose n'est qu'une transformation de la Divinité.

A côté de cette monstrueuse croyance, on trouve une doctrine plus épurée, qui a proclamé un Dieu suprême, existant par lui-même, sans commencement ni fin, tout-puissant, infiniment bon, infiniment parfait. Cet être éternel s'est manifesté de trois manières distinctes : 1° Comme *Brahmâ* ou créateur. 2° Comme *Vichnou*, conservateur ou sauveur. 3° Comme *Siva*, destructeur et rénovateur. Ces trois grands dieux qui ont pour symboles respectifs la terre, l'eau et le feu, composent la trinité Hindoue appelée *Trimourti*. Les dieux inférieurs sont innombrables; on en porte le chiffre à 333 millions. Le culte de Vichnou est maintenant répandu dans l'Inde entière.

5° La Mythologie persane. Elle consistait dans l'adoration des éléments et des astres, et principalement du Soleil et de la Lune. Vint ensuite une autre doctrine qui, en se mélangeant avec la première, forme ce qu'on nomme le *magisme*, dont l'idée fondamentale est un dualisme de la lumière et des ténèbres, une lutte entre les deux principes, qui doit se terminer par la défaite des ténèbres : ces deux principes sont personnifiés dans *Ormuzd* et *Ahriman*. Toutefois, au-dessus de ce dualisme, existait, selon les Parsis, en Perse, un principe suprême, l'éternel *Zervane-Akerene*, le créateur d'Ormuzd et d'Ahriman. Les livres de Zoroastre mentionnent encore un dieu Mithra, célèbre dans l'Asie occidentale et dans tous les pays conquis par les armes romaines. C'était le plus brillant des Izeds, et on devait l'adorer trois fois par jour.

6° La Mythologie péruvienne. La religion des Péruviens était simple et douce; elle se bornait à peu près au culte des objets de la nature. Ces peuples adoraient principalement le Soleil, la Lune et les Étoiles. Cependant, il est incontestable qu'ils reconnaissaient et vénéraient un être suprême, qu'ils désignaient sous le nom de *Pachacamac*, le créateur de l'univers, ce qui formait une sorte de trinité avec *Virakotcha* et *Mamakotcha* : cette dernière était la déesse de l'Océan. Du reste, il y a bien des contradictions dans les récits des écrivains espagnols sur la religion du Pérou.

7° La Mythologie des sauvages de l'Amérique. Elle portait l'empreinte de la barbarie quand les Européens abordèrent dans cette partie du monde, et aujourd'hui, bornée à un petit nombre de tribus qui disparaissent rapidement, elle n'a guère changé de caractère. La plupart des sauvages admettent un être souverain appelé *Manitou*, et un grand nombre de divinités inférieures, classées, comme chez les Iroquois, en divinités bonnes et malfaisantes. Les manitous vulgaires sont de véritables fétiches, comme un serpent, un arbre,

un chien, une pierre, etc. Les pratiques du culte chez ces peuplades consistent surtout dans des opérations de sorcellerie et de magie

8° **La Mythologie des anciens Germains et des Scandinaves.** On n'en a pas des idées nettes et positives, parce que les auteurs Latins qui en ont parlé donnent aux dieux de ces peuples les noms des dieux de Rome avec lesquels ils les supposaient identiques.

D'après des témoignages incontestables, plusieurs révolutions religieuses ont fait varier ces croyances, et Odin est devenu le dieu suprême : son culte était répandu dans presque tout le nord de l'Europe. On trouve dans la série des aventures qui lui sont attribuées, une peinture fidèle des phases successives de la religion scandinave qui, d'abord sacerdotale, est restée guerrière.

9° **La Mythologie gauloise.** Les premiers objets de l'adoration des Gaulois furent les pierres, les arbres, les vents, les lacs, les rivières, le tonnerre, le soleil, en un mot la matière brute et les phénomènes de la nature. Ce culte grossier fit place à des idées plus abstraites, et fut remplacé par l'adoration de divinités qui présidaient au monde physique et au monde moral. Outre les grandes divinités, il est certain que les cités, les collines, les forêts avaient leurs divinités particulières, sans compter une multitude de génies mâles et femelles, êtres fantastiques analogues aux fées et aux lutins, etc., qui peuplaient l'air, la terre et les eaux.

Mais, en regard de ce polythéisme, il y avait, dans les Gaules, une religion importée par les Kymris, et qui était métaphysique, mystérieuse et sacerdotale dans son essence ; elle présente une grande conformité avec les religions de l'Orient : c'est le *Druidisme.*

10. **La Mythologie française.** Nous lui donnons ce nom parce que de nombreuses superstitions, malgré la salutaire influence du christianisme, ont survécu aux religions éteintes des Gaulois, des Germains et des Scandinaves. Ces folles croyances ont formé des traditions populaires qui ont subsisté longtemps et vivent encore dans certaines contrées de la France. C'est un mélange des récits antiques sur les nymphes des Grecs et des Romains, les génies des Gaulois, les walkyries des peuples du Nord, et les péris des Orientaux. On voit que nous voulons parler, non-seulement de la croyance aux sorcières et aux loups-garous, mais surtout de l'existence des fées qu'on supposait partagées en deux classes, dont l'une renfermait des divinités à peu près analogues aux nymphes, et l'autre ne comptait que des magiciennes : celles-ci n'avaient pas un pouvoir qui leur fût propre, mais elles n'étaient redoutables et puissantes que par l'entremise de l'enfer.

Nous arrêtons là ce tableau général des erreurs qui ont longtemps régné chez les peuples égarés par le polythéisme. Nous ajouterons seulement que l'histoire a nécessairement précédé la fable, et que la Mythologie, grâce à la féconde imagination des poëtes, n'a fait que broder ses brillantes et voluptueuses fictions sur le canevas des faits traditionnels et des vérités primitives. A mesure que chaque tribu ou chaque peuplade se formait en corps de nation, acquérait une certaine importance et comptait parmi les républiques ou les empires, elle a voulu se donner une origine qui se perdait dans la nuit des temps ou se rattachait à quelqu'un des habitants du ciel. De là ces dieux, ces demi-dieux, ces héros qui étaient des hommes distingués, sans doute, par leurs vertus, leurs exploits ou leurs vices, et qu'on élevait par une ridicule apothéose à la nature incommunicable de la Divinité.

Ce n'est pas tout ; on a prétendu localiser près de soi les faits les plus importants et transporter la scène, pour ainsi dire, dans sa propre maison ; c'est ainsi que les Grecs et les Romains avaient le Paradis et l'Enfer à leurs portes ! Il arrivait aussi que les vainqueurs s'emparaient hardiment des simulacres de marbre, d'airain, d'or, d'argent, qui leur tombaient sous la main dans la conquête d'un pays : ils traînaient ces déités dans leur marche triomphale, et leur accordaient ensuite comme un droit de bourgeoisie. Enfin, l'astronomie avec les signes symboliques dont on l'a gratifiée, et l'écriture hiéroglyphique avec la multitude de ses figures étranges et monstrueuses d'animaux, d'oiseaux ou d'êtres fantastiques, ont donné aussi naissance à un grand nombre de fables absurdes.

Il n'en résulte pas moins, de toutes ces aberrations, un fait prodigieux et incontestable, un fait universel et qui doit servir de leçon éternelle à tous les hommes : c'est le sentiment profond de la Divinité, qui a pénétré si avant les nations de l'ancien monde, sans aucune exception. Elles ont pu se tromper dans les formes de leur culte, mais la religion avait la première place dans leurs habitudes comme dans leur esprit ; elle se trouvait présente et mêlée à toutes les occupations, à toutes les phases, à toutes les actions de la vie publique ou privée. On aurait dit que, pour éloigner le moins possible le souvenir de l'Etre souverain, et la pensée des hommages qui lui sont dus, ces peuples avaient à cœur de multiplier ses images ou ses symboles, non-seulement dans les temples, mais dans l'intérieur des maisons, sur les montagnes, et dans la profondeur des vallées, aux bords des fleuves, aux sources limpides des fontaines et dans les forêts vastes et sombres.

C'est avec une entière vérité que Racine le fils a pu écrire ces beaux vers :

Oui, je trouve partout des respects unanimes,
Des temples, des autels, des prêtres, des victimes.

Quel exemple pour nos sociétés qui roulent vers les abîmes du sceptiscisme, et qui, bien loin de soutenir et de protéger leurs saintes croyances, écoutent volontiers les blasphémateurs et les scribes, qui leur apprennent chaque jour à mépriser, à déserter les autels de la Divinité. Elles ne devraient pas oublier que les peuples de l'antiquité n'ont été successivement effacés de la carte de l'univers, qu'au moment où la corruption, portée aux excès les plus inouïs, les avait détournés de la religion pour les livrer entièrement à l'entraînement des jouissances physiques.

Pour comprendre ce besoin de foi à un ordre surnaturel, et l'existence d'un culte chez toutes les nations policées ou sauvages, il faut se rappeler que l'homme, étant composé d'une double substance, ne peut pas se contenter de vivre seulement par le corps et par les sens ; mais, afin de compléter son être, et pour satisfaire son intelligence ou nourrir son cœur, il lui faut, ce que j'appellerai, des doctrines immatérielles, des croyances qui dépassent les limites de ce monde, en un mot, le lien avec les régions invisibles où habitent les esprits auquels il doit se réunir un jour. Ces aspirations vers l'infini et cet instinct des choses futures par de làle tombeau, lui sont d'autant plus nécessaires que, malheureux sur ce globe, où, d'ailleurs il ne fait que passer, tout lui commande de tendre sans cesse vers d'autres sphères où il trouvera le bonheur : or sa raison lui dit qu'il ne saurait y mériter une place qu'en cherchant à plaire, par ses hommages et par ses bonnes œuvres, à celui qui peut tout, qui récompense tout et qui a créé tous les êtres et tous les mondes.

Quand les passions et les mauvais instincts dominent chez les peuples et chez les individus, on voit les religions, qui étaient d'abord épurées, devenir fangeuses, méprisables et indignes des moindres sympathies de l'humanité. Les sociétés se font alors des divinités et un culte à leur image et ressemblance, jusqu'à ce que la corruption des mœurs, étant arrivée à son comble, une dissolution inévitable s'opère et les nations disparaissent avec les criminelles doctrines et les pratiques honteuses qui les avaient poussées vers la mort !

Nous ne pouvons qu'indiquer rapidement ces conséquences qui résultent du témoignage de l'histoire elle-même, depuis les premiers âges du monde. Nos lecteurs voudront bien suppléer aux réflexions que nous ne saurions développer davantage dans cette introduction. Nous les supplions également de les appliquer, autant que possible, aux différents articles qu'ils auront à parcourir dans ce Dictionnaire.

En ce qui regarde les faits les plus saillants ou les plus importants de la Mythologie, notre première pensée avait été d'y joindre une interprétation conforme aux découvertes de la science moderne. Nous aurions essayé de montrer qu'à travers tant de fables extravagantes, parmi ces récits mêlés et confondus, ces travestissements étranges ou imaginés par les écrivains et les poëtes de l'antiquité, ou conservés encore chez quelques peuples, il y a des vestiges ineffaçables de traditions identiques et puisées à une source commune, telle que la Bible nous la présente, dans l'origine des temps.

Quel bonheur nous éprouverions à nous appuyer sur le témoignage si recommandable

des Pères de l'Église, dont quelques-uns, après avoir d'abord été païens, avaient certainement étudié et connu les mystères, les pratiques et les croyances du paganisme. Eusèbe et saint Clément d'Alexandrie, saint Justin, Tatien, Arnobe, Minutius Félix, Origène, Théophile d'Antioche, saint Athanase, saint Augustin, Lactance, saint Grégoire et d'autres encore, auraient été nos garants et nos modèles dans ces appréciations nombreuses. Ajoutons que la concordance des principales données de certains récits mythologiques de la Grèce, de Rome, de l'Inde et de l'Amérique avec les traits consignés dans la Bible, est avouée aujourd'hui par des savants et des écrivains, en dehors même du catholicisme.

Mais sans parler de l'extension considérable que ces rapprochements auraient occasionnée aux articles de ce Dictionnaire, il faut avouer que les applications qui ont été signalées dans quelques livres n'ont pas toujours été aussi exactes, aussi complètes qu'on aurait pu le désirer. Il y a parfois quelque chose de forcé ou d'abitraire, et nous avons préféré les laisser à la sagacité, aux lumières, à l'esprit droit et sage des professeurs et de tous les maîtres de l'enseignement.

D'un autre côté, les tendances actuelles du siècle, à réduire à un pur symbolisme les différents systèmes de religion, nous ont fait craindre de leur prêter la moindre sympathie. A en croire certains rêveurs, il n'y aurait absolument rien d'historique et de réel dans les anciennes croyances, et même dans celles du catholicisme; tout consisterait en des allégories et des mythes que l'on a ensuite personnifiés. Le paganisme entier ne serait qu'un symbole immense couvrant les secrets et les opérations de la nature.

Nous avons donc laissé de côté les opinions du savant Huet, dans sa *Démonstration évangélique;* celle de Bergier, dans son *Origine des dieux du paganisme;* celle de Pluche, dans son *Histoire du ciel;* celle de Guérin du Rocher, dans son *Histoire véritable des temps fabuleux;* celle de Court de Gébelin, dans son *Monde primitif;* et celles de Babaud-Saint-Étienne : nous avons évité surtout avec soin les extravagantes et impies affirmations que Dupuis n'a pas craint d'émettre dans son *Origine de tous les cultes*, et que Mongès n'a que trop suivies, malgré quelques palliatifs dans la partie mythologique de l'*Encyclopédie* ou *Dictionnaire de Diplomatie, de Numismatique*, etc.

Il y a certains faits qui n'ont, d'ailleurs, aucun besoin d'interprétation pour être saisis dans leur vérité, au premier abord. Ainsi les noms de *Jéhovah* et de *Jupiter, Jovis;* ceux de *Japhet* de la Bible et du *Japet* de la Mythologie; les déluges de *Deucalion* et de *Xisuthrus;* la *Trimourti indienne*, et le personnage de *Krichna;* mille autres analogies semblables seront facilement aperçues. On nous excusera donc de ne pas les avoir discutées, et nous recommandons instamment à tous les instituteurs de la jeunesse, de ne pas négliger l'occasion de lui signaler en détail les nombreux points de contact qu'ils rencontreront entre les récits authentiques et sacrés de la Bible, et ceux que la Mythologie a travestis dans les différents pays et à tous les âges de l'ancien monde. Il n'en pourra certainement résulter qu'une preuve de plus en faveur de nos croyances catholiques.

Nous devons beaucoup, dans la rédaction de ce Dictionnaire, aux savants travaux de M. l'abbé Bertrand, habile orientaliste, membre de la Société asiatique de Paris, et auteur d'un précieux *Dictionnaire universel de toutes les Religions du monde :* il a été notre principal guide.

Plusieurs autres Dictionnaires de Mythologie ont déjà paru, sans compter les ouvrages plus ou moins recommandables qui nous font connaître les peuples du polythéisme antique ou moderne, dans leurs cultes, leurs usages, leurs mœurs et leurs habitudes. A côté des volumes supplémentaires de la *Biographie* Michaud, et le douzième volume du *Dictionnaire historique de Feller*, avec les additions et améliorations de MM. *Pérennès*, il y a entre les mains de presque tous les étudiants le Dictionnaire dit de *Chompré*, et celui plus complet encore de *Noël*.

Une pensée nous rassure et nous encourage, c'est que, si nous avons été réduit à glaner après tous ces mythologues, nous pouvons du moins affirmer que ce livre sera parcouru *inoffenso pede*, suivant l'expression d'un maître, c'est-à-dire sans aucun danger pour l'esprit comme pour le cœur. Nous le présentons en conséquence, avec une confiance entière,

aux pères de famille, aux chefs d'institution, aux professeurs, à tous les jeunes gens qui suivent la carrière de la science. Nous serons trop heureux si nous leur épargnons la moindre recherche pénible, et s'ils trouvent dans ce Dictionnaire de quoi suffire à leur instruction mythologique !

Nous terminons par une réflexion dernière, qui est le corollaire indispensable de tant de pages où sont déroulés les honteux récits des écarts ou des affligeantes déviations de la raison humaine ! C'est que nous ne saurions assez bénir l'adorable Providence de nous avoir tirés de ces ténèbres épouvantables et de nous éclairer aujourd'hui par le céleste flambeau des vérités évangéliques. Le vœu que formait autrefois le divin Platon, en demandant qu'un Dieu vînt lui-même instruire et sauver le monde, est maintenant un fait accompli. Voilà dix-huit siècles que les nations les plus puissantes, les plus civilisées, marchent dans des voies dignes de la Divinité et de la raison, grâce aux bienfaisantes et sublimes doctrines du Christianisme ! Il n'y a pas assez de reconnaissance et d'amour dans les cœurs pour payer un pareil bienfait. On n'en est pas assez pénétré, parce qu'on ne comprend pas de quelles monstrueuses erreurs nous avons été arrachés.

Jamais on ne s'imaginerait à quel degré d'infamie et de corruption le monde païen était descendu ! Il faut les témoignages les plus certains, les plus nombreux et les monuments les plus incontestables pour se convaincre d'une pareille dégradation, et encore on voudrait en douter, tant ces abominables délires paraissent impossibles. Nous avouons qu'il y a même des noms de divinités que nous n'avons pas osé citer dans ce Dictionnaire, quoiqu'elles aient été vénérées chez les Grecs et les Romains. Il y a certains détails de religion et de culte que nous avons dû supprimer, tant ils sont révoltants. Conçoit-on que des nations entières aient cru honorer Dieu par des turpitudes aussi criminelles ? Et qu'on ne suppose pas que ces monstruosités se soient éteintes avec l'idolâtrie de l'Egypte, de la Grèce ou de Rome : on trouve chez les Hindous quelque chose qui égale et qui dépasse peut-être ce qui est raconté des peuples antiques, et nous craindrions de laisser échapper même un mot qui pût indiquer les pratiques infâmes et le culte infernal qui font tant de victimes sur les bords de l'Indus ou du Gange ! C'est inouï ! et voilà bien la preuve des incroyables excès auxquels l'homme s'abandonne, comme individu ou comme peuple, quand il cède à l'empire des sens !

Il nous reste à former le vœu que, dans nos sociétés européennes, les doctrines de vie reprennent dans tous les cœurs une salutaire influence. Malheur à nous, si on permet aux idées et aux coutumes païennes de s'infiltrer dans nos mœurs, d'y régner en souveraines et d'en bannir les vérités du spiritualisme sublime que le divin Rédempteur a daigné nous apporter lui-même ! Il ne resterait plus qu'à descendre rapidement au niveau de la brute, selon l'expression du Prophète-Roi (*Psal.* XLVIII, 13, 21), et la corruption parvenue à son dernier terme amènerait une catastrophe dernière, c'est-à-dire une dissolution irrémédiable !

DICTIONNAIRE UNIVERSEL

DE MYTHOLOGIE

A

AARNI, un des dieux des anciens Finnois; il partageait avec *Kratti* la surveillance des trésors. Sa providence s'étendait spécialement sur l'argent enfoui dans la terre; il avait en conséquence une demeure souterraine. C'est pourquoi on l'appelait *Aarnion haltia*, *Aarni haudan isäntä*, hôte du sépulcre; *Joka makaa*, *Aasten päälä*, couchant dans les trésors. Quand on voulait retirer de la terre l'argent qui lui avait été confié, on commençait par faire un sacrifice à ce dieu; c'était ordinairement un coq rouge ou trois têtes de brebis qu'on lui immolait.

Aarni se montrait en plein jour et pendant les nuits, auprès du feu, dans les bois, sur les collines, occupé à sécher les trésors mouillés par l'humidité de la terre. Souvent on l'entendait glisser bruyamment sur l'argent; c'était signe de faveur pour les avares.

AAR-TOYON, c'est-à-dire *chef miséricordieux*, auteur de la création, suivant les Iakoutes, peuples de la Sibérie. C'est un dieu très-puissant, ainsi que sa femme *Koubeicoutoun* (brillante de gloire).

ABADDIR était, selon saint Augustin, le nom que les Carthaginois donnaient à certains dieux. *Ab* et *abdir* signifient, en langue phénicienne, *père magnifique*. Cette division des divinités carthaginoises rappelle les *dii minorum* et *majorum gentium* des Romains.

ABADIR, ou **ABADDIR**, ou **ABDIR**, est le nom d'une pierre que Saturne avala. Ce dieu faisait périr tous ses enfants, soit qu'il n'eût reçu de Titanus l'empire du monde que sous la condition de ne point en élever, soit qu'ils dussent le détrôner suivant l'arrêt des destins. Lorsque Jupiter naquit, Cybèle ou Ops, sa mère, trompa ce père barbare; elle enveloppa de langes la pierre appelée depuis *Abadir*, et la lui présenta comme son fils. Saturne l'avala sur-le-champ. Il la rendit sans doute à la lumière; car on l'honora, en Syrie, d'un culte particulier. Les Grecs la nommèrent Βαίτυλιον et les Phéniciens *Abadir*, qui, selon Bochart, signifie pierre ronde.

Le culte dont on honora les pierres, est de la plus haute antiquité. Tantôt elles étaient brutes et informes, tantôt elles étaient figurées en cône. Les Arabes firent de ce culte une partie de leur religion. Ils furent imités par les Séleuciens de Syrie, qui adoraient une pierre conique, emblème du mont Casius ou de Jupiter de même nom. Leurs médailles attestent cette superstition. La Vénus de Paphos était aussi adorée sous la figure d'une pierre taillée en forme de cône. Les premiers Grecs et les Lacédémoniens, entre autres, rendirent un culte religieux à leurs divinités qui n'étaient représentées que par des colonnes ou par des troncs bruts et informes. On entrevoit ici l'origine du dieu Terme et de son simulacre; mais on aperçoit plus distinctement encore la marche de la superstition qui est née dans l'Orient, et a propagé son empire dans la Phénicie, dans la Grèce et dans presque tout l'Occident.

Les mythologues historiens trouvent dans l'*Abadir*, ou Βαίτυλιον, la vision de Jacob, ra ville à laquelle il donna le nom de Béthel, etc. Mais les étymologistes ne reconnaissent, dans cette fiction, qu'une allusion à plusieurs racines phéniciennes ou chaldéennes relatives aux mots *fils* et *pierre*.

ABÆUS, surnom donné à Apollon, pris de la ville d'Aba ou Abée, dans la Phocide, où ce dieu avait un riche temple et un oracle célèbre, un de ceux que Crésus envoya consulter. Cet oracle passait pour plus ancien que celui de Delphes.

ABAN. C'est l'ange des arts libéraux et mécaniques, suivant les Guèbres.

ABARBARIA était la déesse du fleuve Naïs.

ABARIS, Scythe de nation. On n'est pas d'accord sur le temps où il vivait; mais l'opinion la plus commune est qu'il fut contemporain de Pythagore. Il était prêtre d'Apollon l'hyperboréen. On dit que ce dieu lui fit présent d'une flèche d'or qui avait une vertu merveilleuse. Abaris était porté sur sa flèche au milieu de l'air, comme un autre Pégase : en sorte que les mers, les rivières et les lieux inaccessibles aux hommes ne lui causaient aucun retardement. Il se mêlait de prédire l'avenir et semait ses prophéties partout où son humeur vagabonde le conduisait. Abaris prédisait encore, selon l'ancienne croyance, les tremblements de terre, chassait la peste et apaisait les tempêtes; et il fit des sacrifices dans Lacédémone qui eurent tant d'efficacité, que ce pays-là, fort

exposé à la peste, n'en fut jamais affligé depuis. Enfin, on disait de lui qu'il ne mangeait jamais. Quelques-uns ajoutent qu'il fabriqua le *palladium* avec un des os de Pélops. (*Voy.* PALLADIUM, PÉLOPS.)

ABAS, un des Centaures qui combattirent contre les Lapithes : Hésiode le met à la tête de ceux qu'il nomme au nombre de quatre-vingts.

ABAS, fils de Lincée et d'Hypermnestre, père d'Acrisius et de Prætus, fut le douzième roi des Argiens. On lui attribue l'invention du bouclier.

ABAS est aussi le nom de celui qui servait de devin à Lysandre quand il défit les Athéniens en la vingt-sixième année de la guerre du Péloponèse. Les Lacédémoniens consacrèrent, à cette occasion, plusieurs statues à Delphes, et joignirent à celle de Lysandre celles d'Abas et d'Hermon, pilote de son vaisseau.

Il y a eu plusieurs autres *Abas*. Par exemple, *Abas*, fils de Neptune et d'Aréthuse. C'est, suivant quelques-uns, de son nom que l'Eubée avait d'abord été appelée *Abantis*. *Abas*, fils de Métanire ou Méganire; c'est le même que d'autres appellent *Stellès*, que Cérès changea en lézard parce qu'il s'était moqué d'elle.

ABASTER, est, selon Boccace, le nom d'un des trois chevaux qui tiraient le char de Pluton; il signifie *noir*. Claudien le nomme ALASTOR.

ABAZÉES, fêtes qui étaient célébrées chez les Grecs de l'Asie Mineure. On y observait le plus profond silence, ainsi que l'exprime leur nom. Elles avaient été établies par Denys, fils de Caprée, roi d'Asie.

ABBOUTO, divinité japonaise qui a un temple célèbre où on l'invoque parce qu'on lui attribue la guérison miraculeuse de plusieurs maladies invétérées : on croit aussi que ce dieu procure un vent favorable et une traversée heureuse aux navigateurs; c'est pourquoi les matelots et les passagers ne manquent jamais d'attacher quelques pièces de menue monnaie à une pièce de bois qu'ils jettent dans la mer, comme une offrande faite à *Abbouto Kouano Sama*, ou seigneur dieu Abbouto, pour en obtenir un vent favorable. Le prêtre du temple assure que ces offrandes ne manquent jamais d'être amenées sur le rivage et de venir heureusement entre ses mains; cependant, par précaution, il allait dans un petit bateau, quand le temps était calme, demander cette sorte de tribut pour son idole à tous les navires et bateaux qui passent dans le voisinage du temple.

ABBRETENIEN, surnom de Jupiter, honoré chez les Mysiens, et dont le grand prêtre avait le titre et l'autorité d'un prince souverain.

ABDÈRE, jeune homme, ami d'Hercule, et son compagnon d'armes. Le héros, après avoir enlevé les cavales de Diomède, roi de Thrace, les conduisit sur le bord de la mer où sa flotte l'attendait. Il en donna la garde à Abdère, tandis qu'il était occupé lui-même à se débarrasser des Bistons qui l'avaient poursuivi pendant cette expédition. Les cavales, accoutumées à se nourrir de chair humaine, dévorèrent le jeune homme. Hercule, pour se consoler de la perte de son favori, bâtit la ville d'Abdère dans l'endroit où il fut enterré. Il y a des auteurs qui ont dit qu'Abdère était un serviteur de Diomède tué par Hercule avec son maître.

L'infortune du malheureux Abdère est dépeinte sur une belle pierre gravée du baron de Stosch, que Winkelmann a publiée dans ses *monumenti inediti*.

ABDJAPANI ou PADMAPANI; c'est un bodhisattva, ou descendant de Bouddha. Il prêcha la religion bouddhique dans le Népal, et parvint à la dignité de bouddha. *Voy.* PADMAPANI.

ABEILLE. Les anciens ont débité beaucoup de fables sur cet utile insecte. On doit cependant en être moins étonné que de la connaissance détaillée qu'ils avaient acquise de ses métamorphoses et de son industrie. Les écrivains qui en ont parlé, racontent des choses incroyables sur l'ardeur et la constance avec lesquelles on avait étudié les abeilles. Elles occupèrent, pendant soixante ans Aristomaque, et Hilliscus se retira dans les forêts pour les étudier dans l'état de liberté. Les deux philosophes écrivirent, selon Pline, sur *la nature des abeilles*, et l'on croit que les hommes apprirent d'eux à les rassembler et à profiter de leurs travaux.

Aristote les observa longtemps; et ses observations furent ornées par Virgile des charmes de la poésie. Mais Pline, en les répétant et les insérant dans son vaste recueil, leur imprima ce caractère de gravité et de vérité qui convient seul à l'histoire naturelle. On cessa de croire que les abeilles eussent contraint autrefois les habitants de Rochus à abandonner leur patrie, et à s'établir dans un autre climat. Celles de Crète furent dispensées de se charger d'un petit caillou en guise de lest, lorsqu'elles eurent à voler par-dessus un terrain avancé dans la mer, ou à traverser des contrées orageuses.

La douceur du miel, qui servait chez les anciens aux mêmes usages que le sucre chez les modernes, fit prendre les abeilles pour le symbole de l'éloquence douce et insinuante. On prédit que Platon serait un jour célèbre par la douceur de son élocution, en voyant des abeilles se reposer sur sa bouche pendant qu'il dormait dans son berceau. Les Grecs se plaisaient à raconter que Pindare ayant été exposé dans un bois, avait été nourri de miel par des abeilles sauvages. L'élégance et la douceur du style de Xénophon, le firent appeler l'Abeille athénienne. On donna le nom de Melissa, *abeille* en grec, aux prêtresses de Cérès et ensuite, par extension, à celles des autres divinités, parce qu'on exigeait d'elles l'activité, la pureté et la vigilance des abeilles. Quelques écrivains donnent à cette dénomination une autre origine.

Une ancienne peinture qui représentait un nymphée, ou l'un de ces antres consacrés aux mystères des nymphes, fait voir une abeille placée à l'entrée de la caverne.

Le peintre l'y avait mise sans doute pour exprimer le soin avec lequel on devait éloigner les profanes de ces lieux sacrés, comme la vigilante abeille chasse loin de ses ruches les insectes destructeurs.

Les abeilles n'étaient pas chez les Romains d'un bon augure, comme elles l'avaient été dans la Béotie et dans l'Attique. Plutarque nous apprend dans la vie de Brutus, que leur apparition dans le commencement d'une entreprise, annonçait quelque chose de funeste. C'est pourquoi Appien (lib. II, *Bell. civil.*) remarque soigneusement qu'un essaim d'abeilles se posa sur les autels la veille de la bataille où les habitants de Pharsale virent Pompée défait et mis en fuite.

Abeille. Elle était le symbole d'Ephèse. On la voit ordinairement sur ses médailles autonomes, et sur celles d'Elyrus, d'Iulis, de Præsus.

Abeilles, nourrices de Jupiter. Des ruches d'abeilles ayant été trouvées dans l'antre de Dicté, où Jupiter avait été nourri, aussitôt on compta les abeilles au nombre des nourrices du dieu. On racontait même que quatre hommes étant un jour entrés dans cet antre, pour dérober les ruches, Jupiter fit gronder son tonnerre, et lança ses foudres contre les sacriléges.

ABELLIO, dieu des Gaulois. On a trouvé près de Comminges, dans l'ancienne Novempopulanie, trois inscriptions antiques, où il est fait mention de cette divinité. En voici une que Gruter a rapportée :

DEO
ABELLIO
NI
MINUCIA
JUSTA
V. S. L. M.

Les deux autres n'apprennent rien de plus sur Abellio. Bouche croit (*Hist. de Provence*, t. I, p. 61) que son nom vient de quelque lieu appelé Abellio, et célèbre par ce culte. Vossius (*De idolol.*, l. II, c. 17) le reconnaît pour le soleil. Il a, selon lui, pris le nom d'Abellio de celui de *Belus*, donné au soleil par les Pamphyliens et les Crétois, comme on l'apprend d'Hésychius. Quoi qu'il en soit de ces opinions, on ne sait rien de cette divinité gauloise que son nom *Abellio*.

ABEONA et ADEONA, étaient, selon saint Augustin seul, des déesses qu'on invoquait, l'une pour aller, l'autre pour revenir, selon la signification des mots latins, *adire et abire*, aller et revenir.

ABHIGIT, sacrifice qu'un radja ou prince est obligé d'offrir en expiation du meurtre d'un brahmane, fait sans préméditation ou sans connaître à quelle caste il appartenait.

ABI, nom des prêtres chamans chez les Iakoutes et d'autres Tatars.

ABIA, sœur et nourrice d'Hillus, fils d'Hercule. Elle se retira à Hiré, où elle consacra un temple à Hercule. C'est pourquoi Cresphonte lui fit rendre dans la suite plusieurs honneurs; entre autres il donna son nom à la ville.

ABIDA, dieu des Kalmouks, probablement une des apparitions de Bouddha et le même que l'*Amida* des Japonais, l'*Amitabha* des Indiens. C'est ce dieu qui attire l'âme à lui au moment de sa séparation d'avec le corps. Si elle est pure de toute souillure, il lui permet de s'élever dans les airs; si elle est souillée par des fautes, il la purifie de son souffle. Abida donne aussi aux âmes la liberté de retourner dans un corps animé, soit d'homme, soit de bête. Sa demeure est dans le ciel vers le lever du soleil; il y jouit d'un profond repos.

ABIDABA, le premier des cinq Bourkhans primitifs, dans la théologie mongole. C'est le roi du paradis de l'Occident, lequel est le principal séjour de la félicité. L'air y est embaumé des plus suaves exhalaisons; des arbres d'argent, aux rameaux d'or, s'élèvent chargés de pierres précieuses qui leur tiennent lieu de feuillage. Sur les fleurs de lotus, qui naissent dans l'intervalle, se trouvent des siéges magnifiques pour les Bourkhans. Des canaux d'or, suspendus comme une voûte au-dessus de ces arbres, en arrosent le pied avec des ruisseaux de nectar. Au milieu de cette bienheureuse demeure, un bois magnifique étend son ombrage; là, l'illustre Abidaba est assis sur un trône entouré de saints personnages, soutenu d'un côté par un paon et de l'autre par un lion. Ce dieu est le même que l'*Abida* des Kalmouks, l'*Amidabha* des Hindous et l'*Amida* des Japonais.

ABITCHEGA, cérémonie qui fait partie du *poudja*, chez les Hindous; elle consiste à arroser le *lingam* avec du lait; on le recueille ensuite avec soin pour en faire avaler quelques gouttes aux agonisants; ce qui leur facilite l'accès du kailasa, paradis de Siva.

ABLEGMINA et ALBEGMINA. On entendait par ce mot les parties des victimes que l'on réservait pour les dieux. Elles étaient mises à part, ou séparées : ce qui s'exprimait par le mot *ablegere* chez les Latins, et ἀπολέγειν chez les Grecs. Festus dit : *Ablegmina, partes extorum, quæ diis immolabant.* Tertullien (*Apolog.*, c. 13) raille les païens sur les victimes et les *ablegmina : non dico, quales sitis in sacrificando, cum enecta et tabidosa quæque mactatis, cum de opimis et integris supervacua quæque tractatis capitula et ungulas, quæ domi quoque pueris, vel canibus destinassetis.* « Je ne parle pas de vos sacrifices, des animaux malades ou blessés que vous offrez pour victimes, et des parties que vous réservez pour les dieux, quand les victimes sont grasses et saines. Ne sont-ce pas le crâne et les pieds, que vous ne donneriez à manger chez vous, qu'à vos domestiques ou aux chiens? »

ABOBAS, nom d'Adonis chez les Perses, d'après Giraldi. *Voy.* Adonis.

ABONDANCE, divinité allégorique qu'on trouve personnifiée dans les anciens monuments, mais qui n'a jamais eu ni temple, ni autel. On la représente sous la figure d'une belle femme couronnée d'une guirlande de fleurs. Elle tient de la main droite une

corne remplie de toutes sortes de fruits, penchée vers la terre; et de l'autre main un faisceau d'épis de plusieurs sortes de grains, dont la plupart tombent pêle-mêle. Cette figure accompagne assez souvent les images des dieux et des héros, pour marquer l'abondance procurée par la bonté des dieux et par la valeur des héros; quelquefois même on en voit deux pour marquer une abondance extraordinaire. On place sur les médailles aux pieds de l'Abondance un boisseau d'où sortent des épis et un pavot, symbole de la fécondité.

ABORA, dieu de l'univers, chez les Haouarythes, anciens habitants de l'île de Palma. C'était pour eux l'Etre suprême; il siégeait au plus haut des cieux, et faisait mouvoir tous les astres. Les Haouarythes lui avaient élevé des pyramides en pierres sèches, autour desquelles ils se réunissaient à différentes époques pour assister à des fêtes religieuses qui se terminaient toujours par des chants et des exercices gymnastiques. *Voy.* ACORAN, ALCORAC, ACHAMAN, DIEU.

ABORD, dieu suprême dans l'île de Palma. *Voy.* le *Dict. des religions.*

ABOUDAD, un des deux premiers êtres vivants qui parurent sur la terre, suivant la cosmogonie des Perses. *Aboudad* était le taureau ou l'homme-taureau; il naquit sans père et sans mère, par le mélange des deux principes, ainsi que *Kaioumors*, le premier homme. Ils vécurent ensemble pendant trois mille ans dans les régions supérieures, sans éprouver aucun mal, puis ils passèrent trois mille autres années sur la terre, sans souffrir de peines; ce n'est qu'après ce long laps de temps qu'il commença à s'élever des dissensions.

ABOU-YAHYA, nom de l'ange de la mort chez les musulmans. Les Arabes lui donnent encore le nom d'Azraïl, et les Persans celui de Mordad.

ABRACADABRA, mot magique auquel on supposait autrefois la vertu de guérir la fièvre, et principalement la fièvre quarte. Des amulettes grecs nous le représentent orthographié de cette sorte : ΑΒΡΑΚΑΔΑΒΡΑ, ce qui prouve qu'il doit être lu *abrasadabra* (la lettre C étant un sigma en grec). Mais pour avoir la vertu qu'on lui attribuait, il fallait, d'après le médecin basilidien Serenus Sammonicus, qu'il fût écrit de manière à figurer un triangle magique, comme :

ABRACADABRA
BRACADABR
RACADAB
ACADA
CAD
A

La formule étant écrite de la sorte, on trouve, quelle que soit la ligne que l'on parcoure, le mot *abrasadabra*, en prenant les premières et les dernières lettres des lignes précédentes. On les disposait encore d'une autre manière, dans laquelle on n'avait besoin que de remonter aux finales des lignes supérieures pour trouver le mot entier; le voici :

ABRACADABRA
ABRACADABR
ABRACADAB
ABRACADA
ABRACAD
ABRACA
ABRAC
ABRA
ABR
AB
A

Quant à la signification de ce terme barbare, elle est douteuse : il est probable, cependant, qu'il est formé d'*Abrasax*, nom mystique de la Divinité, et des initiales des mots hébreux *Ab*, *Ben*, *Ruaq-Acodesch*, qui signifient le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Voy.* ABRASAX.

ABRACALAN, autre terme mystique emprunté à la superstition syrienne; il était pour les Juifs ce qu'était le mot *abracadabra* pour les Grecs.

ABRASAX ou ABRASAS. Plusieurs anciens philosophes, Pythagore entre autres, ayant considéré l'ordre et l'harmonie qui règnent dans l'univers, les mouvements et les distances réciproques des corps célestes, distances et mouvements qui pouvaient s'exprimer par des nombres qui avaient entre eux des rapports nécessaires, s'imaginèrent qu'il y avait des nombres qui plaisaient plus que d'autres à la Divinité; ils se mirent donc à rechercher quels étaient ces nombres divins; ils virent qu'il n'y avait qu'un soleil, et jugèrent que l'unité était le nombre fondamental; ils comptaient sept planètes, ils en conclurent que le septénaire n'était pas moins agréable à Dieu. Basilide d'Alexandrie qui, au II[e] siècle, avait fait un mélange de la philosophie de Pythagore, de la doctrine des Juifs et des dogmes des Chrétiens, remarqua que l'année était composée de trois cent soixante-cinq jours, formés, comme il le croyait, par autant de révolutions du soleil autour de la terre. Il jugea donc que le nombre de trois cent soixante-cinq était celui qui plaisait le plus à la Divinité; et, afin de mieux formuler sa découverte, il forgea un mot, dont les lettres réunies, prises numéralement, offrissent ce nombre mystérieux. Ce mot est *Abrasax* ou *Abraxas*; en grec Ἀβρασάξ; en effet :

Α	vaut	1	
β		2	
ρ		100	
α		1	365
σ		200	
α		1	
ξ		60	

Tous ces nombres réunis donnent le total des jours de l'année. Quelques-uns cependant croient que ce mot n'a pas été forgé au hasard par Basilide, mais que c'était le nom d'une divinité syrienne, ou du moins que les lettres dont il le composa avaient en outre une valeur doctrinale. Ainsi ces lettres seraient

les initiales de cette formule mi-partie hébraïque et grecque, et qui est tout à fait chrétienne : *Ab, Ben, Ruah-Acodesch;* σωτηρία ἀπὸ ξύλου ; le Père, le Fils, le Saint-Esprit ; le salut vient du bois (de la croix). Quoi qu'il en soit, les talismans ou amulettes sur lesquels on inscrivit ce mot eurent un succès prodigieux, et actuellement encore les cabinets d'Europe en sont remplis. On gravait sur les *Abrasax* la figure du soleil, ou des symboles propres à le caractériser. Bien des Chrétiens, qui n'avaient pas moins de superstition, y faisaient représenter la figure de Jésus-Christ. Avec ces talismans on se croyait à l'abri de tout danger et assuré d'obtenir tout ce qu'on désirait ; on montre au cabinet de la bibliothèque Sainte-Geneviève, à Paris, un de ces talismans, trouvés dans le XVIIe siècle, avec cette inscription : Ἀβρασὰξ Ἀδωναῖ δαιμόνων, δεξιαὶ δυνάμεις, φυλάξατε Οὐλπίαν Παυλεῖναν ἀπὸ παντὸς κακοῦ δαίμονος. « Abrasax, Adonaï (seigneur) des démons, puissances favorables, préservez Ulpie Pauline de tout mauvais démon. »

ABRIZAN ou **ABRIZGAN**, fête que les anciens Persans célébraient le 13 du mois de *tir* (septembre) avec beaucoup de superstitions; les Persans musulmans n'ont retenu de cette fête que la seule aspersion de rose ou de fleur d'orange, dont ils se régalent les uns les autres dans les visites qu'ils se font ce jour-là, qui arrive communément vers l'équinoxe d'automne.

ABSTINENCE. Orphée, après avoir adouci les mœurs des hommes, établit une sorte de vie, qu'on nomma depuis *orphique;* et une des pratiques de ceux qui embrassaient cet état, était de ne point manger de la chair des animaux. On peut croire qu'Orphée ayant rendu sensibles aux lois de la société les premiers hommes qui étaient antropophages :

> Silvestres homines sacer interpresque deorum,
> Cædibus et fœdo victu deterruit Orpheus.
> HORAT.

il leur avait imposé la loi de ne plus manger de viande du tout, et cela sans doute pour les éloigner entièrement de leur première férocité ; que cette pratique ayant ensuite été adoptée par des personnes qui voulaient embrasser une vie plus parfaite que les autres, il y eût parmi les païens une sorte de vie, qui s'appela pour lors *orphique*, ὀρφικὸς βίος, dont Platon parle dans l'*Epinomis* et au sixième livre de ses *Lois*. Les Phéniciens et les Assyriens, voisins des Juifs, avaient leurs jeûnes sacrés. Les Egyptiens, dit Hérodote, sacrifient une vache à Isis, après s'y être préparés par des jeûnes ; et ailleurs, il attribue la même coutume aux femmes de Cyrène. Chez les Athéniens, les fêtes d'Eleusine et des Tesmophories étaient accompagnées de jeûnes rigoureux, surtout entre les femmes, qui passaient un jour entier assises à terre dans un habillement lugubre, et sans prendre aucune nourriture. (MALLET.)

Les pythagoriciens ne mangeaient ni chair ni poisson, du moins ceux d'entre eux qui faisaient profession d'une grande perfection, et qui se piquaient d'avoir atteint le dernier degré de la théorie de leur maître. Cette *abstinence* de tout ce qui avait eu vie, était une suite de la métempsycose : mais d'où venait à Pythagore l'aversion qu'il avait pour un grand nombre d'autres aliments, pour les fèves, pour la mauve, pour le vin, etc. ? On peut lui passer l'*abstinence* des œufs ; il en devait un jour éclore des poulets. Où avait-il imaginé que la mauve était une herbe sacrée, *folium sanctissimum?* Ceux à qui l'honneur de Pythagore est à cœur, expliquent toutes ces choses ; ils démontrent que Pythagore avait grande raison de manger des choux, et de s'abstenir des fèves ; mais n'en déplaise à Laërce, à Eustathe, à Aélien, à Jamblique, à Athénée, etc. On n'aperçoit dans cette partie de sa philosophie que de la superstition ou de l'ignorance : de la superstition, s'il pensait que la fève était protégée des dieux ; de l'ignorance, s'il croyait que la mauve avait quelque qualité contraire à la santé. Il ne faut pas pour cela en faire moins de cas de Pythagore : son système de la métempsycose ne peut être méprisé qu'à tort, par ceux qui n'ont pas assez de philosophie pour connaître les raisons qui le lui avaient suggéré, ou qu'à juste titre par les Chrétiens, à qui Dieu a révélé l'immortalité de l'âme et notre existence future dans une autre vie.

Les Romains pratiquèrent aussi des jeûnes réglés en l'honneur de Jupiter. Les historiens font mention de ceux de Jules César, d'Auguste, de Vespasien, de Marc-Aurèle, etc. Les athlètes en pratiquaient d'étonnants. Saint Jérôme dit que les prêtres de Cybèle s'abstenaient pendant quelques jours de toute nourriture, afin de manger ensuite avec plus de plaisir des faisans. Les décemvirs désirant apaiser la colère du ciel, et détourner les calamités annoncées par des prodiges, ordonnèrent, d'après les livres sibyllins, en l'honneur de Cérès, un jeûne public, qui devait être renouvelé tous les cinq ans. On croyait représenter le jeûne que pratiqua cette divinité, pendant qu'elle cherchait Proserpine.

Les Hindous sont partagés en quatre castes ; or, ils sont tenus à une abstinence d'autant plus rigoureuse que la caste à laquelle ils appartiennent est plus élevée ; de telle sorte que les brahmanes, qui composent la première, ne mangent rien de ce qui a eu vie, et se nourrissent de riz et d'autres végétaux ; ils regardent le lait comme l'aliment le plus pur, parce qu'il provient de la vache, animal le plus sacré après l'homme, et peut-être même avant l'homme. Mais, à quelque caste qu'il appartienne, un Hindou ne se permettrait jamais de manger de la viande de bœuf ou de vache. De plus, l'Inde fourmille de moines ou religieux enrôlés dans une multitude d'ordres différents, qui font profession de se livrer à des abstinences et à des austérités dont on ne saurait se faire une idée ; ils passent non-seulement des jours, mais des semaines et presque des mois entiers sans prendre la moindre nour-

riture. L'abstinence des Hindous a deux causes principales ; la première est le dessein de racheter leurs péchés et de mener une vie méritoire ; la seconde est la croyance à la métempsycose ; en effet, ils considèrent les corps des animaux comme étant le réceptacle des âmes humaines qui n'ont pas encore terminé le temps de leur expiation. Le v° livre des *Lois* de Manou contient des prohibitions alimentaires qui ont, avec les livres du *Lévitique*, de nombreux points de ressemblance. Ainsi l'homme régénéré doit s'abstenir d'ail, d'oignons, de poireaux, de champignons, des oiseaux carnivores, des quadrupèdes qui n'ont pas le sabot divisé, de porc, de certains poissons, du lait de certains animaux, etc.

Autrefois, lorsque le zamorin de Calicut parvenait au trône, il devait s'abstenir de chair et de poisson pendant un temps assez long, au bout duquel il assemblait le peuple, lui donnait un festin et lui distribuait des aumônes.

Il peut paraître assez extraordinaire que les Hottentots s'abstiennent des viandes défendues dans le *Lévitique*. Ainsi ils rejettent la chair du pourceau, du lièvre, du lapin, du poisson qui n'a pas d'écailles. Suivant Kolben, il y a des mets prohibés aux hommes, d'autres aux femmes ; ainsi, il n'est permis qu'aux premiers de manger des taupes et le sang pur des animaux; d'un autre côté, les femmes ont seules le privilége de se nourrir de lièvres, de lapins et de lait de brebis ; le lait de vache est à l'usage des deux sexes.

Dans plusieurs peuplades de l'Amérique, comme chez les Virginiens, les jeunes gens, les jeunes filles, les guerriers, sont soumis à des initiations fort rigoureuses (*Voy.* INITIATION), dans lesquelles on les soumet, entre autres, à des jeûnes et à des abstinences extrêmement sévères; on les prive même totalement de nourriture pendant plusieurs jours.

ABSYRTE, fils d'Aëte, roi de Colchide et frère de Médée. On raconte son histoire de plusieurs manières. Quand cette magicienne eut pris la résolution de fuir avec la toison d'or, elle était sûre que la vieillesse empêcherait son père de la poursuivre. Son frère était seul capable de courir après elle et de l'atteindre : elle le prévint, en le faisant égorger dans le palais même d'Aëte. Suivant d'autres, il suivait Médée dans sa fuite, ou même elle l'avait enlevé avec la toison d'or, ou enfin il avait été pris dans une bataille que les Colches perdirent sur les bords du Phase contre les Argonautes. Ceux-ci étant pressés par Aëte, Médée coupa Absyrthe par morceaux, qu'elle sema sur la route de son père, afin de suspendre sa marche par un spectacle aussi douloureux.

Quelques autres enfin, disent que ce prince fut chargé par son père de poursuivre Médée : celle-ci ayant attiré Absyrthe à un rendez-vous, sous prétexte de la tirer des mains des Grecs, qui, disait-elle, l'enlevaient contre son gré, elle le fit massacrer, et répandit dans le chemin ses membres déchirés, qui attirèrent quelque temps les compagnons de ce malheureux frère, et donnèrent à Médée le temps de fuir. Les uns placent cette triste scène dans la Colchide ; les autres sur les côtes de l'Illyrie, dans le golfe Adriatique, et prétendent que les îles Absyrtides en prenaient leur nom; les autres à Tomes, ville située sur les bords du Pont-Euxin, à la droite des embouchures du Danube; elle a pris son nom, disent-ils, de cette aventure, τέμνω, d'où τόμις ou τόμις est dérivé, signifie *couper*. C'est dans cette ville qu'Ovide fut exilé et finit ses jours.

Onomacrite rapporte d'une autre façon cette histoire, à laquelle il ôte tout ce qu'elle présente d'horrible. Selon lui, Aëte donna une flotte à son fils Absyrthe, pour aller à la poursuite des Argonautes. Ceux-ci, après avoir erré longtemps sur plusieurs mers, arrivèrent au pays des Phéaciens, où ils rencontrèrent la flotte d'Absyrthe, qui y était venue par un autre chemin, et les y attendait. Absyrthe demanda que Médée lui fût rendue; et l'on convint de part et d'autre que Jason serait obligé de la laisser aller, si véritablement il ne l'avait pas épousée. Mais la femme d'Alcinoüs, qui avait été prise pour juge, fit célébrer la même nuit la cérémonie du mariage, et déclara ensuite à Absyrthe qu'elle savait, à n'en pouvoir douter, que les deux amants étaient mariés dès l'instant de l'enlèvement de Médée. Alors le prince de Colchide fut obligé de se retirer, et de laisser Médée continuer sa route vers la Grèce.

ACACALLIS. Pausanias semble distinguer deux Acacallis l'une fille de Minos, dont Mercure devint amoureux, et eut un fils nommé Cydon. Il qualifie simplement de nymphe l'autre Acacallis, sans dire de qui elle était fille, Apollon abusa de celle-ci à Tara, ville de Crète, dans la maison de Carmanor. Ce Dieu eut deux fils d'Acacallis, Philacis et Philandre. D'autres n'ont parlé que d'une Acacallis, et ont dit qu'elle avait eu commerce avec Apollon et avec Mercure ; que d'Apollon elle avait eu Naxus, et de Mercure, Cydon, qui donna son nom à la ville de Cydonie. Il paraît que l'amour d'Apollon pour elle fut de longue durée, puisque quelques auteurs disent qu'il eut encore de cette princesse Milet, père de Byblis et de Caunus. On donne encore à Acacallis un autre fils, nommé Amphitémis, et surnommé Garamas. On ne sait si c'est lui qui a donné son nom aux Garamanthes d'Afrique, ou si ce nom lui vient des Garamanthes.

ACCACIA. Les Arabes donnent à l'acacia d'Egypte le nom d'*Om-gailan*, la mère des Satyres ou des démons qui habitent les forêts. On sait qu'il est très-différent des acacias du nouveau monde.

Les Egyptiens regardaient leur acacia comme un arbre sacré, et avait pour lui une grande vénération. On doit l'attribuer peut-être aux bons effets que la médecine retirait dès lors du suc de l'acacia, employé encore aujoud'hui avec succès contre les hémorragies et les crachements de sang.

ACADINE, fontaine de Sicile située auprès de deux lacs de souffre et de feu; appelés *Delles*. Elle était consacrée, ainsi que les lacs, aux Paliques, deux fils de Jupiter et de la nymphe Thalie ou Actua. Les promesses et les serments dont on y faisait l'épreuve, l'avaient rendue fameuse. On ne doutait point de leur vérité, lorsque les tablettes de bois sur lesquelles ils étaient gravés, se précipitaient dans le fond des eaux. Mais l'opinion contraire s'établissait à la vue des tablettes qui surnageaient; et on assurait que le parjure était aveuglé sur-le-champ, ou même consumé par les flammes des lacs. On trouve ces fables dans Aristote, dans Diodore de Sicile, et dans Etienne de Byzance.

ACAMARCHIS, nymphe de la mer, fille de l'Océan, dont parle Diodore de Sicile. (L. VI.)

ACAMAS, fils de Thésée. On ne sait point avec certitude quelle fut sa mère ; les uns lui donnent Ariadne, les autres Phèdre, d'autres enfin Antiope. Acamas marcha avec les princes grecs, contre Troie. Il fut député avec Diomède, pour redemander Hélène ; et il gagna dans cette ambassade le cœur de Laodice, fille de Priam, cette princesse conçut, à la seule vue d'Acamas, une si violente passion pour lui, qu'aucune considération ne put l'arrêter : elle ouvrit son cœur à Philobie, femme de Persée, gouverneur de la ville de Dardanus. Philobie fut touchée de l'état de la princesse, et engagea son mari à se prêter à quelque arrangement qui pût procurer à Laodice une entrevue avec l'objet de son amour. Persée se lia d'amitié avec Acamas, et en obtint une visite dans la ville de Dardanus. Laodice en fut avertie ; elle ne manqua pas de s'y rendre avec quelques Troyennes. Après le festin, on la plaça dans le lit d'*Acamas*, à qui on la présenta comme une des concubines du roi. Cette nuit rendit Laodice mère d'un fils, qui fut nommé *Munitus*, et élevé par Athra, mère de Thésée. Quelques auteurs ont encore attribué à Acamas une intrigue amoureuse avec Phyllis, qui ressemble beaucoup à celle de Laodice ; mais ils ont confondu Acamas avec Démophoon, auquel tous les auteurs originaux attribuent la cause des malheurs de Phyllis. Acamas fut un des Grecs qui s'enfermèrent dans le cheval de bois. Quand il en sortit, Laodice eut soin de le faire souvenir du gage qu'il lui avait laissé; et le jeune Munitus fut transporté en Thrace. Après le retour d'Acamas en Grèce, l'oracle ordonna à une des tribus d'Athènes de se faire appeler *Acamantide*, du nom d'Acamas. Ce héros fonda dans la grande Phrygie une ville qui fut nommée *Acamantium*.

Acamas, dont on vient de parler, n'est pas le seul qui ait porté ce nom dans le même temps; il y en avait un qui était prince de Thrace. Il alla au secours de Priam, et fut tué par Ajax. Un autre était fils d'Anténor et frère d'Archilochus. Homère dit de ces deux frères, qu'ils étaient très-exercés à toutes sortes de combats.

ACANAS ET AMPHITENUS, étaient fils d'Alcmeon et de Callirhoé; leur père ayant été tué lorsqu'ils étaient encore dans la plus tendre jeunesse, trouva néanmoins en eux des vengeurs : ce qui fit dire aux poëtes que la déesse Hébé avait augmenté le nombre de leurs années, pour les mettre promptement en état d'exécuter cette vengeance.

ACANTHE, jeune nymphe, qui, pour avoir plu à Apollon, fut changée en la plante qui porte son nom.

ACASTE, une des nymphes Océanides, ou filles de l'Océan et de Téthys.

ACASTE, fils de Pélias, et parent de Jason, fut un des Argonautes : il a passé pour un grand chasseur, habile surtout à tirer de l'arc : *Jaculo insignis Acastus*, dit Ovide. A son retour de l'expédition de la Colchide, ayant trouvé son père mort, il engagea les Argonautes à descendre avec lui en Thessalie, pour y célébrer les jeux funèbres en l'honneur de Pélias. Pline (l. VII, c. 56) veut qu'Acaste soit le premier qui ait fait célébrer des jeux funèbres. Ce prince voulut ensuite venger la mort de son père sur ses sœurs, qui l'avaient égorgé ; mais Hercule s'opposa à sa vengeance.

ACCA LAURENTIA, femme de Faustulus, gardien des troupeaux de Numitor, roi d'Albe, qui sauva la vie à Romulus et à Remus, exposés, à leur naissance, sur les eaux du Tibre. Elle fut mise, selon quelques auteurs, au rang des divinités, et on célébrait en son honneur des fêtes appelées *Laurentales*. D'autres prétendent qu'elle n'a jamais été considérée comme déesse, mais que les *Laurentales* étaient des funérailles anniversaires que l'on célébrait en reconnaisance de son dévouement pour les fondateurs de la nation.

Il y eut à Rome une autre *Acca Laurentia*, qui exerçait le métier de courtisane, sous le règne d'Ancus Martius; elle laissa à sa mort le peuple romain héritier de ses biens, qui étaient fort considérables; les Romains, par reconnaissance, instituèrent en son honneur des fêtes nommées *Accalies*.

ACCALIA. On donna ce nom aux jours consacrés à la fête d'Acca Laurentia. Ils portaient aussi le nom de *laurentalia* ou *larentalia*.

ACERRA, autel que l'on dressait, à Rome, auprès du lit d'un mort. Les parents et les amis du défunt y brûlaient de l'encens, jusqu'au moment où l'on commençait les funérailles.

On appelait encore de ce nom un coffret de forme carrée dans lequel on mettait de l'encens. On le voit souvent entre les mains des Camilles et des vestales, dans l'action du sacrifice.

Dans l'ancien cabinet de Sainte-Geneviève, un homme consulaire, qui était dans l'attitude d'offrir un sacrifice aux dieux, tenait une *acerra* de cette espèce. Le comte de Caylus en a publié une (*Rec.* I, 234) qui était triangulaire, et ornée de dessins et de sculptures, ainsi que son couvercle.

ACERSOCOMES, nom d'Apollon, qui veut

dire à longue chevelure, parce qu'on le représente ordinairement avec la chevelure d'un jeune homme.

ACESIOS, surnom de Télesphore, dieu de la médecine : ce mot signifie qui rend la santé, qui la soutient, qui guérit les maladies. C'est sous ce nom que les Epidauriens honoraient ce dieu.

ACESO, fille d'Esculape, à qui la fable attribue une profonde connaissance de la médecine. Le Clerc prétend que sous l'allégorie d'*Aceso*, les anciens ont voulu désigner un air épuré par les rayons du soleil, et rendu, par ses heureuses influences, salubre et propre à réparer les forces de ceux qui le respirent.

ACESTE, roi de Sicile, était fils du fleuve Crinisus et d'Egeste, fille d'Hippotas. *Aceste*, qui était originaire de Troie par sa mère, vola au secours de cette ville lorsqu'elle fut assiégée par les Grecs; mais voyant le pays ruiné par la guerre, il retourna en Sicile, et y bâtit quelques villes; il régnait en Sicile lorsqu'Enée y passa.

ACETES était un des compagnons de Bacchus, fils d'un pêcheur méonien; il devint pilote.

ACHAMAN, nom du dieu suprême adoré par les anciens habitants de Ténériffe. On l'invoquait sous différents noms, tels que *Achguayaxiraxi*, le conservateur du monde; *Achahurahan*, le grand; *Achicanac*, le sublime; *Achguarergenan*, celui qui soutient tout; *Atguaychafunataman*, celui qui soutient le ciel et la terre. Ces différentes épithètes démontrent que les Gouanches avaient des idées assez pures sur la Divinité. *Voy.* ACORAN, ALCORAC, ABORA.

ACHELOUS, fils de l'Océan et de Téthys, était le dieu d'un fleuve de ce nom, qui coulait entre l'Etolie et l'Arcananie. Il combattit contre Hercule pour la possession de Déjanire, qui lui avait été promise en mariage; et voyant que son rival était le plus fort, il eut recours à la ruse : il se transforma en serpent, croyant épouvanter son ennemi par d'horribles sifflements; mais le vainqueur de l'hydre à cent têtes ne fit qu'en rire, et lui serra la gorge avec tant de roideur, qu'il allait l'étouffer, lorsqu'Achéloüs se métamorphosa en taureau. Hercule le prit par les cornes, le renversa, et ne quitta prise qu'après en avoir arraché une. Les Naïades la ramassèrent; et quand elles l'eurent remplie de fleurs et de fruits, elle devint la corne d'abondance. D'autres disent que le fleuve, pour ravoir sa corne, donna à Hercule celle d'Amalthée.

Les mythologues historiens reconnaissent dans cette fable un prince qui resserre le fleuve *Achéloüs* dans son lit, supprime un bras du fleuve, et porte par cette opération l'abondance dans les campagnes. Le bras du fleuve comblé est évidemment, selon eux, la corne arrachée et changée en corne d'abondance.

ACHEMENIS, plante dont Pline fait mention, à laquelle la Fable attribuait la vertu de jeter la terreur dans les armées.

ACHERON, fils de Titan et de la Terre, eut tant de peur des géants, qu'il se cacha sous terre, et descendit même jusqu'aux enfers pour se dérober à leur fureur. D'autres disent que Jupiter le précipita dans l'enfer, parce que son eau avait servi à étancher la soif des Titans. Selon Boccace, *Achéron* était un dieu qui naquit de Cérès dans l'île de Crète, et qui, ne pouvant soutenir la lumière du jour, se retira aux enfers, et y devint un fleuve infernal. L'*Achéron* était un fleuve de la Thesprotie, qui prenait sa source au marais d'Achéruse, et se déchargeait près d'Ambracie, dans le golfe Adriatique : son eau était amère et malsaine, première raison pour en faire un fleuve d'enfer. Il coule longtemps sous terre; ce qui a fait dire encore qu'il allait se cacher aux enfers. Le nom d'*Achéron* a aussi contribué à la fable; car ἄχεος ῥοός, veut dire fleuve de douleur. Rudbech, qui, dans ses *Atlantiques*, attribue à la Suède tout ce que les anciens ont dit de quelque pays que ce soit, prétend que l'Achéron, l'enfer, les champs Elysées sont la Suède; il soutient que la manière dont on rendait anciennement la justice chez les peuples du Septentrion, est l'original d'après lequel les poëtes ont composé toutes les descriptions qu'ils ont données de la justice infernale, de Minos et des autres juges

ACHERON, autre fleuve du pays des Bruttiens ou de la Calabre. Il donna lieu à une équivoque. L'oracle de Dodone ayant averti Alexandre, roi des Molosses, d'éviter l'Achéron, ce prince croyant qu'il était question de l'Achéron de Thesprotie, ne songea point à s'éloigner de la ville de Pandose, située sur les bords de l'Achéron, en Italie, et y fut tué.

ACHERONTIENS, livres que les Etrusques disaient avoir reçus de Tagès, et où ils puisaient les connaissances et les pratiques superstitieuses qui les faisaient regarder comme les plus célèbres augures de l'univers. Ils contenaient les cérémonies consacrées aux dieux infernaux qui habitaient les bords de l'Achéron; on ne les consultait qu'avec crainte et en tremblant.

ACHERUSE était un lac d'Egypte, près de Memphis, environné de belles campagnes, où les anciens Egyptiens venaient déposer leurs morts, dans des tombes creusées exprès; mais avant de les y transporter, on les exposait sur le rivage : là, des juges marqués examinaient la vie qu'ils avaient menée. On écoutait les accusateurs; et, selon les bonnes ou les mauvaises actions du défunt, qui étaient alléguées, on faisait passer son corps dans une barque, ou on le jetait à la voirie, comme indigne de la sépulture. Dans ces belles campagnes, il y avait un temple consacré à Hécate la Ténébreuse, et deux marais, appelé le Cocyte et le Léthé. Voilà ce qui a donné aux poëtes l'idée de leur enfer et de leurs champs Elysées. Il y avait aussi un lac d'*Achéruse* dans la Thesprotie, d'où sortait le fleuve Achéron. La conformité de nom fit transporter à l'A-

chéruse des Thesprotes, les fables que les Grecs imaginèrent sur le prétendu jugement et sur le Caron des Egyptiens.

ACHERUSIADE, péninsule près d'Héraclée du Pont, par laquelle Hercule passa pour descendre aux enfers. Xénophon dit qu'on montrait encore de son temps des marques de cette descente.

ACHILLE. Ce nom a été porté par plusieurs personnes célèbres dans la mythologie.

Le premier n'avait point d'autre mère que la Terre. Il vivait dans un antre ou Junon se réfugia, lorsqu'elle fuyait les poursuites amoureuses de Jupiter, son frère, qui devint son époux. Achille, par ses discours séduisants, fléchit les rigueurs de cette déesse, et ce fut dans cet antre que se fit la consommation du mariage entre le frère et la sœur. Jupiter, en reconnaissance de ce service, promit à Achille que tous ceux qui, dans la suite, porteraient son nom, se rendraient célèbres. Le fils de Thétis, dont on parlera bientôt, a vérifié cette promesse.

ACHILLE, fils de Jupiter et de Lamie, était si beau, qu'il remporta le prix de la beauté sur Vénus, qui le lui disputa. C'est en punition de ce jugement que Vénus rendit Pan, qui l'avait prononcé, amoureux de la nymphe Echo, et en même temps si laid, qu'il suffisait de le voir pour le haïr.

ACHILLE, fils de Thétis et de Pélée, s'appela d'abord, suivant Apollodore et quelques autres, *Higyron*. Il fut encore nommé *Pyrisoüs*. Il naquit à Phtia, ville de Thessalie : la déesse sa mère voulut le rendre à la fois invulnérable et immortel. Pour le rendre invulnérable, elle le plongea dans les eaux du Styx ; mais elle oublia d'y tremper le talon par où elle le tenait pendant son immersion. Ce talon demeura sujet aux blessures ; et ce fut là qu'il reçut le coup qui lui donna la mort.

On ne doit pas être étonné d'entendre parler des mariages contractés par Achille après sa mort, car il fut mis au nombre des dieux, et reçut dans l'île Achillée tous les honneurs divins, un temple, un autel, des sacrifices, des oracles. Il y opéra aussi des prodiges.

ACHILLÉES, fêtes instituées par les Grecs en l'honneur d'Achille, fils de Pélée, roi des Mirmidons, et de Thétis, fille de Nérée, un des plus vaillants héros qui se signalèrent au siége de Troie en Phrygie ; il contribua puissamment à la réduction de cette place célèbre. Les Grecs en firent un demi-dieu et lui rendirent les honneurs divins. Les Lacédémoniens lui avaient élevé à Brasies un temple où on célébrait sa fête chaque année. Auprès de Sparte il avait un autre temple qui demeurait toujours fermé et qui lui avait été érigé par un de ses descendants, nommé Paax. Les jeunes Spartiates adressaient leurs vœux et leurs offrandes à Achille comme au dieu de la valeur. Les femmes mêmes ne demeuraient pas étrangères à son culte ; car au commencement des jeux Olympiques elles venaient, après le coucher du soleil, se lamenter à un cénotaphe qu'on lui avait érigé à Olympie. Il est digne de remarque que les honneurs rendus à ce héros se perpétuèrent jusque dans les derniers temps du paganisme. En effet, au rapport de Zozime, Nestorius, grand prêtre d'Athènes, en conséquence d'un songe qu'il avait eu, fit placer la statue d'Achille au-dessous de celle de Minerve, dans le Parthénon, l'an 375 de Jésus-Christ, sous le règne de l'empereur Valens. La ville d'Athènes et l'Attique ayant été, vers le même temps, préservés d'un tremblement de terre qui avait désolé toute la Grèce, les païens ne manquèrent pas d'attribuer cette exception à la protection du héros grec dont Nestorius venait de rétablir le culte.

ACHLYS. Ce mot vient du grec ἀχλύς, qui signifie *ténèbres;* c'est la déesse de l'obscurité, d'après Hésiode. D'autres prétendent que c'est le nom du premier être qui existait, suivant quelques auteurs grecs, avant le monde, avant le chaos même, le seul qui fût éternel et duquel tous les autres dieux avaient été produits.

ACHOR. Les habitants de Cyrène, au rapport de Pline, offraient des sacrifices à ce dieu pour être délivrés des mouches.

ACHTA-DIKOU-PALAKA. Ces mots signifient *les protecteurs des huit régions.* Ce sont les dieux qui président aux huit principales divisions du monde, et qui en sont les gardiens : nous empruntons, en le complétant, le tableau suivant à M. l'abbé Dubois ; il apprend succinctement ce qu'il y a d'intéressant sur ces divinités, qu'on trouvera du reste à leur ordre alphabétique.

LEURS NOMS.	LEURS FONCTIONS.	LEUR RÉSIDENCE.	LEURS MONTURES.	LEURS ARMES.	COULEURS DE LEURS HABITS.
INDRA.	Dieu du ciel.	Est.	Un éléphant.	Le vadjra.	Rouge.
AGNI.	Dieu du feu.	Sud-est.	Un bélier.	Le chéki.	Violet.
YAMA.	Dieu des enfers.	Sud.	Un buffle.	Le danda.	Orange.
NAIRRITA.	Chef des démons.	Sud-ouest.	Un homme.	Le kounta.	Jaune.
VAROUNA.	Dieu de l'eau.	Ouest.	Un crocodile.	Le patcha.	Blanc.
VAYOU.	Dieu du vent.	Nord-ouest.	Une gazelle.	Le dwadja.	Bleu.
KOUVÉRA.	Dieu des richesses.	Nord.	Un cheval.	Le kadja.	Rose.
ISANA.	Le même que Siva.	Nord-est.	Un taureau.	Le trisoula.	Gris.

On compte quelquefois dix gardiens du monde, parce qu'on ajoute à ceux-ci Brahma pour le zénith, et le serpent Ananta pour le nadir. Nous ne donnons pas la traduction du nom des armes, parce que la plupart n'ont pas d'analogues parmi les nôtres ; chacune d'elles est l'attribut ordinaire de la divinité à laquelle elle est consacrée.

ACHTA-YOGA. Ce mot signifie *les huit contemplations*, pratique religieuse considérée par les Hindous comme étant de la plus grande efficacité pour purifier l'âme. En voici, d'après l'abbé Dubois, une courte analyse, extraite du *Rig-Véda :*

L'achta-yoga est si efficace, que Siva lui-même n'a pu obtenir que par son moyen le pardon de ses péchés et la royauté du Kailasa. Point de faute qu'il n'efface !

ACIDALIE ou ACIDALIENNE, surnom que les Grecs donnèrent à Vénus, parce qu'elle cause souvent des inquiétudes et des chagrins.

ACIS devait le jour à Faune et à la nymphe Symèthe. A l'âge de seize ans il s'attacha à la belle Galatée, et en fut aimé. Mais il eut pour rival le terrible Polyphème, qui, l'ayant surpris un jour avec sa nymphe, déracina un rocher énorme, et l'écrasa. Les dieux, à la prière de Galatée, le changèrent en un fleuve qui sort du mont Etna, en Sicile. La rapidité de ses eaux lui fit donner le nom d'*Acis*, qui signifie la pointe d'une flèche ; parce que, dit Hérodote, son cours est aussi droit qu'une flèche.

ACMON était chef d'une colonie de Scythes, qui s'établit en Phénicie et en Syrie. On ignorait, suivant Phérécide, quel était son père. Il mourut pour s'être trop échauffé à la chasse, et fut mis au rang des dieux, sous le nom de Très-Haut. Ses enfants furent Uranus et Titée, dont les noms signifient le ciel et la terre, et donnèrent lieu à la fable des Phéniciens, qui font Acmon le père du Ciel et de la Terre.

ACONCE et CYDIPPE. Ovide décrit leurs amours dans ses *Héroïdes*. Aconce était de l'île de Cée, l'une des Cyclades.

ACQUA CHE FAVELLA, *l'eau qui parle*. On a donné ce nom à une fontaine de la Calabre citérieure, située près des ruines de l'ancienne Sybaris. On crut sans doute que l'oracle par lequel les Sybarites apprirent leur destruction prochaine, était sorti de cette fontaine; et cette opinion l'a fait nommer *Acqua che favella*. On a cru aussi que ceux qui se baignaient dans ses eaux, en sortaient plus sains et plus beaux.

ACRATOPHORE, surnom de Bacchus, sous lequel il était principalement honoré, selon Varron, à Phigalie, ville de l'Arcadie ; il signifie celui qui donne le vin pur.

ACRATOPOTES, c'est le nom d'un héros de la Grèce, qui était honoré, selon Athénée, à Munichia, un des bourgs de l'Attique : sa plus belle qualité, sans doute, était de bien boire ; car son nom signifie un grand buveur de vin pur.

ACRATUS ou ACRATES, c'est le nom du génie de Bacchus. Pausanias dit que l'on voyait encore à Athènes, dans une muraille, le visage de ce génie.

ACTÉA, une des cinquante Néréides.

ACTÉE ou ACTEIUS, l'un des six génies envieux et malins, que les Grecs appelaient *Telchines*. Ils ensorcelaient les hommes par leurs regards, et avaient coutume d'arroser la terre avec l'eau infernale du Styx : de là naissaient la peste, la famine, et les autres calamités publiques.

ACTEON, fils du célèbre Aristée et d'Autonoé, fille de Cadmus, fut la malheureuse victime de la fureur que Junon avait vouée à la famille de Cadmus. Etant à la chasse dans le territoire de Mégare, il trouva Diane qui se baignait avec ses nymphes, et s'en approcha, attiré par la nouveauté du spectacle. La déesse, pour le punir de sa témérité, lui jeta de l'eau, qui le métamorphosa sur-le-champ en cerf, et ses propres chiens le dévorèrent. Ce malheureux prince fut pourtant reconnu après sa mort pour un héros, par les Orchoméniens, qui lui élevèrent des monuments héroïques, et lui offrirent tous les ans des sacrifices par l'ordre d'Apollon. Cette aventure est représentée sur un beau médaillon de bronze, qui se trouve dans les *Mélanges* de Pellerin.

ACTEON. C'est le nom d'un des chevaux qui conduisaient le char du soleil dans la chute de Phaéton, selon Fulgence le mythologue. Actéon signifie *le lumineux* et prend son nom de la clarté du soleil.

ACTEUS, était roi du pays où Cécrops bâtit Athènes. Il donna sa fille en mariage à ce fondateur, qui n'en devint le roi qu'après la mort de son beau-père. Acteus est donc le premier roi d'Athènes.

ACTIAQUE, surnom d'Apollon, autrement appelé *Actius* et *Actæus*. On le lui donna à cause du promontoire d'Actium, sur lequel on l'honorait d'un culte particulier.

ACTIAQUES (JEUX). Ces jeux étaient très-anciens ; on les célébra d'abord à Actium en l'honneur d'Apollon. Mais Auguste les transporta à Nicopolis, où on les célébra depuis tous les cinq ans avec une grande solennité. Ils eurent lieu ensuite à Rome, où Tibère les présida dans sa jeunesse. Ils consistaient en courses et en concours de musique. On y préludait par un usage assez singulier : on sacrifiait d'abord un bœuf que l'on abandonnait ensuite aux mouches afin que, s'étant repues de sa chair et de son sang, elles ne vinssent pas troubler la fête. Il ne faut pas confondre ces jeux avec les Apollinaires.

Quelques auteurs ont cru, et Virgile semble l'insinuer, qu'Auguste était le fondateur de ces jeux ; mais il les rétablit simplement, ainsi que Julien le fit encore dans la suite. Au reste, c'est par erreur que l'on attribue à Virgile le dessein de faire regarder Enée comme le fondateur des jeux *actiaques*, parce qu'il dit :

> Actiaque iliacis celebramus littora ludis.
> (*Æneid.*, III, 280.)

Le poëte fait, il est vrai, allusion à ces jeux ; mais il veut seulement flatter Auguste en attribuant au demi-dieu dont il tirait son origine une institution que cet empereur avait rétablie. Servius, dans son *Commentaire* sur Virgile, fait cette réflexion.

ACTOR. Ce nom a été celui de plusieurs personnages de l'histoire fabuleuse ; le plus connu est celui qui eut pour fils Ménétius, père de Patrocle.

ACTOR fut un des compagnons d'Hercule dans la guerre des Amazones.

ACTOR, fils de Neptune et d'Agamède, fille d'Augias.

ACTOR, fils d'Axéus ou Azéus. Il fut

le père d'Astioché, dont le dieu Mars eut deux fils qui commandèrent, au siége de Troie, les troupes d'Asplédon et d'Orchomène, villes de Béotie. *Voy.* Astioché.

ACTOR, fils de Phorbas, bâtit une ville dans l'Elide, son pays natal, à laquelle il donna le nom d'Hyrmine, qui était celui de sa mère.

ADAD, roi de Syrie, fut honoré comme un dieu après sa mort par les Syriens, surtout à Damas, au rapport de Josèphe dans ses *Antiquités judaïques*. On croit que c'est le Dagon des Philistins. Ce nom fut dans la suite commun aux rois de Syrie : il signifie aussi *soleil*. Macrobe qui parle, dans le dix-huitième chapitre du premier livre des *Saturnales*, de cet *Adad* ou *Adod*, dit que ce nom signifiait *un*. Quelques-uns lui donnent pour femme *Adagartis* ou *Athergatis*.

ADAGOUS, divinité phrygienne, peut-être la même qu'*Atys*. Hésychius dit qu'elle était hermaphrodite.

ADAM. Les Persans ont une variante sur la chute d'Adam : Dieu le créa dans le quatrième ciel et lui permit de manger sans distinction de tous les fruits du paradis, parce que ces aliments étant légers et d'une digestion facile, les pores du corps suffiraient pour livrer passage aux parties qui ne seraient pas assimilées à la substance de l'homme : ce qui n'aurait pas lieu pour des aliments plus grossiers. Eve, à l'instigation du démon, mangea du froment et en fit manger à son mari. Tous deux en sentirent leur estomac chargé : ce qui leur dessilla les yeux. Alors Gabriel, pour prévenir les conséquences de leur digestion, et dans la crainte que le paradis ne fût souillé, se hâta de les mettre à la porte de ce lieu pur et saint.

Les Malgaches ont une fable à peu près semblable. Adam, placé dans le paradis terrestre, n'était sujet à aucun besoin corporel. Au reste, Dieu lui avait défendu de boire et de manger de ce qui se trouvait dans le paradis. Le démon résolut de le porter à la désobéissance : il l'alla trouver et lui demanda pourquoi il ne goûtait pas de ces fruits délicieux dont son séjour était embelli, de ces liqueurs exquises qui coulaient comme de l'eau. Adam allégua la défense expressive du Seigneur et le peu de besoin qu'il éprouvait de manger. Le diable s'en alla tout confus ; mais il se présenta une seconde fois, et dit au premier homme qu'il venait de la part de Dieu lui annoncer qu'il pouvait désormais manger et boire tout ce qu'il lui plairait. Adam le crut sur parole : il but, il mangea. Mais quelque temps après la nature lui fit éprouver d'autres besoins impérieux : Adam souilla le lieu divin qu'il habitait. Le diable triomphant, alla accuser sa dupe auprès de Dieu, qui chassa le délinquant du paradis. Au bout d'un certain laps de temps, il lui vint au gras de la jambe une tumeur qui s'ouvrit au bout de six mois, et dont il sortit une jeune fille. Surpris de ce prodige, Adam consulta Gabriel, qui lui répondit, de la part de Dieu, qu'il devait l'élever jusqu'à ce qu'elle fût devenue nubile, et se marier avec elle. Adam obéit, et donna à son épouse le nom de *Rahouna*.

Un des *védas* appelle le premier homme *Adima, le premier*. « Se trouvant seul, dit l'*oupanischad*, Adima ne ressentait aucune joie, et voilà pourquoi l'homme ne se réjouit point quand il est seul. Il souhaita l'existence d'un autre que lui, et tout à coup il se trouva comme un homme et une femme unis l'un à l'autre. Il fit que son propre être se divisa en deux, et ainsi il devint homme et femme. Ce corps ainsi partagé n'était plus que comme une moitié imparfaite de lui-même ; il se rapprocha d'elle, et par cette union furent engendrés les hommes. — Le premier homme s'appelle encore *Pradjapati, le seigneur* ou *le maître* de ses sujets ; et la première femme *Prakriti*, qui peut se traduire par *procréée*, comme l'*Hava* des Hébreux par *vivifiée*.

Les traditions des nègres wolofs, qui paraissent antérieures à l'islamisme, portent qu'ils descendent d'Adamo et d'Awa. Dans le Haussa, les nègres appellent aussi notre premier père Adam, et cette tradition n'a pas été importée chez eux par l'islamisme, qui est très-moderne, ni par le christianisme, qui n'y a pas encore pénétré. Ce qui le démontre encore, c'est que la première femme est par eux nommée *Aminatou*. *Voy.* notre *Dictionnaire de la Bible* et celui *des sciences occultes*, arti. Adam.

ADAMANTEE, fut la nourrice de Jupiter, en Crète.

ADARGATIS, femme d'Adad, roi de Syrie, fut mise après sa mort au rang des divinités, comme son mari. On croit qu'elle est la même que la *Derketo* des Babyloniens, la Vénus des Grecs, et qu'elle signifie aussi *la terre*. *Voy.* Atergatis.

ADE, idole des Banians, qui a quatre bras. Purchas trouve quelque affinité entre elle et Adam, auquel les rabbins ont donné les deux sexes, quatre bras et tout le reste double, parce que, disent-ils, il fut créé mâle et femelle.

ADEPHAGIE, déesse de la gourmandise. Les Siciliens avaient beaucoup de dévotion pour elle ; ils avaient placé sa statue dans un temple, où elle se trouvait à côté de celle de Cérès.

ADES. C'est un nom qu'on donnait souvent à Pluton comme au roi des morts : car *Adès* signifie *mort, sépulcre, enfer*, du grec Ἅιδης ou Ἅδης.

ADES. Ce sont les plus infimes des mauvais génies, dans la théologie mongole ; ils planent sans cesse autour du monde, et se complaisent à faire le mal.

ADHAB-EL-CABR, la *peine du sépulcre ;* le premier purgatoire des musulmans, où le défunt est tourmenté par les anges Munkir et Nekir. *Voy.* Azab-i-Cabr.

ADHA-LOKA, ou *monde inférieur*, un des trois mondes admis dans le système des djaïnas, ou hérétiques du bouddhisme. Ils appellent encore ce monde inférieur *naraka* ou *patala*, c'est-à-dire *enfer*, comme les brahmanistes. L'*adha-loka* est la demeure

de l'âme de ceux qui ont commis des crimes.

ADHAYARA, sacrifice que les Hindous offrent au printemps.

ADHHA, fête que les musulmans célèbrent le 12 du mois de dhoulhidjé, qui est le mois du pèlerinage à la Mecque. Ce jour-là on sacrifie solennellement un mouton qui porte le nom de la fête. Les pèlerins vont faire ce sacrifice hors de la ville, dans une vallée qui porte le nom de Mina; quelquefois on y sacrifie aussi un chameau.

ADI-BOUDDHA. Ce mot signifie *premier bouddha*, l'essence immatérielle, la divinité suprême, infinie; le créateur primitif, suivant le système Aisvarika, qui le considère comme la cause unique de tout ce qui existe; mais c'est un dieu sans providence et sans autorité sur les mortels.

ADIMA, nom du premier homme, selon les *Védas*. *Voy.* ADAM.

ADINATHA. C'est le nom de la divinité suprême, dans la secte des *djaïnas*; ce nom signifie le dieu suprême, ou bien celui qui est au-dessus des dieux ou Naths.

ADI-PANDOUGA, fête célébrée par les Malabares, dans le mois de juillet; c'est probablement celle du sommeil des dieux, qui a lieu le 11 de la quinzaine lumineuse d'acarh. En ce jour les Hindous font des actes méritoires et ne se livrent à aucune occupation mondaine. Le réveil des dieux se célèbre quatre mois après, le 11 de kartic. Les Malabares appellent cette dernière fête *Kartika-Pandouga*.

ADI-POUROUCH. Ce mot signifie le *premier homme* ou le *premier mâle*: c'est un des noms de Vichnou.

ADI-SAKTI. Dans la mythologie hindoue l'Adi-Sakti est la *puissance originelle*, ou l'énergie primordiale personnifiée sous la forme d'une déesse. C'est elle qui enfanta la triade indienne, c'est-à-dire Brahmâ, Vichnou et Siva, réunis en un seul corps. Après les avoir mis au monde, elle en devint amoureuse et se maria avec eux. D'autres *pouranas* racontent qu'Adi-Sakti produisit une semence d'où naquit Siva, qui fut père de Vichnou.

ADISECHA. C'est le nom du grand serpent qui soutient la terre, d'après la mythologie brahmanique. *Voy.* SÉCHA.

ADISWARA, c'est-à-dire le *premier maître*; nom du plus célèbre des êtres divins, dans la religion de djaïnas. Adiswara joue, dans le système de ces sectaires, à peu près le même rôle que Brahmâ dans le système brahmanique. Les djaïnas racontent qu'il descendit sur la terre et y vécut cent millions de millions d'années; c'est lui, ajoutent-ils, qui divisa les hommes en castes, qui leur donna des lois, une forme de gouvernement, et régla les liens qui unissent les membres de la société. C'est lui encore qui a composé les quatre *védas*.

ADITI, une des filles de *Dakcha*, et épouse de *Kasyapa*, dans la mythologie hindoue; c'est elle qui fut la mère des dieux; ses enfants sont appelés de son nom *Aditya*; ils sont au nombre de douze, et donnent leurs noms aux douze mois de l'année.

ADITI-POUDJA, sacrifice par lequel les Hindous resserrent les liens de l'hospitalité. Il consiste à placer dans l'avant-cour de la maison l'image d'une divinité également révérée des deux parties contractantes. On lui offre des prières et des fleurs; ensuite on y lave avec de l'eau tiède les pieds de l'hôte que l'on a reçu.

ADITYA, enfants de Kasyapa et d'Aditi, dans la mythologie hindoue; ils président aux douze mois de l'année, et semblent désigner les différentes situations du soleil dans son cours zodiacal. — Ce mot sert encore à exprimer une divinité en général. — Enfin c'est un des noms du soleil, considéré comme *principe* ou *premier-né*, ce qui est la signification de ce terme; ou bien parce qu'il est fils d'Aditi. *Voy.* SOURYA.

ADI-VICHNOU. Dans la *trimourti* ou trinité indienne, Brahmâ, Vichnou et Siva sont plutôt regardés comme trois frères que comme des divinités procédant l'une de l'autre. Toutefois, comme il y a une multitude de systèmes dans cette théogonie, les vechnava, qui font une profession particulière d'adorer Vichnou, regardent celui-ci comme le principe des autres, et l'appellent pour cette raison *Adi-Vichnou*, c'est-à-dire Vichnou primitif ou premier principe. C'est de lui que procède Brahmâ, qui est la science et le fils du premier principe, sans toutefois avoir eu de mère. Or, comme Brahmâ est universellement considéré comme créateur, il s'ensuit que ces dogmes rappellent le dogme chrétien, dans lequel le Père a créé toutes choses par son Fils, qui est sa Science et son Verbe, et qui est engendré de lui sans union de sexe.

ADJARIDE. C'est l'une des soixante-treize sectes de l'islamisme, de la fraction des *khavaridjé*, ou protestants musulmans. Ils tirent leur nom d'*Abderrahman*, fils d'Adjarid, et soutiennent que l'enfant ne saurait être capable d'infidélité avant de parvenir à l'âge de raison, où il doit être appelé à l'*islam*. Ils se subdivisent en dix sectes: les *meimouniyé*, les *hamziyé*, les *schoaïbiyé*, les *hazimiyé*, les *khalefiyé*, les *atrafiyé*, les *maloumiyé*, les *medjhouliyé*, les *saltiyé* et les *thaalibés*. *Voy.* ces noms dans leur ordre alphabétique.

ADMETE, une des Océanides.

ADMETE, roi de Phères en Thessalie, fut un des Argonautes, un des chasseurs du sanglier de Calydon, et il était cousin de Jason.

ADMETE, fille d'Eurysthée, inspira à son père l'ordre qu'il donna à Hercule de lui apporter la ceinture de la reine des Amazones, parce que cette fameuse ceinture avait tenté Admète.

ADOD, nom que les Phéniciens donnaient au roi des dieux.

ADONEA, nom d'une divinité qui présidait aux voyages, comme Alcone.

ADONEE. Les Arabes appelaient ainsi le soleil et l'adoraient sous ce nom, en lui offrant chaque jour de l'encens et des par-

fums. Il donnent le même nom à Bacchus, dit Ausone.

ADONIE, air que les Lacédémoniens jouaient sur les flûtes appelées *embatériennes*, lorsqu'ils marchaient au combat.

ADONIES ou **ADONIENNES**, c'étaient des fêtes de deuil dans la Grèce, en l'honneur d'Adonis.

ADONIS était le fruit de l'inceste commis par Myrrha avec Cyniras son père. Il fut élevé par les nymphes et devint d'une beauté ravissante. Intrépide chasseur, il parcourait les forêts sauvages; mais, un jour, ayant manqué un énorme sanglier, l'animal furieux s'élança sur lui et le déchira à belles dents. Adonis mourut de sablessure quoiqu'on l'eût lavé dans un fleuve qui prit le même nom. Il était aimé de Vénus qui, désespérée de sa mort, le changea en anémone fleur qui dure peu. Cependant, comme elle redemandait avec instance à Jupiter celui que la déesse des enfers trouvait aussi fort à son gré, la muse Calliope, à laquelle on s'en rapporta, décida qu'Adonis passerait alternativement six mois de l'année sur la terre avec Vénus, et six mois dans les enfers avec Proserpine : et voilà cette résurrection annuelle que l'on célébrait dans les *Adonies*. (*Voy.* ce mot.) Le nom d'Adonis est tout à fait phénicien ; c'est absolument le même que l'*Adoni* ou *Adonaï* des Hébreux, qui signifie *le Seigneur* ou *monseigneur*. Aussi les anciens, comme les modernes, conviennent que son culte a commencé en Orient. Macrobe prétend qu'Adonis est le même que le Soleil, ou Bacchus dans sa jeunesse. En effet, la mort et la résurrection annuelle d'Adonis pourrait fort bien être l'emblème du cours du soleil, qui tour à tour triomphe de l'hiver, dont le sanglier est le symbole, et est vaincu par lui. On le confond aussi avec Osiris. C'était l'Atys des Phrygiens, et le Thammuz des Babyloniens, au culte duquel les Israélites se laissèrent souvent entraîner, comme le leur reprochent les prophètes, qui font plusieurs fois allusion aux fêtes impures que les femmes célébraient en son honneur. Chez les Grecs, Adonis était adoré sous les noms de *Gabas*, de *Pygmalion*, de *Phéréclès*. Les Perses, selon Giraldi, le nommaient *Abobas*. Les Grecs lui donnaient aussi le nom de *Kyrios*, *Seigneur*.

ADONIS, fleuve près de Byblos, en Phénicie, dans lequel on lava la plaie d'Adonis.

A Athènes, quand le temps de la fête d'Adonis était arrivé, on avait soin de placer dans plusieurs quartiers de la ville des statues qui représentaient un jeune homme mort à la fleur de son âge. Les femmes, vêtues d'habits de deuil, venaient bientôt les enlever pour en célébrer les funérailles, pleurant et chantant des cantiques qui exprimaient leur affliction. Ces jours de deuil étaient réputés malheureux; on prit pour un mauvais augure et le départ de la flotte des Athéniens qui mit à la voile à cette époque pour aller en Sicile, et l'entrée que fit l'empereur Julien dans Antioche pendant les *adonies*. Au dernier jour de la fête, le deuil se changeait en joie, et chacun se réjouissait de la résurrection d'Adonis ou de son apothéose. Entre les autres cérémonies propres à cette fête il faut remarquer la suivante. On portait dans des vases de terre du blé qu'on y avait semé, des fleurs, de l'herbe naissante, des fruits, des arbrisseaux et des laitues, et à la fin des fêtes on jetait ces jardins portatifs dans la mer ou dans quelques fontaines. C'était une espèce de sacrifice qu'on faisait à Adonis. Tous ces usages avaient un rapport manifeste aux prétendues circonstances de sa vie et de sa mort. Les Babyloniens donnaient à ces fêtes le nom de *salambon*, et Lampride dit qu'Héliogabale célébrale salambon à la manière des Syriens, avec de grands cris et des lamentations. La première idylle de Bion paraît être une de ces lamentations que l'on chantait et répétait en chœur pendant les fêtes d'Adonis.

ADORÉES, fêtes où l'on offrait aux dieux des gâteaux salés pétris avec une espèce de farine appelée *ador*.

ADOSCHT. C'est le nom d'une pierre haute d'un demi-pied, sur laquelle est l'*ateschdan*, ou vase qui contient le feu sacré dans le temple des Parsis.

ADPORINA ou **APORRINA**, surnom donné à Minerve, d'autres disent à Cybèle. Il venait d'un temple bâti à l'une ou l'autre de ces déesses, sur un mont escarpé, près de Pergame. C'était peut-être le mont Ida.

ADRAMELECH, un des dieux des Assyriens, adoré dans la ville de Sepharvaïm. On lui immolait des enfants qu'on brûlait en son honneur. Le mot *Adramélech* signifie *le roi* ou *le dieu magnifique*. Du reste, on ignore quel genre de divinité il était précisément. Quelques-uns le regardent, non sans fondement, comme le même que Moloch. Son temple était gardé par des chiens, qui, la nuit, servaient de guides à ceux que la dévotion y amenait; mais ils poursuivaient sans pitié les impies.

ADRANUS, dieu particulier à la Sicile, singulièrement honoré dans la ville d'Adrane, qui, ayant été bâtie près de son temple, au pied du mont Etna, par Denys, en prit le nom ainsi que le fleuve sur les bords duquel elle était située. Hésychius dit qu'Adranus était père des dieux Palices.

ADRASTE, fils d'Hercule, se jeta au feu par ordre d'Apollon. Hipponoüs, son fils, en fit autant.

ADRASTE, fils de Mérops, bâtit dans la Troade la ville d'Adrastée, et y éleva un temple à la Fortune.

ADRASTE était fils de Talaüs, roi d'Argos, et de Lysianasse, fille de Polybe, roi de Sycione. Amphiaraüs, ce devin si fameux, descendait de Mélampus. Mélampus avait guéri de la folie les filles de Prætus, l'un des aïeuls d'Adraste, et, pour récompense, il avait eu une partie du royaume d'Argos. Amphiaraüs, non content de la portion qui lui était échue, comme successeur de Mélampus, persécuta si cruellement les des-

cendants de Prætus, qui formaient la famille de Talaüs, à laquelle l'autre moitié du trône appartenait, qu'Adraste fut obligé de s'enfuir à Sycione, chez Polybe, son beau-père. Pour terminer ses différends avec Amphiaraüs, Adraste lui donna Eriphile en mariage, et revint à Argos.

Adraste eut plusieurs enfants, deux fils, Ægialéus et Cyanippus, et trois filles, Argie, Déiphile et Ægialée.

Il fut à la fois roi d'Argos et de Sycione. Ses sujets de Sycione lui dressèrent un tombeau au milieu de leur grande place, et instituèrent des fêtes et des sacrifices en son honneur, qu'ils célébraient tous les ans avec beaucoup de pompe : il avait rendu leur ville illustre par les jeux pythiques qu'il avait établis. Sa mémoire fut aussi honorée par ceux de Mégare.

ADRASTÉE, une des mélisses ou nymphes qui nourrirent Jupiter dans l'antre de Dictée.

ADRASTÉE ou ADRASTIE, fille de Jupiter et de la Nécessité, était, selon Plutarque, la seule furie ministre de la vengeance des dieux. Adrastie n'est, selon quelques-uns, qu'un surnom de *Némésis* : un particulier nommé Adrastée, ayant élevé un temple à cette déesse, lui donna son nom, comme s'il eût voulu dire qu'elle était fille d'Adrastée.

ADRIANIES, fêtes qu'on célébrait, tous les cinq ans, dans l'empire romain, en l'honneur de l'empereur Adrien, qui s'était fait aimer du peuple par ses bienfaits et par plusieurs lois fort sages. Il publia l'*Edit perpétuel*, si célèbre dans l'histoire de la jurisprudence, rendit des lois contre la corruption, et contre la barbarie avec laquelle se faisait le commerce des esclaves, prohiba les sacrifices humains, les établissements de bains communs aux deux sexes, etc. Le peuple lui rendit après sa mort les honneurs divins. Dans les fêtes instituées en son honneur, il y avait des concours de musique. On les célébrait à Rome, à Thèbes et à Ephèse.

ADSIDELÆ. On appelait de ce nom, selon Festus, des tables auprès desquelles s'asseyaient les flamines pendant les sacrifices.

ADWAITA. Les brahmanes de l'Inde sont divisés en deux principales sectes : la première, appelée *dwaita*, ou dualiste, admet deux principes, Dieu et la matière ; la seconde, nommée *advaita*, non-dualiste, ne reconnaît qu'une seule substance, qui est Dieu. Cette dernière est la plus nombreuse, et compte dans ses rangs la plupart des brahmanes qui font profession de science. Ses adeptes expriment le fond de leur système par cette formule : *abhavana-bhavanasti*, qu'on peut traduire par *ex nihilo nihil fit*. Ils soutiennent que la création est impossible, et prétendent, d'un autre côté, qu'une matière préexistante et éternelle est une pure chimère ; d'où ils concluent que tout ce qui apparaît à nos regards est le produit de la *maya* ou l'illusion.

La conséquence de ce système doit être de faire Dieu l'auteur du bien et du mal : en effet, les brahmanes avouent que, d'après leur manière de voir, il n'existe ni bien ni mal moral.

ADYTUM, chez les Grecs ἄδυτον était un endroit secret et obscur des temples, dans lequel les prêtres seuls pouvaient entrer. C'est de là qu'on entendait sortir les oracles. Sénèque, dans la tragédie de *Thyeste :*

> Hinc orantibus
> Responsa dantur certa, cum ingenti sono
> Laxantur adyto fata.
> (IV, I, 679.)

ÆACÉES. *Voy.* EACÉES.

ÆAQUE. *Voy.* EAQUE.

ÆDEPOL, par la divinité de Pollux. Ce jurement était employé par les hommes comme par les femmes.

ÆDES. Les Romains distinguaient des temples proprement dits, les endroits consacrés aux dieux, tels qu'*ædes*, *delubra*, *fana*, *sacella*. *Fanum* était un terrain consacré par les augures et destiné à la construction d'un temple. Un simple autel élevé sur un terrain isolé, portait le nom de *sacellum*. Par celui de *delubrum*, on entendait et un espace vide de bâtiment, qui était réservé devant un temple, et ce temple lui-même.

Ædes différait du temple, selon Varron, en ce que le second était inauguré après sa consécration, et que la première avait été seulement consacrée. Ne trouvant point de mot français qui rende avec précision le mot *ædes*, nous le conserverons avec son genre féminin. On comptait un grand nombre d'*ædes* répandues dans les différents quartiers ou régions de Rome. Une inscription placée à l'entrée de ces bâtiments sacrés, apprenaient qu'ils n'avaient pas été sanctifiés par les augures. Cette distinction entre *ædes*, *templum*, etc., établie par les premiers Romains, se perdit dans la suite, et on les confondit souvent ensemble.

ÆDICULA. Ce mot a eu chez les Romains différentes acceptions. Tantôt il exprimait une maison basse et petite, *ædes parva*, tantôt un bâtiment consacré à quelques divinité ; mais un bâtiment si étroit, qu'il n'était qu'un diminutif de l'*ædes*. Souvent on entendait par *ædicula* une niche ou armoire pratiquée dans le mur pour renfermer quelque statue, et celles des dieux Lares ou Pénates en particulier. Quelquefois enfin, ce mot exprimait des représentations de temples que l'on offrait et suspendait comme des *ex-voto*, dans les temples des dieux, et surtout dans celui de Diane d'Ephèse.

ÆDICULUS. Ce dieu présidait à la construction et à la conservation des édifices.

ÆDITIMI, *ÆDITUI*, ou *ÆDILES*, trésoriers des temples chez les anciens Romains. Ils étaient dépositaires des vases sacrés, des couteaux, des haches, et généralement de tout ce qui servait aux sacrifices et à la pompe des fêtes.

ÆDITUUS, était le prêtre chargé du soin d'un édifice sacré. Horace a employé ce mot au figuré, en appelant les poëtes les gardiens du temple de la Vertu. (Epist. II, 229.)

ÆDO, fille de Pandare ou Pandarée, fut mariée à Zéthus, frère d'Amphyon, dont elle n'eut qu'un fils, nommé Ityle. Jalouse de la nombreuse famille de Niobé, sa belle-sœur, elle résolut de tuer l'aîné de ses neveux. Celui-ci était élevé avec Ityle, et couchait dans le même lit. Ædo avertit son fils de changer de place la nuit suivante; mais l'enfant, ayant oublié cet ordre, fut mis à mort pour son cousin; la mère ayant reconnu sa méprise, se tua de désespoir. Homère dit qu'elle fut enlevée par les harpies et livrée aux furies.

ÆGENETÈS, ἀειγένετης, toujours renaissant, surnom sous lequel les Camariniens adoraient Apollon ou le Soleil, comme un dieu qui renaît sans cesse.

ÆGER, dieu de l'Océan, chez les anciens Scandinaves. Il eut de Rana, sa femme, neuf filles qui ne se quittent point, et qui portent des voiles blancs et des chapeaux blancs.

ÆGIACUS, surnom donné à Jupiter, à cause de la chèvre Amalthée qui l'avait nourri. C'est le même qu'*Ægiochus* et *Ægiuchus*.

ÆGIÆUS ou ÆGIOCHUS, surnom que les Crétois donnaient à Jupiter; il vient d'un mot grec qui signifie *la chèvre*, et rappelle la chèvre qui nourrit de son lait ce dieu enfant. Celui-ci couvrit de la peau de sa nourrice le bouclier dont il se servit dans la guerre qu'il soutint contre les Titans; ensuite, par reconnaissance, il rendit la vie à la chèvre et la plaça parmi les astres.

ÆGIALE, une des trois Grâces.

ÆGILE (Fête d') en Laconie. Cérès avait dans ce bourg un temple où les femmes célébraient une fête en son honneur. Aristomène de Messène entreprit un jour de les enlever par force; mais elles se défendirent si bien contre lui et contre sa troupe, avec les broches, les torches et les instruments du sacrifice, que non-seulement elles réussirent à les repousser, mais encore elles en tuèrent une partie et firent Aristomène prisonnier. Archidamie, qui présidait à la fête, éprise de son captif, lui procura les moyens de s'évader.

ÆGIPANS, surnom de ces divinités champêtres que les anciens croyaient habiter dans les forêts ou dans les montagnes, et qu'ils représentaient comme de petits hommes très-velus, avec des cornes à la tête, des pieds de chèvre et une queue. Ce nom vient de Pan, et du mot grec αἴξ, αἰγός, chèvre. Les poëtes ont donné ce nom au dieu Pan, parce qu'ils supposaient que ce dieu était à moitié chèvre, qu'il en avait les cornes, la queue, les pieds, et même tout le bas du corps, depuis la ceinture. Les anciens géographes parlent de certains monstres de Lybie, auxquels on donnait le nom d'*ægipans;* ces animaux avaient, selon Pline, un museau de chèvre, avec une queue de poisson: c'est ainsi qu'on représente le *capricorne*, une des figures du zodiaque. Théon, sur Aratus, dit que le capricorne est la figure d'un ægipan. On trouve cette même figure dans plusieurs anciens monuments des Egyptiens et même des Romains: les antiquaires lui donnent le nom d'*ægipan*.

ÆGLÈTES, nom d'une fête célébrée dans l'île d'Anaphé, une des Cyclades, en l'honneur d'Apollon *Æglétès* ou resplendissant. Pendant le sacrifice, les hommes et les femmes s'adressaient à l'envi des railleries piquantes, en mémoire des éclats de rire et des moqueries dont les Phéaciens de la suite de Médée poursuivirent les Argonautes en voyant ceux-ci faire des libations avec de l'eau, faute d'autre liqueur plus spiritueuse, à Apollon *Æglétès*, pour le remercier de les avoir dirigés à travers les ténèbres, en élevant son arc d'or sur la mer.

ÆGLÉ, mère des Grâces.

ÆGLÉ, l'une des Grâces.

ÆGLÉ, la plus belle des Naïades, dit Virgile.

ÆGOBOLE, surnom que les Potniens donnaient à Bacchus, parce qu'au lieu d'un jeune homme bien fait qu'ils immolaient à ce dieu par le conseil d'Apollon, il déclara lui-même qu'il suffisait dans la suite de lui sacrifier une chèvre. Du mot αἴξ, chèvre, et βούλομαι, je veux.

ÆGOCEROS, nom donné à Pan, parce qu'ayant été mis par les dieux au rang des astres, il s'était lui-même métamorphosé en chèvre. Du mot grec αἴξ, chèvre, et κέρας, corne.

ÆGOPHAGE, surnom de Junon, parce qu'on lui sacrifiait des chèvres.

ÆGRES, divinité des Finnois; c'était le dieu protecteur de la végétation, des pois, des navets, des choux, du lin et du chanvre.

ÆLLO, une des trois harpies, fille de Thaumas et d'Electra, selon Hésiode.

ÆLURUS (chat), divinité des Egyptiens, représentée tantôt sous la forme féline pure, tantôt sous la figure d'un homme ou d'une femme avec la tête de cet animal. Dans certains cantons de l'Egypte, les chats étaient singulièrement vénérés; quiconque eût osé en tuer un eût payé ce forfait de sa vie. Diodore de Sicile raconte qu'un Romain ayant eu le malheur de tuer un de ces animaux, la populace furieuse se rua sur sa maison, et il ne put être sauvé ni par le respect du nom romain, ni par l'autorité du roi qui lui avait prêté main-forte. — Dans un temps de famine, les Egyptiens eussent préféré mourir de faim plutôt que de toucher à cet animal sacré. Quand il mourait de sa mort naturelle, tous les gens de la maison où cet accident était arrivé se rasaient les sourcils en signe de deuil: on embaumait le chat et on l'ensevelissait honorablement. Ces animaux étaient consacrés à la déesse Pascht ou Bubastis (la Diane des Latins). Champollion le jeune trouva, aux environs du nouveau village de Beni-Hassan, une quantité incroyable de momies de chats, enveloppées une à une ou plusieurs à la fois, dans de simples nattes.

ÆON. C'était la première femme du monde, dans le système des Phéniciens. Elle apprit à ses enfants à faire usage du

fruit des arbres pour leur nourriture. Elle eut pour compagnon Grotogonos.

ÆRASCATORES MAGNÆ MATRIS, nom donné aux prêtres de Cybèle, parce qu'ils mendiaient dans les rues et couraient une sonnette à la main.

ÆRIENNE, nom qu'on donnait à Junon, parce qu'on la prenait pour l'air.

ÆRLIK-KHAN, divinité mongole, juge des morts, Ærlik-Khan réside dans le vestibule de l'enfer, au milieu d'une grande cité où on lit continuellement les livres saints, au bruit du tambour. Il régna autrefois sur une des contrées de la terre, avec une grande puissance. Le terrible Yaman-Daga, le vainquit et le chassa du trône. Il est représenté couronné de flammes, debout sur un buffle irrité qui foule aux pieds un mauvais génie. Avant de prononcer la sentence des morts qui paraissent devant lui, ce juge consulte un livre sacré nommé *Altanc-Looli*, le miroir d'or, où sont consignées toutes les actions des hommes.

AEROMANCIE, art de deviner par les phénomènes qui ont lieu dans les airs. Il y en a de diverses sortes; celle qui dérive de l'observation des météores, tels que les éclairs, le tonnerre, etc.; celle qui émane de l'apparition des spectres qui paraissent dans l'air; enfin celle qui se rapporte à l'aspect heureux ou malheureux des planètes.

ÆROPE, femme d'Athée.

ÆSAR. Ce mot signifiait *dieu* chez les Etrusques. La foudre ayant frappé une statue d'Auguste et emporté la première lettre du mot CÆSAR, les augures trouvèrent dans cet accident un fâcheux présage. Le C, qui était une lettre numérale, ayant été abattu, annonçait que l'empereur n'avait plus que cent jours à vivre, après lesquels il serait déifié. Ils trouvèrent cette seconde prédiction dans le mot ÆSAR, qui était resté intact.

ÆSCULANUS, ÆRES ou ÆS, ce sont les différents noms de la divinité qui présidait à la fabrique de la monnaie de cuivre. On la représentait sous la figure d'une femme debout, avec l'habillement ordinaire aux déesses, appuyée de la main gauche sur la haste pure, et tenant de la droite une balance. Æsculanus était, disait-on, le père du dieu Argentin, parce que le cuivre a été employé avant l'argent. C'était une divinité de Rome. Saint Augustin s'étonnait qu'on n'eût pas fait aussi un dieu Aurin, fils du dieu Argentin, puisque la monnaie d'or a suivi celle d'argent. Il y a cependant eu une divinité pour l'or, car en fabriquant des espèces des trois métaux, l'or, l'argent et le cuivre, on donna à chacun d'eux une divinité pour présider à la fabrique. Ainsi l'on trouve sur quelques médailles des empereurs trois déesses, représentées avec des balances, la corne d'abondance, et auprès d'elles un monceau de différentes monnaies.

ÆSSOURIS, nom des génies bienfaisants des Mongols, les mêmes que les *Souras* du brahmanisme de l'Inde. Une grande partie d'entre eux fut changée en *Assouris* ou esprits mauvais.

ÆSYMNÈTE, surnom de Bacchus.

ÆTALIDES était fils de Mercure, et par sa mère du sang des Eolides. On dit qu'il avait obtenu de son père deux grâces : l'une que, vif ou mort, il serait toujours informé de ce qui se faisait dans le monde; l'autre, qu'il serait moitié du temps parmi les vivants, et l'autre moitié parmi les morts. C'était le héraut des Argonautes.

ÆTES, roi de Colchide, maria sa fille Calciope à Phrixus. Après avoir vécu quelques années en bonne intelligence avec son gendre, l'avarice le porta à le faire assassiner pour s'emparer de la toison d'or, que son gendre avait apportée dans ses Etats. Jason, à la tête des Argonautes, vint lui redemander cette toison, et l'enleva. On dit qu'Ætès ayant été averti par un oracle qu'un étranger lui ôterait la couronne et la vie, établit la barbare coutume d'immoler à ses dieux tous ceux qui aborderaient dans ses Etats. On a dit la même chose de Thoas.

ÆTHER. Les Grecs entendaient par ce mot les cieux distingués des corps lumineux. Au commencement, dit Hésiode, Dieu forma l'*æther*, et de chaque côté était le chaos et la nuit, qui couvrait tout ce qui était sous l'*æther*; ce qui signifie que la nuit était avant la création, que la terre était invisible à cause de l'obscurité qui la couvrait, mais que la lumière perçant à travers l'*æther*, avait éclairé l'univers. Hésiode dit ailleurs que l'*æther* naquit avec le jour du mélange de l'Erèbe et de la Nuit, enfants du Chaos; c'est-à-dire que la nuit et le chaos ont précédé la création des cieux et de la lumière.

ÆTHLIUS, fils d'Eole, mari de Calice et père d'Endymion, fut surnommé *Jupiter;* la Grèce lui éleva des monuments héroïques.

ÆTHON, c'est le nom d'un des quatre chevaux du Soleil, qui précipitèrent Phaéton, selon Ovide. Son nom (du mot grec αἴθω, *ardeo*, je brûle) signifie l'ardent, pour exprimer le soleil en son midi. Claudien appelle du même nom un des chevaux du char de Pluton; sans doute qu'il donne à ce nom une autre origine, du mot αἴθος, noir.

ÆTHRA, mère de Thésée.

ÆTITE, ÆTITES ou pierre d'aigle, d'ἀετός, aigle. Cette pierre jouissait chez les anciens d'une célébrité que les observations des modernes lui ont fait perdre. On croyait qu'elle favorisait les accouchements.

ÆTTESTUPA, enceinte circulaire, formée de gros rochers de seize pieds de haut, où les anciens Scandinaves portaient des offrandes. C'étaient des monuments sacrés, tels que ceux que l'on voit encore dans quelques-uns de nos départements, et que l'on connaît sous le nom de *men-hir*, mot breton qui signifie *pierre dressée*. On montre encore une de ces enceintes près de Raunum en Westro-Gothie.

ÆX; c'est le nom d'une des nourrices de Jupiter, qui fut placée parmi les astres.

AFERGAN, prières ou remercîments que les Gentoux adressent à leurs dieux, accompagnés de louanges et de bénédictions. L'ized (génie) invoqué est alors censé faire des

souhaits pour celui qui le prie, et le mobed (prêtre) les prononce en son nom.

AFRICIA, espèce de gâteau sacré.

AFRIN, formule religieuse que prononcent ordinairement les mobeds des Gentoux, immédiatement après l'*afergan* et avec les mêmes cérémonies.

AFRIT ou **IFRIT**, espèce d'esprit follet que les musulmans regardent comme sans cesse occupé à nuire aux hommes. Les Afrits ont combattu autrefois contre des héros fabuleux; ils sont très-redoutables. Cependant Salomon réussit à dompter l'un d'eux, qu'il rendit entièrement souple à ses volontés. Il en est parlé dans le Coran.

AGAM, livre religieux des Hindous, qui contient des formules, des charmes et des enchantements dictés par Mahadéva.

AGAMARCHANA, passage du Véda, livre sacré des Hindous, dont la répétition suffit pour purifier l'âme de ses péchés.

AGAMEDE, fils d'Erginus et frère du célèbre Throphonius, fut un célèbre architecte: c'est lui qui bâtit avec son frère le temple d'Apollon à Delphes. C'est pour cela qu'on l'a regardé comme un héros, et qu'on lui a élevé dans la Grèce des monuments héroïques.

AGAMEDE, fille d'Augéus, eut un fils de Neptune, nommé Actor.

AGAN, dieu du feu chez les Hindous.

AGANICE, fille d'Hégétor, Thessalien, ayant appris la cause des éclipses et le temps où elles devaient arriver, publia ensuite qu'elle allait, par ses enchantements, attirer la lune sur la terre. Elle exhorta en même temps les femmes thessaliennes à faire avec elle un grand bruit, pour la renvoyer à sa place; dans la suite, lorsqu'on voyait le commencement d'une éclipse, on faisait, à son exemple, un grand bruit avec des chaudrons et d'autres instruments, pour empêcher, disait-on, d'entendre les cris et les invocations des magiciennes. De là vint aussi l'opinion qu'on avait des sorcières de Thessalie, auxquelles on attribuait le pouvoir d'attirer, par leurs enchantements, la lune sur la terre.

AGANICHTA, neuvième ciel chez les Bouddhistes. C'est celui qu'habitent les saints qui sont près d'entrer dans le Nirvana, ou d'anéantissement suprême.

AGANIPPE, fontaine de Béotie, que le cheval Pégase fit sortir de terre d'un coup de pied.

AGANIPPIDES, surnom des Muses. Il leur fut donné parce que la fontaine Aganippe leur était consacrée.

AGAN-YAMOC, dieu qui, suivant l'opinion des anciens Péruviens, habite vers l'orient, avec une autre divinité nommée *Yagan-Yahicac;* mais il n'y avait ni lieu, ni jour déterminé pour les adorer.

AGARTIS, divinité syrienne, probablement la même qu'*Adargatis*.

AGATHIC, esprit du mal chez les Ovas, dans l'île de Madagascar; il lutte sans cesse contre Janhar, le bon génie. Agathic est représenté le front surmonté d'un diadème de têtes sanglantes, plantées en cercles dans des poignards joints les uns aux autres par des reptiles hideux. Les Ovas lui offrent des sacrifices humains.

AGATHODEMON. Ce nom est grec, et veut dire *bon génie*. Il paraît que ce nom fut donné à la divinité que les Egyptiens appelaient Cneph ou Cnouphis, par les écrivains grecs qui voyageaient en Egypte.

AGATHOMEDON. D'après Manéthon, il régna sur la terre d'Egypte immédiatement après Chronos ou Saturne, qui avait succédé au Soleil. On le représente sous la forme d'un serpent à tête humaine. Le même Manéthon admet aussi un second *Agathodémon*, fils du second Hermès et père de That, qui, après le déluge, aurait traduit en grec les inscriptions sculptées en langue sacrée et en caractères hiéroglyphiques par Thot, premier Hermès, sur des colonnes placées dans la terre sériadique. C'est d'après cette traduction que Manéthon prétend avoir compilé son histoire d'Egypte.

AGATHYLIUS, le *dieu utile*, surnom donné à Pluton, dieu des enfers, parce que la pensée de la mort nous inspire de sages résolutions et nous détache des jouissances de ce monde.

AGATHYRNUS, fils d'Eole, dieu des vents, s'établit sur les côtes de Sicile, où il fonda une ville de son nom.

AGATYRSE, fils d'Hercule et d'Echidna.

AGAVÉ, fille de Cadmus et d'Hermione, épousa Echion, et fut mère du malheureux Penthée, mais une mère barbare, que la fureur pour le culte de Bacchus transporta jusqu'au point d'animer les bacchantes à déchirer avec elle son propre fils. Cependant on rendit à cette mégère les honneurs divins, soit parce qu'elle avait contribué avec ses sœurs à l'éducation de Bacchus, soit à cause de son prétendu zèle pour le culte de Bacchus. D'ailleurs, la fureur qui lui fit commettre ce crime était une suite de la colère de Junon contre la maison de Cadmus.

AGAVÉ, c'est aussi le nom d'une des cinquante Néréides.

AGDESTIS ou **AGDISTIS**, né d'un songe de Jupiter, d'autres disent d'une pierre nommée Agdus: il avait la forme humaine et réunissait les deux sexes. Les dieux, effrayés de la terreur qu'il inspirait, le mutilèrent. Du sang qui coula de la plaie naquit un amandier qui portait de très-beaux fruits; la fille du fleuve Sangar cueillit des amandes et les mit dans son sein; lorsqu'elle voulut les manger ensuite, elle ne les trouva plus, mais elle était enceinte. Elle mit au monde un enfant nommé Atys, qui en grandissant devint d'une beauté si rare, qu'Agdistis même en fut éprise (depuis sa mutilation, Agdistis était restée femme). Atys se rendit à Pessinonte pour épouser la fille du roi. Agdistis l'ayant appris accourut sur l'heure, et inspira une telle frénésie à Atys et au roi, qu'ils se mutilèrent l'un l'autre. Agdistis se repentit ensuite de cette vengeance, et pour réparer en quelque sorte le mal dont elle était cause, elle obtint de Jupiter qu'aucun des

membres du jeune homme ne pût se corrompre ni se flétrir. — Agdistis avait en Phrygie le nom de Cybèle.

AGDUS, rocher d'où Deucalion et Pyrrha prirent les pierres qu'ils jetaient par-dessus leur tête pour repeupler le monde. Jupiter, épris des charmes de cette roche, la métamorphosa en femme et eut d'elle Agdistis.

AGE. Pendant que les magistrats romains prenaient les auspices ou qu'ils sacrifiaient, un crieur ou huissier répétait le mot *age*, pour engager les spectateurs à redoubler d'attention. Ce mot était encore employé dans les sacrifices par le prêtre ou par celui qui offrait le sacrifice, mais dans un sens différent. Le victimaire étant près d'immoler la victime, leur disait *agon* pour *agone*, frapperai-je ? et ils lui répondaient *age* ou *hoc age*, frappez.

> Qui calido strictos tincturus sanguine cultros
> Semper agone rogat, nec nisi jussus agit.
> (Ovid. *Fast.*, I, 321.)

AGE D'OR, AGE D'ARGENT, AGE D'AIRAIN, AGE DE FER. Ce sont les quatre *âges* du monde qui formèrent la formation de l'or, suivant les poëtes. Ils ont placé l'*âge* d'or sous le règne de Saturne, pendant lequel on vit régner sur la terre l'innocence et la justice. Dans le siècle d'argent, les hommes commencèrent à être moins heureux et moins justes. Dans l'*âge* d'airain, ils devinrent méchants ; mais leur malice ne se déclara ouvertement que dans l'*âge* de fer.

On trouve dans cette description des quatre âges des réminiscences frappantes des récits bibliques. L'âge d'or est la peinture fidèle de l'innocence et de la félicité de l'homme dans le paradis terrestre. L'âge d'argent rappelle l'époque antédiluvienne où les hommes commencèrent à bâtir des villes, où ils vivaient du produit de leurs champs et épargnaient encore la chair des animaux. L'âge d'airain pourrait être comparé à l'époque patriarcale, dont l'Ecriture sainte nous a laissé des récits si naïfs et si touchants; mais où les hommes, ayant commencé par chasser les bêtes sauvages dans les forêts, finirent par s'attaquer les uns les autres. Enfin personne ne méconnaît le temps où nous vivons dans l'âge de fer, qui doit subsister jusqu'à la fin des temps.

Les Indiens ont aussi leur quatre âges, qui ne sont pas sans analogie avec ceux des Grecs et des Romains. Voici ce qu'en dit Afsos, historien hindoustani. « La révolution des temps consiste, d'après les savants, en quatre âges. »

On trouve aussi chez les Tibétains d'Asie, et chez les Aztèques du Mexique, une division de la durée du monde en quatre âges, et même cinq.

AGEBAREN, dieu des blés chez les Tchérémistes; ils célèbrent en son honneur, avant la récolte des foins, la fête *Uginda*, le prient pour la prospérité de leurs champs, et, après la moisson, ils célèbrent en action de grâces une fête générale.

AGEES, victimes que les Romains offraient pour obtenir le succès d'une entreprise.

AGELAROU. Sur la mosaïque du temple de la Fortune, à Palestrine, on voit un quadrupède avec cette inscription, *Agélarou*. Des Ethiopiens vont l'attaquer; les uns portent des boucliers, les autres des flèches. C'est le seul endroit où on lise ce nom. Ce quadrupède a beaucoup de ressemblance avec le singe d'Angole.

AGELASTE, pierre célèbre dans l'Attique, qui était placée auprès du puits nommé Callichore, et sur laquelle se reposa Cérès, fatiguée de chercher sa fille. C'est là, selon Pausanias (*Attic.*), où ont commencé les fêtes éleusines. Agélaste veut dire *triste*, ou pierre de tristesse.

AGELAUS, fils d'Hercule et d'Omphale. C'est de lui que l'on fait descendre Crésus.

AGENOR, père de Cadmus, était fils de Neptune et de Lybie. Le dieu eut de cette Lybie deux fils, Bélus et Agénor. Agénor, qui régna en Phénicie, épousa Théléphassa, dont il eut trois fils, Cadmus, Phœnix et Cilix, et une fille, nommée Europe. Jupiter ayant enlevé celle-ci, Agénor envoya ses trois fils la chercher, avec défense de reparaître à sa cour sans y ramener leur sœur. Aucun des trois ne l'ayant trouvée, ils s'exilèrent et s'établirent en différents pays.

AGENORIA, déesse que les Romains invoquaient pour avoir du courage. C'était aussi la déesse de l'industrie, d'où elle était appelée *Strenua*. On lui opposait Vacuna, ou la déesse de la paresse.

AGENORIA. *Voy.* ANGÉRONE.

AGESILAUS, surnom de Pluton, qui veut dire, *celui qui entraîne tous les mortels dans son empire.*

AGETOR, surnom donné à Jupiter. Les rois de Lacédémone lui offraient des sacrifices quand ils partaient pour la guerre. On apportait ensuite le feu du sacrifice sur les frontières du pays. Mercure était aussi appelé Agetor, ainsi qu'Apollon ; c'était enfin le nom du prêtre de Vénus dans l'île de Chypre.

AGETORIES, fête chez les Grecs, en l'honneur de Mercure Agétor, en conducteur. Les habitants de Mégalopolis adoraient ce dieu sous la figure d'une pierre carrée. Les Argiens croyaient qu'Apollon avait conduit les Héraclides, et l'adoraient sous le nom d'Agétor.

AGGLESTON, *pierre sacrée* ou *idole de pierre;* monument singulier de la superstition des anciens Bretons. Cette pierre énorme est dans la presqu'île de Purbeck, en la province de Dorcester, en Angleterre.

AGIDIES. On donnait ce nom aux prêtres de Cybèle. Il signifiait des joueurs de gobelets, des faiseurs de tours.

AGLAE, AGLAIA ou AGLAIS, nom de la plus jeune des trois *Grâces*, qui épousa Vulcain. C'était aussi le nom de la mère de Mélampus.

AGLAOPHEME, une des *Syrènes*.

AGLATIA, fruit inconnu, dont les Egyptiens faisaient la récolte dans le mois de février, et qui servait à désigner ce mois dans l'écriture hiéroglyphique.

AGLAURE ou **AGRAULE**, était fille de Cécrops, roi et fondateur d'Athènes. Elle avait deux sœurs, Hersé et Pandrose. Aglaure, qui avait été changée en rocher par Mercure, fut honorée après sa mort dans un temple à Salamine, où l'on sacrifiait tous les ans une victime humaine. Déphilus, roi de Chypre, abolit, du temps de Séleucus, cet horrible sacrifice, et le changea en celui d'un bœuf.

AGLAUS. Gigès, roi de Lydie (ou Crésus, suivant Pausanias), fier de ses richesses et de sa puissance, osa consulter l'oracle d'Apollon pour apprendre s'il y avait un mortel plus heureux que lui. Le dieu répondit qu'il préférait à la félicité trompeuse des rois l'heureuse médiocrité dont jouissait Aglaüs sous un toit rustique. Ce fortuné mortel était un berger d'Arcadie : content du petit héritage que ses pères lui avaient laissé, il le cultivait de ses mains, et y vivait heureux.

AGLIBOLUS, dieu des Palmyréniens, sous le nom duquel ils adoraient le soleil. Entre les monuments qu'Aurélien, après avoir vaincu Zénobie, fit transporter de Palmyre à Rome, on doit remarquer l'autel dédié aux dieux tutélaires du lieu, *Aglibolus* et *Malachbélus*, et orné de deux inscriptions, l'une en grec et l'autre en palmyrénien.

On le représentait sous la forme d'un jeune homme vêtu d'une tunique et tenant de la main gauche un bâton en forme de rouleau. La figure de ce dieu était, suivant Hérodien, une pierre conique et énorme, qui désigne en effet le soleil. On le trouve toujours accompagné de l'autre dieu appelé *Malachbélus*, dans les anciens monuments.

AGNI, dieu du feu chez les Indiens (en latin *ignis*). On le représente sous les traits d'un gros homme rouge, avec les yeux, les sourcils, la barbe et les cheveux noirs. Il est porté sur un bouc. De son corps sortent sept rayons de gloire, et il tient une lance de la main droite. Il est fils de Kasyapa et d'Aditi. Il existe pour ce dieu, comme pour les autres, une forme particulière de culte ; toutefois, au moment du sacrifice par le feu, on l'adore sous différents noms. Les dieux, dit-on, ont deux bouches, celle des brahmanes et celle d'Agni, c'est-à-dire qu'une partie des offrandes est mangée par les brahmanes, et l'autre consumée par le feu. Sa femme, nommée Swaha, fille de Kasyapa, est aussi invoquée au moment des sacrifices par le feu.

AGNIAN, mauvais génie des Brésiliens. Il enlève les corps de ceux qui viennent d'expirer, lorsqu'on n'a pas la précaution de laisser des vivres autour des fosses en forme de tonneau, où l'on a coutume de les déposer.

AGON, AGONIOS, nom donné à Mercure, parce qu'il présidait aux jeux agonaux, dont on le croyait inventeur. *Voy.* aussi BAGNÈRES.

AGONALES, fêtes instituées par Numa en l'honneur de Janus; elles se célébraient trois fois l'année ; le 9 janvier, le 21 mai et le 11 décembre. Ces fêtes furent ainsi nommées à cause des combats qui les accompagnaient. *Agon* en grec signifie combat.

AGONAUX, surnom des prêtres saliens. Il y avait douze saliens *agonaux*, appelés aussi *palatins* ou *quirinaux*.

AGONIENS, c'étaient les dieux qu'on invoquait lorsque l'on entreprenait quelque chose d'important : du verbe *ago*.

AGONIUS, surnom donné à Janus, dans les fêtes agonales que l'on célébrait en son honneur. C'était aussi le nom d'un dieu particulier, qui présidait aux actions en général.

AGONOTHÈTES, ministres attachés aux temples des Grecs : ils étaient choisis à chaque célébration des jeux pour y présider, en être les juges, et distribuer les prix aux vainqueurs.

AGORÆUS, surnom que les Lacédémoniens donnaient particulièrement à Mercure, comme pour dire Mercure *du marché, forensis*, parce qu'il avait une statue dans le marché (Ἀγορὰ) de Lacédémone. Cette statue portait entre ses bras Bacchus enfant.

AGOTKON, nom que les Iroquois donnent aux génies de second ordre.

AGOUFFI, dieu des Kalmouks.

Ils le représentent sous la forme d'un homme assis sur un trône, et tenant un livre à la main.

AGOUYAN, mauvais génie des Brésiliens.

Ces peuples croient qu'il enlève les corps de ceux qui viennent d'expirer, quand on n'apporte pas des vivres sur leurs tombeaux. Les boré ou prêtres détruisent les fléaux et les maladies par le moyen d'Agouyan.

AGRAI, nom d'un des Titans, suivant Sanchoniaton. Il signifie *champêtre*.

AGRANIES, AGRIANIES ou **AGRIONIES**, fêtes instituées à Argos en l'honneur d'une fille de Proëtus.

AGRAS ou **AGRASAN**. Les Hindous appellent ainsi des mets offerts aux dieux, des offrandes ou des sacrifices faits en leur honneur.

AGRAULIES, fêtes ainsi nommées parce qu'elles devaient leur institution aux Agraules, peuples de l'Attique, de la tribu Electhéides, qui avaient pris leur nom d'Agraule ou Aglaire. Cette fête se célébrait en l'honneur de Minerve. Les Cypriottes célébraient aussi cette fête dans le mois aphrodisius, en immolant des victimes humaines.

AGRESKOUI, chez les Hurons, et **AGRESKOUSE** chez les Iroquois, est le dieu de la guerre; quelquefois ils le considèrent comme le souverain Être. *Agreskoui* ou *Areskoui* est aussi confondu avec le *Soleil*.

AGREUS, surnom d'Aristée.

AGREUS, *champêtre*, ou plutôt *chasseur*. C'est un surnom qui est donné à Apollon sur des médailles où il est représenté avec des cerfs et des chiens On le donne quelquefois

à Jupiter, comme celui d'*Agreu* à Diane, celui d'*Agrius* à Pan, et celui d'*Agraleus* à Bacchus.

AGRIANIES, fêtes argiennes en l'honneur des morts. *Voy.* AGRANIA.

AGRICULTURE. Les Égyptiens faisaient honneur de son invention à Osiris, et le prétendu fouet qu'ils placent dans sa main était une *charrue* simple. Les Grecs en reconnaissaient pour l'inventeur Cérès, ou plutôt Triptolème, son fils. Les premiers habitants de l'Italie placèrent au rang des dieux Saturne et Janus, en reconnaissance de cette invention, dont ils leur faisaient honneur.

Chez les Juifs, les Latins, les Chinois, ainsi que dans le Tonkin et le royaume de Siam, on trouve des fêtes établies pour célébrer l'agriculture. On sait que l'empereur de la Chine conduit lui-même la *charrue* et laboure le jour de cette fête.

AGRIONOS. On donna à *Bacchus* ce surnom qui signifie *sauvage, farouche*, soit à cause des excès où porte le vin, soit parce qu'il était sans cesse entouré de panthères ou d'autres bêtes carnassières.

AGRIUS, un des géants qui attaquèrent Jupiter. Les Parques lui ôtèrent la vie.

AGROLETIRA ou AGROTERA, *destructrice des campagnes* ou *chasseresse*, surnom donné par les Athéniens à Diane Chasseresse. Ils lui offraient tous les ans un sacrifice dans lequel on lui immolait des chèvres. — La fête dans laquelle on faisait ce sacrifice portait aussi le nom d'*Agroletira* ou *Agrotera*.

AGROS, frère de Bubastis, fils d'Osiris et d'Isis ; on le confond avec Agrotès le Laboureur, divinité phénicienne, qu'on portait en procession le jour de sa fête, sur un char traîné par différents animaux.

AGROTÈS, fameuse divinité des Phéniciens, qu'on portait en procession le jour de sa fête dans une niche couverte, sur un chariot traîné par différents animaux.

AGROTÈS est aussi le nom que Sanchoniaton donne au second des Titans, car il n'en compte que deux. *Agrotès* signifie *laboureur*.

AGRUPNIS, fête nocturne que célébraient les habitants d'Arbèle, en Sicile, en l'honneur de Bacchus. On l'appelait ainsi, parce que ceux qui la célébraient, *ἀγρυπνεῖν*, veillaient pendant toute la nuit.

AGUERAREM, dieu des blés chez les Tchérémisses.

A GUI L'AN NEUF. Ce mot vient d'une ancienne superstition des druides. Les prêtres allaient au mois de décembre, qu'on appelait le mois sacré, cueillir le gui de chêne, ce qui se faisait avec beaucoup de solennité : les devins marchaient les premiers, entonnant des cantiques et des hymnes en l'honneur de leur divinité ; ensuite venait un hérault le caducée en main, suivi de trois druides qui marchaient de front, portant les choses nécessaires pour le sacrifice. Enfin paraissait le prince des druides, accompagné de tout le peuple. Il montait sur le chêne et coupait le gui avec une faucille d'or ; les autres druides le recevaient avec respect, et au premier jour de l'an, on le distribuait au peuple comme une chose sainte, en criant : *A Gui l'an neuf*, pour annoncer la nouvelle année.

AGYEI. On donnait ce nom à des pierres coniques, consacrées aux dieux, que l'on plaçait aux portes des maisons. Elles ressemblaient au simulacre du soleil, que les Phéniciens appelaient élagabale. Suidas dit que les agyei étaient consacrés à Apollon ou à Bacchus, et même à tous les deux ensemble. Ces deux divinités présidaient aux rues.

AGYRMOS. *Jour d'assemblée*. C'était le premier jour de l'initiation aux mystères de Cérès.

AGYRTES, surnom des Galles, prêtres de Cybèle. Il signifie *joueurs de gobelets*, qui font des tours d'adresse pour gagner de l'argent.

AHORES. Les anciens Grecs donnaient ce nom aux enfants et aux jeunes gens qui, étant morts sans avoir rempli le cours de leur vie, n'étaient pas reçus dans les enfers, mais demeuraient à l'entrée jusqu'à ce que le temps qu'ils auraient dû vivre fût entièrement écoulé.

AHRIMAN, que les Grecs ont appelé *Arimanes*. Les Perses des temps les plus reculés n'admettaient qu'un principe éternel de toutes choses, unique, tout-puissant, souverainement bon. Ils lui donnaient le nom de *Auramazda*, en grec *Oromazdes*. Mais dans la suite ils lui associèrent un principe du mal sous le nom d'*Ahriman*, c'est-à-dire *corrompu, souillé*. Ce principe était émané des ténèbres, tandis qu'Oromazd était éternel et la source de toute lumière. Les Perses, pour marquer l'horreur qu'ils éprouvaient pour cet être mauvais, et peut-être aussi pour indiquer d'une manière graphique combien il était opposé au bon principe, écrivaient son nom renversé. — C'est de ces deux principes de la théogonie de Zoroastre que le manichéisme paraît avoir tiré son origine.

AHTI, dieu des Finnois.

Il présidait aux lacs, aux poissons et aux pêcheries.

AHTOLAINEN, un des génies du mal, dans la mythologie finnoise. C'est lui qui attachait avec des serpents les pieux des haies. C'est pourquoi le lézard est appelé, dans le *Kalewala*, poème épique des Finnois, le lien de la haie d'*Ahtolainen*.

AHURA-MASDA, nom qui signifie grande lumière. C'est dans la théogonie des Parses, le nom du bon principe ou du premier des Amschaspands.

AI, nom de certains génies que les anciens Scandinaves supposaient habiter les eaux.

AICHÉKRA, un des sept dieux célestes que les Arabes adoraient.

AIDONÉE, roi d'Épire, vivait du temps de Thésée, cinquante ans environ avant la

guerre de Troie. C'est cet Aïdonée qui, selon quelques auteurs, enleva Proserpine, parce qu'elle lui avait été refusée par sa mère; et, comme ce prince était souvent confondu avec Pluton, les poëtes ont mis l'enlèvement de Proserpine sur le compte de ce dieu.

AIGLE, oiseau consacré à Jupiter; depuis le jour qu'ayant consulté les augures dans l'île de Naxe, avant d'entreprendre la guerre contre les Titans, il parut un aigle qui lui fut d'un heureux présage. La fable a dit aussi qu'un aigle eut soin de fournir à Jupiter du nectar pendant son enfance; et, pour l'en récompenser, le père des dieux plaça cet oiseau parmi les astres. L'aigle se voit ordinairement dans les images de Jupiter, tantôt aux pieds du dieu, tantôt tenant la foudre entre ses serres. Il y a bien de l'apparence que cette fable est fondée sur le vol de l'aigle, qui aime à s'élever dans les nuages les plus hauts et dans la région du tonnerre.

Les Egyptiens qui habitaient la Thébaïde avaient une grande vénération pour l'aigle. Il entrait même dans l'écriture hiéroglyphique, mais alors il était dépouillé de ses plumes. A Æliopolis, dans la même contrée, on prenait pour symbole une tête d'aigle blanc avec le poitrail dégarni de plumes et d'ailes. On croit que c'était un emblème du Nil, que l'on appelait quelquefois du nom d'aigle. L'aigle des Egyptiens se distinguait toujours de celui de l'Empire romain, parce qu'il était dégarni de plumes et lavé d'une couleur d'eau.

Les Grecs observaient attentivement le vol de l'aigle quand ils prenaient les auspices. Lorsque cet oiseau paraissait gai, qu'il battait fréquemment des ailes, qu'il jouait dans les airs et qu'il volait de la droite à la gauche, c'était un bon augure. Priam, voulant attaquer la flotte des Grecs pour ravoir son fils Hector, pria Jupiter de lui annoncer sa protection par l'apparition d'un aigle volant à sa droite. Le devin Aristandre, ayant vu un aigle voler de son camp vers celui des ennemis, prédit la victoire à Alexandre. On tirait aussi des présages de la manière dont l'aigle saisissait sa proie. (*Odyss.*, v, 160.) Télémaque, cherchant son père et se trouvant à Sparte, aperçut un aigle qui volait à sa droite, et qui portait avec son bec et ses serres une oie domestique. Hélène conclut de cette apparition qu'Ulysse retournerait dans son palais et en chasserait à l'improviste les amants de Pénélope. Pénélope, de son côté, tira le même présage en voyant un aigle déchirer vingt oies qu'elle avait engraissées. La vue d'un aigle enlevant un faon de biche, et tombé sur l'autel de Jupiter Panomphæus, rendit le courage aux Grecs rebutés et leur fit remporter une grande victoire sur les Troyens.

Polydamas, ayant aperçu un aigle volant à gauche et portant dans son nid un serpent qui lui échappa, prédit le mauvais succès de l'entreprise qu'avait formée Hector contre les vaisseaux grecs. Amphinomus augura aussi mal des embûches que dressaient à Télémaque les amants de Pénélope, en voyant à sa gauche un aigle qui enlevait une colombe. Deux aigles se déchirant avec leurs becs et leurs serres, et volant au-dessus de ces mêmes amants de Pénélope, firent dire à Halitersès qu'Ulysse les chasserait bientôt. Un aigle enfin, ayant arraché la pique d'un soldat de Denys le Tyran, et l'ayant précipitée dans la mer après l'avoir élevée fort haut, présagea, selon Plutarque (*in Dione*), la ruine et le désastre de ce prince.

Les Romains rendaient un culte aux aigles, aux enseignes militaires et aux empereurs déifiés, dont elles portaient les médaillons, *clypei*. Ils faisaient des libations en leur honneur, les frottaient avec des parfums et les couronnaient de fleurs. Marius, dans son second consulat, répudia les différents animaux qui servaient d'enseignes aux légions pour les attacher aux cohortes seules, et affecta l'aigle aux premières.

AILEKÈS ou **AILEKES-OLMAK**, dieux des jours de fête chez les Lapons. Ils étaient au nombre de trois : ***Buorres-Beive-Ailek*** était le dieu du dimanche, ***Lava-Ailek*** celui du samedi, et ***Fried-Ailek*** celui du vendredi; selon d'autres auteurs, le dimanche est consacré à ces trois divinités, le vendredi et le samedi ont d'autres patrons. — Ces trois jours de la semaine étaient sacrés chez les Lapons; le dimanche on célébrait des cérémonies magiques, qui n'étaient renvoyées au vendredi ou samedi suivants que dans des circonstances qui ne souffraient point de délai; c'était aussi le jour le plus heureux pour la chasse. Le vendredi et le samedi, il n'était pas permis de couper du bois, c'eût été offenser les Ailekès; car on avait vu couler du sang aux premiers coups de hache qu'on avait portés à des arbres qu'on avait voulu abattre. Quand on s'était rendu coupable de quelque infraction à la sainteté de ces jours, il fallait apaiser par des sacrifices la divinité qui y présidait.

AILÈS, nom des jours saints de la semaine chez les Lapons. C'étaient le dimanche, le vendredi et le samedi; ils étaient consacrés aux trois divinités nommées ***Ailekès*** : on devait les célébrer avec beaucoup de solennité.

AILES. Les divinités égyptiennes portent quelquefois des ailes ressemblantes à celles des chérubins. Cette manière de les représenter était encore en usage sous les empereurs romains; car l'Isis, avec de semblables ailes que l'on voyait à Rome dans le dernier siècle, n'était pas d'un temps plus reculé. On trouve sur les médailles de Malte deux figures placées l'une vis-à-vis de l'autre, avec des ailes fort longues aux hanches. Elles s'étendent en avant, comme pour couvrir la partie inférieure du corps. Le marquis Maffei (*Veron. illustr.*, p. III, p. 259), qui a rapporté une de ces médailles, n'a rien dit de ces ailes si remarquables. L'abbé Vénuti la donne aussi parmi ses médailles de Malte, mais sans ailes.

Ces ailes annoncent les voyages des Phé-

niciens qui fréquentèrent de bonne heure les îles et les côtes de la Méditerranée. C'est d'eux aussi que les Pélasges ou premiers Grecs reçurent la mythologie égyptienne.

Les divinités ailées ne sont pas si communes sur les monuments grecs que sur ceux des Etrusques. Les Grecs ne donnaient ordinairement de grandes ailes qu'à la Victoire et quelquefois à Diane. Les Etrusques en donnaient à Minerve, à Diane, à Vénus, à Méduse et aux *Furies*.

AILÉS-OLMAI, roi des Ioulos, chez les Lapons. C'était un génie qui commandait à tous les *Ailekès*.

AIMAC, ou *Tös*, dieux domestiques des Tartares idolâtres, auxquels ils sacrifient, dans leurs maladies, de petits animaux, des peaux, etc.

AIMAKOYPIA. Les Péloponésiens célébraient ces fêtes cruelles sur le tombeau de Pélops, en fouettant des enfants jusqu'à faire couler leur sang.

AIMENE, troyenne, qui mérita les honneurs héroïques dans la Grèce; elle eut même un autel à Athènes.

AIMO, séjour des âmes, dans la mythologie laponne. Il est placé dans le Saïwo mont sacré où habitent les Saïwo-Olmack, esprits de la montagne. Les Lapons distribuent les *Aimo* en plusieurs régions, et ils leur donnent des noms différents. Il y a la région des ténèbres, de la douleur et des tourments, où l'on vit éternellement avec les Saïwo-Olmack, pour être heureux. Après avoir passé quelques temps dans cet endroit fortuné, les âmes seront transportées dans un lieu plus fortuné encore, appelé le *Radienx Aimo*.

AIR. Les Grecs adoraient l'air, quelquefois sous le nom de Jupiter, l'air le plus pur ou l'éther, quelquefois sous le nom de Junon, qu'ils prenaient pour l'air grossier qui nous environne. Les Romains confondirent l'air avec Mercure.

AIRAPADA, éléphant blanc, l'un des huit qui soutiennent la terre, dans la cosmogonie hindoue. On place sa figure dans les temples de Vichnou, où elle est peinte de couleur blanche, avec quatre défenses, et le corps chargé de bijoux et d'ornements magnifiques.

AIRAVATA, éléphant à trois trompes, sur lequel est monté Indra, dieu du ciel, dans la mythologie hindoue. Il était né du barattement de la mer, avec l'amrita. (*Voyez ces mots.*)

AIRES (Fêtes des). On les célébrait à Athènes dans le mois posidéon, en l'honneur de Cérès et de Bacchus, à qui l'on offrait les prémices de la récolte du blé et du vin. Elles se nommaient aussi *Aloës*.

AIRI. Dans la croyance des peuples qui habitent les montagnes de Kamaon, au nord de l'Inde, les Airis sont les âmes de ceux qui ont été tués à la chasse. On croit qu'elles hantent les forêts où cet accident leur est arrivé; on les entend même quelquefois exciter les chiens par leurs clameurs. Ces cris présagent des malheurs à ceux qui les entendent.

AISHVARIKA, un des quatre systèmes du bouddhisme spéculatif. Il admet l'essence immatérielle, un Adi-Bouddha suprême, infini et immatériel, que quelques-uns des partisans de ce système considèrent comme la seule divinité et la cause unique de toutes choses, tandis que d'autres lui associent un principe matériel qui lui est égal et coéternel, et croient que toutes choses ont procédé de l'opération conjointe.

AIUS LOCUTIUS, c'est le dieu de la parole, que les Romains honoraient sous ce nom, comme ils avaient un dieu du silence; parce qu'il est aussi sage de parler à propos, que de savoir se taire.

AIYOUCH, autre dieu des Mongols, qui correspond vraisemblablement au Brahma des Hindous.

AIYOUKAL, une des quatre principales divinités des Mongols; elle paraît avoir des rapports avec le Vichnou indien.

AJATTARA, mauvais génie chez les anciens Finnois; son occupation consistait à fourvoyer les chasseurs et les voyageurs; il la partageait du reste avec les autres esprits malins : Onkelvoinen, Altara et Lemmas.

AJAX, fils d'Oïlée, roi des Locriens, était d'Oponte. Sa vie, bien que mêlée d'événements fabuleux, appartient plutôt à l'histoire.

AJAX. Nom d'une danse furieuse chez les Grecs. Elle était ainsi nommée, parce qu'on imitait la fureur d'Ajax. Lucien en parle à la fin de son *Traité de la danse*.

AJAXTIES, fêtes qu'on célébrait à Salamine en l'honneur d'Ajax, fils de Télamon, et dans lesquelles on portait sur un cercueil un mannequin armé de toutes pièces.

AJMATAR, mauvais génie des anciens Finnois. C'était une vierge d'une rare beauté, qui, ayant été fécondée par le vent du printemps, devint la mère des loups. Ses nourrices étaient Palwalar et Waivlotar.

AJMEROINEN, mauvais génie des anciens Finnois; c'était le père d'Akki, dieu de la colique.

AKAR, un des noms de la suprême puissance dans la théogonie hindoue. *Akar* est infiniment élevé au-dessus de Brahma, de Vichnou, de Siva et de tous les autres dieux; c'est l'être souverain, éternel, immuable, qui a tiré de sa propre substance les âmes et les corps matériels, quoique lui-même soit incorporel.

AKASAYOGHINI, déesse du système néwari; elle fut produite par le lotus dans la sphère céleste au-dessus du mont Soumérou; elle est considérée, ainsi que ses compagnes, comme ayant un caractère malfaisant et un pouvoir magique. On l'invoque pour se la rendre propice.

AKCHATTA. Les Hindous donnent ce nom à des grains de riz pilés et colorés en rouge dans une teinture de safran et de vermillon, puis on les consacre avec des mantras ou paroles sacrées.

AKCHAYA TRITYA, ou *l'impérissable*

troisième jour, fête célébrée par les Hindous, dans le mois de baisakh, en mémoire de ce qu'à pareil jour le radja Bhaguirath transporta la déesse Ganga (le Gange) du séjour de Brahma au mont Himalaya. En ce jour les Hindous augmentent le nombre de leurs aumônes et de leurs autres bonnes œuvres.

AKKA, divinité des anciens peuples finnois. C'est la femme antique, courageuse, habile à filer la laine; c'est elle qui la première a planté des pins. Les Finnois en font encore la déesse de la mer; en cette qualité elle habite les détroits. Son occupation sous les ondes est de peigner sa chevelure; chaque dent qui tombe de son peigne se change en ver.

AKKI, mauvais génie des anciens Finnois; c'était la personnification de la colique. Il avait pour père Ajmeroinen, digne père d'un pareil enfant.

AKOUAN, nom d'un géant ou démon, dans la mythologie des anciens Perses. Roustem combattit longtemps contre lui, remporta la victoire et le tua.

AKOUMAN, le premier des six mauvais génies créés par Arihman, selon les anciens Perses. C'était le génie de la méchanceté. Akouman était le plus odieux de tous les divs : toutes ses pensées ne sont que venin, et il est le fléau des bons.

ALABANDUS, fondateur d'une ville de Carie nommée Alabanda, devint la première divinité de ses citoyens, et y fut honoré d'un culte particulier.

ALAI-VALOU, dieu de l'archipel Tonga; on le consulte souvent dans les maladies, et il a un grand enclos consacré.

ALALA et **CALALA**, deux génies desquels Thick-Ka bouddha Tonquinois prétendit avoir reçu sa doctrine. Alala était chez les Grecs un surnom de Bellone.

ALALCOMENE, était une petite ville de Béotie, qui tirait son nom ou d'*Alalcomène*, nourricier de Minerve, ou d'Alalcoménie, l'une des filles d'Ogygès, qui nourrit Minerve, ou de ce que Minerve y avait pris naissance. Cette déesse y avait un temple et une statue d'ivoire, extrêmement respectés des peuples, et ce respect empêcha qu'elle ne fût jamais forcée ni pillée jusqu'à Sylla. Ulysse était né dans cette ville, et pour conserver la mémoire du lieu de sa naissance, il voulut qu'une ville d'Ithaque portât le nom d'Alalcomène.

ALALCOMENE fut le nourricier de Minerve, et mérita par là les honneurs héroïques.

ALALCOMENIE, l'une des filles d'Ogygès, surnommée *Paraxidicienne*. Quelques-uns ont dit qu'elle nourrit Minerve; on la regardait comme la déesse qui conduit les desseins à une bonne fin, ce qui est renfermé dans le mot *Praxidice*. On lui immolait la tête des animaux. Elle avait deux sœurs, Aulis et Telsinie.

ALALCOMENIE, surnom de Minerve.

ALARO, déesse des Yébous, peuple de l'Afrique, sur le golfe de Benin, qui lui ont élevé un temple dans le village d'Ekpé. C'est la déesse des pluies, et peut-être la même à qui Adams a vu sacrifier, à Lagos, une jeune Négresse.

ALASTOR, nom d'un des quatre chevaux qui tiraient le char de Pluton, lorsqu'il enleva Proserpine, selon Claudien, qui nomme les trois autres Orphnéus, Æthon et Dicteus; noms qui marquent tous quelque chose de funeste et de ténébreux. On donne aussi le nom d'Alastor à certains esprits malins qui ne cherchent qu'à nuire, autrement appelés *Telchines*.

ALBION et **BORGION**, deux géants, fils de Neptune, contre lesquels Hercule combattit, et qu'il eut beaucoup de peine à vaincre. Il avait déjà épuisé tous ses traits, et sa vie était en péril, quand Jupiter, son père, envoya à son secours une grêle de pierres, dont Hercule se servit pour terrasser ces géants. Le champ où les pierres tombèrent fut depuis appelé le champ de pierre, *campus lapideus*; c'est aujourd'hui la Craux, petit canton de la Provence, à l'embouchure du Rhône, qui a sept à huit lieues de circuit, et qui est tout couvert de cailloux.

ALBOGALERUS, bonnet du flamine diale ou de Jupiter. Il était composé de la dépouille d'une victime blanche. On y ajustait une pointe faite d'une branche d'olivier, pour marquer que le flamine diale portait la paix.

ALBORDJ, nom que les Parsis donnent à la montagne primitive, fondement et base de toute la terre. D'après les livres zends, les montagnes sont les appuis ou les colonnes de la terre, et ce sont elles qui l'ont produite. Le mont Albordj s'éleva le premier; il lui fallut cinquante ans pour s'affermir, et il ne parvint à toute sa croissance qu'au bout de huit cents ans. Dans les deux premiers siècles, il s'éleva jusqu'au ciel des étoiles; dans les troisième et quatrième, jusqu'au ciel de la lune; dans le cinquième et le sixième, jusqu'à la sphère du soleil; et dans les deux derniers siècles, il parvint jusqu'à la lumière primitive. (On voit que ce système pèche un peu par l'astronomie.) Cette montagne entoure le monde et se trouve au milieu de la terre. Sur son sommet repose le soleil, qui, avec la lune, commença sa révolution circulaire, d'où résulta la division des jours et des saisons. Toutes les autres montagnes, au nombre de deux cent quarante et une, ne sont que des ramifications de l'Albordj. Elles ne cessèrent pas de croître pendant deux siècles jusqu'à leur parfait développement. C'est sur le sommet du mont Albordj que réside Ormuzd avec les trente Amschaspands et Izeds.

ALBUNEE, était tout ensemble le nom d'un bois, d'une fontaine et d'une divinité de la montagne de Tibur : Horace n'en parle que comme d'une fontaine, *et domus Albuneæ resonantis*. (Od. 7, lib. I.) Virgile, comme d'un bois et d'une fontaine. (*Æneid.*, VII, 81.) D'autres enfin ont dit qu'Albunée était la dixième des sibylles, et qu'on l'honorait à Tibur, aujourd'hui Tivoli, comme

une déesse. Son simulacre, disait-on, avait été trouvé dans le fleuve Anio, tenant un livre à la main ; d'autres assurent que c'était dans la source même du fleuve, et que pour cette raison on fit de la fontaine une divinité, à laquelle on consacra un bois et un temple, où elle rendit des oracles. Le sénat de Rome lui institua des sacrifices dans le capitole.

ALBURNE. C'était le nom d'une montagne de Lucanie, dont on fit un dieu. On donna plus vraisemblablement le même nom au dieu de cette montagne; et Tertullien (apolog. 5, et *adv. Marcion.* I, c. 18) dit que M. Æmilius Metellus introduisit ce nouveau dieu à Rome.

ALCATHEES, fêtes qu'on célébrait à Mycènes en l'honneur d'Alcathoüs.

ALCATHOUS, fils de Pélops, fut père de Pérybée, femme de Télamon, de qui elle eut Ajax.

ALCÉE, fils de Persée, époux d'Hipponome, fut père d'Amphitrion, et aïeul d'Hercule, qui en prit le nom d'Alcide.

ALCEE, fils d'Hercule et de Malis; c'est de lui que descendaient les Héraclides.

ALCESTE, fille de Pélias et d'Anaxabie, étant recherchée en mariage par un grand nombre d'amants, son père jura, pour se défaire de leurs poursuites, qu'il la donnerait à celui-là seul qui pourrait atteler à son char deux bêtes féroces de différentes espèces, pour promener Alceste. Admète, roi de Thessalie, qui était fort amoureux de la princesse, eut recours à Apollon, ce dieu avait été autrefois son hôte et en avait été bien reçu. Aussi se montra-t-il reconnaissant en cette occasion ; car il donna à Admète un lion et un sanglier apprivoisés, qui traînèrent le char de la princesse. La fable dit qu'Alceste mourut pour sauver son mari, et qu'Hercule, ayant rencontré la Mort, combattit contre elle, la vainquit, et la lia avec des chaînes de diamants, jusqu'à ce qu'elle eût consenti à rendre Alceste à la lumière.

ALCIDE, premier nom d'Hercule, qui veut dire *fils d'Alcée*, et surnom de *Minerve la forte*.

On l'appelait encore *Alcidème*, la force du peuple. Les Macédoniens l'honoraient sous le titre d'Alcide, après qu'elle eut tué le monstre *Alcide* qui vomissait des flammes et incendiait les lieux où il passait. Elle était désignée aussi par le nom d'Alcis.

ALCIMEDE, mère de Jason.

ALCINOUS, roi des Phéaciens, dans l'île de Corcyre, aujourd'hui Corfou, était fils de Nausithoüs, et petit fils de Neptune et de Péribée. Il épousa Arète, sa nièce, fille unique de Rhenexor, fils de Nausithoüs. Il en eut cinq fils et une fille nommée Nausicaa. Homère fait de grands éloges de la mère et de la fille. Le même poëte fait une ample description du palais et des jardins d'Alcinoüs.

ALCIPPE, fille de Mars, fut aimée d'Allyrothius, fils de Neptune.

ALCIS. Les Naharvales, peuple de Germanie, adoraient sous ce nom deux divinités toujours jeunes, regardées comme frères, et que les Romains conjecturaient être Castor et Pollux; mais Tacite, qui rapporte ce fait, observe judicieusement que la théogonie des Germains était étrangère à celle des autres peuples. On leur rendait les honneurs divins dans un bois antique, et le prêtre qui présidait portait un habit de femme.

ALCITHOE, femme de Thèbes, fille de Minyas, qui, ayant méprisé les orgies de Bacchus, fut changée en chouette. (Ovide, *Mét.* liv. IV.)

ALCMENE, femme d'Amphitryon, et mère d'Hercule, qu'elle eut de Jupiter. Elle était fille d'Electrion, roi de Mycènes, et fils de Persée.

La ruse de Galanthis délivra Alcmène de deux garçons; l'un fils de Jupiter, qui fut nommé Hercule, et l'autre fils d'Amphitryon, qui fut appelé Iphiclus. On dit que ces deux enfants n'avaient que dix mois, lorsqu'Amphytrion voulant savoir lequel des deux était fils de Jupiter, envoya deux serpents dans le berceau où ils étaient couchés; Iphiclus prit aussitôt la fuite; et par cette marque de faiblesse se montra fils d'un mortel. Pour Hercule il étrangla les serpents entre ses mains : *In cunis jam Jove dignus erat.*

ALCMEON, fils d'Amphiaraüs et d'Eriphyle, sœur d'Adraste. Il tua sa mère par ordre de son père. Alcméon, persécuté par les furies, vengeresses des parricides, se retira à Psophis, dans l'Arcadie, où il fut expié par Phégéus, et épousa Arsinoé ou Alphésibée, fille de ce Phégéus, à laquelle il donna le collier et la robe d'Eriphyle, sa mère. Il en eut un fils nommé Clytius. Ni l'expiation à laquelle il s'était soumis, ni son mariage ne le guérirent de sa fureur.

Pendant qu'il était persécuté par les furies, Alcméon eut deux enfants de la prophétesse Manto, fille de Tirésias, Amphilocus et Thisphone. Selon quelques historiens, Alcméon, après la seconde guerre de Thèbes, fut attiré en Italie par Diomède, qu'il aida à conquérir ce pays et l'Acarnanie. Sommés tous les deux de se trouver à l'expédition de Troie, Diomède s'y rendit; mais Alcméon s'arrêta dans l'Acarnanie; et pour honorer son frère, bâtit une ville qu'il nomma Argos-d'Amphilocus.

ALCON, fils d'Erecthée, roi d'Athènes, était très-adroit à tirer de l'arc. Il atteignit un dragon qui avait enlevé un de ses fils, et le tua sans blesser l'enfant. Alcon passa pour un des héros de la Grèce, et il y eut plusieurs monuments héroïques élevés en son honneur.

ALCONA, divinité qui présidait aux voyages, ainsi qu'Adeona.

ALCYON, oiseau consacré à Thétis, parce qu'il fait son nid sur les bords de la mer et parmi les roseaux.

Les anciens n'ont pas décrit cet oiseau avec assez de précision, pour que l'on ait pu le reconnaître : ainsi nous ignorons quel était l'alcyon des anciens. Cependant les modernes ont fait l'application de ce nom. Belon l'a donné à deux espèces d'oiseaux, que

nous appelons *martin-pêcheur* et *rousserolle*.

ALCYONE, fille d'Atlas, fut une des sept atlantides qui formèrent la constellation des Pléiades. Elle eut de Neptune un fils nommé Anthas qui fut roi de Trézène.

ALCYONE, fille d'Eole, de la race des Deucalion, épousa Céix, roi de Trachine : son amour pour son époux fut si grand, que Céix ayant fait naufrage, Alcyone se précipita dans la mer, où elle fut changée en alcyon, ainsi que son mari.

ALCYONE, surnom qui fut donné à Cléopâtre, fille d'Idas et de Marpèse, et femme de Méléagre, pour conserver dans leur famille la mémoire de l'enlèvement de sa mère par Apollon.

ALCYONÉE, un des plus redoutables géants qui attaquèrent Jupiter. Il devait être immortel tant qu'il demeurerait dans le lieu de sa naissance. Dès qu'il touchait la terre, qui était sa mère, il prenait de nouvelles forces, et se relevait plus terrible qu'auparavant. Pallas se joignit à Hercule; elle saisit le géant par le milieu du corps, et le porta au-dessus du cercle de la lune, où il expira.

ALEA, surnom de Minerve, qui lui fut fut donné par Aléus, roi d'Arcadie, après qu'il lui eut bâti un temple dans la ville de Tégée, sa capitale, sous le nom de *Minerve-Aléa*.

ALECTO, une des trois furies, sœur de Tisiphone et de Mégère, fille de l'Achéron et de la Nuit. Son nom signifie l'envie.

ALECTRIOMANTIE ou ALECTOROMANTIE, divination par le moyen d'un coq, en usage chez les Grecs.

ALECTRYON, jeune favori de Mars, et le confident de ses amours. Un jour Mars irrité de la négligence d'Alectryon, le métamorphosa en coq. Se ressouvenant de sa paresse, il n'oublie rien pour l'effacer par une vigilance soutenue.

ALÉES, fêtes célébrées à Tégée, en l'honneur de Minerve-Aléa.

ALEES ou ALEENNES, fêtes que les Tégéates célébraient en l'honneur de Minerve-Aléa, en reconnaissance de ce qu'ils avaient remporté la victoire sur les Lacédémoniens, sur lesquels ils avaient fait un grand nombre de prisonniers. Ces fêtes étaient suivies de jeux publics. On les appelait aussi *Aloties*, d'un mot grec qui signifie *prendre*, à cause des prisonniers qu'on avait pris.

ALEMONA, déesse à qui on attribuait le soin de nourrir les enfants dans le sein de leurs mères. Son nom venait du mot latin *alere*, nourrir. (TERTULLIEN, *De anim.*, c. 37.)

ALEON, fils d'Atrée, a été appelé Dioscure, ainsi que Mélampus, et Eumolus, son frère.

ALETIDES, sacrifices solennels que les Athéniens faisaient aux mânes d'Erigone, par ordre de l'oracle d'Apollon.

ALEUROMANTIE, d'ἄλευρον, *farine*, et de μαντεία, *divination*.

ALEXANDRA, nom sous lequel Cassandre fut adorée.

ALEXIARE, fille d'Hercule et d'Hébé, déesse de la jeunesse.

ALEXI KAKOS, qui repousse le mal, l'*averruncus* des Latins. Hercule partageait cette épithète avec Apollon, et au même titre. Car on a quelquefois regardé Hercule comme une divinité qui préside à la médecine; parce que ce héros vainquit la mort en ramenant Alceste sur la terre.

ALEXIRHOE était fille du fleuve Cédrène, et l'une des nymphes du mont Idat.

ALFA, grand prêtre des nègres musulmans du Sénégal.

ALFAR, génies des Scandinaves. Les bons portent le nom de *Lios*, lumineux, et les méchants celui de *Docks*, ou noirs.

ALFHEIM, ville céleste, séjour de Frey, divinité des Scandinaves; c'est là que demeurent les génies lumineux plus brillants que le soleil : au lieu que les génies noirs, plus noirs que la poix, habitent sous la terre, et sont fort différents des autres par leur extérieur et par leurs actions.

AL-FIROO. Dans le Monomotapa, en Afrique, on honore sous le nom *d'Alfiroo* ou de *Pérou* une vierge à laquelle on élève des temples et des couvents de filles obligées au célibat.

ALGIS, dieu des anciens Slaves, correspondant à Mercure.

ALIES, fêtes que les Rhodiens célébraient en l'honneur du *Soleil*, qui se nommait ἅλιος dans leur dialecte. Elle avait lieu le 24 du mois gorpiæus (septembre). Les jeunes gens s'y livraient des combats, où le vainqueur recevait une couronne de peuplier. Il y avait aussi des concours de musique.

ALILAT, nom sous lequel les Arabes adoraient la *lune* ou la planète que nous nommons l'étoile du soir, le *vesper*, la belle étoile.

Il n'est pas certain quel astre ils adoraient sous ce nom : les uns pensent que c'est Vénus, et d'autres la Lune. Ce nom signifie déesse.

ALIO DIE. C'était l'expression dont se servaient les augures, lorsqu'ils ne trouvaient pas les auspices heureux, et qu'ils voulaient remettre une entreprise à un autre jour, *alio die*. Ces deux mots *alio die*, prononcés par un des augures, suffisaient pour faire rompre les assemblées les plus importantes.

ALIORUMNES, prophétesses et prêtresses des anciens Goths. Filimer les chassa de son armée, à cause de leurs désordres, et elles se retirèrent dans les forêts de la Propontide, où leur alliance avec les Faunes donna naissance aux Huns.

ALITES, oiseaux dont les Romains ne consultaient que le vol, tels que l'aigle, le vautour, etc.

ALITEUS, surnom donné par les Romains à Jupiter, parce que dans une famine il avait, disait-on, pris soin que le blé ne manquât pas; du mot *alere*, nourrir.

ALLAT, divinité des anciens Arabes.

ALLFADER, *Père universel*. C'est le nom

que les Scandinaves donnent à l'Etre suprême, au Dieu souverain. Voici comme l'*Edda* en parle et décrit sa puissance : « Allfader est le plus ancien ou le premier des dieux; il vit toujours, il gouverne tout son royaume, et les grandes choses comme les petites. »

Allfader réside dans les demeures d'en haut sur lesquelles l'*Edda* nous fournit des détails assez curieux.

ALLOPROSALLOS, nom qu'Homère donne à Mars, et qui signifie inconstant ou querelleur.

ALLRUNES, idoles des anciens Germains. C'étaient de petites figures faites ordinairement de racines de mandragores, qui ont à peu près la figure humaine, et qu'on honorait comme des dieux domestiques. On les parait avec grand soin, chacun suivant ses facultés, on les lavait tous les huit jours avec du vin et de l'eau; on leur servait à manger à tous les repas; on les tenait couchées mollement dans de petits coffres fermés exactement; et l'on ne faisait rien d'important sans les consulter. Maintenant encore il subsiste des restes de cette vieille superstition; on trouve dans le peuple des gens qui croient que ces racines poussent sous les gibets; mais il n'y a que certaines privilégiées à qui il soit donné de les trouver, à certaines heures et sous plusieurs conditions assez difficiles à remplir. Mais quand on a eu une fois ce bonheur, on jouit alors de plusieurs avantages, entres autres de découvrir les trésors cachés.

Les anciens Germains donnaient aussi le nom d'Allrunes à certaines femmes qu'ils regardaient et consultaient comme des prophétesses. On les appelait aussi *Dhroudes* et *Throutes*, comme les anciens sages du même nom. Le christianisme s'étant répandu en Allemagne dans la suite, un certain nombre d'entre elles furent brûlées vives comme sorcières.

ALLSVIDER, un des deux chevaux du Soleil; l'autre se nommait Arvaker.

ALLYROTHIUS. Ce fils de Neptune résolut de venger la défaite de son père, que Minerve avait vaincu, en coupant tous les oliviers des environs d'Athènes, parce qu'ils étaient consacrés à cette déesse; mais la cognée lui étant tombée des mains le blessa si fort qu'il en mourut.

ALMAKAH, ancienne divinité adorée par les Arabes himyarites; elle paraît être la même que la Lune, ou la reine de Saba, personnifiée dans cet astre. Cette reine porte chez les écrivains arabes le nom de *Balkis* ou *Balkamah*.

ALMON, ancien nom d'une petite rivière qui coule dans la vallée Egérie, et qui se jette dans le Tibre. Almo en était le Dieu.

L'endroit ou l'Almon traversait la voie Appienne était célèbre par la cérémonie qu'y pratiquaient les prêtres de Cybèle tous les ans, le 6 des calendes d'avril. Ils avaient coutume d'y laver en grande pompe la statue de la déesse, son char, les lions qui y étaient attelés, et les couteaux sacrés de Phrygie, qui servaient aux sacrifices. Ovide décrit cette cérémonie. (*Fast.* IV, 337.)

On portait à cette fête les plus beaux bijoux, on y employait la plus belle vaisselle, et il y régnait une licence effrénée.

AL-MOSCHTARI, nom sous lequel les anciens Arabes adoraient la planète que nous appelons Jupiter; elle était honorée surtout par les habitants de Djodam.

ALOES, fêtes en l'honneur de Cérès. *Voy.* AIRES.

D'un mot grec qui signifie l'*aire*; on la célébrait au mois de poséidon (décembre) ou, selon d'autres, au mois de hécatombéon (juillet), et elle durait plusieurs jours. Il y avait un de ces jours où il n'était permis qu'à des prêtresses d'exercer les fonctions sacrées. On portait à Eleusis les prémices de l'aire et de la vendange, ce qui porterait à croire que cette fête avait lieu deux fois par an.

ALOGOS : nom que les Egyptiens donnaient à Typhon, le génie du mal, comme symbole des passions.

ALOIDES, deux géants redoutables qu'Homère nomme divins. Othus, et le célèbre Ephialte, étaient fils de Neptune et d'Iphimédie, femme d'Aloüs.

Ils étaient d'une taille si prodigieuse, qu'à l'âge de neuf ans ils avaient déjà 9 coudées de grosseur et 36 de hauteur; chaque année ils croissaient encore d'une coudée en grosseur et d'une aune de haut. Fiers de leur force, ils entreprirent de faire la guerre à Jupiter et de le détrôner; à cet effet ils entassèrent les monts Pélion et Ossa sur l'Olympe pour escalader le ciel. De là ils eurent l'audace de demander au souverain des dieux les déesses Junon et Diane pour épouses.

Le belliqueux Mars les chargea avec vigueur, mais ils le firent prisonnier, le lièrent avec de fortes chaînes, et le retinrent pendant 13 mois dans une prison d'airain, d'où Mercure parvint enfin à le délivrer. Les dieux, voyant que la force était inutile, eurent recours à la ruse, et prirent pour se sauver différentes figures d'animaux; Diane, s'étant métamorphosée en biche, s'élança au milieu des géants : les Aloïdes décochèrent leurs traits contre elle, mais ils ne l'atteignirent pas et se blessèrent l'un l'autre. Alors Jupiter, à coups de foudre, les précipita dans le Tartare, où ils sont attachés dos à dos avec des serpents à une colonne sur laquelle est perché un hibou qui les tourmente continuellement par ses cris, ou même, selon d'autres auteurs, en leur rongeant les entrailles. Il y a cependant des mythologues qui prétendent qu'ils furent tués à Naxos par Apollon. Les Aloïdes furent les premiers qui sacrifièrent aux Muses sur le mont Hélicon, et qui leur consacrèrent cette montagne.

ALOMANCIE, ἅλς, *sel*, et μαντεία, *divination*. Elle se pratiquait par le moyen du sel. Si l'on oubliait d'en mettre sur la table, ou si l'on renversait une salière, c'était le signe infaillible d'un malheur prochain.

Elle était en usage chez les Grecs, et de là elle est passée chez les autres peuples. Les anciens appelaient le sel divin.

ALOPE, fille de Cercyon, et qui reconnaissait Vulcain pour père, était si belle qu'elle inspira de l'amour au dieu de la mer, et en eut un fils qu'elle fit exposer secrètement. Des bergers qui le rencontrèrent jugeant à divers signes que les dieux le protégeaient, l'élevèrent, et lui donnèrent le nom d'Hippothoüs.

Un bas-relief antique de la ville Pamfili représente Alopé mise à mort par les gardes de son père Cercyon.

ALOPE est le nom d'une des Harpies, à qui l'on donne pour sœurs Archeloë et Ocypète.

ALOPHITOMANCIE, ou mieux Alphitomancie, divination qui se faisait avec la farine, chez les Grecs. On employait surtout la farine d'orge.

ALOTIES, fêtes célébrées par les Arcadiens, en l'honneur de Minerve.

En mémoire d'une victoire remportée sur les Lacédémoniens.

ALOUELOP, un des dieux des Canadiens occidentaux.

ALOUETTE. Scylla, fille de Nisus, fut changée en *alouette*. Les bizarreries qu'on lit dans la comédie des *Oiseaux* d'Aristophane sur l'*alouette* et vraisemblablement sur celle qui est huppée,se retrouvent trait pour trait dans les contes qu'ont écrits sur la huppe les anciens Indiens, et Mahomet dans l'Alcoran ; c'est-à-dire que cet oiseau découvre les sources et les veines d'eau au travers de la terre qui les cache.

ALOUS, fameux géant, fils de Titan et de la Terre. Iphimédie, sa femme, devint amoureuse de Neptune, dont elle eut les deux Aloïdes.

AL-OZZA, divinité arabe.

ALPHESIBÉE, fille de Phégée, ayant épousé Alcméon, en reçut pour présent de noce le fameux collier d'Eriphile. Phégée, son père, ayant appris qu'Alcméon, après l'avoir répudiée, avait épousé Callyrohé, le fit assassiner par ses fils.

ALPHIASSA ou ALPHIONIA, surnom de Diane, qui lui venait d'un bois qu'on lui avait consacré dans le Péloponèse, à l'embouchure de l'Alphée.

ALPHITOMANCIE, ἄλφιτων, *farine d'orge*, et μαντεία, *divination*. Elle se pratiquait en faisant manger à celui que l'on soupçonnait de quelque crime, un morceau de gâteau d'orge. Il l'avalait sans peine, s'il était innocent ; le contraire arrivait, disait-on, quand il était coupable. Horace y fait allusion, dit-on, dans ce vers de son épître à Fuscus :

Utque sacerdotis fugitivus liba recuso.

ALSA-BLOT, sacrifice que les anciens Islandais offraient aux esprits des fleuves et des campagnes, afin d'être heureux dans leur ménage.

ALTAN-GATOUFOUN, idole des Kalmouks, qui a la tête et le corps d'un serpent et quatre pieds comme un lézard.

ALTAN-TCHIDIKTCHI, divinité qui, suivant les Mongols, est descendue sur la terre dans le second âge, et prêcha la pénitence aux hommes.

ALTAN-TOOLI, nom du livre mystérieux où sont consignées les actions des hommes, suivant les Mongols.

ALTARE était distingué chez les Latins d'*Ara*, selon Servius. (In ecl. v, 65.) *Ara* était un autel consacré également aux dieux supérieurs, et à ceux des enfers; mais on ne donnait le nom d'*altare* qu'aux autels des dieux supérieurs.

Prudence fait connaître une autre manière de les distinguer, lorsqu'il dit : *altaris aram funditus pessumdare*, et *altaris aram quod facit placabilem.* On voit ici qu'*ara* était la table même, ou la partie supérieure de l'*altare :* celui-ci en formait le support ou le fondement.

Nous voyons cependant que Tacite, Pline, et les auteurs de la meilleure latinité, se sont servis indifféremment de ces deux mots pour exprimer des autels.

ALTHIOFR, génie de l'ancienne mythologie scandinave; il était regardé comme voleur.

ALTISPEX était le même que l'*alitispex*, ou l'augure qui observait les oiseaux.

ALVÉE; mauvais génie chez les Chiliens. Ces peuples le détestent comme l'ennemi de tout bien.

ALYTARCHE, prêtre d'Antioche, en Syrie ; qui, dans les jeux établis en l'honneur des dieux, présidait les officiers qui maintenaient l'ordre. Il était le chef des Mastigophores, qui étaient respectés comme Jupiter lui-même.

ALZES, dieu de l'amour fraternel dans la mythologie scandinave.

AL-ZOHARA, nom sous lequel les anciens Arabes adoraient la planète Vénus. Elle avait un temple à Sanaa, capitale de l'Yémen. Il fut détruit par Otman.

AMALTHEE; c'est le nom de la chèvre qui allaita Jupiter : le dieu, par reconnaissance, la plaça parmi les astres, où elle forme le signe qui porte son nom. C'est d'une des cornes de cette prétendue chèvre que les Grecs ont fait leur corne d'abondance. Lactance dit que la nourrice de Jupiter fut Amalthée, fille de Mélissus, roi d'une contrée de la Grèce.

AMALTHÉE, était aussi le nom de la sibylle de Cumes.

On croit que c'est elle qui vint présenter à Tarquin l'Ancien neuf livres de prédictions sur les destinées futures de Rome, et lui en demandait un prix fort élevé. Sur le refus de ce prince, elle en jeta successivement six dans le feu, et Tarquin étonné acheta les trois autres pour la somme demandée. Il en confia la garde à deux patriciens et on les consultait dans les circonstances importantes,

AMA-NO-BOUNI-KOMA, c'est dans la mythologie japonaise, un cheval de poil bigarré, qui répand dans les champs la neige et la grêle.

AMA-NO-IWA, rocher du ciel, où se réfugia la déesse Ten-sis, qui fuyait les persécutions de son frère. Les Japonais disent qu'étant renfermée dans la caverne de ce rocher, elle en boucha l'entrée, ce qui occasionna dans l'univers une profonde obscurité.

AMA-NO-KOUNI-TAMA, un des génies des Japonais.

AMA-NO-KOYANE-NO-MIKOTS, une des divinités secondaires des Japonais. C'est le premier ancêtre du premier ministre du Daïri.

AMA-NO-O-FI-NO-MIKOTO, divinité des Japonais. C'est le second des esprits terrestres. Il fut envoyé sur la terre pour la purger des plantes et des animaux nuisibles, mais il ne s'acquitta pas de cette mission.

AMA-NO-OUKI-BATSI, c'est le nom du pont céleste, dans la mythologie japonaise. Les deux génies qui formèrent les îles du Japon, et qui les peuplèrent étaient montés sur ce pont.

AMA-NO-WATTA, petite caverne qui est fameuse chez les Japonais. Ils croient qu'elle fut la retraite de leur principale divinité, et l'on s'y rend en pèlerinage.

AMANUS ou OMANUS, dieu des anciens Perses, que l'on croit être le soleil, ou le feu perpétuel que les Perses adoraient comme une image du soleil. Strabon l'appelle *Dæmon Persarum*, le génie des Perses. Tous les jours les mages allaient dans son temple, chanter leurs hymnes devant le feu sacré, tenant de la verveine en main, et ayant sur la tête des tiares, dont les bandelettes leur pendaient des deux côtés le long des joues.

AMARAWATI, ville céleste, qui selon la mythologie hindoue, est la résidence d'Indra, le roi du ciel. Il y habite un palais d'une magnificence extraordinaire, et on y trouve tous les plaisirs.

AMARYNTHIA, surnom de Diane, pris d'un village de l'Eubée, où elle était adorée par des fêtes et des jeux qui étaient célébrés par les Erétriens, les Carysthiens et les Athmotiens.

AMA-TEROU-OOU-KAMI, le grand esprit des rayons du ciel, principale divinité des Japonais de la secte de *Sinto*.

AMATHIA ou AMATA, nom qui était donné à la vestale élue par le sort.

AMATHIE, une des cinquante *Néréides*.

AMATHONTE, ville de l'île de Chypre, où Vénus était adorée d'un culte particulier. Cette déesse y avait un superbe temple, dans lequel on immolait autrefois les étrangers. Vénus, irritée de cette cruauté, changea tous les habitants en taureaux, afin qu'ils servissent eux-mêmes de victimes aux sacrifices. Pour punir leurs femmes du mépris qu'elles avaient témoigné pour ses mystères, elle leur ôta toute pudeur; de sorte qu'elles se prostituaient à tous les hommes indifféremment.

AMATHUSIA, surnom de Vénus, pris de la ville d'Amathonte, où elle était particulièrement honorée.

AMA-TSOU-FI-KO-NE-NO-MIKOTO, divinité secondaire des Japonais.

AMA-TSOU-FIKO-FO-NO-NI-NI-MIKOTO, c'est le troisième des esprits terrestres, qui régnèrent sur le Japon, après les esprits célestes. Il fut aussi envoyé pour débarrasser la terre d'une foule d'esprits brillants, qui la remplissaient sous la forme de vers luisants, et des mauvais génies qui bourdonnaient comme des mouches, mais il n'obéit pas et demeura sur la terre, sans vouloir revenir au ciel.

AMAZONES; c'étaient des femmes qui formaient une république, dans laquelle elles ne souffraient point d'hommes; pour perpétuer leur race, elles envoyaient de temps en temps quelques-unes de leurs compagnes dans les Etats voisins; elles revenaient ensuite auprès de leurs sœurs. Tous les enfants mâles qui naissaient étaient immolés, mais on élevait les filles avec grand soin; on leur coupait, disait-on, la mamelle droite, afin qu'elles fussent plus en état de tirer de l'arc : on les formait aux exercices militaires; et l'histoire est remplie des exploits de ces héroïnes. On a dit que le pays qu'elles habitaient était dans la Cappadoce, sur les bords du fleuve Thermodoon.

Les peuplades qui habitent les rives du fleuve des Amazones, adorent des idoles qu'ils fabriquent de leurs mains. Les unes dominent sur les eaux, et ils les représentent avec un poisson à la main; les autres président aux semailles; il y en a qui leur inspirent le courage dans les combats. Ils disent que ces divinités sont descendues du ciel pour demeurer avec eux, mais ils ne leur rendent pas le moindre culte. Les dieux ne sont que des génies soumis à une divinité supérieure.

AMAZONIUS. Apollon fut ainsi nommé, à cause du secours qu'il avait donné aux Grecs contre les Amazones.

AMBARABAD, cité fameuse que les Orientaux placent dans un désert habité par les génies, dans la partie occidentale de l'Afrique.

AMBARVALES, fête et cérémonie des Romains. Ils les célébraient pour obtenir des dieux une récolte avantageuse.

Elles avaient lieu deux fois par an, avant et après la moisson. La première devait attirer sur les champs la protection de Cérès, et on y faisait des libations de lait, de vin et de miel. Après la moisson, on offrait à Cérès les premiers fruits de la saison. Ambarvales était aussi le nom des prêtres de ces fêtes.

AMBITION. Les Romains avaient élevé un temple à l'Ambition; c'était en effet la divinité à laquelle ils ont le plus sacrifié : on la représentait avec des ailes au dos, et les pieds nus, pour exprimer l'étendue de ses desseins, et la promptitude avec laquelle elle veut les exécuter.

AMBROISIE. C'était un aliment à l'usage des dieux, ainsi que le nectar. *Ambroisie*, suivant l'étymologie grecque, signifie *immortel*, soit parce que c'était la nourriture des immortels, soit parce qu'elle communiquait l'immortalité à ceux qui en prenaient. C'est un des points de la mythologie, les plus difficiles à éclaircir, que de savoir si

l'on mangeait l'ambroisie, et si l'on buvait le nectar; ou si, au contraire, le nectar était un aliment solide, et l'ambroisie une liqueur; mais il importe peu de concilier là-dessus les sentiments contraires; l'opinion la plus commune, et qui a été adoptée par Homère, est que l'on mangeait l'ambroisie, et que l'on buvait le nectar. Il n'est pas moins difficile de déterminer la nature de l'ambroisie. Ibicus a cru en donner une haute idée, en disant qu'elle est neuf fois plus douce que le miel, et qu'en mangeant celui-ci on éprouve la neuvième partie du plaisir que l'on goûterait en se nourrissant d'ambroisie. Quand les Grecs voulaient célébrer la fête de la statue de Jupiter Ctésien, ils faisaient des libations d'une liqueur qu'ils appelaient ambroisie; c'était une composition de miel, d'eau, de sucs de fruits de toute espèce. Quant au nectar, les habitants du mont Olympe s'imaginaient en faire en mêlant ensemble du vin, du miel et des fleurs odoriférantes.

Tout ce que l'on trouve sur l'origine du nectar et de l'ambroisie, c'est que l'ambroisie coula pour la première fois d'une des cornes de la chèvre Amalthée, et que le nectar sortit de l'autre. Les dieux, avant cette époque, vivaient uniquement de la fumée de l'encens, et des exhalaisons des sacrifices. Le nectar, suivant Homère, était rouge. Personne n'a parlé de la couleur de l'ambroisie; mais Homère a dit qu'elle servait à faire du beurre, de l'huile et de la pommade. Quand Junon s'arma de tous ses traits pour séduire Jupiter, elle prit un bain d'ambroisie; elle parfuma ses cheveux avec de l'essence d'ambroisie, qui répandait autour d'elle une odeur divine, et renouvelait les tendres désirs de ceux qui la respiraient.

Lorsque Vénus marchait, dit Virgile, ses cheveux mouillés d'ambroisie exhalaient une odeur divine; la jeune Hébé ne respirait dans tout son corps qu'ambroisie et nectar. Ainsi, outre l'ambroisie pure, il y avait de l'eau d'ambroisie, de la quintessence d'ambroisie, de la pommade et de la pâte d'ambroisie; en un mot, on voit partout que l'on reconnaissait les dieux et les déesses à l'odeur qui les accompagnait et qu'ils laissaient après eux, et que cette odeur était celle de l'ambroisie. Mais rien ne prouve mieux les effets de l'ambroisie, considérée comme matière odoriférante, que l'aventure de Ménélas. *Voy.* EIDOTÉE. Le nectar n'est pas moins célèbre pour son odeur que l'ambroisie.

L'ambroisie avait encore une autre propriété; elle conservait les morts : elle faisait plus, elle communiquait aux hommes l'immortalité; elle rétablissait les forces, rendait la santé, guérissait les blessures. L'ambroisie et le nectar étaient nécessaires aux dieux mêmes; ils n'en pouvaient supporter la privation, sans dépérir visiblement : la défaillance de Mars, quand il fut enfermé par les Aloïdes, en est la preuve. Ils le tinrent treize mois en prison, et le nourrirent fort mal. Quand Mercure vint le délivrer, il le trouva desséché, sans voix et sans force; le nectar le rétablit sur-le-champ. La même chose arrivait à tous les dieux que Jupiter privait du nectar et de l'ambroisie, pour avoir juré mal à propos par le Styx. Les dieux ne prenaient pas seulement du nectar par nécessité, ils en prenaient encore par habitude, par goût, par désœuvrement : il ne se tenait aucun conseil dans l'Olympe, qu'on n'y servît du nectar.

Au reste, il y avait de l'ambroisie de différents degrés; celle dont les divinités sublunaires, et principalement les nymphes faisaient usage, n'était pas, à beaucoup près, d'une aussi bonne qualité que celle dont usaient les dieux célestes. Il paraît aussi que les dieux ne faisaient pas de l'ambroisie leur unique nourriture, et qu'ils mangeaient aussi du pain.

AMBROISIE, fille d'Atlas, fut une des *Hyades*.

AMBROSIES, fêtes célébrées dans l'Ionie et dans presque toutes les contrées de la Grèce, en l'honneur de Bacchus au temps de la vendange. On les appelait aussi *Choa* ou *Lenæa*, parce qu'on les célébrait dans le mois de *lenæon*, consacré à Bacchus.

AMBULII. Jupiter, Minerve, Castor et Pollux portaient ce nom à Lacédémone, où ils avaient des autels placés auprès d'un vaste portique. On fait venir le surnom ἀμβουλίος du mot ἀμβολή, *retard*, parce qu'on croyait que ces divinités retardaient l'instant de la mort.

AMBURBALES, AMBURBIALES ou *AMBURBIUM*, fêtes qu'on célébrait à Rome en faisant des processions autour de la ville. Elles répondaient aux ambarvales.

AME. Les opinions des anciens sur la nature de l'âme appartiennent à la philosophie ancienne; c'est pourquoi elles ne doivent pas trouver place dans cet article. Nous n'en parlerons que relativement à la mythologie, et aux usages que ces opinions ont fait naître.

Les anciens croyaient que les âmes ne mouraient pas avec le corps; mais qu'elles étaient douées après le trépas d'une vertu céleste qui les conservait attentives aux événements sublunaires. C'est pourquoi ils les prenaient à témoin, comme si elles eussent été placées sous leurs yeux. Germanicus adresse la parole aux âmes d'Auguste et de son père Drusus : *Tua, dive Auguste, cælo recepta mens, tua, pater Druse, imago.* (TACIT., *Annal.* I, 43.)

Les philosophes disaient que les âmes des morts étaient purifiées de leurs souillures par le moyen de trois éléments, de la terre ou du feu qu'ils croyaient homogènes, pour les plus criminelles; de l'eau, qui recevait sous la forme de poissons les âmes moins coupables; et de l'air enfin, qui retenait suspendues et errantes dans son sein les âmes légèrement entachées. Virgile expose cette doctrine dans le sixième livre de l'*Énéide*, vers 739 :

Ergo exercentur pœnis, veterumque malorum
Supplicia expendunt. Aliæ panduntur inanes
Suspensæ ad ventos : aliis sub gurgite vasto
Infectum eluitur scelus, aut exuritur igni.

De là vinrent les trois espèces d'expiation ou de purgation usitées dans les sacrifices, par le moyen des torches, de l'eau et de l'air. Un beau vase étrusque du comte Hamilton, nous offre le malheureux Oreste accroupi sur un autel, les mains liées derrière le dos, qui est purifié de son parricide par les torches des prêtresses. La purification de l'eau se pratiquait par l'aspersion de l'eau lustrale, ou par les bains pris dans les fontaines sacrées. Quant à celle de l'air, elle fut pratiquée par les Athéniens, qui, pour expier le suicide d'Erigone, occasionné par leur négligence, se balançaient avec des cordes pendant les fêtes appelées alétides on éories. Ayant été ainsi purifiées par les éléments, les âmes étaient reçues dans les Champs-Elysées.

On croyait que l'âme sortait du corps par la bouche ; de là vient l'expression latine *animam in primo ore vel labris tenere*, que rend si bien la phrase : *Avoir l'âme sur les lèvres*. De là vint qu'au moment où un malade était près d'expirer, ses parents ou ses amis approchaient leurs visages du sien pour recevoir son âme. Ils recueillaient avec autant de soin ses dernières paroles. Ils croyaient en effet que l'âme, se dégageant des liens terrestres, jouissait déjà des perfections propres aux intelligences célestes et en particulier de l'esprit prophétique. C'est pourquoi on trouve si souvent dans les anciens écrivains les dernières paroles de ceux dont ils tracent la vie ou les exploits.

Après la sépulture, on pensait que les âmes des méchants seuls restaient sur la terre et erraient autour des tombeaux pour expier leurs crimes. Elles conservaient une partie de leur caractère vicieux et aimaient le sang. Pour les satisfaire, on leur immolait des captifs ou des esclaves achetés à ce dessein. Les gladiateurs furent substitués par la suite à ces victimes malheureuses, et l'on fit un jeu, un exercice public de ces meurtres odieux.

Quelques-uns croyaient avec les métempsycosistes que les âmes passaient dans les corps de différents animaux pour expier leurs crimes, ou dans la substance des fèves. Mais on était persuadé que celles des empereurs s'envolaient au ciel, portées par des aigles que l'on faisait voler du haut de leur bûcher. Quant aux âmes des suicides, elles expiaient leurs attentats en errant pendant autant d'années qu'elles en auraient dû vivre. De là vint l'usage des Romains de proclamer que le mort aux funérailles duquel on invitait ses amis, n'avait point été privé de la lumière par la violence, le meurtre ou le poison.

Les Egyptiens proclamaient, avec le dogme de l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses d'une autre vie. Ils admettaient aussi la métempsycose, et ces transmigrations successives de l'âme humaine séparée du corps étaient des épreuves que cette divine émanation avait à subir afin d'arriver à l'infinie perfection, qui devait être le but constant de ses efforts.

D'après la doctrine musulmane, l'âme de tout homme est soumise, dans le tombeau même où gît le corps, à un interrogatoire de la part des anges Munkir et Nékir ; en suite duquel les infidèles et les mauvais musulmans sont frappés avec des massues ardentes jusqu'au jour de la résurrection, en signe de réprobation, tandis que les musulmans morts dans la foi reçoivent l'agréable nouvelle de leur bonheur éternel.

Suivant les Indiens, les âmes des hommes sont émanées de l'âme unique et suprême, c'est-à-dire de Dieu, comme d'innombrables étincelles qui jaillissent d'un feu immense.

Le bouddhisme professe plus explicitement encore que le brahmanisme la doctrine de l'émanation divine.

Les anciens Caraïbes d'Amérique regardaient l'âme comme un corps extrêmement subtil et délié ; ils croyaient qu'un homme était animé par plusieurs âmes, dont la principale était celle du cœur, qui était immortelle, et qui, après la mort, allait occuper un autre corps ; venait ensuite l'âme de la tête et enfin toutes celles qui occupaient les jointures, et les artères où il y a pulsation.

Les indigènes du Canada croient à la transmigration et à l'immortalité de l'âme, mais ils n'ont point de doctrine fixe sur ce sujet ; les uns s'imaginent qu'après la mort l'âme passe dans le corps de quelque animal ; d'autres, que ceux qui ont été bons guerriers et bons chasseurs iront revivre dans une nation plus heureuse, où la chasse ne manquera jamais ; d'autres enfin croient que l'âme n'abandonne point le corps immédiatement après la mort : c'est pourquoi ils enterrent avec le défunt son arc, ses flèches et des vivres, afin qu'il ait de quoi se nourrir en attendant qu'il soit arrivé au pays des âmes, où il chassera les âmes des castors, des élans, des renards, etc.

« Les Zélandais, dit M. Dumont-d'Urville, ont des idées bien plus positives touchant l'immortalité de l'âme qu'on ne l'attendait de leur état de civilisation. L'âme ou esprit, waidoua, reste encore trois jours après la mort à planer autour du corps, puis il se rend directement vers une route fictive qui s'étend d'un bout à l'autre de l'île Ika-na-Mawi, et qui aboutit au rocher Reinga (départ), vrai Ténare de ces peuples. Là, un atoua emporte dans les régions supérieures du ciel ou le séjour de la gloire, la partie impure est précipitée dans les ténèbres. »

AME. Le papillon était le symbole de l'âme, que les Grecs appellent *psyché*. On trouve quelquefois Cupidon tenant un papillon par les ailes, pour exprimer l'esclavage où est réduite l'âme qui se laisse maîtriser par l'amour.

Winkelmann a publié dans ses *Monumenti inediti*, n° 170, une allégorie plus facile à entendre et dans laquelle l'âme est représentée par un papillon, son symbole ordinaire.

C'est une pâte antique du baron de Stosch. On y voit Platon assis, tenant un livre et méditant profondément à la vue d'une tête de mort, sur laquelle est posé un papillon. Il est difficile de méconnaître ici l'immortalité de l'âme.

AMES (Fête des). Les Japonais célèbrent solennellement la fête des âmes, autrement fête des lanternes. On la répétait six fois par an, et ils l'avaient reçue des Chinois.

Les Siamois portent des mets sur les tombeaux des défunts, et font pour eux des aumônes aux Talapoins, afin de se rendre les âmes propices et de les empêcher de venir troubler leur repos; car ils leur attribuent une grande puissance. Cet usage de porter des aliments aux morts était du reste commun à plusieurs peuples païens, aux Egyptiens, aux Romains et aux Grecs.

AMELES, fleuve des enfers, chez les anciens Grecs; il était dit-on, impossible de retenir son eau dans un vase.

AMEM, troisième divinité selon la téogonie des philosophes électiques. Elle dirige la nature dans ses fonctions génératrices et a son domicile dans la lune.

AMENTHÈS, chez les Egyptiens, était la même chose qu'*adès* chez les Grecs, c'est-à-dire un lieu souterrain ou dans le centre de la terre, où toutes les âmes se rendaient. Il signifie celui qui reçoit et qui donne, parce qu'on supposait que ce gouffre qui recevait les âmes les rendait de même, et qu'au sortir de là elles allaient habiter d'autres corps.

AMENTHES est aussi un surnom de Pluton.

AMERDAD, ou AMERETAT, le dernier des six bons esprits ou *Amschaspand*, créés par Ormuzd; c'est lui qui est le génie de la volupté honnête.

AMÉRIQUE (Mythologie des peuples de l'). *Voy.* Indiens, Mexicains, Péruviens.

AME-WAKA-FIKO, le troisième des génies qui furent envoyés sur la terre pour la purger des plantes et des animaux nuisibles, selon la mythologie du Japon.

AMHARIA, déesse des habitants de Fesute, en Escurie; sa statue était de la même forme que celle des Egyptiens, et on la croit la même que *Furina*, déesse qui punit les méchants.

AMIDA, nommée aussi *O-mi-to*, un des dieux principaux des Japonais; c'est probablement une des incarnations de Bouddha. On l'adore sous plusieurs formes, mais principalement sous celle d'un homme à tête de chien, mordant un cercle d'or qu'il tient entre ses mains, et monté sur un cheval à sept têtes, dont chacune représente un millier de siècles, ce qui forme un total de sept cent mille ans. On le représente aussi sous la figure d'une femme ou d'un jeune homme nu ou habillé; d'autres fois on lui donne trois têtes dont chacune est coiffée d'une espèce de toque, avec la barbe flottante. Ses sectateurs disent que c'est le dieu qui a soin des âmes, qui les conserve et qui les sauve des peines qu'elles méritent par leurs péchés. Ils lui donnent le titre de sauveur et de médiateur des hommes. Il y a deux mille ans qu'il vivait sur la terre, où il se livra à la prédication et à toutes les pratiques de la vie la plus austère. Sa vie avait duré plusieurs siècles; mais, fatigué de son existence, il se donna la mort et parvint ainsi au rang de Bouddha. Le pouvoir qu'il a acquis par sa sainteté est si grand, que Yama, dieu des enfers, se relâche en sa faveur de l'autorité qu'il a sur les âmes des coupables.

AMILCAR fut un des généraux carthaginois que ses compatriotes mirent au rang des dieux.

AMIMITL, dieu de la pêche, honoré particulièrement à Cuitlahuach, petite ville du Mexique, située dans le lac Chalco.

AMIN-DEOUA, un des quatre principaux dieux des Mongols.

AMITABHA, un des cinq bouddhas célestes. Sa couleur distinctive est le rouge; son empire ou paradis est situé à l'occident. Ce paradis est le séjour du plus haut degré de plaisir et de joie; il porte le nom de *Soukhaik*.

AMITAROUTCHI, un des dieux primitifs des Mongols.

AMITIE (L') a été divinisée comme plusieurs autres vertus, mais les anciens en parlent peu; on ne sait même si elle avait des temples et des autels; le temps ne nous en a conservé aucune représentation. Lilio Giraldi, dans son ouvrage des *Dieux du paganisme*, assure que les Romains représentaient l'Amitié comme une jeune femme, ayant la tête découverte, vêtue d'un habit grossier, au bas duquel étaient écrits ces mots : *La mort et la vie*, pendant qu'on lisait sur son front ces autres mots : *L'été et l'hiver*. Elle avait la poitrine découverte jusqu'à l'endroit du cœur, où elle portait la main, et on voyait ces paroles, *de loin et de près*. On voulait apprendre par ces symboles, que l'amitié ne vieillit point; qu'elle est égale dans toutes les saisons, dans l'absence comme à la vue de l'ami; à la vie et à la mort; qu'elle s'expose à tout pour servir celui que l'on aime, et que l'on n'a rien de caché pour son ami. On lui fait embrasser un ormeau sec, qui est entouré d'un cep de vigne, pour marquer que l'amitié ne paraît pas moins dans les disgrâces que dans les succès.

AMMALO. Hésychius, qui parle de ces fêtes, dit simplement qu'on les célébrait en l'honneur de Jupiter.

AMMON, JUPITER-AMMON. Chez les Egyptiens *Amum* et *Amun*.

Les habitants de l'Egypte adoraient le soleil comme la divinité unique et l'âme de l'univers. (Macrob. *Satur.* i, c. 18.) Ils le représentaient sous différentes formes, afin de peindre les diverses phases de cet astre, son enfance au solstice d'hiver, son adolescence au printemps, sa virilité au solstice

d'été, et sa vieillesse à l'équinoxe d'automne.

Martianus Capella nous dit positivement que le soleil était la divinité adorée sous les différents noms de Sérapis, d'Osiris, de Mitra, de Pluton, de Typhon, d'Atys, du jeune homme qui inventa la charrue, d'Adonis, de Biblos et d'Ammon. (*Nupt. Philol.* lib. II.)

Dans les pierres gravées du baron de Stosch, on voit un Jupiter-Ammon avec un croissant, ce qui fortifie encore l'idée du soleil, que l'on sait être identique avec cette divinité.

Ammon, appelé Jupiter par les Grecs, était le soleil dans son adolescence à l'équinoxe du printemps, au signe du bélier. Ils le nommèrent par corruption Jupiter-Ammon, tandis qu'ils auraient dû rendre le mot d'*Amun* par celui de *Jupiter*. Car Hérodote, qui avait voyagé en Egypte pour s'instruire, dit précisément (lib. II, c. 42) que les Egyptiens appelaient *Ammun* le Jupiter des Grecs. Nous suivrons cependant l'usage ordinaire d'appeler cette divinité Jupiter-Ammon, parce qu'après cet avertissement la fausse dénomination ne saurait induire en erreur.

Jupiter-Ammon était adoré dans toute l'Egypte; mais il était honoré d'un culte particulier dans l'Egypte supérieure, à Thèbes, qui lui était consacrée. Les Grecs lui en donnèrent le nom, en l'appelant ville de Jupiter, Διόσπολις, et en nommant Jupiter le dieu des Thébains. Ammon avait à Thèbes un temple magnifique, dont Hérodote, Diodore de Sicile et Pline ont fait des descriptions étonnantes. Quoique le farouche Cambise l'eût dépouillé et ravagé, on en voit encore aujourd'hui des vestiges au milieu des ruines de Thèbes.

Il y avait dans ce temple une statue de Jupiter-Ammon. On la montrait tous les ans un certain jour, après l'avoir couverte de la peau d'un bélier que l'on immolait sur-le-champ. Après cela on approchait de cette statue celle d'Hercule, pour rappeler une ancienne fable. Hercule ayant voulu voir Jupiter-Ammon, ce dieu tua un bélier, et ne se montra à lui qu'après s'être couvert de la peau de cet animal. Telle était la fable allégorique sous laquelle les prêtres égyptiens cachaient la liaison astronomique d'Ammon et du bélier.

On conservait dans le même temple un bélier ou mouton, que l'on élevait avec grand soin, et que l'on honorait d'un culte religieux, comme l'emblème de la divinité. Par respect pour cet animal, les habitants du Nôma Thébain ne tuaient point de brebis ni de moutons.

Les Ethiopiens descendaient une fois chaque année le Nil jusqu'à Thèbes, pour y adorer Jupiter-Ammon. Ils avaient un petit temple portatif (ou niche) de cette divinité, le promenaient autour de leurs habitations et de celles des Libyens, en célébrant ces heureux jours par des festins et des danses continuelles. Cet usage religieux est expliqué par une statue de femme égyptienne, qui est conservée au palais Barberini à Rome. Elle porte devant elle une cassette ou niche, dans laquelle est un petit Anubis. Kircher a fait graver un Egyptien avec une semblable niche. Cette association religieuse des Egyptiens, des Ethiopiens et des Libyens, durait encore sous le règne de Théodose le jeune, comme nous l'apprend le rhéteur Priscus (in *Eclogis legationum*).

Les Grecs, de qui nous tenons toutes nos connaissances et nos traditions sur les Egyptiens, n'ont parlé du Jupiter-Ammon de Thèbes que d'une manière détournée; mais ils se sont fort étendus sur celui de la Libye. Les Romains, à leur exemple, ne s'occupaient que du Jupiter-Ammon Libyen, et Quinte-Curce a fait dans la vie d'Alexandre une belle description de son temple. Le plus respecté de tous les oracles fut le sien. Son antiquité seule suffisait pour lui mériter la vénération de la multitude. Il cessa cependant longtemps avant ceux de Delphes et de Claros. Quoiqu'il fallût traverser les sables brûlants de la Libye pour y arriver, les peuples les plus éloignés se soumettaient avec joie aux incommodités de ce voyage, et revenaient satisfaits en rapportant un oracle.

La statue de Jupiter-Ammon Libyen était couverte de pierres précieuses. Quatre-vingts prêtres la promenaient dans les villages voisins, sans tenir de route certaine. Ils ne s'arrêtaient qu'après avoir appris de la statue elle-même, par de certains mouvements de tête, qu'ils ne devaient pas aller plus loin. C'était par des signes et non par des paroles, que les prêtres connaissaient les décisions du dieu que l'on consultait. L'empressement des nations avait fait du lieu le plus aride le centre de l'opulence. Les habitants de la ville qui entourait le temple, presque tous consacrés au ministère de l'autel, étalaient la magnificence des rois.

Ce n'était pas le peuple seul qui enrichissait le temple et ses ministres, les monarques les plus puissants y envoyaient leurs offrandes, pour en obtenir des réponses favorables à leur politique. Les prêtres savaient également profiter de la crédulité du vulgaire et de l'ambition des princes; mais ils n'étaient pas toujours accessibles à la corruption. Lorsque Lysandre de Lacédémone voulut devenir le tyran de sa patrie, il crut pouvoir les séduire par l'éclat de l'or, pour en obtenir une réponse qui servît son ambition. Ses dons furent rejetés avec mépris, et les prêtres indignés se rendirent à Sparte, où ils formèrent une accusation contre le téméraire qui avait voulu les suborner. Alexandre réussit mieux que le Spartiate. A peine se présenta-t-il dans le temple, qu'il fut salué par le premier pontife, comme fils de Jupiter.

Les Egyptiens regardaient Ammon comme l'auteur de la fécondité et de la génération; ils prétendaient que ce dieu donnait la vie

à toutes choses, et qu'il disposait en maître des influences de l'air. Ils portaient, en conséquence, son nom gravé sur une lame de métal qu'ils attachaient sur le cœur, comme un puissant préservatif. Ils avaient tant de confiance au pouvoir de ce dieu, qu'ils croyaient obtenir l'abondance de tous les biens par son invocation. Cette superstition s'introduisit aussi chez les Romains, qui regardaient Jupiter-Ammon comme le conservateur de la nature.

On le représentait ordinairement sous la figure d'un bélier; c'est ainsi que le peint Lucain (*Phars.* IX, 512). Sur les pierres gravées et sur les médailles de la Cyrénaïque en particulier, il paraît sous la forme humaine, ayant des cornes de bélier qui naissent au-dessus des oreilles et qui se recourbent tout autour.

AMMON, fils de Cyniras ou Cynir, épousa Mor ou Mirrha, et eut pour fils Adonis.

AMMONIA, surnom de *Junon*, à laquelle les Eléens sacrifiaient, peut-être par allusion à Jupiter-Ammon.

AMMONIA. Hésychius dit que c'étaient des fêtes célébrées à Athènes; mais il ne nous apprend pas en l'honneur de quelle divinité.

AMNIOMANTIE, de *μαντεία*, *divination*, et de *ἀμνίον*, *coiffe* ou *membrane*. On donne ce dernier nom à la troisième et la plus mince des trois membranes qui enveloppent le *fétus* dans le sein de la mère. Elle sort quelquefois avec lui et enveloppe sa tête. On croyait que c'était un signe de bonheur; et cette opinion subsiste encore parmi le peuple, qui appelle coiffés les enfants sortis du ventre de la mère avec cette membrane.

AMNISIADES ou **AMNISIDES**, nymphe de la ville d'Amnysus, dans l'île de Crète.

AMOGHA-PASA. C'est un des cinq *Lokes-Pasas*, qui gouvernent le monde dans la théogonie bouddhique du Népal.

AMOGHA-SIDDHA, un des cinq *bouddhas* célestes dans la théogonie mongole et newari, sa couleur distinctive est le vert; son empire ou paradis est situé au nord. Il est représenté assis, les jambes croisées, tenant la main droite élevée devant lui, tandis que la gauche est posée sur ses cuisses. Son énergie active est personnifiée sous le nom de *Tara*, qui est sa femme. Il a pour fils spirituel *Saranivarana-Vichkambi*.

AMON-RA, était chez les Egyptiens, l'Etre suprême ou primordial. On le comptait pour la première personne de la triade sacrée, et il était regardé comme le père de cette longue série de dieux que nous a laissés les symboles mi-Egyptiens, et comme le principe générateur de l'univers. Il était représenté tantôt sous la forme humaine, et tantôt avec une tête de bélier. Sa statue était portée sur une barque d'or, comme les grands dieux de l'Egypte. Plus de cent prêtres étaient attachés au service de son temple, et c'est-là que l'antiquité allait consulter l'oracle.

AMOUGHI-SIDDIH, divinité mongole. *Voy.* AMOGA-SIDDHA.

AMOUR ou **CUPIDON.** Il est difficile de démêler la véritable origine de l'Amour, dans la multitude d'opinions différentes que l'on trouve sur ce sujet dans les anciens. Aristophane, dans sa *Comédie des oiseaux*, dit que la terre pondit un œuf qu'elle avait conçu de Zéphire, et que l'Amour naquit de cet œuf. Il se mêla dans le chaos, et donna naissance aux cieux, à la terre et aux dieux immortels. Orphée le fait naître avant toutes les créatures; Sapho le dit fils du ciel et de la terre; Cicéron, de Vénus et de Mercure; Simonides le donne comme le fruit de l'adultère de Vénus avec Mars : cette dernière opinion a été la plus généralement reçue.

C'est lui qui, le premier, anima le chaos et en fit sortir les ténèbres qui produisirent l'Ether et le Jour. On peut voir dans cette cosmogonie le symbole de l'amour du Créateur qui vivifie et féconde l'univers. Les anciens philosophes Grecs distinguaint deux amours; l'un *Iméros*, était l'amour vertueux et honnête, fils de Vénus-Uranie, ou céleste; il inspirait les sages. L'autre appelé *Eros* et Cupidon, était l'amour grossier, brutal et emporté; il inspirait les fous. Dans la mythologie égyptienne, Horus avec Osiris, son père et Isis sa mère, représentaient la triade céleste, et les Grecs voulurent trouver dans cette divinité; la personnification de l'amour. Les Indiens ont aussi leur dieu de l'amour appelé *Kama*.

Cupidon eut un frère appelé Anteros.

AMUDATES, dieu des Romains ou des Grecs, sur lequel on manque de détails.

AMPHIARAUS, fut un des plus grands devins du paganisme.

Amphiaraus fut mis au nombre des dieux; et les habitants d'Orope lui bâtirent un temple dans l'endroit où la terre l'avait englouti. Il était entouré de colonnes, sur lesquelles aucun oiseau ne se reposait jamais, de même que les bêtes ne touchaient point à l'herbe qui croissait auprès. L'oracle de ce temple était aussi révéré que ceux de Delphes, de Dodone et de Jupiter-Ammon.

Amphiaraus laissa, entre autres enfants, Alcméon et Amphilocus.

Seul des sept chefs de la guerre de Thèbes, Amphiaraus portait un bouclier sans symbole. Eschyle et Euripide nous donnent à entendre que le devin célèbre, content d'avoir du courage et de la bravoure, n'en faisait point parade par de vains ornements.

AMPHIAREE. Fête célébrée par les Oropiens dans l'Attique, en l'honneur d'Amphiaraus, devin qui mourut foudroyé n'obtint d'être placé parmi les dieux. Les Oropiens lui élevèrent un temple où l'on allait consulter l'oracle, après un jeûne de vingt-quatre heures.

AMPHICLEE, ville de la Phocide, célèbre par un temple et un oracle de Bacchus.

AMPHIDAMAS, fils de Busiris, roi d'Egypte, fut immolé par Hercule, sur l'autel où son père sacrifiait les étrangers qu'il pouvait saisir. Il y eut un autre Amphida-

cius, fils d'Aléus, qui fut un des Argonautes.

AMPHIDROMIES, fêtes que l'on célébrait à Athènes le cinquième jour après la naissance des enfants. Les sages-femmes prenaient dans leurs bras le nouveau-né, qu'elles promenaient autour du foyer; elles le mettaient, par cette cérémonie, sous la protection des dieux Pénates.

AMPHILOCUS, fils d'Alcméon et de la prophétesse Manto. Il fut élevé, ainsi que sa sœur Tisiphone, par Créon, roi de Corinthe.

AMPHILOCUS, fils d'Amphiaraus et d'Ériphyle, et fut un devin aussi célèbre que son père. Il accompagna Alcméon, son frère, à la seconde guerre de Thèbes; et l'on disait qu'il lui avait aidé à faire mourir Ériphyle, leur mère. Après la guerre de Thèbes, Amphilocus se joignit à Mopsus pour bâtir la ville de Mallus, en Cilicie. Étant revenu joindre Mopsus, celui-ci ne voulut plus de compagnon. Les deux héros se battirent l'un contre l'autre et s'entretuèrent. Leurs tombeaux, que l'on montrait à Margasa, près de la rivière de Pyrame, étaient situés de façon que de l'un on ne pouvait pas avoir la vue de l'autre. Mais quelques-uns assurèrent qu'Amphilocus était mort de la main d'Apollon. Il devint célèbre par son oracle de Mallus.

On ne doit pas confondre ce devin avec Amphilocus d'Argos, dont une pie devint amoureuse.

AMPHIMARUS, fils de Neptune et père de Linus.

AMPHINOME, une des cinquante *Néréides*.

AMPHINOME, mère de Jason.

AMPHION, fils de Jupiter et d'Antiope, reine de Thèbes, tua Lycus, son oncle maternel, roi de Thèbes, et s'empara de son royaume. Il ferma la ville de Thèbes, en Béotie, par de fortes murailles, des tours d'espace en espace, et par sept bonnes portes; c'est tout ce qu'Homère nous apprend d'Amphion. Mais la fable a ajouté que depuis il avait si bien appris de Mercure à jouer de la lyre, que par la douceur de ses accords, il se faisait suivre des bêtes sauvages et des pierres mêmes, de manière que pour bâtir les murs de Thèbes, les pierres vinrent elles-mêmes se placer au son de sa lyre. Il épousa ensuite Niobé, et se tua de désespoir du désastre de sa famille.

AMPHION, fils d'Hypérasius, roi de Pellène, en Arcadie, fut un des *Argonautes*.

AMPHIPHON, espèce de gâteau que l'on offrait à Diane, après l'avoir entouré de petits flambeaux.

AMPHIPROSTYLE, temple des anciens Grecs, dont les deux faces opposées, avaient chacune quatre colonnes.

AMPHIPTÈRE, serpent ou dragon à deux ailes. On ne connaît pas de serpent ailé; mais on trouve le lézard appelé *dragon volant*, qui a des appendices en forme d'ailes, avec lesquelles il s'élance d'un arbre à l'autre. C'est lui sans doute qui a donné lieu à tant de relations fabuleuses sur les dragons et les prétendus serpents ailés.

AMPHIRO, une des nymphes *Océanides*.

AMPHITHOÉ, une des cinquante Néréides.

AMPHITRITE, fille de l'Océan et de Thétis, consentit à devenir femme de Neptune, à la persuasion d'un dauphin, qui, pour sa récompense, fut placé parmi les astres. *Amphitrite* vient du grec ἀμφιτρίβω, *j'environne*. On la donne pour femme à Neptune, c'est-à-dire à la mer, parce qu'elle environne la terre.

AMPHITRYON, mari d'Alcmène, beau-père d'Hercule, était fils d'Alcée, fils de Persée, cousin-germain, par conséquent, d'Alcmène sa femme.

AMPTRUARE ou AMBURVARE. On ne se servait de ce mot barbare, que pour exprimer la danse ou les contorsions du chef des Saliens.

AMPYCES, père de l'un des deux Mopsus.

AMRITA, ambroisie des Indiens; c'est la nourriture et le breuvage des dieux qui en reçoivent l'immortalité. Le dépôt en est dans la lune, et le soleil remplit ce réservoir dans le premier quartier. C'est alors que les dieux en boivent avec les *pitris* et les *richis*, un doigt chaque jour, jusqu'à ce qu'il soit épuisé.

AMSCHASPAND. On appelle de ce nom, dans la théogonie des Parsis, les six premiers bons génies créés par Ahura-Mazda, ou Ormazd (Ormuzd). Il suit toujours en guerre avec les six mauvais génies, et ils demeurent sur le mont Albordj : c'est par eux qu'Ormuzd gouverne l'univers.

AM-TOU, gardien des enfers, ou juge des morts chez les Cochinchinois.

AMULA, vase dans lequel on portait l'eau lustrale. C'était le même que l'*aquiminarium*.

AMULETTES : image, caractère, objet consacré par la superstition que l'on tient dans sa maison ou que l'on porte sur soi, comme préservatif. Il n'est peut-être pas de nation sur la terre qui n'ait eu ses amulettes : la religion chrétienne est la seule qui les répudie. Les Juifs appellent Kimmeï ou Camea, de petites boules de différentes substances ou des parchemins sur lesquels sont tracées certaines figures que l'on porte au cou. Les anciens Grecs et les anciens Latins avaient de nombreuses amulettes. Ceux des musulmans consistent surtout dans des versets du Coran, écrits sur parchemin. Cette pratique est fort en usage chez les nègres : le grand lama du Thibet en abuse jusqu'à l'indignité : les antiques Apôtres brahmaniques et bouddhiques ont aussi leur amulettes et le fétichisme qui comprend une grande partie des religions des peuples barbares, n'est autre chose que la foi aux amulettes.

AMYCLE, fille de Niobé, que Diane et Apollon épargnèrent, ainsi que sa sœur Mélibée.

AMYCLÉEN, nom d'*Apollon*, pris de la ville d'Amyclée, voisine de Lacédémone, où ce dieu avait le plus fameux de tous les temples du Péloponèse.

AMYCUS, fils de Neptune, était roi des Bébryces; ce barbare obligeait tous les étrangers qui arrivaient dans son pays, à se battre contre lui à coups de poings, ou, selon d'autres, à coups de ceste. Comme il était fort adroit à cet exercice, il les mettait à mort. Pollux se présenta à lui au nom de tous les Grecs pour le combattre au ceste, et le tua.

AMYCUS, frère d'Hippolyte, reine des Amazones, ayant voulu s'opposer au passage d'Hercule, qui venait faire la guerre à sa sœur, fut tué par ce héros; il était roi de Bébrycie, comme le précédent.

AMYCUS, un des convives des noces de Pirithoüs, ami de Thésée et d'Hyppodamie. Il prit parti dans la querelle qui survint à ces noces entre les Centaures et les Lapithes, et creva un œil avec un candelabre au lapithe Céladon.

AMYMOME, fille de Danaüs, eut de Neptune Nauplius, père de Palamède.

AMYTHAON, frère d'Eson, et fils de Créthéus et de Tyro.

ANA, ou **ANANGA**, nom que les Brésiliens et les Guasinis donnent au démon, qu'ils redoutent beaucoup, parce qu'il peut nuire aux hommes.

ANACALYPTERIE. On nommait ainsi, chez les Grecs, une fête qui avait lieu le troisième jour des noces, jour où la mariée pouvait ôter son voile et se laisser voir à tous les yeux. Elle recevait alors de son mari de ses amis des présents nommés aussi *Anacalypterie*.

ANACEES ou **ANACTÉES**, fêtes en l'honneur de Castor et de Pollux, nommées *anaces* ou *anactes*.

Les Athéniens les célébraient dans l'*Anakion*, temple que ces divinités avaient à Athènes; les sacrifices qu'on y offrait s'appelaient *Xenismi*, parce que ces dieux étaient considérés comme étrangers; et les offrandes *Tritæ*, parce qu'elles étaient au nombre de trois.

ANACES ou **ANACTES**, surnom des Dioscures, Castor et Pollux. Ce nom, qui signifie *princes*, n'était pas cependant particulier à ces divinités. Cicéron compte encore deux familles de héros qui l'ont porté.

ANACHIS. Nom d'un des dieux *lares* ou dieux domestiques des Egyptiens.

ANACLETHRA, pierre gardée religieusement à Athènes, auprès du Prytanée. Les femmes de Mégare avaient pour elle une grande vénération, car c'était sur cette pierre que Cérès, disait-on, s'était reposée après les longues courses qu'elle avait faites à la recherche de sa fille.

ANACTON, fête célébrée autrefois à Amphise, capitale de la Locride, en l'honneur des Dioscures, des Curètes et des Cabires.

ANACTOTELETES, prêtres macédoniens consacrés au culte des *Cabires*, qui portaient le nom d'*Anactes* dans cette province.

ANADI, c'est-à-dire *celui qui n'a pas de commencement;* un des noms de *Brahma*, le dieu suprême de la théogonie hindoue.

ANADYOMÈNE (*Vénus*). La Vénus *Anadyomène* était très-célèbre dans l'antiquité. Auguste, dit Pline, consacra dans le temple de César un tableau d'Apelles, représentant Vénus sortant de la mer, à laquelle on donna le nom d'*Anadyomène*.

C'est un surnom de Vénus marine, née, selon les poëtes, du sein des mers. On la représentait comme sortant de la mer, et pressant sa chevelure mouillée pour en exprimer l'eau, ou bien portée sur une conque marine. Ceux qui avaient échappé à un naufrage ou à une inondation offraient un sacrifice à Vénus Anadyomène.

Elle présidait à la planète de Vénus, que les Arméniens et les Persans appelaient *Anahid*.

ANANCHIS, ou **ANACHIS**, un des quatre dieux *lares* que les Egyptiens révéraient. Ils les appelaient *Dymon*, *Eychis*, *Léros* et *Ananchis*. On croit que c'est une altération de *Dynamis la force*, *Lyché la fortune*, *Eros l'amour*, et *Ananké la nécessité*. Elles présidaient à la conservation des hommes.

ANANDITIS, ou **ANAITIS**, divinité adorée par les Lydiens, les Arméniens, les Perses et plusieurs autres peuples. Elle paraît être la même que *Vénus*, et elle avait beaucoup de temples en Arménie.

ANANDRATE, dieu des Cappadociens, et honoré sur le même autel qu'Omanus. On croit que c'est le génie *Amiran* qui était honoré chez les Perses.

ANAGOGIES, fêtes qui étaient célébrées par les habitants d'Erix, aujourd'hui Trapano, en Sicile, en l'honneur de Vénus, que l'on croyait être partie pour aller en Lybie; on la priait alors de vouloir bien revenir promptement. Ἀναγωγή, signifie *retour*.

ANAGYRUS, demi-dieu honoré dans le bourg de son nom, en Attique.

ANAHID, **ANÆTIS**, **ANAITIS** ou **ANETIS**, surnom sous lequel les Cappadociens et les Perses adoraient *Diane* ou la *Lune*. Elle présidait à la planète *Vénus*, que les Arméniens et les Persans appelaient *Anahid*.

ANAIDIA, *Anœdia*, l'*Impudence*, honorée chez les Athéniens qui lui érigèrent un autel; on la désignait par une perdrix, qui passait alors, d'après quelque préjugé d'histoire naturelle, pour un oiseau fort impudent.

ANANGA (*Sans corps*, ou *privé de corps*), surnom de *Kama-Déva*, dieu de l'amour chez les Hindous. On lui donne ce nom parce que ce dieu, ayant voulu essayer le pouvoir de ses flèches contre Siva, qu'il voulait rendre amoureux de Dourgâ, fut consumé par le feu de ses regards; mais Siva, satisfait de sa vengeance, le fit renaître sous la forme de Pradyoumna.

ANANSIS. Les nègres de la côte-d'Or croient que le genre humain a été créé par une grosse araignée, appelée *Anansis* et qu'ils honoraent comme une divinité particulière.

ANANTA, *sans fin*, nom donné au grand serpent *Scha*, sur lequel est portée la terre,

suivant la mythologie Indoue. Les Indiens célèbrent la fête, près d'une rivière d'eau douce, sinon dans une maison ou dans une pagode. D'autres pensent que cette fête est célébrée en l'honneur de Wichnou, sous le symbole d'Ananta, ou infini.

ANAPAVOMÈNE, nom d'une fontaine de Dodone, dans la Molossie, province d'Epire.

ANAPE, aujourd'hui l'Alfeo, fleuve de Sicile, qui coule près de Syracuse. Les poëtes ont feint qu'il était amoureux de Cyané, et qu'il avait voulu défendre Proserpine de la violence de Pluton. Cyané fut changée en fontaine; ses eaux se mêlèrent à celles de l'Anape, et elles coulèrent ensemble dans la mer de Sicile.

ANAPHÉEN, surnom d'*Apollon*, pris d'Anaphé, île de la mer Egée.

Il avait une statue à Corinthe dans le temple bâti en l'honneur de son père.

ANARAIDES, nymphes ou génies des eaux qui, dans l'idée des Grecs modernes, se tiennent au voisinage des sources. En effet, à la plupart des fontaines on ne manque guère de pratiquer une niche carrée destinée à recevoir les offrandes que l'on doit faire à ces divinités avant de se désaltérer. Il est vrai que ces dons ne sont pas fort onéreux c'est un poil des vêtements, un caillou, un fragment d'arbuste ou autre chose semblable que l'on dépose dans ce trône.

ANARLYSIS, deuxième jour de la fête des Apaturies, ainsi nommées des sacrifices qu'on y offrait.

ANASCIS, fils de Castor et de Phœbé.

ANAX, fils du Ciel et de la Terre, dans la mythologie grecque. Son nom, qui signifie *roi, seigneur*, était considéré comme quelque chose de sacré; on le donnait par honneur aux princes, aux héros, aux demi-dieux.

ANAXABIE, femme de Pélias.

ANAXABIE, fille de Pélops, sœur de Ménélas.

ANAXANDRA, femme illustre, mise au nombre des héroïnes de la Grèce.

ANAXARÈTE, fille issue du sang de Teucer, devint l'objet de la passion d'un jeune homme de basse condition, nommé Iphys, lequel ayant fait connaître son amour à la princesse, et ayant tenté inutilement toutes sortes de voies pour la fléchir, se pendit de désespoir à sa porte même. La dureté du cœur d'*Anaxarète*, dit Ovide, se communiqua à toutes les parties de son corps, qui fut changé en rocher.

ANAXIS fut un des héros de la Grèce auxquels on consacra des monuments héroïques.

ANAXIS ou ANAXIUS et MNASINUS, enfants des Dioscures; on les représentait à cheval.

ANAXITHÉE, l'une des *Danaïdes*, fut aimée de Jupiter, qui la rendit mère d'Olène.

ANAXO, fille d'Alcée et petite-fille de Persée, épousa Electrion, frère de sa mère, qu'elle rendit père d'Alcmène.

ANCÉE, fils de Neptune et d'Astypalée, fille de Phœnix, fut un des *Argonautes*. A son retour de la Colchide, il s'appliqua à faire fleurir l'agriculture et prit un soin particulier des vignobles.

Il fut le père d'Agapénor qui commandait les Arcadiens au siége de Troie.

ANCÉE, fils de Licurgue, roi des Tégéates en Arcadie, fut aussi un des *Argonautes*.

ANCHARIA, déesse adorée dans la Pouille (TERTULLIEN, *Apol.* 24) et chez les Etrusques. C'est la *Némésis* des Grecs.

Dans leur cérémonies publiques les Etrusques portaient au haut d'une pique la statue de cette déesse; et les Fésulans, nation voisine, lui rendaient de grands honneurs. Les Asculans l'invoquaient particulièrement comme présidant à la guerre et pouvant empêcher les incursions des ennemis. Elle est représentée, sur des monuments étrusques, avec des ailes à la tête, comme Mercure; les jambes ornées du cothurne, la main gauche derrière le dos et la droite appuyée sur une hache à deux tranchants. Les prêtres de cette déesse étaient choisis dans une famille que l'on appelait pour cela *Ancharienne*. On appelait aussi *anchariens* les hommes furieux et désespérés, parce qu'on supposait que c'était Ancharia ou Némésis qui jetait dans leur âme le trouble et le désespoir.

Les Latins supposaient faussement que les Juifs adoraient un dieu nommé *Ancharus* (d'autres lisent *Anchialus*). Il était représenté, disent-ils, sous la forme d'un âne.

Il est possible que ce nom vienne du dieu *Hanachar* ou *Hanchar*, dont il est souvent question dans la Bible. C'est le dieu *étranger* qu'il est défendu aux Juifs d'adorer; ou bien *An-chi-al* serait une formule de serment.

ANCHIALE. Martial dit à un Juif avec lequel il dispute :

Ecce negas, jurasque mihi per templa Tonantis
Non credo, jura, verpe, per Anchialum.
(L. XI, epigr. 95.)

C'est le seul endroit où il soit fait mention d'Anchiale. Les commentateurs ont étalé avec profusion l'érudition hébraïque pour prouver que c'était un objet sacré révéré par les Juifs et attesté dans leurs serments. Mais cela supposerait dans Martial et dans les Romains une connaissance des coutumes judaïques qu'ils n'avaient pas, et que leur mépris pour les Juifs les empêchait d'avoir. Morin a donné, dans le IIe volume des *Mémoires de l'Académie des belles lettres et inscriptions*, une explication plus vraisemblable de ce mot. Il croit que cet *Anchialus* est le jeune homme au sujet duquel Martial et le Juif étaient en différend, et que le poëte, sachant que son adversaire méprisait les dieux de Rome, l'oblige à jurer par ce jeune homme lui-même. Au reste, un ancien exemplaire manuscrit de Martial, qui appartenait à de Thou, porte : *Jura, verpe, per Ancharium* : Jure, Juif, par l'âne. Les païens, et surtout les prêtres, se plaisaient à reprocher aux Juifs qu'ils adoraient cet animal, ou sa tête; témoin Pétrone :

Judæus licet et porcinum numen adoret,
Et cœli summas adoret auriculas.

On peut voir ce qu'en dit Tacite. (*Hist.*, lib. v.) C'est le dieu étranger.

ANCHISE, prince troyen, descendait de Tros, fondateur de Troie, par Astarneus, fils de Tros, et père de Capys, père d'Anchise. Il plut à Vénus et fut père d'Enée.

Après la prise de Troie, Enée porta son père sur ses épaules, et le mit en sûreté. Virgile fait mourir Anchise en Sicile, d'autres sur le mont Ida. Il y en a qui placent le lieu de sa mort en Laconie, au pied d'une montagne où il y avait un temple de Vénus; d'autres enfin le font venir en Italie. On sait qu'Enée, dans la descente aux enfers, le retrouva dans les Champs-Elisées.

ANCILES, boucliers sacrés que l'on gardait dans le temple du dieu de la guerre.

ANCILES, sous le règne de Numa, second roi des Romains, qui fut l'époque des prodiges, tomba du ciel un *ancile*, sorte de bouclier échancré. On le reçut comme un présent des dieux, qui présageait les futures conquêtes du nouvel empire, et on le regarda comme le palladium et la sauvegarde de la ville. Le roi, afin de dérouter les tentatives de la malveillance, ordonna à Véturius Mamurius d'en fabriquer onze autres absolument semblables à celui qui était tombé miraculeusement du ciel, et les fit suspendre tous les douze dans le temple de Mars. Le premier mars ils étaient l'occasion d'une grande fête.

ANCLABRIA, vases d'airain qui servaient aux sacrifices.

ANCLABRIS, table sur laquelle on posait les vases réservés pour les sacrifices.

ANCULUS et ***ANCULA*** étaient, suivant Festus, les divinités tutélaires des esclaves de l'un et de l'autre sexe, d'où est venu le nom d'*Ancilla* que celles-ci portaient.

ANDARTA. Gruter, page 88, rapporte deux inscriptions publiées par Scaliger, et dans lesquelles seules il est fait mention de cette divinité.

ANDARTE, déesse de la Victoire, honorée chez les anciens peuples de la Grande-Bretagne.

C'est sous le nom d'*Andarté* ou *Andasté*, que les anciens Bretons adoraient la victoire. Elle était particulièrement honorée chez les Trinobantes, qui habitaient le pays appelé aujourd'hui comté d'Essex. On lui sacrifiait les prisonniers dans un bois consacré à cet usage.

ANDER, le second des six mauvais génies crées par Ahriman : ce nom signifie *impur*.

ANDHA-TAMISRA, lieu de ténèbres; un des vingt-un enfers des Hindous; il est situé dans le Patala, ou région inférieure.

ANDIRINE, surnom de *Cybèle* qui avait un temple près de la ville d'Andèle.

ANDRAPHONOS, surnom de *Vénus*, qui signifie homicide.

ANDREMON, gendre d'Oénée, roi de Calydon.

ANDREUS, fils du fleuve Pénée, s'établit le premier dans un canton de la Béotie, qu'il nomma *Andréide*. Il épousa une fille de Leucon, fils d'Athamas, et en eut un enfant nommé Etéocle qui régna après lui.

ANDROCLES, fils d'Eole, dieu des vents, régna dans cette partie de la Sicile qui est entre le détroit de Messine et le cap Lilybée.

ANDROCRATE, héros adoré comme un dieu par les Grecs. Sa chapelle, couverte de buissons et d'arbres épais, était située près de Hussies, ville au pied du mont Cythéron. Aristide lui offrit un sacrifice avant de marcher contre Mardonius, général des Perses.

ANDROGÉE, fils de Minos, roi de Crète.

ANDROGENDRA, ou mieux *Anaxandra*, héroïne révérée, comme une déesse dans la Laconie, elle avait aussi un temple dans l'Attique.

ANDROGÉONIES, fêtes que les Athéniens établirent en l'honneur d'Androgée, pour satisfaire Minos. Ils mirent Androgée au nombre des héros de la Grèce; on lui éleva un autel, et l'on célébrait tous les ans des jeux en son honneur.

Ce jeune homme, étant allé à Athènes pour prendre part aux Panathénées, remporta les prix à tous les jeux et à tous les exercices. Les jeunes gens d'Athènes et de Mégare, jaloux d'un succès si brillant, lui ôtèrent la vie. Minos vengea la mort de son fils en s'emparant de ces deux villes, et en soumettant leurs habitants aux plus dures conditions. Il exigea, entre autres, qu'on établit des fêtes en son honneur. On éleva en effet un autel à Androgée, comme à un héros de la Grèce et on institua les Androgénies.

ANDROGYNES. C'étaient des hommes qui avaient les deux sexes, deux têtes, quatre bras et quatre pieds.

ANDROMAQUE était fille d'Ætion, roi de Thèbes, dans la Cilicie. Elle épousa Hector, fils de Priam, pour lequel elle eut tant d'attachement que, suivant Homère, c'était elle qui avait soin de ses chevaux.

ANDROMÈDE était fille de Céphée, roi d'Ethiopie et de Cassiopée, qui avait eu la témérité de se croire plus belle que les Néréides. Neptune, pour les venger, suscita un monstre marin qui désolait le pays : l'oracle d'Ammon ayant été consulté sur les moyens d'apaiser les dieux, répondit qu'il fallait exposer Andromède aux fureurs du monstre. La jeune princesse fut donc exposée sur un rocher, et le monstre, sortant de la mer, était prêt à la dévorer, lorsque Persée, monté sur Pégase, vint à son secours, tua le monstre, brisa les chaînes d'Andromède, et l'épousa pour sa récompense.

ANDROMEDON, gendre d'OEnée, roi de Calydon.

ANE. Les Egyptiens avaient pour l'âne une haine extraordinaire, et le regardaient comme la représentation de Typhon, génie du mal.

Les Grecs l'immolaient à Priape.

L'âne était dans l'Egypte un des symboles de Typhon, et l'on traçait son image sur les gâteaux que l'on offrait à ce dieu du mal. Les habitants de Coptos, de Busiris, d'Aby-

dos et de Lycopolis, poussaient encore plus loin cette antipathie; car ils haïssaient le son de la trompette, parce qu'ils lui trouvaient de la ressemblance avec le cri de l'âne.

Les Romains conservèrent une partie de cette haine pour l'âne: ils regardaient sa rencontre comme un mauvais présage. Cependant Marius et Auguste l'interprétèrent favorablement. Quand il était jeune, les paysans en mangeaient la chair, et la trouvaient fort agréable, au rapport de Galien. Mécène réussit même à la faire servir sur la table des grands et des riches, qui cessèrent, pour complaire à cet illustre favori, de lui préférer la chair de l'onagre ou de l'âne sauvage. Mais ce goût ou cette mode fut de peu de durée, et elle passa avec le règne de Mécène.

L'âne était admis dans les mystères de Vesta, soit parce qu'on s'en servait dans les sacrifices de Cybèle, divinité identique avec elle, soit parce que les cris de cet animal réveillèrent Vesta, à qui Priape voulait faire violence pendant son sommeil. De là vint que les boulangers chargeaient un âne des pains qu'ils offraient à Vesta le sixième jour des ides de juin.

Ecce coronatis panis dependet asellis.
(Ovid. *Fast.* vi, 311.)

Cet animal portait ordinairement les statues et les ustensiles des sacrifices de cette déesse, comme nous le voyons dans Apulée. A la naissance de Bacchus, il porta ce dieu nouveau-né; les bacchantes l'enveloppèrent dans une corbeille couverte, et le chargèrent sur un âne.

On lui associait un cheval dans les fêtes de Consus, peut-être parce que l'un et l'autre avaient servi de monture aux Sabines, que ces fêtes virent enlever. Mais c'était l'âne seul que l'on immolait à Mars et à Priape. Le dieu de la guerre aime le silence pour faire réussir les embuscades et les attaques de nuit; c'est pourquoi on lui sacrifiait l'animal dont le cri est si perçant.

Priape voyait avec plaisir le sang de l'âne couler sur son autel, parce que le cri de celui que montait Silène l'avait empêché de satisfaire sa passion avec la nymphe Lotis qu'il avait trouvée endormie. L'âne porta sur-le-champ la peine de sa faute.

Morte dedit pœnas auctor clamoris; et hæc est
Hellespontiaco victima grata deo.

On voyait le siècle dernier à Rome, auprès de la porte Flaminia, le dieu des *jardins*, ayant à sa droite une tête d'âne avec la hache des sacrificateurs, et une pareille à sa gauche avec un long couteau. Ce symbole était relatif à une pratique superstitieuse des Etrusques.

La tête d'un âne, dépouillée de la peau, suspendue sur une terre labourée et ensemencée, avait, selon eux, la vertu de préserver les semences de tout accident. Hygin dit que les anciens attachaient aussi des têtes d'âne avec un cep de vigne aux colonnes du lit, pour exprimer le plaisir qu'ils y avaient goûté.

On ajoutait à la tête d'âne une sonnette pour effrayer les oiseaux, et pour lui donner plus de ressemblance avec l'âne de Silène, qui en porte toujours une sur les monuments. C'est ainsi qu'il est représenté sur une urne de la Villa-Albani, avec l'inscription: ΖΩΗΣ ΑΝΑΜΝΗΣΙΣ, le souvenir de la vie.

ANÉMONE. Cette fleur doit sa couleur rouge à *Adonis*. Elle était blanche avant d'avoir été arrosée de son sang si cher à Vénus.

La Mythologie appelait ainsi la race des premiers hommes qui réunissaient les deux sexes: ils avaient deux têtes, quatre bras et quatre jambes. Fiers de leur force extraordinaire, ils osèrent faire la guerre aux dieux. Jupiter voulait les anéantir, mais il se contenta de partager le corps des hommes pour les affaiblir.

ANÉMOTIS. On appelait ainsi *Pallas* à cause du temple et de la statue que Diomède lui érigea; ce qui fit cesser les orages et les tempêtes qui ravageaient le pays.

ANGAIN MORACHA, dieu de l'île Akona, dans l'Océanie.

ANGASTCH, *l'esprit mauvais*; c'est le nom que les Madécasses donnent au démon. Ils lui donnent la forme d'un serpent, et ils désignent aussi par ce nom le cinquième ordre des anges.

ANGAYA, une des neuf vierges, qui d'après la mythologie scandinave, ont donné naissance au dieu Heimdall, à l'extrémité de la terre.

ANGEKOK, nom de sorciers et de médecins qui sont en même temps prêtres chez les Groenlandais.

ANGELO, fille de Jupiter et de Junon. On dit qu'elle déroba le fard de sa mère pour en faire présent à Europe, qu'elle aimait. Celle-ci s'en servit si heureusement qu'elle devint d'une extrême blancheur.

ANGEMACUR, divinité chez les Péruviens. Ses sectateurs ne vivaient que de mouches, de fourmis, de scorpions et d'araignées.

ANGENONE, déesse des Latins qui l'invoquaient dans les esquinancies.

ANGERONALES, fêtes d'Angérone. On les célébrait à Rome le 21 décembre.

ANGERONE, ANGERONA, et AGERONA. C'était une divinité des Romains, sur laquelle les écrivains ne nous ont laissé que des notions confuses. Festus et Julius Modestus, cités par Macrobe (*Saturn.* I, c. 10), dérivent son nom d'*Angina*, *esquinancie*, et disent qu'il lui fut donné parce qu'elle guérissait ce mal. D'autres l'ont fait venir d'*angor*, *douleur*, *peine*; ou du verbe *angor*, *je souffre*, *j'ai du chagrin*, parce qu'Angérone délivrait du chagrin et des peines. C'est ainsi, disent-ils, que de *pello* on a fait *pellonia*, et de *populor populonia*, qui se trouvent le premier dans Arnobe, liv. IV, et le second dans la *Cité de Dieu*, liv. VI, c. 10.

Une troisième opinion donne pour racine à Angérone, le mot *ango*, *je serre*, *je presse*, parce que cette déesse était la divinité du silence, et qu'elle *fermait la bouche*. Quelques auteurs enfin doutent s'il ne faut point lire *Agérone* au lieu d'*Angérone*, et si ce nom ne vient point d'*agere*, *ago*, *j'agis*, parce

qu'elle excitait à agir fortement, comme dit saint Augustin. (L. VI *De civit. Dei.*) *Ango* est l'étymologie de ce nom la plus vraie et la mieux fondée ; car Angérone était effectivement et la déesse de la patience dans les maux, et la déesse du silence, qui présidait aux conseils. Cette divinité, que les Romains avaient créée à l'imitation de l'Harpocrate des Egyptiens et du Sigalion des Grecs, n'avait point de temple particulier. Sa statue était placée dans celui de la déesse Volupia, *Volupté*, et elle fournissait matière à une allégorie morale. La patience et le silence dans les douleurs préparent un plaisir assuré qui leur succédera.

Les Romains avaient autant de vénération pour Angérone que les Egyptiens pour Harpocrate. On trouve en effet un très-grand nombre de monuments qui représentent l'un et l'autre. Le caractère distinctif d'Angérone est de tenir un doigt appuyé sur sa bouche fermée, tel Harpocrate était sculpté sur les bords du Nil. Cette première idée fut trouvée trop simple par les artistes au bout de quelques siècles. Ils chargèrent de symboles les statues d'Angérone. Tantôt elle a sur la tête le *modius* ou boisseau de Sérapis, et tient la massue d'Hercule. Tantôt elle porte à sa bouche, au lieu du doigt *index*, une baguette. On s'est permis des variations même sur son âge et son sexe.

Il y a cependant une attitude fort extraordinaire, sur laquelle s'accordent un grand nombre de statues d'Angérone. C'est la position des deux mains : l'une est toujours placée vers la bouche avec l'*index* étendu sur les lèvres, et l'autre est posée derrière et au bas du dos. Trois Angérones, publiées par le comte de Caylus, offrent constamment cette attitude singulière dont nous n'osons recbercher le motif.

Le comte de Caylus a fait, au sujet des statues d'Angérone qu'il a publiées, un rapprochement heureux sur la nature de cette divinité. Il a rappelé un endroit de Macrobe (*Saturn.* l. III, c. 9), où cet écrivain parle du silence rigoureux que la superstition faisait observer aux Romains, sur le nom de la déesse tutélaire de Rome, et il croit reconnaître dans Angérone l'emblême de ce secret politique et religieux.

ANGES, nom qui est donné aux esprits célestes. Les païens de l'antiquité ne connaissaient point d'anges, mais ils avaient des génies ou divinités secondaires. Les musulmans, les anciens Perses et les Persans modernes eurent des anges, particulièrement sous le nom d'esprits ou djins et péri. D'après la théogonie de l'Inde, le créateur a produit Pradjapati qui fit sortir de sa bouche un feu qui est le plus grand des anges. Les Siamois admettent des anges mâles et femelles ; et dans le Thibet, on reconnaît des êtres divins qui après avoir vécu heureux, se sont livrés un combat terrible, à la suite duquel, les Assouris furent banis du ciel et perdirent leur ancienne perfection.

ANGHI, divinité des habitants de l'île Mangaréva ; c'est lui qui dérige les orages et cause la disette.

ANGISTIS, surnom de *Cybèle* ou de la mère des dieux.

ANGITIA, ou ANGUITA, déesse honorée par les Marses, ancien peuple de la Sabine. On croit qu'elle était sœur de Médée, et c'est d'elle que les Marses avaient appris l'art de charmer les serpents.

ANGITIA, fille d'Æète, sœur de Médée et de Circé, selon Cœlius (*Solin.*, c. 2). Elle habitait auprès du lac Fucin un bois qui portait son nom, et y employait sa science à guérir les malades.

ANHANGA, une des divinités suprêmes des Tupinambas, peuples de l'Amérique méridionale : c'était le mauvais principe, ou le dieu du mal.

Dans la plupart des anciennes mythologies, les animaux jouent un rôle important. Chez les Perses, les Indiens et les Egyptiens, on les distinguait en animaux purs et impurs. Les Parsis, comme les Japonais, croyaient qu'il y avait dans le chien quelque chose de sacré. Les Reyangd adoraient le tigre, et les Hottentots une espèce de hanneton : ils s'estimaient heureux quand il venait se reposer sur eux.

ANICETUS, fils d'Hercule et d'Hébé.

ANIGRIDES, nymphes qui habitaient près du fleuve Anigrus, dans l'Elide. Elles avaient un antre, où ceux qui y entraient tourmentés par des dartres, ou d'autres maladies cutanées, invoquaient les nymphes, et leur faisaient quelques sacrifices.

ANIGRUS, fleuve d'Elide dans le Péloponnèse, dont les eaux étaient amères et infectes. Pausanias attribue la cause de cette infection au sang des Centaures, qui, ayant été blessés par Hercule, y lavèrent leurs plaies. Cette amertume et cette infection n'étaient dues qu'au soufre dont les eaux de l'Anigrus étaient imprégnées, puisqu'elles guérissaient les maladies de la peau.

ANIMAUX. Il n'y a rien d'aussi célèbre dans l'antiquité que le respect des Egyptiens pour certains animaux ; rien n'est aussi plus incertain que l'époque où il a commencé, et la cause qui l'a fait naître. Jablonski fait remonter ce culte aux temps qui précédèrent l'arrivée des Hébreux en Egypte. Il croit que les Egyptiens rendirent primitivement un culte aux pierres sacrées, aux obélisques mêmes et aux pyramides, destinées à servir de tombeaux à leurs rois. Aux pierres sacrées succédèrent les animaux vivants, et même les cadavres de ces animaux. Ils rendirent aussi des hommages à leurs représentations, et les temples égyptiens se peuplèrent de divinités choisies parmi les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons et les serpents.

Chaque dieu des Grecs et des Latins avait son animal favori. Le lion était consacré à Vulcain, le loup et l'épervier à Apollon, parce qu'ils ont la vue perçante ; le corbeau, la corneille et le cigne au même, parce qu'on prétendait qu'ils avaient le don de prédire l'avenir ; le coq à Phé-

bus (Apollon), parce que son chant annonce le lever du soleil et à Mercure, comme symbole de la vigilance qu'exigeaient les emplois de ce dieu; le chien aux dieux Lares; le taureau à Neptune, parce que ses mugissements rappellent ceux de la mer; le dragon à Bacchus et à Minerve; les griffons à Apollon; le serpent à Esculape; le cerf à Hercule; le cheval à Mars; l'agneau et le paon à Junon; la génisse à Isis; l'aigle à Jupiter; la chouette à Minerve; le vautour à Mars; la colombe et le moineau à Vénus; les alcyons à Téthys; le phénix au soleil; etc. Les représentations des divinités du paganisme sont souvent accompagnées de la figure de ces animaux, qui servent à les distinguer.

Les Egyptiens ont été plus avant: ils ont représenté leurs divinités elles-mêmes par des figures d'animaux, ou par la tête d'un animal sur un corps humain. Ainsi un serpent barbu représentait Chnouphis ou le bon génie; le taureau, Apis; le chacal, Anubis; le belier, Amon-Ra ou Chnouphis, suivant les attribus qui l'accompagnaient; le cynocéphale, Thoth deux fois grand (le second Hermès), ou Pooh (le dieu Lunus); le scarabée à tête de bélier, Chnouphis-Nilus; le vautour, Neith (Minerve); l'ibis blanc, Thoth deux fois grand; l'épervier, Horus, Phré (le soleil), Thoth Trismégiste (le premier Hermès) Phtha-Sokharis ou Hathôr (Vénus), selon les attributs; le vanneau, Bennô; la vache, Hatôr; le sphinx mâle, Phré; l'hippopotame, Typhon, génie du mal; le crocodile. Souck (Saturne): la lionne, Tafné ou Tafnet; le chat pascht (Bubastis, Diane); etc.—Les animaux ont servi de même et servent encore à symboliser les vertus et les vices. C'est ainsi que le coq est regardé comme le symbole de la vigilance; la tortue, de la chasteté; la tourterelle, de la foi conjugale; la colombe, de la simplicité; le paon, de l'orgueil, le tigre de la voracité; le lion, du courage; le pourceau, de la gourmandise; le moineau, de la lasciveté; l'âne, de l'ignorance; la pie, du babil; le chien, de la fidélité (chez les Grecs, de l'imprudence); la corneille de la longue vie; le loup, de la rapine et de la cruauté; le renard, de la ruse et de la fourberie; l'agneau, de la douceur; la fourmi, de l'économie et du travail; le mulet, de l'opiniâtreté; le lièvre de la timidité, etc.

Les musulmans placent dans le paradis dix animaux; ce sont: la chamelle du prophète Saleb, le veau d'Abraham, le bélier d'Ismaël, le bœuf de Moïse, l'ânesse de Balaam, la fourmi de Salomon, le coucou de Balkis, la reine de Saba, la baleine qui engloutit Jonas, la chamelle de Mahomet, et le chien des sept dormants. Cependant les plus instruits des musulmans rejettent ces puérilités.

ANIRAN, genie associé à Mithra; c'est la lumière première; c'est de lui que le feu et l'eau tirent leur vertu purifiante. Il préside aux noces et à tout ce qui arrive le troisième jour de chaque mois solaire de l'ancien calendrier persan. Ce jour porte aussi le nom d'Aniran, et les Parsis célèbrent encore ce jour-là la fête de ce génie. Il était honoré chez les Cappadociens sous le nom d'Anandrate.

ANITIS, nom sous lequel Diane était honorée à Ecbatane, dit Plutarque.

ANITIS, nom que les anciens Mariannais donnaient aux âmes des morts; ils les regardaient comme des genies, et ils en avaient grand'peur. Comme ils se plaignaient d'être souvent maltraités par les spectres, ils avaient recours à eux, non pas tant pour en obtenir quelque grâce que pour empêcher qu'ils ne leur fissent du mal. Pendant la pêche ils gardaient un profond silence et observaient de longs jeûnes, de peur que les anitis ne leur nuisissent ou ne les épouvantassent la nuit dans leurs songes, auxquels ils avaient beaucoup de foi.

ANIUS, tirait son origine de Cadmus, par sa mère Rhéo, fille de Stéphilas. Rhéo ayant manqué à l'honneur, son père l'exposa sur la mer dans une barque qui aborda à Délos. Là, elle accoucha d'Anius, qui devint roi du pays. Ce prince eut, de sa femme Dorique, quatre enfants, un fils et trois filles. Le fils, à qui Apollon avait accordé l'art de prévoir l'avenir, se nommait Andros. Il quitta son père pour s'aller établir dans l'île à laquelle il donna son nom, et où il régna. Les trois filles se nommaient Deno, Sperneo et Elaïs: Bacchus leur avait accordé le pouvoir de changer tout ce qu'elles toucheraient en blé, en vin et en huile. Les Grecs voulurent les avoir dans leur camp devant Troie. Agamemnon les enleva d'entre les bras de leur père; mais elles trouvèrent le moyen de s'échapper, et s'enfuirent chez Andros, leur frère. Une troupe d'hommes armés entra aussitôt dans ses Etats, et le força de livrer ses sœurs. Dans le temps qu'on se préparait à les enchaîner pour les emmener devant Troie, Bacchus les changea en colombes.

ANKAKA, divinité des anciens Lapons; c'était la *lune*, honorée aussi sous le nom de *Bissemana*. A la fête appelée, Ioule qui est celle de Noël, depuis le lever de la lune jusqu'à son coucher, les femmes ne pouvaient manier de la laine ou du chanvre, ni les hommes vaque à une occupation bruyante; c'eût été des crimes qu'il eût fallu expier par des sacrifices offerts à Ankaka, afin de l'apaiser.

ANNA, était le nom de la sœur de Didon, qui, après la mort de cette princesse, céda Carthage à Iarbas, roi des Gétules, et se retira en Italie, où Enée la reçut tres-bien. Mais la jalousie de Lavinia l'obligea de fuir encore; désespérée, elle se jeta dans le fleuve Numicus, dont elle devint une nymphe.

ANNA, ou **KA-SIA**. Les Japonais nomment ainsi les plus célèbres disciples de Bouts ou Bouddha. Ce sont eux qui recueillirent et publièrent les plus belles maximes et les principaux articles de la doctrine de leur maître, écrits en partie de sa main, sur des feuilles d'oles.

ANNA PERENNA, était une femme de la

campagne, qui avait apporté quelques gâteaux au peuple romain, dans le temps qu'il s'était retiré sur le mont Aventin. Celui-ci, en reconnaissance, voulut que son nom fût honoré à perpétuité : et c'est à *Perennitate cultus* qu'elle prit le surnom de *Perenna.* Varron la compte au nombre des divinités de la campagne, dans le même rang que Palès, Cérès, etc. Sa fête était célébrée aux ides de Mars, sur le bord du Tibre. D'autres écrivains veulent qu'Anna fût la *lune*, parce que ses révolutions forment l'*année*. Quelques-uns la reconnaissent pour une des Atlantides qui allaita Jupiter.

ANNEDOTS ou ANNEDOTES, esprits ou animaux mythologiques, lesquels, d'après les Chaldéens, enseignèrent aux hommes les arts et les sciences.

Ils étaient moitié hommes et moitié poissons : certains auteurs en comptent quatre qui paraissaient de siècle en siècle.

ANNÉE. Les anciens en avaient fait une divinité, dont le palmier était le symbole, persuadés qu'à cet arbre il y poussait une branche nouvelle à chaque lunaison.

ANNINGA. Contrairement à la plupart des autres peuples, les Groënlandais font la lune du genre masculin et le soleil du genre féminin. La *lune* s'appelle *Anninga*, et le soleil, sa sœur, Malina. Anninga et Malina étaient autrefois des Groënlandais ; car d'après la mythologie de ces peuples, tous les corps célestes ne sont que des créatures humaines transportées dans les airs par un accident quelconque, et qui brillent d'une lumière vive ou pâle, suivant qu'elles sont bien ou mal nourries. Or, Anninga, se trouvant une nuit avec sa sœur et d'autres enfants, se mit à la poursuivre. Celle-ci, en fuyant, s'avisa de noircir ses mains avec du noir de fumée, dont elle tacha le visage et les habits de celui qui la poursuivait, afin de le reconnaître au jour. Ne pouvant lui échapper, malgré la rapidité de sa fuite, elle s'éleva dans les airs et devint le soleil. Anninga s'éleva comme elle, et devint la lune ; mais il ne put s'élever aussi haut, et ne cessa de tourner autour de sa sœur, afin de l'atteindre. On voit encore sur son visage les traces des mains de Malina ; c'est ce qu'on appelle les taches de la lune. Quand cet astre est éclipsé, il rôde dans les maisons pour dévorer les provisions, ronger les peaux et même nuire aux hommes. C'est pourquoi on a soin de tout cacher. Les hommes portent les coffres et les chaudières sur les toits, où ils font tant de bruit en frappant dessus, qu'ils font peur à cet astre et le contraignent de remonter à sa place. Pendant les éclipses du soleil, les femmes tirent les chiens par les oreilles, et les aboiements de ces animaux prouvent que la nature n'est pas encore sur le point de périr ; car les chiens, ayant existé avant les hommes, doivent avoir un pressentiment plus sûr de l'avenir. Quand ils n'aboieront plus, arrivera la fin du monde.

ANNONA, déesse de l'abondance ; elle présidait aux provisions de l'année. Elle diffère cependant de la divinité appelée Abondance, en ce qu'elle avait un département moins étendu, qui se bornait aux vivres et aux autres provisions de bouche. On la représentait avec des épis à la main, et on plaçait auprès d'elle la proue d'un vaisseau, symbole des approvisionnements que Rome recevait par mer.

ANOBRET, nymphe que Saturne rendit mère de Jéhud.

ANOSIA, nom qui signifie *impie*, et qui fut donné à *Vénus*, lorsque Laïs fut tuée dans son temple à coups d'aiguilles, par la jeunesse Thessalienne. On l'appela, pour le même sujet, *Androphonos*, *homicide*.

ANOUKE ou ANUCIS, la déesse *Vesta* des Egyptiens.

ANOUMATI, déesse du jour chez les Hindous. Les Brahmanes entretiennent tous les jours dans leurs maisons un feu en son honneur, et c'est sur ce feu qu'ils préparent leurs offrandes aux autres dieux.

ANTEDEXTRA. Ce nom exprimait chez les aruspices les foudres, ou les oiseaux qui venaient du côté droit.

ANTEDON était, selon quelques-uns, père de Glaucus.

ANTÉE, roi de Lybie, que la fable dit être fils de la Terre, et à qui elle a donné soixante-quatre coudées de hauteur. Il arrêtait tous les passants dans les sables de la Lybie, où il se mettait en embuscade ; il les contraignait de lutter contre lui, et les étouffait tous du seul poids de son corps énorme. Antée provoqua Hercule à la lutte ; Hercule accepta le défi, et le jeta trois fois à terre demi-mort : mais dès qu'Antée touchait la Terre, sa mère, il reprenait ses forces, et devenait plus fort et plus furieux qu'auparavant. Hercule s'en étant aperçu et l'ayant saisi de nouveau, le serra si fortement en l'air, et le tint si longtemps en cette posture, qu'il expira. Cet Antée avait bâti la ville de Tingi, sur le détroit de Gibraltar, où il fut enterré. On dit que Sertorius fit ouvrir son tombeau, et qu'on y trouva des ossements d'une grandeur extraordinaire.

Les géographes grecs disent que cet Antée avait fondé Antæopolis dans l'Egypte supérieure, parce qu'ils n'ont pas trouvé sans doute dans les temps fabuleux un autre héros de ce nom. Diodore de Sicile dit qu'Osiris donna le gouvernement de la Lybie et de l'Ethiopie à Antée. Voilà donc ce nom consacré dans les fables sacerdotales de l'Egypte. Mais quel rapport peut-on trouver entre cet Antée, et le géant de ce nom que Pomponius Mela fait roi de la Mauritanie, à qui Plutarque donne pour femme Tingé, dont la ville de Tingi prit le nom, et dont Hercule jouit après sa victoire ?

Par quel destin singulier les Egyptiens ont-ils placé au rang de leurs dieux cet Antée des Grecs ? Pourquoi lui ont-ils élevé à Antæopolis un temple, des autels ? Pourquoi enfin lui ont-ils consacré des crocodiles ? Pococke a bien vu les ruines de ce temple, et il y a trouvé le nom d'Antée sur une inscription grecque brisée. Il est vraisem-

blable que ce temple, où était honoré l'Antée des anciens habitants de l'Egypte, fut ruiné, ainsi que plusieurs autres, par Cambyse, et que les Grecs, sous les règnes des Ptolémées, substituèrent à ce culte presque anéanti celui du géant du même nom, étouffé par Hercule.

Quant au premier Antée, on trouve dans Manéthon que le huitième roi d'Egypte de la première dynastie, s'appelait 'Ουβιέντης, mot qui, prononcé et interprété dans l'idiome des Cophtes, l'ancienne langue des Egyptiens, veut dire *prêtre d'Antès* ou d'*Endès*; c'est ainsi qu'Hérodote parle (lib. II, c. 141) d'un autre roi appelé prêtre de Vulcain, et qu'on trouve dans le nombre des rois de Thèbes, conservés par Eratosthène, *P-hont-Athor*, grand-prêtre de Vénus.

Cet Antès, ou plutôt Endès, était sans doute la même divinité que Mendès, ou le bouc de Mendès, dont les Grecs ont fait leur dieu Pan. Cette conjecture de Jablonski est confirmée par le voisinage du nôme consacré à Pan, Panopolis, dans le district duquel Antæopolis a pu être enclavée sous les anciens rois d'Egypte.

ANTELII DÆMONES. Les Athéniens honoraient sous ce nom, qui paraît signifier *génies opposés au soleil*, des esprits dont ils plaçaient les simulacres au-dessus des portes de leurs maisons.

ANTENOR, frère de Priam, se trouva à la prise de Troie.

ANTERETAR, divinité des anciens Finnois; c'était le dieu de la santé, le dieu du bain, ou plutôt le bain lui-même, car les Finnois ne connaissaient d'autre remède à leurs maladies que le bain.

ANTERETTOIN, déesse principale du bain, chez les anciens Finnois. Elle était considérée comme la protectrice des blessures.

ANTERINEN, divinité des anciens Finnois; c'était la personnification de la chaleur et de la vapeur du bain. Ces peuples le conjuraient par des paroles magiques, appelées *Loylin Sanat*, de peur que la vapeur du bain ne nuisit à leurs blessures ouvertes.

ANTEROS, mot grec qui signifie *contre-amour;* c'est le nom qui fut donné à un frère d'*Eros* ou de l'*Amour*, non pas parce qu'il aurait été l'ennemi de son frère, mais bien plutôt parce qu'il obligeait la personne aimée à correspondre, par les affections de son cœur, à l'amour qu'on avait conçu pour elle : dans ce sens le mot *Antéros* pourrait se traduire par *amour mutuel.* On les peignait l'un et l'autre avec des ailes, des flèches et un carquois. On dressa des autels à tous deux; Eros était le dieu de l'amour et Antéros celui du retour.

ANTESINISTRA. Les augures appelaient de ce nom funeste, les foudres et les oiseaux qui partaient de devant, ou du midi, et allaient à la gauche, c'est-à-dire à l'orient.

ANTEVERTA, ou ANTEVORTA et POSTVERTA, ou POSTVORTA, déesses adorées chez les Romains. La première, appelée aussi *Prorsa* et *Porrima*, savait le passé, et on l'invoquait pour réparer les maux qu'on avait déjà ressentis. La seconde prédisait l'avenir, et les Romains, l'invoquaient pour prévenir les maux qui devaient leur arriver. Ces déesses étaient les mêmes que les Carmentes. On implorait aussi leur secours dans les accouchements.

ANTHELIENS (DIEUX). Les statues de ces dieux étaient placées debout aux deux côtés des portes à Athènes, et elles étaient perpétuellement exposées aux injures de l'air, d'où vint leur nom.

ANTHESPHORIES, fête qu'on célébrait en Sicile en l'honneur de Proserpine, ainsi nommée, parce qu'elle fut enlevée dans le temps où elle cueillait des fleurs. On célébrait aussi à Argos des anthesphories dans le temple et en l'honneur de Junon 'Ανθεία, *fleurie*.

ANTHESTERIES, fêtes ainsi nommées du mois *Anthestérion*, pendant lequel on les célébrait.

Elles furent établies en l'honneur de Bacchus; elles duraient trois jours, pendant lesquels les maîtres servaient les esclaves, comme dans les saturnales des Romains; la fête finie, tout rentrait dans le devoir

ANTHESTERION, mois de l'année grecque : il était creux ou de vingt-neuf jours, et le sixième de l'année.

Son nom lui venait des fêtes anthestéries; il était particulièrement consacré à la mémoire des morts.

ANTHIUS, *fleuri.* On donnait ce nom à *Bacchus*, dans les villes d'Athènes et de Patras en Achaïe, parce que les statues de ce dieu y étaient couvertes d'une robe chargée de fleurs.

ANTHROPOMANTIE, divination qui se faisait par l'inspection des entrailles d'hommes ou de femmes qu'on égorgeait.

Cet horrible usage est très-ancien et a été pratiqué par les peuples les plus policés.

ANTIAMIRE plut à Mercure, qui la rendit mère d'Echion; celui-ci servit d'espion aux Argonautes.

ANTIAS, surnom de *Valérius*, qui était né à *Antium.*

ANTICLIE, mère d'Ulysse, et fille d'Autolicus, épousa Laërte : mais Sisyphe l'avait déjà rendue mère, selon quelques poëtes; et voilà pourquoi Ajax reproche à Ulysse, dans Ovide, qu'il descendait du sang Sisyphien. Anticlie mourut de douleur, à cause de la longue absence de son fils.

ANTIGONE était fille d'OEdipe et de Jocaste, et sœur de Polynice.

ANTIGONE, fille de Laomédon, fut changée en cigogne, pour s'être comparée à Junon.

ANTILOQUE, fils de Nestor et d'Euridice.

ANTIMACHIE, fête en l'honneur d'Hercule, célébrée dans l'île de Cos, et pendant laquelle le prêtre portait un habit de femme

ANTINOEIA, sacrifices offerts chaque année, et jeux célébrés tous les cinq ans en l'honneur d'*Antinoüs*.

Ils avaient lieu à Mantinée, en Arcadie,

où Antinoüs avait un temple et était adoré comme un dieu.

ANTINOIA. Les Egyptiens voulant plaire à Hadrien, portèrent l'adulation jusqu'à donner le nom de son favori aux fleurs de lotus, qu ils appelèrent *Antinoia*.

ANTINOUS, jeune Bithynien, favori de l'empereur Hadrien, qui se noya dans le Nil. Ce prince voulut le faire regarder comme un dieu; il bâtit en son honneur, une ville en Egypte, nommée Antinopolis. Le culte de cette nouvelle divinité était encore en vigueur sous l'empire de Valentinien.

ANTIOPE, fille de Nycteus, roi de Thèbes, fut célèbre dans toute la Grèce pour sa beauté. On la croyait fille, non de ce prince, mais du fleuve Asophe, qui arrose les terres des Platéens et des Thébains. On ajoute que Jupiter en devint amoureux, et qu'ayant pris la forme d'un satyre, il la rendit mère des deux jumeaux Zétus et Amphion.

ANTIOPE, reine des Amazones, fut attaquée par Hercule, qui avait reçu ordre d'Euristhée de lui aller enlever sa ceinture, c'est-à-dire, ses trésors : elle fut vaincue et emmenée prisonnière. Antiope épousa Thésée, et en eut un fils nommé Hyppolite. Elle portait aussi le même nom que ce fils.

ANTIPHATE régnait sur les Lestrygons, lorsqu'Ulysse entra sur leurs terres. Ce prince et ses sujets se nourrissaient de chair humaine. Ce monstre a servi de proverbe aux poëtes, quand ils ont voulu parler de la cruauté et de l'inhospitalité.

ANTITHÉES, étaient de mauvais génies, dit Arnobe, invoqués par les magiciens, et qui n'étaient propres qu'à faire du mal.

ANTIUM, ville d'Italie, célèbre par les sorts qu'on y allait consulter. Il y avait des statues de la Fortune, qui se remuaient d'elles-mêmes, dit Macrobe; et leurs mouvements divers servaient de réponse, ou marquaient si l'on pouvait consulter les sorts.

Horace a chanté la fortune révérée à Antium Philostrate, dans la Vie d'Apollonius de Thyane, liv. VIII, dit qu'on y conservait un manuscrit écrit par Pythagore.

ANTRIMPOS, dieu des anciens Prussiens, qui avait l'empire de la mer.

ANTRINIP, autre dieu de la mer chez les anciens Prussiens.

ANTRON CORACIUS, Sabin auquel se rattache une prédiction

Il avait la plus belle vache du pays. Un devin lui prédit que celui qui la sacrifierait à Diane, sur le mont Aventin, assurerait à sa patrie l'empire de l'Italie. Coracius se rendit à Rome, et le pontife lui dit qu'il fallait, avant de sacrifier, qu'il allât se laver dans le Tibre. Pendant que Coratius se baignait, le roi Tullius, qui était prévenu, arriva; il fit immoler la vache, et eut tous les avantages du sacrifice.

ANTUBEL. Muratori, pag. 100 de son *Thes. inscr.*, rapporte une inscription trouvée en Espagne, dans laquelle il est fait mention de deux divinités inconnues, *Antubel* et la déesse *Nabis:*

Cet Antubel est peut-être *Bel* ou *Belus* des Orientaux, qui établirent plusieurs colonies en Espagne.

ANTUMALGUEN, épouse du soleil, chez les Araucans, peuple de l'Amérique du Sud. Ils la considèrent comme une déesse.

ANUBIACI, prêtres d'Anubis à Orange.

ANUBIDEUM, lieu et temple consacrés à Anubis.

ANUBIS, divinité à tête de chien ou de chacal, révérée des Egyptiens, des Grecs et des Romains. Ovide en fait mention, il dit à Isis :

Per tua sistra precor, per Anubidis ora verenda.
(*Amor.* l. II, *eleg.* 13.)

Cette tête adorable était celle d'un chien, auquel on rendait un culte, et on élevait des temples appelés *Anubidea*. (LUCIEN, in *Toxari.*)

On commença en Egypte par consacrer un animal à Anubis, comme on l'avait pratiqué avec les autres divinités. Bientôt après on substitua en partie la figure du chien à celle d'Anubis même, et l'on plaça la tête de cet animal sur un corps humain, pour servir d'emblème au nouveau dieu. C'est ainsi qu'on le trouve représenté dans les ruines des anciens temples d'Egypte; c'est ainsi qu'il paraît sur les bronzes et les marbres que renferment les collections d'antiques. Diodore de Sicile atteste l'ancienneté de cet usage. *Les Egyptiens représentent le dieu qu'ils appellent Anubis avec une tête de chien.* (Liv. I). Ovide décrivant la pompe des fêtes d'Isis, n'oublie pas Anubis :

. . . . . . Cum qua latrator Anubis,
Sanctaque Bubastis, variusque coloribus Apis.
(*Métamor.* IX, 692.)

Virgile, Properce, Lucien et les Pères des premiers siècles de l'Eglise, ont souvent raillé les Egyptiens sur l'*aboyeur Anubis*.

Le dieu chien avait en Egypte des fêtes somptueuses, des temples et des villes particulières consacrées à son culte, telles que Cynopolis, ville des chiens, κυνῶν πόλις, dans l'Egypte moyenne. Strabon, qui avait voyagé dans cette contrée, dit qu'à Cynopolis on honorait Anubis d'un culte particulier, qui était partagé entre le dieu et les chiens, auxquels on préparait une nourriture recherchée. Les médailles de cette ville portent pour type une figure d'homme à tête de chien.

Quoique Cynopolis fût le centre du culte rendu à Anubis, l'Egypte entière l'adopta à son tour; et partout où l'on adorait Isis et Osiris, on leur associait ce dieu, leur fidèle compagnon; ce qui donne de la vraisemblance à cette hyperbole de Juvénal :

Oppida tota canem venerantur. . . . . .
(*Sat.* XV, 8.)

De l'universalité du culte d'Anubis, vint le respect général des Egyptiens pour les chiens. Lorsqu'il en mourait un, tous les habitans de la maison où il était mort, paraissaient plongés dans la douleur la plus profonde; ils prenaient toutes les marques du plus grand deuil, et se coupaient les cheveux et les sourcils.

On le disait fils d'Osiris. Il suivit son père à la guerre et s'y distingua par des exploits qui le firent mettre au nombre des dieux.

On prétend qu'il est représenté avec une tête de chien, en mémoire du chien qui avait gardé les corps d'Osiris et d'Isis. On le confond quelquefois avec Mercure, et on lui donnait le nom d'*Herma-Nubis*. Son emblème était le chacal.

ANXUR, ANXYR, *imberbe*, nom sous lequel Jupiter enfant était adoré dans la Campanie, et surtout à Anxur, ville du pays des Volsques.

ANYTUS, *Titan*, nourricier de Junon.

AOEDE était l'une des trois muses dont le culte fut établi par les Aloïdes, à Thèbes, en Béotie. Son nom signifie *chant*.

AONIDES, surnom des *Muses*, qui est tiré des montagnes de Béotie, appelées les monts Aoniens. Les Muses étaient particulièrement honorées sur ces montagnes.

AORASIE des dieux. Les anciens étaient persuadés que lorsque les dieux venaient parmi les hommes et conversaient avec eux, leur divinité ne se manifestait jamais en face. Ils ne se faisaient reconnaître que par derrière, dans le moment où ils se retiraient. C'est ainsi que Vénus se présente à Enée sous l'air d'une chasseuse; et après l'avoir entretenu assez longtemps, elle se retire; sa tête paraît alors rayonnante, dit Virgile; sa robe s'abat, et sa démarche la trahissant, Enée voit clairement la déesse sa mère. *Aorasie* signifie *invisibilité*.

AOUT, sixième mois de l'année de Romulus, et huitième de celle de Numa. Il conserva sous les rois et du temps de la république, le nom de *Sextilis*, que lui avait imposé le fondateur de Rome. Son nom fut changé en faveur d'Auguste, lorsqu'il mit, en 746, la dernière main à la réformation du calendrier, entreprise par César. Macrobe et Dion nous ont conservé le plébiscite et le senatus-consulte qui autorisèrent ce changement de nom. Les raisons qu'ils apportent sont les principaux événements du règne d'Auguste, arrivés dans le mois *Sextilis*, tels que son premier consulat, ses trois triomphes, l'Egypte conquise, la fin des guerres civiles. Romulus avait fait ce mois de 30 jours, et Numa de 29; mais César lui en donna 31. Les nones arrivaient le cinquième jour, et les ides le 13. « *Août*, pressé de la chaleur, dit Ausone, plonge sa bouche dans une grande tasse de verre, pour boire de l'eau de fontaine. Ce mois, où est née Hécate, fille de Latone, porte le nom éternel des empereurs, c'est-à-dire, d'*Augustus*. » Ce mois est représenté par un homme nu, qui porte sous son menton une large tasse pour se rafraîchir; il tient devant lui une espèce d'évanvail, fait d'une queue de paon. En ce mois on fêtait les Portumnales, le 17; les Vinales, le 19; les Consuales, le 21; les Vulcanales, le 23; les Opiconsives, le 25; et les Vulturnales, le 27. Cérès était la divinité tutélaire de ce mois, pendant lequel se fait la moisson en Italie.

APANTOMANCIE, divination qui est tirée des objets quand ils se présentent à l'improviste.

APANTOMÈNE, surnom de *Diane*, l'*Etranglée*.

Ce nom lui fut donné parce que des enfants qui jouaient autour du temple, à Condyléa, passèrent une corde autour du cou de la statue de cette déesse, et se mirent à la traîner. Les habitants de Caphyes, scandalisés de ce jeu, les assommèrent à coups de pierre, mais Diane punit cette cruauté.

APARCHOE, nom qui était donné aux offrandes que les Hyperboréens envoyaient à Délos.

APATURIENNE. Strabon parle d'un temple consacré à Vénus sous cette dénomination. Il était bâti dans un bourg de Corocondama, presqu'île située entre le Pont-Euxin et le Palus-Méotide. Ce surnom, qui veut dire *trompeuse*, d'ἀπάτη *tromperie*, avait été donné à Vénus, parce qu'elle avait usé d'artifice dans la guerre des dieux contre les géants.

APATURIES, fêtes que les Athéniens célébraient en l'honneur de Bacchus.

APARTURIES, fêtes athéniennes établies en mémoire de la ruse que Mélanthe, roi d'Athènes, employa pour tuer Xanthus, prince Thébain. On y invoquait Jupiter *Apaténor*, ou *trompeur*, et Bacchus *Mélanægis*, ou *peau de chèvre noire*, parce que l'on supposait qu'il s'était tenu sous cette forme derrière le chef béotien pour distraire son attention. Ces fêtes duraient trois jours, et le troisième les jeunes gens se coupaient les cheveux, avant d'être admis dans les tribus.

A-PE-LE-BA Sous ce nom, les bouddhistes désignent les quatre premières régions de l'échelle des êtres. La plus basse est l'enfer, et au cinquième de l'échelon se trouve la terre, demeure de l'homme.

APELLEE, nom d'un mois des anciens Grecs.

APEMIUS, *bienfaisant*, surnom de *Jupiter*, qui avait un temple sur le mont Panèthe.

APÈNE, char sur lequel on portait en procession les images des dieux dans la Grèce. Il était fort riche, et les Latins l'appelaient *The*.

APESANTIUS, nom de *Jupiter*, qui lui venait d' *Apésas* ou *Aphésas*, montagne de Némée, qu'on lui avait consacrée.

APEX, ornement de l'*albogalerus*, bonnet à l'usage des Flamines et des Saliens.

APEXABO. C'était un de ces mots extraordinaires et barbares dont les prêtres affectaient de se servir pour exprimer tout ce qui était d'usage dans les sacrifices. Ils désignaient par le mot *apexabo* un des intestins de la victime plein de son sang. Arnobe (VII, p. 229) reproche aux prêtres cette affectation mystérieuse.

APHACA. Il y avait dans cet endroit, situé entre Byblos et Héliopolis, un temple de Vénus, célèbre par l'espèce de culte qu'on y rendait à cette déesse.

APHACITE ou APHACITIDE, d'*Aphaca*, surnom de *Vénus*.

Elle avait un temple à Aphaque, en Phénicie, ainsi qu'un oracle qui était consulté. Dans ce lieu était un étang où l'on jetait

des présents à la déesse, et quand ils ne lui plaisaient pas, ils surnageaient, lors même qu'ils étaient d'or ou d'argent.

APHAREE, fils de Gorgophone et de Périerus, petit-fils d'Eole, succéda à son père au royaume de Messène, dans le Péloponèse. Il épousa sa sœur utérine, Arène, et en eut un fils nommé Idas.

APHEA était une divinité adorée par les Eginètes et par les Crétois. Les Crétois la confondirent même avec Diane.

APHESIENS, surnom donné quelquefois à *Castor* et à *Pollux*, qu'on croyait présider aux barrières d'où partaient les chevaux et les chars dans les jeux publics.

APHESIUS, autre surnom de *Jupiter*, qui avait un temple sur le mont Aphésas, près du chemin de Scyron.

APHOPHIS, *géant* en langue cophte, qui était celle des anciens Egyptiens. C'est le même qu'*Apopis*, qu'*Aphobis*, qu'*Apophis* et qu'*Apappus*. Il était, selon les Egyptiens, frère du soleil; il avait fait la guerre à Jupiter qui, pour l'en punir, avait adopté à sa place Osiris, par qui il avait été secouru et lui avait donné le nom de Bacchus. Aphophis est le surnom de *Typhon*, considéré sous sa forme gigantesque.

Dans la mythologie égyptienne, c'est le grand serpent frère du soleil et en même temps son ennemi. Le soleil remporte sur lui la victoire à mesure qu'il s'avance sur l'horizon.

APHRODISIADE, surnom de *Vénus*.

APHRODISIES, fêtes de Vénus établies dans la plupart des villes grecques. Les plus célèbres étaient celles de l'île de Chypre. Le scholiaste de Pindare (*Pyth.* od. II,) dit qu'elles y avaient été instituées par Cinyras, dans la famille duquel on choisissait les prêtres de la déesse, qui en avait reçu le nom de κινυράδαι.

APHRODITE, surnom de *Vénus*, dérivé d'*écume*. Les poëtes et Hésiode entre autres, dans sa *Théogonie*, disent qu'elle naquit du sang de Saturne mutilé par Jupiter, mêlé à l'écume de la mer. On donnait aussi ce nom à une danse grecque ou pantomime, dans laquelle on représentait Vénus.

APIA, divinité des Scythes. Elle est aussi appelée *Théa* par les historians grecs.

APIDOME, génie des Slaves; il présidait aux changements d'habitation.

APIS, divinité égyptienne, dont les écrivains grecs et latins ont fait si souvent mention. Aucun d'eux n'avait été en Egypte sans voir et examiner ce bœuf sacré. Mais

APIS, fils de Phoronée, roi d'Argos, alla s'établir en Egypte, où il se rendit si fameux qu'il mérita d'être mis au rang des dieux, sous le nom de SÉRAPIS.

Il devait être tout noir, avoir sur le front une tache blanche en forme de triangle, du côté droit une autre tache blanche en forme de croissant, et sous la langue une espèce de nœud semblable à un escarbot; d'autres ajoutent qu'il fallait encore qu'il eût la figure d'une aile tracée sur le cors. Il passait pour constant qu'un être semblable ne pouvait avoir été engendré dans les flancs d'une vache que par un rayon de la lune ou bien par un coup de tonnerre. Quand on avait réussi à trouver un animal si rare, les Egyptiens le nourrissaient pendant quatre mois au milieu d'un édifice situé dans le Delta et dont l'orifice regardait l'orient. A l'époque de la nouvelle lune, on le transportait en grande cérémonie, sur un char magnifique, à Héliopolis, où il était encore nourri pendant quarante jours par les prêtres, et par des femmes qui ne se présentaient devant lui qu'avec un costume et des attitudes fort indécentes. Ce terme expiré, les prêtres faisaient monter le dieu dans une barque, où il y avait une niche dorée préparée pour lui, et le conduisaient d'Héliopolis à Memphis. Le peuple venait en foule au-devant de lui avec les prêtres de la ville, et on le menait avec pompe dans le temple d'Osiris, car les Egyptiens s'imaginaient que l'âme de ce Dieu était passée dans le taureau, et qu'Osiris revivait en lui : c'est pourquoi Apis y avait deux chapelles magnifiques qui formaient son appartement, avec une grande cour ou promenoir, qui avait été construite par le roi Psammétichus; c'était un augure favorable quand il mangeait avec appétit la nourriture qu'on lui présentait, mais c'en était au contraire un fort sinistre quand il refusait d'y toucher. On lui attribuait le don de connaître l'avenir et l'on étudiait ses moindres actes pour le découvrir. Ainsi c'était un présage heureux ou malheureux, selon qu'il entrait de lui-même dans l'une ou l'autre des deux chapelles.

La mort d'Apis était le sujet d'un deuil général qui durait jusqu'à ce qu'on lui eût trouvé un successeur. Les Grecs ont amalgamé leur mythologie avec les croyances des Egyptions. C'est ainsi qu'ils racontent le mariage d'Apis, fils de Jupiter et de Nisbé avec Io ou Isis, fille d'Inachus roi d'Argos ou de Crète. Elle vit en songe un taureau dont elle dépeignit les caractères aux Egyptiens : on en chercha un semblable, et quand on l'eut trouvé, on lui rendit les honneurs divins.

APOBOMIES, fêtes des Grecs, où l'on sacrifiait sur le pavé, ou sur la terre.

APO-CATEQUIL, le génie du mal chez les Péruviens; c'était l'idole la plus respectée qui fût dans le Pérou; on l'adorait depuis Quito jusqu'à Cuzco.

APOIAUEUES, bons génies de la théogonie des Tupinambas; ils dépendaient directement de Toupa, le bon principe; ils étaient les exécuteurs de ses ordres et les instruments de sa bienfaisance; c'étaient eux qui, suivant les besoins de la terre, dissipaient les nuages qui interceptaient les rayons du soleil, ou faisaient tomber les rosées et les pluies fécondantes.

APOLLINARIS, prêtre d'Apollon. Muratori (*Thes. inscr.*) a prouvé la signification de ce mot par un grand nombre d'inscriptions.

APOLLON, fils de Jupiter et de Latone, naquit dans l'île de Délos, en même temps que Diane, sa sœur. Parmi les dieux, il

n'en est point dont les poëtes aient publié tant de merveilles que d'Apollon. Il fut l'inventeur de tous les beaux arts, tels que la poésie, la musique et l'éloquence, et fut regardé comme le protecteur des poëtes, des musiciens et des orateurs : personne ne jouait de la lyre comme lui ; il connaissait tous les secrets de la médecine. Les muses étaient sous sa protection, et il présidait sur le mont Parnasse à leurs concerts. Aucun des dieux n'avait comme lui le talent de connaître l'avenir ; aussi fut-il celui de tous qui eut un plus grand nombre d'oracles. A tant de perfections, il joignait la beauté, les grâces, une jeunesse éternelle, l'art de charmer les oreilles par la douceur de son éloquence et par la douceur de sa lyre, qui enchantaient également les hommes et les dieux. Il fit un très-grand nombre de conquêtes amoureuses, qui le rendirent père de plusieurs enfants. Jupiter ayant foudroyé Esculape, fils d'Apollon, celui-ci tua, à coup de flèches, les cyclopes qui avaient forgé les foudres de Jupiter, ce qui le fit bannir du ciel. D'autres ont attribué ce bannissement à une conspiration de tous les dieux contre Jupiter, dans laquelle Apollon était entré. Quoi qu'il en soit, il fut chassé du ciel, et se retira chez Admète, roi de Thessalie, dont il fut réduit à garder les troupeaux, afin de pourvoir à sa subsistance. De la maison d'Admète, il passa au service de Laomédon, et lui aida à bâtir les murs de Troie, conjointement avec Neptune, disgracié pour la même conspiration. (*V.* LAOMÉDON). Après quelques années d'exil, Jupiter le rétablit dans les droits de la divinité, et lui donna le soin de répandre la lumière dans l'univers ; en un mot, il devint le soleil. Qui est-ce qui éclairait le monde et faisait les fonctions du soleil, avant qu'Apollon eût cette charge ? C'est ce que les poëtes se sont peu inquiétés de nous expliquer.

Ses oracles les plus célèbres furent ceux de Delphes, de Claros, de Ténédos, etc. Il eut des temples dans toute la Grèce et dans toute l'Italie. On le représentait sous la figure d'un beau jeune homme jouant de la lyre, où la tenant d'une main, et couronné de laurier. Cet arbre lui était consacré depuis la métamorphose de Daphné ; de là vint que les poëtes, ses favoris, portèrent la même couronne.

Les fonctions de ce dieu étaient si multipliées, qu'il fallut lui donner plusieurs surnoms pour rappeler chacune d'elles : ce qui produisit les divers attributs et les différents noms qui le caractérisèrent.

APOLLON ACESIUS ou ACESIOS.

APOLLON-ACTHOSIRUS. Apollon fut ainsi nommé par les Scythes.

APOLLON ACTIAQUE. Nous ajouterons ici quelques observations à ce que nous avons dit à l'article ACTIAQUE. Cet Apollon paraît sur les médailles avec des habits de femme, selon les auteurs qui ont écrit sur la science numismatique. Cette description est incomplète. Il porte, à la vérité, des habits très-longs, c'est-à-dire une tunique flottante jusqu'à terre, et un manteau traînant ou la palle des femmes. Les joueurs de lyre ne paraissaient sur les théâtres qu'avec cet habillement, et les acteurs tragiques portaient comme eux des tuniques traînantes, qui cachaient la hauteur excessive de leurs cothurnes. Il était naturel de donner au dieu qui jouait si bien de la lyre, le même habillement que portaient ses élèves. Cet Apollon reçut depuis le surnom d'Actiaque. On en voit deux statues au muséum Pio-Clémentin.

APOLLON AGYIEUS ou AGYIATES. Ἀγυιὰ signifie *rue*, et *Agyieus qui préside aux rues*. Les Grecs avaient coutume d'élever des colonnes, des statues et des autels dans les rues auprès des maisons. Une partie de ces monuments étaient consacrés à Apollon qui présidait aux rues, Agyius Pausanias parle souvent de ces statues.

APOLLON est appelé Ἀκειροκόμης et Ἀκερσεκόμης, dans son hymne attribué à Homère. Ce surnom exprimait sa longue chevelure, et était traduit chez les Latins par *intonsus*.

Dum petit intonsi Pythia regna dei.
(PROP., III, 11.)

Horace l'appelle *Cynthius intonsus*.

Intonsum pueri dicite Cynthium.
(*Od.* III, 21.)

APOLLON Ἀλεξίκακος, *qui chasse le malheur*.

APOLLON *Aperta*. Festus fait venir ce nom de ce que le dieu rendait ses oracles *à huis ouvert*, *cortina aperta*. Scaliger le dérive d'ἀπερώτας, qui par des changements propres au dialecte Æolien, vient d'Ἠπειρώτης. Ceux qui venaient de la Grèce à Rome, furent désignés sous ce nom dans les premiers temps de la république, comme s'ils eussent été originaire de l'Épire seule. Apollon, inconnu à Rome au temps des rois, n'y fut honoré que sous les consuls.

APOLLON Ἀποτρόπαιος. Ce nom est synonyme à Ἀλεξίκακος. On racontait ses songes à Apollon, afin qu'il en détournât les suites funestes.

APOLLON ARCITENENS, chez les Grecs Τοξοφόρος. Apollon était représenté fort souvent avec un arc et des flèches. C'est l'attitude du merveilleux Apollon du Belvédère. Le serpent Python, les fils de Niobé, les Titans et tant d'autres qui périrent sous les traits d'Apollon, rendirent son arc redoutable.

APOLLON ARGENTEUS. Muratori (I, 179) rapporte une inscription dans laquelle il est fait mention d'un champ consacré à cet Apollon, qui tenait peut-être un arc d'argent.

APOLLON ARGYROTOXUS. ayant un arc d'argent ou des flèches de ce métal ; car τόξον exprime l'arc et les flèches.

APOLLON AURICOMUS, chez les Grecs Χρυσοκόμης. *aux blonds cheveux*. Cette épithète était relative, selon Macrobe, aux rayons d'APOLLON SOLEIL.

APOLLON BELENUS.

APOLLON BRANCHIDES.

APOLLON CLARIUS.

APOLLON COELISPEX. Ce surnom avait été

donné par les Romains, à une de ses statues qu'A. Victor place dans la onzième région près de l'*ædes de Portunnus*, et qui regardait le ciel ou le mont Cœlius.

APOLLON COMÆUS, du mot grec κομάω, *je prends soin de ma chevelure*. Apollon était adoré sous cette dénomination à Séleucie, et sa statue en fut transportée à Rome, où on la plaça dans le temple d'Apollon Palatin après la prise de cette ville. Des soldats romains pillant le temple de Séleucie, que le feu allait consumer, découvrirent un espace vide qu'ils crurent rempli de richesses. Ils se hâtèrent de l'ouvrir; mais (dit Ammien Marcellin) il en sortit une vapeur pestilentielle, qui y avait été concentrée autrefois par la science secrète des Chaldéens. Elle engendra des maladies de toutes les sortes, et elle répandit la peste sur toutes les contrées, depuis les frontières de la Perse jusqu'au Rhin.

APOLLON CONSERVATEUR. M. Foggini de Rome, possède une médaille d'or d'Aurélien, singulière par son revers unique. On y voit Apollon assis avec la légende : APOLLINI CONSERVATORI. Cette même inscription se lit souvent sur les médailles de Trébonien-Galle, et elle peut faire allusion à la peste affreuse qui ravagea l'univers connu, sous ce prince, pendant dix ans entiers. L'empereur aura cru en être exempt par la protection d'Apollon Conservateur.

APOLLON CORYPÆUS, de Corype en Thessalie, où il rendait des oracles.

APOLLON DE CUMES. Cette statue du fils de Latone devint célèbre pendant la guerre que firent les Romains aux Achéens et au roi Aristonicus. Elle pleura, disait-on, pendant quatre jours. Les aruspices de Rome augurèrent mal d'un semblable prodige et furent d'avis de jeter à la mer l'Apollon de Cumes. Mais les vieillards de cette ville intercédèrent pour la conservation de leur palladium et dirent que le même prodige était arrivé pendant la guerre de Perse et pendant celle d'Antiochus.

Les Romains, vainqueurs de la Grèce, se rappelèrent Apollon de Cumes, et lui envoyèrent des présents. Alors on interrogea de nouveau les aruspices sur le prodige qui les avait effrayés d'abord. Rassurés par l'événement, ils répondirent que la ville de Cumes était une colonie grecque, et que son Apollon ayant la même origine, ce dieu s'affligeait de voir la Grèce, sa patrie, vaincue par les Romains. Il pleura encore à l'époque de cette réponse, et l'on apprit bientôt que le roi Aristonicus venait d'être battu et fait prisonnier. Cette défaite d'un prince qu'affectionnait Apollon de Cumes, avait de nouveau fait couler ses larmes. (S. AUG., *De civ. Dei*, III, 11)

APOLLON CYNTHIUS. Ce nom fut donné à Apollon, à cause de *Cynthius*, montagne de l'île de Délos, où il avait pris naissance.

APOLLON Δειραδιώτης.

APOLLON DÉLIEN, de l'île de Délos.

APOLLON DELPHIEN.

APOLLON DYDIMÆUS, de δίδυμος *double*. Quelques-uns dérivent ce surnom de la multiplicité des cultes qui furent rendus à Apollon. Macrobe (*Sat.* I, 17) lui donne une origine plus extraordinaire. On voyait, selon lui, que cette divinité fournissait à l'univers deux espèces de lumières différentes; l'une pendant le jour comme soleil, et l'autre en éclairant le globe pendant la nuit, par la réflexion de ses rayons sur la lune. De là, vint que les Romains adoraient le soleil sous le nom et la figure de Janus, qu'ils surnommaient alors Apollon Didymæus. *Didyma* était aussi un endroit voisin de Milet, où il était honoré d'un culte particulier.

APOLLON Ἑκατηβελέτης, Ἑκηβόλος, Ἑκαβόλος, et chez les Latins *longe jaculator*, lançant ses traits au loin. Ce surnom faisait allusion à ses flèches et aux rayons d'Apollon Soleil.

APOLLON GRANNUS MOGOUNUS. Muratori (XXII, 11 et 1979, 8, de son *Thes. inscr.*) a rapporté deux inscriptions trouvées en Allemagne, en l'honneur de cet Apollon, qui avait été ainsi nommé à cause du voisinage de Mayence ou du Mein, appelé *Mogonus*, et d'Aix-la-Chapelle, *Aquisgranum* : APOLLINI GRANNO MOGOUNOQ. LICINIUS.TRIO.D.S.I.D.

APOLLON HEBDOMAGÈTE. On lui donnait ce surnom, parce qu'il était venu au monde le septième jour du mois : de là, vint l'usage de lui consacrer ce jour; ou parce que, selon le scholiaste de Callimaque, il était né le septième mois.

APOLLON ICHNÆUS. On nommait ainsi Apollon, à cause des oracles qu'il rendait à Ichnée, en Macédoine.

APOLLON ISMENIUS. Ce surnom lui fut donné à cause d'un fleuve et d'une montagne de Béotie, où il avait un temple et des oracles.

APOLLO KIUTIUS. Il n'est fait mention de cet Apollon que dans l'inscription suivante, rapportée par Muratori (*Thes. inscr.*, XXIII, 9):

Q. MINCIUS. Q. F. RUFUS
LEG. APOLINEI. KIVTIO
MERITO.

APOLLON LATOUS, LATOIUS et LATONIUS, de sa mère *Latone*.

APOLLON Λεσχηνόριος, ou Ἰήιος, ou Ἰσμήνιος, divinité de ceux qui commençaient à s'adonner aux sciences, et à se trouver dans les assemblées des philosophes, qui étaient appelés λοίμιος, λέσχαι.

APOLLON LIBYSTINUS ou LIBYSSINUS, était adoré auprès du promontoire Pachynus, en Sicile. Il avait reçu ce nom à cause de la peste dont il affligea les Lybiens qui avaient fait une descente en Sicile auprès de son temple. Macrobe. (*Saturn.* I, 17.)

APOLLON Λυκηγενέτης. Homère. (*Iliad.* IV, 119). Ce surnom veut dire, *né dans la Lycie*, et ne peut convenir sous cette acception au dieu que vit naître Délos. Les interprètes se sont partagés sur sa signification détournée qu'ils ont tous établie sur le mot Λύκος, loup. Les uns veulent qu'un temple d'Apollon ayant été pillé et ses richesses ensevelies dans la terre, un loup fit découvrir ce trésor, et entra ensuite de lui-même dans le temple. On appela, à cause de ce prodige, Apollon, Λυκηγενέτης.

D'autres pensent avec Élien (*Anim.*, x, 26.) qu'Apollon Soleil n'a été appelé de la sorte, que parce qu'il engendre l'année, Λυκάβαντα. L'année reçut ce nom des premiers Grecs, à cause du loup que le soleil affectionnait, parce que Latone lui donna le jour transformée en louve. On voyait une louve de bronze placée dans le temple de Delphes, en mémoire de cette métamorphose.

Apollon Medicus. Ce surnom fut donné à Apollon comme à l'inventeur de la médecine. Alexandre lui a cherché, dans son explication de la *Table héliaque*, une origine plus détournée, et il l'a trouvée dans la chaleur du soleil, qui fait mûrir les plantes dont les remèdes sont composés.

Apollon Milesius, de Milet. *Voy.* Apollon Didymæus.

Apollon Moneta. On lit cette légende sur une médaille de Commode, où l'on voit Apollon nu, ayant le bras droit posé sur sa tête, et appuyant son bras gauche sur une colonne. Cette attitude du bras droit annonce le repos d'Apollon. On lit aussi pour légende Apoll. Palat., sur une autre médaille, où la même représentation d'Apollon est placée. Ainsi on peut croire, avec assez de vraisemblance, qu'Apollon Moneta était le même que l'Apollon Palatin.

Apollon Musicien ou *joueur de lyre*. *Voy.* Apollon Actiaque. Apollon tient une lyre, parce que le soleil est, selon Suidas, l'harmonie de cet univers.

Apollon Myricæus, de *Myrica*, espèce de fougère. La statue d'Apollon, à Lesbos, tenait de la fougère dans sa main, parce que cette plante était consacrée aux divinations.

Apollon Navalis. Auguste croyait être redevable de sa victoire d'Actium à Apollon, qui mérita le surnom de *Navalis*.

Apollon Nomius, chez les Grecs Νόμιος, *vivant dans les pâturages*. Ce surnom convenait parfaitement au pasteur des troupeaux d'Admète, *pastor ab Amphryso*, comme l'appelle Virgile ; cependant, Macrobe et Phurnutus le dérivent de la nourriture que la *terre* fournit à toutes choses par l'influence du soleil.

Apollon Oropæus, d'*Orope*, ville de l'île d'Eubée, où il rendait des oracles.

Apollon Pæan. Apollon a reçu ce surnom parce qu'il perçait de flèches, de παίειν, blesser, selon Festus. Macrobe donne une autre étymologie du mot Pæan : il le dérive de βάλλε παιάν, *jette et blesse*, paroles que lui adressait Latone pendant qu'il combattait le serpent Python. Cet écrivain les applique au soleil, qui, engendrant quelquefois des maladies par la force de ses rayons, et qui d'autres fois ramène la santé par leur douce température, mérite qu'on l'invoque en disant, ἰὲ Παιάν, *guérissez-nous, Pæan*.

Apollon Palatin était le même qu'Apollon Actiaque, qu'Apollon Moneta, qu'Apollon joueur de lyre et qu'Apollon musicien. Il fut surnommé Palatin, lorsqu'Auguste, vainqueur d'Actium, éleva dans son palais (*Palatium*) une *ædes* en son honneur, avec un portique et une bibliothèque. On le voit sur les médailles, tantôt nu, le bras gauche appuyé sur une colonne, et le bras droit posé sur sa tête, attitude qui désigne le repos et la paix donnée à l'univers par la victoire d'Auguste ; tantôt il y paraît vêtu et tel qu'il est décrit à l'article d'Apollon Actiaque. Properce a parlé de l'*ædes* d'Apollon Palatin.

> Musa, Palatini referemus Apollinis ædem.
> (L. iv, 6, 11.)

Et Horace de sa bibliothèque :

> Scripta Palatinus quæcumque recepit Apollo.
> (*Epist.* I, 3.)

Apollon Pataræus, de *Patare* en Lycie. Il y avait un temple très-riche, dont les oracles étaient aussi célèbres que ceux de Delphes. Aussi Servius (*Æneid.*, iv, 143.) dit-il qu'Apollon dictait ses réponses à Patare pendant les six mois d'hiver, et pendant ceux d'été dans l'île de Délos.

Apollon Patrius, *paternel*. Son fils Ion-dius lui donna ce surnom.

Apollon Phaneus, de φαίνω, *voir*. Apollon découvrait, faisait voir et connaître les choses cachées.

Apollon Phœbus. L'étymologie la plus vraisemblable de ce surnom le fait venir de *Phœbé*, mère de Latone, quoiqu'Héraclide du Pont la rejette dans ses allégories d'Homère.

Apollon Propugnator. On trouve ce nom sur les médailles de Valérien l'ancien. Il est relatif aux combats d'Apollon contre les géants ou le serpent Python.

Apollon Προπυλαῖος, qui préside aux portiques où l'on voyait ordinairement sa statue.

Apollon Ptoüs.

Apollon Pythien. La victoire d'Apollon sur le serpent *Python*, lui mérita ce surnom. Les dames romaines lui donnèrent en offrande leurs bijoux d'or, et l'on en fit un cratère ou une grande coupe, qui lui fut consacrée à Delphes.

Apollon Sandaliarius ou *des cordonniers*. Cette statue d'Apollon avait pris son nom de la rue des *Cordonniers*, placée dans la quatrième région, où elle était élevée, pour la distinguer de l'Apollon Palatin. On ne doit pas être étonné de voir les cordonniers habiter ensemble un seul quartier, puisque les potiers de terre étaient dans le même cas, ainsi que les ouvriers en verre, dont le quartier était auprès de la porte de Capène.

Apollon Sauroctonos.

Apollon Selinuntius, de *Sélinunte*, dans l'île d'Eubée, près d'Orope.

Apollon Sminthéus. Les Crétois appelaient les rats *sminthes*, et en dérivèrent ce surnom d'Apollon. Le prêtre Crinis, ayant négligé son culte, en fut puni par une multitude de rats qui dévastèrent ses champs. Un bouvier nommé Hordès, averti, par l'ordre du dieu, le prêtre négligent d'être plus exact à remplir ses fonctions. Celui-ci obéit et Apollon tua les rats à coups de flèches.

Elien raconte cette aventure d'une manière un peu différente. Constantin éleva dans un quartier de Constantinople une statue à Apollon Smintheus.

Apollon Soleil. Une belle tête de cette divinité se voit au muséum du Capitole, et Winkelmann l'a publiée dans ses *Monumenti inediti*, n° 175, sous le nom d'Alexandre. M. Visconti, éditeur du muséum Pio-Clémentin, y a remarqué sept trous dans la chevelure. Il croit qu'ils étaient destinés à recevoir les rayons qui ornaient la tête de cet Apollon Soleil, tels qu'on les voit aux soleil de la Villa-Borghèse, et à la tête colossale de Sérapis du même muséum. D'ailleurs il y trouve une ressemblance parfaite avec les têtes des médailles de Trajan, qui portent la légende : *Oriens*. Les cheveux de la tête du Capitole sont cependant arrangés sur le front comme ceux du beau terme portant l'inscription antique : ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ ΦΙΛΙΠΠΟΥ ΜΑΚΕ...... Il appartient au chevalier Azara, et a été publié dans le *Journal des antiquités de Rome*, année 1784. Ce terme a été trouvé en 1779, dans des fouilles faites auprès de Tivoli, avec seize têtes de philosophes ou de poëtes grecs, et une statue de Britannicus unique.

Au reste, sachant qu'Alexandre a été déifié, on peut dire que les rayons, ainsi que la beauté idéale de la tête du Capitole, représentent ce héros déifié; et que le terme du chevalier Azara, dont les traits n'ont rien d'idéal et paraissent faits d'après nature, représente le vrai portrait du vainqueur de Darius.

La tête d'Apollon Soleil se voit sur les médailles de Rhodes, où elle est sans doute une copie de celle du colosse.

Apollon Sortilegus, *qui préside aux sorts*. Il rendait quelquefois des oracles par le moyen des sorts.

Apollon Spodius.

Apollon Syntodus. Ce dieu est ainsi nommé dans une inscription rapportée par Giraldi. (syntag. 7).

Apollon Tégyréen.

Apollon Thermenites ou Temenites. Suétone parle, dans la vie de Tibère, d'une statue de cet Apollon, que l'on voyait à Syracuse, et dont la grandeur et le travail étaient étonnants. Cet empereur la fit transporter à Rome, et placer dans la bibliothèque d'un temple. Cette statue était selon Cicéron (*Verr.* iv, 53), dans le quatrième quartier de Syracuse, et elle avait pris son nom de τεμενος, endroit voisin de cette ville sous les Epipoles.

Apollon Θυραῖος, de θύρα, *porte*. Apollon présidait aux portes chez les Grecs, qui les ornaient avec ses statues.

Apollon Thymbræus. Virgile dit :

Da propriam, Thymbræe, domum.
(*Æneid.* iii, 85.)

Servius, expliquant ce vers, dit que Thymbræ était un champ voisin de Troie et couvert de sariette, thymbra. Il était célèbre par un bois et un temple dédiés à Apollon, où Achille fut blessé par Pâris : de là vint qu'on assurait que ce dieu avait blessé lui-même le vaillant Achille.

Stace a donné le même surnom à Apollon: et Lactance, son commentateur, l'a expliqué comme Servius.

Seu Trojam Thymbræus habes.
(*Theb.* i, 699.)

Apollon Tortor, ou *bourreau*. C'est ainsi que l'on désignait à Rome une statue de ce dieu, qui était placée dans la rue où l'on vendait des fouets pour punir les esclaves.

Apollon Chocæus, Heliopolitanus, Hyperboræus, Paretonius, Sarpedonius, Sosianus, Thuscanicus, etc. Ces surnoms expriment les endroits où Apollon était honoré d'un culte particulier.

Au reste, on trouve dans l'*Antologie* (l. i. c. 18) une épigramme de vingt-cinq vers, dont vingt-quatre ne sont composés que d'épithètes d'Apollon, rangées selon l'ordre alphabétique des vingt-quatre lettres grecques. On peut les lire, et consulter aussi les listes des noms d'Apollon publiées par Béger.

Apollon reçut la lyre de Mercure; car il n'en est point l'inventeur. L'hymne de Mercure, qui porte le nom d'Homère, fait honneur de cette invention au fils de Maïa. Polydore Virgile, en attribuant, malgré ce témoignage, l'invention de la lyre à Apollon, y ajoute celle de la flûte, que d'autres mythologues donnent à Minerve.

Cicéron distingue quatre Apollons (*De nat. deor.* ii, 57) : le premier et le plus ancien fut le gardien d'Athènes; le second, fils d'une Corybante, naquit en Crète; le troisième fut fils de Jupiter et de Latone. Eusèbe assure que ce dernier était le plus ancien des trois. Le quatrième enfin, né en Arcadie, donna des lois aux Arcadiens, qui le surnommèrent *Nomius* ou législateur. Apollon était, sous un certain aspect, le dieu *Horus* des Egyptiens.

La cigale, le coq, l'épervier, l'olive et le laurier étaient consacrés à Apollon.

Les artistes anciens représentaient constamment sous les mêmes traits le fils de Latone, ainsi qu'ils le pratiquaient à l'égard des autres divinités. Ils travaillaient tous d'après un modèle convenu. L'idée la plus relevée que l'on puisse se former de la jeunesse idéale de l'homme est parfaitement exprimée dans les figures d'Apollon. Il réunit la force de l'âge mûr et la délicatesse des formes de la belle jeunesse. Ces formes sont grandes et annoncent un adolescent né pour exécuter des desseins généreux : ce ne sont pas celles d'un favori de Vénus, accoutumé à la fraîcheur des ombrages, et élevé par cette déesse, comme dit le poëte Ibicus, sur des lits de roses. Aussi Apollon était-il regardé comme le plus beau des dieux. Sa jeunesse est brillante de santé, et sa force s'annonce avec douceur, comme l'aurore d'un beau jour.

De toutes les productions de l'art qui ont trompé la fureur du temps, la statue d'Apol-

les forêts, les plantes, les arbres et les arbrisseaux isolés. Non contents d'avoir mis les unes sous la garde des Dryades, et chacun des autres sous celle d'une Hamadryade, ils consacrèrent plusieurs arbres et arbrisseaux à des divinités d'un ordre plus relevé. Les raisons de ces consécrations firent diviser les végétaux en deux classes relatives à la superstition, en heureux et en malheureux. Cette dernière classe comprenait tous les végétaux que l'on croyait être sous la protection immédiate des divinités infernales; tels que l'alaterne ou nerprun, dont le suc est de couleur de sang; la fougère et le figuier, dont les baiés et les fruits sont noirs; l'alisier, le poirier sauvage, le houx, l'églantier et autres arbrisseaux épineux avec lesquels on brûlait les monstres et toutes les choses de mauvais augure. On consacra des arbres à des hommes même. Les filles de Sparte en consacrèrent un à Hélène. (Theocrit. Idyl. 18, 45). Les Romains consacrèrent sur le mont Palatin un cornouiller à Romulus. Ils assuraient que ce héros ayant planté sa lance dans la terre, pour prendre les augures, elle avait pris racine et poussé des feuilles. On voyait encore, dans la seconde région de Rome, un arbre consacré (*arbor sancta*) à une divinité qui est inconnue; sur le mont Palatin le figuier *ruminal*, sous lequel on assurait que la louve avait allaité Remus et Romulus; et dans les Comices le figuier de Navius, planté par Tarquin l'Ancien, en mémoire du prodige opéré par cet augure célèbre. La dénomination d'*arbor sancta*, arbre consacré, semblait être plus particulièrement réservée à ces arbres qui se faisaient remarquer dans les forêts ou sur le bord des chemins, par leur grosseur et par l'étendue prodigieuse de leur ombrage. On leur rendait un culte religieux; on les entourait de bandelettes; on y attachait des couronnes et des tablettes ou *ex-voto*.

Chez les anciens Grecs, le pin était consacré à Cybèle; le hêtre, à Jupiter; le chêne à Rhéa; l'olivier, à Minerve; le laurier, à Apollon; le lotus et le myrthe, à Apollon et à Vénus; le cyprès, à Pluton; le narcisse et l'adianthe ou capillaire, à Proserpine; le frêne et le chiendent, à Mars; le pourpier, à Mercure; le pavot, à Cérès, à Lucine, et à Morphée; la vigne, à Bacchus; le peuplier, à Hercule; l'ail, aux dieux Pénates; l'aune, le cèdre, le narcisse et le genièvre, aux Euménides; le palmier, aux Muses; le platane, aux Génies, etc.

ARC. L'arc sur les médailles n'est un attribut d'Apollon, que dans le cas où sa figure l'accompagne. Seul, il marque ordinairement le culte qui était rendu à Hercule dans les villes où ces médailles ont été frappées.

ARCADIE, nymphe, mère de Philonomé.

ARCADIENS, peuple du Péloponèse. Ils rendaient un culte particulier au dieu Pan. Dans les premiers temps, ils avaient immolé des garçons à Jupiter, et avaient fait mourir en son honneur de jeunes filles sous les coups de verges. Comme les Arcadiens étaient pasteurs, ils conservèrent longtemps l'extérieur grossier et rustique des peuples qui nourrissent les bestiaux; de sorte que, malgré leur goût pour la musique, on désignait en Grèce les ânes sous le nom de rossignols d'Arcadie.

ARCAS, fils de Jupiter et de Calisto, régna dans l'Arcadie, à laquelle il donna son nom; instruit par Triptolème, il apprit à ses sujets à semer du blé et à faire du pain. Aristée lui montra aussi à filer la laine, et à en faire des étoffes.

ARCE, fille de Minos, fut aimée d'Apollon, et le rendit père de Milet, de qui Byblis et Caunus reçurent le jour.

ARC-EN-CIEL. Les poëtes disaient que ce phénomène céleste était la trace du chemin que suivait Iris, messagère de Junon, en descendant des cieux sur la terre. Pline et Plutarque rapportent que les prêtres, dans les offrandes et les sacrifices, employaient de préférence le bois sur lequel l'arc-en-ciel avait reposé, et qui avait été mouillé. Ils assuraient que ce bois rendait une odeur beaucoup plus agréable que les autres.

Les Péruviens vénéraient l'arc-en-ciel et lui avaient consacré un sanctuaire dans le célèbre temple du Soleil, à Cusco, parce que ce phénomène est produit par cet astre. Ce sanctuaire était tout enrichi d'or, et on le voyait représenté avec toutes ses couleurs sur des plaques de métal, dans l'une des faces du bâtiment, où il s'étendait d'une muraille à l'autre. Ils appelaient l'arc-en-ciel *Cuychou*.

ARCÉSIUS, grand-père d'Ulysse, était fils de Jupiter, selon Ovide, ou de Céphale, selon Aristote. Céphale, dit-il, ayant été longtemps sans avoir d'enfants, alla consulter l'oracle, qui lui dit de rendre mère la première femelle qu'il rencontrerait. Ce fut une ourse qui se présenta à lui : il en eut un fils qu'il nomma Arcésius, du nom de sa mère. Toute cette fable n'est fondée que sur le nom grec de l'*ourse*, ἄρκτος ou ἄρκος.

ARCHEGETES, nom d'*Apollon*, sous lequel on lui avait érigé un autel et rendu un culte dans l'île de Naxos. Ce mot signifie *prince*, *chef*, *conducteur*.

Dans l'île de Malte on donnait le même nom à *Hercule*, dont le culte avait été apporté de Tyr. On appelait aussi *Minerve Archégétis*.

Α'ΡΧΕΙΟΝ. Les Grecs désignaient par ce nom le lieu le plus retiré et le plus secret des temples; celui où l'on conservait les richesses du dieu, et celles que les particuliers y mettaient quelquefois en dépôt.

ARCHIDRUIDE, ou *grand druide*; chef des druides, prêtres gaulois. *Voy.* Druide.

ARCHIEROSYNE, le chef des prêtres chez les anciens Grecs, celui qui était chargé d'accomplir les rites les plus mystérieux et les plus secrets de la religion. Chaque dieu avait à Athènes son archiérosyne pour présider aux autres ministres qui desservaient son temple. Les Opuntiens n'en avaient que deux, l'un pour les dieux du ciel, l'autre

pour les demi-dieux ou divinités inférieures. Les Delphiens en avaient cinq, nommés *Osii* ou saints, dont un avait le soin des sacrifices et s'appelait *Osiotès*, purificateur; et un autre avait celui de l'oracle et s'appelait *Aphétor*, *révélateur*.

ARCHIGALLUS, grand pontife de Cybèle. Sa tunique, dans un bas-relief du Capitole, a des manches, comme celle des Phrygiens, dont il porte aussi la mitre, en mémoire d'Atys. La couronne qui entoure sa tête est ornée de deux portraits du même Atys, et de celui de Jupiter. Il porte pour collier un cercle de métal, terminé par deux têtes de serpent qui mordent un corps ovale : à ses oreilles sont attachées des boucles, et sur sa poitrine est placé un grand portrait d'Atys, tenant l'index sur sa bouche. Du haut de sa tête jusqu'à la ceinture descend, de chaque côté, un double rang de perles, ou d'autres corps de la même forme. L'Archigalle porte une branche d'olivier de la main droite, et dans la gauche une coupe pleine de fruits, avec une pomme de pin; à son côté gauche est placé un fouet qui est formé d'osselets de mouton enfilés dans trois lanières de cuir, avec lequel les Galles se fustigeaient cruellement. Des crotales, un tambour ou *tympanum*, deux flûtes, l'une droite, l'autre courbe, et une ciste mystique occupent le reste du bas-relief qui ornait un tombeau.

ARCHITIS, nom sous lequel *Vénus* paraît avoir été adorée sur le mont Liban. Scaliger croit qu'il faut lire dans cet endroit de Macrobe (*Saturn. l.* I, c. 21.) *Dercitis* au-lieu d'*Architis*, et que cette divinité était la même que *Derceto* et *Atergatis*.

Elle y était représentée plongée dans la plus profonde tristesse et déplorant la mort d'Adonis. Elle soutenait sa tête de la main gauche, et son visage était couvert d'un voile, sous lequel on croyait voir s'échapper des larmes.

ARCULÆ AVES. On donnait ce nom à certains oiseaux, dont le vol ou la manière de prendre la nourriture, étaient d'un mauvais présage.

ARCULUS. Les prêtres affectaient de donner des noms bizarres ou surannés à tout ce qui avait rapport aux sacrifices. *Arculus* est de ce genre; on désignait un cerceau que l'on plaçait sur la tête pour recevoir les vases destinés aux sacrifices et pour les porter sans se blesser.

ARCULUS, dieu des Romains, qui était préposé à la garde des citadelles, ainsi qu'aux coffres et aux armoires : ces fonctions lui étaient dévolues par la double étymologie de son nom, qu'on fait dériver indifféremment d'*arx, citadelle*, ou de *arca, coffre*.

ARCUTURUS, était un fleuve, père de Chloris, qui fut enlevée par Borée: il fut depuis appelé le Phase.

ARDA-CHIDHI, premier nom que porta *Chakia-Mouni* ou *Bouddha*, suivant les livres mongols. Un roi divin le lui donna en le baptisant.

ARDALIDES, surnom des *Muses*, pris d'*Ardalus*, fils de Vulcain, qui honorait ces déesses d'un culte particulier.

ARDDHA-NARISWARA, nom sous lequel *Siva* est adoré lorsqu'il est représenté sous les traits d'une figure moitié homme et moitié femme.

ARDIBEHESCH, le second des bons esprits ou *Amschaspands* créés par Ormuzd ; il est essentiellement opposé à Ander, le second des mauvais génies créés par Ahriman. C'est l'ange du feu élémentaire, de la lumière, de la médecine, et le maître du quatrième ciel.

ARDUINNA, ARDOINNA, ARDUENNENSIS, nom que les Gaulois et les Sabins donnaient à *Diane*, comme protectrice des chasseurs.

Elle était adorée autrefois dans les Gaules, et surtout dans les *Ardennes*, on ignore si elle a empruntée son nom à cette forêt, ou si elle le lui avait donné.

AREIENS, fêtes célébrées par les anciens Scythes en l'honneur de Mars.

ARENE, fille de Gorgophone et d'Oébalus, épousa Apharée, son frère utérin, dont elle eut un fils nommé Idas.

ARÈS. Nom grec de *Mars;* il signifie *dommage*, d'autres le dérivent du phénicien *Arits*, qui veut dire *fort, terrible*.

'ΑΡΕΣΚΟΣ. Pollux (*Onomast. l.* II, sect. 120, p. 121.) donne ce nom à un bâton droit que portaient sur la scène les parasites et ceux qui vendaient des femmes débauchées. Il ne faut pas le confondre avec le *pedum* ou λαγωβόλον, qui était un bâton courbé, attribut des acteurs comiques, des divinités champêtres, des messagers, etc.

ARESKOUI, le même que l'*Agreskoué* des Iroquois.

ARETALOGI, ἀρεταλόγοι, *qui parlent de la vertu*. On donna ce nom par mépris à ces parasites philosophes qui fréquentaient les tables des riches romains, et discouraient misérablement des plus nobles sujets de la philosophie ancienne.

ARÈTE, femme d'Alcinoüs, roi des Phéaciens. *V.* ALCINOUS, NAUSICAA.

ARÉTHUSA, dans la Syrie. ΑΡΕΘΟΥСΑΤΩΝ. Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques, avec son époque, en l'honneur de Septime Sévère et de Diaduménien.

ARÉTHUSE, fille de Nérée et de Doris, était une des compagnes de Diane. Un jour qu'elle se baignait dans un ruisseau, elle fut aperçue par Alphée, et s'enfuit aussitôt ; mais se sentant vivement poursuivie, elle implora le secours de Diane, qui la métamorphosa en fontaine. Alphée reconnut son amante sous cette métamorphose, et ayant repris la figure de fleuve, il mêla ses ondes avec celles de la fontaine *Aréthuse*.

ARÉTHUSE, était une des *Hespérides*.

AREUS, nom que donnent les poëtes aux fameux guerriers; il veut dire *fils de Mars*.

AREUTA, nom sous lequel *Vénus* était adorée par les personnes dont le mariage était différé.

ARFERIA, eau sacrée dont les anciens Latins se servaient dans les festins qui

avaient lieu aux funérailles des parents.

ARGÉ, sœur d'Hebé et de Vulcain, naquit de Jupiter et de Junon, lorsque ce dieu trompa sa femme, caché sous la figure d'un coucou.

ARGÉ ou ARGÉE, nymphe qui fut changée en biche par le soleil, en punition de ce qu'elle avait osé dire d'un cerf qui fuyait devant elle : que, quand il irait aussi vite que le soleil elle saurait l'atteindre.

ARGÉE, fils de Licimnius, frère d'Alcmène.

ARGÉE ou ARGÉES, fête que les vestales célébraient tous les ans aux ides de mai, et pendant laquelle elles jetaient dans le Tibre des figures d'hommes faites de jonc, appelées *argées*.

On est pas d'accord sur l'origine de cette cérémonie. Les uns pensent que les Romains témoignaient ainsi leur haine pour les *Argiens*; en effet quelques-uns d'entre eux descendaient de cette ancienne colonie d'Argiens ou Pélasges, qu'Evandre leur roi était venu établir en Italie sur le mont Aventin. D'autres croient que ces figures représentaient les hommes et surtout les Grecs qu'on sacrifiait autrefois. Hercule, ayant aboli ces cruels sacrifices, y aurait substitué cette cérémonie plus innocente.

ARGEIPHONTE ou ARGIPHONTE. Ce surnom fut donné à *Mercure*, après qu'il eut tué *Argus*, gardien d'Io.

ARGENK, géant célèbre chez les Persans; il bâtit dans la montagne de Caf, qui environne toute la terre, une galérie magnifique où l'on voyait les statues des premiers monarques de l'Orient, qu'on y adorait sous des formes extraordinaires.

ARGENTINUS, dieu de l'argent, fils de la déesse Pecunia; ou, selon saint Augustin, (*Civ. Dei* IV, 21) *Æsculanus*, dieu de la monnaie de cuivre.

ARGES, nom d'un des *Cyclopes* qui forgèrent la foudre dont Jupiter frappa les Titans.

ARGIE, mère de Biton et de Cléobis.

ARGIE, femme de Polynice.

ARGIENNE ou ARGOLIQUE, surnom de *Junon* à cause de son temple d'*Argos*.

ARGIENS (LES) étaient une colonie égyptienne; le savant Jablonski reconnaît dans Io, qu'ils honoraient d'un culte particulier, l'Ioh, c'est-à-dire, Isis ou la Lune des Égyptiens. Les mythologues grecs enseignaient que l'Io d'Argos, après avoir été changée en vache, s'était retirée en Égypte, et qu'elle y avait été honorée sous le nom d'Isis.

ARGO, navire des Argonautes, dont il est parlé si souvent dans les poëtes. Plusieurs écrivains ont cru qu'il avait pris le nom de son constructeur, *Argus* ou *Argo*.

ARGOLIQUE, surnom de *Junon*.

ARGONAUTES; c'est ainsi qu'on appela les princes grecs qui entreprirent de concert d'aller à la conquête de la toison d'or, et qui firent le voyage par mer sur le navire Argo. On croit qu'ils étaient au nombre de cinquante-deux, non compris les gens qui les accompagnaient. Jason, qui était le promoteur de l'entreprise, en fut aussi reconnu le chef.

Strabon et Justin pensaient que la fable de la *toison d'or* était fondée sur ce qu'il y avait dans la Colchide des torrents qui roulaient un sable d'or que l'on ramassait avec des peaux de mouton, comme on le pratique encore pour les sables du Rhin, et pour ceux du Rhône.

ARGUS ou ARGOS, fils de Phrixus, inspiré dit-on, par Minerve, construisit le navire Argo.

ARGUS, bisaïeul de celui à qui les poëtes ont donné tant d'yeux, succéda à Apis, roi d'Argos, et donna son nom à la ville d'Argos et aux Argiens.

ARGUS, avait cent yeux, dit la fable, et deux seulement se fermaient à la fois, pendant que les autres veillaient. Il était surnommé *Panopte*, qui voit tout. C'est à lui que Junon confia la garde d'Io; Mercure ayant trouvé le moyen de l'endormir par le doux son de sa flûte, lui coupa la tête. Junon prit tous les yeux d'Argus, et les répandit sur les ailes et sur la queue du paon.

ARGYNNIS. Agamemnon fit bâtir un temple à *Vénus*, sous le nom d'*Argynnis*, qu'il lui donna à cause du jeune Argynnus, son favori. Ce beau jeune homme s'étant noyé dans le Céphise, le roi de Mycènes le fit ensevelir sur les bords du fleuve.

ARGYRE, nymphe qui devint amoureuse d'un jeune homme appelé Sélemnus. Leur union dura autant que la beauté de Sélemnus; mais Argyre se refroidit en la voyant s'éclipser. L'amour du jeune homme durait toujours, et le rendait plus sensible aux froideurs d'Argyre. Il était près de mourir de douleur, lorsque Vénus en eut pitié, et le métamorphosa en un fleuve de son nom, lequel allait, comme Alphée, chercher sous les eaux de la mer la fontaine de l'inconstante. Enfin il parvint à l'oublier par le secours de Vénus; et depuis ce moment, les eaux du fleuve Sélemnus eurent, dit-on, la vertu de faire perdre à ceux qui s'y baignaient, le souvenir de leurs amours.

ARGYRITES, surnom des jeux de la Grèce, qui ne faisaient pas partie du culte de quelque divinité.

ARIADNE ou ARIANE, fille de Minos, prévenue en faveur de Thésée, qui était venu pour combattre le Minotaure, lui donna un peloton de fil, dont il se servit heureusement pour sortir du labyrinthe après la défaite du monstre. Thésée, en quittant la Crète, emmena avec lui la belle Ariadne, mais il l'abandonna dans l'île de Naxos. Bacchus, qui vint peu après dans cette île, consola la princesse; et en l'épousant, lui fit présent d'une belle couronne d'or, chef-d'œuvre de Vulcain, laquelle fut dans la suite métamorphosée en astre. Ariadne eut de Bacchus un fils nommé Eumédon, qui fut un des Argonautes.

Selon Plutarque, il y a eu deux Ariadnes; Bacchus épousa l'une d'elles dans l'île de Naxos, et la rendit mère de Staphylos. L'autre fut celle que Thésée abandonna dans cette même île où elle mourut. On rendit par la suite des honneurs divins à toutes les

deux, et on célébra en leur honneur des fêtes appelées *Ariadnées*.

ARICHTA, une des filles de Dakcha et des épouses de Kasyapa, petit-fils de Brahmâ, et père de tous les êtres créés. C'est Arichtâ qui a donné naissance aux Gandharvas, ou musiciens céleste.

ARICINE, surnom de la *Diane* qu'on honorait dans la forêt d'Aricie.

ARIHOSNOFRI, ou **ARIHOSNOUFI**, celui qui produit les chants harmonieux; surnom et forme de *Thoth*, dieu égyptien.

ARIKITENOU, dieu et roi de l'Océan, dans l'île Mangaréva. Il veille à la conservation des nombreuses familles de poissons qui peuplent son empire, et favorise les filets des pêcheurs qui l'invoquent.

ARIMADEYA, nom du cinquième *Boudh*, d'après le système des Birmans; il ne s'est pas encore manifesté à la terre. On suppose qu'il est actuellement sur le mont Myenmou ou Souméfou, dans une région des Nats ou Dévas, qui sont des êtres supérieurs aux hommes et inférieurs aux brahmas.

ARIMANE était une des divinités adorées par les Perses, selon la théologie de Zoroastre. Il était le principe du mal, comme Oromaze était le principe du bien. Quelques anciens philosophes associaient Mithra à ces deux principes, pour gouverner l'univers.

ARIMASPES. On a publié tant de fables sur les Arimaspes, qu'on est en droit de révoquer en doute leur existence. On est encore incertain sur la contrée qu'ils habitaient. Les uns les placent en Asie, d'autres en font un peuple de la Sarmatie, qui confinait au pays des Hyperboréens. Ce qui fait présumer, avec raison, que ce peuple n'a été enfanté que par l'imagination, c'est que les individus qui le composaient n'avaient, disait-on, qu'un œil au milieu du front, et qu'étant voisin des griffons, ils leur faisaient une éternelle guerre.

ARIOLUS. Ce nom ne désignait pas seulement un prophète, un homme inspiré, mais encore celui qui examinait les entrailles des victimes. Festus: *Cujus ad exta inspicienda conducuntur arioli*.

ARION. Quelques mythologues ont dit que Neptune, voulant faire présent du cheval aux hommes, comme de l'animal le plus utile, frappa la terre, dans la Thessalie, d'un coup de son trident, et en fit sortir deux chevaux, dont l'un était Arion. D'autres le reconnaissent pour le cheval que ce dieu fit sortir de la terre, quand il disputa à Minerve la gloire de donner le nom à la ville d'Athènes.

ARISTEE, divinité champêtre, était fils d'Apollon et de la nymphe Cyrène. Aristée fut reçu en naissant par Mercure, qui le porta aux Heures et à la Terre, par qui il fut nourri de nectar et d'ambroisie. Les nymphes l'élevèrent, et lui apprirent l'art de faire cailler le lait, de préparer les ruches et de cultiver les oliviers. Il fut le premier qui communiqua aux hommes ces trois inventions. Le fils de Cyrène a transmis la manière de réparer les abeilles, lorsqu'elles sont mortes, et qu'on ne peut en trouver de nouvel essaim. Les nombreux services qu'il rendit au genre humain lui méritèrent les honneurs divins chez les Grecs et chez les Barbares. On le nomme quelquefois *Agreus* ou *Nomius*; le second nom lui fut donné à cause des troupeaux qu'il aimait, et le premier à cause de son amour pour la chasse.

ARISTENE. Berger qui demeurait sur le mont Titthion, près d'Epidaure: un jour qu'il passait en revue son troupeau, il s'aperçut qu'il lui manquait une chèvre, avec son chien; et s'étant mis à les chercher, il trouva la chèvre occupée à allaiter un petit enfant. Au moment qu'il s'approchait pour le prendre, il le vit tout resplendissant de lumière: c'était Esculape, dont Coronis était accouchée en cet endroit.

ARISTER, sorte de gâteaux que les païens offraient aux dieux. Peut-être était-ce les prémices du blé nouveau; ce mot vient d'*arista*, épi.

ARITHMANTIE ou **ARITHMOMANTIE**. Manière de connaître ou de prédire l'avenir par le moyen des nombres.

On en distinguait de deux sortes. La première était en usage chez les Grecs, qui considéraient le nombre et la valeur des lettres dans les noms de deux combattants, par exemple, et en auguraient que celui dont le nom renfermait un plus grand nombre de lettres et d'une plus grande valeur que celles qui composaient le nom de son adversaire, remportait la victoire. C'est en conséquence de ce principe qu'Hector a dû être vaincu par Achille. L'autre espèce était connue des Chaldéens, qui partageaient leur alphabet en trois décades, en répétant quelques lettres, changeaient en lettres numérales les lettres des noms de ceux qui les consultaient, et rapportaient chaque nombre à quelque planète, de laquelle ils tiraient des présages.

ARIUS, un des principaux *Centaures*

ARMATA, surnom de *Vénus*, sous lequel les Lacédémoniens l'honoraient, parce qu'ils la représentaient armée dans son temple.

ARMILLUM, vase dans lequel on mettait le vin destiné aux sacrifices.

ARMILUSTRE, ou **ARMILUSTRIE**, fête que célébrait les Romains dans le champ de Mars, le seizième jour d'octobre.

ARMILUSTRUM, était l'endroit de Rome où se faisaient les sacrifices de l'Armilustre. Il était dans la région du mont Aventin; on en ignore la situation précise.

ARMILYA, surnom de *Minerve*.

ARMOMANCIE, divination qui se faisait par l'inspection des épaules. Ce mot vient du latin *armus*. Les anciens appliquaient surtout cette divination aux animaux. Ils jugeaient par l'armomancie si la victime était bonne pour les dieux.

ARNA FORTUNA. La *Fortune* avait un temple célèbre sur les bords de l'*Arnus*, aujourd'hui l'*Arno*.

ARNAINO, ou **ARUINO**, nom générique des idoles dans les îles Gambier; il paraît spécifier plus particulièrement les mauvais

esprits, car on représente généralement Arnaino avec une tête monstrueuse, une corne, une peau hideuse; et les insulaires le dépeignent comme faisant beaucoup de mal aux hommes.

ARNE, fille de l'île de Sithone, ayant trahi sa patrie pour une somme d'argent, les dieux l'en punirent, en la changeant en chouette, oiseau qui conserva, après son changement, la même passion pour l'argent.

ARNEIDE, fête que les Argiens célébraient en l'honneur de Linus, nourri par les agneaux, dévoré par les chiens, et pendant laquelle ils assommaient tous ceux de ces animaux qu'ils pouvaient rencontrer.

ARNUS, fameux devin, étant allé à Naupacte, Hyppotès, petit-fils d'Hercule, crut qu'il était un espion, et le tua. Aussitôt la peste commença à ravager le camp des Héraclides: l'oracle consulté, répondit qu'Apollon, vengeait, par ce fléau, la mort de son devin; que pour apaiser ce dieu, il fallait bannir le meurtrier, et établir des jeux funèbres en l'honneur d'Arnus; ce qui fut exécuté. Ces jeux devinrent fort célèbres dans la suite, surtout à Lacédémone.

ARNYA CHACHTI, fête célébrée par les Hindous le sixième jour de la quinzaine lumineuse de Djeth; on y fait le Poudja de la déesse Chachti, pour qu'elle conserve les enfants en bonne santé.

AROERIS ou AROUERIS. *Horus* forme une triade divine avec Osiris et Isis; ces deux derniers étant jumeaux, et dans le sein de leur mère, s'unirent en mariage.

C'est cet Horus qui porte le nom d'Aroëris, et comme tel il devint à son tour chef d'une triade subséquente où il est acompagné de Tsonenoufré, sa femme, et de Pnevtho, son fils.

AROUNA, le point du jour chez les Indiens. Il remplit la même fonction que l'Aurore chez les Grecs, car c'est lui qui conduit le char de Sourya ou du Soleil.

AROUNDHATI, épouse du sage Vasichtha, autrement dit Agastya, un des sept-richis. Elle est regardée comme un modèle de fidélité et de chasteté conjugales; aussi a-t-elle eu l'honneur d'être transportée dans le ciel à côté de son mari. Suivant les Hindous, les sept principales étoiles de la grande Ourse ou Chariot de David, ne sont autres que les sept richis.

ARPA ou ARPHA. Bollandus dit que c'est une des divinités subalternes, appelées par les Romains *dii minorum gentium*.

ARPEDONAPTES. Démocrite, cité par saint Clément d'Alexandrie (*Stromat.* I), désigne par ce nom les prêtres égyptiens versés dans toutes les sciences, et dans la géométrie en particulier.

ARRESPEX, pour *Aruspex*, se trouve dans quelques inscriptions.

ARRHEPHORIES, fête des Athéniens, en l'honneur de Minerve et de Hersé, fille de Cécrops.

On les appelait encore *Arrhétophories*, parce que les objets mystérieux étaient portés par quatre jeunes vierges d'une naissance distinguée, ou par quatre garçons qui ne devaient avoir ni moins de sept ans, ni plus de onze, et qu'on appelait pour cette raison *Arrhéphores*. Leur habit était blanc et enrichi d'or; on en choisissait deux, chargés de préparer le voile de Minerve.

ARRIPHE, une des compagnes de Diane, nymphe d'une grande beauté, fut outragée par Tmolus, dans le temple de Diane.

ARRUGIA. Pline (XXXIII, 4), dit: *Aurum arrugia quæsitum non coquitur, sed statim suum est*. Il paraît que Pline avait en vue dans ce passage l'or natif que l'on trouvait à la surface de la terre, ou à de très-petites profondeurs, et qui servait aux arts sans avoir été purifié par une fusion préliminaire, comme l'or qui était mêlé ou combiné avec d'autres substances métalliques.

ARSALUS. C'était un des dieux des Solymes, peuple qui habitait le sommet du mont Taurus. Les deux autres dieux étaient *Dryus* et *Trosobius*.

ARSAPHES, surnom donné à Osiris par Plutarque (*De Iside et Osirid.*) Ce mot est une corruption du nom du patriarche Joseph, selon les interprètes, qui, à l'exemple de Bochart, ont cherché à expliquer la fable et l'histoire ancienne par les livres des Hébreux. Mais Jablonski en a cherché plus naturellement l'origine dans la langue cophte, l'ancien idiome des Egyptiens. Il a trouvé un mot composé de deux racines, qui se prononce à très-peu près comme *Arsaphès*, et que les Grecs auront rendu par Ἀρσαφής. Ce mot cophte veut dire *cause de la génération*, et il est relatif à la conformation particulière de certaines statues d'Osiris, qui offraient, selon Plutarque (même traité), le caractère distinctif des statues de Priape chez les Romains.

ARSENOTHELEES, dieux des anciens Grecs, ainsi nommés parce qu'ils avaient les deux sexes.

ARSE VERSE. Les Romains superstitieux à l'excès, écrivaient ces deux mots sur les murailles de leurs maisons, pour les préserver des incendies.

ARSINOE, fille de Nicocréon, roi de Chypre, fut aimée par un jeune homme de Salamine, nommé Arcéophon, qui mourut de chagrin de ne pouvoir l'épouser. Cette princesse, dit la fable, fut punie par Vénus, qui la changea en pierre, parce qu'elle avait eu le cœur assez dur pour voir d'un œil sec les funérailles de ce malheureux amant. Antoine Liberalis rapporte cette fable qui ressemble fort à celle d'Anaxarète et d'Iphis, que nous lisons dans Ovide.

ARTAIUS, du mot grec ἄρτος, *pain*. Les boulangers de la Gaule avaient choisi pour leur patron Mercure Artaïus; ils lui avaient bâti un temple, dont on voyait encore les ruines au XVIIe siècle. Le lieu où ils l'élevèrent porte encore le nom d'*Artai;* c'est un village à deux lieues de Grenoble.

ARTEMIS est le nom grec de *Diane*, sous lequel elle était adorée en plusieurs endroits de l'Asie Mineure et de la Grèce.

ARTEMISIES fêtes en l'honneur d'*Artémis, Diane*.

On offrait à la déesse un mulet, parce que ce poisson donne la chasse aux autres animaux qui vivent dans la mer. Cette fête avait lieu surtout à Delphes; elle durait trois jours à Syracuse, où elle était accompagnée de jeux et de festins.

ARTEMISIUS, nom d'un mois des anciens Grecs.

ARTES, un des noms que les Egyptiens donnaient à Mars, planète. On sait que chacune des sept planètes portait en Egypte trois noms différents. Le premier désignait la divinité à laquelle elle était consacrée; le second l'influence qu'on lui attribuait, et le troisième la couleur avec laquelle on la voyait briller au firmament. Les peuples du Nil appelaient Mars, 1° l'étoile d'Hercule, et 2° *Artès* ou *Ertosi*, que Jablonski croit être le même mot cophte, signifiant *qui a la force générative* et *qui la communique*.

ARTEUGON, un des trois dieux invisibles des Yacoutes.

ARTIMPASA, nom sous lequel les Scythes adoraient *Vénus céleste*, selon Hérodote, (in *Melpom.*) Origène (lib. VI *contra Celsum*) cite ce passage d'Hérodote; mais le texte est corrompu dans les éditions d'Origène.

Ce nom paraît pehli, et signifie *la grande maîtresse*. Il offre de l'analogie avec Artémis

ARTS. Arrien nous apprend que les Gadariens adoraient les arts avec la pauvreté, parce qu'en effet celle-ci est la mère des arts, ou de l'invention.

des Grecs.

ARUGA, ***ARIGA*** et ***ARINGA*** bélier qui servait de victime chez les Romains.

ARUINO, divinité des îles de l'Océanie.

ARULA, autel forgé par les Cyclopes et sur lequel les dieux jurèrent de se déclarer en faveur de Jupiter contre Saturne. Après la victoire, ils placèrent l'autel parmi les constellations.

ARURE. *Voy.* Aroure.

ARUSPICES, ministres de la religion chez les Romains, qui étaient chargés spécialement d'examiner les entrailles des victimes, pour en tirer des présages. Les aruspices étaient distingués des augures, en ce que l'inspection des derniers ne regardait que le vol des oiseaux, leurs mouvements, leur chant, et la manière dont ils prenaient leur nourriture. On a donné à leur nom différentes étymologies assez bizarres: les uns le dérivent d'une corruption du mot grec *ἱεροσκοπία*, inspection des choses sacrées; le P. Pezron a recours à l'idiome celtique, dans lequel *au* ou *afu* signifie *le foie;* lequel joint à *spicio*, *je regarde*, a dû faire *auspex*, d'où *aruspex*, etc. Il en est une plus vraisemblable et plus analogue à l'attention qu'avaient les prêtres, de n'employer que des mots barbares et surannés: elle dérive *aruspex* d'*aruga*, bélier offert en sacrifice.

Les aruspices étaient reconnaissables par les mêmes habillements que les augures, et par le *lituus*, qu'ils portaient de la main droite comme eux. Ils paraissent ordinairement sur les monuments antiques vêtus de tuniques à manches courtes, et de la toge ou du grand manteau, dont ils s'enveloppaient la tête comme d'un voile. Du reste, l'habillement extérieur était relevé fort haut, *cinctu gabino*. On les initiait, dès leur jeunesse, dans les règles de l'aruspicine, et les peuples de l'Etrurie étaient chargés de ce soin. Les Romains leur envoyaient tous les ans, dans cette vue, douze enfants des premiers de la république. Ils apprenaient chez les Etrusques à examiner, selon certaines règles, le foie, le cœur, la rate, les reins et la langue des victimes; ils observaient soigneusement si chacune de ces parties était dans l'état naturel, et s'il n'y paraissait point quelque flétrissure.

Les aruspices détachaient de leurs propres mains les entrailles, les ouvraient avec un couteau de fer, et étudiaient la couleur de la flamme qu'elles rendaient en brûlant. Ils observaient attentivement la manière dont la bile sortait du foie, et l'urine de la vessie comme nous l'apprend Didyme. Pour mieux observer ce dernier phénomène, ils liaient avec de la laine le col de ce viscère, et examinaient comment il se déchirait dans le feu, et de quel côté il laissait échapper l'urine.

Leur art ne se bornait pas aux entrailles des victimes; il s'étendait à tous les prodiges qui pouvaient alarmer ou rassurer la superstition la plus minutieuse, dans le ciel ou sur la terre. Consultés pour savoir ce que désignait un serpent qui avait entouré de ses longs replis le jeune Roscius pendant son sommeil, les aruspices répondirent (Cicer., *De divin.* I, 36) que cet enfant serait très-célèbre et très-élevé en dignité. Les prétendues pluies de pierres, les météores lumineux, la naissance des prétendus hermaphrodites, les enfants dont on attribuait la naissance à une vierge, exerçaient aussi la sagacité des aruspices.

Quelques-uns d'eux se mêlaient dans le grand cirque parmi les charlatans qui amusaient le peuple. Ils expliquaient les songes et les prodiges qui avaient effrayé: ils prédisaient l'avenir en examinant les traits du visage, les linéaments des mains de ceux qui les consultaient, et le bruit qu'ils faisaient en frappant de la langue contre le palais, *poppysma*. Juvénal nous l'apprend:

> Sortes ducet, frontemque manumque
> Præbebit vati crebrum poppysma roganti

Un ancien scholiaste applique ce passage aux aruspices.

Leur collége devint si nombreux, qu'ils formèrent un ordre dans l'empire: témoin cette inscription, trouvée à Rome en 1605:

L. FONTEJUS. FLAVIANUS
HARUSPEX. AUGG. CC
PONTIFEX. DICTATOR
ALBANUS. MAG. PUBLICUS
HARUSPICUM. ORDINI
HARUSPICUM. LX. D. D

Il faut y observer la dignité de ce Fontéius, qui était *aruspicum magister publicus*.

Aruspice du pontife, était une autre

Phrygie et en Pisidie sous le nom d'*Askéus*.

ASKUS était, dans la mythologie des peuples du Nord, le premier homme. *Voy.* ÆSK.

ASLYR, un des dieux subalternes des Tchouvages, peuple de Sibérie.

ASMAN, le ciel; un des *Hamkars* ou génies assistants de Mithra, dans la théogonie persane. Il présidait à tout ce qui arrivait le 27 de chaque mois. Les Parsis croient que cet ange est le même que Mordad, ou l'ange de la mort. Asman est aussi le nom du ciel en persan.

ASMOUG, nom d'un démon qui selon la tradition des Parsis, est un des principaux émissaires d'Ahriman, génie du mal. Il a pour fonction particulière de semer la discorde dans les familles, les procès entre les voisins et la guerre entre les princes.

ASO ou ASON, concubine de Typhon, divinité égyptienne. «Typhon, selon Plutarque, (*de Iside*) tendit des embûches à Osiris, lorsqu'il revint de ses voyages; il s'associa soixante-douze conjurés, et la reine des Ethiopiens, appelée Aso, qui était venue le joindre.» Cette fable était, selon Jablonski, l'enveloppe d'une vérité physique, comme Plutarque l'explique lui-même dans ce traité. La reine des Ethiopiens, qui vient au secours de Typhon, est l'emblème des vents du midi. S'ils l'emportent sur ceux du nord, qui poussent les nuées vers l'Ethiopie; et si par là ils empêchent la saison des pluies qui font enfler le Nil, alors la sécheresse brûlante ou Typhon, son emblème, dessèche l'Egypte.

ASOPE, fleuve de Béotie; pour venger, l'affront que Jupiter avait fait à sa fille Egine, il osa faire la guerre au père des dieux, en enflant ses eaux, qui ravagèrent le pays voisin; mais Jupiter s'étant métamorphosé en feu, mit le fleuve à sec.

ASOURA. Les dieux sont souvent nommés *Souras* ou lumineux chez les Indiens; le mot contraire est *Asouras* ténébreux. Les Asouras sont en effet les ennemis des dieux, auxquels ils font une guerre perpétuelle. Ils surpassent de beaucoup en nombre les divinités de la lumière, dont on ne compte pas moins de trois cent millions, car ils sont eux-mêmes au nombre de huit cent millions. Les uns et les autres sont sujets aux blessures et à la mort dans les combats qu'ils se livrent, mais fort heureusement leurs Gourous et leurs Atcharyas (directeurs spirituels) ont toujours à leur disposition un baume souverain qui les rend à la santé et à la vie L'origine des Asouras rappelle involontairement la chute des mauvais anges dans le système chrétien.

ASOURIKE, mauvais génie des Siamois, le même que l'*Asoura* des Indiens, et l'*Æssouri* des Mongols. Les Asourikès ont une taille monstrueuse, leur sang est rouge, leurs corps maigres et effilés comme une feuille; leurs côtes sont disposées verticalement, leurs yeux sont saillants comme ceux d'un crabe, leur bouche est à peine assez large pour y introduire une aiguille. La faim et la soif les tourmentent sans cesse; dans la rage qui les transporte, ils s'arment de couteaux et se frappent cruellement les uns les autres. Les hommes peuvent, après leur mort, devenir Asourikès; ce sont ceux qui, sur la terre, sans avoir été vertueux, ont cherché à le paraître, et les orgueilleux qui insultent aux gens de bien.

ASPERSION. Les anciens se contentaient d'être aspergés d'eau lustrale, quand ils sacrifiaient aux divinités infernales. Mais ils se lavaient tout le corps avant de sacrifier aux divinités célestes et terrestres.

ASPERSOIR. Les anciens s'en servaient pour distribuer l'eau lustrale dans les cérémonies religieuses, et ils employaient quelquefois à cet usage des branches de laurier ou d'olivier. Mais ils faisaient ordinairement les aspersoirs de métal, et les garnissaient de crins de cheval.

ASPHALION ou ASPHALICUS, surnom de Neptune, sous lequel les Rhodiens lui bâtirent un temple dans une île nouvelle qui parut sur la mer. Ce nom, qui signifie *ferme, stable*, rappelait que ce dieu avait affermi cette île au-dessus des flots. Il eut encore sous ce nom plusieurs autres temples dans la Grèce, parce qu'on lui attribuait le double pouvoir d'ébranler et d'affermir la terre.

ASPHODELE, genre de plante à fleur en lis, que les anciens semaient auprès des tombeaux, comme une nourriture agréable aux morts.

ASPIC, serpent venimeux, assez commun en Orient. Les Egyptiens avaient lié à leur culte religieux la vénération pour l'aspic. Ils le plaçaient, dit Plutarque (*De Isid. et Osirid.*), sur le front de leurs divinités, et cet attribut fait reconnaître leurs statues, mais il appartenait cependant à Isis d'une façon particulière. Lorsque cette déesse était représentée sous le nom de Thermutis ou de Tithrambo, c'est-à-dire d'Isis irritée contre le peuple, on voyait un aspic sortir de ses cheveux, et paraître sur son front. Elle en était coiffée, selon Elien (*De anim.* x, c. 31), comme d'un diadème; et de là naissait la vénération des Egyptiens pour ce reptile dangereux.

ASPORENA, surnom de la mère des dieux, à cause d'un temple qu'elle avait à *Asporénum*, près de Pergame.

ASSABIN, nom sous lequel les Ethiopiens, adoraient le *soleil*. Pline dit que, selon quelques-uns, cet Assabin était *Jupiter*. Il est plus probable que c'était le ciel ou le soleil. Avant de faire la moisson de la cannelle, on lui offrait un sacrifice de quarante-quatre animaux, tant bœufs que chèvres et moutons. Ce n'était qu'après ce sacrifice qu'il était permis de procéder à la récolte, encore fallait-il s'en abstenir tant que le soleil n'était pas sur l'horizon.

ASSAMENTA ou AXAMENTA, poëme que chantaient les Saliens, à la procession des anciles. Leur composition remontait aux premiers siècles de Rome; aussi personne, pas même les prêtres, n'en comprenait le sens.

ASSESSEURS ou CONJOINTS, *paredri, qui s'asseyaient ensemble*, noms donnés à certains dieux qui furent admis dans l'as-

semblée des grandes divinités. Tels étaient les héros et les demi-dieux.

ASSIS. Les sculpteurs grecs du premier âge représentaient assises les déesses et les femmes d'un rang distingué. Telles étaient les statues des Saisons placées dans le temple de Junon à Elis, et qui avaient été sculptées par Doriclès, élève de Dipenus et de Scillus, les plus anciens artistes connus de la Grèce. Cette attitude fait reconnaître sur les anciens monuments les dieux ou les héros qui goûtent les douceurs du repos, ou qui sont plongés dans un profond chagrin, surtout si l'artiste leur a fait croiser les jambes. Properce (II, 21, 45) assure à Jupiter que son amie, reconnaissante de la santé qu'il lui a rendue, ira *s'asseoir* auprès de ses autels et lui adresser des remercîments. On se tenait dans la même attitude lorsqu'on faisait des libations sur les tombeaux, et qu'on y sacrifiait aux mânes. Tibulle (II, 7, 15).

ASSUMÈS, divinité carthaginoise.

ASSYRIENS. Ces peuples anciens avaient en horreur les poissons et adoraient les colombes, qu'ils croyaient être l'âme de leur reine Sémiramis. Quelques-uns d'eux adoraient le feu, comme l'atteste Plutarque.

ASTACES, fleuve du Pont. Pline (l. II, c. 103) dit que les juments qui paissent sur ses bords ont du lait noir.

ASTA-GOD, surnom de *Freya* (ou *Frigga*) divinité des scandinaves, considérée comme déesse de l'amour.

ASTAROTH, ASTARTÉ, divinité des peuples de Syrie, sous le nom de laquelle ils adoraient la lune. Astarté et Adonis son époux régnèrent dans la Syrie, et après leur mort ils furent mis au rang des dieux. Comme on croyait, dans les premiers temps, que les âmes des grands hommes allaient, après leur mort, habiter dans les astres, on feignit de croire que celle de ce prince et de son épouse avaient choisi le soleil et la lune pour leur demeure, et on les honora comme ces astres eux-mêmes. Les peuples adorateurs d'Astarté lui donnaient différentes figures et différents attributs. Les Sidoniens la représentaient sous la figure d'une poule qui couvre ses poussins de ses ailes. L'Astarté dont parle Cicéron portait, en Phénicie, un carquois et des flèches. Chez les habitants du mont Liban, elle pleurait la mort de son cher Adonis. Les mythologues pensent qu'Astarté est, sous différents noms, Vénus ou Mylitta des Assyriens, Mitra des Perses, Isis des Egyptiens, Io et Vénus-Uranie des Grecs, la grande déesse des Syriens, Derceto d'Ascalon, peut-être même Diane, etc. On la représenta sous la forme d'une vache, ou d'une femme qui avait la tête ou seulement les cornes du même animal, sans doute pour imiter le croissant de la lune. Sous les Romains, la forme humaine prévalut exclusivement. On lui dressait des tables sur les toits des maisons, auprès des portes, dans les vestibules et au milieu des carrefours, où l'on servait comme un souper pour la lune aux premiers jours du mois. On considère aussi Astaroth comme la *Vénus* des Phéniciens; en effet on s'abandonnait en son honneur aux plus honteuses prostitutions.

ASTERIE, sœur de Latone, fut aimée de Jupiter, qui prit la figure d'un aigle pour la tromper, et la rendit mère d'Hercule-Tyrien. Dans la suite ayant perdu les bonnes grâces du dieu, et fuyant sa colère, elle fut changée en caille, et se retira dans une île de la mer Egée à laquelle elle donna le nom d'Ortygie, ὄρτυξ, *caille*. C'est l'île de Délos, qui fut d'abord appelée Ortygie, parce que c'est dans cette île qu'on trouva les premières cailles.

ASTÉRIE, fille d'Hydée, fut aimée de Bellérophon, qui la rendit mère d'un fils qu'elle nomma Hydis; il fut le fondateur de la ville d'Hydissus en Carie.

ASTERION, fleuve du pays d'Argos, fut père de trois filles, nommées Eubea, Porsymna et Acrela ou Acrona, qui furent, dit-on, les nourrices de Junon.

ASTERION, de la race des Eacides, un des argonautes.

ASTERIUS, frère de Nestor, un des argonautes.

ASTERIUS, petit-fils de la Terre, un des géants.

ASTEROPE, une des filles d'Atlas, la première des sept étoiles principales qui composent les Pléiades. (OVID., *Fast.* IV, 170.)

ASTIMÈDE, seconde femme d'Œdipe, persécuta les enfants du premier lit de son mari.

ASTIOCHÉ, fille d'Actor, n'ayant pu résister à la force du dieu Mars qui la surprit dans le palais de son père, devint mère d'Ialmanus et d'Ascalaphe, généraux grecs au siége de Troie.

ASTIOCHÉ, fille de Philante, ayant été faite captive par Hercule dans la vallée d'Ephyne en Elide, fut aimée de ce héros, et en eut un fils nommé Tlépolème.

ASTIOCHÉ ou HIERA, femme de Téléphus, fils d'Hercule.

ASTIOCHÉ, fille de Priam, femme de Télèphe et mère d'Eurypile, est la même que Laodice.

ASTOMES, peuples fabuleux qui n'avaient point de bouche. Pline les place aux Indes et d'autres en Afrique.

ASTRAGALOMANTIE, divination ou espèce de sort qui se pratiquait avec des osselets. Lorsqu'on se servait de dés au lieu d'osselets, elle s'appelait *Cubomantie.*

ASTRÉE, fille d'Astréus et de Thémis, était regardée comme la déesse de la justice. Elle habita sur la terre tant que dura l'âge d'or; mais les crimes des humains l'en ayant chassée, elle retourna au ciel et se plaça dans le signe de la Vierge.

ASTRES. La plus ancienne mythologie dont l'histoire ait conservé le souvenir est celle des Egyptiens. Nous ne faisons point mention des Indiens et des Chinois, parce que les opinions des savants sont partagées

à leur sujet. Les astres furent les premiers objets du culte des habitants de l'Egypte. Les Pélasges ou premiers Grecs, en adoptant le culte des Egyptiens que leur communiquèrent avec beaucoup d'altération les Phéniciens, conservèrent des traces très-sensibles de cette mythologie astronomique.

ASTRÉUS, un des géants ou titans qui firent la guerre à Jupiter; il devint amoureux de l'Aurore et la rendit mère des vents et des astres.

ASTROBACUS, un des héros de la Grèce.

ASTROLOGIE, art mensonger, par lequel on prétend lire dans les cieux ce que Dieu a caché à l'homme. On le désigne encore sous le nom d'*Astrologie judiciaire*. C'est une chose digne de remarque que les nations les plus avancées dans la civilisation, ont été les dupes de cette science imaginaire plus souvent peut-être que les peuples barbares.

Les Chaldéens passent pour avoir été les premiers astronomes; cependant on revendique pour les Egyptiens la gloire, si toutefois c'en est une, d'avoir les premiers inventé l'astrologie.

Des Egyptiens l'astrologie passa chez les Grecs. Les Romains, serviles imitateurs des Grecs, n'ont pas manqué de leur emprunter l'astrologie, et ce peuple enchérit encore sur ses maîtres; car, outre les astrologues, ils avaient encore des augures et des aruspices qui étaient revêtus d'un caractère sacré.

Les musulmans ne le cédaient pas aux astrologues du moyen âge; on peut même les regarder avec les Juifs comme les pères de l'astrologie à cette époque.

Les Persans, au rapport de Chardin, sont superstitieux sur les temps et sur les jours; la plupart dépendent des astrologues et autres devins, comme un enfant de sa nourrice. Ils reconnaissent plusieurs jours *noirs*, c'est-à-dire malheureux, dont le plus redouté est le mercredi du mois de safar, qu'ils appellent *Charambé-Souri* (*mercredi de malheur*).

Les Indiens ont aussi des calendriers appelés *Pandjangam*, où sont relatés avec beaucoup de soin les jours heureux et malheureux.

Les Tartares et surtout les Ouighours, dont l'astronomie est fort avancée, sont regardés comme les princes de l'astrologie dans l'Orient.

Si les Chinois cultivent avec tant de soin l'astronomie, s'ils examinent les astres avec tant d'attention, s'ils ont élevé à si grands frais le fameux observatoire de Péking, c'est moins par une véritable connaissance de l'utilité réelle de cette science, que pour découvrir dans le ciel ce qu'on n'y trouva jamais. Le tribunal d'astronomie érigé à la Chine n'est, à vrai dire qu'une réunion d'astrologues.

Les Japonais ont des almanachs dans lesquels on trouve aussi des prédictions astrologiques; ces calendriers sont encore pleins de prédictions sur les temps et les vents, et de marques pour les jours fortunés ou infortunés, auxquels on doit avoir égard dans toutes sortes d'entreprises.

Quand les astrologues siamois recontrent mal dans leurs prédictions, le roi les fait châtier, plutôt comme des négligents que comme des imposteurs.

Voir l'article SABEISME pour connaître le culte des astres chez les différents peuples.

ASTYANAX, fils unique d'Hector et d'Andromaque.

ASTYDAMIE, fille d'Amintor et mère de Lépréas, un des ennemis d'Hercule, fut aimée de ce héros et réconcilia son fils avec lui; elle en eut un fils nommé Etésipe.

ASTYDAMIE, femme d'Acaste.

ASTYLE, devin qui se trouva au combat des Lapithes et des Centaures, et prit la fuite.

ASTYNOME, fille de Chryséis.

ASTYOCHÉ, une des filles de Niobé.

ASTYOCHÉ, fille de Philante.

ASTYOCHUS, fils d'Eole, le dieu des vents, régna après son père sur les îles de Lipari qu'il appela Eoliennes.

ASTYONE, nom de la belle *Chryséis*, fille de Chrysès, grand prêtre d'Apollon.

ASTYPALÆUS, surnom d'*Apollon*, à cause d'un temple qu'il avait dans l'île d'Astypalée, une des Cyclades.

ASTYPALÉE, fille de Phœnix, eut de Neptune Ancée.

ASTYRENA; c'est un nom qu'on donnait à *Diane* et qui venait d'Astyra, ville de la Mysie, dans laquelle cette déesse avait un bois sacré.

On la peint sous les traits d'une vierge avec un visage formidable; mais la tristesse qui paraît dans ses yeux n'a rien de farouche; son air sévère est accompagné de dignité. Elle tient une balance d'une main et une épée de l'autre.

ASWAMEDHA, sacrifice du cheval, chez les Hindous. Il devait être offert par un prince et assurait à celui-ci un titre au trône d'Indra, roi du ciel. Accompli cent fois il donnait le droit de régner sur tous les dieux.

ASWINAS. Les Aswinas sont, dans la mythologie hindoue, les cavaliers célestes, les jumeaux du crépuscule, les hérauts des clartés matinales. Ce sont eux qui précèdent l'Aurore.

ASWIS. Ce sont deux divinités, considérées par les Hindous comme les médecins du ciel. Ils sont fils jumeaux du Soleil et de la Lune.

ASYLEUS, dieu qui présidait au refuge que Romulus ouvrit à Rome. Son temple était ouvert à tout venant. On ne rendait ni l'esclave à son maître, ni le débiteur à son créancier, ni le meurtrier à son juge, dès qu'ils s'y étaient réfugiés; et l'on soutenait qu'Apollon lui-même avait autorisé ce lieu de franchise par un oracle formel.

ASYN, déesses de la mythologie scandinave. Elles sont au nombre de douze, comme les *Ases;* les principales sont : *Frigga*, épouse d'Odin; *Eyra*, déesse de la médecine; *Gefione*, patronne des filles chastes; *Freya*, favorable aux amants; mais, plus

fidèle que Vénus, elle pleure sans cesse Oder, son mari; *Vara*, reçoit les serments et punit ceux qui les violent; *Lofna*, raccommode les amants et les époux désunis; *Snotra*, déesse de la science et des bonnes mœurs, etc.

ATABYRIEN, surnom que les Rhodiens donnaient à *Jupiter*. Ils lui avaient érigé, sous ce nom, un temple qui devint fameux. Atabyria était l'ancien nom de l'île de Rhodes.

ATAGOUJOU, le plus grand dieu des anciens Péruviens; c'est lui qui a créé le ciel et la terre, et qui gouverne toutes choses. Il habite le ciel; mais, se voyant seul, il créa deux autres dieux, Sagad-Zavra et Vaungabrad.

ATAHOCAN, divinité adorée par les Canadiens, l'Etre souverain.

ATALANTE. Quoique les auteurs ne soient pas d'accord sur la personne qui a porté ce nom, il paraît qu'on peut les concilier en distinguant deux Atalantes: L'une était fille de Schanée et petite-fille d'Athamas, que ses malheurs obligèrent de se retirer dans un canton reculé de la Béotie où il bâtit une petite ville de son nom. La seconde Atalante est celle qui se trouva à la chasse du sanglier de Calydon, et qui, par la préférence que lui donna Méléagre, fut la cause des malheurs qui suivirent cette chasse.

ATA-MIRA, élysée ou paradis des insulaires de la Nouvelle-Zélande; ils croient que les âmes des défûnts s'y rendent en plongeant dans la mer, au lieu nommé Reinga, vers le cap Nord.

ATANA, (*privé de corps*), surnom de *Kama-Déva*, dieu de l'amour, dans la théogonie hindoue.

ATCHERI. Nom donné par les habitants des montagnes de Kamaon, au nord de l'Inde, à des fées qui sont les âmes des jeunes filles décédées. Il est dangereux de les rencontrer, car les Atchéris punissent de mort les importuns. Elles molestent aussi quelquefois ceux qui passent durant le jour dans les lieux qu'elles habitent.

ATÉ, *mal*, *injustice*, fille de Jupiter, ne pensait qu'à faire du mal. Devenue odieuse aux dieux et aux hommes, Jupiter la saisit par les cheveux, la précipita du haut des cieux, et fit serment qu'elle n'y rentrerait jamais. Elle s'empara alors des affaires humaines. Les Prières, ses sœurs, filles de Jupiter comme elle, vont toujours après elle, pour corriger, autant qu'il est en leur pouvoir, le mal qu'elle fait; mais, étant boiteuses, elles vont beaucoup plus lentement qu'Até.

ATERGATIS, est le véritable nom de la divinité que les uns appellent *Adagartis*, et les autres *Atergatis*. Si l'on en croit Strabon, c'est le nom corrompu par les Grecs, de la déesse que les Syriens appelaient en leur langue *Athura*, *Astarte*, *Derceto*.

Il en est qui prétendent qu'on adorait sous ce nom la reine *Sémiramis* divinisée; enfin Selden veut qu'*Atergatis* soit la même que *Dagon*, ou la divinité *Poisson*. En effet, *Ader-Gad* pourrait être le même mot qu'*Aderdag*, qui signifie le *puissant Poisson* ou le *dieu Poisson*. On offrait des poissons à cette déesse, et dans certaines contrées on s'abstenait d'en manger par respect pour elle.

ATHAENSIC, déesse de la vengeance, chez les Canadiens. Elle eut commerce avec un des premiers hommes créés par le Grand-Lièvre. Chez les Natchez, Athaënsic était la femme-chef des mauvais génies, comme Jouskéka la femme-chef des bons. Athaënsic est généralement regardée comme malfaisante.

ATHAMAS, fils d'Eole, et arrière petit-fils de Deucalion, était roi de Thèbes: il eut trois femmes: Thémisto, fille d'Hirséus; Ino, fille de Cadmus; et Néphélé.

ATHENA, sorte de flûte dont on croyait que le Thébain Nicophèle s'était servi le premier dans les hymnes à Minerve. Pollux (*Onomast.*, l. IV, c. 10).

ATHENA, nom grec de Minerve; il est formé de *Nétha*, déesse des Egyptiens. Il est probable qu'*Athéna* et *Nétha* sont la même divinité, et que c'est l'Egyptien Cécrops qui a apporté dans l'Attique le culte de Minerve.

ATHENEES, fête que les Athéniens célébraient en l'honneur de Minerve, et dont la célébrité attirait des spectateurs de toute la Grèce: elle avait été instituée par Erictonius, troisième roi d'Athènes; ensuite, lorsque Thésée eut rassemblé les douze bourgades de l'Attique, pour en faire une ville plus considérable, la fête célébrée par tous les peuples prit le nom de *Panathénées*.

ATHOR, HATHOR, ATHYR et **ATAR**, sont les différentes dénominations que les Grecs ont données à une divinité égyptienne, en traduisant son nom dans leur langue. Elle s'appelait proprement *Athor*, et les Grecs, voulant rapporter toutes les théologies à celle de leur nation, la reproduisirent quelquefois sous le nom de Junon, mais ordinairement sous celui de Vénus céleste ou Uranie.

Les orientaux et les Egyptiens désignaient par cette Vénus la puissance qui a tout produit dans l'univers.

ATHYRI. Plutarque (*De Isid.*) dit que les Egyptiens donnaient à *Isis* ce surnom, qu'il rend par la *maison d'Horus dans ce monde*. Il était relatif à la naissance de ce dieu, qu'Isis avait conçu.

ATHYTE, *sans victime*. Ce mot est formé de l'*a* privatif, et de θύω, *j'immole*. Il désignait les sacrifices des pauvres, qui n'ayant pas de victimes à immoler, offraient des fruits ou des gâteaux.

ATKALLA-ANDA-OR-LOPTER, magie en usage chez les Islandais dans les temps modernes; elle consistait à évoquer les esprits aériens et à les faire descendre sur terre pour s'en servir. Elle était regardée comme la magie des grands.

ATLANTIDES (Les) étaient les filles d'Atlas, nommées Maïa, Electre, Taygète, Asté-

rope, Mérope, Alcyone et Céléno. Leurs talents et leur adresse les firent placer dans le ciel, sous le nom de Pléïades.

ATLAS, fils de Jupiter et de Clymène, frère de Prométhée, régnait dans la Mauritanie. Il surpassait tous les hommes par l'énormité de sa taille; elle était si haute, qu'il portait le ciel sur ses épaules. Diodore de Sicile (l. III, c. 6), et saint Augustin (*De Civ. Dei.* l. XVIII, c. 8), expliquent cette fable, en disant que le roi de Mauritanie avait été un grand astronome; qu'il avait même inventé la sphère; ce qui le fit supposer chargé de supporter le ciel.

On le dit fils de Jupiter et de Clymène, ou mieux d'Uranus et d'Asia, fille de l'Océan. On le représente comme portant le ciel sur ses épaules, et gémissant sous le faix, à cause de la multiplicité des dieux que la superstition logeait dans l'Olympe. Ce qui a pu accréditer cette fable, c'est qu'on l'a confondu avec le mont Atlas, qui s'élevait dans ses Etats, et qu'on regardait comme la plus haute montagne connue. Il fut condamné à ce supplice en punition du secours qu'il avait prêté aux Géants contre les dieux.

ATOUA-MOURI, divinités inférieures de l'île Futuna. Les insulaires ne les représentent pas par des statues; ils les honorent comme des êtres spirituels et invisibles : cependant ils les considèrent comme étant de figure ronde. Il s'en faut de beaucoup qu'ils soient regardés comme de bons génies : tout le mal qui se fait dans l'île est censé leur ouvrage.

ATRE, était une divinité des anciens Saxons; ils le regardaient comme un malin esprit; aussi ne l'honoraient-ils que par la crainte du mal qu'il pouvait leur faire.

ATREE, était fils de Pélops et d'Hippodamie. Rien n'est plus connu que sa haine pour son frère Thyeste, et les crimes affreux auxquels elle donna lieu. Le commencement de cette haine vint de ce que Thyeste avait enlevé à son frère une toison d'or ou une brebis dorée, que celui-ci regardait comme le gage du bonheur de sa famille. Thyeste avait fait, dit-on, ce larcin par le moyen d'Erope, fille d'Euristhée, roi d'Argos, et femme d'Atrée. La trahison d'Erope était la suite du commerce incestueux qu'elle entretenait avec Thyeste, son beau-frère, dont elle eut deux enfants. Atrée ayant découvert cette horrible intrigue, chassa sa femme et son frère. Mais il ne crut pas son affront suffisamment vengé par cet exil; il feignit de vouloir se réconcilier avec son frère, et le rappela. Pour mieux sceller la réconciliation, on prépara un banquet solennel, dans lequel Atrée fit servir les membres des enfants que Thyeste avait eus de la reine. Le soleil, disent les poëtes, retourna sur ses pas, afin de ne pas éclairer un si exécrable festin. Thyeste, qui reconnut la nature des mets qu'on lui servait, craignant que la fureur de son frère ne s'étendit jusqu'à lui, prit la fuite, et se sauva à Sicyone.

Thyeste avait eu une fille nommé Pélopée, et un oracle lui avait prédit qu'il serait vengé des cruautés de son frère par un fils dont il serait rendu père par sa propre fille. Pour éviter le crime qui devait donner naissance à ce fils, Pélopée fut élevée loin de lui, et consacrée à Sicyone, au nombre des prêtresses de Minerve. Thyeste la rencontra dans un bois de la déesse, lui fit violence sans la connaître, et la rendit mère d'Egyste. Atrée, qui poursuivait son frère, rencontra Pélopée, sa nièce, en devint amoureux et l'épousa. Elle accoucha peu de temps après de l'enfant qu'elle avait conçu du crime de son père, et le fit exposer. Quelques bergers en prirent soin, lui donnèrent pour nourrice une chèvre, et c'est d'αἴξ, *chèvre*, qu'il fut nommé Egyste. Il fut rendu à sa mère; et elle lui remit une épée qu'elle s'était fait donner par Thyeste, lorsqu'il la déshonora, afin, lui avait-elle dit, que l'enfant qui naîtrait de ce crime, possédât quelque partie des biens de son père.

Egyste fut élevé dans la maison d'Atrée, qui, toujours occupé de la vengeance qu'il voulait tirer de son frère, envoya Agamemnon et Ménélas, ses fils, avec Egyste, pour arrêter Thyeste; ils le surprirent dans le temple de Delphes, et l'emmenèrent à Atrée, qui l'enferma dans une étroite prison. Ce frère barbare chargea Egyste de l'y tuer, et pour lui obéir Egyste allait employer l'épée qu'il avait reçue de sa mère : à la vue de cette épée, Thyeste reconnut son fils. Pélopée survint au moment de cette reconnaissance, et, instruite alors de son inceste avec son père, elle se perça de cette arme fatale. Egyste la retira toute sanglante du sein de sa mère, et la porta à Atrée, qui se croyant assuré de la mort de son frère, alla sur-le-champ offrir aux dieux un sacrifice d'actions de grâces. Mais alors Egyste le tua lui-même, mit son père en liberté, et le fit monter sur le trône d'Argos.

ATREE, eut trois fils, Aléon, Mélampus et Eumolus, que Cicéron nomme Dioscures.

ATRI, un des sept richis, fils de Brahma, père de Soma, et par conséquent un des ancêtres des princes de la dynastie Lunaire. La triade indienne s'incarna dans le sein de sa femme.

ATRIDES. C'est le nom qu'on donne à *Agamemnon* et à *Ménélas*, comme fils d'*Atrée*, quoique plusieurs croient avec quelque raison, qu'ils n'étaient pas fils de ce prince, mais de Plistène, son frère. Comme les actions de ce dernier n'avaient pas mérité une place honorable dans l'histoire, Homère voulant honorer la mémoire du chef des Grecs et de son frère, a pris soin de les faire croire fils d'Atrée, et de les nommer partout les Atrides.

ATROPOS, une des *Parques*. Son nom exprime l'inflexibilité. Stace lui donne l'épithète *alba*, qui est relative à la blancheur des cheveux de ces divinités antiques. C'était Atropos qui coupait le fil de la vie que les Parques filaient, selon ce vers si connu :

Clotho colum retinet, Lachesis net, Atropos occat.

Dans l'allégorie qui remplit le dixième livre de la *République* de Platon, Lachésis chante les événements passés, et l'avenir est le sujet des chants d'Atropos. Cette dernière, vêtue de noir, tient des ciseaux avec lesquels elle se prépare à couper le fils qui garnissent les pelotons, en plus ou moindre quantité, selon la longueur ou la brièveté de la vie accordée à chaque mortel. Aussi lui attribuait-on assez généralement une influence particulière sur la durée de nos jours.

At tu si longi cursum dabit Atropos ævi.
(Stat., l. iv.)

C'est Atropos qui promit à Méléagre, au moment de sa naissance, une vie aussi longue que la durée du tison offert par hasard à ses yeux. Ovide (*Metam.* lib. viii). C'est à elle aussi qu'une mère affligée reproche la mort de son fils enlevé, dans la fleur des ans. (Gruter., *Thes. inscr. Græv.* 692, 10) :

C. Lælio. C. F. IV.
Magna. Omnium. Expectatione. Genito.
Et. Decimo. Octavo. Ætatis. Anno.
Ab. Immani. Atropo. E. Vita. Reciso
Fusca. Mater
Ad. Luctum. Et. Gemitum. Relicta.
Eum. Lacrymis. Et. Opobalsamo. Udum
Hoc. Sepulcro. Condidit.

AT-SKILIA-FULGS-ROEDD, magie en usage chez les Islandais. Elle consiste à interpréter le chant des oiseaux ; c'était la magie des grands, et particulièrement des princes et des rois. Les corneilles étaient les oiseaux les plus instruits des affaires de l'Etat et les plus capables de prédire l'avenir; mais comme il n'en existe point en Islande, elles étaient remplacées dans cet office par les corbeaux.

ATTIN, divinité des Scandinaves, sans doute le même qu'*Odin*.

ATYS, était l'un des prêtres de Cybèle, et l'objet des soins les plus tendres de la déesse ; il devint une divinité.

Ce jeune homme charma par sa beauté Cybèle et Agdestis, qui en devinrent amoureux. Midas, roi de Phrygie, charmé de la figure aimable d'Atis, voulut le donner pour époux à sa fille; mais, craignant quelque désordre, il fit fermer, le jour des noces, les portes de la ville. Cependant ces précautions furent inutiles. Cybèle jalouse de voir son cher Atis épouser une autre femme, enleva les murailles avec les tours de la ville, et parut ornée de cette énorme coiffure à la porte du palais royal. Agdestis arriva en même temps, et répandit l'alarme et la consternation parmi les conviés. Le malheureux époux se réfugia sous un pin; et maudissant le fatal instrument de la passion qu'il inspirait, il se mutila lui-même impitoyablement, et mourut aussitôt après de la blessure qu'il s'était faite. Son épouse, désespérée, se donna la mort; Cybèle et Agdestis éclatèrent en regrets superflus sur le tombeau de leur cher Atis, en l'honneur duquel on érigea un temple magnifique dans Pessinunte.

Suivant une autre version, Cybèle n'aurait pu réussir à plaire à un jeune berger phrygien, nommé Atis, dont elle était devenue amoureuse. Pour se venger de ses mépris, elle lui inspira une fureur soudaine, dans les accès de laquelle il se mutila lui-même. Cybèle, touchée d'un tardif repentir, le changea en pin, arbre qui lui était consacré, son culte était assez répandu, surtout dans l'Asie Mineure, où il était honoré conjointement avec Cybèle. Julien l'appelle le grand dieu Atys, et Lucien parle d'une statue d'or d'Atys placée parmi celles de Bendis, Anubis et Mithra, qui tous étaient adorés comme emblèmes du soleil. On l'a aussi confondu avec Adonis.

ATZIEGADZE, un des noms d'*Horangallès*, un des dieux de troisième classe, chez les Lapons. *Voy.* Horangallès.

AUDHRIMER, cuisinier des dieux dans la mythologie scandinave.

AUDHUMBLA, génisse qui nourrissait les mauvais génies, suivant la mythologie scandinave; pour elle, elle faisait sa nourriture de la glace, qu'elle paissait sur les rochers.

AUGE, fille d'Aléus, eut un fils d'Hercule.

AUGERI HOSTIÆ. C'était une des expressions barbares propres aux sacrifices, dont les prêtres affectaient de se servir. Elle désignait les nouvelles victimes que l'on immolait, lorsqu'on n'avait pas trouvé dans les entrailles de la première, des signes favorables à ceux qui offraient le sacrifice.

AUGEUS fut père d'Agamède.

AUGIAS, roi d'Elide, fut un des argonautes; il avait une si grande quantité de troupeaux, et il y avait si longtemps que ses étables n'avaient été nettoyées, que les exhalaisons qui en sortaient, empestaient le pays, et l'on regardait comme un ouvrage au-dessus des forces humaines, de les vider. Hercule l'entreprit, à condition qu'Augias lui donnerait la dixième partie de ses bestiaux. Il réussit, en faisant passer le fleuve Alphée au travers de ces étables. Augias refusa le salaire promis; alors Hercule le tua, et plaça sur le trône Philée, son fils.

AUGILES, AUGILITES, peuples d'Afrique qui habitaient la contrée par laquelle les Garamantes étaient séparés des Troglodites. Pomponius Mela dit de ces hommes sauvages, qu'ils ne reconnaissaient d'autres dieux que les mânes de leurs ancêtres.

AUGURALE, endroit destiné dans les camps à prendre les auspices, et à consulter les poulets sacrés. Il était toujours placé à la droite du prétoire, comme nous l'apprenons d'un passage d'Hygin, corrigé par Rutgers (*Variar. lect.* iii, 20) : *Auguratorium parte dextera prætorii....* Car on l'appelait aussi *Auguratorium*. Tacite (*Annal.* ii, 13), le nomme *Augurale* : *Nocte cœpta, egressus augurali.*

AUGURALES LIBRI, *les livres des Augures*, qui paraissent avoir été les mêmes que que *les livres des Pontifes*, *Pontificales libri*. Priscien (lib. vii et viii), dit que Jules César avait composé des livres d'*augures*.

AUGURAUX. On appelait de ce nom, des

livres qui traitaient de la science augurale, et des objets sur lesquels elle s'exerçait. Ces objets étaient au nombre de douze, selon le nombre des signes du zodiaque. 1° l'entrée des animaux dans une maison, soit qu'ils fussent domestiques ou sauvages; 2° les animaux qui se présentaient inopinément à la rencontre d'un voyageur; 3° la foudre, l'incendie d'une maison, ou quelque autre chose; 4° un rat qui rongeait des meubles, un loup qui emportait une brebis, un renard qui mangeait une poule, et autres événements du même genre; 5° un bruit entendu dans une maison, et que l'on croyait occasionné par un esprit follet; 6° un oiseau qui tombait sur le chemin et se laissait prendre; un hibou qui chantait, une corneille qui criait; 7° un chat qui, contre la coutume, entrait dans la chambre par un trou, comme tout autre animal qui se serait introduit de même, était pris pour un mauvais génie; 8° une chandelle ou un flambeau qui s'éteignait tout à coup, ce que l'on croyait opéré par le démon; 9° le pétillement du feu, ce qu'on regardait comme le langage de Vulcain; 10° un feu étincelant d'une manière extraordinaire; 11° une flamme qui bondissait d'une manière extraordinaire, ce qui était produit par les Lares; 12° une tristesse subite et un malheur, un accident fâcheux qu'on apprenait sans y être préparé : Voilà les matières de la science augurale.

AUGURE. On appelait de ce nom ceux qui prédisaient l'avenir par l'inspection des oiseaux, des animaux et des météores. Le mot d'augure désignait aussi le présage qu'ils tiraient de cette inspection.

AUGURES GRECS. Leur art fut inventé, selon quelques-uns, par Prométhée ou par Mélampus, fils d'Amythaon et de Doripe. Pline (lib. VII, c. 56), dit que Carès, dont la Carie porte le nom, observa le premier les oiseaux, et Orphée les autres animaux. Pausanias (*Phocis*), attribue la première observation faite sur le vol des oiseaux à Parnassus, qui donna son nom au mont Parnasse. Saint Clément d'Alexandrie en fait honneur aux Phrygiens. Voilà tout ce que nous apprennent les annales des Grecs. On sait d'ailleurs à n'en point douter, que les Chaldéens et les Asiatiques, que les Égyptiens eux-mêmes, s'adonnèrent les premiers à cette divination; et saint Clément semble avoir connu cette origine, en l'attribuant aux Phrygiens, peuple de l'Asie Mineure.

Les oiseaux paraissent tout voir par la hauteur, et se porter en tout lieu par la variété de leur vol; c'est pourquoi on leur attribuait la connaissance des choses passées et futures. De là vint ce proverbe dont les Grecs se servaient pour dire que tout le monde ignorait une chose : *personne*, disaient-ils, *n'a vu ce que nous avons fait, excepté peut-être quelque oiseau*. Aristophane fait dire à ses volatiles, dans la comédie qui porte leur nom : Nous sommes à votre égard autant que les oracles d'Ammon, de Delphes, de Dodone, autant qu'est Apollon lui-même :

[illegible]

Les augures, chez les Grecs, étaient vêtus de blanc, et portaient une couronne d'or pendant qu'ils exerçaient leurs fonctions. Ils avaient un endroit particulier destiné à cet usage, appelé en grec [illegible] et [illegible] ou [illegible]; et des tables sur lesquelles étaient écrits les noms des oiseaux, ceux de leurs différentes espèces de vol, tout ce qui concernait enfin la science des augures. Lorsqu'ils observaient, ils regardaient le Nord, et tenaient pour heureux tous les augures qui venaient du côté droit; ceux du côté gauche étaient malheureux.

L'espèce d'oiseaux, le côté d'où ils prenaient leur vol, et la manière dont ils volaient ou dont ils chantaient, rendaient les augures favorables ou contraires; car les mêmes oiseaux présageaient des choses opposées dans des circonstances différentes. Mais en général leur vol par compagnie était d'un bon augure; c'est ainsi qu'il présagea, selon Diodore de Sicile, à Gordius, simple particulier, son élévation au trône de Phrygie.

Les oiseaux n'étaient pas les seuls animaux dont on tirait des augures. On observait les fourmis, les abeilles; la sauterelle verte, selon Suidas, les crapauds qui étaient d'un heureux présage, les serpents, le lièvre et le sanglier, dont la rencontre et tous les présages étaient funestes.

Les augures considéraient avec un soin particulier les météores, non pas comme les astrologues, pour prédire l'avenir par leur inspection, mais pour en tirer des présages relatifs au moment présent. De ce nombre étaient les comètes et les éclipses de soleil et de lune, qui effrayèrent tant de fois des armées, et qui causèrent presque la mort d'Anaxagoras, parce que ce philosophe en avait donné des explications naturelles et physiques. La connaissance des éclairs et des tonnerres faisait une grande partie de la science des augures, les vents mêmes étaient pris pour augures, Stace :

Ventis, aut alite visa
Bellorum proferre diem.
(*Theb. III.*)

On regardait surtout comme un funeste présage les tremblements de terre. On sacrifiait à Neptune, que l'on en croyait l'auteur, afin de l'apaiser; et s'il avait fait entr'ouvrir la terre, on précipitait dans ces trous des meubles précieux. Midas, roi de Phrygie, y jeta son fils, et Curtius, romain, s'y précipita tout armé.

Les feux follets étaient interprétés favorablement par les augures, suivant leur nombre. Paraissaient-ils sous deux flammes distinctes, on croyait y reconnaître Castor et Pollux, et les matelots en auguraient le retour du calme. Une seule flamme était appelée Hélène, et on la redoutait lorsqu'elle succédait aux Dioscures, qu'elle semblait chasser. Cette flamme paraissait-elle s'attacher à la tête ou aux pas de quelque mortel,

elle lui présageait le bonheur le plus complet. Tel fut Servius Tullius, roi de Rome; tel avait été le jeune Ascagne au départ de Troie, selon Virgile.

Quoique les Grecs n'entreprissent aucune affaire importante, sans avoir consulté les augures, quelques-uns cependant n'ont pas craint de s'en moquer ouvertement. Euripide, entre autres, fait dire à Thésée, qui condamne Hippolyte sans consulter les augures : *La lettre de Phèdre est le témoin qui le condamne : quant au vol des oiseaux, je récuse ce témoignage trompeur.*

Augures romains. Les Romains empruntèrent des Etrusques la superstition des augures, que ceux-ci avaient reçus des Grecs. Romulus en exerça les fonctions le premier, lorsqu'il observa le vol des oiseaux avec son frère Rémus, pour savoir lequel des deux donnerait un nom à Rome.

Mais les Romains changèrent l'état du ciel établi par les Grecs. Les premiers l'observèrent tournés vers le septentrion, et les Romains se tournèrent vers le midi ; de sorte que la droite et la gauche de ces deux peuples étant opposées dans le temps de l'observation des augures, et leur droite présageant les choses heureuses, comme les malheurs étaient annoncés par les augures de la gauche, les résultats des uns et des autres étaient diamétralement opposés.

Les Romains étendirent l'inspection des augures à un plus grand nombre d'objets Grecs. Ils les rapportaient à douze points capitaux qui, par leur nombre, se trouvaient analogues aux douze signes du Zodiaque. Ils tiraient des augures : 1° de l'entrée extraordinaire, mais volontaire, d'une bête fauve ou privée dans la maison de quelqu'un ; 2° de la rencontre d'une bête féroce sur un chemin ; 3° du feu qui se communiquait subitement aux habits, et par analogie, de la foudre, des éclairs et de l'incendie des maisons ; 4° de la corrosion d'un livre, ou de quelque meuble agréable, par des souris, et par analogie, d'un loup dévorant un bœuf ou un cheval, d'un chien et d'un renard déchirant des poules ou des oies ; 5° d'un bruit entendu dans la maison, et que l'on croyait produit par des lémures ou des esprits ; 6° de la prise d'un milan qui tombait lié entre les jambes des voyageurs, de la prise des oiseaux qui entraient par hasard dans les maisons, par analogie du croassement subit des crapauds, du chant des corneilles, etc.; 7° de l'entrée inattendue par quelque trou, d'un chat ou de quelqu'autre quadrupède ; 8° de l'extinction subite d'un flambeau, que l'on attribuait à quelque esprit ; 9° d'un bruit léger, mais extraordinaire, produit par un brasier, que l'on prenait pour un oracle de Vulcain ; 10° d'un grand bruit extraordinaire produit par le feu, ainsi que de ses étincelles ; 11° des mouvements ou explosions subites de la flamme, que l'on croyait être agitée par les Lares ; 12° enfin d'une tristesse subite, involontaire, causée par l'apparition d'un fantôme, ou par quelque objet surprenant,

Une des choses qui occupaient le plus souvent les augures romains, était l'inspection des poulets sacrés. On nourrissait dans les temples, et l'on portait à la suite des armées et des légions, des poulets renfermés dans des cages. Lorsque l'on devait délibérer sur quelqu'objet important, ou livrer une bataille, on consultait ces oiseaux sacrés. Les ministres, appelés *pullarii*, ouvraient la cage et présentaient de la nourriture aux poulets. Si les oiseaux ne voulaient ni sortir, ni manger, ou s'ils prenaient la fuite, c'était un augure des plus funestes, et l'on attribua la défaite de Publius Claudius, dans la première guerre punique, au mépris qu'il en avait témoigné. Mais si les poulets mangeaient avec avidité, l'augure était favorable, il s'appelait *tripudium;* et s'ils frappaient plusieurs fois la terre avec le bec, pour ramasser les grains qui leur étaient échappés (ce que l'on appelait *pavire*), l'augure était des plus heureux, et se nommait *tripudium solistimum.* Les augures observaient avec un soin presque égal la démarche ou le vol des oiseaux, et leur chant.

Les augures romains exerçant leurs fonctions, étaient revêtus de la prétexte ; car Cicéron dit (*Pro Sextio*) du fils de Lentulus Spinther, que le peuple avait nommé augure dans l'année même où il avait pris la robe virile : *Cui superior annus idem et virilem patris et prætextam populi judicio dedit,* Quelques auteurs ont cru, d'après des passages d'écrivains romains corrompus ou mal interprétés, que les augures portaient la *trabea* teinte deux fois en pourpre ; mais il paraît plus vraisemblable que leur prétexte était seulement ornée de bandes de pourpre. Ils portaient aussi une couronne.

Lorsque les augures devaient examiner le vol des oiseaux, ils choisissaient le milieu de la nuit, un temps serein, sans nuages, sans vent, et un espace élevé et découvert, qu'ils appelaient *arx.* Là, ils se voilaient comme les sacrificateurs, c'est-à-dire en ramenant leur prétexte sur le derrière et le haut de la tête. Ils se plaçaient ensuite en demi-cercle, s'asseyaient, traçaient en l'air avec le *lituus* l'espace dans lequel ils voulaient observer, et que l'on nommait *templum.* Ayant aperçu quelque bon augure, ils l'annonçaient, et attendaient qu'un second vînt confirmer ce premier.

Da deinde auxilium, pater, atque hæc omina firma.
(*Æneid*, II, 691.)

Ceux que l'on élisait magistrats, prenaient eux-mêmes les augures dans la nuit qui précédait leur inauguration, hors de la ville, assis, et dans un endroit consacré à cette cérémonie. C'était un espèce d'*auguraculum* ou d'*auguratorium.* Les augures publics les assistaient, et leur disaient qu'ils venaient d'entendre tonner à gauche. Quoiqu'ils n'eussent rien entendu eux-mêmes, les magistrats prenaient ces paroles des augures pour le présage, et ils s'en retournaient satisfaits.

Tite-Live décrit fort au long (I, 18) la ma-

nière dont on prit les augures pour l'élection de Numa. L'augure le conduisit dans l'espace appelé *arx*, l'y fit asseoir sur une pierre, se voila et s'assit à sa gauche, tenant un bâton recourbé, sans nœuds, appelé *lituus*. Après avoir considéré Rome et la campagne, adressé des prières aux dieux, l'augure détermina les régions célestes depuis l'orient jusqu'à l'occident, assignant la droite au midi et la gauche au septentrion, et fixant l'espace des présages aussi loin que la vue pouvait s'étendre. Il prit alors son *lituum* de la main gauche, posa la droite sur la tête de Numa, et dit : « Jupiter, père des dieux, s'il est permis à Numa Pompilius, dont je touche la tête d'être roi de Rome, faites-le-moi connaître par des signes certains dans l'espace que j'ai déterminé. » Il annonça les présages qu'il désirait. Dès qu'ils furent partis, Numa fut déclaré roi par l'augure, et il sortit de l'espace consacré aux augures.

Les magistrats observaient les présages ainsi que les augures, mais avec quelque différence. Les derniers les observaient pour ordonner ou pour défendre quelque action ; les magistrats ne les faisaient que pour empêcher ou pour rompre les comices. L'assistance des premiers était nécessaire ; les derniers n'observaient que librement, et quand ils voulaient. Il fallait l'observation de trois augures pour la promulgation d'une loi ; celle d'un seul magistrat rompait les comices, quoiqu'il ne sût qu'observer, sans connaître les conséquences de son observation. Voici les paroles consacrées pour commencer cette cérémonie : *Jovis pater, si mihi es auctor, urbi populoque romano Quiritium, hæc sane, sarteque esse, ut tu nunc mihi bene sponsis, beneque volueris*. Ce sont à peu près les mêmes que celles prononcées à l'inauguration de Numa.

Romulus composa le collége des augures de trois seulement, tirés des trois tribus de Rome, qui existaient alors. Ce collége s'accrut ensuite d'un augure de plus ; et, à la fin de la république, il était composé de cinq plébéiens et de quatre patriciens. Ils se choisirent longtemps des collègues, mais le peuple s'attribua depuis ce droit, et il appartint aux empereurs jusqu'au christianisme. Le plus ancien du collége en était le président, et se nommait *magister collegii augurum*. Leur office était perpétuel ; et quoique les prêtres et les pontifes condamnés pour quelque crime, fussent destitués sur-le-champ, les lois conservaient aux augures leur dignité jusqu'à la mort. Il y avait de plus une loi des Douze Tables qui défendait, sous peine de la vie, de leur désobéir.

On les confond souvent avec les aruspices, qui n'examinaient que les entrailles des victimes, tandis que les augures ne s'occupaient en aucune manière des sacrifices. Les aruspices expliquèrent cependant aussi quelquefois les tonnerres et les autres prodiges célestes ; de manière qu'il est difficile de déterminer avec précision les limites des fonctions des aruspices, des augures et des auspices. La plupart des écrivains latins les nomment indifféremment les uns pour les autres. Aussi leur applique-t-on à tous les trois collectivement, ce que disait Cicéron des augures, qu'il s'étonnait comment deux d'entre eux pouvaient se rencontrer et se regarder sans rire. Dès les plus anciens temps de Rome, quelques poëtes pensaient de même : car on trouve dans Varron (*De ling. lat.*) ce fragment d'Attius :

> Nihil credo auguribus, qui aures verbis ditant
> Alienas, suas ut auro locupletent domos.

Les Gaulois furent aussi adonnés aux vaines pratiques des augures, que les Grecs et les Romains.

Augurium cœleste était, selon Paulus, l'éclair et le tonnerre.

Augurium coactum, augure extorqué en laissant jeûner les poulets sacrés.

Augurium impetraticum, présage désiré, que l'on ne pouvait refuser.

Augurium nauticum, était l'apparition des cygnes que les matelots croyaient être d'un bon augure ; parce qu'ils ne s'enfoncent jamais dans l'onde.

Augurium oblativum, augure fortuit, que l'on pouvait accepter ou refuser.

Augurium salutis, espèce de divination par laquelle on cherchait à connaître si les dieux accorderaient la demande qu'on leur voulait faire pour le bonheur et le salut du peuple romain. On lui consacrait chaque année un jour, dans lequel aucune armée n'était sortie de Rome pour combattre ses ennemis, et ne leur avait livré de combat. Lorsque l'inspection des victimes ne promettait rien d'heureux, on ne célébrait pas l'*augurium salutis*, et l'année entière s'écoulait quelquefois sans que l'on pût trouver un jour favorable. Auguste, étant consul pour la cinquième fois avec Sextus Apuléius, rétablit cette pratique religieuse, qui avait été interrompue pendant quarante-quatre ans, depuis le consulat de Cicéron et d'Antoine. On la négligea encore après cet empereur ; car Tacite (*Annal.*, XII, 23) dit que Claude la rétablit de nouveau. — Pour rendre cet article complet, voy. Aruspices et Auspices.

Les livres auguraux traitaient de la science augurale et des objets sur lesquels elle s'exerçait ; ces objets se réduisaient à douze chefs, selon le nombre des signes du zodiaque : 1° l'entrée des animaux dans une maison, soit qu'ils fussent domestiques ou sauvages ; 2° les animaux qui se présentaient inopinément sur la route d'un voyageur ; 3° la foudre, l'incendie d'une maison ou de quelque autre chose, 4° un rat qui rongeait des meubles, un loup qui emportait une brebis, un renard qui mangeait une poule, et autres événements de cette espèce ; 5° un bruit entendu dans la maison, que l'on croyait produit par un esprit follet ; 6° un oiseau qui tombait sur le chemin et se laissait prendre, un hibou qui chantait, une corneille qui criait, etc. ; 7° un chat qui contre

la coutume, entrait dans la chambre par un trou, ainsi que tout autre animal qui serait entré de même, était pris pour un mauvais signe; 8° une chandelle ou un flambeau qui s'éteignait spontanément, ce que l'on croyait opéré par un démon; 9° le pétillement du feu, ce qui était regardé comme le langage de Vulcain; 10° un feu étincelant d'une manière extraordinaire; 11° une flamme bondissant outre mesure, ce qui était produit par les Lares; 12° enfin une tristesse subite et tout événement fâcheux que l'on apprenait sans y être préparé. Les Toscans passaient pour avoir inventé la science de la fulguration, qui comprenait trois parties : *l'observation*, *l'interprétation* et la *conjuration*.

Chez les Chinois la vue d'une pie était de bon augure; il était au contraire fâcheux de voir un corbeau noir ou un renard roux.

La divination par les oiseaux est en usage dans le royaume d'Angola, en Afrique; leur vol, leur cri, sont des présages de bonheur et de malheur comme chez les anciens Romains.

AUGUSTALES, *Augustalia*, fêtes établies en l'honneur d'Auguste à qui le sénat avait élevé un temple pour lui décerner un culte divin, vers le commencement du règne de Tibère, l'an 16 de Jésus-Christ. La célébration en fut d'abord confiée aux tribuns du peuple, ensuite aux préteurs. Les peuples de la Gaule élevèrent aussi un temple au même empereur, dans la ville de Lyon, et nommèrent des prêtres Augustaux pour les desservir.

AUGUSTINE, fête qui se célébrait à Rome le 4 des ides d'octobre (12 octobre), en mémoire de l'empereur Auguste.

AULIS, fille d'Ogygès, sœur d'Alalcoménie, et l'une des nourrices de Minerve.

AULIS. Les Madécasses ont des espèces de dieux Lares ou génies familiers qu'ils appellent Aulis. Ce sont de petites figures humaines faites en bois; ils les enferment dans des boites enjolivées de rassades, de verroteries ou de dents de crocodiles; et mettent dans ces boites de la poudre de certaines racines mêlée avec de la graisse et du miel, qu'ils renouvellent de temps en temps. Ils les portent à leur ceinture et les consultent souvent. La manière la plus ordinaire de les consulter est de s'endormir après leur avoir exposé de vive voix ce que l'on désire; et le songe qui vient pendant le sommeil est la réponse de l'oracle. Cependant, quand la réponse ne leur convient pas, ou qu'ils ne sont pas contents de leurs Aulis, les Madécasses ne se font pas scrupule de leur dire des injures.

AULON, arcadien, un des héros à qui la Grèce éleva des monuments.

AULRUNA. Unes des héroïnes ou écuyères attachées aux walkiries; selon la mythologie scandinave.

AUNE. Dans la féerie allemande, *le roi des aunes* est un génie malfaisant, qui, avec sa robe de brouillard et sa couronne de feu, se promène le soir au bord des rivières, guettant le jeune enfant qu'il attire dans l'eau par des paroles, séduisantes.— Dans la mythologie scandinave, la première femme fut formée du bois d'*aune;* dont elle porta le nom.

AURES ou **AIRS**, êtres aériens que l'on peut regarder comme les sylphes des anciens. Ces déités, qui se trouvent sur les peintures antiques, sont légères, vêtues de longues robes et de voiles flottants aux brillantes couleurs; compagnes des zéphyrs, elles sèment l'air de fleurs; sans cesse occupées de jeux et satisfaites de leur bonheur, elles prennent plaisir à contribuer à celui des mortels. On les reconnaît surtout au voile qu'elles tiennent dans leurs mains, ou qu'elles font flotter au-dessus de leurs têtes.

AURORE. Hésiode dit que l'Aurore était fille de Théa et d'Hypérion, et sœur du Soleil et de la Lune; qu'ayant épousé Persé, elle eut pour enfants les Vents, les Astres et Lucifer; que de Tithon, son second mari, elle eut Memnon, roi d'Egypte, et Hermathion; et de Céphale, son troisième époux, Phaéton, qui fut si cher à Vénus. L'aurore est représentée avec un grand voile, montée sur un char à deux chevaux, de couleur de rose, le voile qu'elle a sur la tête est fort reculé en arrière, pour marquer que la clarté du jour est déjà assez grande, et que l'obscurité de la nuit se dissipe. Sa fonction était d'*ouvrir* chaque matin, *avec ses doigts de rose, les portes de l'orient.* La mort de ses enfants la rendit inconsolable car elle répandait chaque jour ces larmes brillantes que nous appellons maintenant rosée.

AUSCA, dieu de l'aurore, chez les anciens Polonais.

AUSCHWEYT, dieu des anciens Prussiens; il présidait à la santé et aux maladies.

AUSIA, nymphe que Protée rendit mère de Méra.

AUSPICES. C'était dans l'origine une classe d'hommes qui prédisaient l'avenir par l'inspection du vol des oiseaux, comme les aruspices par celle des victimes, et les augures par le chant de ces mêmes oiseaux. Plutarque dit. (*Quæst. Rom.*, 72) que ces distinctions furent oubliées par la suite, et que l'on étendit le nom des augures à ceux qui dans l'origine avaient été nommés auspices. De sorte que les articles ARUSPICES et AUGURE doivent être réunis à celui-ci pour faire une exposition complète de cette superstition des anciens, dont Euripide se moquait déjà dans la Grèce.

Servius voulut établir des lignes de séparation entre les auspices et les augures. En voici les principaux points : 1° Les augures examinaient les chants des oiseaux, et leur vol était seul étudié par les auspices. 2° Tous les objets sensibles fournissaient matière aux observations des augures; les oiseaux seuls occupaient les auspices. 3° On ne pouvait exercer les fonctions d'augure que dans son pays natal: ce n'était

pas la même chose pour les auspices. *Auspicari civis etiam peregre licet; augurium agere, nisi in patriis sedibus, non licet.* 4° Enfin, le nom d'*auspices* était consacré particulièrement aux observations religieuses des consuls, des généraux et de tous ceux qui tiraient des présages hors de Rome.

On n'assemblait point le peuple romain, on ne livrait pas une bataille à ses ennemis, sans avoir pris les auspices. C'était la même superstition dans l'intérieur des maisons; et les auspices assistaient à tous les mariages. Juvénal en parle comme de ministres aussi nécessaires pour les fiançailles que les témoins.

> Veniet cum signatoribus auspex.
> (*Sat.* x, 336.)

La dot était comptée en leur présence. Suétone voulant exprimer en détail le mariage de Messaline avec C. Silius, du vivant de Claude son mari, dit: *quam cum comperisset C. Silio etiam nupsisse, dote inter auspices consignata.*

Les magistrats plébéiens n'étaient pas créés ou élus *auspicato*, c'est-à-dire, après que les auspices avaient été pris. Les magistrats patriciens s'arrogeaient ce droit exclusivement, comme nous l'apprend Appius dans Tite-Live. (VI, 41.)

On ne prenait les auspices que dans un endroit public; et nous voyons dans Dion (XLI) que les consuls à Antioche, et deux cents sénateurs avec eux, ayant voulu prendre les auspices, achetèrent aux dépens du fisc, pour cette cérémonie, un terrain qui demeura public depuis cet instant.

Tous les ordres de l'empire romain prenaient les auspices le premier jour de chaque année, pour savoir si elle serait heureuse. Ovide l'atteste dans ses fastes.

> Tempora commisi nascentia rebus agendis,
> Totus ab auspicio ne foret annus iners.
> Quisque suas artes ob idem delibat agendo,
> Nec plus quam solitum testificatur opus.
> (I. I, 167.)

Columelle (XI 2) dit que les habitants de la campagne prenaient aussi les auspices aux calendes de janvier, en ébauchant toutes les diverses espèces de leurs travaux. Les empereurs imitèrent cette pratique religieuse, et ils prenaient au même jour les auspices publiquement, au nom de tout l'Empire. Cet usage dura jusqu'à Trajan. Q. Métellus étant devenu souverain pontife, défendit de prendre des auspices après le mois *sextilis* ou d'août.

Les auspices, dans une armée et dans une expédition, se rapportaient uniquement au général ou au chef de l'entreprise. Les subalternes ne combattaient et n'agissaient que sous ses auspices, même lorsque le général avait été retenu par une maladie, et n'avait pu assister à l'action. C'est pourquoi on n'accordait ni le titre d'*imperator*, ni le triomphe, ni l'ovation à un commandant en second, quoiqu'il eût remporté une victoire. On la rapportait tout entière au chef sous les auspices duquel il était censé avoir combattu. Le chef prêtait à ses subalternes ses auspices ou son bonheur, si l'on peut se servir de cette expression pour mieux peindre l'opinion des Romains. De là vient qu'Horace dit d'Auguste:

> Te copias, te consilium, et tuos
> Praebente divos.
> (*Od.* IV, 14, 33.)

Et Suétone, du même empereur: *Domuit partim ductu, partim auspiciis suis.*

Ovide dit enfin:

> Per quem bella geris, cujus nunc corpore pugnas,
> Auspicium cui das grande, deosque tuos.
> (*Trist.* II, 173.)

Tous les ministres de la religion romaine affectaient un idiome particulier pour parler de leurs cérémonies, et ils conservaient tous les mots surannés. Les auspices avaient aussi un langage consacré, dont nous allons expliquer une grande partie.

Auspicium facere, se disait des oiseaux lorsque leur augure était favorable, et qu'il encourageait à former quelqu'entreprise. C'est dans ce sens qu'Horace dit que la passion conseille, *auspicium facit*, comme si elle était un oiseau de bon augure:

> . . . . . Cui si vitiosa libido
> Fecerit auspicium . . . . .
> (*Epist.* II, 85.)

Auspicium turbare ou *vitiare*, annoncer que les *auspices* ne sont pas favorables.

Auspicium dirimere, troubler les auspices. On attribuait cet effet, par exemple, à l'apparition ou au cri des souris. (PLIN. VIII, 57): *Soricum occentu dirimi auspicia, annales refertos habemus.*

In auspiciis silentium, désignait un auspice sans aucun vice *irritant*. L'augure demandait de quelle nature était l'auspice des poulets, par exemple; le *pullarius* répondait *silentium sibi videri*, qu'il ne voyait rien de contraire à l'auspice que l'on désirait. Cette réponse n'était pas un présage, mais un préparatif nécessaire au présage.

Auspicium ex acuminibus. Cicéron parle en deux endroits de cet auspice, qui n'était en usage que dans les camps et les places d'armes. Quelques interprètes n'ayant pu découvrir l'espèce de cet auspice, ont corrigé le texte de Cicéron, et ont voulu lire *ex agminibus*, au lieu de *ex acuminibus*. Mais cette correction devient inutile, aujourd'hui que la connaissance des phénomènes de l'électricité a mis à portée d'expliquer l'auspice *ex acuminibus*. Il se tirait des étincelles, ou plutôt des aigrettes de lumière que l'on voyait briller à la pointe des lances, lorsque le temps était disposé à l'orage.

Auspicium caducum, auspice tiré d'une chute. On tirait un présage lorsque le hasard faisait tomber un chapeau, une couronne, une robe, un cheval ou ses harnais. Plutarque rapporte dans la *Vie de Brutus* deux auspices de ce genre, qui présageaient la défaite des vengeurs de la liberté. Le premier fut, selon lui, de voir le licteur présenter à Cassius une couronne renversée; et le second se tira de la chute de celui qui portait une victoire d'or de Cassius, et de la chute de cette même statue.

Auspicium clive, auspice qui empêchait de former quelqu'entreprise; car Festus dit que les Romains appelaient *clivia* toutes les choses difficiles.

Auspicium coactum. Voy. *Augurium coactum*, au mot AUGURE.

Auspicium juge, était la rencontre de deux ou de plusieurs animaux attelés; ce présage était funeste. Festus appelle aussi *auspicium juge*, celui que l'on tirait à la vue d'un animal attelé qui rendait ses excréments.

Auspicium liquidum, auspice clair et précis, pris dans un moment où le ciel pur et serein ne jetait aucun doute sur l'observation. Cet auspice se trouve joint ordinairement à *avis sinistra* dans les auteurs latins, chez lesquels les présages heureux étaient tous tirés du côté gauche, le tonnerre seul excepté. Plaute :

. . . . . Liquido exeo foras
Auspicio, avi sinistra.
(*Epid.*, II, II, 1.)

Avi sinistra, auspicio liquido, atque ex sententia.
(*Pseud.*, II, IV, 72.)

Auspicium majus et *auspicium minus*. Cette distinction portait sur l'espèce de magistrature dont étaient revêtus ceux qui prenaient les auspices. Elles étaient divisées en grandes et petites magistratures; et les auspices étaient aussi de deux sortes.

Auspicium nauticum, auspices ou oiseaux que consultaient les marins avant de s'embarquer. Horace fait souvent allusion à ces présages.

Mala soluta navis exit alite.
(*Epod.*, X, 1.)

Ratem occupare quid moramur alite?
(*Epod.*, XVI, 24.)

Claudius Pulcher et Flaminius furent punis, disait-on, pour les avoir méprisés.

Auspicium pedestre, augure que l'on tirait de la rencontre d'un animal terrestre, tel qu'un renard, un loup, etc.

Auspicium perenne. Cet auspice était, selon Festus, celui que l'on prenait en traversant un fleuve ou un ruisseau dont les sources étaient sacrées. Pour prendre cet auspice, les magistrats Romains traversaient l'eau *Petronia*, lorsqu'ils allaient faire quelques fonctions dans le champ de Mars.

Auspicium pestiferum. On donnait ce nom aux auspices, lorsque l'on ne trouvait point de cœur dans une victime, ou lorsque la tête de son foie manquait.

Auspicium piaculare, était celui qui se tirait d'un événement funeste arrivé pendant le sacrifice, tel que la fuite de la victime, son mugissement à l'instant de l'immolation, sa chute sur un côté réputé sinistre, etc. Virgile en parle:

. . . Qualis fugit cum saucius aram
Taurus, et incertam excussit cervice securim.
(*Æneid.*, II, 233.)

Auspicium præ termine. On donnait ce nom aux auspices que l'on prenait en passant des terres du peuple romain sur celles d'une autre nation.

Auspicium sinistrum. Bon augure pour les Romains, qui regardaient comme avantageux tous les prodiges opérés du côté de leur main gauche : en quoi ils étaient diamétralement opposés aux Grecs. Varron (*Ling. latin.*, VI) dit que l'on suspendait au cou des enfants des représentations obscènes, pour empêcher que rien ne pût détruire l'effet des auspices de la main gauche, *ne quid obsit bonæ scævæ causa:* de là vint le surnom de *Scævola*.

Auspicium viale, toute rencontre funeste. Si, par exemple, une belette traverse le chemin, un superstitieux, dit Théophraste, ne continuera pas sa route sans avoir fait passer avant lui quelqu'autre personne, ou sans avoir jeté trois pierres au delà du chemin.

Auspicium urbanum, auspice que les magistrats appelés *Urbani* prenaient dans la ville, etc.

Cette superstition n'était pas propre aux Romains, plusieurs peuples anciens en avaient d'analogues; les Grecs, bien entendu, n'en étaient pas exempts.

AUSTHEIA, génie des anciens Slaves, qui était le protecteur des ruches et des abeilles.

AUSTRI, génie de la mythologie scandinave, qui présidait à la région orientale du ciel.

AUTEL. Hérodote (l. II, c. 4) dit que les Egyptiens sont les premiers qui aient consacré aux dieux des temples, des statues et des autels.

AUTELS ÉGYPTIENS ET DES ANCIENS GRECS. Pausanias, décrivant l'autel de Diane à Elis, observe qu'il ressemblait aux autels égyptiens, en ce qu'il allait en s'élargissant de la table supérieure jusqu'à la base.

AUTELS DES GRECS *depuis la guerre de Troie*, ET DES ROMAINS. Les différences qui peuvent exister entre les autels de ces deux nations, dont le culte fut à peu près le même, sont presque nulles; c'est pourquoi nous les réunissons dans le même article.

Un autel était une élévation destinée à offrir des sacrifices à quelque divinité. Les Grecs lui donnaient le nom général βωμός, mais les Latins créèrent ceux d'*ara* et d'*altare*. Ils donnèrent le dernier nom aux autels sur lesquels on sacrifiait aux divinités supérieures, et ils dérivèrent *altare*, *ab altitudine*. *Ara* désignait indistinctement, chez les Latins, les autels des dieux supérieurs, et ceux des divinités inférieures.

Les Grecs admettaient une distinction plus fortement prononcée entre les diverses espèces d'autels. Les uns étaient très-hauts; celui de Jupiter-Olympien (PAUSAN., *Eliac.*) entre autres, était élevé de vingt-deux pieds grecs; on les consacrait au culte des dieux du ciel, appelés Θεοὶ οὐράνιοι. Les dieux terrestres, tels que Vesta, la Terre, la Mer, etc. et les Héros, n'avaient que des autels peu élevés, appelés ἐσχάρας, des foyers. On creusait des fosses, λάκκους, pour sacrifier aux

divinités infernales, souterraines, ὑποχθονίοις. Porphyre ajoute à ces trois espèces d'autels, les endroits consacrés particulièrement au culte de l'univers et des nymphes; c'étaient des antres obscurs. Mais toutes ces distinctions se perdirent dans la suite, et on les confondit ordinairement les uns avec les autres.

On plaçait ordinairement les autels du côté de l'orient, à l'entrée des temples et devant les statues des divinités, qui en occupaient ordinairement le centre. Lorsque le moment du sacrifice était venu, on ouvrait les portes du temple, afin que le peuple, rassemblé sous les portiques extérieurs, pût voir l'autel et la victime; car les prêtres seuls, et quelques personnes privilégiées, entraient dans la *cella*, c'est-à-dire dans l'intérieur des temples; tout le peuple priait sous les portiques extérieurs : c'est pourquoi les temples antiques en sont ornés sur le devant, et quelquefois sur les quatre faces.

Les premiers autels ne furent faits qu'avec du gazon; et les poëtes les rappellent toujours, lorsqu'ils veulent peindre la simplicité des premiers temps. Ovide :

Ante deos homini quod conciliare valeret,
Far erat, et puri lucida mica salis..
Ara dabat fumos herbis contenta sabinis
(*Fast.*, I, 341.)

Tertullien les appelle *temeraria altaria* (*Apolog.* c. 25) : *Frugi religio, et pauperes ritus, et nulla Capitolia certantia cœlo, sed* TEMERARIA *de cespite* ALTARIA. Ces autels de gazon sont désignés dans Virgile sous le nom de *gramineæ aræ :*

In medioque focos, et dis communibus aras
Gramineas. . . (*Æneid.*, XII, 118.)

On les élevait sous des arbres ou on les couvrait des rameaux de l'arbuste consacré à la divinité que l'on voulait honorer ; de chêne-vert pour Jupiter, de laurier pour Apollon, de myrte pour Vénus, de peuplier pour Hercule, de lierre, de pampre et de figuier pour Bacchus, de pin pour le dieu Pan, de cyprès pour Pluton et pour Sylvain, etc. Ces rameaux étaient désignés ordinairement par les Latins sous le nom général VERBENÆ, qui était cependant celui de la verveine. Horace.

Hic vivum mihi cespitem, hic
Verbenas, pueri, ponite.
(*Od.* I, 19, 13.)

Ces monceaux de gazon, quoique consacrés sur le sommet des montagnes aux divinités supérieures, et aux inférieures dans les vallées, ne portaient pas toujours le nom d'autel; car Hésychius et Phavorin appellent les sacrifices que l'on y faisait, θυσίαι ἀπόβωμοι, offrandes sans autel.

Les pierres remplacèrent le gazon ; et l'on voyait encore un autel de cette matière dans le stade d'Olympie, consacré à Hippodamie, selon Pausanias. La brique, le marbre et les métaux précieux succédèrent aux simples pierres.

On se servit même de cendres pour fabriquer des autels, qui n'étaient alors qu'un monceau de cendres cimenté par le sang des victimes. L'autel de Jupiter-Olympien, dont nous avons parlé plus haut, et qui avait vingt-deux pieds grecs d'élévation, n'était fait qu'avec les cendres des victimes brûlées en l'honneur du dieu. Pausanias décrit un semblable autel d'Apollon σποδίου, *de cendres*, à Thèbes.

Les anciens mettaient au nombre des sept merveilles du monde un autel fait avec des cornes d'animaux entassées. On le voyait à Délos; et l'on disait qu'Apollon, âgé de quatre ans seulement, l'avait fabriqué avec les cornes des chevreuils tués par Diane, sa sœur, sur le mont Cinthius: Plutarque l'avait vu, et disait qu'il avait admiré la force de l'entrelacement des cornes, qui formaient seules l'autel, sans être liées par aucun ciment ou corps étranger. Eustathe (*Iliad.*, θ) place cet autel à Ephèse ; ce qui prouverait, s'il n'y a pas erreur dans le texte, que l'on avait fabriqué deux semblables autels. Ovide en parle comme d'une chose merveilleuse.

Miror et innumeris structam de cornibus aram.
(*Heroid.*, XXI, 99.)

Il ne faut pas confondre ces cornes de chevreuils avec celles dont on ornait les angles des autels carrés. Les écrivains grecs et latins en parlent souvent. Nonnus (*Dyonisiac.*, l. XLIV, 96) dit qu'Agavé voulant accomplir l'ordre de Cadmus, monta sur une montagne élevée, et offrit une brebis sur un autel orné de belles cornes, καὶ εὐκεράῳ παρὰ βωμῷ On négligea par la suite de mettre de véritables cornes aux autels ; mais on les figurait souvent par quatre parties aiguës et saillantes qui s'élevaient au-dessus de la table de l'autel. Les médailles romaines nous offrent quelquefois des autels avec des cornes d'animaux, mais le plus souvent avec ces cornes factices qui se retrouvent aux autels antiques des collections de Rome.

Les autels étaient distingués en deux espèces, relativement à leur usage. Les premiers, sur lesquels on ne brûlait point de victimes, s'appelaient ἄπυροι ou ἀναίμακτοι sans feu ou jamais ensanglantés. Ἔμπυροι brûlant, était le nom des autels sur lesquels on consumait les animaux. Laërce, dans la Vie de Pythagore, parle d'un autel de la première espèce, dédié à Apollon, que l'on voyait à Délos, auprès du fameux autel fabriqué avec des cornes. Ce philosophe le salua avec respect, conformément à ses principes, parce qu'on n'y offrait que du blé, de l'orge et des gâteaux, sans y allumer jamais de feu pour brûler des victimes. Jupiter très-grand, ὕπατος avait de même un autel (PAUSAN. *Arcad.*), sur lequel on n'offrait rien qui eût eu vie. Cécrops, roi d'Athènes l'avait ainsi ordonné, et l'on n'y pouvait présenter que des gâteaux appelés πέλανοι. Tacite parle d'un autel dédié à Vénus-Paphienne, sur lequel on n'offrait point de victimes; mais on y faisait brûler des parfums, *solis precibus et igne puro adolebant*, (*Hist.* II.) Quoique cet autel fût ἀναίμακτος, on

ne pouvait cependant pas l'appeler ἄπυρος; il formait une troisième espèce.

On consacrait les autels avec beaucoup de solennité, ainsi que les temples. (*Voyez* CONSECRATION.) Pour en perpétuer la mémoire, on gravait sur les autels les noms ou les attributs des divinités auxquelles ils étaient dédiés, les noms de ceux qui les avaient fait élever, et la cause pour laquelle ils avaient été faits.

Les anciens élevaient des autels pour des causes très-différentes les unes des autres. Ils en avaient même de très-petits dans leurs laraires, et de portatifs, qu'ils appelaient *solubiles*, pour les voyages. On dressait à volonté ces petits autels; et Pausanias (lib. VI) parle de plusieurs autels portatifs que l'on dressait sous de grands portiques dédiés à Jupiter, et que l'on retirait facilement, parce qu'ils étaient faits de pierres entassées sans beaucoup de recherche.

On élevait souvent des autels sur les frontières d'un pays, afin d'en rendre les limites sacrées et inviolables. Ces frontières d'ailleurs n'étaient fixées quelquefois qu'après des guerres et des traités de paix. Les autels qui avaient servi à ces traités et aux serments qui les accompagnaient, en devenaient des témoins toujours subsistants. Alexandre, revenu de l'expédition des Indes, voulut imiter Hercule et Bacchus, disent Strabon et Quinte-Curce; il fit construire douze autels avec des pierres taillées, pour conserver la mémoire de ses conquêtes. Il ne faut pas les confondre avec les autels consacrés aux douze grands dieux, que le même conquérant avait déjà élevés à l'entrée de l'Asie, selon Justin (lib. II, c. 5), ni avec ceux qu'il dressa à son départ d'Europe, en l'honneur de Jupiter-Descenseur, de Minerve et d'Hercule. Les historiens et les géographes nous fournissent un grand nombre d'exemples de cet usage, qui était à la fois politique et religieux.

Les autels servaient chez toutes les nations, même chez les barbares, de refuge aux malheureux, aux esclaves maltraités et aux suppliants. Ceux-ci se réfugiaient auprès des autels, s'asseyaient sur les degrés, et gardaient un profond silence. Leur attitude exprimait leur douleur, leur désir et leur demande. C'est ainsi que dans l'Odyssée (II. 153), Ulysse s'assied sur la terre auprès des Lares du roi Alcinoüs, dont il venait implorer la protection. Thémistocle s'étant réfugié chez les Molosses, s'assit de même chez Admète, auprès des Lares ou du foyer qui leur était consacré et leur servait d'autel, pour émouvoir la pitié de ce jeune roi.

Ceux qui offraient un sacrifice devaient toucher l'autel, et répéter avec le prêtre les paroles sacrées, sans quoi l'on croyait que les dieux refusaient leurs hommages. Les lois de Numa défendaient aux concubines de toucher les autels, parce qu'elles les auraient souillés. Lorsque ce sacrilége avait été commis, la concubine devait le réparer en immolant un agneau, en laissant flotter ses cheveux au gré des vents; et pendant cette offrande, le prêtre, tourné vers l'orient, répétait trois fois, à voix haute, une prière conçue dans des termes surannés, qui était conservée dans les livres de Numa.

On faisait aussi toucher l'autel à ceux qui prêtaient serment. Virgile a exprimé cette cérémonie :

> Tango aras, mediosque ignes, et numina testor.
> (*Æneid.*, XII, 201.)

Le poëte a parlé ici d'une manière conforme aux usages de l'antiquité la plus reculée. Car Théon, interprétant Aratus, nous dit que dans la guerre des Titans tous les dieux se lièrent ensemble par un serment redoutable prononcé autour d'un autel qui devint depuis une constellation, et qui fit naître l'usage de toucher les autels en prêtant serment; cet usage était exprimé par les mots suivants, *aras tangere*, lorsque l'on jurait de bonne foi; mais si l'on se parjurait, on se servait de l'expression *flagellare aras;* parce que, selon Perse (sat. 4, 48), celui qui faisait un faux serment paraissait frapper à coups redoublés la divinité dont il insultait les autels par son crime.

Ceux qui étaient près de mourir embrassaient aussi les autels. C'est dans ce sens que l'on dit dans l'Hercule furieux de Sénèque :

> Conjugia quoniam pervicax nostra abnuis,
> Regemque terres : sceptra quid possint, scies.
> Complectere aras; nullus eripiet deus
> Te mihi. (II, II, 501.)

« Embrasse les autels, si tu veux; mais aucune divinité ne pourra te soustraire à mes coups. »

On élevait souvent des autels aux morts et aux dieux Mânes. La plupart des tombeaux portent en abrégé la formule DIIS MANIBUS ou D. M., qui en faisait des espèces d'autels consacrés aux divinités. D'ailleurs, on leur élevait des autels proprement dits sur les sépultures.

Les cendres des morts n'étaient pas nécessaires pour l'érection des autels. On en élevait à leur mémoire. C'est ainsi que Virgile peint Andromaque sacrifiant sur le cénotaphe d'Hector :

> Libabat cineri Andromache, manesque vocabat
> Hectoreum ad tumulum, viridi quem cespite inanem
> Et geminas, causam lacrymis, sacraverat aras.
> (*Æneid.*, III, 303.)

Et les Troyens faisant des funérailles sur le cénotaphe de Palinure :

> Haud mora, festinant flentes, aramque sepulcri
> Congerere arboribus, cœloque educere tentant.
> (*Ibid.*, VI, 303.)

Tacite peignant la douleur des habitants de l'Italie à la vue des cendres de Germanicus, parle des autels qu'ils élevaient sur leur passage (*Annal.* III, 2) :.... *Etiam quorum diversa oppida, tamen obvii, et victimas, atque aras diis manibus statuentes, lacrymis et conclamationibus dolorem testabantur.* Germanicus lui-même conduisant les légions romaines contre les Germains, rétablit l'autel consacré à Drusus, que les barbares avaient renversé (*Annal.*, II, 7, 3) : *Veterem aram Druso sitam disjecerunt, restituit aram.* Cependant le corps de Drusus avait été rapporté à Rome. Suétone dit encore de ce frère

de Tibère (*Claud.*, c. 1, n. 7) qu'à sa mort, arrivée dans la Germanie, l'armée qu'il commandait lui éleva un tombeau fait à la hâte, autour duquel chaque année les troupes romaines devaient faire des évolutions, et les députés des confédérations gauloises devaient faire des *supplications*.

Dans les camps, les autels étaient placés devant la tente des empereurs ou des généraux. Cette position était conforme aux rites sacrés; car il fallait que le sacrificateur fût tourné du côté de l'orient, et, si la chose était impossible, vers un fleuve ou vers un chemin. On sait que la principale rue du camp était alignée sur la tente du chef; de sorte que le sacrificateur se trouvait placé vis-à-vis de l'armée et de la porte Prétorienne, qui était toujours tournée du côté de l'orient ou de l'ennemi.

En s'embarquant, on ne manquait pas d'élever des autels aux divinités de la mer; on immolait un taureau à Neptune et à Apollon, des brebis noires à la tempête, et des blanches aux Zéphirs :

Nigram hyemi pecudem, Zephyris felicibus albam.

L'on jetait leurs entrailles dans les flots, et l'on ne levait point l'ancre sans s'être assuré de la protection des dieux.

Quoique chacun eût de petits autels dans sa maison, pour y sacrifier aux Lares, aux Génies, aux Junons et aux divinités protectrices de sa famille, presque tous les actes importants de la vie civile se faisaient devant les autels. C'était aux pieds des autels, comme nous l'avons vu, que l'on ratifiait les traités pour les rendre inviolables, que l'on prêtait serment, que l'on célébrait les noces, que l'on se jurait une amitié étroite; c'était enfin autour des autels que l'on donnait les festins publics et religieux.

On élevait des autels pour obtenir des dieux des bienfaits personnels, ou pour les remercier des grâces que l'on avait obtenues non-seulement pour soi-même, mais encore pour ses parents, ses amis, ses patrons et pour les Augustes. Les Recueils d'inscriptions l'attestent à chaque page. Suétone dit d'ailleurs dans la Vie de Caligula (c. 8, n. 3), pour indiquer le lieu de sa naissance, que Pline l'ancien assure dans ses écrits que cet empereur était né dans le pays de Trèves, dans un pays où l'on voyait des autels avec cette inscription :

OB AGRIPPINÆ
PUERPERIUM

Lorsque l'on voulait honorer quelque divinité, on entourait son autel des rameaux de l'arbuste qui lui était consacré. On en faisait des guirlandes dont on entourait les autels; c'est pourquoi Virgile les appelle des colliers, *torques*. (*Georg.* IV, 276.) On les couvrait aussi de fleurs, et Stace a réuni ces deux circonstances dans les vers suivants :

. . . Geminas ergo ilicet aras
Arboribus vivis et multo cespite texi
Imperat; innumerosque deæ sua munera flores
Addit. (*Theb.* VIII, 298.)

Ovide dit aussi de ces guirlandes :

Fumida cingatur florentibus ara coronis.
(*Trist.* III, 13, 15.)

On entrelaçait ces fleurs de bandelettes de laine teinte en diverses couleurs. Properce appelle une de ces bandelettes *laneus orbis* :

Terque focum circa laneus orbis eat.
(IV, 6, 6.)

Quelque respect que les anciens témoignassent pour leurs autels, on les vit cependant les renverser quelquefois. C'était la marque d'une douleur amère, d'un désespoir violent, et une espèce de vengeance qu'ils exerçaient contre les dieux. Arrien (II, 22) nous en a conservé un exemple mémorable; celui d'Alexandre, qui fit renverser les autels et brûler les temples d'Esculape, parce que tout l'art des médecins n'avait pu arracher son ami au trépas.

Enfin, parmi les excès que les vainqueurs commettaient dans les villes prises d'assaut et dans les pays conquis, on regardait comme les plus graves le renversement des autels. Philippe V fut puni par les Romains de ce sacrilége. Florus (II, 7) dit que les Athéniens implorèrent l'assistance des Romains contre ce roi de Macédoine, qui, après les avoir vaincus, avait renversé les autels et les temples des villes de leur domaine. Cette accusation servit aux ambitieux descendants de Romulus, de prétexte spécieux pour dépouiller ce monarque d'une grande partie de ses Etats et de ses conquêtes.

La forme des autels anciens variait à l'infini. On en trouve de ronds, dont la hauteur a le plus souvent deux fois et demie leur épaisseur ou diamètre. D'autres sont carrés; plusieurs offrent à la vue un carré long. Leur hauteur varie communément entre deux et trois pieds. Nicomaque de Gérase (*Arithmet.* l. II, p. 56) dit que les plus anciens autels, et surtout les ioniques, sont plus hauts que larges, et que la base n'est pas égale à la corniche. Saumaise a parlé d'une manière trop générale en disant que les autels des anciens étaient ordinairement carrés ou de forme cubique; car on en trouve beaucoup de ronds. On en voit aussi quelques-uns triangulaires, qui ont été confondus souvent avec des candélabres de même figure, et réciproquement les candélabres ont été appelés aussi improprement des autels.

AUTEL. Un autel a sur les médailles plusieurs significations différentes. Sur les impériales latines, il désigne l'apothéose du prince, et les fait appeler des *Consécrations*.

On voit souvent au revers des médailles des Colonies un autel, et un étendard placé au-dessus. C'est le symbole des Colonies, parce que la première chose que l'on faisait en les établissant était d'élever un autel, et d'y offrir des sacrifices. L'étendard désignait la légion ou la cohorte que l'on y fixait. Une médaille de Saragosse (*Cæsarea-Augusta*), frappée en l'honneur d'Auguste, son fondateur, offre trois autels. Sur celui du

milieu, qui est plus élevé que les autres, on voit un étendard, et sur les deux petits, des boucliers fixés à des lances en guise d'étendard.

Un autel allumé désigne ordinairement les médailles d'Antioche de Syrie, de Smyrne, ou de Mopsueste.

AUTEL. Il y a une constellation, une des quinze méridionales, qui est appelée l'autel. Les poëtes disent que c'est l'autel sur lequel les dieux prêtèrent serment de fidélité à Jupiter, avant la guerre contre les Titans, et que ce dieu le plaça parmi les astres après sa victoire. D'autres disent que c'est l'autel sur lequel le centaure Chiron immola un loup, dont la constellation est dans le ciel, proche de l'autel.

Manilius et Aratus ont chanté cet autel dans leurs poëmes astronomiques. Ils disent qu'il fut fabriqué par les Cyclopes, et qu'ils le garnirent d'un couvercle ou chapeau, afin que les géants ne pussent pas apercevoir le feu de la foudre qui y est allumé pour recevoir le serment des dieux. Les pilotes regardaient le lever de cette constellation comme un temps favorable pour la navigation. Elle se levait avec une partie du Scorpion.

AUTOLICUS, aïeul maternel d'Ulysse, était fils de Chione et de Mercure, dieu des voleurs; il naquit de la même mère et le même jour que Philammon, fils d'Apollon, duquel on le distingua par ses inclinations.

AUTOMATIA, déesse du hasard, surnom de la *Fortune*.

AUTOMNE. On représente ordinairement cette saison sous la figure d'une femme couronnée de pampre et de grappes de raisins. On lui donnait aussi une tunique couleur de feuilles de vigne qui commencent à se faner, avec une draperie couleur de sang, par allusion au vin nouveau.

AUTONOE, quatrième fille de Cadmus, épousa Aristée, et fut mère d'Actéon, dont la mort funeste lui causa tant de chagrin. Comme elle avait contribué avec ses sœurs à l'éducation de Bacchus, elle participa aux mêmes honneurs qu'elles: les quatre sœurs ont été reconnues déesses, et ont eu des autels.

AUTONOME, une des cinquante *Néréides*.

AUTOPSIE. C'est l'état dans lequel, suivant les païens, on avait un commerce intime avec les dieux : on se croyait revêtu de toute leur puissance, et on était persuadé qu'il n'y avait plus rien d'impossible. C'était la dernière initiation des mystères d'Eleusis et de Samothrace.

AUXO et HEGEMONE, étaient les deux seules *Grâces* que les Athéniens connussent.

AVANTIA était la principale divinité des Helvétiens.

AVENTIN, fils d'Hercule et de la prêtresse Rhéa. Ce héros étant venu en Italie sur les bords du Tybre, devint amoureux de cette prêtresse, qui faisait sa demeure sur une montagne voisine, et de cet amour naquit Aventin, qui fut élevé par sa mère au même endroit. Il se vêtit, comme son père, d'une peau de lion, et porta gravée sur son bouclier l'hydre de Lerne à cent têtes, pour faire souvenir de son origine. C'est cet Aventin qui avait donné, disait-on, son nom à la montagne de Rome.

AVERNE, lac d'Italie, auprès duquel les poëtes plaçaient l'entrée de l'enfer. Il est auprès de Baïes, et s'appelle *lago di Tripergola*. Les oiseaux volent aujourd'hui sans aucun danger sur les eaux de ce lac. Ses eaux exhalaient des vapeurs si méphitiques, que les oiseaux qui volaient au-dessus y tombaient morts, d'où les Grecs l'appelèrent ἄορνος (*sans oiseaux*), et les Latins, par corruption, *Avernus*. La sauvage horreur dont ces lieux étaient environnés exaltant les idées superstitieuses, on en fit une des portes des enfers. Aussi jamais on n'en approchait sans faire un sacrifice aux dieux infernaux. Sur les bords de ce lac était l'oracle consacré aux ombres qu'Ulysse vint consulter, où il s'entretint avec le devin Tirésias. Maintenant tout ce prestige est évanoui; Agrippa coupa ce bois, ce qui assainit l'air, et fit écouler les eaux stagnantes, de sorte qu'actuellement les oiseaux peuvent voler au-dessus impunément.

On donnait aussi quelquefois ce surnom aux autres dieux quand on les invoquait pour le même objet, Castor et Pollux étaient ceux qui étaient plus particulièrement honorés par les Romains.

AVERRUNQUES. C'était chez les Romains un ordre des dieux, ainsi appelés parce que leur office était de détourner (*averruncare*, vieux mot latin) les maux. Ces dieux étaient Hercule, Apollon, les Dioscures et Jupiter. Les Egyptiens avaient aussi leurs dieux Averrunques ; ils les représentaient avec un visage et un geste menaçants, avec des fouets et des crocs à la main.

AVEUGLEMENT. Depuis Diodore de Sicile (I, 22), jusqu'à Maillet (*Desc. de l'Egypte*, I, 18), tous les écrivains qui ont parlé des Egyptiens, ont remarqué que les aveugles étaient en très-grand nombre parmi eux ; au point que Grangier (*Relat. du voy. en Egypte*, p. 22), n'hésite pas à appeler leur pays *la terre des aveugles*. Cet aveuglement tenait et tient sans doute encore à des causes locales, à des vices de terroir ou de régime, etc. Mais les anciens Egyptiens, superstitieux à l'excès, attribuèrent cette infirmité à la colère d'Isis, qu'ils désignaient sous le nom de Tithrambo ou d'Hécate. Ainsi pensait le parjure que Juvénal fait parler dans sa treizième satire, vers 91.

AVRIL; ce mois, qui se trouve toujours dans le commencement du printemps, était consacré à Vénus. Il est figuré par un homme qui semble danser au son de quelqu'instrument. Ausone dit: « Avril rend ses honneurs à Vénus couronnée de myrte. En ce mois, on voit la lumière mêlée avec la fumée de l'encens, pour fêter la bienfaisante Cérès. Le flambeau placé auprès d'Avril jette des flammes mêlées d'odeurs suaves. Les parfums, qui suivent toujours la déesse de l'a-

phos, ne manquent pas ici. » Les fêtes de ce mois étaient les jeux Mégalésiens, qui commençaient le 4, et duraient huit jours; les Céréales et les jeux du Cirque le 10; les jeux en l'honneur de Cérès le 12; les Fordicides ou Fordicales le 15; les Paliliennes le 21; les secondes Agonales le 22; les Robigales le 25, et les Florales le 28. Avril était le second mois de l'année de Romulus, qui commençait par mars, et il avait 30 jours. Numa le réduisit à 29, et César lui en rendit 30. Les nones étaient le 5, et les ides le 13. C'est à Vénus que les anciens Romains l'avaient consacré; mais les Grecs, suivant Suidas, l'avaient mis sous la protection d'Apollon.

AWIDZI (prononcez *a-oui-tsi*), huitième étage de l'enfer, chez les bouddhistes siamois; c'est une immense place chauffée en bas par une flamme d'une yondjana de long, et en haut par une autre flamme de la même dimension. Ceux qui ont tué leur père ou leur mère, ou un ponghis, blessé un bouddh, les schismatiques, les fauteurs d'hérésies, ceux qui détruisent les idoles, les pagodes souffrent en ce lieu pendant une andraka (une des périodes de l'existence du monde), quelquefois pendant plusieurs andrakas.

AXAMENTA, nom des hymnes que Numa avait composés pour être chantés par les Saliens. On les conservait encore du temps de Cicéron.

AXIEROS, un des dieux *Cabires*, dans l'île de Samothrace.

AXINOMANTIE, divination en usage chez les Grecs et les Romains, dans laquelle on employait une hache ou une cognée. On la lançait contre un tronc d'arbre brut, de manière qu'elle ne penchât pas plus d'un côté que de l'autre.

AXIOKERSA et AXIOKERSOS, dieux *Cabires*, honorés dans l'île de Samothrace. On en comptait quatre : *Axiéros*, *Axiokersos*, *Axiokersa* et *Casmilos*; on croit que les habitants de cette île honoraient sous ces noms, Pluton, Proserpine, Cérès et Hécate.

AXIOKERSES. Le scholiaste d'Apollonius dit que Cérès, chez les Phéniciens, était *Axieros*, Proserpine *Axiokersa*, et Pluton *Axiokersès*. Bochart (*Chana.*, I, cap. 12) dérive ces noms de la racine commune *Axi* ou *Achazi*, *ma possession;* et il joint à cette racine *la mort*, *kerès*, pour compléter celui de Pluton.

AXUR ou ANXUR, surnom de *Jupiter*, qui signifie sans barbe, selon quelques interprètes, parce que *Jupiter-Axur* était représenté jeune et sans barbe. D'autres tirent ce nom de la ville d'*Anxur*, dans le Latium, où il était particulièrement honoré.

AZA et AZAEL, noms de deux démons qui, suivant le *Zohar*, ont été précipités dans l'enfer après leur défaite.

AZAN, fils d'Arcas, roi d'Arcadie, fut le premier pour qui on célébra des jeux funèbres après sa mort.

AZIZUS, surnom de *Mars*, adoré à Édesse. Ce mot vient du syrien *aziz*, *force*. C'était un des assesseurs du soleil. Son compagnon était Monime, autre assesseur du soleil.

AZONES. Les dieux *Vénus* sont ceux qui ne sont point fixés à un pays particulier, mais qui sont reconnus en tous pays. Ces dieux Azones étaient placés au-dessus des dieux visibles et sensibles, que les Romains appelaient *dii communes*.

AZUR-AZOUR, ou AZER, nom du feu chez les Persans. De là les Parsis l'emploient pour désigner l'ange du feu élémentaire et de tout ce qui se fait avec le feu.

AZUR-GAN, fête du feu, qui se celébrait chez les Perses le 9 du mois d'*Azur*. On nettoyait, ce jour-là, les pyrées ou temples du feu, on réparait les autels, on renouvelait le feu perpétuel; on allumait des bûchers de toutes parts. C'était un jour de bon augure où il faisait bon de couper ses ongles et se raser; ce qui marquait la purification des péchés. Cette fête, grave le premier jour, dégénérait les jours suivants en mascarades.

B

BAAL, divinité des Babyloniens, des Sidoniens, des Chaldéens et des Israélites. nommé aussi *Bal*, *Beel*, *Bel*, *Belus*, suivant les différents dialectes.

Les uns croient que c'était le soleil, d'autres la planète de Jupiter; d'autres le prennent pour Mars, ou Saturne, ou l'Hercule tyrien; d'autres enfin croient, non sans motif, que Baal était un des premiers rois des Assyriens ou des Babyloniens, et qu'il fut mis au rang des dieux, après sa mort.

La tour de Babel est regardée comme le premier temple où il fut adoré; on lui en élevait d'autres sur les montagnes, on plantait des bois sacrés autour de ces temples; on lui érigeait des statues de pierre ou de métaux précieux. Quelques-uns croient qu'on lui immolait des victimes humaines, et qu'on faisait passer des enfants par le feu en son honneur, comme dans le culte rendu à Moloch. Baal était souvent un nom générique, par lequel on dénommait une divinité quelconque.

BAAL BERITH, ce nom signifie *Dieu de l'alliance*. Il était adoré chez les Phéniciens, et chez les Carthaginois. Les Israélites lui rendirent un culte après la mort de Gédéon. D'après Bochart, Bérith serait une déesse, dont la ville de Béryte, aujourd'hui Beyrouth, aurait pris le nom. Il se pourrait que *Baal-Bérith* ou *Baalat-Bérith*, la déesse Bérith, fût la même que *Britomartis*, déesse des alliances, honorée dans l'île de Crête.

BAAL-GAD, dieu de la fortune, honoré par les Phéniciens, dans la plaine qui est au

pied du mont-Liban, où une ville portait son nom.

BAAL-PEOR, ou **BEEL-PHEGOR**, ou **BEL-PHEGOR**, ou **PEOR**, **PHEGOR**, dieu des Moabites, adoré sur le mont-Péor ou Phégor. Il est souvent parlé, dans l'Ancien-Testament, de cette diviuité au culte de laquelle les Israélites se firent plusieurs fois initier.

BAAL-SEMEN, le dieu du ciel; c'est le nom du *Soleil*, adoré par les Phéniciens qui le regardaient comme le plus grand des dieux.

BAAL-SEPHON, ou **BEEL-SEPHON**. *Le dieu du Septentrion*; mais *Tséphon* (suivant l'orthographe originale), pourrait bien être le *Typhon* Egyptien, génie du mal.

BAALTIS, ou **BAALIS**, féminin de *Baal*, ce mot veut dire la *déesse*; elle était adorée par les Phéniciens; il est probable que c'est celle qui est nommée *Astarté*, *Astaroth* ou la *Lune*.

BAB, ce mot, dans la langue des anciens Parsis, veut dire *père*, et ces peuples le donnaient au feu qu'ils reconnaissaient comme le père et le principe de toutes choses.

BABE-BOUNTI, dieu subalterne adoré dans l'archipel Viti.

BABIA, déesse révérée en Syrie, surtout à Damas. On croit que c'est la déesse de la jeunesse. C'était aussi leur *Vénus* qui présidait aux amours et aux mariages. On la représentait sous la forme d'un enfant. Les mères, dit-on, lui offraient les leurs en sacrifice.

BABIS et **BEBON**. Les Égyptiens désignaient par ce surnom de *Typhon*, un vent violent renfermé dans les cavernes. *Babi* ou *Bebi*, veut dire en langue Cophte, selon Jablonski, une caverne dans laquelle on peut renfermer ou cacher quelque chose. Typhon était le vent qui soufflait sur la terre, et qui retardait l'heureuse inondation du Nil; Babys désignait Typhon sans action, ou renfermé dans les cavernes. De là vint dans Homère la fable d'Eole et de sa caverne, répétée par Virgile.

BACCHANALE, endroit où l'on célébrait les mystères de *Bacchus*.

BACCHANALES, fêtes et mystères célébrés en l'honneur de *Bacchus*.

Elles eurent sans doute un but religieux, mais dégénérèrent ensuite en honteuses débauches. Elles prirent naissance parmi les Egyptiens, qui les instituèrent en l'honneur d'Osiris, père de la nature et de la fécondité, adoré chez les Grecs sous les noms de *Dionysios* ou de *Bacchus*.— De l'Egypte, ces orgies passèrent dans la Grèce environ 1400 avant J.-C. Les bacchants déguisés en satyres, en faunes, en ityres, se répandaient en furieux dans les campagnes, couraient de tous côtés en jouant de la flûte, en sonnant des trompettes, ou en poussant des hurlements; les femmes transformées en ménades, en thyades, en bassarides, se livraient, les cheveux épars, à toutes sortes de déréglements et de transports fanatiques. — Il y avait toutefois, dans la Grèce, des peuples qui célébraient les fêtes de Bacchus avec plus d'ordre et de décence.

Les bacchanales s'introduisirent ensuite chez les Etrusques, dans la Grande-Grèce et dans la Campanie, d'où elles passèrent chez les Romains, qui les accueillirent avec avidité.

Ces fêtes furent d'abord mystérieuses et secrètes; ensuite on changea le temps des assemblées; on les tint pendant la nuit; on avait besoin de ses ténèbres pour couvrir les infamies auxquelles on s'y livrait; il n'y avait sorte de crime auquel on ne se livrât. Un sénatus-consulte, de l'an de Rome 568, abolit les bacchanales, mais sans détruire le culte de Bacchus. Les bacchanales reprirent quelque faveur sur les derniers temps de la république.

BACCHANTS, BACCHANTES, hommes et femmes qui suivirent Bacchus dans son expédition de l'Inde, armés de thyrses et chantant ses victoires. Ce nom fut donné depuis aux hommes et aux femmes qui célébraient les bacchanales, tiré soit des actes auxquels les Bacchantes se livraient, soit des cris qu'ils poussaient pendant leurs désordres fanatiques. On les voyait chaussées du cothurne, les reins ceints de pampre, la tête ornée de guirlandes de smilax, de chêne, de sapin ou de laurier; elles faisaient retentir l'air de leurs hurlements et du bruit de leurs instruments barbares, criant : *Evohé ! Io Bacche !* etc., menaçant et frappant les spectateurs, formant des thyases ou danses qui consistaient en bonds irréguliers et convulsifs.

Les Bacchants, étaient des hommes admis aux bacchanales. Ils portaient les mêmes ornements que leur dieu, et avaient la tête couronnée de feuilles et de baies de lierre. Souvent ils avaient la figure barbouillée de gros vin ou de lie, et ils se frappaient avec de gros bâtons auxquels on substitua une tige de férule.

BACCHUE. Dans la mythologie des Muyscas, ce nom désigne une sorte de déesse qui, après avoir donné naissance à un grand nombre d'enfants, se précipita dans le lac Iguague avec son mari, et fut changée ainsi que lui, en serpent. On la confond quelquefois, avec *Chio*, la *lune*, ou avec *Huitaca*.

BACCHUS. Les anciens connaissaient plusieurs Bacchus, qui n'étaient peut-être tous que des modifications du même, relatives au culte de chaque pays.

Il est à peu près impossible de trouver la véritable étymologie du vocable Bacchus. On en compte trois : le vainqueur des Indes, surnommé le *Barbu*; le fils de Jupiter et de Proserpine, représenté avec des cornes, et le fils de Jupiter et de Sémélé, appelé Bacchus Thébain. On raconte que Jupiter fit extraire par Vulcain l'enfant du sein de sa mère et le fit coudre dans sa cuisse, jusqu'à ce qu'il eût atteint la fin des neuf mois. D'autres disent que ce furent les nymphes qui le retirèrent des cendres de sa mère et se chargèrent de

l'élever. Suivant d'autres, Mercure leur porta l'enfant à Nysa en Arabie.

Pendant son enfance, Bacchus fut poursuivi par la haine de Junon; elle avait envoyé contre lui, durant son sommeil, un amphisbène ou serpent à deux têtes, que le jeune dieu tua de ses mains; ensuite elle le frappa de folie, ce qui le fit errer dans une partie du monde; il n'en fut délivré qu'en Phrygie par Rhéa ou Cybèle. Dans ses voyages, il s'endormit une fois dans l'île de Naxos et fut enlevé par des pirates tyrrhéniens, mais à son réveil il les changea en dauphins, à l'exception du pilote Acétès, qui s'était opposé à cette violence. C'est dans cette île encore qu'il épousa Ariadne délaissée par le perfide Thésée et dont il eut plusieurs enfants, Céranus, Thoas, Enopion, Tauropolis, etc. Il entreprit la conquête des Indes, et marcha vers ces vastes contrées à la tête d'une armée composée d'hommes et de femmes armés de thyrses, et accompagné par le vieux Silène, fidèle gardien de son enfance. L'expédition marchait au son des cymbales et des tambours. Sa conquête ne coûta point de sang; les peuples se soumettaient d'autant plus volontiers qu'il leur enseignait l'art de cultiver la terre, de faire le vin et d'extraire le miel. De là il se rendit en Egypte, répandant partout sur son passage les mêmes bienfaits; aussi les peuples, en reconnaissance, s'empressèrent de lui élever des autels comme à un dieu. Bacchus ne s'acquit pas moins de gloire dans la guerre que les dieux eurent à soutenir contre les Titans; transformé en lion, il se rua sur les ennemis, mit à mort le géant Rhécus et fit pencher la victoire du côté des dieux. C'est alors, dit-on, que Jupiter lui criait : *Evohé !* courage mon fils ! (comme s'il y avait Εὖ υἱέ).

D'autres disent qu'il fut tué par les Titans, qui le mirent en pièces; on ajoute que Jupiter l'aurait ensuite ressuscité. On donnait à Bacchus un grand nombre de noms; les principaux sont : *Iacchus*, *Bromius*, *Lyæus*, *Evan*, *Psilas*, *Liber*, *Dionysius*.

On représente ordinairement Bacchus sous la forme d'un jeune homme, sans barbe, d'une physionomie agréable, quelquefois avec des cornes sur la tête, symbole de force et de puissance, et traîné sur un char attelé de tigres et de panthères. D'autres fois il est vêtu d'une peau de tigre, et porte sur la tête une couronne de pampres, de lierre ou de figuier; ou bien on lui met une grappe de raisin à la main. Maintenant il est regardé communément comme le dieu du vin; mais il est fort probable que cette spécialité n'est qu'un accessoire introduit dans la décadence du paganisme. On lui immolait la pie, le bouc, le porc, le serpent. Les animaux qui lui étaient consacrés étaient le phénix, le lièvre, la panthère; parmi les arbres c'étaient la vigne, le lierre, le figuier, le chêne, le sapin. Son culte était répandu dans toute la Grèce et chez les Romains.

BA-CHUA-LIEU-HANH, divinité tunquinoise, adorée surtout à Cua-tóan, dans la province Nghe-an, où elle a un temple qui est desservi par deux jeunes filles.

BACIS, taureau consacré au soleil, qu'on adorait à Hermonthis, ville d'Egypte. Macrobe dit qu'il changeait de couleur à chaque heure du jour. Il s'appelait aussi *Paris*.

BACTES, BABACTES, surnom de *Bacchus*, qui signifie criard, criailleur.

BACTRIASMUS, espèce de danse lascive dont parle Pollux. (Lib. IV.)

BACURDO sacrum. Gruter (LXXXVI, 9-10) rapporte deux inscriptions trouvées à Cologne, sur lesquelles on lit ces paroles, qui se rapportent à une divinité appelée *Bacurdos*, particulière au pays de Cologne.

BAD : selon la mythologie persane, ce mot qui signifie *le vent*, est le nom d'un ange qui préside aux vents.

BADO-GOSDEI, c'est-à-dire *le grand dieu;* il est la divinité principale des Pabarrias ou Khonds, qui habitent la région située près de Masulipatam.

BADUHENNA, divinité adorée par les Frisons et les Chérusques; chez les premiers une forêt lui était consacrée et portait son nom. Les Scandinaves honoraient aussi *Badumna*, déesse des forêts; c'est probablement la même divinité.

BAÉTYLES ou BÉTYLES, pierres informes que les Orientaux adoraient, et qu'ils croyaient représenter les divinités avant l'âge de la sculpture. Les Grecs appelaient bætyle la pierre avalée par Saturne, selon Hesychius et le grand Etymologiste. Celui-ci dit dans un endroit corrompu qu'il faut corriger par Phavorinus, que le mot bætyle désignait une pierre formée ou trouvée dans le Liban, près de la ville du Soleil. Sanchoniaton anime ces pierres. Il dit (Euseb. *Præp.*, I I) que le dieu Uranus fabriqua des pierres animées appelées bætyles. On trouve la même assertion dans Philon de Biblos. Il est aujourd'hui reconnu que ces bætyles sont des aérolithes.

BAFURR, génie de l'ancienne mythologie scandinave, qui présidait à la peur, ainsi que Bifur.

BAGISTAN, montagne d'Asie, entre la Médie et Babylone, consacrée à Jupiter.

BAGNÈRES. On a trouvé dans cette ville du comté de Bigorre, deux inscriptions qui font mention d'un dieu *Aghon*, différent de l'*Agon*, qui présidait aux jeux. Il est probable que ce dieu Aghon était la divinité de la fontaine de Bagnères, ville appelée autrefois *Aquensis vicus*. Muratori. (*Thes. inscr.*, diatr. 56.)

BAHIRA, chamelle consacrée aux dieux par les anciens Arabes, qui se servaient de son lait pour faire des libations.

BAHMAN, le premier des six *Amschaspands*, ou bons génies créés par Ormuzd; son nom (*Vohou-man*, en zend) signifie le *ciel pur* ou le *ciel excellent*. Il est considéré comme le lieutenant d'Ormuzd, et c'est lui qui joue le rôle le plus important.

BAHMAN PENNOU et BAHMOUNDI PENNOU. Ce sont deux divinités locales adorées

par les Khonds, tribu hindoue qui habite sur la côte d'Orissa. Ces deux noms appartiennent peut-être à la même divinité que le dieu *Brahman* ou *Brahma*

BAIDJANTI-MALA, en sanscrit, *Vaidjayanti-Mala*, collier porté principalement par Vichnou dans toutes ses formes, et composé de cinq joyaux produits par les cinq éléments.

BAKOU (FEU PERPÉTUEL DE). Dans la presqu'île d'Abchéron, au nord de la ville de Bakou, du côté et à peu près à douze verstes de distance de la mer Caspienne, se trouve le célèbre feu perpétuel. C'est un gaz inflammable qui sort de terre en différents endroits par les fissures du sol.

Il y a dans ce lieu une colonie d'Hindous, venus du Pendjab, adorateurs du feu, ou plutôt qui paraissent avoir fait un mélange de l'ancienne religion des Parsis et des superstitions brahmaniques. Ils paraissent ne pas être exempts de fétichisme: car, outre le feu, ils rendent encore hommage à une multitude d'objets différents, tels que figures fantastiques, cailloux, sifflets, etc.; ou plutôt ils regardent comme des divinités la plupart des objets à leur usage, et leurs donnent indistinctement le nom de *Rama* (Dieu). Parmi les animaux, ils honorent particulièrement la vache et le chien; ils abhorrent, au contraire, le chat, le rat, la grenouille, le serpent, comme étant les produits du mauvais esprit.

BAKOUI. Ce nom est donné à toutes les idoles dans la nouvelle Irlande. Sous ce vocable, il y a dans cette île un temple bâti à environ cent pieds au-dessus de la mer.

BALA-DEVA, BALA-RAMA, BALA-BHADRA ou **BALA-VIRA**, frère et compagnon d'armes de Krichna, et par conséquent fils de Vasoudeva. Son caractère était celui d'un véritable soldat, aimant le jeu, les plaisirs, les liqueurs; souvent ivre et tendre, quelquefois grossier, mais franc et d'un dévouement à toute épreuve. Les Hindous regardent Bala-Rama comme une incarnation de Vichnou, et la comptent pour la huitième; ils disent que le dieu descendit sur la terre sous cette forme pour combattre Pralamba et d'autres géants.

BALADUCADRUS, héros honoré comme un dieu par les anciens Belges.

BALAKITG, fils de Koutkhou, dieu des Kamtchadales. Lorsqu'il fait un grand vent, c'est lui qui secoue sur la surface du pays ses cheveux longs et frisés. Pendant son absence, sa femme Zavina se met du rouge pour lui plaire à son retour, et ce rouge fait l'éclat de l'aurore et du crépuscule. S'il passe la nuit dehors, elle pleure, et voilà pourquoi le ciel est sombre.

BALANE, une des huit filles d'Oxilius et de la nymphe Hamadryade.

BALDER, dans la théologie des peuples septentrionaux, fils d'Odin, était le dieu de la paix. C'est un dieu sage, éloquent, plein de douceur et doué d'une grande majesté; son regard est si éblouissant qu'il semble répandre des rayons. On peut voir pendant la nuit l'emplacement de son palais: c'est cette paisible clarté qui ceint le ciel pendant les ténèbres. C'est là qu'il vit avec son épouse chérie; il n'en sort que pour s'asseoir pacifiquement dans le tribunal des dieux, sans prendre part à leurs guerres, à leurs projets, à leurs réjouissances bruyantes.

BALEINE. Laomédon ayant refusé à Neptune une récompense qu'il lui avait promise, fut obligé, pour l'apaiser, de lui immoler sa fille Hésione, et de l'exposer à un monstre marin qui devait la dévorer. Hercule délivra cette infortunée princesse; et le monstre envoyé par Neptune fut placé dans le ciel, où il forme la constellation de la *baleine*.

BALI. Roi de la nation des singes, qui fut autrefois vaincu par Vichnou, incarné en Râma. Il est devenu le roi du troisième Patala, un des enfers indiens. C'est aussi le nom d'un sacrifice que l'on fait aux génies, chez les Hindous. Il consiste dans une offrande de riz.

BALIOS; c'est le nom d'un des chevaux d'Achille, né du Zéphire et de la jument Podarge.

BA-NANG, esprit invoqué dans le Tonquin, quand on passe devant de grands arbres. On croit que cet esprit y habite et les Tonquinois suspendent en son honneur, aux branches de l'arbre, des couronnes de fleurs et du papier doré ou argenté.

BANASPATI, mauvais génies des Javanais; ils habitent les grands arbres et errent pendant la nuit.

BANDIARBA. Muratori (100, 3, *Thes. inscr.*) rapporte une inscription trouvée près de Lisbonne où il est question d'une divinité de ce nom, d'ailleurs inconnue.

BANDJIN, divinité incarnée qui réside à Djachi-Lumbo dans le Tibet; ce prétendu dieu jouit à peu près des mêmes honneurs que le Dalaï-Lama, son supérieur; on l'appelle encore Bogda-Lama. Il est pour le Tibet ultérieur ce que le Dalaï-Lama est pour le Tibet antérieur.

BANDRI PENNOU, divinité locale adorée dans quelques cantons de la côte d'Orissa, habités par le Khonds. Ce dieu fut trouvé dans un grand plat de riz qu'une femme portait sur sa tête, suivant la coutume, dans une cérémonie nuptiale. Ce qui l'a fait prendre pour une divinité, c'est sans doute l'étrangeté de la matière dont il est composé. Car on dit qu'il n'est ni en or, ni en argent, ni en bois, ni en fer, ni en pierre, ni en aucune autre substance connue.

BANIANS ou Indous idolâtres. Leurs croyances mythologiques.

On a fait le compte des sectes idolâtres, qui sont autant de branches des banians, et on prétend en avoir trouvé quatre-vingt-trois; elles ont toutes cette ressemblance avec les mahométans, qu'elles font consister la principale partie de leur religion dans les purifications corporelles

Les quatre-vingt-trois sectes des banians

peuvent se réduire à quatre principales, qui comprennent toutes les autres : celles des *Ceuravaths*, des *Samaraths*, des *Bisnaos* et des *Gondiis*.

Les premiers ont tant d'exactitude à conserver les animaux, que leurs bramines se couvrent la bouche d'un linge dans la crainte qu'une mouche n'y entre, et portent chez eux un petit balai à la main pour écarter toutes sortes d'insectes.

Leurs pagodes sont carrées, avec un toit plat ; elles ont, dans la partie orientale, une ouverture sous laquelle sont les chapelles de leurs idoles, bâties en forme pyramidale, avec des degrés qui portent plusieurs figures de bois, de pierre et de papier, représentant leurs parents morts, dont la vie a été remarquable par quelque bonheur extraordinaire. Leurs plus grandes dévotions se font au mois d'août, pendant lequel ils se mortifient par des pénitences fort austères.

Dans les dogmes de cette secte, la divinité n'est point un être infini qui préside aux événements : tout ce qui arrive dépend de la bonne ou mauvaise fortune ; ils ont un saint qu'ils nomment Fiel-Tenck-Ser ; ils n'admettent ni enfer ni paradis ; ce qui n'empêche point qu'ils ne croient l'âme immortelle ; mais ils croient qu'en sortant du corps elle entre dans un autre, d'homme ou de bête, suivant le bien ou le mal qu'elle a fait. Les âmes qui sont envoyées dans le corps des vaches sont les plus heureuses, parce que, cet animal ayant quelque chose de divin, elles espèrent être plutôt purifiées des souillures qu'elles ont contractées. Au contraire, celles qui ont pour demeure le corps d'un éléphant, d'un chameau, d'un buffle, d'un bouc, d'un âne, d'un léopard, d'un porc, d'un serpent, ou de quelques autre bête immonde, sont fort à plaindre, parce qu'elles passent de là dans d'autres corps de bêtes domestiques et moins féroces, où elles achèvent d'expier. La troisième secte, qui est celle des bisnaos, s'abstient, comme les deux précédentes, de manger tout ce qui a l'apparence de vie. Elle impose aussi des jeûnes ; ses temples portent le nom particulier d'agoges. La principale dévotion des bisnaos consiste à chanter des hymnes à l'honneur de leur dieu, qu'ils appellent Ram-ram. Leur chant est accompagné de danses, de tambours, de flageolets, de bassins de cuivre, et d'autres instruments, dont ils jouent devant leurs idoles. Ils représentent Ram-ram et sa femme sous différentes formes ; ils les parent de chaînes d'or, de colliers de perles et d'autres ornements précieux. Leurs dogmes sont à peu près les mêmes que ceux des samaraths, avec cette différence que leur dieu n'a point de lieutenants, et qu'il agit par lui-même.

Au reste, cette variété d'opinions et d'usages, qui forme tant de sectes différentes entre les banians, n'empêche point qu'ils n'aient quatre livres communs, qu'ils regardent comme le fondement de leur religion, et pour lesquels ils ont le même respect, malgré la différence de leurs explications.

Ils s'accordent tous dans une doctrine, qui revient à celle des pythagoriciens sur la métempsycose, et qui leur défend de tuer ou de manger aucun animal. Ceux de la seconde tribu peuvent néanmoins en manger, à l'exception de la chair de vache ou de paon. Le respect incroyable qu'ils ont pour la vache vient de l'opinion dans laquelle ils sont élevés, qu'ils doivent passer un fleuve dans l'autre vie en se tenant à la queue d'un de ces animaux.

Les *Védas* enseignent que Dieu, ayant résolu de créer le monde, ne voulut pas s'employer lui-même à cet ouvrage, mais qu'il créa trois êtres très-parfaits. Le premier, nommé *Brahma*, qui signifie *pénétrant en toutes choses* ; le second, sous le nom de *Beschen*, qui veut dire *existant en toutes choses* ; et le troisième, sous celui de *Méhahden*, c'est-à-dire *grand seigneur* ; que, par le ministère de Brahma il créa le monde ; que par Beschen il le conserve, et qu'il le détruira par Méhahden ; que Brahma fut chargé de publier les quatre *Védas*, et que c'est par cette raison qu'il est quelquefois représenté avec quatre têtes.

BANOU-BE, dieu subalterne adoré dans l'archipel Viti.

BANSHEES, fées à l'existence desquelles croient fermement les habitants du nord de l'Ecosse et les Irlandais. Dans la persuasion de ces derniers surtout, il en habite une sur chaque monticule, il en passe une dans chaque tourbillon de poussière, et le paysan qui les rencontre ne manque pas de leur dire : *Dieu vous bénisse !* Ils sont d'ailleurs très-attentifs à se conserver la bienveillance de ces êtres merveilleux, en respectant les collines sur lesquelles ils ont établi leur habitation. Un des emplois principaux des Banshées est d'annoncer la mort.

BAOUTH, nom que les anciens Tamouls donnaient à leur principale divinité. Il est fort probable que ce Baouth n'est autre que BOUDDHA.

BAPHOMET. On appelle *Baphomets* certaines petites idoles que l'on prétend avoir été adorées par les templiers. On sait que les templiers sont regardés comme ayant eu une doctrine secrète qu'ils auraient puisée en Orient chez les musulmans de la secte des ismaéliens, dont ceux-ci auraient hérité, on ne sait trop comment, des anciens gnostiques. Ce qui est certain, c'est que parmi les accusations portées contre les templiers, lors de leur fameux procès, on trouve celle d'adorer une idole et une tête à grande barbe, les aveux obtenus sur cette idole la représentent comme étant *de figure terrible qui ressemble à un diable* ; selon d'autres, elle était faite *in figuram Bafometi*, ou *ubi erat depicta figura Bafometi*.

Cette divinité était, suivant M. de Hammer le même *Æon* qui, chez diverses sectes gnostiques, portait le nom de *Sophia*, *Prunicos*, *Barbélo*, *Hachamoth*.

BAPTES, prêtres de la déesse Cotytto : ils

étaient regardés à Athènes, avec raison, comme les derniers de tous les hommes, à cause des infamies dont ils se souillaient. Il fallait en effet qu'ils poussassent la dépravation bien loin, puisque Juvénal dit qu'ils fatiguaient leur déesse elle-même. (Sat. 2, 92.) Leur nom de *baptes* venait du mot βάπτειν, se baigner, plonger, parce qu'ils plongeaient dans l'eau tiède ceux qu'ils initiaient à leurs mystères.

BARÆCO. Muratori (100, 4, *Thes. inscr.*) rapporte une inscription trouvée dans la Galice, où il est fait mention de ce dieu inconnu.

BARATTEMENT DE LA MER, un des épisodes les plus curieux de la mythologie hindoue. La fin principale de cette opération a été la production du breuvage d'immortalité connu en sanscrit sous le nom d'*amrita* (immortalité) et en grec sous celui d'*ambroisie*.

BARBATA, barbue, surnom de *Vénus* chez les Romains. On la représentait quelquefois avec de la *barbe*, parce qu'on lui donnait les deux sexes, comme aux autres divinités, selon Servius (*Æneid.* II, 632.) : *Loquitur secundum eos qui dicunt utriusque sexus participationem habere numina...... est etiam in Cypro simulacrum barbatæ Veneris*. Ce passage de Servius nous apprend que Vénus avait dans l'île de Chypre une statue qui portait de la barbe. Ce serait donc chez les Grecs qu'il faudrait chercher l'explication de cette allégorie bizarre.

BARBELO, divinité des nicolaïtes, successeurs des gnostiques. Elle habitait le huitième ciel. Elle était sortie du père, et était mère de Jaldabaoth, ou, selon d'autres, de Sabaoth, qui s'empara par force du septième ciel.

BARDES, *bardi*, ministres de la religion chez les anciens Gaulois, qui habitaient l'Auvergne et la Bourgogne, où ils avaient un collége. Leurs fonctions étaient de composer des vers sur les actions glorieuses des héros de leur nation, et de les chanter au son d'un instrument qui ressemblait assez à la *lyre*. Lucain a parlé des bardes dans sa Pharsale. Les bardes et les druides différaient en ce que ceux-ci étaient les prêtres et les docteurs de la nation, et que les bardes n'étaient que poëtes ou chantres. Cependant l'autorité des premiers, quoique inférieure à celle des druides, était si respectée des peuples, qu'ils avaient fait quitter les armes à des armées prêtes à se charger.

C'est dans la Calédonie qu'ils maintinrent le plus longtemps leur influence et leur autorité; car ils subsistèrent jusqu'à ce que l'Ecosse tombât sous la domination de l'Angleterre. Cependant on n'a pas encore perdu tout à fait leur mémoire, et les montagnards de l'Ecosse ont gardé religieusement quelques-uns de leurs chants.

Les bardes paraissent avoir été antérieurs aux druides; leur nom remonte à la plus haute antiquité; on le retrouve même dans les langues de l'Inde, d'où sont en effet sorties les nations celtiques. Il ne faut pas les confondre avec les scaldes scandinaves, dont les vers respirent plutôt la férocité que l'énergie; ni avec les adorateurs d'Odin, dont l'imagination sanguinaire mettait au nombre des plaisirs de l'autre vie des combats et des meurtres éternels; ni même avec les druides gaulois, dont les autels étaient trop souvent souillés de sang humain. Leur religion était plus douce, et consistait presque uniquement dans le culte des âmes. C'était dans les vagues contours des images et des vapeurs qu'ils s'imaginaient reconnaître l'ombre de ceux qui leur avaient été chers; c'était dans le frémissement du feuillage et dans les plaintifs murmures du vent qu'ils croyaient entendre leur voix. Aussi étaient-ils regardés comme des hommes inspirés; on n'entreprenait rien d'important sans les consulter.

BARHALA-MAY-CAPAL, c'est-à-dire *le dieu fabricateur*. Ce nom, conservé dans les chansons tagalas, désigne un des dieux principaux des îles Philippines, pour lequel les Tagalas avaient un respect singulier. Ils honoraient aussi les astres, les animaux, les rochers, les caps, les rivières, les pierres et les vieux arbres, qu'il eût été, suivant eux, sacrilége de couper.

BARI, c'étaient, chez les Egyptiens, des barques sacrées, sur lesquelles les prêtres portaient processionnellement les images des dieux dans les cérémonies publiques. On voit souvent sur les monuments des figures de ces sortes de barques.

BARIMO. C'est ainsi que les Séchouanas et les Sessoutos, habitants de l'Afrique méridionale, appellent le Dieu suprême.

BAROWIT, dieu de la paix, chez les Teutons. Il avait cinq faces et de grandes moustaches.

BASANWOW, fils de Dioclès, roi des Sicambres; après avoir soumis par la force de ses armes tous les peuples qui l'entouraient, et avoir régné trente-six ans, il voulut se faire rendre dès son vivant les honneurs divins. Dans ce dessein il convoqua une assemblée, où il parut avec une pompe extraordinaire. Il en sortit aussitôt, et ne fut plus revu depuis, ce qui fit dire à ces peuples qu'il était monté au ciel. Les Germains l'honorèrent comme dieu des armées.

BASCHKIRS, peuples tartares qui habitent la partie méridionale du mont Oural. Ils prétendent posséder des livres noirs dont le texte aurait été composé dans l'enfer. Selon eux, les interprètes de ces livres connaissent le passé, le présent et l'avenir, et entretiennent commerce avec les démons, par le moyen desquels ils peuvent obscurcir le soleil et la lune, détacher les étoiles du firmament, exciter des tempêtes, etc. C'est pourquoi les Baschkirs professent un profond respect pour ces enchanteurs. C'est à eux que l'on a recours dans les calamités publiques et particulières, comme dans les épidémies qui règnent sur le bétail. Ils ont une grande vénération pour le genévrier, en recueillent soigneusement les baies, et

les conservent comme des préservatifs contre les démons et les épidémies.

BASILEE, fille d'Uranus et de Titée, et sœur de Rhéa et des Titans, passait chez les habitants de l'Atlantide pour la plus sage de tous les enfants d'Uranus, à qui elle succéda. Elle épousa Hypérion, celui de ses frères qu'elle aimait le plus, dont elle eut un fils et une fille.

BASILEE, ou BASILEUS; nom sous lequel *Neptune* était adoré à Trézène.

BASILEES, fête célébrée à Lébadée, en Béotie.

BASILES, prêtres de Saturne, qui, tous les ans, à l'équinoxe du printemps, sacrifiaient à ce dieu sur le sommet du mont Saturne.

BASILINDE, fête que l'on célébrait en l'honneur de Vénus à Tarente. Pollux (lib. IX) dit que ce nom désignait un jeu des Grecs, où celui que le sort avait fait roi, commandait à ses camarades.

BASSARA. *Voy.* BASSARIS.

BASSAREUS, surnom de *Bacchus*. Les uns le font dériver de *Bassarus*, bourg de Lydie, où il avait un temple; les autres, d'une robe longue appelée *bassrris*, faite de peau de renard, que Bacchus avait coutume de porter dans ses voyages. Mais il est plus probable que ces trois mots viennent de l'oriental בצר *bassar, vendanger*.

BASSARIDES, nom des *bacchantes* ou des prêtresses de Bacchus; elles étaient revêtues de peaux de renard, de lynx ou de panthère. Ce nom a la même étymologie que le précédent.

BASSARIS. Robe longue que Bacchus avait portée dans ses voyages, et que les Bacchantes portaient à son imitation. Stace la décrit comme une robe très-ample et traînante, ornée de filets ou de fleurs d'or. (*Achill.*, I, 262.)

BASWA, nom du taureau en sanscrit. Cet animal est considéré, dans l'Inde, comme un dieu, principalement par les adorateurs de Siva. Son culte vient sans doute de l'utilité de cet animal pour l'agriculture, et par conséquent pour le bien-être et pour la vie de l'homme. Aussi fut-il adoré par les Egyptiens comme par les Hindous; chez les Romains même, tuer un bœuf n'était pas un crime moindre que tuer un citoyen.

Les Indiens en ont fait un des objets les plus sacrés de leur religion. Leur image est reproduite dans la plupart des temples, et entre autres dans ceux qui sont dédiés à Siva. Ce dieu Taureau est ordinairement posé sur un piédestal et couché à plat ventre; trois de ses jambes pliées sous lui, et le pied droit de devant allongé et dépassant le niveau de la tête.

BATALA, une des divinités protectrices d'Odè-Yébow, capitale des Yébous, peuple de la côte de Benin en Afrique.

BATARA-GOUROU, dieu principal dans la mythologie javanaise. Il a pour fils Batara-Brahma et Batara-Indra. Ils forment à eux trois une triade différente de celle du système indien, quoique le nom de ces divinités soit sanscrit. Chez les Bataks, peuple de l'île de Sumatra, Batara-Gourou est le dieu de la clémence. Cette divinité est un des trois fils du grand Dévata ou Dieu suprême, qui s'est reposé sur ses enfants du gouvernement de l'univers.

BATHALA, mot tagala qui exprime la principale divinité des îles Philippines. On le regarde comme dérivé du sanscrit *avatara*, apparition ou descente de la divinité sur la terre. Suivant d'autres, Bathala, signifie *le Dieu créateur*.

* *BATHILLICA*. Il y avait une danse de ce nom, exécutée par des hommes et des femmes, en l'honneur d'Apollon et de Diane.

BATHOS, vallon d'Arcadie, situé aux environs et à la gauche de l'Alphée. Ils y célébraient tous les trois ans les mystères des grandes déesses.

BATON, écuyer d'Amphiaraüs, *qui fut* englouti avec son maître : on lui rendit un culte dans le temple de ce demi-dieu.

BATONS (FÊTE DES). La fête des bâtons, qu'on avait fixée en Egypte à l'équinoxe de l'automne, était probablement la même que celle de Paprémis dans le Delta, où se livrait une espèce de combat avec des perches.

BATTUS, vieux berger de Nélée. Mercure ayant volé les bœufs d'Apollon, Battus seul vit faire ce larcin, et il promit de n'en rien dire, en recevant, une récompense. Mercure, pour éprouver sa fidélité, fit semblant de s'éloigner; et étant revenu un moment après sous une autre figure, lui demanda des nouvelles du vol, en lui offrant une plus grosse récompense: Battus révéla le secret, et il fut changé en pierre de touche.

BATTUS, sorti de l'île de Théra, auprès de la Crète, emmena une colonie dans cette partie de l'Afrique, appelée depuis la Cyrénaïque, et il y fonda le royaume de Cyrène. Les peuples lui rendirent, après la mort, les honneurs divins.

BAUCIS. La fable de Philémon et de Baucis était un de ces événements que les anciens racontaient, pour prouver que la vertu de l'hospitalité était toujours récompensée. Jupiter et Mercure parcourant la terre sous la figure humaine, furent rebutés par tous les habitants d'un village de la Phrygie, où ils passèrent; la seule cabane de Baucis et de Philémon leur fut ouverte: c'étaient de vieux époux qui composaient seuls toute leur famille et tout leur domestique, et qui vivaient heureux dans la pauvreté. Ils firent aux dieux le meilleur accueil dont ils furent capables, sans reconnaître leur dignité. A la fin du repas, les hôtes s'annoncèrent comme des dieux. Ils emmenèrent ensuite les vieillards sur une haute montagne voisine du hameau, et leur dirent de regarder derrière eux. Philémon et Baucis virent tout le village submergé, excepté leur maison, qui se changea en un magnifique temple. Jupiter ayant voulu savoir ce qu'ils désiraient pour récompense de leur fidélité, ils ne demandèrent autre chose que d'être les ministres de ce temple, et de ne pas se survivre l'un

à l'autre. Leurs vœux furent exaucés; lorsqu'ils furent parvenus à une extrême vieillesse ils furent métamorphosés en même-temps, Baucis en tilleul, et Philémon en chêne.

La vieillesse de Baucis passa en proverbe, et Perse se sert de son nom (sat. 4, 21.) pour désigner une vieille marchande de plantes odoriférantes:

Dum ne deterius sapiat pannucia Baucis,
Cum bene discincto cantaverit ocyma verna.

BEBON ou **BEBEON**, surnom égyptien de *Typhon*. Ce mot indique l'idée que l'on doit se former de ce génie malfaisant. Selon d'autres, Bébéon est un des compagnons de Typhon, auquel on attribuait la création de tous les animaux nuisibles, toutes les affections vicieuses, toutes les émanations pestilentielles.

BEBRYCES, peuple des plus anciens de la Bithynie. Si l'on en croit Eustathe (*in Dion.*), c'est de Bébryce, fille de Danaüs, que ces peuples avaient emprunté leur nom. Il assure que, malgré les ordres de son père, elle conserva la vie à celui des enfants d'Egyptus qu'on lui avait donné en mariage.

BEDY, divinité des Macédoniens, que Clément d'Alexandrie dit être l'*Air*. On lui offrait des sacrifices dans le mois dœsius (juin-juillet).

BEELZEBUT, dieu des Accaronites. Ce nom signifie *dieu-mouche*, ou *le prince des mouches :* on le nommait ainsi, ou parce que son temple était exempt des mouches, et qu'il avait le pouvoir de les chasser des lieux qu'elles fréquentaient; ou parce que sa statue, toujours sanglante, était toujours couverte de mouches. Béelzébut était une des principales divinités des Syriens, puisque dans l'Ecriture il est appelé le prince des démons. Les Grecs adoraient aussi un dieu chasse-mouche.

Il paraît probable que sa vraie dénominagion est *Baal-Zébuth*. Pline le Naturaliste cite les Eliates qui invoquaient le dieu Myiacoros, pour se délivrer de la peste attribuée à une multitude effroyable de mouches, et qui lui consacrèrent un jour de fête. Pausanias, Elien et d'autres auteurs, parlent de localités délivrées du fléau des mouches par l'intercession d'Hercule.

BEHESCHT, le paradis de Parsis. Ce mot vient du zend *wahista* et signifie le *très-excellent*. Le Behescht est la demeure des bienheureux.

BEHRAM, la planète de Mars, honorée d'un culte religieux chez les Parsis. C'était aussi le symbole du feu.

BEIVE, le troisième dieu des Lapons. Tous les auteurs s'accordent à dire que c'était le Soleil; c'est pourquoi à côté de son simulacre on plaçait, ou une branche d'arbre terminée en cercle à sa partie supérieure et d'où sortaient différentes pointes, ou bien une quenouille, figure des mouvements de l'astre du jour. Les Lapons sacrifiaient à ce dieu au solstice d'été. Ces peuples distinguaient la lumière du soleil d'avec le Soleil lui-même; c'est pourquoi ils attribuaient la lumière à la fille de Beive, nommée Sola Nieidé.

BEL, BUAL, était le grand dieu des Chaldéens. Il y avait eu un temps, disaient-ils, où tout n'était que ténèbres et eau, et cette eau et les ténèbres renfermaient des animaux monstrueux. Bel ayant formé le ciel et la terre, donna la mort à tous ces monstres, dissipa les ténèbres, sépara la terre d'avec le ciel, et arrangea l'univers. Ensuite, voyant le monde désert, il ordonna à un des dieux de lui couper la tête à lui-même, de mêler son sang avec de la terre, et d'en former les hommes et les animaux; après quoi il acheva la production de tous les autres êtres qui ornent l'univers.

Bel, est le même mot que *Baal*, prononcé à la syrienne; les Grecs disaient Βῆλος, et les Latins *Bélus*. C'était la plus grande divinité des Babyloniens, chez lesquels elle était adorée dans un temple magnifique, que quelques-uns ont pris pour la tour de Babel elle-même. Chaque jour on lui fournissait douze mesures de farine, quarante brebis et six amphores de vin.

BELATHEN, un des noms que les Chaldéens donnaient à *Baal.*

BELATUCADRUS. Divinité adorée autrefois en Angleterre, dont il est fait mention dans une inscription antique trouvée dans la maison de Thomas Dikes, dans le comté de Cumberland. On y lit :

DEO
SANCTO BELA
TUCADRO AURELIUS
DIATOVA ARAM
EX VOTO POSUIT
IL. MM.

Le même comté a fourni encore les deux suivantes :

DEO BELATUCAD
RO LIB. VOTU
M FECIT
IOLUS.

BELATUCADRO
IUL: CIVILIS. OPT
V. S. L. M.

Selden assurait dans son ouvrage (*De Diis Syr.*) que ce Belatucadrus était le même que *Belenus* et *Abellion*, honorés par les Gaulois. Gérard-Jean Vossius (*De orig. et progr. idolol.*, l. II, c. 17) est du même sentiment, et croit que Belatucadrus était le *Soleil* ou *Apollon*, adoré sous les noms de Belenus et d'Abellion. Mais on voit dans Muratori (*Inscr. Thes.*, 43, 1) une inscription trouvée dans le même comté, sur laquelle on lit : DEO MARTI BELATUCADRO. On ne peut douter après cela que cette divinité ne fût le Mars des Bretons.

BELBUCH et **ZÉOMEBUCH** étaient regardés, chez les Vandales, comme le bon et le mauvais génie. *Belbuch* signifiait *le dieu blanc*, et *Zéomebuch le dieu noir :* on leur rendait les honneurs divins.

On a cru y retrouver *Béelzébub*, dieu des mouches, parce que son image ensanglantée était toujours couverte de mouches. Mais

les Russes n'y voient que l'emblème d'un dieu qui nourrit toutes les créatures. Les fêtes qui se célébraient en l'honneur du dieu Blanc consistaient en festins, jeux et plaisirs. Les Slavons paraissent l'avoir envisagé sous le même point de vue qu'Oromazdes était considéré chez les anciens Perses.

BELENUS, ou BELIN, ou BELLENUS, divinité des Gaulois. Jules Capitolin nous apprend que c'était le même dieu que l'*Apollon* des Grecs et des Romains (*Maximin.*, c. 22) : *Deum Belenum per aruspices spopondisse, Maximinum esse vincendum. Unde etiam postea Maximini milites jactasse dicuntur, Apollinem contra se pugnasse*. On lit *Belin*, Βέλιν, dans le passage d'Hérodien (l. VIII, c. 3) : *Belin vocant indigenæ, magnaque cum religione colunt, Apollinem interpretantes*. Mais Saumaise soutient dans ses *Notes sur Capitolin*, qu'il y a une faute de copiste, et que l'on doit lire Βέλινον. Belenus est appelé aussi Apollon dans les inscriptions trouvées à Aquilée : APOLLINI. BELENO. AUG. IN HONOREM C. PETT., et APOLLINI. BELENO. C. AQUILEIENS. FELIX.

Bélénus était honoré d'un culte particulier à Aquilée, sous la figure d'un jeune homme sans barbe, avec des rayons autour de la tête, et avec une grande bouche ouverte pour rendre des oracles. Il était protecteur d'Aquilée ; il y avait des aruspices qui rendaient des oracles en son nom, (Capitolin). Hérodien dit aussi qu'il avait un oracle, appelé l'*oracle du dieu de la patrie*, Θεοῦ ἐπιχωρίου. Au reste, Belenus n'était pas honoré seulement dans la Gaule Cisalpine, il l'était encore dans les Noriques. Tertullien (*Apolog.* c. 24) : *Unicuique etiam provinciæ, et civitati suus deus est, ut Syriæ Astartes, ut Arabiæ Disares, ut Norici Belenus*. Saumaise ajoute aux Noriques, l'Illyrie, qui en était voisine. L'on voit dans Vopiscus (*Aurelian.*, *circa init.*) que la forme et les ornements de Belenus, chez les Illyriens, étaient les mêmes que ceux du Mithra des Orientaux ; nouvelle preuve de l'identité d'Apollon et de ce dieu. Chorier, dans ses Antiquités de Vienne dans les Gaules, dit que Belenus ou Belinus y était aussi adoré. Ausone a parlé deux fois de Belenus comme d'une divinité gauloise. Dans ses *Professeurs de Bordeaux*, il dit que Patera était de Bayeux, de la race des Druides, qui servaient Belenus dans son temple.

Tu Bajocassis stirpe Druidarum satus,
Si fama non fallit fidem,
Beleni sacratum ducis e templo genus,
Et inde vobis nomina :
Tibi Paterae (sic ministros nuncupant
Apollinaris mystici)
Fratri, patrique nomen a Phœbo datum
Natoque de Delphis tuo.
(Auson., IV, 7.)

Dans la dixième pièce de ce même livre, il parle encore d'un nommé Phœbicius, de la race des Druides, qui était prêtre (*æditmus*) de Belenus.

Nec reticebo senem
Nomine Phœbicium ;
Qui Beleni æditumus
Nil opis inde tulit.
Sed tamen, ut placitum,
Stirpe satus Druidum,
Gentis Aremoricæ
Burdigalæ cathedram
Nati opera obtinuit.

Joseph Scaliger (Auson., *Lect.* l. I, c. 9) dit que de cette identité d'Apollon et de Belenus, venait le nom de *Belenium*, donné par les Gaulois à l'herbe dont ils frottaient leurs flèches. Cette même herbe est appelée *la restes de Belenus*, γλαῖς βελενούντιας dans Dioscoride.

Elias Schedius, persuadé comme les autres que Belenus était le soleil, a cru que ce nom n'était qu'un assemblage de lettres numérales, qui expriment le nombre de jours que le soleil emploie à faire sa révolution :

Β Η Λ Ε Ν Ο Σ
2, 8, 30, 5, 50, 70, 200.

Ces chiffres pris ensemble valent 365. Mais est-il certain que OΣ ou US appartiennent au nom Gaulois, et que ce ne soit pas plutôt une terminaison grecque ou latine, ajoutée au mot gaulois, illyrien ou phénicien ?

On croit que sous le nom de Soleil, Belenus était le même que l'Apollon des Grecs, l'Orus des Égyptiens, le Bélus des Orientaux. Le nom et le culte de Belenus existaient sans aucun doute avant que les druides connussent les caractères grecs ; que les Gaulois ne devaient pas prononcer *Bélénus*, mais *Belen*.

BELETTE ou FOUINE. Les peuples qui habitaient la Thébaïde, adoraient cet animal ainsi que les Thessaliens. La belette transporte avec la gueule ses petits, lorsqu'elle veut les mettre en sûreté ; ce qui a fait croire à Ovide qu'elle met bas par la gueule, et vanter l'amour qu'elle a pour eux. Peut-être dut-elle à cet amour prétendu, le culte dont elle fut honorée.

Tous les Grecs ne voyaient pas la belette du même œil que les Thessaliens ; car ils regardaient en général sa rencontre comme un très-mauvais augure. (*Caract.*, c. 17.) « Lorsqu'on en voyait une traverser son chemin, on ne devait pas continuer sa route, sans qu'un autre voyageur eût passé le premier, ou sans avoir jeté trois pierres au delà du chemin. »

BELETTE. On voit dans la villa Albani une petite statue de Jupiter, sur le socle de laquelle est placée une belette. Aucun auteur ne donne cet animal pour symbole à Jupiter ; à moins qu'il ne fasse ici allusion à Galanthis, esclave d'Alcmène.

BELIDES, surnom des *Danaïdes* qui étaient petites-filles de Bel, surnommé l'ancien, père de Danaus, roi d'Argos, dont elles étaient filles. — Virgile (*Æneid.*, II, 81) appelle aussi *Palamède* Belides, parce qu'il était de la même race.

BELIER. Les habitants de Thèbes en Égypte ne tuaient point les béliers. Ils leur rendaient un culte, à cause de Jupiter-Ammon, qui était représenté avec une tête de

bélier. Ils disaient encore que dans le combat des dieux contre Jupiter, celui-ci prit la forme d'un bélier, et les chassa de l'Egypte. Les Egyptiens qui habitaient le nôme de Saïs, rendaient aussi un culte à cet animal; parce qu'ils l'avaient consacré à leur divinité particulière, Neitha, Minerve des Grecs. Elle présidait à l'hémisphère supérieur de l'univers, comme Junon à l'hémisphère inférieur; c'est pourquoi ils lui avaient consacré le signe du zodiaque, qui est le premier de son hémisphère, le bélier.

C'était à ce signe que le même peuple rapportait les affections pathologiques de la tête, comme il le pratiquait envers tous les signes du zodiaque, pour les autres parties du corps; de manière que si l'on ressentait quelqu'affection extraordinaire ou douloureuse à la tête pendant que la lune se trouvait dans le bélier, les devins annonçaient dans ce cas un procès à venir, ou une fausse accusation.

On voit dans le Recueil d'antiquités du comte de Caylus (II, pl. 3) une figure de terre cuite avec une tête de bélier. Il est difficile d'expliquer cette superstition; à moins qu'on ne la rapporte à Jupiter-Ammon. Au reste, elle a un trou entre les épaules; ce qui doit la faire placer au rang des amulettes.

Les Grecs consacrèrent le bélier à Mercure. On a donné plusieurs raisons de cette consécration. Les uns disent que Mercure prit la forme d'un bélier pour jouir de Pénélope, et que depuis on fit de cet animal un de ses attributs. Pausanias (II) en donnait pour raison le soin que Mercure prenait des troupeaux; et il ajoute qu'il savait des particularités sur Mercure et le bélier, relatives aux mystères de Cybèle; mais qu'il n'osait les révéler. On pourrait conjecturer de ces paroles, que le bélier avait, chez les Egyptiens, quelque rapport avec Isis; car on sait que Cybèle était chez les Grecs une transformation de l'épouse d'Osiris.

On croyait d'ailleurs que Mercure avait *enseigné* aux hommes à tondre les brebis; nouvelle raison pour lui consacrer le bélier, qui l'accompagne si souvent sur les pierres gravées. Sur une améthyste du baron de Stosch, Mercure paraît monté sur un bélier, et tenant sa baguette. Hésychius (Επιδήτορι) dit que les fils des roisse servaient de béliers pour montures: et cette améthyste explique les paroles du lexicographe. La même collection de Stosch nous montre encore deux fois Mercure ainsi monté. O y voit aussi ce dieu debout dans un char tiré par quatre béliers; et sur d'autres pierres il porte à la main une tête de bélier.

BELINUNCIA, herbe consacrée à Apollon, dont les Gaulois employaient le suc pour empoisonner leurs flèches. Ils lui attribuaient aussi la vertu de faire tomber la pluie; et lorsque le pays était affligé d'une sécheresse, ils cueillaient cette herbe avec beaucoup de cérémonies. Les femmes s'assemblaient et choisissaient une jeune fille encore vierge qui présidait à la fête.

Après avoir trouvé l'herbe sacrée, on se rendait sur le bord d'une rivière; on l'y plongeait, et les compagnes y plongeaient aussi les branches qu'elles avaient coupées et les secouaient sur le visage de la jeune fille. Après cette cérémonie chacune d'elles se retirait dans sa maison; mais la jeune vierge était obligée de marcher à reculons pendant toute la route.

BÉLISAME, BÉLIZANA, nom que les Gaulois donnaient à *Minerve*, ou à la déesse inventrice des Arts. On la trouve représentée avec un casque orné d'une aigrette; elle est revêtue d'une tunique sans manches, recouverte par le manteau appelé *peplum*. Elle a les pieds croisés, et la tête penchée sur sa main droite: son attitude est celle d'une personne qui rêve profondément. On ne lui voit point d'égide. Des victimes humaines étaient immolées sur ses autels. Une inscription antique trouvée à Conserans, porte:

MINERVÆ
BELISAMÆ
Q. VALERIUS
MONUM....

BELITS, nom que les Madécasses donnent au démon et à ses nombreux compagnons, qui forment avec lui le septième ordre des anges. Dans les sacrifices, ils jettent à Bélits le premier morceau de la victime, pour le rendre favorable ou pour apaiser sa colère.

BELLA PENNOU. C'est le dieu du *Soleil* adoré par les Khonds, peuple de l'Hindoustan, sur la côte d'Orissa. Ils ne lui offrent pas de sacrifices; ils se contentent de l'invoquer conjointement avec la lune (*Danzou Pennou*), dans les cérémonies de leur culte.

BELLEROPHON, fils de Neptune ou de Glaucus, roi d'Epire et de Mérope. Jobate roi de Lycie, résolu de faire périr Bellérophon, lui ordonna d'aller combattre un monstre épouvantable, appelé la Chimère. Bellérophon en délivra le pays. Il fit encore la guerre pour Iobate aux Solymes et aux Amazones, et revint victorieux. Ce fut alors que Iobate, connaissant à ses grands exploits que ce prince était de la race des dieux, lui donna Achémone, sa fille, en mariage, et le déclara son successeur. Achémone le rendit père de Laodamie, qui fut une des maîtresses de Jupiter.

BELLINUS. C'est ainsi qu'on nommait dans l'Auvergne *Bélénus*.

BELLONAIRES, prêtres de Bellone. Ils se faisaient des incisions à la cuisse ou au bras, en l'honneur de la déesse, recevaient le sang dans le creux de leur main et l'offraient en sacrifice, ou bien le distribuaient à ceux qui étaient initiés à leurs mystères.

BELLONARIES, sacrifices en l'honneur de Bellone.

BELLONE, fille de Phorcys et de Céto, était sœur de Mars; ou, selon quelques-uns, sa femme. On la dépeint comme une divinité guerrière, qui préparait le chariot et les chevaux de Mars, lorsqu'il partait pour

la guerre: Armée d'un fouet et d'une torche, et les cheveux épars, elle excitait les guerriers dans les combats. Bellone avait un temple à Rome, près de la porte Carmentale, dans lequel le senat donnait audience aux ambassadeurs : à la porte était une petite colonne qu'on nommait *la guerrière*, BELLICA, et contre laquelle on jetait une lance toutes les fois qu'on déclarait la guerre.

Cette déesse etait regardée comme égale en puissance à Mars. On l'honorait d'un culte particulier dans deux villes nommées Comane, dont l'une était en Cappadoce, et l'autre dans le royaume du Pont : le culte y était à peu près le même, et avait été établi dans celle de la Cappadoce par Oreste. Dans chacune de ces deux villes, le temple de la déesse était doté de beaucoup de terres, et desservi par un grand nombre de personnes, sous l'autorité d'un pontife qui ne reconnaissait que le roi au-dessus de lui; sa dignité était à vie, et lui donnait le droit de commander aux sujets du roi. Une partie des fonctions des prêtres de Bellone, consistait à contrefaire les enthousiastes et à se déchirer le corps jusqu'au sang. Les étrangers se rendaient en foule à la fête de la déesse, et pouvaient y être attirés, pour la plupart, par les femmes de mauvaise vie, qui étaient consacrées au culte de Bellone.

Les poëtes et les artistes confondaient souvent Bellone avec Pallas.

A l'égide et la chouette près, on représentait Bellone et Pallas l'une comme l'autre : on n'avait pas même encore découvert avant ce siècle une figure de Bellone, que l'on pût reconnaître pour telle sans aucune restriction; car les voyageurs assurent que Minerve, sur le fronton de son temple à Athènes, paraît sans casque ni bouclier, comme on représente la déesse de la guerre. Le seul monument où l'on voie indubitablement Bellone, est le fragment d'un grand sarcophage de la villa Albani. Cette déesse y est placée sur un piédestal élevé, tenant la pique de la main droite, et le bouclier sous le bras gauche, comme on porte aujourd'hui les chapeaux. Devant elle une vieille prêtresse tient un coq au-dessus du feu d'un autel. De l'autre côté de Bellone, est assis tout nu un de ses prêtres appelés *Fanatici*, qui porte un grand bouclier au bras gauche, et paraît vouloir se donner des coups avec une épée.

On immolait le coq à Bellone; et Arnobe la compte parmi les divinités infernales. Lorsqu'on la regardait comme l'épouse de Mars, on l'appelait *Neriene*. Aulu Gelle (*Noct. Attic.*, XIII, 21). Plaute s'est servi du même nom.

> Mars peregre adveniens salutat Nerienem
> Uxorem suam. (*Truc.* II, 6, 34.)

Au fouet et aux torches que porte ordinairement Bellone, Claudien ajoute une faux.

> Quid dudum instare moraris
> Tartaream, Bellona, tubam? quid stringere falcem?
> (*Eutrop.*, II, 244.)

Les Bellonaires célébraient ses fêtes la veille des nones de Juin, et le neuf des calendes d'Avril; ils mâchaient une plante appelée Bellonaria, qui les faisait entrer en fureur, et les disposait aux coups et aux plaies qui caractérisaient ces fêtes.

Hygin (*Fab.* 274) dit que Bellone avait inventé l'aiguille à coudre, appelée en grec Βελόνη et que de là fut formé son nom : abus évident de l'étymologie!

BELLUTUS, surnom de *L. Sicinius*, premier tribun du peuple. Festus le rend par *belluæ similis*, semblable à une bête.

BÉLOMANCIE, divination par les flèches, était pratiquée par les Orientaux et par les Arabes en particulier.

Elle était autrefois fort en usage parmi les Orientaux, et surtout chez les Arabes, qui l'appelaient *Al-Azlam*. Elle se pratiquait de plusieurs manières : la première consistait à marquer des flèches de différents signes, et à les mettre dans un sac; on en tirait ensuite au hasard un nombre voulu, et selon qu'elles étaient marquées, on en concluait la réussite ou le non-succès d'une entreprise. Lorsqu'il s'agissait de voyages, on écrivait sur ces flèches les noms des différentes villes par lesquelles on était indécis de passer. Chez les Arabes, le procédé le plus usité était de prendre seulement trois flèches. Sur l'une d'elles on écrivait : *Dieu me l'ordonne;* sur la seconde *Dieu me le défend;* et la troisième restait sans l'inscription. On les enfermait dans un carquois, et on en tirait une au hasard. On poursuivait l'entreprise ou on y renonçait suivant qu'on avait tiré une des deux premières flèches; mais on recommençait l'opération si on était tombé sur la troisième. Enfin il n'est pas improbable qu'on se soit contenté de décocher des flèches en l'air, et de tirer des inductions de l'endroit où elles étaient tombées.

BELTHA, déesse des anciens Sabéens, lesquels, au rapport de Ben-Isaac, commençaient leur année au mois de nisan, et fêtaient les trois premiers jours, durant lesquels ils adressaient leurs prières à cette déesse, et brûlaient tout vifs des animaux en son honneur. Ce qui indiquerait que Beltha n'était autre que *la lune*; en effet ce nom signifie en phénicien *la dame* ou *déesse*, et l'on sait qu'ils appelaient le soleil *Bel* ou le *Seigneur*. Beltha est la même déesse que Philon nomme *Baltis*.

BÉLUS, BEL, principale divinité des Babyloniens. Rien n'était aussi riche ni aussi magnifique que le temple qu'il avait à Babylone. Bélus était le *soleil* ou *Jupiter*, ou la nature elle-même, qu'on adorait sous ce nom.

BELUS, fils d'Osiris, roi et divinité de l'Egypte, ou, selon d'autres, fils de Neptune et de Libye, il conduisit, dans le XXIe siècle avant Jésus-Christ, une colonie égyptienne à Babylone, où il mourut, l'an 2059 avant l'ère chrétienne, et fut mis au rang des dieux par Ninus, son fils et son successeur. Son nom, le même que celui de *Baal*, signifie

Seigneur ou Dieu; peut-être est-ce un titre qui lui a été conféré après sa mort. Il a souvent été confondu avec *Bel* ou *Bélus*, la grande divinité babylonienne, représentant le soleil.

BELUS, roi de Tyr et de Phénicie, fut père de Pygmalion et d'Elissa, surnommée Didon.

BÉLUS, père de Danaüs et d'Egyptus, est le Jupiter égyptien.

BEMILUCIUS, surnom de *Jupiter*, adoré dans la Bourgogne, près l'abbaye de Flavigni, où ce dieu avait des autels.

BEN, divinité des Saxons qui est la même que le *Neptune* des Latins.

BENDIDIES, fêtes qui se célébraient dans le Pyrée d'Athènes, le 19 ou le 20 du mois *Thargelion*, en l'honneur de Diane surnommée *Bendis*.

Elles passèrent de Thrace à Athènes, et tenaient un peu de la licence des bacchanales.

BENDIS; c'est le nom que les Thraces donnaient à leur *Diane*, ou à la lune, selon Palæphate (c. 32.) Suidas, Strabon (lib. IX), et Proclus (lib. I *in Tim. Plato*), disent que ces fêtes étaient fort bruyantes.

BENIN, royaume de la côte occidentale d'Afrique. Le règne des fétiches est établi à Benin comme sur toutes les côtes précédentes; mais les habitants ont des notions d'un être suprême et d'une nature invisible qui a créé le ciel et la terre, et qui continue de gouverner le monde par les lois d'une profonde sagesse. Ils l'appellent Orissa : ils croient qu'il est inutile de l'honorer, parce qu'il est nécessairement bon; au lieu que le diable étant un esprit méchant qui peut leur nuire, ils se croient obligés de l'apaiser par des prières et des sacrifices. Leur dimanche ou le jour de repos, revient de cinq en cinq jours; il est célébré par des offrandes et des sacrifices.

Il y a beaucoup d'autres jours consacrés à la religion. On célèbre une fête anniversaire à l'honneur des morts : on assure qu'on sacrifie dans cette occasion non-seulement un grand nombre d'animaux, mais plusieurs victimes humaines, qui sont ordinairement des criminels condamnés à mort, et réservés pour cette solennité : l'usage en demande vingt-cinq.

BENKIS, dieu des anciens Slaves; il présidait aux voyages qui avaient lieu par terre.

BENNO, dieu des anciens Egyptiens, représenté communément sous la figure ou avec la tête d'un vanneau.

BENSAITEN, déesse des richesses dans le Japon. Les Japonais de la religion de Sinto célèbrent en l'honneur de cette déesse une de leurs cinq grandes fêtes : c'est la seconde; elle a lieu le troisième jour du troisième mois. Elle est proprement la fête des jeunes filles, on y expose une quantité de poupées qui représentent les enfants de Bensaiten.

BEOTIE. On a donné plusieurs étymologies mythologiques du nom de cette contrée, dont Thèbes était la capitale. Quelques-uns le dérivent de *Béotas*, fils, selon les uns, d'Itonus, et petit-fils d'Amphyction, le plus jeune des enfants de Deucalion et de Pyrrha. Ce Béotas était, selon d'autres écrivains, fils d'Arne et de Neptune; c'est pourquoi ce Dieu est souvent placé sur les médailles des Béotiens; il est cependant plus raisonnable d'attribuer aux ports des Béotiens, ce type qui est commun à beaucoup de provinces maritimes. *Béotas* fut ainsi appelé du mot βοῦς, bœuf, parce que sa mère le cacha dans du fumier de bœufs, pour en dérober la connaissance à son père. Une seconde étymologie dérive le mot *Béotie*, directement de βοῦς, bœuf, parce que Cadmus fut conduit par un de ces animaux à l'endroit où il bâtit Thèbes. Au reste, la racine βοῦς paraît avoir fait imaginer après coup ces vaines étymologies, ainsi qu'une troisième, qui est fondée sur la pesanteur de l'esprit des Béotiens. Les Béotiens passaient en effet dans la Grèce pour un peuple lourd et stupide. Pindare et Plutarque, qui étaient Béotiens et qui faisaient une exception très-remarquable, conviennent de la vérité de cette opinion.

BERA-PENNOU, grand dieu des Indiens d'Orissa.

Ils le considèrent d'abord comme le suprême pouvoir, et ensuite comme le dieu qui préside à la force productive de la nature. En effet le nom de *Béra Pennou* signifie *Dieu de la terre*. Comme divinité suprême, les Khonds l'invoquent lorsqu'ils font la guerre à des ennemis d'une autre race, et font vœu de lui offrir des sacrifices s'ils remportent la victoire. Comme dieu de la terre, c'est lui qui règle l'ordre des saisons et envoie les pluies périodiques; c'est de lui que dépendent la fécondité du sol, l'accroissement et la fructification des plantes, la conservation des familles et des maisons, la santé des populations, le bien-être des troupeaux, etc.

BERECINTHIE. Surnom de *Cybèle* mère des dieux, pris de la montagne de Bérécinthe, en Phrygie, où l'on disait qu'elle était née. Le culte de Bérécinthie était fort célèbre dans les Gaules, et l'on voit dans Grégoire de Tours, qu'il subsistait encore au IVe siècle. On promenait à travers les champs et les vignes Bérécinthie sur un char traîné par des bœufs, pour la conservation des biens de la terre; et le peuple suivait en foule, en chantant et dansant devant la statue.

BERESESENGH, autrement *Sade* ou *Sède*, représente, dans la mythologie des Parsis, le feu primitif. De lui dérivent trois feux qui ne sont que ses rayons : *gouschasp*, feu des étoiles; *mihr*, feu du soleil : *bersin*, feu de la foudre.

BERGELMER, sage géant de la mythologie scandinave. Lorsque le sang d'Ymer, le mauvais génie, coulant à grands flots, causa un déluge universel, où se noyèrent tous

les Rimthursar, ses enfants. Bergelmer fut le seul qui échappa à l'inondation en se sauvant dans une barque avec sa famille, et devint la souche d'un nouveau peuple. Son histoire, comme on le voit, rappelle celle de Noé.

BERGIMUS. Divinité particulière des habitants de Brescia en Italie. C'était peut-être un dieu des montagnes, parce que *berg* en celtique signifie *montagne*.

BEROE, une des *Nymphes* que Virgile donne pour compagne à *Cyrène*, mère d'Aristée. La nourrice de Sémélé portait aussi ce nom.

BEROUTH, BERUTH, femme d'Hypsistus; mère d'Uranus et de Gé. Elle était la principale divinité des Phéniciens.

BERSIN, le feu de la foudre, dans la mythologie parse.

BERSTUK, un des génies des forêts, chez les anciens Slaves; il avait la forme d'un bouc.

BESA, divinité particulière de la ville d'Abydos, dans la Thébaïde. Ammien-Marcellin en parle dans son Histoire (lib. XIX). La manière de consulter l'oracle de Besa, était d'écrire ses demandes dans des billets cachetés, que les prêtres portaient dans le sanctuaire du dieu, et auxquels ils rapportaient des réponses.

Isaac Casaubon a cru seul que cette divinité était adorée à Antinoüs ou Antinopolis, d'après un passage de la *Bibliothèque* de Photius (Cod. 279), où cet écrivain dit qu'Helladius, auteur célèbre dans son siècle, était Egyptien et d'Antinoüs, ou comme il le disait lui-même, de Besantinoüs.

BESYCHIDES, prêtre du temple des Furies, élevé près de l'Aréopage par le conseil d'Epiménide de Crète.

BETYLES, pierres que les anciens croyaient animées et que l'on consultait comme des oracles. Les Grecs croyaient que c'était un bétyle que Saturne avait avalé. La plupart sont des aérolythes. On peut mettre au nombre des bétyles certaines pierres consacrées dans le temple de Minerve Chalcidique à Sparte. On les trouvait dans l'Eurotas; leur figure ressemblait à celle d'un casque; au son de la trompette elles s'élevaient sur l'eau, et se replongeaient au fond du fleuve, au nom des Athéniens, circonstance qui leur fit donner le nom de *trasydiles* (*hardies et craintives*).

BEUL, dieu des anciens Irlandais; on lui immolait des victimes et on implorait sa protection pour les biens de la terre. On allumait aussi deux feux dans chaque territoire de l'île, et l'on faisait passer entre ces feux un certain nombre de bestiaux de chaque espèce, dans l'intention de les garantir des maladies contagieuses. Ce dieu avait sans doute des rapports avec le *Bélenus* des Celtes gaulois.

BEZLEA, dieu du crépuscule, chez les anciens Slaves.

BHADRAKALI, déesse hindoue, fille de Siva. Quelques-uns la confondent avec Bhavani, épouse de ce dieu.

Bhadrakali est représentée avec huit visages et seize mains très-noires, de grands yeux ronds, des dents semblables aux défenses d'un sanglier. Elle porte à chaque oreille un éléphant en guise de pendants d'oreille; son corps est entouré de serpents entrelacés; des plumes de paon forment sa chevelure. Elle tient de ses mains une épée, un trident, une jatte, un sabre, un javelot, une pique, un singe, et le tchakra ou roue mystérieuse. Cette déesse est appelée Mariatale sur la côte de Coromandel; c'est la grande divinité des tchandalas ou parias. Elle est invoquée contre la petite vérole; car les Indiens sont persuadés que c'est elle qui envoie cette maladie. On lui a érigé des temples nombreux dans lesquels on lui fait des offrandes et des sacrifices pour désarmer son courroux.

BHAGAVATI. Ce mot, qui en général signifie *divine*, *adorable*, *déesse*, s'applique particulièrement à *Dourga*, épouse de Siva.

BHASKARA, le Soleil ou plutôt le dieu de la lumière, dans la mythologie hindoue.

BHAVANI, épouse de Siva, appelée aussi *Dourga*, *Kali*, *Bhadrakali*, *Parvati*, etc. Elle a une multitude d'attributs; mais sous le nom de Bhavani elle est considérée dans sa forme douce et pacifique. On la représente les cheveux flottants, ayant un diadème sur la tête et le front de Siva dont elle naquit. Elle est le principe femelle de la création; unie à Siva, elle forme le mystique symbole de l'union des deux pouvoirs générateurs. Elle se prend pour la Lune, pour le Gange; elle représente la combinaison de l'onde avec la flamme, véritable principe du monde, suivant la cosmogonie hindoue.

BHIMESWARA, épithète de *Siva*. Ce nom signifie *Seigneur terrible*.

BHOUMI-DEVI, c'est-à-dire *déesse de la terre*, est un des noms de Lakmi, épouse de Vichnou.

BHOUMI-TROUKO-SANGHIANG-DIATI-BATOR, déva ou génie tout-puissant auquel croient les habitants des monts Tong-Gar, dans l'île de Java.

BHOUT, sorte d'esprits vénérés par les habitants de Kamaon, au nord de l'Inde. Ce sont les âmes des individus qui ont péri de mort violente, et auxquels on n'a pas rendu les honneurs funèbres. Ils continuent de hanter leurs descendants, et il devient quelquefois nécessaire de les apaiser par des offrandes et des sacrifices.

BHOUTA, nom que les Indiens donnent aux génies ou démons. Ce nom signifie aussi *élément*, comme si les éléments n'étaient que des esprits personnifiés. Ils les considèrent plutôt comme de mauvais génies que comme des bons; néanmoins, dans plusieurs localités, surtout dans les pays de montagnes, ils sont presque les seules divinités adorées. Parmi les montagnards qui sont à l'ouest du Meissour, chaque famille a son Bhouta, auquel elle offre chaque jour des adorations et des sacrifices, afin d'être préservée par

eux des maux que les Bhoutas de ses ennemis pourraient lui causer. Leur image se trouve partout. Ils sont représentés sous une forme hideuse; le plus souvent c'est une pierre informe et noircie. Il y a un grand nombre de ces démons : chacun a un nom particulier; et comme il y en a de plus puissants ou de plus méchants que les autres, ce sont ceux-là à qui l'on s'adresse de préférence. On leur sacrifie des buffles, des porcs, des boucs, des coqs et autres victimes; on leur offre du riz teint de sang, quelquefois aussi des liqueurs enivrantes et des fleurs, pourvu qu'elles soient rouges, parce que ces divinités n'aiment que le sang et tout ce qui le représente.

BHRIGOU, un des sept richis ou sages de la théogonie indienne. Il est fils de Brahma, et naquit du cœur, d'autres disent de la peau du dieu. Il vint une seconde fois au monde, dans l'Inde, comme fils du dieu Varouna.

BIA, nom grec de la *Violence*. Les Grecs en avaient fait une divinité allégorique à laquelle ils donnaient le Styx pour père et Pallas pour mère.

BIANOR, roi des Etruriens, était fils ou Tibre et de Manto la devineresse : il fonda, dit-on, la ville de Mantoue, et lui donna le nom de sa mère. Son tombeau se voyait encore du temps de Virgile, le long du grand chemin de Rome à Mantoue. Il se nommait aussi *OEnus*.

BIBACE ou *buveur* (*Hercule*), est représenté sur les médailles de Crotone, de Smyrne.

BIBASIS. Danse bachique, dans laquelle on élevait les talons jusqu'au haut des jambes.

BIBESIE et EDESIE, déesses des banquets à Rome.

BIBLIS et CAUNUS étaient enfants de Milet et de la nymphe Cyanée. Biblis ayant conçu de l'affection pour son frère, chercha, par toute sorte de moyens, de le rendre sensible. Caunus ne paya tous les empressements de sa sœur que d'indifférence et de mépris; et se voyant sans cesse persécuté, il alla chercher en des lieux éloignés une tranquillité qu'il ne trouvait plus dans la maison de son père. Biblis ne pouvant vivre sans lui, vola à sa poursuite; et après l'avoir cherché longtemps inutilement, elle s'arrêta dans un bois, où, pleurant continuellement, elle fondit enfin en larmes, et fut changée en une fontaine intarissable, qui porte son nom. C'est ainsi qu'Ovide raconte cette histoire; mais d'autres auteurs la racontent diversement. Les uns disent que Biblis, recherchée en mariage par de grands partis, les méprisa tous : et que, ne pouvant résister à l'amour qu'elle avait pour son frère, elle était prête à se jeter, de désespoir, du haut d'une montagne, lorsque les nymphes, touchées de compassion, l'en empêchèrent. Elles firent plus : elles l'endormirent profondément, la changèrent en nymphe, et l'appelèrent la nymphe Hamadryade Biblis. D'autres ont dit, et Ovide lui-même l'assure dans un autre endroit, que Biblis se pendit de chagrin de n'avoir pu vaincre la résistance de son frère, et de l'avoir mis dans le cas de s'expatrier. Quelques-uns ont encore écrit que ce fut Caunus qui devint amoureux de sa sœur; que n'ayant pu vaincre la résistance de cette jeune fille, il s'expatria. Biblis parcourut plusieurs contrées pour le chercher, et ne l'ayant pas trouvé, elle se pendit. Enfin, les plus modérés racontent que Caunus ne pouvant vaincre l'amour qu'il avait pour sa sœur, voulut se guérir par l'absence; et que Biblis, affligée de l'éloignement de son frère, se borna à pleurer abondamment.

BICEPS ou *BIFRONS*, surnom de *Janus*, à qui l'on donne deux visages, pour exprimer sa sagesse et la connaissance qu'il a du passé et du présent. Quelquefois il est représenté avec quatre visages, *Quadrifrons*, par allusion aux quatre saisons, ou aux quatre points cardinaux

BICHE; cet animal est le symbole de Junon conservatrice, parce qu'elle sauva la cinquième des biches à cornes d'or, et plus grandes que des taureaux, que Diane poursuivit à la chasse, dans la Thessalie, et dont elle attela quatre à son char. La biche aux pieds d'airain et aux cornes d'or, du mont Ménale, était consacrée à Diane; c'est pourquoi il n'était pas permis de la tuer : cependant Euristhée commanda à Hercule de la lui amener. Après l'avoir poursuivie pendant un an, Hercule l'atteignit enfin sur les bords du Ladon, la saisit, la chargea sur ses épaules, et la porta à Mycène. On lui donne des cornes d'or, quoique les biches n'aient point de bois. C'est le quatrième des travaux d'Hercule.

BICHEN, nom vulgaire de *Vichnou*, seconde personne de la trimourti indienne.

BICORNIGER, surnom de *Bacchus*, qu'on trouve représenté quelquefois avec des cornes, symboles des rayons du soleil, ou de la force que donne le vin.

BIDENTAL, endroit frappé de la foudre C'était un point de religion chez les Romains, de consacrer aux dieux, et à Jupiter en particulier, les lieux où le tonnerre était tombé. Un aruspice les expiait par le sacrifice d'une brebis de deux ans, appelée *bidens;* d'où vint le nom *bidental*. Il les consacrait ensuite; ce qui en formait un temple, *templum*, selon le style des livres pontificaux, et il les faisait entourer de murs ou de palissades. Lucain décrit cette cérémonie dans sa Pharsale :

Dispersos fulminis ignes
Colligit, et tacito terra cum murmure condit,
Datque locis nomen. (I, 606.)

C'était un crime capital d'insulter un bidental, et Horace le met en parallèle avec la plus grande insulte que puisse faire un homme à la mémoire de son père :

Utrum
Minxerit in patrios cineres, an triste bidental
Moverit incestus. (*Art. Poet.*)

La superstition, dont le caractère est d'é-

tendre sans cesse son empire, fit créer un ordre de prêtres destinés aux seules fonctions de consacrer les lieux frappés de la foudre. *Voyez* BIDENTALES.

BIDENTAL. On donna par extension ce nom à la foudre elle-même, comme on le voit dans Columelle; et aux hommes écrasés par le tonnerre :

Triste jaces lucis, evitandumque bidental.
(*Pers.*, II, 27.)

BIDENTALES, prêtres établis chez les Romains pour expier les lieux frappés de la foudre, et classés par décuries. On a trouvé à Rome, dans l'île Saint-Barthélemy, où était autrefois le temple d'Esculape, l'inscription suivante, qui fait mention d'un bidentalis :

SEMONI
SANCTO
DEO. FIDIO
SACRUM
SEX. POMPEIUS, SP. F.
COL. MUSSIANUS
QUINQUENNALIS
DECUR
BIDENTALIS
DONUM DEDIT.

Il en est parlé encore dans l'inscription suivante, qui était conservée à Rome dans la maison de Fulvius Ursinius :

SANCTO SANCO
SEMONI. DEO. FIDIO
SACRUM. PECUNIA
SACERDOTUM. BIDENTALIUM
RECIPERATIS
VECTIGALIBUS

Le sénat chargeait quelquefois d'autres pontifes que les bidentales, du soin de ses expiations, comme nous l'apprennent Tite-Live (lib. XXIX), parlant du temple de Proserpine, frappé de la foudre, et l'inscription suivante :

JOVI
FULG. TONANTI
RUSTIUS.
FULMIN. L. F. ÆPIO. PONT
EX. SC. DEDICAVIT.

BIEG-OLMAI, divinité des Lapons; c'est le dieu de la pluie, de la mer et des vents; on l'honorait comme le vainqueur de l'Océan et des tempêtes.

BIEL, dieu de la forêt Hercynie, chez les anciens Saxons. Les bûcherons portaient à ses prêtres leurs haches à bénir. Ce mot est peut-être identique avec le mot allemand actuel *beil*, qui signifie *la hache*. Chez les Scandinaves c'était le dieu de la végétation, protecteur des forêts.

BIELOI-BOG, le dieu blanc ou le bon esprit, divinité des Slaves.

BIFLID, un des surnoms d'*Allfader*, le dieu suprême des Scandinaves. Ce mot signifie l'*agile*.

BIFORMIS. Surnom qui fut donné à *Bacchus*; on le représentait, tantôt comme un jeune homme, et tantôt comme un vieillard.

BIFRONS, à deux visages. On donnait ce surnom et ce double visage à *Janus*, parce qu'on le croyait instruit de l'avenir et du passé; tradition fabuleuse fondée sur sa grande expérience dans les travaux de l'agriculture qu'il avait enseignée aux habitants du Latium. Ovide et Varron en donnent une autre cause; ils assurent que ce double visage était l'emblème du couchant et du levant. C. Bassus, cité par Macrobe (*Saturn.*, l. I, c. 9), reconnaît Janus pour le portier des cieux et des enfers, et veut que son double visage soit l'emblème de sa double fonction.

BIFUR, génie de la mythologie scandinave qui présidait à la peur, ainsi que Bafurr.

BIGOE, un des dieux du bon succès chez les Etrusques.

BILE. Dans les sacrifices qui précédaient et accompagnaient les mariages, on ne mêlait pas la bile des victimes avec les autres portions de leurs corps, mais on la faisait garder soigneusement à côté de l'autel.

BILIOUKAK. Un des noms de *Piliatchoutchi*, dieu du Kamtchatska.

BIMATER. Surnom de *Bacchus*, *celui qui a eu deux mères;* parce que Jupiter l'avait porté deux mois dans sa cuisse après la mort de Sémélé sa mère.

La fable raconte que Sémélé, ayant exigé témérairement que Jupiter lui apparût dans tout l'éclat de sa majesté, ce dieu, après avoir longtemps refusé, se vit contraint par son serment, à contenter le désir de la princesse. Il vint armé de son tonnerre, le palais s'embrasa, et Sémélé périt dans les flammes. Jupiter ayant retiré Bacchus de son sein, l'enferma dans sa cuisse et le fit élever par les nymphes sur une montagne dans les Indes.

BIRID, un des enfers expiatoires, suivant la mythologie mongole. C'est là où les fautes que l'on a commises sur la terre, doivent être expiées par cinq cents ans de supplices. Mais chacun des jours de ces années équivaut à un mois, et les habitants de ces tristes régions présentent l'aspect de brandons enflammés. Au-dessous du Birid est un enfer plus terrible encore, c'est le TAMOU. (*Voy. ce mot.*)

BISALTIS fut aimée de Neptune qui, pour la tromper, se changea en bélier. Ovide. (*Met.*, lib. VI.)

BISSEMANA, divinité des Lapons, la même que *Ankaka* ou *la lune*.

BISTON, fils de Mars et de Callirhoé, fonda la ville de son nom en Thrace; de là vint que les Thraces furent appelés *Bistonii*.

BITHIES, peuples de Thrace, ainsi nommés de *Bithis*, fils de Mars et de Sète, ou plutôt du fleuve *Bithys*.

BITHIES, sorcières célèbres dans la Scythie. Elles avaient, dit-on, à l'un des yeux la prunelle double, à l'autre la figure d'un cheval, et le regard si dangereux qu'elles tuaient ou ensorcelaient ceux sur qui elles l'attachaient.

BITON et Cléobis, deux frères recommandables par leur piété envers Cydippe leur mère, et qui méritèrent par là les honneurs

...ymiques. Solon, dans Hérodote, raconte ...ur histoire.

BIVIIS, TRIVIIS, QUADRIVIIS. Gruter ..., 5 et 1015, 1) rapporte des inscriptions ...vées en l'honneur des divinités qui pré...ient aux carrefours, sous ces différentes ...nominations.

BLAKULLE (*chef aux cheveux d'azur*), ... de Niord, dieu des eaux, chez les Scan...aves. On peut le comparer au *Cœruleus* ...s Latins.

BLANC. Les Thraces ont été les premiers à ...tinguer les jours, en jours heureux et ...lheureux. Ils désignaient les premiers par ... cailloux blancs, et les seconds avec des ...irs. De là vinrent chez les Grecs et les Ro...mains plusieurs locutions relatives aux ...ours.

Chez les Egyptiens, les Grecs et les Ro...mains, les prêtres étaient habillés de blanc. (BRAUN, de *Vest. Hebr.*, l. II, c. 6.)

Les femmes, qui avaient toujours porté le deuil en habits noirs comme les hommes chez les Grecs et les Romains, changèrent cet usage sous les empereurs, et le portèrent en habits blancs avec des bandelettes blanches. (NORIS, *Cenot. Pisan.*, p. 357.) HÉROD., *Hist.*, l. IV, c. 3.)

Ceux qui briguaient les magistratures à Rome portaient des toges blanches; d'où leur vint le nom de *candidats*.

La couleur blanche était souvent le signe de la joie; et dans les festins, les anciens portaient des habits de cette couleur. Les soldats en portaient quelquefois dans les camps; c'était même autrefois un caractère distinctif des généraux et des rois, comme la couleur pourpre le devint ensuite. Le bandeau royal était originairement blanc; de là vint qu'on reprochait à Pompée d'affecter la royauté en enveloppant ses cuisses avec des bandelettes blanches que l'on assimilait au diadème.

L'habit blanc était le symbole de la bonne foi et de la candeur. C'est dans ce sens que Virgile appelle blanche la bonne foi, *cana fides*. Horace s'exprime plus clairement :

> Te spes, et albo rara fides colit
> Velata panno. (*Od.* I, 35, 25.)

Symmaque le dit en propres termes : (*Epist.* VIII, 47) : *Alba velamina, non segmentati amictus fidem vestiant.*

Ce passage de Symmaque serait difficile à entendre, si l'on ignorait que les Romains mettaient une différence entre *color albus* et *color candidus*. *Albus* désignait seul la couleur blanche naturelle de certaines laines; *album natura, candidum cura fit.* (FRONTO, X.) Isidore dit : *Candidus quasi candor datus. Studio enim accedit candor. Nam album vocari naturæ est;* de sorte que *candidus color* désignait le lustre que l'on donnait aux étoffes blanches, soit en les passant par une espèce de calendre, soit en les impreignant de craie, *cretatæ vestes*. Le lustre ou le brillant était si bien indiqué par les mots *candidus* et *candens*, qu'ils furent appliqués à des étoffes de pourpre qui, certainement, étaient d'une autre couleur que la blanche. Horace :

> Rubro ubi cocco
> Tincta super lectos canderet vestis eburnos.
> (*Sat.* II, 6, 107.)
> Ergo ubi purpurea porrectum in veste locavit.
> (*Epid.* II, 2, 46.)

Cæsitius color ou *cæsicius*, exprimait aussi un degré de blancheur que l'art seul pouvait donner; et il devait, sous un certain rapport, être synonyme de *candidus*. (PLAUTE, *Epid.* II, 2, 46.)

BLEMYES ou BLEMMYES, peuples de l'Ethiopie aux confins de l'Egypte, qui furent domptés par Florus, lieutenant de Marcien, l'an de Jésus-Christ 450. Ils sacrifiaient des hommes au soleil.

BLODMANDEN, c'est-à-dire *Hommes de sang*, nom que portaient les sacrificateurs chez les Lapons. Lorsqu'on offrait un sacrifice, le Blodmanden égorgeait l'animal, le divisait en plusieurs parties et prenait un morceau de chair de chaque membre. On appelait ce sacrifice Dâmengare.

BLODUGADDA, une des *Nymphes* des flots, fille d'Æger, dieu de l'Océan, chez les Scandinaves.

BLOTMADUR et BLOSVEIRN, nom des prêtres qui, chez les Scandinaves, sacrifiaient des victimes humaines.

BLOTTRIE, représentation grossière de la Divinité chez les anciens Saxons et Frisons.

BOA, divinité supérieure des Tongouses, peuplade de la Sibérie. Ce dieu a créé le ciel et la terre, et son trône est placé au-dessus des nues. Il commande à tous les dieux subalternes, et il leur a assigné à chacun leur emploi et leurs fonctions. Aussi lorsque ces peuples croient avoir à se plaindre de ces derniers, c'est à Boa qu'ils adressent leurs réclamations.

BOARMIA. Les Béotiens donnaient ce nom à *Pallas*, parce qu'ils croyaient qu'elle avait attelé la première des bœufs à la charrue.

BOCCA DELLA VERITA. On appelle de ce nom, à Rome une tête antique qui a la bouche ouverte : elle est auprès de sainte Marie en Cosmédine. Le peuple raconte, à son sujet, une fable très-extraordinaire. Les femmes des Romains soupçonnées d'infidélité, mettaient la main dans cette bouche béante pour détromper leurs maris, et la bouche se fermait quand leur innocence n'était pas avérée.

BOD, déesse hindoue, invoquée par les femmes pour obtenir la fécondité.

BODDHISATWA, mot à mot, *vérité de l'intelligence*. C'est, dans l'origine, une intelligence secondaire supposée issue de Bouddha, et qui, comme lui, s'est incarnée parmi les hommes. Plusieurs Boddhisatwas sont venus sur la terre pour prêcher le salut aux hommes, et compléter l'œuvre des Bouddhas; on leur a élevé des temples, et souvent on les confond dans une adoration commune avec Bouddha lui-même. Tous les Dalai-Lama du Tibet sont regardés comme une manifestation successive du

Boddhisatwa Avalokiteswara, le même que Padmapani.

BOÉDROMIES, fêtes qui se célébraient à Athènes dans le mois *boëdromion*, en mémoire du secours que donna un Jupiter, fils de Xuthus, aux Athéniens, contre Eumolpe.

BŒUF ou **TAUREAU**. Les Hindous professent pour le bœuf une vénération qui va bien au delà de celle des Egyptiens : c'est, suivant eux, une créature qui ne le cède à l'homme que de fort peu ; combien même le mettent infiniment au-dessus de l'homme! Son image est exposée dans un grand nombre de temples, conjointement avec les idoles des dieux. Les Grecs reçurent des Egyptiens le respect religieux pour les bœufs; mais ils en méconnurent ou déguisèrent l'origine. Ils y en substituèrent une fondée sur les services que le bœuf rend au laboureur. De là vint que dans les premiers temps de la *Grèce*, on n'immolait aux dieux que de jeunes taureaux dont le cou n'avait pas encore fléchi sous le joug. Nous l'apprenons du scholiaste d'Aratus (*Phænom.*, p. 19, *edit. Oxon.*), qui cite, à l'appui de son opinion, ce vers d'Homère :

> Ἀδμήτην ἣν οὔπω ὑπὸ ζυγὸν ἤγαγεν ἀνήρ.
>
> (*Iliad.*, K. 293).

« Génisse indomptée, que l'homme n'a point encore liée au joug. »

Ce même scholiaste dit que les Athéniens furent les premiers à faire servir à leurs repas les bœufs qui avaient traîné la charrue, τὸν βοῦν ἀρότην. Cependant Elien assure que ce même peuple avait fait une loi qui défendait de tuer le bœuf laboureur. On peut sauver la contradiction en rapportant la loi aux habitants de l'Attique, et aux Athéniens la pratique sanguinaire de se nourrir de la chair des bœufs ou plutôt des taureaux indomptés.

Au reste, on trouve chez les Romains la même marche. Dans le premier âge de Rome, ils s'abstinrent de faire mourir le bœuf laboureur. Varron l'appelle le compagnon de l'agriculteur et le ministre de Cérès (*De re rustic.*, II, 5) : *Hic socius hominum in rustico opere, et Cereris minister*. Pline (VIII, 45) raconte que le peuple romain condamna à l'exil un laboureur pour avoir tué un bœuf, comme s'il eût ôté la vie à son garçon de charrue : *tanquam colono suo interempto*.

La tradition mythologique portait que les hommes n'avaient commencé à se nourrir de la chair des bœufs laboureurs, que dans le siècle de fer. Aratus le dit expressément.

> ..... Πρῶτοι δὲ βοῶν ἐπάσαντ' ἀροτήρων.
>
> (*Phænom.*, v. 133.)

Ce vers a été rendu ainsi par Cicéron :

> Et gustare manu vinctum domitumque juvencum.

Et mieux par Germanicus :

> Polluit et tauros mensas assuetus aratro.

De là vient que l'on n'immola presque jamais de bœuf à Cérès.

> A bove succincti cultros removete, ministri :
> Bos aret : ignavam sacrificate suem.
> Apta jugo cervix non est ferienda securi :
> Vivat ; et in dura sæpe laboret humo.
>
> (Ovid., *Fast.*, IV, [illegible])

Les Lacédémoniens immolaient un bœuf à Mars, lorsqu'ils avaient vaincu leur enne[illegible] par la ruse, et un coq, lorsque c'était à force ouverte. On dorait souvent les cornes des bœufs qui devaient servir de victimes, surtout pour les autels de Jupiter. Tertullie[illegible] (*De coron. mil.*, c. 12.) : *Ecce annua votorum nuncupatio quid videtur ? Accipe post loca et verba : hunc tibi, Jupiter, bovem cornibus auro decoratis vovemus esse futurum.* Le nombre de ces victimes était quelquefois de cent, et ce sacrifice s'appelait un hécatombe. On voit cependant que dans certaines occasions, ces bœufs offerts aux dieux n'étaient que des figures de pâte. Ce subterfuge devint nécessaire pour conserver la race d'animaux si utiles, que la superstition détruisait journellement. Tel fut sans doute le [illegible] qui fit défendre par Domitien de sacrifier [illegible] bœufs. (Suétone, c. 9, n. 1).

Les généraux romains qui triomphaient immolaient plusieurs bœufs à Jupiter Capitolin. Ils devaient être blancs et nés [illegible] l'Ombrie, sur les bords fertiles du Clitumne. Virgile en fait mention.

> Hinc albi, Clitumne, greges, et maxima taurus
> Victima, sæpe tuo perfusi flumine sacro,
> Romanos ad templa deum duxere triumphos
>
> (*Georg.*, II, [illegible])

Claudien a chanté aussi les taureaux [illegible] du Clitumne.

> Quin et Clitumni sacras victoribus undas,
> Candida quæ Latiis præbent armenta triumphis,
> Visere cura fuit. (VI, *Consul. Honor.*, [illegible])

Les anciens attelaient les bœufs à la [illegible] et aux chars qui portaient les divinités [illegible] les pompes sacrées. Mais attachaient [illegible]

Ils représentèrent souvent aussi les [illegible] ves sous la forme de bœuf ou de [illegible] reau, peut-être par imitation. Car [illegible] ainsi que le Nil paraissait chez les Egyptiens, dont les Grecs ont emprunté [illegible] choses.

On voyait à Delphes et à Olympie [illegible] bœufs d'airain, et l'on connaît le [illegible] célèbre sculpteur Myron. Il y avait à Rome un bœuf d'airain, transporté de l'île d'[illegible] dans le *forum boarium*. (Pline xxxiv, [illegible]

Les architectes anciens plaçaient [illegible] certains édifices des têtes de bœuf et [illegible] lier écorchées, et en faisaient un ornement de la frise. Ces têtes dépouillées de [illegible] peau, avaient un rapport direct aux sacrifices des anciens; il s'y joignait encore une [illegible] superstitieuse ; car on croyait qu'elles servaient à écarter le tonnerre (Arnob., *[illegible] gentes*, lib. V, 157, edit. Lugd. 1651. [illegible] et Numa prétendit même avoir reçu sur [illegible] un ordre particulier de Jupiter.

Bœuf *à tête humaine*. On le voit sur [illegible] médailles de Calène, de Géla, d'Hymera, [illegible] Nola, de Néapolis en Italie, d'[illegible] Tauroménium, de Téanum, d'Enna, de [illegible] gara en Sicile.

« Ce monstrueux assemblage d'une face humaine et d'un corps de bœuf, a occasionné, disent les auteurs de l'Explication des pierres gravées du Palais-Royal, presque autant d'erreurs qu'il a fait naître de conjectures. Personne, jusqu'à présent, n'a expliqué clairement cette énigme : Pighius et Carrera seuls en ont soupçonné le vrai sens. La plupart y ont reconnu le fleuve Achéloüs; mais l'on peut voir à son article combien cette explication est erronée....... Plusieurs antiquaires ont pris un autre parti. D'après deux passages, l'un de Virgile et l'autre d'Ovide, ils ont vu le Minotaure dans le bœuf à face humaine. Mais ils n'ont pas été plus heureux que les premiers. *Voy.* MINOTAURE. Ce bœuf extraordinaire des médailles de Naples et celui d'un camée du Palais-Royal (*Descript.*, I, 125), ne pouvant donc être regardés ni comme le fleuve Achéloüs, ni comme le Minotaure. Tâchons maintenant d'exposer le vrai sens de cette allégorie.

« Les médailles qui ont pour type le bœuf en question, sont presque toutes de la Campanie ou des contrées voisines : le sol de ce beau pays, fécond de lui-même, l'était encore davantage par les travaux de l'agriculture ; il est donc assez naturel de croire que pour exprimer leur reconnaissance, les habitants avaient adopté le symbole du bœuf à face humaine.

« Ce qui prouve surtout combien le bœuf était en vénération chez les anciens Romains, c'est qu'il n'était pas permis chez eux de l'immoler à Cérès; loi qui ne fut pas toujours observée. Si l'on avait donc voulu présenter le symbole de l'agriculture, et faire connaître en même temps la part que le bœuf y avait, convenons qu'on ne se serait pas éloigné de l'esprit de l'allégorie en représentant un bœuf à tête humaine ; et voilà vraisemblablement le motif qui aura déterminé les habitants de *Naples*, ceux de Nole et d'autres villes de la *Campanie*, à choisir le même type pour leurs monnaies. Ce bœuf à face humaine peut donc être appelé le symbole de l'agriculture. »

Quand les taureaux des médailles sont passants ou attelés, et conduits par un homme voilé, ils désignent les colonies, dont on traçait l'enceinte avec une charrue.

BOEUF *rôti*, cérémonie en usage chez les Scythes. Voici ce qu'en dit Lucien au dialogue intitulé : *Toxaris*, ou *De l'amitié*. Lorsqu'un des anciens Scythes avait reçu quelqu'injure, et qu'il était trop faible par lui-même pour en tirer vengeance, il faisait rôtir un bœuf, le coupait par pièces, et les mains liées derrière le dos comme un prisonnier, il s'asseyait sur la peau au milieu de tout cet amas de viande. Ceux qui passaient auprès de lui, et qui voulaient le secourir, en prenaient un morceau: et s'engageaient à lui amener, l'un cinq cavaliers, l'autre dix, chacun selon son pouvoir; et ceux qui ne pouvaient disposer que d'eux-mêmes promettaient de venir en personne. Par ce moyen, ils assemblaient des troupes plus considérables encore par la valeur que par le nombre; l'amitié était intéressée dans leur vengeance, et la religion du serment la rendait terrible.

BOG, nom de Dieu, chez la plupart des peuples d'origine slave.

Au-dessus de la multitude des divinités secondaire, les anciens Slaves plaçaient un Dieu suprême, tout-puissant, bon, créateur de tous les êtres; ils l'appelaient *Bioloi-Bog*, ou *Beli-Bog*, le Dieu Blanc ; mais ils ne lui érigeaient aucun temple, persuadés qu'ils étaient trop petits pour communiquer avec lui, et que dans leurs besoins ils devaient s'adresser aux dieux inférieurs, La vue du mal qui afflige la terre les avait induits à penser, comme les anciens Perses, que les maladies, les calamités, les vices ne pouvant venir de lui, il fallait nécessairement qu'ils eussent été produits par un autre principe, qu'ils appelaient *Tchernoi-Bog*, le Dieu Noir. Ils le représentaient sous la figure d'un lion, et lui offraient des sacrifices pour l'apaiser. Ils croyaient que c'était lui qui envoyait aussi aux hommes les visions terribles, les fantômes hideux, et que sa colère ne pouvait être apaisée que par les sorciers ou devins. On retrouve dans ce système l'Oromazd et l'Ahriman des Perses, l'Orisis et le Typhon des Egyptiens.

BOG était encore, chez les Slaves, le nom d'un fleuve nommé *Hypanis* par les anciens. Il était considéré comme une divinité et le roi des eaux. On n'approchait de ses bords qu'avec un saint frémissement et de grandes marques de respect.

BOGAHA, arbre de l'île de Ceylan, appelé par les Européens l'*Arbre Dieu*. Suivant les bouddhistes, il traversa les airs et se rendit dans cette île pour abriter Bouddha de son ombre, et enfonça lui-même ses racines dans la place qu'il occupe encore parmi les ruines d'Annarodjpouram. Quatre-vingt-dix-neuf radjas, qui, par leur dévotion à Bouddha et par les temples qu'ils lui ont élevés, ont mérité de parvenir au séjour de la béatitude, sont enterrés au pied de cet arbre Devenus actuellement des anges, il sont chargés de veiller à la sûreté des adorateurs de leur maître, et surtout de les préserver du joug des Européens. Le Bogaha est fort grand, ses feuilles tremblent sans cesse comme celles du peuplier. Les Chingalais se sont fait un mérite de le propager dans l'île.

BOGSA, nom que l'on donne aux sorciers ou magiciens dans le pays de Kamaon (Indes orientales) ; on prétend qu'ils ont la faculté de prendre la forme des bêtes sauvages, comme les loups-garous de nos contrées, pour faire du mal à leurs ennemis.

BOIS SACRES, *lucus*. Les bois ont été les premiers lieux destinés au culte des dieux. Dans les premiers temps où les hommes ne connaissaient ni villes ni maisons, et lorsqu'ils habitaient les bois ou les cavernes, ils choisirent les lieux les plus écartés, les plus sombres, les forêts impénétrables aux rayons

du soleil, pour offrir des sacrifices; ils y élevèrent des autels et des temples. Pour retracer depuis cette ancienne coutume, on plantait toujours, quand on le pouvait, des bois autour des temples, et les bois étaient aussi respectés que les temples mêmes. Ces bois sacrés furent très-fréquentés; on s'y assemblait aux jours de fêtes; après la célébration des mystères, on y faisait des repas publics, accompagnés de danses, et de toutes les autres marques de la plus grande joie; et on y suspendait les offrandes avec profusion. Couper des bois sacrés était un sacrilége; il était cependant permis de les élaguer, de les éclaircir, et d'abattre les espèces d'arbres que l'on croyait attirer le tonnerre.

Les écrivains de l'antiquité parlent souvent du respect dont les peuples étaient pénétrés pour les bois sacrés.

> Lucus Aventino suberat niger ilicis umbra,
> Quo posses viso, dicere : numen inest.
>
> (*Fast.*, l. III.)

Ils croyaient que le silence des bois, et leur obscurité, annonçaient la présence des divinités. Sénèque le dit expressément (L. v, ep. 4). De là vint cette terreur superstitieuse dont les anciens étaient saisis, lorsqu'ils étaient forcés de couper les bois sacrés; ils s'attendaient à voir les haches rebondir contre eux-mêmes, ainsi que la hache du roi Lycurgue.

Il y avait à Rome et dans ses environs des bois sacrés dont on appelait *luci* les plus respectés, et *nemora* ceux pour lesquels on avait une moindre vénération. Voici les principaux :

Le bois d'Anna Perenna était hors de Rome, près du Mont Sacré, entre le confluent de l'Anio et le pont Milvius. Le bois de Caius et de Lucius était sur la colline des Esquilies. Le bois des Camènes, des Muses, était situé à quinze milles de Rome, hors de la porte Capène, sur la voie Appienne, près de la fontaine d'Égérie. Les Juifs du temps de Juvénal (Sat. 3, 11) y faisaient leur demeure. Le bois de Diane était sur le chemin d'Aricie. Manius Egérius le lui avait dédié, selon Festus. Caton, cité par Priscien (IV), appelle ce prêtre Egérius Bœbius, et il ajoute que le dictateur Latinus fit la consécration de ce bois. Le bois consacré par Auguste aux dieux Mânes s'étendait sur les collines voisines des murs de Rome, depuis la place où est Sainte-Marie du Peuple, jusqu'à celle de la Trinité-du-Mont. Le bois Egérie était situé sur la voie Appienne; il fut consacré par Numa aux Camènes. Le bois des Esquilies était situé sur la colline de ce nom. Le bois Fagutalis n'était pas éloigné de la place qu'occupe Saint-Pierre aux Liens. Le bois des Furies, *lucus Furinarum*, dans lequel périt C. Gracchus, était situé, selon Victor, au delà du Tibre. Le bois de Junon Lucine occupait, à ce que l'on croit, le terrain sur lequel est bâtie Sainte-Marie-Majeure. Ovide dit qu'il était sur le penchant, ou au bas de la colline des Esquilies (*Fast.*, II, 435). Le bois des Lares était situé entre les monts Cœlius et Palatin, quoiqu'on pourrait conclure du passage suivant de Varron (*De ling. lat.*, IV, 8) qu'il était près des Esquilies (*luci Mephitis et Lucinæ*) : *Item lucus Larum, et Querquetulanum sacellum*. Le bois de Laverne était situé près de la voie de *Salaria*. Il était touffu et très-obscur; ce qui le fit choisir par les voleurs pour y partager leur butin. Le bois de Mars, dont Rufus seul a parlé, ombrageait sans doute l'autel que ce dieu avait dans le champ appelé de son nom. Le bois consacré à Méphitis, la puanteur, était au bas des Esquilies, auprès du quartier Patricien. Le bois Pœtilinus était situé [illegible] et près de la porte Numentane, sur le mont Viminal. Nardini, qui le dit, fait une légère correction dans le texte de Tite-Live, où il en est parlé (VI, 10) : *Producta die in Pœtilinum lucum extra portam Flumentanam* [illegible] ici avec beaucoup de vraisemblance *Numentanam*), *unde conspectus in Capitolium esset, concilium populi indictum est.* Le bois Querquetulanus était situé sur le penchant des Esquilies, auprès de la porte de son nom, et de la place qu'occupe Sainte-Croix de Jérusalem. Le bois de Rémus couvrait le mont Aventin. Le bois de la déesse Rubigo était hors de la porte Viminale. C'était dans ce bois qu'on immolait chaque année, à la fin d'avril, un chien à la Canicule, afin qu'elle ne brûlât pas les moissons, et une brebis à la déesse Rubigo (rouille des blés), afin qu'elle ne versât pas sur elles ses funestes influences. Le bois de Vesta était situé au pied du mont Palatin, du côté de la rue Neuve. Cicéron en parle (*De divin.*, [illegible]).

Les Kamtchadales reconnaissent [illegible] des bois qui ressemblent aux [illegible] leurs femmes portant des enfants qu'ils [illegible] sent sur leur dos, et pleurent sans [illegible] Ces esprits égarent les voyageurs, et leur ôtent la raison.

Les temples des Syriens étaient la plupart construits au milieu des bocages, et [illegible] souvent même, lorsque ces temples se trouvaient dans les cités, on avait soin d'y planter à l'entour un petit bois ou bosquet.

Les Grecs avaient aussi des bosquets sacrés autour des temples, surtout de ceux qui étaient élevés à Vénus ou à [illegible] quelques-uns même rendaient des oracles, comme les chênes de la forêt de Dodone. Il en était de même chez les Slaves; il y avait chez eux des bois et des [illegible] sacrés aux dieux, surtout dans [illegible] provinces, entre autres à Péroun; ils [illegible] étaient regardés comme des divinités [illegible] n'était permis d'y prendre ni oiseaux, ni bêtes, ni même d'y couper du bois; le sacrilége eût été puni de mort. Plusieurs pagodes des Indiens sont pareillement [illegible] au milieu des bocages ou des forêts, qui servent d'habitation aux nombreux [illegible] et moines qui desservent les temples, ou qui se sont dévoués à vivre dans la solitude.

BOITEUX. Les Romains croyaient que les boiteux ou leur rencontre présageaient des malheurs.

BOLATHEN, un des noms que les Phéniciens et les Syriens donnaient à Saturne, au rapport de Damascius, dans la vie d'Isidore (*Photii bibliot.*, cod, 24).

BOLOMANCIE, divination qui se faisait en entremêlant des flèches, sur lesquelles étaient écrit les noms des villes qu'on devait attaquer. On en retirait une au hasard, qui décidait l'expédition.

BOLOTOU, île imaginaire que les naturels de l'archipel Tonga, dans la mur du Sud, croient être située au nord-ouest, mais à une telle distance, qu'il serait dangereux de chercher à y aborder avec leurs canots. Elle fut, disent-ils, créée antérieurement à la terre; elle était le séjour des dieux, et c'est de là qu'ils sont partis pour peupler Tonga. Ils y placent leur paradis, et les âmes des chefs vont l'habiter après leur mort. Ils supposent cette île beaucoup plus grande que toutes leurs îles réunies. On y trouve toutes les plantes et tous les arbres, toujours chargés des meilleurs fruits et ornés des plus belles fleurs.

BOMBO, idole des noirs du Congo. Ses fêtes sont principalement célébrées par des filles qui agitent une espèce de crécelle et se livrent à des transports forcenés.

BOMONIQUES. Les Lacédémoniens donnaient ce nom aux jeunes gens qui faisaient gloire de souffrir les coups de fouet qu'on leur donnait dans les sacrifices de Diane.

Ils enduraient ces coups quelquefois pendant tout un jour, jusqu'à la mort, sous les yeux de leurs mères, qui, au rapport de Plutarque, les voyaient avec joie et animaient leur courage. C'était pour endurcir les enfants aux fatigues de la guerre que les Spartiates avaient institué cette barbare coutume.

BON. Les anciens donnaient cette épithète aux divinités qu'ils croyaient leur être favorables, ou qu'ils voulaient se rendre telles.

BON (Le dieu), avait un temple sur le chemin de Mégalopolis en Arcadie au mont Ménale. Pausanias croit que ce titre désignait éminemment Jupiter auteur des biens et des maux.

BONDA, sorte d'épreuve en usage dans le Loango, contre les sorciers. On leur fait boire du jus d'une racine appelée *imbondo*, qui ressemble à une carotte blanche. Cette liqueur, préparée par des gens nommés *bondas*, est extrêmement amère; elle trouble la tête par des vapeurs malignes, cause tout à coup une sorte d'ivresse. Si ces malheureux, étourdis par la funeste liqueur, viennent à chanceler et à tomber, tout le peuple crie : *Oundoké, Oundoké* : Au sorcier! au sorcier! se jette sur les prétendus coupables et les assomme. On traîne ensuite les corps sur les bords d'un précipice où on les jette.

BON GENIE. C'était, chez les Egyptiens, *Agathodémon*. Les Romains appelaient ainsi le dieu des buveurs, ce qui l'a fait quelquefois confondre avec *Bacchus*. On trouve aussi ce nom appliqué à *Jupiter* et même à *Priape*.

BONI. Les Romains désignaient par ce nom les gens pieux qui s'occupaient des funérailles.

BONNE DEESSE, *Bona dea*, divinité mystérieuse dont les hommes ignoraient le nom. On croit que ce nom désignait *Cybèle* ou *la terre*, comme la source de tous les biens.

D'autres pensent que c'était *Cérès*; d'autres la confondent avec *Vénus*, ou avec *Maia* ou Majesta, épouse de Vulcain. Varron prétend qu'elle fut femme de Faunus, ancien roi d'Italie, qu'elle porta si loin la chasteté, que jamais elle ne leva les yeux sur d'autres hommes que son mari. Lactance dit au contraire que cette femme, ayant bu du vin contre la coutume de ce temps-là, fut fouettée par son mari jusqu'à la mort avec des branches de myrte; que dans la suite Faunus, ayant horreur de sa cruauté, chercha à apaiser les mânes de son épouse en la plaçant parmis les dieux et en lui faisant rendre les honneurs divins. Quoi qu'il en soit, la fête de la Bonne-Déesse était célébrée tous les ans le premier jour de mai. On lui sacrifiait une truie venant de mettre bas. La cérémonies avait lieu dans la maison du grand pontife, qui était à cet effet ornée à grands frais et éclairée d'une infinité de lumières, car la fête se tenait pendant la nuit. Les hommes en étaient sévèrement exclus; et le grand pontife lui-même, qui présidait de droit à tous les autres sacrifices, ne pouvait être présent à ceux de la Bonne-Déesse. Il fallait qu'il abandonnât sa propre maison pendant qu'on les célébrait, et sa femme y présidait à sa place. On avait grand soin d'écarter le myrte des autels de la déesse. Les Vestales se transportaient à cette fête, et le soin qu'on apportait à éloiger tout mâle était porté si loin, qu'on chassait même tous les animaux de ce sexe, et qu'on poussait la précaution jusqu'à voiler les tableaux où ils étaient représentés. Toutes ces formalités, qui semblaient dictées par la pudeur, n'empêchèrent pas qu'on ne soupçonnât dans ces mystères des désordres infâmes; mais les femmes ont toujours gardé sur cet article un secret si inviolable, qu'on n'a jamais pu avoir que des soupçons. Les Grecs avaient leur bonne déesse, qu'ils appelaient la Déesse des femmes. Ils disaient que c'était une des nourrices de Bacchus, dont il était défendu de prononcer le véritable nom. — Carthage honorait aussi une bonne déesse céleste, que l'on croit la même que Junon.

BONNE FORTUNE, divinité adorée par les anciens.

BON-SUCCES, divinité adorée dans le Pont, à Ephèse, chez les Etrusques, et par les Romains qui le nommaient *Bonus Eventus*. On lui sacrifiait un cheval, et on la représentait avec une coupe d'une main et

des épis de l'autre, parce qu'elle était la protectrice des laboureurs.

BOOPIS. *Junon* était ainsi appelée à cause de ses grands yeux. Boopis voulait dire *déesse aux yeux de bœuf*

BOOTES ou le **BOUVIER**, constellation voisine du pôle arctique au-dessous de la grande Ourse. On l'appelle encore *Arctophilax*, c'est-à-dire *Gardien de l'Ourse;* parce que l'étoile principale de cette constellation suit l'Ourse, comme si elle la gardait à vue.

Des poëtes ont dit que Bootès était Icare, père d'Erigone, que Jupiter avait placé dans le ciel. D'autres le prennent pour Arcas, fils de Calisto.

BORAC ou **AL-BORAC** (avec l'article), animal imaginaire, dont le corps tient de l'âne et du mulet ; il a une tête de femme, une queue de paon, des ailes d'aigle ; il est blanc comme du lait, rapide comme l'éclair ; c'est à cette dernière qualité qu'il doit son nom, car *borac* signifie *éclair*, en arabe. C'est lui qui, d'après la tradition mahométane, servait de monture aux anciens prophètes; et c'est au moyen de cet animal mystérieux que Mahomet accomplit son célèbre voyage à travers les sept cieux.

BORBO, BORVO ou **VORVO**, dieu adoré autrefois par les Séquaniens et les Eduens. On croit qu'il était protecteur des eaux thermales, et qu'il a donné son nom à Bourbonne-les-Bains.

BORE, le père des dieux, dans la mythologie scandinave; il était fils de Bure, et ses trois enfants, qui formaient une espèce de trinité, avaient noms Odin, Vile et Ve. Ils sont appelés pour cette raison les fils de Bore. Ce sont eux qui créèrent le premier homme et la première femme.

Les prêtres scandinaves, dont le sacerdoce se transmettait de père en fils, prétendaient sortir de la race de Bore.

BOREADES, noms patronymiques de *Zéthès* et *Calais*, fils de Borée. Hygin (fab. 14) dit qu'ils avaient la tête et les pieds ailés.

BOREASMES, fêtes en l'honneur de *Borée*, célébrées par les Athéniens et les Mégalopolitains.

BOREE est pris ordinairement pour l'un des quatre vents cardinaux; c'était un dieu fils d'Astrée et de l'Aurore. Son nom désigne toujours le vent du nord. Il avait des temples et des sacrifices réglés. Comme ce dieu prétendu avait autrefois enlevé une Athénienne pour en faire son épouse, les habitants de l'Attique croyaient que Borée avait pour eux une prédilection particulière. Il a été déifié par les Grecs, qui le supposaient résider en Thrace, contrée située au nord de leur pays. Borée, métamorphosé en cheval, donna naissance à douze poulains si légers, qu'ils couraient sur les épis sans les rompre, et sur les flots de la mer sans y mouiller leur pieds. Il rendit aux Athéniens d'éminents services ; ce fut lui qui dispersa la flotte des Perses et en fit périr une grande partie dans l'Hellespont, lorsque Xerxès s'avançait contre eux. En reconnaissance de ce bienfait, les Athéniens lui élevèrent un temple sur les bords de l'Ilissus, jurèrent par lui et célébrèrent ses fêtes avec grande solennité. Les habitants de Thurium ayant été délivrés d'un grand danger, par une tempête qui détruisit la flotte ennemie, Denys le Tyran offrit des sacrifices au vent Borée, auteur de ce ravage, lui conféra les droits de cité, lui assigna une maison avec des revenus fixes, et célébra des fêtes annuelle en son honneur.

BORVO. Muratori (1078, *Thes. inscr.*) rapporte une inscription trouvée à Bourbonne en France; il y est fait mention d'un dieu Borvo, dont le culte a pu faire nommer l'endroit où l'inscription a été trouvée.

BOSSUM, nom donné par les nègres de la Côte-d'Or au bon principe, qu'ils supposent blanc tandis qu'ils appellent *demonio*, ou *diable*, le mauvais génie. Ils se plaignent de la préférence que Bossum accorde aux Européens.

BOTANOMANTIE, art de prédire l'avenir par le moyen des végétaux.

On se servait à cet effet de verveine, de figuier, de tamarin, et surtout de bruyère. Il y avait différents moyens de connaître l'avenir à l'aide des plantes : l'un d'eux consistait à écrire sur les feuilles de la plante la question du consultant ; mais on ignore de quel moyen se faisait connaître la réponse de l'oracle.

BO-TAT, idoles d'un rang inférieur que les Tunquinois de la secte de Phat, honorent d'un culte religieux.

BOUDDHA. Si nous interrogeons les brahmanes, ennemis naturels de son culte, Bouddha ne serait qu'un être vil et méprisable ; et pourtant ils en sont une incarnation de la Divinité. C'est, disent-ils, le neuvième avatare de Vichnou, celui qui eut lieu après son incarnation en Krichna. Mais c'est moins un nom propre qu'un titre applicable à plusieurs personnages ; en effet il signifie *sage*, *intelligent*. C'est pourquoi la monstrueuse théogonie bouddhique admet plusieurs Bouddhas.

Ainsi, dans l'âge actuel, lorsque la vie des hommes fut réduite à 50,000 ans, c'est-à-dire au neuvième kalpa de la période, parut le premier Bouddha ; lorsque les hommes ne vécurent plus que 40,000 ans, vint alors le second Bouddha; le troisième se montra quand la vie ne fut plus que de 20,000 ans; le quatrième Bouddha, *Gautama*, ou le Bouddha de l'âge actuel, apparut lorsque la durée de la vie n'était plus que de 100 ans. Le cinquième (*Maidari*), viendra au dixième kalpa. Il y aura ensuite neuf cent quatre-vingt-quinze Bouddhas, qui se succéderont les uns aux autres, prêcheront la doctrine et sauveront les hommes. Enfin, au vingtième kalpa, le nombre de mille Bouddhas étant accompli, la période actuelle de stabilité sera fermée : mais cette époque fatale n'est pas encore près d'arriver; car sur 336 millions d'années, il nous en reste environ

185 millions à parcourir; or, comme, d'après les bouddhistes, le monde roule dans un cercle perpétuel d'existence et de destruction, il a dû paraître déjà des Bouddhas en nombre incalculable; et voilà comment Bouddha Gautama, arrivé à Bénarès, salue les mille Bouddhas ses prédécesseurs.

Quant aux bouddhistes, il est pour eux l'unique divinité; c'est leur rédempteur, c'est celui auquel ils aspirent à se réunir un jour. Il est honoré sous les noms de *Bouddha* en indien; de *Chakia-Mouni* en mongol; de *Sang-Ghie* en tibétain; de *Foé* en chinois; de *Bouts* en japonais; de *Foutsikhi* en mantchou; de *Bourkhan* en diverses langues tartares; de *Phat* en annamite; de *Somona-Codom* en siamois, etc.

Soudhodana, son père, était roi de Magadha; il épousa Maha-Maya (la grande illusion), qui, quoique vierge, conçut ce saint enfant par l'influence céleste, et le porta dix mois dans son sein; elle le mit au monde sans douleur, et le remit à un prince qui le baptisa avec l'eau divine et lui donna le nom d'*Arda-Chidhi*.

Il se maria à l'âge de vingt ans, pour complaire à ses parents, et donna naissance à un fils et à une fille. Arda-Chidhi pri la résolution de renoncer au trône, à son épouse, à sa famille et à toutes les vanités mondaines. En vain son père et toute sa famille mirent-ils tout en œuvre pour le retenir, il s'enfuit sur un cheval que lui avait procuré Indra, son protecteur, et se rendit dans le royaume d'Oudipa, sur les bords de la rivière Naraudjara, où il fut suivi de quelques disciples. Là, il se rasa lui-même la barbe et les cheveux, et entra dans l'état ecclésiastique, dans lequel il fut son propre instituteur. Il quitta le nom d'*Arda-Chidhi* pour prendre celui de *Gautama* (*gardien des vaches*), et demeura pendant six ans dans la solitude la plus profonde. Son lit était une place pavée de briques et couverte de l'herbe goucha. Il ne vécut que de grains, de chardons, de miel, de figues et d'autres fruits que lui apportaient ses disciples; encore en usait-il le moins possible, pour n'être point interrompu dans ses méditations sur la nature divine. Cette vie austère l'affaiblit considérablement; mais l'usage du lait le rétablit ensuite. Il fut visité par plusieurs grands personnages, par des génies, et même par des animaux.

Il subit ensuite quatre épreuves, plus pénibles les unes que les autres, et après en être sorti glorieux, il reçut les maximes fondamentales du bouddhisme. Ayant répandu sa doctrine dans l'Hindoustan, il mourut à l'âge de quatre-vingts ans, et prédit qu'un autre homme-dieu viendrait pour être le précepteur du genre humain.

Bouddha est le thème du système religieux qui compte le plus de partisans sur la terre. Selon cette doctrine, tous les hommes, les génies, les dieux, tous les êtres en un mot, quels qu'ils soient, peuvent devenir Bouddhas, et doivent même tendre de tous leurs efforts à parvenir à cet état supérieur, jusqu'à ce qu'enfin ils soient tous comme perdus, engloutis, annihilés pour ainsi dire dans le Bouddha suprême et primitif.

BOUDDHI, l'intelligence créatrice, dans le système brahmanique; elle forme une espèce de trinité avec l'*ahankara*, ou *la conscience du moi*, et le *manas*, ou *l'esprit*.

BOUDDHISME. Le bouddhisme peut être considéré comme le protestantisme de la religion brahmanique. Cette réforme, arrivée huit à dix siècles avant Jésus-Christ, et protégée d'abord par quelques princes, s'étendit assez paisiblement; on se disputait, mais c'était en paroles, et devant les rois et les savants; on en vint plus tard aux actions, et il paraît que la persécution commença 300 ans avant Jésus-Christ. Elle contribua à la dispersion des sectaires, qui se répandirent dans l'île de Ceylan et dans la presqu'île orientale de l'Inde. Ils pénétrèrent dans la Chine, pour la première fois, en l'an 65. Mais l'époque de la plus grande persécution fut, à ce qu'il paraît, vers le IIIᵉ siècle; elle continua longtemps, les forces étant presque égales des deux côtés, jusqu'à ce que parut le docteur Coumaril Bhatta, antagoniste terrible et cruel des bouddhistes, et prédécesseur du fameux Sankara Atcharya, prédicateur moins sanguinaire, qui a dû vivre vers le IXᵉ siècle. Les bouddhistes furent généralement exterminés dans l'Inde par l'ordre du roi Soudhanwa, et à l'instigation de Coumaril Bhatta. L'ordre fut donné de massacrer enfants et vieillards, depuis le pont de Rama jusqu'aux monts Himalaya. Maintenant le bouddhisme est la religion dominante à Ceylan, à Siam, à Laos, dans l'empire Birman, dans le Tonquin, la Chine, le Tibet, la Mongolie, la Mantchourie, le Nepâl, et dans la plus grande partie des peuplades tatares. C'est, avons-nous dit, le système religieux qui compte le plus de sectateurs : en effet, Malte-Brun et Graberg portent la population bouddhique à 150 millions d'âmes, Balbi à 170, le docteur Paulus à 240, et Alm. de Cassel à 315,977,000. Des données du système bouddhique avaient déjà transpiré en Occident dès les premiers siècles de l'ère chrétienne : on lit le nom de Bouddha dans Clément d'Alexandrie, saint Jérôme et Arrien. Quelques auteurs anciens appellent les bouddhistes *Samanéens*; ce nom n'est autre, en effet, que celui des *Sramana* ou *Samana*, constants, comme s'intitulent encore aujourd'hui les sectateurs de ce grand système. Comme le christianisme, le bouddhisme a aussi ses sectes, fort divergentes en principes et en application de la doctrine : les principales sont celles des *swabhavikas*, des *aichwarikas*, des *yatnikas* et des *karmikas*, qui diffèrent d'opinions.

BOUDDHISTES, sectaires de Bouddha. *Voy.* BRAHMANISME.

BOUDDOU, divinité suprême des Singalais, la même que *Bouddha*.

Les Singalais le représentent, dans leurs temples, avec une forme colossale; ses pagodes sont les plus belles, les plus riches et les plus magnifiques. Elles ont la forme d'un

colombier carré; on n'y aperçoit point d'armes, parce que Bouddou aime la paix et la donne. On lui consacre aussi, dans les cours des maisons, de petits temples dans lesquels on place son image et où l'on entretient des lampes et des bougies. On met aussi dans des antres et dans des trous de rochers de petites statues de Bouddou, en argent, en cuivre, en argile ou en pierre. A la nouvelle et à la pleine lune, on va rendre hommage à ces statues et leur porter des offrandes.

Le bouddhiste croit que tout ce qui existe, dieux, hommes, démons, animaux, vient de l'air, du feu, de l'eau, de la terre, mis en contact avec Prané et Hitta, qui sont la vie et l'intelligence. Un homme peut devenir dieu, un dieu, démon, homme ou animal, selon qu'il a bien ou mal démérité.

BOUDH. On appelle ainsi, chez les Birmans, des idoles, qui sont regardées comme les attributs de Bouddha ou de la divinité. Ces statues sont faites en briques ou en mortier et revêtues d'une feuille d'or. Les Birmans ont aussi des images de Boudh, plus petites, qu'ils placent dans des niches. Ce sont à peu près les seuls objets religieux du culte de cette nation. Cinq d'entre eux appartiennent au système actuel du monde, et dans quelques millions d'années nos descendants auront le bonheur de posséder Arimadeya, le dernier Boudh.

BOUDHA, qu'il ne faut pas confondre avec Bouddha, est, chez les Indiens, la planète de ***Mercure***, située à 800,000 lieues de celle de Vénus. Elle donne son nom au ***mercredi***, appelé en sanscrit ***boudhavara***. On représente Boudha avec quatre bras : l'une de ses mains bénit; l'autre porte un disque; la troisième une massue, et la quatrième un cimeterre.

BOUDS, nom du ***Bouddha*** indien, chez les Japonais. On sait qu'il y a, dans le Japon, trois systèmes religieux : celui de ***Sin-to***, celui de ***Bouds-do*** et celui de ***Souc-do***.

Né dans l'Inde longtemps avant l'ère chrétienne, le bouddhisme alla bientôt se propageant dans toute l'Asie centrale, d'où il pénétra dans la Chine et dans la Corée. De cette dernière contrée il passa dans l'archipel Japonais l'an 552 de Jésus-Christ.

L'engouement, devenu contagieux, provoqua des conversions innombrables; non-seulement on demanda des prêtres bouddhistes à la Chine et à la Corée, mais une foule de Japonais allèrent dans les monastères du continent étudier la nouvelle croyance pour venir ensuite la prêcher dans leur pays natal. La chose en vint au point que plusieurs daïris, issus des dieux du Sin-to, suivirent secrètement la loi bouddhique.

Le bouddhisme étant devenu ainsi le culte dominant et populaire, les empereurs le firent reconnaître comme la religion de l'Etat. Le point caractéristique de la doctrine bouddhique, est que l'âme, après un certain nombre de transmigrations successives, retombera dans le néant final, ce qui est pour le bouddhiste la félicité suprême.

BOULIANUS. C'était, selon le Père de Longueval (***Hist. de l'Eglise gall.***, I, 193), une divinité adorée à Nantes en Bretagne, où elle avait un temple fameux qui fut abattu, comme on le croit, vers l'an 319, sous le règne et par l'autorité du grand Constantin. L'explication qu'on a donnée de cette inscription, dit le P. Desmoletz, porte malheureusement sur une inscription mal copiée; et le dieu Boulianus est un dieu imaginaire.

BOULINDA-SILENDA, divinité locale des Khonds, tribu de l'Orissa dans les Indes.

BOURKHAN est, en mogol, l'équivalent de ***Bouddha*** en sanscrit. Le suprême Bourkhan est ***Chakya-Mouni***, le Bouddha des temps modernes. Par suite, ce mot s'emploie souvent pour spécifier la Divinité en général. Les Kalmouks et les Bourettes appellent ainsi les dieux, tant bons que mauvais.

BOUS, gâteaux que les Athéniens du temps de Cécrops offraient à Jupiter Céleste.

BOUSE DE VACHE. La vache est pour les Hindous un animal si saint, qu'ils vénèrent même ses excréments. Souvent ils en enduisent les murs de leurs maisons, et cet acte de piété a au moins cet heureux résultat, qu'il en éloigne les insectes et les reptiles. Bien plus, c'est une œuvre méritoire, en sortant du bain, de tremper son doigt dans la bouse de vache et de s'en appliquer au front ou en d'autres endroits apparents du corps. Il en est même qui, par dévotion, en mêlent à leurs aliments.

BOUSSOLE. Les matelots chinois l'invoquent comme une divinité, et lui offrent en sacrifice des parfums, du riz et des viandes.

BOUT, dénomination des idoles chez les Tonquinois; ce nom vient de l'indien ***Bouddha***, mais le peuple le donne indifféremment à toutes les représentations de la Divinité. On appelle aussi ces statues ***Tuong-Bout***.

BOUTA-GOUIBALOU, dieu subalterne, adoré dans l'archipel Viti.

BOUTO, divinité égyptienne du premier rang; elle était antérieure et même supérieure aux trois kamephis. Bouto représente l'éternité, la nuit primordiale, qui précéda le débrouillement du chaos, et encore l'eau ou l'humidité primitive, le limon du Nil, la matière fécondée ou propre à être fécondée, la mère de toutes choses. Comme déesse de la nuit, la musaraigne lui était consacrée, parce que ce petit animal était censé aveugle. Les Grecs ont transformé Bouto en ***Latone***.

BRABEUTES (*arbitres*). C'étaient, chez les Grecs, les juges des jeux Olympiques et autres solennités sacrées. Cet office était si honorable, qu'il était rempli par la noblesse la plus distinguée de la Grèce; les rois eux-mêmes ne dédaignaient pas de l'exercer. Les Brabeutes paraissaient dans les jeux avec des habits de pourpre, une couronne sur la tête, une baguette à la main. C'était à eux à décider de la victoire et à couronner le vainqueur.

BRAGA ou **BRAGHE**, dieu de la sagesse, de l'éloquence et de la poésie, chez les anciens Scandinaves, qui avaient donné son nom à ce dernier art et aux poëtes qui s'y distinguaient. Dans les festins, après avoir

bu la coupe d'Odin et celle de Niord, on terminait souvent par vider le *bragorbott*, ou la coupe en l'honneur de Braga. L'épouse de ce dieu se nommait Iduna.

BRAHHI. C'est la cinquième des huit déesses gardiennes des villes du Népâl. Elle est représentée assise sur un taureau noir.

BRAHMA, ou BRAHM, l'Etre suprême chez les Hindous, principe et essence du monde, source unique et divine de tous les êtres et à laquelle ils retournent. Cet être infini n'apparaît jamais dans le cercle des fables; on ne connaît point de mythe de lui; on ne le représente par aucune figure; sa gloire, disent les *Védas*, est si grande, qu'il n'en saurait exister aucune image.

BRAHMA, dont le nom se distingue du précédent par un *â* long, est la première personne de la Trimourti, ou triade Hindoue. Dans la mythologie indienne il existe une triade suprême, inférieure à l'Etre souverain, mais qui a reçu de lui le soin et le gouvernement du monde. Elle est composée de *Brahmâ*, le pouvoir créateur, de *Wichnou*, le pouvoir conservateur, et de *Siva*, le pouvoir destructeur et régénérateur. Brahmâ, revêtu du pouvoir suprême, procéda à la création. Il commença par diviser l'œuf en deux parts, dont il forma le ciel et la terre, entre lesquels il plaça le vide ou l'atmosphère, c'est ce que l'on appelle les trois mondes. Ou bien, suivant une autre division, il créa les sept swargas ou cieux, les sept patalas ou enfers, et au milieu des uns et des autres il plaça la terre.

Après avoir ainsi préparé ces quinze régions pour servir de résidence aux différents ordres de créatures, il commença à produire des êtres animés et donna naissance aux neuf premiers richis, entre lesquels Narada joue un assez grand rôle; car son caractère malin et caustique jette continuellement le désordre et la division parmi les dieux eux-mêmes. Brahmâ se vit contraint, pour peupler les régions célestes et infernales, d'engendrer cent fils et cent filles; mais comme ces êtres étaient des dévatas, la terre demeurait toujours déserte. Pour lui donner des habitants, il créa enfin de sa bouche un homme appelé Brahman; il lui remit les *Védas* qu'il avait déjà composés, en lui ordonnant de les enseigner aux dévatas et aux hommes. Mais ce Brahman s'étant plaint à son créateur du souci et de la terreur que lui occasionnaient les bêtes sauvages dont les forêts étaient remplies, et qui l'empêchaient de se livrer à ses œuvres de dévotion, Brahmâ tira de son bras droit un second fils, nommé Kchatriya, et lui donna une femme tirée de son bras gauche. Mais pendant que ce dernier veillait jour et nuit à la sûreté de son frère, il ne pouvait se procurer de la nourriture; le dieu leur donna donc un frère, qu'il produisit de sa cuisse droite, et le maria à une femme qui prit naissance de sa cuisse gauche; ce troisième fils s'appelle Vaisya, qui eut en partage l'agriculture et le commerce. Enfin, pour servir les trois premiers, Brahmâ créa de son pied droit Soudra chargé de remplir, avec sa femme, tirée du pied gauche du dieu, toutes les fonctions de la domesticité. Quant à l'aîné, comme il était né sans avoir de compagne, Brahmâ lui donna une femme prise de la classe des daityas ou démons. Telle est l'origine prétendue des quatre classes qui subsistent encore dans l'Inde.

Malgré son rôle de créateur, Brahmâ n'est cependant pas l'objet d'un culte spécial de la part des Hindous. Le vaste empire de l'Hindoustan est couvert de temples élevés à Vichnou et à Siva, mais on n'en voit pas un seul érigé à Brahmâ.

Le Tout-Puissant, le précipita, avec son paradis, au-dessous des régions infernales. Pour mériter son pardon, Brahmâ fit une rigoureuse pénitence d'un million d'années, pendant lesquelles il se tint sur une seule jambe; mais le Très-Haut l'obligea, pour rentrer en grâce, de passer par quatre régénérations ou incarnations sur la terre, une fois dans chacun des quatre âges.

Brahmâ a quatre têtes; il paraît même qu'autrefois il en eut une cinquième; mais cette dernière lui fut coupée par Siva, indigné de la conduite plus que légère de son confrère en divinité.

Telles sont en abrégé les principales actions de Brahmâ, qui paraît assez peu respecté par une certaine classe d'Indiens.

BRAHMANIA, ce nom désigne tout ce qui se rapporte à *Brahma*, ou aux brahmanes. C'est aussi un surnom du dieu Kartikéya, et il peut s'appliquer à d'autres personnages. On le donne à *Kartikéya*, parce qu'il est le principal protecteur des brahmanes.

BRAHMANISME, religion de *Brahmah*. C'est le nom qui est donné à la religion des Hindous. Elle ne manque pas de raison et même de sublimité; peut-être même, dans l'origine, était-elle la pure expression de la raison et de la vérité, et le résultat des traditions révélées au genre humain; mais une longue suite de siècles l'a sensiblement altérée, et elle forme aujourd'hui un mélange incohérent des principes les plus élevés avec les pratiques les plus superstitieuses et les plus extravagantes.

Au-dessus de l'immense panthéon indien, planent l'idée très-pure et la connaissance très-précise de l'Etre suprême, infini, tout-puissant, auteur et principe de toutes choses, âme de l'univers qu'il remplit de son immensité, essence éternelle dont les faibles organes des humains ne sauraient comprendre la nature. Les Indiens lui donnent le nom de *Brahm*, *le créateur*; de *Para-Brahma*, *le premier brahme*; de *Param-Atma*, *l'âme suprême*, etc. Résolu de tirer l'univers du néant, il produisit Brahmâ, Vichnou et Siva, ou les puissances créatrice, conservatrice et destructive, dont la réunion forme la trimourti ou triade indienne, qui n'est autre que Brahm lui-même considéré dans ces trois attributs. Chacun de ces dieux a une ou deux épouses, qui représentent leur force ou leur

énergie active, Sakti. Vient ensuite la foule innombrable des dévatas, dont un certain nombre offre la plus grande analogie avec les divinités grecques. Les principaux sont Indra, chef des cieux visibles, roi des airs, distributeur de l'amrita ou ambroisie, qui, comme tel, a des rapports avec Jupiter; Sourya, le Soleil, en a avec Phébus; Varouna, seigneur de l'Océan, avec Neptune; Yama, juge des morts, avec Pluton; Sri ou Lakchmi, déesse de l'abondance, avec Junon, dont elle imite la jalousie; Ganesha, dieu de la sagesse, avec Janus; le belliqueux Kartikéya, avec Mars; Parwati ou Kali, avec Hécate; Rati, avec Vénus; Kama-Déva (*le dieu du désir*), avec Cupidon; Kouvera (*dieu des richesses*) avec Plutus; Pawan, avec Eole; Krichna, incarnation de Vichnou, jeune, beau et volage, folâtrant avec les jeunes gopis (*vachères*) dans les bosquets de Mathoura, rappelle Apollon gardant les troupeaux d'Admète.

Toutes ces divinités ont leurs images érigées dans une multitude de temples, appelés communément pagodes par les Européens. Ces images sont en bois, en pierre, en terre, en cuivre, en argent, quelquefois même en or. Elles affectent une multitude de formes, la plupart fort bizarres.

Les unes ont plusieurs bras, les autres plusieurs têtes; quelques-unes ont le corps surmonté d'une tête d'animal, d'autres sont entourées de serpents, etc., etc. Mais ces figures sont allégoriques; elles désignent toutes les attributs de la Divinité.

Outre les images exposées dans les temples à la vénération publique, les Hindous ont chez eux celles de la plupart de leurs dieux, car ils les invoquent dans presque toutes les circonstances. Ces petites figures sont en argile; mais elles n'ont aucune valeur, et ne sont aucunement respectées tant qu'elles n'ont pas été consacrées par un pourohita, qui, pour les sanctifier, les plonge dans l'eau du Gange ou d'un autre fleuve sacré, en récitant les formules d'usage.

La doctrine de la métempsycose est le dogme le plus saillant du Brahmanisme. Les âmes de ceux qui ont été vertueux, vont dans un des quatre principaux paradis. Mais ceux qui ont mené une vie mêlée de vices et de vertus, doivent expier leurs fautes, en revenant sur la terre animer d'autres corps, soit d'hommes, soit d'animaux plus ou moins immondes, suivant la grièveté des crimes, et après cette expiation ils peuvent seulement arriver aussi à la béatitude.

BRANCHIADE, BRANCHIDES, BRANCHUS, était fils de Simérus, qui, ayant été abandonné à Milet par son père Démoclus, y épousa une fille très-riche. Devenue enceinte, la femme de Simérus rêva, selon Varron, que le soleil entrait par la gorge dans son corps, et en sortait par les entrailles. On consulta les devins sur un rêve aussi extraordinaire. Ceux-ci le trouvèrent d'un bon augure pour l'enfant qu'Apollon semblait avoir recherché avant sa naissance, et qu'ils firent appeler Branchus, du mot grec βρέγχον, *gorge*. Devenu grand, Branchus fut rencontré dans une forêt par Apollon, qui l'embrassa, lui fit présent d'une couronne et d'une baguette, et le remplit par un seul baiser de l'esprit prophétique. (LACTAN., *ad Statii Theb.* VIII.) Le dieu l'enleva ensuite, et les Ioniens, joints aux Eoliens, lui rendirent un culte particulier, lui attribuèrent des oracles, qui passaient dans toute la Grèce pour les plus véridiques après ceux de Delphes (*Photii Biblioth.*). Ces oracles se rendaient dans un temple consacré à Apollon dans le territoire de Milet. De là vint que ce dieu fut nommé Branchiade. On donne aussi le nom de Branchides à la famille de prêtres qui se dévoua au culte d'Apollon-Branchiade.

BRASIDÉES, fête que les Lacédémoniens célébraient en l'honneur de *Brasidas*, un de leurs chefs les plus fameux et les plus braves, qui mourut en défendant Amphipolis contre les Athéniens. Les Amphipolitains lui élevèrent un superbe tombeau et établirent en son honneur des fêtes qui se célébraient aussi à Sparte.

BRAURON, bourgade de l'Attique, où la statue de Diane fut apportée de la *Tauride*, et déposée dans un temple bâti par Oreste. On y célébrait tous les ans la fête de *la délivrance* d'Oreste et d'Iphigénie; et on appliquait légèrement une épée nue sur la tête d'une victime humaine. Quelques gouttes de sang répandues en l'honneur de Diane, y tenaient lieu de sacrifice. Iphigénie fut prêtresse de ce temple, et, après sa mort, y reçut les honneurs divins.

BRAURONIES. On appelait Brauronies des fêtes célébrées en l'honneur de Diane-Brauronie, dans le bourg appelé *Brauron*. Le plus bel ornement des Brauronies, étaient de jeunes filles depuis l'âge de cinq jusqu'à celui de dix, qui y paraissaient vêtues de robes de couleur de safran. Suidas rapporte l'origine de cet usage.

BREBIS, ces animaux étaient en vénération à Saïs en Egypte, apparemment à cause de leur utilité. Les généraux Romains, à qui le peuple n'avait accordé que les honneurs du petit triomphe ou de l'Ovation, n'offraient aux dieux pour victimes que des brebis: tandis que ceux qui triomphaient immolaient des bœufs.

BREIDA-BLIK. C'est, suivant la mythologie scandinave, le nom d'une cité céleste d'un éclat éblouissant. Elle était le séjour de Balder, second fils d'Odin.

BREKSTA, dieu des ténèbres, chez les anciens Slaves.

BRIAREE, géant, fils du Ciel et de la Terre, avait cent mains et cinquante têtes; ce qui le rendait redoutable aux dieux mêmes. Il eut pour femme Cymopolia. Briarée eut part à la guerre des titans contre les dieux: mais, dans la suite, il rendit un grand service à Jupiter. Les hommes l'appelaient Egeon, et les dieux Briarée ou le Fort.

BRIMO, un des noms de *Proserpine*, qui signifie la *terreur*, parce que les anciens croyaient que les terreurs nocturnes venaient

de **Proserpine. Jablonski** (*Panth. Ægypt.*, 106.)
a fait voir que la déesse Brimo des Grecs était la même que *Tithrambo* des Egyptiens, et que cette dernière était *Isis* en courroux, appelée depuis *Hécate*.

BRISEIS, est fameuse dans l'histoire poétique, par l'amour qu'elle inspira à Achille. Son véritable nom était *Hyppodamie* : Briséis était ce que les grammairiens appellent un nom patronymique; c'est-à-dire formé de celui du père. Cette femme devait le jour à Briséus ou Briséis. Suivant Homère, elle était femme de Mynès, roi de Lyrnesse; et elle tomba au pouvoir d'Achille lorsque ce héros eut pris cette ville. On ne sait ce qu'elle devint après la mort d'Achille.

BRISEUS, *Bacchus* fut ainsi nommé, ou du nom de la nymphe *Brisis*, qui fut sa nourrice, ou de l'usage du miel et du vin qu'il trouva le premier. Car *bris*, en Phénicien, signifiait *doux*, *agréable*.

BRITANNIQUE. Solin (c. 24) dit que Minerve portait ce surnom, parce qu'elle présidait aux fontaines de la Grande-Bretagne.

BRITOMARTIS, nymphe de Diane, qui habitait l'île de Crète, où on lui rendit après sa mort un culte religieux.

Sa protectrice, pour honorer sa vertu, la mit au rang des divinités. On lui attribue l'invention des filets dont se servent les chasseurs.

BRIZO, déesse du sommeil, qui était honorée à Délos, selon Athénée.

Les gens de mer la regardaient aussi comme leur protectrice. Au retour d'un heureux voyage, ils lui offraient de petites barques, remplies de toutes sortes de comestibles, à l'exception toutefois de poissons.

BRIZOMANCIE, même superstition que l'Enhypniomancie et l'Onirocritique. C'était une divination par le moyen des songes.

BROCHES de Diane. Diane d'Ephèse est souvent représentée entre deux cerfs, et ayant les mains soutenues par des appuis que Minutius Félix appelle broches. On peut voir dans le *Thesaurus Brandeburgensis* les conjectures de Béger sur les divisions globulaires qui forment ces appuis; et dans les *Antiquités grecques* de Gronovius (tom. VII, p. 307.), une dissertation de Holsténius sur ces broches mystérieuses.

BROCHET; ce poisson était l'objet d'un culte religieux à Oxrinque en Egypte.

BROMIEN, BROMIUS, surnom de *Bacchus*. Ce mot vient de βρίμω, *je frémis*, *je fais du bruit*. Ovide (*Met.*, IV, 11).

BRONTES, un des *Cyclopes* qui forgèrent la foudre dont fut armé Jupiter. Il était fils du Ciel et de la Terre.

BRONTEUS, BRONTON, surnoms qu'on donne à *Jupiter* qui lance le tonnerre.

BROTHÉE, fils de Vulcain et de Minerve, était si laid, qu'il devint l'objet des plaisanteries de ses contemporains. Il se précipita de dépit dans les flammes qui le consumèrent. Ovide (*in Ibin.*, vers. 517).

BRUIN, dieu d'une secte de Banians, connue sous le nom de Greoghy. Ils le regardent comme le créateur de toutes choses, et croient qu'aucune image d'hommes ou de bêtes ne peut le représenter.

BRUMALES, fêtes des Romains, qui duraient un mois, et commençaient au 24 novembre. Elles furent instituées par Romulus.

BRUMUS, surnom de *Bacchus*, chez les Romains; il dérivait sans doute du culte que les buveurs lui rendaient dans la saison des brumes. C'est de là aussi que les *brumales* tiraient leur nom.

BUA-BIN, divinité protectrice des maisons, adorée en cette qualité par les Tonquinois. Le peuple s'imagine que les anciens propriétaires d'une maison s'y conservent, après leur mort, le même droit qu'ils avaient pendant la vie. A cet effet, le nouveau propriétaire pratique quelques cérémonies religieuses en l'honneur de son prédécesseur, et l'invite, au son du tambour, à venir habiter sous un petit toit qu'il lui a préparé. Là, on lui présente sur une table enrichie d'ornements, des parfums et des mets de toute espèce; et les prêtres brûlent devant lui des papiers dorés sur lesquels sont écrites certaines paroles. C'est ce prédécesseur qui s'appelle Bua-Bin, et qui devient le dieu tutélaire de la maison.

BUA-DAO-THIEN-VUONG. Divinité honorée par les Tonquinois. C'est un enfant qui, après avoir sauvé son pays, ne voulut aucune récompense, et s'étant rendu sur une montagne s'enleva rapidement au ciel. Pour conserver la mémoire de ce fait merveilleux, les Tonquinois érigèrent sur le sommet de cette montagne une chapelle à l'honneur de cet enfant. Ils s'y rendent encore aujourd'hui, par dévotion, pour faire leurs prières, et l'invoquent sous le nom de Bua-dao Thien-Vuong, c'est-à-dire *Bua-Dao, roi céleste*.

BUBASTE. Les Grecs substituèrent deux de leurs divinités, *Diane* et *Ilithye*, à celle que les Egyptiens appelaient Bubaste, et qu'ils honoraient d'un culte particulier dans la ville de ce nom, située dans la Basse-Egypte, sur un des bras du Nil. Hérodote (lib. II, c. 137.) dit expressément que Bubaste était appelée Diane chez les Grecs, et il décrit fort au long le temple superbe qui lui était consacré dans la ville de son nom. Dans le même livre (c. 156.) Hérodote nous apprend que les Egyptiens donnaient à Apollon et à Diane Bacchus pour père, et Isis pour mère; il ajoute que cet Apollon était l'Horus des Egyptiens, comme Cérès était leur Isis, et Diane leur Bubaste. Au temps où vivait cet historien, toute l'Egypte descendait par le Nil à Bubaste, pour y célébrer les fêtes de la déesse de ce nom; et il assure que le nombre de ces adorateurs allait jusqu'à sept cent mille. Bubaste était en Egypte un symbole de la pleine lune.

BUBONA, déesse qui était chargée chez les Romains du soin des *bœufs*, et que l'on invoquait pour leur conservation. Saint Augustin seul (*Civit. Dei*, IV, 34) en fait mention.

BUCENTAURE, espèce de centaure qui avait le corps d'un *bœuf* ou d'un *taureau*, tandis que les centaures sont ordinairement représentés avec le corps d'un cheval : il y en avait aussi dont le corps était celui d'un *âne* et que l'on nommait *Onocentaure*.

BUCÉPHALE. Ce nom est composé de βοῦς, *bœuf*, et de κεφαλή, *tête*. Les anciens avaient coutume d'imprimer différentes marques sur les cuisses ou sur la croupe des chevaux. Les plus communes étaient un Σ et un Κ. Quelquefois on imprimait au lieu de lettres, une tête de bœuf et les chevaux sur lesquels on voyait cette marque, s'appelaient βουκέφαλοι Tel fut celui d'Alexandre.

BUCLOPE, dieu des mouches ; il était fort révéré des Romains pendant l'été. On trouve chez les Syriens une divinité correspondante à Buclope : c'est Béel-Zébub, dont le nom signifie *dieu des mouches*.

BUFFINA, le deuxième substitut de Vichnou, selon la doctrine des Ceurawaths, une des sectes des Banians. Il apprend aux hommes à vivre suivant les lois de Dieu, comprises en quatre livres. Il prend soin aussi de faire croître le blé, les plantes et les légumes.

BUFONIES, fêtes qu'on célébrait à Athènes en l'honneur de Jupiter-Palien, en lui immolant un *bœuf*, d'où elles ont pris leur nom.

BUNIS, esprits malfaisants ou démons auxquels les Tougouses attribuent un grand pouvoir. Les hommes qui ont une conscience pure sont seuls à l'abri de leur influence. Le nombre de ces esprits est immense. C'est par leur moyen et par le commerce qu'ils entretiennent avec eux que les Schamans prétendent découvrir l'avenir.

BUORRES-BEIVE, dieu du dimanche, ou du jour du Soleil chez les Lapons. C'était un des trois dieux des jours de fêtes appelés Ailekes-Olmak.

BUPHAGUS, surnom donné à *Hercule*, à cause de sa gourmandise.

BURAICUS, autre surnom d'*Hercule*, venant du nom d'une ville d'Achaïe, où il était l'objet d'un culte particulier.

BURORINA, nom d'une divinité celtique qui n'est connue que par une description découverte en Zélande. On pense que c'était une déesse protectrice de l'agriculture.

BURTENIKAS, prêtres des anciens Lithuaniens. Leurs attributions étaient semblables à celles des skaldes scandinaves : ils étaient à la fois poëtes, devins et chanteurs : au milieu des combats, ils improvisaient des vers pour exalter le courage des guerriers ; ils chantaient aussi des poëmes dans les cérémonies funèbres, pour évoquer les âmes ou pour les apaiser.

BUSIRIS, roi d'Egypte, passait pour être fils de Neptune et de Lysiniasse, fille d'Epaphus. Il régnait en Egypte quand Hercule arriva dans le pays, après avoir tué Antée.

BUSTERIUS et **BUSTERICHUS**, divinité des Germains, dont la statue se voit dans la forteresse de Sondershusa ; elle était autrefois dans celle de Rottembourg. On n'a point examiné et déterminé de quel métal ou de quel alliage cette statue est composée. Elle porte la main droite sur la tête, et elle a un genou en terre. La main gauche, qui était appuyée sur la cuisse, manque entièrement.

BUTES, un des Argonautes, honoré après sa mort par les Athéniens, comme un héros. Il eut même un autel dans le temple d'Erecthée. Il ne faut pas le confondre avec un autre Butès, fils d'Amycus, réfugié en Sicile, où il fut accueilli par la courtisane Lycaste, surnommée Vénus, dont il eut Eryx.

BUTO et **BUTUS**. Les Egyptiens adoraient une divinité de ce nom, que les Grecs transformèrent en *Latone*. Jablonski (*Pantheon Ægypt.*) croit que Buto était un symbole de la pleine lune, comme Bubaste était celui de la nouvelle lune. Etienne de Byzance dit expressément que les Grecs appelaient Latone, la divinité adorée à Butus, ville d'Egypte, qui avait pris son nom Buto de cette divinité.

BUTYPES, nom de la famille athénienne dont la fonction était de frapper le *bœuf* du sacrifice, dans la fête des *Buphonies*

BUTYSIA, mot latin, synonyme de *boricidium, sacrifice d'un bœuf*. Suétone dit que Néron se fit raser pour la première fois pendant que l'on immolait un bœuf aux dieux. c. 12, n. 11)

BYBLOS, ville maritime de Phénicie. Elle était située sur un coteau, entre Tripoli et Béryte. Quelques auteurs en ont parlé comme de la plus ancienne ville du monde, et lui ont donné pour fondateur Saturne, fils du Ciel et de la Terre.

BYGOIS, nymphe qui avait écrit, dans la Toscane, sur l'art d'interpréter les éclairs. On conservait ce livre à Rome dans le temple d'Apollon, avec quelques autres de même nature.

C

CAANTHUS, frère de Mélie.

CABALLINUS, surnom de l'*Hippocrène*, fontaine de l'Hélicon.

CABARNE, prêtre de Cérès, dans l'île de Paros. C'était, dit-on, le nom de celui qui apprit à Cérès l'enlèvement de sa fille Proserpine.

CABARNUS, dieu gaulois, dont le nom se lit sur un monument.

CABEIRA, CABERIA ou **CABIRIA**, surnom de *Cérès*, vénérée dans l'île de Paros, et de *Proserpine*, honorée en Béotie. Ce nom, identique à celui de *cabires*, vient de l'oriental *cabir*, qui signifie *grand*.

CABIRE, fille de Protée, fut aimée de Vulcain, qui la rendit mère des Cabires et des nymphes Cabirides, selon Strabon, lib. x.

CABIRES. Les dieux cabires étaient ori-

ginairement Syriens ou Phéniciens; et tout ce qu'on sait de leur origine et de leurs actions se réduit au peu qui en est dit dans le fragment de Sanchoniathon, rapporté par Eusèbe.[1]

CABIRIDES, Nymphes, filles de Vulcain et de Cabire.

CABIRIES, fêtes instituées en l'honneur des *Cabires* : elles se célébrèreut d'abord à Lemnos, furent ensuite adoptées par les habitants des îles de Samothrace et d'Imbros; et passèrent de-là dans la Grèce, à Athènes, mais surtout à Thèbes, où elle devinrent célèbres.

Leur culte est très-célèbre dans l'antiquité; néanmoins on n'a sur cette formule religieuse que des données très-confuses. La doctrine des Cabires était un système qui s'élevait des divinités inférieures représentant les puissances de la nature, jusqu'à un dieu supramondain qui les dominait toutes. Le culte des Cabires paraît originaire de l'Egypte, dont le système religieux était précisément cette progression ascendante dont nous parlions tout à l'heure. De l'Egypte il passa aux Phéniciens, qui le transmirent à la Grèce; aussi le trouve-t-on établi particulièrement dans les îles de Samothrace, de Lemnos et d'Imbros, à Thèbes et dans plusieurs autres villes. Mais les Grecs modifièrent beaucoup le culte qu'ils avaient reçu, parce qu'ils confondirent les Cabires avec les divinités du culte pélasgique. Il paraît constant que primitivement les Cabires formaient une tétrade dont les noms étaient Axiéros, Axiokersus, Axiokersa et Cadmillus ou Casmillus; mais plus tard ces noms furent traduits, tantôt en ceux de Vulcain, Mars, Vénus, Amour ou Harmonie; tantôt en ceux de Cérès, Pluton, Proserpine, Hermès ou Mercure. On a retrouvé leur culte jusque dans l'Irlande, qui n'en admet que deux. On a confondu souvent les Cabires avec les curètes, les corybantes, des dactyles et les dioscures. On ne peut du reste rien affirmer de certain sur un culte qui avait des mystères même pour la plupart de ses initiés. Or, la connaissance de ces mystères était l'objet des vœux de tous ceux qui s'étaient distingués par leur courage ou leurs vertus. Parmi les anciens qui s'empressèrent de se faire initier, on cite entre autres Cadmus, Orphée, Hercule, Castor, Pollux, Ulysse, Agamemnon, Enée et Philippe, père d'Alexandre. Enée, dit-on, fit connaître les Cabires à l'Italie. Albe reçut leur culte; quelque temps après, Rome éleva dans le cirque trois autels à ces dieux; et de nombreuses fêtes furent instituées en leur honneur. Le grand prêtre du culte cabirique portait le nom de *coès*, d'ἀκούω, *entendre*, parce qu'il recevait la confession de ceux qui se faisaient initier. La dernière cérémonie de l'initiation, qui ouvrait à l'adepte l'accès des mystères, s'appelait *thronisme*.

CABIRUS, un des dieux tutélaires des Macédoniens, et sans doute un des Cabires.

CABRUS ou **CAPRUS**, dieu particulier qu'on honorait à Phasélis, ville de Pamphilie.

CACA, sœur du fameux Cacus, mise au rang des déesses. (SERVIUS, *Æneid.*, VIII, 190.)

CACUS, fils de Vulcain, monstre demi-homme, d'une taille énorme, habitant une caverne creusée dans le Mont-Aventin.

On sait qu'il fut étranglé par Hercule en punition de ce qu'il lui avait dérobé quatre paires de bœufs. En mémoire de cette victoire, on célébrait une fête pour honorer Hercule.

CACUZBAU ou mieux **CACOUBEAU**, un des dieux du Japon, patron de la secte dite neugori.[1]

CADMILUS ou **CADMELUS**, ou **CADMUS**. C'est le nom que les Béotiens donnaient à *Mercure*, qu'ils comptaient au nombre des Cabires. Mercure-Cadmilus étaient honoré dans l'île de Lesbos, où il avait rendu la nymphe Issa mère du fameux devin Prylis.

CADMUS, fils d'Agénor et de Téléphassa. Mythe essentiellement oriental. Les Grecs le font venir de la Phénicie. Il quitte sa patrie pour chercher sa sœur Europe enlevée par Jupiter. Il arrive en Grèce, consulte l'oracle de Delphes sur le succès de sa mission, et reçoit l'ordre de bâtir une ville à l'endroit où une génisse le conduirait; il rencontre cette génisse dans la Phocide, il la prend pour guide, et à l'emplacement où elle s'arrête il bâtit une ville sur le modèle de la Thèbes d'Egypte, et à laquelle il donne le même nom. Il envoie ensuite ses compagnons puiser de l'eau dans une forêt consacrée à Mars, afin d'offrir un sacrifice à Pallas; mais un dragon, fils de Mars, les dévore. Cadmus venge leur mort en tuant le monstre, et par le conseil de Minerve, il en sème les dents. Bientôt il sort de ces dents des hommes armés qui l'assaillirent d'abord, mais tournèrent bientôt leur fureur contre eux-mêmes, et s'entretuèrent, à l'exception de cinq, qui lui aidèrent à bâtir sa ville. Il épousa Harmonie ou Hermionne, dont il eut plusieurs enfants. Il est facile de soulever le voile de cette allégorie. Cadmus et ses compagnons cherchent dans la Grèce un canton fertile en pâturages et propre à l'éducation des troupeaux; ils le trouvent dans les campagnes opulentes de la Béotie. Les paysans, jaloux, s'arment contre ses compagnons et les mettent à mort. Il parvient à conclure la paix avec eux, et obtient leur coopération pour l'édification de la nouvelle cité; mais des dissensions s'élèvent parmi les travailleurs, qui d'abord se révoltent contre lui; mais, ne pouvant parvenir à s'entendre, ils finissent par se détruire mutuellement, à l'exception d'un petit nombre, qui furent les ancêtres des Thébains. Enfin, l'harmonie ayant régné parmi eux, la cité commença à fleurir. A partir de ce moment, nous ne le voyons plus courir à la recherche de sa sœur charnelle, parce qu'ici le mythe est devenu histoire. En effet, il lui était parfaitement inutile de pousser ses courses plus loin, il avait trouvé l'Europe. C'est lui encore qui apprit aux Grecs l'usage de l'écriture en leur donnant des lettres empruntées à l'alphabet phénicien, dont il conserva à peu

de chose près l'ordre, la figure et la dénomination. On lui attribue encore l'invention de fondre les métaux, c'est-à-dire que cet art fut aussi importé de l'Orient.

CADOLUS, un des dieux Cabires, connu aussi sous le nom de *Cadmillus*.

CADUCÉE. C'est une baguette autour de laquelle on voit deux serpents entrelacés, surmontés de deux ailes. La fable dit que Mercure ayant rencontré un jour deux couleuvres qui se battaient, il les sépara avec sa baguette. Sous cette forme, le caducée et le symbole de Mercure, qui passait pour le négociateur des dieux auprès des hommes Avec cette verge puissante, Mercure conduit les âmes aux enfers, et quelquefois les en faisait sortir : il chasse les vents et disperse les nuages. Les deux serpents du caducée marquent la prudence, et les deux ailes la diligence.

CÆCULUS, fils de Vulcain et de Préneste; il naquit d'une étincelle de feu qui vola de la forge de son père dans le sein de sa mère. Celle-ci le nomma *Cæculus, myope*, ou parce qu'il avait de très-petits yeux, ou parce que la fumée les avait endommagés. Elevé parmi les bêtes sauvages, il fut trouvé au milieu du feu sans rien souffrir des flammes. Cæculus étant parvenu à l'adolescence, ne vécut pendant quelque temps que de brigandages, et finit par bâtir la ville de Préneste. Ayant donné des jeux publics, il exhorta les citoyens à fonder une autre ville; mais comme il ne réussissait pas à les persuader, parce qu'on ne le croyait pas fils de Vulcain, il invoqua ce dieu, et l'assemblée fut aussitôt environnée de flammes, ce qui la saisit d'un tel effroi, qu'elle promit de faire tout ce qu'il voudrait.

CÆUS, un des enfants de la Terre qui tentèrent de détrôner Jupiter.

CAFRES-BETJOUANAS, habitants du sud de l'Afrique.

Ils croient à un être invisible, qui produit les phénomènes de la nature et qui distribue les biens et les maux. Ils paraissent plutôt craindre qu'aimer la Divinité, et lui attribuent une grande puissance.

Le prêtre de chaque tribu est le second personnage, après le roi; ses fonctions se bornent principalement à circoncire les enfants et à consacrer les troupeaux. Quant aux cérémonies qu'ils observent pour la circoncision, elles se font secrètement. La consécration des troupeaux a lieu au commencement d'une guerre, et elle a pour but de rendre vains les enchantements employés par l'ennemi, et de communiquer aux bestiaux la faculté de ne pas pouvoir être enlevés à leurs propriétaires.

Les Betjouanas cherchent à deviner d'avance, au moyen d'un sortilége, le succès de leurs entreprises. Ils emploient à cet usage des dés faits d'ongles d'antilope, et taillés en forme de pyramide à côtés égaux; en prononçant une prière, on jette ces quatre instruments à terre, et leur position relative annonce la volonté du destin.

CAIÆ. Toutes les femmes romaines étaient appelées Caiæ dans les cérémonies du mariage. La femme de Tarquin l'Ancien, qui s'appela d'abord Tanaquil, porta à Rome le nom de Caia Cæcilia. Sa sagesse et son habileté dans les ouvrages de laine étaient si renommées, que les femmes romaines portaient dans les jours du mariage son nom Caiæ, comme un nom d'heureux présage.

CAIETE, nourrice d'Enée, suivit ce prince dans ses voyages, et mourut en arrivant en Italie. Enée lui éleva un tombeau sur la côte de la grande Hespérie, dans l'endroit où est aujourd'hui Gaëte, en latin *Caïeta*.

CAILARUS. Muratori (*Diatrib.*, col. 63 du *Thes. inscr.*) rapporte une inscription trouvée à Arles, où il est question de cette divinité Gauloise. Ce serait le dieu qui faisait engraisser les moutons.

CAILLER le lait. Les Grecs assuraient qu'ils devaient à Aristée, fils d'Apollon et de Cyrène, le moyen de faire cailler le lait.

CAILLES. Les Phéniciens offraient à Hercule des cailles en sacrifice. Servius (in *Æneid.*) dit qu'Astérie, sœur de Latone, fut, comme Latone, métamorphosée en caille.

CAIRN ou CARNE, monuments sacrés des anciens Irlandais; c'étaient des monceaux factices ou de petites collines naturelles que ces peuples consacraient au Soleil, et sur lesquels ils accomplissaient leurs rites religieux. On montre encore un grand nombre de ces Cairns en Irlande.

CALABIS, chanson et danse des Laconiens, en usage dans le temple de Diane Déarrhéatis ou Derrhiatis. Peut-être est-ce la même que la danse nommée ailleurs *calabrisme*.

CALAIS et ZETHES étaient deux jumeaux, et les premiers nés du mariage d'Orithye avec Borée. Quelques auteurs ne les font naître qu'après trois filles. Ils se couvrirent de gloire dans l'expédition des Argonautes, délivrèrent Phinée, leur beau-frère, des Harpies qui le tourmentaient, et même auraient tué ces oiseaux immondes, si une voix inconnue ne leur eût défendu, au nom des dieux, de les poursuivre plus loin. Au retour de la Colchide, pendant qu'on célébrait les jeux funèbres en l'honneur de Pélias, Hercule leur chercha querelle et les tua. Les dieux, touchés de leur sort, les changèrent en ces vents qui précèdent de neuf jours le lever de la Canicule; ce qui leur a fait donner par les Grecs le surnom de *prodromes*, précurseurs. Les poëtes les représentent les épaules couvertes d'écailles dorées, des ailes aux pieds et une longue chevelure azurée.

CA-LA-LA, un des deux génies ou démons qui apparurent à Thich-Ca (le Bouddha des Annamites), et l'initièrent à la doctrine qu'il devait prêcher. L'autre génie s'appelait *A-la-la*.

CALAMÉES, fêtes que l'on célébrait à Cyzique, au mois de calaméon, qui correspond à la fin d'avril et en grande partie au mois de mai, époque où les céréales, ayant monté en tuyaux, *calamus*, commencent à fleurir. C'est

pourquoi on y offrait des sacrifices à Cérès.

CALAOIDIES, fêtes dans la Laconie en l'honneur de Diane.

CALATHUS. Ce mot désignait généralement un panier ou une corbeille. Tel était le *calathus* que portait Cérès sur sa tête. Telles étaient aussi les corbeilles que les Canéphores portaient aussi dans les fêtes de Minerve, et qui renfermaient les choses sacrées destinées à ses mystères.

C'est aussi un des attributs de Proserpine; c'est un boisseau qu'elle porte sur la tête ; il est fait en forme de vase ou de panier, et rappelle la corbeille où la déesse mettait les fleurs qu'elle cueillait lorsque Pluton l'enleva.

CALAZOPHYLACES, prêtres grecs institués par Cléon, dont les fonctions consistaient à observer les grêles et les orages, pour les détourner par le sacrifice d'un agneau ou d'un poulet. Au défaut de ces animaux, ou s'ils n'en tiraient pas un augure favorable, ils se découpaient le doigt avec un canif ou poinçon, et croyaient ainsi apaiser les dieux par l'effusion de leur propre sang.

CALCHAS, surnommé Thestorides, c'est-à-dire, fils de Thestor, qui fut un des Argonautes, passait pour le plus éclairé des devins de son temps. Il savait, dit Homère, le présent, le passé et l'avenir; et à cause des grandes connaissances dont Apollon l'avait favorisé, il avait été choisi pour conduire à Troie les vaisseaux des Grecs.

Il eut part aux deux plus fameuses expéditions qui signalèrent l'antiquité grecque : la conquête de la Toison-d'Or et le siége de Troie.

Après la prise de cette ville, il revint dans sa patrie, où il se promettait une longue vie, car il lui avait été prédit qu'il ne mourrait qu'après avoir trouvé un devin plus habile que lui. Mais il mourut de chagrin, à Colophone, ville d'Ionie, pour n'avoir pu deviner les énigmes du devin Mopsus. On prétend qu'il laissa une fille nommé Lampusa, qui se distingua dans la science de son père, et fut depuis la sibylle de Colophone.

CALCIOPE, fille d'Aëtes, roi de Colchide, et sœur de Médée, épousa Phrixus, et en eut quatre enfants : Argos, Phrontis, Mélad et Cylindrus.

CALENDARIS. *Junon* était ainsi nommée parce que les calendes de chaque mois lui étaient consacrées.

CALENUS (Olénus) était Etrurien, ce fut le plus fameux devin de son temps.

CALICE, femme d'OEthlius et mère d'Endymion.

CALISTO, fille de Lycaon et l'une des nymphes favorites de Diane. Séduite par Jupiter, qui avait pris la forme de cette déesse, elle devint mère d'Arcas. Diane, indignée, la chassa de sa compagnie. La jalouse Junon poussa encore plus loin la vengeance, elle la métamorphosa en ourse; mais Jupiter l'enleva avec son fils Arcas et les plaça dans le ciel, où ils forment les constellations de la grande et de la petite Ourse. Junon, à la vue de ces nouveaux astres, redoubla de fureur, et obtint des dieux de la mer de ne pas permettre qu'ils se couchassent jamais dans l'Océan; c'est pourquoi ils sont toujours visibles à nos regards.

CALLIANASSE, CALLIANIRE, deux des Néréïdes, selon Homère.

CALLICHORE. C'était un lieu peu éloigné d'Eleusis, dans l'Attique, ainsi nommé à cause des danses sacrées qu'y faisaient les femmes en l'honneur de Cérès-Eleusine. Ce nom veut dire en grec, *belle-danse*.

CALLIOPE, une des Muses que certains écrivains ont donnée pour mère aux corybantes et aux syrènes. On attribuait à Calliope l'invention de la poésie héroïque; et son nom venait, selon Diodore (*Bibl. histor.* lib. IV, et 7.) de sa belle voix.

Les poëtes la disent mère d'Orphée et on ajoute que Vénus, irritée contre cette muse, qui avait adjugé à Proserpine la possession d'Adonis, inspira aux femmes de Thrace cette fureur amoureuse dont Orphée fut la victime.

On la représente sous la forme d'une jeune fille d'un air majestueux, le front ceint d'une couronne d'or, tenant une trompette de la main droite et de la gauche un thyrse, une couronne de laurier ou un poëme épique, tel que l'*Iliade*, l'*Odyssée* ou l'*Enéide*.

CALLIPHAE, nom d'une des Ionides.

CALLIPYGE. Surnom de *Vénus*. On l'appelait encore *Calliglyte* et *Pulchriclunia;* tous ces noms ont la même signification. Il existe encore plusieurs statues de la Vénus Callipyge.

CALLIRHOE, *belle fontaine*. Ce mot, avait été donné à plusieurs fontaines ou ruisseaux et par suite aux nymphes de ces eaux.

CALLIRHOE, princesse de Calydon, fut aimée par Corésus, prêtre de Bacchus.

CALLIRHOE, fille du fleuve Acheloüs, épousa Alcméon, qui, pour fuir les Furies, s'était retirée par ordre de l'oracle, dans les îles Eschines.

CALLIRHOE, fille de l'Océan, selon Hésiode, épousa Chrysaor, et eut Géryon, ce fameux géant à trois têtes, et un autre monstre nommé Echidna.

CALLIRHOE, femme de Tros, fut mère d'Ilus, d'Assarcus et de Ganymède.

*CALLISTE, *très-belle ;* surnom de *Diane*, qui avait un temple sous ce nom à quelque distance de la ville de Tricoloüs.

CALLISTES, ou CALISTHES, fêtes en l'honneur de Vénus qui étaient particulières à l'île de Lesbos. Les femmes y disputaient le prix de la beauté. Il y avait de semblables luttes en plusieurs autres villes, entre autres chez les Parrhasiens, qui les avaient réunies aux fêtes Eleusiennes, célébrées en l'honneur de Cérès. Mais il est honteux de voir des Callistées instituées pour les hommes; c'est ce qui avait lieu en Elide : celui qui remportait le prix de beauté recevait une armure complète.

CALLIULES, hymnes en l'honneur de Cérès et de Proserpine.

CALLYNTERIES, fêtes athéniennes, célébrées dans le mois de mai, pendant lesquelles on nettoyait les temples, on les lavait, on ôtait la poussière dont les ornements s'étaient souillés pendant l'hiver, etc. Les Callyntéries étaient, dit-on, consacrées à Aglaure, ancienne prêtresse, qui passait pour avoir la première orné les temples des dieux.

CALME, TRANQUILLITÉ, un des autels dédiés à quelques divinités de la mer, trouvés à Antium et conservés au Capitole, porte cette inscription : ARA TRANQUILLITATIS : au-dessous est sculpté un navire voguant à pleines voiles, avec un pilote. C'est le seul monument consacré à la *Tranquillité de la mer*, qui nous soit parvenu.

CALOMNIE, personnifiée par Appelle. Les Athéniens en avaient fait une divinité réelle ou allégorique.

CALPAR. Les Latins appelaient de ce nom le vin nouveau dont ils faisaient des libations à Jupiter, selon Festus.

CALVA ou la *Chauve*, surnom de *Vénus*. Elle avait à Rome un temple qui lui était dédié sous cette qualification, en mémoire de ce que les femmes avaient donné leurs cheveux pour faire les cordes nécessaires au jeu des machines, lorsque les Gaulois vinrent s'emparer de la ville.

CALYBE, vieille prêtresse du temple de Junon, dont la furie Alecto prit la figure pour parler à Turnus.

CALYCE. Athénée parle d'une chanson de ce nom, qui était d'usage chez les femmes seules.

CALYCOPIS, fille d'Otreus, roi de Phrygie, était femme de Thoas, roi de Lemnos. Bacchus devenu amoureux de Calycopis, apaisa Otreus, en le faisant roi de Chypre.

CALYDON, dans l'Aetolie. Cette ville a fait frapper quelques médailles impériales grecques, selon le Père Hardouin.

CALYDON (chasse fameuse du sanglier de). On en peut voir l'histoire avec celle des événements dont elle fut suivie, à l'article MÉLÉAGRE.

CALYPSO, fille de l'Océan et de l'ancienne Thétis, ou, selon Homère, fille d'Atlas, régnait sur l'île d'Ogygie, dans la mer d'Ionie. Elle y reçut Ulysse à son retour de l'expédition de Troie, et l'arrêta pendant sept ans, lui offrant même l'immortalité s'il voulait l'épouser. Mais Ulysse ne pouvant oublier Pénélope, préféra le séjour de l'île d'Ithaque à tous les avantages que Calypso lui faisait espérer. Le nom de Calypso est tiré de καλύπθειν *cacher*. Cette nymphe devint la déesse du secret. Au reste, la fable d'Homère a été imaginée relativement à ce nom; d'autant plus qu'on assigne pour demeure à Calypso, plusieurs îles différentes et éloignées les unes des autres, telles que Ogygie, Aea, et celle qui portait son nom auprès de Pouzzole. Pline (lib. xxxv, c. 2 parle d'un tableau célèbre de Nicias qui représentait Calypso.

CALYPTRA, voile dont les prêtres païens couvraient leur tête lorsqu'ils célébraient leurs mystères.

CAMALA, nom sous lequel *Cérès* était adorée en Cappadoce et en Arménie. Ce nom se retrouve dans les Indes, où il est un de ceux que l'on donne à Lackmi, épouse de Vichnou.

CAMATZLEQUE, divinité adorée dans la province des Tépéaques, au Mexique. C'était un simulacre de figure humaine, armé d'un arc et d'une flèche. On s'imaginait que les éclairs, la foudre et tous les météores étaient des esprits qui descendaient du ciel pour examiner la conduite des hommes, punir quelquefois les crimes, et veiller à la conservation du monde.

CAMEPHIS. Isis parlant à son fils Horus dans un fragment (*in Joh. Stobæi Eclogis Physicis*, p. 120), lui dit que Camephis est le père de toutes choses, et le plus ancien des êtres : Damascius (*Anecdot. Græc. Wolsii*, tom. III, p. 261), fait d'abord mention de trois camephis, et ajoute plus bas que le Soleil était le troisième camephis désigné par ce nom qu'avait porté son père et son aïeul. Le premier des auteurs que nous venons de citer, désigne évidemment Pthas ou Vulcain, le premier et le plus ancien des dieux égyptiens. Le Soleil est aussi appelé *camephis* par le second écrivain. Mais le Soleil avait été produit dans la théologie égyptienne par Neith, ou Minerve, que l'on confondait quelquefois avec Vulcain, considéré comme le principe productif de toutes choses. Il paraît donc évident que les trois camephis était *Vulcain*, *Minerve* et *le Soleil*. Ce nom, expliqué dans les principes de la langue cophtique, signifie *gardien de l'Egypte*; et il convient parfaitement aux trois grands dieux de cette contrée. Jablonski. (*Panth. Ægypt.* I, 98.)

CAMILLE, fille de Métabe, roi des Volsques, et de Casmilla, consacrée à Diane dès le berceau.

CAMILLE, surnom de *Mercure*, qui était ainsi appelé, parce qu'il était le *Camille*, c'est-à-dire *le serviteur* de Jupiter. C'est l'un des Cabires. (*Voy. ce mot.*)

CAMILLE, jeune garçon et jeune fille de bonne famille, ayant père et mère vivants, qui servaient dans les sacrifices, dans la célébration des noces et des mystères. C'était en particulier le nom du jeune enfant qui servait le *Flamen Dialis*, ou *prêtre de Jupiter*.

CAMOENÆ, surnom qu'on donnait aux *Muses*, et qui venait de *cano*, *je chante*; parce que leur principale occupation était de chanter les actions des dieux et des héros.

Elles avaient, sous ce nom, un temple que Numa leur avait consacré dans le voisinage de Rome, près la porte Capène, auprès d'une fontaine où il prétendait avoir eu avec la nymphe Egérie des entretiens secrets sur la religion et le système du gouvernement. C'était aussi une divinité qui présidait aux personnes adultes, et inspirait aux enfants le goût du chant.

CAMPE. Hésiode dit que le Tartare était gardé par Campé, que Jupiter tua de sa propre main lorsqu'il en retira ses oncles les Titans. On ne sait quelle espèce d'être était ce Campé : serait-ce les sinuosités des chemins qui conduisaient au Tartare, que les poëtes auraient personnifiées? καμπὴ signifie en effet *détour* ou *sinuosité*.

CAMULUS. Gruter (xl, 9 et lvi, 11, *Thesaur. Inscript.*) a rapporté trois inscriptions dans lesquelles on lit le nom de *Mars* exprimé en langue sabine par le mot Camulus.

CANACÉE, fille d'Éole.

CANATHOS, fontaine de Nauplia. On disait que Junon, en se baignant tous les ans dans cette fontaine, recouvrait sa virginité.

CANCELLI, petites chapelles érigées par les Gaulois aux déesses-mères qui présidaient aux fruits de la terre. Les dévots y portaient leurs offrandes avec de petites bougies ; et, après avoir prononcé quelques paroles mystérieuses sur du pain ou sur certaines herbes, ils les cachaient dans un chemin creux ou dans le tronc d'un arbre, afin de garantir leurs troupeaux de la contagion et de la mort.

CANCER ou ECREVISSE, animal qui réside dans le ciel parmi les constellations. Junon, toujours implacable à l'encontre d'Hercule, envoya contre lui le Cancer, lorsqu'il combattait l'hydre de Lerne. Le héros, en ayant été mordu au pied, l'écrasa ; mais Junon, en récompense de sa bonne volonté, plaça l'animal dans le ciel.

CANENTE, fille de Janus et de Vénilia, épousa Picus, fils de Saturne et roi d'Italie. Elle prit son nom, dit Ovide, de la beauté de sa voix. Elle fut mise avec Picus au nombre des dieux indigètes de l'Italie.

CANÉPHORE, jeune fille qui portait dans les sacrifices une corbeille où était renfermé tout ce qui servait aux sacrifices.

CANÉPHORIE, c'est-à-dire *offrande de corbeilles*. Les jeunes filles d'Athènes, la veille de leurs noces, étaient conduites par leurs parents dans le temple de Minerve, et offraient à cette déesse une corbeille remplie d'offrandes, afin de l'engager à favoriser leur mariage.

Ces jeunes filles résidaient habituellement dans le temple de Minerve. Il y avait aussi des canéphores aux fêtes de Bacchus et de Cérès, dans lesquelles elles portaient des corbeilles d'or. Mais que contenaient ces corbeilles? c'est ce que l'antiquité ne nous a pas révélé.

CANICIDE (déesse), c'est-à-dire *meurtrière de chiens;* nom sous lequel Hécate était adorée avec grande pompe, dans l'île de Samothrace, où on lui offrait en sacrifice une multitude de chiens. On lui avait consacré dans cette île un autre immense nommé Zérinthe ; là, dans le silence et au milieu des ténèbres de la nuit, les prêtres des Cabires célébraient en son honneur ces mystères révérés dont l'usage se répandit en Grèce, en Italie et ailleurs.

CANOPE. Les Grecs, voulant donner à tous les arts, à toutes les sciences et même aux dogmes théologiques des autres nations, des origines grecques, n'oublièrent pas la ville de Canope et sa divinité. Ils racontaient que Ménélas, revenant de Troie, avait relâché en Egypte, près des embouchures du Nil, pour radouber ses vaisseaux fracassés ; et que, pendant cette relâche, Canobus, son premier pilote, avait été piqué par une vipère: Ils ajoutaient que Canobus avait succombé à la force du poison, et que la ville de Canope, bâtie auprès de son tombeau, en avait pris le nom. Il fut mis au rang des dieux, on publia que son âme était passée dans l'étoile qui porte son nom. On le représentait sous la forme d'un vase couvert d'hiéroglyphes, percé de toutes parts de petits trous presque imperceptibles, et surmonté d'une tête d'homme ou de femme, quelquefois avec les deux mains, ou même de la tête d'un animal.

CANOPE n'était probablement, dans l'origine, qu'un vase gradué qui, contenant différentes mesures d'eau, faisait connaître au peuple les crues plus ou moins abondantes du Nil ; ce qui se confirme par l'étymologie même du mot *canope*, c'est-à-dire *perche, toise, canne à mesurer*.

Suivant d'autres, Canope était le bon génie du Nil, représenté par un bocal d'une terre extrêmement poreuse, qui servait à filtrer l'eau du Nil, ordinairement très-bourbeuse, afin de la rendre claire et potable; *canope*, dans l'ancien idiome égyptien, signifie *terre d'or*.

CANOPIEN, surnom d'*Hercule*, ainsi nommé de Canope, ville de la basse Egypte où il était honoré.

CANOU, nom que les Quoïas, peuples de l'Afrique, donnent au Dieu suprême. Ils rendent aussi un culte aux esprits des défunts, qu'ils regardent comme les protecteurs de leur famille. Ils les consultent dans toutes leurs affaires, et font alors aux mânes de leurs parents une offrande de vin de palme et de riz.

CANPTAGUAN, divinité des anciens Péruviens ; c'était la mère des deux Catéquil, l'un nommé Apo-Catéquil, *prince du mal*, et l'autre Piquerao-Catéquil ; elle était de la race des Guachemines, et avait épousé Guamansuri.

CANULEIA, une des quatre premières vestales, établies par Numa Pompilius. (Plutar., *in Numa*.)

CAO-CAC, esprit ou génie des montagnes, dans la religion des Annamites.

CAPAC, fils du Soleil, et législateur des Péruviens.

CAPEDUNCULES, vases où l'on conservait le feu sacré de Vesta.

CAPIDES, vases sacrés qui servaient dans les sacrifices des païens. Ils avaient la forme de tasses à deux anses.

CAPNOMANCIE, divination par la fumée. Les anciens la pratiquaient de trois manières : la première consistait à jeter sur des charbons ardents des graines de jasmin ou

de pavot, et à examiner l'état de la fumée qui en sortait; la seconde, qui était la principale et la plus usitée, consistait à étudier la fumée qui s'exhalait des sacrifices; pour qu'elle fût de bon augure, il fallait qu'elle s'élevât de l'autel, légère, peu épaisse, et montât en ligne droite, sans se rabattre ni se répandre à droite ou à gauche; enfin, la troisième manière avait lieu en humant ou respirant la fumée des victimes, ou celle qui sortait du feu qui les consumait.

CAPPAUTAS. Les Doriens honoraient, sous le nom de *Jupiter Cappautas*, une pierre brute sur laquelle on prétendait qu'Oreste s'étant assis, fut délivré de la frénésie dont il était obsédé.

CAPRICORNE, un des signes du zodiaque. Les païens prétendaient que c'était le bouc, dont le dieu Pan avait pris la figure pour se soustraire à la poursuite du géant Typhon. D'autres veulent que ce soit la chèvre Amalthée, qui avait allaité Jupiter.

CAPRIFICALIS, jour consacré à Vulcain où les Athéniens lui offraient des pièces de monnaie.

CAPTA, surnom de *Minerve*, sous lequel les Romains lui avaient consacré un temple appelé *Minervium*, sur le mont Cœlius.

CARAIBES ou ANTILLES, îles entre les deux Amériques. Les habitants de ces îles portent également le nom de Caraïbes. Ils ont une sorte de respect pour le soleil et la lune, mais sans adoration et sans culte: on ne leur a jamais vu de temples ni d'autels, s'ils ont quelque idée d'un être suprême, ils le croient tranquille dans la jouissance de son bonheur. Cependant ils reconnaissent deux sortes d'esprits : les uns bienfaisants, qui demeurent au ciel et dont chaque homme a le sien pour guide; les autres, de mauvaise nature qui parcourent l'air pendant la nuit, sans aucune demeure fixe, et dont toute l'occupation est de nuire. Ce sentiment d'un pouvoir supérieur est mêlé de tant d'extravagances, qu'on n'y démêle rien à l'honneur de la raison. Ils offrent aux bons esprits de la cassave et de la fumée de tabac; ils les invoquent pour la guérison de leurs maladies, pour le succès de leurs entreprises et pour leur vengeance. Leurs prêtres ou leurs devins, qu'ils nomment boyés, ont chacun leur divinité particulière dont ils vantent le pouvoir et dont ils promettent l'assistance, surtout contre la malignité des maboyas, qui sont les mauvais esprits : ils donnent aux maboyas une origine qui renferme leur opinion sur la nature de l'âme. « Chaque homme, disent-ils, a dans le corps autant d'âmes que ses artères ont de battements; la principale est dans le cœur, d'où elle se rend au ciel après la mort, sous la conduite du bon génie qui lui a servi de guide pendant la vie; et là elle jouit d'un bonheur qu'ils comparent à la plus heureuse vie qu'on puisse mener sur la terre. Les autres âmes, qui ne sont pas dans le cœur, se répandent dans les airs; les unes au-dessus de la mer, où elles causent le naufrage des vaisseaux; les autres au-dessus des terres et des forêts, où elles font tout le mal dont elles trouvent l'occasion. » Les idées des Caraïbes ne vont pas plus loin; mais on y croit entrevoir qu'ils regardent l'âme du cœur comme le principe de tout ce que l'homme fait de bien; et les autres âmes comme la source des vices et des crimes.

CARDA, peut-être CARDIA et CARDEA. Macrobe (*Saturnal.*, l. I, c. 12) fait mention d'une divinité qu'il appelle Carna, laquelle, dit cet auteur, présidait aux parties nobles et aux parties vitales de l'homme, au cœur, au foie et à tous les intestins. Vivès (S. Aug., *De civit. Dei*, l. IV, c. 8); Vigenère (*Sur Tite-Live*, t. I[er], p. 669 et 1166); Rosinus (dans ses *Antiq. Rom.*, l. II, c. 19), et tous les autres philologues confondent cette divinité avec Carna dont parle Ovide, ou Cardea, comme l'appelle saint Augustin (*De civit. Dei*, l. IV, c. 8.), c'est-à-dire avec la déesse des gonds.

C'était, dit-on, une nymphe appelée Grane, qui ayant été séduite par Janus, dieu des portes, reçut de lui, en compensation de la perte de sa virginité, la surintendance des gonds, sous un nom nouveau.

CARDEA ou CARDINEA, était la protectrice des gonds et des portes.

CARIATIS, surnom que les Lacédémoniens donnaient à *Diane*, en l'honneur de laquelle ils célébraient des fêtes nommées Caries.

CARIEN, surnom de *Jupiter*, honoré à Mylassa, dans la Carie, où il avait un temple commun aux Mysiens, aux Lydiens et aux Cariens. Il était représenté armé d'une hache à deux tranchants, au lieu du foudre, qui était ailleurs son attribut ordinaire.

CARIES, fêtes célébrées à Lacédémone en l'honneur de Diane Cariatis; elles avaient lieu à l'époque de la récolte des noix, et il n'y avait que les jeunes filles qui y prissent part.

CARIUS, fils de Jupiter et de la nymphe Thorrébie.

CARIUS était aussi une épithète de *Jupiter* chez les Mylassiens, qui avaient peut-être appris ce culte des Cariens.

Se promenant un jour sur les bors du lac de ce nom, il entendit le chant des nymphes et apprit d'elles la musique, qu'il enseigna depuis aux Lydiens. En récompense de ce bienfait, ceux-ci lui décernèrent les honneurs divins, et lui bâtirent un temple magnifique sur une montagne qui prit le nom de *Carius*.

CARMANOR était un habitant de Tarrha, ville de Crète, qui expia Apollon du meurtre du serpent Python. Ce dieu se servait quelquefois de la maison de Carmanor pour ses aventures.

CARMÉ et CARMIS, nymphe que Jupiter rendit mère de Britomartis. Elle était chérie de Diane, parce qu'elle aimait, comme cette déesse, la chasse et les bois. Minos la poursuivit un jour si vivement qu'elle se précipita dans des filets de pêcheurs et y périt. Les Crétois et les Eginètes lui rendaient

les honneurs divins. (PAUSAN., *Corinth.*)

CARMELUS, divinité des Syriens qui habitaient aux environs du mont Carmel. Tacite dit que c'est un prêtre du dieu Carmelus qui prédit à Vespasien qu'il serait empereur. (TACIT., *Hist.*, II, 78, et SUET., *Vesp.*, c. 3.)

CARMENTA, fameuse devineresse d'Arcadie. Après sa mort, elle fut admise parmi les dieux indigètes de l'Italie et donna son nom à une porte de Rome ainsi qu'à une fête célèbre. On appelait aussi *Carmentes* toutes les devineresses, les prophétesses et toutes les femmes enthousiastes. Denis d'Halycarnasse (lib. II) et Plutarque (probl. 56) disent que Carmenta était la même divinité que les Grecs appelaient *Thémis*.

Son vrai nom était *Nicostrate*. De son union avec Mercure elle eut Evandre, avec lequel elle passa en Italie, six ans avant la guerre de Troie, où Faunus, roi du Latium, les accueillit favorablement.

CARMENTA était encore considérée comme protectrice des enfants; elle présidait à leur naissance, et chantait leurs destinées, ce qui la faisait révérer spécialement par les mères.

CARNA, CARNEA, CARNE, CARDINEA, déesse révérée chez les Romains. Elle veillait à la sûreté des gonds, *cardines*, comme il paraît par le sixième livre des *Fastes* d'Ovide, vers 101. Elle est appelée aussi *Cardea* par saint Augustin, mais il ne faut pas la confondre avec *Carda* ou *Cardea*.

C'était une déesse qui, chez les Romains, présidait à l'embonpoint du corps. On lui attribuait aussi le pouvoir de préserver les petits enfants des mauvais génies.

CARNEA était une déesse invoquée chez les Romains pour les enfants.

CARNEADES, combats de musique et de poésie institués par le Troyen Carnus en l'honneur d'Apollon. Ils avaient lieu lorsque la lune était dans son plein.

CARNEBUTA, dieu des anciens Gètes, sur lequel on a peu de données; ce devait être pour eux un dieu noir, ou un dieu des enfers.

CARNEEN, surnom qu'*Apollon* portait à Sparte et dans les colonies des Lacédémoniens, où il avait des temples érigés sous ce nom. On appelait encore Carnéens les airs chantés dans les Carnées.

CARNÉES ou CARNIENNES, fêtes célébrées principalement à Lacédémone en l'honneur d'Apollon. Elles duraient neuf jours et commençaient le 13 du mois *carneus* correspondant au mois athénien métagitinon. C'était une imitation de la vie militaire et de la discipline observée dans les camps.

CAROPUS, roi de Syme, eut de la nymphe Aglaïa un fils, appelé Nirée.

CARPO, nom d'une saison que les Grecs personnifiaient, et ils la supposaient fille d'un zéphir; elle aima Camille, fils de Méandre, et en fut aimée. S'étant noyée dans les eaux de ce fleuve, Jupiter la changea en fruits de toute espèce.

CARTHAGE était fille de l'Hercule Tyrien qui était né de Jupiter et d'Astérie, sœur de Latone, au rapport de Cicéron (*De natur. deor.*, III, n. 42). Justin (l. XVIII, c. 6) dit que la ville même de Carthage avait été honorée comme une déesse jusqu'au moment où elle fut vaincue.

CARTHAGINOIS (MYTHOLOGIE DES). Le dieu principal des Carthaginois était Baal; c'est celui dont le vocable se retrouve le plus fréquemment, et dans les noms propres, et sur les monuments.

Un autre dieu très-vénéré à Carthage était celui que les Grecs ont appelé Chronos, et les Latins, Saturne. Son nom était Moloch, ou mieux Milka et Milké, comme on peut s'en convaincre par les noms propres Hamilcar, Himilco, Himilcé, portés par des Carthaginois. Ils tenaient des Phéniciens la sanguinaire coutume de lui immoler des enfants.

On cite encore parmi les divinités honorées à Carthage, Hercule, Junon, et une autre déité féminine, appelée Céleste; les deux dernières n'en faisaient probablement qu'une, qui n'était autre qu'Astharté.

Outre les temples fixes, les Carthaginois en avaient de portatifs qui étaient couverts, et où l'on portait en pompe les simulacres des dieux. Le tout formait une espèce d'oracle dont les réponses étaient dictées par le mouvement du char sur lequel était le temple. On consultait les entrailles des victimes pour en tirer des présages du succès des entreprises que l'on méditait. Les Carthaginois prenaient aussi les songes pour des indications de la volonté des dieux.

CARUNIUS ou CARUNINIUS, divinité dont on ne connaît que le nom, inscrit sur des autels antiques, dans le pays des Tectosages, des Garumnes, etc.

CASIPOMA, un des neuf *Guacas* ou idoles de pierre adorées à Guamachouco.

CASIUS ou CASSIUS, surnom de Jupiter. On connaît plusieurs temples qui lui étaient érigés sous ce nom.

CASMILUS, un des dieux *Cabires*.

CASSANDRE, célèbre prophétesse des anciens Grecs; elle était fille de Priam et d'Hécube. Elle obtint d'Apollon, pour prix des faveurs qu'elle consentait à lui accorder, le don de prédire l'avenir. Elle voulut s'opposer au départ de Pâris pour la Grèce, mais on ne fit que rire de ses prévisions menaçantes; en vain chercha-t-elle à prémunir ses concitoyens, contre l'introduction du cheval de bois; le cheval fut introduit, Troie prise et saccagée.

Si, pendant sa vie, on n'avait fait aucune attention à ses paroles, après sa mort elle fut honorée à l'égal d'une divinité. Mycènes et Amiclée revendiquèrent chacun la gloire d'avoir son tombeau; Leuctres lui éleva un temple et lui érigea une statue sous le nom d'*Alexandra*. Les Dauniens et les Dardaniens lui en bâtirent deux autres. Chez ces derniers, la statue de Cassandre était un asile

pour les jeunes filles qui refusaient de se marier; c'était elle qui rendait des oracles à Thalamie sous le nom de *Paciphaé*.

CASSIOPEE, femme de Céphée, roi d'Ethiopie, et mère d'Andromède, ayant eû la témérité de se croire plus belle que les Néréides, attira sur sa fille la colère de ces déesses, qui prièrent Neptune de les venger. Mais elle en fut bien dédommagée ensuite : car Jupiter la plaça avec toute sa famille dans le ciel où elle forme une constellation.

CASSOTIDE, nom que Pausanias donne à la fontaine *Castalie*, qui avait pris ce nom de *Cassotis*, une des nymphes du Parnasse. (*Phocic.*)

CASTALIDES, surnom donné aux *Muses* à cause de la fontaine de Castalie qui leur était consacrée

CASTALIE, fontaine au pied du mont Parnasse, dans la Phocide, consacrée à Apollon et aux Muses.

CASTOR et POLLUX, frères jumeaux. Jupiter prit la forme d'un cygne, et, se faisant poursuivre par Vénus déguisée en aigle, vint se réfugier dans les bras de la belle mortelle. Elle en conçut deux œufs, de l'un desquels sortirent Castor et Clytemnestre, qui étaient mortels, et de l'autre, Pollux et Hélène, qui avaient droit à l'immortalité.

Les poëtes et les mythologues attribuent à Castor et à Pollux un grand nombre d'exploits éclatants. Pendant le voyage de l'expédition de la Toison d'Or, on vit deux feux voltiger autour de Castor et de Pollux, et l'orage s'apaisa sur-le-champ. C'est depuis ce temps-là qu'on appela *feux de Castor et Pollux* ces feux qui paraissent souvent dans les temps d'orage, et que les matelots appellent aujourd'hui *feux de Saint-Elme* ou *de Saint-Nicolas*. Lorsque les anciens voyaient deux de ces feux, c'était une marque de beau temps; s'il n'en paraissait qu'un, on l'appelait Hélène, et c'était le présage infaillible d'une tempête prochaine. Castor fut tué par Lyncée, lequel à son tour tomba sous les coups de Pollux. Celui-ci, désolé, conjura Jupiter de donner l'immortalité à son frère; mais cette prière ne pouvant être entièrement exaucée, l'immortalité fut partagée entre eux, de sorte qu'ils vivaient et mouraient alternativement. Ce qui a donné lieu à cette fiction, c'est que ces deux princes ayant été après leur mort transportés dans le ciel, où ils forment le signe des Gémeaux, l'une des deux principales étoiles de cette constellation se cache sous l'horizon, tandis que l'autre se montre aux yeux.

Les histoires grecques et romaines sont remplies d'apparitions miraculeuses de ces deux frères. Les Romains leur sacrifiaient des agneaux blancs. Ils avaient tant de respect pour eux, que, dans leurs serments les plus solennels, ils juraient par le temple de Castor ou de Pollux. Les femmes juraient plus communément par celui de Castor : *Æcastor!* (pour *æde Castoris*); les hommes, par celui de Pollux : *Ædepol!* (pour *æde Pollucis*). Castor était le patron de ceux qui disputaient le prix de la course des chevaux, et Pollux celui des lutteurs, parce qu'il avait remporté le prix aux jeux Olympiques. Les deux frères avaient aussi un temple à Lacédémone, qui était le lieu de leur naissance, et un autre à Athènes, qu'ils avaient sauvée du pillage. Castor et Pollux ont été quelquefois confondus avec les Cabires. On leur donne aussi le nom de *Dioscures*, ou *enfants de Jupiter*.

CASTORIES, fêtes célébrées en l'honneur de Castor et Pollux; elles se célébraient à Rome avec grande pompe.

CATACHOREUSIS, chanson des Grecs, pendant laquelle on représentait, dans les jeux Pythiens, Apollon dansant après sa victoire sur le serpent.

CATACHTHONIEN, souverain pontife d'Opunte, qui présidait au culte des dieux terrestres et infernaux.

CATAGOGIE, fête en l'honneur du retour de Vénus, célébrée par les habitants d'Eryce, ville de Sicile. Ils supposaient alors que la déesse revenait d'un voyage qu'elle avait été faire en Libye. Le jour prétendu du départ avait été préalablement fêté sous le nom d'*Anagogie*.

Il y avait à Ephèse une autre fête instituée sous le nom de Catagogie ou *Catagogion;* elle avait eu sans doute un motif religieux dans l'origine, mais elle était dégénérée en ignobles saturnales.

CATAIBATES ou *Descensor*, surnom qui fut donné à *Jupiter*, non parce qu'il descendait sur la terre pour y voir ses amies, mais pour marquer qu'il y faisait sentir sa présence par le bruit du tonnerre, par la foudre, par les éclairs ou par de véritables apparitions. Il y avait à Olympie un autel consacré à Jupiter Cataibatès; et le Scarabée était sous sa protection, selon Aristophane.

CATAPACTINE, fête que les anciens Péruviens célébraient au mois de décembre; elle était consacrée aux trois figures du soleil, *Apointi*, *Churiunti* et *Entiaquacque;* c'est-à-dire le Soleil père, le Soleil fils et le Soleil frère. On peut voir, dans ce triple attribut d'une même divinité, un symbole ou une réminicence de la Trinité chrétienne.

CATASCOPIA. *Vénus* fut ainsi appelée du mot κατασκοπεῖν, guetter, parce qu'elle avait à Trézènes un temple dans la partie du stade où s'exerçait Hippolyte, et où Phèdre contemplait ce héros infortuné.

CATHARMATES. Sacrifices dans lesquels les anciens Grecs immolaient des hommes pour être délivrés de la peste ou d'autres fléaux publics.

CATINA-JAIMO, une des cinq fêtes principales des Péguans; elle est célébrée en l'honneur du bon Principe, dans la ville capitale. Les principaux habitants dressent des pyramides de différentes formes, autour desquelles ils mettent, pendant la nuit, des flambeaux et des bougies pour éclairer ceux qui vont adorer le bon Principe.

CATIUS ou CAUTUS, dieu qu'on invoquait chez les Romains pour avoir de l'es-

prit; ou, suivant la signification de Cautus, dieu qui rendait les hommes avisés et prudents, ou fins et rusés. (AUGUST., *De civit. Dei*, lib. IV, c. 21.)

CA-TONG, petit poisson que les Siamois adorent.

CATOPTROMANCIE, divination dans laquelle on se servait d'un miroir pour y lire les événements à venir.

On le présentait, non devant les yeux, mais derrière la tête d'un enfant à qui l'on avait bandé les yeux; ce qui avait assez de rapport avec quelques scènes de magnétisme usitées de nos jours.

Voici un autre mode de catoptromancie. Les malades faisaient descendre dans la fontaine un miroir suspendu à une ficelle, en sorte qu'il ne touchât la surface de l'eau que par sa base. Après avoir prié la déesse Cérès et brûlé des parfums, ils se regardaient dans le miroir, et, selon qu'ils se trouvaient le visage hâve et défiguré, ou embonpoint, ils en concluaient que la maladie était mortelle, ou qu'ils en réchapperaient.

CATUILLA, un des noms que les Péruviens donnaient au *Soleil*, leur principale divinité.

CAUCASE, montagne de l'Asie, qui s'appelait originairement le mont *Niphate*, et ensuite *le lit de Borée*. Elle prit enfin le nom de Caucase parce que Saturne s'y étant réfugié après la guerre des géants, et par la peur que lui firent les menaces de son fils, y tua un berger nommé Caucase. C'est sur cette montagne que Prométhée fut lié pour avoir le foie déchiré par un aigle. Depuis ce temps-là les habitants du Caucase font une rude guerre aux aigles, dit Philostrate; ils dénichent leurs petits et les percent de flèches ardentes, disant qu'ils vengent Prométhée. Strabon (lib. II) nous apprend que ces peuples faisaient un grand deuil à la naissance des enfants, parce qu'ils allaient entrer dans une carrière pleine de malheurs et de disgrâces; au lieu que ceux qui mouraient étaient délivrés, selon eux, de toutes sortes de maux. Voilà pourquoi ils célébraient leurs funérailles avec beaucoup de joie.

CAUSIMOMANCIE, divination par le feu pratiquée par les mages. Ils regardaient comme un heureux présage si les objets combustibles jetés par eux dans le feu en sortaient intacts.

CAUTES *Deus*. Gruter (89, 4, *Thes. inscr.*) rapporte une inscription dans laquelle il est fait mention de ce dieu inconnu.

CAUTO *Pan*. Gruter (89, 5, *Thes. inscr.*) rapporte aussi une inscription dans laquelle il est fait mention d'un dieu *Cautus Pan* absolument inconnu.

CAUTUS. *Voy.* CATIUS.

CAVEL, temples de l'île de Ceylan, consacrés aux esprits que les Chingalais nomment Dagoutans.

CAYSTRIUS, héros éphésien qui avait un temple et un autel érigés près du Caystre, rivière célèbre chez les poëtes par le nombre de cygnes qu'ils supposaient sur ses rives.

CEB, CEBUS, CEPUS, ou CEPHUS, singe d'Ethiopie adoré à Memphis. Il avait les pieds de derrière semblables à ceux de l'homme, et ceux de devant semblables à nos mains. On lui donne une tête de lion, le corps d'une panthère et la taille d'une chèvre.

CECROPIENNE, surnom de *Minerve*. Il lui fut donné après qu'elle eut imposé un nom à la ville de *Cécrops*, c'est-à-dire à Athènes.

CECROPS, originaire de Saïs en Egypte, amena une colonie dans l'Attique. Il y épousa la fille d'Actéus, et bâtit la ville d'Athènes, dont il fut roi après la mort de son beau-père et qui fut dédié à Athènes. On dit de Cécrops qu'il était moitié homme et moitié serpent. Il fut père d'Aglaure, de Hersé et de Pandrose.

C'est lui qui tira des forêts les aborigènes de l'Attique, les organisa en corps de société, et les établit dans la ville d'Athènes, qu'il avait fondée ou du moins restaurée. Il fut surnommé *Diphyès*, c'est-à-dire *Biformis*, parce qu'on le représentait sous la forme d'un être moitié homme et moitié serpent. Cette figure était sans doute allégorique.

Peut-être voulait-on faire allusion à l'agriculture, qu'il avait enseignée à ces peuples sauvages; car souvent, chez les anciens, l'agriculture et le labourage étaient symbolisés sous la figure du serpent; on donnait aussi des pieds de serpent à ceux qui avaient apporté un art aussi utile.

CECULUS, fils de Vulcain et de Preneste, fut formé, dit la fable, par une étincelle qui vola de la forge du dieu dans le sein de sa mère. Elle nomma son fils Céculus, parce qu'il avait de très-petits yeux, ou parce que ses yeux étaient un peu endommagés par la fumée. Cécule bâtit en Italie la ville qu'il appela Preneste, du nom de sa mère, et il prit le parti de Turnus contre Enée. Il amena au prince Rutule une armée de paysans qu'il avait rassemblée des environs de Preneste. La famille Cæcilia prétendait descendre de ce héros. (VIRGIL., *Æneid.* lib. VII, v. 678.)

CEDREATIS, surnom de *Diane*, dérivé de ce que les Orchoméniens suspendaient ses images aux cèdres les plus élevés.

CEDRENE, fleuve voisin de Troie, père de la nymphe Alexirhoë.

CE-INDZO, le premier enfer des bouddhistes de Siam, séjour des voleurs, des assassins et de ceux qui n'ont pas voulu discerner le bien du mal; ils y demeurent 500 ans. Les souffrances consistent en des flots de métaux bouillant et liquéfiés que l'on verse sur le corps de malheureux damnés.

CEINTURE de Vénus, CESTE.

Lorsque Vénus est habillée, elle porte toujours (*Hist. de l'Art*, liv. IV, c. 5) deux ceintures, dont la seconde est placée sur les hanches. C'est ainsi qu'on voit cette seconde ceinture à la Vénus du Capitole, qui a une tête faite d'après nature, et qui est sculptée à côté de Mars (*Mus. Capit.*, t. III, tav. 20); elle est placée de même à la

belle Vénus drapée qui était autrefois au palais Spada, et qui a appartenu depuis à lord Egremont. Cette ceinture inférieure tes le partage de cette déesse seule : c'est celle que les poëtes appellent la ceinture, ou le ceste de Vénus. Personne avant Winkelmann n'avait fait cette remarque.

Cette ceinture mystérieuse, qui était comme le siége des charmes les plus puissants de cette déesse, Apulée l'appelle le baudrier de Vénus : c'était son bouclier ; c'était l'arme avec laquelle elle pouvait tout vaincre.

CEIRA, caverne située dans le voisinage du Danube, où, suivant la tradition des Gètes, habitants du pays, les géants s'étaient réfugiés après avoir été vaincus par les dieux.

CELENO; c'est le nom d'une des *Pléiades*, filles d'Atlas. Jupiter l'aima, selon Ovide. (*Fast.* IV, 173.) Neptune la rendit mère d'Eurypylus et de Triton, selon Tzetzès (*in lycophro*).

CELENO, la principale des *Harpies*, que Virgile appelle *Furiarum maxima.* C'est elle qui porta la parole aux Troyens, lorsque ceux-ci abordèrent aux îles Strophades. Elle leur prédit qu'en punition de l'hostilité qu'ils avaient commise contre elles, ils ne pourraient s'établir en Italie qu'après avoir été contraints par une faim cruelle de manger leurs tables. *Céléno* signifiait *noir* en grec, et ce nom convenait à une des Harpies.

CELESTE, *Cœlestis*. C'était une déesse honorée à Carthage. Tertullien, dans son *Apologétique*, et Philastrius, disent que c'était une déesse d'Afrique.

CELLA. C'était, chez les païens, le temple proprement dit, où étaient les dieux, les autels et les candélabres.

CELME fut, dit-on, le père nourricier de Jupiter. Pour avoir révélé que le père des dieux était mortel, il fut enfermé dans une tour impénétrable : d'où vient la fable qui dit qu'il fut changé en diamant. Ovide l'accuse seulement d'avoir manqué de discrétion à l'égard de Jupiter. (OVIDE, *Metam.* lib. VII, 28.)

CELMIS, un des dactyles du mont Ida, ayant fait violence à Cybèle, fut chassé par les autres dactyles. Il savait donner au fer une si grande dureté, que le fer de Celmis passa en proverbe.

CELTES. Les Celtes, dans les siècles les plus reculés, reconnaissaient un Etre suprême qui présidait à la police du monde; et ne se bornant point à une croyance stérile, ils lui rendaient un culte dont la magnificence répondait à la haute idée qu'ils s'en étaient formée.

Quoique les Celtes reconnussent que Dieu était dégagé de la matière, leur culte, en contradiction avec leurs dogmes, avait toujours quelque objet sensible, comme le soleil, la lune, les étoiles et les éléments. Ils se prosternaient devant ces flambeaux du monde, qu'ils regardaient comme des êtres spirituels; ils supposaient que la matière ne faisait pas leur essence. Quoique la toute-puissance fût l'attribut de l'Etre suprême, ils admettaient des divinités inférieures qui lui étaient subordonnées; c'est ce qui a donné lieu de croire qu'ils adoraient Jupiter, Mercure et Apollon. Mais il est attesté qu'ils ne regardaient ces dieux fantastiques, que comme les attributs de l'Etre suprême, ou comme les exécuteurs de ses ordres, à peu près comme les autres nations admettaient des génies, pour être les dispensateurs des bienfaits, ou les ministres des vengeances célestes. Ce ne fut qu'après la conquête des Gaules par les Romains, qu'on y vit ces simulacres. La guerre que les Celtes portèrent dans la Phocide, pour ravager le temple de Delphe, est un témoignage qu'ils en respectaient peu le dieu.

Teut était la seule divinité des Celtes : elle présidait au destin des batailles; ils l'invoquaient avant de combattre. Leurs divinités subalternes étaient fort nombreuses; il y en avait dans les astres, dans l'air, dans la mer, dans toutes les parties de la terre et dans le feu; celles qui résidaient dans ce dernier élément étaient regardées comme les plus pures, les plus pénétrantes et les plus actives.

Teut était adoré sous différents emblèmes, suivant les motifs qui faisaient implorer son assistance. Si c'était pour éclairer les assemblées de la nation, ils se rendaient dans une plaine, où ils adoraient leur dieu sous la figure d'un chêne. Si c'était pour lui demander la victoire, ils se prosternaient devant une épée ou un javelot.

Les sacrifices n'étaient que la seconde partie du culte religieux : la prière était la partie la plus essentielle. Les Celtes, en la faisant, se tenaient debout, le bouclier à la main gauche et la lance à la droite : ils tournaient le dos au sanctuaire, par respect pour la divinité qui y résidait d'une façon particulière. Tous les monuments historiques attestent que les Celtes admettaient une autre vie; c'était de là que naissait ce mépris de la mort, et cet empressement de servir de victime. Ils croyaient encore à la résurrection des corps.

Les Celtes plaçaient le séjour des mânes dans la Grande-Bretagne, ou dans quelques-unes des îles adjacentes. Il y avait, disaient-ils, des nochers, dont l'unique fonction était de transférer les âmes dans les îles fortunées. La célèbre caverne que les Irlandais appellent encore le purgatoire de saint Patrice, passait autrefois pour l'entrée de l'enfer.

CENCHRIAS, fils de Neptune et de Pirène.

CENCHREIS, femme de Cyniras, suivant Ovide.

CENDRES. Les prêtres laissaient les cendres s'amonceler sur les autels après les sacrifices; et ils en formèrent à Thèbes une masse solide que l'on appelait l'autel d'Apollon-Spodius.

CENEE eut Elate pour père. Il fut un des lapithes qui combattirent les centaures, et un des argonautes. Il était né fille, dit Ovide (*Met.* XII, 169), sous le nom de Cénis, et sa grande beauté la rendait l'objet des vœux de tous les princes de la Thessalie; mais la fière Cénis rebuta tous ses amants

sans vouloir entendre parler de mariage. Un jour qu'elle se promenait sur le rivage de la mer, Neptune la surprit; ensuite il lui promit de lui accorder tout ce qu'elle demanderait. Cénis lui répondit, que pour n'être plus exposée à l'outrage qu'elle venait de recevoir, elle demandait, pour toute grâce, de changer de sexe. Ses vœux furent sur-le-champ exaucés.

CENEEN, surnom de *Jupiter*, à qui son fils Hercule bâtit un temple dans l'Eubée, sur le promontoire de Cénée, après qu'il eut ravagé l'OEchalie.

CENTAURES, monstres de Thessalie, moitié hommes et moitié chevaux, nés d'Ixion et d'une nuée que Jupiter substitua à Junon; ils étaient, selon d'autres, les enfants de Jupiter et de Vénus.

Ils sont très-célèbres dans la mythologie grecque et latine. Il est probable que les premiers hommes qui aient dompté les chevaux, ou qui s'en soient servis à la guerre, ont donné lieu à cette fable.

Les anciens, frappés de cette conquête de l'homme, ont voulu l'immortaliser en plaçant dans le ciel le centaure Chiron à côté de la constellation du Sagittaire, qui est représenté lui-même sous la figure d'un centaure.

Plusieurs autres peuples ont eu aussi leurs Centaures, entre autres les Chinois, qui placent les *Ting-ling*, hommes à pieds de chevaux, dans la Scythie ou Tatarie.

CENTAURUS était fils d'Apollon et de Stilbia, fille du fleuve Pénée. Quelques auteurs lui attribuent l'origine des Centaures.

CENTONDIUS, divinité locale dont le nom a été trouvé sur une des inscriptions antiques de Saint-Pons, monastère dans le voisinage de Nice.

CEOETUS, Titan, qui, selon Hésiode, était père de Latone.

CEPHALE et PROCRIS. Céphale, fils de Déjonée, roi de Phocide, épousa Procris, sœur d'Orithie, et fille d'Erecthée, roi d'Athènes.

Ovide (*Metam.* l. VII) a raconté la fable de ces deux infortunées victimes de la jalousie. Mais Hygin dit que Céphale fut accusé devant l'Aréopage, pour avoir tué son épouse. D'autres écrivains assurent que Jupiter le changea en pierre.

CEPHALLEN. Des pêcheurs de Méthymne, ayant jeté leurs filets dans la mer, en retirèrent une tête de bois d'olivier. Les habitants de la ville envoyèrent à Delphes consulter la Pythie, qui leur ordonna de révérer Bacchus Céphallen. Ils firent donc de cette tête l'objet de leur culte.

CEPHALONOMANTIE, divination par la tête d'un *âne*.

CÉPHÉE, fut, dit-on, un roi d'Ethiopie, père de la célèbre Andromède, et placé au rang des astres avec sa fille, son gendre et sa femme.

Elle était familière aux Germains. Les Lombards y substituèrent une tête de chèvre. Les anciens la pratiquaient en mettant sur des charbons allumés la tête d'un âne. Ils prononçaient ensuite des prières et articulaient les noms de ceux qu'ils soupçonnaient d'un crime, en observant le moment où les mâchoires se rapprochaient avec un léger craquement. Le nom prononcé en cet instant désignait le coupable.

CEPHISE, fleuve dans le voisinage d'Argos, père de Narcisse.

Ses eaux rendaient des oracles, parce qu'elles coulaient le long du temple de Thémis; les Grâces aimaient à s'y baigner, d'où elles furent appelées quelquefois déesses du Céphise. Le dieu du fleuve avait fait présent de cette source aux habitants de Delphes. Aussi les Litéens, pour l'honorer, jetaient, certains jours de l'année, une pâte sacrée dans la source, prétendant que bientôt après on la voyait reparaître dans la fontaine de Castalie.

CÉRAMBE, vieux habitant du mont Ethrys en Thessalie, s'étant retiré sur le Parnasse, pour éviter l'inondation du déluge de Deucalion, y fut changé en oiseau par les nymphes de cette montagne; ou, selon d'autres, en cette espèce d'escarbot qui a des cornes, appelé en grec κεράμβυξ. Il paraît que le nom de l'escarbot a fait imaginer la métamorphose.

CÉRAMIQUES, fêtes célébrées à Athènes dans le faubourg dit *Céramique* où *des Tuileries*. Ces jeux avaient été institués en l'honneur de Prométhée, de Vulcain et de Minerve, et se renouvelaient en trois fêtes différentes. Ils consistaient à parvenir en courant au bout de la carrière, sans éteindre le flambeau qu'on portait à la main.

CERASTES, peuple de l'île de Chypre, qui avaient chez eux un autel dédié à Jupiter l'hospitalier, qui était toujours teint du sang des étrangers. Vénus, offensée de cette inhumanité, les changea en taureaux. C'est pour nous marquer les mœurs féroces de ces peuples. D'ailleurs, comme le mot κέρας signifie *corne*, on dit qu'ils portaient des cornes. L'île même de Chypre a porté le faux nom de céraste, ou cornue, parce qu'elle est environnée de promontoires qui s'élèvent dans la mer, et font voir de loin des pointes de rochers comme des cornes.

CERATION, autel érigé à Délos; il était construit avec les cornes des chevreuils du Cynthus que Diane avait pris à la chasse. On en rapportait l'origine à Apollon lui-même.

CERAUNIUS, c'est-à-dire *le Foudroyant* (de κεραυνός, foudre), surnom de *Jupiter*.

CERAUNOSCOPIE, divination pratiquée chez les anciens par l'inspection de la foudre.

CERBÈRE. On ne connaît aucun temple, aucun autel élevé à ce redoutable monstre gardien des enfers. Mais un passage de Denis Periégète, relatif à la religion des Etrus-

ques (*Perieg.*, 2, 48), atteste, d'après Scymnus de Chio, qu'on voyait dans la Campanie, auprès de l'Achéron, un oracle de Cerbère. L'endroit où on le consultait était souterrain. Si le pouvoir de rendre des oracles n'était pas toujours un privilége exclusif des divinités, il n'était au moins attribué qu'à des hommes déifiés, ou à des êtres que la crainte ou la reconnaissance égalait aux dieux. Le respect pour Cerbère était passé des Egyptiens aux Etrusques et aux Campaniens.

On s'accorde communément à le représenter avec trois têtes; mais Hésiode lui en donne cinquante, et Horace, cent. Son cou est hérissé de serpents au lieu de poils; ses dents noires et tranchantes pénètrent jusqu'à la moelle des os, et causent une douleur si vive qu'il faut mourir à l'instant. On dit ce chien fils du géant Typhon et d'un monstre moitié femme et moitié serpent, nommé Echydna. Attaché avec des serpents en guise de liens, dans un antre, sur la rive du Styx, il garde la porte des enfers et du palais de Pluton, caressant les ombres qui entrent et menaçant de son triple aboiement et de ses trois gueules béantes celles qui voudraient en sortir. Il ne se montre pas plus traitable à l'égard des vivants qui tenteraient de pénétrer dans ce sombre séjour. Plusieurs cependant sont venus à bout de tromper sa vigilance. Orphée charma sa fureur par les sons harmonieux de sa lyre. Enée, conduit par la sibylle, endormit ce terrible surveillant avec un gâteau pétri de miel et de suc de pavot. Mais Hercule, lorsqu'il voulut tirer Alceste des enfers, aborda le monstre avec intrépidité, l'arracha du trône de Pluton, sous lequel il s'était refugié, et l'entraîna à la face du ciel.

Cette conception mythologique paraît venir des Egyptiens.

Les uns ne voient dans Cerbère que la personnification de *la terre*, qui retient irrévocablement les victimes de la mort. Les platoniciens le considèrent comme le mauvais génie, dont les funestes influences se répandent sur trois éléments, l'air, la terre et l'eau : de là ses trois têtes. D'autres enfin n'y voient qu'une allégorie : ce monstre qui suit toujours Adès est l'emblème de la dissolution qui s'opère dans la tombe; et si Hercule le vainquit après avoir enchaîné la mort, c'est que les grandes actions de ce héros sauvèrent son nom de l'oubli et le rendirent immortel.

CERCOPES, peuples qui habitaient une île voisine de la Sicile. On dit que Jupiter les changea en singes, à cause de leur méchanceté. Ils avaient eu la témérité d'insulter Jupiter lui-même. Cercopes est le nom que les Grecs donnent aux singes. L'île qu'ils habitaient s'appelait Pithécuse, comme si l'on disait l'Ile-aux-Singes. D'autres ont placé ces peuples proche de la Lydie.

CERCOPITHÈQUE, singe à queue d'Aristote (*Hist. anim.* l. I.) Les Egyptiens qui vivaient dans le voisinage de Memphis, et que l'on appelait Babyloniens, rendaient un culte au Cercopithèque, de même que ceux d'Hermopolis au Cynocéphale.

CERCYON, tyran d'Eleusis, fit mourir sa fille Alopé, et exposer l'enfant qu'elle avait eu de Neptune. Thésée lui fit la guerre.

CEREALES, *Cerealia*, fêtes en l'honneur de *Cérès*.

CERES était fille de Saturne et de Rhée; elle apprit aux hommes l'art de cultiver la terre et de semer le blé; ce qui la fait regarder comme la déesse de l'agriculture. *Voy.* Hecate.

Pluton ayant enlevé Proserpine, Cérès chercha sa fille par mer et par terre; lorsqu'elle avait couru pendant tout le jour, elle allumait un flambeau pour continuer ses recherches pendant la nuit. La stérilité se faisant sentir sur la terre, qui se trouvait alors privée des dons précieux de Cérès, les dieux la firent chercher de tous côtés, sans qu'on en pût apprendre aucune nouvelle, jusqu'à ce que Pan, en gardant ses troupeaux, la découvrit et en avertit Jupiter. Ce dieu envoya les Parques qui par leurs prières l'engagèrent à revenir en Sicile, et à rendre à la terre sa première fertilité; il lui arriva, pendant les courses qu'elle fit pour chercher sa fille, des aventures singulières. *Voy.* Arion.

Ses amours avec Neptune qui la rendit mère du cheval Arion, porta les Phigaliens, au rapport de Pausanias, à lui dresser une statue de bois, dont la tête était celle d'une jument, avec sa crinière, et de cette tête sortaient des dragons et d'autres bêtes; on l'appelait Cérès la noire. Cette statue ayant été brûlée par accident, les Phigaliens oublièrent le culte de Cérès, et négligèrent les fêtes. La déesse irritée les punit par une grande sécheresse. On eut recours à l'oracle, qui répondit que, si les Phigaliens ne rétablissaient pas le culte de la déesse, la disette serait si grande qu'ils seraient obligés de manger leurs propres enfants.

Jasius obtint aussi les faveurs de Cérès; mais il fut obligé d'user de violence et de surprise. Plutus dut la vie à ce commerce illégitime. Ce fut, selon Hésiode (*Théogon.*, 912 et 969) dans un guéret que Jasius rendit féconde Cérès; car cette déesse habitait les campagnes qu'elle avait appris aux hommes à cultiver. Triptolème, fils de Céléus, roi de d'Eleusis mérita sa confiance; elle le fit monter sur un char tiré par des serpents ailés, et l'envoya dans tout l'univers enseigner l'agriculture. Les philologues, qui cherchent dans l'histoire les fondements de la fable, ont cru d'après ce récit que Proserpine, fille de Cérès, reine de Sicile, avait été enlevée par Orcus, roi des Molosses. L'explication des différents noms de Cérès que nous donnerons plus bas, complétera l'histoire de cette divinité.

Pour saisir les traits du visage que les anciens donnaient à Cérès, il faut consulter, de préférence, la médaille de Métaponte, dans la grande Grèce, qui porte le type ordinaire de cette ville, un épi de blé barbu

et les médailles de Sicile. Son voile, ou la draperie qui remonte sur la tête, est rejetée sur son cou. Elle est couronnée d'épis garnis de feuilles, et porte un diadème élevé, de la même forme que celui qui sert d'attribut caractéristique à Junon. Ses cheveux se relèvent au-dessus du front, et flottent librement.

Cérès porte ordinairement une corne d'abondance, ou des épis de blé, avec des pavots, symbole de la fécondité. Elle tient quelquefois un vase ; et c'était avec cet attribut que l'adoraient les Achéens, sous le nom de *porte-vase*, ποτηριοφορος. (ATHENÆ., *Deipn.* XI, p. 461.) Elle tient une coupe ou patère, sur une pierre gravée de stosch; deux petites statues étrusques de bronze, du Museum de Florence, ont le même attribut.

On lui consacrait la grue, la tourterelle, le surmulet de mer, et le serpent ailé. Parmi les végétaux, le blé fut l'offrande la plus ordinaire que l'on fit à Cérès; on en couronnait ses images

Flava Ceres, tibi sit nostro de rure corona
Spicea, quæ templi pendeat ante fores.
(TIBUL., I, 1, 21.)

On lui consacrait aussi le safran. Les laboureurs offraient à cette déesse les instruments de leur art, un soc, un joug, un aiguillon, une faucille, etc.

Lorsqu'on sacrifiait à Cérès avant la moisson, au printemps, par exemple, on couronnait ses images avec de l'herbe tendre ou des tiges de plantes graminées.

In primis venerare deos, atque annua magnæ
Sacra refer Cereri, lætis operatus in herbis,
Extremæ sub casum hyemis jam vere sereno.
(VIRGIL., *Georgic.*, I, 338.)

Offrait-on du vin à Cérès dans ses sacrifices? Cette question partageait déjà les Romains; car Macrobe (*Saturn.* III, 11) dit qu'on lui offrait du moût ou vin nouveau, qui n'était proprement pas du vin. Mais Caton (*De re rustica*, c. 135) assure que le vin coulait sur les autels de Cérès, *vinum datum.* Virgile a suivi Caton, et son commentateur Servius l'a défendu, sur ce point, contre ses détracteurs. Ceux-ci opposaient à l'auteur des *Georgiques*, ce passage de Plaute.

STA. Cererine, strobyle, has facturi nuptias?
STR. Qui? STA. Quia temeti nihil allatum intelligo.
(*Aulular.*, II, 6, 5.)

Servius observe judicieusement que le comique parle ici des noces de Cérès, et Virgile d'un sacrifice : *Nam aliud est sacrificium.* Les noces de Cérès faisaient sans doute une partie des mystères si renommés de cette déesse.

Les noms que donnaient le plus souvent à Cérès les anciens, étaient ceux de *magna mater* et de *mater maxima.* On les trouve mille fois répétés sur les monuments. L'Attique, où était située Eleusis, lui fit donner celui d'*Actæa.*

Tuque Actæa Ceres, cursu cui semper anhelo
Votivam taciti lassamus lampada mystæ.
(STAC., *Sylv.*, IV, 8.)

CÉRÈS D'AFRIQUE. Tertullien appelle (*Ad uxor.*, I, 6) de ce nom la divinité en l'honneur de laquelle les femmes s'abstenaient de tout commerce avec les hommes, pendant qu'elles célébraient ses mystères. Mais il ne laisse point entrevoir la cause de cette dénomination particulière.

CÉRÈS DE CATANE en Sicile. Lactance (l. I, 4) parle de sa statue, de son temple et de ses fêtes.

CERES DESERTA, abandonnée de sa fille. Virgile, donne cette épithète à Cérès dans l'Ænéide :

. . . . . Templumque vetustum
Desertæ Cereris. (L. II, 713.)

CERES ELEUSINA.

CERES ENNÆA ou ENNENSIS, d'Enna, ville de Sicile, où elle avait un temple célèbre. Cicéron en parle souvent dans ses discours contre Verrès; et il en fait mention dans ce vers des Priapées.

Ennææ Cererem nurus frequentant.
(LXXVI, 12.)

CERES ERYNNIS. *Voy.* ERYNNIS.

CERES LICMÆA. Ce surnom était relatif au Van (λικμός) mystique. *Voy.* VAN.

CERES MALLOPHOROS, porte-laine, ou qui produit des brebis. Ce nom est relatif aux troupeaux que Cérès protégeait, et c'était celui de son temple à Mégare.

CERES MAMMOSA, aux grosses mamelles. Lucrèce l'appelle de ce nom.

At Lamia et mammosa Ceres, et ipsa ab Iaccho.
(l. VI, 1161)

On voulait exprimer dans les images de Cérès la fertilité de la terre par ce sein très-rempli qu'on lui voit toujours.

CÉRÈS παμμήτωρ, mère de tout. C'est le nom sous lequel Orphée, ou le poëte qui a pris son nom la désigne le plus souvent.

CERES RHARIA, du champ appelé *rharius*, situé près d'Eleusis, qui avait été ensemencé le premier par cette divinité (*Pausan. Attic.*)

CERES TÆDIFERA, ou Δαδοῦχος, *porte-flambeau.* Ce nom est relatif aux flambeaux dont elle s'éclaira lorsqu'elle cherchait Proserpine, et à ceux que l'on portait dans ses mystères, en mémoire de cette recherche. Ovide dit :

Et per tædiferæ mystica sacra deæ.
(*Heroid.*, II, 42.)

CERES THESMOPHOROS ou LEGIFERA. On attribuait l'invention des lois à Cérès, et ce surnom y était relatif. Les Thesmophories des Athéniens en conservaient le souvenir. Virgile lui donne ce nom :

. . . . Mactant lectas de more bidentes
Legiferæ Cereri. (*Æneid.*, IV, 57.)

CÉRÈS était l'emblème de la force productive de la terre, c'est pourquoi on la confondait avec l'Isis des Egyptiens, avec la Vénus des Phéniciens, et avec Vesta.

Il est certain que la légende mythologique de Cérès couvre de profonds mystères et allégorise d'importantes vérités, et ce n'était pas en vain que les anciens avaient établi des initiations où sans doute le voile était soulevé. Cérès est la personnification de la terre ou de l'agriculture ; son nom grec *Déméter* peut se traduire doriquement par *terra mater*. Son commerce avec Jupiter et avec Neptune indiquera la fécondité apportée à la terre par la double influence de l'air et de l'eau. Sa retraite dans une caverne est l'image de la semence qui se tient, pendant un temps, cachée sous le sol. Cérès est la mère de Plutus ; admirable allégorie, qui indique la source véritable des richesses d'un Etat. La naissance qu'elle a donnée à un cheval a sans doute rapport au premier emploi que l'on a fait de cet animal pour la culture de la terre.

CERF (LE) désigne sur les médailles les villes où Diane était honorée d'un culte particulier. On le voit entier ou à mi-corps, sur les médailles d'Ephèse, de Marseille, de Philadelphie en Lydie, de Proconnesus, de la Dalmatie. Diane se transforma en cerf pour combattre les géants.

CERNUNNOS ou *cornu*, divinité des Gaulois, représentée avec des cornes sur les bas-reliefs trouvés en 1711, dans l'église Notre-Dame.

Les Gaulois adoraient sous ce nom un dieu qui présidait à la chasse des bêtes fauves.

CEROMANTIE. Divination qui se faisait par le moyen de la *cire*.

Elle consistait à faire tomber goutte à goutte de la cire fondue dans un vase plein d'eau ; et selon la forme que prenaient ces gouttes en se figeant, on tirait des présages heureux ou malheureux.

CERUS, dieu du temps favorable chez les Grecs, ou de l'occasion chez les Romains.

CERUS MANUS, c'était le nom mystérieux donné à *Janus* dans les chants des Saliens.

CERVULUS, dieu gaulois, peut-être était-ce le même que *Cernunnos*.

CERYCES, gens destinés à servir dans les sacrifices chez les Athéniens : ils ressemblaient aux crieurs publics.

CESTE de Vénus. *Voy* CEINTURE de Vénus.

CESTRINUS, fils d'Hélénus et d'Andromaque, succéda à une partie des Etats de son père, en Epire.

CETO, femme de Phocus, mère de Bellone, selon Hésiode, et des Gorgones.

CEYLAN, grande île de l'Inde anglaise. Les habitants se nomment Chingulais, ou Cingulais. La religion des Cingulais est une grossière idolâtrie. Ils rendent leurs adorations à plusieurs divinités qu'ils distinguent par différents noms, et dont la principale est celle qu'ils appellent Ossapolla-maoup, c'est-à-dire, dans leur langue, créateur du ciel et de la terre. Ils croient que ce dieu suprême envoie d'autres dieux sur notre globe pour y faire exécuter ses ordres, et que ces dieux inférieurs sont les âmes des gens de bien qui sont morts dans la pratique de la vertu. Une autre divinité du premier ordre est celle qu'ils nomment Bouddou, à laquelle il appartient de sauver les âmes, et qui, étant descendue autrefois sur la terre, se montrait de temps en temps sous un grand arbre nommé bogaha, qui est depuis ce temps-là un des objets de leur culte. Elle remonta au ciel du sommet d'une haute montagne où l'on voit encore l'empreinte d'un de ses pieds. Le soleil et la lune sont aussi des dieux pour les Cingulais. Ils donnent au soleil le nom d'Irri, et à la lune celui de Haouda, auquel ils joignent quelquefois celui de Hamui, titre d'honneur des personnes les plus relevées; et celui de Dio, qui signifie dieu dans leur langue, mais qu'ils ont emprunté apparemment des Portugais.

Le nombre de leurs pagodes et de leurs temples est immense. On en voit plusieurs d'un travail exquis, bâtis de pierres de taille, ornés de statues et d'autres figures, mais si anciens, que les habitants mêmes en ignorent l'origine. Ce qui peut faire croire qu'ils les doivent à des ouvriers plus habiles que les Cingulais, c'est que, la guerre en ayant ruiné plusieurs, ils n'ont pas été capables de les rebâtir.

Les Cingulais ont trois sortes de prêtres, comme trois sortes de dieux et de temples.

L'emploi le plus commun des djaddeses est pour les sacrifices qui sont offerts au diable dans les maladies ou dans d'autres dangers, non que les Cingulais prétendent l'adorer; mais ils le croient redoutable, et, pour écarter les maux qu'ils le croient capable de leur causer, ils lui sacrifient souvent de jeunes coqs.

Les Cingulais croient à la résurrection des corps, l'immortalité de l'âme et un état futur de récompense et de punition.

CEYX, fils de Lucifer, régna à Trachine. Alcyone, son épouse, qui l'aimait tendrement, fit son possible pour le dissuader de voyager, ayant un secret pressentiment du malheur qui devait arriver à son époux, mais Ceyx fut inébranlable dans sa résolution. Il fit naufrage; et Morphée fut envoyé, selon Ovide (*Met.*, l. II), par le dieu du sommeil pour en aller apprendre la triste nouvelle à Alcyone. Les dieux, touchés du malheur de ces deux époux, les changèrent en oiseaux, appelés Alcyons. Depuis cette métamorphose, ils témoignent l'un pour l'autre le même amour et les mêmes empressements, et pendant les sept jours qu'Alcyone couve ses œufs, dans un nid qui est suspendu à un rocher sur la surface de l'eau, la mer est calme; Eole, en faveur de ses petits-fils, tient les vents enchaînés et les empêche de souffler.

CHABAR, nom d'une divinité, dont les livres des Arabes font souvent mention. Euthymius Zigabenus dit que les Arabes furent idolâtres jusqu'au temps d'Héraclius, c'est-à-dire, jusqu'à Mahomet; et qu'ils adoraient entre autres divinités Lucifer et Vénus, qu'ils appellent dans leur langue Chabar.

CHACARAS, prêtre du Soleil dans l'ancienne religion des Péruviens.

CHACHTI, déesse de la fécondité, chez les Hindous. Elle est représentée de couleur jaune et assise sur un chat. Le chat étant consacré à cette déesse, les Hindous ont grand soin de ne lui faire aucun mal, dans la crainte que, s'ils maltraitaient cet animal, Chachti n'agît envers leurs enfants de la même manière.

CHAKA ou **SIAKA**, nom japonais du *Bouddha* indien.

Le Japon est couvert de temples dédiés à Chaka; on y voit son idole, à laquelle on donne la plupart du temps une stature monstrueuse et gigantesque. On y voit aussi la statue d'Amida, que quelques-uns regardent comme une divinité bien supérieure à Chaka, tandis qu'au contraire Amida ou Amitabha n'est que le fils spirituel ou une incarnation de Chaka.

CHALAZOPHYLACE, nom que les Grecs donnaient à un de leurs prêtres chargés d'observer les nues, pour remarquer quand il pourrait tomber de la grêle.

CHALCÉES ou **CHALCIES**, fête célébrée à Athènes, le 13 du mois pyanepsion, en l'honneur de Minerve, en mémoire de ce qu'elle avait appris aux habitants à travailler le cuivre. Elle était surtout observée par les ouvriers qui travaillaient ce métal. Dans les derniers temps, les fêtes appelées Chalcées furent célébrées en l'honneur de Vulcain.

CHALCEUS, surnom de *Vulcain*, tiré de ce que ce dieu préside à l'art de forger le fer et l'airain.

CHALCHIUHCUEJE, déesse de l'eau chez les Mexicains; on l'appelle aussi *Matlalcueje* et elle est regardée comme la compagne de Tlaloc, dieu de l'eau.

CHALCIDIQUE, salle spacieuse ou partie d'un temple que les païens croyaient être la *salle* à manger du Dieu qu'on y vénérait.

CHALCIOECIES, fêtes célébrées à Lacédémone, dans lesquelles les jeunes gens venaient tout armés sacrifier à Minerve Chalciœcos.

CHALCIOECOS, c'est-à-dire *maison d'airain;* surnom que les Lacédémoniens donnaient à *Minerve*, parce qu'elle avait dans cette ville un temple construit en airain ainsi que sa statue. La déesse portait aussi le surnom de *Chalciœos*, mais ce dernier était tiré de la ville de *Chalcis*.

CHALINISTE, surnom que l'on donnait à la déesse *Minerve* à Corinthe.

CHAMANISTES. Ce sont les peuples tatares qui observent la religion appelée *chamanisme*. Tous les chamanistes croient à l'existence après la mort, mais ils n'ont là-dessus que des idées vagues; ce qui n'est pas étonnant. Ils admettent aussi une foule de dieux secondaires, bons et méchants, qui s'occupent des détails de l'administration des choses de ce monde, et qu'ils craignent conséquemment bien plus que l'Etre suprême. Chaque horde, pour ainsi dire, a ses divinités favorites. Ils ont des idoles dans leurs maisons ou sous leurs tentes; ils leur adressent des prières et leur font des offrandes et des sacrifices, le matin, le soir, et surtout la nuit, à la lueur d'un feu allumé exprès.

Depuis que les Mantchoux sont civilisés, ils ont chez eux, suivant leurs facultés, une petite table en forme d'autel, et même une espèce de petit tabernacle supérieurement travaillé et orné, où ils déposent leurs offrandes et font leurs dévotions journalières; ils font en outre deux grands sacrifices par an, l'un au printemps et l'autre en automne; ces deux sacrifices datent de la plus haute antiquité, même chez les anciens Chinois chamanistes; c'est le principal acte de cette religion, que tous ceux qui la professent remplissent avec un grand scrupule.

Outre ces deux grands sacrifices, on fait, au commencement des quatre saisons, des oblations en reconnaissance des bienfaits reçus, et pour en obtenir de nouveaux. De plus, on immole chaque mois des victimes, et on suspend des papiers tant dans le tabernacle destiné aux sacrifices, que dans celui qui est spécialement consacré à l'esprit Chang-si, au printemps et à l'automne; dans ces deux saisons, on plante le mât pour se disposer au grand sacrifice. Chaque jour, matin et soir, les offrandes ont lieu dans le koun-ning-koung, qui est la chapelle particulière où l'on conserve l'idole de Fo ou Bouddha.

CHAMEAU. Les anciens Parsis regardaient les chameaux comme des êtres merveilleux, espèces de génies sortis du Djinnistan ou de la montagne de Caf, et égarés sur notre terre.

Les Turcs ont pour cet animal une vénération singulière, qui a pour cause les grands services qu'il rend à l'homme, ou l'honneur qu'il a de porter le Coran quand on va en pèlerinage à la Mecque.

CHAMOS, dieu des Moabites, à qui Salomon éleva un temple pour plaire à une de ses femmes qui était de cette nation. Vossius (*De idol.*, 28) a cru que c'était le Comus des Grecs et des Romains.

CHAMYNA, surnom sous lequel *Cérès* était adorée à Pise. Elle avait un temple dans cette ville, au même endroit où l'on croyait que la terre s'était entr'ouverte pour donner passage à Pluton, lorsque ce dieu enleva Proserpine.

CHANG-KO, déesse des Chinois, qui correspond à la Minerve des Grecs.; elle préside aux sciences et est spécialement honorée par les bacheliers de la secte des lettrés.

CHAN-TAI, divinité moderne du Japon; elle n'est autre que l'empereur *Nobou-naga*, qui se conféra l'apothéose à lui-même, de son vivant. Ce prince, qui vivait vers la fin du XVI[e] siècle, résolu de se faire dieu, se fit construire un temple magnifique sur une colline, et, pour y attirer la dévotion des peuples, il y fit transporter les plus fameuses idoles de son empire, au milieu desquelles il plaça sa statue sur un piédestal fort élevé.

La crainte obligea les Japonais de fléchir le genou devant l'idole.

CHAON suivit en Epire son frère Hélénus, qui le tua par mégarde à la chasse. Hélénus, pour s'en consoler, donna son nom à une partie de l'Epire, qui fut appelée *Chaonie*.

CHAONIES. Parthenius (*Erot.*, 32) dit qu'on appelait de ce nom des fêtes qui étaient célébrées dans l'Epire.

CHAOS. C'était, selon les poëtes, une matière première, existant de toute éternité sous une seule forme, dans laquelle les principes de tous les êtres particuliers étaient confondus. Dieu, ou la nature elle-même, dit Ovide, sans rien changer, ne fit que débrouiller le cahos, en séparant les éléments, et plaçant chaque corps dans le lieu qui lui convenait.

Le Chaos, selon les païens, était tout à fait indépendant de la Divinité ; il existait en dehors de Dieu ; bien plus, Hésiode avance qu'il est le principe de toutes choses, et qu'il nacquit avant tous les dieux et les déesses. Aussi en avaient-ils fait une divinité, et la plus ancienne de toutes, puisqu'ils ne lui donnent ni père ni mère; mais il engendra l'Erèbe (ערב *le soir* ou *le crépuscule*) et la Nuit, qui se marièrent ensemble et donnèrent naissance à l'Ether et au Jour.

Un grand nombre de peuples croient à l'existence du Chaos, et en tirent leur cosmogonie sur l'origine des choses. Les Grecs le regardaient comme un assemblage informe et grossier, où tous les éléments se trouvaient confondus. Les Chinois appellent le Chaos *Tai-tsou* ou *Tai-ki*, le grand principe ; d'après eux, il a été produit par la raison suprême, *Tao*. Ils le représentent au moyen d'un disque divisé par la figure *S* en deux parties égales, dont l'une est rouge et l'autre noire.

CHARICLO, fille d'Apollon et femme du centaure Chiron, accoucha d'une fille sur les bords d'un fleuve rapide, d'où elle lui donna le nom d'Ocyroë. Elle eut encore de son mari, Endéis, femme d'Eaque. Evère la rendit aussi mère du devin Tirésias.

CHARILE. Charile était une jeune fille qui se pendit de désespoir, ayant reçu un soufflet du roi de Delphes. On institua des fêtes en son honneur, appelées chariles. (PLUT., *Quæst. græc.*)

CHARIS, une des *Grâces*. Homère dit qu'elle fut femme de Vulcain ; pour marquer la grâce et la beauté des ouvrages que Vulcain travaillait avec le feu. *Charites* était le nom collectif des Grâces.

CHARISIES, fêtes en l'honneur des Grâces.

CHARISTERIES, fêtes qui se célébraient à Athènes le 10 du mois de Boëdromion, en mémoire de la liberté.

CHARISTIES, fêtes que les Romains célébraient le 22 février en l'honneur de la déesse Concorde.

CHARMON. Jupiter était adoré sous ce nom par les Arcadiens. (PAUSAN. *Arcadic.*)

CHARMOSYNE. Hésychius et Plutarque disent qu'il y avait à Athènes des fêtes de ce nom; c'étaient sans doute des jours consacrés à la joie, que les Grecs appelaient χάρμωνη.

CHARON, nocher de l'enfer. L'obscurité qui couvre l'origine de Charon, sa naissance, et le sens caché dont il est l'emblème, selon les allégoristes, est aussi épaisse que les ténèbres mêmes du Tartare.

Les Grecs le font fils de l'Erèbe et de la Nuit. Sa fonction était de passer au delà du Styx et de l'Achéron les ombres des morts dans une barque étroite, chétive et de couleur funèbre. Vieux et avare, il n'y admettait que les ombres de ceux qui avaient reçu la sépulture et qui lui payaient leur passage. La somme exigée ne pouvait être ni au-dessous d'une obole ni au-dessus de trois : aussi les païens mettaient dans la bouche du mort une pièce d'or ou d'argent pour payer son passage.

Les ombres de ceux qui avaient été privés des honneurs de la sépulture erraient cent ans sur les bords du Styx. Nul mortel vivant ne pouvait entrer dans sa barque à moins qu'un rameau d'or consacré à Proserpine ne lui servît de sauf-conduit.

Le plus grand nombre des auteurs ont regardé Charon comme un principe puissant qui a donné des lois à l'Egypte et levé le premier un droit sur les sépultures.

Les poëtes dépeignent Charon comme un vieillard robuste, dont les yeux vifs et le majestueux visage, quoique sévère, portent une empreinte divine. Il a une barbe blanche et fournie abondamment; ses vêtements sont d'une teinte sombre et souillés du noir limon des fleuves infernaux; sa barque a des voiles de couleur de fer, il tient une perche pour la diriger.

CHAROPS ou CHAROPOS, surnom d'*Hercule* dans la Béotie. Ce demi-dieu y avait un temple à l'endroit par lequel on disait qu'il monta lorsqu'il emmena avec lui le chien des enfers.

CHARYBDE, selon la fable, avait été une femme qui habitait sur les côtes de Sicile. Ayant dérobé les bœufs d'Hercule, elle fut frappée de la foudre en punition de ce larcin, et changée en monstre marin. Ce monstre, dit Homère, qui habite près d'un écueil de Sicile, engloutit les flots trois fois par jour, et trois fois il les rejette avec des mugissements horribles. Ce passage, appelé aujourd'hui *Capo di Faro*, n'effraye plus, comme l'on pense, les matelots.

CHASCA, dieu du ciel chez les anciens Péruviens. Il paraît que c'était la planète de Vénus. Il avait les cheveux longs et crêpés; on l'honorait extrêmement, parce qu'il était, disait-on, le page du Soleil : c'est pourquoi il allait tantôt devant lui et tantôt après.

CHASON, divinité adorée autrefois par les païens de la Bohême et de la Moravie; c'était le dieu du Soleil, le même

que les Vendes adoraient sous le nom de *Budha*.

CHASSEUR (Jupiter). On voit ce dieu sur des médailles de Tralles en Lydie, et de Mida en Phrygie.

CHAT. Les chats étaient, entre toutes les bêtes à quatre pieds, celles dont les Egyptiens punissaient plus sévèrement la mort, soit qu'on l'eût procurée par inadvertance, soit de propos délibéré. Il était consacré à la déesse Bubastis.

Cette déesse a la tête d'une chatte, et le reste du corps d'une femme ; elle porte une espèce de camail qui lui couvre les épaules et une partie des bras, et qui laisse voir deux grosses mamelles. Sa tunique, rayée et bigarrée, lui descend jusqu'au-dessus de la cheville. Elle tient sur sa poitrine une espèce d'homme qui a sous le menton un grand demi-cercle rayé; du même bras elle soutient l'anse du petit seau que l'on voit souvent entre les mains des dieux égyptiens.

Les musulmans ont un faible pour les chats, et cela, d'après l'exemple de Mahomet, qui montrait pour ces animaux une certaine prédilection, les caressait souvent et leur donnait à manger et à boire de sa propre main. Aussi plusieurs dévots se font-ils un mérite d'en entretenir chez eux un certain nombre.

CHAUVE-SOURIS. Les Caraïbes regardaient les chauves-souris comme de bons anges qui gardaient leurs maisons pendant la nuit, et traitaient de sacrilége ceux qui les tuaient.

CHE, esprit de la terre, chez les Chinois, lequel préside à toutes les productions du sol. C'est aussi le nom d'un sacrifice qu'on offre à la terre.

CHE est encore le nom du génie des songes.

CHEKOKE, idole vénérée dans le royaume de Loango en Afrique : cette divinité a sa chapelle située sur le grand chemin, et c'est là qu'on voit sa petite image toute noire, qui daigne quelquefois s'y communiquer, pendant la nuit, à ses fidèles adorateurs.

Une partie du culte qu'on lui rend consiste à frapper des mains. On sait que les anciens avaient le même usage dans les pratiques de la religion. Chekoke doit aussi veiller au repos des morts.

CHELEULE, démon d'un rang inférieur, chez les Patagons.

CHELIDONIE, fille de Pandarée, et sœur d'Aëdo.

CHELIDONIES (*fêtes de l'hirondelle*), célébrées à Rhodes dans le mois boédromion. Les jeunes garçons allaient de porte en porte, sollicitant la générosité de chacun, et chantant une chanson nommée *Chelidonisma* ou *chanson de l'hirondelle*.

CHELONÉ, nymphe changée en tortue. Jupiter, pour rendre ses noces avec Junon plus solennelles, ordonna à Mercure d'y inviter tous les dieux, tous les hommes et tous les animaux : tous s'y rendirent excepté la nymphe Chéloné. Mercure s'étant aperçu que cette nymphe seule manquait, se rendit dans sa maison qui était sur le bord d'un fleuve, l'y précipita avec cette maison, et la changea en tortue, animal qui est depuis ce temps-là obligé de porter sa maison sur le dos. Cet animal fut depuis le symbole du silence.

CHEMEN. Les anciens Caraïbes désignaient par ce nom des génies bienfaisants et tutélaires, et s'imaginaient en avoir chacun un, qui prenait soin de leur personne. Les étoiles sont aussi des Chemens, qui ont la direction des météores, des orages.

Les Caraïbes offraient aux Chemens de la cassave et les prémices de leurs fruits. On les posait simplement à l'un des bouts de la case, sur des tables tissues de jonc et de latanier. Ils appelaient ces tables matoutous. Les esprits s'y rendaient pour manger et boire ces oblations.

CHENE. Chez les Romains, le chêne était consacré à Jupiter ; c'est pourquoi on considérait comme un mauvais présage lorsqu'un arbre de cette espèce était frappé de la foudre. Il était aussi consacré à Rhéa ou Cybèle.

Les Gaulois avaient pour cet arbre une si grande vénération, qu'ils en faisaient pour ainsi dire leur temple et leur dieu. La statue de leur Jupiter, au rapport de Maxime de Tyr, n'était qu'un chêne fort élevé.

Le culte du chêne chez les Gaulois était mêlé au gui qui pousse sur cet arbre.

CHERA, nom qu'on donnait à *Junon*, il signifie la veuve, à cause de ses fréquentes brouilleries avec Jupiter.

CHERNIPS, eau dont les anciens se servaient pour leurs sacrifices; ils y plongeaint un tison ardent, pris du feu qui consumait la victime. C'est pourquoi on la regardait comme une eau lustrale.

CHERON, fondateur de la ville de Chéronée en Béotie, était fils d'Apollon et de Théro. Il fut fort célèbre dans l'art de dompter les chevaux.

CHEROPONIE, fête célébrée par les artisans Grecs.

CHESIADE, surnom de *Diane*, qui lui fut donné soit à cause du fleuve Chésias dans l'île de Chamos, soit à cause de la ville de Chesium dans l'Ionie.

CHESSOUGAI-TOYON (*chef protecteur*), divinité des Yakouts, peuplade de Sibérie, Ce dieu intercède pour eux, et leur procure les choses qu'ils peuvent désirer, telles que des enfants, du bétail, des richesses, ainsi que tout ce qui contribue aux agréments de la vie. Il a une femme que les Yakouts nomment Aksyt, celle qui donne.

CHEVAL. Chez les anciens païens, le cheval était consacré à Mars, comme au dieu des combats. La vue d'un cheval était un présage de guerre. Les Perses, les Athéniens, les Massagètes immolaient des chevaux au Soleil. Les Scythes adoraient le dieu Mars, et les Macédoniens le Soleil, sous

la figure d'un cheval. On en offrait quelquefois un sacrifice à la mer.

Le sacrifice le plus célèbre et le plus méritoire chez les Indiens est celui d'un cheval, mais l'accomplissement en est soumis à des conditions dispendieuses.

CHEVELURE d'Hector. Les Grecs entendaient par là une chevelure longue par derrière, et courte sur le front. Ils croyaient qu'Hector l'avait portée ainsi pour faire opposition avec celle de Pâris.

CHEVELURE de Bérénice, *Coma Berenices*. Les anciens appelaient de ce nom les sept étoiles de la queue du lion, parce qu'ils pensaient que les cheveux de Bérénice, reine d'Egypte, qu'elle avait offerts dans le temple de Vénus pour demander le retour de son mari, avaient été enlevés par les dieux, placés dans le ciel, et changés en ces sept étoiles.

CHEVRE, animal fort révéré à Mendès en Egypte, parce que Pan, la grande divinité de cette ville, s'était caché sous la figure d'un bouc ou d'une chèvre; aussi le représentait-on sous la figure de cet animal. C'est pourquoi on adorait un bouc dans le temple, mais tous les boucs et toutes les chèvres de la contrée avaient une part à cette vénération, quoiqu'à un moindre degré; c'eût été un crime énorme que de tuer un de ces animaux.

Chez les Grecs, la chèvre était consacrée à Jupiter, parce que ce dieu avait été nourri par du lait de la chèvre Amalthée. Les Lacédémoniens l'immolaient à Junon. Les Romains représentaient sur les médailles Junon Sospita avec une peau de chèvre. — On sacrifiait encore des chèvres blanches à Apollon, ainsi qu'à Homère, un des poëtes les plus favorisés de ce dieu.

Le chevreau était aussi la victime la plus ordinaire du dieu Faune et des autres divinités champêtres.

CHIA, surnom de *Diane*. Elle fut ainsi appelée du culte qu'on lui rendait à Chio, où elle avait un temple et une statue célèbres. On disait que cette statue regardait avec sévérité ceux qui entraient dans le temple, et avec satisfaction ceux qui en sortaient. On peut expliquer cette circonstance par une illusion d'optique que produisait pour ceux qui entraient un profil sévère, et pour ceux qui sortaient le profil riant de cette statue, posée vraisemblablement à l'un des côté du portique d'entrée.

CHIA, femme qui, suivant la tradition des Muyscas, vint avec Bochica, le législateur des peuples du plateau de Bogota, mais contraria son époux dans tout ce qu'il entreprenait pour le bien des hommes; elle leur enseignait toutes sortes de méchancetés, et les engageait à s'abandonner à toutes leurs passions. C'est elle qui, au rapport de quelques-uns, occasionna le déluge, en faisant enfler les rivières par ses maléfices. Bochica, indigné, la chassa; c'est elle qui est maintenant l'astre de la lune. D'après une autre légende, elle aurait été changée en chouette par Chimzagagua, et depuis cette époque elle ne peut paraître que la nuit. On l'appelle encore *Huyiaca* et *Xubchasgagua*.

CHIAPPEN, idole adorée autrefois dans la vallée de Tunia, près de Panama, en Amérique. Avant d'aller à la guerre, les sauvages lui sacrifiaient des esclaves et des prisonniers, et ils teignaient le corps du dieu avec le sang des victimes. Ils n'entreprenaient rien sans demander conseil à Chiappen, et sans implorer son assistance.

CHIBCHACHUM, divinité des Muyscas, inférieure à Bochica : c'était le protecteur spécial de leur nation; son nom veut dire *bâton* ou *appui des Chibchas* ou *Muyscas*.

CHICHIUHALQUEHUITL, *arbre de lait* ou *arbre céleste*, dans la théogonie mexicaine; il distille du lait de l'extrémité de ses branches, pour la nourriture des petits enfants morts peu de jours après leur naissance.

CHIEN. Les chiens étaient en grand honneur dans l'Egypte; mais la vénération des Egyptiens diminua beaucoup lorsque Cambyse ayant tué le bœuf Apis, et fait jeter son corps à la voirie, il n'y eut, de tous les animaux, que le chien qui osa se repaître du cadavre du dieu.

S'il faut en croire Elien, il y avait autour du temple consacré à Vulcain sur le mont Etna, des chiens sacrés qui flattaient de la queue ceux qui approchaient avec modestie et dévotion du temple et du bois.

Chez les Romains la chair des jeunes chiens était offerte aux dieux en sacrifice. On gardait un chien à Rome dans le temple d'Esculape, et le chien était consacré à Mercure, comme au plus vigilant des dieux. Les Parsis, ou Guèbres ont une espèce de vénération pour les chiens.

CHIKOUANI, divinité japonaise que l'on dit prendre un soin particulier des jeunes petits enfants et des jeunes gens. Ce dieu est représenté avec toutes les grâces qui ornent la jeunesse, revêtu d'une robe toute brillante d'étoiles. Il a quatre bras.

CHILIOMBE. Sacrifice solennel dans lequel les Grecs immolaient mille bœufs.

CHIMÈRE, monstre fabuleux de la Lycie, qui avait la tête et le cou d'un lion, le corps d'une chèvre et la queue d'un dragon. Il vomissait des tourbillons de feu et de flammes. Bellérophon, monté sur Pégase, l'attaqua et le vainquit.

CHIMINIGAGUA, personnage mythologique des Muyscas. C'était en lui qu'était renfermée la lumière, lorsqu'au commencement des choses tout l'univers était plongé dans l'obscurité. Cet être créa de grands oiseaux noirs auxquels il ordonna de parcourir l'univers et d'y répandre la lumière, en lançant en tous lieux par le bec celle dont il les avait remplis.

CHIMINZIGAGUA, envoyé de Chiminigagua, autre personnage mythologique des Muyscas. Les habitants de Boza et de Sorocha adoraient des ossements, qu'ils prétendaient posséder.

CHIN, nom que les Chinois donnent en général à tous les esprits, quelsqu'ils soient

Le nom de *genies* rendrait mieux la valeur du terme chinois. Ils sont maintenant les gouverneurs invisibles du monde; ils ont pour fonctions de réparer les torts, les injustices et les violences, qui ne se commettent que trop souvent, et de punir les crimes.

CHINE. Il y a en Chine trois sectes principales : 1° celle de Ju-kigo ou des lettrés, dont le principal apôtre est Koung-tsee ou Confucius; 2° celle des Tao-sse ou sectateurs de la raison, qui suivent la doctrine de Lao-tsee; et 3° celle de Fo ou Bouddha (*Voy. ces différents articles.*)

Les croyances et la morale des Chinois, se tirent de leurs livres canoniques. Le premier se nomme *I-king*, ou *Livre des transmutations;* il contient soixante-quatre figures symboliques, inventées par Fo-hi, et que l'on regarde comme le premier alphabet chinois. Cet alphabet allégorique et moral contenait, dit-on, les plus sublimes vérités; mais personne ne put les expliquer jusqu'au temps de Confucius, qui, le premier, en donna la clef. Il découvrit dans ces lignes une profonde doctrine, qui regarde en partie la nature des êtres, surtout les éléments et leurs propriétés, en partie la morale et le gouvernement du genre humain : cependant les Chinois avouent que l'*I-king* est demeuré rempli d'obscurités impénétrables, qui devinrent l'occasion d'une infinité d'erreurs et d'opinions superstitieuses. Des docteurs corrompus en réduisirent le sens à de vains pronostics, à la divination et même à la magie.

Le bouddhisme s'introduisit dans la Chine sous l'empereur Ming-ti, l'an 65 de l'ère chrétienne; toutefois la plupart des auteurs reculent cette introduction jusqu'à l'an 499, parce que ce fut alors qu'il reçut sa sanction et son organisation complète par l'arrivée de Bhodi-dharma. Ce patriarche indien, le vingt-huitième successeur de Che-kia-mouni, vint cette année-là de l'Hindoustan en Chine, et devint le premier patriarche de cette contrée, où il mourut neuf ans après, sur une montagne de Ho-nan.

CHING-MOU, c'est-à-dire *la sainte mère*, déesse des Chinois, qu'on appelle aussi *Thian-heou*, reine du ciel. On en distingue ordinairement deux, l'une indigène de la province de Lou-kien, et l'autre étrangère, qui aurait été apportée des îles de l'Océanie. On la représente assise dans une espèce de niche, et tenant un enfant entre ses bras; une auréole est autour de sa tête; des cierges brûlent sans cesse devant son autel; en un mot elle ressemble parfaitement aux images de la sainte Vierge, chez les Catholiques.

CHIN-KOUEL. C'est suivant les Chinois, un esprit qui a le visage d'un homme et le corps d'un quadrupède; mais il n'a qu'une jambe et qu'un bras ; sa résidence est sur la montagne Kang.

CHIN-TCHU ou CHIN-TSO, c'est-à-dire *demeure de l'esprit* ou *de l'âme*. C'est le nom que les Chinois donnent à la tablette sur laquelle sont écrits les noms de leurs ancêtres décédés.

CHIN-WOU, c'est-à-dire le *guerrier spirituel*, un des quatre génies qui, selon le *Liki*, livre sacré des Chinois, président aux quatre régions du monde.

CHIONE, fille de Dédalion, fut aimée à la fois d'Apollon et de Mercure, qui, dans le même jour, la rendirent mère de deux fils. Celui de Mercure fut Autolycus, et celui d'Apollon, Philammon. Chione, orgueilleuse d'avoir su plaire à deux divinités, osa préférer sa beauté à celle de Diane, qui la tua d'un coup de flèche. (OVID., *Metam.* II, *fab.* 8.) Pline dit qu'elle donna son nom à l'île de Chio (l. V, c. 31).

CHIONE, nymphe, fille de Borée et d'Orithye.

CHIRLSOU; c'est un des dieux subalternes des Tchouvaches.

CHIROMANCIE, divination par l'inspection des *mains*.

On distingue la chiromancie physique et la chiromancie astrologique. La première prétend découvrir le rapport qu'il y a entre les linéaments de la main et le tempérament du corps, et s'élever, par ce moyen, jusqu'à la connaissance des inclinations de l'âme.

La chiromancie astrologique examine les influences des planètes sur les lignes de la main, et croit pouvoir déterminer le caractère d'une personne et prédire ce qui doit lui arriver, en calculant les effets de ces influences.

CHIRON, célèbre centaure, naquit de Saturne, métamorphosé en cheval, et de Phylirie.

Sa grotte, située au pied du mont Pélion, devint la plus fameuse école de toute la Grèce. Esculape fut un de ses principaux disciples. C'est lui aussi qui dirigea l'éducation d'Achille. Il dressa les calendriers dont se servirent les Argonautes dans leur expédition. Il excellait encore dans l'art de la musique, souvent même il lui arriva de guérir les malades par les seuls accords de sa lyre. Cet homme si utile à l'humanité fut tué malheureusement par une flèche mal dirigée d'Hercule, son disciple, dans une guerre que celui-ci eut à soutenir contre les Centaures.

CHITONIE, surnom de *Diane*, honorée à Chitone, village de l'Attique. Elle avait des fêtes appelées de là Chitonies.

CHIUN (prononcez *Chioun*), idole dont il est parlé dans la Bible. (*Amos* V, 26.) C'est probablement la même divinité que le *Kéwan* des Arabes, le *Chévan* des Perses et le *Kawan* des Syriens.

Tous les commentateurs s'accordent à reconnaître Saturne dans cette divinité.

CHLOIENNES, fête célébrée par les Athéniens, le 6 du mois thargélion. Elle était accompagnée de musique, de danses et de jeux. On y sacrifiait un bélier à Cérès, qu'on adorait dans un temple près de la citadelle d'Athènes, sous le nom de *Chloé*.

CHLORIS, fille d'Amphion et de Niobé,

échappa à la vengeance de Latone. Son premier nom était Mélibée : elle eut le surnom de Chloris, parce que, ne s'étant jamais remise de la frayeur que lui avait causée la mort subite de ses frères et sœurs, elle demeura toute sa vie extraordinairement pâle. Elle épousa Nélée, qui la rendit mère de douze fils. Hercule en tua dix à la prise de Pylos ; le onzième fut changé en aigle, et le dernier fut le célèbre Nestor.

CHLORIS, jeune nymphe, épousa Zéphyre, qui lui donna l'intendance sur toutes les fleurs. Les Romains substituèrent cette divinité à Flore, et la reconnurent pour la déesse des fleurs.

> Chloris eram, quæ Flora vocor. Corrupta latino
> Nominis est nostri littera Græca sono.
> (*Fast.*, v, 195.)

Chloris était fille du fleuve Arcturus, et fut enlevée par Borée, dont elle eut un fils nommé Harpax.

CHLOTONIUS. Dans son hymne aux Euménides, Orphée donne à Pluton le titre de dieu Chlotonien. On traduit cette expression par *ténébreux*.

CHNEF ou CHNOUPHIS, grand dieu des Egyptiens, le même qu'Ammon-Ra, le principe générateur de l'Univers. On le représentait sous l'emblème d'un serpent à tête d'épervier, placé dans un cercle bleu, d'où s'échappaient des flammes de tous côtés. Cette figure ressemblait parfaitement au *théta* des Grecs. Chnef était aussi représenté sous la figure d'un serpent qui, en mordant sa queue, formait un cercle, au milieu duquel était une croix.

CHOCHÆUS, surnom d'*Apollon*, qui lui fut donné à cause du culte particulier que lui rendaient les habitants de *Choche*, Χώχη, autrement appelée Séleucie. Jules Capitolin (*in Vero*, c. 8), Ammien (l. XXIII).

CHOEPHORES (de χοή, *libation* et φέρω, *porter*), nom que les Grecs donnaient à ceux qui portaient des libations sur les tombeaux.

CHOES ou CHOUS, second jour de la fête des Anthestéries, dans laquelle chacun buvait dans un vase particulier.

CHON, SOM, DSOM. Le grand étymologiste dit qu'*Hercule* portait dans la langue égyptienne le nom de Chon, et Hésychius assure que plusieurs personnes reconnaissaient l'Hercule égyptien dans le dieu Pataique appelé Gignon ou Gigon. Jablonski croit que ces trois mots grecs font une corruption du mot cophte *disiom*, qui veut dire *force*, *courage* ou *puissance*. Pythagore, qui avait puisé ses connaissances chez les prêtres de l'Egypte, appelait Hercule *la puissance de la nature*. (Jambl., *Vit. Pythag.* c. 28, édit. Kust.)

CHONIDAS, gouverneur du jeune Thésée, mérita, par ses talents et son application à former ce jeune prince, que les Athéniens l'honorassent comme un demi-dieu.

CHORAGIUM, funérailles de jeunes filles mortes à la fleur de l'âge. Ce nom était tiré du chœur des jeunes filles qui suivaient la pompe funèbre.

CHOREAS, surnom que les Troyens donnaient à *Vénus*, en lui immolant un porc.

CHORION, nom de la musique grecque, qui se chantait en l'honneur de la mère des dieux, et qui, disait-on, fut inventé par Olympe Phrygien.

CHOU. Les Egyptiens et à leur exemple les Grecs et les Romains croyaient que les choux étaient un préservatif contre l'ivresse ; aussi commençaient-ils leur repas par ce mets. Les choux étaient considérés comme ennemis de la vigne.

CHOUETTE, oiseau dédié à Minerve. L'apparition de cet oiseau donnait toujours des augures favorables.

CHOUI-SHSING. Les Chinois appellent ainsi le génie qui préside aux étoiles qui sont les plus proches du pôle septentrionnal.

CHRESMOLOGUES ou CHRESMOTHÈTES, ministre des temples chez les anciens Grecs. C'étaient des devins dont l'emploi était de donner les sorts à tirer, ou d'expliquer les oracles et les prédictions écrites. On ignore quelles règles ils suivaient dans la manière de consulter les recueils des prophéties, et de choisir l'oracle qui répondait à la question proposée.

CHRODOR, dieu des anciens Germains que l'on croit être Saturne.

CHROMES, fêtes célébrées par les Grecs en l'honneur de Saturne ; les mêmes que les Saturnales des Romains.

CHRONOS, nom que les Phéniciens et les Egyptiens donnaient à leur *Saturne*, qu'ils disaient être fils d'Uranus et de Gé, ou du Ciel et de la Terre. Il était le second des huit grands dieux qu'ils reconnaissaient.

Chez les Egyptiens, c'était un des dieux célestes qui d'abord avaient régné sur leur pays ; il avait succédé au Soleil et à Agathodémon, le bon génie.

Chronos était le dieu suprême des Assyriens ; dans le Zend-Avesta ; il porte la qualification de *Zérouâne-Akéréné*, c'est-à-dire le *Temps sans bornes* ou *l'Eternité* ; aussi est-il le seul, suivant la doctrine assyrienne, qui ait une existence éternelle, les autres divinités devant cesser d'exister en même temps que le monde.

Les Grecs empruntèrent aux Orientaux le mythe de Chronos, ils en firent un dieu, fils du Ciel et de la Terre, et le regardèrent pareillement comme le symbole du temps, d'autant plus que son nom avait la plus grande affinité avec un mot de leur langue (χρόνος) qui signifie le *temps* ou *l'éternité*. Les Latins changèrent ce nom en celui de Saturne.

CHRYSANTHINS, jeux que l'on célébrait avec magnificence à Sardes, ville de Lydie. Ils tiraient leur nom d'une couronne de fleurs d'or qui était le prix du vainqueur.

CHRYSAONEUS. *Jupiter* prit ce nom d'un temple célèbre, situé près de Stratonicée en Carie.

CHRYSAOR naquit, suivant Hésiode, du sang qui sortit de la tête coupée de *Méduse*, ainsi que le cheval Pégase.

Il épousa Callirhoé, une des Océanides, qui le rendit père de Géryon, d'Echidna et de la Chimère. On croit que c'était un habile ouvrier, fort adroit à travailler l'or et l'ivoire. Phorcis, roi de la Cyrénaïque, l'employait à mettre en œuvre les dents d'éléphant qu'il tirait de l'Afrique.

CHRYSAS, fleuve de Sicile qui, au rapport de Cicéron, passait pour un dieu. Il avait un temple et une statue près de la ville d'Enna.

CHRYSE, fille d'Hélénus, fut aimée du dieu Mars, qui la rendit mère de Phlégias, père de Coronis.

CHRYSEÏS était fille de Chrysès, grand prêtre d'Apollon, de la ville de Lyrnesse, alliée de Troie. Son nom propre était *Astyone ;* Chryséis n'était qu'un nom patronimique. Lorsque les Grecs saccagèrent Lyrnesse, ils emmenèrent au camp Chryséis avec les autres esclaves, et elle échut en partage à Agamemnon. Son histoire se trouve dans Homère.

CHRYSÈS, fils d'Agamemnon et de Chryséis. Il crut longtemps qu'il était fils d'Apollon; mais Agamemnon lui apprit sa véritable origine au moment où s'offrit une occasion de rendre service à Oreste son frère.

CHRYSIPPE, fils de Pélops et de la nymphe Danaïs.

CHRYSIS, prêtresse de Junon à Argos, causa, par sa négligence, l'incendie du temple de cette déesse. On avait à Argos tant de respect pour les filles qui avaient occupé ce sacerdoce, que les Argiens, malgré toute leur indignation, laissèrent la statue de cette infortunée prêtresse dans la place qu'elle occupait avant l'incendie. (PAUSAN., *Corinth. et Laconic.*)

CHRYSOCÉRI ou CHRISOKÉRI, c'est-à-dire *qui a des cornes d'or.* C'étaient des bœufs choisis pour les sacrifices et auxquels on dorait les cornes pour cette cérémonie.

CHRYSOMALLON, nom que les Grecs donnaient au fameux bélier qui portait une toison d'or (*χρύσος, d'or,* et *μάλλος*, poil). C'est lui qui fit passer à la nage Phryxus en Colchide, où ce héros l'immola et consacra sa toison au dieu Mars. Ce fameux bélier se distinguait surtout par deux qualités particulières : il pouvait voler et avait l'usage de la parole.

CHRYSOR, dieu des Phéniciens, que l'on croit être le Vulcain des Grecs. Chrysor était l'être imaginaire que l'on croyait doué de toutes les perfections. (SANCHON.)

CHRYSOTHEMIS, fille d'Agamemnon et de Clytemnestre, sœur d'Oreste et d'Electre.

CHTHONIE, surnom de *Cérès*, qui veut dire *terrestre.*

CHTHONIES, fête annuelle célébrée à Hermione, en Argolide, en l'honneur de Cérès *Chthoienne* ou *Terrestre.*

CHTHONII dii, dieux terrestres, ou infernaux. On désignait par ce surnom *Jupiter des enfers,* ou *Pluton, Mercure conducteur des âmes, Bacchus* et *les Mânes.*

CHUCOMAMA, un des noms de *la Terre* adorée comme une divinité par les anciens Péruviens.

CHUICOU, un des dieux du ciel chez les Péruviens; c'était la personnification de l'arc-en-ciel; on le représentait avec deux serpents à ses côtés.

CHUMI ou CHOUMI, un des noms de Dieu chez les Péruviens, ou l'une de leurs divinités.

CHU-MONG, personnage mythologique des Coréens. La fille d'un fleuve de leur pays devint grosse par les rayons du soleil. Elle mit au monde un œuf très-gros qui donna naissance à un enfant mâle. L'enfant fut toujours conservé. C'est lui qui est, dit-on, la souche de tous les rois de la Corée. On prétend que Chu-mana est le soleil.

CHUPMAI, génie supérieur et bienfaisant, dont les Basilidiens gravaient le nom sur leurs Abraxas.

CHUQUEN, dieu des Muyscas, en Amérique, lequel présidait particulièrement aux courses à pied, fort usitées chez ce peuple.

CHUQUILLA, un des noms du soleil chez les Péruviens.

CHURAI ou CHOURAI, un des noms que les Péruviens donnaient au Dieu suprême.

CHYNDONAX, c'est le nom d'un des pontifes appelés chez les Gaulois *grand druide,* ou *chef des druides.* Son tombeau fut découvert auprès de Dijon en 1598. On y trouva une pierre ronde et creuse, qui contenait un vase de verre orné de plusieurs peintures. Autour de cette pierre on lisait en grec l'inscription suivante : « Dans le bocage de Mithra, ce tombeau couvre le corps de Chyndonax, chef des prêtres. Impie, éloigne-toi, les (dieux) libérateurs veillent auprès de ma cendre. »

Le bocage de Mithra, dont parle cette épitaphe, était consacré à Apollon, que les Gaulois appelaient Mithra, lorsqu'ils le considéraient comme le Soleil.

CHYTRES. La fête des Chytres était le troisième jour des anthestéries, où l'on faisait cuire dans des marmites, en l'honneur de Bacchus et de Mercure, toutes sortes de légumes, qu'on leur offrait pour les morts. On dit que cette fête fut instituée par Deucalion après le déluge qui porte son nom. Il n'était permis à personne de toucher à l'offrande, et aucune prêtresse même n'y goûtait. (*Schol. Aristoph., in Acharn, et Ran.*)

CICINNIA, une des déesses de la volupté et de la débauche chez les Romains.

CIDARIE, surnom de *Cérès,* adorée chez les Phénéates, peuple d'Arcadie, qui conservaient son image sous une espèce de dôme. Ce nom lui venait sans doute de la tiare ou mitre persane avec laquelle la déesse était représentée.

CIGALE. Cet insecte était consacré à Apollon, comme au dieu de la voix et du chant ; sans doute parce qu'il chante continuellement et non à cause de la beauté de son chant. Les Athéniennes d'une naissance relevée liaient leurs chevelures avec des poinçons, dont la tête était formée par une cigale d'or.

CIGOGNE. Cet oiseau qui se nourrit de rep-

tiles, d'insectes et de vers, est utile aux habitans des pays marécageux. C'est à ce titre que les Thessaliens avaient pour la cigogne une espèce de vénération. Clément d'Alexandrie (*Protrept.*) l'a prise pour un culte. Les Romains empruntèrent des Grecs le respect pour la cigogne, avec l'opinion qu'elle nourrissait son père et sa mère, lorsqu'ils étaient devenus vieux. Ils en firent l'emblème de la piété filiale, et ils la placèrent sur les médailles à côté de la piété.

CIHUACOHUATL, ou la *femme au serpent*. C'est l'Eve mexicaine, et, après le dieu du paradis céleste, Ometeuctli elle occupait le premier rang parmi les divinités d'Anahuac. On la voit toujours représentée en rapport avec un grand serpent. D'autres peintures nous offrent une couleuvre panachée, mise en pièces par le grand esprit Tezcatlicopa ou par le soleil personnifié, le dieu Tonatiuh.

Ces allégories rappellent d'antiques traditions de l'Asie. On croit voir dans la femme au serpent des Aztèques, l'Eve des peuples sémitiques; dans la couleuvre mise en pièces, le fameux serpent Kaliga ou Kalinaga, vaincu par Vichenou, lorsqu'il prit la forme de Krichna. Le Tonatiuh des Mexicains paraît aussi être identique avec le Krichna des Hindous, chanté dans le *Bhavagavata Pourana*, et avec le Mithras des Perses.

CILICIARQUE, espèce de pontife qui, en Cilicie, avait l'intendance des jeux publics célébrés en l'honneur des dieux. Il en faisait même la dépense et offrait les sacrifices qui les précédaient.

CILIX, fils d'Agénor selon Hérodote, et frère de Cadmus, ayant été envoyé, ainsi que ses frères, à la recherche d'Europe, sa sœur, et ne l'ayant pas trouvée, n'osa retourner à la cour de son père. Il s'établit dans la Cilicie, à laquelle il donna son nom.

CIMMERIS, surnom de la mère des dieux, qui était en vénération chez les Cimmériens

CINDIADE, surnom de *Diane*. La statue de Diane Cindiade, dit Polybe, avait cela de particulier, que, quoiqu'elle fût en l'air, il ne pleuvait ni ne neigeait sur elle.

CING-KATA, le troisième enfer des bouddhistes de Siam, séjour de ceux qui se sont rendus coupables du meurtre des animaux, des chasseurs, des pêcheurs. Ils souffrent dans ce lieu l'espace de 2,000 ans. Leur supplice consiste à être serrés, pressés, moulus entre deux poutres.

CINXIA, surnom de *Junon*. Il lui fut donné à Rome, parce qu'elle était censée délier la ceinture des nouvelles mariées. On en fit aussi une déesse particulière, qui présidait aux noces.

CINYRAS, fils de Pygmalion et de sa statue, était roi de Chypre. Il est connu par l'inceste involontaire qu'il commit avec Myrrha, sa fille, duquel naquit Adonis. On disait qu'il était mort de chagrin du crime dans lequel sa fille l'avait fait tomber. D'autres ont raconté qu'il périt par les mains d'Apollon, pour avoir osé disputer le prix de la musique à ce dieu. L'histoire mythologique est pleine de variétés touchant le père, les femmes, les fils et les filles de Cinyras; la mère de Myrrha s'appelait Cenchréis. On lui donne jusqu'à cinquante filles qui, s'étant attiré la colère de Junon, furent métamorphosées en Alcyons, ou, selon Ovide, en pierres, qui servaient de degrés pour monter au temple de la déesse. Vénus fut sensible à la beauté de Cinyras, et lui prodigua ses faveurs. En reconnaissance, il lui consacra la ville de Paphos, qu'il avait fait bâtir, et lui éleva le fameux temple. On parlait d'un autre temple que Cinyras avait fait élever à la même déesse sur le mont Liban. Ce fut lui qui fonda les villes de Paphos, de Cinyrée et de Smyrne. On lui attribuait l'invention des tuiles, des tenailles, du marteau, du levier et de l'enclume. D'après cela il est évident que l'on a confondu en un seul plusieurs princes du nom de Cyniras.

CIONES ou KIONES, idoles communes en Grèce, qui ne consistaient qu'en pierres oblongues en forme de colonnes, d'où vient leur nom (κίονες, *colonnes*). Les Celtes en avaient de semblables connues sous le nom de *Men-Hir*.

CIRADINO (*Marti*). Gruter (57, 14.) rapporte une inscription trouvée en Espagne, dans laquelle on donne ce surnom à *Mars*. Si *Ciradinus* est mis ici pour *Gradivus*, l'abus est étrange.

CIRCE, magicienne, sœur de Pasiphaé et d'OEtès, était fille du Soleil, selon Homère, et de la Nymphe Perso, qui avait l'Océan pour père. Quelques-uns ont dit qu'elle *était* fille d'Hécate.

Après s'être longtemps appliquée à étudier les plantes nuisibles à l'homme, elle commença à en faire l'expérience sur le roi des Sarmates, son mari. Mais de tous les exploits de l'enchanteresse, le plus mémorable est sans doute la métamorphose des compagnons d'Ulysse.

Plusieurs ont cherché à interpréter la conception mythologique de Circé : les uns y ont vu l'*Isis égyptienne*, dont le fils Horus, prenant tous les mois une forme différente, de lion, de chien, de serpent, etc., donna lieu à la fable des hommes changés en brutes par la force des enchantements; ce qui lui fit donner par les Egyptiens le nom de Circé, c'est-à-dire, énigme. D'autres ont considéré cette déesse comme la figure de la révolution annuelle (*circus*, *circulus*), et ont trouvé le symbole des quatre saisons dans les quatre nymphes qui la servent : la première, suivant Homère, étend un riche tapis, c'est le printemps qui couvre la terre d'un tapis émaillée de fleurs; la seconde porte des corbeilles d'or, image de l'été; la troisième, comme l'automne, verse le vin; la quatrième enfin apporte l'eau et allume le feu, ce qui appartient vraiment à l'hiver.

Il y a des mythologistes qui reconnaissent deux Circé : l'une, fille du Soleil, vivait du temps des Argonautes; l'autre, fille de la précédente, régnait au temps de la guerre de Troie, sur les côtes de l'Italie; c'est celle qui reçut Ulysse à sa cour.

CIRCUMPOTATIO, fête funéraire en l'honneur des morts, fréquente chez les Athéniens et chez les Romains. Sa dénomination est une preuve que la boisson y jouait le principal rôle; c'est pourquoi Solon, à Athènes, et les décemvirs à Rome, mirent tout en œuvre pour abolir cette fête comme un mélange insensé d'ivresse et de deuil.

CIRRHA était le port le plus voisin de Delphes, ce qui a fait confondre son oracle avec celui de la Pythie, si toutefois ce n'est pas à tort que quelques écrivains en ont distingué deux.

CISA ZIZA, déesse honorée chez les peuples de la Norique. On croit qu'elle a donné son nom à la ville de Cisara ou Zizara, située dans le même pays.

CISSEIS, roi de Thrace, père d'Hécube, femme de Priam.

CISSON, jeune homme de la suite de Bacchus, qui fut métamorphosé en lierre, après avoir perdu la vie dans la fureur d'une des fêtes de ce dieu. Le nom grec Κισσὸς, *lierre*, a fait naître Cisson. Mercure est surnommé Cissonius dans une inscription (Muratori, *Thes. inscr.* 144, 3); peut-être à cause de l'éloquence dont il était le dieu.

CISSONIUS, dieu honoré autrefois dans les Gaules. On a trouvé à Besançon une inscription où ce nom est accolé à celui de Mercure. C'était sans doute une divinité locale, analogue au Mercure latin.

CISSOTOMIES, fêtes instituées chez les Phliatiens en l'honneur d'Hébé, déesse de la jeunesse.

Comme le lierre était consacré à Bacchus, cette fête avait lieu sans doute sous les auspices de ce dieu. On y faisait aussi mémoire d'un jeune homme nommé *Cissus*, ou *lierre*, très-cher à Bacchus, et qui avait été tué par accident, en jouant avec les Satyres devant son maître, qui le métamorphosa en la plante dont il portait le nom.

CISTE mystique, corbeille que l'on portait en grande pompe dans les orgies, dans les mystères de Cybèle, de Cérès, et dans plusieurs autres cérémonies religieuses. La ciste des mystères d'Eleusis renfermait (Ath., l. xi) du sésame, des espèces de biscuits appelés pyramides, des gâteaux ronds, des grains de sel, des pavots et des pastilles; c'était de ces mets dont entendaient parler les initiés, lorsqu'ils disaient qu'ils *avaient pris dans la ciste*. On y ajoutait encore des grenades, auxquelles les initiés ne pouvaient toucher, du lierre, des férules, de la moële d'arbres, enfin la figure d'un dragon consacré à Bacchus. (Clemen. *Protrep.*, p. 19.)

CITHERIADES ou CITHERIDES, surnom des *Muses*, pris du mont Cithéron, où elles faisaient leur demeure.

CITHERON, roi de Platée en Béotie, passait pour l'homme le plus sage de son temps. Il trouva le moyen de réconcilier Jupiter et Junon.

CITHERONIDES, surnom des *Nymphes*, pris du mont *Cithéron*, qui leur était consacré.

CITHERONIE, surnom de *Junon*, dû à sa réconciliation avec Jupiter par l'entremise du roi Cithéron.

CITHERONIEN, surnom de *Jupiter*, pris du culte qui lui était rendu sur le mont Cithéron.

CITLI, un des dieux des anciens Mexicains. A la naissance du Soleil, un grand nombre de dieux, ignorant la région du ciel dans laquelle il devait se lever, s'étaient prosternés pour lui rendre hommage, les uns à l'occident, les autres au midi ou au septentrion. L'un d'eux saisit son arc, et lança successivement au Soleil, trois flèches, que celui-ci évita en baissant la tête. Le Soleil irrité, lui renvoya sa dernière flèche, et le frappa au front avec tant de force, qu'il l'étendit mort.

CLADEE, était un des fleuves de la Grèce, à qui on rendit des honneurs et un culte, selon Pausanias. Sa statue et son autel étaient placés dans le temple de Jupiter à Elis.

CLARIEN, CLARIUS, surnom d'*Apollon*, qui avait un bois sacré, un temple et un oracle à *Claros*, en Ionie, près de Colophon.

CLAROS, nom d'une fontaine merveilleuse qui coulait dans une île de la mer Egée, dont le nom était le même. Ceux qui en buvaient rendaient des oracles, mais elle abrégeait leurs jours. On dit que cette fontaine s'était formée des larmes que Manto, fille de Tirésias, avait répandues en pleurant la destruction de Thèbes, sa patrie.

CLATRA, divinité des Etrusques et des Romains, qui avait la garde des grilles et des barreaux, *clatrorum*. Victor place dans la sixième région de Rome, un temple dédié à Apollon et à Clatra. Muratori a publié (25, n. 1, *Thes. inscr.*) une table de bronze, sur laquelle on lit *Apolloni et Clætræ*, au-dessus d'un Apollon et d'une figure de femme. Apollon est reconnaissable à sa tête rayonnante, à sa lyre et au foudre. La femme est coiffée avec le *lotus*; elle tient d'une main un sistre avec un serpent, et de l'autre le nilomètre. On voit à ses pieds une proue de vaisseau, D'après ces attributs, Clatra serait un surnom d'Isis. On ignore ce qui a pu le lui faire donner.

CLAUDIA, vestale dont la réputation était devenue équivoque. Elle trouva une occasion de faire preuve de sa vertu. Le peuple romain ayant fait apporter de Phrygie à Rome la statue de Cybèle, on dit que le vaisseau s'arrêta tout court à l'embouchure du Tibre sans qu'on pût le faire avancer. On consulta l'oracle de Sibylle, qui dit qu'une vierge devait le faire entrer dans le port. Claudia se présenta, adressa tout haut sa prière à la déesse; et ayant attaché sa ceinture au vaisseau, elle le fit avancer sans résistance, ce qui la fit admirer de tout le monde.

CLAUSIUS, CLAUSUS, CLUSIUS, CLUSIVIUS. Ce sont autant de noms appartenant à *Janus*, et qui sont pris soit des portes du temple de la guerre, qu'il tient ouvertes ou fermées, soit des portes de l'année qu'il ouvre et qu'il ferme alternativement.

CLAVIGER, surnom d'*Hercule*, à cause qu'il portait la massue.

CLAVIGER, c'est-à-dire *porte-clefs* : surnom donné à l'*Amour*, lorsqu'il tient à la main un paquet de clefs, pour indiquer, ainsi que le dit Euripide, qu'il est le gardien de la chambre à coucher de Vénus. — C'est aussi un surnom de *Janus*.

CLAVUS ANNALIS, clou qu'on fichait tous les ans avec solennité, le 13 septembre, au côté droit de l'autel, dans le temple de Jupiter, pour marquer le nombre des années. Lorsque les Romains furent devenus plus lettrés, cet usage fut converti en une cérémonie religieuse, dont l'objet était de détourner les calamités publiques.

CLEDONISMANCIE, sorte de divination tirée de paroles qui, entendues ou prononcées en certaines rencontres, étaient regardées comme un bon ou un mauvais augure. Ces sortes de termes étaient évités avec une attention scrupuleuse, surtout dans la célébration des mystères ; d'où vient l'expression d'Horace :

> Male ominatis parcite verbis.
> (Horat. Od. II, od. 14, 11.)

CLEIDOMANCIE, divination par le moyen des *clefs* ; on ignore comment les anciens la pratiquaient.

CLÉMENCE, vertu mise au rang des divinités. Il fut résolu, dit Plutarque, de bâtir un temple à la clémence de César ; et en effet on en voit sur une de ses médailles. Les symboles de la Clémence sont un rameau, la patère et la haste pure. La base de la statue de la Clémence était dans Athènes un lieu d'Asile.

CLÉODÉE, fils d'Hyllus, petit-fils d'Hercule, fut un des héros à qui la Grèce érigea des monuments héroïques. (Hérod. l. VII.)

CLÉODICE, femme d'Himère.

CLÉODORE, nymphe qui fut aimée de Neptune, dont elle eut Parnasse (Pausan., lib. X.)

CLÉODOXA, une des sept filles de Niobé, qui périrent par la colère de Latone, selon Apollodore.

CLÉOMÈDE d'Astypalé, demi-dieu.

CLÉOMÈDE, demi-dieu des Grecs, qui avait, il faut l'avouer, de singuliers droits aux honneurs divins : il brisa une colonne qui soutenait une école alors remplie d'enfants, lesquels furent tous écrasés. Poursuivi par les parents, il se jeta dans un tombeau qu'on ne put jamais ouvrir. On finit par le briser, mais Cléomède n'y était plus. L'oracle de Delphes, consulté sur cet événement, répondit que cet athlète était le dernier des demi-dieux. En conséquence, au lieu du dernier supplice qu'il avait mérité, on lui décerna les honneurs divins dans la ville d'Astipalée.

CLÉOPÂTRE ou CLÉOBULE, fille de Borée et d'Orithye, femme de Phinée.

CLÉOPÂTRE, femme de Méléagre.

CLÉOPOMPE, père de Parnassé.

CLÉOSTRATE, jeune homme de Thespie en Béotie, qui la délivra, par sa mort, d'un monstre, auquel il fallait donner tous les ans un jeune homme à dévorer.

CLÉROMANTIE, sorte de divination qui se faisait par le jet des dés ou des osselets.

On les agitait dans une urne, et, après avoir invoqué les dieux, on les jetait sur une table et l'on pronostiquait l'avenir d'après la disposition des nombres ou des caractères qu'ils portaient. Tous les sorts étaient sous la tutèle de Mercure, que l'on supposait présider à cette sorte de divination. Aussi, pour se le rendre favorable, on ajoutait dans l'urne une feuille d'olivier appelée le lot de Mercure, que l'on retirait la première.

Les Grecs et les Romains, curieux de connaître leur bonne fortune, avaient adopté un autre mode de cléromancie. Après s'être pourvus d'un certain nombre de lots distingués par des caractères ou des inscriptions, ils sortaient et envoyaient le premier garçon qu'ils rencontraient pour en tirer un. Si celui que l'enfant amenait avait du rapport avec ce qu'ils avaient imaginé, cela en indiquait la réussite.

CLIMENÈS, fils d'Œnée, roi de Calydon.

CLIO, *Muse* de l'histoire, la première des Muses fille de Jupiter et de Mnémosyne.

CLIO était une des nymphes compagnes de Cyrène, mère d'Aristée.

CLITA, Cleta, une des *Grâces*, suivant les Lacédémoniens, qui n'en admettaient que deux ; l'autre s'appelait *Phaenna*. Elles avaient un temple dans la ville et un autre sur le bord du Tiase.

CLOACINE, Déesse des Cloaques. Titus-Tatius, roi des Sabins, ayant trouvé par hasard une statue dans un cloaque, l'érigea en divinité, et la consacra sous le nom de Cloacina.

CLOACINA est aussi un surnom donné à *Vénus*, à cause d'un temple qu'elle avait près de Rome, dans un lieu *marécageux*, où autrefois les Romains et les Sabins, après s'être fait la guerre pour le rapt des Sabines, s'étaient réunis en un seul peuple.

CLOCHETTES. Le Scholiaste de Théocrite dit (Idyl. 2, 36) que les anciens faisaient retentir de petites cloches dans les sacrifices d'expiation, dans les mystères des Cabires, des Corybantes et de Bacchus, qui n'étaient, selon la remarque de saint Clément d'Alexandrie, que des expiations, parce qu'ils croyaient que le son de l'airain chassait les souillures.

On se servait de clochettes principalement dans la célébration des Bacchanales et des mystères de Bacchus.

Les clochettes d'un Priape de Portici sont de bronze, damasquinées en argent. Apparemment que leur son devait produire un effet à peu près semblable à celui des clochettes qu'on attachait aux boucliers des anciens ; où elles étaient faites pour inspirer de la terreur aux ennemis, et là elles

avaient pour objet d'éloigner les mauvais génies.

Cette opinion superstitieuse fit placer aussi des clochettes sous les chars des triomphateurs avec des jouets, selon Zonare (II, p. 32).

Chez les Grecs, les marchands de poissons appelaient dans les marchés les acheteurs avec une cloche ou clochette. (PLUTAR., *Sympos.*, IV, 4.) Strabon (XIV, p. 463) raconte des habitants d'Iasus qu'un habile joueur de lyre ayant fait retentir la place publique de cette ville des sons de son instrument, fut écouté par les Iasiens, jusqu'à ce qu'une cloche annonçât l'ouverture du marché aux poissons. A ce bruit tous les auditeurs abandonnèrent le musicien.

Les Chinois sont sans aucun doute le premier peuple qui ait fondu des cloches. Dans plusieurs provinces de la Chine, on remarque de hautes tours à neuf, dix et douze étages, revêtus de marbre ou de porcelaine, à chacun desquels sont suspendues de petites cloches qui, mises en mouvement par l'agitation de l'air, forment un carillon plus ou moins harmonieux et qui s'entend de fort loin.

Dans la secte Bouddhiste, la nuit est divisée en six veilles.

Il y a dans les pagodes des cloches suspendues au nombre de dix ou douze.

CLODONES. Plutarque dit qu'on donnait ce nom aux *Bacchantes* de la macédoine.

CLOTHO, la plus jeune des trois *Parques* : son nom fait allusion à son office ; car elle est censée *filer* (κλώθειν) le temps de la vie, ou, selon d'autres, c'est elle qui tranche le fil de nos jours.

Elle était fille de Jupiter et de Thémis. On lui assigne pour séjour la lune, dont elle gouverne les mouvements.

CLYMENE, fille de l'Océan, fut aimée du Soleil, dont elle eut Phaéton et les Héliades.

CLYMENE, autre fille de l'Océan, et compagne de la nymphe Cyrène, mère d'Aristée.

CLYMENUS, père d'Harpalice.

CLYTE, femme du roi Cysicus, n'ayant pu survivre au roi son époux, se pendit de désespoir.

CLYTEMNESTRE était fille de Léda, femme de Tyndare, et sœur de Castor, de Pollux et d'Hélène.

CLYTIDES. La famille des Clytides dans la Grèce était spécialement destinée aux fonctions des aruspices, avec celle des Jamides.

CLYTIE, une des *Nymphes* de l'Océan ; après avoir été aimée d'Apollon, eut le chagrin de s'en voir abandonnée pour Leucothoé : piquée de cette préférence, elle trouva le moyen de faire périr sa rivale. Mais Apollon n'eut plus pour elle que du mépris ; ce qui la jeta dans un tel désespoir, qu'elle se laissa mourir de faim. Couchée nuit et jour sur la terre, les cheveux épars, tournant sans cesse les yeux vers le soleil, et le l'accompagnait de ses regards pendant toute sa course, jusqu'à ce qu'enfin elle fut changée en cette fleur, qui se tourne toujours vers le soleil, et qu'on appelle *héliotrope, tournesol.*

CLYTIUS, un des *Géants* qui firent la guerre aux dieux ; Vulcain le terrassa avec une massue de fer rouge.

CLYTIUS, fils d'Alcméon et de la fille de Phégée, se sépara de ses oncles maternels, ne doutant pas qu'ils n'eussent tué son père, et se retira en Elide, où il laissa de la postérité. Le devin Epéraste descendait de lui.

CLYTIUS, frère de Calétor, qu'Ajax tua au siége de Troie.

CNACALESIE, ancienne solennité célébrée en Grèce par les cophiates en l'honneur de Diane, qui avait pris le surnom de *Cnacalésiade.* Les cérémonies avaient lieu sur le mont *Cnacalus*, en Arcadie, qui avait donné le surnom à cette déesse.

COALEMUS, dieu de l'imprudence.

COATLICUE, mère de Huitzilipochtli un des grands dieux du Mexique. (*Voyez ce mot.*)

COBALES. C'étaient des génies malins et trompeurs, de la suite de Bacchus. Il en est parlé dans Aristophane. Ils remplissaient le rôle qu'on attribue, dans nos contrées, aux esprits follets.

COBOLI, en russe *Colfi*, en allemand *Coboldi* et *Cobold ;* esprits, génies ou démons révérés par les anciens Sarmates, c'est-à-dire les Russes samogètes, lithuaniens, livoniens, etc. Ces peuples s'imaginaient que les Caboli habitaient les parties les plus secrètes des maisons, et même les fentes du bois. Ils leur offraient les mets les plus délicats. Lorsque les Coboli avaient l'intention de se fixer dans une habitation, ils y entraient de nuit, ramassaient en monceau des copeaux, et répandaient de la fiente d'animaux dans les vases de lait. Si le lendemain le maître de la maison laissait les copeaux en un tas, et faisaient boire à sa famille le lait ainsi souillé, alors ces génies ce rendraient visibles, et s'attachaient à la maison. Mais s'il dispersait les copeaux et jetait le lait, les Coboli allaient chercher fortune ailleurs.

COCALUS, roi de Sicile, reçut chez lui Dédale, que Minos persécutait ; il défendit son hôte, et fit même périr le roi de Crète. (OVID., *Metam.*, lib. VIII.)

COCHONS. Athénée (liv. IX) rapporte, d'après Agathocle le Babylonien, que le cochon était un animal sacré chez les Crétois, parce qu'ils croyaient que Jupiter avait été allaité par une truie. Ils avaient pour cet animal une extrême vénération. Les Praïsiens, seuls entre les peuples de Crète, immolaient des cochons ; mais ce sacrifice avait été ordonné par les lois qui leur prescrivaient cette victime.

On peut attribuer avec assez de vraisemblance la répugnance qu'avaient les Crétois pour le sacrifice des cochons, aux liaisons de commerce et de religion qui se formèrent de bonne heure entre eux et les Egyptiens. Quant aux autres Grecs, si l'on en croit Varron (*De re rustica*, lib. II, c. 4), le cochon fut la première des victimes qu'ils

offrirent aux dieux. Ovide (*Metam.*, lib. xv) a chanté cette tradition.

On immolait aussi le cochon à l'*Hercules Rusticus*, qui était la même divinité que Sylvain.

Les Argiens (Ath., lib. III) immolaient aussi des cochons à Vénus dans les hystéries, fêtes qui avaient un nom dérivé de celui des victimes.

De tous les sacrifices où l'on immolait des cochons, ceux de Cérès étaient les plus célèbres; et c'est à cette déesse qu'ils furent immolés pour la première fois, selon Ovide. (*Fast.*, I, 349.)

Cérès, Hercule et Sylvain n'étaient pas les seules divinités que l'on honorait par des sacrifices de cochons, ils étaient encore immolés aux autels des Lares.

COCYTE, un des quatre fleuves des enfers. Ce fleuve était supposé entourer le Tartare, et n'être formé que par les larmes des méchants. La furie Alecton avait établi son séjour sur ces sombres bords. Les âmes des morts qui n'avaient pas reçu la sépulture erraient sur ses rives pendant cent ans; opinion basée sur l'usage de ne faire qu'au bout d'un siècle les funérailles de ceux qui se noyaient dans le marais, ce qui avait lieu alors aux dépens du public. Ces opinions paraissent être venues de l'Égypte.

COCYTIES, fêtes célébrées en l'honneur de Proserpine, enlevée par Pluton.

On donnait aussi le nom de *Cocytie* ou de *vierge Cocytienne* à la furie *Alecton*.

Ce mythe symbolise sans doute les origines du monde, suivant les idées païennes.

Il rappelle aussi la monstrueuse théologie des Hindous, à laquelle il a été emprunté. D'un autre côté, on peut y voir le symbolisme de l'ancien culte, c'est-à-dire de l'époque où les Grecs adoraient un seul Dieu habitant dans le ciel, sous le nom d'Ouranos ou de Cœlus, l'Être céleste, l'Être supérieur, qui demeure au-dessus de nous, le Thien et le Chang-ti des Chinois, le Déva des Indiens. C'est en ce sens que Cœlus ou le Dieu suprême, seul en possession de l'empire, ne le partageait avec aucun de ses enfants, ni des fils de la terre; ce qui a fait dire à Hésiode qu'il les tenait cachés dans les entrailles de leur mère, parce qu'on rendait à lui seul les honneurs divins.

COCYTUS, médecin, disciple de Chiron, qui guérit la blessure d'Adonis; ce qui fit dire que le *Cocyte* des enfers avait rendu le jeune prince à la lumière du jour.

COELUS, ou le Ciel, était fils de la Terre, suivant Hésiode; et par son mariage avec sa mère, il produisit Saturne, Rhéa, l'Océan, les Titans, et beaucoup d'autres divinités. Cœlus, qui craignait de si terribles enfants, les tenait enfermés, et ne leur permettait pas de voir le jour; mais Saturne l'ayant surpris endormi, le fit eunuque; et des parties coupées naquirent les Géants, les Furies, les Nymphes, et la belle Vénus. C'est le même être mythologique que Uranus.

COEUS, un des *Titans*, était frère de Saturne et de l'Océan, selon Diodore. Il épousa Phœbé, dont naquit Latone. Les poëtes donnent une autre généalogie à Latone.

COLABRISME, danse que les Grecs avaient apprise des Thraces.

COLAX et COLAXES, fils de Jupiter et d'Ora. Valérius Flaccus en parle dans ses *Argonautiques* (L. VI, v. 48).

COLCA, un des dieux célestes, chez les Péruviens; c'est celui qui préside à la constellation ou à l'étoile appelée la Chèvre.

COLIADE, nom que Pausanias donne à *Vénus*, et sous lequel elle avait un temple. Il signifiait *Vénus la danseuse*, et venait de [illegible], *je danse*. Le scholiaste d'Aristophane (*Nubes*) lui donne une autre étymologie. Un jeune homme de l'Attique ayant été fait prisonnier par des pirates tyrrhéniens, puis délivré d'esclavage par la fille de leur chef, qui en était devenue amoureuse, éleva sur un promontoire de son pays un temple à Vénus Coliade. Il dériva ce surnom du mot [illegible], *pieds et mains*, en mémoire de ses liens.

COLICOPIS, fille d'Othréus, roi de Phrygie, et femme de Thoas, roi de Lemnos.

COLLASTRIA, déesse des montagnes, suivant saint Augustin.

COLLATINA ou COLLINA, déesse qui présidait aux monts et aux vallées, dit saint Augustin.

COLOENA, surnom de *Diane*, ainsi appelée d'un temple qu'elle avait près du marais *Colæ*, à 40 stades de la ville de Sardes en Lydie. (Strabo, l. XIII.)

COLOENIS, autre surnom de *Diane*, sous lequel elle était adorée par les habitants de Myrrinonte, dans l'Attique. Ce nom lui venait, selon Pausanias, de *Colænus*, ancien roi d'Athènes.

COLOMBE, oiseau favori de Vénus; c'est pour cela qu'on l'appelait l'oiseau de Cythère. Vénus le portait à la main, dit Apulée. Des colombes, dit Homère, eurent soin de pourvoir à la nourriture de Jupiter; aussi avait-il des colombes pour le servir à table. La vénération des Syriens pour les colombes a été chantée par Tibulle (I, 7, 17). Martial a célébré aussi dans ses vers la défense de manger des colombes, qui était particulière aux prêtres de Vénus (XIII, 661). Silius dit que deux colombes se reposèrent jadis sur Thèbes; que de là l'une s'envola à Dodone, où elle donna à un chêne la vertu de rendre des oracles.

Les Assyriens les regardaient aussi comme des animaux sacrés, parce qu'ils croyaient que l'âme de Sémiramis, leur reine, s'était envolée au ciel sous cette forme. Chez les Assyriens, comme chez les Grecs, la colombe était encore consacrée à Bacchus. Cet oiseau est aussi un des emblèmes les plus fréquemment employés, sur les anciens monuments de la Perse, pour représenter Mitra.

On peut voir dans cette vénération pour la colombe, un reste des traditions primitives, et un souvenir des livres saints qui re-

présentent la colombe comme une messagère de paix et de prospérité.

COLONATE, surnom de *Bacchus*, ainsi nommé du temple qui lui était consacré sur une éminence appelée Colonna, auprès de Lacédémone.

COLPIAS. C'est le nom du *Vent*, père des deux premiers hommes, Protogone et Eon, qu'il eut de son commerce avec Bou ou la Nuit.

COMÆUS, surnom d'*Apollon*, sous lequel il était adoré à Séleucie, d'où sa statue fut portée à Rome, et placée dans le temple d'Apollon-Palatin. *Apollon-Comæus* veut dire *Apollon à la belle chevelure.*

COMANES, ministres subalternes des sacrifices qu'on offraient à Bellone dans la ville de Comana en Cappadoce, où cette déesse avait un temple du même nom.

COMASIE, une des *Grâces*. Ce nom ne se trouve que sur un ancien monument.

COMASTES, nom d'un ordre de prêtres ou pastophores, qui, chez les Grecs, présidaient aux comasties.

Bacchus était aussi appelé *Comastès*, parce qu'il se plaisait dans les festins.

COMASTIES. On nommait ainsi, chez les Grecs, certains jours de fête, où l'on portait les dieux en pompe. Ce mot signifie un repas fait avec des démonstrations de joie, comme chant, symphonie et danses, telles qu'étaient souvent les orgies des Egyptiens.

COMBAT, se dit des jeux solennels des Grecs et des Romains, à l'honneur des dieux, tels qu'étaient les jeux Olympiques, les Pythiens, les Néméens, les Isthmiens, les combats du cirque, les Actiaques.

COMBE, fille d'Ophias, fut changée, dit Ovide, en oiseau, pour la préserver de la fureur de ses enfants. (*Metam.* VII, 382.)

COMETHO, prêtresse de Diane.

COMETO, COMETE, fille de Ptérélas, roi des Téléboëns. La destinée de Ptérélas dépendait d'un cheveu, dont sa fille seule avait connaissance. Amphitryon étant venu assiéger Thaphos, capitale des Téléboëns, ne pouvait la prendre, lorsque Cométo, devenue amoureuse du général ennemi, crut lui plaire en trahissant son père; elle coupa donc ce cheveu fatal. Ptérélas fut tué, et Cométo, pour récompense de sa perfidie, fut mise à mort par ordre de celui pour l'amour duquel elle l'avait faite.

COMEUS (*Apollon*). *Voy.* COMÆUS.

COMMINUS, nom de *Mars* chez les Romains.

COMMODEVES est le nom de quelques divinités champêtres des Gaules.

COMMUNS (DIEUX), *Dii communes*. On donnait ce nom chez les Romains aux dieux qui étaient adorés par plusieurs nations, et à ceux qui protégeaient indistinctement l'ami et l'ennemi; du nombre des premiers étaient *Jupiter*, *Vénus*, *le Soleil*, etc.; du nombre des derniers, *Mars*, *Bellone*, *la Victoire*, etc.

COMPAS. Les poëtes ont fait honneur de son invention à Icare; mais Hygin (*fab.* 274) l'a restituée à Perdix, fils de la sœur de Dædalus.

COMPITALES, fêtes qui se célébraient chez les anciens en l'honneur des dieux Lares; *Compitalitia*. Ce mot vient du latin *compitum*, *carrefour*, et cette fête fut ainsi appelée, parce qu'elle se célébrait dans les carrefours.

Les ministres de cette fête étaient les affranchis et les esclaves; ces derniers jouissaient de la liberté pendant la durée des Compitales. Dans les carrefours, on plantait autant de poteaux qu'il y avait d'esclaves, et autant d'images qu'il y avait de personnes libres dans les familles. Les esclaves, au lieu de figures d'hommes, offraient des balles de laine. *Compitales* était aussi le nom des dieux qu'on vénérait dans cette solennité.

COMUS, Dieu de la joie, de la bonne chère, des danses nocturnes, dieu favori de la jeunesse libertine. On le représente jeune, la face enluminée d'ivresse, et la tête couronnée de roses, parce qu'on s'en couronnait assez ordinairement dans les festins. C'est de *Comus*, dit Philostrate, que vient κωμάζειν ou *comessari*, *faire bonne chère.*

CONCORDE, déesse; les Grecs l'adoraient sous le nom de Ὁμόνοια. Elle avait un temple à Olympie. Les Romains lui élevèrent un temple superbe dans la huitième région de leur ville, à la persuasion de Camille, après qu'il eut rétabli la tranquillité dans la ville. Ce temple fut brûlé, et le sénat et le peuple le firent rebâtir. Tibère l'augmenta et l'orna : on y tenait quelquefois le conseil ou les assemblées du sénat; il en reste encore des vestiges au bas du Capitole, entre autres sept colonnes très-belles avec leurs chapiteaux. C'était à la Concorde que l'on s'adressait pour demander l'union dans les familles et parmi les citoyens. Son pouvoir était différent de celui de la Paix, autre divinité romaine, en ce qu'il était renfermé dans l'enceinte de la ville, au lieu que celui de la Paix s'étendait sur tout l'empire. On représente la Concorde sous la figure d'une jeune fille tenant deux cornes d'abondance entrelacées quelquefois avec un faisceau de verges qui, quoique très-faibles séparément, sont très-fortes par leur réunion. La grenade, autre symbole d'union, se voit aussi parfois entre ses mains.

CONDYLEATIS, surnom de *Diane*, adorée à Condyleis, en Arcadie. Ce surnom fut changé dans la suite en celui d'Ἀπαγχομένη, qui veut dire *étranglée*, parce que des jeunes gens lui mirent par passe-temps une corde au cou; irrévérence qui les fit lapider par les Caphiens. Cette punition déplut à la déesse, qui fit blesser toutes les Caphiennes enceintes. L'oracle conseilla à ces femmes de rendre les honneurs funèbres aux jeunes gens, et d'apaiser leurs mânes.

CONFUCIUS, célèbre philosophe chinois, restaurateur de la secte appelée Iu-Kiao,

vénéré dans la Chine. Plusieurs ont regardé Confucius comme le dieu principal de la Chine ; c'est sans doute une erreur grave ; mais on conçoit qu'ils aient pu s'y tromper. On rend en effet à ce philosophe des honneurs presque divins ; et l'absence d'autre culte dans la secte des lettrés n'a pu que corroborer cette erreur. Partout on trouve des temples érigés en son honneur ; on les appelle Kou-tse-Kieu, et ils sont assez semblables aux édifices où l'on honore le Chang-ti. Lorsqu'un magistrat passe devant un de ces temples, il ne manque jamais de descendre de la litière, de se prosterner la face contre terre, de marcher ensuite à pied pendant quelque temps. Bien plus, on offre quelquefois en l'honneur de ce sage une sorte de sacrifice.

CONGO, royaume nègre de la côte occidentale d'Afrique. Les nègres qui n'ont point embrassé le christianisme, ou qui ne sont pas fermes dans la foi, présentent leurs enfants aux sorciers dès le moment de leur naissance.

L'ascendant des sorciers sur les nègres va jusqu'à leur interdire l'usage de la chair de certains animaux, et de tels fruits ou de tels légumes, et leur imposer d'autres obligations nommées kédjilla. Rien n'approche de la soumission des nègres pour les ordonnances de leurs prêtres. Ils passeraient plutôt deux jours à jeun que de toucher aux aliments qui leur sont défendus ; et si leurs parents ont négligé de les assujettir au kédjilla dans leur enfance, à peine sont-ils maîtres d'eux-mêmes, qu'ils se hâtent de le demander au sorcier, persuadés qu'une prompte mort serait le résultat du moindre délai volontaire. Les funérailles commencent par le sacrifice de quelques poules, du sang desquelles on arrose le dehors et le dedans de la maison. Ensuite on jette les cadavres par-dessus le toit, pour empêcher que l'âme du mort ne fasse le zombi, c'est-à-dire qu'elle ne revienne troubler les habitants par des apparitions ; car on est persuadé que celui qui verrait l'âme d'un mort tomberait mort lui-même sur-le-champ. Cette persuasion est si fortement gravée dans l'esprit des nègres que l'imagination seule a souvent produit tous les effets de la réalité. Ils assurent aussi que le premier mort appelle le second, surtout lorsqu'ils ont eu quelque démêlé pendant leur vie. Lorsqu'on a crié et pleuré pendant quelque temps, on passe tout d'un coup de la tristesse à la joie, en faisant bonne chère aux frais des plus proches parents du mort, qui demeure pendant ce temps-là sans sépulture. On cesse de boire et de manger, mais c'est pour suivre le son des tambours qui invite toute l'assemblée à danser. Le bal commence. Pour célébrer leurs fêtes, les nègres du Congo choisissent ordinairement le temps de la nuit, et s'assemblent en fort grand nombre. Leur posture favorite est d'être assis en rond ; mais ils choisissent quelque arbre épais, sous lequel ils se placent.

CONISALE, divinité obscène de l'antiquité. Les Athéniens l'honoraient à peu près de la même manière que les Lampsaciens honoraient Priape. (STRABON, l. XIII.) Plusieurs croient que *Priape* et *Conisale* sont la même divinité.

CONSENTES. Les Romains appelaient ainsi les dieux du premier ordre, mais dont les noms étaient cachés et inconnus. Les inscriptions nous apprennent que parmi les Consentés il y avait non-seulement des dieux, mais aussi des déesses. On trouve I. O. M. DIS. DEABVSQ. VE CONSENTIBVS. V. M. S. Varron (dans Arnobe, l. III) dit que leur nom venait des Etrusques, qui les appelaient aussi *Complices* ; mais on est encore partagé sur la raison qui leur fit donner ce nom, sur son origine et sa signification. Les douze mois de l'année étaient consacrés, chez les Romains, à la lune ou au soleil ; on les partagea entre ces deux astres : la lune présida à six mois, et le soleil à six autres. On peignit donc dans le calendrier six lunes et six soleils, ou six femmes et six hommes représentés chacun sous des emblèmes différents, relatifs aux travaux et à la nature des mois auxquels ils présidaient. Plus tard on vit, dans ces douze figures, six dieux et six déesses, qu'on appela les grands dieux, les dieux Consentes ou [illegible] parce qu'ils contribuaient tous à la [illegible] de l'année, au maintien des saisons, au bonheur des hommes. Les anciens attribuaient encore à douze autres divinités le soin particulier des choses nécessaires à une vie heureuse et tranquille : il en est qui regardent les dieux Consentes comme ceux qui étaient reconnus par toutes les nations, à la différence des divinités dont le culte était circonscrit dans des localités particulières.

CONSENTIES, fêtes célébrées par les Romains en l'honneur des dieux Consentes. Elles furent établies, suivant Festus, par le consentement de plusieurs personnes, c'est-à-dire de certaines familles, ou même de certaines compagnies, qui se faisaient un devoir d'honorer particulièrement ces dieux réunis sous un même titre.

CONSERVATOR. Domitien rendit un culte à *Jupiter Conservateur*, pour le remercier de lui avoir sauvé la vie dans la sédition de Vitellius. Arnobe (*ad Gent.* lib. VII) dit que le Jupiter-Conservateur était *Esculape*.

CONSERVATORES DII. On trouve dans Thomasi (*De Donar.*, c. 15) une inscription antique, où il est fait mention des dieux conservateurs, sans que leurs noms particuliers y soient exprimés.

CONSERVATRICE, surnom qu'on donnait à Junon, et sous lequel elle est désignée dans les types de ses médailles [illegible] un cerf.

CONSEVIUS, CONSIVIUS, divinité [illegible] maine, qui présidait à la conception [illegible] hommes : Tertullien (*ad Nation.* II, c. [illegible]) Macrobe dit que *Janus* s'appelait Consiv[illegible]

nom qui lui venait *a conserendo*. Arnobe (lib. v) parle des dieux *Conserentes*, ou des *Lares* adorés sous ce nom.

CONSIVA, surnom d'*Ops*, divinité qui présidait aux biens de la terre : sa fête se célébrait sous ce nom le 25 du mois d'août.

CONSTANCE. Quelques médailles de l'empereur Claude (AGOSTI., dial. II, p. 47) offrent la Constance sous la figure d'une femme assise ou debout, ayant un casque sur la tête, et portant une lance de la main gauche; sur quelques autres médailles la Constance n'a ni casque ni lance ; mais elle porte toujours l'index de la main droite élevé à la hauteur et près du visage, dans l'attitude d'une personne qui réfléchit attentivement. Les modernes ont ajouté à ce type de la Constance si simple et si beau, une colonne (RIPA. *Iconolog.*, part. I, n. 31.)

CONSUALES, fêtes en l'honneur du dieu Consus. La principale cérémonie qui avait lieu dans ces fêtes était une magnifique cavalcade, par allusion au cheval que Neptune avait fait sortir de terre, lors de sa dispute avec Minerve, ou parce que ce dieu était regardé comme le premier qui eût enseigné l'usage des chevaux. La première institution des Consuales, était attribuée à Evandre, et son renouvellement à Romulus, qui voulut faire croire que le dieu des conseils lui-même lui avait inspiré le dessein de l'enlèvement des Sabines.

CONSUS, Dieu des conseils. Il avait un temple à Rome, dans un lieu souterrain et caché, pour montrer que les conseils doivent être secrets. On dit que c'est dans la célébration des jeux en l'honneur de ce dieu, que Romulus fit enlever les Sabines.

CONTUBERNALES. Les Romains appelaient ainsi les divinités adorées dans un même temple.

CONVECTOR, dieu romain qui présidait au transport des gerbes.

COQ. Cet animal fut consacré à Mars par les Grecs, à cause de son ardeur pour les combats. De là vint que l'on trouva dans son chant des pronostics de victoire ou de défaite. Les anciens firent du coq le symbole du courage et de la valeur : de là, dit Pausanias, le coq qui surmonte le casque de Minerve dans la citadelle d'Elis.

La vigilance qu'exigeait l'emploi de messager des dieux fit sans doute consacrer le même animal à Mercure, et il l'accompagne souvent sur les marbres. Esculape voyait aussi immoler le coq sur ses autels, sans que l'on en sache la raison. C'était le sacrifice des convalescents ; et c'était sans doute une manière de parler proverbiale, pour désigner la fin d'une maladie, que d'ordonner le sacrifice d'un coq à Esculape.

Le coq était aussi une victime agréable à la Nuit, qu'il fatiguait par ses cris. (OVID. *Fast.* I, 445.)

CORACES. Ce mot signifiait, dans la langue des Scythes, les déesses qui président à l'amitié. Le même auteur avance que ce peuple donnait ce nom à Oreste et à Pylade; mais il aura probablement été induit en erreur, car ces deux héros de l'amitié devaient être inconnus aux Scythes. *Coraces* était aussi le nom des ministres de Mithra ; on le fait dériver du grec κόραξ, *corbeau*, oiseau consacré à cette divinité chez les anciens Perses.

CORACIQUES, fêtes mithriaques, ainsi dénommées sur les marbres.

CORBEAU, oiseau consacré à Apollon, parce qu'on croyait qu'il avait un instinct naturel pour prédire l'avenir. Ovide dit que le corbeau était autrefois plus blanc que les colombes et les cygnes; mais qu'il fut puni d'avoir trop parlé en perdant sa blancheur. Les anciens tiraient souvent des pronostics du croassement des corbeaux. Les Grecs en augurèrent la mort d'Alexandre, parce qu'on l'entendit lorsque ce roi faisait son entrée dans Babylone. Valère-Maxime et Pline racontent plusieurs exemples de ce fatal augure; mais le plus célèbre est celui de Cicéron (VAL. MAX., I, 5), dont un corbeau s'acharna à mordre la toge, au moment où arrivait l'esclave qui l'avertissait de la venue des assassins.

Les Alexandrins regardaient le corbeau comme un manger délicieux. (MARTIAL., XIII, 85.)

COREBE était fils de Mygdalus, frère d'Hécube, et appelé pour cette raison *Mygdonides*. Il devint amoureux de sa cousine Cassandre et alla à Troie offrir du secours à Priam, dans l'espérance d'épouser sa fille. La nuit du sac de Troie ayant vu la princesse arrachée du temple de Pallas, les cheveux épars et les mains enchaînées, il se jeta sur ses ravisseurs, mais il succomba sous leurs coups.

COREE, royaume voisin de la Chine. — Il est permis de douter si la religion des Coréens en mérite le nom. On voit faire au peuple des grimaces devant leurs idoles, mais il ne les révère guère. Les grands leur rendent encore moins d'honneur, parce qu'ils se croient quelque chose de plus qu'une idole. En effet, lorsqu'il meurt quelqu'un de leurs parents ou de leurs amis, ils s'assemblent pour honorer le mort dans la cérémonie des offrandes que le prêtre fait à son image ; souvent ils font trente ou quarante lieues pour assister à cette cérémonie, soit pour témoigner leur reconnaissance à quelque seigneur, soit pour marquer leur estime pour le mérite, soit pour manifester le souvenir qu'ils conservent de quelques savants. Dans les fêtes, lorsque le peuple se rend aux temples, chacun allume un petit morceau de bois odoriférant qu'il place devant l'idole dans un vase destiné à cet usage, et se retire après avoir fait une profonde révérence : c'est en quoi consiste tout leur culte. Ils croient d'ailleurs que le bien sera récompensé dans une autre vie, et qu'il y aura des punitions pour le vice. Ils n'ont ni prédications ni mystères; aussi ne voit-on jamais parmi eux de dispute sur la religion. Leur foi et leur pratique sont uniformes. La

fonction du clergé est d'offrir deux fois le jour des parfums aux idoles. Les jours de fêtes, tous les habitants de chaque maison religieuse font beaucoup de bruit avec des tambours, des bassins et des chaudrons. Les monastères et les temples, dont la plupart sont situés sur des montagnes, sont bâtis aux dépens du public, chacun y contribuant en proportion de son bien. Comme tout le monde a la liberté d'embrasser l'état de religieux, la Corée en est remplie, d'autant plus qu'ils ont la liberté d'abandonner leur état lorsqu'il leur déplaît : cependant les moines ne sont pas en général beaucoup plus respectés que les esclaves. Le gouvernement les accable d'impôts et les assujettit à des travaux. Ils élèvent les enfants dans leurs monastères, c'est-à-dire qu'ils leur enseignent à lire et à écrire; si ces enfants veulent être rasés, on les retient au service du couvent, auquel le profit de leur travail appartient; mais ils deviennent libres à la mort de leur maître. Ils héritent de tout son bien, et portent le deuil pour lui comme pour leur propre père. Aussitôt que quelqu'un est mort, ses parents courent dans les rues en pleurant, hurlant et s'arrachant les cheveux. Ils enterrent le mort avec beaucoup de soin, dans quelque endroit d'une montagne choisie par leurs devins. Les corps sont renfermés dans un double cercueil de deux ou trois doigts d'épaisseur, pour empêcher que l'eau n'y pénètre. Le cercueil extérieur est orné de peintures et d'autres embellissements, suivant la fortune de chaque famille. La scène finit par un grand repas, auquel tout le monde prend part.

CORÉES, fêtes célébrées en Arcadie et en Sicile en l'honneur de Proserpine, que les Siciliens nommaient Κόρα, *la jeune fille* par excellence, dans le dialecte dorique.

CORIE. Les Arcadiens, dit Cicéron, appelaient de ce nom *Minerve*, fille de Jupiter et de Coriphe, une des Océanides, et la regardaient comme inventrice des quadriges.

CORIOPSALES, surnom de *Bacchus*.

CORITUS, roi d'Etrurie, fut père de Jasius et de Dardanus. C'est par lui que les Troyens, selon la mythologie, étaient originaires d'Italie.

CORNE D'ABONDANCE, *cornucopiæ*, était une corne d'où sortait en abondance tout ce que l'on pouvait souhaiter, par un privilége que Jupiter donna à sa nourrice Amalthée. Cette corne d'abondance accompagne souvent les images de Cérès et de Bacchus, et des héros qui ont procuré l'abondance aux hommes. On en met quelquefois deux pour marquer une abondance extraordinaire. C'est ainsi qu'on trouve quelquefois Mercure, tant parce qu'il est le Dieu des marchands et du lucre, que parce que son antre était plein de toutes sortes de biens, selon l'auteur des vers attribués à Orphée. Hercule, selon Photius, était souvent peint avec la corne d'abondance sur le bras; et cela, parce qu'il avait coupé une corne à Achéloüs.

CORNEILLE. La corneille était anciennement le symbole de Minerve; mais depuis que cet oiseau eut accusé les filles de Cécrops, Minerve le chassa, et choisit la chouette pour le remplacer. Les anciens le croyaient doué de la faculté de prédire l'avenir; son chant était de mauvais augure, surtout quand il partait du côté gauche :

Sæpe sinistra cava prædixit ab ilice cornix.

Le présage n'était pas moins funeste, quand on entendait son cri à l'époque de la couvaison, c'est-à-dire avant le solstice. On prétendait qu'elle se montrait rarement dans les temples et dans les bois de Minerve. Les anciens l'invoquaient avant le mariage, à raison de l'opinion où l'on était que cet oiseau gardait une sorte de veuvage quand il avait perdu sa compagne.

CORNIÆ (*Ædituus Dianæ*.) Muratori (119, 1) rapporte une inscription gravée à l'honneur du prêtre de Diane *cornia*, c'est-à-dire, à l'autel de corne.

CORNIPIEN, surnom d'*Hercule*. Il venait du mot *Cornopos*, que quelques peuples de la Grèce donnaient aux sauterelles, dont on croyait que ce dieu était le destructeur. Apollon en partageait la gloire avec lui.

CORNOUILLER de Romulus. Ce roi voulant prendre un augure, lança du mont Aventin, où il se trouvait placé, au pied du mont Palatin, son javelot fait de bois de cornouiller. Il pénétra dans la terre, y jeta des racines. La superstition entoura de murs cet arbre devenu sacré. (PLUTAR. *Romul.*)

CORONIS, fille de Phlégyas, l'homme le plus belliqueux de son temps, fut aimée d'Apollon, qui la rendit mère d'Esculape.

CORONIS, fille de Phlégyas, roi d'un canton de la Béotie, et fils de Mars et de Chryse, se promenant un jour sur le bord de la mer, fut aperçue de Neptune, qui devint amoureux d'elle, et voulut lui faire violence. Coronis prit la fuite; mais ne pouvant éviter les poursuites du dieu de la mer, elle invoqua Minerve, qui la métamorphosa en corneille, et la prit sous sa protection.

CORONIS. Pausanias parle d'une déesse de ce nom honorée à Sycione; elle n'avait point de temple, mais on lui sacrifiait dans celui de Pallas.

CORONIS, une des *Hyades*, fille d'Atlas.

CORTINA, ustensile en usage dans les oracles des anciens, mais on n'est pas d'accord sur la signification précise de ce mot : les uns veulent que ce soit la peau du serpent Python, dont la pythonisse couvrait le trépied sur lequel elle s'asseyait pour rendre ses oracles; d'autres prétendent que c'était le trépied lui-même; d'autres enfin croient que c'était une espèce de bassin d'or ou d'argent, peu évasé et ressemblant à une petite table, qu'on mettait sur le trépied sacré pour servir de siége à la pythonisse.

CORYBANTES. Les Phrygiens, qui se vantaient d'être le plus ancien peuple de l'univers (HERODOT., l. II, c. 2), ne sortirent néanmoins qu'assez tard de la barbarie. Ils durent les premiers progrès qu'ils firent

vers la civilisation à leurs devins, qui ressemblaient aux Dactyles, leurs voisins, mais dont l'attachement au culte primitif leur mérita de passer pour les enfants de Saturne (Srab. l. x, p. 325) et de Rhée (Scid. in b. v). Remarquables par leurs forces. (Orph. *Argon.*, 25), ils s'exercèrent d'abord aux travaux de la métallurgie. Ovide les représente occupés avec les Curètes à fabriquer des armes défensives. (*Fast.* l. iv, 209.) Les ténèbres de la vie sauvage ne peuvent être entièrement dissipées que par la lumière des lettres. Les Corybantes, c'est le nom de ces anciens devins de Phrygie, comprirent sans peine cette vérité; et leurs efforts, soit pour s'instruire eux-mêmes, soit pour éclairer leurs compatriotes, se trouvent suffisamment désignés par la tradition, qui rapportait leur origine à Apollon et à Thalie. (Apollod., l. i. c. 1, § 4; Tzetzès, *ad Lycophr.*, p. 19.)

Ils solennisaient le culte de la déesse avec un grand tumulte, faisant retentir l'air du bruit des tambours, frappant leurs boucliers avec des lances, dansant et agitant leurs corps comme des frénétiques, et poussant des hurlements, comme pour pleurer la mort d'Atys, dont ils souffraient volontairement le supplice. Ils s'abstenaient de manger du pain, en mémoire du long jeûne que Cybèle avait pratiqué pour mieux exprimer sa douleur. Ils honoraient le pin près duquel Atys avait été mutilé, et se couronnaient de ses branches. Les Corybantes dont il est question ici n'étaient que les successeurs des Corybantes qui aidèrent les Curètes à élever Jupiter. Ils avaient une sorte de suprématie sur les autres divisions de cet ordre fanatique, connues sous les noms de Curètes, de Dactyles, de Galles, etc. Ils portaient ordinairement sur l'estomac un simulacre de la mère des dieux, qui était une pierre gravée à l'effigie de la déesse, ou une petite pierre noire connue sous le nom d'hystérolithe; ils attribuaient à ces pierres de grandes vertus.

CORYCIDES, CORYCIES, *Nymphes* qui habitaient près du mont Parnasse. Leur nom est pris d'une caverne de cette montagne, appelée *Coryce*. Une d'elles fut aimée d'Apollon, qui la rendit mère de Lycorus.

CORYMBE, coiffure affectée sur les anciens monuments à Diane, à la Victoire, aux Muses, et en général aux jeunes filles. Elle consistait à ramasser et à lier les cheveux sur la tête, tantôt plus haut, tantôt plus bas, en les roulant quelquefois autour d'une aiguille.

CORYMBIFER. Ovide donne ce nom à *Bacchus*. Les corymbes sont de petites baies qui naissent en groupe sur le lierre. On en voit souvent de pareilles dans les couronnes de Bacchus.

CORYPHÉE, c'est le nom qu'Eschyle donne à une des *Furies*, celle qui porte la parole pour les autres dans l'accusation des Euménides contre Oreste. Le coryphée des Grecs était le chef du chœur dans les tragédies, celui qui parlait avec le héros au nom de sa troupe.

CORYTHALIENNE. *Diane* était adorée sous ce nom dans un temple de Lacédémone.

Elle avait un temple dans lequel les nourrices portaient les enfants mâles à certains jours de fête. Ces femmes exécutaient des danses pendant qu'on immolait à la déesse de petits cochons pour la santé des enfants.

CORYTHÉE, surnom de *Cérès*, adorée dans un temple sur le chemin de Régée à Argos. Elle y était représentée coiffée d'un casque, d'où lui venait ce surnom.

CORYTHUS, fils de Pâris et d'OEnone. Les reproches que le fleuve Cébrène fit à OEnone sa fille, de ce qu'elle aimait un mari infidèle, l'animèrent tellement du désir de la vengeance, qu'elle envoya Corythus son fils vers les princes grecs, avec ordre de les exciter à la guerre contre Troie, et de leur servir de guide.

COS, une des *Cyclades* dans l'Archipel. Ovide dit que quelques femmes de cette île furent métamorphosées en vaches, lorsqu'Hercule en retirait ses troupeaux; mais il n'en dit pas la raison. L'île de Cos devint célèbre chez les Grecs, par son temple d'Esculape et par la naissance d'Hippocrate et d'Apelles.

COSCINOMANCIE, sorte de divination. Elle se pratiquait par le moyen d'un crible qu'on faisait tourner, suspendu par un fil, ou posé sur une pointe.

Si celui au nom duquel le crible tournait, branlait ou tremblait sans avoir reçu d'impulsion, il était tenu coupable du mal dont on recherchait l'auteur. C'est ce que l'on appelle aujourd'hui *tourner le sas*, pratique superstitieuse en usage pour découvrir l'auteur d'un vol ou pour recouvrer les objets perdus.

COSOSUS, divinité locale, vénérée autrefois par les Bituriges, peuple des environs de Bourges.

COTIS, divinité des Thraces. C'était le Dieu suprême, l'Esprit universel, l'Ame du monde; en un mot Cotis était le principe actif, comme Bendis, la Terre, était le principe passif. L'union de Cotis et de Bendis donna naissance au genre humain.

COTROB, sorte de démon, lutin, ou esprit follet chez les Arabes. C'était aussi le nom d'une maladie que nous appelons *Lycanthropie*.

COTTO. *Voy.* Cotytto.

COTTUS, fils du Ciel et de la Terre, et frère de Briarée et de Gygès, avait, comme eux, cent bras et cinquante têtes; il fut aussi relégué avec eux au fond du Tartare, aux extrémités de la terre. (Hesiod., *Theogon.*, 147, et Palæphat., c. 20.)

COTYTTO, COTTUS, COTYS, COTYTTEES, déesse de l'impudicité. Le nom seul de *cotytto* en annonce l'origine étrangère: c'est dans la Thrace qu'il faut la chercher. De là le culte de cette divinité, assez ressemblant aux Bacchanales (Strabon, l. x, p. 324), passa dans la Grèce, et s'établit à Athènes et à Corinthe. Il fut tellement en honneur dans cette dernière ville, qu'on y regarda Cottys ou Cotytto comme une déesse

tutélaire (HESYCH., *in* Κοτυττά ; SUID., *ibid.* et in v. Θιασώτης.) A Epidaure, elle eut un portique qui lui fut consacré. (PAUSAN., *Corinth.*, c. 17.). Les Chiotes l'ayant reçue directement de Thrace, confondirent sa fête avec celle des Ithyphalles. (SYNES., *de Clavit.* p. 85, *et ad eum Petav. not.*, p. 33.)

COUCOU, oiseau consacré à Jupiter, en mémoire de ce que ce dieu, ayant rendu l'air extrêmement froid, se changea en coucou et s'alla réfugier sur le sein de Junon. Le mont Thornax, dans le Péloponèse, où cette aventure se passa, en prit le nom de *Coccurius*, mont du Coucou.

COUCOULAMPON, anges du deuxième ordre dans l'opinion des Madécasses, et fort inférieurs à ceux du premier ordre. Bien que les Coucoulampons aient un corps matériel, ils sont invisibles et ne se découvrent qu'à ceux qu'ils veulent favoriser d'une protection spéciale. Il y en a de mâles et de femelles; ils contractent des mariages entre eux, et sont sujets à la mort; mais leur vie est bien plus longue que celle des hommes, et leur santé n'est jamais troublée par les maladies. Leur corps est à l'épreuve du poison et de tous autres accidents.

COURONNE. L'antiquité la plus reculée ne déféra les couronnes qu'à la divinité. Bacchus fut un des premiers qui s'en para. Bientôt après, les sacrificateurs en mirent sur leurs têtes, et sur celles des victimes. Athénée (l. XV) et Q. Fabius Pictor (l. I) disent que Janus fut l'inventeur des couronnes, que c'est lui qui s'en servit le premier dans les sacrifices. Mais Pline (l. XVI, c. 4) dit que ce fut Bacchus. Selon Phérécydes, cité par Tertullien (*De coron.*, c. 7), Saturne est le premier qui se soit couronné; selon Diodore, ce fut Jupiter, après sa victoire sur les Titans.

Saturne était couronné de figues nouvelles ou de feuilles de vigne, dont le fruit noir et blanc représente la nuit et le jour; Jupiter, de chêne ou de laurier; Junon, de feuilles de coing; Bacchus, de raisins, de pampres, et quelquefois de lierre; Cérès, d'épis de blé; Pluton, de cyprès; Mercure, de lierre, d'olivier ou de mûrier; la Fortune, de feuilles de sapin; Apollon, Calliope et Clio, de laurier; Cybèle et Pan, de branches de pin; Lucine, de dictame; Hercule, de peuplier; Vénus, Comus et l'Hymen, de myrte ou de roses; Minerve et les Grâces, d'olivier; Vertumne, de foin; Pomone, de fruits; les dieux Lares, de myrte et de romarin; Flore et les Muses de la poésie lyrique, de la danse et de la musique, de fleurs; les fleuves, de roseaux, etc.

COUTCHOU ou GOUNONG-SARÉ, une des divinités secondaires des Chinois de Batavia.

COX-COX. C'est le *Noé* mexicain. De son temps arriva le déluge universel, ou la quatrième destruction du monde, qui, selon la cosmogonie aztèque, termine le quatrième des grands cycles, *atonatiuh*, ou *l'âge de l'eau*. Le souvenir de ce grand cataclysme était encore très-vivant à l'époque de la découverte du Mexique.

COYLEOU, un des dieux célestes des anciens Péruviens. C'était sans doute l'une des étoiles.

COYOCOPCHILL, *Grand-Esprit*, ou *Maître de la vie*. C'était le nom du souverain Dieu chez les Acansas, peuple de l'Amérique septentrionale.

COZUMEL, idole adorée dans l'île du même nom, près du Mexique. Elle avait la figure humaine, d'un aspect terrible et affreux. Elle était placée dans un temple de forme carrée, bâti de pierres et d'une architecture passable. On avait ménagé derrière l'idole une fausse porte par laquelle le prêtre rendait ses oracles sans être aperçu; et le peuple croyait naïvement recevoir les réponses de la bouche de l'idole.

CRABE. On donnait à Diane les titres de *Limnæa* et de *Limnatis*, parce qu'elle présidait aux ports de mer; elle avait un temple à Sicyone sous le premier de ces titres (PAUSAN., lib. II, 128); on la révérait sous le second à Patras (Idem, lib. II, p. 575), ainsi que dans beaucoup d'autres villes grecques. Le mot grec *Limnos* signifiant un *port*, et les *serres* du crabe appelées *chelæ*, marquant la courbure du rivage qui embrasse la mer et forme les ports, ce crustacé devint pour cette raison le symbole des eaux, celui des ports, enfin celui de Diane, sous la garde de laquelle ils étaient.

CRABUS, divinité égyptienne.

CRADIAS, air de marche qu'on jouait pendant qu'on conduisait les victimes expiatoires chez les Athéniens. Ces victimes étaient frappées avec des branches de figuier, κράδη, d'où est venu à cet air le nom de *Cradias*. Les Grecs et les Romains en avaient fait une divinité, fille de Mars et de Vénus, selon Hésiode, ou fille de la Nuit. Cette déesse avait aussi un temple à Lacédémone, près du tribunal des éphores. Les Romains distinguaient *Timor*, *la Crainte*, de *Formido*, *l'Effroi*, de *Pavor*, *la Peur*, et de *Terror*, *la Terreur*.

CRAINTE. Il y avait plusieurs divinités chez les anciens que nous pouvons appeler du seul nom de Crainte. Elles passaient pour des dieux, et non pour des déesses, parce que les noms latins qui signifient la peur ou la crainte, ne sont pas féminins comme en français, mais masculins. Ces noms sont *Metus*, *Timor*, *Pavor*.

CRANE, déesse qui passe pour être l'épouse de Janus. On l'appelle encore *Carna* ou *Cardea*. Il y a des mythologistes qui la regardent comme étant la même que la Lune; d'autres veulent qu'elle soit la protectrice des portes, des gonds et des serrures. Les Romains en faisaient la fête le premier juin. On lui faisait ce jour-là des offrandes de lard et de bouillie composée de fèves et de farine de froment. Cette fête avait, dit-on, été établie par son fils Cranus, qui lui avait dédié un bois sur les bords du Tibre.

CRANIUS, un des héros à qui la Grèce

éleva des monuments héroïques. (PAUSAN., *Lac.*)

CRANTOR, écuyer de Pélée. Il fut tué par les Centaures dans leur combat contre les Lapithes. (OVID., *Metam.* XII.)

CRAPAUD. La rencontre d'un crapaud était pour les Romains d'un bon augure. (NIPHUS, *De augur.*, I, 10.)

Les sauvages américains qui habitaient sur les bords de l'Orénoque rendaient aux crapauds les honneurs divins. Loin de chercher à détruire ces sales animaux, ils les gardaient avec soin sous des pots, pour en obtenir de la pluie ou du beau temps, selon leurs besoins; et ils étaient tellement persuadés qu'il dépendait de ces animaux de l'accorder, qu'ils les fouettaient chaque fois que leurs prières n'étaient pas promptement exaucées.

CRATEE, déesse des sorciers et des enchanteurs, selon Homère, et mère de la fameuse Scylla. On croit que c'est la même qu'*Hécate*.

CRATEE ou **CRÉTÉE**, fils de Minos et de Pasiphaé, régna dans l'île de Crète avec son frère Deucalion.

CRAUCASUS, père de Philonome.

CREIUS, époux d'Euribie, et père d'Astréus, de Persée et de Pallas. Une montagne de ce nom, située dans l'Argolide, a pu servir de base à cette génération fabuleuse.

CRENEES. On donnait aux nymphes des fontaines ou *Naïades*, ce nom, qui venait du mot grec *χρηνη fontaine*.

CREONTIADE, fils d'Hercule et de Mégare.

CREPITUS, Pet. Le dieu *Crepitus* était adoré en Egypte (MINUT. FEL., *in Octav.*; ORIG. *contra Cels.*, l. V, p. 255), et avait un culte particulier dans le Nome Pélusiaque (HIERON., *in Isai.*, l. XIII, c. 46.)

On a dit que ce prétendu dieu avait été pareillement vénéré des Romains.

CRÉPUSCULE DES DIEUX. Dans le livre de l'*Edda*, on appelle ainsi le jour fatal qui marquera la fin du monde. La neige tombera des quatre coins de la terre; les vents souffleront avec furie, la gelée durcira tout. Age barbare! âge d'épée! âge de tempêtes! âge de loups! Les monstres briseront leurs chaînes; le grand dragon se roulera dans l'Océan; le loup Feuris, déchaîné, ouvrira sa gueule énorme qui touche à la terre et au ciel. Les étoiles s'enfuiront, le ciel se fendra, et l'armée des géants et des mauvais génies viendra par cette ouverture attaquer les dieux.

Bientôt une terre nouvelle sortira des flots; les champs y produiront sans culture; les calamités y seront inconnues, un palais s'y élèvera plus brillant que le soleil, et c'est là que les justes habiteront pour s'y réjouir pendant les siècles. Alors, le Puissant, le Vaillant, Celui qui gouverne tout, sortira des demeures d'en haut pour rendre la justice divine. Il prononcera des arrêts et règlera des destins qui dureront toujours.

CRESIUS, surnom de *Neptune*, du mot grec *χρησιος de Crète*.

CRESPHONTE, arrière petit-fils d'Hercule, et chef des Héraclides.

CRESUS, roi de Lydie. Les anciens historiens racontent de ce prince plusieurs faits qui méritent de trouver place parmi les fables.

CRETEUS, fils d'Eole, et père d'Eson.

CREUSE, fille de la Terre, et aïeule de Cyrène.

CREUSE, fille de Priam, fut mariée à Enée, et fut mère de Jule ou Ascagne. Elle périt dans l'incendie de Troie.

CREUSE, fille d'Erecthée, roi d'Athènes, et d'une grande beauté, fut séduite par Apollon qui la rendit mère d'Ion.

CRIÉRIENS, fantômes des naufragés, qui, dans l'opinion superstitieuse de l'île de Sain en Bretagne, demandent la sépulture, désespérés d'être, depuis leur mort, ballottés par les éléments. Lorsqu'ils entendaient ce murmure sourd qui précède l'orage, les anciens s'écriaient : *Fermons les portes; écoutez les Criériens, le tourbillon les suit.*

CRINES, prêtre d'Apollon.

CRINISUS, fleuve de Sicile, devint amoureux d'Egeste, fille d'Hippotas, noble Troyen. Crinisus se changea en ours pour la séduire : elle en eut Aceste.

CRIOBOLE, sacrifice d'un mouton ou d'un bélier. Cérémonie expiatoire en l'honneur de Cybèle, à laquelle on joignait quelquefois Atys. Il est probable que ce genre de sacrifice tirait son origine de l'Orient, et qu'il faisait partie du culte de Mithra. Les femmes étaient admises à cette expiation qui durait trois jours, et une des cérémonies devait avoir lieu à minuit; on l'appelait *Mesonyctium*.

CRIOPHORE. Pausanias parle d'un temple de *Mercure Criophore*, ou *porte-bélier*, (*Bœot.*), ainsi appelé, parce que Mercure, avait empêché que la peste ne désolât la ville de Tanagre, en portant un bélier tout autour des murailles.

On avait, en reconnaissance, institué une fête, pendant laquelle un jeune homme faisait le tour des murailles de la ville en portant un agneau sur ses épaules.

***CRIPHII* OSTENSI**. On lit ces mots dans une inscription rapportée par Gruter (303, 2) où ce mot est mis pour *gryphii*, les griffons. C'était le nom de certains prêtres dans les mystères de Mythra.

CRISTALLOMANCIE, art de deviner les choses secrètes, par le moyen d'un corps poli, ou en les faisant voir dans un miroir. Autrement *Catoptromancie*.

CRITHOMANCIE, sorte de divination qui consistait à considérer la pâte des gâteaux qu'on offrait en sacrifice, et la farine qu'on répandait sur les victimes pour en tirer des présages.

CRIUS, c'est lui qui sans doute a fourni l'occasion du mythe de la Toison d'Or. C'était le gouverneur de Phryxus, qui, étant allé

en Colchide avec son élève, y fut immolé aux dieux, et l'on suspendit sa peau aux murs du temple. Le nom de Crius, en grec κριός, signifiant *bélier*, donna lieu à la fable selon laquelle Phryxus aurait passé l'Hellespont sur un bélier.

CROCALE, fille du fleuve Ismène, nymphe de la suite de Diane.

CROCODILE, animal sacré dans plusieurs parties de l'Égypte, entre autres à Coptos, à Arsinoé, à Thèbes, et aux environs du lac Moeris. Après sa mort, ils l'embaumaient et le déposaient dans des urnes que l'on plaçait dans le labyrinthe servant de sépulture aux rois. Les Ombites poussaient même la superstition jusqu'à se réjouir de voir leurs enfants enlevés par ces animaux, considérant comme très-heureux ceux qui en étaient dévorés. — Dans le reste de l'Égypte, on les regardait avec horreur et on en tuait autant qu'on pouvait. La religion ajoutait encore à la haine naturelle qu'inspire un monstre aussi redoutable. Typhon, meurtrier d'Osiris, et l'ennemi de tous les dieux, en avait pris autrefois la forme. Le crocodile était aussi l'emblème de Souk (Chronos ou Saturne). Les Égyptiens croyaient que les vieux crocodiles avaient la vertu de deviner, et c'était un bon présage lorsqu'ils prenaient à manger de la main de quelqu'un, et un mauvais lorsqu'ils le refusaient. Ils mirent l'image du Soleil dans une barque portée par un crocodile. Les Rejangs, peuples de l'île de Sumatra, vénèrent les crocodiles ; il en est de même dans l'île de Timor. Les radjas eux-mêmes sont obligés d'aller leur faire leur offrande à leur avénement au trône.

CROCUS, épris des charmes de Smilax, mourut d'amour, et fut changé en fleur de safran, ainsi que cette nymphe en if.

CROCUS, fils d'Euphème, nourrice des muses, fut placée au nombre des astres. (SUIDAS.)

CRODON. Divinité des anciens Saxons. *Crodo*, *Crodus*, ou *Krodo*, *Krodus*. Saxon le grammairien (l. I) le nomme le premier entre les dieux des Saxons, qui sont, dit-il, Codrus, Hama, Irmus, Flivius et Siba. Crantzius (*Saxon.*, l. II, c. 12), dit qu'il était honoré, surtout à Harsbourg. Quelques-uns croient que Crodon était Saturne. George Fabricius, au premier livre de ses *Origines Saxonnes*, rapporte la manière dont on le représentait, qui convient en effet à Saturne. Il avait, dit-il, la figure d'un moissonneur, ceint d'un morceau de linge. Il tenait de la main droite un petit vase plein de roses, et une roue de char de la main gauche, qu'il élevait en l'air. Il foulait aux pieds une perche, poisson hérissé d'écailles et de piquants. On peut croire que le culte de ce dieu avait passé de la Grèce aux Germains voisins du Danube, de là dans la Saxe, et que de même que le dieu *Irmus* semble avoir été fait de Ἑρμῆς des Grecs, le nom *Crodus* pouvait bien aussi venir du Κρόνος des Grecs, qui est *le Temps* ou *Saturne*. Charlemagne abolit le culte de ce dieu avec celui de toutes les autres divinités saxonnes. (VOSSIUS, *De idol.*, l. II, c. 33.)

Les anciens Germains, lui consacraient des temples, et l'honoraient par des sacrifices de victimes humaines. La statue de ce dieu le représentait sous la forme d'un vieillard dont la tête était couverte d'une forte et longue chevelure. Elle était aussi adorée à Harlès, bourg, près de Gosslar.

CROM-CRUACH, idole des anciens Irlandais ; c'était une pierre à tête d'or, autour de laquelle étaient dressées douze autres pierres grossières. Tous les peuples qui conquirent l'Irlande, c'est-à-dire chaque colonie établie dans cette île, adorèrent cette divinité jusqu'au jour de l'arrivée de saint Patrice. On lui sacrifiait le premier-né de chaque espèce d'animaux. On croit que ce culte avait été importé d'Orient en Irlande, que Crom-Cruach était le *Soleil* ou le *Mithra* des Perses, et que les douze autres idoles moins grandes représentaient les douze signes du zodiaque.

CROM-FRUADH, autre idole ou divinité des anciens Irlandais.

CROM-LEACH, monuments de l'ancien paganisme de l'Irlande, encore fort communs dans cette île ; ce sont des tombes-autels qui ont dû servir en même temps de lieux de sépulture et de sacrifice. Le mot *crom-leach* signifie *pierre inclinée*.

CROMMYON. Le troisième des travaux de Thésée fut son combat contre le sanglier de Crommyon, selon Diodore.

CRONIES, fêtes athéniennes célébrées en l'honneur de *Cronos* ou *Saturne*. On les solennisait le 12 du mois hécatombéon, appelé d'abord *Cronius*. A Rhodes on réservait un malfaiteur pour l'immoler à Saturne pendant les Cronies. Les Saturnales romaines correspondaient aux Cronies grecques, non pour l'époque, mais pour le but de la fête.

CRONOS, surnom de *Saturne*, et mot grec qui signifie le temps. C'était aussi une divinité des anciens Assyriens, Chaldéens et autres peuples de l'Orient. C'était chez eux le dieu suprême, le temps illimité et sans bornes ; c'est pourquoi on le représentait par un cercle ou une couronne. Ce dieu passa d'autant plus facilement chez les Grecs, que son nom *Cronos* se trouvait avoir la plus grande affinité avec le mot χρόνος, qui dans leur langue signifie *le temps*, dont il était la personnification. Le même nom est encore identique avec *Kranz*, qui, dans tous les dialectes germaniques signifie *couronne*, et avec *corona*, dont la signification est la même dans la langue latine ; ainsi le cercle ou la couronne se trouvait en même temps être le nom et l'emblème de ce dieu.

CTESIUS, nom sous lequel *Jupiter* était adoré à Athènes, où il avait une statue sous le trésor public (SUIDAS). On lui offrait sous ce nom de l'ambroisie, c'est-à-dire, selon Athénée (l. IX), toute sorte de fruits avec du lait et de l'huile.

CUBA, divinité romaine, qui avait, dit-on,

soin des enfants lorsqu'ils étaient couchés, qu'on invoquait pour les faire bien dormir.

CUCHAVIRA, l'*arc-en-ciel*, une des divinités des Muyscas. Elle était particulièrement invoquée par les femmes enceintes, qui lui offraient des émeraudes.

CUDOUAGNI. C'est un des dieux des sauvages de la Nouvelle France. Ils prétendent qu'il leur parle souvent, et que quand il est irrité contre eux il leur jette de la terre aux yeux.

CULTRARIUS. On appelait ainsi, chez les Romains, le ministre des sacrifices dont l'emploi était de frapper la victime avec une hache ou une massue, et de l'égorger aussitôt.

CUNCTALIS LAR (de *cuncta, tout*), surnom de *Neptune*, auquel on attribuait l'origine de toutes choses.

CUNINA DEA, déesse qui veillait sur les enfants pendant qu'ils étaient au berceau, et qui rendait de nul effet les enchantements de leurs envieux. (LACTANT. *De fal. relig.*, I, 20.)

CUPAI ou TOIA, mauvais génie qui, suivant les anciens habitants de la Floride, préside au lieu où les âmes des méchants seront punies après la mort. Ce lieu de tourments était appelé par eux le bas monde, par opposition avec le ciel ou le séjour du bonheur, qu'ils nommaient le haut monde.

CUPAYPA-HUACIN, c'est-à-dire *maison du diable*, nom que les anciens Péruviens donnaient à l'enfer, placé, suivant eux, au centre de la terre, et qui était le séjour réservé aux méchants.

CUPIDON. Dieu de l'amour. C'est le nom que les Latins donnaient à l'*Amour*, divinité que les Grecs appelaient *Eros*. Ce nom de *Cupidon* vient de *cupido*, *désir véhément*, *convoitise*. Né d'un œuf sans germe, produit de la Nuit sans le concours d'un autre agent, ce premier-né de l'univers, dieu de double nature, céleste et *terrestre*, s'élevant dans l'espace obscur avec des ailes de feu, pour répandre partout la lumière, il tenait en ses mains les clefs du ciel, de la terre et des eaux, pour ouvrir à tous les animaux les portes de la vie. Et, si quelquefois on le peignait enfant, ce fut pour figurer la jeunesse éternelle du monde, dont il est l'âme, le nœud et le soutien. Mais la plupart de ces idées, toujours à la discrétion des poëtes, ont pris avec le temps des couleurs et des nuances si différentes, qu'à la fin l'Amour céleste et sa mère Uranie ont perdu leur empire sur le monde universel.

CUPRA, divinité étrusque, que les anciens ont prise pour *Junon*. Il y avait sur les bords de la mer une ville qui portait son nom.

CURA. Déesse de l'inquiétude.

CUREOTIS, troisième jour des Apathuries, pendant lequel les jeunes gens coupaient leurs cheveux et les consacraient à Diane ou à Apollon.

CURETES. Suivant l'opinion commune, l'île de Crète était leur patrie : leur origine était aussi ancienne que leur généalogie fabuleuse. (APOLLOD., l. I, § 3; TZETZES, *ad Lycophr.*, p. 19; SERV., *ad Virg.*, l. III, p. 3.) Quelques-uns prétendaient que les Dactyles étaient les ancêtres des Curètes, et que la Phrygie avait été leur premier berceau. Ephore ajoutait que Minos les emmena avec lui dans cette île (DIOD., l. V, 64, qui porta même leur nom. (PLIN., l. IV, c. 20.)

On leur attribue, comme aux Corybantes, l'éducation de Jupiter au milieu de cris tumultueux, du bruit des tambours et des sonnettes, pour empêcher que les vagissements de l'enfant ne fussent entendus. On dit qu'ils trouvèrent aussi l'art de forger le fer. Le feu, ayant pris dans la forêt du mont Ida, fit couler une grande quantité de fer que la violence du foyer avait mis en fusion ; les Curètes qui furent témoins de ce phénomène, inobservé jusqu'alors, en profitèrent pour établir des fonderies de fer. Ils sont encore renommés comme enchanteurs ; ils durent probablement cette réputation à leurs connaissances en astronomie, en physique et en poésie. On prétend qu'ils prirent part à la guerre des Titans. Après leur mort, ils furent mis au rang des dieux, et on leur sacrifiait toutes sortes d'animaux. Les Crétois surtout les rangèrent au nombre de leurs dieux de premier ordre, et les prenaient à témoin de leur fidélité à remplir leurs engagements

On donna dans la suite le nom de Curètes aux *Corybantes* ou prêtres de Cybèle et de Jupiter, dans l'île de Crète. Ces prêtres célébraient les fêtes de leur dieu et de leur déesse au son des tambours et des trompettes, et en frappant sur des bassins d'airain.

CURINUS, dieu particulier dont T. Tatius, roi des Sabins, apporta le culte dans Rome.

CURIONIES, sacrifices célébrés par les prêtres de chaque curie.

CURIS. Les Sabins honoraient *Junon* sous ce nom, et la représentaient une lance à la main, parce que dans leur langue, *Curis* désignait une lance.

CUROTHALLIE, surnom de *Diane*, en l'honneur de laquelle on célébrait une fête particulière, pour obtenir d'elle l'heureuse croissance des enfants.

CUSLANUS. Muratori (98, 2, *Thes. Inscr.*) rapporte une inscription, gravée à l'honneur de ce dieu particulier des habitants de Vérone.

CUYCHU ou COUYCHOU, nom de *l'arc-en-ciel* chez les Péruviens. Ils l'honoraient comme production des rayons du soleil, leur grande divinité. Il avait un appartement dans le grand temple du Soleil, où il était représenté avec toutes ses couleurs, sur des plaques de métal.

CYAMITES, personnage vénéré dans l'Attique, où il avait un temple ; mais on ne sait si c'est le nom d'un ancien héros, ou de

celui qui apprit aux hommes à cultiver les fèves.

CYANE, nymphe de Syracuse, ayant voulu s'opposer à Pluton qui enlevait Proserpine, Pluton, d'un coup de son sceptre, s'ouvrit un chemin dans les enfers. Cyane, désolée, fondit en pleurs, et fut changée en fontaine de son nom. Tous les ans les Syracusains s'assemblaient auprès de cette fontaine pour y offrir des sacrifices. Les villes lui offraient des taureaux, les particuliers de moindres victimes; et les offrandes étaient jetées dans un petit lac formé par la fontaine.

CYANEE, fille du fleuve Méandre, femme de Milet, et mère de Byblis et de Caunus.

CYBEBE, *Cybebia*. La déesse Cybébé était la même que *Cybèle*.

CYBELE, fille du Ciel et de la Terre, femme de Saturne, fut appelée la mère des dieux, comme étant mère de Jupiter, Junon, Neptune, Pluton, et de la plupart des dieux du premier ordre. On lui donne plusieurs autres noms, tels que *Ops*, *Rhéa*, *Tellus* ou la *Terre*.

On l'appelait aussi *la Bonne-Déesse*. Mais Cybèle et son culte sont certainement originaires de la Phrygie. Son vrai nom était, suivant Strabon, *Agdestis*, on la désigne souvent par le nom des lieux où elle était particulièrement honorée. De là viennent les noms de *Dyndimène*, d'*Idéenne*, de *Sipylène*, de *Pessinuntienne*. Elle était encore honorée à Métropolis, dont le nom signifie *ville de la mère*, et non *mère des villes* : sur les collines Arctos et Lobinos, qui sont des croupes du Dindyme, près de Cyzique, et dans tant d'autres endroits, que la Phrygie pouvait passer pour être tout entière consacrée à la mère des dieux.

Cette déesse avait deux sortes de simulacres : l'un naturel, l'autre artificiel. Celui-ci la représentait comme une femme avancée en âge, robuste et puissante, assise, la tête couronnée de tours, tenant dans une main, ou des épis de millet, ou des têtes de pavot, de l'autre un tambour. Elle avait un habillement de différentes couleurs et chargé de fleurs. Son char était traîné par des lions.

Le simulacre naturel de la déesse était une petite pierre noire de forme irrégulière, et qui présentait une apparence de bouche ; c'est ce qu'on nomme hystérolythes.

Le culte de Cybèle passa de la Phrygie dans l'île de Crète, et de là dans la Grèce. A la suite d'une sorte de prodige à l'arrivée de son simulacre à Rome, la pierre qui représentait Cybèle fut placée dans le temple de la victoire sur le mont Palatin, et regardée comme le Palladium de la ville; on institua une fête en son honneur.

Le culte de cette déesse s'introduisit chez les Gaulois, après que ceux-ci eurent été subjugués par les Romains. Tous les mythologues s'accordent à penser que Cybèle n'est autre chose que le symbole de la terre ou de la nature, et ils allégorisent en ce sens tous ses attributs. *Voy.* Adjestis.

CYCLEE, ancien héros des Platéens, qui fut honoré comme un dieu par ses compatriotes, en conséquence de l'ordre qu'ils en reçurent de la prêtresse d'Apollon Pythien, pendant la guerre contre les Mèdes.

CYCLOPEE, danse pantomime des anciens, dont le sujet était un Cyclope, ou plutôt un Polyphème aveugle et enivré.

CYCLOPES, premiers habitants de la Sicile. Selon la fable, ils étaient enfants du Ciel et de la Terre, dit Hésiode; mais Homère les fait enfants de Neptune et d'Amphytrite. Ils travaillaient sous les ordres de Vulcain, dans les antres du mont Etna, à forger les foudres de Jupiter.

Géants monstrueux, ils étaient d'une hauteur énorme, et n'avaient qu'un œil au milieu du front d'où vient leur nom (κύκλος, *cercle*, et ὤψ, *œil*). Ils vivaient des fruits que la terre leur donnait sans culture, et n'étaient gouvernés par aucune loi. On leur attribue la construction des villes de Mycènes et de Tirynthe, formées de masses de pierres si énormes, qu'il fallait deux paires de bœufs pour traîner la plus petite. Aussitôt qu'ils furent nés, Jupiter les précipita dans le Tartare, mais il les mit ensuite en liberté, à l'intercession de leur mère Tellus, qui lui avait prédit sa victoire sur Saturne. Après avoir tué Campé, leur geôlière, ils vinrent au grand jour, et fabriquèrent pour Pluton le casque qui le rend invisible; pour Neptune, le trident avec lequel il soulève et calme les mers; et pour Jupiter, la foudre dont il fait trembler les dieux et les hommes. Ils étaient les forgerons de Vulcain, et travaillaient dans l'île de Lemnos. Les trois principaux étaient Brontès, qui forgeait la foudre, Stéropès, qui la tenait sur l'enclume; et Pyracmon, qui la battait à coups redoublés; mais ils étaient plus d'une centaine. Apollon, pour venger son fils Esculape frappé de la foudre, les tua tous à coups de flèches. Ils furent mis au rang des dieux; et, dans un temple de Corinthe, ils avaient un autel sur lequel on leur offrait des sacrifices. Quelques-uns croient que *cyclope* signifie *qui regarde tout autour à la ronde*, et que ce nom fut donné aux habitants de la Sicile, grands pirates, parce qu'ils étaient toujours sur la côte, épiant s'ils pourraient surprendre et voler quelque voyageur.

Des modernes n'ont vu dans le mythe des Cyclopes que l'emblème des volcans.

CYDATIANUS, surnom inexpliqué de Bacchus.

CYDIPPE, *Nymphes* de l'île de Délos.

CYDIPPE, prêtresse de Junon, mère de Cléobis et de Biton.

CYDIPPE, une des *Nymphes*, compagne de Cyrène, mère d'Aristée.

CYGNUS, ou CYCNUS, fils de Mars, combattit contre Hercule, qui était monté sur le cheval Arion, et fut vaincu. Mars fut si courroucé contre le vainqueur de son fils, qu'il voulut se battre avec lui ; mais Jupiter les sépara d'un coup de foudre. (Hygin., c. 31.)

CYGNUS, ou CYCNUS, fils de Neptune et d'une Néréide, régnait à Colones, dans la

Troade, et était allié des Troyens.

CYGNUS, ou **CYCNUS**, roi de Ligurie, fils de Sthénélée. Il était uni par le sang à Phaëton. du côté de sa mère.

CYLINDUS, fils de Phrixus et de Calciope.

CYLLARE, était le plus beau des Centaures, et mari d'Hylonome, la plus belle des femmes de cette race. Cyllare fut tué dans le combat des Lapithes contre les Centaures; et Hylonome se tua de désespoir du même trait qui avait percé son mari. (Ovid., *Metam.*, xii.)

CYLLENE, mont d'Arcadie, qui prit son nom de Cyllène, fille d'Elarus, roi d'Arcadie. Cette montagne est fameuse chez les poëtes, parce que ce fut là que Mercure fut conçu de Jupiter et de Maïa. C'est pour cela qu'ils l'appellent si souvent Cyllénien, *Cyllenius*.

CYMODOCE, une des *Nymphes* que Virgile donne pour compagnes à Cyrène, mère d'Aristée.

CYMODOCEE, une des *Nymphes* qui dûrent leur naissance à Cybèle, lorsqu'elle transforma les vaisseaux d'Enée en nymphes de la mer.

CYMOPOLIE, fille de Neptune, épousa Briarée, le géant à cent bras.

CYMOTHOE, une des *Néréides* qui se montra favorable aux Troyens, et les aida à se sauver de la tempête que Junon avait excitée contre eux. (*Æneid.*, lib. i.)

CYNISEA, fille d'Archisane, ayant remporté le prix aux jeux Olympiques, fut mise au nombre des héroïnes de la Grèce.

CYNOSURE, *Nymphe* du mont Ida, une des nourrices de Jupiter, que ce dieu, pour la récompenser de ses bons soins, transporta dans le ciel et plaça vers le pôle, où elle brille encore parmi les étoiles.

CYNTHIUS, CYNTHIA, surnom d'*Apollon* et de Diane, pris de la montagne de Cynthus, située au milieu de l'île de Délos, où ces dieux étaient nés.

CYPARISSE, jeune homme de l'île de Cos, *favori* d'Apollon.

CYPRA, nom de *Junon* chez les Etrusques, le même que Cupra.

CYPRES, arbre qui était le symbole de la tristesse, parce qu'une fois coupé, il ne renaît plus, ou parce que ses branches, dépouillées de feuilles, n'ont rien que de lugubre. Il était consacré à Pluton. Les Grecs avaient coutume de le planter sur les tombeaux et sur les monuments funéraires; ils ne faisaient en cela que suivre des usages observés par des peuples plus anciens; en effet, son feuillage sombre et lugubre a toujours semblé propre à entretenir la mélancolie et la douleur. — Les Latins donnaient au cyprès l'épithète de *feralis*, *l'arbre funèbre*. Les Etrusques et plusieurs autres peuples de l'Italie ornaient de son feuillage leurs lampes funéraires. Ils en entouraient les autels des dieux infernaux et les tombeaux des grands hommes. On couvrait encore de branches de cyprès le seuil des maisons des infortunés et des coupables, ce qui annonçait le deuil ou le désespoir. Enfin ceux qui étaient dévoués à Pluton étaient couronnés de cyprès, et les prêtres, dans les sacrifices en l'honneur de ce dieu, portaient toujours des vêtements parsemés de feuilles de cet arbre.

CYPRINE, CYPRIS, surnom de *Vénus*. Il lui fut donné à cause de l'île de Cypre, qui lui était consacrée.

CYRA ou **CYRÉ**, nom que les Gnidiens donnaient à *Cérès* considérée comme reine ou maîtresse de la vie.

CYRENE, *Nymphe* de Thrace, fut aimée du dieu Mars, qui la rendit mère du fameux Diomède, roi de Thrace.

CYRENE était fille d'Hypséus, roi des Lapithes, fils de Pénée et de Créuse. Celle-ci était fille de la Terre, et Pénée était fils de l'Océan. Virgile dit qu'elle était fille du fleuve Pénée, et qu'elle habitait dans les grottes au fond des eaux de son père. Elle ne s'occupait que de la chasse, et faisait un grand carnage de bêtes féroces. Apollon l'enleva, la transporta en Lybie, où il la rendit mère d'Aristée.

CYSICUS, roi de Cysique ou Cyzique, dans la petite Mysie, reçut chez lui les Argonautes très-favorablement.

CYTHERE, île de l'Archipel, aujourd'hui Cérigo, vis-à-vis de la Crète. Hésiode dit que Vénus ayant été produite de l'écume de la mer, fut portée d'abord à cette île sur une conque marine.

CYTHEREA, surnom donné à *Vénus*, de l'île de Cythère. Les habitants avaient consacré à cette déesse, sous le nom de Vénus Uranie, un temple superbe, qui passait pour le plus ancien qu'elle eût en Grèce. Sa statue la représentait armée.

CYTEREUS, surnom donné à *Cupidon*, comme au fils de Vénus, déesse de Cythère.

CYTHERIADES, surnom des *Grâces* qui accompagnaient Vénus; elles étaient honorées à Cythère.

CYTHERONIUS, surnom de *Jupiter*.

D

DABAIBA, idole de l'Amérique du Sud.

DABAIBA, idole adorée autrefois par les habitants des bords du Rio-Grande, province de Guatémala. Cette Dabaïba avait été une femme très-vertueuse et si estimée qu'elle fut, après sa mort, mise au rang des divinités. Les indigènes la regardaient comme la mère de leur grand dieu, créateur du ciel et de la terre; ils prétendaient que les éclairs et le tonnerre étaient les effets de son courroux On honorait Dabaïba par des jeûnes de trois ou quatre jours et par d'autres austérités; on se rendait en pèlerinage au lieu où était sa statue, et on brûlait

des esclaves en sacrifice à son honneur.

DACTYLES. La conformité des cérémonies religieuses, et le voisinage, ont concouru à faire confondre les Cabires avec les Dactyles. On a même cru que ces derniers n'étaient qu'une portion des premiers (STRAB. lib. x, p. 321), quoiqu'on les ait regardés comme originaires de Crète. La source de cette erreur est le surnom d'Idéens, qui leur venait du mont Ida en Phrygie, et non de la montagne du même nom, qui se trouvait dans l'île de Crète, où les Dactyles ne furent jamais établis.

Assez semblables aux jongleurs de l'Amérique, ces Dactyles de l'Asie cherchèrent d'abord à se rendre nécessaires en exerçant, chez un peuple sauvage, la médecine. Ils y étaient devenus si habiles, que leur nom désigna longtemps en Grèce ceux qui professaient cet art. (HESYCH., v. Δακτύλοι.) L'incendie des forêts du mont Ida leur ayant découvert des mines de fer (CLÉMENT ALEX., *Strom.*, lib. I, p. 420), ils enseignèrent à le travailler (MARM., *Oxon. epoch.*, II); du moins une tradition générale leur attribuait cette invention, dont l'époque était fixée sous le règne de Pandion, roi d'Athènes, 1432 avant Jésus-Christ. (*Ibid.*) On ajoutait que l'invention de l'airain leur était encore due. (DIOD., lib. V, 64.) De pareils services ne pouvaient manquer de leur attirer une considération qu'ils augmentaient par le moyen des prestiges et des enchantements. Aussi passaient-ils pour d'insignes enchanteurs, suivant Phérécide et l'auteur du poëme de la *Phoronide*. (*Schol. Apoll. Rhod.*, lib. I, 1126.) Jusqu'alors les Dactyles, comme le reste des Pélasges, avaient adoré le ciel et la terre. Couronnés de branches de chênes, ils sacrifiaient à cette dernière sous le nom de Rhée; c'est pourquoi ils passèrent pour les Parèdres ou assistants de la mère des dieux. (APOLL. *Argon.*, lib. I, 1123-25; DEMETR. SCEPS. et MENAND. ap. *Schol.* in h. l.) Leurs autels n'étaient que des pierres amoncelées sans art, auprès desquelles ils se rassemblaient pour honorer Kelmis, le grand Damnameneus et le puissant Acmon (*Schol. Apoll. Rhod.*, lib. I, 112), qui, dans la suite, furent pris pour des Dactyles, comme les divinités de Samothrace l'avaient été pour des Cabires. L'explication de ces trois noms sert à le prouver. Dans l'ancien langage des Grecs, *Acmon* signifiait *le ciel* HESYCH., et *Etym. Magn.*, in h. v.) Le mot *Damnameneus* subsiste en partie dans ceux de *Damna*, nom que portait Cérès à Épidaure (HÉROD., lib. V, c. 82), et de *Damna*, qu'avait Proserpine à Cyzique. (PELLERIN, *Recueil des Médailles*, t. III, p. 132). Cette ville était peu éloignée du mont Ida, séjour des Dactyles, où ils honoraient la terre, en lui donnant vraisemblablement l'épithète de *Damna* ou de *Damnameneia*, puissante, laquelle se trouve dans le fragment de la *Phoronide*.

A cette époque en succéda une troisième, celle de l'apothéose. Acmon, Damnameneus et Kelmis furent alors regardés, suivant Stésimbrote dans son livre sur les mystères (*Etymol. Magn.*, v. Ἰδαῖοι), comme fils de Jupiter et de la nymphe Ida, parce que ce dieu ayant ordonné à ses nourriciers de jeter derrière eux de la poussière du mont Ida, il en naquit les Dactyles Idéens. Cette fable allégorique, qu'on expliquait aux initiés, n'était pas la seule. Une seconde faisait naître ces mêmes Dactyles de l'imposition des mains d'Ops ou de la Terre sur le mont Ida, lorsque cette déesse alla se réfugier dans l'île de Crète. (DIOMED., *De orat. et part. orat.*, p. 474.) L'allégorie est sensible : en reconnaissance de leur invention, les premiers habitants de l'Ida parvinrent dans la suite aux honneurs divins (DIOD., lib. V, 64), et finirent par être regardés comme des Lares ou divinités particulières; mais leur culte ne fut jamais aussi étendu que celui des Cabires métamorphosés en Dioscorides, à cause sans doute, du crédit qu'avaient déjà ces derniers. Le sort des Dactyles ressembla davantage à celui des Curètes. (HESIOD., ap. STRAB., lib. X, p. [illegible].) Il y avait aussi des pierres appelées *Dactyli Idæi*, dont on croyait la vertu miraculeuse, et dont on faisait des espèces d'amulettes que l'on portait au pouce.

DACTYLOMANCIE, divination qui se faisait par des anneaux fondus sous l'aspect de certaines constellations. On tenait un anneau suspendu par un fil au-dessus d'une table ronde, sur laquelle se trouvaient les vingt-quatre lettres de l'alphabet. L'anneau, dans ses mouvements, se transportait sur quelques-unes de ces lettres, qui, jointes ensemble, donnaient la réponse que l'on demandait.

DADIES, ΔΑΙΔΕΣ, fête qu'on célébrait à Athènes, et qui prenait son nom des *torches*, δᾳδες, qu'on y allumait durant trois jours.

DAD-GAH, autel des Parsis, sur lequel brûlait le feu sacré; autrefois, dans les premiers temps, ce feu était entretenu sur la terre nue.

DADOUNG-AWOU. Ce sont des *génies* qu'on nomme ainsi chez les Javanais, et qu'on vénère comme des divinités patronnes des chasseurs et protectrices des animaux sauvages dans les forêts.

DADOUQUE, DADUCHE, DADUQUE, prêtre de Cérès, qui était chargé de porter le flambeau ou une torche dans la célébration des mystères de cette déesse.

Dadouque était aussi le titre du grand prêtre d'Hercule chez les Athéniens.

DAGEBOG ou **DAIBOG**, [illegible] des anciens Slaves, adoré à Kiew. C'était, [illegible] la valeur de son nom, le dieu des richesses, et il avait le pouvoir de les dispenser.

DAGODA, dieu des anciens Slaves, correspondant au Zéphire des Grecs. C'était lui qui échauffait la terre par un souffle agréable et doux. Les Russes modernes expriment encore le calme de l'air ou un beau jour par le mot *pogoda*. Le dieu Dagoda avait pour ennemi déclaré Pozvid, [illegible] des tempêtes.

DAGON, dieu des Philistins, qui avait

un temple à Azot, et un autre à Gaza. Les docteurs juifs représentent ce Dieu comme un Triton, c'est-à-dire, sous la forme d'homme depuis la tête jusqu'à la ceinture, et le reste en forme de poisson. Sanchoniaton dit que Dagon était fils du Ciel, qu'il fut l'inventeur de la charrue, et qu'il apprit aux hommes à se servir du blé pour faire du pain. *Dagon*, en phénicien, signifie *froment*. Il y a donc lieu de croire que c'est l'inventeur du labourage, et qu'il mérita, après sa mort, les honneurs divins. Selden croit que l'Oannis des Babyloniens, dont Bérose, Apollodore et Polyhistor ont fait mention, est la même chose que Dagon. Il prétend encore que Dagon est la même chose que *Atergatis*, *Adardaga* et *Dercéta;* noms que les Européens ont fait, selon lui, par corruption de *Adir-Dagan*, c'est-à-dire le grand, le magnifique Dagon; qu'il n'était point extraordinaire que la même divinité fût dieu en un endroit et déesse en un autre. Mais Bochard et d'autres auteurs croient que Dagon et Atergatis sont deux divinités fort différentes; que dans Philon de Biblos, Dagon est frère de Saturne, Atergate est sa femme. Au sentiment de Vossius, ce dieu contenait le dieu Lune, comme principe actif, et la Mer, comme principe passif. A raison de l'un, il était mâle, et c'était un dieu; à raison de l'autre, il était femelle, et déesse. Saumaise croit que Dagon est la même chose que Κητῶ, qui était une espèce de poisson, *cete*, et que le Dagon d'Azot, le Céto de Joppé, et le Dercéto des Ascalonites, n'étaient qu'une même divinité. (Bochard, *Chan.*, lib. II, c. 23; Selden, *De diis Syr.*, synt. II, c. 3; Vossius, *De Idol.*, lib. I, c. 22; lib. II, c. 76; lib. IX, c, 10; Saumaise, *sur Solin.*, p. 574.)

DAGOUN, dieu du Pégou, qui rassemblera les débris de l'univers, détruit par Kiakiak, pour en former un monde nouveau. Son temple est bâti sur une colline dans une position si avantageuse qu'on le découvre de huit lieues à la ronde. Les prêtres seuls ont le droit d'y entrer, et cachent son idole avec tant de soin qu'ils refusent même de dire en quoi consiste sa représentation. Tout ce qu'on en sait, c'est qu'elle n'a point une figure humaine.

DAGOUTANS, esprits vénérés par les Chingalais, dans des temples appelés cavels, lesquels sont desservis par des prêtres connus sous le nom de Jaddésés.

DAHMAN, nom d'un ange qui, suivant les Persans, recevra les âmes des saints de la main de l'ange Sarosch pour les conduire au ciel; son nom signifie *excellent*.

DAI-BOUTS, le grand dieu des Japonais. Il a une infinité de temples dans l'empire, mais le plus célèbre est celui de Méaco, construit sur une éminence en dehors de la ville. L'idole est monstrueuse et toute dorée. Elle a de grandes oreilles, des cheveux frisés, une couronne sur la tête. Les épaules sont nues; la poitrine et le reste du corps sont couverts négligemment d'une pièce de drap: elle tient la main droite élevée et laisse voir la paume de la gauche appuyée sur le ventre. Elle est assise à l'indienne, les jambes croisées, sur une fleur de lotus, soutenue par une autre fleur dont les pétales sont élevées comme pour ornement. Cette statue avec la fleur de lotus, sur laquelle elle est assise, et le piédestal qui la supporte, est haute d'environ cent pieds. A côté du temple de Daï-Bouts est la salle des 33,333 idoles. Par le nombre de petites idoles qu'on voit sur la tête, les épaules, les bras et les mains des mille grandes, sur plusieurs desquelles on en compte de quarante à quarante-cinq, il paraîtrait qu'effectivement leur nombre monte à trente trois mille trois cent trente-trois.

DAI-KOK, DAI-MONO-GINI, etc. dieu des Japonais.

DAI-KOK, divinité japonaise, dont le nom signifie le *Grand Noir*. C'est le dieu des richesses; on le dit originaire de l'Inde. On le représente ordinairement assis sur une balle de riz, un marteau dans la main droite et un sac près de lui pour y enfermer ce qu'il fait sortir en frappant avec son marteau; car partout où il frappe, il peut en tirer tout ce dont on a besoin, comme du riz, des vivres, du drap, de l'argent, etc. Aussi les marchands ont-ils en lui une grande dévotion.

Il y a encore au Japon un autre dieu nommé *Daï-Kok* ou *Daï-Kokf*, le *Grand-Esprit de l'empire*. C'est le neveu de Ten-Sio Daï-Sin, et il est chargé du soin d'accorder à l'Etat toute sorte de prospérité.

DAI-MONO-GINI, divinité en grande vénération chez les Japonais. Chaque année on consacre à célébrer sa fête un des jours de juillet. Vingt hommes, au milieu d'une grande procession, portent dans une litière la statue du dieu, en chantant des chansons faites pour la cérémonie. Partout où l'on porte cette litière, la joie et la dévotion augmentent; les riches jettent de l'argent au peuple, et tous se prosternent devant elle.

DAIN, divinité naine de la mythologie scandinave; c'est un des génies protecteurs des arts.

DAI-NITZ-NO-RAI, c'est-à-dire *grande représentation du Soleil;* nom d'une idole des Japonais, placée dans une caverne nommée *Amano Matta* ou *côte du ciel*, dans la province d'Ize. La figure est assise sur une vache. La tradition du pays rapporte que ce fut dans cette caverne que se cacha Ten-Sio-daï-sin, et, privant de leur lumière le monde, le soleil et les étoiles, il fit voir par là qu'il est le seul seigneur, source de lumière et souverain de tous les dieux.

DAI-SIN. Ce mot signifie la *grande divinité;* c'est le nom que les Japonais donnent à la déesse Ten-sio-daï-sin (*Voy. ce mot*), qui a dans la province d'Ize un temple célèbre, appelé *Daï-sin-gou*, auquel on se rend de tous côtés en pèlerinage.

DAITCHING, dieu de la guerre chez les Mongols et les Kalmouks. Dans les expéditions militaires, son image, peinte sur les étendards, est portée devant les armées, et

parfois les ennemis captifs lui doivent être immolés en sacrifice.

DAITES (du grec δαίτη, *festin*), dieu bienfaisant que les Troyens regardaient comme l'inventeur des festins parmi les hommes.

DAITRÈS, ministres des sacrifices chez les Grecs, chargés d'égorger et de dépecer les bœufs que l'on immolait dans les fêtes appelées Buphonies.

DAITYA, démons de la mythologie indienne; ils tirent leur nom de *Diti*, leur mère, une des femmes de Kasyapa. Ils sont les ennemis des dieux ainsi que les Danavas, les Rakchasas, les Asouras.

DAKCHA, un des fils de Brahmâ, né du pouce de sa main droite; d'autres disent de son souffle, pour l'aider à peupler le monde. Il eut soixante filles, dont vingt-sept sont les nymphes qui président aux astérismes lunaires et qui sont les femmes du dieu Tchandra (Lunus). Treize autres furent mariées au sage Kasyapa. Une d'entre elles devint l'épouse du dieu Siva; elle s'appelait Sati.

DAKINI, génie de la mythologie hindoue, espèce de lutin femelle.

DAKKINS, nom des sorciers chez les nègres de Loango, en Afrique.

DALAI-LAMA, connu, en Europe, sous le nom de *Grand-Lama*; c'est le souverain pontife de la religion des Tibétains et, en général, de tous les Tartares qui professent le bouddhisme ou le chamanisme. On lui donne le titre de *Bouddha vivant par lui-même, excellent roi du ciel occidental, dont l'intelligence s'étend à tout, Dieu suprême et sujet obéissant*. On sait, dans l'opinion des Indiens, les âmes des hommes et les dieux mêmes sont soumises à la transmigration, et assujetties à se montrer successivement dans l'univers sous des noms différents. Tout le monde, et même le simple peuple, sait donc parfaitement que le grand Lama est sujet à mourir, ou, suivant son expression, à *changer de demeure*; mais sa religion l'oblige à croire que l'âme sainte et auguste de Bouddha, qui l'a animée, passe après sa mort dans le corps de celui qui est appelé à être son successeur.

DALOU, génie qui préside à la constellation des Poissons, suivant la mythologie des Parsis.

DAMASTES, géant fameux par sa cruauté, surnommé *Procruste*, c'est-à-dire, qui étend par force.

DAMATER, nom de la prêtresse de Cybèle. *Voy.* sur ce nom Scaliger, dans ses notes sur Festus, ALEXANDRE AB ALEX., *Genial. dier.* VI, 8; PANVIN, *De civ. rom.*, c. 37; GUTHER, *De Vet. Jur. Pont.*, IV, 8.

DAMBAL, être mythologique et anté-adamique des orientaux.

DAMIA (DAMIE). Surnom de la bonne déesse, c'est-à-dire, de *Cybèle* ou de *Maia*, selon Dacier. Ce nom est grec, et vient de δῆμος, et, selon le dialecte dorique, δᾶμος, *peuple*. De là δήμιος ou δάμιος, *public*.

DAMIAS, DAMIATRIX, prêtresse de la bonne déesse Cybèle, qui était surnommée *Damia*. Festus l'appelle ainsi; mais les meilleurs philologues lisent *Damiatrix*, au lieu de *Damias*.

DAMIES, fêtes et cérémonies religieuses, célébrées à Rome en l'honneur de la déesse *Damia*.

DAMIUM. *Voy.* DAMIA.

DAMNAMENEUS. *Voy.* DACTYLES.

DAMNIT, bons génies des Javanais; ils ont la forme humaine et sont les protecteurs des maisons et des villages.

DAMONA, divinité des eaux thermales chez les anciens Celtes.

DAMZOG, esprit follet des nègres du Darfour.

DAN. *Voy.* DEN.

DANAÉ, fille d'Acrisius, roi d'Argos, fut enfermée fort jeune dans une tour d'airain par son père épouvanté d'un oracle suivant lequel son petit-fils devait lui ravir un jour la couronne et la vie. Jupiter, devenu amoureux de cette princesse, se changea en pluie d'or, et, s'étant introduit dans la tour, rendit Danaé mère de Persée. Acrisius ayant appris la grossesse de sa fille, la fit exposer sur la mer dans une méchante barque; mais elle arriva heureusement dans l'île de Sériphe, où elle fut bien reçue de Polydecte qui en était roi, et mit au monde Persée.

DANAIDES. Ce sont les cinquante filles de Danaüs, neuvième roi d'Argos. Ce prince régna d'abord en Égypte avec son frère Égyptus; mais celui-ci, après neuf ans d'union et de concorde, se rendit seul maître du royaume, et soumit son frère à ses lois. Égyptus avait cinquante fils, et Danaüs cinquante filles. Le premier voulut donner pour épouses à ses fils leurs cousines germaines. La proposition effraya les Danaïdes, de manière qu'elles s'enfuirent à Argos, afin d'éviter un mariage qui leur paraissait impie. Argos était en quelque sorte leur terre natale, puisque la maison de Danaüs était issue d'Io, qui était Argienne. Pélasgus, roi d'Argos, les reçut favorablement, et leur accorda sa protection contre les poursuites d'Égyptus. Cette arrivée des Danaïdes à Argos fait le sujet d'une tragédie d'Eschyle intitulée *Les Suppliantes*. Le poëte représente les Danaïdes avec leur père venant demander un asile à Argos, en qualité de suppliantes. Pélasgus juge qu'il serait inhumain de rejeter les prières de ces illustres filles; mais il lui paraît aussi dangereux en même temps de les recevoir, par la crainte des armes d'Égyptus. Cette délibération fait tout le fond de la tragédie grecque.

L'histoire de Danaüs et d'Égyptus paraît bien différente dans le poëte tragique, de celle que racontent les autres poëtes. Selon eux, Danaüs ne voulant point que ses filles épousassent les fils de son frère, soit qu'il en fût détourné par un oracle qui lui prédit qu'il serait tué par un de ses gendres, ou plus vraisemblablement, qu'il se flattât de faire des alliances plus utiles pour ses intérêts, s'enfuit d'Égypte avec sa famille, se retira à Rhodes, puis à Argos. Il y disputa le sceptre à Gélanor, en qualité de des-

cendant d'Epaphus, fils d'Io. Tandis qu'il faisait valoir ses prétentions devant le peuple, un bœuf qui passait aux pieds des murs de la ville, fut dévoré par un loup : on interpréta cet événement en sa faveur; on crut voir, dans cet étranger, une image du loup et un signe de la volonté des dieux; et la couronne lui fut adjugée. Egyptus, jaloux des accroissements que la puissance de son frère devait recevoir des alliances qu'il allait contracter, en choisissant cinquante gendres parmi les princes de la Grèce, envoya ses fils à Argos, à la tête d'une armée, pour réitérer la demande de leurs cousines. Danaüs, trop faible pour leur résister, consentit au mariage de ses cinquante filles avec ses cinquante neveux; mais il fit jurer secrètement aux Danaïdes, qu'armées d'un poignard caché sous leurs robes, elles massacreraient leurs maris la première nuit de leurs noces. Ce projet s'exécuta, et la seule Hypermnestre épargna son mari Lyncée. Jupiter, pour punir ces filles cruelles de leur inhumanité, les condamna à travailler éternellement dans le Tartare à remplir un tonneau percé.

Les cinquante Danaïdes sont sans doute la personnification des cinquante semaines de l'année antique, représentée elle-même par le cercle ou tonneau sans fond; elles sont sans cesse occupées à remplir leur tonneau, comme les cinquante semaines recommencent successivement leur révolution chaque année. Il en était de même des cinquante Pallantides.

DANAIS, *Nymphe* mère de Chrysippe.

DANAUS, roi d'Argos. *Voy.* DANAÏDES.

DANAVA, mauvais génies ou démons de la mythologie indienne.

Les Danavas tirent leur nom de *Danou*, leur mère, une des femmes de Kasyapa. Ainsi que les enfants de Diti, autre épouse du même sage, ils sont considérés comme les ennemis irréconciliables des dieux. Il paraît qu'en réalité c'était un peuple guerrier, habitant le Magadha et les contrées voisines vers le midi. Ce mot s'emploie en général pour désigner un adversaire des dieux.

DAO-LO, dieu des voyageurs chez les Tunquinois. Les paysans et le bas peuple, quand ils se mettent en colère, invoquent ordinairement Dao-lo, et, par une sorte d'imprécation, ils le prient de les faire périr misérablement avant d'atteindre le terme de leur carrière, ou de les remettre en la puissance d'un autre démon appelé Han-Khien; ce dernier a la garde temporaire des bourgs et des villages.

DAOUZINA, un des dieux subalternes honorés dans les îles de l'archipel Viti.

DAPHNE, fille du fleuve Pénée, fut aimée d'Apollon. Ce Dieu n'ayant pu la rendre sensible, se mit à la poursuivre; et il était près de l'atteindre, lorsque la nymphe ayant invoqué la divinité du fleuve, son père, se sentit tout d'un coup métamorphosée en laurier. Le nouvel arbre devint les délices d'Apollon, et lui fut spécialement consacré. C'est ce que disent de Daphné presque tous les mythologues. Mais saint Jean Chrysostome, parlant selon l'opinion des habitants d'Antioche, dit que Daphné fuyant devant Apollon, la terre s'ouvrit, l'engloutit, et produisit sur-le-champ un arbrisseau de son nom, qui est le laurier. Les habitants d'Antioche croyaient en effet que cela s'était passé dans le faubourg de leur ville, appelé Daphné, et qu'il avait pris son nom de cette aventure. Cette fable est fondée sur l'équivoque du nom de *daphné*, qui, en grec, signifie *laurier*. Les Spartiates honoraient Daphné comme une déesse, sous le nom de Pasiphaé; elle rendait dans leur ville des oracles qui avaient beaucoup de réputation. Les Indiens ont aussi leur Daphné, métamorphosée en arbre pour avoir repoussé les embrassements du Soleil. Cet arbre est une espèce de *mimosa*, qui ne développe ses rameaux que pendant la nuit, et les referme au lever du soleil.

DAPHNÉ, autre nymphe de la montagne de Delphes, qui fut choisie, selon Pausanias, par la déesse Tellus, pour présider à l'oracle qu'elle rendait en ce lieu avant qu'Apollon en fût en possession.

DAPHNÉ, fille de Tirésias, dont parle Diodore, prophétisa à Delphes, et y acquit le nom de Sibylle.

DAPHNEEN. *Voy.* DAPHNEUS.

DAPHNEPHAGES, ou *mangeurs de laurier;* devins grecs qui, avant de rendre leurs oracles, mangeaient des feuilles de laurier, parce que cet arbrisseau était consacré à Apollon, voulant faire croire ainsi que ce dieu les inspirait.

DAPHNEPHORE, DAPHNEPHORIES. On appelait *daphnéphories*, la fête qu'on célébrait tous les neuf ans en Béotie, en l'honneur d'Apollon Isménien. Son nom grec était Δαφνηφόρια.

Un jeune homme appartenant à une des meilleures familles de la ville, d'une belle figure, d'une taille avantageuse, revêtu d'habits magnifiques, les cheveux épars, ayant sur la tête une couronne d'or, et à ses pieds des souliers nommés *iphicratides*, d'*Iphicrate*, leur inventeur, portait en grande pompe une branche d'olivier, ornée de guirlandes de laurier et de toutes sortes de fleurs, surmonté d'un globe d'airain, auquel étaient suspendus plusieurs autres petits. Le premier représentait le soleil ou Apollon; le deuxième, plus petit, désignait la lune; et les autres, les étoiles. Les couronnes qui environnaient ces globes, au nombre des soixante-cinq, étaient les types de la révolution annuelle du soleil. Le jeune homme ministre de cette fête s'appelait Daphnéphore.

DAPHNEPHORIQUE, hymne des Grecs, chantée par les vierges dans les daphnéphories, pendant que l'on portait des lauriers au temple d'Apollon. La Daphnéphorique était du nombre des chansons appelées Parthénies.

DAPHNEUS, DAPHNEEN. Surnom d'*Apollon*, relatif à ses amours avec Daphné.

DAPHNIS, Sicilien, fils de Mercure, fut changé en rocher, pour avoir été infidèle à une nymphe qui l'aimait et qu'il avait aimée. Diodore dit qu'il avait promis fidélité à cette nymphe, et souhaité, par une espèce d'imprécation, d'être privé de la vue, s'il manquait de constance. En effet, il devint aveugle en punition de son changement. On lui attribuait l'invention des vers bucoliques. (DIOD., *Hist.* l. IV, c. 86.)

DAPHNOMANCIE, sorte de divination qui se faisait par le moyen du laurier, et qu'on nommait ainsi, parce que les poëtes feignaient que la nymphe Daphné, en se dérobant aux poursuites d'Apollon, avait été changée en laurier. On en jetait une branche dans le feu : si elle pétillait en brûlant, c'était un bon augure; mais si elle se consumait sans faire de bruit, c'était un des plus affreux présages.

DARBHA, herbe sacrée des Hindous; c'est une plante de la famille des borraginées (le *Poa cynosuroïdes*). Elle se trouve partout, mais principalement dans les lieux humides et marécageux. Les brahmanes l'ont en grande vénération ; ils en ont toujours chez eux, et ne font aucune cérémonie sans l'employer; ils en répandent chaque jour dans leur maison, après l'avoir purifiée par des lavages. Selon quelques légendes du temps où les dieux et les géants réunis barattaient la mer de lait à l'aide du mont Mérou pour en faire sortir l'*amrita* ou *ambroisie* qui devait leur procurer l'immortalité, cette montagne, en tournoyant sur le dos de Vichnou métamorphosé en tortue, en détacha un grand nombre de poils qui y avaient crû ; et ces poils, jetés par les vagues sur le rivage, y prirent racine et devinrent l'herbe *Darbha*.

On lit ailleurs, que les dieux buvant avec avidité l'amrita qu'ils avaient enfin extrait, avec des travaux infinis, de la mer de lait, ils en laissèrent tomber quelques gouttes sur cette herbe, ce qui lui communiqua le degré de sainteté qu'on lui attribue. Quoi qu'il en soit, cette herbe est regardée comme une partie de Vichnou lui-même; et à ce titre, elle reçoit les adorations et les sacrifices des brahmanes. Une fête annuelle est même instituée pour honorer cette herbe.

DARDANÆ ARTES, la magie. Columelle désigne par ces mots relatifs à ceux de *Dardanarius* et de *Dardanus*, pris dans l'acception de *sorcier*, les opérations magiques. (X, 357.)

DARDANUS, fils de Jupiter et d'Electre une des filles d'Atlas, naquit à Corithe, ville de Tyrrhénie, ou Toscane, quoiqu'il fût originairement d'Arcadie, selon Diodore. Un déluge arrivé de son temps en ce pays-là, l'ayant obligé d'en sortir, il se transporta dans une île de Thrace, appelée depuis Samothrace, d'où il sortit encore pour aller en Phrygie, où il épousa la fille du roi Teucer, à qui il succéda dans son royaume. Il bâtit au pied du mont Ida une ville qu'il appela de son nom, Dardanie, et qui fut la célèbre Troie. Son règne fut long et heureux; et après sa mort, ses sujets reconnaissants le mirent au nombre des immortels.

DARKKA, divinité indienne qui est du nombre des dix Visuvas. Génies qui sont vénérés principalement dans les cérémonies funèbres appelées sraddhas.

DARON, fête grecque qui avait trait à un certain Daron, révéré par les Macédoniens comme ayant le pouvoir de rendre la santé aux malades.

DAROUDJ, troisième classe des mauvais génies, chez les Persans; leur nom vient du zend *droudj*, qui signifie *cruel*.

DARVAND, nom des mauvais génies dans la théogonie des Persis. Les Darvands sont opposés aux Amschaspands, ou bons génies.

DASAHARA, grande fête de la déesse Kali ou Dourga, épouse de Siva, célébrée avec des cérémonies ordinaires dans l'ouest de l'Hindoustan, tandis que dans le Bengale elle est accompagnée d'un grand appareil et dure dix jours.

DAULIAS, surnom qu'Ovide (*ad Liv.*, 206), donne à Philomèle, parce que son aventure malheureuse s'était passée à Daulis, ville de la Phocide.

DAULIES, fêtes que célébraient les Argiens, pour renouveler le souvenir du combat de Proëtus, roi d'Argos, qui se faisait nommer Jupiter, contre Acrisius, son frère.

DAUPHIN, constellation qui a pris son nom du dauphin d'Arion, ou du dauphin qui négocia le mariage de Neptune avec Amphitrite, ou d'un de ces mariniers que Bacchus changea en dauphins, ou enfin du dauphin qu'Apollon donna pour conducteur à des Crétois qui allaient dans la Phocide. On dit que le dauphin est ami de l'homme, qu'il n'en est point épouvanté, et que pour en voir, il va au-devant des vaisseaux, et joue tout autour en sautant; mais il suit les vaisseaux plutôt pour profiter de ce qu'on jette hors du bord, que pour aucun amour qu'il ait pour les hommes. Les faveurs qu'obtint Neptune d'Amphitrite, à l'aide du dauphin, méritèrent à ce poisson la gloire d'être l'attribut symbolique du Dieu des mers. C'est pourquoi on trouve ordinairement Neptune tenant un dauphin. Le dauphin était peint sur le bouclier d'Ulysse, et il peut servir à caractériser ce héros grec, ainsi que son bonnet.

DCHAGDCHAMOUNI, le *Bouddha* actuel des Mongols, le même dont le nom est orthographié en sanscrit *Sakya-Mouni*. Cette divinité, qui gouverne la période présente de l'univers, a déjà subi une multitude innombrable d'incarnations pour s'abaisser sur la terre et retirer le genre humain de l'état de péché. Dans les livres sacrés on lui donne le titre d'*Elu parfait*, et dans le langage vulgaire, il est appelé le *Docteur des dieux*. Il est représenté assis, au jusqu'à la ceinture, les jambes croisées sous le corps; on le peint ordinairement de couleur jaune. Ses

oreilles offrent de longues entailles, sa main droite est abaissée vers le sol, dans la gauche il porte un vase noir.

DEASTER, dieu domestique des anciens Sarmates.

C'était à lui qu'était confié le soin du feu. Il avait la charge d'empêcher qu'il ne s'éteignît pendant la nuit, et qu'il ne s'en échappât quelque étincelle qui pût incendier la maison.

DECEMBRE, dernier mois de l'année actuelle. C'était le dixième mois de l'année de Romulus. De là vint qu'il fut appelé Décembre, de *decem*, dix; car les Romains commençaient dans les premiers temps leur année par le mois de mars. Le mois de décembre était sous la protection de Vesta : Romulus lui donna d'abord trente jours, Numa le réduisit à 29, et Jules-César lui en assigna 31. Les Romains célébraient dans ce mois différentes fêtes : le jour des kalendes, la fête de la Fortune, qui fut ensuite transportée au mois de juillet; le jour des nones, 5ᵉ, la fête de Faune; le 3ᵉ avant les ides, ou le onzième du mois, les Agonales; le 15ᵉ avant les kalendes de janvier, c'est-à-dire, le 18 du mois, les Opales, ou fêtes d'Ops; le lendemain commençait la fête des Sigillaires; le lendemain les Divales, ou Angéronales, et outre cela un sacrifice à Hercule et à Cérès. Le 21ᵉ était consacré aux Lares; le 22ᵉ, c'étaient les Larentinales; le 23ᵉ, les jeux de la jeunesse, *Juvenales*. On célébrait encore en ce mois une fête appelée *Septimonium*, dont Varron fait mention (l. v *De ling. lat.*) Le 17ᵉ de *décembre* on célébrait la fête des Saturnales.

Saturne était aussi particulièrement honoré dans ce mois. (PLUTARC. *Quæst. Rom.*, 34.) Commode tenta en vain de le faire appeler *Décembre l'amazonien*, à cause de sa maîtresse Murcia, qu'il aimait à faire représenter sous les traits d'une amazone; déguisement sous lequel cet insensé osa paraître lui-même dans les spectacles publics.

DECENNALES, fêtes que les empereurs romains célébraient tous les dix ans de leur règne par des sacrifices et par des largesses au peuple. *Decennalia festa*.

Auguste fut l'auteur de cette coutume, et ses successeurs l'imitèrent. On faisait aussi dans le même temps des vœux pour l'empereur, en lui confirmant l'empire: et ces vœux s'appelaient aussi des vœux *decennales* ou *décennaux*.

DECIMA, DÉCIME. C'est le nom d'une des trois *Parques*; car les déesses que l'on appelait communément Clotho, Lachesis et Atropos, selon Varron et Cæsellius Vindex (cité par Aulu-Gelle, l. III, c. 16), se nommaient None, Décime et Morte : *Parque, a partu*, c'est-à-dire *de l'enfantement*, où commençait leur empire sur la vie de chaque homme; None et Décime, à cause des neuf et dix mois que l'enfant est dans le sein de sa mère, comme Varron l'explique.

DECIMATRUS, jour de fête chez les Falisques, ainsi nommé, parce qu'il était célébré le dixième jour des Ides.

DEDALE, arrière-petit-fils d'Erecthée, roi d'Athènes, a été le plus habile ouvrier que la Grèce ait jamais produit dans l'architecture, et dans la sculpture principalement. On dit qu'il faisait des statues animées, qui voyaient et qui marchaient.

Avant Dédale les statues étaient sans mouvement et sans vie : à la manière des premiers Egyptiens de qui les Pélasges avaient reçu les arts, elles avaient les bras pendants et collés au corps, les pieds joints et les yeux fermés; c'étaient même pour la plupart des figures informes, qui se terminaient en gaine. Dédale donna aux siennes des yeux, et mettant en mouvement les pieds et les mains, il varia leurs attitudes; aussitôt la renommée publia que ses ouvrages vivaient, respiraient, marchaient.

A l'époque reculée où il vivait, il n'en fallait pas tant pour faire rendre à un mortel les honneurs divins: aussi était-il honoré comme un dieu, dans une île près de Memphis, où on lui avait élevé un temple.

DEDALIES. Fêtes que les Platéens célébraient tous les ans, depuis leur retour dans leur patrie, dont ils avaient été exilés soixante ans auparavant par les Thébains, et comme leur exil avait duré soixante ans, chaque soixantième année, ils célébraient cette fête avec une plus grande magnificence.

Les Platéens célébraient une fête du même nom à Alalcomène, où était le bois le plus considérable de la Béotie. Le peuple s'y rassemblait et exposait en plein air les pièces de chair des victimes, observant avec soin de quel côté dirigeaient leur vol les corbeaux qui venaient à cette espèce de curée. Tous les arbres sur lesquels ils s'étaient abattus étaient coupés et taillés en statues que les Grecs appelaient *Dædala*, du nom de *Dédale*. Les Grecs célébraient encore une autre fête nommée aussi *Dédalie*, en mémoire de la réconciliation de Jupiter avec Junon.

DEDALION, fils de Lucifer, et père de Chione, fut si fâché de la mort de sa fille Chione, que de désespoir il se précipita du sommet du mont Parnasse. Apollon touché de compassion pour lui, le soutint dans sa chute, et le changea en épervier. Ovide décrit fort au long cette fable.

DEDICACE. Les anciens dédiaient aux divinités des boucliers, des statues, des trépieds, des places, des autels, des portiques, des temples, des théâtres, des amphithéâtres et d'autres lieux publics ou privés. Les Romains qui déifièrent leurs empereurs, leur prodiguèrent ces honneurs religieux. La dédicace des trépieds et des autres moindres offrandes était exprimée chez les Grecs par les mots ΑΝΕΘΗΚΕ, ou ΙΔΡΥΣΑΤΟ; et chez les Romains, par leurs équivalents, *posuit* et *dedicavit*. On ignore s'il fallait chez les Grecs une permission pour dédier un monument public à quelque divinité, et de qui on devait l'obtenir. Quant aux cérémonies de la dédicace, elles étaient les mê-

mes que celles des Romains dont on verra plus bas la description.

Les descendants de Romulus adoptèrent l'usage religieux de dédier les monuments publics et privés de toute espèce aux divinités. Tite fit une dédicace solennelle du célèbre amphithéâtre appelé aujourd'hui Colisée. (Suet., c. 7, n. 11.) *Amphitheatro dedicato....... Munus edidit apparatissimum largissimumque.* Néron célébra la dédicace de sa maison dorée par des festins, des jeux publics, et par d'immenses largesses qu'il fit au peuple.

On gravait sur les frontispices des monuments romains le nom de celui qui les avait dédiés. C'est ainsi qu'on lit encore celui d'Agrippa sur la frise extérieure du Panthéon. Sylla rebâtit le Capitole; mais le seul bonheur qui manqua à la félicité constante de ce dictateur, dit Tacite (*Hist.* III, 72, 6), fut d'en faire la dédicace, afin d'y voir son nom gravé et transmis à la postérité: *Curam victor Sylla suscepit, neque tamen dedicavit: hoc solum ejus felicitati negatum.* Cet honneur était réservé à Lutatius Catulus dont le nom brilla longtemps sur le Capitole au milieu de ceux des empereurs. *Lutatii Catulli nomen,* ajoute le même historien, *inter tot Cæsarum opera usque ad Vitellium mansit.*

Du temps de la république, le peuple assemblé par tribus déférait à celui qu'il lui plaisait de choisir, l'honneur des dédicaces; et l'on regardait ces cérémonies comme vaines et inutiles, lorsqu'elles n'avaient pas été autorisées par un plébiscite ou par un sénatus-consulte. (Cicer., *Attic.*, IV, 2; et *Pro domo*, c. 53.) Les empereurs se réservèrent pour eux, ou pour leurs représentants, l'honneur des dédicaces.

Voici les principales cérémonies que les anciens observaient dans la dédicace de leurs temples. D'abord on ornait le nouveau temple de guirlandes et de festons de fleurs. Les Vestales l'entouraient, portant à la main des branches d'olivier, et elles arrosaient d'eau lustrale les dehors du temple: celui qui le dédiait s'approchait, accompagné du pontife qui l'appelait pour tenir le poteau de la porte. Il répétait ensuite mot pour mot, d'après le pontife, les paroles de la dédicace: c'eût été d'un très-mauvais augure, que d'en omettre ou d'en changer une seule syllabe. Le pontife après cela offrait une victime dans le parvis, en entrant dans le temple il oignait d'huile la statue du dieu auquel le temple était dédié, et la mettait sur un oreiller (*pulvinar*) aussi frotté d'huile. La cérémonie était consacrée à la postérité par une inscription qui portait l'année de la dédicace, et le nom de celui qui l'avait faite. On en renouvelait tous les ans la mémoire à pareil jour, par un sacrifice ou par quelque autre solennité particulière.

Dans l'Inde brahmanique, une idole ne peut devenir un objet de culte, avant d'avoir été consacrée par une foule de cérémonies: il faut que la divinité soit évoquée, qu'elle vienne s'y fixer, s'y incorporer pour ainsi dire; et c'est l'affaire d'un brahmane pourohita. Les nouveaux temples sont aussi soumis à une inauguration solennelle, et l'on consacre scrupuleusement tous les objets destinés à leur service.

DEESSES. Divinités du sexe féminin qu'adoraient les anciens. Entre les douze divinités de la première classe, il y avait six déesses; savoir, Junon, Vesta, Minerve, Cérès, Diane et Vénus. On distinguait aussi les déesses du ciel, les déesses de la terre, et les déesses des enfers. Il y eut des déesses qui s'allièrent avec des mortels, comme Thétis avec Pélée, Vénus avec Anchise, etc. Mais c'était une croyance généralement reçue, que les mortels favorisés ainsi par les déesses ne vivaient pas longtemps; c'est pourquoi Anchise ayant reconnu Vénus pour une divinité, la supplia d'avoir compassion de lui; mais la déesse le rassura sur son sort, pourvu qu'il fût discret.

Les anciens ne s'étaient pas contentés de se créer des dieux-femmes ou d'admettre les deux sexes parmi les dieux, ils en avaient aussi d'hermaphrodites. Ainsi Diane, selon quelques savants, était homme et femme, et s'appelait *Lunus* ou *Luna.* Mithra chez les Perses était dieu et déesse, et le sexe de Vénus et de Vulcain était aussi douteux. De là vient que dans leurs invocations les Romains disaient, si vous êtes dieu, ou si vous êtes déesse, comme Aulu-Gelle nous l'apprend. (l. II, c. 28.) Arnobe (*Adv. gent.*, l. III) se moque de ces différences de sexe parmi les dieux, et dit que Cicéron et les plus sages d'entre les Grecs et les Romains s'en sont moqués ouvertement.

L'attribution du double sexe aux dieux, résultant de l'observation des phénomènes de la nature, a été générale chez tous les peuples de l'antiquité, mais diversement modifiée ou épurée.

Plusieurs envisageaient dans le double sexe des divinités le principe actif et passif de la nature. Les Egyptiens avaient des divinités qui réunissaient les deux sexes; ils avaient un Hephæstos homme-femme, et une Athénée femme-homme. On sait combien de fois, chez les Grecs et les Latins, les mêmes divinités étaient tantôt mâles et tantôt femelles.

Plus tard, ce qui n'avait été d'abord qu'une conception mythologique, fut accepté comme une réalité par la foule ignorante, qui admit dans le ciel une génération analogue à ce qui se passait sur la terre.

Les Perses avaient bien des Izeds, mâles et femelles, mais ils n'admettaient pas une union charnelle entre leurs divinités. Aux Hindous appartient en propre la manière abstraite de représenter sous la forme femelle appelée Sakti, comme distincte de chaque dieu, l'énergie qui lui est inhérente.

Les Saktis ne sont, à proprement parler, ni épouses, ni filles d'autres dieux. Parmi les déesses des Grecs, Pallas seule pourrait

être appelée une sakti, dans le sens indien, en tant qu'elle sortit toute formée du cerveau de Jupiter. Ainsi Sarasvati, Lakhmi et Dourga sont moins les épouses que la personnification active de l'énergie active de Brahmâ.

DEESSES-MÈRES, *Deæ matres*, *Deæ mairæ*, divinités qui présidaient à la campagne et aux fruits de la terre, puisqu'on les voit représentées avec des fleurs et des fruits à la main, ayant quelquefois la corne d'abondance : on leur faisait des offrandes de lait et de miel, et on leur sacrifiait le cochon, qui fait beaucoup de mal aux champs. Ces déesses-mères étaient, selon certains mythologues cités par Diodore, les nourrices de Jupiter qui avaient pris soin de lui à l'insu de Saturne, et qui, en récompense de ce bienfait, avaient été placées dans le ciel, où elles forment la constellation de la grande Ourse. Selon d'autres mythologues, c'étaient les filles de Cadmus, Sémèle, Ino, Agavé, Autonoé, qui furent chargées de l'éducation de Bacchus. Le culte de ces divinités est des premiers temps du paganisme, et a été le plus universellement répandu. Elles avaient en Sicile un temple très-ancien dans la ville d'Enguie, où l'on prétendait qu'elles avaient apparu. Tous les peuples des environs venaient leur offrir des sacrifices magnifiques, et leur rendre des honneurs extraordinaires; les oracles d'Apollon avaient même ordonné à plusieurs villes de les honorer, promettant en récompense toute sorte de prospérités, et une longue vie à leurs habitants; en sorte que le temple d'Enguie devint extrêmement opulent, et l'on comptait entre ces richesses trois mille bœufs, et une grande étendue de pays. Ce qui précède est extrait de Diodore de Sicile. Le culte des déesses-mères passa d'Egypte en Grèce, ensuite à Rome, et de là chez les Gaulois, chez les Germains, chez les Espagnols; car on trouve partout des traces de leur culte : d'où on peut conclure que chaque nation *honorait* sous le nom de déesses-mères les femmes qui s'étaient distinguées chez elle par quelques vertus remarquables.

DEESSE-NATURE, ou **GRANDE-DEESSE**, était honorée dans l'ancien paganisme : on y voyait la personnification du pouvoir producteur. Adorée à Babylone où elle avait une statue d'or sur le sommet du temple de Bélus; sous le nom de *Rhéa* ou *Mylitta*, elle passa dans la mythologie hellénique, où on lui érigea des temples à Ephèse, à Paphos, à Perga. Elle était aussi adorée en Syrie, dans le célèbre sanctuaire d'Hiérapolis, dont Lucien, qui était Syrien et de la ville de Samosate, nous donne une description détaillée.

La déesse phénicienne *Astarté*, qui est la même divinité, était représentée assise sur un livre, comme on le voit sur différentes médailles carthaginoises.

DEFENSEUR, surnom d'*Hercule*, qui avait à Rome un temple sous ce titre, *Defensor*.

DÉICOON, fils d'Hercule et de Mégare.

DEIDAMIE ou **HIPPODAMIE**, fille d'Adraste, roi d'Argos, épousa Pirithoüs. Leur noce devint célèbre à cause du combat terrible des Centaures et des Lapithes. Les premiers ayant voulu insulter les princesses qui assistaient à cette noce, les Lapithes défendirent leur honneur.

* **DÉIDAMIE**, fille de Lycomède, roi de Scyros, fut aimée d'Achille, dans le temps que ce prince était caché à la cour de Scyros, sous l'habit de fille, et sous le nom de Pyrrha. Elle en eut un fils qu'elle nomma Pyrrhus, en mémoire du faux nom de son père.

DEIFICATION. Les anciens distinguaient deux sortes de divinités: les unes immortelles, comme le Soleil, la Lune, les Astres, les Eléments; les autres mortelles, c'est-à-dire les grands hommes qui, par leurs belles actions, avaient mérité les honneurs divins. On peut réduire à six ou sept classes ceux qui furent l'objet de la déification chez les Grecs et les Romains.

Les Japonais ont mis au nombre de leurs Kamis ou dieux, les fondateurs de leur empire et leurs premiers souverains. Maintenant encore le Daïri ou empereur souverain jouit du droit de mettre au nombre des Kamis, soit les rois ses prédécesseurs, soit les personnages recommandables par leurs vertus et leurs hauts faits.

La plupart des anciens peuples de l'Europe avaient pour divinités les premiers fondateurs de leur nation. L'Odin des Scandinaves était le chef colonisateur de ces tribus venues de l'Asie. Il en était de même en Amérique. Manco-Capac, fondateur de l'empire du Pérou, et Bochica, de celui de Cundinamarca, étaient devenus pour ces peuples des divinités de premier ordre.

DEILEON, compagnon d'Hercule dans son expédition contre les Amazones. Il joignit les Argonautes près de Synope. (VALER. FLAC., *Argon.*, l. v, 114.)

DEION, frère de Céix; c'est le même que *Dédalion*.

DEIONE, mère de Milet.

DEIPHILE, fille d'Adraste, roi d'Argos, devait épouser un sanglier, selon l'oracle d'Apollon, qui se vérifia en ce sens, qu'elle épousa Tydée, qui portait pour manteau une peau de sanglier.

DEIPHOBE, fils de Priam, épousa, après la mort de son frère Pâris, la belle Hélène; mais cette femme le trahit. D'intelligence avec Ménélas son premier mari, dont elle voulait regagner le cœur, elle lui donna un signal la nuit de la prise de Troie, et l'introduisit avec Ulysse dans l'appartement de Déiphobe, à qui ils ôtèrent la vie, après lui avoir fait souffrir les plus indignes traitements. Enée le vit dans les enfers; tout son corps était mutilé, son visage paraissait déchiré cruellement, il était sans nez, sans oreilles, sans mains; ses ennemis avaient laissé son corps sans sépulture, exposé sur le rivage aux injures de l'air, et à la voracité des oiseaux; Enée, à son retour des enfers, lui éleva un monument. Enée de Gaze (*in Theophrasto*) dit que les Thérap-

niens de la Laconie rendaient un culte particulier à Ménélas, à Pâris et à Déiphobe.

DEIPHOBE, Sibylle de Cumes, fille de Glaucus et prêtresse d'Apollon. Ovide raconte la manière dont elle devint Sibylle. Apollon étant devenu amoureux de Déiphobe, offrit, pour la rendre sensible, de lui accorder tout ce qu'elle souhaiterait : elle demanda de vivre autant d'années qu'elle tenait dans la main de grains de sable qu'elle venait de ramasser. Elle oublia malheureusement de demander en même temps de pouvoir conserver, durant tout ce temps-là, la fraîcheur de la jeunesse. Apollon la lui offrit cependant, si elle voulait répondre à sa tendresse; mais Déiphobe préféra l'honneur d'une chasteté inviolable au plaisir de jouir d'une éternelle jeunesse ; en sorte qu'une triste et languissante vieillesse succéda à ses belles années. Les Romains élevèrent un temple à cette Sibylle, dans le lieu même où elle avait rendu ses oracles, et l'honorèrent comme une divinité.

DEIPHON était fils de Triptolème et de Méganire; il fut si tendrement aimé de Cérès, que cette déesse voulut l'immortaliser. La fable dit qu'elle le jeta dans les flammes pour le purifier et pour lui ôter tout ce qu'il avait de mortel. Mais Méganire, mère du jeune prince, alarmée d'un si étrange spectacle, voulut retirer l'enfant du feu, et troubla, par ses cris, les mystères de la déesse. Celle-ci, offensée, remonta aussitôt sur son char tiré par des dragons, et laissa Déiphon au milieu des flammes, qui le consummèrent.

DEJANIRE, fille d'Oënée, roi de Calydon, fut recherchée par les plus puissants princes de la Grèce; mais Hercule l'emporta sur tous, après avoir vaincu Achéloüs. Le héros s'en retournait victorieux avec Déjanire, lorsqu'il se trouva arrêté sur le bord du fleuve Evenus, qui pour lors était débordé. Il ne fut inquiet que pour son épouse ; car pour lui, rien n'était capable de l'arrêter. Nessus, centaure fort robuste, qui connaissait le gué, et à qui d'ailleurs Vénus avait appris comment il pourrait tromper Hercule (*Voy.* Adonis), s'offrit de passer la princesse sur son dos : ce qui fut accepté. Mais dès qu'il se vit à l'autre bord de la rivière, il prit sa course pour enlever Déjanire. Hercule, qui s'aperçut à l'instant du mauvais dessein du centaure, lui décocha une de ses flèches, qui portait infailliblement la mort. Nessus, blessé mortellement, sut bien se venger, avant d'expirer, de l'un et de l'autre; il prit sa tunique ensanglantée, et la donna à Déjanire, comme un remède assuré pour se faire toujours aimer de son mari, et pour empêcher qu'il n'aimât d'autres femmes. Déjanire, après avoir donné un fils à Hercule, apprit l'enlèvement d'Iole par son mari, et craignit de se voir répudiée : elle eut alors recours au fatal remède du centaure. Elle envoya à Hercule cette tunique qui lui fit d'abord souffrir d'horribles douleurs, et enfin chercher la mort. L'amour jaloux de Déjanire, qui cause la mort d'Hercule, fait le sujet d'une tragédie grecque, les *Trachiniennes* de Sophocle, et d'une tragédie latine de Sénèque, intitulée : *Hercule au mont OEta.*

Déjanire, ayant appris le funeste effet de son présent, se tua de douleur avec la massue du héros, et de son sang naquit la plante appelée depuis *Nymphœa* et *Heraclion*. (Ovid., *Met.* iii, et Diodor. l. v.)

DEJONEE, fils d'Eurytus, roi de Thessalie, épousa Périgone, dont il eut Joxus. Il fut aussi père de Dia, femme d'Ixion.

DEJOPEE, une des quatorze *Nymphes* de la suite de Junon, et la plus belle de toutes: la déesse l'offrit en mariage au dieu des vents, en récompense du service qu'elle le priait de lui rendre, en excitant une tempête contre les Troyens. (*Æneid.*, l. i, 71.)

DEJOPÉE, fille d'Asius, une des *Nymphes* compagnes de Cyrène, mère d'Aristée.

DELEPHAT. Nom que les Chaldéens et les Assyriens donnaient à *Vénus.*

DELIADE, c'est le nom du vaisseau qui portait les Déliastes à Délos.

DELIBAMENTA, ***DELIBARE***. Dans l'idiome obscur et affecté des pontifes romains, les libations faites aux dieux infernaux n'étaient point appelées *libamina* ou *libamenta*, comme les libations faites en l'honneur des divinités terrestres et célestes, mais *delibamenta*. L'action de les faire était exprimée par le mot *defundere*. Offrir aux dieux une partie des mets que l'on devait servir dans un repas, s'exprimait par celui de *delibare.*

• **DELIENNES, DELIES**. Fête instituée par Thésée, lorsqu'après avoir vaincu le Minotaure, il ramena de Crète les jeunes Athéniennes qui devaient être sacrifiées à ce monstre, et plaça dans un temple à Athènes la statue de Vénus qu'Ariadne lui avait donnée. Cette fête se célébra toujours depuis à Athènes en l'honneur d'Apollon.

Les principales cérémonies consistaient en une ambassade quinquennale des Athéniens à l'Apollon de Délos. Cette députation, composée de citoyens distingués, nommés *Déliastes* ou *Théores* (*voyants*), partait sur un vaisseau dont la poupe était couronnée de laurier par les mains d'un prêtre d'Apollon, et accompagné de quatre autres, portant tout ce qui était nécessaire aux sacrifices. Le chef de la députation s'appelait archithéore. Les Déliastes étaient aussi couronnés de laurier. A leur arrivée à Délos, ils offraient des sacrifices à Apollon avec des cérémonies pompeuses, des danses et des ballets. Quatre céryces ou prêtres descendants de Mercure s'embarquaient avec eux, et devaient résider toute l'année à Délos. Lorsqu'ils revenaient à Athènes, le peuple allait au-devant d'eux, et les recevait avec de grandes acclamations de joie. Ils ne quittaient leurs couronnes que lorsque leur commission était finie, et alors ils les consacraient dans le temple de quelque dieu.

Les Ioniens et les habitants des îles voisines de l'Ionie célébraient une fête à peu

près semblable, et dont l'institution était antérieure à celle des Athéniens.

Au commencement, il fallait souvent sacrifier pendant un an entier, avant de se rendre le dieu propice. Alors il n'inspirait la Pythie qu'une fois l'année, dans le premier mois du printemps. On obtint enfin d'Apollon qu'il la favorisât de son esprit divin une fois par mois. Tous les jours du mois n'étaient pas convenables; il y en avait qu'on regardait comme des jours malheureux, et où il n'était pas permis d'interroger l'oracle. Le jour de l'installation, on attendait l'arrivée d'Apollon, qui manifestait sa présence en secouant lui-même le laurier qui était devant la porte de son temple. Alors les grands prêtres, qu'on appelait autrement les prophètes, conduisaient la Pythie au sanctuaire et la plaçaient sur le trépied. Elle y était assise dans la situation la plus propre à recevoir l'émanation prophétique. Dès qu'elle se sentait pénétrée de l'exhalaison divine, on voyait ses cheveux se dresser sur sa tête; ses yeux étaient hagards, sa bouche écumait, un tremblement subit et violent s'emparait de tout son corps. Elle voulait s'arracher aux prophètes qui la retenaient de force sur le trépied; ses cris, ses hurlements faisaient retentir le temple, et jetaient une sainte frayeur dans l'âme des assistants. Dans cet état violent, elle proférait, par intervalles, quelques paroles mal articulées, que les prophètes recueillaient avec soin, et qu'ils arrangeaient ensuite pour leur donner une liaison nécessaire. Ces réponses étaient ordinairement amphibologiques.

DELOS. Ile de la mer Egée, fameuse dans l'antiquité. Junon, furieuse de voir Latone prête à mettre au monde le fruit de ses amours avec Jupiter, obtint de la Terre qu'elle ne lui donnât aucun asile pour faire ses couches. Neptune, à la prière de Jupiter, fit sortir d'un coup de trident l'île de Délos, qui, pour n'appartenir en rien à la *Terre*, demeura flottante sur la mer. Latone s'y retira, et mit au monde Apollon et Diane, qu'elle avait eus de Jupiter. Apollon, en reconnaissance de ce qu'il avait reçu le jour, la rendit immobile de flottante qu'elle était auparavant, et la fixa au milieu des Cyclades. La croyance où l'on était qu'Apollon et Diane étaient nés dans cette île, la rendit si respectable, qu'il fut défendu d'y inhumer personne, comme étant une terre sacrée; et les Perses, qui ravagèrent toutes les îles de la Grèce, ayant touché à Délos avec leur flotte de mille vaisseaux, n'osèrent y faire le moindre dégât. Le nom de Délos peut avoir été donné à cette île, ou parce qu'on ne la connaissait pas, supposé qu'elle existât, ou parce qu'en effet elle sortit de la mer, par l'effet de quelque tremblement de terre; comme on a vu de nos jours se former dans la même mer la nouvelle île de Santorin. C'est peut être d'ailleurs sur son nom qu'est fondé tout ce qu'en racontent les poëtes; Δῆλος veut dire *apparent*.

Apollon, disait-on, passait les six mois d'été à *Délos*, où il avait un oracle célèbre; pendant les autres mois de l'année il habitait Patare en Lycie.

Il y avait à Délos un autel fait avec des cornes, qui passait dans l'antiquité pour une des sept merveilles.

Les Perses témoignèrent eux-mêmes, quoique étrangers, le respect que cette tradition leur inspirait pour l'île de Délos. Le chef de la flotte de Darius, suivant Hérodote (lib. VI, c. 97), rappela les habitants de cette île, qui fuyaient devant lui; il leur fit savoir qu'il n'avait aucun dessein de leur nuire, et que le roi leur avait défendu que l'on fît aucun dommage dans un pays qui avait donné naissance à deux grandes divinités.

Des médailles frappées dans l'île de Délos confirment l'opinion de ses habitants; il y en a qui représentent le soleil et la lune avec la légende ΔΗΛΙΟΥ d'un côté, et ΔΕΛΙΑΣ de l'autre; et on en voit avec des têtes d'Apollon et de Diane accolées, et la légende ΘΕΩΝ ΑΔΕΛΦΩΝ. C'est pour cela que les poëtes donnent à Diane l'épithète de *Delia*, et celle de *Cynthia* prise d'une montagne de l'île de Délos, et que l'on avait élevé dans cette île un temple fameux, nommé *Artémision*.

DELPHES (Temple de). Il n'y a personne, dit le chevalier de Jaucourt, qui n'ait ouï parler du temple de Delphes, de ses richesses, des révolutions qu'il a essuyées, des oracles qui se rendaient dans son sanctuaire, enfin du nombre prodigieux de gens destinés au service de ce temple.

Le premier temple d'Apollon à Delphes, si l'on en croit les anciens, fut construit de branches de laurier entrelacées, qu'on apporta de la vallée de Tempé. Ce temple avait précisément la forme d'une cabane, et le laurier était particulièrement consacré à Apollon; il se l'appropria lorsque Daphné, ses premières amours, fut métamorphosée en cet arbre.

Ce temple rustique ayant été détruit, des abeilles, selon la tradition populaire, en formèrent un autre avec leur cire et des plumes d'oiseaux. Quelques savants aiment mieux supposer que ce second temple avait été construit d'une plante appelée πτέρις, espèce de fougère; et je préférerais à cette opinion celle des auteurs qui ont écrit que ce temple avait été l'ouvrage d'un habitant de Delphes, nommé Ptéras, qu'il avait porté le nom de son fondateur; et je crois que sur l'équivoque du mot *ptéra*, qui signifie des *ailes*, on avait feint que les abeilles l'avaient construit avec des ailes d'oiseaux.

Le troisième temple se ressent bien encore du récit fabuleux. Il était, dit-on, l'ouvrage de Vulcain, qui, pour le rendre plus durable, l'avait fait d'airain, et avait placé sur son frontispice un groupe de figures d'or qui charmaient les oreilles par d'agréables concerts. On ne sait trop de quelles manière ce temple d'airain fut détruit: les uns prétendent qu'il fut abîmé dans un tremblement de terre; d'autres qu'il fut consumé par le feu. Disons plutôt, avec Hardion, qu'il disparut à peu près comme les

palais enchantés de nos nécromanciens.

Le quatrième temple exista réellement, et fut bâti tout de pierre la première année de la cinquième olympiade, par Trophonius et Agamèdes, excellents architectes. Apollon, au rapport d'Homère qui embellit tous les sujets qu'il traite, en jeta lui-même les fondements. Ce beau temple fut brûlé dans la cinquante-huitième olympiade, 548 ans avant l'ère vulgaire.

Le cinquième fut construit 513 ans avant Jésus-Christ, environ 44 ans après que celui de Trophonius et d'Agamèdes eut été brûlé. Les Amphyctions, ces juges si célèbres de la Grèce, qui s'étaient rendus les protecteurs de l'oracle de Delphes, se chargèrent du soin de rebâtir ce cinquième temple. Ils firent marché avec l'architecte (c'était un Corinthien nommé Spinthare), à 300 talents. Toutes les villes de Grèce furent taxées; et Amasis, alors roi d'Egypte, donna pour sa part mille talents pesant d'aromates précieux. Les Alcméonides, famille puissante d'Athènes, chassés de leur patrie par les Pisistratides, vinrent à Delphes en ce temps-là, et s'offrirent de conduire l'édifice : ils le rendirent beaucoup plus magnifique qu'on ne se l'était proposé dans le modèle. Entre les autres embellissements qu'ils ajoutèrent, ils firent à leurs dépens un frontispice de marbre de Paros. Le reste du temple était d'une pierre qu'Hérodote appelle πώρινος λίθος, qui est peut-être la même que le *porus* de Pline, espèce de pierre blanche, dure comme le marbre de Paros, mais moins pesante.

Il n'est pas possible de détailler les offrandes dont les divers temples de Delphes furent successivement enrichis. Ces trésors ont été si vantés, que les Grecs les désignaient par l'adjectif Παλαιόπλουτον, *riche de toute antiquité*. Ces richesses ne consistaient néanmoins dans le commencement, qu'en un grand nombre de vases et de trépieds d'airain, si l'on en croit Théopompe, qui nous assure qu'il n'y avait alors aucune statue, pas même de bronze. Mais cette simplicité ne dura guère : les métaux les plus précieux y prirent bientôt la place de l'airain. Gygès, roi de Lydie, fut le premier qui fit au temple de Delphes des offrandes d'une très-grande quantité de vases d'or et d'argent; en quoi ce prince fut imité par Crésus son successeur, par plusieurs rois et princes, par plusieurs villes, et même par plusieurs riches particuliers, qui tous comme à l'envi les uns des autres, y accumulèrent par monceaux trépieds, vases, boucliers, couronnes et statues d'or et d'argent de toute grandeur. Nous dirons, pour les évaluer en bloc, que dès le temps de Xerxès on faisait monter les trésors de Delphes aussi haut que ceux de ce souverain des Perses, qui couvrit l'Hellespont de vaisseaux, et qui envahit la Grèce avec une armée de 600 mille hommes.

Ne soyons pas surpris que des trésors si considérables aient excité successivement la convoitise et la cupidité des rois et des nations. Le premier qui tenta de s'en rendre maître, fut un fils de Crius, roi des Eubéens: cet événement est si ancien qu'il n'est pas possible d'en fixer l'époque. Le second pillage se fit par Danaüs, roi d'Argos, qui, étant entré à main armée dans la Grèce, vola et brûla le temple de Delphes, l'an 1509 avant Jésus-Christ. Ensuite les Dryopes s'emparèrent des richesses du temple d'Apollon, sous la conduite de Phylas, leur roi. Hercule défit ce roi, et le tua l'an 1295 avant Jésus-Christ. Phlégias, frère d'Ixion, roi des Phlégiens, fut le quatrième qui pilla le temple de Delphes, environ 1295 avant Jésus-Christ. Soixante et dix-huit ans après, Pyrrhus, fils d'Achille, tenta la même entreprise. Les Crisséens portèrent leurs mains impies sur les richesses de ce temple, 605 ans avant Jésus-Christ. Le fameux Xerxès, l'an 480 avant Jésus-Christ, envoya à Delphes un détachement de son armée formidable, avec ordre de piller le temple d Apollon, et de le détruire; mais son entreprise ne réussit pas.

Les Phocéens, peuple voisin de Delphes, pillèrent le temple à trois différentes reprises, dont la première s'exécuta 365 ans avant l'ère chrétienne. Les Gaulois qui n'avaient pas moins d'avidité que les Phocéens, tentèrent deux fois le même pillage : la première fois l'an 279 avant Jésus-Christ, sous Brennus qui y fut tué, et la seconde fois 114 ans avant Jésus-Christ, avec un succès plus heureux, mais non pas sans avoir perdu beaucoup de monde à cette expédition. Trente ans après, c'est-à-dire 84 ans avant l'ère vulgaire, les Thraces portèrent leurs mains sacriléges sur le temple de Delphes, et le brûlèrent l'an 670 de Rome.

Enfin l'an 819 de la fondation de cette capitale du monde, Néron, voyageant en Grèce, n'oublia pas de visiter le temple d'Apollon, et y ayant trouvé à son gré 500 belles statues de bronze, tant d'hommes illustres que de dieux, il les enleva, les chargea sur ses vaisseaux, et les emporta avec lui à Rome. Ce sont là les principaux pillages qu'essuya le fameux temple de Delphes, avant et même depuis la cessation de ses oracles.

On conçoit bien qu'un temple de cet ordre demandait un grand nombre de ministres pour le desservir; et jamais son autel n'en manqua. Il y avait d'abord plusieurs colléges de devins; cinq sacrificateurs perpétuels, ou chefs, immolaient les victimes, faisaient passer la sacrificature à leurs enfants, et avaient sous eux quantité de sacrificateurs subalternes; un nombreux cortége de prêtres étaient chargés, les uns du dehors, et les autres de l'intérieur du temple: ceux qui passaient pour être les mieux instruits de ses antiquités, les expliquaient aux étrangers, et leur montraient soigneusement toutes les offrandes que la piété des peuples avait consacrées; ils leur apprenaient par qui telle statue, ou tel tableau avait été envoyé, quel en était le statuaire ou le peintre, dans quel. temps et à quelle occasion on l'avait envoyé.

A l'entrée du sanctuaire habitait le gardien de l'or d'Apollon; emploi de confiance,

mais des plus étendus et des plus pénibles. Les prophètes désignés pour accompagner la Pythie dans le sanctuaire, et pour être assis autour du trépied sacré, tenaient un des premiers rangs entre les ministres d'Apollon, parce que c'était à eux que l'on adressait les demandes, et que l'on recevait d'eux les réponses de l'oracle.

En sortant du sanctuaire on trouvait les femmes consacrées au service du dieu, qui se rangeaient en haie sur le perron, pour empêcher que les profanes n'approchassent du trépied. D'autres prêtresses étaient occupées à la garde et à l'entretien du feu sacré qui brûlait jour et nuit. Il y avait encore des hommes et des femmes préposés uniquement pour les bains et les purifications du temple.

Si nous ajoutons à toutes ces personnes consacrées, les joueurs d'instruments, les hérauts qui annonçaient les festins publics, les chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles, choisis pour chanter les louanges et pour danser les danses en usage dans le temple d'Apollon; nous conclurons sans peine que la plus grande partie des habitants de Delphes était employée à le servir.

DELPHES (Oracle de). C'était le plus fameux oracle du paganisme, qui devint, pour ainsi dire, l'oracle de toute la terre; il précéda le règne de Cadmus, et subsistait même avant le déluge de Deucalion. Diodore de Sicile, Strabon, Pausanias, Plutarque, racontent que des chèvres qui paissaient dans les vallées du mont Parnasse, s'étant avancées vers une espèce d'antre peu connu, firent des bonds étonnants, et poussèrent des cris extraordinaires. Bientôt les pâtres, les villageois, et tous les habitants du lieu, éprouvèrent à leur tour les mêmes affections, et se persuadèrent que quelque dieu était venu se cacher dans le fond de l'abîme, afin d'y rendre ses oracles. On attribua d'abord l'oracle à Neptune et à la Terre; de la Terre, l'oracle passa à Thémis sa fille; ensuite elle s'en démit en faveur d'Apollon, qu'elle chérissait particulièrement. Enfin celui-ci demeura par son habileté dans la science de deviner, à laquelle il s'était appliqué dès sa plus tendre jeunesse, demeura, dis-je, maître de l'oracle, et l'éleva au plus haut point de célébrité. Ce détail fabuleux se trouve chez les historiens comme chez les poëtes.

Apollon fut donc le dernier possesseur de l'oracle de Delphes, et s'y maintint avec plus ou moins de gloire, suivant les conjonctures, jusqu'au temps que les Thraces pillèrent son dernier temple et le brûlèrent vers l'an 670 de la fondation de Rome. Pendant ce long espace de siècles, le temple d'Apollon regorgea de présents qu'on y envoyait de toutes les parties du monde. Les rois, les potentats, les républiques et les particuliers n'entreprenaient rien sans l'avoir consulté. Tout ce qu'il y avait d'habitants à Delphes travaillait à l'envi à lui procurer des consultations, et à lui attirer les étrangers, afin de leur vendre les oracles aux prix des plus somptueux sacrifices et des plus magnifiques offrandes. Tous ces habitants étaient occupés à l'entretien du temple, aux sacrifices, ou aux cérémonies qui concernaient les oracles; tous briguaient avec zèle l'honneur d'être les ministres d'un dieu qui les comblait chaque jour de nouveaux bienfaits.

Parmi ces ministres se distinguaient ceux qu'on nommait les *Prophètes*, προφῆται. Ils avaient sous eux des poëtes qui mettaient les oracles en vers; car il n'y a eu que de courts intervalles de temps pendant lesquels on les rendit en prose. L'antre d'où sortaient les oracles, était situé vers le milieu du mont Parnasse, du côté qui regardait le midi. C'étaient les prophètes qui recevaient les paroles de la Pythie : elle montait sur le trépied sacré pour rendre les oracles du dieu, quand il voulait bien se communiquer aux hommes; mais les oracles qu'elle prononçait n'étaient point faits pour le plaisir des oreilles, ni pour porter dans l'âme ce tendre intérêt qu'excitaient les poésies de Sapho. La voix de la pythie, dit Plutarque, atteignait jusqu'au delà de dix siècles, à cause du dieu qui la faisait parler.

C'est à l'oracle d'Apollon que la ville de Delphes dut sa naissance et son agrandissement; elle lui dut sa réputation, et ce grand éclat qui la fit regarder comme le centre de la religion, comme le séjour favori des dieux. Quoique cette ville n'eût autour d'elle que des précipices et des rochers pour pourvoir à ses besoins, l'oracle d'Apollon lui tenait lieu des plus riches coteaux et des plaines les plus fertiles; mais ce dieu ne se prêtait pas toujours à la curiosité des consultants; d'ailleurs il était très-avide de sacrifices, et très-difficile à leur égard. Si on entrait dans le sanctuaire du temple sans avoir sacrifié, le dieu était sourd, la pythie était muette.

DELPHINIES. Fêtes que les habitants d'Egine célébraient en l'honneur d'Apollon Delphius.

DELPHINIUS, nom d'un des mois de l'année chez les Eginètes. Il était ainsi nommé d'Apollon de Delphes, parce qu'en ce mois-là Egine célébrait les Hydrophories en l'honneur de cet Apollon. (*Scholiaste de* Pindare *sur le 82e vers de la ve ode des Neméennes, et* M. Ménage, *notes sur Laërce*, p. 18.) Dodwel (*de Cyclis*, p. 114) dit que le mois delphinius répondait au panemus des Macédoniens, c'est-à-dire, à notre mois de juin.

DELPHUS, fils d'Apollon et de Thyas, prêtresse de Bacchus, donna son nom à la ville de Delphes.

DELUBRUM. Quoique ce mot soit souvent synonyme de *templum*, il en différait cependant dans la langue des Augures et des pontifes. Asconius, commentateur de Cicéron (p. 17), rapporte à ce sujet deux opinions anciennes : la première donnait exclusivement le nom *delubrum* à plusieurs petites *ædes* réunies sous un même toit; la seconde réservait ce nom pour les temples dans lesquels on conservait de grands vases d'airain

(*labra*) employés pour laver les corps des morts : tels étaient les temples de Jupiter à Dodone, ou d'Apollon à Delphes, tous deux célèbres par le grand nombre de bassins et de trépieds qui y étaient déposés : ***In quorum delubris lebetes, tripodesque visuntur.***

Servius rapporte ces deux opinions, et en ajoute une troisième : celle-ci dérive le mot *delubrum* d'une statue de divinité consacrée sur le lieu même, parce que les premiers Romains appelèrent *liber* une statue grossièrement ébauchée, un tronc à peine écorcé et dégrossi : *A libro, hoc est, a raso ligno factum, quod Græce ξὸανον dicitur.* Macrobe a cité Varron (sat. 3, c. 4), qui appelle *delubrum* un temple simplement consacré (*ædes*), auquel était joint un espace de terrain vide de bâtiments, une place. Mais à cette première étymologie, Varron en ajoute une seconde qui paraît lui plaire davantage, et qui nous paraît aussi la plus naturelle : *delubrum* désigne alors l'endroit le plus retiré, le plus saint des temples, celui où était placée la statue de la divinité ; *delubrum, in quo loco simulacrum dei dedicatum est. Sicut locum in quo figerent candelam, candelabrum appellatur, ita in quo ponerent deum, nominatum delubrum.*

Les anciens étaient dans l'usage de consacrer aux dieux leurs vieilles armes ou celles qu'ils avaient enlevées aux ennemis, et de les suspendre aux piédestaux des statues ou aux murs qui entouraient ces statues, c'est-à-dire, aux murs de l'intérieur des temples. Or, nous voyons Horace, Suétone et d'autres écrivains romains appeler *delubra* les murs auxquels on avait suspendu des armes et des dépouilles. Il est donc évident que le mot *delubrum* désignait l'endroit le plus secret, le plus mystérieux des temples anciens. Horace dit des temples de Carthage :

. . . . . Signa ego Punicis
Affixa delubris, et arma
Militibus sine cæde, dixit,
Direpta vidi. (III *Od.*, v, 18.)

Et Suétone dit aussi du temple de Mars : *Strictum divi Julii gladium tenens, detractum delubro Martis.* (*Vitel.*, c. 8, n. 2.)

Ces distinctions se perdirent dans la suite, et l'on employa indifféremment les mots *templum, delubrum,* l'un pour l'autre.

Le *delubrum* d'Apollon était vers le portique d'Octavie, près du cirque Flaminius : ***Ad Octaviæ porticum Apollo Philisci Rhodii in delubro suo.*** (Plin., xxxvi, 5.) La statue était l'ouvrage de Philiscus de Rhodes.

Le *delubrum* de Cn. Domitius, placé dans la neuvième région, renfermait plusieurs ouvrages du célèbre Scopas, tels que les statues de Neptune, de Thétis, d'Achille, des Néréides, des Tritons : ***In maxima dignatione Cn. Domitii delubro in circo Flaminio Neptunus ipse, et Thetis et Achilles...*** (Plin., xxxvi, 5.)

Le *delubrum* de Jupiter Stator, placé dans la région du cirque de Flaminius, par Macrobe (sat. 3, 4), était peut-être le même que celui de l'article précédent.

Le *delubrum* de Junon Sospita, placé dans la dixième région, près du temple de la mère des dieux, avait été dédié aux calendes de février. Il n'existait plus à l'époque où Ovide écrivait ses fables :

Principio mensis Phrygia contermina matri
Sospita delubris dicitur aucta novis.
Nunc ubi sunt, illis, quæris, sacrata Kalendis,
Templa Deæ? Longo procubuere die
(II, 55.)

Rufus place le *delubrum* des Lares dans la huitième région.

Le *delubrum* de Mars Gradivus.

Le *delubrum* de Minerve Capita était au bas du mont Cœlius, non loin de l'emplacement qu'occupe aujourd'hui l'église Saint-Grégoire.

Il y avait un *delubrum* dans le palais des Césars. (Plin., xxxvi, 5)

Le *delubrum* de Vénus, placé dans la voie sacrée, est compté par Marcellin entre les endroits de Rome les plus dignes d'admiration.

Le *delubrum* de Vesta était dans le Capitole. Tacite parle de son incendie (*Annal.*, xv, 41, 1.)

DELUENTINUS. Dieu que les habitants de Crustumies invoquaient en temps de guerre pour être préservés de tout ravage de la part de leurs ennemis.

DELUGES de Deucalion et d'Ogygès. (*Voy. leurs articles, et de plus celui de* Xixuthrus.)

DELVENTINUS. Dieu des anciens Etrusques, dont on ne connaît guère que le nom.

* *DEMARCHEXASIUS*, c'est-à-dire *Tribunitien*, nom du cinquième mois des Cypriotes et des Paphiens. (Junius, *L. de anno et mensibus.*)

Dans les notes sur Bède, il est pris pour le sixième mois, et on l'appelle *Diamarplexios*. C'est une erreur, de même que le *Diamarchesagius* du *Diarium historicum Henrici Pantaleonis*. Le P. Hardouin prétend qu'il faut dire Δημαρχεξούσιος. (*Fabr. Menol.*, p. 63.)

DEMAROON ou DEMARUS. Divinité des anciens Phéniciens. Chronos avait une concubine qu'il donna en mariage à Dagon. Elle accoucha peu de temps après d'un enfant qui fut appelé Démaroon, et que plusieurs ont confondu avec Jupiter.

DEMETER, ΔΗΜΗΤΗΡ. Nom que les Grecs donnaient à Cérès, et que l'on croit avoir été mis pour *Géméter*, mère de la Terre. C'est aussi le même que *Damater*.

DEMETRIES. Fêtes de Cérès, nommées en grec Δημήτρια, selon le témoignage d'Hésychius et de Pollux (*Onomast.*, l. I, c. 1.) Ceux qui les célébraient se frappaient avec des fouets composés d'écorces d'arbres, et qu'on appelait μόροττον.

Le 30 du mois munychion, on célébrait une autre fête appelée aussi Démétries, dans laquelle on vénérait Bacchus sous le nom de *Démétrius*. On y représentait les voyages de ce dieu dans la plus grande partie de la terre.

* Enfin, le 13 du même mois, il y avait encore une fête de ce même nom, en l'honneur de Démétrius Poliorcète, ou le preneur de villes.

DEMI-DEESSES. Toute la Grèce était remplie de demi-dieux et de temples érigés en leur honneur; mais dans toute l'histoire grecque, il n'est fait mention que d'une seule demi-déesse.

On appelait ainsi des femmes illustres ou descendues des dieux, auxquelles on rendait après leur mort les honneurs divins.

DEMI-DIEUX. On appelait ainsi les dieux du second ordre, qui tiraient leur origine des dieux : tels étaient les hommes illustres de la Grèce, Hercule, Castor et Pollux, Esculape, Enée, etc.

La plupart passaient pour être le fruit de l'union d'une divinité avec un être mortel. On leur érigeait des temples dans quelques lieux, mais on ne les honorait que d'un culte secondaire.

La plupart des systèmes religieux polythéistes ont aussi des demi-dieux, qu'ils appellent aussi quelquefois esprits ou génies. On pourrait comparer aux demi-dieux des Grecs les Dévatas des Indiens, par comparaison avec les Dévas, qui sont leurs grands dieux.

DEMOENETE, était un habitant de l'Arcadie, qui, ayant eu un jour la témérité de goûter de la chair d'un enfant qu'on venait d'immoler à Jupiter, dans le temple de ce dieu, bâti sur le mont Lycée, fut changé en loup. Il reprit sa figure au bout de dix ans, et remporta un prix aux jeux Olympiques.

DEMOGORGON. Divinité ou génie de la terre, comme son nom grec le signifie. C'était, disait-on, un vieillard crasseux, couvert de mousse, pâle et défiguré, qui habitait dans les entrailles de la terre. Il avait pour compagnon l'Eternité et le Chaos. S'ennuyant dans cette solitude, il fabriqua une petite boule sur laquelle il s'assit, et s'étant élevé en l'air, il environna toute la terre et forma aussi le ciel. Il tira ensuite de la terre de la boue enflammée, qu'il envoya dans le ciel pour éclairer le monde; ce qui forma le Soleil qu'il donna à la Terre en mariage : de cette union sortirent le Tartare, la Nuit, etc. On donnait encore plusieurs autres enfants à Démogorgon, savoir, la Discorde, Pan, les trois Parques, l'Erèbe. C'est Bocace qui rapporte cette Théogonie, comme l'ayant tirée de Théodontius, ancien auteur grec. Démogorgon vient de Δαίμων, génie, et de Γεωργῶν, *qui préside la terre.*

Cette divinité était particulièrement adorée en Arcadie; et telle était la vénération des habitants pour ce nom redoutable, qu'il n'était pas permis de le prononcer. Des auteurs ont pensé que ce Démogorgon était un magicien si habile dans son art, qu'il avait à ses ordres les fantômes et les génies aériens, les forçait d'obéir à ses volontés, et punissait sévèrement ceux qui ne s'y conformaient pas exactement.

DEMON. Ce mot chez les anciens philosophes signifiait quelque chose qui tient lieu du divin, un *Génie*, Δαιμόνιον. Les Platoniciens donnaient ce nom à certains êtres moyens, remplissant le vide immense qui se trouve entre Dieu et les hommes, disposés par étage, plus puissants, plus éclairés les uns que les autres. Ils font, disait-on dans ce système, pour ainsi dire, passer de main en main les vœux et les prières que les hommes adressent à Dieu, et rapportent aux hommes les grâces dont Dieu les comble en échange. Ce sont donc eux qui reçoivent les prières et les sacrifices; ce sont eux qui rendent les oracles. A chaque homme, dit Ménandre, est donné en naissant un démon ou bon génie, qui lui sert pendant toute la vie de maître et de guide. Plutarque dit de même que ces démons prennent quelquefois des hommes en amitié, qu'ils les avertissent de leurs devoirs, les guident dans le chemin de la vertu, veillent à leur sûreté, et les tirent des périls redoublés où ces hommes se livrent par précipitation ou par ignorance. Ces êtres intermédiaires, selon les anciens philosophes, ne sont pas de simples intelligences, ils sont revêtus d'un corps subtil et imperceptible à nos sens. L'Univers en est rempli; il y en a dans l'air, dans la mer, sur les montagnes, dans les forêts. Les poëtes donnent aussi le nom de démons aux mânes, aux ombres des morts.

Les démons des Parsis ou Guèbres sont les génies qui, sous les ordres d'Ahriman, le mauvais principe, sont constamment en lutte contre Ormuzd ou le bon principe.

La mythologie hindoue n'est pas moins féconde en démons malfaisants qu'en divinités; les Indiens les divisent en plusieurs classes, dont les principales sont les Daityas, les Danavas, les Rakchasas, les Asouras, ce dernier vocable peut être regardé comme le nom générique.

Les Bouddhistes admettent huit espèces de démons.

Le culte des démons était fort répandu dans l'île de Ceylan et dans la plupart des contrées de l'Asie méridionale et orientale, avant l'introduction du bouddhisme. On y adorait les génies locaux ou Nat, parmi lesquels les serpents Nagas jouaient le rôle principal.

Dans le royaume de Siam, on a beaucoup de vénération pour les démons malfaisants.

Les Tibétains reconnaissent les mêmes ordres de démons que les bouddhistes. Ils ont de plus deux autres classes d'esprits, ou démons qu'ils appellent Dré et Dhoudh.

Les Chinois reconnaissent deux sortes d'esprits, les Chin ou bons génies, et les Kouey ou démons.

Les Tong-Kinois ont beaucoup de familiarité avec le démon, et font avec lui un pacte en vertu duquel le démon leur obéit si ponctuellement, qu'il semble que sa promptitude à exécuter les ordres qui lui sont prescrits précède la voix de celui qui commande.

Outre le Dieu juste, bon et parfait, les peuples du Congo reconnaissent aussi un mauvais génie qu'ils appellent Zambi-a-N'bi, dieu de méchanceté.

Les Madécasses craignent le démon et les autres esprits malins; ils croient que le diable leur apparaît sous la forme d'un dragon

de feu, et qu'il s'empare quelquefois de leur corps. Pour s'en délivrer, ou du moins pour se soulager, ils prennent en main une zagaie, et se mettent à danser et à sauter avec mille contorsions extravagantes.

Les Floridiens adoraient le démon, ou plutôt le mauvais principe, qu'ils opposaient à leur divinité suprême.

Dans l'île de Bali, près de Java, les indigènes reconnaissent, outre les Dévas ou dieux, des Djinns ou démons, qui sont considérés comme les auteurs du mal ; c'est à eux qu'on attribue toutes les calamités qui fondent sur la nature humaine.

Les insulaires de Tonga appellent les démons Hotoua-Hou ; ils sont très-nombreux ; mais on n'en connaît que cinq ou six qui résident à Tonga, pour tourmenter les hommes plus à leur aise. On leur attribue toutes les petites contrariétés de cette vie.

Les anciens Caraïbes reconnaissaient, outre un Dieu suprême, un mauvais esprit appelé Maboia, qu'ils regardaient comme l'auteur de tous les maux.

En général les peuples de l'Amérique du Nord admettaient deux principes : Kitchi-Manitou, le bon esprit ou Dieu, et Matchi-Manitou, le mauvais esprit ou le diable.

Les Australiens admettent, outre un bon esprit qu'ils appellent Koyan, un mauvais génie appelé Potoyan.

(*Voy. les articles spéciaux des différents peuples, afin de connaître leurs idées mythologiques sur le démon.*)

DÉMON de Socrate. Ce philosophe avait, disait-on, un démon ou esprit familier dont les avertissements ne le portaient jamais à aucune entreprise, mais le détournaient seulement d'agir lorsqu'il lui aurait été préjudiciable de le faire. Après la défaite de l'armée commandée par Lachès, dit Cicéron (lib. I *De divinat.*), Socrate fuyait avec ce général athénien, et étant arrivé dans un lieu où aboutissaient plusieurs chemins différents, il ne voulut pas suivre la même route que les autres. Lorsqu'on lui en demanda la raison, il répondit que son démon l'en détournait. L'événement justifia bientôt l'avis du prétendu génie. Tous ceux qui prirent un autre chemin que Socrate, furent tués ou faits prisonniers par la cavalerie des ennemis. A la vérité, lorsqu'il alla se présenter aux juges qui devaient le condamner, son démon ne l'arrêta point, comme il faisait dans les occasions dangereuses : c'est, dit Platon, parce qu'il n'estima pas que ce fût pour lui un mal de mourir, surtout à l'âge et dans les circonstances où il était. Ce n'était pas seulement pour lui qu'il recevait ces avertissements intérieurs ; ses amis y avaient aussi part lorsqu'ils allaient s'engager dans quelque mauvaise affaire qu'ils lui communiquaient ; et on citait plusieurs occasions où ils se trouvèrent fort mal de ne l'avoir pas cru. Il est vraisemblable que ce démon de Socrate, dont on a parlé si diversement, jusqu'à mettre en question si c'était un bon ou un mauvais ange, n'était autre chose que la justesse et la force de son jugement, qui, par les règles de la prudence, et par le secours d'une longue expérience, soutenue de sérieuses réflexions sur le passé et sur le présent, lui faisaient prévoir l'avenir, le succès des affaires sur lesquelles il délibérait pour lui-même, ou sur lesquelles il était consulté.

DEMOPHILE. C'est le nom de la septième des dix sibylles que compte Varron ; elle était de Cumes, comme la sibylle Déiphobe : c'est d'elle qu'on a fait le conte des livres sibyllins. Démophile apporta à Tarquin l'ancien, neuf volumes, pour lesquels elle demanda trois cents pièces d'or. Le roi la rejeta avec mépris et la regarda comme une folle. Voyant cela, elle en jeta trois dans le feu en présence du roi et lui demanda le même prix pour ceux qui restaient : ce qui confirma Tarquin dans la pensée qu'elle était folle ; mais elle en brûla encore trois autres et persévéra à demander le même prix pour ceux qui restaient avec menace de les brûler. Le roi, frappé de cette persévérance, envoie chercher les Augures dont l'avis fut qu'il devait donner pour les trois livres qui restaient tout le prix que la sibylle en demandait. Ces livres furent commis à la garde des patriciens, et réputés sacrés, comme renfermant les destinées de Rome.

DEMOPHON ou **DEMOPHOON**, fils de Thésée et de Phèdre, accompagna comme un simple particulier, Elphénor à la guerre de Troie. Après la prise de cette ville, il retrouva auprès d'Hélène, sa grand'mère, Ethra, mère de Thésée, et la ramena avec lui. Il accorda généreusement sa protection aux Héraclides qu'Euristée persécutait, et fit même périr leur ennemi.

DÉMOS. Nom d'un des chevaux ou des cochers de Mars.

DEMROUSCH ou **DEMROUSCH-NERE.** Génie de la religion persane. Il commandait les dives avec le géant Argenk, lors de la guerre que leur déclara Taha-mourath, monarque persan. Tous deux furent vaincus et tués.

DEN ou **DAN.** Ancien dieu des Germains. Cluvier assure (*Germ. Ant.*, l. I, p. 224) que c'est le même que *Theut*, et Ζεύς, par conséquent ; car comme, selon lui, de Theut s'est fait Ζεύς, Jupiter ; de même de Ζεύς s'est fait Δὰν, Dan ; car on a dit Ζεός, Ζὰς, et en dorique, Ζάς : des cas obliques Ζηνός, Ζηνὶ, etc., s'est formé le nominatif Ζὴν, et en dorique Ζάν, puis le Z se changeant, comme il arrive souvent en Δ, Δάν, Dan, qui était le grand Theut ou le grand Mercure. *Dan* et *Den*, en Sclavon, et, selon une autre prononciation, *dzen* et *dzin*, signifie *jour*, comme *dies*, qui vient de διός, génitif de ζεύς.

DENAM. Idole des anciens Arabes, honorée particulièrement dans la tribu des Béni-Thays.

DENDRITIS. Surnom que les Rhodiens donnèrent à la belle *Hélène*, après lui avoir élevé un temple dans le lieu où les femmes de la reine Polixo l'avaient pendue.

DENDROPHORE, signifie proprement *porte-arbre, celui qui porte un arbre.* On

appelait ainsi chez les anciens ceux qui, dans certains sacrifices, portaient des arbres par la ville. *Voy.* Dendrophorie.

C'était aussi le nom qu'on donnait au dieu *Sylvain*, représenté portant un cyprès.

DENDROPHORIE. Cérémonie religieuse qui consistait à porter un ou plusieurs arbres dans les rues des villes à la suite de certains sacrifices, et en l'honneur de quelques dieux.

DENICHI. Une des trois divinités japonaises qui président à la guerre; on l'appelle aussi *Kogi*. On le représente avec trois têtes, dont chacune est couverte d'une espèce de toque, qui a des barbes flottantes sur les épaules, et avec quarante mains.

DEO. Nom grec de *Cérès*.

DEO est aussi le nom d'une classe nombreuse de démons redoutés des habitants des montagnes de Kamaon, dans l'Inde. Il y a peu de villages qui n'aient leur Déo. Parmi ces mauvais génies, les uns s'attachent à persécuter les hommes; les autres, les femmes ou les enfants; les Déos inférieurs exercent leur méchanceté sur les bestiaux.

DEOIS fut aimée de Jupiter, qui, pour la tromper, se métamorphosa en serpent.

DEOTA. Nom générique des divinités inférieures des Hindous.

DERADIOTES ou **DIRADIOTIS.** Surnom d'*Apollon* à Argos, où il avait un temple bâti sur une hauteur par Pithoéus. Les oracles y étaient rendus par une femme, à laquelle toute communication avec les hommes était interdite.

DERCETO, grande divinité des Syriens, qui la représentaient en femme de la ceinture en haut, et terminée dans la partie inférieure de son corps par une queue de poisson. Voici comment Diodore de Sicile et Lucien racontent son histoire: Dercéto ayant offensé Vénus, en fut punie par un violent amour que la déesse lui inspira pour un jeune sacrificateur très-beau. Dercéto, après avoir eu de lui une fille, conçut une si grande honte de sa faiblesse, qu'elle fit mourir le jeune homme; et ayant transporté l'enfant dans un lieu désert, elle se jeta dans un lac, où son corps fut métamorphosé en poisson. L'enfant qu'elle avait mis au monde fut la fameuse Sémiramis, qui, dans la suite, plaça sa mère au rang des divinités, et qui lui consacra un temple. Les Syriens, à cause de cette prétendue métamorphose, s'abstenaient de manger du poisson, et avaient pour ces animaux une grande vénération. Ils consacraient dans le temple de Dercéto des poissons d'or et d'argent, et lui en présentaient tous les jours de véritables en sacrifice.

Si l'on en croit Pline (l. v, c. 13 et c. 23), Dercéto était adorée à Joppé, aujourd'hui Jaffa. Diodore de Sicile (l. I) dit que c'était aux environs d'Ascalon. Selden juge d'après ses statues (*De diis Syris*, synt. II, c. 3), que c'était le *Dagon* des Philistins. C'est aussi la même divinité que *Atergatis*, dont on avait fait Dercéto. Les Syriens la faisaient mère de Sémiramis, et racontaient d'étranges fables sur cette femme que l'on avait divinisée.

Selon Vossius (*De idolol.*, l. VII, c. 10, p. 176), Dercéto était *la Lune;* Dercéto a été appelée *Céto*, comme il paraît dans Pline (*Hist. nat.*, l. v, c. 13). De ce nom quelques-uns pourraient inférer, dit Vossius, que Dercéto était *Andromède*, parce que le navire qui transporta Andromède portait la figure du poisson appelé *Cetus*, ou parce que le prince auquel elle fut promise d'abord, était seigneur d'une île habitée par des pirates, que l'on a pu comparer aux monstres marins, nommés *Cète*, et appeler de leur nom. Mais Vossius assure avec plus de vraisemblance que Céto a été formé de Dercéto, en retranchant la première syllabe.

DERCILE et **ALIBION**, fils de Neptune, enlevèrent à Hercule les bœufs de Géryon.

DEROUDJ. C'est, dans le système religieux des Persans, un démon opposé particulièrement à l'ange de l'agriculture. Les crimes qu'il provoque, et qui par conséquent sont appelés ses œuvres, sont : Manquer à sa parole, enfreindre les pactes, refuser les gages aux serviteurs, la nourriture aux bêtes de somme, les appointements aux maîtres d'école, le salaire aux paysans, l'eau aux pièces de terre.

DESOU. Le dieu du ciel, chez les nègres du Congo; ils l'appellent encore *Deus-cata, le Dieu unique*.

DESPOINA. Mot grec qui signifie *souveraine*. On donnait ce titre à *Vénus* dans la Grèce, à *Cérès* en Arcadie, et à *Proserpine* adorée à Cyzique.

DESTIN, DESTINEE. Divinité aveugle qui réglait toutes choses par une puissance dont on ne pouvait ni prévoir, ni empêcher les effets. Toutes les autres divinités étaient soumises à celle-ci : les cieux, la terre, la mer et les enfers étaient sous son empire, et rien ne pouvait changer ce qu'elle avait résolu; ou, pour parler avec les Stoïciens, le Destin était lui-même cette fatale nécessité, suivant laquelle tout arrivait dans le monde. Jupiter a beau vouloir sauver Patrocle : il faut qu'il examine sa destinée, qu'il ne connaît pas. Il prend des balances, pèse; et le côté qui décidait de la mort de ce héros étant le plus pesant, il est obligé de l'abandonner à son destin. Ce Dieu se plaint, dans le même poëte, de ne pouvoir fléchir le destin pour son fils Sarpédon, ni le garantir de la mort. Ovid (*Metam.*, lib. IX) fait dire à Jupiter qu'il est soumis à la loi du destin; et que s'il pouvait la changer, Eaque, Rhadamante et Minos ne seraient pas accablés sous le poids de leur vieillesse. Diane, dans Euripide, voulant consoler Hippolyte mourant, lui dit qu'elle ne saurait à la vérité changer l'ordre du destin, mais que pour le venger, elle tuera de sa propre main un des amants de Vénus. Quelque inévitables que fussent les arrêts de cette divinité, Homère dit cependant qu'ils pensèrent une fois être sans exécution; tant les idées qu'on avait à ce sujet étaient peu nettes. Ces destinées étaient

écrites de toute éternité dans un lieu où les dieux allaient les consulter. Jupiter y alla, dit Ovide, avec Vénus, pour y voir celle de Jules-César. Ce poëte ajoute que celles des rois étaient gravées sur le diamant. Les ministres du destin étaient les trois Parques, que l'on chargeait du soin de faire exécuter les ordres de l'aveugle divinité. Un mythologue moderne dit qu'elles étaient les secrétaires de son cabinet, et les gardes de ses archives : l'une dictait les ordres de son maître ; l'autre les écrivait avec exactitude ; et la dernière les exécutait en filant nos destinées. Les ordres du Destin n'étaient cependant pas tellement fixes, qu'ils ne pussent être changés par un seul mot. Selon Hésiode, la nuit seule engendra l'affreux Destin. Raison suprême. Suivant Platon, le Destin est, comme action, l'ordonnance immuable, l'ensemble des lois de Dieu ; comme substance, il est l'âme de l'univers. Une multitude de témoignages prouvent jusqu'à l'évidence que les anciens ne considéraient point le Destin comme une puissance supérieure à Dieu, mais qu'ils le regardaient ou comme l'expression de la providence et de la volonté divine, ou comme l'enchaînement nécessaire des causes.

DEUCALION, fils de Prométhée, avait épousé Pyrrha, fille de son oncle Epiméthée. Jupiter, voyant croître la malice des hommes, dit Ovide, résolut (Met. I) d'exterminer le genre humain, et de l'ensevelir dans les eaux, en faisant tomber des torrents de pluie de toutes les parties du ciel. Toute la surface de la terre en fut inondée, hors une seule montagne de la Phocide (c'est le mont Parnasse) que les eaux épargnèrent, parce que les deux sommets étaient au-dessus des nuages. C'est là que s'arrêta la petite barque qui portait Deucalion et sa femme : Jupiter les avait sauvés, parce qu'il n'y eut jamais d'homme plus juste et plus équitable que Deucalion, ni de femme plus vertueuse et qui eût plus de respect pour les dieux que Pyrrha. Dès que les eaux se furent retirées, ils allèrent consulter la déesse Thémis qui rendait ses oracles au pied de la montagne, au même lieu qui devint par la suite si célèbre par l'oracle de Delphes. La déesse leur rendit cette réponse : *Sortez du temple, voilez-vous le visage, détachez vos ceintures, et jetez derrière vous les os de votre grand'mère.* Ils ne comprirent pas d'abord le sens de l'oracle, et leur piété fut alarmée d'un ordre qui leur paraissait cruel. Mais Deucalion, après avoir bien réfléchi, trouva que la terre étant leur mère commune, ses os pouvaient bien être les pierres qu'elle renfermait dans son sein. Ils en prirent donc quelques-unes et les jetèrent derrière eux en fermant les yeux ; aussitôt ces pierres s'amollirent, devinrent flexibles et prirent une forme humaine ; celles que Deucalion avait jetées formèrent des hommes, et celles de Pyrrha des femmes. Le fond de ce récit est véritable. Sous le règne de Deucalion, roi de Thessalie, le cours du fleuve Pénée fut arrêté par un tremblement de terre, entre le mont Ossa et l'Olympe, où est l'embouchure par où ce fleuve, grossi des eaux de quatre autres rivières, se décharge dans la mer ; et il tomba cette année une si grande abondance de pluie, que toute la Thessalie, qui est un pays plat, fut inondé. Deucalion et ceux de ses sujets qui purent se garantir de l'inondation, se retirèrent sur le mont Parnasse, et les eaux s'étant enfin écoulées, ils descendirent dans la plaine. Les enfants de ceux qui s'étaient sauvés sont les pierres mystérieuses du poëte, qui repeuplèrent dans la suite le pays.

Deucalion régnait à l'époque de transition de l'âge d'airain à l'âge de fer : guidé par une inspiration divine, ce prince construisit un coffre ou arche de bois, appelée *larnax*, qu'il garnit de toutes les provisions qui lui étaient nécessaires ; il embarqua aussi avec lui, suivant Lucien, des animaux de toute espèce, et vogua ainsi sur les flots pendant que toute la face de la terre était inondée. Dès qu'il sentit les eaux baisser, il envoya des colombes pour s'assurer si la terre était découverte. Son arche aborda ensuite sur une haute montagne, qu'Apollodore et Pindare appellent le Parnasse, mais qui est le mont Athos, suivant Servius, et l'Etna suivant Hygin. A peine débarqués, Deucalion et Pyrrha érigèrent un autel et offrirent un sacrifice à Jupiter Phryxien ou sauveur.

Selon quelques auteurs, les déluges de Noé, d'Ogygès et de Deucalion seraient le même. Des rapports de circonstance, le nom d'*Inachides* (*Noachus*), de la constellation de Persée, et l'étymologie de celui de *Deucalion* (*fabricateur de coffre*), semblent donner du poids à ce sentiment.

Nous ajouterons ici que le mythe de Deucalion pourrait être d'origine indienne : en effet, nous trouvons dans l'Inde un Deva-Kala-Yavana (*Deo-Kal-Youn*, suivant la prononciation vulgaire), dont le nom pourrait se traduire par *Déva-Kala-le-Grec*. Ce Dékalioun, ayant attaqué Krichna à la tête des peuples septentrionaux (des Scythes, tel qu'était le Deucalion grec, suivant Lucien), fut repoussé par le feu et par l'eau. La ressemblance va jusqu'à son père Garga, dont l'un des surnoms est Pramathesa (*Prométhée*), et qui, selon une autre légende, est dévoré par l'aigle Garouda.

M. de Humboldt a retrouvé la fable de Deucalion et de Pyrrha sur les bords de l'Orénoque. Les indigènes racontent qu'un cataclysme ayant détruit le genre humain, il n'échappa qu'un homme et une femme qui repeuplèrent le monde, en jetant derrière eux, non des pierres, mais les fruits d'un palmier.

DEUCALION, fils de Minos, second roi de Crète, régna après son père, et donna Phèdre, sa sœur, en mariage à Thésée. Il fut grand-père d'Idoménée.

DEUX. Le nombre *deux* était regardé, chez les Romains, comme de mauvais augure et comme le plus malheureux de tous les

nombres. Comme tous les mauvais augures étaient consacrés à Pluton, les Romains lui avaient dédié le second mois de l'année et le second jour de chaque mois. Par la même raison les nombres pairs étaient funestes, et les dieux n'aimaient que les nombres impairs, comme le dit Virgile : *Numero Deus impare gaudet.*

DEVA. Ce mot signifie *dieu*, dans la langue sanscrite.

D'après la mythologie des Javanais, les *Dévas* sont les êtres d'un ordre supérieur, des dieux tutélaires, qui règnent sur les éléments, les montagnes, les forêts, les Etats et les provinces. Ils accueillent les prières et les sacrifices des hommes. Ils les animent, les inspirent, les guident, les protégent, et fixent leurs demeures, les uns dans les forêts, les autres sur le sommet ou dans les flancs des montagnes, ceux-ci sur les bords des fleuves et des torrents, ceux-là dans les eaux tranquilles des ruisseaux. Ils ont pour ennemis les Djinns, ou mauvais démons.

DEVAKI. Fille de Dévaka, roi de Mathoura, et mère de Krichna, la plus célèbre des incarnations de Vichnou. Elle épousa Vasoudéva, directeur des domaines de cette province. Kansa, frère de Dévaki et alors roi de Mathoura, avait détruit sept de ses enfants, et préparait le même sort au huitième ; mais un concours extraordinaire de circonstances merveilleuses sauva l'enfant divin, qui n'était autre que Vichnou, incarné sous le nom de Krichna, pour le salut du monde.

DEVALOKA, ou *monde des dieux*. Paradis suprême, résidence du Créateur, situé bien au-dessus des cieux de Brahma, de Vichnou, de Siva et d'Indra. C'est là que vont se réunir, après leur mort, les âmes des saints personnages qui ont traversé sans faillir les divers mondes d'épreuves et de purification.

DEVANGA. Personnage mythologique des Hindous, fondateur de la tribu des Tisserands. D'après une légende de la collection Mackensie, ce Dévanga était une émanation du corps de Sadasiva; il fut produit lorsque ce Dieu, plongé dans des méditations profondes, cherchait comment les êtres nouvellement créés devaient être habillés. Vichnou lui ayant donné les fibres de la tige d'un lotus, et le démon Maya lui ayant fourni de son côté un métier à tisser avec tous les ustensiles nécessaires, il fabriqua des vêtements pour tous les dieux, pour les esprits du ciel et de l'enfer, et pour les habitants de la terre.

DEVAPATI. Un des noms d'*Indra* roi du ciel, dans la mythologie hindoue. Ce mot signifie *seigneur des dieux*.

DEVATA, DIVATA, DEVETA, DEUTA. Noms que les Hindous donnent à leurs divinités, qu'ils supposent habiter le ciel.

Les Indiens comptent trente-trois millions de Dévatas, ou, selon d'autres, trois cent trente millions. Ils les divisent en plusieurs classes.

Tous ces êtres célestes, ainsi que les démons, les animaux et les plantes, ont été produits par le sage Kasyapa, petit-fils de Brahmâ.

DEVAYANI. Divinité indienne, fille de Soukra, qui gouverne la planète Vénus. N'ayant pu se marier avec le fameux Katcha, elle épousa le roi Yayati, et en eut deux enfants.

DEVENDRA. C'est-à-dire le *dieu Indra*, qui est regardé par les Hindous comme le roi du Swarga, ou premier ciel; il y règne sur trente-trois millions de divinités secondaires, et de là il gouverne la partie est de l'univers.

Les âmes admises dans son paradis n'y demeurent pas éternellement; après y avoir joui pendant un certain temps de toute sorte de plaisirs sensuels, elles retournent sur la terre pour recommencer une nouvelle vie.

DEVERRA. Déesse des Romains. On ne sait de cette divinité que ce qu'en dit saint Augustin au IVe liv. de *la Cité de Dieu* (c. 9), ou plutôt ce qu'il rapporte de Varron à son sujet. Les anciens croyaient que le dieu Sylvain entrait la nuit dans les maisons, se plaçait sur les corps de ceux qui dormaient, et les accablait de son poids. Aussi, quand une femme était grosse, de crainte que Sylvain ne la vînt ainsi incommoder, on la mettait sous la garde des trois divinités Intercidon ou (selon Vivez) Intercidona, Pilumne et Deverra. La cérémonie se faisait en cette manière. Pour désigner ces trois divinités gardiennes, trois hommes faisaient la ronde autour de la porte de la maison pendant la nuit; ils frappaient le seuil de la porte d'abord avec une coignée, ensuite avec un pilon, et enfin ils la nettoyaient avec un balai, afin que le dieu Sylvain, voyant ces trois marques, n'approchât point de la maison qu'il reconnaissait avoir été mise sous la protection de ces trois divinités; car, ajoute saint Augustin, Intercidon est ainsi nommé de l'incision d'une coignée, *a securis intersectione;* Pilumnus, du mot *pilum*, pilon; et Deverra, *a scopis*, d'un *balai* avec lequel on balaye la maison : d'où l'on peut conclure que Deverra présidait à la propreté des maisons, et que son nom avait été formé de *deverrere, balayer*.

DEVERRONA. Déesse des Romains. Vossius (*De idololatr.*, l. II, c. 61) appelle ainsi une déesse que l'on invoquait quand on entassait le blé, parce qu'alors il fallait balayer; mais il est douteux qu'il faille la distinguer de Deverra dont nous avons parlé, et peut-être Vossius s'est-il trompé. La différence des fonctions que l'on attribue à ces deux divinités, dont l'une présidait à la naissance des enfants, et l'autre à la récolte des blés, si elle était réelle, ne permettrait pas de les confondre. Cependant leurs noms ont une origine commune. Ces mots *Deverra* et *Deverrona* viennent de *deverrere, balayer*.

DEVI. Mot sanscrit qui signifie *déesse;* aussi le donne-t-on à toutes les déesses en général; mais on en qualifie plus particulièrement *Dourga*, l'épouse de Siva, qui est la

déesse la plus vénérée et la plus redoutée de toutes celles du Panthéon indien.

DEVIANA. Surnom que l'on donnait à *Diane*, parce que ceux qui aiment la chasse, comme cette déesse, sont sujets à s'égarer, *de via recedere*.

DEVINCTIO. DEVINCIRE. Termes de magie: se concilier l'amour de quelqu'un par des charmes. On en voit un exemple dans la 8e églogue de Virgile (vers. 77).

DEVINS. On appelle ainsi ceux qui font profession, non-seulement de découvrir les choses cachées, mais encore de prédire l'avenir.

Les Grecs avaient des devins qui jouissaient d'un haut crédit; il y en avait même d'entretenus dans le Prytanée; mais le plus célèbre d'entre eux fut sans contredit *Calchas*, qui était l'oracle des Grecs au siége de Troie.

Chez les Romains les devins étaient organisés en corps religieux, et l'on ne saurait trop s'étonner, en considérant jusqu'à quel point un peuple si judicieux sous tant d'autres rapports, a poussé la crédulité et la superstition.

Dans l'Inde, on rencontre à chaque pas des troupes de devins et de sorciers, qui débitent à tout venant leurs oracles, et qui, moyennant salaire, déroulent aux yeux du riche comme du pauvre les secrets de leur destinée.

Les Tunquinois n'entreprennent aucune affaire sans avoir consulté le devin.

Les devins jouent un grand rôle parmi les peuplades barbares de l'Afrique et de l'Amérique; dans plusieurs d'entre elles, ils sont même les ministres du culte.

DEVOUEMENT. Cérémonie religieuse en usage chez les anciens païens, par laquelle un homme se dévouait aux divinités infernales, et était censé attirer sur sa tête seule tous les maux qui menaçaient sa patrie.

L'exemple le plus célèbre du dévouement, chez les Grecs, est celui de Codrus.

L'histoire romaine fait mention de plusieurs dévouements semblables.

Dans les calamités publiques, les Gaulois chargeaient un homme de toutes leurs iniquités et de tous les malheurs qui les menaçaient. Ils l'accablaient d'imprécations et le dévouaient à la colère céleste. En temps de peste, les druides de Marseille engageaient quelque homme pauvre à se dévouer volontairement pour le salut commun, lui faisant accroire que ce généreux sacrifice lui procurerait une place parmi les dieux.

Il n'y a peut-être pas de contrée où les sacrifices volontaires soient plus fréquents que dans l'Inde. C'est là que l'on trouve par milliers des dévots à Vichnou et à Siva, qui se consacrent au service de leur divinité au prix des tortures les plus révoltantes.

Les sectateurs de la religion bouddhique se livrent également à des pratiques non moins révoltantes. Il en est qui font brûler sur la peau de leur tête rasée des drogues qui se consument lentement et leur causent des douleurs intolérables. Perdre volontairement la vie en l'honneur d'Amida ou de Bouddha est en grand honneur au Japon.

DEW. Ce mot, dans les langues indiennes, signifie *dieu* et *bon génie*. Mais, en persan, il se prend presque toujours en mauvaise part, et signifie un *démon*. Les Dews ou Diva sont la troisième classe des mauvais génies; ce sont eux qui envoient les maladies, qui enveniment les passions, et qui font descendre sur les hommes toutes les calamités auxquelles on est exposé dans la vie.

DEXICREONTIQUE. Surnom de Vénus. Elle fut ainsi appelée, selon les uns, d'un charlatan nommé *Dexicréonte*, qui guérit par des enchantements et des sacrifices les femmes de Samos de leur fanatisme pour le culte de Vénus, et de la fureur avec laquelle elles s'abandonnaient aux actions par lesquelles cette déesse peu chaste voulait être honorée. En mémoire de ce prodige, on éleva une statue qu'on appela la Vénus de *Dexicréonte*.

DHAN ou DANYA. C'est-à-dire riche, un des noms de *Lakchmi*, déesse des richesses chez les Hindous. Le treizième jour de la quinzaine obscure de la lune de Kartik lui est consacré sous le nom de *Dhan teras*.

DHANVANTARI, *médecin des dieux*. Suivant la mythologie hindoue, ce fut lui qui, lors du barattement de l'Océan, sortit du sein des eaux, portant l'amrita ou breuvage de l'immortalité. Cette divinité est représentée comme une transformation de Vichnou, mais accidentelle et momentanée. On ne lui érige pas de temples.

DHARMA-DEVA. Dieu de la justice chez les Indiens; c'est le même que *Yama*, le juge des morts. Comme dieu de la justice et de la vertu, on le représente sous la figure d'un bœuf. Les Hindous lui bâtissent toujours une chapelle devant celle de Siva, parce qu'il est la monture habituelle de ce dieu.

DHATRI. Un des noms de *Brahma*; ce mot signifie *créateur*.

DHODH-KHAM ou DHODH-PAÏ-KHAM. C'est-à-dire *région de la concupiscence*, un des enfers des Tibétains; il est le séjour des dhoudh, et a pour chef Garab-vang-[illegible] qui, chaque jour, envoie dans le monde cinq flèches, qui sont l'orgueil, la luxure, la colère, l'envie et la paresse.

DHOR-DZE. Nom tibétain de huit divinités, nommées en chinois *Kin-kong*, et en mongol *Vatchir[illegible]*, qui ont la direction de la plage occidentale du monde. On les représente comme des guerriers d'un air farouche.

DHOR-DZE-PHAGH-MO. C'est une divinité bouddhique des peuples du Tibet, qui la regardent comme une incarnation de la femelle de la grande Ourse. Les Indiens du Népâl croient que c'est la même déesse que *Bhavani*.

Cette déesse est réellement vivante, mais elle n'est pas choisie parmi les plus belles femmes, car il faut qu'elle vienne au monde décorée d'un groin de pourceau, en [illegible]

gnage que le génie de la constellation s'est incarné en elle.

DHOU'L-KAFFAIN, *qui a deux mains*, et **DHOU'L-KHALA**. Ce sont deux idoles de bois, adorées autrefois dans une contrée de l'Arabie.

DHOU-MAÇA. Second ministre spirituel de la religion des Druses. C'est l'âme ou la volonté; c'est Eve, épouse d'Adam l'universel, ou mieux Dhon-maça est Adam le partiel; il s'est manifesté sept fois depuis le commencement du monde.

DHOUMRA-LOTCHANA. Un des *asouras*, ou démons de la mythologie hindoue, tué par la déesse Dévi dans son combat contre les géants.

DHOUNDHOU. Génie malfaisant qui, suivant la mythologie hindoue, vomissait des flammes, obscurcissait la lumière du soleil et soulevait des tourbillons de poussière. Il fut vaincu par Kouvalaswa, roi d'Aoude; mais le combat que ce prince livra au génie fut si acharné, qu'il y perdit quatre-vingt-dix-sept fils sur cent qu'il avait.

DHOUNGARRI-PENNOU. Dieu des Khonds, adoré seulement dans les districts d'Hodzoghoro et de Tenteliaghor. Les Khonds paraissent adorer en lui le principe conservateur, ou plutôt le principe des choses.

DHRITI. Divinité secondaire des Hindous; c'est un des huit *Viswas*, honorés spécialement dans les cérémonies funèbres. Son nom signifie *constance*.

DHYANIS. Classe de *Bouddhas* d'origine céleste; ce sont les Bouddhas primitifs, suivant la théogonie du Népâl.

DIA ou **DIE**, ou **DEA DIA**. Nom d'une divinité des anciens. La déesse Dia était honorée chez les Sicyoniens et chez les Phliasiens. Elle était aussi connue et honorée des Romains, comme il paraît par le fragment des inscriptions des frères Arvales, qui se voit dans Gruter (p. 118 et suiv.), où elle est nommée Dea Dia cinq fois (p. 120 et 121). On y lit que les frères Arvales lui offraient des sacrifices solennels, qu'elle avait un bois sacré sur le chemin ou dans la campagne d'Italie, *Via Campana*, à cinq stades de Rome, *apud lap.* v; que les arbres de ce bois ayant été frappés de la foudre, on y fit des lustrations et des sacrifices pour purger le lieu, et qu'on en planta d'autres. Dans une autre inscription rapportée par Gruter (p. 124), on voit aussi qu'il y avait près de ce bois un temple, ou une salle, ou un portique, soutenu de quatre colonnes, *Tetrastylon*, dans lequel les prêtres s'assemblaient et où ils tenaient leurs assemblées. Quelques auteurs modernes assurent que la déesse Dia fut aussi honorée en Gaule; qu'elle le fut surtout des Vocontiens, qui l'adoraient particulièrement dans leur ville principale, appelée pour cette raison *Dia Vocontiorum*, aujourd'hui *Die* en Dauphiné, dont le nom s'est formé de *Dia*. Ils fondent cette opinion sur ce que l'on trouva il y a quelques années, à Die, l'inscription d'un taurobole offert à la mère des dieux : MATRI DEUM MAGNÆ DEÆ. Ils ajoutent que l'on voit à Die, sur l'une des portes qui restent de l'ancienne ville, une tête de bœuf sculptée sur la clef de la voûte au dedans de la ville, et qu'il y a encore plusieurs bas-reliefs dans la même ville, où sont représentées des têtes de bœufs et de moutons avec des instruments pour la culture de la terre. Tout cela rend la conjecture assez plausible. Du reste, on ne sait quelle était la déesse Dia. Quelques-uns disent que c'était Hébé, déesse de la jeunesse, sans en donner de raisons.

Les Sibériens donnaient le nom de Dia à leur principale divinité, dont on voit la figure sur leurs médailles.

DIA. Femme d'Ixion et mère de Pirithoüs.

DIABLE. Les nègres de la Côte-d'Or, en Afrique, avant de prendre leurs repas, ont soin de jeter à terre un morceau de pain pour ce mauvais génie. Dans le canton d'Anto, ils se représentaient le diable comme un géant énorme dont la moitié du corps est pourrie, et dont l'attouchement seul donne la mort.

Dans quelques îles qui avoisinent les Philippines, on ne voit aucune trace de culte religieux; seulement les habitants se vantent d'avoir des entretiens avec le diable, mais ils évitent de le voir tête à tête.

Les habitants du Pégu regardent le diable comme l'auteur de tous les maux qui leur arrivent. Ils le craignent beaucoup, et, par cette raison, ils lui font beaucoup d'offrandes.

C'est principalement dans le temps de leurs maladies que les insulaires de Ceylan craignent le ressentiment du diable.

Les insulaires des Maldives ne leur cèdent point en superstition sur cet article : offrandes, festins, prières, ils mettent tout en usage lorsqu'ils sont malades, pour se rendre le diable favorable. *Voy.* DÉMON.

DIACTORUS. Surnom de *Mercure*, qui exprime la fonction principale de ce dieu, d'être le messager ordinaire de Jupiter. Διάκτορος, *envoyé*.

* **DIALIES**. Sacrifice que faisait chez les anciens le dialis. Ce n'était pas tellement une nécessité que les dialies fussent offertes par le *flamen dialis*, que d'autres ne pussent les offrir. On voit même dans Tacite (*Ann.*, lib. III, cap. 57) que s'il était malade ou retenu par quelque fonction publique, les pontifes prenaient sa place.

DIALIS FLAMEN. Prêtre de Jupiter à Rome. Il tenait le premier rang parmi les prêtres, et ne le cédait dans les festins qu'au grand pontife et au roi des sacrifices. Il avait la chaise d'ivoire, la robe royale, l'anneau d'or : il pouvait faire grâce aux criminels; il bénissait les armées et faisait les conjurations et les dévouements contre les ennemis. Son bonnet était surmonté d'une petite branche d'olivier, pour marquer qu'il portait la paix partout où il allait. Mais d'ailleurs il était soumis à des pratiques fort gênantes : il ne lui était pas permis de monter à cheval, de voir une armée rangée en bataille, de faire divorce avec sa femme,

d'entrer dans une maison où se trouvait un mort, de sortir sans son bonnet sacerdotal, et de jurer en aucune manière, ni pour quelque sujet que ce fût. Le nom du *Flamen dialis* était formé de Διός, génitif de Ζεύς, Jupiter. Pour ne pas le confondre avec les autres prêtres de Jupiter, on doit se servir de son nom latin, *dialis*.

DIAMASTIGOSE. Fête de la flagellation, qui se faisait à Lacédémone en l'honneur de Diane.

Elle consista d'abord à fouetter sur l'autel de cette déesse l'élite de la jeunesse spartiate; mais dans la suite on ne choisit plus que des enfants d'esclaves. Les victimes de cette cruelle superstition étaient enterrées avec des couronnes, en signe de joie et de victoire, et honorées de funérailles faites aux dépens du trésor public. Dans la suite on se contenta de fouetter jusqu'au premier sang ces enfants, qu'on nommait Βωμονῖκαι, c'est-à-dire *combattants sur l'autel.*

DIAMBILISCH. C'est-à-dire *monseigneur le diable;* nom que les Madécasses donnent au démon qui, en certains cantons de l'île, est plus révéré que Zahan-har, le vrai Dieu. Le prêtre offrait à Diambilisch les prémices des sacrifices.

DIANE. « On compte plusieurs Dianes, » dit Cicéron : « la première, fille de Jupiter et de Proserpine, qu'on dit être mère de Cupidon ailé; la seconde, qui est la plus connue, est fille de Jupiter et de Latone ; le père de la troisième Diane était Upis, et sa mère, Glaucé. C'est cette Diane que les Grecs nomment souvent Upis, du nom de son père. » Mais les poëtes et la plupart des anciens auteurs l'ont regardée comme fille de Jupiter et de Latone, et sœur d'Apollon : c'est à celle-là qu'on a rendu les honneurs divins, bâti des temples et érigé des autels. On dit que, lorsque sa mère accoucha, Diane sortit la première, et qu'elle servit à sa mère de sage-femme pour accoucher d'Apollon, son frère. Un talent si précoce lui valut une place au nombre des divinités qui président au mariage. Elle fut témoin des grandes douleurs que sa mère souffrit en accouchant d'Apollon; elles lui donnèrent une si grande aversion pour le mariage, qu'elle obtint de Jupiter, son père, la grâce de garder une virginité perpétuelle, de même que Minerve, sa sœur; c'est pourquoi l'oracle d'Apollon appela ces deux déesses les vierges blanches. L'amour qu'elle eut pour la chasteté lui fit choisir pour compagnes des vierges à qui elle faisait observer la chasteté avec beaucoup de régularité; témoin l'histoire de Calisto et d'Actéon. Cependant, on a dit qu'elle avait aimé Endymion, et qu'elle avait eu pour lui beaucoup de complaisance. Virgile raconte aussi qu'elle se laissa surprendre par le dieu d'Arcadie, qui, transformé en bélier blanc, entraîna la déesse dans le fond d'un bois, où elle ne dédaigna pas de répondre à ses vœux. Son cœur ne fut pas insensible aux charmes d'Orion, qu'elle tua par jalousie. Et sa chasteté ne l'empêchait pas d'agréer le sacrifice que les filles lui faisaient de leur virginité. Son occupation la plus ordinaire était la chasse; c'est pour cela qu'on la regardait comme la déesse de la chasse, des forêts et des montagnes, et qu'on la représentait ordinairement avec l'arc et le carquois, en habit court pour la chasse, ayant un chien à ses côtés ou à ses pieds; quelquefois traînée dans un char par des cerfs blancs, ou montée elle-même sur un cerf, et d'autres fois courant à pied avec son chien. Comme on la prenait aussi pour la lune, on la voyait souvent avec un croissant sur la tête; ou bien sans croissant, couverte d'un grand voile tout parsemé d'étoiles.

Cette déesse, ordonnant aux Cyclopes de lui fabriquer des armes, leur dit qu'elle est fille de Latone comme Apollon. (Callim., *hym. in Dian.*, 83.) C'est ce qui a donné lieu aux poëtes latins de la désigner quelquefois sous le nom de *Latonia.* (*Æn.*, xi, 534, 557 et alibi.) Non-seulement Diane était sœur d'Apollon, elle était encore née en même temps que lui; circonstance d'où il devait résulter une liaison intime entre ces deux divinités. Les auteurs ont eu soin de la faire remarquer, et il est nécessaire d'y avoir égard pour l'intelligence des monuments et de quelques épithètes communes à l'une et à l'autre.

Ovide, pour exprimer le culte que l'on rendait à Diane en Scythie (*De pont.*, lib. iii, epist. 2, 48), se sert d'une périphrase qui marque l'union de cette déesse avec son frère :

Consortem Phœbo gens colit illa deam.

Et Sénèque (*Hercul. fur.*, 305), appelle Diane et Apollon une double divinité :

Geminumque nomen, Phœbus et Phœbi soror,

De là le culte qui a été rendu au frère et à la sœur dans le même pays ; de là aussi les monuments qui leur ont été élevés en commun, et les médailles qui représentent Apollon d'un côté et Diane de l'autre.

Les Grecs nommèrent Diane Ἄρτεμις. On donne différentes étymologies de ce nom ; les uns disent qu'il vient du projet constant que Diane avait formé de garder toujours la virginité, διὰ τὸ ἀρτεμὲς καὶ τὸ κόσμιον, καὶ τῆς παρθενίας ἐπιθυμίαν. Macrobe, prenant Diane pour la lune (lib. xiv, p. 635), dit qu'elle a été nommée Ἄρτεμις, comme si l'on avait dit ἀεροτόμις; mais il aurait été aussi facile de lui donner ce dernier nom que l'autre ; il n'aurait pas été plus difficile à prononcer. Strabon, ayant égard aux effets de la lune, qu'il dit être la même divinité que Diane, dérive le mot Ἄρτεμις ἀπὸ τοῦ ἀρτεμέας ποιεῖν. Les Latins l'appelèrent *Diana.* Macrobe dit que ce mot est formé du nom *Jana*, en ajoutant la lettre D, et que Jana est la même chose que *Lune.*

Diane était du nombre des grands dieux ainsi qu'Apollon. Il semble qu'elle était jalouse de la pluralité des surnoms et des attributs, puisqu'elle ne voulait point céder à cet égard à son frère, et que, s'adressant à Jupiter (Call., *hym. in Dian.*, v, 6-7), elle

lui demande cette grâce. On peut dire que ses demandes furent exaucées et que ses vœux furent accomplis. C'est pour cela qu'Orphée (ORPH., hymn. 1er.) qualifie Diane de Διὸς πολυώνυμε κούρη, et qu'Aristophane (ARISTOPH., Θεσμοφ.) l'appelle πολυώνυμε θηρόφονε παῖ. En effet, les différents emplois, les qualités qu'on lui attribuait et les pays où on lui rendait un culte, furent autant de causes qui multiplièrent ses surnoms.

Tout le monde sait que la lune emprunte sa lumière du soleil; elle éclaire pendant la nuit comme le soleil pendant le jour. D'ailleurs, étant en apparence l'astre le plus considérable après le soleil, il est bien aisé de concevoir comment les anciens, confondant Diane avec la Lune, en ont fait la sœur d'Apollon, qu'ils disaient être la même divinité que le Soleil. Par une progression d'idées, on pourrait peut-être même expliquer la raison de ce qu'ils ont avancé, en disant que ces dieux étaient gémeaux. Mais il nous suffit de savoir qu'ils ont quelquefois pris Diane pour la Lune. Horace, dans son poëme composé à l'occasion des jeux séculaires, fait adresser ses vœux à Apollon par les jeunes garçons, tandis que les jeunes filles invoquent Diane, en faisant chœur avec eux. Or, par les prières que les dernières adressent à la déesse, il est évident qu'elles la regardent comme la lune :

......Siderum regina bicornis, audi
Luna, puellas.

Il n'est donc pas douteux que, quand les auteurs donnent à Diane le surnom de Σελασφόρος de θέα φωσφόρος, de Δαδοῦχος en grec, ou de *Lucifera* en latin, ils regardent Diane et la Lune comme la même divinité. Diane, honorée sous le titre de Σελασφόρος, avait un autel en Attique, selon Pausanias.

Elle est qualifiée de *lucifera* sur plusieurs monuments, et entre autres, dans une inscription publiée par Muratori (p. XXXVI, 6) :

DIANÆ
LUCIFERÆ
L. LICINIUS
VITULI LIB
GRATUS
V. S.

Elle est aussi surnommée Ἀμφίπυρος dans Sophocle. (*Trachin.*, 218.) En effet, on la voit représentée sur plusieurs médailles avec le croissant sur la tête et une torche allumée dans chaque main.

Le surnom de *Cœlestis*, qui a été donné à tant d'autres divinités, convenait très-bien à Diane, considérée comme la Lune, et qui, parmi ses trois demeures, avait entre autres le ciel.

Les richesses immenses que le temple de Diane contenait, furent sans doute la cause des différentes révolutions qu'il éprouva. Il n'est parlé dans les anciens que de deux incendies de ce temple; le premier par les Amazones, et le second par Philostrate: cependant il passe pour avoir été rétabli sept fois; peut-être que, par ces restitutions on ne doit entendre que des agrandissements ou des embellissements considérables. Son entière destruction arriva l'an 263, sous l'empereur Gallien. On ne voit point qu'il ait été ensuite réparé; il n'en est pas même parlé depuis, si ce n'est dans les voyageurs, qui disent en avoir vu des restes.

Quant à la statue de Diane d'Ephèse, elle est assez connue par les copies multipliées qui en existent.

Le corps de la statue est ordinairement divisé par bandes, en sorte que la déesse y paraît comme emmaillotée. Elle porte sur la tête une grande tour à plusieurs étages ; sur chaque bras, des lions ; sur la poitrine et sur l'estomac, un grand nombre de mamelles, Tout le bas du corps est parsemé de différents animaux, de bœufs ou taureaux, de cerfs, de sphinx, de cancres, d'abeilles, d'insectes, etc. On y voit même des arbres et d'autres plantes; tous symboles qui ne signifient peut-être autre chose que la nature elle-même, ou le monde avec ses productions.

Le premier culte rendu à cette déesse en Asie, doit avoir été égyptien. La vanité des Grecs qui les conduisait à vouloir passer pour inventeurs, et à s'approprier tout ce qu'ils avaient emprunté des autres nations, leur avait fait déguiser en mille manières et ce culte et la figure de la déesse. La succession de plusieurs siècles favorisa ces altérations. Ce sont les Grecs qui ont ajouté à la figure primitive les cerfs, les abeilles, les roses, et surtout les représentations des divinités de la mer que les Egyptiens paraissent n'avoir ni connues ni révérées, et qu'ils n'ont jamais placées sur leurs monuments.

La Diane d'Ephèse n'était certainement pas différente de la Diane honorée dans la plus petite bourgade ou sur la montagne la plus isolée : c'était toujours la Lune, la déesse de la chasse, la fille de Latone et la sœur d'Apollon. Cependant Diane, avec tout autre surnom, ne fut jamais aussi célèbre que Diane d'Ephèse. La singularité de sa statue, la magnificence et les richesses de son temple, les fêtes que l'on célébrait en son honneur, le concours de monde qui se rendait dans cette ville, une des plus considérables de l'Asie, lui méritèrent la vénération des peuples; et la superstition peut-être contribua encore plus que tous les autres motifs à l'établissement du culte de cette Divinité dans différents pays. La ville de Colophon, voisine de celle d'Ephèse, admit aussi de bonne heure le culte que l'on y rendait à Diane.

La ville de Magnésie, sur le Méandre, avait une grande vénération pour Diane; les habitants prirent le titre de ses néocores sur une médaille de Maxime (VAILL., *ibid.*) ΜΑΓΝΗΤΩΝ ΝΕΩΚΟΡΩΝ ΑΡΤΕΜΙΔΟΣ. Sur une autre de l'empereur Adrien, ils lui donnent le titre de Λεύκοφρυς, *aux blancs-sourcils*. Λεύκοφρυς Μαγνήτων. Elle est représentée comme la Diane d'Ephèse, à quelque différence près. Xénophon, qui fait mention du

culte que lui rendaient les Magnésiens, n'explique point pour quelle raison ils lui donnèrent cette épithète. Strabon (lib. xiv, p. 647) dit que son temple était, à la vérité, inférieur à celui d'Ephèse, quant à l'étendue et aux richesses, mais qu'il le surpassait pour l'élégance et la délicatesse de l'architecture, et qu'à l'exception du temple d'Ephèse et de celui de Didymes, il était le plus grand de tous ceux d'Asie.

Le culte de Diane d'Ephèse avait été aussi admis par les habitants de Métropolis en Phrygie, soit à cause d'une alliance entre ces deux villes, soit pour quelqu'autre raison particulière. On lit sur une médaille d'Otacile Μητροπολιτῶν Ἄρτεμις (VAILL., *Urb. Neumis.* p. 298), et la déesse est représentée avec plusieurs mamelles, ayant d'un côté et de l'autre le signe de la lune.

Diane et Cérès étaient regardées par les Grecs d'Asie comme une seule et même divinité représentée sous différents symboles; c'est pourquoi l'une et l'autre étaient appelées Εὐλακία, Εὐκλία, Εὐπορία, Πάμπανα.

La mythologie rapporte plusieurs traits qui ne font pas honneur à sa patience et à sa longanimité; elle ignorait ce que c'était qu'oublier une injure et pardonner une offense. Lorsqu'il s'agissait de se venger, elle ne reculait devant aucune mesure, quelque rigoureuse qu'elle fût; moissonner les troupeaux par des épidémies, détruire les moissons, humilier les parents par la perte de leurs enfants, étaient des jeux de son ressentiment.

Une austérité farouche, une humeur fière et vindicative, tel est le caractère qu'on lui donne communément.

On lui offrait en sacrifice les premiers fruits de la terre, des bœufs, des béliers et des cerfs blancs, quelquefois même des victimes humaines, témoin Iphigénie chez les Grecs. Les Lacédémoniens en immolaient à Diane Orthienne. Les Achéens lui sacrifiaient un jeune garçon et une jeune fille. Dans la Tauride, où elle avait un temple, tous les Grecs naufragés sur cette côte étaient égorgés en l'honneur de Diane ou jetés dans un précipice.

DIANIUM, lieu, bois ou temple consacré à Diane, *locus Dianæ sacratus*, dit Festus.

DIANIUS. Le temple de Diane, situé sur le mont Aventin, lui fit donner ce surnom.

DIASIES, fête qui se célébrait à Athènes en l'honneur de Jupiter. Aristophane parle des Diasies dans sa comédie des *Nuées* (*Act.* I, p. 116, de l'édition d'Amsterdam, in-12. 1770.) Sur quoi son scholiaste remarque que c'était une fête de Jupiter Milichien, laquelle tombait à la fin du mois Antestérion, qui répondait à peu près à notre mois de janvier. Il ajoute que néanmoins Apollonius d'Acarnanie distingue les Diasies de la fête de Jupiter Milichien; et qu'à ce que quelques-uns disaient, cette fête était ainsi appelée, par ce que les Athéniens y faisaient des prières pour être exempts des dommages qui leur pourraient arriver. Enfin il rapporte encore un autre sentiment, selon lequel les Diasies étaient une fête où les Athéniens faisaient des assemblées publiques hors des murailles de la ville, et l'y célébraient. Dans la même comédie d'Aristophane (p. 136) un père dit à son fils qu'il lui avait acheté un petit char pour la fête des Diasies. Le scholiaste de ce poëte fait observer (*Sur la comédie des Cavaliers*, p. 134 de l'édition de Genève, in-fol. 1607) que les Diasies étaient la grande fête d'Athènes. Lucien, dans son *Charidème*, et Suidas en parlent aussi. Hésychius ajoute que les Diasies étaient une fête qui se célébrait avec une tristesse singulière.

Il paraît qu'on en célébrait une autre du même nom le 19 du mois Munychion. On y faisait une grande procession à cheval. Les pères donnaient alors des présents à leurs enfants. Ce jour-là on conduisait des chevaux à Jupiter avec grande pompe.

DIBATA-ASI-ASI, divinité suprême des Battaks, peuples qui habitent l'île de Sumatra.

DICÉ, divinité des Grecs; elle était fille de Jupiter et de Thémis (HESIOD., *Opera*, 254. (*Theog.*, 902).

Elle était une des déesses qui présidaient à la justice. C'était elle qui accusait les coupables au tribunal de Jupiter. On lui attribuait aussi la réussite et le bon succès des entreprises. Elle était vierge, symbole de la parfaite intégrité qui convient aux juges.

DICTAME, plante que les Grecs offraient, avec le pavot, à Junon Lucine.

DICTEUS, surnom de Jupiter, pris de l'antre de *Dictée*, où Rhéa, sa mère, l'avait mis au monde, et où il avait été élevé. Cet antre était dans l'île de Crète.

DICTYNNE, *nymphe* de l'île de Crète. L'antiquité a attribué à la nymphe Dictynne l'invention des rets ou filets propres à la chasse; et c'est de là que son nom lui fut donné; car δίκτυον en grec signifie *un rets, rete*. La nymphe Dictynne fut si amie de Diane, que les poëtes les confondirent en quelque sorte, ou du moins qu'ils donnent quelquefois à Diane le nom de Dictynne.

DICTYNNIES, fêtes que l'on célébrait à Sparte en l'honneur de Dictynne.

DID ou **DIDO**, dieu secondaire des anciens Slaves, adoré principalement à Kiew. Il était regardé comme un des fils de Lada, la Vénus slavonne. Son emploi consistait à éteindre les feux amoureux allumés par son frère Léla. Son nom se retrouve encore actuellement, avec celui de son frère, dans les chansons populaires.

DI-DA, nom d'une idole chez les Cochinchinois.

DIDESÉMY, jeux grecs célébrés à Milet, en l'honneur d'Apollon Didyméen.

DIDILIA ou **DIDILLA**, déesse des anciens Slaves; elle correspondait à l'*Illithie* ou à la *Lucine* des Grecs et des Latins. Les femmes stériles l'invoquaient pour obtenir la fécondité.

DIDON, fille de Bélus roi de Tyr, se nommait aussi *Elise*. Elle faisait remonter son origine jusqu'à Jupiter.

DIDYME, *jumeau*, surnom que Pindare donne à *Diane*, pour marquer qu'elle était sœur jumelle d'Apollon.

DIDYMEEN, διδυμος, *jumeau*; surnom d'*Apollon*, soit parce qu'il est le frère jumeau de Diane, soit parce qu'il était considéré sous le double point de vue de dispensateur de la lumière du jour, et de principe de celle de la lune pendant la nuit.

DIES, *le jour*. Cette divinité passa pour la femme du Ciel, dont elle eut Mercure et la première Vénus.

DIESPITER, nom de Jupiter. Ce nom, selon quelques-uns, est la même chose que *Dios pater, Jupiter père;* car Jupiter était appelé en grec Ζεύς ou Διός, d'où viennent ces cas obliques Διός, Διί, etc. D'autres disent que Diespiter est la même chose que *Diei pater, père du jour*.

Ce vocable peut venir aussi du sanscrit *Dis-pita*, ou *Divespatir, le père de la région* céleste).

DIEUX. Voici les titres les plus généraux sous lesquels on comprend les dieux. On les divise ordinairement en dieux naturels et dieux animés: en grands dieux et dieux subalternes; en dieux publics et dieux particuliers; en dieux connus et dieux inconnus; ou enfin, suivant la division usitée chez les mythologues modernes, en dieux du ciel, dieux de la terre, dieux de la mer et dieux des enfers.

Dieux naturels. On entend sous ce nom les astres et les autres êtres physiques.

Dieux animés. Ce sont les hommes, qui, par leurs grandes et belles actions, ont mérité d'être déifiés.

Les grands Dieux. Les Grecs et les Romains reconnaissent douze grands dieux, dont les noms étaient venus d'Egypte, dit Hérodote: c'étaient les dieux de la première classe, ou, comme s'expriment les mythologues, les dieux des grandes nations, ou les dieux du conseil; ces douze grands dieux étaient, selon Ennius, Junon, Vesta, Minerve, Cérès, Diane, Vénus, Mars, Mercure, Jupiter, Neptune, Vulcain et Apollon. Une des folies d'Alexandre fut de se placer le troisième parmi ces grands dieux, dédaignant d'être associé à la foule des divinités subalternes.

Dieux subalternes, ou les dieux des moindres nations: ce sont tous les autres dieux après les douze grands que nous venons de nommer. Leur foule était innombrable dans la Grèce et dans l'empire romain: il n'y avait point de lieu dans Rome, dit Tite-Live, qui ne fût plein de dieux: de là vient que Quartilla dit: *Notre pays est si plein de divinités qui l'honorent de leur présence, que vous y trouveriez plus facilement un dieu qu'un homme.* Non contents de cette foule de divinités que la superstition de leurs pères avait introduite, les Romains embrassaient le culte de toutes les nations subjuguées, et se faisaient encore tous les jours de nouveaux dieux.

Dieux publics: c'étaient ceux dont le culte était établi et autorisé par les lois, comme les douze grands dieux.

Dieux particuliers: ceux que chacun choisissait pour être l'objet de son culte particulier. Tels étaient les dieux lares, les pénates, les âmes des ancêtres, qu'il était permis, à chaque particulier d'honorer comme il voulait.

Dieux connus: dans cette classe, Varron rangeait tous les dieux dont on savait les noms, les fonctions, les histoires, comme Jupiter, Apollon, le Soleil, la Lune, etc.

Dieux inconnus: dans cette seconde classe étaient placés les dieux dont on ne savait rien d'assuré, et auxquels on ne laissait pas d'élever des autels, et d'offrir des sacrifices. Plusieurs auteurs parlent d'autels élevés aux dieux inconnus en plusieurs endroits, mais en particulier chez les Athéniens, le plus religieux peuple de la terre, qui avaient consacré un autel au *dieu inconnu*, de peur qu'il n'y en eût quelqu'un auquel ils n'eussent point rendu de culte. Cet autel subsistait encore du temps de saint Paul: *Ayant vu en passant*, leur dit cet apôtre, *un autel consacré au* DIEU INCONNU, ἀγνωστῳ Θεῷ, *je viens vous prêcher celui que vous adorez sans le connaître.*

Dieux communs: Mars, la Victoire et Bellone.

Dieux agréables, *geniales*: la Terre, l'Eau, le Feu, l'Air, le Soleil et la Lune.

Dieux du ciel: c'étaient Cœlus, Saturne, Jupiter, Junon, Minerve, Mars, Vulcain, Mercure, Apollon, Diane, Bacchus, etc.

Dieux de la terre: Cybèle, ou la mère des dieux; Vesta, les dieux Lares, les dieux Pénates, les dieux des Jardins, Pan, les Faunes, les Satyres, Palès, les Divinités champêtres, les Nymphes, les Muses, etc.

Dieux de la mer: l'Océan et Thétys, Neptune et Amphitrite, Nérée et les Néréides, Doris et les Tritons, les Napées, les Syrènes, Eole et les Vents, etc.

Dieux des enfers: Pluton, Cérès, Proserpine, les trois juges d'enfer, Eaque, Minos et Rhadamante. Les Parques, le Destin, les Furies, les dieux Mânes, Charon, etc. On verra l'histoire de tous ces dieux dans leurs articles particuliers.

Il y a plusieurs autres dénominations générales des dieux, comme les *Cabires*, les *Palices*, les *Compitales*, les *Semones*, les dieux choisis, *selecti*; les *Indigètes*, les *Pataiques*, les *Pénates*, les *Lares*, les *Empyrés*, les *Ethérés*, les *Mondains* et *Supramondains*, les *Matériels* et *Immatériels*, et enfin les dieux des sphères célestes, et ceux qui étaient hors des sphères. (*Voy. tous ces mots.*)

Quelques peuples anciens ont eu la délicatesse de ne point donner de sexe à leurs divinités; ils assuraient qu'elles étaient à la fois mâles et femelles. Les Gaulois étaient dans ce principe avant d'avoir été domptés par les Romains. Le détail d'une découverte qu'on fit, il y a quelques années, sur la montagne de Framont, la plus haute de celles qui séparent l'Alsace de la Lorraine, fixa pendant quelque temps l'at-

tention des savants. Ces figures, sculptées sur d'énormes blocs de pierre quadrangulaires, qui depuis ont été transportés au musée d'Epinal, représentent Mercure, ayant deux anneaux au lieu de sexe : mais quand on a refusé cette prérogative à Hercule, comme on le voit sur plusieurs représentations de ce dieu, on peut la refuser au reste de l'Olympe.

Le point de départ de la mythologie égyptienne est une triade formée de trois parties d'*Amon-Ra*, savoir : *Amon* (*le mâle et le père*), *Mouth* (*la femelle et la mère*), et *Khons* (*le fils enfant*). Cette triade s'étant manifestée sur la terre, se résout en *Osiris*, *Isis* et *Horus*.

Ainsi l'ensemble du système de la hiérarchie religieuse égyptienne était composé d'une série de triades, diversifiées sans être isolées, s'enchaînant les unes aux autres par des alliances collatérales attentivement constituées, et chaque temple d'Egypte était spécialement consacré à une de ces triades.

D'autres divinités étaient en même temps adorées dans un même temple pour des motifs particuliers : c'étaient des divinités synthrones auxquelles on adressait des prières et des offrandes, après avoir fait ce qui était dû à la triade.

Pour la division des dieux de l'Inde, *voy.* Dévata.

DIIPOLIES, ancienne solennité d'Athènes, qu'on célébrait le 14 du mois Scirraphorion, en l'honneur de Jupiter Polien ou tutélaire de la ville. Elle n'était plus en usage du temps d'Aristophane; voilà pourquoi il se sert du mot diipoliode pour marquer une chose du vieux temps.

On l'appelait encore *Buphonies*, parce qu'on immolait un bœuf (de βοῦς, *bœuf*, et φονεύειν, *tuer*). Le jour de cette solennité, on déposait des gâteaux sacrés sur une table d'airain, autour de laquelle on chassait des bœufs choisis, et le premier qui en mangeait était sacrifié sur-le-champ.

DIJOVIS, nom de *Jupiter*, qui se trouve dans Varron (l. IV *De ling. lat.*) et dans Aulu-Gelle (l. V, c. 12). Comme on appela ce Dieu *Jupiter* et *Diespiter*, on l'appela aussi *Jovis* et *Dijovis*.

DIMATER, surnom de *Bacchus*.

DIMUS, ΔΕΙΜΟΣ, fils de Mars et de Vénus, selon Hésiode (*Theogon.*, 934) qui en fait un portrait semblable à celui de Mars. *Δεῖμος*, en grec, signifie *terreur*.

DINDYME, femme de Méon, roi de Lydie, fut mère de Cybèle, selon Diodore.

DINDYMENE, surnom de *Cybèle*, pris, ou de *Dindyme*, sa mère, ou d'une montagne de Phrygie, appelée *Dindymus*, où elle était honorée. *Voy.* Cybèle.

DIO, nom que portait *Cérès*, lorsqu'elle régnait en Sicile.

DIOCLEES. Fêtes établies à Mégare par Alcathoüs, fils de Pélops, en l'honneur de *Dioclès*, roi de Mégare, selon le scholiaste où plutôt en l'honneur de *Dioclès*, héros grec, qui, dans un combat, avait été tué pendant qu'il couvrait de son bouclier un jeune homme qui lui était cher.

DIOMÈDE, roi des Thraces Bistons, fils de Mars et de Cyrène, avait des chevaux furieux qui vomissaient le feu par la bouche. Diomède les nourrissait, dit-on, de chair humaine, et leur donnait à dévorer tous les étrangers qui avaient le malheur de tomber entre ses mains. Hercule, par ordre d'Euristhée, prit Diomède, qu'il fit dévorer par ses propres chevaux; il les amena ensuite à Euristhée, et les lâcha sur le mont Olympe, où ils furent dévorés par les bêtes sauvages.

DIOMÈDE, fils de Tydée, et petit-fils d'Oénée, roi de Calydon. Il commanda les Argiens au siége de Troie.

Il alla chercher un établissement en Italie, où le roi Daunus lui ayant cédé une partie de ses Etats et donné sa fille en mariage, il fonda la ville d'Arpi ou d'Argyripa. Après sa mort, il fut regardé comme un dieu, et eut un temple et un bois sacré sur les bords du Timave.

Les anciens appelèrent de son nom, *Diomédées*, certaines îles de la mer Adriatique, dans l'une desquelles mourut ce héros, et où ses compagnons furent changés en oiseaux.

DIONE, fille de l'Océan, selon Hésiode (*Theogon.*, 337), et de Thétis; selon Homère (dans son hymne de Vénus) de Saturne et de Cybèle, était tante de Jupiter. Son neveu la rendit mère de la belle Vénus, surnommée Dionée, à cause de sa mère; c'est Homère qui rapporte ce fait. La fable qui fait naître Vénus de l'écume de la mer n'est donc pas aussi ancienne que ce poëte, et elle n'a été imaginée que par ceux qui sont venus après lui.

DIONÉE, surnom de *Vénus*, fille de Dioné et femme de Vulcain. C'est elle qui s'attacha au dieu Mars.

DIONYSIAQUES, ou **DIONYSIES**, fêtes célébrées dans toute la Grèce, et surtout à Athènes, en l'honneur de Bacchus, surnommé *Dionysus*. Elles se divisaient en grandes et petites dionysiaques : il y avait les anciennes et les nouvelles, les Nyctélies, et plusieurs autres. On y voyait des hommes travestis en Silène, en Pan et en satyres. Chacune des dionysiaques avaient des singularités qui la distinguaient; mais dans toutes régnaient la licence et la débauche.

Originaires d'Egypte, elles furent portées en Grèce par Mélampus. Plutarque assure qu'Isis et Osiris étaient les mêmes que Cérès et Bacchus, et les Dionysiaques grecques les mêmes que les *Pamylies égyptiennes*. Les Athéniens les célébraient avec plus de pompe que tout le reste de la Grèce, et comptaient par elles leurs années, parce que le premier archonte y présidait. Tant que duraient les fêtes, la moindre violence contre un citoyen était un crime, et toute poursuite contre un débiteur était interdite. Les jours suivants, les délits et les désordres qu'on y avait commis étaient punis sévèrement.

DIONYSIAQUES, prêtresses de Bacchus à Sparte; tous les ans elles se disputaient entre elles le prix de la course.

DIONYSIUS, ΔΙΟΝΥΣΟΣ, **DIONYSUS**. C'est un des noms que les Grecs donnaient à *Bacchus*, pour faire allusion au dieu qui était son père, et au mont Nysa, où il avait été nourri.

DIOPELES, statue de Jupiter, de Diane et d'autres divinités que les anciens croyaient descendues du ciel.

DIOS-BOUS, c'est-à-dire *bœuf de Jupiter;* fête milésienne en l'honneur du souverain des dieux, dans laquelle on lui immolait un bœuf.

DIOSCORION, c'est-à-dire *peau de Jupiter*. On appelait ainsi la peau d'une victime sur laquelle on faisait marcher les aspirants à l'initiation des mystères d'Eleusis.

DIOSCURES. Castor et Pollux étaient surnommés Dioscures, qui signifie fils de Jupiter; et Tyndarides, parce que Léda, leur mère, était femme de Tyndare, roi de Sparte.

On représente ces deux héros sous la figure de deux jeunes hommes, avec un bonnet pointu, ou légèrement conique, comparé par Lucien à la moitié d'un œuf, sur le haut duquel paraît souvent une étoile; ils sont à cheval pour l'ordinaire, où ils ont des chevaux près d'eux. Castor est surnommé le Dompteur de chevaux, parce qu'il se distingua dans cet art et à la course. Pollux était regardé comme le patron des athlètes, parce qu'il avait remporté le prix aux jeux olympiques.

A Lacédémone, ils étaient représentés sous l'emblème de deux poteaux de bois parallèles l'un de l'autre, et joints ensemble par deux traverses à égale distance, absolument comme on représente encore en astronomie le signe des Gémeaux. Cette figure s'appelait *Dohana*.

DIOSCURIES, ΔΙΟΣΚΟΥΡΙΑ, fêtes en l'honneur de Castor et Pollux.

Elles avaient lieu principalement à Sparte, berceau de ces deux héros. On la solennisait encore à Cyrène. Comme elles arrivaient dans le temps des vendanges, cette circonstance la rendait très-joyeuse et fort bruyante. La lutte était un des jeux qu'on y donnait.

DIOXIPE, l'une des sœurs de Phaéton.

DIPANKARA, et en mongol *Dibonghira*, divinité bouddhique. On représente ce dieu de couleur jaune, assis comme Chakya Mouni, et la main droite élevée. Dipankara, réuni avec Maitréya et Chakya Mouni, forme une espèce de trinité, regardée par les bouddhistes du Népâl, comme protectrice du monde actuel.

DIPHTERA, peau de la chèvre Amalthée, sur laquelle on croyait que Jupiter écrivait toutes les destinées des humains.

DIPHYE, *composé de deux natures*. Ce nom fut donné à Cécrops par allusion à la fable qui le faisait moitié homme et moitié serpent.

DIRCE, femme de Lycus, roi de Thèbes, ayant traité avec beaucoup d'inhumanité, pendant plusieurs années, Antiope, mère de Zéthus et d'Amphion, tomba ensuite entre les mains de ces deux princes, qui l'attachèrent à la queue d'un taureau indompté, où elle périt misérablement. Comme cette princesse avait été fort attachée au culte de Bacchus, ce dieu la vengea, dit Pausanias, en faisant perdre l'esprit à Antiope, et en métamorphosant le corps de Dircé en fontaine.

DIRES, déités latines, filles de l'Achéron et de la Nuit. Elles étaient au nombre de trois. Placées auprès du trône de Jupiter, elles recevaient ses ordres pour aller troubler le repos des méchants et exciter des remords dans leur âme. On les nommait *Dires*, dans le ciel, c'est-à-dire *cruelles : Furies* ou *Euménides*, sur la terre; et *Chiennes du Styx*, dans les enfers.

DIRPHIA, surnom de *Junon*, tiré d'une montagne de l'Argolide, nommé *Dirphys*, où cette déesse avait un temple.

DIS. C'est un des noms de *Pluton*, il signifie *riche*. Comme on croyait que les richesses se tiraient des entrailles de la terre, le dieu des enfers était regardé comme le dieu des richesses. On dit ordinairement *Dis Pater*. (*Voy.* DÉVOUEMENT.) Les anciens Gaulois se disaient descendus de *Dis;* et sous ce nom on croit qu'ils entendaient la terre, à laquelle ils rendaient les honneurs divins.

Les Eduens lui avaient consacré un temple à Autun, et les habitants de St-Romain, dans la Bourgogne, paraissent l'avoir honoré longtemps sous le nom de *Saint Ploto*, à cause d'une fontaine où la tête de ce dieu était placée, et dont la source était située chez eux.

DISANDAS, divinité des Cappadociens.

DISCORDE, divinité, sœur et compagne de Mars; dès qu'elle commence à paraître, elle s'élève insensiblement, et bientôt, quoiqu'elle marche sur la terre, elle porte sa tête orgueilleuse jusque dans les cieux.

On ne trouve sur aucun monument cette divinité que les Grecs appelaient Ἔρις, et elle n'est connue que par les descriptions poétiques.

Les poëtes lui attribuaient non-seulement les guerres entre les Etats, mais les dissensions entre les particuliers, les querelles dans les familles, les brouilleries, dans les ménages. Jupiter l'exila du ciel, parce qu'elle ne cessait de mettre la division parmi les immortels. On la dépeint les cheveux épars, la bouche écumante, les yeux abattus, grinçant les dents, distillant de sa langue un venin infect, la tête coiffée de couleuvres, portant un vêtement déchiré, agitant d'une main sanglante une torche enflammée.

DISEN, épithète commune à toutes les *walkiries*, et même à toutes les déesses de la mythologie scandinave; elle désigne la puissance. Les montagnards d'Islande en ont fait une divinité à laquelle ils attribuent la puissance de décider du sort des humains. On appelait *Disa Blot* les sacrifices qu'on lui offrait.

DISMATRES, nom des *Parques*, chez les Italiens et les Gaulois; ce nom veut dire *les mères du royaume de Pluton*.

DISPATER, ou ***DISPITER***, nom de *Plu-*

ton, formé de *Dis* et de *Pater*. Il avait un temple dans la onzième région de Rome.

DITHYRAMBUS, nom donné à *Bacchus*, et fondé sur une fable qui dit que les géants ayant mis Bacchus en pièces, Cérès sa mère rassembla ses membres épars, et lui redonna la vie.

C'était aussi le nom d'un hymne en l'honneur de Bacchus. L'enthousiasme, le désordre et l'irrégularité régnaient dans ce genre de poésie.

DITI, déesse hindoue, une des femmes de Kasyapa. Elle est la mère des Daityas, ou démons.

DITI est encore la mère de Vayou ou Marouta, dieu du vent.

DIV ou **DIVE**, signifie, en persan, une créature qui n'est ni homme, ni ange, ni diable; c'est un génie ou un démon corporel, un géant qui n'est pas de l'espèce humaine. Entre ces Dives, il y en a que les Persans appellent *Ner* ou *Néré*, c'est-à-dire *mâles*, parce qu'ils sont les plus terribles et les plus méchants de tous. Il y en a d'autres moins terribles qu'ils nomment *Péri*, et qui passent communément pour des femelles, bien que les Péris soient une espèce à part.

DIVALES. C'étaient les mêmes fêtes que les *Angéronales*: les pontifes sacrifiaient ce jour-là dans le petit temple de la déesse Volupia.

DIVIANA, *Diane* ou la *Lune*, considérée, selon Varron sous sa double acception de hauteur ou de largeur.

DIVIN, en latin *divus*. Les Romains donnaient le nom de *divi*, *divins*, à des hommes qui, par leurs vertus et leurs hauts faits, avaient mérité d'être mis au rang des dieux. On appelait encore ainsi les *Lares* ou *dieux domestiques*.

DIVINATION. L'homme toujours inquiet sur l'avenir, a cherché dans tous les temps à en pénétrer les secrets. La divination au commencement ne fut peut-être qu'un art ingénieux et subtil, qui, à force de réflexions sur le passé, tâchait de découvrir ce qui pouvait arriver dans les conjonctures à peu près semblables. Mais cet art s'accrut bientôt d'une infinité de manières, surtout en passant par les mains des Egyptiens et des Grecs. Les quatre espèces de divination les plus générales étaient celles dans lesquelles on employait quelqu'un des quatre éléments, l'eau, la terre, l'air et le feu, dont on a fait les noms de *Aéromancie*, *Géomancie*, *Hydromancie* et *Pyromancie*. Il y en a une infinité d'autres, dont voici quelques noms : *Alphithomancie*, *Arithmomancie*, *Astrologie*, *Axinomancie*, *Bolomancie*, *Catoptromancie*, *Chiromancie*, *Clédonismancie*, *Ciscinomancie*, *Dactylomancie*, *Hépatoscopie*, *Lithomancie*, *Lyconomancie*. *Nécromancie*, *Ornitomancie*, *Pégomanie*, *Psycomancie*, *Rabdomancie*, etc., dont on trouve les noms dans les anciens auteurs.

La divination était une partie considérable de la théologie païenne; elle était même autorisée par les lois, particulièrement chez les Romains.

Cet art chimérique, enfanté par la vaine curiosité des hommes, fut longtemps en vogue chez les nations les plus policées. On sait combien les Grecs et les Romains étaient entêtés de leurs présages et de leurs augures.

Ils appelaient *divination artificielle*, un pronostic ou une induction fondée sur des signes extérieures, liés avec des événements à venir; et *divination naturelle*, celle qui présageait les choses par un mouvement purement intérieur et une impulsion de l'esprit, indépendamment d'aucun signe extérieur.

En Chine, avant de décider toute affaire importante, on consulte les sorts, ce qui s'opère de deux manières, ou par une certaine plante nommée *Chi*, ou par l'écaille de la tortue.

A Hlassa, capitale du Tibet, il y a diverses méthodes de divination. Quelquefois les lamas devinent en traçant sur une feuille les huit figures appelées *koua* et certains mots tibétains. Ils figurent aussi ces huit koua avec des grains d'orge grise, et arrachent les fils de différentes couleurs.

Les Slaves avaient plusieurs modes de divination. Le premier s'exécutait de la manière suivante: On jetait en l'air des disques de bois appelés *kroujcki*, blancs d'un côté, noirs de l'autre. Lorsque le côté blanc se trouvait en dessus, le présage était heureux, et sinistre, si le noir prévalait.

Chez les Muyscas, peuple du plateau de Bogota, en Amérique, et chez les Chèques, on mettait en œuvre différentes pratiques supertitieuses.

Telle est encore la divination par les songes. Quelque absurde et quelque ridicule qu'elle soit, on trouve encore nombre de gens qui y ajoutent la foi la plus robuste. Il y a encore une infinité de choses naturelles et indifférentes que le vulgaire superstitieux interprète sérieusement, soit en bien, soit en mal.

DIVIPOTES, dieux que les Samothraces nommaient *théodynates*, *divinités puissantes*. On en comptait deux : *le Ciel* et *la Terre*, ou *l'âme* et le *corps*, ou *l'humide* et le *sec*. Peut-être étaient-ils les mêmes que les *Cabires*.

DIVONA, *divine*, fontaine au milieu de Bordeaux, que les Celtes avaient deifiée.

DJAGAD-DHATRI, c'est-à-dire *nourricière du monde*; un des noms de la déesse *Dourga*, épouse de Siva.

DJAGAD-NATHA, nom sous lequel *Vichnou* est adoré. Il signifie dieu du monde. Le temple de Jaggernat n'est autre chose que le temple de Djagad-Natha.

Cette idole de Djagad-Natga, aux pieds de laquelle accourent les dévots des régions les plus reculées, est taillée de la manière la plus grossière. La statue ne va pas au delà des reins; elle est sans doigts et sans mains, avec des moignons en guise de bras; mais à ces moignons les brahmanes attachent parfois des mains en or. Le temple est desservi par 4,000 familles, et la nourriture sacrée

est présentée en trois fois à l'idole; tous les jours pendant ce repas, les portes sont fermées aux profanes.

DJAHIM, un des sept *enfers*, suivant la doctrine musulmane; c'est celui qui est destiné aux païens, aux idolâtres.

DJAMBAVAN, monstre des bois, dans la mythologie hindoue. On le représente comme un ours. Il osa combattre Krichna, et la conséquence de cette lutte fut que le dieu épousa Djambavati, fille du monstre.

DJAN, ou **DJAN-BEN-DJAN**, c'est-à-dire *génie, fils du génie*. C'est, suivant l'histoire mythologique des Persans, le nom d'un souverain de ces créatures qui tiennent le milieu entre les anges et les hommes, et que l'on appelle les *Djiun, esprits*, ou les *Péris, fées*. Ces dernières gouvernèrent le monde pendant deux mille ans, sous la conduite de Djan-ben-Djan leur unique monarque; mais ces génies s'étant révoltés contre Dieu, le Seigneur envoya Eblis pour les chasser et les confiner dans les contrées du monde les plus reculées, où quelques-uns d'entre eux subsistent encore, mais en fort petit nombre.

On donne le nom de *Béni-el-Djan* ou *tribu de Djan* aux esprits qui ne sont ni anges ni démons, et qui ont peuplé la terre longtemps avant la création d'Adam.

DJAYANTA, un des onze *Roudras* ou personnifications du dieu *Siva*.

DJAYNI, divinité indoue, une des formes de la déesse *Saraswat*, mère de Brama.

DJENG. Devins du Japon, qui font profession de découvrir ce qui est caché, et de trouver les choses perdues. Ils habitent des huttes perchées sur le sommet des montagnes, où ils endurent toute la rigueur des saisons, et ils ont à peine figure humaine.

DJENNA, DJENNE, ou **DJENNET**, nom que les musulmans donnent au paradis en général, dont ils admettent huit étages ou degrés de béatitude, tandis qu'ils ne reconnaissent que sept enfers ou degrés de damnation, pour faire entendre que la miséricorde de Dieu surpasse sa justice.

DJEREAHS, planètes que les habitants de Ceylan croient occupées par autant de déités arbitres de leur sort. Ils leur attribuent le pouvoir de rendre leurs favoris heureux en dépit des dieux et des démons. Ils forment autant d'images d'argile qu'ils supposent de divinités mal disposées, et leur donnent des figures monstrueuses.

DJIAN-RAI-ZIGH, divinité des bouddhistes du Tibet. Son nom signifie *celui qui contemple avec les yeux*; c'est un de *Bodhisatwas*. Djian-rai-zigh devint le singe *Bhrasrimpho*, tandis que le génie aérien prit la forme de *Bhrasrinmo*. Ils donnèrent la vie à trois fils et à trois filles, qui peuplèrent d'hommes le Tibet, et devinrent ainsi les premiers ancêtres de ses habitants actuels.

DJINENDRA, divinité des Bouddhistes du Népal.

DJINN, sorte de créatures qui, selon les musulmans, tiennent le milieu entre les anges et les hommes. Les anges ne peuvent ni enfanter, ni engendrer, et sont impeccables, tandis que les génies se reproduisent, sont sujets au péché et passibles des châtiments de la vie future.

Parmi les habitants de l'île de Bali, les Djinns sont de mauvais esprits, considérés comme les auteurs du mal.

DJOM, ou **GOM**, l'*Hercule égyptien*. On le représentait avec un visage de couleur verte, le corps couvert d'une longue robe rayée, et la tête surmontée d'une ou deux plumes.

DJOO, un des noms tibétains d'un *Bouddha*, ou d'un être surnaturel venu au monde pour ne plus mourir.

DJORI-PENNOU, dieu des cours d'eaux, chez les Khonds, peuple de l'Inde; mais il ne paraît pas que son culte soit soumis à des rites particuliers.

DJOUGA-PENNOU, dieu de la petite vérole chez les Khonds. Ce peuple prétend que Djouga-Pennou sème la petite vérole sur les hommes comme ceux-ci sèment le grain sur la terre.

DJYOTICHKA, la troisième classe des êtres divins, dans la théogonie des Djainas. Elle comprend cinq ordres : le soleil, la lune, les planètes, les constellations et les autres corps célestes.

DODEME, divinité tutélaire chez les Pottowatomis, peuple de l'Amérique du nord. Chaque individu a son dodême particulier, qui lui est imposé vers l'âge de 17 ans, après les cérémonies de l'initiation. Le premier animal qui se présente à lui, le jour où il a reçu un nom, devient son dodême pour toute sa vie.

DODONE, ville de l'Epire, célèbre dans le paganisme par son oracle, sa forêt et sa fontaine. Voici l'origine de l'oracle, suivant la fable : Jupiter avait fait présent à sa fille Thébé de deux colombes qui avaient le don de la parole. Ces deux colombes s'envolèrent un jour de Thèbes en Egypte, pour aller, l'une en Lybie, fonder l'oracle de Jupiter Ammon, et l'autre en Epire, dans la forêt de Dodone, où elle s'arrêta, et apprit aux habitants du pays que l'intention de Jupiter était qu'il y eût un oracle en ce lieu-là. L'oracle s'y établit aussitôt, et il ne tarda pas d'avoir un grand nombre de consultants.

Quoi qu'il en soit de son origine, l'oracle de Dodone rendait ses réponses de différentes manières : par l'agitation des feuilles de certains arbres, par le murmure des sources, par le bruit des chaudrons de cuivre, par de prétendues colombes perchées sur des branches d'arbres, par les sorts jetés au hasard. Les arbres étaient de l'espèce du chêne et de celle du hêtre. Ces chênes et ces hêtres passaient pour divins.

Le murmure des fontaines était une autre manière de conjecturer l'avenir.

Les réponses que rendaient aux curieux certaines colombes noires, perchées sur les arbres de la forêt, étaient la manière la plus ordinaire de prononcer l'oracle.

DODONEUS, surnom de *Jupiter*.

DODONIDES, femmes qui rendaient les oracles de Dodone, tantôt en vers, et tantôt par les sorts. C'étaient encore les nourrices de Bacchus, appelées aussi Atlantides.

DOGODA, dieu des anciens Slaves; c'était le zéphyr qui envoyait le beau temps et les vents tempérés.

DOIGT. Les Romains l'avaient mis sous la protection de Minerve. C'était du bout du doigt qu'on prenait dans l'*acerra* les parfums pour les jeter dans le feu. Hercule perdit un doigt dans le combat qu'il livra au lion de Némée; ou, selon d'autres, il fut obligé de se le couper; et l'on voyait à Lacédémone un monument érigé à ce doigt coupé. Il était surmonté d'un lion de pierre, symbole de la force d'Hercule. Dans le royaume de Macassar, quand le malade est à l'agonie, l'agguis (prêtre mahométan) le prend par la main, et marmottant des prières, lui frotte doucement le doigt du milieu, afin de favoriser, par cette friction, un chemin à l'âme, qui sort toujours par le bout du doigt.

DOLICHENIUS, DOLICHENUS, surnom sous lequel on trouve *Jupiter* représenté debout sur un taureau, au bas duquel est un aigle éployé : il est armé de pied en cap, le casque en tête. On adorait Jupiter sous ce nom dans la Comagène à Dolychené, et chez les anciens habitants de Marseille.

Les savants ne sont pas d'accord sur ce qui regarde ce dieu Dolichenius; les uns veulent que ce soit le dieu *Mars ;* il en a en effet le costume ; d'autres y reconnaissent *Apollon;* d'autres enfin prétendent que l'aigle et le taureau désignent *Jupiter*. On possède une médaille de Mylassa, dans l'Asie Mineure, où Jupiter est nommé Dolichenus ; il est représenté armé d'une hache à deux tranchants.

DOLIUS, un des noms de *Mercure*, considéré comme le dieu du commerce, et, par extension, comme le dieu de la fraude et du dol.

DOLMEN, mot breton qui signifie *table de pierre*. On donne ce nom aux autels élevés au milieu des forêts, et sur lesquels les anciens druides immolaient des victimes humaines. Il en existe encore un grand nombre en France, particulièrement dans la Basse-Bretagne. Sur ces tables sont ordinairement creusés de main d'homme des bassins circulaires de petite dimension, formant en quelque sorte des vases qui communiquent entre eux par des rigoles, et qui sans doute étaient destinés à recevoir les libations ou le sang des victimes. En faisant des fouilles près de ces autels, on trouve souvent des fragments d'os calcinés, des cendres et des coins creux en airain qui étaient sans doute des haches servant aux sacrifices.

DOMASCHNIE DOUGHI ou DOMOWIE, *follets*, *lutins ;* demi-dieux qui, dans la mythologie slave, répondaient aux génies tutélaires des demeures, et qu'aujourd'hui le peuple russe prend pour les diables des maisons.

DOMATITES, surnom sous lequel *Neptune* avait un temple à Sparte, comme le dieu qui dompte le vent et les tempêtes.

DOMICIUS, dieu que les Romains invoquaient dans le temps des noces, afin que la femme demeurât assidûment dans la maison de son mari et y vécût en paix avec lui.

DOMIDUCA et DOMIDUCUS, divinités romaines que les Romains invoquaient quand on conduisait la nouvelle mariée dans la maison de son mari. Plusieurs croient que la première était la même que Junon.

DOMMOSINGHIANI, divinité des Khonds, peuple de l'Hindoustan ; c'est le dieu tutélaire du district de Dommosinghi, qui est sous sa dépendance. Ses prêtres portent le nom dabbayas.

* **DOMNA**, nom sous lequel on adorait Proserpine à Cyzique; il signifie *la dame*, *la souveraine*, comme le nom de *Despoina*, qu'on lui donnait encore.

DOMOTROI, génies des anciens Slaves; c'étaient des esprits domestiques analogues aux dieux Lares des Romains. Ils étaient représentés le plus ordinairement sous la forme de reptiles. On leur présentait du laitage et des œufs, et il y avait peine de mort contre quiconque se fût permis d'offenser ces hôtes protecteurs.

DOMOWIÉ-DOUKI, génies tutélaires de l'intérieur des maisons, esprits domestiques des anciens Slaves.

DON, fleuve sacré des anciens Slaves, était adoré par eux comme le Bog et plusieurs autres lacs, et recevait des hommages et des sacrifices.

DONARIA, présents que les Romains offraient aux dieux et qu'on attachait dans leurs temples, pour les remercier d'un bienfait ou pour obtenir d'eux quelque grâce. Ces présents étaient proportionnés aux facultés de celui qui les faisait.

DONINDA, nom d'une divinité celtique, qui est connue par une inscription trouvée à Maley, près de Lausanne.

DORCADE. La chèvre sauvage, ou la gazelle, appelée Dorcade, était révérée à Coptos.

DORDZIAC ou DORDZIC cérémonie en usage dans le Tibet pour l'expulsion du prince des démons.

DORIENS, jeux que les Doriens célébraient à frais communs sur le promontoire Triopon, en l'honneur des nymphes, d'Apollon et de Neptune.

DORIS, fille de l'Océan et de Thétis, épousa son frère Nérée, et fut mère de cinquante Néréides. C'est une des divinités de la mer.

DORIS est aussi une des cinquante *Néréides*.

DORSANES. C'est le nom que les Indiens donnaient autrefois à *Hercule*.

DOULEUR, fille de l'Érèbe et de la Nuit, selon Cicéron; ou de l'Air et de la Terre, suivant Hygin.

DOURGA, une des grandes déesses de la mythologie indoue, épouse de Siva, troisième personne de la trimourti indienne.

D'abord fille de Dakcha, elle épousa Siva sous le nom de Sati, et mourut en voyant le mépris que son père avait pour son gendre. Elle revint au monde comme fille de la montagne Himala ou Himalaya et de Ménaka. Dans cette seconde naissance, son nom est *Parvati*, c'est-à-dire *la montagnarde*, ou bien *Ouma*, à cause des austérités auxquelles elle se livra pour attirer l'attention de Siva.

Sous le nom de *Dourgâ*, qui signifie *d'un accès difficile*, l'épouse de Siva paraît avoir une certaine analogie avec la *Pallas* des Grecs, emblème de la valeur unie à la sagesse. Toutes deux tuèrent des démons et des géants de leurs propres mains; toutes deux protégent les hommes sages et vertueux qui leur adressent leurs hommages. Après avoir fait le bonheur de l'Inde, elle s'est retirée dans le Gange, où elle reçoit ceux qui s'y précipitent. Aussi les Hindous regardent-ils comme très-heureux ceux qui se noient dans ce fleuve sacré, et se gardent-ils bien de chercher à les sauver.

DOURVASAS, personnage de la mythologie hindoue, qui passe pour être une incarnation de Siva, quand la trimourti ou triade indienne descendit dans le sein d'Anasouya, épouse d'Atri.

ΔΟΤΣΑΡΙΑ, fêtes ou jeux institués en l'honneur de Bacchus.

DOUZAKH, nom de l'enfer chez les Persans. Dans la religion des Parsis, Douzakh est le royaume primitif d'Ahrimane, le mauvais principe. C'est là que fut refoulé ce dieu du mal avec tous ses anges, après un combat acharné de 90 jours, que lui livra Ormuzd à la tête des Amschaspands et de tous les bons génies.

DRAGON. Cet animal fabuleux tenait beaucoup du serpent quant à la forme; au reste, chaque poëte a décrit ceux dont il parlait, ainsi qu'il a plu à son imagination. Cet animal ne dormait jamais; c'est pourquoi on lui confiait la garde des choses précieuses. Il était consacré à Minerve, pour marquer, dit-on, que la véritable sagesse ne s'endort jamais; il était aussi consacré à Bacchus, pour exprimer les fureurs de l'ivresse; et à Mars, pour exprimer celles de la guerre. Plutarque le donne encore pour attribut aux héros.

Dragon d'Anchise. Pendant qu'Enée faisait des libations aux mânes de son père Anchise, il sortit du tombeau un dragon énorme, dont le corps formait mille replis tortueux, et dont le dos était couvert d'écailles jaunes et azurées.

Dragon de Cadmus. *Voyez* Cadmus.

Dragon de Delphes. Un dragon gardait l'antre d'où Thémis prédisait les choses futures, et, selon quelques mythologues, c'était le dragon lui-même qui y prononçait les oracles. Apollon venant à cet antre, tua à coup de flèches le dragon qui lui en fermait l'entrée, et s'empara de l'oracle.

Dragons de Cérès. Le char de cette déesse était tiré par deux dragons ailés, qui la transportèrent en peu de temps par toute la terre, lorsqu'elle chercha sa fille Proserpine.

Dragons de Médée. Cette princesse était portée par les airs dans un char tiré par des dragons ailés.

C'est un dragon qui était commis, dans la Colchide, à la garde de la toison d'or, et un autre à celle des fruits du jardin des Hespérides; Andromède était exposée à un dragon, lorsqu'elle fut délivrée par Persée; les dragons paraissaient quelquefois pendant l'oblation des sacrifices et dégustaient les offrandes. Les dragons ont quelque part au culte superstitieux des Chinois; ils sont les armoiries et les insignes de l'empire. Les Chinois les peignent sur leurs habits, sur leurs livres, sur leurs étoffes, dans leurs tableaux.

DRIMAQUE, divinité locale de l'île de Chio. C'était un esclave fugitif qui, s'étant retiré sur les montagnes, devint le chef d'une bande de voleurs et désola l'île. Les voleurs le regardaient comme leur dieu et lui apportaient la dîme de leurs vols et de leurs brigandages.

DRUIDES. C'étaient, chez les anciens Gaulois, les principaux ministres de la religion, qui avaient sous eux un grand nombre de ministres subalternes, tels que les bardes, les eubages, les vates, les sarronides. Ils menaient une vie fort retirée et fort austère, du moins en apparence. Cachés dans le fond des forêts, ils n'en sortaient que rarement, et c'était là que toute la nation allait les consulter. Ils avaient plusieurs colléges répandus dans toutes les provinces des Gaules, où ils étaient chargés de l'éducation de la jeunesse. Le premier et le plus considérable de ces colléges était celui du pays Chartrain: c'était là que résidait le chef suprême des druides; c'était dans les bois de cette contrée que s'offraient les grands sacrifices, et où se faisaient toutes les grandes cérémonies que prescrivait la religion. Après ce collége, celui de Marseille était le plus renommé, surtout le bois où s'assemblaient les druides. La description qu'en fait Lucain (lib. III, 399), lorsqu'il raconte comment César le fit abattre, inspire je ne sais quelle frayeur religieuse, qui frappe et qui saisit. Leur autorité était si grande, même dans le civil, qu'on n'entreprenait aucune affaire sans les consulter auparavant. Ils présidaient aux états, résolvaient la guerre ou la paix à leur gré, déposaient les magistrats et même les rois, quand ils n'observaient pas les lois du pays: la justice ne se rendait que par leur ministère, et ceux qui refusaient de se rendre à leurs décisions étaient frappés d'anathème; tout sacrifice leur était interdit, et le reste de la nation les regardait comme des impies qu'on n'osait même fréquenter. Afin que leur doctrine ne fût connue de personne, et qu'elle parût plus mystérieuse, non-seulement aux étrangers, mais aux Gaulois mêmes, les druides n'écrivaient rien, mais ils chargeaient leur mémoire et celle de leurs disciples d'un nombre prodigieux de vers obscurs, qui contenaient leur théologie, et dont ils ne donnaient l'expli-

cation qu'avec les plus grandes réserves. Ils s'adonnaient à l'astrologie, à la divination, à la magie, et à tous les prestiges qui l'accompagnent; ils faisaient croire aux peuples qu'ils avaient le pouvoir de se transformer en différentes figures, d'aller à leur gré au milieu des airs, et de faire toutes les autres folies des magiciens les plus experts. Mais de toutes leurs superstitions, la plus cruelle était celle qui les portait à immoler à leurs dieux des victimes humaines, ou de s'en servir pour pratiquer la divination. Diodore (liv. v) dit qu'ils immolaient un homme, en lui perçant le corps au-dessus du diaphragme ; l'homme tombé, ils établissaient leur divination sur sa chute, sur sa palpitation, sur le sang qui coulait, et sur les mouvements qu'il faisait, ayant, disaient-ils, des expériences sûres pour cela.

L'institution des druides remontait à la plus haute antiquité. Les druides étaient à la fois les ministres de la religion et de la justice. Ils avaient un chef électif, tout-puissant parmi eux et sur le peuple.

Nulle condition dans l'État n'était plus noble ni plus digne d'envie. Les parents s'empressaient de briguer pour leurs enfants l'honneur d'être admis dans le corps des druides.

Ils prédisaient l'avenir d'après le vol des oiseaux et l'inspection des entrailles des victimes. Ils fabriquaient aussi des talismans, tels que ces chapelets d'ambre que les guerriers portaient dans les batailles et qu'on retrouve dans les tombeaux gaulois ; le plus recherché de ces talismans était l'œuf de serpent.

A l'époque des Druides, Thau, Teut, Teutatès, était le Mercure gaulois, le Jupiter ou Dieu suprême suivant quelques auteurs. — Taranis, Taranis l'esprit de la foudre, était, suivant d'autres, le dieu du ciel, le moteur et l'arbitre du monde. — Hésus ou Hésus, présidait à la guerre. — Belenus, Bel ou Bélen, le Soleil, faisait naître les plantes salutaires et était le dieu de la médecine. — Dis, le dieu des enfers, s'il faut en croire Jules César; mais il était plutôt le dieu suprême, le dieu qui n'était représenté par aucune image. — L'éloquence et la poésie avaient aussi leur symbole dans Ogmius, l'Hercule gaulois, armé de la massue et de l'arc, et entraînant après lui des hommes attachés par l'oreille à des chaînes d'or et d'ambre qui sortaient de sa bouche. Les Gaulois avaient en outre une multitude de divinités locales, dont on trouve encore les noms sur différents monuments.

Il paraît que, dans le principe, les Gaulois avaient adoré des objets matériels, des phénomènes, des agents de la nature, tels que des lacs, des fontaines, des pierres, des vents, en particulier le terrible Kirck (le vent de Cers, bien connu en Languedoc). Ce culte grossier fut, avec le temps, élevé et généralisé. Ces êtres, ces phénomènes eurent leurs génies; il en fut de même des lieux et des tribus. De là Vosège, déification des Vosges; Pennin, des Alpes; Arduinne, des Ardennes. De là, le génie des Arvernes; *Bibracte*, déesse et cité des Éduens; Aventia chez les Helvètes; Némausus (Nîmes), chez les *Arécomiques*, etc.

Les druides étaient partagés en cinq classes ; les *Vacies*, chargés des prières et des sacrifices ; les *Jéromides*, consacrés à l'instruction de la jeunesse ; les *Bardes*, poètes, orateurs et musiciens; les *Eubages* ou devins, et les *Causidiques*, qui rendaient la justice soit civile, soit criminelle.

La métempsycose et la vie future étaient la base du système des druides, et leur médecine étaient fondée sur la magie. Sous la domination romaine, les Gaulois secouèrent le joug des druides.

DRUIDESSES. Les femmes des druides partageaient la considération qu'on avait pour leurs maris, et s'ingéraient comme eux, non-seulement dans les affaires politiques, mais encore dans celles de la religion. Il y avait des temples dans les Gaules dont l'entrée était interdite aux hommes : c'étaient les druidesses qui y ordonnaient et y réglaient tout ce qui concernait les sacrifices et les autres cérémonies de la religion. Mais elles avaient surtout la réputation de grandes devineresses, et quoique les druides s'en mêlassent quelquefois, ils en avaient presqu'entièrement abandonné la fonction à leurs femmes, soit qu'elles y fussent plus habiles, ou qu'elles sussent mieux tromper. On venait de toutes parts les consulter avec une grande confiance. Des empereurs mêmes, quand ils furent maîtres des Gaules, y eurent quelquefois recours, au rapport des historiens. Alexandre Sévère, avant de partir pour une expédition, de laquelle il ne revint point, alla consulter une druidesse, qui lui dit, en langue gauloise, selon Lampride : *Allez, mais n'espérez point la victoire, et ne vous fiez pas à vos soldats.* En effet, il fut assassiné dans cette campagne. Outre les druidesses, femmes des druides, il y en avait qui vivaient dans le célibat : c'étaient les vestales des Gaules, et d'autres qui, quoique mariées, demeuraient régulièrement dans les temples qu'elles desservaient, hors un seul jour de l'année qu'il leur était permis d'avoir commerce avec leurs époux.

La principale fonction des druidesses était de consulter les astres, de tirer des horoscopes et de prédire l'avenir, le plus souvent par l'inspection des entrailles des victimes humaines qu'elles égorgeaient. Les druidesses de la dernière classe avaient coutume de tenir des assemblées nocturnes sur le bord des étangs et des marais. Là, elles consultaient la lune et pratiquaient un grand nombre de cérémonies superstitieuses.

Les druidesses étaient encore plus respectées chez les Germains que chez les Gaulois. Les premiers n'entreprenaient rien d'important sans avoir consulté ces prophétesses qu'ils regardaient comme inspirées, et quand ils auraient été certains de la victoire, ils n'auraient osé livrer bataille si les druidesses s'y fussent opposées.

Le pouvoir des druidesses sur l'esprit des Gaulois dura, malgré les édits des empereurs et les préceptes du christianisme, bien plus longtemps que celui des druides. On les voit encore au temps des rois de la seconde race, sous les noms redoutés de *fanæ*, *fatuæ gallicæ*, exerçant un grand empire sur l'esprit des Gaulois et même sur celui des Francs. Le peuple les croyait initiées à tous les secrets de la nature ; il les supposait immortelles. On leur attribuait le pouvoir de métamorphoser les hommes en animaux et surtout en loups. Selon ces croyances superstitieuses, elles établissaient leur demeure dans des lieux cachés; elles habitaient au fond des puits desséchés, dans le creux des cavernes, aux bords des torrents. Ce sont elles qui figurent sous le nom de *fées* dans toutes nos traditions populaires.

A Séna (île de Sein) était l'oracle célèbre des neuf vierges terribles appelées *Sènes*, du nom de leur île.

DRUZES, nation du mont Liban. Les Druzes ou Derouz, dont le nom fit quelque bruit en Europe sur la fin du XVIe siècle, sont un petit peuple qui, pour le genre de vie, la forme du gouvernement, la langue et les usages, ressemble infiniment aux Maronites. La religion forme leur principale différence. Longtemps, celle des Druzes fut un problème, mais enfin l'on a percé le mystère, et désormais l'on peut en rendre un compte assez précis, ainsi que de leur origine, à laquelle elle est liée.

Les Chrétiens qui vivent dans leur pays prétendent que plusieurs admettent la métempsycose; que d'autres adorent le soleil, la lune, les étoiles : tout cela est possible; car, ainsi que chez les Ansârié, chacun, livré à son sens, suit la route qui lui plaît, et ces opinions sont celles qui se présentent le plus naturellement aux esprits simples. Lorsqu'ils vont chez les Turcs, ils affectent des dehors musulmans; ils entrent dans les mosquées et font les ablutions et la prière. Passent-ils chez les Maronites, ils les suivent à l'église et prennent l'eau bénite comme eux.

Ils ne pratiquent ni circoncision, ni prières, ni jeûne; ils n'observent ni prohibitions, ni fêtes. Ils boivent du vin, mangent du porc, et se marient de sœur à frère; seulement on ne voit plus chez eux d'alliance publique entre les enfants et les pères. D'après ceci, l'on conclura avec raison que les Druzes n'ont pas de culte. Cependant il faut en excepter une classe qui a des usages religieux marqués.

Toutes leurs pratiques sont enveloppées de mystères : ils ont des oratoires toujours isolés, toujours placés sur des lieux hauts, et ils y tiennent des assemblées secrètes, où les femmes sont admises. On prétend qu'ils y pratiquent quelques cérémonies en présence d'une petite statue qui représente un bœuf ou un veau; et l'on a voulu déduire de là qu'ils descendaient des Samaritains. Mais outre que ce fait n'est pas avéré, le culte du bœuf pourrait avoir d'autres origines.

On y parle du Hakem b'amr-eh, par lequel ils désignent Dieu incarné dans la personne du kalife : on y fait mention d'une autre vie, d'un lieu de peines et d'un lieu de bonheur, où les Oqqâts auront comme de raison, la première place. On y distingue divers degrés de perfection auxquels on arrive par des épreuves successives. Du reste, ces sectaires ont toute la morgue et tous les scrupules de la superstition.

Ils ont divers grades d'initiation, dont le plus élevé exige le célibat. On les reconnaît au turban blanc qu'ils affectent de porter comme un symbole de leur pureté; et ils mettent tant d'orgueil à cette pureté qu'ils se croient souillés par l'attouchement de tout profane. Si l'on mange dans leur plat, si l'on boit dans leur vase, ils les brisent, et de là l'usage assez répandu dans le pays, d'une espèce de vase à robinet, d'où l'on boit sans y porter les lèvres.

Leur doctrine consistait à reconnaître un seul Dieu sans chercher à pénétrer la nature de son être et de ses attributs; à confesser qu'il ne peut être ni saisi par les sens ni être défini par les discours; à croire que la Divinité s'est montrée aux hommes, à différentes époques, sous une forme humaine, sans participer à aucune des faiblesses et des imperfections de l'humanité; qu'elle s'est fait voir au commencement du Ve siècle de l'hégire sous la forme de Hakem Biamr-Allah; que c'est là la dernière de ses manifestations, après laquelle il n'y en a plus aucune à attendre.

Une telle doctrine ne devait pas subsister longtemps sans éprouver des altérations ; en effet, même du vivant de Hamza, et malgré ses efforts, l'immoralité commença à s'introduire, et il paraît que le veau, emblème des ennemis de ce culte, est devenu, par une conversion étrange mais naturelle, un des objets de l'adoration des Druzes.

DRYADES, *nymphes* des bois; c'étaient les divinités qui présidaient aux bois et aux arbres en général. On n'entrait jamais dans une forêt qu'on ne rendît quelque hommage à ces divinités prétendues. Leur condition était beaucoup plus heureuse que celle des hamadryades, qui étaient jointes si intimement chacune à leur arbre, qu'elles naissaient et mouraient avec lui ; mais les dryades avaient la liberté de se promener et de se divertir, et pouvaient survivre à la destruction des bois dont elles avaient l'intendance. Si nous en croyons Ovide, elles dansaient assez souvent autour du chêne que l'impie Erysichthon abattit. Elles avaient la liberté de se marier. Pausanias dit que la femme d'Arcas, fils de Jupiter et de Calysto, était dryade. Virgile semble dire qu'Eurydice, femme d'Orphée, était dryade. Au reste, il faut faire attention que les poëtes confondent assez souvent les dryades avec les nayades, les hamadryades, etc. Avant de de couper les arbres, il fallait que les ministres de la religion déclarassent que les

nymphes qui y présidaient s'en étaient retirées et les avaient abandonnés. Le mot *dryade* est formé de δρῦς, chêne.

DRYAS, *nymphe*, fille de Faune : elle était si chaste que, pour éviter jusqu'à la vue des hommes, elle ne parut jamais en public. De là vint que, dans les sacrifices qu'on lui offrait, il n'était permis à aucun homme d'y assister. (PLUTARCH.)

DRYMNIUS, nom que les habitants de la Pamphylie donnaient à *Jupiter*, suivant les uns, à *Apollon*, suivant les autres.

DRYMO, une des *Nymphes* que Virgile donne pour compagne à Cyrène, mère d'Aristée.

DRYOPE, fille d'Euryte et sœur d'Iole, femme d'Hercule, fut dans son temps la première beauté de l'OEchalie. Apollon en devint amoureux, et la rendit sensible. Après cette intrigue, elle épousa Andrémon, dont elle eut un fils nommé Amphire. Dryope se promenant un jour près d'un lac, dont les bords étaient plantés de myrthes et de lotos, eut envie d'offrir des couronnes de fleurs aux nymphes de ce lieu. Elle tenait entre ses bras son fils à qui elle donnait à téter; lorsqu'elle cueillit une fleur de lotos, qu'elle lui donna pour l'amuser; mais dans le moment elle s'aperçut qu'il sortait de cette fleur quelques gouttes de sang, et que les branches de l'arbre marquaient, en tremblant, je ne sais quelle secrète horreur. Effrayée de ce prodige, elle voulut faire quelque pas en arrière, mais elle sentit que ses pieds étaient attachés à la terre, et qu'elle faisait de vains efforts pour les dégager. L'écorce montant peu à peu, enveloppa tout le corps, et Dryope devint elle-même un arbre de lotos. (OVID., *Metam.* IX, 430.)

DRYOPIES, fêtes que l'on célébrait à Asine, ville de l'Argolide, en l'honneur de Dryops, arcadien, fils d'Apollon, et chef des Doriens qui allèrent s'établir dans le Péloponèse.

DRYPHAS, surnom de *Diane*, adorée sur le mont *Dryphis* où elle avait un temple; cette montage était située sur le promontoire Céné, dans l'île de Négrepont.

DSI-GOKF, enfer des bouddhistes du Japon : c'est la prison ténébreuse dans laquelle les âmes des méchants sont tourmentées pendant un certain temps, en proportion de leurs crimes.

DSI-SOO, divinité japonaise qui préside aux grands chemins et protége les voyageurs. On voit le long des chemins, sa statue ornée de fleurs, sur un piédestal d'environ six à sept pieds de hauteur, avec deux pierres un peu moins élevées devant elle. Ces deux pierres qui sont creuses, peuvent être considérées comme des autels; on y met des lampes que les voyageurs allument en l'honneur de Dsisoo.

DUELLONA, ancien nom latin de *Bellone*, (*Duellum Bellum*).

DUIS, ou plutôt DUS, paraît être le nom d'un dieu adoré autrefois dans la Grande-Bretagne, dans le pays d'York, et dans les autres pays circonvoisins, dont les habitants étaient appelés autrefois Brigantes. On ne le connaît que par l'inscription d'un autel antique, trouvé à Gretland. C'est un dieu topique, ou le génie des Brigantes, car les différentes peuplades de la Grande-Bretagne avaient alors chacune leur divinité. Il se pourrait aussi que *Duis* fût le même que le *Dis* des Germains et des Gaulois, c'est-à-dire le dieu suprême.

DUNIKEN, nom d'un esprit malin dans la religion du Japon.

DURIN, divinité naine de la mythologie scandinave; c'était un des génies qui présidaient aux arts.

DUS. *Voy.* DUIS.

DUSARES, dieu des Arabes Nabathéens, était le même que *Mars*. Ce Dieu recevait les plus grands honneurs a Pétra d'Arabie; le simulacre sous lequel il était représenté était une pierre noire, quadrangulaire, d'un travail grossier, haute de 4 pieds, large de deux posée sur une base d'or; on lui immolait des victimes dont le sang était répandu en forme de libation.

DUSIENS, nom que les Gaulois donnaient à certains démons, que les Latins nommaient *incubi* ou *fauni*, et que les démonographes appellent communément *incubes*.

DWALIN, divinité naine de la mythologie Scandinave c'est aussi un des génies qui présidaient aux arts.

DWERGARS, ou DWERGUES, divinités des anciens Scandinaves; elles ont une taille de pygmées, et sont la personnification des forces élémentaires de la nature. Elles ont chacune, en conséquence leurs fonctions séparées; les unes sont les génies de la lune comme *Nyi* et *Nidi*; les autres président aux quatre régions du ciel, comme *Nordri*, *Sudri*, *Austri* et *Westri*; d'autres sont les génies de l'air, comme *Windralfr*, ou des génies de saisons, comme *Frosti*. (*Voy. ces divers mots.*)

DYCTEUS, nom d'un des quatre chevaux de Pluton.

DYDIME, en Ionie, lieu célèbre par un oracle d'Apollon. Licinius ayant dessein de recommencer la guerre contre Constantin, alla consulter cet oracle, et en reçut pour réponse deux vers d'Homère, dont le sens est : *Malheureux vieillard, ce n'est point à toi à combattre contre les jeunes gens; tu n'as point de force, et ton âge t'accable.* Julien voulant remettre en honneur cet oracle, qui était tout à fait tombé, prit le titre de prophète de l'oracle de Didyme.

DYÉ. C'est, selon Chardin, l'ange protecteur des voyageurs dans le système religieux des Parsis.

DYMON, un des quatre dieux Lares révérés par les Egyptiens. Les savants soupçonnent que son nom véritable est *Dynamis*, *la puissance*.

DYSARES ou DISARES, dieu des Arabes, dit Tertullien. (*Apol.*, c. 24, *Disares*.) Dans l'édition de cet écrivain, faite par Alde, on lit *Disares*; mais c'est une faute. Etienne de Bysance l'appelle Δουσάρης, *Dousares*; et dit

qu'il y avait en Arabie un rocher très-haut ce son nom, Δουσάρη, *Dusara.*

DYSER, déesses des anciens Goths.

DZYIAM-DJANG, un des *bodhisatwa* de la théogonie thibétaine. Il forme une espèce de trinité avec *Tchana-dhordze*, et *Djian-raizigh.* Le nom de *Dziam-djang* signifie *excellent chanteur* ou *musicien.* Il s'incarne successivement dans le corps du grand lama du couvent de Sechia, dans le Tibet.

E

ÉÉACES, fêtes et jeux solennels qui se célébraient à Egine, en l'honneur d'Eaque, ancien roi de cette île.

EACIDE, nom qu'on donne souvent à *Achille* et à *Pyrrhus* son fils, parce qu'ils descendaient d'*Eacus.* Pausanias remarque que presque tous les Eacides furent tués. On connait aussi ce nom à un des fils de Pyrrhus et d'Andromaque.

EANTIDE, surnom de *Minerve*, adorée sous ce nom dans la citadelle de Mégare, où elle avait une statue dédiée apparemment par Ajax, lorsqu'il prit possession de son royaume.

EANUS. *Janus* était ainsi appelé, dit Macrobe, *ab eundo*, parce qu'il va toujours, ... pris pour le monde, ou le ciel qui ... perpétuellement.

EAQUE, fils de Jupiter et d'Egine, naquit dans l'île d'Egine, dont il fut roi. La réputation qu'il acquit d'être le prince le plus équitable de son temps, lui mérita chez les poëtes une place parmi les juges d'enfer, entre Minos et Radamanthe. Il fut chargé, dit-on, de juger les morts de l'Europe.

EASTER, déesse des anciens Saxons; c'est la même qu'*Astarté.* Son nom signifie *résurrection.* Ses fêtes se célébraient au commencement du printemps.

EATOUAS, divinités subalternes des Taïtiens. Ils sont en grand nombre, et les hommes adorent les Eatouas mâles, tandis que les femmes adorent les Eatouas femelles. Les Taïtiens croyaient que le grand Atoua lui-même était soumis au pouvoir de ces génies inférieurs. C'est l'Eatoua protecteur qui inspirait les songes auxquels les Taïtiens ajoutaient la foi la plus robuste.

EATOUCA. Divinités secondaires de la Nouvelle-Zélande, et qui sont propablement les mêmes que les *Eatouas* des Taïtiens.

EAU. Cet élément a été une des premières divinités du paganisme. Thalès de Milet, après les anciens philosophes, enseignait que l'eau était le principe de toutes choses, qu'elle avait la meilleure part à la production des corps, qu'elle rendait la nature féconde, qu'elle nourrissait les plantes et les arbres, et que sans elle, la nature sèche, brûlée, et sans aucun suc, demeurerait stérile, et ne présenterait qu'un désert affreux. Les Grecs avaient pris cette opinion des Egyptiens. En effet, les Egyptiens voyant le Nil causer la fertilité de leurs terres, pouvaient s'imaginer très-naturellement que l'eau est le principe de toutes choses, aussi avaient-ils l'eau en grande vénération, et ils se distinguaient même dans le culte qu'ils rendaient à cet élément, dit saint Athanase, qui était égyptien.

De là les anciens avaient divinisés la plupart des fleuves et des fontaines. Ils recommandaient comme un devoir de religion, d'adresser une prière aux dieux des fleuves, le visage tourné vers leurs eaux.

Les Parsis joignent aux culte du feu celui de l'eau. Leurs livres sacrés leur défendent d'en faire usage pendant la nuit, de peur de la profaner.

La divinité de l'eau est reconnue incontestablement pour un article de la croyance des Hindous. Le brahmane l'adore et lui adresse des prières, lorqu'il fait ses ablutions quotidiennes; il invoque alors les rivières saintes, entre autres le Gange, et tous les étangs sacrés; il fait souvent à l'eau des offrandes.

Les marins, les pêcheurs, toutes les personnes qui fréquentent la mer, se rendent de temps en temps sur ses bords, pour lui offrir des adorations et des sacrifices.

Le peuple de Cibola en Amérique, n'adorait que l'eau, parce que, disait-il, c'est l'eau qui fait croître les grains et les autres aliments; ce qui montre qu'elle est l'unique soutien de la vie.

EAU ENIVRANTE. Les anciens en font souvent mention comme d'un phénomène miraculeux et relatif au culte de Bacchus.

EBAGES. Les Gaulois de certains cantons nommaient ainsi leurs druides.

ΕΒΔΟΜΑΓΕΝΗΣ, ΕΒΔΟΜΗ. Les Athéniens célébraient, le septième jour des mois lunaires, une fête en l'honneur d'Apollon, appelée Ἑβδόμη. Ils chantaient des hymnes en son honneur, en portant des gâteaux et des branches de laurier.

EBON. Neptune et principalement Bacchus, sont connus par le symbole des têtes de taureau à face humaine, et portent alors le nom d'*Ebon.*

ECASTOR, jurement que les anciens et leurs femmes en particulier, employaient souvent. C'était l'abrégé de *per ædem Castoris*, par le temple de Castor.

ECBASIUS, surnom sous lequel les Grecs offraient des sacrifices à *Apollon*, lorsqu'après une navigation heureuse ils abordaient au port.

ECCERE, per Cererem, jurement des Latins, analogue aux autres, tels que *ædepol, ecastor.*

ECCRITUS, roi d'OEchalie, père d'Omphale, maîtresse d'Hercule.

ECDYSIES, fêtes que les habitants de Phestos, dans l'île de Crète, célébraient en mémoire d'un prodige opéré par la déesse Latone.

ÉCHÉCHIRIE, déesse des trêves ou suspensions d'armes. Elle avait une statue

à Olympie, où elle était représentée recevant une couronne d'olivier.

ECHEYDÉ, l'enfer des Guanches, habitants des îles Canaries. C'était, suivant eux, une fournaise ardente, située au centre de la terre, au fond d'un volcan formidable, que ne cessait d'attiser Guayota, le génie du mal. Les Guanches juraient par Echeydé, comme les anciens par l'Orcus, le Styx, le Tartare.

ÉCHIDNA. Déité des anciens Grecs, fille de Chrysaor et de la nymphe Callirhoé. Echidna, moitié nymphe au visage agréable, aux yeux noirs, et moitié serpent dont la vue fait horreur, qui est moucheté de diverses couleurs, qui se nourrit de carnage dans le sein de la terre. Il se tient dans une caverne profonde, sous un rocher, loin des dieux et des hommes. Telle est la demeure que les immortels ont assignée à la cruelle Echidna qui ne vieillit jamais. On dit que Typhon, vent orageux et violent, a eu commerce avec cette belle aux yeux noirs; que de là sont venus Orthos, chien de Géryon, ensuite Cerbère, chien de Pluton, monstre à cinquante têtes, d'une taille et d'une force extraordinaire, d'une voix terrible et d'une cruauté égale. Il en est venu encore l'Hydre de Lerne, qui fit tant de ravages. Echidna enfanta ensuite la Chimère, animal cruel, monstrueux, d'une vitesse extrême; il avait trois têtes; l'une de lion, l'autre de chèvre, la troisième d'un dragon, et ressemblait à ces trois animaux: par le devant du corps au lion; à la chèvre par le milieu; à un serpent par derrière; il vomissait des torrents de flamme. Echidna donna enfin naissance au Sphinx et au Lion de Némée. Son nom signifie *serpent* ou *vipère* (ἔχιδνα).

Une autre Echidna, ou peut-être la même, est représentée par Hérodote, comme une princesse des régions hyperboréennes, aussi affreuse que la précédente. Elle enleva d'abord les cavales d'Hercule, puis elle eut de ce héros trois enfants: Agathyrse, Gélon et Scythe. C'est de lui que sortirent les rois Scythes, et la contrée fut appelée de son nom.

ECHINADES, *nymphes*, au nombre de cinq, qui, ayant fait un sacrifice de dix taureaux, invitèrent à la fête toutes les divinités champêtres, à l'exception du fleuve Achéloüs. Ce dieu piqué de cet oubli fit enfler ses eaux qui, en se débordant, entraînèrent dans la mer les cinq nymphes avec le lieu où se célébrait la fête. Neptune, touché de leur sort, les métamorphosa en îles situées à l'embouchure de l'Achéloüs, dans la mer d'Ionie.

ECHION, fils de Mercure et d'Antianire, un des *Argonautes* auxquels il servit d'espion pendant le voyage de la Colchide, parce qu'il était fin et rusé. C'est peut-être à cause de ces deux qualités que Valérius Flaccus, dans ses *Argonautiques* (lib. I, 441), lui donne Mercure pour père.

ECHO, fille de l'air et de la langue, dit Ausone, était une *nymphe* de la suite de Junon, voisine du fleuve Céphise.

Éprise du beau Narcisse, elle le suivit longtemps, sans pourtant se laisser voir. Après avoir éprouvé les mépris de son amant, elle se retira dans le fond des bois, et n'habita plus que les antres et les rochers. Consumée de douleur et de regrets, il ne lui resta que les os et la voix. Pan, suivant d'autres, devint amoureux d'Echo, et en eut une fille appelée Syringe, ou Iringe.

Les anciens Ecossais croyaient que l'Echo était un esprit qui se plaisait à répéter les sons.

Certains peuples de l'Amérique, entre autres ceux de Paria, s'imaginaient que l'Echo n'était autre chose que la voix des âmes qui se promenaient dans la campagne.

ECLAIR. Les anciens avaient coutume de rendre une espèce de culte aux éclairs, en faisant avec la bouche un bruit particulier, appelé *poppysma*. Pline le dit expressément. (XXVIII, 2.)

ECLIPSES. Les païens attribuaient la cause des éclipses aux visites que Diane ou la lune rendait à son amant Endymion, dans les montagnes de la Carie.

ECMAGORAS, fils d'Hercule et de Phillo.

EDDA. Livre poétique des anciens Scandinaves, renfermant toutes leurs traditions mythologiques. On connaît deux recueils de ce nom, qui signifie *l'Aïeule*.

L'ancienne *Edda*, fut composée, ou plutôt compilée, sur des poëmes d'une date très-reculée, par Sœmund Sigfusson, surnommé *Frode* ou *le Savant*, né en Islande, vers 1057.

La plus grande partie de cette compilation est perdue; ce qui en reste comprend quatre parties: 1° la *Voluspa*, ou oracles de la sybille Vola, fille de Heimdall, le portier des dieux; il semble que c'est le texte dont l'*Edda* est le commentaire; 2° le *Vafthrudnismaal*, discours du géant Vafthrudnis; 3° l'*Havamaal*, discours sublime d'Odin, où se trouvent les leçons de morale que l'on croyait données par ce dieu; 4° enfin, le *Runa-Kapitule*, ou chapitre unique, court abrégé de l'ancienne magie, particulièrement des enchantements opérés au moyen des caractères uniques. Le tout est divisé en trente-sept chants, fables ou sagas. Treize traitent de la théogonie et de la cosmogonie scandinaves, vingt et un des exploits attribués aux héros mythologiques; les trois autres de dogmatique et de morale. L'*Edda*, est écrite dans l'ancienne langue de la Scandinavie, dont le suédois moderne se rapproche beaucoup.

EDESIE, du latin *edere*, *manger*: déesse qui présidait à la nourriture chez les Romains. Les boissons avaient leur divinité particulière, appelée *Bibésie*.

EDON, en latin *Edonus* et *Edonius*, surnom de *Bacchus*; c'est sans doute le nom hébreu אדון *adon*, qui signifie *seigneur* ou *dieu*, d'où est venu le nom d'*Adonis*. Les *Bacchantes* étaient aussi surnommées *Edonides*.

EDUCA, *Edulia*, *Edulique*, nom donné à une divinité romaine qui présidait à la nourriture et à l'éducation des enfants. On

mettait les petits enfants sous sa protection; on lui faisait des offrandes lorsqu'on les sevrait, et lorsqu'on commençait à leur faire prendre une nourriture solide.

EGEON, géant, fils de Titan et de la Terre, le même que *Briarée* aux cent bras. Neptune, après l'avoir vaincu, le précipita dans la mer; mais s'étant dans la suite réconcilié avec lui, il l'éleva au rang des divinités marines.

EGERIE, *nymphe* de la forêt d'Aricie, qui, selon Ovide, épousa Numa Pompilius, et qui l'aidait de ses conseils dans le gouvernement.

La mort de Numa lui causa une douleur si vive et si durable, qu'elle quitta Rome, et, pour mieux le pleurer, se retira dans la forêt d'Aricie, où ses plaintes et ses sanglots interrompirent plus d'une fois les sacrifices de Diane. La déesse, touchée de cette affliction sincère, que rien n'avait pu affaiblir, la métamorphosa en une fontaine dont les eaux ne tarissent pas, et que l'on montre encore aujourd'hui sous le nom de fontaine Egérie.

EGÉRIE, une des nymphes qui présidaient aux accouchements, selon Festus, et que les femmes enceintes invoquaient dans leur grossesse.

EGESTE, fille d'Hippotas, noble Troyen, fut envoyée en Sicile par son père, de peur qu'elle ne fût exposée au monstre que Neptune avait suscité pour punir Laomédon. Crinisus, fleuve de Sicile, en devint amoureux, et se changea en ours pour la séduire. Egeste devint mère du fameux Aceste, qui régnait en Sicile lorsqu'Enée y passa, après la ruine de Troie.

EGHO, dieu des Nègres qui habitent les bords du vieux Kallabar ou Calbary, rivière de Guinée. Snelgrave, voyageur anglais, dit avoir été témoin d'un sacrifice humain, fait par le chef du canton à cette divinité, pour la prospérité de ses Etats.

EGIALE, une des trois *Grâces*, selon quelques anciens écrivains.

EGIALEE, fille d'Adraste, roi d'Argos, était femme de Diomède, qui, étant fils de Tydée et de Déipile, fille d'Adraste, devint aussi gendre d'Adraste. Egialée fut si déréglée dans ses mœurs, que l'une des imprécations d'Ovide contre Ibis, fut de lui souhaiter une femme semblable à Egialée, bru de Tydée.

EGIBOLE ou EGOBOLE, sacrifice qu'on faisait à la grand'mère Cybèle, en immolant une chèvre. C'est aussi un surnom de Bacchus.

EGIDE. Les poëtes donnent le nom d'égide à tous les boucliers des dieux. L'égide de Jupiter était couverte de la peau de la chèvre Amalthée. Le même poëte dit qu'Apollon couvrit le corps d'Hector de son égide d'or, pour le garantir de la corruption. Mais depuis la victoire de Minerve sur le monstre *Egide*, le nom en fut donné particulièrement au bouclier de cette déesse.

EGIÈS, monstre qui vomissait du feu par la bouche, et qui fit de grands ravages dans la Phrygie, dans la Phénicie, l'Egypte et la Lybie. Minerve combattit ce monstre par ordre de son père; et, après l'avoir vaincu, en porta la peau sur son bouclier.

La Terre, mère du monstre, irritée de sa mort, enfanta les Géants, qui firent la guerre aux dieux.

EGINE, fille du fleuve Asope, fut aimée de Jupiter qui, pour la tromper, se changea en feu, et elle devint mère d'Eaque. Le dieu, pour dérober sa maîtresse à la vengeance du père, qui la cherchait de tous côtés pour la faire mourir, la métamorphosa en île, qui fut depuis l'île d'*Egine*. D'autres disent qu'après avoir mis Eaque au monde, elle se retira en Thessalie, où elle épousa Actor, dont elle eut plusieurs enfants.

EGIPANS, divinités champêtres, dont les anciens prétendaient que les bois et les montagnes étaient peuplés. Ils les représentaient comme de petits hommes tout velus, avec des cornes et des pieds de chèvre (αἶγος). C'était aussi un surnom du dieu Pan, que l'on peignait sous la même forme. D'autres disent que le premier qui porta ce nom était fils de Pan et de la nymphe Ægа, qu'il inventa la trompette faite d'une conque marine, et que, par cette raison, on lui donna une queue de poisson.

Les anciens parlent encore de certains monstres de la Libye, auxquels on donnait le même nom. Ces animaux avaient un museau de chèvre, avec une que de poisson. C'est ainsi qu'on représente le Capricorne.

EGISTHE naquit de l'inceste de Thyeste avec sa fille Pélopée. Il tua Atrée son oncle. Agamemnon, fils d'Atrée, en partant pour la guerre de Troie, se réconcilia de bonne foi avec Egisthe, lui pardonna publiquement la mort de son père, et lui confia sa femme et ses enfants, avec le soin de son royaume. Sa confiance fut aussi mal récompensée qu'elle avait été imprudente. Egisthe devint amoureux de Clytemnestre; mais il ne put triompher de sa pudeur qu'après avoir écarté un musicien-poëte, qu'Agamemnon avait laissé auprès d'elle, et qui la soutenait dans la vertu par ses chants. Ce surveillant incommode étant écarté, Egisthe se fait aimer de Clytemnestre; et malgré l'avis que les dieux lui donnèrent par le ministère de Mercure, de s'abstenir de l'adultère qu'il méditait il y entraîna la reine, persécuta et éloigna les enfants, fit périr le père, s'empara du trône, dont il jouit sept ans. Mais le jeune Oreste vint venger la mort de son père et de son aïeul, et tua le tyran dans son propre palais ou dans le temple d'Apollon.

EGLE, la plus belle des *Naïades*, dit Virgile. Elle fut aimée du Soleil ou Apollon, qui la rendit mère des trois Grâces. Ce nom est grec, αἴγλη, et signifie *lumière, splendeur*.

EGLÉ, fille d'Esculape et d'Epione, et sœur du fameux Machaon.

EGLÉ, une des *Grâces*.

EGLÉ, la plus jeune des trois sœurs de Phaéton.

EGLÉ, l'une des trois *Hespérides*.

EGNATIE, *nymphe* révérée en qualité de déesse par les habitants de Gnatie, ville de l'Apulie; on croyait que le feu prenait de lui-même au bois sur lequel on mettait les victimes qu'on immolait en son honneur.

EGOPHAGE. Hercule, après s'être vengé de ses ennemis, bâtit un temple à *Junon*, dans Lacédémone, et lui immola une chèvre, d'où elle prit le surnom d'Egophage, c'est-à-dire mange-chèvre.

EGOPHORE. Quelques auteurs donnent ce nom à *Junon Egophage*.

EGRES, génies de la mythologie finnoise; ce sont les protecteurs de l'agriculture, ils veillent sur les pois, les fèves, les raves, le lin et les autres plantes.

EGYPTIENS. A l'égard des Egyptiens, il est clairement établi par les faits et l'opinion des hommes les plus distingués, et il est très-vrai que les Egyptiens s'étaient élevés à l'idée de l'unité de Dieu, de l'immortalité de l'âme et d'une autre vie qui serait celle des peines ou des récompenses.

La hiérarchie des Egyptiens consiste en une série de triades successives, dont le point de départ est Ammon-Ra, et qui se termine en Malouli. Quant au culte proprement dit, aux cérémonies religieuses qui se pratiquaient à l'intérieur et à l'extérieur des temples, on peut croire, d'après l'étendue et la magnificence des édifices religieux, le grand nombre et la richesse de proportion et de matière des représentations figurées du grand dieu et des autres êtres divins, que cette magnificence et cette richesse ont été rarement égalées. La même divinité était représentée sous trois formes différentes : 1° la forme humaine pure, avec les attributs spéciaux au dieu; 2° le corps humain, avec la tête de l'animal spécialement consacré à ce dieu; 3° cet animal même avec les attributs spéciaux au dieu qu'il représentait, et parce que les qualités qui constituaient le caractère de cet animal avaient, selon les Egyptiens, quelque rapport avec les fonctions de ce dieu.

Selon quelques écrivains grecs ou romains, l'adoration des animaux et de certaines productions de la terre était un des préceptes de la religion égyptienne. Les premiers voyageurs grecs, témoins des cérémonies du culte, n'en comprirent pas l'expression emblématique, et n'en virent que la partie matérielle. D'après le rapport de quelques-unes de ces mêmes cérémonies avec les phénomènes célestes, ils jugèrent que cette religion était tout astronomique. (*Voy. les noms des différentes divinités des Egyptiens, dans ce Dictionnaire.*) C'étaient des bœufs ou des veaux qu'ils immolaient le plus souvent. Hérodote (l. II) détaille quelques particularités de ces sacrifices. Lorsqu'ils sacrifiaient un bœuf à Isis, les cérémonies devaient se pratiquer à jeun, et, pendant tout le temps que la victime était sur le feu, on se frappait la poitrine; mais, après le sacrifice, on mangeait le reste des victimes.

EGYPTUS, frère de Danaüs, donna son nom à l'Egypte, où il régna. Il fut père de cinquante fils, qui épousèrent les cinquante filles de Danaüs.

EIDOMENE, mère de Mélampas.

EIDOTHEE, fille de Protée, dieu marin. Ménélas, au retour de Troye, ayant été jeté par la tempête dans une île déserte, près de l'Egypte, et y étant retenu longtemps par les vents contraires, Eidothée, touchée du malheureux état où elle le voyait, sortit de la mer pour le secourir, et lui apprendre de quelle façon il pourrait se rendre Protée favorable. Elle plaça en embuscade Ménélas avec trois de ses compagnons sur le bord de la mer, dans des peaux de monstres marins, afin qu'ils parussent faire partie du troupeau du dieu, mais comme ces peaux rendaient une odeur insupportable, qui les suffoquait, Eidothée leur mit à chacun dans les narines une goutte d'ambroisie, qui répandant une odeur céleste, surmonta bientôt celle des veaux marins.

EIDOTHEE, fille d'Eurythus, roi de Carie, mère de Biblis et de Caunus.

EIKENSKIALDI, un des génies que les Scandinaves appelaient *Dwergars.*, et qui étaient la personnification des forces de la nature. Eikenskialdi était le protecteur des arbres et habitait au milieu d'eux.

EIKTON, ou **ICTON**, un des noms de *Knef*, divinité égyptienne.

EILAPINASTE, dieu des festins, surnom donné à *Jupiter*, que les habitants de l'île de Chypre l'honoraient par de grands festins.

EIMARMENÉ, nom que les Grecs donnaient à la *Destinée*. Ils en avaient fait une déesse fille d'Uranus.

EINHÉRIARS, c'est le nom des âmes des héros qui habitent le Valhalla, paradis d'Odin, selon la mythologie scandinave. Dans ce séjour, les divertissements consistent en des combats qui se prolongent jusqu'à l'heure du repas du soir.

EIONE, une des cinquante Néréides.

EIONE, beau-père d'Ixion, qui perdit la vie par la malice de son gendre.

EIRA, divinité scandinave qui remplissait la fonction de médecin des dieux. C'était la déesse de la santé et la patronne des médecins.

EIRENE, déesse de la paix.

EISETERIES, fêtes d'Athènes, dans lesquelles on sacrifiait à Jupiter et à Minerve, pour le salut de la république. Leur jour était le premier de l'an, et celui où les magistrats entraient en charge.

ELAGABALE, mal nommé Héliogabale: dieu qu'on adorait à Emèse, ville de la Haute-Syrie, et qu'on croit être *le soleil*.

Le dieu Elagabalus est appelé dans quelques inscriptions *Sol Alagabalus*.

Ce dieu était représenté sous la figure d'une grande pierre, de forme conique. L'empereur Antonin, surnommé *Héliogabale*, qui avait été, dans sa jeunesse, pré-

tre de cette divinité, résolut d'établir son culte dans tout l'empire, au préjudice des autres dieux. Il fit apporter sa statue d'Emèse à Rome, lui bâtit un temple magnifique, y fit transporter tout ce que la religion des Romains avait de plus sacré, comme le feu de Vesta, la statue de Cybèle, les anciles ou boucliers de Mars, etc. Enfin, il défendit de reconnaître d'autre divinité que son dieu, qu'il maria avec Céleste. Le règne de ce dieu ne dura pas plus longtemps que celui de son protecteur.

ELAIRE, ou Talaïre, est la même que *Hilaire*.

ELAIS, fille d'Anius.

ELAPHEBOLIA. On donnait ce nom à *Diane*, parce qu'elle tuait des cerfs. De ἔλαφος, *cerf*, et de βάλλω, *je lance*.

ELAPHEBOLIES, fêtes d'Athènes, où l'on immolait des cerfs à Diane, parce qu'elle avait beaucoup aimé la chasse du cerf. Et comme cette fête se célébrait dans le mois de mars, on donna à ce mois le nom d'Elaphébolion. Les Elaphebolies des Phocéens étaient aussi célèbres.

ELAPHEBOLION, mois des Grecs. Il était consacré aux chasseurs, et tirait son nom de ce qu'on y immolait des cerfs à Diane. C'est pendant ce mois que se célébraient les troisièmes Dionysiaques. (LIBAN., orat. 32, et EUSTATH., *in lib.* XVI *Iliad.*)

ELARE, *nymphe*, fille d'Orchomène, fut aimée de Jupiter, dont elle eut le géant Titvus.

ELECTRE. Ce nom a été donné chez les Grecs à plusieurs filles et femmes des temps héroïques, et même à des nymphes. Quelques interprètes ont dérivé ce nom de ἄλεκτρος (*vierge*), à cause de la fille d'Agamemnon. Mais cette étymologie ne peut convenir aux autres femmes, ou filles du même nom. Il est donc plus vraisemblable de le dériver de la couleur blonde que les poëtes grecs se plaisaient à donner aux cheveux des femmes qu'ils chantaient. Dans ce cas, *électre* vient de ἤλεκτρον, *electrum*, or pâli par son mélange avec l'argent. Voici les plus célèbres Electre des Grecs.

ELECTRE, fille de l'Océan, épousa Thaumas, dont elle eut Iris et les Harpyes, selon Hésiode.

ELECTRE, fille d'Atlas, une des Pléïades, fut aimée de Jupiter, qui la rendit mère de Jasion et de Dardanus, un des auteurs de la nation troyenne. On dit que, depuis la ruine de Troie, de chagrin elle ne voulut plus paraître, parce qu'en effet cette étoile des Pléïades est fort obscure.

ELECTRE, fille d'OEdipe, et sœur d'Antigone.

ELECTRE, fille d'Agamemnon et de Clytemnestre. Homère, en parlant des filles de ce prince ne fait aucune mention d'Electre. Madame Dacier prétend qu'Electre n'est pas un nom propre, mais un surnom qui fut donné à Laodice, pour marquer qu'elle n'avait été mariée que fort tard, et qu'elle était demeurée longtemps fille. Au reste, ce surnom d'Electre ne lui a été donné que par les poëtes tragiques. Electre sauva le jeune Oreste son frère de la fureur d'Egisthe, qui voulait le faire périr : elle fut longtemps elle-même la victime de la cruauté de ses tyrans, tout occupée à se garantir de leurs embûches, car on n'osait l'attaquer ouvertement, dans la crainte du peuple.

Egisthe avait forcé Electre d'épouser un homme noble, mais dont la noblesse était éclipsée par l'indigence. Afin de n'avoir rien à craindre de son ressentiment, ce Mycénien, homme de bien, devint son protecteur plutôt que son mari, et ne la regarda que comme un dépôt sacré que les dieux lui avaient confié, et dont il se démit dès qu'Oreste fut remonté sur le trône. Electre épousa alors Pylade, dont elle eut deux enfants, Strophius et Médon.

ELECTRION, fils de Persée et d'Andromède, régna à Mycènes; il épousa sa nièce Anaxo, et de leur mariage naquit Alcmène. Dans la guerre qu'il eut contre les Ténéboëns, ayant été obligé de sortir de ses Etats, il en confia le gouvernement à Amphitryon son neveu. Après avoir heureusement terminé cette guerre, il revenait victorieux chez lui, ramenant de grands troupeaux de vaches qu'il avait enlevés aux ennemis. Amphitryon alla au-devant de lui, et voulant arrêter une vache qui s'était échappée, il jeta après elle sa massue, qui tomba sur Electrion, et l'étendit mort.

ELECTRIONE, fille du soleil et de la nymphe Rhodé, eut pour sœurs les Héliades : étant morte vierge, elle reçut chez les Rhodiens les honneurs héroïques.

ELEEN, surnom donné à *Jupiter* à cause d'un riche temple qu'il avait dans la ville d'*Elis* sur le Pénée, dans lequel on lui avait consacré une statue d'or et une statue d'ivoire d'une grandeur énorme, faite par Phidias.

ELEGWA, le diable, ou le génie du mal, chez les Yébous, peuple de l'Afrique occidentale. Il n'a ni temples, ni prêtres; mais, en certains endroits maudits, signalés par un magot de bois ou par quelque autre signe connu, le passant jette un petit pain arrosé d'huile de palme, qu'il promène deux fois autour de sa tête, en détournant les yeux; c'est une sorte d'offrande expiatoire.

ELELEEN, *Eleleus*, c'est-à-dire *qui crie beaucoup*, *qui fait beaucoup de bruit* : on donna le surnom d'Eléléen à *Bacchus*, pour marquer que le culte de ce dieu était fort bruyant.

ELEPHANT. Dans la mythologie hindoue, un éléphant à trois trompes, du nom d'Airavata, sert de monture à Indra, dieu du ciel. Cet animal céleste naquit de l'agitation des flots de la mer, lorsque les dieux et les démons barattèrent l'Océan.

Ganécha, fils de Siva, est représenté avec une tête d'éléphant sur un corps humain. Les Chingalais ont aussi une divinité à tête d'éléphant : c'est, disent-ils, le dieu qui donne la sagesse, l'intelligence, les richesses et la santé.

ELEUS, surnom d'*Apollon* et de *Bacchus*, comme inspirant l'un et l'autre des sentiments de miséricorde et d'humanité.

ELEUSINE, mère de Triptolème, selon les Argiens.

ELEUSINE, surnom de *Cérès*, pris des mystères d'*Eleusis*. Les Phénéales avaient érigé un temple à Cérès Eleusine, où cette déesse était adorée comme à Eleusis même.

ELEUSINIES, mystères de la déesse Cérès.

Ces mystères se célébraient à *Eleusis*, et cette ville était si jalouse de cette gloire, que, réduite aux dernières extrémités par les Athéniens, elle se rendit à eux à cette seule condition, qu'on ne lui ôterait pas les éleusinies.

C'était, de toutes les solennités grecques, la plus célèbre et la plus mystérieuse : aussi l'appelait-on *les mystères* par excellence.

Les uns attribuent leur établissement à Eumolpe, les autres à Orphée. Les Athéniens, qui se qualifiaient inventeurs de l'agriculteur, en rapportaient l'origine à Cérès.

Quoi qu'il en soit de l'origine de ces mystères, ils étaient divisés en grands et en petits. Dans les grands mystères on était initié; mais on était purifié et préparé dans les petits.

Ceux qui étaient admis aux petits mystères portaient le nom de *Mystes*, comme si nous disions *voilés*, et ils ne pouvaient pénétrer au delà du vestibule des temples. On n'avait entrée dans l'intérieur, et on ne voyait tout à découvert qu'après avoir été initié aux grands mystères; alors on prenait le nom *Epopte* ou *contemplateur*.

Les profanes, les homicides même involontaires, les magiciens, les impies, les scélérats, étaient exclus de la célébration des mystères.

Quatre ministres présidaient aux cérémonies de l'initiation; c'étaient l'*Hiérophante*, ou *révélateur des mystères*; le *Dadouque*, chef des *lampadophores* (*porte-flambeaux*) : l'*Assistant* ou ministre de l'autel : et le *Céryce* ou *Hierocéryce*, *heraut sacré* (*Voy. les fonctions de ces ministres à leurs articles respectifs*). Les mystères étaient dirigés par un prêtre qui portait le titre de *roi* ou *archonte-roi*, et qui avait quatre assesseurs nommés par le peuple.

Les Athéniens faisaient initier leurs enfants dès le berceau. C'était un devoir de l'être au moins avant la mort, et la négligence à cet égard passait pour un sacrilége.

Rien n'était plus expressément défendu que la divulgation des mystères. Révéler le secret, ou le surprendre, étaient deux crimes égaux. On ne voulait avoir aucun commerce avec ceux dont l'indiscrétion avait trahi des secrets aussi respectables.

D'après différents auteurs anciens la doctrine qu'on y enseignait, avait pour but de répandre l'esprit d'union et d'humanité, de purifier l'âme de son ignorance et des souillures, de procurer l'assistance particulière des dieux, les moyens de parvenir à la perfection de la vertu, les douceurs d'une vie sainte, l'espérance d'une vie paisible et d'une félicité sans bornes. Les initiés devaient occuper une place distinguée dans les Champs-Elysées, y jouir d'une lumière pure, et vivre dans le sein de la divinité, tandis que les autres avaient en partage, après leur mort, des lieux de ténèbres et d'horreur.

ELEUTHERIE, déesse de la liberté, que les Grecs honoraient sous ce nom.

ELEUTHERIES, fête en l'honneur de Jupiter, surnommé *Eleutherius*, ou le libérateur, qui avait un temple sous ce nom, proche de Platée, ville de Béotie.

Samos avait aussi ses Eleuthéries, en l'honneur du dieu Amour.

Enfin, les affranchis solennisaient sous le même nom le jour où ils avaient été rendus à la liberté.

ELEUTHERIUS, surnom de *Bacchus* chez les Grecs; c'est le même que le *liber pater* des Latins. C'était aussi un surnom de Jupiter.

ELEUTHO, nom de *Lucine* déesse qui présidait aux accouchements. *Eleutho*, *Ilithyia Lucina*. Ce nom ne se trouve que dans Pindare (*Olymp.*, od. 6).

ELF, ou **ELFIN**, génie de l'ancienne mythologie écossaise.

ELICIUS, surnom latin de *Jupiter*.

Les Romains le donnaient à Jupiter, parce qu'ils croyaient pouvoir le faire descendre du ciel au moyen de charmes et de certains vers.

ELION, ancienne divinité phénicienne.

ELISSA, divinité des Carthaginois, qui honoraient sous ce nom leur fondatrice Didon.

ELOEIM. Sanchoniaton, cité par Eusèbe, met cette divinité au rang des grandes et des principales. (*Præpar. Evangel.*)

ELOIDES, *nymphes* de Bacchus; ce nom pourrait venir originairement de l'hébreu *Eloah* ou *Elohim*, *dieu*.

ELOUS, nom que donnent aux esprits ou génies les insulaires des Carolines occidentales. Les *Elous-Mélafir* sont les bons génies, et les *Elous Mélabous*, les méchants ou les démons.

ELPE, fille du cyclope Polyphème, fut enlevée par Ulysse.

ELPHENOR, fils de Chalcodon, de la race de Mars. (HOMER., *Odys.*, x.)

ELPIS, nom sous lequel les Grecs et les Romains honoraient l'*Espérance*. Ces derniers lui élevèrent plusieurs temples. Les poëtes la disaient sœur du Sommeil qui suspend nos peines, et de la Mort qui les finit.

ELVINA, surnom de *Cérès*, tiré soit de la ville d'Elvium, soit du fleuve Elvis.

ELYMEEN, surnom de *Jupiter*, pris d'Elymaïs, ville de Perse, où il avait un temple magnifique.

On appelait de même, *Elyméenne* ou *Elymaïte*, une déesse du nom de *Nanée*, adorée dans la même ville, et que l'on prend tantôt pour *Diane*, tantôt pour *Vénus*, et tantôt pour *Minerve*.

ELYSEE, ou **CHAMPS-ELYSEES**. C'était,

dans la théologie des anciens, la demeure des âmes justes après la mort.

C'était la quatrième division des enfers, suivant les Grecs, et la septième, suivant les Romains. Il y régnait un printemps éternel; l'haleine des vents ne s'y faisait sentir que pour répandre le parfum des fleurs. Un nouveau soleil et de nouveaux astres n'y étaient jamais voilés de nuages. Des bocages embaumés, des bois de rosiers et de myrtes, couvraient de leurs ombrages frais les ombres fortunées. Le rossignol avait seul le droit d'y chanter ses plaisirs, et il n'était interrompu que par les voix touchantes des grands poëtes et des musiciens célèbres. Le Léthé y coulait avec un doux murmure, et ses ondes y faisaient oublier les maux de la vie. Une terre toujours riante y renouvelait ses productions trois fois l'année, et présentait alternativement ou des fleurs ou des fruits. Plus de douleur, plus de vieillesse; on conservait éternellement l'âge où l'on avait été le plus heureux. Là, on goûtait encore les plaisirs qui avaient flatté durant la vie.

On donne à cette fable une origine phénicienne. Il est plus vraisemblable que c'est une fable venue d'Egypte, comme toutes les autres fables grecques.

Les poëtes ne sont pas d'accord sur le temps que les âmes y devaient demeurer.

EMAGUINGUILLIERS, nom tamoul des ministres de l'enfer. C'est une race de géants, soumise à Yama, dieu de la mort et roi des enfers; leurs fonctions consistent à tourmenter les âmes des damnés.

EMATURIES, c'était une fête du Péloponèse, où les jeunes garçons se fouettaient au tombeau de Pélops, jusqu'à ce que le sang découlât sur ce même tombeau. Le nom de ces fêtes était formé du mot Αἱματόω, *j'ensanglante*. Elles s'appelaient aussi *Emacuries*, Αἱμακουρία. *Voy.* ces mots.

EMBASIUS, surnom d'*Apollon*, auquel les Grecs sacrifiaient avant de mettre à la voile.

EMBLA. *Voyez* Ascus.

EMEPH, dieu des anciens Egyptiens, le même que Cnef.

Ils en faisaient le principe de l'ordre, la cause efficiente et éternelle de l'univers. Ils le peignaient sous la forme humaine, pour marquer son intelligence; androgyne, pour signifier son indépendance absolue dans les productions, ayant sur sa tête un épervier, pour désigner son activité; avec un œuf sortant de sa bouche, pour exprimer sa fécondité. De cet œuf est sorti Phtha, l'Hephæstos des Grecs et le Vulcain des Latins.

EMETH, la première divinité après Noétarque, d'après la théogonie des philosophes éclectiques.

Ils la définissent, l'intelligence divine qui se connaît elle-même, d'où sont émanées toutes les intelligences, et qui les ramène toutes dans son sein comme dans un abîme.

EMMELIE, danse inventée, disait-on, par un des suivants de Bacchus, dans la conquête des Indes. Elle reçut le nom de son inventeur.

EMOL, génie invoqué par les basilidiens.

EMPANDA, divinité des Romains; c'était la déesse protectrice des lieux ouverts, tels que bourgs et villages. Varron la confond à tort avec *Cérès*.

EMPLOCIES (du grec ἐμπλοκή, *entrelacement*); fêtes célébrées par les Athéniens, et dans lesquelles les femmes devaient paraître avec les cheveux tressés.

EMPOLEE, surnom de *Mercure*, considéré comme protecteur des marchands et des cabaretiers.

EMPONG, esprits malfaisants, auxquels les habitants des îles Célèbes adressent des vœux, et en l'honneur desquels ils s'imposent des pénitences et des privations.

EMPUSE, spectre ou fantôme envoyé par Hécate pour épouvanter les hommes. On le représentait sous la forme d'une femme qui n'avait qu'un pied; ou du moins, Empuse n'avait qu'un pied dont elle pût se servir, c'était un pied d'âne, car l'autre était d'airain. Elle prenait encore toutes sortes de formes hideuses. On conjurait ce spectre en l'insultant et en lui disant des injures.

ENACHSYS, c'est-à-dire *gardeuse de vaches;* divinité malfaisante, singulièrement redoutée des Yakoutes. Elle passe pour nuire aux vaches, leur envoyer des maladies, et faire périr les veaux. Ceux qui possèdent des troupeaux l'honorent souvent par des sacrifices, afin de se la rendre favorable.

ENAGONE, surnom de *Mercure*, honoré à Olympie, comme dieu des athlètes.

ENCELADE, un des plus redoutables géants qui firent la guerre à Jupiter, fils de Titan et de la terre.

Lors de la guerre des géants contre les dieux, Encelade, voyant ceux-ci victorieux, prenait la fuite, lorsque Minerve l'arrêta en lui opposant l'île de Sicile; et Jupiter l'accabla sous le poids énorme de l'Etna. C'est lui, dont l'haleine embrasée exhale les feux que lance le volcan et l'épaisse fumée qui obscurcit l'air d'alentour; les mouvements qu'il fait pour se retourner, occasionnent les tremblements de terre de la Sicile.

ENCENIES, fête qu'on célébrait à la dédicace de chaque temple, à la reconstruction d'une maison, enfin *quand on commençait quelque entreprise*, comme le dit Suidas.

Les Encénies des Grecs consistaient en danses et en festins, où l'on se couronnait de fleurs.

ENCENS. Pline (XIII, 1) assure que l'encens n'a été admis par les Grecs, dans les sacrifices, que depuis la guerre de Troie.

ENCHYTRIES, filles et femmes grecques, qui, dans les funérailles, portaient l'eau lustrale et en faisaient des libations sur les tombeaux.

ENCLABRIS, table sur laquelle les prêtres romains mettaient la victime, pour considérer ses entrailles et en tirer des augures.

ENCLYSEUS, dieu particulier de Gaza, en Palestine.

ENDEIDE, ou **ENDEIS**, fille du centaure Chiron et de la nymphe Chariclo, épousa Eaque, dont elle eut Pélée et Télamon;

ayant été ensuite répudiée pour Psammathe, une des Néréïdes, elle engagea ses enfants à tuer le fils de sa rivale. Eaque ayant découvert ses mauvais desseins, chassa de l'île d'Egine la mère et les enfants, et les condamna à un exil perpétuel.

ENDOBOLICUS, divinité des anciens Espagnols; c'était le dieu tutélaire d'Huesca, le même qu'*Endovellicus*.

ENDOURINGUE, nom mandchou des personnages divinisés, dans le système religieux des bouddhistes.

ENDOVELLICUS, *Endovellicus*. Nous ne connaissons ce dieu que par les inscriptions, que Gruter a mises dans son recueil, pages 87 et 88. Ces inscriptions ont toutes été trouvées à Villa-Viciosa, bourg de l'Alentejo où les rois de Portugal ont un château : ce qui montre que c'était un dieu particulier de ce pays.

Son nom se trouve joint à celui d'*Hercule*, sans particule conjonctive, dans une inscription gravée sur un morceau de colonne tiré des ruines de l'amphithéâtre de Tolède: ce qui fait que quelques-uns prennent Endovellicus pour un surnom de ce héros divinisé. Mais d'autres pensent que c'est un personnage distinct, et le regardent comme le *Mars* des Espagnols. Au reste, on a trouvé en Espagne un grand nombre d'inscriptions qui démontrent que le culte de cette divinité était très-répandu. Il paraît même qu'il y avait un oracle sous son patronage.

ENDROMIS, nom que les Grecs donnaient, selon Pollux le grammairien, à la chaussure de Diane, qui, en qualité de chasseresse, devait en porter une fort légère.

ENDYMION, fils d'Æthlius et de Chalice, selon Apollodore, régna dans l'Elide. Il était d'une si grande beauté, que la lune en devint amoureuse. Jupiter lui ayant permis de demander ce qu'il aimerait le mieux, il choisit de dormir toujours et d'être immortel, sans vieillir jamais en cet état. C'était sur une montagne de Carie, appelée Lathmos, qu'il dormait, et la lune l'honorait de fréquentes visites.

Des mythologues rapportent l'origine de cette fable à la Néoménie, fête égyptienne, où l'on célébrait l'ancien état de l'humanité. Pour cet effet, on choisissait une grotte écartée, où l'on plaçait une statue d'Isis avec son croissant, et à ses côtés, Horus endormi, pour exprimer le repos et la sécurité dont jouissaient alors les humains. Cette figure s'appelait *Endymion*, ou la *grotte de la représentation*.

ENEE, fils de Vénus et d'Anchise, était du sang royal de Troie par Assaracus, fils cadet de Tros, fondateur de Troie. Vénus avait eu un fils d'Anchise, lorsqu'il paissait les troupeaux de son père sur le mont Ida. Pendant le siége de Troie, Enée se battit contre Diomède et allait succomber, lorsque Vénus le déroba à la vue de son ennemi et le mit entre les mains d'Apollon. Ce dieu l'emporta au haut de la citadelle où il y avait un temple, pansa lui-même ses plaies : et après lui avoir rendu toutes ses forces et inspiré une valeur extraordinaire, il le fit reparaître à la tête des Troyens. Enée se battit encore contre Achille. « Le combat, dit Homère, fut long et douteux : à la fin le prince troyen allait succomber, lorsque Neptune, sollicité par Vénus, l'enleva du combat. » La nuit de la prise de Troie, Enée entra dans la citadelle d'Ilium et la défendit jusqu'à l'extrémité; enfin ne pouvant la sauver, il sortit par une fausse porte, avec tout ce qu'il y avait de Troyens renfermés dans cette citadelle, et battit en retraite jusqu'au mont Ida. Là, s'étant joint à ceux des Troyens qui avaient échappé à l'embrasement, il rassembla une flotte de vingt vaisseaux, sur laquelle il s'embarqua pour se transporter avec sa colonie en Italie.

Il arriva en Italie, après sept années de navigation, et fut bien reçu de Latinus, roi des Aborigènes, qui s'allia avec lui et en fit son gendre et son successeur. Après la mort de Latinus, Enée régna sur les Troyens et sur les Aborigènes, qui ne firent plus qu'un même peuple, sous le nom de Latins. Il eut des guerres à soutenir contre ses voisins: et, dans un combat contre les Etruriens, il perdit la vie âgé seulement de trente-huit ans. Comme on ne trouva point son corps, on dit que Vénus, après l'avoir purifié dans les eaux du fleuve Numicus où il s'était noyé, l'avait mis au rang des dieux. On lui éleva un tombeau sur les bords du fleuve, et on lui rendit dans la suite les honneurs divins, sous le nom de Jupiter-Indigète.

ENELIAXIS, fête grecque en l'honneur d'Enyalius, le même que Mars, ou un de ses ministres.

ENFANTS DES DIEUX.

Voici ce que nous pouvons dire, d'après M. Noël, sur cette étrange dénomination:

Elle s'appliquait chez les païens :

A plusieurs personnages poétiques, tels que l'*Achéron*, fils de Cérès; *Echo*, fille de l'Air, etc.

A ceux qui, imitant les actions des dieux, ou excellant dans les mêmes arts, passaient pour leur fils, tels qu'*Orphée*, *Esculape*, *Linus*, etc.

Aux habiles navigateurs, regardés comme enfants de Neptune.

A ceux qui se distinguaient par leur éloquence, et que l'on regardait comme fils d'Apollon.

Aux guerriers fameux considérés comme enfants de Mars.

A ceux dont l'origine était obscure, et aux premiers habitants d'un pays, que l'on croyait enfants de la Terre.

A ceux que l'on trouvait exposés dans les temples, et qui passaient pour les enfants des dieux auxquels ces temples étaient consacrés.

A ceux qui naissaient d'un commerce scandaleux, et auxquels on donnait un dieu pour père.

Aux enfants qui naissaient du commerce des prêtres avec les femmes qu'ils subornaient dans les temples, et qui étaient con-

sés enfants des dieux, dont leurs pères étaient les ministres.

Enfin, à la plupart des princes et des héros que l'on déifiait, et auxquels on donnait des dieux pour ancêtres.

ENFERS, nom général pris pour signifier les lieux destinés à la demeure des âmes après la mort. Selon les philosophes, l'enfer était également éloigné de tous les endroits de la terre; et Cicéron, pour marquer qu'il importe peu de mourir en un lieu plutôt qu'en un autre, dit: En quelque lieu que l'on soit, on a autant de chemin à faire pour aller en enfer. Les poëtes ont fixé certains lieux comme l'entrée des enfers; tel que le fleuve Léthé, du côté des Scythes; en Épire, la caverne Achérusia, la bouche de Pluton, près de Laodicée; et la caverne du Ténare, auprès de Lacédémone. Ulysse, pour descendre aux enfers, alla, dit Homère, par l'Océan au pays des Cimmériens: Enée y entra par l'antre du lac Averne. Xénophon dit qu'Hercule entra aux enfers par la péninsule, nommée Achérusiade, près d'Héraclée du Pont. A Hermione, il y avait, selon Strabon, un chemin fort court, pour aller aux enfers; c'est pour cela que ceux du pays ne mettaient pas dans la bouche du mort le prix du passage pour Caron...... La demeure des enfers est décrite diversement par les anciens. Apulée fait passer Psyché par la caverne de Ténare, pour aller jusqu'au trône de Pluton: au bout de la caverne elle trouve le fleuve Achéron, où elle passe la barque de Caron, et va de là droit au trône, gardé par Cerbère. On plaçait dans l'enfer cinq fleuves, le Cocyte, l'Achéron, le Styx, le Pyriphlégéton, ou Phlégéton, et le Léthé; leurs propriétés sont détaillées dans leurs articles..... Les divinités qui présidaient aux enfers, étaient Pluton, qui avait la suprême puissance, et Proserpine, son épouse; les trois juges, Eaque, Minos et Rhadamanthe; les parques, les furies, et les dieux Mânes.

Les Egyptiens appelaient les Enfers *Amenthi*, mais par ce nom ils entendaient tous les lieux que devait parcourir l'âme après la mort. Ils étaient partagés en 75 cercles ou zones, auxquels présidaient autant de personnages divins de formes diverses, et armés de glaives. Ces cercles étaient habités par les âmes coupables qui subissaient différents genres de supplices. L'Enfer des Grecs consistait en des lieux souterrains où se rendaient les âmes après la mort pour y être jugées par Minos, Eaque et Rhadamanthe. Pluton en était le dieu et le roi.

L'Enfer des Romains était assez semblable à celui des Grecs; parmi les poëtes latins, quelques-uns l'ont placé dans les régions souterraines, situées directement au-dessous du lac Averne, dans la campagne de Rome, à cause des vapeurs empoisonnées qui s'élevaient de ce lac. Les Romains partageaient l'Enfer en sept lieux différents.

Les Hindous ont sept *Palatas* ou *régions inférieures*, distribués en *Narakas* ou *Enfers*. Les malheureux condamnés aux supplices du Naraka sont ensevelis dans une nuit éternelle, on n'y entend que des gémissements et des cris affreux.

Les bouddhistes semblent avoir épuisé tout ce que l'imagination humaine peut concevoir de terrible pour peindre les tourments de l'Enfer. Nous voyons dans l'ancienne histoire que Tchi-Yeou, le Lucifer des annales chinoises, fut, en punition de sa révolte, précipité dans la *noire vallée des maux*, et que ce fut lui qui, par sa rébellion, alluma le feu des Enfers; c'est pourquoi il est appelé *Ho-tsai*.

Les Japonais de la secte du Bouts-do ont sur l'Enfer à peu près les mêmes idées que les autres peuples bouddhistes, et croient que les âmes des méchants sont envoyées pour un temps déterminé dans l'Enfer, qu'ils appellent *Dsi-gokf*.

Les Guanches, anciens habitants des îles Canaries, appelaient l'Enfer *Echeydé*.

Les nègres du royaume de Wida croient que l'Enfer est situé sous la terre et que les âmes des méchants y subissent le supplice du feu. Ceux de la côte de Benin pensent que ce lieu de tourments se trouve au-dessous de la mer, aussi bien que le Paradis.

Les Groënlandais, qui placent sous la mer le séjour du bonheur, mettent dans les cieux l'habitation des méchants. Ils disent que leurs âmes maigriront et mourront de faim dans les espaces vides de l'air, ou qu'elles y seront perpétuellement infestés et harcelées par des corbeaux, ou qu'elles n'y auront ni paix, ni trêve, emportées incessamment dans les cieux, comme par les ailes d'un moulin.

Les Mexicains soutenaient que les âmes des méchants étaient condamnées à animer des insectes et des reptiles; mais auparavant elle devaient aller subir une autre peine dans l'Enfer.

Les Péruviens appelaient l'Enfer *Veupacha*, *le monde inférieur*, ou *le centre de la terre*; il était destiné aux méchants, qui allaient après leur mort y recevoir le châtiment de leurs crimes.

Les Mariannais appelaient l'Enfer *Zazarragouan*, ou *la maison de Kaïfi* (*le diable*). Kaïfi y entretient une fournaise ardente, où il chauffe les âmes, comme les forgerons chauffent le fer, et les bat continuellement.

Suivant la doctrine des Néo-Zélandais, tout homme décédé va prendre, au sortir de ce monde, le Tokouaiatoua (nom du sentier qui mène à l'empire de la mort). Il arrive ensuite au *Reinga* (*Enfer*), il rentre dans la nuit, où il est livré à la tristesse, aux souffrances et aux maladies; de là il revient en ce monde pour reprendre ses ossements, et retourne encore au Reinga pour de longues années. Les insulaires croient que les morts ressuscitent ainsi, et retournent alternativement dans le Reinga, jusqu'à ce que leurs corps soient transformés en un certain ver qu'ils appellent Toke, et que l'on trouve souvent en creusant la terre.

(*Voy. les noms des différents peuples, afin de connaître leurs idées sur l'Enfer*).

ENGASTRIMANTES. Sorte de devins qui, chez les Grecs, prédisaient l'avenir et rendaient des oracles en parlant d'une voix qui semblait sortir de leur ventre. Ils n'étaient autres que des *ventriloques*.

ENGASTRIMYTHES, prêtresses d'Apollon qui, comme les Engastrimantes, rendaient des oracles sans remuer les lèvres.

ENGUIE, ville de la Sicile, célèbre par son temple des déesses-mères.

ENHODIA. Muratori (*Thes.*, 99, 2.) rapporte une inscription gravée sur un cippe, où il est fait mention de la déesse Enhodia, comme de la déesse des chemins, *viarum præses*. De là on peut conclure qu'elle était la même divinité que *Diane Enhodia*.

ENNA, lieu où Cérès faisait sa demeure ordinaire, en Sicile; il y avait de belles prairies, arrosées de fontaines d'eau vive. C'est là que Proserpine se promenait lorsqu'elle fut enlevée.

ENNOMUS, le plus savant des augures de l'Asie.

ENNOSIGEUS, surnom de *Neptune*, parce qu'on croyait que c'était lui qui, par les coups répétés de son trident, causait les tremblements de terre.

ENOPTROMANTIE, sorte de divination, qui se pratiquait par le moyen d'un miroir. Les enchantements par un miroir se faisaient, selon Spartien, de telle sorte qu'un jeune garçon qui avait les yeux bandés ne laissait pas d'y voir dedans. Les magiciennes de Thessalie se servaient, pour deviner, d'un miroir où elles écrivaient avec du sang ce qu'elles voulaient répondre. Ceux qui les avaient consultées, lisaient leurs réponses, non pas dans le miroir, mais dans la lune, à ce qu'elles prétendaient; car leurs enchantements avaient la force de faire descendre la lune. Ce mot est formé de Ἐνοπτρον, *miroir*, et de μαντεία, *divination*.

ENORQUE, surnom de *Bacchus*, tiré des danses avec lesquelles on célébrait ses fêtes.

ENTHEA. *Cybèle* est appelée, dans Martial, la mère Enthéa, qui veut dire la divine, ou la fanatique, ou la déesse aux enthousiasmes. Ενθέος, *divin*.

Les Grecs appelaient ainsi en général tous les lieux où se rendaient les oracles et les personnages qui servaient d'organes à la divinité pour prédire l'avenir.

ENTRAILLES des victimes. C'était la fonction des aruspices d'examiner les entrailles, pour en tirer des présages. Cicéron, dans ses livres de la divination, après avoir fait voir assez vivement quelle extrême folie c'était de consulter des entrailles d'animaux, réduit les partisans des aruspices, à répondre que les dieux changent les entrailles dans le moment du sacrifice, afin de marquer par elles leur volonté et l'avenir.

ENVIE. Les poëtes, tant grecs que latins, ont déifié l'envie, avec cette différence, que comme chez les Grecs le mot Φθόνος est masculin, ils en ont fait un dieu; et au contraire les Latins en ont fait une déesse, parce qu'*invidia* est féminin. Il ne paraît pas qu'on ait jamais érigé des autels, ni des statues à l'envie. Lucien et Ovide en ont fait des descriptions poétiques, prises sur les envieux mêmes. Voici comme parle Ovide : « Une triste pâleur est peinte sur son visage, elle a le corps entièrement décharné, le regard sombre et égaré, les dents noires et malpropres, le cœur abreuvé de fiel et la langue couverte de venin. Toujours livrée à des souhaits inquiets et chagrins, jamais elle n'a ri qu'à la vue de quelques maux; jamais le sommeil ne ferma ses paupières. Tout ce qui arrive d'heureux dans le monde, l'afflige et redouble sa fureur; elle met toute sa joie à se tourmenter, à tourmenter les autres, et elle est elle-même son triste bourreau. »

Les Grecs donnaient aussi à l'envie le nom de *mauvais œil*; et pour garantir leurs enfants des influences de ce génie malfaisant, ils prenaient avec le doigt la boue qui se trouvait au fond des bains, et la leur appliquaient sur le front. Au reste, la superstition du mauvais œil n'est pas moins répandue parmi les musulmans, les Hindous et une multitude d'autres peuples.

ENYALIUS. Histiæus de Milet disait que certains prêtres avaient porté les sacrifices de *Jupiter Enyalius* dans la campagne de Sennaar, c'est-à-dire dans la partie de la Mésopotamie qui est la plus proche du confluent de l'Euphrate et du Tigre. Vossius (*De idol. orig. et prog.*, l, 1, c. 16) croit que Jupiter Enyalius est *Mars*, et que ce Mars des Assyriens, ou Babyloniens, n'est autre que *Nemrod*.

ENYO. Quelques auteurs disent que le dieu Mars portait le nom d'Enyalius parce qu'il était fils de Jupiter et d'Enyo, déesse de la guerre. Stace dit qu'Enyo préparait les armes, les chevaux et le char de son fils, lorsqu'il allait au combat. L'interprète de Lycophron dit qu'Enyo, sœur des Gorgones, était une épithète que l'on donnait à Junon. Hésiode, dans sa *Théogonie*, atteste qu'Enyo était fille de Phorcynos et de Ceto, et par conséquent qu'elle était sœur des Phorcinides. On lit dans Pausanias, qu'Enyo, ainsi que Pallas, présidait à la guerre et la dirigeait.

ENZAMBI, ou plutôt NZAMBI, divinité des nègres du Congo.

EOLE, fils d'Hipothès, descendant de Deucalion; ou fils d'Hellen, fils de Jupiter; ou fils de Jupiter même, fut le dieu ou le roi des vents.

Il régnait sur les îles Vulcaines, appelées depuis de son nom *Eolies*; sa résidence principale était à Lipara, l'une de ces îles. Son palais retentissait tout le jour de cris de joie et l'on y entendait sans cesse des chants harmonieux.

EOLE devait à Junon la faveur d'être admis dans l'Olympe, et son empire sur les vents; cependant son autorité le cédait à celle de Neptune, dieu des mers. On lui donne douze enfants, six fils et six filles, qui se marièrent les uns avec les autres.

Les Japonais ont aussi un dieu qui préside au vent. Il fait son séjour sur une des montagnes les plus élevées. Les dévots y grimpent avec des fatigues incroyables, en l'honneur de cette divinité.

Le dieu du vent, chez les Hindous, est *Varouna*.

EONICE, *nymphe* de la mer *Eunice*. Hésiode, dans sa *Théogonie*, vers 247, dit qu'Eunice aux bras vermeils (c'est l'épithète qu'il lui donne), ῥοδόπηχυς, était fille de Nérée et de Doride, ou Doris.

EONICE est encore une nymphe du fleuve Ascanius, qui est aujourd'hui l'Acsu dans l'Asie Mineure.

EORES, ou EORIES, fête instituée par les Athéniens pour détourner l'effet des imprécations d'Erigone, et en même temps pour honorer sa piété filiale. Les filles y chantaient une chanson nommée *Alétis* ou *la Vagabonde*, en se balançant sur une escarpolette, d'où la fête tirait son nom. On l'appelait encore *Alétides*.

EOSTAR, EOSTER, ou EOSTRA, déesse adorée autrefois dans la Grande-Bretagne; la même qu'*Easter*.

EOUS, un des chevaux du soleil, qui désigne l'Orient. Ἠώς, *Orient*.

EOUS, surnom d'*Apollon*, sous lequel les Argonautes consacrèrent à ce dieu l'île de Thymas, où il leur apparut, et où ils lui offrirent un sacrifice solennel.

EPACHTES, fêtes célébrées à Athènes en l'honneur de Cérès, et en mémoire de la douleur que lui causa l'enlèvement de Proserpine, sa fille.

EPACRIUS, c'est-à-dire *qui réside sur les hauteurs*; surnom de *Jupiter*, auquel on érigeait souvent des autels sur les collines et sur les montagnes.

EPACTÆUS, ou EPACTUS, *qui préside au rivage*, surnom de *Neptune* chez les Samiens, du temple érigé à ce dieu sur le rivage de l'île de Samos. — C'était aussi un surnom de Mercure, comme dieu des promontoires, et que, pour cette raison, on représentait assis sur un amas de rochers.

EPAPHUS, fils de Jupiter et d'Io, fut enlevé, après sa naissance, par la jalouse Junon, et donné à garder aux Curètes; ce qui étant venu à la connaissance de Jupiter, il les fit tous mourir. Epaphus devenu grand, eut un différend avec Phaëton, et lui reprocha qu'il n'était point fils du Soleil, comme il s'en vantait; il ajouta que Clymène, sa mère, n'en avait fait courir le bruit, que pour couvrir ses galanteries. Ce reproche engagea Phaëton à aller trouver le Soleil dans son palais.

Epaphus fut père de Lybie, ou de Lysinasse, mère de Busiris.

Hérodote (l. I, et l. II) dit qu'Epaphus est l'*Apis* des Egyptiens; que c'est le nom que les Grecs donnaient à Apis. Elien dit la même chose. (L. XI *Des animaux*, c. 10.) Mais il ajoute que les Egyptiens s'inscrivaient en faux contre cette opinion, et qu'ils assuraient qu'Epaphus n'avait existé que plusieurs siècles après Apis. Vossius (*De idol.*, l. I, c. 29) croit que les Egyptiens avaient raison: car Epaphus était aïeul d'Agenor, et bisaïeul de Cadmus; mais les Grecs avaient l'ambition de passer pour avoir donné les dieux à l'Egypte. Epaphus était fils de Jupiter et d'Io, et par conséquent petit-fils d'Inachus, qui avait jeté les fondements du royaume d'Argos. (*Voy.* les *Métamorphoses* D'OVIDE, l. I, 749. EUSÈBE dans sa *Chronique*; SERVIUS sur le III l. de l'*Enéide*; MACROBE, l. III des *Saturnales*, c. 6.)

EPAULES. Les anciens tiraient divers présages des tressaillements fortuits que l'on ressentait dans les épaules. Si c'était dans la droite, l'artisan devait en conclure qu'il lui surviendrait quelque profit, l'esclave devait augurer un profit, et la mort de son maître; la fille un bon mariage, la veuve quelque gain, le marchand des profits, le pilote un heureux voyage, l'épouse de la joie. Le tressaillement de l'épaule gauche présageait des piéges tendus par quelque femme, mais des piéges qui ne devaient pas être nuisibles. (NYMPHUS, *De augur.*, I, 9.)

EPEOSCHE, un des *dews* ou mauvais génies créés par Ahriman, suivant la théogonie des Parsis. Epéosché est l'ennemi déclaré de Taschter, un des Izeds agricoles, qui préside spécialement à l'eau.

EPERASTE, fameux devin qui descendait de Clytius, fils d'Alcméon. Il gagna le prix aux jeux olympiques, et on voyait sa statue à Olympie. (PAUSAN., *Æliac.*)

EPERVIER, oiseau qui était en grande vénération chez les anciens Egyptiens, parce qu'il représentait le Soleil, ou leur grand dieu Osiris. (PLUTARCH., *De Is. et Osir.*)

L'épervier ayant la vue perçante et le vol rapide, était encore l'emblème de Phré ou du Soleil. On le trouve aussi comme symbole de Phtha Sokharis, d'Horus, de Thoth ou Hermès Trismégiste, de Pooh ou dieu Lunus, de Mandou-Ré.

Il y avait en Egypte un temple consacré à cet oiseau dans une ville appelée pour cette raison *Hiéracopolis, la ville des Eperviers*.

Chez les Grecs, cet oiseau était consacré au Soleil, dont il était le prompt et fidèle messager. Il servait pour les présages. Il était aussi un des symboles de Junon.

EPEUS fut fils d'Endymion et d'Hypéripné, et frère de Péon et d'Etolus. Endymion proposa dans Olympie, dit Pausanias, un prix de la course aux trois princes ses enfants; ce prix était la succession à son royaume. Epéus remporta la victoire, et régna après son père, sur les Eléens, qui furent appelés de son nom, Epéens. Etolus se retira chez les Curètes, qui se nommèrent Etoliens, de son nom, et Péon, inconsolable d'avoir été vaincu dans une occasion de cette importance, alla chercher fortune hors de sa patrie. S'étant arrêté sur les bords du fleuve Axius, il donna son nom à cette contrée, qui fut depuis appelée la *Péonie*.

Pline (lib. V, c. 6) attribue à Epéus l'invention du bélier et d'autres machines de guerre. Cette opinion a autorisé Virgile à

nommer Epéus pour le constructeur du cheval de Troie (*Æneid.*, II, 264.)

EPHEBIES, fêtes que les anciens célébraient lorsque leurs enfants étaient parvenus à l'âge de puberté.

EPHESE, ville d'Ionie dans l'Asie Mineure, célèbre par son temple de Diane, une des sept merveilles du monde. Lorsqu'Ephèse fut assiégée par Crésus, les habitants (HÉRODOTE) lièrent, avec une corde, les murs de la ville à la statue de Diane, pour consacrer leur ville à la déesse, lui en faire un présent et l'engager à la défendre. On disait que cette ville avait pris son nom d'une femme nommée *Ephèse*, mère d'Amazo, dont les amazones ont tiré leur nom et leur origine. En effet, ce sont les amazones qui, selon Pline, ont bâti cette ville. (XXV, c. 29.) Mais Eusèbe rapporte qu'Androcus, un des fils de Codrus, roi d'Athènes, la bâtit autrefois, du temps de David, et y établit le siége de son empire. Syncelle appelle Andronic le fondateur d'Ephèse. Les divers symboles de la Diane d'Ephèse paraissent désigner la nature avec toutes ses productions; c'est ce que prouvent deux inscriptions trouvées sur deux de ses statues, dont l'une porte : *La nature mère de toutes choses;* et l'autre : *La nature pleine de diversités.* (*Voy.* l'art. DIANE D'EPHÈSE, dans ce Dictionnaire.)

EPHESIENNES (lettres), *litteræ Ephesiæ*. Lettres magiques auxquelles on attribuait cette propriété, que quiconque les prononçait avait aussitôt tout ce qu'il désirait. Elles étaient écrites sur la couronne, la ceinture et les pieds de la statue de Diane d'Ephèse, et c'est pour cela qu'on les appelait *lettres d'Ephèse* ou *lettres éphésiennes*. Elles avaient aussi la vertu de chasser les mauvais esprits des corps des possédés à qui on les faisait prononcer. (PLUT., *Sympos.*, l. VII, quæst. 5.)

EPHESIES, fêtes qu'on célébrait à Ephèse en l'honneur de Diane.

Les hommes s'y enivraient et passaient la nuit à mettre en tumulte la ville et surtout les marchés.

EPHESTIA ou EPHESTIE, ville de l'île de Lemnos. Elle était située au pied d'une montagne célèbre par la chute de Vulcain.

EPHESTIENS. Les Grecs appelaient *dieux éphestiens* ceux que les Latins nommaient *Lares et Pénates;* c'étaient les dieux du foyer.

EPHESTIES, fêtes de Vulcain, pendant lesquelles trois jeunes garçons, portant des torches allumées, couraient de toute leur force ; celui qui le premier atteignait le but sans avoir éteint sa torche, gagnait le prix destiné à cette course. Ce nom a la même étymologie que le précédent.

EPHESTRIES, fêtes établies à Thèbes, dans lesquelles on habillait en femme la statue du devin Tirésias.

EPHIALTE, un des deux *Aloïdes*.

EPHIALTES ou HYPHIALTES, ce que les Latins appelaient *incubes* et *succubes*. C'étaient des espèces de songes dont on a fait des divinités rustiques.

EPHYDRIADES, *nymphes* qui présidaient aux eaux.

EPHYRE, nom d'une *nymphe*. Hérodote en parle sur le témoignage d'Eumélus, fils d'Emphylite, qui, dans son histoire de Corinthe, disait qu'Ephyré avait la première habité le territoire de Corinthe. La nymphe Ephyré n'est connue que pour avoir donné son nom à Corinthe. Elle était fille de l'Océan et de Thétys.

EPIBATERIUS, surnom d'*Apollon*. Diomède, à son retour de Troie, fit bâtir, à Trézène, un temple à Apollon, sous le nom d'Epibatérius, ou de *bon retour*, parce que ce dieu l'avait sauvé de la tempête.

EPIBEME, surnom sous lequel *Jupiter* était adoré dans l'île de Siphnos.

EPIBOMIE. C'était, en général, chez les Grecs le nom des sacrifices. Ils donnaient encore ce nom aux cantiques chantés devant les autels.

EPICARPE, surnom de *Jupiter* adoré dans l'île d'Eubée. Ce nom signifie *fructifiant*.

EPICASTE, est la même que *Jocaste*, mère d'OEdipe. Ulysse dit, dans Homère, qu'il a vu aux enfers la belle Epicaste, qui, aussitôt qu'elle avait eu connaissance de son inceste avec OEdipe, s'était pendue de désespoir.

EPICASTE, fille d'Egée, fut une des femmes d'Hercule, qui la rendit mère de Thessala.

EPICENE, c'est-à-dire *commun à tous;* surnom de *Jupiter* à Salamine.

EPICLIDIES, fêtes que les Athéniens avaient instituées en l'honneur de Cérès.

EPICRENE, fêtes que les Lacédémoniens célébraient, et qu'ils appelaient *la fête des fontaines*.

EPICURIUS, c'est-à-dire *secourable ;* surnom d'*Apollon*, qui lui fut donné pour avoir délivré l'Arcadie de la peste. En mémoire de ce bienfait, on lui avait élevé sous ce vocable un temple magnifique à Bassa, bourg de l'Arcadie.

EPIDAURE, ville du Péloponèse, célèbre par le temple d'Esculape, qui était toujours plein de malades et de tablettes où étaient décrites les guérisons obtenues dans ce temple.

EPIDAURIES, fêtes en l'honneur d'Esculape.

EPIDELIUS, surnom d'*Apollon*, signifiant venu de Délos.

EPIDEMIES, fêtes que les Argiens célébraient en l'honneur de Junon, et les habitants de Délos et de Milet en l'honneur d'Apollon.

Le dernier jour de cette solennité, on chantait une chanson nommée *apopemptique*, dans laquelle on leur disait adieu, et où on leur souhaitait un bon voyage.

On donnait encore le nom d'*Epidémies* à une fête célébrée par les particuliers, lorsqu'un de leurs parents ou de leurs amis revenait d'un long voyage.

EPIDIUS, individu qui, précipité dans les eaux du Sarnus, rivière de la grande Grèce, reparut avec des cornes, replongea un mo-

ment après, et fut en conséquence honoré comme un dieu.

C'était aussi le nom d'un génie auquel les Lacédémoniens rendaient un culte ; et un surnom du *Jupiter*, de qui les hommes tiennent tous leurs biens. Ce mot vient du verbe ἐπιδίδωμι *donner par surcroît, accroître*, et peut signifier *le libéral, le bienfaisant*. Jupiter était honoré sous ce nom, particulièrement à Mantinée.

EPIDOTES ; c'étaient les dieux qui présidaient à la croissance des enfants, comme l'annonce le mot ἐπιδίδωμι, *j'augmente*.

EPIES, divinité Egyptienne qu'on croit la même, qu'*Osiris*.

EPIGÉE, fils d'Hypsistus, fut dans la suite appelé *Uranus* et sa sœur Gé.

EPIGIES, *nymphes* terrestres qui étaient adorées chez les Grecs.

EPIGONES (LA GUERRE DES). C'est la guerre que firent les fils ou les descendant de ceux qui avaient péri dans la première guerre de Thèbes, dix ans auparavant. Cette seconde guerre fut plus heureuse pour les Argiens, ils ne perdirent personne de marque qu'Egyalée, fils d'Adraste ; au lieu que dans la première tous les chefs, excepté Adraste, y étaient morts. Laodamas, fils d'Etéocles, fut chassé du trône ; et Thersandre, fils de Polynice, y monta.

EPILENEES, *Epilenæa*, sacrifices que l'on faisait à Bacchus.

EPIMELETES (LES) étaient chargés d'entretenir et de réparer les temples. (ARISTOT., *Politic.* VI, c. 8.)

EPIMELETTES. C'étaient les ministres du culte de Cérès, qui servaient principalement le roi des sacrifices dans ses fonctions.

EPIMELIUS, surnom de *Mercure* en sa qualité de protecteur des troupeaux.

EPIMENIDE, grand prophète des Crétois, vivait du temps de Solon.

Dans sa jeunesse, envoyé par son père pour garder les troupeaux dans la campagne, il s'égara et entra dans une caverne où il fut surpris d'un sommeil qui dura 57 ans. Le bruit de ce prodige s'étant répandu dans la Grèce, Epiménide fut regardé comme un homme favorisé des dieux. On l'appelait *le nouveau Curète*, et on allait le consulter comme un oracle.

Epiménide mourut âgé de 289 ans, selon la tradition des Crétois, qui lui firent après sa mort des sacrifices comme à un dieu.

EPIMENIES, sacrifices que les Athéniens faisaient aux dieux, à chaque lune nouvelle, pour la prospérité de la ville.

EPIMETHEE, fils de Japet et de la belle Clymène, épousa Pandore, dont il eut Pyrrha, femme de Deucalion.

Ce fut Epimethée qui épousa Pandore, et qui ouvrit la boîte fatale d'où sortirent tous les maux qui inondèrent le genre humain. Il fut le père de Pyrrha, épouse de Deucalion, et fut enfin métamorphosé en singe.

EPINICIES, fêtes célébrées en actions de grâces d'une victoire.

EPINICION, hymne de triomphe que l'on chantait dans les *Epinicies*. — On donnait encore ce nom aux vers que chantaient ceux qui se disputaient un prix, adjugé à celui qui avait le mieux chanté.

EPIOCHUS, fils de Lycurgue, auquel on rendait, en Arcadie, les honneurs divins.

EPIODIE, chanson qu'on chantait avant les funérailles, chez les anciens Grecs. C'est ce que les Latins appelaient *Nænia*.

EPIONE, femme d'Esculape, fut mère de Machaon, de Podalirius et de quatre filles, Hygiéa, Eglé, Panacée et Jaso.

EPIPHANES, surnom donné à *Jupiter* : il signifie, *qui est présent, qui apparaît*.

EPIPHANIES, sacrifices ou fêtes établies chez les anciens Grecs, en mémoire de l'apparition des dieux.

EPIPOLLA, surnom sous lequel les Spartiates adoraient *Cérès*.

EPIPONTIA, surnom de *Vénus*, qui exprime son origine tirée de la mer.

EPIPYRGIDE, statue que les Athéniens avaient consacrée à Hécate ; ou plutôt c'était une statue à trois corps, d'une hauteur extraordinaire, semblable à une tour ; ce que signifie le mot composé de ἐπί, *sur*, et de πύργος, *tour*. (PAUSAN. *Corinth.*)

EPIS de blé. Les Egyptiens (DIODOR., lib. I, p. 9) ayant fini les moissons, offraient à Isis des épis de blé. Les Grecs et les Romains couronnaient d'épis Cérès et ses temples. Les épis dans la main des statues et sur les médailles annoncent les soins qu'un prince s'était donnés pour approvisionner sa ville, ou simplement la fertilité d'un pays. C'est pour la dernière raison que les médailles d'Alexandrie, de Carmo, en Espagne, de l'île de Chio, des Azetini, peuple de l'Attique, d'Erésus, dans l'île de Lesbos, des Léontins, peuple de Sicile, etc., offrent des épis. L'épi de blé était aussi un attribut d'Apollon. (MACROB., *Saturn.*, l. I, c. 23.) Sur les pierres gravées, un ou plusieurs épis de blé sont le symbole du mariage, célébré par *Confarréation* (*voyez ce mot*) chez les Romains.

EPISCIRA, fête célébrée à Scira, dans l'Attique, en l'honneur de Cérès et de Proserpine.

EPISTATERE, *qui préside*, surnom de *Jupiter*, adoré dans l'île de Crète.

EPISTIUS (de ἑστία, *foyer*) ; autre surnom de *Jupiter*, comme présidant aux foyers.

EPISTROPHIE, c'est-à-dire *celle qui engage les hommes au bien* ; surnom de *Vénus*, chez les Mégariens, qui lui avaient élevé un temple dans la rue qui menait à la citadelle.

EPITHALAMITES, surnom de *Mercure*, dans l'île d'Eubée ; mais on ignore si ce nom dérive de θάλαμος, *lit nuptial*, ce qui ferait de Mercure un des dieux de l'hymen ; ou de θαλαμίτης, *rameur*, d'où le même dieu serait un des protecteurs des voyages maritimes.

EPITHRICADIES. Hésychius ne nous a conservé de ces fêtes d'Apollon que le nom seul.

EPITHYMBIE, surnom de *Vénus*, comme présidant aux deux termes de la vie, au commencement et à la fin. On lui avait érigé sous ce nom, dans le temple de Del-

phes, une statue auprès de laquelle les Grecs évoquaient les mânes par des libations et des dons funèbres.

EPITRAGIE, surnom donné à *Vénus*, parce qu'elle se changea en chèvre.

Thésée ayant reçu de l'oracle ordre de prendre Vénus pour guide dans son voyage de Colchide, vit soudainement changer en bouc une chèvre qu'il lui sacrifiait sur le bord de la mer.

EPITROPIUS, surnom sous lequel les Doriens avaient élevé à *Apollon*, un temple où ils se réunissaient pour traiter les affaires publiques. Ce mot veut dire *tutélaire*.

EPONE; les Romains l'honoraient comme la déesse des chevaux, parce qu'ils la supposaient née d'un homme et d'une cavale. Ils la représentaient vêtue comme les conducteurs des chars aux jeux du Cirque.

EPOOURI. C'est le nom de l'*Olympe* ou du *Paradis* des îles Wallis dans l'Océanie. Les habitants croient que la foule de leurs divinités y demeure. Cependant ils n'honorent guère le plus grand nombre de ces dieux subalternes, et s'ils leur témoignent quelque respect, c'est uniquement pour qu'ils n'aillent pas les dénoncer aux dieux supérieurs.

EPOPTE, c'est-à-dire *contemplateur*, surnom sous lequel les habitants de Mégalopolis avaient élevé un temple à *Neptune*.

C'étaient aussi le titre qu'on donnait à ceux qui avaient été initiés aux grands mystères, et qui, en cette qualité, avaient le droit de tout voir.

EPOPTIQUES, nom des grands mystères, des mystères intimes, révélés aux candidats qui avaient passé par toutes les épreuves de l'initiation.

EPTONIE, mère de Tmolus.

EPULONS, ministres sacrés, établis chez les Romains pour préparer les festins sacrés dans les jours solennels.

Leur office était aussi de publier le jour où ces repas devaient avoir lieu en l'honneur de Jupiter et des autres dieux, de recueillir les legs que les particuliers faisaient pour ces festins, et d'obliger les héritiers à y satisfaire, même par la saisie de leurs biens. Leur nombre, qui n'était d'abord que de trois, fut porté successivement à sept et à dix.

EPULUM, repas sacré des Romains. La préparation de ces mets était du ressort des ministres des sacrifices, nommés *Epulons*. — Ceux qui étaient invités à ces repas sacrés portaient le titre d'*Epulares*.

EPUNAMUN, un des dieux des Araucans d'Amérique; c'est le génie de la guerre.

EPUNDA, déesse des Romains, qui, avec Vallonie, présidait aux objets exposés à l'air.

EPYTUS, fils d'Hippothoüs.

EPYTUS, fille de Mérope, suivant Pausanias.

EPYTUS, père de Lyncée.

EQUEIAS, déesse protectrice des cochers, des muletiers, des chevaux et des écuries. Cette divinité, dont l'image couronnée de fleurs était ordinairement placée dans les écuries, au-dessus du râtelier, s'appelait aussi *Epone*.

EQUIRIES, fête des chevaliers à Rome. Elle fut instituée par Romulus, en l'honneur du dieu de la guerre. On y faisait des courses de chevaux au Champ de Mars.

EQUITÉ, nom d'une divinité. Martianus Capella (l. II) n'en fait qu'une de *Thémis* et de l'Equité. Conseillère et ministre de Jupiter, elle porte une balance dans une main, et des épis de blé dans l'autre. Pindare, ode 13 des *Olympioniques*, dit qu'Eunomie, Dicé et la Paix sont filles de l'Equité.

ERAORAHAN, dieu des anciens Guanches, adoré dans l'île de Fer. Les hommes l'invoquaient comme l'être actif ou mâle; peut-être l'identifiaient-ils avec l'astre du jour, qu'ils regardaient comme le principe de la chaleur, de la lumière et de la vitalité. L'épouse d'Eraorahan était Moneyra ou Moreyba, qui serait alors la lune. C'étaient ces deux divinités qui faisaient pleuvoir et qui fertilisaient la terre.

ERATO, une des neuf *Muses*; Erato est aussi une des cinquante *Néréides*.

Elle préside à la poésie lyrique et anacréontique. On avait coutume de la représenter sous la figure d'une jeune fille, vive, enjouée, couronnée de myrte et de roses, tenant d'une main une lyre, et de l'autre un archet. Auprès d'elle est un petit amour ailé, armé d'un arc et d'un carquois, ou d'un flambeau allumé.

ERATO, dryade, femme d'Arcas, *fils de* Jupiter et de Calisto. Elle en eut trois fils.

ERÈBE était fils de Chaos (*Theog.*, 123), selon Hésiode : de son union avec la Nuit naquit le jour.

L'Erèbe est aussi la personnification d'une partie de l'*enfer*, ou de l'enfer même; son nom est un mot hébreu ou phénicien, et signifie le soir ou le couchant; on sait que les anciens plaçaient en effet les enfers dans les contrées les plus reculées de l'Occident. Il y avait un sacerdoce particulier pour les âmes qui étaient dans l'Erèbe.

ERECHTEE, sixième roi d'Athènes, et demi-dieu des Athéniens, qui le disaient *autochthone*, ou *né de la terre*. Les Egyptiens prétendaient qu'il était parti d'Egypte, dans un temps de famine, pour porter des blés aux Athéniens, qui, par reconnaissance, l'avaient fait roi : et qu'il avait établi dans cette ville le culte de Cérès et les mystères d'Eleusis.

ERECTHEE, fils de Pandion, fils du précédent, succéda à ses pères au trône d'Athènes. Il eut quatre fils et quatre filles. Deux de ces filles sont célèbres chez les poëtes; savoir, Procris et Orithye.

EREMESIUS, surnom de *Jupiter*, adoré dans l'île de Lesbos.

ERÈSE, *Eresus*, ville dans l'île de Lesbos. L'orge qui croissait dans son territoire donnait une farine si blanche, que Mercure y allait, disait-on, en acheter pour faire du pain aux dieux.

ERETHYMIES, fête en l'honneur d'Apol-

lon, qui portait, chez les Lyciens, le surnom d'*Éréthymius*.

ERGANE, surnom de *Minerve*, déesse des arts, *ἔργα, les arts*.

On attribuait en effet, à cette déesse, l'invention de presque tous les arts, et entre autres, de l'architecture, de l'art de filer et de tisser le fil et la laine, de la fabrication des chars, de l'usage des trompettes et de la flûte, de la culture des oliviers, etc. On consacrait le coq à Minerve-Ergané, parce que le coq éveille les ouvriers; c'est pourquoi on la représentait avec cet oiseau sur son casque.

ERGATIES, fêtes d'Hercule à Sparte. Elles étaient relatives à ses travaux, appelés *ἔργα*.

ERGINUS, roi des Minyens, étant arrivé à un âge fort avancé, voulut se marier. Il demanda à l'oracle s'il aurait des enfants : l'oracle lui répondit qu'il en aurait d'une jeune femme. Il se conforma à cette réponse, et sa femme donna le jour à Trophonius et à Agamède. (*Voy. ces deux mots*.) Il fit la guerre aux Thébains; Créon, leur roi, implora le secours d'Hercule, qui tua Erginus dans un combat, défit toutes ses troupes, prit Orchomène, saccagea la ville des Minyens, et brûla le palais du roi.

ERGINUS, un des *Argonautes*, fils de Neptune, était fort habile dans la navigation; il partageait la fonction de pilote avec Tiphys.

ÉRIBÉE, belle-mère des Aloïdes.

ÉRICHTONIUS, quatrième roi d'Athènes, était fils de Vulcain.

Erichton régna 50 ans, avec une grande réputation de justice, et mérita après sa mort d'être placé dans le ciel, où il forme la constellation d'*Auriga* ou du *Cocher*. On lui attribue l'invention des chars, à cause de la difformité réelle de ses jambes, et c'est de là qu'on explique cette fable. Un des rois de la Troade porta aussi le nom d'*Erichthonius*. Il avait un haras composé de trois mille juments et d'autant de poulains magnifiques. C'est de ces juments que Borée, changé en cheval, eut ces douze fameuses cavales si légères, qu'elles effleuraient les épis sans en courber la pointe, et les vagues sans se mouiller les pieds.

ÉRICHTONIUS, père de Tros, succéda à Dardanus dans le royaume des Phrygiens.

ÉRIDAN, aujourd'hui le *Pô*, fleuve d'Italie. Il y a une constellation de ce nom.

En effet, les anciens le représentaient avec la tête d'un taureau; peut-être parce qu'il descendait des Alpes-Taurines. C'est sur ses bords que les sœurs de Phaéton, pleurant la mort de leur frère, furent changées en peupliers.

L'*Eridan*, le *Rheidan* de la Prusse, le *Rhodan* des Gaules, est un nom générique des fleuves, du primitif *R, rhé, rouler, couler, courir*; et voilà pourquoi il y a plusieurs Eridans chez les anciens. Le *Nil* surtout, des bords duquel sont venues les histoires astronomiques, portait le nom d'Eridan. Dionysius dit que l'Eridan prend sa source dans les Pyrénées : ce fleuve céleste est encore appelé *Keltès, Gyon, Océan*. fable géographique. Ici c'est l'Eridan de Prusse qui a fait la fable de l'ambre, des cygnes et des peupliers, parce qu'il y avait beaucoup de cygnes sur ses eaux, que ses rivages étaient bordés de peupliers, et que la gomme qui en découlait, se figeait en larmes. On trouve encore aujourd'hui l'*ambre*, l'*électron* des Grecs, les larmes d'*électra* sur les bords de la mer Baltique. (M. RABAUD DE SAINT-ETIENNE.)

ERIDANATAS, surnom d'*Hercule*, adoré à Tarente.

ERIDEMUS, surnom de *Jupiter*, adoré à Rhodes.

ERIGIREGER, démon, ou génie malfaisant dans la mythologie des Carolins occidentaux. Avant lui on ne connaissait point la mort; ce n'était qu'un court sommeil, par lequel les hommes quittaient la vie, le dernier jour du déclin de la lune, pour ressusciter dès que cet astre commençait à reparaître sur l'horizon. Mais Erigireger, jaloux de l'état fortuné des humains, importa dans le monde un nouveau genre de mort, contre lequel il n'y avait plus de ressources. C'est pourquoi on l'appelle *Elous-Mélabous*.

ERIGONE, fille d'Egysthe et de Clytemnestre, épousa Oreste, quoiqu'il fût son frère de mère, et en eut un fils, nommé Penthile, qui succéda au trône de son père : Erigone, après la mort d'Oreste, se consacra au service de Diane.

ERIGONE, fille d'Icarius, fut aimée de Bacchus qui, pour la séduire, se changea en grappe de raisin. C'est elle qui forme dans le ciel *le signe de la Vierge*.

ERIKÆ-BORIKSOM, divinités secondaires des chamanistes mongols; ce sont des génies qui habitent sur le pied du mont Soumerou; ils ont le front couronné de roses.

ERINNYES; c'est le nom que les Grecs donnaient aux *Furies*.

ERINNYS était une des trois *Furies*, qui volait sans cesse dans les airs, pour répandre sur la terre le mal à pleines mains. Les poëtes donnent ce nom, en général, à une méchante femme qui a causé beaucoup de maux. Ainsi Virgile dit qu'Hélène fut l'Erinnys de sa patrie; et Lucain, que Cléopâtre fut l'Erynnis de l'Italie.

Erinnys est encore le surnom de *Cérès*, à cause de la fureur que lui causa l'insulte de Neptune. Elle avait à Thalpuse, ville d'Arcadie, un temple sous ce vocable.

ERIPHILE était sœur d'Adraste, femme d'Amphiaraüs, et mère d'Alcméon, qui la fit mourir. Quand il fallut marcher contre les Thébains, Amphiaraüs, à qui son esprit prophétique avait appris qu'il y périrait, se cacha pour n'y point aller. Polynice, plus intéressé que qui que ce fût à grossir l'armée qui devait aller attaquer Thèbes, gagna Eriphile en lui faisant présent d'un collier. A ce prix elle découvrit le lieu où son mari s'était caché, et on l'en fit sortir. Il refusait cependant toujours de marcher, et détournait même les autres chefs de s'engager dans cette expédition, leur assurant qu'ils y périraient tous. Mais, en épousant

Eriphile, il était convenu de s'en rapporter à sa décision, dans tous les différends qu'il aurait avec Adraste. Eriphile décida en faveur de son frère. Amphiaraüs fut donc obligé de partir; alors il donna ordre à ses fils de le venger, en faisant mourir leur mère, dès qu'ils seraient en âge de le pouvoir faire. Amphiaraüs périt, comme il l'avait prédit, avec les autres chefs de l'armée, à l'exception d'Adraste. Thersandre, fils de Polynice, songea à une seconde expédition contre Thèbes. Il gagna encore Eriphile, en lui donnant le *peplum*. Elle sut engager Alcméon à se mettre à la tête de l'entreprise, qui fut heureuse. Thèbes fut pillée et ruinée. Alcméon, à qui il avait répugné jusqu'alors de tremper ses mains dans le sang de sa mère, s'y détermina, en apprenant qu'elle s'était encore laissé gagner, pour l'exposer lui-même à une expédition dangereuse.

Les poëtes ne sont pas d'accord sur l'origine du collier d'Eriphile. Il était d'or, et, selon quelques-uns, Vénus en avait fait présent à Hermione sa fille, quand elle se maria à Cadmus. D'autres on dit qu'il venait originairement de Jupiter, qui l'avait donné à Europe; que celle-ci le donna à Cadmus, qui en fit présent à Hermione. D'autres enfin disent que Vulcain en fut l'ouvrier : il en fit une espèce de talisman, qui devait être funeste à toutes celles qui le porteraient. Il choisit des matières et des figures malfaisantes; il y mêla entre autres choses les cendres qui étaient restées sur son enclume, après avoir fabriqué les foudres. Pour se venger de l'affront que lui avait fait Vénus, son épouse, Vulcain donna ce fatal collier à Hermione, sortie de l'adultère de cette déesse avec Mars. Hermione en fit don à Semèle sa fille, d'où il parvint à Jocaste, mère de Polynice, qui le donna à Eriphile. Toutes ces femmes ont effectivement péri malheureusement. Ce n'est pas tout; il fut consacré dans le temple de Delphes. Quand ce temple fut pillé par les Phocéens, une femme osa s'en faire une parure : son fils aîné fut sur-le-champ saisi par les furies, et brûla sa mère avec sa maison. Quand il fut porté à Delphes, il fut jeté dans une fontaine, où il resta jusqu'au sac du temple. On ne pouvait le toucher sans offenser le Soleil, qui, sur-le-champ, élevait des tempêtes. Quant au *peplum*, c'était une espèce de robe magique, qui fut donnée à Hermione par Vulcain; il avait la même vertu que le collier, et il passa successivement dans les mêmes mains.

ERIS, déesse de la discorde. *Voy.* DISCORDE.

ERISATHEE, surnom d'*Apollon*, adoré dans l'Attique.

ERISICHTHON était fils de Triopas, fils de Neptune et de Canace, et un des aïeux maternels d'Ulysse, il passait pour un de ces impies qui méprisent les dieux, et ne leur offrent jamais de sacrifices. Il eut un jour la témérité de profaner, à coups de hache, une de ces antiques forêts que la religion rendait respectables; celle-ci était spécialement consacrée à Cérès. Au milieu de ce bois était un vieux chêne extrêmement haut, dont les branches étaient ornées de guirlandes, de rubans et de tableaux, qui représentaient l'histoire des prodiges qu'avait opérés la divinité de ce lieu. Les dryades allaient souvent danser sous ce chêne, dont le tronc avait quinze coudées de circonférence. Erisichthon ordonna à ses gens de le couper; comme il s'aperçut qu'ils hésitaient, il prit la cognée et le frappa lui-même. On vit aussitôt l'arbre trembler, les feuilles, les branches et les glands changer de couleur; on entendit même l'arbre pousser des gémissements, et l'on vit le sang couler en abondance. On entendit une voix sortir du creux du chêne, qui dit qu'elle était une nymphe chérie de Cérès qui vengerait bientôt sa mort. Rien ne put arrêter l'impie Erisichhton, l'arbre fut abattu. Les dryades de la forêt, craignant pour elles et pour les bois qu'elles habitaient, allèrent prier la déesse qui les protégeait, de les venger de cet impie. Cérès le punit d'une manière bien cruelle; elle lui envoya la faim, qui pénétra jusqu'au fond des entrailles de ce malheureux; pendant qu'il dormait, elle répandit son venin dans sa bouche, dans son gosier, dans sa poitrine, et le fit couler dans ses veines. Erisichthon, à son réveil, se sentit dévoré de la faim la plus violente : plus il mangea, moins il se rassasia; et, après avoir épuisé toutes les ressources que lui put procurer l'industrie de sa fille, il se dévora lui-même pour se nourrir. Ovide a chanté cette métamorphose. (Lib. VIII, 705.)

ERITERA, divinité suprême des Taïtiens, suivant Bougainville.

C'était le roi du Soleil et de la Lumière. Les insulaires ne le représentaient par aucune image.

ERITHIUS, surnom d'*Apollon*, adoré dans l'île de Chypre, où il avait un temple. C'est là que, d'après son conseil, Vénus se précipita dans la mer du haut du rocher de Leucade, et se trouva guérie de sa passion pour Adonis.

ÉROPE, fille d'Euristhée roi d'Argos, ayant épousé Atrée, se laissa séduire par Thyeste son beau-frère, dont elle eut deux fils, qui furent la source d'une infinité de crimes et de malheurs. Atrée ayant découvert l'infidélité de sa femme, la chassa de sa cour, et se vengea horriblement sur les enfants nés de l'adultère. Erope avait trahi son mari de plus d'une façon : Atrée, son mari, avait dit-on, un bélier à toison d'or, dont la conservation devait faire tout le bonheur de sa famille. Erope facilita à Thyeste les moyens de le dérober; premier sujet de la division qui régna depuis entre les deux frères.

EROS; c'est le nom grec de l'*Amour*, ou de Cupidon.

EROSTRATE, ou Erastostrate, éphésien; c'est lui qui s'avisa de brûler le fameux temple de Diane à Ephèse, pour faire parler de lui.

EROTIDES, ou Erotidies, fêtes en l'honneur d'Eros, ou Cupidon.

ERYCINE, surnom de *Vénus*. Elle a pris ce nom du mont *Eryx*, en Sicile, au sommet duquel Enée lui bâtit un temple lorsqu'il aborda dans cette île.

Les Carthaginois s'étant rendus maîtres de cette partie de la Sicile, eurent pour la déesse un respect singulier. Enfin, les Romains, s'étant emparés de l'île entière, surpassèrent tous leurs devanciers par les honneurs qu'ils lui rendirent.

Les habitants et les étrangers offraient tous les jours des sacrifices à Vénus Erycine sur le grand autel qui était exposé en plein air. Les sacrifices duraient jusqu'à la nuit. Le temple était le plus célèbre de la Sicile par la richesse des offrandes et la magnificence des ornements.

ERYMANTHE, montagne d'Arcadie, célèbre par le sanglier énorme qui se tenait dans ses environs, d'où il ravageait tout le pays d'alentour. Hercule le prit vivant, et l'apporta à Eurysthée, qui en le voyant pensa mourir de frayeur. C'est un des douze travaux de ce héros.

ERYMANTHE, fils d'Apollon. Vénus le rendit aveugle, pour l'avoir vue entrer nue au bain, sortant des bras d'Adonis.

ERYTHIE, une des quatre *Hespérides*.

ERYTHREE, ou Erythréenne ; c'est la première des quatre *sibylles* d'Elien, et la cinquième des dix citées par Varron. Apollodore d'Erythrée rapporte qu'elle était sa compatriote (c'est-à-dire d'une ville d'Ionie); qu'elle prédit aux Grecs, lorsqu'ils allaient assiéger Troie, que cette ville périrait, et qu'Homère écrirait des faussetés.

ERYTHREEN, surnom donné à *Hercule*, d'un temple qu'il avait à Erythrée en Achaïe. La statue du dieu était placée sur une espèce de radeau, à cause d'une tradition des Erythréens, qui disaient qu'elle fut ainsi apportée de Tyr par mer. Ils ajoutent, dit Pausanias (*Achaic.*), que le radeau, entré dans la mer Ionienne, s'arrêta au promontoire de Junon, à moitié chemin d'Erythrée, à Chio. D'aussi loin que ceux d'Erythrée et de Chio aperçurent la statue de ce dieu, tous voulurent avoir l'honneur de la tirer à bord, et s'y employèrent de toutes leurs forces. Un pêcheur d'Erythrée, nommé Phormion, qui avait perdu la vue, fut averti en songe que, si les femmes Erythréennes voulaient couper leurs cheveux et en faire une corde, elles amèneraient le radeau sans peine. Aucune des femmes d'Erythrée, ne voulut déférer au songe; mais des femmes thraciennes, qui servaient à Erythrée quoique nées libres, sacrifièrent leur chevelure : par ce moyen, les Erythréens eurent la statue du dieu en leur possession ; et pour récompenser le zèle de ces thraciennes, ils ordonnèrent qu'elles seraient les seules femmes qui auraient la liberté d'entrer dans le temple d'Hercule. Ceux de cette ville, continue Pausanias, montrent encore aujourd'hui cette corde faite de cheveux, et la conservent soigneusement. A l'égard du pêcheur, ils assurent qu'il recouvra la vue, et en jouit le reste de ses jours.

ERYTHREUS ; c'est le nom d'un des chevaux du soleil, selon Fulgence le mythologue. *Erythréus*, ou *le Rouge*, dit-il, son nom vient du lever du soleil, où les rayons sont rougeâtres.

ERYX, fils de Butès et de Vénus, fut roi d'un canton de Sicile, appelé de son nom *Erycie*. Fier de sa force prodigieuse et de sa réputation au pugilat, il défiait au combat tous ceux qui se présentaient chez lui, et tuait le vaincu. Il osa même s'attaquer à Hercule qui venait d'arriver en Sicile. Le prix du combat fut, d'un côté, les bœufs de Géryon, et de l'autre, le royaume d'Eryx. Celui-ci fut d'abord choqué de la comparaison, mais il accepta l'offre, dès qu'il sut que Hercule perdrait avec ses bœufs l'espérance de l'immortalité. Il fut vaincu et enterré dans le temple de Vénus Erycine. Virgile en fait un dieu.

ESAQUE était fils de Priam et d'Alexirhoë, une des nymphes du mont Ida, fille du fleuve Cédrène, selon Ovide , ou, suivant quelques manuscrits de ce poëte, du fleuve Granique. Ce jeune prince, sans ambition, haïssait le séjour des villes et de la cour, et ne se plaisait qu'à la campagne et dans les forêts. Touché des charmes de la belle Hespérie, il soupirait pour elle et la cherchait partout : l'ayant un jour rencontrée sur les bords du fleuve Cédrène, il voulut l'approcher; mais la nymphe prit aussitôt la fuite ; et se sentant poursuivie, elle hâta sa course : malheureusement un serpent l'ayant piquée au pied, elle cessa en même-temps de courir et de vivre. Esaque, désespéré de cet accident, se précipita du haut d'un rocher dans la mer. Thétis, touchée de son malheur, le soutint dans sa chute, et le changea en plongeon.

ESCHEM, le premier des sept esprits mauvais créés par Ahriman.

Eschem est comme le lieutenant d'Ahriman ; et en cette qualité il est opposé à Sérosch, génie qui préside à la terre et à la pluie.

ESCULAPE, appelé *Asclépius* par les Grecs, était (HOMER., hymn. 15), suivant l'opinion commune, fils d'Apollon et de Coronis. Il était le dieu de la médecine. Il fut tiré du sein de sa mère, que le dieu avait tuée à cause de son infidélité, et allaité par une chèvre. Comme le nom de Coronis signifie corneille, quelques mythologues ont cru, au rapport de Lucien, qu'Esculape était sorti d'un œuf de corneille, sous la figure d'un serpent. Il fut élevé par le centaure Chiron, de qui il apprit la médecine et la connaissance des plantes; il y devint si habile, que non-seulement il guérissait les malades, mais encore ressuscitait les morts. (EURIPID.)

Pluton se plaignit à Jupiter que l'empire des morts diminuait considérablement par l'art d'Esculape, et courait même risque de se voir entièrement désert. Jupiter, par complaisance pour son frère, tua Esculape d'un coup de foudre. Apollon pleura beaucoup la

mort de son fils, se vengea sur les Cyclopes qui avaient fabriqué la foudre, et ne se consola qu'après que Jupiter lui eut accordé, pour Esculape, une place dans le ciel, où il forme la constellation du serpentaire. *Voy.* CYCLOPES.

Son culte fut d'abord établi à Epidaure, lieu de sa naissance, et de là il se répandit dans toute la Grèce. On le représentait quelquefois sous la figure d'un serpent; quelquefois aussi avec une figure humaine, tenant un bâton, autour duquel un serpent est entortillé. Le serpent est le symbole de la santé, parce que, dit Pline, cet animal sert à plusieurs remèdes, ou parce que le serpent est le symbole de la prudence, vertu si nécessaire aux médecins; ou peut-être enfin, parce que, comme le serpent se renouvelle en changeant de peau, l'homme aussi est renouvelé par la médecine, qui lui donne comme un corps nouveau par la force des remèdes. Le coq est aussi un des symboles d'Esculape, à cause de sa vigilance. Ce coq fait souvenir des dernières paroles de Socrate, lorsqu'il allait rendre l'âme : ***Nous devons un coq à Esculape, donnez-le sans délai.*** Tous les habiles médecins de l'antiquité ont passé pour ses fils. Il eut pour femme Epione ou Lampétie, dont il eut, entre autres enfants, deux fils, Machaon et Podalirius; et quatre filles, Eglé, Panacée, Jaso et Higiée. Cette dernière, suivant Orphée, était sa femme. Tous les temples d'Esculape étaient hors des villes, parce qu'on croyait la demeure des champs plus saine que celle des villes. Il y en avait plusieurs où il rendait des oracles, comme à Epidaure et à Pergame. Lucien dit qu'on plaçait des statues d'Esculape dans les bains, apparemment parce qu'ils servent à conserver et à rétablir la santé, et qu'ils sont du ressort du dieu de la médecine.

On donnait aussi pour fils, à Esculape, le petit Télesphore, qui l'accompagne quelquefois sur les monuments.

Le plus fameux des temples de cette divinité était à Epidaure, lieu de sa naissance : sa statue était d'or et d'ivoire et portait une grande barbe d'or. Denis le Tyran enleva cette barbe d'or (CICERO, ***Natur. deor.***, III, 35), disant, pour son excuse, qu'il n'était pas séant de voir le fils barbu, tandis qu'Apollon, son père, était sans barbe. Il était représenté assis sur un trône, ayant un bâton à une main, et tenant l'autre main sur la tête d'un serpent, avec un chien couché à ses pieds. Valère-Maxime raconte la manière dont l'Esculape d'Epidaure fut transporté à Rome, sous la figure d'un serpent, l'an 462 de sa fondation. « Rome ayant été trois ans de suite affligée de la peste, de telle sorte qu'il n'y avait plus aucun secours ni divin ni humain, les prêtres allèrent consulter les livres sybillins, et ils y trouvèrent qu'il ne fallait pas espérer de remèdes, à moins qu'on ne fît venir le dieu d'Epidaure. On y envoya des ambassadeurs, qui furent introduits dans le temple, et trouvèrent le dieu propice à leurs prières. Le serpent que les Epidauriens honoraient comme Esculape, et qui ne paraissait que rarement, sortit de lui-même, et alla pendant trois jours dans les lieux les plus fréquentés de la ville, témoignant, par ses doux regards, qu'il quittait volontiers sa demeure. Il se rendit enfin au vaisseau des Romains, et monta à la chambre même de l'ambassadeur, où il roula son corps en plis et replis, comme un peloton, témoignant qu'il voulait y demeurer et s'y reposer. Les envoyés partirent avec le serpent pour retourner à Rome, et abordèrent à Antium. Le serpent sortit alors du vaisseau et s'en alla droit au temple d'Esculape, où il s'entortilla à une palme, ce qui fit craindre aux Romains qu'il ne voulût établir là sa demeure. Mais il dissipa bientôt leur crainte, et leur fit voir qu'il n'y était allé que pour prendre un gîte convenable. Il retourna donc au vaisseau : les ambassadeurs arrivèrent enfin à Rome, et abordèrent à l'une des rives du Tibre, vis-à-vis de l'île. Alors le serpent se jeta dans la rivière, aborda à l'île et s'arrêta à l'endroit où l'on bâtit depuis le temple d'Esculape. Il fit cesser la peste pour laquelle on l'avait fait venir. » Depuis ce temps-là on eut recours à Esculape toutes les fois que la peste parut dans Rome.

Les mythologues trouvent des motifs à toutes les fables qu'on a débitées sur ce dieu. Pausanias (*in Achaicis*) croit qu'Esculape n'est autre chose que l'air, parce que la bonté de cet élément contribue beaucoup à la santé. On le dit fils d'Apollon, parce que c'est le soleil qui purifie l'air et le rend salutaire. On dit aussi qu'il ressuscitait les morts, parce qu'il avait guéri des malades désespérés, etc.

Les Grecs donnèrent le nom d'Esculape à des divinités égyptiennes, dont les fonctions étaient les mêmes que celles du dieu de la médecine. Saint Clément d'Alexandrie (*Stromat.* I) parle de l'Esculape de Memphis. Ammien Marcellin (lib. XXII) dit que Memphis était célèbre par la présence d'Esculape. Les livres hermétiques des Egyptiens font Esculape tantôt fils de Pan, tantôt le même que *Pan*. Mais la divinité égyptienne, qui ressemblait le plus à l'Esculape des Grecs, était le Sérapis moderne qui opérait des guérisons. D'ailleurs on révérait un grand serpent dans le temple d'Esculape, à Alexandrie, sous le règne de Ptolémée Evergète ; or, c'était le même temple que les Lagides avaient élevé à Sérapis. Les malades passaient les nuits dans les temples de Sérapis (*Hist. Taciti*, lib. IV, c. 81) pour y apprendre en songe les recettes qui pouvaient soulager leurs maux ; ce qui se pratiquait aussi dans les temples d'Esculape. Macrobe assure que les Egyptiens plaçaient toujours hors des villes les temples de Sérapis (*Saturnal.*, I, c. 7); ce que nous avons vu plus haut être observé par les Grecs pour le temple d'Esculape.

Esculape est ordinairement représenté vieux, avec une barbe forte, la poitrine nue,

et avec une chaussure grecque, appelée par Tertullien *crepidæ cretatæ.*

Les temples d'Esculape étaient ce que nous appellerions aujourd'hui une maison de santé; les prêtres étaient des médecins qui soumettaient les malades à des remèdes appropriés, unis à un exercice modéré, à un régime convenable et à l'air sain de la localité. Tel était le dieu qui les guérissait; mais, pour faire attribuer des effets naturels à des causes surnaturelles, les prêtres ajoutaient au traitement quantité de pratiques superstitieuses.

On lui immolait ordinairement une chèvre, parce que, disait-on, cet animal extrêmement chaud a toujours la fièvre. Le corbeau, le coq et la tortue lui étaient aussi consacrés, comme symbole de la vigilance et de la prudence nécessaires aux médecins.

ESCULAPIES, fêtes romaines, célébrées en l'honneur d'***Esculape***.

ESES, dieux adorés par les Tyrrhéniens, et qui présidaient au bon destin. Leur nom vient de ***αἶσα, sort***.

ESKÉNANE, les enfers ou plutôt le pays des âmes, suivant la croyance des Mingwés, peuple de l'Amérique septentrionale, plus connu en Europe sous le nom d'Iroquois. Comme tous les indigènes du nouveau monde, les Mingwés pensaient que l'âme accomplissait, après sa séparation d'avec le corps, un voyage long et périlleux, à travers des régions inconnues. Si elle avait mal vécu sur la terre, elle arrivait dans un pays stérile, où elle était condamnée à souffrir éternellement les tortures de la faim et de la soif; si au contraire elle avait bien vécu, elle trouvait une contrée délicieuse où l'attendaient d'éternelles fêtes. Ce pays des âmes était gouverné par Taroniawagon et par son aïeule Ataensik.

ESMUNUS, ICHMIN, ISCHEMUS, SMIN, SMUN, CHEMMIS. Jablonski (*Pantheon Ægyptiac.*, lib. II, c. 7) a fait voir que ces différents noms désignaient la même divinité phénicienne, appelée le plus souvent ***Esmunus***.

Le troisième des enfants de Sydyk et d'une Titanide. Sanchoniaton et Demecius le confondent avec ***Asclépius*** ou ***Esculape***.

ESON, fils de Crěthéus, roi d'Iolchos, en Thessalie, et de Tyro, fille de Salmonée. Eson fut détrôné par son frère Pélias, et obligé de vivre en simple particulier dans sa capitale. Il fut père de Jason, et eut bien de la peine à sauver ce jeune prince des mains du tyran. La fable dit que Jason, au retour de l'expédition des Argonautes, touché de voir son père Eson accablé de vieillesse et déjà sur le bord du tombeau, pria Médée, sa nouvelle épouse, d'employer quelques-uns des secrets qu'elle possédait, pour rajeunir son père, ou pour prolonger sa vie. Médée aussitôt fait descendre du ciel un char, traîné par des dragons ailés, dit Ovide, et y étant montée, elle parcourt diverses régions, y recueille des herbes de toutes sortes d'espèces, en compose un breuvage, puis fait sortir des veines d'Eson, le sang qui y coulait, et y fait entrer en sa place la liqueur qu'elle venait de préparer. A peine le breuvage s'est-il insinué dans le corps du vieillard, que sa barbe et ses cheveux commencent à noircir, les rides disparaissent de son visage, et il reprend son embonpoint et sa force. Il y a des mythologues qui expliquent cette fable par la transfusion du sang, remède qui a été tenté quelquefois, mais qui a toujours très-mal réussi.

ESPERANCE, divinité que les Grecs appelaient la déesse ***Elpis***, et les Romains ***Spes***.

Les poëtes la supposaient sœur du sommeil qui suspend nos peines, et ils l'appelaient aussi la nourrice des vieillards. On lui attribuait la couleur verte, et on la représentait sous la forme d'une jeune nymphe, à l'air serein et couronnée de fleurs naissantes qui annoncent des fruits.

ESPRIT. Les platoniciens disaient qu'il y avait un esprit répandu dans l'univers, qui animait tout, qui était le principe de toute génération, qui donnait la fécondité à tous les êtres; que c'était une flamme pure, vive et toujours active, à laquelle ils donnaient le nom de dieu.

Quoi qu'en disent les matérialistes, il y a eu de tout temps et il y a encore des effets surnaturels; or, s'il y a des effets qui ne peuvent être produits par les corps, il faut nécessairement qu'il y ait dans l'univers autre chose que des corps. Les peuples les plus civilisés n'ont point différé en ce point de ceux qu'on appelait barbares; et on peut voir dans les ouvrages de Porphyre, de Jamblique et de saint Clément d'Alexandrie, combien la doctrine des Grecs était semblable à celle des Egyptiens, touchant l'existence des bons et des méchants Esprits, c'est-à-dire des anges et des démons. Les uns leur assignaient le ciel pour séjour; d'autres, les airs ou l'espace sublunaire; d'autres, la surface ou les entrailles de la terre; d'autres les montagnes ou les sombres forêts; d'autres enfin voulaient qu'ils fussent répandus dans tous les corps de la nature.

ESROUN-TEGRI, nom d'un des principaux génies célestes de la théogonie bouddhique, chez les Mongols; le même que ***Brahmâ*** des Hindous.

ESTÉRELLE, divinité que l'on dit avoir été autrefois adorée en Provence.

ESTIÉES, sacrifices à Vesta, dont il était défendu de rien emporter et de rien communiquer, excepté aux assistants; d'où est venue l'expression proverbiale : ***sacrifier à Vesta***, laquelle s'appliquait à ceux qui agissaient avec mystère, ou plutôt aux avares.

ESUS ou HESUS, grande divinité des Gaulois, que l'on croit être leur dieu de la guerre. Lorsqu'ils étaient sur le point de donner bataille, ils faisaient vœu de lui consacrer toutes les dépouilles, et de lui im-

moler non-seulement les chevaux qu'ils prendraient sur l'ennemi, mais encore tous les captifs : ce qu'ils n'exécutaient que trop fidèlement. C'est par l'effusion du sang humain, dit Lucain, qu'ils apaisent leur dieu Esus. Ils portaient même quelquefois leur inhumaine superstition, jusqu'à lui immoler leurs propres enfants et leurs femmes, pour se le rendre favorable.

Esus est corrélatif de l'*As*, *Æsir* des Scandinaves, de l'*Æsar* des Etrusques, peuples qui avaient une communauté d'origine avec les Celtes. Or, l'*As* des Scandinaves, l'Æsar des Etrusques, ne signifie pas autre chose que Dieu. Esus est donc le Dieu par excellence; les Gaulois l'adoraient dans les bois sacrés où ils croyaient qu'il faisait sa résidence. Lorsqu'ils pénétraient dans ce bois, ils portaient une chaîne en témoignage de leur dépendance; et, s'il arrivait à quelqu'un de tomber, personne ne le relevait; il fallait qu'il se traînât lui-même hors de l'enceinte sacrée. Au milieu était couchée une grande pierre sur laquelle on immolait des victimes, comme sur un autel. Elle était entourée d'une rangée de pierres. Les Celtibériens adoraient le dieu sans nom, probablement Esus, et en son honneur ils dansaient devant leurs maisons, au retour de chaque pleine lune.

ESYMNETE, surnom donné à *Bacchus*, à cause d'une de ses statues, faite de la main de Vulcain, et donnée à Dardanus par Jupiter même.

ÉTÉ, une des quatre saisons divinisées par les anciens, qui lui faisaient des offrandes pour obtenir des chaleurs modérées, et pour la prier d'éloigner les sécheresses et de modérer l'ardeur de la température, cause de tant de maladies. Ils symbolisaient l'été sous différentes figures.

ÉTÉLA, déesse des anciens Finnois, qui la considéraient comme mère de la nature. Ils supposaient qu'elle accompagnait les troupeaux aux pâturages, et qu'elle leur procurait une nourriture abondante. C'était sans doute la même que *Suvetar*.

ÉTÉLATAR, déesse des chevaux, personnification du vent du midi dans la mythologie finnoise.

ETEOCLE, fils aîné d'OEdipe et de Jocaste, après la mort ou la retraite de son père, convint avec son frère Polynice, qu'ils régneraient alternativement chacun leur année; et que, pour éviter toutes contestations, celui qui ne serait point sur le trône s'absenterait de Thèbes. Cette convention fut la source de leur haine, et d'une des plus fâcheuses guerres qu'il y ait eues parmi les Grecs dans les temps héroïques. Etéocle régna le premier, comme l'aîné; mais ébloui par l'éclat d'une couronne, il ne voulut plus la quitter. Leur division fut si grande pendant leur vie, et leur haine si irréconciliable, qu'elle dura après leur mort; et l'on crut avoir remarqué que les flammes du bûcher sur lequel on faisait brûler leurs corps se séparèrent, et que la même chose arrivait dans les sacrifices qu'on leur offrait en commun. Car, tout méchants qu'avaient été ces deux frères, on ne laissa pas de leur décerner les honneurs héroïques dans la Grèce. Mais Virgile leur rend plus de justice en les plaçant dans le Tartare avec Atrée, Egisthe, Sysiphe, Tantale, Thyeste et tous les fameux scélérats de l'antiquité. Créon, qui leur succéda, fit rendre les honneurs de la sépulture aux cendres d'Etéocle, comme ayant combattu contre les ennemis de la patrie; et ordonna que celles de Polynice seraient jetées au vent, pour avoir attiré sur sa patrie une armée étrangère.

Eteocle, roi d'Orchomène, dans l'Andréide, en Béotie, fut appelé le père des Grâces, parce qu'il fut le premier, dit Pausanias, qui éleva un temple et des autels aux Grâces, et qui régla les cérémonies de leur culte.

ETEOCLEES, surnom des *Grâces*, parce qu'on disait qu'elles étaient filles d'*Etéocle*, roi d'Orchomène.

ETEOCLUS, fils d'Iphis et frère d'Evadne, fut un des sept chefs de l'armée des Argiens contre Thèbes. Ce jeune héros, dit Euripide, peu favorisé des biens de la fortune, mais comblé d'honneur dans l'Argolide, fut tellement désintéressé dans les services qu'il rendait à sa patrie, que jamais il ne put se résoudre à recevoir rien de ses amis même, dans la crainte de corrompre tant soit peu son intègre équité, et de se voir lié par les présents. Il haïssait les méchants, non l'Etat, et il distinguait la république de ceux qui la rendaient odieuse en la gouvernant mal. *Etéoclus* périt devant Thèbes.

ETERNITE, nom d'une déesse chez les anciens. *Æternitas*. Mart. Capella (l. 1) dit que l'Eternité était fille de Jupiter. Trismégiste et Platon disent que le temps est l'image de l'Eternité. Claudien, dans son second livre *De laudibus Stiliconis* (sur la fin, vers 424) nous a donné une description de l'Eternité ou plutôt de l'antre de l'Eternité.

On doit observer que l'on n'a point élevé dans l'antiquité de temples ni d'autels à l'Eternité.

Les Egyptiens la représentaient sous le symbole d'un serpent qui se mord la pointe de la queue, faisant ainsi une sorte de cercle sans commencement et sans fin; les indigènes de la Virginie offraient des sacrifices aux rivières et aux fontaines, parce qu'ils regardaient leur cours éternel comme l'image de l'éternité de Dieu.

ÉTERNUMENT. Suivant la mythologie grecque, le premier signe de vie que donna l'homme de Prométhée fut un éternûment. Les anciens, fort superstitieux en fait de présages, n'ont pas manqué d'en tirer des éternuments. Ces présages étaient bons, si l'éternument avait lieu l'après-midi, mauvais, s'il arrivait le matin, mais tout à fait pernicieux en sortant du lit ou de la table.

Eustathe a remarqué qu'éternuer à gauche, c'était un signe malheureux, et qu'éternuer à droite était d'un favorable augure.

Le *Sadder*, livre sacré des Parsis, suppose que, quand on éternue, on est exposé au démon; c'est pourquoi il recommande de réciter, en cette occasion, des prières qui chassent et éloignent le mauvais esprit.

Après avoir éternué, un Hindou ne manque jamais de s'écrier, *Rama! Rama!* comme pour implorer le secours de cette divinité, et se recommander à Vichnou incarné. Cette coutume vient simplement de la superstition.

ETESIPE, fils d'Hercule et d'Astydamie.

ETHERIE, l'une des *Héliades*.

ETHILIE, fille de Jupiter et de Protosélie.

ETHOSEA, une des sept filles de Niobé, qui périrent par les flèches de Diane.

ETHRA, fille du sage Pithéus, roi de Trézène, fut mariée secrètement par son père à Egée, dont elle eut Thésée. Pendant sa grossesse, Pithéus, qui avait des raisons pour cacher l'alliance qu'il avait faite avec Egée, publia que Neptune, la grande divinité de Trézène, était devenu amoureux de sa fille; ce qui fit passer, dans la suite, Thésée pour fils de ce dieu. Hélène ayant été enlevée dans son enfance par Thésée, fut laissée sous la garde d'Ethra, dans la ville d'Aphidnès. Castor et Pollux, irrités de l'enlèvement de leur sœur, coururent aux armes, se rendirent maîtres d'Aphidnès, en l'absence de Thésée, et en ramenèrent Hélène, et avec elle Ethra qu'ils lui donnèrent pour esclave. Ethra suivit sa maîtresse dans ses diverses aventures, jusqu'à la prise de Troie, où elle fut reconnue par son petit-fils Démophoon, et délivrée de l'esclavage.

ETHRA, femme d'Atlas, mère des Hyades, était fille de Téthys et de l'Océan.

ETNA, montagne de Sicile, fameuse par les forges que Vulcain y avait établies, et d'où l'on appelait ce dieu *Ethnéus*.

ETOILES (**Les**) sur les anciens monuments sont des symboles de la félicité, quelquefois aussi de l'éternité.

Les anciens Egyptiens désignaient le dieu de l'univers par une étoile, parce que rien ne démontre plus visiblement l'existence et la puissance de Dieu que les astres. Les mêmes désignaient le dieu *Pan*, c'est-à-dire le tout, par une étoile, et le *crépuscule* par l'étoile de Vénus. Les Grecs et les Romains représentaient la *destinée* par une étoile.

Les Romains indiquaient les dieux *Lares*, ou les génies tutélaires de Rome, par deux étoiles placées sur la tête de Romulus et de Rémus, enfants allaités par une louve; on désignait de la même manière *Castor* et *Pollux*. Les étoiles gravées sur les tombeaux annonçaient que les âmes dont les corps y reposaient étaient admises dans le séjour des bienheureux. Souvent on indiquait le soleil par une étoile à six pointes.

Les musulmans pensent que les étoiles filantes sont les sentinelles du ciel, qui empêchent les démons d'en approcher.

Les Péruviens regardaient les étoiles comme les servantes de la Lune, et non point du Soleil, parce que ces astres n'apparaissent que pendant la nuit. Ils leur avaient érigé une chapelle dans le grand temple du Soleil à Cusco.

EUBAGES, prêtres, docteurs des anciens Celtes, ou Gaulois.

C'était une division des *druides* qui passaient leur temps à la recherche et à la contemplation des mystères de la nature. Leur occupation consistait à prendre les auspices, à tirer les augures, à exercer toutes les autres fonctions qui pouvaient avoir rapport à la divination. C'était à eux à ordonner les sacrifices de victimes humaines, à décider de la volonté du destin, en examinant de quelle façon tombait la victime, les convulsions qui l'agitaient en mourant, la manière dont le sang sortait de la plaie.

EUBEA, fille du fleuve Astérion, fut une des nourrices de Junon, avec ses sœurs Porsymna et Acréa.

EUBEE, une des maîtresses de Mercure, dont elle eut un fils nommée Polybe, père de Glaucus, dieu marin.

EUBOULIE, ou la déesse du bon conseil, avait un temple à Rome.

EUBULE, c'est-à-dire *consolateur;* surnom de *Pluton*, parce qu'il secourait les hommes dans leurs peines que le trépas termine.

EUBULEUS, un des trois *Dioscures*, de ceux qu'on surnommait *Anaces*, fils de Jupiter et de Proserpine : ils étaient nés à Athènes.

EUBULIE, déesse du bon conseil. Elle avait un temple à Rome.

EUCADDIR, nom des prêtres carthaginois qui étaient au service des dieux appelés Abaddirs.

EUCHECRATES, jeune Thessalien, étant venu à Delphes pour consulter la Pythie, la trouva si belle qu'il en devint amoureux, et l'enleva. Depuis ce temps, pour prévenir de pareils accidents on fit une loi, qu'à l'avenir la Pythie serait toujours choisie d'un âge au-dessus de cinquante ans.

EUCLABRIS, nom que les prêtres des Romains donnaient à la table sur laquelle on plaçait la victime égorgée, pour examiner ses entrailles.

EUCLEA. *Diane* était honorée sous ce nom à Thèbes en Béotie. Il y avait devant son temple un lion de marbre, consacré par Hercule, après sa victoire sur Erginus, roi d'Orchomène. Quelques auteurs croient cette Diane fille d'Hercule et de Myrto, et sœur de Patrocle, morte vierge. Elle fut honorée des Béotiens et des Locriens. Dans toutes les places publiques de leurs villes, elle avait des autels, sur lesquels les fiancés et leurs futures faisaient des sacrifices avant le mariage.

EUCNISMES, sacrifices que les Argiens avaient coutume d'offrir pour les morts. Aussitôt après le décès d'un parent ou d'un ami, ils sacrifiaient à Apollon; trente jours après, à Mercure, comme à celui qui recevait les âmes.

EUCRATE, une des cinquante *Néréides*.

EUDÉMONIE, déesse du bonheur chez les anciens Grecs; la même que la *Félicité* des Latins.

EUDORE, une des *Océanides*, fille de l'Océan et de Téthys.

EUDORE, une des sept *Hyades*, fille d'Atlas.

EUGAMIES, fêtes ou jeux consacrés à Pluton, en mémoire de son mariage avec Proserpine.

EUGENIE. C'est le nom que les grecs donnent à la *noblesse*. On ne trouve pas qu'ils aient jamais déifié la noblesse, non plus que les romains; mais il est certain, par les médailles, qu'ils lui ont donné une forme humaine.

EUGÉRIE, nom d'une déesse à laquelle sacrifiaient les dames romaines pour être préservées de malheurs pendant leur grossesse.

EUHYAS, surnom des *Bacchantes* ainsi nommées d'après le nom d'*Euhyus*, donné à Bacchus.

EUMEDON, fils de Bacchus et d'Ariane, fut un des *Argonautes*.

EUMEE, ce fidèle serviteur d'Ulysse, dont il est tant parlé dans l'*Odyssée*, étoit fils du roi de l'île de Syros, dans la mer Egée, à quelques journées de Délos. Ayant été enlevé dans son enfance par des pirates de Phénicie, il fut porté à Ithaque et vendu comme esclave à Laerte, père d'Ulysse, qui, après l'avoir fait élever dans son palais, le destina à la garde de ses troupeaux.

EUMELUS, fils d'Admète et d'Alceste, qui commandait les troupes de Phérès au siége de Troie.

EUMENES, ou le héros pacifique, était honoré comme un dieu par les habitants de Chio. C'est le même que *Drimaque*, dont nous avons raconté l'histoire.

EUMENIDES c'est-à-dire *douces* ou *bienfaisantes;* nom que les Grecs donnaient aux *Furies*. Les uns croient qu'elles furent ainsi appelées en mémoire de ce qu'à la sollicitation de Minerve elles avaient cessé de persécuter Oreste. Ce prince reconnaissant les aurait nommées *Euménides*, et les Athéniens leur élevèrent un temple sous ce titre, près de l'Aréopage.

On les représentait sous la figure de femmes d'un visage triste et d'un air effrayant, revêtues d'habits noirs et ensanglantés, ayant, au lieu de cheveux, des serpents entrelacés autour de leur tête; tenant d'une main une torche ardente, et de l'autre un fouet.

EUMENIDIES, fêtes qu'on célébrait à Athènes, en l'honneur des Furies surnommées *Euménides*. On y immolait des brebis pleines; on y offrait des gâteaux pétris par des jeunes gens de la première naissance, du miel et du vin. Les citoyens seuls, et ceux-là seuls qui jouissaient d'une bonne réputation, pouvaient assister aux sacrifices des Euménidies.

Ceux qui venaient sacrifier dans leur temple étaient couronnés de narcisse, fleur qui croît assez communément le long des sépulcres, ou peut-être à cause de l'équivoque du mot *νάρκω*, *assoupissement*.

Les habitants de Titane observaient également chaque année un jour de fête en leur honneur.

EUMOLPE, fils d'Orphée; selon les uns, ou du poëte Musée selon d'autres, était Egyptien d'origine. Il fut une des quatre personnes que Cérès établit pour présider à ses mystères. Voulant enlever le royaume d'Athènes à Erecthée, il lui fit la guerre. Les deux chefs furent tués dans le combat. Les Athéniens adjugèrent la royauté à la famille d'Erecthée, et à celle d'Eumolpe, la dignité d'hiérophante, ou de grand prêtre des mystères d'Eleusis. On dit qu'il apprit la musique à Hercule.

Il y eut un autre Eumolpe, roi de Thrace, qui combattit contre les Athéniens en faveur des Eleusiens. Son fils perdit la vie dans ce combat.

EUMOLPIDES, premiers ministres des mystères de Cérès: ce sacerdoce dura douze cents ans dans leur famille. Ils tiraient leur nom d'Eumolpe, roi de Thrace, ou de l'Eumolpe dont il est parlé dans l'article précédent.

Les Eumolpides avaient une espèce de juridiction sur ce qui avait rapport au culte des dieux. C'étaient eux qui déterminaient la nature des fautes contre le culte mystérieux de Cérès, et la peine que méritaient ces infractions.

EUMOLUS, fils d'Atrée, et ses deux frères Aléon et Mélampus, son appelés par Cicéron, *Dioscures*.

EUNEE, fils de Jason et d'Hypsiphile, dut sa naissance au voyage que Jason fit à Lemnos, où il devint amoureux de la fille de Thoas, roi de Thrace. Eunée régna sur l'île de Lemnos, après son grand-père.

EUNICE, *Eunica*. Celle-ci, au rapport de Théocrite, idylle treizième, aidée de deux autres nymphes, ravit Hylas, favori d'Hercule, qui l'avait envoyé puiser de l'eau au fleuve Ascanius. Ce qui a donné probablement occasion à cette fable, c'est qu'Hercule, en allant à l'expédition de la toison d'or, ayant rompu sa rame, mit pied à terre sur les côtes d'Asie, aux environs du fleuve Ascanius, pour en couper une autre dans les bois. Pressé de la soif et de la chaleur, il envoya Hylas puiser de l'eau à la rivière voisine, dans laquelle le jeune homme tomba et se noya.

EUNOMIE, fille de Jupiter et de l'Equité, ou Thémis. C'était une des *saisons*.

EUNOMIE, fille de l'Océan, fut aimée de Jupiter, et devint mère des Grâces. C'est la même qu'*Eurynome*.

EUNOMUS, musicien de Locris, étant allé à Delphes avec Ariston, musicien de Régium, pour disputer le prix de leur art, il arriva en chemin qu'une corde de la lyre d'Eunomus s'étant cassée, on vit dans l'instant voler une cigale qui se posa sur sa lyre. Elle suppléa si bien au défaut de la corde par son chant, qu'Eunomus remporta la victoire. On ajoute que, quoique les deux villes de Locris

et de Régium ne fussent séparées que par le fleuve Alex, les cigales chantaient du côté de Locris, et restaient muettes du côté de Régium. Strabon, qui raconte cette fable, en donne cette raison; c'est, dit-il, parce que Régium est un pays couvert et humide, ce qui rend l'insecte engourdi, pendant que du côté de Locris le terrain est sec et à découvert. Les habitants de Locris, pour faire croire l'aventure, élevèrent une statue à Eunomus, avec une cigale sur sa lyre.

EUNOSTO, divinité tutélaire des moulins à blé. Hésychius tire son nom de la mesure de farine appelée νόστος, à laquelle Eunosto présidait. Il ne faut pas confondre cette divinité avec la précédente.

EUNOSTUS, divinité des habitants de Tanagra, dans l'Achaïe, sur le fleuve Asopus. L'entrée de son temple était si expressément défendue aux femmes, que quand il arrivait quelque malheur à la ville, on en attribuait toujours la cause à la violation de cette loi. On faisait alors des recherches très-exactes, pour découvrir s'il ne serait point entré dans le temple quelque femme, et en ce cas, elle était punie de mort irrémissiblement. Ce dieu se nommait aussi *Nostus*.

EUPHEME, nourrice des Muses et mère de Crocus, qui, selon quelques-uns, devint dans la suite le signe du *Sagittaire*.

EUPHEMUS, fils de Neptune et de Macionisse, fut un des *Argonautes*.

EUPHORBE, fils de Penthée, ou Panthis, était un des principaux chefs des Troyens. C'est lui qui blessa Patrocle par derrière : il fut tué ensuite par Ménélas. Pythagore, suivant son système de la métempsycose, prétendait que l'âme d'Euphorbe était passée dans son propre corps; ou, ce qui est la même chose, il se souvenait d'avoir été Euphorbe. Voici la preuve qu'il en apportait; c'est que voyant à Argos le bouclier de cet Euphorbe, que Ménélas y avait suspendu dans le temple de Junon, il s'était, disait-il, souvenu de l'avoir déjà vu, quoique ce fût la première fois qu'il fut venu à Argos, et que ce bouclier n'en fût pas sorti. L'âme d'Euphorbe n'était pas venue immédiatement dans le corps du philosophe; elle avait eu bien d'autres transmigrations, selon son opinion. (Ovid., *Met.* xv, 160.)

EUPHORION, fils d'Achille et d'Hèlène.

EUPHRADE, génie ou divinité qui présidait aux festins.

EUPHRONE, déesse de la nuit; ce nom signifie *bon conseil*.

Les poëtes la supposaient encore la mère nourrice de la Prudence. Euphrone paraît être la même divinité qu'*Eubulis*.

EUPHROSINE, l'une des trois *Grâces*.

EUPHYRUS, un des sept fils de Niobé, qui périt par les flèches d'Apollon.

EUPLOEA, surnom de *Vénus*, signifiant d'*heureuse navigation*, et sous lequel on l'invoquait en s'embarquant. Les Gnidiens lui avaient élevé un temple sous ce nom; elle en avait un autre dans une île aussi nommée Euploéa, aujourd'hui Gaiola, dans le golfe de Pouzzoles, près de Naples.

EUPOMPE, une des cinquante *Néréides*.

EURICLEE, nourrice d'Ulysse, fut la première qui reconnut ce prince à son retour, à une blessure qu'il avait reçue autrefois d'un sanglier, et qu'elle remarqua en lui lavant les pieds. Laërte, père d'Ulysse, avait acheté cette femme fort jeune, dit Homère, pour le prix de vingt bœufs.

EURICLES, surnommé l'*Engastrimythe*, parce que l'on croyait qu'il avait un démon dans les entrailles, qui lui révélait l'avenir. Il fut fameux à Athènes, et les devins furent appelés de ce nom *Euryclides*.

EURIGONEE, seconde femme d'OEdipe.

EURISES, divinité gauloise.

EUROPE, fille d'Agénor, roi de Phénicie, sœur de Cadmus; Jupiter, épris d'amour pour elle, et la voyant un jour jouer sur le bord de la mer avec ses compagnes, se changea en taureau, s'approcha de la nymphe, mangea dans sa mains, et l'enhardit de telle sorte, qu'elle osa monter sur son dos. Mais à peine y fut-elle assise, que le taureau prit sa course vers la mer, se jeta dans les flots, se mit à nager et la transporta en Crète.

Europe fut après sa mort honorée par les Crétois comme une divinité; ils instituèrent même en son honneur une fête nommée *Hellotie*, d'où l'on appela *Europe Hellotès*. C'est Europe qui, dit-on, a donné son nom à cette partie du monde dont les habitants surpassent en blancheur de la peau tous les autres peuples de l'univers.

Cette fable est assurément une allégorie qui rappelle la colonisation primitive de l'Europe, et la transmigration des peuples orientaux à l'occident.

Une autre Europe est une nymphe, fille de l'Océan et de Téthys. Europe est le nom de la xie *sibylle*.

EUROPS, fils d'Egyalée, régna à Sycione, et donna son nom à l'*Europe*, selon Apollodore et Pausanias. (*Corinth.*)

EUROTAS, fleuve du Péloponèse. Les Lacédémoniens, étant en guerre contre les Athéniens, attendaient pour combattre la pleine lune. Eurotus, leur général, traitant cela de superstition, rangea son armée en bataille malgré la foudre et les éclairs; mais il perdit son armée, et, de chagrin, il se jeta dans le fleuve Himère, qui depuis ce temps-là fut nommé Eurotas. Les Lacédémoniennes disaient que Vénus, après avoir passé l'Eurotas, y avait jeté ses bracelets et tous les ornements des femmes; qu'elle avait pris ensuite la lance, le bouclier, pour se montrer à Lycurgue, et pour imiter le courage des Lacédémoniens

EURUS, nom d'un vent qui souffle entre l'Orient et le Midi, et que nous appelons *vent du sud-est*. Andronique de Cyrre avait bâti à Athènes une tour octogone, où les huit vents étaient marqués. L'Eurus y paraissait sous la forme d'un jeune homme. Sur l'Océan, nos pilotes appellent ce vent sud-est; et siroco sur la Méditerranée.

EURYALE, une des trois *Gorgones*, fille de Phorcys, et sœur de Méduse. Elle n'était sujette, ni à la vieillesse, ni à la mort.

EURYALE, reine des Amazones, secourut Aëtès, roi de Colchide, contre Jason.

EURYALE, fille de Minos, se laissa séduire par Neptune, et mit au monde Orion.

EURYALE, semblable aux dieux, dit Homère, commandait les Argiens au siége de Troie, avec Diomède et Sténélus.

EURYALE, le plus beau des Troyens qui portaient les armes, dit Virgile (*Æneid.* IX), aimait tendrement Nisus, autre jeune Troyen: ils ne se quittaient jamais dans les combats, ils y périrent tous deux.

EURYBATE, un des *Argonautes*, se rendit célèbre au jeu de palet, aussi bien que dans l'art de guérir les plaies: c'est lui qui guérit celle qu'Oilée avait reçue, en donnant la chasse avec Hercule aux oiseaux du lac Stymphale.

EURYBIE, fille de Ponctus et de la Terre, épousa Creïus, et fut mère d'Astréus, de Persé et de Pallas, selon Hésiode.

EURYCIDE, fille d'Endymion et d'Aérodie.

EURYDICE était une *nymphe* qu'Orphée épousa. Fuyant les poursuites d'Aristée le long d'un fleuve, elle n'aperçut point un serpent redoutable caché sous l'herbe; elle en fut piquée au talon, et perdit la vie peu de jours après son mariage. Orphée, fuyant le commerce des hommes, tâchait, par le son de sa lyre, de soulager sa douleur. Les historiens disent qu'Orphée, ayant perdu sa femme, alla dans un lieu de la Thesprotie, nommé Aornos, où un ancien oracle rendait ses réponses en évoquant les morts. Il revit sa chère Eurydice; et croyant l'avoir véritablement retrouvée, il se flatta qu'elle le suivrait; mais ayant regardé derrière lui, et ne la voyant plus, il en fut si affligé, qu'il se tua de désespoir. Virgile a raconté différemment ses aventures.

EURYMEDON, géant dont Junon était devenue amoureuse avant d'avoir épousé Jupiter, fut le père de Prométhée.

Il eut part à la guerre des géants et fut précipité dans les enfers. Peut-être la punition de Prométhée ne fut-elle qu'une vengeance de Jupiter.

EURYNOME, un des *dieux infernaux*, selon Pausanias, se nourrissait, disait-on, de la chair des morts, ne laissant que les os. Polignote avait peint un tableau des enfers, qui était dans le temple de Delphes. Pausanias, qui avait vu ce tableau, dit qu'Eurynome y était représenté avec un visage de couleur entre noire et bleue, comme celle des grosses mouches qui sont attirées par l'odeur de la viande; il grinçait des dents, et était assis sur une peau de vautour.

EURYNOME, fille de l'Océan, était d'une si grande beauté, que Jupiter en devint amoureux, l'épousa et la rendit mère des trois Grâces.

EURYNOMIES, fêtes que les Grecs célébraient en l'honneur d'*Eurynome*. Cette déité était quelquefois confondue avec Diane.

EURYPILE, roi de cette partie de la Libye qu'on appelle Cyrénaïque, ayant reçu chez lui les Argonautes qu'une tempête avait jetés sur ses côtes, leur donna de bons avis pour éviter les bancs de sable qui se rencontrent dans les Syrtes et dans les environs, et leur prêta même un vaisseau léger qui leur servit de guide: ce fait est devenu ensuite le thème d'une fable.

EURYPILE, fils d'Evémon, un des capitaines grecs qui étaient au siége de Troie. Dans le partage des dépouilles de cette ville, il eut dans son lot un coffre qui renfermait une statue de Bacchus, faite, disait-on, par Vulcain, et dont Jupiter avait fait présent à Dardanus. Eurypile ouvrit le coffre, regarda la statue et devint furieux. Dans un moment de bon sens, il alla à Delphes consulter l'oracle d'Apollon, qui lui répondit qu'il devait continuer sa route, et s'arrêter au lieu où il trouverait des gens qui allaient faire un sacrifice barbare. Eurypile alla, avec sa petite flotte, au gré des vents qui le portèrent à la côte de Patras. Il y descendit à terre dans le temps qu'on allait immoler un jeune garçon et une jeune fille vierge à Diane Triclaria; il se souvint alors de l'oracle. Ceux de Patras, voyant arriver chez eux un roi inconnu avec un précieux coffre, crurent d'abord qu'il y avait quelque dieu dedans. Cette aventure guérit Eurypile de sa folie et sauva la vie aux deux innocentes victimes. Depuis ce temps ceux de Patras, après la fête de Bacchus, célébraient tous les ans les funérailles d'Eurypile.

EURYPILE, petit-fils d'Hercule, du côté de son père Télèphe, et de Priam, par sa mère Astioché, fut un des plus illustres alliés des Troyens, autant par sa valeur que par sa naissance.

EURYPILE, roi de Cos, père de Calciopé, l'une des maîtresses d'Hercule, de qui elle eut Thessalus.

EURYSACE, fils d'Ajax télamonien et de Tecmesse, fille de Theuthrantès, prince phrygien. Eurysace régna dans Salamine après la mort de Télamon, père d'Ajax. Les Athéniens l'honorèrent, ainsi qu'Ajax son père, d'un culte particulier. Il eut un fils nommé Philœus, qui échangea le royaume de Salamine contre la bourgeoisie d'Athènes. Miltiade descendait de ce Philœus.

EURYSTERNE, surnom de *la Terre* ou de la déesse *Tellus*, ainsi appelée à cause de sa large poitrine.

On lui avait érigé sous ce nom, un temple, auprès d'Ægé dans l'Achaïe, un des plus anciens de la Grèce.

EURYSTHÉE, roi de Mycènes. Ce prince politique, jaloux de la réputation d'Hercule, et craignant d'être un jour détrôné par ce héros, le persécuta, et eut soin de lui donner assez d'occupation hors de ses Etats pour lui ôter le moyen de troubler son gouvernement. Il exerça son courage dans des entreprises délicates et dangereuses: c'est ce que l'on appelle *les travaux d'Hercule*. Il fut tué par Hillus, fils d'Hercule, qui lui coupa la tête et l'envoya à Alcmène; elle lui arracha les yeux.

EURYSTHÉE, roi d'Argos, beau-père d'Atrée.

EURYTE, roi d'Œchalie, en Thessalie, se vantait d'une si grande adresse à tirer de

l'arc, qu'il défiait tout le monde. Voulant marier sa fille Iole, il fit proposer un combat, promettant de la donner à celui qui le vaincrait dans cet exercice. Il osa même entrer en lice contre les dieux : voilà pourquoi, dit Homère, il ne parvint pas à une si grande vieillesse ; car Apollon, irrité de ce qu'il avait osé le défier, lui ôta la vie. Euryte fut aussi père de Dryope. On lui rendait un culte dans l'OEchalie, et la fête que l'on célébrait en son honneur fut instituée par Sybotas.

EURYTE, un des *géants* qui firent la guerre à Jupiter. Hercule étant venu au secours de son père, s'attacha à combattre Euryte et l'assomma avec une branche de chêne.

EURYTHE ou EURYTHION, *Centaure*, occasionna la guerre des Centaures contre les Lapithes. Il était aux noces de Pirithoüs. Suivant Homère, le vin lui ayant troublé le cerveau, il devint furieux et commit des insolences contre les Lapithes. Ceux-ci se jetèrent sur lui, le traînèrent hors de la salle du festin et lui coupèrent le nez et les oreilles : ainsi il porta le premier la peine de son ivrognerie. Ovide dit que ce Centaure donna occasion à la guerre par l'outrage qu'il voulut faire à Hippodamie. Il fut tué par Thésée. Euryte avait été un des Argonautes.

EURYTHE, mère d'Oënée, roi de Calydon.

EURYTHION, ministre des cruautés de Géryon, fut mis à mort avec son maître par Hercule.

EUSÉBIE ; c'est le nom que les Grecs donnaient à la *piété* qu'ils avaient déifiée.

EUTERPE. Ausone la fait inventrice de la flûte. Elle tient des flûtes sur le sarcophage du Capitole où les neuf Muses sont représentées, ainsi que sur le marbre de l'apothéose d'Homère ; de même que sur un beau sarcophage de la villa Mattéi. Cette *Muse* porte ordinairement l'habit des acteurs tragiques, parce qu'ils étaient toujours accompagnés par des flûtes.

EUTHENIE. Les Grecs appelaient ainsi l'*Abondance* qu'ils avaient personnifiée, mais sans aucun temple ni autel.

EUTHYME, fameux *athlète*.

Il parvint à une extrême vieillesse, et disparut tout à coup, sans payer le tribut à la nature. Il reçut les honneurs divins, tant de son vivant qu'après sa mort ; on lui avait érigé deux statues, l'une en son pays, l'autre à Olympie et toutes les deux furent frappées de la foudre en un même jour.

EUTHYMIE, déesse de la joie et de la tranquillité de l'âme, la même que *Vitula*.

EUTRESITE, surnom d'*Apollon*, tiré de la ville d'Eutrésis, où il avait un temple qui renfermait un oracle célèbre.

EVADNE, fille d'Iphis, Argien, et femme de Capanée, ayant appris la mort de son mari, s'enfuit d'Argos à Eleusine, où on devait rendre à son époux les honneurs funèbres. Après s'être parée de ses plus beaux habits, comme si elle allait célébrer un nouvel hyménée, elle monta sur un rocher, au pied duquel on allait brûler le corps de Capanée, d'où elle se précipita elle-même au milieu du bûcher, à la vue de son père et des Argiens, pour mêler, disait-elle, ses cendres avec celles d'un époux qui lui avait toujours été cher.

EVAGORE, une des cinquante *Néréides*.

EVAN, surnom de *Bacchus*, pris du cri que faisaient les bacchantes, en célébrant les orgies.

EVANDRE, chef de la colonie des Arcadiens qui vint s'établir dans l'Italie, aux environs du mont Aventin. Ce prince y apporta avec l'agriculture l'usage des lettres, qui y avaient été jusque-là inconnues.

On le disait fils de Mercure et de la prophétesse Carmenta, honorée elle-même comme une divinité par les Romains. Evandre reçut chez lui Hercule. On prétend que c'est lui qui apporta en Italie le culte de la plupart des divinités des Grecs, qui institua les premiers saliens, les Luperces et les Lupercales. Il bâtit à Cérès le premier temple sur le mont Palatin. Après sa mort, les peuples reconnaissants le placèrent au rang des immortels, et lui rendirent tous les honneurs divins.

EVANEME, c'est-à-dire *qui donne un vent favorable*. *Jupiter* avait à Sparte un temple qui lui était érigé sous ce surnom.

EVANGELIDE. L'oracle des Evangélides. *Evangeliarum oraculum*. Il y avait à Milet, aujourd'hui Mileto, un oracle qui passait pour le meilleur de toute la Grèce après celui de Delphes. Le chef et le président du lieu où était cet oracle, ayant d'abord été un certain *Branchus*, on appela alors cet oracle l'*Oracle des Branchides*. *Evangèle*, ou *Evangélus*, ayant succédé à Branchus, il prit son nom, et fut nommé l'*Oracle des Evangélides*.

EVANGILES, EVANGÉLIES. Les Éphésiens célébraient cette fête en l'honneur d'un berger, qui leur avait indiqué les carrières d'où l'on tira les marbres qui furent employés à la construction du temple de Diane ; ce berger s'appelait Pixodore. On changea son nom en celui de l'*Evangéliste, porteur de bonnes nouvelles*.

On lui faisait, tous les mois des sacrifices et on se rendait en procession, à la carrière. Du reste on appelait *Evangélies* ou *Evangiles* toutes les fêtes célébrées à l'occasion de quelque heureuse nouvelle ; on y faisait des sacrifices aux dieux, on donnait des repas à ses amis, et l'on se livrait à des divertissements de toutes sortes.

EVANTES, nom des *Bacchantes* tiré de celui d'*Evan* que l'on donne à *Bacchus*, ou plutôt de l'exclamation d'*Evan* qu'elles poussaient fréquemment.

EVANTHE, nom de la mère des Grâces, que d'autres nommaient *Eurynome*.

EVARNE, une des cinquante *Néréides*.

EVATES. Strabon donne ce nom à une division des *druides*. Les uns regardent les

Evates comme naturalistes, et d'autres croient que c'étaient ceux qui prenaient soin des sacrifices et des autres cérémonies religieuses.

EVEMERION, un des dieux de la médecine chez les Sicyoniens, qui l'invoquaient tous les jours après le soleil couché. Son nom signifie *celui qui vit* ou *fait vivre heureusement.*

EVERE, père de Tirésias.

EVHEMERISME. On désigne par ce mot un système qui expliquait toutes les légendes fabuleuses par l'apothéose : les dieux n'étaient que des rois déifiés : Jupiter était un ancien monarque de l'île de Crète, dont on voyait encore le tombeau. Les épicuriens et les stoïciens acceptèrent cette explication qui fut, dans la suite accréditée et répandue par les Pères de l'Eglise. Ce système avait pris son nom d'*Evhémère*, le premier philosophe qui l'avait énoncé.

Il y avait un autre grand système qui recourait, pour l'interprétation des fables ou mythes, à des allégories morales et à des explications cosmogoniques. Pythagore et les platoniciens l'avaient adopté.

EVINTEGRES, en latin *Ævintegri (ab ævo integro)*, épithète commune à tous les dieux et par laquelle les Latins exprimaient leur immortalité.

EVITERNE. Ce n'est point le nom d'une divinité, mais une épithète qui se donnait aux grands dieux, et qui signifie éternel, dont la durée n'a point de fin.

Les anciens Latins adoraient sous ce nom un dieu ou un génie sans commencement et sans fin, de la puissance duquel ils se formaient une grande idée, et qu'ils paraissaient mettre au-dessus de Jupiter. Ils le distinguaient au moins des autres dieux.

EVOCATION, opération religieuse pour appeler les dieux ou les mânes des morts.

EVOCATION DES MANES. C'était la plus ancienne, la plus solennelle des évocations, et en même temps celle qui fut le plus souvent pratiquée.

Il y avait deux manières d'évoquer les dieux. La première était employée quand il s'agissait d'appeler les dieux dont la présence était jugée nécessaire. La formule en était contenue dans les hymnes ou prières, que l'on croyait propres à les attirer.

L'autre manière, qui s'appelait l'évocation des dieux tutélaires, consistait à inviter les dieux des pays où l'on portait la guerre à vouloir bien les abandonner et à venir s'établir chez les vainqueurs, qui leur promettaient en reconnaissance des temples nouveaux, des autels et des sacrifices.

Les voyages aux enfers que les poëtes font faire à leurs héros, n'ont vraisemblablement d'autre fondement que les évocations auxquelles eurent autrefois recours des hommes célèbres, soit par persuasion, soit pour donner à leurs entreprises l'autorité de la religion. Ce n'était pas, au reste, l'âme qu'on évoquait, c'était une sorte de simulacre que les Grecs nommaient εἴδωλον, et qui tenait le milieu entre l'âme et le corps. Les magiciens succédèrent bientôt aux ministres légitimes, et employèrent dans leurs évocations les pratiques les plus folles et les plus abominables. Ils se rendaient sur le tombeau de ceux dont ils voulaient évoquer les mânes, ou plutôt ils s'y laissaient conduire par un bélier qu'ils tenaient par les cornes, et qui ne manquait pas de se prosterner dès qu'il y était arrivé. Comme c'était ordinairement aux divinités malfaisantes que la magie goétique s'adressait dans ces sortes d'évocations, on ornait les autels de rubans noirs et de cyprès, on sacrifiait des brebis noires; les lieux souterrains étaient les temples consacrés à ce culte infernal. L'obscurité de la nuit était le temps du sacrifice, et l'on immolait, avec des enfants et des hommes, un coq, dont le chant annonce le jour, la lumière étant contraire au succès des enchantements.

Cette opération de l'évocation était regardée comme permise et légitime chez les païens; elle était exercée par les ministres de la religion. Il y avait des temples consacrés aux mânes, où l'on allait consulter les morts, et d'autres étaient destinés aux cérémonies de l'évocation.

EVOHE, cri d'acclamation que faisaient les bacchantes aux fêtes de Bacchus. *Evohé, Bacche.*

C'est un des surnoms les plus célèbres de *Bacchus;* mais les auteurs anciens ne sont pas d'accord sur son étymologie; les uns prétendent que c'est une pure exclamation, qui, étant poussée fréquemment par les Bacchantes, devint pour cette raison le surnom du dieu; d'autres, avec plus de raison, pensent que l'exclamation est venue au contraire de ce surnom; et telle est l'origine qu'ils donnent à ce vocable : Dans la guerre contre les géants, tous les dieux étant sur le point d'être vaincus, Bacchus se métamorphosa en lion, se rua sur les ennemis et tua l'un des géants. Jupiter, témoin de son ardeur, l'encourageait par ces mots : Εὖ υἱέ, *Euhyie, Evohe Bacche! Bien! mon fils Bacchus;* d'où il reçut le nom de Εὖ υἱός, *Euhyios*, bon fils. Le mot *Evohé* est la reproduction fidèle de l'hébreu יהוה, *Iéhova;* nom mystérieux et ineffable, qui est composé de quatre lettres, toutes voyelles, comme le grec Εὐοῖ comme le latin *Evoe, Eheu*, comme le vocable *Jovi*, qui n'est point du tout le datif de *Jupiter*. Le mot Evoé est donc le nom ineffable de Dieu.

EVYUS est un nom fort ordinaire de *Bacchus*; il est pris de ce qu'ayant une fois tué un géant, Jupiter, son père, s'écria, en grec : εὖ υἱός, *ô mon fils!*

EWALTAI, petites plates-formes élevées sur des colonnes de bois, auprès des Moraïs ou lieux de sépulture, dans les îles de la Mer du Sud; les Taïtiens y plaçaient des provisions de toute espèce en offrandes à leurs dieux.

EWART, nom des prêtres païens dans les anciennes provinces méridionales de la Germanie. Ce mot signifie à la lettre, *gardien*

de la loi, *Ew-ward*. Le grand prêtre portait le nom de *Furisto-Ewarto*.

EXAUGURARE, terme du langage des prêtres romains. Il voulait dire rendre profane un endroit consacré ci-devant à quelque divinité.

EXECESTUS, tyran des Phociens, avait deux bagues enchantées, dit Clément d'Alexandrie, dont il se servait pour connaître l'avenir, en les frappant l'une contre l'autre. (*Strom.* I.)

EXITERIES. Les Grecs appelaient ainsi les prières et les sacrifices que l'on faisait avant une entreprise militaire, un voyage, ou la mort d'un parent ou d'un ami.

EXOTIQUES, sorcières des Grecs modernes. Elles rappellent les sorcières thessaliennes, qui métamorphosaient en animaux les hommes auxquels elles donnaient des breuvages magiques.

EXSUPERANTISSIMUS (Jupiter). On connaît une inscription dans laquelle Jupiter porte ce nom; cette épithète a été imaginée pour rendre toute la force du grec πανυπέρτατος.

EXTISPICES; on donnait aux aruspices ce nom, qui est composé de deux mots latins : *exta*, *entrailles*, et *inspicere*, *considérer*. Il y avait en Grèce deux familles célèbres dans l'art des Extispices, les Iamides et les Clytydes.

EXTISPICINE, inspection des entrailles des victimes. Les règles de cet art étaient fort incertaines.

EX-VOTO; on appelle les offrandes promises par un vœu des ex-voto, expression latine que l'usage a fait passer dans notre langue. Les anciens nous ont en ce point servi d'exemple : ils ornaient leurs temples de tableaux qu'ils appelaient *tabellæ votivæ*. Ces tableaux étaient aussi nommés ex-voto, parce que la plupart étaient accompagnés d'une inscription qui finissait par ces mots *ex-voto*, pour marquer ou que le donateur s'acquittait de la promesse qu'il avait faite à quelque divinité dans un extrême danger, ou pour rendre public un bienfait reçu de la bonté des dieux, en général ou en particulier. Jacques Philippe Thomassin a fait un traité : *De tabulis votivis*.

EYATHREN, un des six *Gahambars*, génie des anciens Perses, ou personnifications des fêtes instituées pour conserver le souvenir de la lutte du bon et du mauvais principe.

EYRA, divinité des anciens Scandinaves; c'était la déesse de la médecine.

EZAGULIS, dieu de la mort chez les anciens Lithuaniens.

EZERNIM, un des dieux ou génies élémentaires des anciens Slaves; il avait dans ses attributions les étangs, les lacs et toutes les eaux stagnantes.

F

FABARIES, *Fabaria*, sacrifice qui se faisait à Rome, sur le mont Cœlius, avec de la farine de féves ou du lard, le premier jour de juin, en l'honneur de la déesse Carna; d'où vient que les calendes de juin s'appelaient *fabariæ*. (MACROB., *Saturn.*, lib. I, c. 12.)

FABATARIUM, vase dans lequel on offrait aux dieux Lares la bouillie de farine de féves

FABIENS. Les luperces, ou prêtres de Pan, étaient divisés à Rome en trois colléges, celui des Fabiens, celui des Quintiliens, et celui des Juliens.

FABIUS, fils d'Hercule et d'une fille d'Evandre, était regardé comme la tige de l'illustre famille des Fabius à Rome.

FABLE. Les poëtes en avaient fait une divinité allégorique, fille du Sommeil et de la Nuit. Ils ajoutent qu'elle épousa le Mensonge et qu'elle s'occupait continuellement à contrefaire l'histoire. On la représente avec un masque sur le visage et magnifiquement habillée.

FABRICA, déesse à laquelle on attribue, suivant Pline, l'invention des boucles d'oreilles, des colliers et autres bijoux qui entrent dans la parure des femmes

FABULINUS, dieu de la parole, qui était honoré chez les Romains, dit Varron.

FACELINE, FACÉLIS, FASCÉLINE, ou FASCÉLIS, surnom de la *Diane d'Aricie*, ainsi nommée, dit-on, du faisceau de bois dans lequel Oreste et Iphigénie avaient caché sa statue, lorsqu'ils l'apportèrent de la Chersonèse Taurique. Elle avait sous ce nom un temple en Sicile, non loin du phare de Messine.

FADES. Les Latins donnaient le nom de *fadæ*, *fatæ*, *fatidicæ*, aux magiciennes et aux devineresses gauloises et germaines. C'est de là que sont venues nos *fées*.

FAGUTAL, un temple de Jupiter, qui fut ainsi nommé de l'arbre que les anciens appelaient *fagus*, hêtre; cet arbre était consacré à Jupiter, et le hasard voulut qu'il s'en produisît un dans son temple, qui en prit le surnom de *Fagutal*. D'autres prétendent que le Fagutal fut un temple de Jupiter, élevé dans le voisinage d'une forêt de hêtres. Ils en apportaient pour preuve, que la partie du mont Esquilin, qu'on appelait auparavant *mons Appius*, s'appela dans la suite *fagutalis*. Par la même raison, il y en a qui conjecturent que Jupiter Fagutal est le même que Jupiter de Dodone, dont la forêt, disent-ils, était plantée de hêtres, *fagi*.

FAHÉ-GUEHÉ, nom des prêtres des idoles dans les îles de l'archipel Tonga; ce mot signifie séparé, distinct. Les Fahé-Guéhé passent pour avoir une âme différente de celle du commun des hommes, et que les dieux se plaisent à inspirer.

FAHFAH, nom de l'un des fleuves que

les musulmans placent dans leur paradis.

FAID, deuxième classe des *druides*; les Faids étaient de l'ordre des prêtres, et jouaient un rôle important dans les actes publics de la religion; ils étaient chargés de composer en l'honneur des dieux, des hymnes qu'ils chantaient dans les grandes solennités, au son des harpes et des autres instruments.

FAIM, nom d'une déesse chez les anciens. Ils la plaçaient aux portes de l'enfer, avec la vieillesse, les soins, les chagrins, les pleurs, les maladies, la crainte, la pauvreté et les autres divinités malfaisantes.

FALACER, dieu des Romains.

FAMILIERS, en latin *Familiares*; c'étaient les Lares des maisons de chaque particulier. — Les Romains donnaient aussi le nom de *Familiaris pars* à la partie de la victime destinée à tirer les augures pour les choses intérieures et particulières.

FAMINE. Les poëtes l'ont personnifiée comme la Faim. Ils dépeignent Bellone ravageant les campagnes et traînant après elle la Famine, au visage pâle et hâve, aux yeux enfoncés, au corps maigre et décharné. Ils l'appellent la conseillère des crimes, la fille de la Discorde et la mère de la Mort.

FA-MI-TAY, divinité adorée par les habitants du Laos et qui doit succéder à Chaka, lorsque le règne de ce Bouddha, qui doit être de 5,000 ans, sera expiré. Fa-mi-tay sera, pour ainsi dire, l'Antechrist de Chaka.

FAMULUS. Ce mot avait dans la religion romaine plusieurs significations; il désignait : 1° un ministre des dieux; 2° une déité subalterne; 3° un génie local qui apparaissait ordinairement sous la forme d'un serpent.

FANATIQUES; c'étaient des gens qui se tenaient dans les temples, et qui, entrant dans une espèce d'enthousiasme, comme animés par la divinité qu'ils servaient, faisaient des gestes extraordinaires, et prononçaient des oracles. Les fanatiques se tenaient plus ordinairement au temple de Bellone.

Il y avait, en outre, des fanatiques d'Isis, de Sérapis, de Sylvain, et autres divinités.

FANES, ou *FANÆ, FATUÆ*, déesses de la classe des *Nymphes*, dont le nom a été appliqué à un endroit consacré à quelque divinité que l'on consultait sur l'avenir.

FAN-OUANG, un des dieux des Chinois et des Cochinchinois.

FANOUN, ville royale du temps fabuleux que les Arabes appellent *Antéadamite*. C'était le siége des anciens Solimans ou Salomons qui régnaient sur les Djinns, créatures différentes de l'espèce humaine.

FANSAL, demeure de Frigga, déesse de la mythologie scandinave : le palais de Fansal est élevé dans Asgard, ville des dieux.

FANUM était un terrain consacré à quelque divinité par les augures, et sur lequel on bâtissait un temple à cette même divinité.

FANUS, dieu qui présidait à la marche et au cours de l'année. Les Phéniciens le représentaient sous la forme d'un serpent formant le cercle et se mordant la queue.

FARNUS, divinité qui, chez les Romains présidait à la parole.

FARVARDIN. Dans la mythologie des Parsis, Farvardin est en même temps l'ange de l'air et des eaux, le génie qui commande aux Ferouers, et la personnification des jours consacrés aux génies ou aux mânes.

FAS, nom d'une déesse des anciens Romains. C'était un nom qu'ils donnaient à la *justice*, ou à *Thémis*, parce qu'elle apprenait aux hommes ce qui est licite et permis. *Fas* en latin, comme en grec Θεμις signifie *ce qui est permis*. Quelques philosophes la regardaient comme la plus ancienne de toutes : *Prima deum fas*; il est probable qu'alors ils regardaient ce mot comme synonyme de *Fatum*, *Destin*, avec lequel il a une étymologie commune, *fari*, *énoncer décréter*.

FASCELINE ou **FASCELIS**, surnom de *Diane*.

FASCINUS, divinité tutélaire de l'enfance chez les Romains; son nom vient de *fascia*, *les langes*, ou de *fascinare*, *fasciner*; d'où on attribuait aussi à ce dieu le pouvoir de garantir des fascinations et des maléfices.

FATALES (Déesses). Ce sont les *Parques* considérées comme les ministres ou les interprètes du Destin, *Fatum*.

FATIDIQUE, celle qui annonce les arrêts du destin, une devineresse. *Fauna* fut appelée *Fatidique*, parce qu'elle prédisait l'avenir par le vol des oiseaux. *Voy*. Fauna.

FATSMAN, nom d'une divinité du sintoïsme, au Japon; elle préside à la guerre, comme le Mars des Romains et l'Arès des Grecs. On l'appelle encore *Fatsman-no-daisin*, *le grand génie aux huit étendards*.

FATUA signifie la même chose que fatidique, et a la même origine. On donnait ce surnom principalement aux femmes des Faunes et des Sylvains; d'où quelques-uns ont prétendu que les fées de nos romans avaient pris leur origine. Fatua était fille de Picus et femme de Faunus. Animée sans cesse d'une inspiration divine, elle présidait l'avenir, et donna son nom aux femmes qui, dans la suite, se prétendirent inspirées du même esprit prophétique. C'est vraisemblablement la même que la *Fauna*; elle est aussi appelée *Fata*, de *fari*, *parler*, *révéler*. Fauna a été souvent confondue avec Junon Sospita, et les Romains étaient dans l'usage d'adopter cette déesse et Faune son mari, pour leurs dieux Lares ou tutélaires.

Fatua est aussi un surnom de la bonne déesse; on l'appelait *Fatua*, de *Fatum*, parce qu'elle parlait et rendait des oracles.

FATUEL, *Fatuellus*. Faune fut ainsi nommé, dit Servius, parce qu'il présidait l'avenir, ou parce qu'il parlait par ses oracles beaucoup plus souvent que les

autres divinités. (Inv. 47, lib. VII *Æneidos*.)

FAULA, une des maîtresses d'Hercule, que Lactance compte parmi les divinités de Rome.

FAUNALES, fêtes qui se célébraient dans l'Italie en l'honneur de Faune deux fois l'année, en décembre, en février.

Les autels de Faunus avaient de la célébrité, même du temps d'Evandre; on y brûlait de l'encens; on y faisait des libations de vin, et on sacrifiait des brebis et des chevreaux.

FAUNE était un de ces dieux qui passaient l'hiver en un lieu, et l'été dans l'autre. Les Romains croyaient qu'il venait d'Arcadie en Italie au commencement de février, et en conséquence on le fêtait le 11, le 13 et le 15 de ce mois dans l'île du Tibre. Comme on tirait alors les troupeaux des étables où ils avaient été enfermés pendant l'hiver, on faisait des sacrifices à ce dieu nouvellement débarqué, pour l'intéresser à leur conversation. On croyait qu'il s'en retournait au 5 de décembre, où suivant Struvius, le 9 novembre; on lui répétait alors les mêmes sacrifices, pour obtenir la continuation de sa bienveillance. Les troupeaux avaient dans cette saison plus besoin que jamais de la faveur du dieu, à cause de l'approche de l'hiver, qui est toujours fort à craindre pour le bétail né dans l'automne. D'ailleurs, toutes les fois qu'un dieu quittait une terre, une ville, une maison, c'était une coutume de le prier de ne point laisser de marques de sa colère ou de sa haine dans les lieux qu'il abandonnait.

Faune était fils de Mars, selon Ovide, ou, selon les historiens, de Isicus, roi des Latins, et il succéda à son père: c'est lui qui introduisit dans l'Italie la religion et le culte des dieux de la Grèce; c'est pourquoi il est appelé quelquefois le père des dieux, et confondu avec Saturne. Comme il s'appliqua, pendant son règne, à faire fleurir l'agriculture, on le mit, après sa mort, au rang des divinités champêtres, et on le représenta avec tous les attributs des Satyres. Il mit Picus, son père, au rang des divinités, et conféra le don de prophétie à Fauna, sa femme. Le soin avec lequel il se tenait renfermé et se dérobait à la vue, ajouta au respect qu'il inspirait; et la reconnaissance publique lui décerna, après sa mort les honneurs divins.

On donnait aussi le nom de Faunes à des *dieux rustiques* du Latium, correspondant aux Pans des Grecs, les deux noms même ou probablement une étymologie commune. Les Romains les supposaient fils ou descendants de l'ancien roi Faunus. Comme les Sylvains et les Satyres, les Faunes habitaient les forêts; on les en distinguait cependant par le genre de leurs occupations, qui se rapprochait davantage de l'agriculture. Les poëtes leur donnent des cornes de chèvre ou de bouc, et la forme du bouc de la ceinture en bas; mais les traits du visage moins hideux, une figure plus gaie que celle des Satyres, et moins de brutalité dans leurs amours. Quoiqu'on les regardât comme des demi-dieux, on croyait qu'ils mouraient après une longue vie: le pin et l'olivier sauvage leur étaient consacrés. Les habitants des campagnes croyaient entendre souvent la voix des Faunes dans l'épaisseur des bois.

FAUSTITAS, divinité romaine; c'était la déesse de la félicité, qui présidait à la fécondité des troupeaux.

FAUSTULUS, intendant des troupeaux de Numitor, roi d'Albe, ayant vu, dit-on, un pivert portant à son bec de quoi manger, et volant continuellement vers une caverne, eut la curiosité de le suivre. Il vit cet oiseau donner la becquée à deux enfants qu'une louve allaitait; c'étaient Rémus et Romulus. Faustulus, comme nourricier de Romulus, avait une statue dans le temple de ce dieu.

FAVEUR, divinité dont il n'est fait aucune mention directe dans les anciens auteurs, mais que l'on croirait un dieu chez les Latins à cause du genre grammatical de son nom, *favor*. Apelles l'avait peint, et l'écrivain qui a parlé de ce tableau, dit que les uns le font fils de la Beauté, et d'autres de la Fortune; qu'il naît par hasard, selon les uns, et qu'il est, selon d'autres, une production de l'esprit: on place à ses côtés la flatterie; il est suivi de l'envie, et entouré de l'opulence, du faste, des honneurs, des lois et de la volupté, mère des crimes. Il a des ailes, parce qu'il se tient toujours fort haut élevé en l'air, et qu'il ne saurait s'abaisser. Il est aveugle, et méconnaît ses amis, quand il s'élève. De même que la Fortune, ce dieu est appuyé sur une roue, et il suit cette déesse partout où elle vole. Enfin, il craint toujours, quoiqu'à l'extérieur il affecte une contenance assurée, et de grands airs: l'allégorie de cette fable se découvre d'elle-même.

FAVIENS; c'étaient des jeunes gens de Rome, qui dans les fêtes et les sacrifices offerts au dieu *Faune* couraient par les rues d'une manière indécente, presque nus, et n'ayant qu'une ceinture de peau. Ils étaient d'une institution très-ancienne, puisqu'on nomme Rémus et Romulus pour les auteurs de cette institution.

FAVONIUS, vent qui souffle de l'Occident équinoxial, c'est-à-dire de l'endroit où le soleil se couche dans le temps des équinoxes. Ce vent a été nommé *Favonius*, ou de *favere*, *favoriser*, ou de *fovere*, *nourrir*, parce qu'il favorise la naissance de toutes les plantes, qu'il les anime et leur donne de la vigueur. Pour la même raison, les Grecs l'appellent *zéphyre*, c'est-à-dire, *porte-vie*, parce qu'il vivifie et renouvelle toute la nature au printemps.

FEBRUA ou FÉBRUATA, surnom qu'on donnait à *Junon*, comme à la déesse des purifications, ou qui avait le soin particulier de délivrer les mères de l'arrière-faix après l'enfantement.

FEBRUALES, ou FEBRUES, fête que les Romains célébraient au mois de février, pour les mânes des morts. On y faisait des sacrifices, et on rendait les derniers devoirs aux mânes des défunts, dit Macrobe.

FEBRUUS, dieu qui présidait aux purifications.

Februus était peut-être la même divinité que *Februa*, mais d'un sexe différent, ainsi qu'il était ordinaire chez les anciens.

FECIALES, FECIAUX, ministres de la religion, qui tenaient lieu de nos hérauts d'armes, pour aller déclarer la guerre ou la paix: leurs personnes étaient sacrées et leurs charges étaient regardées comme un sacerdoce.

FECONDITÉ, divinité romaine, qui n'était autre que *Junon*, les femmes l'invoquaient pour avoir des enfants, et se soumettaient, pour en obtenir, à une pratique également ridicule et obscène. Lorsqu'elles allaient pour cela dans le temple de cette déesse, les prêtres les faisaient déshabiller, et les frappaient d'un fouet qui était fait de lanières de peau de bouc. Les Romains poussèrent la flatterie, à l'égard de Néron, jusqu'à ériger un temple à la fécondité de Poppée. Quelquefois on confond cette divinité avec la déesse Tellus, ou la Terre.

FÉERIE, puissance fabuleuse à laquelle on attribue la vertu de faire des prodiges et de prédire l'avenir.

FÉES, divinités modernes de nos romans, qui ont succédé aux nymphes des anciens: ce sont des femmes à qui l'on attribue le secret de faire des choses surprenantes, et de prédire l'avenir: ce sont d'honnêtes magiciennes dont le nom moderne a été formé de celui des anciennes divinités appelées *Fatuæ*.

Les fées sont aussi anciennes que les nations celtiques, et c'est surtout dans la Gaule qu'elles ont été pour ainsi dire nationalisées. Seul débris de l'antique religion de nos pères, elles ont survécu au druidisme, auquel elles étaient intimement liées. Les Fées étaient un collége de femmes, remplissant des fonctions analogues à celles qui étaient le partage d'une certaine classe de druides; on les appelait alors *Fades*, mot que les Romains ont latinisé en ceux de *fatæ*, *fatuæ*, *fatidicæ*, qui exprimaient assez bien leur fonction principale qui était de prédire l'avenir et de rendre des oracles.

La connaissance profonde qu'elles avaient des secrets de la nature, leur air inspiré, certaines fonctions sacerdotales qui leur étaient dévolues, les forêts et les lieux écartés dans lesquels elles faisaient leur séjour, tout concourait à les faire regarder par les populations comme des êtres surhumains. On les croyait immortelles; on leur attribuait un pouvoir surnaturel. Aussi leur influence persista longtemps, au mépris des édits des empereurs qui avaient interdit la religion druidique. On partagea les Fées en deux catégories : les unes, bonnes par caractère, aimaient à faire du bien, prenaient en affection certaines familles ou certaines personnes, et celles-ci étaient sûres de réussir dans tout ce qu'elles entreprenaient; d'autres étaient violentes, colères, capricieuses, haineuses; et malheur aux maisons et aux individus qu'elles avaient pris en grippe.

L'existence des Fées était considérée comme un fait hors de toute doute. Le peuple ne put se persuader qu'il était privé de leur concours; il leur prêta alors une existence idéale. Il crut voir les Fées dans les ombres des forêts, dans les fantômes de la nuit; il s'imagina entendre leur voix dans le murmure des arbres, dans le souffle du vent, dans les sons inconnus qui parvenaient à son oreille. On publia une foule d'histoires, d'apparitions, de faits prodigieux, de prédictions sur la destinée future des invidus; on mit sur le compte des Fées tous les phénomènes dont on ne pouvait se rendre compte, les événements extraordinaires, la bonne fortune des uns et le malheur des autres. Les Persans ont aussi leurs fées qu'ils nomment *Péri*.

FEHESCHTOESCH, un des dix *gâhs* ou *izeds* surnuméraires, dans la mythologie des Parsis; c'était un génie femelle qui présidait au cinquième des jours épagomènes.

FELES, idoles des anciens Arabes de la tribu des Beni-Khazerdjh.

FELICITE; c'était une déesse chez les Romains aussi bien que chez les Grecs, qui la nommaient *Eudémonie*. Sous l'empire de Claude, il y eut un temple de la Félicité qui fut brûlé.

FELLENIUS, divinité particulièrement adorée dans la ville d'Aquilée.

FENRIS, loup monstrueux, le Cerbère des Scandinaves; il était fils de Loke, le mauvais principe, et de la géante Angerbode; il avait une force si prodigieuse, qu'il rompait les chaînes de fer et les liens les plus étroits. Cependant, dans la lutte des géants contre les dieux, un nain fabrique un cordon souple et uni, dans lequel Fenris se laissa prendre, espérant le rompre avec la même facilité. Mais les efforts qu'il fit pour se délivrer ne firent que resserrer le nœud fatal, dont les dieux firent passer l'extrémité par le milieu d'un grand rocher plat qu'ils enfoncèrent dans les entrailles de la terre. Depuis ce temps il pousse d'horribles hurlements, et l'écume sort sans cesse de sa gueule avec tant d'abondance, qu'elle forme un fleuve appelée *Vam* ou *les Vices*. Mais au crépuscule des dieux, c'est-à-dire à la fin des temps, ce monstre, alors déchaîné, ouvrira son énorme gueule, dont les deux mâchoires atteindront en même temps la terre et le ciel; le feu sortira de ses yeux et de ses naseaux, et il dévorera le soleil. Il se réunira ensuite avec le grand serpent et les autres génies infernaux, pour faire aux dieux une dernière guerre. Fenris dévorera Odin; mais Vidar, un des génies célestes, fondra sur lui, et appuyant son pied sur la mâchoire inferieure du monstre, il prendra l'autre de sa main, et le déchirera ensuite jusqu'à ce qu'il ait perdu la vie.

FER (L'ÂGE DE) le dernier des quatre âges que les poetes ont marqués : « Ce fut

dans cet âge, dit Ovide, qu'on vit un débordement général de tous les vices. »

FERALES, fêtes que les anciens Romains célébraient le 21 février en l'honneur des morts, et pendant lesquelles on portait sur les tombeaux des offrandes consistant en couronnes de fleurs, accompagnées de quelques fruits ou plutôt de légumes, tels que des lentilles et des féves avec du miel, des galettes salées, du pain trempé dans du vin, des violettes détachées; le tout posé sur une brique. Les Romains étaient persuadés que, ces jours-là, les morts erraient autour de leurs tombeaux, et se repaissaient des mets déposés par la main de l'amitié. Ils croyaient aussi que, durant ce temps, les châtiments des âmes coupables étaient suspendus dans les enfers, et qu'elles jouissaient du repos et de la liberté.

On nommait aussi *Férales* les divinités des enfers.

FERCTUM, sorte de gâteau que les Romains offraient dans les sacrifices.

FERENTINE, déesse adorée par les Romains; elle avait un temple et un bois sacré près de Ferentinum, ville du Latium.

FERETRIUS, surnom donné à *Jupiter* chez les Romains, ou parce qu'il les avait secourus dans un combat (*opem* ou *pacem ferre*); ou parce qu'on portait dans son temple les dépouilles des vaincus (*ferre spolia*, ou *feretrum*, *brancard*); ou parce qu'il frappait les ennemis de terreur, en faisant gronder la foudre (*ferire*).

FERIES; c'étaient chez les Romains des jours pendant lesquels on s'abstenait de travailler. Le mot *feriæ* est ordinairement dérivé *a ferendis victimis*, parce que l'on tuait des victimes ce jour-là. Ces jours là étaient principalement marqués par le repos; au lieu que les jours de fêtes étaient célébrés par des sacrifices ou des jeux, aussi bien que par la cessation du travail. Il y a cependant des auteurs qui confondent les jours de fêtes avec les *féries*, *feriæ*. D'autres confondent les *féries*, *feriæ*, avec les jours de vacation, *dies nefasti*. Les Romains avaient plusieurs espèces de féries. Voici leurs noms, au moins ceux des principales : *æstivales*, ou féries d'*été* ; *anniversariæ*, les féries *anniversaires; compitalictæ*, *les compitalices*, ou fêtes et féries des rues ou des carrefours; *conceptivæ*, les féries *votives* que les magistrats promettaient chaque année; *denicales*, pour l'expiation des familles polluées par un mort; *imperativæ* ou *indictivæ*, celles que le magistrat ordonnait; *latinæ*, les féries *latines*, instituées par Tarquin le Superbe, pour tous les peuples. *Messis feriæ*, les féries *de la moisson; les paganales*, *paganales feriæ*, ou *paganalia*. *Præcidancæ* qui était proprement ce que nous appelons *la vigile d'une fête;* les féries *particulières* ou *propres*, *privatæ* ou *propriæ*, celles qui étaient propres à diverses familles, comme à la famille Claudienne, Æmilienne, Julienne, etc.; *les publiques*, *publicæ*, celles que tout le monde gardait, ou que l'on observait pour le bien et le salut public; *sementinæ*, celles que l'on célébrait pour les semailles; *stativæ*, les féries fixes, et qui se célébraient toujours au même jour; *saturnales*, *les saturnales*. (*Voy. ce mot.*) *Stultorum feriæ*, ou *quirinalia*, *les féries des fous et des sots*, qui se célébraient le 17 de février, et qu'on nommait aussi *quirinales; victoriæ feriæ*, celles *de la victoire*, au mois d'août; *vindemiales*, celles *des vendanges*, qui duraient depuis le 20 août jusqu'au 15 d'octobre; *les féries de Vulcain*, *feriæ Vulcani*, qui tombaient le 22 mai; *les féries mobiles*, *feriæ conceptivæ;* les féries *de commandements*, *imperativæ*.

FERONIE, déesse des bois et des vergers chez les Romains; on croit que son culte fut apporté en Italie, par les Lacédémoniens. Elle était en grande vénération et on lui faisait beaucoup d'offrandes. Les affranchis la regardaient comme leur déesse, et c'était dans son temple qu'ils prenaient le bonnet, symbole de leur liberté. On pensa qu'elle était la même que Junon, et elle est représentée avec une couronne.

FEROUER; ce sont des êtres spirituels dans la mythologie des Parsis, et regardés tantôt comme les modèles de tous les êtres, et tantôt comme des génies protecteurs et bienfaisants, ou bien comme faisant partie de l'âme humaine elle-même.

Les Persans leur rendaient un culte pendant les dix derniers jours de l'année; c'était pour eux la fête des âmes correspondant au culte des Pitris ou des Mânes dans l'Inde antique.

FERTEUR. On appelait ainsi, chez les Romains, celui qui offrait les gâteaux sacrés.

FERVERDIN, ange de l'air et des eaux, dans la mythologie des Parsis.

FESSONIA ou FESSORIA, déesse qui présidait au repos que procurait l'éloignement des ennemis.

FESTINS sacrés, ou festins de religion. C'étaient des festins qui n'étaient que pour les dieux et surtout pour Jupiter, Apollon, Latone, Diane, Hercule, Mercure et Neptune. On servait à ces dieux un repas magnifique dans leurs temples en certaines occasions, aux dépens du public, et leurs prêtres en profitaient. *Voy.* LECTISTERNES. Il y avait un dieu pour présider aux festins.

FESULE. C'était, chez les anciens, une *nymphe* semblable aux Grâces, l'une des filles d'Atlas et des nourrices de Bacchus.

FETES. Les Grecs, les Romains, les Egyptiens et les autres peuples avaient un très-grand nombre de fêtes qui faisaient partie de leur religion. Numa partagea les jours de l'année en *festi et profesti intercisi :* les premiers étaient consacrés aux dieux; les seconds étaient accordés aux hommes pour vaquer à leurs affaires, et les derniers étaient partagés entre les dieux et les hommes. Les jours de fêtes, *dies festi*,

étaient encore divisés, suivant Macrobe (*Saturn.*, c. 16), en sacrifices, *epulæ* ou *banquets*, *ludi* ou *jeux*, et *feriæ*, *féries*. Les *dies profesti* étaient partagés en *fasti*, *comitiales*, *comperendini*, *fasti et prœliares*. Les jours de fêtes on ne rendait point la justice, c'est-à-dire que les tribunaux étaient fermés; le négoce et le travail des mains cessaient, et le peuple les passait en réjouissance. On offrait des sacrifices, on faisait des festins et l'on célébrait des jeux. Il y avait des fêtes fixes, appelées *annales* ou *stativi*, et des mobiles. Les premières fêtes chez les Grecs avaient été ces assemblées solennelles de toute la nation où l'on célébrait des jeux, comme les olympiques, les pythiens, les isthmiens et les néméens. A l'imitation des Grecs les Romains donnaient les jours de fêtes des jeux, ou dans le cirque, *ludi circenses*, ou des spectacles sur le théâtre, *ludi scenini;* c'était aux dépens de l'Etat pour l'ordinaire, et le soin en roulait sur les principaux magistrats, qui dans certaines occasions en faisaient eux-mêmes les frais. Parmi les fêtes il y en avait de fixes qui revenaient tous les mois comme les néoménies chez les Grecs, c'est-à-dire les jours de la nouvelle lune; c'étaient chez les Latins les calendes ou le premier jour du mois. Les nones se célébraient le 3 ou le 7 du mois, et les ides le 13 ou le 15. Ces fêtes étaient consacrées à Jupiter et à Junon.

Fêtes des Égyptiens : ils avaient plusieurs grandes fêtes qui les assemblaient. Les historiens en ont remarqué six principales : la première célébrée à Bubaste, en l'honneur de Diane ; la seconde à Busiris, en l'honneur d'Isis; la troisième à Saïs, en l'honneur de Minerve; la quatrième à Héliopolis, c'était la fête du Soleil; la cinquième à Butis était pour Latone, et la sixième à Paprémis en l'honneur de Mars. Ces fêtes étaient fixées au renouvellement de chaque saison pour honorer le soleil, aux pleines et aux nouvelles lunes pour honorer Isis.

Fêtes des Grecs : les noms des principales sont : Achillées, Actiaques, Adonies, Agranies, Agraulies Agraunies, Agrianies, Agrotères, Ajaxties, Alchathées, Alées Alies, Aloées, Ambrosies, Amphiarées, Anacalyptéries, Anacées, Anaclétéries, Anagogies, Androgénies, Anthephories, Antinoïées, Apaturies, Aphrodisies, Apobomies, Apollonies, Aratées, Adrianées, Arréphories, Arthémisies, Asclépies, Ascolies, Bendidies, Boëdromies, Boréasmes, Brasidées, Buphonies, Cabiries, Calaoidies, Calyntéries, Callystes, Carnées, Caria, Céramicia, Chalcies, Chalciæcies, Chaonies, Charilées, Charisies, Charmosines, Chiroponies, Chitonies, Chloies, Chtonies, Cissotomies, Choës ou Choü, Chytras, Cladeutéries, Connidies, Corées, Corybantiques, Cotyties, Cronies, Cybernésies, Cynophontis, Daidies, Dédales, Daulis, Daphnéphories, Delphinies, Délies, Démétries, Diamastigose, Diasies, Dictynnies, Diipolies, Dioclies, Dionysies ou Dionysiaques, Dryopies, Eisétéries, Ecducies, Elaphébolies, Eléнophories, Eleusinies, Eleuthéries, Ematuries, Emplocies, Encénies, Eories, Ephestries, Epidauries, Epithricadies, Epiclidies, Epicrènes, Episcaphies, Episcènes, Ergaties, Erotidies, Euménidies, Exithéries, Galaxies, Galinthiadies, Gamelies, Géresties, Gérontries, Hécalésies, Hécatésies, Hécatombées, Hécatomphonies, Héraclées, Heroés, Hermées, Hertices, Héphesies, Horées, Hyacinthées, Hybristiques, Hydrophories, Hystéries, Ithomées, Inachies, Iolées, Ischémies, Isées, Lagénophories, fêtes des lampes, Lamptéries, Laphries, Lénées, Léonidées, Léontiques, Lernées, Limnatidies, Linées, Lithobolies, Lycées. Lycurgies, Mémactéries, Ménalippies, Ménélaïes, Métagitnies, Myniées, Mynichiées, Musées, Mysies, Néléïdies, Nécisies, Némésées, Néoptolémées, Nephalies, Nestées, Néoménies ou Numénies, Oënistéries, Olympies, Omopagies, Oncesties, Oschophories, Panathénées, Pambéothes, Pambies, Panhellénies, Panionies, Pausanies, Pélopies, Pélories, Phagésies ou Phagésiposies, Phamastries, Phéréphalties, Phosphories, Plyntéries, Poliées, Posidonies, Proarosies, Prométhées, Protésiolées, Protigées, Pyanepsies, Pythies, Sabasies, Saronies, Sciéries, Scires, Sisachtinies, Sporties, Sténies, Stophies, Stymthalies, Syrmées, Systéries, Tauries, Tauropolies, Thalysies, Thargélies, Théænies, Théogamies, Théophanies, Théoxénies, Térapnatidies, Therleries, Tesmophories, Thésées, Thyes, Thylles, Tynnées, Titanies, Tithénidies, Tlépolémies, Tonies, Toxaridies, Triclaries, Triétériques, Trietyes, Triopies, Trilopatéries, Trophanies, Tyrbe.

Fêtes des Romains. Les noms des principales sont : Agonales, Angéronales, Apollinaires, Armilustre, Bacchanales, Caristhios, Carmentales, Céréales, Compitales, Consuales, Crapotines, Equiries, Faunales, Férales, Fontinales, Fordicales ou Fordicidies, Fornacales, Furinales, Hilaries, Latines ou Latiars, Laurentales ou Larentales, Lémurales ou Lémuries, Libérales, Lucaries, Lupercales, Majumes, Matrales, Matronales, Méridítrinales, Mégalésies, Opalies, Polities, Populifugies, Quinquatries ou Quinquatres, Quirinales, Régifuges, Robigales, Romanenses, Suturnales, Septimontium, Terminales, Tubilustres, Vinales, Vortumnales ou Vertumnales, et Vulcanales.

Les Parsis avaient sous un certain rapport, autant de fêtes qu'il y a de jours dans l'année; car chaque mois, chaque jour du mois, et même chaque heure du jour, étaient consacrés à un génie particulier, qu'on devait honorer.

Chaque district de l'Inde, chaque pagode de quelque importance, a sa fête particulière qui revient plusieurs fois dans le cours de l'année, et où se rendent les habitants d'alentour. Il y en a en outre un grand nombre d'autres qui sont religieusement chô-

nées partout, et qui ont lieu à des époques fixes.

Les cérémonies solennelles ou sacrifices en l'honneur du Chang-ti et des génies célestes avaient lieu aux deux solstices et aux deux équinoxes.

Les éclipses étaient aussi pour les anciens Chinois l'occasion d'une solennité, ou du moins d'une cérémonie religieuse, dans laquelle on faisait abstinence, on s'accusait de ses fautes, on faisait des génuflexions et des prostrations, etc.

Une des fêtes les plus solennelles du Tunkin est celle que l'on célèbre au commencement de l'année.

Une autre fête non moins célèbre, et qui est d'obligation dans tout le royaume, est celle qui a lieu à la septième lune.

Le dixième mois, les Tunkinois célèbrent une autre fête publique en l'honneur de Tiensu, ou du seigneur du ciel.

Les Japonais ont cinq jours de grande fête qui sont considérés comme des jours fortunés et consacrés aux grandes réceptions; on les nomme Go-sits.

La célébration des fêtes solennelles est un point essentiel de la religion du Sinto; elle consiste à se rendre aux Mias ou temples des dieux et des grands hommes déifiés.

FETICHE, idole et talisman que les nègres croient devoir adorer afin que cette divinité daigne leur accorder les biens qu'ils lui demandent, et qu'ils invoquent aussi pour être préservés de leurs maux.

Tout ce qui frappe l'imagination déréglée du nègre devient son fétiche, son idole. Il adore, il consulte un arbre, un rocher, un œuf, une arête de poisson, un coquillage, un grain de datte, une corne, un brin d'herbe. Quelques peuples ont un fétiche national et suprême. Dans l'Ouidah, un serpent est regardé comme le dieu de la guerre, du commerce, de l'agriculture, de la fécondité.

Tous les nègres de la Guinée rendent un culte solennel aux fétiches. Un énorme rocher, nommé Tabra, qui s'avance dans la mer, en forme de presqu'île, est le fétiche public du Cap-Corse. On lui rend des honneurs particuliers comme au chef et au plus puissant de tous les fétiches. Tous les ans, on lui sacrifie une chèvre.

On invoque les fétiches dans toutes les circonstances de la vie, même les plus futiles; à plus forte raison jouent-ils un rôle dans les naissances, dans les mariages, dans les serments, et lorsqu'il s'agit de connaître l'avenir par la voie du sort. Ils président encore aux funérailles, ou plutôt les rois et les grands sont enterrés avec leurs fétiches.

La consécration des fétiches se fait sans beaucoup de cérémonies. Lorsqu'un nègre a choisi quoi que ce soit pour en faire un fétiche, il assemble toute sa famille, et, après avoir lavé l'objet de sa dévotion, il jette quelques gouttes de cette eau sur les assistants, et le fétiche est fait. Les fétiches nationaux sont ordinairement quelque grosse montagne ou quelque arbre remarquable. Chaque village est aussi sous la protection d'un fétiche particulier, orné aux frais du public et invoqué pour le bien commun.

Les Issiniens portent si loin le respect pour ces divinités, qu'ils observent religieusement tout ce qu'ils promettent en leur nom.

Il arrive fréquemment qu'on offre aux fétiches des victimes humaines; ces horribles sacrifices sont encore en usage chez les peuples de la côte de Guinée, chez les Achantis, les habitants de Dahomey et du Benin.

Le mot *fétiche* exprime en outre quelque chose de religieux, de saint, de sacré; c'est ainsi qu'on dit *faire fétiche*, pour sacrifier; *boire fétiche*, pour confirmer un serment en buvant une certaine liqueur.

Les Perses, du moins le peuple grossier, avaient pour fétiches le feu et les grands arbres.

Parmi les fétiches des Indiens, le taureau, et plus encore la vache, tiennent un rang distingué. Le caractère sacré de ces animaux l'emporte de beaucoup, aux yeux des Indiens, sur celui de l'homme, et même sur celui des simulacres des dieux.

Il en est de même des singes qui rappellent une des incarnations de Vichnou.

L'ancienne divinité des Arabes n'était qu'une pierre carrée.

Les Syriens adoraient, ou du moins avaient une profonde vénération pour les poissons et pour les colombes.

La Matuta des Phrygiens, cette grande déesse apportée à Rome avec tant de respect et de cérémonie, était une pierre noire à angles irréguliers.

Les divinités des Pélasges, qui habitèrent la Grèce jusqu'au temps où elle fut découverte par les navigateurs orientaux, étaient des fontaines, des chaudrons de cuivre ou les grands chênes de la forêt de Dodone.

Chez les Romains, deux poteaux joints par une traverse, qui depuis, s'appelèrent Castor et Pollux, faisaient une de leurs divinités.

« Le dieu Mars des Romains, dit Varron, était un javelot. »

On sait que les Egyptiens avaient une foule de fétiches, l'ibis, le chat, le crocodile, le bœuf Apis, le Nil, sans compter les planètes et les légumes.

En Germanie, les anciens Saxons avaient pour fétiches de gros arbres touffus, des sources d'eau vive, une barque, une colonne de pierre, par eux appelée Irmensul. Les Celtes regardaient comme des objets divins les chênes, le gui, les arbres creux par lesquels ils faisaient passer les troupeaux pour porter bonheur au bétail, de simples troncs d'arbres.

Ils déifiaient les villes, les montagnes, les forêts, les rivières, etc. Bibracte, Pennine, Ardenne, Yonne, sont des noms de leurs divinités que l'on retrouve dans les inscriptions anciennes. Ils adoraient des arbres, des pierres et des armes, au rapport de Pline.

Une épée nue était encore une des divinités celtiques, coutume semblable à celle de la Scythie, où l'on adorait un cimeterre.

FETISSERO, nom que l'on donne, dans le royaume de Benin, à un prêtre consacré au culte des fétiches.

FÉTRIES, déesses adorées chez les Romains.

FEU. Le culte du feu suivit de près celui qu'on rendit au soleil, par qui l'idolâtrie a commencé dans le monde : comme le feu passait pour le plus noble des éléments, et une vive image du soleil, toutes les nations se sont accordées à l'adorer. Chez les Chaldéens la ville d'Ur fut ainsi appelée à cause qu'on y adorait le feu. Mais le lieu du monde où l'on révérait davantage cet élément était la Perse. Il y avait des enclos fermés de murailles et sans toit, où l'on faisait assidûment du feu, et où le peuple dévot venait en foule à certaines heures pour prier. Les personnes qualifiées se ruinaient en y jetant avec profusion des essences précieuses et des fleurs odoriférantes, ce qu'elles regardaient comme un des plus beaux droits de la noblesse. Ces enclos ou ces temples découverts ont été connus des Grecs, sous le nom de *Pyreia* ou *Pyrateia;* les voyageurs modernes en parlent aussi comme des plus anciens monuments de l'idolâtrie du feu. Quand les Perses savaient un de leurs rois près de mourir, ils éteignaient le feu dans toutes les villes principales, et, pour le rallumer, il fallait que son successeur fût couronné. On s'imaginait que le feu avait été apporté du ciel et mis sur l'autel du premier temple que Zoroastre avait bâti dans la ville de Xis, en Médie. On n'y jetait rien de gras ni d'impur, on n'osait pas même le regarder fixement. Pour en imposer davantage, les prêtres, toujours fourbes et imposteurs, entretenaient ce feu secrètement, et faisaient accroire au peuple qu'il était inaltérable, et se nourrissait de lui-même.

Cette erreur avait aussi lieu à Athènes dans le temple de Minerve, à Delphes dans celui d'Apollon, et à Rome dans celui de Vesta. Car les Romains, qui adoptèrent les idolâtries les plus grossières, n'oublièrent pas celle du feu. Pourquoi ne voyait-on autrefois aucun sacrifice, ni aucune cérémonie religieuse dans lesquels il n'entrât du feu, et pourquoi celui qui servait à parer les autels et à consumer les victimes, était-il traité avec respect, si ce n'était pas une suite du premier culte qu'on a rendu à cet élément? Plusieurs temples et plusieurs villes ont été célèbres par le feu miraculeux qui s'y formait, quand on en avait besoin pour les sacrifices. Outre celui dont on parlera à l'article GNATIA, il y avait, dans la Sicile, proche Agrigente, une colline; sur cette colline était un autel, sur lequel il était inutile d'apporter du feu; quand le sacrifice était agréable au dieu à qui on voulait l'offrir, il suffisait d'y allumer des sarments; quelque verts qu'ils fussent, la flamme y prenait d'elle-même. Elle s'écartait de part et d'autre, comme pour se jeter sur ceux qui faisaient le repas du sacrifice, et n'incommodait nullement ceux qu'elle touchait.

Le feu allumé subitement sur un autel était quelquefois un heureux présage. Suétone rapporte que ce fut un de ceux qui annoncèrent la grandeur de Tibère. Séleucus connut à un pareil signe sa future élévation. Le consulat de Cicéron fut précédé d'un semblable présage.

Ce fut Prométhée, dit-on, qui déroba le feu du ciel, et en fit présent aux hommes: ce n'est pas à dire qu'il leur en ait appris l'usage; car y a-t-il apparence que cet usage ait été ignoré jusqu'au temps de Prométhée. L'usage du feu est sans doute aussi ancien que le monde, soit que la foudre l'ait porté sur la terre, soit qu'on ait fait du feu par hasard, en frappant des cailloux. Mais ce que Prométhée a pu apprendre aux hommes, c'est à combien d'usages devait s'appliquer le feu pour les opérations des arts; c'est peut-être l'art de rendre les métaux ductiles et malléables par le moyen du feu. Diodore attribue l'invention et les progrès de cet art, non à Prométhée, mais à Vulcain, roi d'Égypte, qui, pour ces heureuses inventions, fut appelé le dieu du feu et le dieu des arts.

FEU DE JOIE, illumination nocturne donnée au peuple pour spectacle public dans des occasions de réjouissances réelles ou supposées.

Quant aux bûchers qu'on élevait après la mort des empereurs, quelque magnifiques qu'ils fussent, on conçoit bien que ce spectacle lugubre n'avait aucun rapport avec des feux de joie; d'un autre côté, quoique la pompe de la marche des triomphes se terminât toujours par un sacrifice au Capitole, où un feu allumé pour la consécration de la victime l'attendait, ce feu ne peut point passer pour un feu de joie; enfin par rapport aux feux d'artifices qui étaient en usage parmi les anciens, et qu'on pourrait présumer avoir fait partie des réjouissances publiques, Mahudel prétend qu'on n'en voit d'autre emploi que dans les seules machines de guerre, propres à porter l'incendie dans les villes et dans les bâtiments ennemis.

Mais toutes ces raisons ne prouvent point que les anciens n'allumassent aussi des feux de joie en signe de réjouissances publiques. En effet, il est difficile de se persuader que, dans toutes les fêtes des Grecs et des Romains, et dans toutes les célébrations de leurs jeux, les feux et les illuminations publiques se rapportassent toujours uniquement à la religion, sans que le peuple n'y prît part à peu près comme parmi nous.

Dans les lampadophories des Grecs, où l'on se servait des lampes pour les sacrifices, on célébrait pour le peuple, différents jeux à la lueur des lampes; et comme ces jeux étaient accompagnés de danses et de divertissements, on voit que ces sortes d'illuminations étaient en même temps profanes et sacrées. L'appareil d'une autre fête nommée Lampteries, qui se faisait à Pallène, et qui était dédiée à Bacchus, consistait en une grande illumination nocturne et dans

Il faut dire la même chose des illuminations qui entraient dans la solennité de plusieurs fêtes des Romains, et entre autres dans celle des jeux séculaires qui duraient trois nuits, pendant lesquelles il semblait que les empereurs et les édiles qui en faisaient la dépense, voulussent par un excès de somptuosité, dédommager le peuple de la rareté de leur célébration. Capitolin observe que l'illumination donnée par Philippe, dans les jeux qu'il célébra à ce sujet, fut si magnifique, que ces trois nuits n'eurent point d'obscurité.

On n'a pas d'exemple de feu de joie plus remarquable que celui que Paul-Emile, après la conquête de la Macédoine, alluma lui-même à Amphipolis, en présence de tous les princes de la Grèce qu'il y avait invités. La décoration lui coûta une année entière de préparatifs; et quoique l'appareil en eût été composé pour rendre hommage aux dieux qui présidaient à la victoire, cette fête fut accompagnée de tous les spectacles auxquels le peuple est sensible.

Nous devons ajouter, pour compléter cet article, les détails suivants sur l'adoration du feu.

Les Chaldéens furent les premiers qui lui rendirent les honneurs divins, et la ville d'Ur, en Chaldée, d'où sortit Abraham, fut le lieu où ce culte prit naissance.

Il ne reçut nulle part plus d'extension que chez les anciens Perses. Et c'est Zoroastre qui paraît l'avoir fixé et déterminé. Le feu sacré était entretenu dans des temples découverts, appelés *Pyrées* par les Grecs.

Les Chananéens et les Phéniciens, professant le sabéisme, avaient aussi le culte du feu comme l'emblème le plus frappant du soleil et des astres.

De l'Orient, ce culte passa chez les Grecs. Un feu sacré brûlait dans le Prytanée, à Athènes; dans le temple d'Apollon, à Delphes; dans celui de Cérès, à Mantinée; dans ceux de Minerve, de Jupiter Ammon; enfin, dans les prytanées des différentes villes où brûlaient des lampes qu'on ne laissait jamais éteindre.

Il en était de même chez les Romains qui, cependant, avaient donné au culte du feu une organisation orientale. Cet élément était mis sous la protection de Vesta, déesse du feu, ou plutôt la personnification du feu primordial.

Le culte du feu constituait aussi une des vieilles superstitions de l'Irlande. Chaque année, à l'équinoxe du printemps, on célébrait la grande fête de *Baal-tinne* ou *jour du feu de Baal.*

Le feu est une divinité importante de l'Inde; plusieurs pensent que c'est cet élément qui est personnifié en *Siva*, comme la terre et l'eau le sont en Brahmâ et en Vichnou, et ces trois éléments primitifs forment ainsi la triade mystérieuse du panthéon hindou.

Les Chinois idolâtres qui habitent les confins de la Sibérie reconnaissent un dieu du feu.

Plusieurs peuples tartares ont une grande vénération pour le feu; ils évitent, avec le plus grand soin, de toucher le feu avec la lame d'un couteau, comme aussi de fendre du bois avec une cognée près du feu.

Les Yakoutes, peuplade de la Sibérie, croient qu'il existe dans le feu un être auquel ils supposent le pouvoir de dispenser les biens et les maux, et ils lui offrent perpétuellement des sacrifices.

Le feu est l'objet d'un culte dans plusieurs contrées de l'Afrique. Au Monomotapa, il est regardé comme quelque chose de sacré et de divin.

Les Taensas adoraient la même divinité et lui consacraient aussi des temples.

Les indigènes des bords de la Colombie regardent le feu comme un être puissant; ils le craignent et recherchent son appui. Enfin, presque tous les peuples païens ont pratiqué ce genre d'idolâtrie.

FEUX. *Voy.* Castor et Pollux.

FEVES. Les Egyptiens s'abstenaient de manger des féves; ils n'en semaient point, et s'ils en trouvaient qui fussent crûes sans avoir été semées, ils n'y touchaient pas. Leurs prêtres poussaient plus loin la superstition : ils n'osaient pas même jeter les yeux sur ce légume; ils le tenaient pour immonde. Pythagore, qui avait été instruit par les Egyptiens, défendait aussi à ses disciples de manger des féves; et l'on dit qu'il aima mieux se laisser tuer par ceux qui le poursuivaient, que de se sauver à travers un champ de féves. Cicéron insinue au premier livre de la divination (chap. 30), que l'interdiction des féves était fondée sur ce qu'elles empêchaient de faire des songes divinatoires, car elles échauffent trop; et par cette irritation des esprits, elles ne permettent pas à l'âme de posséder la quiétude qui est nécessaire pour la recherche de la vérité. Aristote donne plusieurs belles raisons de cette défense, dont la moins mauvaise est que c'était un précepte moral, par lequel le philosophe défendait à ses disciples de se mêler du gouvernement; ce qui est fondée sur ce qu'en certaines villes on donnait son suffrage avec des féves pour l'élection des magistrats. Un autre auteur a prétendu qu'elles furent interdites par un principe de chasteté, comme si ce légume y était contraire. D'autres disent enfin, que ce fut pour des raisons saintes et mystérieuses que les Pythagoriciens ne disaient à personne. Quelques-uns d'eux aimèrent mieux mourir, dit Jamblique, que de recéler un si grand secret. Une Pythagoricienne se coupa la langue pour n'avoir aucun sujet de craindre que la rigueur des tourments ne la fît parler.

Les féves, surtout les noires, étaient une offrande funèbre. On s'imaginait qu'elles contenaient les âmes des morts, et qu'elles ressemblaient aux portes de l'enfer. Festus prétend qu'il y a sur les fleurs de ce lé-

gume une marque lugubre. Cette coutume d'offrir des féves aux morts était une des raisons pour lesquelles Pythagore ordonnait à ses disciples de s'en abstenir.

FEVRIER. Les anciens, qui personnifiaient tout, ont aussi personnifié les mois. L'abondance des eaux qui tombent pendant ce mois, l'avait fait consacrer à Neptune.

En ce mois, on célébrait les jeux génialiques, le 11; les lupercales, le 15; les quirinales, le 17; les fornacales et les céréales, le 18 et le 21; les caristies, le 22; les terminales, le 23; les fugales, le 24; et les équiries, le 27. Mais on osait célébrer les noces pendant le mois de *février*, de peur de les rendre malheureuses; car ce mois était remarquable par le sacrifice d'expiation *februalia* que l'on offrait aux mânes.

FIDELITE. *Fides*, déesse des Romains, qui présidait à la bonne foi dans le commerce de la vie, et à la sûreté dans ses promesses.

On lui offrait des fleurs, du vin, de l'encens; mais il n'était pas permis de lui immoler des victimes. On la représente vêtue de blanc, tenant une clef à la main, avec un chien à ses pieds.

FIDIUS, dieu de la bonne foi, ou de la fidélité, par lequel on jurait chez les Romains, en disant : *Me deus Fidius*, et en sous-entendant *adjuvet*, que le dieu Fidius me soit favorable.

Les uns le confondent avec *Jupiter*; les autres avec un fils de ce dieu, *Dios filius*. Quelques-uns le prennent pour *Janus*, et d'autres pour *Sylvain;* d'autres enfin soutiennent que c'est une divinité empruntée des Sabins.

Ce dieu avait plusieurs temples à Rome.

FIÈVRE. Elle était considérée comme une divinité par les Grecs et les Romains qui lui avaient érigé des autels. On la nommait la *divine*, la *sainte*, la *grande*, et à Rome la Fièvre avait trois temples.

On apportait, dans ces temples, les remèdes contre la fièvre, avant de les administrer aux malades, et on les exposait quelque temps sur l'autel de la déesse.

FIKO FO FO DE-MI-NO MIKOTO. C'est le quatrième des esprits terrestres qui régnèrent sur le Japon avant la race humaine. Il était fils d'Ama-tsou fiko fiko fo-no ni ni Ghi-no Mikoto, le troisième des demi-dieux terrestres, qui l'avait chargé du gouvernement des montagnes.

FIKO NA KISA TAKE ou KA YA FOUKI AWA SESOU-NO MIKOTO, le cinquième des esprits terrestres qui régnèrent sur le Japon avant la race humaine; il était fils du précédent. En sa personne finirent le second âge de la mythologie japonaise et le règne des demi-dieux ou génies terrestres.

FILGIA, HAMINGIA, SPADISA, divinités scandinaves, qui président à la naissance des hommes et les protégent. La première les accompagne, la seconde leur apparaît quelquefois, la troisième leur prédit l'avenir.

FILLES D'ENFER. On donne ce nom aux *Furies*.

FILLES DE MÉMOIRE, les neuf *Muses*, filles de Jupiter et de Mnémosyne ou la Mémoire.

FIMAFENG ELDER. Ce sont, dans la mythologie scandinave, deux génies serviteurs d'Æger, dieu de l'Océan.

FINA KOUGE, nom que les Japonais donnent à des statuettes ou espèces de poupées auxquelles on offre des sacrifices, dans la seconde des cinq grandes fêtes annuelles.

FINAS, un des dieux principaux de l'île Wallis, dans l'Océanie.

FINES TEMPLARES. Les anciens Latins appelaient *Fines templares* ou *sacrificales*, les confins de territoires ou de régions consacrés par l'érection d'un temple, d'un autel ou de quelque autre monument religieux. Les voyageurs s'y arrêtaient pour y offrir des sacrifices et y faire des libations.

FINNOIS, ancien peuple du nord-est de l'Europe.

Originaires de la haute Asie, ils se sont épanouis au feu du soleil oriental et ont participé à toutes les merveilles de ses inspirations. Frères des Hongrois et des Turcs, ils peuvent couronner leur blason du glaive des combats, du diadème de la victoire. Chez eux, la conscience s'est identifiée avec le caractère; la légalité est devenue une seconde nature.

Ils adoraient, autrefois Wainamoinen, le dieu suprême; ensuite Ukko, qui s'appuie sur l'axe du monde, qui habite la nue qui vomit la foudre, et Jumala et Antero Wipunen, l'homme fort, le puissant héros.

Au moyen du chant, ils se croyaient certains de vaincre leurs ennemis, de triompher de tous les dangers, de guérir toutes les maladies, d'endormir les serpents, d'apprivoiser les bêtes féroces, en un mot d'accomplir toutes les choses impossibles. Selon eux, le chant était synonyme de sagesse; or, rien n'était plus vénérable à leurs yeux que la sagesse.

Il y avait dans la puissance du chant, selon les Finnois, quelque chose de si entraînant, de si victorieux, que les dieux eux-mêmes se laissaient charmer par lui. La même croyance existe aussi chez les Tatars: on lit dans leurs *Sagas* que les sept dieux du ciel assis sur les nuages prêtent l'oreille aux chants des mortels; et que les esprits de l'abîme eux-mêmes franchissent l'espace qui les sépare des régions de la lumière pour venir s'y consoler aux sons mélodieux de la harpe. *Voyez* EDDA.

FINNUS ou FLINNUS, dieu des anciens Saxons.

FIO, simulacre adoré par les chamanistes qui étaient à la suite de Gengis-khan.

FIROU-KO, dieu de la mer chez les Japonais. Il est fils du septième des esprits célestes. On l'appelle plus communément *Ye-*

bis san ro ou simplement *Ibis*. Firnu-ko paraît être la personnification des reptiles aquatiques; en effet, son nom signifie une *sangsue*.

FITTAZARS, nom que les nègres du cap Vert donnent à leurs sorciers.

FLAGA, magicienne ou fée malfaisante de la mythologie scandinave; elle avait un aigle pour monture.

FLAMINES, classe particulière de prêtres, instituée chez les Romains par Romulus ou par Numa. Les flamines étaient au nombre de quinze, divisés en grands et petits flamines. Les grands flamines, au nombre de trois s'appelaient *flamen Dialis*, *flamine de Jupiter*, *flamen Martialis*, *de Mars*, et *flamen Quirinalis*, *de Quirinus* ou *Romulus*. Les douze petits flamines, d'institution plus récente, étaient consacrés aux divinités secondaires.

FLAMINIQUES, prêtresses romaines, femmes des flamines, distinguées par des ornements particuliers et de grandes prérogatives. La flaminique *Dialis* était vêtue d'habits couleur de flammes, et portait sur ses vêtements l'image de la foudre.

FLAMMEUM, bonnet des flamines; il était couleur de feu. C'était aussi le nom du voile que les femmes portaient le premier jour de leurs noces.

FLECHES D'HERCULE. Ce héros trempa ses flèches dans le sang de l'hydre de Lerne, et les empoisonna; en sorte que toutes les blessures qu'elles faisaient, étaient incurables. C'est avec ces flèches qu'il tua le centaure Nessus. En mourant, il les laissa à son ami Philoctète, comme ce qu'il avait de plus précieux sur la terre. Elles furent fatales à Philoctète; car ayant voulu en faire usage dans l'île de Lemnos, il laissa tomber par mégarde une flèche sur son pied, et se fit une horrible blessure, dont il fut dix ans à guérir. Une des fatalités de Troie, était que les Grecs ne pouvaient prendre la ville sans avoir les flèches d'Hercule : après bien des difficultés, Philoctète vint au siége, et y apporta ces redoutables flèches.

La flèche est un attribut très-fréquent de la divinité parmi tous les peuples idolâtres. Elle désigne communément un dieu qui préside à la guerre.

Elles étaient le symbole des rayons du soleil dont Apollon était la personnification.

On se servait aussi des flèches pour connaître l'avenir ou la volonté des dieux.

FLEKE et **GERE**, loups voraces de la mythologie scandinave, dont Odin se servait dans les batailles.

FLEUR. Sur plusieurs monuments, Vénus tient une fleur à la main, et n'a pas d'autre attribut.

L'Espérance tient aussi une fleur sur plusieurs monuments.

Les Grecs aimaient beaucoup les fleurs; souvent c'étaient des guirlandes de roses qu'on se mettait autour de la poitrine ou de la tête; à défaut de fleurs, on prenait des feuilles: des couronnes de lierre autour des tempes étaient regardées comme un spécifique contre les fumées du vin. L'usage de se couronner de fleurs était si général, que, dans les fêtes ou réjouissances publiques, au défaut de fleurs ou de feuilles vertes, on se couronnait d'herbes sèches; celui qui portait quelque bonne nouvelle était couronné de fleurs. Cela s'appelait porter des chapeaux de fleurs. On jetait des fleurs sur le passage des personnes qu'on voulait honorer. Aristomène, général des Messéniens, de retour à Audanie, fut reçu avec des acclamations répétées : les femmes jetaient des guirlandes de fleurs sur son passage. Les amants ornaient de festons et de couronnes les maisons de leurs maîtresses. Si les fleurs se détachaient de la couronne qu'on portait, les Grecs en tiraient un indice d'amour.

L'usage général était de couvrir de fleurs les corps que l'on portait au bûcher, d'en orner les tombeaux. On pratiquait cet usage tous les ans au jour anniversaire des funérailles du mort, qui souvent léguait une somme destinée à l'achat de ces fleurs, et exprimée dans son épitaphe.

FLEUVES. Ils eurent part aux honneurs de la divinité : les temples des Grecs et des Romains renfermaient les statues de leurs fleuves; il y avait peu de rivières, surtout dans la Grèce et dans l'Italie, auprès desquelles on ne trouvât des statues et des autels consacrés au dieu du fleuve, on n'allât faire des libations, et offrir même des sacrifices. « Les Egyptiens, » dit Maxime de Tyr, « honorent le Nil, à cause de sa beauté; les Scythes, le Danube, pour la vaste étendue de ses eaux; les Etoliens, l'Achéloüs, à cause de son combat avec Hercule; les Lacédémoniens, l'Eurotas, par une loi expresse qui le leur ordonnait; les Athéniens, l'Ilissus, par un statut de religion. » A ce détail nous pouvons ajouter le Gange, pour lequel les Indiens avaient une vénération toute particulière; le Rhin, qu'on trouve représenté sur les médailles, avec ces mots, *deus Rhenus;* le Tibre, qui était la divinité protectrice de Rome; le Panuse, à qui les Messéniens offraient tous les ans des sacrifices; et enfin, le Clitomne, fleuve d'Ombrie, qui non-seulement passait pour dieu, mais même rendait des oracles. C'est le seul des fleuves qui ait eu ce privilége (si ce n'est pas plutôt Jupiter-Clitomne); car la mythologie, ni l'histoire ancienne ne parlent d'aucun autre oracle de fleuve ou de rivière. Voici comme Pline le Jeune parle de ce dieu Clitomne : « A la source de ce fleuve est un temple ancien et fort respecté. Clitomne est là habillé à la romaine. Les sorts marquent la présence et le pouvoir de la divinité. Il y a à l'entour plusieurs petites chapelles, dont quelques-unes ont des fontaines et des sources : car Clitomne est comme le père de plusieurs petits fleuves, qui viennent se joindre à lui. Il y a un pont qui fait la séparation de la partie sacrée de ces eaux d'avec la profane. Au-dessus de ce

pont, on ne peut aller qu'en bateau; au-dessous il est permis de se baigner.» Hésiode dit que les fleuves sont enfants de l'Océan et de Téthys, pour nous marquer qu'ils viennent de la mer, comme ils y rentrent. Il ajoute qu'il y en a trois mille sur la terre.

On consacrait chez les Grecs aux fleuves la première chevelure des adolescents : Oreste consacra la sienne au fleuve Inachus, Leucippe, fils d'Eumaüs, à Alphée, Pélée celle de son fils Achille au même Alphée, etc.

« Les fleuves, » dit Rabaud de Saint-Etienne, « pères et souverains des pays sur lesquels ils étendaient leur empire, et qu'ils fécondaient de leurs eaux, ayant été peints sous des emblèmes relatifs à leur puissance, furent regardés depuis comme des rois réels. Il y a plusieurs de ces rois dans les annales grecques, je vais en citer quelques-uns. En Béotie, deux des plus anciens rois du pays sont le mont Cythéron, et l'Asope, principal fleuve de la contrée. On donne à Asope deux nymphes pour filles, Thébé et Chalcis, qui fondèrent Chalcis et Thèbes. Un des premiers rois de Laconie fut Eurotas, qui était aussi un fleuve du pays. Augias en Elide, Inachus et Phoronée en Argolide, Achéloüs en Etolie, Alson en Thessalie; tous ces rois, fils de Jupiter ou de Neptune, étaient des fleuves dans chacune de ces contrées. Pour donner à ces fables un air de vérité, on raconta que ces fleuves avaient pris leurs noms des rois qui s'y étaient noyés, qui y avaient été assassinés, ou qui avaient subi cette métamorphose merveilleuse.

« On sait qu'à toute rigueur, continue Mongey, un roi peut donner son nom à un fleuve; et si je n'avais que cette preuve des métamorphoses de style, qui sont la clef des métamorphoses mythologiques, je ne perdrais pas mon temps à m'occuper de ces objets. Je ne me borne pas à cette observation, qui serait inutile si elle était isolée; mais je fais remarquer qu'il y eut des princes qui passèrent pour avoir donné leur nom à des plantes, comme un certain Ajax, comme Narcisse, Hyacinthe, Amarante, Acanthe, Cyparisse; à des oiseaux, comme Térée roi de Thrace; Philomèle et Progné, filles d'un roi d'Athènes; Aëdon, qui épousa Zétus, frère d'Amphion, fameux musicien, et qui fut changé en chardonneret; comme Alector, Ascalaphe, Nyctimène, qui furent changés en coq, en hibou, en chouette. Je remarque que ces changements de figures en personnages remplissent toute la mythologie, qu'on ne peut en séparer quelques-uns sans ébranler l'existence de leurs pères, de leurs mères, de leurs femmes, etc.

« Pour se bien convaincre que ces rois-fleuves n'ont point existé, il ne faut que détailler l'histoire de quelques-uns d'eux, et l'on verra que ce n'est que de la géographie et de la physique. L'Argolide est un pays assez aride, et la plupart de ses fleuves fameux, et dont le nom sonore remplit si bien la poésie harmonieuse des Grecs, ne sont que des ruisseaux qui restent presque à sec dans l'été. Les quatre plus considérables sont l'Inachus, le Phoronée, le Céphise et l'Astérion. Voici cette circonstance physique racontée dans le style du temps. Héra, ou Junon, la principale divinité des Argiens, disputait à Neptune la possession du pays. Ils prirent pour arbitre de leur différend le roi Phoronée, qui, dans cette grande affaire, s'associa Inachus, Astérion et Céphise. Ils jugèrent en faveur de Héra, ce qui était naturel, car ils ne devaient pas souffrir que Neptune s'emparât du pays. Le dieu en fut si irrité, qu'il priva ses juges du tribut de ses eaux. J'observerai en passant que cet Astérion, dont il est ici question, eut trois filles très-considérées dans la contrée, nommées Eubea, Porsymna et Herea, et que ces trois filles sont trois montagnes voisines. Qui pourra croire à ces généalogies ?

« C'était si bien l'usage de ces temps de transformer les fleuves en rois, que nous trouvons les mêmes origines dans les pays situés hors de la Grèce. Scamander fut le premier roi de Troie : Æsopus et Pedasus, deux des fleuves de la Troade, étaient deux des cinquante fils de Priam; le dernier eut le malheur d'être changé en plongeon. Le fleuve Absyrthe, en Colchide, était un jeune prince, fils d'OEetas, fils du Soleil. Æsis, fleuve d'Ombrie, prit son nom du roi Æsis. L'Anio, rivière d'Italie, prit le sien du roi Anius, qui, poursuivant le ravisseur de sa fille, se jeta dans cette rivière et s'y noya. Le Tibre lui-même dut son nom au roi Tiberinus, qui s'y noya, ou bien au tyran Tibris, qui fut tué sur ses bords. Le Phase, qui coulait en Colchide, dans le pays d'Æa, était un roi, fils du Soleil et de la nymphe Ocyrrhoé (courant rapide); il devint amoureux d'Æa, sa propre fille, et la poursuivant à travers les champs, il l'enveloppa de ses ondes. Les Indiens sont encore plus emphatiques dans leurs origines : ils disaient, selon Bérose, que le Gange était un géant qui avait dix coudées de haut, et qui, par ses vertus, avait mérité d'être roi de l'Inde. » (Rabaud de Saint-Etienne.)

Comment les anciens représentaient-ils les fleuves? Nous connaissons la nature et le cours des fleuves, dit Elien, et cependant parmi ceux qui leur rendent un culte et qui leur consacrent des statues, les uns les représentent sous la figure d'un homme, les autres sous celle d'un bœuf. C'est de cette dernière manière, ajoute l'auteur, que les Stymphaliens figurent l'Erasme et la Métope; les Lacédémoniens l'Eurotas; les Sycioniens et les Phlasiens l'Asope, et les Argiens le Céphise. L'Erimanthe, chez les Psophidiens, a la figure d'un homme, ainsi que l'Alphée chez les Cherronésiens de Cnide. Les Athéniens représentent aussi le Céphise sous la forme d'un homme, mais avec des cornes.

On les voit ordinairement à moitié couchés, le coude appuyé sur une urne, avec des cheveux ondés et la tête couronnée de roseaux; quelquefois ils en tiennent un à la

main; c'est ainsi que se présentent le Danube et le Rhin au revers de deux médailles de Trajan; c'est ainsi que Virgile dépeint le Tibre, et Ovide l'Achéloüs. A ce costume général et qui convenait à tous les fleuves, on joignait souvent certains attributs qui servaient à les désigner. Ainsi, par exemple, l'hippopotame ou l'ibis indique le Nil; on ne peut méconnaître le Tibre au symbole de la louve allaitant deux enfants. D'autres fleuves étaient encore désignés par les plantes qui croissaient sur leurs bords; à la plante d'Ache, on reconnaissait l'Himère en Sicile, ou le Sélinus en Troade. Enfin, sous quelques-uns leur nom est écrit.

Les cornes sont un attribut des fleuves, et c'est pour cela que plusieurs d'entre eux ont reçu l'épithète de *cornigeri* et de *tauriformes*, tels que le Nil, le Rhin, le Tibre, l'Eridan, le Numicius, l'Ausidus et la Moselle elle-même; mais pourquoi leur a-t-on donné cet attribut singulier? Presque tous ceux qui ont approfondi cette question ont prétendu que c'était parce que le bruit de leurs eaux imite le mugissement des taureaux, et surtout à cause des sinuosités de leur cours, ou plutôt des différentes branches de leur embouchure. Homère dit, en parlant du Xanthe, qu'il mugit comme un taureau, et cela seul, dit Eustathe, engagea les anciens à immoler des taureaux à la mer et aux fleuves.

D'après la mythologie grecque, chaque fleuve était gouverné par un dieu, ou plutôt était lui-même une divinité à laquelle on immolait des chevaux et des taureaux.

Les Perses portaient le respect pour eux jusqu'à défendre de s'y laver les mains et d'y jeter des ordures.

Les Hindous, qui ont divinisé presque tous les êtres, n'ont pas manqué d'attribuer la divinité à la plupart des fleuves; tous sont sacrés par eux-mêmes, mais il en est sept qui sont honorés comme dieux et déesses.

Le Indiens croient encore que bienheureux sont ceux qui ont la force de venir rendre l'âme sur leurs bords, ou qu'une main charitable vient plonger dans leur ondes lorsqu'ils sont près de la mort! Leur salut éternel est assuré.

Fleuves d'enfer. Toutes les eaux qui avaient quelque mauvaise qualité étaient regardées comme des fleuves d'enfer: tels étaient *l'Achéron, le Cocyte, le Phlégéton, le Pyriphlégéton, le Styx, le Léthé, le lac d'Averne.*

FLINTZ était une idole des anciens Vandales Obodrites. Elle représentait Visilaüs, ancien roi des Obodrites, appelé, par succession de temps, Vlitzaüs et Vlintz, que les écrivains ont changé en Flintz. Ce Visilaüs était représenté sous la forme de la mort, en long manteau, avec un bâton et une vessie de cochon à la main, et le côté gauche appuyé sur un lion. La statue était posée sur un caillou.

FLORALES, fêtes qui se célébraient à Rome, en l'honneur de la déesse Flore; on les appelait autrement *Anthistères*; elles duraient six jours, et se terminaient aux calendes de mai, selon Ovide. C'est durant cette fête que les jeux floraux avaient lieu. *Voy.* Flore, Floraux.

FLORALIS, nom du flamine de la déesse Flore.

FLORAUX. Les jeux floraux furent institués en l'honneur de la déesse des fleurs. Ils commencèrent du temps de Romulus, selon Varron (*Ling. lat.* IV, 10), et furent souvent interrompus: on ne les renouvelait que lorsque l'intempérie de l'air annonçait ou faisait craindre la stérilité, ou que les livres des sibylles les ordonnaient. Ce ne fut que l'an de Rome 580 que ces jeux devinrent annuels, à l'occasion d'une stérilité qui dura plusieurs années, et qui avait été annoncée par des printemps froids et pluvieux. Le sénat, pour fléchir la déesse Flore, et pour obtenir de meilleures récoltes, ordonna que les jeux floraux seraient célébrés tous les ans régulièrement à la fin d'avril; ce qui s'exécuta jusqu'au temps où ils furent entièrement proscrits. On les célébrait la nuit aux flambeaux, dans la rue Patricienne, où était un cirque assez vaste. Il s'y commettait des débauches effroyables: on ne se contentait pas des discours les plus dissolus; on assemblait au son d'une trompette, dit Juvénal (l. VII, 249), les courtisanes, qui donnaient au peuple des spectacles abominables, et qui y paraissaient dépouillées de tout vêtement. Cette fête était proprement celle des courtisanes. Caton s'étant trouvé un jour à la célébration des jeux floraux, le peuple, plein de considération et de respect pour un homme si grave et si sévère (Valer. Max., II, 10, 8), eut honte de demander en sa présence que les femmes, selon la coutume, se prostituassent publiquement. Favonius, son ami, l'ayant averti des égards qu'on avait pour lui, il prit le parti de se retirer, pour ne point troubler la fête et ne point souiller ses regards par la vue des désordres qui se commettaient à ce spectacle: le peuple, qui s'aperçut de cette complaisance, donna mille louanges à Caton.

FLORE était une *nymphe* des îles Fortunées, dit Ovide (*Fast.* V, 105), dont le nom grec était Chloris, que les Latins changèrent en celui de Flore. Sa beauté lui ayant attiré les regards de Zéphyre, elle en fut aussitôt aimée; elle voulut éviter ses poursuites; mais Zéphyre plus léger qu'elle, l'atteignit, et l'enleva pour en faire son épouse. Il lui donna pour douaire l'empire sur toutes les fleurs et la fit jouir d'un éternel printemps. Le culte de cette déesse était établi chez les Sabins, et on lui consacra un temple à Rome. Justin nous apprend que les Phocéens, qui bâtirent Marseille, honoraient la même déesse; et Pline parle d'une statue de cette déesse de la main de Praxitèle: ce qui prouve que son culte avait été aussi célèbre dans la Grèce, d'où il avait passé dans l'Italie. Dans la suite, une courtisane du nom de Flore, ou, selon quelques auteurs, appelée Laurentia, qui avait gagné

beaucoup de bien, ayant institué le peuple romain son héritier, fut mise, par reconnaissance, au rang des divinités de Rome, et son culte fut confondu avec celui de l'ancienne Flore. On célébra en son honneur des jeux floraux. et l'on joignit aux jeux innocents de l'ancienne fête des infamies dignes de la nouvelle Flore. La dépense de ces jeux fut prise, dans les commencements, sur le bien qu'avait laissé la courtisane; et dans la suite on y employa les amendes et les confiscations auxquelles on condamnait ceux qui étaient convaincus de péculat. Flore eut un temple à Rome, vis-à-vis le Capitole, ou du moins sur le mont Aventin. Cicéron et Ovide l'appellent la *Mère-Flore*. On la représente couronnée de fleurs, tenant de la main gauche une corne d'abondance pleine de fleurs de toute espèce. *Voy.* Acca Laurentia.

FLUONIA, surnom que l'on donnait à *Junon*, par rapport au service que les femmes attendaient d'elle dans leurs accouchements.

FLUTE. L'invention de la flûte, que les poëtes attribuent à Apollon, à Pallas, à Mercure, à Pan, à Minerve, fait assez voir que son usage est de la plus haute antiquité. Alexandre Polihystor assure que Hyagnis fut le plus ancien joueur de flûte, et qu'il fut remplacé dans cet art par Marsyas, et par Olympe, lequel apprit aussi aux Grecs l'art de toucher les instruments à cordes.

Chacun de ces personnages a pu inventer un genre de flûte particulier, ou modifier celle qui existait déjà, car les anciens en connaissaient de différentes formes.

On distinguait les flûtes sarranes, phrygiennes, lydiennes; celles des spectacles, qui étaient d'argent, d'ivoire ou d'os, et celles des sacrifices, qui étaient de buis. On dit que Minerve voulant jouer de la flûte, le cristal des eaux lui offrit l'image de ses joues ridiculement enflées; de dépit la déesse jeta dans l'eau le malencontreux instrument.

La flûte est le principal attribut de Pan.

FLUVIALES, *nymphes* des fleuves chez les Romains.

FLUX. Les anciens donnaient une raison mythologique du fux et du reflux de la mer. Ils feignaient que Neptune avait deux femmes : Venilia, *cum venit ad terram;* Salacia, *cum redit ad salum.*

FO, nom sous lequel le *Bouddha indien* est connu à la Chine; c'est le dieu ou idole des nations mongoles.

On donne à Fo dix noms ou titres, qui sont comme autant d'attributs des plus honorables.

Fo a la primauté sur toutes choses : il est le père et la mère des trois mondes; il est la prudence et la sagesse même. Tout ce qui naît possède en soi la propre nature de Fo, laquelle, par succession de temps, dégénère en ignorance, d'où proviennent toutes les misères de la vie.

Les Fo, quand ils veulent s'incarner, descendent du ciel et se glissent dans le sein d'une femme; c'est là leur conception. Quand ils veulent naître, ils quittent le sein maternel, s'ouvrant une voie par le côté droit; quand ils veulent mourir, ils s'éteignent pour se retirer dans la région de l'apathie ou l'imperturbabilité. Tout ce qui est dans les mondes est l'entendement même des Fo (l'intelligence primitive, la nature intelligente), c'est-à-dire qu'il n'y a autre chose que Fo.

L'entendement, l'imagination, la volonté, la faculté de connaître, d'imaginer, de désirer, tout est anéanti; de sorte que l'âme, perdant entièrement son existence, Fo existe à sa place ; c'est-à-dire que l'âme n'est rien, et qu'il n'y a que Fo qui existe. N'y ayant donc ni corps ni âme, il s'ensuit qu'il n'y a ni naissance, ni vie, ni vieillesse, ni maladies, ni mort, et conséquemment ni terre, ni cieux, ni enfers, ni transmigration des âmes, ni punition ni récompense à espérer et à craindre après cette vie.

Voilà, ce semble, quelle est la doctrine intérieure ou secrète de Fo et de ses sectateurs, doctrine visionnaire, si jamais il en fut.

Mais cette doctrine exotérique est communément voilée sous une riche conception mythologique, dans laquelle on voit des cieux, des terres, des enfers réels, les différentes transmigrations des âmes dans les divers ordres d'êtres animés, les productions et destructions successives du monde, et plusieurs autres choses de cette nature, dont le rapport avec la croyance des Indiens brahmanistes est tout à fait visible ; l'esprit de ce culte consistant à croire et à honorer l'existence seule de Fo, à sortir de son aveuglement, à rectifier ses mœurs, et à parvenir par là à la souveraine félicité, c'est-à-dire au néant.

La double doctrine de ce fameux visionnaire est une preuve de sa duplicité et de son incertitude ; tantôt il semble admettre des transmigrations réelles, et quelque chose de réel et d'existant, tantôt il n'admet plus rien. Il marche à tâtons comme un aveugle, pour se précipiter enfin dans le néant. C'est aussi pour ce motif que cette religion est ordinairement appelée la porte du vide, comme ramenant tout au vide et au néant, et qu'elle est aussi nommée la religion qui égalise ou identifie toutes choses, parce que, n'admettant dans l'univers qu'une seule et unique nature intelligente, il s'ensuit que toutes choses ne sont qu'une seule et même chose, que tout n'est qu'un, ou plutôt qu'il n'y a que Fo, qu'une seule nature intelligente qui existe, et conséquemment qu'il n'y a ni matière, ni esprit, ni corps, ni âme.

La doctrine de Fo est enseignée par les bonzes de la Chine, où ce visionnaire est adoré, ainsi que chez les Mongols. *Voy.* Bouddha et Mongols.

FOREM, divinité japonaise, que l'on dit être le patron des Yen-chuans, ancienne secte du Japon.

FO-HI, sacrifice offert par les Chinois

pour détourner les malheurs dont on est menacé.

FOHOU-KHESCHETRE, génie femelle de la théogonie des Parsis ; c'est un des cinq *Gâhs* ou *Izeds* surnuméraires qui président aux cinq jours épagomènes.

FOIE. L'inspection du foie des victimes faisait, chez les anciens Romains, une partie importante de la science des aruspices.

FOLK-WANGER, nom du séjour de la déesse Freya, dans la mythologie scandinavi : c'était la déesse de la beauté.

FOMAGATA, esprit du mal chez les Muyscas de l'Amérique : ils le représentaient sous la figure d'un monstre qui n'avait qu'un seul œil, quatre oreilles et une longue queue.

FO-NO AKARI-NO MIKOTO, une des anciennes divinités des Japonais ; il était fils du troisième des esprits terrestres.

FO-NO SOUSORO-NO MIKOTO, un des dieux de la mer chez les Japonais.

FONTAINES. Chez les anciens les fontaines, les sources des rivières étaient sacrées, et des espèces de divinités que l'on honorait d'un culte particulier. (SENEC., epist. 41.) Cicéron dit (*De natura deor.* lib. III, cap. 20) que les augures, dans leur prière, invoquaient les noms du Tibre et des autres rivières voisines de Rome.

On se faisait un scrupule de troubler leurs eaux, en s'y baignant ou en s'y lavant.

On croyait que chaque fontaine avait sa divinité ou sa nymphe particulière, que l'on représentait appuyée sur une urne d'eau courante.

Elles étaient, suivant les Grecs, filles de l'Océan et de Téthys. Les anciens avaient une vénération particulière pour les nymphes ou génies des fontaines, surtout de celles dont les eaux avaient la vertu de guérir quelques infirmités.

FONTINALES, fêtes que les Romains célébraient à l'honneur des nymphes qui présidaient aux fontaines et aux sources. (*Voy.* FESTUS, et VARRON, *De ling. lat.*, lib. V.) Ce dernier dit qu'on avait coutume de couronner les puits ce jour-là, et de jeter des couronnes dans les fontaines. Scaliger, dans ses conjectures sur Varron, croit que ce n'est point la fête des fontaines, comme dit Festus, mais de la fontaine qui avait un temple à Rome, proche de la porte Capène, appelée à cause de cela *porte fontinale;* et que c'est de cette fontaine que parle Cicéron au liv. II *Des lois*. Les fontinales se célébraient le 13 octobre, qui était le troisième jour de devant les ides.

FORARIA, femme de campagne, qui venait vendre à la ville les productions de la terre.

FORCE, divinité qu'on disait être fille de Thémis, sœur de la Tempérance et de la Justice; mais en ce sens elle se prend pour courage, vertu.

FORCULUS, c'est un des dieux qui présidaient à la garde des portes, avec Cardéa et Limentinus : le soin particulier de Forculus était les battants des portes qui s'appelaient proprement *fores*.

FORDICIDIES, nom d'une fête des Romains. Elle se célébrait le 17 des calendes de mai, c'est-à-dire le 15 d'avril. Elle s'appelait *Fordicidies*, du mot latin *forda, vache pleine*, et de *cœdo, j'immole*, parce qu'on immolait ce jour-là des vaches pleines à la Terre.

FORIFI, sacrifices célébrés au Japon, le dernier jour du sixième mois, pour détourner les maux et demander aux dieux du bonheur.

FORINA, déesse des Romains; elle présidait aux égoûts.

FORNACALES, ou FORNICALES, fête romaine en l'honneur de la déesse Fornax. On y faisait des sacrifices devant les fours où l'on avait coutume de torréfier le blé ou de cuire le pain. On y jetait de la farine qu'on y laissait consumer.

FORNAX, mot latin qui signifie *four* ou *fournaise*. On personnifia ce four, on en fit une déesse, à laquelle on avait consacré un jour de fête, le 12 avant les calendes de mars. Cette déesse présidait à la cuisson du pain.

On l'invoquait pour qu'elle ne laissât pas brûler le blé qu'on torréfiait alors dans les fours avant de le broyer pour s'en servir.

FORSETE, le douzième des grands dieux scandinaves ; il était fils de Balder, et habitait un palais nommé Glitner. Sa fonction consistait à assoupir les querelles et à réconcilier les dieux et les hommes qui le prenaient pour juge de leurs procès.

FORS-FORTUNA, dénomination particulière de la *Fortune*. Cependant il y avait, suivant Donat, une différence entre Fortuna et Fors-Fortuna. La première exprimait le hasard, un événement incertain, une fortune bonne ou mauvaise, tandis que la seconde ne s'entendait que d'un événement heureux. Servius Tullius bâtit à Fors-Fortuna un temple, à côté duquel Carvilius en éleva un autre.

FORTUNE. Cette divinité, fille de Jupiter, ou, selon Homère, dans son hymne à Cérès, cité par Pausanias (*in Messen.*), fille de l'Océan, accompagnée de ses sœurs, jouait avec Proserpine dans de belles prairies. Il n'y avait point de divinité plus célèbre que la Fortune, ni qui eût tant de temples, ou qui fût honorée sous tant de différentes formes. Les Grecs eurent des idées particulières sur la Fortune. Pindare disait qu'elle était une des Parques, plus puissante que ses sœurs. A Thèbes, la Fortune était représentée portant Plutus enfant, pour signifier qu'elle était comme la mère et la nourrice du dieu des richesses. On trouve encore la Fortune représentée avec un soleil et un croissant sur la tête, pour exprimer qu'elle préside, comme ces deux astres, à tout ce qui se passe sur la terre. Elle porte du bras gauche deux cornes d'abondance, pour marquer qu'elle est la dispensatrice des biens de ce monde : le gouvernail qu'elle tient de l'autre main, veut dire que c'est elle qui

gouverne tout l'univers. Quelquefois, au lieu de gouvernail, elle a un pied sur une proue de navire, parce qu'elle préside également sur la mer et sur la terre; elle tient quelquefois une roue à sa main, comme Némésis, avec qui on l'a confondue souvent.

Les Romains reçurent des Grecs le culte de la Fortune, sous le règne de Servius Tullius, qui lui bâtit le premier temple au marché romain, dont la statue de bois resta entière, dit-on, après un incendie qui consuma tout l'édifice. Dans la suite, la Fortune devint la divinité la plus fêtée à Rome : elle eut à elle seule, sous différents noms, plus de temples que toutes les autres divinités ensemble; tels était ceux de la *Fortune favorable*, de la *Fortune féminine*, de la *Fortune virile*, etc. Tous les ans, le premier jour d'avril, les filles romaines prêtes à marier offraient un sacrifice à la Fortune virile, avec un peu de parfums et d'encens. Elles se déshabillaient, et offraient aux regards de la déesse tous les défauts de leur corps, la priant d'en dérober la connaissance aux maris qu'elles devaient avoir. Relativement à ces vœux, elle était nommée *Viriplaca*. On lui donnait encore les noms de *Fortune publique*, *Fortune privée*, *Fortune de retour*, (*redux*), *Fortune libre*, *Fortune affermie*, *Fortune équestre*, *Fortune aux mamelles* (*mammosa*), *bonne Fortune*, *Fortune appelée primigenia*, *seia*, *viscosa*, *obsequens*, *respiciens*, *manens*, *Fortune nouvelle*, *grande et petite Fortune*, *Fortune douteuse*, et jusqu'à la *mauvaise Fortune*. Il ne faut pas s'étonner de ce grand nombre de temples dédiés à la Fortune, sous différents attributs, chez un peuple qui la regardait comme la dispensatrice des biens et des grâces. Chacun désirait se la rendre propice; on lui érigeait des autels, et on lui élevait des temples sous différents noms, selon les différents besoins de ceux qui l'invoquaient. Néron lui fit bâtir un temple magnifique. Mais un des temples de la Fortune le plus renommé de l'antiquité, fut celui de Préneste, qui n'avait rien de commun avec les autres temples ; car ce bâtiment avait plutôt l'air d'un théâtre que d'un édifice sacré. Ce n'était peut-être pas sans dessein; la Fortune, en effet, n'est-elle pas un théâtre ou un spectacle perpétuel ? Et n'est-ce pas sur les divers événements de la Fortune que sont fondées toutes les scènes qu'on représente sur les théâtres. Il y avait encore un célèbre temple de la Fortune à Antium, sur le bord de la mer: on l'appelait même le *temple des Fortunes*, ou *des sœurs Antiatines*.

Les anciens avaient fait de cet être imaginaire une divinité très-puissante, qui disposait à son gré des biens et des maux, et qui distribuait, selon son caprice, les sceptres, les couronnes, les dignités, les honneurs, la santé, les richesses. L'inconstance était son principal caractère. Elle se plaisait à combler de biens celui qu'elle avait accablé de maux, et à renverser celui qu'elle avait élevé, elle ne consultait jamais que son seul caprice. Cependant les païens, peu conséquents, ne cessaient de l'importuner par des vœux inutiles.

FORTUNES ANTIATINES, prophétesses, ainsi nommées d'Antium, où elles étaient honorées et consultées. Martial, qui les appelle sœurs, dit qu'elles prononçaient leurs oracles sur le bord de la mer. On les appelait aussi *Geminæ*, parce que l'une était la cause des bons, l'autre des mauvais événements.

FORULUS, le même dieu que *Forculus*.

FOSSOYEUR, ou **FOSSOR**, surnom donné à *Hercule* parce que ce héros ouvrit un canal qui rendit à l'agriculture le territoire submergé de la ville de Phénée dans l'Arcadie.

FOTO-KI, ou **FOTOQUES**, nom que les Japonais donnent aux divinités et aux idoles de la religion bouddhique, à la différence des Kami ou Sin qui sont les génies de la religion primitive de la contrée.

FOTTEI, que d'autres appellent *Mirokou*, dieu des marchands japonais qui professent le sintoïsme. Il préside à la santé, aux richesses et à la population. On le représente avec un gros ventre.

FOU-DO, idole des Japonais; elle représente un saint célèbre de la secte des Yamabotsi, qui choisit pour sa pénitence de se placer au milieu du feu; mais il n'en reçut, dit-on, aucune atteinte. Devant cette idole, brûle une lampe alimentée d'huile d'inari ou lézard venimeux. C'est devant Fou-do que les Japonais accusés d'un crime se justifient.

FOUDRE. Cœlus, père de Saturne, ayant été délivré par Jupiter, son petit-fils, de la prison où le tenait Saturne, et voulant récompenser son libérateur, lui fit présent de la foudre, qui le rendit maître des dieux et des hommes. Ce sont les cyclopes qui forgent les foudres que le père des dieux lance souvent sur la terre, dit Virgile. (*Æneid.*, VIII, 431.) Chaque foudre renferme trois rayons de grêle, trois de pluie, trois de feu et trois de vent. Dans la trempe des foudres, ils mêlent les terribles éclairs, le bruit affreux, les traînées de flammes, la colère de Jupiter et la frayeur des mortels. La foudre était la marque de la souveraine puissance : c'est pourquoi Apelles peignit autrefois Alexandre dans le temple de Diane d'Ephèse, tenant la foudre à la main, pour désigner une puissance à laquelle on ne pouvait résister. Le foudre de Jupiter est figuré en deux manières; l'un est une espèce de tison flamboyant par les deux bouts, qui, en certaines images, ne montre qu'une flamme; l'autre une machine pointue des deux bouts, armée de deux flèches. Lucien, qui dit que le foudre de Jupiter avait dix pieds de long, semble aussi lui donner cette forme, lorsqu'il nous représente fort plaisamment Jupiter se plaignant de ce qu'ayant depuis peu lancé son foudre contre Anaxagore, qui niait l'existence des dieux, Périclès avait détourné le coup, qui avait porté sur le temple de Castor et Pollux, lequel en avait été réduit

en cendres ; le foudre s'était presque brisé contre la pierre, et ses deux principales pointes émoussées, en sorte qu'il ne pouvait plus s'en servir sans le raccommoder.

La principale divinité de Séleucie en Syrie, était la foudre qu'on honorait avec des hymnes et des cérémonies toutes particulières ; on la voit sur ses médailles : peut-être était-ce Jupiter même qu'on voulait honorer sous le symbole de la foudre. Servius assure, sur l'autorité des livres étrusques, où tout le cérémonial des dieux était réglé, qu'il n'y avait que Jupiter, Vulcain et Minerve, qui pussent la lancer : mais, suivant les livres des Etrusques, il y avait neuf dieux qui étaient en possession de lancer la foudre ; il y avait aussi onze sortes de foudres, dont trois étaient propres à Jupiter.

Les lieux atteints de la foudre étaient réputés sacrés, et on y dressait un autel comme si Jupiter eût voulu par là se les approprier. On ne pouvait en faire aucun usage profane. Quand la foudre était partie de l'Orient, et qu'elle retournait du même côté, en effleurant quelqu'un sans lui faire aucun mal, c'était le signe du bonheur parfait, *summæ felicitatis præsagium* ; mais parmi les foudres de mauvais augures, il y en avait dont on ne pouvait éviter le présage par aucune expiation, *inexpiabile fulmen*, et d'autres dont le malheur pouvait être détourné par des cérémonies religieuses, *piabile fulmen*.

On distingue trois espèces de foudres : la *foudre de conseil*, la *foudre d'autorité*, et la *foudre d'état*.

La connaissance et l'appréciation des foudres étaient du domaine des augures et des aruspices.

FOU-HI ou FO-HI, ancien héros des Chinois ; plusieurs historiens en font le premier roi de la monarchie de cet empire ; sa naissance fut accompagnée de merveilles. On dit qu'il régna par la vertu du bois. Fou-hi avait le corps d'un dragon et la tête d'un bœuf, ou du Ki-lin, animal merveilleux : il succéda au ciel et sortit à l'Orient ; il était orné de toutes les vertus, et réunissait ce qu'il y a de plus haut et de plus bas. Il inventa l'usage des armes et de la monnaie, la musique, la lyre à 27 cordes, et enfin l'écriture. Cette dernière invention lui fut révélée par un dragon marin portant sur son dos les huit symboles appelés *Koua*. Plusieurs auteurs croient que le Fou-hi chinois n'est autre que l'*Hermès* égyptien.

FOUMI YORI MIOO ZIN, dieu marin de la mythologie japonaise.

FOUNG-CHAN, sacrifice que les anciens Chinois offraient à la Terre.

FOURMIS. Les Thessaliens honoraient ces insectes dont ils croyaient tirer leur origine ; et tous les Grecs en général ne faisaient pas difficulté de rapporter leur origine aux fourmis de la forêt d'Egine, plutôt que de se reconnaître pour des colonies des peuples étrangers.

Les fourmis fournissaient matière d'observation à ceux qui prenaient [illegible] des augures. Un sacrificateur prédit à Cimon l'Athénien sa mort prochaine, parce qu'une troupe de fourmis étaient venues boire le sang des victimes.

FOU-TAN-NA, nom chinois de la sixième espèce de démons, dans le système religieux des bouddhistes. Ce sont des génies faméliques et fétides qui président aux maladies pestilentielles.

FOUTSOU NOUSI-NO KAMI, un des génies célestes de la mythologie japonaise ; c'est lui qui fut chargé de purifier la terre et de la délivrer du joug des génies terrestres.

FRANCION ou FRANCUS, est un nom qu'un imposteur donne à *Astyanax* fils d'Hector, dans un morceau qu'il a ajouté à Manéthon. Il dit que Francus s'étant retiré dans les Gaules, après la ruine de Troie, s'y fit tellement aimer du roi, qu'il en épousa la fille et succéda à sa couronne.

FRAUDE, elle est mise par Boccace au rang des divinités romaines, quoique aucun auteur ancien n'en fasse mention.

Les Romains rendaient un culte à cette divinité allégorique, qu'ils disaient fille de la Mort et de la Nuit. Ils la représentaient sous la figure d'un monstre qui avait une tête humaine d'une physionomie agréable, le corps tacheté de différentes couleurs, la forme d'un serpent et la queue d'un scorpion. Elle faisait sa résidence dans le Cocyte, mais n'avait que la tête hors de l'eau ; le reste du corps était toujours caché sous la vase du fleuve, pour marquer que les trompeurs offrent toujours des apparences séduisantes, et que leur soin principal est de cacher le piége qu'ils tendent.

FREE ou FREY, ou FREA, nom d'une déesse des Saxons. C'est de Paulin Warneftidus, ou Paul Diacre, chancelier du roi Didier (*De gestis Longobard.* lib. I), de Mathieu de Westminster, de Guillaume de Malmesbury, du grammairien saxon (lib. I et V) et d'Oldericus Vitalis (lib. IV), que nous apprenons le peu que nous savons de cette divinité. Frée, ou Frey, était femme de Wodan, c'est-à-dire du souverain des dieux chez les Saxons. Quelques auteurs veulent cependant que Wodan soit le Mercure des Romains et des Grecs ; mais ce sentiment n'a rien de vraisemblable. D'autres disent que c'était Mars ; et en ce cas, Frée serait Vénus.

C'est la plus illustre des déesses de la mythologie scandinave, après Frigga ; elle était fille de Niord, dieu des eaux, et présidait à l'amour et aux poésies érotiques. C'est la Vénus des peuples du Nord ; et il est assez remarquable qu'elle soit née, sinon de la mer, comme la Vénus grecque, du moins d'une divinité des eaux. Elle épousa Oder, dont elle eut Nossa, fille si belle, qu'on appelle de son nom tout ce qui est précieux et beau. Oder la quitta pour voyager dans des contrées éloignées ; mais, plus fidèle que la Vénus orientale, elle ne cesse de pleurer son mari absent, et ses larmes sont des gout-

tes d'or. Plusieurs ont à tort confondu cette déesse avec Frigga, épouse d'Odin.

FRERES (Les dieux); c'étaient les *Dioscures* que l'on désignait par ces mots. (Ovid., *Fast.* I, 707.)

FREVAK, un des pères de la race humaine, suivant le *Boundéhesch*, qui est la cosmogonie des Parsis. Si on étudie attentivement ce livre, on voit que Frévak n'est autre que le Noé de la Bible.

FREY, dieu scandinave, fils de Niord et frère de Freya, le plus doux de tous les dieux. Il présidait aux saisons de l'année, dispensait le soleil et la pluie, et gouvernait toutes les productions de la terre. C'était lui qu'on invoquait pour obtenir une saison favorable, l'abondance, la paix et les richesses.

FRIED-AILEK, déesse de l'amour chez les anciens Lapons, la même que *Freya* des Scandinaves. Comme celle-ci, elle donne son nom au vendredi.

FRIGGA, la plus grande des déesses de la mythologie scandinave. Fille de Fiorgun, épouse d'Odin, et mère des divinités inférieures, elle était confondue avec la Terre. Par ce mythe, les peuples du Nord exprimaient poétiquement le concours de la matière et de l'esprit créateur. Elle prévoyait l'avenir, et, en cette qualité, elle était la patronne des sibylles et des prophétesses; cependant, elle ne révélait jamais par elle-même les choses futures. Son palais était magnifique; il s'appelait *Fansal, illustre demeure*. Elle formait, avec Odin son époux, et Thor son premier-né, la triade sacrée, adorée avec tant de respect dans le temple d'Upsal. On s'adressait à elle pour obtenir la fécondité et la victoire : à cet effet on lui immolait le plus grand porc que l'on pût trouver. L'*Edda* nomme Frigga la plus favorable des déesses, la fait accompagner Odin dans les combats, et partager avec lui les âmes de ceux qui avaient été tués.

FRISCO, dieu de la paix et du plaisir, chez les anciens Saxons.

FRISO ou **STAVO**, dieu adoré autrefois dans la Frise, où il avait un temple, dans lequel on lui offrait chaque année une victime humaine.

FRO, nom d'un dieu des anciens peuples du Nord. Dieu de l'air et des tempêtes, dans la mythologie scandinave; il était aussi appelé le *satrape des dieux*. On lui sacrifiait des victimes noires, et ensuite on lui offrit, chaque année, une victime humaine.

FRONDE, FRONDEURS. Pline attribue l'invention de la fronde aux Phéniciens. (Lib. VII, c. 56.) Végèce (*De re milit.* lib. I, c. 16) l'attribue aux habitants des îles Baléares. La fronde était un des attributs de Némésis, pour exprimer que la justice des dieux atteint les coupables de loin comme de près.

FROSTI, un des génies qui président aux saisons, dans la mythologie finnoise.

FRUCTESEE ou **FRUCTUSEE**, déesse qui présidait aux fruits; on l'invoquait pour avoir d'abondantes récoltes. (S. August., *De civit. Dei*, lib. IV, cap. 21.)

FRUGINAL ou **FRUTINAL**, était un temple dédié à Vénus *fruta* ou *frugi*, c'est-à-dire Vénus *la pudique*.

FRUITS. Dans le temps que les hommes ne se nourrissaient que des fruits de la terre, ils n'offraient aux dieux que des fruits en sacrifice, et le sacrifice sanglant leur était inconnu. Numa Pompilius (Plin., XVIII, 2), pour rappeler les hommes à cet ancien usage, ordonna que les fruits de la terre seraient la seule matière des sacrifices; mais les Romains n'eurent pas longtemps égard à cette loi.

FRUTIS, surnom que les anciens donnaient à *Vénus Frutis*. Solin (cap. 2) dit qu'Enée arrivant de Sicile, consacra dans le territoire de Laurentium, à Vénus, surnommée Frutis, une statue qu'il avait apportée. Quelques-uns la confondent avec la déesse Fructésée, dont saint Augustin parle dans son IVe livre de la *Cité de Dieu*, c. 21.

FUDNO, une des divinités malfaisantes des anciens Lapons.

FUGALES, nom d'une fête qui se célébrait chez les Romains. Hoffman croit que les fugales sont la même chose que le *regifugium*, fêtes qui se célébraient au mois de février après les terminales, en mémoire de ce que les rois avaient été chassés et le gouvernement monarchique aboli.

FUGIA, déesse de la joie causée par la fuite des ennemis. Elle était vénérée par les Romains.

FULGORA, divinité qui présidait aux éclairs, aux foudres et aux tonnerres. Sénèque en fait une déesse veuve, sans nous en apprendre davantage. On croit pourtant qu'il ne faut pas distinguer cette divinité de *Jupiter* qu'on invoquait sous le nom de *Fulgur*, pour préserver du tonnerre. (S. Aug., *De civit. Dei* lib. VI, c. 10.)

FULGURATEURS, devins de l'Etrurie, qui expliquaient pourquoi la foudre était tombée en tel lieu, et prescrivaient ce qu'il fallait faire pour en prévenir les suites.

FULGURATION, art de tirer des pronostics des tonnerres, des éclairs et de la chute de la foudre. Cette science était en grand honneur chez les Etrusques. *Voy.* Foudre.

FULGURITUM. Les Romains appelaient ainsi un lieu ou un objet frappé de la foudre. Ce lieu ou cet objet devenait sacré; il n'était plus permis de les employer à des usages profanes; on y élevait un autel. Les Grecs et les Romains plaçaient sous cet autel une urne couverte, où ils mettaient les restes des choses brûlées ou noircies par le tonnerre. Ces fonctions étaient remplies par les augures.

FULLA, déesse de la mythologie scandinave. Elle était vierge, et avait les cheveux flottants sur les épaules. Son front était orné d'un ruban d'or. Sa charge consistait à prendre soin de la toilette et de la chaussure de Fréa; elle était aussi la confidente de cette grande déesse.

FUMÉE. Il y avait une sorte de divination qui considérait l'épaisseur, les évolutions et tous les accidents de la fumée.

FUNDANIUS, surnom d'*Hercule*.

FUNÈBRES (JEUX). On les célébrait aux funérailles des princes et des personnes de distinction : tels sont ceux qu'Achille fait, dans l'*Iliade*, en l'honneur de Patrocle, et, dans l'*Enéide*, Enée en l'honneur d'Anchise. Les Romains en donnèrent de très-somptueux, et les accompagnaient de combats de gladiateurs.

FUREUR, divinité allégorique, que Virgile (*Æneid.* I, 398) représente la tête teinte de sang, le visage déchiré de mille plaies et couverte d'un casque tout sanglant; elle est enchaînée pendant la paix, les mains liées derrière le dos, assise sur un amas d'armes, frémissant de rage : et pendant la guerre elle ravage tout après avoir rompu ses chaînes. Pétrone (c. 84) a décrit aussi cette divinité à laquelle les Latins donnaient le genre masculin, à cause du mot *furor*.

FURIES. Il n'y a eu dans la mythologie aucune divinité aussi redoutée. Telle était l'idée affreuse que les Grecs s'en étaient formée, qu'on n'osait même prononcer leur nom d'*Euménides*, malgré son origine douce et consolante. Nous devons cependant restreindre cette pusillanimité au vulgaire seul et aux criminels persécutés par les remords. Car Homère, Sophocle, Euripide, Eschyle et les autres poëtes en ont parlé ouvertement et dans le plus grand détail. L'auteur des *Hymnes d'Orphée* n'a pas été plus craintif, comme on va l'apprendre des deux poëmes qu'il a consacrés aux louanges des furies.

Hymne 1. — « Prêtez une oreille attentive à mes chants : Tisiphone, Alecton, divine Mégère, déesses honorées dans tous les climats, occupées de travaux perpétuels, et redoutables par vos rugissements terribles. Vous habitez une retraite sombre sur les bords sacrés du Styx. Tantôt vous n'exaucez qu'avec lenteur les vœux des humains; tantôt vous faites éclater subitement votre pouvoir dans les entreprises les plus dangereuses : souvent couvertes de peaux de bêtes, animées par la fureur, vous faites subir aux coupables les plus affreux tourments. Vierges terribles, invisibles comme l'air, plus légères que le vent, et aussi promptes que la pensée, vous portez la terreur sur la terre et dans les enfers. En vain les mortels placeraient-ils leur félicité dans la jouissance des jours purs et des nuits paisibles; dans la pratique de quelques vertus; dans les exploits belliqueux, ou même dans les grâces de la jeunesse et de la beauté : ces plaisirs ne seront parfaits que de votre aveu. Car vous êtes établies de tous les temps pour juger les humains et rien n'échappe à vos regards perçants. Arbitres du sort, divinités redoutables par les serpents qui flottent dans votre chevelure, et par les formes terribles sous lesquelles vous poursuivez les criminels, écoutez les prières de votre poëte, et ne permettez pas que les envieux de sa gloire puissent troubler sa vie tranquille. »

Hymne 2. — « Ecoutez-moi favorablement, vous, Euménides! célèbres dans tout l'univers, chastes filles de Jupiter terrestre et de l'aimable Perséphone aux beaux cheveux; cette déesse qui examine sans cesse les actions des mortels coupables. Douées de l'immortalité, dépositaires du pouvoir de Perséphone, brillantes de l'éclat qu'elle répand sur tout ce qui l'environne, vous exécutez sous ses yeux toujours ouverts les arrêts du sort et vous punissez les impies. Le feu que lancent vos regards embrase et dévore les ombres sacriléges dans la nuit épaisse où vous exercez de tant de manières différentes vos fureurs vengeresses. Je vous adresse des vœux ardents, divinités redoutables par les ténèbres qui vous environnent et les serpents qui sifflent dans vos cheveux, je vous en conjure, exaucez votre poëte. »

La multitude d'épithètes et d'idées accessoires dont chaque phrase de ces poëmes est surchargée, y fait reconnaître le génie oriental. Cette fécondité n'a été restreinte que par le goût et le discernement des bons auteurs de la Grèce. Hasarderait-on beaucoup d'avancer que ces hymnes étaient chantés dans les mystères et les initiations ? L'usage des cérémonies secrètes avait été apporté d'Egypte en Occident; sans doute qu'une partie des chants sacrés avait la même origine. Ces conjectures nous font regarder les hymnes du prétendu Orphée comme une production des premiers Grecs, et une imitation des chants égyptiens.

Les deux hymnes que nous avons traduits ci-dessus, énoncent clairement l'origine des Euménides. Ils leur donnent pour père Pluton (*hymn. in Persephon.*), et Proserpine pour mère. Ils appellent encore dans un autre endroit cette déesse mère des Euménides. Cependant aucun poëte n'a suivi cette ancienne tradition. Hésiode qui paraît si versé dans la théologie ancienne, a varié sur ce point. (*Theogon.*, 185; *Dies*, 42.) Il raconte dans sa *Théogonie*, que les furies naquirent des gouttes de sang répandues par Cœlus lors de sa mutilation, et dans ses *Jours*, il leur donne pour mère la Dispute, Ἔρις, pour former sans doute l'étymologie d'*Erynnis*. Licophron (*Cassand.*) les dit filles de la Nuit, tradition qu'il avait puisée dans Euripide (*Hercules furens*, 834), et dans Eschyle. (*Euménides.*) D'autres auteurs donnent à la Nuit un coopérateur (SERVIUS, *in Virgil.*), et c'est l'Achéron : Saturne et Evonyme les engendrèrent selon Epiménides, poëte crétois. Dans *OEdipe à Colone* enfin, Sophocle assure que les Furies étaient filles de la Terre et des Ténèbres; et Hygin a substitué l'Air aux Ténèbres. Il est difficile de prendre un parti dans une si grande variété d'opinions.

Le jour de leur naissance a été fixé plus unanimement chez les Grecs et les Romains. Hésiode (*Dies*, 39) défend à l'agriculteur d'entreprendre quelque ouvrage le

cinquième jour des lunes, parce qu'il était consacré au Euménides.

Le nombre cinq, selon Servius, étant consacré à Minerve qui n'avait point engendré; on avait placé au cinquième jour des lunes la naissance des êtres stériles, tels que les Géants, les Furies, etc.

On conçoit en effet qu'elles étaient toujours vierges, ἀεὶ παρθένους, comme elles sont appelées dans Suidas. De là naît la difficulté que trouve Servius à expliquer ce vers de Virgile (*Æneid.* VI, 280) :

> Ferreique Eumenidum thalami.

Furiæ, dit-il, *nunquam nupserunt*. Apollon, dans Eschyle (*Euménides*, 82) leur reproche cette stérilité comme un vice ; il les appelle vierges abominables, vieilles filles. Il assure qu'aucun dieu, aucun mortel même, aucun être animé n'avait recherché les faveurs des Euménides, parce qu'elles avaient toujours été un objet d'horreur pour les immortels et pour les hommes. Ovide (*Metam.* X) et Stace (*Thebaid.*, VIII) cependant les ont traitées avec moins de rigueur. Ils avouent tous les deux que les sons de la lyre leur avaient arraché des larmes, lorsque le malheureux Orphée pénétra dans les enfers pour demander son épouse à Pluton.

> Talia dicentem, nervosque ad verba moventem,
> Exsangues flebant animæ. . . . .
> . . . . Vidi egomet blanda inter carmina turpes
> Eumenidum lacrymas, iteratisque pensa sororum.

Photius a conservé un fragment de Ménandre, qui ne s'accorde pas mieux avec l'inflexibilité qu'on leur suppose. Il nous apprend que le cœur de Tisiphone ne fut pas à l'abri des traits de l'amour. Ayant vu dans ses courses le jeune Cythéron endormi auprès du mont Astère, cette Furie en devint amoureuse. Elle lui déclara sa passion, mais sans succès. Irritée d'un refus aussi humiliant, Tisiphone détacha un serpent de sa chevelure et le jeta à la tête de l'infortuné Cythéron. Ce reptile s'entortilla au cou de la victime et l'étrangla. Les dieux n'approuvèrent pas la vengeance de la Furie; mais ils ne ressuscitèrent pas Cythéron. Ils se contentèrent de donner son nom à la montagne voisine.

Tisiphone ressentit seule le pouvoir de l'amour, On lui compte ordinairement trois Furies, Tisiphone, Alecton et Mégère. Les *Hymnes d'Orphée* n'en reconnaissent pas un plus grand nombre et ils ont été suivis en cela par tous les écrivains. Sophocle seul (*Hercules furens*) en nomme une quatrième. C'est Λύσσα, qui signifie *rage* ou *colère*. Cette licence poétique ne peut être justifiée que par les priviléges des allégoristes. Platon (*De sera numinis vindicta*) a besoin d'une semblable justification, lorsqu'il réduit les trois furies à une seule , Adrastia, fille de Jupiter et de la Nécessité. Il donne à elle seule le pouvoir de poursuivre et de rassembler les âmes errantes et vagabondes, et de les entraîner dans les sombres prisons du Tartare. Adrastia n'était cependant qu'un surnom donné à Némésis, après la construction du temple élevé par Adraste à cette redoutable divinité.

La première place est toujours accordée à Tisiphone, peut-être à cause de l'étymologie du nom qu'elle porte : τίσις et φονὸς, *ultio cædis*. On la croyait préposée en particulier à la punition des meurtriers, dont le crime a toujours été regardé comme le plus grand de ceux que les hommes commettent. Lorsqu'Euripide (*Iphig. in Taur.*, 963) parle de l'aînée des furies, un commentateur l'entend de Tisiphone. Servius (*Æneid.* VI, 605) a expliqué de même le vers de Virgile, où elle est appelée *furiarum maxima*.

Le nom d'Ἐριννύς, *furiosa*, est le plus ancien qu'aient porté les Furies : il fut changé en celui d'Εὐμενίδης par les Athéniens, lorsque ces divinités eurent pardonné au malheureux Oreste. Εὐμενεῖς, *bienveillant*, *propice*, exprima la reconnaissance des Athéniens. (SUIDAS.) Mais les grammairiens ont trouvé cette origine trop simple, et ont eu recours à l'antiphrase, figure qui ne peut être d'usage que dans le sarcasme, ou dans l'ironie. L'euphémisme qu'ils ont encore appliqué au mot d'*Euménides*, n'est pas mieux employé. On cherchait, disaient-ils, à se les rendre propices en les appelant divinités douces et bienfaisantes. Au reste, quelque redoutable que fût le nom d'Euménides, il a fourni un jeu de mots au poëte Ausone sur la mort d'Hylas. (Epigram. 93.)

> Aspice quam blandæ necis ambitione fruatur,
> Lethifera experiens gaudia pulcher Hylas.
> Oscula et infestos inter moriturus amores,
> Ancipites patitur Naiadas Eumenidas.

Plus respectueux, les Athéniens (SUIDAS) n'osaient encore prononcer ce nom, malgré l'euphémisme prétendu qui l'avait fait naître; ils donnèrent aux Furies le nom de déesses *sévères* ou *vénérables*, Σεμναί. Philémon, auteur comique, a cru que ce nom convenait à d'autres divinités, mais sans aucun fondement, et il n'a été suivi de personne. Aristophane (*Ranæ*, 471) les appelle *les chiens du Cocyte*, Sophocle, *les chiens inévitables* (*Electra*, 1405), et Apollonius, *les chiens de Jupiter.* (*Argonaut.*) Ce mot de *chiens* était générique chez les Grecs, et servait à exprimer tout ce qui était redoutable. Lucain, à leur exemple, l'a employé dans le même sens, en parlant des Euménides : *Stygiasque canes in luce superna Destituam.* Servius (*Æneid.*, lib. III, *De harpiis*) dit à ce sujet, que ces divinités vengeresses portaient des noms différents, selon les diverses contrées qui étaient soumises à leur puissance. On les appelait dans l'air *diræ* et *aves ; harpiæ* sur la terre, et dans les enfers *canes* et *furiæ*. Quelques grammairiens font venir ce dernier nom du mot *furvæ*, qui désigne les couleurs sombres avec lesquelles on les peignait ordinairement.

N'osant pas articuler le nom des Furies, les Grecs y suppléaient, comme nous l'avons vu, par des épithètes honorables, ou relatives à leur culte et à leur forme. Tantôt on les appelait ἄοινοι, *abstèmes*, parce que le vin était proscrit de leurs sacrifices (SOPHOCL.,

Elect.; EURIPID., *Orest.*), πολύποδες, πολύχειρες, *multipedes, multimanus*, πτεροφόροι, κυανώπιδες, *alas gestantes, cæruleo aspectu*, à cause des traits sous lesquels on les représentait: tantôt enfin κακόμητις, ἠλιθιόποινοι, θυμοβόροι, *malesuadæ, sontes punientes, animum vorantes*, et χαλκόποδες, *æreis pedibus*, parce que telles étaient leurs redoutables fonctions, et que la lenteur avec laquelle la justice divine punit les coupables, lui a fait supposer des pieds d'airain.

Les anciens Grecs ne donnaient pas aux Furies une forme aussi hideuse. Pausanias (*Attica*) en est témoin. Il nous assure que les statues des divinités infernales, et des Euménides en particulier, élevées dans l'aréopage, n'offraient rien de repoussant, et que le poëte Eschyle imagina le premier d'entrelacer des serpents dans leurs cheveux. Une ancienne tradition nous a conservé le souvenir de l'effet étonnant que produisit sur le peuple, et même sur les magistrats d'Athènes, l'apparition subite des Furies introduites dans les tragédies de ce poëte. Quelques femmes moururent de frayeur, et d'autres accouchèrent avant terme.

Quoi de plus affreux en effet, que les portraits des Furies tirés des poëtes. Tous (VIRGIL.; TIBULL., eleg. 3, lib. I; STAT., *Thébaid.* lib. I; CLAUD., *De Rapt. Pros.* lib. I), s'accordent à leur donner des serpents pour coiffure, ou au moins à les mêler à leurs cheveux.

Cæruleosque amplexa crinibus angues,
Tisiphoneque impexa feros pro crinibus angues.
Centum illi stantes obumbrant ora cerastæ.
. . . . . Crinitaque sontibus hydris.

Le visage que ces animaux ombrageaient était noir avec des yeux enflammés.

. . . . Sedet intus abactis
Ferrea lux oculis; qualis per nubila Phœbes
A Thracia rubet arte labor. Suffusa veneno
Tenditur, ac sanie gliscit cutis; igneus atro
Ore vapor, quo longa sitis, morbique, famesque,
Et populis mors una venit. . . . .

Un collier formé par des couleuvres serrait leurs cous, et pendait sur leur sein livide et décharné. *Torquata colubris*, dit Ovide. (II, epist. 119.) C'était ainsi que les représentait le masque tragique, appelé γοργόνειον.

Virgile (*Æneid.* VII, 561) a donné des ailes de dragon aux Furies. *Attollit stridentes anguibus alas*, et c'était l'opinion de quelques anciens poëtes. Mais Eschyle, dans les *Euménides*, n'est pas du même avis. Il fait dire à la Pythie qu'elle a mal à propos confondu ces divinités avec les Gorgones qui étaient représentées avec des ailes. On n'est pas plus d'accord sur le nombre de leurs mains et de leurs pieds, que les peintres ont sagement réduits à deux. Cependant nous avons vu plus haut que Sophocle, dans *Electre* (490), leur en donne un grand nombre, et qu'il chante leurs pieds d'airain. Ces mains redoutables étaient armées de serpents et de torches enflammées. C'était ainsi qu'elles étaient représentées dans les tragédies (SUIDAS, τραγῳδία), et dans *Electre* (1345) en particulier. La pâleur et la maigreur d'une vieille la font prendre dans Aristophane (*Plutus*, 422) pour une Furie de tragédie, et l'on n'est détrompé qu'en ne lui voyant point de torches. Claudien (*Rapt. Pros.* lib. I, 49) en parle dans sa description de Tisiphone, *quatiens infesto lumine pinum*, et dans son poëme contre Ruffin, *cincta facibus atris*.

Rien d'aussi connu chez les poëtes grecs et latins, que la robe des Euménides. Elle était noire, ou rousse, c'est-à-dire de couleur sombre, et faisait proverbe dans la Grèce. *La robe des Furies*, dit Lycophron, pour exprimer un vêtement noir et lugubre. Des taches de sang étaient semées sur cette tunique, et des serpents en formaient la ceinture. . . . . . . *Palla succincta cruenta*, dans Virgile; et dans Stace, *riget horrida tergo Palla, et cærulei redeunt in pectora nodi.* (*Thebaid.* lib. I.)

Voilà les traits affreux sous lesquels les anciens ont peint les Euménides. Ils ont quelquefois abusé de leurs masques pour commettre des crimes. Pausanias (*Laconica*, pag. 199) nous a conservé la mémoire de l'un d'eux, en racontant la mort de la fameuse Hélène. Cette femme que sa beauté et la guerre de Troie ont rendue si célèbre, se retira après la mort de Ménélas, à Rhodes, où commandait Polixo sa parente. Celle-ci voulant assouvir une vengeance personnelle, fit déguiser ses esclaves en Furies, et les envoya pour tuer la veuve de Ménélas. Elle était dans le bain lorsque cet ordre cruel fut exécuté. Elle en fut arrachée et pendue à un arbre. Le dictateur Camille se tira plus heureusement d'une pareille embuscade. Les femmes des Fidénates assiégées par ce général, voyant que leur ville allait passer sous la domination des Romains, essayèrent de jeter la terreur dans leur armée en se déguisant en Furies. Elles parurent armées de torches, et entourées de bandelettes de diverses couleurs. Mais, dit Florus (*De gestis Roman.* l. I, c. 12), en rapportant ce stratagème, *habitus ille feralis eversionis omen fuit.*

Diogène Laërce raconte du cynique Ménédème, qu'il se plaisait à paraître sous l'habillement des Furies, c'est-à-dire avec une robe traînante et d'une couleur obscure. Si nous en croyons Strabon (lib. II), une nation entière portait le même habillement, c'étaient les habitants des îles Cassitérides. Nous omettons plusieurs passages des anciens, relatifs à la robe des Furies, mais nous devons citer au moins les trônes que leur donne Eschyle. (*Eumen.*, 514.) Il est le seul écrivain qui en ait parlé, à moins qu'on n'entende de ces trônes les *Thalami Eumenidum*. Nous croyons, sans vouloir déprimer Servius et son interprétation, qu'on l'expliquerait aussi bien des siéges ou demeures affectées aux Euménides. D'ailleurs le fer qui en fait la matière, annonce assez par sa couleur sombre, des divinités redoutables.

Les Furies étaient chargées par Jupiter, ou

plutôt par la Providence, de châtier les coupables dans cette vie et dans l'autre. C'étaient elles qui, du vivant des grands criminels, portaient l'effroi dans leur âme, les tourmentaient par des remords déchirants et par des visions effrayantes, qui les jetaient dans un noir égarement, lequel ne finissait souvent qu'avec leur vie. C'étaient elles encore qui châtiaient les crimes de la société par des maladies pestilentielles, par des guerres, des famines, et par les autres fléaux de la colère céleste.

Tous ceux qui paraissaient devant l'aréopage étaient obligés d'offrir un sacrifice dans le temple des Furies qui était auprès, et de jurer sur leurs autels qu'ils étaient prêts à dire la vérité. Dans les sacrifices qu'on leur offrait, on employait le narcisse, le safran, le genièvre, l'aubépine, le chardon, l'hièble, et l'on brûlait des bois de cèdre, d'aune et de cyprès. On leur immolait des brebis pleines, des béliers et des tourterelles.

FURINALES, fêtes célébrées le 25 juillet, en l'honneur de la déesse *Furine*, par les Romains, les Etrusques, les Pisans, les Apruans, les Liguriens, etc.

FURINALIS ou FURINAL, nom du flamine, ou grand prêtre de la déesse *Furine*: il présidait aux *furinales*.

FURINE, divinité romaine, sur les fonctions de laquelle les savants sont partagés; quelques-uns dérivent son nom de *furere*, ou *furor*, et en font la première des Furies: c'est le sentiment de Cicéron, qui en fait une divinité infernale.

D'autres tirent son nom du mot *fur*, et en font la déesse des *voleurs*. Une troisième opinion la fait déesse du *hasard*, chez les Toscans.

FURISTO-EWARTO, grand prêtre des anciens Germains; il était le chef du collége des prêtres appelés *Ewarts* (Ew-ward), ou *gardiens de la loi*.

FUTILE, vase très-large à l'ouverture, mais tellement étroit par le bas qu'il ne pouvait se passer du secours des mains, lorsqu'il contenait des liquides; on s'en servait dans les sacrifices de Vesta. On lui avait donné cette forme, afin qu'on ne fût pas tenté de le déposer à terre; car l'eau que l'on allait puiser à la fontaine Juturne devait être employée dans les cérémonies sans que le vase eût touché la terre.

FYLLA, divinité scandinave.

G

GABAL, divinité qu'on adorait à Emèse et à Héliopolis, sous la figure d'une grosse pierre ronde par le bas, et qui se terminait en pointe. C'est la même qu'Elagabale.

GABIA, ou GABINA. Junon était particulièrement honorée à *Gabie*, ville du Latium: c'est pour cela que Virgile appelle cette déesse, Juno-Gabina. (*Æneid.* VII, 682.)

GABIO, nom de l'esprit malin chez les anciens Guanches.

GABYRE, dieu indigète des Macédoniens.

GACHIB, un des quatre *Bouddhas* des Mongols; il parut dans le troisième âge du monde. C'est le même qui est appelé *Kasiapa* par les Hindous, *Hæsroung* par les Tibétains.

GAD, divinité des Babyloniens, la même sans doute que *Bel* ou *Baal*. C'était *la planète de Jupiter*, considérée comme présidant à la bonne fortune. Isaïe parle, au chapitre LXV, de Gad, et Gad était encore appelé *Baal-Gad, le dieu de la Fortune*.

GAETCH, divinité des Kamtchadales; c'est le dieu des enfers. Il a pour espions sur la terre les lézards. Les Kamtchadales s'imaginent que ces petits animaux viennent prédire aux hommes leur mort prochaine; c'est pourquoi ils en ont une peur effroyable, et quand ils peuvent les attraper, ils ne manquent pas de les couper en morceaux, pour qu'ils n'aillent rien dire au dieu des morts.

GAH, nom des génies du quatrième ordre ou *izeds*, surnuméraires dans la mythologie persane: on en compte dix, dont cinq du sexe féminin, président aux cinq jours épagomènes de l'année, et cinq, du sexe masculin, commandent aux cinq parties du jour.

GAIETÉ, *Hilaritas*. Il ne paraît pas que cette vertu ait été déifiée par les Romains; mais on la trouve souvent exprimée sur les médailles. C'est une femme qui tient, du bras gauche, une corne d'abondance; à ses côtés sont deux petits enfants; celui qui est à sa droite, tient une branche de palme, vers laquelle la femme tend la main droite.

GALANTHIS, esclave d'Alcmène. Il y avait sept jours qu'Alcmène était en travail, et que Lucine, envoyée par Junon, sous la figure d'une vieille, empêchait sa délivrance, lorsque Galanthis se douta, à la posture de la vieille, que c'était une magicienne qui tourmentait sa maîtresse. Qui que vous soyez, lui dit Galanthis, prenez part à notre joie, ma maîtresse vient d'accoucher. A cette nouvelle, Lucine se leva, et Alcmène fut délivrée sur-le-champ. Galanthis fit un grand éclat de rire du succès de sa ruse: mais Lucine, piquée de se voir la dupe d'une esclave, la prit par les cheveux, la renversa par terre; et dans le temps que Galanthis faisait tous ses efforts pour se relever, elle la changea en *belette*, et la condamna à faire ses petits par la gueule. Cette punition de Galanthis fait allusion à une erreur populaire, fondée sur ce que la belette porte presque toujours dans sa gueule ses petits, qu'elle change continuellement de place. Elien dit que les Thébains honoraient ce petit animal, parce qu'il avait facilité les couches d'Alcmène. (OVID., *Metam.* IX, 306.)

Le nom grec de la *belette* (γαλῆ) a pu faire naître la fable de Galanthis.

GALATÉE, une des cinquante *Néréides*, fut aimée en même temps par le berger Acis

et par Cyclope Polyphême. On devine qu'elle préféra le jeune berger.

Polyphême, indigné de cette préférence, lança sur Acis un énorme rocher qui l'écrasa. Galatée se précipita dans la mer et alla rejoindre ses sœurs les Néréides.

GALATÉE, fille d'un roi de la Celtique, et d'une beauté extraordinaire, se prit pour Hercule du plus violent amour; elle eut de ce demi-dieu un fils, appelé *Galatès*, qui fut supérieur à tous ses compatriotes par sa force et par son mérite. Il s'acquit à la guerre une grande réputation de bravoure. C'est de lui, dit-on, que les *Galates* ou Gaulois tirent leur origine.

GALAXAUNE, une des *nymphes* Océanides, filles de l'Océan et de Téthys.

GALAXIE; c'est ainsi que les Grecs nommaient *la voie lactée*. C'est par là que l'on se rend au palais de Jupiter, dit Ovide. A droite et à gauche étaient les habitations des dieux les plus puissants; ils disaient que Junon ayant surmonté, par les conseils de Minerve, son antipathie pour Hercule, consentit à allaiter ce robuste enfant; mais celui-ci fit rejaillir une grande quantité de lait, qui forma dans le ciel cette immense tache blanche et lumineuse qui apparaît dans les nuits sereines.

GALAXIES, *Galaxius*, fête en l'honneur d'Apollon, surnommé *Galacius*; selon Hésychius, elles prenaient leur nom d'une bouillie d'orge cuite avec du lait, et qui faisait en ce jour la matière principale du sacrifice.

GALCIOPE, ou **CHALCIOPE**, fille d'Eurypilus, roi de Cos, et l'une des maîtresses d'Hercule, qui la rendit mère de Thessalus, dont le nom fut donné à la Thessalie.

GALEANCON ou **GALIANCON**, surnom de *Mercure*, qui, suivant une tradition, avait un bras plus court que l'autre, ou qui avait les bras courts.

GALENE, une des cinquante *Néréides*. (Hesiod., *Theogon.*, 244.) Ce mot est grec et signifie *sérénité*.

GALEOTES, fils d'Apollon, était la grande divinité des Hybléens, peuples voisins du mont Etna.

GALEOTES, devins de Sicile, qui se disaient descendus du fils d'Apollon, dont ils portaient le nom.

GALERUS, chapeau des bergers et des voyageurs. Il s'attachait avec des courroies sous le menton, et se rejetait à volonté sur les épaules. Mercure le porte ainsi sur plusieurs monuments.

GALERUS, bonnet des pontifes et des prêtresses de Cérès.

GALINTHIADES, sacrifice offert solennellement par les Thébains à *Galinthia*, une des filles de Proétus; il avait été institué par Hercule.

GALINTHIE, fille de Proétus, fut mise au rang des héroïnes de la Grèce, et honorée à Thèbes d'un culte particulier. Ses fêtes s'appelaient *Galinthiadies*.

GALLES, prêtres de Cybèle, qui avaient pris leur nom d'un fleuve de Phrygie, appelé *Gallus*. (Festus.)

Les galles étaient des coureurs, des charlatans qui allaient de ville en ville, jouant des cymbales et des crotales, portant des images de leur déesse pour séduire les gens simples et ramasser des aumônes, qu'ils tournaient à leur profit; des fanatiques, des furieux, des misérables, des gens de la lie du peuple, qui, en colportant les images de la mère des dieux, chantaient des vers par tout pays, et rendirent par là, dit Plutarque, la poésie fort méprisable, c'est-à-dire la poésie des oracles.

Leurs sacrifices étaient accompagnés de contorsions violentes, de tournoiements de tête, et ils se heurtaient le front les uns contre les autres comme les béliers. Souvent ils dansaient autour de la statue de Cybèle, et, dans les transports dont ils étaient agités, ils se faisaient de profondes incisions avec des lancettes en différentes parties du corps.

GALLIAMBES, vers que les galles, prêtres de Cybèle, chantaient en l'honneur de cette déesse.

GALLUS, premier prêtre de Cybèle, qui se fit eunuque pour ressembler à Atys; et à l'exemple duquel les prêtres de Cybèle furent eunuques, et portèrent le nom de *Galles*.

GALLUS, confident de Mars. Un jour l'ayant laissé surprendre par Vulcain pendant son sommeil, et il en fut puni sur-le-champ, et changé en *coq*, nommé en latin *gallus*; condamné de plus à avertir tous les jours, par son chant, des approches du soleil, comme pour dire à Mars, de prendre garde à lui. (Ovid., *Metam.*)

GAMELIA; c'est un des noms de *Junon*, qui signifie, *la nuptiale*. On célébrait, au mois de janvier, une fête appelée *gamélies*, en l'honneur de Junon-Gamélia, et il se faisait dans ce jour beaucoup plus de noces que dans les autres temps, parce qu'on le croyait plus heureux. Le mois de janvier prit même de cette fête le nom de *Gamélion* chez les Athéniens. Ce mois commençait au solstice d'hiver.

GAMELIUS. On trouve que Jupiter a été aussi surnommé *Gamelius* : apparemment qu'il présidait aussi aux mariages. (Plut.)

GAMOULI, esprits qui, suivant la croyance des Kamtchadales, produisent les éclairs en se jetant l'un à l'autre les tisons à demi consumés qui ont chauffé leurs huttes. Lorsqu'il tombe de la pluie, ce sont les Gamouli qui pissent.

GANA, divinité hindoue. Gana est quelquefois considérée comme *Siva* lui-même, mais plus fréquemment comme son fils; en cette dernière qualité, il est le chef des Ganas ou de la troupe des êtres spirituels qui adorent le dieu son père. Tous les Ganas composent en quelque sorte un seul Gana, représentant l'unité des êtres.

GANAGA-MOUNI, le second *Bouddha* de la théogonie mongole.

GANAPATIHRIDAYA, une des déesses du système religieux des bouddhistes du Népâl.

GANDHARVAS ou **GANDHARBAS**, génies de la mythologie brahmanique; ils remplis-

C'est la *Diane* des peuples du Nord ; elle prend à son service, après leur mort, les filles chastes et pures.

GELANIE, *nymphe* qu'Hercule rendit mère de Gélon.

GELANOR, le dernier de la race des Inachides, régnait à Argos, lorsque Danaüs, fuyant les persécutions de son frère Egyptus, vint chercher une retraite dans l'Argolide. L'accueil favorable qu'il fit à cet étranger, lui devint bientôt fatal : le commencement du règne de Gélanor amena des troubles; Danaüs en profita. S'étant fait un parti considérable, il détrôna son bienfaiteur, et mit fin au règne des descendants d'Inachus.

GELASIE; c'est le nom qu'on donne à une des trois *Grâces*.

GELON, fils d'Hercule et de la nymphe *Gélania*, s'établit dans la Scythie d'Europe, et fut la tige des *Gélons*, nation scythe, qui sembla pendant longtemps avoir hérité du courage et de la force d'Hercule son auteur.

GELOSCOPIE, ce mot vient de γέλως, *ris*, et de σκοπέω, *je considère*. C'est une espèce de divination qui se tirait du ris d'une personne : on prétendait acquérir ainsi la connaissance de son caractère et de ses penchants, bons ou mauvais.

GEMEAUX, le troisième des douze *signes du zodiaque*. Il représente, selon Manilius, *Apollon* et *Hercule l'Egyptien*, ou, selon Hygin, *Triptolème* et *Jasion*, tous deux favoris de Cérès. D'autres veulent que les Gémeaux soient *Amphion* et *Zéthus*, fils de Boïée; mais les poëtes s'accordent pour la plupart à placer dans cette constellation les deux Tyndarides, *Castor* et *Pollux*.

GEMINUS, surnom de *Janus*, à cause des deux faces qu'on lui donne.

GENESIUS, surnom de *Neptune*, qui lui venait de son temple, bâti dans le bourg *Génésius*, non loin de Thyrée dans l'Argolide. (PAUSAN., *Corinth.*)

GENETHLIAQUES; c'était le nom qu'on donnait dans l'antiquité aux astrologues qui dressaient des horoscopes.

GENETHLIE ou GENETYLLIS, était la déesse du beau sexe, selon Hésychius, qui dit que les femmes lui immolaient des chiens.

Les Grecs appelaient ainsi les fêtes qu'ils donnaient à l'anniversaire de la naissance, ou les présents qu'ils faisaient à cette occasion.

GÉNÉTHLIOLOGIE, divination pratiquée par les généthliaques, en consultant les astres qui avaient présidé à la naissance.

GÉNETHLIOS, surnom que les Lacédémoniens donnaient à *Jupiter* et à *Neptune;* au premier, comme auteur de la fécondité, et au second, parce qu'il était le dieu des eaux qui donnent la vie à tout.

GENETHLIUS. *Neptune* avait à Sparte un temple sous ce nom, qui signifie, *divinité qui préside aux naissances*. (PAUSAN., *Lacon.*)

GÉNÉTHYLLE, fête célébrée par les femmes, en l'honneur d'une déesse qui probablement était Vénus; on lui sacrifiait un chien.

GENETYLLIDES, c'est-à-dire filles ou compagnes de Génétyllis. Pausanias est le seul qui parle de ces divinités. Il dit qu'elles étaient peu différentes de celles que les Phocéens d'Ionie honoraient sous le nom de Gennaïdes.

Les Grecs donnaient encore le nom de Génétyllides à des déesses qui présidaient à la génération et à la naissance. On met au nombre des Génétyllides *Hécate* et *Vénus;* selon d'autres, c'étaient des génies femelles de la suite de Vénus et de Diane.

GENIALES dii, dieux qui présidaient à la génération : Festus dit que c'étaient les quatre éléments, *l'eau*, *la terre*, *le feu* et *l'air*. D'autres nomment *Vénus*, *Priape*, le *Génie*, la *Fécondité*.

GENIE. Les anciens croyaient que chaque homme avait son Génie, et même deux, un bon et un mauvais. « Dès que nous naissons, dit Servius, commentateur de Virgile (*Æneid.*, VI, 443), deux Génies sont députés pour nous accompagner; l'un nous exhorte au bien, l'autre nous pousse au mal. Ils sont appelés Génies, et cela fort à propos; parce que dès le temps de la génération, *cum unusquisque genitus fuerit*, ils sont commis pour observer les hommes; ils nous sont présents jusqu'après le trépas; et alors nous sommes, ou destinés à une meilleure vie, ou condamnés à une plus mauvaise. » On trouve des inscriptions : *Au bon Génie de l'empereur*, ce qui suppose qu'il y avait aussi un mauvais Génie. Sur quoi Pline remarque, qu'il devait y avoir un bien plus grand nombre de dieux, ou de natures célestes, que d'hommes, puisque chacun avait un ou deux Génies. Les Romains donnaient le nom de Génies à ceux-là seulement qui gardaient les hommes, et le nom de Junon aux Génies, gardiens des femmes. Il y avait aussi des Génies propres à chaque lieu, les Génies des peuples, les Génies des villes, les Génies des provinces, des fontaines, etc. On adorait à Rome le Génie public, c'est-à-dire la divinité tutélaire de l'empire. On jurait par le Génie des empereurs; et le jour de leur naissance, on faisait des libations à leur Génie, comme à la divinité de qui ils tenaient leur puissance. Chacun aussi faisait des sacrifices à son Génie le jour de sa naissance, et on lui offrait des fleurs, du vin et de l'encens. Les Génies ont été quelquefois représentés sous la figure d'un serpent; mais ordinairement on les représentait sous la forme d'hommes, tantôt sous celle de vieillards, quelquefois en hommes barbus, et plus souvent en jeunes enfants, auxquels on donnait même des ailes. Le Génie du peuple romain était un jeune homme, à demi vêtu de son manteau, appuyé d'une main sur une pique, et tenant de l'autre la corne d'abondance. Les Génies se prenaient aussi pour les mânes des défunts. « Le Génie, dit Apulée, est l'âme de l'homme, délivrée et dégagée des liens du corps. De ces Génies, les uns qui prennent

soin de ceux qui demeurent dans la maison, et qui sont doux et pacifiques, s'appellent *Génies familiers ;* ceux, au contraire, qui, pour leur mauvaise vie, n'ont point de lieu assigné pour demeure et vont errant de côté et d'autre, comme condamnés à un exil, causent des terreurs paniques aux gens de bien, mais font véritablement du mal aux méchants; ceux-là, dis-je, sont ordinairement appelés *Lares.* Les uns et les autres ont également le nom de *dieux mânes :* on leur fait l'honneur de les qualifier de dieux. » On trouve souvent sur les inscriptions sépulcrales les Génies mis pour les mânes. Le nom de Génie est encore commun aux *Lares*, aux *Pénates*, aux *Lémures*, aux *Démons.*

Les anciens croyaient que leurs Génies assistaient à leurs festins.

Les Génies craignaient, selon un ancien poëte cité dans Athénée (*Deipn.* x), l'odeur des lampes. En traduisant cette idée poétique dans le langage de la raison, ne voudrait-elle pas dire que la lueur des flambeaux rassurait les superstitieux et dissipait les fantômes et les spectres.

Winckelmann (*Hist. de l'art*, liv. IV, ch. 2) s'exprime en ces termes sur une figure de la plus haute beauté qui soit conservée à Rome, de la statue d'un Génie ailé de la villa Borghèse, de la grandeur d'un jeune homme bien fait. « Je voudrais pouvoir décrire une beauté dont on aurait peine à trouver un modèle parmi les enfants des hommes. Si l'imagination, remplie de la beauté individuelle de la nature et tout absorbée dans la contemplation du souverain beau, qui émane de Dieu et qui retourne à Dieu, se représentait dans le sommeil l'apparition d'un ange, dont la face serait resplendissante de lumière et dont la conformation paraîtrait un écoulement de la source de l'harmonie suprême, elle aurait le type de cette figure étonnante. Telle est aussi l'idée que le lecteur doit s'en faire. On pourrait dire que l'art a enfanté cette beauté avec l'agrément de Dieu d'après la beauté des anges. — Flaminio Vacca parle de cette statue; il croit que c'est un Apollon avec des ailes. Montfaucon (*Diar. ital.*, p. 93) l'a fait graver d'après un dessin détestable. (*Antiq. expl.*, tom. I, p. 115, n° 6.) Les anciens Romains confondaient ces Génies avec les dieux Mânes, et cette remarque ne laisse pas que de s'adapter en quelque façon à la mythologie des Etrusques, et par conséquent à mon explication. »

Les Génies tenaient le milieu entre les dieux et les hommes; leur séjour était la moyenne région de l'air : on voit que ces êtres surnaturels avaient assez de rapport avec ceux que les chrétiens appellent les Anges gardiens.

Les Chaldéens partageaient le ciel en trois régions : le ciel mobile ou des planètes, le firmament ou ciel fixe des étoiles, et la région de l'infini ou espace sans bornes. Ces régions étaient habitées par des Génies de différents ordres, plus ou moins subtils, selon qu'ils étaient plus ou moins éloignés du séjour de la Divinité. Les âmes humaines n'étaient autres que ces esprits, qui, avec leurs corps éthérés, s'unissaient au fœtus humain.

L'ancienne religion de la Chine, encore professée par les lettrés, est, pour ainsi dire, la religion des Génies. Au-dessous du Chang-ti, suprême empereur du ciel, les Génies (*Chin*) composent une hiérarchie céleste. Les Génies lumineux, dit l'*Edda* des Scandinaves, sont plus brillants que le soleil; mais les noirs sont plus noirs que la poix. (*Voy. pour les autres peuples de la terre, les articles* DÉMONS, AMES, etc.)

GENISSES; c'étaient les victimes ordinaires de Junon.

GENITA-MANA, déesse qui présidait aux enfantements, selon Plutarque et Pline; c'était *Hécate*, une des *Génétyllides.* On lui sacrifiait un chien, comme les Grecs en sacrifiaient un à Hécate, et les Argiens à Ilithyie, pour le même sujet. On faisait une prière singulière à cette déesse : Que de tout ce qui naît dans la maison, il n'y ait rien qui devienne bon. Le même Plutarque, dans ses *Questions romaines* (51) nous en donne deux raisons; la première est que la prière ne s'entend pas des personnes, mais des chiens qui naissent dans la maison, qui ne doivent pas être doux et pacifiques, mais méchants et terribles. Ou bien, dit-il, c'est parce que les morts s'appellent bons : ainsi, c'est demander à la déesse, en termes couverts, qu'aucun de ceux qui naissent dans la maison n'y vienne à mourir. Cette explication, ajoute-t-il, ne doit pas paraître étrange, parce qu'Aristote écrit, qu'en un certain traité entre les Arcadiens et les Lacédémoniens, il y fut stipulé qu'on ne *ferait bon* personne des Tégéates, pour les secours qu'ils auraient pu prêter aux Lacédémoniens : et Aristote dit que le mot *faire bon*, signifie en cette occasion, *tuer.*

GENITAUX. Les dieux *Génitaux, genitales dii*, étaient ceux qui avaient produit les hommes, ou bien ceux qui présidaient à la génération : ce nom s'entend aussi quelquefois des dieux indigètes.

GENNAIDES, déesses adorées par les Phocéens d'Ionie, les mêmes que les *Génétyllides :* c'étaient, selon les uns, des Génies de la suite de Vénus; et selon d'autres, *Vénus* elle-même et *Hécate.*

GENOU. C'était un acte de suppliant (*Iliad.*, A, 500; PLIN., XI, 103) de toucher les genoux des divinités : et l'on voit souvent Diomède qui touche les genoux du Palladium, sur les pierres gravées, comme pour l'engager à consentir à son enlèvement. De même Priam, sur des bas-reliefs antiques, agenouillé devant Achille pour lui demander le corps d'Hector, touche les genoux du fils de Thétis. Capitolin dit (c. 4) du jeune Maximin, que son orgueil se déployait vis-à-vis de ceux qui l'abordaient; il leur offrait sa main à baiser et il se lais-

sait aussi baiser les genoux par eux : *Genua sibi osculari patiebatur.*

GENTOUS, Hindous idolâtres. La secte qui porte le nom de gentous vient du Bengale, d'où elle s'est répandue dans toutes les grandes Indes. Ils croient que, dans l'origine des choses, il n'y avait qu'un seul Dieu, qui s'en associe d'autres à mesure que les hommes ont mérité cet honneur par leurs belles actions ; ils reconnaissent l'immortalité et la transmigration des âmes, ce qui leur fait abhorrer l'effusion du sang, ils ont beaucoup de respect pour le bœuf et la vache. Dans la ville de Jagrenat, située sur le golfe du Bengale, on voit un fameux temple de l'idole du même nom, où il se fait tous les ans une fête qui dure huit ou neuf jours. Il s'y rassemble quelquefois plus de cent cinquante mille gentous. On fait une superbe machine de bois, remplie de figures extravagantes, à plusieurs têtes gigantesques, ou moitié hommes et moitié bêtes, et posées sur seize roues, que cinquante ou soixante personnes tirent, poussent et font rouler. Au centre est placée l'idole Jagrenat, richement parée, qu'on transporte d'un temple dans un autre. Pendant la marche de ce chariot, il se trouve des misérables dont l'aveuglement va jusqu'à se jeter le ventre à terre sous ces larges et pesantes roues qui les écrasent, dans l'opinion que Jagrenat les fera renaître grands et heureux.

GEOMANCIE, divination qui se pratiquait tantôt en traçant par terre des lignes ou cercles sur lesquels on croyait pouvoir deviner ce qu'on avait envie d'apprendre ; tantôt en faisant au hasard, par terre ou sur le papier, plusieurs points, sans garder aucun ordre

GEOSCOPIE, divination tirée de l'observation de la nature et des qualités du sol.

GERANIE, ville de Thrace près du mont Hémus, dont les habitants, disent les poëtes, n'avaient qu'une coudée de haut, et d'où ils furent chassés par les grues.

GERDA déesse de la mythologie scandinave. Elle était fille du géant Ymer et épouse du dieu Frey.

GERESTIES, fêtes qui se célébraient au promontoire de *Géreste*, dans l'île d'Eubée, en l'honneur de Neptune qui y avait un temple fameux. (*Scholiast. in Pindari Olymp.* XIII.)

GERGITHIOS, surnom d'*Apollon*, pris de la ville de *Gergis* en Troade, où était née la huitième sibylle, laquelle était enterrée dans le temple d'Apollon. De là les Gergithiens mettaient sur leurs médailles la figure de la sibylle accompagnée d'un sphinx.

GERGITUS, chien à deux têtes, gardien des troupeaux de Géryon, tué par Hercule. (POLLUX, lib. V, segm. 46.) Le même qu'*Orthus*.

GERNINGAR, opération magique, employée par les anciens Finnois, soit pour déconcerter l'ennemi au milieu des combats, soit pour exciter sur terre des orages, afin de mettre une armée en déroute, ou sur me des tempêtes qui fissent périr des flottes en tières.

GÉRONTHRÉES, fête qui était célébré tous les ans dans une des îles Sporades, e l'honneur de Mars, par les *Géronthréens*. C dieu avait chez eux un temple célèbre, oi il n'était permis à aucune femme de péné trer durant la solennité.

GÉROPARI, chef des Ouiaoupias ou mauvais génies chez les Tupinambas, peuple de l'Amérique du Sud

GERSÉNIE, divinité scandinave, fille de Freya et sœur de Nossa.

GERYNTHIOS, nom d'*Apollon* chez les Thraces.

GERYON, fils de Chrysaor et de Callyrhoé ; était le plus fort de tous les hommes selon Hésiode. (*Theog.*, 288.)

Les poëtes en ont fait un géant à trois corps, qui avait, pour garder ses troupeaux, un chien à deux têtes et un dragon à sept. La défaite de ce géant et l'enlèvement de ses troupeaux fut le dixième travail imposé à Hercule, qui en effet tua Géryon et ses défenseurs, et s'empara de ses bœufs.

GERYS, nom d'une divinité qu'Hésychius croit être la même qu'*Achéro*, *Cérès*, *Hellès*, *Opis* ou *la Terre*.

GHANTA-KARNA, un des dieux de la mythologie hindoue ; c'est un des serviteurs de Siva, et comme il est représenté dans les Pouranas sous la figure d'un jeune homme d'une rare beauté ; il est invoqué contre les accidents ou les maladies qui pourraient défigurer le visage. On l'adore, dans le Bengale, sous la figure d'une cruche.

GHIA TCHIN, dieu des bouddhistes du Tibet, le même que *Indra*, dieu du ciel, chez les Hindous.

GHI-WON, dieu des Japonais. Il est pour le peuple le principal objet de la fête annuelle qui se célèbre le septième jour de la septième lune. Dans tous les carrefours de la ville on dresse des théâtres : on y promène la statue du dieu et de sa femme, ainsi que l'image de sa concubine.

GHOUL, mauvais génie ou démon des Arabes. Les Ghouls correspondent assez bien à ce que nous nommons *Empuses*, *Ogres*, *Vampires* ; ils passent pour déterrer les cadavres dans les cimetières, afin de se nourrir de leur chair.

GHOULI-BINBAN. Les Afghans croient que les déserts de leur pays sont habités par des démons qu'ils appellent *Ghouli-Binban*, *esprits de la solitude*.

GHYO-DZOU-TEN-O, nom d'une divinité japonaise, à la tête de bœuf. Les Japonais croient que ce dieu préserve de toute maladie, et principalement de la petite vérole.

GIGANTOPHONTIS, surnom donné à *Minerve*, à cause qu'elle avait aidé Jupiter son père, à exterminer les Géants.

GILBOG, dieu bienfaisant des anciens Slaves, considéré comme le protecteur de l'humanité, et le dispensateur de tous les biens. On le représentait la tête surmontée

de deux ailes, le visage ensanglanté et couvert de mouches qui se repaissaient de son sang, par allusion, sans doute, à son amour pour les créatures auxquelles il était toujours prêt à dévouer son existence. On l'appelait aussi *Bel-bog*, le dieu blanc.

GIMBLE, la plus belle des villes du céleste empire, dans la mythologie scandinave; elle a été bâtie par les douze Ases, ou dieux principaux, à l'extrémité du ciel, vers le Midi. On lui donne encore les noms de *Simle* et de *Vingolf*. Le mot *Gimle* est corrélatif du teutonique *Himmel*, *Himle*, qui signifie *le ciel*.

GINGRAS ou GINGRIS, nom phénicien d'*Adonis*. De là le nom de la *gingre*, flûte phénicienne qui rendait un son fort lugubre.

GIOC-TO-TEN-O, divinité des Japonais.

GIR, idoles des Tchoutkis, peuplade kamtchadale. Ce sont des morceaux de bois de différentes formes, avec des têtes sculptées. Dans leurs cérémonies, ils leur frottent le visage avec de la moelle de rennes. C'est avec ces idoles qu'ils font du feu par friction. Ce peuple a un dieu du feu, un dieu du bien, un dieu du mal.

GIUSPEGANAGUAY, idole des anciens Péruviens. On apportait des offrandes à cette divinité, pour qu'elle fît réussir la teinture des étoffes.

GLADHEIM, séjour de la joie; palais d'or de la ville céleste d'Asgard, dans la mythologie scandinave; dans cette salle magnifique, étincelante d'or au dehors et au dedans, étaient placés, outre le trône d'Odin, douze autres siéges pour les assesseurs du dieu.

GLAUCÉ, une des cinquante *Néréides*. (Hesiod., *Theog.*, 244.)

GLAUCÉ, mère de la troisième Diane, et femme d'Upis, au rapport de Cicéron.

GLAUCÉ, fille de Créon, roi de Corinthe, fut aimée et épousée par Jason, au préjudice de Médée. Celle-ci, pour se venger de sa rivale, lui envoya en présents une robe et une couronne empoisonnées. A peine cette malheureuse princesse eut-elle mis cette robe qu'elle se sentit dévorée d'une flamme secrète.

GLAUCONOMÉ, une des cinquante *Néréides*. (Hesiod., *Theog.*, 256.)

GLAUCUS, dieu marin, fils de Neptune et de Naïs, ou selon d'autres, d'Anthédon et Alcyone.

C'était un pêcheur célèbre de la ville d'Anthédon en Béotie. L'Océan et Téthys l'ayant dépouillé de ce qu'il avait de mortel, l'admirent dans leur empire au nombre des dieux marins. Ce mythe indique, sans doute, que Glaucus était un habile plongeur, qui finit par se noyer; mais les habitants d'Anthédon, persuadés que sa disparition avait quelque chose de mystérieux, lui élevèrent un temple et lui offrirent des sacrifices.

GLAUCUS, fils de Minos et de Mérope, une des Atlantides, et père de Bellérophon, fut un des *Argonautes*. Dans les jeux funèbres qu'ils célébrèrent pour la mort de Pélyas, il eut le malheur d'être foulé aux pieds de ses chevaux. Virgile (*Georgic.*, lib. III, 266) attribue sa mort à une autre cause. Glaucus, croyant rendre ses juments plus vigoureuses et plus légères à la course, ne voulut pas permettre qu'elles fussent couvertes par des étalons : il en fut puni par Vénus. Elle rendit ses cavales si furieuses qu'elles mirent en pièces leur maître.

GLAUCUS, fils d'Hippolyte, fut étouffé dans une tonne de miel et ressuscité par Esculape.

GLAUCUS, fils d'Hyppolochus et petit-fils de Bellérophon, fut un des chefs des Lyciens, qui, sous les ordres de Sarpédon, vinrent au secours des Troyens.

GLAUQUE, fille de Cycréus, roi de Salamine, et première femme de Télamon.

GLEMUR, dieu des Scandinaves; son nom signifie *éclat*, *splendeur*. C'était l'époux de Suna, déesse du soleil.

GLITNER, une des villes célestes, dans la mythologie scandinave : les murs, les colonnes et l'intérieur en étaient d'or, et le toit d'argent; c'était la demeure de Forsète, dieu de la paix.

GLOBE, symbole du monde, de puissance ou d'éternité; sur les anciens monuments de la Perse, le dieu Ormuzd est figuré ayant sur la tête un globe, emblème de l'univers. Le temps tenant entre ses mains un grand globe, marque qu'il renferme en lui, pour ainsi dire, tout l'univers, parce qu'il règle, avec le soleil, la durée des heures et des jours, et qu'il engloutit tous les événements dans cette durée.

GLOMUS, gâteau frit que les Romains offraient dans les sacrifices.

GLYCON, nom donné, suivant Lucien, au dieu imaginé par Alexandre l'Imposteur. On l'appelait le troisième sang de Jupiter, le nouvel Esculape, qui apportait la lumière aux hommes.

GLYPHIES, *Nymphes* honorées dans une caverne du mont Glyphius.

GNA, déité scandinave; c'est l'*Iris*, messagère de Frigga ou Fréa, dans les différents mondes. Elle est montée sur un cheval qui court dans les airs et à travers les feux.

GNOMES (du grec γνώμη, *pensée*, *intelligence*), agents de la nature invisibles et fantastiques, imaginés par les philosophes gnostiques, et dont les poëtes et les cabalistes se sont emparés. Les Gnomes, disent ces derniers, sont des génies bienfaisants qui habitent dans l'intérieur de la terre, comme les Sylphes dans l'air, les Salamandres dans le feu, les Ondins dans les eaux. Ils sont d'une taille très-minime, mais pleine de grâce dans ses proportions. Ils habitent les grottes cristallines et les mines d'or et d'argent que recèlent les entrailles de la terre. Ces petits êtres invisibles et silencieux servent et défendent l'homme à son insu, toutes les fois que Dieu le leur commande. Le gnome Rubezahl a une grande célébrité en Allemagne.

GODAMA, nom sous lequel le Bouddha *Chakya Mami* est adoré par les Barinans

Avant sa dernière apparition sur la terre, il avait déjà éprouvé, pendant la durée de 400 millions de mondes, cinq cents transmigrations successives dans les états heureux, en passant de l'état de petit oiseau à celui d'éléphant et de bienheureux.

GODAN, ou WODAN, un des dieux des anciens Germains; on le prend communément pour *Mercure;* nous croyons qu'il est le même qu'*Odin*. *Voy.* ODIN.

GODELINS, ou mieux GOBELINS, espèce de démons domestiques qui se retirent dans les endroits les plus cachés de la maison, sous des tas de bois; on les nourrit des mets les plus délicats, parce qu'ils apportent à leurs maîtres du blé volé dans les greniers d'autrui. Ce nom peut venir des *Cobales*, génies malins de la suite de Bacchus, ou des *Coboli*, *Colfi*, *Coboldi* de la mythologie slave.

GO-DSU-TEN-O, divinité japonaise.

GOETIE, espèce de magie qui n'avait pour objet que de faire le mal; c'est pour cela que ceux qui en faisaient profession, n'invoquaient que les génies malfaisants.

GOETO-SYRUS, *le bon astre;* divinité des Scythes. On conjecture avec beaucoup de vraisemblance que c'était le soleil.

GOKERNESWARA, une des divinités du Népal; c'est un des huit *Vitaragas*.

GO-KOU-RAKF, paradis des Japonais de la secte de Bouts-do; c'est le séjour des plaisirs éternels. Les plaisirs qu'on y goûte ont divers degrés. La gloire et la félicité des Bouddhas sont plus parfaites que celles des âmes qui ne sont pas encore parvenues à ce haut degré de sainteté.

GOLI-KORO, déesse adorée dans l'archipel Viti; elle habite dans le ciel; elle a sur la terre des prêtresses qui lui sont consacrées.

GOM, l'*Hercule* Egyptien.

GONDS. La déesse Cardea présidait aux gonds.

GONDULA, déesse présidant aux combats dans la mythologie celtique et scandinave.

GONIADE, nom de *nymphe*. Elles habitaient les bords de la rivière Cythérus. L'opinion commune était que les eaux des nymphes Goniades rendaient la santé aux malades qui en buvaient.

GONIGLIS, dieu des pasteurs chez les anciens Lithuaniens.

GOPINATHA, c'est-à-dire *seigneur des Gopis*, surnom de *Krichna*. On lui rend hommage, en cette qualité, par des danses appelées râsas, accompagnées de chants, en mémoire des danses que ce Dieu incarné exécutait dans sa jeunesse.

GORDIEN (NOEUD). *Gordius*, père de Midas, roi de Phrygie, avait un chariot dont le joug était attaché au timon par un nœud si adroitement tissu, et où le lien faisait tant de tours et de détours qu'on ne pouvait découvrir ni où il commençait ni où il finissait. Selon l'ancienne tradition du pays, un oracle avait déclaré que celui qui pourrait le délier aurait l'empire de l'Asie. Alexandre, se trouvant en Phrygie, dans la ville d *Gordium*, ancien séjour du roi Midas, et envie de voir le fameux chariot où était at taché le nœud gordien. Etant persuadé qu la promesse de l'oracle le regardait, il f plusieurs tentatives pour le délier; mai n'ayant pu y réussir et craignant que se soldats n'en tirassent un mauvais augure *il n'importe*, dit-il, *comment on le dénoue* et l'ayant coupé avec son épée, il éluda ou accomplit l'oracle, dit Quinte-Curce. Arien ajoute qu'Alexandre et ceux qui étaient présents se retirèrent comme ayant accompli l'oracle; ce qui fut confirmé la nuit même par des tonnerres et des éclairs; de sorte que le prince fit le lendemain des sacrifices pour remercier les dieux de la faveur qu'ils lui avaient faite et des marques qu'ils lui en donnaient.

GORGASE ou GORGASUS. Pausanias (*in Messeniacis*) dit que ce dieu fut honoré à Phère, ville de la dépendance des Messéniens, et que ce fut un certain *Isthmius*, fils de Glaucus, qui y bâtit un temple en l'honneur de Gorgase.

GORGE, fille d'Oënée, roi de Calydon, et femme d'Andromédon. (HYGIN., c. 14.

GORGONES. Trois sœurs, filles de Phorcus et de Céto, et sœurs cadettes des Grées. Elles demeuraient au delà de l'Océan, à l'extrémité du monde, près du séjour de la nuit; là même où les Hespérides font entendre les accents de leurs voix. Les noms des Gorgones sont *Sthéno*, *Euryale* et *Méduse*, si célèbre par ses malheurs. Celle-ci était mortelle au lieu que ses deux sœurs n'étaient sujettes ni à la vieillesse ni à la mort.

Les trois Gorgones disent les poëtes, ont des ailes aux épaules; leurs têtes sont hérissées de serpents, leurs mains sont d'airain, leurs dents sont aussi longues que les défenses des plus grands sangliers; objet d'effroi et d'horreur pour les mortels: nul homme ne peut les regarder en face qu'il ne perde aussitôt la vie; elles le pétrifient sur-le-champ, dit Pindare. Virgile ajoute qu'après la mort de Méduse, Sthéno et Euryale allèrent habiter auprès des enfers, à la porte du noir palais de Pluton, où elles se sont toujours tenues depuis avec les Centaures, les Scylla, le géant Briarée, l'hydre de Lerne, la Chimère, les Harpies et tous les autres monstres éclos du cerveau de ce poëte :

> Multaque præterea variarum monstra ferarum...
> Gorgones, harpiæque.... (*Æneid.*, VI, 285, 289.

Il n'y a peut-être rien de plus célèbre dans les traditions fabuleuses que les Gorgones, ni rien de plus ignoré dans les annales du monde.

En effet, la fable des Gorgones ne semble être autre chose qu'un produit extravagant de l'imagination, ou bien un édifice monstrueux élevé sur des fondements dont l'origine est l'écueil de la sagacité des critiques. Il est vrai que plusieurs historiens ont tâché de donner à cette fable une sorte de réalité; mais il ne paraît pas qu'on puisse faire aucun fond sur ce qu'ils en rapportent.

puisque le récit même de Diodore de Sicile et celui de Pausanias n'ont l'air que d'un roman.

Diodore assure que les Gorgones étaient des femmes guerrières qui habitaient la Libye, près du lac Tritonide; qu'elles furent souvent en guerre avec les Amazones leurs voisines; qu'elles avaient Méduse pour reine, du temps de Persée qui les vainquit; et qu'enfin Hercule les détruisit entièrement ainsi que leurs rivales, persuadé que dans le grand projet qu'il avait formé d'être utile au genre humain, il n'exécuterait son dessein qu'en partie, s'il souffrait qu'il y eût au monde quelques nations qui fussent soumises à la domination des femmes.

La narration de Pausanias s'accorde assez bien avec celle de Diodore de Sicile; et tandis que tous les deux font passer les Gorgones pour des héroïnes, d'autres écrivains en font des monstres terribles. Suivant ces derniers les Gorgones ne sont point des femmes belliqueuses qui aient vécu sous une forme de gouvernement et dont la puissance se soit longtemps soutenue; c'étaient, disent-ils, des femmes féroces, d'une figure monstrueuse, qui habitaient les antres et les forêts, se jetaient sur les passants et faisaient d'affreux ravages : mais ces mêmes auteurs qui conviennent sur ce point, diffèrent sur l'endroit qu'ils assignent pour demeure à ces monstres. Proclus de Carthage, Alexandre de Mynde et Athénée les placent dans la Libye; au lieu que Xénophon de Lampsaque, Pline et Solin prétendent qu'elles habitaient les îles Gorgades.

Alexandre de Mynde, cité par Athénée, ne veut pas même que les Gorgones fussent des femmes; il soutient que c'étaient de vraies bêtes féroces qui pétrifiaient les hommes en les regardant. « Il y a, dit-il, dans la Libye, un animal que les nomades appellent Gorgones, qui a assez l'air d'une brebis sauvage et dont le souffle est si empesté qu'il infecte tous ceux qui l'approchent; une longue crinière lui tombe sur les yeux et lui dérobe l'usage de la vue; elle est si épaisse et si pesante cette crinière, qu'il a bien de la peine à l'écarter pour voir les objets qui sont autour de lui lorsqu'il en vient à bout, par quelque eff[ort] extraordinaire, il renverse par terre c[eux] qu'il regarde et les tue avec le poison [qui] sort de ses yeux : quelques soldats de [Ma]rius, ajoute-t-il, en firent une triste [expé]rience dans le temps de la guerre [de] Jugurtha; car ayant rencontré un[e de ces] Gorgones, ils fondirent dessus pou[r la perc]er de leurs épées; l'animal eff[rayé hé]roussa sa crinière et les renv[ersa] d'un seul regard : enfin quelques nomades lui dressèrent de loin des e[mbû]ches, le tuèrent à coup de javelot et le portèrent au général. »

Enfin on nous parle de pétrifications étranges, et elles se présentent d'elles-mêmes. Persée vainquit la flotte de Phorcys vers les Syrtes. On sait que cette région a toujours été fameuse pour les pétrifications, jusqu'à faire croire aux auteurs arabes, qu'il se trouvait dans les terres des villes entières où les hommes et les animaux pétrifiés conservaient encore la posture qu'ils avaient lors de leur pétrification subite.

GORGONIENNE, surnom donné à *Pallas*, parce qu'elle portait sur son bouclier la tête de Méduse, une des Gorgones.

GORGOPHONE, fille de Persée et d'Andromède, fut femme de Périérès, fils d'Eole, roi de Messène, dans le Péloponèse. Elle survécut à son mari, et donna, suivant Pausanias, le premier exemple d'une femme remariée en secondes noces, en épousant Oébalus après la mort de Périérès. Elle eut de son premier mariage deux fils, Apharée et Leucippe; et du second, elle eut une fille, nommée Aréna, qui épousa Apharée, son frère utérin. Elle eut encore de ce second mariage deux fils, Tyndare et Hippocoon. Gorgophone fut enterrée à Argos, sa patrie, où l'on voyait son monument. (PAUSAN., *Corint.*)

GORGOPHORE, le même surnom que *Gorgonienne*.

GORGYTHION, fils de Priam et de Castianeira, qui, par sa sagesse et sa beauté, ressemblait aux déesses, dit Homère (*Iliad.*, I, 8), fut tué par Teucer d'un coup de flèche qui avait manqué Hector.

GORI, un des noms de la déesse *Dourga*, épouse de Siva.

GORINIA, divinité des anciens Slaves; c'était le dieu des montagnes.

GOSSA-PENNOU, dieu des forêts chez les Khonds.

GOT[...]A. Quelques auteurs disent que c[...] que les anciens Germain[s ...] *Mercure*; il serait plus [...]it le nom générique [...]

[...]e de la théogonie b[...]

[...]a mort chez les in[...]des Amis. Il gouver[...]amps Elysiens, où se [...]es chefs qui, au mo[...]uittaient d'elles-mêmes [...] on ne meurt plus, on [...]ts exquis, qui sont pré[...]e.

[...]RO, déesse adorée dans [...]es prêtresses sont attachées [...]

[...]SE (DÉESSE DE LA), se nom[...]e.

[...] dieu suprême des Hottentots. [...]'il ne fait jamais de mal à per[...] habite au-dessus de la lune, et [...]ne n'a lieu de redouter son pou[...]ques-uns soutiennent que ce dieu est quelquefois descendu sur la [...]s une forme visible, et qu'il a toujou[rs] paru avec les habits, la taille et la couleur qu'ont les plus beaux d'entre eux.

GOURZ-SCHER, mauvais génie de la théogonie des Parsis. Sous la forme d'une comète, il trompera la surveillance de la Lune, et s'élancera furieux sur la terre. Il

produira par son choc une commotion telle, que les tombeaux seront ouverts ; les bons et les méchants reprendront leurs corps.

GOUSCHASP, un des génies émanés de *Bérécécingh, le feu primitif.* C'était le feu des étoiles, ou plutôt *l'Anahid*, *l'étoile de Vénus.*

GOVINDA, surnom du dieu *Krichna*, qui fut berger dans sa jeunesse. Dans le Bengale, on a institué une fête en l'honneur de ce dieu incarné. Elle n'est observée que par le bas peuple.

GRACES, filles, selon quelques-uns, de Jupiter et d'Eurynome, ou Eunomie, fille de l'Océan; selon d'autres, du Soleil et d'Eglé, ou de Jupiter et de Junon ; la plus commune opinion les fait naître de Bacchus et de Vénus. La plupart des poëtes ont fixé le nombre des Grâces à trois, et les nomment *Eglé*, *Thalie* et *Euphrosine*. Les Lacédémoniens n'en reconnaissaient que deux, qu'ils honoraient sous le nom de Clita et de Phænna. Les Athéniens n'en admettaient non plus que deux, qu'ils nommaient *Auxo* et *Hégémone*. En plusieurs endroits de la Grèce, on en reconnaissait quatre, et on les confondait quelquefois avec les quatre saisons de l'année. Pausanias met au nombre des Grâces, la déesse de la persuasion, voulant nous insinuer par là que le grand secret de persuader, c'est de plaire.

Les Grâces étaient compagnes de Vénus. « On les représentait anciennement vêtues, dit Pausanias (*Boetic.*, IX, c. 35) : telles, poursuit-il, les voit-on chez les Eliens, le visage, les mains et les pieds de marbre blanc, l'une tenait une rose, l'autre un dé, et l'autre un rameau de myrthe. Elles étaient ainsi vêtues à Smyrne, faites par Bupalus, de même dans l'Odée, peintes par Apelles, et à Pergame, par Pythagore. Telles étaient aussi leurs statues d'Athènes, faites par Socrate, fils de Sophronisque. » Dès le temps de Pausanias même, la coutume de les peindre nues avait prévalu : on les trouve aujourd'hui de l'une et l'autre manière dans les monuments qui nous restent, mais le plus souvent nues. Quand on veut moraliser, on dit que cela signifie que les vraies Grâces se doivent trouver dans le sujet même, et n'être point empruntées d'ornements extérieurs; que rien n'est plus aimable que la simple nature. On les peignait jeunes, parce qu'on a toujours regardé les agréments comme le partage de la jeunesse. Communément on croyait qu'elles étaient filles et vierges : cependant Homère en marie une au dieu du sommeil, et une autre à Vulcain. Assez souvent elles paraissent dans l'attitude de personnes qui dansent, se tenant par la main. Un usage fort singulier chez les anciens, c'était de placer les Grâces au milieu des plus laids Satyres, jusque-là qu'assez souvent les statues des Satyres étaient creuses, de manière qu'on pouvait les ouvrir ; et alors on découvrait au dedans de petites statues de Grâces. Que pouvait signifier un assemblage si bizarre ? Voulait-on nous indiquer par là qu'il ne faut juger de personne sur les simples apparences ; que les défauts de la figure peuvent se réparer par les agréments de l'esprit, et qu'assez souvent un extérieur disgracié cache de grandes qualités intérieures?

Des divinités si aimables n'ont manqué ni de temples ni d'autels. Etéocle, roi d'Orchomène, fut le premier qui leur en éleva, et qui leur assigna un culte particulier ; ce qui a fait dire qu'il était leur père. Selon Pausanias, elles eurent un temple à Elis, à Delphes, à Perges, à Périnthe, à Byzance, et en plusieurs autres endroits de la Grèce et de la Thrace. Dans l'île de Paros, une des Cyclades, elles avaient un temple et un prêtre particulier. Minos, dit Apollodore, sacrifiant aux Grâces dans l'île de Paros, apprit la mort de son fils : il jeta d'abord la couronne qu'il portait en sacrifiant, et fit cesser le joueur de flûte; ce qui n'empêcha pas qu'il ne continuât son sacrifice. Depuis ce temps, à Paros, on sacrifiait aux Grâces sans couronne et sans joueur de flûte. Les temples consacrés à l'Amour et à Vénus, l'étaient aussi ordinairement aux Grâces. Assez souvent elles avaient place dans ceux de Mercure, pour nous apprendre que le dieu même de l'éloquence avait besoin de leur secours; mais surtout les Muses et les Grâces n'avaient d'ordinaire qu'un même temple, à cause de l'union intime qui doit être entre ces deux sortes de divinités. Le printemps leur était spécialement consacré, comme à Vénus leur mère. On faisait peu de repas sans invoquer les Grâces; et l'on y buvait trois coups en leur honneur.

Quant aux bienfaits qu'on attendait de ces déesses, on croyait qu'elles dispensaient aux hommes non-seulement la bonne grâce, la gaieté de l'humeur, mais encore la libéralité, l'éloquence et la sagesse; la plus belle de toutes les prérogatives des Grâces, c'est qu'elles présidaient aux bienfaits et à la reconnaissance, jusque-là que, dans presque toutes les langues, on se sert de leur nom pour exprimer la reconnaissance et les bienfaits. Les Athéniens ayant secouru les habitants de la Chersonèse, dans un besoin pressant, ceux-ci, pour éterniser le souvenir d'un tel bienfait, élevèrent un autel avec cette inscription : *Autel consacré à celle des Grâces qui préside à la reconnaissance.* En suivant cette idée, on trouve de belles allégories dans les attributs de ces déesses. Elles sont toujours en joie, pour marquer que nous devons également nous faire un plaisir, et de rendre de bons offices, et de reconnaître ceux qu'on nous rend. Elles sont jeunes, parce que la mémoire d'un bienfait ne doit jamais vieillir; vives et légères, parce qu'il faut obliger promptement, et qu'un bienfait ne doit point se faire attendre : aussi dit-on communément qu'une grâce qui se fait attendre cesse d'être grâce. Elles sont vierges, parce que l'inclination bienfaisante doit être accompagnée de prudence et de retenue ; c'est pour cela que Socrate, voyant un homme qui prodiguait ses bienfaits sans distinction, et à tout venant,

s'écria : Que les dieux te confondent; les Grâces sont vierges, et tu en fais des courtisanes. Elles se tiennent par la main ; ce qui signifie que nous devons, par des bienfaits réciproques, serrer les nœuds qui nous attachent les uns aux autres. Enfin, elles dansent en rond, pour nous apprendre qu'il doit y avoir entre les hommes une circulation de bienfaits, et que, par le moyen de la reconnaissance, le bienfait doit naturellement retourner au lieu d'où il est parti.« Les statues d'Apollon, dit Macrobe, portent de la main droite les Grâces, et de la main gauche, l'arc et les flèches : et cela, parce que cette main gauche, qui fait le mal, est plus lente; et que la main bienfaisante, qui donne la santé, est plus prompte que l'autre. »

GRADIVUS, nom de *Mars* chez les Romains. Ce mot est thrace d'origine, et signifie un *brave*, un *guerrier*, d'où le dieu Mars est appelé Gradivus, en temps de guerre, et Quirinus en temps de paix. Il avait sous le premier vocable, un temple sur la voie Appienne, et un autre, sous le second, dans l'enceinte de la ville.

GRAHAMATRIKA, déesse de la théogonie des bouddhistes du Népâl : c'est une des manifestations spontanées de la matière.

GRAND'MERE, *Magna mater. Cybèle* fut ainsi appelée, parce qu'on la regardait comme la mère de la plupart des dieux, et comme représentant *la Terre*, qui est la mère commune de tous les hommes.

GRANDOUVERS, nom tamoul de la 8e tribu des Dévatas indiens. Ils ont des ailes, et voltigent sans cesse dans l'air avec leurs femmes. Ce sont les *Gandharvas*, ou musiciens célestes.

GRANNE ou GRANNUS, surnom d'*Apollon*, qui se lit dans une inscription trouvée en Ecosse, près de Musselhorouw, dans le Lothen, rapportée par Napier dans ses *Commentaires sur l'Apocalypse*, et par Cambden (SCOTIA, p. 689).

Pelloutier pense qu'Apollon Grannus est le soleil, ainsi nommé parce qu'on le servait dans des bocages toujours verts (du teutonique *green, grün, groen, vert*).

Cambden croit qu'Apollon Grannus était l'Apollon aux longs cheveux. Isidore, en effet, appelle *granni* les longs cheveux des Goths. On pourrait, dit Mon-Gez, donner à ce surnom d'Apollon une origine plus naturelle, et le tirer d'Aix-la-Chapelle, appelée *Aquis-Granum*.

GRATION, un des *Géants* qui firent la guerre à Jupiter. Diane te tua à coups de flèches.

GREES, filles aînées de Phorcus et de Céto, et sœurs des Gorgones. On en compte trois : *Enyo*, *Péphredo* et *Dino*, elles vinrent au monde avec des cheveux blancs, et pour cette raison, les dieux et les hommes les appelèrent Grées (en grec Γραῖαι, *vieilles*). Elles étaient toujours couvertes d'un voile magnifique, et, n'avaient entre elles qu'un œil et qu'une dent, dont elles se servait tour à tour. Hésiode leur accorde pourtant de la beauté. Les mythologues expliquent leurs cheveux blancs par les flots de la mer, qui blanchissent lorsqu'elle est agitée.

GRIFFON, animal fabuleux qui, par devant ressemblait à l'aigle, et par derrière au lion, avec des oreilles droites, quatre pieds et une longue queue. Plusieurs d'entre les anciens, comme Hérodote, Elien, Solin, ont cru que cette espèce d'animal existait réellement dans la nature ; ils ont dit que, près des Arimaspes, dans le pays du Nord, il y avait des mines d'or qui étaient gardées par des griffons; qu'on immolait souvent des griffons dans les hécatombes. Mais tous les naturalistes conviennent aujourd'hui que les griffons n'ont jamais eu d'existence que dans l'idée des poëtes. Virgile, parlant du mariage mal assorti de Mopsus et de Nysa, dit qu'on unirait plutôt des griffons avec des juments; il ne veut dire autre chose sinon qu'il se fera des unions de natures étrangères. Il paraît que le griffon était un hiéroglyphe des Egyptiens, auquel, suivant leur usage, ils attachaient un sens mystique. L'union de l'aigle et du lion exprimait soit la divinité, le vrai soleil de l'âme, soit le soleil céleste, la grande rapidité, la force et la vigueur de ses opérations. Ainsi ce hiéroglyphe désignait Osiris; c'est pourquoi on trouve aussi sur d'anciens monuments des griffons attelés au char d'Apollon-Soleil. Peut-être encore les Egyptiens voulaient-ils exprimer, par ce symbole, la grande activité du soleil lorsqu'il est dans la constellation du lion. Le griffon n'est pas seulement le symbole d'Apollon ou du Soleil, on le trouve quelquefois consacré à Jupiter, et quelquefois même à Némésis. On plaçait les griffons sur les tombeaux avec des candélabres, pour inspirer aux passants du respect pour les sépultures.

GRISGRIS ou GRIGRIS, amulettes des noirs de l'Afrique. Les uns prétendent que les grisgris sont simplement des bandes de papiers chargées de caractères arabes; plusieurs assurent que ce sont de petits billets arabes, entremêlés de figures magiques; quelques autres les représentent fort grands et disent qu'ils contiennent quelquefois une feuille ou deux de papier commun, remplies de grandes lettres arabes, qui sont écrites avec une plume et une sorte d'encre composée des cendres d'un bois particulier.

Chaque grisgris a sa vertu particulière : l'un empêche de se noyer ; l'autre préserve de la blessure des flèches et des lances, ou de la morsure des serpents. Il y en a qui doivent rendre invulnérable à toute espèce d'arme offensive ; qui aident les nageurs et les plongeurs, ou qui procurent une pêche abondante. Plusieurs éloignent l'occasion de tomber en esclavage, procurent de belles femmes et beaucoup d'enfants, enfin sont propres à favoriser l'accomplissement de tous les désirs, ou à mettre à l'abri de tous les dangers. La confiance des nègres est si

aveugle pour ce charme, qu'un grand nombre d'entre eux ne feraient pas difficulté avec un tel préservatif, d'affronter un coup de flèche.

On confond quelquefois les grisgris avec les fétiches.

On donne encore ce nom aux sorciers ou magiciens des nègres, à ceux qui se mêlent de communiquer avec le diable, qui découvrent les choses cachées, et qui annoncent l'avenir.

GROENLANDAIS. (Amérique du Nord.) Les Groënlandais n'ont aucun culte. Quant à l'âme, ils imaginent même qu'elle quitte le corps, et vit à part; et cette idée leur vient sans doute de ce qu'ils pensent à leur pays natal quand ils en sont éloignés; car alors, selon eux, leur âme doit être aux lieux dont elle s'occupe, et le corps dans ceux qu'il habite. Ils réparent les pertes ou les maladies des âmes, par des échanges ou par la transmigration; car les Groënlandais ont aussi le dogme de la métempsycose.

Comme les Groënlandais tirent de la mer la meilleure partie de leur subsistance, ils placent leur Elysée, au fond de l'Océan, ou dans les entrailles de la terre, sous ces rochers qui servent de digues et de soutiens aux eaux.

D'autres placent leur paradis dans les cieux, au-dessus des nuages. Il est si facile à l'âme de voler aux astres, que dès le premier soir de son voyage, elle arrive à la lune, où elle danse et joue aux boules avec les autres âmes; car les aurores boréales ne sont, à l'imagination des Groënlandais, que la danse des âmes.

Les Groënlandais imaginent des esprits supérieurs et inférieurs, qui ressemblent aux dieux de la première et de la seconde classe qu'adoraient les peuples savants de l'antiquité. Parmi les esprits d'en haut, il en est deux qui dominent dans le monde, l'un bon, l'autre méchant : le bon principe s'appelle Torngarsuk.

Les Groënlandais n'aiment pas l'esprit femelle, parce qu'il leur fait plutôt du mal que du bien. Entraînés par cette faiblesse qui semble être naturelle à l'homme de multiplier les êtres invisibles, ils ont peuplé d'esprits tous les éléments. Ils en ont dans l'air qui attendent les âmes au passage pour leur arracher les entrailles et les dévorer : il y a des génies pour les montagnes. Il y a des esprits d'eau douce : ainsi, quand les Groënlandais rencontrent une source ou une fontaine inconnue, un angekok, ou, en son absence, le plus ancien de la troupe doit boire le premier de cette eau nouvelle pour la délivrer des esprits malins.

Le soleil et la lune ont aussi leurs esprits tutélaires, qui furent autrefois des hommes.

Les magiciens du Groënland se disposent par des épreuves à l'initiation, c'est-à-dire à converser avec des esprits qui habitent les éléments. Quand on veut invoquer Torngarsuk, il faut s'asseoir sur une pierre et lui adresser sa prière. A son apparition, l'adepte effrayé tombe mort, et reste trois jours dans cet état. Ensuite le grand esprit le ressusite, et lui donne un génie familier; qui, l'instruisant de la science et de la sagesse utiles à sa profession, le conduit dans les cieux et les enfers en très-peu de temps.

GROTOGONOS. *Voy.* ÆON.

GRUE (SAUT DE), ou *Danse de la grue*. Cette danse, dit Julius Pollux (l. IV, c. 14), s'exécute par plusieurs personnes qui marchent à la suite l'une de l'autre, et tiennent de chaque côté et à chaque bout ceux qui conduisent la danse. Elle fut instituée par Thésée, qui s'étant sauvé de Crète, et ayant abordé à Délos, après avoir offert à la divinité de cette île un sacrifice d'action de grâces, et l'avoir remerciée des faveurs qu'il avait obtenues d'Ariane, forma, avec la jeunesse qu'il avait délivrée du labyrinthe, une danse qui était encore en usage du temps de Plutarque (*Vie de Thésée*) parmi les habitants de l'île de Délos. Les tours et les détours que l'on faisait en la dansant, étaient l'image de ceux que ce héros avait été obligé de faire pour sortir du labyrinthe. On donnait à cette danse le nom de *danse de la grue*, parce qu'on imitait, en la dansant, le vol des grues qui vont en troupe, conduites ou précédées par une seule.

GRUES. Les grues passaient pour des augures favorables, comme les aigles et les vautours.

GRUNDULES, sorte de dieux Lares, établis, dit-on, par Romulus, en l'honneur d'une truie qui avait mis bas trente petits; on leur érigea même une chapelle.

GUACHECOAL, idole des anciens Péruviens; c'était une grande pierre qu'on dressait dans chaque village, et qu'on regardait comme la divinité tutélaire du lieu.

GUACHEMINES, peuples mythologiques de l'ancienne cosmogonie des Péruviens.

GUALICHOU ou HUOCOUVOU, mauvais génie dans la religion des Patagons. Il rôde sans cesse et commande à un grand nombre de prêtres malfaisants qui remplissent le monde; c'est le principe de tous les maux de l'humanité.

GUAMANSOURI, génie de la cosmogonie péruvienne. Il avait été créé par Atagoujou, le démiurge, qui l'envoya sur la terre pour procéder à la création des Péruviens

GUANACATEQUIL, un des neuf *Guacas* ou idoles principales des Péruviens de Guamachuco.

GUANCHES, anciens habitants des îles Canaries. Chez ce peuple, il paraît que chaque canton avait ses usages et son culte particuliers. Dans l'île de Ténériffe, on ne comptait pas moins de neuf sortes d'idolâtrie; les uns adoraient le soleil, d'autres la lune, les planètes, etc.

Ils conservèrent longtemps une pratique fort barbare. A chaque renouvellement de seigneur, quelques jeunes personnes s'offraient pour être sacrifiées. Il y avait une

grande fête, à la fin de laquelle ceux qui voulaient lui donner cette preuve d'affection étaient conduits au sommet d'un rocher. Là on prononçait des paroles mystérieuses, accompagnées de diverses cérémonies; après quoi les victimes, se précipitant elles-mêmes dans une profonde vallée, étaient déchirées en pièces avant d'y arriver; mais, pour récompenser ce sanglant hommage, le seigneur se croyait obligé de répandre toutes sortes de biens et d'honneurs sur les parents des morts. Ils avaient cependant quelque idée d'un état futur, il y avait parmi leurs ancêtres une tribu particulière qui avait l'art d'embaumer les corps, et qui le conservait comme un mystère sacré qui ne devait jamais être communiqué au vulgaire. Cette même tribu composait le sacerdoce, et les prêtres ne se mêlaient point avec les autres tribus par des mariages.

GUACAS ou **HUACAS**, idoles des anciens Péruviens; c'étaient généralement de grandes pierres sculptées, mais il y en avait aussi de façonnées en bois. Le dieu résidait dans ces espèces de poupées, et parlait aux prêtres, mais à eux seulement; le peuple le croyait.

Quand les prêtres devaient consulter le Guaca, les serviteurs attachés au temple le nettoyaient avec le plus grand soin, et ils étendaient devant lui, une pièce d'étoffe, pour que le peuple ne vît pas celui qui consultait, mais le dieu répondait tout haut et on entendait ce qu'il disait.

Du temps des incas on adorait, à Guamachuco, neuf Guacas ou idoles principales; chacune possédait un grand nombre de trompettes, et de grandes richesses.

GUAYAVA-COUNNI, un des dieux des Patagons; c'est le seigneur de la mort. Il est secondé par d'autres divinités bienfaisantes, dont chacune préside à une famille, et qui habitent des lieux déserts, des cavernes, des lacs et des collines.

GUAYOTA, mauvais génie que les Guanches, habitants de l'île Ténériffe, opposaient à Alcorac, principe du bien. Guayota faisait sa résidence dans le centre de la terre, ou dans le volcan formidable de cette île. Il était sans cesse occupé à attiser la fournaise de l'enfer.

GUECOUBI, le mauvais principe, chez les habitants de l'Araucana en Amérique; le même que le *Gualichou* des Patagons.

GUELLES, divinités qui, suivant les Lapons, faisaient leur séjour au-dessous de la surface de la terre. On leur offrait des sacrifices.

GUEROUDER, nom tamoul d'une classe de *Dévatas*, ou *génies célestes*, représentés avec des ailes et le bec recourbé comme celui d'un aigle.

GUESCA, victime que les habitants de Cundinamarca, en Amérique, immolaient dans un sacrifice solennel, offert au Soleil, tous les quinze ans, époque du renouvellement du cycle. C'était un enfant arraché à la maison paternelle, dans un village qui avait le privilége exclusif de fournir cet impôt du sang; on l'appelait *guesca*, c'est-à-dire *errant, sans demeure*.

GUI DE CHÊNE, que les Latins nommaient *viscum*, est une plante parasite. Comme dit Virgile, il s'attache au chêne dont il emprunte sa séve et sa verdure, sans être produit d'aucune semence, et il charge de ses fruits jaunes le corps de l'arbre qui le nourrit. Un des plus solennels actes de religion, chez les druides, était celui de cueillir le gui de chêne. Voici comme Pline en parle : « Les druides n'ont rien de plus sacré que le gui et le chêne qui le produit; ils choisissent des bois sacrés qui soient de chêne, et ne font aucune cérémonie ni acte de religion qu'ils ne soient ornés des feuilles de cet arbre... Ils croyaient que tout ce qui naît sur cet arbre est envoyé du ciel, et que c'est une marque que cet arbre a été choisi des dieux. On ne trouve le gui que rarement; et quand on l'a trouvé, on va le chercher en grande cérémonie : ils observent sur toutes choses que ce soit au sixième de la lune par laquelle ils commencent leurs mois, leurs années et leurs siècles, qu'ils recommencent après la trentième année; parce que la lune commence au sixième jour d'être dans sa force, sans qu'elle soit pourtant arrivée au milieu de son accroissement. Ils lui donnent un nom qui marque qu'il guérit de toutes sortes de maux. Après avoir préparé le sacrifice et le repas qui se doivent faire sous un arbre, ils amènent pour le sacrifice deux taureaux blancs, à qui on lie pour la première fois les deux cornes. Le prêtre vêtu de blanc, monte sur l'arbre, coupe le gui avec une serpe d'or et le reçoit dans son habit blanc, après quoi il immole les victimes et prie les dieux que le présent qu'il leur fait soit favorable à ceux à qui il l'a donné. Ils croient que les animaux stériles deviennent féconds en buvant de l'eau de gui, et que c'est un préservatif contre toutes sortes de poisons, tant il est vrai que bien des gens mettent leur religion en des choses frivoles. » Pline ne dit rien du lieu où se pratiquait cette cérémonie : on croit que c'était dans le pays Chartrain où était le principal collége des druides, et pendant la tenue de l'assemblée générale des états.

Les anciens Germains qui avaient la même religion que les Gaulois, témoignaient aussi une grande vénération pour le gui de chêne, qu'ils désignaient par le nom de *guthil* ou *gutheil*. Ils lui attribuaient des vertus merveilleuses, particulièrement contre l'épilepsie. Ils le recueillaient avec les mêmes cérémonies que les Gaulois. Dans quelques cantons de la haute Allemagne, où il s'est conservé plusieurs superstitions païennes, les habitants sont encore aujourd'hui dans l'usage de courir de maison en maison, et de frapper aux portes et aux fenêtres, en criant: *Gutheil! gutheil!*

Les peuples du Holstein et des contrées voisines ont conservé à cette plante le nom de *marentaken, arbrisseau des spectres*, sans

doute à cause des propriétés magiques qui lui étaient attribuées.

Les Scandinaves s'imaginaient qu'un homme, muni de gui de chêne, non-seulement ne pouvait être blessé, mais encore qu'il était sûr de blesser tous ceux contre lesquels il lançait une flèche. Cette croyance avait sa base dans leur théogonie, dans laquelle le dieu Balder, le bon, est mis à mort par le génie du mal, au moyen d'une branche de *mistel* ou de *gui*, seul arbrisseau dont on n'eût pas exigé le serment de ne point nuire au fils de Fréa.

GUIGHIMO, nom sous lequel les nègres de la Gambra, et même de presque toutes les contrées appelées Nigritie, adoraient autrefois le *Seigneur du ciel*.

GUINÉE, vaste contrée de l'Afrique occidentale. (*Voy. pour les différentes croyances de ses peuples, au mot* Fétiche.

Nous ajouterons que chez les Sérers on croit quelque peu à la métempsycose. On dit que les bons renaîtront après leur mort. qu'un noir peut revivre blanc, et un jour renaître noir. Ce ne ne sont point là les seules erreurs de ce pauvre peuple; le fond de la religion est le fétichisme, et leur idole principale le serpent. Ainsi l'ancien ennemi du genre humain se fait encore adorer et obéir sous la figure de ce vil reptile. Les prétendus génies sont les protecteurs de la justice et du droit, et les vengeurs du crime. Personne n'oserait porter une main sacrilége sur les richesses déposées dans leur sanctuaire.

Les Sérers ont encore une autre croyance qui les rend bien dignes de pitié, c'est leur foi à certains génies analogues à nos prétendus vampires. Soupçonne-t-on quelqu'un d'être *onaky* ou *mangeur d'âmes?* on lui fait une guerre à mort.

Il n'y a pas de religion dans le Dahomey; un fétichisme abrutissant et superstitieux domine ces populations ignorantes et se traduit par des danses presque obscènes, des offrandes, des poteries et des statues grossières et indécentes, devant lesquelles les femmes mêmes vont faire des libations et des prières.

Voici un exemple de l'action stupide qu'exerce les possédés des fétiches sur la crédulité inepte de ce peuple. Ils avaient publié que le fétiche de l'incendie était en colère, et qu'il fallait vite l'apaiser en lui apportant des poules, des cabris, etc., etc., ce que firent immédiatement les indigènes.

GUINERER, génies de la troisième classe des divinités indiennes, suivant les Tamouls. Ils jouent des instruments de musique. Ce sont les mêmes que les *Kinaras*.

GUINGUERER, génies malfaisants de la théogonie hindoue, suivant les Tamouls. Ce sont des Géants doués d'une force extraordinaire; ils servirent les asouras, en qualité de soldats, lors de la guerre de ceux-ci contre les dieux. Leur séjour est dans le Patala ou enfer.

GUIRIOTS, sorciers et bardes des nègres de l'Afrique.

GULLWEIGA, ou la *peseuse d'or*, une des filles des Géants dans la mythologie des peuples du Nord.

GUNEUS, père de Laonome, mère d'Amphitryon.

GUNNUR, l'une des déesses des combats, dans la mythologie scandinave. C'étaient des vierges d'une beauté ravissante, qui, dans le Walhalla, ou palais d'Odin, accueillaient les héros morts en combattant et les vaillants guerriers, auxquels elles servaient à boire. On les représentait à cheval, et armées de pied en cap.

GURCHO, ou CURCHO, un des dieux des anciens Prussiens.

GURME, chien redoutable, le *Cerbère* de la mythologie des peuples du Nord. Pendant l'existence du monde, ce chien est attaché à l'entrée d'une caverne; mais au dernier jour il doit être lâché, attaquer le dieu Thor, et le mettre à mort.

GYARE, une des îles Cyclades. L'île de Délos ayant longtemps flotté sur la mer au gré des vents, disent Virgile et Pétrone, Jupiter prit deux chaînes avec lesquelles il attacha Délos d'un côté à l'île Gyare, et de l'autre à l'île de Mycone.

Elle est non-seulement fort petite, mais en partie couverte de rochers; ce qui a fait dire à Juvénal (*Satir.* x, 170) :

Gyaræ clausus scopulis, parvaque seripho.

Rome y reléguait les criminels: c'est pourquoi nous lisons dans Tacite que Lucius Pison opina qu'il fallait interdire le feu et l'eau à Silanus et le reléguer dans l'île de Gyaros. On la nomme à présent Joura. Elle n'a point changé de face; elle est aussi sauvage, aussi déserte, aussi délaissée qu'autrefois.

GYAS, géant à cent mains, dont il est parlé dans quelques auteurs.

GYGÈS. Hésiode, dans sa *Théogonie* (vers 149 et suiv.), dit que Gygès était fils du ciel et de la terre. Il avait, selon le poëte, cent mains et cinquante têtes. Il était puissant; il se brouilla avec son père; Saturne irrité le lia et l'enferma sous terre, mais Jupiter le délivra, et lui confia ainsi qu'à ses frères Briarée et Cottus, la garde des Titans dans le Tartare. (*Ibid.*, 668, 734.) Vossius (*De Idolol.*, l. III, c. 2) dit que ces trois frères sont des vents, dont le nom (Gygès) vient de ce qu'ils étaient renfermés sous terre.

GYGÈS, devenu roi de Lydie, de simple berger qu'il était, a fourni à Platon la matière d'une fable que Cicéron (lib. III *De officiis*) raconte ainsi : La terre s'étant entr'ouverte par de grandes pluies, Gygès descendit dans cet abîme, où il trouva un cheval d'airain, qui avait à chaque côté une espèce de porte qu'il ouvrit. Il trouva dans ce cheval un corps mort d'une grandeur prodigieuse, qui avait à un doigt un anneau d'or. Il le prit et l'ayant mis à un des siens, il vint parmi les autres bergers. Lorsqu'il tournait le chaton de son anneau vers le dedans de sa main, il devenait invisible, et ne laissait pas de voir tout le monde; et lorsqu'il remettait le chaton en dehors il redevenait visible comme auparavant. Cette commodité lui donna le moyen

de s'insinuer jusque dans le lit de la reine, de s'aider d'elle pour faire mourir son maître et son roi, et de se défaire de tous ceux qu'il crut lui pouvoir faire quelque obstacle, et il vint à bout de tous ces attentats sans être vu de personne. Gygès détrôna Candaule son souverain, de concert avec la reine. On ajoute que le meurtre de Candaule ayant excité une sédition parmi les Lydiens, les deux parties, au lieu d'en venir aux mains, convinrent de s'en rapporter à la décision de l'oracle de Delphes, qui se déclara pour Gygès.

GYNECIE, nom que, suivant Plutarque, les Grecs donnaient à la divinité que les Romains appelaient *la Bonne déesse*.

GYNÉCOTHOAS, surnom de *Mars*, sous lequel les femmes de Tégée lui avaient élevé une statue au milieu de la place publique, après que, sous la conduite d'une veuve nommée Marpessa, elles eurent contribué à la victoire éclatante que leurs maris remportèrent sur les Lacédémoniens.

GYNIRAS, surnom d'*Adonis*.

GYROMANCIE, divination qu'on pratiquait en marchant en rond, ou en tournant autour d'un cercle sur lequel étaient tracées des lettres.

H

HADA, divinité des Babyloniens.

HADAD, nom du grand dieu des Syriens, et sans doute aussi des Iduméens. Il est appelé *Adod* par les écrivains profanes.

HADÈS ou HAIDÈS, nom grec de *Pluton*. Ce mot se prend aussi pour l'*enfer*.

HADRANUS, dieu particulier aux anciens Siciliens.

HADRIANALES, jeux établis par Antonin, à Pouzzoles, en l'honneur d'Adrien, son père adoptif. Il lui fit élever un temple magnifique dans lequel il institua un flamine au nom d'Adrien, avec un collége de prêtres destinés au service du nouveau dieu. Adrien n'avait pas attendu jusque-là pour avoir les honneurs divins, et se les était attribués de son vivant. Les Hadrianales étaient de deux sortes, les unes annuelles, les autres quinquennales.

HADRIANÉES, nom des temples que l'empereur *Adrien* se fit élever à lui-même, comme à une divinité.

HÆMUS. Les Romains appelaient de ce nom les victimes que l'on immolait à Jupiter Fulminant, sans que l'on en sache l'origine (STAT., *Thebaid*. l. IV, 223.)

HÆREDIUM, petit champ, héritage médiocre.

HÆ-SROUNG, le troisième des quatre *Bouddhas* qui ont déjà paru, suivant le système tibétain. Il porte le nom de *Gachib* ou *Gerel sakiktchi*, en mongol, et de *Kanakamouni*, en sanscrit. Il régnait lorsque la vie des hommes était réduite à 20,000 ans.

HAFÉDA, idole des Adites, tribu arabe qui, dans les temps les plus reculés, habitait la contrée d'Hadramaut, dans le Yémen, et qui fut détruite à l'époque du prophète Houd (l'Héber de la Bible). On invoquait cette idole pour obtenir un heureux voyage.

HAFTORANG, génie de la mythologie des Perses; il est le gardien de la région septentrionale du ciel, et a l'inspection sur les étoiles qui se trouvent dans cette plage. Il brille dans la grande-ourse.

HAFVA, divinité de la Belgique. Il est probable que c'était la même que le ciel dont le nom est *heaven* dans les langues teutoniques.

HAGNITAS, surnom donné à *Esculape*, et qui venait du bois dont la statue était formée. Il avait un temple sous ce vocable, chez les Lacédémoniens.

HAGNO, une des *Nymphes* nourrices de Jupiter.

HAILA, fille de Saba, changée en pierre à cause de son impiété, devint pourtant une idole des anciens Arabes, qui adoraient sa statue placée sur la montagne de Merva, proche de la Mecque.

HAKÉ, dieu égyptien. Il formait avec Chnoufis, son père, et la déesse de Neith, sa mère, une triade adorée dans le grand temple d'Esneh.

HALA-API-API, un des dieux de la mer et des voyages, dans l'archipel de Tonga. Il a deux temples desservis par deux ou trois prêtres; l'un de ces temples est à Vavou et l'autre à Lafouga.

HALALCOMÉNIDE, un des surnoms de *Minerve*, ainsi dénommée, soit d'Halalcomène, ville de Béotie, où on lui rendait un culte à cause du secours qu'elle portait à ses favoris, comme à Hercule dont elle fut la protectrice contre les persécutions de Junon.

HALCIONE, une des sept filles d'Atlas, qui forment la constellation des Pléiades.

HALÉA et HALÉUS, surnoms de *Minerve* et d'*Apollon*, pris, dit-on, le premier d'Haléus, qui avait élevé à la déesse un temple à Tégée, où l'on gardait les défenses du sanglier du Calydon; le second d'ἀλεῖν, *errer*, parce que Philoctète, après avoir mis fin à toutes ses courses, bâtit à Apollon un temple près de Crotone, dans la grande Grèce, et y consacra au dieu l'arc et les flèches d'Hercule.

HALIE, une des cinquante *Néréides*.

HALIES, fêtes que les Rhodiens célébraient en l'honneur du Soleil.

HALIMÈDE, une des cinquante *Néréides*; son nom signifie, *qui fait ses délices de la mer*.

HALLGRIM, un des géants de la mythologie finnoise, tué, comme Cacus dans sa caverne, par un autre Hercule.

HALLIRHOÉ, une des maîtresses de Neptune, qui la rendit mère d'Isis, selon Plutarque.

HALLIRRHOTIUS, fils de Neptune.

HALMELEUL, épouse de Saboucor, et mère d'Elieulep, anciens génies de la cosmogonie des Carolins occidentaux.

HALOA, surnom de *Cérès*, tiré communément du verbe ἀλοάω, *battre le blé*.

HALOSYDNE, déesse de la mer, la même qu'*Amphitrite*. On donnait aussi ce surnom à *Téthys*.

HALTIA, génie tutélaire de la mythologie finnoise. Chaque individu, chaque maison, chaque forêt, chaque lac, chaque montagne a son Haltia, ou esprit consulteur. Le Haltia des maisons, appelé aussi *Tonttu*, y annonce sa présence pendant la nuit par un bruit significatif, et vient déposer aux pieds du maître toutes les choses qui lui appartiennent. Le génie gardien des trésors porte le nom d'*Aarnion Haltia*.

Les Lapons donnent ce nom aux vapeurs qui s'élèvent des lacs, et qu'ils prennent pour les esprits auxquels est commise la garde des montagnes.

HAMA, un des dieux des anciens Saxons, suivant Saxon le Grammairien. C'était un insigne lutteur qui fut tué par le géant Dan, au lieu où depuis fut bâtie la ville de *Hambourg*, qui paraît avoir tiré son nom de ce héros.

HAMADRYADE, sœur et femme d'Oxilus, selon Athénée (lib. III), engendra huit filles, qui furent toutes nommées *nymphes Hamadryades* ; mais elles n'étaient point de la même espèce que celles de l'article suivant. Elles avaient toutes huit un nom particulier, que l'on imposa ensuite aux arbres.

HAMADRYADES. *Nymphes* des arbres, dont le destin dépendait de certains arbres avec lesquels elles naissaient et mouraient ; ce qui les distinguait des dryades, dont la vie n'était point attachée aux arbres. C'était principalement avec les chênes que les hamadryades avaient cette union, comme l'indique leur nom, composé de ἅμα, *ensemble*, et de δρῦς, *un chêne*. (SERVIUS, in vers 62, *eclog.* 10.)

Quoique ces nymphes ne pussent survivre à leurs arbres, elles n'en étaient pas cependant absolument inséparables, puisque selon Homère, elles allaient par échappées sacrifier à Vénus dans les cavernes avec les Satyres ; et, selon Sénèque, elles quittaient leurs arbres pour venir entendre le chant d'Orphée. On dit qu'elles témoignèrent quelquefois une extrême reconnaissance à ceux qui les garantirent de la mort ; et que ceux qui n'eurent aucun égard aux humbles prières qu'elles leur firent d'épargner les arbres dont elles dépendaient, en furent sévèrement punis : Péribée l'éprouva, au rapport d'Apollonius de Rhodes. (Lib. II *Argon.*)

Mais il vaut mieux lire la manière dont Ovide dépeint les complaintes et l'infortune de l'hamadryade que l'impie Erysichthon fit périr ; elle vivait dans un vieux chêne respectable, qui, dit-il, surpassait autant tous les autres arbres que ceux-ci surpassent l'herbe et les roseaux. A peine Erysichthon lui eut-il porté un premier coup de hache, qu'on entendit pousser des gémissements, et qu'on vit couler du sang ; le coup étant redoublé, l'hamadryade éleva fortement sa voix : « Je suis, dit-elle, une nymphe chérie de Cérès ; tu m'arraches la vie, mais j'aurai au moins en mourant la consolation de t'apprendre que je serai bientôt vengée. »

Les hamadryades ne doivent donc pas être censées immortelles, puisqu'elles mouraient avec leurs arbres. En prenant la supputation la plus modérée des mythologistes, la carrière des hamadryades s'étendait jusqu'à neuf cent trente-trois mille cent vingt ans ; mais ce calcul fabuleux ne s'accorde guère avec la durée des arbres, de ceux-là même à qui Pline (lib. XVI, c. 44) donne la plus longue vie.

Cependant il n'a pas été difficile aux anciens d'imaginer l'existence de ces espèces de nymphes ; car ils concevaient des sentiments de vénération et de religion pour les arbres qu'ils croyaient être fort vieux, et dont la grandeur extraordinaire leur paraissait un signe de longue durée. Il était simple de passer de là jusqu'à croire que de tels arbres étaient la demeure d'une divinité. Alors on en fit une idole naturelle, je veux dire qu'on se persuada que sans le secours des consécrations, qui faisaient descendre dans les statues la divinité à laquelle on les dédiait, une nymphe, une divinité s'était concentrée dans ces arbres. Le chêne qu'Erysichthon coupa était vénéré pour sa grandeur et pour sa vieillesse. On l'avait comme un lieu sacré ; on y appendait les témoignages du bon succès de sa dévotion et les monuments d'un vœu exaucé.

HAMEL, un des douze anges gardiens des constellations zodiacales, suivant la mythologie des Parsis ; il préside au signe du Bélier.

HAMESPETMÉDEM, génie de la théogonie des Parsis, un des six *Gahanbars*.

HAMKAR. Dans la théogonie des Parsis, suivant le savant Anquetil, les génies qui sont censés partager le ministère d'un autre génie, sont nommés les *Hamkars*, c'est-à-dire *coopérateurs*, ou *agissant ensemble*.

HAMMON, le même qu'*Ammon*, divinité égyptienne. Plusieurs font dériver ce nom, ainsi orthographié, de *Ham* ou *Cham* biblique, second fils de Noé.

HAMOYS, divinité des peuples du Nord, qu'on croit être la même que le dieu *Thor*. On le révérait aux environs de *Hambourg*, qui, dit-on, lui devrait son nom.

HAMZA a été le principal propagateur de la religion des Druzes ; la connaissance de Hamza, de ses éminentes qualités, de sa grandeur, de sa puissance, du ministère qui lui est confié, de ses rapports avec la divinité Hakem, avec les autres ministres et les unitaires ; de sa disparition pour des temps, de son retour futur, et des jugements qu'il exercera sur les hommes : tel est, après le dogme de l'unité de Dieu et de ses mani-

festations, le principal objet de la religion des Druzes.

HANAN-PACHA, c'est-à-dire le *haut monde*, nom que les Péruviens donnaient au *paradis*; c'étaient là que les gens de bien recevaient la récompense de leurs œuvres. La terre s'appelait *Hurin-Pacha*, *le bas monde*, et l'enfer *Veu-Pacha*, *le monde central* ou *inférieur*.

HANDA, nom sous lequel les Singalais adorent la *Lune*. Ils joignent quelquefois à ce nom celui de *Hamoui*, titre d'honneur des personnes les plus relevées, et celui de *Dio* qui, dans leur langue, signifie *Dieu*.

HANGSPORI, génie de la mythologie scandinave; il présidait aux hauteurs et aux collines.

HANH-KHIEN, démon ou mauvais génie, que les Cochinchinois croient être changé chaque année, et remplacé par un autre. Ils l'invoquent dans leurs imprécations.

HANNO, génie qui règne sur chacune des îles basses de l'archipel des Carolines. C'est lui qui leur fournit tout ce qui leur est nécessaire. Il est subordonné à un être qui lui est infiniment supérieur. Un très-petit nombre d'individus jouissent de la faveur de voir cet esprit, et ils ne doivent ce privilége qu'à leurs enfants morts en bas âge. Ces élus sont quelquefois en butte aux attaques d'un esprit malfaisant qui demeure dans les coraux sur lesquels ces îles reposent.

Les insulaires de cet archipel célèbrent, chaque année, en l'honneur d'Hanno, des réjouissances qui durent un mois entier et qui exigent de grands préparatifs. Le temple d'Hanno est le séjour ordinaire des malades; mais personne n'oserait y demeurer seul, parce que l'esprit d'Hanno y réside.

HANOUMAN, l'une des divinités indoues les plus populaires; c'était le ministre de Sougriva, roi des singes (satyres ou montagnards), et singe lui-même, comme toute sa nation; il contribua puissamment aux triomphes de Rama, et, en conséquence, il a sa part des hommages que l'on rend à ce dieu conquérant.

HAN-PING TI-YO, le seizième et dernier des petits enfers, suivant les bouddhistes de la Chine. Le froid et la gelée y sont d'une telle violence qu'ils détachent les chairs des réprouvés, brisent leurs os et les font tomber par fragments.

HANSA, oiseau qui, suivant les poëtes hindous, est la monture du dieu Brahma. Les uns croient que c'est *le cygne*, d'autres pensent que c'est *l'oie*; ces derniers ont pour eux le mot latin *anser*, corrélatif du sanscrit *hansa*.

HAOUMEA, déesse bienfaisante de l'archipel Hawaï ou Sandwich; suivant la cosmogonie des insulaires, le premier habitant de cette contrée descendait de cette divinité.

HAR ou **HARA**, un des noms du dieu *Siva*.

HARHAT, dieu égyptien, personnification de la science et de la lumière céleste; il formait, avec la déesse *Hathor* et leur fils *Harsont-Tho*, une triade vénérée dans le grand temple d'Edfou. Har-hat était aussi identifié avec *le Soleil;* c'est le grand *Hermès trismégiste*.

HARI, un des noms indiens du dieu Vichnou, seconde personne de la triade indienne. Par suite, ce mot est employé pour exprimer le Divinité elle-même, les Hindous appellent Haris différents êtres célestes, tels que *Yama*, *Indra*, *l'Air*, *le Soleil*, *la Lune*, *Siva Brahma*, *le Feu*, plusieurs animaux et diverses couleurs.

HARIHARA, mot indien, composé des noms réunis de *Vichnou* et de *Siva*. Des statues de Hara et Hari on faisait quelquefois un seul groupe, ressemblant aux Hermapollons des Grecs. La statue avait quatre bras et deux pieds; une moitié était noire et l'autre blanche; on l'appelait Harihara.

HARITI, déesse d'un rang inférieur adorée par les bouddhistes du Népâl. Elle a un temple dans l'enceinte du Sambhounath, et est aussi adorée par les Hindous brahmanistes.

HARKA, dieu des anciens Egyptiens.

HARMODIE. Les Athéniens chantaient dans leurs festins une chanson à l'honneur d'*Harmodius* et d'Aristogiton, qui les avaient délivrés de la tyrannie d'Hipparque et ils la nommaient *Harmodie*, du nom d'un des vengeurs de la patrie.

HAROUT et **MAROUT**. Les musulmans appellent ainsi deux anges, dont le vin et la concupiscence causèrent la perte, et plusieurs ajoutent que Mahomet se fonda sur leur légende pour prohiber à ses sectateurs l'usage du vin.

HARPAGEIA et **HARPAGIUM**, lieu où était Ganymède, lors de son enlèvement.

HARPALYCE, la plus belle fille d'Argos: Climènus son père en devint amoureux, et tous les efforts qu'il fit pour vaincre cette passion, ne firent que l'augmenter.

HARPALYCE, fille d'Harpalycus roi de Thrace, fut nourrie du lait de jument, dit Hygin, et accoutumée de bonne heure au maniement des armes. Son père ayant été attaqué par Néoptolème, fils d'Achille, fut blessé; et il aurait été perdu sans ressource, si Harpalyce ne fût venue à son secours: elle chargea si à-propos l'ennemi, qu'elle le mit en fuite. Son père qu'elle avait si heureusement délivré de cette guerre étrangère, périt quelque temps après dans une guerre civile. Ses sujets le chassèrent avec sa fille et le tuèrent à la fin. Pour Harpalyce, elle se retira dans les bois, où elle exerça mille brigandages. Elle marchait avec la vitesse de la foudre; et quand on courait après elle pour recouvrer les bestiaux qu'elle venait d'enlever, on ne pouvait point l'atteindre. Elle ne fut prise que dans les filets qu'on lui tendit, comme pour la chasse des cerfs. On la mit à mort; mais il en coûta cher à ses meurtriers: car aussitôt il s'éleva une dispute dans le voisinage, pour savoir à qui était le bétail qu'elle avait volé; on se battit, et il en demeura de part et

d'autre plusieurs sur la place. Depuis ce temps, on établit pour coutume qu'on s'assemblerait au tombeau de cette fille, et qu'on y ferait des tournois en expiation de sa mort. Virgile dit, que Vénus s'offrit aux yeux d'Enée, sous l'air d'une chasseresse, telle qu'on représente la célèbre Harpalyce, piquant les flancs d'un cheval, plus rapide que les flots de l'Hèbre. (*Æneid.* I, 320.)

HARPALYCE, nom d'une chanson célèbre dans la Grèce, qu'on avait faite sur la mort d'une jeune fille nommée *Harpalyce*. Aristoxène, nous apprend que méprisée par Iphicus, un des Argonautes, qu'elle aimait à la folie, elle sécha de douleur et mourut; qu'à l'occasion de cet événement on institua des jeux où les jeunes filles chantaient la chanson nommée Harpalyce. Parthénius parle aussi de cette chanson et de l'événement qui y donna lieu. Il y avait une autre chanson dans le même goût, appelée *Calycé* dont Stésichore était auteur : cette Calycé, rebutée par son amant, se précipita dans la mer.

HARPAX, fils de Borée et de Chloris. Il succéda au roi Hénochius.

HARPÉ, HARPEDOPHORUS, nom donné à *Mercure*, à cause de l'harpé dont il s'était servi pour tuer Argus.

HAROWITH, dieu ou idole des anciens Germains.

HARPHRÉ, dieu des Egyptiens; il formait avec *Mandou*, son père, et *Ritho*, sa mère, une triade vénérée dans le temple d'Hermonthis.

HARPIE, oiseau fabuleux dont il n'est fait mention que chez les poëtes, qui lui donnent un visage de femme, des pieds et des mains crochus. (VIRGIL., *Æneid.* III.) C'est une sorte de monstre fabuleux que les anciens regardaient comme une espèce de génie. Les Harpies étaient filles de l'Océan et de la Terre. De là vient qu'elles habitaient dans une île, tantôt sur la mer et tantôt sur la terre. Valérius Flaccus dit qu'elles étaient filles de Tiphon. On les représentait avec des ailes, des oreilles d'ours, un corps de vautour, un visage de fille et des mains ou des pieds crochus. Il y avait trois harpies, *Aëllo, Ocypété* et *Céléno*, qu'Homère appelle *Podargé*. Le zéphire les rendit mères de Balius et de Xanthus, chevaux d'Achille. Phérécide raconte que les Boréades les chassèrent de la mer Egée, de celle de Sicile, et les poursuivirent jusqu'aux îles qu'on nommait *Plotæ*, ou, comme Homère, *Calinæ*, et que depuis on appela à cause de cela *Strophades*. Les Harpies se retirèrent dans un antre de l'île de Crète.

Selon Vossius (*De idol.* l. III, c, 99, p. 631), ce que les anciens ont dit des Harpies ne convient à nul autre oiseau, aussi-bien qu'aux grandes chauve-souris, qui se voient au territoire de Darien, dans la Castille d'or, au nord de l'Amérique méridionale. Ces animaux tuent non seulement les volailles, mais les chiens et les chats, incommodent beaucoup les hommes par leurs piqûres; il dit même qu'elles sucent leur sang. Mais les anciens, comme Vossius le remarque lui-même, ne connaissaient point ces oiseaux; il ajoute que, par ces monstres, ils n'ont entendu autre chose que les vents; que c'est pour cela qu'ils ont dit qu'elles étaient filles d'Electre, qui l'était de l'Océan. C'est ce qu'en ont pensé les scholiastes d'Apollonius, d'Hésiode et Eustathius. Leurs noms *Aëllo, Ocipété et Céléno* en sont encore une preuve.

D'autres prétendent que ces Harpies n'étaient autre chose que des *sauterelles*, qui ravageaient des contrées entières; que le mot grec ἅρπυιαι est dérivé de l'hébreu *arbeh, sauterelle;* que *Céléno*, nom de la principale des Harpies, signifie en syriaque *sauterelle*, et qu'Achaloé, nom d'une autre d'où Hésiode a fait *Aëllo*, vient d'*achal, manger*, parce que les sauterelles dévorent toute la verdure. Ils ajoutent qu'elles furent chassées par les fils de Borée, c'est-à-dire par les vents septentrionaux, qui balayent en effet ces nuées de sauterelles; et enfin que ces insectes causent la famine, la peste, et inquiètent ainsi les souverains même jusque dans leurs palais.

La peinture et la sculpture personnifient les vices par des Harpies; par exemple, une Harpie sur des sacs d'argent désigne l'avarice.

HARPINE, fut aimée du dieu Mars, qui la rendit mère d'OEnomaüs, père d'Hippodamie.

HARPOCRATE, dieu du silence. Ce dieu égyptien était inconnu aux Grecs avant le règne d'Alexandre. Aucun écrivain de cette nation qui ne parle d'Harpocrate avant Eratosthène, qui fut surintendant de la bibliothèque d'Alexandrie, sous le règne de Ptolémée-Evergète, ou Ptolémée III. Hérodote, qui avait visité les plus célèbres temples de l'Egypte, et qui a parlé si au long des divinités égyptiennes, ne fait aucune mention d'Harpocrate; quoique ce dieu fût confondu souvent avec Horus, qui n'est pas oublié dans ses écrits. Depuis que les Lagides occupèrent le trône d'Egypte, on vit le culte d'Harpocrate, renfermé auparavant dans la haute Egypte, se répandre à Alexandrie, et de là dans tout l'occident Au temps où écrivait le docte Varron (*Ling. latin.* lib. IV) on le connaissait à Rome, et Pline l'Ancien atteste qu'il voyait (lib. 23, cap. 3) les figures des dieux égyptiens, et d'Harpocrate en particulier, gravées sur les bagues de ses concitoyens. Les Grecs, en propageant le culte de cette divinité sous le nom de *Sigalion* (formé de *σιγάειν, se taire*), chargèrent ses figures de plusieurs attributs ou symboles inconnus aux anciens Egyptiens. Nous les en dépouillerons dans cet article, afin de donner les véritables notions de l'Harpocrate égyptien. L'ancien nom d'Harpocrate était *Arphochrat*, qui veut dire en cophte (idiome des anciens Egyptiens) *celui qui boite d'un pied*, ou *faible des pieds*. C'est ainsi qu'Homère dépeint Vulcain (*Odyss.*, 330.) qu'il oppose à Mars aux pieds sains,

de même que les prêtres égyptiens opposaient Harpocrate au dieu Ammon.

Les Egyptiens disaient qu'Harpocrate était fils d'Osiris et d'Isis, de même qu'Horus : cette fraternité signifiait l'identité de personne dans le langage sacerdotal. De même qu'Horus était l'emblème du soleil au solstice d'été, lorsqu'il avait acquis toute sa force ; de même Harpocrate, boiteux d'un pied, c'est-à-dire faible, était l'emblème du soleil nouveau-né au solstice d'hiver. Cette naissance du soleil était fixée à Rome (SERVIUS, in VII *Æneid.*, 720) au 15 de décembre. Dans une inscription latine (GRUTER., p. 88, 13) c'est le dieu enfant *Phosphorus*, ou *porte-lumière*, c'est-à-dire *lumière naissante*. Dans l'oracle de Claros, c'est le tendre *Jao*, ἁϐρὸς Ἰάω. Sur les pierres, les bronzes, et les autres monuments, il est représenté sous la forme d'un enfant, et on le voit emmaillotté sur la table isiaque. Comme Osiris, emblème de la puissance solaire, était tantôt le mari, tantôt le fils d'Isis, et que ce fils était perdu, pleuré, retrouvé et célébré par des chants de joie, on conçoit qu'Harpocrate était l'Osiris retrouvé; et que dans ce sens Osiris a pu être appelé aussi ἁϐρός, *faible*, ou *tendre*.

Plutarque dit plusieurs fois que les Egyptiens croyaient que le soleil naissant, ou renouvelé, sortait, était formé des parties humides du globe de l'univers; c'est pourquoi Harpocrate était représenté sous la figure d'un enfant assis sur le lotus, plante qui aime les marais et les eaux stagnantes. De là vint aussi que le lotus fut choisi pour l'attribut d'Harpocrate

Harpocrate fut mis au jour par Isis avant le temps de la gestation accompli, selon les traditions égyptiennes (PLUTARCH., *De Is. et Osir.*) et avec une grande faiblesse dans les parties inférieures du corps; c'est pourquoi ils semblait être resté dans l'attitude où se trouvent les enfants dans le sein maternel, c'est-à-dire avec les mains ou les doigts appliqués à la bouche, au visage. Les Grecs donnèrent à cette attitude ordinaire d'Harpocrate une autre interprétation; ils la prirent pour le commandement du silence, et ils en formèrent leur Sigalion, ou le dieu du silence.

On voyait des statues de ce dieu dans plusieurs temples et places publiques.

On offrait à cette divinité les lentilles et les prémices des légumes; mais le lotus et le perséa lui étaient principalement consacrés.

Sa statue se trouvait à l'entrée de la plupart des temples; ce qui voulait dire, au sentiment de Plutarque, qu'il fallait honorer les dieux par le silence ; ou, ce qui revient au même, que les hommes n'ayant des dieux qu'une connaissance imparfaite, ils n'en devaient parler qu'avec respect.

On représentait le plus ordinairement Harpocrate sous la figure d'un jeune homme nu, couronné d'une mitre à l'égyptienne, tenant d'une main une corne d'abondance, de l'autre une fleur de lotus, et portant quelquefois la trousse ou le carquois.

Comme on le prenait pour le Soleil, cette corne d'abondance marquait que c'est le soleil qui produit tous les fruits de la terre, et qui vivifie toute la nature ; le carquois dénotait ses rayons, qui sont comme des flèches qu'il décoche de toutes parts

HARSONT-THO, dieu égyptien, fils d'Harhat et de la déesse Hathor ; il formait avec son père et sa mère une triade vénérée dans le grand temple d'Edfou. Harsont-Tho est considéré par Champollion comme l'*Horus*, soutien du monde, qui est à peu près *Eros* ou l'*Amour* des mythes grecs.

HATHOR, une des grandes déesses des Egyptiens, correspondant à la *Vénus* des Grecs ; elle est représentée, dans le temple d'Edfou, comme épouse d'Har-Hat ou du Soleil, et mère d'Harsont-Tho. On la représentait sous la forme humaine, avec une coiffure symbolique, surmontée d'un épervier; ou bien la tête couverte de la dépouille d'une pintade.

HATTARA, un des mauvais génies de la mythologie finnoise; il s'occupe, avec Ajattara, Onkelvoinen et Lemmas, à égarer les chasseurs et à détourner les voyageurs du droit chemin.

HATTDRAT, autres génies de la mythologie finnoise. Suivant Ganander, ce sont des Géants terribles qui dirigèrent leurs attaques contre le ciel.

HAU-ROU-WA, nom des deux enfers du système bouddhiste des Siamois. Dans le quatrième enfer, nommé le petit Hau-rou-wa, une flamme dévorante pénètre dans le corps des damnés par toutes les ouvertures, et les consume sans interruption pendant 4,000 ans. Cet enfer est destiné à ceux qui ont maltraité un être quelconque, et trompé le prochain par un mensonge.

Dans le cinquième enfer, ou grand Hau-rou-wa, outre une flamme dévorante qui consume les réprouvés tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, on arrache à ces malheureux des lambeaux de chair, on les presse dans un pressoir jusqu'à ce qu'ils soient broyés et réduits en pâte : puis on jette cette pâte au feu morceau par morceau. Ceux qui, pendant leur vie, ont endommagé ou pillé le butin des Ponghis, des Kiaongs, etc., souffrent ces supplices pendant 8,000 ans.

HAVAN, génie de la mythologie des Parsis; il préside à la première des cinq parties du jour.

HAVEITOU, un des dieux de l'île Vapou, dans l'archipel des Marquises.

HEBDOMAGENE, surnom d'*Apollon*, que les Delphiens prétendaient être né le septième jour du mois Busion. C'était surtout ce jour-là qu'il se rendait à Delphes et qu'il répondait aux consultants.

HEBDOMEES, fêtes qui, selon Suidas et Proclus (HESIOD., *Dies*, 768) se célébraient à Delphes, le septième jour de chaque mois lunaire, en l'honneur d'Apollon.

Une autre fête du même nom était célé-

brée dans les familles particulières, le septième jour après la naissance d'un enfant; c'est alors qu'on lui imposait un nom; la cérémonie était accompagnée d'un grand festin.

HÉBÉ, déesse de la jeunesse, était fille de Jupiter et de Junon, selon Homère, Hésiode et Apollodore. Des écrivains postérieurs lui donnent une origine plus extraordinaire. Junon, disent-ils, jalouse de Jupiter, qui avait produit tout seul la sage Minerve, voulut produire à son tour de la même manière, et mit au monde la belle Hébé. On raconte encore sa naissance d'une autre manière; invitée par Apollon à un festin dans le palais de Jupiter, Junon y mangea des laitues sauvages, et devint sur-le-champ enceinte, ayant été stérile jusqu'à ce temps-là; elle accoucha d'Hébé. Jupiter, épris de sa beauté, lui donna l'honorable fonction de servir à boire aux dieux et aux déesses; mais un jour qu'elle servait les dieux dans un grand festin, elle se laissa tomber. Ce malheur fut le prétexte de sa destitution. Hercule, après sa déification, l'épousa dans le ciel, et eut d'elle une fille nommée Alexiare et un fils appelé Anicète. Ce mariage est sans doute une allégorie qui indique l'union de la jeunesse et de la force. A la prière d'Hercule, elle rajeunit Iolas. Elle avait plusieurs temples, un entre autres chez les Phliasiens, qui avait droit d'asile; la déesse portait en cette ville le nom de *Ganymède*. On la représentait sous la forme d'une jeune fille couronnée de fleurs, tenant une coupe d'or à la main. On plaçait souvent sa statue auprès de celle de Junon.

HEBON, dieu autrefois adoré dans la Campanie. On croit que c'est le même que *Bacchus*, ou plutôt le *Soleil*.

HEBONA, déesse adorée chez les anciens Etrusques.

HECAERGE, divinité qui était favorable aux chasseurs. On croit que c'était *Diane* elle-même à laquelle on donnait ce nom ainsi qu'à son frère Apollon. D'autres la regardent comme une *nymphe* de la campagne et des forêts, qui était la terreur des animaux que ses traits atteignaient de loin.

HECALESIES, fête célébrée à *Hérale*, bourg de l'Attique, en l'honneur de *Jupiter*, qui avait un temple en ce lieu, d'où il était surnommé *Hécalésien*.

HECATE. C'était proprement *Proserpine*, considérée sous le rapport d'une puissance divine qui venge les crimes. On sait que les Grecs placèrent les enfers au centre de la terre, et y mirent le lieu des châtiments après la mort. Proserpine, comme fille de la Terre, désignant en général tout ce qui y est renfermé, et regardée comme l'épouse de Pluton, présidait nécessairement à la distribution des peines dues aux crimes. Quelques auteurs supposèrent qu'il y avait des antres dans la lune, dont le plus grand portait le nom d'*Hécate*, et où les âmes des méchants subissaient différents tourments. On croit plus communément que la déesse Hécate était fille du Jupiter et de Latone, et sœur d'Apollon, que l'antiquité appelle la *Lune* dans le ciel, *Diane* sur la terre et *Proserpine* dans les enfers. Alcamène fut le premier qui donna un triple corps à Hécate; Myron, au contraire, ne lui en donna qu'un. Ses trois faces expriment suivant Cléomède, les trois aspects de la Lune.

Le chêne lui était consacré particulièrement, et on la couronnait des branches de cet arbre, entrelacées de serpents. Le nombre trois servait encore à la désigner. L'autel élevé en son honneur différait de celui des autres divinités, en ce qu'il était triangulaire et avait trois côtés comme sa statue, d'où vient l'épithète de *Tribômos*. Elle en avait un semblable à Rome, dans le temple d'Esculape. Le chien lui était consacré. Ceux qu'on lui offrait en sacrifice devaient être noirs, et on les immolait au milieu de la nuit.

Apulée nous apprend qu'Hécate était la même qu'*Isis*. Plusieurs mêlèrent le culte de cette déesse, à celui de Diane : et c'est ainsi qu'elle fut adorée à Ephèse, à Délos, à Brauron dans l'Attique, à Magnésie, à Mycènes, à Ségeste et sur le mont Ménale. Les Athéniens lui offraient des gâteaux sur lesquels était imprimée la figure d'un bœuf, parce qu'on l'invoquait pour la conservation de ces animaux utiles; et les Spartiates teignirent ses autels du sang des hommes. A Rome, son culte fut aussi célèbre sans être aussi cruel; on l'appelait *Dea feralis*, et l'on croyait qu'elle fixait le dernier instant de l'homme et présidait à sa mort.

HECATEES, on appelait de ce nom chez les Grecs, des apparitions, des spectres d'une grandeur prodigieuse qui avaient lieu dans les mystères d'*Hécate*. C'était aussi les noms des statues érigées à cette déesse, devant les maisons d'Athènes.

HECATESIES, fêtes et sacrifices qu'on célébrait en l'honneur d'*Hécate*, dans la ville d'Athènes. On y vénérait cette déesse, comme protectrice des enfants. Le soir de chaque nouvelle lune, les gens riches donnaient, dans les carrefours, un repas public où la divinité était censée présider, et qui s'appelait le repas d'Hécate. On supposait qu'elle consommait ces provisions, ou qu'elle les faisait consommer par des serpents. Ces repas étaient surtout destinés aux pauvres.

HECATOMBE, sacrifice de cent victimes, et particulièrement de cent bœufs, mais qu'on appliqua, dans la suite, à l'immolation de cent animaux de même espèce, même de cent lions ou de cent aigles; c'est ce qu'on appelait sacrifice impérial. Il se faisait sur cent autels de gazon et par cent sacrificateurs; on l'offrait dans des cas, soit heureux, soit malheureux, comme après une victoire ou dans un temps de peste et de famine.

Il y a des auteurs qui en rapportent l'institution aux Lacédémoniens, qui, ayant cent villes dans leur territoire, en prirent occasion d'établir une fête annuelle dans laquelle

ils immolaient un bœuf pour chaque ville.

En certains temps de l'année, et avant certains jeûnes dont ils se sont imposé l'obligation, les principaux habitants de l'île Socotora s'assemblent et font un sacrifice de cent têtes de boucs ou de chèvres.

HECATOMBEES, fête qu'on célébrait à Athènes, en l'honneur d'Apollon, dans le premier mois de l'année civile, appelée de là *hécatombeon*.

HECATOMPEDON, temple de Minerve à Athènes.

HECATOMPHONIES (d'*ἑκατὸν*, *cent*, et *φόνος*, *meurtre*), fêtes que célébraient, chez les Messéniens, ceux qui avait tué cent ennemis à la guerre. Aristomène eut trois fois cet honneur.

HECATONCHIRES, c'est le nom général qu'on donnait aux trois géants qui avaient *cent mains*, *Briarée*, *Gygès* et *Cothis*.

Leur père ne put en supporter la vue, et, à mesure qu'ils naquirent, il les cacha dans les sombres demeures de la Terre et les chargea de chaînes. Jupiter les remit ensuite en liberté par le conseil de la Terre. Aussi combattirent-ils pour lui avec une vivacité que les Titans ne purent soutenir; et les courant à chaque instant de 300 pierres lancées à la fois de leurs 300 mains, ils les repoussèrent jusqu'au fond du Tartare, et les y enfermèrent dans des cachots d'airain. La nuit se répandit trois fois à l'entour, et Jupiter en confia la garde aux Hécatonchires.

HECATOS, un des surnoms du *Soleil ; il* vient, selon les uns, d'*ἑκὰς*, *loin*, parce que cet astre darde au loin ses rayons ; suivant les autres, d'*ἑκατὸν*, *cent*, parce que, d'après une tradition, Apollon avait tué le serpent Python de cent coups de flèches.

HE-CHA-TI-YO, c'est-à-dire *l'enfer du sable noir;* le premier des seize petits enfers, suivant les bouddhistes de la Chine.

HE-CHINC-TI-YO, le second des grands enfers, suivant les bouddhistes de la Chine. Les démons y attachent les damnés avec des chaînes de fer incandescent, les décapitent, leur scient le corps et calcinent leurs os, dont la chaleur fait fondre et ruisseler la moelle.

HECTOR, fils de Priam et d'Hécube, passait pour le plus fort et le plus vaillant des Troyens.

Philostrate dit que les Troyens, après avoir rebâti leur ville, lui rendirent les honneurs divins.

HECUBE, fille de Céséis, roi de Thrace, et sœur de Théano, prêtresse d'Apollon, épousa Priam, roi de Troyes, dont elle eut Hector, Pâris, Déiphobe, Hélénus, Politès, Antiphe, Hipponoüs, Polydore, Troïle, et quatre filles; Creuse, Polixène, Laodice, Cassandre.

HEGEMONE, une des deux *Grâces* chez les Athéniens, C'était aussi un des surnoms de *Diane. Diane Hégémone*, ou *conductrice*, était représentée portant des flambeaux, et honorée sous cette forme et sous ce titre en Arcadie.

HEGEMONIES, fêtes que les Arcadiens célébraient en l'honneur de *Diane Hégémone*.

HEIA, nom que les chamans des Samoïèdes donnent au dieu souverain.

HEIL, idole des anciens Saxons, en Angleterre. Elle était vénérée sur les bords du Frome, en Dorsetshire.

HEIMDALL, dieu de la mythologie scandinave, fils de neuf vierges qui étaient sœurs. On l'appelle aussi le dieu *aux dents d'or*, parce qu'il a les dents de ce métal précieux. Il est le portier et le gardien des autres dieux. Il réside dans le fort céleste, château construit à l'extrémité du pont *Bifrost, l'arc-en-ciel*, par lequel le ciel communique avec la terre, enfin d'empêcher les géants de forcer le passage. Heimdall a le sommeil plus léger que celui d'un oiseau, et il jouit de la faculté d'apercevoir, le jour comme la nuit, les objets à distance de plus de cent lieues. Son oreille est si fine, qu'il entend croître l'herbe des prés et la laine des brebis. Il tient d'une main une épée et de l'autre une trompette, dont le son se fait entendre dans tous les mondes. A la fin des temps, lorsque les fils de Muspell viendront avec Loke, le loup Fenris, le grand Serpent, pour attaquer les dieux, il soufflera avec force dans sa trompette pour réveiller ceux-ci ; lui-même attaquera Loke, le mauvais génie ; ils lutteront corps à corps, et se terrasseront mutuellement, et ils s'arracheront la vie.

HEKO-TORO, divinité de la Nouvelle-Zélande, c'est le dieu des charmes et des enchantements. On dit qu'ayant jadis perdu sa femme, il se livra longtemps à de vaines recherches. Il désespérait de la trouver jamais, lorsque, abordant enfin à la Nouvelle-Zélande, elle s'offrit tout éplorée à ses regards. Heureux de cette rencontre imprévue les deux époux séchèrent leurs larmes, et, au moyen d'une pirogue suspendue au firmament par ses deux extrémités, ils rejoignirent leur céleste demeure, où ils brillent encore sous la forme d'une constellation.

HELA, déesse de la mort dans la mythologie scandinave : elle est fille de Loke, le mauvais principe, et d'Augerbode, messagère de malheurs; ses frères sont le loup Fenris et le grand Serpent. Précipitée dans le Niflheim (les enfers), on lui donna le gouvernement de neuf mondes. La moitié de son corps est bleue, l'autre moitié est revêtue de la peau et de la couleur humaine. Elle a un regard effrayant qui la fait aisément reconnaître.

HELENE était, selon la plus commune opinion, fille de Jupiter et de Léda, femme de Tyndare et sœur de Clytemnestre, de Castor et de Pollux. Il y a peu de traits dans l'histoire poëtique sur lesquels il y ait plus de variations que sur l'origine de cette femme célèbre. Un très-grand nombre d'auteurs conviennent qu'elle était sortie d'un œuf: mais quelle était l'origine de cet œuf? c'est sur quoi l'on n'est pas d'accord. Quoi qu'il en soit, la beauté d'Hélène fut regardée

comme un prodige; elle fut aussi célèbre de son temps qu'elle l'est aujourd'hui. Mais si elle fut la plus belle des femmes, elle fut aussi une des plus infidèles. Sa beauté parut dans tout son éclat dès son enfance, et fit tant de bruit, que Thésée l'enleva du temple de Diane, où elle dansait. Il la mit sous la conduite d'Ethra, sa mère, les confia toutes les deux à la garde d'un de ses amis dans la ville d'Aphidnes, et s'en alla avec son ami Pirithoüs, travailler à l'enlèvement de Proserpine. Castor et Pollux, frères d'Hélène, entrèrent sur-le-champ à main armée dans l'Attique, pour redemander leur sœur. Les Athéniens protestèrent qu'ils ignoraient l'endroit où elle était. Les dioscures, peu satisfaits de cette réponse, se préparaient à des hostilités, quand un certain Academus découvrit aux frères d'Hélène qu'elle était à Aphidnes. Ils emportèrent la ville d'assaut, ramenèrent Hélène à Lacédémone avec la mère de Thésée, qui suivit Hélène jusque dans Troie. Hélène se retira ensuite à Argos, chez Clytemnestre sa sœur; on assurait qu'elle y était accouchée d'une fille, et que Clytemnestre, pour sauver l'honneur de sa sœur, avait fait croire à tout le monde, à Agamemnon même, qu'elle en était la mère. De retour à Lacédémone, Hélène courut un grand danger; mais un prodige la sauva. Une grande peste ravageait la ville; l'oracle fit savoir qu'elle cesserait, pourvu qu'on sacrifiât tous les ans une fille de qualité. Le sort tomba une fois sur la belle Hélène; mais comme elle était destinée à servir d'instrument pour l'exécution des décrets des dieux, ils la sauvèrent; et dans le temps qu'on la menait à l'autel, un aigle enleva le couteau, et alla le poser sur une génisse qui fut sacrifiée en la place d'Hélène. Tyndare était fort embarrassé du grand nombre de prétendants qui aspiraient à la main d'Hélène, parce qu'il craignait de s'attirer la vengeance de ceux à qui il ne la donnerait pas. Il suivit le conseil d'Ulysse, et fit promettre à tous les prétendants qu'après que sa fille aurait fait choix de l'un d'eux pour époux, ils se joindraient tous à cet époux pour le défendre contre ceux qui voudraient la lui disputer. Ils jurèrent sur les entrailles d'un cheval, qui fut immolé à cet effet et enterré dans le lieu même; ce fut là, dit-on, le motif qui engagea toute la Grèce à prendre les armes pour faire rendre à Ménélas sa femme, enlevée par Pâris. *Voy.* Mérion. Hélène fixa donc son choix sur Ménélas. On a prétendu que Tyndare céda son royaume à son gendre; mais il paraît qu'il ne fit que le désigner pour son successeur: ainsi il n'est pas étonnant qu'Hélène fût tant recherchée; car avec une beauté accomplie, elle apportait une couronne en dot. Les commencements de son mariage avec Ménélas furent tranquilles et heureux : mais Hélène était la plus belle femme du monde; Vénus avait promis à Pâris de le récompenser par la main de la plus belle femme de l'univers. Elle lui devait donc celle d'Hélène. (*Voy.* Paris.) Pendant le voyage de Lacédémone à Troie, le vaisseau qui la portait relâcha en Arcadie, où elle se laissa suborner par un nommé Péritanus. Arrivée à Troie, elle se laissa encore séduire par Corythus, fils de Pâris et d'OEnone. Achille ayant eu occasion de la voir un jour sur les murs de Troie, en devint amoureux, et l'on a même dit qu'il en eut un enfant. Enfin, on rapporte un grand nombre d'actions qui ternirent sa réputation; et pour y mettre le comble, on nommait une de ses femmes, dont l'unique occupation auprès d'elle était de lui donner des leçons de lubricité. Après la mort de Pâris, qui arriva la dixième année du siége de Troie, son frère Déiphobe remplit sa place auprès d'Hélène, et il fut massacré par Ménélas, quand la ville fut prise. (*Voy.* Déiphobe.) Ménélas se réconcilia, sans beaucoup de peine, avec sa femme, et la ramena chez lui fort humainement. On a même dit qu'il s'était persuadé qu'elle séchait de douleur dans la maison de Priam, et que c'était le principal motif qui poussait ce mari débonnaire à la conquête de Troie. Après la mort de Ménélas, Nicostrate et Mégapenthe, bâtards de Ménélas, la chassèrent de Lacédémone. Elle se retira chez Polixo, dont les femmes la pendirent à un arbre.

HELENIES ou **HELENOPHORIES**, fête que les Lacédémoniens célébraient en l'honneur d'*Hélène*, épouse de Ménélas, qui avait un temple dans cette ville. Elle était célébrée par de jeunes filles montées sur des mules ou des chariots, et portant les mystères dans des vases formés de joncs ou de roseaux entrelacés.

HELENOPHORIES, fêtes célébrées à Athènes. Elles prenaient leur nom des corbeilles d'osier, appelées *ἑλέναι*, dans lesquelles on portait en grande pompe des choses religieuses et cachées.

HELENUS, fils de Priam et d'Hécube, fut le seul des fils de ce prince qui survécut à la ruine de sa patrie. Il avait appris de sa sœur Cassandre l'art de la divination.

HELHEIM, *l'empire de la mort*, ou simplement *Hel, la mort;* un des trois mondes souterrains de la mythologie scandinave, qui, avec les régions appelées *Dokâlfaheim* et *Niflheim*, était sous la domination de *Héla*, déesse de la mort.

HELIADES, fils du Soleil et de la nymphe Rhodes. Ils étaient sept que Diodore (lib. v) nomme *Ochimus*, *Cercaphus*, *Macar*, *Actis*, *Tenagès*, *Triopas* et *Candalus*. Ils se distinguèrent par diverses connaissances et surtout dans l'astronomie et la navigation. Ténagès, le plus habile d'entre eux périt par leur jalousie. Ce crime ayant été découvert, les auteurs prirent la fuite. Actis réfugié en Egypte y bâtit la ville d'*Héliopolis*, en l'honneur de son père *le Soleil*, appelé en grec *Helios;* et il enseigna l'astronomie aux Egyptiens.

HELIADES, filles du Soleil et de Clymène, selon les poëtes. Elles furent, ajoutent-ils, si sensiblement affligées de la mort de leur frère Phaéton, que les dieux, touchés de ni

tié, les métamorphosèrent en peupliers, et leurs larmes en ambre jaune, sur les bords de l'Eridan.

HELIAQUES, mystères, fêtes et sacrifices qu'on faisait en l'honneur du *Soleil* que les Grecs nommaient *Helios*.

HELICAON, fils d'Anthénor.

HELICE, surnom que les Grecs donnèrent à *Calisto* depuis qu'elle fut placée dans le ciel, parce que la constellation de la grande ourse qu'elle forme tourne toujours autour du pôle sans jamais se coucher; ce qui la fait nommer *Hélice* ou *Tournante*, du grec ἑλίσσω, *je tourne*.

HELICE, ville de l'Achaïe, où Neptune avait un temple très-fréquenté par les Grecs.

HELICON, montagne de Béotie, voisine du Parnasse et du Cythéron; elle était consacrée à Apollon et aux Muses.

On y voyait un temple qui leur était dédié; ensuite la fontaine d'Hippocrène, la grotte des nymphes Libéthrides, le tombeau d'Orphée, et les statues des principaux dieux. Les Thespiens célébraient dans le bois sacré une fête annuelle en l'honneur des Muses et un autre à Cupidon.

HELICONIADES, surnom des *Muses*, parce qu'elles habitaient l'*Hélicon*.

HELIE, une des sœurs de Phaéton.

HELION, ou **HELIOS**, ou **HÉLIUS**, fils d'Hypérion et de Basilée, petit-fils d'Uranus et premier roi des Atlantes.

Hélion et sa sœur Sélène étaient admirables par leur beauté et leur vertu. Le premier fut jeté dans l'Eridan par ses oncles qui venaient de massacrer son père, et Sélène de désespoir se précipita du haut de son palais. Vivement affligée de ces événements tragiques, Basilée court sur les bords du fleuve pour y chercher son fils; elle s'y assoupit par l'excès de la fatigue et de la douleur. Alors Hélion lui apparaît et lui prédit que les Titans seront punis de leur cruauté; qu'elle et ses enfants seront mis au rang des dieux. En effet, les peuples l'honorèrent sous le nom de la grand'mère des dieux. Ils lui offrirent des sacrifices au bruit des tambours et des cymbales, et ils adorèrent ses enfants, Helion et Sélène, comme étant les flambeaux de l'univers.

HELIOPOLIS, ville ancienne de la basse Egypte, entre Alexandrie et Coptos. Ce nom lui fut donné à cause d'un fameux temple qui y était dédié au *Soleil*, dans lequel il y avait un miroir placé de telle manière qu'il réfléchissait pendant tout le jour les rayons de cet astre, de sorte que tout le monde en était illuminé. Il y avait dans ce temple un oracle fameux, dit Macrobe. Le taureau Mnévis avait été longtemps adoré à Héliopolis; mais Cambyse brûla et abattit une partie du célèbre temple du Soleil. Les Ptolémées la firent rétablir avec moins de magnificence; car Strabon y vit encore les traces de la fureur de Cambyse.

HÉLIOS, *le Soleil*, le premier des astres, et peut-être la première des créatures adorées par les Sabéens et les idolâtres; son culte s'est répandu dans presque toutes les nations païennes. Les Egyptiens comptaient Hélios au nombre des dieux qui avaient autrefois gouverné leur empire.

HELIOTROPE, fleur qui suit, dit-on, le *cours du Soleil*.

HELITOMENOS, un des jumeaux qu'Isis eut de son commerce avec Osiris après sa mort. L'autre était Harpocrate, qui naquit estropié.

HELKA, une des bonnes déesses de la mythologie finnoise; c'est elle qui cicatrise les plaies et ferme les blessures reçues sur le champ de bataille.

HELLANODIQUES, officiers qui présidaient aux jeux sacrés d'Olympie, institués lors du rétablissement de ces jeux par Iphitus.

HELLÉ, fille d'Athamas, roi de Thèbes, et de Néphélé, fuyant la haine de sa belle-mère avec son frère Phryxus, osa se confier à la mer sur son bélier à toison d'or, pour passer le détroit qui sépare la Thrace de la Troade, et se rendre en Colchide. Quand elle se vit au milieu des eaux, elle fut si épouvantée de la grandeur du péril, qu'elle se laissa tomber dans la mer; elle rendit ce détroit célèbre par son naufrage, et par le nom qu'elle lui donna de mer d'*Hellé* ou d'*Hellespont*.

HELLEN, fils de Deucalion, régna dans la Phtiotide, partie de la Thessalie, et donna son nom à la Grèce dont les peuples prirent toujours le nom d'*Hellènes*, quoique les Latins leur aient conservé leur ancien nom.

HELLESPONTIQUE, surnom de *Priape*.

HELLI, nom des prêtres du temple de Dodone.

HELLOPES, peuple qui faisait partie des Perthèbes épirotes et dont on tirait les ministres de Jupiter à Dodone; ce sont les mêmes que les *Selles* et les *Helles*.

HELLOTÉS ou **HELLOTIDE**, surnom de la *Minerve* de Corinthe. Les Doriens ayant mis le feu à cette ville, Hellotis, prêtresse de Minerve, se réfugia dans le temple de la déesse, et y fut brûlée avec le temple. Pour consacrer la mémoire d'Hellotis, les Corinthiens surnommèrent leur déesse *Hellotés*.

HELLOTIES, fête en l'honneur d'*Europe-Hellotés*, dans laquelle on portait en pompe une couronne de myrthe qui avait vingt coudées de circonférence, avec les os d'Europe. Cette couronne s'appelait aussi *Hellotis*.

HELLOTTIES, fête que les Corinthiens avaient instituée en l'honneur de *Minerve-Hellotide*. Il y avait des jeux et des combats solennels, dans lesquels les jeunes gens s'exerçaient à courir en tenant en main une torche allumée.

HELPIDE. Ce mot est grec et signifie *espérance*. Ce nom est donné à la déesse Espérance dans une ancienne inscription qui se voit dans Gruter. (P. 102, n. 2.)

HELVETE, séjour de Héla, déesse de la mort, et nom de l'enfer scandicave.

HEMACURIES (d'αἷμα, *sang*, et κοῦρος, *jeune homme*), fête que les habitants du Péloponèse célébraient sur le tombeau de Pélops. Les jeunes gens s'y fouettaient jusqu'au sang.

HEMERESIE, c'est-à-dire *propice*; surnom de *Diane* adorée à Luses, et ainsi nommée, parce que Mélampus guérit dans cette ville les Prœtides furieuses.

HEMITHÉA était fille de Cygnus et de Procléa et sœur de Ténès. Quand Ténès fut disgracié par son père, sur la fausse accusation de leur belle-mère commune, Hémithéa fut si désolée, que Cygnus l'enferma dans le même coffre sur lequel il abandonna son fils. Elle était fort belle; et quand Achille alla piller Ténédos, il en devint amoureux. Ténès s'opposa au déshonneur de sa sœur et fut tué; pour Hémithéa, les dieux la garantirent de l'entreprise d'Achille en la faisant engloutir par la terre.

On venait de fort loin faire des sacrifices dans son temple, et y offrir de riches présents, parce qu'on croyait que tous les malades qui y dormaient se trouvaient guéris à leur réveil, et que plusieurs avaient été ainsi délivrés de maladies incurables. L'opinion de son pouvoir était si répandue, non-seulement parmi les habitants de la province, mais dans toute l'Asie Mineure que son temple, renfermant de grandes richesses, bien que sans murailles, fut toujours respecté par les Perses, qui pillèrent tous les autres temples de la Grèce, et par les brigands mêmes, pour qui ordinairement il n'y a rien de sacré. Hémithéa n'avait pourtant que le titre de *demi-déesse* (ce que signifie son nom Ἡμιθέα), et c'est la seule de ce titre dont il soit parlé dans tous les mythologues. Son premier nom avait été *Molpadie*.

HEMITHÉE, divinité de Castabala, ville de Cilicie.

HÉMON, fils de Créon, roi de Thèbes, aimait passionnément Antigone, fille d'OEdipe. Ayant appris que son père avait condamné à mort cette princesse, en haine de Polynice à qui elle avait rendu les devoirs de la sépulture, il vint se jeter à ses pieds et le conjurer de révoquer ces ordres barbares. Mais n'ayant pu rien obtenir, il courut au lieu du supplice et se perça le cœur en embrassant Antigone.

HEMPHTA, nom que les anciens Egyptiens donnaient à leur grand dieu, le *Jupiter* des Grecs et des Latins.

HEMUS, fils de Borée et d'Orithye, devint roi de Thrace et épousa Rhodope.

HENIOCHA. Ceux qui consultaient l'oracle de Trophonius commençaient par sacrifier à Jupiter roi et à Junon Héniocha; c'est-à-dire, selon la force du mot grec Ἡνιόχη, *cocher*, *Junon conductrice*.

HENNIL, idole des Vandales; elle était honorée dans tous les hameaux. On la représentait sous la forme d'un bâton, avec une main et un anneau de fer.

Lorsque la commune était menacée de quelque danger, on portait en procession ce simulacre, et le peuple criait: *Réveille-toi, Hennil, réveille-toi.*

HEOU-THOU, sacrifice que les anciens Chinois offraient à la Terre. Ce nom signifie *terre-reine*.

HEOU-TSIE, héros ou demi-dieu des anciens Chinois. Son nom signifie *qui préside aux grains et aux végétaux*, et *qui féconde la nature*.

HÉPASTOCOPIE, genre de divination qui avait lieu chez les anciens par l'*inspection du foie* des victimes dans les sacrifices.

HEPHESTUS, un des noms de Vulcain; en grec il signifie *brûlant*.

C'est aussi le nom que les historiens et les poëtes ont donné au dieu adoré par les Egyptiens, sous le nom de *Phta*. Il fut le premier des dieux qui dominèrent sur l'Egypte et sur toute la terre, et son règne, qui fut de 9,000 ans, précéda celui du Soleil. Héphaïstos ou Phta avait été produit par un œuf sorti de la bouche de Chnef ou Chnoufis le Demiurge. Il était regardé comme un des dieux les plus puissants, et sur un obélisque il est appelé le *père des dieux*.

HERA, ou *souveraine*, nom grec de *Junon*. On le donnait aussi à *Isis* et à d'autres déesses.

HERACLAMMON, nom d'une statue qui représentait à la fois *Hercule et Jupiter Ammon*, avec les attributs de ces deux divinités.

HERACLÉES, fêtes que l'on célébrait en l'honneur d'*Hercule*, sur le mont OEta où était son tombeau.

On les faisait aussi à Athènes et à Sycione où elles duraient deux jours. A Linde, dans l'île de Rhodes, on n'y entendait, dans cette fête, que des imprécations et des injures, pour rappeler qu'Hercule avait été insulté par un laboureur dont il avait enlevé les bœufs.

HÉRACLÈS; c'est le nom grec d'*Hercule*. On lui donne différentes significations. *Héra-kles*, en sanscrit, pourrait signifier *Siva le destructeur*.

HERACLIDES, les descendants d'Hercule, par Alcée, son fils, qu'il avait eu de Malis. Eurysthée, roi d'Argos, non content de voir Hercule mort, voulut exterminer les restes d'un nom si odieux pour lui. Les Athéniens prirent leur défense. Les Héraclides furent ensuite nommés *Doriens*.

HERATELÉE, sacrifice qu'on faisait chez les Grecs et les Romains, le jour du mariage, à Junon qui préside aux noces.

Dans ce sacrifice, on offrait à la déesse des cheveux de la mariée, et une victime dont on jetait le fiel au pied de l'autel, pour marquer que les époux seraient toujours unis.

HERCAERGUE, fille de Borée et d'Orithye.

HERCEEN, surnom de *Jupiter*, invoqué comme le protecteur de ceux qui logeaient dans l'enceinte du même mur, c'est-à-dire dans la même maison. D'autres prétendent qu'on lui donnait ce titre sur les autels qu'on

lui consacrait dans l'intérieur des maisons. Chez les Grecs, les dieux Hercéens correspondaient aux Pénates des Latins.

HERCULE. « Je voudrais savoir, dit Cicéron, quel est l'Hercule que nous adorons; car ceux qui ont approfondi ces histoires peu connues, nous assurent qu'il y en a eu plus d'un. Le plus ancien, celui qui se battit contre Apollon pour le trépied de Delphes, est fils de Jupiter et de Lysite; mais le second Hercule est l'Egyptien que l'on croit fils du Nil, et qui passe pour l'auteur des lettres phrygiennes; le troisième, pour qui l'on fait des offrandes funèbres, est un des dactyles d'Ida; le quatrième, fils de Jupiter et d'Astérie, sœur de Latone, singulièrement honoré par les Tyriens qui prétendent que Carthage est sa fille; le cinquième nommé Bel que l'on adore dans les Indes; le sixième est le nôtre, le fils d'Alcmène et de Jupiter, mais de Jupiter troisième; car il y en a eu plusieurs. » Il est donc certain, d'après le témoignage de Cicéron et de plusieurs auteurs de l'antiquité, qu'il y a eu plusieurs Hercules beaucoup plus anciens que le fils d'Alcmène. On croit même que le nom d'Hercule n'était pas un nom propre, mais appellatif, qu'on donnait aux fameux négociants qui allaient découvrir de nouveaux pays et y conduire des colonies: s'y rendant souvent aussi fameux par le soin qu'ils prenaient de les purger des bêtes farouches qui les infestaient, que par le commerce qu'ils y établissaient. Les Grecs ont chargé l'histoire de l'Hercule de Thèbes des exploits de tous les autres, de ce grand nombre de voyages et d'expéditions dont parlent les poëtes, et de tant d'aventures pour lesquelles la vie d'un seul homme ne suffirait pas.

Le plus ancien Hercule, dit Cicéron, est celui qui se battit contre Apollon. En voici l'histoire : Hercule étant allé consulter l'oracle de Delphes, la prêtresse lui fit savoir que le Dieu n'était pas disposé à répondre ce jour-là. Hercule, qui n'était pas patient, s'emporta jusqu'à renverser et mettre en pièces le trépied sacré. Apollon, offensé de ce procédé, voulut tirer raison de l'insulte qu'il avait reçue dans son temple; il en vint aux mains, dit-on, avec Hercule, mais il fut vaincu.

L'Hercule le plus connu, celui qui était honoré chez les Grecs et les Romains, et auquel se rapportent presque tous les anciens monuments, est le fils de Jupiter et d'Alcmène, femme d'Amphitryon, roi de Thèbes. La nuit qu'il fut conçu dura l'espace de trois nuits, ou même de neuf: mais l'ordre des temps ne fut pas pour cela dérangé, parce que les nuits suivantes en furent plus courtes en proportion. Le jour de sa naissance le tonnerre se fit entendre dans Thèbes à coups redoublés, et l'on vit plusieurs prodiges, qui annonçaient la gloire future du fils de Jupiter. (*Voy. l'histoire de sa naissance au mot* Alcmène.) On y a aussi rapporté l'histoire des deux serpents envoyés dans son berceau. Junon adoucie par la preuve qu'il donna alors d'une force divine, et par les prières de Pallas, consentit même à lui donner de son lait pour le rendre immortel. Diodore raconte autrement cette dernière fable. Alcmène craignant la jalousie de Junon, n'osa s'avouer la mère d'Hercule, et l'exposa au milieu d'un champ dès qu'il fut né. Minerve et Junon passèrent bientôt par là, et comme Minerve regardait cet enfant avec des yeux d'admiration, elle conseilla à Junon de lui donner à têter. Junon le fit, mais l'enfant dont la force était déjà prodigieuse, lui pressait et lui tirait si rudement le sein, qu'elle ne put le souffrir; et comme elle retira sa mamelle avec effort, il tomba du lait, qui forma dans le ciel ce qu'on nomme la voie lactée. Ces fables supposaient que Junon était alors dans le ciel; mais les Thébains montraient l'endroit où, selon eux, Junon trompée par Jupiter allaita Hercule. Minerve alors le prit et le porta chez Alcmène, comme chez une nourrice à qui elle l'avait recommandé.

Le jeune Hercule eut plusieurs maîtres, il apprit à tirer de l'arc de Rhadamanthe et d'Euryte; de Castor, à combattre tout armé: Chiron fut son maître en astronomie et en médecine; Linus, selon Elien, lui enseigna à jouer d'un instrument qui se touchait avec l'archet, et comme Hercule détonnait en touchant, Linus l'en reprit avec quelque sévérité; Hercule, peu docile, ne put souffrir la réprimande; il jeta son instrument à la tête du chantre, et le tua du coup. Il devint d'une taille extraordinaire et d'une force de corps incroyable : on lui donnait sept pieds de haut, et trois rangs de dents. Un ancien mythologue dit qu'il était carré dans sa taille, nerveux, noir, ayant le nez aquilin, les yeux bleuâtres, les cheveux plats et fort négligés. C'était aussi un grand mangeur. Un jour qu'il voyageait avec son fils Hyllus, ayant grand faim tous les deux, il demanda des vivres à un laboureur qui conduisait une charrue; et parce qu'il n'en obtint rien, il détacha un des bœufs de la charrue, l'immola aux dieux et le mangea : pendant qu'il le mangeait, le paysan proféra mille injures qui divertirent beaucoup Hercule. Quand on lui eut dressé un autel dans ce canton, il voulut que ce villageois fût son prêtre, et lui commanda de répéter ses injures toutes les fois qu'on lui offrirait des sacrifices; car il n'avait jamais, disait-il, mangé avec plus grand appétit: et les Lindiens conservèrent depuis la méthode de l'injurier dans les sacrifices qu'ils lui offraient. On raconte un fait assez extraordinaire relatif à l'avidité avec laquelle il mangeait, car on prétend qu'il faisait mouvoir ses oreilles. Cette faim canine l'accompagna jusque dans le ciel; de là vient que Callimaque exhorte Diane à prendre, non des lièvres, mais des sangliers et des taureaux, parce que Hercule n'avait point perdu entre les dieux la qualité de grand mangeur qu'il avait eue parmi les hommes. (*Voy.* Buphagus.) Il devait être un grand buveur, si on en juge par la grandeur de

sa coupe : il fallait deux hommes pour la porter, quant à lui il n'avait besoin que d'une main pour s'en servir lorsqu'il voulait la vider. De là on appela *Herculeanus Scyphus*, *coupe d'Hercule*, le grand vase que l'on faisait vider à la ronde dans les festins joyeux.

Hercule étant devenu grand, se retira, dit Xénophon, en un lieu à l'écart, pour penser à quel genre de vie il s'adonnerait : alors lui apparurent deux femmes de grande stature, dont l'une fort belle qui était la Vertu, avait un visage majestueux et plein de dignité, la pudeur dans les yeux, la modestie dans tous ses gestes et la robe blanche. L'autre, qu'on appelait la Mollesse ou la Volupté, était dans un grand embonpoint et d'une couleur plus relevée ; ses regards libres et ses habits magnifiques, la faisaient connaître pour ce qu'elle était. Chacune des deux tâcha de le gagner par ses promesses ; il se détermina enfin à suivre le parti de la Vertu, qui chez les anciens était synonyme de la valeur. On voit sur une médaille Hercule assis entre Minerve et Vénus ; l'une, reconnaissable à son casque et à sa pique, est l'image de la vertu ; l'autre, précédée de Cupidon, est le sympole de la volupté. Ayant donc embrassé de son propre choix un genre de vie dur et laborieux, il alla se présenter à Eurystée, sous les ordres de qui il devait entreprendre ses combats et ses travaux, par le sort de sa naissance. Celui-ci, excité par Junon, lui commanda les choses les plus dures et les plus difficiles ; c'est ce qu'on appelle les douze travaux d'Hercule ; en voici la liste : 1° il combattit le lion de Némée ; 2° il combattit l'hydre de Lerne ; 3° il prit le sanglier d'Erymanthe ; 4° il atteignit à la course la biche aux pieds d'airain dans la forêt de Ménale ; 5° il délivra l'Arcadie des oiseaux du lac de Stymphale ; 6° il dompta le taureau de l'île de Crète, que Neptune avait envoyé contre Minos ; 7° il enleva les cavales de Diomède et le punit lui-même de sa cruauté ; 8° il vainquit les Amazones et leur enleva leur reine ; 9° il nettoya les étables du roi Augias ; 10° il combattit contre Géryon ; 11° il enleva les pommes d'or du jardin des Hespérides ; 12° il retira Thésée des enfers. On lui attribue plusieurs autres actions mémorables, et ses travaux se trouvent tellement multipliés dans les anciens auteurs, qu'il pourrait s'en trouver plus de cent cinquante. Tous les pays et presque toutes les villes, surtout dans la Grèce, avaient quelque histoire particulière, et se faisaient honneur d'avoir été le théâtre de quelque action merveilleuse de ce héros. Voici la suite de ses exploits et de ses voyages. Quelques savants ont cru pouvoir se hasarder à leur assigner un ordre chronologique.

Il n'avait que dix-huit ans quand il tua le lion de Némée. La même année il vainquit les Minyens, par là il délivra les Thébains du tribut qu'ils payaient aux Minyens. Créon, roi de Thèbes, récompensa Hercule, en lui donnant en mariage Mégare, sa fille.

Il s'embarqua ensuite avec les Argonautes ; mais il était d'une masse si lourde, qu'il mettait le vaisseau en danger de périr ; et sa voracité consommait tous les vivres destinés au voyage. Il débarrassa de lui les voyageurs, en se faisant mettre à terre sur les côtes de Thessalie.

Agé de vingt-trois ans, les furies s'emparèrent de lui, par l'ordre de l'implacable Junon ; et dans un accès de fureur, il tua les enfants qu'il avait eus de Mégare. Il fut délivré des furies par Médée, qui vint d'abord se réfugier à Thèbes, après s'être vengée de l'infidélité de Jason.

Revenu dans son bon sens il alla consulter l'oracle, qui lui ordonna de se soumettre à Eurysthée.

Agé de vingt-quatre ans, il commença ses douze travaux, qu'il accomplit en onze ans, jusqu'à l'âge de trente-trois ans.

Devenu amoureux d'Iole, fille d'Eurythe, roi d'Achalie, il la demanda à son père ; il en essuya un refus qui lui causa un second accès de fureur dans lequel il tua Iphitus, frère d'Iole. Il alla chez presque tous les princes du Péloponèse pour se faire expier de ce crime ; mais inutilement. L'oracle lui conseilla d'aller en Lydie, et de s'y faire vendre comme esclave à la reine Omphale, veuve de Tmolus, qui régnait dans ce pays ; l'esclavage devait être de trois ans. Avant d'y passer il se fit expier par Thésée.

Arrivé chez Omphale, il devint amoureux de Malis, esclave de la princesse, et en eut un fils, qu'il nomma Alcée, du nom de son grand-père. C'est de cet Alcée que descendaient les Héraclides, qui régnèrent en Lydie pendant 505 ans, jusqu'à Gygès, qui détrôna Candaule. Ce fut pendant son esclavage qu'il marcha contre les Cercopes, peuple voisin de la Lydie, qui avaient osé se mesurer contre lui : leur témérité fut punie ; ils furent métamorphosés en pierres.

Au retour de cette expédition, il adressa ses vœux à Omphale, de laquelle il eut Agelaüs, de qui descendait Crésus.

Le temps de son esclavage fini, il repassa en Grèce et de là à Troie, où il délivra Hésione, et punit Laomédon. C'est ici le lieu de placer une circonstance particulière de la délivrance d'Hésione, elle caractérise le courage de ce héros. Il se jeta à corps perdu et armé de toutes pièces dans la gueule du monstre qui se disposait à dévorer Hésione. Il descendit jusqu'au fond des entrailles de l'animal, et y resta trois jours, qu'il employa à le déchirer, jusqu'à ce qu'il se fût fait un passage pour sortir. Dans cette aventure il ne perdit que ses cheveux, que la chaleur du ventre du monstre fit tomber.

Au retour de cette expédition, Hercule fit une descente dans l'île de Cos, dont il se rendit maître. Pendant son séjour dans cette île, il devint amoureux de Galciope ou Chalciope, fille d'Eurypillus, et la rendit mère de

Thessalus, dont les fils se trouvèrent au siége de Troie.

De retour dans le Péloponèse, il marcha contre les Molionides, les attaqua comme ils allaient aux jeux isthmiques, et les tua.

Après la défaite d'Augias, Hercule passa à Olympie, où il institua les jeux olympiques.

Après la fin de ces jeux, il marcha à Pylos, dont Nélée était roi. Ce prince avait refusé de l'expier après le meurtre d'Iphitus. Pour s'en venger, il ruina la ville de ce prince, le tua, lui et tous ses enfants, à l'exception de Nestor.

De Pylos il passa à Lacédémone, où Hippocoon avait usurpé le trône sur Tyndare, mari de Léda. Il remit Tyndare sur le trône et voulut se mettre en possession de celui de Tyrinthe; mais Eurystée s'y opposa et l'obligea de se retirer à Phénée, ville d'Arcadie, où il passa quatre ans.

Au bout de ce temps, Eurysthée, qui ne pouvait, sans inquiétude, le souffrir si près de lui, le fit sortir du Péloponèse et passer en Ætolie. Oënée, roi de Calydon, pour se l'attacher, lui donna en mariage Déjanire, sa fille, dont il eut Hyllus. De là il marcha contre Philante, roi des Thesphores; il prit Ephyre, sa capitale, et rendit Atsioché, fille de ce prince, mère de Tlépolème.

Hercule, obligé de quitter Calydon pour un meurtre involontaire, ne se trouva point à la fameuse chasse du sanglier. Il alla chercher une retraite chez Ceyx, roi de Trachine, avec sa femme Déjanire et son fils Hyllus. Le roi le purifia du meurtre qui l'avait obligé de sortir de Calydon. C'est dans ce voyage qu'arriva l'histoire de Nessus.

Etant chez Ceyx, Hercule entreprit une guerre contre les Dryopes et les Lapithes en faveur du roi des Doriens, qui lui céda le tiers de son royaume. Hercule s'y établit avec les siens; et de là est venu le nom de *Doriens* qu'on donna aux Héraclydes, quand ils furent retournés dans le Péloponèse.

Hercule demanda Astyamie en mariage à Orménius, roi des Pélages du mont Pélion, et lui déclara la guerre pour se venger de son refus. D'autres disent qu'Hercule épousa Astydamia, qui était fille d'Amintor.

Il ne pouvait pardonner à Euryte, roi d'Achalie, le refus qu'il lui avait fait autrefois de sa fille Iole. Pour s'en venger, il lui déclara la guerre, le tua avec ses enfants et emmena Iole prisonnière. Quoique cette princesse ne fût pas de la première jeunesse, puisqu'il y avait quinze ans qu'Hercule l'avait demandée en mariage, son amour se ralluma. Déjanire, craignant d'être répudiée par son mari, qui depuis son exil de Calydon ne trouvait aucun avantage dans ce mariage, au lieu que celui d'Iole lui eût apporté des droits sur le royaume d'OEchalie, Déjanire crut qu'il était temps d'employer la robe de Nessus. Hercule, empoisonné par le sang du Centaure (*Voy.* Nessus), termina ses jours à l'âge de quarante-neuf ans

On n'a pas fait entrer dans cette suite plusieurs autres exploits d'Hercule dont l'époque n'a pu être fixée. Tel est la défaite des Centaures, la mort d'Anthée; celle de Busiris, celle d'Eryx, celle de Lycus, celle de Cacus. De plus, il délivra Prométhée de l'aigle qui lui mangeait le foie. Il soulagea Atlas, pendant quelque temps, du fardeau du ciel qu'il portait sur ses épaules; on dit que ce fut pendant qu'Atlas alla lui cueillir les pommes du jardin des Hespérides. Il sépara d'un coup de massue les deux montagnes Calpé et Abyla, qui empêchaient la jonction de l'Océan avec la Méditerranée, et planta ces deux fameuses colonnes qui sont si connues par le *non plus ultra*. Il combattit contre la Mort et la vainquit en lui arrachant Alceste. Il descendit aux enfers et entraîna Cerbère sur la terre. Il combattit et vainquit le fleuve Achéloüs. Enfin il alla jusqu'à combattre contre les dieux mêmes. Homère dit que, pour se venger des persécutions de Junon, Hercule tira contre cette déesse une flèche à trois pointes et la blessa au sein; elle en ressentit de si grandes douleurs qu'il semblait qu'elles ne seraient jamais apaisées. Le même poëte ajoute que Pluton fut blessé d'une flèche par Hercule dans les enfers mêmes, et que ce dieu fut obligé de monter au ciel pour se faire guérir par le médecin des dieux. Un jour qu'il se trouvait fort incommodé des ardeurs du soleil, il se mit en colère contre cet astre et tendit son arc pour tirer contre lui : le Soleil, admirant son courage, lui fit présent d'une coupe d'or, sur laquelle, dit Phérécides, il s'embarqua. Le mot grec σκύφος signifie une *barque* et une *coupe*. Enfin, Hercule s'étant présenté aux jeux olympiques pour disputer le prix, et personne n'osant se commettre avec lui, Jupiter lui-même voulut lutter contre son fils sous la figure d'un athlète; l'avantage, après un long combat, ayant été égal de part et d'autre, le dieu se fit connaître et félicita son fils sur sa force et sur sa valeur.

Hercule est ordinairement représenté sous la figure d'un homme fort et robuste, avec une massue à la main, et couvert de la peau du lion de Némée; peau invulnérable, qui lui servait de bouclier. Il a aussi quelquefois l'arc et le carquois; mais rarement le trouve-t-on avec cette arme; il y a des monuments où il paraît avec la corne d'abondance sous le bras; et cela, parce qu'il avait coupé une corne à Achéloüs, qui pour la ravoir lui fit présent de la corne d'Amalthée. On le trouve assez souvent couronné de feuilles de peuplier blanc, parce qu'ayant fait la découverte de cet arbre en Thesprotie, dans le royaume d'Aidonnée, où il voyagea, il en apporta des plants dans la Grèce, et affecta, depuis ce temps-là, dit Pausanias, d'en porter des couronnes ; c'est pour cela que le peuplier blanc lui était consacré, et que Virgile appelle cet arbre le *peuplier d'Hercule*. (*Voy.* Peuplier.) La massue d'Hercule était de bois d'olivier : les Trézéniens, selon Pausanias, en racontaient un grand

miracle, savoir, qu'après la mort d'Hercule, sa massue ayant été fichée en terre, avait pris racine, et était devenue un arbre.

On donne à ce héros différents noms. Les voici : *Alcide*, *Amphitryoniadès*, *Archégète*, *Baraïcus*, *Bibace ou Buveur*, *Buphagus*, *Buraïcus*, *Charops*, *Cynofurgès*, *Endovicellus*, *Erythréen*, *Fidius*, *Hippodète*, *Idéus*, *Indicans*, *Maguranus*, *Manticlus Mélampygus*, *Melchratès*, *Mélius*, *Husagète*, *Myagrus*, *Ogmios*, *Phamphagus*, *Polyphagus*, *Prodicius*, *Promachus*, *Révélateur*, *Rhinocolultès*, *Sanctus*, *Sangus*, *Somnialis*, *Thrasius*, *Tricosus*, *Trivesperum*, *Tyrinthius*, *Vialis ou Ductor*, *Defensor*, etc. Ses descendants se nommaient *Héraclides*.

Hérodote place la naissance d'Hercule cent ans avant la prise de Troie par les Grecs, c'est-à-dire vers l'an 1382 avant l'ère chrétienne.

Philoctète et ses compagnons, persuadés de l'apothéose d'Hercule, élevèrent un tombeau sur les cendres du héros, et lui offrirent des sacrifices comme à un nouveau dieu. Les Thébains et les autres peuples de la Grèce, témoins de ses hauts faits, lui érigèrent, à leur tour, des temples et des autels. Monoétius, ancien ami d'Hercule, lui sacrifia un taureau, un sanglier et un bouc, et ordonna que tous les ans on lui offrît le même sacrifice dans la ville des Opuntiens. Son culte fut porté à Rome, dans les Gaules, en Espagne, et jusque dans l'île Taprobane. Les Grecs savaient fort bien s'approprier tout ce qu'ils trouvaient chez les nations barbares. Ils prirent donc pour Hercule le *Candaule* lydien, le *Melkart* de Tyr, le *Djom* des Egyptiens, le *Rama* ou le *Baladéva* hindou, l'*Ogmius* des Gaulois, etc.; et de là sans doute l'origine des prétendues pérégrinations de ce héros.

Varron compte quarante-trois Hercules, ou parce que plusieurs personnes se sont fait honneur de porter un nom aussi illustre, ou bien parce qu'Hercule était plutôt un nom appellatif qu'un nom propre donné aux célèbres voyageurs qui couraient les mers et les terres.

Hercule était un prince thébain, qui portait ombrage à Eurysthée, roi d'Argos; celui-ci, cherchant à se défaire d'un compétiteur redoutable, l'exposa à une multitude de dangers dont il sortit toujours triomphant; d'une force et d'un courage à toute épreuve, il s'illustra par des travaux utiles à sa patrie, améliora le sol, fit d'heureuses innovations en agriculture, réforma des abus, éleva des constructions puissantes, se signala dans les combats, le tout sans s'éloigner de son pays. Le peuple reconnaissant lui décerna, après sa mort, les honneurs divins. Ce pas une fois fait, on ne tarda pas à lui attribuer, en les exagérant, les prouesses et les entreprises extraordinaires dont on entendit parler.

HERCYNE, une des compagnes de Proserpine, était fille du fameux Trophonius; on l'honorait à Lébadie, dit Pausanias, et on lui consacrait des statues qui la représentaient tenant une oie sur la main. (PAUSAN., l. IX.)

HEREES, fêtes en l'honneur de Junon, à Argos, à Samos, à Egine, en Elide, et dans plusieurs autres villes de la Grèce.

Les jeux qui accompagnaient la fête consistaient à renverser un bouclier d'airain fortement fixé sur le théâtre. Le prix destiné au vainqueur était une couronne de myrte et un bouclier d'airain; c'est pourquoi ce lieu se nommait *Aspis*, *bouclier*.

Ce nom était encore donné à un jour de deuil que les Corinthiens observaient en mémoire des enfants de Médée, égorgés par eux et enterrés dans le temple de Junon-Acréenne.

Pellène célébrait aussi une fête du même nom, où le prix du vainqueur était une robe magnifique.

HÉRÈS, divinité des héritiers. On la surnommait *Martea*, en qualité de compagne du dieu *Mars*, qui, plus que tout autre, fait vaquer des successions. Les héritiers, dès qu'ils était pourvus, ne manquaient pas d'offrir à cette déesse des sacrifices d'actions de grâces.

HERESIDES, *nymphes* attachées au service de Junon, et dont la fonction principale était de préparer le bain de la déesse. On donnait aussi ce nom aux prêtresses de Junon à Argos; elles étaient tellement respectées que leur sacerdoce était l'époque publique d'où l'on comptait les années et d'où l'on datait les événements mémorables.

HERHILAINEN, génie de la mythologie finnoise, et qui était la guêpe, créée par Karilaïnen, le *Vulcain* des Finnois. Il la produisit en creusant la terre avec l'orteil et le talon. Herhilaïnen est aussi l'oiseau d'Hiisi, le génie du mal; comme tel il règne sur l'atmosphère.

HERILUS, roi de Préneste, était fils de la déesse Féronie : il avait reçu de sa mère, par un prodige inouï, dit Virgile, trois âmes et trois armures; et pour lui ôter la vie il fallait qu'il mourût trois fois. Evandre, roi d'Arcadie, lui arracha ses trois âmes et lui enleva sa triple armure.

HERMÆUM, salle à manger du palais des césars, qui avait pris ce nom de quelque statue de Mercure, surnommé *Hermès*.

HERMAMMON, groupe vénéré des Egyptiens, qui représentait *Mercure et Jupiter Ammon*.

HERMANUBIS, *Mercure Anubis*, divinité égyptienne qui offrait les attributs de Mercure et d'Anubis. On le représentait sous la figure d'une homme à tête de chien, de chacal et d'épervier, et tenant un caducée.

HERMAPHRODITE ou ANDROGYNE, fils de Mercure et de Vénus, fut élevé, dit Ovide, par les Naïades dans les antres du mont Ida.

Un jour, épuisé de fatigue, il s'arrêta sur les bords d'une fontaine, dont l'eau claire et paisible l'invita à s'y baigner. La nymphe Salmacis qui y présidait fut éprise de ses

charmes, et ne pouvant le rendre sensible, se jeta à son cou en priant les dieux de les unir d'une manière indissoluble. Ses vœux furent exaucés : les deux corps se réunirent et n'en firent plus qu'un qui conservait les deux sexes. Hermaphrodite ne voulant pas se trouver seul au monde en cet état étrange, obtint des dieux, à son tour, que tous ceux qui se baigneraient dans la même fontaine devinssent semblables à lui.

HERMAPHRODITES. Les Hermaphrodites anciens sont ordinairement représentés avec un bras posé sur la tête, pour désigner leur mollesse.

HERMAPOLLON, statue composée de *Mercure* et d'*Apollon*, sous la figure d'un jeune homme réunissant les symboles des deux divinités, c'est-à-dire le pétase et le caducée, avec l'arc et la lyre.

HERMATHENES, figure qui représentait *Mercure et Minerve*, dont le nom grec est *Athènes*.

On pourrait encore mettre au rang des Hermathènes ces statues antiques dont le personnage réunit la barbe aux attributs du sexe féminin.

HERMEES, fêtes en l'honneur de *Mercure*, dont le nom grec est *Hermès*. Dans l'île de Crète les maîtres y servaient leurs esclaves à table, et leur rendaient les mêmes offices qu'ils en recevaient pendant toute l'année. Cet usage s'observait aussi chez les Athéniens, à Babylone, et même à Rome pendant les Saturnales.

HERMEMITHRA, statue de *Mercure*, qui portait une tête de *Mithra*.

HERMENSUL, héros des Saxons, qu'on a mal à propos confondu avec Mercure ou Hermès ; l'orthographe la plus générale est Irmensul.

HERMERACLE, statue composée de *Mercure* et d'*Hercule*, dont le nom grec était *Héracle*.

On lui donnait la forme humaine jusqu'à la ceinture, et le reste se terminait en colonne carrée. On mettait communément les Herméracles dans les académies ou lieux d'exercices, parce que Mercure et Hercule, c'est-à dire l'adresse et la force, doivent y présider.

HERMEROS, figure qui est moitié *Mercure* et moitié *Cupidon*.

On représente Herméros sous la figure d'un jeune enfant, tel qu'on dépeint le fils de Vénus ; il tient d'une main la bourse, et de l'autre le caducée, attributs de Mercure.

HERMÈS, nom de certaines statues antiques de *Mercure*, faites de marbre et quelquefois de bronze, sans bras et sans pieds. *Hermès* est au propre le nom grec de Mercure.

HERMÈS, nom grec de *Mercure*, comme interprète ou messager des dieux, et comme ayant donné aux hommes la faculté de s'exprimer. On le révérait sous ce nom comme dieu de l'éloquence ; et, sous ce rapport, on le représentait sous la figure d'un homme de la bouche duquel sortaient de petites chaînes aboutissant aux oreilles d'autres figures humaines, pour exprimer la manière dont l'art de la parole enchaîne l'attention des auditeurs.

Les Athéniens et, à leur exemple, les autres peuples de la Grèce, et même, par la suite, les Romains représentaient Hermès par une figure cubique, c'est-à-dire à arrêtes vives de tous les côtés, sans pieds et sans bras, mais avec la tête. De là a pu venir l'usage de placer ces Hermès, non-seulement à la porte des temples et des maisons, mais encore dans les carrefours et dans les champs. C'est de ces *Hermès* grecs qu'est venue l'origine des *Termes* que l'on met aujourd'hui aux portes et aux balcons des bâtiments et dont on décore les jardins publics. D'après cette origine, on devrait plutôt les appeler *Hermes* que *Termes*.

On mit des Hermès dans les carrefours et les grands chemins du pays, parce que Mercure, qui était le messager des dieux, présidait aux grands chemins, ce qui lui valut le surnom de *Trivius*. Lorsque, au lieu de la tête de Mercure, on mettait la tête d'un autre Dieu, comme de Minerve, d'Apollon, de Cupidon, d'Hercule, d'Harpocrate ou d'Ambis, alors le pilastre devenait un composé des deux divinités, dont on réunissait les noms, et qu'on appelait, *hermatènes*, *hermapollon*, *herméros*, *herméracle*, *herm-harpocrate*, *hermanubis*.

Le nom d'*Hermès* se trouve fréquemment dans les auteurs anciens et modernes, comme synonyme de celui de *Thot*, homme-dieu égyptien, à qui on rapporte l'honneur de toutes les découvertes faites par la société dans les sciences et dans les arts.

HERM-HARPOCRATE, statue de *Mercure*, avec une tête d'*Harpocrate*. Le personnage a des ailes aux talons, et met le doigt sur sa bouche. On le représente assis sur une fleur de lotus, tenant d'une main un caducée, et portant sur la tête un fruit de pêcher, arbre consacré à Harpocrate.

HERMION, divinité des anciens Germains, le même qu'*Irmensul*.

On voyait sa statue dans presque tous les temples de ces contrées ; il était représenté en costume de guerrier, tout bardé de fer, tenant une lance de la main droite et une balance de la gauche. On voyait un lion sur son bouclier.

HERMIONE, fille de Mars et de Vénus, épousa Cadmus, roi de Thèbes.

Les dieux, à l'exception de Junon, avaient assisté à leurs noces et leur avaient fait beaucoup de présents. Elle passe pour avoir importé, chez les Grecs, les premières connaissances de l'art qui porte son nom. Elle eut un fils nommé Polydore, et quatre filles, Ino, Agavé, Autonoé et Sémélé. Toute cette famille essuya de grands malheurs, d'où l'on a imaginé cette fable : Vulcain, pour se venger de l'infidélité de Vénus, donna à Hermione un vêtement teint de toutes sortes de crimes ; ce qui fit que tous ses enfants

furent des scélérats. Hermione et Cadmus, après avoir éprouvé beaucoup de malheurs, et par eux-mêmes et dans la personne de leurs enfants, se virent changés en serpents.

HERMIONE, fille de Ménélas et d'Hélène.

HERMIONE, ville de l'Argolide, dans le Péloponèse, qui avait un fameux temple dédié à la Terre. Strabon dit qu'à Hermione il y avait un chemin fort court pour aller aux enfers; et c'est pour cela, ajoute-t-il, que ceux du pays ne mettaient pas, dans la bouche de leurs morts, le naule, ou prix du passage pour Caron.

HERMITHRA, statue représentant un personnage qui réunit les attributs de *Mercure* et de *Mithra*, divinité des anciens Perses.

HERMODE, divinité révérée par les anciens peuples du Nord, ou Goths. Suivant leur mythologie, Hermode, surnommé l'*Agile*, était fils d'Odin, le premier de leurs dieux; il descendit aux enfers pour en aller retirer Balder, son frère, qui avait été tué.

Il aperçoit bientôt Balder assis à la place la plus distinguée du palais. Il prie Héla de lui permettre d'emmener Balder; mais elle lui répond que, pour être assurée des regrets universels causés par la mort du dieu, elle exigeait que toutes choses animées et inanimées, sans aucune exception, versassent des larmes en témoignage de leur douleur. De retour dans le ciel, Hermode rendit compte à Frigga du résulta de sa mission. Alors les dieux envoyèrent des messagers de toutes parts, avec ordre de pleurer pour délivrer Balder. Tous les êtres s'y prêtèrent volontiers : les hommes, les bêtes, la terre, les pierres, les arbres, les métaux, tout pleurait ensemble, et les larmes formaient un déluge général. Satisfaits du succès qu'ils avaient obtenu, les messagers se hâtaient de revenir à Asgard, la ville céleste, lorsque, chemin faisant, ils aperçurent, dans une caverne, une magicienne nommée Thok. Les messagers l'ayant priée de vouloir bien pleurer pour la délivrance de Balder, elle répondit : « Thok pleurera d'un œil sec la perte de Balder; qu'Héla garde sa proie. » On conjecture que cette magicienne n'était autre que Loke lui-même, le génie du mal, l'ennemi éternel des dieux. Il était cause que Balder avait été tué; il fut cause aussi qu'on ne put e délivrer de la mort.

HERMOPAN, symbole de divinité, composé d'un *Mercure* et d'un *Pan*.

HERMOSIRIS, statue d'*Osiris* et de *Mercure*, qui réunissait les attributs de Mercure et d'Osiris; comme le premier, elle tenait à la main un caducée et elle avait une tête d'épervier, symbole du second.

HERMOTIMUS, citoyen de Clazomène, passa pour un grand magicien : on disait que son âme se séparait de temps en temps de son corps, le laissant à demi vivant, et qu'elle allait voir ce qui se passait en des pays fort éloignés, d'où elle revenait ranimer son corps, et annoncer à ses concitoyens ce qu'elle avait vu dans ses voyages. Les Clazoméniens le croyaient sans défiance; dans cette idée, ils le regardèrent pendant sa vie comme un homme chéri des dieux, et lui rendirent après sa mort les honneurs divins. Il eut un temple à Clazomène, dans lequel les femmes n'osaient entrer.

HERMULES, deux petites statues de *Mercure*, placées à Rome dans le cirque, devant l'endroit d'où les chevaux partaient. Ces Hermules ouvraient et fermaient la barrière par une chaîne qu'on faisait tomber à terre.

HERO, jeune prêtresse de Vénus, demeurait à Sestos, ville située sur les bords de l'Hellespont, du côté de l'Europe. Vis-à-vis de Sestos, sur l'autre bord de la mer, était Abydos, où demeurait Léandre, qui aimait passionnément la prêtresse de Sestos. Comme de pressantes raisons l'obligeaient de cacher son amour à ses parents, il n'avait d'autre moyen d'aller voir sa maîtresse à Sestos, qu'en hasardant de traverser de nuit le détroit à la nage. (Le trajet était au moins de sept stades, qui font 875 pas.) Héro prenait soin de tenir un flambeau allumé toutes les nuits au haut d'une tour, pour lui servir de guide dans sa route. Après diverses entrevues, la mer devint si orageuse, que sept jours s'écoulèrent sans qu'il la pût passer, comme il avait accoutumé; enfin, l'impatience de revoir Héro ne lui permit pas d'attendre que la mer fût tout à fait calme, il voulut la passer lorsqu'elle était encore agitée; mais il manqua de force et se noya. Les vagues poussèrent son corps sur le rivage de Sestos, où il fut reconnu. Héro, au désespoir, ne voulut pas lui survivre, et se précipita dans la mer.

HEROIDE, une des trois fêtes qu'on célébrait à Delphes tous les neuf ans. Les deux autres s'appelaient *Charilée* et *Septérion*. Les cérémonies de l'Héroïde étaient des symboles représentant divers événements fabuleux, et dont il n'y avait que les Thyades qui eussent l'intelligence. On croit que l'apothéose de Sémélé y jouait un rôle important.

HEROIQUES (TEMPS), temps fabuleux, où ont vécu les héros de la fable.

HEROISME, sorte de déification qui avait lieu chez les Grecs. Elle consistait à entourer les tombeaux des héros d'un bois sacré, près duquel se trouvait un autel qu'on allait à des temps marqués, arroser de libations et charger de présents. C'est ce qu'on appelait *monuments héroïques;* tel était le tombeau qu'Andromaque avait élevé aux mânes d'Hector, son époux. Les honneurs héroïques étaient aussi accordés à des femmes, telles que Cassandre, Alcmène, Hélène, Andromaque.

HEROPHILE, nom de la sibylle érytréenne; elle était fille d'une nymphe du mont Ida, et d'un berger.

HEROS, autrement dit *demi-dieu*. On appelait ainsi généralement tous les hommes illustres que leurs grandes actions avaient fait placer dans le ciel après leur mort, soit

qu'ils reconnussent quelques dieux pour leurs ancêtres, soit qu'ils descendissent d'un dieu et d'une femme mortelle, comme Hercule, Thésée, et tant d'autres ; ou d'une déesse et d'un homme, tel qu'était le fils de Vénus et d'Anchise.

Après leur mort, leurs âmes s'élevaient, disait-on, jusqu'aux astres, séjour des dieux, et par là devenaient dignes des honneurs rendus aux dieux mêmes. Lucain leur assigne pour demeure la vaste étendue d'espace qui se trouve entre le ciel et la terre. — Le culte des héros était distingué de celui des dieux, qui consistait en sacrifices et libations, pendant que celui des héros n'était qu'une espèce de pompe funèbre : ainsi, l'on sacrifiait à Hercule Olympien, comme étant d'une nature immortelle, et l'on faisait à Hercule Thébain des funérailles comme à un héros. Mais cette distinction ne fut pas toujours bien observée, parce que le héros devenait bientôt dieu, et avait ainsi part aux honneurs divins.

HERSE, fille de Cécrops, roi et fondateur d'Athènes.

Elle fut un jour aimée de Mercure, qui vint la demander en mariage. Aglaure, sa sœur, jalouse de la préférence, troubla les amours du dieu ; celui-ci la frappa de son caducée et la changea en pierre. Les Athéniens élevèrent un temple à Hersé, lui décernèrent des honneurs héroïques, et instituèrent, en mémoire d'elle, une fête appelée *Herséphories*, qui se confondait avec les *Arrhéphories*.

HERSILIE, femme de Romulus. Après sa mort on lui donna le surnom d'*Horta*, parce qu'elle exhortait les jeunes Romains à la vertu. Les Romains la joignirent dans le culte à son mari, et lui rendirent les honneurs divins dans le temple de Quirinus.

HERTHA, ou **HERTE**, ou **HERTHE**, ou **HERTUS**, divinité que d'anciens peuples de Germanie, tels que les Semnons, les Reudinges, ou Thuringes, les Avions, les Angles, les Varins, les Eudons, les Sardons et les Nuitons adoraient.

Elle avait à son service un prêtre qui, seul, avait le privilége de l'aborder.

« Je n'ai rien à remarquer sur ces peuples, dit Tacite, en parlant de certaines contrées de la Germanie, si ce n'est qu'ils se réunissent pour honorer la déesse Hertha. Ils s'imaginent que cette divinité vient de temps en temps prendre part aux affaires des hommes et se promener de contrée en contrée. Lorsque la déesse a suffisamment demeuré parmi les mortels, le prêtre la reconduit au bois sacré ; on lave ensuite, dans un lac écarté, le char, les étoffes qui le couvraient, et la déesse elle-même, à ce que l'on prétend. Aussitôt le lac engloutit les esclaves employés à cette fonction : ce qui pénètre les esprits d'une frayeur religieuse et réprime toute profane curiosité sur un mystère que l'on ne peut connaître sans qu'il en coûte la vie à l'instant. »

Hertha était la *Cybèle* des Germains. En effet, le mot *erth*, *erd*, signifie encore *la terre* dans les langues teutoniques. On lui offrait aussi des sacrifices sur la cime du Brocken, dans le Hanovre. Ses autels étaient d'énormes blocs de pierre entassés les uns sur les autres ; on les nomme encore aujourd'hui la chaire du diable et l'autel des sorcières, parce que la tradition porte que ces cimes servirent à d'anciens sacrifices. On croit encore assez généralement, dans le Hartz, que les sorcières s'y assemblent la nuit, au premier jour de mai, pour célébrer leur sabbat.

HESIODE. Ce poëte est un des plus anciens qui nous soit parvenu : il était du bourg d'Ascra, en Béotie. Il fut berger et ensuite prêtre des Muses. Pausanias rapporte que de son temps on voyait encore ses poésies sur des tables de plomb dans le temple des Muses, qu'il avait desservi.

HESIONE, fille de Laomédon, roi de Troie, ayant été exposée à un monstre marin, fut délivrée par Hercule.

HESPERIDES, filles d'*Hespérus* selon les uns, et d'Atlas selon les autres.

Hésiode les fait filles de la Nuit, et Chérécrate dit qu'elles durent leur naissance à Phorcus et à Céto, divinités de la mer. On n'en compte ordinairement que trois, *Eglé*, *Aréthuse* et *Hyperéthuse*. Cependant il y a des poëtes qui en nomment encore d'autres, telles que *Hespéra*, *Erythéis* et *Vesta*. Leur pays était situé à l'extrémité occidentale de l'Afrique, où elles avaient un jardin planté d'arbres qui portaient des pommes d'or. On dit que ces arbres avaient été donnés par Junon à Jupiter, lors de son mariage avec ce roi des dieux. Leurs fruits avaient des vertus surprenantes : ce fut avec une de ces pommes que la Discorde brouilla les trois déesses qui aspiraient à l'empire de la beauté ; ce fut avec un fruit des mêmes arbres qu'Hippomène adoucit la fière Atalante. Aussi ces pommes d'or avaient-elles été mises sous la garde d'un horrible dragon à cent têtes, et qui poussait à la fois cent sifflements formidables. Les Hespérides avaient des voix charmantes, une beauté et une sagesse peu communes ; sur leur réputation, Busiris, roi d'Egypte, conçut le dessein de s'en rendre maître, et commanda à des pirates de pénétrer dans leur pays, de les enlever et de les lui amener. Ces pirates trouvèrent, dans leur jardin, les filles d'Atlas qui se divertissaient ; ils se saisirent d'elles, les entraînèrent au plus vite et les embarquèrent sur leurs vaisseaux. Sur ces entrefaites, Hercule avait reçu d'Eurystée l'ordre d'enlever les pommes d'or. Chemin faisant, il rencontra les pirates, les tua, et rendit les Hespérides à leur père. Atlas, en reconnaissance, lui donna les pommes et lui enseigna encore l'astronomie. C'est pour cela qu'Hercule est supposé soutenant le ciel sur ses épaules à la place d'Atlas. D'autres mythologues racontent qu'Hercule attaqua le dragon, et qu'après l'avoir tué, il prit les pommes.

On explique cette fable en disant que ces

pommes, si bien gardées, n'étaient rien autre chose que des brebis à riche toison, comme les *mérinos*, dont le nom signifie également *pomme*, dans la langue grecque.

HESPERIE, *nymphe* du mont Ida.

HESPERUS, HESPER, fils de Japet, et frère d'Atlas, ayant été chassé par son frère du royaume de ses pères, se retira en Italie, et donna à cette contrée le nom d'*Hespérie*. Diodore dit qu'Hespérus étant monté sur le sommet du mont Atlas, pour mieux contempler les astres, n'en revint point, et ne parut plus; ce qui fit croire qu'il avait été changé en un astre qu'on appelle *Hesperus* ou *Vesper*, l'étoile du soir (DIODOR., lib. III), et le matin, *Lucifer*.

HESTIA. Quelques-uns donnaient ce nom à *Vesta :* c'était son nom grec, Ἑστία. D'autres l'appelaient *Hesta*, d'où l'on avait formé le mot latin *Vesta*.

HESTIEES, sacrifices solennels qu'on faisait dans plusieurs lieux de la Grèce, et surtout à Corinthe, en l'honneur de la fille de Saturne et de Rhéa, la déesse du feu, ou le feu même; car le nom ἑστία, que les Grecs donnaient à cette divinité, signifie *feu, foyer des maisons*, d'où les Latins ont fait celui de *Vesta*.

HESUS, dieu des anciens Gaulois. *Voy.* ESUS.

HESYCHIA. C'est le nom qu'on donnait à *Clazomène*, aux prêtresses de la déesse Pallas, qui faisaient toutes leurs fonctions dans un grand silence, d'où leur est venu ce nom.

HESYCHIDES, nom que l'on donnait dans l'Arcadie aux prêtresses des Furies.

HETRE, *fagus*, arbre consacré à Jupiter, à cause de la fable de Dodone. Dans les grandes solennités, on ornait les autels de ce dieu avec des feuilles de hêtre.

HETRUSQUE. *Voy.* ETRUSQUE.

HEURES, en grec ὧραι, filles de Jupiter et de Thémis, selon Hésiode, qui en compte trois : *Eunomie, Dicé* et *Irène*, c'est-à-dire le bon ordre, la justice et la paix. Cette fiction signifiait sans doute que le bon usage des heures réglées entretient les lois, la justice et la concorde.

Homère nomme les Heures les portières du ciel, et nous décrit ainsi leurs fonctions : « Le soin des portes du ciel est confié aux Heures; elles veillent depuis le commencement des temps à la garde du palais de Jupiter, et lorsqu'il faut ouvrir ou fermer ces portes d'éternelle durée, elles écartent ou rapprochent sans peine le nuage épais qui leur sert de barrière. » (*Iliad.*, V.)

Le poëte entend par le ciel cette grande région de l'espace éthéré, que les saisons semblent gouverner; elles ouvrent le ciel, quand elles dissipent les nuages; et elles le ferment lorsque les exhalaisons de la terre se condensent en nuées, et nous cachent la vue du soleil et des astres.

La mythologie grecque ne reconnut d'abord que les trois heures dont nous avons donné les noms, parce qu'il n'y avait que trois saisons, le printemps, l'été et l'hiver; ensuite quand on leur ajouta l'automne et le solstice d'hiver, ou sa partie la plus froide, la mythologie créa deux nouvelles Heures, qu'elle appela *Carpo* et *Thallot*; elle les établit pour veiller aux fruits et aux fleurs; enfin, quand les Grecs partagèrent le jour en douze parties égales, les poëtes multiplièrent le nombre des Heures jusqu'à douze, employées au service de Jupiter, et les nommèrent les douze sœurs, nées gardiennes des barrières du ciel, pour les ouvrir et les fermer à leur gré; ils leur commirent aussi le soin de ramener Adonis de l'Achéron et de le rendre à Vénus.

Les mêmes poëtes donnèrent encore aux Heures l'intendance de l'éducation de Junon; et dans quelques statues de cette déesse, on représente les Heures au-dessus de sa tête.

Elles étaient reconnues pour des divinités dans la ville d'Athènes, où elles avaient un temple bâti en leur honneur par Amphyction. Les Athéniens, selon Athénée, leur offraient des sacrifices, dans lesquels ils faisaient bouillir la viande au lieu de la rôtir, ils adressaient des vœux à ces déesses, et les priaient de leur donner une chaleur modérée, afin qu'avec les secours des pluies, les fruits de la terre vinssent plus doucement à maturité.

Le mot ὧραι désignait anciennement chez les Grecs, *les saisons ;* ensuite après l'invention des cadrans solaires, le même terme se prit aussi pour signifier la mesure du temps que nous nommons *heure*.

Les Heures sont les compagnes des Grâces ; c'est-à-dire elles sont les déesses des saisons et des beautés. Dans la plus haute antiquité de l'art, les Heures n'étaient représentées que par deux figures ; ensuite elles étaient au nombre de trois, parce que l'année fut divisée en trois saisons, le printemps, l'automne et l'hiver. Les poëtes, ainsi que les artistes, les représentent communément dansantes, et sur la plupart des monuments elles paraissent du même âge. Leur vêtement est ordinairement court comme celui des danseuses, et ne descend que jusqu'aux genoux; leur tête est couronnée de feuilles de palmier qui se redressent. C'est ainsi qu'on les trouve coiffées sur une base triangulaire de la villa Albani, morceau rapporté dans les monuments de l'antiquité. (*Monum. ant. ind.*, n. 47.) Par la suite des temps, lorsqu'on fixa quatre saisons l'art introduisit à son tour quatre Heures, ainsi qu'on peut le voir sur une urne funéraire de la même villa. Ici les Heures sont représentées dans différents âges et avec de longues draperies, mais sans être couronnées de feuilles de palmier ; l'Heure du printemps est caractérisée par les traits naïfs d'une jeune fille ayant cette taille de jeunesse qu'une épigramme de l'*Anthologie* appelle la taille de l'Heure du printemps. (*Anthol.*, l. VII, p. 474, l. x.) Les trois sœurs de cette Heure augmentent en âge par gradation. Le

fameux bas-relief de la villa Borghèse, nous offre, à la vérité, un plus grand nombre de figures dansantes, mais c'est parce qu'on y voit les Heures accompagnées des Grâces.

Les poëtes grecs ont feint qu'elles présidaient à l'éducation des enfants, et qu'elles réglaient toute la vie des hommes; c'est pourquoi ils les font assister à toutes les noces célébrées dans la mythologie.

Les Romains reconnaissaient *Hersilie*, la femme de Romulus, pour la seule divinité qui présidât aux saisons, et ils l'appelaient *Hora*.

Les Athéniens leur offraient les prémices des fruits de chaque saison de l'année, en leur demandant d'éloigner les chaleurs excessives, les sécheresses, les froids rigoureux, les intempéries de l'air. Pendant la fête, on ne mangeait que de la viande bouillie et non rôtie. Les modernes les représentent ordinairement avec des ailes de papillon, accompagnées de Thémis, et soutenant des cadrans ou des horloges.

HEURESIS. On trouve ce mot dans le calendrier rustique au mois de novembre. Ce marbre antique est conservé dans le palais Farnèse à Rome. Le mot grec *εὕρησις*, *découverte*, fait conjecturer que l'on célébrait en ce jour la découverte de Proserpine par Cérès.

HEURIPPE, surnom de *Diane*, chez les Phénéates. Ulysse lui bâtit un temple sous ce vocable, en mémoire de ce qu'il avait trouvé ses cavales, à Phénéon, après les avoir cherchées dans toute la Grèce.

HEUS, dieu des anciens Bretons, et sans doute le même qu'*Hésus*.

HEVADJRA, un des dieux des bouddhistes du Népâl.

HI et HO, deux génies qui, selon les anciens Chinois, présidaient au soleil et à la lune, et qui avaient soin de les faire sortir et rentrer alternativement pour produire la nuit et le jour. Plus tard on donna ce nom au collége des prêtres qui présidaient au culte des astres.

HIA, sacrifice offert tous les trois ans, par les Chinois, à la dixième lune. Toute la famille se rassemble au tombeau de ses ancêtres et y fait un grand festin.

HIACINTHE. *Voy.* HYACINTE.

HIANG-PO, sorte de divination pratiquée par les Chinois. Lorsqu'un étudiant a subi son examen, il conjecture, d'après les bruits qu'il entend chez lui le soir, s'il sera reçu ou non.

HIATA NOHO-LANI, dieu des îles Hawaï; son nom signifie *habitant le ciel* et *saisissant les nuages*.

HIATA WAWAHI-LANI, autre dieu des îles Hawaï, dont le nom signifie *déchirant le ciel* et *saisissant les nuages*.

HIBOU, oiseau de nuit consacré à Minerve, comme un symbole de la vigilance, en ce qu'il veille pendant la nuit : il passait pour un oiseau de mauvaise augure. Dans Virgile, un hibou solitaire, perché sur le toit du palais, effraye Didon par ses gémissements funèbres. Ascalaphe fut changé en hibou, oiseau qui n'annonce que des malheurs, dit Ovide. Son apparition n'était funeste que lorsqu'il chantait. Mais s'il se taisait, elle était d'un bon augure. Servius (*Æn.* IV., 4, 62) nous apprend cette puérile distinction. *Nam non est mali ominis semper bubo, sed cum canit.* C'est pourquoi l'apparition muette d'un hibou présagea le sceptre de Judée à Agrippa détenu en prison.

HIERACOBOSCOS, prêtres d'Egypte, qui étaient chargés de nourrir les éperviers consacrés à Apollon ou au Soleil.

HIERAX, jeune homme qui fut changé en épervier. Mercure déguisé en berger, ayant endormi Argus au son de la flûte, se préparait à enlever la vache Io pendant le sommeil de son gardien; mais Hiérax, dit la fable, survint imprudemment et réveilla Argus. Alors Mercure ne pouvant plus faire son vol en cachette, tua Argus, et changea Hiérax en épervier. Le nom grec de l'épervier servit de fondement à cette métamorphose.

HIEROCERYCE, chef des héraults sacrés dans les mystères de Cérès, à Eleusis. Sa fonction était d'écarter les profanes et toutes les personnes que la loi excluait des mystères, d'avertir les initiés de garder un respectueux silence, ou de ne prononcer que des paroles convenables à l'objet de la cérémonie; enfin, de réciter des formules de l'initiation. L'Hiérocéryce représentait Mercure; il avait des ailes au bonnet et un caducée à la main. Son sacerdoce était perpétuel et n'imposait point la loi du célibat.

HIEROCORACES, certains ministres de Mithras, c'est-à-dire du Soleil, ainsi nommés, parce que ces prêtres du Soleil portaient des vêtements dont la couleur était en rapport avec celle des *corbeaux* (en grec *κόρακες*). De là les fêtes mithriaques étaient aussi appelées *Hiérocoraciques*.

HIERODULES, c'est-à-dire *ministres des choses sacrées :* nom que les Grecs donnaient aux prêtres qui desservaient les temples du dieu Pharnace, dans le royaume du Pont.

HIEROGRAMMATEE, nom que les anciens Egyptiens donnaient aux prêtres qui présidaient à l'explication des mystères de la religion et aux cérémonies.

Ils déterminaient et traçaient les hiéroglyphes et les expliquaient au peuple, aidaient les rois de leurs lumières et de leurs conseils, et se servaient pour cela de la connaissance qu'ils avaient des astres et des mouvements célestes; ce qui leur donnait une grande considération.

HIEROMANCIE, nom général de toutes les divinations qu'on tirait des diverses choses présentées aux dieux, et surtout des victimes qu'on offrait en sacrifice.

D'abord les présages furent tirés de leurs parties externes, de leurs mouvements, de leurs entrailles et autres parties intérieures, de la flamme du bûcher qui les consumait; ensuite on en vint jusqu'à tirer des conjec-

tures de la farine, des gâteaux, de l'eau, du vin.

HIEROMENIE, nom donné au mois dans lequel on célébrait les jeux *Néméens;* c'était le même mois que le *Boédromion* des Athéniens, qui répondait au commencement de notre mois de septembre.

HIEROMNEMON, c'est-à-dire *président des sacrifices*, ou gardien des archives sacrées.

HIERONIQUES, vainqueurs aux quatre grands jeux : les Pythiens, les Isthmiens, les Néméens et les Olympiques. Vitruve (*Præfat.*) décrit les honneurs extraordinaires qu'on leur rendait à leur retour dans les villes qui les avaient vus naître.

HIEROPHANTE, *sacrorum antistes*, souverain prêtre de Cérès chez les Athéniens. Eumolpe fut le premier hiérophante que Cérès se choisit elle-même pour la célébration de ses mystères, c'est-à-dire que ce fut lui qui le premier y présida, et les enseigna. Cet Eumolpe, selon Athénée, fut le chef d'une des plus célèbres familles d'Athènes, qui seule eut la gloire de donner sans interruption un hiérophante aux Eleusiniens, tant que le temple de Cérès subsista parmi eux. La durée de ce sacerdoce a été de douze cents ans, et ce qui le rend encore plus mémorable pour la famille des Eumolpides, c'est que celui qui était une fois revêtu de la dignité d'hiérophante, était obligé de passer toute sa vie dans le célibat, comme nous l'apprenons de Pausanias dans les *Corinthiaques*, de l'ancien scholiaste de Perse, sur la cinquième satire de ce poëte, et enfin de saint Jérôme.

On donnait aussi à l'hiérophante le nom de *Mystagogue*, c'est-à-dire *directeur des initiés*. Il n'était pas permis de prononcer son nom; il portait les symboles du démiurge. Il était remarquable par son costume, par sa chevelure, par son diadème ou sa couronne. Chez les Céléens, l'hiérophante changeait tous les quatre ans, et pouvait se marier : aussi n'était-il pas obligé de faire usage de ciguë.

HIEROPHANTES, **HIÉROPHANTIES**, étaient des femmes consacrées au culte de Cérès, et qui avaient des fonctions distinctes de celles des hiérophantes.

HIEROPHORES; ceux qui, dans les cérémonies religieuses des Grecs, portaient les statues des dieux et les choses sacrées.

HIEROSCOPIE, divination qui consistait à examiner ce qui se passait pendant les sacrifices, et toutes les cérémonies de la religion, pour tirer des présages, même des moindres circonstances.

HIGOULEO, une des divinités adorées dans l'archipel Tonga : c'est un dieu puissant, vénéré surtout par la famille du Toui-Tonga ou souverain pontife. Il n'a ni prêtres ni édifices qui lui soient consacrés, et ne visite jamais les îles Tonga.

HIIDEN-EMANTA, mauvais génie femelle de la mythologie finnoise. C'est l'hôtesse d'Hiisi, chef des démons. De ses cheveux le dieu Wainamoïnen fabrique des cordes pour son kantèle, et tire de cet instrument les sons les plus harmonieux.

HIIDEN-HEJMOLAINEN, mauvais génie de la mythologie finnoise; il est parent d'Hiisi, génie du mal, qui lui a confié l'empire des montagnes.

HIISI, l'esprit du mal chez les Finnois. C'est un géant puissant, horrible à voir, pasteur des loups et des ours; on l'appelle encore *Lempo*, *Pirou*, *Perkele*, *Kilka* et *Juutas*. La maison d'Hiisi est nombreuse : il a une femme, des enfants, des chevaux, des chiens, des chats, des domestiques, tous affreux et méchants comme lui.

HIJEN-HEVONEN, cheval d'Hiisi, génie infernal des Finnois; il emporte dans sa course, vers les rochers de l'enfer, la peste et les autres fléaux qui désolent la terre.

HIJEN-PESAT, région fabuleuse de la mythologie finnoise; elle est située au sein des montagnes, et c'est là qu'habitent les divinités qui président aux métaux et aux minéraux. C'est le séjour de Kamulainen et de la foule des Wuoren-Vaki, génies travailleurs, occupés à durcir les rocs de granit et à les fixer sur leurs bases; de Wuolangoinen, le père du fer; de Rauta-Rékhi, le dieu du fer.

HIJJEN-HIRVI, mauvais génie des Finnois; c'est l'élan d'Hiisi, esprit du mal.

HIJJEN-IMMI, servante d'*Hiisi;* ses cheveux servent aussi à faire des cordes sonores pour le dieu Waïnamoïnen.

HIJJEN-KISSA, ou **KIPINATAR**, chat infernal de la mythologie finnoise; ils inspire aux voleurs une terreur qui les engage à rendre ce qu'ils ont pris.

HIJJEN-LINTU, oiseau infernal de la mythologie finnoise. Hiisi lui a donné l'empire de l'air.

HIJJEN-RUNNA, cheval infernal selon les Finnois. Il galoppe sans cesse à travers les plaines et les déserts.

HIJJEN-WACKI, nom des *Furies*, dans la mythologie finnoise : elles sont toujours aux ordres d'Hiisi.

HIJTOLAINEN, divinité fatale des montagnes, chez les Finnois; elle a une chevelure de serpents.

HILAIRE et **PHOÉBÉE**, filles de Leucippus, frère de Tyndare, étant près d'épouser Lyncée et Idas, prièrent à leurs noces Castor et Pollux, leurs cousins germains. Mais ces princes en étant devenus eux-mêmes amoureux, les enlevèrent au milieu des réjouissantes, et en eurent des enfants. Les époux outragés, coururent aux armes et se battirent contre les deux frères. Castor tua Lyncée, mais Idas ôta la vie à Castor, et la perdit ensuite par les mains de Pollux. Quant aux deux femmes, elles reçurent après leur mort les honneurs héroïques. Hilaire est quelquefois nommée *Laira*.

HILARIES, fête en l'honneur de Cybèle. Elles duraient plusieurs jours, et pendant ce temps, toute espèce de cérémonie lugubre était défendue. La statue de la

déesse était promenée dans la ville, et chacun faisait porter devant elle tout ce qu'il avait de plus précieux. On avait pour but d'invoquer la Terre sous le nom de la mère des dieux, afin d'obtenir du Soleil une chaleur modérée et favorable à la conservation des fruits. Ces fêtes avaient lieu au printemps.

HILARITAS, ou *la gaieté*, personnifiée par les Romains.

HILLERWO, divinité finnoise; c'est la déesse des loutres; elle est l'épouse de Juoletar, le *Neptune* des Finnois.

HIMERA, déesse de la ville d'*Himère*, en Sicile.

HIMERE, fils de la nymphe Taygète et de Jupiter, dont elle eut encore Lacédémon, s'étant attiré la colère de Vénus, déshonora, pendant la nuit, Cléodice, sa propre sœur, sans le savoir. Le lendemain, ayant connu son crime, transporté de douleur, il se précipita dans la rivière de Maraton, qui fut nommée *Himère*, à cause de lui. Plutarque, le géographe, qui raconte cette fable, en ajoute une autre aussi puérile, savoir, qu'il naissait dans cette rivière une pierre, appelée thrasidile, de la figure d'un casque : sitôt que l'on sonne de la trompette, cette pierre saute au rivage; mais elle se replonge dans l'eau dès qu'on vient à nommer les Italiens. La rivière d'Himère perdit encore ce nom par un autre accident semblable à celui d'Himère, et s'appela *Eurotas*.

HIMEROS, *désir;* ce dieu est, suivant les poëtes, le frère de Cupidon ; il préside aux désirs amoureux. Les Mégariens lui avaient érigé une statue dans le temple de Vénus.

HIMINBOUG. C'est, suivant que l'indique ce nom, une ville céleste de la mythologie scandinave, située sur la frontière de l'empire des dieux, à l'endroit où le pont Bifrost touche le ciel.

HINA. Suivant la cosmogonie des Taïtiens, Hina est l'épouse de Taaroa, le dieu créateur, et elle concourut avec son mari à la formation de l'ordre du monde.

Les Néo-Zélandais connaissent aussi la déesse Hina. Ils disent que c'est elle qui, pour se venger d'une raillerie de Kae, fit succéder la nuit au jour.

HINGNOH, nom que les Hottentots donnent à la première femme. Ils disent qu'elle fut envoyée par Tikquoa pour peupler la terre et enseigner tous les arts utiles.

HIPHIALTES, ou EPIALTES, ou EPHIALTES; divinités rustiques, espèces de génies qui venaient dit-on, coucher avec les hommes et les femmes; *épialtes* signifie *je dors entre*. Les Latins appelèrent ces prétendus génies, incubes.

HIPPA, déesse des anciens Finnois. Elle est fille d'Hiisi, le génie du mal; quoique divinité infernale, elle peut cependant rendre service aux gens de bien ; car elle tourmente horriblement les voleurs, et les contraint ainsi à restituer ce qu'ils ont dérobé.

HIPPE, nom d'une fille du Centaure Chiron. Un jour qu'Hippé chassait sur le mont Pélius, on lui fit violence ; elle conçut tant de crainte de l'indignation qu'aurait son père en apprenant son malheur, que les dieux ayant pitié d'elle, la changèrent en cavale, et la transportèrent au ciel. Quelques-uns disent qu'elle connaissait et prédisait l'avenir. Le mot grec ἵππος, *cavale*, a probablement servi de fondement à cette fable.

HIPPIA. *Minerve* fut surnommée *Hippia*, c'est-à-dire *la cavalière*, parce qu'on la représentait à cheval. C'est cette Minerve qu'on croyait être fille de Neptune. Les Arcadiens lui donnaient ce surnom, parce qu'ils lui attribuaient l'invention des quadriges.

HIPPIEN ou HIPPIUS, surnom de *Neptune*, auquel les anciens attribuaient l'art de dompter les chevaux. Il avait sous ce nom, auprès de Mantinée un temple fort ancien, où personne n'entrait. Ulysse lui avait également érigé sous le même nom, dans la vallée de Phénéon, en Arcadie, un temple en action de grâces de ce que ce dieu lui avait fait retrouver ses cavales.

HIPPIUS, surnom de *Mars;* ainsi Minerve, Neptune et Mars sont les trois seules grandes divinités que les auteurs nous représentent à cheval, et les seules qui fussent honorées sous le nom d'*Equestre*, dans la Grèce et chez les Romains.

HIPPO, une des *nymphes* océanides.

HIPPOCAMPE, c'est ainsi qu'on appelle en mythologie les chevaux de Neptune et des autres divinités de la mer. Ils n'avaient que deux pieds et leur croupe se terminait en queue de poisson.

HIPPOCENTAURE, monstre fabuleux qu'on feint avoir été demi-homme et demi-cheval, et que la mythologie grecque fait enfants des Centaures.

HIPPOCOON avait usurpé le royaume de Lacédémone sur Tyndare, son frère, mari de Léda. Hercule le tua et rétablit Tyndare. En reconnaissance de la neutralité que Junon garda dans cette querelle, Hercule lui immola une chèvre.

HIPPOCRATIES, fêtes en l'honneur de Neptune cavalier, d'autres disent d'Hercule Hippien. Les chevaux étaient exempts de tout travail pendant la durée de l'Hippocratie ; on les promenait par les rues et dans les campagnes superbement enharnachés et ornés de guirlandes de fleurs. Les Romains célébraient, sous le nom de *Consuales*, une fête semblable.

HIPPOCRENE, fontaine du mont Hélicon en Béotie. Elle est célèbre parmi les poëtes de l'antiquité, qui attribuaient à son eau la faculté d'exciter la verve ; on la disait née d'un coup de pied du cheval Pégase, d'où lui vient son nom ἵππος, *cheval*, κρήνη, *fontaine*. Cette source, suivant la tradition historique, avait été découverte par Cadmus qui apporta aux Grecs la connaissance des

sciences phéniciennes, ce qui a pu la faire regarder comme consacrée aux Muses. Celles-ci sont en conséquence surnommées *Hippocrénides*.

HIPPOCTONIUS, surnom donné à *Hercule* pour avoir tué les chevaux furieux de Diomède. Il est formé de ἵππος, *cheval*, et de κτείνω, *je tue*.

HIPPODAMIE, fille d'Œnomaüs, roi de Pise, en Élide, étant en âge d'être mariée, dit Lucien, son père, qui la vit si belle, en fut épris comme les autres princes de la Grèce, et désirant conserver ce trésor, s'avisa d'un moyen aussi criminel que son amour. Il avait le chariot le plus léger et les plus rapides chevaux de tout le pays ; faisant donc semblant de chercher à sa fille un mari qui fût digne d'elle, il la proposa pour prix à celui qui pourrait le vaincre à la course ; mais avec cette condition qu'il tuerait tous ceux sur qui il aurait l'avantage. Il voulut que sa fille montât sur le char de ses amants afin que sa beauté les arrêtât et fût cause de leur défaite. Par ces artifices, il tua jusqu'à treize de ces princes. Enfin, les dieux irrités donnèrent des chevaux immortels à Pélops, qui courut le quatorzième, et qui, demeurant victorieux par ce secours, devint possesseur d'Hippodamie.

HIPPODAMIE, aimée d'Achille, est la même que *Briséis*.

HIPPODAMIE, femme de Pirithoüs, fille d'Adraste.

HIPPODETE, surnom donné à *Hercule*, au rapport de Pausanias, parce que l'armée des Orchoméniens étant venue dans la plaine de Téneros, en Béotie, pour combattre les Thébains, Hercule attacha leurs chevaux à leurs chars, les uns à la queue des autres, et embarrassa si bien, par cet artifice, toute la cavalerie des ennemis, que le lendemain ils ne purent s'en servir pour le combat.

HIPPOGRYPHE, animal fabuleux, symbole d'Apollon. C'était un griffon, dont le corps était terminé en cheval.

HIPPOLYTE, fils de Thésée et de l'amazone Antiope ou Hippolyte.

Sa grande beauté le fit aimer de Vénus ; cette déesse, se voyant dédaignée de lui, inspira à Phèdre, sa belle-mère, une passion violente pour Hippolyte. Mais, ne pouvant vaincre la sagesse du jeune prince, la princesse l'accusa auprès de Thésée du crime dont elle était seule coupable. Le malheureux père dévoua son vertueux fils à la vengeance de Neptune, qui lui avait promis d'exaucer trois de ses vœux. Un monstre affreux, suscité par le dieu des mers, effarouche les chevaux d'Hippolyte, qui est renversé de son char, traîné par ses chevaux, et qui périt enfin victime des fureurs d'une marâtre et de la crédulité d'un père. Suivant Ovide, Esculape lui rendit la vie, et Diane le couvrit d'un nuage pour le faire sortir des enfers.

Les Trézéniens lui rendirent les honneurs divins dans un temple que Diomède lui fit élever. Un prêtre perpétuel présidait à son culte, et sa fête revenait tous les ans. Les jeunes filles, avant de se marier, coupaient leurs cheveux et les consacraient dans le temple d'Hippolyte.

HIPPOLYTE, un des *Géants* qui firent la guerre à Jupiter : il fut tué par Mercure, armé du casque de Pluton.

HIPPOLYTE, reine des amazones. Eurysthée ayant commandé à Hercule de lui apporter le baudrier ou la ceinture de cette amazone, le héros alla chercher ces guerrières, tua Mygdon et Amycus, frères d'Hippolyte, qui lui disputaient le passage, défit les amazones à Thémiscyre, et enleva leur reine, qu'il fit épouser à son ami Thésée. Elle se nommait aussi Antiope.

HIPPOMANCIE, divination par le moyen des *chevaux*, en usage chez les Celtes. Ces peuples tiraient leurs pronostics du hennissement et du mouvement de certains chevaux blancs, nourris publiquement dans les bois et les forêts sacrés, où ils n'avaient d'autre couvert que les arbres. On les faisait marcher immédiatement après le char sacré. Le prêtre et le roi, ou chef du canton, observaient tous leurs mouvements, et en tiraient des augures auxquels ils accordaient une ferme confiance, persuadés que ces animaux étaient confidents du secret des dieux, tandis qu'ils n'étaient eux-mêmes que leurs ministres. Les Saxons tiraient aussi des pronostics d'un cheval sacré nourri dans le temple de leurs dieux, et qu'ils en faisaient sortir avant de déclarer la guerre à leurs ennemis : quand le cheval avançait d'abord le pied droit, l'augure était favorable ; sinon, le présage était mauvais, et ils renonçaient à leur entreprise.

HIPPOMEDON, neveu d'Adraste, et l'un des sept chefs de la guerre de Thèbes. *Voy.* ADRASTE.

HIPPOMENE, fils de Mégarée et d'Iphinoé, était petit-fils de Neptune. Il fut vainqueur et époux d'Atalante.

HIPPONA, déesse romaine qui présidait aux écuries et aux haras. (*Voy.* [illegible]) Les Latins l'appelaient *Epona*, et la disaient fille d'une cavale et d'un certain Fulvius. On retrouve cette divinité dans le Nordgaw, sous le même nom et sous celui d'*Epona-burg*.

HIPPONOME, femme d'Alcée et mère d'Amphitryon.

HIPPOPOTAME, ou *cheval marin*, animal qui fréquente les eaux du Nil. Les Égyptiens le regardaient comme le symbole de Typhon, le génie du mal, à cause de son naturel malfaisant. Typhon était souvent représenté avec une tête d'hippopotame sur un corps humain. Cet animal était honoré à Hermopolis et à Papremis.

HIPPOTHOE, fille de Mestor et de Lysidice, ayant été enlevée par Neptune, fut transportée dans les îles Echinades, où elle mit au monde Taphius.

HIPPOTHOE, nom de plusieurs *Néréides* [illegible]

HIPPOTHOUS, fils de Neptune et d'Alope. Alope, pour dérober à Cercyon, son père, la connaissance de sa faiblesse, exposa son fils, qui fut allaité par une jument, d'où il fut nommé Hippothoüs. Il eut pour fils Epite, et régna à Eleusis, après que Cercyon eut été tué par Thésée.

HIRANYA-GARBHA, personnification de l'une des évolutions de *Brahmâ*, considéré comme démiurge. Son nom signifie *ventre d'or*, et il est regardé comme ayant porté dans ses flancs et produit tous les êtres.

HIRANYA-KASIPOU, *assoura* ou mauvais génie de la mythologie hindoue. Il avait obtenu de Brahmâ le privilége de n'être tué ni le jour, ni la nuit, ni dans sa maison, ni hors de la maison, ni par les dieux, ni par les hommes, ni par les animaux, ni par le fer, ni par le feu. Devenu impie, et voulant abolir le culte des divinités pour se faire adorer seul sur la terre, il fut mis à mort par Wichnou qui, sorti tout à coup d'un pilier et s'incarnant en un être moitié homme et moitié lion, saisit le géant et le déchira.

HIRIE, mère de Cygnus, ayant appris la mort de son fils, se précipita dans un étang, auquel elle donna son nom, et dont elle devint la divinité tutélaire.

HIRNEA, le même vase que la *cirnea*.

HIRONDELLE. On immolait des hirondelles aux dieux Lares, parce qu'elles nichent dans les maisons, dont les Lares sont les gardiens. L'hirondelle était encore une victime ordinaire de Vénus. *Progné* fut changée en hirondelle, et aima les maisons par un reste d'amour pour son fils, qu'elle cherche encore.

Le vol ou la pose des hirondelles sur certains lieux étaient regardés par les anciens comme un présage funeste. Elle annoncèrent au départ de Darius pour son expédition contre les Scythes, les malheurs qui la terminèrent. Posées sur la tente de Pyrrhus et sur le navire d'Antoine, elles annoncèrent leurs malheurs.

HISTORIDE, fille de Tirésias. Quelques mythologues lui attribuent la ruse qui fit accoucher Alcmène.

HITTAWAINEN, dieu des chasseurs dans la mythologie finnoise. Il exerce, avec Tapio et Knippana, une puissance absolue sur les animaux des bois ; ce sont eux qui les entraînent dans leurs repaires ou les lancent au-devant des chasseurs.

HIVER, l'une des quatre *Saisons* personnifiées par les anciens. On lui offrait des sacrifices pour obtenir d'elle de modérer la rigueur du froid. Cette saison, ainsi que les autres, se voit caractérisée sur les anciens monuments. C'est ordinairement chez les Grecs par des femmes, et chez les Romains par de jeunes hommes qui ont des ailes, que chaque saison est personnifiée, avec les attributs qui lui conviennent.

HLA, nom que les Tibétains donnent à la Divinité en général. Ce mot correspond au *Déva* sanscrit, qui signifie *habitant du ciel*.

HLA-DHE, nom des génies chez les bouddhistes du Tibet. Ce mot correspond au *Dévata* sanscrit.

HLADOLET, dieu des anciens Slaves; son nom dérive du mot *hlad, la faim*. Il représentait le temps qui dévore tout ce qu'il produit. Il avait pour épouse Zlotababa, qui l'avait rendu père de Bielbog et de Tchernobog, le dieu noir et le dieu blanc, ou le bon et le mauvais principe.

HLÆVANGER, génie de la mythologie scandinave; il présidait aux eaux, et habitait dans les fleuves.

HLA-KOU, *image de la divinité*, nom des idoles des Tibétains.

HLA-MO, déesse de la théogonie tibétaine. Il y a dans la contrée de Hlassa un temple où se trouvent cent de ces divinités ; les Tibétains vont faire leurs adorations devant ces images pour se purifier de leurs péchés.

HLIDSKIALF, nom du trône d'Odin, dieu suprême des Scandinaves ; il est dans la ville céleste d'Asgard.

HLUDANUS, HLUDONIA, divinités des Celtes et des anciens peuples du Nord. Leurs noms ne sont connus que par des inscriptions.

HOBAL, idole des anciens Arabes ; elle était auparavant vénérée dans la Syrie où on l'invoquait pour obtenir la pluie dont on avait besoin. Lorsque Mahomet fut devenu maître de la Mecque, il fit renverser la statue d'Hobal et celles de tous les autres faux dieux.

HOBAMOKKO, divinité des sauvages de la Nouvelle-Angleterre : c'était le démon ou le génie du mal; ils le redoutaient extrêmement, et ils ne l'adoraient que par un principe de crainte.

HODER, dieu du hasard dans la mythologie scandinave. Il était aveugle, mais extrêmement fort, et très-célèbre par ses exploits guerriers. Son nom était néanmoins de sinistre augure parmi les dieux et les hommes, parce que c'était lui qui avait donné involontairement la mort à Halder, en lui décochant une branche de gui, que Loke. le génie du mal, lui avait remise entre les mains.

HOEI-HO-TI-YO, onzième enfer des bouddhistes de la Chine, au milieu duquel roule un fleuve de sable qui exhale des vapeurs pestilentielles. Ses flots se heurtent et se poussent avec un bruit effroyable ; son lit est hérissé de pointes de fer, et le long de son rivage existent des forêts d'épées. Les pieds des réprouvés foulent des lames tranchantes qui réduisent leurs membres en lambeaux, et, dans le même instant, un oiseau à bec de fer, leur perce le crâne et leur ronge la cervelle. Alors ils se replongent dans le fleuve de cendres, où ils ne font que changer de tourments. Cependant ces tortures ont un terme; ils perdent avec la vie la faculté de sentir ; mais il ne tarde pas à s'élever un vent frais qui les

ressuscite, et ils passent dans un nouvel enfer.

HOGER, dieu du hasard chez les Scandinaves.

HOGOTIUS, ancien héros dont quelques peuples avaient fait un dieu.

HOLOC, dieu des eaux et du tonnerre chez les Tlascaltèques, peuples du Mexique.

HOLOCAUSTE. Les Grecs avaient aussi leurs holocaustes. Dans les sacrifices faits aux dieux infernaux, on n'offrait que des holocaustes; on brûlait l'hostie tout entière et on la laissait consumer sur l'autel, sans que personne pût manger de ces viandes immolées pour les morts; le motif de s'en abstenir n'était donc pas le même que chez les Hébreux. Les anciens qui selon Hésiode et Hygin faisaient de grandes cérémonies aux sacrifices, consumaient les victimes entières dans le feu. Mais la dépense était trop grande pour que les pauvres puissent faire de semblables sacrifices.

HOM ou HOMA, ancien législateur des Parsis; il est regardé comme *Ized* ou *divinité secondaire*, et comme le fondateur du magisme; son nom rappelle le trigramme sacré des brahmanes, *Aum*, et le Soma, le plus ancien sacrifice indien, mentionné dans les *Védas*. Il est saint; son œil d'or est perçant; il habite le mont Albordj, bénit les eaux et les troupeaux, instruit ceux qui font le bien : son palais a cent colonnes.

HOMERIQUE. On appelle *sorts homériques* certaines divinations, par lesquelles on prétendait qu'à l'ouverture des poésies d'Homère, le vers qui se rencontrait était un oracle certain, et une réponse à la question que l'on agitait. Les sorts homériques et virgiliens succédèrent aux sorts de Préneste; et à ceux-là les Chrétiens ont fait succéder les sorts tirés de l'Ecriture sainte.

Du reste on porta la vénération pour Homère jusqu'à lui élever des temples. A Chio, on célébrait, tous les cinq ans, des jeux en l'honneur de ce poëte, et on frappait des médailles pour conserver la mémoire de ces jeux. On faisait la même chose à Amastris, ville du Pont. Les Argiens, quand ils sacrifiaient, invitaient à leurs festins Apollon et Homère. Ils lui firent même des sacrifices particuliers, et lui érigèrent dans leur ville une statue de bronze. Ces honneurs rendus à Homère donnèrent à un ancien sculpteur de pierre, appelé Archétaüs, l'idée de faire en marbre l'apothéose de ce poëte.

HOMMA, déesse de la mythologie scandinave; elle arrête le sang qui coule des blessures reçues dans les combats.

HOMOGYRE, cultivateur de l'Argolide, qui, dit-on, inventa l'art d'atteler les bœufs à la charrue. Il fut un jour frappé de la foudre, ce qui fit croire qu'il avait été mis au rang des dieux. On lui rendit en conséquence les honneurs divins.

HOMOLEES ou OMOLEES, fêtes célébrées en Béotie, en l'honneur de Jupiter, sur le mont *Homole* ou *Omole*, ancienne demeure des Centaures.

HOMONOE, nom grec de la *Concorde*.

HOMOPATORIES, fête ou assemblée ch les Athéniens; les pères dont les enfants d vaient être reçus dans les curies se rassem blaient ce jour-là.

HOMORIOS, surnom grec de *Jupiter*. C'é tait le même que *Jupiter Terminalis* des L tins. Les uns et les autres adoraient ce die sous la forme d'une pierre. C'était par ell que se faisaient les serments les plus so lennels.

HONGAS, déesse de la mythologie fin noise; elle veille sur l'ours et l'empêch d'attaquer les troupeaux.

HONGATAR, *nymphe* illustre des bois, dans la mythologie finnoise; elle est la pa tronne des pins, l'épouse d'Hongonen, la mère et la nourrice de l'ours, animal qui est l'objet d'une sorte de culte.

HONGONEN, dieu des Finnois, époux d'Hongatar, et père de l'ours. Il habite, ainsi que son épouse, l'épaisse forêt de Romentola.

HONNEUR, Vertu qui fut divinisée par les Romains. Marcellus, dit Plutarque, voulant faire bâtir un temple à la Vertu et à l'Honneur, consulta les pontifes sur ce pieux dessein; on lui répondit qu'un seul temple était trop petit pour deux si grandes divinités : il en fit donc construire deux, mais proches l'un de l'autre, de manière qu'on passât par celui de la Vertu, pour arriver à celui de l'Honneur, afin d'apprendre qu'on ne pouvait acquérir le véritable honneur que par la pratique de la vertu. On sacrifiait à l'Honneur, la tête découverte, comme on se découvre en présence des personnes qu'on honore. Aux ides de juillet, les chevaliers romains se rassemblaient dans le temple de l'Honneur, d'où ils se rendaient au capitole. L'Honneur est représenté sur les médailles, sous la figure d'un homme qui tient une pique de la main droite, et une corne d'abondance de l'autre. Souvent au lieu de la pique c'est une branche d'olivier, symbole de la paix : c'est ainsi qu'il paraît sur des médailles de Titus, prince qui mettait son honneur à procurer la paix et l'abondance à l'empire.

HONORINUS, dieu des Romains, auquel sacrifiaient les femmes dont les maris s'étaient mis en voyage, afin que ceux-ci reçussent un accueil honorable des étrangers dont ils devaient parcourir les pays.

HONOUET, un des cinq *gâhs*, ou *génies personnifiés* qui président aux cinq jours épagomènes. Honouet est le génie vénéré le premier de ces cinq jours.

HO-PAME, dont le nom signifie *splendeur infinie*. Il a au-dessous de lui une multitude de disciples, appelés Tchang-tchoub, ce sont les âmes de ceux qui ont atteint le plus haut degré de perfection; Ho-pamé leur enseigne la loi. Ce dieu avait, dit-on, deux têtes, mais il en a donné une à Djian-rai-zigh.

HOPLODAMUS, un des chefs des *géants*.

HOPLOSMIA, surnom que les habitants d'Elis donnaient à *Pallas*, armée de pied en cap.

HORA, déesse de la jeunesse chez les Romains. Junon avait donné cette dignité à *Hersilie*, femme de Romulus (Ovid., *Met.* xiv, 851.) Quelques écrivains la confondent avec Horta.

HORA, fille d'Uranus : ce prince céleste voulant se défaire de Chronos, son fils, lui envoya Astarté, Rhéa et Dioné, ses filles, afin qu'elles le fissent périr par quelque artifice; mais Chronos les retint prisonnières et en fit ses femmes. A cette nouvelle, Uranus détacha contre lui Eimarméné et Hora avec une armée; mais Chronos gagna l'affection de celles-ci, et les garda auprès de lui.

HORA est le nom d'une déesse de la beauté, mentionnée dans Ennius.

HORAGALLES, appelé aussi *Horangallès*. *Horanorias*, *Horesgudsk* et *Atziégudzé;* dieu des Lapons, qui appartient à la troisième classe de divinités, c'est-à-dire à celles qui habitent sous le ciel dans les différentes régions de l'air. C'était un des dieux les plus anciens et les plus honorés des Lapons. Il est représenté sur le tambour magique par un double marteau.

HORCHIA, déesse adorée autrefois dans l'Etrurie.

HORCIUS, surnom de *Jupiter*, signifiant *qui préside aux serments*. Il tient de chaque main un foudre; c'est devant lui que les athlètes, avec leurs pères, leurs frères, et les maîtres du gymnase, jurent, sur les membres découpés d'un sanglier immolé, qu'ils n'useront d'aucune supercherie dans les jeux Olympiques.

HORDICIDIES vient du vieux mot *Horta*, qui signifie une *vache pleine*, et de *cædo*, *j'immole ;* c'étaient les mêmes fêtes que les *Fordicidies*.

HOREES, sacrifices solennels, consistant en fruits de la terre que l'on offrait au commencement du printemps, de l'été et de l'hiver, les seules saisons reconnues par les anciens, afin d'obtenir des dieux une année douce et tempérée. Ces sacrifices étaient offerts aux Heures ou aux Saisons.

HORESGUDSK, divinité des Lapons.

HOREY, nom que les nègres de la Gambra donnent au *démon;* tous les nègres parlent avec le dernier effroi de cet esprit malin; et l'on est surpris de la confiance avec laquelle ils assurent qu'ils ont été non-seulement enlevés, mais avalés par ce terrible monstre.

HORMÈ, c'est-à-dire *impétuosité;* les Grecs en avaient fait une déesse, invoquée par ceux qui mettaient de l'activité dans la conduite de leurs affaires. Elle avait un autel à Athènes.

HORMISDATES, nom que les mages de Perse donnaient au principe du bien.

HORMUZD, nom du bon principe des Parsis; l'orthographe régulière est *Ormuzd;* en zend, *Ahura Mazdao;* en persépolitain, *Auramazda*, c'est-à-dire *la grande lumière.* Cependant on le trouve écrit *Hormuzd*. Les Mongols ont fait du personnage qui porte ce nom le premier des trente-trois *Tægris* ou *esprits célestes*.

HOROSCOPES. C'étaient, chez les Egyptiens, des ministres dont les prophètes étaient distingués en ce qu'ils prédisaient moins l'avenir qu'ils ne décidaient en dernier ressort du sens des prédictions et des oracles. Les horoscopes étaient persuadés qu'on pouvait tirer des présages pour l'avenir, des actions, des mouvements, et, pour ainsi dire, des gestes des bœufs, des crocodilles, des ibis, des lions et de tous les animaux consacrés. Quand ils marchaient en pompe, ils portaient une horloge et un phénix, ou, selon d'autres, une palme.

HOROSCOPIE, art de prédire, par l'observation des astres et leur position respective dans le ciel, au moment de la naissance d'un individu, ce qui doit lui arriver dans le cours de la vie. Cette science absurde a été en grande estime dans les nations les plus civilisées, et est encore fort appréciée en Orient.

HORTA, déesse de la jeunesse chez les Romains. On dit qu'elle exhortait et portait la jeunesse à la vertu. Son temple ne se fermait jamais, pour marquer que la jeunesse avait un besoin continuel d'être excitée au bien et à la vertu. On appelait la même déesse *Stimula*. Ces noms furent formés d'*hortari, exhorter*, et de *stimulus, aiguillon*. *Voy.* Hersilie.

HORTENSIS, surnom de *Vénus*, qui présidait aux *jardins*, ainsi que Priape.

HORUS, fils d'Osiris et d'Isis, fut, dit-on, le dernier des dieux qui régnèrent en Egypte.

Il fit la guerre au tyran Typhon, meurtrier d'Osiris; et, après l'avoir vaincu et tué de sa main, il monta sur le trône de son père. Mais il succomba ensuite sous la puissance des princes Titans, qui le mirent à mort. Isis, sa mère, qui possédait les plus rares secrets de la médecine, celui même de rendre immortel, ayant trouvé son corps dans le Nil, lui rendit la vie, lui procura l'immortalité, et lui apprit la médecine et l'art de la divination. Avec ces talents, Horus se rendit célèbre, et combla l'univers de ses bienfaits.

Les figures d'Horus accompagnent fréquemment celle d'Isis dans les monuments égyptiens, et entre autres sur la table Isiaque. Il est ordinairement représenté sous la figure d'un jeune enfant, tantôt vêtu d'une tunique, tantôt emmailloté sur les genoux de sa mère, avec un cercle sur la tête de la mère et sur celle de l'enfant. On lui met dans les mains le lituus, ou un bâton terminé par une tête d'oiseau ou par un fouet. On le représentait encore avec la forme ou au moins la tête d'un épervier.

Osiris, *Isis*, *Horus*, formaient la triade à laquelle était confiée la conservation de l'ordre dans le monde. Ils devaient donc être plus habituellement l'objet de l'adoration et des prières des hommes; ils étaient en Egypte comme les dieux populaires. Horus, devenu le chef d'une triade, avec Isis comme

mère, et Malouli comme leur fils, était la dernière incarnation d'Ammon, le grand être; il se rattachait à cette puissance suprême et y rentrait pour que ce même être fût le commencement et la fin de tout.

HOSIES de Delphes, ministres d'Apollon, au nombre de cinq, dont l'office était d'assister les devins, la Pythie, et de sacrifier avec eux.

Ils immolaient eux-mêmes les victimes et apportaient toute leur attention à ce qu'elles fussent pures, saines et entières. Ces ministres étaient perpétuels, et la sacrificature passait à leurs enfants.

HOSPITA, surnom des déesses que l'on croyait présider à l'hospitalité. *Vénus Hospitalière* avait un temple à Memphis, et Minerve était honorée à Sparte sous la même qualification.

HOSPITALIS, surnom de *Jupiter*, dieu de l'hospitalité, et vengeur des injures que l'on faisait aux hôtes. Les Athéniens honoraient particulièrement Jupiter sous ce titre, parce qu'ils avaient beaucoup de considérations pour les étrangers, et qu'ils observaient avec soin les droits de l'hospitalité. Bossuet remarque que les Samaritains avaient consacré leur temple de Garizim à *Jupiter Hospitalis*. Pendant la solennité des Lectisternes à Rome, on exerçait l'hospitalité envers toutes sortes de gens, connus ou inconnus, étrangers ou amis; les maisons des particuliers étaient ouvertes à tout le monde, et chacun avait la liberté de se servir de tout ce qui était dedans, mais pas de l'emporter.

HOSTIE. Ce mot est synonyme de *victime*. Les Romains donnaient le nom d'hostie à l'animal qu'un général d'armée immolait aux dieux avant la bataille, afin d'obtenir la victoire sur les ennemis. Les anciens distinguaient plusieurs sortes d'hosties. (*Voy. leur signification dans les différents articles qui les concernent dans ce Dictionnaire.*)

HOSTILINE, déesse des Romains, qu'on invoquait pour la fertilité des terres, et pour obtenir une moisson abondante : son nom vient d'*hostire, égaler; hostimentum, égalité.* A proprement parler, on lui attribuait le soin du blé, dans les temps que les derniers épis s'élevaient à la hauteur des autres, et que la surface de la moisson était partout égale. Selon d'autres, on invoquait Hostiline quand l'épi et la barbe de l'épi étaient de niveau.

HOTOUA. Les habitants de l'archipel Tonga donnent le non d'Hotouas à des dieux ou êtres supérieurs, peut-être éternels, dont les attributs sont de répartir aux hommes le bien et le mal, suivant leurs mérites.

HOTOUA-HOUS, divinités malfaisantes des îles Tonga; ces dieux sont très-nombreux; mais on n'en connaît que cinq ou six qui résident à Tonga pour tourmenter les hommes plus à leur aise. On leur attribue toutes les petites contrariétés de cette vie. Ils égarent les voyageurs, les font tomber, les pincent, leur sautent sur le dos dans l'obscurité; ce sont eux qui donnent le cauchemar, qui envoient les songes affreux.

HOTRA, personnification hindoue de la parole qui accompagne l'offrande consumée par le feu; on en fait une épouse d'Agni, dieu du feu.

HOTTENTOTS, indigènes du cap de Bonne-Espérance.

Il serait difficile d'approfondir les notions des Hottentots sur l'Etre suprême, et leurs véritables principes de religion. Ils reconnaissent un dieu, créateur de tout ce qui existe. Ils l'appellent *Gounga* ou *Gounga Tekquoa*, c'est-à-dire *dieu de tous les dieux*. Ils disent de lui : « que c'est un excellent homme, qui ne fait aucun mal à personne, de qui l'on ne doit jamais rien craindre, et qu'il demeure fort loin au delà de la lune. » Mais il ne paraît pas qu'ils aient aucune espèce de culte pour l'honorer.

Ils rendent des adorations à la lune, dans des assemblées qu'ils font la nuit en plein champ. Ils lui sacrifient des bestiaux et lui offrent de la chair et du lait. Ces sacrifices se renouvellent constamment aux pleines lunes. Ils félicitent cet astre de son retour; ils lui demandent un temps favorable, des pâturages pour leurs troupeaux, et beaucoup de lait. Ils la regardent comme un gounga inférieur qui représente le grand.

Ils honorent aussi, comme une divinité favorable, certain insecte de l'espèce des cerfs-volants, qui est particulier à cette région. Sa grandeur est à peu près celle du doigt d'un enfant. Son dos est vert, et son ventre est tacheté de blanc et de rouge. Il a deux ailes et deux cornes. Dans quelques lieux qu'ils puissent l'apercevoir, ils lui adressent les plus grandes marques de respect et d'honneur. Lorsqu'il paraît dans un kraal, tous les habitants s'assemblent pour le recevoir, comme si c'était un dieu descendu du ciel.

Les Hottentots rendent une espèce de culte ou de vénération religieuse à leurs saints, c'est-à-dire aux hommes qui ont acquis de la réputation par leurs vertus et leurs bonnes œuvres. Ils n'ont pas l'usage des statues, des tombes et des inscriptions; mais ils consacrent à la mémoire de ces héros des bois, des montagnes, des champs et des rivières. Ils ne passent jamais dans ces lieux sans s'y arrêter. Ils y marquent leur respect par un profond silence, et quelquefois par des danses et des battements de mains.

On ne leur a point reconnu la moindre notion d'un état futur, et bien moins l'espérance d'une résurrection. Ils craignent les revenants ou les esprits des morts, et cette crainte les oblige de changer de kraal lorsqu'ils ont perdu quelque habitant. Ils croient que les sorciers et les sorcières ont le pouvoir d'attirer ces esprits; mais ils paraissent persuadés que les âmes des morts font leur domicile autour des lieux où leurs corps sont enterrés.

Tel est le fond de la croyance des Hottentots. Ils y sont attachés avec une opiniâtreté inviolable.

HOUAN-TEOU, génies fabuleux, dont

parlent les livres chinois. Ils font leur séjour à l'extrémité de la mer du Sud; ils ont le visage d'un homme, les ailes et les pattes d'un oiseau; ils se nourrissent des poissons qu'ils pêchent, et ne craignent ni la pluie, ni les vents.

HOUCHA, dieu des Tapuyas, ancien peuple du Brésil.

C'était un génie malfaisant, qui commandait à d'autres génies de même nature que lui, et qui voulait être imploré avec mystère. Toutefois il semblait se jouer des prières et des vœux qui lui étaient adressés, et le caprice seul était le mobile des faveurs et des grâces qu'il accordait. Les prêtres de Houcha étaient les confidents et les exécuteurs de ses volontés suprêmes. C'était au milieu d'horribles convulsions qu'ils se mettaient en communication avec lui, et qu'ils transmettaient ses ordres au peuple.

Le plus souvent, avant de se livrer à leurs opérations, ils attachaient le maraca à l'extrémité d'une perche plantée dans le sol de la cabane; ils l'ornaient de belles plumes, et ordonnaient aux consultants de lui offrir des mets et des liqueurs, afin de le mieux disposer à répondre aux questions qui lui seraient adressées. Cette espèce de tabernacle était en grande vénération chez tous les peuples qui habitaient le Brésil.

HOUDKOUZ, *géant* célèbre parmi les Dives de la mythologie persane, sur lesquels il eut l'autorité après la défaite d'Ardjenk et de Demrousch, tués par Tahamourath.

HOULIS, les *Muses hindoues*. La légende rapporte que Krichna étant descendu sur la terre, il y rencontra les neuf Houlis jouant de divers instruments, chantant et se divertissant entre elles; le dieu multiplia sa forme et leur présenta neuf Krichnas, qui leur donnèrent la main pour danser. Cette aventure est rappelée dans les fêtes indiennes en l'honneur de Krichna; on y exécute des danses mêlées de chants, dont le refrain est *Houli! houli!*

HOURIS, vierges célestes, aux yeux noirs comme ceux des gazelles, que la doctrine musulmane promet aux voluptés des musulmans dans le paradis.

HUACAS, idoles des anciens Péruviens; ils donnaient aussi ce nom à leurs emblèmes sacrés, aux offrandes qu'ils faisaient au soleil, aux génies et aux héros immortalisés, aux figures d'hommes et d'animaux, aux arbres, aux rochers, aux cavernes, aux tombeaux et aux temples, que la divinité sanctifiait par sa présence, ou par lesquels elle rendait ses oracles.

HUAN, fête que les Muyscas de Sogamoso célébraient à l'anniversaire du jour où Ramiriqui, leur premier roi, était monté au ciel pour devenir le Soleil.

HUAYNA-CAPAC, ancien roi du Pérou, qui passait pour l'enfant le plus chéri du Soleil, dont tous les Incas prétendaient descendre. Ses vertus éminentes, et les qualités dignes d'un grand roi qui avaient éclaté en lui dès sa plus tendre enfance, lui avaient mérité les adorations des hommes pendant sa vie même. Aussi son corps embaumé était-il placé, dans le temple de Cusco, vis-à-vis l'image du soleil, tandis que ceux des autres rois de la même race étaient placés sur les côtés.

HUITACA, ancienne divinité des Muyscas de l'Amérique : elle s'efforça de pervertir les hommes, en leur donnant une mauvaise doctrine et les engagea à suivre tous les vices. C'est pourquoi elle fut changée en chouette par Chiminzigagna, qui lui ordonna de ne paraître que la nuit.

HUITZILOPOCHTLI, dieu des Mexicains, appelé communément par les anciens voyageurs *Vitzliputzli;* son culte fut importé dans le Mexique par les Aztèques, lorsque ceux-ci s'établirent dans la contrée.

Son idole était gigantesque, et représentait un homme assis sur une pierre bleue, des quatre coins de laquelle sortaient quatre serpents; c'était au moyen de ces quatre serpents, qui tenaient lieu de bâtons, que les sacrificateurs portaient l'image du dieu sur leurs épaules, quand on devait la promener en public. Son front était aussi peint en bleu; mais sa figure et le derrière de sa tête étaient couverts d'un masque d'or. Elle avait la tête surmontée d'un casque de plumes de diverses couleurs, en figure d'oiseau, avec le bec et la crête d'or bruni. Le dieu avait au cou un collier composé de dix plaques d'or en forme de cœurs humains. Il tenait dans la main droite, en guise de massue, une couleuvre ondoyante peinte en bleu, et portait au bras gauche un bouclier sur lequel on voyait cinq balles de plumes disposées en forme de croix. Au-dessus du bouclier on voyait un étendard d'or, et quatre flèches que les Mexicains prétendaient leur avoir été envoyées du ciel. Un grand serpent d'or servait de ceinture à l'idole, et son corps était orné de diverses figures d'animaux en or et en pierres fines, qui toutes avaient une signification.

Les Mexicains célébraient trois fois par an une grande fête en l'honneur de Huitzilopochtli.

HUMMA, dieu souverain des Cafres, qui fait tomber la pluie, souffler les vents, et qui donne le froid et le chaud; mais ils ne croient pas qu'on soit obligé de lui rendre hommage, parce que, disent-ils, tantôt il inonde les terres de pluie, tantôt il les brûle de chaleur et de sécheresse, sans garder la moindre proportion.

HUNZAHUA, héros des temps mythologiques chez les Muyscas; il régna 250 ans sur toute la contrée, et fonda la ville de *Hunza*, dont les Espagnols ont fait *Tunja*.

HUOCUVU, HOUOKOUVOU, mauvais esprit de la théogonie des Patagons.

HUPPE (oiseau). La huppe était révérée par toute l'Egypte, et elle était placée souvent sur le sceptre d'Horus. Cet oiseau était le symbole de la joie (ÆLIAN., *Animal.* lib. II, c. 16, et lib. XVI, c. 5) et de la piété, c'est-à-dire de l'amour filial.

HURIN-PACHA, nom que les Péruviens donnaient au monde terrestre que nous habitons, par opposition à *Hanan-Pacha, le monde supérieur*, et à *Veu-Pacha, le monde inférieur* ou *enfer*.

HYACINTHE, jeune prince de la ville d'Amiclès, dans la Laconie, tué involontairement par Apollon et changé en fleur. Ovide (lib. x) a décrit cette métamorphose. Nicandre et Colutus l'ont chantée aussi ; le premier *in Theriacis*, et le second dans son poëme sur le rapt d'Hélène.

Cet Hyacinthe avait été autrefois tendrement aimé du dieu des Muses. Zéphyre, d'autres disent Borée, qui était aussi amoureux du jeune homme, jaloux de voir la préférence qu'il accordait à Apollon, s'en vengea d'une manière cruelle. Un jour que le dieu jouait au palet avec son favori, Zéphyre détourna au moyen de son souffle le disque d'Apollon, qui alla frapper mortellement le jeune Hyacinthe. Apollon désespéré fit de vains efforts pour le rappeler à la vie, et le métamorphosa en la fleur de son nom, qui porte inscrit sur ses pétales ce cri de douleur *αἴ, αἴ*. C'est en mémoire de ce triste événement que les Lacédémoniens célébraient les *Hyacinthies*.

HYACINTHEES ou **HYACINTHIES**, fêtes qui se célébraient à Lacédémone pendant trois jours en l'honneur d'Apollon, auprès du tombeau du jeune *Hyacinthe*.

Le premier jour était un jour de deuil et de tristesse ; on ne portait point de couronnes à table, on ne chantait point d'hymnes, on ne mangeait pas de pain. Le second jour était consacré à la joie ; les jeux et les spectacles étaient ouverts ; les jeunes gens se promenaient ; on organisait des cavalcades, des concerts, des danses, des spectacles. Le lendemain, on célébrait les Saturnales ; les les maîtres et les domestiques mangeaient à la même table.

HYADES, filles d'Atlas et d'Ethra, étaient sept sœurs, que l'on nomme *Eudoxe, Ambroisie, Prodice, Coronis, Philéto, Poliso* et *Thione*. On dit que leur frère *Hyas* ayant été déchiré par une lionne, elles pleurèrent sa mort avec tant de douleur, que les dieux, touchés de compassion, les transportèrent au ciel et les placèrent sur le front du taureau, où elles pleurent encore. C'est-à-dire que cette constellation présage la pluie, et par cette raison on a appelé *hyades* les étoiles qui la composent, du grec *ὕειν*, *pleuvoir*. On dit encore que les Hyades furent les nourrices de Bacchus, parce que les pluies du printemps font croître et pousser la vigne. Enfin, quelques-uns les font sœurs de Phaéton ou du cocher qui se lève à peu près dans le même temps qu'elles, et les larmes qu'elles versent viennent du regret que leur donne la mort de leur frère.

HYAGNIS, père de Marsyas, est regardé par quelques-uns comme l'inventeur du mode phrygien et du lydien.

HYALE ; c'est le nom d'une des *nymphes* qui formait la suite de Diane, lorsqu'elle fut aperçue dans le bain par Actéon. Hyale puisait l'eau dans les urnes pour la répandre sur la déesse.

HYAMIDES, nom que portaient, dans la ville de Pise, les *prêtres de Jupiter*.

HYAS, frère des *Hyades*.

HYBLÉA, déesse adorée en Sicile ; elle avait un temple à Hybla, dans le territoire de Syracuse.

HYBRISTIQUES, fêtes qui se célébraient à Argos, en l'honneur des femmes qui avaient pris les armes, et sauvé la ville assiégée par les Lacédémoniens. Dans cette solennité, les hommes s'habillaient en femme et les femmes en hommes.

HYDRAGES, nom des ministres qui, dans les mystères des Grecs, assistaient les aspirants à l'initiation. Ils étaient ainsi nommés, parce qu'ils employaient *l'eau* (ὕδωρ) pour les purifications préliminaires.

HYDRANOS, *baptiseur* ; nom du ministre qui, dans les mystères d'Eleusis, plongeait dans l'eau l'initié. Il immolait ensuite à Jupiter une truie pleine, sur la peau de laquelle on plaçait le récipiendiaire.

HYDRE ou **HYDRIA**, vase percé de tous côtés, qui représentait, en Egypte, le dieu de l'eau. Les prêtres le remplissaient d'eau à certains jours, l'ornaient avec beaucoup de magnificence, et le plaçaient ensuite sur une espèce de théâtre public. Tout le monde, dit Vitruve, se prosternait alors devant lui, les mains élevées vers le ciel, et rendait grâces aux dieux des biens que lui procurait cet élément. Le but de cette cérémonie paraît avoir été d'apprendre aux Egyptiens que l'eau est le principe de toutes choses, et qu'elle avait donné à tout ce qui respire le mouvement et la vie. L'hydria était appelée *canope* par les Egyptiens.

HYDRE DE LERNE, monstre né de Typhon et d'Echidne, selon Hésiode, qui lui donne plusieurs têtes. Quand on en coupait une, on en voyait autant renaître qu'il en restait après celle-là, à moins qu'on n'appliquât le feu à la plaie. Le venin de ce monstre était si subtil, qu'une flèche qui en était frottée donnait infailliblement la mort. Cette hydre faisait un ravage épouvantable dans les campagnes et sur les troupeaux des environs du marais de Lerne. Hercule monta sur un char pour la combattre ; Iolas lui servit de cocher. Un cancre vint au secours de l'hydre ; Hercule écrasa le cancre et tua l'hydre. On dit qu'Euristhée ne voulut pas recevoir ce combat pour un des douze travaux auxquels les dieux avaient assujetti Hercule, parce qu'Iolas l'avait aidé à en venir à bout. Après que le monstre fut tué, Hercule trempa des flèches dans son sang pour en rendre les blessures mortelles, comme il l'éprouva par celles qu'elles firent à Nessus, à Philoctète et à Chiron.

HYDRIADES, *nymphes des eaux* qui, suivant les Grecs, dansaient quand on jouait de la flûte.

HYDROMANTIE, c'est une des quatre espèces générales de *divination*, dans laquelle on faisait usage *de l'eau*.

Lorsqu'à la suite d'invocations et autres cérémonies magiques, on voyait écrits sur l'eau les noms des personnes ou des choses au sujet desquelles on consultait le sort, ces noms se trouvaient tracés à rebours.

On se servait d'un vase plein d'eau et d'un anneau suspendu à un fil ou à un cheveu, et cet anneau frappait spontanément sur les parois du vase un certain nombre de coups, qui indiquaient soit le nombre demandé, soit la réponse convenue.

On jetait successivement à de courts intervalles, trois petites pierres dans une eau tranquille et dormante, et des cercles formés à la surface du liquide et de leur intersection on tirait des présages.

On mettait de l'eau dans un bassin de verre ou de cristal; puis on y jetait une goutte d'huile, et l'on s'imaginait voir dans cette eau, comme dans un miroir, ce qu'on désirait savoir.

Les femmes des Germains en pratiquaient une neuvième sorte, en examinant les tours et détours que faisaient les eaux des fleuves dans les gouffres ou tourbillons qu'ils formaient, pour deviner l'avenir.

HYDROPHORIES, fête ou cérémonie funèbre qui s'observait à Athènes et chez les Eginètes, en mémoire de ceux qui avaient péri dans le déluge de Deucalion et d'Ogygès. On portait avec pompe de l'eau dans des vases, ainsi que l'exprime le nom de la cérémonie, et on allait la verser dans un gouffre d'environ une coudée de large, qui se trouvait auprès du temple de Jupiter, et par lequel on croyait que s'étaient écoulées les eaux du déluge. On y jetait ensuite un gâteau de farine et de miel, comme une offrande pour apaiser les dieux infernaux.

HYES, *pluvieux*, surnom de *Bacchus*, que les uns dérivent de *Hye*, surnom de sa mère Sémélé, et d'autres de la saison pluvieuse, où arrivaient ses fêtes.

HYETIUS. Lucien dit que les Athéniens honoraient *Jupiter* sous ce nom, qui signifie *pluvieux*. Ils lui avaient élevé un autel sur le mont Hymette.

HYGIE, HYGIEE, fille d'Esculape et d'Epione, ou Lampétie. Orphée la dit femme et non fille d'Esculape. Elle était honorée chez les Grecs comme la déesse de la santé.

Dans un temple consacré à son père, à Sicyone, elle avait une statue couverte d'un voile, à laquelle les femmes de cette ville dédiaient leur chevelure. D'anciens monuments la représentent couronnée de lauriers, tenant de la main droite un sceptre, en qualité de reine de la médecine. Sur son sein est un grand dragon à plusieurs replis, qui avance la tête pour boire dans une coupe qu'elle tient de la main gauche.

Les Romains avaient adopté son culte dans leur ville, et lui avaient érigé un temple, comme à celle de qui dépendait le salut de l'empire.

On appelait du même nom un gâteau arrosé de vin et d'huile qu'on offrait dans les sacrifices.

HYGROMANCIE, *divination par les eaux* et des choses humides.

HYLAS, fils de Throdamante, roi de Mysie, s'attacha dès l'enfance à Hercule, et l'accompagna dans l'expédition de la Colchide. Les Argonautes, étant arrivés sur les côtes de la Troade, envoyèrent à terre le jeune prince avec ses compagnons pour chercher de l'eau. Les nymphes du lieu éprises de sa beauté l'enlevèrent, en sorte qu'il ne reparut plus. Hercule qui l'aimait tendrement descendit à terre pour l'aller chercher, et l'appelant vainement, il fit retentir tout le rivage du nom d'Hylas.

HYLLUS ou HYLUS, fils d'Hercule et de Déjanire, fut élevé chez Ceix, roi de Trachine, à qui Hercule avait confié sa femme et ses enfants, tandis qu'il était occupé à ses travaux. Hyllus après la mort de son père se retira chez Epalius, roi des Doriens, qui le reçut favorablement, et l'adopta même. Cependant la guerre continuant toujours entre les Héraclides et les Pélopides, Hyllus, pour la faire finir, envoya aux ennemis un cartel de défi, offrant de se battre contre quiconque se présenterait, à condition que s'il demeurait victorieux, Atrée, chef des Pélopides, lui céderait le trône, et que s'il était vaincu, les Héraclides ne pourraient rentrer dans le Péloponèse que cent ans après. Hyllus fut tué dans le combat, et ses successeurs se virent obligés de tenir le traité.

HYLO, divinité des bergers, adorée autrefois en Westphalie

HYMEN ou HYMÉNÉE était chez les Grecs le dieu qui présidait plus particulièrement aux *mariages*.

Les poëtes le supposent fils de Bacchus et de Vénus; quelques-uns racontent qu'Hymen était un jeune homme qui fut écrasé dans sa maison, le jour de ses noces, et que pour expier ce malheur, les Grecs avaient établi des cérémonies et des fêtes où il était invoqué. On représentait l'Hymen sous la figure d'un jeune homme couronné de fleurs, surtout de marjolaines, et tenant un flambeau de la main droite.

HYMETTIUS, surnom de *Jupiter*, pris du mont Hymette, dans le voisinage d'Athènes, sur lequel ce dieu avait un temple.

Les abeilles du mont *Hymette* avaient nourri Jupiter enfant, et en récompense le dieu leur avait accordé le privilége de faire le miel le plus délicat de toute la contrée.

HYMNE DE CASTOR. Les Lacédémoniens, en allant au combat, jouaient sur la flûte un air qu'ils appelaient *Castoreum melos*. Quelques auteurs prétendent que ce fut Castor lui-même qui l'inventa, et que c'est d'où lui vient son nom; d'autres veulent que Minerve ait inventé l'hymne de Castor, et que cet air ait servi au commencement à danser la pyrrhique

HYMNIA, surnom de *Diane*, sous lequel elle était invoquée dans un temple, en Arcadie.

HYMNODE, *chanteurs d'hymnes* : c'étaient tantôt des jeunes filles, tantôt des chœurs composés des deux sexes, quelquefois le poëte ou les prêtres et leurs familles.

Les anciens regardaient la poésie comme un art divin, et particulièrement destiné à chanter la gloire de leurs dieux. Ils avaient des hymnes de différentes sortes : les uns théurgique ou religieux, les autres poétiques ou populaires, d'autres enfin philosophiques ou propres aux seuls philosophes. Les premiers étaient particuliers aux initiés, et ne renfermaient, avec des invocations singulières, que les attributs divins exprimés par des noms mystiques. Tels sont les hymnes attribués à Orphée. Les hymnes poétiques ou populaires en général faisaient partie du culte public, et roulaient sur les aventures fabuleuses des dieux. On en voit plusieurs exemples dans les poëtes anciens.

HYPAR (ὕπαρ, *vision réelle*) ; mot par lequel les Grecs exprimaient les deux marques sensibles de la manifestation des dieux, c'est-à-dire les songes et l'apparition réelle ; ce dernier mode pouvait avoir lieu, soit qu'ils se montrassent eux-mêmes, soit qu'ils rendissent leur présence sensible par quelque merveille.

HYPATOS, c'est-à-dire *souverain;* surnom de *Jupiter* adoré en Béotie. Il avait aussi, sous ce nom, un autel à Athènes, sur lequel on ne devait offrir rien d'animé ; on ne pouvait même s'y servir de vin pour les libations.

HYPERASIUS, roi de Pellène, dans l'Achaïe, fut père d'Amphion l'Argonaute.

HYPERBOREEN, surnom d'*Apollon*. Diodore dit que les Hyperboréens étaient des peuples qui habitaient *au delà du vent Borée*, pour dire très-septentrionaux. Il y a là une île, dit-il, aussi grande que la Sicile : les habitants croient que c'est le lieu de la naissance de Latone, et de là vient que ces insulaires révèrent particulièrement Apollon son fils. Les Hyperboréens témoignaient leur vénération pour Apollon, en envoyant régulièrement tous les ans à Délos les offrandes qu'ils lui faisaient des prémices de leurs fruits. Au commencement c'était deux ou trois vierges choisies, accompagnées par cent jeunes gens d'un courage et d'une vertu éprouvée, qui portaient ces offrandes ; mais les droits de l'hospitalité ayant été violés une fois dans la personne de ces étrangères, on prit le parti de faire passer ces offrandes comme de main en main, jusqu'à Délos, par l'entremise des peuples qui se trouvaient sur le chemin, depuis leur pays jusqu'à Délos. Les Grecs croyaient aussi que ce dieu était venu du pays des Hyperboréens au secours de Delphes, dans le temps que cette ville fut assiégée par les Gaulois.

HYPERCHIRIA, ὑπερχειρία, *soumise* ou *adoucie*. On avait donné ce surnom à *Junon*, et on lui avait élevé un temple sous cette invocation, dans la Laconie, après un débordement de l'Eurotas. Les femmes qui avaient des filles à marier s'y rendaient pour y offrir des sacrifices.

HYPERENOR, l'un de ces hommes qui naquirent des dents de dragons semées par Cadmus. *Orgueilleux* s'exprime en grec par ὑπερήνωρ.

HYPERETES, dieu du second ordre, que les Chaldéens vénéraient comme les ministres du Dieu suprême.

HYPERION, fils d'Uranus, et frère cadet de Saturne, épousa sa sœur Basilée, dont il eut un fils et une fille, Hélios et Séléné, tous deux admirables par leur vertu et leur beauté ; ce qui attira sur Hypérion la jalousie des autres Titans, qui conjurèrent entre eux de l'égorger, et de noyer dans l'Eridan son fils Hélion, encore enfant.

On donne aussi ce nom au *soleil*, parce qu'il l'*emporte* (ὑπὲρ ἰών) sur les autres astres. On explique cette fable, en disant que ce prince Titan découvrit, par l'assiduité de ses observations, le cours du soleil et des autres corps célestes ; ce qui le fit passer pour le père du soleil et de l'astronomie.

HYPERIPNE, fille d'Arcas, et femme d'Endymion.

HYPERMENESTRE, une des filles de Testius, et mère d'Amphiaraüs.

HYPERMNESTRE, une des cinquante filles de Danaüs, fut la seule qui eut horreur d'exécuter l'ordre cruel de son père, et qui se dispensa de garder le serment qu'elle avait fait de tuer son époux la première nuit de ses noces. Au lieu de porter le poignard dans le sein de Lyncée, elle lui donna le moyen de s'évader. Danaüs, qui voulait exterminer toute la race de son frère, entra dans une grande colère contre Hypermnestre, la fit traîner cruellement en prison et voulait la faire mourir comme rebelle à ses ordres. Mais le peuple prit son parti, et obligea le père de la rendre à Lyncée. Hypermnestre, en mémoire de sa délivrance, fit bâtir un temple à la déesse de la Persuasion.

HYPERTHUSE, une des *Hespérides*.

HYPHIALTES ou **EPHIALTES**, nom que les Grecs donnaient à certaines divinités rustiques ; elles apparaissaient en songe. Les Latins les appelaient *Incubes*.

HYPOPHETES, ordre des ministres qui présidaient aux oracles de Jupiter. Ils différaient des prophètes en ce que ceux-ci prédisaient l'avenir, tandis que les Hypophètes interprétaient les oracles déjà prononcés. Leur principale fonction consistait à recevoir les oracles des ministres du premier ordre, et à les transmettre au peuple.

HYPORCHEME, sorte de poésie consacrée au culte d'Apollon et destinée à accompagner la danse qui s'exécutait autour de l'autel de la divinité, pendant que le feu consumait la victime.

HYPPA, une des nourrices de Bacchus, selon le faux Orphée.

HYPPOSEUS, roi des Lapithes, père de Cyrène.

HYPPOTES, petit-fils d'Hercule, tua à Naupacte le devin Arnus, qu'il prit pour un espion des Pélopides. Apollon, pour venger la mort d'un de ses ministres, envoya la peste dans l'armée des Héraclides; l'oracle consulté dit que pour faire cesser ce fléau, il fallait exiler le meurtrier, et célébrer des jeux funèbres en l'honneur du devin. Hyppotés obéit à l'oracle, se bannit lui-même, et donna à son fils Alethès le commandement de l'armée avec laquelle celui-ci s'empara de Corinthe.

HYPSIPYLE était fille de Thoas, roi de l'île de Lemnos et de Myrine. La fable dit que les femmes de Lemnos ayant manqué de respect à Vénus, et négligé ses autels, cette déesse, pour les en punir, les avait toutes rendues d'une odeur si insupportable, que leurs maris les avaient abandonnées pour leurs esclaves. Les Lemniennes, piquées de cet affront, firent un complot entre elles contre tous les hommes de leur île, et égorgèrent pendant une nuit tous ceux qu'elles trouvèrent. Il n'y eut qu'Hypsipyle qui conserva la vie au roi son père qu'elle fit d'abord cacher dans le temple de Bacchus, et ensuite sauver secrètement dans l'île de Chio. Après le massacre des hommes, elle fut élue reine de Lemnos. Les femmes de Lemnos ayant ensuite appris que le roi Thoas était plein de vie, et qu'il régnait dans l'île de Chio par les soins de sa fille, conçurent tant de haine contre Hypsipyle, qu'elles l'obligèrent de descendre du trône, et de sortir même de l'île. On dit que cette malheureuse reine s'étant cachée sur les bords de la mer, y fut enlevée par des pirates, et vendue à Lycurgue, roi de Thessalie, qui la fit nourrice de son fils.

HYPSISTUS, dieu des Phéniciens. Ce mot grec, qui signifie le *Très-Haut*, n'est que la traduction de son nom phénicien *Elion*. Les Phéniciens lui donnent pour femme *Béryth* ou *la création*, d'où lui naquit un fils nommé *Uranus* ou *le Ciel*, et une fille appelée *Ghé* ou *la Terre*. Cette théogonie se trouve ainsi la traduction presque littérale du premier verset de la *Genèse*. Plus tard on confondit cette divinité suprême avec un *Hypsistos* qui demeurait aux environs de Biblos, et qui fut tué à la chasse. Les Grecs donnaient aussi ce nom à *Jupiter*.

HYPSURANIUS était, selon Sanchoniathon, fils des premiers géants. Il habita Tyr, et inventa l'art de construire des cabanes de roseaux et de joncs, et l'usage du papyrus. Après sa mort, ses enfants lui consacrèrent des pièces informes de bois et de pierres, qu'ils adorèrent, et ils établirent des fêtes annuelles en son honneur.

HYRIEUS, père d'Orion. Jupiter, Neptune et Mercure, voyageant sur la terre, logèrent chez Hyriéus, et furent si contents de la réception qu'il leur fit qu'ils lui demandèrent ce qu'il souhaitait le plus au monde, promettant de le lui accorder. Hyriéus leur témoigna qu'étant sans enfants, il ne désirait rien tant que d'en avoir, et peu de temps après naquit Orion.

HYRMINE, mère d'un des personnages connus sous le nom d'Actor.

HYRPACE, fille de Borée et de Chloris.

HYSIUS, surnom donné à *Apollon*, à cause d'un temple qu'il avait à Hysia en Béotie, dans lequel il rendait des oracles au moyen d'un puits dont l'eau mettait le prêtre en état de donner des réponses sûres.

HYST, dieu des Finnois. Il protégeait les hommes contre les bêtes féroces ; divers lieux en Finlande doivent leur nom au culte qu'on lui rendait, et il paraît que, dans tous ces lieux, cet être divin, mâle ou femelle, était adoré.

HYSTERIES, fêtes d'Argos, consacrées à Vénus. Elles étaient ainsi appelées, parce que dans les sacrifices qu'on offrait à la déesse on ne mettait sur son autel que les cuisses ou la *partie postérieure* (ὕστερον) des victimes.

HYSTEROPOTMES (d'ὕστερος, *dernier*, et πότμος, *fin, mort*); chez les Grecs on donnait ce nom à ceux qui revenaient dans leur famille après un voyage si long qu'on les avait crus morts. On ne leur permettait d'assister à la célébration d'aucune cérémonie religieuse qu'après avoir été purifiés ; ils devaient alors se revêtir d'une espèce de robe de femme, afin que, de cette manière, ils parussent comme nouvellement nés.

HYYTAMOINEN, dieu des Finnois, père de l'Hiver et de Pakkanen, personnification du *froid*.

HYYTO, déesse du froid, épouse du précédent ; elle était fille de Puhuri ou Pupuli.

I

IA, nom de la dernière des filles d'Atlas. Arnobe (l. v) rapporte que les fables disaient qu'elle couvrit de laine Hercule mourant. Elle fut métamorphosée en violette ; ἴον, en grec signifie *violette*.

IACCHUS, nom de *Bacchus*. Le jeune Iacchus était très-célèbre dans les mystères. On le représentait à la mamelle.

Certains mythologues distinguent Iacchus de Bacchus, et le disent fils de Cérès. Cette déesse l'ayant pris avec elle pour aller chercher Proserpine, quand ils furent arrivés à Eleusine, chez la vieille Baubo, il divertit sa mère, et lui fit oublier un moment sa douleur, en lui donnant à boire une liqueur nommée kikéon. C'est pour cela que, dans les sacrifices appelés éleusiniens, on l'honorait avec Cérès et Proserpine

IACRA, une des *Néréides*.

IAES, dieu des anciens habitants de la Silésie et de la Pologne ; c'était une personnification du *Soleil*.

IALEMOS, c'est le dieu qui présidait chez les Grecs aux funérailles, et en général à tous les devoirs funèbres qu'on rendait aux morts. On donnait le même nom aux chants lugubres.

IALMENUS, fils du dieu Mars et de la belle Astioché, commandait avec Ascalaphe les Béotiens d'Orchomène au siége de Troie.

IALYSIENS, nom des dieux *Telchines*, adorés à *Ialysus*, ville de l'île de Rhodes.

IAMBE, nom d'une fille de Pan et de la déesse Écho, attachée au service de Métanire. Elle avait l'humeur agréable et divertissante. Voyant Cérès accablée de tristesse pour la perte de sa fille, elle sut charmer sa douleur et la faire rire par des contes plaisants qu'elle lui fit en vers *iambes*, qui ont pris d'elle ce nom.

IAMIDES. Il y avait dans la Grèce deux familles qui étaient spécialement destinées aux fonctions d'augures, celle des Iamides et celle des Clytides. Les *Iamides* viennent d'*Iamus* qui passait pour fils d'Apollon.

IANA, premier nom de *Diane*, qu'on aura sans doute appelée *Dea Jana*, et ensuite *D'Iana*.

IANESSA, une des *Néréides*.

IANIRE, nom d'une *Océanide* et d'une *Néréide*, qui, selon Homère, jouait avec Proserpine quand elle fut enlevée.

IANISQUE, fils d'Esculape et de Lampétie. Le scholiaste d'Aristophane (*in Pluto.*, 701) est le seul écrivain qui en fasse mention.

IANTHE, femme de Crète, épousa Iphis ; et le jour même de ses noces elle fut changée en homme, dit Ovide.

IANTHE, une des *Océanides*.

IAO, nom donné à *Dieu* chez les Syriens : On le retrouve dans le *Iove* des Etrusques, et le *Iovi* des Latins. *Iao* était aussi le surnom de *Pluton* chez les habitants de Claros.

IAPIS, fils d'Iasus, fut dans sa première jeunesse l'objet de la tendresse d'Apollon, ce dieu lui offrit dès lors tous ses dons, son arc, ses flèches, sa lyre et sa science augurale. Mais Iapis, dans le désir de prolonger les jours de son père infirme, aima mieux qu'Apollon lui fit connaître les vertus salutaires des plantes, et qu'il lui apprît à guérir les maladies des hommes. C'est le médecin que Virgile introduit pour guérir Enée d'une blessure qu'il avait reçue dans un combat contre les Latins.

IAPIX, fils de Dédale, donna ce nom à ce canton de l'Italie méridionale, qui formait proprement l'*ancienne Pouille* et la *Messapie*.

IARBAS, roi de Gétulie, était fils de Jupiter-Ammon, selon Virgile, et d'une nymphe du pays des Garamanthes. Il avait élevé dans ses États, à l'auteur de sa naissance, cent temples magnifiques et cent autels, sur lesquels on immolait nuit et jour des victimes. Ce prince, irrité du refus que Didon avait fait de l'épouser, déclara la guerre aux Carthaginois : ceux-ci, pour avoir la paix, voulurent obliger leur reine à cette alliance; mais la mort de Didon mit fin à la guerre et aux espérances d'Iarbas.

IARIBOLOS, divinité palmyrénienne, dont le nom se lit dans les inscriptions des ruines de Palmyre. Elle avait, selon les apparences, les mêmes attributs que le dieu Lunus des Phéniciens, je veux dire une couronne sur la tête et un croissant derrière les épaules; car *iari* signifie le *mois* auquel la lune préside. *Iaribolus* n'est peut-être que *Baal* ou *Bélus*, ou le *Soleil* qui tourne en différentes manières. La difficulté d'exprimer les mots orientaux en caractères grecs a fait donner ces divers noms au *Soleil*. Iaribolus a été la principale divinité des Phéniciens et des Palmyréniens; de ce mot *baal* ou de *belus* ont été formés *malakbelus*, *aglibolus*, *iaribolus*, et autres semblables qu'on trouve dans les inscriptions de Palmyre.

IASION, fils de Jupiter et d'Electre, une des *Atlantides*, eut les bonnes grâces de Cybèle, qui le rendit père de Corybas. [illegible] Iasion perfectionna l'agriculture, dont Cérès avait, dit-on, appris l'usage aux hommes. La fable a supposé qu'il était devenu amoureux de Cérès, et qu'ayant voulu attenter à son honneur, il avait été frappé d'un coup de foudre. Hygin raconte que Iasion épousa légitimement Cérès, et qu'il en eut Plutus, le dieu des richesses. Il fut mis au rang des dieux après sa mort comme fils de Jupiter et comme mari de deux déesses.

IASIS, une des *Ionides*.

IASIUS, le même qu'*Iasion*.

IASO, fille d'Esculape et d'Epione, [illegible] honorée comme une des divinités de la médecine : elle présidait à la maladie, [illegible] sa sœur Hygiée présidait à la santé.

IBBA, nom que les musulmans donnent à *Eblis*, ou *Satan*, prince des anges révoltés, parce qu'il a refusé d'adorer Adam.

IBIS, oiseau sacré des Egyptiens. Tous les ibis ont le bec courbe; ce sont des espèces de courlis; Bélon en a décrit deux espèces, l'une blanche, l'autre noire ([illegible] 199 et 200); la première est, selon lui, répandue par toute l'Egypte; la noire ne se trouve que vers Pelusium, aux embouchures du Nil. Les ibis sont en Egypte d'une utilité reconnue, à cause de la guerre d'extermination qu'ils font aux chenilles et aux nuées de sauterelles qui au printemps viennent du désert, qu'il fut et sera toujours [illegible] nécessaire de les mettre sous la protection particulière des lois, dans un pays qui sans eux ne serait absolument pas habitable. Les Turcs, qui ne croient point être idolâtres, ne permettent à qui que ce soit de tuer les ibis, que les Grecs et les Romains épargnaient de même.

L'ibis était consacré au grand dieu Thoth, le second Hermès, inventeur des sciences et des lettres. Il est représenté sur un grand nombre de monuments, et entre autres sur la table Isiaque. Ses plumes blanches et noires signifiaient, dit-on, la parole [illegible]

rieure ou articulée, et la parole intérieure, la réflexion ou la voix de la conscience.

IBMEL, le souverain des dieux chez les Lapons idolâtres ; on trouve encore son nom écrit *Iubmel*, *Jumala*. Les Lapons convertis ont conservé ce vocable pour exprimer le vrai Dieu.

ICADES, fêtes que les philosophes épicuriens célébraient tous les mois en l'honneur d'Epicure, le vingtième jour de la lune, qui était celui où Epicure vint au monde. C'est de là qu'est venu le nom d'Icades. Ils ornaient leurs chambres ce jour-là, ils portaient en cérémonie, dans leurs maisons, de chambre en chambre, les portraits d'Epicure et lui faisaient des sacrifices. (Plin., l. xxxv, c. 2.)

ICARE ou ICARIUS, fils d'Œbalus et père d'Erigone, vivait à Athènes du temps de Pandion second du nom. On dit qu'il avait reçu chez lui Bacchus, qui, pour le récompenser, lui apprit l'art de planter la vigne et de faire le vin.

Il en fit boire à quelques bergers de l'Attique, qui s'enivrèrent, et, se croyant empoisonnés, se jetèrent sur lui et le tuèrent. Bacchus vengea cette mort en inspirant aux femmes de l'Attique une fureur qui les tourmenta jusqu'à ce qu'on eût ordonné des fêtes expiatoires conformément aux ordres de l'oracle. On dit qu'après sa mort Jupiter le plaça parmi les astres, où il forma la constellation de *Bootès*. En conséquence il fut mis aux rang des dieux, et on lui offrait en sacrifice du vin et des raisins.

ICARE, fils de Dédale, fut enfermé par Minos, avec Dédale, son père, dans le labyrinthe. On connaît leur mésaventure.

Oubliant les sages conseils de son père, il s'approcha trop près du soleil, dont la chaleur fit fondre la cire qui agglutinait les plumes de ses ailes, et il fut précipité dans la mer appelée de son nom *Icarienne*.

ICARIUS, père de Pénélope, était à Sparte, lorsque Ulysse vint rechercher sa fille en mariage. Plusieurs autres princes de la Grèce la demandaient aussi ; en sorte que le père, pour éviter les querelles qui auraient pu arriver, les obligea à la disputer dans des jeux qu'il leur fit célébrer. Ulysse fut vainqueur, et obtint Pénélope. Icarius fit alors tous ses efforts pour engager son gendre à demeurer avec lui, mais inutilement. Frustré de l'espérance de le fléchir, il se tourna du côté de sa fille, la conjura de ne point l'abandonner; et au moment qu'il la vit partir de Sparte pour s'embarquer, il redoubla ses instances, et se mit à suivre son char. Ulysse, lassé enfin de ses importunités, dit à sa femme qu'elle pouvait opter entre son père et son mari, et qu'il la laissait la maîtresse, ou de venir avec lui à Ithaque, ou de retourner avec son père. Pénélope rougit à ce discours, et ne répondit qu'en se couvrant le visage d'un voile. Icarius qui entendit ce langage muet, la laissa aller avec son époux, mais touché de l'embarras où il l'avait vue, il consacra une statue à la pudeur, dans l'endroit même où Pénélope avait mis un voile sur sa tête.

ICELE, fils du Sommeil, frère de Morphée et de Phantase, selon Ovide. Il avait la propriété de se changer en toutes sortes de formes parfaitement ressemblantes. Les dieux l'appelaient Icèle, dit le poëte, et les hommes *Phobétor*. (*Métam.*, l. xi, 639.)

ICHNÉE, surnom donné à *Thémis*, déesse de la justice, et à Némésis, déesse vengeresse des crimes. Le mot grec ἴχνος, *vestige*, désigne celui qui marche sur les traces d'un autre ; parce que ces deux déesses, selon les poëtes, suivent les traces des coupables et ne les abandonnent jamais.

ICHNEUMON, quadrupède commun en Egypte, où il est d'une grande utilité. Il est de la grosseur d'un chat, couvert d'un poil rude comme celui d'un loup; il a le grouin d'un pourceau et la queue longue et épaisse, proche du corps : on l'apprivoise comme les chiens et les chats. C'est aujourd'hui la mangouste des naturalistes. Les habitants d'Héracléopolis lui rendaient les honneurs divins, comme à un être bienfaisant, parce que cet animal cherche sans cesse les œufs des crocodiles pour les casser. L'Ichneumon était consacré à Latone.

ICHONOUPHIS, dieu des Egyptiens, le même que *Chuef* ou *Chnouphis*.

ICHOR était le sang qui coulait dans les veines des dieux. Les dieux ne se nourrissant ni des dons de Cérès, ni des présents de Bacchus, n'ont pas un sang terrestre et grossier comme le nôtre ;

ICHTYOCENTAURE, demi-dieu marin, moitié homme et moitié poisson. On donne ce nom à *Triton*, fils de Neptune.

ICHTYOMANCE ou ICHTYOMANCIE, *divination* qui se fait en considérant les entrailles *des poissons*.

A Myre en Lycie, on jouait de la flûte à trois reprises pour faire approcher les poissons de la fontaine d'Apollon : si ces poissons dévoraient la viande qu'on leur jetait, c'était un bon augure ; mais s'ils la refusaient et la repoussaient avec la queue, c'était un mauvais présage.

ICIDIEN, surnom des dieux *Lares* ou *Pénates*. Servius, dit que les dieux icidiens étaient frères, ou du moins il les appelle frères, *divos fratres*.

IDA, montagne de l'Asie Mineure, au pied de laquelle était bâtie la fameuse ville de Troie. Diodore dit que c'est, sans contredit, la plus haute montagne qui soit sur les bords de l'Hellespont. Elle renferme un antre qui semble fait exprès pour recevoir des divinités, et où l'on dit que Pâris jugea les trois déesses qui disputaient entre elles le prix de la beauté Horace l'appelle l'*Ida aquatique*, parce qu'il est la source de plusieurs rivières.

IDA, montagne de Crète, au milieu de l'île, appelée aujourd'hui *monte Giove*, ou *montagne de Jupiter*, à cause de la tradition fabuleuse selon laquelle Jupiter y est né et

y a été élevé. On assure que les forêts de cette montagne, ayant été embrasées par le feu du ciel, peu de temps après le déluge de Deucalion, les Dactyles, habitants de cette montagne, qui avaient vu couler le fer par la grande force du feu, apprirent dès lors l'usage de fondre les métaux. Diodore regarde cela comme une fable, sans doute, puisqu'il dit que c'est la mère des dieux qui leur apprit, sur le mont Ida, ce secret si utile aux hommes.

IDA, vallée qui, dans la mythologie scandinave, est située au milieu du fort d'Asgard, ville des dieux. C'est là que se tient l'assemblée des douze juges établis par Allfader, le père universel, au commencement du monde.

IDACANÇAS, personnage divin des Muyscas d'Amérique, que l'on croit être le même que *Bochica*.

IDALIE, ville de l'île de Chypre, consacrée à la déesse Vénus. Il y avait tout auprès un bois sacré que la déesse honorait souvent de sa présence, dit Virgile ; c'est là qu'elle transporta le jeune Ascagne endormi, pendant que Cupidon, sous la figure du fils d'Enée, vint offrir à Didon les présents des Troyens

IDAS, fils d'Apharée, roi de Messénie, et d'Arène, sœur utérine de son père, était petit-fils d'Eole par son père ; et comme parent de Jason, il fut un de ceux qui le suivirent dans son expédition de la Colchide.

IDAS, ADRASTÉE, *nymphes* de l'île de Crète, que l'on met au nombre des nourrices de Jupiter ; elles étaient, dit-on, filles de Mélissus.

IDÉA, fille de Dardanus, seconde femme de Phinée.

IDEE, ou IDEA, ou IDÉENNE, surnom de *Cybèle*, qui était honorée particulièrement sur le mont *Ida*.

Tous les ans on y célébrait sa fête par des sacrifices et des jeux, et l'on promenait sa statue dans les rues, au son de la flûte et du tympanon. Ses prêtres étaient un Phrygien et une Phrygienne ; ils parcouraient la ville portant ses images sur la poitrine, et ramassant des aumônes pour la grand'-mère des dieux.

IDEEN. Jupiter prit ce surnom du mont *Ida*, en Crète, où il avait été nourri, et où était, disait-on, son tombeau.

IDÉENS, surnom des *Dactyles*.

IDES. Les ides étaient chez les Romains une des trois divisions du mois. On faisait pendant les ides des sacrifices qu'on appelait *Idulies ;* on y immolait à Jupiter une brebis qui prenait le nom d'*idulis*.

IDÉUS, fils de Testius, et frère d'Althée, selon Hygin, fut tué par Méléagre, son neveu, pour avoir voulu arracher à Atalante les dépouilles du sanglier de Calydon. (*Voy.* MÉLÉAGRE.) C'était aussi un des surnoms d'*Hercule*.

IDMON, célèbre devin d'Argos, qu'on disait à cause de cela fils d'Apollon, ayant prévu par les principes de son art, qu'il périrait dans le voyage de la Colchide, s'il suivait Jason, préféra la gloire au plaisir de vivre. Il mourut en effet d'une blessure qu'il reçut à la chasse d'un sanglier dans la Thrace. Les Argonautes eurent soin de lui faire en ce pays de magnifiques funérailles.

IDOLOTHYTES, viandes immolées ou offertes aux idoles. On les présentait ensuite en cérémonie, tant aux prêtres qu'aux assistants, qui les mangeaient une couronne sur la tête.

IDOMÉNÉE, roi de Crète, fils de Deucalion, et petit-fils de Minos II, conduisit au siége de Troie les troupes de Crète, avec une flotte de quatre-vingts vaisseaux, et s'y distingua par quelques actions d'éclat. Après la prise de Troie, Idoménée, chargé des dépouilles troyennes, retournait en Crète, lorsqu'il fut accueilli d'une tempête qui pensa le faire périr. Dans le danger où il se trouva, il fit vœu à Neptune, de lui immoler, s'il retournait dans son royaume, la première chose qui se présenterait à lui sur le rivage de Crète. La tempête cessa, et il arriva heureusement au port, où son fils, averti de l'arrivée du roi, fut le premier objet qui parut devant lui. Quelques anciens prétendent que cet horrible sacrifice fut consommé. D'autres croient, avec plus de raison, que le peuple prenant la défense du jeune prince, le retira des mains de son père. Quoi qu'il en soit, les Crétois saisis d'horreur pour l'action barbare de leur roi, se soulevèrent généralement contre lui, l'obligèrent de quitter ses Etats, et de se retirer sur les côtes de la Grande-Hespérie, où il fonda Salente.

IDOTHEE, une des *Mélisses*.

IDULIA, IDULIS. Aux ides de chaque mois, on offrait à Jupiter, dans Rome, des sacrifices appellés *idulia*. Une brebis, appelée à cause de cela *idulis*, en était la victime ordinaire.

IDYIA, fille de l'Océan. Aétès, roi de la Colchide, épousa par le conseil des dieux la charmante Idyia, dont il eut Médée. (Hésiod.) Cicéron donne le même nom à la mère de Médée, qu'Ovide appelle *Ipsée*.

IERA, une des *Néreides*.

IÉROPHORE. Dans les cérémonies de religion, les iérophores portaient les statues des dieux et les autres choses sacrées.

IEROSCOPIE, *inspection des choses sacrées*, divination par l'inspection des choses qu'on offrait aux dieux, des victimes, de leurs entrailles, etc. C'est proprement l'art des aruspices.

IFURIN, c'est-à-dire *le froid ;* nom de l'*enfer* des Gaulois.

IGNISPICE, art de *deviner par le feu :* suivant le rapport de Pline, il fut inventé par Amphiaraüs.

IKOU TSOU FIKO NE-NO MIKOTO, divinité japonaise, le quatrième des enfants de Sasan-no o Mikoto.

IL, nom sous lequel les Phéniciens adoraient *Chronos* ou *Saturne ;* mais ce mot est la désignation propre de la Divinité en général.

ILA, dieu du second ordre de la mythologie des Slaves; il développait ou secondait la vigueur musculaire. On l'appelait aussi *Krenkibos*.

ILAPINASTE, surnom que l'on donnait à *Jupiter* dans l'île de Chypre : les Cypriotes l'appelaient ainsi, parce qu'ils honoraient ce dieu par de grands et magnifiques festins, que l'on appelle en grec εἰλαπίναι.

ILIONE, une des filles de Priam, fut mariée par son père à Polymnestor, roi de Thrace. Priam, pendant la guerre de Troie, avait envoyé à son gendre le jeune Polydore, pour le mettre en sûreté. Polymnestor l'ayant fait périr secrètement, Ilione, sœur de ce jeune prince, en mourut de regret.

ILISSIDES ou **ILISSIADES**, surnom des *Muses*, pris du fleuve *Ilyssus*, dans l'Attique, dont les eaux étaient réputées sacrées, et sur les bords duquel elles avaient un autel

ILITHYIE, fille de Junon, et sœur d'Hébée, présidait, comme sa mère, aux accouchements. Elle avait à Rome un temple où l'on portait une pièce de monnaie à la naissance et à la mort de chaque citoyen, et lorsqu'on prenait la robe virile. Ilithyie était sans doute la même divinité que *Lucine*.

ILLAPA ou **INTIRAPPA**, le troisième des grands dieux, chez les Péruviens, qui le supposent résider dans le ciel. Ils le représentaient sous les traits d'un homme armé d'une fronde ou d'une massue, et tenant dans sa mains la pluie, la grêle, le tonnerre et tous les autres météores qui se forment dans la région de l'air où sont les nuées. A Cusco, on lui sacrifiait de jeunes enfants, comme au soleil.

ILLYRIEN. Eustathe, dans ses *Notes sur Denis le géographe* (v, 385, de l'édition de Robert Etienne), dit que les Illyriens avaient pris leur nom d'*Illyrius*, fils de Cadmus et d'Harmonie. Les Illyriens avaient parmi eux une fable qui disait que des gens venus de Thèbes en cette contrée, après une grande vieillesse, furent changés en serpents, parce que Cadmus avait tué un dragon qui gardait une fontaine.

ILMARINEN, dieu des anciens Finnois; il exerce, ainsi que Ukko, sa puissance dans le ciel. Il est le dieu de l'air, des vents et des orages, à peu près comme l'Eole des Grecs; il commande à l'eau et au feu; mais, sa qualité la plus distinctive est celle de forgeron. Les Runas l'appellent le forgeron éternel. C'est en effet lui qui a fait le ciel, qui a forgé le couvercle de l'air, où n'apparaissent ni les traces du marteau ni les morsures de la tenaille. Devenu veuf, il se forgea une épouse d'argent; pendant le règne des ténèbres, il forge pour les nations désolées un soleil d'argent et une lune d'or.

ILUS, quatrième roi de Troie, était fils de Tros et de la nymphe Callyrhoë. C'est lui qui fit bâtir la citadelle d'*Ilion*, et qui chassa Tantale de son royaume. Il eut pour frères Ganymède et Assaracus, et pour fils Laomédon.

ILUS. *Ascagne*, fils d'Enée, porta aussi le nom d'Ilus, tandis qu'Ilion subsista; mais, après sa ruine, il changea le nom d'Ilus en celui d'*Iulus*.

IMAGES. Les Grecs et les Romains offraient dans les temples des dieux, non-seulement leurs propres images, mais encore celle des autres hommes. (DIOGEN., *Vit. Plat.*) Mithridate, fils de Rodobate, dédia aux Muses la statue de Platon. (DENYS *d'Halicarn.*) Romulus dédie à Vulcain des quadriges d'or et sa propre image. (TACIT., *Annal.*, III, 64.) Julie dédia à Auguste, près du théâtre, l'image de Marcellus.

Les Egyptiens avaient une multitude innombrable de divinités, dont chacune était représentée avec des attributs distinctifs, tantôt sous la forme humaine pure, tantôt sous une forme humaine surmontée de la tête de l'animal son symbole, tantôt enfin sous la figure de l'animal lui-même.

Dans la Grèce et dans l'Asie Mineure, les premiers simulacres des dieux n'étaient que des troncs d'arbres, ou des pierres soit carrées, soit coniques.

On employait généralement pour les statues des dieux les matières les plus pures et les plus précieuses, tels que le marbre, les bois rares et d'une nature compacte, l'ivoire, l'or et l'argent; on les couvrait de voiles, qu'on changeait et qu'on lavait de temps en temps.

Les idoles des Romains, comme celles des Grecs, étaient l'objet de la vénération publique, et il n'est pas douteux que bien des adorateurs n'avaient pas dans le culte qu'ils leur rendaient d'autre objet que l'image elle-même.

En général, et sans étendre plus loin les preuves ou les détails qui démontrent le culte des images dans la mythologie, on peut dire que toutes les nations ont multiplié les statues et les peintures qui étaient pour elles non-seulement la représentation des dieux, mais de vraies divinités.

IMMUNES, nom que donnaient les Romains aux six premiers confrères du grand collége du dieu Sylvain. Ces prêtres avaient droit de sacrifier dans les assemblées.

IMPAIR. Le nombre impair passait, chez les anciens, pour être agréable à la divinité; on connaît cet hémistiche de Virgile :

Numero Deus impare gaudet,

Les Romains croyaient que les nombres pairs étaient de mauvais augure, parce que les sommes de ce genre, pouvant être divisées également, étaient le symbole de la mortalité et de la destruction.

IMPETRITUM, INAUGURATUM, terme sacré des anciens Romains, par lequel on exprimait que les augures étaient favorables.

IMPORCITOR, dieu de la campagne, chez les anciens Romains; il présidait aux *sillons*, appelés en latin *porca*, d'où son nom *Imporcitor*, *celui qui trace les sillons*. Le flamine de Cérès invoquait ce dieu dans le sacrifice qu'il offrait à Cérès et à la Terre.

IMPRECATION, c'est-à-dire *malédiction*.

Ce terme, dans l'acception commune, désigne proprement des vœux formés par la colère ou par la haine. Mais nous devons rappeler seulement ici ces imprécations singulières des anciens, que leur religion et la croyance des peuples autorisaient. Ce sujet curieux a fait la matière de plusieurs savants mémoires insérés dans le recueil de l'Académie des belles-lettres. On doit distinguer les imprécations des anciens, en *imprécations publiques*, en *imprécations des particuliers*, et en *imprécations contre soi-même*, lorsqu'on se dévouait pour la patrie. Les *imprécations publiques* étaient celles que l'autorité publique ordonnait en certains cas chez les Grecs, chez les Romains, et chez quelques autres peuples. Les citoyens impies, mais surtout les opresseurs de la liberté et les ennemis de l'Etat, furent l'objet le plus ordinaire de ces sortes d'imprécrations. Alcibiade en subit la peine, pour avoir mutilé les statues de Mercure, et pour avoir profané les mystères sacrés de Cérès. Dès que les Athéniens eurent secoué le joug des Pisistratides, un décret du sénat ordonna des imprécations contre Pisistrate et ses descendants. Un pareil décret en ordonna de plus fortes contre Philippe, roi de Macédoine. Les imprécations avaient pour but d'attirer la colère des dieux sur la tête de celui contre qui on les prononçait; aussi les divinités, qui dans la mythologie présidaient à la vengeance, entre lesquelles les furies tenaient le premier rang, étaient celles qu'on invoquait le plus généralement dans les imprécations. Les vœux qu'on leur adressait sont appelés indistinctement, *execrationes, execrationum carmen, diræ, deprecationes, devotiones, verba feralia*, termes qui marquent qu'on ne les invoquait que pour en obtenir quelque chose de funeste. Le premier but de ces prières vengeresses était de mettre les divinités infernales en possession du coupable, qu'on leur abandonnait; c'est ce qu'on entendait par les deux mots *devovere diris*. Ceux qui avaient été ainsi dévoués étaient regardés comme des ennemis publics.

Les Imprécations étaient aussi des divinités nommées par les Latins *Diræ*, nom que l'on prétend tiré de *Deorum iræ*. Les Romains n'en reconnaissaient que deux, et les Grecs trois. On les invoquait par des prières et des chants contre les ennemis.

IMPUDENCE. L'impudence, ainsi que l'injure ou l'outrage, eurent dans la ville d'Athènes un temple commun.

Il y avait dans l'aréopage deux masses d'argent taillées en forme de siéges, sur lesquelles on faisait asseoir l'accusateur et l'accusé. Cette ébauche de culte fut perfectionnée par Epiménide, qui commença par élever à ces deux divinités allégoriques des autels dans les formes, et qui, bientôt après leur bâtit un temple.

INACHIES, fête que les Grecs célébraient en l'honneur d'*Iso*, surnommé *Inachis*, comme fille d'*Inachus*.

INACHUS, fils de l'Océan, fonda le royaume d'Argos. Pausanias rapporte une fable des Grecs sur Inachus. Ce prince ayant fait creuser un lit au fleuve Amphiloque, lui donna son nom : Inachus, avec trois autres fleuves du pays, Photonie, Astérion et Céphise, furent pris pour arbitres entre Junon et Neptune, qui se disputaient à qui devait avoir cette contrée dans son empire. Le différend fut jugée en faveur de Junon : Neptune en eut du ressentiment; et pour se venger, il mit les quatre fleuves à sec, et ne leur permit d'avoir de l'eau que dans la saison où les pluies sont abondantes. Inachus fut père de Phoronée et d'Io, et donna à ses successeurs le nom d'*Inachides*. Après sa mort, on publia qu'il était devenu la divinité tutélaire du fleuve qui portait son nom à Argos.

INAONE, déesse des îles Gambier, dans l'Océanie; elle est l'épouse de Tiki, et tous deux passent pour avoir été les premiers parents des insulaires.

INARCULUM, baguette de grenadier courbée en forme de couronne que portait sur la tête en sacrifiant la flamine de Jupiter, surnommée Reine.

INARI DAI MIO SIN, une des divinités du Japon; c'est le dieu des renards. On célèbre sa fête tous les ans, le 8e jour du 11e mois.

INAUGURATION, cérémonie religieuse pratiquée chez les Romains pour la réception d'un prêtre.

INCA, roi ou empereur des Péruviens. La race des Incas, au Pérou, pourrait être assez bien comparée à la caste des brahmanes dans l'Inde : c'était de cette famille que l'on tirait les rois et les prêtres ; et le souverain, qu'on appelait l'Inca par excellence, réunissait, comme le Daïri du Japon, comme le Dalaï-Lama du Tibet, la double autorité temporelle et spirituelle. Ces princes étaient en quelque sorte les dieux de leurs sujets, qui les regardaient comme les enfants du Soleil. Après leur mort, on leur décernait les honneurs de l'apothéose, sans toutefois les regarder comme des dieux, et sans les adorer comme le Soleil. Dans les fêtes solennelles, les Incas seuls présentaient à l'astre du jour les vœux et les offrandes du peuple. La superstition avait sanctifié jusqu'à leurs plaisirs ; leurs sérails étaient des maisons religieuses et leurs concubines avaient le nom de filles du Soleil.

Outre leurs concubines, les Incas avaient une épouse en titre, qui était ordinairement leur propre sœur ; ils prétendaient suivre en cela l'exemple du Soleil, qui avait épousé la Lune, sa sœur. Il ne voulaient pas d'ailleurs souiller la postérité de l'astre, leur père, en mêlant son sang divin avec un sang étranger.

Les prêtres du Soleil étaient tous Incas de naissance, et par conséquent du sang royal ; mais ils avaient au-dessous d'eux des prêtres ou ministres inférieurs, qui n'étaient Incas que par privilége, c'est-à-dire qui avaient été élevés à ce rang à cause de leur mérite.

Il y avait dans le temple du Soleil plusieurs

appartements pour les prêtres et pour les ministres qui étaient du nombre des Incas privilégiés; car aucun Péruvien, quelque grand seigneur qu'il fût, ne pouvait y entrer s'il n'était Inca.

Quelque jugement qu'on veuille porter, on doit admirer l'adresse du premier Inca et de sa femme à tirer tant d'hommes de leur abrutissement. Cette entreprise demandait un génie supérieur au caractère des Américains. On sait que ce premier fondateur se nommait *Manco-Inca*, et sa sœur ou sa femme, *Mama-Oello*. Manco établit le culte du Soleil, comme la source apparente de tous les biens naturels. Il fit ériger à cet astre un temple, auquel il joignit une espèce de monastère pour les vierges consacrées à son service, qui devaient être toutes du sang royal; enfin il mourut pleuré de tous ses peuples, qui le regardaient non-seulement comme leur père, mais comme un être divin. Dans cette idée, ils instituèrent des sacrifices en son honneur, et son culte fit bientôt une partie de leur religion.

Les Péruviens conservent une forte inclination pour le culte du Soleil. Dans les grandes villes, ils ont des jours où leur dévotion pour cet astre se réveille avec leur amour pour leurs anciens rois, et leur fait regretter un temps qu'ils ne connaissent plus que par les récits de leurs pères. Tel est le jour de la nativité de la sainte Vierge, auquel ils célèbrent la mort d'Atahualpa par une espèce de tragédie qu'ils représentent dans les rues. Ils s'habillent à l'antique; ils portent encore les images du Soleil et de la Lune, leurs divinités chéries, et les autres symboles de l'idolâtrie, qui sont des bonnets en forme de tête d'aigle ou de condor, des habits de plumes, et des ailes si bien adaptées, que de loin ils ressemblent à des oiseaux. Il reste une branche de la famille des Incas qui jouit d'une singulière distinction à Lima.

INCUBO, génie gardien des trésors de la terre. Le petit peuple de Rome s'était imaginé que de riches trésors cachés dans la terre, étaient gardés par des esprits qu'ils appelaient *Incubones*. Il fallait s'emparer absolument de leurs petits chapeaux; alors on les forçait de déclarer et de découvrir ces trésors.

INDEX. *Index* ou *Indicateur*, surnom donné à *Hercule*, à l'occasion d'un événement raconté ainsi par Cicéron: « On avait dérobé dans le temple d'Hercule une coupe d'or d'un grand poids. Le dieu apparut en songe à Sophocle et lui indiqua le voleur. Sophocle n'en ayant point tenu compte, la vision reparut encore deux fois; après quoi le poëte en alla rendre compte à l'aréopage. Le voleur fut arrêté et mis à la question; il confessa le vol et rendit la coupe. Ce temple fut depuis appelé le temple d'*Hercule Index*.»

INDICTIVES (Féries), fêtes ordonnées par les magistrats romains.

INDIENS de l'Amérique. Nous allons résumer tout ce qu'il est possible de dire sur leurs croyances. Les sauvages ont-ils une religion? Question difficile. On ne saurait dire qu'ils n'en aient point; mais comment définir celle qu'ils ont? Rien n'est plus certain, et plus obscur à la fois que l'idée qu'ils ont d'un premier Etre. Ils s'accordent généralement à le regarder comme le premier esprit, le maître et le créateur du monde.

Presque toutes les nations algonquines ont donné le nom de *Grand Lièvre* au premier esprit. Quelques-unes l'appellent *Michabou*, d'autres, *Athohocan*. La plupart croient que, étant porté sur les eaux avec toute sa cour, composée de quadrupèdes tels que lui, il forma la terre d'un grain de sable tiré du fond de l'Océan, et les hommes, des corps morts des animaux. D'autres parlent d'un dieu des eaux qui s'opposa aux desseins du Grand Lièvre, ou qui refusa du moins de le favoriser. Ils nomment ce dieu le Grand Tiare. Enfin ils ont un troisième dieu nommé Matcomek, qu'on invoque dans le cours de l'hiver.

Les Hurons donnent le nom d'Areskoui au souverain Etre, et les Iroquois celui d'Agreskoué: ils le regardent en même temps comme le dieu de la guerre.

Entre le premier Etre et d'autres dieux qu'ils confondent souvent avec lui, ils ont une infinité d'esprits subalternes ou de génies, bons et mauvais, qui ont tous leur culte. On ne s'adresse aux mauvais génies que pour les prier de ne pas nuire; mais on suppose que les autres sont commis à la garde des hommes, et que chacun a le sien. Dans la langue huronne, on les nomme Okkisik, et Manitous dans la langue algonquine. C'est à leur puissance bienfaisante qu'on a recours dans les périls et dans les entreprises, ou pour obtenir quelque faveur extraordinaire. Dans tout ce qu'ils ne comprennent point ils supposent un esprit supérieur, et leur expression commune est de dire alors: *C'est un esprit*.

L'opinion qui paraît le mieux établie parmi eux est celle de l'immortalité de l'âme; non qu'ils la croient spirituelle, car on n'a jamais pu les élever à cette idée, et leurs dieux mêmes ont des corps qu'ils exemptent seulement des infirmités humaines, sans compter qu'ils leur attribuent une espèce d'immensité, puisqu'ils les croient assez présents pour s'en faire entendre, dans quelque pays qu'ils les invoquent; mais au fond ils ne peuvent définir ni les uns ni les autres.

Sans connaître le pays des âmes, c'est-à-dire le lieu où elles passent en sortant du corps, ils croient que c'est une région fort éloignée vers l'ouest, et qu'elles mettent plusieurs mois à s'y rendre. Elles ont même de grandes difficultés à surmonter dans cette route: on parle d'un fleuve qu'elles ont à passer, et sur lequel plusieurs font naufrage; d'un chien dont elles ont beaucoup de peine à se défendre; d'un lieu de souffrances où elles expient leurs fautes; d'un autre où sont tourmentées celles des prisonniers de guerre qui ont été brûlés, et où

elles se rendent le plus tard qu'elles peuvent. De là vient qu'après la mort de ces malheureux, dans la crainte que leurs âmes ne demeurent autour des cabanes pour se venger des tourments qu'on leur a fait souffrir, on visite soigneusement tous les lieux voisins, avec la précaution de frapper de grands coups de baguette, et de pousser de hauts cris pour les obliger de s'éloigner. Les Iroquois prétendent qu'Atahentsic fait son séjour ordinaire dans le pays des âmes, et que son unique occupation est de les tromper pour les perdre; mais que Jouskeka s'efforce de les défendre contre les mauvais desseins de son aïeule.

Rien n'approche de leur extravagance et de leur superstition pour tout ce qui regarde les songes.

On ne sait si la religion est jamais entrée dans une fête que la plupart de ces sauvages nomment la fête des songes, et que d'autres ont nommée beaucoup mieux, dans leur langue, le renversement de la cervelle : c'est une espèce de bacchanale qui dure ordinairement quinze jours, et qui se célèbre vers la fin de l'hiver. La folie n'a point de transports qui ne soient alors permis. Chacun court de cabane en cabane, sous mille déguisements ridicules : on brise, on renverse tout, et personne n'a la hardiesse de s'y opposer. On demande à tous ceux qu'on rencontre l'explication de son dernier rêve. Ceux qui devinent sont obligés de donner la chose à laquelle on a rêvé : après la fête, tout se rend. Elle se termine par un grand festin, et tout le monde ne pense plus qu'à réparer les fâcheux effets d'une si violente mascaradè; ce qui demande souvent beaucoup de temps et de peine.

La fête des morts, qu'on nomme aussi le festin des âmes, est une partie fort remarquable de la religion des sauvages.

Au jour marqué, tous les sauvages s'assemblent et vont deux à deux en procession au cimetière : là, ils s'emploient d'abord à découvrir les cadavres, puis demeurent quelque temps à considérer en silence un si lugubre spectacle ; les femmes sont les premières qui interrompent ce religieux silence par des cris lamentables. Ensuite, chaque sauvage s'étant chargé d'un cadavre, on retourne à la bourgade dans le même ordre, et chacun dépose dans sa cabane le fardeau dont il était chargé. Pendant la marche, les femmes continuent leurs gémissements, et les hommes donnent les mêmes marques de douleur qu'au jour de la mort. Cet acte est suivi d'un festin dans chaque cabane à l'honneur des morts de la famille. Les jours suivants, il s'en fait de publics, accompagnés, comme le jour de l'enterrement, des danses, des jeux et des combats ordinaires pour lesquels il y a des prix proposés.

Quant aux Indiens de l'Amérique du Sud, il est malheureusement certain que la religion a peu de part aux idées des Brésiliens : ils ne connaissent aucune sorte de divinité, ils n'adorent rien ; et leur langue n'a pas même de mot qui exprime le nom de Dieu. Dans leurs fables, on ne trouve rien qui ait le moindre rapport à leur origine ou à la création du monde. Ils ont seulement quelques histoires confuses d'un grand déluge d'eau qui fit périr tout le genre humain, à la réserve d'un frère et d'une sœur qui recommencèrent à peupler le monde. Cependant ils attachent quelque idée de puissance au tonnerre, qu'ils nomment tupan, puisque non-seulement ils le craignent, mais qu'ils croient tenir de lui la science de l'agriculture. Il ne leur tombe point dans l'esprit que cette vie puisse être suivie d'une autre, et par conséquent ils n'ont pas non plus de nom pour exprimer le ciel et l'enfer ; mais ils ne laissent pas de croire qu'il reste quelque chose d'eux après leur mort, puisqu'on leur entend dire que plusieurs d'entre eux ont été changés en démons, et s'amusent à danser continuellement dans des campagnes agréables et plantées de toutes sortes d'arbres.

Ils ont des devins, auxquels ils ne s'adressent guère que pour obtenir la santé dans leurs maladies. Cependant ces imposteurs trouvent le moyen de leur en imposer par des prestiges, ou plutôt par des mouvements et des gesticulations extraordinaires.

Les Indiens de la Virginie ne donnent pas le même nom à leur idole : les uns l'appelaient Okos, d'autres Quioko ou Kiousa.

Les devins ont beaucoup d'influence sur les Indiens. Ils font leur service religieux et leurs enchantements dans une langue générale qu'on croit être celle des Algonquins.

Les offrandes qu'ils présentent à leur idole sont des fourrures, la graisse et les meilleures pièces de gibier qu'ils prennent à la chasse, des fruits, et particulièrement du tabac dont la fumée leur tient lieu d'encens. Leurs fêtes sont réglées par les saisons : ils célèbrent un jour à l'arrivée de leurs oiseaux sauvages, c'est-à-dire des oies, des canards, etc. ; un autre au temps de leur chasse ; un troisième à la maturité des fruits. Mais le plus solennel est celui de la moisson, à laquelle ils travaillent tous sans exception de rang et de sexe, comme ils contribuent tous à la culture des terres.

Ces barbares sont accusés de sacrifier quelquefois de jeunes enfants : mais ils s'en défendent : ils rendent aussi des honneurs aux rivières et aux fontaines, parce que leur cours perpétuel représente l'éternité de Dieu. En un mot, ils élèvent des autels à la moindre occasion, et quelquefois pour des raisons mystérieuses. Ils vénèrent aussi un objet de cristal qu'ils nomment *parcorance*, par allusion au nom d'un oiseau des bois, dont le chant exprime ce mot, qui va toujours seul, et qui ne paraît qu'à l'entrée de la nuit. Ils croient, dit-on, que ce petit oiseau est l'âme d'un de leurs princes, et le respect qu'ils lui portent est extrême.

INDIGETAMENTA, hymnes en l'honneur des dieux. Quelques-uns prétendent que c'étaient particulièrement les hymnes

l'honneur des dieux indigènes. Servius (*n Georg.*, I, 21), dit qu'on appelait *Indigementa* les livres des pontifes qui contenaient les origines et les noms des dieux.

INDIGÈTES. Les Romains appelaient ainsi certains mortels divinisés, qui devenaient les protecteurs des lieux où on les adorait comme dieux ; tels étaient *Minerve* à Athènes, *Didon* à Carthage, *Faune*, *Vesta*, *Romulus*, *Enée* à Rome ; ce dernier même avait le surnom de *Jupiter Indigète*, et on lui offrait des sacrifices à son tombeau, élevé sur les bords du Tibre.

INDOUS ou HINDOUS, indigènes de la presqu'île de l'Inde, en Asie. Voici un résumé de leurs croyances mythologiques pour compléter ce que nous avons dit à l'article **BRAHMA** et **BOUDDHISME**.

La religion des Indes est d'un temps immémorial; elle s'est conservée dans la langue sanscrite, qui ne peut être que très-ancienne, puisqu'on ignore son origine, et c'est une langue morte qui n'est connue que des savants, et qui a ses poésies.

Les Indous ont véritablement, dans leurs deutas, ou leurs temples, quantité de statues diverses, comme celles de Brahina, Machaden, Genich et Gavari, qui sont des principales; et beaucoup d'autres moins parfaites, auxquelles ils rendent de grands honneurs, en se prosternant devant elles, et leur présentant des fleurs, du riz, des huiles parfumées, du safran et d'autres offrandes, avec un grand nombre de cérémonies. Cependant ils ne croient point que ces statues soient ou Brahmâ même, ou les autres, mais seulement leurs images et leurs représentations; et ils ne leur rendent ces honneurs que par rapport à ce qu'elles représentent. Elles sont dans les deutas, parce qu'il est nécessaire à ceux qui font la prière d'avoir quelque chose devant les yeux qui arrête l'esprit. Dieu, qu'ils appellent toujours *Achar*, c'est-à-dire *immobile* ou *immuable*, a donné aux Indiens quatre livres qu'ils appellent *Védas*, nom qui signifie *sciences*, parce qu'ils prétendent que toutes les sciences sont comprises dans ces livres. Le premier se nomme *Atherbaved ;* le second, *Zagerved;* le troisième *Rekved ;* et le quatrième *Samaved.* Suivant la doctrine de ces livres, ils doivent être distingués, comme ils le sont effectivement, en quatre tribus : la première, des brahmines ou gens de la loi ; la seconde, des ketterys, qui sont les gens de guerre ; la troisième, des seydras, qui sont les artisans et les laboureurs. Ces tribus ne peuvent s'allier les unes avec les autres ; c'est-à-dire qu'un brahmine, par exemple, ne peut se marier avec une femme kettery.

Quant aux Indiens parsis, ils n'ont rien de sacré que le feu : ils l'entretiennent avec soin, et se feraient un crime d'en étouffer la moindre étincelle, sans méconnaître cependant un être supérieur et infini.

Lorsqu'un parsis est à l'extrémité de sa vie, on le transporte de son lit sur un banc de gazon, où on le laisse expirer. Ensuite cinq ou six hommes l'enveloppent dans une pièce d'étoffe, et le couchent sur une grille de fer en forme de civière, sur laquelle ils le portent au lieu de la sépulture commune, qui est toujours à quelque distance de la ville. L'horreur des parsis va si loin pour les cadavres, que, s'il leur arrive seulement de toucher aux os d'une bête morte, ils sont obligés de quitter leurs habits, de se nettoyer le corps, et de faire une pénitence de neuf jours, pendant lesquels leurs femmes et leurs enfants n'osent approcher d'eux. Ils croient particulièrement que ceux dont les os tombent par malheur dans l'eau sont condamnés sans ressource aux punitions de l'autre vie.

On trouve dans l'Indoustan une autre sorte de sectaires, qui ne sont ni païens ni mahométans, et portent le nom de theers. On ne leur connaît aucune religion ; ils forment une société, qui ne sert dans tous les lieux qu'à nettoyer les puits, les cloaques, les égouts, et qu'à écorcher les bêtes mortes dont ils mangent la chair. Ils conduisent aussi les criminels au supplice, et quelquefois ils sont chargés de l'exécution ; aussi passent-ils pour une race abominable.

Chez les Condes les sacrifices humains sont encore en usage.

A l'occasion d'une fête ou d'une calamité, à l'époque des semailles surtout, ils immolent des enfants de l'un et de l'autre sexe. A cette fin, on fait de ces innocentes victimes comme des dépôts pour servir dans les différentes circonstances. Là règne donc aussi la traite, celle de petits orphelins que l'on achète à la misère, ou qu'on enlève de force dans le voisinage. Quelques-uns de ces enfants sont élevés avec ceux du maître, sans qu'ils connaissent ni leur origine, ni leur destination.

INDRA, un des dieux principaux des Hindous. C'est le roi du ciel, son règne dure cent années divines, c'est-à-dire 211 trillions 40 billions d'années humaines, après lesquelles un autre parmi les dieux, les asouras ou les hommes, s'élève par son mérite à cette dignité suprême. La couleur caractéristique d'Indra est le blanc ; on le représente assis sur un éléphant, la main droite armée du tonnerre, et la main gauche d'un arc ; son corps est couvert d'yeux au nombre de mille. On voit par cette description qu'Indra est la personnification de l'air, car l'arc en ciel est son arc, et ses mille yeux sont les étoiles ; son foudre et sa qualité de roi du ciel en font un Jupiter aux yeux des Latins et des Grecs. Il est aussi un des dix gardiens des points cardinaux, sa situation est fixée à l'Est. Sa résidence est dans la ville céleste d'Amaravati, au milieu du *swarga* ou *ciel;* son palais a été construit par Viswakarma, et tout y est d'une magnificence extrême ; l'or et les pierres précieuses y brillent de toutes parts. On y trouve tous les plaisirs réunis.

Dans les *Védas*, Indra n'est plus une divinité secondaire de la mythologie hindoue,

mais c'est le *Jupiter* vainqueur des Titans et possesseur de l'Olympe. Il est le dieu suprême et sans rival, le maître absolu du ciel, le pouvoir agissant qui commande à une foule de puissances subordonnées. Il est le dieu remplisant tout, et, à cet égard, on pourrait l'appeler le premier-né du panthéisme indien, quoique l'on retrouve çà et là dans ses louanges les caractères essentiels d'une divinité créatrice.

INDRADJIT, héros de la mythologie hindoue. Son premier nom était *Méghanada*, qui signifie *bruit des nuages*, *tonnerre*. Caché derrière un nuage, il avait vaincu *Indra* le dieu de l'air, et l'avait attaché aux pieds de son cheval. Le sens de cette allégorie n'est pas difficile à saisir. Il rendit cependant la liberté au roi des dieux, à la prière de Brahmâ, mais en y mettant pour condition qu'il prendrait le nom d'*Indradjit*, qui veut dire *vainqueur d'Indra*.

INDRALOKA, c'est-à-dire *monde d'Indra*, ou *Swarga*, c'est-à-dire *le ciel ;* nom du premier paradis des Indiens. Il est destiné aux âmes qui ont mérité d'être délivrées d'un long séjour sur la terre ; c'est celui qui est le plus voisin du globe terrestre. Les routes qui y conduisent sont belles et spacieuses. De toutes parts on ne rencontre que des chœurs de gandharvas et des groupes d'apsaras ; les premiers font entendre une harmonie ravissante, et les autres se livrent à des danses voluptueuses. On y voit des palais magnifiques où tout est servi avec profusion ; des étangs où flottent des lotus sacrés ; des arbres touffus procurant un délicieux ombrage. Le sol est jonché de fleurs qui y tombent perpétuellement en pluies abondantes. Les dieux s'y promènent à cheval ou sur des éléphants, dans de riches palanquins ou sur des chars superbes.

INDRANI, déesse hindoue, épouse d'Indra, roi du ciel, la même que *Satchi*. Lorsque son mari fut détrôné par Nahoucha, roi du Pratichthana, elle lui fit recouvrer son empire céleste par la ruse.

INDULGENCE. Cette vertu est représentée, dans une médaille de Gordien, par une femme assise entre un bœuf et un taureau ; peut-être pour marquer que l'indulgence adoucit les esprits les plus brutaux. Dans une médaille de Gallien, l'Indulgence est marquée par une femme assise, qui tend la main droite, et qui tient un sceptre de la gauche.

INFERIÆ. Les inféries étaient des sacrifices ou offrandes que les anciens faisaient pour les morts, sur leurs tombeaux. A la coutume barbare d'immoler en sacrifice des prisonniers de guerre sur la tombe des grands capitaines, comme fit Achille sur celle de Patrocle, succéda, chez les Romains, l'usage de faire battre des gladiateurs autour du bûcher, en l'honneur du défunt; et ces victimes humaines se nommaient *inferiæ*. On appelait du même nom le sacrifice des animaux pour les morts. On égorgeait une bête noire, on répandait son sang sur la tombe, on y versait des coupes de vin et de lait chaud, on y jetait des fleurs de pavots rouges; on finissait cette cérémonie par saluer et par invoquer les mânes du défunt.

INFERNAUX. Les dieux infernaux, ou des enfers, étaient, chez les païens, *Pluton* et *Proserpine*. Les Grecs donnaient aussi le nom d'*Infernal* à *Jupiter*, adoré à Argos dans un temple de Minerve. Sa statue était en bois ; elle avait trois yeux, symbole de sa triple puissance sur les cieux, sur la terre et dans les enfers.

INGÉNICULE ou **AGENOUILLÉE**, surnom sous lequel *Ilithyie* avait un temple à Tégée, en Arcadie. Ce nom venait de ce qu'Augé, fille d'Aléus, ayant été remise à Nauplius par son père, était tombée sur les genoux en mettant un enfant au monde, à l'endroit où depuis on bâtit un temple à Lucine.

INGOUL ou **INNAKOU**, simulacres de bois, auxquels les habitants des îles Kouriles offrent les premiers animaux qu'ils prennent à la pêche ou à la chasse, ou du moins la peau de ces animaux, car les chasseurs en mangent la chair.

ING-TCHAO, génie de la mythologie chinoise. Il a le corps d'un cheval, le visage d'un homme, la peau mouchetée d'un tigre, et les ailes d'un oiseau. C'est lui qui préside à la montagne Hoaï-Kiang ; sa domination s'étend jusqu'à la mer d'occident. Les esprits du ciel et les démons affamés qui président aux maladies pestilentielles, demeurent dans la contrée qui lui est soumise. Les esprits du ciel ont le corps d'un bœuf, la queue d'un cheval, huit pieds et deux têtes.

INITALES ou **INITAUX**, nom que l'on donnait autrefois aux mystères de Cérès, parce que, pour y assister, il fallait auparavant y être initié et consacré par des cérémonies particulières. Ce mot vient du latin *initiare*, *initier*, *introduire*, *consacrer*.

Le principal centre d'initiation en Egypte était situé à Memphis, dans le voisinage de la grande pyramide. Le secret le plus profond entourait le cérémonial sacré, et, pour s'en former une idée, le public était réduit aux conjectures et aux suppositions.

Les Grecs avaient de nombreux mystères, tels que ceux d'Adonis, empruntés aux Syriens, des Cabires, des Dactyles, des Curètes, des Corybantes, d'Eleusis, de Bacchus, de Cotytto, les Orphiques, les Mithriaques, les Thesmophories, réservées aux femmes, etc. Chacun d'eux avait son mode d'initiation particulier, sur lequel on devait garder le silence le plus absolu. De la Grèce les mystères de Cotytto passèrent à Rome, à l'époque de la fondation de cette ville, s'y modifièrent, y prirent le nom de mystère de la Bonne Déesse, et y furent spécialement consacrés aux femmes.

Les druides gaulois associaient au sacerdoce par une initiation les sujets qui leur paraissaient aptes à recevoir l'instruction sacrée. Chez les Hindous, l'initiation est une cérémonie religieuse au moyen de laquelle le jeune enfant d'un brahmane est intro-

uit dans la caste sacrée de son père, et re-
ȝtu solennellement du cordon distinctif ır lequel il sera désormais distingué des ıstes inférieures. On admet en général à ɜtte investiture les enfants de cinq à neuf ıs.

Dans plusieurs peuplades de la Guinée, our avoir commerce avec les esprits et ouvoir assister aux assemblées nationales, faut mourir et renaître. Les mystères de es sociétés de régénérés sont cachés aux ·mmes et aux étrangers. Si l'initié avait indiscrétion de révéler à quelqu'un ces se-rets divins, les esprits puniraient de mort 'indiscrétion de l'un et la curiosité de l'au-re.

On n'admettait à l'initiation, dans le Pé-ou, que les enfants de la race du Soleil, ·est-à-dire les fils des incas, race nombreuse qui était celle des rois et des prêtres de l'em-pire. On recevait à ces initiations vers l'âge de 15 à 16 ans, et elles étaient absolument nécessaires pour sortir de l'enfance, recevoir les insignes honorifiques de l'âge viril et jouir de ses prérogatives. Elles étaient en même temps un noviciat des plus rigou-reux.

Enfin, après que les candidats avaient fourni cette longue et pénible carrière, le souverain leur faisait la cérémonie de leur percer les oreilles et les narines. Les prin-cipaux princes de la cour les revêtaient des insignes de leur nouvelle dignité. Ils étaient alors proclamés incas ou véritables fils du Soleil; et cette solennité était terminée par des sacrifices et par les autres marques de réjouissance qui accompagnaient les plus grandes fêtes.

On retrouve chez presque toutes les na-tions idolâtres, quelques cérémonies ou mys-tères d'initiation. Voyez dans ce Dictionnaire, les différents articles qui concernent chaque peuple.

INNAKOU, idole des îles Kouriles.

INO, fille de Cadmus et d'Hermione; elle épousa en secondes noces Athamas, roi de Thèbes, dont elle eut deux fils, Léarque et Mélicerte. Elle traita les enfants de son mari en vraie marâtre, et chercha à les faire pé-rir, parce que, par le droit de primogéniture, ils devaient succéder à leur père, à l'exclu-sion des enfants d'Ino. Athamas ayant dé-couvert les cruels artifices de sa femme, fut tellement transporté de colère qu'il tua Léar-que, un de ses fils, et poursuivit Ino jusqu'à la mer, où elle se précipita avec Mélicerte, son autre enfant.

Les Grecs trouvèrent moyen de faire une divinité de ce monstre. Elle devint une déesse de la mer, sous le nom de *Leucothoé*, et de *Matula* chez les Romains. Neptune, à la prière de Vénus, dont elle était petite-fille, reçut la mère et le fils au nombre des divinités de son empire.

INOEES, fêtes annuelles célébrées à Co-rinthe en l'honneur d'*Ino*. A Mégare, elle était pareillement honorée sous le nom de Leucothoé. Dans la Laconie, il y avait, près de l'île d'Epidaure, un lac consacré à Ino, qui y rendait des oracles. Le jour de la fête de cette divinité, on y jetait des gâteaux; s'ils allaient au fond de l'eau on en tirait un bon augure, et un mauvais, s'ils remontaient à la surface.

INTERDUQUE. Surnom que les Romains donnaient à Junon. *Junon Interduque*, ou *Junon Conductrice*, est la même chose. Les Romains l'invoquaient lorsqu'on con-duisait la mariée dans la maison de son époux.

INTI, nom du *Soleil*, chez les Péru-viens, où il est adoré comme un Dieu. C'est à lui qu'étaient dédiés les temples les plus magnifiques; il en avait dans toutes les provinces de l'empire. A Cusco, son tem-ple était desservi par des prêtres incas, et par conséquent du sang royal. On offrait à Inti, outre les sacrifices, de l'or et ce qu'on avait de plus précieux; souvent même le tiers de toutes les terres labourables des pays conquis lui était assigné. Le nombre de ses troupeaux était infini. Parmi les ani-maux domestiques qui lui étaient consacrés, les agneaux, les moutons et les brebis bré-haignes étaient ceux dont on croyait que le sacrifice lui était le plus agréable. On lui offrait aussi des lapins privés, tous les oi-seaux bons à manger, du suif, des épices, des légumes, de l'herbe et des habillements les plus fins. On brûlait toutes ces offrandes pour remercier Inti d'avoir accordé tant de choses propres à l'usage de l'homme.

INTIPCHURIN, un des noms sous lesquels les Péruviens adoraient *Manco-Capac*, leur législateur, qui passait pour fils d'Inti ou du Soleil. C'est l'*Indra* des Hindous. Ils lui don-nent le titre de Seigneur des dieux, et le re-gardent comme le souverain du ciel étoilé. Il réside sur le mont Mérou avec trente-deux autres Dévas, ministres de ses volontés. Le palais qu'il habite est d'une magnificence ra-vissante.

INUUS, nom du dieu *Pan*, selon Macrobe, et de *Faune*, suivant Servius. On le donnait sans doute à l'un et à l'autre; ces deux di-vinités étaient adorées dans le Latium.

INVINCIBLE. C'est un des surnoms de *Jupiter*: les Romains célébraient une fête aux ides de juin, en l'honneur de Jupiter invincible.

IO, fille du fleuve Inachus, sortant un jour de chez son père, fut surprise par Ju-piter qui, pour l'empêcher de fuir, couvrit la terre d'un nuage épais qui se répandit autour d'Io. Junon étonnée de voir la terre couverte de ténèbres dans un temps serein, descendit sur la terre et dissipa les nuages. Jupiter, qui avait prévu l'arrivée de son épouse, avait changé Io en une génisse qui, même sous cette forme, conservait encore de la beauté. Junon, soupçonnant le mystère, pa-rut frappée de la beauté de cet animal, et le demanda à Jupiter; le dieu n'ayant osé le lui refuser de peur d'accroître ses soupçons, elle le donna en garde au berger Argus qui avait cent yeux. Mais Jupiter envoya Mer-

cure qui endormit le gardien vigilant par les doux accords de sa flûte, lui coupa la tête, et délivra Io. Junon irritée envoya une furie, d'autres disent un taon, persécuter cette malheureuse princesse, qui fut si agitée qu'elle traversa la mer à la nage, alla dans l'Illyrie, passa le mont Hémus, arriva en Scythie et dans le pays des Cimmériens, et, après avoir erré dans d'autres contrées, s'arrêta sur les bords du Nil, où, Jupiter ayant réussi à apaiser Junon, sa première figure lui fut rendue. Ce fut là qu'elle accoucha d'Epaphus; mais étant morte quelque temps après, les Egyptiens l'honorèrent sous le nom d'Isis; du moins c'est ce que rapportent les Grecs : mais c'est une erreur, car l'Isis égyptienne n'était pas d'origine étrangère : Isis étant représentée souvent avec la tête où les cornes d'une vache, et Io ayant été métamorphosée en cet animal, c'est ce qui a porté les Grecs à confondre les deux personnages.

IO. Ce mot était, chez les Grecs et les Latins, une espèce d'interjection. On peut le comparer à notre *oh!* Les bacchantes, dans les orgies, criaient fréquemment *Io Bacche*. Les Romains criaient aussi *Io saturnalia*, pendant les saturnales.

IO-BACCHUS. Chansons à l'honneur de Bacchus, que les anciens chantaient dans les fêtes et dans les sacrifices. On répétait souvent dans ces chansons les mots *Io* et *Bacchus*, et c'est d'où leur vient le nom *Io-Bacchus*.

IOLAS, fils d'Iphiclus, et neveu d'Hercule, fut le compagnon de ses travaux, il lui servit de cocher dans le combat contre l'hydre de Lerne. Ovide le fait assister, à la chasse de Calydon, et Hygin le nomme parmi les Argonautes. Après la mort de ce héros, il se mit à la tête des Héraclides qu'il conduisit à Athènes, pour les mettre sous la protection de Thésée. Dans une extrême vieillesse, il voulut commander l'armée des Athéniens contre Eurysthée; mais dès qu'il eut pris les armes, il se trouva tellement accablé sous leur poids, qu'il fallut le soutenir. Cependant, à peine fut-il en présence des ennemis, que deux astres s'arrêtèrent sur son char et l'enveloppèrent d'un nuage épais; c'était Hercule et Hébé, son épouse, qui venaient donner à leur ami une nouvelle jeunesse. Iolas en sortit en effet plein de vigueur et de feu. Il fit ensuite des voyages en différentes contrées, fonda des colonies; et revint en Grèce, où on lui éleva après sa mort des monuments héroïques. Hercule en avait donné l'exemple; car il avait en Sicile dédié un bois à Iolas, et institué des sacrifices en son honneur.

Les habitants d'Argyre lui vouaient leurs chevelures. Son temple était si respectable, que ceux qui négligeaient d'y faire les sacrifices accoutumés perdaient la voix et devenaient comme morts.

IOLAS, autre parent d'Hercule. Ce héros le tua, selon Euripide, dans un accès de fureur.

IOLCHOS, ville maritime de la Thessalie, sur la côte de l'Archipel, au pied du mont Pélion; elle fut célèbre par la naissance de Jason, et par la célébration des jeux funèbres après la mort de Pélias.

IOLE, fille de Jardan, roi de Lydie, ou, selon Ovide, d'Eurytus, roi d'OEchalie, fut demandée en mariage par Hercule, qui ne put l'obtenir. Ce refus le jeta dans un tel accès de fureur, qu'il lui fit tuer Iphitus, frère d'Iole. Il courut inutilement presque toute la Grèce, pour se faire absoudre de ce meurtre: il le fut enfin par Thésée. Revenu après quinze ans en Lydie, il tua Jardan et emmena Iole prisonnière; son amour se réveille, Déjanire, qui était alors sa femme, devient jalouse, et cette jalousie causa la mort d'Hercule.

IOLÉES, c'est le nom des fêtes ou des jeux que les Athéniens avaient consacré à Ioles, compagnon d'Hercule. Elles duraient plusieurs jours : le premier était consacré aux sacrifices, le deuxième aux courses de chevaux, et le troisième aux combats de la lutte. Les prix des vainqueurs étaient des couronnes de myrte, et quelquefois des trépieds d'airain. On célébrait ces fêtes dans un lieu appelé *Ioléon*, où étaient le tombeau d'Amphiaraüs et le cénophate d'Iolas. Ces monuments étaient alors couronnés de fleurs.

IOMERGAL, dieu des anciens Germains.

ION, fils d'Apollon et de Créuse, fille d'Erechthée, roi d'Athènes. Créuse, séduite par Apollon, mit au monde un fils à l'insu de son père, et abandonna l'enfant dans la même grotte qui avait été témoin de son malheur. Mais elle eut la précaution de le mettre dans une corbeille fermée avec quelques ornements qu'elle avait. Mercure, à la prière d'Apollon, tira le fils de Créuse hors de la grotte où elle l'avait caché, et le transporta au temple de Delphes. Apollon inspira en même temps à la prêtresse de la pitié pour l'enfant, de manière qu'elle prit soin de nourrir ce pupille. L'estime qu'il s'acquit parmi les Delphiens les engagea à le faire le dépositaire des trésors du temple. Selon les historiens Grecs, Ion était fils de Xuthus et de Créuse; il rendit de grands services à son aïeul Erechthée, dans la guerre contre les Eleusiniens, et devint ensuite si puissant dans Athènes que quelques-uns le croient successeur de ce prince; quoique son nom ne se trouve pas dans la suite des rois d'Athènes. D'autres croient qu'après avoir été marié, et avoir eu des enfants à Athènes, il passa en Italie, et que c'est le même que Janus. La postérité d'Ion fut nombreuse, et l'Attique se trouvant dans la suite surchargée d'habitants, on envoya la famille d'Ion dans l'Asie Mineure, où elle se divisa en plusieurs colonies, à qui l'on donna le nom commun d'*Ioniens*.

IONIDES. *Nymphes* près d'Héraclée en Élide. Elles présidaient à une fontaine, qui se jetait dans le fleuve Cythère. Sur les bords de cette fontaine était un temple où se rendaient une foule de gens pour la guérison de leurs

maux; les bains qu'on prenait dans cette fontaine, avaient la réputation de guérir les lassitudes et toute sorte de rhumatismes. Ces nymphes s'appelaient *Calliphaé, Sinnallaxis, Pégée* et *Iasis*. Leur nom d'*Ionides* venait d'*Ion*, Athénien fils de Gargettus, qui s'était établi à Héraclée.

IO PEAN, cri de joie et de triomphe que les Grecs répétaient dans les sacrifices, dans les jeux solennels et dans les combats où ils avaient l'avantage.

IORD, *la terre* chez les Scandinaves. Suivant l'Edda, elle est la fille et la femme d'Odin, et la mère de Thor. Peut-être est-elle la même que *Frigga*.

IORMUNGANDUR, serpent énorme qui, selon la mythologie scandinave, embrasse tout le globe de la terre, et auquel le dieu Thor livre des combats furieux.

IOTHUN, nom générique des géants ou des génies de la mythologie scandinave. Ils habitaient un palais appelé *Iothunheim*, situé dans les hautes montagnes de la Scandinavie.

IOXUS, né de Périgone et de Déjonée, fils d'Eurytus, roi de Thessalie, fut chef d'une colonie qui s'établit en Carie, d'où sont venus les Ioxides, qui, de père en fils, dit Pausanias, ont conservé la coutume de n'arracher et de ne brûler jamais, ni les asperges, ni les roseaux; mais d'avoir au contraire pour ces plantes une espèce de religion, et une vénération particulière; on n'en dit pas la raison.

IPABOG, déesse des anciens Slaves, appelée aussi *Trigla*, *Sénovia* et *Marzéna*; elle paraît correspondre à la Diane des Grecs et des Romains.

IPHIANASSE, fille de Prœtus, roi des Argiens, étant venue avec ses sœurs Lysippe et Iphinoé dans un temple de Junon, fit paraître aussi bien que ses sœurs quelque mépris pour cette déesse, en préférant la maison et les richesses de leur père au temple de Junon et à ses ornements, ou, selon Hygin, en préférant leur beauté à celle de Junon. La déesse irritée de l'insolence de ces filles, leur troubla tellement l'esprit, qu'elles s'imaginèrent toutes trois être devenues vaches, et se mirent à courir la campagne.

IPHIANASSE, une des quatre filles d'Agamemnon, selon Sophocle dans son *Electre*.

IPHICLUS, fils de Philacus, prince de Thessalie, ayant vécu longtemps avec sa femme Astioché sans en avoir d'enfants, consulta le devin Mélampus, le même qui avait guéri Iphianasse, sur les moyens de rendre sa femme féconde. Le devin lui conseilla d'enfoncer un couteau dans un arbre consacré à Jupiter, et de l'y laisser rouiller: de détremper ensuite cette rouille dans du vin, et d'en avaler pendant dix jours. Le remède opéra à merveille; Iphiclus devint père de plusieurs enfants, entre autres de Protésilas, le premier des Grecs qui fut tué au siége de Troie. Iphiclus fut un des Argonautes.

IPHICLUS, fils d'Amphitryon et d'Alcmène, fut frère jumeau d'Hercule.

IPHICLUS, fils de Thestius et frère d'Althée, mère de Méléagre, est aussi compté parmi les *Argonautes*.

IPHIDAMAS, fils de Busiris.

IPHIGENIE, suivant plusieurs anciens auteurs cités par Pausanias et par Plutarque, était fille de Thésée et d'Hélène. Lorsque cette dernière princesse fut retirée, par ses frères, des mains de son premier ravisseur, on prétend qu'elle était enceinte, et qu'elle alla accoucher d'Iphigénie à Argos. Clytemnestre, sœur d'Hélène, et déjà femme d'Agamemnon, pour sauver l'honneur de sa sœur, fit passer Iphigénie pour sa fille, et la fit élever en cette qualité à la cour d'Argos. Agamemnon, qui avait découvert dans la suite cette tromperie sans oser la divulguer, ne fut pas fâché de trouver un prétexte de se défaire de cette fille supposée, lorsqu'il fut question du sacrifice d'Iphigénie. Ces auteurs prétendent justifier ainsi la facilité avec laquelle Agamemnon consentit à la mort de cette princesse; peut-être même que l'oracle d'Aulide avait été préparé de concert entre le roi et Calchas. D'autres écrivains anciens distinguent deux Iphigénies, l'une fille d'Hélène et l'autre de Clytemnestre. C'est l'opinion la plus commune, et que Racine a suivie dans sa tragédie d'Iphigénie, où il introduit la fille d'Hélène sous le nom d'Eriphile, qu'il suppose avoir été enlevée de Lesbos par Achille, et qui devient la victime de Diane, à la place d'Iphigénie.

IPHIMEDIE, fille de Triopas, ou de Canache et de Neptune, ayant épousé Aloüs, fut séduite par Neptune, et allant souvent sur les bords de la mer, pour s'entretenir avec lui, elle devint mère des deux géants Aloïdes. Un jour qu'elle célébrait les orgies avec sa fille et les bacchantes, elles furent toutes enlevées par des Thraces; Iphimédie échut à un des favoris du roi, et Panchatis sa fille au roi même.

IPHINOE, fille de Nisus et femme de Mégaréus.

IPHIS, née fille, devint garçon au temps de son mariage. Dans la ville de Pheste, près de Gnosse, dit Ovide (*Metam.*, lib. IX).

IPHIS, père d'Etéoclus, un des chefs des Argiens qui avaient été tués devant Thèbes, et d'Evadné, femme de Capanée.

IPHIS, amant d'Anaxarète.

IPHITUS, roi d'Elide, contemporain de Lycurgue, fut le restaurateur des jeux olympiques. Dans le temple de Junon, à Elis, on conservait le palet d'Iphitus, sur lequel étaient écrites, en rond, les lois des jeux olympiques, avec les priviléges dont ils étaient accompagnés.

IPHITUS, frère d'Iole.

IRÈNE, fille de Jupiter et de Thémis; c'était une des trois *Saisons*. Les deux autres s'appelaient *Eunomie* et *Dicé*. Chacune d'elles, dit Diodore de Sicile, est chargée des différents temps de la vie de l'homme, et elles l'avertissent par leurs

trois noms, que rien ne peut la lui procurer heureuse que *l'ordre*, *la justice* et *la paix*.

Ce nom en grec est celui de la paix, Εἰρήνη.

IRÉSIONE, rameau d'olivier entouré de laine et de fruits, que les Grecs portaient en certaines fêtes. On le suspendait aussi devant la porte des maisons pour écarter la famine, suivant le précepte de l'oracle d'Apollon.

IRICH ou IERICH, faisceau sacré devant lequel les Tchouwaches, peuplade sibérienne, font leurs prières. Ce faisceau est composé de jets choisis de rosier sauvage, au nombre de quinze, d'égale grosseur, et longs d'environ quatre pieds, qu'on lie par le milieu avec une bande d'écorce à laquelle on suspend un petit morceau d'étain. Chaque maison en a un pareil qui se place dans une des chambres collatérales, qu'on a soin de tenir bien propre ; le faisceau sacré se met dans l'angle le plus apparent. Il n'est permis à personne de le toucher, jusqu'en automne. Alors, quand toutes les feuilles sont tombées, on en va cueillir un nouveau, et jeter dévotement l'ancien dans une eau courante.

IRIS, fille de Thaumas et d'Electra, était la messagère des dieux, et principalement de Junon, comme Mercure l'était de Jupiter. On la représente sous la figure d'une jeune personne avec des ailes brillantes de mille couleurs, toujours assise auprès du trône de Junon, et prête à exécuter ses ordres. Son emploi le plus important était de couper le cheveu fatal des femmes qui allaient mourir, comme Mercure était chargé de faire sortir des corps les âmes des hommes près de mourir. C'est elle qui avait soin de l'appartement de Junon, de faire son lit et l'aider à sa toilette ; et lorsque cette déesse revenait des enfers dans l'Olympe, c'était Iris qui la purifiait avec des parfums. Junon l'aimait beaucoup parce qu'elle ne lui apportait jamais que de bonnes nouvelles. Les poëtes prétendaient que l'arc-en-ciel était la trace du pied d'Iris descendant rapidement du ciel en terre ; c'est pourquoi on la représentait couronnée de ce phénomène céleste.

IRIS est, selon Hésiode, l'une des trois *Harpies*, sœur d'*Aëllo* et d'*Ocypète*.

IRMINSUL. Dieu des anciens Saxons. On ignore si ce dieu était celui de la guerre, l'Arès des Grecs, le Mars des Latins, ou si c'était le fameux Irmin, que les Romains appelèrent Arminius, vainqueur de Varus, et le vengeur de la liberté germanique.

Quoi qu'il en soit, Irminsul avait ses prêtres et ses prêtresses dont les fonctions étaient partagées. Aventin rapporte que dans les fêtes qu'on célébrait à l'honneur de ce dieu, la noblesse du pays s'y trouvait à cheval, armée de toutes pièces, et qu'après quelques cavalcades autour de l'idole, chacun se jetait à genoux et offrait ses présents aux prêtres du temple. Meibom ajoute que ces prêtres étaient en même temps les magistrats de la nation, les exécuteurs de la justice, et que c'était devant eux qu'on examinait la conduite de ceux qui avaient servi dans la dernière guerre.

Voici les détails les plus authentiques sur ce fameux personnage.

Hermann, chef des Chérusques, était fils de Siegmer ; il fut élevé à Rome, décoré du titre de chevalier, et servit dans les armées d'Auguste, mais sans perdre l'espoir de sauver un jour sa patrie. Ce fut lui en effet qui défit les armées romaines, commandées par le proconsul Varus. Après avoir délivré son pays, Hermann ne demeura pas inactif ; il détruisit les forts que les Romains avaient fait bâtir sur l'Elbe, le Wéser et le Rhin, lutta avec persévérance contre la puissance Romaine, mit un terme à la guerre civile qui désolait la monarchie, et eut la gloire de sauver ses compatriotes de l'oppression de chefs ambitieux qui les menaçaient dans l'intérieur. Sa gloire et ses services ne le garantirent pas des atteintes de la haine et de l'envie, et il périt à l'âge de 27 ans, victime d'un complot de ses proches, l'an 19 de l'ère chrétienne.

Les Germains lui décernèrent après sa mort ce que les Grecs auraient appelé les honneurs héroïques ; ils lui érigèrent à Hildesheim une image que les historiens ont nommé Irminsul, et dont le nom tudesque *Hermann-saüle* désignait indistinctement une colonne ou une statue en l'honneur d'Hermann ; car ces peuples barbares n'avaient encore qu'un même nom pour ces deux formes diverses de l'art, qui sans doute devaient se ressembler beaucoup sous le ciseau de leurs artistes. On dit qu'Irmensul y était représenté sous la forme d'un guerrier tenant de la main droite un étendard sur lequel était une rose, et de la gauche une balance. Sa poitrine était couverte d'une peau d'ours avec un écusson chargé d'un lion.

ISANA, le huitième des dieux protecteurs des huit points cardinaux du monde. Il préside à la partie Nord-Est. Il a obtenu de paraître sous la figure de Siva, avec lequel on le confond, et on le représente *monté* sur un bœuf.

ISA-NAGHI-NO-MIKOTO, septième et dernier des esprits célestes qui régnèrent sur le Japon et sur le monde entier, avant la naissance des hommes. Ils donnèrent naissance aux îles du Japon et à l'empire du même nom. Leur demeure dans le ciel est appelée le palais de l'Aurore.

ISA-NAMI-NO MIKOTO, déesse japonaise, épouse du génie Isa-naghi-no Mikoto, et mère de tous les êtres.

ISANI, un des noms de *Dourga*, épouse de Siva, nommée aussi *Isava*, c'est le pouvoir actif ou l'énergie de ce Dieu, car les Hindous ont personnifié sous la forme d'une déesse cette faculté des principales divinités mâles. Isani est regardée communément comme la déesse de la nature.

ISCHENIUS, petit-fils de Mercure, en l'honneur duquel on célébrait à Olympie

les fêtes appelées *ischénies*. Hésychius fait mention de ces fêtes. Elles avaient pour but de célébrer le héros Ischénius qui, dans un temps de famine, se dévoua pour son pays. C'est pourquoi les habitants de la ville lui avaient élevé un monument près du stade olympique.

ISCHWAMBRAT, divinité des anciens habitants de la Prusse ; c'était le dieu des oiseaux.

ISELASTIQUES (jeux), *Iselastica certamina*, jeux publics des Grecs et des Romains, après lesquels les athlètes vainqueurs avaient droit d'entrer en triomphe, non par la porte, mais par une brèche dans la ville de leur naissance.

ISETERIES, fête célébrée à Athènes lorsque les magistrats entraient en charge. On s'assemblait dans le temple de Jupiter *Boulæos* et de Minerve *Boulæa* (*conseillers*, ou *de bon conseil*) et l'on y faisait des prières et des vœux pour la conservation de la république.

ISIAQUES (Mystères et prêtres). Le peuple d'Egypte, pressé par la tyrannie des Ptolémées, se vit contraint, sous leur règne, d'admettre des divinités étrangères et d'altérer son ancien culte. (MACROB., lib. I, c. 7.) Il y eut alors des mystères nouveaux, auxquels on ne pouvait se faire initier que chargé de chaînes, avec des anneaux aux narines, la barbe longue et des habits crasseux. Consacrées à Saturne (S. EPIPH., l. III, c. 11, pag. 1092), ces cérémonies faisaient allusion aux mœurs des premiers hommes, avant l'établissement de la société.

Il est assez probable que le culte d'Isis passa de Corinthe à Rome, puisque cette déesse portait aussi le surnom de Pélagique dans cette dernière ville, où son origine remontait au temps de Sylla. (APUL. l. XI, p. 246.) Comme toutes les divinités égyptiennes, Isis y fut d'abord supportée avec peine (MACROB., *Saturn.*, l. I, c. 7), ensuite chassée avec Sérapis du Capitole, malgré les rumeurs du peuple, sous le consulat de Pison et de Gabinius, l'an 58 avant Jésus-Christ, elle ne revint que peu de temps avant les guerres civiles dans cette capitale du monde où ses mystères s'établirent alors, et eurent de nombreux partisans. Appien raconte que l'édile Volusius cherchant à éviter la proscription des triumvirs, emprunta d'un Isiaque sa robe de lin et son masque à tête de chien. Dans cet équipage il se rendit par les chemins ordinaires, un sistre à la main et demandant l'aumône, auprès du jeune Pompée. (APPIAN., *De bell. civil.* l. IV, c. 2, ed. var., p. 99, 101.) Si les yeux, comme le remarque très-bien Fréret (*Acad. des inscript.*, t. XVI, p. 276), n'avaient pas été accoutumés à voir des hommes dans ce bizarre ajustement, rien n'était plus propre à faire arrêter Volusius par les premiers qui l'eussent rencontré. Virgile parle avec tant de mépris des divinités égyptiennes, que son ancien commentateur Servius pense que le[illegible], ou si l'on veut rétabli à Rome, qu'après le règne d'Auguste. Cicéron dit que, de son temps les temples d'Isis ne servaient que trop souvent de rendez-vous de galanterie aux dames romaines.

ISIES, ou ISIENNES, fêtes célébrées en Egypte en l'honneur de la déesse *Isis*. On n'admettait pas indifféremment tout le monde à y prendre part; il fallait pour cela avoir été initié, et ceux qui l'étaient, devaient garder un secret inviolable sur tout ce qui s'y passait; ce qui fit croire qu'elles étaient accompagnées d'infamies et d'abominations qu'on s'efforçait de cacher. Ces fêtes duraient neuf jours.

ISIS était avec Osiris la plus grande divinité des Egyptiens. C'était à la fois sa sœur, son épouse et sa mère, mais sous des rapports différents. Plutarque nous donne la clef de cette allégorie égyptienne (*De Isid. et Osiride*), en nous disant qu'Isis et Osiris étaient la lune et le soleil, qu'ils gouvernaient tout l'univers, en nourrissaient toutes les substances, et qu'enfin ils présidaient à la génération de tous les êtres. Sous ce rapport ils étaient frère et sœur.

Les feuilles dont Isis est ordinairement couronnée, sont des feuilles de mufa, espèce d'arbre fort commun aux environs de Damiette, et que Théophraste a mis dans la classe des palmiers. Si c'est de cet arbre qu'on a dit (HORUS APOLL., *Hierog.*, lib. I, c. 23) qu'il poussait une seule branche à chaque lunaison, et que les Egyptiens l'employaient dans leur écriture symbolique, on ne doit pas être surpris que ses feuilles soient entrées dans la parure d'Isis, divinité qui n'était pas différente de la lune.

Plutarque fait Isis fille de Saturne et de Rhéa. On la regarde comme faisant avec Osiris son mari, et Horus son fils, une triade suprême : cette triade était la plus populaire celle qui, en raison de la place qu'elle tenait dans la série des dieux, était l'objet le plus fréquent des vœux et des sacrifices des mortels.

Après la mort d'Isis, les Egyptiens l'adorèrent avec son mari ; et parce qu'ils avaient durant leur vie, dirigé leurs soins vers l'agriculture, le bœuf et la vache devinrent leurs symboles. On institua en leur honneur des fêtes, dont une des principales cérémonies fut l'apparition du bœuf Apis. On publia dans la suite que les âmes d'Osiris et d'Isis étaient allées habiter le soleil et la lune, et qu'ils étaient devenus eux-mêmes ces astres bienfaisants, en sorte que leur culte etait confondu avec le leur.

Ce culte se répandit ensuite dans les Gaules, où l'on adora cette déesse sous son véritable nom d'Isis; et des savants ont cru que la ville de *Paris* et le *Parisis* avaient été ainsi nommés d'un temple qui y était situé, *παρὰ Ἴσιδος, par Isis.*

Isis est représentée, tantôt sous les traits d'une femme, avec les cornes d'une vache, symbole des phases de la lune, tenant un sistre de la main droite et un vase de la gau-

che ; tantôt elle porte un voile flottant, a la terre sous ses pieds, la tête couronnée de tours comme Cybèle, et quelquefois des cornes droites. On la voit aussi avec des ailes et un carquois sur l'épaule, une corne d'abondance dans la main gauche, et dans la droite un trône qui porte le bonnet et le sceptre d'Osiris, et enfin avec une torche enflammée, et le bras droit entrelacé d'un serpent.

ISIS est le nom d'un des cinq jours que les Coptes ont ajouté à leur année, pour la faire de trois cents soixante-cinq jours, et le quatrième de ces cinq jours. *Voyez* le P. Kirker, Fabricius, etc. Selon l'astrologie des Egyptiens, Isis est la divinité qui préside au signe du mois Parthénape, qui est le premier de l'année des Egyptiens, et qui répond au mois de septembre.

ISLANDAIS. Ils ont une mythologie très-ancienne dont la collection se nomme *Edda*. Les auteurs de l'*Edda* posent pour principe éternel un géant qu'ils appellent Iuner. Il sortit du chaos, selon eux, de petits hommes qui se jetèrent sur le géant et le mirent en pièces. De son crâne ils firent le ciel; de son œil droit, le soleil ; de son œil gauche, la lune ; avec ses épaules, les montagnes ; avec ses os, les rochers; avec sa vessie, la mer ; les rivières avec son urine ; et ainsi de toutes les parties de son corps : de sorte que ces poëtes appellent le ciel le crâne d'Iuner; le soleil, son œil droit, la lune, son œil gauche.

On sait que les prêtres des Celtes, nation dont les Islandais faisaient partie, avaient comme les anciens prêtres d'Egyte, ou comme les brahmes modernes de l'Inde, deux espèces de doctrine; l'une qu'il se réservaient comme un secret inviolable, et qui a péri avec eux; l'autre qui n'était qu'un mélange informe de fables et de dogmes politiques transmis de génération en génération par tradition orale. Ces vers se perdirent chez les Gaulois et les Bretons lorsque la forme de leur gouvernement changea; mais probablement les Islandais les conservèrent avec soin jusqu'au milieu du XIe siècle, époque de la première collection faite par Sœmund, sous le nom d'*Edda*.

Il ne reste aujourd'hui de l'*Edda* que trois poëmes entiers, et l'abrégé qu'en fit en prose, au commencement du XIIe siècle, Snorro Sturleson. Ces trois poëmes sont les plus anciens qui existent en langue gothique. L'un est intitulé : *Voluspa* ou *Prophétie de la sibylle*, le second *Havamaal*, et contient la morale d'Odin, qui passe pour en être l'auteur. Odin y apporte l'usage des lettres; il enseigne l'art de la poésie; il persuade à ses peuples qu'il a mille secrets divins, qu'il peut par des paroles et de certains caractères apaiser les querelles, chasser les tristesses et guérir toute les maladies, enchaîner les vents, enfin exciter ou apaiser les flots. Cet Odin, qui parlait ainsi aux Scandinaves, nation pauvre et sauvage, était accompagné d'une cour dont l'éclat les éblouissait. Il ne leur parut pas moins qu'un dieu. Le prince asiatique sut bien profiter de leur étonnement pour répandre une histoire merveilleuse accommodée à leurs idées et qu'il fit composer par ses poëtes. La crédulité des hommes est toujours en raison de leur ignorance. Les Scandinaves, aisément trompés, déifièrent l'homme qu'ils avaient reçu pour maître Ce souverain établit pour juges de la nation douze seigneurs de sa suite, bientôt on en fit autant de dieux ; leurs femmes et leurs filles participèrent aux mêmes honneurs.

Toutes ces divinités humaines, on continua de les invoquer comme si elles présidaient encore aux emplois qu'elles avaient exercés pendant leur vie.

ISMENE, sœur d'Antigone et des deux frères ennemis Etéocle et Polynice, naquit d'OEdipe et de Jocaste. Dans l'Antigone de Sophocle, Ismène n'ose contrevenir aux ordres du roi, en entreprenant d'ensevelir Polynice; mais lorsqu'elle apprend que sa sœur, pour l'avoir entrepris, est condamnée à mort par le tyran, elle vient prendre part à son malheur et se déclare complice. L'action est trop belle, dit-elle, pour la désavouer. Mais Antigone ne veut pas lui céder la gloire du crime et du supplice, et déclare au roi qu'Ismène n'y a aucune part.

ISMENIDES, *nymphes* du fleuve Isménus.

ISMENIE, surnom de *Minerve* : il y avait à Thèbes deux temples de Minerve; dans l'un elle s'appelait Minerve Isménie, à cause qu'il était bâti sur les bords de la rivière *Isménius*. *Apollon* avait aussi le surnom d'*Isménius*, pour la même raison. Ce fleuve ou plutôt cette fontaine s'appelait d'abord le *pied de Cadmus*; voici en quelle occasion : Cadmus ayant tué à coups de flèches le dragon qui gardait la fontaine, et craignant que l'eau n'en fût empoisonnée, parcourut le territoire pour en chercher une autre. Arrivé à l'antre corcyréen, il enfonça le pied droit dans le limon, et en le retirant fit sourdre une rivière qu'on appela le Pied de Cadmus

ISMENIEN, surnom d'*Apollon*, qui lui venait du fleuve Isménus.

ISMENIUS, fils d'Apollon et de Mélie, reçut de son père le don de deviner : comme il était né sur les bords du fleuve Ladon, dans la Béotie, il donna son nom à ce fleuve, qui se nomma depuis Isménius ou Isménus.

ISMENUS, fleuve de la Béotie, qui coulait auprès de Thèbes.

ISMENUS, fils d'Amphion et de Niobé.

ISPARETTA, dieu suprême adoré par une tribu de la côte de Malabar. Ces Hindous disent qu'antérieurement à toute création Isparetta se changea en un œuf, d'où sortirent le ciel, la terre et tout ce qu'il contiennent. Ils croient que ce dieu embrasse les sept cieux et les sept terres. Ils le représentent avec trois yeux et huit mains, une sonnette pendue au cou, une demi-lune et des serpents sur le front. Isparetta produisit

Kiwelinga, père de Brahma, Vichnou et Iswara.

ISSA, *nymphe* que Mercure rendit mère au devin Prylis.

ISSE, fille de Macarée, se laissa séduire par Apollon déguisé en berger.

ISSEDONS, peuples voisins des Hyperboréens, dit Hérodote; ils n'avaient qu'un œil, c'est-à-dire que les grands froids de leur pays, faisaient qu'ils avaient presque toujours sur le visage une espèce de masque qui n'avait qu'une seule ouverture pour les yeux, ou bien, parce que, voisins du pôle, ils étaient la moitié de l'année dans les ténèbres.

ISSINOIS, peuples nègres de la côte d'Afrique. On a représenté la religion de ces nègres avec de fausses couleurs. Ils reconnaissent un Dieu créateur de toutes choses et particulièrement des fétiches, qu'il envoie sur la terre pour rendre service au genre humain. Cependant leurs notions sur l'article des fétiches sont fort confuses. Les plus vieux nègres paraissent embarrassés lorsqu'on les interroge; ils ont appris seulement par une ancienne tradition qu'ils sont redevables aux fétiches de tous les biens de la vie, et que ces êtres, aussi redoutables que bienfaisants, ont aussi le pouvoir de leur causer toutes sortes de maux.

Chaque jour au matin, ils vont se laver à la rivière, et se jettent sur la tête une poignée d'eau, à laquelle ils mêlent quelquefois du sable, pour exprimer leur humilité; ils joignent les mains, les ouvrent ensuite, et prononcent doucement le mot d'*Ecksavais* Après quoi, levant les yeux au ciel, ils font cette prière : « Mon Dieu, donnez-moi aujourd'hui du riz et des ignames, donnez-moi de l'or et de l'aigris; donnez-moi des esclaves et des richesses; donnez-moi la santé, et accordez-moi d'être prompt et actif. » C'est à cette prière que se réduisent toutes leurs adorations. Ils croient Dieu si bon qu'il ne peut, disent-ils, leur faire du mal et il a laissé tout son pouvoir aux fétiches. Les nègres d'Issini ne se servent ni de prêtres ni d'autels pour l'exercice de leur religion. Ils ont cependant des sorciers qui dépendent des bahoumets ou des cabouchirs. Ils sont persuadés que les âmes des défunts passent dans le corps de leurs parents et il s'en fait ainsi un échange continuel.

On peut se confier entièrement à leurs serments quand ils jurent sur leurs fétiches. Pour tirer la vérité, il suffit de mêler un peu de poudre de ces fétiches dans un verre d'eau, et de la faire boire. Si la chose est aussi vraie qu'ils le disent, ils boiront sans crainte, mais s'ils parlent contre le témoignage de leur cœur, rien ne sera capable de les faire toucher à la liqueur, parce qu'ils sont persuadés que la mort est infaillible pour ceux qui jurent faussement. Leur usage est de râper un peu de leur fétiche qu'ils mettent dans de l'eau ou qu'ils mêlent avec quelque aliment.

ISTHMIQUES ou ISTHMIENS. Les jeux isthmiques étaient les troisièmes des quatre sortes de jeux ou combats sacrés si célèbres dans la Grèce. Ils ont pris leur nom de l'isthme de Corinthe, où ils se célébraient. On disait qu'ils avaient été institués par Sisyphe, en l'honneur de Mélicerte, dont le corps avait été porté par un dauphin, ou plutôt jeté par les flots sur le rivage de l'isthme. Plutarque, dans la Vie de Thésée, en attribue la première institution à Thésée, qui voulut en cela imiter Hercule, par qui les jeux olympiens avaient été établis.

ITA, quatrième état des voyageurs, c'est-à-dire de ceux qui parcourent le cercle des transmigrations, suivant le système religieux des Tibétains. Les Itas sont des démons faméliques, dont les corps ressemblent à des spectres et à des squelettes. Ils n'ont que la peau et les os, mais leur ventre est tendu par le vent et gonflé comme un ballon. Ils ne respirent qu'avec la plus grande peine, tant ils ont la gorge étroite et petite. Tout ce qu'ils respirent n'est que feu; ils souffrent cependant le froid, et sont tourmentés de la faim et de la soif. Chakya-Mouni descend souvent dans leur séjour, pour adoucir leurs tourments.

ITHOME était, selon les Messéniens, l'une des nourrices de Jupiter; Néda était l'autre. Ithôme était le nom de la montagne sur laquelle on voyait le temple de Jupiter, et Néda était le nom d'une fontaine au pied de cette montagne, où l'on prenait tous les jours de l'eau que l'on portait dans le temple.

ITHYMBE (musiq. des anc.), chanson à l'honneur de Bacchus.

ITHYNTERION, baguettes que les prophètes des dieux portaient à la main, comme insigne de leurs fonctions.

ITOGAY, idole des Tartares.

ITONIA, surnom de *Minerve*, sous lequel elle eut à Coronée, dans la Béotie, un temple qui lui était commun avec Plutus, peut-être pour montrer que Minerve est la source de tous les biens par la prudence et par l'industrie. Ce surnom de Minerve venait d'*Itone*, en Béotie, où elle était particulièrement honorée.

ITSOU-SE-NO-MIKOTO, personnage mythologique chez les Japonais : c'est le cinquième des esprits terrestres qui régnèrent sur le Japon. Il combattit pour défendre l'empire contre les dieux célestes qui voulaient s'emparer du pays, mais il fut vaincu et blessé.

ITYLE, fils de Zéthus et d'Aédo, fut tué par la jalouse rage de sa mère.

ITYS, fils de Térée, roi de Thrace et de Progné, fut massacré par sa propre mère, qui le fit manger à son mari, pour venger l'injure qui avait été faite à sa sœur Philomèle.

IULE, nom du premier des mois des anciens habitants de l'île de Chypre, surtout de ceux de Paphos, *Iulus*, *Iulius*.

IULE, nom d'une pièce de vers que les anciens Grecs, et ensuite les Romains à leur

imitation, chantaient pendant la moisson à l'honneur de Cérès et de Bacchus.

IULO, nom de *Cérès*. Ce nom lui venait de l'hymne appelée *Iule*, qui signifie gerbe de blé. On disait *Ulo* ou *Julo*.

IUNER, géant ou dieu suprême de la mythologie islandaise.

IXION, roi des Lapythes en Thessalie, devait le jour à Jupiter et à la nymphe Mélète. Ixion adressa ses vœux à Junon, et il se vanta ensuite hautement d'avoir déshonoré le souverain des dieux; Jupiter le frappa d'un coup de foudre et le précipita dans le Tartare, où Mercure, par son ordre, l'attacha à une roue environnée de serpents, qui devait tourner sans relâche. Pindare (*Pith.*, II) dit qu'Ixion, en tournant continuellement sur sa roue rapide, crie sans cesse aux mortels qu'ils soient toujours disposés à témoigner leur reconnaissance à leurs bienfaiteurs pour les grâces qu'ils en ont reçues. Lorsque Proserpine fit son entrée au royaume de Pluton, Ixion fut délié pour la première fois, dit Ovide. Du commerce d'Ixion avec la Nuée, ou avec Néphélé, que Junon avait substituée à sa place, naquirent les Centaures.

IXION, prince du sang des Héraclides, régna à Corinthe, après la mort de son père Alétès.

IYNX, fille du dieu Pan et d'Echo. Cette nymphe était la suivante d'Io. Junon l'accusa d'avoir favorisé Jupiter, par l'effet de ses enchantements, et pour sa punition la changea en oiseau qu'on appela hochequeue On se servait de cet oiseau dans une cérémonie magique par laquelle on voulait s'assurer de l'affection d'une personne.

IZED, bons génies des parsis qui les plaçaient dans le second ordre. Ils étaient vingt quatre et remplissait dans le monde les fonctions de ministres des Amchaspands ou génies du premier ordre. En général, chez les Perses, le nom d'Ized est appliqué à tous les êtres divins qui sont adorés par les hommes.

J

JABME-AIMO; c'étaient les enfers des Lapons; cette région des morts était, suivant eux, peuplée d'êtres d'une nature semblable à celle des vivants, et qui menaient une vie peu différente de celles des Lapons sur la terre. Mais ces êtres souterrains avaient une nature bien plus parfaite, jouissaient d'une condition et d'un sort beaucoup plus heureux, et étaient tout autrement habiles dans les arts. C'était là qu'habitaient les Saiwos, les Loddés, les Guellés, les Sarwas, etc.

JABMEAKKO, divinité laponne, souveraine du Jabmé-Aimo; son nom signifie *mère de la mort*. C'est elle qui donne un autre corps à ceux qui descendent dans ses domaines, leur assigne les mêmes fonctions et leur accorde le même pouvoir qu'ils avaient sur la terre.

JABMEK, divinités des anciens Lapons; elles correspondent aux *Manes* des Latins; c'étaient les âmes des parents décédés, elles habitaient le *Jabmé-Aimo* ou *séjour des âmes* d'où elles pouvaient être évoquées par les magiciens.

JACA, dieu des Singalais.

JADUTHA, idole vénérée autrefois dans la Saxe et dans la Marche.

JAGA-BABA, divinité infernale des anciens Slaves; elle avait la forme d'une grande femme décharnée, dont les pieds étaient osseux. Elle était armée d'une barre de fer, avec laquelle elle tâchait de faire crouler le socle sur lequel elle était placée. On ignore le culte que lui rendaient ses adorateurs.

JAGGERNAUT, célèbre idole des Hindous *Voy.* Djagad-natha.

JAINCOA, nom de *Dieu* dans la langue eskuara ou basque.

JALDABAOTH, divinité adorée par les Nicolaïtes.

JANA. *Voy.* Iana.

JANCHON. Les Botocudos, tribu sauvage du Brésil, redoutent des génies malfaisants ou démons noirs qu'ils nomment Janchons. Il y en a de grands, *Janchon Gipakein*, et de petits, *Janchon Koudji*. Quand le grand diable se montre et traverse leur cabane, tous ceux qui l'aperçoivent ne peuvent échapper à la mort. Ses apparitions ne durent pas longtemps; mais ces visites causent toujours le trépas de beaucoup de monde. Souvent saisit un morceau de bois, et bat les chiens jusqu'à les tuer. Quelquefois il fait mourir les enfants que l'on a envoyés chercher de l'eau; dans ce cas, on trouve l'eau répandue de côté et d'autre. Ce démon parait avoir une grande analogie avec l'*Agnian* ou *Ahanga* des Tupinambas. La crainte de cet esprit empêche les sauvages de passer la nuit seuls dans les forêts; ils ne s'y décident pas volontiers, et préfèrent marcher plusieurs ensemble.

JANG, sacrifice qu'offrent les Chinois, pour chasser les maladies et les autres calamités.

JANICULE, une des collines de Rome quoiqu'il ne soit pas compris dans le nombre des sept qui ont fait donner à cette capitale le nom de la ville aux sept montagnes, *urbs septicollis*. Le Janicule avait tiré sa dénomination de Janus qui y demeurait vis-à-vis du Capitole, lequel était alors occupé par Saturne.

JANUAL, gâteau que les Romains offraient à Janus dans ses fêtes. Il était fait de farine nouvelle, de sel nouveau, d'encens et de vin. Ces fêtes étaient signalées par des jeux, des danses et d'autres réjouissances publiques. Les consuls se rendaient en grande pompe au Capitole, suivit de la foule des

citoyens parés de leurs plus beaux habits, et là on offrait des sacrifices à Jupiter. Ce jour-là, on se faisait des présents et d'heureux souhaits, et l'on avait grande attention de ne rien dire qui ne fût de bon augure pour le reste de l'année. On offrait à Janus des dattes, des figues, du miel.

On donnait aussi le nom de *Januales* aux vers que les prêtres Saliens chantaient en l'honneur de Janus ; ils étaient aussi libres que les vers saturniens.

JANUS, dieu particulier des Romains sur l'origine duquel on n'est pas d'accord ; les Romains eux-mêmes le disaient d'une origine étrangère.

Issu d'Apollon, il fut adopté par Xiphée, et. devenu grand, il équipa une flotte, aborda en Italie et y fonda une ville appelée de son nom Janicule. Saturne chassé par son fils Jupiter, étant venu le trouver, Janus lui fit le plus favorable accueil, et partagea même sa royauté avec lui. Saturne en reconnaissance lui accorda le don de se rappeler le passé et de prévoir l'avenir. Janus étant mort, fut mis au rang des dieux.

On le représentait avec deux têtes en deux visages comme nous l'apprennent ces vers d'Ovide :

> Jane biceps, anni tacite labentis origo,
> Solus de superis qui tua terga vides.

Les anciens le nommaient aussi le Chaos; ce ne fut qu'après la séparation des éléments qu'il prit la forme d'un dieu. Il était figuré tenant d'une main une clef et de l'autre une verge, pour marquer qu'il était le gardien des portes et qu'il présidait aux chemins. On lui dédiait le premier mois et le premier jour, parce que l'année se personnifiait en lui. Ses statues marquent de la main droite le chiffre 300, et de la gauche 65.

Janus avait eu un règne long et paisible : il fut honoré comme dieu de la paix. C'est pourquoi Numa lui fit bâtir un temple qui était ouvert pendant la guerre et fermé en temps de paix.

Suivant Ovide, on ouvrait ce temple pour demander aux dieux le retour des soldats qui étaient à l'armée, et on le fermait pendant la paix, afin que la divinité rentrée dans son sanctuaire ne pût en sortir. D'après une autre explication, Janus était invoqué pour avoir la paix, et quand on l'avait obtenue on cessait, dans ce temple, des supplications qui n'avaient plus d'objet.

On donnait à Janus plusieurs noms qu'on peut voir dans ce Dictionnaire. Son double visage est l'emblème de l'année qui finit et de celle qui va commencer. Plusieurs identifient Janus avec le dieu *Ganasa* ou *Ganès* de la mythologie brahmanique.

JANVIER, mois que les Romains dédièrent à *Janus*, et que Numa mit au solstice d'hiver. Quoique les calendes de ce mois fussent sous la protection de Junon, comme tous les premiers jours des autres mois, celui-ci se trouvait consacré particulièrement au dieu Janus, à qui l'on offrait ce jour-là le gâteau nommé *janual*, ainsi que des dattes, des figues et du miel, fruits dont la douceur faisait tirer d'heureux pronostics pour le cours de l'année.

Ce même jour tous les artistes et artisans ébauchaient la matière de leurs ouvrages, dans l'opinion que pour avoir une année favorable, il fallait commencer par le travail. C'est, dit Ovide, le Dieu Janus qui le prescrivit. Les consuls désignés prenaient possession ce jour-là de leur dignité, depuis le consulat de Quintus Fulvius Nobilior, et de Titus Annius Luscus, l'an de la fondation de Rome 601. Ils montaient au Capitole accompagnés d'une grande foule de peuple, tous habillés de neuf; et là, au milieu des parfums, ils immolaient à Jupiter Capitolin deux taureaux blancs, qui n'avaient pas été mis sous le joug. Les flamines faisaient des vœux pendant ce sacrifice pour la prospérité de l'empire et le salut de l'empereur, après lui avoir prêté le serment de fidélité. Ces vœux et ce serment étaient faits pareillement par les autres magistrats. Tacite nous dit dans ses *Annales* (liv. XVI) qu'on fit un crime à Thraséa d'avoir manqué de se trouver au serment et aux vœux de la magistrature, pour le salut de l'empereur. Dans ce même jour les Romains se souhaitaient une heureuse année et prenaient garde de ne laisser échapper aucun propos qui fût de mauvais augure. Enfin, les amis avaient soin d'envoyer des présents à leurs amis, qu'on appelait *strena*, des étrennes.

Parcourons maintenant les autres jours de ce mois, et ses diverses fêtes.

Le second jour était estimé malheureux pour la guerre, et appelé par cette raison *dies ater*, jour funeste.

Le troisième et le quatrième étaient jours comitiaux.

Le cinquième jour des nones était jour plaidoyable.

Le sixième passait pour malheureux.

Le septième, on célébrait la venue d'Isis chez les Romains.

Le huitième était jour d'assemblée.

Le neuvième des ides de ce mois, on fêtait les agonales en l'honneur de Janus.

Le dixième était un jour mi-parti, marqué ainsi dans l'ancien calendrier, F. N.

Le onzième ou le trois des ides arrivaient les *carmentales*, pour honorer la déesse Carmenta, mère d'Evandre. *Voy.* CARMENTALES. On célébrait ce même jour la dédicace du temple de Juturna dans le champ de Mars.

Le douzième était jour d'assemblée; quelquefois on y faisait la fête des compitales ou des carrefours.

Le treizième jour des ides, consacré à Jupiter, se marquait dans le calendrier par ces deux lettres N. P. *Nefastus prima parte diei*, pour dire qu'il était seulement fête le matin; on sacrifiait au souverain des dieux une brebis appelées *ovis idulis*.

Le quatorzième, semblable au dixième, était moitié fête, moitié jour ouvrier.

Le quinzième on solemnisait pour la seconde fois les carmentales, nommées par cette raison *carmentalia secunda*

Au seizième arrivait la dédicace de ce grand et superbe temple de la Concorde, qui fut voué et dédié par Camille, et que Livia Drusilla décora de plusieurs statues et d'un autel magnifique.

Depuis le seize jusqu'au premier février, étaient des jours comitiaux ou d'assemblée, si vous en exceptez le dix-sept, où l'on donnait des jeux palatins; le vingt-quatre, où l'on célébrait les féries sementines pour les semailles; le vingt-sept, où l'on fêtait la dédicace du temple de Castor et de Pollux à l'étang de Juturna, sœur de Turnus; le vingt-neuvième, où se donnaient les équiries, *equiria*, c'est-à-dire les jeux de courses de chevaux dans le champ de Mars; et finalement le trentième, qui était la fête de la paix, où l'on sacrifiait une victime blanche et où l'on brûlait quantité d'encens.

Dans ce mois de janvier, que les Grecs appelaient Γαμηλιών, ils solemnisaient la fête des gamélies, en l'honneur de Junon, fête instituée par Cécrops, au dire de Favorin. *Voy*. Gamélies.

Les Ioniens célébraient aussi dans ce mois les Lénées, et les Phéniciens fêtaient la sortie d'Isis de Phénicie.

Janvier était personnifié sous la figure d'un consul qui jette sur le foyer d'un autel des grains d'encens en l'honneur de Janus et des Lares. Près de l'autel est un coq, qui marque que le sacrifice s'est fait le matin du premier jour de janvier. Ausone a expliqué cela en quatre vers, dont voici le sens : « Ce mois est consacré à Janus; voyez comme l'encens brûle sur les autels pour honorer les dieux Lares; c'est le commencement de l'année et des siècles : en ce mois les hommes que la pourpre distingue sont écrits dans les fastes. » Il parle là des consuls qui entraient en magistrature au commencement de janvier.

JAPET. Les Grecs regardaient Japet comme l'auteur de leur race, et ne connaissaient rien de plus ancien que lui. Selon Hésiode, il était fils d'Uranus et frère de Saturne; il épousa Climène fille de l'Océan et en eut quatre fils. Il est aisé de voir que ce Japet est le même que celui de la Bible, qui fut le père des peuples de l'Asie septentrionale et de l'Europe orientale.

JAPONAIS. Leurs croyances mythologiques. Nous allons en tracer un tableau abrégé. Avant la ruine du christianisme dans l'empire du Japon, il régnait une liberté qui avait permis d'introduire un grand nombre de sectes, au détriment de l'ancienne religion du pays. On en comptait jusqu'à douze, qui n'avaient rien de commun dans leurs principes et leurs usages. Dans les unes on adorait le soleil et la lune, dans les autres on offrait de l'encens et des prières aux animaux. Les premiers souverains appelés camis, et les Fo, de l'Inde, ainsi que tous les hommes qui ont policé et civilisé les îles du Japon, ou qui ont apporté quelque science, des connaissances et des arts utiles, ont des temples et des adorateurs. Enfin, les démons eux-mêmes ont des autels et des sacrifices dans le Japon.

On accorde le titre de camis à tous les grands hommes qui se sont distingués pendant leur vie par leur sainteté, leurs miracles et les avantages qu'ils ont procurés à la nation. Chacune de ces divinités a son paradis, les unes dans l'air, d'autres au fond de la mer, dans le soleil, dans la lune, et dans tous les corps lumineux qui éclairent les cieux. Il n'y a point de ville où le nombre des temples et des chapelles ne soit presque égal à celui des maisons. Les empereurs et les princes se disputent la gloire d'en bâtir de magnifiques; aussi les richesses de quelques-uns de ces monuments ne surprennent-elles pas moins que leur nombre. Il n'est pas rare d'y voir quatre-vingts ou cent colonnes de cèdre d'une prodigieuse hauteur, et des statues colossales de bronze : on y en voyait même autrefois d'or et d'argent, avec une quantité de lampes et d'ornements d'un grand prix. Les statues sont ordinairement couronnées de rayons. Les temples se nomment *mias*, c'est-à-dire *demeure des âmes immortelles*. Kœmpfer en compte plus de vingt-sept mille.

Les principaux points de la religion du Sinto, qui est la plus ancienne, se réduisent à cinq : la pureté du cœur, l'abstinence de tout ce qui peut rendre l'homme impur, qui consiste à ne pas se souiller de sang, à s'abstenir de manger de la chair, à ne pas s'approcher des corps morts.

Toutes les fêtes du Sinto ont leurs jours fixes; chaque mois en a trois, qui reviennent constamment le premier jour, le quinzième et le dernier. Cinq autres sont réparties dans le cours de l'année, et fixées à certains jours qui passent pour les plus malheureux, parce qu'ils sont impairs, et qu'ils en ont pris leurs noms.

Le daïri qu'il est le chef suprême de l'ancienne religion, qui n'a pas proprement de prêtres, puisqu'elle n'en a pas d'autres que ce prince et toute sa cour, qui ne font d'ailleurs aucune fonction ecclésiastique; et les canusis, dont l'emploi se réduit à la garde des temples; mais elle a un ordre religieux d'ermites fort ancien. Ils se nomment *Iammabos*, c'est-à-dire, *soldats de montagnes*, et, suivant leur nom et leur règle, ils sont obligés de combattre pour le service des camis et pour la conservation de leur culte.

Les idoles étrangères sont venues disputer aux camis les adorations des Japonais. Boudso ou Bondsod est le nom qu'on donne à cette idolâtrie.

L'extrême ressemblance entre la nouvelle religion japonaise et celle des brahmines fait penser avec raison, que le Xaca des Chinois et des Japonais est le même que Bouddha. L'attrait le plus séduisant de la religion de Xaca pour un peuple du caractère des Japonais, est l'immortalité qu'elle promet à la vertu dans une plus heureuse vie. De là ces scènes tragiques de tant de personnes de tout âge et de tout sexe qui courent à la

mort de sang-froid, et même avec joie, dans l'opinion que le sacrifice de leur vie est agréable à leurs dieux, et qu'ils seront admis au bonheur sans aucune épreuve. Rien n'est plus commun que de voir, le long des côtes de la mer, des barques remplies de ces fanatiques qui se précipitent dans l'eau chargés de pierres, ou qui, perçant leurs barques, se laissent insensiblement submerger en chantant les louanges du dieu Canon, dont ils placent le paradis au fond des flots. Tous les Japonais ne montrent pas le même dévouement et la même résignation, mais cette espèce de fanatisme est assez commun.

On voit un grand nombre d'individus qui, s'astreignant par un vœu à invoquer plusieurs fois par jour leurs divinités, sont prosternés la face contre terre, et frappent chaque fois le pavé de leur front qui en demeure tout écorché.

Certains bonzes exercent encore sur eux-mêmes des cruautés plus grandes, qui prouvent bien leur superstition et leur valent la réputation de sectateurs plus zélés de leurs dieux.

Les funérailles des Japonais se pratiquent d'après une variété de formes et de cérémonies, qui correspondent à la multitude de sectes dont le Japon est rempli. Le deuil dure un temps considérable, et on doit se priver de tous les plaisirs. Cependant les Japonais ne regardent pas la mort comme un mal, et ils pensent qu'il faut se réjouir du bonheur de celui qui vient de mourir, parce qu'il est sorti d'une vie de peines.

JARIBOL, un des dieux des Palmyréniens; on le croit le même que *Lunus*, le dieu Lune.

JARNWID, nom d'une forêt que les Celtes supposaient habitée par une vieille magicienne, qui était la mère de plusieurs géants. Ils avaient la forme de bêtes féroces et de deux loups, qui menaçaient sans cesse de dévorer le soleil et la lune. Le plus redoutable s'appelait Managarmer, et il s'engraissait de la substance des hommes qui approchaient de leur fin.

JASION, demi-dieu des Grecs, était fils de Jupiter et d'Electre, frère de Dardanus et d'Hermione. Il épousa Cybèle; d'autres disent qu'il fut aimé de Cérès dont il eut Philomèle, qui inventa le labourage, et Plutus, dieu des richesses. On comprend que c'est là une allégorie pour montrer que l'agriculture est la vraie source des richesses. Jupiter enseigna à Jasion les mystères sacrés, et on ajoute qu'il fut tué d'un coup de foudre.

JASO, déesse de la maladie; on la croyait fille d'Esculape et d'Epione. Il est probable que c'est la même qui était appelée *Méditrine* chez les Romains, et qu'on représentait avec Esculape, et tenant une petite boîte à la main.

JASON était fils d'Eson, roi d'Iolchos et d'Alcimède. Il fut persécuté dès sa naissance, parce que l'oracle avait prédit que l'usurpateur du trône serait chassé par un fils d'Eson; c'est pourquoi dès que le prince fut né, son père fit courir le bruit que l'enfant était dangereusement malade; peu de jours après il publia sa mort, et fit tous les apprêts des funérailles, pendant que la mère le porta secrètement sur le Mont Pélion, où Chiron, l'homme le plus sage et le plus habile de son temps, prit soin de son éducation, et lui apprit les sciences dont il faisait lui-même profession, surtout la médecine; ce qui fit donner au jeune prince le nom de Jason, au lieu de celui de Diomède qu'il avait reçu en naissant. Il fut le chef de la fameuse expédition des Argonautes.

JATTIT, géant de la mythologie finnoise; il était fils de Kaléwa, et passait sa vie à jouer dans les bois.

JAUNE (couleur). Cette couleur était appelée *croccus*, lorsqu'elle était extraite du safran. Sous le nom *flavus* elle désignait le *jaune paille*, d'où Cérès était surnommée *Flava*, et Apollon aux blonds cheveux, *Flavus Apollo*. Sous les noms *luteus* et *melinus* elle désignait le jaune des œufs et des pommes.

JAYMO-SAJENON, fête célébrée au Pégu, en l'honneur d'une idole. Le roi et la reine se font un devoir d'y assister, montés sur un char magnifique.

JECHA, divinité adorée autrefois dans la Thuringe.

JECORUS, aruspice qui examinait le foie, *jecur*.

JEDOD, ou JEDUD, dieu des anciens Germains; on croit qu'il est le même que le *Mercure* grec et l'*Ogmius* des Gaulois. Il présidait au commerce et à la fraude.

JEHUD ou JEHOUD, fils de Saturne et de la nymphe Anobret, selon Porphyre. Saturne, régnant en Phénicie, dit-il, eut un fils de la nymphe Anobret, auquel il donna le nom de *Jéhud*, qui, en langue phénicienne, signifie *unique*. Dans une guerre très-dangereuse que ce prince fut obligé de soutenir, ayant couvert son fils Jéhud des ornements royaux, il l'immola sur un autel qu'il avait élevé exprès. On doit voir ici, un rapport singulier avec le mystère chrétien de la rédemption.

JEN-NANG, dieu des Chinois. Il juge les morts et préside à la transmigration des âmes.

JEN-VANG, autre dieu des Chinois; il est le souverain des enfers.

JEN-Y-TONG, dieu des Coréens; il est, avec Taï-pak, le maître et l'arbitre du foyer domestique

JESSA, le *Jupiter* des anciens peuples de la Sarmatie européenne

JEUDI, jour que les anciens consacraient à la planète Jupiter. Les Athéniens le mettaient au nombre des jours malheureux, et on n'y faisait pas d'assemblées du peuple.

JEUNESSE. Les divinités qui présidaient à la jeunesse étaient Hébé et Horta : les Romains y ajoutèrent encore une déesse, *Juventa* ou *Jeunesse*, qui présidait à la jeu-

nesse depuis que les enfants avaient pris la robe appelée *prétexte*. Cette divinité fut honorée longtemps dans le Capitole. Auprès du temple de Minerve, dit Tite-Live (lib. XXXVI), était l'autel de la Jeunesse, et sur cet autel de la Jeunesse, un tableau de Proserpine. Ensuite, au temps de la seconde guerre punique, Livius Salinator lui voua un temple, qu'il bâtit étant censeur; la dédicace en fut faite quelques années après, au rapport de Pline. On institua aussi alors les jeux de la Jeunesse, qui se célébrèrent lorsque ce temple fut dédié: mais on ne trouve pas qu'ils aient été continués dans la suite.

JEUX, en latin *ludi*, sorte de spectacles que la religion avait consacrés chez les Grecs et les Romains. Il n'y en avait aucun qui ne fût dédié à quelque dieu en particulier, ou à plusieurs ensemble. Il y eut même un arrêt du sénat qui portait que les jeux publics seraient toujours consacrés à quelque divinité. On n'en commençait jamais la solennité qu'après avoir offert des sacrifices et fait d'autres cérémonies religieuses, et leur institution eut toujours pour motif, du moins apparent, la religion ou quelque autre devoirs. (*Voyez dans ce Dictionnaire les noms des différents jeux publics.*)

JOCANNA, nom que les Caraïbes, anciens habitants de l'île Haïti, donnaient au dieu souverain; comme le Jupiter des Latins, il avait cependant été créé, puisque les Caraïbes lui donnaient une mère qui portait cinq noms différents. Ils appelaient encore ce dieu *Guamanacou*.

JOCASTE, fille de Créon, roi de Thèbes, et femme de Laïus, fut mère d'OEdipe, qu'elle épousa depuis sans le connaître, et dont elle eut deux fils et deux filles; Ethéocle, Polynice, Antigone et Ismène. Jocaste se pend de désespoir dans Sophocle, aussitôt qu'elle a découvert le fatal mystère de la naissance de son second époux: mais dans Euripide, elle survit à sa douleur; elle demeure dans Thèbes après l'exil d'OEdipe: lorsque ses deux fils veulent se faire la guerre pour la royauté, elle obtient d'eux une trêve, durant laquelle elle travaille à les réconcilier; et ce n'est qu'après avoir été témoin de la mort des deux princes, que Jocaste se donne la mort avec l'épée qui était entrée dans le corps d'Ethéocle, et tombe entre ses deux fils, qu'elle tient embrassés. Selon Homère et Pausanias, qui citent d'autres anciens auteurs, l'inceste de Jocaste et d'OEdipe n'eut point de suite parce qu'il fut aussitôt découvert.

JODAME, mère de Deucalion, fut aimée de Jupiter, qui la rendit mère de ce prince et de Thébé.

JODULTE, idoles des Saxons. Ce n'était dans l'origine qu'une statue érigée aux environs de la forêt de Welps, par Lothaire, duc de Saxe, après la victoire qu'il remporta sur Henri V, en 1115. Cette statue représentait un homme, tenant de la main droite une massue, et de la gauche un bouclier rouge, et assis sur un cheval blanc.

JOIE, *lætitia;* elle se trouve personnifiée sur les médailles: c'est une femme qui tient de la main droite une couronne, et de la gauche un gouvernail, ou une pique, ou une ancre. La joie publique (*lætitia temporum*) est exprimée par les jeux publics, les courses de chevaux, les naumachies, et les combats des animaux, spectacle qu'on donnait au peuple en signe de joie publique. La joie paraît ne différer de la gaieté (*hilaritas*) qu'en ce qu'elle pénètre et saisit davantage l'âme, et qu'elle est comme une gaieté renforcée.

JOKA-MAKAA, divinité des anciens Finnois. C'était le même qu'Aarni, qui présidait aux trésors cachés.

JOLOKIAMO, nom du mauvais principe, parmi les tribus sauvages de la Colombie. Il s'étudie à nuire aux hommes, à rendre les bois déserts et la terre stérile. Il est le père des maladies, des tempêtes et du froid. Sans cesse en guerre contre Catchimana, le bon principe, il est constamment battu par lui, mais il ne tarde pas à ressaisir chaque fois ses avantages. On l'appelle encore *Ouatipa* et *Yrocan*.

JORNUNGANDR, serpent de l'Océan, dont les replis entourent la terre, suivant la mythologie de l'*Edda*. Il fut sur le point d'être pris à la ligne par le dieu Thor, qui avait mis pour amorce à son hameçon une tête de bœuf. Dans la bataille entre les démons et les divinités d'Odin, qui doit précéder le *ragnarauk* ou *crépuscule des dieux*, ce serpent doit encore jouer un grand rôle; il fera périr le dieu Thor dans les flots de venin qu'il exhalera en mourant.

JORTANA, fleuve des régions de la mort, dans la mythologie finnoise; on l'appelle encore *Aloën-Jarvi;* c'est un lac de feu qui engloutit l'étincelle que Wainamoinen et Ilmarinnen avait fait jaillir du ciel. Tuoni, le Caron finlandais, fait passer ce fleuve aux morts sur sa barque noire, pour leur procurer l'entrée de son empire.

JOU était chez les Celtes le nom de *Jupiter*, dont *Jovis* est le génitif. Les Celtes appelaient ce dieu Jou, c'est-à-dire le Jeune, pour marquer que ce dieu ne vieillit jamais. Le mont Jou, dans les Alpes, que les Latins appelaient *mons Jovis*, lui était consacré, et il prouve que c'était le nom de Jupiter.

JOUANAS, nom des anciens prêtres païens de la Floride. C'est à eux que les dévots remettaient les offrandes et les dons qu'ils faisaient au soleil, leur principale divinité. Les Jouanas suspendaient ces offrandes à des perches placées de chaque côté de la grotte sacrée, et les y laissaient jusqu'à la fin de la cérémonie, après laquelle ils les distribuaient conformément à la volonté du donateur. C'étaient eux qui, dans les fêtes célébrées en l'honneur du Soleil, chantaient les hymnes sacrés, jetaient des parfums dans le feu, faisaient les libations de miel et les offrandes de maïs.

JOUKAHAINEN, géant de la mythologie finnoise; il voulut engager avec le dieu Wainamoinen une lutte de science et de force, dans laquelle il fut vaincu.

JOU-LAI ou JULAI, un des noms chinois de *Chakya-Mouni*, le Boudda indien; ce nom signifie proprement *comme* ou *ainsi venu*. Ses nombreux sectateurs lui donnent ce titre, parce qu'il est venu dans le monde, de manière à n'être plus soumis à de nouvelles naissances.

JOULU, fête solennelle en l'honneur du Soleil, célébrée par les Lapons et les finnois; on la solennisait depuis la fin de décembre jusqu'à la mi-janvier; car, à cette époque, les jours commençant à croître, le soleil semble en quelque sorte renaître et épancher de nouveau sur la terre cet éclat et cette joie que lui avaient enlevés les ténèbres de l'hiver.

Chez les Lapons, à la fête du Joulu, depuis le lever de la lune jusqu'à son coucher, les femmes ne pouvaient manier de la laine ou du chanvre, et les hommes ne pouvaient vaquer à aucune occupation qui dût être accompagnée de bruit. On rendait en ce jour un culte au roi des Joules, appelé Ailès Oïmaï; c'était un génie qui commandait à tous les Ailekés, et sur lequel on faisait une quantité de contes.

JOUR CIVIL DES ROMAINS. Le jour civil des Romains était divisé en plusieurs parties, auxquelles ils donnaient différents noms. La première partie était *media nox*, minuit; après cela venait *mediæ noctis inclinatio*, *gallicinium*, le chant du coq; *conticinium*, qui était le temps le plus calme de la nuit; *diluculum*, la pointe du jour; et *mane*, le matin qui durait jusqu'à midi. Après midi, était *meridiei inclinatio*, que nous appelons vulgairement *la relevée; solis occasus*, le coucher du soleil; après cela étaient *suprema tempestas*, *vesper*, *crepusculum*, *concubium*, le temps où l'on se couche, et *nox intempesta* qui durait jusqu'à minuit. On divisait aussi la nuit en quatre parties que les Romains appelaient *veilles*, *excubiæ* ou *vigiliæ*.

Parmi ces jours il y en avait qu'on appelait *festi*, et d'autres *profesti* : ceux-là étaient consacrés aux dieux, soit pour faire des sacrifices, soit pour célébrer des jeux en leur honneur. Ces jours de fêtes s'appelaient *feriæ;* il y en avait de publiques et de particulières.

Les jours qu'on nommait *profesti*, étaient ceux dans lesquels il était permis de vaquer aux affaires publiques et particulières; on les partageait en jours *fastes* et *néfastes*; les fastes étaient ceux où le préteur pouvait prononcer ces trois mots *do*, *dico*, *addico*, c'est-à-dire, les jours où il était permis de rendre la justice. Les jours néfastes étaient ceux où il ne pouvait l'exercer, comme dans les féries et dans les temps de la vendange et de la moisson. Il y avait aussi des jours appelés *intercisi* et *endocisi*, dans lesquels on pouvait rendre la justice à certaines heures seulement.

Les Romains avaient encore d'autres jours qui avaient différents noms, comme ceux qu'on appelait *comitiales*, pendant lesquels on tenait les comices et les *jours* de marchés appelés *nundinæ* ou *novendinæ*. parce qu'ils revenaient tous les neuf jours. Les jours qu'on nommait *prœliares*, étaient ceux où il était permis de répéter son bien et d'attaquer ses adversaires.

JOUR HEUREUX et MALHEUREUX. Quelque ridicule que soit l'idée qu'il y ait des jours plus heureux ou plus malheureux les uns que les autres, il n'en est pas moins vrai que de temps immémorial, les plus célèbres nations du monde, les Chaldéens, les Egyptiens, les Grecs et les Romains, ont également donné dans cette opinion superstitieuse, dont tout l'orient est encore convaincu.

Les rois d'Egypte, selon Plutarque, n'expédiaient aucune affaire le troisième jour de la semaine, et s'abstenaient ce jour-là de manger jusqu'à la nuit, parce que c'était le jour funeste de la naissance de Typhon. Ils tenaient aussi le dix-septième jour pour infortuné, parce qu'Osiris était mort ce jour-là. Les Juifs poussèrent si loin leur extravagance à cet égard, que Moïse mit leurs recherches au rang des divinations dont Dieu leur défendait la pratique.

Si l'on passe aux Grecs, on trouve chez eux la liste de leurs jours *apophrades* ou *malheureux*, ce qui a fait dire plaisamment à Lucien, en parlant d'un fâcheux de mauvaise rencontre, qu'il ressemblait à un apophrade. Le jeudi passait tellement pour un apophrade chez les Athéniens, que cette superstition seule fit longtemps différer les assemblées du peuple qui tombaient ce *jour-là*.

Les Romains nous font assez voir par leur calendrier la ferme croyance qu'ils avaient de la distinction des jours. Ils marquèrent de blanc les jours heureux, et de noir ceux qu'ils réputaient malheureux; tous les lendemains des kalendes, des nones et des ides, étaient de cette dernière classe.

Comme les jours de l'homme sont un mélange perpétuel d'événements heureux et malheureux, et que souvent on ignore les causes de ces événements, on les attribua, dans les temps de superstition et d'ignorance, à la nature même des jours.

Les Hindous ont chaque semaine trois jours réputés malheureux; savoir : le dimanche, le mardi et le samedi. On ne doit, ces jours-là, entreprendre aucune affaire importante, ni se mettre en voyage.

JOUR DE L'AN, ou premier jour de l'année, a fort varié chez différents peuples par rapport au temps de sa célébration; mais il a toujours été en grande vénération. Chez les Romains le premier et le dernier jour de l'an étaient consacrés à Janus; de là vint, disait-on, qu'on le représente avec deux visages. C'est des Romains que nous tenons cette coutume si ancienne des compliments du nouvel an. Avant que ce jour fût écoulé, ils se faisaient visite les uns les autres, et se donnaient des présents accompagnés de

vœux réciproques. Lucien parle de cette coutume comme très-ancienne, et la rapporte au temps de Numa.

JOUSKEKA, génie que les sauvages de l'Amérique septentrionale honorent la personnification du soleil. Cependant il joue dans leurs traditions antiques le rôle de Caïn de la Bible. Fils ou petit-fils d'Athaensic, la mère du genre humain, il tua son frère, appelé Tahouet-Saron. En punition de ce forfait, sa race périt à la troisième génération, submergée par un déluge envoyé par le Grand Esprit, et dans lequel il n'y eut de sauvé que Messou, le Noé biblique. *Voy.* MESSOU.

Cependant les Natchez n'avaient pas les mêmes traditions; car chez eux, Athaënsic, déesse de la vengeance, était la femme chef des mauvais manitous, comme Jouskeka était la femme chef des bons.

JOUVENCE, *nymphe* que Jupiter métamorphosa en fontaine, aux eaux de laquelle il donna la vertu de rajeunir ceux qui iraient s'y baigner.

La fontaine de Jouvence joue un grand rôle dans la mythologie musulmane. Les auteurs orientaux disent qu'elle est située dans la région ténébreuse, c'est-à-dire dans un pays inconnu, que quelques-uns placent aux extrémités de l'Orient, où Alexandre le Grand la chercha en vain. D'autres la mettent entre le midi et le couchant, vis-à-vis du trône d'Eblis ou de Satan. Ils la nomment encore fontaine de vie ou d'immortalité. C'est en buvant de cette eau que le prophète Khidhr jouit d'une jeunesse éternelle. Les Polynésiens ont aussi une fontaine de Jouvence.

JOVIALIES, fêtes que les Latins célébraient en l'honneur de Jupiter. Elles se rapportaient à celles que les Grecs nommaient Diasies.

JOVIUS, surnom donné à *Hercule*, parce qu'il était fils de *Jupiter*. Dioclétien portait le même surnom, et de là fut appelée *Jovia*, la partie de la Dalmatie, Spalatro, où il se retira après avoir abdiqué l'empire.

JUBA, roi de Mauritanie. Minutius Félix dit que les Maures l'honoraient comme un dieu. On dit aussi qu'il avait un autel dans l'Afrique, ce qui est fort peu probable.

JUBAR, étoile appelée *Lucifer* au matin et *Hesperus* le soir. Varron (*De ling. latin.* VI, 5) dit que les Romains l'appelaient *Jubar*, parce qu'elle était *jubata*, c'est-à-dire, parce que ses rayons se développaient comme la crinière d'un lion.

JUGA, selon Festus, JUGALIS, selon Servius, JUGATINA, selon saint Augustin, nom que l'on donnait à *Junon*, en qualité de déesse qui présidait aux mariages. Ce nom vient de *jugum*, *joug*, par allusion, non au joug que l'on a prétendu mal à propos avoir été placé, en effet, sur les deux époux dans la cérémonie des noces, mais parce qu'elle unissait sous le même joug les personnes qui se mariaient. Junon *Juga*, avait un autel dans une rue de Rome, qu'on appelait, à cause de cela, *Vicus Jugarius*.

JUGATINUS; il y avait deux dieux de ce nom, dont l'un présidait aux mariages, et l'autre au sommet des montagnes qu'on appelle en latin *juga*. Saint Augustin est le seul qui fasse mention de ces deux divinités, dans son quatrième livre de la cité de Dieu, d'après un texte de Varron, que nous avons perdu.

JUGES DES ENFERS. Rhadamanthe et Éa[que], tous deux fils de Jupiter, furent établi[s] juges, le premier pour les Asiatiques, le second pour les Européens; et Minos au-dessus d'eux, pour décider souverainement en cas d'obscurité et d'incertitude. Leur tri[-]bunal est placé dans un endroit appelé [le] Champ de Vérité, parce que le mensonge [et] la calomnie ne peuvent en approcher. [Il] aboutit d'un côté au Tartare, et de l'autre aux Champs-Élysées. L'idée de ce jugement après la mort avait été empruntée par les Grecs d'une ancienne coutume des Égyp[-]tiens, rapportée par Diodore : « Quand [un] homme est mort en Égypte, on va, avant d'annoncer le jour des funérailles, premi[ère-]ment aux juges, ensuite à toute la famille [et] à tous les amis du mort. La loi permet [à] tout le monde de venir faire ses plaintes contre le mort. Si quelqu'un le convainc [d'a-]voir mal vécu, les juges portent la sentence et privent le mort de la sépulture qu'on [lui] avait préparée; mais si celui qui a intenté l'accusation ne la prouve pas, il est sujet [à] de très-grandes peines. »

JUHLES. Les Lapons appellent ainsi cer[-]tains esprits aériens auxquels ils ne consa[-]crent ni images ni statues, quoiqu'ils leur rendent un culte religieux; on les hon[ore] sur des arbres derrière les cabanes, et à la portée d'un trait de flèche. Ce culte con[siste] à leur faire un sacrifice, la veille et le jour de Noël, qu'ils nomment la fête des Juhles.

JUILLET. Ce mot vient du latin *Ju[lius].* Marc-Antoine, dans son consulat, ordonna que ce mois, qui s'appelait auparavant *Quintilis*, porterait dorénavant le nom de *Julius*, parce qu'il était celui de la nais[-]sance de Jules César. On l'appelait *Quin[-] tilis*, parce qu'il était le cinquième mois de l'année, laquelle ne commençait qu'en mars dans le premier calendrier, établi assez grossièrement par Romulus. Détaillons la distribution de ce mois. Chez les Romains, le jour des calendes du mois de juillet était celui auquel finissaient et commen[-]çaient les baux des maisons de Rome. C'est ce que nous apprenons d'une épigramme assez piquante de Martial (*Epigr.* XII, 32). Au VII des nones, ou au cinquième du même mois, tombait la fête appelée *Po[pli-] fugia*, en mémoire de la retraite du peuple sur le mont Aventin, après que les Gaulois eurent pris la ville de Rome. La veille des nones, ou le sixième du mois, on faisait cette fête de la fortune féminine, qui avait été fondée par la femme et la mère de Co[-]riolan, quand elles eurent obtenu de lui la paix et le salut de la patrie. Le lendemain des nones, ou le huitième du mois, se célé[-]brait la fête de la déesse Vitula. Le 17 ou

ides, ou le douzième du mois, se fêtait du temps des empereurs, à cause de la naissance de Jules-César. La veille des ides, ou le quatorze du mois, on commençait les mercuriales, qui duraient six jours. Les ides, ou le quinze du mois, était particulièrement consacré à Castor et à Pollux, et l'on donnait ce jour-là des jeux et des combats solennels. Le XVI des calendes d'août, ou le dix-sept juillet, passait pour un jour funeste, à cause de la bataille d'Allia. Le X des calendes, ou le vingt-trois juillet, se célébraient les jeux de Neptune, et les femmes enceintes sacrifiaient à la déesse Opigena. Le XXIV on faisait les festins des pontifes. Le VIII des calendes ou le vingt-cinq du mois on célébrait les funérales, et le même jour arrivaient les ambarvales. Le vingt-huit on faisait un sacrifice de vin et de miel à Cérès; et le reste du mois on égorgeait quelques chiens roux à la canicule, pour détourner les trop grandes chaleurs qui règnent dans cette saison. Enfin, c'était en juillet qu'on donnait les jeux apollinaires, ceux du cirque et les minervales. Le Grecs nommèrent ce mois μεταγειτνιῶν à cause de la fête appelée *métagitnie*, qu'ils consacrèrent en l'honneur d'Apollon. Ils célébraient aussi dans le même mois la fête d'Adonis, favori de Vénus. Les Syracusains faisaient le vingt-quatre de ce mois une fête qu'ils nommaient asinaire, en mémoire de la victoire qu'Euriclès, préteur de Syracuse, avait remporté sur les Athéniens. Le mois de juillet était censé sous la protection de Jupiter. Il est personnifié dans Ausone sous la figure d'un homme nu, qui montre ses membres hâlés par le soleil: il a les cheveux roux, liés de tiges de blé et d'épis; il tient dans un panier des mûres, fruit qui paraît sous le signe du lion.

JUIN. En latin *Junius*, que quelques-uns dérivent de Junon, *a Junone :* Ovide le croit ainsi, car il fait dire à cette déesse :

Junius a nostro nomine nomen habet.

Le premier jour de juin, les Romains faisaient quatre fêtes, l'une à Mars hors de la ville, parce qu'en ce jour F. Quintius, duumvir des sacrifices, lui avait dédié un temple hors de la porte Capène. La seconde fête regardait Carna, en mémoire du temple que Junius Brutus lui consacra sur le mont Célius après avoir chassé Tarquin. La troisième fête se faisait à la gloire de Junon, surnommée Moneta, pour accomplir un vœu qu'avait fait Camille de lui bâtir un temple. La quatrième fête était consacrée à la tempête, et fut instituée du temps de la seconde guerre punique. Parcourons les autres jours de juin. Le III des nones était dédié à Bellone, et le jour suivant à Hercule dans le cirque. Le jour des nones ou le cinquième du mois, on sacrifiait au dieu Fidius, à qui les Romains bâtirent un temple sur le mont Quirinal. Le VII des ides, ou le septième du mois, les pêcheurs faisaient les jeux piscatoriens au delà du Tibre. Le VI des ides, ou le huitième du mois, était la fête de la déesse Mens, c'est-à-dire de la déesse de l'entendement. Ce jour-là on sacrifiait solennellement à cette déesse dans le Capitole, où Otacilius Crassus, préteur lors de la seconde guerre punique, lui dédia un temple, après la défaite du consul C. Flaminius au lac de Thrasimène. Le V des ides, ou le neuvième du mois les vestales chômaient la fête de leur divinité. Le IV des ides, ou le dixième du mois, était la fête des Matutales, en l'honneur de la déesse Matuta, que les Grecs appelaient Leucothoéa. Le même jour était dédié à la Fortune. Le III des ides ou le onzième du mois tombait la fête de la Concorde. Le VIII, qui était le jour des ides, arrivait la fête de Jupiter *invictus*, ou l'*invincible*, à qui l'empereur Auguste crut devoir dédier un temple, en mémoire des victoires qu'il avait remportées. On célébrait ce même jour la fête de Minerve appelée *quinquatrus minores*, qui était la fête des ménétriers. Le XVII des calendes de juillet, ou le quinze du mois de juin, on transportait les immondices du temple de Vesta dans le Tibre, et cette cérémonie donnait lieu à une fête particulière. Le XVI des calendes ou dix-huitième du mois on faisait la fête de la dédicace du temple de Pallas sur le mont Aventin. Le XII des calendes, ou le vingt de juin, venait la fête du dieu Summanus, en mémoire de la dédicace du temple, faite en son honneur pendant la guerre de Pyrrhus. Le X des calendes, ou le vingt-deux du mois, passait pour un jour funeste, parce que Titus Flaminius fut vaincu ce jour-là par des Carthaginois. Le VIII des calendes, ou le vingt-quatre, était la Fortune forte. Ce jour-là Syphax fut défait par Massinissa, et le même jour fut appelé *dies fortis fortunæ*, parce que Servius lui avait dédié un temple hors de la ville, au delà du Tibre. Les artisans et les esclaves couronnés de fleurs, allaient se promener en bateaux sur la rivière, se régaler et se divertir. Le V des calendes ou le vingt-sept du mois, se consacrait à Jupiter-Stator. Le IV des calendes, ou le vingt-huit du mois venait la fête des dieux Lares. Le III des calendes, ou le vingt-neuf du mois, était voué à Quirinus ou à Romulus, pour la dédicace de son temple au mont Quirinal. Le dernier jour de juin était consacré à Hercule et aux Muses. Les jeux olympiques, si fameux dans toute la Grèce, commençaient au mois de juin. Les Athéniens, qui le nommaient ἑκατομβαιών, le solennisaient par la fête des Hécatombes, et ensuite par la fête des Istéries. Le huitième du même mois ils célébraient la mémoire de l'entrée de Thésée dans leur capitale; et le douzième ils célébraient les Chronies en l'honneur de Saturne.

Les Béotiens faisaient vers le même temps les jeux de l'hippodromie ou des courses de chevaux; mais la plus illustre des fêtes de la Grèce était celle des grands panathénées, qui avait lieu tous les cinq ans, qui était indiquée au 28 juin.

Voici comment Ausone personnifie ce mois dont Mercure était la divinité tutélaire :

« Juin, dit-il, va tout nu, nous montrer du doigt un horloge solaire, pour signifier que le soleil commence à descendre. Il porte une torche ardente et flamboyante pour marquer les chaleurs de la saison qui donne la maturité aux fruits de la terre. Derrière lui est une faucille; cela veut dire qu'on commence dans ce mois à se disposer à la moisson. Enfin on voit à ses pieds une corbeille remplie des plus beaux fruits qui viennent au printemps dans les pays chauds. »

JUKS-AKKA, déesse des anciens Lapons; elle passait pour avoir enseigné l'art de tirer de l'arc et l'usage du fusil. Son image était placée dans le vestibule des temples, où les Lapons venaient tous les jours lui offrir une partie de leurs aliments et de leur boisson.

JUL, fête que les Scandinaves célébraient en l'honneur de la déesse Freya, à l'occasion du retour du printemps; elle était accompagnée de banquets, de libations et de danses. Son nom vient du mot *jul*, qui signifie *roue*, symbole du temps qui marche toujours et dont les périodes se reproduisent annuellement.

JU-LAI, nom chinois du Bouddha Chakya-Mouni.

JULIE, surnom de *Junon*, il y avait à Rome une chapelle qui lui était dédiée sous ce nom.

JULIENS. Les *Luperces*, les plus anciens prêtres de Rome, étaient divisés en trois colléges : des *Fabiens*, des *Quintiliens* et des *Juliens*.

JUMALA (prononcez *Ioumala*), nom de la principale divinité chez les anciennes nations permiennes, et dont le nom est resté chez les Lapons, les Finnois, les Tchérémisses, les Mordouines, pour exprimer le nom de Dieu. Les Lapons le représentaient sous la figure d'un homme assis sur une espèce d'autel, portant sur la tête une couronne, et autour du cou une chaîne d'or. Il avait sur les genoux une tasse dans laquelle on déposait les offrandes. Jumala avait un empire souverain sur les autres dieux, ainsi que sur la vie, la mort et tous les éléments. Il n'est pas permis, suivant les idées des Tchérémisses, de représenter et d'honorer sous une figure sensible le dieu Jumala, parce qu'il est éternel et tout-puissant.

Les Mordouines et plusieurs autres peuplades de l'Asie septentrionale donnent à leurs simulacres le nom de Jumala.

JUNIA TORQUATA, vestale d'une vertu digne des anciens temps, dit Tacite (*virgo priscæ sanctimoniæ*), fut honorée, après sa mort, d'un monument public sur lequel on la qualifia de céleste patronne.

JUNON Les Egyptiens n'ont point connu cette divinité, selon le témoignage précis de leur plus ancien historien, de celui qui a le mieux connu la religion égyptienne, d'Hérodote enfin. (Lib. II, cap. 50.) De sorte que tous les passages des écrivains grecs postérieurs, dans lesquels il est fait mention d'une Junon égyptienne, doivent être entendus ou d'*Athor*, ou de *Bubaste*, ou d'*Ilithye*, ou de la *Vénus égyptienne*, la même divinité qu'Athor.

JUNON, sœur et femme de Jupiter, était fille de Saturne et de Rhéa. Tout le monde sait que Saturne, craignant que ses enfants ne le chassassent un jour du trône, avait résolu de les dévorer tous. Il ne fit pas plus de grâce aux filles qu'aux mâles. Quand Junon vint au monde, il avait dévoré ses deux sœurs aînées Vesta et Cérès. Junon eut le même sort; mais on fit prendre à Saturne un breuvage qui lui fit rendre tous les enfants qu'il avait eu la cruauté de dévorer. C'est ainsi que Junon revint au monde.

Junon eut de son mariage avec Jupiter trois enfants : Mars, Vulcain et Hébé. On a dit qu'ils étaient venus naturellement; mais d'autres assurent que Jupiter n'eut aucune part à leur naissance. Elle lui fit accroire qu'elle avait conçu Mars par le simple attouchement d'une fleur que Flore lui avait indiquée. Elle devint enceinte de Vulcain sans autre secours que celui du vent. Elle devint mère d'Hébé, simplement pour avoir mangé des laitues avec beaucoup d'appétit. Fâchée de ce que son mari avait enfanté Minerve sans aucun secours de sa femme, elle invoqua le Ciel, la Terre et tous les dieux infernaux pour avoir un fils sans aide de Jupiter; elle frappa la terre, la fit trembler, prit ce tremblement pour un bon augure, se tint séparée de son mari pendant un an, au bout duquel elle eut un fils qui ne ressemblait ni aux hommes ni aux dieux: ce fut Typhon. Elle eut encore une fille dont on ignore le père : ce fut Ilithyie.

Junon favorisait avec autant de bonté les peuples qui étaient sous sa protection, qu'elle poursuivait avec acharnement ceux à qui elle était opposée. Elle aimait les Carthaginois; Argos, Sparte, Mycènes, Samos étaient l'objet de ses complaisances. Jason éprouva plus d'une fois les effets de sa bienfaisance, et elle protégea de tout son pouvoir l'infortunée Didon. C'est là le seul moyen que je trouve, dit Mongez, de lever la contradiction que l'on aperçoit d'abord entre les surnoms odieux que l'on donne à la déesse, et d'autres qui leur sont tout à fait opposés : celui d'*Iniqua*, par exemple, et celui de *Bona* employés par le même poëte. La circonstance est changée : Junon n'est plus méchante quand elle n'y a plus d'intérêt; elle donne au contraire des preuves de sa bonté aux peuples qui l'invoquent comme leur divinité tutélaire; et c'est à ce titre que Didon la prie de lui être favorable :

Adsit lætitiæ Bacchus dator, et bona Juno.

(*Æneid.*, I, 738.)

Nous trouvons dans les auteurs plusieurs autres épithètes de Junon, dont l'interprétation est très-avantageuse, et présente en général l'idée d'une divinité bienfaisante : telles sont celles de Χρηστή, de Χλυτή et de Ἀριστεῖς.

Ovide l'appelle *Sancta* :

Sancta, Jovem, Juno, nata sine matre Minerva,
Officio doluit non eguisse suo.
(*Fast.* l. v, 231.)

Enfin, sur une inscription on lit le titre de *Pia* donné à cette déesse. (Gruter, p. xxv, n. 1.)

Il est difficile d'exprimer en notre langue le mot *pia*, ainsi que le mot grec πιος, qui est formé du mot latin *pius* et qui est une des épithètes de Jupiter. On peut dire néanmoins que toutes les fois qu'il a été donné à une divinité, c'était pour désigner sa bonté et sa bienveillance.

L'estime que l'on faisait des grands yeux, et les soins que les femmes grecques avaient de les faire paraître tels, ont engagé Homère à donner de grands yeux à Junon. (*Iliad.*, Α, 50.) Car c'est ainsi qu'on doit rendre βοῶπις par les *yeux grands*, les *beaux yeux*. Hésychius l'explique de cette manière : βοῶπις, μεγαλόφθαλμος εὐόφθαλμος, contre l'interprétation de certains ignorants qui, pour jeter du ridicule sur le plus grand des poëtes et sur un auteur infiniment au-dessus de leur capacité, ont voulu donner à ce mot un sens tout à fait ignoble. A l'avantage d'avoir de grands yeux, Junon joignit celui de les avoir *bleus*, ce qui est exprimé par l'épithète de Γλαυκῶπις qui lui est donnée. Les légendes Juno Augusta et Junoni Augustæ, qu'on lit sur beaucoup de médailles d'impératrices, doivent donc se rapporter à ces princesses. C'est ainsi qu'il faut aussi expliquer une inscription sur laquelle on lit : Junoni Augustæ.

On représentait aussi la déesse Junon avec la légende Juno Victrix : elle est alors figurée de différentes manières, toujours debout et tenant une haste de la gauche, quelquefois avec un bouclier; mais portant de la droite tantôt une palme, d'autrefois un casque, et souvent tenant la patère.

Junon a été appelée Τροπαία par Lycophron, parce qu'on lui dédiait des trophées, ainsi qu'à Jupiter, qui avait été surnommé pour cette raison *Tropæuchus*. Et l'épithète d'Ὁπλοσμία, qu'on lit dans le même auteur, est également relative à quelque fonction militaire de la déesse; elle était honorée sous ce titre en Elide.

Quant à l'épithète de *Martialis*, qui est si souvent répétée sur les médailles, et principalement sur celles de Volusien et de Trébonien Galle, elle lui a peut-être été donnée pour la même raison que celle de *Victrix*; car on ne la trouve que sur des médailles. La déesse est ordinairement représentée debout ou assise dans un temple de forme ronde, à deux colonnes, tenant de la droite quelque chose d'inconnu que quelques-uns ont cru être des épis, et d'autres des tenailles; mais qui est nécessairement quelque instrument militaire.

L'épithète de *Martialis* peut encore convenir à Junon sous ce rapport, de même que l'on a donné celle de *Junonius* à Mars pour la même aventure :

. . . . . Junonie Mavors,
Ut redeas, referasque exordia prima, cieris.
(Auson., *Eclog. ad us. Delph.*, p. 422.

Les femmes célébraient avec autant de cérémonie que les hommes le jour anniversaire de leur naissance en l'honneur de Junon; ceux-là étaient vêtus de blanc, et celles-ci avaient des habits rouges, ayant soin chacun de paraître devant leurs dieux tutélaires vêtus du même habillement et de la même couleur qu'ils leur supposaient. Junon, en cette qualité, était représentée sous la forme d'une jeune fille avec un manteau de pourpre, comme il paraît par ces vers de Tibulle :

Annue purpureaque veni pellucida Palla :
Ter dea tit libo, ter dea casta mero.
(Tibull., l. iv, *Eleg. ad Junonem.*)

Les femmes juraient aussi par leur Junon, comme on le voit dans Pétrone (*Satyric.*) : *Junonem meam iratam habeam si meminerim*, etc.

Et Tibulle, donnant des préceptes pour se garantir des enchantements trompeurs de certaines femmes, dit que leurs plus tendres caresses, leurs discours les plus séduisants ne doivent nullement exciter la confiance, quand même elles jureraient par leurs yeux et par leur Junon :

Etsi perque suos fallax juravit ocellos,
Junonemque suam. . . . . . .
(l. III, eleg. 14.)

L'épithète caractéristique de Junon présidant aux mariages est celle de *Pronuba*. Le mariage était censé valide quand on avait imploré son assistance, et qu'on l'avait prise à témoin des engagements que les époux voulaient contracter. *Notre union est légitime*, dit Hypsipyle à Jason (Ovid., *Epist. Hypsipyl. Jason.*); *elle a été consacrée par la présence de Junon qui préside aux mariages.*

Non sum furtim tibi cognita : Pronuba Juno
Adfuit. . . . .
(Ovid., *Ibid.*)

Le culte de Junon surnommée *Pronuba* était établi à Samos, où elle était adorée d'une manière particulière.

Apulée a formé du mot grec ζυγία celui de *Zygia*, qu'il emploie dans la prière de Psyché à Junon : *Quam cunctus oriens Zygiam veneratur.* Les Latins lui donnèrent le surnom de *Juga* dans le même sens : quelques auteurs ont dérivé ce mot d'un *joug* que l'on mettait, selon eux, sur le col des nouveaux époux dans la cérémonie du mariage; mais leur témoignage ne paraît pas assez bien fondé.

Il est évident que l'on doit plutôt entendre ces deux passages métaphoriquement, que de leur donner un sens naturel. L'épithète de *Juga* vient donc plus vraisemblablement, comme le dit Festus, *a conjunctione maris et feminæ*. La déesse avait un autel et était adorée sous ce titre dans un lieu de la ville qui donna à la rue le nom de *Vicus jugarius*.

L'union des époux à laquelle Junon présidait lui a fait donner aussi par Martianus Capella l'épithète de *Socigena*. Les Grecs lui donnèrent encore le surnom de Γαμηλία, dérivé de γαμέω, *j'épouse*. Selon Tournefort (*Voyage du Levant*, t. I, p. 422), Junon portait une couronne de soucher et de ces fleurs que nous appelons *immortelles*; on en couvrait une petite corbeille fort légère placée sur le haut de la tête. C'est peut-être de là, ajoute ce savant voyageur, que sont venues les couronnes que l'on met encore, dans le Levant, sur la tête des nouveaux mariés, et la mode n'en est pas entièrement passée parmi nous. Tournefort (*Athen.*, l. xv, p. 678) cite un passage d'Athénée où cet auteur appelle πυλεων la couronne dont les peuples de Laconie ornaient Junon. C'est vraisemblablement pour cette raison qu'elle a été surnommée Ἀνθεία, épithète qui ne se trouve que dans Pausanias (*Corinth.*), et que l'on peut traduire en français par *Junon couronnée de fleurs*. On voyait son temple dans la ville d'Argos, à la droite et près de celui de Latone.

Les Latins confondirent la déesse *Ilithyie*, fille de Junon avec Junon elle-même; car le mot grec εἰλείθυια est toujours rendu par celui de *Lucina*; et on sait que ces peuples ne mettaient aucune différence entre Junon et *Lucine*, et que, selon eux, le mot de *Lucina* était l'épithète de celui de Junon. On a pu attacher une autre idée au mot *Lucine*, et le considérer comme le nom d'une divinité particulière, à laquelle seule appartenait la fonction d'assister les femmes dans les douleurs de l'enfantement; et, en ce cas, on aurait pris seulement le signe pour la chose signifiée. Il peut se faire aussi, que sans rien diminuer des droits de Junon, on l'ait invoquée seulement sous le nom qui les indiquait.

Junon Ilithyie avait un temple dans la ville d'Athènes, dont parlent Platon (*De leg.*), et Pausanias. (*In Attic.*)

Le temple de Junon-Lucine était à Rome sur les Esquilies, comme il paraît par un passage de Varron : *Cispius Mons..... apud ædem Junonis Lucinæ*.

Junon Lucine est représentée sur les médailles de la même manière à peu près que sur les monuments chargés d'inscriptions; c'est ainsi qu'on la voit sur une médaille d'or de Faustine la jeune (Cab. de Pellerin), où elle est assise tenant de la main droite un enfant, avec un autre qui est devant elle lui tendant les bras, de la gauche une haste et un marche-pied sous ses pieds.

Junon était bien reconnue pour la déesse qui présidait aux accouchements, il est aisé d'expliquer les autres noms relatifs à cet office qui lui ont été donnés. Le surnom de *Patulcia*, par exemple, n'est rien autre chose qu'une dépendance et une confirmation de celui de *Lucina*.

Junon reçut les surnoms de *Mensalis*, de *Kalendaris* et de *Novella* pour d'autres raisons tout à fait différentes. Elle fut surnommée *Kalendaris* dans la plus haute antiquité par les Laurentes avant la fondation d'Albe, parce que ces peuples lui avaient consacré les *calendes* de chaque mois, depuis le mois de mars jusqu'à celui de décembre inclusivement, de même qu'ils avaient consacré les ides à Jupiter.

Ovide fait aussi mention de cet usage dans ses fastes :

Vindicat Ausonias Junonis cura kalendas.
(Ovid., *Fast.* I.)

On n'insistera pas davantage sur quelques autres épithètes de Junon qui ont rapport aux mariages et à leurs suites. Celles de *Matrona* et de *Populonia* lui sont données par plusieurs auteurs. Elle est de plus surnommée φυσίζωος, parce qu'elle était censée donner la vie aux hommes, et *Februalis* en tant qu'elle présidait à la cérémonie de la purification des femmes accouchées.

Voici la raison qui a fait donner le paon pour attribut à Junon, ainsi que l'aigle à Jupiter. L'île de Samos est le premier pays où l'on ait découvert des paons, selon le témoignage d'Athénée (Athen., lib. xiv, p. 655, Jul. Pollux) et d'autres auteurs, et c'est de cette île qu'ils furent transportés dans d'autres pays; de même que les coqs le furent de la Perse. C'est pourquoi Antiphane, cité par Athénée, dit qu'Héliopolis fournit des phénix, Athènes, des chouettes, l'île de Chypre, de belles colombes, et que l'on trouve à Samos des paons, espèce d'oiseau qui l'emporte sur tous les autres par la variété de ses couleurs et par l'or qui est répandu sur ses plumes. Il n'est donc pas étonnant que les Samiens aient consacré cet oiseau à Junon, qu'ils prétendaient avoir pris naissance chez eux, qu'ils l'aient donné pour attribut à la reine des cieux, déesse des richesses, et qu'ils l'aient figuré sur leurs monnaies. Le paon n'est pas le seul oiseau qui ait été donné pour attribut à cette déesse, selon Buffon. (*Hist. des oiseaux*, in-12, t. II, p. 120) : « Les poëtes, dit ce savant naturaliste, ont dédié l'aigle à Jupiter, et le duc à Junon; c'est en effet l'aigle de la nuit, et le roi de cette tribu d'oiseaux qui craignent la lumière du jour, et ne volent que quand elle s'éteint. »

L'île de Samos passait, comme nous l'avons vu, pour le lieu de la naissance de Junon. L'*Itinéraire* d'Antonin le marque positivement; à cet article, on y lit :

INSULA SAMOS IN MARI ÆGEO
IN HAC JUNO NATA EST.

Il n'est pas si aisé de concilier ce que dit Pausanias de la naissance de Junon dans l'île

de Samos, avec ce que le même auteur rapporte ailleurs de son éducation dans la ville de Stymphale, en Arcadie. (PAUSAN., *Arcad.*) C'était une tradition parmi les peuples de ce pays que Temenus habitait l'ancienne ville de Stymphale, qu'il y éleva Junon et qu'il lui bâtit ensuite trois temples sous différents noms, suivant les trois états où il l'avait vue : le premier était appelé le temple de Junon vierge, Παρθένος; le second, le temple de Junon mariée, Τελεία; et le troisième, le temple de Junon veuve, Χήρα. Le dernier lui fut élevé lorsqu'elle demeura à Stymphale où elle s'était retirée après son divorce. (PAUSAN., *Beot.*) Selon le même auteur, Junon était aussi honorée sous les noms de Τελεία et de Νυμφευομένη à Platée, en Béotie.

On raconte qu'un jour Junon étant irritée contre Jupiter, sans que l'on sache pourquoi, s'était retirée en Eubée, et que Jupiter n'ayant pu la fléchir d'aucune manière vint trouver Cithéron qui régnait alors à Platée. C'était l'homme le plus sage de son temps; il conseilla au dieu de faire faire une statue de bois, de l'habiller en femme, de la promener sur un char dans la ville et de répandre le bruit que c'était Platæa, fille d'Asopus qu'il allait épouser. Jupiter suivit ce conseil. Aussitôt Junon en étant informée se rend à Platée, s'approche du char, et dans sa colère, voulant déchirer les habits de la mariée, elle s'aperçoit que c'est une statue. Elle pardonna aisément à Jupiter cette petite tromperie et elle se réconcilia avec lui. En mémoire de cet événement on célébrait, dans le pays, une fête appelée les Dédales, parce qu'anciennement toutes les statues de bois étaient nommées dédales.

Le culte de Junon dans l'Eubée n'est vraisemblablement fondé sur d'autres principes que sur la retraite prétendue de la déesse dans cette île; encore les auteurs en parlent-ils rarement. Il n'y a aucune ville, non-seulement dans la Grèce, mais encore dans le reste du monde qui se soit signalée par le culte qu'elle rendait à Junon d'une manière plus particulière que celle d'Argos. Homère ne fait point mention de Samos parmi les villes qu'il dit être chéries préférablement par Junon; il en cite trois autres principales dont la première est Argos.

Les Argiens prétendaient que la déesse avait pris naissance chez eux, et que les trois filles de la rivière Astérion l'avaient nourrie, et que ce fut une d'elle, nommée Eubée, qui donna son nom à la montagne sur laquelle fut bâti le temple de Junon dont Eupolème, natif d'Argos, fut l'architecte. Ce temple nommé Ἡραῖον était situé au pied du mont Eubée, à peu près à égale distance d'Argos et de Mycènes, et les peuples de l'une et de l'autre ville s'y rendaient en commun pour célébrer les fêtes de Junon.

Pausanias fait la description de la statue de la déesse telle qu'on la voyait dans son temple. En y entrant, dit-il, on y voit sur son trône la statue de Junon toute d'or et d'ivoire, et d'une grandeur extraordinaire; elle porte une couronne sur laquelle on voit en relief les Grâces et les Heures. D'une main Junon tient une grenade, et de l'autre un sceptre surmonté d'un coucou. Quand à la grenade c'est un mystère que je passe sous silence, continue l'historien; mais pour le coucou qui est au haut de son sceptre, on dit que c'est le symbole de la métamorphose de Jupiter qui, étant amoureux de la jeune déesse, prit la figure de cet oiseau. Cet ouvrage était de la main de Polyète, fameux sculpteur d'Argos. Mycènes était aussi chérie de Junon; néanmoins Argos avait la prééminence, et c'est pour cela que les auteurs latins ont donné à Junon le surnom d'*Argiva* et quelquefois celui d'*Argolica*, comme Sénèque : *Et te sororem cuncta pollentis viri Argolica Juno.*

Entre les villes qui étaient sous la protection immédiate de Junon, Homère (*Iliad.*, Σ, 51) compte aussi celle de Sparte. Les Lacédémoniens avaient pour cette déesse une vénération particulière, et nous lisons dans Pausanias (*Eliac.*, II) l'épithète de *Lacédémonienne* donnée à Junon Ἥρα Λακεδαιμονία. Ils étaient les seuls Grecs qui l'honorassent sous le titre d'Αἰγοφάγος, surnom qui venait du sacrifice de chèvres qu'ils faisaient. Ce fut Hercule, dit Pausanias, qui lui éleva un temple, et qui le premier lui immola des chèvres, parce qu'il n'avait trouvé aucun obstacle de la part de la déesse dans son combat avec Hippocoon et ses enfants. Le héros, en reconnaissance de ce qu'elle ne s'était point opposée à ses desseins, comme elle avait coutume de le faire, lui offrit un sacrifice des premiers animaux qu'il trouva sous sa main, et c'étaient des chèvres.

Le culte de Jupiter Ammon fut transporté de Lybie dans les différents pays de la Grèce et particulièrement à Olympie, les Eléens faisaient des libations en son honneur, et il était invoqué dans le Prytanée. De là vint à Junon sa sœur le surnom d'*Ammonienne*, non que son culte ait été apporté de Lybie en Grèce, ainsi que celui de Jupiter; mais parce que la déesse ayant été honorée dans le Prytanée d'Olympie où Jupiter portait le surnom d'Ammon, l'on crut que Junon devait porter le même nom par conformité, et parce qu'elle participait aux mêmes honneurs.

Aucune ville du Latium ne signala autant son zèle et son respect envers Junon que celle de Lanuvium. On ignore quel fut le fondateur du temple qui la rendit si illustre; on soupçonne néanmoins qu'il était aussi ancien que la ville même; et comme l'époque de la fondation de Lanuvium est incertaine, celle du temple de la déesse n'est pas plus connue. On pourrait peut-être la rapporter à Diomède, originaire de Grèce. Quelques-uns ont cru qu'il avait consacré dans cette ville un temple à Junon sous le titre de *Sospita*, parce qu'il y était abordé heureusement, après avoir essuyé

mille dangers sur mer et de la part de tous les peuples par les pays desquels il avait été obligé de passer. Au dedans du temple on voyait la statue de la déesse représentée d'un jeune âge et d'une figure très-agréable avec un habillement particulier. Elle était debout, la tête couverte d'une peau de chèvre avec ses cornes, armée d'une haste, tenant de l'autre main un bouclier, et sa chaussure était recourbée par devant à peu près comme nos patins. Une inscription trouvée dans les ruines de Lanuvium, nous apprend que Jupiter était adoré dans le même temple sous le titre de *Sispes* ou de *Sospes*.

Les Romains et les Latins firent alliance sous le consulat de L. Furius Camillus et de C. Mænius; c'est alors que la coutume fut établie, que dès que les consuls romains entraient en charge, entre autres cérémonies auxquelles ils étaient obligés, ils iraient offrir des sacrifices à Junon surnommée *Sospita* dans son temple de Lanuvium.

On connaît une autre épithète de Junon qui signifie à peu près la même chose et que l'on peut regarder comme synonyme de *Sospita*, c'est celle de *Conservatrix* qu'on lit sur une médaille de Julia Mamæa, Quant au surnom *Feronia*, Strabon dit qu'au pied du mont Soracte était une ville nommée *Feronia*, et qu'on y adorait une déesse du même nom. Ce pays étant limitrophe de celui des Sabins qui honoraient déjà Junon sous le nom de *Curis*, et qui avaient un temple consacré à la déesse *Feronia*, lequel leur était commun avec les Latins, cette déesse pourrait bien être Junon; ou plutôt le mot de *Feronia* serait un surnom de Junon qu'on aurait employé seul, comme on fit ailleurs celui de *Lucina*.

Junon fut honorée à Rome sous les noms de *Sororia* ou de *vengeresse des sœurs* relativement au crime d'Horace, et de *Moneta*, c'est-à-dire de la donneuse d'avis. Il y avait un temple de Junon sur le Capitole, avant que Camille le fils eût voué le temple de Junon Moneta; ou bien il faudrait dire qu'il voua seulement un temple à Junon, et que dans la suite cette déesse reçut le surnom de *Moneta*, à cause de l'avis qu'elle donna dans ce temple, de sacrifier une truie pleine, afin de faire cesser un tremblement de terre.

Suidas donne une origine différente au temple qui fut bâti par les Romains à Junon, et une autre étymologie du surnom de *Moneta*. Les Romains, dit cet auteur, manquant d'argent dans la guerre contre Pyrrhus et les Tarentins, firent un vœu à Junon; la déesse leur répondit que si pour défendre leur droit, ils combattaient avec courage, l'argent ne leur manquerait point. Sur quoi les Romains avaient obtenu le succès, ils honorèrent Junon sous le titre de *Moneta*, et ils ordonnèrent que désormais on frapperait la monnaie dans son temple. C'était en effet près de ce temple qu'étaient les maisons des monétaires appelés triumvirs.

Le paon, l'oiseau favori de Junon, ne se trouve jamais auprès d'aucune autre déesse. L'épervier et l'oison lui étaient aussi consacrés, et accompagnent quelquefois ses statues. On ne lui sacrifiait point de vaches, parce que dans la guerre des géants contre les dieux, Junon s'était cachée en Egypte sous la figure d'une vache. Le dictame, le pavot et la grenade étaient les plantes que les Grecs lui offraient, et dont ils ornaient ses autels et ses images. La victime la plus ordinaire qu'on lui immolait, était l'agneau femelle : cependant au premier jour de chaque mois on lui immolait à Rome une truie.

Junon, indépendamment de son diadème relevé en pointe au milieu, est reconnaissable sur les monuments à ses grands yeux et à sa bouche impérieuse. De toutes les divinités du paganisme, il n'y en avait point dont le culte fût plus solennel et plus généralement répandu que celui de Junon. Le récit des prétendus prodiges qu'elle avait opérés, et des vengeances qu'elle avait tirées des personnes qui avaient osé la mépriser, ou se comparer à elle, avait inspiré tant de crainte et tant de respect, qu'on n'oubliait rien pour l'apaiser et pour la fléchir, quand on croyait l'avoir offensée. On trouvait partout dans la Grèce, dans l'Italie, des temples, des chapelles, ou des autels dédiés à cette déesse; et dans les localités considérables il y en avait plusieurs. Comme on donnait à chaque divinité un attribut particulier, Junon avait en partage les royaumes, les empires et les richesses.

JUNONALES ou **JUNONIES**, fêtes romaines en l'honneur de *Junon*, dont Ovide ne parle point dans ses *Fastes*, et qui sont cependant décrites fort particulièrement par Tite-Live.

Le jour marqué par les décemvirs pour la cérémonie, on introduisit dans la ville, par la porte Carmentale, deux vaches blanches, qu'on avait fait venir du temple d'Apollon. On portait ensuite deux statues de Junon, faites de bois de cyprès; après quoi s'avançaient vingt-sept jeunes filles couvertes de longues robes, et chantant l'hymne sacré. Elles étaient suivies des décemvirs, dont la robe était bordée de pourpre, et qui avaient sur la tête une couronne de laurier. La procession s'arrêta dans la grande place de Rome. Les filles y formèrent une danse religieuse, réglant leurs pas sur le chant de l'hymne; puis on se remit en marche et l'on se rendit au temple, dans lequel les statues de cyprès furent placées honorablement, et grand nombre de victimes furent sacrifiées à Junon par la main des décemvirs.

JUNONIGENA, surnom de *Vulcain*, fils de Junon.

JUNONIUS, surnom donné à *Janus*, parce que c'est lui qui introduisit en Italie le culte de Junon, d'où il fut aussi appelé fils de cette déesse.

JUNONS, au pluriel : on appelait ainsi les génies particuliers des femmes. Chaque femme avait sa *Junon*, comme chaque homme avait son génie. Nous trouvons plusieurs exemples de ces Junons, génies des femmes, dans les inscriptions anciennes qu'on a recueillies; et pour n'en citer qu'un exemple, dans un monument consacré à *Junia Torquata*, l'inscription porte : *A la Junon de Junia Torquata, céleste patronne*. Enfin, les femmes juraient par leurs Junons, comme les hommes par leurs génies. On voit dans Muratori (XVII, 1, 7) des inscriptions qui s'adressent aux Junons, *Junonibus*, etc.

JUOLETAR, divinité invoquée par les anciens Finnois; c'était un beau vieillard, roi des ondes, dont les attributions peuvent être comparées à celles du Neptune des Grecs.

JUPITER, fils de Saturne et de Rhéa. Son premier nom était *Jon*. Il aurait été dévoré par son père dès sa naissance, dit la fable, si sa mère, au lieu de l'enfant, n'eût donné à celui-ci une pierre qu'il engloutit aussitôt. Saturne faisait ce traitement à tous ses enfants, parce que le Ciel et la Terre lui avaient prédit que l'un d'eux lui ôterait l'empire. Rhéa, pour sauver l'enfant dont elle était enceinte, se retira en Crète, où elle accoucha dans un antre appelé Dicté, et donna l'enfant à nourrir aux curètes et aux nymphes Mélisses, qui le firent allaiter par la chèvre Amalthée. Les curètes se tenaient dans l'antre, armés de piques et de boucliers qu'ils faisaient retentir de peur que Saturne n'entendît la voix de l'enfant.

Quand Jupiter fut devenu grand, il commença, suivant le conseil de Métis, par donner à son père un breuvage qui lui fit vomir premièrement la pierre qu'il avait avalée, et ensuite tous ses enfants qu'il avait dévorés. Alors, aidé de ses frères, il attaqua Saturne et les Titans; le parti de Saturne fit une assez longue résistance puisqu'il ne succomba qu'après une guerre de dix ans. Ce fut au bout de ce temps que la Terre prédit à Jupiter qu'il remporterait la victoire s'il pouvait délivrer ceux qui étaient renfermés dans le Tartare. Il l'entreprit et en vint à bout. Alors les Cyclopes donnèrent à Jupiter le tonnerre, les éclairs et la foudre; et avec ces armes il vainquit les Titans et les enferma dans le Tartare. Il partagea ensuite l'empire du monde avec ses frères; il donna la mer à Neptune, les enfers à Pluton, et se réserva l'empire du ciel et de la terre. A la guerre des Titans, succéda quelques temps après celle des Géants. (*Voy.* GÉANTS.) Jupiter ne fut plus depuis troublé dans son empire, et jouit tranquillement du titre de maître et de père des dieux. Chef de la nature et souverain législateur du ciel et de la terre, Jupiter cependant se rendit coupable des crimes les plus atroces et les plus honteux. Outre qu'il détrôna son père, le mutila et le précipita dans le Tartare chargé de chaînes, il commit des incestes avec ses sœurs, avec ses filles et avec ses tantes; il voulut même violer sa mère; il enleva le beau Ganymède dont il était le trisaïeul, et le fit son échanson pour l'avoir toujours auprès de lui. Il séduisit un grand nombre de filles et de femmes; et pour réussir il prenait les figures de toutes sortes de bêtes, et même d'être inanimés. Les mensonges, les parjures et en général toutes les actions contraires à l'équité, et aux lois naturelles, lui étaient familières. On est allé jusqu'à dire qu'il dévora une de ses femmes. Il serait trop long d'entrer dans le détail de toutes ces abominations, nous allons indiquer celles qui sont les plus intéressantes pour la connaissance de la mythologie. On a dit à l'article de Junon qu'il l'avait séduite avant de contracter avec elle son incestueux mariage. Après ce mariage, il viola Cérès, son autre sœur, et en eut Proserpine, qu'il déshonora aussi dès qu'elle fut en âge de donner de l'amour. De Latone, sa troisième sœur, il eut Apollon et Diane. Il eut de Thémis sa tante, quinze enfants, les douze Heures et les trois Parques. De Dioné, son autre tante, il eut la belle Vénus dont les charmes ne manquèrent pas de faire impression sur le cœur de son père. Il avait dévoré Métis.

Jupiter fut marié sept fois, selon Hésiode: il épousa successivement Métis, Thémis, Eurinomé, Cérès, Mnémosine, Latone et Junon qui fut la dernière de ses femmes. Il eut un bien plus grand nombre de maîtresses, et des unes et des autres naquirent un grand nombre d'enfants, qui ont presque tous été mis au rang des dieux et des demi-dieux. Il eut de Léda, Castor et Pollux; d'Europe, Minos, Rhadamante, Sarpédon et Carnes; de Calysto, Arcas; de Niobé, Pélasgus; de Laodamie, fille de Bellérophon, Sarpédon et Argus; d'Alcmène, Hercule; d'Antiope, Amphion et Zéthus; de Danaé, Persée; d'Iodame, Deucalion; de Carné, Britomarté; d'une des Sithnides, Mégare; de Prothogénie, Ethilie et Memphis; de Thorédie, Arcésilas; d'Ora, Colax; de Cyrno, Cyrne; d'Electre, Dardanus; de Thalie, les Palices; de Garamanthis, Hyarbas, Phile, Pilumnus et Picumnus; de Cérès, Proserpine; de Mnémosine, les neuf Muses; de Maïa, Mercure; de Sémélé, Bacchus; de Dioné, Vénus; de Métis, Minerve; de Latone, Apollon et Diane; d'Hybris, le dieu Pan; de Thémis, les Heures et les Parques; enfin de Junon, Mars, Vulcain, Angelo et Lucine. Alcmène fut la dernière mortelle à laquelle ce dieu rendit des soins, comme Niobé avait été la première.

Jupiter tenait le premier rang parmi les divinités : on l'appelait le père et le souverain des dieux et des hommes. Un jour que les dieux murmuraient et semblaient vouloir se soulever, il leur dit qu'il les enlèverait tous avec le globe de la terre et de la mer. Les autres dieux n'étaient point persuadés qu'il eût tant de force : ils croyaient seulement que dans les combats d'un à un il aurait l'avantage. Sa menace parut même ridicule à Mars, qui se souvenait qu'il n'y avait pas longtemps que Neptune, Junon et Minerve, ayant entrepris de se saisir de Jupiter et de le lier, le remplirent de frayeur, et

l'eussent effectivement enchaîné si Téthys n'eût eu pitié de lui, et n'eût appelé à son secours les cent bras de Briarée.

Son culte a toujours été le plus solennel et le plus universellement répandu. Il eut trois fameux oracles, celui de Dodone, celui de Libye et celui de Trophonius. Les victimes les plus ordinaires qu'on offrait à ce dieu, étaient la chèvre, la brebis et le taureau blanc, dont on avait soin de dorer les cornes. Souvent sans aucune victime on lui offrait de la farine, du sel et de l'encens; mais on ne lui sacrifiait pas de victimes humaines. L'exemple seul de Lycaon qui, selon Pausanias, lui immola un enfant, ou, selon Ovide, un prisonnier de guerre, ne fut pas suivi; et le prince, par son horrible sacrifice, s'attira l'indignation de toute la terre; l'aversion de ce dieu pour ces sortes de sacrifices, n'était cependant pas générale. Un des temples de Jupiter les plus renommés, était celui du mont Lycée dans l'Arcadie. Suivant la tradition du pays, il avait été élevé sur cette montagne par trois nymphes, dont l'une donna son nom à une fontaine qui avait une propriété merveilleuse; car lorsqu'une longue sécheresse desséchait les biens de la terre, le prêtre de Jupiter n'avait qu'à jeter une branche de chêne sur l'eau de cette fontaine, après avoir fait certaines cérémonies et certains sacrifices, il survenait à l'instant une pluie abondante.

Proche du temple était une cour consacrée à ce dieu, dans laquelle les hommes et les bêtes qui y entraient ne faisaient point d'ombre, et quiconque osait y mettre le pied, mourait nécessairement dans l'année. Arcas y ayant poursuivi sa mère changée en ours, ils auraient l'un et l'autre subi cette loi rigoureuse, si Jupiter ne les eût enlevés pour en faire des constellations. Les victimes que l'on immolait ordinairement dans ce temple étaient des enfants; et ceux qui avaient la témérité de manger de la victime étaient métamorphosés en loups. Parmi les arbres, le chêne et l'olivier lui étaient consacrés. « Personne n'honorait ce dieu plus particulièrement et plus chastement, dit Cicéron, que les dames romaines. »

Les philosophes et les historiens ont parlé de ce dieu bien différemment que les poëtes. Les premiers ne prennent Jupiter que pour l'air le plus pur, ou l'æther, comme Junon, pour l'air grossier qui nous environne. Ceux qui en parlent selon l'histoire, prétendent qu'il y a plusieurs Jupiter. Cicéron dit que de son temps on en reconnaissait trois : « Il y en a deux dans l'Arcadie, dit-il, l'un fils de l'Æther, et père de Proserpine et de Bacchus; l'autre, fils du Ciel, et père de Minerve; un troisième, né de Saturne dans l'île de Crète, où l'on fait voir son tombeau. » Parmi les deux Jupiter d'Arcadie, il y en avait un très-ancien. Né de parents obscurs, il s'éleva, se fit connaître par ses talents, et par le soin qu'il prit de polir l'esprit des Arcadiens, qui menaient alors une vie sauvage, vivant dans leurs forêts, uniquement occupés de la chasse. Ce Jupiter leur donna des lois et leur appri[t] à honorer les dieux. Les Arcadiens pleins de reconnaissance, le mirent lui-même au nombre des dieux, et pour cacher son origine, ils dirent qu'il était fils de l'Æther ou du Ciel. Mais ce n'était pas là le plus ancien de ceux qui avait porté le nom de Jupiter. Le premier de tous, est le Jupiter Ammon des Libyens; ensuite le Jupiter Sérapis des Egyptiens; le Jupiter Bélus des Assyriens; le Jupiter Célus des anciens Perses; le Jupiter de Thèbes en Egypte; le Jupiter Pappée des Scythes; le Jupiter Assabinus des Ethiopiens, le Jupiter Taranus des Gaulois; le Jupiter Apis, roi d'Argos, petit-fils d'Inachus; le Jupiter Astérius, roi de Crète, qui enleva Europe, et fut père de Minos; le Jupiter, père de Dardanus; le Jupiter Proetus, oncle de Danaé; le Jupiter Tantale, qui enleva Ganymède; enfin, le Jupiter, père d'Hercule et des Dioscures, qui vivait soixante ou quatre-vingts ans environ avant le siége de Troie, etc., sans compter [illegible] de prêtres de ce dieu qui séduisaient les femmes, et rejetaient leur crime sur Jupiter. D'où il paraît qu'on a réuni sous une seule personne les actions de plusieurs personnages de ce nom, dont le plus célèbre a été le Jupiter de Crète.

Les lois de Jupiter passèrent pour être les plus modérées de toutes; il fut aussi le modérateur de l'Olympe, le juste par excellence; l'empire lui fut dévolu. (Les Ind[iens] appelaient la planète de Jupiter, *Tsedek*, [le] *Juste*.) Il détrôna le vieux et paresseux Saturne. Celui-ci, à cause de sa lenteur et de son éloignement, passa pour n'avoir qu'une influence froide. Il fut représenté comme un vieillard paresseux et glacé, qui avait perdu ses forces et qui se traînait avec peine.

Pausanias, parlant du partage du monde entre Jupiter et ses deux frères, prétend que c'est Jupiter qui représentait le seul souverain, qui gouvernait en même temps le ciel, la terre et les enfers sous trois différents noms. En parlant d'une statue de Jupiter qui était à Argos dans un temple de Minerve, il dit : « Cette statue avait deux yeux comme la nature les a placés aux hommes, et un troisième au milieu du front..... On peut raisonnablement conjecturer que Jupiter a été ainsi représenté avec trois yeux, pour signifier qu'il règne premièrement dans le ciel, comme tout le monde en convient; secondement dans les enfers : car le dieu qui, suivant la fable, tient son empire dans ces lieux souterrains, est aussi appelé Jupiter par Homère (*Zeus katachthonios*, *Jupiter infernal*); troisièmement enfin sur les mers, comme le témoigne Eschyle. Quiconque a donc fait cette statue, je crois qu'il lui a donné trois yeux pour faire entendre qu'un seul et même Dieu gouverne les trois parties du monde, que les autres disent être tombées en partage à trois divinités différentes. » Tacite appelle aussi Pluton *Jupiter Dis*.

Surnoms généraux de Jupiter. — Ce[...]

ron, Sénèque, Apulée et d'autres auteurs écrivent le nom de Jupiter du verbe latin *jurare, a juvando, quod juvat;* mais le nom ancien de Jupiter était *Jovis*, comme on le voit par les médailles : JOVIS CVSTOS, JOVIS AXVR. (*Mém. de l'Acad.*, t. III, p. 242.) Sur un monument antique, trouvé dans les fondements de l'église cathédrale de Paris, on voit la représentation et le nom de plusieurs divinités rangées en cet ordre : *Vulcanus, Jovis, Esus, Castor*, etc. Le même nom se trouve dans un distique où le poëte Ennius rassemble les noms des douze grands dieux :

Juno, Vesta, Minerva, Ceres, Diana, Venus, Mars.
Mercurius, Jovis, Neptunus, Vulcanus, Apollo.

Or, le nom de *Jovis* ne paraît point dériver de *juvans*. D'ailleurs le surnom d'*Opitulus*, qui, selon saint Augustin (*De civ. Dei*), avait été donné à ce dieu, aurait été un pléonasme, si le mot de *Jupiter* avait signifié *juvans pater*. D'autres ont cru qu'il venait du mot hébreu, qui exprimait le nom de Dieu par excellence chez les Hébreux. Ce nom se prononçant *Jéhovah*, le mot *Jovis* a pu en être formé par gradation; on y ajouta le mot *pater*, ainsi qu'à d'autres noms de dieux. Le culte des divinités topiques n'excluait pas celui d'un dieu qui était toujours regardé comme le plus grand et le premier de tous; c'est pourquoi le culte de Jupiter et celui de Minerve furent communs dans Athènes (PAUSAN., *Att.*); et l'on voit plusieurs monuments de cette ville où Jupiter et Minerve sont réunis. D'ailleurs les Athéniens croyaient être le premier peuple de la Grèce que Jupiter eût honoré de sa visite en quittant le lieu de sa naissance; c'était donc encore une raison de plus de l'honorer d'une façon particulière. Aussi Jupiter y fut surnommé Πατρῷος, ainsi qu'Apollon (Schol. Aristoph.), parce qu'ils se vantaient d'être les premiers qui eussent reçu ces dieux et qui leur eussent offert des sacrifices.

Ils l'adorèrent aussi sous le titre de Πολιεύς, c'est-à-dire *protecteur de la ville*, comme l'indique l'étymologie du mot. Les Grecs croyaient que la garde de toutes les villes en général était confiée à Minerve, qui est appelée pour cela par Homère Ἐρυσίπτολις *custos urbium*; mais ils attribuaient aussi le même office à Jupiter, qu'ils nommèrent de là Πολιεύς. On voyait à Athènes la statue de ce dieu, qui était un ouvrage de Leocharès.

Un autel de Jupiter, exposé à l'air dans une enceinte fermée par une espèce de balustrade, qui s'appelait en grec Ἕρκος a fait naître le surnom Ἑρκεῖος donné à Jupiter, que l'on honorait comme le gardien des maisons des grands, où se trouvait ordinairement cet autel. Ce dieu était chargé en Grèce du même office que les dieux Pénates chez les Romains. La belle description que fait Virgile de l'autel élevé dans le palais de Priam, convient très-bien à un autel de Jupiter Hercéus.

Il y avait plusieurs édifices publics à Athènes, où Jupiter était adoré sous un titre particulier. On voyait dans le sénat des cinq cents la statue de ce dieu, qui était surnommé Βούλαιος, parce qu'il passait pour présider aux conseils.

C'est pour la même raison que le surnom de μητιέτης lui est donné dans Hésiode et les autres poëtes. Quoique l'épithète d'Ἀγόραιος puisse signifier *le dieu qui préside au marché, à la place publique*, elle signifie aussi *le dieu qui préside au bareau et aux assemblées judiciaires.*

L'épithète κτήσιος donnée à Mercure, signifie le dieu propice à ceux qui sont avides du gain; mais ce nom donné à Jupiter, marque le maître des richesses, des patrimoines et le protecteur de toutes sortes de possessions. C'était la coutume d'élever des statues à ce dieu près du trésor public des villes. On lui en avait érigé une dans celui d'Athènes; et les myrrhinusiens l'honoraient particulièrement.

Le Pirée étant l'entrepôt du commerce de la ville, et par conséquent de toutes les richesses qui se répandaient dans le pays, devait être naturellement sous la protection de Jupiter Ctésius, et il y était en effet, comme nous l'apprend un passage d'Antiphon. (*Orat. in Novere.*) Plaute le nomme *Opulentus;* et ce fut lui vraisemblablement que les Grecs désignèrent par l'autre surnom de Πλούσιος. Selon Pausanias (*Lacon.*), en sortant d'Amiclés, en dirigeant sa route vers Téraphé et avant que de passer l'Eurotas, on découvrait un temple de Jupiter le riche, πλούσιος. Il était à quelque distance du fleuve.

Quelques auteurs ont regardé *Jupiter* Ἐλευθέριος et *Jupiter* Σωτήρ comme la même divinité. La statue même de Jupiter Eleuthérien, à Athènes, portait sur son inscription le titre de Σωτήρ, et ce dieu était indifféremment invoqué sous ces deux noms.

Les Thespiens ayant été délivrés d'un fléau qui désolait leur ville (PAUSAN., *Beot.*), consacrèrent une statue à Jupiter, duquel ils croyaient tenir cette faveur, et le surnom de *Saotas* qu'ils lui donnèrent, comparé avec celui de Σωτήρ que le dieu reçut dans des circonstances pareilles, fait voir que c'est le même.

Les Athéniens reconnurent encore la divinité de Jupiter sous plusieurs autres noms. Ils avaient un grand respect pour celui qu'ils avaient surnommé Μειλίχιος, parce qu'ils croyaient que le succès des entreprises des hommes dépendait de sa volonté.

Parmi les noms que les Athéniens donnèrent à Jupiter, nous trouvons celui de Φράτριος (POLLUX, lib. I, scit. 23.), c'est-à-dire *le dieu qui préside aux sociétés*. Le temple dans lequel on l'honorait, était nommé Φράτριον. (POLLUX, lib. III, cap. 4.)

L'épithète de Καταιβάτης qu'on lui a donnée, se rencontre souvent dans les auteurs, et se voit sur des médailles. (BURMAN., Ζεύς καταιβάτης.) Si l'on s'en tient au sens grammatical, elle signifie simplement *des-*

rendens; mais l'usage la détermina à l'action de foudroyer. Jupiter seul avait le droit de lancer la foudre; les autres dieux qui avaient aussi le même pouvoir, ne le tenaient que de lui.

Les Athéniens lui élevèrent un autel aux environs de l'Académie, et ils ajoutèrent au nom de καταιβάτης (Schol. Sophocl.), que ce Jupiter portait celui de Μόριος, parce qu'il y avait là beaucoup d'oliviers consacrés à Minerve, dont le temple n'était pas éloigné. (STRAB., lib. IX.) Il y avait dans l'Attique un lieu nommé Harma, où l'on voyait un autel de Jupiter ἀστραπαῖος, *foudroyant*. Après la mort d'OEnomaüs, et lorsque son palais eut été embrasé de la foudre, les Eléens (PAUSAN., *Elid.*) élevèrent à Olympie un autel à Jupiter sous le titre de κεραυνῶν, *foudroyant*. Gruter rapporte beaucoup d'inscriptions sur lesquelles on voit l'épithète *Fulgerator* donnée à Jupiter. Il y en a une entre autres sur laquelle les trois noms de *Fulminator*, *Fulguritor* et de *Tonans* sont réunis.

Jupiter Tonnant fut révéré par d'autres peuples que les Grecs et les Romains. Il fut désigné chez les Gaulois sous le nom de *Taranis*; chez les Saxons sous celui de *Thor*; les Teutons l'appelèrent *Thonter* ou *Londer*, et les Bretons *Tanar*: en ajoutant à ce dernier nom la terminaison latine, on en a formé le mot *Tanarus*, qu'on lit sur une inscription. (*Marm. Oxon.*)

Jupiter Tonnant dont on voulait apaiser le courroux par des jeux ou fêtes appelées Σημάλια, en reçut le surnom de Σημαλέος. L'orage n'avait pas toujours des effets funestes; quelquefois il fondait en pluie; d'autres fois il se dissipait en l'air, et c'est pour cela que sur le mont Parnés en Attique, où l'on avait érigé un autel à Jupiter Σημάλεος, il y en avait aussi un autre, où l'on faisait des sacrifices à Jupiter, en l'appelant tantôt Ὄμβριος, *pluvius*, tantôt Ἀπήμιος, *innoxius*, selon que la circonstance de la pluie tombée ou de l'orage dissipé d'une autre manière l'exigeait.

Jupiter Σημαλέος est donc Jupiter qui donne un signe de sa colère; c'est le *Jupiter Prodigialis* des Latins, auquel selon Plaute, on offrait un gâteau salé, pour détourner les signes qu'il donnait de sa colère. (*Amphit.*)

Les auteurs parlent peu de *Jupiter Elicius* et de son culte. Voici l'étymologie qu'Ovide donne de son nom (OVID., *Fast.*):

Eliciunt cœlo te Jupiter, unde minores
Nunc quoque te celebrant, Eliciumque vocant,

On dit qu'Hercule, pendant qu'il sacrifiait un jour, fut fort incommodé par la quantité des mouches; qu'alors il sacrifia à Jupiter, comme à un dieu qui avait la puissance de les chasser; et que les mouches s'assemblèrent toutes et s'envolèrent au delà de l'Alphée. (PAUSAN., *Eliac.*; PLIN., l. XXIX, cap. 6.) Depuis ce temps, les Eléens avaient coutume de sacrifier dans le même endroit à Jupiter, qui de là fut nommé Ἀπομύιος.

Chez les anciens, rien n'était plus respectable que les droits de l'hospitalité; et Jupiter qui en était regardé comme le vengeur, fut surnommé pour cela *Hospitalier*. Les Romains, dans la suite, surpassèrent les autres peuples dans la pratique de l'hospitalité; et, si nous en croyons Cicéron (*De offic.* 2, n° 64), les maisons les plus illustres de Rome, tiraient leur principale gloire de ce qu'elles étaient toujours ouvertes aux étrangers. Ce peuple nomma *Hospitalis* le Jupiter que les Grecs appelaient Ξένιος.

Parmi les dieux que les Grecs prenaient à témoin de leur serment, Jupiter était un des principaux. (*Iliad.*, III, 276.) C'est pourquoi ils surnommèrent ce dieu ὅρκιος, *vengeur du parjure*; et ils le représentèrent armé du foudre, prêt à punir ceux qui violeraient leur serment. On avait érigé dans le sénat des Eléens la statue de ce dieu; et, pour inspirer plus de terreur, on lui avait mis un foudre dans chaque main.

Le mot φίλιος signifie *ami*; mais, donné à un dieu, il ne peut guère avoir d'acception que celle de *bienfaisant*, de *protecteur*. *Jupiter Philius* avait un temple célèbre à Antioche, sur l'Oronte. (JULIAN., *Misopogon.*)

Les surnoms de γαμήλιος et de γενέθλιος sont quelquefois donnés à Jupiter par les auteurs qui ont eu occasion d'en parler comme d'une divinité qui présidait aux mariages et à la naissance des enfants.

Selon Hésychius, le surnom d'Ἐξακεστήριος, formé du verbe ἐξακέομαι, fut donné à Jupiter, parce que ce dieu avait le pouvoir de guérir les maladies et qu'on l'invoquait pour la santé. Le titre de *Salutaris*, qui lui est donné sur une médaille de Faustine, ferait croire que les Romains reconnurent en lui ce pouvoir; car le mot *salutaris* dérive évidemment du mot latin *salus*, qui signifie toujours *santé*, *guérison*, *conservation*.

Le surnom de *Restitutor*, dont Jupiter est quelquefois décoré, signifie, selon quelques-uns, la même chose; on le lit sur une inscription publiée par Muratori. (Pl. I, n° 7.) Nous croyons devoir ranger aussi sous la même classe celui de *Depulsor*, qui se trouve sur une inscription publiée par le même auteur. (Pl. MCMLXXII, n. 4.) Après le mot *depulsor*, on ne peut guère sous-entendre que celui de *morborum*; et cette conjecture paraît être autorisée par une autre inscription en l'honneur d'Hercule, qui porte: *Herculi morborum depulsori*.

Une nation belliqueuse ou commerçante, exposée tous les jours aux dangers de la mer, dut se former ainsi l'idée d'un dieu dispensateur des vents favorables, afin de se le rendre propice. Le titre d'Οὔριος, donné si souvent à Jupiter par Homère, fut consacré par l'usage. On avait élevé un temple à ce dieu dans l'endroit le plus étroit du Bosphore de Thrace. Le temple que Pausanias dit que les Spartiates avaient élevé à *Jupiter* εὐάνεμος, est une preuve que ces peuples ignoraient le culte et le surnom de *Jupiter* Οὔριος, qui n'était proprement que la même divinité.

Le temple de *Jupiter Stator*, bâti aussi par Romulus, fut l'accomplissement d'un vœu fait par ce roi pendant la guerre des Sabins. Voyant avec une extrême douleur le désordre de son armée, dont la fuite l'avait lui-même entraîné, il eut recours à Jupiter; et, levant ses armes vers le ciel, il fit vœu de lui bâtir dans ce lieu-là même un temple sous le titre de *Jupiter Stator*, pour servir de monument à la postérité que c'était sa protection qui avait sauvé Rome. (Liv., lib. I.)

Au revers de quelques médailles d'Antonin-Pie et de Gordien, on voit Jupiter nu, debout, appuyé de la droite sur une haste, tenant de la gauche un foudre avec la légende : JOVI STATORI.

Domitien s'étant caché chez un gardien du temple de *Jupiter Capitolin* pendant les troubles de Vitellius, devenu empereur, il fit bâtir sur le Capitole un temple magnifique à Jupiter, sous le nom de *Custos*, qui était le même que le *Jupiter Conservator*, dont il avait reconnu la protection.

Au revers d'une médaille de Commode, Jupiter nu, dans l'attitude d'un homme qui s'avance avec précipitation, tient une haste de la gauche et un foudre de la droite, prêt à le lancer au milieu de sept étoiles, avec la légende : JOVI DEFENS. SALUT. AUG.

Banduri cite une médaille de Dioclétien avec la légende : IOVI TUTATORI AUG. P. Jupiter nu tient de la droite une victoire et de la gauche une haste. Dans Spanheim on en voit une avec la légende : IOVI SOSPITATORI. S. C. (*De usu et præst.*, tom. II, p. 645.) Jupiter, debout au milieu d'un temple à deux colonnes, tient de la droite élevée un foudre, et de la gauche s'appuie sur une haste. C'est pour la même raison que, sur une médaille de Valérien, Jupiter est représenté assis, tenant une patère de la droite, de la gauche s'appuyant sur une haste, avec un aigle à ses pieds et la légende : JOVI PACATORI ORBIS. (BANDUR., tom. Ier, p. 164.) Sur une médaille de Gallien, on lit : IOVI PACIFERO. Jupiter est figuré marchant la main droite élevée et étendue.

Denis d'Halicarnasse (lib. IX) semble confondre *Jupiter Sponsor* avec le *Deus fidius* des Romains; car, dans plusieurs endroits où il est obligé de traduire le nom de ce dernier, il se sert des mots Ζεὺς πίστιος; mais il est abandonné sur ce point par tout ce qu'il y a de meilleurs critiques, et jamais l'on ne trouve le nom de *Fidius* ajouté comme épithète à celui de Jupiter.

Personne n'a encore fait de recherches heureuses sur la divinité appelée *Vejupiter*, *Vejovis*, *Vedius*; et on ignore absolument son origine : la première syllabe étant retranchée, ces noms présentent le nom ordinaire de Jupiter. C'est ce qui a fait croire à quelques anciens que ce n'était autre chose que ce dieu, et que la particule *ve* qui était ajoutée devant son nom, ayant la propriété tantôt d'augmenter, comme dans le mot *vehemens*, tantôt celle de diminuer, comme dans ceux de *vecors*, *vesanus*, avait été préposée au nom de Jupiter dans ce dernier sens, et qu'elle signifiait ici le *Jupiter Puer*. C'est le sentiment d'Ovide, qui a parlé expressément de ce dieu et qui a examiné l'étymologie de son nom. On lit au contraire dans Aulu-Gelle (lib. V, cap. 12), que le dieu appelé *Vejupiter*, *Vejovis*, est une divinité malfaisante et qui n'avait d'autre pouvoir que celui de nuire. Cet auteur expose les différentes acceptions de la particule *ve* et lui donne celle de particule de malheur; c'est la faculté de nuire, attribuée à *Vejovis* (Martian. CAPELLA), qui l'a fait prendre par quelques-uns pour Pluton.

Les Prénestins rendaient un culte à Jupiter sous le titre d'*Imperator*, et c'est la statue de ce dieu que Quintius Cincinnatus, après s'être rendu maître de Préneste, fit transporter à Rome, où elle fut placée sur le Capitole. (Liv., lib. VI.)

Pistor est un surnom sous lequel on érigea à Jupiter un autel sur le Capitole. Pendant le siége du Capitole par les Gaulois, dit Lactance (lib. I), Jupiter inspira en songe aux Romains d'employer tout le blé qu'ils avaient à faire du pain et de le jeter dans le camp des ennemis. Ils exécutèrent les ordres du dieu avec succès; car les Gaulois, désespérant de réduire les Romains par famine, levèrent le siége, et ceux-ci, en reconnaissance, dressèrent sur le Capitole un autel à Jupiter, qu'ils nommèrent *Pistor* ou *Boulanger*. Les commentateurs d'Aristophane remarquent que Jupiter fut surnommé ἀλιτήριος, et Cérès ἀλιτηρία, parce que, dans une famine, ils avaient conservé ceux qui avaient soin de moudre le blé.

Saint Augustin (*De civ. Dei*, l. VI, VII), dit que ce dieu portait le nom d'*Almus* ou d'*Alumnus*, parce qu'il était censé donner la nourriture à toutes choses. Il cite encore plusieurs autres de ces noms dont nous allons parler ici, parce que la plupart ne se trouvent que dans ce Père : *Dixerunt eum Victorem, Invictum, Opitulum, Impulsorem, Statorem, Centumpedum, Supinalem, Tigillum, Almum, Ruminum et alia, quæ persequi longum est.*

Il paraît que Jupiter, surnommé *Invictus*, adoré par les Romains, selon saint Augustin (lib. VII *De civ. Dei*), n'est autre que le Jupiter Vainqueur; car Ovide, en parlant de celui-ci, dit qu'on lui éleva un temple le jour des ides d'avril :

> Occupat aprilis idus cognomine victor
> Jupiter.

Et ailleurs il dit qu'on en éleva un aussi à *Jupiter Invictus* le jour des ides :

> Idibus Invicto sunt data templa Jovi.
> (OVID., VI *Fast.*)

Quoique le poëte n'ait point marqué de quel mois étaient ces Ides, il y a tout lieu de croire que c'était du mois d'avril. D'ailleurs sur une médaille de Dioclétien (BANDURI, t. II, p. 41), sur laquelle on lit IOVI INVICTO, Jupiter est représenté la tête ornée d'une couronne radiale, portant de la main droite une victoire posée sur un globe; de la gauche il tient une haste et à ses pieds est un aigle avec deux

palmos ; ce qui est assez semblable à la manière dont Jupiter Vainqueur est figuré sur les médailles de Domitien.

On ne trouve point dans les auteurs ce qui a donné lieu au surnom de *Propugnator* que Jupiter a porté. On voit seulement qu'il y avait un lieu consacré sur le mont Palatin sous ce titre. (Gruter., p. ccc.)

Quoique le surnom d'Ἐπιχλόπιος, *brigand*, ait été donné, selon Hésychius, à Jupiter et que sa signification ne présente point un sens avantageux; cependant le *Jupiter Prædator* du temple duquel Fabricius fait mention dans sa description de Rome, n'était point regardé comme le protecteur des voleurs. Il était ainsi surnommé, parce que l'on portait dans son temple une partie de la dépouille des ennemis.

Il a existé dans Rome un lieu consacré à *Jupiter Arbitrator*. Publius Victor, dans son ouvrage sur la ville de Rome, parle de ce lieu qu'il appelle *Pentapylum Jovis arbitratoris* (Panciroł., *Descript. urb. Rom.*), et que quelques-uns ont cru être un portique à cinq rangs de colonnes carrées. Le mot par lui-même présente l'idée d'un juge équitable, qui du haut du ciel examine la conduite des hommes, et dispose de leur destinée et de leur sort. Il y a beaucoup d'analogie avec celui d'ὑψίζυγος, donné par les poëtes à Jupiter, et employé par Homère.

On raconte qu'Hercule, après avoir retrouvé ses bœufs (Dionys., Solin, Onuphr., Panvin. Tit. Liv.), et puni Cacus qui les avait entraînés dans sa caverne près du mont Palatin, détruisit la caverne de ce voleur. Il consacra une chapelle, ou selon d'autres auteurs, il dressa un autel à Jupiter qu'il nomma *Inventeur* en mémoire de ce fait, et lui offrit un sacrifice avec des cérémonies grecques. Ce qui fut continué par le peuple Latin et ensuite par les Romains. Après que Rome eut été bâtie, cet autel fut placé dans la 6ᵉ région de la ville, appelée le *grand cirque*. On voit le nom d'*Inventeur* sur une inscription publiée par Gruter.

On croit que le nom de *Paganicus* a été donné à Jupiter (Sertor., Ursa.) parce que l'on rendait un culte à ce dieu pendant les fêtes appelées *Paganalia*, ou *feriæ paganicæ* (Macrob., Scaliger.), que chaque village célébrait en particulier relativement à la culture des terres : *Paganicæ feriæ agriculturæ causa suscipiebantur.* (Varro, *De l. l.*, lib. v.) Nous ne connaissons ce surnom de Jupiter, que par une inscription trouvée dans la ville d'Assise en Ombrie. (Gruter., p. 21, n. 11.)

Dyon ne dit point pourquoi Agrippa entreprit de bâtir ou d'orner le Panthéon. Selon Pline, il l'éleva en l'honneur de Jupiter Vengeur, mais on ignore aussi à quelle occasion le dieu reçut ce surnom, et si c'est Agrippa qui le lui a donné le premier. L'épithète d'ἀλάστωρ, qui présente à peu près le même sens que celle d'*Ultor*, a été donnée à Jupiter, selon Phurnutus, cité par Gyraldi. (*Hist. deor.*)

La plupart des montagnes étaient consacrées à Jupiter; et c'était le lieu où les anciens se plaisaient le plus à lui dresser des autels et à lui ériger des temples : Πᾶν δὲ ὄρος τοῦ Διὸς ὀνομάζεται. L'usage en était tellement établi, que le dieu fut surnommé Ἐπάκριος; *Sur les montagnes*; et le mont Saint-Bernard, qui s'appelait autrefois *Monjou* ou *Montjeu*, tire évidemment de là son étymologie. On appelait aussi Jupiter ὀρεῖος dans le même sens.

Ce n'était pas seulement sur les montagnes que Jupiter avait des temples, on lui en avait aussi élevé dans les citadelles, parce qu'elles dominaient les villes, et à la pointe des promontoires que l'on découvrait aisément de loin. C'est de là qu'il reçut le surnom d'ἀκραῖος. *Sur les hauteurs*, que l'on voit sur des médailles de Smyrne.

La fable de Jupiter, né en Crète, a fait surnommer ce dieu Κρηταγενής. Selon la fable, ce fut la nymphe Αἰγίοχος, portée sur une chèvre, ou la chèvre Amalthée qui allaita Jupiter. C'est en mémoire de ce fait supposé qu'il est représenté monté sur une chèvre, et qu'il est surnommé Αἰγίοχος ; car ce nom ne vient point de ce qu'il avait porté une égide faite de la peau d'une chèvre, comme l'ont cru quelques interprètes d'Homère. L'aigle qui l'accompagne souvent sur les médailles, où il est ainsi représenté, signifie ou la manière dont l'enfant fut soustrait à la fureur de son père et porté par cet oiseau dans l'antre de Crète; ou bien il a rapport à ce beau jeune homme nommé Ἀετός, qui, dit-on, servit Jupiter lorsqu'il fut élevé sur le mont Ida, et que Junon, pour cause de jalousie, changea par la suite en oiseau de son nom. Théocrite paraît avoir fait allusion à cette fable.

Les médailles qui nous représentent Jupiter enfant, ou dans le premier état de la vie, nous fournissent la preuve du culte qu'on lui rendait à cet égard. Les antiquaires, en les expliquant, se servent toujours des termes *Jupiter infans, Jupiter crescens*, *Jupiter puer*. (Boxhorn., *Quæst. Rom.*) Les Tégéates, selon Pausanias, avaient dédié un autel à ce dieu. (Pausan., *Arcad.*)

Le lieu de la naissance de Jupiter, est indiqué par le surnom d'*Idéen*, qui lui fut donné pour cette raison. (Callimach., *in hymn. ad Jovem.*) Morel a publié une médaille qui paraît avoir été frappée en Crète et qui a pour type un aigle avec la légende : ΙΔΙΟΣ ΙΔΑΙΟΥ.

Jupiter fut encore surnommé *Dictæus*, d'une montagne de ce nom en Crète; et Strabon (lib. x) parle du temple qu'il y avait. Elle n'était pas, comme le prétend Aratus, voisine du mont Ida; elle en était éloignée de mille stades vers l'Orient. Jupiter, selon la fable, fut nourri et élevé dans un antre de cette montagne (*Æneid.*, l. III.) :

Dictæo cœli regem pavere sub antro.

On voyait un promontoire assez voisin du mont Ida, et nommé *Dictynum*, où le dieu avait un bois sacré (Theon., *in Aratum.*) et un temple dans lequel il était adoré sous le

nom d'*Alysius*, parce qu'il avait apparemment un autel sur le mont de ce nom, qui était situé près de là.

Ce fut aussi de deux autres montagnes de Crète qu'il fut surnommé *Arbius* et *Scylletius*; *Asius*, de la ville d'*Asus* (STEPHAN.); *Biennius*, de *Biennus*, ville de la même île. Il portait encore le surnom de *Temilius* dans la dernière.

On trouve dans Chishull (*Ant. Asiat.*, p. 34) un traité d'alliance fait entre deux peuples de Crète, nommés *Latii* et *Olontii*, où l'on voit les *Olontii* jurer par Jupiter Ταλλαῖος. Ce surnom de Jupiter ne se trouve dans aucun autre endroit; c'est pourquoi on ne peut fournir qu'une conjecture pour son explication. Peut-être était-il le même que Τέλειος, mais écrit en dialecte dorique. Ce dernier signifiait *parfait*, ou *adultus*; ayant pris tout son accroissement. Or Jupiter et Junon présidant aux mariages, étaient adorés sous ce nom.

Les Crétois, seuls des anciens, célébraient avec des orgies, en l'honneur de Jupiter, des fêtes appelées *Sabasia*, comme celles de Bacchus; et ils appelaient à cause de cela *Jupiter Sabasius*. On lit dans plusieurs inscriptions (GRUTER., 22, 5; 22, 4.) ce surnom formé d'un mot barbare, *évohé*, synonyme du mot grec εὐάζειν, *crier*.

Surnoms topiques de Jupiter, c'est-à-dire formés des lieux où on l'honorait. — Outre les noms généraux donnés à Jupiter par les Athéniens et rapportés plus haut, il en recevait encore de topiques ou locaux, dans l'Attique. *Jupiter Hymettien* avait sur le mont *Hymette* un autel sous le nom de pluvieux, ὀμβρίος; sur le mont *Parnès*, un autre autel où on l'honorait sous le nom de *Parnétien*, de *Sémalius* et de ἀπήμιος; une statue sur le mont *Anschème*, d'où lui vint le surnom d'*Anschémien*.

Dans la tribu léontide d'Athènes, à l'endroit appellé ΕΚΑΛΗ, il fut surnommé Ἑκάλειος. (STEPHAN.) il fut surnommé Διωμιεύς par un autre peuple de la tribu Ægéide, qui était aussi dans le territoire d'Athènes (STEPHAN.) Eustache (*ad Iliad.*, P) fait mention des jeux nommés Διώμεια, qui étaient institués en l'honneur de *Jupiter* Διωμιεύς.

Jupiter Itenius est marqué sur une carte de Laconie, dans l'ouvrage de Laurenberg, sur l'ancienne Grèce (*apud Gronov.*, tom. IV, p. 50), à l'Orient, près de *Charitum nemus*.

Jupiter Néméen était célèbre dans l'Argolide, par le temple magnifique (PAUSAN., *Argo.*) qu'il avait à *Némée*, et qui attirait encore l'admiration du temps de Pausanias, quoique la voûte en fût tombée, et qu'il n'y fût pas resté une statue. Ce temple était placé vis-à-vis de celui de Junon. (PAUSAN, *ibid.*) La statue de bronze du dieu, qui y était debout, était un ouvrage de Lysippe. Le nom de ΝΕΜΕΙΟΣ, donné à Jupiter, sur une médaille de Néron, frappée dans la ville d'Alexandrie (PEL., *Mél.*, t. II, 339) d'Egypte, ferait croire, que l'on y rendait aussi quelque culte à ce dieu. La ville de Némée était au pied du mont Apesas (PAUSAN., *ibid.*), sur lequel on dit que Persée fut le premier qui fit un sacrifice à Jupiter; d'où le dieu reçut le surnom d'Ἀψάντιος ou plutôt Ἀπέσας; car c'est ainsi qu'il faut lire avec Callimaque. (*in Jamb.*)

Il y a tant de villes et de lieux du nom de *Larissa*, qu'il est difficile de dire duquel de ces lieux Jupiter a été surnommé *Larissæus*, Λαρισσαῖος. Strabon (p. 440), après les avoir tous cités, place une Larissa aux environs de Sardes, à trente stades environ de cette ville, et il dit que c'est peut-être celle-là qui a donné le nom à Jupiter.

Jupiter était adoré dans l'île d'Egine, sous le nom de *Panhellénien*, qui lui fut donné à cause de la députation faite à Eacus de la part de tous les peuples de la Grèce, et dont Pausanias raconte le sujet, selon la tradition du pays, dans ses *Argoliques*.

Pausanias fait mention du culte de *Jupiter Ammon* en Arcadie; et ce dieu est représenté sur plusieurs médailles de cette contrée.

En Laconie, Jupiter était surnommé *Messapéen* d'un canton de ce pays, selon Etienne. Pausanias (*Lacon.*) dit que dans la plaine qui est au bas du mont Tagète, on voyait un temple de ce dieu, avec un bois qui lui était consacré, et que le nom de Méssapéen lui venait d'un de ses prêtres.

De là, en descendant vers Gythion, sur le bord de la mer, on trouvait un village appelé *Crocée*. Les habitants de ce lieu adoraient Jupiter, et lui avaient donné le surnom de *Crocéat*; ils avaient placé à l'entrée du village la statue du dieu, qui était de pierre.

Le promontoire *Malée*, si célèbre chez les poëtes et les historiens, a donné le nom à *Jupiter Maléen*, qui y était adoré. (STEPHAN.)

Le mont *Ithome* servait de place forte ou de citadelle aux Messéniens; Jupiter y avait un temple célèbre, et on l'y adorait sous le nom d'*Ithomate*.

On connaît plusieurs montagnes du nom d'Olympe, celle de Bithynie, deux autres dans l'île de Cypre, et une autre, qui était la plus célèbre de toutes, séparait la Thessalie de la Macédoine. Jupiter etant adoré sur presque toutes les montagnes, comme nous l'avons dit ci-dessus, il n'est pas étonnant qu'il l'ait été sur celles-ci, et qu'il en ait reçu le surnom d'*Olympien*. C'est pour cela que sur une médaille de Trajan de la ville de Prusa en Bithyme (PELL., *Met.* II, pl. XXVI. n° 15), on lit : ΔΙΑ ΟΛΥΜΠΙΟΝ ΠΡΟΥΣΑΕΙΣ, du mont *Olympe*, voisin de cette ville. Jupiter assis s'appuie de la main droite sur une haste, et de la gauche tient une victoire. Mais ce qui a consacré plus particulièrement ce titre donné à Jupiter, c'est la ville d'*Olympie* en Elide. C'est là que l'on voyait un temple magnifique de ce dieu, avec sa statue qui passait pour une des merveilles du monde. C'est là que l'on avait institué des jeux qui devinrent les plus célèbres de la Grèce.

Jupiter Olympien est quelquefois désigné dans les auteurs, et surtout dans les poëtes, sous le nom d'Eléen, de la province d'Elide,

dont Olympie était la capitale (STEPHAN., l. III). 'Ηλεῖος Ζεύς. Il est ainsi nommé dans Properce :

Nec Jovis Elei cœlum imitata domus.

D'autres fois il était surnommé *Pisæus* (THEOCRIT., *Interp. in* 4 *Idyll.*; PINDAR. *Comment. in Olymp.*), ou *Pisæus* de l'ancien nom de la ville d'Olympie, qui s'appelait *Pisa*. Strabon parle de l'oracle de ce dieu.

Diodore de Sicile (lib. v) nous apprend que ce n'était pas seulement dans la Triphylie, contrée de l'Élide, que l'on adorait Jupiter Triphylien; mais qu'il y avait aussi dans l'Arabie heureuse une montagne sur laquelle on voyait un temple de Jupiter avec ce surnom.

Le culte de Jupiter chez les Arcadiens était de la plus haute antiquité. (PAUSAN., lib. VIII.) Il y fut établi par Lycaon, fils de Pelasgus, qui bâtit sur le mont Lycée la ville de Lycosure. Il donna le nom de Lycéen à Jupiter, Λυκαῖος (PLUT., *in Vit. Cæs.*, schol.; PINDAR., *Olymp.*, od. 7), et institua en son honneur des jeux appelés aussi *Lycéens*, ΛΥΚΑΙΑ.

Pausanias dit que sur le chemin de Mantinée à Pallantium, il y avait une temple de Jupiter surnommé *Charmon* d'un lieu où il était adoré.

Le mont *Cithéron* donna le nom à *Jupiter Cithéronius*. Cette montagne de Béotie était appelée auparavant *Astérius*, selon Plutarque; l'histoire ne fait point mention qu'il y ait eu une ville sur cette montagne. (*Baud.*) Pausanias en parle cependant comme d'un lieu très-fréquenté, où l'on célébrait des fêtes, et où l'on faisait des sacrifices à Jupiter.

Les auteurs grecs font souvent mention de l'oracle de Jupiter *Trophonius*, que l'on venait consulter de toute la Béotie; il était placé entre l'Hélicon et Chéronée.

Jupiter avait encore un oracle en Béotie, dans la ville de Thèbes; si l'on en croit Suidas, *Omoloja*, fille d'Amphion, que l'on envoya ensuite à Delphes, en était l'interprète. Ce fut à cause d'elle, selon le même auteur, que l'on donna au dieu le surnom d'*Omolius*, ou *Homolius*. (SUIDAS.)

Callimaque appelle *Jupiter Lycoræus* de *Lycorée*, bourg situé près de Delphes.

Dodone a été attribuée à différents pays, suivant les circonstances, et elle fut tantôt de la Perrhébie, tantôt de la Thesprotie, et enfin du pays des Molosses, selon que ces peuples en étendant leur domination se l'approprièrent. Le pays des Molosses avait fait autrefois partie de la Thesprotie, et les deux noms ayant été confondus, celui des Molosses resta seul en usage. Il n'est pas sans exemple que des pays, après avoir changé de maîtres, aient conservé leur ancien nom, et que ce nom ait été employé par des auteurs étrangers sans avoir égard aux changements. Ce sont apparemment ces raisons qui ont tant fait varier les auteurs sur la position de Dodone. Jupiter avait dans cette ville un temple et un oracle célèbre; ce qui lui fit donner le surnom de *Dodonéen*. (HESYCH.) L'oracle de Dodone était le seul connu chez les Pélasges, et le plus ancien de tous ceux de la Grèce. Hérodote avait fait des recherches sur son origine, il s'était informé lui-même sur les lieux.

L'oracle de Dodone ayant été fondé chez les Pélasges, les plus anciens peuples de la Grèce, l'épithète de *Pélasge* a quelquefois été donnée à Jupiter, comme on le voit dans la prière d'Achille adressée à ce dieu. (HOMER.)

Suidas dit qu'il avait en Thessalie un temple de Jupiter *Phégonéen*, surnom qui ne peut avoir tiré son origine que des oracles que l'on croyait être rendus à Dodone par des chênes.

Dodone était située au pied du mont Tmarus ou Tomarus sur lequel Jupiter était adoré. Le dieu et ses prêtres reçurent le nom de cette montagne.

Le temple que l'on avait élevé à Jupiter sur une montagne de Thessalie, appelée *Cenæum*, fit donner au dieu le surnom de *Cenæéen*. (STEPHAN.)

Hardouin (*Num. Illustr.*) rapporte une médaille de Goltzius, sur laquelle on voit un Jupiter assis sur une montagne, qu'il croit être le mont *Athos*, et le Jupiter surnommé 'Αθῷος. Il est vrai qu'on rendait un culte à ce dieu sur le mont Athos. (*In Iliad.* v, EUSTATH.) Il fut appelé Αἰνήσιος, du mont Ænus dans l'île de Céphalonie.

L'île de Naxos, située dans la mer Égée au milieu des Cyclades, domine toutes les îles voisines, et renferme dans son centre une montagne extrêmement haute, que l'on aperçoit dans un temps serein de la partie occidentale de l'île de Chio, c'est-à-dire de 130 milles d'Italie. Les habitants consacrèrent cette montagne à Jupiter; comme le sommet en était très-fertile en pâturages, et que l'on y conduisait autrefois comme à présent beaucoup de troupeaux, on donna pour cette raison le surnom ΜΗΛΩΣΙΟΣ, *Ami des moutons*, à Jupiter, qui en était regardé comme la divinité tutélaire.

Dans l'île de Lesbos, on adorait Jupiter 'Υπερδέξιος et Minerve 'Υπερδεξία, surnom qui leur avait été donné de la petite contrée appelée Ὑπερδέξιον. (STEPHAN.)

Une médaille d'Auguste de l'île de [illegible], publiée par Vaillant, nous apprend que l'on y rendait un culte à Jupiter (*Numis. græc.*, p. 294); et cependant aucun auteur n'en parle. On voit au revers la tête de Jupiter, avec la légende : ΖΕΥΣ ΟΙΜΝ[illegible].

Le culte Jupiter Cénéen fut établi dans l'Eubée par Hercule. Ce héros, après avoir pris Œchalie, épousa Iole, fille d'Eurytus, roi de ce pays, et aborda au promontoire Cénée, où il bâtit un temple à Jupiter, qui de ce lieu fut appelé Κηναῖος. (Schol. Sophocl., *Trachin.*)

Dans la partie de l'île opposée au promontoire Cénée, dans le territoire d'Erétrie, était une ville appelée *Tamynæ*, dans laquelle Strabon (p. 447, *in Phocicon.*), [illegible]

Plutarque; Jupiter y était adoré et surnommé Ταρυναῖος.

Denys le Périégète, dans la description qu'il a faite de la ville d'Alexandrie d'Egypte, dit que l'on y voyait un temple de Jupiter-*Sinopites* tout brillant d'or, et que sa magnificence surpassait tous ceux qui étaient alors connus. (Edit. Rob. Steph., 43.) Selon Eustathe, le Jupiter dont parle Denys pouvait être ainsi nommé de la ville de *Sinope* dans le Pont.

Ce serait ici le lieu de parler du mont *Olympe* de Bithynie et du Jupiter *Olympien* qui était adoré sur cette montagne; mais nous en ferons mention à l'article Olympie, ville d'Elide. Etienne le géographe dit qu'il y avait en Bithynie une ville de *Tarente* dans laquelle Jupiter était adoré et surnommé Ταραντaῖος. Cette ville et le dieu ne sont pas fort connus.

Vaillant a publié une médaille de Domitien, frappée à Nicée (*Num. Græc.*, p. 24) de Bithynie, sur laquelle, selon lui, on lit : ΝΙΚΑΕΙΣ et ΖΕΥΣ ΜΗΛΙΟΣ autour de la tête nue de Jupiter, et il traduit ainsi cette légende : *Nicæens et Jupiter piorum conservator*. On ne saurait imaginer pourquoi Vaillant a rendu Μήλιος par *piorum conservator*, puisque ce mot ne présente aucune idée qui ait rapport à cette signification, et qu'il est quelquefois employé dans une acception tout à fait contraire, Μήλιος, *Melius* est l'ethnique de l'île de Mélos, une des Cyclades.

La Mysie, province d'Asie, désignée sous les différents noms d'*Æolis* et de *Mæonia* (Plin., Strab., Steph.), a été aussi appelée *Abrettina* Ἀβρεττίνη, ou, comme l'écrit Suidas, Ἀβρεττάνη, dénomination qui a été restreinte à une partie de la province. Jupiter, qui était la divinité tutélaire de cette contrée et de toute la Mysie, en reçut l'épithète d'*Abrettenien*. (Strab., lib. xii, p. 574.)

Jupiter était la divinité principale de toute la province de *Lydie*, comme on le voit par une médaille de la ville de Sardes, frappée du temps de Septime-Sévère, et publiée par Pellerin. (T. II, pl. lxiii, n. 50.) D'un côté est la tête de Jupiter, avec la légende : ΖΕΥϹ ΛΥΔΙΟϹ; au revers, Hercule nu, appuyé de la main droite sur sa massue, porte de la main gauche une peau de lion, pour légende : ϹΑΡΔΙΑΝΩΝ.

Le culte général qui était rendu à Jupiter dans toute la Lydie, n'empêchait pas qu'on ne lui en rendît un particulier dans quelques endroits de la même province. Il était par exemple surnommé *Ascræus* de la ville d'*Ascra*.

Suivant Pausanias, *Jupiter Coryphée* était le même que les Romains appelaient Jupiter *Capitolin;* nous aurons bientôt occasion d'en parler.

Nous voyons le titre d'*Ephésien* donné à Jupiter sur une médaille de Septime-Sévère, frappée à *Ephèse*. (Vaill., *Numism. select.*, p. 224.)

La province de Carie honorait Jupiter d'un culte spécial. Les habitants de Mylasa, ville principale du pays, avaient deux temples de ce dieu. Le premier était dans la ville, et Jupiter y était révéré sous le nom d'*Osogo*, selon Strabon (p. 659), ou d'*Ogoa*, selon Pausanias; l'autre était situé sur une montagne à quelque distance de la ville dans un lieu appelé *Labranda*, ce qui fit donner au dieu le surnom de *Labrandéen*. Plutarque, en racontant l'usurpation[1] de la couronne de Lydie, par Gygès, dit (*Quæs. Græc.*, quæst. 45) que ce prince s'étant révolté contre Candaule, roi de Lydie, se ligua avec Arsélis de Mylasa en Carie, qui lui amena un corps considérable de Cariens : Candaule fut défait et tué dans un combat, ainsi que l'écuyer auquel il avait confié la hache d'Hercule. Ce héros, dans son expédition contre les Amazones, l'avait enlevée à leur reine Hippolyte, et en avait fait présent à Omphale. Depuis ce temps les rois de Lydie, successeurs de cette princesse, la portèrent toujours eux-mêmes dans les combats, et Candaule ne viola pas impunément une coutume que la religion avait en quelque sorte consacrée. Gygès, qui se croyait redevable de la victoire à la valeur d'Arsélis, lui abandonna la possession de cette hache; et ce général, plein du désir de transmettre à la postérité ses belles actions, la porta en Carie et en arma Jupiter Labrandéen. On voit, sur les médailles de Mylasa, cette hache à deux tranchants, représentée comme celle des amazones. Il est vraisemblable que c'est de là que le dieu fut aussi surnommé Στράτιος, *guerrier*, titre qui n'est point du nombre de ses attributs essentiels. C'était Mars et non Jupiter, qui était regardé comme le dieu de la guerre; Minerve ne reçut le surnom de Στρατεία, que parce qu'elle passait pour présider aux armées, et qu'elle était confondue avec Bellone. Mais le nom de Στράτιος donné à Jupiter, ne peut lui venir que de l'instrument militaire dont l'avait armé Arsélis. Cet attribut était assez singulier, et l'événement qui l'avait occasionné, était assez remarquable pour avoir donné lieu à cette dénomination.

[1] Fréret (*Mém. de l'Acad.*, t. V, p. 283) dit que l'on voit la double hache de Jupiter Labrandéen, très-bien représentée sur un bas-relief, où le dieu est nommé *Dolichenus*, du nom d'une île voisine des côtes de Carie.

Vaillant a publié une médaille de la ville d'*Euromus* en Carie, avec la légende : ΖΕΥϹ ΕΥΡΟΜΕϹ ΕΥΡΩΜΕΩΝ.

De toutes les villes de Carie où le culte de Jupiter était établi d'une manière spéciale, Stratonicée est une des plus remarquables Elle révérait ce dieu et Hécate comme ses divinités tutélaires. (Tacit.; Strabon., p. 660.)

Selon Etienne, il y a eu en Carie une ville du nom de *Chrysaoris*, qui fut ensuite appelée *Adrias*. Apollonius dit qu'elle fut bâtie d'abord par les peuples de Lycie. C'est de là qu'il forme l'ethnique *Chrysaoreus*. Epaphroditus dit plus; car il assure que toute la province avait porté le nom de *Chrysaoris*.

On faisait des sacrifices à *Jupiter Ascréen* dans la ville d'Halicarnasse. L'on connaît aussi des médailles de cette ville, avec le type de Jupiter Dodonéen. Cependant elle révérait encore ce dieu sous le nom de [illegible], si l'on en croit Phavorin.

En Lycie, Jupiter était nommé *Cragus* (LYCOPHRON., STRABON., EUSTATH.), peut-être de la montagne de ce nom. Il y en avait une autre en Cilicie, qui faisait partie du Taurus, laquelle pouvait également y avoir contribué.

Étienne fait mention d'une ville de Lycie, nommée [illegible], peu éloignée de Lyrnesse. Le culte que l'on y rendait à Jupiter fit surnommer le dieu [illegible].

Jupiter était appelé [illegible] en Pamphylie, selon Lycophron, qui est le seul qui rapporte cette épithète : [illegible].

La ville de Synnades était métropole de la Phrygie salutaire. (STEPHAN. ; PLIN., lib. V.) Cette ville était ainsi appelée de l'assemblée générale de la province qui s'y faisait. Son ancien nom, selon Étienne, était *Synæa*, et par corruption elle fut nommée *Synnada*. Jupiter était regardé comme le protecteur et le président de cette assemblée du peuple. C'est en cette qualité qu'il reçut cette épithète de [illegible], populaire, qui se lit sur une médaille de Domitien, ΖΕΥΣ ΠΑΝΔΗΜΟΣ ΣΥΝΝΑΔΕΩΝ. (VAILL., *Select. numism.*, p. 294.)

Près de Tyane, ville de Cappadoce, célèbre par la naissance d'Apollonius, on voyait un temple de Jupiter, surnommé *Asbamæus*.

La ville de *Tarse* rendit de tout temps un culte particulier à Jupiter. (VAILL., *Select. numism.*, p. 295.) Nous voyons son nom exprimé sur une médaille d'Adrien, frappée dans cette ville, ΔΙΟΣ ΤΑΡΣΕΩΝ ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩΣ.

Les habitants de *Gaza* reconnaissaient dans le Marnas qu'ils adoraient la même divinité que les Grecs nommaient Jupiter de *Crète*, Ζεὺς Κρηταγενής.

On connaît deux montagnes et deux temples de Jupiter, du nom de *Casius*. La première de ces montagnes était près de Péluse, à l'entrée de l'Égypte, et célèbre par le tombeau de Pompée. La seconde et la plus renommée était en Syrie, à peu de distance de Séleucie. Les médailles de cette ville font voir que Jupiter était sa divinité principale et tutélaire, qu'elle le révérait sous plusieurs formes, et particulièrement sous celle d'une grosse pierre représentant le mont Casius. Le rocher que l'on voit sur les médailles désigne seulement le Jupiter Casius de Syrie ; car il ne paraît point qu'aucun des autres fût ainsi représenté. Selon Achille Tatius, celui de Péluse était représenté sous la figure d'un jeune homme semblable à Apollon, étendant les bras et tenant d'une main une orange.

Les Romains conservèrent toujours à leur dieu, même dans leurs colonies, le nom de *Jupiter optimus maximus*, qui lui était donné à Rome. Et de même que ce dieu y fut surnommé *Capitolinus* du *Capitole*, sur lequel était son temple principal, ils lui donnèrent à *Héliopolis* de Syrie le surnom d'*Héliopolitanus*, ce qui ne peut faire d'autre sens que celui-ci : *Jupiter le très-bon, le très-grand, adoré par les Romains dans Héliopolis*.

On dit que Séleucus, ayant dessein de bâtir une grande ville en Syrie, consulta l'oracle de Jupiter, et que pendant le sacrifice un aigle fondit sur l'autel, enleva une partie de la victime et la transporta sur un autre qu'Alexandre le Grand avait élevé à *Jupiter Bottiæus*. Séleucus, croyant que le dieu manifestait sa volonté par ce prodige, ne balança point à bâtir sa nouvelle ville sur l'Oronte, environ à quinze milles de la mer, au lieu où était l'autel, et à sa place il fit construire un temple à *Jupiter Bottiæus*. Evagrius, d'après Malala, le nomme *Bottiæus*; d'autres écrivent *Boltzious* ; mais la véritable prononciation, celle que Libanius a[illegible] suivie, c'est *Bottiæus*. Ce nom vient d'une contrée de Macédoine, appelée *Bottiæa*. Diodore de Sicile (lib. II), Thucydide (lib. II), Hérodote (lib. VII) parlent de cette contrée. La ville de Pella était dans son territoire. Alexandre, qui en était originaire, en dressant un autel à Jupiter sur les bords de l'Oronte, surnomma le dieu *Bottiæus*, pour rappeler la mémoire du culte qui lui était rendu dans sa patrie. Peut-être aussi le héros avait-il en vue sa propre gloire, en consacrant dans la Syrie un nom qui n'était en usage que dans une partie de la Macédoine.

Jupiter était en grande vénération à Damas, où son culte était établi d'une manière particulière. L'empereur Julien dans sa lettre à Sarapion, fait le plus grand éloge de cette ville, et lui donne l'épithète de ville de *Jupiter*. (Epist. 24.)

Le surnom de *Cœlestis* a quelquefois été donné à Jupiter, pour le distinguer de Pluton son frère, que l'on nommait *Jupiter Stygius*. Neptune, le troisième frère, a été aussi appelé quelquefois *Jupiter Æquoreus*.

Sur des médailles de Vespasien et de Trajan, frappées dans l'île de *Chypre* (VAILL., *Colon.*, p. 135), on voit Jupiter avec la légende : ΚΟΙΝΟΝ ΚΥΠΡΙΩΝ. Vaillant croit que ce Jupiter est celui que l'on appelait *Salaminius*. En effet, Tacite nous apprend que ce dieu était la divinité principale de Salamine, ville de Chypre.

Althéménès, descendant de Minos (APOLLODOR., l. 3, c. 2) ayant été forcé de quitter l'île de Crète, aborda dans celle de Rhodes. Lorsqu'il y fut arrivé, il monta sur le mont *Atabyris*, et de là considérant toutes les îles voisines, celle de Crète lui rappela le souvenir des dieux de sa patrie et lui fit naître le dessein d'élever un autel à Jupiter ; ce qu'il exécuta sur le lieu même, et ce dieu en fut surnommé Atabyrien.

Chez les habitants de l'Italie on célébrait principalement le temple de *Jupiter Latial*, bâti, sur le mont Albain, des dépouilles de

l'ancienne Suessa Pométia, capitale des Volsques. C'est là que se faisaient les assemblées. (DIONYS. Halicar., l. IV.) A la première, il se trouva quarante-sept peuples par leurs députés, et tout fut égal entre eux, excepté que le président était Romain et le fut toujours par la suite. Ces fêtes en furent nommées Féries latines, parce que les peuples du Latium étaient obligés de s'y trouver et qu'ils avaient droit d'y participer aux victimes.

A Rome le plus célèbre des surnoms de Jupiter fut celui de *Capitolin*. Ovide lui donne l'épithète de *Tarpéien* (XIII *Metam.*):

Quinque tenes altas Tarpeius Jupiter arces.

du nom de la *roche Tarpéienne* située sur le Capitole, au-dessous du temple de Jupiter Capitolin.

Numa porta une loi par laquelle il était ordonné à chacun de marquer le terrain qui lui appartenait et d'y placer des bornes. Afin d'inspirer plus de respect pour un tel établissement, il voulut que ces bornes ou *termes* fussent consacrés à Jupiter, que l'on appela, sans doute pour cette raison, *Terminalis*. Il ordonna de plus que ceux qui les enlèveraient ou les changeraient de place seraient punis de mort. Les Grecs adoraient un Jupiter Ὅριος, qui était le même que le *Terminalis* des latins. (PLATO., *in Octav. Leg.*)

Il ne serait pas juste de conclure du nom de Jupiter Terminal, que les Romains juraient par ce dieu quand ils faisaient le serment si renommé et si sacré chez eux, que l'on désignait par ces paroles : *Jovem lapidem jurare*. Il est vrai que toutes ces idées paraissent avoir entre elles une certaine analogie. Mais outre que les *Termes* n'étaient pas tous de pierre, comme on le voit par ces vers d'Ovide :

Termine, sive lapis, sive es defossus in agris
Stipes, ab antiquis tu quoque nomen habes.

Est-il bien sûr que les Romains aient reconnu un *Jupiter Lapis?* Cette imagination paraît si bizarre que, pour l'expliquer, on a eu recours à la matière dont était formée originairement la statue de Jupiter Capitolin, qui était d'argile. C'est peut-être la coutume observée dans ce serment qui aura donné lieu à l'erreur, supposé que c'en soit une de dire que le mot *Lapis* soit un surnom de Jupiter. Festus nous apprend que ceux qui devaient faire ce serment et jurer par Jupiter, tenaient une pierre dans leur main et qu'ils prononçaient cette formule : *Si sciens fallo, tum me Diespiter, salva urbe arceque, ejiciat, ut ego hunc lapidem.*

Dans tout ce passage il n'y a rien de commun entre la pierre que l'on tenait et Jupiter, sinon qu'en la tenant on jurait ordinairement par ce dieu chez les Romains. C'est comme si l'on se fût exprimé de cette sorte : *Jovem lapidem tenens, juro.*

Les statues de Jupiter étaient fort répandues dans Rome. Il y en avait une colossale près du théâtre de Pompée, ce qui fit donner au dieu le surnom de *Pompeianus*. Celle qu'il avait dans la rue habitée par les acteurs le fit surnommer *Tragœdus*.

Si les surnoms de Jupiter, que Varron mettait au nombre de trois cents, lui venaient tous des Romains ou des peuples d'Italie, et que dans ce nombre il ne comprenne point ceux qui lui avaient été donnés par les étrangers, on peut dire que nous en avons perdu beaucoup. Nous avons vu ci-dessus ceux qui ont été conservés dans les auteurs et sur les monuments. Les Romains lui avaient aussi donné des noms tirés du lieu où il était adoré; mais on en connaît peu. Il semble que Jupiter Capitolin ait fixé lui seul toute l'attention, et que par sa réputation il ait diminué celle de tous les autres. Festus nous apprend que le nom de *Vimineus* fut donné à Jupiter, parce que ce dieu avait un autel sur le mont *Viminal*.

Festus, Varron et Pline (lib. XVI, cap. 10) font mention d'un petit temple de Jupiter dans lequel on conservait un *hêtre* qui fit donner le surnom de *Fagutalis*. On sait que cet arbre, ainsi que le chêne, était consacré à Jupiter.

L'usage de colorer avec du *minium* les statues de Jupiter, faites de terre cuite, le fit surnommer *Minianus*.

Les habitants de Tusculum adoraient Jupiter avec le surnom de *Maius;* on n'en sait point la raison. (MACROB., sat. 1, 12.)

« On distinguerait, dit Winckelmann (*Histoire de l'art*, liv. IV, cap. 2), le portrait de Jupiter par les cheveux de son front ou par le jet de sa barbe, si l'on trouvait des têtes dont il n'existât plus que ces parties. Jupiter était représenté avec un regard toujours serein. Les têtes de Jupiter, qui n'annoncent pas un regard de bonté et de clémence, portent ou ont porté le modius. Il faut se rappeler que Pluton, au rapport de Sénèque, ressemble à Jupiter, mais à Jupiter Fulminant (SENEC., *Herc. fur.* V, 721), et qu'il porte le modius, ainsi que Sérapis; ce qu'on peut voir dans une statue assise qui décorait le temple de ce dieu à Pozzuoli, et qui se trouve aujourd'hui à Portici, de même que sur un bas-relief conservé au palais épiscopal d'Ostie. Dérouté par la fausse dénomination de Jupiter le Terrible, on néglige d'observer que Pluton et Sérapis, tous deux caractérisés par le modius, sont la même divinité. Par conséquent ces têtes ne représentent pas un Jupiter, mais un Pluton.

« La sérénité du regard n'est pas le seul trait caractéristique de Jupiter : il est encore reconnaissable à son front, à sa barbe et à sa chevelure. Ses cheveux s'élèvent par-dessus le front, et formant différents étages, ils retombent en boucles serrées sur les côtés, comme nous le voyons par une tête gravée en cuivre, d'après une agathe travaillée en relief. Ce jet de cheveux est regardé comme un caractère si essentiel de Jupiter qu'il indique en effet dans ses fils une ressemblance frappante avec leur

père. C'est ce que nous montrent clairement les têtes de Castor et de Pollux dans les deux statues colossales du Capitole, celle surtout qui est antique, car l'une de ces têtes est moderne. Il en est à peu près de même d'Esculape : ses cheveux s'élèvent au-dessus du front d'une manière assez approchante de ceux de Jupiter. De sorte que pour cette partie il n'y a pas une grande différence entre le père des dieux et ses petits-fils.

« La même observation a lieu pour les centaures, par rapport à leurs cheveux relevés au-dessus du front, à peu près comme sont ceux de Jupiter, afin d'indiquer apparemment leur affinité avec ce dieu.

« Jupiter se distingue des divinités qui ont de la ressemblance avec lui par sa coiffure, par des cheveux qui descendent le long des tempes et qui couvrent entièrement les oreilles. D'ailleurs il a les cheveux plus longs que les autres dieux; sans former de boucles, ils sont jetés d'une manière ondoyante et ressemblent à la crinière du lion. Il paraît que c'est cette agitation de la crinière du roi des animaux, ainsi que le mouvement de ses sourcils lorsqu'il est en colère (BUFFON, *Hist. nat. du lion*), que le poëte a eu devant les yeux dans son fameux tableau de Jupiter, qui ébranle l'Olympe par l'agitation de sa chevelure et par le mouvement de ses sourcils.

« Cependant Jupiter n'est pas représenté dans tous ses portraits avec cet air de sérénité qui le caractérise ordinairement. Un bas-relief nous l'offre assis sur un fauteuil avec un regard sombre; Vulcain, placé derrière lui et armé d'un maillet avec lequel il vient de le frapper sur la tête, est dans l'attente de voir sortir Pallas de son cerveau. Jupiter, étourdi par le coup qu'il vient de recevoir, est comme dans les douleurs de l'enfantement. Ce dieu, par la naissance de Pallas, veut produire au jour toute la sagesse sensible et intellectuelle. »

Jupiter était l'être existant par lui-même, éternel, infini, immense, souverain maître de toutes choses. Varron dit qu'il y avait au-dessus de tous les êtres et de toutes les divinités un Jupiter qu'adoraient tous ceux qui adoraient Dieu sans images. Voilà pourquoi dans plusieurs auteurs anciens le nom de Jupiter est synonyme de celui de Dieu. L'univers a été produit par *Zeus*, disent les *Hymnes d'Orphée*. A l'origine tout était en lui, l'étendue éthérée et son élévation lumineuse, la mer, la terre, l'Océan, l'abîme du Tartare, les fleuves, tous les dieux et toutes les déesses immortelles, tout ce qui est né et tout ce qui doit naître; tout était renfermé dans le sein du dieu suprême. Les Crétois le peignaient sans oreilles, pour marquer ou son omniscience ou son impartialité. Les Lacédémoniens au contraire lui en donnaient quatre, afin qu'il fût plus en état d'entendre les prières. Les habitants d'Héliopolis le représentaient tenant un fouet levé dans la main droite, et dans la gauche la foudre et les épis. Les Etrusques le figuraient avec des ailes. Orphée lui donne les deux sexes comme au père universel de la nature. Les victimes les plus ordinaires qu'on lui immolait étaient la chèvre, la brebis et le taureau blanc, dont on avait soin de dorer les cornes. Souvent on se contentait de lui offrir de la farine, du sel et de l'encens. Parmi les arbres, le chêne et l'olivier lui étaient consacrés.

JUREMENT. Les Grecs et les Romains juraient tantôt par un dieu, tantôt par deux, et quelquefois par tous ensemble. Ils ne réservaient pas aux dieux seuls le privilége d'être les témoins de la vérité; ils associaient au même honneur les demi-dieux, et juraient par Castor, Pollux, Hercule, etc., avec cette différence chez les Romains, que les hommes seuls juraient par Hercule, les hommes et les femmes par Pollux, et les femmes seules par Castor ; mais ces règles mêmes, quoi qu'en dise Aulu-Gelle, n'étaient pas inviolablement observées. Il est mieux fondé quand il observe que le jurement par Castor et Pollux fut introduit dans l'initiation aux mystères éleusiniens, et que c'est de là qu'il passa dans l'usage ordinaire.

Les particuliers avaient eux-mêmes certains serments dont ils usaient plus souvent selon la différence de leur état, de leurs engagements et de leurs goûts. Les vestales juraient volontiers par la déesse Vesta, les femmes mariées par Junon, les laboureurs par Cérès, les vendangeurs par Bacchus, les chasseurs par Diane, etc.

Non-seulement l'on jurait par les dieux et les demi-dieux, mais encore par tout ce qui relevait de leur empire, par leurs temples, par les marques de leur dignité, par les armes qui leur étaient particulières.

Le jurement ou serment solennel des dieux de la fable était par les eaux du Styx. La tradition mythologique dit que la Victoire, fille du Styx, ayant secouru Jupiter contre les Géants, il ordonna, par reconnaissance, que les dieux jureraient par ses eaux, et que, s'ils se parjuraient, ils seraient privés de vie et de sentiment pendant neuf mille ans; c'est ce que dit Servius, qui rend raison de cette fable en ajoutant que les dieux étant bienheureux et immortels, jurent par le Styx, qui est un fleuve de tristesse et de douleur, comme par une chose qui leur est entièrement contraire; ce qui est jurer par forme d'exécration. Hésiode rapporte, dans sa *Théogonie*, que lorsque quelqu'un des dieux a menti, Jupiter envoie Iris pour apporter de l'eau du Styx dans un vase d'or, sur lequel un menteur doit jurer; et, s'il se parjure, il est une année sans vie et sans mouvement, mais pendant une année céleste, qui contient plusieurs millions d'années humaines.

JURITES. Divinités romaines qui, suivant Aulu-Gelle, présidaient aux serments.

JUSTICE. Les Grecs ont divinisé la Jus-

tice sous le nom de *Dicé* ou d'*Astrée :* les Romains en ont fait une divinité distinguée de Thémis.

On la peignait, dit Aulu-Gelle (lib. XIV, c. 4), sous les traits d'une vierge qui avait un regard formidable : la tristesse qui paraissait à ses yeux, n'avait rien de bas ni de farouche ; mais elle conservait avec un air sévère beaucoup de dignité. Les Grecs du moyen âge la représentaient en jeune fille, qui tient une balance d'une main, et de l'autre une épée, pour marquer que la justice ne considère personne, et qu'elle punit également qu'elle récompense.

Hésiode (*Erga*, 254; *Theog.*, 902) dit que la Justice, fille de Jupiter, est attachée à son trône, et lui demande vengeance toutes les fois que l'on blesse ses lois. Arratus, dans ses phénomènes, fait un portrait encore plus admirable de la justice, déesse qui conversait pendant l'âge d'or sur la terre, se mêlant jour et nuit dans la compagnie des hommes de tout âge, de tout sexe, de toutes conditions, en leur apprenant ses lois. Pendant l'âge d'argent, elle ne put plus se montrer que pendant la nuit, et comme en secret, reprochant aux hommes leur infidélité.

L'âge d'airain la contraignit par la multitude des crimes, à se retirer dans le ciel.

Auguste fit bâtir à Rome un temple à la Justice.

JUTURNE, fille de Daunus, et sœur de Turnus, roi des Rutules : Jupiter pour prix des faveurs qu'il avait obtenues de cette nymphe, l'éleva au rang des divinités inférieures, et lui donna l'empire sur les étangs et les petites rivières de l'Italie.

JUTURNE était une fontaine du Latium, près d'Albe, qui se jetait dans le fleuve Numicus, et dont l'eau était estimée très-salutaire. On se servait ordinairement de cette eau pour les sacrifices, surtout pour ceux de Vesta. On l'appelait l'eau virginale. Juturne avait un temple à Rome, dans la neuvième région, celle du cirque de Flaminius. On l'invoquait, dit Varron (*De ling. latin.*, IV, 10) lorsqu'on croyait avoir besoin de secours dans quelque entreprise, *ut juvaret :* de là fut formé son nom de *Juturne*, qui signifie *adjutrice.* Quelques écrivains assurent que son temple était situé dans l'endroit où est aujourd'hui sainte Marie la Libératrice.

JUUTAS, un des noms d'Hiisi, l'esprit du mal, dans la mythologie finnoise.

JUVENALES, jeux institués à Rome en faveur des jeunes gens. Les Juvénales se confondaient avec les Saturnales ; Caligula ordonna qu'elles fussent célébrées le dernier jour de cette fête. Les jeunes Romains y offraient à la déesse Juventas les premiers poils de leur barbe, qu'ils jetaient avec l'encens dans un brasier. On prétend que cette cérémonie fut instituée par Néron, lorsqu'il se fit faire la barbe pour la première fois.

JUVENTAS, déesse de la jeunesse chez les Romains ; elle présidait à la jeunesse, depuis que les enfants avaient pris la robe appelée *prætexta.* Cette divinité fut honorée longtemps dans le capitole, où Servius Tullius fit mettre sa statue. Auprès de la chapelle de Minerve, était l'autel de Juventas, et sur cet autel était un tableau de Proserpine. Lorsque Tarquin l'ancien voua le temple de Jupiter capitolin, pour lequel il fallut démolir ceux des autres divinités, le dieu Terme et la déesse Juventas, au rapport de Tite-Live (liv. XXXVI, c. 36), déclarèrent, par plusieurs signes, qu'ils ne voulaient pas quitter la place où ils étaient honorés. Les Grecs appelaient Hébé, la déesse de la jeunesse.

Le duumvir Lucullus lui éleva un temple dans le grand cirque. Elle présidait à l'intervalle qui s'écoule depuis l'enfance jusqu'à l'âge viril.

JUXAKKA, déesse des accouchements dans la mythologie finnoise. Elle était la troisième fille de Maderakka, l'une des divinités qui habitaient dans les régions situées au-dessous du soleil. Juxakka recevait dans ses bras les enfants nouveau-nés et les entourait des soins les plus tendres.

JWIDIES, nom d'une classe de prophétesses ou nymphes des bois, dans la mythologie scandinave.

JYRY, fête des anciens Finnois. Il n'était permis à personne de travailler ou de faire du bruit. C'est pourquoi les gonds des portes étaient frottés d'huile ou de bière. Toutes ces pratiques avaient pour but d'écarter des récoltes les ravages de la foudre. Le jour de Jyry, on se réunissait dans les bois, où l'on faisait aux dieux des libations de lait. Quoique dans cette fête le travail et le bruit fussent défendus, on avait cependant la permission de s'enivrer.



K

KAARAMOINEN, un des mauvais génies de la mythologie finnoise. Kaaramoinen était le patron des lézards.

KA ASI TSOU FIME, divinité japonaise, fille d'un génie céleste et d'une déesse terrestre. Elle épousa Ama tsou Fiko, et devint mère de plusieurs des esprits qui passent pour avoir régné sur le Japon, dans les temps anté-historiques.

KABANDHA, génie de la mythologie hindoue : son nom signifie un *torse*, ou *un monstre sans tête ;* en effet, on le représente comme étant aussi gros qu'une montagne, d'une couleur noire, sans jambes, mais avec des bras longs d'une lieue, une bouche formidable au milieu du ventre, et un œil d'une vaste dimension sur la poitrine. Cependant il n'avait pas toujours eu cette forme hideuse ; antérieurement c'était un beau Da-

pava, petit-fils de Danou, une des femmes de Kasyapa.

KABÉ, un des principaux charmes des insulaires de Tonga : c'est une malédiction prononcée contre la personne à laquelle on veut du mal.

KABO-KAMALI, génies malfaisants de l'île de Java : ils sont regardés comme les protecteurs des voleurs et des malfaiteurs. Ils prennent ordinairement la forme du buffle.

KABOUTO. Les *Japonais* donnent ce nom à des figures de personnages fameux par leur courage, ou de cavaliers armés de toutes pièces qu'ils exposent dans la rue, à la porte ou dans le vestibule des maisons, à la troisième fête annuelle, *appelée* Tango-no Sekou.

KACHA-IOVA, c'est-à-dire le *Seigneur éternel ;* nom de la divinité suprême chez les Carians Miesos, peuple de la Birmanie. Kacha-Iova a un fils appelé Kacha-Klau, c'est-à-dire *seigneur occupé de bonnes œuvres*. Ce fils eut pour mère Phi-Naula. Il est regardé comme le réparateur du genre humain.

KADOLE, ministre des choses secrètes de la religion dans les mystères des grands dieux, *Kadolus*. Denys d'Halycarnasse, dans ses *Antiquités romaines* (l. II), dit que les Kadoles étaient chez les Etrusques, et auparavant chez les Pélasges, c'est-à-dire les anciens Grecs, ce qu'étaient les Camilles chez les Romains : les ministres des prêtres dans les sacrifices, et dans les mystères des curètes et des grands dieux.

KADRAVEYAS, êtres ou démons infernaux de la mythologie hindoue : ce sont des serpents Nagas, enfants de Kadrou, femme de Kasyapa, qui habitent dans les régions inférieures du Patala.

KADROU ou KADROUVA, une des épouses de Kasyapa, père de tous les êtres suivant la mythologie hindoue ; c'est elle qui devint mère des serpents Nagas. La jalousie la porta à employer la ruse pour réduire en esclavage Diti, autre femme de Kasiapa.

KAETRI, dieu des anciens Finnois, dont la fonction était de présider sur les bestiaux.

KAHOA-ARII, divinité océanienne, dont le nom signifie *le maître du soleil ;* il habitait dans l'île de Taïti. La tradition des îles Hawaï rapporte qu'un jour les habitants de cet archipel ayant offensé le roi de Taïti, celui-ci, pour les punir, les priva du soleil. Effrayés des ténèbres répandues sur l'île, les Hawaïens allèrent trouver un géant, frère de Kana, qui faisait sa résidence dans le temple de Makini. Ce géant était d'une telle dimension, que souvent il se tenait debout, un pied sur Hawaï et l'autre sur l'île d'Oahou. Ils le prièrent de se rendre à Taïti pour faire lever le soleil. Le frère de Kana mit ses fortes bottes, alla trouver Kahoa-Arii, obtint de lui que le soleil serait rendu aux Hawaïens, et, pour éviter à l'avenir un pareil malheur, il fixa cet astre dans le ciel, d'où il n'a pas bougé depuis.

KAHOU-MIKOTO. Le sixième des esprits célestes qui régnèrent sur le Japon avant la création de la race humaine.

KAHOUNA ou KAHOUA-HOUA, nom que les habitants des îles Sandwich donnaient aux prêtres des idoles. Le grand prêtre portait le titre de *Kahouna-Noui*.

KAILASA, le second des paradis hindous dans l'ordre progressif ; il est situé au-dessus du swarga ou ciel, et est la demeure de Siva, troisième personne de la triade indienne. C'est, à proprement parler, une haute montagne qui fait partie de la chaîne de l'Himalaya, où les Hindous supposent que Siva et le dieu des richesses, *Kouvéra*, ont fixé leur séjour.

KAIM ou KAYEM, c'est-à-dire *le Persistant, l'Eternel ;* un des noms que les Druses donnent à *Hakem*, leur dieu incarné, qui se manifesta sous ce nom à Mahadia, ville d'Afrique.

KAITABHA, nom d'un *asoura* ou *démon* de la mythologie hindoue, tué par Vichnou.

KAITOS, dieu des troupeaux, dans la mythologie finnoise.

KAKA-BHOUSOUNDA, la première des métamorphoses de *Brahmâ ;* elle eut lieu dans le kritayouga, ou premier *âge* du monde. Sous la forme d'un *kâka* ou *corbeau* appelé *Bhousounda*, il chanta la guerre engagée entre Bhavani, épouse de Siva, et les asouras ou géants, commandés par Mahichasoura.

KAKAÏ, un des dieux principaux de l'île Ouvea ou Wallis, dans l'*Océanie*.

KALA, c'est-à-dire *le noir ;* nom de l'un des *pisous*, divinités hindoues, vénérées principalement dans les cérémonies funèbres. C'est aussi un surnom de *Yama*, dieu de la mort, et de *Siva*, comme dieu destructeur.

KALAEMAGAL, un des noms tamouls de *Sarasvati*, épouse du dieu Brahmâ. Ce mot signifie littéralement *la dame des arts*.

KALAI-KOURADES, c'est-à-dire *les bonnes dames ;* ce sont des *fées* ou *nymphes* des Grecs modernes.

KALAKANDJA, nom d'une *classe d'asouras* de la mythologie hindoue, qui devaient leur naissance à un démon femelle appelé *Kalaka*.

KALANEMI, nom d'un *autre asoura* ou *démon* tué par Vichnou, et qui, dans une naissance postérieure, devint le roi Kansa, ennemi mortel de Krichna, autre incarnation de Vichnou. Il succomba encore une fois sous les coups de son rival.

KALA-SOSOUT, le second étage de l'enfer, dans le système religieux des bouddhistes de Siam et de la Birmanie. Les malheureux détenus en ce lieu sont roulés et grillés sur des barres de fer rougies à blanc.

KALASOUTRA, l'un des vingt et un *narakas* ou *enfers* de la mythologie hindoue.

KALEDA, dieu de la paix chez les anciens

qui célébraient sa fête avec pompe le .abre. Des festins, des jeux, des ré- ıces publiques avaient été institués honneur; on en a la preuve dans x et des chansons antiques où l'on ıtion de Kaléda. Le dieu de la guerre ıit Léda.

EGUEJERS, nom tamoul de la qua- classe des *souras;* c'est la race de la plus terrible et la plus puissante; bite le Patala (régions infernales).

ENDES ou CALENDES. Voici des vers ιues qui enseignent combien il y dans chaque mois de jours désignés · calendes du mois suivant, ou de jours :s *calendæ*, y compris le premier du ·uivant :

ous his noscas, mensis cujusque kalendas :
ım, Tendebat, Quod, Regni, Summa, Regebat.
ιus, rex, Talis, Sapienter, Regna, Subegit.

ıque mot des deux derniers vers ré- à un des douze mois, en commençant .écembre. De ces mots l'initiale seule a ›ignification; cette lettre désigne, par ıg qu'elle tient dans l'alphabet, le nom- des jours du mois, compris inclusive- ι depuis les ides jusqu'aux calendes du › suivant. Ainsi dans le mot *Tantum*, espondant à décembre, l'initiale T étant ıx-neuvième de l'alphabet, nous apprend décembre à dix-neuf jours depuis les · jusqu'aux calendes de janvier inclusi- ıent, ainsi des autres. Par cette méthode, ıt-on ordonner le mois de juin, par ·mple : on sait d'abord que juin à 4 jours nones et 8 jours d'ides, ce qui fait 12. mot *Sanctus* répond à juin; et son ini- le, dix-huitième lettre de l'alphabet, ›nne 18 jours de calendes dans juin, y mpris le 1er de juillet ou les calendes de ıillet proprement dites. En retranchant ce ernier, et ajoutant ensemble les 17 restant, ıs 12 de nones et d'ides, et le premier de ıin, on aura les 30 jours du mois de juin herchés.

Les calendes étaient généralement consa- ·rées à Junon, d'où lui vint le surnom de *Kalendaris*. Celles de janvier qui commen- çaient l'année étaient particulièrement con- sacrées à Janus. On célébrait aux calendes de février la fête de la déesse appelée *Sos- pita*. Celles de mars étaient appelées *femi- nea*, parce que les hommes mariés faisaient en ce jour des présents aux femmes; ce qui fait dire à Horace:

Martiis cœlebs quid agam kalendis.
(*Od.*, III, 8, 1.)

Comme l'année avant Numa commençait avec le mois de mars, ses calendes furent fêtées pendant longtemps; on renouvelait les couronnes et les guirlandes de laurier dont était ornées les curies, les maisons des flamines, le palais des empereurs, etc., et l'on rallumait le feu de Vesta. Aux calendes d'avril, les femmes sacrifiaient à Vénus, et lavaient sa statue; elles sacrifiaient aussi dans ce jour, couronnées de myrthe, à la Fortune virile, et elles se baignaient en son honneur.

Le premier jour de mai était consacré aux Lares. Les calendes de juin étaient nommées *fabariæ*, parce que l'on offrait en sacrifice à la déesse Carnea des féves nouvelles. Les calendes de juillet étaient l'époque où l'on changeait de logement, ce qui fait dire à Martial :

O Juliarum dedecus kalendarum!
Vidi, Vacerra, sarcinas tuas, vidi :
Quas non retentas pensione pro bima
Portabat uxor rufa crinibus septem.
(XII. 32, 1.)

Aux calendes d'août on célébrait la fête de l'Espérance; à celles de septembre les féries de Neptune, à celles de décembre les saturnales.

Enfin les calendes sont appelées *tristes* et *celeres* par les poëtes, à cause que les créanciers exigeaient au premier de chaque mois l'intérêt de leur prêt.

KALEWA, le premier et le chef de tous les Géants, dans la mythologie des peuples finnois. Il s'occupait à entasser des rochers les uns sur les autres et à les lancer à des distances considérables. Encore aujourd'hui, on rencontre, dans plusieurs endroits de la Finlande, des amas de rochers et des jetées de pierres énormes, qu'on attribue à sa force prodigieuse.

KALI, un des noms de *Parvati* ou *Dourga*, épouse de Siva, troisième personne de la triade indienne. Siva, considéré comme dieu de la mort et juge des enfers, porte le nom de Kala; sa femme, sous celui de Kali, par- tage cette redoutable fonction. Les traits qu'on lui prête alors sont horribles.

Cette déesse s'est incarnée autrefois en abeille pour détruire Arana, le grand asoura. C'est pourquoi on l'appelle *Kali bramara- vasiri*, *Kali habitant parmi les abeilles*.

La déesse Kali est la seule divinité du panthéon hindou adorée par les Khonds, qui habitent la côte d'Orissa. Ils lui offrent or- dinairement des buffles, des chèvres et des oiseaux; autrefois ils lui sacrifiaient aussi des victimes humaines, et aujourd'hui même ils renouvellent encore ces cruelles of- frandes.

Les Tamouls ont des *Kalis* ou *Poudaris*, ce sont les protectrices des villes; chaque ville à la sienne. Ces indiens adressent des prières à ces divinités tutélaires et leur bâtissent des temples hors des aldées; pour l'ordinaire, elles se plaisent aux sacrifices sanglants; il est même des lieux où elles exigent des victimes humaines. Elles ne sont point immortelles, et prennent leur nom de l'aldée, ou des formes sous lesquelles on les représente.

KALIDASA, quatrième et dernière incar- nation de *Brahmâ*. Elle eut lieu dans le Kali-Youga ou quatrième âge du monde. Brahmâ naquit alors dans le sein d'une fa- mille indigente et prit le nom de *Kalidasa*, *serviteur de Kali*.

KALI-YOUGA, le quatrième âge du monde, selon les brahmanes; il correspond à l'âge

de fer des Grecs; la Vertu, personnifiée sous la figure d'une vache qui se soutenait solidement sur ses quatre pieds dans le premier âge, qui en perdit deux successivement dans les deux âges suivants, n'est plus portée que sur un seul dans ce dernier.

KALKI. Dernière incarnation de *Vichnou*; les Hindous l'attendent encore. A la fin du Kali-Youga, c'est-à-dire dans 427,044 ans, à dater de la présente année 1855, la terre sera couverte de crimes; le dieu s'incarnera en brahmane, dans la ville de Sambalograma, et dans la famille de Vichnou-Sarma, il portera le nom de Kalki. Monté sur un cheval d'une blancheur éclatante, tenant d'une main un bouclier et de l'autre un glaive resplendissant à l'égal d'une comète, il parcourra le monde et en détruira les coupables habitants.

KALKI. Géant de la mythologie finnoise. On l'appelle aussi *Soini* et *Kullerwo*. Il fut vendu au céleste ouvrier Ilmarinen, et causa à son maître, dans tous les travaux qu'il accomplit, les plus sinistres malheurs.

KALLA-FOUTONGA. Les habitants des îles des Amis reconnaissaient dans le ciel un être supérieur femelle, qu'ils nommaient Kalla-Foutonga. Cette déesse dirigeait à son gré la foudre, les vents, la pluie, et tous les changements de température. Lorsqu'elle était irritée, elle frappait la terre de stérilité, anéantissait les récoltes, donnait la mort aux hommes et aux animaux; mais dès qu'elle s'apaisait, tout rentrait dans l'ordre accoutumé. Des divinités subalternes étaient soumises au pouvoir de cette déesse suprême, mais on ne leur supposait aucune influence sur le sort des hommes après la mort.

KALMOUKS. Peuples de l'Asie centrale. Les Kalmouks font profession du lamisme. Ils sont très-soumis à leurs prêtres. Les Torgots ont un koutouktou, ou vicaire du grand lama, qui est respecté comme une image vivante de la Divinité. Au-dessous de lui sont des zordschis; enfin les simples lamas, ou geilongs, vivent dispersés dans les hordes; on en compte un sur cent cinquante à deux cents hordes. Il exerce le ministère religieux près de son aimack.

Une autre charge, d'un degré inférieur, est celle de ghepkou. On ne les trouve que près du haut clergé; leur emploi, qui ressemble à celui des sacristains, est d'avoir soin du bourkan-guergoué (maison de Dieu), tente de feutre superbement ornée, qui sert de salle d'assemblée aux membres du haut clergé.

Le culte des Kalmouks se fait en langue tibétaine, que le peuple ne comprend pas; mais il faut que les prêtres sachent au moins la lire, et ils sont obligés d'avoir tous les livres de prières et de cantiques qui sont nécessaires pour l'office de chaque jour. Chaque Kalmouk porte d'ailleurs sur la poitrine une amulette roulée et attachée à un cordon. Ce sont les prêtres qui les leur donnent. Ce sont quelquefois de grands morceaux de toile de coton, sur lesquels on a imprimé et peint en couleur toutes sortes de figures, qui ordinairement n'ont aucune signification. On joint à chacune une formule en langue tibétaine, avec l'explication de son usage et de ses vertus. Ce sont aussi les prêtres qui font ces images et qui impriment ces figures avec des formes de bois. Les Kalmouks y attachent un grand prix et ne doutent nullement de leur efficacité. La chouette blanche est pour eux un présage de bonheur ou de malheur, suivant qu'elle se dirige à droite ou à gauche. Lorsqu'elle prend son vol de ce dernier côté, les Kalmouks font leur possible pour la chasser sur la droite; s'ils y réussissent, ils s'imaginent avoir écarté le malheur dont ils étaient menacés. Tuer une chouette blanche est regardé comme un crime.

Les prêtres ont ordinairement leurs idoles avec eux; ils logent dans des tentes de feutre blanc, parce que les dieux ne doivent pas en habiter d'autres. Au lieu du lit qui, dans les tentes ordinaires, est placé vis-à-vis de la porte, on trouve à sa place, dans les tentes des prêtres, plusieurs petites caisses qui renferment les idoles et les livres sacrés.

Les idoles du premier ordre sont quelquefois serrées dans des étuis particuliers que l'on pose sur ces caisses.

Les Kalmouks ont aussi des magiciens ou chamanes. Ils ne font pas usage du lamisme magique; ils se servent d'une écuelle remplie d'eau, dans laquelle ils trempent une herbe qui leur tient lieu de goupillon, pour asperger la tente dans laquelle ils se trouvent; ils prennent dans chaque main plusieurs racines qu'ils allument; ils chantent ensuite quelques paroles, en faisant beaucoup de contorsions, et finissent par entrer en fureur; alors ils répondent aux questions ou demandes qu'on leur a faites; leurs réponses contiennent ordinairement des prédictions, ou bien l'indication des lieux où l'on retrouvera les objets perdus ou égarés.

KALOU-NIOUZA. Un des dieux subalternes de l'archipel Viti; il préside au [illegible].

KALPAVRIKCHA. Arbre célèbre, qui est planté dans le paradis d'Indra, et qui a la propriété de faire obtenir tout ce qu'on désire. Il fut produit, comme une foule de choses précieuses, par le barattement de la mer de lait.

KAMA ou **KAMA-DEVA.** Dieu de l'Amour dans la théogonie hindoue, le même que l'*Eros* des Grecs et le *Cupidon* des Latins. Il est fils de Brahmâ et de Mayâ, ou l'illusion; d'autres le représentent comme étant tout à la fois le fils de Brahmâ, de Vichnou et de Siva. On lui donne la forme d'un beau jeune homme, qui tient en ses mains un arc et cinq flèches. Cet arc est de canne à sucre, et la corde est formée d'abeilles. Ses cinq flèches sont en rapport avec les cinq sens de l'homme; chacune d'elles est armée d'une fleur particulière.

Il est dépeint comme accompagné de Rati, sa femme, du Printemps personnifié, de Kokila, espèce de coucou; de l'abeille qui

ırdonne, et des brises rafraîchissantes. Il court les trois mondes, dont l'empire lui été donné : aussi l'appelle-t-on le dieu dieux. On sait qu'*Eros* était également ardé par Orphée et par Hésiode, comme premier des dieux.

KAMADHENOU. Vache de l'Abondance, is la mythologie hindoue ; elle avait été duite par le barattement de la mer de lait, habitait dans le ciel d'Indra. Ce dieu, pour compenser la vertu d'un sage Mouni, père célèbre Parasou-Rama, incarnation de chnou, lui prêta cette vache merveilleuse. On place l'image de Kamadhénou dans les nples de Vichnou, où on la représente ec des ailes, la tête d'une femme, trois ıeues et un petit veau qu'elle allaite. On lèbre sa fête à la pleine lune de Phalgoun.

KAMAKCHI. Un des noms de *Parvati* ou *urga*, épouse de Siva, troisième dieu de triade indienne. Ce nom signifie *la déesse ui a les yeux de l'Amour.*

KAMEN, *roche*. Les nations tartares et iennes qui habitent la Sibérie ont beaucup de respect pour les roches, surtout pour lles dont la forme est singulière. Ils croient 'elles sont en état de leur faire du mal, et détournent, lorsqu'ils en rencontrent dans ur chemin ; quelquefois, pour se les rendre vorables, ils attachent, à une certaine distance de ces roches, toutes sortes de guenilles e peu de valeur.

KAMESWARI, un des noms de la déesse *aj-Dévi*, la même que *Saraswati*, épouse e Brahmâ.

KAMI. Nom que les Japonais de la religion la Sin-to donnent à leurs divinités, et principalement aux génies qui ont régné sur le Japon, avant l'apparition de la race humaine sur la terre. Souvent on entend par ce nom un esprit ou un génie puissant ; souvent une âme immortelle et distinguée des autres ; plus communément un empereur, ou quelque grand personnage décédé et divinisé par le Daïri. On conserve, dans quelques temples, les armes dont on prétend qu'ils se servaient pour dompter les ennemis de l'empire. L'histoire des Kamis, qui fait une des principales parties de la théologie du sintoïsme, est remplie d'aventures merveilleuses, de victoires remportées sur les Géants, de dragons vaincus, et autres événements extraordinaires. Leurs temples s'appellent *Miya*, *demeure des âmes*.

KAMI-MITSI. Culte rendu aux Kamis dans le Japon.

KAMI-NARI. Dieu du tonnerre, dans la mythologie japonaise. Il est adoré avec Kase-no-Kami, le dieu des vents.

KAMLAT, opération magique, dont le but chez les Tartares de la Sibérie est d'évoquer le diable au moyen d'un tambour magique qui a la forme d'un tamis ou d'un tambour de basque. Les Lapons pratiquent le même usage dans leurs superstitions de magie.

KAMO-HO-ARII. Chef de la famille des dieux qui, suivant la tradition océanienne, vinrent de Taïti pour se fixer dans les îles Hawaï ou Sandwich, après la grande inondation ou le déluge.

KAMOI. Dieu des Ainos et des îles Kouriles ; c'est le même que le *Kami* des Japonais.

KAMOINEN. Mauvais génie de la mythologie finnoise ; c'est le patron des serpents.

KAMO-NOMIOSIN. Dieu des Japonais, nommé aussi *Kami Kamo ô daï sin* ; son temple principal est au nord-est de la ville de Miyako, dans la province de Yamasiro, sur une petite montagne appelée de son nom *Kamo-yama*, c'est-à-dire *montagne de Kamo*.

KAMORTEN. Un des quatre grands dieux du trente-troisième ciel, selon les Japonais.

KAMULAINEN. Dieu terrestre des anciens Finnois ; il habitait Hijen-Pesat, avec la foule des Wuoren-Väki, génies travailleurs, occupés à durcir les rocs de granit et à les fixer sur leurs bases.

KANAKA-MOUNI. Un des sept réformateurs qui, suivant les bouddhistes du Népâl, sont passés d'une nature mortelle à l'état et au rang de bouddha.

KANAPPEN. Idole adorée par une peuplade hindoue qui habite au nord de Madras. Ce n'était qu'un simple chasseur malabar, qui avait l'habitude de déposer chaque jour son gibier au pied de la statue de Siva.

KANDAR-CHASTI. Fête que les Hindous célèbrent le lendemain de la nouvelle lune de kartik ; elle dure jusqu'au septième jour suivant. On la célèbre en mémoire de la victoire que Kartikéya remporta sur le géant Taraka, après une guerre de six jours.

KANDARPA. Dieu de l'*Amour* chez les Indiens.

KANDOU. Saint personnage de la mythologie hindoue, auquel ses grandes austérités avaient acquis une puissance extraordinaire, mais qui la perdit pour avoir succombé tristement à une tentation charnelle.

KANE-APOUA. Un des dieux de la mer, adoré par les pêcheurs de l'île Hawaï, qui lui apportaient leurs offrandes.

KANE-NOUI-AKEA. Autre dieu des îles Hawaï. D'après une ancienne tradition, ce dieu apparut à Kama-Pii-Kaï, prêtre qui desservait son temple, et lui ordonna de se rendre à Taïti, dont il lui révéla la situation.

KANG. Ancien prince chinois, honoré comme un dieu sous le nom de *grand roi*. Son idole a trente pieds de hauteur. Elle est dorée depuis le haut jusqu'en bas, et revêtue d'habits magnifiques ; sur sa tête brille une superbe couronne.

KANG-Y. Dieu des cieux inférieurs chez les Chinois, qui le regardent comme pouvant dispenser à son gré la vie et la mort. Ils croient qu'il a toujours à ses côtés trois esprits subalternes, dont le premier, nommé Tan-Kouang, dispense la pluie pour rafraîchir et féconder la terre ; le second, nommé Tsen-Kouang, est le dieu de la mer ; le troisième appelé Taï-Kouang, préside aux naissances, à l'agriculture et à la guerre.

KANKALI. Divinité locale adorée dans l'Inde par les Khonds du district de Pountchora.

KANNO. Nom que les Quojas, nègres de la Côte-d'Or, donnent à un être supérieur aux *jannanins* ou *esprits*, et auteur de tout ce qui existe. Ils lui attribuent un pouvoir infini, une connaissance universelle, et l'immensité de nature qui le rend présent partout. Ils croient que tout les biens viennent de lui ; mais ils ne lui accordent pas une durée éternelle. Ils s'imaginent qu'il aura pour successeur un autre être, qui punira le vice et récompensera la vertu.

KANSA. Personnage de la mythologie hindoue ; il était l'ennemi mortel de Krichna, son neveu, et chercha à le faire périr dès le moment de sa naissance. Il était aussi l'ennemi de Vichnou, et dans une incarnation antérieure il avait été le géant Kalanémi et avait succombé sous les coups de ce dieu.

KANTCHANA. L'un des sept *Bouddhas* parvenus de l'état mortel à cette dignité suprême ; le même que *Kanaka-Mouni*.

KAONO-HIOKALA. Dieu des îles Hawaï, qui partageait avec Koua-Païro la fonction de recevoir l'âme des rois à la sortie de leurs corps, de les conduire dans certaines parties des cieux, d'où ils les retiraient au besoin pour surveiller ou conseiller leurs descendants. Aussi les Hawaïens avaient-ils le plus grand respect pour les mânes de leurs rois et de leurs chefs.

KAOUS. Génies malfaisants, qui, suivant les Persans, habitent le Caucase ou la montagne de Caf, séjour des génies.

KAPALIN. Nom d'une des divinités indiennes.

KAPILA. *Mouni* ou ancien sage de l'Inde, qui passa pour avoir été une incarnation de Vichnou. Il était petit-fils de Kardama et de Dévahouti, fille de Manou Swayambhouva. Vichnou s'incarna dans sa personne pour la destruction des soixante mille fils de Sagara.

D'autres veulent que Kapila soit fils de Brahmâ et l'un des grands richis ou saints considérés comme émanations de cette divinité. Il en est qui l'identifient avec Agni, dieu du feu, dont il serait une incarnation.

Il y a un temple célèbre dédié à Kapila sur le Ganga Sagara, à l'une des embouchures du Gange.

KARAI-PAHOA. L'un des dieux les plus hideux de l'archipel Hawaï ; il était l'objet d'un culte spécial de la part des habitants de l'île Morokaï. Cette idole, qui fut brisée à la mort de Tamea-Mea, et partagée entre les principaux chefs de l'île, était faite d'un bois tellement vénéneux, que l'eau qu'on y renfermait devenait bientôt mortelle.

KARAKIA-TANGA. Solennité par laquelle les Néo-Zélandais invoquent Wi-doua, l'esprit-oiseau, une de leurs divinités, avant d'en venir à des hostilités avec les tribus ennemies.

KARANDA. Un des *daityas* ou *démons* de la mythologie hindoue ; il fut vaincu par Indra.

KAREITAR. Divinité finnoise ; c'était l'hôtesse et la patronne des renards.

KARES. Déesse de la mythologie finnoise ; c'était la nourrice des serpents.

KARILAINEN. Dieu des anciens Finnois, boiteux comme Vulcain, sans toutefois que ses fonctions ressemblent aux siennes, car elles consistent à protéger contre les effets pernicieux du fer. La légende rapporte qu'un jour Karilaïnen creusa la terre avec l'orteil et le talon de son pied, et aussitôt on en vit sortir Herhilaïnen et Mehilaïnen, c'est-à-dire la guêpe et l'abeille, qui s'envolèrent à la recherche du miel, baume salutaire pour les blessures.

KARKOTA. Roi des serpents, dans la mythologie du Népâl.

KARONA. Fleuve céleste qui, suivant les Hindous, coule dans le Vaikounta, paradis de Vichnou. Sur ses bords habitent un grand nombre de saints pénitents, qui y passent des jours heureux et paisibles.

KARRA-KALF. Le plus haut degré de la magie en Islande dans les temps modernes. C'était le diable qui apparaissait sous la forme d'un veau nouvellement né et non encore nettoyé par sa mère.

KARRER. Un des esprits célestes des Carolins occidentaux ; il est fils de Leugueileng, et petit-fils d'Elieulep.

KARTA, c'est-à-dire *le créateur*. Nom du grand Etre chez les Indiens ; il est le seul Dieu souverain, le plus subtil des éléments, infiniment parfait, éternel, indépendant, la sublime puissance. Il s'est transformé en trois figures humaines, *Brahmâ*, *Vichnou* et *Siva*, qui ne sont que les attributs de sa force unique.

KARTAVIRYA-ARDJOUNA, ancien héros indien, roi de Mahichmatipouri. Il jouissait d'une si grande puissance, qu'il reçut le surnom de *Sahasravahou* (*mille bras*). Il fut tué par Vichnou, incarné sous la forme de Parasou-Rama. C'est aussi un dieu adoré par les Parias de l'Inde.

KARTIKA ou **KARTIKEYA.** Dieu de la guerre, chez les Indiens. Il est fils de Siva et de Dourgâ, et il vint au monde pour délivrer les hommes du joug de Taraka. On le considère comme le génie des combats, le chef des armées célestes, le héros du soleil, parcourant avec rapidité sa brillante carrière à la tête des constellations. Ami de la violence et de la discorde, respirant les combats et la mort, il répand la terreur sur son passage, et se fait l'instrument de la vengeance des dieux. Il était aussi le dieu des voleurs ; mais son influence, sous ce rapport, semble affaiblie ; les gens de cette profession préfèrent s'adresser à Dourgâ, sa mère, sous le nom de Kali. Il eut le feu pour premier berceau, d'où vient qu'il est surnommé *Agnibhou*, *né du feu*.

KASEPH. Divinité japonaise, la même que le *Kasyapa* des Hindous.

KASE-NO-KAMI. Dieu du vent adoré par les Japonais, dans la province d'Ize, où on lui a élevé un temple. Ce dieu est une incarnation du souffle d'Isanaghi-no-Mikoto.

KASSIGA-DAI-MIO-SIN. Autre divinité japonaise : c'est l'esprit du soleil du printemps.

KASSIKO-NE-MIKOTO. Esprit femelle chez les anciens Japonais : elle était l'épouse d'Omo.

KASYAPA. Sage indien, fils de Maritchi, et petit-fils de Brahmâ. Il est l'un des *Pradjapatis* ou *pères des êtres créés*. C'est à lui que les dieux, les démons, les animaux, les oiseaux, les reptiles, les plantes même doivent leur existence. Il épousa treize filles du Dackcha. Les bouddhistes du Népâl regardent Kasyapa comme le sixième des sept Bouddhas qui ont déjà paru dans le monde. Ils l'adorent comme le seigneur du monde.

KATAPOUTANA. Mauvais génies de la mythologie hindoue. Ils sont condamnés à se nourrir d'aliments impures et de cadavres.

KATCHIMANA. Bon principe chez les tribus sauvages de la Colombie. C'est lui qui règle le cour des saisons et fertilise la terre, qui donne des pêches et des chasses abondantes et qui charge les arbres de fruits. On ne lui rend d'ailleurs aucun honneur.

KATI. Déesse de la mythologie finnoise; c'est elle qui féconde les germes des pins et fait croître ces arbres.

KATTRAGAM. Un des dieux indigènes de l'île de Ceylan, c'est la divinité qu'on redoute le plus. Personne n'ose regarder la figure de son idole dans le temple. Il est désigné sous mille noms différents.

KAULIKI. Une des huit *Vasyniadyas*, qui sont la personnification de la déesse hindoue *Saraswati*.

KAUNIS. Ancienne divinité des Lithuaniens; c'était l'*Amour* qui était représenté sous la forme d'un nain.

KAWE. Géant de la mythologie finnoise : c'est le même que *Kalewa*.

KAWEL. Temples de l'île de Ceylan, qui sont consacrés aux esprits appelés Dagoutans par les Singalais.

KAY-DA. Arbres des idoles chez les Cochinchinois. Les femmes se rendent près de ces arbres pour invoquer certains esprits qui y résident.

KAYPORA. Esprit des forêts, chez quelques tribus américaines des côtes du Brésil. Ces peuples assurent que Kaypora enlève les enfants et les cache dans le creux des arbres.

KCHATRYIA. C'est le second fils de Pourous, le premier homme, et c'est de lui que sont venus les guerriers du premier âge, appelés *Kchatryias* et qui forment une caste.

KCHITIGUERBHA. *Bodhisatwas*, d'origine mortelle, dans la théogonie bouddhique du Népâl. Il est regardé comme le fils du Bouddha céleste Ratpasambhava, et comme un des huit *Vitaragas*. Il s'est montré dans le monde sous la forme d'un parasol.

KEAN-CROITTRI. Idole adorée autrefois par les anciens Irlandais. Elle représentait le chef des dieux.

KEITABHA. Géant de la mythologie hindoue, qui, dans la guerre contre les dieux, tomba sous les coups de Devi, l'épouse de Siva.

KEITO. Géant de la mythologie finnoise ; il s'empara des traits que Rampa, fils de Louhiater lançait dans l'air.

KEJJUSET. Nom donné à quelques génies dans la mythologie finnoise, et qui ressemblent aux *Dwergars* des Scandinaves. Ils s'introduisaient dans les maisons où se trouvait un corps mort, et le remplissaient de l'odeur de Kalma. Ils avaient la forme de petits lutins noirs et blancs, bons et mauvais : ils avaient aussi des ailes.

KEKOU-AROA. Divinité des îles Sandwich et Hawaï. On fait le tour de l'île avec l'idole au renouvellement de l'année.

KEKRI. Génie de la mythologie finnoise. Il avait la charge de veiller sur la santé des bestiaux.

KELBY. Esprit que les Ecossais supposent habiter les rivières sous différentes formes, et ordinairement sous celles d'un cheval. Il est regardé comme mauvais, et on lui attribue le pouvoir de fasciner.

KEN-GIOU. Divinité du Japon. On le regarde comme le génie de la voie lactée, au nord de laquelle il réside. Il est surtout invoqué, avec son épouse, pour obtenir une longue vie, des richesses, et les progrès dans les sciences.

KEORO-EVA. Dieu vénéré à Mawi, l'une des îles Sandwich. Quand des cochons lui étaient présentés comme offrande, le prêtre leur perçait les oreilles pour les faire crier; puis il disait au dieu : *Voilà l'offrande d'un tel, l'un de tes adorateurs*. Après quoi le cochon relâché avec une marque à l'oreille était libre de vaguer dans l'île. On ne le touchait pas, on ne l'inquiétait pas ; il était sacré.

KEOU-NA-HAN MOU-NI. Nom chinois du cinquième *Bouddha* venu sur la terre ; c'est celui qui est appelé dans l'Inde *Kanaka-Mouni*.

KEPHALEONOMANCE, terme de divination. Cette ridicule superstition se pratiquait, en faisant différentes cérémonies sur la tête cuite d'un âne.

Ce mot est grec, il est composé de κεφαλή, *tête*, d'ὄνος, *âne*, et de μαντεία, *divination*. On ne trouve point ce mot écrit avec un c, *céphaléonomancie*, comme il serait naturel qu'il le fût, de même que les mots qui sont dérivés du mot grec κεφαλή, *céphalique*, *hydrocéphale*, *Bucéphale*, etc.

KERAON. Dieu que les Spartiates honoraient comme l'instituteur des festins.

KEREMET. Nom de la divinité principale après le Dieu souverain, adorée par les Tchouwaches, peuple de la Sibérie. C'est aussi le nom d'un lieu consacré au service solennel que ces peuples offrent une fois l'an.

KERKESSOUNDI ou **ORTCHILANGGHI-EBDEKTCHI,** le premier *bouddha* de la théogonie mongole, appelé aussi *Krakoutchandra* par les Indiens, et *Khorva-dziagh* par les Tibétains.

KERMAN-KELSTACH. Idole favorite des Ultoniens, en Irlande; elle avait pour piédestal la pierre d'or de Clogher. Elle correspondait à peu près à l'ancien *Hermès* des Grecs.

KERNUNNOS, dieu des anciens Gaulois.

KÉSAVA. Surnom de *Krichna*, à cause de sa riche chevelure et de ses tresses élégantes. On croit aussi qu'il est une incarnation d'un des cheveux de Vichnou.

KÉTOU et RAHOU. Le *Mahabharata* raconte que Rahou était un *asoura*, fils de Sinhika, qui, lorsque la mer fut barattée par les dieux pour en extraire l'ambroisie, se mêla parmi les Dévatas, et obtint par surprise une part du divin breuvage. Il fut découvert par le Soleil et la Lune, qui le dénoncèrent à Vichnou. Celui-ci lui abattit la tête, en lançant son disque tranchant ; mais il avait goûté le breuvage de l'immortalité, il ne pouvait périr. Sa tête garda le nom de Rahou, et devint en astronomie la personnification du nœud ascendant de la lune, et son tronc, sous le nom de Kétou, devint le nœud descendant. Rahou est représenté de couleur noire, porté sur un lion et avec quatre bras. On peint Kétou en vert, et on lui donne pour monture un vautour.

KEWAN ou KEIWAN. Génie qui préside à la planète de Saturne, suivant la mythologie des Parsis. De là il est chargé de porter secours à la plage méridionale du ciel, lorsqu'il en est besoin. Les Chaldéens et les Babyloniens l'adoraient également.

KHADROMA. Génies magiques de l'atmosphère, qui figurent dans la cosmogonie tibétaine. L'un d'eux s'est transformé en singe femelle, qui s'est unie à Djan-Raï, et c'est d'eux que descendent les habitants du Tibet. Ils représentent cette Khadroma sous la figure d'une femme barbue, d'un regard terrible ; sa peau est noire et rougeâtre, son nez est comme celui des singes ; ses yeux sont livides, et elle a des défenses de sanglier. Ses cheveux sont jaunes et en désordre, et elle a pour coiffure cinq têtes de mort. Ses mains sont armées de griffes, sa posture est libidineuse et indique l'envie de donner la mort.

KHAGUERBHA. Un des neuf *Boddhisatwas* de la théogonie bouddhique du Népâl ; il est supposé fils spirituel d'Amitabha ; cependant il est d'origine mortelle. Il s'est manifesté sur la terre sous la forme inanimée d'une conque.

KHAKHO-MANSOU. Prince des grands singes, qui résidait dans le voisinage du Bouddha Chakya-Mouni.

KHAMÉPHIS. Dieux suprêmes de l'Egypte ; ils formaient une trinité assez semblable à celle des Hindous, et composée de *Chnef*, *Phtah* et *Phré*, c'est-à-dire le principe générateur, le feu primordial et le soleil. Le mot *Khaméphis*, selon les mythographes, signifie *gardiens de l'Egypte*.

KHANDE-RAO ou KHANDOBA. Une des principales divinités adorées par les Hindous du Dekhan ; ce nom lui vient sans doute de ce que ce dieu met en déroute les armées ennemies, ou de ce qu'on le représente armé d'une espèce de sabre appelé en marathi, *Khanda*. Son nom sanscrit est *Mallar*, corrompu en *Mahhar*. Il fut ainsi appelé parce qu'il vainquit un daitya de ce nom.

KHAO, sacrifice que les Cochinchinois offrent aux dieux ou aux mânes des défunts pour les empêcher de nuire.

KHARA. Démon de la mythologie hindoue : il était frère de Ravana, tyran de l'île de Ceylan. Il fut vaincu et tué par Rama, dans le bois de Djanasthana, avec 14,014 Bakchasas qu'il avait rassemblés pour venger sa sœur Sourpanakha.

KHARA est aussi le nom d'un autre mauvais génie, vaincu par Krichna, et de l'un des onze *Roudras*.

KHI. Nom de l'esprit de la terre chez les Chinois,

KHIA-LAN. Dieu des bouddhistes de la Chine.

KHIAN-TCHOU TI-YO. Le quinzième enfer des bouddhistes de la Chine. Dans ce lugubre séjour, il pleut des épées sur les damnés, et des oiseaux à bec d'acier leur arrachent les yeux.

KHI-LIN, quadrupède fabuleux de la mythologie chinoise, que l'on prétend ne se montrer que sous les règnes des plus vertueux princes de la Chine, ou pour annoncer quelque événement heureux.

KHIN. Génie de la mythologie chinoise. Ce nom signifie *noir*.

KHOMCHIN-BODHISATWA. Une des principales divinités mongoles. C'est le même personnage qui est appelé en sanscrit *Avalokiteswara*, en tibétain *Djian rai zigh*.

KHORDAD. Bon génie de la mythologie des Parsis. Il est le roi des saisons, des mois, des années et des jours ; c'est lui qui donne aux purs l'eau de pureté. On le considère aussi comme le feu et l'âme vivifiante des plantes. Il est chargé, avec les six autres amschaspands ou bons génies créés par Ormuzd, de veiller au bien-être de l'homme.

KHORMOSDA ou KHOURMOUSDA, un des dieux principaux des systèmes mantchou et mongol. Il reçoit tantôt le titre de *Tengœri*, parce qu'il est le premier des trente-trois Tengœris ou esprits supérieurs ; tantôt celui de *Bourkhan*, équivalent mongol du Bouddha indien.

KORSCHID ou KHOUR. Génie du Soleil dans la mythologie des Parsis. Il est un des *Ilankar* de Mithra.

KHOUBILKHAN. Ce mot mongol exprime, suivant le système des bouddistes, l'incarnation d'un Bouddha ou d'une âme supérieure. C'est ainsi que les lamas actuels des Tibétains et des Tartares sont autant de Khoubilkhans des Bouddhas anciens.

KHOUEL. Génie ou démon aérien de la mythologie chinoise, qui se montre dans les montagnes. Il a le corps d'un dragon, le visage d'un homme et des cornes sur la tête. D'autres disent qu'il ressemble à un bœuf sans cornes et qu'il n'a qu'un pied.

KHOURMOUSDA-TÉGRI. Un des génies principaux du système religieux des Mongols.

KI. Nom du génie de la pluie chez les Chinois.

KIAI. Nom générique des idoles et des pagodes, dans la presqu'île au delà du Gange, c'est-à-dire au Pégu, dans le royaume d'Arakan, à Siam.

KIAI-DOCÈS. Temple situé dans l'île de Munay; son nom signifie *le temple du dieu des affligés de la terre.*

KIAI-GUÉDE-LAOUT-KIDOUL. Ancienne divinité honorée dans l'île de Java. Son nom signifie *déesse de la grande mer du Sud.*

KIAI-NIVANDEL. Temple du dieu des batailles.

KIAI-PIGRAI. Temple du dieu des atomes, du Soleil,

KIAI-PIMPOKAU. Dieu des malades.

KIAI-PONVEDAI. Divinité peu connue, qu'on invoquait pour la fertilité des terres.

KIAI-PORA-GRAI. Dieu adoré autrefois à Oriétan, ville située sur la rivière d'Arrakan. Le roi y faisait tous les ans un voyage pour visiter la pagode de *Pora-Grai*, et faisait servir, chaque jour, au dieu, un repas magnifique.

KIAK-KIAK, c'est-à-dire, en pégouan, *dieu des dieux.* On le représente sous une figure humaine qui a vingt aunes de longueur, couché dans l'attitude d'un homme endormi. Suivant la tradition du pays, ce dieu dort depuis 6,000 ans, et son réveil sera suivi de la fin du monde.

KIAO. On appelle ainsi le lieu où les Chinois sacrifient au *Tien* ou *Ciel*. Ce lieu est hors des murs de la ville capitale de tout l'empire : il est situé au midi, et tout à découvert. Il est tout uniquement destiné à y honorer par des sacrifices le Chang-ti ou suprême empereur. Cependant on donne aussi le nom de Kiao à l'autel rond sur lequel on offre des sacrifices, et aux sacrifices eux-mêmes.

KIAO-JIN. Les Chinois appellent ainsi une classe fabuleuse d'hommes qu'ils croient habiter les profondeurs de la mer du Sud, où ils font de très-beaux tissus, qu'ils viennent vendre à terre. Si on les contrarie dans leurs marchés, ils se répandent en pleurs, et leurs larmes se changent aussitôt en perles d'un grand prix.

KIAO-WEN-TI-YO. Quatrième des huit grands enfers, d'après les bouddhistes et les Chinois : les réprouvés y sont bouillis dans des chaudières.

KIA-YE. Personnage adoré par les bouddhistes de la Chine.

KIEGU-PHA-THOU. Nom donné à une classe de mauvais démons chez les bouddhist s chinois.

KIHAVANSKOINEN. Géant, fils de Kalewa, qui purgeait les prairies des fléaux qui les désolaient. Les Finnois l'honoraient comme un génie céleste.

KIKIMORA. Divinité nocturne chez les anciens Slaves. Elle était la mère des songes et des illusions; les Fantômes, ses enfants, venaient sur la terre pour tourmenter les hommes. On la représentait sous la forme d'un spectre horrible.

KIKOKKO. Divinité particulièrement honorée dans le royaume de Loango en Afrique. Son temple est ordinairement placé sur le grand chemin; son image est noire et lugubre. Les nègres prétendent que cette divinité se communique souvent la nuit à ceux dont elle agrée les hommages, et qu'elle leur révèle l'avenir. Les personnes auxquelles ce dieu accorde cette faveur entrent aussitôt dans un enthousiasme qui dure quelques heures, et l'on écoute comme des oracles toutes les paroles qui sortent de leur bouche.

KILA ou KILESWARA, une des divinités bouddhiques adorées dans le Népâl.

KIN-KANG. Ce mot, qui veut dire en chinois *impénétrable* et *indestructible* (*adamantinum*), est le nom que donnent les bouddhistes aux huit divinités qui ont la direction de la plage occidentale du monde. On les représente sous la forme de guerriers à l'air farouche, mais parfaitement ressemblants entre eux, revêtus de cuirasses d'or, et tenant à la main des glaives d'une matière précieuse.

KINNARA. Classe de génies de la mythologie hindoue, qui sont au service de Kouvéra, dieu des richesses. Ce sont les musiciens du ciel; mais leur organisation paraît s'accorder peu avec leurs fonctions, car ils ont une tête de cheval.

KIN-NGAN. Divinité chinoise; c'est le génie tutélaire des villes, des provinces et des tribunaux. Il a des temples par tout l'empire. Les mandarins, qui vont prendre possession de leur gouvernement, doivent auparavant en faire hommage à Kin-ngan, et se mettre sous sa protection. On l'appelle encore *Chin-hoang*.

KIN-SIAN. Un des noms chinois de Bouddha; ce mot veut dire l'*Immortel à couleur d'or*. Les bouddhistes soutiennent en effet que le corps de ce personnage était d'or, et qu'à son cou était suspendue une splendeur égale à celle du soleil et de la lune.

KIOSE-OLMAI. Dieu de la pêche chez les Lapons païens.

KIO-TI-YO. Le quatrième des seize petits enfers, selon les bouddhistes de la Chine. C'est l'enfer de la faim; les démons versent dans la bouche des réprouvés du cuivre fondu.

KIOUN. Divinité babylonienne et arabe.

KIOU-SIN-RIO. Divinité malfaisante des Japonais, qui le représentent comme un dragon à neuf têtes, lequel habite le mont Toka-Kousi. Autrefois on lui immolait ainsi qu'aux autres Kamis malfaisants, pour les conjurer, les membres les plus chers d'une famille, de jeunes garçons et de jeunes filles.

KIPA-TYTAR ou KIWUTAR. Déesse de la mythologie finnoise, qui habite avec ses compagnes sur la colline de Kippumaki; c'est une vierge, fille de Wainämoinen,

dont la protection est invoquée contre les maladies. Elle les recueille dans un petit vase d'airain, et les fait cuire sur un foyer magique.

KIPINATAB, mauvais génie de la mythologie finnoise; c'est le chat d'Hiisi, l'esprit du mal; cependant cet animal a cela de bon, qu'il inspire aux voleurs une terreur telle, qu'il les contraint à abandonner leur butin.

KIPPUMAKI. C'est, dans la mythologie finnoise, la colline des douleurs; elle est située dans la région de Kemi.

KIRIN. Animal mythologique des Japonais, le *Khi-lin* des Chinois. C'est un quadrupède ailé, d'une rapidité incroyable dans sa course. Il a le corps d'un cheval, les pieds d'un daim, la tête d'un dragon, et devant la poitrine deux cornes tendres recourbées en arrière. Cet animal est éminemment bienfaisant, et même, lorsqu'il marche, il prend un soin tout particulier de ne pas fouler la moindre plante, et de ne faire aucun mal au plus vil insecte qui pourrait se trouver sur sa route.

KIRNIS. Génie de la mythologie des Slaves: il présidait aux cerisiers.

KISANGO. Divinité adorée autrefois par les Jagnas de l'Afrique. C'était une idole de la hauteur de douze pieds, représentée sous une figure humaine; elle était environnée d'une palissade de dents d'éléphants, et sur chacune de ses dents était placée la tête d'un prisonnier de guerre, ou d'un esclave égorgé en son honneur.

KISSI. Espèce de Fétiches vénérés par les nègres de la côte d'Afrique. Voici ce qu'en rapporte le voyageur Grandpré, dont la relation a paru en 1801 : La liste des Kissis est fort nombreuse; ils président à tous les besoins de la vie, mais surtout au boire et au manger. Ce sont des statuettes qui n'excèdent pas six pouces de hauteur, et dont quelques-unes n'ont pas plus de trois pouces. La face est la seule chose que l'on puisse reconnaître, le reste est informe et grotesque. Ces petites idoles passent pour influer sur la santé.

KITCHI-MANITOU, nom du Dieu suprême chez les sauvages du *Canada*, et dans presque toutes les tribus qui appartiennent à la grande famille *Léenappé*; ce mot signifie *le grand esprit*. Dans le Canada, on faisait anciennement, une fois chaque année, de grands sacrifices en son honneur. Chacun apportait son offrande et la déposait sur une pile de bois, à laquelle on mettait le feu; après quoi on dansait à l'entour en chantant des formules consacrées.

KITIVARAVADANA. Une des déesses des bouddhistes du Népal; elle est, comme les autres divinités femelles, une des manifestations spontanées de la matière. On lui donne une figure de sanglier, et on l'appelle aussi *Maritchi*.

KI-TO. Génie de la guerre chez les Chinois; il est honoré par les soldats et les gens de guerre.

KITOUBA. Idole ou fétiche des nègres du Congo, et qui n'est rien autre chose qu'u[ne] crécelle de bois.

KIWASA. Dieu des anciens Virginien[s]; on l'appelait aussi *Okki* et *Quiococus*. C[es] peuples consacraient à cette divinité d[es] chapelles et des oratoires, où l'on voya[it] souvent différentes représentations de l'[i]dole.

On dit que la principale idole de Kiwa[sa] avait souvent une pipe à la bouche, et qu['il] paraissait fumer réellement. On le consu[l]tait pour la chasse et pour des objets [de] moindre importance.

KIWUTAR, déesse des douleurs dans [la] mythologie finnoise; c'est le même que *K[ip]-putar*.

KNEF ou KNOUPHIS, divinité égyptienne. *Voy.* CNEF.

KNIPPANA, dieu des bois et des for[êts] dans la mythologie finnoise; il présidait a[ux] animaux sauvages, les enchaînait dans leu[rs] repaires ou les lançait au-devant des c[has]seurs.

KNOUPH, divinité égyptienne, princ[ipe] de la bonté conservatrice. On rencon[tre] souvent ce vocable sur les Abraxas. *V[oy.]* CNEF.

KO-BO-DAI-SI. Illustre personnage [ja]ponais qui a mérité d'être mis après sa mo[rt] au rang des divinités. Il a toujours été t[rès] vénéré au Japon, où il y a beaucoup de tem[ples] et de sanctuaires érigés en son hon[neur].

C'est une tradition répandue parmi [le] peuple qu'il n'est point mort, mais qu['il] s'est retiré dans une caverne dont il fit m[u]rer l'entrée. Il doit en sortir dans quelques milliers d'années pour s'opposer à la d[oc]trine d'un certain Mirosiou qui doit v[e]nir un jour pour combattre la religion [du] Japon.

KOBOLD. Le *Kobold* est, en Allemagne, un petit être qui, lorsqu'il n'est pas irrit[é], ne fait jamais de mal aux hommes, leur re[nd] au contraire toutes sortes de services, [et] même plaisante avec eux. Les mineurs l'a[p]pellent *Berggeist* et aussi *Bergmännchen*, c'est-à-dire *esprit des montagnes*, ou *pe[tit] homme des montagnes*. Peut-être l'exist[ence] de ces êtres a-t-elle été imaginée en pre[mier] lieu par des mineurs; car souvent [les] vapeurs du cobalt, en planant dans les [mi]nes, forment des apparitions bizarres, [qui] semblent être animées.

KOENDOES. Dieu des anciens Finno[is], qui le regardaient comme l'inventeur [et] patron de la culture.

KOEPELI. Autre dieu des Finnois. C'ét[ait] un fantôme qui ne cherchait qu'à faire [du] mal, et qui se montrait dans les lieux où [les] morts étaient enterrés.

KOÈS. Prêtre qui recevait les confession[s] de ceux qui voulaient être, autrefois, initi[és] aux mystères de Samothrace, et qui purifi[ait] ceux qui avaient commis un homicide.

KOIMANEN-TOULOUGOUBONIA. C'e[st] un des dieux subalternes de l'archipel Vi[ti].

KOLNA. Génie de la mythologie scandi[na]ve, qui, expulsé par Odin d'Asgard, ...

fille des dieux, s'est retiré sur la terre, où il est occupé à marier les fleurs.

KOLTKIS. Génies nocturnes, dans la mythologie des Slaves. Ce sont des *gnômes* qui habitent sous la terre, et servent d'intermédiaires entre les hommes et les divinités des enfers.

KOMEI-BOUNI-KOURA. Un des dieux adorés dans l'archipel Viti.

KOMESWARI. Surnom de la déesse *Kali*, qui est adorée par les Khonds d'Orissa.

KONFIRA, un des *Tengous*, génies des Japonais. Les marins qui naviguent entre les îles Nipon et Sikokf ne manquent pas de présenter en passant des crabes, du poisson d'eau douce, de l'ail et des crevettes à Konfira, regardé comme le Tengou de cette contrée.

KONG-KONG, symbole de l'esprit du mal, chez les anciens Chinois; son nom revient au grec Παντουργός (*l'artisan de tout*), et désigne l'imposteur, l'architecte de tout mal. Les livres chinois disent qu'il a le visage d'un homme, le corps d'un serpent, et la chevelure rouge; qu'il n'est que mensonge et tromperie; qu'il se révolta autrefois contre Tcho-yong et le combattit.

KOPAL, idole adorée dans la pagode de Ganjam, sur la côte de Coromandel. Son temple est desservi par des brahmanes et les dévadassis.

KOPELI, génie ou spectre des anciens Finnois. *Voy.* KOEPELI.

KORCHA ou KORS, l'*Esculape* des Slaves, dont Znitch était l'Apollon; il était aussi le dieu des plaisirs de la table.

KORIGANS, êtres surnaturels que les paysans de la Basse-Bretagne se représentent comme de petits nains qui habitent les monuments druidiques, appelés, pour cette raison, *maisons de Korigans*. La tradition prétend que ces petits êtres cherchent à attirer à eux l'imprudent voyageur ou le cupide paysan, en faisant sonner des pièces d'or sur la pierre des dolmens et des menhirs.

KOSSI, *mohisso* ou idole des noirs du Congo. Ce n'est qu'un sac rempli de terre blanche, et garni extérieurement de cornes. Sa chapelle est une petite hutte, environnée de bananiers. Il préserve du tonnerre, fait tomber les pluies dans la saison convenable, et préside à la pêche ainsi qu'à la navigation.

KOTILAKCHAKCHI, déesse des bouddhistes du Népâl; c'est une des manifestations spontanées de la matière. On la représente avec des yeux innombrables.

KO-TI-YO, cinquième petit enfer, selon le système des bouddhistes de la Chine : c'est l'enfer de la soif. Les démons introduisent dans la bouche des damnés des boules de fer rouge qui leur brûlent les lèvres et la langue.

KOU; c'est un génie dans la mythologie des Chinois : il a la figure d'un homme et le corps d'un dragon : il habite la montagne Tchong-chan.

KOUAI, sacrifice que les Chinois offrent aux divinités pour détourner les maux dont on est menacé.

KOUAN, divinité des Coréens; c'est le dieu des combats.

KOUAN. Les Chinois appelaient ainsi un sacrifice qu'ils offraient à leurs ancêtres dans la personne de l'enfant qui les représentait. Celui-ci prenait le vin qu'on lui présentait et en faisait une libation à terre pour évoquer les esprits.

KOUAN-AM, KOUAN-LOA, SAN-TEA. Les Chinois établis à Batavia honorent sous ces trois noms un génie ou dieu secondaire, qu'ils regardent comme le maître de l'air.

KOUAN-CHI-YN; c'est le nom d'une divinité, chez les bouddhistes de la Chine; ce nom signifie celui *qui contemple les sons du monde*.

KOUAN-NIA ou KOUO-NIN, divinité domestique des Chinois; c'était une grande sainte, dont les légendes rapportent des choses étonnantes; on en a fait un génie qui préside à l'intérieur des maisons et aux productions de la terre. On la représente accompagnée de deux enfants, dont l'un tient une coupe et l'autre a les mains jointes.

KOUAN-TI, dieu protecteur des maisons, chez les Chinois établis à Batavia. On célèbre sa fête le 13 du premier et du cinquième mois.

KOUAN-YN, déesse adorée par les Chinois sous le nom de *Ching mou*, ou de *Sainte-Mère*, avec le titre de *Kiaou-che-tchemon, mère libératrice du monde*. Les femmes la considèrent comme leur protectrice. Les Chinois en font quantité de figures sur leur porcelaine blanche. Elle est représentée sous la figure d'une femme tenant un enfant dans ses bras.

KOUA-PAIRO, dieu des îles Hawaï; il était chargé de protéger l'âme des rois après leur trépas.

KOUBEL, dieu des bouddistes du Népâl; il est le gardien du Nord; il préside à la naissance et à l'accroissement des grains, des fruits, etc., et à tout ce qu'il y a de rare et de précieux sur la terre, comme les métaux, les diamants, les pierres précieuses. Il est représenté assis sur un lotus; de l'une de ses mains droites il tient trois pierres précieuses jointes ensemble, et de l'autre une matrice de diamant; dans l'une de ses mains gauches il a un sceptre, et une souris dans l'autre.

KOUDMALA, un des vingt et un enfers de la mythologie des Hindous.

KOUEI-ET-KOUEI-CHIN, nom que les Chinois donnent à certains génies bons et mauvais. Ils offrent des sacrifices aux Chins ou bons génies, mais jamais aux Kouei, ou démons. On appelle aussi Kouei ou Ky, le génie de la pluie.

KOUE-TSE-KIEN, temples érigés en l'honneur de Confucius, dans la Chine, et qui ressemblent à ceux qui sont consacrés à Chang-ti, l'empereur du ciel.

KOUGHAS, démons ou esprits malfaisants

redoutés des habitants des îles Aléoutes, voisines du Kamtchatka. Ces insulaires attribuent leur état de détresse et d'asservissement à la supériorité des Koughas russes sur les leurs.

KOUI, mauvais génie fort redouté des Chinois qui habitent la partie occidentale de l'île Formose; aussi ces insulaires ont-ils soin de lui offrir des sacrifices pour détourner les maux qu'il pourrait leur faire.

KOU-JA, idole vénérée par les Chinois de Nang-Chang, capitale de la province de Kiang-si. Elle est dans le vestibule de la pagode principale, nommée Thi-si-King, entourée de beaucoup d'autres idoles, plus petites, mais pourtant une fois aussi grandes qu'un homme d'une taille ordinaire.

KOULA-DEVATA. C'est le nom que donnent les Hindous à la divinité domestique. Il n'y a point de maison sans divinité tutélaire, mais on ignore l'idée précise qu'ils attachent à ce mot. Le dieu qui est l'objet d'un culte héréditaire et de famille est toujours un des principaux de la mythologie. C'est le *Koula-Dévata:* mais il paraît qu'il y a aussi le *Griha-Dévata*, ou *dieu de la maison*, qui a rarement un nom distinct. Dans le Bengale, le dieu domestique est souvent la pierre *Salagrama*. quelquefois la plante *Toulasi*, ou bien un panier de riz ou une jarre d'eau. Ces deux derniers objets sont chaque jour adorés quelques instants, le plus communément par les femmes de la maison. Quelquefois se sont de petites images de Lakchmi ou de Tchandi, ou bien, s'il apparaît un serpent, on le révère comme le gardien de l'habitation.

KOULIKA, génie de la mythologie hindoue; c'est l'un des huit chefs des serpents Nagas, qui habitent le Patala, ou les régions inférieures.

KOUMA NO-NO KOU SOU FI-NO MIKOTO, un des anciens génies de la mythologie japonaise, fils de Sasan-no o-no Mikoto et de Ten sio daï sin.

KOUMARA, un des noms de *Kartikéva*, dieu de la guerre chez les Hindous. Ce nom signifie *le prince de la jeunesse guerrière*.

KOUMBHAKARNA, géant de la mythologie hindoue. On lui donne une taille énorme, dit M. Langlois, et un appétit si vorace qu'on craignait qu'il ne mangeât la terre.

KOUMBHESWARA, divinité indienne; c'est un des huit *Vitaragas*.

KOUMBHINASI, sœur de Ravana; elle épousa le démon Madhou, et elle fut mère de Lavana.

KOUMBLYA-KARNA; c'est le nom d'un *rakchasa*, ou géant de la mythologie hindoue: son lit a 10,000 lieues de longueur, et les animaux qu'il dévore dans un repas se comptent par dizaines de mille.

KOUNI TOKO TATSI-NO MIKOTO, ou le *Vénérable du royaume toujours existant*, le premier des esprits célestes qui régnèrent sur le Japon au commencement du monde. Immédiatement après le débrouillement du chaos, ce dieu ou génie naquit spontanément d'une substance semblab[le à] la plante asi (*Erianthus japonicus*), qui a[vait] crû entre le ciel et la terre. Son règne d[ura] cent milliards d'années.

KOUON-CHI-YN ou **KOUON-YN**, divin[ité] chinoise, c'est le personnage appelé [par] les Hindous *Avalokiteswara*. *Voy.* Kou[an-]chi-yn.

KOUPALO, dieu (ou déesse) de l'abo[n]dance, des fruits et des autres productio[ns] de la terre, vénéré par les anciens Sarm[ates]. Le commencement de la récolte était le [temps] des offrandes destinées à cette divini[té] bienfaisante.

KOURMAVATARA, c'est-à-dire *incarnation* de Vichnou *en tortue;* c'est le se[cond] des dix principaux *Avatars*.

KOUROU, génie de la mythologie hi[n]doue, un des dix *Wiswas* vénérés princi[pa]lement dans les cérémonies funèbres ap[pe]lées Struddha.

C'est aussi le nom d'un prince de la d[y]nastie lunaire, qui vivait sur la fin du tr[oi]sième âge, c'est-à-dire dans les temps my[thologiques].

KOU-TCHOU, une des divinités secon[daires] des Chinois de Batavia, dont la fê[te] tombe le 8 du quatrième mois.

KOUTKA ou **KOUTKHOU**, dieu des Kam[t]chadales. Selon les uns Koutka est l'esp[rit] intelligent de leur dieu primitif Nioust[e]chich; c'est lui qui va commander aux d[é]mons de tourmenter les hommes, et q[ui] charge les esprits dispensateurs des biens de donner les récompenses. D'autres disent qu'il est le dieu créateur de la terre. Il est venu s'établir au Kamtchatka, et il voyage de temps en temps sur les rivières.

KOUTLIGITH, déesse des Kamtchadales, sœur de Koutka, qui, avec son frère, a a[p]porté du ciel la terre, et l'a affermie sur les eaux de la mer.

KOUVERA, le *Plutus* indien, dieu des ri[ch]esses et des trésors cachés, ami des sou[terrains] et des esprits qui y résident, pro[tecteur] des grottes et des cavernes. Quel[que]fois le dieu se tient dans une grotte profonde, défendue par des serpents et entourée de rapides courants d'eau et de torrents de flammes. Mais souvent il monte sur Pouchpaka, son char magnifique, qui se meut de lui-même, ou sur un coursier richement caparaçonné, une couronne sur la tête, un sceptre à la main, parcourant la terre, sur laquelle il exerce son empire.

KOUWON-PAALISET, nom qui est donné chez les Finnois au festin qu'on célébrait quand un ours avait été tué à la chasse.

Ce culte de l'ours est un des usages les plus anciens de la mythologie finnoise. En effet, on conçoit que, plus on remonte dans le passé, et plus on trouve dans ce pays de Finlande de forêts épaisses, de repaires sauvages, et par conséquent plus de monstres, citoyens de ces forêts et de ces repaires.

KOYAN, le *bon génie* ou le *bon principe*, vénéré par les peuplades de l'Australie; il est sans cesse en lutte contre Potoyan, le mauvais esprit, et s'efforce par tous les

moyens possibles de neutraliser sa funeste influence. Aussi les Australiens l'invoquent dans leurs dangers, et lui font des offrandes de flèches et de dards.

KOZE, nom d'un dieu des Iduméens. Josèphe parle, dans ses *Antiquités judaïques*, d'un certain Kostobare, qui était d'une famille considérable parmi les Iduméens, et dont les ancêtres étaient toujours prêtres du dieu Koze.

Ce mot vient, selon quelques-uns, du mot chaldaïque, qui veut dire *sainteté;* la racine en hébreu et en chaldaïque veut dire *saint*. Quelques-uns écrivent *Coze* avec un C, parce que dans le grec il y a κ, Κοζέ, que nous changeons en un C dans le latin et dans nos langues modernes d'Europe.

KOZEI, chien de la mythologie kamtchadale. C'est lui qui mène dans un traîneau le dieu Touila ; et lorsqu'il secoue son poil pour en faire tomber les flocons de neige, ses mouvements occasionnent des tremblements de terre.

KRAKOUTCHANDRA, un des *Bouddhas* humains qui, suivant la théologie de Népâl, a paru dans le Tréta-youga ou troisième âge.

KRAKTA, femme géante de la mythologie finnoise, dont l'occupation consistait à construire des vaisseaux magiques qui ne pouvaient contenir qu'une seule personne, sans toutefois pouvoir jamais être remplis.

KRATOU, un des dix *Viswas* de la mythologie hindoue, honorés principalement dans les cérémonies funèbres. C'est aussi un des sept richis de la constellation de la grande-ourse.

KRATTI, génie de la mythologie finnoise qui, avec Aarni, veillait sur l'argent et les trésors enfouis sous la terre.

KREMARA, esprit domestique que les Slaves regardaient comme le protecteur des marcassins.

KREPKIBOG, autre divinité des anciens Slaves, qui présidait au développement ou à la conservation de la vigueur musculaire. Il joue un rôle important dans les légendes mythologiques, et on peut le comparer à l'Hercule des Grecs.

KRICHNA, huitième incarnation de *Vichnou*, la plus célèbre, la plus populaire, et même la plus complète, suivant les théologiens hindous. C'est pourquoi plusieurs théologiens ne la mettent pas au nombre des dix avatars communnément énumérés. Celle-ci était la plus admirable et la plus extraordinaire ; on en donnait cette raison, que Vichnou, dans les autres apparitions, n'était venu qu'avec une partie de sa divinité, comme avec une étincelle de feu qui tombe de toute la masse ; mais que, quand il était venu au monde sous le nom de Krichna, il vint pour lors avec toute sa divinité et que le ciel demeura vide. Ce dieu est représenté avec une couleur noire ou plutôt azurée, c'est ce que signifie son nom en sanscrit ; quelquefois il porte une flûte à sa bouche ; c'est l'image de Krichna dans sa jeunesse ; elle est la plus commune. Dans sa forme guerrière, il a quatre mains, dont deux avec des armes, la troisième avec un lotus, et la quatrième avec une conque. C'est l'image de Vichnou.

De même que Rama a eu pour chantre Valmiki, auteur du *Ramayana*, Krichna a été surtout célébré par Vyasa, auteur du *Mahâbhorata*. Ce héros a dû vivre trois ou quatre cents ans après Rama, et on peut le regarder comme antérieur à notre ère de mille à douze cents ans.

KRISASWA, personnage mythologique de la théogonie hindoue, qui est regardé comme le père des armes divines et vivantes données à Rama. Les poëtes supposent que ces armes ont un corps ou une forme céleste et une intelligence humaine ; aussi voyons-nous, dans le *Ramayana*, qu'elles s'adressent à Rama et lui demandent ses ordres. Il les appelle quand il veut s'en servir ; lorsqu'il n'a plus besoin d'elles, il les congédie : alors elles le saluent et se retirent.

KRITAYOUGA, le premier âge de la mythologie hindoue, correspondant à l'âge d'or des anciens Grecs ; son nom signifie *âge de la formation*, on l'appelle encore *Satya-Youga*, ou *âge de la vertu*. Sa durée se compose de 4,000 années divines, qui, avec les crépuscules qui le précèdent et qui le suivent, équivalent à 1,728,000 années humaines.

KRITTIKA, une des six nymphes célestes qui, suivant la mythologie brahmanique, passent pour avoir été les nourrices de Kartikéya ; elles forment la constellation des Pléiades. Ces nymphes étaient autrefois au nombre de sept, et avaient épousé les sept richis qui forment la constellation de la Grande-Ourse.

KRITYA, nom d'une déesse hindoue, révérée et invoquée pour le succès d'un dessein magique.

KRODO ou KRODON, nom d'un dieu ou d'une idole que les anciens Saxons honoraient. Depuis qu'ils eurent embrassé la religion chrétienne, le nom de Krodo devint un terme d'exécration, dont ils se servaient pour marquer qu'ils avaient quelque chose en horreur. Czantzius (*Métropol.*, l. I, 3) dit que Krodon était le *Saturne* des Saxons.

KRONTCHA, *asoura* ou démon de la mythologie hindoue ; il avait pris parti pour Taraka, mais il fut vaincu par Kartikeya, général des dieux, qui reçut à cette occasion le surnom de *Krontchari*, ou *ennemi de Krontcha*.

KRUKIS, génie de la mythologie slave, qui était honoré comme le protecteur des marcassins.

KRUTH-LODA, ou l'*esprit de Loda ;* divinité des peuples Erses. Loda était un lieu consacré au culte d'un Dieu que l'on croit être Odin, adoré par les peuples du Nord.

KRUZMANN, divinité qui était autrefois adorée par les peuples qui habitaient sur

les bords du Rhin, près de Strasbourg. Il y a tout lieu de croire que sous ce nom ils rendaient un culte à Hercule, que les Romains leur avaient fait connaître : c'est ce qu'on peut juger par la figure de Kruzmann, armée d'une massue et d'un bouclier, qui s'est conservée dans une chapelle de l'église de Saint-Michel, jusqu'en 1525.

On ne sait ce que cette statue est devenue depuis ce temps ; on prétend que le conseil de la ville en fit présent à Louvois, ministre de la guerre sous Louis XIV.

KSNIR, un des dieux subalternes des Tchouvaches, peuples de la Russie asiatique.

ΚΤΙΣΤΗΣ, *fondateurs*. Les villes grecques déféraient les honneurs divins à leurs fondateurs. Elles les adoraient comme des dieux et des héros, et leurs consacraient des temples, des statues, des jeux et des fêtes. Ces mêmes villes décernaient par reconnaissance à d'illustres bienfaiteurs, les honneurs et le titre de fondateur de la ville, ΩΣ ΚΤΙΣΤΗ.

Brasidas, général des Lacédémoniens, ayant été tué dans la bataille qu'il gagna près d'Amphipolis, et qui délivra la ville de la domination des Athéniens, les Amphipolitains (THUCYD., lib. V) lui décernèrent les honneurs dus à un héros, ΩΣ ΗΡΩΙ, et lui consacrèrent comme au fondateur de la colonie, ΩΣ ΟΙ ΚΤΙΣΤΗ, des jeux et des sacrifices anniversaires. Sous la domination romaine, les villes grecques, par reconnaissance ou par flatterie, déférèrent aux empereurs les honneurs héroïques comme à leurs fondateurs ; les villes de Clazomène et de Téos firent graver sur leurs monnaies la tête d'Auguste, avec le titre de fondateur, ΣΕΒΑΣΤΟΣ ΚΤΙΣΤΗΣ.

La flatterie des Grecs fut portée à un tel excès, qu'ils accordèrent les honneurs divins non-seulement aux empereurs, mais encore aux personnes d'une condition privée. Marcus Agrippa, gendre et favori d'Auguste, avait mérité par ses excellentes qualités l'amour et l'estime de tout l'empire ; Mytilène, la seconde métropole des villes éoliennes, lui décerna les honneurs divins et le titre de fondateur.

La ville de Cume, la première des villes éoliennes, porta plus loin la flatterie ou la reconnaissance ; le peuple voulait consacrer un temple et des statues à Labéon, l'un de ses magistrats, et le proclamer fondateur. Labéon refusa ces honneurs divins et se contenta des honneurs ordinaires qui lui furent déférés par le décret du sénat et du peuple.

KUASER, fils des dieux, qui le formèrent à peu près de la même manière que l'Orion des Grecs l'avait été par les dieux de son pays. Ce demi-dieu était si habile qu'il répondait d'une manière satisfaisante à toutes les questions, quelque obscures qu'elles fussent. Il parcourut toute la terre pour enseigner la sagesse aux peuples. Mais l'envie marche toujours sur les pas de la gloire : deux nains le tuèrent par trahison, reçurent son sang dans un vase, et, le mêlant avec du miel, en firent un breuvage qui rend poëtes ceux qui en boivent.

KULLERWO. Géant de la mythologie finnoise, appelé aussi *Kalki* et *Soini*.

KURKHO. Dieu de l'agriculture chez les anciens Prussiens ; il composait, avec *Ichwambrat* et *Wurskaïto*, une espèce de trinité.

KWAN-ON. Dieu des Japonais, le même que le *Kouan-in* des Chinois. Il est donné comme fils d'Amida, qui n'est lui-même qu'un bodhisatwa, c'est-à-dire un fils spirituel d'un Bouddha. Et cependant ces deux divinités sont représentées par la plupart des voyageurs comme celle dont le culte est le plus populaire et le plus célèbre. Kwan-on est honoré sous différentes formes : dans quelques pagodes il a quatre bras, et la partie inférieure de son corps semble engloutie par un poisson énorme ; sa tête est parée d'une couronne de fleurs. D'une main il tient un sceptre, de l'autre une fleur, la troisième porte un anneau, la quatrième est fermée et le bras est étendu. Devant lui est un pénitent à moitié renfermé dans un coquillage ; il a les mains jointes et semble invoquer le dieu. Les Japonais se noient par dévotion pour honorer Kwan-on et Amida.

KYNALAINEN. Frère de Kämöinen, est un des génies de la mythologie finnoise.

L

LA, nom donné à un sacrifice offert par les Chinois, à la fin de l'année pour honorer les mânes de leurs ancêtres, ainsi que tous les esprits. On immole plusieurs espèces d'animaux pris à la chasse.

LABBACUS. Roi de Thèbes, était petit-fils de Pollydore, petit-fils de Cadmus, et père de Laïus.

LABDA. Fille d'Amphion, étant boiteuse, ne trouva personne dans la famille des Bacchides, dont elle était, qui voulût l'épouser elle eut recours à l'oracle, qui lui prédit qu'elle serait mère d'un fils qui usurperait la souveraine autorité à Corinthe et s'en ferait reconnaître roi. Peu de temps après elle se maria à Echéon, fils d'Echécrate, citoyen de Corinthe, et en eut un fils nommé Cypsélus. Les Corinthiens, instruits de l'oracle que Labda avait reçu, voulurent faire mourir cet enfant. Labda pour le dérober à leur fureur, le cacha dans une mesure de blé, que les Grecs appellent cypsèle, dont l'enfant prit le nom.

LABDACUS. Fils de Phœnix, roi de Thèbes, fut père de Laïus.

LABIA fut aimée de Neptune, qui la rendit mère de la nymphe Rhodus.

LABITH HORCHIA. Nom sous lequel les Tyrrhéniens adoraient *Vesta*. Les Scythes prononçaient le même nom *Labiti*.

LABRADEUS ou LABRANDEUS. Nom

qu'on donnait à *Jupiter*, dans la Carie, où il porte la hache au lieu de la foudre ou du sceptre, pour la raison qui suit. Après qu'Hercule eut vaincu l'amazone Hippolyte, il lui enleva ses armes entre lesquelles était une hache, dont il fit présent à Omphale. De cette princesse elle passa aux rois de Lydie qui la portèrent au lieu de sceptre, jusqu'à ce que dans la défaite de Candaule, dernier roi de Lydie, elle tomba entre les mains des Cariens qui firent une statue à Jupiter et lui mirent cette hache à la main.

LABRATUM, ***osculùm***. Usage d'honorer les dieux, les empereurs, le peuple ou leurs statues en se baisant les mains.

LABURUS, divinité qui n'est connue que par cette inscription que Muratori a recueillie :

LABURO
EX VOTO
SAC.
M. MARCELLI
FIL. ET
M. VIBIUS
MARCELLUS
F. F.

LABYRINTHES. On compte dans les merveilles du monde les labyrinthes, par où l'on entend celui du lac Mœris, en Egypte, et celui de Crète, qui, selon Pline, ne faisait que la centième partie de celui d'Egypte. Celui-ci méritait mieux le nom de merveille du monde qu'aucune de celles qu'on a mises de ce nombre. « Ce monument, dit Hérodote, fut fait par les douze rois qui régnèrent ensemble en Egypte; ils firent ce labyrinthe un peu au-dessus du lac Mœris, auprès de la ville des Crocodiles. Il y a dans ce merveilleux ouvrage douze grandes salles couvertes, dont les portes sont opposées les unes aux autres : six de ces salles sont posées du côté du midi, sur le même rang, et six du côté du septentrion; le même mur les environne par dehors. Il y a trois mille chambres dont la moitié est sous terre et l'autre moitié sur celle-ci. Dans celles de dessous étaient les sépulcres des rois qui avaient bâti le labyrinthe et ceux des crocodiles sacrés; on ne permettait à personne de les voir. Pour les chambres d'en haut, elles passent tout ce qui a été fait par la main des hommes. Il y a des issues par les toits, et des contours, et des circuits de différentes manières, pratiqués dans les salles avec tant d'art que nous en étions épris d'admiration. On passe des salles dans les chambres et des chambres dans d'autres appartements : tous ces appartements ont des toits de pierres et sont tous ornés d'ouvrages en sculpture, faits sur les murs mêmes. Chaque salle est bordée d'une colonnade de belle pierre blanche.» Pomponius Méla en fait une description plus courte qui ajoute pourtant à celle d'Hérodote. « Ce labyrinthe, ouvrage de Psammétics, contient trois mille appartements et douze palais dans une seule enceinte de murailles; il est bâti et couvert de marbre. Il n'y a qu'une seule descente; mais au dedans il y a une infinité de routes par où l'on passe et repasse, en faisant mille détours, et qui jettent dans l'incertitude, parce que l'on se trouve souvent au même endroit. Après avoir tournoyé on se trouve au même lieu d'où l'on était parti, sans savoir comment se tirer de là. »

Le labyrinthe de l'île de Crète fut bâti sur le modèle de celui d'Egypte. Dédale en fut l'architecte par l'ordre de Minos, pour y enfermer le minotaure. Dédale y fut enfermé lui-même avec son fils. « Ce labyrinthe, dit Virgile, par ses sentiers obscurs et par mille routes ambiguës, égarait, sans espérance de retour, tous ceux qui s'y engageaient. » Ce labyrinthe était placé auprès de la ville de Gnosse.

Les historiens parlent d'un troisième labyrinthe dans l'île de Lemnos ; et d'un quatrième en Italie, bâti par Porsenna, roi d'Etrurie, qui voulut se faire un magnifique tombeau.

LAC. Les Gaulois avaient un respect religieux pour les lacs, qu'ils regardaient ou comme autant de divinités, ou du moins comme des lieux qu'elles choisissaient pour leur demeure; ils donnaient même à ces lacs le nom de quelques dieux particuliers. Le plus célèbre était celui de Toulouse, dans lequel ils jetaient, soit en espèces, soit en barres ou lingots, l'or et l'argent qu'ils avaient pris sur leurs ennemis. Il y avait aussi dans le Gévaudan, au pied d'une montagne, un grand lac consacré à la Lune, où on s'assemblait tous les ans des environs, pour y jeter les offrandes que l'on faisait à la déesse. Strabon parle d'un autre lac très-célèbre dans les Gaules, qu'on nommait le Lac des deux corbeaux; parce qu'il y avait deux de ces oiseaux qui y faisaient leur séjour et sur lesquels on faisait mille contes ridicules : mais ce qu'il y a de certain, c'est que dans les différends qui arrivaient, les deux partis s'y rendaient et leur jetaient chacun un gâteau, celui que les corbeaux mangeaient, en se contentant d'éparpiller l'autre, donnait gain de cause.

Dans l'Inde, les lacs et les étangs sont également des objets sacrés pour les brahmanes; c'est sur leurs bords que l'on doit observer la plupart des cérémonies religieuses, surtout lorsqu'on est éloigné des fleuves sacrés. Les eaux de plusieurs de ces lacs ont une vertu très-efficace pour effacer les péchés de ceux qui en boivent ou qui s'y baignent.

LACCOPLUTES. Les Athéniens donnaient ce nom à ceux qui portaient les torches dans les mystères. Cette fonction était réservée aux descendants de Callias, à qui on avait donné ce nom, parce qu'il s'était enrichi durant la guerre des Perses, en s'appropriant un trésor enfoui dans les plaines de Marathon, après avoir tué celui qui le lui avait indiqué.

LACCOS. Nom donné chez les Grecs à des fosses qui tenaient lieu d'autels, quand on sacrifiait aux divinités infernales.

LACEDEMON. Fils de Jupiter et de la nymphe Taygète, et frère d'Hymère, ayant épousé *Sparte*, fille d'Eurotas, roi de la Laconie, et ayant hérité du royaume par ce mariage, il donna à la ville capitale son nom et celui de sa femme; en sorte que les anciens donnent assez indifféremment à cette ville le nom de *Sparte* et de *Lacédémone*. Ce fut Lacédémon qui, le premier, consacra un temple aux Muses. Il eut après sa mort un monument héroïque dans la Laconie.

LACEDEMONIA, surnom de *Junon*, était la divinité tutélaire de Sparte.

LACEDEMONIES. Fête dans laquelle les Lacédémoniennes, femmes, filles, matrones, servantes, se réunissaient dans un vaste appartement d'où les hommes étaient exclus.

LACHESIS. Une des trois *Parques*, celle qui filait tous les événements de la vie, suivant cette expression de Juvénal (lib. I, sat. 3) : *Pendant que Lachésis a encore de quoi filer*, pour dire, *pendant que nous vivons encore*. Dans les concerts des trois sœurs, c'était Lachésis qui, suivant Plutarque, chantait les événements passés. Elle faisait son séjour sur la terre et présidait aux destinées qui nous gouvernent. La robe de Lachésis est parsemée d'étoiles sans nombre et elle a autour d'elle une multitude de fuseaux.

LACHUS, génie céleste, dont les Basilidiens gravaient le nom sur leurs pierres d'aimant magiques.

LACINIA ou LACINIENNE, surnom qu'on donnait à *Junon*, tiré d'un promontoire d'Italie, dans le golfe de Tarente, où elle avait un temple, respectable par sa sainteté, dit Tite-Live, et célèbre par les riches présents dont il était orné.

On dit que le surnom de *Lacinienne* est tiré de *Lacinius*, brigand redoutable qui ravageait les côtes de la grande Grèce. Ce Lacinius ayant voulu dérober les bœufs d'Hercule, fut mis à mort par le héros, qui, en mémoire de sa victoire, bâtit à Junon un temple sous le nom de *Lacinie*. Pline rapporte que les vents les plus violents ne dissipaient pas les cendres qui étaient sur l'autel de Junon, quoiqu'il fût exposé à l'air. Le temple était couvert de tuiles de marbre, dont une partie fut enlevée par le censeur Quintius Fulvius Flaccus, pour servir de couverture à un temple de la Fortune qu'il faisait bâtir à Rome; mais, comme il périt ensuite misérablement, sa mort fut attribuée à la vengeance de la déesse, et, par ordre du sénat, les tuiles furent rapportées au lieu où elles avaient été prises. A ce premier prodige on en ajoutait un autre plus singulier : c'est que, si quelqu'un gravait son nom sur ces tuiles, la gravure s'effaçait dès que cet homme mourait. Cicéron rapporte un autre miracle de Junon Lacinienne. Annibal voulant prendre une colonne d'or dans ce temple, et ne sachant si elle était d'or massif ou si elle était simplement couverte de feuilles d'or, l'avait fait sonder; de sorte qu'ayant reconnu qu'elle était toute d'or, il avait résolu de l'emporter; mais la nuit suivante Junon lui apparut et l'avertit de se désister de son dessein, s'il ne voulait perdre le bon œil qui lui restait. Annibal déféra à ce songe, et de l'or qu'il avait retiré de la colonne en la sondant, il en fit fondre une petite génisse, qui fut posée sur le chapiteau de la colonne.

LACIUS. Un des héros de l'Attique, auquel on avait consacré un bois près d'une bourgade, appelée de son nom, la *bourgade des Lacides*; c'était la patrie de Miltiades, et de Cimon son fils, deux grands capitaines de la Grèce.

LACRYMATOIRE. Vase ou petite bouteille de verre, ou de terre, à long col, que l'on trouve dans les tombeaux des anciens.

Il est certain que l'opinion des larmes recueillies dans les lacrymatoires, n'est fondée sur aucun usage ancien, et sur aucun passage bien entendu. A la vérité, on trouve sur quelques lacrymatoires l'empreinte de l'orbite d'un œil, et quelquefois des deux yeux. Mais il est facile de répondre que cet œil est emblématique comme celui des monuments égyptiens, qui désignait la Providence, Osiris, le dieu à plusieurs yeux.

LACTOS. Dieu des Sarmates, le dieu Lactos était le *Pluton* des Sarmates.

LACTURCE, ou LACTURCIE. Nom d'une déesse des anciens Romains, *Lacturcia*. Flore avait soin des froments en fleurs; Lacturce, quand ils s'amollissent en lait. (S. AUGUST., l. *De civit. Dei*, l. IV, c. 8.) Louis Vivez remarque sur cet endroit que, au lieu de *Lacturcia*, d'autres lisent *Lacticinia*, et que Servius, sur le liv. I des *Géorgiques* (315) dit, d'après Varron, que c'est le dieu *Lactans*, qui donne le lait aux blés, qui les amollit en lait, qui leur fait produire du lait.

LAD. Dieu de la guerre, chez les peuples Slaves; il avait pour épouse Yagababa, femme gigantesque, d'une horrible maigreur, qu'on représentait assise sur le bord d'un mortier, dont elle frappait le fond avec une massue de fer.

LADA ou LADO, déesse de la beauté, de l'hymen et de l'amour, chez les anciens Slaves. Elle avait des temples très-riches à Kien et dans plusieurs autres lieux de la Sarmatie. On lui offrait des sacrifices avant de contracter mariage, afin de se la rendre favorable. Lada avait trois fils : Lel, l'amour; Did, l'amour mutuel, et Potel, l'hymen.

LADON. Fleuve d'Arcadie, que la fable dit être le père de la nymphe Daphné, et de la nymphe Syrynx; c'est des roseaux du fleuve Ladon que Pan se servit pour faire sa flûte à sept tuyaux.

LADON. Surnom donné au serpent qui gardait les pommes dans le jardin des Hespérides.

LAERTE, fils d'Arcésius, et père d'Ulysse, est compté par Apollodore au nombre des *Argonautes*; il était en effet contemporain

et parent de Jason. Il épousa Anticlie, fille d'Autolicus, dont il eut le célèbre Ulysse.

LAGA. Divinité scandinave, gardienne des ondes rafraîchissantes ou des bains.

LAGENOPHORIES, fêtes instituées dans la ville d'Alexandrie. On les avait ainsi nommées, parce qu'on les célébrait, étendus sur des lits, et chacun buvait de la bouteille apportée de chez lui. Cette fête n'était que pour le menu peuple.

LAHRA. Divinité adorée autrefois dans la Thuringe.

LAICA. Nom que les Péruviens donnaient à une espèce de *fées*. Les Laïca étaient ordinairement bienfaisantes; au lieu que la plupart des magiciens mettaient leur plaisir à faire le mal.

LAIMA. Dieu du bonheur, adoré par les anciens Lithuaniens.

LAIRA. C'est la même qu'*Hilaire*, fille de Leucippus, qui fut fiancée à Lyncée, et enlevée par Castor.

LAIT. Les anciens faisaient dans les sacrifices de fréquentes libations de lait. Les moissonneurs en offraient à Cérès, après la récolte; et les bergers à Palès, leur divinité. On n'offrait point de vin à Mercure, mais du lait, dans un quartier de Rome, qui fut appelé, à cause de cela, *Vicus sobrius*. Dans les sacrifices de la Nuit, de la Fortune virile, de Sylvain et de Pluton, on faisait aussi des libations de lait.

LAIUS. Fils de Labdacus, roi de Thèbes, petit-fils de Cadmus, et père d'OEdipe. Tous les malheurs de sa famille, et les siens propres, furent une suite de la colère de Junon contre la race de Cadmus. Laïus était encore au berceau, lorsqu'il perdit son père; ce qui porta Lycius son oncle, à s'emparer du trône qui lui était dû; mais les Thébains, après la mort de l'usurpateur et de ses enfants, rétablirent Laïus sur le trône.

LAKCHMANA. Célèbre héros indien, frère de Rama-Tchandra, incarnation de Vichnou. Il suivit son père dans son exil, partagea ses travaux guerriers, ses dangers et ses triomphes. Vers la fin de sa vie, Rama accueillit un jour Lakchmana avec humeur; celui-ci ne put supporter cet outrage, et se précipita dans les eaux sacrées du Sarayou.

LAKCHMI. Déesse de la prospérité et de l'abondance, dans la mythologie hindoue; et comme telle elle correspond à la Cérès des anciens : ce nom n'est même pas sans analogie avec celui de Sry, sous lequel Lakchmi est fréquemment adorée. Sa beauté est citée comme parfaite, d'où l'on peut la comparer à Vénus; comme cette dernière, elle naquit des eaux de la mer, lorsque les dévas et les assouras la barattèrent pour se procurer l'amarita (ambroisie). Comme Vénus encore, elle alluma une flamme ardente dans le cœur de tous les dieux ; Siva, plus que tout autre, brûla d'amour pour elle; mais elle offrit sa main à Vichnou, qui en fit son épouse.

On la représente de couleur jaune, assise sur un lotus, tenant d'une main une corde et de l'autre un collier.

Les sectateurs de Vichnou la regardent comme la mère du monde; ils disent que Lakchmi n'a point d'essence qui lui soit propre; qu'elle est en même temps vache, cheval, montagne, or, argent, et en un mot tout ce qui peut tomber sous les sens. Ils portent son nom attaché au bras ou au cou, comme un préservatif contre toutes sortes d'accidents.

LALLUS. Divinité chez les anciens qui était invoquée par les nourrices, pour empêcher les enfants de crier, et pour les faire dormir.

Peut-être aussi n'étaient-ce que des contes, ou des chansons qu'on faisait aux petits enfants pour les faire dormir. On exprimait par le mot *Lallare*, l'action de chanter pour endormir les enfants; et de là s'est formé le mot *Lallus*.

LAMA. Nom des prêtres ou religieux bouddhistes du Tibet, de la Mongolie, de la Mantchourie. Tous les grands lamas passent, aux yeux des Tibétains et des Tartares, pour être animés par l'âme de quelque Bodhisatwa, c'est-à-dire d'un des êtres antiques qui ont atteint la plus grande perfection sans pourtant être encore parvenus au degré de Bouddha.

LAMIE, était fille de Neptune. Les Africains l'avaient nommée *Sybille*, et la regardaient comme la première femme qui eût prophétisé. Jupiter en eut une fille, qui fut nommée Hérophyle, et qui fut l'une des sibylles. D'autres disent que Lamie fut une belle femme de Libye, et qu'elle était fille de Bélus et de Libye. Jupiter en fut épris; et Junon conçut tant de jalousie de leurs amours, qu'elle fit périr tous ses enfants avant qu'ils vinssent au monde. Un de ces enfants, nommé Achille, échappa cependant aux fureurs de la déesse. (*Voy.* ACHILLE.) Les effets de la colère de Junon causèrent à Lamie un si grand chagrin, qu'elle perdit entièrement la beauté qui lui avait attiré les regards de Jupiter, et qu'elle devint furieuse au point d'enlever et de tuer tous les enfants qu'elle trouvait sous sa main; on a même dit qu'elle les dévorait.

LAMIE et AUXESIE, deux divinités auxquelles on rendait un culte à Epidaure, à Egyre et à Trézène. C'étaient deux jeunes filles, dit Pausanias, qui vinrent de Crète à Trézène, dans le temps que cette ville était divisée par des partis contraires; elles furent les victimes de la sédition, et le peuple qui ne respectait rien, les assomma à coups de pierres; c'est pourquoi on célébra tous tous les ans, en leur honneur, un jour de fête, appelé la Lapidation.

LAMIES, démon ou spectres de l'Afrique, que les anciens représentaient avec la figure d'une belle femme et le corps d'un serpent. On croyait qu'elles se cachaient dans les buissons près des grands chemins, d'où elles s'élançaient sur les passants. Les Lamies ne parlaient pas, mais elles sifflaient

d'une manière si agréable qu'elles attiraient les voyageurs et les dévoraient. Les Arabes, les Persans, les Musulmans, croient à l'existence des Lamies qu'ils appellent *Ghouls, Dives*.

LAMPADODROMIE. Mot grec formé de λαμπας, *lampe, flambeau*, et de δρόμος, *course*. C'est ainsi qu'on appelait à Athènes, la course des jeunes gens qui se faisait un flambeau à la main. Celui qui arrivait le premier, sans que son flambeau s'éteignît, remportait le prix. Ces courses se faisaient à pied ou à cheval dans ces fêtes.

Les Grecs allumaient une multitude de lampes en l'honneur de Minerve, qui la première leur avait donné de l'huile, et de Prométhée, qui avait dérobé le feu du ciel.

LAMPADOMANCIE. Divination dans laquelle on observait la forme, la couleur, et les divers mouvements de la lumière d'une lampe, afin d'en tirer des présages pour l'avenir.

LAMPADOPHORE. C'est le ministre qui portait les lampes dans les sacrifices.

On appelait aussi de ce nom des gens qui donnaient le signal du combat, en élevant en haut des torches ou des flambeaux. Les lampadophores faisaient autrefois avec leurs torches, ce qu'ont fait depuis, et ce que font encore les trompettes et les tambours en sonnant la charge.

LAMPADOPHORIES. Fêtes dans lesquelles on se servait de lampes pour les sacrifices. Cette fête revenait trois fois l'année; la première s'appelait *Athénée*, la seconde, *Héphestiée*, ou *Vulcanie*; la troisième, *Prométhée*. Dans ces jours-là on donnait aussi des jeux à la lueur des lampes. C'était dans ces fêtes, que se faisaient les courses des lampadistes. *Voy.* LAMPADODROMIE.

LAMPE. Nom d'une statue de *Vénus*.

LAMPETIE. Fille du Soleil, et sœur de Phaéruse. Le Soleil, dit Homère, avait confié à ses deux filles le soin et la garde des troupeaux qu'il avait dans la Sicile. Ulysse ayant été jeté par la tempête sur les côtes de cette île, ses compagnons pressés par la faim, tuèrent quelques bœufs de ce troupeau, et les mangèrent. Lampétie, en porta ses plaintes au Soleil, et le Soleil à Jupiter, qui lui promit la punition des coupables. Les dieux ne tardèrent pas d'envoyer à ces malheureux des signes de leur colère. Les peaux de ces bœufs se mirent à marcher, les chairs qui rôtissaient sur les charbons, commencèrent à mugir; celles qui étaient encore crues, répondaient à leurs mugissements: on croyait entendre les bœufs mêmes. Ulysse s'étant rembarqué, fut assailli d'une tempête qui fit périr tous ses compagnons.

LAMPETIE, autre fille du Soleil et de Climène, l'une des *Phaétontiades* qui furent changées en peupliers, à cause de la mort de Phaéton leur frère. Servius appelle celle-ci *Lampéthuse*.

LAMPETIE ou EPIONE, femme d'Esculape. Voy. EPIONE, ESCULAPE.

LAMPOS, ou *resplendissant*. C'est le nom que Fulgence le mythologue donne à un des chevaux du Soleil: il est pris du Soleil en son midi, lorsqu'il est dans toute sa splendeur.

LAMPTERIES. Fêtes célébrées à Pellène, en l'honneur de Bacchus, et ainsi appelées, parce qu'elles se faisaient la nuit à la clarté des lampes. (PAUSAN., *Ach.*) On y versait du vin à tous les passants.

LAMPUSA. *Sybille*, fille de Calchas.

LAMUS, roi des Lestrigons, était fils de Neptune. Il bâtit la ville de Formies, qu'Homère appelle *Lestrigonie*, ou *ville de Lamus*. Horace dit que c'est de lui que descendait la famille *Lamia* à Rome.

LANASSE. Femme de Pyrrhus; elle était arrière-petite-fille d'Hercule, par Hillus, petit-fils de ce héros, et aïeul de Lanasse. Pyrrhus la rencontra au temple de Jupiter Dodonéus, et l'enleva. Il en eut huit enfants, du nombre desquels était Pyalès, qui, suivant quelques-uns, lui succéda; mais il paraît plus vrai qu'il eut pour successeur Piélus, fils d'Andromaque.

LANCE. Les Romains, selon *Varron*, représentaient le dieu de la guerre sous la forme d'une lance, avant qu'ils connussent l'art de sculpter. Ils avaient pris cette coutume des Sabins, chez qui la lance était le symbole de la guerre. Quelques peuples rendaient, selon Varron, un culte à une lance; et c'est de là, ajoute-t-il, qu'est venue la coutume d'armer de lances ou de [illegible] pieds les statues des dieux.

LANIGERE. Surnom de *Cérès*, lorsqu'elle est représentée précédée d'un bélier, ou assise sur lui. Elle avait sous ce nom un temple à Mégare, parce que cette contrée était renommée pour les ouvrages en laine.

LANITHO. Nom sous lequel les habitants des Moluques adoraient le démon de l'air.

LANTERNES (FÊTE DES). C'est la plus brillante et la plus solennelle des fêtes célébrées à la Chine. Les Chinois attribuent l'origine de cette fête à un accident qui arriva dans la famille d'un mandarin, dont la fille en se promenant le soir, sur le bord d'une rivière, tomba dans l'eau et se noya. Le père affligé courut de tous côtés avec sa [illegible] pour la retrouver; il se rendit jusqu'à la mer avec un grand nombre de lanternes; tous les habitants du lieu le suivirent avec des torches. La seule consolation du mandarin fut de voir l'empressement du peuple. L'année suivante, on fit des feux le même jour sur le rivage, et on continua la même cérémonie tous les ans; chacun alluma sa [illegible] pour lors des lanternes, et peu à peu on en fit une coutume. De la Chine cette fête passa au Japon, où cependant elle a un [illegible] tre objet, car elle est consacrée à [illegible] les mânes des morts. La même fête est célébrée dans le Tong-Kin, le même jour, et dans le même but qu'au Japon. Le [illegible] la pleine lune, chacun allume un feu à l'endroit occupé par le mort avant qu'il fût enseveli, dans la pensée que l'âme [illegible]

de la sorte, comme l'or dans la fournaise, se rend de là dans le ciel.

LANTHILA. Nom que les habitants des îles Moluques donnaient à un être supérieur qu'ils supposaient commander à tous les Nitos ou génies malfaisants.

LANUVIUM. Il y avait un temple à Lanuvium, dédié à Junon Conservatrice. Tite-Live fait mention des sacrifices qui y furent décernés; mais les anciens auteurs parlent encore davantage du champ de divination, nommé *solonius campus*, qui se trouvait dans le territoire de cette ville. Ce champ servait d'asile à un vieux et redoutable serpent qui, toutes les années dans la saison du printemps, lorsque la terre reprend une nouvelle vie, venait demander de la nourriture à certain jour fixe. Une fille du lieu, encore vierge, était chargée de la lui offrir; cependant avec quelle crainte ne devait-elle pas approcher du serpent terrible, et quelle épreuve pour son honneur! Ce reptile ne voulait recevoir de nourriture que d'une main pure et chaste. Malheur aux jeunes filles qui lui en auraient offert après avoir eu des faiblesses. Pour les autres, elles étaient rendues à leurs parents; elles étaient comblées de caresses, et l'air retentissait de cris de joie, qui sur ce favorable augure, annonçaient au pays la récolte la plus abondante.

LAOCOON, frère d'Anchise, était prêtre d'Apollon et de Neptune en même temps. Voyant le peuple troyen admirer le cheval de bois que les Grecs avaient laissé dans leur camp, et s'empresser de l'introduire dans la ville, il courut du haut de la citadelle pour s'y opposer, en les assurant qu'il y avait des soldats cachés dans le corps de ce cheval, ou que c'était une machine de guerre pour renverser leurs murailles, pour dominer leurs maisons, ou pour quelqu'autre surprise. « Croyez, Troyens, que c'est un piége que l'on vous tend, ne vous y fiez point; je crains les Grecs, même lorsqu'ils font des présents. » En parlant ainsi, il lança de toute sa force une longue javeline contre les flancs du cheval. La javeline y resta, et leur profonde concavité retentit de la violence du coup. Cette action fut regardée par tout le monde comme une impiété; et on en fut encore bien plus persuadé, lorsque Laocoon, après cela, offrant un sacrifice à Neptune sur le bord de la mer, vit sortir de l'île de Ténédos deux affreux serpents, qui, se glissant sur la surface des eaux, s'élancent sur le rivage, et s'approchent avec des yeux étincelants et des sifflements terribles; ils vont droit à Laocoon, et commencent par se jeter sur ses deux petits enfants pour les dévorer: leur père, armé de dards, vient à leur secours; ils se jettent de même sur lui, l'embrassent, se replient autour de son corps, et s'élèvent au-dessus de Laocoon de toute la tête et de la partie supérieure de leur corps : *Superant capite, et cervicibus altis*. Couvert de leur venin, il fait tous ses efforts pour se dégager, et pousse vers le ciel des cris affreux : le peuple saisi de frayeur, disait hautement, que c'était un châtiment que Laocoon avait mérité, lui dont la main sacrilége avait osé insulter le cheval sacré offert à Pallas. « On prétend, dit Desfontaines, que cette description de Virgile a été copiée d'après le groupe de Phidias, qui représentait l'histoire de Laocoon et de ses deux enfants, dévorés par deux serpents. » De toutes les statues entièrement travaillées avec l'outil, la plus belle est sans contredit le Laocoon.

LAODAMANTE, fils d'Hector et d'Andromaque.

LAODAMIE, fille de Bellérophon et d'Achémone, fut aimée de Jupiter, dont elle eut Sarpédon, roi de Lycie. Homère dit que Diane irritée de son orgueil, la tua à coups de flèches.

LAODAMIE, femme de Protésilas, ayant appris que son mari était mort au siége de Troie, fit faire une statue qu'elle tenait toujours près d'elle pour ne pas perdre de vue l'objet de ses regrets et de sa douleur. Un esclave ayant vu cette statue dans le lit de Laodamie alla dire à Acaste son père, que la princesse était couchée avec un homme. Le roi accourt aussitôt à son appartement, et n'ayant trouvé que cette statue, il la fait enlever pour ôter à sa fille ce qui entretenait sa douleur. Laodamie affligée de cette seconde perte, demanda aux dieux pour toute grâce, qu'il lui fût permis de voir et d'entretenir son mari pendant trois heures seulement; ce qui lui fut accordé. Mercure alla retirer des enfers Protésilas et le lui présenta. Mais le terme étant expiré, Laodamie ne put se résoudre à une séparation nouvelle, et elle aima mieux suivre son mari dans le royaume de Pluton.

LAODAMIE, princesse d'Epire. Elle s'était réfugiée à l'autel de Diane, comme à un asile inviolable, mais elle y fut assommée par le peuple qui avait déjà fait périr tous les princes de la famille royale. Les dieux vengèrent ce forfait par des fléaux et des calamités qui décimèrent la nation.

LAODICE, fille de Priam et d'Hécube, fut mariée en premières noces à Télèphe, fils d'Hercule; mais ce jeune prince ayant quitté le parti des Troyens pour passer dans celui des Grecs, abandonna aussi son épouse. Priam remaria sa fille à Hélicaon, fils d'Anténor, qui fut tué peu de temps après : pendant son veuvage, elle eut un fils d'Acamas, prince grec. Lorsque la ville de Troie fut prise, Laodice pour éviter la captivité où elle se voyait près de tomber, craignant surtout de devenir l'esclave de la femme de Télèphe, se précipita du haut d'un rocher. On voyait, dans la Phrygie, le tombeau de cette infortunée princesse, du temps de Maximus, préteur de l'Asie, qui le fit réparer.

LAODICE. Fille d'Agapénor, qui commandait les troupes arcadiennes au siége de Troie, suivit son père à cette guerre et eut part à sa mauvaise fortune. Agapénor, après la prise de Troie, fut obligé de se retirer dans l'île de Chypre, et de s'y établir avec

sa famille. Laodice envoyait de là, tous les ans, un voile à Minerve-Aléa, par considération pour la ville de Tégée sa patrie.

LAODICE. Fille d'Agamemnon et de Clytemnestre ; son père, dit Homère, l'offrit en mariage à Achille, pour être le sceau et le lien de leur réconciliation. On prétend que c'est la même qu'*Electre*.

LAODICE fut mère de Niobé, selon quelques mythologues.

LAODOCUS, fils d'Anténor, fut le premier qui conseilla de rompre le traité fait entre les Troyens et les Grecs, lorsque Pâris et Ménélas offrirent de se battre en combat singulier pour vider leur querelle. Homère dit que Minerve, par ordre de Jupiter, prit la ressemblance de Laodocus, pour exhorter les Troyens à l'infraction du traité.

LAOMEDÉE, une des cinquante *Néréides*.

LAOMEDON était fils d'Ilus, roi de Troie, et neveu de Ganymède. Cette fameuse ville n'était pas encore entourée de murs. Laomédon entreprit ce grand ouvrage, et fut aidé par Neptune et Apollon, qui étaient alors dans la disgrâce de Jupiter, et bannis du ciel.

D'autres ont dit que ces dieux ne travaillèrent pas aux murs de Troie, mais se chargèrent du soin de garder les troupeaux du roi, tandis que tous ses sujets étaient occupés à construire les murs. Ovide ne parle point de la disgrâce de ces dieux ; il dit qu'Apollon, après s'être vengé de Midas, prit son essor dans les airs et s'arrêta auprès de Troie, dans le temps que Laomédon commençait à faire bâtir ses murs ; que cet ouvrage étant très-difficile et d'une très-grande dépense, Neptune et lui se déguisèrent, se présentèrent devant le prince, s'offrirent de construire ses murailles, et convinrent d'une somme d'argent pour leur récompense. Quoi qu'il en soit, de ces circonstances, tous les poètes se réunissent à dire que, l'ouvrage fini, le roi refusa à ces dieux le salaire dont il était convenu. Apollon se vengea en désolant la ville par la peste. Neptune, de son côté, inonda les États de Laomédon ; non content de ce fléau, il envoya un monstre furieux qui acheva de tout désoler. L'oracle consulté répondit que, pour apaiser les dieux, il fallait livrer à la voracité de ce monstre une fille du sang royal. Le sort tomba sur Hésione, fille du roi, qui fut attachée à un rocher sur le rivage, pour attendre que le monstre la dévorât. Hercule qui se trouva dans ces cantons, promit de la délivrer, moyennant un attelage de six chevaux. Les chevaux qui étaient l'objet de ce traité, étaient les mêmes que Tros avait reçus de Jupiter, en échange de Ganymède son fils, que ce dieu avait enlevé au ciel.

Hercule réussit dans son entreprise. Mais le roi, que rien ne corrigeait de sa perfidie, refusa de s'acquitter de sa promesse. Hercule saccagea la ville, fit mourir Laomédon, et donna ses États à Podarcès son fils, qui s'appela depuis Priam, il donna Hésione en mariage à Télamon son ami, qui l'avait aidé dans cette expédition. Laomédon fut aimé de la nymphe Strymo, fille du fleuve Scamandre, qui le rendit père de Tithon, mari de l'Aurore. Une des fatalités de Troie, était qu'elle ne pouvait être prise tant que subsisterait le tombeau de Laomédon, que Priam son fils avait fait élever sur une des portes de la ville. Les Troyens levèrent eux-mêmes cet obstacle, lorsque, pour faire entrer le cheval de bois dans la place, ils firent une brèche à leurs murailles, et abattirent ce tombeau.

LAONOMÉ, fille de Guneus, fut mère d'Amphitryon, et eut soin des premières années de son petit-fils Hercule, qu'elle retint auprès d'elle à Phénéon, dans l'Arcadie.

LAPHRIA, ou la *Débonnaire*, surnom sous lequel les Calydoniens adoraient *Diane*. Auguste ayant transporté les habitants de Calydon à Nicopolis, ville qu'il venait de fonder, donna à ceux de Patras une partie des dépouilles, et entre autres la statue de Diane Laphria que ce peuple garda religieusement dans sa citadelle. Cette statue était d'or et d'ivoire, et représentait la déesse en habit de chasse.

LAPHRIES, fête solennelle que les habitants de Patras avaient instituée en l'honneur de *Diane Laphria*. Elle durait deux jours. Le premier jour on faisait des processions, dans lesquelles le char de la prêtresse vierge était traîné par des cerfs ; le second, on mettait le feu à un bûcher immense, dressé avant la fête, et sur lequel on avait réuni des fruits, des oiseaux et des animaux vivants, tels que des cerfs, des chevreuils, des louveteaux, des oursons, des lionceaux, des marcassins. Comme ces animaux devaient être brûlés tout vivants, on les attachait sur le bûcher ; il arrivait quelquefois que le feu consumait leurs liens avant qu'ils fussent hors d'état de fuir ; ils s'élançaient alors loin du bûcher, au grand danger des assistants ; mais la superstition grecque prétendait qu'il n'en résultait aucun accident.

LAPHYRE, surnom de *Minerve*, formé de λαφύρα, *butin*, *dépouille*, parce qu'elle était déesse de la guerre, et que c'était elle qui faisait faire du butin, remporter les dépouilles des ennemis.

LAPHYSTIUS, surnom de *Jupiter*, à qui Phryxus immola le bélier qui l'avait porté en Colchos. Les Orchoméniens lui donnèrent ce nom, formé de λαφύσσειν, *se hâter*, *s'enfuir*, en mémoire de la fuite de Phryxus ; et depuis ce temps-là, Jupiter Laphystius fut regardé comme le dieu tutélaire des fugitifs.

Le mont *Laphystium*, où ce Jupiter était adoré, était encore célèbre par ses fontaines, et par le repos qu'y prit Hercule, sortant des enfers et traînant Cerbère.

LAPITHES, peuples de Thessalie qui étaient issus de *Lapithe*, fils d'Apollon et de Stilbé, fille de Penée. Les noces de Pirithoüs, leur roi, occasionnèrent une querelle

sanglante avec les Centaures, et ceux-ci furent exterminés ou entièrement dissipés par Hercule et Thésée, chef des Lapithes. On attribue aux Lapithes, l'invention des selles et des brides pour les chevaux.

LARA ou LARUNDA, fille du fleuve Almon, ayant eu l'indiscrétion de faire confidence à Junon des galanteries de Jupiter, ce dieu, dit Ovide, lui fit couper la langue, et ordonna à Mercure de la conduire aux enfers. Le triste état où elle était n'avait pas éteint tous ses charmes; son conducteur en devint amoureux, et la rendit mère de deux jumeaux, appelés *Lares*. On l'appelait aussi *Laranda, Larunda* et *Mania*, parce qu'elle était mère des *Mânes*. (OVID., *Fast.* II, 507, 615.)

LARAIRE, *lararium*, *oratoire*, chapelle domestique destinée, en particulier chez les Romains, au culte des dieux *Lares*. Chacun y honorait encore d'un culte singulier les divinités particulières de la famille, de sa maison, et y déposait leurs images en raccourci. Lampride (ALEX. SEV., cap. 19) dit qu'Alexandre Sévère avait deux espèces de laraire, l'un plus retiré où il avait placé les images des bons princes déifiés, et des hommes les plus estimés pour les mœurs, entre lesquels on voyait Apollonius, Jésus-Christ, Abraham, Orphée, etc., et les images de ses ancêtres. Dans un autre laraire, moins retiré, étaient les hommes célèbres par leurs talents, Virgile, Cicéron, Achille, etc. Tous les matins l'empereur leur offrait à tous un sacrifice.

LARALIES et LARASIES, fêtes qui étaient célébrées en l'honneur des *Lares;* ce sont les mêmes que les *Compitales*. On les appelle aussi *fêtes des statuettes*.

LARENTALES. C'est le nom que Festus donne à une fête des Romains. Ovide et Plutarque l'appellent *laurentales*, et Macrobe, *larentalia, laurentalia, laurentiæ feriæ*, ou *laurentinalia*. Les *larentales* étaient une fête à l'honneur de Jupiter; elle tombait au 10 des calendes de janvier, qui est le 23 de décembre. Cette fête avait pris son nom d'*Acca Laurentia*, nourrice de Rémus et de Romulus; ou, selon d'autres (les avis se trouvant ici fort partagés) d'*Acca Laurentia*, célèbre courtisane de Rome, qui avait institué le peuple romain son héritier, sous le règne d'Ancus Martius.

LARES, dieux domestiques des Romains: c'étaient les gardiens des familles et les génies protecteurs de chaque maison. Apulée dit que les Lares n'étaient autre chose que les âmes de ceux qui avaient bien vécu et bien rempli leur carrière. Au contraire, ceux qui avaient mal vécu erraient vagabonds et épouvantaient les hommes. Selon Servius, le culte des dieux Lares est venu de ce que l'on avait coutume autrefois d'enterrer les corps dans les maisons, ce qui donna occasion au peuple crédule de s'imaginer que leurs âmes y demeuraient aussi, comme des génies secourables et propices, et de les honorer en cette qualité.

Mais les particuliers qui ne crurent pas trouver dans leurs ancêtres des âmes, des génies assez puissants pour les favoriser et les défendre, se choisirent chacun, suivant leur goût, des patrons et des protecteurs parmi les grandes et les petites divinités, auxquelles ils s'adressèrent dans leurs besoins: ainsi s'étendit le nombre des dieux Lares domestiques. On distinguait outre les Lares publics et particuliers, les Lares qu'on invoquait contre les ennemis, *Lares hostiles;* les *Lares des villes, Lares urbani;* les *Lares de campagne, Lares rurales;* les *Lares des chemins, Lares viales;* les *Lares des carrefours, Lares compitales*, etc.

Les Lares domestiques étaient représentés sous la figure de petits marmousets d'argent, d'ivoire, de bois, de cire, et autres matières; car chacun en agissait envers eux suivant ses facultés. Dans les maisons bourgeoises, on mettait ces petits marmousets derrière la porte, ou au coin du foyer, qui est encore appelé *la lar* dans quelques endroits du Languedoc. Les gens qui vivaient plus à leur aise, les plaçaient dans leurs vestibules; les grands seigneurs les tenaient dans une chapelle nommée *laraire*, et avaient un domestique chargé du service de ces dieux; c'était chez les empereurs l'emploi d'un affranchi.

Les dévots aux dieux Lares leurs offraient souvent du vin, de la farine et de la desserte de leurs tables; ils les conronnaient dans des jours heureux, ou dans de certains jours de fêtes, d'herbes et de fleurs, surtout de violettes, de thym et de romarin; ils leur brûlaient de l'encens et des parfums; enfin, ils mettaient devant leurs statues des lampes allumées. Les voyageurs religieux portaient toujours avec eux, dans leurs hardes, quelque petite statue des dieux Lares; mais Cicéron craignant de fatiguer sa Minerve dans le voyage qu'il fit avant que de se rendre en exil, la déposa par respect au Capitole. La victime ordinaire qu'on leur sacrifiait en public, était un porc. Les Lares, dit Plaute, avaient pour symbole un chien, et ils étaient quelquefois revêtu de la peau d'un chien, sans doute parce que les chiens font la même fonction que les Lares, qui est de garder la maison, et on était persuadé que ces dieux en éloignaient tout ce qui aurait pu nuire. On les honorait encore sous le nom de *grondiles*, c'est-à-dire grognant comme font les porcs : c'est Romulus qui leur donna ce nom, en mémoire de la truie qui avait mis bas trente petits cochons en une seule fois. On n'adressait le plus souvent à ces divinités domestiques que des prières : on se contentait de brûler des parfums devant elles; et pour l'ordinaire, les offrandes qu'on leur présentait, se réduisaient à des prémices et à des libations. Les douze grands dieux étaient eux-mêmes au nombre des Lares. Denys d'Halicarnasse fait mention d'un temple à Rome, près du Forum, où l'on avait placé les images des Pénates troyens que chacun pouvait voir librement, et où on lisait l'inscription DENAS,

qui signifie *Penates*. Les Lares de la ville de Rome avaient un temple dans le Champ de Mars.

LARISSA, ville de la Thessalie, sur le Pénée. C'était la patrie d'Achille. *Jupiter* y était particulièrement honoré, d'où il fut surnommé *Larissæus*.

LARISSUS, rivière du Péloponèse, entre l'Achaïe et l'Elide. Pausanias dit que sur les bords de cette rivière était un temple de *Minerve Larisséenne*.

LARTHY-TYTIBAL, *maître du Tartare*; nom étrusque de *Pluton*, qui se trouve sur un ancien monument d'Etrurie.

LARUNDA, divinité des Sabins, qui présidait aux maisons. Jupiter la rendit mère des dieux Lares; d'autres en font honneur à Mercure. C'est vraisemblablement la même que *Lara*.

LARVES. Les Romains appelaient Larve le mauvais génie attaché à chaque homme, et qui ne s'occupait qu'à le tourmenter et à l'égarer. Ils supposaient aussi que les Larves étaient les âmes des méchants qui erraient çà et là pour épouvanter les vivants. On représentait les Larves comme des vieillards au visage sévère, la barbe longue, les cheveux courts, et portant sur la main un hibou, oiseau de mauvais augure. On donnait aussi le nom de Larves aux mânes des morts en général.

Voici la pneumatologie des anciens. Après les dieux, ils croyaient à un nombre infini d'esprits créés, appelés démons; ils associaient à ces êtres les âmes des hommes morts, qu'ils comprenaient sous le nom général de *Lémures*, dont il devait y avoir nécessairement deux classes : celle des âmes des bons, et celle des âmes des méchants. Les bonnes âmes devinrent les dieux pénates, sous le nom de *Lares*; les autres, en punition de leurs crimes, erraient sans cesse sur la terre, effrayant les méchants, et causant une vaine terreur aux bons : ils s'appelaient *Larves*. Dans l'incertitude de savoir si une âme appartenait à la première ou à la seconde classe, on se servait du mot *mânes*. C'est de leur nom que les Romains appelaient Larves les masques, parce qu'on les faisait ordinairement hideux ou grotesques.

LARYSIUS, montagne de la Laconie, fameuse par un temple dédié à Bacchus, où l'on célébrait tous les printemps des fêtes renommées en l'honneur du dieu du vin, et, entre autres merveilles, on y voyait toujours une grappe de raisin mûr.

LASDONA, génie de la mythologie des Slaves; il présidait aux coudriers et les protégeait.

LASIUS, un des princes de la Grèce qui aspira à la possession d'Hippodamie. Il fut tué par OEnomaus.

LAT. C'est le nom d'une statue qui était adorée par les Indiens dans la ville de Soummat. Elle était d'une seule pierre, haute de 50 brasses, posée au milieu d'un temple soutenu de 56 colonnes d'or massif. Mahomet, fils de Sébéetghin, ayant conquis cette ville, brisa l'idole de ses mains. La pagode où était l'idole de Lat était desservie par deux mille brahmanes, cinq cent bayadères, trois cents musiciens, et trois cents barbiers qui rasaient les dévots avant qu'ils fussent admis en présence du dieu.

LAT est aussi le nom d'une idole adorée par les anciens Arabes. L'histoire rapporte que, sommés par Mahomet d'embrasser l'islamisme, les Bénou-Thakif se rendirent auprès de lui, et lui demandèrent entre autres choses de conserver pendant trois ans encore le culte de Lat. Le prophète refusa. Ils réduisirent leur demande à un mois qu'il refusa de même. Ils demandèrent encore à être dispensés de la prière; Mahomet leur répondit : « La religion dans laquelle il n'y a pas de prière est une mauvaise religion. » Ils se soumirent enfin et embrassèrent l'islamisme. Lat fut donc détruit au milieu des pleurs et des gémissements de toute la ville.

LATERANUS, dieu des foyers. Ce nom lui fut donné, selon Arnobe, parce qu'anciennement on faisait ou revêtissait le foyer d'une cheminée de *briques*, appelées en latin *lateres*.

LATHRIA et **ANAXANDRA**, deux sœurs jumelles, filles de Thersandre, roi de Cléone, épousèrent les deux fils jumeaux d'Aristodème, et après leur mort, eurent un autel dans le temple de Lycurgue, à Lacédémone.

LATIALIS. Surnom de *Jupiter*, à qui les villes du Latium sacrifiaient dans les féries latines. Tarquin le Superbe érigea à *Jupiter Latialis* une statue sur une haute montagne, proche d'Albe, où se tint dans la suite l'assemblée des féries latines. Les Romains, qui, dans un traité de paix, avaient exigé des Carthaginois qu'ils ne sacrifieraient plus leurs enfants à Saturne, les Romains eux-mêmes sacrifiaient tous les ans un homme à leur *Jupiter Latialis*.

LATIAR, nom donné à une fête que Tarquin le Superbe institua, en l'honneur de Jupiter. Il avait fait un traité d'alliance avec les peuples du Latium, et il proposa, pour en assurer la perpétuité, d'ériger un temple commun, où tous les alliés, les Romains, les Latins, les Herniques et les Volsques s'assemblassent tous les ans pour y faire une foire et y célébrer ensemble des fêtes et des sacrifices. Telle fut l'institution du Latiar. Tarquin n'avait destiné qu'un jour à cette fête. Les premiers consuls en ajoutèrent un autre, après qu'ils eurent conclu l'alliance avec les Latins. On en ajouta un troisième lorsque le peuple de Rome, qui s'était retiré sur le Mont sacré, fut rentré dans la ville, et un quatrième, après qu'on eut apaisé la sédition qui s'éleva à l'occasion du consulat, auquel le peuple voulait avoir part. Ces quatre jours étaient ceux qu'on appelait féries latines; et tout ce qui se faisait pendant ces féries, fêtes, offrandes, sacrifices, tout cela s'appelait *latiar*.

Les peuples qui prenaient part à la fête,

y apportaient les uns des agneaux, les autres du fromage, et quelques-uns du lait, pour faire des libations.

LATINUS, roi du *Latium*, était fils de Faune et de la nymphe Marrica. Il avait eu de la reine Amate un fils, que les Destins lui enlevèrent dans la fleur de ses jours. Il ne lui resta qu'une fille qui, dans un âge nubile, se voyait l'objet des vœux de plusieurs princes de l'Italie. Ce fut alors qu'Enée aborda en cette contrée, et vint demander à Latinus un petit espace de terre sur le rivage, pour s'y établir avec ses Troyens. Le roi le reçut favorablement, et se souvenant d'un oracle qui lui avait prescrit de ne marier sa fille qu'à un prince étranger, il fit alliance avec Enée, et lui offrit sa fille en mariage. Les Latins s'opposèrent à cette alliance, et forcèrent leur roi à faire la guerre à Enée. Le prince Troyen ayant eu l'avantage dans cette guerre, devint possesseur de la princesse, et héritier du trône de Latinus. Il règna quarante-six ans.

LATINUS, fils de Télémaque et de Circé. *Voy.* Télémaque.

LATIUM, ou pays des Latins. C'était à peu près le pays que nous nommons aujourd'hui campagne de Rome. Il fut ainsi nommé du mot *latere*, *se cacher*, parce que, selon la fable, Saturne ayant été chassé du ciel par son fils Jupiter, vint se cacher dans cette contrée de l'Italie où régnait Janus.

LATMUS. Montagne de Carie, fameuse par l'aventure fabuleuse d'Endymion. Il y a un endroit de cette montagne, dit Pausanias, qu'on appelle encore la grotte d'Endymion. De là vient qu'il est appelé *Latmius heros* par Ovide.

LATOBIUS. C'est le nom qu'on donnait chez les anciens Noriques, au dieu de la santé; c'était leur *Esculape*, ou peut-être le nom de quelque célèbre médecin, qu'ils honoraient après sa mort. Son nom (formé de *fero*, *je porte*, et Βίος, *vie*, *celui qui porte la vie*) peut le signifier, s'il vient des Grecs et des Romains. Il n'est fait mention de ce dieu que dans deux inscriptions trouvées en Carinthie, et publiées par Gruter. (P. 87, n. 7, 8.) L'une des deux est un vœu que forme une mère pour la santé de son fils et de sa fille.

LATOIDE, fille de Latone. Surnom de *Minerve*.

LATONE était la divinité appelée *Buto* chez les Egyptiens : elle était le symbole de la pleine lune. *Voy.* Buto.

LATONE, fille de Titan Céœus et de Phœbé, sa sœur, selon Hésiode, ou fille de Saturne, selon Homère, fut aimée de Jupiter. Junon en conçut une si grande colère, qu'elle suscita contre elle, le serpent Python qui devait la poursuivre, et en même temps elle fit promettre à la Terre de ne lui donner aucun asile. Neptune, touché du triste sort de cette amante infortunée, fit sortir d'un coup de son trident l'île de Délos, du fond de la mer. C'est là que Latone, métamorphosée en caille par Jupiter, se retira à l'ombre d'un olivier, mit au monde ses deux enfants, Apollon et Diane. Junon ayant découvert sa retraite, ne lui laissa aucun repos : elle l'obligea de sortir de l'île et d'emporter ses deux enfants. Après avoir erré longtemps à l'aventure, Latone arriva en Lycie, où se trouvant accablée de lassitude et de soif, à cause de la chaleur, elle pria des paysans qui coupaient l'herbe d'un étang de lui donner un peu d'eau, pour apaiser la soif qui la dévorait; mais ceux-ci lui en refusèrent, et même ils troublèrent l'eau pour lui ôter le moyen d'en pouvoir boire. Latone, pour punir cette méchanceté, invoqua Jupiter, qui changea ces brutaux en grenouilles : elle se vengea, d'une manière plus cruelle encore, des mépris que Niobé lui témoigna. *Voy.* Niobé. Hérodote dit que Latone n'était que la nourrice d'Apollon, et qu'Isis en était la mère.

Latone, malgré la haine de Junon, fut admise au rang des déesses, en considération de ses deux enfants qui devinrent deux grandes divinités. Elle eut un temple dans l'île de Délos, auprès de celui de son fils. Cette déesse eut un autre temple à Argos, dont Pausanias fait mention. Sa statue était un ouvrage de Praxitèle. Les Egyptiens honoraient beaucoup cette déesse. De six grandes fêtes qu'ils célébraient chaque année, la cinquième était en l'honneur de Latone : la grande solennité était dans la ville de Butis. C'était encore la divinité tutélaire des Tripolitains. Les Gaules ont aussi honoré Latone, comme on le prouve par quelques inscriptions : on croit même qu'elle avait un temple dans un bourg du comté de Bourgogne, appelé *Laône*, en retranchant le *t*; en latin *Latona* : c'est aujourd'hui Saint-Jean de Laône.

LATOS et OXYRINQUE, nom des deux poissons adorés par les Egyptiens. Le Latos était un très-gros poisson du Nil ; il s'en trouvait qui pesaient plus de deux cents livres. C'est un poisson du genre appelé *filure*, dont on trouve plusieurs espèces dans le Nil.

L'*Oxyrinque* portait ce nom, à cause de sa tête longue, pointue, de deux mots grecs ὀξύς, *aigu*, *pointu*, et ῥύγχος, *bec*, *pointe*, *rostrum*. Il appartient au genre des *salmones*, dans lequel se trouvent les *saumons*.

LAUREA, nom d'une divinité, qui se lit sur un monument trouvé en Catalogne.

LAURENTINS, anciens peuples d'Italie, sujets du roi Latinus. Il y avait dans le palais du roi, dit Virgile, un *laurier*, qu'un respect religieux conservait depuis longtemps. Le roi l'ayant trouvé planté dans le lieu qu'il avait choisi pour bâtir son palais, l'avait consacré à Apollon; et c'est de ce laurier célèbre que les Laurentins ont emprunté leur nom.

LAURIER. Cet arbre, nommé *daphné*, (δάφνη) par les Grecs, est de tous les arbres celui qui fut le plus en honneur chez les anciens. Ils tenaient pour prodige un laurier frappé de la foudre. Admis dans leurs cérémonies religieuses, il entrait dans leurs mystères, et les feuilles étaient regardées

comme un instrument de divination. Si, jetées au feu, elles rendaient beaucoup de bruit, c'était un bon présage; si au contraire elles ne pétillaient point du tout, c'était un signe funeste. Voulait-on avoir des songes sur la vérité desquels on pût compter, il fallait mettre des feuilles de cet arbre sous le chevet de son lit. Voulait-on donner des protecteurs à la maison, il fallait planter des lauriers au devant de la porte, et les laboureurs ne connaissaient pas de meilleur remède que ses feuilles, contre les mouches qui tourmentent les chevaux et les bœufs. Dans combien de graves maladies son suc préparé, ou l'huile tirée de ses baies, passaient-elles pour des contre-poisons salutaires ? On mettait des branches de cet arbre à la porte des malades; on en couronnait les statues d'Esculape. Tant de vertus qu'on attribuait au laurier, le firent envisager comme un arbre divin, et comme l'arbre du bon génie.

Mais personne n'ignore qu'il était particulièrement consacré à Apollon, et que c'est pour cela qu'on en ornait ses temples, ses autels, et le trépied de la pythie. L'amour de ce dieu pour la nymphe Daphné, est la raison qu'en donnent les mythologistes; cependant la véritable est la croyance où l'on était qu'il communiquait l'esprit de prophétie et l'enthousiasme poëtique. De là vint qu'on couronnait les poëtes de laurier, ainsi que ceux qui remportaient les prix aux jeux pythiques.

Virgile fait remonter jusqu'au siècle de son héros la coutume d'en ceindre le front des vainqueurs : il est du moins certain que les Romains l'adoptèrent de bonne heure; mais c'était dans les triomphes qu'ils en faisaient le plus noble usage. Là les généraux le portaient non-seulement autour de la tête, mais encore dans la main, comme le prouvent les médailles. On décorait même de laurier ceux qui étaient morts en triomphant : ce fut ainsi qu'Annibal en usa à l'égard de Marcellus.

Parmi les Grecs, ceux qui venaient de consulter l'oracle d'Apollon, se couronnaient de lauriers s'ils avaient reçu du dieu une réponse favorable; c'est pourquoi dans Sophocle, OEdipe voyant Oreste revenir de Delphes la tête ceinte de lauriers, conjecture qu'il rapporte une bonne nouvelle. Ainsi, chez les Romains, tous les messagers qui en étaient porteurs, ornaient de lauriers la pointe de leurs javelines. La mort de Mithridate fut annoncée de cette manière à Pompée. On entourait semblablement de laurier les lettres et les tablettes qui renfermaient le récit des bons succès : on faisait la même chose pour les vaisseaux victorieux. Cet ornement se mettait à la poupe, parce que c'était là que résidaient les dieux tutélaires du vaisseau, et que c'était à ces dieux que les matelots, menacés du naufrage, adressaient leurs vœux et leurs prières. J'ajoute encore que le laurier était un signe de paix et d'amitié; car au milieu de la mêlée, l'ennemi le tendait à son ennemi pour marquer qu'il se rendait à lui.

Enfin, l'adulation pour les empereurs introduisit l'usage de planter des branches de laurier aux portes de leurs demeures. Le laurier est le symbole de la victoire; les Romains en couronnaient ceux qui recevaient les hommages du triomphe.

Apollon et les divinités qui président aux arts libéraux, ont des couronnes de laurier pour signifier que les ouvrages de génie sont consacrés à l'immortalité dont le laurier est le symbole, puisqu'il conserve sa verdure malgré les rigueurs de l'hiver.

LAVA-AILEK, dieu des Lapons; il présidait au jour de Saturne ou samedi; il formait une espèce de trinité avec *Buorres-Beive-Ailek*, dieu du soleil ou du dimanche, et *Fried-Ailek*, la Vénus des peuples du Nord.

LAVANA, mauvais génie de la mythologie hindoue, fils de l'asoura Madhou et de Koumbhinasi, sœur de Ravana, tyran de Lanka. Il avait hérité de son père un trident que celui-ci tenait de Siva, et qui le rendait invincible. Il fut tué cependant par Satroughna, frère de Rama, qui le surprit sans cette arme. Lavana était souverain de Mathoura ; son vainqueur lui succéda. Mathoura était appelée auparavant Madhouvana ou Madhoupouri, le bois ou la ville de Madhou.

LAVATION DE LA GRAND'MÈRE DES DIEUX, fête célébrée le 26 mars par les Romains, qui l'avaient instituée en mémoire du jour où cette déesse fut apportée d'Asie, et lavée dans l'Almon. Les Galles conduisaient la statue de la déesse dans un chariot, accompagnés d'une grande foule de peuple, à l'endroit où elle avait été lavée la première fois. Devant ce char, de malheureux baladins chantaient des paroles obscènes qui devaient révolter la pudeur la moins délicate.

LAVERNE, en latin *Laverna*, déesse des voleurs et des fourbes chez les Romains. Les voleurs se voyant persécutés sur la terre, songèrent à s'appuyer de quelque divinité dans le ciel : la haine que l'on a pour les larrons semblait devoir s'étendre sur une déesse qui passait pour les protéger; mais comme elle favorisait aussi tous ceux qui désiraient que leurs desseins ne fussent pas découverts, cette raison porta les Romains à honorer Laverne d'un culte public. On lui adressait des prières en secret et à voix basse, et c'était là sans doute la partie principale de son culte. Elle avait, dit Varron, un autel proche une des portes de Rome, qui se nomma pour cela la *porte Lavernale*.

On lui donne encore un bois touffu sur la voie Salarienne; les voleurs, ses fidèles sujets, partageaient leur butin dans ce bois, dont l'obscurité et la situation pouvaient favoriser leur évasion de toutes parts. Le commentateur Acron ajoute qu'ils venaient y rendre leurs hommages à une statue de la déesse; mais il ne nous dit rien de la figure sous laquelle elle était représentée : l'épithète *pulchra*, employée par Horace (epist. 16, l. I) semble nous inviter à croire

u'on la représentait avec un beau visage. Les voleurs furent appelés *Laverniones*, arce qu'ils étaient sous la protection de la eesse Laverne.

LAVERNIUM, bourg ou temple dans l'Itae qui avait été ainsi nommé à cause d'un mple consacré à la déesse *Laverna*. Cicéon en parle sans le désigner autrement.

LAVINIE, fille unique de Latinus, roi u *Latium*, et de la reine Amate. Héritière u royaume de son père, elle se voyait l'obet des vœux de plusieurs princes de l'Itae; mais les dieux, par d'effrayants prodies, s'opposaient à leur alliance. Un jour ue la princesse, à côté de son père, faisait n sacrifice et brûlait des parfums sur l'auel, le feu prit à sa belle chevelure : toute a coiffure, ornée de perles, fut en proie à a flamme qui, bientôt s'attachant à ses habits, répandit autour d'elle une pâle lumière, et l'enveloppa de tourbillons de feu et e fumée, dont tout le palais fut rempli. Cet ccident causa un grand effroi. Les devins ugurèrent de là que la princesse aurait ne brillante destinée, mais que sa gloire erait fatale à son peuple, qui aurait à soutenir pour elle une guerre funeste. Le roi, pour s'éclairer sur le sort de la princesse, alla consulter l'oracle de Faune, qui lui fit entendre ces mots : « Garde-toi, mon fils, de marier ta fille à aucun prince du Latium; bientôt il arrivera des étrangers, dont le sang mêlé avec le nôtre, élèvera jusqu'au ciel la gloire de notre nom. » C'était Enée et les Troyens qui vinrent aborder en ce temps-là sur les côtes du Latium. Turnus, roi des Rutules, et neveu de la reine, disputa à Enée sa conquête; mais la mort de ce rival assura au prince troyen la possession de Lavinie et de son royaume. Lavinie devenue veuve d'Enée, et voyant son trône occupé par Ascagne, fils d'Enée et de Créuse, eut peur que ce prince n'attentât à sa vie, afin de s'assurer la couronne des Latins. Dans cette pensée, elle s'alla cacher dans les forêts, où elle accoucha d'un fils qui prit, à cause de cela, le nom de Sylvius. L'absence de Lavinie fit murmurer le peuple contre Ascagne, qui se vit obligé de faire chercher sa belle-mère, et de lui céder, à elle et à son fils, la ville de Lavinium. Après la mort d'Ascagne, le fils de Lavinie monta sur le trône et le transmit à ses successeurs, tandis que les descendants d'Ascagne n'eurent que la charge de souverain pontife.

LEANDRE. Jeune homme de la ville d'Abydos, sur la côte de l'Hellespont, du côté de l'Asie, amoureux de la jeune Héro. *Voy.* HÉRO.

LEARQUE. Fils d'Ino et d'Athamas, il fut la victime de la haine que Junon avait conçue contre toute la race de Cadmus, et fut tué par son propre père, que la déesse avait rendu furieux.

LEBENA. Ville de Crète, qui servait de port à Gortyne. Il y avait un temple d'Esculape, bâti sur le modèle de celui qui était à Cyrène, et (PHILOST. IV, 11) toute la Crète se rendait dans ce temple, de même que toute l'Asie se rendait à Pergame.

LECANOMANCIE. Sorte de divination que les Grecs pratiquaient au moyen d'un *bassin*, λεκάνη. Ils mettaient dans un bassin plein d'eau des pierres précieuses et des lames d'or et d'argent gravées de certains caractères ; ils en faisaient l'offrande aux esprits, et après les avoir conjurés par certaines formules, ils leur proposaient la question à laquelle ils désiraient une réponse. Alors, dit-on, il sortait du fond de l'eau une voix basse semblable au sifflement d'un serpent, qui contenait la solution désirée. Glycas rapporte que Nectanèbe, roi d'Egypte, connut par ce moyen qu'il serait détrôné; et Delrio ajoute que, de son temps, cette divination était encore en vogue parmi les Turcs.

LECHEATES, surnom sous lequel *Jupiter* avait un autel à Aliphéra en Arcadie, à l'endroit même où les Grecs prétendaient qu'il avait donné naissance à Minerve.

LECHES, fils de Neptune et de Pirène, fille d'Achéloüs, donna son nom à un des ports de Corinthe appelé *Léchée*.

LECHIES, génies de la mythologie slave, qui correspondaient aux Satyres des Romains. Le peuple russe, chez qui l'idée en est restée, leur donne un corps humain dans la partie supérieure, avec des cornes, des oreilles et une barbe de chèvre, et de la ceinture en bas des formes de bouc. Quand ils marchaient parmi les herbes, dit Levesque, ils ne s'élevaient pas au-dessus d'elles et de la verdure naissante ; mais quand ils se promenaient dans les forêts, ils atteignaient au faîte des plus grands arbres, poussant des cris affreux qui répandaient au loin l'effroi.

LECTISTERNE, cérémonie religieuse pratiquée à Rome, dans des temps de calamités publiques, dont l'objet était d'apaiser les dieux. C'était un festin que, pendant plusieurs jours, on donnait au nom et aux dépens de la républiqne, aux principales divinités dans un de leurs temples, persuadé qu'elles y prendraient part effectivement, parce qu'on y avait invité leur statues, et qu'on le leur avait présenté. Mais les ministres de la religion, s'ils n'avaient pas l'honneur du festin, en avaient tout le profit, et se régalaient entre eux aux dépens des superstitieux. On dressait dans un temple une table avec des lits autour, couverts de beaux tapis et de riches coussins, et parsemés de fleurs et d'herbes de senteur, sur lesquels on mettait les statues des dieux invités au festin ; pour les déesses, elles n'avaient que des siéges. Chaque jour que durait la fête, on servait un repas magnifique, que les prêtres avaient soin de desservir le soir. Le premier Lectisterne parut à Rome vers l'an 356 de sa fondation : un mauvais hiver ayant été suivi d'un été encore plus fâcheux, où la peste fit périr un grand nombre d'animaux de toutes sortes, comme le mal était sans remède, et qu'on n'en pouvait trouver ni la cause ni la fin, un décret du sénat ordonna

de consulter les livres des sibylles. Les duumvirs sibyllins rapportèrent que, pour faire cesser le fléau, il fallait faire une fête avec des festins à six divinités qu'ils nommèrent, savoir : Apollon, Latone, Diane, Hercule, Mercure et Neptune. On célébra pendant huit jours cette nouvelle fête, dont le soin et l'ordonnance furent confiés aux duumvirs, et dans la suite on leur substitua les épulons. Les citoyens, en leur particulier, pour prendre part à cette solennité, laissaient leurs maisons ouvertes, avec la liberté à chacun de se servir de ce qui était dedans. Mais la troisième fois qu'on fit le Lectisterne pour obtenir encore la cessation d'une peste, cette cérémonie fut si peu efficace, qu'on eut recours à un autre genre de dévotion, qui fut l'institution des jeux scéniques. Il y eut encore un Lectisterne célébré en l'honneur de trois divinités seulement, Jupiter Mercure et Junon. Encore n'y avait-il que la statue de Junon qui fût couchée sur le lit, pendant que celles de Jupiter et de Mercure étaient sur des siéges. Arnobe fait aussi mention d'un Lectisterne préparé à Cérès seulement.

Le Lectisterne n'est pas d'institution romaine, comme on l'a cru jusqu'au temps de Casaubon ; ce savant critique a fait voir qu'il était aussi en usage dans la Grèce. En effet, Pausanias parle en plusieurs endroits de ces sortes de *coussins*, *pulvinaria* qu'on mettait sous les statues des dieux. On cite le Lectisterne de Sérapis et d'Isis, qui a été trouvé à Athènes. C'est un petit lit de marbre, sur lequel ces deux divinités étaient représentées assises. Le nom de la cérémonie est pris de l'action de préparer les lits, de les étendre, *lectum sternere*.

LEDA. Dieu de la guerre chez les anciens Slaves. Son nom vient dit-on, du mot *led*, *glace*.

LEDA. Fille de Thestius, épouse Tyndare, roi de Sparte. Jupiter l'ayant trouvée sur les bords de l'Eurotas, fleuve de Laconie, où elle se baignait, en devint amoureux ; et pour pouvoir l'approcher sans aucun soupçon, il commanda à Vénus de se métamorphoser en aigle ; pour lui il prit la figure d'un cygne, qui étant poursuivi par cet aigle, alla se jeter entre les bras de Léda, et se reposa sur son sein. Au bout de neuf mois, la reine de Sparte accoucha d'un œuf, d'où sortirent Pollux et Hélène. D'autres racontent qu'elle accoucha de deux œufs ; que de l'un d'eux sortirent Castor et Pollux, et de l'autre Hélène et Clytemnestre. Plusieurs des anciens ont confondu Léda avec Némésis.

LEEK-AVEN ou LIE-AVEN, pierres ou monuments druidiques, qui se trouvent près d'Auray en basse Bretagne, au nombre de cent ou cent cinquante, et rangées trois à trois. Les gens du pays s'imaginent qu'en y allant à certains jours marqués, et y menant leurs troupeaux, ils se préserveront de toutes sortes de maladies.

LEGO. Lac dont il est souvent question dans les poésies d'Ossian ; comme il était marécageux et qu'il s'en élevait des vapeurs malsaines et quelquefois mortelles, les [illegible] des calédoniens feignirent que c'était le séjour des âmes pendant l'intervalle qui s'écoulait entre la mort et l'hymne funèbre. Les âmes des guerriers pusillanimes y séjournaient éternellement, et sans aucun espoir de se réunir à celles de leurs ancêtres.

LEHERENNE. Divinité dont l'histoire ne nous apprend ni le culte ni les attributs. Cette divinité était peut-être la même que [illegible] *Nehalennia* des Zélandais.

LEIB-OLMAI. Dieu des anciens Lapons. Il était le protecteur des animaux qui habitaient dans les forêts, et le défenseur des pâturages ; on lui offrait des sacrifices, des lesquels les hommes seuls avaient droit de manger leur part des victimes.

LEITUS. Un des cinq chefs qui menèrent au siége de Troie l'armée des Béotiens à Thèbes.

LEKA. Un des dieux subalternes de l'archipel Viti, en Océanie.

LEKIO. Dieu des anciens Finnois ; il présidait à la végétation des pois et des autres légumes.

LEL, LELA ou LELO. Petit dieu des anciens Slaves, correspondant à l'*Éros* des Grecs, et au *Cupidon* des Latins ; c'est lui qui allumait dans les cœurs les flammes de l'amour. Il était fils de Siva, déesse de la beauté, et avait pour frères Did, l'amour mutuel, et Polel, l'hymen.

LELAPE. C'est le nom du chien que Procris donna à Céphale. Thémis, dit Ovide, piquée de la mort du Sphinx, et de voir l'obscurité de ses oracles développée, envoya ce furieux renard qui causa tant de désordres, que toute la noblesse des environs s'assembla pour le perdre ou pour le [illegible] Céphale, excité par Amphitryon à se trouver à cette chasse, lâcha après le monstre son chien, qui n'avait pas son pareil à la course. À peine fut-il en liberté, qu'on le perdit de vue ; on ne voyait que la trace de ses pas dans la poussière ; il fit tous ses efforts pour atteindre le renard, et le suivit de si près qu'il ouvrait à tout moment la gueule pour le saisir ; mais il ne mordait que le vent. À la fin, les deux animaux furent changés en deux figures de marbre, dont l'une était dans la posture d'un animal qui fuit ; l'autre dans celle d'un chien qui aboie après lui. Les dieux n'ayant pas voulu permettre qu'aucun de ces animaux fût vaincu, les avaient métamorphosés en pierres. Les poètes ont fait l'histoire et la généalogie de ce chien. Vulcain, selon eux, l'avait formé, et en avait fait présent à Jupiter, qui le donna à Europe ; Procris, qui le reçut de Minos, le donna ensuite à Céphale.

LELUS et POLELUS. Dieux des anciens Sarmates. Si l'on en croit certains auteurs, ce peuple honorait sous ce nom les [illegible] grecs Castor et Pollux ; c'est une erreur : ces deux divinités ne sont autres que *Lel* et *Polel*, l'amour et l'hymen, enfants de Lada. Les Polonais n'ont pas oublié leurs noms

et les prononcent encore en signe de joie dans leurs festins.

LEMMAS. Mauvais génie de la mythologie finnoise ; il habite les forêts, et s'occupe à dérouter les chasseurs et à détourner les voyageurs du droit chemin.

LEMNOS. Ile de la mer Egée, voisine de la Thrace et du mont Athos. Plusieurs auteurs ont observé que l'ombre de cette montagne s'étend jusque sur l'île, lorsque le soleil étant prêt à se coucher, rend les ombres infiniment plus grandes que les corps qui les occasionnent. Lemnos est célèbre dans la mythologie. Elle tire son nom de la grande déesse qui s'appelait *Lemnos*, et à qui on sacrifiait des filles. Son labyrinthe fut l'un des quatre édifices de cette nature dont les anciens aient fait mention. (*Voy.* LABYRINTHE.) C'est dans cette île que Vulcain tomba quand il fut précipité du ciel. (*Voy.* VULCAIN.) Sa chute donna à l'endroit de la terre sur laquelle il tomba de grandes vertus, celle entre autres de guérir toutes sortes de blessures.

L'île de Lemnos était encore fameuse par le massacre dont on a parlé à l'art. HYPSIPYLE. Ce massacre aurait fait de cette île un désert, si les Argonautes n'y eussent remédié. Les femmes avaient tué tous les hommes, et n'étaient pas dans le dessein de recevoir les premiers venus ; car ayant appris qu'un vaisseau abordait dans leur île, elles accoururent en armes sur le rivage pour s'opposer à l'invasion. Mais quand elles eurent su que ce n'étaient point les Thraces leurs ennemis qui venaient les attaquer, et que c'était le vaisseau des Argonautes, elles les reçurent avec beaucoup de courtoisie ; elles ne leur permirent cependant de descendre qu'après leur avoir fait jurer de leur servir de maris.

Cette île était fort incommodée des sauterelles ; et c'était pour cela que chaque habitant était taxé à en tuer un certain nombre, et qu'on y adorait les oiseaux qui les détruisaient. Bacchus y était aussi en grande vénération ; son culte y avait été établi par Thoas, fils de ce dieu et d'Ariadne. Le pays était bien récompensé de ce culte par l'abondance des vins. Le culte de Diane y était aussi solennel. Pour Vénus, elle n'y était point aimée ; et c'était pour se venger de ce mépris, qu'elle avait rendu les Lemniennes si repoussantes par leur odeur. Nous ajouterons encore que suivant quelques auteurs, ce ne fut pas une flèche d'Hercule qui blessa Philoctète, mais la morsure d'un serpent, et qu'il en fut guéri par la vertu de la terre de Lemnos.

LEMPO. Un des noms d'*Hiisi*, génie du mal, redouté des anciens Finnois.

LEMURES. Les Romains appelaient ainsi les ombres et les fantômes des morts, qui erraient pendant la nuit pour inquiéter et tourmenter les vivants. Selon Apulée, on appelait ainsi, dans l'ancienne langue latine, l'âme dégagée des liens du corps. « De ces Lémures, ajoute-t-il, ceux qui ont en partage le soin des habitants des maisons où ils ont eux-mêmes demeuré, et qui sont doux et pacifiques, s'appellent *Lares* familiers : ceux au contraire qui, en punition de leurs mauvaise vie, n'ont point de demeure assurée, sont errants et vagabonds, causent des terreurs paniques aux gens de bien, et font des maux réels aux méchants ; ce sont ceux qu'on nomme *Larves.* »

LEMURIES, LEMURALES. Fête que les Romains célébraient le neuvième jour du mois de mai, en l'honneur des *Lémures*, ou pour apaiser les mânes des morts. On prétend que ce ne fut d'abord qu'une solennité particulière instituée par Romulus pour satisfaire aux mânes de *Rémus*, son frère, et faire cesser la peste qui vengea sa mort, accompagnée de sacrifices appelés *Rémuries.* Elle devint peu à peu générale, et fut applicable à tous les défunts, sous le nom de Lémuries. La cérémonie commençait à minuit ; le père de famille se levait de son lit, rempli d'une sainte frayeur, et se rendait à une fontaine, nu-pieds et en silence, faisant seulement claquer ses doigts pour écarter les ombres de son passage. Après s'être lavé trois fois les mains, il s'en retournait, jetant par-dessus sa tête des fèves noires qu'il avait dans la bouche, en disant : ***Je me rachète moi et les miens.*** Il répétait ces paroles neuf fois. On supposait que l'ombre qui suivait ne tardait pas à ramasser les fèves. Il prenait de l'eau, et frappait sur un vase d'airain, en priant l'ombre de sortir de sa maison, et disait encore à neuf reprises : ***Mânes paternels, sortez !*** Ces cérémonies duraient trois jours, pendant lesquels on ne pouvait pas se marier.

LENEEN, LENOEUS, est le surnom ordinaire de *Bacchus*, à cause du mot grec ληνός qui signifie *pressoir.*

LENEES ou LENEENNES, en latin *lenæa*, en grec λήναια, fêtes qu'on célébrait tous les ans dans l'Attique en l'honneur de Bacchus, dans le cours du mois lénéon, en automne. Outre les cérémonies d'usage aux autres fêtes de ce dieu, celles-ci étaient remarquables, en ce que les poëtes y disputaient des prix, tant par des pièces composées pour faire rire, que par le combat de tétralogie, c'est-à-dire de quatre pièces dramatiques.

Les Lénéennes étaient la fête des pressoirs.

LENOEUM, temple consacré à *Bacchus ;* on donnait encore ce nom au chariot sur lequel on se promenait, avec des travestissements bizarres, pendant les Bacchanales.

LEONIDEES. Fêtes instituées en l'honneur de *Léonidas*, roi de Lacédémone, qui se fit tuer avec toute sa troupe, en défendant vaillamment le passage des Thermopyles.

LEONTIQUES, de *leontica.* C'étaient des sacrifices qui se faisaient à l'honneur du Soleil, et qu'on appelait autrement *Mithriaques*, parce que le Soleil se nommait *Mithra* chez les Perses. On leur avait donné le nom de *Léontiques*, et les prêtres qui les faisaient étaient appelés *lions*, parce que

l'on représentait le soleil sous une figure à tête de lion rayonnée, portant une tiare, et tenant de ses deux mains les cornes d'un taureau, qui tâchait en vain de se débarrasser.

LEPREAS ou **LEPREUS**, fils de Glaucon et d'Astymadie, et petit-fils de Neptune, avait comploté avec Augias de lier Hercule lorsqu'il demanderait la récompense de son travail, selon la promesse faite par Augias. Depuis ce temps-là, Hercule cherchait l'occasion de se venger, mais Astydamie réconcilia Lépréas avec le héros. Après cela, Lépréas disputa encore avec Hercule, à qui jouerait le mieux au disque, ou puiserait le plus d'eau, ou mangerait et boirait davantage. Hercule fut toujours vainqueur et Lépréas finit par être tué dans un nouveau défi qu'il avait porté à Hercule.

LEPRIGHAUN, espèce de sorcier ou d'être surnaturel dans la féerie irlandaise. On croit qu'il apparaît sous la figure d'un petit vieillard ridé, dans les lieux où des trésors ont été enfouis. On n'emploie son nom qu'avec mépris, parce qu'il se plaît à faire des malices et de mauvais tours à ceux qui recherchent ces trésors.

LERNE. C'est l'ancien nom d'un lac dans le territoire d'Argos, dont le circuit n'a pas plus d'un tiers de stade (le stade est environ la vingt-quatrième partie d'une de nos lieues), dit Pausanias. Ce lac est renommé dans les anciens poëtes, à cause de *l'hydre de Lerne*. Cette hydre était un monstre à plusieurs têtes; les uns lui en donnent sept, d'autres neuf, et d'autres cinquante. Quand on en coupait une, on en voyait autant renaître qu'il en restait après celle-là, à moins qu'on n'appliquât le feu à la plaie. Le venin de ce monstre était si subtil, qu'une flèche qui en était frottée, donnait infailliblement la mort. Cette hydre faisait un ravage incroyable dans les campagnes et dans les troupeaux. Hercule reçut ordre d'Eurysthée d'aller combattre ce monstre. Il monta sur un char : Iolas lui servit de cocher. Junon voyant Hercule prêt à triompher de l'hydre, avait envoyé à son secours un cancre marin qui le piqua au pied. Hercule l'ayant aussitôt écrasé, la déesse le plaça parmi les astres, où il forme le signe de l'écrevisse ou du cancer. L'hydre fut tuée ensuite sans obstacle. Ce fut un des travaux d'Hercule. On dit qu'Eurysthée ayant su qu'Iolas avait accompagné Hercule dans le combat, ne voulut pas admettre celui-ci au nombre des douze travaux auxquels le destin avait assujetti le héros. Quelques mythologues avaient dit que les têtes de l'hydre étaient d'or; symbole de la fertilité qu'Hercule procura à un lieu inaccessible. Euripide dit aussi que la faux dont ce héros se servit pour couper les têtes de ce monstre, était d'or.

Pausanias rapporte d'autres particularités du lac de Lerne : « C'est par ce lac, dit-il, que les Argiens prétendent que Bacchus descendit aux enfers, pour en retirer Sémélé sa mère : ce qu'il y a de vrai, ajoute l'historien, c'est que ce marais est d'une profondeur excessive, et que qui que ce soit, jusqu'à présent, n'en a pu trouver le fond, de quelque machine qu'il se soit servi. »

LERNÉES ou **LERNÉENS.** Fêtes ou mystères qu'on célébrait à *Lerna*, près d'Argos, en l'honneur de Bacchus et de Cerès. La déesse y avait un bois sacré de platanes; et au milieu du bois était la statue de marbre qui la représentait assise. Bacchus y avait aussi une statue. Quant aux sacrifices nocturnes qui s'y font tous les ans à Bacchus, dit Pausanias, il ne m'est pas permis de les révéler. Les Argiens y apportaient du feu pris dans le temple de Diane sur le mont Crathis.

LESCHÊNORE, surnom d'*Apollon*. Apollon était le dieu des sciences; et par rapport aux progrès qu'on y faisait, on lui donnait différents noms. Par rapport aux commençants, il se nommait *Pythien*, *Pythius*; par rapport à ceux qui commençaient à entrevoir la vérité, *Délien* et *Phanée*, *Delius*, *Phaneus*; par rapport à ceux qui étaient habiles, savants, *Isménien*, *Ismenius*; et enfin, par rapport à ceux qui faisaient usage de leur science, qui se trouvaient dans les assemblées, qui y parlaient, qui y philosophaient, *Leschénore*, *Leschenorius*.

LESSUS, dieu des pleurs et des gémissements chez les Romains; il avait une chapelle près de la porte Viminale. Il présidait aux lamentations que l'on poussait dans les funérailles.

LESTRIGONS (LES) étaient un peuple qui habitait en Italie, proche de Gaëte. Leur ville capitale, qu'Homère appelle *Lestrigonie*, et qui a eu depuis le nom de Formies, avait été bâtie par Lamus. (*Voy.* LAMUS. Homère (*Odyss.* l. x) nous donne les Lestrigons pour anthropophages. Ulysse étant arrivé sur les côtes de la Lestrigonie, envoya deux de ses compagnons vers le roi du pays : ceux-ci trouvèrent, à l'entrée du palais, la femme du roi, qui leur fit horreur; elle était aussi grande qu'une haute montagne. Dès qu'elle les vit, elle appela son mari, qui leur prépara une cruelle mort; car empoignant d'abord un des deux envoyés, il le mangea pour son dîner; l'autre voulut s'enfuir, mais ce monstre se mit à crier et à appeler les Lestrigons. Sa voix épouvantable fut entendue de toute la ville. Les Lestrigons accoururent de toutes parts sur le port, semblables non à des hommes, mais à des géants; et du haut de leurs rochers escarpés, accablèrent de pierres les compagnons d'Ulysse : ils en saisirent plusieurs; et, enfilant ces malheureux comme des poissons, ils les emportèrent pour faire bonne chère. Ulysse, qui n'était point descendu à terre, s'éloigna au plus vite de cet horrible lieu, après avoir perdu plus de la moitié des siens.

LETEUHIEUL. Un des esprits célestes vénérés par les insulaires des Carolines occidentales. C'était un génie femelle qui épousa Elieulep dans l'île d'Ouléa; elle

mourut à la fleur de son âge, et s'envola dans le ciel. Elieulep avait eu d'elle un fils, nommé Leugeuileng, qu'on vénère comme le grand seigneur du ciel.

LETHE. Un des fleuves de l'enfer, autrement nommé *le fleuve d'Oubli*. Les eaux du Léthé, dit Virgile, baignaient les champs Elysées. Sur les bords du fleuve voltigeaient une foule d'ombres de toutes les nations de l'univers, qui paraissaient fort empressées de s'y plonger et d'en boire à longs traits, pour perdre le souvenir du passé : c'étaient les âmes qui devaient animer de nouveaux corps. Ceux qui admettaient la métempsycose, pensaient que c'était la cause pour laquelle on ne se souvenait plus de ce qu'on avait été auparavant. Il y avait en Egypte un marais près du lac Querron, appelé *Léthé*, mot, qui en grec, signifie *oubli*. Toute la fable du Léthé paraît bâtie uniquement sur la signification du mot Léthé. Les mythologues en avaient fait aussi une déesse. Les ombres étaient obligées de boire de ses eaux, dont la propriété était de leur faire oublier le passé, et de les disposer à souffrir de nouveau les peines de la vie. On le surnommait le *fleuve d'huile*, parce qu'il coulait sans faire entendre le moindre murmure; c'est pourquoi Lucain l'appelle *Deus tacitus, le dieu silencieux*. Sur ses bords, comme près du Cocyte, on voyait une porte qui communiquait au Tartare.

Le Léthé était aussi une rivière d'Afrique, qui se jetait dans la Méditerranée, proche le cap des Syrtes. Il interrompait, dit-on, sa course, et rentrant dans la terre, coulait par-dessous l'espace de quelques milles, et ressortait ensuite plus gros près de la ville de Bérénice: c'est ce qui fit imaginer qu'il sortait des enfers. Enfin, on trouve dans l'île de Crète un fleuve Léthé, ainsi nommé, dit la fable, parce qu'Hermione y oublia son mari Cadmus.

LETHE était encore le nom d'une des fontaines sacrées de la Béotie, dont tous ceux qui venaient consulter l'oracle de Trophonius étaient obligés de boire.

LETHRA. C'est un lieu dans la Zélande, où les anciens Danois s'assemblaient tous les neuf ans. Ils sacrifiaient aux dieux quatre-vingt-dix-neuf hommes, autant de chevaux, de chiens et de coqs.

LEUCADE. Le lieu d'Acarnanie le plus célèbre par le culte d'Apollon est l'île de Leucade. Quelques-uns font venir son nom de *Leucas* Zacynthien, l'un des compagnons d'Ulysse, et ils prétendent que ce fut lui qui bâtit le temple d'*Apollon Leucadien*. D'autres ont avancé que le mont Leucate devait son nom à l'aventure d'un jeune enfant nommé *Leucatée* qui s'était élancé du haut de cette montagne dans la mer pour se dérober aux poursuites d'Apollon. Le promontoire de cette île était terminé par une pointe qui s'avançait au-dessus de la mer, et qui se perdait dans les nues. Elle était si haute, qu'elle était toujours environnée de brouillards dans les jours même les plus sereins. C'était précisément sur cette hauteur qu'était bâti le temple d'Apollon.

L'origine du culte d'Apollon en ce lieu était fondée (Ptolem., *Hephæst.*) sur l'opinion où l'on était que ce Dieu avait découvert dans la *roche Leucadienne* une propriété particulière pour guérir les amants malheureux, et qu'il avait indiqué lui-même le saut qu'il fallait faire du haut de cette roche dans la mer, comme une recette infaillible contre l'amour.

Il fallait suivant une ancienne coutume, que tous les ans, au jour de la fête du dieu de Leucade, l'on précipitât du haut de cette montagne quelque criminel condamné à mort; c'était un sacrifice expiatoire, que les Leucadiens offraient à Apollon pour détourner les fléaux qui pouvaient les menacer. Il est vrai qu'en même temps on attachait au coupable des ailes d'oiseau, et même des oiseaux vivants, pour le soutenir en l'air et rendre sa chute moins rude. On rangeait au bas du précipice, de petites chaloupes pour tirer promptement le criminel hors de la mer. Si on pouvait ensuite le rappeler à la vie, on le bannissait à perpétuité, et on le conduisait hors du pays.

Le saut de Leucade était regardé comme un remède souverain aux maux de l'amour, et on y recourait sans renoncer à l'espérance de vivre. On se rendait à Leucade du pays le plus éloigné; on se disposait par des sacrifices et des offrandes, enfin, on était persuadé que par la protection d'Apollon, on recouvrait, en cessant d'aimer, la tranquillité qu'on avait perdue.

Cette recette fut accréditée par l'exemple de Jupiter, qui vint s'asseoir sur la roche Leucadienne, et Vénus elle-même, pleurant son cher Adonis, y chercha le soulagement à sa douleur.

On ne sait pas si ce fut la fille de Ptéréla, éperduement amoureuse de Céphale, ou Calycé, atteinte du même mal pour un jeune homme qui s'appelait Evathlus, ou l'infortunée Sapho, qui tenta la première le terrible saut de Leucade, pour se délivrer des cruels tourments dont Phaon était la cause; mais nous savons que toutes périrent victimes de leur aveugle confiance dans le remède des prêtres d'Apollon.

LEUCANIE. Déesse qui ne nous est connue que par une inscription. Elle était honorée chez les Latins.

LEUCÉ. Ile du Pont-Euxin, dont les anciens avaient fait une espèce de champs Elysées où habitaient les âmes de plusieurs héros, tels que Achille, les deux Ajax, Patrocle, Antiloque, Hélène, mariée à Achille.

LEUCIPPUS était fils de Gorgophone et de Periérès, fils d'Eole. Leucippus fut père de Phœbé et d'Hilaire, qui furent enlevées par Castor et Pollux leurs cousins germains; Tyndare étant frère utérin de Leucippus.

LEUCIPPUS. Fils d'OEnomaüs, roi de Pise, au rapport de Pausanias, devint passionnément amoureux de Daphné, mais il comprit que s'il la demandait ouvertement en mariage il s'exposerait à un refus, parce

qu'elle avait une aversion générale pour tous les hommes. Voici le stratagème dont il s'avisa; il laissa croître ses cheveux, pour en faire disait-il, un sacrifice, au fleuve Alphée. Après les avoir noués à la manière des jeunes filles; il prit un habit de femme, et alla voir Daphné : il se présenta à elle sous le nom de la fille d'OEnomaüs, et lui témoigna avoir grande envie de faire une partie de chasse avec elle. Daphné fut trompée à l'habit, et Leucippus passa pour une fille. Comme d'ailleurs sa naissance et son adresse lui donnaient un grand avantage sur toutes les compagnes de Daphné, et qu'il n'oubliait rien pour lui plaire, il gagna bientôt ses bonnes grâces. D'après les historiens, il est sûr que Leucippus périt dans sa jeunesse par quelque aventure tragique.

LEUCON. Héros grec, auquel un oracle de la pythie avait ordonné de rendre les honneurs divins, dans le temps de la guerre contre les Perses. Les Platéens surtout obéirent à l'ordre de la prêtresse, et offrirent des sacrifices à ce nouveau dieu.

LEUCOPHRYNE. Surnom que les Magnésiens donnaient à *Diane*, et qui est pris, soit de *Leucophrys*, ville d'Asie en Phrygie, sur les bords du Méandre, selon Xénophon, soit de *Leucophois*, ancien nom de l'île de Ténédos, où Diane avait un temple célèbre. Ce fut sur le modèle de ce dernier temple que les Magnésiens consacrèrent à cette divinité celui qu'ils avaient construit et où l'on voyait sa statue couronnée par deux victoires.

LEUCOSIE. Une des *Syrènes*, donna son nom à une île de la mer Thyrrénienne, sur la côte occidentale d'Italie, où elle fut rejetée, dit Strabon, lorsque, selon la fable, elles se précipitèrent dans la mer.

LEUCOTHOE. C'est la même qu'*Ino*, nourrice de Bacchus, à qui les dieux donnèrent ce nom après qu'elle eut été admise au nombre des divinités marines. Elle avait un autel dans le temple de Neptune à Corinthe : elle fut aussi honorée à Rome, dans un temple où les dames romaines allaient offrir leurs vœux pour les enfants de leurs frères, n'osant pas prier la déesse pour les leurs, parce qu'elles avaient été trop malheureuses en enfants. Il n'était pas permis aux femmes esclaves d'entrer dans ce temple; et on les battait impitoyablement, jusqu'à les faire mourir sous le bâton, si on les y trouvait. (*Voy.* MATUTA.) C'est sous ce nom que le dictateur Furius Camillus, après la prise de Veïes, établit un culte public à Leucothoé.

LEUCOTHOE. Fille d'Orchame, septième roi de Perse depuis Bélus, et d'Eurinome, la plus belle personne de l'Arabie. Apollon, charmé de sa beauté, prit la figure de sa mère, et sous ce déguisement, eut un accès facile auprès de son amante. Orchame ayant été averti de son crime par Clytie, que la jalousie pour une rivale avait portée à cette basse vengeance, le roi, dis-je, transporté de fureur, ordonna que Leucothoé fût enterrée toute vive, et que l'on jetât sur son corps un monceau de sable. Apollon n'ayant pu la sauver, parce que le Destin s'y opposait, arrosa de nectar son corps et la terre qui l'environnait; aussitôt l'on en vit sortir l'arbre qui porte l'encens. *Voy.* CLYTIE.

LEUGUEILENG. Dieu des Carolins occidentaux, qui le révèrent comme le grand seigneur du ciel, dont ils le regardent comme l'héritier présomptif. Il forme, avec *Elieulep*, son père, et *Oulifat*, son fils, une trinité qui reçoit les principaux hommages des insulaires. D'après la tradition, Leugueileng avait épousé deux femmes, l'une céleste, qui lui donna deux enfants, Karrer et Melihau; l'autre terrestre, dont il eut Oulifat.

LEVANA. La déesse Lévana présidait à l'action de celui qui levait un enfant de terre : car quand un enfant était né, la sage-femme le mettait à terre, et il fallait que le père, ou quelqu'un de sa part, le levât de terre, et le prît dans son sein, sans quoi il passait pour illégitime. Saint Augustin (*De civ. Dei*, lib. IV) dit que Lévana n'était point une déesse particulière; qu'au sentiment des païens, c'était *Jupiter* à qui l'on donnait divers noms selon les offices différents qu'il avait; que lorsqu'il ouvre la bouche aux petits enfants on le nomme le *dieu Vatican*; lorsqu'il les lève de terre, il est la déesse *Levana*.

LEVE. Déesse honorée dans le Brabant, à *Léewe* ou *Leuwe*. Valois conjecture que ce lieu fut appelé *Levæfanum*, parce qu'il y avait un temple de la déesse *Leva*.

LHA. Mot tibétain qui signifie proprement le *ciel*, mais par lequel on entend communément toute la foule des dieux ou des esprits qui jouissent de la béatitude; les Lhas correspondent aux Dévas ou Dévatas des Hindous. Ces Lhas ne sont, à proprement parler, que les âmes de ceux qui ont bien mérité dans le cours de leurs transmigrations successives.

LHA-BEUL-TINNE, c'est-à-dire *jour du feu de Beul*. Fête païenne célébrée par les anciens Irlandais, le premier jour de mai, en l'honneur de Beul, dont on implorait la protection en lui offrant des sacrifices, et en faisant passer les bestiaux entre deux feux, pour les préserver des maladies contagieuses.

LHA-MA-YIN. Seconde classe des êtres soumis à la transmigration, selon la théogonie tibétaine; ce sont les non-dieux, correspondant aux asouras ou démons de la mythologie hindoue. Ils sont sans cesse en guerre avec les Lhas ou âmes déifiées, pour leur disputer le fruit vivifiant de l'arbre Djambou. Leurs demeures sont inférieures à celles des Lhas; les âmes des hommes doivent passer par ce degré avant de parvenir aux stations supérieures. Le paradis des Lha-ma-yin est bien moins délicieux que celui des Lhas, car on y éprouve encore l'influence des passions et de l'existence.

LHA-MO-GYOU-HPHROUL. Déesse de l'illusion, suivant les Tibétains. C'est elle qui donna naissance à leur fameux législa-



teur Chakya-Mouni, le dernier des Bouddhas.

LHA-ROU. Dieu de la mythologie tibétaine, protecteur de la famille de Chakya, dont tous les enfants lui étaient consacrés quelque temps après leur naissance. Le jeune Bouddha Chakya-Mouni lui fut amené à Bénarès, et placé sous son patronage.

LIADA. Dieu des anciens Polonais, qui était leur dieu *Mars*.

LIA-FAIL. Nom d'une pierre fameuse chez les anciens Irlandais. Elle servait au couronnement des rois, et on croyait qu'elle poussait des gémissements quand les rois s'y asseyaient.

LIAGORE. Une des cinquante *Néréides*.

LIANG-HO-TI-YO, le dixième enfer des bouddhistes de la Chine. Les réprouvés y sont condamnés à mesurer du feu à l'aide d'un boisseau de fer; le contact de l'élément igné leur calcine le corps et leur arrache des cris déchirants.

LIBANOMANCIE. Divination que les Grecs pratiquaient au moyen de l'*encens*, λίβανος. Cet oracle prédit tout, excepté ce qui regarde la mort et le mariage. Il n'y avait que sur ces deux articles qu'il ne fût pas permis de le consulter.

LIBATION. Cérémonie religieuse, pratiquée par les anciens, qui consistait à remplir un vase de vin, de lait ou d'une autre liqueur, qu'on répandait tout entière après l'avoir goûté, ou après l'avoir effleurée du bout des lèvres. Elle accompagnait ordinairement les sacrifices; quelquefois aussi elle avait lieu toute seule dans les négociations, les traités, les mariages, les funérailles, avant d'entreprendre un voyage par terre ou par mer, en se couchant, en se levant, au commencement et à la fin des repas. Les libations des repas étaient de deux sortes: l'une consistait à brûler un morceau séparé des viandes, l'autre à répandre quelque liqueur sur le foyer en l'honneur des Lares, ou du génie tutélaire de la maison, ou de Mercure qui présidait aux événements heureux. On offrait du vin coupé avec de l'eau à Bacchus et aussi à Mercure, parce que ce dernier dieu était en commerce avec les vivants et les morts. Toutes les autres divinités exigeaient des libations de vin pur. Dans les occasions solennelles, la coupe avec laquelle on les faisait était couronnée de fleurs. Avant que de faire les libations, on se lavait les mains, et on récitait certaine prière. Ces pratiques étaient une partie essentielle de la cérémonie des mariages et des festins de noces. Outre l'eau et le vin, le miel s'offrait quelquefois aux dieux, et les Grecs le mêlaient avec de l'eau pour leurs libations, en l'honneur du Soleil, de la Lune et des Nymphes. Mais des libations fort fréquentes, auxquelles on ne manquait guère dans les campagnes, étaient celles des premiers fruits de l'année. Ces fruits étaient présentés dans de petits plats, qu'on nommait *patella*. Enfin, les Grecs et les Romains faisaient des libations sur les tombeaux dans la cérémonie des funérailles.

Quoique l'on fît des libations sur les autels et sur les tombeaux, il y avait cependant une grande différence entre les unes et les autres.

Les libations sont encore maintenant une partie intégrante du culte brahmanique: tous les matins, le brahmane, en se baignant, prend trois fois de l'eau dans ses mains, se tourne vers le soleil levant et la répand devant cet astre, en la laissant couler le long de ses doigts. Après être sorti de la rivière ou de l'étang, il recommence cette triple libation en prenant de l'eau de ses mains et la répandant à terre; il la réitère encore en l'honneur de la triade hindoue, des dieux protecteurs des huit points cardinaux, des éléments, du ciel, de la terre, de l'enfer, etc. Il en est de même des adorations auxquelles il est obligé dans le courant de la journée et sur le soir. Dans les funérailles, on fait également des libations d'huile et d'eau.

Les Yakoutes ont une fête annuelle qu'ils célèbrent au printemps avec beaucoup de solennité; ils allument un grand feu qu'on entretient tant que dure la fête. Ils se privent alors de toute espèce de breuvage; leur boisson leur sert à faire des libations, qui consistent à répandre sur le feu, du côté de l'Orient, de l'eau-de-vie distillée de lait de jument, qui forme leur breuvage ordinaire. Les Mingréliens et les Géorgiens, bien que chrétiens, ne commencent jamais leur repas sans avoir fait sur la table une libation de vin. Cette libation est accompagnée d'une prière à Dieu et d'une salutation réciproque entre tous les convives. Les insulaires de Yéso, qui ont à peine une religion, ont cependant soin, quand ils boivent auprès du feu, de jeter quelques gouttes d'eau en divers endroits du brasier, en forme d'offrande.

LIBATOIRE, en latin *libatorium* et *libeum*, vase qui servait à faire des libations.

LIBENTINE, *Libentina*, déesse des Romains. On dit que Libentine était *Vénus*, ou que c'était *Proserpine*, et l'on ajoute que c'était à Vénus Libentine, que les filles, quand elles devenaient grandes, consacraient leurs poupées. Il est vrai que Perse (sat. 2, 70) dit qu'elles les offraient à Vénus; mais il ne dit point que ce fût à Vénus Libentine, et l'on ne trouve nulle part que Libentine fût Vénus.

Ce mot est venu de *libet* ou *lubet, il plaît, il est agréable, c'est le bon plaisir*.

LIBER, LIBERA. On donna à *Bacchus* le surnom de *Liber*, selon quelques mythologues, parce qu'il avait rendu la liberté aux villes de Béotie; selon d'autres, parce qu'il rendait, par sa liqueur chérie, l'esprit libre de soucis. Ovide, dans ses *Fastes*, dit que Bacchus donna à *Ariadne* le surnom de *Libera*; et Cicéron (*De natura deorum*), fait Libera fille de Jupiter et de Cérès; c'est la même que *Proserpine*.

On ajoutait souvent à ce nom la qualification de père, *Liber pater*, parce que ce dieu est le père de la joie et de la liberté, ou bien parce que le mot *père* était une appellation commune aux dieux principaux, comme

Mars pater, Saturnus pater, Janus pater, Ju-piter, etc. Les Romains le faisaient pré-sider sous ce nom aux semences liquides des deux règnes, animal et végétal.

LIBERALES, fêtes romaines célébrées en l'honneur de Bacchus, le 17 mars; elles étaient différentes des Dionysies et des Bacchanales, mais elles n'étaient pas moins licencieuses que ces dernières. Varron dérive le nom de *Libérales* non de *Liber*, surnom de *Bacchus*, mais de l'adjectif *liber*, *libre*, parce que les prêtres de Bacchus se trouvaient alors libres de leurs fonctions, et dégagés de tout soin. De vieilles femmes, couronnées de lierre, se tenaient assises à la porte du temple de Bacchus, ayant devant elles un foyer et des liqueurs fabriquées avec du miel, invitant les passants à en acheter pour faire des libations à Bacchus, en les jetant dans le feu. On mangeait en public ce jour-là, et chacun avait la liberté de dire ce qu'il voulait.

LIBERATOR. Jupiter se trouve quelquefois appelé de ce nom dans les poëtes, lorsqu'il avait été invoqué dans quelque danger dont on croyait être sorti par sa protection.

LIBERIES, *liberia*, fête ou jour auquel les enfants des Romains quittaient les habits de l'enfance et prenaient la toge, appelée *toga libera*. On la célébrait avec une sorte de solennité, et les amis de la famille étaient invités comme à une noce. Cette fête avait lieu la plupart du temps le 16 des calendes d'avril, autrement dit le 17 mars, c'est-à-dire le jour même où l'on solennisait les Libérales, avec lesquelles elle était alors confondue.

LIBERTE, divinité célèbre chez les Grecs, et surtout chez les Romains; Tibérius Gracchus consacra à la Liberté, sur le mont Aventin, un temple dont les colonnes étaient de bronze, et où on voyait de très-belles statues : il était précédé d'une cour que l'on appelait *atrium libertatis*. La Liberté y était représentée sous la figure d'une femme vêtue de blanc, et tenant un sceptre à la main; elle tenait aussi un bonnet d'affranchi, et elle avait un chat à ses pieds. Le chat est un animal qui ne souffre aucune contrariété; c'est pourquoi les Alains, les Bourguignons, les Vandales en portaient dans leurs armoiries. La déesse Liberté était accompagnée de deux autres divinités *Adéone* et *Abéone*, pour montrer qu'elle vient ou se retiré à son gré. Les Romains, par un décret public, firent bâtir un temple à la même déesse, pour flatter Jules César; comme si leur liberté était rétablie par celui qui en sapa jusqu'aux fondements. Mais dans une médaille de Brutus, on voit un bonnet, symbole de la liberté, entre deux poignards, avec cette inscription : *Idibus martiis, aux ides de mars;* c'était le quinzième de ce même mois où Brutus, Cassius et les autres conjurés tuèrent Jules César, pour rendre la liberté à la république romaine.

LIBETHRIDES. On donne quelquefois ce nom aux *Muses;* il était particulier à des *Nymphes* qui habitaient aux environs du mont Libéthrius, près de l'Hélicon. Près de là était aussi la fontaine *Libéthride*, qui sortait d'une grosse roche dont la figure imitait le sein d'une femme; de manière que l'eau semblait couler de deux mamelles comme du lait. Les muses et les nymphes Libéthrides avaient leurs statues sur le mont *Libéthrius*.

LIBITINAIRE, LIBITINE. Libitine présidait aux funérailles. Plutarque prétend que c'était *Vénus Epithymbia* à qui on donnait ce nom, pour avertir les hommes de la fragilité de la vie, et leur faire comprendre que la fin n'en était point éloignée du commencement, puisque la même divinité présidait à l'un et à l'autre : c'est aussi le sentiment de Denis d'Halicarnasse. D'autres croient que c'était *Proserpine*. Libitine avait un temple à Rome, qui était environné d'un bois sacré : c'était dans ce temple qu'on vendait tout ce qui était nécessaire pour les funérailles. Par une ancienne coutume établie par Servius Tullus, on portait à ce temple de l'argent pour chaque personne qui mourait; on mettait cet argent dans le trésor de Libitine; ceux qui étaient préposés pour le recevoir, écrivaient sur un registre le nom de chaque mort pour lequel on venait apporter cette espèce de tribut : ce registre s'appelait le *registre de Libitine, Libitinæ ratio*. C'est par là qu'on savait combien il mourait de monde chaque année.

On appela libitinaires des officiers publics qui avaient soin des funérailles et de tout ce qui concernait cette cérémonie.

Il paraît, par l'ode 3 du livre III d'Horace, qu'on donnait aussi le nom de Libitine à cette espèce de lit dans lequel on portait les corps morts à leur sépulture, et à la porte de Rome par où on sortait les cadavres.

LIBUM. Gâteau composé de farine, de fromage, de miel, de lait et de sésame, dont les Romains faisaient usage dans les sacrifices, surtout dans ceux de Bacchus, des Lares, et à la fête des Termes.

LIBYE. Fille d'Epaphus et de Cassiopée, ou, selon d'autres, de l'Océan et de Pampholyge, fut aimée de Neptune, dont elle eut deux fils, Agénor et Bélus. C'est elle qui a donné son nom à la *Libye*.

Hérodote dit que les *Libyens* n'adoraient que le soleil et la lune. Le soleil y portait le nom de Jupiter Ammon. En général le culte des Libyens avait de grands rapports avec celui d'Egypte, de même que leurs mœurs et leurs usages.

LICHAS. Rocher qui était entre l'Eubée et la Grèce propre. On connaît l'origine fabuleuse qu'Ovide lui donne dans ses *Métamorphoses*. (L. IX, 526 et suiv.). Strabon dit que les *lichades*, ainsi nommées de *lichas*, étaient au nombre de trois, qu'il place sur la côte des Locres Epicnémédiens.

LICHNOS, LICHNITES. Bacchus, selon les mythologistes, avait eu pour berceau une corbeille d'osier, ou un *van*, λικνός. De là



vinrent son surnom λικνίτης, et celui de *licnophores*, λικνοφόροι, qui portaient des vans remplis de fruits dans les pompes de Cérès et de Bacchus.

LICNOPHORES. Nom de ceux qui portaient le *van* ou *crible* (λίκνον), employé dans les mystères de Bacchus, et si nécessaire, que, sans lui, aucune des cérémonies n'eût été légale.

LICYMNIUS, frère d'Alcmène, fut tué par Tlépolème, fils d'Hercule.

LIEKIOINEN. Géant de la mythologie finnoise, fils de Kaléwa; avec le secours de son frère Kihavanskoinen, il purgea les prairies des fléaux qui les désolaient.

LIERRE. Plante spécialement consacrée à Bacchus, ou parce que jadis il fut caché sous ses feuilles, ou parce que le lierre toujours vert marquait la jeunesse de ce dieu, qu'on disait ne point vieillir. Selon Plutarque, Bacchus enseigna à ceux qu'il rendait furieux à s'en couronner, parce que le lierre a la vertu d'empêcher l'ivresse. Bacchus n'était pas le seul qui fût couronné de lierre; Silène, les Satyres, les Faunes, les Bacchantes, et en général les divinités champêtres jouissaient du même attribut. Quelques-unes des Muses en étaient aussi couronnées, comme l'attestent une multitude de monuments de l'antiquité. On couronnait aussi les poëtes de lierre, parce que les poëtes sont consacrés à Bacchus, et susceptibles d'enthousiasme, ou parce que l'éclat des beaux vers dure éternellement et assure à leurs auteurs l'immortalité. Apulée dit que le lierre était employé dans les fêtes d'Osiris.

Il n'est pas surprenant que les Bacchantes aient autrefois employé le lierre pour garnir leurs thyrses et leurs coiffures : toute la Thrace est couverte de ces sortes de plantes.

Malgré l'usage qu'ils faisaient du lierre dans différentes fêtes et dans les repas voluptueux, nous n'osons prononcer sur le motif qui a pu faire placer ces feuilles entre les mains des figures qui les portent.

LIETHUA. Déesse de la liberté chez les anciens *Lithuaniens*, qui paraissent en avoir tiré leur propre nom. Liéthua avait un chat pour symbole.

LIEVRE (Le Grand). Divinité des indigènes du Canada, qui le regardent comme l'auteur de la race humaine. Le Grand Lièvre assembla un jour sur les eaux sa cour, composée de l'orignal, du chevreuil, de l'ours et des autres quadrupèdes. Il tira un grain de sable du fond du lac, et il en forma la terre. Il créa ensuite les hommes des corps morts de divers animaux; mais il ne put en former que six, ayant été contrarié dans ses desseins par Michabou, dieu des eaux, qui s'opposait à son entreprise.

LIF. Nom de l'homme qui, suivant la cosmogonie celtique, caché sous une colline, pendant que la terre sera dévorée par le feu, repeuplera le nouvel univers, où le grain croîtra sans semence et sans culture. Son nom signifie *la vie*.

LIFTHRASER. Femme de Lif, l'homme régénérateur de la mythologie celtique. Ces deux êtres se nourriront de rosée, et produiront une postérité si nombreuse, que la terre sera bientôt couverte d'une multitude d'habitants. Il est impossible, observe Noël, de méconnaître dans cette fable l'opinion celtique, qu'il reste dans la terre un principe, un germe de vie propre à réparer la ruine du genre humain.

LIGASTONS. Nom que les Prussiens et les Poméraniens donnaient autrefois aux prêtres des idoles. Ils en ont conservé jusqu'au milieu du XIIIᵉ siècle.

LIGEE. Une des *nymphes* que Virgile donne pour compagne à Cirène, mère d'Aristhée, *Ligée*. λιγύς, λιγεῖα, signifie *qui a un son doux et agréable*, *une voix claire et argentine*. C'est aussi le nom d'une des *Syrènes*.

LIGIEZ. Dieu des anciens Slaves : c'était lui qui réconciliait les ennemis.

LIGOBOUD. Fille de Saboucor et sœur d'Elieulep, suivant la théogonie des Carolins occidentaux. Elle descendit sur la terre, et la voyant aride et stérile, elle fit entendre sa voix puissante, et la couvrit à l'instant de plantes, de fleurs, d'herbes et d'arbres utiles; ensuite elle la peupla d'hommes raisonnables.

LIGYRIENS. Peuples anciens de la Thrace. Ils avaient un lieu saint, consacré à Bacchus, qui rendait des oracles.

LILEE. *Naïade*, fille du fleuve Céphise, donna son nom à une petite ville qui était près de Delphes, du côté du mont Parnasse, dans laquelle Apollon et Diane avaient chacun un temple.

LILITH. Sorte de *Larve* ou démon femelle, fort redouté des Juifs, qui l'accusent d'enlever et de faire périr les enfants nouveau-nés. Ce démon paraît être le même que les *strigues*, espèce d'oiseaux monstrueux qui, selon la croyance des Latins, enlevaient les petits enfants dans leur berceau, ou bien leur suçaient le sang.

LIMA. Déesse à qui les Romains confiaient la garde du *seuil* des portes, *liminum*.

LIMENETIS. Surnom de *Diane*, qu'on lui donnait lorsqu'elle présidait aux ports; et sous cette idée, sa statue la représentait avec une espèce d'écrevisse de mer sur la tête. Ce nom est formé de λιμήν, *port*.

LIMENTIN et LIMENTINE. Dieu et déesse qui, chez les Romains, présidaient au *seuil* des portes, *limen*.

LIMES, *limite*. Divinité romaine, la même que le dieu *Terme*.

LIMIENS. Dieux des Romains qui, suivant Arnobe, présidaient à tout ce qui était *de travers*, *limus*.

LIMNACIDES, LIMNADES, LIMNIADES, LIMNEES, LIMNIAQUES. *Nymphes* des lacs, des étangs et des marais; leur nom vient du grec λίμνη, *étang*.

LIMNETIDIES. Fête que les pêcheurs célébraient en l'honneur de *Diane Limnétis*.

LIMNETIS, LIMNEE, LIMNIATIS. Surnoms donnés à *Diane* par les pêcheurs, qui l'invoquaient comme la déesse des marais et



des étangs. — Vénus portait aussi le nom de *Limnésie*, parce qu'elle était née des eaux.

LIMNÉUS. On retrouve quelquefois cette épithète donnée à *Bacchus*; mais à quel titre? Présidait-il aussi aux lacs et aux étangs? Ce n'est pas la fonction du dieu du vin.

LIMNOBIE. Une des cinquante *Néréides*.

LIMONIADES. *Nymphes* des prairies (en grec λειμών). Elles étaient sujettes à la mort, comme les Pans et les Faunes.

LIMUS. Sorte de juppe bordée par en bas d'une frange de pourpre formant des sinuosités; elle couvrait le corps depuis le nombril jusqu'aux pieds, laissant le reste du corps à nu. C'était le vêtement des victimaires dans les sacrifices.

LIMYRE. Fontaine de Lycie, qui rendait des oracles d'une façon singulière : c'était par le moyen des poissons. Les consultants leur présentaient à manger; si les poissons se jetaient dessus, c'était augure favorable pour l'événement sur lequel on venait les interroger.

LING. Génie de la mythologie chinoise. Il a une face humaine et le corps d'un quadrupède.

LINGULACA. Festus donne ce nom aux devineresses qui prédisaient l'avenir d'après le chant des oiseaux.

LINIES. *Fêtes* célébrées en Orient en l'honneur de *Linus*.

LINKSTRANDEN, c'est-à-dire *plage des cadavres*, un des enfers de la mythologie scandinave; les meurtriers, les séducteurs, les parjures y errent sans cesse dans des cavernes de serpents et des fleuves empoisonnés roulent sous leurs pas.

LINOS. Chanson célèbre en Égypte, en Phénicie, en Chypre, dans la Grèce et ailleurs. Elle change de nom, dit Hérodote, suivant la différence des peuples; mais on convient que partout elle est la même que celle que les Grecs chantent sous ce nom. Au reste, ajoute-t-il, le *Linos* s'appelle chez les Égyptiens *Manéros*. Athénée parle de cette chanson; il dit qu'on l'appelait aussi *Ælinos*, et que, selon Euripide, elle servait également dans les occasions de joie comme dans la tristesse. On fait dériver son nom de *Linus*, dont la mort fut pleurée des nations les plus barbares.

LINUS était fils d'Uranie et d'Amphimarus, fils de Neptune, selon Pausanias. Il fut le plus excellent musicien que l'on eût encore vu; mais Apollon le tua pour avoir osé se comparer à lui. Les habitants du mont Hélicon faisaient tous les ans son anniversaire, avant de sacrifier aux muses. Linus fut pleuré des nations les plus barbares; et Homère dit que Vulcain avait gravé sur le bouclier d'Achille, entre plusieurs autres ornements, un jeune musicien qui chantait sur sa lyre la mort de Linus.

LINUS, fils d'Apollon et de Terpsichore, fut maître d'*Orphée*, et ensuite d'Hercule. Il apprit à ce dernier à jouer d'un instrument de musique qui se touchait avec l'archet. Ce disciple le tua. (*Voy.* HERCULE.) On dit qu'il avait écrit sur l'origine du monde, du soleil et de la lune, sur la nature des animaux et des plantes. Il disait, selon Diogène Laerce, que tout avait été créé en un instant.

LION. Les lions étaient consacrés à Vulcain, chez les Égyptiens, à cause de leur tempérament allumé, dit Élien. Mais le Vulcain des Grecs était Cnuphis ou l'Agathodæmon des Égyptiens, c'est-à-dire un esprit de vie qui anime et remplit l'univers. Aussi voit-on dans la barque de Martianus Cappella un lion sur un arbre, symbole de Vulcain.

Les rapports du lion avec le soleil étaient plus directs, parce que le débordement du Nil arrivait pendant que le soleil parcourait le signe du lion, c'est-à-dire en juillet et août. (HORAPOLLO, lib. I, c. 21.) De là venait, ajoute Horapollo, que les prêtres donnaient la forme de lion aux bouches et aux robinets des fontaines sacrées; de là vint, selon le même écrivain (lib. I, c. 17), que l'on plaça des lions sous le trône d'Horus, pour montrer la grande analogie qui existait entre cet animal et le soleil, qui est appelé Horus.

Plutarque dit que le lion était consacré au soleil, parce que, de tous les animaux qui ont des griffes recourbées, c'est le seul qui voit en naissant, et parce qu'il dort peu et les yeux ouverts; mais c'est une fable. Le lion était un attribut de Vesta. Les poètes attellent le char de Cybèle de deux lions, comme il paraît par plusieurs médailles. On portait aussi une effigie de lion dans les sacrifices de cette déesse, parce que les Galles, ses prêtres, avaient trouvé le moyen d'adoucir et même d'apprivoiser des lions, jusqu'au point de pouvoir les manier et les caresser, sans crainte, à ce que dit Varron. Les Léontins adoraient le lion et en mettaient une tête sur leurs monnaies. Quant au lion de Némée, qu'Hercule tua, c'est le lion dont les poètes ont fait la constellation du lion céleste.

LIONNE. Les Ambraciotes adoraient autrefois la lionne, parce que Phalæcus, ou comme Janus Parrhasius l'appelle (*epist.* 8), Phayllus, tyran d'Ambracie, ayant rencontré une lionne accompagnée de ses petits lionceaux, cet animal le mit en pièces, et remit ainsi Ambracie en possession de sa liberté.

LIOSALFATREIM. Le plus élevé des trois mondes supérieurs à la terre, selon la cosmogonie des Scandinaves. Son nom veut dire *le monde des génies de la lumière*.

LI-OU-TRAO, dieu ou génie qui est honoré chez les Tonquinois.

LIRIOPÉE. Une des nymphes *Océanides*, qui eut Narcisse du fleuve Céphise; elle donna son nom à la fontaine dans laquelle on feint que Narcisse se noya.

LISSA. Euripide, dans son *Hercule furieux*, met la déesse Lissa au nombre des *Furies*, parce qu'elle inspirait la fureur et la rage, d'où elle avait tiré son nom grec. Junon, dans ce poëme, ordonne à Iris de con-

duire cette furie, armée de serpents, auprès d'Hercule pour lui inspirer les fureurs qui lui firent enfin perdre la vie.

LITES. Personnifications des *prières* dans Homère : « Elles sont, dit ce grand poëte au IXe livre de l'*Iliade*, filles de Jupiter, boiteuses, ridées, toujours les yeux baissés, toujours rampantes et toujours humiliées; elles marchent après l'Injure : car l'Injure altière, pleine de confiance en ses propres forces et d'un pied léger, les devance et parcourt la terre pour offenser les hommes; et les humbles Prières la suivent pour guérir les maux qu'elle a faits. Celui qui les respecte et qui les écoute en reçoit de grands secours; elles l'écoutent à leur tour dans ses besoins, portent ses vœux au pied du trône du grand Jupiter; mais celui qui les refuse et qui les rejette éprouve à son tour leur redoutable courroux : elles prient leur père d'ordonner à l'Injure de punir ce cœur barbare et intraitable, et de venger le refus qu'elles en ont reçu. » Telle est l'idée que le plus grand des poëtes païens se formait de la prière; nous pensons qu'il y a loin de là à la confiance et au tendre abandon que le divin législateur des Chrétiens recommande à ses disciples. Il ne leur fait pas envisager la prière comme une dure nécessité, mais comme la consolation du cœur et un doux entretien avec un Dieu bon et un tendre père.

LITHESIEN. Surnom de l'*Apollon* de Mélée ou Mélia. (*Lithesias*.) On l'appelait ainsi, dit Etienne de Bysance, parce que, dans cette ville, la statue de ce dieu était posée sur une pierre : λίθος, *lithos*, en grec, signifie *pierre*.

LITHOBOLIE. C'est le nom grec de la fête appelée la *Lapidation*, à Egine, à Trézène, en mémoire de Lamie et d'Auxésie, jeunes Crétoises, qui avaient été lapidées par quelques Trézéniens dans une sédition. C'est pour apaiser leurs mânes que cette fête avait été instituée.

LITHOMANCIE. Divination par les pierres, comme le porte ce nom tiré du grec, et composé de λίθος, *pierre*, et de μαντεία, *divination*.

On a quelques conjectures incertaines sur cette espèce de divination. Dans le poëme des *Pierres*, attribué à Orphée, il en est fait mention d'une qu'Apollon donna à Hélénus le Troyen. Cette pierre, dit le poëte, s'appelle *siderites*, et a le don de la parole; elle est un peu raboteuse, dure, pesante, noire et a des rides qui s'étendent circulairement sur sa surface.

Il y a apparence que les Chananéens et les Phéniciens consultaient les pierres comme des oracles; et les pierres ainsi divinisées, étaient connues dans toute l'antiquité sous le nom de *bœtiles* ou pierres animées, qui rendaient des oracles. On rapporte encore à cette divination la superstition de ceux qui croient que l'améthyste a la vertu de faire connaître à ceux qui la portent les événements futurs par les songes.

LITOMANCIE (de λιτός, *simple*, *uni*). Autre genre de divination qui consistait à pousser l'un contre l'autre plusieurs anneaux, dont le son plus ou moins clair ou aigu manifestait la volonté des dieux et formait un présage bon ou mauvais pour l'avenir.

LITURGE. Un des ministres du culte à Athènes, sans doute celui qui faisait les supplications et les prières publiques.

LLAIGUEN. Un des neuf *Guacas* ou idoles principales adorées par les Péruviens à Cusco.

LO-CHA. Démons des bouddhistes de la Chine; leur nom signifie *rapides* ou *redoutables*, parce que leur colère est à craindre. Ce sont les *Rakchasas* des Hindous.

LODA. Dieu de Lochlin ou de la Scandinavie, le même qu'*Odin*. Son nom retentit fréquemment dans les anciennes poésies erses. Ossian le met aux prises avec Fingal, c'est-à-dire avec un simple mortel, et ce n'est pas au dieu que reste l'avantage.

LODDE. Nom que les Lapons donnaient à des divinités ou génies qu'ils croyaient résider sous la première superficie de la terre.

LOFNA. Les anciens Goths désignaient par ce nom une déesse, dont la fonction était de réconcilier les époux et les amants les plus désunis.

LOHADARAKH. Le vingt-unième *Naraka* ou enfer de la mythologie hindoue.

LOHA-PENNOU. Dieu des armes chez les Khonds, tribus indiennes de la côte d'Orissa. Son symbole, dans les districts du Sud, est un morceau de fer de deux coudées de longueur, caché dans un arbre touffu, au milieu d'un bosquet que la hache ne touche jamais.

Les succès à la guerre sont constamment attribués à l'intervention immédiate de Loha-Pennou, et jamais à la valeur personnelle.

LOHASANKOU. Le seizième enfer de la mythologie hindoue. Son nom signifie *la place des dards de fer*.

LO-HOU. Génie de la mythologie chinoise. Il a le corps et les griffes d'un tigre, le visage d'un homme et neuf têtes. Il habite le sommet du mont Kouen-lun. C'est lui qui préside aux neuf collines du ciel, sur lesquelles sont situées les neuf villes célestes, et fixe les limites et les jardins des potagers ou métairies des empereurs du ciel.

LOKANATH. Divinité des bouddhistes du Népâl. C'est un des anciens *Bouddhas*, son nom signifie *Seigneur du monde;* il paraît être en effet le seigneur spécial des huit Vitagaras et remplir la même fonction que les Lokapalas du système brahmanique.

LOKAPALA. Les Lokapalas sont, dans la mythologie hindoue, les génies gardiens du monde. On les confond quelquefois avec les divinités qui président aux points cardinaux; mais il faut les distinguer. Les Lokapalas sont proprement les divinités chargées par Brahma de créer le monde

sous sa direction et de veiller chacun sur les êtres d'espèces différentes soumis à leur autorité.

LOKE. Nom donné par les anciens peuples du Nord au *démon*. Suivant leur mythologie, Loke était le calomniateur des dieux, l'artisan des tromperies, l'opprobre du ciel et de la terre. Il était fils d'un géant et avait une femme nommée Signie; il en eut plusieurs fils. Il eut aussi trois enfants de la géante Augerbode, messagère des malheurs; savoir, le loup Fenris, le grand serpent de Midgrad et Héla, la Mort. Loke faisait une guerre éternelle aux dieux qui le prirent enfin, l'attachèrent avec les intestins de son fils et suspendirent sur sa tête un serpent dont le venin lui tombe goutte à goutte sur le visage. Cependant Signie sa femme est assise auprès de lui et reçoit ces gouttes dans un bassin qu'elle va vider; alors le venin tombant sur Loke, le fait hurler et frémir avec tant de force que la terre en est ébranlée. Tel était, suivant les Goths, la cause des tremblements de terre. Loke devait rester enchaîné jusqu'au jour des ténèbres des dieux. Il restera captif, jusqu'à la fin des siècles, où il sera déchaîné; il prendra part à la guerre finale, attaquera Heimdal, le portier des dieux, et tous deux tomberont sous les coups l'un de l'autre. Loke est la plus célèbre des divinités inférieures de la mythologie scandinave, dans laquelle il joue le rôle d'Ahriman, ou du génie du mal.

LOKESWARA. Ce mot signifie *Seigneur du monde*, et désigne, dans la théogonie du Népâl, le *Bouddha* qui gouverne le siècle, ou *Padmapâni*.

LONI. Génie de la mythologie finnoise, qui préside aux marécages et y habite.

LOO-YE, c'est-à-dire *le dieu supérieur*, le premier et le plus ancien des dieux; idole vénérée dans un temple de Zuruchaitu, place située sur les confins de la Sibérie. Ce simulacre est placé entre deux colonnes, autour desquelles sont entortillés des dragons dorés; de grands drapeaux de soie, suspendus au plafond, en voilent la partie supérieure. Elle a le visage brillant comme de l'or, les cheveux et la barbe noirs, et tient en main une espèce de tablette, où elle paraît lire avec une grande attention; à sa droite on voit sept flèches d'or et un arc à sa gauche.

LORO-DJONGRANG. Déesse adorée dans l'île de Java. Elle avait autrefois, au nord du village de Brambanan, un temple célèbre qui se composait de vingt petits édifices, dont douze petits temples.

LOTIS. *Nymphe* qui, pour éviter la violence que Priape lui voulut faire, pria les dieux de la secourir; elle fut changée en *lotus*. (OVID., *Metam.* IV, 348.) Il ne faut pas la confondre avec Dryopé, qui fut aussi changée en *lotus*.

LOTOPHAGES. Anciens peuples d'Afrique qui habitaient la côte de Barbarie, dans le golfe de la grande Syrte. Ulysse ayant été jeté par la tempête sur la côte des Lotophages, envoya deux de ses compagnons, auxquels ils ne firent aucun mauvais traitement; ils leur donnèrent seulement à goûter de leur fruit de *lotus*. Tous ceux qui mangeaient de ce fruit ne voulaient ni s'en retourner, ni même donner de leurs nouvelles : ils n'avaient d'autre envie que de demeurer avec ces peuples, et de vivre de *lotus*, dans un entier oubli de leur patrie. Il fallut user de violence pour les faire revenir dans leurs vaisseaux. Les Lotophages étaient ainsi appelés, parce qu'ils vivaient du fruit de *lotus*. (ODYS. XII.) Leur nom est formé de λωτός, *lotus*, et de φάγω, *je mange*.

LOTUS, LOTOS. Plante aquatique d'Egypte, appelée aussi *fève d'Egypte*.

Le *lotus* est une nymphée particulière à l'Egypte, qui croît dans les ruisseaux, et aux bords des lacs. Il y en a de deux espèces, l'une à fleur blanche, et l'autre à fleur bleuâtre. Le calice du *lotus* s'épanouit comme celui d'une large tulipe, et répand une odeur suave, approchant de celle du lis. On la rencontre fréquemment comme emblème dans les mystères des Egyptiens, à cause du rapport que ce peuple croyait qu'elle avait avec le soleil, à l'apparition duquel elle se montre d'abord sur la surface de l'eau, et s'y replonge dès qu'il est couché; phénomène très-commun d'ailleurs à toutes les espèces de *nymphea* ou plantes aquatiques.

Les Grecs avaient consacré la même fleur à Apollon et à Vénus, car elle accompagne quelquefois leurs statues.

Il y a une autre espèce de *lotus*, que les botanistes appellent *persea*; elle croît aux environs du Grand-Caire et sur les côtes de la Barbarie; ses feuilles sont semblables à celles du laurier, mais un peu plus grandes. En le broyant avec de l'eau, on en tire une liqueur qui a le goût de vin mêlé avec du miel. C'est cette liqueur qui parut si agréable aux compagnons d'Ulysse, qu'ils ne voulaient plus quitter le pays qui produisait une plante aussi précieuse. Il est vraisemblable que c'est le même *lotus*, dont Homère a parlé dans l'Odyssée (liv. IX); mais son imagination féconde l'avait entraîné un peu au delà de la vérité, en lui faisant dire que les fruits de cette plante avaient un goût si délicieux, qu'ils faisaient perdre aux étrangers le souvenir de leur patrie. On voit souvent dans les monuments égyptiens Isis assise sur cette fleur et on avait coutume de la représenter sur la tête d'Osiris et sur celle d'autres divinités. Les Hindous comparent le monde au *lotus* flottant sur l'Océan. Les quatre feuilles du calice de cette fleur figurent les quatre Maha-Dwipas, ou grands dwipas, c'est-à-dire les quatre principales régions du monde; les huit feuilles extérieures, rangées deux à deux dans les intervalles, sont l'image de huit Dwipas secondaires. Le *lotus* étant ainsi le symbole de l'univers, il n'est pas étonnant que cette plante joue un si grand rôle dans la mythologie in-

dienne ; c'est pourquoi sa fleur sert de siége à la plupart des divinités, et quand celles-ci sont représentées avec plusieurs bras, il y a une main consacrée à tenir cette fleur. Le mythe de Brahma placé sous la forme d'un enfant, par la divinité suprême sur une feuille de *lotus*, voguant sur les flots de l'Océan, en suçant le pouce de son pied, avant de procéder plus tard à la formation de l'univers, renferme à la fois tous ces symboles.

LOU. Mauvais génie de la théogonie des Mongols : c'est un monstre ailé auquel on attribue les grands phénomènes de l'électricité. Durant la saison froide, il demeure paisiblement couché sur les flots des sept mers; pendant l'été, il s'élève avec les vapeurs et les nuages, et devient l'auteur des grandes commotions. Un Tængæri à cheval sur ce dragon le force à pousser d'affreux hurlements, qui sont la voix du tonnerre, et l'éclair est le feu qui sort de sa gueule. Le céleste cavalier lance parfois du haut des airs des flèches enflammées qui vont porter au loin la mort et la destruction.

LOUHIATAR. Déesse de la mythologie finnoise; on l'appelle encore la *Vieille de Pohjola*. Elle est la mère des maladies et les enfanta dans son bain pendant une seule nuit d'été. Leurs noms sont : la Pleurésie, la Goutte, la Colique, la Phthisie, la Lèpre, la Peste, auxquelles il faut joindre les monstres des eaux, les dévastateurs de tous les lieux et les sorciers des marais.

LOUI-CHIN. Le *Jupiter* chinois : c'est l'esprit qui préside à la foudre, ainsi que l'indique son nom *esprit du tonnerre* ; et, dans son emblème, la violence de ce météore irrésistible, la rapidité de l'éclair, et leurs effets réunis, sont représentés par une figure monstrueuse qui s'enveloppe de nuages. Sa bouche est recouverte par un bec d'aigle, symbole des dévorants effets du tonnerre, et les ailes en peignent l'extrême vélocité. D'une main il tient une foudre et de l'autre une baguette, pour frapper sur diverses timbales dont il est environné. Ses serres d'aigle sont quelquefois attachées à l'axe d'une roue, sur laquelle il tourne au milieu des nuages avec une rapidité extraordinaire.

LOUI-ESEU. Femme de l'empereur Hoang-ti. Elle a été placée au rang des génies, et elle est honorée sous le nom de l'esprit des mûriers, parce qu'elle a enseigné au peuple l'art d'élever les vers à soie.

LOUI-KONG. L'esprit de la foudre, selon les Chinois.

LOUKHAN. Un des *Tængæris* ou bons génies de la mythologie des Mongols : il a concouru à la formation de l'univers.

LOUKI. Déesse des grains et des moissons chez les Hindous. Elle est représentée avec une couronne d'épis, et entourée d'une plante qui porte des fruits.

On célèbre deux fêtes en son honneur, et elle est plus souvent nommée *Lakmi* et *Sri*. On peut la comparer à la Cérès des Latins.

LOUKO ou **LOUKWO**, nom que les Caraïbes donnent au premier homme. Il est descendu du ciel et n'a été formé par personne.

LOUNG, dragons de la Chine : ils sont honorés comme des génies ou des divinités.

LOUP. Les Egyptiens avaient en vénération cet animal, parce qu'ils croyaient qu'Osiris s'était souvent déguisé en loup. Le loup était même adoré à *Lycopolis*, qui signifie *la ville du loup*. Cet animal était consacré à Apollon, parce que le loup, dit-on, a la vue fine et perçante. Mais Pausanias en donne une autre raison. « Il y avait, dit-il, près du grand autel d'Apollon, à Delphes, un loup de bronze : c'était une offrande faite par les habitants de Delphes eux-mêmes. On dit qu'un scélérat, après avoir volé l'argent du temple, alla se cacher dans l'endroit le plus fourré du mont Parnasse : là s'étant endormi, un loup se jeta sur lui, et le mit en pièces. Ce même loup entrait tous les soirs dans la ville et la remplissait de hurlements ; on crut qu'il y avait à cela quelque chose de surnaturel ; on suivit le loup et on retrouva l'argent sacré, que l'on remporta dans le temple. » En mémoire de cet événement, on fit faire un loup de bronze pour le consacrer au dieu de Delphes. *Voy.* LYCOGÈNE et MACEDO.

Elien donne une autre raison de cette attribution du loup au soleil, ou à *Apollon*, λυκογενέτης. Latone s'était, disait-il, métamorphosée en louve pour accoucher en sûreté d'Apollon et de Diane. L'apparition d'un loup traversant le chemin était chez les Romains un très-mauvais augure pour les voyageurs : Horace le dit. Il est bon d'observer que le loup d'Egypte n'était autre que le chacal noir, emblème ordinaire d'Anubis; c'est pourquoi ce dieu était ordinairement représenté avec une tête de loup ou de chacal. De plus, Osiris, qui avaient souvent échappé aux poursuites de Typhon en prenant la figure de divers animaux, choisissait de préférence, la forme du loup. Le culte du loup passa de l'Egypte en Grèce, et on sait que les Grecs avaient un *Apollon Lycius*.

Les Romains figuraient cet animal comme gardien sur un grand nombre de monuments ; de cet usage est venue l'idée de faire du loup une divinité tutélaire, et c'est sous ce rapport qu'on le voit avec Horus et Harpocrate.

LOUTRE. La loutre paraît avoir été honorée et respectée dans toutes les contrées de l'Egypte, quoiqu'on n'en ait nourri nulle part d'apprivoisées.

LOVNA. Déesse de la mythologie scandinave. *Voy.* LOFNA.

LOWKPLATIM. Dieu des anciens Slaves, il présidait à l'agriculture.

LOXIAS, c'est-à-dire *oblique*, surnom d'*Apollon*, considéré comme le Soleil qui, dans sa course zodiacale, coupe obliquement l'équateur. *Diane* ou la *Lune* était, pour la même raison, appelée *Loxon*. D'autres tirent

le surnom de *Loxias* appliquée à *Apollon*, de l'ambiguïté de ses oracles.

LOXO, fille de Borée et d'Orythie.

LOXO. Surnom de *Diane*, selon le scholiaste des hymnes de Callimaque. Le surnom d'*oblique* convenait parfaitement à la lune, dont la course autour de la terre paraît très-oblique.

LOYLYN-HALDIA, surnom d'*Anterettoin*, déesse suprême du bain chez les anciens Finnois ; elle protégeait aussi les blessures reçues à la guerre. Les Finnois qui avaient presque divinisé le bain, en conjuraient la chaleur et la vapeur, par des paroles magiques nommées *Loylyn-Sanat*, afin qu'elles ne nuisissent point aux blessures ouvertes.

LU. Sacrifice que les Chinois offrent aux montagnes et aux eaux.

LUA. Déesse qui présidait aux expiations chez les Romains; on l'honorait en lui consacrant les dépouilles des ennemis. Les Romains lui attribuaient le gouvernement de la planète de Saturne, que les Egyptiens nommaient l'astre de Némésis, ce qui fait croire que cette déesse était la même.

LUARASICI. On appelait ainsi les principales divinités des Rhédaires, peuple qui habitait sur les côtes de la mer Baltique. C'étaient les plus honorées ; elles demeuraient toujours dans le temple qui leur était consacré au milieu d'une forêt.

LUBENTEA, LUBENTIA et LUBENTINA, Déesse du désir et du plaisir chez les Romains.

LUCARIES et LUCATIES. Fêtes que les Romains célébraient le jour des calendes de février, d'autres disent le 18 juillet. Elles avaient lieu dans un *bois sacré* (*lucus*) situé entre la voie Salarienne et le Tibre, en mémoire de ce que, battus par les Gaulois, les Romains y avaient trouvé un asile. Il y a des auteurs qui tirent l'origine de cette fête des offrandes en argent qu'on faisait aux bois sacrés. Ce jour-là, le peuple de Rome se rendait en pèlerinage au bois de l'asile et faisait des vœux dans le temple de Sospita, déesse conservatrice de la santé. Plutarque observe que, ce jour-là même, on payait les comédiens des deniers provenant des coupes réglées faites dans le bois dont nous venons de parler.

LUCETIEN ou LUCETIUS. Surnom que l'on donnait à *Jupiter* dans la langue osque. C'était la même chose dans cette langue que *Diespiter* et *Dijovis* en latin. Ce mot venait de *lux, lumière*, et on le donnait à Jupiter, à cause que c'est lui qui donne la lumière au monde. (AULU-GELLE, l. v, c. 12.) Une inscription rapportée par Gruter (p. 58, n. 3), donne aussi cet épithète à *Mars ;* mais elle écrit : *Leucetius*.

LUCIA VOLUMNIA. Divinité romaine, célébrée conjointement avec Mania, dans les hymnes des Saliens. Le nom de *Lucia Volumnia* pourrait signifier l'*année révolue*, comme celui de *Mania* paraît désigner *la lune* (*μὴν, μὶν, μήνη, le mois, la lune*).

LUCIFER. C'est le nom que les poëtes donnent à l'*étoile de Vénus*, lorsqu'elle brille le matin ; comme elle paraît avec l'aurore, on dit que Lucifer était né de l'Aurore : on le fait aussi le chef et le conducteur des astres : c'est lui qui a soin des chevaux et du char du Soleil, qu'il attelle et dételle avec les heures. Enfin on lui donne des chevaux blancs. Les chevaux de main, *equi desultorii* lui étaient consacrés.

Lucifer, selon les poëtes, était fils de Persée ou, selon d'autres, de Jupiter et de l'Aurore. Cette étoile brillante est appelée *Vénus* le matin, et le soir elle porte le nom d'*Hesper*.

LUCIFERA, surnom de *Diane*, considérée comme la Lune ou l'étoile du matin. Elle porte ce nom sur un monument où elle est représentée tenant d'une main une torche, de l'autre un arc, et portant un carquois sur l'épaule. Les Grecs invoquèrent Diane Lucifera pour les accouchements, dit Cicéron ; de même que nous invoquons Junon, Lucine. Diane sous ce titre est la même que *Diane Lune* ; elle porte le croissant sur sa tête, et un flambeau élevé à la main; elle est aussi couverte d'un grand voile tout parsemé d'étoiles. (*Voy.* LUNE.) On donnait aussi ce nom à *Hécate*.

LUCINE. Divinité qui présidait aux accouchements chez les Romains. Les Egyptiens chargèrent de cette fonction *Bubaste*. (*Voy. ce mot*), à laquelle les Grecs substituèrent *Diane Ilithyie*, ou simplement *Ilithyie*. (*Voy. ce mot*.) Les Romains, à leur exemple, imaginèrent une divinité qui n'était probablement qu'une déesse déjà connue, mais honorée sous un autre nom, en rapport avec ses nouvelles fonctions.

Souvent c'est *Diane*, comme dans une inscription antique, recueillie par Gruter, qui porte : *Diana Lucina invicta ;* mais plus communément, c'est *Junon ;* Térence ne dit que *Juno Lucina*.

On appelait cette déesse *Ilithyie*, *Zigie*, *Natalis*, *Opigène*, *Olympique ;* et sous ce dernier nom, elle avait un temple en Elide, dont la prêtresse était annuelle.

Le nom de *Lucine* vient, dit Ovide, de *lux, lumière*, parce que c'est cette divinité qui donne par sa puissance, le jour, la lumière aux enfants.

Les Chinois honorent une divinité à laquelle ils attribuent les mêmes fonctions.

LUCINIE, nom sous lequel *Junon* avait un autel à Rome. Les cendres qui restaient après les sacrifices demeuraient immobiles même dans les plus mauvais temps.

LUCUS. Bois sacré. — L'antiquité ayant l'usage de consacrer les bois à des dieux ou à des déesses, il est arrivé en géographie qu'il y a des noms de divinités, même des noms d'empereurs joints à *lucus*, qui désignent des villes ou lieux autrefois célèbres, comme *Lucus Augusti*, ville de la Gaule Narbonnaise ; *Lucus Asturium*, qui est *Oviedo*, ville d'Espagne en Asturie, et autres semblables.

L'étymologie du mot *lucus*, *bois consacré aux dieux*, vient de ce qu'on éclairait ces

sortes de bois aux jours de fêtes, *quod in illis maxime luceat*. *Voy*. Bois.

LULLUS, dieu des anciens Ibériens, dont on ne connaît que le nom.

LUNE. *Voy*. Isis, Diane, Hécate, Néoménie, Astarté, Ioh, Bubaste, Butos.

Les Egyptiens donnaient les deux sexes à la Lune; astre, elle était du féminin; être mystique, c'était un dieu. Recevant les influences du soleil, elle était passive ou du genre féminin; mais renvoyant ces influences à la terre, la Lune agissait, et c'était une divinité du genre masculin. Elle était avec le soleil le principal objet du culte des Egyptiens, qui la nommèrent d'abord *Ioh*, et depuis *Isis*, et souvent *la reine du ciel*. Ce peuple attribuait à la Lune une grande influence sur la génération, la conservation et l'accroissement de tous les êtres sublunaires; et leur opinion se répandit chez tous les autres peuples de l'antiquité.

La Lune avait encore, selon les Egyptiens, des influences particulières sur le Nil; c'était elle qui le faisait enfler et surtout dans sa première phase. Elle exerçait un empire souverain sur les vents. Ses noms changeaient suivant ses phases; on l'appelait *Bubaste* lorsqu'elle était nouvelle, et *Butos*, lorsqu'elle était pleine. Chérémon, prêtre égyptien, dit expressément (*in Porphyrii epistola ad Anebonem, præmissa Jamblico de Mysteriis*, pag. 7, etc.), que l'histoire d'Osiris et d'Isis et que toutes les fables d'Egypte se rapportaient à la Lune croissante, à son décours et au cours du soleil.

Une partie des peuples orientaux adoraient la Lune sous le nom de *Céleste*; les Phéniciens, sous le nom d'*Astarté*; les Perses, sous le nom de *Misitra*; les Arabes, sous le nom d'*Alizat*; les Africains, sous le nom du dieu *Lunus*; les Grecs et les Romains, sous le nom de *Diane*.

César ne donne point d'autres divinités aux peuples du Nord et aux anciens Germains que le Feu, le Soleil et la Lune. Le culte de ce dernier astre franchit les bornes, de l'océan Germanique et passa de la Saxe dans la Grande-Bretagne.

Il ne fut pas moins répandu dans les Gaules; et si nous en croyons l'auteur de la *Religion des Gaulois*, il y avait un oracle de la Lune desservi par des druides dans l'île de Saïn, située sur la côte méridionale de la basse Bretagne.

Plusieurs peuplades de l'Afrique rendent également un culte à la Lune. Kolben rapporte que les Hottentots de son temps solennisaient avec beaucoup de pompe les époques de la nouvelle et de la pleine Lune; l'adorant en ces occasions et lui demandant d'augmenter leur bétail, le lait de leurs troupeaux, et leur récolte de miel. *Voy*. Néoménie.

Les Péruviens avaient beaucoup de respect pour la Lune, qu'ils regardaient comme la sœur et l'épouse du Soleil, et comme la mère des Incas. Cependant ils ne l'adoraient point comme déesse, ils ne lui dressaient ni temples, ni autels, et ne lui offraient point de sacrifices; ce qu'ils faisaient pourtant à l'égard du Soleil. Ils la considéraient toutefois comme la mère universelle de toutes choses.

Plusieurs tribus américaines, qui résident dans le voisinage de la baie d'Hudson regardent la Lune comme le mauvais principe, tandis que le Soleil est pour eux le bon principe. Il en est qui s'imaginent que, dans les tempêtes, l'esprit de la Lune se met au fond de la mer et y excite l'orage. Pour l'apaiser, ils lui sacrifient ce qu'ils ont de meilleur dans leur canot, jetant tout à la mer, même le tabac.

Les Mandans sauvages lui adressent des sacrifices et des offrandes; ils ne savent pas qui elle est, mais ils assurent que sa puissance est fort grande.

LUNUS. Ce dieu n'était autre que la *Lune* même. Dans plusieurs langues de l'Orient, la lune a un nom masculin et même des deux genres. De là vient que les uns en ont fait un dieu, les autres une déesse, quelques-uns une divinité hermaphrodite. Ce dieu que Strabon nomme *Men*, était surtout adoré à Carrhes en Mésopotamie. Les hommes lui sacrifiaient en habit de femme, et les femmes en habit d'homme. Spartien nous apprend que ceux qui appellent la Lune d'un nom féminin, et qui la regardent comme une femme, sont assujettis aux femmes et maîtrisés par elles; et qu'au contraire ceux qui la croient être mâle, ont toujours l'empire sur les femmes, et n'ont rien à craindre de leurs piéges. « De là vient, ajoute-t-il, que les Grecs et les Egyptiens, quoiqu'ils appellent la Lune d'un nom féminin, en parlent dans leurs mystères comme d'un dieu mâle. » Les Egyptiens l'appelaient *Pooh*, et le représentaient coiffé d'un croissant avec le disque de la Lune au milieu. Les monuments des autres peuples nous ont aussi conservé la figure du dieu Lunus. Les médailles de Carie, de Phrygie, de Pisidie, l'offrent sous les traits d'un jeune homme, un bonnet arménien sur la tête, un croissant sur le dos, tenant de la main droite une bride, de la gauche un flambeau, et ayant un coq sous les pieds.

LUONOTARET, une des trois vierges divines, dont les mamelles distillèrent trois sortes de fer, suivant la mythologie finnoise.

LUPERCA, déesse dont les bergers romains demandaient la protection contre les loups.

LUPERCAL. Grotte où Rémus et Romulus avaient été allaités par la *louve*; elle était au pied du mont Palatin. Servius croit que cette grotte fut ainsi appelée, parce qu'elle était consacrée à Pan, dieu de l'Arcadie, auquel le mont *Lycée* était aussi consacré; il ajoute qu'Evandre, Arcadien, étant venu en Italie, dédia de même un lieu au dieu de sa patrie, et le nomma *Lupercal*, parce que c'est par le secours de ce dieu, que les bestiaux sont préservés des *loups*. Il est vrai que le Lupercal était consacré à Pan, et que les luperques, ses prêtres, lui faisaient dans cette grotte, des sacrifices.

LUPERCALES. Fêtes instituées à Rome en l'honneur de Pan. Elles se célébraient, selon Ovide, le troisième jour après les Ides de février. Nous avons vu au mot LUPERCAL, que Servius en attribue l'institution à Evandre. Valère Maxime prétend que les Lupercales ne furent commencées que sous Romulus et Rémus, à la persuasion du berger Faustulus. Ils offrirent un sacrifice, immolèrent des chèvres, et firent ensuite un festin, où, s'étant échauffé la tête à force de boire du vin, ils divisèrent en deux troupes les bergers, qui, s'étant ceints de peaux des bêtes immolées, coururent de tous côtés folatrant les uns avec les autres. En mémoire de cette fête, des jeunes gens couraient tout nus (au mois de février), tenant d'une main les couteaux dont ils s'étaient servi pour immoler les chèvres; ils se teignaient le front de sang, et l'essuyaient ensuite avec de la laine trempée dans du lait. Dans l'autre main, ils avaient des courroies dont ils frappaient tous ceux qu'ils rencontraient dans leur chemin. L'opinion où étaient les femmes que ces coups de fouet leur servaient à devenir fécondes, ou à accoucher heureusement, faisait que, loin de s'éloigner pour éviter leurs rencontres, elles s'en approchaient pour recevoir ces coups favorables.

Du temps d'Auguste, cette fête qui tombait en désuétude, fut rétablie et continua même au delà du paganisme, car il fut aboli à Rome dès le IVe siècle, et cependant les Lupercales se célébraient encore à la fin du Ve, comme on le voit dans les lettres du Pape Gélase.

LUPERCES ou LUPERQUES. C'étaient les prêtres du dieu Pan, qui célébraient les *Lupercales*. C'étaient les plus anciens prêtres de Rome, ayant été institués ou par Evandre, ou par Romulus. Ils étaient divisés en deux colléges ou compagnies, celle des Fabiens et celle des Quintiliens. Jules César en ajouta une troisième qu'il nomma les Juliens, de son nom. Suétone donne à entendre que cet établissement fut une des choses qui rendit cet empereur plus odieux. Il paraît même que cette compagnie de Luperques ne fut point instituée par César, ni à l'honneur de Pan, mais par les amis de César, et en son honneur; « car il souffrit, dit Suétone, qu'on lui décernât des honneurs au-dessus de l'homme, un siége d'or dans le sénat et sur le tribunal, des temples, des autels, des statues auprès de celle des dieux, un flamine, des luperques, et qu'il y eût un mois qui portât son nom. » Cette espèce de sacerdoce n'était pas en grand honneur à Rome. Cicéron reproche à Antoine de l'avoir exercé; et il traite le corps des Luperques de société agreste, instituée avant l'humanité et les lois, c'est-à-dire avant que les hommes fussent humanisés et policés. (CICERO *pro Cælio.*, cap. 2.)

Parmi les Luperques il y avait des gens de la première qualité, et des magistrats qui couraient la ville tout nus comme les autres. La raison qui faisait courir tout nu pendant les Lupercales, était qu'un jour que Rémus et Romulus célébraient cette fête, des voleurs profitèrent de l'occasion et enlevèrent leurs troupeaux. Les deux frères et toute la jeunesse qui était avec eux, s'en étant aperçus, mirent bas leurs habits, pour courir plus aisément après ces voleurs; et, les ayant atteints, ils leur enlevèrent le butin. Comme cela leur avait réussi, la coutume de courir nu aux Lupercales s'introduisit et s'établit.

LUSTRAL (JOUR), en latin *lustricus dies* jour où les enfants nouveau-nés recevaient leur nom et étaient soumis à la cérémonie de la *lustration*. La plupart des auteurs assurent que c'était pour les garçons le neuvième jour après leur naissance, et le huitième pour les filles. D'autres prétendent que c'était le cinquième sans distinction de sexe; d'autres, le dernier de la semaine dans laquelle l'enfant était né. Les accoucheuses, après s'être purifiées en se lavant les mains, faisaient trois fois le tour du foyer, en portant l'enfant dans leurs bras; ce qui désignait d'un côté son entrée dans la famille, et de l'autre qu'on le mettait sous la protection des dieux de la maison, à laquelle le foyer servait d'autel; ensuite on aspergeait l'enfant de quelques gouttes d'eau. On donnait le même jour un festin avec de grands témoignages de joie, et l'on recevait à cette occasion des présents de ses amis. Si le nouveau-né était un garçon, la porte du logis était couronnée d'une guirlande d'olivier; si c'était une fille, la porte était ornée d'écheveaux de laine, symbole de l'ouvrage dont elle devra s'occuper.

LUSTRALE (EAU). Eau sacrée qu'on mettait dans un vase à la porte des temples. J'ajoute seulement que c'était parmi les Grecs une sorte d'excommunication, que d'être privé de cet eau lustrale. On s'en lavait en sortant des maisons, en passant dans les champs, sur les routes et même dans les rues. Durant les fêtes de Bacchus, on apportait une amphore pleine d'eau lustrale, et les vases qui contenaient cette eau se nommaient *aquiminarium*. L'usage de l'eau lustrale était pratiqué chez les Romains, les Grecs, les Egyptiens les Etrusques et les Hébreux.

LUSTRALES. Fêtes que l'on célébrait à Rome tous les cinq ans, d'où est venu l'usage de compter par lustres. Les censeurs faisaient un recensement général de tous les citoyens et de leurs biens pour la confection du cadastre et la répartition de l'impôt; après quoi il y avait une expiation solennelle, appelée le *lustre*, et pour laquelle on offrait le sacrifice appelé *Suovetaurilia*.

LUSTRATION. Cérémonies sacrées accompagnées de sacrifices, par lesquelles les anciens purifiaient les villes, les champs, les troupeaux, les maisons, les armées, les enfants, les personnes souillées, ou par quelque crime, ou par l'inspection d'un cadavre, ou par quelqu'autre impureté.

On faisait les lustrations de trois manières différentes : ou par le feu, le souffre allumé et les parfums, ou par l'eau qu'on ré-

pandait, ou par l'air qu'on agitait autour de la chose qu'on voulait purifier.

Les lustrations étaient ou publiques ou particulières. Les premières se faisaient à l'égard d'un lieu public, comme d'une ville, d'un temple, d'une armée, d'un camp. On conduisait trois fois la victime autour de la ville, du temple ou du camp, et l'on brûlait des parfums dans le lieu du sacrifice.

Les lustrations particulières se pratiquaient pour l'expiation d'un homme, pour la purification d'une maison, d'un troupeau; à tous ces égards il y avait des lustrations dont on ne pouvait se dispenser, comme celle d'un camp, d'une armée, des personnes dans de certaines conjonctures, et des maisons en temps de peste, etc. Il y en avait d'autres dont on s'acquittait par un simple esprit de dévotion.

Dans les *armilustres*, qui étaient les plus célèbres des lustrations publiques, on assemblait tout le peuple en arme, au Champ de Mars ; cela s'appelait *condere lustrum*, et le sacrifice se nommait *suovetaurilia*, parce que les victimes étaient une truie, une brebis et un taureau. Cette cérémonie du lustre se faisait ou devait se faire tous les cinq ans, le 19 octobre ; mais on la reculait fort souvent, surtout lorsqu'il était arrivé quelque malheur à la république, comme nous l'apprenons de Tite Live.

Les anciens Macédoniens purifiaient chaque année le roi, la famille royale et toute l'armée, par une sorte de *lustration* qu'ils faisaient dans leur mois xanthus. Les troupes s'assemblaient dans une plaine, et se partageaient en deux corps qui, après quelques évolutions s'attaquaient l'un l'autre, en imitation d'un vrai combat.

Dans les lustrations des troupeaux chez les Romains, le berger arrosait une partie choisie de son bétail avec de l'eau, brûlait de la sabine, du laurier et du souffre, faisait trois fois le tour de son parc ou de sa bergerie, et offrait ensuite en sacrifice à la déesse Palès, du lait, du vin cuit, un gâteau et du millet.

A l'égard des maisons particulières, on les purifiait avec de l'eau et avec des parfums, composés de laurier, de genièvre, d'olivier, de sabine, et d'autres plantes semblables. Si l'on y joignait le sacrifice de quelque victime, c'était ordinairement celui d'un cochon de lait.

Les lustrations que l'on employait pour les personnes, étaient proprement appelées *des expiations*, et la victime se nommait *hostia piacularis*.

LUSTRE. Les Romains appelaient ainsi un sacrifice expiatoire que l'on offrait pour purifier la ville et ses habitants. Toutes les centuries se réunissaient, ainsi que les chevaliers, dans le champ de Mars, et on immolait un porc, une brebis et un taureau. Ce mot et tous ses dérivés, qui portent maintenant une expression de purification ou d'expiation, viennent originairement, selon Varron, du verbe *luere, payer*, parce que cette cérémonie n'avait lieu qu'après le recensement quinquennal, lorsque tous les citoyens avaient payé la taxe imposée par les censeurs. De là le mot *lustre*, qui a été employé par la suite pour désigner un laps de temps de cinq ans.

LUSTRICA. Un des noms de l'aspersoir dont se servaient les Romains pour répandre l'eau lustrale.

LUSTRIES. Ovide appelle ainsi une fête romaine en l'honneur de Vulcain.

LYBAS. Un des compagnons d'Ulysse. Ce prince, s'en retournant en Grèce après la prise de Troye, fut jeté par la tempête sur la côte d'Italie, au pays des Brutiens, et prit terre à Témesse. Lybas, dans le vin et la débauche, fit violence à une jeune fille et la déshonora. Les habitants, pour se venger de cet attentat, lapidèrent le Grec. Depuis cet accident, les mânes de Lybas ne cessaient de tourmenter ces habitants ; et n'épargnant aucun âge, ils portaient la désolation dans toutes les familles, de sorte que ce malheureux peuple était sur le point d'abandonner Témesse. Mais ayant consulté l'oracle d'Apollon, la pythie ordonna aux habitants de rester dans leur ville, et de tâcher seulement d'apaiser les mânes du héros, en lui consacrant un temple avec une portion de terre, et en lui dévouant tous les ans une jeune vierge, la plus belle qu'ils pourraient trouver ; ce qu'ayant pratiqué, ils furent délivrés de la persécution qu'ils souffraient. Un athlète nommé Euthyme, se trouvant par hasard à Témesse, dans le temps qu'on allait faire ce cruel sacrifice au génie du héros, informé de ce que c'était, demanda à entrer dans le temple. Là, il aperçoit une belle personne dans l'appareil d'une victime. A cette vue, il est attendri ; d'abord la compassion agit, puis l'amour ; cette jeune personne lui promet sa foi s'il peut la délivrer. Euthyme l'entreprend, combat le génie et remporte sur lui une si belle victoire, que le génie, honteux de sa défaite, quitte le pays et va se précipiter dans la mer. Pausanias qui raconte cette fable, ajoute à la fin : « Ce que je viens de rapporter, n'est que sur le récit et sur la foi d'autrui ; mais je me souviens d'avoir lu cette histoire dans un récit original. Le génie, disait-on, paraissait fort noir, d'une figure effrayante, et couvert d'une peau de loup. »

LYCAON. Roi d'Arcadie, fut célèbre par sa cruauté. Il faisait mourir, dit la fable, tous les étrangers qui passaient dans ses Etats. Jupiter étant allé loger chez lui, Lycaon se prépara à lui ôter la vie, pendant que son hôte serait endormi ; mais auparavant il voulut s'assurer si ce n'était pas un dieu ; et pour cela il lui servit à souper les membres d'un de ses hôtes qu'il venait d'égorger. Un feu vengeur allumé par l'ordre de Jupiter, consomma bientôt son palais; et Lycaon se vit changé en *loup*. Pausanias, après avoir rapporté cette métamorphose, ajoute : « La chose n'est pas incroyable, car outre que le fait passe pour constant chez les Arcadiens, il n'a rien contre la vraisemblance. En effet

les premiers hommes étaient souvent les hôtes et les commensaux des dieux; c'était la récompense de leur justice et de leur piété; les bons étaient honorés de la visite des dieux, et les méchants éprouvaient sur-le-champ leur colère : de là vient que plusieurs d'entre les hommes furent alors déifiés, et qu'ils jouissent encore des honneurs divins. Par la raison contraire, on peut bien croire que Lycaon fut changée en une bête. Mais aujourd'hui les hommes sont généralement corrompus, on ne voit plus que les dieux en adoptent aucun, si ce n'est par de vaines apothéoses qu'invente la flatterie; et la justice divine devenue plus lente et plus tardive, se réserve à punir les coupables après leur mort. Or, de tout temps les événements extraordinaires et singuliers, en s'éloignant de la mémoire des hommes, ont cessé de paraître vrais, par la faute de ceux qui ont bâti des fables sur les fondements de la vérité. Car depuis l'aventure de Lycaon, on a débité qu'un autre Lycaon, sacrifiant à Jupiter Lycéus, avait été aussi changé en loup; qu'il reprenait figure d'homme tous les dix ans si, dans cet intervalle, il s'était abstenu de chair humaine, et qu'autrement il demeurait loup. »

Les autres historiens grecs, moins crédules que Pausanias, nous représentent Lycaon comme un prince également poli et religieux, qui fut d'abord chéri de son peuple, à qui il apprit à mener une vie moins sauvage qu'auparavant. Il bâtit un temple à Jupiter, et voulut exciter son peuple à l'observation des lois divines. Pour mieux les civiliser il répandit le bruit que Jupiter venait souvent le visiter. Ses enfants, pour s'en assurer, mêlèrent un jour au sang des victimes du sacrifice le sang d'un jeune enfant, persuadés que Jupiter seul pouvait s'en apercevoir. Mais voici qu'une tempête violente s'éleva, et la foudre consuma les auteurs de ce crime. C'est depuis ce moment que Lycaon institua les Lupercales.

LYCAON, fils de Priam. C'est lui qui prêta sa cuirasse et son épée à son frère Pâris, pour combattre Ménélas.

LYCASTUS et PARRHESIUS, ont été nourris par une louve.

LYCEEN. Surnom donné à *Jupiter* et à *Apollon*.

Jupiter Lycéen était adoré sur le mont Lycée en Arcadie, avec un culte particulier établi, dit-on, par Lycaon, fils de Pélasgus. Il n'était pas permis aux hommes d'entrer dans l'enceinte consacrée. Si quelqu'un osait violer l'interdit, il mourait infailliblement dans l'année. On rapporte aussi que tout ce qui entrait dans cette enceinte, hommes et animaux, ne projetait pas d'ombre. Sur la croupe la plus haute de la montagne était un autel de terres rapportées, d'où l'on découvrait tout le Péloponèse. Au devant on avait élevé deux colonnes au soleil levant, surmontées de deux aigles dorés, d'une facture fort ancienne. C'était sur cet autel qu'on sacrifiait aux dieux avec un grand mystère ; il paraît qu'originairement on lui immolait des victimes humaines, ce qui a donné lieu à la fable de Lycaon.

Les Argiens adoraient aussi Jupiter Lycéen, mais son culte et son nom avaient là une autre origine. Danaüs, venu à Argos avec une colonie égyptienne, disputa la souveraineté de cette ville à Gélanor; mais tous deux s'en remirent à la décision du peuple. Le jour où la cause devait être décidée, un loup fondit sur un troupeau de génisses, et en étrangla le taureau. Sans autre délibération, cet événement fut interprété comme un signe de la volonté des dieux, et Danaüs, désigné par le loup, fut proclamé le vainqueur. En mémoire de ce qui était arrivé, le nouveau roi bâtit un temple à Jupiter Lycéen (de λύκος, *loup*.) De là les Argiens adoptèrent une tête de loup pour emblème, et on la retrouve sur leurs médailles.

Apollon portait le nom de Lycéen à Sicyone, parce que l'oracle de ce dieu avait indiqué aux habitants le moyen de délivrer leurs troupeaux des loups qui les ravageaient. Ce moyen consistait à prendre l'écorce d'un morceau de bois que les envoyés devaient trouver en s'en retournant, de la mêler avec de la viande, et d'exposer ce mélange aux endroits fréquentés par les loups. Tous ceux de ces animaux qui en mangeaient périssant.

LYCEES. Fêtes grecques, célébrées en Arcadie, qui paraissent être les mêmes que les *Lupercales* à Rome. On y donnait des combats dont le prix était une armure d'airain. On immolait dans les sacrifices une victime humaine.

LYCEUS. Surnom de *Jupiter* pris du mont *Lycée* en Arcadie, qu'on nommait autrement le Mont sacré, parce que les Arcadiens prétendaient, au rapport de Pausanias, que Jupiter avait été nourri sur cette montagne, dans un petit canton nommé Clété; c'est là, disent-ils, que Jupiter a été élevé par trois nymphes.

LYCEUS. C'est aussi le surnom de *Pan*, qui avait un temple sur le mont *Lycée*, avec un bois sacré près duquel était un hippodrome et un stade, où, de toute ancienneté, on célébrait des jeux en l'honneur du dieu Pan.

LYCHAS. Jeune homme attaché au service d'Hercule. Ce héros était à Cénée, où il élevait un temple en l'honneur de Jupiter: c'est là que Lychas vint le trouver, et lui présenta, de la part de Déjanire, la tunique teinte du sang du centaure Nessus; mais à peine le héros fut-il revêtu de cette fatale robe, qu'il se sentit dévoré d'un feu secret, qui le mit en fureur. Il appelle Lychas, dit Sophocle, lui demande de quelle main il a reçu cet horrible présent; et sur sa réponse, saisi de courroux, et pressé par l'excès de sa douleur, il prend le malheureux Lychas, et le jette si rudement contre un rocher, que son corps en est brisé. Ovide dit qu'après l'avoir fait pirouetter pendant quelque temps,

le jeta dans la mer avec plus de force et e raideur qu'une machine qui lance une ierre. Le corps de ce malheureux durcit en ir; et la crainte lui ayant en même temps acé le sang, il fut changé en ce rocher u'on voit encore dans un endroit de la mer ubée, avec quelques traits d'une figure huaine. Les matelots qui le nomment Lyas, ajoute le poëte, n'osent en approcher, mme s'il conservait encore sa sensibilité.

LYCHNOMANCIE, espèce de divination ui se faisait par l'inspection de la flamme une lampe. Cet mot est grec, et vient de χνος, *lampe*, et de μαντεία, *divination*. On nore le détail précis des cérémonies qui y pratiquaient; il y a cependant grande apparence que c'était la même chose que la mpadomancie.

LYCIUS. Surnom donné à *Apollon* par Danaüs. Ce prince, disputant la couronne d'Ars à Gélanor, aperçut un loup et un taureau qui se battaient; le loup ayant remporté la victoire, Danaüs le fit remarquer aux rgiens, en leur disant qu'Apollon avait voulaire voir qu'un étranger devait l'emporter r un citoyen, puisque le loup, qui est un imal étranger, avait vaincu le taureau. tte remarque fit impression sur un peue grossier et superstitieux, qui adjugea la uronne à Danaüs. Le nouveau roi d'Argos manqua pas de témoigner sa reconnaisnce à Apollon, et lui éleva un temple, sous nom d'*Apollon le Loup* ou *Lycius* (de λύκος, up).

LYCOGÈNE. Surnom d'*Apollon*. Ce que ien raconte au sujet de ce nom mérite être rapporté. « On dit qu'Apollon aime le up, parce que Latone étant sur le point enfanter se métamorphosa en louve, et c'est ur cela qu'Homère nomme Apollon Lycone. Pour la même raison, il y a à Delphes n loup de bronze, pour marquer, dit-on, enfantement de Latone. Quelques-uns en portent une autre raison; c'est, disent-ils, ie des voleurs ayant pillé toutes les richesses du temple de Delphes, que la piété s dévots à Apollon y avait accumulées, et s ayant enfouies en terre, un loup vint endre par le vêtement un des prêtres Apollon, le mena au lieu où le trésor était foui, et ôta avec ses pattes la terre qui le uvrait. » *Voy.* Loup.

LYCOMEDE, roi de l'île de Scyros, était s de Parthenopée et d'Apollon. Il était conu dans l'histoire héroïque par une perfidie. hésée ayant été obligé de quitter Athènes, retira chez ce prince, espérant y trouver n asile assuré; mais Lycomède, gagné par s ennemis de Thésée, ou craignant la réputation d'un si grand homme, le mena sur plus haute montagne, comme pour lui ire voir son île, et le précipita d'un rocher. est ce même Lycomède chez qui Achille it envoyé par sa mère Thétis pour l'empêcher d'aller au siége. Enfin, il était père de belle Déidamie, qu'Achille rendit mère de yrrhus.

LYCOMEDES. Famille d'Athènes qui avait intendance des cérémonies et des sacrifices offerts à Cérès et aux grandes déesses, et pour laquelle Musée, Pamphus et Orphée avaient composé des hymnes que les Lycomèdes chantaient dans la célébration des mystères. Les Messéniens nommaient aussi Lycocomèdes les prêtres de Cérès et de Proserpine; ils prétendaient que dans un de leurs bois, nommé *Lycus*, les mystères de ces grandes déesses avaient été célébrés. Ils avaient des lames de plomb sur lesquelles était gravé tout ce qui concernait leur culte, et ils regardaient ce monument comme le gage le plus assuré de la conservation et de la durée de leur empire.

LYCOPOLIS. Nom d'une ville d'Egypte. Ce nom signifie *ville des loups;* λύκος, *loup*, et πόλις, *ville*. Diodore de Sicile dit dans son second livre, que les Ethiopiens étant entrés en Egypte, et ravageant les campagnes, des loups s'assemblèrent en une espèce d'armée, chassèrent les Ethiopiens et les poursuivirent jusqu'à Eléphantine; qu'en mémoire de ce fait, les Egyptiens bâtirent une ville dans l'endroit où ces animaux s'étaient assemblés, et la nommèrent de leur nom Lycopolis. Elle était près du Nil, et capitale d'un nôme, ou territoire, auquel elle donnait son nom.

LYCORÉE. Quartier de la ville de Delphes, dans la Phocide, où Apollon était particulièrement honoré. C'était le reste d'une ville antérieure à Delphes, dont elle devint partie. Etienne le géographe dit que c'était un village du territoire de Delphes. Lucien veut que Lycorée ait été la montagne sur laquelle Deucalion s'arrêta après le déluge.

LYCORIAS. Une des *nymphes* que Virgile donne pour compagne à Cyrène, mère d'Aristée.

LYCORUS. Fils d'Apollon et de la nymphe Corycie, bâtit la ville de *Lycorée* sur le mont Parnasse, lorsque le déluge qui arriva sous Deucalion eut inondé toute la terre, et que le peu d'hommes qui s'en sauvèrent eurent gagné le mont Parnasse.

LYCURGEES, λυκούργεια. Fêtes des Lacédémoniens en l'honneur de *Lycurgue*. Ils lui élevèrent un temple après son décès, et ordonnèrent qu'on lui fit des sacrifices anniversaires, comme à un dieu, dit Pausanias. Ils subsistaient encore du temps de Plutarque. On prétendait que lorsque les cendres de Lycurgue eurent été apportées à Sparte, la foudre consacra son tombeau. Il ne laissa qu'un fils, qui fut le dernier de sa race; mais ses parents et ses amis formèrent une société qui dura pendant plusieurs siècles, et les jours qu'elle s'assemblait s'appelèrent *Lycurgides*.

LYCURGUE. Fils de Dryas, roi de Thrace. Il ne jouit pas d'une longue vie, dit Homère, pour avoir osé faire la guerre aux dieux célestes. Livré à un esprit d'étourdissement, il poursuivit un jour, sur la montagne de Nysse, les nourrices de Bacchus, qui célébraient ses orgies; ces femmes, effrayées de se voir poursuivies avec tant de fureur par ce roi impie, jetèrent à terre leurs thyrses, et Bacchus lui-même épouvanté, se précipita

dans la mer. Téthys le reçut dans son sein, et le remit à peine de son effroi, si grande était la terreur que cet homme lui avait imprimée. Tous les dieux en furent irrités. Jupiter le frappa d'aveuglement, et sa mort fut bientôt le fruit de la haine que les dieux vengeurs avaient conçue contre lui. On ajoute à la fable d'Homère, que Lycurgue ayant voulu animer par son exemple les ouvriers qu'il employa pour arracher les vignes, se coupa les deux jambes d'un coup de hache, ce qui fut regardé comme l'effet de la vengeance de Bacchus.

LYCURGUE. Roi des Thégéates en Arcadie, fut père d'Ancée l'Argonaute.

LYCUS. Frère de Nectéus, usurpa la couronne de Thèbes, qui appartenait à Laius, et persécuta Antiope.

LYCUS. Compagnon de voyage d'Hercule, lorsque ce héros alla faire la guerre aux Amazones; il revint dans sa patrie chargé de dépouilles.

LYDIENS (Jeux). Nom qu'on donnait aux exercices et amusements que les *Lydiens* inventèrent. Ces Asiatiques, après la prise de leur capitale, se réfugièrent la plupart en Etrurie, où ils établirent des fêtes qui conservèrent leur nom.

LYE. Surnom que les Siciliens donnaient à la *Lune*, parce qu'elle les avait délivrés, disaient-ils, d'une maladie contagieuse. Ce nom vient de λύω, *je délivre*.

LYMAX. Rivière d'Arcadie, dans laquelle on dit que les nymphes qui assistaient aux couches de Rhéa, lorsqu'elle mit au monde Jupiter, lavèrent cette déesse. Le mot λῦμα signifie *purification*.

LYMPHA. Divinité romaine, sans doute l'*eau* divinisée. Varron la met au nombre des douze divinités rustiques qui présidaient à l'agriculture.

LYNA. Déesse de la mythologie scandinave; elle avait la garde des hommes que Frigga voulait soustraire à quelque péril.

LYNCÉE. Fils d'Apharée, roi de Messénie, fut un des Argonautes. Pindare (dans l'ode x de ses *Néméennes*) dit que Lyncée avait les yeux si perçants, que de fort loin il avait aperçu Castor dans le tronc d'un arbre. D'autres auteurs, enchérissant sur le récit de Pindare, ont dit de Lyncée qu'il voyait jusqu'aux entrailles de la terre. Il fut tué par Pollux, à l'occasion d'une dispute que Lyncée et son frère Idas eurent avec les Dioscures, pour un troupeau de bœufs. Théocrite donne une autre cause de cette dispute. *Voy.* Hilaire.

LYNCÉE. Fils d'Epitus, avait aussi la vue très-perçante.

LYNCÉE. Fils d'Egyptus, fut le seul des cinquante frères qui échappa au massacre des cruelles Danaïdes. Il succéda à son beau-père au trône d'Argos, et l'occupa quarante ans. Sa statue se voyait dans le temple de Delphes, parmi celles de tous les héros de la Grèce. *Voy.* Hypermnestre.

LYNCUS. Roi de Scythie. Jaloux de la préférence que Cérès avait donnée à Triptolème sur lui, il voulut assassiner ce prince lorsqu'il vint à sa cour; dans le moment qu'il allait lui percer le sein, il fut changé, dit-on, en *lynx*, animal qui est le symbole de la cruauté. La ressemblance des noms a donné occasion à la métamorphose.

LYNX. Animal que les anciens ont cru avoir une vue si fine et si pénétrante, qu'il voyait à travers les murailles, et même en dormant. C'est un animal qui n'existe que dans le pays des fables. Il était consacré à Bacchus; sa figure accompagne quelquefois les images de ce dieu; elle approche beaucoup de celle du chevreuil.

LYSANDRIES. Fête de Junon, célébrée à Samos. Les Samiens donnèrent par adulation à cette solennité le nom de fête de *Lysandre*, et les temples de cette déesse furent également appelés *Lysandrion*. D'autres veulent que cette fête ait eu pour objet un Lacédémonien du nom de *Lysandre*.

LYSIADES. *Nymphes* ainsi appelées parce qu'on allait se rafraîchir dans leurs eaux.

LYSIZONA. Surnom de *Diane*. Il signifie *qui détache la ceinture*, étant formé de λύω, *je détache*, et de ζώνη, *ceinture*.

LYSSA. Λύσσα, signifie *rage*, *démence*. Euripide en a fait une divinité, qu'il met au nombre des *Furies*; l'emploi particulier de celle-ci consistait à souffler dans l'esprit des mortels la fureur et la rage. Ainsi Junon, dans ce poème, ordonne à sa messagère Iris de conduire promptement Lyssa, coiffée de serpents, auprès d'Hercule, pour lui inspirer ces terribles fureurs qui lui firent ôter la vie. On la représente coiffée de serpents, au dard allongé, et un aiguillon à la main.

M

MA. Nom d'un sacrifice que les Chinois offrent, avant le combat, à celui qui passe pour avoir inventé la guerre.

MA. Mot qui, dans la langue du Japon, signifie *le diable*. Les Japonais sintoïstes donnent ce nom au renard parce qu'ils regardent cet animal comme animé par un mauvais génie d'une espèce particulière.

MA. Déesse des Lydiens, sans doute la même qui était appelée *Rhéa* par les Grecs. Ces peuples l'honoraient en lui sacrifiant un taureau. Ils la représentaient portée sur des lions, un tambour à la main, et la tête couronnée de tours. Le mot *Ma* signifie *mère* dans presque toutes les langues.

MAATSO-BOSA. Idole des Chinois qui résident à Nangasaki, dans le *Japon*. Tous les soirs ils vont brûler devant elle des morceaux de papier doré, qu'ils jettent ensuite dans la mer en guise d'offrande. De temps en temps ils portent son image autour [illegible]

son temple au son des tambours et des cymbales.

MABOIA. Nom que les anciens Caraïbes donnaient au mauvais principe. Ils lui attribuaient les éclipses et autres phénomènes naturels dont ils ignoraient la cause. Bien qu'ils admissent aussi un bon principe, ils ne lui adressaient jamais leurs vœux et leurs hommages, parce que, disaient-ils, étant essentiellement bienfaisant, il était inutile de le prier. Leur culte avait pour objet Maboïa, qu'ils priaient sans règle et sans détermination de lieu.

MACAREE, fils d'Eole. L'inceste qu'il commit avec Canacée, sa sœur, étant venu à la connaissance d'Eole, il ordonna que le fils qui en était né fût exposé aux chiens : il envoya une épée à sa fille ; elle en fit l'usage qu'il souhaitait en se tuant. Pour Macarée, il évita le châtiment par la fuite, et s'étant retiré à Delphes, il fut admis parmi les prêtres d'Apollon.

MACARIE. Fille d'Hercule et de Déjanire, se sacrifia généreusement pour le salut des Héraclides. Lorsque Euristée vint déclarer la guerre à Démophoon, roi d'Athènes, parce qu'il avait pris les Héraclides sous sa protection ; on consulta l'oracle, qui promit la victoire aux Athéniens s'ils voulaient immoler à Cérès une fille née d'un père illustre. Le roi ne voulut ni sacrifier sa fille, ni contraindre ses sujets à faire un pareil sacrifice. Macarie instruite de l'oracle, se dévoue elle-même à la mort, sans vouloir permettre que le sort en décidât entre ses sœurs et elles. « Si le sort est notre arbitre, dit-elle (dans les *Héraclides* d'Euripide, acte II), le trépas n'est plus volontaire, et la victime perd son prix ; je m'offre moi-même à mourir ; acceptez, si vous le jugez à propos, une mort volontaire ; mais j'y renonce s'il faut la subir par l'arrêt du destin. » Les Athéniens pour conserver le souvenir d'une action si généreuse, donnèrent le nom de *Macarie* à la fontaine de Marathon, et ensuite, ils lui consacrèrent un temple sous le nom de la déesse *Félicité*, ou Μακαρία.

MACEDO. Fils d'Osiris, ou seulement un de ses lieutenants, selon Diodore, eut part aux honneurs que les Egyptiens rendirent à son père : et comme il portait pour habillement de guerre, une peau de loup, les Egyptiens eurent en vénération cet animal. Il était le gardien des tropiques, selon la croyance des Egyptiens.

MACHAON. Fils d'Esculape et d'Epione, ou Lampétie, fut un des disciples de Chiron. Il régna dans la Messénie avec son frère Podalire ; ils allèrent ensemble au siége de Troie, où ils commandaient les Æchaliens. Virgile compte Machaon parmi ceux qui s'enfermèrent dans le fameux cheval de bois. Il fut tué par Eurypile, fils de Télèphe ; de là vient, dit Pausanias, que dans un temple d'Esculape, qui est à Pergame, on chante des hymnes en l'honneur de Télèphe, sans y rien mêler qui soit à la louange d'Eurypile : il n'est pas même permis de prononcer son nom dans ce temple, parce qu'il est regardé comme le meurtrier de Machaon. Ses os furent recueillis par Nestor, et portés à Gérénie, où il fut inhumé, et sur son tombeau, on lui éleva un temple qui devint fort célèbre ; car les habitants croyaient que Machaon avait aussi la vertu de guérir les maladies. Dans ce temple, le dieu était représenté en bronze, debout sur ses pieds, ayant sur la tête une couronne que les Messéniens nommaient en leur langue, *ciphos*.

MACHERA. Pierre fabuleuse dont parle Plutarque, dans son *Traité des fleuves*. Elle se trouvait, selon lui, en Phrygie sur le mont Bérécynthus ; elle ressemblait au fer, et celui qui la trouvait au temps de la célébration des mystères de la mère des dieux, devenait fou et furieux.

MACUIL-MALINALLI. Dieu des Mexicains, qui avait des autels particuliers, et en l'honneur duquel on célébrait, vers le 12 septembre, une fête appelée *Macuilli-Malinalli*.

MADBACHUS. Surnom que les Syriens donnèrent à *Jupiter* lorsqu'ils eurent adopté son culte. Huet, qui a cherché l'origine de ce mot dans les langues orientales, croit qu'il signifie *présent partout, qui voit tout*.

Muratori (1978, 7), rapporte une inscription trouvée près d'Alep, et gravée en l'honneur de ce dieu, dont il n'est fait ailleurs aucune mention.

* MADCINA. Déesse de la mythologie des anciens Slaves ; elle présidait aux forêts, conjointement avec une autre divinité nommée Ragaïna.

MADERAKKO. Déesse des anciens Lapons ; elle était l'épouse de Maderatia, et habitait la moyenne région de l'air.

MADERATIA. Le premier des dieux de la troisième classe, dans la théogonie des Lapons. Il résidait dans la plus haute région de l'air, celle qui est la plus proche du ciel. Les Lapons attribuaient à lui et à Maderakko, son épouse, la production, la naissance, la vie, le mouvement de tous les hommes et de tous les animaux, en vertu du pouvoir que ces deux divinités avaient reçu de Radien-Atzhie. Maderatia fournissait l'âme, Maderakko la recevait de son époux et la plaçait dans le corps qu'elle avait formé.

MADHAVA. Surnom de *Vichnou*, qui exprime la victoire remportée par ce dieu sur un démon nommé Madhou.

MADHYA-LOKA. Le monde du milieu, suivant la cosmogonie des Djainas : c'est celui que les mortels habitent, et où règnent la vertu et le vice. Ce monde a un redjou d'étendue : un redjou est égal à l'espace que le soleil parcourt en six mois.

MADOU-POUNGAL. Fête des bestiaux, célébrée par les Hindous, dans la grande solennité du Poungal.

MADRAVA. Divinité hindoue, un des dix *Viswas* honorés principalement dans certaines cérémonies funèbres.

MÆMACTES. Surnom donné par les Grecs à *Jupiter* en l'honneur de qui les anciens célébraient les fêtes *Mémactéries*. Toutes les étymologies qu'on rapporte de ce surnom *Mæmactes* sont aussi peu certaines les unes que les autres. Festus nous apprend seulement que dans la célébration des Mémactéries on priait ce dieu d'accorder un hiver doux et favorable aux navigateurs.

MÆNALIUS. C'est le père du quatrième Vulcain, selon Cicéron.

MÆRA. Nom que les poëtes donnent au *echien d'Orion*, et qui signifie *brûlant* (de *μαίρω, je brûle*), parce que sous cette constellation, le soleil est des plus ardents.

MAERE. Une des cinquante *Néréides*, selon Hésiode.

MAERGETES. Surnom donné à *Jupiter*, et qui signifie *le conducteur des Parques*, parce qu'on croyait que ces divinités ne faisaient rien que par les ordres de Jupiter.

MAGADA. Déesse adorée autrefois dans la basse Saxe, où elle avait un temple fameux, respecté des Huns et des Vandales, et qui subsista jusqu'au temps de Charlemagne; cet empereur le fit détruire. Magada paraît correspondre à la Vénus des anciens.

MAGARSIS DEA. Muratori (52, 3) rapporte une inscription en l'honneur de *Minerve*, ainsi nommée de *Magarsus* en Cilicie, où elle avait un temple magnifique.

MAGEC. Divinité adorée par les Guanches, qui appelaient ainsi le *Soleil*, objet de leurs adorations, parce qu'ils le considéraient comme l'image du dieu suprême. C'était au nom de Magec qu'ils prononçaient leurs serments.

MAGES. C'est ainsi qu'on appelait chez les Perses les prêtres et ministres de la religion, comme les druides chez les Gaulois, les gymnosophistes chez les Indiens. Ces mages jouissaient d'une extrême considération, également recherchés des grands et du peuple. On leur confiait l'éducation des princes, et même aucun roi n'était couronné dit Suidas, qu'il n'eût subi une espèce d'examen devant les mages.

Selon Thomas Hyde, savant anglais, les mages ne connaissaient qu'un souverain Etre, dont le feu était le symbole; et s'ils rendaient un culte religieux à cet élément, ce n'était qu'un culte relatif à la Divinité qu'il représentait. Cette religion, qu'on appelle le *magisme*, subsiste encore aujourd'hui chez les Guèbres qui sont établis dans la Perse et dans les Indes. Zoroastre passe pour le fondateur de cette religion, et pour chef des mages, auxquels il fit porter le nom de Herbad. Par rapport au culte de la Divinité, ils ne voulaient ni temples, ni autels, disant qu'on diminue la majesté de Dieu, de celui qui remplit tout par sa présence et par ses bienfaits, en renfermant pour ainsi dire cette majesté dans des murailles. « Tout l'univers, ajoutaient-ils, selon Cicéron (l. 1 *De legib.*), annonce sa grandeur et sa puissance; tout l'univers par conséquent doit lui servir de temple et d'autel. » Ils s'imaginaient que les âmes après la mort étaient contraintes de passer par sept portes, ce qui durait plusieurs millions d'années, avant d'arriver au soleil, qui est le ciel empirée ou le séjour des bienheureux. Chaque porte, différente par sa structure, était composée d'un métal différent, et Dieu l'avait placée dans la planète qui préside à ce métal. La première se trouvait dans Saturne, et la dernière dans Vénus. Comme rien n'était plus mystérieux que cette métempsycose, les mages la représentaient sous l'image d'une échelle très-haute, et divisée en sept passages consécutifs, dont chacun avait sa marque, sa couleur particulière, et c'est ce qu'ils appelaient la grande révolution des corps célestes et terrestres, l'entier achèvement de la nature. Zoroastre ne fit que rappeler le magisme presque éteint, et il y ajouta l'usage des temples, pour mettre le feu sacré à l'abri des vents et des pluies. Les anciens donnaient aussi le nom de mages aux prêtres de Chaldée et d'Assyrie. Ces mages étaient Sabéens, et rapportaient toute leur religion au culte des planètes et des étoiles. Comme leur culte était essentiellement astronomique, ils donnaient dans toutes les rêveries de l'astrologie judiciaire.

MAGICIENS, ceux qui possédaient l'art des enchantements, qui s'adonnaient à la magie. Circé a passé pour une fameuse magicienne. Les magiciennes de Thessalie faisaient, dit-on, descendre la lune sur la terre.

De tout temps il y eut des magiciens ou des gens qui ont passé pour tels, principalement chez les peuples peu éclairés. D'un coup de baguette, d'un mot, d'un signe, avec une goutte de liqueur, ils se font fort de bouleverser les substances créées, de faire apparaître les esprits et de les asservir à leur volonté, de changer l'ordre immuable de la nature, de livrer le monde aux puissances infernales.

Nulle part, en Europe, les magiciens n'ont été plus accrédités qu'en Laponie, où ils formaient un corps nombreux et respecté. Les peuples de Norwége, ceux de la Laponie septentrionale, et ceux qui habitent les bords du golfe de Bothnie, passaient pour vendre des vents aux voyageurs et aux mariniers. Les magiciens de la Chine se mêlent également de vendre les vents, et ces charlatans se trouvent toujours deux ensemble. Chez les Tonkinois, il y a des magiciennes qui passent pour avoir une communication intime avec le démon, et pour connaître l'état des âmes dans l'autre monde. Les magiciens ou devins de la Virginie se mêlaient de conjurer les orages, et on s'adressait à eux dans les nécessités pressantes : on leur demandait de la pluie, on les priait de faire retrouver les choses perdues; ils servaient aussi de médecins, à cause des connaissances qu'on leur attribuait dans les effets naturels et surnaturels. Enfin leur avis décidait de la guerre ou de la paix, et rien

d'important ne se faisait sans les consulter.

MAGIE. C'est l'art prétendu de produire dans la nature des choses au-dessus du pouvoir de l'homme, par le secours des dieux, en employant certaines paroles et certaines cérémonies. Il paraît que la magie est aussi ancienne que la crédulité, c'est-à-dire autant que les hommes.

Comme les magiciens invoquaient deux sortes de divinités, les unes bienfaisantes, les autres malfaisantes et nuisibles; cette différence constituait deux sortes de magies; l'une qui avait recours aux dieux bienfaisants, fut nommée *théurgie;* l'autre, qui n'avait pour objet que de faire le mal, et qui, pour cela, n'invoquait que des génies malfaisants, fut appelée *goétie*. Quant à la magie *noire*, on la divise en *célestielle*, c'est-à-dire l'astrologie judiciaire, et en *cérémonielle*, qui consiste dans l'invocation des démons, et s'arroge, en conséquence d'un pacte formel ou tacite fait avec les puissances infernales, le prétendu pouvoir de nuire et de produire des effets pernicieux, auxquels ne peuvent se soustraire les victimes de sa fureur. Ses diverses branches ou opérations sont la cabale, l'enchantement, le sortilége, l'évocation des morts ou des esprits malfaisants, la découverte des trésors cachés et des plus grands secrets, la divination, la prophétie, le don de guérir par des formules magiques et par des pratiques mystérieuses les maladies les plus opiniâtres, de préserver de tous maux, de tous dangers, au moyen d'amulettes, de talismans, etc.

Malgré toutes les exagérations et les contes incroyables auxquels a donné lieu la magie, il est certain que dans tous les temps, il y a eu certains individus qui, par des moyens surnaturels, ont opéré des effets au-dessus des forces de l'art ou de la nature.

MAGISME. Religion des mages. On trouverait difficilement, dans toute l'antiquité païenne, rien qui fût comparable à la simplicité à la fois sévère et sublime de la religion fondée par les mages de la Perse. Mais cette religion simple et pure embrassa bientôt l'adoration des corps célestes; et des hommages publics, assujettis à des cérémonies et à des rites multipliés, furent adressés aux génies planétaires.

C'est sous le règne de Djemschid, qu'Ormuzd, le bon principe, envoya parmi les Perses le grand prophète Hom, *l'arbre de la connaissance de la vie, la source de toute bénédiction*, pareil à l'Hermès de l'Egypte, au Bouddha de l'Inde, et dont le nom rappelle le trigramme sacré des brahmanes, *aum*. Ce prophète, disent les traditions des Perses, est le fondateur du magisme; enfin parut Zoroastre, le dernier réformateur du magisme, à une époque qui n'est pas exactement déterminée, mais qui paraît devoir être circonscrite vers la fin du VIe siècle avant Jésus-Christ. « Il s'annonça, dit l'écrivain cité plus haut, comme un prophète envoyé par Ormuzd pour corriger les mœurs et rétablir la foi. »

Suivant sa doctrine, le premier de tous les êtres est *Zérouané-Akérévé, le temps sans bornes*, à qui l'on donne ce nom parce qu'on ne saurait lui assigner aucune origine. Par opposition nécessaire, indispensable à la lumière, à Ormuzd, naquirent les ténèbres ou Ahrimane, le second-né de l'Eternel, le mauvais principe, la source de toute impureté, de tout vice, de tout mal. Enfin la lutte d'Ahrimane avec Ormuzd doit durer six mille ans, espace de temps égal à la durée de la création. A la fin du monde Ahrimane sera définitivement vaincu par son céleste compétiteur; la terre sera régénérée, les ténèbres disparaîtront, et avec elles la douleur.

Les points essentiels de la doctrine des mages se réduisaient à ceci : *Confesser Ormuzd, le roi du monde, dans la pureté de son cœur; célébrer les œuvres de ce dieu suprême; reconnaître Zoroastre comme prophète; détruire le royaume d'Ahrimane*. De là découlaient les préceptes religieux et moraux.

MAGLANTE. Divinité adorée par quelques indigènes des îles Philippines; son nom signifie, dit-on, *qui lance la foudre*.

MAGMENTUM, pour *majus augmentum*, ce qu'on ajoutait par surcroît aux sacrifices. Festus dit que c'était une offrande de mets que les gens de la campagne faisaient à Janus, à Sylvain, à Mars et à Jupiter.

MAGOPHONIE. Fête établie chez les anciens Perses, en mémoire du massacre des mages, et en particulier de Smerdis le Mage, qui avait usurpé le trône de Perse après la mort de Cambyse. Darius fils d'Hystaspe, ayant été élu roi à la place du mage, voulut en perpétuer la mémoire par une grande fête (de μάγος, *mage*, et de φόνος, *meurtre*), qui devait se célébrer tous les ans. Ce jour-là aucun mage n'osait paraître en public.

MAGUADAS. Vierges qui chez les Guanches étaient chargées de conférer aux enfants nouveau-nés une sorte de baptême, en leur lavant la tête.

MAGUSANUS. *Hercule* se trouve surnommé Magusanus sur des médailles de Posthume; on croit que ce nom est pris de *Magusum*, ville d'Afrique, dont Pline fait mention au VIe livre de son *Histoire naturelle*, chap. 29, et dans laquelle ce héros avait peut-être un temple ou quelque statue célèbre, dont le culte s'étendait bien loin. On trouva en 1514, dans l'île de Valkeren, en Zélande, sur le bord de la mer, une figure de cet Hercule Magusanus. Il porte un grand voile qui lui couvre la tête, et lui descend sur le bras, sans le couvrir d'ailleurs. Il tient une grande fourche appuyée contre terre, et de l'autre main un dauphin. A son côté est un autel, d'où sortent de longues feuilles pointues comme des joncs marins; et à l'autre côté est un poisson ou un monstre marin. On peut conjecturer de ces symboles, qu'il passait pour une divinité de la mer chez les anciens Bataves.

MAH. Génie de la théogonie des mages ou Parsis; c'est l'*Ized* ou génie protecteur de la Lune.

MAHA-BALI. Ancien mouni indien qui,

par ses austérités, avait mérité de devenir le souverain des trois mondes, c'est-à-dire de la terre, du ciel et des enfers ; mais il abusa de son autorité, et fit gémir sous sa tyrannie tous les êtres soumis à son empire. Vichnou résolut de remédier à cet état de choses, et, à cet effet, il abaissa son pied sur la tête du tyran et le repoussa au fond des enfers. Maha-Bali demanda à Vichnou de lui laisser au moins l'empire des régions infernales, ce que ce dieu lui accorda volontiers. En effet, Maha-Bali siége maintenant comme juge des Patalas.

MAHA-DAMAI-PRAVAI. Le septième enfer des Djaïnas. Les maux qu'on y endure sont au-dessus de toute expression. C'est là que sont relégués les scélérats les plus corrompus, qui ne verront finir leurs horribles et continuelles souffrances qu'au bout de trente-trois mille ans révolus.

MAHA-DEVA. Ce mot signifie *grand dieu*, c'est une épithète qu'on donne ordinairement à *Siva*, troisième dieu de la triade hindoue.

MAHA-GANAPATI. Dieu du panthéon hindou; le même que *Gana* ou *Ganesa*. *Voy. ces articles.*

MAHA-ISWARA, c'est-à-dire le *grand maître* ou le *grand dieu*. C'est le huitième des Dévas principaux des bouddhistes de l'Inde, et le même que le Siva des brahmanistes. Comme celui-ci, on le représente avec trois yeux, monté sur un taureau blanc et tenant à la main une époussette de la même couleur. Sa force est irrésistible, sa majesté inexprimable.

MAHA-KALA, c'est-à-dire le *grand noir*. C'est un des noms de *Siva*. *Kala* est le temps, le dieu destructeur, représenté sous une couleur noire. Sous cette forme on l'appelle encore *Djagad-bhakchaka*, ou le *mangeur de mondes*.

Les bouddhistes du Népâl le vénèrent comme une divinité particulière de leur panthéon, et placent son image dans les temples de Chakya-Mouni, avec celles de Ravana et d'Hanouman.

MAHA-MAYA, ou la *grande illusion*. Déesse adorée par les bouddhistes du Népâl, qui la regardent comme le symbole de la nature. Presque tous les bouddhistes en font la mère de Chakya-Mouni, le Bouddha des temps actuels.

MAHA-MEROU. Montagne célèbre dans les mythologies brahmanique et bouddhique; elle est comme le centre et le point cardinal de la terre et du ciel; elle est d'une forme conique, contournée en hélice, et divisée par étages. Sur la cime de la montagne, est le Satia-Loka, paradis de Brahma.

MAHA-MOUNI, le *grand pénitent*, *le grand saint*. Nom que les bouddhistes de l'Inde et du Tibet donnent à *Chakya-Mouni*, Bouddha des temps actuel.

MAHA-NARAKA, ou le *grand enfer*. La septième des demeures infernales des Hindous brahmanistes.

MAHA-NAVAMI. Grande *fête des neuf jours*, chez les Hindous, en mémoire des ancêtres. Elle est tellement obligatoire que celui qui n'a pas les moyens de la célébrer, doit vendre un de ses enfants pour se procurer tout ce qui lui est nécessaire dans cette solennité.

MAHANNA. Dieu des Tahitiens; c'est le *Soleil*, fils de Tane et de Taroa; il grandit rapidement après sa naissance et revêtit les formes d'un beau jeune homme qu'on nomma *Oreoa Taboua;* il chassa du ciel ses frères et ses sœurs, et régna seul dans le firmament. Il épousa Toonou, fille du dieu Taaroa, qui lui donna treize enfants; chacun d'eux préside à l'un des treize mois de l'année taïtienne.

MAHAPADMA. Demi-dieu de la mythologie hindoue, compagnon de Kouvera, dieu des richesses; il est la personnification d'un des neuf trésors de ce dieu. Son nom signifie *grand lotus*.

MAHAPADMA. Nom d'un des chefs des serpents Nagas.

MAHARCHIS. Les *grands saints* de la mythologie hindoue; ils sont au nombre de dix, et doivent leur naissance à Manou-Swayambhouva; on les appelle encore *Pradjapatis* ou *seigneurs des créatures*. Les mythologues hindous ne sont pas d'accord sur les noms, le nombre et les attributions des Maharchis.

MAHAREGUI-TIROUMANGUENON. Fête célébrée par les Tamouls à la pleine lune du mois de décembre. Elle n'a lieu que dans les temples de Siva, et surtout à Chalembron, sur la côte de Coromandel, où l'on adore ce dieu sous le nom de Sabhabadi.

MAHARORAVA. Séjour des larmes; le troisième des enfers de la mythologie brahmanique.

MAHASACTI, c'est-à-dire *la grande puissance;* nom que les Hindous adorateurs de Siva donnent à *Dourga* ou *Parvati*, épouse de ce dieu. On sait que les Indiens personnifient la puissance ou l'énergie active de leurs dieux sous la forme d'une divinité féminine, qu'ils appellent *Sacti* et qu'ils représentent comme leurs épouses.

MAHA-SECHA. Le grand serpent de la mythologie hindoue, qui supporte la terre entière. *Voy.* SÉCHA.

MAHASOUMDERA, idole représentée à genoux dans les temples de Gotama au Pégu. Les Birmans disent que c'est la déesse protectrice du monde jusqu'à l'époque de sa destruction, et qu'alors ce sera elle dont la main puissante brisera la terre et replongera l'univers dans le chaos.

MAHENDRA, c'est-à-dire le *grand Indra*, dieu du ciel, chez les Hindous. *Voy.* INDRA.

MAHESA. Divinité redoutée des bouddhistes du Népâl.

MAHESWARA, c'est-à-dire le *grand maître, le grand dieu*. Nom de *Siva*, troisième personne de la triade brahmanique. *Voy.* MAHA-DÉVA.

MAHHAR. Divinité des Hindous du Dekhan, appelée aussi *Khande-Rao* et *Mallari*.

MAHI. Déesse du panthéon hindou. Ce mot, qui signifie *la grande*, est aussi un des noms de la terre, qui a été conservé dans la langue classique, par exemple, dans le composé *Mahi-pati, maître de la terre.*

MAHICHA ou **MAHICHASOURA**, c'est-à-dire l'*asoura à forme de buffle.* Un des chefs des démons, suivant la mythologie hindoue. Son histoire rappelle, d'une manière frappante, la chute des mauvais anges.

MAHORAGAS. Les grands serpents, génies de la mythologie hindoue; ils forment la première des huit classes d'êtres supérieurs aux hommes. Les Mahoragas habitent dans la sixième région du mont Soumerou, du côté méridional; leur roi est Viroutaka.

MAHOUKKE. Dieu de la Nouvelle-Zélande; il est timide et sauvage et ne quitte jamais les antres ténébreux; c'est pourquoi il est peu connu. On lui attribue la création du chien.

MAI. Ce mois est représenté dans les enluminures des manuscrits sous la figure d'un homme entre deux âges, habillé d'une tunique fort large et à grandes manches, qui porte une corbeille de fleurs et tient de l'autre main une fleur qu'il porte à son nez, ce qui peut avoir rapport aux jeux floraux. Le paon qui est à ses pieds montre une image du mois de mai, à cause des fleurs que la nature y a peintes. Ausone a ainsi exprimé en quatre vers ce mois de mai. « C'est le mois qui produit le lin dans nos campagnes; c'est lui qui nous fournit toutes les délices du printemps, qui orne les vergers de fleurs et qui remplit nos corbeilles; il est appelé *mai* de *Maja*, fille d'Atlas; c'est le mois qu'Urania aime sur tout autre. » Mai était sous la protection d'Apollon. C'est dans ce mois qu'on célébrait les florales pendant les trois premiers jours; les lémuriennes qui duraient trois jours, à commencer le 7 avant les ides ou le 9 du mois. Les agonales ou agonies de Janus, le 12 avant les calendes de juin, ou le 22 de mai, et les tubilustres le 10 avant les calendes de juin. (*Voy.* TUBILUSTRE.) On célébrait encore aux ides de mai la naissance de Mercure et la fête des marchands. Les Romains, qui étaient en général fort superstitieux, observaient de ne se point marier pendant le mois de mai.

MAIA. Fille aînée d'Atlas et de la Nymphe Pléion, est mise au nombre des *Pléiades;* elle eut de Jupiter le dieu Mercure. — Il y en a qui prétendent que *Maïa* n'est qu'un surnom de la déesse *Tellus*, ou de la grand'mère, et se fondent sur ce qu'on immolait à Maïa une truie pleine, qui était la victime propre de la Terre. C'est elle qui a donné son nom au moi de *mai.*

MAIA. Femme de Vulcain, selon Macrobe, qui dit que le flamine ou prêtre de Vulcain faisait un sacrifice à Maïa au premier jour de mai; il lui offrait du vin, mais dans un pot à miel. Cette Maia était fille du dieu Faune, et différente de la mère de Mercure.

MAIDARI. Le Bouddha futur des Mongols; de même que Chakya-Mouni préside à la période actuelle, Maïdari régnera quand l'époque suivante aura commencé; l'empire lui eût même appartenu dès à présent, si l'ordre du destin avait reçu son exécution.

MAIRE-MONAN. Dieu suprême des Tupinambas, peuple de la région brésilienne. *Voy.* TOUPA.

MAIS. Troisième substitut de Vicnnou, selon la doctrine des Ceurawaths, une des sectes des Banians. Son pouvoir s'étend sur les morts. Il sert comme de secrétaire à Vichnou, pour examiner les bonnes et les mauvaises œuvres des hommes. Il en fait un rapport fidèle à son maître, qui, après les avoir pesées, envoie l'âme dans le corps qui lui convient.

MAITRAKCHA DJYOTICA. Démons maudits de la mythologie hindoue, qui sont condamnés à se nourrir de matières purulentes.

MAITREYA. Le dernier des sept *Bouddhas* de la théogonie du Népâl; il n'est pas encore venu sur la terre; il faut auparavant que l'âge actuel soit terminé. Il habite, en attendant, Touchita, le quatrième des six cieux des désirs; c'est là en effet que réside chaque Bouddha avant de venir au monde pour sauver le genre humain.

MAIUMA. Fêtes qui, des côtes de la Syrie, passèrent chez les Grecs et les Romains. Elles tirent leur nom d'une des portes de Gasa, appelée *Maiuma*, du phénicien *ı aiim, les eaux.* Cette fête n'était d'abord qu'un divertissement sur l'eau, que donnaient les pêcheurs et les bateliers, semblable aux joûtes modernes. Dans la suite, elle devint un spectacle régulier que les magistrats donnaient à certains jours. Ce spectacle dégénéra en fêtes licencieuses, où des femmes nues paraissaient sur le théâtre.

Les Romains célébraient cette même fête le premier jour de mai, en l'honneur de Flore. Elle fut instituée par l'empereur Claude pour corriger, sous leur nom, l'indécence des jeux floraux. Elle durait sept jours, et se célébrait à Ostie, sur le bord de la mer, et se répandit, au IIIe siècle, dans toutes les provinces.

MAIUS. Surnom de *Jupiter*, qui exprimait sa supériorité sur les autres dieux. C'était la divinité suprême chez les Tusculans.

MAJESTÉ. Les Romains en avaient fait une divinité allégorique, et la disaient fille de l'Honneur et de la Révérence, déesse du respect. On prétend qu'elle a donné son nom au mois de *Mai.*

MAKAHNAS. Espèce de devins ou prophètes des îles Mariannes. Ils s'étaient mis en crédit auprès des habitants en leur faisant accroire que, par l'invocation des Anitis, ou des âmes des défunts dont ils gardaient les crânes dans leurs maisons, ils avaient le pouvoir de commander aux éléments, de rendre la santé aux malades, de changer les saisons, de procurer une récolte abondante et

une pêche heureuse. On ne rendait néanmoins aucun honneur aux têtes des morts dont les Makahnas se servaient dans leurs enchantements.

MAKEMBA. Mokisso ou fétiche des nègres du Congo, dont l'emploi est de présider à la santé du roi. On l'adore sous la figure d'une natte, dont l'extrémité supérieure est bordée d'une bande d'étoffe d'où pendent de petits paniers, des plumes, des coquilles, des tuyaux de casse, des os, des sonnettes et autres bagatelles semblables, peintes en rouge. Dans certaines fêtes publiques, le Panga répand sur le roi et sur toute la noblesse, une liqueur rouge, en chantant une hymne.

MAKHAROMSAS. Génies supérieurs qui, suivant la cosmogonie des Mongols, habitent un peu au-dessous du sommet du Soumérou, montagne centrale de l'univers. Les Makharomsas, forment quatre tribus, et la durée de leur vie est de cinq cents ans; mais chacun de leurs jours équivaut à 50 années humaines, ce qui forme un total de 9,125,000 ans.

MAKONGO. Idole des nègres de Loango; on l'honore avec des crécelles, des tambours, de petits paniers d'osier et des hameçons de pêche teints en rouge.

MAKOSCH. Esprit domestique, vénéré par les anciens Slaves. Sa fonction était de protéger les brebis et les chèvres.

MAKOSLA. Autre dieu des Slaves; c'était lui qui répandait des pluies abondantes.

MAKOUSTOU. Sorte d'enchantement en usage chez les Néo-Zélandais, qui supposent que les malheurs qui leur arrivent, les maladies qui les atteignent, les morts subites dont ils sont témoins ne sauraient provenir d'une autre cause

MALA. Nom sous lequel on avait élevé à Rome un temple à la *Fortune*, dans le quartiers des Esquilies.

MALACH-BELUS. *Malach* en syrien veut dire *roi*, et *Bélus, seigneur*. Nom que les Palmyréniens donnaient à la Lune, ou plutôt au mois qu'ils adoraient comme un dieu. Car il était représenté en homme avec un croissant et une couronne. *Voy.* LUNUS.

MALAI. Temple des idoles dans l'archipel Tonga. C'est une cabane de plus grande dimension que celles des habitants. L'extérieur en est décoré de statues à formes bizarres, qui sont les images et les emblèmes de la divinité.

MALAINGHA. Nom général des anges du premier ordre chez les insulaires de Madagascar. Ces esprits célestes font mouvoir les cieux, les étoiles, les planètes, et sont chargés du gouvernement des saisons. Les hommes sont aussi confiés à leur garde; ils veillent sur leurs jours et détournent les dangers qui les menacent.

MALDIVES, ou *Iles de Malé.* Iles innombrables dans la mer des Indes, au sud de l'Hindoustan.

La religion des Maldives est le pur mahométisme, avec toutes ses fêtes et ses cérémonies. Chaque île a ses temples et ses mosquées. Ceux qui ont fait le voyage de la Mecque et de Médine reçoivent des marques particulières d'honneur et de respect, quelque vile que soit leur naissance, et jouissent de divers priviléges. On les nomme *hadgis*, c'est-à-dire *saints;* et pour être reconnus, ils portent des pagnes de coton blanc et de petits bonnets ronds de la même couleur, avec une sorte de chapelet qui leur pend à la ceinture.

Leur médecine consiste plus dans des pratiques superstitieuses que dans aucune méthode. Cependant ils ont divers remèdes naturels, dont les Européens usent quelquefois avec succès. Le déréglement de leurs mœurs ne contribue pas moins que les qualités du climat à ruiner leur santé et leur constitution.

MALEYAR. Fête que les Indiens du Tamoul célèbrent huit jours après le Makara-Sankranti. Elle est ainsi appelée, parce que les vierges indiennes adorent la divinité à six têtes, Soubhramanya, sous l'image de son oiseau *mayel*, perroquet ou paon au plumage varié, en lui offrant des gâteaux, du lait et des mets.

MALGACHES. Nom des habitants de la grande île de Madagascar. On ne sait d'où viennent ces noms de *Madagascar*, *Malgaches* et *Madécasses*, usités parmi les Européens, et complétement étrangers aux indigènes, qui appellent simplement leur patrie *Tani-bé* ou *Kiera-bé, grand pays.*

La réputation de barbarie des peuplades de Madagascar est répandue partout, et, en particulier, celle des Orvas. Les efforts qu'on a tentés depuis si longtemps, pour les civiliser et les tirer de leurs erreurs, ont produit des résultats peu consolants jusqu'à présent. On ne connaît guère les croyances religieuses qui dominent dans cette île, car l'intérieur du pays est encore inexploré, et sur les rivages on n'obtient pas de satisfaisantes réponses. On sait toutefois que les Malgaches sont adonnés au culte des idoles, et on trouvera, dans ce *Dictionnaire*, les détails les plus certains, sur quelques-unes de leurs divinités.

Nous ajouterons ici que les devins jouent un grand rôle chez les Malgaches, et en particulier chez les Sakalaves qui sont les plus superstitieux de ces peuples. Le devin est ordinairement choisi par le chef de la tribu, qui lui confère sa mission. C'est lui que l'on consulte dans les cas de maladie, de guerre, de marches, d'expéditions, etc. Il en est qui font profession d'ignorance, et à qui il est interdit d'apprendre les *Taratas*, c'est-à-dire à lire et à écrire. Peut-être s'imaginent-ils que, livré à sa simplicité native et dégagé de toutes les influences et préjugés de la science, leur esprit est plus apte à re-

cevoir les impressions et communications célestes.

Un Madécasse accusé d'être sorcier est un homme perdu ; ses compatriotes le dénoncent aux chefs, qui le font sur-le-champ renfermer dans une case et garder à vue avec défense expresse de lui donner à manger, n'ayant pas même la permission de voir ses plus proches parents ; il sort de cette espèce de prison après deux ou trois jours de captivité, pour être conduit à l'endroit fatal où on lui prépare un breuvage dont l'effet doit prouver son innocence ou son crime. L'accusé voit souvent expirer à ses côtés le chien sur lequel on a fait l'épreuve du poison. D'autres fois, l'animal survit à ce poison violent, et l'homme succombe. Lorsqu'on a fait prendre ce breuvage au chien, on le présente au prétendu sorcier, et il l'avale avec la plus grande résignation ; on croirait, en le voyant, qu'il boit la meilleure liqueur. Lorsque le poison commence à agir, le pauvre patient fait mille contorsions ; s'il a le bonheur de le rendre, il est sauvé et reconnu innocent; dans le cas contraire, il meurt dans des douleurs affreuses, et le peuple reste convaincu qu'il était vraiment sorcier. On prétend que les chefs abusent fréquemment de l'usage odieux de faire dénoncer tel et tel individu comme sorcier, soit pour s'emparer de ses biens, soit pour satisfaire quelque vengeance particulière. Généralement paresseux, les Malgaches mesurent leur travail aux impérieux besoins de la nourriture et du simple vêtement ; leur ambition et leur prévoyance ne vont pas au delà.

Le Sakalave n'est pas méchant par caractère, il n'est cruel que par circonstance ; c'est le seul défaut, au reste, dont je le crois exempt : car il possède énergiquement tous les autres. Fainéant, il dort la nuit et repose le jour ; cupide, il désire posséder tout ce qui flatte sa vue, et il le demande sans honte : depuis le roi, jusqu'au dernier de ses sujets, tout ce peuple est mendiant, et mendiant jusqu'à l'importunité. Le repas funèbre est encore un usage remarquable des Sakalaves, dans les funérailles des chefs : chaque famille doit venir à son tour manger du bœuf autour du corps pendant tout le temps qu'il demeure exposé. Ici le deuil exclut toute parure et tout habit propre. Les jeux, les amusements, les fêtes bruyantes, ont également cessé pour faire place à une solitude profonde; malheur à celui qui oserait, dans ces jours consacrés à la douleur, braver, par un air de joie ou des habits recherchés, l'opinion et la coutume du pays ! il ne le ferait pas toujours impunément. En général, on peut dire que les populations de l'île ne sont ni civilisées ni entièrement sauvages. C'est un mélange de l'un et de l'autre, auquel viennent se surajouter une corruption profonde, une incroyable superstition, et une souveraine insouciance des choses du temps, comme de celles de l'éternité.

MALGARADOCK. Espèce de sorciers qui tiennent lieu de prêtres chez les Australiens. On a recours à eux dans les maladies pour en détourner les effets par leurs charmes.

MALICA. Surnom donné à *Hercule*, chez les habitants d'Amathus, en Phénicie : ce mot signifie le *roi*.

MALINAK. Génie méchant que les Groënlandais regardent comme l'ennemi de Torngar-Suk, le bon principe. C'est un esprit femelle qui inspire le mal, excite les tempêtes, brise les barques et enlève les poissons. Ils ne l'aiment point, à cause qu'elle fait plus de mal que de bien, et ils ne la craignent pas, en supposant qu'elle n'est pas assez méchante pour se faire un plaisir de tourmenter les hommes; mais elle se plaît, disent-ils, à garder la solitude dans son palais de délices, et l'environne de dangers, pour empêcher qu'on ne vienne l'y troubler.

MALIS. Esclave d'Omphale. *Voy.* ALCÉE et HERCULE.

MA-LI-TCHI. Seizième des esprits célestes qui tiennent le premier rang dans la théogonie des bouddhistes de la Chine. Son corps ne peut être aperçu ni saisi, tant il est subtil et diaphane. Il court incessamment devant le globe du soleil et de la lune ; il intervient d'une manière avantageuse et salutaire dans les affaires de ce monde.

MALLARI - MAHATYMA. Divinité hindoue, qui est honorée dans le Dekkan, où il est connu sous le nom de *Khandoka*. Ce dieu fut appelé *Mallari*, parce qu'il a vaincu le démon *Malla*.

MALLIA, ou plutôt **MALLA**, nom d'un daytia ou démon de la mythologie brahmanique. Il se plaisait à tourmenter les brahmanes; il fut vaincu par *Mallari*, et avant de mourir il obtint d'être délivré de l'existence individuelle pour s'absorber entièrement dans la divinité.

MALLOPHORE. Surnom que les Mégariens donnaient à *Cérès*, parce qu'elle leur apprit, dit-on, à nourrir les troupeaux et à profiter de leur laine. Ce surnom est formé de μαλλός, *laine*, et de φέρω, *je porte*.

MALLUS, lieu consacré où les Celtes se réunissaient pour célébrer leur culte. Ils entendaient par ce mot le sanctuaire où la divinité se plaisait à résider et à se manifester d'une manière particulière. On ne pouvait pas l'approcher sans prière et sans offrande.

MALMIENG, dieu des Coréens : il est regardé comme le protecteur et le vengeur des parents.

MALNAB, c'est chez les Paharvas, dans l'Hindoustan, le dieu protecteur et le génie tutélaire de chaque village.

MALOULI, dieu des Egyptiens; il était fils d'Horus et d'Isis. C'est en lui que se termine la succession des triades. On l'adorait

surtout à Kalabschi, sous le nom et les attributs de *Khons*.

MAMACOCHA. Dieu de la mer, suivant les anciens Péruviens, ou, selon d'autres, l'Océan lui-même.

MAMA-HUACO. Epouse de Manco-Capac, fils du Soleil, suivant la mythologie péruvienne. *Voy.* MANCO-CAPAC.

MAMANIVA. Idole adorée par les Hindous, près de Surate, sous un figuier des pagodes, au rapport de Tavernier. On lui fait des offrandes de riz, de millet, etc. Tous ceux qui viennent adorer Mamaniva sont marqués au front de vermillon, et l'idole est également teinte de cette couleur.

MAMA-OELLO. Mère d'Huayna-Capac, le plus chéri des enfants du Soleil, de la race des Incas. L'image de cette reine, placée dans le grand temple de Cusco, avait la face tournée du côté de la lune. Elle devait cette prérogative à l'avantage d'avoir été la mère d'un si digne fils. *Voy.* HUAYNA-CAPAC.

MAMA-QUILLA. Nom que les anciens Péruviens donnaient à la *lune*. Ce mot signifie *mère-lune*, parce qu'en effet ils regardaient cet astre comme la souche de leurs Incas. Elle avait à Cusco une chapelle dans le temple du Soleil. Les portes et les enclos de ce sanctuaire étaient revêtus de lames d'argent, pour donner à connaître par la couleur blanche que cet appartement était celui de la Lune. La figure de cet astre avait un visage de femme, et était sur une plaque d'argent. C'était là que les Péruviens allaient rendre leurs hommages à la Lune; cependant ils ne l'adoraient point et ne lui offraient point de sacrifices.

MAMERCUS. Surnom que les Sabins donnaient à *Mars*, et qui passa ensuite à la famille. C'est un mot de la langue osque.

MAMMON ou MAMMONA. Mot syriaque qui signifie *richesses*. Tout porte à croire que Mammon était chez les Syriens le dieu des richesses, et qu'il remplissait chez les païens de cette contrée les mêmes fonctions que Plutus chez les Romains, et Kouvéra chez les Indiens.

MAMOUKHI. Déesse du panthéon des bouddhistes du Népâl; elle est l'épouse, ou l'énergie active de Ratna-Sambhava, un des Dhyani Bouddhas qui ont déjà paru.

MAN ou MANNUS. Dieu des anciens Germains; il était fils de Tuiston, autre dieu.

MANA ou MANIA. Divinité romaine qui présidait particulièrement aux maladies des femmes. On y joignait ordinairement le mot *genita*, parce qu'elle présidait aussi à la naissance des enfants; c'est pourquoi les Romains la comptaient parmi les divinités qu'ils appelaient *genitales*.

MANA, ou MANAT, ou MENAT. Idole des anciens Arabes, adorée principalement par les tribus d'Horaïl et de Kosan. C'était une grande pierre informe et grossière à laquelle on attribuait des effets merveilleux.

MANA ou MANUANA. Déesse romaine, mère des dieux Mânes.

MANALA. Enfer des anciens Finnois. C'était le séjour des ombres et l'habitation des fils de la Mort. Il était sous la domination de *Manalan-Mütti*, la reine des sombres régions, qui introduisait dans ce lieu les âmes des défunts. Là se trouvait un lac de feu, que Tuoni, le Caron finnois, faisait passer aux morts, dans sa barque noire.

MANAR-SWAMI. Dieu adoré dans le sud de l'Hindoustan; mais on n'est pas d'accord sur le personnage vénéré sous ce nom. Quelques-uns pensent que c'est *Siva;* mais ses prêtres disent qu'il est une transformation de *Soubhramònya* ou *Kartikéra*, dieu de la guerre, et fils de Siva.

MANASA. Sœur de Vasouki, roi des Nagas, dieux serpents de la mythologie hindoue. Elle est invoquée comme reine des serpents, pour obtenir d'être préservé de leurs piqûres. On la représente assise sur un lotus et vêtue de serpents.

MANCO-CAPAC ou MANCO-INCA, législateur des Péruviens, honoré par eux comme une divinité. Avant que les Péruviens fussent gouvernés par les Incas, ils adoraient une multitude inconcevable de dieux et de génies; chaque province, chaque tribu, chaque famille, chaque village, chaque rue et même chaque maison avait ses dieux différents de ceux des autres; parce qu'ils s'imaginaient qu'il n'y avait que le dieu auquel ils se vouaient particulièrement qui les pût aider dans leurs besoins. Ils adoraient des herbes, des plantes, des fleurs, des arbres, des montagnes, des cavernes. Dans la province de Puerto-Viejo, ils rendaient un culte idolâtrique à l'émeraude, au tigre, au lion, aux couleuvres, etc. On offrait à ces prétendues divinités non-seulement les fruits de la terre et des animaux, mais même des prisonniers de guerre, et on assure qu'au besoin ils immolaient leurs propres enfants. Manco-Capac entreprit d'abolir ce culte barbare et d'y substituer le sabéisme; il se fit passer pour fils du Soleil, et, se faisant accompagner par Mama-Huaco, sa sœur et son épouse, il annonça qu'ils avaient reçu de cet astre la mission d'instruire et de civiliser les Péruviens. Cependant il ne paraît pas qu'il lui eût élevé des temples; ce n'est que longtemps après lui que les Péruviens consacrèrent des édifices pour l'image du Soleil et les cérémonies de la religion. Il ordonna que les offrandes consistassent uniquement en fruits, en liqueurs, en animaux, et proscrivit sévèrement les sacrifices de victimes humaines.

Il enseigna ensuite à ses sujets l'art de cultiver la terre, de se vêtir, de construire des habitations; leur donna un gouvernement et des lois, dont la principale leur prescrivait, dit-on, de s'aimer les uns les autres. Manco-Capac jouit bientôt des honneurs de l'apothéose; ses sujets lui dressèrent des autels, et à ses successeurs après lui, non qu'ils ne fussent convaincus que les Incas avaient été des hommes mortels, mais par

reconnaissance pour les bienfaits qu'ils avaient reçus de ces descendants du Soleil.

MANDAKINI. Fleuve céleste, qui, suivant la mythologie hindoue, arrose le Swarga, séjour des dieux du second rang, d'où il découle sur la terre, sous le nom de *Gange*.

MANDI. Un des génies bienfaisants qui procéda, avec Bisnæ, Oubba et Loukhan, à la formation du soleil, de la lune et de tous les autres astres.

MANDJOUCHARI. Dieu des bouddhistes de la Mongolie. C'est lui qui, durant la création, perça d'une flèche la grande tortue et la plongea au fond de l'Océan, afin de faire porter sur son dos le mont Souměrou, pivot de l'univers. On l'appelle aussi *le père des mille Bourkhans*. Il doit succéder à Maïdari dans le gouvernement du monde. Comme dieu de la justice, il porte une épée d'or dans une de ses mains; comme dieu de la science, il tient dans l'autre un livre qui repose sur une fleur sacrée. Enfin, les deux mains qui lui restent (car il en a quatre), s'étendent pour répandre de nombreuses bénédictions sur ses adorateurs.

MANDJOUNATH. Un des *Bodhisatwas* de la théogonie du Népâl, qui le représente comme fils spirituel d'Akchobhya, l'un des Bouddhas célestes; il s'est manifesté aux hommes sous la forme d'un tchauri (queue de bœuf employée comme chasse-mouche). La tradition lui attribue d'avoir délivré la contrée des eaux qui la submergeaient, en leur donnant une issue à travers les montagnes; suivant le texte, il y parvint en leur ouvrant un passage avec un cimeterre. Quant à la ville fondée par lui, elle n'existe plus.

MANDODARI. Épouse de Ravana, tyran de l'île de Ceylan, vaincu par Rama. On dit qu'après la mort de son mari, elle vint trouver le dieu en gémissant. Celui-ci, ne sachant pas qui elle était, lui souhaita de n'être pas veuve. Mais son mari venait d'être tué. Or, comme, suivant un proverbe indien, une femme n'est pas veuve tant que le bûcher de son époux n'est point éteint, Rama, pour que son souhait ne demeurât pas sans effet, ordonna au singe Hanouman de jeter continuellement du bois dans ce bûcher. Aujourd'hui encore Hanouman entretient ce feu; et toutes les fois qu'un Hindou met ses doigts dans ses oreilles et entend un son, il dit qu'il entend craquer les os de Ravana qui brûlent.

MANDOU, MANDOU-RÉ, MANDOULIS. Dieu égyptien, représenté avec une tête d'épervier, surmontée du disque du soleil et de deux plumes droites. Il formait une triade avec Harphré, son fils, et Rhito, sa femme, et on les adorait dans la ville d'Hermonthis.

MANE. Nom de la *Lune* dans l'*Edda*. C'était le fils d'un homme appelé Mundilfare, qui, glorieux de la beauté de ses enfants, avait donné à son fils le nom de Lune et celui de Soleil à sa fille. Mais les dieux irrités les enlevèrent au ciel, où Mané règle le cours de la lune et ses différents quartiers.

MANEROS. Nom d'une fête observée par les Égyptiens en l'honneur d'Osiris, et pendant laquelle on montrait aux convives un masque d'argent en forme de tête de mort, afin de rappeler la mort prématurée du fils unique de leur premier roi.

MANERUS. Un des dieux d'Egypte. Julius Pollux, dans son *Onomasticon* (lib. IV, c. 7), parle de Manérus comme ayant été l'inventeur de l'agriculture en Egypte et le disciple des Muses.

MANES. Divinités que les anciens supposaient filles de la déesse Mania, et qui eurent pour pères les hommes de l'âge d'argent. Mais on croyait généralement que le monde est rempli de génies, qu'il y en a pour les morts comme pour les vivants. Chez les Grecs, on leur avait élevé des autels auprès de Trézènes dans le temple de Diane Sospita. (*Corinth.*, p. 141; *Phocica*, p. 673.) Pausanias les appelle θεοὶ καταχθόνιοι, *dei subterranei*. Les Latins avaient le même respect pour les Mânes, et les plaçaient entre les divinités infernales. Numa leur consacra nommément le second mois de l'année. La loi des douze tables pourvoit à ce que personne ne doute de leur divinité, et fortifie cette croyance pour diminuer les dépenses que l'on faisait aux funérailles. Tous les tombeaux leur furent consacrés sous l'invocation générale *Diis Manibus*, ou *Dibus inferis*. Mais on trouve des consécrations particulières et expresses faites aux dieux Mânes.

Les anciens attribuaient aux Mânes en premier lieu une connaissance distincte de l'avenir, et les évoquaient pour apprendre leurs destinées.

On les regardait aussi comme les coopérateurs des Furies et les vengeurs des crimes, entre lesquels on plaçait le parjure et la profanation des sépulcres.

Ces divinités étaient chargées de poursuivre, comme les Furies, les criminels sur la terre et de troubler leur repos. Aussi les mourants, en tombant sous les coups des traîtres, leur remettaient-ils le soin de les venger. *Di morientis Elisæ*, s'écrie Didon près de mourir

> Vos, e mihi manes,
> Este boni : quoniam superis aversa voluntas!

La crainte de cette redoutable vengeance, ou plutôt les remords des impies, firent naître l'opinion des Larves et des Lémures. C'étaient des ombres malfaisantes, que l'on croyait errer sur la terre pendant la nuit, entrer dans les maisons, troubler le sommeil et causer mille ravages.

Le culte des Mânes était de la première antiquité chez les Grecs, puisque Orphée, auquel on attribue la plus grande partie des dogmes fabuleux rapportés de ses voyages en Egypte, le trouva établi. Il y avait dans la Thesprotie, à Aorne, un temple et un bois consacrés à ces divinités. (PAUSANIAS.) C'était là qu'on les évoquait par des enchantements et des sacrifices, et c'est là que le chantre de la Thrace se rendit pour trouver quelque soulagement à sa douleur. Il venait de perdre son épouse Eurydice, et il espérait que le plaisir de voir cette ombre ché-

rie, de s'entretenir avec elle, apaiserait sa douleur. Son attente fut trompée ; la vue du fantôme le frappa de mort, selon les uns, et selon d'autres lui causa une mélancolie noire à laquelle il succomba, après avoir erré seul au milieu du bois. On imagina depuis la fable de la descente aux enfers ; elle n'eut d'autre fondement que ce voyage dans la Thesprotie. Le témoignage d'Homère et des plus anciens poëtes prouve que le culte des Mânes était établi chez les Pélasges longtemps avant leur communication avec les Egyptiens.

Ils le tenaient peut-être des peuples du nord avec qui ils avaient pu communiquer de proche en proche au travers de la Thrace. Le culte des morts, la divinité des ombres, leur retour sur la terre, leur séjour auprès des tombeaux et leur présence dans les combats sont la base de toutes les théologies septentrionales. Tous les écrivains grecs parlent des mystères de la Samothrace et de ses prêtres-rois. C'est là sans doute le canal par lequel ces fables si douces, si consolantes, auront pénétré dans la Grèce. Il n'est au reste aucune nation sauvage chez qui ce dogme ne soit en faveur, car on a retrouvé chez toutes, et même chez les Otaïtiens, qu'il est de l'essence de la douleur de diviniser l'objet de ses regrets et de sa tendresse. Nous ne recourrons donc ni aux Egyptiens, ni aux constellations, ni aux traditions historiques, mais au cœur humain seul, pour trouver l'origine du culte des Mânes.

On croyait ne les honorer dignement qu'en leur offrant des victimes noires ou rousses et stériles. Donat en donne cette raison : ***Quia nihil ab infernis nascitur.*** Les roses prises si souvent pour l'emblème de la brièveté de notre vie, faisaient partie des offrandes qu'on leur faisait, ainsi que les mauves, selon Gori. (***Mus. Etrusc.***, p. 189 et 194.) A cela près, les cérémonies qui accompagnaient ces sacrifices étaient les mêmes que pour les autres dieux.

Le cyprès était consacré aux dieux Mânes. Sur les monuments, tantôt ils paraissent soutenir les arbres funéraires, tantôt ils s'efforcent de les abattre à coups de hache, parce que le cyprès coupé ne pousse plus de rejetons, et que, lorsque la mort nous a frappés, nous ne devons plus espérer de renaître. Le nombre neuf leur était dédié, comme le dernier terme de la progression numérique, ce qui le faisait regarder comme l'emblème du terme de la vie. Les fèves, dont la forme ressemblait, suivant les anciens, à celle des portes infernales, leur étaient aussi consacrées. Le bruit et le son de l'airain et du fer leur était insupportable et les mettait en fuite, ainsi que les ombres des enfers ; mais la vue du feu leur était agréable : aussi tous les peuples d'Italie renfermaient dans les tombeaux des lampes tétragones. Les riches chargeaient des esclaves du soin de les allumer et de les entretenir. C'était un crime que de les éteindre, et les lois romaines punissaient avec rigueur ceux qui violaient ainsi la sainteté des tombeaux. Sur des monuments antiques, les dieux Mânes sont appelés tantôt ***dii sacri***, tantôt ***dii patrii***, ***dieux protecteurs de la famille.*** C'était une opinion commune dans les temps héroïques, que les mânes de ceux qui étaient morts dans une terre étrangère erraient et cherchaient à retourner dans leur pays.

Les Japonais rendent un culte solennel aux Mânes. *Voy.* AMES.

Les Lapons avaient également un grand respect pour les mânes ou les âmes des défunts. Ce culte était l'effet de la crainte que ces âmes leur inspiraient ; car ils s'imaginaient que, jusqu'à ce qu'elles fussent entrées dans de nouveaux corps, elles erraient parmi les vivants, cherchant à nuire au premier qu'elles rencontreraient. Pour détourner l'effet de leur humeur malfaisante, les Lapons leur offraient des sacrifices.

Les indigènes de l'Australie, voisins de Botany-Bey, croient aux apparitions des Mânes. Ils les dépeignent comme des fantômes sortant de terre avec un bruit terrible.

MANIA. Divinité honorée chez les anciens. Elle passait pour la mère des dieux Lares, qui présidaient aux carrefours, *lares compitalitii.* On lui offrait le jour de sa fête, qui était le même que celui de ses enfants, des figures de laine, en pareil nombre qu'il y avait de personnes dans chaque famille ; on la priait de s'en contenter, et d'épargner les personnes qui lui rendaient cet hommage. *Mania* ou *Manie* était aussi la déesse des fous.

MANIBHAVA. Divinité des bouddhistes du Népâl. Ce dieu, qui est aussi appelé *Ratnasambhava*, est un des principaux *Bouddhas* du panthéon népâli.

MANIES. C'étaient des déesses que Pausanias croit être les mêmes que les *Furies*. Elles avaient un temple sous ce nom, dans l'Arcadie, près du fleuve Alphée, au même endroit où Oreste perdit l'esprit, après avoir tué sa mère. Près du temple est une espèce de tombe sur laquelle est gravée la figure d'un doigt ; c'est pourquoi les Arcadiens l'appellent la sépulture du doigt, et disent qu'Oreste, devenu furieux, se coupa là, avec les dents, un des doigts de la main. Dans le voisinage est un temple consacré aux Euménides, parce qu'Oreste fut guéri là de ses fureurs. Ils racontent qu'à la première apparition de ces déesses, lorsqu'elles troublèrent l'esprit à Oreste, il les vit toutes noires ; qu'à la seconde apparition, après qu'il se fut arraché un doigt, il les vit toutes blanches ; qu'alors il reprit son bon sens ; qu'à cause de cela, pour apaiser les premières, il les honora, comme on a coutume d'honorer les Mânes des morts, sous le nom de déesses *Manies* ; mais qu'il sacrifia aux secondes.

MANIGACHIS. C'est, suivant le voyageur d'Etourville, le grand roi du ciel, dans les idées des Dénibas, peuple du Congo.

MANIKOUSOUMA. Un des dix *Bouddhas* mortels de la théogonie du Népâl. On dit qu'il vivait dans le Satya-youga ou premier âge.

MANI-LINGUESWARA. Un des huit Vi-

taragas de la théogonie du Népâl. La qualification de *Vitarga* signifie *exempt de passion*, ou *libérateur des passions*. Il est adoré par les bouddhistes de la contrée.

MANIPA. Idole des Kalmouks, que l'on représente avec neuf ou onze têtes.

MA-NI-PA-THO. Divinité des bouddhistes de la Chine. C'est le frère de *Sa thci*, le neuvième des grands dieux. Il forme avec lui et son autre frère, nommé *Wei-che-wen*, une triade chargée de protéger la généralité des êtres et de les garantir des vices et de l'erreur.

MANITOU. C'est le nom que les habitants du nord de l'Amérique donnent à un génie qu'ils croient résider dans tout ce qui a vie, et même dans les choses inanimées. Ils adorent ce génie dans tout ce qui frappe leurs sens. Un oiseau, un bœuf, un ours, une flèche, ont un Manitou. Chaque sauvage a son Manitou particulier, qu'il regarde comme son dieu tutélaire; ils l'exposent dans leurs cabanes, et lui font des sacrifices de chiens ou d'autres animaux. Les guerriers illinois portent leurs Manitous dans une natte, et ils les invoquent sans cesse, pour remporter la victoire sur leurs ennemis. Les jongleurs ont pareillement recours à leurs Manitous. Plusieurs peuplades n'ont pas d'autre mot pour exprimer la divinité que celui de Manitou; elles appellent le bon principe *Kitchi-Manitou*, et le mauvais ou le démon, *Matchi-Manitou*.

Les Manitous jouent chez les sauvages de l'Amérique absolument le même rôle que les fétiches et les mokissos chez les nègres d'Afrique; les uns et les autres les changent, les répudient ou en admettent de nouveaux avec la plus grande facilité.

MANMATH. Nom du dieu de l'amour chez les Indiens qui le supposent fils de Vichnou et de Lakchmi. Il est semblable au *Cupidon* des Romains. On le représente, comme lui, sous la figure d'un enfant, portant un carquois sur les épaules, et un arc de canne à sucre, avec des flèches de toute sorte de fleurs. Il est à cheval sur une perruche.

MANN. Fils de Tuisto et de la Terre; il passait pour le fondateur des nations germaniques chez lesquelles il recevait les honneurs divins. Il eut trois fils qui donnèrent leurs noms, selon le récit de Tacite, à trois peuplades de la Germanie. Son nom veut dire, *homme*.

MANOU. Nom général que les Hindous donnent à quatorze personnages mythologiques chefs d'une révolution de temps appelée *manwantara*, au bout de laquelle le monde éprouve une destruction momentanée pour se renouveler ensuite. La réunion de ces quatorze manwantaras forme un *kalpa*, grande période équivalant à un jour et une nuit de Brahmâ, et qui se termine par l'anéantissement de toute création. Manou est considéré comme le père de tous les êtres. C'est à lui qu'on attribue le code qui porte le nom de *Lois de Manou*.

Le nom et le mythe de Manou ne sont pas seulement connus dans l'Inde; on les retrouve dans le *Menis* des Egyptiens, le *Minos* des Grecs, le *Mann* des Germains.

Le nom de *Manou* porte en lui-même l'expression ineffaçable d'un grand mystère du monde primitif; il est en quelque sorte l'écho d'une tradition aussi ancienne que l'humanité. L'Inde n'a pas seule le privilége d'avoir conservé dans son idiome sacré le souvenir de cette tradition; mais plusieurs des langues de la vieille Europe le répètent et le proclament dans des termes qui sembleraient empruntés aux formes antiques du sanscrit. L'intelligence est le partage de l'homme; elle est pour ainsi dire le foyer de sa nature et le signe distinctif de son existence : telle est la vérité, qu'on peut dire vérité d'expérience et de fait, aussi bien que de révélation et de foi. Manou, c'est l'humanité, individuelle ou sociale, qui se sépare des êtres non doués de pensée, et qui s'élève jusqu'aux êtres intelligents placés au-dessus d'elle; manou, c'est l'homme qui vit de sa propre vie et qui se prévaut de sa liberté au sein d'une nature immense qui se meut et qui se renouvelle autour de lui.

MANOUT. Nom que les Siamois donnent aux habitants du monde intermédiaire, qui est celui que nous habitons. Ils appellent Thenada les êtres qui résident dans le ciel, et Pii ceux qui résident dans les enfers.

MANSOUR. Nom de *Hakem*, divinité des Druzes, dans sa neuvième incarnation, et sous lequel il a paru à Mansoury, en Egypte. *Voy.* DRUZES.

MANTHOU. Dieu égyptien, époux de la déesse Ritho, le même que *Mandou* ou *Mandou-Ré*, adoré dans la ville d'Hermonthis. On l'appelait aussi *Month*.

MANTICLUS. Hercule avait un temple hors les murs de Messine en Sicile, sous le nom d'*Hercule-Manticlus*. Ce temple fut bâti par *Manticlus*, chef d'une colonie des Messéniens qui, chassés de leur pays, vinrent fonder cette nouvelle ville, à laquelle ils donnèrent leur nom, 664 ans avant l'ère chrétienne.

MANTO. Fille de Tirésias, et grande devineresse, comme son père. Il y en a qui ont dit qu'elle avait eu Hercule pour père; mais, suivant la tradition la plus générale, c'était Tirésias. On dit que Thèbes ayant succombé sous les efforts des Epigones, dans la seconde guerre de Thèbes, Manto, fuyant les vainqueurs, se retira à Claros, où elle bâtit le temple d'Apollon Clarien. Une autre tradition portait que quand les Argiens pillèrent le temple de Thèbes, ils ne crurent pouvoir s'acquitter du vœu qu'ils avaient fait à Apollon, de lui consacrer ce qu'il y avait de plus excellent dans leur butin, s'ils ne lui offraient Manto. Elle fut donc envoyée au temple de Delphes. Alcméon, qui avait été généralissime de l'armée qui prit Thèbes, eut deux enfants de Manto, Amphilocus, et la belle Thisphone. (*Voy. ces articles.*) Ce qu'il y a de particulier dans la naissance de ces deux enfants, c'est que

leur mère eut pour Alcméon la faiblesse qui leur donna naissance, pendant la fureur dont il avait été saisi après qu'il eut fait mourir sa mère. Voilà ce qu'Apollodore rapporte de Manto. Pausanias dit qu'à la vérité, elle fut amenée à Delphes avec les autres prisonniers thébains; mais que l'oracle leur avant ordonné de fonder une colonie, ils allèrent à Claros, où Rhacius en avait établi une; qu'il l'épousa, et en eut Mopsus. Strabon donne cependant à Mopsus Apollon pour père. Au lieu de tout cela, Diodore de Sicile dit que la fille de Tirésias se nommait Daphné; qu'elle fut envoyée à Delphes comme une offrande des Argiens; qu'elle y perfectionna les connaissances qu'elle avait déjà dans l'art prophétique; qu'elle écrivit un grand nombre d'oracles; qu'on prétend qu'Homère lui avait dérobé beaucoup de vers pour en orner ses poésies; qu'on la regarda comme une sybille, parce qu'elle était souvent saisie de l'esprit divin, et qu'elle rendait plusieurs réponses. Pausanias dit qu'on montrait encore de son temps, à Thèbes, devant le vestibule d'un temple, la pierre sur laquelle Manto s'asseyait, et qu'on la nommait la chaise de Manto. Il fallait qu'elle eût beaucoup voyagé, car Virgile la transporte en Italie, où le Tibre la rendit mère d'Ænus, qui bâtit une ville qu'il appela du nom de sa mère, *Mantoue*. Enfin, ce fut à Claros qu'elle mourut. On dit que, déplorant sans cesse les malheurs de sa patrie, à la fin elle fondit en larmes, et que ses pleurs formèrent une fontaine et un lac, dont l'eau communiquait le don de prophétie; mais comme cette eau n'était pas saine, elle causait aussi des maladies et abrégeait la vie.

MANTURNE. Déesse des Romains, à laquelle on s'adressait dans la cérémonie du mariage, pour obtenir que la nouvelle épouse se plût dans la demeure conjugale. On fait dériver son nom de *manere, rester, demeurer*.

MANTUS. Nom étrusque de Pluton, qu'on appelait aussi *Summanus*, *Februus* et *Vedius*. Ce dieu était la personnification de la mort et des ombres du ténébreux séjour.

MANWANTARA. Ce mot désigne l'intervalle d'un Manou à un autre. Les Hindous appellent ainsi une période de temps présidée par un Manou, et au bout de laquelle le monde éprouve une destruction momentanée, pour se renouveler peu après. Il y a déjà sept Manous de parus; nous sommes conséquemment dans le septième Manwantara.

MAOZZIM ou MAHUZZIM. Divinité syrienne dont il est parlé dans le livre de *Daniel;* on pense que c'est le dieu *Mars;* son nom signifie *dieu des villes fortifiées*.

MAPITOITI. Le plus malfaisant des génies et le dieu de la mort, dans les îles Gambier.

MAPOUHANOUI. Dieu des îles Marquises, ou Nouka-Hiva; il passe pour avoir doté les insulaires des cochons, qui sont leur nourriture la plus recherchée. De là vient la coutume de servir aux défunts un certain nombre de ces animaux domestiques, les uns cuits, les autres vivants.

MARA. Les maras sont, suivant les bouddhistes, des démons puissants qui habitent le ciel Paranirmitavasavartitas, d'où ils règnent sur les six cieux du monde des désirs. Le chef qui les commande se nomme également Mâra; c'est le *Kama* ou dieu de la volupté des Hindous. Ces démons sont les plus redoutables ennemis de Bouddha et de sa doctrine.

MARACA. Sorte de fétiche adoré par certaines peuplades du Brésil. Ce mot est une corruption de *tamaraca*, fruit de la taille d'un œuf d'autruche, et qui a quelque ressemblance avec une calebasse. Les Brésiliens percent l'écorce de ce fruit, lorsqu'il est sec, le remplissent de petites pierres ou de grains de blé d'Inde. Ils bouchent ensuite les ouvertures, passent au travers un bâton d'un pied et demi de long, qui leur sert à le tenir et à l'agiter, puis ils l'ornent des plumes les plus belles. Selon plusieurs relations, les Brésiliens regardaient ces Maracas comme des divinités, du moins ils les honoraient et leur rendaient un culte religieux.

MARAMBA. Idole de la province de Mayamba, dans le Congo; elle est placée debout, vis-à-vis de son temple, dans un panier fait en forme de ruche. On l'invoque pour la chasse, pour la pêche, et pour obtenir la guérison des maladies. C'est par elle aussi que le criminel doit se justifier des crimes dont on l'accuse. Certains voyageurs disent que tous les habitants sont consacrés à cette divinité dès qu'ils ont atteint l'âge de douze ans.

MARATHON, fils d'Epopée, petit-fils d'Alæus, qui avait le Soleil pour père, craignant la colère et les mauvais traitements d'Epopée, s'était établi dans la partie maritime de l'Attique. Après la mort de son père, il revint dans le Péloponèse, partagea le royaume avec ses enfants, et retourna ensuite dans l'Attique, où ses deux fils, Sicyon et Cerinthus, s'établirent et donnèrent leur nom aux lieux qui leur étaient échus en partage. Marathon donna aussi le sien à une bourgade qui devint célèbre dans la suite, et où sa mémoire fut honorée.

MARATHON, bourgade de l'Attique, célèbre par la victoire que Miltiade, à la tête de dix mille Athéniens, y remporta sur les Perses, dont l'armée était de cent mille hommes. Les vainqueurs ne perdirent que deux cents hommes, à qui on érigea sur le champ de bataille d'illustres monuments où leurs noms et celui de leurs tribus étaient marqués. Pausanias dit que, « si l'on veut croire les Marathoniens, il y eut dans cette fameuse journée un événement fort singulier. Un inconnu, qui avait l'air et l'habit d'un paysan, vint se mettre du côté des Athéniens durant la mêlée, tua un grand nombre de barbares avec le manche de sa charrue, et disparut aussitôt après. Les Athéniens, ayant consulté l'oracle pour savoir qui était

t inconnu, n'eurent d'autre réponse, sinon :'ils honorassent le héros *Echetlée.* » (ἐχέτλη :nifie *manche d'une charrue.*) On raconte 'core que dans la campagne de Marathon entend toutes les nuits des hennissements chevaux et un bruit de combattants : tous ix que la curiosité y attire et qui prêtent eille à dessein s'en retournent fort mal-ites; mais ceux qui, passant leur chemin, ent ou entendent quelque chose, n'offen-nt point les mânes, et il ne leur arrive nt de mal.

Marathon était déjà fameux par la victoire Thésée sur un furieux taureau qu'Her-le avait amené de Crète par ordre d'Eu-sthée, et qui, ayant été lâché dans le ter-oire de Marathon, y faisait d'horribles dé-ts. Thésée combattit cet animal, le domp-, l'amena tout vivant à Athènes pour le ire voir au peuple, et le sacrifia ensuite à ollon.

MARCELLÉES. Fêtes que les Syracusains stituèrent à l'honneur de *Marcellus*, en émoire de la sagesse avec laquelle il avait ouverné la Sicile. Verrès les abolit. (CICER., rr. 2, n. 51.)

MARDI. Troisième jour de la semaine, nsacré à Mars; il était personnifié sous la ure de ce dieu.

MARENTAKEN. C'est-à-dire rameau des ertres; nom que les peuples du Holstein des contrées voisines donnent au gui, à use des propriétés magiques qu'ils attri-ent à cette plante.

MARIAGE. Dans presque toutes les reli-ions et chez presque tous les peuples, cet ngagement a été regardé comme très-im-ortant et lié à des cérémonies religieuses. hez les Grecs, avant de célébrer les noces, y avait un jour destiné à célébrer les fian-illes, *sponsalia*, où se traitaient ordinai-ment les conventions; c'était, en quelque rte, le jour de l'achat, *coemptio*. Dès ce oment la femme était sujette à la puissance t à l'autorité maritale.

Cinq principales divinités présidaient aux ariages : Jupiter, Junon, Vénus, la douce rsuasion, et Diane; en conséquence on lumait cinq flambeaux à toutes les noces. rois autres divinités étaient particulière-ent révérées comme divinités du mariage : *icumnus, Pilumnus*, et *Manturna.* (*Voy. ces ts.*) La superstition des Romains avait ultiplié les divinités à proportion des in-idents du mariage et de tous les moments e cette première journée. Une déesse ap-elée *Virginensis* aidait au mari à délier la einture de l'épouse. Plusieurs autres divi-ités subalternes étaient appelées à la célé-ration du mariage. L'épouse pour se rendre à l'autel dans la chambre nuptiale passait e main en main par les soins et sous les uspices d'une infinité de dieux, dont quel-ques-uns étaient censés ne la point aban-donner.

MARIANDYNIENS. Ancien peuple d'Asie, dans la Bithynie. Ils habitaient les environs d'Héraclée, et donnaient le nom au golfe où tombe le fleuve Sangar. Ce furent eux qui adoptèrent les premiers et communiquèrent le culte d'Adonis à toute l'Asie Mineure.

MARIANUS. Surnom de *Jupiter*, qui lui fut donné à cause du temple que *Marius* lui éleva dans Rome.

MARICA. *Nymphe* que le dieu Faune ren-dit mère du roi Latinus.

MARISTINE. Un des dieux de la guerre chez les Japonais, qui célèbrent en son hon-neur une fête solennelle dans le mois d'a-vril. Sur les deux heures de l'après-midi, on voit paraître deux corps d'armée, dont chaque soldat porte sur son épaule, en forme de livrée, l'image du dieu pour lequel il va se battre. Les deux corps étant en présence, on détache de chaque côté de petits garçons à l'escarmouche; une demi-heure après, partent des escadrons qui voltigent pendant que le corps d'armée s'avance. A la portée du mousquet chacun fait sa décharge et se bat ensuite de plus près, avançant toujours les uns sur les autres, jusqu'à ce que l'un des deux partis s'avoue vaincu.

MARITCHA. Mauvais génie de la mytho-logie hindoue, fils de Sounda et de Taraka. Il vint troubler les sacrifices de Viswamitra, et fut tué par Rama. Suivant d'autres au-teurs, il fut tué plus tard, lorsque, métamor-phosé en biche, il attira l'attention de Rama, pendant que Sita était enlevée par Ravana, tyran de Lanka.

MARITCHI. Personnification du rayon créateur, suivant la mythologie hindoue. Son nom signifie *mirage*, suivant M. Wilson. C'est le rayon brisé, répercuté, réfléchi dans la nature première, sur laquelle le Créateur dirige son regard tout-puissant, l'œil de l'es-prit. Maritchi est également la personnifica-tion du monde, embrassant le ciel et l'atmo-sphère. Maritchi est aussi le nom d'une déesse du système bouddhique du Népâl. Le seizième dieu de la théogonie bouddhique porte encore le nom de Maritchi. (*Voy.* MA-LI-TCHI.) Enfin Maritchi est le nom d'un des sept *richis* qui président aux sept étoiles de la constellation de la grande-ourse. *Voy.* RICHIS.

MARITCHIPA. Nom d'une classe de ge-nies de la mythologie brahmanique. Ce nom signifie un être qui se nourrit en buvant les rayons du soleil.

MARJANA. Déesse de la récolte chez les anciens Slaves.

MARKOPÈTES. Génies que les anciens Prussiens regardaient comme les médiateurs entre les hommes et les divinités infer-nales; ils erraient çà et là dans les régions aériennes.

MARMAX. Un des amants d'Hippodamie, qui fut tué par Œnomaüs, père de cette princesse. Il donna son nom à un fleuve de l'Elide.

MARNAS. Grande divinité de la ville de Gaza en Phénicie, où ce dieu avait un temple magnifique; on célébrait en son honneur des jeux et des courses de chars. Platon le fait secrétaire de Minos; suivant d'autres auteurs, c'était le Jupiter crétois. Son nom signifie *Seigneur des hommes.*

Dans Lampridius, Alexandre Sévère s'écrie : O Marna ! ô Jupiter ! ô dieux immortels ! car il faut lire *ô Marna !* et non point *ô numina !* Un empereur syrien, invoque un dieu de Syrie. Saint Jérôme, dans la vie de saint Sérapion et dans sa lettre à Læta, parle de Marnas.

MARON. Un des grand capitaines qui signalèrent le plus leur courage au combat des Thermopyles. Après sa mort, on lui dédia un temple comme à un dieu, dit Pausanias.

MARON. *Compagnon d'Osiris* ; c'est le même que *Bacchus*. Il donna son nom à la ville de *Maronée* en Thrace, qui devint fameuse par ses bons vins ; de là vient que le vin *maronéen* est appelé par Tibulle *Maroneus Bacchus*.

MAROUTAS. Génies *aériens*, qui sont la personnification des vents dans la mythologie hindoue ; ils sont au nombre de quarante-neuf. Leur empire s'étend dans les plaines de l'air ; Indra, dieu du ciel et leur souverain, les lance comme sa milice fidèle tour à tour sur la terre et sur les masses de nuages, qui recèlent dans leurs flancs les eaux bienfaisantes de la pluie. Les Maroutas sont les émissaires d'Indra. Aussi étaient-ils autrefois fort redoutés des pasteurs et des colons de l'Inde, qui les conjuraient par des prières et par des vœux.

MAROWIT. Mauvais génie des anciens Slaves. C'était la personnification du cauchemar.

MARPESSE. Fille d'Evenus, roi d'Eolie, fut enlevée par Idas, fils d'Apharée, sur le char de Neptune, dans le temps qu'Apollon la recherchait en mariage. Evenus, irrité de cet enlèvement, poursuivit le ravisseur, et n'ayant pu l'atteindre, se *précipita* de désespoir dans le fleuve Lycormas, auquel il donna son nom. Mais Apollon se rendit maître de la personne de Marpesse, qu'Idas avait emmenée à Messène. Celui-ci en porta ses plaintes à Jupiter, qui remit à Marpesse le choix de l'un des deux rivaux : elle décida en faveur d'Idas, dans la crainte qu'Apollon, déjà connu par l'inconstance de ses amours, ne la quittât, lorsque sa beauté serait effacée par l'âge.

MARS. Les Egyptiens donnaient à cette planète le nom mythologique d'*étoile d'Hercule*, de l'Hercule des Orientaux. *Artès* ou *Ertosi* fut son nom relatif à ses influences. On fit présider Mars au mois qui commençait l'année des Syriens, des Perses, etc. ; et de même que ce mois, le dieu Mars et la planète de Mars présidèrent au renouvellement annuel de la nature, à la régénération annuelle des plantes, des animaux.

Les Grecs firent deux êtres mythologiques du Mars des Egyptiens : Hercule, symbole à la fois du soleil et de Mars, présidait au renouvellement de l'année ; et Mars, la divinité des combats, eut Bellone pour conductrice de son char, et pour compagnes ses enfants, la Terreur et la Crainte.

MARS. Le dieu des batailles, des combats et des querelles, était, selon Homère, et tous les poètes grecs, fils de Jupiter et de Junon. Ce n'est que chez les poètes latins qu'on lit que Junon, piquée de ce que Jupiter avait mis au monde Minerve, sans sa participation, avait voulu, à son tour, concevoir et engendrer. La déesse Flore lui montra une fleur qui croissait dans les champs d'Olène, et dont le seul attouchement produisait cet admirable effet, et elle devint mère de Mars. Junon fit élever le jeune Mars par Priape, de qui il apprit la danse et les autres exercices du corps, qui sont les préludes de la guerre. C'est pour cela, dit Lucien, qu'en Bithynie, on offre à Priape la dîme des dépouilles qui sont consacrées au dieu Mars.

Les principales aventures de Mars, sont le jugement qu'il subit dans le conseil des douze dieux pour la mort d'Allyrothius ; la mort de son fils Ascalaphus, qu'il voulut venger contre l'ordre de Jupiter ; la blessure qu'il reçut de Diomède ; son combat contre Minerve, et son adultère avec Vénus.

Mars ayant appris qu'Allyrothius, fils de Neptune, avait fait violence à Alcippe, sa fille, en tuant l'auteur du crime. Neptune, désespéré de la mort de son fils, fit appeler Mars en jugement devant les douze grands dieux du ciel, qui l'obligèrent à défendre sa cause. Mars se défendit si bien qu'il fut absous.

Ascalaphus, fils de Mars, qui commandait les Béotiens au siége de Troie, ayant perdu la vie, le dieu en fut si pénétré de douleur, que sans craindre le ressentiment de Jupiter, qui avait défendu aux dieux de prendre parti pour ou contre les Troyens, il ordonna à la Fureur et à la Fuite, dit Homère, d'atteler son char, et prend ses armes [illegible] allait, dans ce moment, allumer dans l'esprit de Jupiter une colère bien plus funeste, si la déesse Minerve ne l'eût apaisé en promettant de soutenir les Grecs. En effet, elle excita Diomède à se battre contre Mars, et pendant qu'elle détournait le coup que ce dieu voulait porter au guerrier, elle [illegible] au contraire la lance de ce héros [illegible] les flancs de Mars. Mars en la retirant [illegible] un cri épouvantable, et tel que celui d'une armée qui marche pour charger l'ennemi. Il s'élève aussitôt vers l'Olympe, au milieu d'un tourbillon de poussière ; et [illegible] serré de douleur et de tristesse, il montre à Jupiter le sang immortel qui coule de sa blessure, lui porte ses plaintes contre Diomède et contre Minerve, qui l'a excité à ce combat. Jupiter le regardant avec des yeux de colère : Inconstant, perfide, lui dit-il, de tous les dieux de l'Olympe, tu es le plus odieux : tu ne prends jamais plaisir qu'à la discorde, à la guerre et aux combats. Cependant, parce que Mars est son fils, il ordonne au médecin des dieux de le guérir. Péon met sur sa blessure un baume exquis qui le guérit sans peine ; car dans un dieu il n'y a rien qui soit mortel.

Homère (*Odyss.* liv. VIII) fait chanter devant Ulysse, par un chantre divin

mours de Mars et de Vénus. Mars s'était en garde contre les yeux clairvoyants Phébus, qui était son rival auprès de la le déesse, en mettant en sentinelle ctryon, son favori ; mais celui-ci s'étant ormi, Phébus aperçut les coupables et urut en prévenir Vulcain. L'époux outra- les enveloppa dans un réseau aussi so- que subtil, et voulut rendre tous les eux témoins de leur crime et en même s de sa honte. Mars punit son favori en métamorphosant en coq : depuis cette que, cet oiseau tâche de réparer sa faute annonçant par son chant le lever de l'as- re du jour. Vulcain, à la prière de Neptune, sous sa caution, défait ces merveilleux ens. Les captifs, mis en liberté, s'envolent ssitôt ; l'un dans la Thrace, l'autre à Pa- phos.

Mars comme dieu de la guerre, était toujours accompagné de la victoire et de la terreur. Il n'était cependant pas toujours in- vincible.

Les poëtes racontent que Vénus rendit Mars père de la Terreur et de la Crainte, δεῖμος et φόβος, deux fils, selon le genre grec, et de l'Harmonie (*Theogon.*, 734, 937) appe- lée aussi Hermione, qui épousa Cadmus. Mars eut encore de Rhéa, Romulus et Ré- mus, Evadné de Thébé, fille d'Asopus, et il fut aussi père de Cycnus tué par Hercule. Bellone était sa sœur. Les anciens habitants de l'Italie donnaient à Mars pour épouse Né- réine. (Plaut., *Trucul.*, act. II, sc. VI; Aul. Gell., l. XII, c. 22.)

Les anciens Romains, dit Varron, ado- raient Mars sous la figure d'une pique, avant qu'ils eussent appris à donner une forme humaine à leurs dieux.

Les anciens Sabins le représentaient sous l'effigie d'une lance, *quiris*. (*Voy.* Quirinus.) Il en était de même chez les anciens Scythes, où une vieille épée couverte de rouille, et plantée sur un monticule, était l'emblème du dieu de la guerre. Ces peuples lui consa- craient aussi de magnifiques bocages, dans lesquels ils affectaient d'avoir quelques chê- nes d'une grandeur extraordinaire. Ces ar- bres étaient si sacrés à leurs yeux, qu'ils tenaient pour sacrilége et digne de mort qui- conque en arrachait la plus petite branche. Ils lui sacrifiaient des bœufs, des chevaux, et quelquefois des prisonniers de guerre, et ils arrosaient leur arbres sacrés du sang des victimes. Les Gaulois pareillement adoraient Mars, ou plutôt leur dieu de la guerre sous la forme d'une épée déposée sur un autel, dans un de leurs bocages. Ils consacraient à cette divinité les dépouilles de leurs enne- mis, qu'ils rassemblaient en monceau, et laissaient exposées au milieu de la campagne, sans craindre que qui que ce fût se permît d'en détourner la plus légère partie.

Les anciens ont distingué plusieurs Mars : le premier fut *Bélus*, à qui Diodore de Si- cile fait honneur de l'invention des armes et de l'art de ranger les troupes en bataille. Hygin nous apprend qu'on donna à cet an- cien roi de Babylone le nom de *Bélus*, du grec βέλος, *trait*, pour avoir fait le premier la guerre aux animaux ; mais c'est une erreur ; le mot *Bel* est le même que *Bal* ou *Baal*, et désigne la divinité en général ; *Bélus* était plutôt *Jupiter* ou le *Soleil*. Le second Mars était un roi d'Egypte ; le troisième un roi des Thraces, nommé *Odin*, qui se distingua tellement par sa valeur et ses conquêtes, qu'il obtint d'être mis par ce peuple belli- queux au rang de dieu de la guerre : c'est celui qu'on nomme *Mars hyperboréen* (*Voy.* Odin). Le quatrième est *Arès*, le Mars des Grecs ; le cinquième et dernier, celui des Latins, qui rendit Rhéa Sylvia mère de Ré- mus et de Romulus, et que l'on croit le même qu'Amulius, frère de Numitor.

Le culte de Mars paraît avoir été peu ré- pandu chez les Grecs. Pausanias ne parle d'aucun temple élevé en son honneur, et ne cite que deux ou trois de ses statues, en particuliers celle de Sparte, qui était liée et garrottée, afin que le dieu ne les abandon- nât pas dans les guerres qu'ils auraient à soutenir.

Mais son culte triomphait chez les Ro- mains, qui le regardaient comme le protec- teur de leur empire. Dans la guerre contre les Lucaniens, les Romains crurent le voir marchant à leur tête et armé d'un casque ailé. Parmi ses temples, à Rome, celui qu'Auguste lui dédia après la bataille de Philippes, sous le nom de Mars Vengeur, passait pour le plus célèbre. Vitruve re- marque que les temples de ce dieu étaient de l'ordre dorique, et qu'on les plaçait or- dinairement hors des murs, afin que la di- vinité fût là comme un rempart pour garan- tir les murs des fureurs de la guerre. Mais cet usage n'était pas général, puisqu'à Ha- licarnasse le temple de Mars était au mi- lieu de la citadelle. Les saliens, prêtres de Mars, formaient un collége sacerdotal très- célèbre.

On immolait à Mars le taureau, le verrat et le bélier : quelques peuples lui sacrifiaient des chevaux ; les Lusitaniens, des boucs, des chevaux et même des prisonniers de guerre ; les Cariens, des chiens ; les Scythes et les Saracores, des ânes. Le coq et le vau- tour lui étaient consacrés. On le mettait quelquefois dans la classe des divinités in- fernales. Et à qui ce titre convenait-il mieux, dit Noël, qu'à un dieu meurtrier, dont le plaisir était de repeupler sans cesse le royaume de Pluton ? Mars est représenté d'une manière assez uniforme, c'est-à-dire sous la figure d'un guerrier armé d'un casque, d'une pique et d'un bouclier.

Les dames romaines sacrifiaient un coq à ce dieu le premier jour du mois qui porte son nom.

Mars fut encore appellé *Thracius*, de la contrée où sa divinité était en grande véné- ration.

MARS. Ce mois était autrefois le premier chez les Romains. Quoiqu'il eût pris son nom du dieu *Mars*, il était sous la protec- tion de Minerve. Les calendes de ce mois

étaient remarquables, parce que c'était le premier jour de l'année auquel on pratiquait plusieurs cérémonies. On allumait du feu nouveau sur l'autel de Vesta.

En ce jour on célébrait les Matronales et la fête des bouclier sacrés. (*Voy.* Anciles.) Le 6, c'était les fêtes de Vesta; le 14, les Equiries; le 15, la fête d'Anna Perenna; le 17, les Libérales ou Bacchanales; le 19, la grande fête de Minerve, appelée les Quinquatries, qui durait cinq jours; le 25, les Hilaries. On trouve ce mois personnifié sous la figure d'un homme vêtu d'une peau de louve, parce que la louve était consacrée au dieu Mars. Il est aisé, dit Ausone, de reconnaître ce mois par la peau de louve dont il est ceint. Il s'appelle Mars, et c'est Mars qui lui a donné sa dépouille. Le bouc pétulant, l'hirondelle qui gazouille, le vaisseau plein de lait, l'herbe verdoyante, tout cela marque le printemps, qui commence au mois de Mars. Ce sont les symboles qui accompagnent la figure de ce mois.

MARSIANES. Peuples qui habitaient les bords du lac Fucin. Les uns les faisaient venir d'Ane avec Marsyas, qu'Apollon vainquit ; d'autres les faisaient descendre d'un fils d'Ulysse et de Circé. On croyait qu'ils ne craignaient point les morsures des serpents, qu'ils savaient s'en garantir avec certaines herbes, et que par leurs enchantements ils les faisaient crever sans les toucher. (Lucilius, *apud Nomium* 3, 69.)

MARSPITER. Nom de Mars, composé de *Mars*, et de *Pater*, comme le surnom *Diespiter*.

MARSYAS. Fils d'Hyagnis, était un habile joueur de flûte de la ville de Célène, en Phrygie : il joignait, dit Diodore, à beaucoup d'esprit et d'industrie, une sagesse et une chasteté à toute épreuve. Son génie parut surtout dans l'invention de la flûte où il sut rassembler tous les sons qui, auparavant, se trouvaient partagés entre les divers tuyaux des chalumeaux. Il eut un attachement singulier pour Cybèle, et fut le fidèle compagnon des courses de cette déesse. Etant arrivé à Nise, séjour de Bacchus, il y rencontra Apollon qui était tout fier de ses nouvelles découvertes sur la lyre. Marsyas eut la hardiesse de faire au dieu un défi qui fut accepté, à condition que le vainqueur ferait à l'autre le traitement qu'il voudrait. Les Niséens furent pris pour juges de cette dispute : ce ne fut pas sans peine et sans péril d'être vaincu, qu'Apollon l'emporta sur son concurrent. Indigné d'une telle résistance, on dit qu'il attacha Marsyas à un arbre et l'écorcha tout vif. Mais, quand la chaleur du ressentiment fut passée, se repentant de sa barbarie, il rompit les cordes de sa lyre et la déposa, avec ses flûtes, dans un antre de Bacchus, à qui il consacra ses instruments. C'est ce qui est représenté dans plusieurs monuments où l'on voit Apollon et l'infortuné Marsyas. Mais entre les deux figures, on voit un jeune homme qui fléchit un genou devant Apollon : Hygin dit que c'est Olympus, disciple de Marsyas, qui demande à Apollon le corps de son maître, pour lui rendre le devoir des funérailles, [illegible] ajoute qu'il l'obtint. Les Faunes, les Satyres des forêts voisines, Olympe, les nymphes et les bergers de la campagne, tous versèrent des pleurs à cette mort. La terre, dit Ovide, reçut toutes les larmes dans son sein, et l'on en vit sortir ce fleuve rapide qui fut nommé Marsyas. Il y a des figures de Marsyas qui le représentent avec des oreilles de Faune ou de Satyre, une queue de Silène et des pieds de bouc : aussi, y a-t-il des auteurs qui le mettent au rang des Satyres.

Athénée et Pausanias lui attribuent l'invention de la flûte; selon d'autres, il la reçut de Minerve. On lit, dans Plutarque, qu'il imagina le bandeau de cuir appelé Phorbeion, dont les joueurs de flûte se servirent depuis, tant pour diriger tout le souffle vers l'embouchure de l'instrument, que pour sauver la difformité causée par l'enflure des joues. Pline nous dit qu'il inventa la double flûte, ainsi que le mode phrygien, et qu'il enrichit la musique de plusieurs autres découvertes; il composa les airs qu'on chantait aux fêtes de Cybèle; et lorsque les Gaulois tentèrent de s'emparer de la Phrygie, il dissipa leur armée au bruit de son instrument.

Les représentations de Marsyas décoraient plusieurs édifices antiques. Il y avait, dans la citadelle d'Athènes, une statue de Minerve, qui châtiait le satyre Marsyas, pour s'être approprié les flûtes que la déesse avait rejetées avec mépris. On voyait, à Mantinée, dans le temple de Latone, un Marsyas jouant de la double flûte; et il n'avait point été oublié dans le beau tableau de Polygnote, qui représentait la descente d'Ulysse aux enfers. Servius témoigne que les villes libres avaient, dans la place publique, une statue de Marsyas, qui était comme un symbole de leur liberté, à cause de la liaison intime de Marsyas, pris pour Silène, avec Bacchus, connu des Romains, sous le nom de Liber. Il y avait, à Rome, dans le forum, une de ces statues, avec un tribunal dressé tout auprès, où l'on rendait la justice. Les avocats, qui gagnaient leur cause, avaient soin de couronner cette statue de Marsyas, comme pour le remercier du succès de leur éloquence, et pour se le rendre favorable en qualité d'excellent joueur de flûte; car on sait combien le son de cet instrument et des autres influait alors dans la déclamation, et combien il était capable d'animer les orateurs et les acteurs. Enfin, on voyait, à Rome, dans le temple de la Concorde, un Marsyas garrotté, peint de la main de Zeuxis.

MARTANDA-BHAIRAVA. Incarnation de *Siva*. C'est sous cette forme que ce dieu mit en déroute l'armée des Daityas qui molestait les brahmanes.

MARTIA. Surnom de *Junon*. On lui avait élevé un temple à Rome, sous le vocable de *Juno Martia*, mère de Mars.

MARTIALES LARINI. Ministres publics du dieu *Mars* chez les Romains.

MARTIAUX. Jeux que les Romains célébraient le premier jour d'août en l'honneur de *Mars*, parce que c'était ce jour-là qu'on avait dédié le temple à ce dieu. On y faisait des courses à cheval et des combats d'hommes contre les animaux. Germanicus y tua, une fois, deux cents lions, au rapport des historiens.

MARTZANA ou **MARZENA**, déesse des Slaves, adorée à Kiew. Elle répondait à la *Cérès* des Latins, et on la considérait comme la divinité tutélaire des moissons.

MARUNUS. Dieu tutélaire des voyageurs dans les Alpes. Les Romains l'avaient assimilé à Mercure, comme on le voit par une inscription découverte à Baden, en Argew. Quelques-uns pensent que ce nom est tiré des guides qui conduisaient ou même portaient les voyageurs à travers les neiges des montagnes et que les Romains appelaient *Marones* ou *Marrani*.

MARYAMMA, **MARYATALE** et **MARYATTA.** Déesse de la petite vérole, chez les Hindous : c'est la divinité par excellence de la basse classe; elle est l'objet spécial du culte des parias, des blanchisseurs, des pêcheurs, etc., qui la confondent avec Rénouka, épouse du sage Djamadagni, et mère de Parasou-Rama, incarnation de Vichnou.

Maryamma est donc la grande déesse des parias, qui la mettent au-dessus de Dieu; plusieurs membres de cette vile classe se dévouent à son culte. Pour l'honorer, ils ont coutume de danser, ayant sur la tête plusieurs cruches d'eau posées les unes sur les autres : ces cruches sont garnies de feuilles de margousier, arbre qui lui est consacré.

Les Hindous craignent beaucoup cette déesse; ils lui élèvent des temples dans tous les villages; on ne place, dans le sanctuaire, que sa tête, à laquelle seule, les Hindous de bonne caste adressent leurs vœux.

MARZANA ou **MARZENA**, déesse des Sarmates; la même que *Martzana*. Quelques-uns en font la *Vénus*, d'autres la *Diane* de ces peuples.

MASAN. Esprits de la mythologie des Indiens qui habitent les montagnes de Kamaon. Les Masan ou Lutins sont les âmes des jeunes enfants dont les corps ont été ensevelis et non pas brûlés; ils rôdent autour des villages sous la forme d'ours et d'autres animaux sauvages.

MASARIS. Nom de *Bacchus* chez les Cariens. On dérive ce vocable de *Ma*, une des nourrices de Bacchus et d'*Arès*, nom grec du dieu de la guerre, parce que Ma persuada à Junon que son nourrisson était un fils de Mars.

MASA YA YA KATSOU-NO FAYA FI AMA-NO OSI WO MIMI-NO MIKOTO. Le deuxième des esprits terrestres qui ont régné sur le Japon antérieurement aux hommes; c'est le fils aîné de Ten sio daï sin.

MASCULA surnom de *Vénus*.

MASQUES : L'usage des masques fut très-fréquent dans les cérémonies religieuses et les fêtes de certaines divinités. Sans parler des Saturnales, temps où l'on donnait une grande licence aux esclaves, et où il leur était permis de paraître dans les rues avec le visage barbouillé de suie, il est constant qu'on ne célébrait point de fêtes de Bacchus sans se couronner de lierre et se servir des masques. Il y en a une multitude d'exemples dans les auteurs anciens; mais Ovide (*Metam.* VI), Virgile (*Georgic.* II), l'attestent de la manière la plus précise.

On ne finirait pas si l'on voulait faire l'énumération de toutes les fêtes instituées en l'honneur de Bacchus. Il n'y avait presque point de ville ni de pays où on ne les célébrât avec solennité, sous une dénomination particulière, quoiqu'elles fussent désignées chez les Grecs par le nom générique de Διονύσια, et par celui d'*Orgia* chez les Latins.

L'usage qu'on faisait des masques dans les fêtes de Bacchus passa bientôt à celles de plusieurs autres divinités. Ovide (*Fast.* lib. VI, 651) et Censorin (cap. 12) nous disent que, pendant les fêtes de Minerve, nommées les Quinquatries, on courait les rues avec un masque sur le visage. Les masques étaient aussi en usage dans les fêtes d'Isis et dans celles de la déesse de Syrie, si l'on en croit Apulée. (*Metam.* lib. VIII et IX.) Ces masques sont pour la plupart effrayants et tels que les dépeint Virgile

MATAGABIA, génie de la mythologie slave. C'était lui qui surveillait le four, et, en vertu de cette fonction, il avait droit au premier pain qu'on en retirait.

MATAI. Dieu du vent, chez les Taïtiens. Il était fils de Tane et de Taroa. Lorsque Mahanna (le soleil), son frère, reçut l'empire universel, il eut en partage la région intermédiaire, où il occasionne des tempêtes lorsqu'il éprouve des contrariétés.

MATALI. Dieu indien, conducteur du char d'Indra.

MATANGA. Saint personnage de la mythologie hindoue. Son ermitage était placé sur la pente du mont Richyamouka; jamais les fleurs ne s'y fanaient, jamais les arbres n'y vieillissaient.

MATCHI-MANITOU, ou *mauvais esprit*. Nom que les habitants de l'Amérique du Nord donnent au *démon* ou principe du mal; ils le regardent comme l'ennemi de la prospérité des hommes, et lui attribuent les maux qu'ils souffrent. Dans quelques tribus le Soleil étant considéré comme le bon principe, *Kitchi-Manitou*, la Lune est pour elles le mauvais. C'est pourquoi, lorsqu'ils étaient surpris par des tempêtes, ils jetaient à la mer ce qu'ils avaient de plus précieux dans leurs canots, espérant apaiser par ce sacrifice l'esprit irrité de la Lune, qu'ils croyaient résider au fond de la mer.

MATCOMEK. Quelques tribus sauvages de l'Amérique septentrionale donnent ce nom à un dieu qu'ils invoquent durant le cours de l'hiver.

MATERA, un des surnoms de *Minerve*, à laquelle étaient consacrées les piques. On en suspendait autour de ses autels. Le matéra était une espèce de trait dont les Gaulois faisaient usage.

MATLACUEJE. Déesse des eaux, chez les Mexicains, et épouse du dieu Tlaloc. On la représente vêtue d'une robe de couleur bleu-céleste.

MATRALES, *Matralia*. Fêtes qu'on célébrait à Rome, le 11 de juin, en l'honneur de la déesse Matuta, que les Grecs nommaient Ino. Il n'y avait que les dames romaines qui fussent admises aux cérémonies de la fête, et qui pussent entrer dans le temple ; aucune esclave n'y était admise, à l'exception d'une seule, qu'elles y faisaient entrer, et la renvoyaient ensuite, après l'avoir légèrement souffletée, en mémoire de la jalousie que la déesse Ino, femme d'Athamas, roi de Thèbes, avait justement conçue pour une de ses esclaves que son mari aimait passionnément. Les dames romaines observaient encore une autre coutume fort singulière ; elles ne faisaient des vœux à la déesse que pour les enfants de leurs frères ou sœurs, et jamais pour les leurs, dans la crainte qu'ils n'éprouvassent un sort semblable à celui des enfants d'Ino ; c'est pour cela qu'Ovide (lib. VI *Fast.*) conseille aux femmes de ne point prier pour leurs enfants une déesse qui avait été trop malheureuse dans les siens propres. Elles offraient à cette déesse en sacrifice un gâteau de farine, de miel et d'huile, cuit sous une cloche de terre. Le poëte appelle ces sacrifices *flava liba*, des *libations rousses*.

MATRES, *mères*. Nom que les anciens donnaient aux *Parques*, soit à raison du soin qu'elles daignaient prendre pour favoriser le passage de l'homme à la vie, soit en reconnaissance des secours que les femmes croyaient en obtenir dans les douleurs de l'enfantement.

Banier prétend qu'elles présidaient principalement à la campagne et aux fruits de la terre. On les invoquait aussi pour la prospérité des empereurs et de leur famille ainsi que pour celle des particuliers. Elles sont souvent confondues sur les inscriptions, comme elles l'étaient dans le même culte, avec les Commodèves, les Sulèves, les Junons, les Matrones, les Sylvatiques, et semblables divinités champêtres. D'autres les font venir de Phénicie. Il paraît que ce n'était en général autre chose que les génies des lieux, soit villes ou campagnes, où elles étaient honorées.

MATRI, *mère*. « C'est, dit M. Langlois, dans la mythologie hindoue, l'énergie personnifiée d'un dieu, ou sa femme, et en un sens figuré, la mère des dieux et des hommes. » Les Mâtris sont au nombre de huit : d'autres n'en reconnaissent que sept ; quelquefois on en compte jusqu'à seize.

Dans les provinces qui sont sur le Gange, elles n'ont plus de culte régulier et permanent. Dans le *Dévi Mahatmya*, on les décrit avec leur costume, leur char et leurs armes.

MATRICANA. Classe de divinités adorées dans l'Inde, peut-être les mêmes que les *Mâtris*.

MATRIKA. Les *mères divines*, ou personnifications hindoues de l'énergie des dieux.

MATRONALES. Fêtes célébrées à Rome par les *Matrones*, aux calendes de Mars. Ovide (*Fast.* lib. III) donne cinq causes à l'institution de cette fête : la première est que les Sabines enlevées par les Romains mirent fin à la cruelle guerre que se faisaient les deux nations, dont l'une voulait tirer vengeance du rapt, et l'autre le soutenir ; la seconde, afin que Mars, en l'honneur de qui se faisait la fête, leur procurât la même félicité qu'à Romulus et à Rémus ses enfants ; la troisième, afin que la fécondité que la terre éprouve dans le mois de mars fût accordée aux dames romaines ; la [illegible] race d'un temple à Junon Lucine sur le mont Esquilin, qui avait eu lieu aux calendes de ce mois ; parce que Mars était [illegible] la déesse qui présidait aux noces. Cependant on évitait de se marier en ce mois, parce qu'on le croyait malheureux, à cause de l'adultère de Mars et de Vénus.

Les dames romaines commençaient la journée des Matronales par les sacrifices [illegible] tournées dans leurs maisons, elles y recevaient en cérémonie les félicitations et [illegible] présents que leurs amis et leurs maris leur offraient ou leur envoyaient, pour les remercier de l'heureuse médiation qu'elles leur avaient donnée autrefois. Les [illegible] mariés se rendaient de leur côté, dans la matinée du même jour, au temple de Junon pour offrir des sacrifices. La solennité [illegible] sait par de somptueux festins, que les maris donnaient à leurs épouses ; car cette fête ne regardait que les gens mariés.

Pendant les Matronales, les dames [illegible] daient à leurs servantes les mêmes [illegible] et licences dont les esclaves mâles jouissaient à l'égard de leurs maîtres pendant les Saturnales.

MATTA. Idole monstrueuse, fort [illegible] autrefois dans l'ancienne ville de [illegible] dans l'Inde. Elle avait une riche pagode [illegible] se rendaient un grand nombre de [illegible] dont quelques-uns se coupaient un morceau de la langue pour le lui offrir.

MATTA-SALOMPO, c'est-à-dire *le voyant*. Premier roi de Boni, dans l'île [illegible] lèbes. La tradition porte qu'il descendit du ciel, et épousa une princesse de Tuo, [illegible] lement d'origine céleste, dont il eut [illegible] et cinq filles, de qui descendirent tous [illegible] rois de Boni. Après un règne de [illegible] ans, Matta-Salompo remonta au ciel [illegible] sa femme.

MATURNE. Déesse que les Romains [illegible] quaient quand le blé était parvenu à maturité.

MATUTA. Divinité Romaine, la même [illegible] *Leucothée* ou *Ino*, fille de Cadmus, [illegible] par les Grecs. *Voy.* MATRALES.

Junon avait aussi, sous ce nom, un [illegible] à Rome dans le marché aux herbes.

MAUSOLE, roi de Carie, frère et [illegible] d'Artémise. Mausole est devenu célèbre par l'amour que sa femme eut pour lui. « Amour, dit Aulu-Gelle (liv. X, c. 18), [illegible] passe tout ce que la fable a jamais [illegible]

-uchant les amants : on a peine à croire que le cœur humain puisse jamais pousser si loin la tendresse. Mausole mourut entre les bras de sa femme, qui fondait en larmes, désolée de cette cruelle séparation. On lui fit de magnifiques funérailles. Cependant le deuil d'Artémise ne cessait point : la privation et l'absence de son mari augmentaient ses douleurs. L'amour inventif lui inspira une chose où elle espérait trouver quelque soulagement : elle prit les cendres de son mari, avec les ossements qu'elle fit réduire en poudre, mêla le tout avec des aromates et des parfums ; elle l'infusa dans l'eau et l'avala peu à peu, comme si elle eût voulu changer le corps de son mari en sa propre substance. » Non contente de cela, Artémise fit bâtir, en l'honneur des mânes de Mausole, le plus superbe monument qu'on eût encore vu, et y employa les quatre plus habiles architectes de la Grèce, qui rendirent cet édifice une des sept merveilles du monde. Il avait quatre cent onze pieds de circuit et cent quarante pieds de hauteur, y compris une pyramide de même hauteur que l'édifice, dont il était surmonté. Ce célèbre monument porta le nom de *Mausolée*, nom qui a passé depuis à tous les grands sépulcres qui se distinguaient par la magnificence de leur structure. Pour ne rien omettre de ce qui pourrait célébrer la mémoire de son mari, Artémise établit des jeux funèbres, assignant de grands prix pour les poëtes et pour les orateurs qui viendraient à l'envi exercer leurs talents en l'honneur du roi Mausole. Enfin on prétend qu'Artémise ne survécut que deux ans à son mari, et que sa douleur ne finit qu'avec sa vie. Mais si nous en croyons Vitruve et Démosthènes, Artémise, durant sa viduité, ne se conduisit pas en veuve désolée et inconsolable ; car ils lui font faire de très-belles conquêtes sur les Rhodiens.

MAVORS. Un des noms de *Mars*, chez les Romains. Cicéron pense que ce nom est dérivé de *Magna-vertat*, parce que la guerre produit de grands changements. Cette étymologie est peu probable ; nous croyons ce nom identique avec *Maners*, par le changement d'une labiale en une autre, le *grand Mars*.

MAWI. Divinité qui joue un grand rôle dans plusieurs archipels de la Polynésie.

A Taïti, c'était un des dieux de seconde classe. Il y en avait une figure dans cette île ; elle était faite en osier, mais assez bien dessinée. Dans la Nouvelle-Zélande, Mawi forme, avec ses deux frères *Mawi-Potiki* et *Taki*, une triade à laquelle les insulaires attribuent la création de leur île. Souvent même ces trois dieux sont confondus sous le nom unique de Mawi.

Les naturels de Tonga ont une tradition à peu près semblable : Mawi, le plus grand de leurs dieux, pêcha Tonga dans l'Océan. On conserve encore, disent-ils, l'hameçon qui servit à tirer l'île du fond des mers. Mais ceux qui en ont la garde ont soin de dire que le premier qui le verra sera frappé de mort. La vue n'en est permise qu'au roi seul, enfant bien-aimé de Mawi.

MAWI-MOUA, c'est-à-dire le *premier Mawi*, le premier dieu de la triade néo-zélandaise. Suivant une autre tradition, il travailla longtemps à former la terre au-dessous des eaux, et la prépara à être attirée à leur surface au moyen d'un hameçon qui la tenait attachée à un immense rocher. On ajoute que Mawi-Moua tua et mangea son frère cadet Mawi-Potiki ; d'où vint la coutume des Néo-Zélandais de manger les corps de leurs ennemis tués dans les combats.

MAWI-POTIKI. Second dieu de la triade néo-zélandaise. Mawi-Potiki reçut des mains de son frère la terre que celui-ci avait préparée au fond des eaux, l'entraîna à la surface, et lui donna la forme qu'elle a aujourd'hui. Il préside en outre aux maladies humaines, et le plus important de ses priviléges est de pouvoir donner la vie que Tipoko seul peut retirer. On dit qu'il fut mis à mort et mangé par son frère Mawi-Moua, et qu'en se retournant dans sa tombe il occasionne les tremblements de terre.

MAWI-RAGA-RANGUI. Nom du dieu principal des Néo-Zélandais, correspondant à l'*Indra* des Indiens et au *Jupiter* des anciens Grecs ; son nom signifie littéralement *Mawi, habitant du ciel*. Outre la création de la terre, on lui attribue celle de la femme qu'il tira d'une des côtes de l'homme, après avoir préalablement endormi celui-ci d'un profond sommeil.

MAYA. Mot sanscrit qui signifie *illusion*. Dans un sens mythologique, Maya est l'épouse de Brahmâ ou de dieu créateur ; elle est la cause immédiate et active de la création, qui elle-même n'est qu'une déception pour les hommes, car Maya ne produit que des prestiges. De même que Prana, elle a la figure d'une vache à trois couleurs : et alors on la nomme Kamadhénou. Ces trois couleurs sont les trois qualités de bonté, de passion et d'obscurité, dont Trakriti ou Maya est le mélange. Les brahmanistes font de Maya ou *Maya-Dévi*, la mère de Bouddha.

MAYESWARA. L'air divinisé, suivant les Hindous qui le regardent comme une des cinq puissances primitives formées par le Créateur.

MAYOUKHAS. Nom donné par les Hindous à la personnification de prétendus rayons du Tchakra, ou disque sacré dont ils font autant de divinités. Leur nombre est indéfini ; mais d'après un système astrologique, on en compte 360, autant que de jours dans l'année indienne ; et distribués dans les principaux éléments.

MAYR. Nom que les anciens Germains donnaient à trois divinités qui présidaient aux accouchements et qui, comme les fées, douaient les enfants au moment de leur naissance.

MAZD ou MAZDA. Nom *d'Ormuzd*, en zend et en pehlvi. Ce vocable est formé de

maz, *grand*, et au radical *dd*, *donner*, *créer*.

MA-ZEUS. Nom que les Phrygiens, au rapport d'Hésychius, donnaient à *Zeus* ou *Jupiter* : ce mot signifie *le grand Jupiter*.

MAZIRI. Nom que les peuples de la côte orientale d'Afrique donnent au créateur de l'univers. Ils l'appellent encore *Mozimo* et *Atouno*.

MAZOUKHIR. Esprit céleste qui, selon les Kalmouks, fut envoyé sur la terre avec une loi nouvelle, après le déluge qui avait terminé le premier âge du monde. Sa taille était d'une hauteur extraordinaire, son front serein, son regard doux. Les hommes étonnés lui demandèrent comment il était devenu si beau. « C'est, dit-il, que j'ai foulé aux pieds la concupiscence, la luxure et toutes les passions : mortels, suivez mon exemple, et vous deviendrez tous semblables à moi. »

MECASTOR, formule de serment ou de jurement en usage chez les Romains ; c'est l'abrégé de *Me Castor adjuvet :* « Que Castor me soit en aide. » On disait aussi *Ecastor*.

MECHANEUS. Surnom de *Jupiter ;* il signifie celui qui bénit les entreprises des hommes (du verbe *μηχανάομαι*, *je médite*, *j'entreprends*). Il y avait à Argos, au milieu de la ville, un cippe de bronze, d'une grandeur médiocre, qui soutenait la statue de *Jupiter Mechaneus*, accompagné de Diane et de Minerve. Ce fut devant cette statue que les Argiens, avant d'aller au siége de Troie, s'engagèrent tous, par serment, à périr plutôt que d'abandonner leur entreprise. (PAUSAN.) C'est le même que *Jupiter Machinator*.

MECHANIQUE ou MECHANITIS. Surnom de *Minerve* ou *Pallas*, comme présidant à la construction des villes. Les Mégalopolitains donnaient le même nom à *Vénus*, en qualité de déesse qui favorisait les projets habiles et en assurait le succès.

MEDECINE. Les dieux qui présidaient à la médecine étaient Apollon, Esculape et ses enfants, que les Grecs nomment Télesphore, Hygie, Jaso, Panacée ; il faut ajouter Phéon et Méditrina. *Voy. ces noms*.

MEDEE. Fille d'Aëtès, roi de Colchide, et d'Hécate. Hésiode lui donne cependant pour mère Idya, fille de l'Océan. (*Voy.* IDYA.) Ayant vu arriver Jason à la tête des Argonautes, elle fut éprise de la beauté de ce prince, et en devint aussitôt amoureuse. Junon et Minerve, qui lui avaient inspiré cet amour, conduisirent la princesse hors de la ville, près du temple d'Hécate, dans le temps que Jason y était déjà allé implorer le secours de la déesse. Médée fait connaître à Jason le tendre intérêt qu'elle prend à ses jours, et lui promet toutes sortes de secours, s'il veut lui donner sa foi. Possédant à fond l'art des enchantements, elle l'assure qu'elle peut le tirer de tous les dangers auxquels allait l'exposer la conquête de la toison d'or. En effet, elle le rendit victorieux de tous les monstres qui gardaient ce trésor, l'en mit en possession, et s'enfuit de nuit avec lui. *Voy.* JASON.

Aétès fit poursuivre les Grecs par Absyrthe, son fils, qui périt en cette entreprise. (*Voy.* ABSYRTHE.) Médée arriva heureusement en Thessalie avec Jason ; elle eut le secret d'y rajeunir le vieil Eson, père de son mari, et de faire périr Pélias, usurpateur du trône de Jason. (*Voy.* ESON, PELIAS.) Cependant, elle ne put faire reconnaître son mari pour roi d'Iolchos. Jason, obligé de céder sa couronne à Acaste, fils de Pélias, se retira avec Médée à Corinthe, où, assistés de leurs amis, ils vécurent dix ans en repos, et dans une parfaite union ; deux enfants furent le fruit de leur amour. Mais Jason se lassant enfin d'être fidèle, et oubliant qu'il devait tout à Médée, qui l'avait délivré d'un péril certain, et qui avait tout sacrifié pour le suivre, résolut de l'exiler avec les enfants qu'il avait eus d'elle, après avoir épousé à ses yeux Claucé ou Créüse, fille du roi de Corinthe.

Médée, selon Diodore, fuyant de Corinthe, se réfugia chez Hercule, qui lui avait promis autrefois de la secourir, si Jason lui manquait de foi. Arrivée à Thèbes, elle trouva qu'Hercule était devenu furieux ; elle le guérit par ses remèdes : mais voyant qu'elle ne pouvait attendre aucun secours de lui dans l'état où il était, elle se retira à Athènes auprès du roi Egée. Celui-ci, non-seulement lui accorda un asile dans ses Etats, mais l'épousa sur l'espérance qu'elle lui avait donnée, qu'elle pourrait, par ses enchantements, lui faire avoir des enfants. Thésée étant revenu à Athènes en ce temps-là, pour se faire reconnaître par son père, Médée chercha à faire périr par le poison cet héritier du trône. Diodore dit qu'elle en fut seulement soupçonnée, et que, voyant qu'on la regardait partout comme une empoisonneuse, elle s'enfuit encore d'Athènes, et choisit la Phénicie pour sa retraite. Depuis, étant passée dans l'Asie supérieure, elle épousa un des plus grands rois de ce pays-là, et en eut un fils appelé Midas, qui, s'étant rendu recommandable par son courage, devint roi après la mort de son père, et donna à ses sujets le nom de *Mèdes*.

Plusieurs anciens historiens nous représentent Médée avec des couleurs bien différentes : selon eux, c'est une personne vertueuse, qui ne commit d'autre crime que l'amour qu'elle eut pour Jason, par qui elle fut abandonnée lâchement, malgré les gages qu'il avait de sa tendresse, pour se voir substituer la fille de Créon. C'était une femme qui n'employait les secrets que sa mère lui avait appris, que pour le bien de ceux qui venaient la consulter, qui ne s'était occupée en Colchide qu'à sauver la vie à ceux que le roi voulait faire périr, et qui ne s'était enfuie que parce qu'elle avait horreur des cruautés de son père ; enfin, une reine abandonnée, persécutée, qui, après avoir eu inutilement recours aux garants des promesses et des serments de son époux, fut obligée d'errer de cour en cour, et enfin de passer les mers pour aller chercher un asile dans les pays éloignés.

Médée s'était retirée à Corinthe, parce 'elle avait droit à cette couronne, selon usanias; effectivement elle y régna conjointement avec Créon. Diodore dit même que ce rent les Corinthiens qui invitèrent cette incesse à quitter Iolchos pour venir prene possession d'un trône qui lui était dû. ais ces peuples inconstants, soit pour ven-r la mort de Créon, dont ils accusaient édée, soit pour mettre fin aux intrigues 'elle formait pour assurer la couronne à s enfants, les lapidèrent eux-mêmes dans temple de Junon où ils s'étaient réfugiés. quelque temps de là, Corinthe fut affligée e la peste, ou d'une maladie épidémique, ui faisait périr tous les enfants. L'oracle de elphes avertit tous les Corinthiens qu'ils e verraient la fin de leurs maux, que lorsqu'ils auraient expié le meurtre sacrilége ont ils s'étaient rendus coupables. Aussiôt ils instituèrent des sacrifices en l'honeur des fils de Médée, et leur consacrèrent ne statue qui représentait la Peur. Pour endre encore plus solennelle la réparation ue les Corinthiens se trouvaient obligés de aire à ces malheureux princes, ils faisaient orter le deuil à leurs enfants, et leur coupaient les cheveux jusqu'à un certain âge. Ce fait était connu de tout le monde. Lorsqu'Euripide entreprit de mettre Médée sur a scène, les Corinthiens firent présent au poëte de cinq talents pour l'engager à mettre sur le compte de Médée le meurtre des eux jeunes princes; ils espéraient avec raison que cette fable s'accréditerait par la réputation du poëte qui l'employerait, et rendrait enfin la place d'une vérité qui leur était peu honorable. Pour rendre plus croyable cette première calomnie, les poëtes tragiques inventèrent tous les autres crimes ont l'histoire de Médée est chargée, les meurtres d'Absyrthe, de Pélias, de Créon et de sa fille, l'empoisonnement de Thésée, etc.

On la fit aussi passer pour une grande magicienne, parce qu'elle avait appris de sa mère Hécate la connaissance des plantes, et plusieurs secrets utiles, dont elle se servait à l'avantage des hommes. Enfin, ceux qui l'ont chargée de tant de forfaits n'ont pu s'empêcher de reconnaître que, née vertueuse, elle n'avait été entraînée au vice que par une espèce de fatalité, et par le concours des dieux, surtout de Vénus, qui persécuta sans relâche toute la race du Soleil, parce qu'il avait découvert son intrigue avec Mars.

MEDESICARTE, une des filles naturelles de Priam, fut emmenée avec les autres captifs de Troie, et mariée à Imbrius, fils de Mentor, qui l'emmena dans la ville de Pédéon en Ausonie. (*Iliad.*, n. 173.)

MEDICA (*Minerve*). La même qu'*Hygie*. *Voy. ce mot.*

MEDIOSCHEM et MEDIOTSEREM. Deux génies de la mythologie persane. Ils font partie des six *Gahanbars*. *Voy. ce mot.*

MEDIOXIMES. Dieux mitoyens ou aériens que les Romains croyaient habiter les airs, et tenir le milieu entre ceux du ciel et de la terre. Servius dit que c'étaient des dieux marins, et Apulée des génies inférieurs aux dieux célestes, et supérieurs aux hommes.

MEDITRINALES. Fêtes que les Latins célébraient en l'honneur de *Méditrine;* elles avaient lieu le dernier jour de septembre, dans la campagne romaine, et le 11 du mois suivant dans la ville de Rome. On faisait ce jour-là des libations de vin vieux et de vin nouveau, et on en buvait par forme de médicament ou de préservatif, en prononçant cette formule amphigourique : *Novum vetus vinum bibo, novo veteri morbo medeor;* ce que l'on traduit ainsi : *Vieux, je bois du vin nouveau; je remédie par le vin nouveau à une vieille maladie.*

MEDITRINE. Divinité romaine qui présidait à la médecine et aux médicaments. Le prêtre chargé du soin de son culte lui faisait des libations de vin.

MEDON, fils aîné de Codrus, ayant voulu monter sur le trône après la mort de son père, vit ses droits disputés par son frère Nilée, qui, sous prétexte que Médon était boiteux, le méprisait et refusait de lui obéir. L'affaire ayant été portée à l'oracle de Delphes, la pythie prononça en faveur de Médon et lui adjugea le royaume. Ses frères ne pouvant digérer cette préférence, résolurent d'aller chercher fort loin une demeure hors de leur pays, et vinrent s'établir sur la côte orientale d'Asie, où ils fondèrent Milet.

MEDUS, était fils de Jason et de Médée, selon Hésiode, et selon Diodore, d'Egée, roi d'Athènes, et de Médée. On le fait auteur des *Mèdes*, quoique ces peuples n'aient commencé à paraître que vers le temps de la fondation de Rome, et que Médée eût vécu plus de six cents ans auparavant.

MEDUSE, l'une des trois *Gorgones*, était mortelle, dit Hésiode, au lieu que ses deux sœurs, Euriale et Sthéno, n'étaient sujettes ni à la vieillesse, ni à la mort. C'était une très-belle fille; mais de tous les attraits dont elle était pourvue, elle n'avait rien de si beau que la chevelure. Une foule d'amants s'empressèrent à la rechercher en mariage. Neptune en devint aussi amoureux, et s'étant métamorphosé en oiseau enleva Méduse, et la transporta dans un temple de Minerve, qu'ils profanèrent ensemble. Noël le Comte dit seulement que Méduse osa disputer de la beauté avec Minerve, et se préférer à elle. La déesse en fut si irritée, qu'elle changea en affreux serpents les beaux cheveux dont Méduse se glorifiait, et donna à ses yeux la force de changer en pierres tous ceux qu'elle regardait. Plusieurs sentirent les pernicieux effets de ses regards, et grand nombre de gens, autour du lac de Tritonis, furent pétrifiés.

Les dieux voulant délivrer le pays d'un si grand fléau, envoyèrent Persée pour la tuer. Minerve lui fit présent de son miroir, et Pluton de son casque. Ce casque et ce miroir avaient, dit Hygin, la propriété de laisser voir tous les objets, sans que celui qui les portait pût être vu lui-même. Persée se présenta donc devant Méduse, sans en

être aperçu, et sa main conduite par Minerve même, coupa la tête de la Gorgone, qu'il porta depuis avec lui dans toutes ses expéditions. Il s'en servit pour pétrifier ses ennemis, ainsi qu'il en usa à l'égard des habitants de l'île de Sériphe, qu'il changea en rochers, et à l'égard d'Atlas, qui devint par là une grande montagne. Du sang qui sortit de la plaie de Méduse, quand sa tête fut coupée, naquirent Pégase et Crysaor; et lorsque Persée eut pris son vol par-dessus la Libye, toutes les gouttes de sang qui découlèrent de cette fatale tête, se changèrent en autant de serpents. C'est de là, dit Apollodore, qu'est venue la quantité prodigieuse de ces animaux venimeux, qui depuis ont infecté toute cette contrée.

Persée, vainqueur de tous ses ennemis, consacra à Minerve la tête de Méduse, qui, depuis ce temps-là, fut gravée avec ses serpents sur la redoutable égide de la déesse. « On voyait au milieu de l'égide, dit Homère, la tête de la Gorgone, ce monstre affreux, tête énorme et formidable, prodige étonnant du père des immortels. » Virgile la place aussi sur la cuirasse de Minerve, à l'endroit qui couvrait la poitrine de la déesse. Il y a même apparence que c'était l'ornement le plus ordinaire des boucliers du temps des héros; car Homère dit encore que cette même tête était gravée sur le bouclier d'Agamemnon.

« Sans m'arrêter aux fables qu'on débite sur Méduse, dit Pausanias, voici ce que l'histoire en peut apprendre. Quelques-uns disent qu'elle était fille de Phorus; qu'après la mort de son père, elle gouverna les peuples qui habitent aux environs du lac Tritonis; qu'elle s'exerçait à la chasse, et qu'elle allait même à la guerre avec les Libyens qui étaient soumis à son empire; que Persée, à la tête d'une armée grecque, s'étant approché, Méduse se présenta à lui en bataille rangée; que ce héros, la nuit suivante, lui dressa une embuche où elle périt; que le lendemain, ayant trouvé son corps sur la place, il fut surpris de la beauté de cette femme, lui coupa la tête, et la porta en Grèce, pour y servir de spectacle, et comme un monument de sa victoire. » Mais un autre historien en parle d'une manière qui paraît plus vraisemblable. Il dit que, dans les lieux déserts de la Libye, on voit assez communément des bêtes d'une grandeur et d'une forme extraordinaires; et que les hommes et les femmes y sont sauvages, et tiennent du prodige comme les bêtes; enfin, que de son temps, on amena à Rome un Libyen, qui parut si différent des autres hommes, que tout le monde en fut surpris. Sur ce fondement, il croit que Méduse était un de ces sauvages, qui, conduisant son troupeau, s'écarta jusqu'aux environs du marais Tritonis, où fière de la force de corps dont elle était douée, elle voulut maltraiter les peuples d'alentour, qui furent enfin délivrés de ce monstre par Persée. « Ce qui a donné lieu de croire, ajoute-t-il, que Persée avait été aidé par Minerve, c'est que tout ce canton est consacré à cette déesse, et que les peuples qui l'habitent sont sous sa protection. »

Pausanias nous apprend encore une circonstance singulière sur Méduse; c'est que l'on gardait dans un temple de Thégée des cheveux de Méduse, dont Minerve, disait-on, fit présent à Céphée, fils d'Aléus, en l'assurant que par là Thégée deviendrait une ville imprenable : ce qui a rapport à ce que dit Apollodore, que l'on attribuait aux cheveux de Méduse une vertu toute particulière, et qu'Hercule donna à Mérope, fille de Céphée, une boucle de cheveux de Méduse, en lui disant qu'elle n'avait qu'à montrer cette boucle aux yeux des ennemis pour les mettre en fuite. *Voy.* GORGONE, PERSÉE.

MEGABYZES ou **MEGALOBYZES**. Prêtres eunuques de Diane d'Ephèse. Strabon dit qu'une déesse vierge n'en voulait pas d'autres. On leur portait un grand respect, et des filles vierges partageaient avec eux les honneurs du sacerdoce; mais cet usage changea suivant les temps et les lieux.

MEGALARTIES (de *μέγας*, *grand*, et ἄρτος, *pain*), fêtes célébrées, dans l'île de Délos, en l'honneur de Cérès; on y portait en procession un grand pain. Cette déesse était aussi appelée *Mégalartos*, parce qu'elle avait appris aux hommes à faire du pain.

MEGALASCLEPIADES Fête que les habitants d'Epidaure célébraient en l'honneur d'Esculape, appelé en grec *Asclépios*.

MEGALESIENS. Jeux qui accompagnaient les *Mégalésies*, chez les Romains. Les femmes y dansaient devant l'autel de Cybèle; les magistrats y assistaient en robes de pourpre; la loi défendait aux esclaves d'y paraître. Durant ces jeux, plusieurs prêtres phrygiens portaient en triomphe dans les rues de Rome l'image de la déesse. On représentait aussi sur le théâtre des pièces choisies. Un grand concours de peuple et d'étrangers assistaient à ces jeux, dont la célébration tombait le jour d'avant les ides d'avril, jour auquel le culte de la déesse avait été introduit à Rome.

MEGALESIES. Fêtes instituées à Rome, en l'honneur de Cybèle, vers le temps de la seconde guerre punique. Les oracles sibyllins marquaient, au jugement des décemvirs, que l'ennemi ne serait vaincu et chassé d'Italie, que si la mère Idéenne était apportée de Pessinunte à Rome. Le sénat envoya des députés vers Attale, qui leur remit une pierre que les gens du pays appelaient la mère des dieux. Cette pierre, apportée à Rome, fut reçue par Scipion Nasica, qui la déposa au temple de la Victoire sur le mont Palatin, le 14 avril, jour auquel on institua les Mégalésies. Selon d'autres, cette solennité avait lieu le 5 du même mois.

On raconte un prodige arrivé en cette occasion. Le vaisseau qui portait la statue de la déesse étant arrivé près de Rome, devint immobile, et rien ne put le faire avancer. La vestale Claudia, d'une beauté rare et d'une des plus illustres familles de la ville, mais dont le goût pour la parure avait fait suspecter la vertu, ce qui ne l'exposait à

rien moins qu'à être ensevelie toute vive, supplia la déesse de manifester son innocence par un prodige signalé; alors, en présence du sénat, des chevaliers et du peuple, elle saisit d'une main une corde attachée au navire, et seule elle le fit avancer contre le courant de l'eau. Claudia fut aussitôt reconnue pour une vierge chaste, aux acclamations de la multitude.

MEGANIRE ou METANIRE, femme de Triptolème, était mère de Déiphon. (*Voy.* DÉIPHON.) Elle avait un temple en Béotie.

MEGAPENTE, fils de Prætus, régnait à Tyrinthe et sur toute la côte maritime de l'Argolide. Persée, son parent, ayant tué par malheur Acrisius son grand-père, et se reprochant un parricide, qu'il n'avait pourtant commis que par mégarde, s'exila lui-même d'Argos, et proposa à Mégapente de changer de royaume avec lui; ce qui fut accepté. *Voy.* PERSÉE.

MEGAPENTE et NICOSTRATE, fils naturels de Ménélas, étaient nés d'une esclave. Après la mort de leur père, ils voulurent s'emparer du trône de Sparte, et chassèrent Hélène; mais les Lacédémoniens refusèrent de leur obéir, et appelèrent Oreste, fils d'Agamemnon, pour les gouverner, préférant un petit-fils de Tyndare, leur ancien souverain, aux enfants d'une esclave.

MEGARE. Ville de l'Attique. Les Mégariens prétendaient qu'Apollon avait aidé Alcathoüs à bâtir leurs murailles; ils en prenaient à témoin, dit Pausanias, une grosse pierre qu'on voyait près de la citadelle, sur laquelle ils assuraient que ce dieu déposa sa lyre, lorsqu'il voulut mettre la main à l'œuvre avec Alcathoüs. « En effet, ajoute l'historien, si vous touchez cette pierre avec un petit caillou, elle rend un son tout semblable à celui que rendent les cordes d'un instrument quand on les pince; j'en ai été surpris moi-même. »

Il y avait à Mégare un temple de Diane, surnommée la Protectrice; en voici la raison, rapportée par Pausanias : « Les Perses que Mardonius avait amenés, après avoir ravagé tous les environs de Mégare, voulurent rejoindre leur chef qui était à Thèbes; mais par le pouvoir de Diane, ces barbares se trouvèrent tout à coup environnés de si épaisses ténèbres, que ne connaissant plus les chemins, ils s'égarèrent et retournèrent du côté des montagnes; là, croyant voir l'armée ennemie à leur poursuite, ils tirèrent une infinité de flèches; les rochers d'alentour, frappés de ces flèches, semblaient rendre une espèce de gémissement, de sorte que les Perses croyaient blesser autant d'ennemis qu'ils tiraient de flèches : bientôt leurs carquois furent épuisés; alors le jour revint; les Mégariens fondant sur les Perses, et les ayant trouvés sans résistance, en tuèrent un grand nombre, et ce fut pour perpétuer la mémoire de cette aventure, qu'ils consacrèrent une statue à Diane Protectrice. »

Il y a plus d'apparence que le nom de Mégare fut donné à cette ville à cause de son premier temple, bâti par Car, fils de Phronée, à l'honneur de Cérès (Eustathe nous apprend que les temples de cette déesse étaient simplement appelés Μέγαρα). Ce temple attirait une si grande quantité de pèlerins, que l'on fut obligé d'établir des habitations, pour leur servir de retraite dans les temps qu'ils y apportaient leurs offrandes. C'est ce temple dédié à Cérès, sous la protection de laquelle étaient les troupeaux de moutons, dont Diogène fait mention, quand il dit qu'il aimerait mieux être bélier d'un troupeau d'un Mégarien, que d'être son fils; parce que ce peuple négligeait de garantir ses propres enfants des injures de l'air, pendant qu'il avait grand soin de couvrir les moutons, pour rendre leur laine plus fine et plus aisée à mettre en œuvre. Du moins Plutarque fait ce reproche aux Mégariens de son siècle.

MEGARE. Fille de Créon, roi de Thèbes, fut la première femme d'Hercule. Erginus, roi des Minyens, étant venu attaquer le roi de Thèbes, Hercule marcha contre les Minyens, les tailla en pièces, tua leur roi, saccagea leur pays, et délivra Créon de la frayeur que lui avaient inspirée de fiers ennemis. Ce fut en reconnaissance de ce signalé bienfait que Créon le fit son gendre; mais ce mariage ne fut pas heureux. Après plusieurs exploits, Alcide voulut descendre aux enfers; et comme il ne reparaissait plus, on le crut mort. Il s'éleva une sédition dans Thèbes: Lycus, chef des rebelles, tua Créon, s'empara du trône, et voulut faire périr toute la race d'Hercule. Le retour imprévu du héros changea toute la scène; il délivra Mégare et ses enfants des mains de Lycus, et punit ce téméraire de son entreprise. Mais bientôt après les Furies s'étant saisies de lui, par l'ordre de l'implacable Junon, le portèrent à immoler lui-même, de ses mains, ceux qu'il venait d'arracher à la cruauté de Lycus. C'est ainsi qu'Euripide fait mourir Mégare (dans son *Hercule furieux*). Mais Pausanias dit qu'Hercule ayant perdu tous les enfants qu'il avait eus de Mégare, et croyant l'avoir épousée sous de malheureux auspices, il la répudia et l'engagea à épouser Iolas, son fidèle compagnon de voyage.

MEGARES. Nom que l'on donnait aux temples de Cérès, suivant Eustathe et Pausanias; ce mot signifie *vénérables* ou *respectables* (du grec μεγαίρω, *respecter*).

MEGERE. La seconde des trois *Furies*. Elle excitait la haine et les querelles parmi les mortels. C'était elle qui punissait les coupables avec le plus d'acharnement; son nom dérive du grec μεγαίρω, *envier*, parce qu'elle faisait naître dans les cœurs l'envie et la jalousie.

MEHER. Ange, qui, suivant les Persans, donne la fertilité aux champs cultivés. Les œuvres qui lui sont agréables sont l'agriculture, le soin des bestiaux, la sépulture des morts et le secours des pauvres.

ME HERCLE, ou *ME HERCULE*, serment des Romains, qui signifie *par Hercule!* ou qui est une abréviation de *Ita me Hercules juvet : Qu'Hercule me soit en aide!* Il n'était pas permis aux femmes de jurer par Hercule, parce que, suivant Macrobe, des femmes avaient refusé de l'eau à ce héros, lorsque, ramenant d'Espagne les bœufs de Géryon, il était pressé d'une soif ardente ; ou bien, selon d'autres auteurs, parce qu'il ne convenait pas à un sexe faible et timide de provoquer par un serment celui qui avait eu une force prodigieuse.

MEHILAINEN. Génie de la mythologie finnoise, qui sortit de terre dans l'endroit creusé par le talon du dieu Karilaineu. C'est la personnification de l'abeille qui cherche le miel pour cicatriser les blessures des guerriers.

MEHTOLA. Divinité honorée chez les Finnois. C'est une vieille qui réside dans les châteaux magiques et dans les forêts. Elle est invoquée par les chasseurs pour obtenir une proie abondante et facile.

MELAMPADA. Le cinquième et le plus élevé des paradis indiens. C'est là que réside l'Être souverain ; c'est là que sont élevées, après la mort, les âmes de ceux qui ont mené sur la terre une vie sainte et exempte de reproche.

MÉLAMPUS. Fils d'Amythaon et d'Aglaïa. Les auteurs ne sont pas d'accord sur la mère de Mélampus. Les uns la nomment Aglaïa, d'autres Eidomène, et ajoutent qu'elle était fille de Phérès, fils de Cléthéus. Mélampus avait un frère nommé Bias, auquel il procura une femme et une couronne.

Nélée, roi de Pylos, dans le Péloponèse, exigeait de ceux qui prétendaient à la main de Péro, sa fille, qu'ils lui amenassent les bœufs nourris par Iphiclus, dans la Thessalie, et qu'il faisait garder par un chien dont on n'osait pas approcher. Bias, qui désirait épouser Péro, implora le secours de Mélampus, qui lui promit les bœufs après qu'il aurait été un an dans une prison. En effet, il fut pris au moment où il tâchait de commettre ce vol.

Il était en prison depuis un an, lorsqu'il entendit un jour le bruit que faisaient des vers, en rongeant une poutre. Il leur demanda combien ils avaient encore à ronger, ils répondirent qu'il restait peu de chose. Dans sa prison, il était servi par un excellent homme dont la femme était méchante. Il feignit d'être malade, et se fit transporter dans son lit hors de la maison, par le mari qui marchait devant, et la femme était derrière. Dès que le lit fut dehors presque tout entier, la maison tomba et la femme fut écrasée. Le mari apprend cet événement à Iphiclus, qui fut convaincu alors que Mélampus était un devin, et il le mit en liberté. Ayant promis un fils à Iphiclus, il en reçut les fameux bœufs en récompense, et les donna à Bias, dont il fit célébrer les noces avec Péro.

On lui donna le nom de *Mélampe*, qui si[illegible] gnifie *pieds noirs*, parce que étant enfant, sa mère l'avait accoutumé à ne pas porter de chaussure, et que le soleil lui avait noirci les pieds. Il s'adonna à la médecine, et devint très-habile dans la connaissance des plantes. Il entendait aussi, dit-on, le langage des animaux, prérogative qu'il devait à un événement raconté par Apollodore. Ses domestiques ayant découvert un nid de serpents dans un vieux chêne, tuèrent sur-le-champ le père et la mère, et en apportèrent les petits à Mélampe, qui les fit élever avec soin. Ces animaux, devenus grands, l'ayant trouvé un jour endormi, s'attachèrent cha[illegible] cun à une de ses oreilles, et les nettoyèrent si parfaitement avec leur langue, qu'à son réveil il fut tout surpris d'entendre les conversations de ces animaux. Il se rendit ensuite célèbre par des cures merveilleuses. Les filles de Prœtus ayant perdu l'usa[illegible] la raison jusqu'à se croire devenues vach[illegible] Mélampe les guérit par le moyen de l'*ellé*[illegible] *bore*, qu'on nomma depuis *melampodium*. [illegible] il épousa une des filles du roi. Sous le r[illegible] d'Anaxagore, les femmes argiennes a[illegible] été attaquées d'une telle manie qu'elles cou[illegible] raient les champs, Mélampe leur rendit l'u[illegible] sage de la raison. Anaxagore, en reconnais[illegible] sance, lui céda la troisième partie de ses États. Les descendants de Mélampe y régnè[illegible] rent durant six générations. Hérodote [illegible] jouit comme un homme savant, instru[illegible] dans l'art de la divination, qui ensei[illegible] aux Grecs les cérémonies des sacrifices [illegible] faits à Bacchus, et tout ce qui concerne [illegible] culte des dieux d'Égypte, et qu'il avait a[illegible] pris des Égyptiens mêmes.

Ce prince, après sa mort, fut honor[illegible] comme un demi-dieu ; on offrait des sacri[illegible] fices sur son tombeau ; il fut même comp[illegible] au nombre des dieux de la médecine. On lu[illegible] érigea un temple à Egistène, ville [illegible] Mégaride, et tous les ans on y célébrait un[illegible] fête en son honneur.

MELAMPUS, fils d'Atrée, fut surnom[illegible] *Dioscure*, avec ses deux frères Alé[illegible] Eumolus, au rapport de Cicéron, qui [illegible] dit pas la raison.

MELANÆGIS. Surnom de *Bacchus*, qui [illegible] gnifie *peau noire*. On l'appelait ainsi à [illegible] lotone, où chaque année on célébrait [illegible] honneur des jeux dans lesquels les mu[illegible] ciens, les nageurs et les rameurs se disput[illegible] taient le prix.

MELANÉPHORES. Ministres du cul[illegible] chez les Égyptiens, peut-être les mêmes [illegible] les *Pastophores*. C'étaient eux qui, dans [illegible] taines fêtes d'Isis, portaient le voile noir [illegible] la déesse ; ils étaient eux-mêmes habill[illegible] de noir.

MÉLANEUS vint à la cour de *Périérès* [illegible] roi de Messénie. Il était si bon [illegible] qu'à cause de son adresse, on le di[illegible] fils d'Apollon. Périérès en fit tant [illegible] qu'il lui donna dans ses États un petit [illegible] qui fut nommé Œchalie, du nom de [illegible] femme de Méléneus.

MELANIDE, MELANIS ou **MELÆNIS.** ous ces mots signifient *noire;* c'étaient au-nt de surnoms de *Vénus*, comme se plai-ant dans les ténèbres de la nuit, favorables ses plaisirs. Elle avait sous ce vocable un mple dans le bois Cranaé, à la base occi-entale de l'Acrocorinthe.

MELANIDE, fils de Thésée et de la fille e Synnis, remporta le prix de la course, rsque les Epigonnes célébrèrent les jeux eméens, après qu'ils eurent terminé la uerre de Thèbes.

MELANION. C'est le nom qu'Apollodore onne à l'amant d'Atalante, que les autres ythologues nomment *Hyppomène*.

MELANIPPIES. Fêtes que les Sicyoniens élébraient en l'honneur de *Mélanippe*, fille 'Eole, qui, séduite par Neptune, en eut eux enfants. Son père irrité fit exposer ses nfants, creva les yeux à Mélanippe et la nferma dans une étroite prison. Les en-nts, ayant été recueillis et élevés par des gers, délivrèrent par la suite leur mère sa prison, et Neptune lui rendit la vue.

D'autres disent que les Mélanippies aient pour but d'honorer la mémoire de *Mélanippus*, capitaine thébain, tué par Am-hiaraüs.

Il y eut un autre *Mélanippus* qui, ayant rofané le temple de Diane, à Patras en Achaïe, paya de sa vie son sacrilége, ainsi que sa complice. Leur crime ayant été suivi d'une stérilité générale et d'une épidémie, l'oracle de Delphes ordonna d'apaiser le courroux de Diane par le sacrifice annuel d'un jeune garçon et d'une jeune fille, choi-sis parmi ceux qui excellaient en beauté.

MELANIPPUS, fils de Mars et de la nym-phe Tritia, fille du fleuve Triton, prêtresse de Minerve, fonda une ville en Achaïe, à laquelle il donna le nom de sa mère.

MELANTHE fut aimée de Neptune, qui, pour la tromper, se métamorphosa en dau-phin.

MELANTHIDE. Nom sous lequel les Athé-niens avaient érigé un temple à *Bacchus* en mémoire de ce qu'il avait paru derrière Xanthus, pendant son combat contre *Mélan-thus*, avec une peau de chèvre noire sur les épaules. On y célébrait tous les ans une fête dans laquelle on offrait des sacrifices à *Bacchus Mélanthide*.

MELANTHIE. Fille de Deucalion et de Pyrrha.

MELAS. Fils de Phrixus et de Calciope.

MELBOSIS. Une des *nymphes océanides*, qui, selon Homère, jouait avec Proserpine quand elle fut enlevée.

MELCARTHUS. Dieu des Tyriens, en l'honneur duquel les habitants de Tyr célé-braient tous les quatre ans, avec une grande pompe, les jeux quinquennaux. *Melcarthus* est composé de deux mots phéniciens *melec* et *kartha*, dont le premier signifie *roi*, et le second *ville*, c'est-à-dire *le roi, le seigneur de la ville*. Les Grecs trouvant quelque confor-mité entre le culte de ce dieu de Tyr et ce-lui qu'on rendait dans la Grèce à Hercule, s'imaginèrent que c'était la même divinité, et, en conséquence, ils appelèrent le dieu de Tyr, l'Hercule de Tyr. C'est ainsi qu'il est nommé dans les *Machabées*, d'après l'u-sage des Grecs.

Il y a beaucoup d'apparence que Melcar-thus est le *Baal* de l'Ecriture dont Jézabel apporta le culte de Tyr chez les Israélites; car comme *melec-cartha*, en Phénicie, si-gnifie *roi de la ville*, pareillement *baal-car-tha* dans la même langue, veut dire *le sei-gneur de la ville;* et comme dans l'Ecriture Baal tout seul signifie *le dieu de Tyr*, *melec* se trouve aussi signifier seul le même dieu.

MELCHOM. Dieu des Ammonites, le même que Moleck, ou Moloch. On sacrifiait des victimes humaines pour l'honorer.

On sait que Salomon et Manassès lui a-vaient élevé un temple et un autel.

MELEAGRE, fils d'OEnée, roi de Calydon, fut un des héros de la Grèce. Dans sa pre-mière jeunesse, il eut part à l'expédition des Argonautes. Il fut le chef de la fameuse chasse de Calydon. « OEnée, roi de Calydon faisant un jour des sacrifices à tous les dieux, pour leur rendre grâces de la fertilité de la terre, n'en fit point à Diane; de sorte que tandis que les autres dieux prenaient plai-sir à recevoir l'honneur des hécatombes, la seule Diane voyait ses autels nus et négli-gés. Soit oubli, soit mépris, elle sentit vi-vement cette injure; et dans sa colère, la déesse, qui fait ses délices de ses traits, en-voya un furieux sanglier qui ravagea toutes les terres d'OEnée, déracina les arbres char-gés de fruits et désola les campagnes. Le fils du roi, le brave Méléagre, assembla de toutes les villes voisines, un grand nombre de chasseurs et de chiens; car il ne fallait pas moins qu'une armée contre cet affreux sanglier, qui était d'une grandeur énorme et monstrueuse, et qui, par ses carnages, avait déjà allumé dans toute l'Etolie une infinité de bûchers. Méléagre le tue; mais Diane qui n'était pas encore satisfaite, excite entre les Etoliens et les Curètes un funeste démêlé pour la hure et pour la peau de la bête, chacun prétendant que cette glorieuse dé-pouille était due à sa valeur. La guerre s'allume; on en vient aux mains. Pen-dant que Méléagre combat à la tête de ses peuples, les Curètes, quoiqu'en plus grand nombre, sont maltraités, et ne trouvent aucun lieu pour se mettre à cou-vert des furieuses sorties qu'il fait tous les jours sur eux. Mais bientôt après il se re-tire...... et se renferme avec sa femme, la belle Cléopâtre, parce qu'il était irrité de ce qu'Althée sa mère, dans son désespoir de ce qu'il avait tué ses frères dans le combat, faisait contre lui d'affreuses imprécations. Elle conjurait la cruelle Proserpine d'envoyer la mort à son fils. La furie qui se promène dans les airs et qui a toujours un cœur avide de sang, entendit ces imprécations. Aussi-tôt les Curètes, ranimés par l'absence de Mé-léagre, recommencent leurs attaques et font de terribles assauts. Les Etoliens réduits à l'extrémité, envoient à Méléagre les plus

sages vieillards et les prêtres les plus vénérables pour le conjurer de venir à leur aide les armes à la main, et de les sauver ; ils lui promettent un présent considérable dans le pays de Calydon, et ils offraient un enclos de cinquante arpents qu'il se choisirait lui-même. Le père de Méléagre, le roi OEnée, monte dans la chambre de son fils, se jette à ses genoux et lui représente le danger qui le menace, et sa mère qui était revenue de ses emportements, le conjure avec larmes. Il rejette leurs supplications, et reste insensible. Alors la belle Cléopâtre se jette encore à ses pieds, le supplie, le presse, et touche enfin son cœur endurci. Il demande ses armes, il sort de son palais, comme un lion, et combat avec tant de valeur et de succès qu'il repousse les Curètes et sauve les Etoliens. Mais ceux-ci qu'il avait si durement refusés, ne lui font plus le présent qu'il lui avait promis, et Méléagre les délivra sans recevoir de récompense. Phénix, dans Homère (*Iliad.* IX), se sert de cet exemple pour toucher Achille.

On raconte ainsi la mort de ce héros : Méléagre ayant tué le sanglier, en donna la peau et la hure à Atalante, qui l'avait blessé la première. Les deux frères d'Althée furent jaloux de cette distinction, et arrachèrent à la princesse la dépouille qu'elle venait de recevoir. Méléagre outré de cet affront, se jette sur ses deux oncles et les tue. Cependant Althée qui allait remercier les dieux de la victoire que son fils venait de remporter rencontra les deux corps de ses frères que l'on portait à Calydon. A ce spectacle elle quitte ses habits de cérémonie, se couvre de deuil, et fait retentir toute la ville de ses cris et de ses gémissements. Quand elle apprit ensuite que son fils était le meurtrier de ses frères, elle fit cesser ses larmes et ne songea plus qu'à se venger. Lorsqu'elle accoucha de Méléagre, les Parques avaient mis dans le feu un tison, auquel elles avaient attaché la destinée de ce prince; et commençant dès lors à filer ses jours elles prédirent qu'ils dureraient autant que ce morceau de bois. Comme elles étaient sorties après cet oracle, Althée avait retiré du feu le fatal tison et l'avait enfermé pour conserver, en le gardant soigneusement, la vie de son fils. Pénétrée de douleur à la mort de ses frères, elle le prit et fit allumer du feu pour l'y jeter... « Que ce feu dit-elle, en tenant à la main le tison fatal, et se tournant du côté de la flamme, que ce feu consume mes propres entrailles. — Déesses, ajouta-t-elle, en adressant la parole aux Euménides, qui êtes établies pour punir les forfaits, soyez témoins du sacrifice que je vais offrir : si je commets un crime, c'est pour en expier un autre. » Elle jeta en tremblant et en détournant les yeux le tison dans le feu. Méléagre se sent aussitôt dévorer par un feu secret, qui lui cause les douleurs les plus cruelles; il tombe ensuite dans une triste langueur, jusqu'à ce que, le tison étant entièrement consumé, il rend le dernier soupir.

L'histoire de ce héros, la mort du sanglier de Calydon, la mort de Méléagre, le crime de sa mère, et les regrets d'Atalante, de ses sœurs, sont représentés dans le plus grand détail sur un bas-relief du Capitole. Némésis y paraît aussi pour venger tous les crimes atroces de cette fable célèbre.

MELEAGRIDES. Les sœurs de *Méléagre* désespérées de la mort de leur frère, se couchèrent près de son tombeau, et leur deuil dura jusqu'à ce que Diane, rassasiée des calamités de la déplorable famille d'OEnée, les changea en oiseaux, excepté Gorgé et Déjanire. Ces oiseaux étaient une espèce de poulets qu'on appelait *oiseaux de Méléagre*, parce qu'on disait que ces oiseaux passaient d'Afrique en Béotie, pour venir sur son tombeau. Dans les sacrifices d'Isis, les pauvres offraient, dit Pausanias, cette volaille qu'on appelle *oiseaux de Méléagre*. Ce sont les pintades, ou les poules de Numidie.

MELEK-EL-MAUT. L'ange de la mort chez les Arabes et les Persans. Il est chargé de recueillir les âmes, lorsque les hommes rendent leur dernier soupir. Les Persans le nomment *l'ange aux vingt mains*, pour signifier qu'il peut recueillir les âmes de tous les morts.

MELES, jeune athénien, était aimé d'un étranger appelé Timagoras, et il ne l'aimait point. Un jour se laissant aller à son aversion, il lui commanda de se précipiter du haut de la citadelle. Timagoras crut devoir lui témoigner son amour aux dépens de sa vie; et accoutumé qu'il était à faire toutes les volontés de ce jeune homme, il se précipita. Mélès voyant Timagoras mort, en fut si fâché, qu'il monta au haut du même rocher, se jeta en bas, et périt de la même manière. Des étrangers qui étaient à Athènes, prirent de là occasion d'élever un autel au génie Anteros, comme vengeur de Timagoras. *Voy.* ANTEROS.

MELETE. Une des trois *Muses* dont le culte fut institué par les Aloïdes à Thèbes en Béotie; elle était mère d'Ixion, qu'elle avait eu de Jupiter.

MÉLIADES, MELIES, MÉLIDES. *Nymphes* qui prenaient soin des troupeaux. Leur nom vient de μῆλον, *brebis*. D'autres le tirent de μελία, *frêne*, arbre qui leur était consacré, et disent qu'on les supposait mères ou protectrices des enfants dont la naissance était furtive, ou que l'on trouvait exposés sous un arbre.

MELIAQUE, était fille du devin Mopsus.

MELIBÉE. Une des filles de Niobé. On sait qu'Apollon et Diane immolèrent à leur ressentiment les enfants d'Amphion et de Niobé, à l'exception de cette jeune fille et de sa sœur Amicle qui, seules, avaient bien voulu implorer les bontés de Latone. Mélibée effrayée de la colère de ces divinités, n'avait pu s'empêcher de montrer sa crainte, par une grande pâleur, et cette pâleur lui étant restée, elle reçut le nom de Mélibée. Depuis on changea son nom en celui de *Chloris*, ou *pâle* en grec. Ces deux filles, en reconnaissance de la protection de la déesse,

ent bâtir, en l'honneur de Latone à Argos, ie statue auprès de la déesse.

MELICERTE, fils d'Athamas, roi de èbes et d'Ino, fuyant avec sa mère les furrs de son père, se précipita dans la mer; ais un dauphin le reçut sur son dos, et le rta dans l'isthme de Corinthe, sur le rive près de Clomion, où Sysiphe, beau-re de Laërte, l'ayant trouvé exposé, le fit iterrer honorablement : et changeant son om en celui de Palémon, il institua en son nneur les jeux isthmiques. Mélicerte fut noré principalement dans l'île de Ténéos, où on porta la superstition jusqu'à lui frir des enfants en sacrifices.

MELICERTE. Dieu de Tyr, le même que lelcart; ce nom phénicien, *Melek-carth* ou *ereth*, signifie *le dieu* ou *le roi de la ville*.

MELIE. Fille de l'Océan. Ayant été enlevée par Apollon, son frère Caanthus eut ordre de l'aller chercher; mais quand il sut qu'elle était en la puissance d'Apollon, et qu'il ne pouvait l'en tirer, de dépit il mit le feu au bois Sménien, consacré à Apollon. Dieu lui décocha aussitôt une de ses flèches qui portent la mort. Mélie mit au monde deux enfants, Teucrus et Isménus : le premier reçut de son père l'art de prédire l'avenir, et l'autre eut l'honneur de donner son nom à un fleuve.

MELIES. *Nymphes* qui sont nées, selon Hésiode, ainsi que les Erinnyes, les Furies et les Géants, du sang tombé sur la terre, lorsque Saturne mutila son père Uranus. Silène rendit l'une d'elle mère de Pholus. *Voy.* MÉLIADES.

MELILIAU, fils de Leugueileng, un des êtres surnaturels des Carolins occidentaux. Sa mère était d'origine céleste.

MELINOE. Nom qui est donné à une fille de Jupiter et de Proserpine. Elle naquit sur les eaux du Cocyte, et devint la reine des ombres. Elle est représentée tantôt blanche tantôt noire, et prend des formes effrayantes. Elle épouvante les vivants par des fantômes aériformes.

MELISSES. C'étaient les filles de *Mélisseus*, roi de Crète, qui se chargèrent de l'éducation de Jupiter. Leur nom est *Adrasté* et *Ida*. On a aussi donné ce nom aux *abeilles* ou *mouches à miel* (de μέλι, *miel*), qui nourrirent ce même dieu, d'où il est quelquefois appelé *Melisseus*. Les poëtes ont beaucoup varié sur l'éducation de Jupiter, et en ont attribué la gloire à différentes personnes. Dans cette même île de Crète, la prêtresse de la grand'mère se nommait *Mélisse*.

MELITELE. Déesse des fleurs, chez les anciens Lithuaniens, qui célébraient sa fête au printemps.

MELITHIA. Gâteau fait avec du miel, qu'on offrait à Throphonius. On l'appelait aussi *Mélitosponda*, et *Melithyta*.

MELIUS. Hercule était ainsi surnommé, ou parce qu'il avait enlevé les pommes d'or du jardin des Hespérides (de μῆλον, *pomme*), ou parce qu'un bœuf qu'il voulait immoler s'étant échappé, on en représenta un autre en petit, avec une pomme, à laquelle on ajouta des pieds et des cornes, selon la manière de ce temps-là d'imiter, ou avec de la pâte, ou autrement, les victimes qu'on voulait immoler et qui venaient à manquer.

MELLARIUM. Vaisseau rempli de vin, qu'on portait dans les fêtes de la bonne déesse. On lui faisait des libations de ce vin, qu'on n'appelait point *vin*, mais *lait*; et le vaisseau était appelé *mellarium*.

MELLONA ou MELLIONA. Divinité champêtre qui prenait sous sa protection les abeilles et le miel qu'on en tirait. Celui qui volait du miel, ou gâtait les ruches de son voisin, s'attirait, disait-on, la colère de la déesse Mellonia. (ARNOB., *adv. Gentes*, lib. IV.)

MELOBOSIS. Mot grec qui signifie *celui qui nourrit des oiseaux*. Hésiode (*Theogon.*, 354), donne ce nom à une des *Nymphes* qui prennent soin de l'éducation des hommes depuis l'enfance, avec Apollon et les Fleuves.

MELOPHORE. Surnom de *Cérès*.

MELPHIS. Mère de Mérion.

MELPOMÈNE. *Muse* de la Tragédie. Une massue, un masque tragique et un sceptre, font reconnaître Melpomène dans la Muse qu'elle représente. Ces deux premiers attributs la distinguaient des autres Muses sur la plupart des monuments antiques; mais plus encore sa tunique traînante, *ortostadios*, son grand manteau, *palla*, ses cothurnes élevés de plus de quatre doigts, et sa ceinture large, quelquefois même double et triple.

Melpomène présidait à la tragédie, qui était chantée chez les Grecs. C'est pourquoi le Scholiaste d'Apollonius lui attribue l'invention du chant; et c'est pourquoi Phurnutus dérive son nom de la douceur de son chant, ἀπὸ τῆς μολπῆς.

On la représente aussi vêtue richement, et tenant d'une main un poignard ensanglanté.

Bacchus portait aussi, chez les Acarnaniens, le nom de *Melpomène* ou *chantant*. Les Athéniens l'honoraient également sous ce titre comme présidant aux théâtres, que les Grecs avaient mis sous la protection de ce dieu.

MEMACTE. Surnom qu'on a donné chez les Grecs à *Jupiter*, en l'honneur de qui on célébrait des fêtes appelées *mémactéries*; et le mois dans lequel on faisait cette solennité, s'appelait *mémactérion* : il commençait l'hiver. On donne à ce nom plusieurs étymologies aussi peu certaines les unes que les autres. Festus nous apprend seulement qu'en ce jour-là on priait Jupiter d'être plus doux et moins turbulent dans l'hiver

MEMACTERIES, μαιμακτήρια. Fête que les Athéniens célébraient en l'honneur de Jupiter dans le mois *maimactérion*, pour obtenir de lui, comme maître des saisons, un hiver qui leur fût heureux.

MEMBRES. Chaque membre du corps était, chez les anciens, consacré à une divinité particulière : la tête à Jupiter, la poitrine à Neptune, la ceinture à Mars, l'oreille à la Mémoire, le front au Génie, la main droite

à la Foi, les genoux à la Miséricorde, les sourcils à Junon, les yeux à Cupidon ou à Minerve, le derrière de l'oreille droite à Némésis, le dos à Pluton, les reins à Vénus, les pieds à Mercure, les talons et les plantes des pieds à Téthys, les doigts à Minerve, etc. Saint Athanase prétend même que ces différentes parties du corps humain étaient adorées comme des dieux particuliers.

Il en est de même chez les Hindous : Bhairava préside à la tête, Vichana au front, Bhouja-Karna aux oreilles, Préta-Vahana au visage, Bhouta-Karta aux cuisses, les Baïs aux épaules, Kapalami aux mains, Chanta à la poitrine, Kétrika au ventre et aux lèvres, Katrapala au dos, Kétraga au nombril, Patou aux parties sexuelles, Chidda-Patou aux chevilles, Vidatta à la partie supérieure du corps, Yama à la partie inférieure, et Chourakara à tout le corps, depuis la tête jusqu'aux pieds. Toutes ces divinités sont des démons, gardes de Siva.

MEMNON, fils de Tithon et de l'Aurore, vint au secours de Troie, vers le milieu de la dixième année du siége, avec dix mille Perses et dix mille Éthiopiens d'Asie. Il y vint, parce qu'étant fils de Tithon, il était neveu de Priam. (*Voy.* TITHON.) Il s'y distingua d'abord par sa bravoure, et tua Antiloque fils de Nestor. Mais Achille vint l'attaquer; et après un rude combat, le fit succomber sous l'effort de son bras. A ce triste spectacle, dit Ovide, on vit pâlir cette couleur vive et vermeille qui brille lorsque l'aurore paraît, et le ciel demeura couvert de nuages. Cette tendre mère ne pouvant soutenir la vue du bûcher qui allait réduire en cendres le corps de son fils, alla, les cheveux épars et les yeux baignés de larmes, se jeter aux pieds de Jupiter, le conjurer d'accorder à son fils quelque privilége qui le distinguât des autres mortels.

Le père des dieux exauça sa prière. Dans le moment, le bûcher déjà allumé s'écroula; on en vit sortir des tourbillons de fumée qui obscurcirent l'air, et des monceaux de cendres qui s'étant condensés, présentèrent d'abord un corps qui emprunta du feu la chaleur et la vie, et la légèreté de cet élément lui fournit des ailes. Un moment après on vit sortir de ces cendres une infinité d'oiseaux qui firent trois fois le tour du bûcher, en faisant entendre tous les mêmes cris. Au quatrième, ils se séparèrent en deux bandes, et se battirent les uns contre les autres, avec tant de fureur et d'opiniâtreté, qu'ils tombèrent auprès du bûcher, comme des victimes qui s'immolaient aux cendres dont ils venaient de sortir, montrant par là qu'ils devaient la naissance à un homme rempli de valeur. Ce fut aussi de lui qu'ils prirent le nom de *Memnonides*. Ces oiseaux ne manquent pas de venir tous les ans dans le même endroit, où, par un semblable combat, ils honorent le tombeau de ce héros. Pour l'Aurore, elle versa des pleurs en abondance sur la mort de son fils, et depuis le jour fatal où elle le perdit, elle n'a point cessé d'en répandre. Ce sont ces mêmes larmes dont se forme la rosée du matin.

Pausanias, parlant des oiseaux de Memnon, dit : « Ceux qui habitent les côtes de l'Hellespont, assurent que tous les ans, à un jour déterminé, ces oiseaux viennent balayer un certain espace du tombeau de Memnon, où on ne laisse croître ni arbre ni herbe, et qu'ensuite ils l'arrosent avec leurs ailes, qu'ils vont exprès tremper dans l'eau du fleuve Esépus. »

Memnon est une statue colossale à Thèbes en Égypte, au-delà du Nil. On disait que lorsque les rayons du soleil venaient à la frapper, elle rendait un son harmonieux. Strabon, auteur judicieux, nous apprend qu'il l'a vue, et qu'il a entendu ce son. Il y a eu en Égypte beaucoup de souterrains, de grottes, de galeries percées dans cette couche de pierre calcaire qui y porte la terre végétale, dont la profondeur n'est souvent que de trois ou quatre pieds; or, comme nous savons, et par la connaissance du local, et par le témoignage de Pausanias, que la statue vocale n'était point fort éloignée de l'entrée des cryptes, il est plus que probable qu'un rameau de ces souterrains passait directement sous le piédestal, en sorte qu'il ne s'agissait que de frapper contre le roc avec un instrument de métal pour faire résonner le Memnon; et ce qui décèle entièrement cet artifice, c'est que le son ne partait pas de la tête, comme l'insinue Philostrate (*Vit. Apollon.*, lib. VI, c. 3), mais de la plinthe ou du trône sur lequel le colosse était assis. Quand on a perdu la connaissance de ce souterrain, on a vu cesser aussi ce phénomène. Je sais bien qu'un auteur a proposé là-dessus une autre explication, où il n'admet que la force des rayons du soleil et l'arrangement des pierres. (Voy. *Mémoire sur les obélisques*, par le P. G. de l'Oratoire.) Mais on se dispensera de réfuter cette opinion bizarre qui, pour aplanir une difficulté, en fait naître mille autres. L'excavation pratiquée sous la base du colosse dont je viens de parler, n'est point une chose sans exemple; car, sous la statue d'ivoire d'Esculape à Épidaure, on avait également creusé un puits qui paraît plutôt avoir servi à cacher quelque fraude pieuse, qu'à entretenir l'humidité de l'ivoire.

L'abbé Gedoyn dit, dans sa Traduction de Pausanias (t. III, p. 203), qu'il sortait du colosse de Memnon « un son tel que celui des cordes d'un instrument de musique, lorsqu'elles viennent à se casser. » Il y a dans le texte [illegible], ce qui doit désigner plus positivement le son des cordes qui rompent sur une cithare ou une lyre. Une caisse de pierre qui est dans une des salles sépulcrales de la grande pyramide, rend un son à peu près semblable, lorsqu'on la frappe avec un instrument de métal. Il ne faut pas confondre la statue de Memnon dont Pline parle, avec celle qui subsiste, et qui a inspiré une si grande curiosité aux voyageurs anciens et modernes : non-seulement cette dernière est colossale, mais elle est de granit; d'ailleurs elle était

ntique à l'égard de Pline, puisqu'elle était lacée de son temps dans l'endroit qu'elle ccupe aujourd'hui, c'est-à-dire hors la ille de Thèbes, assez près des tombeaux es anciens rois d'Egypte, et qu'elle avait té élevée avant la conquête que les Perses irent de ces pays, tandis que la statue de alsate, que Pline présente comme un objet eaucoup moins considérable, était consacrée dans un temple de Sérapis, dont le ulte n'a été introduit en Egypte que sous es Ptolémées.

Il est aisé de voir que Memnon, fils de Aurore, était un prince de l'Orient, problablement d'Assyrie, qui vint au secours les Troyens, et périt au siége de cette ville. La fable des Memnonides est due soit à une apparition d'oiseaux de passage, qui coïncidait avec l'anniversaire de la mort de Memnon, soit à des jeux funèbres exécutés en son honneur, d'où ceux qui y prenaient rt recevaient le nom de Memnonides.

Mais il est singulier que les Grecs aient confondu ce héros avec un personnage égyptien auquel on avait élevé à Thèbes une statue colossale connue sous le nom de statue parlante de Memnon. Il est probable que cette confusion est due au nom d'*Amenoph*, qu'ils auront hellénisé en celui de *Memnon*; car c'est bien au Pharaon Amenophis de la ix-huitième dynastie qu'appartient cette ffigie colossale, comme le démontrent les nscriptions hiéroglyphiques gravées sur ce monument. La statue de Memnon rendait un on réel : ce fait est trop bien attesté pour qu'il puisse être l'objet du plus léger doute, sans parler de l'impossibilité qu'il y aurait ou d'en imposer à la crédulité pendant près de deux mille ans. Ce colosse fut renversé par un tremblement de terre, sans cesser pour cela de rendre des sons harmonieux; tandis qu'ayant été restauré et rétabli sur sa base, sous l'empereur Septime-Sévère, dans le dessein avoué d'opposer les oracles de Memnon à ceux du christianisme, la merveille fut détruite à jamais parce qu'on en ignorait la nature. En effet, ces sons étaient produits par un effet naturel : le colosse était d'un seul bloc de grès-brèche de soixante pieds de hauteur; or il est constaté que les granits et les brèches produisent souvent un son au lever du jour, et quant à la statue de Thèbes, les rayons du soleil venant à frapper le colosse, ils séchaient l'humidité abondante dont les fortes rosées de la nuit avaient couvert sa surface, et ils achevaient ensuite de dissiper celle dont ces mêmes surfaces dépolies s'étaient imprégnées.

MÉMOIRE. Dans les cérémonies de l'oracle de Trophonius, on faisait boire à ceux qui venaient consulter l'eau de l'oubli et l'eau de la mémoire. (*Voy.* Trophonius.) La Mémoire a été aussi mise au nombre des déesses, sous le nom de *Mnémosine*. Il y avait à Rome une divinité particulière adorée sous le nom de *Mémoire ancienne*.

MEMPHIS, était fils de Jupiter et de Protogénie.

MEMRUME. Dieu adoré chez les Phéniciens. Il était fils des premiers Géants, et il apprit aux hommes à se couvrir de peaux de bêtes. Un vent impétueux ayant enflammé une forêt, il prit un arbre, et le lança dans la mer, pour s'en servir comme de vaisseau. Il rendit aussi un hommage religieux à deux pierres qu'il avait consacrées au Vent et au Feu; il répandit en leur honneur le sang des animaux.

Après sa mort, ses enfants lui consacrèrent des morceaux informes de bois et de pierre qu'ils adorèrent, et en l'honneur desquels ils établirent des fêtes annuelles : premier exemple, dit-on, d'un culte religieux rendu à des hommes morts.

MEN, ou le *Dieu-Mois*. Les Grecs en avaient fait une divinité qui n'était autre que la *Lune*. Il y avait plusieurs temples consacrés en son honneur dans l'Asie Mineure et dans la Perse, où l'on jurait par le Men du roi, c'est-à-dire par sa fortune.

Il faut convenir qu'il y a un grand rapport entre la lune et le dieu Men des Grecs, d'autant que la plupart des anciens peuples ont compté leurs années par mois lunaires : mais ce rapport ne prouve rien contre notre opinion. L'origine de la déification du mois, et de sa représentation avec le bonnet phrygien et le croissant vient de ce que les habitants de Phrygie, après avoir adopté la forme des mois lunaires, imaginèrent non-seulement de déifier le mois, et de lui donner un croissant, pour marque de sa dépendance de la lune, mais de le représenter encore avec le bonnet, phrygien, pour s'assurer la gloire de cette invention. Son culte fut établi dans plusieurs pays. Le bonnet phrygien fait assez connaître que la divinité dont il s'agit, tire son origine de Phrygie; il avait un temple dans la province de Carrure, où on l'honorait sous la dénomination particulière de Karoz. Entre Antioche de Pisidie et Synnades, le Mois était encore honoré comme une divinité, et les ministres de son culte y étaient en très-grande vénération. Le Mois était honoré comme un dieu dans presque toute l'Asie Mineure, et l'on doit présumer que chaque mois de l'année était encore révéré sous un nom particulier : or c'est dans ce sens que l'on rendait un culte à celui de Pharnace. Vaillant (*Reg. Parth. hist.*, tom. II, p. 52), M. Eckel (*Num. vet. anecd.*, tab. XI, n. 3) et Gori (*Mus. Florentin.*) ont publié des médailles du roi Pharnace, dont le revers présente la figure d'un jeune homme avec différents attributs, etc. Ce type, qui a été pour eux une énigme, ne peut être autre chose que le *mois Pharnace*.

MENA ou **MÉNÉ.** Divinité qui était révérée à Rome et invoquée par les femmes et les filles, comme celle qui présidait à l'écoulement de leur sang menstruel. Dans les dérangements ou les suppressions de cette sécrétion naturelle, elles faisaient des offrandes à la déesse Méné. Son nom vient du grec *μὴν*, *mois*, ou *μήνη*, *lune*. Quelques philologues la prennent pour la lune elle-même.

Saint Augustin parle de *Mena* dans la *Cité de Dieu*. (Lib. IV.)

MÉNADES ou FURIEUSES. On appelait ainsi les *bacchantes*, à cause des étranges cérémonies qu'elles faisaient dans leurs fêtes, où elles sautaient, dansaient, couraient toutes échevelées, et faisaient des contorsions extraordinaires et des actions violentes, jusqu'à tuer ceux qu'elles rencontraient, et portaient leurs têtes, en sautant, couronnées de lierre, de smilax et de sapin; elles s'exerçaient à la course, se plaisaient à la chasse des animaux sauvages et se paraient de leurs dépouilles.

Les femmes mariées et les veuves concouraient aussi à la célébration des fêtes de Bacchus, mais les véritables Ménades étaient vierges. Cependant Juvénal est d'un autre avis, et Lycophron appelle bacchante, une femme de mœurs dissolues. Il y avait à Sparte onze filles appelées Dionysiades qui se disputaient, aux fêtes de Bacchus, le prix de la course appelée *Endromia*.

MÉNAGYRTHES. Surnom des *Galles* ou prêtres de Cybèle. On les appelait ainsi, parce qu'ils allaient, à certains jours du mois, ramasser des aumônes pour la grand'mère. Ils faisaient des tours de souplesse, afin de gagner plus d'argent.

MÉNAKA. *Nymphe* ou divinité de la mythologie hindoue. Elle épousa l'Hymalaya, et devint mère de Dourga ou Parvati épouse de Siva. Il y eut aussi une nymphe céleste ou apsara, du nom de Ménaka (peut-être la même que la précédente), qui fut envoyée pour séduire un prince nommé Kausika, dont la piété portait ombrage aux dieux. Kausika succomba à la tentation, et eut de la nymphe une fille appelée Sakountala.

MÉNALE. Montagne d'Arcadie qui fut le théâtre d'un des travaux d'Hercule. Une biche aux cornes d'or et aux pieds d'airain, avait son gîte au mont Ménale. Elle était si légère à la course qu'on ne pouvait jamais l'atteindre. Eurysthée envoya Hercule pour la prendre : il ne cherchait pas à la tuer, parce qu'elle était consacrée à Diane. Elle donna beaucoup de peine à Hercule, mais elle fut enfin prise en voulant passer le fleuve Ladon. Hercule l'apporta sur ses épaules à Mycènes. Le mont Ménale était particulièrement dédié à Diane, parce qu'il était renommé pour la chasse.

MÉNALE, ville d'Arcadie, avait une grande célébrité par le culte qu'on y rendait au dieu *Pan*.

MÉNALIPPE, sœur d'Antiope, reine des Amazones, fut faite prisonnière par Hercule dans la guerre qu'il fit à ces héroïnes. Elle se racheta, en donnant pour sa rançon la ceinture de la reine, avec ses armes et son baudrier.

MÉNALIPPE. Une des maîtresses de Neptune, fut honorée à Sicyone, où l'on célébrait en son honneur une fête appelée de son nom *Ménalippies*.

MÉNALIPPE. Fils de Thésée et de Périgone. *Voy.* PÉRIGONE.

MÉNALIPPUS. Jeune homme, amant de Cométho. « A Patra, en Achaïe, dit Pausanias, était le temple de Diane-Triclaria, dont la prêtresse était toujours une vierge, obligée de garder la chasteté jusqu'à ce qu'elle se mariât; dans lequel cas le sacerdoce passait à une autre. Or il arriva qu'une jeune fille d'une grande beauté, nommée Cométho, étant revêtue du sacerdoce, Ménalippus, le jeune homme de son temps le mieux fait, le plus accompli, devint amoureux d'elle. Voyant qu'il en était aussi aimé, il la demanda en mariage à son père. Le naturel des vieillards, dit l'historien, est de s'opposer toujours à ce que souhaitent les jeunes gens, et d'être surtout fort peu touchés de leurs amours; par cette raison, Ménalippus ne put obtenir de réponse favorable, ni des parents de la fille, ni des siens. On vit en cette occasion, comme en bien d'autres, que quand une fois l'amour nous possède, toutes les lois divines et humaines ne nous sont plus de rien. »

Ménalippus et Cométho satisfirent leur passion dans le temple même de Diane; et le saint lieu allait être pour eux comme leur lit nuptial, si la déesse n'avait donné des marques terribles de sa colère : car la profanation de son temple fut suivie d'une stérilité générale, en sorte que la terre ne produisit aucun fruit; et ensuite des maladies populaires emportèrent beaucoup de monde. Ces peuples ayant eu recours à l'oracle de Delphes, la pythie leur apprit que l'[illegible] de Ménalippus et de Cométho était la cause de tous leurs maux, et que le seul moyen d'apaiser la déesse était de lui sacrifier à l'avenir, tous les ans, un jeune garçon et une jeune fille qui excellassent en beauté sur tous les autres. Ainsi, pour le crime de ces deux amants, on voyait périr de jeunes filles et de jeunes hommes qui en [illegible] très-innocents : leur sort et celui de leurs proches était bien triste, tandis que Ménalippus et Cométho, seuls coupables, [illegible] étaient moins malheureux. »

MÉNALUS, père d'Atalante.

MENASINUS, fils de Pollux, avait une [illegible] à Corinthe, dans le temple [illegible] en l'honneur de son père.

MÉNAT. Idole des anciens Arabes, dont il est souvent parlé dans le *Coran*, et que Mahomet fit détruire. *Voy.* MANAT.

MENDES. Dieu égyptien, le même que *Pan* ou *Ammon générateur*. Il y avait dans la basse Égypte une ville de même nom [illegible] cette divinité était particulièrement honorée; les Mendésiens le comptaient au nombre des huit dieux principaux, et l'honoraient sous la forme d'un bouc, symbole du principe de la fécondité de la nature entière. Dans la table Isiaque, il a les cornes du bouc au-dessus de celles du bélier, ce qui en fait quelque [illegible] Parmi les Mendésiens, le bouc était regardé comme sacré; c'eût été un grand crime à leurs yeux de tuer cet animal. Cependant les chèvres étaient moins respectées que les boucs; mais il rejaillissait sur les chèvres quelque chose du respect que l'on portait à

nimal qu'ils gardaient. Le jour de la fête Mendès, les dames égyptiennes allaient iter maternellement le bouc sacré, afin ttirer sur elles une heureuse fécondité; à mort de cet animal, le deuil était général.

MENE. *La Lune*, déesse des Grecs.

MENECEE, fils de Créon, roi de Thèbes, une des victimes de la première guerre Thèbes. Le devin Tirésias déclare à Créon la part des dieux, que s'il veut sauver ièbes, il faut que son fils Ménécée soit imolé. Créon, frappé de cet oracle, veut sair du moins sur quel fondement les dieux mandent le sang de son fils. Il apprend e la mort de cet ancien dragon consacré à ars, et tué par Cadmus, en est la cause. « Le eu, dit Tirésias, veut encore venger sa ort dans le sang d'un des princes issus s dents du dragon. » Or Ménécée était le ernier de cette race : il n'était point marié, un mot c'était la victime que demandait dieu Mars, et il fallait que son sang teiilt même la caverne du dragon. Créon se pose à mourir plutôt lui-même, et il ordonne à son fils de fuir promptement loin e Thèbes. Ménécée, pour tromper la douleur de son père, fait semblant de se rendre ses ordres; mais il part décidé à se précier du haut des murs vers l'antre du dragon, après s'être frappé, afin de l'arroser de n sang.

MENELAIES. Fêtes qui se célébraient à Théraphné, en l'honneur de *Ménélas* qui y vait un temple. Les habitants de cette ville Laconie assuraient que Hélène et lui y aient inhumés dans un même tombeau. Il st vrai que dans les *Troyennes* d'Euripide, Ménélas se réconcilie de bonne foi avec son infidèle épouse, et la ramène à Lacédémone. Les Rhodiens avaient une autre tradition.

MENELAS ou MENELAUS. Frère d'Agamemnon et fils d'Atrée, selon l'opinion commune. (*Voy.* ATRIDES.) Ce prince épousa la fameuse Hélène, fille de Tyndare, roi de Sparte, et succéda au royaume de son beau-père. Quelque temps après, le beau Pâris arriva à Sparte pendant l'absence de Ménélas, que les affaires de son frère avaient conduit à Mycènes, et s'étant fait aimer d'Hélène il l'enleva, et causa par ce rapt la guerre de Troie.

Ménélas, outré de cet affront, en instruit tous les princes de la Grèce qui s'étaient engagés par les serments les plus saints de donner du secours à l'époux d'Hélène, si on venait à lui enlever son épouse. (*Voy.* TYNDARE.) Les Grecs prennent les armes, se rassemblent en Aulide, et tous prêts à partir, ils se voient arrêtés par un oracle qui exige qu'Iphigénie soit immolée, pour procurer aux Grecs un heureux succès. Agamemnon, gagné par les raisons de Ménélas, consent au sacrifice de sa fille, et écrit à Clytemnestre de lui envoyer promptement Iphigénie au camp; mais bientôt la pitié l'emporte, et il envoie un contre-ordre. Ménélas, instruit de ce changement, arrête le messager, se saisit de la lettre, et va faire à son frère les plus vifs reproches sur son inconstance. Mais quand il voit la princesse et les larmes couler des yeux du père, il ne peut lui-même retenir ses pleurs; il ne veut plus qu'on sacrifie Iphigénie à ses intérêts. « La pitié est entrée dans mon cœur, dit-il (dans l'*Iphigénie en Aulide* d'Euripide, act. II), à la seule pensée d'une fille de mon frère égorgée sur les autels pour ma querelle. Qu'a cette princesse à démêler avec Hélène? et pourquoi faut-il racheter aux dépens de son sang une ingrate beauté? Congédions plutôt l'armée, et qu'elle parte d'Aulide. »

Les Grecs et les Troyens étant en présence sous les murs de Troie, prêts à combattre, Pâris et Ménélas proposent de se battre en un combat singulier, et de vider eux seuls la querelle. On convient que si Pâris tue Ménélas, il gardera Hélène avec toutes ses richesses, et les Grecs retourneront en Grèce, amis des Troyens; mais que si Ménélas tue Pâris, les Troyens rendront Hélène avec toutes ses richesses et payeront aux Grecs et à leurs descendants un tribut qui les dédommage des frais de cette guerre. Tout étant réglé, ils entrent en lice. Ménélas a l'avantage; mais Vénus voyant son favori prêt à succomber, le dérobe aux coups de son ennemi, et l'emporte dans la ville, c'est-à-dire que Pâris prend la fuite. Le vainqueur demande le prix du combat; mais les Troyens refusent d'accomplir le traité, et quelqu'un d'entre eux lui tire une flèche dont il est blessé légèrement. Cette perfidie fit recommencer les hostilités.

Après la prise de Troie, les Grecs remettent Hélène entre les mains de Ménélas, et le laissent maître de sa destinée. Il est déterminé, dit-il, dans les *Troyennes* d'Euripide, à la conduire dans la Grèce, pour l'immoler à son ressentiment et aux mânes de ceux qui ont péri dans la guerre de Troie. Hélène demande à se justifier : elle prétend d'abord que Ménélas doit s'en prendre à Vénus et non pas à elle. « Eh! le moyen, dit-elle, de résister à une déesse, à qui Jupiter même obéit! » Elle reproche ensuite à son époux de s'être absenté fort à contre-temps de son palais, après y avoir reçu Pâris. Elle lui dit qu'après la mort de ce ravisseur, elle tâcha plusieurs fois de sortir de Troie pour se retirer au camp des Grecs, et que les sentinelles la surprirent quand elle voulut descendre des murailles par une corde. Elle ajoute que ce fut par force qu'elle épousa Déïphobe : enfin, elle lui fait valoir comme une preuve de sa tendresse le sacrifice qu'elle lui fit de Déïphobe qui avait succédé auprès d'elle à Pâris, et qui fut livré à Ménélas. Cette dernière raison fit impression sur l'époux, il se réconcilia de bonne foi avec Hélène et la ramena à Sparte. Pausanias fait mention d'une statue de Ménélas, qui, l'épée à la main, poursuit Hélène, comme il fit, dit-il, après la prise de Troie. L'on ajoute que l'épée lui tomba des mains, dès qu'il eut vu la gorge de sa femme et qu'il souffrit ses embrassements et ses caresses.

Ménélas n'arriva à Sparte que la huitième année après son départ de Troie. « Les dieux

dit Homère, le jetèrent sur la côte d'Egypte, et l'y retinrent longtemps, parce qu'il ne leur avait pas offert les hécatombes qu'il leur devait. Il y serait même péri sans le secours d'Eidothée et de Protée. » (*Voy.* Protée.) Ce fut là que Ménélas, selon une tradition rapportée par Hérodote, retrouva Hélène, comme nous l'avons dit à son article. L'historien ajoute que ce prince, après avoir recouvré chez les Egyptiens sa femme et ses trésors, se montra ingrat envers eux et ne reconnut que par une action barbare les services qu'il en avait reçus. Car voulant s'embarquer pour retourner en Grèce, et les vents lui étant contraires, il s'avisa d'une chose horrible pour découvrir la volonté des dieux. Il prit deux petits enfants des habitants du pays, les fit tuer, et les ouvrit pour chercher dans leurs entrailles les présages de son départ. Par cette cruauté dont on eut bientôt connaissance, il se rendit odieux à toute l'Egypte, et ayant été poursuivi comme un barbare, il s'enfuit, sur ses vaisseaux, en Libye.

Ménélas eut à Thérapnné, en Laconie, un temple commun avec Hélène. Les habitants de cette ville prétendirent qu'Hélène et lui étaient inhumés dans le même tombeau.

MENEPHRON, fut changé en bête brute, pour avoir cherché à commettre un inceste avec sa fille. (Ovid., *Met.* vii.)

MENESTHEE, fils de Pétheüs, monta sur le trône d'Athènes par le secours des Tyndarides. Il commandait les troupes athéniennes au siége de Troie. « Il n'y avait point d'homme égal à lui, dit Homère, pour ranger une armée en bataille. »

MENESTHO. Une des filles de l'Océan et de Téthys.

MENESTRATOR ab Hercul. primig. On lit dans une inscription rapportée par Gruter (315, 2) ce mot, mis pour *ministrator*, aide, serviteur, etc.

MENETIUS. Fils de Japet et frère d'Atlas, écrasé d'un coup de foudre et précipité dans les enfers, pour s'être souillé de plusieurs crimes, dit Hésiode, qui n'en spécifie aucun.

MENETIUS. Bouvier de l'enfer. Ayant voulu s'opposer à Hercule, et défendre le chien Cerbère, fut tué par ce héros, qui l'embrassa et le serra tellement, qu'il lui brisa tous les os.

MENETIUS, fils d'Actor et d'Egine, fut père du fameux Patrocle. *Voy.* Actor.

MENHI. Déesse des Egyptiens, la même que *Neith*. (*Voy. cet article.*) On célébrait sa fête dans le temple d'Esneh, le 25 du mois d'athyr.

MENHIR. Mot celto-breton qui signifie *pierre dressée* : ce sont en effet des monuments druidiques consistant en un monolithe brut ou grossièrement taillé, planté comme un obélisque. On ignore quel était précisément leur usage ; peut-être étaient-ils la représentation des dieux : on sait que les anciens Grecs n'avaient d'autres simulacres de la Divinité que des bornes ou des poteaux. Mais on s'accorde plus généralement à les considérer comme des pierres tumulaires, dont les plus élevées (il y en a d'environ 50 pieds de haut) marquaient la tombe des grands personnages. On sait en effet jusqu'à quel point les anciens portaient la piété envers les morts, et le soin qu'ils prenaient de leur élever des monuments. Dans toutes les parties du monde, les regards du voyageur sont frappés de ces collines factices, de ces pierres tumulaires que les temps et les hommes ont respectées pendant plus de quarante siècles.

On trouve des menhirs dans plusieurs parties de la France, mais les départements de l'Ouest sont les plus riches en menhirs et *dolmens* (*pierres couchées*) ; et on a lieu de penser que les endroits qui en renferment une grande quantité ne sont autre chose que des cimetières privilégiés. Nulle part on n'en voit une plus grande quantité que sur le rivage de Carnac dans le Morbihan.

MENI. Idole que les Juifs adorèrent. Les uns le prennent pour *Mercure* ; les autres dérivent son nom de *maneh*, *banquier*, et en font aussi le dieu des commerçants. On croit enfin, avec plus de vraisemblance, que c'était le *Men* des Assyriens, c'est-à-dire le dieu du mois, ou la lune. Gésénius et plusieurs autres inclinent à la regarder comme la *Fortune*, et Gad serait la Bonne-Fortune. [illegible] on peut rapprocher ce nom de *Menat*, [illegible] des anciens Arabes, et de *Menhi*, un [illegible] noms de *Neith*, déesse égyptienne.

MENIPPUS. Père d'Orphée, selon quelques mythologues.

MENNINGAEISET. Dieux des Finnois [illegible] procuraient et favorisaient les morts [illegible]

MENOPHANE. Général de Mithridate, [illegible] regardant la religion avec mépris, [illegible] saniias, osa investir Délos que le culte d'Apollon aurait dû préserver de toute [illegible] Comme il n'y avait pas de fortifications, de murailles, et que les habitants étaient sans armes, il n'eut pas de peine à s'en rendre maître. Tout ce qui était capable de résister fut passé au fil de l'épée, [illegible] gers comme les citoyens. Ménophane s'empara de leurs effets, pilla le temple, [illegible] la statue du dieu et la fit jeter dans la mer. Mais il ne put échapper à la vengeance d'Apollon qui le fit périr dans les flots, lorsqu'il s'en retournait chargé de butin.

MENS. *La pensée*, *l'intelligence*, l'esprit. Les Romains en avaient fait une divinité, [illegible] suggérait de bonnes pensées, et détournait celles qui ne servent qu'à séduire et à [illegible] dans l'erreur. Le préteur T. Otacilius [illegible] à cette divinité un temple, qu'il [illegible] le Capitole lorsqu'il fut créé duumvir. [illegible] tarque lui en donne un autre [illegible] tième région de la ville. Ce [illegible] par les Romains, dans la consternation [illegible] jetèrent la perte de la bataille de [illegible] mort du consul Flaminius. On [illegible] Tite-Live, les livres sybillins ; et [illegible] quence, on promit de grands jeux à Jupiter et deux temples, l'un à Vénus Erycine, l'autre au bon esprit, *Menti*.

Les Hindous ont à peu près la même [illegible]

pour la pensée, qu'ils appellent *ma-*
· *menas*, et qu'ils regardent comme
ıniverselle.

›TES. On sait que dans l'Odyssée
ınt) Minerve prend la figure de Men-
i des Taphiens, se rend à Ithaque,
› de Télémaque, à qui elle dit : « Je suis
s, fils du prudent Anchialus, et je rè-
ır les Taphiens, qui ne sont occupés
ɜ la marine. Je suis venu sur un de
aisseaux pour trafiquer sur mer avec
'angers. Mon vaisseau est près des ri-
de l'île; nous sommes unis par les
de l'hospitalité, de père en fils, Ulysse
n père; vous n'avez qu'à le demander au
Laërte. » Après l'avoir assuré qu'Ulysse
ndra bientôt, elle s'envole comme un
u, et Télémaque reste saisi d'étonne-
et d'admiration, et ne doute point que
· soit un dieu qui lui ait parlé. « Ce Men-
lit madame Dacier, était un célèbre né-
ınt de l'île de Leucade, qui s'attacha
.ère à Smyrne, le mena avec lui, et lui
ıire tous ses voyages. Le poëte, pour
· honneur à son ami, a consacré son nom
› son poëme. »

ENTHE, était une *Nymphe* aimée de Plu-
. Proserpine n'ayant pu souffrir cette ri-
·, s'en délivra en la métamorphosant en
· plante de son nom; et pour ne pas cha-
ıer tout à fait son époux, elle laissa à la
nphe de quoi plaire encore sous sa nou-
le forme, c'est-à-dire la bonne odeur
a cette plante, que les Grecs appellent
ır cela ἡδύοσμος (des mots ἡδύς, *agréable*,
ὀσμή, *odeur*), et les Latins *mentha*.

MENTOR, était un des plus fidèles amis
-lysse, et celui à qui, en s'embarquant
ur Troie, il avait confié le soin de sa mai-
n, pour la conduire, sous les ordres du
n Laërte. « Minerve, prenant la figure et la
ıx de Mentor, dit Homère, exhortait Télé-
aque à ne point dégénérer de la vertu et
e la prudence de son père. »

Ce Mentor était un des amis d'Homère,
ııı le plaça dans son poëme par reconnais-
ınce, parce qu'étant abordé à Ithaque, à
n retour d'Espagne, et se trouvant fort in-
mmodé d'une fluxion sur les yeux, qui
empêcha de continuer son voyage, il fut
eçu chez ce Mentor, qui eut de lui tous les
oins imaginables.

Dans le *Télémaque* moderne, Minerve ac-
compagne le fils d'Ulysse dans tous ses voya-
ges, sous la figure de Mentor, et lui donne
es instructions bien plus solides et bien
lus intéressantes que dans le poëte grec.

MENUTHIS ou EUMETHIS, fut, selon
aint Epiphane (*in Anchorato*, 108), la femme
e Canobus, pilote de Ménélas; tous deux
urent enterrés à Alexandrie sur le bord de
ı mer, et tous deux furent honorés comme
es divinités. Le même saint Epiphane
Adv. *hæres.*, lib. III, p. 1093) dit que dans
e temple de Ménuthi les femmes étaient sai-
sies de fureur, et oubliaient la pudeur natu-
relle à leur sexe. C'est là tout ce qu'on sait
de Ménuthis, dont le nom cophte signifie
celle *qui aime les dieux*.

MEON, roi de Phrygie, était père de Cy-
bèle, selon Diodore. S'étant aperçu que sa
fille était enceinte, il fit mourir Atys, avec
les femmes de la princesse, et laissa leurs
corps sans sépulture.

MEOTIS, poisson adoré à Elephantine en
Egypte.

MEPHITIS. Déesse des mauvaises odeurs.
Virgile (*Æneid.* VII, 84), Perse (sat. 3) et
Tacite (lib. III *Histor.*, c. 33) en font men-
tion. On croit que c'est la même que *Junon*,
prise pour l'Air; parce que c'est par le
moyen de l'air que se font sentir les mau-
vaises odeurs.

Cette divinité bizarre avait un temple au-
près des murs de Crémère. Tacite remarque
que, dans l'embrasement général de cette
dernière ville, ce temple resta seul debout,
protégé par sa situation ou par la divinité à
laquelle il était consacré.

MER. Non-seulement la mer avait des di-
vinités qui présidaient à ses eaux, mais elle
était elle-même une grande divinité, à la-
quelle on faisait de fréquentes libations.
On s'embarquait rarement sans avoir fait
auparavant des sacrifices aux eaux de la
mer. Lorsque les Argonautes furent prêts à
mettre à la voile, Jason ordonna un sacrifice
solennel pour se rendre la divinité de la
mer favorable. Chacun s'empressa de répon-
dre à ses désirs. On éleva un autel sur le
rivage, et, après les oblations ordinaires, le
prêtre répandit dessus de la fleur de farine,
mêlée avec du miel et de l'huile, immola
deux bœufs aux dieux de la mer, et les pria
de leur être favorables pendant leur naviga-
tion. Ce culte était fondé sur l'utilité qu'on
en retirait, sur les merveilles qu'on remar-
quait dans la mer : l'incorruptibilité de ses
eaux, son flux et reflux, la variété et la
grandeur des monstres qui vivent dans son
sein, tout cela amenait l'adoration des dieux
qu'on supposait gouverner cet élément. Le
sacrifice qu'on offrait à la mer, c'est-à-dire
à l'Océan et à Neptune, pour reconnaître
leur souverain pouvoir sur les ondes, était,
selon Homère, d'un taureau noir, lorsqu'elle
était agitée; lorsqu'elle était calme, on lui
sacrifiait un agneau et un porc. Virgile dit
cependant que le taureau était la victime
immolée le plus communément aux dieux
de la mer. On lui offrait aussi quelquefois
des chevaux en sacrifice, témoin Mithridate,
qui, pour se la rendre favorable, y fit préci-
piter des chariots attelés de quatre chevaux.

Quand le sacrifice se faisait sur le bord de
la mer, l'usage était de recevoir dans des
patères le sang de la victime, qu'on y ver-
sait ensuite en faisant des prières convena-
bles. Si le sacrifice avait lieu à bord d'un
navire, on laissait couler dans la mer le
sang du taureau, comme l'observe Apollo-
nius de Rhodes. Virgile ajoute à cette céré-
monie qu'on jetait dans les flots les entrail-
les de la victime, en faisant des libations de
vin; et c'est aussi, selon Tite-Live, ce que
fit Scipion à son départ de Sicile pour l'Afri-
que. Mais dans le sacrifice que fait Cyrène
à l'Océan, au mileiu du palais de Pénée, à

la source de ce fleuve, le même poëte la représente versant du vin, à trois reprises différentes, sur la flamme qui brillait sur l'autel. L'encens n'était pas non plus épargné dans ces sortes de sacrifices, toujours accompagnés de vœux et de prières.

On offrait encore, à cette occasion, différentes sortes de fruits. On voit sur la colonne Trajane une pyramide représentée sur l'autel devant lequel l'empereur, tenant une patère à la main, fait égorger un taureau à bord de son vaisseau. Cependant Justin nous apprend qu'Alexandre le Grand, au retour de ses expéditions, voulant se rendre l'Océan favorable, se contenta de lui faire des libations, sans autre sacrifice; et, au rapport de Thucydide, Alcibiade, Nicias et Lamachus, généraux de la flotte athénienne, n'avaient fait aussi, en partant du port du Pirée, que de simples libations de vin à la mer, dans des coupes d'or et d'argent, en chantant des cantiques. Quant aux Egyptiens, ils avaient la mer en abomination, parce qu'ils croyaient qu'elle était Typhon, un de leurs anciens tyrans, et persécuteur d'Osiris.

Les Hindous comptent sept mers mythologiques : celle d'eau salée, celle de beurre, celle de lait caillé, celle de *toddi* ou jus de palmier, celle de serpents, celle d'eau et celle de lait. Quant à l'Océan proprement dit, ils le regardent comme une des plus anciennes divinités. Les marins, les pêcheurs et toutes les personnes qui fréquentent la mer, se rendent de temps en temps sur ses bords pour lui offrir des adorations et des sacrifices. D'autres, qui habitent les bords de la mer, font un sacrifice à cet élément vers la fin du mois de septembre, c'est ce qu'ils appellent ouvrir la mer, car personne ne peut naviguer dans ces parages depuis le mois de mai jusqu'à cette époque. Toute la cérémonie consiste à jeter des cocos dans la mer.

La mer est la divinité tutélaire du royaume de Saka, situé en Afrique sur la côte d'Ivoire. Le roi de ce pays envoie tous les ans, vers le mois de décembre, un canot monté par un certain nombre de ses sujets, qui sont chargés d'aller sur la côte d'Or pour offrir un sacrifice à la mer. Ce sacrifice consiste en de vieux haillons, des cornes de bouc pleines de poivre et des pierres de plusieurs sortes; le but est d'engager la mer, par de telles offrandes, à favoriser le commerce et la navigation.

Au cap Corse, sur la côte de Guinée, on immole tous les ans une chèvre sur un rocher qui s'avance dans la mer et qu'on regarde comme le principal fétiche du canton. Les habitants des royaumes de Bénan et d'Ardra, sur la côte d'Afrique, ont coutume de jurer par la mer ou par leur souverain.

MERA, fille de Protée et de la nymphe Ausia, était une des compagnes de Diane. Un jour qu'elle suivait la déesse à la chasse, Jupiter ayant pris la forme de Minerve, tira la nymphe à l'écart, et la surprit. Diane en fut si outrée, qu'elle la perça de ses flèches, et la changea en chienne, symbole de sa rage et de son désespoir. (OVID., *Metam.*)

MERCATORES, *marchands*, ceux qui vendent une marchandise pour gagner de l'argent. La fête des marchands arrivait le 15 de mars, en l'honneur de Mercure. Ils sacrifiaient au dieu une truie pleine, et allaient se purifier dans une fontaine nommée *aqua Mercurii*, qui était à la porte Capène, priant Mercure de leur être favorable, et de leur pardonner les friponneries qu'ils faisaient dans le commerce.

MERCEDONE. Déesse romaine qui présidait aux marchandises (*merces*) et aux payements.

MERCREDI, quatrième jour de la semaine, était personnifié sous une figure de *Mercure*, qu'on distinguait aisément aux ailerons de son pétase.

MERCURE, fils de Jupiter et de Maïa, est celui de tous les dieux à qui la fable donne plus d'emplois et de fonctions : il en avait de jour, il en avait de nuit. Mercure était le ministre et le messager fidèle de tous les dieux, mais plus particulièrement de Jupiter son père : il les servait avec un zèle infatigable, même dans des emplois peu honnêtes. C'était lui qui était chargé du soin de conduire les âmes des morts dans les enfers, et de les ramener. Il était le dieu de l'éloquence et de l'art de parler, le dieu des voyageurs, des marchands et même des filoux. Ambassadeur et plénipotentiaire des dieux, il se trouvait dans tous les traités de paix et d'alliance. Tantôt on le voit accompagner Junon, ou pour la garder, ou pour veiller à sa conduite; tantôt Jupiter l'envoie pour engager une intrigue avec une nouvelle maîtresse : ici c'est lui qui transporte Castor et Pollux à Pallène : là il accompagne le char de Pluton qui enlève Proserpine. Les dieux, embarrassés de la querelle excitée entre les trois déesses, au sujet de la beauté, l'envoient avec elles au berger Pâris, pour assister au jugement.

Ecoutons Mercure se plaindre lui-même à sa mère de la multitude de ses fonctions. Lucien le fait ainsi parler : « Y a-t-il dans le ciel un dieu plus malheureux que moi; puisque j'ai tout seul plus d'affaires que tous les autres dieux ensemble? Premièrement il faut me lever dès le point du jour, pour nettoyer la salle du festin et celle des assemblées. Après cela il me faut me trouver au lever de Jupiter, pour prendre ses ordres, et les porter de côté et d'autre. Au retour, je sers de maître-d'hôtel et quelquefois d'échanson; au moins faisais-je ce métier avant la venue de Ganymède : mais ce qui m'incommode le plus, c'est que la nuit même, lorsque tout le monde repose, il me faut conduire un convoi de morts aux enfers, et assister à leur jugement, comme si tout le jour je n'étais pas assez occupé à faire le métier de sergent, d'athlète, d'orateur et plusieurs autres semblables. » Malgré tant de services qu'il rendait à Jupiter et à toute la cour céleste, il ne conserva pas toujours les bonnes grâces de son père, qui le chassa du ciel; et pendant son exil, il fut réduit à

garder les troupeaux avec Apollon aussi disgracié.

On fait de Mercure le dieu des voleurs; et suivant cette idée, on lui donne plusieurs traits de filouterie. Lucien les a rassemblés dans un joli dialogue entre Apollon et Vulcain. « *Vulc.* As-tu vu le petit Mercure, comme il est beau et sourit à tout le monde? il fait assez voir ce qu'il sera un jour, quoiqu'il ne soit encore qu'un enfant. *Apol.* L'appelles-tu enfant, lui qui est plus vieux que Japhet en malice. *Vulc.* Quel mal peut-il avoir commis, il ne fait encore que de naître? *Apol.* Demandez-le à Neptune dont il a emporté le trident, et à Mars, de qui il a pris l'épée, sans parler de moi dont il a dérobé l'arc et les flèches. *Vulc.* Quoi! un enfant encore au maillot? *Apol.* Tu verras ce qu'il sait faire s'il t'approche? *Vulc.* Il est déjà venu chez moi. *Apol.* Et ne t'a-t-il rien pris? *Vulc.* Non, que je sache. *Apol.* Regarde-bien partout. *Vulc.* Je ne vois point mes tenailles. *Apol.* Je gage qu'on les trouvera dans ses langes. *Vulc.* Quoi! il est déjà si adroit, ce petit voleur? je crois qu'il a appris à voler dans le ventre de sa mère. *Apol.* Il a bien d'autres qualités : tu vois comme il cause; il sera un jour grand orateur et même bon lutteur, si je ne me trompe, car il a déjà donné le croc en jambe à Cupidon; et comme les dieux en riaient et que Vénus le prit pour le baiser, il lui déroba son ceste, et eût emporté le foudre de Jupiter, s'il n'eût été trop chaud et trop pesant; mais il lui enleva son sceptre. *Vulc.* Voilà un hardi petit galant. *Apol.* Il est aussi musicien. *Vulc.* Comment cela? *Apol.* Il a fait un instrument de la coquille d'une tortue dont il joue en perfection, jusqu'à me rendre jaloux, moi qui suis le dieu de l'harmonie : sa mère dit qu'il ne dort pas même la nuit, et qu'il va jusqu'aux enfers pour faire quelque butin; car il a une verge d'une grande vertu, avec laquelle il rappelle les morts à la vie et conduit les vivants au tombeau. »

Apollodore fait mention d'un autre vol que fit Mercure à Apollon. « Il sortit du berceau, dit-il, pour aller enlever les bœufs d'Apollon : il les fit marcher à reculons pour tromper ceux qui auraient voulu le suivre à la piste; il en emmena une partie à Pylos et mit les autres dans une caverne : il en immola deux, dont il mangea une partie des chairs, et brûla le reste. Apollon vient redemander ses bœufs et trouve Mercure dans le berceau : il dispute contre l'enfant, le menace s'il ne lui rend pas son troupeau; enfin, par composition, Mercure fait présent à Apollon du nouvel instrument qu'il avait inventé, et Apollon lui cède ses bœufs. » Cette fable se trouve figurée dans un monument où l'on voit Mercure présenter à un bœuf un bouquet d'herbe, le bœuf qui était couché, se lève, attiré par les herbes.

Mercure, en qualité de grand négociateur des dieux et des hommes, porte le caducée, symbole de paix : il a des ailes sur son bonnet et quelquefois à ses pieds, assez souvent sur son caducée, pour marquer la légèreté de sa course. On voit, dans quelques monuments gaulois, une chaîne d'or qui sort de sa bouche et qui s'attache aux oreilles de ceux qu'il veut conduire, pour signifier qu'il enchaînait les cœurs et les esprits par la douceur de son éloquence. On le représente en jeune homme, beau de visage, d'une taille dégagée, tantôt nu, tantôt avec un manteau sur les épaules, mais qui le couvre peu. Il a souvent un chapeau que l'on appelle pétase, auquel sont attachées des ailes. Il est rare de le voir assis. Ses différents emplois au ciel, sur la terre et dans les enfers le tenaient continuellement dans l'action. Quelques peintures le représentaient avec la moitié du visage clair, et l'autre noire et sombre, pour exprimer qu'il est tantôt dans le ciel ou sur la terre, et tantôt dans les enfers, où il conduisait les âmes. La vigilance que tant de fonctions demandaient, fait qu'on lui donne un coq pour symbole. Le bélier est encore un animal qui accompagne souvent Mercure, parce qu'il est, selon Pausanias, le dieu des bergers. *Voyez* CRIOPHORE.

Mercure était la divinité tutélaire des marchands. Festus croit même que son nom latin vient des marchands ou marchandises (*Mercurius a mercibus*). C'est à ce titre qu'on lui met une bourse à la main; c'est son symbole le plus ordinaire, symbole qui était bien propre à lui attirer des vœux et des hommages. C'est pourquoi Appien appelle Mercure le plus grand des fils de Jupiter, et le plus admirable génie pour le gain.

Les marchands de Rome célébraient une fête en l'honneur de Mercure le 15 de mai, auquel jour on lui avait dédié un temple dans le grand cirque. Ils sacrifiaient au dieu une truie pleine.

Les mythologues reconnaissent, en effet, plusieurs Mercures : Lactance le grammairien en compte quatre : l'un, fils de Jupiter et de Maïa; le second, du Ciel et du Jour; le troisième, de Liber et de Proserpine; le quatrième, de Jupiter et de Cyllène, qui tua Argus, et s'enfuit ensuite, disent les Grecs, en Égypte, où il porta la connaissance des lettres. Suivant Cicéron, il y en avait cinq : l'un, fils du Ciel et du Jour; l'autre, de Vulcain et de Phoronis; c'est celui qui se tenait sur la terre et qui s'appelait Trophonius. Le troisième était fils de Jupiter et de Maïa; le quatrième, fils du Nil, que les Egyptiens croyaient qu'il n'était pas permis de nommer; le cinquième, honoré par les Phénéates, était le meurtrier d'Argus. Tous ces Mercures peuvent se réduire à deux : l'ancien Mercure, ou le Thoth, ou Thaut des Egyptiens, contemporain d'Osiris; et celui qu'Hésiode dit fils de Jupiter et de Maïa.

Les temps héroïques n'ont point de personnage plus célèbre que le Mercure égyptien. Il était l'âme du conseil d'Osiris, qui s'en servit dans les affaires les plus délicates, et qui, avant son départ pour la conquête des Indes, le laissa à Isis, qu'il avait nommée régente, comme le ministre le plus habile. Il s'appliqua en effet à faire fleurir

le commerce et les arts dans toute l'Égypte. Occupé des connaissances les plus sublimes, il enseigna aux Égyptiens la manière de mesurer leurs terres; dont les limites étaient souvent dérangées par les accroissements du Nil. Enfin, il y eut peu de sciences dans lesquelles il ne fît de grands progrès, et ce fut lui en particulier qui inventa l'usage de ces lettres mystérieuses nommées hiéroglyphes. Diodore de Sicile ajoute qu'Osiris l'honora beaucoup, parce qu'il le vit doué d'un talent extraordinaire pour tout ce qui peut contribuer à l'avantage de la société. En effet, Mercure forma le premier une langue exacte et régulière des dialectes incertains et grossiers alors en usage, imposa des noms à une infinité de choses usuelles, inventa les premiers caractères, régla jusqu'à l'harmonie des phrases, institua plusieurs pratiques, et donna aux hommes les premiers principes d'astronomie. Il leur apprit ensuite la lutte et la danse, ainsi que la force et la grâce que le corps humain peut acquérir dans ces exercices. Il imagina la lyre à laquelle il mit trois cordes, par allusion aux trois saisons de l'année. Enfin, c'est lui qui, selon les Égyptiens, a planté l'olivier que les Grecs croient devoir à Minerve.

Le Mercure fils de Jupiter et de Maïa, fille d'Atlas, devint célèbre parmi les princes Titans. Après la mort de son père, il eut pour son partage l'Italie, les Gaules et l'Espagne, où il fut maître absolu après la mort de son oncle Pluton; et les Mauritanies après celle de son beau-père Atlas. C'était un prince fin, artificieux, dissimulé; il voyagea plus d'une fois en Égypte, pour s'instruire dans les coutumes de cet ancien peuple et pour y apprendre la théologie, et surtout la magie alors fort en vogue, et où il excella dans la suite : aussi fut-il regardé comme le plus grand augure des princes Titans qui le consultaient sans cesse. L'éloquence et l'adresse qu'il déploya dans les négociations aidèrent beaucoup Jupiter dans les guerres avec les princes de sa famille, et ces rares qualités le firent passer pour le messager des dieux. Il eut des défauts qui égalèrent ses talents, et son humeur inquiète, sa conduite artificieuse obligèrent les autres enfants de Jupiter à lui déclarer la guerre; il fut vaincu plusieurs fois et prit le parti de se retirer en Égypte, où il mourut. Quelques-uns croient qu'il finit sa vie en Espagne, où l'on montrait son tombeau.

Telle est l'histoire de Mercure altérée par les Grecs et mêlée de bien des fables. Ainsi, la chaîne d'or qui sortait de sa bouche et qui s'attachait aux oreilles de ceux qu'il voulait conduire, signifie qu'il enchaînait les cœurs et les esprits par la magie de son éloquence. Si les Égyptiens le représentaient avec une tête de chien, c'était, suivant Servius, pour marquer sa vigilance et sa sagacité.

Le culte de Mercure n'avait rien de particulier, sinon qu'on lui offrait les langues des victimes, emblème de son éloquence. Par la même raison, on lui présentait du miel et du lait. La première figue que l'on cueillait était placée devant l'image de Mercure, et la prenait ensuite qui voulait, d'où le proverbe *ficus ad Mercurium*, pour désigner ce qui devient la proie du premier occupant. On lui immolait aussi des veaux et des coqs. Il était spécialement honoré par les Gaulois, qui lui offraient des victimes humaines; en Égypte, où les prêtres lui consacraient le cynogogue, animal le plus respecté parmi eux après le bœuf; en Crète, comme pays de commerce; à Cyllène en Élide, parce qu'on le croyait né sur le mont du même nom, situé près de cette ville, où il avait une statue posée sur un piédestal, dans une posture indécente, symbole de la fécondité. Il avait aussi en Achaïe un oracle qui ne se rendait que le soir. Après beaucoup de cérémonies, on parlait au dieu, à l'oreille, pour lui demander ce qu'on voulait; on sortait ensuite du temple, les oreilles bouchées avec les mains, et les premières paroles qu'on entendait étaient la réponse du Dieu. Amphion fut le premier qui lui éleva un autel. En Italie, ce dieu fut placé au rang des huit divinités principales, nommées *dii selecti*. On lui accorda la sixième place, parce qu'on lui attribua le gouvernement de la sixième planète. Chez les Crotoniates, où l'on avait adopté le système égyptien renouvelé par Pythagore, qui attribuait au cours de chaque planète un son musical, on croyait que Mercure faisait entendre la note *ut*, et la lune le *si*. Les ex-voto que les voyageurs lui offraient au retour d'un long et pénible voyage, étaient des pieds ailés. Quelquefois il porte une lance, une perche armée de [illegible] ou un trident. C'est avec ces attributs qu'il protégeait le commerce maritime. On lui accordait le trident, suivant Macrobe, parce que, dans la distribution que fit Jupiter des éléments à plusieurs divinités, Apollon fut chargé de prendre soin du feu, Phébé de la terre, Vénus de l'air et Mercure de l'eau. Aussi regarda-t-on ce dieu, dans la suite, comme l'inventeur de la clepsydre. Les [illegible] qui désignaient le guide divin de chaque planète par une voyelle de l'alphabet, la lune par l'*alpha*, Vénus par l'*éta*, le soleil par l'*iota*, Mars par l'*omicron*, Jupiter par l'*upsilon*, Saturne par l'*oméga*, figurèrent [illegible] glyphiquement Mercure par l'*epsilon*. Ainsi sur les médailles grecques, l'A et l'E [illegible] quent souvent une invocation à la Lune et à Mercure. Quelquefois on distingue près du dieu la tête d'Argus, comme un monument de sa victoire; c'était encore dans l'[illegible] des amours de Jupiter que Mercure avait tranché la tête à ce gardien aux cent yeux de la belle Io, changée en vache. D'autres fois on le représentait avec les deux sexes, parce qu'on lui attribuait le privilége d'en changer à volonté. — Comme conducteur des ombres, il est vu, tenant d'une main son caducée et de l'autre un flambeau propre à le guider dans le ténébreux séjour. C'est pour cela que son nom se trouve sur les urnes sépulcrales. Par la même raison, [illegible]

imaginait que ceux qui le voyaient en son-
·devaient bientôt mourir.

Mercure présidait aux combats des ath-
les ainsi qu'Hercule. Sous ce rapport, on
nommait *Enagonius* ou l'athlète. Il avait
ssi le département des monnaies, des poids
les mesures; c'est pourquoi il paraît sur
s as romains et sur plusieurs poids d'Her-
lanum.

Mercure se métamorphosa en mouton,
ur satisfaire sa passion avec Pénélope.
is Pénélope ne fut pas la seule mortelle
norée des faveurs de Mercure; il y eut
core Acacallis, fille de Minos; Hersé, fille
Cécrops; Eupolémie, fille de Mirmidon,
i le rendit père de plusieurs enfants; An-
mire, mère d'Echion; Proserpine et la
mphe Lara, dont il eut les dieux Lares.

Mercure Αἴπυτος, ou *Æpitus*, avait un tem-
e sous ce nom dans l'Arcadie. Ce surnom
t une contraction de Αἰπύτιος, *élevé*.

Mercure fut nommé *Acacésius* par les Ar-
diens, de la ville du même nom, où il avait
e statue de marbre et où il avait été nour-
et élevé par *Acacus*, fils de Lycaon, selon
traditions du même peuple. On le nom-
ait aussi *Mercure-Epagonius* ou l'*athlète*,
rce qu'il présidait aux combats des athlè-
. *Mercure* Ἐνόδιος, ou *vialis*, parce qu'il
ésidait à la sûreté des chemins; *Mercure*
τρόχιος ou *diligent; Mercure* Ἐπίθιος, *qui
rsuade*.

Selon Festus, on lui donnait le surnom de
Caletolus, parce que ses statues ne regar-
aient aucune boutique et que le regard des
ieux annonçait leur protection. Les Hermès
tant placés contre les murs des portiques,
ournaient le dos aux boutiques.

Mercure Nabus, Mercure Nomius. *Voyez*
es mots.

Mercure Polygius. Il y avait à Corinthe
ne statue dédiée à Mercure avec ce surnom
ont on ignore l'origine.

Mercure Πομπαῖος, c'est-à-dire *conducteur
es âmes*.

Mercure Promachus. *Voy.* ce mot.

Mercure Pronaus. Surnom commun à
Minerve et à Mercure, placés à l'entrée d'un
emple de Béotie. Il signifie *dieux du vesti-
ule*.

Mercure Propylée. Ce nom qui désignait
entrée de la citadelle d'Athènes, fut donné
une statue de Mercure qui y était placée.

MERCURES. Les Grecs appelaient Mer-
ures de jeunes enfants de huit, dix à douze
ns, qui étaient employés dans la célébra-
ion des mystères. Quand on consultait l'o-
acle de Trophonius, deux enfants qu'on ap-
elait Mercures, dit Pausanias, venaient vous
rotter d'huile, vous lavaient et vous ren-
laient tous les services nécessaires, autant
qu'ils en étaient capables. Les Latins nom-
maient ces enfants *Camilli, des Camilles*,
parce que *Mercure* était appelé *Camillus*
dans les mystères de Samothrace.

MERCURIALES. Fêtes que l'on célébrait à
Rome en l'honneur de *Mercure*. On les avait
établies d'après celles qui existaient chez
les Crétois.

MERDJAN-BANOU. Fée ou enchanteresse dont il est souvent parlé dans les fables des Orientaux. Elle était de la race des Péris; c'est de la belle espèce des géants ou des démons. Les Dives, leurs ennemis, ayant fait une irruption dans la Perse, Merdjan-Péri fut prise et emmenée captive. Son vainqueur, Demrousch, irrité de ses mépris, l'enferma dans les cavernes de la montagne de Caf. Elle y resta jusqu'à la défaite de son persécuteur, qui fut tué par Tahamourath. Elle se retira ensuite en Europe, où elle se fit une grande réputation sous le nom de la *fée Morganne* ou *Morgiane*.

MERHIS. Déesse égyptienne adorée à Méroë. Elle donna son nom à la ville.

MERION. Fils de Molus et de Melphis, fut un des amants d'Hélène. Obligé, par serment, à prendre la défense de l'époux qu'elle avait choisi, il conduisit avec Idoménée les Crétois au siége de Troie, sur vingt-quatre vaisseaux. Il était semblable à l'homicide Mars, dit Homère. C'est lui qui conduisait le char d'Idoménée.

MERISSA. Déesse des abeilles qui est encore honorée chez les Circassiens.

MERMEL. Esprit ou génie des Groënlandais. Ils le représentent comme un enfant au joli visage et à la longue chevelure. On le rencontre sur les bords de la mer, et ordinairement dans les îles désertes, où il fait entendre des chants harmonieux qui invitent les pêcheurs à venir vers lui; mais ceux qui ont l'imprudence de se fier à cette voix ne revoient plus leur patrie.

MERODAK. Idole des Babyloniens, que l'on croit être la personnification de la *planète de Mars*. Les Orientaux l'honoraient comme Saturne, en lui immolant des victimes humaines, parce qu'ils le regardaient comme un dieu sanguinaire et auteur de la guerre. Son nom vient du persan *merd, mort*, qui signifie la mort ou le carnage, et Gésénius le regarde comme identique avec les mots latins *Mars, Mavors* et *Mors*.

MEROPE. Fille de Cipselus, roi d'Arcadie, fut mariée à Cresphonte, un des Héraclides, roi de Messénie. Elle eut plusieurs enfants, entre lesquels on nomme Polyphonte, le dernier de tous. Les grands du royaume ayant pris Cresphonte en aversion, parce qu'il favorisait trop le peuple, et que pour ne pas l'opprimer il évitait la guerre, le tuèrent lui et ses enfants par les mains d'Agavé et des bacchantes, et mirent sur le trône Polyphonte. Mérope fut presque réduite à épouser le tyran, meurtrier de son mari, pour sauver ses jours. Elle s'en défendit longtemps, parce qu'elle avait sauvé du massacre un de ses fils qu'Aristote nomme Téléphon, et l'avait envoyé secrètement en Etolie, où il fut élevé inconnu à tout le monde, et surtout au tyran, qui le faisait chercher partout. Elle espérait le faire remonter un jour sur le trône de son père par la faveur du peuple, qui lui paraissait toujours attaché à ses intérêts. Le jeune prince, devenu grand, s'échappa des mains de son gouverneur et vint à la cour de Messénie, où

il se vanta d'avoir tué ce Téléphon que le tyran faisait chercher. Le vieillard à qui la reine l'avait confié se rendit aussi auprès de Mérope, pour lui apprendre l'évasion de son fils. Elle ne douta plus que le jeune homme ne fût véritablement l'assassin de son fils ; et un jour qu'elle le trouva endormi dans une salle du palais, elle fut sur le point de le tuer d'un coup de hache, lorsque le vieillard reconnut son prince et retint le bras de la mère en lui nommant son fils.

Ils instruisirent alors Téléphon de sa naissance et des crimes de l'usurpateur ; il ne fut plus question que des moyens de se venger et de recouvrer le trône de Messénie. Pour y parvenir, Mérope feignit de se raccommoder avec le tyran et de consentir à son mariage qu'elle avait si longtemps rejeté. La reine et Polyphonte se rendirent au temple avec tout le peuple pour offrir aux dieux des sacrifices d'actions de grâces et pour célébrer les noces en leur présence. Pendant les cérémonies du sacrifice, l'inconnu s'avança, armé d'une hache comme pour frapper la victime, tua le tyran sur l'autel même et se déclara fils de Cresphonte. La reine le fit reconnaître au peuple et asseoir sur le trône de son père.

Selon Pausanias, le jeune homme qu'il nomme Épytus fut élevé chez Cypselus, son aïeul maternel. Lorsqu'il fut en âge de régner, les Arcadiens le menèrent en Messénie, à la tête d'une armée, et le remirent sur le trône. Il ne se vit pas plutôt le maître que, pour venger la mort de son père et de ses frères, il en punit les auteurs et tous ceux qui y avaient eu quelque part. Ensuite caressant les grands, libéral envers le peuple, affable à tout le monde, il s'acquit l'amour et l'estime universelle de ses sujets, et se rendit si illustre que ses descendants se firent gloire de quitter le nom d'Héraclides pour prendre celui d'Épytides.

MÉROPE. Une des *Pléiades* ou filles d'Atlas. Elle épousa Sisyphe, qui n'était point de la famille des Titans, tandis que ses six sœurs épousèrent chacune un de ces dieux. Et comme des sept étoiles qu'on appelle pléiades, il y en a une qu'on n'aperçoit guère depuis longtemps, on dit que c'était Mérope qui se cachait de honte d'avoir épousé un homme mortel. Elle en eut un fils nommé Glaucus.

C'est aussi qu'Ovide explique pourquoi on avait coutume de dire qu'il y avait sept pléiades, quoiqu'on n'en distingue que six à la vue simple.

MÉROPE, fille d'Œnopion. *Voy.* Orion.

MÉROPE. Une des *sœurs* de *Phaéton*. *Voy.* Héliades.

MÉROPS. Le plus éclairé des devins du parti des Troyens, ne voulait pas que ses deux fils, Adraste et Amphius, allassent à la guerre de Troie, parce qu'il avait vu qu'elle leur serait funeste ; mais ils n'obéirent point à leur père, car le Destin, dit Homère, les conduisait à la mort. Il fut aussi père d'Arisba, première femme de Priam.

MÉROS. Montagne située entre l'Indus et le Cophis, au pied de laquelle était bâtie la ville de Nysa, dont on attribuait la fondation à Bacchus. Le nom grec de cette montagne étant le même que celui de la cuisse, μηρός : cette équivoque fit naître la fable que Bacchus avait été renfermé dans la cuisse de Jupiter (Quint. Curt., lib. c. 10.)

MERVEILLES. (Les sept merveilles du monde). Entre les merveilleux ouvrages de l'antiquité, il y en avait sept qui surpassaient tous les autres en beauté et en magnificence, et qu'on a appelés depuis un grand nombre de siècles les sept merveilles du monde. On est assez d'accord sur le nombre de sept ; mais tous ne rapportent pas les mêmes merveilles. Voici celles qu'on nomme ordinairement : *les jardins de Babylone* soutenus par des colonnes ; *les pyramides d'Égypte ; la statue de Jupiter Olympien ; le colosse de Rhodes ; les murs de Babylone ; le temple de Diane d'Éphèse, et le tombeau de Mausole.* Quelques auteurs ont ajouté *l'Esculape d'Épidaure ; la Minerve d'Athènes ; l'Apollon de Délos ; le Capitole ; le temple d'Adrien de Cyzique,* etc.

MERVOU, et mieux MÉROU. Montagne cosmogonique des Hindous brahmanistes. Ils supposent que la terre présente une surface plane, entourée d'une rangée circulaire de montagnes, appelées Lokaloka. Au centre est le mont Mérou, composé d'or et de pierres précieuses, demeure de la Trimourti, et qui soutient et réunit le ciel, la terre, les enfers, c'est-à-dire les trois mondes ; il est lui-même supporté par huit éléphants. C'est le long des flancs de la montagne que se trouve la résidence des quatre principales divinités de l'Inde. Le Swarga ou paradis d'Indra est le plus inférieur, et regarde le nord ; à l'est et un étage plus haut, est le Kailasa, paradis de Siva ; celui de Vichnou, appelé Vaïkounta, est encore plus haut du côté du midi ; enfin le Satya-Loka, paradis de Brahmâ, est sur la cime de la montagne ; c'est là que réside le chef de la Trimourti, entouré de richis, de gandharvas, etc., qui l'adorent. De plus, les huit gardiens du monde, appelés Achta-dikou-palakas, occupent chacun la face de la montagne qui correspond à son poste.

En le considérant sous un autre point de vue que la mythologie, le mont Mérou est le plateau de la Tartarie, immédiatement au nord de l'Himalaya. Les bouddhistes ont aussi leur mont Mérou, dont ils racontent des fables à peu près semblables. Les Djaïnas ont aussi apporté leurs modifications à ce mythe. Pour eux le mont Mérou s'élève au milieu du Djambou-dwîpa, au centre d'un lac immense qui a d'étendue un lakh de yodjanas (300,000 lieues environ). Les anciens Persans connaissaient le mont Mérou sous le nom de *montagne d'Alborдj*.

MESCH. Génie de la mythologie persane, qui réside dans la planète de Saturne. Il est spécialement chargé de porter secours à la région du midi, si elle se trouvait atta

par les mauvais génies d'Ahrimane.

…CHIA et MESCHIANE. Nom du père …a mère du genre humain, suivant la …gonie persane. Ils durent leur naissan… …avoumors, le premier homme. Celui… …duisit deux plantes qui mirent qua… …ans à germer. Ces deux plantes devin… …avec le temps, des êtres humains, ayant …ne taille et la même figure. Ils furent …ls Meschia et Meschiané. Leurs pre…s années s'écoulèrent dans l'innocen…r ils avaient été créés pour le ciel; …ls se laissèrent séduire par Ahrimane, …emme fut la première qui céda aux sug…ons du tentateur, et sacrifia aux esprits …aux.

…SOCHORE, *μεσόχορος*. Les *mésochores* …t chez les Grecs et les Romains les mu…s qui dirigeaient et conduisaient les …rts, qui en réglaient la mesure, en …ant le pavé avec leur *scabillum*, ou *san…onore*.

…mésochore, dans les jeux publics et …les auditoires publics ou privés, don…le signal pour les acclamations, afin …tous les assistants battissent à la fois des …s.

…ESSAPEE. Surnom de *Jupiter*, honoré …aconie, au pied du mont Taygète.

…ESSENE. Fille de Triopas, roi d'Argos, …mariée à Polycaon, fils cadet de Lelex, …de Laconie. Cette princesse, fière de la …deur de son père, ne put souffrir de se …déchue de son rang, et mariée à un …ple particulier; elle persuada à son mari …e faire roi à quelque prix que ce fût. Il …des troupes, et se rendit maître d'une …trée voisine de la Laconie, à laquelle il …na le nom de *Messénie*, en considération …sa femme. Messène introduisit dans son …uveau royaume le culte et les cérémo…s des grandes déesses (Cérès et Proser…e), et reçut après sa mort, dit Pausanias, …s honneurs tels qu'on en rend aux héros, …r des offrandes faites sur leur tombeau. …le eut un temple à Ithome, et une sta…e qui était moitié or et moitié marbre de …ros.

MESSIES. Déesses des *moissons* (*messis*) …ez les Romains; il y en avait une parti…ulière pour chaque espèce de moissons.

MESSOU. Le Noé de l'Amérique du Nord. …uelques tribus indigènes nommaient ainsi …elui qu'elles disaient avoir été le répara…eur du monde après le déluge. Ce Messou …tant un jour allé à la chasse, ses chiens se …erdirent dans un grand lac, qui, venant à …déborder, couvrit la terre en peu de temps. Messou, voyant ce débordement, députa un corbeau pour s'enquérir de l'état des choses; mais le corbeau s'acquitta mal de la commission. Alors Messou fit partir un rat musqué, qui lui apporta un peu de limon. Messou rétablit la terre dans son premier état; il lança des flèches contre le tronc des arbres qui étaient encore debout, et ces flèches devinrent des branches. Il épousa en uite, par reconnaissance, une femelle du rat musqué : de ce mariage naquirent tous les hommes qui peuplent aujourd'hui le monde.

MESTOR, fils de Persée.

ME-SUK-KUM-MIK-OKWI. Divinité des Pottowatomis, sauvages de l'Amérique du Nord. C'est la personnification de *la terre*, grande aïeule du genre humain. C'est à elle que furent confiées les racines et les plantes médicinales, capables de guérir les maladies et de tuer les animaux à la chasse. C'est pourquoi, dès qu'un sauvage déterre des racines médicinales, il ne manque pas de déposer en même temps dans la terre sa petite offrande à Me-suk-kum-mik-okwi.

METABE. Héros honoré comme un dieu par les *Métapontins*, parce qu'il était le fondateur de leur ville. C'était un chef des Privernates qui, poursuivi par ses sujets, consacra sa fille Camille au service de Diane. On lui érigea une chapelle à *Métaponte*.

METAGITNIES (du grec *μεταγειτνιάω*, *passer dans le voisinage*). Fêtes célébrées dans l'Attique pendant le mois de juin, qui en tira son nom, par les habitants de Mélite; parce que ceux-ci avaient quitté, sous les auspices d'Apollon, le bourg qu'ils habitaient, pour aller se fixer dans un bourg voisin, nommé Diomée. Pendant cette fête, des gens de diverses tribus campaient sous des tentes et se réunissaient en société.

METAGYRTES. Ministres subalternes de Cybèle, mendiants de profession, ainsi nommés des aumônes qu'ils recueillaient (*ἀγυρτάζειν*) au nom de la mère des dieux. Leur emploi était d'entrechoquer les cymbales et de faire résonner les tambours, instruments qu'ils portaient suspendus à leur cou.

METAMORPHOSE. C'est la transformation d'une personne, son changement dans une autre forme. (*μεταμόρφωσις* est formé de la préposition *μετὰ* qui marque changement, passage d'un état à l'autre, et *μορφή*, *forme*.) Les métamorphoses sont fréquentes dans la mythologie. Il y en a de deux sortes; l'une, la métamorphose des dieux, comme celle de Jupiter en taureau, de Minerve en vieille, n'était qu'apparente, parce que ces dieux ne conservaient pas la nouvelle forme qu'ils prenaient. Mais les métamorphoses de Lycaon en loup, de Coronis en corneille, d'Arachné en araignée, étaient réelles, c'est-à-dire, qu'ils restaient dans leur nouvelle forme. Ovide a donné le recueil le plus complet des *Métamorphoses* de la fable.

Les métamorphoses de la mythologie hindoue sont appelées *Avatars*, descentes ou incarnations. Les plus célèbres sont celles de Vichnou; on en compte dix principales.

METE. Divinité des anciens Gnostiques et des Templiers. Son nom grec, *Μῆτις*, signifie *la raison*, *la prudence*. M. de Hammer prétend que c'est le même *Eon* qui, chez diverses sectes gnostiques, portait le nom de *Sophie*, *Prunicos*, *Barbelo*, *Hakhamoth*. Les Grecs appelaient *Métis*, *la prudence* ; Jupi-

ter l'épousa, mais, prévoyant qu'elle mettrait au jour un fils qui serait le souverain de l'univers, il l'avala. C'est de ce mythe que les Ophites tirèrent leur Mété ; ils en changèrent le sens, en firent une divinité androgyne, et lui attribuèrent, comme les Cypriens à leur Vénus, une grande barbe. Proclus dit que Métis était un des noms du dieu *androgine* des Orphiques ; il lui donne aussi celui d'Ερικεπαῖος. Les Templiers s'emparèrent de cette divinité, et en sculptèrent la figure sur un grand nombre de leurs monuments ; ils la représentèrent, conformément aux idées des Ophites.

C'est du mot *Mété* et de celui de *Baphé* que s'est formé le nom de *Baphomet*, qui signifie *baptême de l'esprit*, lequel a rapport au baptême de feu des anciens gnostiques, et dont les Templiers firent encore une idole.

MÉTEMPSYCOSE. Transmigration de l'âme dans différents corps d'hommes, d'animaux ou de plantes (Ce mot est formé des des prépositions μετα *inter*, ἐν, *in*, et de ψυχη, *âme*). Les prêtres égyptiens admettaient une circulation perpétuelle des âmes dans différents corps d'animaux terrestres, aquatiques, volatiles, d'où elles revenaient animer des corps d'hommes, circuit qu'elles achevaient en trois mille ans. Cette doctrine était fondée sur l'immortalité de l'âme, sur la nécessité de récompenser la vertu et de punir le vice, et sur l'origine du mal moral et du mal physique.

Si l'on demandait à Pythagore : pourquoi les hommes sont-ils doublement malheureux sur la terre, et par les disgrâces qu'ils ont à craindre des objets du dehors, et par les inquiétudes, qu'ils se procurent sans cesse au dedans d'eux-mêmes ? Sa réponse était que cette vie est la punition d'une vie antérieure, que l'âme de l'homme, par ses désirs immodérés, s'est séparée de l'âme du monde, qui est Dieu même, à qui elle était unie de sa nature. Auparavant qu'elle s'y rejoigne, il faut qu'elle subisse plusieurs épreuves, qu'elle change souvent de prison, qu'elle répare ses anciennes fautes en animant un certain nombre de corps.

La plupart des philosophes grecs et des orientaux croyaient que les âmes séjournaient tour-à-tour dans les corps de différents animaux, passaient des plus nobles aux plus vils, des plus raisonnables aux plus stupides, et cela suivant les vertus qu'elles avaient pratiquées, ou les vices dont elle s'étaient souillées dans le cours de chaque vie. Plusieurs ajoutaient que la même âme, pour surcroît de peines, allait encore s'ensevelir dans une plante ou dans une arbre, persuadés que tout ce qui végète a du sentiment, et participe à l'intelligence universelle. Lucain appelle cette erreur un officieux mensonge, qui épargne les frayeurs de la mort, et qui entretient dans les âmes la pensée que l'âme ne fait que changer de demeure, et qu'on ne cesse de vivre que pour recommencer une autre vie.

Les prêtres égyptiens enseignaient qu'a-
près la mort l'âme passait successiveme
dans les corps des animaux terrestres, aqu
tiques et aériens, révolution qu'elle ache
vait en trois mille ans, après quoi elle re
venait animer un corps humain. Ces prê
tres expliquaient par là la prodigieuse iné
galité des conditions humaines. L'infortun
était une expiation des crimes commis dan
une vie précédente ; et le bonheur, la ré
compense des vertus d'une vie antérieure
Ils pensaient aussi que les hommes qu
durant un certain nombre de transmigration
avaient entièrement expié leurs faut
étaient transportés dans une étoile ou dan
une planète, qui leur était assignée po
demeure.

La doctrine de la métempsycose fut ra
portée dans la Grèce et dans l'Italie, vers l
62e olympiade, par Pythagore, qui l'ava
empruntée des Égyptiens et des Indiens. Ce
pendant ce dogme ne fit jamais partie de
religon nationale de ces peuples.

Les druides gaulois enseignaient le mêm
dogme ; ils persuadaient aux peuples qu
les âmes ne mouraient point, mais qu'a
près leur séparation d'avec le corps elle
passaient dans un autre ; ce qui ne contri
buait pas peu à inspirer aux Gaulois u
courage invincible et le mépris de la mor
Ils croyaient que les âmes circulaient con
nellement de ce monde-ci dans l'autre,
de l'autre monde dans celui-ci ; c'est-à-di
que ce qu'on appelle la mort était l'entr
dans l'autre monde, et que ce qu'on appel
la vie en était la sortie pour revenir dans
monde ; qu'après la mort l'âme passait da
le corps de tel ou tel autre homme, et q
l'inégalité des conditions et la mesure d
peines et des plaisirs se réglaient sur
bien ou le mal qu'on avait fait dans une a
tre vie.

Les Germains, les Celtes, et la plupart d
peuples du Nord, avaient autrefois les mêm
opinions que les Gaulois.

La doctrine de la métempsycose
comme le point fondamental de la rel
des Hindous.

Les âmes des hommes, après la mort
ceux-ci, vont ordinairement animer d
rents corps : tantôt c'est celui d'un
d'un reptile, d'un oiseau, d'un quadrup
tantôt celui d'un autre homme
les plus parfaites sont reçues dans le
et les plus criminelles sont plongées
Naraka.

La métempsycose est encore un
fondamental de toutes les nations qui
fessent le bouddhisme. Quoique leur
tème sur la transmigration ressemble
coup à celui des Brahmanistes, il en
cependant en quelques points.
sonne n'est excepté de la transmigra
la plus haute vertu ne peut pas
dans tous les états ; ainsi l'âme ne
venir d'un bond de l'état d'homme
brute à la félicité suprême.

Plusieurs peuplades nègres de la
née croient que les âmes de leurs
passent dans le corps des lézards

des reptiles très-communs dans leur pays. Quand ils les voient paraître autour de leur demeure, ils disent que ce sont leurs parents qui viennent faire le folgar, c'est-à-dire se divertir et danser avec eux. Ils se feraient un grand scrupule de tuer un de ces petits animaux. D'autres, sur la Côte-d'Or, s'imaginent qu'après la mort, leurs âmes seront transportées dans le pays des blancs, où elles animeront le corps d'un homme blanc.

Quelques tribus de l'Amérique du Nord croient à la transmigration des âmes. Parmi les indigènes, il en est qui s'imaginent que leur âme doit passer dans le corps de quelque animal; d'autres, qu'ils iront revivre, après avoir été de grands guerriers et gens de bien, chez une nation parfaitement heureuse, à qui la chasse ne manque jamais; que si, au contraire, ils ont mal vécu, ils doivent s'attendre de ressusciter dans une nation malheureuse et dénuée de chasse.

Les Chipeways, peuplade sauvage de l'Amérique septentrionale, ont aussi quelque idée de ce système. Si, par hasard, un enfant vient au monde avec des dents, ils s'imaginent aussitôt qu'il ressemble à quelqu'un des leurs qui a vécu très-longtemps, et qui renaît avec ces signes extraordinaires de son existence antérieure.

METENSOMATOSE. Terme grec et dogmatique, dont on trouvera l'explication dans l'exemple qui suit. La destinée de l'âme au sortir du corps, dans le système des druides, n'est pas une chose facile à décider. Admettaient-ils une métempsycose ou bien une métensomatose, c'est-à-dire, admettaient-ils le retour des âmes dans de nouveaux corps (voilà la métempsycose), ou simplement imaginaient-ils un pays inconnu où les âmes allassent après la mort? Croyaient-ils à ce pays des âmes, dont plusieurs nations sauvages supposent aujourd'hui la réalité? C'est ce qu'on appelle métensomatose (Fénelon.)

Voici cette doctrine plus développée. Ils étaient d'abord persuadés que l'âme survit au corps, qu'elle est immortelle. Ils admettaient après cette vie des peines et des récompenses qui devaient être le prix de la conduite qu'on avait tenue dans ce monde. Après ce temps, les morts devaient revenir à la vie, ou les âmes ranimer leur corps une autre fois. Cette nouvelle vie était immortelle; les hommes qui la reprenaient ne mouraient plus pour revivre encore. Ces dogmes paraissent avoir été communs aux Gaulois et aux Germains.

Les Hindous admettent aussi la métensomatose : ils croient que, par la vertu de mantras ou de formules magiques, un individu peut, à sa volonté, faire sortir son âme de son corps et l'introduire dans un autre.

METEOROMANCIE. *Divination par les météores*; et comme les météores ignés sont ceux qui jettent le plus de crainte parmi les hommes, la météoromancie désigne proprement la divination par le tonnerre et les éclairs. Cette espèce de divination passa des Toscans aux Romains, sans rien perdre de ce qu'elle avait de frivole. Sénèque nous apprend que deux auteurs graves, et qui avaient exercé des magistratures, écrivaient à Rome sur cette matière. Il semble même que l'un d'eux l'épuisa entièrement; car il donnait une liste exacte des différentes espèces de tonnerres. Il circonstanciait et leurs noms et les pronostics qui s'en pouvaient tirer; le tout avce un air de confiance plus surprenant encore que les choses qu'il rapportait. On eût dit, tant cette matière météorologique lui était familière, qu'il comptait les tableaux de sa galerie, ou qu'il faisait la description des fleurs de son jardin.

METHRES. Petit fils d'Agénor, et aïeul de Didon.

METHVER, surnom d'*Isis*, qui signifie en cophte *pleine de force créatrice*.

METHYDRIUM. Ville d'Arcadie.

Il y avait près de cette ville un temple de *Neptune équestre*, ou *Hippius*, et une montagne surnommée *thaumasiel*, ou *miraculeuse*. On disait que sur cette montagne Cybèle, accouchée de Jupiter, avait trompé Saturne, en lui donnant à dévorer une pierre au lieu de l'enfant qu'elle mit au monde. On y montrait aussi la caverne de cette déesse, dans laquelle on ne laissait entrer que les femmes consacrées à son culte.

METHYMNE. Ville située à l'ouest dans l'île de Lesbos. Elle était célèbre par ses bons vins, et plus encore par la naissance d'Arion, qui, jeté dans la mer, fut reçu et porté par un dauphin jusqu'au cap Ténare, près de Lacédémone. On y voyait, du temps de Pausanias, sa statue assise sur un dauphin.

Elle avait pris son nom de *Methymna*, fille de Macaris.

METHYNE, (du grec Μέθυ, *vin*). Divinité qui présidait au vin nouveau. On l'adorait à Rome le dernier jour de novembre.

METIS. Déesse dont les lumières étaient supérieures à celles de tous les autres dieux et de tous les hommes. Jupiter l'épousa; mais ayant appris de l'oracle qu'elle était destinée à être mère d'un fils qui deviendrait le souverain de l'univers, lorsqu'il la vit prête d'accoucher, il avala la mère et l'enfant. Le Ciel et la Terre lui avait donné ce conseil, et l'avaient averti qu'autrement il perdrait son sceptre, les Destins ayant ordonné qu'après que Métis aurait mis la sage Minerve au monde, elle accoucherait d'un garçon qui régnerait sur les dieux et sur les hommes. Il devint lui-même gros de l'enfant que Métis portait, et accoucha de Minerve. C'est Hésiode qui raconte cette fable. Apollodore dit seulement que Jupiter, quand il fut grand, s'associa Métis (Μῆτις, *prudence*), dont le nom signifie *prudence, conseil;* ce qui veut dire que Jupiter fit paraître beaucoup de prudence dans toutes les actions de sa vie. Ce fut par le conseil de Métis qu'il fit prendre à son

père Saturne un breuvage qui lui fit vomir premièrement la pierre qu'il avait avalée, et ensuite tous les enfants qu'il avait dévorés.

MÉTIS. Nom d'une *nymphe*, fille de l'Océan et de Thétis.

METOECIES. Fêtes célébrées par les Athéniens en l'honneur de Thésée, et en mémoire de ce qu'il les avait fait demeurer dans une ville où il les avait rassemblés tous, des douze petits lieux où ils étaient auparavant dispersés.

MÉTOPOSCOPIE. Art de découvrir le tempérament, les inclinations, le caractère, par l'inspection ou du *front* (Μέτωπον), ou des traits du visage. Les métoposcopes distinguent sept lignes au front, à chacune desquelles préside une planète : Saturne à la première, Jupiter à la seconde, et ainsi des autres.

MÉTRA. Fille d'Érésichthon, ayant été aimée de Neptune, obtint de ce dieu le pouvoir de prendre différentes figures. Elle fit usage de cette faculté pour soulager la faim dévorante de son père, se laissant vendre à différens maîtres pour fournir, au prix de sa servitude, des aliments à Érésichthon. Ovide dit que Métra ayant été vendue à un maître qui l'amena sur le bord de la mer, elle se changea à ses yeux en un pêcheur qui tenait une ligne à la main ; qu'elle se déroba des mains de plusieurs autres maîtres sous la forme d'une génisse, sous celle d'une jument, d'un oiseau ou d'un cerf. Ces différentes métamorphoses expriment bien la piété de cette fille, qui mettait tout en usage pour nourrir son père, après qu'il se fût ruiné par ses débauches. Après la mort de son père, elle épousa Autolicus, grand-père d'Ulysse.

MÉTRAGYRTE. Surnom de *Cybèle*, mère des dieux. On appelait aussi Métragyrtes, les prêtres ambulants qui faisaient la quête pour cette déesse. *Voy.* AGYRTES et MÉNAGYRTES.

METROON. Les Grecs appelaient ainsi en général un temple consacré à Rhéa ou Cybèle, et en particulier celui que les Athéniens avaient élevé à l'occasion d'une peste dont ils furent affligés pour avoir jeté dans une fosse un des prêtres de la Mère des dieux.

MEUI. Divinité égyptienne, personnification de *la pensée* ou de *la raison*. Elle est une des transformations du dieu *Thoth*.

MEULEN. Génie du bien, adoré par les Araucanos, peuples sauvages du Chili.

MEULIVIARE. Dieu des anciens Celtibériens, qui n'est connu que par une inscription latine portant : *Meuliviaru Deo.*

MÉZENCE. Roi des Étruriens, est appelé par Virgile (*Æneid.* l. VII, 648 ; l. VIII, 483 ; l. X, 874) le cruel Mézence, le contempteur des dieux. Il avait conquis la capitale des Étruriens, et y régnait en tyran, exerçant sur ses sujets les plus barbares forfaits. Il prenait plaisir à étendre un homme vivant sur un cadavre, à joindre ensemble leurs bouches, leurs mains et tous leurs membres. Il faisait ainsi, par une mort violente et au milieu d'une affreuse infection, mourir les vivants dans les embrassements des morts. Ses sujets, lassés enfin d'obéir à ce prince inhumain, se soulevèrent, prirent les armes, égorgèrent ses gardes, assiégèrent dans son palais, et y mirent le feu. Il s'échappa au milieu du carnage, et se sauva chez les Rutules auprès de Turnus. Il combattit vaillamment contre les Troyens, et après de grandes actions de valeur, il fut attaqué par Énée. Voyant venir à lui ce héros, il l'attend sans le craindre. Mon bras, dit-il, et mon dieu ; je l'implore ainsi que le trait que je vais lancer. Il se battirent et Mézence fut vaincu.

MI. Démons aériens qui, suivant la croyance des Chinois, infestent les montagnes.

MIA. Nom des temples des Japonais.

MIAO. Temples des Chinois. On donne aussi ce nom à la salle des ancêtres, que chaque individu a dans sa maison ; c'est là que l'on place les tablettes sur lesquelles sont inscrits les noms des défunts de la famille, et que l'on se rend chaque jour pour s'acquitter des cérémonies prescrites envers les défunts. Ces tablettes portent le nom de *Miao-tchü.*

MICA. Fille de Philodème, de la ville d'Élée, fut égorgée par Lucius, fils du tyran Aristotime, parce qu'elle refusait de se rendre à ses désirs déréglés. On voyait à Rome une statue dorée, que l'on appelait MICA. D'autres prétendent qu'il faut entendre ces mots *mica aurea* de la statue d'une ourse, que l'empereur Valentinien aimait avec passion, selon le témoignage d'Ammien Marcellin.

MICHABOU ou **MICHAPOU**, dieu du ciel et créateur du monde, suivant la cosmogonie des sauvages du Canada.

Les Canadiens font en l'honneur de Michabou des festins, dans lesquels on est obligé de manger toute la chair des animaux qui sont servis : ce seroit un mauvais présage pour le maître du festin, si les convives ne mangeaient pas tout ce qui leur est présenté ; il devrait s'attendre à être traversé dans ses entreprises. Quant aux os, on les consacre à Michabou et aux esprits. Ce dieu réside dans un lac immense situé par delà les montagnes qui sont au couchant du lac supérieur.

MICHIBICHI. Un des *Manitous* ou bons génies des sauvages du Canada ; il n'est autre qu'une espèce de petit tigre, qui fuit l'approche de l'homme et s'acharne à la poursuite des autres animaux. On dit même que lorsque les chasseurs poursuivent un ours ou un bœuf, il s'élance avec fureur sur l'animal poursuivi. Les sauvages disent que ces tigres sont des Manitous qui aiment les hommes ; c'est pourquoi ils les honorent au point qu'ils aimeraient mieux mourir que d'en tuer un seul.

MICHINISSI. Dieux des eaux chez les sauvages du Canada.

MICIPE. Fille de Pélops.

MICTLAN. Enfer des Mexicains, lieu obs[illegible]

ur situé dans le centre de la terre, et gouverné par le dieu *Mictlanteuctli*. Pour y arver, il fallait d'abord passer entre deux montagnes qui frappaient sans cesse l'une contre l'autre, traverser deux endroits dont un était gardé par un serpent, et l'autre par n lézard vert, franchir huit collines et parcourir une vallée où le vent était si fort u'il lançait à la figure des fragments de cailloux tranchants. On arrivait ensuite en présence de Mictlanteuctli, auquel les morts offraient les objets qui avaient été enterrés avec eux à cet effet.

MICTLANTEUCTLI. Dieu du *Mictlan*, ou e l'enfer mexicain.

MIDAS. Fils de Gordius et de Cybèle, régna dans cette partie de la grande Phrygie où coule le Pactole. Bacchus étant venu en ce pays, accompagné de Silène et des Satyres, le bonhomme Silène s'arrêta vers une fontaine où Midas avait fait verser du vin, dit Pausanias, pour l'y attirer; car il en était très-friand. Quelques paysans qui le trouvèrent ivre en cet endroit, après l'avoir paré de guirlandes et de fleurs, le conduisirent devant Midas. Ce prince qui avait été instruit dans les mystères de Bacchus par Orphée et par l'Athénien Eumolpe, ravi d'avoir en sa puissance un ministre fidèle du culte de ce dieu, le reçut magnifiquement et le retint pendant dix jours, qui furent employés en réjouissances et en festins; ensuite il le rendit à Bacchus. Ce dieu, charmé de revoir son père nourricier, ordonna au roi de Phrygie de lui demander tout ce qu'il souhaiterait. Midas, qui ne prévoyait pas la suite de sa demande, le pria de faire en sorte que tout ce qu'il toucherait devînt or. Bacchus, fâché qu'il ne lui eût pas demandé quelque chose de plus avantageux, lui accorda un pouvoir qui allait lui être tout à fait inutile; et le roi qui se crut au comble de la félicité, se retira, très-satisfait de la grâce qu'il venait d'obtenir. Comme il se défiait d'une faveur si singulière, il prit d'abord une branche d'arbre et elle fut aussitôt changée en un rameau d'or; il arracha quelques épis de blé, qui devinrent dans le moment la plus précieuse de toutes les moissons; il cueillit une pomme, qu'on aurait prise un moment après pour une de celles qu'on trouve dans le jardin des Hespérides; à peine eut-il touché les portes de son palais qu'elles commencèrent à jeter un éclat surprenant; lorsqu'il se lavait les mains, l'eau prenait une couleur qui aurait trompé Danaé. Charmé d'une vertu si extraordinaire Midas se livrait à tous les transports de sa joie, lorsqu'on vint l'avertir qu'on avait préparé son repas. Quand il fut à table et qu'il voulut prendre du pain, il le trouva converti en or; il porta à la bouche un morceau de viande, et il ne trouva que de l'or sous sa dent; lorsqu'on lui présenta à boire du vin mêlé avec de l'eau, il n'avala qu'un or liquide. Surpris d'un prodige si nouveau, pauvre et riche tout à la fois, il déteste une opulence si funeste, et se repent de l'avoir souhaitée. Au milieu de l'abondance, il ne peut ni assouvir sa faim, ni étancher la soif qui le dévore; et cet or qui avait fait l'objet de ses vœux, devient l'instrument de son supplice. « Père Bacchus, dit-il alors, en levant les mains vers le ciel, je reconnais ma faute, pardonnez-la moi, et délivrez-moi, je vous prie, d'un état qui n'a que l'apparence du bien. »

Bacchus, touché de son repentir, l'envoya se laver dans le Pactole. « Remontez jusqu'à sa source, dit-il; et quand vous y serez arrivé, plongez-vous dedans, afin que l'eau, en passant sur votre tête, puisse effacer la faute que vous avez commise. » Midas obéit à cet ordre; et en perdant la vertu de convertir en or tout ce qu'il touchait, il la communiqua au Pactole, qui depuis ce temps-là roule un sable d'or. Cette fable, si agréablement contée par Ovide (*Metam.*, lib. II), est suivie d'une autre sur Midas.

Pan, s'applaudissant un jour en présence de quelques jeunes nymphes qui l'écoutaient, sur la beauté de sa voix et sur les doux accents de sa flûte, eut la témérité de les préférer à la lyre et aux chants d'Apollon : il poussa la vanité jusqu'à lui faire un défi. On prit pour juge le mont Tmolus, qui adjugea la victoire à Apollon. Toute l'assemblée applaudit à ce jugement, à l'exception de Midas, qui le blâma hautement. Apollon ne voulant pas que des oreilles si grossières conservassent plus longtemps la figure de celle des autres hommes, les lui allongea, les couvrit de poil et les rendit mobiles, en un mot, il lui donna des oreilles d'âne. Midas prenait grand soin de cacher cette difformité et la couvrait sous une tiare magnifique. Le barbier qui avait soin de ses cheveux, s'en était aperçu, mais il n'avait osé en parler à personne. Incommodé de ce secret, il va dans un lieu écarté fait un trou dans la terre, s'en approche le plus près qu'il lui est possible et dit, d'une voix basse, que son maître avait des oreilles d'âne; ensuite il rebouche le trou, croyant y avoir enfermé son secret, et se retire. Quelque temps après, il sortit de cet endroit une grande quantité de roseaux qui, étant secs au bout d'un an, et étant agités par le vent, trahirent le barbier en répétant ses paroles et apprirent à tout le monde que Midas avait des oreilles d'âne. Hérodote assure que Midas envoya de riches présents au temple de Delphes, entr'autres une chaîne d'or d'un prix inestimable.

MIDAS. Fils de Médée, donna son nom à la *Médie*.

MIDGARD, ou *Manheim, monde des hommes;* l'un des neuf mondes des anciens Scandinaves, Il est situé au centre de tous les autres; autrefois les dieux l'habitèrent et y construisirent la ville céleste d'Asgard cité des Ases.

C'est le nom du *grand serpent, fils de Loko* le génie du mal. Odin le précipita dans la mer, où il ronge éternellement sa queue. Ailleurs il est représenté comme entourant la terre de ses replis. A la fin des temps il combattra contre Thor, qui le terrassera et

lui portera un coup mortel, mais en expirant il vomira des flots de venin qui étoufferont son vainqueur.

MIEL. Les anciens offraient du miel aux dieux au commencement de l'année, comme un présage qu'elle serait heureuse. Ils commençaient aussi leurs repas par le miel, selon Varron : *Melle principia conciit*. Ils s'en servaient aux usages auxquels nous employons le sucre qu'ils ne connaissaient pas. Les miels les plus renommés étaient celui du mont Hymette dans l'Attique, celui des Cyclades, et celui de Sicile, plus connu sous le nom du mont Hybla.

MIELIKI. Déité finnoise, habitante des bois, où elle réside dans un château, avec les déesses ses compagnes, qui favorisent les chasseurs. Elle est regardée comme la mère nourrice de l'ours.

MIEN-MO. C'est la montagne centrale de l'univers, suivant le système cosmogonique des bouddhistes birmans. C'est le *mont Mérou* des Indiens. Il a une hauteur de 256,000 lieues, et ses racines s'enfoncent dans la terre à une même profondeur.

MIGONITIS. Surnom que Pâris donna à *Vénus*. On raconte qu'Hélène refusa d'abord, d'écouter ce ravisseur jusqu'à ce qu'elle fût arrivée avec lui sur le rivage de la terre ferme en Laconie, vis-à-vis de l'île de Cranaé, que, par reconnaissance, il fit bâtir un temple, dans le lieu même, en l'honneur de *Vénus Migonitis*, et nomma le territoire *Migonium*, d'un mot qui signifie l'*amoureux mystère*. Ménélas alla visiter ce temple, qui était un monument éternel de son déshonneur : il n'y fit aucun dommage, et se contenta d'offrir un sacrifice à Vénus.

MIHIR ou MIHR, était une divinité persane que les Grecs et les Romains nommaient *Mithra*, qu'ils ont confondue avec le Soleil, et qu'ils ont cru le principal objet du culte des Perses. Mais Hérodote, beaucoup mieux instruit de la religion et des mœurs persanes que tous les écrivains qui l'ont suivi, nous en donne une idée fort différente. Les Perses, dit-il, n'ont ni temples, ni statues, ni autels ; ils traitent ces pratiques d'extravagance, parce qu'ils ne pensent pas, comme les Grecs, que la nature des dieux ait rien de commun avec celle des hommes. Ils sacrifient à Jupiter sur le sommet des plus hautes montagnes, et donnent le nom de Jupiter à toute la circonférence du ciel, et ils adorent le Soleil que les Assyriens appellent *Mylita*, et les Perses, *Mithra*.

On voit par ce passage d'Hérodote, que le culte de Mithra était un culte nouveau, emprunté des étrangers, qui avait pour objet, non le Soleil, mais la Vénus céleste, principe des générations et de cette fécondité par laquelle les plantes et les animaux se perpétuent et se renouvellent.

Telle est l'idée que les anciens nous donnent de la Vénus Uranie, et celle qui répond aux noms sous lesquels elle était désignée. *Mauuledta*, dans le syrien d'aujourd'hui, signifie *mère* ; dans l'ancien persan, le mot *mihr* ou *mihir* signifie *amour*, *bienveillance* ; de là vient le mot de *mithridate*, ou plus ré-gulièrement *Mehrdate*, comme il se lit su-une inscription ancienne, ainsi que dan-Tacite ; c'est en persan *mihirdad*, *amour d-la justice*. Le nom d'*alitta*, employé par le-Arabes, désignait seulement le sexe de Vé-nus Uranie ; *ilahat* ou *allaat* était enco-du temps de Mahomet, le nom général de-déesses inférieures, filles du dieu suprême-dont il reproche le culte à ses compatriote-

Le *mihir* des Perses, pris pour le nom de-l'*amour*, sentiment naturel qui est le prin-cipe de l'union et de la fécondité des être-vivants, convient parfaitement avec l'idé-que les anciens avaient de la Vénus Urani-

MIHRGAN. Fête que les anciens Persan-célébraient le 16 du septième mois en l'hon-neur du Soleil, parce que ce fut ce jour-l-que le premier roi mit sur sa tête une cou-ronne qui représentait cet astre.

MIKADO. Un des titres du dairi ou empe-reur du Japon, que quelques-uns considè-rent comme le pontife de la religion d-Sinto. Non-seulement il a le pouvoir d-faire des dieux, mais il est lui-même u-objet de culte et d'adoration pour les Sin-toïstes.

MIKIAS. Symbole égyptien, offrant la fi-gure d'une longue perche surmontée d'un-barre transversale en forme de T, à laquell-on ajoutait quelquefois plusieurs autres tra-verses ; c'était la mesure et l'indice d-progrès du Nil. On en fit le signe d'un bon-heur désiré ou de la délivrance d'un mal. L-mikias devint enfin une amulette, qu'o-suspendait au cou des malades et à la ma-de toutes les divinités bienfaisantes.

MIKOTO. Titre réservé aux *Kami*, dieu-et demi-dieux des deux premières dynas-ties qui régnèrent sur le Japon. On pe-traduire ce mot par *divinité* ; il correspon-au chinois *tsun*, *vénérable*.

MILDA. Déesse de la beauté chez les an-ciens Lithuaniens ; elle correspondait-Fréya, divinité scandinave. Elle était mè-de Kaunis, l'amour, qu'on représentait so-la forme d'un pain.

MILDAVWNIKAS. Prêtres lithuaniens q-étaient spécialement chargés de brûler de-parfums en l'honneur de *Milda*.

MILET. Les auteurs ne sont d'accord n-sur la naissance ni sur la demeure de ce prin-Les uns ont dit qu'il était fils d'Apollon e-de Déione ; d'autres lui donnant le mêm-père, ont dit qu'il était fils d'Acacallis, fi-de Minos. On lit ailleurs qu'il était l-mari et non le fils de cette Acacallis. On pa-raît assez s'accorder sur le lieu de sa nais-sance : ce fut en Crète, d'où il fut obligé d-sortir pour différents motifs. Selon les un-il n'en eut point d'autre que de conduir-une colonie dans la Carie, où il conquit un-ville, à laquelle il donna son nom. Tous l-hommes qui étaient dans la ville ayant ét-tués pendant le siége, les vainqueurs épou-sèrent leurs femmes et leurs filles, et Mi-eut pour son partage Cyanée, fille de Méan-dre. D'autres ont dit que Minos fut la cau-de cette retraite ; mais ils ne s'accordent pa-

sur la nature de cette cause. Ovide dit que Minos se voyant vieux et sans forces, craignit que Milet ne le détrônât; celui-ci, pour apaiser les inquiétudes du roi, quitta le pays. Selon d'autres auteurs, la beauté du jeune Milet l'exposa, de la part de Minos, à des violences dont il crut devoir se mettre à l'abri par la fuite. Il se retira en Carie auprès du roi Eurytus, dont il se procura les bonnes grâces au point qu'il épousa Eidothée sa fille, de laquelle il eut Biblis et Caunus. Selon d'autres, ce ne fut pas la fille du roi qu'il épousa, mais la nymphe Cyanée, fille du fleuve Méandre. Enfin d'autres assurent que sa mère s'appelait Arie, et d'autres la nomment Frugasia.

MILICHIUS. Surnom donné à *Bacchus*, parce que c'était lui, disait-on, qui avait planté les premiers figuiers dans la Grèce, et qui avait appris aux hommes à se servir de leur fruit contre la vapeur du vin. *Milicha* était l'ancien nom grec de la *figue*. *Jupiter* avait aussi le même surnom.

MILON. Crotoniate, fils de Diotime, un des plus célèbres athlètes de la Grèce. Pausanias dit qu'il fut six fois vainqueur à la lutte, aux jeux olympiques; la première fois, dans la classe des enfants : il eut un succès pareil aux jeux pythiques. Il se présenta une septième fois à Olympie, mais il ne put y combattre faute d'antagoniste. On raconte de lui, continue le même auteur, plusieurs autres choses qui marquent une force de corps extraordinaire. Il tenait une grenade dans sa main, et par la seule application de ses doigts, sans écraser ni presser ce fruit, il le tenait si bien que personne ne pouvait le lui arracher. Il mettait le pied sur un disque arrosé d'huile, et par conséquent fort glissant; cependant, quelque effort que l'on fit, il n'était pas possible de l'ébranler ni de lui faire lâcher pied. Il se ceignait la tête avec une corde en guise de ruban, puis il retenait sa respiration; dans cet état violent le sang se portant au front lui enflait tellement les veines que la corde rompait. Il tenait le bras droit derrière le dos, la main ouverte, le pouce levé, les doigts joints, et alors nul homme n'eût pu lui séparer le petit doigt d'avec les autres. Ce qu'on dit de sa voracité est presque incroyable; elle était à peine rassasiée de vingt livres de viandes, d'autant de pain, et de quinze pintes de vin en un jour. Athénée rapporte qu'une fois ayant parcouru toute la longueur du stade, portant sur ses épaules un taureau de quatre ans, il l'assomma d'un coup de poing, et le mangea tout entier dans la journée.

Il eut une fois occasion de faire un bel usage de ses forces. Un jour qu'il écoutait les leçons de Pythagore, car il était l'un de ses disciples les plus assidus, la colonne qui soutenait le plafond de la salle où l'auditoire était assemblé, ayant tout d'un coup été ébranlée par quelque accident, il la soutint lui seul, donna le temps aux auditeurs de se retirer, et après avoir mis les autres en sûreté, il se sauva lui-même. La confiance qu'il avait en ses forces lui devint fatale. Ayant trouvé un vieux chêne entr'ouvert par quelques coins qu'on y avait enfoncés à force, il entreprit d'achever de le fendre avec ses mains; mais l'effort qu'il faisait pour cela ayant dégagé les coins, ses mains se trouvèrent prises et serrées par le ressort des deux parties de l'arbre qui se rejoignirent; de manière que ne pouvant se débarrasser, il fut dévoré par les loups ou par un lion.

MILON, puni pour le meurtre de Laodamie, lapidée au pied des autels.

MIMALLONES ou MIMALLONIDES. Nom que l'on donnait aux *bacchantes*, qui, à l'imitation de Bacchus, portaient des cornes. Les uns dérivent ce nom de *Mimas*, montagnes de l'Asie Mineure, où la célébration des orgies se faisait avec beaucoup d'appareil; les autres, de la licence effrénée des discours des bacchantes.

MIMER ou MIMIR. Scandinave célèbre autrefois par sa réputation de prudence et de sagesse. Pour mieux en imposer aux peuples, Odin, leur législateur, portait toujours sa tête avec lui, la consultait dans les affaires civiles, et feignait d'en recevoir des oracles. D'autres font de Mimir le dieu de la sagesse; il avait acquis cette qualité précieuse en buvant tous les matins de l'eau de la fontaine Vergelmer, qui coulait des racines du frêne céleste. Odin doit aller le consulter souvent avant le combat fatal qu'il livrera au loup Fenris, avant la conflagration du monde entier. Les savants du Nord ont voulu retrouver *Minos* dans ce personnage allégorique.

MIMERKI. Divinité finnoise, une des vieilles déités vierges qui habitaient les forêts, et fournissaient la proie aux chasseurs.

MIMES. Plutarque distingue deux sortes de pièces mimiques; les unes étaient appelées ὑποθέσεις, le sujet en était honnête aussi bien que la manière, et elles approchaient assez de la comédie. On nommait les autres παίγνια, les bouffonneries et les obscénités en faisaient le caractère.

Sophron de Syracuse, qui vivait du temps de Xerxès, passe pour l'inventeur des mimes décents et semés de leçons morales. Platon prenait beaucoup de plaisir à lire les mimes de cet auteur; mais à peine le théâtre grec fut formé, que l'on ne songea plus qu'à divertir le peuple avec des farces et des acteurs qui, en les jouant, représentaient pour ainsi dire, le vice à découvert.

Leur jeu passa jusque dans les funérailles, et celui qui s'en acquittait fut appelé *Archimime*. Il devançait le cercueil, et peignait par ses gestes les actions et les mœurs du défunt : les vices et les vertus, tout était donné en spectacle. Le penchant que les mimes avaient à la raillerie, leur faisait même plutôt révéler dans cette cérémonie funèbre, ce qui n'était pas honorable aux morts, qu'il ne les portait à peindre ce qui pouvait faire leur gloire.

MIMI. Nom d'une idole du Loango; elle consiste en un tronc d'arbre assez élevé, sur

lequel on place un sac rempli de plumes, de coquilles, d'os, de sonnettes et d'autres bagatelles; mais le principal de ces bijoux est un collier de verre, surchargé de petites coquilles, du milieu desquelles pend une pièce de bois creux, sur laquelle on frappe respectueusement. Ce mokisso est enfermé dans une petite hutte environnée de bananiers et d'autres arbres; il est si respecté qu'un nègre qui n'aurait pas gardé la continence la nuit précédente n'oserait y toucher.

MIMON. L'un des dieux Telchines, honorés dans l'île de Rhodes.

MINEIDES, ou les filles de *Minias*, étaient de Thèbes; elles refusèrent de se trouver à la célébration des orgies, soutenant que Bacchus n'était pas fils de Jupiter; et pendant que tout le monde était occupé à cette fête, elles seules continuèrent à travailler, sans donner aucun repos à leurs esclaves; marquant par là, dit Ovide, le mépris qu'elles faisaient de Bacchus et de ses fêtes; lorsque tout d'un coup elles entendirent un bruit confus de tambours, de flûtes et de trompettes, qui les étonna d'autant plus qu'elles ne virent personne. Une odeur de myrte et de safran se répandit dans leur chambre; la toile qu'elles faisaient, se couvrit de verdure, et poussa des pampres et des feuilles de lierre. Le fil qu'elles venaient d'employer se convertit en ceps chargés de raisins, et ces raisins prirent la couleur de pourpre qui était répandue sur l'ouvrage. Sur le soir, un bruit épouvantable ébranla toute la maison; elle parut tout à coup remplie de flambeaux allumés et de mille autres feux qui brillaient de tous côtés: on entendit des hurlements affreux, comme si toute la maison eût été remplie de bêtes féroces. Les Minéides effrayées, allèrent se cacher pour se mettre à couvert du feu et de la lumière; mais pendant qu'elles cherchent les endroits les plus secrets de la maison, une membrane extrêmement déliée couvre leurs corps, et des ailes fort minces s'étendent sur leurs bras: elles s'élèvent en l'air par le moyen de ces ailes sans plumes, et s'y soutiennent; elles veulent parler, une espèce de murmure plaintif est toute la voix qui leur reste pour exprimer leurs regrets; en un mot, elles sont changées en chauves-souris.

MINERVALES. Fêtes que les Romains célébraient en l'honneur de *Minerve*. On en célébrait une le 3 janvier, l'autre le 19 mars, et elles duraient chacune cinq jours. Les premiers se passaient en prières et en vœux qu'on adressait à la déesse; les autres étaient employés à des sacrifices et à des combats de gladiateurs; on y représentait aussi des tragédies; et les auteurs, par la lecture de divers ouvrages, y disputaient un prix fondé par l'empereur Domitien. Pendant cette fête, les écoliers avaient vacances, et portaient à leurs maîtres des étrennes ou un honoraire nommé *minerval*. *Hoc mense*, dit Macrobe, *mercedes exsolvebant magistris quos completus annus deberi fecit*, les Romains, toujours délicats dans leurs expressions, ayant donné à ce salaire si légitime un nom tiré de celui de la déesse des beaux arts.

MINERVE. Fille de Jupiter, déesse de la sagesse, de la guerre, des sciences et des arts. Elle est appelée en grec *Pallas* et *Athéné; Neith* en égyptien. Les Latins ont cherché l'étymologie de son nom dans les verbes *minari, menacer; minuere, diminuer; monere, avertir*, donner des conseils. On disait autrefois *Menerva*, mot qui ne nous semble pas fort éloigné du sanscrit *meneswin, doué de sagesse* (par le changement assez fréquent en latin de l'*s* en *r*).

Les anciens ont reconnu plusieurs *Minerves;* Cicéron en admet cinq: l'une mère d'Apollon; l'autre, issue du Nil, honorée à Saïs en Egypte; la troisième, fille de Jupiter; la quatrième, fille de Jupiter et de Coriphe, fille de l'Océan, nommée *Corie* par les Arcadiens, et à laquelle on doit l'invention des chars attelés de quatre chevaux de front: la cinquième, que l'on peint avc des talonières, eut pour père Pallas, à qui, dit-on, elle ôta la vie. Saint Clément d'Alexandrie en compte également cinq: la première, Athénienne et fille de Vulcain; la seconde, Egyptienne et fille du Nil; la troisième, fille de Saturne, laquelle avait inventé l'art de la guerre; la quatrième, fille de Jupiter; et la cinquième, fille de Pallas et de Titanis, fille de l'Océan, laquelle, après avoir ôté la vie à son père, l'écorcha et se couvrit de sa peau. Pausanias parle d'une Minerve, fille de Neptune et de Tritonie, nymphe du lac Triton, à laquelle on donnait des yeux bleus comme à son père, et qui se rendit fameuse par des ouvrages de laine dont elle fut l'inventrice.

Mais la plus célèbre et celle qui doit être comptée seule au nombre des grandes déesses, est la Minerve qui naquit du cerveau de Jupiter, mythe ingénieux qui indique que Dieu seul produit la sagesse et peut la donner aux hommes; ou plutôt ne pourrait-on pas y voir un vestige de la doctrine du *Logos?* Au lieu de chercher à soulever les voiles qui couvraient cette donnée antique, les mythologues grecs l'ont ridiculisée en l'entourant de fables absurdes. Ils racontent que Jupiter avait résolu de s'unir à Métis, la Prudence, mais ayant connu par l'oracle que le fils que cette déesse portait serait le plus sage des dieux, il avala la mère et l'enfant. Il en éprouva une indigestion qui lui causa un violent mal de tête; il alla trouver son fils Vulcain qui, pour lui décharger le cerveau, lui fendit la tête d'un coup de hache. Minerve en sortit aussitôt, armé de pied en cap.

Semblable à la Dévi des Hindous, Minerve aida son père avec succès, dans la guerre contre les Géants; et, comme ce fut par son sage et puissant secours que la victoire demeura à Jupiter, elle fut toujours invoquée dans la suite, comme déesse des combats.

Un des traits les plus fameux de son histoire est son différend avec Neptune, pour donner un nom à la ville d'Athènes. Les

douze grands dieux, choisis pour arbitres, décidèrent que celui des deux qui produirait la chose la plus utile à la ville lui donnerait son nom. Neptune, d'un coup de trident, fit sortir de terre un cheval; Minerve produisit un olivier, ce qui lui assura la victoire; elle appela donc, de son nom, la ville nouvelle Athènes. Varron nous apprend que ce qui donna lieu à cette fable, c'est qu'en bâtissant les murs d'Athènes, Cécrops trouva un olivier et une fontaine, que l'oracle de Delphes, consulté à ce sujet, conféra à Minerve et à Neptune le droit de nommer la nouvelle ville, et que le peuple et le sénat assemblés décidèrent en faveur de la déesse.

Minerve est reconnue par plusieurs écrivains de l'antiquité (Hérod., l. II, c. 59; Plat., *in Tim.*, p. 143; Arnob., l. IV, p. 143), pour *Isis*, honorée à Saïs, sous le nom de *Neith*, c'est-à-dire *ancienne* (comme le prouve la version cophte du Nouveau Testament, ainsi que le témoignage de Diodore, l. I,) : aussi fut-elle supposée avoir civilisé le genre humain. (Diod., l. I, § 14; Stob., *Eclog. physic.*, p. 124). Minerve retira de l'état de barbarie les peuples de l'Attique, et apprit aux Grecs l'art de bâtir des maisons. C'est par elle que les lois furent établies; c'est pourquoi Eschyle met ces paroles dans sa bouche, à l'occasion du crime d'Oreste : Ecoutez mes lois, ô Athéniens, dans le premier jugement que nous allons rendre contre le meurtre. Cette assemblée sera le tribunal perpétuel des enfants d'Egée; vous le nommerez l'Aréopage.

La législation est la cause à la fois, et l'effet de l'agriculture : Minerve passe pour en avoir hâté les progrès par ses découvertes. Mais sa principale gloire est l'invention des arts; elle la devait à Isis, qui les protége. Cette déesse représentée à Saïs comme une femme assise qui ourdit, a donné lieu d'imaginer que Minerve avait enseigné cet art. Ses amours avec Vulcain sont l'allégorie de l'union des arts. Cette union doit son origine aux rapports de Neith, ou Isis, avec Phta, le prototype de Vulcain.

Tous les genres de connaissances étaient du ressort de Minerve, et, sans son secours, on ne pouvait y faire aucun progrès. Les poëtes, les philosophes et les artistes la regardaient comme leur divinité tutélaire.

Platon croyait que la musique devait son origine à quelque dieu, et que pour cette raison, les plus anciens chants étaient attribués à Isis, considérée dans le nome d'Hermopolis, comme la première des Muses. Le sistre était un instrument de son invention avec lequel on la représentait cherchant sur les bords du Nil Osiris son époux.

Pindare, en parlant de Midas, s'exprime en ces termes : Il s'est montré le premier dans cet art, que Pallas inventa, lorsque réunissant des roseaux, elle y fit passer les plaintes effroyables des audacieuses Gorgones. (*Pyth.* od. 12, strop. 1.) On faisait aussi l'honneur à Minerve d'avoir inventé la lyre et la cithare. (Plin. l. XXXIV, c. 19.)

On sait ce que l'art nautique doit à Isis, et qu'on portait la figure d'un vaisseau à ses fêtes. Cet usage avait été imité par les Grecs et par les Romains, dans celle de Minerve, qu'on croyait avoir enseigné la manière de construire les vaisseaux. Celui sur lequel Danaüs s'enfuit d'Egypte, et le fameux navire Argo, passaient également pour ses ouvrages. Isis, surnommée *Neith*, présidait à la guerre (Plat. *in Tim.*, p. 30); et le scarabée, animal emblématique, qui, désignait, dans l'écriture hiéroglyphique, un soldat (Ælian. *De anim.*, l. X, c. 15; Plut., *De Is. et Osir.*, § 10) était le symbole de cette déesse. (Horapoll., l. I, c. 13.) On sait aussi que la guerre était du département de Minerve, et qu'elle présidait à tous les exercices militaires.

Saïs reconnaissait Neith pour sa fondatrice (Plat., *in Tim.*, p. 1043), comme Athènes, Minerve Pallas, pour la sienne. Les poëtes grecs appellent souvent cette dernière ville la cité de Pallas (Eurip., *Med.*, 771), et l'Attique, la terre de Minerve. (Æschyl. *Eumenid.*, 922; Aristoph., *Nub.*, 299 etc.). Enfin on célébrait à Saïs la fête d'Isis avec des cérémonies peu différentes de celle que les Athéniens pratiquaient en l'honneur de Minerve.

Il serait étonnant que cette dernière, étant la déesse tutélaire d'un pays qu'on appelait *une autre Egypte* (Aristophan., *ap. Athen.*, l. IX, pag. 373), par la ressemblance de son culte avec celui de cette célèbre contrée, n'en eût pas tiré son origine.

Minerve était la déesse de la sagesse et des beaux-arts. On peut dire que les anciens regardaient cette déesse comme la plus noble production de Jupiter; aussi était-elle la seule qui eût mérité de participer aux prérogatives de la divinité suprême. C'est ce que nous apprend l'hymne de Callimaque sur les bains de Minerve. On y voit que cette déesse donne l'esprit de prophétie, qu'elle prolonge à son gré les jours des mortels, qu'elle procure le bonheur après la mort, que tout ce qu'elle autorise d'un signe de tête est irrévocable, et que tout ce qu'elle promet arrive infailliblement; car, ajoute le poëte, elle est la seule dans le ciel à qui Jupiter ait accordé le glorieux privilége d'être en tout comme lui, et de jouir des mêmes avantages. Tantôt elle conduit Ulysse dans ses voyages, tantôt elle daigne enseigner aux filles de Pandare l'art de représenter des fleurs et des combats dans les ouvrages de tapisseries. C'est encore elle qui embellit de ses mains le manteau de Junon. Enfin c'est elle qui construit le vaisseau des Argonautes ou en trace le dessin, et qui place à la proue le bois parlant, coupé dans la forêt de Dodone, lequel dirigeait leur route, les avertissait des dangers, et leur indiquait les moyens de les éviter : langage figuré, sous lequel il est aisé de reconnaître un gouvernail.

Minerve ou Pallas, était aussi le symbole de la providence divine. On la supposait vierge, parce que la prudence ne commet point de fautes, ou parce que, selon Diodore, elle représente l'air, qui est incorruptible de sa nature; et le sentiment de saint Augustin est que les anciens voyaient dans Minerve l'air le plus subtil ou la lune.

Plusieurs villes se distinguèrent dans le culte qu'elles rendirent à Minerve, entre autres Athènes et Rhodes. Cependant Saïs en Égypte, le disputait à toutes les autres villes du monde; et cette déesse y avait un temple magnifique. Les Rhodiens s'étaient mis sous la protection de Minerve; et l'on dit que le jour de sa naissance, on vit tomber dans cette ville une pluie d'or. Mais ensuite, piquée de ce qu'on avait oublié de porter du feu dans un de ses sacrifices, elle abandonna le séjour de Rhodes, pour se donner tout entière à Athènes. On lui dédia dans cette ville un temple magnifique; et on y célébra en son honneur des fêtes, dont la solennité attirait à Athènes des spectateurs de toute la Grèce.

Minerve est ordinairement représentée le casque en tête, tenant une pique d'une main, et un bouclier de l'autre, avec l'égide sur la poitrine. Ses statues étaient anciennement assises, dit Strabon: c'était la manière la plus ordinaire de la représenter. On en voit en effet plusieurs assises. Les animaux consacrés à cette déesse étaient principalement la chouette et le serpent, qui accompagnent souvent ses images. C'est ce qui donna lieu à Démosthènes, envoyé en exil par le peuple d'Athènes, de dire que Minerve se plaisait dans la compagnie de trois vilaines bêtes, le serpent, la chouette et le peuple. On lui donnait, dans ses statues et ses peintures, une beauté simple, négligée, modeste, un air grave, noble, plein de force et de majesté. Elle a ordinairement le casque en tête, une pique à la main, un bouclier de l'autre, et l'égide sur la poitrine. — L'égide de Minerve était sa cuirasse, au milieu de laquelle était la tête de Méduse. Quelques-uns prétendent qu'elle était faite de la peau du géant Pallas, que Minerve avait tué en se défendant de ses poursuites. Quelquefois l'égide est prise pour le bouclier de Minerve, mais plus rarement. Presque tous les monuments anciens s'accordent à lui donner l'égide pour cuirasse, et l'erreur de prendre le bouclier de cette déesse pour son égide est venue vraisemblablement de ce qu'on voit indistinctement sur l'un et sur l'autre la tête de Méduse. Hérodote dit que les Grecs prirent des femmes africaines les vêtements et l'égide avec lesquels ils avaient coutume d'habiller Minerve.

Voici les principaux surnoms de Minerve, dont la plupart sont pris des lieux où elle était honorée d'un culte particulier.

Agorea. Un temple lui était consacré à Lacédémone sous cette dénomination, que portait aussi Mercure.

Aïantis ou Aeantis. Surnom d'une statue de Minerve, élevée à Mégare par Ajax, fils de Télamon.

Anemotis, ou *des-vents*. Minerve avait à Mothone un temple et une statue élevés sous cette dénomination, relative aux orages et aux tempêtes dont ils croyaient qu'elle avait délivré cette ville.

Alcidis. Tite-Live (42, 51) dit que les Macédoniens donnaient ce surnom à Minerve, sans que l'on en sache la raison.

Apaturienne ou *trompeuse*. Dans l'île Sphæria, près de Trézène, Æthra, veuve de Sphærus, cocher de Pélops, éleva un temple à Minerve sous cette domination, en mémoire de la victoire de Pélops.

Area, *qui apaise*. Oreste, absous dans l'Aréopage par le secours de Minerve, lui éleva un autel sous cette dénomination.

Asia. Castor et Pollux, revenus de l'expédition de la Colchide, élevèrent un temple à Minerve Asia, ou d'*Asie*.

Axiopoena, ou *la vengeresse*. Hercule s'étant vengé d'Hippocoon, dédia dans la Laconie un temple à Minerve sous cette dénomination.

Auxiliaire. Plutarque dit que Cassius Brutus se retira à Rome dans le temple de Minerve Auxiliaire.

Cæsia, *aux yeux bleus*.

Capita. Ovide (*Fast.* III, 835), parle du temple de Minerve Capita, qui était placé au bas du mont Cœlus.

Catuliana. Statue de Minerve, ouvrage d'Euphranor, placée au bas du capitole par Q. Lutatius *Catulus*.

Celeuthea, ou *du chemin*, surnom donné par Ulysse à Minerve, après qu'il eut vaincu à la course sur un chemin les amants de Pénélope.

Cissæa, ou *de lierre*. Surnom d'une statue célèbre de Minerve, placée dans la citadelle, à Corinthe.

Coryphasia, ou *sortie de la tête*. Minerve était ainsi nommée dans son temple de Pylos.

Cranée, ou *des montagnes*, ou [illegible] Surnom de Minerve chez les Elatéens.

Cydonia, de *Cydonia* en Crète.

Cyparissia, de *Cyparissia* dans le Péloponèse.

Hippolaïs, d'*Hippola*, ville située près du promontoire Ténare, détruite au temps de Pausanias.

Hospitalière. Surnom de Minerve à Lacédémone.

Ithomia ou Ithonia, d'*Ithome*, en Thessalie.

Larissæa, des bords du fleuve *Larissus*, entre l'Achaïe et l'Élide.

Lemnienne. Surnom d'une statue de Minerve, élevée par les *Lemniens* dans la citadelle d'Athènes.

Littorea, qui aime à être auprès des rivages.

Machinatrix. Minerve était adorée dans l'Arcadie sous cette dénomination, comme

auteur des bons conseils, et créatrice des arts.

Mère. Les Eléennes firent vœu d'élever un temple à Minerve si elles devenaient mè es, afin de réparer les pertes de la patrie. Minerve en reçut le nom de Mère.

Memor, pour signifier qu'elle *se souvient* des prières et qu'elle les exauce.

Ophtalmitès, *aux bons yeux*. Lycurgue ayant eu un œil crevé par Alcandre, ennemi de ses lois, se retira dans un village où les Lacédémoniens le défendirent contre les attaques d'Alcandre. Le législateur éleva, en reconnaissance, un temple à Minerve qui avait conservé son second œil.

Oxuderkes, *qui voit clair*. Diomède fit construire, dans les environs de Corinthe, un temple à Minerve. sous cette dénomination, en reconnaissance de ce qu'elle avait dissipé le nuage qui l'enveloppait dans son combat devant Troie.

Pallas. Ce nom fut donné à Minerve après qu'elle eut tué le titan *Pallas*.

Panachoeis, ou *de tous les Grecs*, favorable à tous les Grecs, Près de Laphria. Minerve avait un temple et une statue sous cette dénomination.

Pania. A Corinthe on voyait une statue de Minerve Pania.

Pareia. Une statue de Minerve placée près de Sparte portait ce nom. Signifierait-il *aux belles joues?*

Minerve *aux plongeons*, ou *Æthyia*, nom d'un écueil près de Mégare.

Poliuchus, *qui conserve les villes*. Synonyme du précédent.

Promachorma, ou *la première au combat*.

ΠΡΟΝΑΟΥ, *des vestibules*, surnom de Minerve et de Mercure relatif aux hermathènes.

Saitide, ou de *Saïs* en Egypte.

Salpinga, ou *Minerve-Trompette*. Hégélaüs, fils de Tyrrhénus, à qui Hercule et une Lydienne avaient donné le jour, inventa la trompette, et fit honneur de cette invention à Minerve, en lui consacrant un temple sous le nom de Minerve-Trompette.

Stenias, *puissante*.

Sunias, de *Sunium*

Telchinie, bâtie par les Telchines. *Voy.* ce mot.

ΚΛΗΔΟΥΧΟΣ, *porte-clefs*. On donnait cette épithète à Minerve, parce qu'elle connaissait seule l'endroit où Jupiter cachait la clef du cabinet qui renfermait son redoutable foudre.

Musica. Ce surnom fut donné à Minerve, parce qu'elle avait inventé les flûtes.

Minerve-Pallas, était prise pour *la Providence* ou *la Prévoyance:* de là vinrent son surnom πρόνοια, et l'inscription Προνοίας Ἀθηνᾶς, à *Pallas prévoyante*, que l'on voyait sur ses temples.

Pallas et Diane, sont toutes deux armées de traits redoutables, et toutes deux ont leur blonde chevelure nouée par dessus la tête, et sont toujours d'un maintien grave. Pallas, selon l'idée que nous en donne Stace, est surtout l'image de la pudeur virginale. Exempte de toutes les faiblesses de son sexe, elle a vaincu l'amour. Les yeux de Pallas semblent expliquer la dénomination que les Grecs et les Romains donnaient à la prunelle de l'œil : ceux-ci l'appelaient *pupilla*, *jeune fille*, et ceux-là κόρη, qui a la même signification. Cette déesse a les yeux moins cintrés et moins ouverts que Junon; elle ne porte point la tête haute, et ses yeux sont baissés, comme ceux d'une personne ensevelie dans une douce méditation.

Minerve emprunta le casque de Pluton, qui rendait invisible (Ἀΐδος κυνῆ), lorsqu'elle se plaça sur le char de Diomède, à côté de ce héros, pour combattre le dieu Mars. (*Iliad*, E., 845.)

Le casque de Minerve est ordinairement surmonté d'un panache garni de crins; car c'était ainsi qu'on les portait dans les siècles héroïques. Ἱππόκομοι κόρυθες, dit Sophocle. (*Antigon.*, 117.)

Il y avait sur le promontoire ou cap Misène, une Minerve à laquelle tous les matelots faisaient des libations de vin. Cette statue devait sans doute être distinguée par quelque attribut relatif à la mer.

Domitien fit bâtir un temple à Pallas dans le forum du Palladium.

Minerve Erganè, ou *laborieuse*, avait été adorée la première fois sous ce nom par les Athéniens. Les Spartiates lui élevèrent ensuite un temple à Thespia en Béotie. La statue de Plutus, était placée auprès de celle de Minerve-Erganè. Le coq était consacré à Minerve-Erganè. Nous apprenons ces détails de Pausanias.

* *MINERVIUM.* Temple consacré à Minerve. Il y en avait un célèbre à Rome, près du mont Cœlius, où elle était adorée sous le nom de *Minerva-capita*. Ovide (*Fast.* III, 835.) rend plusieurs raisons de ce surnom; mais aucune n'est satisfaisante.

MING-THANG. Sacrifice que les anciens Chinois offraient au ciel en plein air.

MINOS. Législateur des Crétois et fondateur de leur empire; il gouverna son peuple avec beaucoup de sagesse et de douceur et fit bâtir plusieurs villes : entre autres, Gnosse et Phestus. Afin de donner à ses lois plus d'autorité, il se retirait tous les neuf ans dans un antre, où il feignait d'avoir des entretiens avec Jupiter, et de rédiger son code d'après les ordres du souverain des dieux; ce qui lui fit donner par Homère le titre de disciple de Jupiter. Il était fils d'Astérius, surnommé Jupiter et d'Europe; c'est pourquoi il passa dans la suite pour le fils du roi de l'Olympe. L'historien Josèphe est le seul des anciens qui ait avancé que Minos avait reçu ses lois d'Apollon, et qui l'ait fait voyager à Delphes pour les apprendre de ce dieu. La sagesse de son gouvernement, et surtout son équité, lui ont fait donner après sa mort, par les poëtes, la fonction de juge des enfers, qu'il partageait avec Eaque et Rhadamanthe. Minos était regardé comme le président des assises infernales. Homère le représente avec un sceptre à la main, assis au milieu des ombres, dont

on plaide les causes en sa présence. Virgile le dépeint agitant dans sa main l'urne fatale où est renfermé le sort de tous les mortels, citant les ombres à son tribunal, et soumettant leur vie entière au plus sévère examen.

On trouve des rapports de consonnance entre le mot *Minos* et ceux du *Menès* égyptien, du *Menou* indien, et du *Mana* germanique, tous législateurs de leurs peuples respectifs.

On reproche à Minos une faute qui occasionna l'un des douze travaux d'Hercule. Il avait négligé de sacrifier à Neptune un taureau qu'il lui avait promis. Ce dieu pour l'en punir, envoya un taureau furieux, qui soufflait le feu par les narines, et qui ravageait tous les États de Minos. Hercule le prit en vie.

L'histoire distingue deux Minos, dont le premier était fils de Jupiter, ou plutôt d'Astérius, roi de Crète ; c'est le législateur. Minos second, était fils du premier et petit-fils de Lycaste : c'est à ce dernier qu'il faut rapporter les fables de Pasiphaé, du Minotaure, de Dédale, et de la guerre contre les Athéniens. Minos mourut en Sicile, où il était allé à la poursuite de Dédale.

MINOTAURE. Monstre au corps d'homme et à tête de taureau, était le fruit d'une infâme passion de Pasiphaé pour un taureau blanc. Minos, dit la fable, sacrifiait tous les ans à Neptune le plus beau taureau de ses troupeaux. Il s'y en trouva un de si belle forme, que Minos le voulant sauver, en destina un autre de moindre valeur pour victime. Neptune en fut si irrité que pour s'en venger, il inspira à Pasiphaé, femme de Minos, une honteuse passion pour ce taureau chéri : de là suivit la naissance du Minotaure. Mais la plupart des poëtes ont attribué cette passion affreuse de Pasiphaé à la colère de Vénus. Minos, pour cacher aux yeux du public un objet qui le couvrait d'infamie, lui et sa femme, fit renfermer dans le fameux labyrinthe bâti par Dédale, ce monstre qu'on nourrissait de chair humaine. Les Athéniens ayant été vaincus dans la guerre que leur fit Minos, pour la mort de son fils Androgée, furent condamnés par le traité à envoyer tous les sept ans en Crète, sept jeunes garçons et autant de jeunes filles, pour servir de pâture au monstre. Le tribut fut payé trois fois ; mais à la quatrième, le sort étant tombé sur Thésée, ce héros tua le monstre, et délivra sa patrie d'un si honteux tribut. Servius (*sur Virgile*) explique ainsi la fable du Minotaure : Pasiphaé, femme de Minos II, roi de Crète, avait pris de l'inclination pour Taurus, que quelques-uns font l'un des secrétaires de Minos, et d'autres, l'un de ses lieutenants généraux. Dédale favorisa leurs amours, il leur procura la liberté de se voir, il leur prêta même sa maison. Pasiphaé étant accouchée d'un fils, que les auteurs nomment Astérius ou Astérion, comme le père en était incertain, et qu'on pouvait croire ce fils de *Taurus* aussi bien que de *Minos*, on l'appela *Minotaure*.

Dédale, complice des amours de la reine, encourut l'indignation de Minos qui le fit mettre en prison. Pasiphaé l'en tira, et lui faisant donner un vaisseau, où Dédale s'étant embarqué pour échapper à la colère du roi et à la flotte qui le poursuivait, il s'avisa de mettre une voile et des vergues [illegible] nes au bout d'un mât : Icare, monté sur un autre bâtiment, ne sut pas le gouverner, il fit naufrage ; et le flot ayant porté son corps dans une île proche de Samos, Hercule qui s'y trouva par hasard, lui donna la sépulture. Minos poursuivit Dédale en Sicile, où régnait Cocalus ; mais les filles de ce monarque, touchées du mérite de Dédale, [illegible] de lui sauver la vie aux dépens de celle de Minos. Un jour que ce prince était dans le bain, elles lui firent verser l'eau si chaude, qu'il y fut suffoqué, et sa mort passa pour naturelle.

Cette fable du Minotaure est le résultat de la haine que les Athéniens avaient conçue contre Minos. Tant il est dangereux, dit Plutarque, d'offenser une ville savante qui a, dans les ressources de son esprit, des moyens de se venger. La mémoire de Minos était odieuse aux Athéniens à cause du tribut également cruel et humiliant qu'il leur avait imposé. Les autres Grecs embrassèrent leur cause pour travestir l'histoire de Minos et la crayonner des couleurs les plus noires.

MINUTIUS, dieu que l'on invoquait pour les petites choses, pour les petites entreprises, pour les petits voyages, etc. [illegible] et Lampride parlent de ce dieu, dont le temple donnait le nom à la porte *Minucia*.

MIPLETSETH, idole syrienne, adorée par les Israëlites idolâtres. L'Écriture [illegible] rapporte que Maacha, mère d'Asa, roi de Juda, régente du royaume, fit élever un simulacre pour le placer dans un bois ; mais son fils, devenu grand, mit cette idole en pièces et la brûla près du torrent de Cédron. Quelques-uns ont vu sous ce nom *Pluton* ; d'autres, avec plus de vraisemblance, *Priape* ; mais plusieurs commentateurs regardent ce mot comme exprimant simplement une idole.

On trouve le même nom [illegible] parmi les anciennes divinités du Nord [illegible] ; ce dieu, était, dit-on, représenté comme le Priape des Romains.

MIRA, paradis des anciens [illegible] l'appelaient [illegible], [illegible] parfumé. Cet Élysée était situé au [illegible] ouest de Batavia, sur la montagne [illegible] [illegible] ; il n'était visible que pour [illegible] esprits ; les parfums les plus suaves et [illegible] plantes d'une verdure [illegible] vaient en abondance, et l'on y [illegible] ineffables délices.

MIRES. Espèce de *fées* qui, chez les [illegible] modernes, correspondent aux *Parques* [illegible] anciens, dont elles portent le nom, [illegible] La jeune Grecque, qui [illegible] tion humaine, dit le [illegible] ville, fait exposer, par sa [illegible] frande de gâteaux et de miel [illegible]

grotte, afin de supplier les Mires de lui envoyer un époux qu'on a soin de désigner par quelque emblème.

MIRIEK. Dieu ou génie des Coréens.

MIRMYDON. Fils de Jupiter et père d'Actor.

MIROIR. Symbole de la Divinité chez les Japonais. Le dieu Amatsou fiko fonoki ninigi-no Mikoto l'envoya sur la terre avec le glaive et la planchette ; c'est ce qu'on appelle les trois choses précieuses. Ce miroir est appelé ***Ma fou tsou-no kagami*** ou ***le miroir qui aide à arriver à bon port***. Il est l'emblème de la pureté ; aussi ne voit-on, dans les temples des sintoïstes, qu'un miroir suspendu à une boule nommée *kokoro* ou le *cœur*. Les Japonais visitent ces temples avec une profonde vénération.

MIROKOU. Dieu des marchands dans le Japon. On le représente avec un gros ventre.

MISÉ. Ancienne divinité grecque que les Orphiques appellent *la mère de Bacchus, la chaste, la reine ineffable*. Elle est douée des deux sexes. Tantôt elle reçoit les parfums du temple d'Eleusis ; tantôt elle célèbre avec Cybèle des mystères dans la Phrygie ; tantôt elle s'amuse, dans l'île de Chypre, avec Vénus ; tantôt elle parcourt gaiement les plaines sacrées et fertiles des bords du Nil, où elle accompagne Isis enveloppée d'habits de deuil et la tête surmontée de cornes. Misé n'est sans doute autre chose que *Proserpine*.

MISÈNE, fils d'Eole, un des compagnons d'Enée, n'eut jamais son égal, dit Virgile, dans l'art d'emboucher la trompette, d'exciter, par des sons guerriers, l'ardeur des combattants. Etant au port de Cumes, où il faisait retentir le rivage du son perçant de son instrument, il osa défier les dieux de la mer. Triton, le trompette de Neptune, jaloux du talent de Misène, le saisit et le plongea dans les flots. Enée le regretta beaucoup et lui éleva un superbe monument sur une haute montagne, qui fut depuis appelée *le cap de Misène*.

MISERICORDE. Les Grecs et les Romains avaient fait une déesse de cette vertu, qui désigne l'indulgence, la pitié, la compassion. Elle avait à Athènes et à Rome des autels et un temple, qui étaient des lieux d'asile et dont les priviléges subsistèrent longtemps. Pausanias, en parlant de l'autel de la Miséricorde, qu'il avait vu à Athènes, dit : « La vie de l'homme est si chargée de disgrâces et de peines, que c'est la déesse qui mériterait d'avoir le plus de crédit. Toutes les nations du monde devraient lui offrir des sacrifices, parce que toutes les nations en ont un mutuel besoin. » Ce fut à l'autel de la Miséricorde que les Héraclides eurent recours, selon Servius, lorsqu'Eurysthée les poursuivit après la mort d'Hercule.

MISSUS. Les sept tours que les chars faisaient autour du cirque. A chaque course ou *missus*, on ouvrait quatre *carceres*, de chacune desquelles sortait un char, ce qui en donnait quatre par course. Le nombre ordinaire des courses était de vingt-cinq dans un jour, et par conséquent les spectateurs voyaient cent chars passer sous leurs yeux. Le dernier *missus* était appelé *ærarius*.

MISSUS. Athlète abattu auquel le prince ou le président des jeux accordait la vie.

MISTIL-TEINN. Nom celtique du *gui*, plante dont se servit le génie du mal pour donner la mort à Balder. Le gui était vénéré non-seulement chez les Gaulois, mais chez toutes les nations celtiques de l'Europe. Les peuples du Holstein et des contrées voisines le désignent encore aujourd'hui sous le nom de *Marentaken*, *rameau des spectres*, à cause de ses prétendues propriétés magiques.

MITG. Nom sous lequel les Kamtchadales craignent *la mer*. Ils en font un dieu et la représentent sous la forme d'un poisson, mais ils reprochent à ce dieu de ne songer qu'à lui ; ils disent que, s'il envoie des poissons dans les rivières, ce n'est pas pour servir de nourriture à l'homme, mais pour lui chercher du bois qui lui serve à construire des canots. En général, les Kamtchadales sont fort maussades à l'égard de leurs dieux, dont ils ne sont jamais contents et qu'ils incriminent sans cesse en suspectant leurs meilleures intentions.

MITHAMA. Génie dont les Basilidiens opposaient la puissance aux mauvais démons et dont le nom se trouve sur leurs amulettes.

MITHODIS. Une des trois divinités inférieures des Cimbres. C'est sans doute le même que les Scandinaves appelaient *Mithothin*, et qu'ils regardaient comme le plus grand de tous les magiciens. On raconte qu'Odin ayant été déshonoré par sa femme Frigga, se retira, et que Mithothin entreprit de se faire dieu à sa place. Mais Odin étant revenu après un exil de dix ans, obligea tous ceux qui, pendant son absence, avaient usurpé la divinité, de la déposer.

MITHRA, MITHRAS et MITRA. Divinité persane, sur laquelle les savants modernes sont loin d'être d'accord. Les uns, avec Plutarque, avec les Grecs et les Romains, disent que Mithras est un dieu médiateur entre Ormuzd et Ahriman, dieu qui n'est autre que *le feu*, ou *le soleil;* c'est l'opinion de M. de Hammer. D'autres, avec Hérodote, considèrent Mithra comme une divinité femelle, qui n'est autre que l'*Uranie* des Arabes, la *Vénus* des Grecs, et la *Mylitta* des Assyriens. D'autres enfin, comme Creuzer, veulent que Mithra soit une divinité mâle et femelle ; Creuzer va même plus loin ; il fait une distinction entre Mithras dont il fait un dieu, et Mitra, sans aspiration, qu'il suppose une déesse.

Mais le type ordinaire de Mithras, c'est l'homme, le guerrier, le roi qui féconde la nature, combat les fléaux qui la menacent, répand sur la terre les bénédictions du ciel, fait régner en tous lieux la parole divine, maintient l'harmonie du monde, forme en-

tre tous les êtres le lien le plus sacré; il est nommé le chef de la milice céleste, le protecteur et le chef des croyants, le roi des vivants et des morts, le médiateur universel, le pur, le saint, le savant par excellence. Occupé sans cesse entre le soleil et la lune, entre le ciel et la terre, il élève ses mains vers Ormuzd, qu'il proclame le monarque de l'univers, et dont il implore la miséricorde; il préside au seizième jour du mois, dans le cours duquel il est invoqué trois fois avec Ormuzd; il est, en outre, invoqué trois fois dans le jour: au lever du soleil, à midi, au coucher du soleil; enfin, sous tous les points de vue, il est à la fois le médiateur et le triple Mithras.

MITHRIAQUES. Fêtes et mystères célébrés en l'honneur de *Mithras*. Ils paraissent avoir été établis dans la Cilicie, au temps de Pompée, puisque Plutarque rapporte que ce fut aux pirates détruits par ce général, et la plupart réfugiés dans cette contrée, que les Romains en durent la connaissance. (PLUT., *Vit. Pom.*, t. III, p. 447.) Ce peuple n'était point alors aussi empressé d'adopter les rites étrangers qu'il le fut dans la suite sous ses empereurs, où le despotisme encourageait la superstition et voyait avec plaisir ses rapides progrès. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, dans la période romaine, ce dieu fut l'objet d'un culte secret chargé de cérémonies. On était admis à ces mystères à la suite d'épreuves multipliées dont quelques-uns portent le nombre à quatre-vingts; les dernières étaient fort périlleuses. D'abord on faisait baigner les candidats, puis on les obligeait de se jeter dans le feu; ensuite on les reléguait dans un désert, où ils étaient soumis à un jeûne rigoureux de cinquante jours; après quoi on les fustigeait durant deux jours, et on les mettait durant vingt autres dans la neige, car la cérémonie avait lieu dans le mois de décembre. Ce n'était qu'après ces épreuves, sur l'observation rigoureuse desquelles veillait un prêtre, et dans lesquelles il arrivait souvent que le récipiendaire succombait, qu'on était admis à l'initiation. Il y est question d'une sorte de baptême, de signes imprimés sur le front, d'un breuvage mystique de farine, avalé en prononçant certaines formules. Il offrait du pain et un vase d'eau, en prononçant quelques paroles mystérieuses. Après cela, on lui présentait une couronne soutenue d'une épée, qu'on mettait sur sa tête; il était obligé de la rejeter par dessus l'épaule, en disant : *C'est Mithra qui me couronne*. Aussitôt, on le déclarait soldat de Mithra; *statimque creditur Mithræ miles*, dit saint Justin.

On pouvait être admis à prendre différents grades. Le premier était celui de soldat; le second celui de lion pour les hommes et de hyène pour les femmes. Il paraît que c'était seulement après avoir été lion qu'on entrait dans la classe des prêtres. Ceux-ci parvenaient à la dignité de Perse, qui était remarquable par le costume de cette nation; ensuite, à celle de Bromius, et d'Hélios, c'est-à-dire du ministre chargé de représenter Bacchus et le Soleil, principal objet de leur culte. Ils avaient à leur tête le *pater patrum*, le véritable hiérophante. Ces grades étaient au nombre de sept et avaient rapport aux sept planètes. Les figures bizarres ou monstrueuses de ces personnages, dont saint Jérôme nous a conservé les noms, étaient encore quelque chose de vraiment curieux dans ces fêtes, appelées *Leontica*, *Heliaca*, *Coracica* et *Patrica*. Chacune devait être consacrée spécialement à la réception des initiés dans les grades dont nous venons de parler. Ainsi, pour chacun des initiés, aux Patriques, il prenait le nom d'aigle, au lieu de celui de lion; et les prêtres n'étaient point appelés corbeaux, mais éperviers. (PORPHYR., *De abst.*, l. IV, § 16, p. 350-51.) Au Léontique, l'eau était regardée comme un élément contraire, et on ne s'y servait que du miel, dont on frottait les mains et la langue des initiés, pour les purifier. (*Ibid.*, *De antr. Nymp.*, c. 15.) Dans les Persiques, on ne faisait à Mithra que des offrandes de miel.

Le spectacle des griffes ou griffons n'était attaché à aucune de ces fêtes en particulier, et paraît par deux inscriptions avoir été fixé au 8 des calendes de mai. Dans l'une, nous voyons qu'Aurel. Vict. Augentius, la trentième année de sa consécration, montra pour son fils, et avec lui, ces figures fantastiques, qui étaient représentées, comme nous l'apprend Apulée (l. XI, p. 24?), sur les robes des initiés. Parés de cette manière, ils étaient placés derrière un rideau qu'on tirait tout à coup, et ces figures de griffons étaient exposées aux yeux des assistants ce jour-là, celui de la grande initiation mithriaque. Quoique l'auteur que je viens de citer semble n'avoir voulu parler que des Isiaques, cependant le témoignage de Porphyre prouve que cette cérémonie était aussi d'usage aux mystères de Mithra. « La personne, dit-il, qui se fait recevoir aux Léontiques, s'enveloppe de figures de toutes sortes d'animaux. » (PORPHYR., *De abst.*, l. IV, § 16.) Cet habillement bizarre était appellé olympique et se portait encore aux Coraciques ou Hiéracoraciques, et tous les jours qu'on faisait voir les griffes, c'est-à-dire les adeptes, vêtus de leurs robes mystérieuses, sur lesquelles on avait peint des griffons. Tout cela était aux frais d'un des principaux prêtres ou anciens initiés, et l'on conservait, par une inscription publique, le souvenir de sa générosité, qui s'étendait aussi sur les sacrifices.

On s'y servit de victimes humaines, sans distinction d'âge ni de sexe; et c'était par l'inspection de leurs entrailles qu'on allait dans un temple, près d'Alexandrie, chercher à découvrir l'avenir. (SOCRAT., *Hist. eccl.*, l. III, c. 2; PHOT., *Bibl.*, p. 1446.) Adrien défendit à Rome ces horribles cérémonies (PORPHYR., *De abst.*, l. XI, p. 56); mais soit qu'il ne pût les abolir entièrement, soit qu'on

trouvé moyen bientôt après de les faire aître, il est certain qu'elles furent encre pratiquées sous le règne de Commode. empereur immola de sa propre main, à thra, un homme, dans le temple. Mais on andonna peu à peu cet usage barbare.

Après ces sacrifices, suivis d'un discours r la justice (S. JUST., *Adv. Tryph.*, § 70, 176), les hiérophantes, ou principaux mistres, expliquaient aux initiés les symbos de leur culte. Le premier, et peut-être plus secret, puisqu'on ne le voit représté sur aucun bas-relief, était celui qui ait rapport aux étoiles fixes, aux planètes au passage de l'âme humaine par ces tres. Ce symbole, selon l'épicurien Celse, nsistait en une espèce d'échelle, le long laquelle il y avait sept portes, et tout au nt une huitième : la première, de plomb, it attribuée à Saturne, à cause de sa lenur ; la seconde, d'étain, à Vénus, parce ne ce métal est mou et d'abord brillant ; la oisième, d'airain, à cause de la dureté et la solidité de cette composition métallique, à Jupiter ; la quatrième, de fer, à Mercure, regardé comme infatigable et adonné u commerce ; la cinquième, d'un métal mélangé, à Mars, changeant et inégal ; la xième, d'argent, à la Lune ; et la septième, 'or, au Soleil. Ces deux dernières représentaient ainsi les couleurs apparentes de es deux astres.

Cette échelle et toutes ces portes ont sans doute trait à un système astronomique ; mais xcluait-il les allégories morales ou métahysiques ? Ce passage de l'âme, dont parle Celse, y entrait certainement pour quelque hose, et prouve que la métempsycose était la véritable doctrine des mithriaques, comme Porphyre l'assure. Ce philosophe nous a onservé un fragment de Pallas, qui a composé un ouvrage particulier sur tous ces objets mystérieux. Cet écrivain, après y avoir apporté l'opinion de ceux qui ramenaient es symboles à l'astronomie, ajoute : « Mais le sentiment vrai et exact est qu'on a voulu désigner, d'une manière énigmatique, les révolutions successives des âmes humaines dans les différents corps. » (PORPHYR., l. IV, § 16, p. 351.) Après leur séparation de ces corps, elles devaient passer dans les astres, suivant la doctrine qui s'est perpétuée chez les Perses. « Ils distinguent, selon M. Anquetil, différents cieux, où les âmes jouissent, jusqu'à leur résurrection, d'un bonheur proportionné à leur vie passée. Celui du Soleil, korschid paé, est le plus élevé ; au-dessus est le gorotman, séjour d'Ormuzd et des esprits célestes, lequel répond à la porte dont parle Celse. (*Vie de Zoroastre..... Zend-Avesta*, t. II, p. 28-29.) »

Avant d'entretenir les initiés de ces différentes périodes célestes et de leur objet, il est probable qu'on mettait sous leurs yeux la représentation de Mithra, sous la figure d'un jeune homme domptant un taureau, tantôt l'égorgeant, tantôt prêt à l'égorger, avec tous les accessoires dont il a déjà été question. Cela fixait d'abord l'attention à l'entrée de l'antre sacré, qui était exactement tracé sur d'anciens bas-reliefs.

C'est seulement dans la période romaine que l'histoire des Mithriaques commence à sortir des ténèbres. Ce culte se répandit de bonne heure dans l'Arménie, la Cappadoce, le Pont, jusqu'en Cilicie, et dans tout le reste de l'Asie Mineure ; on veut même en retrouver les traces dans la Syrie, la Palestine et les pays voisins. Selon Plutarque, ce fut aux pirates détruits par Pompée sur les côtes de l'Asie Mineure, particulièrement de la Cilicie, que les Romains en durent la première connaissance. Avec les empereurs, on voit les récits se multiplier. Ce fut alors que, par diverses causes, et principalement par un effet de la lutte qui s'éleva entre le paganisme et le christianisme, les divinités orphiques commencèrent à se répandre généralement. Le culte du Soleil, entre autres, prit un grand essor avec un sens plus élevé. Les Césars donnèrent l'exemple..... Plus tard, après Constantin, l'empereur Julien, si ardent à restaurer l'ancienne religion, témoigna surtout son zèle en favorisant le culte de Mithras, et l'une de ses premières occupations, lorsqu'il devint maître du trône, fut l'établissement des Mithriaques à Constantinople.

Nous remarquerons, en terminant cet article, que certaines observances du culte de Mithra, ce célibat, ces jeûnes, ces macérations, ce baptême, cette offrande de pain, sont évidemment des pratiques et des cérémonies que les mystagogues avaient empruntées du christianisme. Elles étaient comme autant d'armes avec lesquelles ils s'imaginaient pouvoir le combattre avec avantage. Ils profitèrent du zèle ou du désespoir des partisans du paganisme expirant, pour tâcher de le ranimer en quelque sorte par la célébration de leurs mystères, et de plusieurs autres fêtes inconnues dans l'ancienne religion grecque et romaine. En effet, ce n'est qu'après Constantin qu'on commence à trouver des inscriptions qui parlent des mystères et des fêtes de Mithra. Les uns et les autres furent proscrits l'an 378 de l'ère vulgaire, et l'antre sacré des mithriaques fut aussitôt ouvert et détruit par les ordres de Gracchus, préfet du prétoire. Ne doit-on pas regretter que quelque témoin oculaire ne nous ait pas laissé une description complète de tout ce qu'on trouva dans cet endroit, un des derniers repaires de la superstition ?

MITRA, écrit sans aspiration, était, selon Hérodote, le nom que les Perses donnaient à *Vénus Uranie*.

MITYLÉNIES. Fête que les habitants de *Mytilène* célébraient hors de la ville en l'honneur d'Apollon.

MIWA MIO SIN. Dieu que les Japonais regardent comme un des protecteurs de leur empire. Le cinquante-sixième daïri l'éleva au premier rang des divinités de première classe. Miwa mio sin est honoré particulièrement dans la province de Yamato, où il a un temple sur le mont Miwa-yama.

MIYA. Temple des Japonais appartenant à la secte du Sinto, et dans lequel on adore les Kamis, anciennes divinités du pays. Les miyas sont situés dans les lieux les plus riants et les plus agréables.

MNEME était l'une des trois *Muses* dont le culte fut établi, selon Pausanias, par les Aloïdes, à Thèbes en Béotie. Il signifie *mémoire* (du verbe *μνάομαι, je me souviens*), de même que le nom de *Mnémosyne*.

MNEMOSYNE, ou la déesse de la *mémoire*, était, selon Diodore, de la famille des titans, fille du Ciel et de la Terre, et sœur de Saturne et de Rhéa. On lui accorde généralement, dit le même auteur, le premier usage de tout ce qui sert à rappeler la mémoire des choses dont nous voulons nous souvenir, et son nom même l'indique assez.

On lui attribue aussi l'art du raisonnement, et l'imposition des noms convenables à tous les êtres, de sorte que nous les indiquons et en conversons sans les voir. Jupiter devint amoureux, dit la fable, de Mnémosyne, et s'étant métamorphosé en berger, la rendit mère des neuf Muses.

MNEVIS. Taureau consacré au soleil dans la ville d'Héliopolis en Egypte. Il tenait, après Apis, le premier rang parmi les animaux qu'on honorait en Egypte. Son culte était beaucoup plus ancien que celui d'Apis; mais la célébrité d'Apis fit négliger peu à peu et oublier Mnévis.

Mnévis était presque tout noir (PLUTARC., *De Isid. et Osir.*), tandis qu'Apis était mêlé de noir et de blanc. Porphyre (EUSEB., *Præp. evangel.*, III, 13) dit que les poils de sa queue et de tout son corps se dirigeaient de la queue à la tête. Son temple fut fort endommagé par Cambyse.

M. Paw dit (t. II, p. 166) : « Le pharaon Bocchoris conçut l'idée d'ôter à la ville d'Héliopolis le bœuf sacré connu sous le nom de Mnévis, et cette seule idée lui fit perdre à jamais l'estime d'un peuple qui avait nourri des bœufs à Héliopolis et des lions pendant plus de siècles que n'a subsisté l'empire romain. »

MO. Mauvais génies qui, selon les Chinois, peuvent molester les hommes et même les faire périr. Ils les appellent encore les *Mo-kouei*.

MOC-CHU. Tablette dans laquelle les Cochinchinois croient que réside l'âme d'un défunt, et qu'ils exposent pour cela dans leurs maisons.

MOCCUS. Surnom de *Mercure*, dont on ignore la signification, et que l'on lit dans une inscription publiée par Muratori : DEO MERCURIO MOCCO.

MODANI. Déesse hindoue, l'une des formes de *Saraswati*, épouse de Brahma.

MOD-GUDUR (l'adversaire des dieux), divinité scandinave. C'est une jeune fille à laquelle est confiée la garde d'un pont jeté sur le fleuve Giall, et dont le toit est recouvert d'or brillant.

MOÉ-MOÉ. Cérémonie par laquelle on lève, dans l'archipel Tonga, le tabou mis sur un chef. Elle consiste à toucher la plante de ses pieds, d'abord avec la paume de la main, puis avec le revers. Ce sont les prêtres qui peuvent ainsi affranchir du tabou.

MOEZZ. Nom de *Hakem*, divinité des Druzes, dans sa sixième incarnation. Sous ce nom, il se transporta de Mehdiya dans le Maghreb, où il avait paru sous le nom de *Caïm*, en Egypte, où il se montra dans tout l'éclat de sa divinité, et fonda, sur le bord de la mer, le port de *Roschida*, *Rosette*.

MOGON. Dieu adoré anciennement par les Cadènes, peuple du Northumberland, comme il paraît par des monuments trouvés en 1607, dans la rivière de Rhéad. Une tradition du pays porte que ce Mogon avait longtemps défendu la contrée contre un tyran.

MOGOSTOCOS. Surnom de *Diane*, comme présidant aux accouchements.

MOHANE. Nom que les Américains des Pampas donnent à leurs prêtres, ou plutôt à des espèces de sorciers ou charlatans, qui passent pour avoir des communications avec le diable, et savoir détourner ses influences malignes. On les consulte sur la guerre et la paix, sur les moissons, sur la santé publique, sur les mariages, et principalement sur les maladies particulières. Le métier de mohane est très-périlleux; car si leurs artifices ou leurs prédictions ne sont pas suivis du succès, la vengeance de leurs dupes ne s'assouvit que dans leur sang.

MOHINI. Forme que prit *Vichnou* à l'époque du barattement de la mer. Lorsque l'ambroisie fut produite, les démons voulurent s'en emparer; mais Vichnou, pour détourner l'attention des mauvais génies, prit, sous le nom de Mohini, la forme d'une femme d'une beauté si accomplie, que tous les démons, séduits à son aspect, se laissèrent enlever le breuvage d'immortalité. Mohini est devenue une déesse, qui est l'*illusion* personnifiée; son nom signifie *celle qui captive l'intelligence*.

MOHISE. Génie céleste, préposé à la pluie, suivant la croyance des Dembas, peuples du haut Congo. D'après leurs idées, le ciel est le réservoir des eaux, qui sont séparées de l'air par une croûte transparente. Dans cette croûte sont pratiqués quatre trous ou cataractes, placés vers les quatre points cardinaux. Un Mohise tient la porte de chacun de ces trous, et n'ouvre celui dont il a la garde qu'au temps des pluies, d'après l'ordre que lui en donne le grand Manigachis, roi du ciel. L'averse vient du côté où le trou est ouvert. Lorsque toutes les cataractes sont fermées, l'eau qui est au-dessus de la croûte transparente filtre toujours un peu au travers, et de là proviennent l'humidité, les brouillards et les nuages d'été, d'autant plus abondants dans une contrée qu'elle est plus voisine du ciel.

MOHO-AROU. Roi des lézards, divinité des îles Sandwich, adoré sous l'emblème

d'un requin par les habitants de l'île Mokai, qui lui avaient élevé des temples sur tous les promontoires.

MOILL. Nom de *Hakem*, divinité des Druzes, dans sa quatrième apparition. Il se montra, sous ce nom, dans la contrée de Palmyre et dans les provinces de l'Orient, sous l'apparence d'un marchand; mais son aspect avait un air de majesté qui faisait une vive impression sur tous les cœurs, et il unissait une profonde sagesse à de grandes richesses et à l'opulence.

MOIS. Les anciens avaient fait un dieu du mois, sous le nom de *Men*. Ils donnaient aussi à *Atys*, favori de Cybèle, le surnom de *roi des mois*, *Menotyrannus*. Chaque mois était sous la protection d'une divinité. La divinité tutélaire de janvier était Junon; de février, Neptune; de mars, Minerve; d'avril, Vénus; de mai, Apollon; de juin, Mercure; de juillet, Jupiter; d'août, Cérès; de septembre, Vulcain; d'octobre, Mars; de novembre, Diane; de décembre, Vesta. *Voy.*, à chaque nom de mois, dans son ordre, ce qu'il y a à remarquer relativement à la mythologie.

MOKISSO. Dieux ou idoles des habitants du Loango, en Afrique. Ils en ont un grand nombre, qui sont distingués par différents noms, suivant leur office et leur juridiction. Aux uns ils attribuent l'empire sur les éclairs et les vents; ils servent comme d'épouvantail dans leurs champs, pour la conservation des grains, contre les injures de l'air, et contre les oiseaux et les insectes. D'autres président aux poissons de la mer, d'autres à ceux des rivières, aux bestiaux, à la santé, à la bonne fortune, à la lucidité des yeux, à la fermeté des jambes, à la connaissance des sciences occultes. Enfin chaque Mokisso jouit du pouvoir qui lui est propre, et dans les limites d'un lieu déterminé. Dans le Congo, les Mokissos publics sont ordinairement placés au centre des villes. Dans le royaume d'Angola, comme dans celui de Loango, l'usage est de mettre dans les champs ensemencés un panier rempli de cornes de chèvres, de plumes de perroquets et autres choses semblables; ce panier passe pour le Mokisso protecteur des fruits du champ. Un voyageur qui, fatigué de son fardeau, le laisse sur le grand chemin avec un nœud d'herbes entrelacées, pour faire connaître qu'il le met sous la protection de son Mokisso, peut être certain que personne n'aura la hardiesse d'y toucher.

Ces idoles sont fort variées dans leurs formes. Les unes représentent la figure humaine; d'autres ne sont que des bâtons, garnis de fer par le bout, ou décorés d'un peu de sculpture; des roseaux, qui se portent autour des bras et du cou; des cordes ornées de petites plumes et de deux ou trois petites cornes, qui servent de ceinture; des pots remplis de terre blanche; des cornes de buffles, revêtues de la même terre, et garnies d'un anneau de fer à l'extrémité. La plus ridicule espèce de ces divinités est le pot, qui est rond et sans pieds. Ils mouillent soigneusement la terre dont il est rempli et lui font surpasser les bords de quelques pouces. Les dehors sont peints de diverses couleurs. Ces Mokissos, dans l'opinion de leurs adorateurs, sont jaloux les uns des autres, et si l'on ne veut point s'exposer au ressentiment de ceux qui se croiraient negligés, il faut leur rendre à tous les mêmes adorations.

MOKOSCH. Une des divinités inférieures des anciens Slaves.

MOKRIMIS. Hérétiques musulmans appartenant à la secte des *Kharidjis;* ce sont les disciples de *Mokrimi*, fils d'Adjeli; ils diffèrent de ceux de leur secte en ce qu'ils soutiennent que celui qui néglige la prière est un infidèle.

MOLA ou MOLE. Déesse des Romains qui présidait au grain que l'on faisait moudre. On en comptait plusieurs que l'on disait filles de Mars, parce qu'il écrase les hommes comme la meule écrase le blé.

On appelait aussi moles les statues colossales élevées en l'honneur des dieux.

Enfin, la *mola* était une pâte de farine salée, dont on frottait le front des victimes avant de les égorger. De là vient le verbe *immolare*, qui signifie proprement *préparer la victime au sacrifice*, mais qui, par la suite, a été pris dans l'acception de *sacrifier*, surtout en français.

MOLIONIDES, étaient deux frères; l'un se nommait *Eurytus*, et l'autre *Ctéatus*. Ils étaient fils d'Actor et de Molione. On a écrit qu'Actor n'était que leur père putatif, et que leur véritable père était Neptune. Quoi qu'il en soit, le père étant incertain, on les nomma Molionides, du nom de leur mère. On les a fait naître aussi dans un œuf d'argent. Ils étaient très-braves, et ils furent chargés, par Augias, leur oncle, du commandement de ses troupes, quand il sut qu'Hercule venait l'attaquer. Une blessure que ce héros avait reçue à l'expédition de Cos, se rouvrit lorsqu'il marchait contre Augias, et le retint malade. Il fit la paix avec les Molionides; mais ceux-ci, instruits de la maladie de leur ennemi, se prévalurent de l'occasion et tuèrent beaucoup de ses compagnons, entre autres Iphiclus son frère utérin. Hercule, pour s'en venger, tendit dans la ville de Clone un piége aux Molionides, lorsqu'ils allaient aux jeux isthmiques, et les tua. Quelques auteurs n'attribuent qu'à la valeur des Molionides, et non à la maladie d'Hercule, la nécessité où il fut de leur tendre des piéges pour s'en défaire. Molione découvrit les auteurs de l'assassinat, et voulut que les Argiens lui livrassent Hercule : ceux-ci le refusèrent. Elle demanda aux Corinthiens que les Argiens fussent désormais exclus du spectacle des jeux isthmiques, comme infracteurs des lois sacrées de ces jeux : elle ne put l'obtenir, mais elle maudit ceux des Eliens ses sujets qui s'y trouveraient, ce qui fit une telle impression sur eux, qu'au temps même de Pausanias,

les athlètes de cette nation n'assistaient jamais aux jeux isthmiques.

Les Molionides avaient épousé les deux filles de Decamène, roi d'Olène. Chacun laissa un fils : celui d'Eurytus eut pour nom Tolpius, et celui de Ctéatus s'appela Amphimachus. Ils régnèrent après la mort d'Augias, conjointement avec son fils Agasthènes. Mais cette histoire est rapportée différemment par différents auteurs. *Voy.* Augias, Hercule.

On dit encore que les Molionides n'avaient qu'un corps à eux deux, avec deux têtes, quatre mains et quatre pieds ; qu'ils formaient un cocher fort adroit : la main de l'un tenait la bride et l'autre le fouet. Ils s'entendaient parfaitement et jamais Hercule ne put les vaincre que par artifice.

* MOLIS. Nom que les Babyloniens donnaient à *Vénus*.

MOLOCH, une des principales divinités de l'Orient, était représentée sous la figure monstrueuse d'un homme et d'un veau. On avait pratiqué, aux pieds de la statue, plusieurs fourneaux dans lesquels on jetait des enfants, malheureuses victimes d'un culte barbare, et, pour empêcher qu'on n'entendît leurs cris, les prêtres du dieu frappaient un tambour. C'était la grande divinité des Ammonites, le *Saturne* des Carthaginois, le *Mithras* des Perses. Les Hébreux adorèrent souvent cette honteuse et cruelle idole. Enfin, il en est qui soutiennent que Moloch était une de ces divinités que les Grecs nommaient *Panthées*, et qu'il représentait, chez les Ammonites, les sept planètes, à chacune desquelles on offrait les victimes que la superstition lui avait consacrées.

MOLOH. Petit-fils de Minos, que les Gortyniens, habitants de l'île de Crète, honoraient comme un dieu.

MOLONGA. Prêtre du Congo, que les nègres vont consulter pour connaître l'issue de leurs maladies.

MOLORCHUS. Berger qui exerça l'hospitalité envers Hercule, lorsque ce héros vint tuer le lion de Némée. On donna depuis son nom à la forêt de Némée.

MOLOSSUS. Surnom donné à *Jupiter*, parce que chez les *Molosses*, peuple de l'Épire, il y avait un oracle de ce dieu qui se rendait par des chênes. *Voy.* Oracle.

MOLOSSUS. Fils de Pyrrhus et d'Andromaque. Dans l'*Andromaque* d'Euripide, Hermione veut faire mourir Molossus avec sa mère ; elle profite de l'absence du père pour satisfaire sa jalouse rage ; mais les jours du jeune prince sont défendus par le vieux *Pélée*. Après la mort de Pyrrhus, le jeune Molossus fut obligé de céder le trône à Hélénus, auquel il succéda ensuite. On croit que c'est de son nom qu'une partie de l'Épire fut appelée *Molossie*, et ses peuples *Molosses*.

MOLOUNGO. Dieu souverain reconnu par les peuples voisins du Monomotapa en Afrique. Ces tribus grossières n'en ont qu'une idée confuse, et, bien qu'ils le reconnaissent comme l'auteur du ciel et de la terre, ils ne lui demandent rien et ne lui font ni vœux ni prières. C'est à leurs ... qu'ils s'adressent dans leurs besoins. Ces dieux ... sont invoqués pour toutes les nécessités de la vie ; ils doivent délivrer de la famine et des maladies, procurer la pluie ou l'arrêter, suivant que cela est nécessaire.

MOLY. Ulysse étant prêt à entrer dans le palais de Circé, Mercure vint à sa rencontre sous la forme d'un jeune homme, lui apprit que ceux de ses compagnons qui étaient entrés dans ce palais y étaient enfermés comme des pourceaux dans des étables, et que le même sort l'y attendait, s'il n'y prenait garde. En même temps le dieu lui fit voir une plante qui est un excellent préservatif contre toutes sortes d'enchantements. Il l'arracha de terre en sa présence, et lui en enseigna les vertus. « C'était, dit Homère, une espèce de plante dont la racine est noire, et la fleur blanche comme du lait. Les dieux l'appellent Moly. Il est difficile aux mortels de l'arracher, mais les dieux peuvent toutes choses. » Les botanistes connaissent plusieurs espèces de moly, ... entre autres que Gaspard Bauhin appelle *moly latifolium, liliflorum*, qui a des fleurs blanches et une racine noire ; c'est une espèce d'*ail*.

MOMBO-JOMBO. Simulacre mystérieux des nègres de la Guinée, inventé par les maris pour contenir leurs femmes dans la soumission. Cette machine, qu'elles prennent pour un être surnaturel, est revêtue d'une longue robe d'écorce d'arbre, avec une toque de paille sur la tête. Sa hauteur est de huit ou neuf pieds. Peu de nègres ont l'art de lui faire pousser les sons qui lui sont propres ; on ne les entend jamais que durant la nuit, lorsque l'obscurité aide à l'imposture. Les hommes ont-ils quelque différend avec leurs femmes ? on s'adresse au Mombo-Jombo, qui décide ordinairement la difficulté en faveur du mari.

Ceux qui sont initiés dans le mystère s'engagent, par un serment solennel, à ne le jamais révéler aux femmes, ni même aux autres nègres qui ne sont pas de la société. ... n'y peut être reçu avant l'âge de seize ans. Le peuple jure par cette idole, et n'a pas de serment plus respecté. Il y a peu de villes et de villages considérables qui n'aient une figure de Mombo-Jombo. Pendant le jour elle demeure sur un poteau, dans quelque lieu voisin de la ville, jusqu'à l'entrée de la nuit, temps ordinaire de ses opérations.

MOMUS était fils du Sommeil et de la Nuit, selon Hésiode. (*Théog.*) Son nom grec Μῶμος signifie *réprimande, raillerie* ... passait-il chez les anciens pour le dieu de la raillerie et des bons mots. Une épigramme de l'Anthologie (*Lib.* I, c. 2, *ep.* 4) lui donne des ailes.

Lucien, dans son livre du *Conseil des dieux*, et dans son *Dialogue des vertus*, parle souvent de Momus ; il en raconte entre autres cette fable ingénieuse :

Son occupation ordinaire était d'examiner les actions des dieux et des hommes

our les tourner en raillerie et s'en moquer. Neptune, Minerve et Vulcain l'ayant choisi pour juger de l'excellence de leurs ouvrages, il trouva que Neptune, en faisant le taureau, lui avait mal placé les cornes, et qu'il les devait mettre sous ses yeux, afin d'ajuster plus sûrement ses coups, ou du moins aux épaules pour les donner plus forts. La maison de Minerve lui parut mal construite, en ce qu'elle n'était pas assez mobile pour la pouvoir facilement transporter, quand on avait de mauvais voisins. Et pour l'homme de Vulcain, il péchait, disait-il, en ce qu'il lui devait faire une petite fenêtre vis-à-vis du cœur, pour laisser voir ses pensées les plus secrètes, et éviter par-là toutes les fourberies et les trahisons qui se commettent. Vénus même ne put être à l'abri de ses traits malins; mais comme sa personne était trop parfaite pour donner prise à la censure, Momus en fut réduit à critiquer sa chaussure.

MONDE. Les anciens en avaient fait un dieu.

MONETA. Surnom sous lequel les Romains avaient élevé un temple à *Junon*. Il en est qui font dériver ce nom de *monere*, *avertir*, parce que, pendant un tremblement de terre qui effraya la ville de Rome, une voix inconnue sortit du temple de Junon, et avertit de sacrifier une truie pleine pour détourner le fléau. D'autres assignent à ce vocable une autre étymologie : les Romains, en guerre avec Pyrrhus, réclamèrent le secours de Junon dans l'extrême pénurie d'argent où ils se trouvaient. Ayant réussi à s'en procurer et à chasser Pyrrhus de l'Italie, ils bâtirent à la déesse un temple avec cette inscription : *Junoni Monetæ;* on gardait dans ce temple l'argent monnayé. Junon aurait été ainsi la déesse de la monnaie: en effet, les médailles la représentent avec le marteau, l'enclume, les tenailles et le coin, et le mot latin *moneta*. *

MONETA était encore, selon Hygin, la mère des Muses. Ce serait, dit Noël, une allégorie peu honorable pour ces divinités, que celle qui les ferait naître de la déesse *Monnaie*.

MONIME. Divinité phénicienne. C'était un des deux assesseurs que les habitants d'Edesse donnaient au Soleil; l'autre se nommait *Aziz*. Selon Jamblique et Julien, le premier était *Mercure*, et le second *Mars*.

MONKIR et NÉKIR. Ce sont, suivant les musulmans, deux anges noirs et bleus, d'un aspect formidable, qui font subir un premier interrogatoire aux morts, dans le sépulcre même.

MONOCULES (mot formé de μόνος, *seul*, et d'*oculus*, *œil*), peuples qui n'avaient qu'un œil, au rapport d'Hérodote, de Ctésias, et de quelques autres auteurs. Ces monocules fabuleux étaient les *Scythes*, qui tirant continuellement de l'arc, tenaient toujours un œil fermé pour viser plus juste. Il n'y a jamais eu d'hommes qui n'eussent en réalité qu'un œil. Les cynocéphales, qu'on a pris pour des hommes, sont des singes d'Afrique à longue queue; et ces peuples, qui passaient pour avoir des pieds si larges, sont les habitants de la zone glaciale, qui marchent sur des raquettes, pour franchir les neiges dont leur pays est presque toujours couvert.

MONODIARIA. Ce nom désigne, dans une inscription publiée par Gruter (1085. 11), une femme payée pour chanter auprès des morts l'espèce de chanson nommée *monodia*.

MONODIE, μονῳδία, dans l'ancienne poésie grecque, sorte de lamentation ou de chanson lugubre qu'on donnait à une voix seule comme l'indique assez ce mot formé du grec μόνος, *seul*, et de ᾠδή, *chant*. On appelait ainsi cette espèce de chant, par opposition à ce que les anciens nommaient chorodies, ou musiques exécutées par le chœur.

MONOPHAGIE. Fête que les Eginètes célébraient en l'honneur de Neptune. On appelait *Monophages* ceux qui y prenaient part, parce qu'ils mangeaient ensemble (μόνος, φαγεῖν), sans avoir aucun domestique pour les servir. Les habitants de l'île d'Egine étaient les seuls à qui il fût permis d'assister à la Monophagie.

MONOPTERE. Sorte de temple chez les anciens, qui était de figure ronde sans murailles pleines, en sorte que le dôme qui le couvrait n'était soutenu que par des colonnes posées de distance en distance ; ce mot est composé de μόνος, *seul*, et de πτερόν *aile*, comme qui dirait bâtiment composé d'une *seule aile*.

MONSTRE. C'est par ce nom qu'il faut désigner les êtres chimériques dont sont remplies les mythologies anciennes. Tels sont les Sphinx, la Chimère, les Harpies, Scylla, Cerbère, les Sirènes, le Dauphin (si différent du cétacé qui porte aujourd'hui ce nom), les panthères (qui diffèrent un peu de la famille des tigres), les dragons, etc.

De tous les animaux fantastiques, les marins ont le plus exercé l'imagination des anciens artistes; ceux-ci ont transporté au sein des mers les chevaux, les boucs, les béliers, les chiens, etc., en leur conservant le devant du corps, tel qu'ils l'ont reçu de la nature et en substituant au derrière des queues de poisson.

MONTAGNES. Les plus hautes montagnes reçurent une espèce de culte chez les anciens parce qu'ils croyaient qu'elles étaient habitées par les dieux.

Les nymphes des montagnes se nommaient Oréades.

On trouve dans les inscriptions grecques ces mots : θεοῖς ἀκραίοις, *aux dieux des montagnes*. Ils sont appelés *dii montenses* dans l'inscription suivante (*Grutter*. 21) : ARAM JOVI FULGURATORI EX PRÆCEPTO DEORUM MONTENSIUM. Quelques interprètes croient que *dii montenses* sont les divinités qui présidaient aux sept collines de Rome.

Dans le langage allégorique les montagnes furent appelées *les rois du pays*, et dans les temps postérieurs, on en parla comme de rois réels ; souvent elles furent peintes comme des géants et depuis on en parla

comme de géants réels, qui tiennent leur rang dans les aventures merveilleuses de cet âge. Les monts élevés furent en effet les sauveurs et les pères du genre humain, après les ravages du déluge; et c'est dans ce sens, dit un poëte latin, que les rochers échappés des mains de Deucalion et de Pyrrha furent les réparateurs de notre espèce. Les plaines restèrent longtemps désertes et l'on habita sur les hauteurs, d'où vint et cet usage de bâtir des temples sur les montagnes, et cette idolâtrie où tombèrent quelquefois les Juifs eux-mêmes, de sacrifier sur les hauts lieux. Les monts élevés ont donc été réellement les pères des peuples; ceux qui en descendirent pour habiter les plaines, furent leurs enfants, et dans un autre sens allégorique, une Montagne était la mère de la ville qui y était fondée : Jérusalem était la fille de Sion.

C'est là une explication naturelle et vraie surtout de ces généalogies bizarres où les montagnes entrèrent comme des personnages et dont je vais citer quelques exemples.

En Arcadie, le mont Ménale, duquel découlait une rivière du même nom, sur laquelle fut bâtie la ville de Ménale. Cette montagne fut une reine, fille du Ciel et de la Terre, et mère du roi Ménalos.

En Laconie, la montagne Taygète (qui, par hasard, a le même nom qu'une des pléiades) était une princesse, fille d'Atlas, et elle fut mère de Lacédémon, qui bâtit Lacédémone.

En Béotie, le mont Cythéron était le premier roi du pays.

Dans la Thrace était le mont Æmus ou Æmon, qui donna son nom à l'Æmonie, et la célèbre montagne de Rodope, près de laquelle coule le fleuve Strymon. On raconta dans le style du temps, que la princesse Rodope, fille de Strymon, avait épousé le roi Æmus, mais qu'ayant osé dire qu'ils étaient l'un Jupiter et l'autre Junon, et se faire adorer de leurs sujets, Jupiter les avait changés en montagnes.

Quand Æmus était appelé Æmon, il n'était plus l'époux, mais le père de Rodope. Jupiter les avait également transformés en montagnes, pour les punir de leur passion incestueuse. Si l'on veut savoir de qui Æmus lui-même était fils, on apprendra qu'il devait le jour au vent du nord, à Borée et à Orythie; mais s'il s'appelle Æmon, c'est à Deucalion qu'il doit la naissance; car, ainsi que les autres monts, il fut pour les mortels un asile après le déluge. Eryx, la plus haute montagne de Sicile après l'Etna, avait été un homme puissant, fils de Butta et de Vénus (car Vénus Erycine avait un temple sur son sommet). Hercule, à son retour d'Espagne, passa par-là, le vainquit au combat du ceste, et l'ensevelit sous la montagne à laquelle Eryx donna son nom.

Enfin et pour abréger, les monts Pyrénées devaient leur nom à la belle Pyrène fille de Bébrix. Hercule qui passa aussi un jour dans ces cantons, en devint amoureux et l'épousa; mais obligé de faire une absence, Pyrène fut déchirée par les bêtes feroces. Hercule de retour l'ensevelit sous ces montagnes qui portent encore son nom.

En est-ce assez pour prouver que les anciens personnifiaient les monts? Et qui voudra croire à la reine Ménale et à son fils Ménalus, au roi Cythéron et Æmus, aux princesses Rodope, Taygète et Pyrène, ainsi qu'au bonhomme Strymon?

MONTANA. *Diane des montagnes*, surnom qui convient à une déesse qui fait sa principale occupation de la chasse; c'est pourquoi on la représentait quelquefois entre des rochers.

MONTH. Dieu éponyme de la ville d'Hermonthis; il était, avec Ritho, sa femme, la grande divinité du nome dépendant de cette ville. On l'appelait aussi *Mandou-ré* ou *Manthou*.

MONTINUS. Dieu des Romains, qui en avaient fait le protecteur des montagnes.

MONT SAINT-MICHEL. Avant le christianisme, le Mont Saint-Michel s'appelait le *Mont Belen*, parce qu'il était consacré à *Belenus*, un des quatre grands dieux qu'adoraient les Gaulois. Il y avait sur ce mont un collége de neuf druidesses : la plus ancienne rendait des oracles. Elles vendaient aussi aux marins des flèches qui avaient la prétendue vertu de calmer les orages, en les faisant lancer dans la mer par un jeune homme de vingt-un ans, qui n'avait point encore perdu sa virginité. Quant le vaisseau était arrivé, on députait le jeune homme pour porter à ces druidesses des présents plus ou moins considérables.

MOPSUS. Devin qui exerça ses fonctions dans le voyage de la Colchide; car on le compte au rang des Argonautes. Il était fils de la nymphe Chloris et d'Ampicus. Il est quelquefois désigné par le nom d'*Ampicides*. On dit qu'au retour de Colchos, il alla s'établir en Afrique près de Teuchra, dans le golfe où depuis fut bâtie Carthage. Là il se rendit si recommandable par son habileté dans la divination, qu'après sa mort les habitants lui décernèrent les honneurs divins, et lui établirent un oracle qui fut longtemps fréquenté.

MOPSUS. Fils, selon les uns, de Rhacius, et selon les autres, d'Apollon et de Manto, fille du fameux Tirésias, fut aussi célèbre devin que son grand-père. *Voy.* MANTO. Mopsus donna lieu par son habileté à ce proverbe : *Plus certain que Mopsus*. Il signala son talent au siége de Thèbes, mais principalement à la cour d'Amphimaque, roi de Colophon. Ce prince, méditant une expédition importante, consulta le devin sur le succès; Mopsus ne lui annonça que des malheurs s'il exécutait son entreprise. Amphimaque, à qui elle tenait fort à cœur, s'adressa encore à Calchas, autre devin célèbre qui lui promit une victoire signalée. L'événement justifia Mopsus; car le roi fut entièrement défait, et Calchas, honteux d'avoir si mal deviné, en mourut de chagrin.

On raconte autrement la victoire de Mop-

us. Calchas était allé à pied de Troie à Claros avec Amphilocus; et pour éprouver Mopsus, il lui avait demandé, en lui montrant une truie pleine, combien elle portait de petits. Mopsus répondit qu'elle en avait trois, parmi lesquels était une femelle, ce qui se trouva véritable. Mopsus demanda à son tour à Calchas le nombre précis des figues qui étaient sur un figuier. Calchas ne put le dire et en mourut de regret. Quelques auteurs ont écrit que ce fut Calchas qui demanda le nombre des figues, que Mopsus lui répondit qu'il y en avait dix mille et qu'elles pourraient tenir toutes à une près dans une mesure qu'il nomma. Cette réponse vérifiée par l'épreuve, fit mourir Calchas de chagrin. D'autres disent que Calchas ne demanda pas le nombre des petits de la truie, et que la seule justesse de la réponse le tua. On lit dans d'autres écrivains que ce fait se passa non à Claros, mais dans la Cilicie; d'autres à Colophon, ville d'Ionie.

Une autre espèce de contestation fit périr Mopsus (*Voy.* Amphilocus). Il fut père de trois filles, Rhode, Méliade et Pamphilie. Mopsus, après sa mort, fut honoré comme un demi-dieu et eut un oracle célèbre à Mallo en Cilicie. Plutarque dans son *Traité des oracles qui ont cessé* raconte que le gouverneur de cette province ne sachant que croire des dieux, parce qu'il était obsédé d'épicuriens qui avaient jeté beaucoup de doutes dans son esprit, résolut, dit agréablement l'historien, d'envoyer un espion chez les dieux pour apprendre ce qui en était. Il lui donna un billet bien cacheté pour le porter à Mopsus. Cet envoyé s'endormit dans le temple et vit en songe un homme fort bien fait qui lui dit *noir*. Il porta cette réponse au gouverneur. Elle parut très ridicule aux épicuriens de sa cour. Mais il en fut frappé d'étonnement et d'admiration, et en ouvrant son billet, il leur montra ces mots qu'il y avait écrits : *T'immolerai-je un bœuf blanc ou noir?* Après ce miracle, il fut fort dévot toute sa vie au dieu Mopsus.

Ce nom est célèbre dans les poésies pastorales des Grecs et des Romains. En voici la raison : l'Argien Lacius, frère d'Antiphème, envoya une colonie s'établir dans les montagnes des environs de Colophon, sous le commandement de Mopsus. Celui-ci acheta de Cylabras, berger de la contrée, une portion de terre sur laquelle il bâtit la ville de Phasélis. Antiphème, de son côté, alla fonder une colonie en Sicile, y transporta les dieux et la religion de son pays. Il y bâtit la ville de Géla, à laquelle il donna aussi le nom de Mopsus, pour conserver la mémoire de ce guerrier. De là vient que les poëtes bucoliques de Sicile et les autres à leur exemple ont chanté si souvent Mopsus.

MOQUAMOS. Nom que les habitants de l'île Socotora donnent à leurs temples. Ces Moquamos sont fort petits et fort bas; ils ont trois entrées, mais pour y pénétrer il faut se courber extrêmement. Dans ces chapelles, on voit un autel, sur lequel il y a une croix et des bâtons mis en fleurs de lis.

Les rites religieux accomplis dans les Moquamos consistent à s'y rendre au lever ou au coucher de la lune, et de frapper trois fois un certain nombre de coups sur un long bâton avec un autre plus court, puis de faire trois fois le tour de la chapelle, en se tournant trois fois de suite à chaque tour.

Cet exercice est suivi d'une espèce de sacrifice de bois de senteur, qu'on met dans un bassin de fer suspendu par trois chaînes sur un grand feu. Après quoi on encense trois fois l'autel et trois fois les portes du temple; on fait à haute voix des vœux et des prières à la lune, dans le Moquamos et dans le parc qui l'environne, pour lui demander sa protection.

MORABA. Nom sous lequel *Ganésa* est adoré dans le sud de l'Inde, où l'on prétend que ce dieu s'est incarné dans la personne de ce Moraba et de ses descendants jusqu'à la septième génération. Ce Moraba vivait à l'époque de l'établissement de l'empire des Marattes, et sa race s'est éteinte naguère avec la septième génération; mais le fils adoptif du dernier Ganésa incarné est encore aujourd'hui vénéré, à Chinchore, comme une divinité.

MORAI. Nom que les Taïtiens donnaient à leurs temples ou aux lieux dans lesquels ils rendaient aux morts un culte religieux. Ces moraïs étaient de vastes enclos entourés de palissades et le plus souvent de murs, renfermant les chapelles des dieux, les autels ou plates-formes pour les offrandes, les cases des prêtres et souvent les tombes des chefs.

Les moraïs particuliers étaient joints à la maison que le défunt habitait pendant sa vie. L'un des bouts de ce hangar était ouvert, et le reste était fermé par un treillage d'osier.

Les grands moraïs étaient le théâtre des cérémonies religieuses, qui n'avaient lieu qu'au crépuscule du soir, et sous les yeux du peuple assemblé, à moins qu'on ne dût y accomplir des rites mystérieux; car, en ce dernier cas, les initiés seuls devaient en être témoins. Ces rites, qui réclamaient le huis-clos et la nuit, n'étaient autres que l'oblation des victimes humaines.

MORDAD. L'ange de la mort, suivant les parsis. Les musulmans leur ont emprunté cet ange, auquel ils donnent le nom d'*Azraïl*; c'est lui qui a reçu de Dieu la commission de séparer les âmes des corps.

MOREYBA. Déesse des anciens Guanches, qui la considéraient comme l'épouse d'Eraoranhan; ils étaient les deux divinités tutélaires des habitants de l'île de Fer. Moreyba était la protectrice des femmes, comme Earoranhan était le protecteur des hommes. On croyait qu'ils résidaient sur deux rochers élevés de Bentayga, que l'on désigne encore aujourd'hui sous le nom de *Santillos de los antiguos*.

MORIMO. Dieu des Bechuanas, peuple de

l'Afrique méridionale. Il est regardé par eux comme le génie du mal; mais ils le croient relégué au centre de la terre, où il s'occupe peu des mortels : de sorte qu'il est inutile de chercher à le fléchir par des prières. Ils s'en occupent donc fort peu, et les seules traces de culte que l'on trouve chez eux sont les sacrifices de bestiaux qui ont lieu dans leurs cérémonies funèbres.

MORISAKI. Dieu des Japonais, dont on célèbre la fête le onzième jour du troisième mois.

MORISTASGUS. Le Moristasgus des Gaulois paraît avoir été une divinité locale des Sénonais; car un homme de ce nom était roi du pays dans le temps que César arriva dans les Gaules, et la royauté avait été déjà dans sa famille. Il y a donc bien de l'apparence que ce roi portait le nom d'un dieu particulier du lieu, ou qu'il était lui-même cette divinité, après avoir été mis au nombre des dieux par la superstition de ces peuples.

MORMONES. Larves ou génies redoutables qui, suivant les anciens Grecs, prenaient la forme des animaux les plus féroces et inspiraient le plus grand effroi.

MOROGROG. Un des *Elus-Mélabus* ou *esprits malfaisants*, selon la croyance des Carolins occidentaux. Ce démon, ayant été chassé du ciel pour ses manières inciviles et grossières, apporta sur la terre le feu qui y avait été inconnu jusqu'alors.

MORPHÉE. Fils du Sommeil et de la Nuit, le premier des songes, et le seul qui annonce la vérité, était, dit Ovide, le plus habile de tous à prendre la démarche, le visage, l'air et le son de voix de ceux qu'il voulait représenter. Le dieu du sommeil le chargea d'aller, de la part de Junon, apprendre à Alcyone la mort de son époux. Ce songe n'est que pour les hommes; il a pour frères Phobétose et Phantase. Son nom est dérivé de *μορφή, forme, figure, apparence.*

Ce dieu paraît sur les monuments sous la figure d'un vieillard barbu, portant sur la tête deux petites ailes, comme Mercure, et aux épaules deux grandes ailes de papillon, tenant à la main une corne, d'où se répandent les songes et les illusions nocturnes. Cette déité ne prenait la ressemblance que des hommes, et le Sommeil se servait toujours de son ministère, lorsqu'il avait quelques avis à donner en songe. Cependant dans l'usage habituel on confond souvent Morphée avec le Sommeil. On lui donne pour attributs une plante de pavot, avec laquelle il touchait ceux qu'il voulait endormir, et des ailes de papillon pour exprimer sa légèreté.

MORPHO. Surnom de *Vénus*, sous lequel elle avait à Lacédémone un temple singulier : c'étaient proprement deux temples l'un sur l'autre. Celui de dessus était dédié à Vénus Armée, et celui de dessous à Vénus Morpho. La déesse y était voilée, et avait des chaînes aux pieds. « On disait, au rapport de Pausanias, que c'était Tyndare qui lui avait mis ces chaînes, pour donner à entendre que la fidélité des femmes envers leurs maris doit être inviolable : d'autres disaient qu'il l'avait fait pour se venger de Vénus, à qui il imputait l'incontinence et les désordres de ses propres filles; mais je ne puis le croire, ajoute l'historien; car il faudrait être insensé pour s'imaginer que l'on se venge d'une déesse en la représentant par une statue de bois de cèdre, avec des chaînes aux pieds. »

MORT (LA). Les Grecs l'avaient mise au rang des divinités; ils la disaient fille de la Nuit, qui l'avait conçue sans le secours d'aucun autre dieu, et sœur du Sommeil, ennemie implacable de l'espèce humaine, et odieuse même aux immortels; c'est dans le Tartare que les poëtes grecs, Hésiode entre autres, fixent son séjour. Virgile la place devant la porte des enfers. C'est dans ces lieux qu'Hercule l'enchaîna avec des liens de diamant, lorsqu'il vint délivrer Alceste. Cette déité était rarement nommée en Grèce, parce que la superstition craignait de réveiller une idée fâcheuse en rappelant à l'esprit l'image de la destruction.

Les Grecs et les Romains espéraient être transportés dans les Champs-Elysées. Car tous les hommes désirent être vertueux, en vivant même au sein du désordre, et s'occupent plus des récompenses promises à la vertu que des supplices préparés pour les coupables. Cette perspective fixa l'idée des anciens sur la mort.

Elle ne leur offrit rien d'affreux, de rebutant : elle ne fut pour eux que le passage de cette vie aux régions inférieures. Aussi le souvenir de cet instant, loin d'empoisonner leurs plaisirs (PETR., c. 34), leur donnait au contraire une vivacité plus piquante. Trimalcion fait apporter à ses convives un squelette d'argent et en prend occasion de les inviter à la débauche.

Nous voyons dans Ammien Marcellin (XVI, 18) que, dans les grands repas qui se donnaient à la fin du jour, les serviteurs, en apportant les lumières, disaient : Il faut user de la vie, parce qu'on cessera de vivre, *viramus, pereundum est*. L'incertitude du moment où les hommes doivent être réduits à cet état d'anéantissement, doit, selon les voluptueux, les engager à donner au plaisir le présent, qui est le seul temps dont ils puissent disposer.

Les anciens donnaient la Nuit pour mère à la Mort, et immolaient un coq à celle-ci. La Nuit aimait cette victime, parce que la tranquillité de son règne était troublée par le chant de cet oiseau. Ils crurent honorer la fille en lui faisant une offrande qui flattait la mère.

Ils représentaient la Mort avec des ailes noires. Horace les a chantées :

> Seu mors atris circumvolat alis;

et ailleurs :

> Mors atra caput fuscis circumvolat alis

La répugnance qu'avaient les anciens artistes à peindre la Mort a seule pu les empêcher de s'exercer sur la fable suivante, quoiqu'elle prêtât beaucoup à leur imagination. Phérécide l'a transmise, et Fréret l'a rapportée pour rendre vraisemblable la lon-

gue vie qu'il donne à Sisyphe dans ses calculs. Nouveau Prométhée, ce roi de Corinthe fut admis au conseil des dieux, mais sans jouir de leurs glorieuses prérogatives. Il les désira bientôt. L'immortalité fut celle qu'il leur envia la première, et il résolut de tout entreprendre pour y participer. Enchaîner la Mort, qui seule lui apportait une résistance invincible, lui parut un moyen de réussite assurée. Il abusa donc de la familiarité dans laquelle il vivait avec les dieux de l'Olympe, attira la Mort dans une embuscade, s'en rendit le maître, et la jeta dans une forte prison.

Elle y languit longtemps. Pluton cependant voyait son royaume désert, parce que les victimes ne tombaient plus sous les coups de la redoutable déesse. Il se plaignit à son frère qui, ayant assemblé le conseil des dieux, s'aperçut de l'absence de la Mort, et s'informa de sa détention. Mars fut chargé de la délivrer. Sisyphe lutta vainement contre le dieu de la guerre; il fut vaincu, et le premier il devint la proie de son ancienne captive. Pluton fit de cet audacieux un exemple terrible. Il le condamna à élever sans cesse un rocher énorme jusqu'au haut d'une colline. Parvenu au sommet, le rocher lui échappe, et roule avec fracas dans le fond du vallon.

Suivant l'opinion des anciens, un corps mort souillait tout ce qui en approchait, non-seulement les hommes qui le touchaient ou le regardaient, mais les dieux mêmes. La vue d'un mort n'était permise à aucun d'eux. C'est ce que l'on voit par les paroles qu'adresse dans Euripide Diane à Hippolyte mourant.

Pour éviter cet aspect, les dieux étaient obligés de s'éloigner, même avant que le mourant ne rendît le dernier soupir, comme il paraît par ces mêmes paroles de Diane. Elle quitta son favori par la même raison qu'Apollon dit (chez le même poëte) qui le forçait de quitter la demeure de son cher Admète, c'est-à-dire, parce qu'Alceste approchait de sa fin.

On attribuait toutes morts subites à la colère d'Apollon et de Diane, avec cette différence qu'on attribuait au dieu celle des hommes, et à la déesse celle des femmes, parce qu'on croyait qu'elles étaient l'effet des influences malignes du soleil et de la lune.

Les morts prématurées étaient aussi regardées comme une punition des dieux vengeurs de quelque crime. C'est pourquoi ceux qui se voyaient prêts de mourir dans un âge peu avancé, cherchaient à prévenir les effets de ce fatal préjugé.

On consacrait à cette divinité l'if, le cyprès et le coq.

MORTA. Nom que quelques-uns ont donné à l'une des trois *Parques*, que l'on fait présider au destin de ceux qui, nés avant ou après le terme ordinaire de la naissance, venaient à mourir. *Voy.* NONA.

MOSCHTARI. Divinité des anciens Arabes; c'était la *planète de Jupiter*, qu'ils regardaient comme présidant à la bonne fortune.

MOUCHES. Les Acarnaniens honoraient les mouches, dit Plutarque. Les habitants d'Accaron ne les adoraient pas, mais ils offraient de l'encens au dieu qui les chassait. (*Voy.* BÉELZÉBUT.) Les Grecs avaient aussi leurs dieux chasse-mouches. (*Voy.* MYIAGORE.) Elien dit que les mouches se retirent d'elles-mêmes aux jeux olympiques, et passent au delà de l'Alphée, avec les femmes, qui se tiennent aussi de l'autre côté. Il ajoute que, dans le temple d'Apollon qui est à Actium, lorsque la fête approche, on immole un bœuf ou un taureau aux mouches. Elles s'attachent au sang de la victime, et dès qu'elles en sont rassasiées, elles se retirent; au lieu que les mouches de Pise ou des jeux olympiques se retirent d'elles-mêmes sans cela, et semblent marquer la vénération qu'elles ont pour la divinité. Il y avait encore un temple à Rome où les mouches n'entraient jamais, selon Pline : c'était le temple d'Hercule vainqueur. Cependant on dit qu'Hercule, faisant un sacrifice à Jupiter, ne put jamais chasser les mouches; et Paracelse dit que Jupiter lui-même n'avait pas ce pouvoir.

Les mouches se portaient en affluence aux sacrifices de Moloch, d'Astaroth et des autres divinités des païens, et les Juifs regardaient comme un augure heureux que l'on n'en vît jamais une seule dans le temple bâti par Salomon.

MOUI ou NOUI ATOUA. Le dieu maître du monde, selon la croyance des Néo-Zélandais; quelques-uns le confondent avec Mawiranga-rangui. On le retrouve à Tonga. « Le monde, dit Marmer, repose sur Moui, le plus colossal des dieux. Moui n'inspire jamais personne, ni prêtres, ni autels; il est constamment couché, et se tient toujours dans la même position. Arrive-t-il un tremblement de terre, on suppose que, trouvant sa posture fatigante, Moui essaye de se mettre à son aise. Alors le peuple pousse de grands cris et frappe la terre à coups redoublés, pour l'obliger à se tenir tranquille. »

MOUKOUNDA. Demi-dieu des Hindous, un des compagnons de Kouvéra, dieu des richesses; il est la personnification d'un des neuf trésors de ce dieu. C'est encore un des surnoms de *Vichnou*.

MOUKTASWAMI. Un des noms de *Siva*, troisième dieu de la triade hindoue; il signifie *seigneur de l'émancipation*.

MOUNDA. Démon de la mythologie hindoue qui fut tué par la déesse Dévi, lors de la guerre des géants.

MOUNDA PENNOU. Dieu des citernes, chez les Khonds, peuple indien de la côte d'Orissa. Ils recueillent soigneusement l'eau des ruisseaux qui leur est nécessaire pour les irrigations, au moyen de petites digues appelées *mounda*, construites grossièrement auprès des sources, et ils offrent fréquemment des brebis et des oiseaux en sacrifice à Mounda Pennou, sous un arbre voisin, pour le prier de préserver la levée.

MOUNGOUSCH. Esprits inférieurs et mé-

chants de la cosmogonie mongole; on leur attribue les deux sexes.

MOUNI. Les Hindous désignent par ce nom les saints, les moines ou religieux, les pénitents, et en général tous ceux qui tendent à la plus haute perfection. Quelquefois ce terme est synonyme de celui de *richis*, et désigne les anciens sages des temps mythologiques.

MOURA. Nom d'un démon tué par Vichnou; de là l'épithète de *Mouraripou*, *ennemi de Moura*, donnée à Vichnou ou à Krichna.

MOUSIMOS. Fête des âmes, célébrée par les peuples voisins du Monomotapa, en Afrique. Les âmes des gens de bien paraissent être les seules divinités de ces tribus; et les nègres ont une confiance aveugle dans les oracles qu'ils croient rendus par ces morts. C'est le monaque qui détermine les fêtes qui doivent avoir lieu en l'honneur des Mousimos. On immole alors des grands seigneurs du pays aux ancêtres du prince.

MOUSOUKKA. Nom que les nègres voisins de la côte de Monomotapa donnent au génie du mal. Ils le regardent comme l'ennemi des hommes, le craignent beaucoup et ne lui rendent aucun hommage.

MOUTH. Divinité syrienne, adorée dans l'île de Samothrace. C'était le dieu de la mort, dont il portait le nom (מות *Mouth* en phénicien signifie *la mort*).

Chez les Egyptiens, Mouth était le nom de la déesse mère, qui, avec *Amon-Ra*, son époux, et *Khons*, son fils, formait la triade suprême, adorée principalement à Thèbes; ce sont eux qui s'incarnèrent sur la terre sous les noms d'*Osiris*, *Isis* et *Horus*.

MUBBEN. Une des divinités malfaisantes des anciens Lapons.

MULCIBER. Un des noms de *Vulcain*; il paraît être pour *mulcifer*, parce que ce dieu a l'art de dompter et d'*amollir le fer* (*mulcet ferrum*) par le moyen du feu.

MULOT. Il faut que ces animaux aient fait autrefois de furieux dégâts à Ténédos, puisque Strabon parle d'un des temples de cette île, dédié par cette raison à Apollon Sminthien. Qui croirait qu'Apollon eût reçu ce surnom à l'occasion des mulots? On les a pourtant représentés sur des médailles de l'île, et l'on sait que les Crétois, les Troyens, les Eoliens les appelaient σμίνθοι. Elien rapporte qu'ils faisaient de si grands ravages dans les champs des Troyens et des Eoliens, qu'on eut recours à l'oracle de Delphes; la réponse porta qu'ils en seraient délivrés s'ils sacrifiaient à Apollon Sminthien.

MULTIMAMMIA Surnom de la *Diane d'Ephèse* au rapport de saint Jérôme; il signifie *à plusieurs mamelles*. En effet, c'est principalement par cette quantité de mamelles que la Diane d'Ephèse est distinguée des autres Dianes.

MUNITUS était fils d'Acamas et de Laodice. Plutarque le nomme *Munichus*, mais c'est une faute, tous les auteurs le nomment constamment Munitus. Son père, après la prise de Troie, l'emmena en Thrace, où il mourut d'une morsure de serpent.

MUNYCHIA. Surnom de *Diane*, parce qu'elle avait un temple illustre dans le port d'Athènes nommé *Munychie*, et parce qu'on y célébrait en son honneur les fêtes dites *Munychies*. Les Athéniens donnèrent le nom d'un des ports de leur ville au bourg voisin, à un de leurs mois, à une divinité, à des fêtes solennelles qu'on lui avait consacrées, et à un de ses temples qui servait d'asile aux débiteurs.

MUNYCHIES. Μουνύχια, fête annuelle qu'on célébrait à Athènes, dans le port du même nom, le seizième du mois *munychion*, en l'honneur de *Diane Munychia*.

MURCIA. Déesse de la paresse, qui avait un temple à Rome sur le mont Aventin. C'était la divinité favorite du beau sexe, au rapport de Plutarque. Mais je crois qu'il confond cette divinité avec *Vénus* surnommée *Murtia*.

MUSA. Déesse des païens, qu'on invoquait, et à laquelle on sacrifiait, pour empêcher les médisances; on la nommait autrement *Tacita*. On la disait fille du fleuve Almon. Elle avait été très-causeuse, et elle avait rapporté à Junon les amours de Jupiter avec Juturna. Ce dieu en fut si irrité, qu'il lui coupa la langue, et ordonna à Mercure de la conduire aux enfers, parce qu'elle était indigne de voir le jour. Mercure, en la conduisant, fut touché de sa beauté, la séduisit, et la rendit mère de deux enfants nommés Lares, qui furent les dieux tutélaires, ou les génies qu'on croyait être les gardiens des hommes pendant leur vie. Il ne faut pas la confondre avec Mutimus, dieu du silence, dont il sera parlé ci-après.

MUSAGETES, ou le *conducteur des Muses*. Ce nom fut donné à Apollon, parce qu'on le représentait souvent environné ou accompagné de ces doctes sœurs. *Hercule* eut le même surnom. Le culte de l'Hercule Musagètes fut apporté de Grèce à Rome par C. Fulvius, qui lui bâtit un temple dans le cirque de Flaminius, où étaient aussi les neuf sœurs. Il les mit sous la protection d'Hercule, parce que le héros doit procurer aux Muses du repos en les protégeant, et les Muses doivent célébrer la vertu d'Hercule. L'Hercule Musagètes est désigné par une lyre qu'il tient d'une main, pendant qu'il s'appuie de l'autre sur sa massue.

MUSARAIGNE. Entre les superstitions égyptiennes, il en est quelques-unes dont on ne découvre d'abord ni la cause prochaine, ni la cause éloignée. Telle est, par exemple, la dévotion envers les musaraignes, qu'on révérait dans la ville d'Athribis, et qu'après leur mort on embaumait pour les porter à Buto où était leur sépulture, quoiqu'il y eût plus de dix-neuf lieues de distance de Buto à Athribis. Les Egyptiens rangeaient cet animal, tout comme les naturalistes grecs, dans la classe des belettes.

u'on ne tuait non plus que les ichneumons, que nous savons avoir été consacrés l Hercule égyptien, qui ne fut jamais u'une seule et même divinité avec Hercule e Thèbes en Béotie. (Les Grecs nommaient musaraigne souris-belette, parce qu'ils la oyaient composée de ces deux espèces : et lle ressemble beaucoup à la belette, et oint du tout à une araignée). Mais, comme ans la Béotie on ne trouve point d'ichneumons, les Thébains avaient cru pouvoir, ans aucune difficulté, les remplacer par les elettes, auxquelles ils rendaient un culte eligieux. « Et quoiqu'ils soient Grecs de ation, dit Elien, ils ne méritent pas moins 'être à jamais l'objet de la risée, à cause 'une dévotion si impertinente (*Thebani, uamvis natione Græci, risu sunt obruendi, ui mustellam, ut audio, religiose colunt.*» (*De at. animal.*, lib. XII, cap. 3.) Mais la guerre ue ces animaux font sans cesse aux rats et ux souris, avait porté les Egyptiens à les mettre sous la protection des lois, et il leur suffi de trouver dans la musaraigne quelque chose qui ressemblât tant soit peu à a belette, pour imaginer ensuite toute a doctrine symbolique dont on vient de arler

MUSCARIUS. Surnom de *Jupiter*, invoqué comme le dieu qui éloigne les mouches des sacrifices et des offrandes. C'est en ce sens qu'il était appelé par les Grecs *Apomyios*.

MUSÉES. Fêtes que les Grecs célébraient en l'honneur des *Muses*. Les Thespiens entre autres les solennisaient tous les cinq ans sur le mont Hélicon. Les Macédoniens avaient la même fête en l'honneur de Jupiter et des Muses et la célébraient par toutes sortes de jeux publics et scéniques qui duraient neuf jours

MUSES. Ces déesses si célèbres chez les poëtes, étaient filles de Jupiter et de Mnémosyne, dit Hésiode. Quand elles étaient dans l'Olympe, elles chantaient les merveilles des dieux. Elles connaissaient le passé, le présent et l'avenir, et rien ne réjouissait tant la cour céleste, que leurs voix et leurs concerts. Il n'y eut d'abord que trois Muses, au rapport de Pausanias, dont le culte fut établi dans la Grèce par les aloïdes, qui les nommèrent *Mélété Mnémé* et *Aœdé*, c'est-à-dire, *la Mémoire, la Méditation* et *le Chant :* d'où il est aisé de juger qu'en donnant ces noms aux Muses, on ne faisait que personnifier les trois choses qui servent à composer un poëme. Hésiode est le premier qui ait compté neuf Muses.

Varron donne une raison singulière de ce nombre de neuf : « La ville de Sycione, dit-il, donna ordre à trois sculpteurs de faire chacun trois statues des Muses, pour les mettre au temple d'Apollon, et les offrir à ce dieu, et cela dans le dessein de les acheter de celui des sculpteurs qui les aurait le mieux travaillées ; mais s'étant rencontré que toutes celles des trois sculpteurs étaient également belles, la ville les acheta pour les dédier à Apollon. Il a plu à Hésiode d'imposer des noms à chacune de ces statues. Ce n'est donc pas Jupiter, continue Varron, qui engendra neuf Muses, mais ce sont trois sculpteurs qui les ont faites. Il ne faut pas dire que cette ville avait ordonné de faire ces trois statues, parce que quelqu'un d'entre eux les avait vues en songe, ou parce qu'elles s'étaient présentées à ses yeux en ce nombre ; mais parce qu'il n'y a que trois sortes de sons et de manières de chanter, savoir de la voix et sans instrument, du soufle avec des trompettes et des flûtes, et de la pulsation avec des cithares, des cymbales et d'autres instruments semblables. » *Voy.* une autre raison du nombre de neuf, au mot PIÉRUS.

Diodore donne encore aux Muses une autre origine. Osiris, dit-il, aimait la joie, et prenait plaisir au chant et à la danse ; il avait toujours avec lui une troupe de musiciens, parmi lesquels étaient neuf filles, instruites de tous les arts qui ont rapport à la musique ; c'est les Grecs qui les ont appellé les neuf Muses ; elles étaient conduites par Apollon, frère du roi. M. Leclerc, dans ses *Notes sur Hésiode*, croit que la fable des Muses vient des concerts que Jupiter avait établis en Crète, et qui étaient composés de neuf chanteuses ; que ce dieu n'a passé pour le père des Muses, que parce qu'il est le premier parmi les Grecs qui ait eu un concert réglé, et qu'on leur a donné Mnémosyne pour mère, parce que c'est la mémoire qui fournit la matière des vers et des poëmes.

On comptait donc neuf Muses qu'Hésiode a nommées en cet ordre : *Clio, Euterpe, Thalie, Melpomène, Terpsichore, Erato, Polymnie, Uranie* et *Calliope*, la plus savante d'entre elles. « On les fait présider, dit encore Diodore, chacune en particulier à différents arts, comme à la musique, à la poésie, à la danse, aux chœurs, à l'astrologie et à plusieurs autres. Quelques-uns disent qu'elles sont vierges, parce que les vertus de l'éducation sont inaltérabes. (Il n'y en a presque pas une à qui différents auteurs n'aient donné des enfants.) Elles sont appelées *Muses*, d'un mot grec (μυεῖ, *instruire des choses secrètes*), qui signifie *expliquer les mystères*, parce qu'elles ont enseigné aux hommes des choses très-curieuses et très-importantes, mais qui sont hors de la portée des ignorants. On dit que chacun de leurs noms propres renferme une allégorie particulière. Clio, par exemple, a été ainsi appelée parce que ceux qui sont loués dans les vers acquièrent une gloire immortelle ; Euterpe, à cause du plaisir que la poésie savante procure à ceux qui l'écoutent ; Thalie, pour dire qu'elle fleurira à jamais ; Melpomène, pour signifier que la mélodie s'insinue jusque dans le fond de l'âme des auditeurs ; Terpsichore, pour marquer le plaisir que ceux qui ont appris les beaux arts, retirent de leurs études ; Erato semble indiquer que les gens savants s'attirent l'estime et l'amitié de tout le monde ; Polymnie avertit par

son nom que plusieurs poëtes sont devenus illustres par le grand nombre d'hymnes qu'ils ont consacrées aux dieux. On se souvient, en nommant Uranie, que ceux qu'elle instruit élèvent leur contemplation et leur gloire même jusqu'au ciel. Enfin, la belle voix de Calliope lui a fait donner ce nom, pour nous apprendre que l'éloquence charme l'esprit, et entraîne l'approbation des auditeurs. » On verra d'autres allégories dans l'article de chacune des Muses.

Les Muses furent non-seulement surnommées déesses; mais elles jouirent encore de tous les honneurs de la divinité; on leur offrait des sacrifices dans plusieurs endroits de la Grèce et de la Macédoine. Dans l'académie d'Athènes, elles avaient un autel sur lequel on sacrifiait souvent. Le mont Hélicon, dans la Béotie, leur était consacré, et les Thespiens y célébraient chaque année une fête en l'honneur des Muses, dans laquelle il y avait des prix pour les musiciens. Rome avait aussi deux temples des Muses dans la première région de la ville, et un autre des Camènes dans la même région. Mais personne ne les a tant honorées que les poëtes, qui ne manquent jamais de les invoquer au commencement de leurs poëmes, comme des déesses capables de leur inspirer cet enthousiasme qui est si essentiel à leur art.

Clio présidait à l'histoire, Melpomène à la tragédie, Thalie à la comédie, Euterpe à la flûte et aux autres instruments à vent ; Terpsichore avait inventé la harpe, Erato la lyre et le luth, Calliope les vers héroïques; Uranie était la déesse de l'astrologie, et Polymnie de la rhétorique.

Les Muses et les Grâces n'avaient le plus souvent qu'un même temple, pour désigner l'union intime qui régnait entre ces divinités. On ne faisait point de repas agréable sans les y appeler les unes et les autres, et sans les honorer de libations communes.

Hésiode, après avoir dit que les Muses ont établi leur séjour sur l'Hélicon, ajoute que l'Amour et les Grâces habitent auprès d'elles. L'Amour n'y était pas déplacé; car plusieurs d'entre elles cédèrent à son pouvoir. Orphée était fils de Calliope. Platon (*Sympos.*) parle des amours de Polymnie et d'Uranie. Quelques anciens dérivaient le nom d'Erato, *ἀπὸ τοῦ ἐρᾷν*, *de ses amours*. Les Sirènes, selon Apollonius (IV), étaient issues de la violence que fit à Terpsichore le fleuve Achéloüs.

L'histoire des Muses ne présente que des traditions absurdes; mais leurs noms indiquent leur origine. Il paraît en effet que les premiers poëtes, frappés des beautés de la nature, se laissèrent aller au besoin d'invoquer les nymphes des bois, des montagnes, des fontaines, et que cédant au goût de l'allégorie, alors généralement répandu, ils les désignèrent par des noms relatifs à l'influence qu'elles pouvaient avoir sur les productions de l'esprit. Ils ne reconnurent d'abord que les trois Muses ***Mélété***, ***Mnémé***, ***Aœdé***, c'est-à-dire la ***méditation*** ou la réflexion qu'on doit apporter au travail, la ***mémoire*** qui éternise les faits éclatants, et le ***chant*** qui en accompagne le récit. A mesure que l'art des vers fit des progrès, on en personnifia les caractères et les effets. Le nombre des Muses s'accrut, et les noms qu'elles reçurent alors se rapportèrent aux charmes de la poésie, à son origine céleste, à la beauté de son langage, aux plaisirs et à la gaieté qu'elle procure, aux chants et à la danse qui relèvent son éclat, à la gloire dont elle est couronnée. Ces idées naquirent dans un pays barbare, dans la Thrace, où, au milieu de l'ignorance, parurent tout à coup Orphée, Linus et leurs disciples. Les Muses y furent honorées sur les monts de la Piérie; et de là étendant leurs conquêtes, elles s'établirent successivement sur le Pinde, le Parnasse, l'Hélicon, dans tous les lieux solitaires où les peintres de la nature, entourés des plus riantes images, éprouvaient la chaleur de l'inspiration poétique

Les anciens ont regardé les Muses comme des divinités guerrières, et les ont souvent confondues avec les Bacchantes, sans doute à cause de cette verve et de cette fureur poétique qu'elles inspiraient à ceux qu'elles daignaient favoriser. On leur offrait des sacrifices en plusieurs villes de la Grèce et de la Macédoine. Elles avaient à Athènes un magnifique autel. Rome leur avait aussi consacré deux temples, et un troisième où elles étaient fêtées sous le nom de *Camènes*. Les Muses passaient pour vierges et chastes; on les peint jeunes, belles, modestes, vêtues simplement. Apollon est à leur tête, la lyre à la main et couronné de laurier. Comme chacune d'elles préside à un art différent, elles ont des couronnes et des attributs particuliers, selon le goût du peintre ou du sculpteur.

Diverses fontaines, fleuves et montagnes leur étaient consacrés, d'où elles sont souvent désignées sous différents noms poétiques. Ainsi on les appelle ***Hélitonides*** ou ***Héliconiades***, du mont ***Hélicon*** en Béotie; ***Parnassides***, du mont ***Parnasse*** dans la Phocide; ***Aonides***, de l'***Aonie***, contrée voisine de la Phocide; ***Cithérides***, du mont ***Cithéron*** dans l'Attique ; ***Piérides***, de la ***Pierie*** en Macédoine, qui passait pour leur patrie: ***Thespiades***, du bourg de ***Thespie***, près de l'Hélicon; ***Hippocrénides***, de la belle fontaine d'***Hippocrène***, située au pied de l'Hélicon; ***Libéthrides***, de la fontaine et de la caverne de ***Libéthra***, qui leur étaient consacrées dans la Magnésie, contrée de Macédoine; ***Pimpléides***, du mont ***Pimpla*** dans la Thrace; ***Castalides***, de la fontaine de ***Castalie*** au pied du Parnasse.

Voici le costume avec lequel sont représentées les Muses pour les distinguer

Polymnie, enveloppée dans un grand manteau, tient de la main gauche quelque chose de peu distinct, peut-être une partie de son manteau, ou plutôt un volume roulé.

Thalie : on n'en voit que la tête, et le masque qui est à ses pieds. Terpsichore joue de la lyre avec un plectrum; elle porte une longue robe attachée avec la ceinture des femmes, et ayant des manches jusqu'à la moitié de l'avant-bras. Calliope n'a aucun attribut, porte un manteau plié en baudrier autour de son corps : elle tient de ses deux mains une Piéride. Clio ou Erato n'a aucun attribut, ne porte qu'une simple tunique avec un *amiculum*, sans manches et une ceinture : elle tient des deux mains une Piéride. Erato ou Clio, vêtue comme elle, tient deux courroies, et de la gauche une Piéride qu'elle châtie. Melpomène est enveloppée dans un grand manteau, et tient un poignard pointu. (*Voy. les noms des autres Muses et de chacune d'elles pour connaître les attributs qui les distinguent.*)

MUSICA. *Minerve* la musicienne avait pris ce nom d'une statue que Démétrius lui avait consacrée, où les serpents de la Gorgone qui formaient son égide, résonnaient comme une cithare lorsqu'on les frappait.

MUSPILHEIM. Un des trois mondes, qui, suivant la cosmogonie des Scandinaves, sont situés au-dessus de la terre. Le Muspilheim est du côté du sud; c'est un monde ardent, lumineux, inhabitable aux étrangers. Surtur le Noir y tient son empire : dans ses mains brille une épée flamboyante. Il doit venir à la fin du monde ; il vaincra alors tous les dieux, et livrera l'univers aux flammes.

MUTA. Déesse du *silence* chez les Romains. Ils célébraient ses fêtes le 12 des calendes de mars, c'est-à-dire, le 18 février. Muta était la même divinité qu'*Agérone*; ou plutôt Muta était-elle la déesse du silence en général, et Agérone celle du silence sur le nom secret de la divinité tutélaire de Rome ? On la confondait avec Lara, mère des Lares. Quelques-uns la font fille du fleuve Almon, et racontent que Muta ayant eu l'indiscrétion de découvrir à Junon l'intrigue de Jupiter avec la nymphe Juturne, le dieu irrité lui coupa la langue, et donna ordre à Mercure de l'emmener aux enfers. Comme elle était fort belle, Mercure en devint amoureux et l'épousa, persuadé qu'une femme sans langue n'était pas un inconvénient pour un mari. C'est sans doute pour cette raison que les Romains l'honoraient comme déesse du silence, et ils joignaient sa fête à celle des morts. Ils l'invoquaient surtout pour détourner d'eux la médisance et empêcher les méchantes langues de leur nuire. Ovide donne, dans ses *Fastes*, une description plaisante des rites domestiques qu'on accomplissait pour se mettre sous la protection de Muta : « Une vieille, dit-il, accompagnée de plusieurs jeunes filles, sacrifie à la déesse du silence, et a bien de la peine à le garder elle-même. Elle prend avec trois doigts trois grains d'encens et les met sous le seuil de la porte, dans l'endroit où un rat s'est frayé un chemin secret. Prenant ensuite sept fèves noires, elle les tourne dans sa bouche ; après quoi, elle coule avec de la poix la tête d'un simulacre. Elle la pique avec une aiguille, la couvre de menthe, puis la jette dans le feu. Pendant que cette tête brûle, la vieille a soin de l'arroser par des effusions de vin. Elle donne à boire à ses compagnes une partie du vin qui reste, mais elle en boit elle-même plus que toutes les autres ensemble, jusqu'à ce qu'enivrée de cette agréable liqueur, elle s'écrie : Nous avons enchaîné les langues de nos ennemis, et nous n'avons plus rien à craindre de leurs discours. »

MUTH. Surnom d'*Isis*, que Plutarque dit avoir signifié *mère*. Il convenait parfaitement à cette déesse, que les Egyptiens confondaient avec la nature. Jablonski, recherchant l'origine du mot *Muth* dans la langue des Coptes, a trouvé qu'il voulait dire *celle qui tire de l'eau*, et qu'il était analogue à l'*humidité*, si nécessaire à l'Egypte, que l'on croyait obtenir d'Isis.

MUTINE. Dieu du *silence*, dit Turnèbe, qui dérive son nom de *mutire, parler entre ses dents*. Au reste, on ne trouve le nom de ce dieu ni dans les mythologues, ni dans les poëtes. Le dictionnaire de Trévoux dit qu'on l'invoquait pour en obtenir le don de garder son secret et de retenir ses pensées cachées.

MUTINITINUS ou MUTINUSTITINUS. Dieu du *silence* chez les Romains. C'est une divinité créée par quelques modernes, à moins qu'ils n'aient voulu parler du dieu Mutinus, pris dans le sens d'une divinité qui présidait au secret des actions cachées.

MYCONE. Ile de la mer Egée, l'une des *Cyclades*, servit, comme Gyaros, à assurer la situation de Délos, auparavant flottante ; elle a environ trente-six milles de tour : on n'y trouve que deux montagnes peu élevées, quoique Virgile l'appelle *celsa Mycone*.

Les poëtes avaient fait de cette île le tombeau des centaures défaits par Hercule, d'où était venu chez les anciens le proverbe : *Tout à Mycone*, qu'on applique à ceux qui dans un discours veulent parler de tout, ramenant à leur sujet des matières tout à fait étrangères.

MYGDON. Frère de l'amazone Hippolyte, fut tué par Hercule.

MYGDONIENNE. Surnom donné à *Cybèle*, à cause du culte fameux dont on l'honorait dans la Phrygie, pays auquel appartenait la *Mygdonie* asiatique.

MYGDONUS. Frère d'Hercule et père de *Corœsus*, qui pour cette raison fut appelé *Mygdonides*.

MYIAGORE ou MYIAGRIUS. Génie imaginaire, auquel les anciens attribuaient la vertu de chasser les mouches pendant les sacrifices. Les Arcadiens, dans leurs jours d'assemblée, commençaient par invoquer ce dieu, et le priaient de les préserver des mouches. Les Eliens encensaient avec constance les autels de cette divinité, persuadés qu'autrement des essaims de mouches vien-

draient infester leur pays sur la fin de l'été, et y occasionner la peste.

Le peuple romain honorait aussi cette divinité imaginaire sous le nom de *Myiodes*, parce que les mouches s'appellent en grec μυῖαι. Pline rapporte qu'elles désolaient les assistants aux jeux olympiques, mais qu'elles s'envolaient par nuages, et se jetaient ailleurs aussitôt qu'ils avaient sacrifié un taureau au dieu Myiodes.

MYLITTA. La grande déesse des Babyloniens, la même que la *Baaltis* des Syriens, l'*Alilat* des Arabes, l'*Isis Athor* des Egyptiens, la *Mithra* des Perses, la *Vénus Uranie* de la Grèce et de l'Asie Mineure. Elle avait sous ce nom un temple à Babylone, où les femmes étaient obligées de se prostituer une fois dans leur vie, mais aux étrangers seulement. Elles allaient alors s'asseoir dans le temple de Mylitta avec des couronnes sur la tête. L'étranger choisissait celle qui était à sa convenance; et lui jetait une pièce d'argent en lui disant : « C'est à ce prix que je te rends favorable la déesse Mylitta. » La femme ne pouvait refuser cet argent, quelque modique que fût la somme. C'est ce que rapporte Hérodote.

Mylitta était la femme et la sœur de Bel; elle représentait la déesse nature, expression de l'humide, principe générateur de tous les êtres. Son simulacre était assis sur un siége radié, vêtu d'habits splendides, avec les fruits du pavot et de la grenade, emblème de sa fécondité; la figure était vue de face, position qui indiquait le disque de la lune, selon M. Raoul Rochette, et le corps s'appuyait sur un lion; devant lui deux chiens s'élançaient l'un sur l'autre en se croisant; à ses pieds était un autel sur lequel étaient placées des têtes de béliers, signe de l'équinoxe; à côté de lui une étoile et un croissant, signes du soleil et de la lune. Cette personnification de l'élément femelle est passée avec tous les symboles dans la mythologie des Grecs.

MYNÈS. Mari de Briséis. *Voy.* Briséis.

MYNITUS. Un des sept fils de Niobé, qui périrent sous les traits d'Apollon, selon Apollodore.

MYOMANCIE. *Divination* pratiquée au moyen des *rats* et des *souris*. Les anciens tiraient des présages malheureux, ou de leur cri, ou de leur voracité. Elien raconte que le cri aigu d'une souris suffit à Fabius Maximus pour se démettre de la dictature; et, selon Varron, Cassius Flaminius, sur un pareil présage, quitta la charge de général de cavalerie. Plutarque rapporte qu'on augura mal de la dernière campagne de M. Marcellus, parce que les rats avaient rongé l'or du temple de Jupiter. Un Romain vint un jour fort effrayé consulter Caton, parce qu'un rat avait rongé un de ses souliers. Caton lui répondit que c'eût été un présage bien plus étrange et un présage bien autrement important, si son soulier eût rongé le rat.

Quelques auteurs regardent la myomancie comme une des plus anciennes manières de deviner, et croient que c'est pour cela qu'Isaïe (xvi, 17) compte la souris parmi les abominations des idolâtres.

MYRIONYME, ou *qui a mille noms*. On appelle ainsi *Isis* et *Osiris*, parce qu'ils renfermaient, disait-on, sous différents noms, tous les dieux du paganisme. Isis était, selon ces auteurs, la Terre, Cérès, Junon, la Lune, Minerve, Cybèle, Vénus, Diane, toute la Nature en un mot. De même Osiris est Bacchus, le Soleil, Sérapis, Jupiter, Pluton, Pan, Apis, Adonis. *Myrionime* est formé de μυρίος, *innombrable*, *infini*, et de ὄνομα, *nom*.

MYRMIDONS. Peuples de Thessalie, des environs du fleuve Pénée, qui suivirent Achille au siége de Troie. Ils avaient pris leur nom d'un de leurs rois, appelé *Myrmidon*.

On appelle aussi Myrmidons les habitants de l'île d'Egine, qui la repeuplèrent par une merveille racontée par Philostrate. La peste ayant désolé ce pays, et fait périr presque tous les habitants, Eaque qui en était roi, pria Jupiter de détourner ce fléau, et de remédier à la dévastation qu'il avait causée. Il vit alors en songe, sortir du tronc d'un vieux chêne un grand nombre de fourmis qui, à mesure qu'elles paraissaient, étaient changées en hommes. Le lendemain, à son réveil, on lui annonce que ses états se trouvaient peuplés plus qu'avant la peste. On présume que ce nom de *Myrmidons* ou de *fourmis* fut donné aux *Eginètes* parce qu'ils creusaient la terre pour y enfouir et conserver les grains. D'autres l'attribuent à l'usage de se creuser des demeures dans la terre.

MYRRHA. Fille de Cirynas, roi de Cypre, devint si éperdument amoureuse de son père, qu'il lui fut impossible de résister à sa passion. Les uns ont dit que la colère du soleil fut cause de ce délire, et d'autres l'attribuent à Vénus, irritée de ce que Cenchrès, la mère de Myrrha, avait préféré la beauté de sa fille à celle de la déesse, ou de ce que Myrrha elle-même, en peignant ses cheveux, avait dit qu'ils étaient plus beaux que ceux de Vénus. On raconte diversement son aventure. Selon quelques-uns, Cynnor ou Cyniras, grand-père d'Adonis, s'étant un jour enivré, s'endormit d'une manière indécente; Mor ou Myrrha, sa bru, femme d'Ammon, l'ayant vu dans cet état, avec Adonis son fils, en avertit Ammon son mari. Celui-ci, quand l'ivresse de son père fut passée, l'en reprit, et ce vieillard en fut si indigné, qu'il chargea de malédictions sa bru, son petit-fils, et les chassa de chez lui. Myrrha, avec son fils, se retira en Arabie, et Ammon en Egypte, où il mourut.

Ovide (*Metam.* x) raconte cette fable différemment; il dit que Myrrha, éperdument amoureuse de son père, combattit sa passion de toutes ses forces, et que ne pouvant la vaincre, elle avait pris le parti de se pendre. Elle était déjà attachée au fatal lacet, quand sa nourrice, attirée par le bruit, entra dans sa chambre, coupa la corde et déchira le nœud qui allait étrangler Myrrha. A force de sollicitations, la nourrice arracha le secret de la princesse, et lui promit de lui

·ilitér les moyens de contenter ses désirs. 'le choisit le temps où l'on célébrait les ı·s de Cérès, qui duraient neuf jours, ›ndant lesquels les femmes n'approchaient ›s de leurs maris. La nourrice proposa à ınıas de lui procurer pendant ce temps la ımpagnie d'une jeune fille de l'âge de la ·mme. La proposition acceptée, Myrrha fut ıtroduite plusieurs nuits de suite dans le ı de son père, sans qu'il la connût. Il vou·ıt enfin voir sa maîtresse, et ayant décou·rt un flambeau qu'il avait caché, il re·nnut sa fille et son crime. Saisi d'horreur ·e jette sur son épée, sa fille lui échappe, les ténèbres la dérobent à sa vengeance. :le erra pendant neuf mois. Fatiguée enfin · tant de courses, et encore plus de l'in·mmodité de sa grossesse, elle s'arrête ›ns le pays des Sabéens. Elle demanda aux ·eux la punition qu'elle méritait: mais, ·ur n'être pas l'opprobre et le scandale de ı terre, si elle y restait, ni la honte et l'ef·ı des ombres, si elle descendait aux en·rs, elle demanda d'être bannie de l'un et e l'autre empire, et par un prodige nou·eau, de n'être ni morte ni vivante. Elle fut hangée dans l'arbre résineux qui porte son ·ı.ı, et qui n'a cessé de pleurer le crime ui avait occasionné cette métamorphose. ·ependant le fruit de son inceste existait ous l'écorce, et ne sortit qu'au terme. Ce ıt Adonis.

MYRTE. Arbrisseau odorant et toujours ·rt. Il était consacré à Vénus, parce qu'il ui avait été un jour d'un grand secours. La ·éesse étant sur le bord de la mer, dit Ovide ·ib. IV *Fast.*), occupée à sécher ses beaux heveux qu'elle avait mouillés dans le bain, ·erçut de loin des Satyres, troupe pétu·ante et qui ne respecte personne. Aussitôt lle alla se cacher sous des myrtes touffus ıui la dérobèrent parfaitement à tous les ·eux. En mémoire de cet événement, elle ·fectionna cet arbrisseau, et voulut que les ·ames dans le bain fussent couronnées de ·ıyrte. Les couronnes de myrte se donnaient ·ıx dieux Lares, du moins dans les mai·ons peu accommodées de la fortune, selon Horace. (Lib. III, od. 23.)

A Athènes, les suppliants et les magistrats ·ortaient des couronnes de myrte, aussi ·en que tous les vainqueurs dans les com·ats des jeux isthmiques. On s'en couron·ait aussi dans les festins. Les triompha·eurs à Rome étaient couronnés de myrte. PLINE, XV, 29.)

On ne portait jamais de myrte dans le ·emple de la Bonne-Déesse, parce qu'elle ·avait en horreur. Plutarque en donne pour ·aison que le dieu Faune ayant un jour ·ouvé sa femme prise de vin, il la fouetta ·ant avec des verges de myrte, qu'il la fit ·ourir. S'étant ensuite repenti de la cruauté ·ont il avait usé à son égard, il la mit, pour la dédommager, au rang des divinités, sous ·e nom de Bonne-Déesse. *Voy.* FATUA.

Le myrte était consacré à Vénus, et c'é·tait un motif de plus pour l'éloigner du temple de Fatua, qui se flattait d'avoir sévèrement gardé la foi conjugale.

MYRTEA. Surnom de *Vénus*, à cause du myrthe qui lui était consacré.

MYRTIL. Fils de Mercure, était cocher d'OEnomaüs, roi de Pise, et il jouissait d'une grande considération, car les fonctions d'écuyer et de cocher étaient honorables dans ces temps-là. On voyait souvent les princes et les rois eux-mêmes conduire leurs chariots. Myrtil s'en acquittait avec une si grande adresse que, dans les luttes engagées à l'occasion d'Hippodamie, fille du roi, qui était recherchée en mariage par une foule de prétendants, cet habile cocher atteignait toujours ceux qui osaient entrer en lice avec lui, et aussitôt OEnomaüs les perçait de son javelot. Myrtil, devenu lui-même ambitieux d'obtenir la main de la princesse, n'osa pas lutter contre son maître, et continua les fonctions d'écuyer; mais on dit qu'il trahit OEnomaüs en faveur de Pélops, qui lui avait promis Hippodamie en récompense.

Pélops ensuite, indigné de l'audace de Myrtil, le fit jeter du haut de son navire dans la mer. On ajoute que son corps, poussé par les flots, fut recueilli par les Phénéates, qui lui donnèrent la sépulture derrière le temple de Mercure son père, et qui célébrèrent tous les ans l'anniversaire de sa mort pendant une nuit entière. Pausanias, parlant ailleurs des fameux désastres qui frappèrent les Pélopides, et détruisirent cette race, ajoute ces mots : S'ils ont payé la peine du crime de Pélops, et si les mânes vengeurs de Myrtil les ont poursuivis, il faut avouer que rien ne montre mieux la vérité de ce que la Pythie répondit à quelqu'un qui la consultait sur un faux serment, que *quiconque se parjure, attire la colère du ciel sur ses enfants et sur leurs descendants.*

MYSIES. Fêtes en l'honneur de Cérès, qui se célébraient dans le Péloponnèse pendant trois jours; au troisième, les femmes chassaient du temple de la déesse les hommes et les chiens, et s'y renfermaient pendant la journée avec les chiennes. Le lendemain, elles rappelaient les hommes, et cette journée se passait dans la joie et les festins.

MYSTÈRES. Les Grecs se servaient des mots μυστήρια, τελετή, ὄργια, pour exprimer les cérémonies secrètes de leur culte.

Le mot *mystère* est un substantif dérivé du verbe μύειν, *fermer la bouche*, d'où se forme naturellement μυστήριον, *silence*, μύστης, *qui a la bouche fermée.* On appela les initiés τελούμενοι, et τὸ τελεῖσθαι fut employé ἀντὶ τοῦ μυεῖσθαι, pour *être initié*. Télète était dérivé de τέλος, *fin, perfection.* (EURIP., *Hippol.*, 25 seq.) En effet, les Télètes étaient proprement la dernière initiation où les adeptes parfaits étaient admis (CHRYSIP. *Etym. magn.*), ce qui engage Plutarque à dire τέλος ἐποπτεία τελετῆς. (*Sympos.*, l. VIII, p. 447, t. II *Op.*) Chrysippe explique les Télètes par *chose finale*, parce que c'étaient les dernières dont les initiés devaient être instruits. (*Etym. magn.*) Telle était la véritable signification de ce mot, dont cependant on se servit pour dési-

[illegible]

[illegible] *Agypt.*, … § 22. La [illegible] Les prêtres [illegible] et [illegible] Lucius métamorphosé en âne, au service de ces ministres errants et fanatiques, qu'il leur servait à la fois de temple et de grenier. La proscription générale n'eut donc lieu que sous [Théo]dose, qui non-seulement renouvela les lois de ses prédécesseurs, mais encore fit démolir les temples. (*Cod. Theodos*; Sozomen., *Hist. eccl.*, l. IV, c. 20; *Chron. Alex.*, p. 70[illegible].) Les mystagogues avaient prévu cet événement; et ne pouvant l'empêcher, ils voulurent avoir du moins la gloire de le prédire. Il n'arriva cependant pas au moment précis que l'hiérophante d'Eleusis avait fixé.

[illegible]

Le secret sur les mystères était [illegible] sous les peines les plus [illegible] [illegible] à la mort [illegible] Ainsi, on raconte que D[iagoras] [illegible] pour cette seule raison [illegible] par les Athéniens, qui promirent un [talent] à celui qui le tuerait, et deux à celui qui le prendrait vivant. Le poëte Eschyle [cou]rut aussi un très-grand danger pour [avoir] fait quelque allusion aux mystères dans une de ses tragédies. Alcibiade fut con[damné] à mort par contumace, dit Plutarque, [pour] avoir commis un sacrilége envers [Cérès] en contrefaisant ses saints mystères, et les montrant à ses camarades dans sa mai[son], comme fait le hiérophante lorsqu'il montre les choses saintes, se nommant lui-même le grand prêtre, donnant à Po[lytion] le nom de porte-flambeau, à Théodore celui de héraut, et à ses autres camarades celui d'initiés ou de confrères, contre les [lois] établies par les eumolpides et par les prê[tres] du temple de la sainte Eleusis : pour punition duquel crime le peuple l'a con[-]damné à mort, a confisqué tous ses biens

i a enjoint à tous les prêtres et à toutes ;s prêtresses de le maudire.

Mystères de Samothrace. Ils furent apórtés à Troye par Dardanus, et de Troye n Italie par Enée. Les Vestales étaient ıargées, dit Denis d'Halicarnasse, de garer ces mystères, dont elles seules avaient connaissance.

MYTHE. Ce mot qui a reçu, il n'y a pas ıngtemps, droit de cité dans notre langue, ésigne un récit merveilleux, formé succssivement par les mille bouches d'une ıngue tradition, sur un grand fait primitif, ui en a été le germe. C'est ainsi que la lupart des faits qui constituent les annales e l'ancien monde sont parvenus jusqu'à ous au moyen de la tradition orale, et rossis sur leur passage de circonstances cessoires.

On distingue plusieurs espèces de mythes, ıivant la nature de l'élément dominant: mythe historique, philosophique, mixte poétique.

Le fond du *mythe historique* est toujours un fait réel, un événement qui a laissé ne impression plus ou moins profonde ans l'esprit des contemporains. Toutes les ıéogonies, cosmogonies, géogonies, et les ieilles doctrines sur l'état de l'homme près cette vie, appartiennent à cette classe e mythes philosophiques qui va s'augmenant sans cesse, à mesure qu'on se rapıoche des temps civilisés. On voit par là ue le mythe philosophique a pour base ıne idée, une opinion, un raisonnement ur un fait du monde physique ou du monde orale. Souvent la tradition a confondu ous une même enveloppe l'idée et l'hisoire, ces deux éléments qui, pris séparéıent, ont donné lieu à deux classes de nythes bien distinctes; ce mélange a proiuit les *mythes mixtes* ou *historico-philosohiques.*

Viennent enfin les *mythes poétiques ;* ce ont tantôt des récits anciens augmentés, mbellis, comme le cas a lieu chez Homère t les tragiques, et quelquefois purifiés, omme dans Pindare, de ce qu'ils présenaient de grossier et de repoussant; tantôt e sont des opinions populaires, certains nseignements des sages, que les poëtes nt arrangés à leur manière; on peut se ormer une idée de la manipulation à laquelle ils les ont soumis en étudiant dans irgile la doctrine de Platon sur la méempsycose; enfin ces mythes sont quelquefois de pures inventions des poëtes; ils ont nés de leur imagination plutôt que de a nature même des choses. L'Aurore traîée sur un char rapide dans le ciel, où elle récède sans cesse le Soleil; Eole tenant s vents enchaînés dans un antre, etc., sont des mythes poétiques.

MYTHOLOGIE. Recueil des mythes des anciens: la *Théogonie* d'Hésiode, les poëmes d'Homère, les *Métamorphoses* d'Ovide, sont de véritables mythologies. On donne encore ce nom à la connaissance générale du paganisme, de ses dogmes, de ses mystères, de ses cérémonies, du culte dont il honorait ses dieux et ses héros, ainsi que des diverses allégories des poëtes, des artistes et des philosophes. La mythologie des anciens commence par l'union de l'Uranus ou du Ciel avec la Terre, et finit par le retour d'Ulysse à Ithaque. Toute cette période s'appelait κύκλος μυθικός, *le cercle mythique* ou *le cours de toute la fable.* C'est de celle-là seule qu'il va être question dans cet article. Quant aux mythologies des barbares, tels que les Egyptiens, les Etrusques, les Gaulois, les Celtes, les Germains, les sectateurs d'Odin, etc., on les cherchera aux articles de ces peuples. La mythologie, selon Evhémète et Banier, est le culte qui a été rendu à des hommes par autorité publique, et qui a fait une des principales sources de l'idolâtrie. Ils ont pensé qu'il y a eu des hommes auxquels on a rendu véritablement les honneurs divins; que les Grecs n'avaient même guère d'autres dieux que des hommes déifiés. Diodore de Sicile suppose partout que les dieux avaient été des hommes; il parle de Saturne, de Jupiter, d'Apollon, de Bacchus, et de tant d'autres, comme d'hommes illustres; il entre dans le détail de leurs actions et de leurs conquêtes, de leurs amours et de leurs malheurs, sans oublier l'histoire de leur naissance, de leur mort, et souvent même de leur tombeau. Les anciens poëtes, Homère et Hésiode, qui font la généalogie de la plupart des dieux, sont les plus anciens témoins de la tradition, qui portait que les dieux avaient été des hommes. Les Grecs et les Romains ne sont pas les seuls qui ont déifié des hommes; les Egyptiens et les Phéniciens, les plus anciens peuples du monde, en avaient donné les premiers l'exemple. Ils avaient, selon leurs historiens, deux sortes de dieux; les uns étaient immortels, comme le Soleil, la Lune, les astres et les éléments; les autres mortels, c'est-à-dire, les grands hommes qui, par leurs belles actions, avaient mérité d'être mis au rang des dieux immortels, et avaient, comme eux, des temples, des autels, un culte religieux. L'auteur du *Livre de la Sagesse,* parlant des sources de l'idolâtrie, cite, comme une des principales, le regret et l'amour d'un père qui a perdu son fils dans un âge peu avancé : pour se consoler de sa mort, il fait faire la figure de cet enfant, et lui rend, dans sa famille, les honneurs qui ne sont dus qu'à la divinité. De sa famille le culte se répand dans la ville, et, d'un dieu particulier, on en fait bientôt une divinité publique. C'est ainsi que la plupart des dieux du paganisme se sont formés; car il ne faut pas croire qu'ils ne doivent leurs divinités qu'à l'imagination des poëtes : ce furent les peuples, les pontifes, les villes entières, qui firent leur apothéose. Mais qui furent ceux qu'on déifia ainsi? Ce furent 1° les anciens rois; et comme on n'en connaissait pas avant Uranus et Saturne, c'est pour cela qu'on les a regardés comme les plus anciennes divi-

nités ; 2° ceux qui avaient rendu aux hommes des services considérables, ou par l'invention de quelque art nécessaire à la vie, ou par leurs conquêtes et leurs victoires; 3° les anciens fondateurs des villes ; 4° ceux qui avaient découvert quelque pays, ou y avaient conduit des colonies; et tous ceux en un mot qui étaient devenus l'objet de la reconnaissance publique; 5° ceux enfin que la flatterie éleva à ce rang, et de ce nombre furent les empereurs romains dont le sénat ordonnait l'apothéose.

Dans combien d'erreurs sont tombés nos meilleurs auteurs, en voulant perpétuellement expliquer les fables et les concilier avec l'histoire ancienne des divers peuples du monde? L'un, entêté des Phéniciens, les trouve partout, et cherche dans les équivoques fréquentes de leur langue, le dénoûment de toutes les fables : l'autre, charmé de l'antiquité des Egyptiens, les regarde comme les seuls pères de la théologie. Mais la connaissance récente que l'on vient d'acquérir de la mythologie des différents peuples orientaux, et particulièrement des Hindous, a ouvert une carrière nouvelle et d'autres aspects à la critique. On a découvert avec étonnement une foule d'analogies et de rapports entre la théogonie grecque et la théogonie brahmanique. Il arrive souvent que les noms sont homophones. Cette précieuse connaissance et celle des hiéroglyphes ou des caractères égyptiens ont ruiné presque tous les anciens systèmes que l'on avait imaginés pour expliquer la mythologie égyptienne, grecque et romaine. Les savants sont devenus plus circonspects, et ils attendent, pour se prononcer, qu'ils aient terminé les investigations qui se poursuivent au fond de ces immenses panthéons et de ces ruines qui s'étalent maintenant à tous les regards.

MYTHOS, *la Fable*. Dans l'apothéose d'Homère, la Fable est personnifiée et représentée sous la figure d'un jeune homme qui assiste à un sacrifice en qualité de Camille, tenant d'une main un préféricule, et de l'autre une patère. Comme le mot μῦθος en grec est masculin, on a peint la Fable en garçon.

N

NAANG-PHRA-TO RANI. Ange gardienne de la terre, selon les Siamois, qui établissent parmi les esprits une différence de sexe. Ceux qui aspirent à devenir bouddhas ne manquent pas d'implorer son secours en versant de l'eau.

NABO ou NEBO. Grande divinité des Babyloniens, laquelle tenait le premier rang après Bel. Il en est parlé dans *Isaïe*, ch. XLVIII. Vossius croit que Nabo était la lune et Bel le soleil; mais Grotius pense que Nabo avait été quelque prophète célèbre du pays, et ce sentiment serait conforme à l'étymologie du nom qui, selon saint Jérôme, signifie *celui qui préside à la prophétie*. Les Chaldéens et les Babyloniens, peuples entêtés de l'astrologie, pouvaient bien avoir mis au rang de leurs dieux un homme supérieur en cet art. Quoi qu'il en soit, la plupart des rois de Babylone portaient le nom de ce dieu, joint avec le leur propre, *Nabo-Nassar*, *Nabo-Polassar*, *Nabu-Sardan*, *Nabu-Chodonosor*, etc. Au reste, le *Nabahas* des Helviens était le même dieu que Nabo. Cette divinité doit aussi avoir été adorée dans le pays de Moab, où il se trouve un endroit ainsi nommé. Les Moabites partageaient sans doute ce culte avec les Arabes leurs voisins.

NABUS. *Mercure* était adoré sous ce nom à Cyzique. C'est le nom que les Syriens donnaient à ce dieu.

NADZOU-PENNOU. C'est-à-dire *dieu du village*. Divinité des Khonds, peuple de la côte d'Orissa; c'est le gardien de chaque hameau. Ces lares universels sont le grand objet du culte domestique des Khonds, qui s'imaginent que la ruine ou la prospérité des villages est en leur pouvoir. Ils implorent leur secours protecteur dans toutes leurs entreprises; ils leur adressent des vœux dans leurs maladies, et les femmes en couche les invoquent spécialement pour leur heureuse délivrance. Dans l'Orissa et le Telingana, les divinités rurales qui portent la même dénomination, sont des dieux hindous localisés et pris pour patrons; mais le Nadzou-Pennou des Khonds paraît être une déité locale tout à fait distincte de ces grandes divinités.

NÆNIA. Vers funèbres que chantaient à la louange des morts des femmes nommées *præficæ*, qui se louaient pour cette cérémonie : *Nænia est carmen*, dit Festus, *quod in funere, laudandi gratia, cantatur ad tibiam.* Le métier de ces femmes était de faire des lamentations sur la mort du défunt, et en pleurant, elles chantaient ses louanges sur des airs lugubres, et donnaient le ton à tous les autres. Chez les Grecs, il y avait trois espèces de chansons tristes et lugubres, savoir : la *lamentation*, qui se chantait dans des occasions de mort; l'*Ialemos*, que l'on chantait dans le deuil, et le *linos*, qui se chantait pour marquer sa tristesse.

NÆNIA était aussi la déesse qui prenait sous sa protection ceux qui étaient sur le point de mourir : *In tutela sunt Næniæ*, dit Arnobe.

NAGA. Race de demi-dieux de la mythologie hindoue, dans laquelle ils sont représentés soit sous la forme entière de serpents, soit avec la face humaine et une queue de serpent. Ils sont issus de Kasyapa et de Kadrou, fille de Dakcha, et ils habitent, les uns dans les régions infernales, les autres dans le ciel où ils font partie du cortége des dieux, à la suite desquels ils

paraissent quelquefois sur la terre. Le roi des Nagas est Vasouki, confondu quelquefois avec le grand serpent Sécha, qui supporte la terre, mais qui est d'une autre race. La sœur de ce roi est Manasa, épouse du sage Djaratkara, invoquée comme reine des serpents, pour être préservé de leurs morsures. Les bouddhistes mettent les Nagas au nombre des huit classes d'êtres supérieurs aux hommes, et ils leur assignent pour demeure le flanc méridional du mont Mérou, vers le sommet, où ils sont gouvernés par Viroupakcha, leur roi.

NAGA-KANYA Race de demi-déesses, qui habitent le Patala, ou les régions infernales; elles sont d'extraction serpentine et d'une grande beauté.

NAGA-LOKA. Région souterraine qui est la demeure des serpents *Nagas;* elle est située dans le Patala; le soleil n'y pénètre jamais, et elle est éclairée par une multitude de joyaux resplendissants.

NAGAMOUKHA. Surnom du dieu *Ganésa*, fils de Parvati, qu'on représente avec une tête d'éléphant; c'est ce que signifie son nom, car *Naga*, en sanscrit, veut dire non-seulement *serpent*, mais aussi *éléphant*.

NAGA-POUDJA, ou *adoration du serpent.* Cérémonie exécutée dans l'Inde le quatrième jour de la lune de Kartik et en plusieurs autres occasions. Ce sont les femmes qui en sont ordinairement chargées.

NAGLEFARE. Vaisseau fatal de la mythologie du Nord, fait des ongles des hommes morts; il ne doit être achevé qu'à la fin du monde, et son apparition fera trembler les hommes et les dieux. C'est sur ce navire que l'armée des mauvais génies doit arriver d'Orient.

NAHAMOUO. Déesse du panthéon égyptien; elle était caractérisée par le vautour, emblème de la maternité, qui formait sa coiffure, avec l'image d'un petit propylon s'élevant au-dessus de cette coiffure symbolique. C'était l'épouse du dieu Thoth, et les légendes tracées à côté de son image, dans un temple de Médinet-Habou, l'assimilent à *Saschfmoué*, compagne habituelle de Thoth, et régulatrice des périodes d'années et des assemblées sacrées.

NAHID. Divinité des anciens Perses; c'était la personnification de la *planète de Vénus*, et la même peut-être que la *Mylitta* des Arabes.

NAHOUCHA. Célèbre personnage de la mythologie hindoue. Il passe pour avoir conquis le monde, et quelques auteurs ont reconnu en *Déva-Nahoucha* le *Dionysos* des Grecs, voisin du mont Mérou, qui rappelle le mot grec μῆρος; il partit de là pour subjuguer toute la terre, et, à son retour, y bâtit une ville superbe, appelée *Deva-Nahoucha nagari* (*Dionysiopolis*), nommée aussi *Nahoucham*, par syncope *Nocham*, d'où l'on fait venir *Nysa*.

NAIADES. *Nymphes* honorées par les anciens d'un culte particulier; elles présidaient aux fontaines et aux rivières, d'où est venu leur nom (νάειν, *couler*). On les disait filles de Jupiter; d'autres les font filles du fleuve Achéloüs. Strabon les compte au nombre des prêtresses de Bacchus. Quelques-uns les font mères des Satyres. On leur offrait en sacrifice des chèvres et des agneaux, avec des libations de vin, de miel et d'huile; le plus souvent on se contentait de mettre sur leurs autels du lait, des fruits et des fleurs : le culte de ces divinités champêtres ne s'étendait pas jusqu'aux villes. On les peint jeunes, jolies, assez ordinairement les bras et les jambes nus, appuyées sur une urne dont l'eau s'épanche, ou tenant à la main un coquillage et des perles, dont l'éclat relève la simplicité de leur parure; une couronne de roseau orne leur chevelure argentée qui flotte sur leurs épaules. On distinguait les Naïades en *naïades potamides* ou *des fleuves*, et en *naïades limnades* ou *des lacs*.

NAIMAN-DOKCHOLT. Esprits célestes de la cosmogonie des Mongols; leur nom veut dire *formidables;* ils sont au nombre de huit, et mis au rang des Bourkhanes.

NAINS. Personnages de la mythologie scandinave: ce n'étaient d'abord que des petits vers formés de la corruption du cadavre du géant Ymer; mais, par l'ordre des dieux, ils participèrent à la raison et à la figure humaine; leur demeure était entre la terre et les rochers. Les principaux d'entre eux étaient Modsogner et Dyrin. On a cru reconnaître dans cette origine peu flatteuse les Lapons, et les hommes adonnés aux arts et aux métiers, que le préjugé barbare d'une nation toute guerrière faisait regarder comme l'occupation exclusive des lâches et des esclaves. C'est vraisemblablement à cette tradition septentrionale qu'il faut faire remonter le rôle et le caractère qu'on assigne aux nains dans nos vieux romans de chevalerie.

NAIRRITA, NAIRRITI ou **NIROUDI**, le quatrième des *Vasous* de la cosmogonie brahmanique; il est chargé du gouvernement de la partie sud-ouest du monde; c'est le roi des génies malfaisants appelés Rakchasas, Pisatchas et Bhoutas. On le représente porté sur les épaules d'une de ces divinités gigantesques, et tenant un sabre à la main.

NAIS. Mère du centaure Chiron, selon Pline. Il y en a qui la font aussi mère de Glaucus.

NAISSANCE (Jour de la). Le jour de la naissance était particulièrement honoré chez les Romains. Des mouvements de tendresse et de religion consacraient chez eux une journée, où il semblait qu'ils recevaient les enfants des dieux mêmes, et pour ainsi dire de la main à la main. On les saluait avec cérémonie, et dans ces termes : *Hodie nate, salve.* Ils invoquaient le génie comme une divinité qui présidait à la nativité de tous les hommes.

La solennité du jour de cette naissance se renouvelait tous les ans, et toujours sous les auspices du génie. On dressait un autel de gazon, entouré de toutes les herbes sa-

crées, et sur lequel on immolait un agneau. On étalait chez les grands tout ce qu'on avait de plus magnifique, des tables, des cuvettes, des bassins d'or et d'argent, mais dont la matière était encore moins précieuse que le travail. Auguste avait toute l'histoire de sa famille gravée sur des meubles d'or et d'argent. Le sérieux d'une cérémonie religieuse était égayé par ce que les fêtes ont de plus galant. Toute la maison était ornée de fleurs et de couronnes, et la porte était ouverte à la compagnie la plus enjouée.

NAIVEDYA. Offrande que les Hindous font aux dieux, dans la cérémonie du poujâ ou de l'adoration; elle consiste en bétel, en riz bouilli, fruits, beurre liquéfié, sucre, bananes et autres comestibles.

NAMOUTCHI. Nom d'un *Asoura* ou démon de la mythologie hindoue, qui fut tué par Indra. C'est aussi un des noms de la divinité de l'amour.

NANABOUSCH. Personnage mythologique des Pottowatomis de l'Amérique septentrionale, qui le regardent comme l'ami de l'homme et le neveu du genre humain. C'est lui qui a créé, par l'ordre du Grand-Esprit, la terre, qu'ils appellent *Me suk Kum mik Okwi*, c'est-à-dire *la grande grand'mère du genre humain*. Les sauvages invoquent souvent Nanabousch, et le supplient de vouloir être leur interprète, en présentant leurs prières au Maître de la vie.

NANACATZIN. Dieu du *soleil* chez les Mexicains. Après le déluge universel, dans lequel avaient péri le soleil et la lune, les dieux s'occupèrent des moyens d'éclairer le nouveau monde; à cet effet, ils se rassemblèrent à Teotihuacan (l'habitation des dieux), y allumèrent un grand feu et décidèrent que celui qui oserait le premier s'y jeter volontairement deviendrait le soleil. Jaloux de mériter une aussi brillante destinée, ils se disputèrent à qui aurait la préférence; pendant la querelle, l'un d'eux qui se nommait Nanacatzin (lépreux), et que tout le monde méprisait à cause de son infirmité, s'approcha du brasier et s'y précipita. Un autre dieu, nommé Tezcatécatl, suivit son exemple, et c'est lui qui est la lune.

NANDA. Demi-dieu du panthéon indien; c'est un des compagnons de *Varouna*, et la personnification d'un des neuf trésors du dieu des richesses.

NANDA est aussi le nom du père nourricier de Krichna. C'est lui qui éleva, avec Yasodâ, sa femme, ce dieu incarné, comme s'il était son propre fils.

NANDANA, ce mot, qui signifie *délices*, est le nom de l'élysée d'Indra, roi du ciel, suivant la cosmogonie hindoue. Il est situé sur le mont Mérou.

NANDI. Un des compagnons du dieu Siva; c'est lui qui bat le tambour pour animer les pas de ce dieu quand il danse pour amuser son épouse Parvati. Il est représenté sous la figure d'un taureau couché à plat ventre, sur un piédestal; trois de ses jambes sont ployées sous lui, et la troisième est allongée.

NANDORONDRA. Un des noms de *Siva*, troisième dieu de la triade hindoue.

NANÉE. C'était la *Lune* ou la *Diane* des Perses, du moins la même divinité qu'*Anaïtis*. Antiochus VII, fils de Démétrius Soter, étant passé en Perse dans l'intention de piller le temple de la déesse, déclara qu'il venait l'épouser et recevoir les richesses qu'elle pouvait avoir, et qui devaient faire partie de son douaire. Alors les prêtres de Nanée feignirent d'entrer dans ses vues, l'admirent dans l'enclos du temple, où étaient les trésors de la déesse; et en ayant fermé les portes, ils l'assommèrent, avec quelques-uns des gens qui l'accompagnaient, d'une grêle de pierres qu'ils firent pleuvoir sur eux par une ouverture du lambris. *Cecidit in templo Naneæ, consilio deceptus sacerdotum Naneæ.* On est incertain sur le vrai nom de cette déesse. Appien y reconnait Vénus. Polybe l'appelle Vénus Elyméenne. D'autres prétendent que c'était Cybèle; mais le sentiment le plus probable est que c'était Diane.

NANEK-PANTHIS ou NANEK-SCHAHIS. Sectateurs de Nanek Schah, célèbre réformateur hindou et fondateur de la secte des Sikhs, qui regardent l'apparition de leur maître comme une incarnation [illegible] de la Divinité.

NANNA. Déesse scandinave; c'est l'épouse de Balder. Après que son mari eut péri par les ruses de Loké, l'esprit du mal, elle mourut de douleur, et fut brûlée avec lui, un nain vivant et le cheval de son [illegible]

NAPÉES. *Nymphes* qui présidaient aux forêts et aux collines. Vossius veut qu'elles étaient les nymphes des vallées [illegible] parce qu'il tire leur nom d'un mot grec [illegible] ou *νάπος*, *bocage*, *lieu ombragé*, *lieu [illegible]* tel que sont les vallées. On leur rendait à peu près le même culte qu'aux [illegible]

NAPHTE. Nom de la *Victoire* chez les Égyptiens.

NARA. Personnage de la mythologie hindoue, frère de Narayana. Il est regardé par quelques-uns comme un avatar ou incarnation d'Ardjouna, compagnon de Krichna.

NARADA ou NAREDA. L'un des [illegible] *harchis* ou grands saints du panthéon hindou; il était fils de Brahma, et passe pour avoir inventé le luth; c'est ce qui le fait considérer comme l'un des dieux de la musique. C'est une espèce de Mercure, [illegible] les poètes prêtent un caractère [illegible] caustique. Il aime à rapporter tout ce qu'il voit et ce qu'il entend.

NARAKA. Le *Tartare* des Hindous. Il Naraka est proprement le cinquième [illegible] mais on le prend souvent pour l'enfer général, dont le nom propre est Patala.

NARAKA est aussi le nom d'un [illegible] démon tué par Krichna.

NARASINHA ou NARASINGA. Incarnation de *Vichnou* en homme-lion.

NARAYANA. C'est-à-dire *qui marche sur les eaux*. Un des noms de *Vichnou*, [illegible]

…araissent quelquefois…
…es Nagas est Vasouki…
…ois avec le grand…
…orte la terre, mais…
…ire. La sœur de…
…u sage Djaratkarou…
…es serpents, pour…
…orsures. Les…
…is au nombre des…
…érieurs aux hommes…
…our demeure le…
Mérou, vers le…
…es par Virou…

NAGA-KANYA. Les…
…qui habitent le Pa…
…es; elles sont…
…une grande beauté.

NAGA-LOKA. …
…la demeure des serpents…
…uée dans le Pâtâla…
…ais, et elle est…
…e joyaux res…

NAGAMOUKHA. Sur…
…ls de Parvati, …
tête d'éléphant; …
…ar *Naga*, en sanscrit…
…ment *serpent*, mais aussi…

NAGA-POUDJA. …
Cérémonie exécutée…
…our de la lune…
…es occasions. Ce…
…ont ordinairement…

NAGLEFARI. Vaisseau…
…gie du Nord, fait…
…orts; il ne doit…
…onde, et son…
…ommes et les dieux…
…rmée des mauvais…
…ent.

NAHAMOUO. Déesse…
…ien; elle était caractérisée…
…mblème de la maison…
…oiffure, avec l'image…
…s'élevant au-dessus de…
…que. C'était l'épouse…
…égendes tracées à côté…
…emple de Médinet-H…
…chfmoué, compagne…
…régulatrice des périodes…
…ssemblées sacrées.

NAHID. Divinité des…
…t la personnification…
…s, et la même peut-être…
…rabes.

NAHOUCHA. Célèbre…
…ythologie hindoue. I…
…onquis le monde, et…
…onnu en *Déva-Nahou*…
…es, voisin du mont…
…mot grec …
…uer toute la terre…
…une ville …
…*ha nagari* (*Dionysio*…
…*ucham*, par syncope…
…enir *Nysa*.

NAIADES. …
…

…qui
…le.
…ut-
…a de
…re de

…nciens
…nd en-
…, après
…somma-
…é à rece-
…eurtriers.
…s est décrit
…n bâtiment
…est tournée
…que de cada-
…les têtes sont
…a maison; ils y
…'ils forment un
…est dans ce fleuve
…t les meurtriers,
…duire les femmes
…chirés par un loup
…guer l'enfer appelé
…arlons, de celui que
…Nifleheim, qui était
…ur aux méchants jus-
…seulement.
…es supérieurs à l'homme
…e bouddhique des Bar-
…-mêmes partagés en six
…ent autant de cieux infé-
…du mont Mérou.
…ats est donc, à proprement
…de plaisirs et d'amusements,
…n reçoit les récompenses de
…nes œuvres que l'on a faites.
…n assigne aux nats différents
…e monde. Ils sont si multipliés,
…e dire que des nats sont sup…
…r sur la conservation de tous les
…exception de l'homme, qui est

privé de nat gardien. Du reste, maisons, villages, bourgs, villes, arbres, fontaines, tout a son nat tutélaire, préposé à sa garde.

NATAGAI. Les Mongols, du temps de Genghiz-Khan, reconnaissaient un dieu auteur de toutes choses, qu'ils appelaient Natagai, mais il ne lui rendaient aucun culte. Ils adressaient leurs prières et leurs sacrifices à des simulacres particuliers.

NATALICE. Les Romains n'étaient pas les seuls qui célébrassent l'anniversaire de leur naissance; cette coutume avait lieu chez beaucoup d'autres peuples, et plusieurs l'ont conservée. Les Grecs appelaient cette fête *Généthlies*.

NATIGAI ou ITOGAY. Divinité tutélaire et domestique des Tartares Mongols. C'est ce dieu qui, suivant eux, rend la terre féconde et protége les familles; ils mettent son image dans leurs cabanes, placent sa femme à côté de lui, et ses enfants devant lui. On le fait toujours dîner le premier avec toute sa famille; ce dîner consiste à leur frotter la bouche avec de la graisse. Les restes du repas sont jetés hors de la tente pour d'autres esprits inconnus, et il n'est permis à personne d'y toucher.

NATIO. Divinité romaine qui présidait à la naissance des enfants, et que les femmes invoquaient pour obtenir une heureuse délivrance. Cicéron nous apprend qu'elle avait, dans le territoire d'Ardée, ville du Latium, des chapelles où on lui offrait des sacrifices.

NATT. Divinité scandinave, personnification de *la nuit* (*night* en anglais, *nucht* en allemand). Elle était fille de la race des géants, et se maria trois fois. De son dernier mariage elle eut Dag, le jour (day, tag), beau jeune homme, ressemblant à son père, qui était de la race divine des Ases. Natt et Dag ont reçu d'Odin chacun un chariot avec son attelage, dont ils se servent pour faire le tour de la terre dans l'espace de 24 heures; l'écume qui tombe du mors de Rimfaxe, courrier de la nuit, produit la rosée; la crinière de Skin-faxe, cheval du jour, illumine la terre et les cieux.

NATURE. Chez les poëtes, la nature est tantôt mère, tantôt fille, et tantôt compagne de Jupiter. La nature était représentée par les symboles de la Diane d'Ephèse. Les anciens philosophes croyaient que la nature était le dieu de l'univers, ou l'assemblage de tous les êtres, ou le Pan, c'est-à-dire, le tout.

C'est la doctrine qui est enseignée encore à présent dans plusieurs écoles philosophiques, sous le nom de *Panthéisme*, qui est la religion de ceux qui n'en ont pas. On en a fait d'autres fois une divinité bien connue et vénérée en certains pays comme symbole de la nature. C'était le rôle que jouaient la Diane d'Ephèse, la Junon de Samos, Cybèle et Cérès dans une multitude de contrées; la Mylitta des Babyloniens, la Baaltis ou l'Astarté des Syriens, l'Isis égyptienne, la Parvati, et en général les divinités femelles de la religion brahmanique.

NAUFRAGI. Ceux qui avaient fait naufrage, chez les anciens, se rasaient la tête, et suspendaient dans un temple de Neptune leurs habits, avec un tableau où était tracée l'histoire de leur naufrage. Ceux dont la mer avait englouti toutes les richesses, allaient mendier avec un pareil tableau attaché au cou, pour émouvoir la charité du public par le spectacle de leur désastre.

On trouvera dans Pétrone la description des cérémonies superstitieuses que pratiquaient les anciens lorsqu'ils se croyaient près de faire naufrage. Ils adressaient d'ardentes prières aux Vents et à Neptune. Ils coupaient leurs cheveux, et suspendaient à leurs cous des pièces d'or ou quelqu'autre objet précieux, pour récompenser la piété de ceux qui, trouvant leurs cadavres après la tempête, leur donneraient la sépulture.

NAULAGE, ou le droit de passage de la barque à Charon. Dès qu'on eut une fois imaginé que Charon ne passait personne gratis sur le rivage des morts, on établit la coutume de mettre sous la langue du défunt une pièce de monnaie que les Latins appelaient *naulum*, et les Grecs *δανάκη*, pour le droit du passage, autrement dit *naulage*. Cette coutume venait des Egyptiens, qui donnaient quelque chose à celui qui passait les morts au delà du marais Achéruse. Lucien assure que l'usage de mettre une obole dans la bouche des morts, pour payer le droit de naulage, était général chez les Grecs et les Romains; on ne connaît que les Hermoniens qui s'en dispensaient, parce qu'ils ne croyaient pas qu'il fût nécessaire de rien payer pour le voyage. Mais Charon n'y perdait pas grand'chose; car, si ce peuple ne le payait pas, les Athéniens soutinrent que les gens riches devaient donner plus que les autres, afin de les distinguer du vulgaire, et ils mirent dans leur bouche quelquefois trois pièces d'or. Eaque ramassait ce tribut, suivant Lucien.

Il faut remarquer ici qu'on ne se contentait pas de cette pièce de monnaie; mais, afin de mieux assurer le passage du défunt, on mettait dans son cercueil, une attestation de vie et de mœurs.

Ce fait singulier est attesté par Eustache, sur Homère, et par le scholiaste de Pindare. Cette attestation de vie et de mœurs était une espèce de sauf-conduit qu'on exigeait pour le défunt. Un ancien auteur nous a conservé la formule de cette attestation. (FAB. CEL., lib. III *Antholog.*) : *Ego, Sextus Anicius, pontifex, testor hunc honeste vixisse; manes ejus inveniant requiem*. Il paraît que pour donner du poids et de la valeur à cette attestation, il fallait que le pontife l'écrivît ou la signât lui-même.

NAUPLIUS. Fils de Neptune et d'Amymone, une des Danaïdes, fut roi de l'île d'Eubée. Ayant épousé la belle Clymène, selon Apollodore (*Bibliot.*, lib. I, II), il en eut plusieurs enfants, entre lesquels furent Palamède, un des princes Grecs qui allèrent au siége de Troie. La mort malheureuse de ce héros, qui fut l'effet des artifices d'Ulysse, alluma dans le cœur de Nauplius un grand désir de vengeance. Il se mit, dit-on,

à parcourir toute la Grèce, et à attirer dans la débauche un grand nombre de jeunes gens, avec les femmes des principaux chefs de l'armée qui assiégeait Troie, espérant par là mettre la haine et la dissension parmi ces jeunes gens, qui ne manqueraient pas, en s'entretuant, de venger la mort de Palamède. Après la prise de Troie, la flotte des Grecs revenant en Grèce, fut battue d'une furieuse tempête, qui en dispersa une partie, et jeta le reste sur les côtes d'Eubée. Nauplius en ayant eu avis, fit allumer la nuit des feux parmi les rochers dont son île est environnée, dans le dessein d'y attirer les vaisseaux des Grecs, et de les voir périr contre cet écueil; ce qui arriva en effet. Les vaisseaux se brisèrent, et une partie des équipages se noya; l'autre partie ayant gagné la terre avec grande peine, fut assommée par ordre de Nauplius. Mais le principal auteur de la mort de Palamède échappa à la vengeance de Nauplius, parce qu'il avait été rejeté en pleine mer par la tempête, de quoi ce prince fut si fâché qu'il se jeta dans la mer, selon Hygin. (*Fabul.* 116.)

Dans la liste des Argonautes, il est fait mention d'un Nauplius. Plusieurs doutent que ce soit le même que le père de Palamède. Les enfants de Nauplius héritèrent de la haine de leur père contre les chefs de l'expédition de Troie; ils s'unirent à Egisthe pour le soutenir contre Agamemnon; et lorsqu'Oreste attaqua le tyran, ceux-ci coururent à son secours; mais Pilade soutint leurs attaques, pendant que son ami était aux mains avec Egisthe, et les tua.

NAUSICAA. Fille d'Alcinoüs, roi des Phéaciens, est devenue célèbre par la réception qu'elle fit à Ulysse, après son naufrage. On sait que jeté par les flots sur le rivage, et accablé de lassitude il s'y était endormi. Au bruit que firent les femmes de Nausicaa, il se réveilla; mais il était tout nu, et si défiguré par l'écume de la mer, que les compagnes de la princesse en furent épouvantées, et prirent la fuite. Pour Nausicaa, rassurée par Minerve, elle l'attendit sans crainte.

Ulysse, lui adresse la parole de loin, lui demande des habits pour se couvrir, et la prie de lui enseigner le chemin de la ville. Nausicaa rappelle ses femmes, envoie des habits à Ulysse, et le conduit elle-même au palais du roi son père; mais elle lui conseille, en approchant de la ville, de se séparer d'elle, et de ne la suivre que de loin, pour prévenir les médisances. Ulysse n'arrive au palais que sur le soir; il est présenté par Nausicaa, qui, sur sa bonne mine, avait pris des sentiments très-favorables pour lui. « Plaise à Jupiter, disait-elle à ses femmes, que le mari qu'on me destine soit fait comme cet étranger; que celui-ci voulût s'établir dans cette île, et qu'il y fût heureux! » Quelques auteurs ont dit qu'elle épousa Télémaque, fils d'Ulysse, et qu'elle en eut un fils.

NAUSINOUS et NAUSITHOUS. Deux fils de Calypso et d'Ulysse.

NAUSITHOUS. Fils de Neptune et de Péribée, fut père d'Alcinoüs, roi des Phéaciens.

NAUTÈS. Un des compagnons d'Enée. Minerve lui avait inspiré la sagesse, dit Virgile (*Æneid.*, lib. II), et avait pris elle-même la peine de l'instruire. C'était à lui que la garde du Palladium avait été confiée; et Diomède, après l'avoir enlevé, craignant la colère de Minerve, rendit sa statue à Nautès, qui la transporta en Italie. C'est pourquoi ses descendants furent toujours chargés de veiller à la garde de ce trésor; et du temps d'Auguste, ils jouissaient des mêmes honneurs. Ce Nautès passait aussi pour devin. Lorsque les vaisseaux d'Enée furent brûlés au port en Italie, Nautès avertit Enée que ce malheur était arrivé par la haine de Junon, qui voulait empêcher les Troyens d'aborder en Italie, et il l'exhorta à tenir ferme contre la mauvaise fortune.

NAVANITA-GANAPATI. Une des formes sous laquelle le dieu *Ganésa* est adoré par les Hindous.

NAVIRES. Les poëtes attribuent à Neptune l'invention de l'art de naviguer; d'autres l'attribuent à Bacchus; d'autres à Hercule; d'autres à Jason ou à Prométhée; quelques-uns à Minerve, qui avait dirigé la construction du navire Argo; d'autres enfin à Janus, qu'on disait avoir monté le premier navire. Athénée ajoute en faveur de Janus, regardé aussi comme inventeur de la monnaie, qu'il y avait un navire gravé sur les plus anciennes monnaies de Grèce, de Sicile et d'Italie.

NAVIRES SACRÉS. On appelait navires sacrés chez les Egyptiens, les Grecs et les Romains, des bâtiments qu'on avait dédiés aux dieux.

Tels étaient chez les Égyptiens 1° le vaisseau qu'ils dédiaient tous les ans à Isis; 2° celui sur lequel ils nourrissaient pendant quarante jours le bœuf Apis, avant que de le transférer de la vallée du Nil à Memphis, dans le temple de Vulcain; 3° la nacelle nommée vulgairement la barque à Charon, et qui n'était employée qu'à porter les corps morts du lac Achéruse; c'est de cet usage des Egyptiens qu'Orphée prit occasion d'imaginer le transport des âmes dans les enfers au delà de l'Achéron.

Les Grecs nommèrent leurs navires sacrés θεωρίδες; mais entre les bâtiments sacrés qu'on voyait en différentes villes de la Grèce, les auteurs parlent surtout de deux navires sacrés d'Athènes, qui étaient particulièrement destinés à des cérémonies de religion, ou à porter les nouvelles dans les pressants besoins de l'Etat.

L'un se nommait *la Parale* ou *la Galère paralienne*, ναῦς πάραλος. Il emprunta son nom du héros Paralus, dont parle Euripide, et qui joint à Thésée se signala contre les Thébains. Ceux qui montaient ce navire, s'appelaient paraliens; leur paye était plus forte que celle des autres troupes de marine. Quand Lisander eut battu la flotte athénienne dans l'Hellespont, l'on dépêcha le navire paralien, avec ordre de porter au peuple cette triste nouvelle.

L'autre vaisseau, dit le *Salaminien*, [illegible] prit, selon les uns, sa dénomination de la bataille de Salamine, et, selon les autres, de Nausitheus, son premier pilote, natif de Salamine. C'était ce fameux navire à trente rames, sur lequel Thésée passa dans l'île de Crète, et revint victorieux. On le nomma depuis *Déliaque*, parce qu'il fut consacré à aller tous les ans à *Délos* porter les offrandes des Athéniens, à l'acquit du vœu que Thésée avait fait à Apollon Délien pour le succès de son expédition de Crète. Pausanias assure que ce navire était le plus grand qu'il eût jamais vu. Lorsqu'on rappela de Sicile Alcibiade, afin qu'il eût à se justifier des impiétés dont on l'accusait, on commanda pour son transport le navire salaminien. L'un et l'autre de ces navires sacrés servaient aussi à ramener les généraux déposés; et c'est en ce sens que Pisistrate appelait le navire paralien *la massue du peuple*.

Les Athéniens conservèrent le navire salaminien pendant plus de mille ans, depuis Thésée jusqu'au temps de Ptolémée Philadelphe. Ils avaient très-grand soin de remettre des planches neuves à la place de celles qui vieillissaient; les vaisseaux avaient chacun un nom particulier tiré de leur symbole, et l'usage très-ancien de donner aux vaisseaux le nom des animaux qui étaient représentés sur la proue, a, selon quelques philologues, enrichi la mythologie. Elle ne dit point que Persée voyageait sur un vaisseau, mais qu'il était monté sur un cheval ailé. Dédale s'enfuit de Crète sur un vaisseau à voiles, qui allait plus vite que le vaisseau à rames qui le poursuivait. Voilà les ailes avec lesquelles il s'envola. Minerve en construisant le vaisseau des Argonautes, avait employé au gouvernail un des chênes de la forêt de Dodone, qui rendait des oracles; et cette fable n'est fondée que sur un mot phénicien qui est équivoque, et qui signifie également la *parole* ou un *gouvernail*. Virgile n'a garde de dire grossièrement que Turnus brûla la flotte de son héros dans le port. Il transforme les vaisseaux d'Énée en des déesses immortelles. On voyait déjà, nous dit-il, voler les tisons ardents et les torches enflammées de Turnus. Déjà une épaisse fumée s'élevait jusqu'aux astres, lorsqu'une voix redoutable se fit entendre: Troyens, dit-elle, ne vous armez point pour la défense de mes vaisseaux; Turnus embrasera plutôt les mers que cette flotte sacrée. Navires, nagez et devenez déesses de l'Océan, c'est la mère des dieux qui l'ordonne. Aussitôt chaque navire brise ses câbles, et comme des dauphins se plongeant dans le sein de l'onde, ils reparaissent à l'instant, et offrent aux yeux autant d'océanides. Ces nouvelles déesses se souvenant des dangers qu'elles avaient courus, présentent depuis lors une main secourable à tous les vaisseaux menacés du naufrage, excepté aux vaisseaux des Grecs..... Que d'idées ingénieuses et brillantes dans ce seul endroit de l'Énéide.

Les marins ne s'embarquaient jamais sans adresser à Neptune et aux autres divinités de la mer des vœux ardents pour obtenir un heureux voyage et un prompt retour.

NAVISALVIA. Déesse romaine dont on a retrouvé le nom dans des inscriptions. On l'invoquait apparemment, soit pendant les tempêtes, soit avant de se mettre en mer, et peut-être ces inscriptions sont-elles des ex-voto pour avoir échappé au naufrage.

NAXOS ou NAXUS. Une des îles Cyclades. Bacchus y avait un temple célèbre; on disait que c'était là qu'il avait été nourri. Naxos était surnommée *Dionysia*, et l'on y célébrait les orgies avec une grande [illegible]. On y a toujours recueilli d'excellents vins, et de là sont venues toutes les fables sur Bacchus et sur Ariadne son épouse. Selon Plutarque, il y a deux Ariadnes. Bacchus se maria avec l'une d'elles dans l'île de Naxos, et la rendit mère de Staphylus; l'autre fut cette malheureuse amante que Thésée abandonna dans cette même île où elle mourut. A toutes les deux, on rendit ensuite des honneurs divins, et on célébra leurs fêtes en plaintes et en deuil.

NAXUS, fils d'Apollon et d'Acacallis.

NAYIKAS. Classe de *nymphes* de la mythologie hindoue.

NEANTHUS. Fils de Pittacus, tyran de Lesbos, ayant acheté des prêtres d'Apollon la lyre d'Orphée, qui avait été déposée dans le temple du dieu, crut qu'il n'y avait qu'à la toucher pour attirer les arbres et les rochers; mais il y réussit si mal, que les chiens du lieu où il jouait se jetèrent sur lui et le mirent en pièces.

NEBAHAZ. Dieu des Hévéens.

NEBRODA. Les Grecs donnaient à Bacchus le surnom de *Nebrodes*, du mot [illegible] ou [illegible], *peau de faon* ou *de biche*, parce que Bacchus était revêtu de la peau d'un de ces animaux, ainsi que les faunes, ses bacchantes.

NECESSITÉ. Les anciens en avaient fait une divinité, dont la volonté et la puissance étaient absolues; son empire s'exerçait sur tout l'univers; les dieux et Jupiter lui-même étaient forcés de lui obéir. On la disait fille de la Fortune. Il y avait dans la citadelle de Corinthe un petit temple dédié à la Nécessité et à la Violence, dans lequel il n'était permis à personne d'entrer, sinon aux ministres de ces déesses. La Nécessité est souvent prise chez les poètes pour le Destin, la Fatalité à qui tout obéit. C'est en ce sens qu'ils ont dit que les Parques étaient filles de la fatale Nécessité. Les dieux eux-mêmes lui étaient assujettis. Horace la fait compagne de la Fortune; il lui donne pour attribut de grands clous et des coins, qui servaient sans doute à fixer les destinées des dieux et des hommes.

NÉCROMANCIE ou NÉCYOMANCIE. Divination par laquelle les anciens prétendaient évoquer les morts, pour les consulter sur l'avenir. Elle était fort en usage chez les Grecs, et surtout chez les Thessaliens, qui arrosaient de sang chaud un cadavre, et prétendaient ensuite en recevoir [illegible]

s certaines sur l'avenir. Ceux qui le con-ltaient devaient auparavant avoir fait les piations prescrites par le magicien qui ésidait à cette cérémonie, et surtout avoir aisé par quelques sacrifices les mânes du funt, qui, sans ces préparatifs, demeurait nstamment sourd à toutes les questions. ı distingue deux sortes de nécromancie : ne était en usage chez les Thébains, et nsistait en un sacrifice et un enchante-ent : on en attribue l'origine à Tirésias; utre était pratiquée par les Thessaliens, mme on l'a vu plus haut. Il est bon d'ob-rver que ce que les anciens prétendaient oquer par la nécromancie n'était propre-ent ni le corps ni l'âme du défunt, mais e sorte d'image que les Grecs appelaient ωλον, *figure*, et les Latins, *umbra*, *ombre*. est ce simulacre qui descendait aux champs ysées, pendant que l'âme montait quel-efois dans l'Olympe. C'est ainsi qu'Ho-ère nous montre Ulysse trouvant l'ombre Hercule dans les champs Elysées, pen-nt que ce héros était dans le séjour des eux. On peut consulter la nécyomancie de Odyssée et celle de la Pharsale, pour avoir e idée des rites et des cérémonies em-oyés dans les évocations. Lucain en compte ente-deux. On peut voir les dialogues de icien, et en particulier celui qui est inti-lé *Nécromancie*.

NECTAR. C'est la boisson des dieux, quoi n'en dise Sapho, qui la prend pour le man-er de la cour céleste; mais Homère, mieux struit à ce sujet que la muse de Lesbos, it toujours du nectar le breuvage des déi-s. Il donne d'ordinaire l'épithète de rouge celui que Ganymède versait au maître du nnerre. Hébé en servait aux autres divi-ités. Festus l'appelle *murrhina potio;* il lait bien que ce fût un breuvage délicieux, r ce mot a été ensuite employé métapho-iquement par les poëtes de toutes les na-ons, pour désigner les plus excellentes iqueurs. Quand on faisait à Rome l'apo-éose de quelqu'un, on disait qu'il buvait jà le nectar dans la coupe des dieux.

NECUS ou NECYS. Divinité adorée autre-fois en Espagne : on croit que c'était le dieu *Mars*. On le représentait la tête rayonnante. D'autres articulent son nom *Néton* ou *Nicon*. Orlandus, sans vouloir déterminer laquelle ces deux leçons est la véritable, remarque, ce qui est vrai, que ces deux mots semblent venir du grec ; le premier de νέκυς, *un mort*, *un corps mort*, *un cadavre;* et le second de νεατος, *postremus*, ou de νητός, *congestus*, *ac-cumulatus*. Vossius (*De idol.*, lib. I, 33) re-marque que les Thraces étaient autrefois comptés parmi les Scythes; que Mars était leur dieu, et qu'il passait même pour être né parmi eux; que les Scythes juraient par le cimeterre, non pas qu'ils crussent que le cimeterre fût un dieu, mais parce qu'ils le regardaient comme le symbole du dieu Mars; et de tout cela il conclut que s'il est vrai que les anciens Espagnols fussent une colo-nie des Scythes, il se pourrait bien faire qu'ils eussent apporté de Scythie le culte de Mars.

NECYSIES (du mot νέκυς, *mort*). Fêtes so-lennelles que les Grecs célébraient en l'hon-neur des morts. Elles avaient lieu dans le mois anthestérion, qui correspond en partie à celui de février, consacré également par Numa à la mémoire des ancêtres. Les Ro-mains, aussi bien que les Grecs, s'imagi-naient que les ombres sortaient des enfers pour assister à cette solennité, et que les portes en étaient ouvertes tant que la fête durait. Pendant ce temps le culte des autres divinités était suspendu, leurs temples étaient fermés, et l'on évitait de célébrer les mariages durant ces jours lugubres. On y offrait des sacrifices à la Terre; les Bithy-niens y invitaient les ombres des morts en les appelant à haute voix par leur nom, lors-qu'ils leurs rendaient les derniers devoirs.

NEDA et ITHOME, passaient chez les Mes-séniens pour avoir été les nourrices de Ju-piter, et par cette considération, elles don-nèrent leur nom l'une au fleuve *Nédès*, et l'autre au mont *Ithome*.

La jeunesse de Phigalée allait, dans cer-tains jours, se couper les cheveux sur les bords du Nédès ou Néda, pour les lui con-sacrer; car c'était un usage commun dans la Grèce, de vouer ses cheveux à quelque fleuve.

NEDUSIE. Un des surnoms de *Minerve :* on ignore son origine : les uns pensent qu'il vient du fleuve *Néda*, sur les bords duquel elle avait un temple célèbre; d'autres le ti-rent d'une chapelle que Nestor lui avait éle-vée à *Nédon*, à son retour de Troie.

NEERA. Déesse aimée du Soleil : elle eut de lui deux filles, Phaétuse et Lampétie, qu'elle envoya habiter l'île de Trinacrie, et prendre soin des troupeaux de leur père. Il ne faut pas la confondre avec Mééra, femme de Céléus, et mère du fameux Triptolème.

NEFASTE. Mot formé du latin *nefastus*. Les Romains appelaient jours néfastes les jours pendant lesquels il n'était pas permis d'agir en justice ni de traiter des affaires publi-ques. Ce terme désignait également les jours de fêtes solennelles qui étaient accompagnées de sacrifices ou de spectacles, et ceux de deuil et de tristesse, condamnés à l'inac-tion, et regardés comme malheureux, à cause de quelque disgrâce arrivée au peuple ro-main. L'anniversaire de la journée de Can-nes était un jour néfaste.

NEHALENNIA ou NEALLENIE. Cette déesse, adorée dans le fond septentrional de la Germanie, était tout à fait inconnue, lors-que le 5 de janvier 1646, un vent d'est souf-flant avec violence vers la Zélande, le rivage de la mer se trouva à sec proche d'Oësbourg, dans l'île de Valchren, et on y aperçut des masures que l'eau couvrait auparavant. Par-mi ces masures étaient des autels, des va-ses, des urnes et des statues, et entre autres plusieurs qui représentaient la déesse Néha-lennia, avec des inscriptions qui apprenaient son nom. Tantôt assise, tantôt debout, un air toujours jeune, et un habillement qui la

couvre depuis les pieds jusqu'à la tête, la caractérisent partout; et les symboles qui l'environnent, sont une corne d'abondance, les fruits qu'elle porte sur son giron, un panier, un chien. On a encore trouvé des monuments de cette déesse en France, en Angleterre, en Italie, en Allemagne. Parmi les savants, les uns ont cru que Néhalénie était la nouvelle lune; les autres, avec plus de vraisemblance, ont pensé que c'était une des déesses mères, divinités champêtres, auxquelles conviennent tous les attributs qui l'accompagnent. Neptune se trouve joint trois fois aux figures de Néhalénie, ce qui a fait croire aussi que c'était une déesse marine, et qu'on l'invoquait pour obtenir une heureuse navigation.

NEHAM. Divinité adorée à Halle en Allemagne. C'était, suivant Keisler, la même que *Néhalénie*.

NEHERA, était connue et honorée comme la mère de Triptolème.

NEITH, NEITHA. Divinité principale de Saïs, et déesse égyptienne du premier ordre. Elle était honorée d'un culte si célèbre, que Pausanias appelle la divinité elle-même, Saïs! Platon dit expressément que Neith était la *Minerve* des Athéniens. La reine Nitocris, fameuse d'après Hérodote, portait un nom qui signifie *Neith Victorieuse*. Nous voyons dans Horus Apollo (*Hiéroglyph.*) que Neith et Vulcain ou Phta, les premières divinités, étaient à la fois mâles et femelles et que le scarabée, symbole du soldat en Egypte, était aussi celui de Neith. De là vint qu'on l'appela comme Minerve φιλόπολεμον et φιλόσοφον, *déesse de la sagesse et des combats*.

A l'entrée du temple de Neith à Saïs, on lisait cette inscription: *Je suis ce qui est, ce qui sera, ce qui a été. Personne n'a soulevé le voile qui me couvre; le fruit que j'ai produit est le soleil*. D'après cette inscription, on trouve quelque analogie entre *Neith* et Isis. Neith serait la cause productrice de l'univers et du soleil en particulier.

Neith, dont le nom avait la même signification que celui de *Phtha* ou *Vulcain*, était l'âme de l'univers. Proclus le dit expressément: C'était une divinité *créatrice*, invisible et visible, à qui le ciel était échu en partage, mais qui échauffait cependant et vivifiait les générations.......... Elle remuait tout...... On la représentait toujours assise. Eustache (in *Iliad.* A, pag. 31) en donne une raison, qui devient une nouvelle analogie avec Minerve....... Une femme d'Egypte fut la première qui fit de la toile en travaillant *assise*; c'est pourquoi les Egyptiens représentaient Minerve assise........ Voilà Minerve créatrice des arts.

Horus Apollo (lib. 1, c. 2) dit que Neith occupait l'hémisphère supérieur du ciel, comme Junon l'inférieur. De là vint que les habitants de Saïs (STRAB., lib. XVII) adoraient un mouton, de même que les Thébains de l'Egypte supérieure. C'était chez ces derniers le symbole d'Ammon, à qui ils consacr[illegible] le zodiaque.

Dans la fête célébrée en son honneur, o[n] allumait des lampes dans toutes les mai[sons] qui entouraient la place où se faisait le sac[ri]fice solennel. Hérodote dit que ces lamp[es] avaient une signification secrète. Le chef d[es] prêtres de la déesse était appelé *Pontem*[illegible] Le symbole vivant de cette divinité éta[it] brebis. Les Gaulois honoraient une divi[nité] du même nom, et lui consacraient tous le[s] ans des animaux, des étoffes précieuses, d[es] fruits, de l'or et de l'argent. On la croyait [invin]cible et d'une bonté fort équivoque, [illegible] qui convenait assez au maître d'un [illegible] perfide, car Neith était adoré comme le d[ieu] des eaux. Il y avait dans le lac de Gen[ève un] rocher qui lui était consacré et qui port[e en]core le nom de *Neiton*.

NEKID. Ange qui, suivant les Talmudi[stes,] préside aux aliments et particulièrement [au] pain.

NELEE fut fils de Tyro, fille de Sal[monée,] et de Neptune. (*Voy.* TYRO.) Nélée [illegible] exposé dès sa naissance, fut trouvé par [des] bergers qui en prirent soin jusqu'à ce q[u'il fût] devenu grand. Il se fit reconnaître [de sa] mère, et se mit en possession, avec [son frè]re Pélias, des Etats dont elle avait hérit[é de] Elide de Salmonée. Nélée fut bientôt [illegible] chassé d'Iolchos par Pélias, et obligé de [se] réfugier chez Aphareus, son parent, [qui non] seulement lui donna retraite dans [illegible] mais lui abandonna même toute la [illegible] ritime, où il y avait plusieurs villes [illegible] tre autres Pylos. Nélée choisit Pylo[s pour] lieu de sa résidence; elle devint s[i puis]sante sous son règne, qu'Homère l'[appelle] par excellence la ville de Nélée. La [illegible] richesse consistait alors, dit Paus[anias,] avoir une grande quantité de bœuf[s et de] chevaux. Nélée en fit venir un grand [nom]bre de Thessalie, pour les faire [illegible] dans son nouvel Etat; et l'on [illegible] me une curiosité les étables de Nélé[e.] Il fut bien établi, il se rendit à Orc[homène] pour y épouser Chloris, fille d'Am[phion,] dont il eut douze enfants, onze fils et [une] fille, qui augmentèrent beaucoup sa [puis]sance. Fier d'une si nombreuse famill[e, il] osa faire la guerre à Hercule, et se [ligua] avec Augias contre ce héros; mais Her[cule] saccagea Pylos, et fut tué lui-même [avec onze] de ses enfants. *Voy.* PÉRICLYMÈNE. Le [jeune] Nestor fut seul épargné, et mis en p[ossession] du royaume de son père, parce qu'il n'[avait] pas été du complot de ses frères. On [illegible] un prétexte plus frivole à la guerre [d'Her]cule contre Nélée. Celui-ci et ses [fils] avaient refusé d'expier Hercule du [meurtre] d'Iphitus. Nélée est compté parmi les [Argo]nautes.

NELEIDIES. Fête instituée en l'honneur de Diane par *Nélée*, roi de Pylos.

NEMANOUN. Divinité syrienne, qui [illegible] tarque semble identifier avec *Astarté* [ou Mi]nerve. Court de Gébelin pense qu'[elle n'est] autre que *la Lune*, et propose de lire [illegible]

noun, nom qui en effet signifierait *la lune*, dans la langue phénicienne. Plutarque lui donne Soasis pour époux.

NEMAUSUS. Descendant d'Hercule : il fut, à ce qu'on prétend, le fondateur de la ville de *Nîmes*, et honoré comme une divinité.

NEMEE. Ville célèbre de la Grèce, dans les temps héroïques, la victoire d'Hercule sur un lion terrible, et par l'institution des jeux néméens. Dans une forêt, auprès de Némée, était, dit-on, un lion d'une grosseur prodigieuse, qui faisait d'horribles dégâts dans le pays. Hercule envoyé à l'âge de seize ans pour garder des troupeaux, attaqua le lion. Il épuisa son carquois contre cet animal dont la peau était impénétrable, et il brisa sur lui sa massue couverte de fer, ou toute de fer, selon quelques-uns. Enfin, après avoir fait des efforts inutiles, il saisit le lion, le déchira de ses mains, et lui enleva avec ses ongles la peau, qui servit depuis de bouclier et de vêtement à ce héros. Tel fut le premier des douze travaux d'Hercule.

NEMEE, fille de Jupiter et de la Lune, donna son nom à une ville de l'Argolide.

NEMEEN. Surnom de *Jupiter*, pris du culte qu'on lui rendait à *Némée* depuis qu'Hercule lui avait consacré les jeux de ce nom. Les Argiens faisaient des sacrifices à Jupiter Néméen, et c'était à eux qu'appartenait le droit d'y élire un prêtre. Au reste, le surnom de *Néméen* se donnait aussi à *Hercule*, qui avait vaincu le lion de la forêt de *Némée*.

NEMEENS (Jeux). C'était une des quatre sortes de grands jeux ou combats célèbres chez les Grecs. Quelques-uns disent qu'Hercule les institua après avoir tué le lion qui ravageait la forêt de *Némée*, où on célébra depuis ces jeux en mémoire de la victoire de ce héros. D'autres rapportent que les sept chefs qui marchèrent contre Thèbes, sous la conduite de Polynice, étant extrêmement pressés de la soif, rencontrèrent Hypsipyle de Lemnos, qui tenait dans ses bras Opheltès, fils de Lycurgue, prêtré de Jupiter et d'Euridice. L'ayant prié de leur enseigner un endroit où ils pussent trouver de l'eau, Hypsipyle mit l'enfant sur l'herbe, et les mena vers une fontaine ; pendant son absence un serpent tua l'enfant ; la nourrice fut accablée de désespoir. Les chefs, au retour de leur expédition, tuèrent le serpent, brulèrent le corps d'Opheltès, et pour dissiper la douleur d'Hypsipyle, ils instituèrent les jeux néméens.

Elien dit que ces jeux furent, à la vérité, institués par les sept chefs envoyés pour assiéger Thèbes ; mais que ce fut en faveur de Phronax. Pausanias en attribue l'institution à Adraste, et le rétablissement à ses descendants. Enfin Hercule, après la victoire sur le lion de Némée, augmenta ces jeux, et les consacra à Jupiter Néméen, dans la cinquante-unième olympiade.

L'ouverture des jeux néméens se faisait par un sacrifice que l'on offrait à Jupiter ; on lui nommait un prêtre, et on proposait des récompenses pour ceux qui seraient vainqueurs dans ces jeux. On les célébrait tous les trois ans, dans le mois appelé par les Corinthiens panémos, et par les Athéniens boédromion.

Les Argiens en étaient les juges, et se tenaient vêtus de noir, pour indiquer l'origine des jeux. Comme ils avaient été institués par un guerrier, on n'y admettait que des gens de guerre, et ces jeux n'étaient que des combats équestres ou gymniques. Dans la suite, on y permit indistinctement tous les exercices gymnastiques Les vainqueurs furent couronnés de lauriers jusqu'au temps de la guerre des Grecs contre les Mèdes. Un échec éprouvé dans cette guerre leur fit changer l'olivier en ache, plante funèbre. Il y en a qui pensent que cette couronne fut primitivement composée d'ache, à cause de la mort d'Opheltès, appelé aussi Archemore. On supposait que cette plante avait reçu le sang de la blessure que le serpent lui avait faite.

NEMEONIQUE. Vainqueur dans les jeux *néméens*. Pindare, dans son IIIe livre ne célèbre que les néméoniques.

NEMERTES, ou NEMERTIS. La dernière des *Néréides*, dans le dénombrement que fait Hésiode. Elle était fille de Nérée et de la nymphe Doris.

NEMESEES. Fêtes en l'honneur de *Némésis*. Elles étaient funèbres, parce qu'on croyait aussi que Némésis prenait sous sa protection les morts, et qu'elle vengeait les injures faites à leurs tombeaux.

NEMESES. Divinités qui, selon Hygin, étaient filles de l'Erèbe et de la Nuit. Quelques-uns les confondent avec les Euménides. Pausanias raconte qu'Alexandre le Grand, en chassant sur le mont Pagus, fut conduit près du temple des Némèses. Fatigué, et trouvant une place favorable au bord d'une fontaine, il se coucha et s'endormit. Là, pendant son sommeil, les Néméses lui apparurent, lui ordonnèrent de bâtir une ville en ce même lieu, et d'y transférer les habitants de Smyrne. Ceux-ci en ayant été avertis, envoyèrent à Claros pour consulter l'oracle sur ce qu'ils avaient à faire. La réponse fut qu'ils seraient heureux s'ils allaient habiter le mont Pagus. On représentait les Némèses avec des ailes, et elles étaient en grande vénération à Smyrne. Souvent les Némèses tiennent un frein pour arrêter les méchants, ou un aiguillon pour exciter au bien. Elles approchent un doigt de leur bouche, pour apprendre qu'il faut être discret.

NÉMÉSIS était, selon Hésiode, fille de l'Océan et de la Nuit, et selon Hygin, fille de la justice. Elle était préposée à l'examen des actions humaines pour venger l'impiété et récompenser les vertus. Elle avait l'œil à tout ce qui se faisait sur la terre. L'antiquité lui donnait des ailes pour marquer la vitesse avec laquelle elle servait les hommes pour les récompenser ou les punir de leurs œuvres.

Némésis avait à Rhamnusia, bourg de l'Attique, un temple célèbre. Pausanias assure que c'est de toutes les divinités celle qui s'irrite le plus de l'insolence des hommes, et on dit que sa colère se fit surtout sentir aux Perses qui débarquèrent à Marathon. Ces barbares, fiers de leur puissance, méprisaient les Athéniens, et croyant marcher à une victoire certaine, ils avaient fait venir du marbre de Paros pour ériger un trophée sur le champ de bataille; mais ce marbre servit à un usage bien différent : Phidias l'employa à une statue de Némésis qui fut élevée à Rhamnusia. La déesse a sur la tête une couronne surmontée de cerfs et de petites victoires; elle tient de sa main gauche une branche de pommier sauvage, de la droite une coupe où sont représentés des Ethiopiens.

La statue de Némésis Rhamnusia était d'une grande beauté : elle avait dix coudées de haut et était d'une seule pierre. Pline dit qu'elle avait d'abord été ébauchée pour une Vénus; que deux disciples de Phidias, Agoracrite et Alcamène, avaient travaillé tous deux à l'envi à faire une Vénus pour Athènes. Quand les statues furent finies, les Athéniens, pour favoriser Alcamène, leur concitoyen, donnèrent la préférence à sa statue sur celle d'Agoracrite, Parien, quoique ce dernier eût mieux réussi que l'autre. Agoracrite, indigné de cette injustice, la vendit à condition qu'elle ne serait point dans Athènes et qu'elle porterait le nom de Némésis; elle fut placée à Rhamnusia.

Némésis eut aussi un culte établi à Rome. On lui sacrifiait dans le Capitole, mais sans lui donner de nom latin, comme le dit Pline; et, quand les Romains partaient pour la guerre, ils avaient coutume d'offrir un sacrifice à cette déesse et de donner en son honneur un spectacle de gladiateurs, pour montrer qu'ils n'entreprenaient jamais que des guerres justes. Mais alors Némésis était prise pour la Fortune, qui doit accompagner et favoriser les guerriers. Cette opinion paraissait fondée sur la roue et le timon, qui accompagnent quelquefois ses statues. Le nom de *Némésis* est formé de νεμεσάω, *je m'indigne*. Platon dit que cette déesse avait une inspection particulière sur les offenses faites aux pères par les enfants.

Némésis, selon quelques anciens poëtes, fut aimée de Jupiter, qui la rendit mère d'Hélène (Hygin., *Poet. astronom.*, I, n. 8); et selon d'autres, elle était fille de Jupiter et de la Nécessité. Elle fut surnommée *Adrastie* d'un temple que lui avait élevé un héros *Adrastée*, qui est d'ailleurs absolument inconnu. On donne à ce surnom une autre origine, et on la puise dans l'étymologie.

On a quelquefois confondu *Léda* avec Némésis. Pausanias dit que Léda n'était pas la mère de la fameuse Hélène, mais seulement sa nourrice. D'autres ont raconté que Némésis pondit l'œuf, et que Léda l'ayant trouvé, le couva et en fit éclore Castor, P... lux et Hélène. On donnait à Némésis u... roue pour attribut. Elle était le symb... des imprécations que les amants lui a... saient contre les personnes qui ne répo... daient pas à leur amour. Ils tournaient u... roue, en suppliant Némésis de faire tom... l'amant dédaigneux à leur porte et d... *faire rouler sur lui-même comme la roue tou... nait sur son axe*. Ce sont les termes de l... magicienne de Théocrite. (*Idyll.*, VII, 30. N... mésis, comme fille de la Justice, venge... toute sorte d'injure, et les amants (Lucien, *Dial. meretric.*, 6) juraient par cette d... nité vengeresse. Properce (*Eleg.* 6, 26; *Eleg.* 8, 7) fait souvent allusion à l... roue de Némésis. Cette roue a souvent fa... confondre ses figures avec celles de la For... tune, dont elle tient aussi quelquefois l... gouvernail. Elle est quelquefois coiffée a... des tours comme Cybèle ; c'est ainsi qu'... est représentée sur un médaillon de M... Les anciens lui rendaient un culte par... lier, afin qu'elle les préservât d'orgueil. (Macrob., *Saturn.*, l. I, c. 22.) Ce culte ... sistait, selon Sénèque (*epist.* 10), à se rédui... volontairement à la mendicité et à contr... faire les pauvres. Suétone dit qu'Augu... pratiquait tous les ans, pendant un jour e... tier, cette superstition.

La figure de cette déesse est très-reco... naissable à son attitude ordinaire, qui ... d'élever avec la main gauche un pan de ... robe vers son menton comme pour cache... son visage. Némésis cherche à ... la ... des crimes, qu'elle punit ce... tôt ... tard. Peut-être aussi les anciens ont-i... voulu exprimer par cette attitude l'origi... de Némésis, que quelques-uns font naî... de la Nuit.

Ce bras plié devant le sein signifie au... qu'elle mesure (examine) les hommes; ... la mesure ordinaire des Grecs s'appe... πυγών, *coudée*, et elle se prenait depuis ... jointure des doigts jusqu'au coude. C'e... que nous enseigne un ancien hymne ... Denis sur cette déesse :

Ὑπὸ πῆχυν ἀεὶ βιοτὰν μετρεῖς.
Vous mesurez toujours la vie avec la coudée

Une déesse si redoutable devait avoir u... grand nombre d'autels. Regardée par plu... sieurs comme la puissance solaire, son em... pire s'étendait sur le globe entier, et so... culte s'était universellement répandu. El... était honorée des Perses, des Assyriens, ... Babyloniens, des peuples d'Ethiopie, or... ginaires d'Egypte. A Rome, on lui donn... le nom de *sainte* et on lui consacra un au... au Capitole ; là, avant de partir pour ... combats, les guerriers venaient lui immo... des victimes et lui faire offrande d'un glaiv... Elle présidait à l'oreille droite, et souvent ... lui en offrait la représentation en arge... Aussi un Romain venait-il, dans l'entretie... le plus familier, à prononcer quelque p... role de mauvais augure, il se taisait tout à... coup; et, après s'être baisé l'annulaire de l... main droite, il se touchait l'oreille droite...

partie que l'on nommait la place de Némésis.

NEMESTRINUS. Divinité qui présidait aux forêts, et qu'on regardait comme le souverain des Dryades, Hamadryades, Faunes, Satyres et autres dieux habitants des bois. Arnobe (*Contra gentes*, lib. III) est le seul écrivain qui ait parlé de cette divinité, dont le nom paraît formé de *nemus*, *forêt*.

NEMIATACOA. Dieu des anciens Muyscas d'Amérique, adoré principalement par les orfèvres et les tisserands. C'était aussi lui qui présidait aux orgies, où il apparaissait, dit-on, sous la forme d'un ours couvert d'un manteau, qui dansait et s'enivrait avec les indigènes. On ne lui offrait jamais de sacrifices, parce qu'il se contentait de la chicha qu'il buvait en cette occasion. On le désignait encore sous le nom de *Fo*, *renard*, parce qu'il prenait quelquefois la forme de cet animal.

NEMISA. Dieu des anciens Slaves : il présidait à l'air. On l'appelait encore *Porevit* et *Striborg*.

NEMORALES. Fêtes qui se célébraient dans la forêt d'Aricie, en l'honneur de la déesse des bois.

NEMORENSIS. Surnom de la *Diane Aricina*.

NEMTEREQUETEVA. Personnage mythologique, des Muyscas de la région de Cundinamarca. Quelques-uns l'ont confondu, à tort, avec Bohica, législateur des Muyscas.

NENIE. Déesse des funérailles, honorée principalement aux obsèques des vieillards. On l'invoquait aussitôt que l'agonie commençait. Elle avait un temple hors de Rome, près de la porte Viminale. Elle présidait aux chants lugubres en mémoire des morts, et qu'on appelait *Nénies*, ou *Nænies*.

NEOCORES (du grec ναός *temple*, *nef*, et κορεῖν *avoir soin*). Prêtres grecs qui n'ayant été que ministres inférieurs dans les premiers temps, furent dans la suite élevés au rang le plus distingué, et chargés des principales fonctions des sacrifices.

C'était proprement, chez les Grecs, ce que nous appelons aujourd'hui sacristains, ceux qui avaient soin d'orner les temples, et de tenir en bon état tous les ustensiles des sacrifices. Dans la suite des temps, cet office devint très-considérable. Ce n'était point cette espèce de *néocorat* que les empereurs conféraient. Les *néocorats* que les villes ambitionnaient, et qui contribuaient à leur donner de l'illustration, consistaient non-seulement dans la faculté de bâtir des temples pour ces empereurs, mais aussi dans l'obligation d'y offrir des sacrifices solennels, et de célébrer en même temps des fêtes et des jeux publics en leur honneur. Ces temples étant consacrés à des empereurs, elles en prenaient le titre de néocores des empereurs, comme on le voit par des médailles qui ont pour légende ΝΕΩΚΡΩΝ.

NEOENIES, en grec νεοίνια. Fête qu'on célébrait en l'honneur de Bacchus, quand on goûtait pour la première fois le *vin nouveau* de chaque année.

NEOMENIASTE, νεομηνιαστός. On appellait chez les Grecs néoméniastes, ceux qui célébraient la fête des *néoménies*, ou de chaque mois lunaire.

NEOMENIE. Fête célébrée chaque mois, à l'apparition de la *nouvelle lune*; on la retrouve chez presque tous les peuples anciens, et plusieurs peuples modernes l'ont conservée.

Les néoménies étaient célébrées avec beaucoup d'appareil chez les Egyptiens, mais non point d'une manière uniforme; les cérémonies variaient beaucoup selon les localités. Nous citerons comme exemple les cérémonies pratiquées dans le temple d'Esneh, à la néoménie de Khoyak : On étale tous les ornements sacrés; on offre du pain, du vin et autres liqueurs, des bœufs et des oies; on présente des collyres et des parfums au dieu Chnoufis et à la déesse sa compagne; ensuite, le lait à Chnoufis. Quant aux autres dieux du temple, on offre une oie à la déesse Menhi, une oie à la déesse Neith, une oie à Osiris, une oie à Khem et à Thoth, une oie aux dieux Phré, Atmou, Thoré, ainsi qu'aux autres dieux adorés dans le temple; on présente ensuite des semences, des fleurs et des épis de blé, au seigneur Chnoufis, souverain d'Esneh.

Les Phéniciens dressaient des tables sur les terrasses des maisons, aux portes, aux vestibules, aux carrefours, en l'honneur d'Astarté, honnorée comme personnification de la lune. Ils allumaient aussi, dans ces occasions, de grands feux, par-dessus lesquels ils sautaient, eux et leurs enfants, pour se purifier, de même que pour se réjouir et lutter à qui sauterait le mieux.

Chez les Grecs, la néoménie était, suivant Plutarque, le jour le plus sacré. Il était consacré à tous les dieux, surtout à Apollon et à Diane. On faisait des sacrifices solennels à Hécate. Les Athéniens offraient ce jour-là des sacrifices dans la citadelle d'Athènes, accompagnés de vœux pour la félicité publique pendant le cours du mois, et ils donnaient au serpent sacré des gâteaux pétris avec du miel. Les enfants imploraient les dieux pour les pères. On plaçait dans les carrefours, des tables couvertes de pains pour les pauvres qui les emportaient, et l'on disait qu'Hécate les avaient mangés. Dans la nuit qui précédait la néoménie, la populace s'assemblait dans les carrefours, appelait Hécate sept fois en hurlant, et chantait des chansons lugubres, en mémoire des infortunes de Cérès et de Proserpine.

Les Romains donnaient aux néoménies le nom de *calendes*. Au commencement de chaque mois, ils faisaient des prières et des sacrifices aux dieux, en reconnaissance de leurs bienfaits, et obligeaient les femmes de se baigner; mais les calendes de mars étaient les plus solennelles, parce que ce mois ouvrait l'année des Romains. Les Chinois consacrent les nouvelles et les pleines lunes à

[illegible] devant lesquels ils font brûler des cierges, des papiers dorés, etc. A Siam, c'est un jour de fête; on se visite, et l'on se fait des présents, comme chez nous au nouvel an. Les habitants du Bengale fêtent l'apparition de la nouvelle lune avec des acclamations et en dansant. Il en est de même des Javanais. Les Nègres de l'Afrique saluent la lune, dès qu'elle paraît, et lui demandent que leur bonheur puisse croître avec ses quartiers. D'autres la saluent à genoux, et souhaitent que leur vie se renouvelle avec elle. Les Mexicains, les Péruviens, les Caraïbes célébraient la nouvelle lune en criant, en hurlant et en faisant un grand bruit.

NEOPTOLEME. Fils d'Achille, fut ainsi nommé à cause de la grande jeunesse où il était encore quand on lui fit prendre les armes devant Troie. C'est le même que *Pyrrhus.*

NEOPTOLEMEES. Fêtes en l'honneur de Pyrrhus. Elles étaient célébrées tous les ans avec beaucoup de pompe par les habitants de Delphes, en mémoire de Néoptolème, fils d'Achille, qui périt dans son entreprise de piller le temple d'Apollon, à dessein de venger la mort de son père, causée par ce dieu au siége de Troie. Les Delphiens ayant tué Néoptolème dans le temple même, ils crurent devoir fonder une fête à sa gloire, et honorer ce prince comme un héros.

NEOTERA ou *la jeune déesse.* C'était *Cléopâtre*, reine d'Egypte, qui prit ce nom, *θεὰ νεωτέρα*, comme on le voit dans une de ses médailles : ce qui revient à ce que dit Plutarque de Marc-Antoine, que ce prince fut appelé en Egypte le nouveau Bacchus, et que Cléopâtre ayant pris un habit sacré d'Isis, fut nommée la nouvelle Isis.

NEPENTHES. Plante d'Egypte dont Homère (*Odyss.* IV, 220) dit que Hélène se servit pour charmer la mélancolie de ses hôtes, de Télémaque en particulier, et pour leur faire oublier leurs chagrins. Télémaque étant à table chez Ménélas, et entendant parler des aventures de son père Ulysse, se mit à pleurer, et tous les convives l'imitèrent. La belle Hélène, pour ramener la joie, « imagina, dit le poète, quelque chose qui fut d'un grand secours. Elle mêla dans le vin qu'on servait à table, *une poudre qui assoupissait le deuil, calmait la colère, et faisait oublier tous les maux.* Celui qui en avait pris dans sa boisson n'aurait pas versé une seule larme dans toute la journée, quand même son père et sa mère seraient morts, ou qu'on aurait massacré devant lui quelqu'un de cher à son cœur.

Il faut remarquer que *népenthès* n'est pas le nom de la plante, mais une épithète qui signifie remède contre la tristesse et la douleur.

NEPHELE. Seconde femme d'Athamas, roi de Thèbes, donna à ce prince deux enfants, Phryxus et Hellé. Comme elle était sujette à des accès de folie, le roi en fut bientôt dégoûté, et reprit Ino, sa première femme. Les enfants de Néphélé eurent part à la disgrâce de leur mère; ils furent persécutés par leur marâtre et ne durent leur salut qu'à la fuite. On dit qu'un oracle, forgé par les artifices d'Ino, demanda que les enfants de Néphélé fussent immolés aux dieux; et que dans le moment où on allait exécuter ce barbare sacrifice, la mère se changea en nuée, enveloppa ses deux enfants, et les mit sur le dos d'un mouton à toison d'or. Cette fable est imaginée d'après le nom de *Néphélé*, qui, en grec, signifie *nuée*. La mère parvint à enlever ses enfants, avec les trésors du roi, et à les faire passer dans la Colchide.

NEPHELIM. C'est un nom qui signifie également *géants* et *brigands*. On peut croire que les géants dont la fable parle souvent, n'étaient que des brigands qui infestaient souvent le pays où ils faisaient leur demeure. On trouve ce nom donné quelquefois aux centaures, à qui il convenait parfaitement.

NEPHTE. Femme de Typhon, et grande déesse des Egyptiens. Elle vivait particulièrement avec Osiris, son beau-frère, ce qui excita la jalousie de son mari, en sorte qu'une guerre s'alluma entre eux, et elle finit par le détrônement et la mort d'Osiris. Dans la terreur que Nephté ressentit, elle accoucha avant terme d'un fils qui fut Anubis. On lui rendait un culte spécial dans quelques villes de l'Egypte, et son image était souvent placée sur les sistres. Elle présidait dans le zodiaque au signe des Poissons.

NEPTUNALES. Fêtes établies en l'honneur de *Neptune*. On les célébraient à Rome le 23 juillet, dans des cabanes de branchages qui étaient construites sur les bords du Tibre. On immolait un taureau à Neptune. Pendant ces fêtes, les chevaux et les mulets étaient couronnés de fleurs, de branchages et ne faisaient aucun travail. Il ne faut pas confondre ces fêtes avec les Consuales.

NEPTUNE, était fils de Saturne et de Rhée, frère de Jupiter et de Pluton. A sa naissance Rhée le cacha dans une bergerie de l'Arcadie, et fit accroire à Saturne qu'elle avait mis au monde un poulain, et le lui donna à dévorer.

Dans le partage du monde entre les trois frères, l'empire des eaux échut à Neptune. Il avait pour sceptre un trident, c'est-à-dire une espèce de fourche à trois branches.

Apollodore (*Biblioth.*) raconte que sous le règne de Cécrops, chacun des dieux voulant choisir une ville et un pays où il fût particulièrement honoré, Neptune vint le premier dans l'Attique, et qu'en frappant la terre de son trident, il en sortit une mer. Minerve y arriva ensuite, et en présence de Cécrops, elle planta un olivier, qui se voit encore, dit Apollodore, dans le temps de Pandrosse. Ces deux divinités, à raison de leurs bienfaits, se disputaient l'Attique. Jupiter les voulant mettre d'accord, leur donna pour juges les douze dieux, qui adjugèrent Athènes et toute l'Attique à Minerve. Neptune eut une semblable dispute avec la même déesse au sujet de Trézène, au r...

port de **Pausanias**, qui ajoute que Jupiter les mit d'accord, en partageant cet honneur entre l'un et l'autre, en sorte que les Trézéniens honorèrent Minerve sous le nom de Poliade, et Neptune sous celui de roi ; ils mirent sur leur monnaie, d'un côté, un trident, et de l'autre une tête de Minerve. Il y eut encore un différend entre Junon et Neptune pour la ville de Mycènes. (*Voy.* INACHUS), et entre le Soleil et Neptune, au sujet de Corinthe. Neptune ayant été chassé du ciel avec Apollon, pour avoir conspiré contre Jupiter, s'occupa à bâtir les murailles de Troie pour le service de Laomédon ; et ensuite ayant été frustré de son salaire, il se vengea de la perfidie du roi en renversant les murailles de cette ville. (*Voy.* APOLLON, LAOMÉDON.) Ce dieu eut pour femme Amphitrite ; mais on lui donne un infinité de maîtresses ; voici les noms de quelques-unes : Alcyone, Alopé, Amymone, Céléno, Chyone, Hippothoé, Méduse, Ménalippe et beaucoup d'autres. Il savait, comme Jupiter, son frère, prendre différentes figures pour tromper les déesses et les mortelles.

Neptune a été un des dieux du paganisme les plus honorés : les Lybiens le regardèrent comme leur plus grande divinité. Il y eut en Grèce et dans l'Italie, surtout dans les lieux maritimes, un grand nombre de temples élevés en son honneur, avec des fêtes et des jeux. Les jeux isthmiques et ceux du cirque, à Rome, lui furent particulièrement consacrés sous le nom d'Hippius, parce qu'il y avait des courses de chevaux. Les Romains avaient tant de vénération pour ce dieu, qu'outre les *Neptunales* qu'ils célébraient en son honneur, au mois de juillet, ils lui avaient encore consacré tout le mois de février, pour le prier d'avance d'être favorable aux navigateurs qui, dès le commencement du printemps, se disposaient aux voyages de mer. Ce qu'il y avait de singulier, c'est que comme on croyait que Neptune avait formé le premier cheval, les chevaux et les mulets couronnés de fleurs, demeuraient sans travailler pendant les fêtes de ce dieu, et jouissaient d'un repos que personne n'osait troubler.

Les victimes ordinaires de ce dieu étaient le cheval et le taureau. Les aruspices lui offraient le fiel des victimes, par la raison que l'amertume de ce viscère convenait à l'eau de la mer. Platon, dans son *Critias*, nous apprend que Neptune avait un temple magnifique dans l'île Atlantide, où l'or, l'argent et les plus précieux métaux brillaient partout. Des figures d'or représentaient le dieu sur un char traîné par des chevaux ailés. Cette île Atlantide, ajoute-t-il, étant échue à Neptune, il eut d'une fille de Cliton et de Leucippe dix enfants qui peuplèrent ensuite tout ce pays. Hérodote parle d'une statue d'airain haute de sept coudées, que Neptune avait près de l'isthme de Corinthe.

On attribuait à ce dieu les tremblements et autres mouvements extraordinaires qui arrivaient sur la terre et dans la mer, et les changements considérables dans le cours des fleuves et des rivières. Aussi les Thessaliens, dont le pays avait été inondé, ne manquèrent pas de publier, lorsque les eaux furent écoulées, que c'était Neptune qui avait ouvert un canal aux eaux pour se retirer. « Et certes, dit Hérodote à cette occasion, leur sentiment est raisonnable ; car tous ceux qui estiment que ce dieu fait trembler la terre, et que les gouffres qui se forment sont des ouvrages de ce dieu, n'auront pas de peine à croire que Neptune avait fait ce canal, quand ils le verront. »

Voici la belle description que Vigile a faite du cortége de ce dieu, quand il marche sur la mer : « Neptune, dit-il (*Æneid.*, lib. v), fait atteler ses chevaux à son char doré, et leur abandonnant les rênes, il vole sur la surface de l'onde. A sa présence, les flots s'aplanissent, et les nuages fuient. Cent monstres de la mer se rassemblent autour de son char ; à sa droite, la suite du vieux Glaucus, Palémon, les légers Tritons ; à sa gauche, les Néréides. » Homère fait tirer le char de Neptune par des chevaux aux pieds d'airain ; serait-ce pour exprimer leur grande légèreté ?

Neptune fut surnommé ASPHALION, CONSUS, EPOPTES ou INSPECTOR, EQUESTRIS ou HIPPIUS, GENESIUS, GENETHLIUS, ONCHESTIUS, PHYTALMIUS, PORTUNUS, PROSCLYSTIUS, TÉNARIEN. Il fut aussi nommé HIPPOCURIUS, *qui élève* ou *produit le cheval*.

DOMATITES ou Δωματίτης, *qui bâtit*. Il avait un temple sous ce nom à Lacédémone. Ce surnom venait peut être du travail de Neptune quand il bâtit les murailles de Troie, avec Apollon.

HELICONIUS. Sous ce nom, il y avait un temple et un culte d'une grande célébrité, à *Hélice* dans l'Achaïe, près d'Egée. Ce culte fut porté dans l'Ionie et à Téos, en l'honneur de Neptune.

ISTHMIUS. Près du monument d'Aratus, on voyait à Corinthe un autel dédié à Neptune Isthmien.

PÈRE. On voyait à Eleusis un petit temple consacré à Neptune Père (*Pausan. Attic.*)

ROI. Neptune était appelé roi à Trézène ; on en a vu la raison plus haut.

ENNOSIGÆUS, Ἐννοσίγαιος ou Ἐνοσίχθων, *qui ébranle la terre*. On attribuait à Neptune les tremblements de terre, et son surnom fut formé de Ἔννοσις, *concussio*, et de γαῖα, *terra*. Juvénal (sat. x, 182) dit :

> Ipsum compedibus qui vinxerat Ennosigæum.

REDUX pour *reducens*, *qui ramène à bon port*. Les matelots lui offraient des sacrifices d'actions de grâce sous ce surnom. On ne voit jamais dans les monuments antiques Neptune avec une couronne de joncs ; mais il porte ordinairement, comme son frère Jupiter, un diadème ou bandeau royal. La couronne de joncs n'est donnée qu'aux tritons et aux autres divinités marines subalternes. Nous avons dit que Neptune eut pour épouse Amphitrite, fille de l'Océan et de Doris. Ce dieu, après en être devenu amoureux, ne pouvant la gagner, lui envoya

un dauphin dont la négociation habile amena la princesse à consentir à ce mariage. Mais il eut plusieurs aventures qu'on a sans doute voulu flétrir, et avec raison, en mentionnant leur issue funeste. Ainsi, il se changea en taureau pour enlever Ménalippe, mais ses enfants furent exposés par Eole, et la mère eut les yeux crevés. Alope fut tuée par son père, et changée en fontaine, ainsi que Amymone. Il se métamorphosa en oiseau dans son intrigue avec Méduse, mais celle-ci fut changée en un monstre horrible.

On ne sait pourquoi Neptune voulait avoir le droit de donner son nom à presque toutes les nouvelles villes ; mais on le voit soutenir ses prétentions contre Junon, à propos de Mycènes, contre le Soleil, à cause de Corinthe, et contre Minerve à l'occasion d'Athènes.

On représentait ce dieu, tantôt assis, tantôt debout sur les flots ; souvent sur un char traîné par des chevaux marins, dont la croupe se terminait en queue de poisson, environné de Néréides avec un trident à la main, et une grande barbe, pour exprimer l'abondance que procure la navigation. On le peignait quelquefois sur une mer tranquille, entre deux dauphins, près d'un vaisseau chargé de grains et de marchandises.

NEPTUNES. Certains génies dont on fait une description à peu près semblable à celle des Faunes, des Satyres, etc.

NÉRÉE. Dieu marin plus ancien que Neptune, était, selon Hésiode (*Theogon.*, 233), fils de l'Océan et de Thétis, et, selon d'autres, de l'Océan et de la Terre. On le représente comme un vieillard doux et pacifique, qui aimait la justice et la modération. Il excella dans l'art de connaître l'avenir ; il prédit à Pâris les maux que l'enlèvement d'Hélène devait attirer sur sa patrie. Il apprit à Hercule où étaient les pommes d'or qu'Eurysthée lui avait ordonné d'aller chercher. Il voulut, dit-on, se changer en différentes figures pour s'empêcher de donner cet éclaircissement au prince grec ; mais celui-ci le retint jusqu'à ce qu'il eût repris sa première figure. Apollodore nous apprend qu'il faisait son séjour ordinaire dans la mer Egée, où il était environné des Néréides ses filles, qui le divertissaient par leurs chants et leurs danses. Il avait épousé Doris, sa propre sœur. Les poëtes ont pris souvent Nérée pour *l'eau même* (De [illegible], qui signifie *coulant*, ou, selon d'autres, de [illegible], *nager*) que son nom signifie.

NÉRÉIDES. *Nymphes* de la mer, filles de Nérée et de Doris ; elles étaient au nombre de cinquante, selon Hésiode ; de trente, d'après Homère, et de quatre seulement, si l'on s'en rapporte à Apollodore. Voici les noms qu'on donne aux Néréides : *Actée, Agavé, Amphitrite, Autonomé, Cimo, Cimatolége, Cymodocé, Cimothoé, Doris, Doto, Dynamène, Eione, Erato, Evagore, Evarné, Eucrate, Eudore, Eulimène, Eunicé, Eupompe, Galathée, Galéné, Glaucé, Glauconomé, Halimède, Hipponoé, Hypothoé, Laomédée, Liagore, Lysianasse, Mélite, Ménippe, Né*[illegible]*mertis, Nésé, Niso, Panope, Pasithée, Pherusa, Polynomé, Pontoporia, Pronoe, Pro*[illegible]*, Protomédée, Psamathé, Sao, Spio, Thali*[illegible]*, Thémisto, Thétis*..... Homère en donne les noms un peu différemment, et n'en compte que trente-trois, *Actée, Aga*[illegible]*, Amathie, Amphinome, Amphitoé, Apse*[illegible]*, Callianasse, Callianira, Clymène, Cymo*[illegible]*, Cymothoa, Dexamène, Doris, Doto, Dy*[illegible]*mène, Galathée, Glaucé, Halia, Janess*[illegible]*nire, Iéra, Lymnoria, Mélita, Mæra, Nem*[illegible]*lis, Nésea, Orythie, Panope, Phérusa, Pr*[illegible]*, Spio, Thalie, Thoa.* Ces noms, ne sont presque tous tirés de la langue grecque, [illegible] viennent bien à des divinités de la mer, puisqu'ils expriment les flots, les [illegible], les tempêtes, la bonace, les rades, les [illegible], les ports, etc.

Les Néréides avaient des bois [illegible] des autels en plusieurs endroits de la [illegible], surtout sur les bords de la mer. On leur offrait en sacrifice du lait, du miel, de l'[illegible] et quelquefois on leur immolait des [illegible]. La Néréide Doto, dit Pausanias (*Corinth.*) avait un temple célèbre à Gabala.

Pline parle d'êtres marins que l'on [illegible] être des Néréides ; mais des naturalistes [illegible]dernes n'y verraient que des poissons.

On donnait ordinairement aux Néréides des draperies vert-de-mer ou céladon ([illegible] *Art.*, l. III, 178.). En général, tout ce qui avait rapport aux divinités de la mer, [illegible] qu'aux animaux qu'on leur sacrifiait, [illegible] des bandelettes de cette couleur ; [illegible] les nymphes, parce qu'elles [illegible] nom de l'eau.

Les anciens monuments s'accordent à [illegible] représenter comme de jeunes filles, [illegible] veux entrelacés de perles, portées sur [illegible] dauphins ou des chevaux marins, [illegible] dinairement d'une main le trident de [illegible]tune, de l'autre un dauphin, ou [illegible] ronne, ou des branches de corail. [illegible] fois cependant on les figurait comme [illegible] rènes, moitié femmes et moitié [illegible].

NERGAL. Dieu des Cuthéens, [illegible] mention dans la Bible, au IV[e] livre [illegible] chap. XVII. Le rabbin Jarkhi prétend qu'il [illegible] représenté sous la forme d'un coq.

NERIE, NERIENNE, ou NERIO. [illegible] de Mars, primitivement déesse des [illegible] Aulu-Gelle dit que *Nerio* est un mot [illegible] qui signifie *la force* et *l'audace*. C'est [illegible] a porté les Romains à en faire l'épouse [illegible] Mars. Les Sabins appelaient aussi la [illegible] de la guerre *Nerienés*.

NERINE, NERITE ou NEVERITE. [illegible] du respect et de la vénération.

NERIOSENG. Ange de la [illegible] parsis : c'était la personnification [illegible] *vital des animaux*. Ormuzd le députait [illegible] roastre pour lui ordonner d'annoncer [illegible] au genre humain.

NERPOU-TIROUNAL. Fête du feu, [illegible] brée dans le pays Tamoul, en l'honneur [illegible] Draupadi, épouse des cinq frères Pand[illegible].

NESÉE. L'une des *Néréides*, que [illegible] donne pour compagne à Cyrène, mère [illegible] ristée. Son nom signifie *la insulaire*.

OSCH. Mauvais génie de la mytholo-
; parsis.

ROCH. Idole des Ninivites. Il est dit livre des *Rois*, chap. XIX, que les ls de Sennachérib assassinèrent leur endant qu'il était prosterné dans le de son dieu Nesroch.

SERZI. Idole des anciens Arabes, dé- par l'ordre de Mahomet, sans doute ie que *Nasr*.

SUS. Fameux *Centaure* qui fut tué par e, à coups de flèches, pour avoir voulu r Déjanire. Il était fils d'Ixion et d'une *Voy.* HERCULE.

TOR. Un des douze fils de Nélée; t pris aucune part à la guerre que son t ses frères firent à Hercule en faveur ias, il resta seul de toute sa famille, et la à son père au royaume de Pylos. Il ort âgé lorsqu'il alla au siége de Troie commanda les Messéniens. Un jour r étant venu entre les deux armées tous les Grecs au combat, Nestor t que personne ne se présentait pour ttre contre le prince troyen, s'écria l., VII.) : « Ah! grand Jupiter, que is-je dans la fleur de la jeunesse où lorsque les Pyliens et les peuples de idie se faisaient une cruelle guerre sur ves du Céladon. Le vaillant Éreutalion ssait comme un dieu à la tête des trou- 'Arcadie, et défiait les plus vaillants; personne n'osait paraître devant lui. eux et las de ses insultes, quoique je le plus jeune de l'armée, je me pré- pour le combat; il méprise ma jeu- e; mais je combats avec tant d'audace afin Minerve secondant mes efforts, j'a- à mes pieds ce redoutable ennemi. Que je donc les forces que j'avais dans cette ssante jeunesse! Hector me verrait bien- voler à sa rencontre pour me mesurer lui. » Les reproches du vieillard furent ficaces, que neuf généraux grecs se pré- èrent aussitôt.

estor raconte ailleurs (*Iliad.*, II et I) succès qu'il eut dès ses premières an- s dans la guerre des Pyliens, contre les ens. Mais au siége de Troie, il n'était s que pour le conseil. Il y perdit fils Antiloque. Aussi Homère dit que ait l'homme le plus éloquent de son cle. Les paroles qui sortaient de sa bou- étaient plus douces que le miel; elles ient pleines de vérité et marquaient sa nde sagesse.

Nestor avait déjà vu deux âges d'homme, ntinue le poëte, et il régnait sur la troi- ème génération. Hérodote et d'autres au- urs évaluent un âge d'homme ou une géné- tion à trente ans ou environ et pour lors n'y aura rien d'extraordinaire dans la lon- ue vie de Nestor, qui peut avoir vécu au- elà de quatre-vingt-dix ans, ce qui se jus- tie par la date des événements que Nestor ait vus; car il dit qu'il était fort jeune du mps de la guerre des Lapithes avec les entaures et que cependant il était en état e donner des conseils. Il pouvait donc a- voir dès-lors environ vingt ans. On compte environ soixante ans de la guerre des Lapithes à la prise de Troie; ainsi Nestor au siége de Troie, pouvait avoir plus de quatre vingts ans. Mais Ovide fait dire à Nestor : « Personne n'a vu autant de choses que moi puisque j'ai déjà vécu deux siècles et que je cours maintenant le troisième. » Hygin ajoute que Nestor jouit d'une si longue vie par le bienfait d'Apollon, qui voulut transporter sur lui toutes les années dont avaient été privés les enfants de Niobé, frères de la mère Chloris. Cette fable a donné origine à cette coutume des Grecs, quand ils voulaient souhaiter à quelqu'un une longue vie, de lui souhaiter les années de Nestor,

NET ou NETON. Dieu des Accitains, ancien peuple de l'Espagne, qui habitaient dans la contrée qu'on nomme actuellement le royaume de Grenade. Ils le représentaient la tête ornée de rayons, et ils lui rendaient les plus grands honneurs. On croit que c'était le même que le dieu *Mars*.

NETPHE. Déesse égyptienne, épouse du dieu Sev. Ce dieu et son épouse étaient Saturne et Rhéa, de la religion gréco-romaine.

NGAO et SAO. Espèces de Lares ou dieux domestiques des Chinois. L'esprit Ngao passe pour être supérieur à Sao; cependant celui-ci est plus respecté, comme étant le plus nécessaire à la vie. De là le proverbe : l'esprit Ngao préside sur la salle, mais on doit respecter l'esprit Sao, qui préside à la cuisine.

NGA-YE. Nom de *l'enfer* chez les bouddhistes de la Birmanie; c'est le plus inférieur et le plus douloureux des états de souffrances dans lequel des êtres coupables doivent expier leurs fautes.

NGO-KOUEL. Esprits malfaisants des Chinois, qu'ils supposent vivre en hostilité continuelle avec les hommes et avec les Chin ou bons génies. Sans l'intervention de ces derniers, ils ne manqueraient pas de troubler les airs, d'exciter les vents et les tempêtes Ces êtres pervers, qui tiennent le milieu entre l'homme et la brute, habitent autour des tombeaux, aux environs des trésors et des mines, des eaux croupissantes, des lieux infects. Quand ils peuvent se glisser dans un cadavre, et, sous cette enveloppe, se mêler parmi les hommes, ils effrayent le monde par la perversité de leur nature et par l'énormité de leurs crimes.

NHA-MA. Edifice de papier que les Cochinchinois élèvent à la mémoire des défunts, et qu'ils brûlent ensuite, en s'imaginant qu'il se changera pour eux en une maison véritable dans l'autre vie.

NHANG. Esprit que, chez les Chiampas peuple actuellement réuni au Tunkin, quelques uns regardent comme l'auteur de tout ce qui leur arrive, et auquel ils offrent des sacrifices.

NHUONG. Sacrifice que les Cochinchinois offrent aux divinités pour éloigner d'eux les malheurs qui les menacent.

NIA ou NIAMÉ. Dieu des anciens Slaves,

qui, avec sa femme Niewa, régnait dans les entrailles de la terre. Les morts étaient traduits à son tribunal pour y être jugés, Radamas lui servait d'assesseur. Sa cour était complétée par les Sudices ou Parques, qui comptaient les jours des mortels, et par les Tassanis ou furies, qui exécutaient ses terribles arrêts. Nia avait à Gnezne un temple célèbre où les anciens Polonais accomplissaient de fréquents pèlerinages.

NIAO-POU, ou *divination par les oiseaux*. Elle était en usage chez les anciens Chinois et consistait à répandre du riz sur un endroit élevé, afin d'attirer les oiseaux. Dès qu'il en venait, on les attrapait, on les ouvrait, et s'ils avaient du grain dans l'estomac on en concluait que l'année suivante devait être fertile; si au contraire leur gésier était vide, c'était un présage de famine.

NIBHAS. Dieu syrien, qu'on croit le même qu'*Anubis*. L'empereur Julien, après avoir renoncé au christianisme, entreprit de rétablir le culte presque oublié de cette ancienne divinité. C'est sans doute le même que le dieu *Nibhas* ou *Nibkhaz*.

NIBKHAZ. Dieu des Hévéens.

NICÉ. C'est le nom grec de la *Victoire*, qu'Hésiode dit être fille de Pallas et du Styx, et compagne inséparable de Jupiter. Ce mot est la racine du nom de plusieurs hommes et de plusieurs villes.

NICÉE. *Naïade*, fille du fleuve Sangar. Bacchus l'enivra, dit-on, en changeant en vin l'eau d'une fontaine où elle buvait ordinairement et la rendit mère des Satyres.

NICÉTÉRIES. Les anciens appelaient *nicéteria* le prix d'une victoire, une réjouissance pour une victoire. On célébrait une fête à Athènes nommée *Nicétéries*, en mémoire de la victoire que Minerve remporta sur Neptune dans la dispute qu'ils eurent ensemble, pour savoir qui donnerait le nom à la ville, nommée depuis Athènes.

NICOMAQUE. La ville de Phère dans le Péloponnèse lui bâtit un temple et plaça au rang des dieux ce fils de Machaon que l'on invoquait dans les maladies.

NICON. Ce mot signifie en grec *vainqueur*. Auguste s'avançant vers Actium, pour livrer bataille à Antoine, trouva un homme qui conduisait un âne; l'homme s'appelait *Eutychus*, qui veut dire en grec *bien fortuné* et l'âne *Nicon*, qui veut dire *vainqueur*. Il prit cela pour une marque de sa victoire future; et après qu'il l'eut remportée, il bâtit, au même lieu où était son camp, un temple dans lequel il mit la figure de l'âne et de l'ânier.

NICON. Fameux athlète de Thase, île de la mer Egée, avait été couronné vainqueur jusqu'à quatorze fois dans les jeux solennels de la Grèce. Un homme de ce mérite ne manqua pas d'envieux. Après sa mort un de ses rivaux insulta sa statue et le frappa de plusieurs coups, peut-être pour se venger. Mais la statue, comme si elle eût été sensible à cet outrage, tomba de toute sa hauteur sur l'auteur de l'insulte et le tua. Les fils de l'homme écrasé poursuivirent la statue en justice, comme coupable d'homicide et punissable en vertu d'une loi de Dracon. Ce fameux législateur d'Athènes, pour inspirer une plus grande horreur de l'homicide, avait ordonné qu'on exterminât les choses mêmes inanimées, qui pourraient occasionner la mort d'un homme. Les Thasiens, conformément à cette loi, ordonnèrent que la statue serait renversée avec ignominie et jetée dans la mer. Mais quelque temps après, étant affligés d'une grande famine, ils firent consulter l'oracle de Delphes, qui leur répondit que, pour se délivrer de ce fléau, il fallait qu'ils rétablissent la statue de *Nicon* en son premier état. Ils firent donc repêcher la statue et la placèrent dans le lieu le plus honorable; on la regardait depuis qu'avec une extrême vénération.

NIDHAVGGR. Serpent des enfers dans la mythologie scandinave; il ronge les racines inférieures du frêne Yggdrasil.

NIDI. Un des *Duergues* de la mythologie scandinave. C'est le génie de la lune.

NIDOUBER-OUZEKTCHI. Un des plus célèbres *Bourkhans* de la théogonie mongole; il est honoré aussi sous le nom de Khomchin-*Bodhisatwa*. Ses émanations ont donné la vie à plusieurs êtres célestes ou humains, entre autres au Bouddha Chakya-Mouni.

NIFLHEIM, c'est-à-dire *le monde des ténèbres*. Nom du premier enfer, dans la mythologie scandinave, de celui qui ne doit durer que jusqu'à la fin du monde et qui sera remplacé par le Nastrand, l'enfer éternel. Le Niflheim forme la neuvième partie de l'univers, il est situé au-dessous de la terre, dont il précéda la formation de quelques hivers. Au centre est la fontaine Hvergelmer, qui donne naissance à neuf fleuves: l'Angoisse, l'Ennemi de la joie, le séjour de la mort, la Perdition, le Gouffre, la Tempête, le Tourbillon, le Rugissement et le Hurlement. Le Niflheim est la demeure de Héla, qui en est la souveraine, du loup Fenris et de plusieurs autres monstres.

NIJA. Dieu des anciens Slaves; il conduisait les âmes pour les conduire dans les demeures infernales.

NIL. Fleuve d'Égypte. L'utilité immense que ce fleuve a toujours apportée aux Égyptiens le fit prendre pour un dieu et même pour le plus grand des dieux. Il était appelé par les Éthiopiens *Siris*, ce qui l'a fait confondre mal à propos par quelques auteurs avec Osiris, dont le Nil n'était qu'une émanation. On le faisait père de toutes les divinités égyptiennes auxquelles on ne donnait pas un particulier. Aussi voit-on des symboles du Nil.

On célébrait une grande fête en son honneur vers le solstice d'été, à cause que le fleuve commence à croître et à se répandre dans tout le pays. Cette fête se célébrait avec plus de solennité et de réjouissance qu'aucune autre et pour témoigner la reconnaissance au fleuve des biens que son inondation devait produire, on jetait dedans, par forme de sacrifice, de l'orge, du blé et d'autres fruits. Mais, par une atroce superstition, on [illegible]

glantait une journée qui devait être toute sacrée à la joie, par le sacrifice d'une ne fille qu'on noyait dans le fleuve.

n croit que le style allégorique des ires de l'Egypte a donné lieu à la fable pygmées d'Ethiopie et de leur comavec les Ibis, qui s'éloignent ou s'approent du Nil à mesure qu'il croit et dét.

iodore de Sicile (lib. I) dit que le Nil t été anciennement appelé *Aigle.*

e Nil est représenté sur les monuments iques, entre autres sur les médailles, comune des premières divinités des Egypns, les principaux symboles du Nil sont ppopotame, le crocodile, l'ibis, l'ichneun, la plante du lotus, celle de papyrus et ze enfants qui folâtrent à l'entour du dieu, uis les pieds jusqu'au sommet de la tête ur désigner la crue du Nil à seize coudées, uteur qui annonce à l'Egypte l'année la is fertile qu'elle puisse souhaiter. La sta: de ce fleuve tient aussi une corne d'andance, signe de la fertilité qu'il procure Egypte. Les Egyptiens allaient jusqu'à nsidérer leur fleuve sacré comme une age sensible d'Ammon, leur divinité suème; il n'était pour eux qu'une manifesion réelle de ce dieu, qui, sous une fore visible, vivifiait et conservait l'Egypte; ssi les Grecs avaient-ils appelé le Nil le *piter Egyptien.*

Les philosophes égyptiens avaient imané dans le ciel des divisions semblables celles de la terre; ils avaient donc un Nil éleste et un Nil terrestre.

Leur grand dieu Chnouphis était consiéré comme la source et le régulateur du l terrestre, et il est représenté sur un and nombre de monuments, de forme huaine, assis sur son trône, étroitement enoppé dans une tunique bleue; sur ce rps humain est placée une tête de bélier nt la face est verte, et il tient dans ses ains un vase duquel s'épanchent les eaux estes. Le dieu Nil céleste avait quelqueefois à côté de ces représentations trois ases, qui étaient l'emblème de l'inondation; un de ces vases représentait l'eau que l'Egypte produit elle-même; le second, celle ui vient de l'Océan en Egypte, au temps l'inondation; le troisième, les eaux de uie qui, à l'époque de la crue du Nil, tomt dans les parties méridionales de l'Eopie. Voilà ce que raconte Horapollon, ui qui a écrit un précis sur l'interprétan des hiéroglyphes.

Le Nil terrestre était représenté par un rsonnage de forme humaine, fort gras, et i semble participer des deux sexes. Sa e était surmontée d'un bouquet d'iris ou ieul, symbole du fleuve à l'époque de l'indation. Il faisait, au nom des rois qu'il ait pris sous sa protection, des offrandes x grands dieux de l'Egypte. On l'a en eft représenté portant sur une tablette tanquatre vases contenant l'eau sacrée, et sérés par un sceptre qui est l'emblème de pureté, tantôt des pains, des fruits, des bouquets de fleurs et divers genres de comestibles, surmontés aussi du sceptre de la pureté. Il était ainsi représenté sur deux bas-reliefs qui ornaient deux des côtés du dé sur lequel s'élevait en Egypte l'obélisque de granit transporté à Paris. De pareilles représentations de ce dieu existent sur beaucoup d'autres monuments : les Egyptiens appelaient ce dieu en leur langue *Hopi-mou*, et ce nom signifie : celui qui a la faculté de *cacher* ou *retirer* ses eaux, après en avoir couvert le sol de l'Egypte pour le féconder.

Dans l'ancienne croyance égyptienne, tout ce qui se rapportait à l'état périodique du Nil était consacré comme le fleuve luimême.

On a appelé clef du Nil le symbole même de la vie divine, et toute l'antiquité est remplie des souvenirs du culte rendu au Nil, père nourricier de l'Egypte. Les vestiges de ce culte ancien se retrouvent encore aujourd'hui, et chaque année la rupture des digues des canaux sont l'occasion de grandes fêtes et de grandes réjouissances.

Le Nil est toujours la divinité principale des Agaws, idolâtres de l'Abyssinie, dans les provinces de Baguemder et de Goyam. Ils s'assemblent tous les ans sur un tertre qui s'élève au sommet d'une montagne. On y fait le sacrifice d'une vache dont la tête est jetée dans une des sources du Nil, au penchant de la montagne, et la fête se termine par de grandes largesses.

NILA. Dieu hindou, chef de tous les serpents Nâgas. Il est regardé par les Kachemiriens comme le protecteur de leur pays, et ils prétendent qu'il a contribué à sa formation. Ils croient aussi qu'il arrêta autrefois les ravages du froid et de la neige.

NILAWATI, déesse hindoue qui est honorée comme épouse de Siva.

NILE, ou NIL. Père de Mercure, selon Cicéron, qui dit que les Egyptiens croient qu'il n'est pas permis de le nommer, sans doute à cause du grand respect qu'ils lui portaient.

NILLÉE. Fils de Codrus, et frère de Médon.

NI-NI-FO. Génie de la mythologie chinoise qui préside à la volupté, aux plaisirs illicites aussi bien qu'aux satisfactions permises.

NINWA. Déesse des Slaves, épouse de Nia, et reine des enfers.

NIOBÉ. Fille de Tantale et d'une des pléiades, et sœur de Pélops, épousa Amphion, roi de Thèbes, celui qui bâtit la ville au son de sa lyre, et en eut un grand nombre d'enfants; Homère lui en donne douze, Hésiode vingt et Apollodore quatorze, autant de filles que de garçons. Les noms des garçons étaient Sipylus, Agénor, Phœdimus, Isménus, Mynitus, Tantalus, Damasichthon. Les filles s'appelaient Ethoséa ou Théra, Cléodexa, Astioche, Phthia, Pélopia, Astyératéa, Ogygia, Mélibé, Amyclé.

Niobé, mère de tant d'enfants, tous bien nés et bien faits, s'en glorifiait et méprisait

Latone qui n'en avait que deux; elle s'oublilait jusqu'à lui en faire des reproches et à s'opposer au culte religieux qu'on lui rendait, prétendant qu'elle méritait à bien plus juste titre d'avoir des autels. Latone, offensée de l'orgueil de Niobé, eut recours à ses enfants pour s'en venger. Apollon et Diane, voyant un jour, dans les plaines voisines de Thèbes, les fils de Niobé qui y faisaient leurs exercices, les tuèrent à coups de flèches. Au bruit de ce funeste accident, les sœurs de ces infortunés princes accourent sur les remparts, et dans le moment elles se sentent frappées et tombent toutes sous les coups invisibles de Diane, à l'exception de Mélibée et d'Amyclé. Enfin la mère arrive outrée de douleur et de désespoir; elle demeure assise auprès des corps de ses chers enfants; elle les arrose de ses larmes; sa douleur la rend immobile, elle ne donne plus aucun signe de vie; la voilà changée en rocher. Un tourbillon de vent l'emporte en Lydie, sur le sommet d'une montagne, où elle continue de répandre des larmes, qu'on voit couler d'un rocher de marbre. Amphion, à la nouvelle du désastre de sa famille, s'était percé d'un coup d'épée qui lui avait ôté la vie.

Ces enfants demeurèrent neuf jours sans sépulture, parce que les dieux avaient changé en pierres tous les Thébains; mais les dieux eux-mêmes leur rendirent les devoirs funèbres le dixième jour.

Il est curieux de voir les explications qu'ont données les anciens de la fable de Niobé, et toutes celles qu'ont imaginées les modernes. Ils ont tout dit hors la vérité. Ce n'est point aux peuples qui parlèrent ce langage animé qu'il faut s'en prendre de ces erreurs; c'est à l'oubli de ce langage, à l'ignorance des peuples qui leur succédèrent et au changement qu'occasionna dans l'esprit humain l'usage de l'écriture alphabétique.

S'il était besoin de plus de preuves pour établir cette vérité, il ne me serait pas difficile d'en trouver dans les origines grecques, et dans certaines histoires asiatiques. Les Grecs transportèrent celles-ci dans leur pays, ou peut-être elles leur furent apportées; et ils les confondirent avec leurs propres histoires toutes les fois que les noms asiatiques et les noms grecs leur présentèrent les plus légers rapports. C'est ainsi qu'il y avait une Niobé thébaine, fille de Pélops et de Taygète, ou bien de Phoronée et de Laodice; elle fut l'épouse de Zéthus, ou d'Amphion, ou d'Alalcoménéus, et fondateur de villes en Béotie; elle fut mère d'Isménus, fleuve de Béotie; d'Argus, qui fonda Argos; d'Amyclas, qui fonda Amycla en Laconie; de Genua, qui fonda la ville de Gênes en Ligurie. Les Grecs mêlèrent la fable thébaine à la fable méonienne; tous ces enfants de deux mères furent confondus; Pélops le grec, père de l'une, fut le fils de Tantale méonien, père de l'autre.

NIOBÉ. Fille de Phoronée, a été, dit Homère, la première mortelle aimée de Jupiter, comme Alcmène fut la dernière. L'amour de Jupiter pour Niobé donna naissan[ce] à Argus. (PAUSAN., *Corinth.*)

NIORD était dans la mythologie des an[ciens] peuples du Nord le dieu qui présidai[t] aux mers et aux lacs; il était le maître de[s] vents, et apaisait les eaux et le feu. Il de[meu]rait, suivant les Celtes dans un lieu ap[pelé] Noatun. On l'invoquait pour ren[dre] heureuse la navigation, la chasse et la p[ê]che, et pour obtenir des trésors.

Comme Niord présidait au plus perfide d[es] éléments, les Celtes ne croyaient point qu'[il] fût de la véritable race de leurs gran[ds] dieux, qui descendaient d'Odin. Il avait é[té] élevé à Vanheim; mais les Vanes, habitan[ts] du pays, le donnèrent en otage aux dieux, et prirent en sa place Haner; par ce moyen la paix fut rétablie entre les dieux et les Vanes. Niord épousa Skada, fille du géan[t] Thiasse. Elle demeure avec son père dans le pays des montagnes, où, l'arc à la main et les patins aux pieds, elle s'occupe à la chasse des bêtes féroces; mais Niord préfère ha[bi]ter près de la mer. Cependant ils ont fi[ni] par convenir de passer trois mois sur les bords de la mer, et neuf dans les monta[gnes].

NIOUSTITCHITCH. Le plus ancien [des] dieux des Kamtchadales.

NIPARAYA. Divinité malfaisante, ador[ée] par les Péricous, peuplade de la Californ[ie].

NIPINGR. Un des *Duergars* ou lutins [de] la mythologie scandinave. Nipingr a le ca[ractère] méchant.

NIRRITI. Chef des démons et des gé[nies] malfaisants, dans la théogonie hindoue. [Il] est un des huit dieux protecteurs des hu[it] plages du monde, et préside à la région s[ud-]ouest. Il est représenté sur les épaules d'[un] géant, et tenant un sabre à la main.

NIRRITI est aussi le nom de *la mort* per[sonnifiée]. Ce mot signifie *calamité*.

NISO. Une des cinquante *Néréides*.

NISOUMBHA. Géant de la mytholog[ie] hindoue, qui, avec Soumbha, son frère, s'é[tait] livré à des dévotions dont les rigueurs faisaient trembler les dieux. Ils furent [...] sés par le dieu de l'amour, et se laissèrent séduire par la beauté de deux nymphes célestes. Mais ensuite, reconnaissant leur erreur, ils obtinrent, par de nouveaux [actes] de piété encore plus extraordinaires, [que] Siva leur accordât d'être plus riches et [plus] forts que les dieux. Ceux-ci implorèrent [le] secours de Dourga, qui, pour détruire [ces] deux géants, prit dix formes différentes. [Ils] furent mis à mort par la déesse.

NISUS. Frère d'Égée, régnait à Még[are], ville voisine d'Athènes, lorsque Minos [vint] venger la mort de son fils Androgée, [et] ravager l'Attique et assiéger Mégare. Le sort de ce prince dépendait, dit la fable d'un che[veu] rouge qui était mêlé dans sa chevelure. Scylla sa fille allait souvent sur une tour de la ville, dont Apollon avait rendu les pier[res] harmonieuses, pour se donner le plaisir d'en entendre les sons. De là, elle vit Mi[nos], dont elle devint amoureuse. Elle coup[a]

fatal cheveu de Nisus, tandis qu'il dor-
nit, et le porta à l'objet de son amour. inos eut horreur d'une action si noire, profitant de la trahison, fit chasser de sa ésence cette perfide princesse. De déses-ir elle voulut se jeter dans la mer, mais le se sentit suspendue en l'air, les dieux vaient déjà changée en alouette. Nisus n père, qui avait aussi été métamorphosé épervier, l'ayant aperçue du milieu des rs, fondit sur elle, et la déchira à coups de c. (OVID. *Metam.*, lib. VIII.)

NISUS. Fils d'Hirtæus, sorti du mont a, en Phrygie, suivit Enée en Italie. Son nitié pour le jeune Euryale, qu'il voulut uver, en se livrant à la mort pour lui, est lébrée dans Virgile. (*Æneid.*, l. IX.)

NITO. Ce mot désigne un mauvais esprit, ns les îles Moluques. Les insulaires oient qu'il en existe plusieurs, qui sont umis à un chef appelé Lanthila. Chaque lle a son Nito. On le consulte pour toutes s affaires que l'on veut entreprendre. On assemble à cet effet au nombre de vingt ou ente, et on appelle l'esprit au son d'un etit tambour consacré, pendant que quelues personnes de la troupe allument plueurs bougies, et prononcent des paroles ystérieuses qui ont le pouvoir de l'évouer. Il paraît enfin, ou pour mieux dire, uelqu'un se charge de représenter le Nito, e parler et d'agir pour lui; mais, avant de e consulter, on lui présente à boire et à nanger. Après l'oracle rendu, les consulants mangent ce qui reste. Les insulaires es Moluques n'ont guère d'autre religion que leur croyance aux Nitos, et la crainte e les offenser.

NI-TSEU-POU-TO. Le second des enfers lacés, selon la croyance des Bouddhistes de a Chine. La rigueur du froid que les damnés y endurent leur couvre le corps de ries et de gerçures.

NITSNE-KAMOI. Dieu des enfers, ou le énie du mal, dans le système religieux les Aïnos.

NIU-WA. Personnage mythologique de a Chine, dont on fait la sœur ou la femme le Fou-hi. On lui donne les titres de *Niu-hoang*, souveraine des vierges; *Hoang-mou*, souveraine mère; *Wen-ming*, lumière pacifique. Le Choue-wen dit que Niu-wa est une vierge divine qui convertit toutes choses. On lit, dans le texte du Lou-se, qu'elle a fait le ciel; et dans le Chan-hai-king, qu'elle a pris de la terre jaune et en a formé l'homme. Niu-wa avait le corps de serpent, a tête de bœuf et les cheveux épars; en un seul jour elle pouvait se changer en soixante-dix ou soixante-douze manières. Elle est la déesse de la paix et de la guerre, et préside aux mariages.

NIX. Dieu des anciens Germains, qui l'honoraient comme le génie qui présidait aux eaux. Il avait sa demeure dans les lacs et dans les fleuves, et on croyait lui devoir un tribut annuel. Quand il arrive à un individu de se noyer, on dit encore aujourd'hui que c'est le Nix qui l'a tiré par les pieds et qui l'a fait périr dans les eaux.

NIXES, NIXI, NIXII. Les dieux Nixes présidaient à Rome aux accouchements, et les femmes les invoquaient dans les douleurs de l'enfantement. Festus dit qu'on voyait au Capitole, devant la chapelle de Minerve, trois statues agenouillées et dans la posture d'accoucheuses. Ces statues avaient été apportées de Syrie, après la défaite d'Antiochus par les Romains.

NOAAIDÉ. Nom que portaient autrefois les ministres du culte, chez les Lapons païens. Les Noaaidés étaient en même temps les devins, les magiciens, les prêtres et les magistrats de ce peuple.

Un magicien lapon n'était pas seulement assisté de génies familiers : il avait aussi à son ordre des oiseaux venimeux, qui volaient vers lui au premier signe de sa volonté. Dès qu'ils s'étaient posés à terre, en secouant leurs ailes, ils en faisaient tomber des insectes venimeux, semblables à des pous, et qu'on appelle dans le nord mouches ganiques. Un autre meuble fort important pour le Noaaidé était le tambour runique : c'était une grande boîte de forme ovale, ouverte par-dessus, et remplie à l'intérieur d'anneaux et d'autres objets de cuivre suspendus à des courroies; cette boîte était couverte d'une peau fortement tendue, dont la superficie était chargée de différentes figures tracées avec de l'écorce d'aune, les unes représentant le grand dieu Radien; d'autres, des anges; ceux-ci des démons; ceux-là des *Noaaidé-Gadzés*; d'autres représentaient le soleil, la planète de Vénus, des temples, des cabanes, des oiseaux, des poissons, des ours, des renards, etc. Parmi ces caractères, les uns étaient de bon augure, les autres de mauvais présage. Les Noaaidés étaient les devins de la nation; ils s'étaient en effet rendus maîtres de tout ce qui appartenait à la divination, de tout l'art et de toute la science runique. D'où il arrivait que tous les Lapons étaient à leur égard dans la plus entière dépendance, et qu'ils leur rendaient une obéissance sans bornes.

NOCCA. Dieu des eaux, chez les anciens Goths, Gètes, etc.

NOCÉNA. Déesse des anciens Slaves, personnification de *la Lune*.

NOCTILUCA, c'est-à-dire, *qui brille pendant la nuit*. Diane était ainsi appelée par les Romains, qui lui avaient élevé sous ce titre un temple sur le mont Palatin.

NOCTULIUS. Dieu de la nuit. Il était représenté sous la forme d'un jeune homme, vêtu à peu près comme Atys, éteignant son flambeau, ayant à ses pieds une chouette, qui est un oiseau nocturne et un des symboles de la nuit.

NOCTURNE. Dieu qui présidait aux ténèbres de la nuit. Les Romains donnaient aussi quelquefois ce nom à l'étoile de Vénus, appelée aussi *Hesper*, ou l'astre du soir.

NODIN. Dieu adoré par les anciens Romains comme présidant aux *nœuds* qui se

forment à la paille des grains. En effet, saint Augustin nous apprend que les Romains invoquaient Proserpine lorsque le grain germait et prenait racine; Nodin, lorsque les nœuds du chaume paraissaient; la déesse Volutine, lorsque la graine se formait; la déesse Patelène, lorsque la paille s'ouvrait et laissait paraître l'épi; Hostiline, lorsque la tige était parvenue à sa croissance. Venaient ensuite les déesses Flore, Lactucine et Matute, lorsque le blé était en fleur, en lait ou parvenu à sa maturité.

NODUT. Autre dieu des Romains, invoqué pour obtenir la solution des difficultés; on le confondait aussi avec le précédent.

NODUTÉRUSE. Divinité romaine qui présidait à l'action de battre et de broyer le blé.

NOH. Nom du premier père des Hottentots, suivant l'une de leurs traditions. Ils disent que Noh et sa femme Hingnoh furent envoyés dans leur pays par Tikoua, et qu'ils y entrèrent par une porte ou par une fenêtre, car le mot qu'ils emploient exprime l'une et l'autre ouverture. Ces deux patriarches apprirent à leurs descendants à garder les troupeaux et à faire un grand nombre d'autres choses utiles.

NOHEMOUO. Déesse égyptienne, épouse de Thoth.

NOIJAT. Nom que les Finnois donnaient à leurs devins. Ces sortes de gens jouissaient d'une haute considération, et d'un redoutable ascendant; on les recherchait et on les craignait. Ils avaient, comme tous les savants des écoles, leurs disciples et leurs sectateurs, et, comme tous les puissants de la terre, leurs courtisans et leurs favoris. Malheur à qui semblait douter de leur expérience, à qui semblait affronter leur colère! Ils pouvaient déchaîner contre lui la peste et la famine, lancer dans sa demeure les sangliers farouches et les ours affamés, renverser sa barque sur les vagues, anéantir ses moissons, faire périr ses troupeaux; ils pouvaient même invoquer contre lui l'empire des morts; car la terre et l'air, les régions visibles et invisibles, l'onde et le feu obéissaient à leurs enchantements.

NOMADOI. Un des neuf *Guacas* ou idoles principales adorées par les Péruviens, à Guamachuco.

NOMBRES. L'unité n'ayant point de parties, doit moins passer pour un nombre, que pour le principe générateur des nombres. Par-là, disaient les pythagoriciens, elle est devenue comme l'attribut essentiel, le caractère sublime, le sceau même de Dieu. On le nomme avec admiration celui qui est un; c'est le seul titre qui lui convient, et qui le distingue de tous les autres êtres qui changent sans cesse et sans retour.

Le nombre 2 désignait, suivant Pythagore, le mauvais principe, et par conséquent le désordre, la confusion et le changement. La haine qu'on mettait au nombre 2 s'étendait à tous ceux qui commençaient par le même chiffre, comme 20, 200, 2000, etc. Suivant cette ancienne prévention, les Romains dédièrent à Pluton le second mois de l'année, et le second jour du même mois ils expiaient les mânes des morts.

Mais le nombre 3 plaisait extrêmement aux pythagoriciens, qui y trouvaient de sublimes mystères, dont ils se vantaient d'avoir seuls la clef; ils appelaient ce nombre *l'harmonie parfaite*.

Junon, qui préside au mariage, protégeait, selon Pythagore, le nombre 5, parce qu'il est composé de deux, premier nombre pair, et de trois, premier nombre impair. Or ces deux nombres réunis ensemble pair et impair, font *cinq*, ce qui est un emblème ou une image du mariage.

Le nombre 6, au rapport de Vitruve, devait tout son mérite à l'usage où étaient les anciens géomètres de diviser toutes leurs figures, même celles qui étaient terminées par des lignes courbes en six parties [illegible]

Aucun nombre n'a été si bien accueilli que le nombre 7; les médecins y croyaient découvrir les vicissitudes continuelles de la vie humaine. C'est de là qu'ils formèrent leur année climatérique.

Le nombre 8 était en vénération chez les pythagoriciens, parce qu'il désignait, selon eux, la loi naturelle, cette loi primitive et sacrée qui suppose tous les hommes égaux.

Ils considéraient avec crainte le nombre 9 comme désignant la fragilité des fortunes humaines, presqu'aussitôt renversées qu'établies.

Enfin les disciples de Pythagore regardaient le nombre 10 comme le tableau des merveilles de l'univers, contenant éminemment les prérogatives des nombres qui le précèdent. Pour marquer qu'une chose surpassait de beaucoup une autre, les pythagoriciens disaient qu'elle était dix fois plus grande, dix fois plus admirable. Pour marquer simplement une belle chose, ils disaient qu'elle avait dix degrés de bonté.

NOMIOS. Surnom donné à *Mercure*, du mot νομεύς, *berger*, parce que l'on croyait qu'il gardait dans le ciel les troupeaux de Jupiter, et que, par cette raison, les bergers l'honoraient comme une divinité champêtre, et lui donnaient pour attribut un [illegible] surmonté d'une toison de [illegible] du mot νόμος, *loi*, parce qu'il était [illegible] les lois du commerce et dans les conventions des négociants; soit enfin [illegible] trouvé les règles de l'éloquence.

Ce nom était aussi donné à *Jupiter* et à *Apollon*, comme dieux protecteurs des campagnes, des bergers, et surtout des pâturages. Suivant Cicéron, il était donné à Apollon, en mémoire de ce qu'il avait gardé les troupeaux d'Admète. C'était aussi celui de *Pan*, à Molpée, ville près de [illegible] l'un des surnoms de *Bacchus*.

NOMOPHYLACES, c'est-à-dire, *gardiens des lois*. Les Grecs donnaient ce nom à ceux qui, dans les grandes Panathénées, dirigeaient la procession du voile de Minerve, qui se rendait du quartier [illegible] thènes à Eleusis. Les insignes de la [illegible]

s Nomophylaces consistaient en une couronne de rubans blancs.

NOMOS. Etre allégorique, que, selon él, les poëtes prennent dans un sens different, selon qu'ils ont vécu à une époque is ou moins reculée. Un fragment d'Orée, publié par Gessner, donne à Nomos le m d'assesseur de Jupiter, que Thémis et té portaient également. On voit par cette ibution que Nomos était regardé comme symbole des lois. — Enfin, dans un mne orphique qui lui est consacré, Nos est représenté comme le roi des dieux des hommes, qui dirige les étoiles, prest des lois à la nature, et récompense ou nit les hommes, selon qu'ils le méritent. ns cette dernière fable, Nomos désigne volonté de la divinité qui détermine le rt et les lois du genre humain.

NOMS DES DIVINITÉS. Nous ne connaisns les Égyptiens que par les écrits des ecs, et ceux-ci ont traduit dans leur lane par des équivalents tels quels les noms s divinités égyptiennes; ce qui les rend ès-difficiles à reconnaître. Sous les Ptoméés, la langue grecque s'établit en Egypte, l'ancienne langue égyptienne, dont la ngue copte est un reste, s'abolit insensiement. Les prêtres la conservèrent seuls, s'en servirent pour leur doctrine secrète, ns laquelle furent compris les anciens oms des divinités. On leur en substitua autres analogues à la langue grecque; ce ui est une des causes de l'obscurité qui egne dans la théologie des Egyptiens. Les recs, qui tenaient une partie de leur théogie des Egyptiens, imitèrent leurs mystès, leurs initiations, leur silence inviolale sur les noms secrets des divinités, oujours cachés au vulgaire.

Cette coutume de donner aux divinités es noms secrets et mystérieux, différents es noms qu'elles portaient en public, s'éablit aussi chez les Romains. L'usage es évocations, pratiquées par les assiéeants, relativement aux divinités des illes assiégées, engagea plus fortement à couvrir d'un profond mystère les véritables oms des divinités. Le grand pontife et un rès-petit nombre d'autres prêtres savaient euls le nom secret et caché de la divinité de Rome.

NONA. Nom donné à l'une des trois *Parques*; les deux autres étaient *Decima* et *Morta*. Nona et Decima présidaient à la naissance des enfants qui venaient au monde e neuvième ou dixième mois de la grossesse, ce qui est le terme favorable. Morta présidait à la naissance de ceux qui prévenaient ce terme ou qui venaient après, et qui avaient peu de chance de vivre.

NONALIES. Fêtes religieuses qui avaient lieu à Rome, aux nones de chaque mois.

NONCARNALA. Dieu des anciens Guaïmis, tribu américaine, qui le regardaient comme le créateur du ciel, de la terre et de la lumière.

NONDINE. Déesse qui présidait chez les Romains à la purification des enfants. Cette cérémonie avait lieu pour les mâles le neuvième jour après sa naissance; c'est de là que cette divinité prenait son nom.

NONO. Génies malfaisants que les Aétas, tribu des îles Philippines, placent dans des sites extraordinaires, entourés d'eau : ils ne passent jamais dans ces lieux qui les pénètrent de crainte, sans leur en demander la permission. Quand ils sont atteints de quelque maladie, ils leur offrent des sacrifices de riz et de coco.

NOR. Géant de la mythologie scandinave. Il est le père de *Nött, la Nuit*, noire et naine comme toute sa race. Elle épousa le dieu Dellingr, qui la rendit mère de trois enfants : son fils aîné était *Audr*, *la richesse;* sa fille *Jord, la terre*, et son autre fils *Dagr, le jour*. Ce dernier était blond et aussi beau que son père. Odin plaça dans le ciel Nött et son fils Dagr, et leur donna à chacun un cheval et un char avec lesquels ils font journellement le tour de la terre.

NOR est aussi le fondateur du royaume de Norwége; mais sa généalogie, comme celle de tous les fondateurs d'empires, est entièrement mythologique.

NORDRI. Génie de la mythologie scandinave qui préside à la région septentrionale du ciel.

NORNES. *Fées* ou *Parques*, de la mythologie du nord. Elles étaient trois, et s'appelaient *Urd, le passé; Vérandi, le présent*, et *Skalda, l'avenir*. Elles dispensaient l'âge et la vie des hommes, et Skalda venait, chaque jour, pour choisir les morts dans les combats et régler le carnage qui devait se faire. Ces Nornes ou *Nornirs*, avaient sous elles un grand nombre d'autres *Nornirs*, qui étaient chargés de se placer auprès de chaque mortel dès l'instant de sa naissance, et de fixer la durée de ses jours.

NORNOR. Fleuve sacré, qui, selon les Scandinaves, coule dans la ville céleste d'Asgard, et arrose les racines du grand frêne Ygdrasil.

NORTIA. Déesse étrusque honorée en Volsinie. Chaque année, les Volsiniens plantaient un clou sacré dans le temple de cette divinité, et le nombre de ces clous servait à supputer les années. On croit que Nortia est la même que *Némésis*. Les Volsiniens, les Falisques et les Volaterrans, remplis de vénération pour elle, joignaient à ce nom le surnom honorable qu'on n'accordait ailleurs qu'à Cybèle, celui de *Grande déesse*. Les derniers la représentaient quelquefois avec un jeune enfant dans ses bras, parce qu'elle favorisait particulièrement les humains dans cet âge, qui est celui de l'innocence.

NOSSA. Déesse scandinave, fille de Hoder et de de Freya : elle était douée d'une si grande beauté, qu'on appelait de son nom tout ce qui était beau et précieux.

NOTT. Déesse de la nuit, chez les Scandinaves. *Voy.* Nor.

NOUBOU. Dieu des anciens Guaïmis, en Amérique. Ils avaient dans leurs pays une montagne dont ils regardaient le sommet

comme le trône de cette divinité ; ils n'en approchaient jamais qu'à la distance d'au moins une lieue.

NOUI. Le grand dieu de la Nouvelle-Zélande.

NOUNG-HIOUEI-TI-YO. Le neuvième enfer, suivant les Bouddhistes de la Chine. Les damnés y sont baignés entièrement dans du sang et des matières purulentes, que le besoin de respirer les oblige à avaler.

NOUYE. Esprit infernal qui, suivant les Japonais, molestait beaucoup la personne et la cour de Kon-ye-no in, soixante-seizième Dairi, sous la forme d'un oiseau monstrueux qui poussait des cris effrayants.

C'était sans doute quelque oiseau de proie qui incommodait le voisinage par ses cris ; le peuple superstitieux le prit pour le dragon infernal, et l'imagination lui prêta des formes extraordinaires. Yori-masa en délivra la capitale d'un coup de flèche ; mais on prétendit qu'il ne lui avait fallu rien moins que l'aide de Faisman, génie de la guerre, pour vaincre un pareil monstre.

NOVELLE. Surnom sous lequel les pontifes romains invoquaient *Junon* à l'époque des calendes.

NOVEMBRE. Neuvième mois de l'année de Romulus, et le onzième de la nôtre. Il était sous la protection de Diane. Ausone le personnifie sous la figure d'un prêtre d'Isis, habillé de toile de lin, ayant la tête chauve ou rasée, appuyé contre un autel sur lequel est une tête de chevreuil, animal qu'on sacrifiait à la déesse. Il tient un sistre à la main, instrument qui servait aux Isiaques. Tout le rapport qu'il y a entre le personnage et le mois, c'est qu'aux calendes de novembre on célébrait les fêtes d'Isis. Le 5 du mois, on célébrait les neptunales ; le 15, les jeux populaires ; le 21, les libérales ; et le 27 les sacrifices mortuaires.

L'empereur Commode le fit appeler *Exsuperatorius*, comme il fit nommer *Commodus* le mois d'août, *Hercules*, le mois de septembre, *Invincibilis*, le mois d'octobre ; *Amazonius*, le mois de décembre ; mais ce langage, auquel s'était accoutumé la flatterie pendant la vie de ce prince, cessa après sa mort, et les mois reprirent leur ancien nom. Novembre, chez les Athéniens, portait le nom de *pyanepsion*, parce que l'on y célébrait les fêtes d'Apollon, appelées *pyanepsion*, c'est-à-dire les fêtes où on offre des fèves cuites ; on en offrait effectivement alors à ce dieu. Chez les Macédoniens, il s'appelait *Appelleus*.

NOVENDIALES. Sacrifices et banquets que faisaient les Romains, durant neuf jours, soit pour apaiser la colère des dieux, soit pour se les rendre favorables avant de s'embarquer. Ils furent institués par Tullius Hostilius, quatrième roi des Romains, à la nouvelle des ravages causés par une grêle terrible sur le mont Aventin.

On donnait aussi ce nom aux funérailles, parce qu'elles se faisaient neuf jours après le décès. On gardait le corps pendant sept jours, on le brûlait le huitième, et le neuvième on enterrait les cendres. Les Gr[illegible], pour la même raison, nommaient cette [illegible]rémonie *Ennata*.

NOVENSILES. Dieux des Romains [illegible]duits par les Sabins, et auxquels Ta[illegible] avait fait bâtir des temples. Ils étaient [illegible] appelés de *novus*, *nouveau*, parce qu[illegible] étaient venus les derniers à la connaissance du peuple, ou qu'ils avaient été divi[illegible] après les autres : tels étaient *la Santé*, [illegible] *Fortune*, *Vesta*, *Hercule*. Quelques-[illegible] néanmoins, prétendent que les dieux No[illegible]vensiles étaient ceux qui présidaient [illegible] nouveautés et au renouvellement des [illegible] D'autres font dériver leur nom de [illegible] *neuf*, parce qu'ils étaient au nombre [illegible] neuf, savoir : *Hercule*, *Romulus*, *Escu[illegible]*, *Bacchus*, *Enée*, *Vesta*, *la Santé*, *la Fortune* [illegible] *la Foi* : mais on ignore ce que ces [illegible] vinités avaient de commun entre elles [illegible] qui les distinguait des autres dieux. [illegible]ques-uns ont pensé que c'étaient les [illegible] Muses qui étaient appelées de ce nom [illegible] en a qui ont supposé que c'était le nom [illegible] dieux champêtres ou étrangers, [illegible] comme ils n'étaient qu'au nombre de [illegible] on leur donna le nom de Novensiles, [illegible] n'être pas obligé de les nommer [illegible] après les autres.

NOYON-DARA-OEKE. Déesse de la [illegible]thologie mongole ; c'est une des [illegible] du dieu Nedouber Ougekthi ; sa [illegible] est verte, et elle a été produite par [illegible] larme tombée de l'œil gauche de [illegible]

NRISINHA, *homme-lion*. C'est le [illegible] *avatar*, ou incarnation de *Vichnou*, [illegible] quelle ce dieu prit la figure d'un être [illegible] homme et moitié lion, pour détruire [illegible] géant impie, méchant et blasphémateur.

NUAGES. Les Calédoniens croyaient [illegible] les hommes qui s'étaient distingués [illegible] leur bravoure ou leur vertu habitaient, [illegible] la mort, un palais aérien, ou de nuages. [illegible] y conservaient les goûts et les plaisirs [illegible] avaient eus pendant leur vie. Ils appa[illegible]saient quelquefois à leurs enfants et à [illegible] amis ; ils disposaient des éléments, [illegible]naient les tempêtes, mais ils n'avaient [illegible] cun pouvoir sur les hommes. Les [illegible] d'Ossian respirent ces croyances.

NUDIPEDALES. Cérémonies [illegible] qu'on ne célébrait à Rome que [illegible] toujours par ordonnance du magistrat, [illegible] l'occasion de quelque calamité publique. [illegible] y marchait *nu-pieds*, ce qui lui a [illegible] nom de *Nudipedales*. Les dames [illegible] elles-mêmes, lorsqu'elles invoquaient [illegible] dans des circonstances extraordinaires, [illegible]saient leur procession nu-pieds dans [illegible] ple de la déesse.

Les Lacédémoniens avaient aussi [illegible] Nudipédales, appelées, dans leur langue, *gymnopédies* ; c'étaient des chœurs [illegible]fants qui dansaient les pieds nus [illegible] fêtes célébrées en l'honneur des [illegible] morts pour la patrie. Les Juifs avaient [illegible]lement, comme les Romains, la coutume [illegible] marcher pieds nus dans certaines [illegible] piatoires.

NUÉES. Jupiter, dit Homère, couvrit l'île Rhodes d'une nuée d'or, d'où il fit pleu-r sur la terre des richesses infinies, parce e les Rhodiens furent les premiers qui rifièrent à sa chère fille Minerve; fable al-orique, pour marquer que les dieux ont n de ceux qui cultivent la sagesse.

NUI-BO-DA. Nom d'une montagne que les uddhistes de la Cochinchine regardent mme le paradis et le séjour de la félicité.

NUIT. La plupart des peuples anciens ado-ent la Nuit. Sanchoniaton, cité par Eu-e (*Præpar. Evangel.*, lib. I, c. 10), l'as-re des Phéniciens. Les Arabes lui ren-ient un culte sous le nom d'*Alilat;* les yptiens sous celui d'*Athor*. Les or-iques étendirent le culte de la Nuit. i voyait à Delphes un oracle de la déesse iit très-ancien (*Auctor argumenti Pythio-m Pindari*, p. 85, edit. Stephani). Il y en ait un autre à Mégare. (PAUSAN. *in Atticis.*) Cette Nuit adorée par les peuples orien-ux, n'était pas, dans l'origine de son culte, passage alternatif et diurne du jour aux nèbres; c'étaient les ténèbres considérées ostractivement, et avant l'existence du onde sublunaire; c'était proprement le aos. Tout ayant été tiré de celui-ci, on le isait le créateur de tout; et, dans ce sens, Nuit étant le principe de toutes les choses éées, méritait un culte de reconnaissance. ette doctrine est extraite d'Hésiode (*Theog.*, 2.3; *Oper. et dies*, 17); d'Aristophane (*De ribus*, p. 573, edit. Genev.), qui lui fait pro-luire l'œuf d'où sortit l'Amour; d'Aristote. *Metaph.*, lib. XII, cap. 6), etc.

Hésiode a fait de la nuit une divinité, et a plus ancienne de toutes, parce que la nuit précédé la lumière. Elle était, selon lui *Theogon.*), fille du Chaos. L'auteur que nous vons sous le nom d'Orphée, l'appelle *la mère des dieux et des hommes*. Théocrite dit qu'elle était montée sur un char et précédée par les astres. D'autres écrivains lui donnent les ailes, comme à Cupidon et à la Victoire. Enfin Euripide la dépeint vêtue, couverte d'un grand voile noir, montée sur un char, et accompagnée des astres. C'est la manière la plus ordinaire dont elle est représentée. Quelquefois on la voit sur un char, tenant un grand voile tout parsemé d'étoiles, étendu sur la tête. D'autres fois on la trouve sans char, ayant aussi un grand voile qu'elle tient d'une main, et tournant de l'autre son flam-beau vers la terre pour l'éteindre.

La Nuit avait des enfants, dont le père était l'Erèbe, au sentiment de quelques auteurs rapportés par Cicéron; c'était l'Ether et le Jour. Outre cela, la Nuit toute seule, et sans le commerce d'aucun dieu, engendra, dit Hésiode, l'odieux Destin, la noire Parque, Némésis, la Mort, le Sommeil et tous les Songes, la Crainte, la Douleur, l'Envie, le Travail, la Vieillesse, la Misère, les Ténèbres, la Fraude, l'Obstination, les Parques, les Hespérides; en un mot, tout ce qu'il y avait de fâcheux et de pernicieux dans la vie, passait pour une production de la Nuit Enée, avant de descendre aux enfers, immola une jeune brebis noire à la Nuit, comme mère des Euménides.

La Nuit, adorée d'abord par les Egyptiens comme le Chaos, principe des choses créées, devint (par la substitution postérieure des idées physiques aux idées métaphysiques) l'hémisphère ténébreux opposé à l'hémi-sphère éclairé par le soleil, et enfin la nuit proprement dite, ou l'intervalle de temps qui sépare le coucher du soleil de son lever. Les orphiques et les initiés conservèrent chez les Grecs la première doctrine, toute intellectuelle; mais le vulgaire n'adora la Nuit que sous le dernier aspect, et le plus matériel.

Cette théogonie était particulièrement celle des Egyptiens, qui faisaient de la Nuit le principe de toutes choses; ils la nom-maient *Bouto*, et la faisaient la compagne du grand Etre et la nourrice des dieux. Cette déesse, source féconde d'où sortirent une foule d'êtres vivants, était considérée comme cette obscurité première qui, enveloppant le monde avant que la main toute-puissante du Démiurge eût créé la lumière et ordonné l'univers, renfermait dans son sein les germes de tous les êtres à venir. Aussi les vers orphiques, vénérables débris de la plus ancienne théologie des Grecs, et qui con-tiennent des doctrines conformes sur presque tous les points à celle des Egyptiens, donnent-ils à la déesse *Nyx* (la nuit primi-tive) les titres de *première-née, commence-ment de tout, habitation des dieux;* titres qui répondent exactement aux qualifications de *grande déesse, mère des dieux*, et *génératrice des dieux grands*, données à Bouto dans les légendes hiéroglyphiques.

Varron fait dériver le nom de la Nuit, *nox*, du verbe *nocere, nuire*, à cause de son influence nuisible, soit parce qu'elle répand souvent les maladies, soit parce que ceux qui ont quelques peines morales ou phy-siques les sentent plus vivement pendant la nuit: c'est ce qui l'a fait surnommer par Ovide: *nutrix maxima curarum, la nourrice des chagrins*. Elle fut connue dans tout le Péloponèse sous le nom d'*Achlys*. Homère l'a surnommée *Erébenne;* d'autres lui ont donné les noms d'*Euphroné* et d'*Eubulie, la bonne conseillère*.

Les uns plaçaient son empire en Italie, dans le pays des Cimmériens; les autres, loin des limites du monde connu, qui finis-sait aux colonnes d'Hercule. L'antiquité l'a généralement fixé vers la partie de l'Espagne nommée Hespérie, contrée du couchant. C'était près de Gibraltar, où les Romains croyaient que le Soleil éteignait son flam-beau: et Possidonius prétendait que du ri-vage de Cadix on entendait le frémissement des ondes, lorsque l'astre se précipitait dans l'Océan. La Nuit, dit Hésiode, étendait son voile obscur depuis ce lieu jusque sur le Tartare, où elle passe par une porte de fer pour conduire aux habitants de la terre, le Sommeil, frère de la Mort.

Chez les Grecs et les Romains, on immo-lait à la Nuit des brebis noires: on lui sa-

crifiait aussi un coq, parce que cet oiseau trouble le silence des ténèbres par ses cris perçants. Le hibou lui était aussi consacré d'une manière particulière.

La plupart des peuples regardaient la Nuit comme une déesse, mais les habitants de Brescia en avaient fait un dieu. *Voy.* NOCTULIUS.

NUMEIAS. Esprits domestiques des anciens Polonais, représentés le plus communément sous la forme de reptiles. On leur offrait du laitage ou des œufs; il y avait peine de mort contre quiconque eût entrepris d'offenser ces hôtes protecteurs.

NUMERIA est dans Varron (*De liber. educ.*) une divinité qui hâtait les accouchements, et qu'invoquaient les femmes en travail.

NUMERIE. Saint Augustin nous fait connaître cette divinité romaine qui présidait à l'arithmétique.

NUNDINA ou NONDINA. Déesse qu'on invoquait chez les Romains, le neuvième jour après la naissance, jour où l'on faisait les lustrations, et où l'on donnait le nom à l'enfant. C'est de ce neuvième jour qu'est formé le nom de la déesse : *Nundinam deam*, dit Macrobe, *a nono die nascentium nuncupatam.*

NUNQUETHEBA. Divinité des Muyscas de l'Amérique. C'est le même que *Bochica*, leur législateur.

NUPTIAUX (DIEUX), ou *des noces.* Plutarque en compte cinq : *Jupiter*, *Junon*, *Vénus*, *Suada*, *Diane* ou *Lucine*. La superstitieuse antiquité en ajouta plusieurs autres qui présidaient aux mystères de l'hymen. On leur adressait des vœux, pour les prier de rendre les mariages heureux.

Quand on sacrifiait à *Junon Nuptiale*, on ôtait le fiel de la victime, et on le jetait derrière l'autel, pour donner à entendre qu'il ne devait point y avoir d'aigreur ni d'amertume entre les époux.

NURGAL et NURHAC. Tumulus ou monceaux de pierres sur lesquels les anciens allumaient et entretenaient le feu sacré en l'honneur du Soleil ou d'un autre dieu. Les Cuthéens leur donnaient le nom de *Nur-gal*, et les habitants de la Sardaigne celui de *Nur-hag;* il existe encore de ces monuments antiques dans cette dernière contrée.

NYCTELIES ou NYCTILÉES. Fêtes de Bacchus qui se célébraient la nuit, et dans lesquelles on portait des torches allumées, faisant une espèce de procession dans les rues d'Athènes. Ceux qui y assistaient portaient des coupes et autres vases à boire. Au retour de la procession, ils faisaient à Bacchus d'amples libations. Saint Augustin remarque dans sa *Cité de Dieu* (lib. XVIII, c. 13) qu'il n'y avait point de débauches ni d'impuretés qui ne s'y commissent Les nyctelies étaient célébrées à Athènes tous les trois ans, au commencement du printemps. Les nyctelies se célébraient aussi en l'honneur de Cybèle, et avec tant de dissolution que le sénat de Rome les défendit. *Nyctelies* est formé de Νύξ, *nuit.*

NYCTEUS. Père de Nyctimène et d'Antiope.

NYCTÉUS. C'est le nom d'un des quatre *chevaux de Pluton*, selon Claudien, qui nomme les trois autres *Orphnéus*, *Aëthon* et *Alastor*

NYCTILEUS. Surnom de *Bacchus*, pris des *Nyctelies.*

NYCTIMUS. Père de Philonomé et époux d'Arcadie.

NYCTYMÈNE. Fille d'Epopée, roi de Lesbos, ou de Nycteus, ayant eu le malheur d'inspirer de l'amour à son propre père et de se laisser surprendre, alla se cacher de honte dans le fond des forêts et fut changée en hibou.

NYEL-BA. Les Bouddhistes du Tibet donnent ce nom à l'enfer et aux démons qui l'habitent. C'est le séjour de ceux qui n'ont point effacé leurs péchés par la pénitence et par le dessein de mener une meilleure vie. Les malheureux damnés y passent un temps démesurément long, sans cependant y demeurer éternellement.

NYI. Un des *Dwergars* ou génies de la mythologie scandinave. Il est chargé avec Nidi de présider à la lune.

NYMPHE, Νύμφη. Ce nom, dans sa signification naturelle, signifiait une fille mariée depuis peu, une nouvelle mariée. On l'a donné dans la suite à des divinités subalternes qu'on représentait sous la figure de jeunes filles; selon les poëtes, tout l'univers était rempli de Nymphes; il y en avait qu'on appelait uranies ou célestes, qui gouvernaient la sphère du ciel; d'autres terrestres ou épigies. Celles-ci étaient subdivisées en Nymphes des eaux et Nymphes de la terre.

Les Nymphes des eaux étaient encore subdivisées en plusieurs classes : les Nymphes marines, appelées *Océanides*, *Néréides* et *Mélies*. Les Nymphes des fontaines, ou *Naiades*, *Crénées*, *Pégées;* les Nymphes des fleuves et des rivières, ou les *Potamides;* les Nymphes des lacs et des étangs, ou les *Lymnades.*

Les Nymphes de la terre formaient aussi plusieurs classes : Les Nymphes des montagnes que l'on appelait *Oréades*, *Orestiades* ou *Orodemniades;* les Nymphes des vallées, des bocages, ou les *Napées;* les Nymphes des forêts, ou les *Dryades* et *Hamadriades.*

Il y avait des Nymphes même dans les enfers. Ovide dit que Orphné était une des plus belles Nymphes infernales.

On trouve encore des Nymphes avec des noms pris ou de leur pays, ou de leur origine, comme les Nymphes *Amnisiades* ou *Amnisides*, les *Ambides*, les *Caribides*, les *Corycides*, les *Cithérionades*, les *Dodonides*, les *Héliades*, les *Hérésides*, les *Jonides*, les *Ipménides*, les *Lélégéides*, les *Lysiades*, les *Pactolides*, les *Sithnides*, les *Sphragitides*, les *Thémihiades*, les *Libcriades*, etc.

L'idée des Nymphes peut être venue de l'opinion où l'on était, avant le système des champs Elysées et du Tartare, que les âmes demeuraient auprès des tombeaux, ou dans les jardins et les bois délicieux qu'elles avaient fréquentés pendant leur vie; on

vait pour ces lieux un respect religieux, on invoquait les ombres de ceux qu'on croyait y habiter; on tâchait de se les rendre favorables par des vœux et des sacrifices. De là est venue l'ancienne coutume de sacrifier sous des arbres verts, sous lesquels on croyait que les âmes errantes se plaisaient beaucoup. De plus on croyait que tous les astres étaient animés : ce que l'on étendit ensuite jusqu'aux fleuves et aux fontaines, aux montagnes et aux vallées, en un mot, à tous les êtres animés auxquels on assigna des dieux tutélaires.

On consacra un culte particulier aux Nymphes. On leur offrait en sacrifice de l'huile, du lait et du miel; quelquefois on leur immolait des chèvres, on leur consacrait aussi des fêtes. En Sicile, on célébrait tous les ans des fêtes solennelles en l'honneur des Nymphes. Selon Virgile (*Eclog.* 5), on n'accordait pas une immortalité absolue aux Nymphes, mais on croyait qu'elles vivaient très-longtemps. Hésiode les fait vivre plusieurs milliers d'années; Plutarque en a déterminé le nombre dans son *Traité de la cessation des oracles*, et il a fixé la durée de leur vie à neuf mille sept cent vingt ans, par un raisonnement aussi pitoyable que le calcul qu'il a fait pour cela.

Les lieux consacrés aux Nymphes étaient quelquefois de petits temples, mais le plus souvent, des antres naturels ou creusés et ornés à dessin, appelés nymphées. Ces lieux sacrés étaient situés ordinairement auprès des fontaines et des sources des ruisseaux ou des petites rivières.

Sur le chemin de Sycione à Phlius, on rencontrait un bois appelé Pyrée, avec un temple consacré à Cérès et à Proserpine. Les hommes y entraient seuls pour célébrer les fêtes; mais les femmes sacrifiaient près de ce bois dans un petit temple, nommé par Pausanias (*Corinth.*) Νυμφίων, *nymphée* ou chambre des *Nymphes*. On y voyait les portraits de Bacchus, de Cérès et de Proserpine, dont on ne pouvait distinguer que les visages, τὰ πρόσωπα φαίνοντα. Cette réunion des divinités, à l'honneur desquels on célébrait les mystères, rappelle ici que les nymphées ou les antres des Nymphes étaient ordinairement choisis pour leur célébration.

Chaque divinité supérieure de l'un et de l'autre sexe avait ses Nymphes, au rang desquels il faut aussi mettre les muses, qui sont les Nymphes d'Apollon. Les plus connues sont, en premier lieu, les Nymphes de Diane ou les Oréades, les Nymphes des arbres ou les Hamadryades, et en second lieu, les Nymphes de la mer ou les Néréides avec les Sirènes.

Les Nymphes sont toujours représentées à moitié nues, tandis que les muses sont toujours peintes vêtues très-décemment; c'est un caractère distinctif des unes et des autres.

Sur les monuments, les Nymphes des ruisseaux et des fontaines tiennent ordinairement pour attribut distinctif une urne d'où s'écoule la fontaine ou le ruisseau.

NYMPHÉE, *Nymphæum*. Edifice public, où venaient célébrer, selon Zonare (in *Leone magno*), leurs noces ceux qui n'avaient pas d'appartements assez grands pour les faire chez eux. Le plus grand nombre des philologues assurent avec raison que ces *Nymphææ*, n'étaient autre chose que des fontaines consacrées aux Muses et aux Nymphes, remarquables par la quantité d'eau qu'elles fournissaient, aussi bien que par la richesse des marbres qui les décoraient. Les noces en effet, suivant le témoignage des écrivains de Rome, se célébraient dans la maison des particuliers ou dans une basilique publique et on n'a jamais vu que les nymphées servissent à cet usage, non plus qu'aux bains, comme quelques critiques l'ont assuré.

NYMPHÉE. Promontoire d'Epira, sur la mer Ionienne, dans le territoire d'Apollonie. Là, selon Plutarque, on voyait sortir continuellement comme une flamme d'une vallée et d'une prairie. Dion Cassius ajoute que ce feu ne brûle point la terre d'où il sort, qu'il ne la rend pas même plus aride. Ensuite il parle d'un oracle d'Apollon qui était dans ce lieu, et explique la manière dont les réponses s'y rendaient; celui qui le consultait prenait de l'encens et, après avoir fait une prière, le jetait dans le feu. Si l'on devait obtenir ce que l'on demandait, l'encens était embrasé, même dans le cas où il ne serait pas tombé sur le feu. Mais si la chose ne devait pas réussir, l'encens ne fondait pas même dans le feu, il s'en retirait et fuyait la flamme.

NYMPHIS VARCILERIS. On lit dans une inscription recueillie par Muratori (87, 5) ce nom de quelques divinités topiques.

NYMPHOLEPTE, c'est-à-dire *agité par les nymphes*. On donnait ce nom aux personnes que l'on croyait inspirées par les Nymphes; tels étaient les habitants d'une contrée voisine du mont Cithéron, sur la croupe duquel était l'antre des Nymphes Sphragitides, où il y avait autrefois un oracle. On appelait encore Nympholeptes ceux qui avaient vu une Nymphe, parce qu'ils tombaient alors dans une sorte de frénésie ou fureur divine.

NYPHÈLE. *Nymphe* de la suite de Diane.

NYSÉIDES ou NYSIADES. *Nymphes* qui élevèrent Bacchus; elles tiraient leur nom de la ville ou de la montagne de *Nysa*, patrie de ce dieu, appelé aussi *Nyséen*. Suivant une autre légende, *Nysa* était le nom de la nourrice de Bacchus.

NZAMBI. Ce nom paraît signifier *esprit* ou *génie* dans la langue des nègres, surtout de ceux du Congo, car ils le donnent à Dieu et au démon.

NZAMBI est aussi le nom d'un *ganga* ou prêtre nègre, dont la fonction particulière consiste à purifier d'une espèce de lèpre fort commune dans le pays.

NZI. Autre *ganga* qu'on peut regarder comme le grand pénitencier des nègres; son ministère consiste à absoudre ceux qui se sont parjurés, en leur frottant la langue avec des dattes et en prononçant des imprécations contraires à celles du pénitent.

O

OANNÈS. Divinité des Babyloniens. On le représentait sous la figure d'un animal à deux têtes, ayant le reste du corps d'un poisson, excepté que de sa queue il sortait deux pieds semblables à ceux de l'homme; il avait aussi la voix d'un homme. Ce monstre sortait, dit-on, tous les jours, au lever du soleil, de la mer Erythrée et venait à Babylone, et tous les soirs il s'en retournait à la mer. C'était lui qui avait appris aux hommes tous les arts, les lettres, l'agriculture, l'architecture, la consécration des lieux saints, les lois et tout ce qui concerne la vie civile. Seldenus (*De diis syris*, synt. II, c. 3) ne doute point que ce ne soit le même que Dagon. Apollodore rapporte, d'après Bérose, qu'il avait paru, en différents siècles, quatre Oannès, tous sortis de l'océan Erythrée, et qu'on avait nommés Annedotos; et que, sous le roi Aédorach, qui régnait avant le déluge, il en parut un semblable qu'on nomma Odagon. Selden appuie sa conjecture de cette autorité. Il se fonde encore sur la figure de ce dieu moitié homme moitié poisson. La figure d'Oannès se voyait sur les murs du temple de Bélus.

Quelques savants ont supposé que cet Oannès était un étranger arrivé par mer, qui donna aux Chaldéens quelques principes de civilisation. Peut-être était-il vêtu de peaux de poisson depuis la tête jusqu'aux pieds. Tous les soirs il rentrait dans son vaisseau, et prenait ses repas à bord sans être vu de personne. Quant à l'œuf primitif dont on le faisait sortir, cela a pu venir de la ressemblance de son nom avec le mot grec ὠὸν qui signifie *œuf*.

Mais cet Oannès est-il aussi ancien que le fait Bérose? Ne serait-il pas une réminiscence du prophète Jonas?

OBARATOR. Un des dieux champêtres des Latins. Servius dit qu'il présidait au labourage.

OBÉLISQUE. Masse de pierre qui s'élève en diminuant d'épaisseur à une très-grande hauteur, et qui est souvent chargée d'inscriptions et d'hiéroglyphes. La différence qu'il y a entre l'obélisque et la pyramide, c'est que la base du premier est fort étroite, au lieu que celle de l'autre est extrêmement large. Pline dit que les Egyptiens taillaient les obélisques en forme de rayon solaire, et qu'en égyptien ce mot signifiait rayon.

On lisait aussi sur ces colonnes les tributs qu'on levait sur ces nations, le poids de l'or et de l'argent, le nombre des armes et des chevaux, l'ivoire et les parfums, le blé et les autres tributs que chaque nation devait payer, qui n'étaient pas moins magnifiques, ajoute Tacite, que ceux que les Parthes ou les Romains exigent aujourd'hui.

En un mot, les obélisques nous ont laissé des vestiges si étonnants de l'opulence des rois d'Egypte, et l'explication que les prêtres donnent dans Tacite, répond si [illegible] aux figures que nous voyons gravées [illegible] sommet des obélisques qui nous restent, qu'il est impossible de révoquer en doute la puissance dont ils nous rappellent [illegible] les souvenirs.

Les prêtres Egyptiens nommaient les obélisques *les doigts du soleil*, parce qu'ils ressemblaient aux rayons avec lesquels [illegible] touche la terre. Les Arabes les appellent aujourd'hui *aiguilles de Pharaon*.

OBLIQUE, Λοξίας. Surnom d'*Apollon*, [illegible] tif aux détours du zodiaque, et à l'obliquité des oracles de ce dieu.

OBNONCIATION. C'était un terme con[illegible] sacré aux augures, quand ils avaient [illegible] perçu quelque mauvais présage, et qu'ils [illegible] rendaient compte à celui qui voulait p[illegible] ser quelque chose au peuple; car ils [illegible] tendaient qu'alors il n'était pas permis [illegible] traiter avec lui, parce que le ciel n'était p[illegible] favorable. Il fallait donc renvoyer l'assem[illegible] blée à un autre jour, et telle était la formule de l'augure qui rendait réponse : *Alio d*[illegible] Le peuple romain était si servilement [illegible] ché à cette superstition, que, soit que l'au[illegible] gure fît un rapport vrai ou faux, il ne p[illegible] sait pas outre, et que l'assemblée était [illegible] pue. Le rapport que faisait l'augure, a[illegible] *obnuntiatio*, fut confirmé par les lois [illegible] et *Fusia*, lesquelles eurent lieu pen[illegible] près de cent ans; mais elles furent [illegible] abolies par la loi *Clodia*.

OBODAS. Dieu des anciens *Arabes* [illegible] principalement par les Nabathéens. Il [illegible] probable qu'il n'était autre qu'un roi de [illegible] peuple dont parle l'historien Josèphe.

OBRIMO, c'est-à-dire *la violente* ou [illegible] *puissante*; surnom de *Proserpine*, reine [illegible] enfers.

OBSECRO. Les Romains attachaient à [illegible] mot une idée superstitieuse. Ils croyaient que celui qui le prononçait, liait par [illegible] seul son interlocuteur, de même que si [illegible] dernier se fût lié lui-même par un [illegible] ment. Lorsque le mot *obsecro* s'adressait [illegible] une personne que l'on devait re[illegible] ou que l'on voulait laisser libre dans [illegible] réponse et dans son jugement, on [illegible] lait de la délier, en prononçant le mot *re*[illegible] *secro*.

D'après ces idées superstitieuses, le [illegible] gistrat avait soin de faire prononcer le [illegible] *resecro* à un accusé, lorsque celui-ci se [illegible] fendant devant le peuple assemblé en [illegible] mices, l'avait conjuré par les dieux de l[illegible] être favorable. Le mot *resecro* prononcé par cet accusé rendait au peuple la liberté de jugement que son *obsecration* lui avait ôtée.

OBY (VIEILLARD DE L'). Idole des Tartares Ostiacks sur les bords de l'Oby. Il [illegible] de bois, et il a un groin armé d'un crochet de fer, pour marquer qu'il aime le poisson

e la mer dans l'Oby. Ses yeux sont de verre, : sur la tête il a deux petites cornes. Dans temps que les glaces se fondent et que s rivières débordent, les Ostiaks vont en ule lui demander une heureuse pêche. Si succès a répondu à leurs espérances, on ı offre les prémices de la pêche : à cet ef- t on prépare un grand festin, et avant de ucher aux mets, on lui frotte le groin ec de la graisse, et après le repas on conduit l'âme du dieu en frappant l'air ec des bâtons. Afin de faire participer ute la population aux bienfaits du dieu, ı le transporte d'un endroit à l'autre sur s rives du fleuve : cette translation a lieu us les trois ans, dit-on, dans une barque stinée à cet usage, et elle est faite avec eaucoup de solennité. Si cependant la pêche a pas été heureuse, on charge l'idole d'in- ıres et d'outrages, on lui ôte ses habits, on fouette, on la jette dans la boue, comme n dieu méprisable, sans force et usé de ieillesse.

OCCABE. Ornement de cou et de bras, ollier ou bracelet garni de pierres précieu- s, et d'où pendaient de petites chaînes, ue portaient les sacrificateurs dans les céré- ıonies éclatantes, et surtout dans celle du aurobole.

OCCASION. Les Grecs avaient fait un ieu de l'occasion, qu'ils nommaient Καιρός, t qu'un poëte a dit être le plus jeune des ls de Jupiter. Les Eléens lui avaient érigé n autel.

Les Romains en firent une déesse, parce u'en latin son non est du genre féminin.)n représentait ordinairement cette divinité ous la forme d'une femme nue et chauve ar derrière, n'ayant de cheveux que sur le evant de la tête. Elle avait un pied en l'air t l'autre posé sur une roue, un rasoir d'une ıain, selon Ausone, et un voile de d'autre.)n explique ainsi ces symboles : elle est hauve par derrière et chevelue par devant, our nous apprendre qu'il faut saisir l'Oc- asion aux cheveux quand elle se présente, e crainte qu'elle ne nous échappe; car elle st volage et toujours prête à s'enfuir; oilà pourquoi on lui met un pied en air et l'autre sur une roue. Quant au asoir qu'elle porte, il signifie que, quand lle se présente à nous, il faut retran- her tous les obstacles, pour la suivre où lle nous appelle. Ausone en a fait une elle description dans sa douzième épi- ramme.

OCCATOR. Dieu qui présidait au travail e ceux qui hersent la terre, pour rompre es mottes et la rendre unie (*occare* veut ire *herser*). Il y avait chez les anciens un rand nombre de divinités, dont les noms taient pris des choses auxquelles on les aisait présider. Le flamine de Cérès l'invo- uait en sacrifiant à la déesse.

OCCOPIRN. Un des douze grands dieux des nciens Prussiens. C'était une émanation de *chwayxtix* ou du *Soleil*.

OCCUPO. Surnom que Pétrone donne à *Mercure*, sans doute parce qu'il est considéré comme le dieu des voleurs, *qui aliena occupant*.

OCEAN. Premier dieu des mers, ou plutôt *la mer* elle-même personnifiée. Les Grecs le disaient fils du Ciel et la Terre, et le considéraient comme le père des dieux et de tous les êtres, parce que, suivant le système du philosophe Thalès, l'eau était la matière première dont tous les corps étaient composés.

Homère, fait faire aux dieux de fréquents voyages chez l'Océan, où ils passaient douze jours de suite dans la bonne chère et les festins. Le poëte fait allusion à une ancienne coutume de ceux qui demeuraient sur le bord de l'océan Atlantique, qui, au rapport de Diodore, célébraient dans une certaine saison de l'année, des fêtes solennelles, pendant lesquelles ils portaient en procession la statue de Jupiter et des autres dieux, leur offraient des sacrifices, et faisaient en leur honneur de grands festins. Ce que les Grecs disaient de l'Océan, les Egyptiens le disaient du Nil, qui a porté chez eux le nom d'Océan. Quelques anciens écrivains comptent Océan au nombre des Titans. Les mythologues lui donnent pour épouse Thétis, qui le rendit père des fleuves, des fontaines, des Nymphes océanides. L'Océan rendit Pallante et Styx mères de Nice, de *Cratus*, de *Zela* et de *Bia*; c'est-à-dire de *la victoire*, de *la force*, de *l'émulation* et de *la violence*.

L'attribut propre de ce dieu, est formé de deux pattes d'écrevisse, qui sont placées sur sa tête comme deux cornes. Les poëtes les ont transformées en cornes, lorsqu'ils ont chanté Océan ou Neptune. Cet attribut parait avoir été donné à l'Océan et à son épouse Amphitrite, pour exprimer leur pouvoir sur les ports de mer; car le mot grec qui exprime les pattes d'écrevisse, veut dire aussi les deux langues de terre, ou les deux môles qui forment un bon port.

D'anciens monuments nous représentent l'Océan sous la figure d'un vieillard assis sur les ondes de la mer, avec une pique à la main, et ayant près de lui un monstre marin. Ce vieillard tient une urne et verse de l'eau, symbole de la mer, des fleuves et des fontaines.

OCEANIDES. C'étaient les filles de l'Océan et de Thétis. Hésiode compte soixante et douze nymphes océanides, dont il donne les noms *Acaste, Admète, Amphiro, Asie, Callyrhoé, Calypso, Cercéis, Climène, Clytie, Crisie, Dione, Doris, Electra, Europe, Eurynome, Galaxaure, Hyppo, Janie, Ianthe, Idie, Melobesis, Ménesto, Métis, Ocyroé, Palythoé, Perséis, Pétrée, Pitho, Plexaure, Pluto, Polydore, Primno, Rhodia, Styx, Télestho, Thoé, Tyché, Udote Uranie, Xante, Zenuo*, etc.

Apollodore dit qu'il y en avait trois mille, et il n'en nomme que sept : *Asie, Styx, Doris, Eurynome, Amphytrite et Métis*.

OCNUS. C'était un homme laborieux, dit Pausanias, qui avait une femme fort peu ménagère, de sorte que tout ce qu'il pouvait

gagner se trouvait aussitôt dépensé. Dans le fameux tableau de Polygnote, il est représenté assis, faisant une corde avec du jonc, et une ânesse qui est auprès, mange cette corde à mesure, et rend ainsi inutile tout le travail du cordier. Cette représentation donna lieu à un proverbe chez les Grecs, pour dire que c'était de la peine perdue; on disait : *c'est la corde d'Ocnus.*

OCNUS. Fils du Tibre et de la prophétesse Manto.

OCRIDION. Dieu des Rhodiens ; c'était un de leurs anciens rois qui fut divinisé après sa mort.

OCTOBER. Cheval que les Romains immolaient tous les ans au dieu Mars, dans le mois d'*octobre*. Le rite exigeait que sa queue fût transportée avec tant de vitesse du champs de Mars, où on la coupait, jusqu'au temple du dieu, qu'il en tombât encore des gouttes de sang lorsqu'on la mettait sur le feu de l'autel.

OCTOBRE. Ce mois, le huitième de l'année de Romulus commençant en mars, d'où il a pris son nom, est le dixième de celle de Numa. Il était sous la protection du dieu Mars, à qui l'on sacrifiait alors un cheval. Les fêtes de ce mois étaient les Méditrinales le 11; les Augustales le 12; les Fontinales le 13, et l'Armilustre le 19. Ce mois était personnifié par un chasseur qui avait un lièvre à ses pieds, des oiseaux au-dessus de sa tête, et une espèce de cuve auprès de lui. Ce qui répond aux quatre vers d'Ausone, dont voici le sens : « Octobre fournit les lièvres : c'est lui qui donne la liqueur de la vigne et les oiseaux gras; nos cuves écument, le moût bout avec violence, et les vaisseaux sont pleins de vin nouveau. » Ce mois a toujours gardé son ancienne dénomination, malgré les divers noms que le sénat et les empereurs romains ont voulu lui donner; car Domitien lui donna le sien, Commode celui d'*Invictus*, et le sénat le nomma *Faustinus* en l'honneur de *Faustine*, femme de l'empereur Antonin. Mais après la mort de ces princes, Octobre reprit son premier nom, et, comme le dit Macrobe (*Sat.* I, 12) : *Menses quoque usurpatione tyrannicæ appellationis exuti sunt.* Ce mois fut toujours de trente et un jours ; les nones arrivaient le 7, et les ides le 15.

OCYROÉ. Fille du centaure Chiron et de la nymphe Caricle; peu satisfaite d'avoir été instruite dans tous les secrets de son père, elle prédisait aussi l'avenir. Elle s'attira la colère de Jupiter pour avoir prédit à son père et à Esculape, élève de Chiron, leurs dernières destinées. Elle en aurait dit davantage, si l'usage de la parole ne lui eût été tout d'un coup interdit par sa métamorphose en jument. Il fallait bien donner à la fille quelque ressemblance avec son père. Son nom lui fut donné, dit Ovide, parce qu'elle était née sur le bord d'un fleuve très-rapide. Il est formé de ὠκύς, *vite*, et de ῥέω, *je coule*.

OCYROÉ. Une des nymphes *Océanides*.

OCYTHOÉ. Nom donné à une des *Har-pies*.

ODD ou WODD. Idole que Mahomet, dans *le Coran*, suppose avoir été adorée par les contemporains de Noé, conjointement avec Soa, Yaghouth, Yaouk et Nesr.

ODACON. Être mythologique des Chaldéens ; c'est un des quatre *Oannès* sortis de la mer Erythrée, suivant Bérose et Apollodore ; son corps était en partie d'un homme et en partie d'un poisson. Odacon est sans doute la même divinité que *Dagon*, le dieu poisson ; car les deux noms sont identiques.

ODENSDAG. Nom du jour consacré par les peuples du Nord pour honorer Odin; c'était celui que nous appelons *Mercredi*.

ODER. Dieu de la mythologie scandinave, époux de Freya qui pleure sans cesse son absence.

ODIN. Était la principale divinité des anciens peuples du Nord, et principalement des Scandinaves : c'était le dieu terrible et sévère, le père du carnage, le dépopulateur, l'incendiaire, l'agile, le bruyant, celui qui donne la victoire, qui ranime le courage dans le combat, qui nomme ceux qui doivent être tués. Il vit et gouverne pendant les siècles, et dirige tout ce qui est haut, tout ce qui est bas, ce qui est grand et ce qui est petit. Il a fait le ciel et l'air, et l'homme qui doit toujours vivre; et avant que le ciel et la terre fussent, ce dieu était déjà avec les géants. Telle est l'idée que ces peuples avaient de leur principale divinité. Les guerriers, avant d'aller au combat, faisaient vœu d'envoyer à Odin un certain nombre d'âmes qu'ils lui consacraient [illegible] tait son droit. Les deux partis l'invoquaient également, et l'on croyait qu'il venait souvent dans la mêlée animer la fureur des combattants, frapper ceux qu'il destinait à la mort, et enlever leurs âmes dans sa demeure céleste.

Odin fut honoré d'abord en pleine campagne et sans temple. On trouve encore çà et là, en Danemark, en Suède et en Norwége, au milieu d'une plaine ou sur quelque colline, des autels autour desquels sont presque toujours des pierres à feu, car tout autre feu que celui qu'on tirait du caillou n'était pas assez pur pour un culte si saint. À mesure que ces peuples formèrent des liaisons avec les autres peuples de l'Europe, ils apprirent à élever des temples, dont le plus fameux fut celui d'Upsal en Suède.

Dans le temple, Odin était représenté avec une épée à la main. Thor était à sa gauche, et Frigga était à la gauche de Thor. On [illegible] lera de Thor en son lieu.

Pour honorer Odin, presque tous les peuples du Nord ont donné son nom au quatrième jour de la semaine. On le nomme, suivant les différents dialectes, *Odensdag*, *Onsdag*, *Wodensdag* et *Wednesday*, jour d'Odin, et comme ce dieu passait aussi pour être l'inventeur de la magie, et l'auteur [illegible]

, les arts, on crut qu'il répondait au *cure* des Grecs et des Romains; et l'on .gna le jour qui lui était consacré par om de *jour de Mercure* ou de *mercredi*.
ntre les fêtes célébrées par les Scandina-, il y en avait trois solennelles, la pre-re eu l'honneur de Thor; la seconde en nneur de Frigga, femme d'Odin; et la sième en l'honneur d'Odin lui-même; e-ci se célébrait au commencement du itemps, pour obtenir du dieu des com-, d'heureux succès dans les expéditions jetées.
ans les commencemeuts, les sacrifices on lui offrait étaient tout simples; c'é-nt les prémices des récoltes et des plus ux fruits de la terre. Dans la suite, on nola des animaux; ceux que l'on sacri-t à Odin étaient des chevaux, des chiens, faucons, des coqs, des taureaux gras. and on eut imaginé que le sang des ani-ux apaisait la colère des dieux, et que r justice détournait sur ces victimes in-entes les coups qu'elle destinait aux cou-les, on alla facilement jusqu'à croire que is la victime était précieuse, plus elle uvait expier de fautes; de là les victimes maines.
Mais quand c'était un sacrifice d'hommes e l'on voulait faire, les victimes étaient uchées sur une grande pierre, où ces mal-ureux étaient étouffés ou écrasés. Quel-efois on faisait couler leur sang, et du us ou moins d'impétuosité avec laquelle jaillissait, les prêtres en inféraient le suc-s que devait avoir l'entreprise qui faisait bjet du sacrifice. On ouvrait aussi leurs rps pour consulter leurs entrailles, y lire volonté des dieux, et les biens présents à venir. On les brûlait ensuite, où on les spendait dans un bois sacré, voisin du mple; on répandait le sang en partie sur peuple, en partie sur le bois sacré; on en rosait les images des dieux, les autels, les ancs et les murs du temple, tant intérieurs u'extérieurs.
Ces sacrifices se faisaient quelquefois l'une autre manière. Dans le voisinage du emple était un puits ou une source pro-onde; celui qui était choisi y était précipité rdinairement en l'honneur de la Terre. S'il llait d'abord au fond, la victime était agréable à la déesse, et elle l'avait reçue; s'il surnageait longtemps elle le refusait, et on le pendait dans la forêt sacrée. Près du tem-ple d'Upsal, il y avait un bois de cette espèce dont chaque arbre et chaque feuille passait pour la chose la plus sainte. Ce bois, appelé *le bois d'Odin*, était rempli des corps des animaux et des hommes qu'on avait sacri-fiés. On les enlevait ensuite pour les brûler en l'honneur de Thor; et quand la fumée s'élevait fort haut, on était certain que l'ho-locauste lui était agréable.
De quelque manière qu'on immolât les hommes, le prêtre avait toujours soin, en offrant la victime, de prononcer quelques paroles, comme : *Je te dévoue à Odin, je t'envoie à Odin*, ou *je te dévoue la bonne récolte, pour le retour de la bonne saison.*

La cérémonie se terminait par des festins, où l'on déployait toute la magnificence con-nue dans ces temps-là. On buvait immodé-rément; les rois et les principaux seigneurs portaient les premiers des santés en l'hon-neur des dieux. Chacun buvait ensuite en faisant quelque vœu ou quelque prière au Dieu que l'on invoquait.

Suivant la mythologie des peuples du Nord, il y avait deux demeures différentes pour les bienheureux, et deux pour les coupables. La première était le palais d'Odin, nommé Val-halla. Ce dieu y recevait tous ceux dont le sang avait été versé dans les combats, depuis le commencement du monde, jusqu'à la révo-lution qui devait être suivie d'une nouvelle création. Dans ce séjour, les héros ont tous les jours le plaisir de s'armer, de passer en re-vue, de se ranger en ordre de bataille, et de se tailler en pièces, les uns les autres. Mais dès que l'heure du repas approche, ils vont à cheval, sans aucune blessure, dans la salle d'Odin, et se mettent à boire et à manger. Quoiqu'il y en ait un nombre infini, la chair d'un sanglier leur suffit à tous; chaque jour on le sert, et chaque jour il redevient entier. La bière et l'hydromel sont leur boisson; une chèvre seule, dont le lait est de l'excel-lent hydromel, en fournit assez pour enivrer tous les héros; leurs verres sont les crânes des ennemis qu'ils ont tués. Odin seul, assis à une table particulière, boit du vin pour toute nourriture. Une foule de vierges servent les héros à table, et remplissent les coupes à mesure qu'ils les vident. Tel était l'heureux sort qui attendait les peuples du Nord, et dont l'espérance les a rendus si ardents à la guerre, qu'ils ont conquis toute l'Europe.

La seconde demeure qui attendait les bienheureux, était le palais couvert d'or, qui devait renaître après la destruction du monde; c'est là que les héros devaient se réjouir éternellement après le renouvelle-ment de toutes choses. Ces âmes étaient le droit d'Odin, et il les recevait dans le Valhalla, sa demeure ordinaire, où il récompensait ceux qui étaient morts les armes à la main. Aussi les amis et les parents de ceux qui périssaient dans les combats leur criaient : *Puisse Odin te rece-voir! puisses-tu aller joindre Odin!* On im-plorait le secours de ce Dieu dans toutes les guerres, et c'était à lui que les vœux des deux partis s'adressaient. On croyait qu'il venait souvent lui-même dans la mêlée ranimer la fureur des combattants, frapper ceux qu'il destinait à périr et emporter leurs âmes dans ses demeures célestes. On voit par des inscriptions sépulcrales et par des espèces d'oraisons funèbres qui subsis-tent encore, que, dans certains pays septen-trionaux, l'usage était de recommander en ces termes les âmes des morts à Odin : *Odin te garde, cher enfant, ami fidèle, bon servi-teur.* Nous avons un cantique funèbre, dans lequel le roi Lodbrog, fameux par ses ex-ploits, se félicite de ce qu'il va bientôt aller dans le magnifique palais d'Odin, boire de

la bière dans le crâne de ses ennemis : *Aujourd'hui les dieux me réclament*, dit ce guerrier intrépide, dans la fosse aux serpents ; *il ne faut pas pleurer la mort. Je vais bientôt atteindre le but. Les déesses envoyées par Odin m'appellent dans la patrie des braves, dans les salles du Valhalla. Dans le palais élevé des dieux, je vais boire de la bière avec les Ases. Le temps de ma vie est écoulé, je meurs en souriant.*

Deux corbeaux sont toujours placés sur les épaules d'Odin, et lui disent à l'oreille tout ce qu'ils ont entendu ou vu de nouveau. L'un s'appelle *Hugin, l'esprit*, et l'autre *Munnin, la mémoire*. Odin les lâche tous les jours, et, après qu'ils ont parcouru le monde, ils reviennent le soir vers l'heure du repas. C'est pour cela que ce dieu sait tant de choses, et qu'on l'appelle le dieu des corbeaux.

Les savants s'accordent à regarder la religion odinique comme une réforme importée dans l'ancien culte du Nord qui reconnaissait Thor comme le dieu souverain et qui se rapprochait davantage du système druidique. On suppose que cet être mystérieux, Odin, était originairement roi des Ases, peuple des bords de la mer Caspienne. On croit qu'il vivait du temps de Mithridate et qu'il voulut s'allier avec lui, contre les Romains. N'ayant pu réaliser tous ses projets, il s'adressa aux mœurs et aux croyances de sa nation ; un système mixte fut formé, où l'antique religion trouva sa place près d'Odin qui, n'ayant pas entièrement réussi sur la terre, se fit le maître de l'avenir et par ce moyen arriva plus tard à ses fins.

ODORIE. Déesse des *odeurs*, dans la mythologie romaine.

OEAGRE fut l'époux de la muse Calliope, d'où naquit Orphée.

OEBALUS. Fils de Télon, roi de Caprée, et de la nymphe Sébéthis, fut un des alliés de Turnus contre les Troyens.

OEBALUS. Roi de Sparte, épousa Gorgophone, fille de Persée, de laquelle il eut Tyndare, Hippocoon et Arène. Après sa mort, on lui consacra un monument héroïque.

OEBOLUS fut père d'Hyacinthe.

OEBOTAS fut le premier des Achéens qui se distingua à Olympie. Pausanias rapporte que ses compatriotes n'ayant honoré sa victoire d'aucun monument public, il en fut si indigné, qu'il fit des imprécations contre tous ceux qui disputeraient le prix après lui, et un dieu, dit-on, l'exauça. Les Achéens s'en aperçurent enfin, lorsque, surpris de ce qu'aucun d'eux n'était couronné aux jeux olympiques, ils envoyèrent consulter l'oracle de Delphes, pour en apprendre la raison. Alors ils firent ériger une statue à Œbotas, dans Olympie, et lui décernèrent plusieurs autres marques d'honneur.

Aussitôt après, Sostrate de Pelline fut proclamé vainqueur dans la classe de la jeunesse, et depuis ce temps-là, les Achéens qui voulaient combattre aux jeux olympiques, commençaient d'abord par honorer Œbotas sur son tombeau, et couronnaient ensuite sa statue, lorsqu'ils étaient victorieux.

OEDIPE, fils de Laïus, roi de Thèbes, et de Jocaste. Ses crimes, ses malheurs et ceux de ses fils, étaient une suite de la fureur de Junon contre les descendants de Cadmus. Laïus était fils de Labdacus, petit-fils de Polydore ; et Polydore était fils de Cadmus. Laïus, en se mariant, fit demander à l'oracle de Delphes si son mariage serait heureux. L'oracle lui répondit que l'enfant qui en devait naître, lui donnerait la mort ; ce qui l'obligea de vivre avec la reine dans une grande réserve ; mais s'étant un jour enivré, il la rendit mère. Quand elle fut accouchée, Laïus, l'esprit troublé de la prédiction, ordonna à un domestique [illegible] d'aller exposer l'enfant dans un lieu désert, et de l'y faire périr. Celui-ci le porta sur le mont Cithéron, lui perça les pieds, et le suspendit à un arbre ; ce qui fit donner à l'enfant le nom d'Œdipe, mot formé de *[illegible]*, *pieds*, et de *[illegible]*, *je suis enflé*. Par hasard, Phorbas, berger de Polybe, roi de Corinthe, conduisit en ce lieu son troupeau, et aux cris de l'enfant accourut, le détacha et l'emporta. La reine de Corinthe se le [illegible] montrer, et comme elle n'avait point d'enfant, elle adopta celui-ci, et prit soin de son éducation.

Quand Œdipe fut devenu grand, il voulut savoir de l'oracle quelle serait sa destinée, et il en reçut cette réponse : *Les destins portent qu'Œdipe sera l'époux de sa mère, qu'il mettra au jour une race exécrable, et qu'il sera le meurtrier de son père*. Frappé de cette horrible prédiction, et voulant éviter de l'accomplir, il s'exila de Corinthe, réglant [illegible] voyage sur les astres, et cherchant des lieux peu fréquentés. S'étant trouvé dans un chemin étroit, il rencontra Laïus, monté [illegible] son char et escorté de cinq personnes [illegible]lement, qui ordonna avec hauteur à Œdipe de lui laisser le passage libre : ils en vinrent aux mains sans se connaître, [illegible] Laïus fut tué.

Œdipe arrivé à Thèbes, trouva cette [illegible] dans la désolation des maux que lui faisait le sphinx. Le vieux Créon, père de Jocaste, qui avait repris le gouvernement après [illegible] mort de Laïus, fit publier par toute la Grèce qu'il donnerait sa fille et sa couronne à celui qui affranchirait Thèbes du honteux [illegible] but qu'elle payait au monstre. Œdipe s'offrit pour disputer contre le sphinx, le vainquit et le fit périr. *Voy.* SPHINX. Jocaste, [illegible] était le prix de la victoire, devint sa femme et lui donna quatre enfants, deux fils, Étéocle et Polynice ; et deux filles, Antigone et Ismène.

Plusieurs années après, le royaume de Thèbes fut désolé par une peste cruelle ; l'oracle fut de nouveau consulté, et déclara que les Thébains étaient punis parce qu'ils n'avaient pas vengé la mort du [illegible] Laïus. [illegible] par les perquisitions qu'Œdipe ordonna pour découvrir l'assassin, qui dévoila [illegible]

ystère de sa naissance et se reconnut l'auteur du parricide et coupable de l'inceste. *Eh bien! destins affreux, vous voici dévoilés,* écrie-t-il! *je suis donc né de ceux dont jamais je n'aurais dû naître; je suis l'époux de celle que la nature me défendait d'épouser: j'ai donné la mort à celui à qui je devais le jour...... Mon sort est accompli. O soleil, je te vu pour la dernière fois.* (Sophocle, *Œdipe*, act. IV.) En effet, après avoir vu Jocaste, qui venait de s'ôter la vie, il s'arracha les yeux de désespoir, et se fit conduire par sa fille Antigone, dans l'Attique, où il ne cessa de déplorer ses malheurs. Quoique la volonté qui fait le crime n'eût aucune part dans les horreurs de sa vie, les poëtes ne laissent pas de le placer dans le Tartare avec Ixion, Tantale, Sisyphe, les Danaïdes et tous ces fameux criminels de la fable.

Telle est l'histoire d'OEdipe, suivant Sophocle, qui pour mieux inspirer la terreur, la pitié, et les autres grands mouvements du théâtre, a ajouté plusieurs circonstances à l'histoire véritable de ce malheureux prince. Car, selon Homère et Pausanias, qui citent d'anciens auteurs, OEdipe épousa véritablement sa mère, mais il n'en eut point d'enfants, parce que Jocaste se tua aussitôt qu'elle se fut reconnue mère de son époux; l'inceste n'eut point de suite, et les dieux, dit Homère, abolirent bientôt le souvenir de ce malheur. OEdipe, après la mort de Jocaste, épousa Euriganaée, mère de quatre enfants, régna à Thèbes avec elle, et y finit ses jours. Il est vrai qu'on montrait son tombeau à Athènes, dit Pausanias, mais il fallait que ses os eussent dans la suite été portés de Thèbes.

OEDIPODIA. Fontaine d'*OEdipe*. Elle était près de Thèbes. Plutarque raconte que Sylla y fit dresser un théâtre pour donner des jeux de musique, et célébrer une victoire qu'il venait de remporter. Pausanias dit qu'elle eut ce nom parce qu'OEdipe s'y lava pour se purifier du meurtre de Laïus.

OEGER. Dieu de la mer chez les anciens Scandinaves.

OEIL. L'œil était le symbole d'Osiris, le dieu à plusieurs yeux, et signifiait la Providence. Les Egyptiens (Clem. Alex., *Strom.*, lib. v, p. 671; lib. vii, p. 853) consacraient dans les temples de leurs dieux des yeux travaillés de matière précieuse, pour marquer que Dieu voit tout, et qu'*il est tout œil, Deus totus visus*, comme dit Pline. (*Hist. nat.* lib. i, c. 7.)

L'œil était aussi consacré au Soleil, parce que cet astre lance partout ses rayons, et semble regarder de tous côtés. Les poëtes en effet appellent le soleil, l'œil de Jupiter, et les Latins *Cœlispex, qui regarde le ciel* ou *du haut du ciel.*

OEILLADE, ou *influence du mauvais œil.* La plupart des peuples anciens et modernes ont été persuadés que les regards avaient une vertu dangereuse et maligne, qu'on ne pouvait conjurer qu'au moyen de cérémonies particulières. Les Grecs employaient, pour prévenir la malignité des regards, plusieurs pratiques, telles que de se laver la tête, d'y attacher la figure d'un œil. Les Romains invoquaient, contre la fascination du regard, un dieu nommé Fascinus, dont la représentation était attachée au cou des enfants et suspendue sur la tête des triomphateurs. On connaît ce vers de Virgile:

Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.

Les Arabes avaient coutume, dans le même but, d'employer une cordelette blanche entourant la tête, et qu'ils nommaient *hacab.* Les Hindous redoutent à tout âge, et dans toutes les circonstances de la vie, l'influence du mauvais œil. C'est pourquoi les cérémonies établies pour la détourner font partie intégrante des divers actes du culte de la vie civile.

OELLO. Nom que les Péruviens donnaient à des matrones du sang royal, qui, sans se vouer, comme les vierges du Soleil, à la vie claustrale, vivaient dans la retraite et la chasteté, au sein de leurs maisons, dont elles ne sortaient que pour visiter leurs proches parentes, quand celles-ci étaient indisposées, ou en couches, ou qu'il était question de donner un nom et de couper les cheveux à leurs aînés.

OENÉE. Roi de Calydon, de la famille des Eloïdes. Il était fils de Parthaon, et sa mère se nommait Euryte. Il épousa Althée, de la ville de Pleurone, voisine de Calydon, et en eut plusieurs enfants, Méléagre, Oxée, Tircé, Déjanire, qui épousa Hercule, et Gorgé qui fut mariée à Andromédon. Il devait, selon Ovide, en avoir eu plusieurs autres, puisque ce poëte dit que les sœurs de Méléagre furent changées en oiseaux. *Voy.* Méléagrides.

Les plus célèbres furent Méléagre et Déjanire. Il épousa en secondes noces Péribée, dont il eut Tydée, père de Diomède. Dans sa vieillesse, il fut détrôné par les enfants d'Agrius, et rétabli par son petit-fils Diomède. Mais il abandonna volontairement l'administration à son gendre Andromédon, pour se retirer à Argos.

Ayant été tué dans une embuscade que lui dressèrent ses neveux, son corps fut transporté dans l'Argolide, où Diomède lui rendit tous les honneurs possibles, comme à son aïeul paternel; et pour conserver sa mémoire, il voulut que le lieu où ce prince avait été inhumé fût appelé *OEnée.*

OENÉE, second fils de Céphale, succéda à son grand-père Déjonée, au royaume de la Phocide.

OENÉIDE. *Nymphe* aimée de Jupiter, qui la rendit mère de Pan, selon un ancien poëte.

OENISTÉRIES (Les), ou *la fête du vin,* se célébraient à Athènes par les jeunes gens près d'entrer dans l'adolescence, avant de couper la première fois leur barbe et leurs cheveux. Ils apportaient au temple d'Hercule une certaine mesure de vin, en faisaient des libations, et en offraient à boire aux assistants.

Ce n'était qu'après ces cérémonies qu'ils étaient reçus dans leur curie. — On appelait encore *œnistérie* le vase avec lequel on faisait à Hercule des libations de vin (οἶνος).

ŒNO. Une des filles d'Anius et de Doripe.

ŒNOÉ. Reine des pygmées, changée en grue.

ŒNOMANTIE, OINOMANTIE. Mot formé de οἶνος, *vin* et de μαντεία, *divination*. C'était une divination pratiquée par le moyen du vin destiné aux libations. On en observait la couleur et le mouvement, pour en tirer des présages. Virgile en fait mention dans l'*Enéide*. (Lib. IV, 453.)

Les Perses étaient fort attachés à cette divination.

ŒNOMAUS. Roi de Pise, que les mythologues font le fils de Mars et d'Harpine, et qui, selon Pausanias, était fils d'Alxion, fut le père d'Hippodamie, célèbre par sa beauté. Il refusait de la marier parce qu'un oracle lui avait prédit qu'il serait tué par son gendre. Pour écarter tous les prétendants qui le tourmentaient, il proposa une condition difficile, en promettant la main de sa fille à celui qui le surpasserait à la course, et ajoutant qu'il tuerait tous ceux qui seraient vaincus. On devait courir devant lui, et le roi poursuivait l'épée à la main. Selon Pindare et Pausanias, il y en eut dix-huit qui perdirent ainsi la vie : Acrias; Alcathoüs, fils de Parthaon; Aristomaque; Capétus; Chalcodon; Cronius; Crotalus; Eionée, petit-fils d'Eole; Erilus; Euriloque, petit-fils d'Athamas; Euryalus; Eurymaque; Lasius; Lycurgue; Marmax; Pélagon; Prias et Tricolonus, fils de Lycaon. Ils eurent tous la même destinée; vaincus à la course, ils furent immolés à la cruauté du vainqueur. Œnomaüs, pour tout honneur, se contentait de les faire enterrer les uns après les autres sur quelqu'éminence; mais Pélops, son vainqueur, les honora ensuite d'un magnifique tombeau, ce qu'il fit autant pour la gloire d'Hippodamie que pour la leur. Peut-être aussi ne fut-il pas fâché de laisser un monument de la victoire qu'il avait remportée sur un prince fameux lui-même par tant de victoires. Pélops, tant qu'il régna à Pise, allait chaque année les honorer sur leur tombeau.

ŒNONE. Fille du fleuve Cébrène, en Phrygie, au pied du mont Ida, bergère d'une extrême beauté, prédisait l'avenir et connaissait la vertu des plantes. Apollon lui avait fait présent de ces dons, en reconnaissance des faveurs qu'il avait obtenues d'elle. Pâris, dans le temps qu'il était sur le mont Ida, réduit à la condition de berger, le beau Pâris se fit aimer d'Œnone, et en eut un fils qui fut nommé Corithus. Lorsqu'elle eut appris qu'il allait faire un voyage en Grèce, elle fit tout ce qu'elle pût pour l'en détourner, lui prédisant tous les malheurs dont serait suivi ce voyage; ajoutant qu'il serait un jour blessé mortellement, qu'alors il se souviendrait d'Œnone pour en être guéri, mais qu'il aurait vainement recours à elle. En effet, lorsque Pâris eut été blessé par Philoctète, au siége de Troie, il se fit porter sur le mont Ida chez Œnone, qui, malgré l'infidélité de son époux, employa son art pour le guérir; mais tous les remèdes furent inutiles, la flèche qui l'avait blessé était empoisonnée, c'était une des flèches d'Hercule. Pâris mourut entre les bras d'Œnone, et la malheureuse Œnone mourut de regret de la mort de cet infidèle amant.

Conon (dans Photius) rapporte que le messager qui vint dire à Œnone que Pâris se faisait porter sur le mont Ida, afin qu'elle le guérît de sa blessure, fut renvoyé [illegible]quement avec ces paroles de jalousie : *Qu'il aille se faire guérir par Hélène*. Un retour de tendresse fit bientôt repentir Œnone de sa brusquerie ; elle résolut d'aller au devant de son mari avec les remèdes nécessaires ; mais elle arriva trop tard. La réponse qu'elle avait faite au messager fut rapportée [illegible]ment à Pâris, et l'accabla si cruellement qu'il expira au même instant. La première chose que fit Œnone, quand elle arriva, fut de tuer d'un coup de pierre ce messager, parce qu'il avait osé lui dire qu'elle [illegible] cause de la mort de Pâris. Ensuite, elle embrassa tendrement le corps de ce mari infidèle, et après bien des regrets elle s'attacha sa ceinture au cou, et s'étrangla.

Dictys de Crète raconte encore différemment sa mort. Pâris étant mort, ses parents, dit-il, firent porter son corps vers Œnone, afin qu'elle eût soin de le faire inhumer. Mais Œnone ayant vu le cadavre, en [illegible] tellement émue qu'elle en perdit le sens [illegible] se laissant peu à peu accabler par sa tristesse, elle mourut de douleur, et fut ensevelie avec Pâris. Enfin, on raconte qu'[illegible] traita son mari avec la dernière inhumanité lorsque prosterné à ses pieds, et sur le point de rendre le dernier soupir, il implorait [illegible] secours et lui demandait pardon de son infidélité. Elle eut ensuite un si grand re[illegible] de sa mort, qu'elle se jeta sur le bûcher [illegible] se brûla toute vive sur le corps de Pâris.

ŒNOPION. Fils de Thésée et d'Ariane. Il avait pour frère Staphilus. Si Thésée abandonna Ariane dans l'île de Naxos [illegible] sitôt après qu'il l'eut enlevée, comme le [illegible] sent la plupart des poëtes, comment en [illegible] eu deux enfants? Aussi quelques [illegible] parlent-ils différemment de la conduite de ce héros avec la fille du roi de Crète.

ŒNOSPONDES. Sacrifices dans lesquels on faisait des libations de vin.

ŒNOTRUS. Le plus jeune des enfants de Lycaon, roi d'Arcadie, fut le chef de la première colonie grecque, qui s'établit en Italie, selon Denys d'Halicarnasse. [illegible] donna-t-il son nom au pays, suivant [illegible] (*Æneid.*, lib. I, 535.)

ŒOCLUS. Fut fils de Neptune et de la nymphe Ascra, et fonda avec les Aloïdes la ville d'Ascra en Béotie. (PAUSAN., [illegible])

ŒOLYCUS. Fils de Théras. On voyait à Sparte les monuments de ses [illegible] et entre autres celui de son [illegible] (PAUSAN., *Laconie*.)

OEONISTICE, OEONOMANCIE, ou OEONOSCOPIE. L'art de deviner les choses futures par le vol des *oiseaux* (οἰωνός), leur chant, leur plus ou moins d'appétit en prenant leur nourriture. Les Romains l'appelaient *augure*, ou *auspice*.

OEONISTICE. Augure. Martianus Capella (lib. VIII) a employé le mot formé de οἰωνος, *oiseau*.

OEONOPOLE. Nom que les Grecs donnaient à ceux qui prédisaient l'avenir d'après l'inspection du vol des oiseaux, l'audition de leur chant, etc. C'était ce que les Romains appelaient *augures*.

OEONUS, était fils de Lycimnius, frère d'Alcmène et par conséquent il était cousin-germain d'Hercule; étant venu avec lui à Sparte, dans sa première jeunesse, un jour qu'il se promenait dans la ville, comme il passait devant la porte d'Hippocoon, un chien qui gardait la maison sauta sur lui : OEonus lui jeta une pierre; aussitôt les fils d'Hippocoon accoururent, et assommèrent ce jeune homme à coups de bâtons. Hercule, profondément affligé de cet accident, fondit sur eux; mais ayant été blessé dans la mêlée, il se retira. Quelque temps après il revint avec main forte, massacra Hippocoon et ses enfants, et vengea ainsi la mort de son parent. Après cette expédition, il éleva un temple à Junon, sous le nom d'Egophore, parce qu'il ne l'avait pas trouvée contraire à sa vengeance; et un autre à Minerve, sous le nom d'Axiopœnas (les châtiments des hommes, dit Pausanias, étaient appelés du nom de ποινή, d'où est venu le mot latin *pœna, peine*), ou *vengeresse*. OEonus reçut les honneurs héroïques à Sparte, et auprès de son tombeau, on consacra un temple à Hercule.

OES. Divinité des anciens Babyloniens, qui était moitié homme et moitié poisson. On croit que c'est le même personnage qu'*Oannès*.

OETOSYROS. Nom du dieu *Soleil* chez les Scythes, d'après Hérodote. Ce nom est sanscrit, *Aidhasurus*, brillant soleil.

OEUF. Symbole mystérieux qu'on retrouve dans plusieurs cosmogonies antiques, comme emblème du monde et de sa création.

Les Egyptiens représentaient Chnef ou Chnouphis, le démiurge, avec un œuf qui lui sortait de la bouche; de cet œuf était né un autre dieu qu'ils nommaient Phtha, et les Grecs Héphæstos (Vulcain). Cet œuf était pour eux le symbole du monde primitif, encore renfermé dans la volonté du Créateur, ou du moins à l'état de chaos ou de matière première.

Cette superstition égyptienne subsistait en Laconie, comme il paraît par le texte suivant de Pausanias, qui l'a fort mal interprétée (*Laconic.*, p. 288, c. 16; p. 247) : « On voyait un œuf enveloppé de bandelettes, suspendu à la voûte du temple d'Hilaire et de Phœbé; et le peuple croit que c'est l'œuf dont accoucha Léda. »

OEUF D'OSIRIS. Les Egyptiens racontaient, au rapport d'Hérodote, qu'Osiris avait renfermé dans un œuf douze figures pyramidales blanches, pour marquer les biens infinis dont il voulait combler les hommes, mais que Typhon, son frère, ayant trouvé le moyen d'ouvrir cet œuf, y avait introduit secrètement douze autres pyramides noires, et que par ce moyen le mal se trouvait toujours avec le bien. C'est sous ces symboles que cet ancien peuple exprimait l'opposition du bien et du mal qu'il admettait.

Les Phéniciens, selon Plutarque, reconnaissaient un dieu suprême, qu'ils représentaient dans leurs orgies sous la forme d'un œuf. Les Chaldéens avaient la même doctrine.

OEUF D'ORPHÉE. C'était un symbole mystérieux dont se servait cet ancien poëte philosophe, pour désigner cette force intérieure, ce principe de fécondité dont toute la terre est imprégnée, puisque tout y pousse, tout y végète, tout y renaît. Les Grecs respectaient trop Orphée pour avoir négligé une de ses principales idées; ils assignèrent de plus à la terre la figure d'un ovale.

OEUF DE SERPENT. Une des superstitions des druides était l'œuf des serpents. Ces reptiles le formaient, disait-on, de leur bave ou salive, lorsqu'ils étaient plusieurs entortillés ensemble. Dès que cet œuf était formé, il s'élevait en l'air au sifflement des serpents, et il fallait, pour conserver sa vertu, le recevoir dans ses mains lorsqu'il tombait, de peur qu'il ne touchât la terre. Celui qui l'avait ainsi reçu, montait d'abord à cheval pour s'enfuir, et s'éloignait au plus vite, parce que les serpents, jaloux de leur production, ne manquaient pas de courir après celui qui la leur enlevait jusqu'à ce que quelque rivière arrêtât leurs poursuites. Quand quelqu'un avait été assez heureux pour avoir un de ces œufs, on en faisait l'essai en le jetant à l'eau, entouré d'un petit cercle d'or; et, pour être trouvé bon, il fallait qu'il surnageât. Si l'expérience réussissait, cet œuf avait, dit-on, la vertu de procurer gain de cause dans tous les différends qu'on pouvait avoir, et par son moyen encore on obtenait un libre accès auprès des rois. Les druides recherchaient avec grand soin cet œuf, se vantaient souvent de l'avoir trouvé, et en vendaient même à ceux qui avaient assez de crédulité pour ajouter foi à toutes leurs rêveries. Pline (lib. XXIX, c. 5), qui assure avec raison que tout ce manége n'était qu'une vaine superstition, nous apprend que l'empereur Claude fit mourir un chevalier romain du pays des Vocontiens (confins de Dauphiné et de Provence), pour cette seule raison qu'il portait un de ces œufs dans son sein, afin de gagner un procès qu'il avait.

On croit voir la cérémonie de prendre cet œuf, sur les monuments celtiques trouvés dans la cathédrale de Paris. Cet anguinum si célèbre chez les druides, était peut-être dû à la cosmogonie des Egyptiens et des Phéniciens, qui regardaient l'œuf comme le principe de toutes choses, et qui le peignaient sortant de la bouche du serpent.

Les Hindous avaient aussi modifié à leur

façon le symbole de l'œuf primitif. Suivant la doctrine de l'Aitaréya-Opanichada, l'œuf en s'ouvrant donna naissance au Pourouchа, ou homme primitif, l'homme cosmique, le corps subtil de l'univers; sa bouche s'ouvrit à l'instant, et laissa échapper un son; le dieu de ce son est le dieu du feu, qui parut le premier entre les dieux de l'univers.

OEUFS. Les Romains avaient pris des Grecs, qui le tenaient sans doute des Egyptiens, l'usage d'offrir des œufs aux divinités, lorsqu'ils voulaient se purifier. Ils en mettaient aussi dans les repas des funérailles pour purifier les morts.

Les anciens croyaient que, lorsqu'un œuf couvert de cendres chaudes venait à éclater ou à crever, cet accident était de mauvais augure soit à la famille, soit à celui pour lequel il était apprêté.

OFEOU FEOU MAITERAI. Ancienne divinité des Taïtiens: elle était engendrée de la Nuit et devint l'épouse du dieu Taaroa.

OFE-OUNA. Paradis particulier, qui, suivant les Taïtiens, était destiné aux âmes des cochons. Ces animaux étaient dignes d'égards aux yeux des insulaires. Chaque cochon avait un nom comme un homme; seulement le nom du cochon était invariable, tandis que celui de l'homme changeait aux divers âges de la vie. Les uns prétendaient que ces animaux avaient été créés postérieurement à l'homme par Taaroa; d'autres disaient qu'un grand personnage des temps anciens étant venu à mourir, il naquit, de son cadavre putréfié, une truie qui peupla l'île de cochons,

OFFA. Espèce de pâte que les augures romains jetaient aux poulets sacrés, quand ils voulaient prendre les auspices. S'ils la mangeaient avidement, l'auspice était favorable, et surtout si, en la mangeant, ils en laissaient une partie tomber à terre.

OFFRANDE. Sacrifice, oblation, présent. Les fruits de la terre, le pain, le vin, l'huile et le sel sont les oblations les plus anciennes que les païens aient offertes à leurs dieux. Numa Pompilius enseigna aux Romains à offrir aux divinités des fruits, du froment, de la farine, ou de la mie de pain avec du sel, du froment grillé ou rôti. Théophraste observe que, parmi les Grecs, la farine mêlée avec du vin et de l'huile, qu'ils appelaient thylema, était la matière des sacrifices ordinaires des pauvres.

Les sacrifices des Hindous ne consistent guère qu'en offrandes de productions naturelles: celles qui entrent dans le poudja sont de l'eau, du sandal réduit en poudre, des grains de riz enduits de safran, des fleurs, de l'encens et un plat composé de riz bouilli, de fruits, de beurre liquéfié, de sucre et autres comestibles et de bétel. Les offrandes de lampes sont fort en vogue; on en voit quelquefois des milliers qui brûlent autour de l'idole et dans l'enceinte du temple; on les alimente avec du beurre, qui, bien plus que l'huile, est une substance agréable aux dieux. Les Siamois font des offrandes publiques aux idoles qui sont dans les temples; mais elles passent auparavant entre les mains des talapoins, qui sont chargés de les présenter aux simulacres. Il en est de même dans le Tonkin : ce sont les bonzes qui présentent aux dieux les offrandes des fidèles; leur manière de les faire agréer à la divinité consiste à se prosterner et à brûler de l'encens. Dans le Thibet, outre les offrandes qu'on va faire dans les temples, il est bien peu de lamas ou de pères de famille qui n'aient dans leurs cellules ou dans leurs maisons un petit autel dressé devant la statue de Chakya-Mouni, sur lequel ils offrent leurs sacrifices journaliers. Les sauvages du Canada ne faisaient jamais de sacrifices de créatures vivantes: mais ils brûlaient, en l'honneur du Kitchi-Manitou, des marchandises dont ils trafiquaient avec les Français; et le sacrifice allait quelquefois jusqu'à 50,000 écus.

Les habitants de la Floride faisaient au soleil une offrande assez singulière : ils choisissaient la peau du plus grand cerf qu'ils pouvaient trouver. Après l'avoir remplie de toutes sortes d'herbes, ils l'ornaient de fleurs et de fruits, et l'élevaient au sommet d'un grand arbre, la tête tournée au soleil levant.

OGÉNUS. Dieu fort ancien, dont le nom à cause de cela, avait passé en proverbe. C'est pourquoi on trouve quelquefois les anciens ou vieillards appelés *Ogénides*, à ce que rapporte Etienne de Byzance.

OGMIOS ou OGNIOS. Nom que les Gaulois donnaient à *Hercule*, et qui signifie, en langue celtique, *puissant sur mer*. Ils le représentaient différemment des Hercules ordinaires : c'était un vieillard presque chauve, décrépit, de couleur olivâtre, basané et ridé comme un vieux marinier; il portait la massue de la main droite, l'arc de la gauche, et le carquois sur l'épaule ; de sa langue pendaient de petites chaînes d'or et d'ambre, avec lesquels il entraînait une multitude d'hommes qui le suivaient volontairement. C'est un symbole de son éloquence, à laquelle personne ne résistait. Il paraît, d'après ce portrait, que les Gaulois regardaient Hercule, non comme un dompteur de monstres et un redresseur de torts, mais comme un dieu d'une éloquence douce et persuasive. Lucien, qui nous a donné ce détail dans son *Traité sur l'Hercule Ogmios*, ajoute qu'on le peignait avancé en âge, parce que l'éloquence ne montre ce qu'elle a de plus vif que dans la bouche des vieillards.

OGNON. Plante potagère vénérée par les Egyptiens comme une divinité, ou au moins comme son symbole; ce qui a fait dire à Juvénal ces vers devenus si célèbres

> Porrum et cœpe nefas violare ac frangere morsu.
> O sanctas gentes, quibus hæc nascuntur in hortis
> Numina!

« C'est un crime chez eux de porter les dents sur un porreau ou un ognon. O la sainte nation qui voit ainsi ses dieux pousser dans ses jardins ! »

Sur la rive orientale de la bouche Pélu-

iaque, dans une bourgade dépendant du iome Setbroïte, était un temple où l'on renlait un culte à l'ognon marin. Les Egyptiens, omme plusieurs autres peuples, voyaient ans les différentes peaux de l'ognon l'image es cieux concentriques qui environnaient a terre.

OGOA. Nom que les Cariens de la ville le Milasse donnaient au dieu de la mer. Il vait un temple sous lequel on croyait entendre passer la mer. Les prêtres, pour conilier plus de respect au dieu qu'ils servaient, avaient faire monter l'eau par le jeu de quelques pompes, sans qu'on s'en aperçût, et en nondaient quelquefois ceux qui se trouvaient dans le temple. Une de ces inondations fut si funeste à Epythus, fils d'Hippothoüs, qu'il en perdit la vue, et peu de jours après la vie même.

OGYGES. Premier roi connu de la Grèce, et plus ancien que Deucalion, était fils de Neptune, selon les uns; selon d'autres, il était fils de la Terre. Les Grecs appelaient de son nom *Ogygès*, tout ce qui était d'une fort grande antiquité, ou qui passait les bornes ordinaires. De son temps il arriva dans la Béotie une grande inondation, à laquelle on a donné le nom de *déluge d'Ogygès*, que l'on place environ deux mille ans avant l'ère vulgaire, et deux cent cinquante avant celui de Deucalion, et que plusieurs savants regardent comme identique avec le déluge universel; mais les Grecs l'auront localisé, comme ils ont fait de presque tous les grands événements. Selon d'autres, Ogygès serait la personnification du déluge. Son règne sert encore d'époque à un phénomène arrivé dans le ciel, comme nous l'apprenons de saint Augustin (dans la *Cité de Dieu*), d'après un ancien historien. On vit, dit-on, la planète de Vénus changer de diamètre, de couleur, de figure et de cours. On croit qu'il est ici question d'une comète. Ogygès épousa Thébé, fille de Jupiter et de Jodame, dont il eut plusieurs enfants.

OGYGIE. Ile de la mer Ionienne, renommée dans la fable par la demeure de la nymphe Calypso, qui y reçut Ulysse après son naufrage, et l'y retint pendant sept ans. C'est une île aussi imaginaire que la nymphe qui y régnait. (*Odyss.*, lib. I, VII, XIII.)

OGYGIE est aussi le nom d'une des filles de Niobé, qui périrent par les flèches de Diane. *Voyez* NIOBÉ.

OHMAHANK-CHIKÉ. Les Mandans, peuple de l'Amérique septentrionale, appellent ainsi un mauvais génie (*le vilain de la terre*) qui a un grand pouvoir sur les hommes; mais il n'est pas aussi fort que le Seigneur de la vie.

OHMAHANK-NOUMAKCHI, le *Seigneur de la vie*. C'est, suivant les Mandans d'Amérique, le premier, le plus sublime et le plus puissant des êtres; c'est lui qui a créé la terre, les hommes et tout ce qui l'environne. Ce peuple croit qu'il a une queue, qu'il se montre tantôt sous la figure d'un vieillard, tantôt sous celle d'un jeune homme, et qu'il fait sa résidence dans le soleil.

OHTO. Personnification de *l'ours*, dans la mythologie finnoise. On lui donne pour père Hongonen, pour mère et pour nourrice Hongatar, nymphe illustre des bois, patronne des pins. Hongas, autre déesse, veille sur l'ours, et l'empêche d'attaquer les troupeaux. Le culte de l'ours est un des usages les plus anciens de la mythologie finnoise.

OIAHOU. Un des dieux inférieurs, chez les Taïtiens idolâtres.

OIAROU. Espèce de fétiche chez les Iroquois. L'Oiarou est la première bagatelle qu'ils auront vue en songe; un calumet, une peau d'ours, un couteau, une plante, un animal, etc. Ils croient pouvoir, par la vertu de cet objet, opérer ce qui leur plaît, même se transporter ailleurs et se métamorphoser.

OICLÈS. Père d'Amphiaraüs, suivit Hercule dans son expédition contre le roi Laomédon.

OIE. Les Egyptiens sacrifiaient des oies à Isis, quoique cette déesse en eût fait ses délices. Les Romains sacrifiaient des oies à Priape, comme on le voit dans Pétrone.

Les oies ayant sauvé le Capitole par leur cris, au moment de l'assaut donné par les Gaulois, furent chères aux Romains. Ils en nourrirent toujours depuis dans le Capitole; on en portait une en procession sur un brancard en grande pompe, à certain jour, en mémoire du siége du Capitole.

On en renfermait aussi la nuit dans les temples, pour avertir des entreprises des voleurs.

OILEE. Père d'Ajax, fut un des compagnons d'Hercule dans ses travaux. En donnant la chasse aux oiseaux du lac Stymphale, il fut dangereusement blessé. On le compte au nombre des *Argonautes*.

OISEAUX. Les Egyptiens avaient un respect singulier pour les oiseaux. Ils les embaumaient, et leur donnaient une sépulture honorable. On a trouvé le sépulcre d'une corneille près du lac Mœris. Il y avait aussi un puits dans le champ des Momies. On y trouvait, sur les côtés, plusieurs grandes chambres taillées dans le roc, pleines de pots de terre cuite et où l'on conservait des oiseaux embaumés : il n'y avait qu'un oiseau dans chaque pot.

C'est des Egyptiens qu'est venu l'usage de consacrer aux dieux tous les oiseaux de proie. L'aigle était consacré en Egypte au dieu Ammon de la Thébaïde, qui est le Jupiter des Grecs. Les corbeaux étaient dédiés à Aïus.

Une tempête contraignit les Argonautes d'aborder dans l'île d'Arécie, qui était à l'entrée du Pont-Euxin. Là, ils eurent un rude combat à essuyer, selon Apollonius de Rhodes, contre certains oiseaux qui leur lançaient de loin des plumes meurtrières.

L'auspice se prenait du vol et du chant des oiseaux; quelquefois aussi on en prenait l'augure. *Voy.* AUGURE, AUSPICE. Les oiseaux dont on observait plus exactement

le chant, étaient l'aigle, le vautour, le milan, le bison, le corbeau et la corneille. Le chant des oiseaux annonçait l'avenir chez les anciens peuples du Nord, comme chez les Romains.

OISEAUX DE DIOMÈDE. Ce prince grec, au retour du siége de Troie, se vit obligé d'abandonner sa patrie, et d'aller chercher un établissement en Italie. Pendant la navigation plusieurs de ses compagnons ayant tenu des discours méprisants contre Vénus qui persécutait Diomède, en haine de ce que ce héros avait fait contre elle au siége de Troie, ils se virent tout d'un coup changés en oiseaux, lesquels prirent en même temps leur essor, et se mirent à voltiger autour de leur vaisseau. Si vous me demandez, dit Ovide, en quelle sorte d'oiseaux ils furent métamorphosés, je vous dirai que si ce ne sont pas des cygnes, ils leur ressemblent beaucoup par leur blancheur. Pline ajoute à la fable que ces oiseaux se ressouvenant de leur origine, caressaient les Grecs, et fuyaient ceux qui n'étaient pas de cette nation.

OISON. C'était un des animaux particulièrement consacrés à Junon.

OKEK ou OKI. Nom que les habitants de la Virginie et de la Floride donnaient à leur divinité principale; ce mot veut dire *esprit*. On le trouve aussi chez les Hurons. *Voy.* KIWASA.

OKIN TENGHERI. Une des divinités secondaires des Bouddhistes de la Mongolie.

OKIPPE. Fête que les Mandans d'Amérique célèbrent en mémoire du déluge universel et de l'arche dans laquelle les pères de leur nation ont été sauvés.

OKKI ou OKKISIK. Les Hurons donnent le nom d'Okki à la divinité suprême, et celui d'Okkisik aux génies ou esprits, soit bienfaisants, soit malfaisants, qu'ils supposent attachés à chaque homme. Ils regardent la multitude de ces esprits comme des divinités subalternes, et ils attribuent à la plupart un caractère plus porté à faire du mal que du bien.

OKKOU-MA. Dieu adoré par les Esquimaux, qui le représentent sous la forme d'un ours, et quelquefois sous celle d'un homme qui n'a qu'un bras. C'est lui qui révèle aux Angekok, ou prêtres, les choses futures, et leur donne leur pouvoir. Son empire est situé dans les entrailles de la terre. Ses intentions bienveillantes sont souvent neutralisées par une méchante déesse, contre laquelle il est obligé de lutter sans cesse.

O KOUNI TAMA-NO KAMI, ou *l'âme de l'empire*. Dieu secondaire des Japonais qui, avec Omono nousi, a été chargé par le dieu supérieur Miwa mio sin du soin d'accorder toute sorte de prospérités à l'empire du Japon.

OLBA. La ville d'Olba, que Strabon nomme Olbé, était célèbre par un temple de Jupiter qui fut bâti par Ajax, fils de Teucer. Les grands prêtres de ce temple étaient princes du pays; ils faisaient battre monnaie à leur coin, et exerçaient dans l'étendue de leurs États les droits de souveraineté. On sait que, dans la plus haute antiquité, les rois et les princes étaient les premiers ministres de la religion. La même personne portait le sceptre d'une main, et de l'autre offrait des sacrifices à l'Être-Suprême. Cet usage, établi dans les premiers temps chez presque toutes les nations, subsistait sous la domination romaine dans plusieurs provinces de l'Asie. Les pontifes de Zéla et des deux Comanes jouissaient d'une espèce de souveraineté dans le Pont et dans la Cappadoce. Le grand prêtre de Jupiter Abrétonien avait le titre et l'autorité de souverain dans la Mysie. Tous ces princes et pontifes, au milieu des provinces romaines, étaient libres, et vivaient suivant leurs propres lois.

L'histoire des princes d'Olba remonte jusqu'au temps de la guerre de Troie; mais elle est peu connue dans le détail.

OLCHIRBANI. Un des principaux *Bourkhans* de la théogonie mongole. C'est lui qui a les nuages sous sa puissance; les orages et les tempêtes sont son ouvrage; on l'invoque surtout contre les enchantements et contre les influences des esprits mauvais. Son nom vient du sceptre sacerdotal, appelé *olchir*, qu'il tient dans sa main droite. Sa demeure est une montagne solitaire couverte de sable rouge.

OLÈNE. Fils de Jupiter et d'Anaxithée, une des Danaïdes, avait épousé *Léthé*, qu'il aimait avec passion, et dont il était également aimé. Léthé, par un sentiment de vanité assez ordinaire au beau sexe, osa préférer sa beauté à celle des immortelles mêmes, et s'attira leur indignation. Elle fut condamnée à être changée en rocher. Olène, désespéré du sort de sa chère épouse, voulut se charger de tout le crime, et en porter lui seul la peine. Tout ce qu'il obtint, fut de la partager, en sorte qu'ils furent tous deux métamorphosés en rochers sur le mont Ida.

OLÉRIE. Surnom de *Minerve*, adorée en Crète, dans la ville d'*Olère*; on avait institué en son honneur des fêtes appelées *Oléries*.

OLI. Le plus révéré de tous les *fétiches* des Madécasses. Il consiste en une petite boîte divisée en tuyaux remplis de saletés, telles que du sang de serpent, des prépuces d'enfants circoncis, des racines aphrodisiaques, du sang menstruel, de la chair de Français égorgés, et de celle de crocodiles. Ces divers ingrédients mis séparément dans chaque trou, avec d'horribles grimaces, et à une certaine époque, constituent cet Oli, ce talisman dans lequel ils ont la plus grande confiance.

OLIVIER. Arbre consacré à Jupiter, mais plus particulièrement à Minerve, qui avait appris aux Athéniens à cultiver cet arbre, et à exprimer l'huile de son fruit. Diodore (lib. 1) attribue ce fait à Mercure.

L'olivier est le symbole ordinaire de la paix; les Romains la représentaient [illegible] la

ure a une femme qui tient un rameau olivier. La douceur de son fruit caractée la douceur de la paix. Une couronne ou branche d'olivier faisait reconnaître z les Grecs les ambassadeurs qui venaient mander ou apporter la paix (STAT., *Theb.* II, 389):

.....Ramus manifestat olivæ
Legatum, causasque viæ......

Les vainqueurs aux jeux olympiques ient couronnés d'olivier sauvage. C'était livier que les Athéniens couronnaient les inqueurs des jeux et des guerres. Aux s de juillet, à la pompe des chevaliers mains, ceux-ci portaient des couronnes livier. C'est là, dit Pline (XV, 4), ce qui nne une si grande considération à l'olier : aussi, ajoute-t-il (XV, 39), n'était-il s permis de l'employer à des usages prones, ni même à allumer le feu sur les auls des divinités. Les nouveaux époux porient des couronnes d'olivier.

On couronnait d'olivier les morts que l'on rtait au bûcher, pour apprendre, dit Artéidore (IV, 59), qu'ils étaient vainqueurs des mbats de la vie humaine.

Un olivier frappé de la foudre annonçait, lon les augures, la rupture de la paix.

OLIVIER SAUVAGE. Un berger de la Pouille, it Ovide, avant insulté des nymphes qui taient sous la protection du dieu Pan, fut hangé en olivier sauvage, arbre dont le uit marque, par son amertume, toute l'aireur et la rusticité du berger. On ne sait ourquoi l'olivier sauvage était consacré à pollon.

La massue d'Hercule et des héros, ainsi ue les sceptres des rois, étaient faits d'olier sauvage.

On plantait l'olivier sauvage devant les emples; on y suspendait les offrandes et es vieilles armes. (ARISTOPH., *Plut.*, IV, 3, 101.)

OLLA. Tombeau des gens pauvres. Il y n avait de grands et de petits. Les premiers ne contenaient que les cendres, *cinerariæ ;* les autres les os, *ossariæ* ; ceux-ci n'étaient distingués que par l'urne. Ces tombeaux, ainsi que les urnes, étaient ordinairement de terre cuite.

OLLOUDIO (MARTI.) On lit dans une inscription, ce surnom de Mars; serait-il formé du grec ὀλλυμι, *je détruis?*

OLYMPE. Disciple de Marsyas.

OLYMPE. Montagne de Macédoine, que Ptolémée fait de quarante minutes plus orientale que le mont Ossa; c'est moins une montagne qu'une chaîne de montagnes, entre la Piérie et la Pélasgiotide. Homère dit que c'est la demeure de Jupiter et des dieux, et qu'il n'y a point de nues au-dessus : son nom moderne est *Lacha.*

La connaissance des aurores boréales a donné lieu d'expliquer une fable qui est très-célèbre dans la mythologie des anciens. Il s'agit de l'apparition des dieux sur l'Olympe; dès qu'on a une idée de la situation de cette montagne, qui enveloppe la Macédoine du côté du midi, alors on se persuade aisément que c'est la clarté du pôle arctique qui a occasionné tous les phénomènes qu'on a pris pour les décorations de la cour céleste, et pour les rayons mêmes des dieux, lorsqu'ils tenaient un conseil, dont les dieux avaient cependant peu besoin. Les Grecs voyaient l'Olympe en se tournant au nord, et la lueur qu'ils y apercevaient de temps en temps, paraît leur avoir fait imaginer ce mot même d'Olympe, qu'on a ensuite appliqué, par une extrême licence du langage poétique, à tout l'empyrée. Jupiter, roi titan, y avait construit une citadelle, dans laquelle il demeurait souvent. Le mont Olympe fut pris dans la suite pour le ciel même; et des brigands étant venus assiéger cette forteresse, la fable dit que les géants avaient escaladé le ciel. Selon les poëtes, les vents, la pluie et les nuages n'osent approcher du sommet, séjour d'un printemps éternel. L'on n'y voyait point de loups, s'il faut en croire Pline. Solin en raconte d'autres merveilles plus fabuleuses : « L'endroit le plus élevé, dit-il, est appelé ciel par les habitants. Il y a là un autel dédié à Jupiter. Les entrailles des victimes immolées sur cet autel résistent au souffle des vents et à l'impression des pluies, en sorte qu'elles se trouvent, l'année suivante, dans le même état où elles avaient été laissées. En tout temps, ce qui a été une fois consacré au dieu est à l'abri des injures de l'air. Les lettres tracées sur la cendre restent entières jusqu'aux cérémonies de l'année suivante. » La partie la plus élevée de cette montagne s'appelait Pythium ; Apollon y était adoré.

OLYMPIADE. Espace de quatre années qui s'écoulaient entre deux célébrations consécutives de jeux olympiques. Ainsi un siècle correspond à vingt-cinq olympiades. La première olympiade commence l'an 776 avant Jésus-Christ, année où les jeux furent reconstitués et où Corœbus fut vainqueur. On ne trouve plus aucune supputation des années par les olympiades après la 340e, qui finit à l'an 440 de l'ère vulgaire. Dans ce mode de supputation, on emploie deux nombres, l'un qui désigne l'ordre numérique de l'olympiade, l'autre qui indique l'année de l'olympiade; d'ordinaire on écrit le premier en chiffres romains, et le second en chiffres arabes; ainsi : OL. LXXI, 3, veut dire troisième année de la soixante-onzième olympiade. On voit encore depuis Théodose des auteurs particuliers, qui font usage des olympiades. Il ne faut pas néanmoins toujours prendre à la lettre ce terme dans la lecture des écrivains du moyen âge. Souvent ils ne l'emploient que pour marquer absolument une durée de quatre ans, sans aucun rapport à la suite des révolutions qu'ils désignent.

OLYMPIADES. Surnom donné par Hésiode aux *Muses*, du mont *Olympe*, leur séjour le plus ancien.

OLYMPIAS. Fontaine voisine du mont *Olympe* en Arcadie. Pausanias dit qu'elle donnait alternativement de l'eau d'une an-

née à l'autre, c'est-à-dire qu'elle coulait pendant une année, et qu'elle ne coulait plus l'année d'après. Dans le voisinage de cette fontaine, il sortait de terre des tourbillons de flammes : les Arcadiens regardaient cela comme une suite du combat des Titans contre les dieux.

OLYMPIE ou OLYMPIA. Ville du Péloponèse, dans l'Elide, auprès de l'Alphée. On y voyait un temple consacré à Jupiter Olympien, qui y rendait des oracles. Cet endroit devint fameux par le concours des peuples qui s'y assemblaient pour voir la célébration des jeux et le couronnement des vainqueurs.

OLYMPIEN. Surnom de *Jupiter* adoré à *Olympie*, où il avait un temple et une statue qui passaient pour une des merveilles du monde. En effet, la statue de Jupiter Olympien fut non-seulement le chef-d'œuvre de Phidias, mais encore celui de la sculpture antique. Phidias était très-âgé quand il l'exécuta. Vers la 85e olympiade, obligé de s'enfuir d'Athènes, par suite de l'accusation de sacrilége et de vol intentée contre lui, il se réfugia en Elide, à l'époque où les travaux du temple d'Olympie étaient en très-grande activité; et les Eléens s'empressèrent de confier à l'illustre sculpteur l'exécution de la statue du dieu qui devait être adoré dans leur temple.

L'ordonnance du temple d'Olympie était dorique, l'intérieur environné de colonnes; sa hauteur, jusqu'au sommet du fronton, était de soixante-huit pieds, sa largeur de quatre-vingt-quinze, sa longueur de deux cent trente. L'édifice, construit en pierres du pays, était couvert de dalles de marbre taillées en forme de tuiles. C'était dans le fond du temple que se trouvaient placés le trône et la statue de Jupiter. Phidias conçut l'un et l'autre dans les proportions les plus colossales, et il eut à sa disposition les plus riches matériaux.

Le dieu, fait d'or et d'ivoire, se voyait assis sur son trône; sa tête portait une couronne imitant la branche d'olivier. Dans sa main droite il avait une Victoire faite aussi d'or et d'ivoire, tenant une bandelette, ayant sur sa tête une couronne. Dans la main gauche de Jupiter était un sceptre brillant de toutes sortes de métaux; au sommet du sceptre était posé un aigle; le dieu avait une chaussure d'or; son manteau était également d'or, on y avait peint des figures et des fleurs.

La tradition grecque racontait que l'habileté de Phidias avait reçu un témoignage éclatant de la satisfaction de Jupiter lui-même. L'ouvrage terminé, le grand artiste pria le dieu de lui faire connaître s'il en était content; aussitôt le pavé du temple fut frappé de la foudre.

Cette statue était si admirée des anciens, que, suivant Pline, elle faisait le désespoir de tous les grands statuaires qui vinrent après Phidias ; que, d'après Quintilien, elle ajoutait à la grandeur de la religion, en égalant par sa majesté celle du dieu qu'elle représentait ; et qu'enfin, au rapport d'Ep[illegible] tète, les Grecs et les Romains regardaient comme un malheur de mourir sans l'avoir v[illegible]

Dans ce même temple de Jupiter, les Eléens avaient érigé six autels à douze dieux, en sorte que l'on sacrifiait à deux divinités tout à la fois sur le même autel [illegible] Jupiter et à Neptune sur le premier; à Junon et à Minerve sur le second ; à Mercure et à Apollon sur le troisième ; aux Grâces et à Bacchus sur le quatrième ; à Saturne et à Rhéa sur le cinquième ; à Vénus et à Minerve-Ergané sur le sixième.

OLYMPIENNE. Surnom donné à *Junon*, qui était regardée comme la patronne des jeux olympiques des femmes.

OLYMPIENS. Les douze dieux olympiens ou principaux étaient *Jupiter*, *Mars*, *Neptune*, *Pluton*, *Vulcain*, *Apollon*, *Junon*, *V*[illegible] *Minerve*, *Cérès*, *Diane* et *Vénus*. Il y avait six dieux et six déesses. Il faut remarquer que Jupiter était souvent compté hors rang et au dessus des autres dieux qu'on mettait après lui.

OLYMPIONIQUES. Nom qui était attribué aux vainqueurs dans les jeux olympiques. Les Olympioniques étaient singulièrement honorés dans leur patrie, parce qu'ils étaient censés contribuer à sa gloire. Les Athéniens surtout faisaient des présents tellement considérables aux Olympioniques que Solon crut devoir établir des lois pour y mettre des bornes.

OLYMPIQUES. Les jeux olympiques étaient les plus célèbres de la Grèce. Voici ce que les Eléens racontaient : Selon eux, Saturne est le premier qui ait régné dans le ciel, [illegible] dès l'âge d'or il avait déjà un temple [illegible] *Olympie*. Jupiter étant venu au monde, Rhéa sa mère, en confia l'éducation à cinq Dactyles du mont Ida, qu'elle fit venir de Crète en Elide. Hercule, l'aîné des cinq frères, proposa de s'exercer entre eux à la course et de voir à qui en remporterait le prix, qui était une couronne d'olivier..... C'est donc Hercule Idéen qui a eu la gloire d'inventer ces jeux, et qui les a nommés olympiques, et parce qu'ils étaient cinq frères, il voulut que ces jeux fussent célébrés tous les cinq ans. Quelques-uns disent que Jupiter et Saturne combattirent ensemble à la lutte dans Olympie, et que l'empire du monde fut le prix de la victoire. D'autres prétendent que Jupiter ayant triomphé des Titans, institua lui-même ces jeux, où Apollon entre autres signala son adresse, en remportant le prix de la course sur Mercure, et celui du pugilat sur Mars. C'est pour cela, disent-ils, que ceux qui se distinguent au pentathle (mot composé de *pénte*, *cinq* et de [illegible] bat; c'est-à-dire, les cinq jeux ou exercices des cinq jeux), dansent au son des flûtes, qui jouent des airs pythiens, parce que ces airs sont consacrés à Apollon, et que ce dieu a été couronné le premier aux jeux olympiques. Ils furent souvent interrompus jusqu'au temps de Pélops, qui les fit représenter en l'honneur de Jupiter, avec plus de pompe et l'appareil qu'aucun de ses prédé[illegible]

sseurs. Après lui ils furent encore négli-
s; on en avait même presque perdu le
uvenir lorsqu'Iphitus, contemporain de
curgue le législateur, rétablit les jeux
mpiques. La Grèce gémissait alors, dé-
rée par des guerres intestines, et déso-
en même temps par la peste. Iphitus alla
Delphes pour consulter l'oracle sur des
ux si pressants. Il lui fut répondu par la
thie, que le renouvellement des jeux
mpiques serait le salut de la Grèce;
'il y travaillât donc avec les Eléens. On
ppliqua aussitôt à se rappeler les anciens
ercices de ces jeux: et à mesure qu'on se
souvenait de quelqu'un d'eux, on l'ajou-
it à ceux qui avaient été retrouvés: c'est
qui paraît par la suite des olympiades;
r dès la première olympiade, on proposa
prix de la course, et ce fut Corœbus
éen qui le remporta. En la quatorzième
ajouta la course du stade doublé; en la
-huitième le pentathle (c'est-à-dire les
q exercices, qui sont le saut, la course, le
let, le javelot et la lutte) fut entièrement
abli; le combat du ceste fut remis en usage
la vingt-troisième olympiade; dans la
ngt-cinquième, la course du char à deux
evaux; dans la vingt-huitième, le com-
t du pancrace, et la course avec des che-
ux de selle; ensuite les Eléens insti-
èrent des combats pour les enfants, quoi-
'il n'y en eût aucun exemple dans l'anti-
ité. Ainsi, en la trente-septième olym-
ade, il y eut des prix proposés aux en-
nts pour la course et pour la lutte; en la
', on leur permit le pentathle entier;
is les inconvénients qui en résultèrent
ent exclure les enfants, pour l'avenir,
tous ces exercices violents. La 65e olym-
ade vit introduire encore une nouveau-
: des gens de pied tout armés dispu-
ent le prix de la course; cet exercice fut
gé très-convenable à des peuples belli-
eux. En la 98e on courut avec des che-
ux de main dans la carrière; et en la
', on attela deux jeunes poulains à un char.
elque temps après on s'avisa d'une course
deux poulains menés en main, et d'une
urse de poulain monté comme un cheval
selle.

Quant à l'ordre et à la police des jeux,
faisait d'abord un sacrifice à Jupiter,
suite on ouvrait par le pentathle; la course
pied venait après, puis la course de che-
ux qui ne se faisait pas le même jour.
s Eléens eurent presque toujours la di-
ction de ces jeux, et nommaient un certain
mbre de juges pour y présider, y mainte-
r l'ordre, et empêcher qu'on n'usât de
ude et de supercherie pour remporter le
ix. En la cent deuxième olympiade, Cal-
pe, athénien, ayant acheté de ses antago-
stes le prix du pentathle, les juges Eléens
irent à l'amende Callipe et ses complices.
s Athéniens demandèrent grâce pour les
upables; et n'ayant pu l'obtenir, ils dé-
ndirent de payer cette amende. Mais ils
rent exclus des jeux olympiques, jusqu'à
qu'ayant envoyé consulter l'oracle de
Delphes, il leur fut déclaré que le dieu n'a-
vait aucune réponse à leur rendre, qu'au
préalable ils n'eussent donné satisfaction
aux Eléens. Alors ils se soumirent à l'amen-
de. Ces jeux, qu'on célébrait vers le solstice
d'été, duraient cinq jours; car un seul n'au-
rait pas suffi pour tous les combats qui s'y
donnaient. Les athètes combattaient tout
nus depuis la trente-deuxième olympiade,
où il arriva à un nommé Orcippus de per-
dre la victoire, parce que, dans le fort du
combat, son caleçon s'étant dénoué, l'embar-
rassa de manière à lui ôter la liberté des
mouvements. Ce règlement en exigea un
autre; c'est qu'il fut défendu aux femmes et
aux filles, sous peine de la vie, d'assister à
ces jeux, et même de passer l'Alphée pen-
dant tout le temps de leur célébration; et
cette défense fut si exactement observée,
qu'il n'arriva jamais qu'à une seule femme
de violer cette loi. La peine imposée par
cette loi était de précipiter les femmes qui
oseraient l'enfreindre, d'un rocher fort es-
carpé qui était au delà de l'Alphée.

Les vainqueurs recevaient une couronne
d'ache, d'olivier ou de laurier; et quand ils
retournaient dans leur patrie, on abattait
une partie des murailles de la ville, pour
les faire entrer triomphants sur un chariot.
Dans la même ville d'Olympie, les filles cé-
lébraient une fête particulière en l'honneur de
Junon, et l'on faisait courir dans le stade les
filles distribuées en trois classes. Les plus
jeunes couraient les premières, celles d'un âge
moins tendre les deuxièmes, et après toutes
les autres les plus âgées. En considération
de leur sexe, on ne donnait que cinq cents
pieds à l'étendue du stade qui en avait huit
cents dans sa longueur ordinaire.

OM. Syllabe mystique et sainte que les
Hindous regardent comme la plus excellente
de toutes les prières. Composée des trois
lettres A, U et M (les deux premières se ré-
solvant en O comme en français), elle dési-
gne les trois grands dieux de la trinité brah-
manique : Brahma par A, Vichnou par U,
et Siva par M.

OMAN ou OMANUS. Divinité des Perses
qui est toujours jointe avec *Anaitis*; et
comme cette déesse était prise pour la Lune
ou son symbole, il est à croire que le dieu
Omanus était *le Soleil* ou *le Feu*, image du
Soleil. Tous les jours, les mages allaient
dans le temple d'Omanus chanter des
hymnes pendant une heure devant le feu
sacré, tenant des verveines en main, et ayant
en tête des tiares, dont les bandelettes leur
pendaient des deux côtés le long des joues.
(Strabon., lib. xv, xi.) L'Omanus des Cap-
padociens n'est autre que le *Hom* ou *Homa*
des Persans.

O MAOWI. Idole des Taïtiens, représen-
tation de *Mawi*, un de leurs *Eatouas*, ou
dieux de la seconde classe. Cette figure était
la seule de son espèce à Taïti. C'était la re-
présentation d'un homme grossièrement
faite d'osier, mais qui n'était pas mal des-
sinée; elle avait plus de sept pieds de haut,
et elle était trop grosse d'après cette pro-

portion. La carcasse était entièrement couverte de plumes blanches, dans les parties où ils laissent à leur peau sa couleur naturelle, et noires dans celles où ils ont coutume de se peindre.

OMBRES. Dans la mythologie, ce qu'on appelait ombre n'était ni le corps ni l'âme, mais quelque chose qui tenait le milieu entre le corps et l'âme, qui servait comme d'enveloppe à l'âme. Ce n'était alors ni le corps ni l'âme qui descendait aux enfers, mais l'ombre. Ulysse vit l'ombre d'Hercule dans les Champs-Elysées, mais ce n'était pas le héros lui-même.

Il n'était pas permis aux ombres de passer le Styx, avant que leurs corps eussent été mis dans le tombeau ; mais elles étaient errantes, et voltigeaient sur le rivage pendant cent ans, au bout desquels elles passaient enfin à cet autre bord si désiré. Les anciens Calédoniens croyaient que les animaux voyaient les ombres des morts : aujourd'hui encore, dans les montagnes d'Ecosse, lorsqu'un animal tressaille subitement sans aucune cause apparente, le peuple attribue ce mouvement à l'apparition d'un fantôme.

OMÉCIHUATL. Déesse de la théogonie mexicaine ; elle habitait dans le douzième ciel. Après avoir eu un grand nombre d'enfants, Omécihuatl accoucha d'un caillou, que ses autres enfants jetèrent sur la terre, où il se brisa en morceaux. Il en sortit seize mille héros.

OME KAGAMI-NO MIKOTO. Dieu du miroir céleste, un des anciens Kamis du Japon.

OMEN. Présage bon ou mauvais que recevait celui qui prenait les augures chez les anciens, soit par le vol ou par le chant des oiseaux, soit par l'inspection des entrailles de la victime que l'on immolait, soit par l'aspect du ciel ou d'une autre chose quelconque ; car tout chez ces peuples superstitieux était un sujet de divination comme les paroles fortuites appelées voix divines, quand elles paraissaient venir des dieux, et voix humaines, quand elles venaient des hommes. Les rencontres imprévues, les mouvements de certaines parties du corps, comme le tressaillement du cœur, des yeux, des sourcils, du pouce de la main gauche, les éternuments, l'engourdissement du petit doigt, les tintements d'oreilles ; des noms qui pouvaient avoir une signification heureuse ou désagréable, etc. Du temps d'Homère, les éternuments de la droite ou de la gauche étaient pris pour un bon augure. Depuis, les seuls éternuments à la droite furent regardés comme des signes heureux.

OMEN prærogativum, se disait chez les Romains du suffrage de la première tribu ou centurie dans les comices.

OMETEUCTLI. Dieu du paradis céleste, dans la mythologie mexicaine. Il habitait, avec Omécihuatl, une ville magnifique, située dans le douzième ciel.

OMETOCHTLI. Dieu du vin chez les Mexicains. Il est probable que le vin auquel il présidait n'était pas le fruit de la vigne, l'Amérique n'en peut produire ; c'était sans doute quelque liqueur fermentée.

O-MI-TO. Divinité bouddhique des Chinois : c'est le bodhisatwa *Amitabha*, l'A... des Japonais. Les Chinois l'invoquent sans cesse par cette formule *Na-mo O-mi-to-fo* : *adoration à Amitabha Boudda!*

OM-MA-NI-PAD-MÉ-HOUM ou OM-MA-NI-PAT-MÉ-HOUM. C'est la formule de prière bouddhique la plus répandue et la plus populaire de toutes. Elle est tirée de la langue sanscrite et signifie littéralement : *Salut, précieuse fleur du nénufar.* Mais les Tibétains, en la faisant passer dans leur langue, lui ont attaché un sens plus étendu, plus mystique et plus conforme à leurs croyances ; pour eux, elle est le symbole de la doctrine de la métempsycose, par la transmigration céleste et terrestre, par la transmigration des esprits et celle des démons, par la transmigration humaine et animale. Cette prière se dit en récitant un chapelet de cent-vingt grains, fait de bois dur, de fruits secs, de noyaux, composé quelquefois avec les articulations de l'arête d'un poisson ou d'un serpent, quelquefois de petits ossements humains. Tous les points de l'Asie centrale sont couverts d'éternelles processions de pèlerins que l'on voit, chargés d'or et d'argent, se rendre à la montagne de Bouddha (Bouddhala), ou en revenir rapportant les bénédictions qu'ils y ont reçues, et toujours on les trouve accompagnant du chant de la formule mystique leur marche lente et silencieuse dans le désert. De la mer du Japon jusqu'aux frontières de la Perse, cette prière n'est qu'un long et ininterrompu murmure qui remue tous les peuples, anime toutes les solennités, est le symbole de toutes les croyances, l'antienne de toutes les cérémonies religieuses.

OMOFI-GANE-NO-KAMI. Dieu du destin selon les Japonais qui l'adorent.

OMOMANCIE. *Divination* par le moyen *des épaules* (ὦμοι). Il y avait chez les anciens Arabes une espèce de divination appelée *ilm el-aktaf, science occulte des épaules*, parce qu'on employait à cet effet des omoplates de mouton, qui, par le moyen des points dont elles étaient marquées, offraient certaines figures d'après lesquelles on tirait des présages.

OMO NO NOUSI-NO KAMI. Divinité japonaise. C'est un des dieux protecteurs de l'empire.

OMOPHAGIES. Fêtes qui se célébraient dans les îles de Chio et de Ténédos, en l'honneur de Bacchus, qui était surnommé *Omadius* (*Omadius* vient de ὠμός, *cru* et de ἄδω, *j'aime, je me plais*). On lui sacrifiait un homme que l'on mettait en pièces, en déchirant ses membres l'un après l'autre ; et c'est de cet horrible sacrifice, que le nom du dieu de la fête a été tiré. Arnobe, qui fait mention de cette fête, la décrit d'une manière moins odieuse. Les Grecs, en cette fête, se remplissaient, dit-il, de la fureur bachique : ils s'entortillaient de serpents, et man-

›aient des entrailles de cabri crues, dont s avaient la bouche toute ensanglantée; ce ui a plus de rapport au nom de la fête. *Omophagies* vient de ὠμός, cru, et de φαγω, *mange.)*

OMOROCA ou Omorca. Déesse qui, suiınt Bérose, existait au commencement du onde et renfermait en elle-même tous les res; ces êtres formés des ténèbres et de au, avaient des formes monstrueuses. étaient des hommes qui avaient deux ou atre ailes et autant de visages; d'autres, ır un seul corps, avaient deux têtes, l'une homme, l'autre de femme, réunissant nsi les deux sexes; d'autres avaient un rps de cheval, ou de taureau, ou bien des eds et des cornes de chèvre. Il y avait des iens avec quatre corps et des queues de isson; ou des quadrupèdes moitié cheux et moitié chiens. Des poissons, des rpents, des reptiles réunissaient en eux parties d'animaux d'autres espèces. Ces s monstrueux étaient représentés sur les s du temple de Bel. Tel était l'état du le lorsque Bel partagea Omoroca par le [redacted], et [redacted]e ses deux parties les [redacted]itôt les animaux mon- [redacted]Omoroca périrent.

OM[redacted]AROU-NO [redacted]OTO. Le sixième s esp[redacted]élestes qui, s[redacted]nt les Japonais, ıt régn[redacted]terre avan[redacted]es générations tuelles. [redacted]e, géni[redacted]melle, portait nom de Ka[redacted]e-no M[redacted]oto. Ils régnènt tous deux par [redacted]e la terre pennt deux cents millions [redacted]années.

OMPANOMÉSAVOUS. Sages ou devins s Madécasses. Ils jouissent d'un grand édit parmi les Ovas, qui sont très-supersieux et ajoutent une grande foi à la divition. Ils consultent les skids, c'est-à-dire ı sable placé sur une assiette et sur lequel nt tracés des caractères; ils y attachent un ns qu'ils interprêtent eux-mêmes. Ils ont ıssi une grande confiance dans les amuttes dont ils ornent leur personne.

OMPHALE. Reine de Lydie; Hercule fut ›ligé d'aller se faire esclave chez cette incesse. Il aima d'abord Malis esclave de reine, et en eut un fils qu'il nomma Al:e. Il fut ensuite épris d'Omphale elleême, et il en devint si amoureux, qu'ouiant son courage et sa vertu, il ne rougit ıs de filer auprès d'elle pour lui plaire. andis qu'Omphale portait la massue et la au du lion, dit agréablement Lucien, ercule portait une robe de pourpre, traillait à la laine, et souffrait qu'Omphale ıi donnât quelquefois des coups de sa aussure. On trouve en effet plusieurs ıciens monuments qui nous représentent mphale et Hercule, dans l'attitude que ur donne Lucien. Il peut bien se faire que, uand on a dit qu'Hercule étant chez Omhale, se vêtit en femme, apprit à filer, et se umit aux coups de souliers, par lesquels ı princesse l'avertissait de sa maladresse, n ait voulu exprimer la vie voluptueuse ue le héros mena chez Omphale. Il en eut un fils nommé Agélaüs, d'où l'on fait descendre Crésus.

OMPHIS. Un des noms d'*Osiris*. Ce nom signifie *bienfaiteur;* il est par conséquent très-convenable à une divinité qui passait pour avoir doté l'Egypte d'une multitude de bienfaits.

OMS. Le *Cerbère* de la mythologie égyptienne. C'est un hippopotame dont les formes sont mélangées de celles du crocodile. Dans les tableaux astronomiques de Thèbes et d'Esnèh, il occupe au ciel la place que les Grecs ont donnée à la Grande Ourse. Cette constellation était nommée le chien de Typhon par les Egyptiens, et sa présence dans l'Amenthi ne laisse pas douter que cet animal ne soit le type du chien Cerbère, qui, selon les mythes grecs, gardait l'entrée du palais d'Adès. La légende égyptienne le nomme Oms, et le qualifie de recteur de la région inférieure.

ON (*Jablonski*). Ville d'Egypte, dédiée au Soleil, dont elle renfermait un temple, le plus ancien qu'on sache lui avoir été consacré. Les Grecs la nommaient *Héliopolis, la ville du Soleil.* Les ruines de cette ville sont encore aujourd'hui appelées par les Arabes *Ain-Schems, la fontaine du Soleil.*

ONA. Fête que les Malabares célèbrent dans le mois d'août, en l'honneur de l'incarnation de Vichnou en nain, et de la défaite de Mahabali. C'est une espèce de bacchanale.

ONCA ou ONGA. Déesse honorée chez les Phéniciens. Ce nom signifie *délicate.*

ONCHESTIES. Fêtes célébrées dans la ville d'Oncheste, en Béotie, en l'honneur de Neptune, qui avait dans ce lieu un temple et un bois sacré, d'où il était surnommé *Onchestien.*

ONCHESTIUS. Surnom de *Neptune*, à cause du temple et de la statue qu'on lui avait dédiés dans la ville d'Oncheste. Homère célèbre, dans son *Iliade*, le bois sacré de Neptune.

ONCUS. Fils d'Apollon, donna son nom à un canton de l'Arcadie: il avait de fort belles cavales. Cérès, passant par l'Arcadie, inspira de l'amour à Neptune, et pour se dérober aux poursuites du dieu, se transforma en jument, et passa quelque temps parmi les cavales d'Oncus. Neptune découvrit le stratagème, il prit la figure d'un cheval, et alla chercher sa belle cavale, d'où naquit le cheval Arion, au profit d'Oncus, qui en fit ensuite présent à Hercule.

ONEIROCRITIE, ONEIROSCOPIE, ONEIROMANTIE, interprétation des songes. Cet art faisait une partie trop importante des anciennes religions, pour n'en pas exposer l'origine et l'histoire. Artémidore, qui vivait au commencement du deuxième siècle, a donné un *Traité des songes*, et s'est servi d'auteurs beaucoup plus anciens pour composer son ouvrage. Il divise les songes en deux espèces, en spéculatifs et en allégoriques. La première espèce est celle qui représente une image simple et directe de l'évé-

nement prédit. La seconde espèce n'en offre qu'une image symbolique ou indirecte. C'est cette dernière espèce qui compose l'immense série des songes confus, et qui seule a besoin d'interprète. Aussi, Macrobe a-t-il défini le songe, la vue d'un objet représenté allégoriquement, et qui a besoin d'explication. L'ancienne onéirocritie consistait en des interprétations recherchées et mystérieuses. On disait, par exemple, qu'un dragon signifiait la royauté; un serpent marquait la maladie; une vipère indiquait l'argent; des grenouilles annonçaient des imposteurs, le chat un adultère, etc. Les premiers interprètes des songes étaient plus superstitieux que les autres hommes de leur temps, mais ils agissaient sérieusement et n'étaient pas des fourbes; ils avaient foi dans leur art quoiqu'ils fussent abusés par bien des illusions. Ceux qui les consultaient, cherchaient l'analogie qui pouvait exister entre leurs songes et les événements pronostiqués. Les interprètes eux-mêmes auront eu recours à une autorité plus grande, afin d'y appuyer leur science. Mais il n'y avait alors aucune autre autorité que celle des hiéroglyphes symboliques, regardés comme une chose sacrée et mystérieuse. Les anciens rois entretenaient à leur cour des interprètes des songes, et sans remonter au temps passés, il y a encore aujourd'hui une foule de gens qui donnent aux songes de la nuit, une foi plus ou moins grande et obstinée.

ONGA, OGGA, ONCA. Il paraît que sous le nom d'Onga, les Phéniciens adoraient la même divinité que les Grecs, sous le nom de *Minerve*. (STEPH., [illegible] HESYCHIUS, [illegible].) Nous savions que son culte avait été établi de très-bonne heure, et peut-être par Cadmus, dans la ville de Thèbes. (ÆSCHYL., Scholiast, p. 130, edit. Stanlei.) Mais nous ignorons qu'il se fût introduit dans la partie méridionale du Péloponèse; et comme il n'y a pas d'apparence qu'il y ait passé de la Béotie, c'est une très-forte présomption que les Phéniciens l'ont apporté dans ce canton.

Stéphanus écrit que les Phéniciens connaissaient la déesse Onca, d'où les portes de Thèbes ont été appelées *Onciennes*. Stéphanus cite Euphorion à ce sujet. Hésychius parle de Minerve Onca, et dit la même chose par rapport aux portes de Thèbes. Il est vraisemblable que Cadmus a apporté ce nom de Minerve, de la Phénicie dans la Béotie; ce prince lui avait élevé une statue à Oncis, village de Béotie, où Minerve Onca, était adorée: elle était également nommée Onca et Onga. (Reg. IV, p. 9.) On croit que le mot *Ogga* signifiait en phénicien *une jeune fille*.

ONI. Génies ou démons qui, suivant les Japonais, sont encore actuellement les seuls habitants de l'île Genkai-sima.

ONIROPOMPE. Esculape avait sous ce nom un temple chez les Egéates. Les anciens admettaient aussi l'existence d'un génie de ce nom, que les magiciens contraignaient par leurs conjurations de procurer tel ou tel songe.

ONKELVOINEN. Mauvais génie de la mythologie finnoise, dont l'occupation est de détourner du droit chemin les chasseurs et les voyageurs.

ONNOFRIS. C'est-à-dire *modérateur des vivants*. Dieu égyptien, le même qu'Osiris *Pelhempumentis*, confondu par les Grecs avec Bacchus.

ONNONHOUARORI. Il y a sur les songes une idée fort singulière répandue parmi plusieurs peuples sauvages de l'Amérique septentrionale: ils s'imaginent que, comme l'âme ne peut rester dans l'inaction, dès qu'elle voit le corps plongé dans le sommeil elle en sort pour aller se promener, et qu'elle y revient ensuite comme à son gîte. Cette idée est heureusement sans conséquence. Il n'en est pas de même de la suivante. Ils se persuadent que, quand leur âme reste dans le corps pendant le sommeil, elle contracte avec leur génie protecteur une liaison si intime, qu'elle est dans une espèce d'extase, et qu'alors elle connaît tout ce qui lui est nécessaire. A leur réveil, ils ne doutent pas que leur âme n'ait vu réellement ce qu'elle s'est représenté en songe. Ils agissent conséquemment à cette [illegible] persuasion.

ONOCENTAURE. Monstre dont parle Elien (*De animal.*, XII, 9) moitié homme et moitié âne. C'était un buste d'homme, depuis la tête jusqu'à la ceinture, enté sur les épaules d'un âne, à la place de la tête et du cou de cet animal.

ONOMANCIE, pour *Onomatomancie*, *divination par les noms*. Elle était fort en usage chez les anciens. Les pythagoriciens prétendaient que les esprits, les actions et le succès des hommes étaient conformes à leur destin, à leur génie, à leur nom. On remarquait qu'*Hippolyte* (*[illegible] cheval*, [illegible]) avait été déchiré par ses chevaux, comme son nom le portait. De même on disait d'*Agamemnon* que, suivant son [illegible], il devait rester longtemps devant Troie (*[illegible] beaucoup*, et *[illegible], demeurer*), et de [illegible] qu'il devait être racheté de l'esclavage ([illegible] *racheter*). De même un Thaléen [illegible] *Nicon*, *vainqueur*, fut quatorze fois couronné dans les jeux solennels de la Grèce. On [illegible] qu'Auguste, sortant de Rome pour aller [illegible] vrer la bataille d'Actium, rencontra un paysan conduisant un âne; l'homme s'appelait *Eutychus*, *fortuné*, et l'animal *Nicon*, *vainqueur*. Il prit cette rencontre pour un présage de sa victoire future, et après qu'il l'eut remportée, il fit bâtir, au lieu même où était son camp, un temple dans lequel il mit la figure de l'âne et du paysan.

Une des règles de l'onomancie parmi les pythagoriciens, était qu'un nombre pair de voyelles dans le nom d'une personne signifiait quelqu'imperfection au côté gauche, et qu'un nombre impair de voyelles signifiait quelqu'imperfection au côté droit. Ils avaient encore pour règle, que de deux personnes, celle-là était la plus heureuse dans le nom de laquelle les lettres numérales ajoutées ensemble formaient la plus grande somme;

ainsi, disaient-ils, Achille avait vaincu Hector, parce que les lettres numérales comprises dans le nom d'Achille formaient une somme plus grande que celles du nom d'Hector.

C'était sans doute d'après un principe semblable que, dans les parties de plaisir, les Romains buvaient à la santé de leurs maîtresses autant de coups qu'il y avait de lettres dans leurs noms.

Enfin, on peut rapporter à l'onomancie tous les présages qu'on prétendait tirer des noms, soit considérés dans leur ordre naturel, soit décomposés et réduits en anagrammes : folie trop souvent renouvelée chez les modernes. Théodat, roi des Goths, voulant connaître le succès de la guerre qu'il projetait contre les Romains, un devin juif lui conseilla de faire enfermer un certain nombre de porcs dans de petites étables, de donner aux uns des noms romains, aux autres des noms goths, avec des marques pour les distinguer, et de les garder jusqu'à un certain jour. Ce jour étant arrivé, on ouvrit les étables, et l'on trouva morts les cochons désignés par les noms des Goths, ce qui fit prédire au juif que les Romains seraient vainqueurs.

ONOMASTERIES. Fêtes que les Grecs célébraient le jour où l'on donnait aux enfants le nom qu'ils devaient porter.

ONOMATE. Fête établie à Sicyone en l'honneur d'Hercule, lorsque, au lieu des simples honneurs dus à un héros, il fut ordonné par Phestus qu'on lui sacrifierait comme à un dieu, et qu'on lui en donnerait le nom.

ONUAVA. Divinité adorée par les anciens Gaulois, que l'on croit être la *Venus céleste*. Sa figure portait une tête de femme, avec deux ailes déployées au-dessus, et deux larges écailles au lieu d'oreilles. Cette tête était environnée de deux serpents dont les queues allaient se perdre dans les deux ailes. C'est sans doute la même divinité qui est représentée à Montmorillon dans le Poitou, sur la porte d'un ancien temple gaulois.

ONUPHIS était le nom d'un bœuf sacré des Égyptiens. Elien (*De animal.*, lib. XII, c. 11), dit qu'il était noir, et que ses poils étaient à contre sens ; ce qui, dit Macrobe (*Saturn.*, I, cap. 21), l'avait fait choisir pour une image du Soleil brillant dans l'hémisphère inférieur. Macrobe a dit qu'il changeait de couleur d'heure en heure, et qu'il était gardé à Hermuntis, dans un temple magnifique dédié au Soleil. Son nom, en langue cophte, signifie *bon génie*. C'était le troisième bœuf adoré en Egypte, mais très-distinct de l'Apis de Memphis et du Mnévis d'Héliopolis. Macrobe l'appelle *Bacis*, et selon d'autres manuscrits *Pabacis*. En langue cophte, ce dernier nom signifie *de la ville*, en sous entendant *divinité tutélaire*. C'était sans doute le nom particulier que lui donnaient les habitants d'Hermontis ou Hermuntis.

Hermuntis, appelée aujourd'hui *Arment* (Pocok., lib. II, c. 4), était située sur le Nil, dans la Thébaïde, et elle conservait un hilomètre dans le temple d'Onuphis, comme les habitants de Memphis dans celui d'Apis. On voit encore des ruines de ce temple avec la figure d'un bœuf.

ONYCOMANCIE. Espèce de *divination* qui se faisait par le moyen *des ongles*. Elle se pratiquait avec de l'huile et de la suie, dont on frottait les ongles d'un jeune garçon, qui présentait au soleil ses ongles, ainsi frottés, sur lesquels l'on prétendait voir des figures qui faisaient connaître ce que l'on voulait savoir. Ce mot est formé de ὄνυξ *ongle* et de μαντεία, *divination*. De là les chiromanciens modernes ont donné le nom d'onycomantie à la partie de leur art, qui consiste à deviner le caractère, et la bonne ou mauvaise fortune d'une personne, par l'inspection de ses ongles.

ONYX, pierre précieuse. Elle signifie *ongle* chez les Grecs, qui avaient imaginé qu'elle était formée par les Parques, avec la rognure des ongles de Vénus, que Cupidon lui coupa en lui tirant une de ses flèches.

OO ANA MOUTSI-NO-KAMI, un des anciens *Kamis* du Japon ; fils de So san-no o-no Mikolo et d'Ina da fime.

OO FIROU ME-NO-MOUSI, un des principaux *Kamis* du Japon ; c'est un esprit femelle, fille du dieu Osa nami-no Mikoto ; ce nom signifie l'intelligence précieuse du soleil céleste.

OOMANCIE ou OOSCOPIE, d'ὠόν, *œuf*. Art de deviner, au moyen des œufs, ou des signes et des figures qui y paraissent. Suétone nous fournit un exemple de cette divination employée par Livie. Cette princesse, voulant savoir si elle deviendrait mère d'une fille ou d'un garçon, couva elle-même un œuf jusqu'à ce qu'elle eût fait éclore un poulet ayant une belle crête.

OO TOMA BE NO MIKOTO. Génie femelle de la cosmogonie japonaise, qui épousa Oo to-no tsi-no Mikoto.

OO TO-NO TSI-NO MIKOTO. Le cinquième des esprits célestes qui régnèrent sur le Japon antérieurement à la race humaine : il épousa Oo toma be-no Mikoto, et régna avec elle par la vertu du métal pendant deux cent mille millions d'années. Leur temple est dans la province de Yetsizen.

OPALES ou OPALIES. Fête qui se célébrait à Rome en l'honneur de la déesse *Ops*, un des jours des saturnales. Varron dit que cette fête se célébrait trois jours après l'expiration des saturnales. Selon Macrobe, on la célébrait le 19 décembre, qui était un des jours des saturnales. Il ajoute que l'on célébrait ces deux fêtes dans le même mois, à cause que Saturne et Ops étaient époux, et que c'était à eux qu'on devait l'art de semer le blé et cultiver les fruits ; c'est pourquoi l'on ne célébrait les opalies qu'après la moisson et l'entière récolte des fruits. Le même auteur remarque que l'on faisait des prières à cette déesse en s'asseyant sur les terres, pour montrer qu'elle était la terre et la mère de toutes choses, et qu'on faisait des

[illegible]

[illegible] *Histoire* [illegible]

[illegible] d'Italie, se [illegible] le secret [illegible] les serpens les plus dangereux. Les [illegible] la même chose des Ps[illegible] et [illegible] pourrait mê[illegible] une espece d'ophioma[illegible] ceux-ci d'exposer aux [illegible] lorsqu'ils étaient [illegible] s'ils étaient légitimes [illegible]

[illegible] Divinité que les Phéniciens [illegible] le bon principe. Elle [illegible] serpent, ainsi que l'in[illegible] « Entre tous les serpents, [illegible] par Arius d'Héracléop[illegible] divin, à figure d'épervier [illegible] plus agréable; dès qu'il [illegible] de la plus vive lumi[illegible] ferme, tout rentre dans les [illegible] pas que les Egyp[illegible] le monde, représentaient [illegible] un cercle de couleur bleue, [illegible] flammes qui s'en échappaient [illegible] parts, et dans le centre duquel étai[illegible] serpent à tête d'épervier, figure parfaite[illegible] semblable au *thêta* des Grecs. Ainsi, [illegible] que le cercle représentait l'univers, le ser-pent qu'il renfermait était le symbole du [illegible]

[illegible] Divination par les serpents. [illegible] serpent, et [illegible] divination. L'[illegible] [illegible] en usage chez les anciens : elle

ie, sans organes extérieurs, comme le ›ent; à la vue perçante, comme l'éper-·, centre de tout l'univers et source de .e lumière.

es Grecs faisaient Ophion fils de l'Océan, isaient qu'il avait eu le souverain pou-· avec son épouse Eurynome avant le rè-de Saturne.

PHIONEE. Chef des démons ou mauvais ies qui se révoltèrent contre Jupiter, se-Phérécyde le Syrien. C'est aussi un dieu Messéniens.

PHIONEE. Célèbre devin de Messénie, était aveugle de naissance. Voici la ma-·e dont il exerçait l'art de deviner, au rap-t de Pausanias. Il demandait à ceux qui aient le consulter de quelle manière ils aient gouvernés, soit en public, soit en ticulier, et suivant leurs réponses il pré-it ce qu'il leur devait arriver. Aristodè-général des Messéniens, ayant consulté lieu de Delphes sur le succès de la guerre il avait contre les Lacédémoniens, il lui répondu que quand deux yeux s'ouvri-nt à la lumière et se refermeraient peu ès, alors ce serait fait des Messéniens. ristodème apprit peu de temps après que devin Ophionée avait recouvré la vue ne manière fort extraordinaire. Il se plai-t durant quelques jours de violents maux tête, et au moment où il en fut délivré, il clair. A quelques jours de là, on vint an-ncer à Aristodème qu'Ophionée était re-enu aveugle comme auparavant. Il com-alors le sens de l'oracle, et pour ne pas vivre à sa patrie il se tua.

OPHIUCUS, ou LE SERPENTAIRE. Cons-ation boréale. Ce mot signifie *qui tient un pent*. On l'appelle aussi *Serpentarius*, *Ser-tinarius*, *Anguifer*, *Anguitenens*, *Carna-s* ou *Carnabas*, *Triopas*, *Hercules*, *Cæsius* e *Glaucus* (dieu marin), *Esculapius*, *Phor-*, *Cadmus*, *Jason*, *Esacus*, *Laocoon*, *Ari-us*. On rapporte communément cette cons-ation à Esculape le Messénien ou l'Epi-rien, père de Podalyre et de Machaon, ébré comme un des inventeurs de la mé-ine. Il fut un des *Argonautes*; il ressus-t Androgée ou, selon d'autres, Hippolyte, le moyen d'une herbe qu'un *serpent* lui orta. Ce serpent, qui est sans doute le nbole de la sagesse et de la pénétration in si célèbre médecin, est représenté dans mains, ce qui lui a fait donner le nom *Serpentaire*; mais les différents noms on a donnés à cette constellation mon-nt assez que les anciens ne l'ont pas rap-rtée à un seul personnage. Triopas était roi des Perrhébéens, qui fut tué par Car-bas. Glaucus est le même qu'Androgée, on dit avoir été ressuscité par Esculape. orbas était un Thessalien qui nomma ses uples Lapythes, du nom de son père. Il ut roi des Argiens et fils de Triopas, selon vius. Aristée est célèbré dans le qua-ème livre des *Géorgiques* de Virgile.

OPICONSIVES. Fêtes qu'on célébrait à me le 25 août, en l'honneur d'*Ops*, sur-nommé *Consiva* (*voy.* CONSIVA), du mot *con-sero*, *je sème*, *conserui*, *j'ai semé*.

OPIGENE. Surnom de *Junon*, pris soit de ce qu'elle était fille d'Ops, soit de ce qu'elle portait secours aux femmes en travail d'en-fant. *Diane*, *Lucine* et *la Lune* ont porté le même nom.

OPIMES (DÉPOUILLES). C'est ainsi qu'on nommait les armes consacrées à Jupiter Fé-rétrien, et remportées par le chef ou par tout autre officier de l'armée romaine sur le général ennemi, après l'avoir tué de sa main en bataille rangée. Ces dépouilles étaient suspendues dans le lieu le plus fréquenté de la maison. Il n'était pas permis de les en retirer quand on la vendait ou de les sus-pendre de nouveau si elles venaient à tom-ber. Une loi attribuée à Numa en distinguait de trois sortes : les premières, consacrées à Jupiter Férétrien, les secondes à Mars, et les troisièmes à Quirinus. Mais le nom d'O-pimes resta aux premières.

OPINION. Les anciens en avaient fait une divinité allégorique qui présidait aux senti-ments des hommes. Ils la représentaient sous la figure d'une femme dont la démar-che et la contenance étaient mal assurées, mais dont l'air et les regards étaient très-hardis.

OPIS. Nom d'un dieu qu'on invoquait quand on avait besoin de secours *qui opem ferebat*. Surnom de *Diane*, considérée comme divinité protectrice des femmes en couches; la même que *Némésis*. Giraldi dérive son nom du voile mystérieux qui couvre nos destinées (ὄπισθεν, *derrière*).

OPIS. Une des *Nymphes*, compagne de Cy-rène, mère d'Aristée, selon Virgile.

Opis fut aussi une nymphe compagne de Diane. (*Æneid.* XII, 532.)

OPITER, OPITULATEUR, OPITULE, c'est-à-dire *secourable*. Surnoms de *Jupiter*.

O-PO-PO et OPOU-TO. Dieux des enfers de glace, selon les bouddhistes de la Chine. Les damnés y éprouvent un froid si violent que leurs corps en sont tout contractés et couverts de rides et de gerçures.

OPS. La même divinité que *Rhéa*, ou *Cybèle*, ou même la *Terre*, que l'on a sur-nommée Ops à cause des grands secours que l'on en tire pour la vie, ou peut-être parce que toutes les *richesses* (en latin *opes*) vien-nent de la terre, comme dit Cicéron au li-vre II *De la nature des dieux*. On représen-tait Ops sous les traits d'une matrone véné-rable qui tendait la main droite, comme pour offrir son secours à tout le monde, et qui, de la main gauche, donnait du pain à des pauvres. T. Tatius, roi des Sabins, fut le premier qui voua et bâtit un temple dans Rome à cette divinité; on y déposait le trésor public. Tullus-Hostilius lui en bâtit un autre, conjointement avec Saturne. Ceux qui sacrifiaient à cette déesse étaient assis pendant le sacrifice, pour marquer la stabi-lité de la terre. On lui immolait, au mois d'avril, une vache pleine et des truies. Dans une description rapportée par Gruter (p. 26,

3), il est dit que, sous le consulat de L. Munatius Verus et de C. Terentius Felix, on désigna un emplacement pour le temple d'Ops et de Saturne, et, ce qui est singulier, Ops est nommée avant Saturne. Une autre inscription faite sous Pertinax (*ibid.*, n. 4), lui donne le titre de *divine*, et lui adjoint la Fortune :

OPI DIVINÆ ET FORTUNÆ
PRIMIGENIÆ SACR., ETC.

Ce sont les deux seules inscriptions que l'on trouve gravées à l'honneur de cette déesse sous le nom d'Ops.

Saint Augustin, qui réduit tous les dieux et les déesses à l'âme ou l'esprit du monde, *animus mundi*, en tant qu'il a quelque propriété, dit que cet esprit du monde, en tant qu'il prête son assistance aux femmes en couches, et qu'il reçoit leurs fruits sur le sein de la *terre*, est appelé Ops. Ce nom veut dire terre, en vieille langue italique, et il a donné naissance au mot *opes*, biens, richesses, comme si la terre était la richesse par excellence. Dans la suite, les Romains la confondirent avec Rhéa, ou Cybèle, femme de Saturne. Philochorus fut le premier qui dédia, dans l'Afrique, un autel à Saturne et à Ops. On lui offrait en sacrifice, au mois d'avril, une vache pleine et un porc. Les Opales étaient célébrées en son honneur.

OPTIMUS-MAXIMUS. C'est le nom le plus ordinaire que les Romains donnaient à *Jupiter*, comme étant celui qui caractérisait le mieux la divinité dans ses principaux attributs, la souveraine bonté, la souveraine puissance.

OR ou OUR (אור). Feu pur et primordial, principe des êtres, lumière incréée, splendeur éternelle : tels étaient le nom et l'image sous lesquels se représentaient le dieu suprême, père et maître de tous les êtres.

OR (Age d'). Age heureux où régnaient l'innocence et la justice, où jamais le souffle empoisonné des soucis rongeurs ne corrompit l'air qu'on y respirait ! Dans cet âge, le sang humain n'était pas formé de chair immonde. L'homme, étranger aux arts cruels de la vie, aux rapines, aux carnages, aux excès, aux maladies, était le maître et non le bourreau des autres êtres de l'univers. Le crépuscule éveillait alors la race heureuse de ces hommes bienfaisants : il ne rougissait point, comme aujourd'hui, de répandre ses rayons sacrés sur des gens livrés à l'empire du sommeil, du luxe et de la débauche. Leur assoupissement léger s'évanouissait encore plus légèrement ; renaissants entiers comme le soleil, ils se levaient pour admirer la beauté de la nature. Occupés de chants, de danses et de doux plaisirs, leurs heures s'écoulaient avec rapidité dans des entretiens pleins de douceur et de joie, tandis que dans le vallon semé de roses, l'amour faisait entendre ses soupirs enfantins ; libres de toutes inquiétudes, ils ne connaissaient que les tendres peines, qui rendent le bonheur encore plus grand. Ces fortunés enfants du ciel n'avaient d'autres lois que la raison et l'équité ; aussi la nature bienfaisante les traitait-elle en mè tendre et satisfaite. Aucuns soins n'ob scurcissaient le firmament ; des zéphy éternels parfumaient l'air des présents Flore ; le soleil n'avait que des rayons fav rables ; les influences du ciel, répandues douce rosée, devenaient la graisse de terre. Les troupeaux, mêlés ensemble, bo dissaient en sûreté dans les gras pâturag et l'agneau égaré dormait tranquilleme milieu des loups. Le lion étincelant n'alar mait pas les faibles animaux qui paissai dans les vallons ; considérant d'abord, d sa retraite sombre, le concert de la natur son terrible cœur en fut adouci et se v forcé d'y joindre le tribut de sa triste pa tant l'harmonie tenait toutes choses da une union parfaite : la flûte soupirait do cement ; la mélodie des voix suspen toute agitation. L'écho des montagnes ré tait ces sons harmonieux ; le murmure vents et celui des eaux s'unissaient à ces accords. Les orages n'osaient se les ouragans paraître ; les eaux ay coulaient tranquillement. Les matière fureuses ne s'élevaient pas dans les pour y former les terribles météores. L' midité malsaine et les brouillards plus dangereux ne corrompaient pas sources de la vie. Tels étaient les pr jours du monde dans son enfance. l'homme ne cherchait pas sa félicité superflu, et la faim des richesses n'all pas en lui des désirs insatiables.

Mais bientôt ces temps rapides et cents ont fait place aux siècles de fe

ORA. Une des maîtresses de Jupiter, la rendit mère d'un fils nommé Colax.

OBAA. Dieu de l'île de Bora-bora, q Taïtiens adoptèrent dans le siècle d parce qu'ils étaient mécontents des les de leur pays.

ORACLES. C'était la plus auguste plus religieuse espèce de prédiction dans l'antiquité. Les oracles avaient but un commerce immédiat avec les pour en obtenir des lumières dans l res épineuses, et le plus souvent la sance de l'avenir. A peine furent-ils qu'on ne connut bientôt plus d'autre de se décider. Fallait-il déclarer la introduire quelque nouveauté dans le vernement, imposer une loi, on consu l'oracle, et sa réponse était inviolable crée. Jupiter était regardé comme le mier moteur des oracles et la source de toute divination ; le livre du tin s'ouvrait à ses yeux, et il en plus ou moins, selon son bon plaisir divinités subalternes. Les oracles accrédités et les plus multipliés ceux d'Apollon ; Jupiter s'étant déchargé ce dieu du soin d'inspirer toutes devins et de prophètes. Entre les d'Apollon, celui de Delphes était moins encore par son ancienneté que précision et la clarté de ses répon oracles du trépied passaient en pro

r des vérités claires et infaillibles. .e privilége des oracles fut accordé dans uite à presque tous les dieux, et à un nd nombre de héros. Outre ceux de phes et de Claros, en l'honneur d'Apol-, et ceux de Dodone et d'Ammon, en l'hon-ır de Jupiter, Mars eut un oracle dans la ce; Mercure à Patras; Vénus à Paphos et s l'île de Cypre; Minerve à Micènes; ne, dans la Colchide; Pan, dans l'Arca-; Esculape à Epidaure et à Rome; Her-e, à Athènes et à Gadès; Sérapis, à xandrie; Trophonius en Béotie.

On peut distinguer deux sortes d'oracles z les païens : les uns véritables, et les res fruit de l'imposture ou de la crédulité. On sera peut-être étonné de nous voir mettre des oracles véritables chez les ens, quand presque tout le monde s'ac-de à les regarder comme faux et controu-. Mais si nous examinons toutes les ré-ıses rendues par les oracles anciens, que ıs ont transmises les historiens, il faut cessairement convenir que plusieurs sont ppantes et tiennent du prodige. Que l'on se à la crédulité des peuples, à l'impos-e et à la subtilité des prêtres, une part ssi large que l'on voudra, il est certain e les anciens n'étaient pas plus absurdes e nous ne le sommes. Dans les beaux cles de la Grèce et de Rome, il y avait des crédules et des esprits forts qui mettaient oracles à l'épreuve, qui prenaient toutes précautions et les garanties nécessaires ur sortir vainqueurs de la lutte et mettre divinité en défaut. Quelquefois l'oracle pondait aux simples pensées du consul-nt. Tacite s'exprime en ces termes, au IIe re des *Annales* : « Germanicus alla con-lter Apollon de Claros. Ce n'est point une mme qui y rend des oracles, comme à elphes, mais un homme choisi dans cer-nes familles, et qui est presque toujours Milet. Il suffit de lui dire le nom et le mbre de ceux qui viennent le consulter; suite il se retire dans une grotte, et ayant is de l'eau d'une source qui s'y trouve, répond en vers à ce que vous avez dans sprit, quoique le plus souvent il soit fort norant. »

Certes, nous sommes fort éloignés de pré-dre que tous les oracles des païens aient réels : nous n'émettons cette supposition pour un très-petit nombre. Le démon vait aussi rendre des oracles, car nous ne ous pas oublier que son empire était nd sur la terre avant la venue du Messie; evait parmi les infidèles, chercher à ac-ître leur confiance dans les fausses divi-s.

Mais si quelques oracles des païens ont pu vrais, il n'en est pas moins certain que lupart étaient le résultat de la crédulité, l'imposture et de l'adresse. L'ambiguïté était un des caractères les plus ordinaires, ils étaient composés de telle sorte, que, i qu'il en arrivât, l'événement parût les itier : c'est ce qui est reconnu par les ens eux-mêmes. Il est bon de remarquer que les oracles en général étaient environnés de tout ce qui pouvait contribuer à en augmenter le mystère et en donner une haute idée. On choisissait de préférence ou de sombres forêts, ou de profondes cavernes, ou des fontaines intermittentes, ou des terrains étrangement accidentés. Les prêtres du lieu avaient seuls le privilége de pénétrer dans le sanctuaire. Les consultants se tenaient dans une salle voisine, d'où ils pouvaient tout au plus entendre les réponses de l'oracle, lorsqu'elles étaient rendues à haute voix, mais sans rien voir de ce qui se passait. De là vient que les anciens auteurs parlent fort diversement de la forme des oracles.

Plusieurs temples des oracles avaient des avenues souterraines connues des prêtres seuls, comme Rufin nous l'apprend du temple de Sérapis. On voit, dans le livre de Daniel, que le temple de Bel à Babylone avait également des issues secrètes par lesquelles les prêtres s'introduisaient à l'insu du roi et du peuple; quelques statues où leurs piédestaux étaient creusés de manière à cacher un homme. Les voûtes des sanctuaires étaient construites de manière à augmenter le volume de la voix et à la faire retentir au loin : de là cette voix surhumaine de la Pythie de Delphes, qui imprimait la terreur et le respect dans l'âme de tous ceux qui l'entendaient. Quelquefois, au rapport de Plutarque, il sortait du fond du sanctuaire une vapeur très-agréable, causée par les parfums qu'on y brûlait. Cette odeur, qui remplissait le lieu où les consultants attendaient la réponse, était pour eux comme le signal de l'arrivée du dieu.

Il y avait des jours où il n'était pas permis de consulter l'oracle; mais ces jours n'étaient point fixés, les prêtres s'étaient réservé le droit de les marquer arbitrairement. Ainsi, lorsqu'on venait consulter l'oracle, on était souvent renvoyé, sous prétexte que le dieu n'était pas d'humeur de répondre, ce qui peut faire soupçonner que les prêtres avaient besoin de temps pour préparer et concerter leurs réponses.

L'équivoque, l'obscurité et l'ambiguïté formaient donc en général le fond des oracles; cette pauvreté de moyens n'échappait point aux esprits éclairés : nous avons déjà vu par ce qui précède que plusieurs personnages n'y avaient qu'une confiance fort limitée; il y avait même certains philosophes qui ne craignaient pas de dire hautement ce qu'ils en pensaient.

Ce qui contribuait à diminuer la confiance, c'est qu'on savait que les oracles se laissaient corrompre quelquefois, et, pour de l'argent, disaient tout ce qu'on voulait. Les Athéniens les plus éclairés n'ignoraient pas que celui de Delphes était vendu à Philippe; ce qui faisait dire à Démosthènes que la Pythie *philippisait*.

Cependant les oracles subsistèrent dans toute leur gloire jusque vers le temps de la naissance de Jésus-Christ : les Chrétiens virent dans ce fait, attesté par plusieurs au-

teurs païens, la conséquence de la décadence de l'empire de Satan ; car ils regardaient le démon comme le principal moteur des oracles des païens ; et naturellement le règne du Sauveur devait lui imposer silence. Cette opinion est appuyée sur plusieurs oracles où les démons annonçaient la venue de Jésus-Christ et leur propre déchéance ; tels sont les suivants, tirés par Eusèbe des écrits de Porphyre : « Gémissez, trépieds ; Apollon vous quitte. Il vous quitte, forcé par une lumière céleste. Jupiter a été, il est et il sera. O grand Jupiter! hélas! mes fameux oracles ne sont plus..... La voix ne peut revenir à la prêtresse ; elle est déjà condamnée au silence depuis longtemps. Malheureux prêtre, ne m'interroge plus! » Mais ce qui contribua le plus au discrédit des oracles fut la soumission des Grecs sous la domination romaine, laquelle, calmant toutes les divisions de la Grèce, ne fournit plus matière aux oracles. Le mépris des Romains pour toutes ces prédictions en fut une cause. Ce peuple ne s'attachait qu'à ses livres sibyllins et aux divinations étrusques, et il n'est pas étonnant que les oracles, étant une invention grecque, aient suivi la destinée de la Grèce. Enfin, la fourberie qui les soutint longtemps était trop grossière pour n'être pas enfin découverte par diverses aventures scandaleuses.

Néanmoins, le métier de rendre des oracles était trop lucratif pour être sitôt abandonné par les prêtres. Si les dieux se turent réellement, les prêtres parlèrent, et ils parlèrent encore longtemps après Cicéron et après Jésus-Christ. Théodoret nous apprend que l'oracle de Delphes subsistait encore du temps de Julien l'Apostat, qui l'envoya consulter sur l'expédition qu'il méditait contre les Perses. Depuis ce temps il n'en est plus fait mention.

Il est probable que les oracles se conservèrent tant que subsista le paganisme ; or le dernier coup lui fut porté l'an 451 de Jésus-Christ, par les empereurs Valentinien III et Marcien, qui défendirent, sous peine de la vie, tout exercice du culte païen.

ORAISON FUNÈBRE. Discours prononcé à la louange d'un mort. L'usage en est fort ancien.

Les oraisons funèbres étaient en usage chez les Grecs, au moins en certaines circonstances, comme nous le voyons par l'exemple de Périclès, qui prononça l'éloge funèbre des guerriers morts dans un combat.

Chez les Romains, Valérius Publicola fut le premier qui introduisit la coutume de louer les morts. Junius Brutus, son collègue, ayant été tué dans un combat contre les Étrusques, il fit exposer son corps aux yeux du peuple, dans le Forum ; puis, montant sur la tribune, il prononça l'éloge de cet illustre libérateur de Rome.

On trouve cet usage dans les contrées les plus éloignées et les plus barbares. Ainsi, dans les îles Sandwich, l'oraison funèbre est exigée, mais c'est une complainte comme chez les Juifs.

ORBONE (Arnob. II) et ORBANE (Plin., II, 7). Déesse des Romains. Elle avait soin des enfants orphelins, qu'on appelait en latin *orbi*, *orbati parentibus*. Elle avait un autel à Rome, près du temple des Lares. C'était, selon quelques-uns, une déesse qui faisait mourir les enfants. Elle était invoquée par les pères et mères pour garantir les enfants de sa colère.

ORCHOMÈNE. Fils d'Athamas et de Thémisto.

ORCUS *peregrinus*, mot que l'on lit dans une ancienne inscription trouvée à Naples.

D. M. TERTIO. FRATRI. SOROR. BENEMERENTI
FECIT. VIXIT. ANNIS. PLUS. MINUS. XXII
ORCO. PEREGRINO. (*Gruter*., 852, 3.)

Festus dit que *Orcus* était un dieu
qu'il avait un temple à Rome. De savants cri-
tiques pensent que les mots *orcus peregri-*
nus, signifient, *un tombeau étranger*. *Orcus*
en effet, qui signifie l'*enfer*, se prend aussi
pour sépulcre. Il y avait à Rome trois es-
pèces de tombeaux : les *communs*, où l'on
mettait indistinctement tous les gens du
peuple ; les *propres*, qui étaient réservés
pour un homme seul ou pour sa famille ;
les *étrangers*, *peregrini*, où l'on admettait
soit par amitié, soit par honneur, soit par
nécessité, quelqu'un qui n'était pas de la fa-
mille de ceux à qui le tombeau appartenait,
comme Ennius, qui fut enseveli dans le tom-
beau des Scipions ; et c'est par cette raison
qu'on les appelait *orci peregrini*.

ORCUS. Dieu des enfers ou *Pluton*. Les
poëtes employaient assez souvent ce nom
désigner les enfers en général. C'est ainsi
que, dans Virgile (*Georg.* IV), Charon
appelé *portitor Orci*, *le nocher des enfers*.
Orcus avait un temple à Rome, dans
dixième quartier de la ville, sous le nom
d'*Orcus quietalis* (Festus), le dieu qui
porte le repos et qui le donne à tout le
monde. Les Cyclopes avaient donné à Plu-
ton un casque qui le rendait invisible :
le célèbre casque dont les anciens font men-
tion sous le nom d'*Orci galea*. On dérive
mot *orcus* du grec *ὀργω*, *je renferme*, parce
qu'on disait qu'Orcus recevait tout, dévorait
tout, renfermait tout. Les Romains don-
naient le même nom à Aidonée, roi des Mo-
losses, dont ils confondaient l'histoire avec
celle du roi des enfers, parce que ses terres
étaient humides et bas ; aux fleuves infer-
naux, et aux enfers eux-mêmes. Charon et
Cerbère furent quelquefois aussi désignés
par le nom d'Orcus.

ORDRYSES. Divinité des Thraces.
n'était connue que d'eux, et dont
croyaient tirer leur origine.

ORÉADES ou ORESTIADES. Nymphes
des montagnes (en grec ὄρος). Ce nom
donnait aussi aux nymphes de la suite de
Diane, parce qu'elles chassaient dans
montagnes avec cette déesse.

OREILLES. Les Crétois représentaient
Jupiter sans oreilles, pour marquer que
maître du monde ne doit écouter personne
en particulier, mais qu'il doit être égale-
ment propice à tous. Les Lacédémoniens au
contraire, lui en donnaient quatre, afin qu'

it plus en état d'entendre les prières de quelque part qu'elles vinssent. Le nom latin *auris, oreille*, vient de *ab hauriendo, quia vocem videtur haurire* seu *accipere*. Cette partie du corps humain était consacrée à la déesse de la mémoire, parce que, dit Pline, la mémoire a sa place dans le fond de l'oreille, *et in ima aure locus est;* c'est pourquoi on offrait quelquefois à cette déesse des oreilles d'argent (GRUTER., 167.) Les anciens observaient avec soin le tintement des oreilles, et ils en tiraient des augures. Cette coutume ou cette pratique est encore observée chez les populations qui habitent la partie méridionale de la France.

ORESTE. Fils d'Agamemnon et de Clytemnestre, était encore enfant lorsque son père fut assassiné, Il aurait éprouvé le même sort, si Electre, sa sœur, n'eût pris soin de le dérober aux fureurs de sa mère, en le faisant conduire secrètement à la cour de Strophius, roi de Phocide, son oncle. Oreste fut élevé avec son cousin Pylade, ce qui forma entre eux cette amitié célèbre qui les rendit inséparables. Quand il fut devenu grand, résolu de venger la mort de son père, il eut d'abord recours à l'oracle de Delphes. « Vengez-vous, lui dit l'oracle, mais sans bruit; que l'adresse et le secret vous tiennent lieu d'armes et de troupes. » (SOPHOCL., *Electr., act.* I.) Sous les auspices de cet oracle, il se rendit secrètement à Argos accompagné du seul Pylade. Il s'arrêta d'abord au tombeau d'Agamemnon, selon Eschyle (*Choephor.*), pour rendre aux mânes de son père de pieux devoirs. Il y rencontra sa sœur Electre, qui y était venue pour le même sujet. Après quelques entretiens, ils se reconnaissent, prennent ensemble des mesures pour assurer leur vengeance, et se confirment dans l'horrible résolution de tuer eux-mêmes leur mère. Oreste et Pylade s'introduisent dans le palais d'Egysthe, sous le nom d'étrangers. Ils trouvent le tyran occupé à un sacrifice, et le percent du même couteau qui avait immolé la victime. Clytemnestre était pour lors absente. Oreste est combattu par ses remords. « Apollon, dit-il, que tes oracles sont injustes! tu m'ordonnes de tuer une mère et la nature me le défend...... je vais commettre un attentat horrible, un crime exécrable à toute la nature; mais les dieux l'ont ainsi voulu : le sort en est jeté. » (EURIPID., *Electr.*) Eschyle lui fait dire qu'Apollon l'a menacé des plus cruels supplices, s'il n'ôtait le jour aux assassins de son père; qu'en le faisant même il serait livré aux Furies, frappé de lèpre, séparé du commerce des hommes, et obligé de traîner une vie languissante. Voilà Oreste également criminel en obéissant et en n'obéissant pas. Il se résout donc à sacrifier une mère parricide, et lui plonge lui-même le poignard dans le sein. *Voy.* ELECTRE.

A peine Oreste a-t-il commis le crime, qu'il sent sa raison se troubler. Il croit voir les Euménides avec les serpents qui sifflent sur leurs têtes, et des yeux qui distillent du sang. Il se sent tourmenté par les Furies : « O ma mère, s'écrie-t-il, n'armez plus contre moi ces filles de l'enfer avec leurs redoutables serpents. Ah! ce sont elles, je les vois frémir autour de moi..... O Apollon, ces monstres, ces Gorgones, ces prêtresses infernales en veulent à ma vie....., qu'on m'apporte mon arc et mes flèches; que j'écarte ces fières Euménides qui ne me laissent pas respirer..... oui, je vais les blesser si elles ne se retirent..... Entendez-vous le bruit des traits qui fendent l'air..... Les voyez-vous? Allez, noires déesses: pourquoi balancez-vous? fuyez, volez, et n'accusez qu'Apollon. Ah! la force m'abandonne, je ne respire plus. » (Idem, *Ibid.*) Cependant les Argiens, irrités du crime d'Oreste, ou plutôt animés par ses ennemis, les partisans d'Egysthe, tiennent une assemblée pour le condamner à mort, et font garder le palais pour l'empêcher d'échapper au supplice. Il se détermine à aller lui-même plaider sa cause devant le peuple. Il s'entend condamner à mort, et obtient, avec peine, d'éviter l'infamie du supplice, en promettant que sa main exécuterait l'arrêt prononcé. Mais Apollon le soustrait à ce malheur, ordonne qu'il soit exilé pendant un an, et qu'il aille à Athènes subir le jugement de l'aréopage : le dieu se charge de gouverner lui-même l'Etat d'Argos, jusqu'à ce qu'Oreste y vienne régner en roi paisible et glorieux. Tel est le sujet et le dénoûment de la tragédie d'Oreste, dans Euripide.

ORESTE se rend à Athènes, et se met d'abord sous la protection de Minerve; la déesse veut qu'il soit jugé dans les formes par des Athéniens choisis, qui jureront de prononcer suivant l'équité. Apollon entre en cause en faveur de l'accusé; il avoue qu'il a commandé à Oreste de tuer sa mère; mais il ajoute que tous ses oracles sont les décrets de Jupiter même. « Quoi, répliquent les Furies, Jupiter vous a inspiré d'ordonner le meurtre d'une mère pour venger un père mort? Oui, dit le dieu, car la mort d'un héros et d'un roi doit être considérée avec d'autres yeux que celle d'une indigne épouse. » (ESCHYL. *Euménides*, act. I.) Minerve ordonne qu'on aille aux voix : les suffrages pour et contre se trouvent en nombre égal; et la déesse, qui a aussi droit de suffrage, donne le sien à Oreste, et le renvoie absous; il fut même expié par le roi Démophoon. Malgré ce jugement, les Furies ne le quittent point et ne cessent de le tourmenter. Désespéré de sa situation, il retourne à Delphes, résolu de se donner la mort, si le dieu, qui était cause de son malheur, ne devenait l'auteur de son salut. Apollon lui ordonne d'aller dans la Tauride, d'y enlever la statue de Diane descendue du ciel, et de la porter à Athènes, promettant qu'à cette condition il sera délivré de ses fureurs. Oreste exécuta l'ordre, et à son retour, les Furies l'ayant quitté, il vécut en repos, et remonta paisiblement sur le trône de son père. *Voy.* CHRYSÈS, EUMÉNIDES.

Oreste épousa Hermione, fille de son on-

de Ménélas, et joignit le royaume de Sparte à ceux d'Argos et de Mycènes. Euripide le rend encore coupable de la mort de Pyrrhus, à qui il enleva Hermione. Après la mort d'Hermione, Oreste épousa Erigone, sa sœur utérine : elle était fille d'Egysthe et de Clytemnestre. Il en eut un fils, nommé Penthilde, qui lui succéda. Oreste vécut 90 ans, dont il en régna 70. Il mourut, dit-on, dans un voyage qu'il fit en Arcadie.

Pausanias nous apprend encore une circonstance singulière de l'histoire d'Oreste. Non content d'être absous par le jugement de l'aréopage, il alla encore chez les Trézéniens, pour se soumettre à la cérémonie de l'expiation; en y arrivant, il fut logé dans un lieu solitaire, où il demeura comme séparé des autres hommes, aucun Trézénien n'ayant voulu le recevoir chez lui jusqu'à ce qu'il fût lavé de la tache qu'il avait contractée, dit l'historien, en trempant ses mains dans le sang de sa mère. Cependant on prenait soin de le nourrir et de le purifier tous les jours, et l'on observait d'enterrer auprès de sa maison toutes les choses qui avaient été à son usage et qui avaient servi à sa purification. Lorsque toutes les cérémonies furent accomplies, il sortit de ce même endroit un laurier, qui s'est toujours conservé depuis, disait-on. Les descendants de ceux qui furent commis à la purification d'Oreste mangeaient tous les ans, à certains jours, en ce même lieu, et l'on montra longtemps, à Trézène, le vieux logement d'Oreste. Pausanias (*Corinth.*) dit encore que, dans un temple de Junon, bâti près de Mycènes, on voyait une statue qui, de son temps, portait le nom et l'inscription d'Auguste, mais que la tradition du pays attribuait à Oreste. Cette substitution ne doit point étonner, lorsqu'on se rappelle que les Grecs, soumis aux Romains, ne faisaient plus élever de nouvelles statues à ceux qu'ils voulaient honorer, mais qu'ils inscrivaient leurs noms sur d'anciennes statues de héros, dont ils leur attribuaient le monument, quoiqu'il fût beaucoup plus ancien.

Oreste n'était âgé que de 11 ans lorsqu'il se sauva des poursuites d'Egysthe (Sophoc., *Electr.*, 11.) Il fit l'offrande de sa première chevelure au fleuve Inachus. (Eschyl., *Choephor.*, 6.)

ORGEONS, ORGEONES et ORGIASTES. Prêtres et prêtresses de Bacchus qui présidaient à la célébration des mystères appelés Orgies.

ORGIES. On donnait ce nom aux fêtes qui se célébraient avec beaucoup de bruit, de tumulte et de confusion. *Orgies* vient de ὀργή, *fureur*, *colère* : telles étaient les fêtes de Bacchus, de Cybèle et de Cérès. Les orgies de Cérès et de Bacchus allaient souvent ensemble. Mais c'était principalement en l'honneur de Bacchus qu'elles se célébraient, et en mémoire de son voyage des Indes. Elles prirent naissance en Egypte, où Osiris fut le premier modèle du Bacchus grec. De là elles passèrent en Grèce, en Italie, chez les Gaulois et dans presque tout le monde connu. Dans les commencements, les orgies étaient peu chargées de cérémonies : on portait seulement en procession une cruche de vin, avec une branche de sarment, puis suivait le bouc qu'on immolait comme un animal odieux à Bacchus, dont il ravageait les vignes. Mais cette première simplicité ne dura pas longtemps, et le luxe qu'introduisirent les richesses passa dans les cérémonies religieuses. Le jour destiné à cette fête, les hommes et les femmes couronnés de lierre, les cheveux épars et presque nus, couraient à travers les rues, criant comme des forcenés : *Evohe Bacche*. Au milieu de cette troupe on voyait des gens ivres, vêtus en satyres, en faunes, en silènes, faisant des grimaces et des contorsions où la pudeur était peu ménagée. Venait ensuite une troupe montée sur des ânes, qui était suivie de faunes, de bacchantes, de thyades, de nymphes, de mimallonides, etc., lesquelles faisaient retentir de leurs hurlements tous les lieux par où elles passaient. A leur suite on portait des autels en forme de ceps de vignes couronnés de lierre, et sur lesquels fumaient l'encens et les autres aromates. Toute cette procession était fermée par une troupe de bacchantes couronnées de lierre, entrelacées de branches d'if et de serpents. Il n'est pas surprenant que la licence se soit introduite au milieu d'une telle société; aussi les historiens nous assurent qu'on se porta aux derniers excès, aux débauches les plus infâmes, et à tous les crimes que peuvent autoriser l'exemple, l'ivresse et l'impunité. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'on s'avisa fort tard d'y remédier; ce ne fut que l'an de Rome 568 que le sénat rendit un édit qui interdit les orgies dans toute l'étendue de la république de Rome, sous peine de mort.

ORGIOPHANTES. Principaux ministres ou sacrificateurs dans les orgies. Ils étaient subordonnés aux Orgiastes, ou femmes qui présidaient à ces fêtes; car, chez les Grecs, c'était aux femmes qu'appartenait la haute administration des mystères de Bacchus.

ORGYIES. Petites idoles que gardaient précieusement les femmes initiées aux mystères de Bacchus. Dans les fêtes de ce dieu elles prenaient ces petites statues et les emportaient dans les bois en poussant des hurlements.

ORILOCHIA. Nom donné à *Iphigénie*. Antonius Liberalis dit que Diane ayant supposé un veau en la place d'Iphigénie, lorsqu'on était sur le point de la sacrifier en Aulide, elle la transporta dans la Tauride, et de là en une île du Pont-Euxin, nommée Leucé, où elle lui accorda le don de l'immortalité; ensuite elle la maria avec Achille, et lui donna le nom d'Orilochia.

ORION. Fils de Neptune et d'Euriale, fille de Minos, se rendit fameux par son amour pour l'astronomie, qu'il avait apprise d'Atlas, et par son goût pour la chasse. C'était un des plus beaux hommes de son temps. Homère, parlant des deux fils de Neptune, Ephialte et Otus, dit que leur beauté ne

cédait qu'à celle d'Orion. Il était d'une taille si avantageuse, qu'on en a fait un géant. On voit, dit Virgile (*Æneid.*, lib. x), ce géant descendre des plus hautes montagnes, appuyé sur le tronc d'un orme antique; tandis que ses pieds touchent la terre, sa tête est cachée dans les nues. Il marche à travers les flots de la mer, et ses épaules s'élèvent au-dessus des eaux. On ajoute à cette fiction que ce fut dans le temps qu'il traversait ainsi la mer, que Diane, voyant la tête d'Orion surnager, sans savoir ce que c'était, voulut faire preuve de son adresse à tirer de l'arc en présence d'Apollon, son frère, qui l'avait défiée, et qu'elle tira si juste, que l'infortuné Orion fut atteint d'une de ses flèches meurtrières. Il avait eu une première femme, nommée Fide, que la vanité perdit; car ayant prétendu égaler sa beauté à celle de Junon, cette déesse la fit mourir. Orion avait voulu ensuite épouser Mérope, fille d'Oénopion, de l'île de Chio; celui-ci, dédaignant un tel gendre, l'enivra, lui creva les yeux et l'abandonna sur le bord de la mer.

Orion s'étant levé après que sa douleur fut appaisée, arriva à une forge, où ayant rencontré un jeune garçon, il le prit sur ses épaules, le priant de le conduire au lieu où le soleil se lève, et où étant arrivé il recouvra la vue et alla se venger de la cruauté d'Oénopion. Apollodore, qui raconte cette fable, ajoute que, devenu célèbre dans l'art qu'avait pratiqué Vulcain, Orion fit un palais souterrain pour Neptune, son père; l'Aurore, que Vénus en avait rendue amoureuse, l'enleva et le porta dans l'île de Délos; mais il y perdit la vie par la vengeance de Diane; elle fit sortir de terre un scorpion, qui le tua, pour se venger de l'insulte qu'Orion avait voulu faire à une des filles de la déesse et à elle-même, ayant osé toucher son voile d'une main impure.

Homère attribue la mort d'Orion à la jalousie de Diane. « La belle Aurore, fait-il dire à Calypso, n'eut pas plus tôt jeté un regard favorable sur le jeune Orion, que l'envie s'alluma dans le cœur de Diane; elle ne cessa qu'après que la déesse, avec ses flèches mortelles, eut privé l'Aurore de son cher amant, dans l'île d'Ortygie. » Homère parle ailleurs d'Orion, et dit qu'il était sans cesse occupé dans les enfers à poursuivre les bêtes féroces, voulant désigner par-là qu'il avait été un célèbre chasseur; car dans l'autre monde, suivant la théologie des anciens, chacun s'occupait aux mêmes exercices qu'il avait aimés pendant sa vie.

Du temps d'Orion, la peste affligea la ville de Thèbes; on alla consulter l'oracle, ressource ordinaire dans les grandes calamités, et on eut pour réponse que la contagion cesserait lorsque deux princesses du sang des dieux s'offriraient volontairement à la colère céleste, pour en être les victimes. Aussitôt les généreuses filles d'Orion, qui tirait son origine de Neptune, se dévouèrent pour le salut de leur patrie avec une fermeté et un courage au-dessus de leur sexe. L'une, dit Ovide (*Metam.*, lib. XIII), présenta la gorge à celui qui devait l'immoler, pendant que l'autre s'enfonçait un poignard dans le sein. Le peuple, qu'elles venaient de sauver par ce sacrifice, leur fit de magnifiques funérailles, et plaça leur bûcher dans l'endroit le plus éminent de la ville. Afin qu'un si beau sang ne pérît pas avec ces héroïnes, on vit sortir de leurs cendres deux jeunes hommes avec des couronnes sur la tête, qui firent eux-mêmes les honneurs de la pompe funèbre, et qui dans la suite portèrent le nom de *Couronnés*, en grec Στεφανηφόροι.

Diane, affligée d'avoir ôté la vie au bel Orion, obtint de Jupiter qu'il serait placé dans le ciel, où il forme la plus brillante des constellations; elle y occupe un grand espace du ciel, selon cette expression du poëte Manilius : *Magni pars maxima cœli.*

Les Arabes font, dans leur fable, de cette constellation une femme très-délicate, tandis que les Grecs en font un héros vainqueur des bêtes féroces, et qui dans ses galanteries s'était rendu redoutable aux sages nymphes et aux sévères déesses. Diane, dit Hygin, eut peine à se sauver de ses mains. Orion est la constellation la plus brillante, celle qui occupe une plus vaste étendue : elle a l'air d'un colosse qui s'élance au haut des cieux; aussi est-elle appelée un géant, et son nom est *Orion*, qui, dans les langues orientales, signifie l'étincelant, l'éclatant (*or, ora, lumière; ori, orion, lumineux*). Il est fils du Taureau, car il se lève à la suite de ce signe zodiacal. Il passe sans péril les eaux les plus profondes; car il a ses pieds dans le fleuve Eridan, constellation céleste, et ce fleuve ne lui va pas aux chevilles. C'est un chasseur déterminé, car il en a tout l'équipage; à sa suite sont les deux chiens; devant lui, le lièvre qui s'enfuit. Il perd la vue sur le bord de la mer; car cette constellation étant arrivée à l'Occident, côté de l'univers que les Orientaux appelaient la mer, disparaît à la vue et ne se lève plus qu'avec le soleil.

ORION. Nom du dieu de la guerre chez les Parthes.

ORIOS. Le dieu *Terme*.

ORISSA. Nom que les nègres de la côte de Benin donnent à leur divinité suprême. Ils conçoivent ce dieu comme une nature invisible qui a créé le ciel et la terre, et qui continue de gouverner le monde par les lois d'une profonde sagesse. Ils croient qu'il est inutile de l'honorer parce qu'il est essentiellement bon; au lieu que le diable étant un esprit méchant qui peut leur nuire, ils se croient obligés de l'appaiser par des prières et des sacrifices.

ORITHYE. Fille d'Erecthée, sixième roi d'Athènes, et sœur de Procris. Jouant un jour sur les bords du fleuve Ilissus, elle fut enlevée par le vent Borée, qui la transporta en Thrace, et la rendit mère de deux fils, Calaïs et Zéthès. Ovide dit que ce furent les premiers enfants qui naquirent d'Orithye avec Borée; mais d'autres écrivains leur donnent trois sœurs nées avant eux. Ovide dit que Borée, devenu amoureux d'Orithye, fit tout son possible pour l'obtenir de son

père par ses assiduités et par ses soins; mais voyant qu'il n'avançait rien par cette voie, parce que le pays froid où il régnait, et le souvenir de Térée mettaient obstacle à son bonheur, il se laissa emporter à cette fureur qui lui est si naturelle, et s'étant couvert d'un *nuage obscur*, il porta partout l'agitation et le trouble, balaya la terre et fit soulever de tous côtés des tourbillons de poussière, dans un desquels il enleva Orithye. Platon dit (in *Phædr.*) que cette fable n'est qu'une allégorie, qui nous apprend le malheur arrivé à la jeune princesse que le vent fit tomber dans la mer, où elle se noya. Mais il est certain, par l'histoire que Borée, roi de Thrace, épousa la fille du roi d'Athènes.

ORITHYE. Une des *Naïades*.

ORMUZD. Le génie du bien, le bon principe des anciens Perses, et de leurs descendants actuels, appelés Parsis ou Guèbres. Son nom a été orthographié par les Grecs *Oromase* ou *Oromazdes*; dans la langue zend il est écrit *Ahura-mazda*, que l'on traduit communément par *la grande lumière*.

Ormuzd, le chef de la lumière, fut occupé pendant trois mille ans à créer les êtres lumineux, les *étoiles*, le soleil, la lune, les planètes, et six génies qui font avec lui les sept Amschaspands, pour le seconder dans toutes ses opérations. Celles-ci furent parfaites et sans aucun mélange de ténèbres ou de mal, parce qu'Ormuzd put s'y livrer sans trouble. Ahriman était lié; mais au bout des trois mille ans, le génie du mal fut délié; il créa à son tour six génies malfaisants, et ils s'occupèrent à faire évanouir et à troubler tout ce qu'Ormuzd produisait. De là les désordres ou le mélange de mal et de bien qui règne ici-bas. Les Parsis adorent comme le bon principe, comme la personnification de la lumière primordiale créée par le Tout-Puissant; et peut-être comme le verbe et la parole éternelle, fondement de toute existence, et source de tout bien. C'est lui que l'on invoque devant le feu, qui est regardé comme son image la plus pure; c'est lui qui est supposé avoir instruit Zoroastre, et lui avoir inspiré la réforme de l'ancien culte.

ORNÉE. Surnom que les Corinthiens donnaient autrefois au dieu *Priape*, et qui venait, ainsi que son culte, peut-être d'*Ornée* ville du Péloponèse. Ils célébraient ses fêtes, et faisaient des sacrifices, qu'on appelait aussi *Ornées*. C'était près de Colophon ville d'Ionie, que l'on célébrait avec plus de splendeur les Ornées. Le Dieu n'avait alors pour ministres que des femmes mariées.

ORNÉOSCOPES et ORNITHOSCOPES. Augures qui, chez les Grecs, observaient le vol des oiseaux, leur chant, leur manière de manger, pour en tirer des présages.

ORNITHOMANCIE. *Divination* tirée du vol, du cri ou du chant *des oiseaux*. Ce mot est formé de ὄρνις, ὄρνιθος, oiseau, et de μάντις, *devin*, nom que les Grecs donnaient à ce qui s'appelait chez les Romains un augure. Ils tiraient des présages heureux ou malheureux des oiseaux, et cela de deux manières, ou de leur cri, de leur chant, ou de leur vol. Les oiseaux, dont on consultait le cri, le chant, étaient proprement nommés *oscines*, comme le corbeau, la corneille, le hibou; ceux dont on ne consultait que le vol, étaient appelés *alites* et *præpetes*, comme l'aigle, le busard, le vautour. Il y en avait qui étaient nommés *oscines* et *alites*; tels étaient le pivert, le corbeau, etc. Mais tous les gens un peu sensés se moquaient de ces présages et des augures qui les tiraient.

ORO ou ORO MATAOU. *Dieu* des Taïtiens, fils de Taaroa; d'autres le font fils de Tane, et supposent qu'il forme une *triade* sacrée avec son père et Taaroa, qui est le dieu esprit ou oiseau. Oro était un dieu sanguinaire et cruel; son culte exigeait toujours des sacrifices humains; mais il semble que le trépas ne suffisait pas pour satisfaire cette divinité féroce; les insulaires étaient persuadés que l'encens le plus agréable pour lui étaient les angoisses de la douleur, les tortures d'un être souffrant, et la longue agonie d'un malheureux se débattant contre les tourments sans cesse renaissants, jusqu'à ce qu'un trépas vivement attendu vînt l'y soustraire.

ORODEMNIADES. Mot formé de ὄρος, montagne, et de δέμνιον, *lit*, *séjour*. C'étaient les mêmes nymphes que les *Oréades*.

OROMASE. Le mage Zoroastre, dit Plutarque dans son *Traité sur Isis et sur Osiris*, admettait deux dieux, l'un bon et l'autre mauvais. Il appelait l'un Oromase et l'autre Arimanius; l'un avait rapport à la lumière sensible, et l'autre aux ténèbres et à l'ignorance... Il enseignait qu'il fallait sacrifier à l'un pour en obtenir des grâces, et à l'autre pour être préservé des maux... Il croyait que des arbres et des plantes les unes appartenaient au dieu bon, et les autres au mauvais. Il félicitait ceux qui tuaient un plus grand nombre de ces derniers... « Oromase, disait encore le mage, est né de la plus pure lumière, et Arimanius des ténèbres; ils se font la guerre ensemble. Mithra tient le milieu entre ces dieux, et c'est par cette raison, que les Perses appellent Mithra, le mitoyen ou le médiateur. Il y a un temps où il faut qu'Arimanius périsse; et alors la terre étant devenue toute unie, il n'y aura plus qu'une vie et une société de tous les hommes bienheureux, qui habiteront dans la même ville, et qui parleront le même langage. » Selon l'opinion des mages, ajoute Théopompe, pendant trois mille ans l'un des dieux prévaudra sur l'autre; et pendant trois autres mille ans, ils se feront la guerre, et l'un tâchera de détruire l'autre. A la fin Arimanius sera vaincu, et alors les hommes seront heureux, et n'auront plus besoin de manger.

ORO-MATOUA. Idoles des anciens Taïtiens, qui étaient destinées à rappeler la mémoire des parents décédés, aux pieds desquels on adressait des prières pour les

›nnes actions, et pour obtenir la guérison ›s malades.

ORONTE. Fleuve de Syrie, qui arrose les ›urs d'Antioche. En allant se rendre à la er, il passe tantôt par les plaines, tantôt ›ssi par des lieux escarpés et des précipi- ›s; en un mot, son lit est très-inégal. Pausa- ›as raconte (*Arcad.*, c. 29) qu'un empereur ›main voulant établir des transports par ›u depuis la mer jusqu'à Antioche, entre- ›it de rendre l'Oronte navigable, afin que en n'arrêtât ses vaisseaux. Ayant donc fait ›euser un autre canal avec beaucoup de ›ine et de dépense, il détourna le fleuve et ›i fit changer de lit. Quand le premier ca- ›l fut à sec, on y trouva un tombeau de ›rique, long pour le moins de onze coudées, ›i renfermait un cadavre de pareille gran- ›eur, et de forme humaine dans toutes ses ›rties. Les Syriens ayant consulté l'oracle ›Apollon à Claros, pour savoir ce que c'é- ›it que ce corps, il leur fut répondu que était Oronte, indien de nation. « En effet, ›marque l'historien que j'ai cité, si dans ›s premiers temps la terre, encore tout hu- ›ide, venant à être échauffée par les rayons ›u soleil, a produit les premiers hommes, ›uelle partie de la terre fut jamais plus pro- ›re à produire des hommes extraordinaires ›ue les Indes, qui encore aujourd'hui en- ›endrent des animaux tels que les élé- ›hants? » C'est que le commun des hommes ›royaient autrefois que l'homme était né de ›a terre imbibée d'eau, et échauffée par ›es rayons du soleil; au lieu que les philo- ›ophes les plus éclairés regardaient notre ›me comme une portion de la nature divi- ›e. Ovide a bien exprimé ces deux opinions ›ans le premier livre de ses *Métamorpho- ›es.*

ORPHÉE. Un des plus célèbres personna- ›es de l'ancienne Grèce. Il réunissait en sa ›ersonne la triple qualité de poëte, de mu- ›icien et de prêtre ou théologien. On le ›isait fils d'Apollon et de la muse Calliope. ›l était si habile à jouer des instruments ›u'il charmait les êtres les plus insensibles. ›es bêtes féroces accouraient à cette mélo- ›ie, et les oiseaux volaient à tire-d'aile pour ›entendre; les fleuves suspendaient leur ›ours; les arbres dansaient aux doux sons ›e sa lyre et les vents soufflaient de ce ›ôté-là.

On raconte qu'il a établi, le premier, le ›ulte des dieux, qu'il a enseigné leur origine ›t qu'il est ainsi le père de la mythologie ›aïenne. C'est aussi lui qui a établi l'expia- ›ion des crimes, et les mystères qu'on ap- ›elle *Orphiques*.

Selon Lucien, il a donné aux Grecs les ›rincipes de l'astronomie; il a écrit la guerre ›es géants, le ravissement de Proserpine, ›e deuil d'Osiris, célébré par les Egyptiens, ›t les travaux d'Hercule.

Sa descente aux enfers est célèbre. La ›ort lui ayant ravi Eurydice, son épouse, ›l se mit en devoir de l'aller chercher jusque ›hez les morts. Il prit sa lyre, descendit par le Ténare sur les rives du Styx, charma par la douceur de son chant les divinités infernales, les rendit sensibles à ses douleurs et obtint d'elles le retour de sa femme à la vie, à condition de ne pas jeter les yeux sur elle avant d'avoir franchi les limites des enfers. Orphée, impatient, oublia la défense; il revit Eurydice, mais pour la dernière fois. Dans l'excès de son désespoir, il s'ôta la vie.

Cependant la mort d'Orphée est racontée de plusieurs manières différentes : quelques auteurs le font périr d'un coup de foudre, en punition de ce qu'il avait révélé les mystères à des profanes. Une autre tradition le fait mettre en pièces par les femmes de Thrace, mais la cause en est diversement expliquée.

Platon dit que les dieux le punirent pour avoir voulu feindre, à la mort d'Eurydice, une douleur qu'il ne ressentait pas. D'autres assurent qu'il fut tué d'un coup de foudre, en punition de ce qu'il avait révélé à des profanes les mystères les plus secrets. Selon Virgile, depuis la perte de sa chère Eurydice, Orphée fut insensible aux charmes de l'amour et aux douceurs de l'hymen; mais les femmes de Thrace, qu'il dédaigna, exercèrent leur vengeance dans les jours solennels des orgies. Transportées de la fureur de Bacchus, elles se jetèrent sur lui, le déchirèrent, dispersèrent ses membres dans les campagnes, et jetèrent sa tête dans l'Hèbre. Ovide ajoute que cette tête étant entraînée par les flots, s'arrêta près de l'île de Lesbos, et que sa bouche faisait toujours entendre des sons tristes et lugubres, que les échos répétaient. Un serpent voulut la mordre; mais dans le moment qu'il ouvrait la gueule, Apollon le changea en rocher, et le laissa dans l'attitude d'un serpent qui était prêt à mordre. Cette tête fut en grande vénération chez les Lesbiens, qui la constituaient comme un oracle. Au sujet du motif qui porta les dames de Thrace à le tuer,

Les Thraces disaient, au rapport de Pausanias, que les rossignols qui font leurs nids aux environs du tombeau d'Orphée, chantent avec plus de force et de mélodie que les autres; mais les habitants de Dion, en Macédoine, prétendaient qu'Orphée était mort chez eux, et qu'il y avait sa sépulture. Le fleuve Hélicon, qui passe auprès, continue son cours l'espace de soixante-quinze stades : puis disparaissant tout à coup, il reparaît vingt-deux stades plus loin, non plus sous le nom d'Hélicon, dit Pausanias, mais sous celui de Baphira; et pour lors devenu navigable, il va enfin se jeter dans la mer. Les habitants de Dion disaient que l'Hélicon conservait autrefois son lit sans changer de nom, depuis sa source jusqu'à son embouchure; mais que les femmes qui tuèrent Orphée, ayant voulu se purifier dans le fleuve, il rentra sous terre, pour ne pas faire servir ses eaux à cet usage.

L'historien qu'on vient de citer nous parle des hymnes d'Orphée, et dit que « ceux qui ont étudié les poëtes, n'ignorent

pas qu'elles sont fort courtes et en petit nombre ; les Lycomèdes les savent par cœur, et les chantent en célébrant leurs mystères. Du côté de l'*élégance*, elles n'ont que le second rang, celles d'Homère ont le premier ; mais la religion a adopté les hymnes d'Orphée, et n'a pas fait le même honneur à celles d'Homère. » Les hymnes et autres poésies que nous avons aujourd'hui sous le nom d'Orphée, ne sont pas de lui, au jugement des savants, mais d'autres poètes qui sont venus longtemps après lui.

Quant au temps où Orphée doit avoir vécu, les savants s'imaginent que l'époque en est fixée par l'expédition des Argonautes; mais quand ensuite on consulte les chronologistes sur la *date* de cette expédition, on n'en trouve pas trois qui s'accordent.

« Nous ne craignons pas d'affirmer, dit M. le Blond (*Pierres gravées du Palais-Royal*, II, 2), qu'Orphée n'est qu'un personnage purement fabuleux et allégorique. Quelles que soient les causes qui ont contribué à la civilisation des peuples, et qui ont introduit chez eux les arts et les sciences, l'époque a dû être chère aux humains qui, presque toujours, ont cru tenir des dieux de si grands bienfaits, et qui, d'autrefois, les ont attribués à des hommes dont l'existence n'était pas plus réelle que celle des divinités au rang desquelles ils les plaçaient. Tels furent Hermès-Trismegiste, Détate et Mercure, dont l'analogie avec le Thot ou l'Hermès égyptien et l'Orphée des Grecs est si grande, qu'elle peut être regardée comme une identité.

« L'histoire d'Orphée n'est donc autre chose qu'une fable allégorique relative à l'invention, au progrès et à la perfection des arts et des sciences. Quant aux accessoires de cette fable, tels que les noces d'Eurydice, les causes et le genre de sa mort, la descente d'Orphée aux enfers et l'irréparable malheur que lui attira son impatience, il est impossible d'en pénétrer le vrai sens. »

ORPHÉOTHÉLISTE. Les Grecs nommaient *orphéotélistes*, ὀρφεοτελέσται, ceux qui étaient initiés aux mystères d'Orphée. On leur promettait le bonheur après la mort, et cependant on ne requérait d'eux presqu'autre chose que le serment du secret.

ORPHIQUES. C'est ainsi qu'on appelait le culte que rendait à Bacchus une classe d'hommes, ou, si l'on veut, une espèce de confrérie, sans y être autorisée par les lois. Ses membres se prétendaient dépositaires de l'ancienne doctrine d'Orphée et tâchaient de la ramener à sa véritable source, l'égyptianisme (HÉROD., l. II, c. 81). Ils faisaient profession d'un genre de vie conforme à celui des premiers hommes civilisés, qu'ils supposaient avoir été exempts de troubles et de crimes.

L'intérêt, autant que l'enthousiasme, avait multiplié partout les Orphiques. Platon nous les dépeint comme des charlatans, qui, chargés de leurs livres attribués à Orphée et à Musée, allaient frapper à la porte des grands, pour leur offrir soit de les purifier, soit de faire tomber la colère des dieux sur leurs ennemis : le tout au moyen de quelques cérémonies religieuses.

La manière dont Théophraste et Démosthènes parlent des Orphiques montre assez combien ils étaient décriés. Les éclectiques tentèrent de les ressusciter, pour ainsi dire, et s'unirent à eux pour ne former qu'une même secte. Qu'on me permette une courte digression sur tant d'objets et de pratiques obscènes dont furent souillés tous les anciens mystères et en particulier ceux de Bacchus. J'observerai d'abord que la pudeur n'est point une vertu de convention ; nous la devons à la nature, qui s'en sert pour rendre la beauté plus touchante et la laideur moins insupportable, quelquefois même intéressante. La garde de nos mœurs semble être confiée à cette pudeur innée si favorable à la propagation de notre espèce, et que le vice s'efforcerait en vain de grimacer. On dira sans doute que la religion avait consacré ces indécences ; qu'y étant accoutumé de bonne heure, l'imagination n'en pouvait être émue ; enfin, qu'il ne faut pas juger des mœurs des autres pays par les nôtres. Ces frivoles raisons sont détruites par l'expérience et les faits.

ORPHNÉ. *Nymphe* des enfers et mère d'Ascalaphe.

ORPHNÉE. C'est le nom d'un des chevaux de Pluton et de Claudien ; il signifie *le ténébreux*.

ORRA. Nom du dieu principal de l'île de Borabora, dans l'archipel de la Société ; peut-être le même qu'*Oro* à Taïti.

ORRE-ORRE. Dieu du vent chez les anciens habitants de Taïti.

ORSILOCHIE. Surnom de la *Diane* qu'on adorait dans la Chersonèse-Taurique ; il signifie, dit-on, *Diane l'hospitalière*, par ironie, à cause du traitement que l'on faisait à tous les étrangers.

ORSILOCHUS. Fils d'Idoménée. Il suivit son père à la guerre de Troie et s'y distingua par plusieurs beaux exploits ; mais ayant voulu s'opposer à une récompense qu'Ulysse demandait, il fut tué par ce prince.

ORTCHILLANGGHIN-ABDEKTCHI. Un des quatre *bouddhas* de la théogonie mongole, qui sont descendus sur la terre, pendant la période de dégradation, pour y prêcher la pénitence. À l'époque où parut celui-ci, la durée de la vie humaine cessa de s'élever à 80,000 ans. Ce dieu est le même qui est appelé par les Hindous *Kraka-tchandra*.

ORTHANE ou **ORTHONE.** Divinité adorée par les Athéniens. Le culte qu'on lui rendait ressemblait à celui de Priape.

ORTHÉSIE, ORTHIS ou **ORTHIENNE.** Surnom de *Diane* chez les Lacédémoniens. C'était devant l'autel de Diane Orthienne que les jeunes Lacédémoniens combattaient entre eux à qui recevrait le plus de coups de fouet sans se plaindre. *Voy.* DIAMASTIGOSE. Ce nom signifie celle qui dirige, qui aide à bien faire (ὀρθόω, *diriger, exciter*).

ORTHIONE. Surnom de *Diane*, qui lui fut

onné à cause de la sevérité avec laquelle lle punissait celles de ses nymphes qui ne ardaient pas une exacte chasteté. Il signifie *ur, inflexible;* c'est peut-être le même surom que celui d'*Orthienne.* Si les Spartiates e lui immolaient pas des victimes huaines, comme les habitants de la Tauride, u moins c'était devant cette statue qu'on ouettait les jeunes gens jusqu'au sang, pour eur apprendre à souffrir avec courage. Cette tatue était liée avec des brins de sarments; 'est de là que quelques-uns tirent le nom *'Orthia*, qui signifie *droite*, parce que, lisent-ils, elle ne pouvait pencher d'aucun óté; cette étymologie nous semble puérile.)'autres l'interprètent par *sévère* et fondent eur opinion sur le goût que cette idole vait pour le sang humain, habitude qu'elle vait contractée chez les barbares.

ORTHUS. Le chien qui gardait les troueaux de Gérion et contre lequel Hercule ut à combattre dans son expédition contre érion. Il était né, dit Hésiode, du monstre Echidna, comme Cerbère, la Chimère, le phinx, l'Hydre de Lerne et le Lion de Némée.

ORTYGIE. Petite île près de Syracuse, où était la fontaine d'Aréthuse. « C'est là, dit Virgile (*Æneid.*, lib. III), que le fleuve Alphée, qui arrose les champs d'Elide, amoureux de vous, ô fontaine d'Aréthuse, se fraye une route secrète sous la mer et se rend dans l'Ortygie, pour y mêler ses eaux avec les vôtres. » L'île de *Délos* est quelquefois aussi appelée Ortygie, à cause de l'abondance des *cailles* qu'elle nourrit.

ORUS. Un des dieux égyptiens les plus célèbres. *Voy.* HORUS.

OSCHEN, Génie de la mythologie des Parsis. C'est un des cinq *Gabs* ou *Izeds* surnuméraires qui président aux cinq parties du jour.

OSCHOPHORIES. Fête que Thésée institua en reconnaissance de ce qu'il n'avait pas été dévoré par le Minotaure et de ce que, par la mort de ce monstre, il avait délivré Athènes, sa patrie, de l'indigne tribut que le roi de Crète lui avait imposé. Les uns disent que les Oschophories furent instituées en l'honneur de Minerve et de Bacchus, dont la protection avait rendu Thésée vainqueur. Plutarque veut que ce fut en l'honneur de Bacchus et d'Ariane, qui lui fournit le fil pour se tirer du labyrinthe, et parce que son retour se fit à Athènes au temps des vendanges. On choisissait, pour la cérémonie de cette fête, de jeunes hommes, nobles d'extraction, qui prenaient des habits de filles, portaient des branches de vigne à la main, courant ainsi depuis le temple de Bacchus jusqu'à celui de Minerve; et celui qui arrivait le premier au but était le vainqueur et offrait le sacrifice. Le mot *oschophories* est formé de ὄσχος, qui signifie *une branche de vigne chargée de raisins*, et de φέρω, *je porte*, ou de φορά, *fruit d'un arbre, ce qu'il porte.* Le refrain des hymnes qu'on chantait dans ces fêtes était celui-ci : *Eu! hei!* (*bien!* et *hélas!*) pour rappeler aux Grecs ce que l'expérience a enseigné à toutes les nations, que la prospérité et l'adversité se suivent, et par conséquent qu'il faut se défier de la première et ne pas désespérer de la seconde.

OSCHTOUET. Génie femelle de la mythologie des Parsis. Il préside au second des jours épagomènes.

OSCILLÆ. Masques que les paysans mettaient sur leur visage pour se rendre plus ridicules dans leurs jeux. On en faisait d'écorce d'arbre, comme l'indique Virgile dans ses *Géorgiques* (lib. II, 386) :

Oraque corticibus sumunt horrenda cavatis.

Quelques auteurs prétendent que ce mot *oscillæ* désigne de petites figures d'osier, qu'Hercule, revenant d'Espagne, substitua aux victimes humaines que l'on offrait à Saturne en Italie. On trouve aussi, dans *oscillæ*, le jeu que l'on appelle aujourd'hui *escarpolette, balançoire*, dont Servius fait remonter l'origine à un temps de peste chez les Athéniens, qui, ayant consulté l'oracle, eurent pour réponse, qu'ils ne se délivreraient de ce terrible fléau qu'en trouvant les corps d'Erigone et Icare. Après bien des recherches inutiles, les Athéniens prétendirent prouver leur docilité à exécuter l'ordre de l'oracle, en attachant à des arbres des cordes, sur lesquelles ils se plaçaient et s'agitaient dans l'air, comme pour chercher les corps perdus dans un autre élément. Mais tombant assez fréquemment par le défaut d'habitude, ils s'avisèrent de substituer à leur place de petites figures qu'ils remuaient à leur gré, et de là vint le mot *oscillæ : Quod in his cillerentur et moverentur ora.* Ce jeu devint depuis un spectacle moral, que les anciens représentaient comme une image de la vie humaine, qui n'est qu'un mouvement perpétuel, un changement de scène où l'on voit alternativement le petit s'élever et le grand s'abaisser. C'était surtout aux féries latines que les Romains suspendaient à des arbres ces petites figures. Servius explique encore ce mot d'une chose honteuse et que l'on suspendait entre deux colonnes, pour détourner les enchantements.

OSCINUM. Genre d'augure ou de divination que les Romains tiraient du chant des oiseaux appelés *oscines*, tels que *le corbeau, la corneille, le hibou.* Le pivert et le corbeau étaient *oscines* et *alites* tout à la fois, parce qu'on consultait leur chant et leur vol.

OSIREN. Un des cinq génies qui, chez les Perses, président aux cinq divisions du jour.

OSIRIS. Voici l'opinion des Grecs sur Osiris. C'était un des grands dieux des Egyptiens et le plus généralement honoré dans tout le pays. On dit qu'il était fils de Saturne et de Rhéa, frère et époux d'Isis; mais, selon les historiens, il était fils de Phoronée, roi d'Argos. Ayant laissé le royaume à Egialée, son frère, il alla s'établir en Egypte, où il régna avec Isis dans une grande union, s'appliquant, l'un et l'autre, à polir leurs sujets, à leur enseigner

l'agriculture et plusieurs autres arts nécessaires à la vie. Après cela il se proposa d'aller conquérir l'univers, moins par la force des armes que par la douceur de la persuasion; et pour cela il se mit en campagne avec une armée composée d'hommes et de femmes, laissant la régence de son royaume à Isis, son épouse, assistée de Mercure et d'Hercule, dont le premier était chef de son conseil, et l'autre intendant des provinces. Il parcourut d'abord l'Éthiopie, où il fit élever des digues contre les inondations du Nil ; de là, il traversa l'Arabie, les Indes, vint ensuite en Europe, parcourut la Thrace et les contrées voisines, laissa partout des marques de ses bienfaits; ramena les hommes, alors entièrement sauvages, aux douceurs de la société civile, leur apprit l'agriculture et à bâtir des villes et des bourgs. Il revint comblé de gloire, après avoir fait élever partout des colonnes et d'autres monuments sur lesquels étaient gravés ses exploits : ce sont les mêmes conquêtes du Bacchus grec tant vantées par les poëtes.

Ce prince, de retour en Égypte, trouva que son frère Typhon avait fait des brigues contre le gouvernement, et qu'il s'était rendu redoutable. Osiris, qui avait l'âme pacifique, chercha à calmer cet esprit ambitieux, mais il ne put se garantir de ses embûches. Typhon l'ayant invité un jour à un grand festin, proposa, après le repas aux conviés, de se mesurer dans un coffre d'un travail exquis, promettant de le donner à celui qui serait de même grandeur. Osiris s'y étant mis à son tour, les conjurés fermèrent le coffre et le jetèrent dans le Nil. Isis, informée de la fin tragique de son époux, fit chercher son corps, et après des peines infinies, elle le trouva sur les côtes de la Phénicie où les flots l'avaient jeté. Elle le rapporta à Abydos, ville d'Égypte, sur le Nil, où elle lui fit élever un magnifique monument; puis, elle s'occupa du soin de venger sa mort. Quelques-uns ont dit que l'Abatos était son tombeau.

Les Égyptiens, pour conserver la mémoire des bienfaits qu'ils avaient reçus de ce prince, lui rendirent les honneurs divins, sous le nom de Sérapis, leur grande divinité : et comme Osiris leur avait enseigné l'agriculture, ils lui donnèrent le bœuf pour symbole. (*Voy.* Apis, Sérapis.) Osiris se voit souvent représenté avec la tête d'épervier; parce que, dit Plutarque, cet oiseau a la vue perçante et le vol rapide; ce qui convient au soleil. Ajoutons qu'Isis et Osiris étaient les deux principaux dieux, sur lesquels roulait toute la théologie égyptienne; et à parler exactement, ils étaient tous les dieux du paganisme; toutes les divinités particulières de l'un et de l'autre sexe n'étant que des attributs d'Osiris et d'Isis.

Si l'on en croit la plupart des auteurs anciens et modernes, Osiris, Isis sa femme, et Horus, leur fils, étaient les trois principales divinités de l'Égypte; au contraire, ils formaient comme le dernier anneau qui rapprochait de la terre les triades divines; et ils expliquent fort bien que ces trois divinités, quoique les plus infimes, étaient cependant les plus vénérées par les Égyptiens, parce qu'elles étaient les conservatrices du monde sublunaire, et en conséquence celles qui devaient se trouver plus en rapport avec les hommes.

Osiris fut considéré par les Égyptiens comme le souverain de l'Amenthi ou enfer ; delà la coutume de le représenter sous différents symboles sur les cercueils et les monuments funéraires. Ce dieu est caractérisé, par une coiffure particulière, formée de la partie supérieure du pschent (une tiare royale), ceinte d'un large diadème, et unie au disque du soleil et aux cornes du bouc, emblèmes de la lumière et de la faculté génératrice. Il tient en ses mains un fouet et un sceptre recourbé en forme de crochet, soit pour exprimer le pouvoir d'exciter le mouvement des choses et de les ralentir, soit par allusion au nom de la région infernale à laquelle ce dieu préside, c'est-à-dire l'Amenthi, qui attire les âmes de tous les vivants, et qu'on croyait les relancer dans le monde ; ce dieu est Osiris, dieu très-bienfaisant, seigneur de la vie, dieu grand, modérateur éternel, président de la région inférieure et roi divin. Nous retrouvons donc là le souverain de l'enfer égyptien, Osiris, divinité qu'Hérodote, Diodore de Sicile et Plutarque regardaient unanimement comme le type primitif du Dionysos ou Bacchus des Grecs et des Romains. L'opinion de ces classiques est pleinement confirmée par le groupe emblématique placé en face du dieu et dans la chapelle même. Le culte d'Osiris s'affaiblit peu à peu, depuis que le Sérapis de Sinope eût été apporté en Égypte, sous Ptolémée. Ce nouveau Sérapis réveilla le souvenir de l'ancien Sérapis égyptien et réchauffa son culte aux dépens de celui d'Osiris. On vit ce dernier s'éteindre peu à peu sous les rois grecs ; de manière que, sur les médailles impériales d'Égypte, où l'on voit la plupart des divinités égyptiennes, Osiris ne paraît jamais. Depuis cette époque, il est même fort rare de voir sur les monuments grecs et romains quelque mention d'Osiris et quelque trace de son culte.

L'attribut triangulaire dans la main d'Osiris, que l'on a pris pour un fouet, d'après les idées mythologiques des Grecs sur le soleil, est plus probablement un emblème de l'agriculture.

L'Égypte, qui fournissait alors l'Italie de froment et de légumes, en envoie encore tous les ans des navires chargés à Constantinople et dans toutes les Échelles (Savary, *Lettres sur l'Égypte*, com. III). Les petits blés, les lentilles, et quelques autres plantes légumineuses, faisaient une grande partie des moissons en Égypte. On ne pouvait les extraire de leurs épis avec les chariots, il fallait employer des fléaux. C'est le sceptre recourbé dont on a parlé plus haut, autre symbole de l'agriculture que nous trouvons dans les mains des figures égyptiennes et d'Osiris en particulier, ce dieu qui

sait, selon Diodore, pour avoir inventé toutes les pratiques de cet art utile.

OSLAD. Dieu des anciens Slaves, adoré à Kiew. Il était le dieu du luxe et des festins et dispensait la joie et les plaisirs.

OSSA-POLLA-MAUPS. Les anciennes relations donnent ce nom à la divinité suprême des Singalais, au dieu qui a créé le ciel et la terre. C'est sans doute un des génies qu'ils honorent, en dehors du culte qu'ils rendent à Bouddha.

OSSILAGO, OSSIPANGA. Déesse des Romains qui présidait à l'affermissement des os des petits enfants, ou que l'on invoquait contre les entorses et les fractures des membres.

OSSILEGIUM. L'action par laquelle on ramassait les os des cadavres qu'on avait brûlés sur le bûcher. C'étaient les plus proches parents où les héritiers qui prenaient ce soin. Lorsque c'étaient des morts opulents, afin que leur cendres ne fussent pas confondues avec celles du bûcher, on avait la précaution d'envelopper le corps du défunt dans une toile d'amiante, que les Grecs appelaient *asbestos*, qui est incombustible, et qui venait des Indes. Les parents chargés de cette cérémonie étaient en simple tunique et sans ceinture, *tunicati* et *discincti*, et ils avaient eu soin auparavant de se laver les mains :

Rigatæ
Perfusæque prius ante liquore manus,

comme dit Tibulle. On lavait ensuite ces cendres et ces os avec du lait et du vin ; et pour les placer dans le tombeau de la famille, on les enfermait dans une urne de matière plus ou moins précieuse, selon l'opulence ou la qualité du défunt, et qu'on appelait *ossuarium*.

OSSUARIUM, OSSARIUM. Urne dans laquelle on renfermait les cendres et les restes des ossements que le feu du bûcher avait épargnés. Les Grecs l'appelaient ὀστοθήκη et ὀστοδοχεῖον.

OSTARED. Nom sous lequel les anciens Arabes adoraient la *planète de Mercure*.

OSTER, OSTERA, OSTRA. Déesse de l'ancienne Germanie. On croit que c'était *la Lune*, représentée sous la figure d'une femme portant une corne ou un croissant. Il est probable que le nom d'*Oster*, *Easter*, donné à la fête de *Pâques* en Allemagne et en Angleterre, vient d'une fête lunaire, célébrée en l'honneur de cette déesse dans le mois d'avril. En effet, la coutume d'allumer des feux sur le sommet des montagnes, le premier jour de cette solennité, est encore assez commune dans la basse Saxe.

OTHIN. Dieu des anciens Scandinaves, que l'on confond ordinairement avec *Odin*; mais il paraît plus probable que l'on doit l'en distinguer. Odin est le vainqueur et le législateur des peuples du nord, qui, comme nous l'avons vu à son article spécial, a réformé l'ancien culte, sans doute dans l'impossibilité de le changer complétement, comme il en avait eu l'intention; tandis qu'Othin, appartient à cet ancien culte. Othin formait avec Vile et Ve, ses frères, une triade divine qui devait sa naissance à Bore, fils de Buri, qui tirait son origine de la vache Audhumbla. Les trois frères tuèrent le géant Ymer, dont le sang causa un déluge qui noya les géants ; et de ses sourcils ils construisirent sur la terre un château immense, pour se défendre contre les nouveaux géants, enfants de Bergelmer, qui avait échappé au déluge universel, en se sauvant dans une barque avec sa femme. C'est cette citadelle qu'on appelle Midgard, le monde ou la résidence du milieu; au centre se trouve Asgard, ou la résidence des dieux. Lorsque l'homme et la femme eurent été produits par le frêne et l'aulne, c'est Othin qui leur donna l'âme et la vie. Après la mort d'Odin, ce héros fut assimilé avec l'antique Othin, et bientôt l'on confondit les actions et les attributions de ces deux personnages.

OTH-LATH-GLA-GLA. Nom que les indigènes voisins de l'embouchure de la Colombie, dans l'Amérique septentrionale, donnent au Dieu suprême. Ils placent son habitation dans le soleil, et le regardent comme un esprit bon et tout-puissant. Ils lui offrent en sacrifice annuel les premiers saumons qu'ils prennent, des bêtes fauves, etc.

OTHREUS. Roi de Phrygie, père de Colicopis.

OTHRONA ou mieux ORTHONA. Divinité particulière aux Athéniens, dont le culte avait quelque rapport avec celui de Priape.

OTHRYONEE. Prince qui voulut épouser Cassandre.

OTI-ORE. Une des classes des *Aréoïs*, dans l'île de Taïti; leurs deux bras, comme marque distinctive, étaient tatoués depuis les doigts jusqu'aux épaules.

OTKON. Nom d'un génie que les indigènes de l'Amérique septentrionale regardent comme le créateur du monde. Ce mot signifie *chef*, *capitaine*, dans la langue hurone; mais dans celle des Onondagos, il veut dire *âme* ou *esprit*.

OTOLCHI. Un des plus célèbres *Bourkhans* ou bouddhas de la théogonie mongole. On le regarde comme le dieu de la médecine ; on le représente assis, les jambes croisées, et nu jusqu'à la ceinture; il est peint en rouge et une écharpe bleue lui ceint le corps.

OTOU. Un des dieux secondaires des Taïtiens. C'était la divinité principale de l'île Mau-roua.

OTUS et EPHIALTE. Fils de Neptune.

OUAHICHE. Génie ou démon dont les jongleurs iroquois se prétendent inspirés. C'est lui qui leur révèle les choses passées, éloignées ou futures.

OUARACABA. Espèce d'idole des Caraïbes. C'est un morceau de bois en forme de planche fort épaisse d'environ trois pieds de hauteur sur autant de largeur à sa partie supérieure, et d'un pied et demi à deux pieds par le bas, ayant la figure d'un trapèze élevé, debout sur le plus petit de ses côtés, et posé

en travers sur la proue d'une pirogue caraïbe C'est là dessus qu'est peint à plat et sans relief, le corps disproportionné du monstre, représentant à peu près celui d'un lézard à courte queue; le tout barbouillé de blanc et de noir d'une façon bizarre.

OUATIPE. Nom du mauvais principe chez les tribus sauvages de la Colombie.

OUBBA. Un des quatre bienfaisants *Tenghéris* qui créèrent le monde, suivant la cosmogonie des Mongols.

OUBOSES. Génies de la mythologie des Slaves, qui les croyaient des nains animés par les âmes des morts.

OUCHA. Fille de Bâna, *assoura* ou démon de la mythologie des Hindous. Elle épousa secrètement le petit-fils de Krichna et amena ainsi un ennemi dans la maison de son père. Celui-ci ayant osé défier. Vichnou, succomba sous les coups de la famille Krichna,

OUCHANA. Divinité indoue. Elle gouverne la planète de Vénus.

OUCHNICHARPANA. Déesse des bouddhistes du Népal. C'est une des manifestations de la matière.

OUCHSYT. Dieu des Yakouts, peuple de la Sibérie. C'est lui qui porte leurs prières au ciel et qui exécute les volontés du Tout-Puissant. Ils disent que Ouchsyt continue à se montrer parmi eux sous la figure d'un cheval blanc ou d'un oiseau.

OUDIYANA. Sage ou saint personnage adoré par les bouddhistes du Tibet, à cause des facultés surnaturelles qu'il passe pour avoir acquises par ses austérités.

OU-DOU. C'est-à-dire *Seigneur du monticule.* Les Tunquinois appellent ainsi un esprit qu'ils croient résider en certains endroits où il y a des monticules de terre, ou des arbres d'une grandeur remarquable, tels que ceux qu'on appelle Kai-da. Les femmes ont coutume de l'invoquer en passant, et de faire vœu, s'il leur prête son secours pour faire de bons marchés, d'ajouter, à leur retour, quelques mottes de terre pour augmenter le tertre, ou d'y déposer quelques livres de papier doré ou argenté, ou des couronnes de fleurs, ou des bâtons d'odeur: ce qu'elles font en revenant du marché, pour s'acquitter de leur vœu.

OU FITSI NI-NO MIKOTO. Le quatrième des esprits célestes qui régnèrent autrefois sur le Japon. Il fut le premier qui s'associa un esprit femelle, sans qu'il y eut cependant de copulation charnelle; il en fut de même sous ses successeurs, car les esprits divins s'engendrent tout seuls.

OUGUINDA. Seconde fête annuelle des Tchérémisses. On la célèbre avant la coupe des foins; son but principal est d'invoquer le dieu des blés, pour en obtenir une bonne récolte.

OUIAOUPIAS. Mauvais génies qui, suivant la croyance des Tupinambas, peuplade du Brésil, répandent la stérilité sur les campagnes, font naître les maladies et tous les autres fléaux qui affligent l'humanité. Leur chef est Géropari.

OUITIKKA. Mauvais génie des Esquimaux. Il est fils d'une méchante femme, éternelle adversaire de Torngarsuk. La mère et le fils ne se plaisent qu'à faire le mal; ce sont eux qui suscitent les tempêtes, renversent les barques, ruinent les travaux et causent les malheurs des hommes. Ils habitent une demeure infernale, dont l'accès est défendu par des monstres marins, des phoques et des chiens féroces retenus par des chaînes, comme le Cerbère des anciens.

OUKAYA FOUKI AWA SESOU-NO MIKOTO. Le dernier des cinq esprits terrestres qui régnèrent sur le Japon, antérieurement à la race humaine.

OUKE MOTSI-NO KAMI. Un des anciens génies du Japon. Selon les traditions mythologiques des Japonais, le cheval et le bœuf furent produit par les yeux de cet esprit, et les autres animaux domestiques sortirent de sa bouche.

OUKKOUMA, *grand chef.* Dieu adoré chez les Esquimaux, qui lui attribuent une bonté infinie. C'est lui qui leur donne tous les biens, et en reconnaissance, ils chantent ses louanges et lui adressent leurs prières.

OUL. Nom que les Gallas, peuple païen de l'Abyssinie, donnent à un être supérieur, qu'ils n'honorent cependant pas d'un culte réglé.

OULEGOUEN-BOUNA. Un des dieux inférieurs adorés dans l'archipel Viti.

OULIFAT. Personnage mythologique des habitants des îles Carolines. Il était fils de Leuguoileng et d'une simple mortelle. Ayant appris que son père était un esprit céleste, il voulut aller vers lui, et d'abord, il retomba sur la terre, mais après avoir ensuite allumé un grand feu, il s'éleva dans la fumée et parvint enfin près de son père.

OULKAMOUKHA. Mauvais esprits dans la mythologie hindoue. Ils sont condamnés à manger tout ce qui a été vomis.

OULOU-TOYON. Chef des vingt-sept tribus d'esprits malfaisants que le Yakouts supposent dans l'air et acharnés à nuire. Ce chef a un grand nombre d'enfants.

OULPILLO. Un des neuf *Guacas*, ou idoles principales adorées par les Péruviens.

OUMA. Un des noms de *Parvati*, épouse de Siva, qu'on appelle pour cette raison *Oumésa*, et *Oumâpati*, le seigneur de la déesse Oumâ.

OUNSTIQUI et OUVIGAIETRO. Deux ministres célestes d'Atagoujou, divinité suprême des anciens Péruviens. Ce peuple croyait que ces deux serviteurs intercédaient pour eux auprès du dieu.

OUPENDRA. Un des noms de *Vichnou.*

OUPIS. Fils de Borée et d'Orithie:

OUPOU. Déesse que les habitants des îles Marquises regardent comme la souveraine du paradis. Ces insulaires croient que les âmes de tous ceux qui meurent dans l'archipel vont se réunir sur la cime d'une haute montagne appelée Kioukiou. Quand il y en a un grand nombre de rassemblées en ce lieu, la mer s'entr'ouvre, et elles tombent sur une terre de délices, plantée de

toutes sortes de fruits excellents, et embellie par les eaux toujours calmes d'un lac azuré. La déesse Oupou ne permet d'habiter cet Eden, de manger ces fruits délicieux, et de se baigner dans ce beau lac, qu'à ceux qui, pendant leur vie, ont eu beaucoup d'hommes à leur service, ont possédé beaucoup de cochons et n'ont point été méchants.

OURANOS, *le ciel.* Une des plus anciennes divinités des Grecs. *Voy.* Coelus et Uranus.

OURCHOUCHILLAI. Un des dieux du ciel, adoré par les anciens Péruviens. C'était *l'étoile de Végo* dans la constellation de la Lyre.

OURDWA-LOKA, ou *monde supérieur*. Le ciel ou paradis des Djainas. Devendra en est le souverain. On y compte seize demeures différentes, dans chacune desquelles la mesure de bonheur est graduée en proportion des mérites des âmes vertueuses qui y sont admises.

OURE. Animal qui est adoré par les Néozélandais. Cet Ouré paraît être le même que *le bouc Mendès* des Egyptiens. On l'honore par des danses lascives.

OURGOULDI-SOKTOKHO. Nom donné à certains génies qui, selon les Mongols, habitent le mont Soumérou, et dont la vie se consume dans une ivresse honteuse et continuelle.

OURS. Il n'y a pas d'apparence qu'on ait fait venir en Egypte les ours, qu'on comptait probablement parmi les quadrumanes, de l'Ethiopie, où Gesner dit qu'on en trouvait un grand nombre (*Historia animal.*, in voce *Ursus*), puisque ce ne peut avoir été qu'à ceux de la Lybie, qui se montrent encore de temps en temps dans la Basse-Egypte, qu'on accordait la sépulture vraisemblablement à Paprémis. Paprémis était une des villes du Typhon auquel l'ours paraît avoir été consacré. On ignore la position précise de cet endroit; mais il ne peut avoir été dans un grand éloignement du nome nitriolique, ou du désert de Saint-Macaire, le seul canton de l'Egypte où l'on voie aujourd'hui des ours.

Les anciens Finnois avaient le plus grand respect pour l'ours, dont il faisaient une espèce de divinité. Quand les Ostiaques ont tué un ours, ils l'écorchent et mettent sa peau sur un arbre, auprès d'une de leurs idoles; après quoi ils lui rendent leurs hommages, lui font de très-humbles excuses de lui avoir donné la mort, et lui représentent qu'après tout ce n'est pas à eux qu'il doit s'en prendre, puisqu'ils n'ont pas forgé le fer qui l'a percé, et que la plume qui a hâté le vol de la flèche appartient à un oiseau étranger,

OURSE. *La grande ourse, la petite ourse,* deux constellations septentrionales. Nous ajouterons ici une remarque singulière d'un mythologue (Philippe-Césius de Zésen, auteur du *Cœlum astronomico-poeticum* sive *mythologicum*), qui rend raison de la métamorphose de *Calisto* en *ourse*. Cette nymphe était consacrée à Diane, déesse de la chasteté. L'ourse est le symbole d'une fille chaste; cet animal se tient toujours caché dans les bois ou dans les cavernes, et ne quitte sa retraite que lorsque la faim le fait sortir pour chercher à paître. « De même, une fille, dit-il, doit rester renfermée dans la maison paternelle, et ne se montrer que dans la nécessité. » C'est en suivant cette idée que Pollux dans son *Onomasticon*, parlant des nymphes qui étaient admises dans la compagnie de Diane, se sert d'une expression qui signifie qu'elles étaient changées en ourses. Euripide, dans son *Hypsipile*, et Aristophane, dans son *Lysistrate*, nous font voir que les jeunes filles, chez les Athéniens, avaient le surnom d'*ourses*. Eustathe, le commentateur d'Homère, raconte que les Athéniens ayant trouvé, dans une chapelle de Diane, une ourse qui y était née, et qui était consacrée à la déesse, l'enlevèrent de sa retraite, et la tuèrent. La déesse vengea cette mort par une famine, dont elle affligea la ville d'Athènes. « Cette ourse, dit Césius, était assurément une jeune fille qui avait consacré sa virginité à la déesse, et qui voulait vivre dans la retraite à l'ombre des autels, d'où les Athéniens l'arrachèrent peut-être pour la faire marier. »

Cicéron fait mention de trois nymphes de l'Arcadie, qu'il nomme *Nédu*, *Tifoa* et *Hagno*, lesquelles, après avoir nourri Jupiter, furent changées en ourses.

OURVASI. Une des plus célèbres *Apsaras* ou nymphes du ciel d'Indra. Elle devint par la suite la mère du sage Agastya.

OUSA-FATSMAN. Dieu de la guerre chez les Japonais. On dit aussi *Ousa-no fatsman*, ce nom lui vient d'un temple que le trentième Daïri lui fit bâtir dans le district d'Ousa-no Kori. Il y apparut une fois, dit-on, avec une taille de trente tsio de hauteur (300 pieds), et il jetait un éclat comme la pleine lune.

OUSANA, autrement *Soukra*, est, chez les Hindous, le régent de la planète de Vénus; d'où le vendredi est appelé *Soukravaru*. Ce dieu est habillé de blanc; il a quatre mains, dont l'une tient un chapelet; l'autre, un plat à recevoir les aumônes; la troisième, une massue; la quatrième, donne une bénédiction.

OUSAPOU. Un des noms du dieu souverain des Péruviens, appelé aussi *Pacha-Camac* et *Viracocha*. Le titre d'*Ousapou* signifie, dit-on, *admirable*.

OUTLEIGHIN, dieu des Kamtchadales, qui passe pour avoir créé la mer.

OUVANE. Déesse des Allobroges. Ils adoraient *Minerve* sous ce nom. Joseph Scaliger dit qu'Ouvane portait dans quelques inscriptions le nom de *Belisame*.

OUVIGAIETRO. Divinité péruvienne.

OUZORPILLAO. Dieu des anciens Péruviens. Il avait, près de Conacacha, un grand temple qui possédait deux maisons remplies de richesses, et trois autres qui étaient destinées à loger des pèlerins; car on venait de

tous côtés pour l'adorer, mais on n'osait approcher de l'idole.

OVATES. C'étaient, dans la Gaule païenne les interprètes des Druides auprès du peuple. Ils étaient chargés de la partie extérieure du culte et de la célébration des sacrifices.

OXEE. Fils d'Oënée, roi de Calydon.

OXILUS. Fils d'Hémon, descendait d'Etolus, chef de race des Etoliens. Ayant été obligé d'abandonner l'Etolie, parce qu'en jouant au palet, il avait eu le malheur de tuer son frère, il se retira en Elide. Les Héraclides en ce temps-là, ayant équipé une flotte pour rentrer dans le Péloponèse, furent avertis, par un oracle, de prendre trois yeux pour guides de leur expédition. Comme ils cherchaient le sens de ces paroles, Oxilus vint à passer par hasard monté sur un mulet qui était borgne. Cresphonte, chef des Héraclides, selon sa prudence, dit Pausanias, comprit que ce pouvait être les trois yeux désignés par l'oracle; c'est pourquoi ils associèrent cet homme à leur entreprise. Oxilus s'embarqua avec eux, et les aida à se mettre en possession du Péloponèse, après quoi il demanda, pour sa récompense, l'Elide, qui lui fut cédée à titre de royaume. Oxilus attira dans son nouvel Etat, une grande quantité d'hommes des pays circonvoisins, agrandit Elis, sa capitale, et en fit une ville très-florissante. Un jour qu'il consultait l'oracle de Delphes, le dieu lui ordonna de choisir un descendant de Pélops, et de l'associer au gouvernement. Oxilus choisit Agorius, arrière-petit-fils d'Oreste.

OXYRINQUE. Nom donné à un poisson adoré par les Egyptiens. on croit que c'est le brochet. Une ville portait le même nom.

On se reposait sur les *oxyrynchites* pour l'entretien du grand canal, connu aujourd'hui sous le nom de Kalitz il Menhi, sans quoi le poisson qu'ils révéraient sous le nom d'*Oxyrynchus*, n'eût pu arriver chez eux.

OZOCHOR. Nom particulier à *Hercule-Egyptien*, qui avait été général des armées d'Osiris, et l'intendant de ses provinces.

OZZA. Idole des anciens Arabes, qui, dit-on, n'était autre qu'un *dattier*. Elle était particulièrement adorée par la tribu des Khozaïtes. Mahomet déclame souvent, dans le *Coran*, contre le culte de Lat et d'Ozza.

P

PA. Génie de la sécheresse chez les Chinois. On le représente sous la figure d'un enfant haut de deux ou trois coudées, avec un œil au sommet de la tête. Il court comme le vent, et porte la sécheresse partout où il va; mais si on réussit à le surprendre et à le jeter dans un fumier, il meurt aussitôt.

PAAMYLE ou PAAMYLIES. Fêtes célébrées par les Egyptiens en l'honneur d'Osiris retrouvé, ou de *Paamyle*, à l'équinoxe de printemps. En langue Copte, *Paame-hels* signifie *jour de la bonne annonciation.*

PAAS. Nom de la divinité suprême chez les Ersaniens, tribu de Mordouines, dans la Sibérie.

PABACIS. Taureau sacré des Egyptiens, nommé aussi *Onuphis*.

PACALES ou PACALIES. Fêtes romaines qui se célébraient en l'honneur de la *paix*. Aldhelmus (*De laud. virgin.*, c. 26, *Biblioth. part.*, t. XIII, p. 47), parlant des fêtes et cérémonies impures du paganisme, en nomme une *Pœnalia*. Gronovius prétend que ce texte est corrompu, qu'il n'y avait point de fête nommée *pœnalia*, et qu'il faut lire *pacalia*, ou peut être *palilia*. Si c'est *pacalia*, c'était une fête à l'honneur de la paix; de *pax, pacis, la paix*.

PACHA-CAMAC. Grande divinité des Péruviens. C'était un personnage venu des contrées du sud, et qui civilisa les Péruviens encore sauvages; c'est pourquoi les traditions mythologiques rapportent qu'il transforma en bêtes fauves: les hommes que Ctoun, l'ancien dieu, avait créés, et leur substitua une génération nouvelle. On ignore la durée de sa mission et de son règne; mais son œuvre régénératrice fut reprise et continuée longtemps après par Manco-Capac, qui est regardé comme le législateur de ces peuples. Dans la suite, Pacha-Camac fut mis au nombre des divinités, et considéré même comme le plus grand des dieux; car les Péruviens le mettaient au-dessus du Soleil. Celui-ci était leur dieu sensible et présent, tandis que Pacha-Camac était le dieu invisible et inconnu, être immatériel, auteur du bien, principe de la vie, âme de l'univers. Son nom était en si grande vénération, qu'ils n'osaient le proférer; mais si la nécessité les y obligeait, ils le faisaient avec de grandes marques de respect et de soumission. Leur superstition allait même jusqu'à lui offrir de petits éclats de bois, ou des pailles, des cailloux, une poignée de terre, s'ils ne trouvaient rien de plus précieux. On voyait même de grands monceaux de ces offrandes sur le sommet des collines. Dans ces occasions et autres semblables, ils ne regardaient jamais Inti ou le Soleil, car ce n'était pas à lui, mais Pacha-Camac, que ces adorations s'adressaient.—Ce dieu était aussi appelé *Pacha-Rurac, l'auteur du monde*.

Les Péruviens opposaient Cupaï à Pacha-Camac; et lorsqu'ils étaient obligés de nommer ce génie du mal, ils crachaient à terre pour exprimer l'horreur qu'ils éprouvaient pour lui.

PACHAIA-CHACIC. Un des dieux des anciens Péruviens, le même sans doute que *Pacha-Camac*.

PACHA-MAMA. Déesse des Péruviens. Son nom signifie *mère du monde*. Elle personnifiait la terre chez ces peuples.

PACTIAS. Lydien, et sujet des Perses. Au rapport d'Hérodote (*Hist.*, liv. I), s'étant réfugié à Cumes, ville grecque, les Perses en-

royèrent demander qu'on le leur livrât. Les :umiens firent aussitôt consulter l'oracle des ıranchides, pour savoir comment ils en de-aient user. L'oracle répondit qu'ils devaient ivrer Pactias. Aristodicus, un des premiers itoyens de Cumes, qui n'était pas de cet vis, obtint, par son crédit, qu'on envoyât ıne seconde fois vers l'oracle; et même il se t mettre du nombre des députés. L'oracle ui fit la même réponse qu'il avait déjà faite. ıristodicus, peu satisfait, s'avisa, en se pro-ıenant autour du temple, d'en faire sortir e petits oiseaux qui y faisaient leurs nids. ıussitôt il sortit du sanctuaire une voix qui ıi cria : « Détestable mortel, qui te donne ı hardiesse de chasser d'ici ceux qui sont ous ma protection? Eh quoi, grand dieu, épondit aussitôt Aristodicus, vous nous rdonnez bien de chasser Pactias, qui est ous la nôtre? Oui, je vous l'ordonne, reprit : dieu, afin que vous qui êtes des impies, ous périssiez plutôt, lorsque vous aurez ir-ité les dieux, en violant les lois de l'hospi-ılité, et que vous ne veniez plus importu-er les oracles sur vos affaires. » Les Cu-iéens ne voulant ni se rendre criminels nvers Pactias, ni attirer sur leur ville les rmes des Perses, l'engagèrent à chercher etraite dans l'île de Lesbos.

PACTOLE. Fleuve d'Asie, dans la Lydie; 'est le *Ludon*, *Lydon flumen* de Varron, et e *Lydius amnis* de Tibulle. Il prenait sa ource dans le mont Tmolus, mouillait la ille de Sardes, et se jetait dans l'Hermus, ui va se perdre dans le golfe de Smyrne, elon Ptolémée (lib. v, c. 2), et Strabon (lib. ıı, p. 526).

Son lit est étroit et sans profondeur, son ours très-borné; mais le canton qu'il tra-erse est un des plus beaux de la province, l passe aujourd'hui près des ruines de Sar-es; autrefois il coulait au milieu de cette ille, l'une des plus anciennes et des plus iches de l'Asie Mineure.

Le Pactole, à peine remarqué de nos jours ans les lieux qu'il arrose, était jadis fameux ar plusieurs choses, dont la plus considéra-le est un mélange de parcelles d'or avec le able qui roulait dans son lit. Les auteurs nciens parlent de cette singularité; les poë-es surtout l'ont célébrée comme à l'envi, t les continuelles allusions que les moder-ies font au Pactole, lui conservent encore ıne réputation qu'il ne mérite plus depuis ongtemps.

La Pactole a reçu le nom de *Chrysorrhoas*, pithète commune autrefois à plusieurs ivières, dont les eaux bienfaisantes fertili-aient leurs bords. Le Pactole la méritait à e titre, et par une raison plus forte; les ailleltes d'or qu'il entraînait justifiaient à on égard le surnom de *Chrysorrhoas*, le-uel, pris à la lettre, désigne une rivière qui oule des flots chargés d'or.

Suivant Ovide, Hygin et Planciades, c'est Midas, roi de Phrygie, que le Pactole a dû es richesses. Ce prince avait obtenu de Bacchus le don de convertir en or tout ce u'il touchait, don funeste, dont il sentit bientôt les affreuses conséquences. Pour s'en délivrer, il implora la pitié du dieu, qui lui dit de se baigner dans le Pactole, dont les eaux, en le recevant, acquirent la propriété qu'il perdit. Nous rapportons cette tradition fabuleuse empruntée des Grecs par les mythologues latins, pour montrer qu'il fut un temps où le Pactole passait pour n'a-voir point roulé d'or avec ses eaux; mais quand a-t-il commencé? C'est ce qu'il est impossible de déterminer. Hésiode ne fait aucune mention du Pactole, quoiqu'il ait donné dans sa théogonie une liste de la plu-part des rivières de l'Asie Mineure, dont quelques-unes n'ont qu'un cours très-peu étendu. Homère n'en parle jamais; ce poëte était géographe : aurait-il ignoré que dans le voisinage des lieux où il place l'*Iliade*, et de ceux mêmes où, selon quelques écri-vains, il avait pris naissance, coulait un fleuve, qui, pour nous servir de l'expres-sion de Virgile, arrosait de son or les cam-pagnes de la Lydie? Et s'il ne l'ignorait pas, aurait-il pu négliger cette singularité, si sus-ceptible des ornements de la poésie? Ce fut donc longtemps après que les eaux du Pac-tole commencèrent à rouler de l'or, et nous savons seulement que Xerxès Ier en tirait de cette rivière : elle en fournissait encore du temps d'Hérodote; mais la mine s'épuisa in-sensiblement, et longtemps avant Strabon, qui vivait sous Tibère, le Pactole avait perdu cette propriété.

Rabattons infiniment du récit des anciens, pour avoir une juste idée des richesses du Pactole, qui toutefois étaient considérables. Si cette rivière n'avait que détaché par ha-sard quelques parcelles d'or des mines qu'elle traversait, elle n'aurait pas mérité l'attention de Crésus et de ses aïeux, moins encore celle des rois de Perse, successeurs de Crésus. Les souverains s'attachent rare-ment à des entreprises dont la dépense ex-cède le profit. Le soin avec lequel les rois de Lydie ramassaient l'or du Pactole, suffit pour montrer que la quantité en valait la peine.

Le peu de profondeur du Pactole et la tranquillité de son cours facilitaient le tra-vail nécessaire pour en retirer les parcelles de ce métal précieux; ce que les ouvriers laissaient échapper allait se perdre dans l'Her-mus, que les anciens mirent par cette raison au nombre des fleuves qui roulent l'or, comme on y met parmi nous la Garonne, quoiqu'elle ne doive ce faible avantage qu'à l'Ariége, *Aurigera*, qui lui porte de temps en temps quelques paillettes d'or avec ses eaux.

Ajoutons à la gloire du Pactole, que l'on trouvait dans ses eaux argentines une espèce de cristal; que les cygnes s'y plaisaient au-tant que dans celles du Caystre et du Méan-dre, et que ses bords étaient émaillés des plus belles fleurs. Si l'on était assuré que la pourpre, si connue dans l'antiquité sous le nom de pourpre sardique, se teignit à Sardes et non pas en Sardaigne, on pourrait dire encore à la louange des eaux du Pactole,

qu'elles contribuaient à la perfection de ces fameuses teintures. Enfin, on sait que les habitants de Sardes avaient, sous Septime Sévère, établi des jeux publics, dont le prix paraît tout ensemble faire allusion aux fleurs qui embellissaient les rives du Pactole, et à l'or qu'il avait autrefois roulé dans son lit; ce prix était une couronne de fleurs d'or.

PACTOLIDES. *Nymphes* qui habitaient les bords du Pactole.

PADMA. Dans la mythologie hindoue, c'est le nom d'un des huit chefs des serpents Nagas, et il personnifie l'un des neuf trésors de Kouvéra, dieu des richesses.

PADMAPANI. C'est un des *Bodhisatwas* adorés par les bouddhistes. Il est regardé par les habitants du Népal, comme un des plus anciens prédicateurs de leur contrée : il était le fils spirituel du bouddha Amitabha.

PÆON était le médecin des dieux. Un *médecin* est appelé quelquefois παιών en grec.

PÆONIENNE. Surnom donné par les Grecs à *Minerve*, et qui avait la même signification que son surnom latin *Medica*, parce qu'elle présidait à la médecine.

PAGANALES. Fêtes de village, que célébraient les habitants de la campagne au mois de janvier, après que les semailles étaient faites. Ils marchaient en procession autour de leur village, et faisaient des lustrations pour le purifier; ensuite ils apportaient sur les autels de leurs dieux des gâteaux pour les offrir en sacrifice. Ce fut Servius-Tullius, sixième roi de Rome, qui établit les Paganales par un principe de politique. Ce mot vient de *pagus*, *village*.

Tous les habitants de chaque village étaient tenus d'assister à ces fêtes, et d'y porter chacun une petite monnaie de différente espèce (Dionys., l. iv), les hommes d'une valeur, les femmes d'une autre, et les enfants d'une autre encore; en sorte qu'en mettant à part chaque différente espèce de monnaie, et en les comptant, celui qui présidait à ces sacrifices connaissait tout d'un coup le nombre, l'âge et le sexe de chacun. (Ovid., *Fast.* i, 669.)

PAGANISME. Nom donné à tout le système de mythologie, c'est-à-dire à la religion des Egyptiens, des Grecs, des Romains, des Orientaux, et des nations encore plongées aujourd'hui dans l'idolâtrie. Ce nom vient du mot *pagus*, *village*, *campagne*, et lui a été appliqué par la raison que les derniers restes de l'ancien culte ne se trouvaient plus que dans les villages.

Quatre sources principales ont concouru à la formation de l'ancien paganisme; ce sont le naturalisme, le fétichisme, l'apothéose et le symbolisme. Mais vers la fin de la république romaine, la plupart des gens instruits, et en particulier les philosophes stoïciens, sentant l'impossibilité de soutenir le système de la religion grecque et romaine, travaillèrent à la spiritualiser, et inventèrent le panthéisme universel, d'après lequel Dieu était le grand tout, ou le Pan qui entourait, pénétrait, animait toute la création.

Le paganisme, surtout celui des Grecs et des Romains, ne saurait être formulé en symbole; du moins nous ne trouvons rien, dans les auteurs anciens, qui puisse nous mettre à même d'en reconstruire un authentique. Varron divisait les dieux en certains et en incertains; il distinguait la science des dieux en théologie fabuleuse, théologie naturelle et théologie civile. Le même auteur avertit ouvertement que, dans la théologie des poëtes, il y a beaucoup de choses inventées par le bon plaisir des hommes contre la dignité et la nature des dieux immortels; et que si la théologie des philosophes était au-dessus de la portée des peuples, la théologie des poëtes était au-dessous de leur bon sens.

PAGODES. On donne communément ce nom aux temples des peuples idolâtres de l'Inde, de la Chine et des contrées adjacentes. On les construit ordinairement dans des endroits isolés, dans les bois, sur les grandes routes, au milieu des rivières, sur le bord des étangs et autres grands réservoirs d'eau, et surtout à la cime de rochers escarpés, de montagnes et de collines; il est peu de montagnes, où se trouve un puits ou une source, qui ne soient surmontés par un établissement de ce genre.

La plupart des pagodes ont une apparence très-misérable, et ressemblent plutôt à des granges ou à des étables qu'à des édifices consacrés aux dieux; quelques-unes servent en même temps de maison de ville, de salle de justice, d'asile pour les voyageurs. Mais aussi on en aperçoit plusieurs qui, vues de loin, offrent un caractère de grandeur qui excite quelquefois l'admiration de l'observateur. La forme des grands temples, tant anciens que modernes, est partout la même. La porte d'entrée des grandes pagodes est pratiquée à travers une haute pyramide massive, dont le sommet est ordinairement terminé en croissant ou en demi-lune. Cette porte fait face à l'orient. Au delà de cette pyramide se trouve une grande cour, au bout de laquelle est une autre porte pratiquée, ainsi que la première, dans une pyramide de même forme que l'autre, mais plus petite. On passe de là dans une seconde cour peu spacieuse, qui précède le temple où réside la principale idole. L'intérieur de l'édifice est en général divisé en deux parties, et quelquefois en trois : la première, qui est la plus vaste, est celle où le peuple vient se placer. La seconde est le sanctuaire où réside l'idole à laquelle le lieu est consacré : cette partie est plus petite et beaucoup plus sombre; elle est ordinairement fermée, et la porte ne peut en être ouverte que par le prêtre officiant, qui, avec quelques-uns de ses acolytes, a seul le droit de s'introduire dans cet asile mystérieux pour laver l'idole, la parer et lui présenter les offrandes de fleurs, d'encens, de sandal, de lampes allumées, de fruits, de beurre liquide, d'huile précieux, de joyaux, que les croyants viennent lui apporter.

Le sanctuaire est souvent construit en dôme : mais tout l'édifice est généralement fort bas; ce qui en détruit d'une manière choquante les proportions. Ce défaut d'élévation joint à la difficulté que l'air éprouve pour s'y introduire par une seule issue étroite et habituellement close, les miasmes délétères qu'exhalent à flots des monceaux de fleurs fraîches et fanées, l'huile et le beurre des libations, enfin des immondices de toute nature sont cause qu'un Indien ne saurait demeurer quelque temps au milieu de ce foyer actif de putréfaction sans être asphyxié.

Quant à la forme des idoles vénérées dans les pagodes, la statue principale de chaque pagode est d'une taille colossale; en effet, quelques-unes ont jusqu'à 30 et 40 pieds de hauteur; elles sont richement dorées ou vêtues avec magnificence; mais les Chinois paraissent considérer comme un grand mérite dans leurs idoles d'avoir des joues boursoufflées et le ventre extrêmement proéminent.

PAHITNOUFI. Une des formes de *Thot*, l'Hermès égyptien; ce nom signifie *Celui dont le cœur est bon.*

PAIWATAR. Déesse regardée par les Finnois comme un mauvais génie; c'était une des nourrices d'Ajmatar, mère des loups.

PAIX. Divinité allégorique des anciens, qui la disaient fille de Jupiter et de Thémis. Les Grecs l'appelaient *Irène*. Les Athéniens lui consacrèrent un temple et lui élevèrent les statues. Elle fut encore plus célèbre chez les Romains, qui lui érigèrent le plus grand et le plus magnifique temple qui fût dans Rome. Ce temple, dont les ruines et même une partie des voûtes subsistent encore au bas du Capitole, fut commencé par Agrippine, et depuis achevé par Vespasien. Josèphe dit que les empereurs Vespasien et Titus déposèrent, dans ce temple de la Paix, les riches dépouilles qu'ils avaient enlevées au temple de Jérusalem. C'était dans le temple de la Paix que s'assemblaient ceux qui professaient les beaux-arts, pour y disputer sur leurs prérogatives, afin qu'en présence de la déesse de la Paix, toute aigreur fût bannie de leurs disputes. Ce temple fut ruiné par un incendie au temps de l'empereur Commode.

Chez les Grecs, la Paix était représentée en cette manière : Une femme portant sur sa main le dieu Plutus enfant. Les malades, au rapport de Galien, avaient une grande confiance en cette déesse et se faisaient porter dans son temple avec l'espoir d'obtenir leur guérison; aussi voyait-on toujours dans son enceinte une foule d'infirmes ou de gens qui faisaient des vœux pour leurs amis alités; et cette foule était cause qu'on voyait souvent, dit-on, arriver des querelles dans le temple de la Paix.

On représentait cette divinité sous la figure d'une femme parfaitement belle, à l'air doux et serein, portant sur la tête une couronne de branches d'olivier et de laurier entrelacées. Elle tenait d'une main un caducée, de l'autre des épis de blé et des roses, quelquefois une corne d'abondance ou un flambeau renversé. Dans le temple d'Athènes la Paix tenait dans son sein la figure de Plutus, dieu des richesses, pour marquer qu'elle produit la prospérité et l'abondance.

PAKKANEN. Dieu des anciens Finnois; c'était la personnification du *Froid*, frère de l'Hiver; son père était Hyytämöinen, et sa mère Hyyto.

PALADAS. Géant de la mythologie hindoue, qui s'avisa une fois de rouler la terre entière comme une feuille de papier, de la charger sur ses épaules et de l'emporter avec lui jusqu'au fond des abîmes du Patala Dans cette extrémité Prithwi, déesse de la terre, implora l'assistance de Vichnou; à cet appel, le dieu revêtit la forme d'un sanglier, pénétra dans les enfers, attaqua le géant, le vainquit, souleva la terre à l'aide de ses énormes défenses, et la rétablit à la place qu'elle occupait auparavant; c'est le sujet de la troisième incarnation de Vichnou.

PALÆMON ou PALÆSTES, c'est-à-dire *lutteur*. Surnom donné à *Jupiter* parce que, Hercule s'étant présenté au combat de la lutte, et personne n'osant se mesurer contre lui, ce dieu accepta le défi, à la prière de son fils, et se laissa vaincre par complaisance, pour accroître la gloire de ce héros.

PALAMÈDE. Fils de Nauplius, roi de l'île d'Eubée et d'Amymone, commandait les Eubéens au siége de Troie. Il s'y fit considérer par sa prudence, son courage et son habileté dans l'art militaire; on dit qu'il apprit aux Grecs à former des bataillons et à les ranger.

On ne lui attribue pas seulement l'établissement du mot du guet, l'invention de différents jeux, comme des dés et des échecs, qui servirent à amuser également l'officier et le soldat dans l'ennui d'un long siége. Pline croit qu'il trouva aussi plusieurs lettres de l'alphabet grec, savoir, Θ, Ξ, Φ, Χ, Υ, et on ajoute sur cette dernière, qu'Ulysse, se moquant de Palamède, lui disait qu'il ne devait pas se vanter d'avoir inventé la lettre Υ, puisque les grues la forment en volant. De là vient qu'on a nommé les grues oiseaux de Palamède, comme le dit Martial. (Litt. 13, epig. 75.) Euripide, cité par Laërce, le loue comme un poëte très-savant; et Suidas assure que ses poëmes ont été supprimés par Agamemnon, ou même par Homère.

Ulysse, pour s'exempter d'aller à la guerre de Troie, s'était avisé de contrefaire l'insensé. Palamède découvrit que sa folie n'était qu'une feinte, et l'obligea de se joindre aux autres princes grecs; ce qui, dans la suite, lui coûta la vie. On raconte d'une autre manière le sujet de la querelle de ces deux princes. Ulysse, dit-on, ayant été envoyé dans la Thrace, afin d'y amasser des vivres pour l'armée, et n'ayant pu y réussir, Palamède l'accusa devant tous les Grecs, le rendit comptable de ce mauvais succès; et pour justifier son accusation, il se chargea de pourvoir l'armée des munitions, en quoi

il fût plus heureux qu'Ulysse. Celui-ci, pour se venger, eut recours aux artifices; il fit enfouir secrètement une somme considérable d'argent dans la tente de Palamède, et contrefit une lettre de Priam, qui le remerciait de ce qu'il avait tramé en faveur des Troyens, et lui envoyait la somme dont ils étaient convenus. On fouilla dans la tente de Palamède, l'argent y fut trouvé, Palamède convaincu de trahison, et en conséquence condamné par toute l'armée à être lapidé. Pausanias semble démentir cette histoire, quand il dit : « J'ai lu dans les *Cypriaques*, que Palamède étant allé un jour pêcher sur le bord de la mer, Ulysse et Diomède le poussèrent dans l'eau, et furent cause de sa mort. » Nauplius vengea la mort de son fils. Philostrate dit que Palamède fut honoré comme un dieu, et qu'on lui érigea une statue avec cette inscription : *Au dieu Palamède*.

PALAMNÉE. Surnom de *Jupiter*, vengeur du sang répandu. C'était aussi, chez les Grecs, le nom d'un démon lutteur qui attaquait les hommes. Les dieux Palamnées cherchaient sans cesse à nuire au genre humain.

PALATIAR, *PALATUAR* ou *PALATUAL*. Sacrifice que les Romains offraient à la déesse *Palatua*, sur le mont Palatin; elle avait à son service un flamine appelé *Palatualis*, qui offrait les sacrifices et était le gardien du mont.

PALATIN. Nom donné à *Apollon* par Auguste, qui, ayant fait bâtir sur le mont Palatin un temple consacré à ce dieu, lui donna le surnom d'*Apollo Palatinus*, parce que les augures lui avaient déclaré que telle était la volonté d'Apollon. Ce temple fut enrichi par le même empereur d'une bibliothèque nombreuse et choisie, qui devint le rendez-vous des savants. Cette bibliothèque n'était pas seulement destinée à offrir des secours utiles aux savants, Auguste en fit comme une académie, qui devint le rendez-vous des gens de lettres, et où des juges examinaient les nouveaux ouvrages de poésie : ceux qui paraissaient dignes d'être transmis à la postérité étaient placés honorablement avec le portrait de l'auteur.

PALATIN (MONT), *Palatinus mons*. L'une des sept collines sur lesquelles la ville de Rome était bâtie.

Les uns veulent que ce mont fût appelé *Palatin* de *Palès*, déesse des bergers, qu'on y adorait ; d'autres le dérivent de *Palatia*, femme de Latinus; et d'autres, des *Pallantes*, originaires de la ville de *Pallantium*, dans le Péloponèse, qui vinrent habiter le pays.

PALATINE. Surnom de *Cybèle* ; une inscription trouvée en Provence appelle cette déesse la grande Idéenne Palatine.

PALATINS. Prêtres saliens établis par Numa Pompilius. Ils étaient destinés au service de Mars sur le mont Palatin, d'où est venu leur nom.

On appela aussi Palatins des jeux institués par Livie en l'honneur d'Auguste, ou, selon d'autres, par Auguste lui-même, en l'honneur de Jules César. Ils tirèrent leur nom du temple qui était sur le mont Palatin, où on les célébrait tous les ans durant huit jours à commencer du 18 décembre.

PALATUA. Déesse adorée à Rome comme la patronne du mont Palatin, où elle avait un temple magnifique. Quelques-uns pensent qu'elle est la même que *Palatia*, femme de Latinus, appelée aussi *Palanthe* ou *Palan*[illegible], et qu'on dit fille d'Évandre.

PALÉMON est le *Mélicerte* des Phéniciens et le *Portumnus* des Latins. Les Corinthiens signalant leur zèle envers Mélicerte, dit Pausanias, changèrent son nom en celui de Palémon, et instituèrent les jeux isthmiques en son honneur. Il eut une chapelle dans le temple de Neptune, avec une statue, et sous cette chapelle, il y en avait une autre où l'on descendait par un escalier dérobé. Palémon y était caché, disait-on ; et quiconque osait faire un faux serment dans le temple, soit citoyen, soit étranger, était aussitôt puni de son parjure. Ce dieu fut redevable de sa divinité à son malheur. Ino, craignant la jalousie et les fureurs de son mari Athamas, roi de Thèbes, s'enfuit avec son fils Mélicerte, et se voyant sur le point de tomber entre les mains de ceux qui la poursuivaient, se précipita dans la mer avec le jeune compagnon de sa fuite. Les dieux touchés de leur [illegible] les admirent au nombre des divinités de la mer, Ino sous le nom de Leucothée, et Mélicerte sous celui de Palémon. Ce dernier était honoré dans l'île de Ténédos, où une superstition cruelle lui offrait des enfants en sacrifice.

PALÈS. Déesse des bergers ; les troupeaux étaient sous sa tutelle. Elle avait une fête appelée *Palilia*, qu'on célébrait tous les ans le 19 avril, dans les campagnes. Ce jour-là, les paysans avaient soin de se purifier avec des parfums mêlés de sang de cheval, de cendres d'un jeune veau qu'on faisait brûler, et de tiges de fèves. On purifiait aussi les bergeries et les troupeaux avec de la fumée de [illegible] et du soufre ; ensuite on offrait des sacrifices à la déesse ; c'était du lait, du vin cuit et du millet. La fête se terminait par des feux de paille, et les jeunes gens sautaient par-dessus au son des flûtes, des cymbales et des tambours. C'est Ovide qui décrit au long toutes ces cérémonies, et qui croit que c'était ce jour-là même que Rome avait été fondée.

Servius (*Georgic.*, l. III, 1), dit que l'on confondait quelquefois Palès avec Vesta et avec Cybèle. Varron fait un dieu de Palès, et dans ses ouvrages Palès est toujours du genre masculin.

PALESTINES. Déesses que l'on [illegible] les mêmes que les *Furies*. Leur nom venait de la ville de *Palestine*, en Épire, où elles étaient honorées.

PALEUR. Divinité adorée chez les Romains. Tullus Hostilius, voyant ses troupes sur le point de prendre la fuite, promit de bâtir un temple à la Crainte et à la Pâleur. Ce temple fut construit hors de la ville. On lui donna des prêtres qui furent appelés *Pallorians*, et on lui offrait en sacrifice un chien et une brebis.

ALICA. Ville de Sicile. On en voit les ıes sur une hauteur au Nord oriental du nommée *Palicinus fons* : les anciens l'ap- tient *stagnum palicorum*. Ils éprouvaient érité des serments, en jetant dans le lac tablettes sur lequel était écrit le ser- ıt de celui qui jurait. Si les tablettes s'en- aient, on le regardait comme un parjure, i elles surnageaient, son serment passait ır véritable. La ville de Palica prit son n d'un temple bâti dans le voisinage, et s lequel on rendait un culte aux dieux *ices*.

'ALICES. Divinités de Sicile. Près du ıve Symète en Sicile, Jupiter rencontra ıymphe Thalie, fille de Vulcain (d'autres ıomment Ethna), et en devint amoureux. nymphe, craignant le ressentiment de Ju- ı, pria son amant de la cacher dans les en- illes de la terre, ce qu'elle obtint. Lorsque terme de son accouchement fut arrivé, on sortir de la terre deux enfants, qui furent ıelés *Palices*, du grec πάλιν ἱκέσθαι, *venir e seconde fois*, comme si l'on disait : *En- ıts sortis de la terre où ils étaient entrés*. ɔy. ADRANUS.) Les Palices furent très-ré- rés en Sicile : ils eurent un fameux temple ns le voisinage de la ville d'Eryce, dans le- el on immolait des victimes humaines. Près ce temple il y avait deux petits lacs d'eau ıuillante et sulfureuse, d'où on croyait qu'ils aient sortis à leur naissance. On avait un 'and respect pour cette eau ; c'était là qu'on ɔnait faire les serments solennels, et les arjures y étaient, dit-on, punis sur le champ ar les divinités qui y présidaient. Il y eut, utre cela, un oracle dans le temple des Pa- ces, auquel les Siciliens avaient souvent :cours.

L'autel des Palices était l'asile des mal- eureux, et surtout des esclaves fugitifs.)n le voyait toujours chargé d'offrandes, et l avait reçu le nom d'autel gras.

PALILIES, *Palilia*. Fêtes ainsi appelées le la déesse *Palès*, *quod et feriæ ei deæ sunt*, it Varron. On pratiquait ce jour-là diffé- entes cérémonies et diverses expiations. Le peuple de Rome se purifiait avec une pâte composée de chaumes, de fèves, de sang de cheval, et des cendres d'un veau qu'on tirait du ventre d'une vache et qui avait été brûlé par les vestales, le jour des Fordicides. Les bergers purifiaient aussi leurs troupeaux dès le grand matin en les faisant promener autour d'un grand feu fait de branches d'olivier, de pin, de laurier, dans lequel on jetait du soufre. Ensuite on fai- sait à la déesse un sacrifice avec du lait, du vin cuit et du millet : on la priait de conser- ver les troupeaux et de leur procurer la fé- condité ; puis on se mettait à manger, et la solennité du jour finissait par de grands feux de paille, par dessus lesquels on sautait. Ces fêtes se faisaient aussi pour célébrer l'anniversaire de la fondation de Rome, comme nous l'apprend Suétone.

Il est probable que la fête de Palès re- monte à la plus haute antiquité, et qu'elle était célébrée dans le Latium, bien avant la fondation de Rome : mais la fondation de la ville, ayant commencé le jour dédié à Palès, on confondit les deux fêtes.

PALINGENESIE, c'est-à-dire *régénération*, *renaissance*, *renouvellement*. Cette expres- sion a été entendue de plusieurs manières différentes :

Selon les Pythagoriciens, la palingénésie n'était autre que la métempsycose, c'est-à- dire le passage de l'âme, après la mort, dans le corps d'un autre individu, soit homme, soit animal. Pythagore avait emprunté cette doctrine aux brahmanes de l'Inde ; mais ce philosophe ne prit qu'une partie de leur doctrine, car il s'arrêta à la transition des âmes dans des corps différents tandis que les Indiens donnent à la palingénésie beaucoup plus d'extension. Suivant eux, la durée du monde se compose d'une série éternelle de créations et de destructions successives. Lors- que le Dieu créateur, émanation de l'âme su- prême, a créé l'univers et donné naissance aux dieux, aux hommes, aux animaux et à tous les êtres, il disparaît, et s'absorbant de nouveau dans l'âme suprême, le temps de la création et de la vie est remplacé par celui de la dissolution et de la mort. Ce dieu sort ensuite de sa léthargie et le monde accom- plit de nouveau ses actes ; il s'assoupit en- core, et l'univers se dissout. C'est ainsi que par un réveil et un repos alternatif, il fait revivre et mourir successivement cet assem- blage de créatures mobiles et immobiles.

Le système bouddhique est analogue à ce- lui des brahmanes ; seulement ce n'est pas au moyen de l'action divine que les êtres se renouvellent, mais par la force naturelle des choses, et les hommes passent non seule- ment dans d'autres corps humains, et dans les animaux, mais deviennent même les es- sences plus subtiles des anges et des dé- mons.

Les Gaulois reconnaissaient aussi une pa- lingénésie : ils croyaient qu'après un certain nombre de révolutions, l'univers serait dé- truit par l'eau et le feu et qu'il renaîtrait de ses cendres,

PALINURE. Pilote du vaisseau d'Enée. Morphée, après l'avoir endormi, le jeta dans la mer, dit Virgile (*Æneid.*, lib. VI) ; il fut trois jours à la merci des flots et le quatriè- me il fut jeté sur la côte d'Italie, où les ha- bitants, croyant s'enrichir de sa dépouille, le massacrèrent. Mais les dieux prirent soin de punir cette inhumanité par une violente peste dont cette côte d'Italie fut affligée. Elle ne cessa qu'après qu'on eut apaisé les mâ- nes de Palinure par des honneurs funèbres, et par un monument qui lui fut élevé au lieu même où il avait été massacré et qui fut appelé *cap de Palinure*, nom qu'il conserve encore aujourd'hui. Virgile dit que ce fut Enée qui lui fit élever ce tombeau.

PALLADES. Jeunes filles consacrées d'une manière infâme à Jupiter, dans la ville de Thèbes en Egypte. On les choisissait parmi les plus belles et dans les plus nobles fa- milles. De ce nombre était une jeune vierge qui avait la liberté d'accorder à son gré ses

faveurs, jusqu'à ce qu'elle fût nubile ; on la mariait alors, mais, jusqu'à son mariage, on la pleurait comme morte.

PALLADIUM. Statue de Minerve, taillée dans l'attitude d'une personne qui marche, tenant une pique levée dans sa main droite et une quenouille dans la gauche. C'était, dit Apollodore, une espèce d'automate qui se mouvait de lui-même. Suivant plusieurs autres écrivains, elle était faite des os de Pélops. Quelques-uns prétendent que Jupiter l'avait fait tomber du ciel, près de la tente d'Ilus, lorsque ce héros élevait la citadelle d'Ilium. Hérodien la fait tomber à Pessinunte en Phrygie; d'autres veulent qu'Electre, mère de Danaüs, l'ait donnée à ce prince. Les uns disent que c'était l'astrologue Asius qui en avait fait présent à Tros comme d'un talisman auquel était attachée la conservation de la ville ; les autres, que Dardanus le reçut de Chryse, qui passait pour être fille de Pallas. Lorsque les Grecs vinrent assiéger Troie, instruits de cet oracle, ils se mirent en devoir de l'enlever. Diomède et Ulysse, par le moyen de quelque intelligence, ou peut-être par surprise, ayant pénétré dans la citadelle pendant une nuit, égorgèrent les gardes du temple et se rendirent maîtres de la statue, qu'ils emportèrent dans leur camp.

Un ancien mythologue raconte un fait qui a donné lieu à un proverbe grec. Quand les deux Grecs furent arrivés au pied du mur de la citadelle, Diomède monta sur les épaules d'Ulysse qui espérait qu'il l'aiderait à monter à son tour; et étant entré dans la citadelle, il fut assez heureux pour trouver le Palladium, l'emporta, et vint rejoindre Ulysse. Celui-ci, irrité de cette ruse, affecta de marcher derrière lui et tirant son épée, il allait le percer, lorsque Diomède, frappé de la lueur de l'épée, se retourna, arrêta le coup et obligea Ulysse de passer devant lui : de là le proverbe des Grecs : *La loi de Diomède*, qui se dit à propos de ceux que l'on force de faire quelque chose malgré eux.

Suivant plusieurs traditions rapportées par Denys d'Halicarnasse, Dardanus ne reçut de Jupiter qu'un Palladium ; mais sur ce modèle il en fit faire un second, qui ne différait en rien du premier, et le plaça au milieu de la basse ville, dans un lieu ouvert à tout le monde, afin de tromper ceux qui auraient dessein d'enlever le véritable. Ce faux Palladium fut enlevé par les Grecs au lieu du véritable. Enée s'étant retiré dans la haute ville pendant que les Grecs étaient maîtres de la basse, il emporta le Palladium avec les statues des grands dieux et les fit passer avec lui dans l'Italie. Les Romains étaient si persuadés qu'ils avaient le véritable Palladium, auxquels ils attachaient le destin de Rome, que dans la crainte qu'on ne le leur enlevât, ils firent, à l'exemple de Dardanus, plusieurs statues toutes semblables, qui furent confondues avec la véritable et ils les déposèrent dans le temple de Vesta parmi les choses sacrées, qui n'étaient connues que des ministres du temple et des vestales.

Quelques-uns disent que le Palladium fut fabriqué par Abaris, d'un des os de Pélops. Quoique les Romains se vantassent d'avoir la statue de Pallas tombée du ciel et qu'ils la regardassent comme le gage de la durée de leur empire, *fatale pignus imperii*, plusieurs villes leur contestaient la gloire de posséder ce même Palladium. La première était Liris, ancienne ville de la Lucanie, que Strabon croit avoir été une colonie de Troyens, par la raison qu'on y voyait la statue de *Minerve Iliade*, Ἀθηνᾶν τὴν Ἰλιάδα. Lavinie, Lucérie, Daulis, Argos, Sparte et plusieurs autres villes se glorifient du même avantage; mais les Iliens le leur disputèrent toujours. Ils prétendaient que leur Palladium n'avait jamais été enlevé de Troie; et que s'il était vrai qu'Enée, pour le garantir de l'incendie, l'eût porté à Palaescepsis, il l'avait bientôt après remis en sa place. Enfin, lorsqu'on leur objectait que, suivant Homère, Diomède et Ulysse l'avaient enlevé, ils répondaient que ces deux capitaines n'avaient trouvé dans le temple de Minerve qu'un faux Palladium qu'on avait mis à la place du véritable, et que ce dernier, dès le commencement du siége de Troie, avait été caché dans un lieu inconnu. Mais une chose fort curieuse sur le Palladium, c'est le fait qui est rapporté par Appien d'Alexandrie, par Servius, par Julius Obsequens et par saint Augustin, qui cite à ce sujet un passage de Tite-Live, qu'on ne trouve plus dans ce qui nous reste de ses ouvrages. Ce fait est que, sous le consulat de L. Sylla et de L. Pompeius, Fimbria, lieutenant de L. Valerius Flaccus, ayant pris et brûlé Ilion sans aucun respect pour ses dieux, on trouva dans les cendres du temple de Minerve le Palladium sain et entier; prodige dont les Iliens charmés conservèrent longtemps le souvenir sur leurs médailles.

PALLANTIDES. C'étaient les fils de *Pallas*, frère d'Egée, qui voulurent détrôner leur oncle ; mais Thésée, ayant découvert la conspiration, les prévint ; et par sa victoire sur eux, il affermit le trône chancelant de son père : cependant, ils reprirent le dessus après la mort d'Egée, et contraignirent Thésée d'abandonner Athènes.

PALLANTIUS. Surnom donné à *Jupiter* dans la ville de Trapezunte, en Arcadie.

PALLAS. *Géant* de la mythologie grecque, fils de Crius et d'Eurybie ; il épousa Styx, fille de l'Océan, dont il eut l'Honneur, la Victoire, la Force et la Violence, qui accompagnent toujours Jupiter ; c'est sans doute le Titan de ce nom qui fut écorché par Minerve ; quelques-uns même disent qu'il était père de cette déesse, et qu'ayant voulu faire violence à sa fille, il fut tué par elle.

PALLAS. Déesse de la guerre : les uns la distinguent de Minerve, le plus grand nombre la confond avec elle. C'est la guerrière Pallas qu'Hésiode fait sortir du cerveau de Jupiter

l'appelle *la tritonienne aux yeux bleus*. lle est vive et violente, dit-il, indomptable, mant le tumulte, le bruit, la guerre et les mbats ; ce qui ne convient pas beaucoup la déesse de la sagesse, des arts et des iences. Apollodore soutient que Minerve Pallas ne peuvent être confondues. Cette rnière était fille de Triton, à qui l'éducaon de Minerve fut confiée. Toutes deux, it-il, aimaient également les exercices mitaires; un jour qu'elles s'étaient défiées à n combat singulier, Pallas allait porter à linerve un coup dont elle aurait été blessée angereusement, si Jupiter n'eût mis l'égide evant sa fille. Pallas en fut épouvantée; et, ndis qu'en reculant elle regardait cette gide, Minerve la blessa à mort. Cependant lle en eut beaucoup de regret, et, pour se onsoler, elle fit une image toute semblable Pallas, et arma sa poitrine de l'égide qui vait causé sa frayeur. Pour lui faire plus l'honneur, elle voulut que cette statue deneurât auprès de Jupiter. Electre, ajoute Apollodore, se réfugia auprès de ce Pallaium dans le temps d'une grande peste, et lle l'apporta à Ilium. Le roi Ilus fit alors onstruire un temple magnifique dans lequel on le plaça. — Hésiode semble aussi confonure Pallas avec Minerve.

PALLAS. Fils d'Hercule et de Dyna, fille d'Evandre ou, selon Virgile, fils d'Evandre même. On raconte que son corps ayant été déterré près de Rome, du temps de l'empereur Henri III, c'est-à-dire dans le onzième siècle, on le plaça debout le long du mur de cette ville, et qu'il le passait de la tête. On ajoute qu'on voyait encore à son côté la blessure que lui avait faite Turnus, qui le tua, selon Virgile, et cette blessure avait quatre pieds de largeur. D'après ces contes, il fallait que Turnus fût aussi un géant ; car une lance qui était capable de faire une si large ouverture, ne pouvait être portée que par un géant. La prétendue découverte du fils d'Evandre n'est qu'une fable enfantée dans un siècle d'ignorance.

PALME. Le palmier était chez les anciens le symbole de la fécondité, parce que le palmier fructifie jusqu'à sa mort. Cet arbre était aussi l'emblème de la durée de l'empire, parce qu'il subsiste longtemps. Enfin, c'était le signe de la victoire, parce que dans le triomphe, les vainqueurs portaient une palme. On dit que César étant sur le point de livrer bataille à Pompée, apprit qu'il était sorti une palme du pied de la statue qu'on lui avait dédiée dans le temple de la Victoire, ce qu'il prit pour un heureux présage. Les anciens peignaient la Victoire avec une palme à la main, et ils l'appelaient *dea palmaris*. C'est aussi pour cela qu'ils couronnaient les vainqueurs avec des branches de palmier, usage qu'introduisit Thésée, au rapport de Pausanias (*Arcadic.*) : *Theseum aiunt e Creta reducem, ludos Apollini fecisse, victoresque palma coronasse*. Le peuple en couronnait aussi les gladiateurs qui avaient combattu avec plus d'intrépidité. Les écrivains et les poëtes s'en couronnaient eux-mêmes. Les Egyptiens ont rendu un culte à diverses espèces de palmiers. Dans l'île de Délos, on rendait aussi un culte au *palmier* sous lequel on croyait que Latone était accouchée de Diane et d'Apollon.

PALMITÈS. Nom d'une divinité égyptienne : on ignore quelle est celle que les anciens ont voulu désigner par ce vocable; Jablonski pense que c'est un surnom d'Osiris ou du Soleil. C'est peut-être le même nom que *Pammelès*.

PALMOSCOPIE. Augure ou *divination* qui avait lieu *par la palpitation* des membres et des parties du corps. On l'appelait aussi *Palmicon* (du grec *παλμὸς, palpitation*).

PALOMANCIE. Divination analogue à la rhabdomancie, ou *divination par les baguettes;* elle se pratiquait aussi par le moyen de dés agités dans un cornet : c'est ce qu'exprime le mot *πάλος*.

PALOU-ALAWAKA. Démon de la mythologie bouddhique chez les Birmans : c'est un monstre que l'on suppose se nourrir de chair humaine.

PAMBEOTIES. Fêtes que les Béotiens célébraient en l'honneur de Minerve. Ils se rendaient, à cet effet, dans la ville de Coronée de tous les cantons de la province : c'est de là que vient leur nom.

PAMMELES. Surnom d'*Osiris*, ou du *Soleil* chez les Egyptiens. On dit qu'il signifie le dieu *qui veille à tout*. Sa nourrice portait le nom de *Pamyla* ou *Paamilès*. D'autres font de Pammélès une divinité analogue à Priape.

PAMMILIES. Fêtes en l'honneur d'*Osiris*. On dit qu'une femme de Thèbes, nommée *Pammila*, étant sortie du temple de Jupiter pour aller chercher de l'eau, entendit une voix qui lui ordonnait de publier que le grand Osiris était né; que ce serait un prince illustre auquel l'Egypte aurait de grandes obligations. Pammila, flattée de cette espérance, nourrit et éleva Osiris. En mémoire de la nourrice, on institua une fête, qui, de son nom, fut appelée *Pammilie*. On y portait une figure d'Osiris assez semblable à celle de Priape, parce qu'Osiris était regardé comme le dieu de la génération et de toutes les productions.

PAMPHAGUS. Surnom d'Hercule qui signifie *mange-tout*. Ce nom lui fut donné à cause de sa grande voracité.

PAMPHILIE. Fille du devin Mopsus.

PAN. Chez les Grecs, le dieu des bergers, des chasseurs et de tous les habitants des campagnes. Il y avait plusieurs opinions sur sa naissance. Les uns, qui le disaient fils de Mercure déguisé en bouc et de Pénélope, attribuaient à la métamorphose de son père les cornes qu'il a sur sa tête et la conformation de la partie inférieure de son corps, qui ressemble à celle d'un bouc. Les autres ont écrit qu'il était le fruit des complaisances de

Pénélope; d'autres l'ont dit fils de Jupiter et de Calysto, et par conséquent, frère jumeau d'Arcas; d'autres le font fils de l'Air et d'une néréide; d'autres, de Jupiter et de la nymphe OEnéide, ou enfin, du Ciel et de la Terre.

Quoi qu'il en soit de sa naissance, on le représente ordinairement les cheveux et la barbe négligés, avec des cornes, des cuisses, des jambes et des pieds de bouc; en un mot, il différait fort peu d'un faune ou d'un satyre. On dit que ce fut Vénus qui le rendit si laid en punition d'un jugement qu'il avait prononcé contre elle. (*Voy.* ACHILLE, fils de Jupiter.) Il tient souvent le bâton pastoral ou *pedum*, comme dieu des bergers, et une flûte à plusieurs tuyaux, qu'on appelle la flûte de Pan, parce qu'on croit qu'il en fut l'inventeur. (*Voy.* SYRINX.) Il porte ordinairement une couronne de pin en mémoire de la nymphe Pithys, qui fut changée en cet arbre. (*Voy.* PITHYS.) On le croyait aussi dieu des chasseurs, mais plus souvent occupé à courir après les nymphes, dont il était l'effroi, qu'après les bêtes fauves.

Pan était principalement honoré en Arcadie, où il eut un oracle célèbre. On lui offrait en sacrifice du lait de chèvre et du miel, et on célébrait en son honneur les Lupercales. Evandre Arcadien porta en Italie le culte de ce dieu, et ses fêtes y furent célébrées comme celles des autres dieux. Les Romains le connaissaient aussi sous le nom de *Fascinus*, de *Lupercus*, et le confondaient avec *Faunus*. Mais c'est chez les Egyptiens qu'il faut chercher l'origine de ce dieu et de son culte.

Pan Egyptien était regardé comme un des huit grands dieux qui formaient la première classe. Selon les historiens, Pan avait été un des généraux de l'armée d'Osiris; il combattit avec vigueur contre Typhon. Son armée ayant été surprise une nuit dans une vallée dont les issues étaient gardées par ses ennemis, il inventa un stratagème qui le tira d'affaire. Ses soldats eurent ordre de pousser tous ensemble des cris et des hurlements épouvantables, que les rochers et les forêts multiplièrent encore, en sorte que les ennemis en furent si effrayés qu'ils prirent aussitôt la fuite; ce qui donna lieu, dit-on, d'appeler dans la suite *terreur panique* cette crainte vaine et subite qui surprend. Polyen, dans son *Traité des stratagèmes*, dit que Pan avait inventé l'ordre de bataille et la manière de ranger les troupes en phalanges, et à donner à une armée une aile droite et une aile gauche, ce que les Grecs et les Latins appellent les cornes d'une armée, et que c'est pour cela qu'on représentait Pan avec des cornes. Hygin rapporte une raison pour laquelle les Egyptiens représentaient leur dieu Pan sous la forme d'un bouc. Pan, ayant trouvé en Egypte les dieux échappés des mains des géants, leur conseilla, pour n'être point reconnus, de se revêtir de la figure de différents animaux; et, pour leur donner l'exemple, il prit lui-même celle d'une chèvre. Les dieux, pour le récompenser de son bon conseil, le placèrent dans le ciel, où il forme la constellation du Capricorne.

Pan était en si grand honneur chez les Egyptiens qu'on voyait ses statues dans presque tous les temples, et qu'on avait bâti en son honneur, dans la Thébaïde, la ville de *Chemnis*, qui signifie *ville de Pan*.

Dans la suite, la fable de Pan fut allégorisée; on le prit pour le symbole de la nature, suivant la signification de son nom, [illegible] veut dire *universel*. Les cornes qu'on lui met sur la tête marquent, dit-on, les rayons du soleil. La vivacité et la rougeur de son teint expriment l'éclat du ciel, la peau de chèvre étoilée qu'il porte sur l'estomac, les étoiles du firmament; le poil dont la partie inférieure de son corps est couverte, désigne la partie inférieure du monde, la terre, les arbres, les plantes, etc. La plus célèbre de ses aventures est son amour pour Syrinx, la plus belle des nymphes qui couraient les forêts à la suite de la chaste Diane. Son extérieur repoussant [illegible] peu fait pour plaire. Syrinx repousse ses avances et prend la fuite; Pan la poursuit, et il était sur le point de l'atteindre au bord du fleuve Ladon, quand la pauvre fille, invoquant les nymphes, ses sœurs, se précipite au milieu des roseaux. Sa prière est exaucée, elle est elle-même métamorphosée en cette plante, et Pan, croyant saisir Syrinx, n'embrasse que des roseaux. Il reconnaît son erreur et soupire; [illegible] dans les roseaux, ses soupirs y produisent un son plaintif dont il est étonné. Il en arrache aussitôt quelques-uns, [illegible] rendent une note différente [illegible] de différentes longueurs; il les unit [illegible] avec de la cire, et voilà la flûte à tuyaux inventée: on l'appelle encore *flûte de Pan*. Ce dieu se rendit si habile à jouer de cet instrument qu'il osa défier Apollon sur la lyre. Midas, juge de ce combat, se prononça en faveur de Pan, et reçut pour récompense d'un si beau jugement une paire d'oreilles d'âne.

Pan était principalement honoré en Arcadie, où il rendit des oracles célèbres. On lui offrait en sacrifice du miel et du lait de chèvre, et l'on célébrait en son honneur les Lupercales, fête qui, dans la suite, [illegible] très-célèbre en Italie, où l'Arcadien Evandre avait porté le culte de Pan. Outre la fable de Syrinx, les Grecs en débitaient plusieurs autres au sujet de ce dieu, [illegible] d'avoir découvert à Jupiter le lieu où Cérès s'était cachée après l'enlèvement de Proserpine. Jupiter, en conséquence de cet avis, envoya les Parques consoler cette déesse et la déterminer par ses prières à faire cesser la stérilité que son absence avait causée sur la terre. Plusieurs savants confondent Pan avec Faune et Sylvain, et [illegible] n'était qu'une même divinité [illegible] ces différents noms. Les Lupercales [illegible] étaient également célébrées en l'honneur de ces trois déités, différentes, à [illegible]

s leur origine, mais confondues dans la e des temps. Nous croyons devoir rap-.er ici une histoire célèbre du temps de ıs-Christ, écrite par Plutarque et repro-.e par Eusèbe. Cléombrote l'avait ap-.e d'Emilien, et Emilien de son père therse, qui avait tout vu et tout entendu. Epitherse racontait donc qu'il voguait s l'Italie, lorsque, près de l'île de Paxe, ıe des Echinades, à l'entrée du golfe de ·inthe, le vent cessa tout à fait à l'entrée ia nuit. Tous les gens du vaisseau étaient n éveillés, la plupart même passaient le ıps à boire de compagnie. Tout à coup entendit une voix venant des îles qui ›elait Thamus, le patron du vaisseau. amus se laissa appeler deux fois sans ré-ondre; mais, à la troisième, il demanda qu'on lui voulait. La voix lui dit que, and il serait vers Pelode, qui est le port Bathrote en Epire, il devait crier que le and Pan était mort. Il n'y eut personne ns le navire qui ne fût saisi de frayeur et épouvante. On délibérait si Thamus devait ›éir à la voix; et celui-ci décida que, quand ı serait arrivé au lieu marqué, s'il faisait ›sez de vent pour passer outre, il ne dirait en, mais que, si le calme les arrêtait là, il acquitterait de sa commission. On ne man-ua pas d'être surpris par un calme à l'en-roit désigné; le pilote se mit alors à crier e toutes ses forces que le grand Pan était ɔort. Aussitôt on entendit de tous côtés des ılaintes et des gémissements comme d'une nultitude surprise et affligée de cette nou-velle. Tous ceux qui se trouvaient dans le vaisseau furent témoins de l'aventure, qui fut ébruitée à leur arrivée à Rome. L'empe-reur Tibère, qui en entendit parler, voulut l'apprendre de la bouche même de Thamus; il assembla ensuite les gens les plus ins-truits dans la théologie païenne, pour ap-prendre d'eux quel était ce grand Pan, et il fut conclu que c'était le fils de Mercure et de Pénélope. S'il s'agit simplement de ce personnage, on peut dire que c'était beau-coup de bruit pour rien. Nous aimerions mieux y voir l'annonce de la ruine du pa-ganisme à la naissance du Sauveur, et les plaintes des démons de voir leur empire sur le point de finir. C'est ainsi que l'enten-dirent les premiers chrétiens.

Pan Arcadius. Les Romains surnom-maient Pan *Arcadius*, à cause du lieu d'où son culte leur avait été apporté:

Arcadio pinus amata Deo.
(Propert., I, 18, 10.)

Capripes, en grec αἰγιμελής et αἰγίπαν, sur-nom donné à Pan, à cause de sa conforma-tion bizarre.

Capripedes calamo Panes hiante canent.
(Propert., III, 17, 34.)

Lycæus et Tegæus, furent des surnoms donnés à Pan, à cause des lieux où on lui rendait le culte le plus célèbre.

Inuus. Probus, dans son *Commentaire sur les Géorgiques* (I, 17), dit que les Latins don-naient encore à Pan le nom d'*Inuus*, formé du verbe *inire*, à cause de son penchant pour la lubricité.

Pan est appelé, par Pindare, le plus par-fait des dieux, τελειότατον θεῶν. (Ap. Aristid., *Orat. Bacch.*, *Opp.*, t. I, p. 53.)

Les Grecs rendirent un culte particulier à Pan, après la victoire de Marathon, dont ils attribuaient le gain à sa protection.

PANACEE. Déesse grecque qui présidait à la guérison de toutes sortes de maladies: on la disait fille d'Esculape et d'Epione. Les Oropiens avaient un autel dont la quatrième partie était dédiée à Panacée et à quelques autres déités.

PANAGEE. Surnom de *Diane*, tiré, dit-on, de ce qu'elle courait de montagne en mon-tagne, de forêt en forêt, qu'elle changeait souvent de demeure, étant tantôt au ciel, tantôt sur la terre, enfin de ce qu'elle chan-geait de forme et de figure.

PANATHENEES. Grandes fêtes que les Grecs célébraient en l'honneur d'Athène ou Minerve, et qui furent d'abord appelées Athénées. Elles furent instituées en Grèce par Erichtonius, fils de Vulcain, ou, comme d'autres le prétendent, par Orphée.

Divers peuples, depuis Cécrops et ses suc-cesseurs jusqu'à Thésée, habitèrent les dif-férentes bourgades de l'Attique; chaque bourgade avait ses magistrats, et dans cha-que endroit la police et la justice s'adminis-traient sans nulle dépendance réciproque; on ne reconnaissait Athènes pour ville prin-cipale qu'en temps de guerre. Thésée par-venu à la royauté, entreprit de lier ces par-celles de gouvernement, jusque-là fort dé-tachées; il réussit dans son projet; les villes subalternes s'incorporèrent dans une seule, et l'auteur de cette réunion mémorable ré-solut d'en éterniser la mémoire, en réta-blissant les Panathénées. Quelques auteurs même assurent que ce fut lui qui les ins-titua.

Quoi qu'il en soit, on recevait à ces fêtes, suivant l'intention de Thésée, tous les peu-ples de l'Attique, dans la vue de les habi-tuer à reconnaître Athènes, où elles se cé-lébraient, pour la patrie commune. Ces fêtes, dans leur simplicité et dans leur première origine, ne duraient qu'un jour, mais en-suite leur pompe s'accrut, et on leur donna un terme plus long.

On établit alors de grandes et de petites Panathénées; les grandes se célébraient tous les cinq ans, le 23 du mois hécatom-béon, et les petites se solemnisaient tous les trois ans, ou plutôt tous les ans, le 20 du mois thargelion. Chaque ville de l'Attique, chaque colonie athénienne, dans ces occa-sions, devait en forme de tribut un bœuf à Minerve. La déesse avait l'honneur de l'hé-catombe, et le peuple en avait le profit; la chair des victimes servait à régaler les spec-tateurs.

On proposait à ces fêtes des prix pour trois sortes de combats; le premier qui se faisait le soir, et dans lequel les athlètes portaient des flambeaux, était originaire-

ment une course à pied; mais depuis elle devint une course équestre, et c'est ainsi qu'elle se pratiquait du temps de Platon. Le second combat était gymnique, c'est-à-dire, que les athlètes y combattaient nus; et il avait son stade particulier, construit d'abord par Lycurgue le rhéteur, puis rétabli magnifiquement par Hérodes Atticus. Le troisième combat, institué par Périclès, était destiné à la poésie et à la musique.

On voyait disputer à l'envi d'excellents chanteurs, qu'accompagnaient des joueurs de flûte et de cithare; ils chantaient les louanges d'Harmodius, d'Aristogiton et de Thrasibule. Des poëtes y faisaient représenter des pièces de théâtre jusqu'au nombre de quatre chacun, et cet assemblage de poëmes s'appelait *tétralogie;* le prix de ce combat était une couronne d'olivier et un baril d'huile exquise, que les vainqueurs, par une grâce particulière accordée à eux seuls, pouvaient faire transporter où il leur plaisait, hors du territoire d'Athènes. Ces combats, comme on vient de le dire, étaient suivis de festins publics et de sacrifices qui terminaient la fête.

Telle était en général la manière dont se célébraient les Panathénées, mais les grandes l'emportaient sur les petites par leur magnificence, par le concours du peuple, et parce que, dans cette fête seule, on conduisait en grande et magnifique pompe un navire orné du peplus de Minerve. Après que ce navire, accompagné du plus nombreux cortége, et qui n'allait en avant que par des machines, avait fait plusieurs stations sur la route, on le ramenait au même lieu d'où il était parti, c'est-à-dire au Céramique.

Le peplus de Minerve était une draperie blanche, formant un carré long, brochée d'or, où étaient représentées, non-seulement les mémorables actions de cette déesse, mais encore celles de Jupiter, des héros, et même de ceux qui avaient rendu de grands services à la république. A cette procession assistaient toutes sortes de gens vieux et jeunes, de l'un et de l'autre sexe, portant tous à la main une branche d'olivier pour honorer la déesse, à qui le pays était redevable de cet arbre utile. Tous les peuples de l'Attique se faisaient un point de religion de se trouver à cette fête. De là vient son nom de *Panathénées*, comme si l'on disait les *Athénées de toute l'Attique*. Les Romains les célébrèrent à leur tour (sous le nom de *Quinquatriæ*), mais leur imitation ne servit qu'à relever davantage l'éclat des vrais Panathénées.

PANBEOTIES. Fêtes qui se célébraient dans *toute la Béotie*, d'où elles ont pris leur nom. On n'en fait aucun détail, sinon que l'on s'assemblait pour leur célébration près de Chéronée, au temple de Minerve ionienne.

PANCARPE. Sacrifice dans lequel les Athéniens offraient toutes sortes de fruits. Ils l'appelaient παγκαρπος θυσια. Les Romains donnèrent ce nom à un spectacle public, dans lequel les gladiateurs combattaient contre des animaux de toutes sortes, au milieu de l'amphithéâtre à Rome.

PANCHEE, PANCHAIA, île de l'Océan, près de l'Arabie. Selon Diodore de Sicile, elle était habitée par des indigènes appelés *Panchæi*, et par des étrangers océanites, Indiens, Crétois et Scythes. Il assure qu'on y voyait une ville célèbre, nommée Panara, dont les habitants étaient les plus heureux du monde. Ce bonheur, l'existence de Panara et même celle de l'île Panchée, sont malheureusement des chimères et des fables. Tout cela a été imaginé par l'ingénieux Evhémère, que Diodore de Sicile a copié. Mais les poëtes ont persisté dans ces inventions, et Virgile nous a laissé dans ses *Géorgiques* ce beau vers :

Totaque thuriferis Panchaia dives arenis.

PANCLADIES. Fête que les Rhodiens célébraient à l'époque de la taille de la vigne. (Du mot κλάδος, *branche*.)

PANDA. Les Romains avaient deux divinités de ce nom. La première, pour laquelle on avait une grande vénération, était ainsi nommée parce qu'elle ouvrait le chemin. C'était la déesse des voyageurs. Ils l'invoquaient surtout lorsque le voyage pouvait être dangereux ou que le lieu où l'on allait était d'un accès difficile. La seconde était la Paix ou la déesse de la Paix, qu'on appelait ainsi parce qu'elle ouvrait les portes des villes. Elius, ancien auteur cité par Varron, croyait que Panda et *Cérès* étaient une même divinité, et que ce nom lui avait été donné *a pane dando*, parce qu'elle procurait du *pain* aux hommes, et parce qu'on présentait du pain à ceux qui entraient dans son temple. Varron distingue l'une de l'autre, et dérive le nom de *Panda* de *pandere*, *ouvrir*.

PANDARA. Déesse de la mythologie bouddhique du Népal; c'est la personnification de l'énergie active du *Bodhisatwa Amitabha*.

PANDARE. Citoyen de Milet, ayant été complice d'un vol que Tantale fit aux dieux (*voy.* TANTALE), n'eut pas de longs jours, dit Homère (*Odyss.*, l. XIX), en punition de sa faute. Il laissa des filles orphelines dont Vénus prit soin et que les autres déesses comblèrent de faveurs. Junon leur donna la sagesse et la beauté, Diane y joignit l'avantage de la taille, Minerve leur apprit à faire toutes sortes d'ouvrages qui conviennent aux femmes. Quand elles furent nubiles, Vénus alla prier Jupiter de leur accorder un heureux mariage; mais pendant l'absence de la déesse, les Harpies vinrent enlever les filles et les livrèrent aux Furies qui les firent descendre au royaume de Pluton. Strabon parle d'un héros nommé Pandare, qui était honoré à Pinare, dans la Lycie.

PANDAREE d'Ephèse avait deux filles : l'une nommée Aédo, qu'il maria à Polytechne, de la ville de Colophon en Lydie; l'autre appelée Chélidonie. Les nouveaux époux furent heureux tandis qu'ils honorèrent les dieux; mais s'étant vantés un jour qu'ils s'aimaient plus que Jupiter et Junon, cette déesse, offensée de ce discours, leur

envoya la Discorde qui les eut bientôt brouillés ensemble. Polytechne alla chez son beau-père lui demander sa fille Chélidonie, que sa sœur avait envie de voir, et l'ayant conduite dans un bois, il lui fit violence. Celle-ci, pour se venger, apprit à Aédo l'insulte qui lui avait été faite, et l'une et l'autre résolurent de faire manger au mari Itys, son fils unique. Polytechne, informé de cet attentat, poursuivit sa femme et sa belle-sœur jusque chez Pandarée leur père, où elles s'étaient retirées, et l'ayant chargé de chaînes, il le fit jeter au milieu des champs après lui avoir fait frotter tout le corps de miel. Aédo s'étant transportée dans le lieu où était son père, tâcha d'éloigner les mouches et les autres insectes qui le dévoraient; et une action si louable étant regardée comme un crime, on allait la faire mourir lorsque Jupiter, touché des malheurs de cette famille, les changea tous en oiseaux, comme dans la fable de Progné et de Philomèle. C'est ainsi qu'Antonius Libéralis conte cette fable qui n'est qu'une copie de celle de Térée.

PANDARUS. Fils de Lycaon, un des chefs de l'armée troyenne, était si habile à tirer de l'arc, qu'Homère, pour l'exprimer, dit qu'Apollon lui-même lui avait donné son arc et ses flèches.

PANDÉMIE. Surnom, qui signifie *la populaire*, ou la déesse après laquelle tout le monde court. Le nom est formé de πᾶν, *tout*, et de δῆμος, *peuple*. C'est un surnom de *Vénus* que les Romains appelaient aussi *Vulgivaga*. On croit que Thésée établit son culte dans la ville d'Athènes, après avoir réuni toutes les tribus de l'Attique en un seul peuple.

L'*Amour* était aussi appelé *Pandème;* selon Plutarque ce nom s'appliquait à l'Amour qui inspire de grossiers désirs. Les jours pendant lesquels on offrait aux morts des festins publics se nommaient aussi *Pandèmes*.

PANDÉMON. Synonyme des *athénées* et des *panathénées*.

PANDICULAIRES. Jours auxquels les Romains sacrifiaient à tous les dieux ensemble et que l'on appelait aussi *Communicarii*.

PANDIES. Fête en l'honneur de Jupiter. On la croit ainsi nommée de *Pandion*, roi d'Athènes, qui l'avait instituée.

PANDION. Fils de Phinée et de Cléopâtre.

PANDION, roi d'Athènes, succéda à son père et laissa le trône à Erichtonius, son fils. *Voy.* ERECTHÉE. Sous son règne, Bacchus et Cérès vinrent visiter l'Attique qu'ils comblèrent de biens. Le secours que Térée, roi de Thrace, lui donna contre un roi de Pont, l'engagea, par reconnaissance, à faire une alliance étroite avec ce prince, en lui faisant épouser sa fille Progné. Mais la brutalité du gendre remplit de désordres la famille de Pandion et le fit mourir lui-même de chagrin

PANDORE. C'est le nom de *la première femme*, selon Hésiode. (*Theogon.*) Jupiter, irrité contre Prométhée de ce qu'il avait eu la hardiesse de faire un homme et de voler le feu du ciel pour animer son ouvrage, ordonna à Vulcain de former une femme du limon de la terre et de la présenter à l'assemblée des dieux. Vulcain l'y amena lui-même, après lui avoir mis un voile et une couronne d'or sur la tête. Tous les dieux admirèrent cette nouvelle créature et chacun lui fit son présent. Vénus lui donna la beauté; Apollon, les talents; Mercure, la douceur du langage; Minerve, la sagesse. Pour Jupiter, il lui fit présent d'une boîte bien close et remplie de tous les maux, en lui ordonnant de la porter à Prométhée. Celui-ci, se défiant du présent, ne voulut point recevoir Pandore pour sa compagne; il la renvoya. Mais Epiméthée, à qui elle se présenta, en fut si charmé qu'il l'épousa aussitôt et en eut Pyrrha, femme de Deucalion. Il accepta aussi la boîte et voulut voir ce qu'il y avait dedans; et sur le champ il en sortit ce déluge de maux qui ont depuis ce temps-là inondé toute la terre. Il voulut la refermer aussitôt; mais il n'y restait plus autre chose que l'Espérance, qui n'avait pas eu le temps de s'évader; c'est le seul bien qui reste aux malheureux mortels. Pour le punir de sa curiosité, les dieux le métamorphosèrent en singe. Le nom de Pandore fait allusion aux présents qu'elle reçut de tous les dieux; il est formé de πᾶν, *tout*, et de δῶρον, *présent*.

On retrouve cette fable chez les noirs de l'Afrique. Tous les maux étaient dans une calebasse; le mauvais génie vint et la cassa d'un coup de pierre.

PANDORE. Mère de Deucalion.

PANDROSE, PANDROSIE. Fille de Cécrops. Pandrose était sœur d'Aglaure et d'Hersé. Minerve ayant confié aux trois sœurs un secret, Pandrose fut la seule qui demeura fidèle à la déesse, et les Athéniens, en récompense de sa piété, lui élevèrent un temple auprès de celui de Minerve. Cette princesse avait été aimée de Mercure et avait eu de lui un fils nommé Céryx

Les Athéniens établirent en son honneur la fête des *Pandrosies*, qu'ils célébraient dans son temple, élevé auprès de celui de Minerve.

PANES ou PANS. Satyres qui reconnaissaient *Pan* pour leur chef. C'étaient les dieux protecteurs des chasseurs, des bois et des champs.

PANGA. Idole des nègres du Congo. C'est un bâton de la forme d'une hallebarde, surmonté d'une tête sculptée et peinte en rouge.

PANHELLÉNIEN. Ce nom signifie *le protecteur de tous les peuples de la Grèce*. L'empereur Adrien fit bâtir à Athènes un temple à *Jupiter-Panhellénien*, et c'était lui-même qu'il prétendait désigner sous ce nom. Il institua en même temps des fêtes et des jeux appelés *Panhellénies*, de πᾶν, *tout*, et de Ἕλλην, *un Grec*, que toute la Grèce devait célébrer en commun. Lorsque l'Attique fut affligée d'une grande sécheresse, en punition de la mort d'Androgée, Eaque intercéda pour les Grecs, en offrant des sacrifices à Jupiter-Panhellénien, dit Pausanias; d'où il

paraît que ce nom est plus ancien qu'Adrien, que ce prince ne fit que le renouveler, et qu'il rebâtit un temple qui avait autrefois subsisté à Athènes.

PANIONIES. Fête établie en l'honneur de Neptune Héliconien, sur le mont Mycale, par les colonies ioniennes. C'est là que se réunissaient chaque année tous les habitants de l'Ionie. Ce qu'il y avait de remarquable dans cette fête, c'est que, si la victime venait à beugler avant le sacrifice, ce mugissement passait pour un présage de la faveur spéciale de Neptune. Le lieu où se rassemblaient ainsi les Ioniens portait le nom de *Panionium*.

PANIQUE (Terreur). C'est ainsi, dit Pausanias (*Phoric.*), qu'on appelle ces frayeurs qui n'ont aucun fondement réel ; parce qu'on les croit inspirées par le dieu Pan. Brennus ayant fait une irruption dans la Grèce, à la tête d'une nombreuse armée de Gaulois, la deuxième année de la cent vingt-septième olympiade, s'avança jusqu'à Delphes. Les habitants consternés s'étant réfugiés vers l'oracle, le dieu leur déclara qu'ils n'avaient rien à craindre et les assura de sa protection. En effet, continue l'historien, on vit tout à coup des signes évidents de la colère du ciel contre les barbares. Car, en premier lieu, tout le terrain qu'occupait leur armée fut agité d'un violent tremblement de terre; ensuite il y eut un tonnerre et des éclairs continuels, qui non-seulement effrayaient les Gaulois, mais qui les empêchaient d'entendre les ordres de leurs généraux. La foudre tombait fréquemment sur eux et ne tuait pas seulement celui qui en était frappé; une exhalaison enflammée se communiquait à ceux qui étaient auprès et les réduisait en poudre, eux et leurs armes...... Mais la nuit fut encore plus fâcheuse pour eux, car ils eurent une terreur panique ; l'horreur de la nuit leur fit prendre une fausse alarme : la crainte saisit d'abord un petit nombre de soldats, qui crurent entendre un bruit de chevaux et avoir l'ennemi derrière eux; mais bientôt elle se communiqua aux autres et l'épouvante fut si générale, que tous prirent les armes et, se divisant en plusieurs pelotons, ils se battaient et s'entretuaient, croyant se battre contre des Grecs.... Cette erreur, qui ne pouvait être qu'un effet de la colère des dieux, dit encore Pausanias, dura toute la nuit et causa aux barbares une perte de plus de dix mille hommes.

On dit que cette expression est fondée sur ce que *Pan*, au rapport de Polienus, dans ses *Stratagèmes*, fut l'un des capitaines de Bacchus, lequel mit en déroute les ennemis, par le moyen du grand bruit qu'il fit faire à ses soldats qui combattaient dans une vallée, où il avait observé qu'il y avait plusieurs échos; ce qui fit croire qu'ils étaient en bien plus grand nombre, de sorte que les ennemis s'enfuirent sans combattre. De là vient que l'on appelle toutes les frayeurs mal fondées, terreurs paniques : c'est aussi ce qui a donné lieu à la fable qui dit que la nymphe Echo a été aimée du dieu Pan.

Cette expression vient, selon d'autres, de ce que dans la guerre des Titans contre Jupiter, Pan fut le premier qui jeta la terreur dans le cœur de ces géants. Théon, interprète du poëte Aratus, dit que ce fut en faisant grand bruit avec une conque marine, dont il se servait comme de trompette, et dont il était l'inventeur. Nonnus (*Dionysiac.*, 10) arme aussi Pan d'un fouet qui excite à la fureur. (ANGE POLITIEN, *Miscellan.*, c. 18.)

PANIS. Nom que les Sabins donnaient à *Cérès*, et d'où serait venu, suivant Servius, le mot latin *panis, pain.*

PANISQUES, *petits Pans.* Dieux champêtres auxquels on accordait tout au plus la taille des Pygmées.

PAN-KOU. Le premier homme qui parut dans l'univers après que la substance des choses eut été engendrée, s'il faut en croire certaines traditions chinoises qui le représentent comme l'architecte du monde et l'ordonnateur des formes visibles. On l'appelle encore *Hoen-tun*, *chaos primordial.* Le travail de Pan-kou dura 18,000 ans. Pan-kou est sans doute le même que *Poun-tan*, qui, dans les îles Mariannes, passe pour avoir fabriqué le monde.

PANOMPHEE. Surnom donné à *Jupiter*, dont les louanges sortent de la bouche de tous les hommes, parce qu'il était adoré de tous les peuples et dans toutes les langues : il rendait aussi des oracles à chacun dans son idiôme particulier. De plus, il était l'auteur de toutes les divinations, puisqu'il avait entre les mains le livre des destins.

PANOPE ou PANOPIE. Fille de Nérée et de Doris, elle était une des divinités marines, que les matelots invoquaient le plus fréquemment pendant la tempête, avec Glaucus et Mélicerte. Son nom grec signifie *celle qui donnait toute sorte de secours;* πᾶν, *tout*, et ὄπις, *soin, secours.*

PANORMUS et GONIPPUS. Deux jeunes hommes de la Messénie, beaux et bien faits, qui etaient liés d'une étroite amitié. Dans la guerre des Messéniens contre les Lacédémoniens, ils faisaient souvent ensemble des courses dans la Laconie, d'où ils rapportaient toujours quelque butin. Un jour entre autres que les Lacédémoniens célébraient la fête des Dioscures dans leur camp, et qu'après le repas du sacrifice, ils étaient tous en joie, les deux jeunes Messéniens, vêtus de tuniques blanches, avec un manteau de pourpre, montés superbement, un bonnet sur la tête, et une pique à la main, se montrèrent tout à coup devant le camp des Lacédémoniens. Ceux-ci les voyant ainsi paraître à l'improviste, ne doutèrent pas que ce ne fussent les Dioscures eux-mêmes qui venaient prendre part aux réjouissances que l'on faisait en leur honneur. Dans cette pensée, ils vont au devant d'eux, et se prosternant, ils leur adressèrent leurs vœux et leurs prières. Les deux Messéniens les ayant laissés approcher, firent aussitôt main-basse sur eux, en tuèrent un bon nom-

re; et après avoir ainsi insulté à la religion e ces peuples, s'en retournèrent en Messénie. Les Dioscures furent fort indignés de cette impiété, et s'en vengèrent sur les Messéniens, dont ils causèrent la ruine.

PANTCHAKARTA. C'est-à-dire *les cinq puissances* ou *les cinq dieux*. C'est ainsi que les Hindous désignèrent les cinq éléments qui, produits par le créateur, concoururent à la formation de l'univers. Dieu commença par produire l'éther; l'action de éther donna naissance à l'air ou au vent. Du choc de l'éther et de l'air naquit le feu. A sa retraite, celui-ci laissa une humidité dont l'eau tira son origine. De l'union de ces puissances résulta un sédiment qui, réduit en masse compacte par la chaleur du eu, devint la terre.

PANTCHARAKCHA, ou *les cinq Rakichas*, les cinq puissances protectrices, suivant la théologie des Bouddhistes du Népal.

PANTHANA. Le dix-huitième des vingt-un enfers, selon les Hindous brahmanistes.

PANTHEES. Divinités ornées de symboles de plusieurs divinités réunies. Ainsi les statues de Junon tenaient quelque chose de celles de Pallas, de Vénus, de Diane, de Némésis, des Parques. On voit, dans les anciens monuments, une Fortune ailée qui tient de la main droite le timon, et de la gauche la corne d'abondance, tandis que le bas finit en tête de bélier. L'ornement de la tête est une fleur de lotus qui s'élève entre deux rayons, attribut d'Isis et d'Osiris. Elle a sur l'épaule le carquois de Diane, sur la poitrine l'égide de Minerve, sur la corne d'abondance le coq de Mercure, et sur la tête de bélier le corbeau d'Apollon. On trouve beaucoup d'autres figures panthées parmi les antiques. Ces dieux étaient ainsi représentés ensemble, parce que plusieurs croyaient que ces divinités, que l'on honorait séparément, n'étaient réellement que la même chose.

La déesse Syrienne est une des figures panthées la plus chargée d'attributs.

PANTHEON. Temple en l'honneur de *tous les dieux*, comme l'exprime son nom grec. Le plus fameux panthéon fut celui que fit bâtir M. Agrippa, gendre d'Auguste, et qui subsiste encore à présent dans son entier, avec cette inscription : M. AGRIPPA L. F. COS. TERTIUM FECIT. Il est de figure ronde, ne recevant le jour que par un grand trou percé dans le milieu de la voûte. Il y a autour de ce temple six grandes niches, qui étaient destinées pour les six principaux dieux. Et afin qu'il n'y eût point de jalousie entre les dieux pour la préséance, dit Lucien, on donna au temple la figure ronde. Pline en donnait une meilleure raison; c'est parce que le convexe de sa voûte représente le ciel, la véritable demeure des dieux. Le portique qui est devant ce temple, est plus surprenant que le temple même. Il est composé de seize colonnes de granit, d'une énorme grandeur, et toutes d'un seul bloc. Chacune a près de cinq pieds de diamètre sur trente-sept pieds de haut, sans la base et le chapiteau. La couverture de cet édifice était de larmes d'argent, que Constantin, fils d'Héraclius, fit transporter dans sa nouvelle Rome. Ce magnifique temple a été depuis consacré par les pontifes romains, en l'honneur de la Vierge et des martyrs.

On croit que le temple de Nîmes, qu'on dit être de Diane, était un Panthéon. Il y avait douze niches, dont six subsistent encore. C'était un temple consacré aux *douze grands dieux*, que quelques-uns ont appelé pour cela *Dodécathéon*.

PANTHÈRE, *Panthera* ou *Pardaleis*. Animal quadrupède très-féroce, qui diffère du tigre et du léopard par les taches qui sont sur son poil. Au lieu d'avoir sur tout le corps des taches rondes, comme le léopard, ou des taches longues, comme le tigre, il a sur le dos des taches rondes et sur le ventre des taches longues.

C'est l'animal favori de Bacchus, et on le trouve souvent représenté sur ses monuments, parce que, dit Philostrate (*Imag.*), des nourrices de ce dieu avaient été changées en panthères, ou, selon d'autres, parce que cet animal aime les raisins. La panthère est aussi un symbole de *Pan*; on croit même que son nom en a été formé.

PANTIQUE. Déesse des voyageurs, la même que *Panda*.

PAON. Oiseau venu des Indes, dont les anciens faisaient grand cas. Le paon fut l'oiseau favori de Junon, et il l'accompagne ordinairement dans ses images : c'est son symbole distinctif, comme l'aigle l'est de Jupiter. Les cent yeux d'Argus furent transportés par Junon sur la queue de cet oiseau. *Voy.* ARGUS. Le paon montre, par sa queue, une image du mois de mai, tant elle est chargée de fleurs, que la nature y a peintes. C'est pourquoi, lorsqu'on personnifiait ce mois, on peignait un paon à ses pieds.

PAOR-NOMI. Nom donné par les Tamouls à une grande fête que les Hindous célèbrent la veille ou le jour de la pleine lune du mois de kartik (novembre).

Le Paor-Nomi est la grande fête du temple de Tirounamali, parce que c'est dans ce jour que parut la montagne sur laquelle ce temple est situé. Les Saivas la célèbrent dans toutes les pagodes de Siva : elle dure neuf jours, pendant lesquels les pèlerins accourent de toutes les parties du littoral; il s'y tient alors une grande foire.

L'histoire de Tirounamali est très-célèbre; elle occupe tout un Pourana. Le temple est construit sur une montagne sacrée, parce qu'elle représente Siva. Ce dieu y descendit en colonne de feu, pour terminer une dispute de préséance élevée entre Vichnou et Brahma.

PAPÊE. Nom du grand dieu des Scythes, dont la Terre était la femme. Le Παπαῖος d'Hérodote n'est autre que le sanscrit *Pâpous*, *père, créateur*.

PAPHIENNE. Surnom donné à *Vénus*, à cause du culte particulier qu'on lui rendait à *Paphos*, où elle avait un temple fameux.

PAPHOS, dans l'île de Chypre.

Cette ville de l'île de Chypre était consacrée à Vénus, encore plus particulièrement que le reste de l'île ; elle y avait un temple magnifique, où cent autels lui étaient dressés, dit Virgile (*Æneid.*, lib. x, 86), et sur lesquels fumait un éternel encens. C'est de cette ville que Vénus est quelquefois surnommée la *Paphienne*. La consécration de l'île et du temple était un tribut de la reconnaissance de Cyniras, pour les faveurs qu'il avait reçues de la déesse.

Le temple qui y était bâti en son honneur était de la plus grande magnificence. La vénération qui y était attachée s'étendait même jusqu'au prêtre qui en faisait les fonctions. Plutarque rapporte que Caton fit offrir au roi Ptolémée la grande-prêtrise du temple de Vénus à Paphos, s'il voulait céder Chypre aux Romains, regardant cette dignité comme le dédommagement d'un royaume.

Les ministres du temple de Vénus n'immolaient jamais de victimes; le sang ne coulait jamais sur leurs autels; on n'y brûlait que de l'encens, et la déesse n'y respirait que l'odeur des parfums. Elle y était représentée sur un char conduit par des Amours et tiré par des cygnes et des colombes. L'or et l'azur brillaient en vain dans le temple de Paphos, leur éclat y cédait à l'éclat des arts. Les chefs-d'œuvre que des mains immortelles y avaient tracés, attiraient seuls toute l'attention. Ici le ciseau délicat d'un artiste supérieur représentait la déesse qui vivifie tous les êtres, et qui féconde la nature ; là le pinceau voluptueux inspirait les feux de l'amour.

La délicieuse situation et les charmes du climat avaient sans doute contribué à établir l'opinion de ceux qui y avaient fixé l'empire de Vénus et le séjour des plaisirs. On y jouissait d'un printemps éternel ; la terre, heureusement fertile, y prévenait tous les souhaits ; les troupeaux y paissaient sans nombre ; les vents semblaient n'y régner que pour répandre partout l'esprit des fleurs ; les oiseaux y chantaient sans cesse ; les bois y semblaient harmonieux ; les ruisseaux murmuraient dans les plaines; une chaleur douce faisait tout éclore; l'air ne s'y respirait qu'avec la volupté.

PAPHUS. Fut le fruit de l'amour que Pygmalion conçut pour une belle statue qu'il avait faite. Les dieux l'ayant animée, il en fit sa femme et en eut ce fils qui, en mémoire de sa naissance, bâtit dans l'île de Chypre la ville de *Paphos*, et y consacra un temple à la Vénus, sa mère.

PAPPEUS. C'est ainsi que les Scythes appelaient (Orig., lib. v *adv. Celsum*) leur *Jupiter* le souverain des dieux, à qui ils donnaient la terre pour femme.

PAPREMIS. Seule ville de la Basse-Egypte (Hérodote, ii, 71), où l'hippopotame était l'objet d'un culte particulier.

Le même historien dit (ii, 59, 64) que Mars était la divinité en l'honneur de laquelle les habitants de Papremis vénéraient l'hippopotame. Jablonski (*Panth. Æg.*, lib. v, c. 2) croit qu'ici le *Mars* d'Hérodote est le *Thyphon* des Egyptiens.

PARABARAVASTOU. Nom que les Malabars donnent à la divinité suprême. Ils l'appellent aussi *Tambouran*.

PARABRAHMA, ou le Brahma suprême. Nom que les Indiens donnent à l'essence divine, infiniment supérieure à Brahma, Vichnou et Siva, et à tous les autres dieux, qui tous ont eu un commencement. Mais Parabrahma existe avant tous les temps: c'est le dieu suprême, unique, éternel, impérissable, infini, tout-puissant, excellent et parfait, incorporel, invisible, présent partout, substance universelle, cause de tous les phénomènes, l'âme du monde, l'âme de chaque être en particulier, la forme de la science et la forme des mondes sans fin, qui ne font qu'un avec lui, l'unité et le tout à la fois, plus petit qu'un atome, plus grand que l'univers.

PARADIS. Voici, d'après l'explication des meilleurs interprètes, quel était le bonheur du paradis, dans la mythologie égyptienne.

Le dieu Soleil visite à la cinquième heure les champs Elysées, habités par les âmes bienheureuses se reposant des peines de leurs transmigrations sur la terre; elles portent sur la tête la plume d'autruche, emblème de leur conduite juste et vertueuse. On les voit présenter des offrandes aux dieux; ou bien, sous l'inspection du *Seigneur de la joie du cœur*, elles cueillent les fruits des arbres célestes de ce paradis. Plus loin, d'autres tiennent en main des faucilles : ce sont les âmes qui cultivent les champs de la vérité; leur légende porte : « Elles font des libations de l'eau et des offrandes des grains des campagnes de gloire; elles tiennent une faucille et moissonnent les champs qui sont leur partage. Le dieu Soleil leur dit : Prenez vos faucilles, moissonnez vos grains, emportez-les dans vos demeures, jouissez-en et les présentez aux dieux en offrandes pures. » Ailleurs enfin on les voit se baigner, nager, sauter et folâtrer dans un grand bassin que remplit l'eau céleste et primordiale, le tout sous l'inspection du dieu Nil-céleste.

Nous ne savons si les Egyptiens attendaient dans l'autre vie un bonheur plus parfait que celui qu'ils représentaient en figures sur les murailles de leurs temples et qui, suivant nous, laissait beaucoup à désirer. Nous en dirons presque autant du paradis des Grecs et des Romains

Les Scandinaves n'admettaient guère dans le paradis que les âmes de ceux qui étaient morts à la guerre.

Les anciens Persans, comme les Parsis modernes, appellent le paradis *Behescht*, le *très-excellent*. L'âme juste, après avoir obtenu un jugement favorable d'Ormuzd et de Bahman, son assesseur, traverse le pont Tchinevad, et à son extrémité est accueillie par les transports de joie des Amschaspands, qui lui ouvrent les trésors de la béatitude céleste. Les bienheureux y jouissent dès à présent d'une béatitude ineffable, qui sera

parfaitement consolidée, lorsqu'à la fin des temps, l'empire d'Ahrimane sera complétement détruit.

Les Hindous brahmanistes admettent plusieurs cieux ou paradis pour les justes; ce sont le paradis d'Indra, appelé *Indraloka* ou *Swarga;* celui de Siva, dont le nom est *Kailasa ;* celui de Vichnou, *Vaikounta ;* et celui de Brahma, *Brahma-loka, Déva-loka* ou *Satya-loka.* Tous ces paradis sont supposés environner les hauts sommets du mont Mérou.

Les bouddhistes reconnaissaient vingt-huit cieux ou paradis; ils sont la conséquence de leur système cosmogonique; on y arrive nécessairement en vertu de ses mérites, mais après un laps de temps incommensurable, passé successivement dans quelques-uns ou dans la totalité des trente-deux enfers, si au lieu d'acquérir des mérites dans une vie précédente, on avait au contraire démérité.

Les tribus Koukies placent le paradis sur le sommet d'une très-haute montagne, d'où l'on peut voir toutes les beautés de la nature ; pour être admis à jouir du bonheur de cet état, on offre à l'ange gardien de la montagne les têtes des singes, des daims, des cochons et des autres animaux que l'on a tués.

Les habitants de l'île Formose disent que les âmes des méchants sont précipitées et tourmentées dans une fosse pleine d'ordures. Celles des gens de bien passent gaiement par dessus la fosse, sur un pont de bambous fort étroit, et prennent la route d'un paradis sensuel, où l'on trouve tout l'agrément de cette vie.

Les Sintoïstes du Japon placent le *Takama-no wara*, leur paradis, immédiatement au-dessous du trente-troisième ciel; c'est là que sont reçues les âmes qui ont bien vécu dans le monde.

Les Ostiaks ne font les honneurs du paradis qu'aux âmes de ceux qui meurent d'une mort violente, ou dans la chasse contre les ours; mais les âmes de ceux qui meurent dans leur lit, ou d'une mort ordinaire, sont obligées de servir longtemps auprès d'un dieu sévère, qui réside sous la terre.

Les Lapons disaient que ceux qui avaient vécu sur la terre sans qu'on pût leur reprocher aucun vol, aucun parjure, aucun démêlé avec leurs compatriotes, allaient après leur mort dans le *Jabmé-Aimo*, reprendre de nouveaux corps, pour vivre éternellement avec les Saiwo-Olmak et les Saiwo-Nieidès, et partager avec eux leur félicité; que cette nouvelle vie se passait à exercer l'art runique, à aller à la chasse, à avoir la compagnie des femmes, à être toujours dans les festins, à boire de l'eau de vie, à fumer du tabac; et que tous ces exercices et ces plaisirs qui l'emportaient de beaucoup sur les plaisirs du même genre qu'on goûte sur la terre, formaient la félicité des habitants du Jabmé-Aimo; qu'au reste les ours et les oiseaux jouiraient du même sort.

Comme les Groënlandais tirent de la mer la meilleure partie de leur subsistance, ils placent leur séjour de bonheur après cette vie, au fond de l'Océan, ou dans les entrailles de la terre, sous ces voûtes et ces rochers qui servent de digue et de soutien aux eaux. Là, disent-ils, règne un été perpétuel, car ils ne connaissent pas le printemps; le soleil n'y laisse pas entrer la nuit; les eaux y sont toujours claires; tous les biens y abondent ; c'est-à-dire les rennes, les poules d'eau, les poissons, mais surtout les chiens; les veaux marins s'y pêchent sans peine, et tombent tout vivants dans des chaudières toujours bouillantes. Les Apalachites prétendaient que les âmes de ceux qui avaient bien vécu étaient transportées au ciel et placées entre les étoiles. Au reste, la plupart de ces tribus croyaient et croient encore à la palingénésie ou métempsycose ; ils s'imaginent voir l'âme de leurs parents, soit dans certains animaux, soit dans les étrangers qui passent dans leur pays, soit dans les fleurs, les étoiles, etc.

Les Mexicains disaient que les âmes des hommes morts en combattant, et des femmes mortes en couches allaient à la maison du soleil où elles menaient une vie de délices. Chaque matin elles le saluaient à son lever par des chants, des danses et des cris d'allégresse. Celles des hommes qui habitaient l'Orient accompagnaient cet astre jusqu'au point culminant de sa course, où il était reçu par celles des femmes, qui venaient au devant de lui de l'Occident qu'elles habitaient, et l'accompagnaient jusqu'à son coucher.

Les Péruviens partageaient l'univers en trois mondes; le Hanan-pacha ou le haut monde; le Hurin-Pacha ou le bas monde; et le Veu-Pacha ou le monde souterrain. Les gens de bien allaient dans le ciel ou *Hanan-pacha.* Les Péruviens faisaient consister le bonheur que l'on goûtait dans ce haut monde, à mener une vie paisible et libre des inquiétudes de celle-ci.

Les Puelches immolent des chevaux sur la tombe des chefs, afin que ceux-ci puissent les monter pour se rendre à l'*Alhuemapou* (*pays de la mort*).

Les nègres de l'Afrique admettent un paradis pour les âmes qui ont bien vécu sur la terre; les uns le placent sous la mer, ou sur les bords d'un fleuve, ou dans l'intérieur des terres.

Le *Bolotou* est le paradis des îles de Tonga; mais il n'y a que les âmes des éguis et celles des mataboulés, c'est-à-dire des nobles, qui y parviennent; elles y servent de ministres aux dieux : quant aux gens de la classe inférieure, ils sont censés n'avoir point d'âme.

Les Taïtiens pensaient que les âmes des bons devenaient après la mort du corps des esprits célestes, qui participaient à la divinité. (*Voy. les articles particuliers aux autres peuples afin de connaître leurs croyances mythologiques sur le bonheur de la vie future.*)

PARALE. Vaisseau qui, chez les Athéniens, était en singulière vénération, parce que ce fut le seul qui se sauva de la défaite de la flotte athénienne par Léandre, à la journée d'Ægos Potamos. Ceux qui le montaient s'appelaient, par distinction, *Paraliens*, et leur paye était plus forte que celle des autres troupes de marine.

PARAMATMA, l'*âme suprême*, chez les Hindous. C'est le siége de la connaissance éternelle; le dieu souverain qui a créé tous les êtres.

PARAMMON. Nom sous lequel les Eléens faisaient des libations à Mercure, parce que, dit-on, son temple était bâti dans une plaine sablonneuse, ἄμμος.

PARASACTI. La *grande énergie* divine, personnifiée sous la forme féminine; en ce sens elle passe pour la mère de Brahmâ; Vichnou et Siva. Mais communément on donne ce titre à Parvati, épouse de Siva, parce que les seetateurs de ce dernier, fort nombreux dans l'Inde, regardent leur dieu comme le plus puissant de la triade suprême.

PARASITE. Ce nom est odieux depuis longtemps; mais il était autrefois très-honorable; il a eu le même sort que celui de sophiste, et le mauvais usage que l'on en a fait les a également décrédités. Ceux que les Athéniens appelaient παράσιτοι, les Romains les nommaient *epulones*, par rapport à leurs fonctions qui étaient les mêmes. Le sentiment intérieur que tous les hommes ont eu d'une divinité à laquelle ils étaient redevables des productions de la terre, introduisit l'offrande des premiers fruits que l'on recueillait, pour marquer la reconnaissance. Pour recevoir ces offrandes dans les temples, il fallut préposer des personnes qui auraient soin de les conserver, de les distribuer au peuple, et de s'en servir pour les festins consacrés à certaines divinités.

Les Grecs nommaient ces prémices ἱερὸς σῖτος, *une sainte pâture*, parce qu'elles consistaient principalement en blé et en orge; et celui qui était préposé à les recevoir, fut appelé παράσιτος, *parasite*, de παρα, *autour*, et de σῖτος, *blé*, celui qui a soin du blé, ministre préposé à recueillir celui qu'on destinait au culte sacré. Ces parasites étaient honorés, et avaient part aux viandes des sacrifices.

Athénée (lib. VI), et après lui Samuel-Petit (*Leg. attic.*), ont remarqué que presque tous les dieux avaient leurs parasites, lesquels faisaient aussi certains sacrifices avec les femmes qui n'avaient eu qu'un mari. Enfin le lieu où l'on enfermait les grains offerts aux dieux, était appelé παρασίτιον.

Les Romains suivirent l'usage des Grecs de recueillir les premiers fruits et de les porter dans les temples, pour être employés, comme ils l'étaient à Athènes, aux festins des dieux et à la subsistance du peuple. La loi 18 du titre *De annuis legatis* nous en fournit un exemple. Un testateur ordonne que celui qui serait son héritier donne, après son décès, au prêtre ou gardien du temple, et *libertis*, une certaine quantité de grains de ceux qui seraient dans ses greniers. Petit prétend qu'il faut entendre le mot *libertis* des parasites, parce que dans le temps auquel vivait ce jurisconsulte, les parasites des temples étaient déjà méprisés.

On ne donnait cet emploi qu'aux affranchis ou à ceux qui étaient descendus d'un esclave affranchi; mais il est difficile de découvrir quand et comment ces parasites, dont les fonctions entraient dans le culte du paganisme, commencèrent à dégénérer et à tomber dans le décri où ils ont été depuis.

Les parasites portaient le nom de la divinité à laquelle ils étaient consacrés. On lit sur une ancienne inscription: PARASITUS APOLLINIS.

PARASOU-RAMA, une des incarnations les plus célèbres de *Vichnou*. Il entra dans le corps du fils de Djamadagni, et triompha des Kchatrigas qu'il extermina entièrement. Désolé de se voir inférieur à Rama Thchandra, autre incarnation de Vichnou, il se retira sur le mont Mahendra en ne demandant que l'espace d'un trait de flèche. Mais pendant la nuit, une fourmi blanche rongea la corde de son arc, en sorte qu'il ne restait que faiblement tendu. Parasou-Rama, ignorant cette supercherie, se rendit le matin sur le rivage de la mer, appuya une flèche sur son arc, et se mit en devoir de la lancer de toute sa force; mais la corde se rompit, et le trait alla tomber à une faible distance. Le terrain franchi par le trait se dessécha à l'instant même, et forma la contrée que l'on connaît sous le nom de côte du Malabar. Se rappelant alors l'ingratitude dont il avait été victime, Parasou-Rama condamna tout brahmane qui mourrait sur cette côte, à revenir au monde sous la forme d'un âne.

PAREDRES ou SYNTRONES, c'est-à-dire *assesseurs, associés*. Les Grecs appelaient ainsi les nouvelles divinités, c'est-à-dire les personnages qui, après leur mort, étaient mis au rang des dieux.

PAREGORE. Déesse de la consolation; on lui avait érigé une statue dans le temple de Vénus-Praxis, à Mégare.

PARENTALES, *Parentalia*. Fêtes établies pour apaiser les mânes des ancêtres; elles furent instituées par Numa, et fixées au mois de février. On faisait ce jour-là un repas solennel en l'honneur des morts. Ces solennités réunissaient non-seulement les parents du mort, mais encore les amis, et souvent tous les habitants du quartier où elles avaient lieu; c'était une espèce d'anniversaire de ce qu'on avait fait lors de leurs funérailles.

PARÈS. Déesse qui, selon quelques auteurs, est la même que *Palès*. On fait dériver son nom de *parere, produire, enfanter*, parce qu'elle influait sur la fécondité des brebis et des autres animaux domestiques.

PARFUM. Les anciens regardaient les parfums non-seulement comme un hommage qu'on devait aux dieux; mais encore comme un signe de leur présence. Les dieux, suivant la théologie des poëtes, ne se manifes-

taient jamais sans annoncer leur apparition par une odeur d'ambroisie. Aussi Hippolyte expirant et entendant une voix qui lui parlait (c'était la voix de Diane, sa protectrice), s'écrie dans Eurypide : *O divine odeur ! car j'ai senti, déesse immortelle, que c'était vous qui me parliez.* On arrosait les cadavres sur les buchers avec des liqueurs propres à répandre une bonne odeur; et Cicéron, qui appelle cette coutume *sumptuosam respersionem*, dit qu'elle fut défendue par la loi des douze tables. On répandait aussi des parfums sur les tombeaux pour honorer la mémoire des morts; ainsi Ausone recommande de répandre sur ses cendres du vin, des herbes odoriférantes, et de mêler des parfums à l'odeur agréable des roses.

PARIDJATA. Arbre céleste du paradis d'Indra. Il est surtout renommé par le parfum de ses fleurs, qui s'étend à une distance merveilleuse. Il était sorti de la mer quand les dieux l'ont barattée. Cet arbre fut la cause d'une guerre qui s'éleva entre Krichna et Indra.

PARILIES, *Parilia*. Fêtes romaines. On confond ordinairement les Parilies avec les Palilies. Il paraît néanmoins qu'il y a de la différence et que les dernières se célébraient en l'honneur de la déesse Palès, au lieu que les premières tiraient leur dénomination du verbe latin *pario, j'enfante*. C'était une espèce de fête que les femmes enceintes faisaient célébrer dans leurs maisons, pour obtenir des dieux un heureux accouchement, et pour les remercier après l'avoir obtenu. D'autres prétendent que les Parilies étaient des fêtes en l'honneur de la fondation de Rome.

PARIS fut un des fils de Priam, roi de Troie. Hécube, sa mère, étant enceinte, eut un songe funeste : il lui semblait qu'elle portait dans son sein un flambeau qui devait un jour embrâser l'empire des Troyens. Les devins, consultés sur ce rêve, dirent que le fils que cette princesse mettrait au monde serait la cause de la désolation de sa patrie. Selon d'autres écrivains, cette réponse fut rendue par l'oracle de Zélia, petite ville au pied du mont Ida. Sur cette réponse, aussitôt qu'il fut né, on le fit exposer sur le mont Ida, où quelques bergers le nourrirent sous le nom d'Alexandre, qui fut son premier nom. On raconte encore autrement le motif qui détermina Priam à exposer son fils. Quand Pâris fut devenu grand, il se rendit fameux parmi ses compagnons, par son esprit et par son adresse. Il se fit aimer par une belle Nymphe de ces cantons, qu'il épousa. *Voy.* OENONE.

Mais l'action qui l'a rendu plus célèbre, c'est son jugement à l'égard des trois déesses. Tous les dieux avaient été invités aux noces de Pélée et de Thétis. La Discorde seule en fut exclue, de peur qu'elle n'y causât du désordre. Indignée de cet affront, elle chercha les moyens de s'en venger et en inventa en effet un, par le moyen duquel elle y joua un rôle sans paraître. Au milieu du festin, elle jeta une pomme d'or qui portait cette inscription : *A la plus belle*. Il n'y eut aucune des déesses qui d'abord ne prétendît l'emporter sur ses rivales ; cependant, elles cédèrent ensuite à Junon, à Minerve et à Vénus. Ces trois déesses demandèrent des juges. Jupiter lui-même, n'osant terminer ce différend, crut devoir les envoyer, sous la conduite de Mercure, sur le mont Ida, devant le berger Alexandre, qui avait la réputation d'être connaisseur en beauté. Chacune fit en particulier de grandes offres à son juge, s'il voulait prononcer en sa faveur. Junon, dont le pouvoir s'étendait sur toutes les richesses de l'univers, promit qu'elle le comblerait de biens. Minerve lui offrit la sagesse comme le plus grand de tous les biens; et Vénus lui promit de le rendre possesseur de la plus belle femme de l'univers. Junon s'habilla le plus magnifiquement qu'il lui fut possible ; Minerve et Vénus en firent autant, et celle-ci n'oublia pas son ceste. Pâris leur déclara qu'avec leurs habits il les trouvait également belles toutes les trois, et que pour juger, il fallait qu'il les vît nues. La superbe Junon fut obligée de se soumettre, comme les autres, à paraître dans cet état devant un simple mortel, et la chaste Minerve ne put s'y refuser. Soit que l'offre de Vénus fût plus agréable à Pâris, soit qu'il la trouvât effectivement plus belle que les deux autres, il lui adjugea la pomme. Junon et Minerve jurèrent de se venger de cet outrage et travaillèrent de concert à la ruine des Troyens. Cet affront fait à la beauté de Junon, joint au ressentiment qu'elle conservait toujours de la faveur où Ganymède était auprès de Jupiter, fit de cette déesse une ennemie implacable pour les Troyens.

Une aventure qui arriva peu de temps après fit reconnaître et rétablir Alexandre dans son rang. On devait célébrer à Troie des jeux funèbres en l'honneur de quelque prince de la famille royale. Les fils de Priam combattaient dans ces jeux, et le prix de la victoire était un taureau. Le beau berger du mont Ida se présenta à ces jeux et osa combattre contre ses frères, qu'il vainquit les uns après les autres. Déiphobe, honteux de sa défaite, voulut tuer Alexandre, lorsque celui-ci produisit les langes avec lesquels il avait été exposé, et fut reconnu par sa mère. Priam le reçut avec beaucoup de joie, et croyant que l'oracle qui lui avait prédit les malheurs que son fils devait lui causer avant qu'il eût l'âge de 30 ans, que cet oracle, dis-je, était faux, puisqu'il avait les 30 ans accomplis, le fit conduire au palais et lui donna le nom de Pâris.

Priam l'envoya ensuite en Grèce, sous prétexte de sacrifier à Apollon-Daphnéen, mais, en effet, pour recueillir la succession de sa tante Hésione. Il débarqua à Lacédémone, où Ménélas le reçut avec honnêteté et le logea dans son palais. Ménélas avait pour épouse Hélène, la plus belle femme de l'univers, et qui, en cette qualité, devait, suivant la promesse de Vénus, appartenir à Pâris. Il en devint amoureux et fut payé de

retour. Ménélas eut l'imprudence de faire un voyage en Crète et de laisser sa femme entre les mains de Pâris, qui profita de l'absence d'un époux confiant pour l'emmener à Troie. Quelques auteurs ont justifié Hélène et ont dit qu'elle était attachée à son mari et qu'elle résista constamment à Pâris, mais que Vénus, qui ne pouvait pas manquer à sa promesse, changea la figure de Pâris en celle de Ménélas, et que la malheureuse Hélène, trompée par cette ressemblance, le suivit jusque dans ses vaisseaux, croyant suivre son mari. D'autres auteurs, sans parler de ce déguisement de Pâris, ont dit que l'infidélité d'Hélène ne fut consommée que sur le rivage de la terre ferme, qui est vis-à-vis l'île de Cranaé, et que Pâris témoigna à Vénus sa reconnaissance de cette faveur, en lui faisant élever un temple dans le lieu même.

Pendant le siége de Troie, un jour que les deux armées étaient en présence, sur le point de combattre, Pâris, semblable à un dieu, dit Homère (*Iliad.*, l. III), s'avança à la tête des Troyens, couvert d'une peau de léopard, armé d'un arc et d'une épée, et, avec une contenance fière et menaçante, il défiait les plus braves des Grecs. Ménélas ne l'eut pas plutôt aperçu qu'il courut à lui, se promettant de punir sa perfidie; mais Pâris, en le voyant, fut saisi de frayeur et s'alla cacher au milieu des bataillons troyens. Hector, rougissant de sa lâcheté, lui en fait de sanglants reproches. « Lâche, lui dit-il, tu n'as qu'une mine trompeuse et tu n'es vaillant qu'auprès des femmes. Perfide séducteur, plût aux dieux que tu ne fusses jamais né ou que tu fusses mort avant ton funeste hymen. Quel bonheur n'aurait-ce pas été pour moi et quel avantage pour toi-même, plutôt que de te voir ainsi la honte et l'opprobre des hommes! » etc. Pâris, ranimé par les reproches de son frère, se présente de nouveau au combat singulier avec Ménélas; mais étant prêt à succomber sous les coups de son ennemi, il fut promptement secouru par Vénus, qui l'enlève dans un nuage et l'emporte à Troie. Hélène le vient trouver et lui fait ces cruels reproches: « Hé bien, vous voilà de retour du combat! Plût à dieu que vous y fussiez mort sous les coups de ce brave guerrier qui fut mon premier mari. Vous vous vantiez tant que vous étiez plus fort, plus adroit et plus brave que Ménélas: allez donc le défier encore........ Ah! que ne suis-je au moins la femme d'un plus vaillant homme, qui fût sensible aux affronts et qui repoussât les reproches des hommes! Au lieu que celui que j'ai été assez malheureuse de suivre, n'a nul sentiment et n'en saurait jamais avoir. Aussi jouira-t-il bientôt des fruits de sa lâcheté. » Cependant, Hélène se radoucit et, par des paroles flatteuses, elle tâcha de consoler Pâris et de l'engager à retourner au combat.

On avait promis, si Pâris était vaincu, de rendre Hélène à Ménélas avec toutes ses richesses. Antenor propose au conseil de Priam d'exécuter le traité pour faire finir la guerre; mais Pâris s'y oppose, et déclare qu'il ne rendra point Hélène, quoiqu'il en puisse arriver: quant aux richesses qu'il a amenées d'Argos avec elle, il offre de les rendre et d'y en ajouter même beaucoup d'autres, si les Grecs veulent s'en contenter; ce qui ne fut pas accepté.

Dans une autre occasion, Pâris se tenant caché derrière la colonne du tombeau d'Ilus, aperçoit Diomède occupé à dépouiller un mort qu'il avait tué. Aussitôt il lui décoche une flèche, qui perce le pied de Diomède et entre bien avant dans la terre, où elle le tient comme cloué. En même temps, il se lève de son embuscade, en riant de toute sa force, et en se glorifiant de ce grand exploit. Diomède sans s'étonner, lui crie (*Iliad.*, liv. II): « Malheureux archer, lâche efféminé, qui ne sais que friser tes beaux cheveux et séduire les femmes, si tu avais le courage de m'approcher et de mesurer avec moi tes forces, tu verrais que ton âge et tes flèches ne te seraient pas d'un grand secours. Tu te glorifies, comme d'une belle action, de m'avoir effleuré le pied; moi, je compte cette blessure comme si une femme ou un enfant me l'avait faite. Les traits d'un lâche ne sont jamais redoutables; ils sont sans force et sans effet..... »

Les poëtes qui sont venus après Homère, ont dit que Pâris avait tué Achille, mais en trahison. Pour lui il fut blessé mortellement de la main de Philoctète, et alla rendre les derniers soupirs sur le mont Ida, entre les bras d'Œnone. *Voy.* ŒNONE.

Pâris est représenté sur plusieurs monuments antiques où il est reconnaissable à son bonnet phrygien, ou à sa mitre phrygienne qui lui enveloppe la tête et le cou jusqu'à la bouche comme le casque des paladins, lorsque la visière en était abattue.

PARIUM. C'était une ville de l'Asie Mineure, située sur la Propontide, entre Lampsaque et Priapus, dans un territoire fertile, et qui produisait des vins estimés: elle avait un bon port. On fait remonter sa antiquité jusqu'aux temps fabuleux. On a dit qu'elle avait pris son nom de *Parium*, fils de Jasion; qu'il y habitait une race d'hommes ophigènes, c'est-à-dire, descendus d'un héros qui avait été serpent; et qu'ils avaient la vertu de guérir la morsure des bêtes venimeuses, comme les psylles d'Afrique. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette ville fut fondée par les Milésiens, les Erithréens et les habitants de l'île de *Paros*, d'où elle a pris son nom. Elle s'accrut des ruines de la ville d'Adrastée; et sous les rois de Pergame, une partie du territoire de la ville de Priapus lui fut soumise.

Strabon nous apprend que le culte d'Apollon et de Diane fut transféré de la ville d'Adrastée à Parium, et qu'on leur éleva un autel d'une grandeur et d'une beauté extraordinaires; c'était l'ouvrage du célèbre Hermocréon. Pline parle aussi de la statue

de Cupidon, placée dans cette ville; elle était de la main de Praxitèle, et elle égalait en beauté la Vénus de Gnide.

Parium rendit les honneurs divins à Jules César et à Auguste : on en trouve la preuve dans une inscription, rapportée par Spon et par Webeler. Cette même ville donna la naissance au fameux Pellegrin, dont Lucien a décrit la mort. Ses habitants lui dressèrent des statues; ils lui attribuèrent la vertu des miracles, et de rendre des oracles.

PARMENISQUE de Métaponte fut puni pour avoir forcé l'antre de Trophonius.

PARNASSE. Fils de la nymphe Cléodore, avait deux pères, comme tous les autres héros, dit Pausanias; l'un mortel, c'était Cléopompe; l'autre immortel, c'était Neptune. Le mont Parnasse et la forêt voisine prirent de lui leur dénomination. On dit qu'il trouva l'art de connaître l'avenir par le vol des oiseaux. Il bâtit une ville de son nom, qui fût submergée dans le déluge de Deucalion.

PARNASSE. La plus haute montagne de la Phocide; elle a deux sommets, autrefois très-fameux, dont l'un était consacré à Apollon et aux Muses, et l'autre à Bacchus. Les fontaines Castalie, Hippocrène, Aganippe, y prennent leur source. Il se prend au figuré, pour la poésie et pour le séjour des poëtes. Ce fut sur cette montagne que Deucalion et Pyrrha se retirèrent au temps du déluge. Plus tard elle fut regardée comme le séjour habituel d'Apollon et des Muses. De la masse des rochers qui couronnent son sommet s'échappe la fontaine de Castalie, dont les eaux avaient la vertu secrète d'inspirer les poëtes, et qui coule encore. Les ruines de Delphes sont à peu de distance; c'est là que se trouve maintenant le petit hameau de Castri.

Selon M. de Pouqueville, la terre rendait primitivement des oracles à Delphes par la voix de Daphné, l'une des nymphes du Parnasse. Neptune y prophétisa ensuite par l'organe de Pyrion. Thémis, qui avait précédé l'arrivée de Jupiter à Dodone, lui ayant succédé, céda ses droits à Apollon, qui ne fut donc que la troisième divinité qui régna à Delphes et sur le Parnasse, vers l'époque à laquelle on assignait l'arrivée des dieux dans la Grèce. Dans ce même temps, des poëtes et des prophètes, voués au culte d'Apollon, racontaient les histoires du temps où la montagne sacrée avait pris son nom de Parnassus, fils de Cléopompe et de la nymphe Cléodore. Ils montraient l'endroit où s'arrêta l'arche de Deucalion, lorsque les eaux rentrèrent dans le sein des mers.

PARNASSIDES. Surnom des *Muses*, tiré du *Parnasse* qui leur était consacré et sur lequel on croyait qu'elles faisaient leur résidence ordinaire.

PARNOPIUS. Surnom donné à *Apollon* dans l'Attique, parce qu'il avait délivré le pays des sauterelles dont il était infecté. Les Athéniens en reconnaissance de ce bienfait, lui élevèrent une statue de bronze, faite de la main de Phidias, avec cette inscription : *A Apollon Parnopius*. En Grec Πάρνοπες, est le nom des *sauterelles*.

Dans le dialecte Eolique Παρνοπιων, signifie *rat*, *cousin*, *moucheron*, et autre animal incommode, dont on croyait qu'Apollon délivrait les contrées.

PAROLES DE MAUVAIS AUGURE, *male ominata verba*. Les Grecs avaient une crainte superstitieuse sur certaines *paroles de mauvais augure*.

Proférer des paroles de cette espèce, s'appelait βλασφημεῖν. Cette superstition régnait particulièrement dans les sacrifices où le héraut avait grand soin d'avertir de s'abstenir de tout mot qui portât malheur. C'est ce que l'on doit entendre par *favere linguis*, qui signifie autant *s'abstenir de tout terme malencontreux*, que *se taire*. C'est peut-être ce genre de superstition qui, pour éluder le mot de *mort*, a créé en latin les formules : *Si quid humanitus contigerit : si vivere desierit.* Nous disons aussi : *Si Dieu l'appelle à lui ; si Dieu dispose de lui ;* mais il faut en convenir, le mot *vixit*, *il a vécu*, a bien une autre grâce et une autre douceur que l'expression française : *Il est mort !*

PARQUES. Divinités que les anciens croyaient présider à la vie et à la mort des humains, et qui, de toutes, passaient pour avoir le pouvoir le plus absolu. Les hymnes d'Orphée nous offrent le plus ancien monument dans lequel on puisse étudier l'origine et les fonctions des Parques. Sans être aussi anciens que le chantre dont ils portent le nom, ces poëmes ont tous les caractères de la plus haute antiquité. Ils paraissent être l'ouvrage d'un poëte initié aux grands mystères, et par conséquent à la doctrine secrète des premiers mythologues grecs : c'est pourquoi nous espérons que nos lecteurs nous sauront gré de leur faire connaître ce beau monument de la poésie antique.

« Parques toutes-puissantes, filles de l'obscure nuit, écoutez mes chants, ô vous qui habitez un antre frais revêtu de marbres précieux, et placé sur les bords d'un étang profond. C'est de là que vous volez aux extrémités de la terre, et que vous gouvernez les hommes toujours agités de frivoles espérances. Couvertes de voiles faits de la pourpre la plus éclatante, vous parcourez la carrière du destin. Vous suivez son char conduit par la gloire, monté par la justice, les soucis, les regrets, et guidé sans cesse par des lois invariables. La Parque seule et le regard perçant du souverain des Dieux, fixent les destinées des hommes. Les autres habitants de l'Olympe ne sauraient les changer; car tout a été prévu par ces deux puissances immuables, et tout arrive selon leur volonté. Atropos, Lachésis et Clotho, divinités augustes, impénétrables, toutes-puissantes, arbitres irrévocables du sort des mortels, laissez-vous fléchir par mes prières et agréez mes libations. Vous qui mettez fin à toutes choses, écartez les dangers qui environnent Orphée votre poëte, et terminez ses chants. »

Hésiode, qui était sans doute contempo-

rain de ce chantre des Parques, leur a donné dans sa *Théogonie* (vers. 2, 10), la même mère, la Nuit. Cependant quelques vers après (vers. 905), il dit que Jupiter eut de Thémis trois déesses. La mer les a produites, selon Lycophron (*Alexand.*) et selon les Sybillins, et le Chaos selon Quintus de Smyrne. (QUINT. SMYRN., *Paralip.*, lib. IV, 766.) Cicéron (*De natur. deor.*, lib. III, c. 21), attribue leur origine à l'Érèbe et à la Nuit, et il a été suivi par Hygin. Platon qui, dans ses écrits est autant poëte que philosophe, dit (*De republ.*, lib. X) que la Nécessité, *ἀνάγκη*, engendra les trois Parques. Des écrivains postérieurs ont placé la *Nécessité* elle-même au nombre des Parques : leur sentiment n'a pas été plus suivi que celui de Phurnutus. Ce mythologue a fait une Parque de *Némésis-Adrastée*, qu'il a divisée en deux personnes, comme si quelqu'un faisait deux divinités de Jupiter-Olympien. Enfin Lilio-Giraldi a substitué *Opis* à Némésis-Adrastée. *Proserpine* ou *Junon Stygienne*, est aussi du nombre des Parques, puisque, suivant les meilleurs auteurs de l'antiquité, elle dispute souvent à Atropos l'emploi de couper le fil de nos destinées : car on ne pouvait mourir qu'elle n'eût coupé le cheveu fatal qui nous attachait à la vie. Césellius nomme encore trois autres Parques, *Nona*, *Decima* et *Morta*, ce qui indiquait que les enfants qui venaient au monde hors du neuvième ou dixième mois de la grossesse étaient en danger de mort. Aulugelle, qui le cite (*Noct. Attic.*, lib. III), rapporte à l'appui de son opinion un vers de l'ancien poëte Livius :

> Quando dies adveniet, quando prœdata Morta est.

Quoi qu'il en soit de toutes ces divergences, on croit généralement qu'elles étaient trois sœurs, *Clotho*, *Lachésis* et *Atropos*. Elles habitaient, suivant Orphée, un antre ténébreux dans le Tartare. Le monarque des enfers les établit ses ministres. On le surnomma même leur conducteur, et Olympie lui avait dédié un autel magnifique sous ce nom. Claudien les représente aux pieds du dieu des enfers, pour le détourner de faire la guerre à Jupiter. Ovide leur fait habiter un palais où les destinées de tous les hommes sont gravées sur le fer et sur l'airain, de manière que ni la foudre de Jupiter, ni le mouvement des astres, ni le bouleversement de la nature entière, ne peuvent les effacer. Les philosophes, et Platon entre autres, leur assignent pour séjour les sphères célestes, où ils les représentent avec des habits blancs, couverts. Dans l'emploi de ces divinités tout avait d'étoiles.

rapport avec la naissance, la vie et la mort des Romains. C'est pourquoi les anciens allégoristes avaient donné à la nouvelle Parque le nom de *Vénus-Uranie*, ou *céleste*, qui présidait à la naissance. La seconde était la *Fortune*, et on la croyait plus puissante que ses sœurs. La *Mort* était chez les premiers Romains la troisième Parque. elle ne portait même que le nom de *Morta*.

Les Parques n'avaient, selon l'opinion la plus commune, d'autre occupation que de filer les jours des mortels. Un seul vers exprime la part que chacune d'elle prenait à cet emploi.

> Clotho colum retinet, Lachesis net, et Atropos occat.

Leur quenouille était chargée de fils noirs et blancs; Lycophron seul y en ajoute d'une troisième couleur. Elles égayaient la monotonie de leurs occupations, en chantant les destinées des humains. Horace le dit formellement. (*Carm. Sæc.*)

Lucien seul a placé *Clotho* dans la barque de Charon, c'est une licence du satyrique. Pindare (*Isthm.*, VI, 25) appelle cette même Parque *ὑψίθρονος*, *assise sur un trône* [illegible]. Avouons cependant que les monuments ont dérogé à cette tradition, ainsi que Lucien s'était permis de le faire. Un petit nombre d'entre eux représente les Parques. [illegible] (*Notitia elementaris numism.*, cap. 5, p. [illegible]) décrit vaguement les trois Parques [illegible] tenant l'une un fuseau, l'autre une [illegible] la troisième porte la main droite à sa [illegible] elle, et dont un fouet de la gauche. [illegible] immuables dans leurs desseins, elles [illegible] naient le fil ingénieux, symbole du cours de la vie. Rien ne pouvait les fléchir et les empêcher d'en couper la trame. Admète fut le seul qui obtint d'elles le pouvoir de substituer quelqu'un à sa place, lorsque le terme de ses jours serait arrivé. Selon Claudien, elles sont maîtresses absolues de tout ce qui respire dans le monde. « Ce sont elles, dit Hésiode, qui distribuent le bonheur aux hommes, et qui poursuivent les coupables jusqu'à l'instant où ils sont punis. » Les autres poëtes ne nous donnent pas des idées moins brillantes de leur pouvoir. Tantôt ils les exhortent à filer des jours heureux pour ceux qui doivent être les favoris du Destin ; tantôt elles [illegible] vent le temps que nous devons demeurer sur la terre. L'événement suit toujours [illegible] prédictions. Quelquefois elles révèlent [illegible] partie de nos destinées, voilant le [illegible] sous un voile impénétrable : quelquefois elle se servent du ministère des [illegible] pour ôter la vie à ceux dont les [illegible] sont accomplies, comme le dit [illegible] parlant d'Halésus.

Jupiter était appelé [illegible] *des Parques*, et dans l'Arcadie, on [illegible] sous cet emblème avec les Parques [illegible] *Arcad.*, pag. 514). Elles-mêmes [illegible] à Mégare avec les Heures sur la [illegible] ter-Olympien. Pausanias (*Attic.*, [illegible]) ajoute que les Parques obéissaient [illegible] ter, et que les saisons ou les heures [illegible] daient de sa volonté.

Jupiter ayant appris de Pan la retraite de *Cérès*, après l'enlèvement de Proserpine sa fille, lui envoya les Parques. (PAUSAN., *Arcad.*, pag. 522). Leurs prières [illegible] la mère affligée. Elle consentit à [illegible] lumière, et à se présenter devant le [illegible]

des dieux, qui jura de lui rendre sa . (*Metam.*)

e reste de cette fable est trop connu pour apporter ici; mais nous devons en ex-re ce qui est relatif aux Parques. udien dit qu'elles cessèrent leurs travaux dant les noces de Pluton : *Stamina non pit Lachesis.* Elles furent chargées en-te de ramener sur la terre Proserpine, qu'arrivait l'instant où le destin lui per-tait de revenir dans les bras de sa mère. hée a conservé cette tradition dans l'hym-les Heures; et Hygin (*Hygini fabulæ*, 251) ris occasion de ce passage pour les faire sider au retour de tous ceux qui, étant cendus sur les sombres bords, avaient ob-u des dieux la permission d'en revenir, que Bacchus, Hercule, Esculape, etc. e retour des enfers était en effet très-fa-à ceux que les Parques favorisaient; is il était impossible aux infortunés elles poursuivaient. En vain les divinités ntéressaient-elles à leur sort. Vénus veut re revivre le berger Daphnis, mais les rques ne doivent plus filer pour lui. ÉOCRIT., *Idyll.* 1.) Lorsqu'Achille com-t contre Memnon, deux Parques, se-Quintus de Smyrne (*Paralip.*, lib. II, 8), s'approchent des guerriers. L'une por-tous les signes du deuil et de la tristesse; utre, gaie et joyeuse, se place auprès Achille. Les dieux qui étaient partagés r le sort de ces héros, jettent un grand i à la vue des divinités inflexibles. Le cha-rin saisit les uns tandis que le cœur des utres nage dans la joie. Le même poëte ous peint le désespoir des divinités favo-ables aux Troyens, lorsqu'elles virent Ilion evenu la proie des flammes. Ils ne pou-aient, dit Quintus (*Paralip.*, lib. XIV, 95), algré leur zèle, lui porter aucun secours; ar Saturne lui-même, le plus ancien des ieux et leur père, ne saurait éloigner les edoutables Parques, lorsque le destin a prononcé ses arrêts. Tibulle (*Eleg.* 7, lib. I) parle le même langage :

> Hunc cecinere diem Parcæ fatalia nentes
> Stamina, non ulli dissolvenda Deo.

Bien que Diane fût chargée de présider aux accouchements, cependant, les Par-ques l'accompagnèrent aux couches de la nymphe Evadné. Apollon, selon Pindare (*Olymp.* 6, 71), les pria d'y assister pour régler les destinées d'Hyamus, qui devait être un jour le chef des Hyamides, ces prê-tres fameux du temple de Jupiter à Pise. On les vit encore à la naissance de Méléagre. (*Metam.*, lib. VIII.) Clotho lui promit le cou-rage, Lachésis la force, et Atropos une vie aussi longue que la durée du tison offert par hasard à ses yeux; car on attribue assez généralement à cette dernière l'in-fluence sur la longueur ou la brièveté de la vie. (STAT., SILV., lib. IV.) C'était au mo-ment de la naissance que les Grecs fixaient les décrets des Parques sur le sort du nou-veau-né. Homère (*Iliad.*, lib. XX) dit d'un de ses héros, qu'il souffrira tout ce que la Parque lui a destiné à l'instant où il a vu le jour. Les Romains reculaient cet instant jusqu'au septième jour après la naissance; ils croyaient que les Parques attendaient pour ce fatal moment que six jours se fus-sent écoulés. Nous l'apprenons de Tertul-lien.

Mais l'instant où ils reconnaissaient mieux leur pouvoir, était celui du trépas. C'étaient elles qui le fixaient en rompant le fil de la vie. Sénèque (*Ludus de morte Claudii*), par-lant de la mort de Claude, dit que Clotho ouvrit la corbeille qui renfermait ses fu-seaux.

On ne saurait compter tous les témoigna-ges des anciens qui attribuèrent aux Par-ques cette fonction redoutable. (AUSON., in *Parent. de sorore de Luciolo*, etc.) Cepen-dant, il y en a beaucoup qui leur ont subs-titué Proserpine et Orcus.

Hésiode les a chantées deux fois dans son poëme du *Bouclier d'Hercule*. Tantôt (vers 157) il en représente une couverte du sang des combattants, lançant des regards furieux, faisant retentir l'air de ses cris, saisissant les blessés, traînant les morts par les pieds, et n'épargnant pas même les guerriers que la mort respectait encore : tantôt (v. 248) on les voit sur ce bouclier merveilleux peintes sous les mêmes traits, se disputer entr'elles les cadavres des blessés pour en sucer le sang, les saisir avec leurs ongles crochus, hâter la descente des âmes aux enfers, déchirer les corps, en arracher les entrailles, et jeter au loin les restes inani-més. A peine rassasiées, elles retournent avec précipitation dans la mêlée, et s'achar-nent toutes trois avec une égale ardeur sur le même corps; elles se regardent avec fu-reur, se disputent cette affreuse proie, et ai-guisent, les unes contre les autres, leurs ongles et leurs dents.

Quintus de Smyrne, qui a voulu glaner dans les champs où Homère avait cueilli une moisson si précieuse, n'a pas fait des Parques des portraits aussi révoltants. (*Paralip.*, lib. VIII, 322; *lib.* XII, 539.) Là il les représente pénétrés de joie à la vue d'une bataille, ainsi que la Mort et la Discorde : ailleurs, elles parcourent avec les Furies les rues de Troie em-brasée; elles accourent enfin dans le champ où le combat d'Achille et de Mem-non partage l'Olympe, et va causer entre les divinités une querelle funeste. L'une, triste et enveloppée de ténèbres, entre dans le cœur de Memnon, qui va perdre la vie. Achille, au contraire, est assisté par une Parque joyeuse et propice. Les combattants ne sauraient les apercevoir, mais les yeux des immortels percent les nuages qui les cachent, et leurs cœurs deviennent, selon leurs affections, le partage de la joie ou de la douleur.

Opposons à ces peintures affligeantes le spectacle des Parques attendries. Elles ren-dirent la vie à l'infortuné Pélops (PINDAR., *Olymp.* I, 40; PHILOSTRAT.), et Clotho lui donna une épaule d'ivoire, pour remplacer celle qu'avait détruite l'avidité d'une dé-

esse. Nous les voyons pleurer la mort du bel Adonis, chercher par leurs chants à le rappeler à la lumière, mais en vain: Proserpine ne se laissa point fléchir. Les sons de la lyre d'Orphée les attendrirent encore; elles négligèrent leurs fuseaux pour l'entendre, et redoublèrent ensuite de vitesse, craignant d'avoir trop allongé les destinées. *Iterata*, dit Stace, *pensa sororum* (*Thebaid.* lib. VIII). La seconde naissance de Bacchus les contraignit à lui filer une nouvelle vie. Esculape obtint souvent de ces déesses un peu de répit en faveur des malades qu'il soulageait.

Quoique les Parques dussent trouver assez d'occupation dans les destinées des hommes, les poëtes les ont encore chargées d'autres emplois. Pindare les fait assister à la première célébration des jeux olympiques. Fulgence-Planciade leur attribue l'invention des sept lettres grecques. On les voit aussi, d'après Quintus de Smyrne, filer pour des coursiers qui, à la vérité, étaient ceux d'Achille. Après la mort de ce héros, ils versent des larmes, et refusent de rester dans le camp des Grecs. Ces chevaux immortels brûlent du désir de traverser l'Océan et de regagner les bords où le zéphir et la divine Podargé les avaient engendrés. Mais les destins en avaient ordonné autrement, et ils devaient habiter le camp des Grecs jusqu'à l'arrivée du fils d'Achille. Au moment de leur naissance, les Parques avaient annoncé leurs destins. Elles avaient prononcé que, malgré leur origine immortelle, ils seraient domptés par Neptune, ensuite par Pelée; qu'après l'époux de Thétis, Achille les attèlerait à son char, et que Néoptolème succéderait à son père dans cette glorieuse prérogative. De là les champs Elysées devaient les recevoir: car telle était la volonté du souverain des dieux.

Des divinités qui présidaient à la naissance, à tous les événements de la vie, et à la mort, méritaient un culte particulier. Les Grecs et les Romains leur en rendirent un très-étendu. Pausanias parle souvent des temples des Parques et de leurs statues. Ils les invoquaient ordinairement après Apollon, parce que, comme ce dieu, elles présidaient à l'avenir. Un autel était consacré sous ce nom dans le stade d'Olympie (*Eliac.*, I, pag. 315), auprès de la barrière qui renfermait les chars. Dans la Béotie (*Bœotica*, pag. 578), Thémis, les Parques et Jupiter avaient un temple commun, dans lequel Thémis et Jupiter seuls avaient des statues. Ces divinités inexorables étaient adorées sur l'Acro-Corinthe (*Corinth.*, pag. 93): on y voyait un temple qu'elles partageaient avec Cérès et Proserpine, et dont les statues étaient ordinairement couvertes. Les Sicyoniens offraient tous les ans aux Parques des sacrifices en plein air, sur l'autel qui leur était consacré auprès du fleuve Asopus, dans le bois des Euménides (*Corinth.*, p. 19). Ils leur immolaient, ainsi qu'aux Furies, des brebis pleines, leur faisaient des libations de miel, et portaient des fleurs au lieu de couronnes. Les Parques étaient sculptées à Amycle (*Laconia.*, pag. 196) en Laconie sur un autel, et avaient un petit temple dans la même contrée auprès de Lacédémone, non loin du tombeau qui renfermait les cendres d'Oreste. Enfin, nous apprenons d'Apollonius de Rhodes que les Phéaciens les honoraient d'un culte particulier, et d'Ælien (*De animal.*, lib. X, pag. 33), que les tourterelles blanches étaient consacrées aux Furies et aux Parques.

Les Etrusques portaient à ces dernières un grand respect. Gori ((*Museum Etrusc.*, pag. 189) pense avec raison qu'ils les honoraient sous les noms de *matrum* ou *matrimonium*, rendus dans les traductions par celui de *déesses-mères*.

On leur immolait tous les ans des brebis noires, comme aux Furies; et, entre autres cérémonies, les prêtres étaient obligés de porter des couronnes de fleurs. Les peuples d'Italie adorèrent aussi les Parques. Elles eurent des autels à Rome, en Toscane et surtout à Vérone; les Gaulois les honorèrent sous le nom de déesses-mères

Les Parques demeurèrent toujours vierges, et Lycophron leur donne l'épithète de vieilles filles; personne ne fut assez hardi pour chercher à leur plaire. C'est peut-être la raison pour laquelle seules entre toutes les divinités, elles vécurent dans une amitié et une union inaltérables.

Les anciens les représentaient sous la forme de trois femmes au visage sévère, accablées de vieillesse, avec des couronnes faites de gros flocons de laine blanche entremêlées de fleurs de narcisse. D'autres leur donnent des couronnes d'or; quelquefois une simple bandelette leur entoure la tête. Rarement elles paraissent voilées; cependant leurs statues l'étaient dans le temple qu'elles avaient à Corinthe. Une robe blanche bordée de pourpre leur couvre tout le corps: l'une tient des ciseaux, l'autre les fuseaux, et la troisième une quenouille. Elles filaient de la laine dont la couleur désignait le sort des mortels soumis à leurs décrets : la noire annonçait une vie courte et infortunée; la blanche une existence longue et heureuse. Lycophron seul leur donne des fils de trois couleurs. Clotho tenait la quenouille; Lachésis tournait le fuseau, et Atropos, la plus âgée des trois, coupait le fil avec ses ciseaux lorsque le moment était arrivé. Les mythologues ne s'éloignent pas beaucoup de toutes ces idées. Lycophron dit qu'elles étaient boiteuses, et l'auteur d'un hymne à Mercure, attribué à Homère, leur donne des ailes.

On ne les a jamais représentées sous l'emblème d'une figure à trois têtes ou d'une tête à triple figure, comme les Furies, et elles n'ont jamais perdu l'épithète de τρισώματοι, *tricorporeæ* que leur donne Eschyle.(*Prometheus.*) « Mais ces mêmes Parques, dit Winckelmann, que Catulle nous représente sous la figure de trois femmes accablées de vieillesse, avec des membres tremblants

isage ridé, le dos courbé et le regard sévère, sont le contraire de cette description ur plus d'un monument. Communément n trouve les Parques assistant à la mort de Méléagre. Ce sont de belles vierges avec des les, et aussi sans ailes sur la tête; on les stingue par les attributs qu'on leur donne. une d'elles est toujours dans l'attitude d'écrire sur un rouleau. Quelquefois les Parques ne se trouvent qu'au nombre de deux, t c'est ainsi qu'on les voyait figurées par eux statues placées dans le péristyle du emple d'Apollon à Delphes. »

D'après les témoignages les plus nombreux et les plus imposants, il paraît incontestable que les Parques et les Euménides 'ont pas été distinguées dans les premiers ges de la mythologie. Elles étaient donc origine égyptienne, et représentaient, omme nous l'avons dit en parlant des Furies, les génies subalternes que les prêtres e Memphis croyaient être préposés à la arde des mortels. La doctrine des génies est ussi ancienne que le globe. Aussi la retrouve-t-on chez tous les peuples de l'Asie, t la religion chrétienne, en l'adoptant, en a ssuré la propagation.

PARQUES DE L'EDDA. Les peuples du ord avaient aussi leurs Parques; c'étaient rois vierges qui demeuraient toujours sous e frêne sous lequel les dieux tenaient rdinairement leur cour. Elles puisaient ontinuellement l'eau précieuse de la fontaine des choses passées dont elles arroaient le frêne. Elles dispensaient les jours t les âges des hommes. Chaque homme vait la sienne qui déterminait la durée et es événements de sa vie; mais les trois rincipales se nommaient *Urda, le passé*; *erandi, le présent*, et *Skulda, l'avenir*. Ces éesses avaient des temples où elles rendaient des oracles; c'étaient même les divinités sur lesquelles on faisait le plus de fond our connaître l'avenir.

PARRASIA. Ville d'Arcadie, célèbre par es fêtes établies en l'honneur de Jupiter ycien.

PARRHASIUS. Fils de Mars et de Philoomé, qui fut nourri par une louve avec son rère Lycastus.

PARSIS. Nom que l'on donne, dans l'Inde rincipalement, aux descendants des anciens *Perses*, adorateurs du feu et sectateurs le la doctrine de Zoroastre. On les appelle ussi *Guèbres* et *Mazdéens*. Telle qu'elle est maintenant, la religion des Parsis n'est rien le mieux qu'une espèce de matérialisme ou ulte aveugle des éléments. Le soleil et la une sont des divinités auxquelles ils offrent, omme les anciens habitants du Pérou, leurs eux et leurs prières.

Cependant si le soleil, la lune et l'océan reçoivent d'une manière publique et ostensible les hommages des Parsis, les diverses œuvres de la création, les étoiles en général, les rivières, les plaines et les montagnes, tout ce qui, en un mot, sous un point de vue panthéistique, peut être une manifestation de la divinité, tout cela mérite, d'après les enseignements du *Zend-Avesta*, l'adoration des mortels. Les Parsis n'ont point d'idoles; ils n'ont ni peinture, ni sculpture, ni architecture, car il n'y a rien dans leurs temples qui les distingue des maisons voisines. Toutefois, comme les maisons des natifs sont souvent fort gracieuses, décorées de galeries peintes et ornées même d'arabesques et de dessins de fantaisie sculptés avec goût, comme aussi celles que choisissent les Parsis pour y déposer le feu sacré sont parmi les plus belles, il résulte de là que ces temples ont un aspect particulier et se trahissent bien vite aux yeux du passant. A sa mort, le Parsis adorateur des éléments abandonne sa dépouille mortelle aux éléments eux-mêmes; des milliers de corbeaux et de vautours au cou nu se disputent cet odieux festin, à la différence de presque toutes les nations du monde, qui, dans leur respect pour les morts, tâchent par tous les moyens possibles de soustraire les cadavres à la profanation des bêtes sauvages.

PARTES. Déesses qui présidaient aux accouchements chez les Romains; l'une, nommée *Nona*, était invoquée par les femmes dans le neuvième mois de leur grossesse, et l'autre, appelée *Decima*, lorsque leur état se prolongeait jusqu'au dixième mois.

PARTHAON. Père d'Oënée, roi de Calydon.

PARTHENIE ou LA VIERGE, de παρθένος, *vierge*. Surnom donné à *Minerve*, parce qu'on prétendait qu'elle avait toujours gardé sa virginité. Les Athéniens lui consacrèrent sous ce nom un temple qui était un des plus magnifiques d'Athènes. On en voit encore aujourd'hui la plus grande partie. Il était appelé le *Parthénon*, c'est-à-dire le temple de la déesse-vierge. La statue de la déesse était d'or et d'ivoire, dans l'attitude d'une personne debout, tenant une pique à la main; à ses pieds son bouclier, sur sa poitrine la tête de Méduse, et près d'elle une victime.

Ce nom de Parthénie est quelquefois donné à *Diane* et à *Junon*, quoique celle-ci ait eu plusieurs enfants, mais c'est à cause de la fable qui racontait que cette déesse recouvrait sa virginité en se baignant tous les ans dans la fontaine du Canathor. On appliquait encore le même nom à *l'île de Samos*, parce que Junon y avait été élevée.

PARTHENIES. Hymnes composés pour des chœurs de jeunes filles qui les chantaient dans certaines fêtes solennelles, et en particulier dans les Daphnéphories, qu'on célébrait en Béotie en l'honneur d'Apollon Isménien. Ces filles, en équipage de suppliantes, marchaient en procession, portant à la main des branches de laurier.

Ces Parthénies n'étaient pas l'ouvrage des mauvais poètes; les plus fameux lyriques, tels qu'Alcman, Pindare, Simonide, Bacchylide, les composaient à l'envi.

PARTHENIUS. Fleuve de l'Asie Mineure qui arrosait les campagnes d'Amestris. On

lui donna le surnom de vierge à cause de Diane, qui se plaisait, dit-on, à chasser sur ses bords, et qui y était aussi particulièrement honorée.

PARTHENON. Ce mot signifie proprement l'*appartement des filles*, qui, chez les Grecs, était l'endroit de la maison le plus reculé; mais on donna le nom de parthénon au *temple de Minerve* qui était dans la citadelle d'Athènes. On le nommait ainsi parce que Minerve était par excellence *παρθένος, vierge*. Le parthénon avait coûté dix mille talents attiques, c'est-à-dire plus de quarante millions de France. On l'appelait aussi *hecatompedon*, ou temple *aux cent pieds*, parce qu'il avait cent pieds en tous sens.

PARTHENOPE. C'est le nom d'une des *Syrènes;* elle avait fixé son séjour dans la baie de *Naples;* d'où vient que cette ville fut autrefois appelée *Parthénope*. Strabon dit que la syrène Parthénope fut enterrée à Dicéarchie, qui est la ville de Pouzzole d'aujourd'hui. Elle s'était précipitée dans la mer, de douleur d'avoir vu Ulysse résister aux charmes de sa voix.

PARTHENOPE. Fils de Méléagre; d'autres disent de Ménalion, et d'autres de Mars, et de la belle Atalante. Il fut un des sept chefs de l'armée des Argiens, qui firent le siége de Thèbes; il était Arcadien d'origine, mais il fut élevé dans l'Argolide. Voici le portrait qu'en fait Euripide (dans ses *Suppliantes*, act. IV) : « Il sut plaire aux citoyens et à l'Etat par ses grâces, sa douceur et sa réserve dans ses paroles : éloigné de tout esprit de dispute et de hauteur, chose si peu supportable dans un citoyen, et surtout dans un étranger, les armes à la main; il défendait les intérêts des Argiens, moins en étranger qu'en citoyen. Adoré du sexe, on ne lui vit jamais oublier la pudeur de son âge, ni flétrir sa vertu. » Il fut tué devant Thèbes par le vaillant Périclymène.

PARTHENOPEE. Fille d'Ancée et de Samia, qui reconnaissait pour père le Méandre; elle fut aimée d'Apollon, qui la rendit mère d'un fils appellé Lycomède.

PARTULE, PARTUNDE, PARUNDE. Divinités romaines qui présidaient aux accouchements. La première portait aussi le nom de *Parte*, elle gouvernait et réglait le terme de la grossesse.

PARVATAS. *Dévas* de la mythologie hindoue. On croit que ce sont les divinités qui président aux jours lunaires, désignés dans la langue classique par le nom de *Parvan*.

PARVATI. Déesse indienne, épouse de Siva; son nom signifie *la montagnarde;* en effet, elle était fille d'Himala, souverain des montagnes de neige.

Cette déesse semble se rapprocher de la Junon des Grecs. Elle en a l'air majestueux, la fierté, les attributs généraux, et se retrouve sans cesse auprès de son mari, sur le mont Kailasa, ciel de Siva, et dans les festins des dieux. Elle n'a point cependant de temples particuliers, mais sa statue a un sanctuaire à part dans les temples de son époux. Elle est adorée sous plusieurs noms, comme l'Isis des Grecs, surtout sous celui de *Mère*. Les Hindous la représentent, comme Cybèle, couronnée de tours.

PASIPHAE. Déesse grecque, qui avait à Thalames en Laconie, un temple avec un oracle très-fréquenté. Quelques-uns, du Plutarque, prétendent que c'est une des *Atlantides*, filles de Jupiter, et qu'elle fut mère d'Ammon. Selon d'autres, elle est la même que *Cassandre*, fille de Priam, qui mourut à Thalames; et parce qu'elle rendait ses oracles à tout le monde, elle fut appelée *Pasiphaé*, de *πᾶσι φαίνειν, déclarer à tous*. On allait coucher dans le temple de cette déesse, où la nuit elle faisait voir en songe tout ce qu'on voulait savoir.

PASIPHAE. Fille du Soleil et de la nymphe Perséis. Elle épousa Minos, second roi de Crète. Vénus, cherchant à se venger du Soleil qui avait éclairé d'une manière trop vive son commerce avec le dieu Mars, inspira à sa fille un amour désordonné pour un taureau blanc, que Neptune avait fait sortir de la mer. Selon un autre mythologue, cette passion fut un effet de la vengeance de Neptune contre Minos, qui, ayant coutume de lui sacrifier tous les ans le plus beau taureau de ses troupeaux, en avait trouvé un si beau qu'il voulut le sauver, et qu'il en destina au dieu un autre de moindre valeur. Neptune irrité de cette tromperie, rendit Pasiphaé amoureuse du taureau que Minos avait voulu conserver. Dédale, qui était au service de Minos, fabriqua pour la reine une belle vache d'airain creuse, dans laquelle elle se mit pour jouir de son amant. De ce commerce naquit le Minotaure. Pasiphaé était savante dans la connaissance des simples et dans la composition des poisons et des charmes. On dit qu'elle faisait dévorer par des vipères toutes les maîtresses de Minos, lorsqu'il s'approchait d'elles, ayant frotté le corps du roi avec une herbe qui attirait ces animaux.

PASIPHAE est le nom d'une des *Pleiades*, groupe d'étoiles placées sur le dos du taureau. Cette position a sans doute donné lieu à la fable de Pasiphaé. Cassandre fut appelée de ce nom après sa mort, au rapport de Plutarque, parce qu'elle manifestait les oracles à tout le monde.

PASITHEE. Fille de Jupiter et d'Eurynome, qui était, selon quelques-uns, la première des trois *Grâces*, ayant pour sœurs *Euphrosine* et *Egiale*. Junon ayant quelque chose à demander au dieu Somme, lui promit avec serment, de lui donner en mariage Pasithée, la plus belle des Grâces, s'il satisfaisait à sa demande. Cicéron (lib. 1 *De divinat.*) dit que Pasithée avait un temple proche de Lacédémone, dans lequel les magistrats de cette ville allaient de temps en temps s'enfermer la nuit, parce qu'ils croyaient qu'on y recevait, durant le sommeil, des oracles très-véritables.

PASITHEE est aussi une des cinquante *Néréides*.

PASITHEE est encore une fille d'Atlas et d'Ethra.

PASOUPATI. Un des noms du dieu *Siva*, considéré comme maître et seigneur des animaux.

PASSADOR. Nom que les habitants du royaume de Benin, sur la côte d'Afrique, donnent à l'ombre du corps humain : ils la regardent comme un être réel, qui rendra un jour témoignage de leurs bonnes ou de leurs mauvaises actions. Il tâchent de se la rendre favorable par des sacrifices, persuadés que son témoignage peut décider de leur bonheur ou de leur malheur éternel.

PASSALE ET ACHEMON. Fils de Sémonide. Ces deux frères s'étaient associés pour exercer publiquement leurs brigandages. C'étaient deux voleurs publics, qui appelaient leurs rapines les récompenses de la valeur et de la force. Hercule les ayant surpris, les écrasa contre terre.

PASTOPHORES (LES) étaient des espèces de prêtres, ainsi nommés par les Grecs, à cause de leurs longs manteaux, ou parce qu'ils étaient employés à porter le *lit* de Vénus, παστὰς, dans certaines cérémonies; mais ils pratiquaient la médecine en Egypte. Clément d'Alexandrie dit, en parlant des quarante-deux livres sacrés de Mercure-Egyptien, qu'on gardait avec tant de soin dans les temples d'Egypte, qu'il y en avait six appartenant à la médecine, et qu'on les faisait étudier aux pastophores pour l'exercice de cet art. Les pastophores, selon Diodore de Sicile, promettaient de se conformer aux préceptes de cet ouvrage sacré : alors, si le malade périssait, on ne leur en attribuait point la faute; mais quand ils s'étaient écartés des ordonnances, et que le malade venait à mourir, on les condamnait comme des meurtriers.

PASTOPHORIE, en grec. παστοφόριον. On dérive ce mot de παστὰς, *atrium*, *thalamus*, *porticus*, *portique*, *chambre*, *vestibule*; ou de παστὸς, qui signifie un *grand voile* que l'on mettait aux portes des temples, surtout en Egypte. Les prêtres, qui avaient soin de lever ce voile pour faire voir la divinité, étaient appelés *pastophores*; et les appartements où ils logeaient, attenant au temple, *pastophoria*.

Le nom de *pastophorie* a encore diverses acceptions. Cuper prétend que c'était une habitation où demeuraient les prêtres destinés à porter en procession la châsse, l'image ou la représentation des dieux. D'autres ont cru que c'était une petite maison où demeuraient ceux qui avaient la garde des temples.

PATAIQUES. Divinités des Phéniciens. Ils en plaçaient les statues sur la poupe des vaisseaux. Ces dieux ressemblaient, quant à la figure, à des pygmées ; et ils étaient si mal faits, qu'ils attirèrent le mépris de Cambyse, lorsqu'il entra dans le temple de Vulcain.

On mettait toujours sur la poupe l'image d'un de ces dieux, qui était regardé comme le patron et le protecteur du vaisseau : au lieu qu'on ne mettait sur la proue que l'image de quelque animal ou de quelque monstre, qui donnait son nom au navire. Les savants expliquent le mot *Pataïque*, qui est phénicien, par celui de *confiance* en la protection de ces dieux.

Hérodote (lib. IV) parle des Pataïques, ainsi que Pausanias, qui leur donne un pied de hauteur.

On les confond quelquefois avec les Cabires.

PATALA. Régions infernales situées sous le monde terrestre. On le confond ordinairement avec le *Naraka*. Cependant le Patala est proprement la région souterraine, demeure des serpents Nagas, tandis que le Naraka est le lieu de supplice des réprouvés.

Le Patala est divisé en sept régions principales. Yama, juge des morts, est le souverain des enfers; il réside dans la ville de Yamapoura, située au centre des régions ténébreuses. Un fleuve de feu, nommé Vakarani, sépare notre monde de l'empire de Yama. Afin qu'aucun des humains ne puisse se soustraire à sa juridiction finale, Yama entretient dans l'univers entier de nombreux émissaires qui épient l'instant où les hommes meurent, s'emparent de leurs âmes et les entraînent devant le juge. Mais la dévotion spéciale à Siva ou à Vichnou, quelque tiède qu'elle ait été, a tant de mérites, que leurs émissaires ont ordinairement le dessus, et que ceux de Yama sont obligés de lâcher prise.

PATALENE, PATELENE. Divinité romaine qui présidait aux blés lorsqu'ils commencent à faire paraître leurs épis. (AUGUST., *De civit. Dei*, IV, 8.) Sa fonction était d'avoir soin que les épis sortissent bien et heureusement. Arnobe (IV, p. 151) parle d'une divinité à peu près semblable, qu'il fait double. Il les nomme *Patella et Patellana :* l'une avait soin des choses qui doivent s'ouvrir, se découvrir ; et l'autre, de celles qui l'étaient déjà. (Du mot latin *patere*, *s'ouvrir*, *être ouvert*.)

PATEIDES. Surnom des *Muses*, pris d'une fontaine qui leur était consacrée en Macédoine.

PATELLA ou PATELLANE. Arnobe parle d'une divinité romaine de ce nom, laquelle avait soin des choses qui doivent s'ouvrir, se découvrir. On donne aussi ce nom à une petite écuelle dont on se servait pour faire des offrandes aux divinités domestiques, les Lares et les Pénates, qui jouissaient d'une moindre considération que les divinités *majores* et *minores*.

PATELLARII DII. Nom que les Romains donnaient aux dieux du dernier ordre, tels que les Lares et les Pénates, auxquels on faisait des offrandes dans les modestes *patellæ*, et non dans les patères.

PATER PATRATUS. C'est le nom que les Romains donnaient au chef des prêtres appelés *Féciaux*. Il était chargé du soin des cérémonies qui accompagnaient les traités. Lorsque les Romains étaient convenus avec leurs ennemis des articles de la paix, il se rendait au lieu de la conférence, dressait un autel, devant lequel il assommait un pour-

ceau d'un coup de massue; il faisait en même temps une prière aux dieux, les suppliant de traiter, comme il avait fait ce pourceau, ceux qui les premiers violeraient le traité. Una de ses fonctions était aussi de livrer les infracteurs aux ennemis. Le *Pater Patratus* était élu par le suffrage du collége des féciales; c'était lui qu'on envoyait pour les traités et pour la paix, et qui livrait aux ennemis les violateurs de la paix et des traités.

PATÈRES. Instruments des sacrifices, qui servaient à plusieurs usages. On les employait à recevoir le sang des taureaux et autres victimes qu'on immolait, ou à verser du vin entre les cornes des victimes. C'est ainsi que Didon, dans Virgile, tenant d'une main la patère, la versa entre les cornes de la vache blanche. Il paraît par là que les patères devaient avoir un creux capable de contenir quelque liqueur.

Une patère, dans laquelle mange un serpent, est le symbole ordinaire d'Hygie, fille d'Esculape. On n'a pas encore expliqué le motif qui pouvait engager les anciens à représenter une divinité portant elle-même la patère, c'est-à-dire le symbole de ses offrandes.

PATER SACRORUM. Nom que l'on donnait aux prêtres de Mithras.

PATRAGALI. Déesse indoue, dont le nom est ainsi orthographié dans les livres français du siècle précédent; mais l'orthographe véritable est *Bhadrakali*.

PATRAS, *Colon. Patrens*. Son premier nom fut *Aroa* ou *Aræ*. Lorsque *Patreus* l'eut agrandie, elle prit le nom de son bienfaiteur, en conservant néanmoins sou ancien nom, car ils se trouvent joints ensemble sur les médailles avec le titre de colonie romaine. Sa citadelle était célèbre par le temple de Minerve Panachaïde, c'est-à-dire, protectrice de l'Achaïde, dont Patras était la principale ville. Elle avait proche du port un temple dédié à Neptune, et un autre à Cérès.

Ce dernier était remarquable par une fontaine où l'on allait consulter l'événement des maladies, ce que l'on faisait en suspendant un miroir avec une ficelle. Le derrière du miroir touchait l'eau, et le côté poli flottait dessus. On regardait alors dans le miroir, et l'on y voyait différentes images, selon que le malade devait guérir de son mal ou en mourir. L'oracle du forum était quelque chose de plus singulier; c'était une statue de Mercure et une autre de Vesta; il fallait les encenser, et allumer les lampes qui pendaient tout alentour; ensuite on déliait à la droite de l'autel une médaille de cuivre du pays, et l'on interrogeait la statue de Mercure sur ce que l'on voulait savoir. Après cela l'on en approchait de fort près, comme pour écouter ce qu'elle prononçait, et l'on s'en allait jusque hors du forum, les oreilles bouchées avec les mains. La première voix que l'on entendait alors était la réponse de l'oracle.

La ville de Patras avait plusieurs autres temples; savoir, de Vénus, de Minerve, Diane-Linnatide et de Bacchus, surnommé Calydonien, à cause que sa statue avait apportée de Calydon, qui était une petite ville vis-à-vis d'Aroa.

PATRICES. Il y avait huit dieux que les Romains nommaient Patrices : *Janus*, Saturne, *le Génie*, *Pluton*, *Bacchus*, *le Soleil*, la *Lune* et *la Terre*.

PATRICIE. Surnom sous lequel *Isis* avait un temple dans la cinquième région de Rome.

PATRIE (DIEUX DE LA). *Di patrii*, servate domum, dit Enée dans Virgile. Les anciens nommaient ainsi les dieux particuliers de chaque ville, ceux qui y avaient été toujours adorés, et dont le culte n'y avait point été apporté d'ailleurs; comme *Minerve* à Athènes, *Junon* à Carthage, *Apollon* à Delphes.

PATRIMPO ou POTRIMPOS. Dieu des anciens Prussiens et Samogitiens, chez lesquels il formait une sorte de trinité avec *Perkunos* et *Piktalis*. Il présidait aux fruits et aux animaux, et on le regardait comme le dieu de la terre. On nourrissait de lait un serpent en son honneur.

Il y avait aussi chez les Prussiens un dieu Patello, ou Patelo. Le culte qu'on lui rendait, consistait surtout à suspendre devant la statue de ce dieu, la tête d'un homme mort.

PATRIQUES. Un des noms que l'on donnait aux mystères mithriaques; il était tiré de celui de *Pater*, que portait un des sacrificateurs de Mithras.

PATROCLE, était fils de Ménéthius et de Sthénélé. Il avait tué le fils d'Amphidamas dans ses emportements, et obligé de quitter sa patrie, il se réfugia chez Pélée, roi de Phtie, en Thessalie, qui le fit élever par Chiron, avec son fils Achille. De là se forma cette amitié si tendre et si constante entre les deux héros. Pendant l'absence d'Achille, les Troyens avaient obtenu de grands avantages sur les Grecs, et Patrocle voyant Achille toujours inexorable lui demanda du moins ses armes pour aller contre les Troyens. « Envoyez-moi, lui dit-il, tenir votre place, et ordonnez à vos troupes de me suivre, pour voir si je ne pourrai pas faire luire quelques rayons de lumière aux Grecs. Permettez que je prenne vos armes : peut-être que les Troyens, trompés par cette ressemblance, et me prenant pour vous, se retireront effrayés, et laisseront respirer nos troupes. » Achille y consent, mais à condition que dès qu'il aura repoussé les Troyens du camp des Grecs, il se retirera avec les Thessaliens, et laissera les Grecs combattre sans lui. Quand les troupes virent venir à eux les Thessaliens et Patrocle couvert des armes d'Achille, ils ne doutèrent point que ce ne fût Achille lui-même; ils perdirent courage, et le désordre commença à se mettre parmi eux. Patrocle les poursuivit jusque sous les murs de Troie; et les Grecs, en le suivant, se seraient infailliblement rendus maîtres de la ville, dit le poëte, si Apollon lui-même ne

se fût présenté sur une des tours pour s'opposer à ses efforts. Trois fois Patrocle furieux monta jusqu'aux créneaux de la muraille, et trois fois Apollon le renversa, en repoussant son bouclier avec ses mains immortelles. Patrocle, plus ardent, revient à l'assaut pour la quatrième fois, semblable à un dieu, et alors le redoutable fils de Latone lui dit d'une voix menaçante : « Retirez-vous, généreux Patrocle; les destinées n'ont pas réservé la ruine de Troie à votre bras, ni même au bras d'Achille, qui est plus vaillant que vous. »

Patrocle se retire des murs de la ville, et va combattre dans la plaine; il se mêle par trois fois avec les ennemis, dont il fait un horrible carnage; et à chacune de ces charges, il immole de sa main neuf héros. Enflé de ce succès et insatiable de sang, il en fait une quatrième; et alors, généreux Patrocle, la fin de votre vie fut fixée par les destins. Apollon, enveloppé d'un épais nuage, s'arrête derrière Patrocle; et du plat de sa main, il le frappe sur le dos entre les deux épaules. Un ténébreux vertige s'empare en même temps de lui, ses yeux sont obscurcis. Apollon délie son casque et sa cuirasse, qui roulent aux pieds des chevaux : sa pique, toute forte, toute pesante qu'elle est, se rompt entre ses mains; son bouclier, qui le couvrait tout entier, se détache et tombe à ses pieds : alors la frayeur lui glace les esprits, ses forces l'abandonnent, il demeure immobile. Hector le voyant en cet état, court à lui, le perce de sa pique, et l'insulte avec des paroles amères. Patrocle mourant, repousse cette insulte; et attribuant sa défaite, non à la valeur d'Hector, mais à la colère des dieux : « Si vingt hommes tels que toi m'avaient attaqué sans leurs secours, mon bras leur aurait bientôt fait mordre la poussière. »

Patrocle ayant été tué, il se fit un grand combat pour son corps. Hector, après l'avoir dépouillé, allait lui couper la tête, lorsque Ajax et Ménélas arrivent, font retirer Hector, et, après de grands efforts, emportent le corps vers leurs vaisseaux. Les chevaux immortels d'Achille qui étaient éloignés de la bataille, entendant dire que Patrocle avait été tué, pleurent amèrement sa mort : leur guide fait tout ce qu'il peut, et de la voix et de la main; il emploie les caresses et les menaces, pour les faire marcher : ils se tiennent immobiles, la tête penchée vers la terre, et les crins traînant vers la poussière. Achille apprend la mort de Patrocle, et donne les marques les plus sensibles de sa douleur; il s'engage à ne point faire ses funérailles qu'il ne lui ait apporté la tête et les armes d'Hector, et qu'il n'ait immolé sur son bûcher douze des plus illustres enfants des Troyens, qu'il égorgera de sa propre main pour assouvir sa vengeance.

Cependant, l'âme de Patrocle lui apparaît, pour le prier de hâter ses funérailles, afin que les portes des champs Elysées lui soient ouvertes. Il lui demande une autre grâce : Donne ordre, lui dit-il, qu'après ta mort, mes os soient enfermés avec les tiens. Nous n'avons jamais été séparés pendant notre vie, depuis le moment que j'ai été reçu dans le palais de Pélée, nous avons toujours vécu ensemble; que nos os ne soient donc pas séparés après notre mort. »

Achille donne ordre aussitôt pour les funérailles de son ami; il fait égorger un nombre infini de victimes autour du bûcher; il jette au milieu quatre de ses beaux chevaux, et deux des meilleurs chiens qu'il eût pour la garde de son camp; il immole les douze jeunes Troyens, et termine les funérailles par des jeux funèbres.

PATRONYMIQUES. On appelle *noms patronymiques* ceux qu'on donnait chez les Grecs, à une race, et qui étaient pris du nom de celui qui en était le chef. Ainsi les *Héraclides* étaient les descendants d'*Hercule;* les *Eacides*, les descendants d'*Eacus*. On les donnait aussi aux enfants immédiats, comme les *Atrides* pour les fils d'*Atrée;* les *Danaïdes* où les filles de *Danaüs*. On a étendu encore plus loin la signification de ce terme, et l'on appelle noms patronymiques ceux qui sont donnés d'après celui d'un frère ou d'une sœur, comme *Phoronis*, c'est-à-dire *Isis, Phoronei soror ;* d'après le nom d'un prince à ses sujets, comme *Theseides*, c'est-à dire, *Athenienses*, à cause de *Thésée*, roi d'Athènes; d'après le nom du fondateur d'un peuple, comme *Romulides*, c'est-à-dire *Romains*, du nom de *Romulus*, fondateur de Rome et du peuple romain. Quelquefois même, par anticipation, on donne à quelques personnes un nom patronymique, tiré de celui de quelque illustre descendant, qui est considéré comme le premier auteur de leur gloire, comme *Ægidæ* les ancêtres d'*Egée*.

Ce mot est formé de *πατρος, du père* et de *ὄνομα nom.*

PATROUS. Surnom de *Jupiter*. Ce dieu avait à Argos, dans le temple de Minerve, une statue en bois, qui, outre les deux yeux, tels que la nature les a placés aux hommes, en avait un troisième au milieu du front, pour marquer que Jupiter voyait tout ce qui se passait dans les trois parties du monde, le ciel, la terre et les enfers. Les Argiens disaient que c'était le Jupiter Patrous, qui était à Troie, dans le palais de Priam, en un lieu découvert; que ce fut à son autel que cet infortuné roi se réfugia après la prise de Troie, et au pied duquel il fut tué par Pyrrhus. Dans le partage du butin la statue échut à Sthénélus, fils de Capanée, qui la déposa dans le temple d'Argos.

Bacchus était aussi honoré à Mégare sous le nom de *Patroos*. Les Athéniens distinguaient par le surnom de *Patroi Jupiter* et *Apollon*, parce qu'ils avaient été les premiers à les recevoir et à les honorer par des sacrifices. Ils appelaient d'ailleurs Apollon *Patroos*, parce qu'ils prétendaient descendre de lui et qu'ils rapportaient l'origine de leur république à Apollon Pythien.

PATRUUS ou *PATRONUS SODALITII.* C'était le nom du chef du grand collége de

Sylvain à Rome. On gardait dans ce grand collége les dieux Lares et les images des empereurs. Les temples et les autres lieux consacrés à Sylvain étaient ordinairement dans les bois, dans les forêts.

PA-TSIOGH. Dieu des Tibétains, appelé aussi *Djian-rai-zigh*. On le représente avec onze têtes disposées en pyramide, et huit bras. Toutes ces têtes sont de couleurs différentes. Celle qui est au sommet est rayonnante, a le visage rouge et une chevelure bleue et bouclée.

PATULCE. Surnom de *Janus*, tiré du verbe *patere*, *s'ouvrir*; soit par ce qu'on ouvrait les portes de son temple durant la guerre, soit parce qu'il ouvrait l'année et les saisons, qui commençaient par la célébration de ses fêtes.

PAUSANIES, *παυσάνια*. Fêtes accompagnées de jeux où les seuls citoyens de Sparte étaient admis pour disputer le prix. Cette fête tirait son nom de *Pausanias*, général des Spartiates, sous les ordres duquel les Grecs vainquirent Mardonius à la fameuse bataille de Platée. Depuis ce temps il y eut toujours un discours en l'honneur de ce grand capitaine.

PAUSE ou PAUSUS. Dieu de la cessation du travail, le dieu du repos, opposé à Mars et à Bellone. C'est Arnobe (*Adv. gentes*, lib. i) qui en fait mention.

PAUVRETÉ. Il paraît, par le *Plutus* d'Aristophane (act. II, scen. iv et v), qu'elle avait été mise au rang des dieux. Les habitants de Gadara l'honoraient d'un culte particulier, parce qu'ils la regardaient comme la mère de l'industrie et de tous les arts. Platon lui donne l'amour pour fils. Plaute l'a fait fille de la débauche, parce que ceux qui s'y livrent, aboutissent assez souvent à la pauvreté.

PAVAKA, c'est-à-dire *purificateur*. Un des noms d'*Agni*, dieu du feu. C'est lui qui préside aux sacrifices, qui remplit et illumine l'univers. Ce dieu est, avec Indra, le plus anciennement adoré dans l'Inde, dont le culte primitif paraît avoir été le Sabéisme.

PAVANA. Dieu des Hindous, un des huit *Vasous* ou gardiens protecteurs du monde; il préside à la région sud-ouest. C'est le roi des vents, l'air, l'âme du monde, la respiration universelle; il est de plus le messager des dieux. On le représente monté sur une gazelle et tenant un sabre à la main. Il devint le père du singe Hanouman, célèbre par ses exploits dans la guerre de Rama contre Lanka, capitale de l'île de Ceylan.

PAVENTIA. Divinité romaine, à laquelle les mères et les nourrices recommandaient les enfants pour les garantir de la peur. Selon quelques-uns, on menaçait de cette déesse les enfants pour les contenir; ou bien on l'invoquait pour se délivrer de la peur. Son nom vient du mot latin *Pavor*, *peur*. S. Augustin (*De civ. Dei*, iv, 2) dit : *De pavore infantium Paventia nuncupatur*. Il ajoute que c'était *Jupiter* que l'on nommait ainsi, parce que c'était lui qui délivrait les enfants de la peur.

PAVOR, *la Peur*. Les Romains en avaient fait une divinité, qu'ils disaient être compagne de Mars. Tullus-Hostilius, roi de Rome, lui érigea une statue, comme au dieu Pallor.

PAVORIENS. Nom donné à une partie des Saliens ou prêtres de Mars; ils étaient chargés du culte spécial du dieu Pavor.

PAWORANCE. Nom que les habitants de la Virginie donnaient à leurs autels. Ils avaient coutume d'en élever dans tous les lieux où il arrivait quelque chose de remarquable; mais il y avait un autel particulier qu'ils honoraient de préférence. On le voyait dans un lieu que les Virginiens appelaient Oltiqoussack. Le peuple n'y pénétrait jamais et n'osait même approcher de ces sanctuaires qu'avec la permission de leurs prêtres. Le grand autel était d'un cristal solide de trois ou quatre pieds en carré. On sacrifiait sur cet autel aux jours solennels; le cristal était si transparent qu'on pouvait voir au travers le grain de la peau d'un homme. Les Virginiens respectaient beaucoup un petit oiseau qui répétait continuellement le mot *Paworance* qui était le nom de leurs autels. Ils disaient que cet oiseau était l'âme d'un de leurs princes. Ils ajoutaient qu'un Indien ayant tué un de ces oiseaux, sa témérité lui coûta cher. Il disparut peu de jours après et l'on n'entendit plus parler de lui. Lorsqu'en voyage ils se trouvaient près d'un paworance, ils ne manquaient pas d'instruire les jeunes gens qui se rencontraient avec eux de l'occasion qui l'avait fait élever et du temps auquel la chose avait eu lieu, les exhortant à rendre à l'autel le respect qui lui était dû.

PÉAN. Un des noms d'*Apollon* en tant que dieu du jour et surtout comme *médecin*. Il en est qui font dériver ce nom de [illegible], *faire cesser*, parce qu'Apollon, en qualité de médecin, met un terme aux douleurs; d'autres le tirent de *παίω*, *frapper*, parce que ce dieu est redoutable par ses traits. On donne aussi ce nom à un hymne ou cantique en l'honneur des dieux ou des grands hommes. Thucydide donne seulement ce nom aux hymnes que les Grecs chantaient après une victoire en l'honneur d'Apollon ou pour détourner quelque malheur, et cette [illegible] aussi fort juste; ensuite on nomma [illegible] *paeanes*, les cantiques qui étaient chantés par des jeunes gens, à la gloire de Minerve, [illegible] les panathénées. Il paraît, par [illegible] qu'outre les chants séculaires, il [illegible] avoir des cantiques et des *péans* [illegible] pièces ne différaient que par le style, qui devait être plus relevé et plus pompeux dans la seconde que dans la première.

Le nom de *Péan* tire son origine d'une aventure qu'Athénée nous a conservée, sur le rapport de Cléarque de Soles, disciple d'Aristote. Il dit que Latone étant partie de l'île d'Eubée avec ses deux enfants, Apollon et Diane, passa auprès de l'antre du serpent Python. Le monstre étant sorti [illegible]

illir, Latone prit Diane entre ses bras et ia : Ἵε παῖ, *frappe, mon fils*. En même mps les Nymphes de la contrée étant acurues pour encourager le jeune dieu, ièrent à l'imitation de Latone : Ἵε παιάν, παιάν; ce qui servit par la suite de refrain tous les hymnes qu'on fit en l'honneur Apollon.

On fit des *pæanes* ou *cantiques* pour le dieu ars et on les chantait au son de la flûte en archant au combat. Il y en a divers :emples dans Thucydide et dans Xénophon; ır quoi le scoliaste du premier observe ı'au commencement d'une action, l'on inquait dans ces péans le dieu Mars; au lieu ı'après la victoire, Apollon devenait le seul jet du cantique. Suidas dit la même chose. ais enfin les péans ne furent plus renferés dans l'invocation de ces deux divinités. s s'étendirent à celle de quantité d'autres, dans Xénophon, les Lacédémoniens ennnent un péan en l'honneur de Neptune.

On fit même des péans pour illustrer les ands hommes. On en composa un où on lébrait les grandes actions du Lacédémoen Lysandre, et qu'on chantait à Samos. n en fit un autre qui roulait sur les uanges de Cratère le Macédonien, qu'on hantait à Delphes au son de la lyre. Aristte honora d'un pareil cantique l'eunuque lermias d'Atarne, son ami, et fut, dit-on, is en justice pour avoir prodigué à un ortel un honneur qu'on ne croyait dû u'aux dieux. Ce péan nous reste encore ujourd'hui, et Jules César Scaliger ne le rouve point inférieur aux odes de Pindare; ais Athénée, qui nous a conservé ce cantique d'Aristote, ne tombe point d'accord ue ce soit un véritable péan, parce que exclamation ὢ παιάν, qui devrait le caractéiser, dit-il, ne se rencontre en nul endroit, u lieu qu'elle ne manque point, selon lui, ans les péans composés en l'honneur Agémon, corinthien; de Ptolémée, fils de agus, roi d'Egypte; d'Antigone et de Déétrius Poliorcète. Nous sommes redevables u même Athénée de la conservation d'un utre péan adressé par le poëte Ariphron, icyonien, à Hygiée, déesse de la santé.

PÊCHE, PÊCHEUR. La pêche, l'action de êcher. La pêche était un amusement pour equel les Romains avaient beaucoup de oût; ce qui pouvait venir de ce qu'ils ne royaient pas faire bonne chère, s'ils n'aaient du poisson.

Tous les cinq ans, on célébrait à Rome les jeux pour les pêcheurs.

Neptune était la grande divinité des pêheurs; mais ils honoraient encore Priape un culte particulier, comme dieu des ports t des rivages (*Antholog.*, lib. I, c. 56). Ils ffraient des poissons à ce dernier. * *

PECUNIA. Arnobe (lib. VI) et saint Augustin ont reproche aux gentils d'avoir mis l'argent u nombre de leurs divinités et de l'avoir nvoqué pour se procurer de l'argent en bondance. Cependant Juvénal, dans sa remière satire, dit que l'argent n'avait encore ni temple ni autel. « Rien n'est plus en vénération parmi nous que la Richesse. Il est vrai, funeste Richesse, tu n'as point encore de temple parmi nous; mais il ne nous manque que de t'en élever et de t'y adorer, comme nous adorons la Paix, la Bonne-Foi, la Victoire, la Vertu, la Concorde. »

Juvénal a pu ignorer qu'il y eût une déesse Pecunia, car Varron dit qu'il y avait des dieux, des sacrifices et des cérémonies que les savants mêmes ne connaissaient pas. Pecunia était, selon saint Augustin (*De civitate Dei*, c. 21), un surnom de Jupiter.

PÉDOTHYSIE. Sacrifice dans lequel on immole des enfants, coutume barbare pratiquée dans l'antiquité pour désarmer le courroux des dieux. Les Carthaginois sacrifiaient des enfants à Melcart; et plusieurs fois les Israélites se rendirent coupables de ce forfait, pour honorer Moloch, dieu des Ammonites.

PÉGASE. Cheval ailé, qui naquit du sang de Méduse, lorsque Persée lui eut tranché la tête. Dès qu'il eut vu la lumière, il s'envola, dit Hésiode, dans le séjour des immortels; et, selon Ovide, il s'envola sur le mont Hélicon, où, d'un coup de pied, il fit sourdre la fontaine Hypocrène. La déesse Minerve le dompta et le donna ensuite à Bellérophon, qui le monta pour combattre la chimère (*Voy.* PIRÈNE). Mais ce héros, ayant voulu s'en servir pour s'élever au ciel, fut précipité en terre par l'ordre de Jupiter, et Pégase fut placé parmi les astres, où il forme une constellation. Ovide le fait encore monter à Persée, pour se transporter au travers des airs, en Mauritanie, chez les Hespérides, et combattre le monstre d'Andromède.

Méduse n'était autre chose qu'un des cinq vaisseaux de la flotte de Phorcis, prince phénicien, roi d'Ithaque. La tête de Méduse étant une fois coupée, c'est-à-dire le commandant du vaisseau tué, il sortit du vaisseau Chrysaor, célèbre ouvrier en métaux, et le Pégase.

Le chef de la Méduse, en achetant de l'or des Africains, avait attiré de chez eux un ouvrier qui sut le mettre en œuvre; cela était fort à sa place.

PEGASIDES. Surnom des *Muses*, pris du cheval *Pégase*, qui fut, comme elles, habitant de l'Hélicon.

PÉGASOE. Cap de la Magnésie, ainsi nommé, dit le scoliaste d'Apollonius, de ce que le navire Argo y fut construit; il y avait en cet endroit un temple d'Apollon, qui avait fait donner à ce dieu par Hésiode le nom de *Pégasien*. Ce fut là que les Argonautes s'embarquèrent; et le lieu où se fit l'embarquement a depuis porté le nom d'*Aphotæ*, ainsi que le disent positivement Strabon et Stéphanus.

PÉGEE. Une des *Ionides*.

PEGEES. *Nymphes* des fontaines; c'est la même chose que les *Nayades*, et leur nom a la même origine que *Pégase*, de πηγή, la *fontaine*.

PEGOMANCIE. Mot composé de πηγή, *fontaine*, et de μαντεία, *divination*, divination

par l'eau des fontaines. Elle se faisait de différentes manières, soit en y jetant un certain nombre de pierres, dont on observait les différents mouvements, soit en y plongeant des vases de verre et en examinant les efforts que faisait l'eau pour y entrer, en chassant l'air qui les remplissait auparavant; mais la divination par le sort des dés, à la fontaine d'Apon, près de Padoue, était la plus célèbre des espèces de pégomancie.

A cette fontaine, un seul coup de dé décidait des bons et des mauvais succès pour l'avenir, selon le nombre des points plus ou moins forts qu'on tirait. Ce fut là que Tibère conçut les plus hautes espérances avant de parvenir à l'empire; car, à son passage par l'Illyrie, étant venu consulter sur ses destinées l'oracle de Gérion, qui était aussi dans le voisinage de Padoue, ce dieu le renvoya au sort de la fontaine d'Apon; où ayant jeté des dés d'or, ils lui présentèrent au fond de l'eau le plus haut nombre de points qu'il pouvait désirer. Suétone remarque ensuite qu'on voyait encore ces mêmes dés au fond de la fontaine. Claudien assure qu'on apercevait aussi, de son temps, les anciennes offrandes qu'y avaient laissées quelques princes.

Lucain donne le titre d'augure au prêtre qui en avait l'intendance. Théodoric, roi d'Italie, fit depuis fermer de murailles le lieu où était cette fontaine, à cause de sa grande réputation. *Ob loci celebritatem*, dit Cassiodore.

PEIROUN. Le Noé des traditions japonaises. Il était roi de l'île Maurigasima, voisine de Formose, fameuse dans l'antiquité par la beauté, l'excellence de son territoire et par la fabrication de la porcelaine. La méchanceté des insulaires, que la prospérité et les richesses de leur commerce avaient corrompus jusqu'à s'abandonner aux plus grands crimes et mépriser la divinité, détermina les dieux à les submerger avec leur île. Mais Peiroun était un prince vertueux et religieux, et il n'avait aucune part aux crimes de ses sujets. Il lui fut révélé en songe de monter à bord de ses navires et de se retirer. Après le départ du prince, l'île fut submergée tout entière avec les incrédules qui y étaient demeurés et toutes leurs richesses. Peiroun aborda heureusement sur les côtes de la Chine, où la mémoire de son arrivée est encore célébrée par une fête annuelle, pendant laquelle les Chinois des provinces méridionales prennent des divertissements sur l'eau, et font des jeux et des joûtes en criant : *Peiroun! Peiroun!* Les Japonais font pareillement mémoire de cet événement.

PÉLAGIE. *Vénus de la mer.* Surnom de *Vénus.*

PELAGON. Un des prétendants d'Hippodamie, tué par Œnomaüs.

PELARGE. Fille de Potnéus, qui, ayant rétabli à Thèbes le culte des dieux Cabires, mérita qu'après sa mort, on lui décernât les honneurs divins.

PELASGUS. Ce fut le premier homme qui parut dans le pays d'Arcadie suivant la tradition des Arcadiens, dit Pausanias, qui explique cette tradition en disant : « Selon toute apparence, ils ne veulent pas dire qu'il s'y soit trouvé seul, car sur qui aurait-il régné? Je crois donc, pour moi, que Pélasgus était un homme extraordinaire et avantagé du ciel qui surpassait les autres en grandeur, en force, en bonne mine, et toutes les qualités de l'esprit et du corps. Il apprit aux Arcadiens à se faire des cabanes qui pussent les défendre de la pluie, du froid et du chaud; en un mot, de l'inclémence des saisons; il leur apprit aussi à se vêtir de peau de sangliers. Jusque-là ils ne s'étaient nourris que de feuilles d'arbres, d'herbes et de racines, dont quelques-unes, loin d'être bonnes à manger, étaient nuisibles. Il leur conseilla l'usage du gland; mais cette nourriture ne leur devint si ordinaire que longtemps après Pélasgus. Les Lacédémoniens étant venus consulter la Pythie sur la guerre qu'ils voulaient faire aux Arcadiens, pour les en détourner, elle leur répondit : Un peuple qui vit de gland est terrible dans les combats. C'est du nom de Pélasgus que les Grecs sont souvent appelés *Pelasgi.*

PÉLASGUS. Fils de Triopas, roi d'Argos, qui reçut chez lui les Danaïdes lorsqu'elles fuyaient la poursuite du fils d'Egyptus, d'après Eschyle, et il les défendit contre leurs persécuteurs.

PELÉ. Déesse des volcans dans les îles Sandwich; elle réside dans le volcan d'Hawaï, appelé Kirau-Ea. Les insulaires d'Hawaï montrent encore aujourd'hui les rochers que Pélé lança sur Kahavari.

PÉLÉADES. Filles qui demeuraient chez les Dodonéens. Elles avaient le don de prophétie, suivant le récit de Pausanias, qui rapporte ces paroles qu'elles prononçaient : *Jupiter a été, est et sera. O grand Jupiter! c'est par ton secours que la terre nous donne ses fruits.*

PELEE. Père d'Achille, qui était fils du célèbre Eaque, lequel était fils de la nymphe Egine et de Jupiter. Il avait pour mère Endéis, fille du centaure Chiron. Ayant été condamné à un exil perpétuel avec son frère Télamon, pour avoir tué son frère Phocus, il alla chercher une retraite à Phthie en Thessalie, où il épousa Poliméle, fille d'Actor, qui lui donna son royaume. Pélée invité à la fameuse chasse de Calydon, y alla avec son beau-père, qu'il eut le malheur de tuer en lançant son javelot contre un sanglier. Autre meurtre, qui l'obligea encore à s'exiler. Il se rendit à Iolchos, auprès du roi Acaste, qui fit la cérémonie de son expiation. Mais une nouvelle aventure vint encore troubler son repos en cette cour. Il inspira de l'amour à la reine, qui le trouvant insensible, l'accusa auprès d'Acaste d'avoir voulu la séduire. Acaste le fit conduire sur le mont Pélion, lié et garotté et ordonna qu'on l'y laissât ainsi exposé à la merci des bêtes. Pélée trouva le moyen de rompre ses chaînes, et avec le secours de quelques amis, Jason, Castor et Pollux, il

entra de force dans Iolchos, et y tua la eine. On ajoutait que Jupiter, son grand-père, l'avait fait délier par Pluton, qui lui donna une épée, avec laquelle il se vengea de la malice et de la cruauté de cette emme.

Pélée épousa en secondes noces Thétis, sœur du roi de Scyros, dont il eut Achille. *Voy.* Achille, Thétis. Il envoya son fils et son petit-fils à la tête des Myrmidons au siége de Troie. Il voua, dit Homère, au fleuve Sperchius la chevelure d'Achille, s'il revenait heureusement en sa patrie. Pélée survécut de plusieurs années à la fin de cette guerre. Dans l'*Andromaque* d'Euripide, le vieux Pélée paraît dans le temps que Ménélas et Hermione, sa fille, se préparent à faire mourir Andromaque. Il la délivre de leurs mains après une vive contestation, dans laquelle les deux princes en viennent aux invectives. Bientôt après il apprend la mort tragique de son petit-fils Pyrrhus : il se désespère et voudrait qu'il eût été enseveli sous les ruines de Troie. Thétis vient le consoler, et lui promet la divinité : pour cela elle lui ordonne de se retirer dans une grotte des îles fortunées, où il reverra Achille déifié. Elle l'assure qu'elle viendra l'y prendre, accompagnée des cinquante néréides, pour le transporter, comme son époux, dans le palais de Nérée, en lui donnant la qualité de demi-dieu. Les habitants de Pella en Macédoine, offraient des sacrifices à Pélée: on lui immolait même tous les ans une victime humaine.

PELERINAGE. Les tirths ou lieux de pèlerinage sont beaucoup plus fréquents chez les brahmanistes que chez les Chrétiens: il est peu de villes, de collines qui n'aient leur temple, et ce temple est un point central, vers lequel convergent les dévots d'alentour, jusqu'à une certaine distance ; quelquefois c'est une source, un bassin, un étang, une rivière, un arbre antique, qui est l'objet de la vénération publique. Ces pèlerinages sont très-fréquentés. Il y a des dévots hindous qui poussent le fanatisme jusqu'à environner leur pèlerinage de difficultés presque insurmontables. Les uns ont la patience d'avancer constamment de trois pas et de reculer aussitôt de deux, et de poursuivre de la sorte un voyage de 100 et 200 lieues; d'autres parcourent une pareille étendue de chemin, en mesurant tout le trajet de la longueur de leur corps : c'est-à-dire qu'en sortant de leur maison, ils s'étendent à terre, tout de leur long, la tête tournée vers le but de leur pèlerinage, se relèvent, s'avancent jusqu'à l'endroit où ils viennent de poser leur tête, se prosternent de nouveau, et ainsi de suite jusqu'au terme de leur voyage. Les sectes réformées de l'Inde, ont également des lieux de pèlerinages très-fréquentés. Les bouddhistes comptent plusieurs espèces de pèlerinages ; un des plus célèbres est celui qui se fait au pic d'Adam, dans l'île de Ceylan.

Les Chinois de la secte des lettres se font un devoir d'accomplir un pèlerinage en l'honneur de Confucius. Les offrandes qu'on présente à Confucius sont ordinairement du pain, du vin, des cierges, des parfums ; souvent quelque animal, tel qu'un mouton.

PELIAS, était fils de Neptune et de Tyro, fille de Salmonée. Le dieu, pour la séduire, prit la figure du fleuve Enippe. Pélias, ainsi que Nelée son frère jumeau, fut exposé par sa mère, et fut nourri par une jument. Il usurpa le trône de Thessalie sur Eson, à qui il appartenait. En effet, Eson était fils de Créthéus, qui avait Eole pour père ; et Pélias était fils de Neptune et d'une fille de Salmonée, frère de Créthéus ; ainsi ils descendaient tous les deux, à la vérité, d'Eole, à qui Jupiter avait donné le royaume, à lui et à ses descendants ; mais Pélias n'en descendait que par sa mère, et Eson en venait par les mâles. Eson et Pélias étaient frères utérins ; car Tyro, fille de Salmonée, après avoir eu de Neptune deux jumeaux, Pélias et Néléus, épousa Créthéus, son oncle, dont elle eut trois garçons, Eson, Amythaon et Phérès. Eson et Amphinome, sa femme, devenus, par cette usurpation, de simples particuliers, le redoutèrent si fort, qu'ils n'osèrent élever Jason, leur fils. Dès qu'il fut né, ils le firent porter secrètement dans l'antre de Chiron, publièrent qu'il était mort, et pour mieux tromper le tyran, ils accomplirent toutes les cérémonies des funérailles. Ils sauvèrent leur enfant, mais ils ne se garantirent pas de la cruauté de Pélias. Celui-ci força Eson à boire du sang de taureau, et donna ordre que l'on tuât Amphinome et Promachus leur fils. Amphinome se réfugia vers les dieux pénates de Pélias ; là ayant vomi contre lui mille imprécations, elle se poignarda ; d'autres disent qu'elle se pendit.

La fureur de Pélias s'étendit jusque sur Sidéro, sa belle-mère. Pour venger Tyro, sa mère, des mauvais traitements qu'elle avait reçus de cette marâtre, il la tua sur l'autel de Jupiter même. Pélias força enfin son frère Nélée à chercher une retraite hors de ses Etats. Toutes ces cruautés se passèrent pendant l'absence de Jason. Quand l'âge eut mis Jason en état de sortir de l'antre de Chiron, il parut à la cour, et demanda à son oncle qu'il restituât la couronne à Eson. Pélias craignit le mérite de Jason, éluda la demande, en persuadant à Jason d'entreprendre la conquête de la toison d'or. Le bruit ayant couru que cette expédition avait été funeste à Jason, Pélias devint plus hardi dans ses cruautés. Il jouit toute sa vie de son usurpation, fit mourir Eson et sa femme, et ne mourut que dans un âge fort avancé, laissant sa couronne à son fils Acaste. Les Argonautes, à leur retour, célébrèrent en son honneur des jeux funèbres. Ovide et Pausanias racontent autrement sa mort.

Médée ayant eu le secret de rajeunir le père de Jason, les filles de Pélias, étonnées de ce prodige, la prièrent de vouloir user du même secret pour leur père. Médée,

pour venger son beau-père et son époux de l'usurpation de Pélias, leur offrit ses services. D'abord elle prit un vieux bélier, le coupa en morceaux, le jeta en leur présence dans une chaudière, et après y avoir mêlé différentes herbes, elle l'en retira et le fit voir transformé en un jeune agneau. Elle proposa de faire la même expérience sur la personne du roi; elle le disséqua de même et le jeta dans une chaudière d'eau bouillante; mais la perfide l'y laissa jusqu'à ce que le feu l'eût entièrement consumé; de sorte que ses filles ne purent pas même lui donner la sépulture.

Ovide ajoute que ce furent les propres filles de Pélias qui l'égorgèrent et le mirent en morceaux. Ces malheureuses princesses honteuses et désespérées de s'être si cruellement abusées, s'allèrent cacher dans l'Arcadie, où elles finirent leurs jours dans les larmes et dans les regrets. Pausanias les nomme Astéropie et Antinoë. D'autres disent qu'elles étaient trois et que Jason les maria fort avantageusement. Alceste, l'aînée, fut femme d'Admète; la seconde, qui s'appelait Amphione, fut mariée avec Andromédon; et la troisième eut pour mari Canas, roi des Phocéens. Jason fit plus; il établit Acaste, fils de Pélias, sur le trône que son père avait usurpé.

On donnait aussi le nom de Pélias à la lance dont on fit présent à Pélée, le jour de ses noces. Homère la qualifie seulement d'après le lieu où Chiron coupa le frêne; c'était la montagne de Pélion. Pélée s'en servit dans les combats et la donna à son fils Achille qui la rendit si célèbre. Pélias est encore le surnom du navire *Argo*.

PELINA ou PELINUS. Divinité gauloise, sur laquelle on manque de renseignements. C'était probablement une divinité topique.

PELION. Montagne de Thessalie, voisine du mont Ossa : les poëtes font entasser par les Géants l'Ossa sur le Pélion, pour escalader le ciel et en chasser les dieux. On disait que les Géants et les Centaures avaient leur demeure sur le mont Pélion.

PELLENE. Nom que les habitants de Pellène en Achaïe donnèrent à *Diane*, qu'ils honoraient particulièrement. Plutarque dit que, lorsqu'on portait la statue de Diane-Pellené en procession, son visage devenait si terrible, que personne n'osait la regarder; et que le prêtre qui la servait, ayant porté sa statue dans l'Eolie, tous ceux qui la virent devinrent insensés; que la vue en était dangereuse pour les hommes, mais que, partout où elle passait, elle rendait les arbres stériles et faisait tomber tous les fruits. Dans un combat contre les Etoliens, la prêtresse ayant tourné le visage de cette statue vers les ennemis, cette formidable apparition leur ôta le sens et les mit en fuite.

PELLERVOINEN. Dieu des anciens Finnois qui, avec son fils Sämpsä, cultivait les arbres et veillait à leur prospérité. Cependant ils exerçaient moins leur action sur les forêts proprement dites que sur les vergers et les terres livrées à l'agriculture.

PELLONIE. Déesse romaine à laquelle on avait recours pour chasser les ennemis. Son nom vient du verbe latin *pellere, chasser*.

PELLON-JUMALA et PELLON-PEKKO. Dieux des Finnois : le premier était le dieu des champs, et le second présidait à la pousse de l'orge et du blé.

PELOPEE. Fille de Thyeste. Après avoir été élevée au loin, ayant été rencontrée dans un bois consacré à Minerve par son propre père, sans en être connue, en fut outragée, et devint mère d'Egysthe qu'elle fit exposer. Quelque temps après elle épousa son oncle Astrée, et fit élever son fils avec Ménélas et Agamemnon. Mais Thyeste reconnut son fils à l'épée que Pélopée lui avait donnée, et qui était celle qu'elle avait arrachée à Thyesthe dans le temps qu'il lui fit violence. Pélopée saisie d'horreur à la vue de l'inceste qu'elle avait commis sans le savoir se tua avec cette même épée.

PELOPIDES. Nom que les Grecs donnaient à la malheureuse famille de *Pélops*. *Sæva Pelopis domus*, dit Horace. Les Pélopides régnèrent longtemps dans la Grèce au préjudice des Héraclides qu'ils en avaient chassés. Mais ceux-ci chassèrent à leur tour les Pélopides et remontèrent sur tous les trônes de la Grèce.

On sait les tragiques scènes que les Pélopides ont fournies sans cesse au théâtre : la guerre de Thèbes, les noms de Tantale, d'Atrée, de Thyesthe, d'Agamemnon, d'Egysthe, de Clytemnestre, d'Oreste, retracent à l'esprit les plus sanglantes catastrophes.

PELOPIES. Fêtes en l'honneur de Pélops, qui se célébraient chez les Eléens. Hercule fut le premier, dit Pausanias, qui sacrifia à Pélops dans une fosse un bélier noir, comme on faisait aux divinités infernales; et dans la suite les magistrats d'Élide allaient tous les ans offrir à Pélops, dans la même fosse, une pareille victime. Ce qu'il y avait de particulier, c'est qu'on ne mangeait rien de la victime immolée, et que l'entrée du temple de Jupiter lui était interdite.

PELOPS. Fils de Tantale, roi de Lydie, qui ayant été obligé de sortir de son pays à cause de la guerre que lui fit Tros, pour venger l'enlèvement de Ganimède, se retira à Pise en Elide, où il vit la princesse Hippodamie, et se mit au nombre de ses prétendants; mais il fut plus heureux qu'eux tous. Avant de combattre contre OEnomaus, père de la princesse, il fit un sacrifice à Minerve-Cydonia; et par sa protection il resta victorieux, possesseur de la princesse, et roi de Pise. *Voy.* Hippodamie, OEnomaus. A la ville de Pise il joignit celle d'Olympie, et plusieurs autres terres dont il agrandit ses Etats, auxquels il donna le nom de *Péloponèse*. C'est avant son mariage avec Hippodamie que Tantale son père, régala les dieux chez lui; et ce fut lors de ce repas que Neptune l'aima, et l'enleva pour remplir auprès de lui les mêmes fonctions que remplissait Ganymède auprès de Jupiter. Mais l'indiscrétion de Tantale son père, qui avait dérobé l'ambroisie et révélé le secret des dieux, le

détermina à renvoyer Pélops sur la terre, et à le rendre à la mortalité humaine. Quand il fallut combattre pour la possession d'Hippodamie, Neptune, qui avait toujours de l'affection pour Pélops, lui donna un char et deux chevaux ailés, avec lesquels il devait nécessairement vaincre à la course. Quelques mythologues donnent une autre cause au supplice de Tantale que l'indiscrétion de ce prince.

Ils disent que les dieux étant allés loger chez lui, Tantale voulant éprouver leur divinité, leur fit servir le corps du jeune Pélops, son fils, mêlé avec d'autres viandes. Cérès avait trouvé ce mets très-agréable, et en avait déjà mangé une épaule, lorsque Jupiter découvrit la barbare curiosité de Tantale. Il rendit la vie au jeune prince, après lui avoir mis une épaule d'ivoire à la place de celle qui était mangée, et précipita le cruel père dans le fond du Tartare.

Une aventure que raconte Pausanias peut avoir donné lieu à cette fable. L'oracle avait annoncé que Troie ne pouvait être prise avant que les Grecs n'eussent envoyé chercher un des os de Pélops; aussitôt on donna cette commission à Philoctète, qui, étant allé à Pise, en rapporta l'omoplate de Pélops. Mais le vaisseau, en revenant joindre les Grecs, fit naufrage à la hauteur de l'île d'Eubée; de sorte que l'os de Pélops fut perdu dans la mer. Plusieurs années après la prise de Troie, un pêcheur, nommé Démarmène, de la ville d'Erétrie, ayant jeté son filet dans cette mer, en retira un os. Surpris de la grosseur prodigieuse dont il était, il le cacha sous le sable et remarqua bien l'endroit. Ensuite, il alla à Delphes, pour savoir de l'oracle ce que c'était que cet os, et quel usage il en ferait. Par un coup de providence (c'est toujours l'historien grec qui parle), il se rencontra que des Eléens consultaient en même temps l'oracle sur les moyens de faire cesser la peste qui désolait leur pays. La Pythie répondit à ceux-ci, qu'ils tâchassent de recouvrer les os de Pélops, et à Démarmène, qu'il restituât aux Eléens ce qu'il avait trouvé et qui leur appartenait. Le pêcheur rendit aux Eléens cet os et en reçut la récompense : il obtint, entre autres choses, pour lui et pour ses descendants, la garde de cet ossement précieux, qui fut consacré à Cérès. Dans la suite, les Pélopides portèrent la figure de cet os dans leurs enseignes. Quelques-uns disent que ce fut avec cet os qu'Abaris fabriqua le palladium. *Voy.* ABARIS, PALLADIUM.

Il y avait, près d'Olympie, un temple et une espace de terre assez considérable consacré à Pélops; car les Eléens plaçaient autant Pélops au-dessus des autres héros que Jupiter au-dessus des autres dieux. C'est Hercule qui avait consacré cette portion de terre à Pélops, de qui il descendait par quatre degrés de génération. C'est lui aussi qui avait sacrifié le premier à ce héros, et, à son exemple, les archontes ne manquèrent pas, dans la suite, de lui faire un sacrifice avant d'entrer en charge. Mais ce sacrifice avait cela de particulier, qu'on ne mangeait rien de la victime immolée à Pélops : si quelqu'un en mangeait, l'entrée du temple de Jupiter lui était interdite.

Pélops eut d'Hippodamie, sa femme, entre autres enfants, Alcathoüs, aïeul d'Ajax Télamonien, Atrée, Lysidice, mère d'Alcmène, Plistène et Thyeste.

PELORIES. Fête célébrée en Thessalie, en l'honneur de *Jupiter Pélorien*, et qui avait beaucoup de rapport avec les Saturnales des Romains, dont elle fut peut-être l'origine. Les Pélasges, nouveaux habitants de l'Hémonie, faisant un sacrifice solennel, un étranger, nommé *Pélorus*, vint leur annoncer qu'un tremblement de terre avait entr'ouvert les montagnes voisines; que les eaux d'un grand marais, nommé Tempé, s'étaient écoulées dans le fleuve Pénée, et avaient découvert une grande et belle plaine, qui fut depuis le célèbre vallon de Tempé. Cette agréable nouvelle fut reçue avec joie; l'étranger fut invité à s'asseoir au sacrifice, et tous les esclaves eurent la permission de prendre part à la réjouissance. Cette fête devint annuelle. Les Thessaliens y traitaient les étrangers et leurs esclaves, auxquels ils laissaient prendre toute sorte de libertés.

PELVIT. Dieu des moissons, dans l'ancienne Prusse.

PENATES. — Dieux célèbres du paganisme, que l'on confondait quelquefois avec les dieux des maisons particulières; et, en ce sens-là, ils ne différaient point des *Lares*. Les Romains, dit Denis d'Halicarnasse, appellent ces dieux Pénates. Ceux qui ont tourné ce nom en grec les ont appelés, les uns les *dieux paternels*; les autres, les *dieux originaires*; les autres, les *dieux des possessions*, quelques-uns, les *dieux secrets* ou *cachés*; les autres, les *dieux défendus*. Il paraît que chacun a voulu exprimer quelques propriétés particulières de ces divinités; mais, dans le fond, il semble qu'ils veuillent tous dire la même chose.

Le même auteur donne la forme des dieux Pénates apportés de Troie, telle qu'on la voyait dans un temple, près du Marché romain. C'étaient, dit-il, deux jeunes hommes assis, armés chacun d'une pique. Les pénates troyens, dit Macrobe, avaient été transportés par Dardanus, de la Phrygie, dans la Samothrace : Enée les apporta de Troie en Italie. D'autres croient que ces Pénates étaient *Apollon* et *Neptune;* mais les mythologues qui ont fait des recherches plus spéciales, disent que les Pénates sont les dieux par lesquels seuls nous respirons, comme *Jupiter* qui est la moyenne région éthérée; *Junon*, la plus basse région avec la terre, et *Minerve*, la suprême région éthérée.

Tarquin, instruit dans la religion des Samothraces, mit ces trois divinités dans le même temple et sous le même toit. Ces dieux samothraciens, ou les Pénates des Romains, s'appelaient *les grands dieux, les bons dieux* et *les dieux puissants.*

Dans la suite, on appela plus particulièrement dieux Pénates tous ceux que l'on gardait dans les maisons. Suétone nous dit que, dans le palais d'Auguste, il y avait un grand appartement pour les dieux Pénates. Une palme, dit-il, étant née devant sa maison, dans la jointure des pierres, il la fit apporter dans la cour des dieux Pénates, et eut grand soin de la faire croître.

Comme il était libre à chacun de choisir ses protecteurs particuliers, les Pénates domestiques se prenaient parmi les grands dieux et quelquefois parmi les hommes déifiés. Par une loi des douze tables, il était ordonné de célébrer religieusement les sacrifices des dieux Pénates et de les continuer sans interruption dans les familles, de la manière que les chefs de ces familles les avaient établis. Les premiers Pénates ne furent d'abord que les mânes des ancêtres que l'on se faisait un devoir d'honorer; mais, dans la suite, on y associa tous les dieux.

On plaçait les statues des Pénates dans le lieu le plus secret de la maison qui était appelé *penetrale*. Là, on leur élevait des autels; on tenait des lampes allumées et on leur offrait de l'encens, du vin et quelquefois des victimes. La veille de leurs fêtes, on avait soin de parfumer leurs statues, même de les enduire de cire pour les rendre luisantes.

Pendant les Saturnales, on prenait un jour pour célébrer la fête des Pénates; et, de plus, tous les mois, on destinait un jour pour honorer ces divinités domestiques. Ces devoirs religieux étaient fondés sur la grande confiance que chacun avait en ses Pénates, qu'il regardait comme les protecteurs particuliers des familles, jusque-là qu'on n'entreprenait rien de considérable sans les consulter comme des oracles familiers. On donne plusieurs étymologies du mot Pénates, que l'on tire du grec ou du latin *penus*, en quoi l'on se trompe évidemment, puisque c'était des Samothraces et des Phrygiens que venait le nom, ainsi que le culte et les mystères de ces dieux.

PENÉE, Fils de l'Océan, fleuve de Thessalie, dont la source est au Pinde et arrose la vallée célèbre de Tempé. La fable raconte qu'il était père de Daphné et de Cyrène.

PÉNÉLÉE. Roi de Thèbes, commanda la flotte que les Thébains envoyèrent au siége de Troie, mais il fut tué avant d'y arriver.

PENELOPE. Fille d'Icarius, frère de Tyndare roi de Sparte, fut recherchée en mariage à cause de sa beauté, par plusieurs princes de la Grèce. Pour éviter des querelles, son père obligea les prétendants à joûter entre eux, dans des jeux qu'il fit célébrer. Ulysse fut vainqueur et obtint la main de la princesse. On prétend qu'il réussit par la faveur de Tyndare, à qui le roi d'Ithaque avait donné un bon conseil pour le mariage d'Hélène. Icarius voulait retenir à Sparte son gendre et sa fille, mais Ulysse, peu après son mariage, reprit le chemin d'Ithaque et y conduisit son épouse.

Ils s'aimèrent tendrement, au point qu'Ulysse fit tout ce qu'il était possible pour éviter d'aller à la guerre de Troie; mais ses ruses furent inutiles; il fut contraint de quitter sa chère Pénélope, en lui laissant un gage de son amour. Elle fut vingt ans sans le revoir, et pendant une si longue absence, elle lui conserva une fidélité à l'épreuve de toutes les sollicitations. Sa beauté avait attiré à Ithaque un grand nombre de soupirants qui cherchaient à lui persuader que son mari était mort devant Troie et qu'elle pouvait se remarier. Selon Homère, le nombre de ces rivaux s'élevait à plus de cent. Un d'entre eux lui faisait ce beau compliment : *Si tous les peuples du pays d'Argos avaient le bonheur de vous voir, sage Pénélope, vous verriez dans votre palais un bien plus grand nombre de poursuivants; car il n'y a point de femme qui vous soit comparable, ni en beauté, ni en sagesse, ni dans toutes les qualités de l'esprit.*

Pénélope sut toujours éluder leurs poursuites, et les amuser par de nouvelles ruses. La première, qu'un dieu lui avait inspirée, dit Homère, pour la secourir, fut de s'attacher à faire sur le métier un grand voile, en déclarant aux poursuivants que son nouvel hymen ne pouvait avoir lieu qu'après avoir achevé ce voile, qu'elle destinait pour envelopper le corps de son beau-père Laërte quand il viendrait à mourir. Aussi elle les amusa pendant trois ans, sans que sa toile s'achevât jamais, à cause qu'elle défaisait la nuit ce qu'elle avait fait le jour : d'où est venu le proverbe, *la toile de Pénélope*, dont on se sert en parlant des ouvrages qui ne s'achèvent jamais.

Ulysse avait dit à Pénélope en partant que, s'il ne revenait pas du siége de Troie, quand son fils serait en Etat de gouverner, elle devait lui rendre ses Etats et son palais, et se choisir à elle-même un nouvel époux. Vingt années s'étaient déjà écoulées depuis l'absence d'Ulysse, et Pénélope était pressée par ses parents même de se remarier; enfin ne pouvant plus différer, elle propose aux poursuivants, par l'inspiration de Minerve, l'exercice de tirer la bague avec l'arc, et promet d'épouser celui qui tendra le premier l'arc d'Ulysse, et qui fera passer le premier sa flèche dans plusieurs bagues disposées de suite. Les princes acceptent la proposition de la reine. Plusieurs essayent de tendre l'arc, mais sans aucun succès. Ulysse seul, qui venait d'arriver déguisé en pauvre, y réussit; il se sert de ce même arc pour tuer tous les poursuivants. Quand on vint dire à Pénélope que son époux était de retour, elle ne voulut pas le croire : elle le reçut même très-froidement au premier abord, craignant qu'on ne voulût la surprendre par des apparences trompeuses; mais après qu'elle se fut assûrée par des preuves non équivoques, que c'était réellement Ulysse, elle se livra aux plus grands transports de joie et d'amour.

On regarde communément Pénélope comme modèle le plus parfait de la fidélité conjugale. Cependant sa vertu n'a pas laissé être exposée à la médisance; la plus commune opinion, à cet égard, est que Mercure, déguisé en bouc, la surprit lorsque, étant encore fille, elle gardait les troupeaux de son père sur le mont Taygète, et qu'il la rendit mère du dieu Pan. On ajoute qu'au retour d'Ulysse elle était enceinte d'un fils qui fut nommé Polyporte, et qui était le fruit des complaisances de Pénélope; mais ce fils est plus généralement regardé comme fils d'Ulysse. Pénélope survécut à son mari, et épousa en secondes noces Télégone, fils d'Ulysse et de Circé.

La première des héroïdes d'Ovide est de Pénélope à Ulysse. Le poëte suppose que Pénélope voyant tous les Grecs de retour de Troye, et n'ayant aucune nouvelle de son époux, charge tous les navigateurs d'une lettre à Ulysse, pareille à celle-ci, dans laquelle sont exprimés, avec beaucoup d'art et de délicatesse, les soins empressés et la tendre impatience d'une femme qui aime ardemment son époux.

PENIE. Déesse de la pauvreté; elle était honorée particulièrement à Gadara. On la regardait comme la mère de l'industrie et des arts. Les anciens lui avaient fait une généalogie comme aux autres dieux. Platon raconte à ce sujet une allégorie assez ingénieuse : il dit qu'un jour les dieux donnant un grand festin, celui des richesses, qui avait un peu trop bu, s'étant endormi à la porte de la salle, Pénie, qui était venue là pour recueillir les restes du repas, l'aborda, lui plut, et en eut un enfant qui fut l'Amour. Peut-être a-t-il voulu exprimer par là que l'amour rapproche les distances; ou, en faisant l'Amour fils de la pauvreté, il a pu vouloir constater que le propre de cette passion est de demander toujours, et, lors même qu'on jouit, de désirer encore quelque chose.

PENIN. Dieu topique, adoré par les Véragres, peuple de l'Entremont dans les Alpes; toutes les inscriptions portent *Pœninus*. Ce dieu était invoqué autrefois par les voyageurs qui couraient des dangers dans les montagnes de cette contrée, comme en font foi plusieurs monuments conservés jusqu'à ce jour. L'inscription suivante est remarquable par la naïveté de pensée qu'on y trouve :

C. IVL. RVFVS POENINO V. S. L.
AT TVA TEMPLA LVBANS VOTA SVSCEPTA PEREGI
ACCEPTA VT TIBI SINT NVMEN ADORO TVVM
INPENSIS NON MAGNA QVIDEM TE LONGE PRECAMVR
MAIOREM SACVLO NOSTRUM ANIMUM ACCIPIAS.

PENITENT. Nous ne devons pas oublier de mentionner les pénitents hindous. Ils sont de deux sortes: les premiers appartiennent à l'ère mythologique; ce sont des hommes qui, par leurs vertus, leurs mérites et leurs austérités, étaient parvenus à acquérir des facultés surnaturelles. Ils pouvaient à leur gré disposer des éléments, changer l'ordre de la nature, connaître le passé et l'avenir, et se rendre redoutables aux dieux mêmes, comme en font foi plusieurs exemples.

La seconde classe de pénitents qui se font gloire aujourd'hui de prendre pour modèles leurs célèbres devanciers, porte le nom de *Djoquis* ou *Yoguis*, *contemplatifs; Tapaswis, austères pénitents; Sannyasis, ascètes;* les musulmans les appellent *Faquirs*.

PENTHEE. Fils d'Echion et d'Agavé, fille de Cadmus, succéda à son grand-père maternel au royaume de Thèbes. Ce prince a toujours été représenté comme un impie. La première preuve qu'il ait donné de son incrédulité, sur les mystères de la religion, c'est d'avoir méprisé les prédictions du devin Tirésias, auquel il reprocha même, et son aveuglement et le sujet qui lui avait attiré cette punition. Tirésias lui répondit qu'il serait trop heureux, lui Penthée, s'il avait aussi perdu l'usage de la vue, et qu'il ne fût pas en état de voir les fêtes de Bacchus. Il lui prédit qu'il refuserait de rendre à ce dieu le culte qui lui était dû, et qu'en punition, il serait mis en pièces. Penthée outré de ces paroles, chassa Tirésias de sa présence. L'événement confirma bientôt la prédiction. Bacchus arrive dans le pays avec son cortége : tout le monde, hommes, femmes, grands, peuple, court à sa rencontre, pour lui rendre les honneurs divins, et voir des mystères jusqu'alors inconnus. Penthée, par ses discours, veut les arrêter; toute son éloquence est inutile: il prend le parti d'ordonner à ses officiers d'aller arrêter Bacchus, et de le lui amener chargé de fers. Toutefois les représentations de Cadmus son aïeul, d'Athamas son oncle, furent inutiles, ou ne servirent qu'à l'aigrir davantage. Les officiers revinrent couverts de sang, et quand il leur demanda s'ils lui amenaient Bacchus; non, lui dirent-ils; mais nous vous amenons un de ses compagnons. Ce compagnon était Acétès.

La délivrance miraculeuse d'Acétès ne fit qu'augmenter la fureur de Penthée. Il se rend sur le mont Cithéron, où les bacchantes célébraient leurs mystères. Pendant qu'il y examinait les cérémonies de la fête, sa mère, qui était au nombre de ces femmes furieuses, l'aperçoit, appelle toutes les autres et les exhorte à le massacrer. Autonoé sa tante accourt la première; elle lui arrache un bras, et Agavé, mère de cet infortuné, lui arrache en même temps l'autre, et ensuite la tête, qu'elle montre aux bacchantes, qui se jettent sur ce malheureux, et le déchirent en mille pièces. C'est ainsi qu'Ovide raconte l'histoire tragique de Penthée.

D'autres écrivains ajoutent que, voulant savoir ce qui se passait dans les mystères que les bacchantes célébraient en l'honneur du dieu, il monta sur un arbre du mont Cithéron, d'où il découvrit tous les mystères. Mais les bacchantes l'ayant aperçu, s'en vengèrent sur le champ, et le mirent en pièces.

On dit encore que l'oracle avertit les Corinthiens de chercher l'arbre où Penthée était monté, et quand ils l'auraient trouvé de l'honorer comme le dieu même. C'est pourquoi ils firent deux statues de Bacchus du bois de cet arbre, qu'on exposa dans la place publique de Corinthe.

PENTHESILEE. Célèbre *amazone* qui vint au secours des Troyens, à la tête d'un bataillon d'amazones, armées de haches et de boucliers. Cette belliqueuse fille, dit Virgile, ceinte d'une écharpe d'or, et le sein découvert, paraissait dans la mêlée osant attaquer tous les guerriers. Elle fut tuée par Achille.

PENTHILE. Fils d'Oreste et d'Erigone, succéda à son père.

PEON. Surnom d'*Apollon* considéré comme dieu de la médecine. Ce serait le même mot que *Péan*. Suivant d'autres mythologues, Péon était un médecin fameux, originaire d'Egypte, qui passait pour le médecin des dieux. C'est lui qui guérit Mars, blessé par Diomède, et Pluton blessé par Hercule. — Apollon portait chez les Oropiens le surnom de *Péonien*.

PEONIE. Surnom de *Minerve*, honorée à douze stades d'Orope, comme conservatrice de la santé.

PEPENUTH. Idole des anciens Saxons. On gardait dans son temple un cheval sacré, sur lequel on croyait que le dieu montait pour secourir le peuple dans les combats.

PEPHREDO. Une des *Grées*.

PEPLOS, PEPLUM, PEPLUS. Ce mot a deux acceptions qui caractérisent la forme de l'objet qu'il désigne. Dans la première et la plus générale, il signifie une étoffe ou tapis, de forme carrée, plus longue que large. Dans la seconde acception, le péplus est un habillement.

Dans Sophocle, le manteau fatal que Déjanire envoie à Hercule, y est souvent appelé du nom de *peplos*, et Eustathe, qui en fait la remarque, cite à ce sujet Euripide. Eschyle parle des *pepli* du roi de Perse, et Xénophon de ceux de l'arménien Tigrane; Synésius désigne par le nom de *peplos*, la robe triomphale des Romains. Il ne dit rien du *peplos* des époux et des épouses. On les faisait dans l'Orient de byssus ou coton, et ils formaient une étoffe très-légère. Il faut encore ajouter qu'on les faisait de diverses couleurs, *versicolores*. Dans Homère, la mère d'Hector s'empresse d'offrir à Minerve celui qui se trouverait être le plus grand et le plus bigarré; c'est aussi ce que fait Hélène à l'égard de Télémaque, dans l'*Odyssée*. De là vient qu'Eschyle désigne un péplus par le mot *ποίκιλμα*, à cause de sa bigarrure, *variis liciis textus*. Indépendamment de la couleur, les *pepli* étaient d'ordinaire brodés, et tissus d'or et de pourpre. Quelquefois ils étaient garnis de frange, surtout les *pepli barbarici*, dont parle Eschyle, et qu'il peint fort différents de ceux qui étaient usités en Grèce, *pepli dorici*.

Acésée, fameux brodeur de Patare en Lycie, fut celui qui fit pour la Pallas des Athéniens le voile sacré que les Grecs nommaient *peplos*. C'était un homme admirable en son genre. Minerve elle-même, disait-on, avait donné à ses mains une grace divine. Le péplus de Minerve était une étoffe blanche, toute brochée d'or, sur laquelle on voyait représentées les grandes actions de la déesse, de Jupiter, et des héros. On portait ce péplus dans les processions des grandes Panathénées, qui se faisaient tous les cinq ans; ou plutôt on transportait ce voile célèbre sur un vaisseau le long du Céramique, jusqu'au temple de Cérès, d'où on le transportait aussitôt, pour le conserver dans la citadelle. Les dames romaines imitèrent l'usage d'Athènes, en offrant tous les cinq ans en grande pompe un péplus magnifique à Minerve.

PERANNA. Divinité romaine.

PERASIE (de *πέρασις*, *trajet*) surnom de *Diane*, adorée à Castabale en Cilicie, pris de ce qu'elle avait traversé la mer pour arriver en ce lieu.

PERCUNUS. Si l'on en croit Hartsnok, (Dissert. 10, *De cultu deor. Pruss.*), c'est le nom d'un dieu des anciens Prussiens. Ces peuples, dit-il, entretenaient un feu perpétuel à l'honneur de ce dieu, et le prêtre qui en était chargé, était puni de mort, s'il le laissait éteindre par sa faute. Les Prussiens croyaient que quand il tonnait, le dieu Percunus parlait à leur grand prêtre, qu'ils nommaient *Krive*. Alors ils se prosternaient par terre pour adorer cette divinité et la prier d'épargner leurs campagnes. Ce qu'il y a de vrai, c'est que nous n'avons aucune connaissance de la religion des Borrussiens ou anciens Prussiens, si tant est vrai qu'ils eussent une religion; nous ne sommes pas plus éclairés sur leurs mœurs et sur leurs usages. On raconte comme une merveille, que sous l'empire de Néron, un chevalier romain eût passé de Hongrie dans ce pays-là pour y acheter de l'ambre. Ainsi tout ce que Hartsnock dit de ces peuples et de leurs dieux, doit-être mis au nombre des fables de son imagination.

PERDIX. Sœur de Dédale, vit son fils changé en perdrix.

PERDOYT. Dieu des anciens Prussiens, invoqué particulièrement par les marins qui lui attribuaient l'empire des eaux et des vents. Ils l'invoquaient dans les tempêtes, et lorsqu'ils arrivaient heureusement au port, ils lui offraient des sacrifices d'actions de grâces. Les pêcheurs lui rendaient aussi un culte particulier, et lui faisaient de fréquentes offrandes dans le dessein d'obtenir une heureuse pêche. Ils le représentaient sous la figure d'un être d'une taille gigantesque, debout sur les eaux et dirigeant les vents à son gré. Les pêcheurs prétendaient qu'il venait souvent s'asseoir au milieu d'eux à leur repas de poisson. Son prêtre portait le nom de Sigonotta. Hartsnock (Dissert. 10, *De cultu deorum Prussiorum*) a forgé tous ces contes.

PERDRIX. Les pygmées montaient des :rdrix pour combattre les grues. (ATHEN., *eipnos.* lib. IX; EUSTATH, *ad Iliad.* III).

PEREGRINS. Dieux que les Romains re-irent des autres nations. Dans les premiers mps de la république, il était défendu admettre dans le sein de la ville des divi-tés étrangères; dans la suite, on se relâ-ıa de la sévérité de cette loi; mais lorsque s conquêtes eurent étendu au loin la do-ination de Rome, on vit aussitôt des reli-ons de toutes sortes et des dieux de toutes ;ures; aussi comptait-on, dans la seule lle de Rome, plus de 420 temples.

PEREPHATE. Nom syrien de la déesse *roserpine.*

PERFICA. Divinité romaine qui rendait s plaisirs parfaits. Son nom fut formé de *:rficere, achever, accomplir, rendre par-it.*

PERGALAK. Mauvais génie redouté par s anciens Lapons.

PERGAME. *Esculape* était appelé *Perga-éen*, comme on le voit dans Martial, et nous ›prenons de Tacite que quand on fit à ome la recherche des faux asiles, les preu-es de l'asile des Pergaméens se trouvèrent ı'ables.

PERGAME était le nom de la citadelle de roie, et Virgile le prend souvent pour la ille elle-même.

PERGAMUS. Prince troyen. Pausanias dit u'il se retira en Asie, avec sa mère An-romaque; qu'il tua Aréus, prince de Theu-ıranie, s'empara de la souveraineté et don-a son nom à la ville. Il ajoute qu'on y oyait encore son tombeau avec celui de sa ıère.

PERGEE. Surnom de *Diane*, pris d'une ille de Pamphylie où cette déesse était ho-orée. La Diane Pergée était représentée enant une pique de la main gauche et une ouronne de la droite; à ses pieds est un hien qui tourne la tête vers elle et qui la egarde, comme pour lui demander cette ouronne, qu'il a méritée par ses services.

Le temple de Diane de *Perga* était placé ur une hauteur voisine de cette ville. Il :tait fort ancien et on l'avait en grande vé-ıération, ainsi que l'atteste Cicéron. *Pergas anum antiquissimum et sanctissimum Dianæ :cimus esse, ex ipsa Diana quod habebat auri letractum, atque ablatum esse dico.* (*Orat.* VI, *n Verrem.*) Quoique la Diane d'Ephèse sur-ıassât la Diane de Perge, celle-ci était ce-endant un grand objet de vénération. Il s'y faisait tous les ans une nombreuse assem-blée; c'est alors sans doute que l'on y chan-tait les hymnes que Damophila contempo-raine de Sapho, avait composées en l'hon-neur de cette déesse.

* **PERGUBRIOS.** Divinité des anciens Lithua-niens et Prussiens, selon Hartsnock. (Dis-sert II, *De festis veter. Prussiorum.*) Cet auteur, dont tout l'ouvrage n'est que le fruit de son imagination, dit que Pergubrios présidait aux fruits de la terre. Les Prussiens célébraient en son honneur une fête le 22 mars; ils s'assemblaient pour cela; ils fai-saient venir un ou deux tonneaux de bière; le prêtre chantait à la louange de Pergu-brios; ensuite il remplissait une tasse de bière, la prenait avec les dents pour la boire, l'avalait en la tenant ainsi, puis la jettait par dessus sa tête, sans l'avoir touchée des mains. Il recommençait plusieurs fois cet exercice à l'honneur des autres dieux qu'il invoquait, pour en obtenir une bonne an-née et une abondante récolte. Tous les ha-bitants faisaient la même cérémonie en chantant les louanges de Pergubrios, et ils passaient la journée en réjouissances et en festins.

PERGUS ou **PERGUSA.** Lac de Sicile, à cinq milles de la ville d'Enna, du côté du midi. Les poëtes disent que c'est près de ce lac que Pluton ravit Proserpine. Comme les anciens avaient beaucoup de vénération pour le lac de Pergus, on croit que c'est de ce lac dont Claudien entend parler.

PÉRI. Ce mot désigne, en persan, la plus belle espèce de ces génies qui ne sont ni hommes, ni anges, ni démons, et que les Arabes appellent *Djinn.* Les Péris jouent dans les romans persans le même rôle que les fées dans ceux de notre Europe au moyen âge; ils habitent un pays que les Orientaux appellent le *Djinnistan*, le *pays des fées* ou de *féerie* (ce dernier mot se rapproche beaucoup du vocable persan). Bien que les Orientaux reconnaissent des Péris des deux sexes, on leur prête généralement la forme féminine; c'est ce qui les a fait prendre à tort pour les femelles des Dews.

PERIBEE, fille d'Hipponoüs, s'étant lais-sée séduire par un prêtre de Mars, attesta vainement à son père que c'était le dieu lui-même qui était devenu amoureux d'elle; Hipponoüs, pour la punir de sa faute, l'en-voya à Enée, roi de Calydon, qu'il char-gea de la faire mourir; mais ce prince qui venait de perdre sa femme Althée et son fils Méléagre, par un cruel accident, cher-cha à se consoler avec Péribée et l'épousa. Il la rendit mère de Tydée, père du fameux Diomède.

. Péribée n'est connue que par Alcinoüs, roi des Phéaciens, fils de Nausithoüs, qui reconnaissait pour auteur de ses jours Nep-tune et Péribée.

PÉRIBEE. Fille d'Alcathoüs, fils de Pélops et roi de Mégare, épousa Télamon, fils d'Eaque et en eut le fameux Ajax Télamo-nien. Les auteurs semblent beaucoup varier sur le nom de cette princesse; les uns la nomment *Mélibée*, d'autres *Phérébée* et d'autres enfin *Eribée.* Mais les meilleurs critiques nous assurent que cette différence n'est venue que de la faute de quelque copiste qui oublia une lettre ou qui en mit une de trop au commencement du nom de la mère d'Ajax. Ceux qui copièrent cet exemplaire gardèrent la faute, et chaque auteur s'est conformé à l'exemplaire qu'il a acheté. Quoi qu'il en soit, Péribée était une des filles que les Athéniens furent obligés de livrer à Minos. Ce roi, épris des charmes de Péribée, voulut lui faire violence. Thésée

s'y opposa et eut, à cette occasion, une querelle avec Minos, dans laquelle il prouva, par un miracle, qu'il était fils de Neptune. (*Voy.* THÉSÉE.) Thésée se maria ensuite avec Péribée. Il paraît qu'il la répudia sans en avoir eu d'enfants. Télamon, disgracié par son père, s'étant réfugié à Mégare, séduisit Péribée et prit la fuite pour se mettre à l'abri de la fureur du roi. Lorsqu'Alcathoüs s'aperçut de cette évasion, il crut que c'était un de ses sujets qui en était l'auteur et donna ordre à un de ses gardes d'embarquer Péribée sur un vaisseau pour la jeter à la mer. Le garde, touché de compassion, aima mieux vendre cette malheureuse princesse; et pour cet effet, l'envoya à Salamine, où Télamon était retourné. Télamon reconnut sa maîtresse, l'acheta et l'épousa.

PÉRIBOLE. Espace de terre planté d'arbres et de vignes que les Grecs laissaient autour des temples: il était enfermé dans un mur consacré aux divinités du lieu, et les fruits qui en provenaient appartenaient aux prêtres.

PÉRIÉGÈTE. Les *periégètes*, *περιηγηταί*, étaient des ministres du temple de Delphes. Ce terme doit être conservé, parce que le mot d'*interprète* n'exprime pas entièrement le mot grec; le mot de *guide* ne l'exprime pas non plus. Ces ministres étaient guides et interprètes tout ensemble. Ils s'occupaient à promener les étrangers par toute la ville de Delphes, pour les désennuyer du long séjour qu'ils étaient obligés d'y faire.

PÉRIÈRES. Fils d'Éole, épousa Gorgophone dont il eut deux fils, Aparéus et Leucippe. Il régna en Messénie et ses deux fils après lui régnèrent successivement.

PÉRIGONE. Fille du géant Sinnis. Ce géant était surnommé le Ployeur de pins, parce qu'il faisait mourir tous les passants qui tombaient entre ses mains, en les attachant à deux pins, qu'il pliait par la cime pour les faire joindre et qu'il abandonnait ensuite à leur état naturel. Thésée le fit mourir du même supplice. Périgone, voyant son père mort, avait pris la fuite et s'était jetée dans un bois épais, qui était plein de roseaux et d'asperges, qu'elle invoquait avec une simplicité d'enfant, comme s'ils l'eussent entendue, les priant de la bien cacher et de l'empêcher d'être aperçue et leur promettant avec serment, que s'ils lui rendaient ce service, elle ne les arracherait ni ne les brûlerait jamais. Thésée l'entendit, l'appela et lui donna sa parole que non-seulement il ne lui serait fait aucun mal, mais qu'il prendrait soin d'elle; Périgone se laissa persuader et vint se rendre à Thésée qui, charmé de sa beauté, l'épousa et eut d'elle un fils, nommé Ménalippe. Il la maria ensuite à Déjonée, fils d'Eurytus, roi d'Œchalie, d'où naquit Ioxus, chef des Ioxides, peuples de Carie, chez qui se conserva la coutume de n'arracher et de ne brûler ni les asperges ni les roseaux; mais d'avoir au contraire pour eux une espèce de religion et de vénération particulière, en mémoire du vœu de Périgone. Elle eut aussi de ce second mari, Dia, femme d'Ixion.

PÉRIMAL ou PÉROUMAL. Nom sous lequel les Indiens du sud de la presqu'île adorent le dieu Vichnou. C'est le mot sanscrit *parimala*, qui signifie *bonne odeur*. On raconte qu'un pénitent s'étant laissé tomber sur le pied la pointe d'une alène, fit vœu de ne la point retirer de la plaie où elle s'était brisée, avant d'avoir vu danser Périmal. Le dieu indulgent eut la complaisance de se rendre à ce désir bizarre et dansa une ronde avec le soleil, la lune et les étoiles. Durant cette danse, une chaîne d'or, échappée du pied de cette divinité, tomba dans l'endroit où depuis on lui éleva un temple célèbre sous le nom de Sidambaram, ou de la chaîne d'or.

PÉRIMÈDE. Magicienne fameuse que l'on fait aller de pair avec Médée et Circé, et qui, selon quelques-uns, était l'*Agamède* dont il est parlé dans l'*Iliade*, XXXII, v. 45.

PÉRIMÈLE. Fille d'Hippodamas, s'étant laissée séduire par le fleuve Achéloüs, fut précipitée, par son père, du haut d'un rocher, dans la mer, dans le temps qu'elle était près d'accoucher. Son amant, qui se trouva heureusement sur le rocher, la soutint entre ses bras et invoqua Neptune pour lui donner un asile dans son empire. Le dieu la changea aussitôt en *île*, qui prit le nom de *Périmèle*. C'est une des cinq Echinades qui se trouvent à l'embouchure du fleuve Achéloüs.

PÉRIPHAS. Roi d'Athènes, régna, dit-on, avant Cécrops. Il mérita, par ses belles actions et par les bienfaits dont il combla ses sujets, d'être honoré de son vivant même comme un dieu, sous le nom de Jupiter conservateur. Le père des dieux, irrité de ce qu'un mortel souffrît qu'on lui rendît de pareils honneurs, voulait, d'un coup de foudre, le précipiter dans le Tartare; mais Apollon intercéda pour Périphas, en faveur de sa vertu; en sorte que Jupiter se contenta de le métamorphoser en aigle: il en fit même son oiseau favori, lui confia le soin de garder son foudre, et lui donna la permission d'approcher de son trône quand il voudrait, et voulut qu'il fût le roi des oiseaux. La reine souhaita d'avoir le sort de son époux et obtint la même métamorphose. Cette fable est tirée d'Antonius Liberalis.

PÉRIPHÈTES. Fils de Vulcain et d'Anticlia, était toujours armé d'une massue, d'où il fut surnommé le porteur de massue. C'était un géant, ou plutôt un grand brigand, qui s'était cantonné dans le voisinage d'Épidaure, et qui attaquait avec sa massue, tous les passants. Thésée, qui allait de Trézène à l'isthme de Corinthe, fut arrêté par ce brigand; mais il se défendit si vigoureusement qu'il tua Périphètes et s'empara de sa massue, dont il s'arma toujours depuis, comme d'un monument de sa victoire. ([illegible] HYGIN.)

PÉRIRRANTÉRION, *περιῤῥαντήριον*. Vase qui contenait l'eau lustrale chez les Grecs. Ce mot est composé de *περὶ*, *circum*, et de *ῥαίνω*, *aspergo*. On mettait ce vase dans le vestibule du temple, et selon d'autres, dans le

anctuaire; peut-être le plaçait-on dans l'un t dans l'autre de ces endroits. Tous ceux ui entraient, se lavaient eux-mêmes de ette eau sacrée, s'ils n'aimaient mieux s'en aire laver par les prêtres, ou par quelques ministres subalternes. Ce n'était pas seulement dans les temples qu'on mettait ces sortes de vases; on en posait aussi aux avenues e la place publique et dans les carrefours; mais surtout on ne manquait pas de placer es vases à la porte des maisons particulières, lorsqu'il y avait quelque mort dans les amilles. Pollux appelle ces sortes de bénitiers *mortuaires*, ἄγδοιον; Hésichius, γάστρα, t Aristophane, ὄστρακον. On arrosait de l'eau qui était dans ces bénitiers mortuaires ceux qui assistaient aux funérailles, et l'on se servait d'une branche d'olivier pour faire es aspersions, *ramo felicis olivæ*, dit Virgile. On consacrait cette eau en trempant dedans un tison ardent, tandis qu'on brûlait la victime. Au reste, cette eau lustrale servait à deux sortes de purifications; l'une qui se bornait aux mains seules; et se nommait χέρνιψ, de χείρ, *main*, et de νίπτω, *je lave;* l'autre s'étendait à tout le corps, et s'appelait περίῤῥανσις, mot dont nous avons donné a racine.

PERISCYLACISME. Expiation au moyen de l'immolation d'un chien ou d'un renard. Les Grecs offraient à Proserpine, dans les purifications, un de ces animaux que l'on promenait autour de ceux qui avaient besoin d'être purifiés, après quoi on le sacrifiait.

PERISOKIA. Mauvais génie de la mythologie finnoise, compagnon de Rampa.

PERISTERE. Une des *nymphes* de la suite de Vénus, fut changée en colombe par l'Amour. Ce petit dieu jouant un jour avec sa mère, paria qu'il cueillerait plus de fleurs qu'elle. La déesse se fit aider par la nymphe Péristère et gagna la gageure. Cupidon en fut si piqué, qu'il se vengea sur la nymphe, et la changea sur le champ en colombe. Cette fable n'est fondée que sur le nom de la nymphe, qui est le nom grec de la colombe, περιστέρα, *colombe*, quoique Théodotius prétende qu'il y avait à Corinthe une femme coquette, nommée Péristère, qui ne passa pour avoir pris le parti de Vénus, que parce qu'elle en imitait la conduite.

PERKELE. Nom du chef des mauvais génies chez les anciens Finnois. C'est encore aujourd'hui, parmi le même peuple, le nom du diable.

PERKUN ou PERKUNAS, divinité des anciens Slaves, Lithuaniens, Prussiens, Samogitiens; c'était le dieu du feu et de la foudre: il présidait au tonnerre, rassemblait ou dispersait les nuages qui retenaient ou laissaient tomber les eaux supérieures. C'est lui aussi qui lançait la foudre sur les criminels. On entretenait devant sa statue un feu perpétuel de bois de chêne; et si le *weidalote* ou prêtre le laissait éteindre, il payait de sa vie sa négligence. On lui offrait aussi des victimes humaines.

PERLEVENOU. Dieu des anciens Prussiens. Ils croyaient que ce dieu aidait le laboureur à tracer son premier sillon.

PERMESSE. Petite rivière qui prenait sa source dans l'Hélicon, et qui, pour cela, fut regardée comme consacrée à Apollon et aux muses. Les poëtes anciens et modernes font souvent mention des rives du Permesse, comme étant le lieu où se trouvent les bons vers.

PERMESSIDES. Surnom des *Muses*, qu'on supposait habiter sur les bords du *Permesse*, petite rivière de la Thessalie.

PERO. Fille de Nélée, fut recherchée en mariage par plusieurs amants, à cause de sa beauté. Son père déclara qu'il voulait, pour le présent des épousailles, qu'on lui donnât les bœufs d'Iphiclus, qui étaient les plus renommés alors pour leur force et leur beauté. C'était la coutume en ce temps-là, que le gendre achetât, pour ainsi dire, sa femme, par un présent considérable qu'il fallait faire aux parens de la fille. Homère nous fournit plusieurs exemples de cet usage.

PEROUN. Le dieu le plus vénéré des anciens Slaves, le même sans doute que *Perkun*, dieu du tonnerre et des phénomènes terribles de la nature. On lui avait érigé un temple à Kiew, hors de la cour Teremnoi, au-dessus d'un petit ruisseau nommé Bouritschoff, sur une colline fort élevée. Sa statue était d'un bois incorruptible; la tête était d'argent, les moustaches et les oreilles d'or, les pieds de fer. Le dieu tenait en main une pierre taillée en forme d'éclair qui serpente, et il était orné de plusieurs rubis et autres pierres précieuses. Le feu sacré brûlait continuellement devant lui; et si le prêtre venait à le laisser éteindre, il était brûlé vif comme ennemi de dieu. C'était peu de lui sacrifier des taureaux et des prisonniers de guerre, on voyait des pères même immoler leur fils unique sur ses autels. On lui avait consacré de riches forêts, et ceux qui n'étaient pas en état de lui faire des offrandes considérables se coupaient la barbe et les cheveux pour les déposer à ses pieds. Ce dieu avait encore un temple à Novogorod-Veliki.

PEROUNAL. Divinité hindoue.

PERSEE était une *nymphe*, fille de l'Océan. Elle fut aimée du Soleil qui la rendit mère de Circé.

PERSEE, était fils de Jupiter et de Danaé. (*Voy.* DANAÉ.) Ayant été exposé sur la mer avec sa mère dans une méchante barque, il fut jeté sur les côtes de la petite ville de Sériphe, l'une des Cyclades. Polydecte, qui en était le roi, le reçut favorablement, et prit soin de son éducation. Mais dans la suite, étant devenu amoureux de Danaé, il chercha à éloigner Persée, et lui ordonna d'aller combattre les gorgones, et de lui apporter la tête de Méduse. Persée, aimé des dieux, reçut, pour le succès de son expédition, de Minerve son bouclier, de Pluton son casque et de Mercure, ses ailes et ses talonnières. Il vainquit, en effet, les Gorgones, et coupa la tête de Méduse.

Persée, monté sur Pégase, que Minerve

lui avait prêté, se transporta à travers la vaste étendue des airs dans la Mauritanie, où régnait le célèbre Atlas. Ce prince, qui avait été averti par un oracle de se donner de garde d'un fils de Jupiter, refusa à ce héros les droits de l'hospitalité ; mais il en fut puni sur l'heure. La tête de Méduse, que Persée lui montra, le pétrifia et le changea en ces montagnes qui portent aujourd'hui son nom. Il enleva ensuite les pommes d'or du jardin des Hespérides. De la Mauritanie il passa en Éthiopie, où il délivra Andromède du monstre qui allait la dévorer ; et après avoir épousé la princesse, qu'il lui fallait acheter une seconde fois par un combat contre Phinée, il revint en Grèce avec elle et la rendit mère de cinq fils : Persès, Alcée, Sthénélus, Mestor et Electryon. Il en eut aussi une fille, nommée Gorgophone. (*Voy. chacun de ces noms ; voy. aussi* ACRISE, ANDROMÈDE, PHINÉE.)

Quoiqu'il n'eût pas grande obligation à son grand-père Acrise, qui avait voulu le faire périr en naissant, il le rétablit cependant sur le trône d'Argos, d'où Prœtus l'avait chassé, et tua l'usurpateur. Mais, bientôt après, il eut le malheur de tuer lui-même Acrise d'un coup de palet, dans les jeux qu'on célébrait pour les funérailles de Polydecte. Il eut tant de douleur de cet accident qu'il abandonna le séjour d'Argos et s'en alla bâtir une nouvelle ville, dont il fit la capitale de ses États et qui fut nommée Mycènes. On dit qu'il fut aussi cause de la mort de Polydecte. Persée lui apporta la tête de Méduse, suivant l'ordre qu'il en avait reçu, et se garda bien de la montrer d'abord au roi, à cause des terribles effets que produisait la vue de ce monstre. Mais un jour que Polydecte voulut, dans un festin, faire violence à Danaé, Persée ne trouva pas de plus court moyen pour sauver l'honneur de sa mère que de présenter la gorgone au roi, qui fut pétrifié.

Persée, après la mort de son aïeul Acrise, fit un échange de son royaume d'Argos avec Mégapenthe, fils de Prœtus, contre le territoire de Mycènes. L'échange était avantageux pour Mégapenthe ; mais notre héros voulut se réconcilier avec lui par cet acte de générosité. Celui-ci n'en fut point touché : il se servit même de ses bienfaits pour le perdre ; il lui dressa des embûches et le fit périr en haine de ce qu'il avait tué Prœtus, son père. Les peuples de Mycènes et d'Argos lui élevèrent des monuments héroïques ; mais il reçut de plus grands honneurs dans l'île de Sériphe et à Athènes, où il eut un temple.

Hérodote, dans son Euterpe, parle encore d'un temple de Persée bâti à Chemmis, en Égypte, qui était carré et environné de palmiers. Sur le vestibule, bâti de grosses pierres, étaient deux grandes statues ; dans le temple était celle de Persée. Les Chemmites disaient que ce héros leur apparaissait souvent, et le plus ordinairement dans ce temple ; ils disaient aussi qu'il se trouvait chez eux un des souliers qu'il portait, lequel avait deux coudées de long.

Persée fut encore placé dans le ciel parmi les constellations septentrionales avec Andromède, son épouse, Cassiopée et Céphée.

PERSÉPHONE et PERSÉPHASSE. Noms grecs de *Proserpine* (*de* [illegible], *parce que tout est dévasté par la mort*).

PERSÈS. Fils de Persée et d'Andromède. C'est de lui, suivant Hérodote, que les *Perses* ont tiré leur nom.

PERSES. La religion des anciens Perses est décrite fort au long dans Hérodote (*Clio*, c. 31). « Ils n'ont, dit-il, ni statues ni temples ni autels : chez eux cela passait pour une folie que d'en avoir ou d'en faire, parce qu'ils ne croient pas, comme les Grecs, que les dieux aient une origine humaine. Ils montent sur les plus hautes montagnes pour sacrifier à Jupiter ; c'est ainsi qu'ils appellent toute la rondeur du ciel. Ils sacrifient aussi au soleil, à la lune, à la terre, au feu, à l'eau et aux vents. Ils ne connaissaient pas anciennement d'autres dieux que ceux-là. » Il paraît par ce récit d'Hérodote que l'objet du culte ancien des Perses était l'univers et toutes ses parties. « Ils ont appris depuis ce temps-là, poursuit Hérodote, des Assyriens et des Arabes à sacrifier à Uranie ou à Vénus céleste... Les sacrifices des Perses se font en cette sorte : ils n'érigent point d'autels, ne font point de feu ; il n'y a chez eux ni libations ni joueurs de flûte, ni couronnes ni farine ; mais celui qui fait le sacrifice mène la victime dans un lieu pur et net, et invoque le dieu auquel il veut sacrifier, ayant sa tiare couronnée de myrthe. Il n'est pas permis au sacrificateur de prier pour lui en particulier ; mais il doit avoir pour objet dans ses prières le bien de toute la nation : ainsi il se trouve compris avec tous les autres. Après qu'il a fait cuire les chairs de la victime coupée en plusieurs morceaux, il étend de l'herbe tendre, et surtout du trèfle, et il les met dessus. Ensuite un mage chante la théogonie, espèce de chant religieux ; et, après cela, le sacrificateur emporte la victime et en fait l'usage qu'il veut. » Strabon, qui copie Hérodote, ajoute quelques autres circonstances. Selon lui, les Perses, dans leurs sacrifices, ne laissent rien pour les dieux, disant que Dieu ne veut autre chose que l'âme de l'hostie. Ils sacrifient principalement au feu et à l'eau ; ils mettent sur le feu du bois sec sans écorce, sur lequel ils jettent de la graisse et de l'huile, et ils allument le feu, mais sans souffler, l'excitant seulement du vent avec une espèce d'éventail. Si quelqu'un souffle le feu, ou y jette quelque cadavre ou de la boue, il est puni de mort.

Le sacrifice de l'eau se fait en cette manière : ils se rendent auprès d'un lac, d'un fleuve ou d'une fontaine, et font une fosse où ils égorgent la victime, prenant garde que l'eau voisine ne soit ensanglantée, ce qui la rendrait immonde. Après cela ils placent les chairs sur du myrte et du laurier ; ensuite les mages y mettent le feu avec de petits bâtons et répandent des libations d'huile, mêlée avec du lait et du miel, non sur le feu ni sur l'eau, mais sur

terre. Enfin, ils font leurs enchantements space d'une heure, en tenant un fais-u de verges à la main.

PERSIQUE. Surnom sous lequel *Diane* ;it révérée chez les Perses. On lui immo-t des taureaux qui paissaient sur les bords l'Euphrate. Ces animaux portaient l'em-einte d'une lampe comme marque qu'ils aient consacrés à la déesse.

Il n'était pas permis de laisser éteindre feu sacré qui brûlait sur les autels. Le mdle principal de la Diane Persique était Zéla.

PERSUASION. Une des divinités qui pré-:aient au mariage. Pausanias la compte au ombre des *Grâces*. Les Romains l'appel-ent *Suada*, et les grecs *Pitho*.

PERTUNDE. Une des divinités romaines ui présidaient aux mariages On en plaçait statue dans la chambre de la nouvelle ariée, le jour de ses noces.

PERUNO. Nom que les anciens Prussiens onnaient à *la foudre* qu'ils adoraient comme ne divinité, et en l'honneur de laquelle ils ntretenaient perpétuellement un feu sacré e bois de chêne.

PERVIGILIUM. Nuit entière employée ux fêtes de Cérès, de Vénus, d'Apollon et le la Fortune. Dans les *vigiliæ* on ne veil-ait que pendant une partie de la nuit. Martial (IX, 69, 10) annonce cette distinction.

Nam vigilare leve est, pervigilare grave

Vitellius célébra des *pervigilia* et des bac-:hanales sur le sommet de l'Apennin.

PESSINUNTE. Métropole des Galates. Le fleuve Sangarius coulait auprès de cette ville. Elle était célèbre par son temple dé-dié à Cybèle, et par la statue naturelle de cette divinité qui était tombée du ciel, c'é-tait une pierre noire qu'on gardait précieuse-ment. Rome étant affligée de maladies po-pulaires et d'autres calamités publiques, envoya aux Pessinuntins une ambassade, pour leur demander cette statue de Cybèle. Ses prêtres avec tout l'attirail du culte de la divinité vinrent eux-mêmes la remettre aux Romains. On chargea la vestale Clodia de la pierre mystérieuse, qui fut portée en pro-cession au travers de la ville de Rome. La fête ordonnée pour Cybèle à ce sujet se renouvelait tous les ans, et on allait laver sa statue dans le petit fleuve Almon.

PETA. Divinité romaine, qui présidait aux demandes que l'on avait à faire aux dieux, et que l'on consultait, pour savoir si ces demandes étaient justes ou non. Du verbe *petere*, *demander*, on avait fait le nom *Peta*.

PETBÉ. Divinité égyptienne, la même que *Souk* ou *Saturne*. *Voy*. Souk.

PETEMPAMENTIS, PETENSENES et PE-TENSETIS. Divinités égyptiennes dont on trouve les noms avec la synglosse grecque sur un stèle de l'île de Dionysos.

PETESCHEM. Un des six *Gahanbars* de la mythologie persane.

PE-TOU. Divinité ou génie des Chinois, qui préside aux étoiles du Nord. Il a un temple dans le palais de l'empereur à Pékin, dans lequel il y un cartouche ou carré de toile, environné d'une riche bordure, avec cette inscription : *A l'esprit Pe-tou*

PETPAYATONS. Esprits malins, qui, sui-vant les Siamois, sont répandus dans l'air. Quand les Siamois préparent une médecine, ils attachent au bord du vase plusieurs pa-piers sur lesquels sont écrites des paroles magiques pour empêcher ces mauvais gé-nies d'emporter la vertu du remède avec la fumée.

PETULANTS (Fêtes des). Quelques au-teurs appellent fête des petulants, une fête qui se célébrait en Grèce par des sacrifices et des cérémonies que les hommes faisaient en habit de femmes, et les femmes en ha-bit d'hommes, pour honorer Vénus, dont on faisait un dieu ou une déesse, ou l'un et l'autre.

Macrobe parle de ces sacrifices dans ses *Saturnales* (l. III, c. 8) au commencement. Ou bien c'était une fête qui se célébrait à Argos et pendant laquelle les femmes s'habillaient en hommes, et insultaient à leurs maris, les traitaient avec hauteur, avec empire, en mé-moire de ce que les dames Argiennes dé-fendirent autrefois leur patrie avec beau-coup de valeur contre Cléomènes et Denara-tus Rondeliacé. Plutarque le rapporte dans son traité des belles actions des femmes. Il vaudrait mieux appeler ces fêtes les Hybris-tica, en conservant leur nom grec, sans lui donner la forme française.

PEUCRON. Nom d'un homme que les fables disent avoir été fils de la Palus-Méotide. Il fut tué dans la guerre de la Colchide.

PEULVANS. Monuments de la religion des anciens Gaulois; leur nom vient du cel-tique *peul*, *pilier*, et *van*, *pierre*. On en si-gnale encore un certain nombre debout dans diverses provinces de la France. C'était la même chose que les *Men-hirs* ou *pierres dressées*.

PEUPLIER. Arbre consacré à Hercule. Lorsque ce héros descendit aux enfers, il fit une couronne de peuplier : le côté de la feuille qui toucha la tête, conserva la cou-leur blanche, pendant que la partie de la feuille, qui était en dehors, fut noircie par la fumée de ce triste séjour. De là vient, dit-on, que le peuplier, qui avait autrefois ses feuilles blanches des deux côtés, les a main-tenant noires en dehors. Les philologues qui croient qu'Hercule a existé, disent qu'il trouva cet arbre dans ses voyages, et qu'il le porta dans la Grèce ; c'est pourquoi l'ar-bre lui fut consacré. Evandre, roi de Pallante, voulant offrir un sacrifice à Hercule, dans Virgile, ceint sa tête de branches de peu-plier. Ceux qui voulaient offrir des sacri-fices à Hercule se ceignaient la tête de peu-plier pendant la cérémonie.

PHÆCASIEN. On donnait à Athènes ce nom à quelques divinités, soit parce qu'elles étaient représentées avec des *phæcasies* aux pieds, soit parce que leurs prêtres en por-taient, et qu'ils en prenaient lorsqu'ils of-

fraient des sacrifices à ces dieux. Ce mot se trouve dans Juvenal (sat. III, 218.)

PHÆNNA. L'une des deux *Grâces* que les Lacédémoniens reconnaissaient, selon Pausanias (*Lacon.*), l'autre était *Clita*. Dénomination, dit-il, fort convenable aux Grâces: en effet, *Phænna* (de φαεινω, *éclairer, briller*) signifie *éclatante*, et *Clita* (de κλειτός, *célèbre*) signifie *célèbre*.

PHAENNIS. Fille d'un roi de Chaonie, fut douée du don de prophétie, dit Pausanias, qui la fait vivre du temps qu'Antiochus fit Démétrius prisonnier et s'empara du trône de la Macédoine, c'est-à-dire, vers la cent trente-sixième olympiade ou deux cents ans avant Jésus-Christ. On avait fait un recueil de ses prédictions ; et l'historien grec en rapporte une au sujet de l'irruption des Gaulois en Asie. « Phaennis, dit-il, avait prédit le déluge des barbares. Nous avons encore sa prophétie en vers hexamètres, dont voici le sens : Une multitude innombrable de Gaulois couvrira l'Hellespont, et viendra ravager l'Asie : malheur surtout à ceux qui se trouveront sur leur passage, et qui habitent le long des côtes. Mais bientôt Jupiter prendra soin de les venger. Je vois sortir du mont Taurus un généreux prince, qui exterminera ces barbares. Phaennis voulait désigner Attalus, roi de Pergame, qu'elle appelle un nourrisson de Taurus, par qui les Gaulois furent défaits. »

PHAETON. Fils du Soleil et de Climène. Ce jeune homme ayant eu un différend avec Epaphus, qui lui reprocha de n'être pas fils du Soleil comme il s'en vantait, alla s'en plaindre à sa mère qui le renvoya au Soleil, pour apprendre de sa propre bouche la vérité de sa naissance. Phaéton se rendit donc au palais du Soleil, lui exposa le sujet de sa visite, et le conjura de lui accorder une grâce signalée pour fermer la bouche à ses ennemis. Le Soleil lui jura par le Styx qu'il accomplirait son désir, quel qu'il fût. Le jeune téméraire lui demanda alors la permission d'éclairer le monde pendant un jour seulement, en conduisant son char. Le Soleil, engagé par un serment irrévocable, fit tous ses efforts pour détourner son fils d'une entreprise si difficile, mais ce fut en vain. Phaéton, qui ne connaissait pas le danger, persiste dans sa demande et monte sur le char; mais sa main inexpérimentée ne peut contenir les chevaux fougueux du Soleil, qui, n'étant plus maîtrisés, se détournent de la route ordinaire, tantôt s'élevant trop haut, ils menacent le ciel d'un embrasement inévitable, et tantôt descendant trop bas, ils tarissent les rivières et consument les montagnes. La terre desséchée jusques dans ses entrailles, porte ses plaintes à Jupiter, qui, pour prévenir le bouleversement de l'univers, et apporter à ce désordre un prompt remède, renverse l'imprudent d'un coup de foudre et le précipite dans l'Eridan.

Cette catastrophe fait sans doute allusion à un événement antique, mais qu'il est assez difficile de préciser ; c'est pourquoi elle a été expliquée fort différemment. — Aristote croit, sur la foi de quelques anciens, que, du temps de Phaéton, il tomba du ciel des flammes qui consumèrent plusieurs pays, et Eusèbe place ce déluge de feu dans le même siècle où arriva celui de Phaéton. — D'autres y ont vu l'embrasement des villes criminelles de la Pentapole, ou l'arrestation du soleil par Josué, ou sa rétrogression sous Ezéchias. — Saint Jean-Chrysostôme regarde comme le fondement de cette fable le char du prophète Elie, dont le nom se rapproche fort du grec ἥλιος, *soleil*. — Vossius y retrouve une fable égyptienne, et confond le deuil du Soleil pour la perte de son fils, avec celui des Egyptiens pour la mort d'Osiris. Ceux qui regardent les fables comme les dépositaires de la morale des anciens, n'ont vu dans celle-ci que l'emblème d'un téméraire qui présume trop de ses forces. —Selon Lucien, dont l'explication est ingénieuse, Phaéton était fort appliqué à l'astronomie, et surtout à connaître le cours du soleil. Mais, étant mort fort jeune, il avait laissé ses observations imparfaites, ce qui fit dire à quelques poëtes qu'il n'avait pu conduire le cours du soleil jusqu'à la fin de sa carrière.

Plutarque (*In Pirrho*) dit qu'il y a eu véritablement un Phaéton, qui régna sur les Molosses, et qui se noya dans le Pô; que ce prince s'était appliqué à l'astronomie, et qu'il avait prédit une chaleur extraordinaire qui arriva de son temps, et qui causa une cruelle famine dans son royaume et dans toute la Grèce. Voilà comment cet écrivain expliquait la fable de Phaéton.

PHAETON. Fils de l'Aurore et de Céphale, selon Hésiode, fut changé en un génie immortel, à qui Vénus confia la garde de son temple. (*Theogon.*, 984.) Pausanias (*Attic.*) en fait mention.

PHAÉTONTIADES. Les sœurs de *Phaéton*, changées en peupliers, après avoir pleuré longtemps la mort de leur frère. Leurs larmes devinrent de l'ambre ou succin.

PHAETUSE et LAMPETIE. Filles du Soleil et de la déesse Nééré, avaient soin des troupeaux immortels de leur père dans l'île de Trinacrie ou Sicile. *Phaétuse* signifie *la lumière du Soleil*, comme Lampétie signifie *la lumière de la Lune*, pour désigner le jour et la nuit. *Nééré* signifie la *jeunesse*, parce qu'elles ne vieillissent jamais, et que la lumière est toujours la même.

PHAETUSE. L'aînée des sœurs de *Phaéton*.

PHAGESIES ou PHAGESIPOSIES. Fêtes de Bacchus, dans lesquelles on faisait de grands festins ; ce que signifie leur nom, formé de φαγεῖν, *manger*.

PHALÈS. Divinité que certains mythologues supposent la même que *Priape*. On disait Phalès fils de Bacchus et de *Vénus*.

PHALIDES. Prêtresses de la Junon d'Argos, les mêmes que les *Hérésides*.

PHALLIQUES. Fête que l'on célébrait à

hènes en l'honneur de Bacchus et dont ici l'origine : ce peuple railleur, ayant isanté sur des images de Bacchus, colpor- s dans la ville par un certain Pégase, fut ppé d'une maladie épidémique, que la perstition regarda comme une vengeance dieu outragé. D'après l'avis de l'oracle, fit faire des figures de Bacchus qu'on por- en procession dans la ville. Cette fête de- nt annuelle.

PHALLOPHORES. Ministres des orgies i, dans les bacchanales et dans les mystè- couraient les rues, barbouillés de lie vin, couronnés de lierre, et chantant en nneur du dieu des cantiques dignes de urs fonctions Les Sicyoniens donnaient même nom à certains mimes qui cou- ient les rues, revêtus de peaux de moutons, rtant des paniers contenant du cerfeuil, la branche-ursine, de la violette, du lier- et des couronnes. Ils dansaient en caden- en l'honneur de Bacchus.

PHALLOPHORIES. Sacrifices et proces- ons en l'honneur d'Osiris et d'Isis.

PHALLUS. Tiphon ayant tué son frère siris, mit son corps en pièces, et en fit dis- erser les membres. Isis les recueillit avec in pour les renfermer dans un cercueil : uant à ceux qu'elle ne put recouvrer, elle n fit faire des représentations. Ce sont ces embres représentés que l'on portait dans s fêtes d'Osiris. On porta de même, dans es fêtes de Bacchus, des représentations de embres. Ces sortes de figures occasionnè- ent d'infâmes dissolutions.

PHALYSIUS. Citoyen de Naupacte, dans a Phocide ; ayant mal aux yeux jusqu'à en tre presqu'aveugle, le dieu d'Epidaure lui nvoya par Anité, femme que ses poésies vaient rendue célèbre, une lettre cachetée. ette femme avait cru voir en songe Escu- ape qui lui donnait cette lettre ; et en effet, son réveil elle se la trouva entre les mains. 'étant donc embarquée , elle arrive à Nau- acte, va trouver Phalysius et lui dit de dé- acheter la lettre et de la lire. D'abord il roit qu'on se moque de lui; puis au nom l'Esculape il conçoit quelqu'espérance ; il ompt le cachet, jette les yeux sur la lettre, t recouvre si bien la vue, qu'il lit ce ui lui était écrit. Transporté de joie l'une guérison si miraculeuse, il remercie Anité, et la renvoye après lui avoir compté leux mille pièces d'or, suivant l'ordre con- enu dans la lettre.

PHAM-LANG. Divinité inférieure adorée par les Tonquinois.

PHANEE, PHANES, PHANETA, PHA- NEUS. Surnoms d'*Apollon* ou du *Soleil*, comme dieu de la lumière (de φαίνειν, *briller*). Le premier était en usage dans l'île de Chio; le second était aussi un surnom de *l'Amour*, dans la poésie orphique, parce que ce dieu parut le premier à la lumière.

PHANIKESWARA. Un des huit *Vitaragas* de la cosmogonie brahamique et bouddhi- que.

PHAN-KOU. Un des principes constitutifs du monde, suivant les Chinois, personnifi- cation du *Chaos*.

PHANTASE. Un des trois *Songes*, enfants du sommeil : c'est lui, dit Ovide, qui se métamorphose en terre, en rocher, en rivière et en tout ce qui est inanimé. Son nom est pris des phantômes que forme l'imagination. On ajoute que cette divinité trompeuse, en- vironnée d'une foule de mensonges ailés, répandait de jour et de nuit une liqueur subtile sur les yeux de ceux qu'elle voulait décevoir. Dès ce moment leurs rêves les trompaient, et les illusions de l'état de veille n'étaient pas moindres. Cette fiction est l'em- blème des jeux bizarres de l'imagination.

PHANTÔMES, ou FANTOMES, suivant l'orthographe moderne. Les dieux s'amu- saient quelquefois à former des fantômes pour tromper les hommes : c'est ainsi que Junon, voulant sauver Turnus qui s'exposait trop, et le tirer de la mêlée, forme, d'une épaisse nuée, le Fantôme d'Enée, auquel elle donne les armes, la démarche et le son de voix du prince troyen. Elle présente ce Fantôme devant Turnus, qui l'attaque aussitôt. Le faux Enée s'enfuit ; Turnus le poursuit jus- ques dans un vaisseau qui se trouvait au port : alors la déesse pousse le vaisseau en pleine mer, et fait disparaître le rival ima- ginaire du prince Rutule. Les anciens poëtes fournissent beaucoup d'exemples de ces fantômes.

PHAON de Mitylène, dans l'île de Lesbos, était un fort bel homme, qui charma les Lesbiennes. Les poëtes ont feint que cette beauté lui avait été donnée par Vénus, en récompense des services qu'elle en avait reçus lorsqu'il était maître de navire : il la prit un jour dans son bâtiment, quoiqu'elle fût déguisée en vieille femme, et la porta avec une grande promptitude où elle voulut. Il ne demanda rien pour sa récompense; mais il ne laissa pas d'être bien payé. Vénus lui fit présent d'un vase d'albâtre, rempli d'un parfum dont il ne se fut pas plutôt frotté, qu'il devint le plus beau de tous les hommes, gagna le cœur de toutes les femmes de Mitylène. La célèbre Sapho l'aima comme les autres ; mais elle éprouva si peu de re- tour, qu'elle s'en désespéra et courut sur la montagne de Leucade, d'où elle se préci- pita dans la mer. Phaon, en mémoire de cet événement, fit bâtir un temple à Vénus sur cette montagne. Phaon ne fut pas insensible aux vœux de toutes les femmes; car ayant été surpris en adultère, il fut tué sur la place.

PHARES. Ville d'Achaïe, où Mercure et Vesta avaient conjointement un oracle célè- bre. Au milieu de la place publique était la statue de ce dieu, en marbre, et avec une longue barbe. Devant Mercure, se trouvait une Vesta aussi en marbre. La déesse était entourée de lampes en bronze, attachées les unes aux autres. Celui qui consultait l'oracle, faisait d'abord une prière à Vesta, l'encen- sait, versait de l'huile dans les lampes et les allumait. Ensuite, s'avançant vers l'autel, il mettait dans la main du dieu, une petite

pièce de monnaie ; puis, il s'approchait et lui faisait, à l'oreille telle question qu'il voulait. Après ces différentes cérémonies, il sortait de la place, en se bouchant les oreilles, et quand il était dans la rue, il écoutait les passants, et la première parole qu'il entendait lui tenait lieu d'oracle. Cette ville avait été fondée par *Pharès*, petit-fils de Danaüs.

PHARIE. Surnom de *Cérès*, dont les statues, sous ce vocable, n'étaient que des blocs informes de pierre ou de bois. Ce nom vient de *Pharos* en Egypte ; on l'appelait ainsi, soit parce qu'on la confondait avec Isis, soit parce qu'on supposait que son culte avait été importé par des colonies égyptiennes.

PHARIS. Fils de Philodamée et de Mercure. Il fut père de la belle Télégone.

PHARNACE. Les mythologues nous apprennent que le dieu adoré sous ce nom dans l'Ibérie et dans le Pont, était le même que le dieu *Lunus*, ou que l'intelligence qui présidait au cours de la lune. Ce dieu avait un temple célèbre à Cabira ou Sébastopolis, sous le nom de Μὴν Φαρνάκης, et les serments qui se faisaient en joignant son nom à celui du roi régnant, passaient pour inviolables. Strabon ajoute que ce dieu Lunus avait des temples en Phrygie et en Pisidie, sous le titre de Μὴν Ἀσκαῖος.

La chronique géorgienne de Vakhtang appelle ce dieu *Pharnavaz*, et le donne pour le premier roi des Géorgiens : elle porte : *Pharnavaz fit faire une grande idole qui portait son nom. C'est l'Armazi*, car en Persan *Pharnavaz* est appelé *Armazi* (*Ormuzd*). Comme il plaça cette idole sur la montagne Karthli, celle-ci fut nommée depuis lors *Armazi*. Cette image était adorée avec beaucoup de cérémonies.

PHASIANE. Déesse adorée dans la Colchide. On croit que c'est la même que *Cybèle*. Son nom vient sans doute du fleuve du *Phase*, qui se jette dans la mer Noire.

PHASIS était fils d'Apollon et d'Ocyroé, une des Océanides. Ce jeune homme ayant surpris sa mère en adultère, la tua, dit Plutarque (*De fluviis*) ; mais les Furies s'emparèrent de lui et le tourmentèrent à un tel point, qu'il s'alla précipiter dans un fleuve qui s'appelait alors Arcturus, et qui, de son nom, fut appelé *Phase*. Ce fleuve traverse la Colchide et se jette dans le Pont-Euxin.

Ce qui a encore beaucoup contribué à rendre le Phase célèbre, c'est que les Argonautes furent obligés de le remonter pour s'emparer de la toison d'or.

PHAUSTERIOS. Surnom de *Bacchus*, tiré du grand nombre de flambeaux qu'on allumait dans les fêtes nocturnes (du grec φαίνω pour φαύω, *briller*).

PHÉACIENS. Peuples qui habitaient l'île de Corcyre, aujourd'hui Corfou. Ils vivaient dans l'abondance selon Homère, au milieu de fêtes continuelles.

Le poète fait rester Ulysse quelque temps parmi ce peuple, pour mettre sa vertu à toutes sortes d'épreuves. Les Phéaciens, après avoir comblé Ulysse de présents, le font conduire à Ithaque ; là on l'enleva tout endormi du vaisseau, on l'exposa sur le rivage, et le vaisseau repartit ensuite qu[...] qu'il se fût réveillé.

Neptune, irrité de ce que les Phéacie[...] avaient transporté à Ithaque un homme q[...] haïssait, et à qui il préparait de nouv[...] travaux, résolut de se venger d'eux. A pein[...] le vaisseau de retour fut-il à la vue du port, qu'il fut tout à coup changé en rocher. Les Phéaciens qui étaient tous sortis de la vill[...] étonnés de ce prodige, se disaient l'u[...] l'autre : Grands dieux ! qui est ce qui a[...] notre vaisseau sur la mer, à la fin de s[...] course ? car le vaisseau paraît tout enti[...] Alors Alcinoüs se rappela d'anciens orac[...] que son père lui avait annoncés ; il se re[...] souvint que Neptune était irrité contre l[...] Phéaciens de ce qu'ils étaient les meilleurs pilotes qu'il y eût au monde, et qu'ils [...]blaient ne pas relever de lui ; qu'un jour c[...] dieu devait faire périr au milieu des flo[...] de leurs meilleurs vaisseaux qui revien[...] de conduire un mortel dans sa patrie. C'e[...] pourquoi il ordonna que, pour apais[...] Neptune, on lui immolât douze taure[...] choisis, et qu'on lui promit de n'emmen[...] jamais aucun étranger qui arriverait ch[...] eux.

PHÉCASIENS. Divinités révérées partic[...]lièrement par les Athéniens, qui les nom[...]maient ainsi, parce qu'on les représent[...] avec une espèce de chaussure blanche, [...]pelée *phecasion*, qu'Appien dit avoir été [...] chaussure propre des prêtres d'Athè[...] d'Alexandrie.

PHÈDRE. Fille de Pasiphaé et de Min[...] roi de Crète, sœur d'Ariadne et de De[...]lion, second du nom, épousa Thésée, [...] d'Athènes. Ce prince avait eu d'une [...]mière femme un fils, nommé Hippolyte, qu'[...] faisait élever à Trézènes. Cet Hippolyte [...] l'instrument dont Vénus se servit pour a[...]souvir la colère qui lui faisait pers[...] tous les descendants d'Apollon, du nom[...] desquels était Phèdre. Elle fut amou[...]reuse d'Hippolyte.

Selon Euripide, Phèdre fait d'abord [...] ses efforts pour étouffer cet amour [...] « Dès que je sentis les premiers traits [...] criminelle flamme, dit-elle, (*Hipp*[...] act. II, sc. II.) je n'eus d'autre vue qu[...] lutter avec fermeté contre un mal [...]taire : je commençai à l'ensevelir dan[...] silence profond..... je me fis ensuite u[...] voir de me vaincre, et d'être chaste en [...] de Vénus. Enfin, mes efforts contre [...] puissante divinité devenant inutiles, [...] dernière ressource est de recourir à la [...] l'honneur fondé sur la vertu est plus [...] cieux que la vie. » Mais la malheureuse [...] fidente qui lui avait arraché le fatal se[...] de son amour, se charge de le faire c[...] et d'en faire la déclaration à Hippolyte. C[...] lui-ci est saisi d'horreur à cette af[...] proposition, et veut s'exiler du palais ju[...] qu'à l'arrivée de son père. La reine [...]

sentiments d'Hippolyte, et au désespoir se voir diffamée, a recours à un lâche ar-e pour sauver son honneur : « J'expire-dit-elle, sous les traits de l'amour, mais e mort même me vengera, et mon enne-ne jouira pas du triomphe qu'il se pro-. : l'ingrat, devenu coupable à son tour, rendra à réprimer la fierté de sa farouche tu. » Elle se donne la mort, mais en mou-t, elle tient dans sa main une lettre elle écrit à Thésée, par laquelle elle dé-e qu'Hippolyte avait voulu la déshono-, et qu'elle n'avait évité le malheur que sa mort.

'HEGALEE et PHEGONEE. Ces deux ts dérivent de φηγός, *hêtre*; le premier un surnom de *Bacchus*, tiré des sarments hêtre employés dans ses fêtes; et le se-d un surnom de *Jupiter* qu'on supposait iter parmi les hêtres de la forêt de Do-ne, arbres qui avaient rendu les premiers icles. Jupiter Phégonée avait un temple ès de Scotuse, en Thessalie.

PHEGOR. Idole des Moabites, en l'hon-ur de laquelle les jeunes filles se prosti-ient. *Voy.* BAAL-PÉOR.

PHEI. Génie qui, suivant les Chinois, pré-le aux fleuves.

PHEI-NGO. Autre esprit qui infeste les bitations.

PHELLOS. Fête grecque qui servait de éparation aux Dionysies.

PHE-LO. Personnage mythologique des inois ; on lui attribue d'avoir trouvé, le emier, l'usage du sel, et comme ses com-triotes ne lui en témoignèrent pas la moin-e reconnaissance, il se retira tellement itré contre eux, qu'on ne sut jamais depuis qu'il était devenu. On institua dans la ite en son honneur une fête que Corneille Bruyn appelle *Phélophanie*. Phé-lo est le ême personnage auquel les Japonais ren-ent des honneurs à peu près semblables us le nom de *Peiroun*.

PHEMONEE ou PHEMONOE, fut la pre-ière Pythie ou prêtresse de l'oracle de Del-hes, et la première qui fit parler le dieu en ers hexamètres. Elle vivait du temps d'A-risius, grand-père de Persée.

PHENEOS dans l'Arcadie. Phénéos était ituée près de Nomarus, et Strabon (lib. VIII) lace entre ces deux villes le rocher d'où oule l'eau du Styx. Virgile (*Æneid.* VIII) ait entendre que Phénéos avait été la de-neure d'Evandre et celle de ses ancêtres.

PHENEUS ou PHENEOS. Lac de l'Arcadie où le fleuve Ladon (PAUSAN., VIII) prenait sa source. Ovide assure que ses eaux, bues pendant la nuit, donnent la mort, quoiqu'el-les fussent innocentes pendant le jour.

PHENIX, fils d'Amyntor, roi des Dolopes, en Epire. Pour satisfaire le ressentiment de sa mère, qui était méprisée du roi, pour une jeune personne, nommée Clytie, qu'il aimait passionnément, et dont il n'était point aimé, Phénix se rendit le rival de son père, et n'eut pas de peine à se faire écouter préférablement au roi qui était âgé. Amyn-tor s'en étant aperçu, s'emporta à un tel ex-cès, qu'il fit les plus horribles imprécations contre son fils, le dévoua aux cruelles Fu-ries ; et si nous en croyons Apollodore, il lui creva les yeux. Phénix dans le désespoir où il fut réduit, pensa à commettre le plus grand de tous les crimes, en tuant son père. Mais quelque dieu favorable le retint dans sa fureur, et lui inspira la résolution de quit-ter le palais de son père, pour n'être plus exposé à son ressentiment. Il s'exila aussi de sa patrie, et vint chercher un asile à Pthie chez Pélée qui le reçut avec bonté, et le fit gouverneur de son fils Achille.

Dès ce jour, Phénix s'attacha à Achille avec la plus grande tendresse, et le jeune prince eut une si grande affection pour lui, qu'il ne pouvait s'en séparer. « Je ne vous représenterai point, dit Phénix à Achille (*Ili.* l. v), combien vous avez été difficile à éle-ver, et ce que j'ai eu à essuyer de cette pre-mière enfance : les peines, les soins, les assiduités, les complaisances qu'il fallait avoir pour vous, je les avais avec un très-grand plaisir, et je pensais en moi-même que, puisque les dieux m'avaient refusé des enfants, j'en avais trouvé un en vous ; qu'un jour vous seriez ma consolation et mon ap-pui, et que vous éloigneriez de ma vieillesse tous les déplaisirs et tous les malheurs qui pourraient la menacer. » Phénix accompagna son élève au siége de Troye; et lorsqu'A-gamemnon envoya des ambassadeurs à Achille pour fléchir sa colère, Phénix, l'ami de Jupiter, dit Homère, conduisit l'ambas-sade pour la protéger. Il fit un fort long dis-cours à Achille, pour le porter à vaincre son ressentiment, mais il n'y réussit pas. « Phénix, mon cher père, lui répond le jeune prince, vous qui m'êtes vénérable, et par votre âge et par votre vertu, pourquoi venez-vous ici m'attendrir par vos larmes pour faire plaisir au fils d'Atrée ? Cessez de prendre, contre moi, le parti de mon plus cruel ennemi, si vous ne voulez que l'ami-tié que j'ai pour vous ne se change en véri-table haine : vous ne devez avoir d'autres intérêts que les miens, et vous êtes obligé d'offenser qui m'offense. »

PHENIX. Les Egyptiens, dit Hérodote (dans son *Euterpe*), ont un oiseau qu'il esti-ment sacré, que je n'ai jamais vu qu'en pein-ture. Aussi ne le voit-on pas souvent en Egypte, puisque si l'on en croit les habitants d'Héliopolis, il ne paraît chez eux, que de cinq en cinq siècles, et seulement quand son père est mort. Ils disent qu'il est de la grandeur d'un Aigle, qu'il a une belle hupe sur la tête, les plumes du cou dorées, les autres, couleur de pourpre, la queue blanche et les yeux étincelants comme des étoiles. Cet oiseau était unique de son es-pèce ; il habitait les déserts de l'Arabie, et vivait cinq à six cents ans. Quand il sentait que sa fin approchait, il se formait un bûcher de bois et de plantes aromatiques ; il l'ex-posait aux rayons du soleil, et il s'y cou-chait ensuite, jusqu'à ce que le soleil y eût mis le feu, et il s'y laissait consumer. De la moelle de ses os naissait un ver d'où se for-

nait un autre phénix. Le premier soin de celui-ci était de rendre à son père les honneurs funèbres. Il formait avec de la myrrhe, une masse en forme d'œuf, la soulevait pour s'assurer qu'il pouvait la porter, puis la creusait, y déposait les restes du cadavre et transportait ce précieux fardeau, à Héliopolis, dans le temple du Soleil. Les anciens historiens ont compté quatre apparitions du phénix ; sous Sésostris, Amasis et les Ptolémées.

Sur les anciens monuments, le phénix est le symbole de l'éternité ; on en a fait aussi l'emblème de la résurrection.

Dans les traditions chinoises, le phénix tient sa place et son apparition est regardée comme un présage de bonheur. Elles attribuent à un certain oiseau la propriété d'être unique, et de renaître de ses cendres.

PHENIX. Fils d'Agénor et *frère* de Cadmus.

PHEREPHATTE, *porte-colombe*. Surnom formé de l'Attique φέττα, *colombe*, et de φέρω, *je porte*. C'était le premier nom de *Proserpine* et celui sous lequel on célébrait en son honneur les fêtes appelées *phéréphaties*, chez les Cyzicéniens.

PHERES. Fils de Crétheus et de Tyro.

PHERON. Roi d'Égypte, devint aveugle pour avoir osé tirer une flèche sur les eaux du Nil qui était trop débordé. Il fut privé de la vue pendant dix ans, et apprit de l'oracle que son malheur allait finir. Il lui fallait pour cela, de l'urine d'une femme qui aurait toujours été fidèle, mais il ne trouva son remède qu'après en avoir fait venir un grand nombre. Il assembla, dans une ville, toutes celles dont il avait employé l'urine inutilement ; les fit brûler avec la ville, épousa celle qui l'avait guéri, et consacra deux obélisques, hauts de cent coudées, dans le temple du Soleil, comme un témoignage de sa reconnaissance.

PHIDITIES. Les phidities étaient des repas publics qui se donnaient en Grèce. Ils furent institués à Lacédémone par Lycurgue.

Les tables étaient de quinze personnes, un peu plus ou un peu moins ; et chacun apportait par mois un boisseau de farine, huit mesures de vin, cinq livres de fromage, deux livres et demie de figues, et quelque monnaie pour acheter de la viande.

Les enfants même se trouvaient à ces repas, et on les y menait comme à une école de sagesse et de tempérance. Là, ils entendaient de graves discours sur le gouvernement, ils voyaient des maîtres qui ne pardonnaient rien et qui raillaient avec beaucoup de liberté ; ils apprenaient à railler eux-mêmes sans aigreur et sans bassesse, et à souffrir d'être raillés ; car on trouvait qu'il était digne d'un Lacédémonien de supporter la raillerie. Si quelqu'un s'en montrait affligé, il n'avait qu'à prier qu'on s'en abstînt, et l'on cessait aussitôt.

A mesure que chacun entrait dans la salle, le plus ancien disait en lui montrant la porte : *Rien de tout ce qui a été prononcé ici ne doit sortir par là.*

On sait que les riches se montrèrent extrêmement irrités de cette loi, et ce fut à cette occasion que dans une émeute populaire, un jeune homme appelé *Alexandre*, creva un œil à Lycurgue.

Les repas publics étaient aussi en usage parmi les philosophes de la Grèce. Chaque secte en avait qui étaient fixés à certains jours avec des fonds et des revenus, pour en faire la dépense ; et c'était, comme le remarque Athénée, afin d'unir davantage ceux qui s'y trouvaient, afin de leur inspirer la douceur et la civilité si nécessaires au commerce de la vie. On y chantait l'hymne qu'Eu[illegible]phée adresse aux Muses, pour faire voir qu'elles président à toutes les parties de plaisir dont la vertu ne rougit point. Timothée, général des Athéniens, fut un jour traité à l'Académie par Platon. Un de ses amis l'arrêta en sortant et lui demanda s'il avait fait bonne chère. *Quand on dîne à l'Académie*, répondit-il en souriant, *on ne craint point d'indigestion.*

PHIGALIE. Ville ancienne d'Arcadie ; les Lacédémoniens s'étant rendus maîtres de cette ville, en chassèrent les habitants. Ce fut la seconde année de la troisième olympiade. Ces fugitifs ayant jugé à propos d'aller à Delphes pour consulter l'oracle sur les moyens de rentrer dans leur ville, il leur fut répondu qu'en vain ils tenteraient leur retour par eux-mêmes, qu'ils devaient prendre avec eux cent hommes d'élite de la ville d'Oresthasium ; que les cent hommes périraient tous dans le combat, mais qu'à l'aide de leur valeur, les Phigaliens rentreraient dans leur ville. Lorsque les Oresthasiens surent la réponse de l'oracle, ce fut parmi eux à qui s'enrôlerait le premier pour être du nombre de ces braves qui devaient procurer le retour des Phigaliens, et ils ne demandèrent qu'à aller en avant ; ils poussèrent jusqu'aux portes de Phigalie, où s'étant battus avec la garnison lacédémonienne, ils vérifièrent l'oracle de point en point ; car ils périrent tous jusqu'au dernier ; mais les Spartiates furent chassés, et les Phigaliens se remirent en possession de leur patrie.

PHILA. Un des noms de *Vénus* qui convient à la mère de l'Amour. Il est formé de φιλεῖν, *aimer*.

PHILACHIS et **PHILANDRE.** Fils d'Apollon et de la nymphe Acacallis, furent allaités par une chèvre dont on voyait la figure dans le temple de Delphes.

PHILADELPHIES, φιλαδέλφεια. C'est ainsi qu'on nommait des jeux institués à Sar[illegible]des, pour célébrer l'union de Caracalla et de Géta, fils de Septime-Sévère.

Ces jeux n'étaient point différents des anciens jeux consacrés aux dieux ; il [illegible] même qu'ils étaient pythiques, c'est-à-dire qu'on célébrait les jeux pythiques pour la concorde de Caracalla et de Géta, mais ces vœux furent bien inutiles, Caracalla, peu après la mort de Septime, eut l'inhumanité [illegible]

monstrueuse de poignarder Géta entre les bras de l'impératrice, leur mère.

PHILAMON. Fils d'Apollon et de Chione. Il naquit le même jour et de la même mère qu'Autolicus, fils de Mercure. On le distingua de son frère par ses inclinations, qui étaient les mêmes que celles de son père; il se distingua par sa voix et par sa lyre. Il fut un des *Argonautes*.

PHILANTE. Aïeul maternel de Tlépolème, fils d'Hercule et d'Astioché.

PHILE. Enfant de Jupiter et d'Adamantis.

PHILE. *Nymphe* de la suite de Diane.

PHILÉ. Fils d'Augias, roi d'Elide, ayant désapprouvé l'injustice que son père voulait faire à Hercule, en lui refusant la récompense de ses services, fut élevé par ce héros sur le trône d'Elide après qu'Augias eut été tué.

PHILEE. Fils de Jupiter et de Garamantis.

PHILELIE. Chanson des anciens Grecs en l'honneur d'Apollon. La philélie, dit Athénée, était une chanson en l'honneur d'Apollon, comme l'enseigne Telesilla. Elle fut ainsi appelée, observe Casaubon, du refrain propre à cette chanson: *levez-vous, levez-vous, charmant soleil*. Le nom seul de cette chanson peut terminer la question agitée quelquefois pour savoir si le soleil est dans l'ancienne fable le même qu'Apollon.

PHILENES. Deux frères citoyens de Carthage, qui sacrifièrent leurs vies pour le bien de leur patrie. Une grande contestation étant survenue entre les Carthaginois et les habitants de Cyrène, sur les limites de leur pays, ils convinrent de choisir deux hommes de chacune de ces deux villes, qui en partiraient dans le même temps pour se rencontrer en chemin, et qu'au lieu où ils se rencontreraient, on planterait des bornes, pour marquer la séparations des deux pays. Il arriva que les Philènes avaient parcouru un espace plus considérable, et les Cyrénéens les menacèrent de les tuer s'ils ne consentaient pas à reculer les limites à leur profit. Mais les généreux Philènes aimèrent mieux subir la mort que de trahir les intérêts de leur patrie. Les Carthaginois, pour immortaliser la gloire de ces deux frères, firent élever deux autels sur leurs tombeaux, et leur sacrifièrent comme à des dieux.

PHILIE. L'*Amitié*, divinité grecque. Les Grecs donnèrent aussi le nom de *Philios* à *Apollon*, à cause de son affection pour Branchus, et à *Jupiter*, comme présidant à l'amitié.

PHILLO. Fille du héros Alcimédon, fut aimée d'Hercule, et en eut un fils. Alcimédon, aussitôt après les couches de sa fille, fit exposer la mère et l'enfant sur le mont Ostracine, près de Phigalie. Une pie, à force d'entendre crier l'enfant, apprit à le contrefaire: de manière qu'un jour Hercule passant par là, et entendant la voix de la pie, crut entendre les cris d'un enfant. Il se détourna, vit la mère et son fils, les reconnut et les délivra du danger où ils étaient. L'enfant eut pour nom Ecmagoras; et une fontaine voisine fut appelée la fontaine de la *pie* (*κίσσα*).

PHILOCTETE. Fils de Pœan, avait été un des compagnons d'Hercule et son confident: ce héros, en mourant, lui laissa ses flèches pour héritage, et lui fit promettre, avec serment, de ne jamais révéler l'endroit où ses cendres seraient déposées. Les Grecs, prêts à partir pour Troie, ayant appris de l'oracle qu'ils ne devaient point espérer de finir heureusement cette guerre, à moins qu'ils n'eussent les flèches d'Hercule, envoyèrent des députés à Philoctète, pour apprendre en quel lieu étaient cachées les cendres de ce héros, et ses redoutables flèches. Philoctète, qui eut horreur de faire un parjure, en révélant un secret qu'il avait promis aux dieux de ne dire jamais, eut la faiblesse d'éluder son serment, pour ne pas priver les Grecs de l'avantage qui devait leur revenir de ces flèches: il frappa du pied à l'endroit où il avait mis ce sacré dépôt. Les dieux l'en punirent; car, comme il passait dans l'île de Lemnos, voulant montrer aux Grecs ce que ces flèches pouvaient faire contre les animaux, il laissa tomber, par mégarde, de l'arc une flèche sur le pied qui avait été l'instrument de son indiscrétion, et en reçut une blessure d'autant plus dangereuse, que les flèches d'Hercule avaient conservé tout le venin de l'hydre de Lerne, dans lequel elles avaient été trempées. Il se forma un ulcère qui jetait une puanteur capable de suffoquer les hommes les plus vigoureux: toute l'armée eut horreur de le voir dans cette extrémité, on en conclut que c'était une juste punition des dieux; et l'on résolut, suivant le conseil d'Ulysse, de l'abandonner dans l'île.

Philoctète demeura donc, pendant presque tout le siége de Troie, dans cette île déserte, seul, sans secours, sans espérance, sans soulagement, livré à d'horribles douleurs, et exposé nuit et jour à la fureur des bêtes farouches. Une caverne naturellement formée dans un rocher lui servait de demeure; de ce rocher sortait une claire fontaine qui servait à sa boisson; et ces flèches, avec lesquelles il tuait les oiseaux qui volaient autour de lui, lui fournissaient de quoi se nourrir.

Cependant, après la mort d'Achille, les Grecs virent qu'ils ne pourraient prendre la ville de Troie sans les flèches que Philoctète avaient emportées avec lui à Lemnos. Ulysse, quoiqu'il fût celui de tous les Grecs que Philoctète haïssait le plus, se chargea de l'aller chercher avec Néoptolème ou Pyrrhus, fils d'Achille, et eut l'art de l'emmener au camp. Sophocle fait intervenir Hercule sur un nuage, qui lui ordonne de la part de Jupiter d'aller à Troie: « Tu y guériras, lui dit-il; ta valeur te donnera le premier rang dans l'armée; tu perceras de mes flèches le fier Pâris, auteur de tant de malheurs; tu renverseras Troie, et tu enverras à Pœan, ton père, les dépouilles choisies qui seront le prix de ta

bravoure..... J'enverrai Esculape pour te guérir à Troies..... Mais souvenez-vous, ô Grecs, quand vous détruirez cette superbe ville, de respecter la religion; le reste meurt, elle ne meurt jamais. » Tel est le dénoûment que Sophocle a donné à sa tragédie de Philoctète, une des plus belles, sans contredit de tout le théâtre grec. Philoctète, arrivé à l'armée des Grecs, fut guéri par Machaon, fils d'Esculape.

Après la prise de Troie, il ne voulut pas retourner en Grèce, soit parce que son père était mort, soit pour ne pas revoir les lieux où il avait vu mourir Hercule, son ami. Il vint donc chercher un établissement dans la Calabre, avec un certain nombre de Thessaliens qu'il avait amenés, et il y fonda la ville de Pétilie. Ce héros avait été un des Argonautes. Selon Homère, il ne fut pas blessé par une flèche, mais de la piqûre d'un serpent ou d'une hydre.

Les artistes de l'antiquité ont toujours mieux aimé représenter Philoctète d'après les principes de la sagesse que d'après les images de la poésie.

PHILODAMIE. L'une des filles de Danaüs, fut aimée de Mercure, et en eut un fils nommé Pharis, qui fut le fondateur de la ville de Pharès, en Messénie.

PHILOGEUS, surnom d'un des chevaux du Soleil. Il signifie *qui aime la terre*, et il est ainsi appelé du Soleil à son coucher, où il semble tendre vers la terre.

PHILOLAUS. Esculape avait un temple près de la ville d'Asopo, dans la Laconie, où il était honoré sous le nom de *Philolaus*, c'est-à-dire *ami du peuple*.

PHILOMÈLE et PROGNÉ. Filles de Pandion, roi d'Athènes, étaient extrêmement belles. Thérée, roi de Thrace, épousa Progné : cette princesse fâchée de se voir séparée de sa sœur, qu'elle aimait tendrement, pria son mari d'aller à Athènes chercher Philomèle pour la conduire en Thrace. Pandion n'y consentit qu'avec beaucoup de répugnance, comme s'il eût prévu le malheur qui allait arriver à sa fille. Il la fit accompagner par des gardes pour veiller à sa conduite. Aussitôt que Thérée se vit en possession de cette beauté, qu'il aimait déjà éperdument, il ne songea qu'à satisfaire sa passion, et dès qu'il eût pris terre, il se défit de tous ceux qui accompagnaient la princesse, la conduisit dans un vieux château qui lui appartenait, et se livra à sa passion. Mais désespéré des reproches sanglants qu'elle lui faisait, il lui coupa la langue, et la laissa enfermée dans le château sous la garde de personnes affidées. Après de tels forfaits, Thérée eut l'assurance de se présenter devant son épouse, et affectant un air triste, lui dit que sa sœur était morte dans le voyage. Progné le crut, pleura Philomèle comme morte, et lui dressa un monument.

Un an se passa sans que Philomèle pût informer sa sœur de son malheureux état; elle imagina enfin de tracer sur la toile, avec une aiguille de tapisserie, l'attentat de Thérée, et la situation affreuse où il l'avait réduite. Progné reçut la toile, et sans s'amuser à répandre d'inutiles larmes, elle ne s'occupa que de sa vengeance. Profitant d'une fête de Bacchus, pendant laquelle il était permis aux femmes de courir les champs, elle alla au château où était sa sœur, l'emmena avec elle, l'enferma secrètement dans le palais, tua le fils qu'elle avait eu de Thérée (il s'appelait Itys). Ayant fait cuire ses membres, elle le servit dans un festin qu'elle donnait à son mari à l'occasion de la fête. Philomèle parut à la fin du repas, et jeta sur la table la tête de l'enfant. Thérée, à cette vue, transporté de rage, demande ses armes pour tuer les deux sœurs. Comme elles s'enfuyaient, Philomèle fut changée en rossignol, et Progné en hirondelle. Thérée qui les poursuivait, se vit aussi métamorphosé en huppe, et Itys, son fils, en chardonneret. Pandion ayant appris la nouvelle d'une aventure si funeste, en mourut de chagrin.

PHILONOMÉ. Fille de Nyctimus et de la nymphe Arcadie, suivait ordinairement Diane à la chasse. Mars prenant la forme d'un berger, gagna les bonnes grâces de Philonomé, et la rendit mère de deux enfants jumeaux. Craignant l'indignation de son père, elle les jeta dans l'Erimanthe. Le dieu, leur père, prit soin de les sauver, au rapport de Plutarque.

PHILONOMÉ. Fille de Cragasus, renouvela envers Ténès, son beau-fils, l'histoire de Phèdre à l'égard d'Hippolyte.

PHILOTE. C'est, d'après Hésiode, le nom d'une des filles de la Nuit.

PHILYRA. Fille de l'Océan, fut si sensible aux déclarations d'amour de Saturne qu'elle se lia d'un commerce intime avec lui. Rhéa, femme de Saturne, y fut trompée quelque temps; mais enfin se doutant d'une intrigue, elle veilla si bien sur la conduite des deux amants qu'elle finit par les surprendre. Saturne, pour se cacher, prit la forme d'un cheval, et s'enfuit en faisant retentir tout le Pélion de ses hennissements, comme Virgile le raconte dans ses Géorgiques. Mais Philyra fut si honteuse, qu'elle abandonna le pays, et s'en alla sur les montagnes des Pélasges, où elle mit au monde le centaure Chiron. Le regret qu'elle eut d'avoir mis au monde un tel enfant, composé de la nature du cheval et de la nature humaine, l'obligea à prier les dieux de la métamorphoser elle-même. Ils exaucèrent sa prière, et la métamorphosèrent en tilleul (φιλύρα est le nom grec de *tilleul*). Un commentateur de Virgile dit que Saturne, pour cacher son intrigue à Rhéa, prit la figure d'un cheval, et donna à Philyra celle d'une jument. (SERVIUS, *lib.* II *Georgic.*)

PHINÉE. Fils d'Agénor, régnait à Salmydesse, dans la Thrace : il avait épousé Cléopâtre ou Cléopâtre, fille de Borée et d'Orythie, dont il eut deux fils, Plexippe et Pandion; mais ayant répudié dans la suite cette princesse pour épouser Idaea, fille de Dardanus, cette marâtre, pour se défaire de ses deux beaux fils, les accusa d'avoir voulu

éshonorer, et le trop crédule Phinée leur t crever les yeux. Les dieux, pour l'en pu-ir, se servirent du ministère de l'Aquilon our l'aveugler. On ajoute qu'il fut en même emps livré à la persécution des harpies qui nlevaient les viandes sur la table de Phi-ée, ou infectaient tout ce qu'elles tou-haient, et lui firent souffrir une cruelle fa-mine. Les Argonautes étant arrivés en ce emps-là chez Phinée, en furent favorable-ment reçus, et en obtinrent des guides pour es conduire au travers des roches Cyanées. En reconnaissance, ils le délivrèrent des arpies, auxquelles ils donnèrent la chasse. Diodore dit qu'Hercule sollicita la liberté les jeunes princes que Phinée tenait en prison, et que n'ayant pu le fléchir, il l'em-porta de force, tua le père, et partagea ses États aux deux enfants.

PHINÉE. Frère de Céphée, jaloux de ce que Persée lui enlevait sa nièce Andromède, qui lui avait été promise en mariage, réso-lut de troubler la solennité de leurs noces : il rassembla ses amis, entra dans la salle du festin, et y porta le carnage et l'horreur. Persée aurait succombé sous le nombre, s'il n'eût eu recours à la tête de Méduse, dont la vue pétrifia Phinée et ses compagnons.

PHLEGETON. Fleuve des enfers, dans la mythologie grecque. Il roulait des torrents de flamme et environnait de toutes parts la prison des méchants. On lui attribuait les qualités les plus nuisibles Ce fut avec l'eau de ce fleuve que Cérès métamorphosa en hibou l'indiscret Ascalaphe, qui, en révélant que Proserpine avait mangé des pepins de grenade, empêcha que cette déesse fût ren-due à sa mère. Aucun arbre, aucune plante, ne croissaient sur les bords de ce fleuve, qui, après un cours assez long en sens contraire du Cocyte, se jetait comme celui-ci dans l'Achéron.

PHLEGIAS. Fils du dieu Mars et de Chrysa, fille d'Halmas, régna dans un canton de la Béotie, qui fut nommée de son nom, *Phlégiade*. Il n'eut qu'une fille, nommée Coronis, qui s'étant laissée séduire par Apollon, devint mère d'Esculape. Phlégias, pour se venger de l'injure que lui avait faite ce dieu, résolut de mettre le feu au temple de Delphes. Apollon, pour l'en punir, le tua à coups de flèches, et il fut précipité dans le Tartare, où il est dans une cruelle appré-hension de la chute d'un rocher qui lui pend sur la tête.

PHLEGIENS. Peuple belliqueux de la Béotie, formé de tout ce que Phlégyas put ramasser de plus brave dans toutes les par-ties de la Grèce. Ce peuple porta son au-dace, dit Pausanias, jusqu'à marcher contre Delphes et à vouloir piller le temple d'A-pollon..... Mais ils furent enfin exterminés par le feu du ciel, par des tremblements de terre continuels, et par la peste. Un critique prétend que c'est aux Phlégiens, et sous leur nom à tous les impies ou sacriléges, que s'adresse le conseil que Thésée donne dans le Tartare, en disant : *Apprenez par mon exemple à n'être point injustes, et à ne pas mépriser les dieux*. (*Æneid.*, lib. VI, 620). Cette explication, adoptée dans la dernière traduction de Virgile, se trouve contredite par d'autres passages sans équi-voque. Valérius Flaccus, dans son poëme des *Argonautes* (lib. II, 190), nous repré-sente la furie Tisiphone, se tenant auprès des viandes que l'on présentait à Thésée et à Phlégias, et y goûtant la première, afin de leur en donner de l'horreur, quelque faim qu'ils eussent. Stace a exprimé cela encore plus clairement dans sa *Thébaïde* (lib. I, 712).

PHLÉGON. C'est le nom d'un des chevaux du Soleil, selon Ovide; il signifie *le brûlant*, et désigne le soleil en son midi. Ce nom, comme celui de Phlégéton, ci-dessus, est formé de φλεγέθω, *je brûle*.

PHLEGRA. Ville sur les confins de la Macédoine et de la Thessalie. Les poëtes disent que les géants combattirent les dieux, et furent foudroyés dans les champs qui en-touraient cette ville.

PHLOE. Nom d'une divinité. On croit que les Lacédémoniens désignaient *Proser-pine* par ce surnom. De même que les La-tins appelèrent Bacchus *Liber*, et Proser-pine *Libera*.

PHOBETOR. Enfant du Sommeil, et le second des trois *Songes*. Ce nom signifie *épouvanter*, parce qu'il effrayait en prenant la ressemblance des bêtes sauvages, des serpents et d'autres animaux qui inspirent la terreur.

PHOBOS, *la Peur*, en grec, était divinisée par les Grecs, et représentée avec une tête de lion. C'était aussi le nom d'un des che-vaux ou d'un des cochers de Mars.

PHOCUS. Fils d'Eaque et de la Néréide. Psammate, jouant un jour avec Pélée et Té-lamon, ses deux frères du premier lit, le palet de Télamon lui cassa la tête et le tua. Eaque, informé de cet accident, et ayant appris en même temps que ces jeunes prin-ces avaient eu auparavant quelque différent avec leur frère, et qu'ils avaient commis cet assassinat à l'instigation de leur mère, les condamna à un exil perpétuel.

PHOEBADES. Prêtres qui, chez les Ro-mains, étaient chargés du culte d'Apollon. — On donnait le même nom aux prêtresses du même dieu, surtout à celles qui pas-saient pour être inspirées de lui.

PHOEBÉ, c'est-à-dire *la brillante*. Divi-nité grecque, la même que *Diane* ou la *Lune*. Cette divinité portait trois noms : on l'ap-pelait *Diane* sur la terre, *Hécate* dans les enfers, et *Phœbé* dans le ciel.

Une autre Phœbé était, suivant Hésiode, fille du Ciel et de la Terre. Elle épousa son frère Cœus, et devint mère de Latone et d'Astérie.

PHOEBUS. C'est le nom que les Grecs donnèrent à *Apollon*, pour faire allusion à la lumière du soleil et à la chaleur qui donne la vie à toutes choses, comme si l'on disait : φῶς τοῦ βίου, *lumière de la vie*. D'au-tres disent que le nom de Phœbus fut donné à Apollon par *Phœbé*, mère de Latone.

Ce qui avait rendu Apollon une divinité très-importante, c'est qu'il excellait dans quatre arts principaux, dont il passait pour l'inventeur chez les Grecs comme chez les Romains, savoir : la divination, la musique jointe à la poésie, la médecine, et l'art de tirer de l'arc. Les poëtes nous le représentent ordinairement avec un ou plusieurs des attributs dépendant de ces arts.

Parmi tous les oracles, aucuns ne furent plus fameux et n'acquirent autant de crédit que ceux d'Apollon. Ce fut la célébrité et le nombre de ses oracles qui le firent regarder comme le dieu de la divination et qui lui méritèrent toutes les épithètes relatives à cet art qu'on lui donna.

On croyait que Jupiter, le premier et le principal dieu des oracles, s'était reposé sur lui du soin d'instruire les mortels par cette voie, qu'il l'avait constitué son prophète et qu'il lui avait enseigné la divination. (ÆSCHYL., *Eumen.*, 19.)

D'autres disent qu'il avait été instruit dans cet art par le dieu Pan, fils de Jupiter et de la nymphe Thymbris (APOLLODOR., lib. I). *Je suis le seul de tous les dieux*, dit Apollon, dans Homère, *qui connaisse les desseins de Jupiter*. (*Hymn. in merc.*, 534, 535.)

Il passait pour tout savoir et pour être incapable de tromper, deux raisons suffisantes pour exciter la confiance qu'on avait en lui.

Le laurier, consacré à Apollon, avait rapport à la fable de Daphné, qui fuyant pour se dérober à ses poursuites, fut changée en cet arbre. Diodore de Sicile dit qu'Apollon fut le premier qui trouva cet arbuste, et selon Nicandre (*Alexipharm.*, 200), c'est lui qui, le premier, en a été couronné. Virgile a suivi cette tradition.

Le laurier, selon Pline, était agréable à ce dieu, parce qu'il en croissait beaucoup sur le Parnasse. Eusèbe (*Præpar. evangel.*) assure que le laurier était consacré à Apollon, parce que cet arbre était plein de feu; le bruit vif qu'il rend, lorsqu'on vient à le brûler, produit la vertu de deviner. La prêtresse du temple de Delphes en mâchait des feuilles pour exciter en elle l'enthousiasme avec lequel elle rendait ses oracles. (PROCLUS, apud Phot., 987.)

Enfin il y avait des fêtes nommées Δαφνηφόρια que l'on célébrait en Béotie tous les neuf ans en l'honneur d'Apollon isménien et galaxien, dans lesquelles les prêtres portaient des rameaux de laurier. Il n'en fallait pas davantage pour faire donner au dieu le surnom de Δαφνηφόρος qu'on lit dans Anacréon (*Od.* 13).

Plusieurs monuments nous présentent le laurier comme attribut d'Apollon; on le voit sur un médaillon de Commode, frappé à Magnésie sur le Méandre. (Cabin. de M. Pellerin.)

La musique est vénérable en toute manière, dit Plutarque (PLUTARCH., *De music.*) puisqu'elle est une invention des dieux. Ce n'est pas d'un homme, ajoute-t-il, que nous tenons cet art précieux, c'est d'Apollon lui-même, ce dieu orné de toutes les qualités les plus estimables. Quoique plusieurs auteurs (PAUSAN. edit. Kunh. p. 767) attribuent l'invention de la lyre à Mercure: il est constant, selon Plutarque, qu'Apollon est l'inventeur de la flûte et de la cithare; d'ailleurs il paraît que l'on a quelquefois confondu la lyre avec la cithare, et c'est ce qui a fait donner au dieu tantôt l'épithète de λυροεργός comme dans l'hymne d'Orphée, celles de λυρογηθὴς et de λυροκτύπος dans d'autres auteurs, et tantôt celle de εὐφόρμιγξ. Quoi qu'il en soit, il était regardé comme le dieu principal de la musique. C'est ainsi qu'Homère nous le peint en plusieurs endroits de ses ouvrages. Dans l'hymne qu'il a composé en l'honneur de ce dieu, le poëte le représente au milieu des dieux avec l'appareil le plus brillant et la démarche la plus majestueuse, touchant d'un plectrum ou d'une lyre de laquelle il tire des sons enchanteurs.

On ne doit donc pas être étonné de tous les éloges qui sont donnés à Apollon par les poëtes. Ils l'ont représenté à la tête des muses et comme leur chef. Homère le peint fixant l'attention des dieux charmés du son de sa lyre et de ses chants, et les muses lui répondant en chœur. (*Hymn. in Apoll.* 188.) De là lui vint le surnom Μουσαγέτης.

Si Apollon était reconnu pour le dieu de la musique et de la poésie, il était aussi regardé comme le dieu de la médecine. Soit que les Grecs aient confondu Apollon avec le soleil et qu'ils aient eu égard à ses effets sur les hommes, et à la diversité des plantes que cet astre fait naître et dont l'usage est si nécessaire en médecine, soit qu'ils aient eu peut-être une autre idée d'Apollon, il n'est pas moins vrai qu'ils ont regardé ce dieu comme l'inventeur de la médecine, et c'était un des arts dans lequel ils croyaient qu'il excellait le plus.

C'est sans doute par licence que le poëte nomme Esculape inventeur de la médecine; mais quoiqu'il ne le fût pas réellement, cependant en qualité de fils d'Apollon qui lui avait appris tous les secrets de cet art, il fut révéré lui-même comme le principal dieu de la médecine, après son père. C'est pour cette raison qu'il est souvent représenté sous la figure d'un serpent.

Le serpent était le symbole de la médecine, non-seulement parce qu'il se rajeunit, pour ainsi dire, en changeant de peau tous les ans; mais encore parce que entre les différentes espèces de serpents, il y en a qui servent à la composition de remèdes salutaires. Sous ce rapport, il est fréquemment figuré sur les monuments comme attribut d'Apollon. Il peut néanmoins convenir à ce dieu relativement à la fable du serpent Python. L'arc était pareillement un de ses attributs, parce qu'il l'avait inventé et s'en était servi pour tuer le serpent. Les Grecs ont toujours interprété par Apollon la divinité nommée *Horus* chez les Egyptiens (JABLONSK, *Panth. Ægypt.*); laquelle était chez ces derniers peuples la même que le

oleil, suivant quelques auteurs. Nous observerons aussi que le symbole de l'épervier ui se rapporte au soleil sur les anciens monuments des Egyptiens, est également chez ux celui d'*Horus*. Cet oiseau était consacré u soleil à cause de la rapidité de son vol, -lon Eustathe (*Iliad.*, A). Parce que plus soleil brille, plus l'épervier s'élève en air, selon Eusèbe (*Præpar. evang.*, lib. III).

Le cygne était consacré à ce dieu ainsi u'au soleil à cause de sa blancheur, selon ustathe, (*Iliad.* Δ, p. 449) qui dit ailleurs ue c'était l'oiseau d'Apollon pour les trois ropriétés qu'il réunit, le chant, la diviation et la blancheur. Enfin les griffons ui étaient consacrés au soleil, comme personne ne l'ignore, sont encore un des attrints d'Apollon.

L'identité d'Apollon avec le soleil paraît onc en quelque sorte établie par la ressemblance de leurs symboles. La question araît être absolument décidée par une strohe de l'ode d'Horace pour les jeux séculaires.

Les poëtes ont quelquefois confondu Phœbus avec le soleil, et ce nom est devenu plutôt un synonyme qu'une épithète de celui l'Apollon : Homère les joint très-souvent ensemble. Quand il dit que le dieu invoqué par Chrysès descend du ciel, armé de son arc, et portant son carquois pour venger son prêtre de l'injure des Grecs, il réunit les noms de Phœbus et d'Apollon (*Iliad.* A, 43). On en trouve plusieurs autres exemples dans ses ouvrages et dans son hymne en l'honneur d'Apollon. Or les grammairiens décomposant le nom de Phœbus, Φοῖβος disent que c'est la même chose que Φόβιος dont l'étymologie serait φῶς et βίος, la *lumière et la vie;* et Phœbus selon eux signifie *pur, brillant, qui donne la vie.* Les poëtes et les mythologues voulant désigner les rayons du soleil ont feint que cet astre avait une chevelure dorée.

PHOENICOPTERE ou FLAMMANT. Cet oiseau était consacré à Isis.

PHOLOÉ. Montagne de la Thessalie, ou Quintus de Smyrne, dit (lib. VII) qu'Hercule tua le centaure Hylas.

PHOLUS. Un des Centaures, fils de Silénus et de Mélia. Hercule allant à la chasse du sanglier d'Erimanthe, logea en passant chez le centaure Pholus qui le reçut humainement, et lui fit bonne chère. Au milieu du festin, Hercule ayant voulu entamer un muid de vin qui appartenait aux autres centaures, mais que Bacchus ne leur avait donné qu'à condition d'en régaler Hercule, quand il passerait chez lui : ceux-ci lui en refusèrent l'usage; ils l'attaquèrent même vivement; les uns armés de gros arbres avec leurs racines, les autres de grosses pierres, les autres de haches, ils fondirent tous ensemble sur Hercule : le héros, sans s'étonner, les écarta à coups de flèches, et en tua plusieurs de sa massue. Son hôte ne prit aucune part à ce combat, sinon qu'il rendit aux morts les devoirs de la sépulture comme à ses parents ; mais par malheur une flèche qu'il arracha du corps d'un de ces centaures, le blessa à la main, et quelques jours après il mourut de sa blessure. Hercule fit à son ami de magnifiques funérailles, et l'enterra sur la montagne appelée depuis Pholoé, du nom de Pholus.

PHORBAS. Chef des Phlégiens, homme cruel et violent, s'étant saisi des avenues par lesquelles on pouvait arriver à Delphes contraignait tous les passants de se battre contre lui à coups de poing, pour les exercer, disait-il, à mieux combattre aux jeux pythiens; et après les avoir vaincus, il les faisait mourir cruellement. Apollon, pour punir ce brigand, se présenta au combat déguisé en athlète, et assomma Phorbas d'un coup de poing. On le croit père d'un Actor et d'Augias.

PHORCYNIDE. Fille de Phorcys. Toutes les filles de Phorcys ne portaient pas ce nom. On le donnait plus particulièrement à trois. Les Phorcynides n'avaient qu'un œil pour elles trois, dont elles se servaient tour à tour. Palæphatus réfute cette fable dans son chapitre 32.

PHORCYS. Nom d'un dieu des anciens Grecs. Il était fils du Pont, c'est-à-dire de l'Océan et de la Terre (Hesiod., *Theog.*, 237). Varron dit qu'il était fils de Neptune et de la nymphe Thésée, ou comme d'autres disent, Thoose. Il eut plusieurs filles, les Phorcynides, les Gorgones, Méduse, Schœnon et Euryale, de plus la nymphe Thoose, qui eut de Neptune le cyclope Polyphème. Il fut encore père du dragon qui gardait les pommes des Hespérides (Hesiod., 233). Il eut encore Scylla d'Hécate ; Palæphatus, c. 32, veut que ç'ait été un roi de Sicile et de Sardaigne, qu'Atlas vainquit dans un combat naval, et qu'il y fut submergé.

PHORONÉE. Fils du fleuve Inachus, conjointement avec trois autres fleuves, Céphise, Astérion et Inachus, fut arbitre entre Neptune et Junon qui disputaient à qui aurait le pays d'Argos sous son empire : le différend ayant été jugé en faveur de Junon, Neptune en eut du ressentiment, et mit à sec tous les fleuves. Phoronée fut le fondateur du temple de la déesse à Argos; et Eupalème en fut l'architecte. Il bâtit une ville, et cette ville fut nommée *Phoronique.*

PHOSPHORE était représenté sous la figure d'un jeune homme, portant un flambeau élevé. C'était le même génie que les Latins appelèrent *Lucifer.* C'est le nom que l'on donne à la déesse *Até*, à *Diane*, et à *l'étoile de Vénus.* Cette dernière était particulièrement honorée sur le mont OEta.

Plutarque (*Colotem.*) et Hésychius font mention des *Phosphories*, fêtes établies en son honneur.

PHO-TO-LI. Esprit vénéré dans le royaume de Camboge, au XIIIe siècle, et auquel on sacrifiait des victimes humaines. Il avait un temple à l'est de la ville capitale. Chaque année le roi y allait lui-même pour y offrir

un semblable sacrifice pendant la nuit. Ce temple était gardé par mille soldats. C'est ainsi, ajoute un auteur chinois, qu'ils honoraient les esprits.

PHOU-KÈ-RÈ. Nom que les Karians donnent à l'Etre incréé, tout-puissant, souverainement parfait et bon, présent en tous lieux, mais résidant d'une manière spéciale dans les cieux supérieurs. Cet Etre a créé le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment; sa providence règle et conserve tout. Son nom ordinaire, *Phou-Kè-rè*, signifie *aïeul-Ancien-tout-puissant*.

Outre le culte privé qu'ils lui rendent, les Karians ont encore un culte public. A la nouvelle et à la pleine lune, ils se rassemblent dans leur *Bou-do*, *temple*, où l'on ne trouve ni idoles, ni aucune sorte de représentation humaine.

PHOU-LAÏ. Nom que les Cambogiens donnent au bouddha *Chakya-Mouni*; sa statue est la seule qu'ils placent dans leurs temples; elle est faite d'argile peinte avec du vermillon et de la couleur bleue.

PHOU-SA. Nom que les Chinois donnent aux divinités bouddhistes de second ordre; il n'est que l'abrégé du vocable *Pou-ti-sa-to*, qui correspond exactement au *bodhisatwa* des Hindous, et il désigne les saints personnages qui ne sont pas encore parvenus à la dignité sublime de boudhas.

PHRA. Ce mot désigne un être divin, suivant les bouddhistes de la Birmanie et du pays de Siam. Mais qu'est-ce que *Phra* ou *dieu?* Cette question, si simple et à laquelle un enfant en Europe répond avec tant de clarté et de précision, est une énigme au bouddhiste. Le Phra bouddhiste n'a rien de toutes ces qualités sublimes que nous attribuons à l'Etre souverain. Le rôle de Phra semble plutôt donner l'idée d'un réparateur de la nature humaine. Les louanges données à Phra par un bouddhiste ne se rapportent pas à lui comme existant actuellement, mais bien à l'être qui, autrefois, étant Phra était doué des plus hautes qualités et qui alors a travaillé à la réforme du genre humain en publiant sa loi. Un bouddhiste rirait si on venait à lui demander s'il croit que Phra l'entend, le voit et peut exaucer ses prières, car il ne s'adresse jamais à lui comme existant actuellement.

PHRA-ARYA-SERYA. Personnage mythologique des Siamois, qui vivait, suivant eux, du temps de Sommona-Codom, ou Gautama. Il avait quarante brasses de hauteur, ses yeux en avaient trois et demie de large, et deux et demie de tour, c'est-à-dire moins de circonférence que de diamètre.

PHRA-MOGLA. Personnage divin des Siamois; c'était un des principaux disciples de Gautama. C'est pourquoi ils placent sa statue à droite de celle de ce saint Bouddha. Ils racontent qu'à la prière des damnés, Phra-Mogla renversa la terre, et prit dans le creux de sa main tout le feu de l'enfer; mais que, voulant l'éteindre, il n'en put venir à bout, parce que ce feu desséchait les rivières, au lieu de s'y éteindre, et qu'il consumait tout ce sur quoi Phra-Mogla voulait le poser.

PHRA-SOUANE. Personnage mythologique des Siamois. C'était un homme saint, qui doutant de la perfection de Gautama, voulut éprouver ses forces et fut vaincu.

PHRA-YOM-PA-BON. Juge des enfers, selon les Siamois. Il préside un tribunal chargé de marquer exactement les mauvaises actions des hommes pour les punir dans une autre vie. Phra-Yom lit continuellement le registre, et quand il arrive à la page qui contient certains faits d'une personne, celle-ci ne manque pas d'éternuer. C'est pourquoi les Siamois ont pris la coutume de souhaiter une longue et heureuse vie à tous ceux qui éternuent.

PHRATRIQUES. C'est le nom d'un repas que les gens d'une même tribu se donnaient à Athènes, pour entretenir l'union et l'amitié. Les Phratriques avaient été institués par Solon.

PHRE. Le dieu du Soleil chez les Egyptiens. On le représentait avec une tête d'épervier, surmontée d'un grand disque rouge. Ce dieu, suivant les Egyptiens, était fils de Phtha et de la déesse Bouta ou Neith, mère de tous les êtres, et la même que les ténèbres primitives. Les Grecs faisaient aussi *Helios* ou leur *dieu-soleil* fils de la nuit.

PHRINON. Ce héros grec disputant à Pittacus, un des sept sages, la propriété du promontoire Sigée, lui proposa un combat singulier dans lequel il fut vaincu par un stratagème de Pittacus. Celui-ci l'enveloppa dans un filet, et le mit hors de combat par cette surprise.

PHRIXUS. Fils d'Athamas et de Néphelé, échappa à la mort qu'Ino sa marâtre lui préparait, comme on l'a dit au mot NÉPHÉLÉ. Le bélier, sur lequel sa mère lui fit prendre la fuite avec Hellé sa sœur, était couvert d'une toison d'or, au lieu de laine. Il arriva heureusement dans la Colchide, où il sacrifia son bélier à Jupiter. Ce bélier fut mis depuis au nombre des signes du Zodiaque, et la toison resta entre les mains d'Ætes, roi du pays, qui la fit garder dans un parc consacré au dieu Mars. *Voy.* ÆTES, HELLÉ, INO, NÉPHÉLÉ, THÉOPHANE, TOISON D'OR. Phrixus épousa Calciope, fille d'Æetes. Les premières années de son mariage furent heureuses. Mais son beau-père, jaloux d'avoir la toison d'or, le fit mourir pour s'en rendre maître. Ses enfants furent sauvés par leur mère Calciope, qui les fit passer secrètement en Grèce.

PHRONTIS. Fils de Prixus et de Calciope.

PHRYGIENNES ou **PHRYGIES.** Fêtes célébrées dans la Grèce en l'honneur de Cybèle, appelée par les anciens *Mater Phrygia.*

PHTHA. Dieu égyptien, le second des trois *Khaméphis*. C'est le feu primordial, créateur, producteur, vivificateur. Les anciens historiens en font le premier dieu qui régna sur l'Egypte un espace de temps in-

éterminé, à cause de son éclat le jour et la uit. Après lui régna le Soleil ; ce qui con- orde parfaitement avec la cosmogonie de loïse qui en tête de la création place d'a- ord le règne du feu ou de la lumière.

Phtha fut appelé *Hephaistos* par les Grecs *Vulcain* par les Latins. Il est représenté ous les formes les plus diverses : le plus ouvent on le voit enfermé dans une sorte e chapelle, comme dans l'œuf du monde. Il ïecte toujours des formes bizarres. Ordi- airement sa tête est celle d un épervier ou 'un scarabée.

Une des manifestations de ce dieu porte : nom de *Phtha-Sokari ;* il est alors repré- enté sous la forme d'un enfant. En cet état, s Grecs l'appelaient *Harpocrate*.

PHTHONOS, l'*Envie*. Les Grecs en avaient it un dieu, parce que ce mot, dans leur ingue, est du genre masculin. Ils le repré- entaient précédant la Calomnie, avec les iêmes attributs que l'Envie.

PHYLACUS. Citoyen de Delphes et un de es héros de l'ancien temps, dit Pausanias, *Phocic.*) qui dans le temps de l'irruption des aulois, sous Brennus parurent en l'air nimant les Grecs et combattant eux-mêmes ontre les barbares, pour sauver de leurs ureurs Delphes et son temple.

PHYLAX. Surnom d'*Hécate*, qui signifie *a gardienne*, de φυλάσσω, *je garde*.

PHYLLIS. Fille de Lycurgue, roi des Dau- iens, ou de Sithon, roi de Thrace, n'avait as vingt ans, lorsqu'elle perdit son père, et nonta sur le trône. Démophon, roi d'Athènes, yant été jeté par la tempête sur les côtes le Thrace, en revenant de la guerre de Troie, ut bien accueilli par la jeune reine, et s'en it extraordinairement aimer. Après quelques nois passés dans la plus tendre union, le rince obligé de retourner à Athènes pour es affaires de son royaume, promit à Phyl- s d'être de retour dans un mois au plus ard. Mais trois mois s'écoulèrent sans que a princesse eût aucune nouvelle de son mant : c'est dans ces circonstances qu'Ovi- le lui fait écrire une lettre (*Heroid.*, 2) dans aquelle elle emploie pour ranimer l'amour u jeune prince, toutes les raisons que le ien peut inspirer. Elle lui reproche son nanque de foi, lui rappelle ses serments et ar combien de soins, elle a mérité sa ten- lresse. Démophon lui avait marqué le jour récis où il serait de retour. Ce jour étant rrivé, elle courut neuf fois au rivage où il levait aborder et n'en recevant aucune es- èce de nouvelles, elle se jeta dans la mer. Le lieu où elle périt, fut appelé les neuf che- nins, en mémoire de cette course, et on y bâtit ensuite la ville d'Amphipolis. Avant le départ de Démophon, elle lui avait emis une boîte consacrée, disait-elle, à Rhéa mère des dieux, en lui recomman- dant de ne l'ouvrir que quand il n'aurait lus d'espérance de revoir la Thrace. Il rriva dans l'île de Chypre, et Phyllis se donna la mort. On ajoute que les dieux la changèrent en arbre parce que les feuilles des arbres sont nommées en Grec, φύλλον, et que Démophon étant revenu quelque temps après, l'arbre fleurit, comme si Phyllis était sensible à son retour. D'autres disent qu'il vint sur le tombeau de cette princesse des arbres dont les feuilles, dans une saison de l'année, paraissaient mouillées, comme si elles répandaient des larmes sur Phyllis.

PHYLLIUS, pour plaire au fils d'Hyrie, dit Ovide (*Metam.*, VII) apprivoisait des oi- seaux et des lions, dont il lui faisait présent. Dans ce dessein, il avait combattu contre un taureau indompté et l'avait vaincu ; mais voyant que tous ses soins étaient inutiles, et qu'il était impossible de s'en faire aimer, il le lui refusa dans le temps qu'il le lui de- mandait avec empressement. Le jeune- homme se voyant rebuté, lui dit avec dédain : vous souhaiterez en vain dans la suite de m'avoir accordé ma demande ; et sur cela il se précipita du haut d'un rocher ; mais il ne périt pas, les dieux l'ayant changé en cygne pendant sa chute. Sa mère Hyrie, qui le crut mort, versa tant de larmes, qu'il s'en forma un lac, auquel on donna son nom.

PHYLLOBOLIE, φυλλοβολία. Mot qui dé- signe l'usage où étaient les anciens, de jeter des fleurs et des feuilles sur les tombeaux des morts. Les Romains, en prenant cette coutume des Grecs, joignirent aux fleurs quelques flocons de laine. La phyllobolie se pratiquait aussi à l'occasion des victoires gagnées par un athlète dans quelqu'un des jeux publiques ; on ne se contentait pas de jeter des fleurs aux victorieux ; mais encore à ceux de ses parents qui se trouvaient en sa compagnie.

PHYLODOCE. Une des *Nymphes* que Vir- gile donne pour compagne à Cyrène mère d'Aristée.

PHYSA. Les Egyptiens vénéraient ce poisson sur lequel nous n'avons aucun dé- tail.

PHYSCOA. *Nymphe* de la basse Elide, qui fut aimée de Bacchus, et dont elle eut un fils nommé Narcée.

PHYTALIDES. Descendants de Phytalus ; Cérès leur avait donné l'intendance de ses mystères, en reconnaissance de l'hospita- lité que *Phytalus* avait exercée à son égard.

PHYTALMIOS. Les Grecs honoraient sous ce nom, *Jupiter*, comme le créateur de toutes les productions de la nature.

Les habitants de Trézène donnaient le même titre à *Neptune* parce que ce dieu, dans sa colère, inonda tout le pays des eaux salées de la mer, fit périr tous les fruits de la terre, et ne cessa d'affliger les Trézéniens que lorsqu'ils l'eurent apaisé par des vœux et des sacrifices. Ce nom pourrait signifier qu'on aurait eu pour objet de prier le dieu de sauver les hommes en contenant dans leurs limites les eaux de la mer, et en les éloignant des productions de la terre.

PHYTALUS. Un des héros de l'Attique. Lorsque Cérès cherchant sa fille, passa dans l'Attique, Phytalus la reçut chez lui ; et la déesse, par reconnaissance, lui fit présent de l'arbre qui porte des figues ; arbre qui

n'était connu auparavant qu'à la table des dieux.

PHYTIE. Surnom sous lequel les Phéastiens célébraient, en l'honneur de Latone, une fête nommée *Ecdysie*. Le mot grec φύτιος signifie *auteur de la vie, de la génération et de la végétation*. Les Grecs donnaient encore cette qualification à *Jupiter* et à *Diane*.

PHYXIEN, φύξιος. Surnom de *Jupiter*, dérive de φεύγω, *je me réfugie*. Ce dieu était censé le protecteur de ceux qui cherchaient un asile dans ses temples.

PI. Sacrifice que les Chinois offrent à l'esprit du foyer.

PIACHES. Nom sous lequel les Américains de la côte de Cumana désignaient leurs prêtres qui, aux fonctions de ministres de la religion, joignaient encore l'exercice de la médecine ; ils étaient aussi les conseillers des caciques dans toutes leurs entreprises. Leurs principales divinités étaient le Soleil et la Lune, qu'ils assuraient être le mari et la femme. Ils regardaient le tonnerre et les éclairs comme des signes sensibles de la colère du Soleil.

PIACULUM. Sacrifice expiatoire. *Piacula*, chez les Latins, étaient ce que les Grecs appelaient καθάρματα, les purgations dont on se servait pour expier ceux qui avaient commis des crimes. Ce mot signifiait aussi les *parfums*, θυμιάματα, qu'on employait pour délivrer ceux qui étaient possédés de quelque démon.

PIASA. Etre mythologique des nations qui habitent les bords du fleuve Mississipi. En remontant le fleuve, et près de l'embouchure de la rivière des Illinois, on trouve un petit ruisseau qui s'appelle le *Piasa*, c'est-à-dire, en langue sauvage, *l'oiseau qui dévore l'homme*. Dans ce même endroit, on remarque sur un rocher uni et perpendiculaire, au-dessus de la portée de la main, la figure d'un énorme oiseau ciselée dans le roc, les ailes déployées. L'oiseau que cette figure représente, et qui a donné le nom au petit ruisseau, a été appelé par les Indiens le Piasa. Ils disent que, plusieurs mille lunes avant l'arrivée des blancs, quand le grand Mammouth ou Mastodonte, que Nanabousch a détruit, et dont on retrouve aujourd'hui les ossements, dévorait l'herbe de leurs immenses et vertes prairies, il y avait un oiseau d'une grandeur si démesurée, qu'il enlevait sans peine un cerf entre ses griffes. Cet oiseau, ayant goûté un jour la chair humaine, ne voulut plus depuis se rassasier d'autres mets. Enfin Outaga, chef guerrier dont la renommée s'étendait au delà des grands lacs, se sépara du reste de sa tribu, jeûna l'espace d'une lune dans la solitude, et pria le Grand-Esprit, le Maître de la vie, de vouloir délivrer ses enfants des griffes du Piasa. La dernière nuit de son jeûne, le Grand-Esprit apparut en songe à Outaga, l'avertit de choisir vingt guerriers, chacun armé d'un arc et d'une flèche empoisonnée, et de les cacher dans un endroit désigné. Un seul guerrier devait se montrer à découvert, pour servir de victime à Piasa sur lequel tous les autres décocheraient leurs flèches, au moment où l'oiseau s'élancerait sur sa proie. Outaga s'offrit lui-même pour servir de victime : il était prêt à mourir pour sa nation. Debout sur une éminence, il vit le Piasa perché sur le roc ; il se dressa de toute sa hauteur, appuya ses pieds fermement sur la terre, la main droite sur son cœur, qui ne battait pas, et entonna d'une voix ferme le chant de mort d'un guerrier. Aussitôt le Piasa prit son essor, et comme un éclair il s'élança sur le chef. Tous les arcs étaient tendus, et chaque flèche lui entre dans le corps, jusqu'à la plume. Le Piasa jeta un cri effrayant et sauvage, et expira aux pieds d'Outaga. Ni les flèches, ni les griffes de l'oiseau n'avaient touché le guerrier. Le Maître de la vie, pour récompenser le dévouement généreux d'Outaga, avait suspendu un bouclier invisible au-dessus de sa tête. En mémoire de cet événement, l'image du Piasa a été ciselée dans le roc. Telle est la tradition indienne. En tout cas, ce qu'il y a de certain, c'est que l'on voit sur le roc la figure d'un énorme oiseau, qui paraît ciselée, à une hauteur inaccessible. Jamais un sauvage ne passe par cet endroit dans son canot, sans tirer un coup de fusil sur la figure de l'oiseau. Les marques que les balles ont laissées sur le roc sont presque innombrables. Les ossements de plusieurs milliers d'hommes sont entassés dans les cavernes tout autour du Piasa. Comment, par qui, et pourquoi ? Il n'est pas aisé de le deviner.

PI-CHA-MEN. Dieu du Panthéon bouddhiste chez les Chinois; son nom signifie *glorieux*. Il habite, dans le premier ciel, le parvi de cristal situé au nord du mont Mérou. Il a sous ses ordres des myriades de génies belliqueux.

PI-CHE-TCHE. Autres génies des bouddhistes de la Chine, qu'on suppose respirer les esprits des animaux et la vapeur des graines. Ce sont les mêmes, à ce qu'on dit, que les *Pisatchas* des Hindous.

PICOLLUS ou PIKOLLOS. Seconde divinité des anciens habitants de la Prusse, qui lui consacraient la tête d'un homme mort, ou, selon d'autres, la tête d'une bête morte. Aux jours de leurs grandes fêtes, ils brûlaient du suif dans les maisons des grands, en l'honneur de ce dieu, qui se faisait voir lorsqu'il mourait quelqu'un. Si alors on ne l'apaisait par des sacrifices, il les tourmentait de différentes manières. Si on négligeait de le satisfaire, il se présentait une seconde fois ; et lorsqu'on lui donnait la peine de paraître une troisième, on ne pouvait plus l'apaiser que par le sang humain ; mais leur prêtre en était quitte pour se faire une incision au bras et en répandre quelques gouttes. Ils connaissaient que le dieu Picollus était satisfait lorsqu'ils entendaient du bruit dans le temple.

PICUMNUS et PILUMNUS étaient deux frères, fils de Jupiter et de la nymphe Garamantis. Le premier avait inventé l'usage de fumer les terres, d'où il fut surnommé *Sterquilinus*, et *Pilumnus* celui de moudre le blé

est pourquoi il était honoré particulièrement par les meûniers. Tous deux présidaient aux auspices qu'on prenait pour les mariages; alors on dressait pour eux des lits dans les temples. A la naissance d'un enfant, lorsqu'on le posait par terre, on le recommandait à ces deux divinités, de peur que le dieu Sylvain ne lui nuisît. Picumnus était particulièrement révéré chez les Etrusques. Il présidait aux augures, à la tutèle des enfants et aux mariages. Il passait pour le génie du mari.

PICUS. Fils de Saturne, succéda à Janus au royaume d'Italie. C'était un prince qui joignait à une grande beauté tous les agréments de l'esprit; il n'avait pas encore vingt ans qu'il avait attiré sur lui les regards de toutes les nymphes du pays. Il donna la préférence à la belle Canente, fille de Janus. Un jour qu'il était à la chasse, il rencontra Circé dans un bois, où elle était venue cueillir des herbes pour ses opérations magiques; elle sentit d'abord un violent amour pour lui; mais l'ayant trouvé insensible, elle le frappa de sa baguette, et aussitôt tout le corps de Picus fut revêtu de plumes, et ne conserva de ce qu'il était auparavant que son nom Picus, en français *pivert*. Ses gardes étant venus à son secours, furent aussi métamorphosés en différentes espèces d'animaux. Picus, après sa mort, fut mis au rang des dieux indigètes. Servius prétend que cette fiction est fondée sur ce que ce prince, qui se piquait d'exceller dans l'art de connaître l'avenir, se servait pour cela d'un pivert qu'il avait su apprivoiser.

PIDZOU-PENNOU. Dieu de la pluie chez les Khonds, peuple de la côte d'Orissa, dans l'Hindoustan. Lorsque les pluies viennent à manquer, toute la tribu s'assemble pour invoquer Pidzou-Pennou. Les querelles sont alors oubliées ou suspendues; tout le monde sort au dehors, hommes, femmes, enfants, accompagnés d'une musique bruyante, poussant de grands cris, dansant et gambadant en rond. On demande le dieu des pluies à quelque vieil arbre ou à un rocher déterminé.

PIED DE BON AUGURE. Les Romains attachaient une grande importance à entrer du pied droit plutôt que du pied gauche dans les temples, les maisons ou l'appartement de ceux qu'ils respectaient. Y entrer du pied gauche était regardé comme un présage sinistre. On lit sur quelques inscriptions, auxquelles sont joints les pieds ou les plantes des pieds : *Salvos isse salvos redisse.... læti libentes vota solvant.* Isis devait être, en particulier, l'objet des vœux des voyageurs, à cause des maux qu'elle avait soufferts dans ses courses.

PIELUS. Fils de Pyrrhus et d'Andromaque. Il paraît constant que c'est lui qui succéda au trône de son père, et que c'est de lui que descendait Pyrrhus, si célèbre par ses guerres contre les Romains. *Voy.* LANASSE, PYRRHUS.

PIERA. Fontaine qui était sur le chemin d'Elis à Olympie : les directeurs et directrices des jeux olympiques ne pouvaient entrer en fonction qu'ils ne se fussent auparavant purifiés avec de l'eau de la fontaine Piéra, qui était réputée souveraine.

PIERIDES. Surnom donné aux *Muses*, soit à cause du mont *Piérius*, en Thessalie, qui leur était consacré, soit pour leur victoire sur les filles de *Piérus*, roi de Macédoine, qu'on nommait aussi *Piérides*. Elles étaient neuf, et elles excellaient dans la musique et dans la poésie. Fières de leur nombre et de leurs talents, elles osèrent aller chercher les neuf Muses sur le mont Parnasse pour leur faire un défi et disputer avec elles du prix de la voix; le combat fut accepté, et les nymphes de la contrée furent choisies pour arbitres. Celles-ci, après avoir entendu chanter les deux parties, prononcèrent toutes de concert en faveur des déesses du Parnasse. Les Piérides, piquées de ce jugement, dirent aux Muses beaucoup d'injures, et voulurent même les frapper, lorsqu'Apollon les métamorphosa en pies, leur laissant toujours la même envie de parler.

PIERRE. C'était un des noms mystérieux de *Jupiter;* on dit qu'il fut ainsi nommé de la pierre dont on assommait la victime dans les traités ou de celle que Rhéa donna à dévorer à Saturne à la place de Jupiter, son fils. Le serment fait par ce nom était très-respecté, au dire d'Apulée; c'est ce que Cicéron appelle *Jovem lapidem jurare.* Jupiter Lapis était souvent confondu avec le dieu Terme. Dans les carrefours et les lieux où aboutissaient plusieurs chemins, les anciens dressaient, pour indiquer la route, des monceaux de pierres, qu'ils appelaient *thermulæ* ou *statues de Mercure*, et que chaque voyageur avait soin d'augmenter, en y jetant une pierre; c'est ce qui fait que ce dieu est souvent appelé *lapidum congeries.*

Hercule étant tombé dans une espèce de démence, peu s'en fallut qu'il ne tuât Amphitrion, son père putatif; une pierre que lui jeta Minerve l'arrêta dans sa frénésie, en le faisant tomber dans un profond sommeil. On appela cette pierre *sophronister*, c'est-à-dire *qui fait revenir à la raison.* Peut-être donc qu'ici Hercule, après s'être réveillé de son sommeil, regarde cette pierre mystérieuse et la met sur l'autel de Minerve. Une autre fois (ESCHYL., ap. Strab., l. v, p. 183) Hercule ayant à combattre les Liguriens, il se trouvait sans flèches, le Destin l'ayant ainsi ordonné, et de plus il était dans un lieu où il ne pouvait pas avoir des pierres; mais Jupiter, par le moyen d'une nuée remplie de pierres, lui fournit bientôt des armes contre ses ennemis.

On lit dans un poëme sur les pierres, attribué à Orphée, qu'Apollon donna au Troyen Hélénus une pierre qui avait le don de la parole. Hélénus voulant essayer la vertu de cette pierre, s'abstint pendant plusieurs jours du lit conjugal, des bains, et de manger de la chair des animaux. Ensuite il fit plusieurs sacrifices, il lava la pierre dans une fontaine, il l'enveloppa soigneusement, et il la mit dans son sein. Après cette pré-

paration qui rendait la pierre animée ; pour l'exciter à parler, il fit semblant avec la main de vouloir la jeter, et alors elle fit un cri semblable à celui d'un enfant qui désire le lait de sa nourrice. Hélénus profitant de ce moment interrogea la pierre sur ce qu'il voulait savoir, et il en reçut des réponses certaines ; c'est au moyen de ces réponses qu'il prédit la ruine de Troie, sa patrie.

Dans les poésies d'Ossian, il est fait mention de *la Pierre du pouvoir*, invoquée par le roi d'une île du Schetland. C'était probablement l'image de quelque divinité des peuples du Nord.

Certaines pierres dressées ou couchées sont à peu près les seuls monuments qui nous restent du culte des Druides, nos pères.

PIERUS, Macédonien étant venu à Thespies, y établit le nombre des neuf Muses, et imposa à toutes les neuf les noms qu'elles ont aujourd'hui, soit qu'il fût inspiré par sa propre sagesse, dit Pausanias, ou guidé par quelque oracle, soit qu'il eût pris ses connaissances de quelque Thrace ; car les Thraces étaient plus savants que les Macédoniens, et plus soigneux des choses divines. D'autres disent que ce Piérus avait neuf filles, et qu'il leur donna les mêmes noms dont on appelait les Muses ; d'où il est arrivé que ses petits-fils ont passé dans l'esprit des Grecs pour être les enfants des Muses.

PIÉTÉ. Cette vertu que les Grecs appelaient *Eusébie*, fut déifiée par les anciens. Ils entendaient par la piété, non-seulement la dévotion des hommes envers les dieux, et le respect des enfants pour leur père, mais aussi une certaine affection pieuse envers leurs semblables. Il est peu de gens qui n'affectent cette bonne qualité lors même qu'ils ne l'ont pas. Tous les empereurs se faisaient appeler pieux ; les plus impies et les plus cruels, comme les autres. La Piété était représentée sous l'emblème d'une femme assise, ayant la tête couverte d'un grand voile. On lui offrait des sacrifices, en particulier, chez les Athéniens. Il ne faut pas oublier ici le temple bâti dans Rome à la Piété, en mémoire du dévouement d'une fille envers sa mère.

PIGÉE. Une des nymphes *Ionides*, qui avaient un temple près du fleuve de Cythère.

PIKTALIS. Dieu de la colère et de la mort chez les anciens habitants de la Prusse, de la Lithuanie et de la Samogitie. Sa statue fut enfermée avec celles de Warpintas, dieu des moissons, et de Perkunas, dieu du feu, dans les cavités du chêne de Romnowe ; on lui offrit trois têtes dans un vase ; une d'homme, une de cheval et une de vache ; elles représentaient toutes trois le sacrifice de la vie.

PILA. Figure d'homme faite de laine, que l'on sacrifiait aux dieux Lares, dans les fêtes appelées Compitales, instituées en l'honneur de ces dieux par le roi Servius. Macrobe nous apprend qu'au commencement on immolait à ces divinités de petits enfants pour la conservation de toute la famille ; mais selon Festus, Brutus ayant chassé les rois de Rome, abolit cet usage barbare et substitua aux enfants de petites figures de laine. On appelait aussi *pila*, une figure de paille que l'on présentait aux taureaux de l'amphithéâtre, pour les animer.

PILAMOU-PENNOU. Dieu de la chasse chez les Khonds, habitants de la côte d'Orissa. Lorsqu'ils entreprennent une partie de chasse, les Khonds demandent toujours au prêtre de leur rendre favorable le dieu de la chasse. Il entasse les armes des chasseurs au bord d'un ruisseau, répand de l'eau dessus, y met une poignée de longues herbes, et sacrifie un oiseau au dieu, qui, s'il est propice, instruit le prêtre de la direction que doivent prendre les chasseurs, et même lui apprend quelquefois le nombre de lièvres, de cochons sauvages, etc., qu'il sait devouer à tomber sous les coups.

PILEATI FRATRES. *Castor* et *Pollux* ainsi nommés par les Romains, à cause de leur bonnet *pileus*.

PILIATCHOUTCHI. Dieu des Kamtchadales ; Koutkou, le créateur, l'établit pour veiller sur les animaux terrestres. Ce dieu, d'une taille fort petite, est vêtu de peaux de goulu de mer, et traîné par des perdrix. Sa femme s'appelle Tirannus. Des écrivains lui donnent des attributs plus relevés. Nous citons un fragment de l'hymne que chantent les Kamtchadales à la fête de la purification des villages : on jugera mieux leur croyance mythologique :

« Vive Piliatchoutchi, le père ! Il habite au-dessus des nues, d'où il verse la pluie et lance les éclairs. L'arc-en-ciel est la bordure de ses vêtements ; les sillons que l'ouragan trace sur la neige, sont les vestiges de ses pas. Il faut craindre ce dieu, ce grand dieu, car il fait enlever les enfants des Kamtchadales, pour supporter éternellement les lampes de cristal qui éclairent son palais de glace. Il est le dieu du ciel ; le soleil est son œil droit, la lune son œil gauche ; tous les fleuves de la terre tombent de sa chevelure, et les baleines de nos mers se cachent de peur, quand le tonnerre de sa colère résonne sur nos rivages ! O grand dieu, sois-nous propice ! »

PI-LIEOU-LI. Le cinquième dieu de la cosmogonie bouddhique, suivant les Chinois. Sa grandeur et sa majesté effacent encore, disent-ils, l'éclat des autres divinités. Il habite la paroi de saphir du mont Mérou.

PI-LIEOU-PO-TCHA. Sixième dieu de la cosmogonie bouddhique. Il est remarquable par la grandeur de ses yeux, et par la faculté dont il jouit de parler toutes les langues. Sa demeure occupe la paroi d'argent du mont Mérou.

PI-LI-TO. Nom que les Chinois donnent aux esprits que les Hindous appellent *Prêtas* ; ce sont des démons faméliques qui, dans toute la durée de leurs Kalpas, n'entendent parler ni de nourriture ni d'eau.

PILLA. Dieu de l'air, adoré dans le Chili ; c'est peut-être le même que le *Pillan* des Araucans.

PILLAN. Dieu suprême des Araucans,

…cien peuple de l'Amérique du sud. Ce …ot signifie *âme, esprit*.

PILUMNUS, roi d'Italie. Il était fils de Jupiter, et il régna dans la partie de la Pouille, qu'on nomma depuis Daunie. Il épousa Danaé. Varron dit encore que Pilumnus et Picumnus étaient les gardiens d'une femme en couche, pour la défendre contre Sylvain et Faune, et les empêcher d'entrer la nuit dans la maison.

Ce dieu fut ainsi nommé *a Pilo*, dit saint Augustin (*De civit. Dei*, l. VI, c. 9), parce qu'on lui attribuait l'invention de *piler* le blé pour le préparer à être mis en pain.

PILWITÉ et **PILWITIS**. On représente Pilwité comme la déesse de la fortune dans la mythologie lithuanienne, et Pilwitis, comme le dieu des granges et des richesses, dans la Samogitie et l'ancienne Prusse. Il est probable que ce n'était qu'une seule et même divinité.

PIMPLA. Montagne de Boétie, voisine de l'Hélicon et consacrée, de même que ce mont célèbre, aux divines Muses, ce qui fait qu'Horace (lib. I, od. 25), en s'adressant à sa Muse, l'appelle *Pimplea dulcis;* c'est ce qui fait dire à Catulle (carm. 103) : *Pimpleum scandere montem*. Ce n'est donc point d'une fontaine de Macédonie, comme l'a cru Festus, mais du mont Pimpla que les Muses ont été surnommées *Pimpléides*.

PIMPLEENNES ou **PIMPLEIDES**. Nom des *Muses*, pris du mont *Pimplée*, contigu à l'Hélicon, qui leur était consacré. Festus le fait venir d'une fontaine de Thessalie, ainsi appelée de l'abondance de ses eaux (πιμπλᾶν, *remplir*).

PIN. C'était l'arbre favori de Cybèle. On le trouve ordinairement représenté avec cette déesse. *Voy*. ATYS. Le pin était aussi consacré au dieu Sylvain; car, dans les images, il porte assez souvent de la main gauche une branche de pin où tiennent des pommes du même arbre. Properce donne encore le pin au dieu Pan, car il dit que le dieu d'Arcadie aime cet arbre. On se servait de cet arbre pour la construction des bûchers sur lesquels on brûlait les morts.

Le jour où le soleil atteignait l'équateur au printemps, on coupait en grande pompe un pin, et on le portait dans le temple de Cybèle.

Il paraît que les Grecs employaient plus ordinairement que les Romains les feuilles de pin pour caractériser les Pans, les Egypans et les suivants de Bacchus. Les Romains les couronnaient plus fréquemment de pampre et de feuilles de lierre, et les modernes ont suivi leur exemple. Si les anciens ont fait choix de ce genre de feuilles par rapport à la durée de leur vert et au peu d'altération qu'elles éprouvent, ne pourrait-on pas ajouter à ces deux motifs qu'ils voulaient exprimer par ce moyen la continuité et la ténacité du goût que l'on a pour le vin.

Les pommes de pin étaient un attribut de Cybèle.

Les pommes de pin sculptées sur les tombeaux rappelaient les pins ou autres arbres résineux qui avaient servi au bûcher.

PINARIENS, *pinarii*. Prêtres d'Hercule. Ils furent ainsi nommés ἀπὸ τῆς πείνης, *a fame, de la faim*, pour marquer qu'il ne leur était pas permis de goûter aux entrailles des victimes, dont les seuls Potitiens avaient droit de manger, et cela en punition de s'être rendus trop tard aux sacrifices dont Hercule leur avait donné le soin; cette punition fut donc l'effet de leur négligence.

Par la suite, le sacré ministère cessa dans ces deux ordres de prêtres; car, du temps de Denys d'Halycarnasse, c'étaient des esclaves achetés des deniers publics qui se trouvaient chargés de ces satisfactions. C'était d'après l'avis d'Appius que les Potitiens avaient aussi résigné l'honneur du choix qui les distinguait. Mais il arriva, dit l'historien latin, que la même année, de douze branches dont était alors composée la famille des Potitiens, il mourut trente personnes toutes en âge d'avoir postérité, et que toute la race fut éteinte. Appius lui-même, pour avoir donné ce conseil, devint aveugle, comme si Hercule eût voulut venger sur Appius et sur tous les Potitiens le mépris qu'ils avaient fait de ses sacrifices.

PINDARE. Un des plus célèbres poëtes de l'antiquité. On raconte de lui qu'étant bien jeune encore, et pendant son sommeil, des abeilles vinrent se poser sur ses lèvres et y laissèrent un rayon de miel, ce qui fut comme un augure de ce que l'on devait un jour attendre de lui. Son nom devint bientôt célèbre dans toute la Grèce; mais ce qui mit le comble à sa gloire, ce fut cette fameuse déclaration de la Pythie qui enjoignait aux habitants de Delphes de donner à Pindare la moitié de toutes les prémices que l'on offrirait à Apollon. On dit que, sur la fin de ses jours, le poëte eut une vision en dormant : Proserpine lui apparut, se plaignant d'être la seule divinité qu'il n'eût pas célébrée dans ses vers; mais, ajoute-t-elle, j'aurai mon tour : quand je vous tiendrai, il faudra bien que vous fassiez aussi un cantique à mon honneur. Pindare ne vécut pas dix jours après ce songe.

PINDE. Montagne de la Grèce entre l'Epire et la Thessalie; elle est célèbre par les poëtes, parce qu'elle était consacrée à Apollon et aux Muses.

PINDJAI. Un des dieux adorés par les Khonds, peuple de la côte d'Orissa. Il est surtout vénéré dans un village du même nom.

PINTADE, ou *poule de Numidie*. Dans la table Isiaque et dans d'autres monuments égyptiens, Isis paraît plus d'une fois avec la dépouille de cet oiseau sur la tête.

PION. Héros que les habitants de Pionie, dans la Mysie, regardaient comme un dieu et auquel ils offraient des sacrifices. Il descendait d'Hercule et il passait pour être le fondateur de la ville. On dit que, pendant le sacrifice, une fumée miraculeuse sortait de son tombeau.

PIONIS. Un des descendants d'Hercule; il fonda la ville de Péonie en Béotie. Les ha-

bitants de cette ville lui rendirent, après sa mort, les honneurs dus aux héros et sacrifiaient même sur son tombeau.

PIRÈNE. Fille du fleuve Achéloüs. Elle fut aimée de Neptune, dont elle eut un fils, nommé Cenchrias; mais ce fils ayant été tué malheureusement par Diane à la chasse, Pirène, inconsolable de cette perte, versa tant de larmes qu'elle fut changée en une fontaine de son nom, qui était dans la ville de Corinthe. Le cheval Pégase buvait à cette fontaine, lorsque Bellérophon se saisit de lui par surprise et le monta pour aller combattre la Chimère.

PIRIPIRIS. Talisman en usage chez plusieurs tribus sauvages du Brésil, du Pérou et des Pampas. Ils sont composés de diverses plantes : il y en a qu'on porte sur les bras, sur les pieds, sur les armes ; d'autres qu'on mâche et qu'on jette ensuite dans l'air ; d'autres dont on boit l'infusion. Ces filtres, à ce qu'on assure, occasionnent un désordre dans le système nerveux. Les autres Piripiris sont plus innocents ; ils passent pour faire réussir à la chasse, assurer les moissons, faire tomber la pluie, provoquer des inondations et disperser des armées ennemies.

PIRITA. Une des avenues qui, suivant les Néo-Zélandais, conduit au Reinga, ou à l'empire de la Mort.

PIRITHOUS, fils d'Ixion, était roi des Lapithes : ayant épousé Hippodamie, il invita les Centaures à la solennité du mariage. Ceux-ci, échauffés par le vin, voulurent faire insulte aux femmes ; mais Hercule, Thésée, Pirithoüs et les autres Lapithes punirent l'insolence de ces brutaux et en tuèrent un grand nombre.

Pirithoüs et Thésée furent unis de l'amitié la plus étroite et la plus constante; voici comment elle commença : Pirithoüs, frappé des grandes actions de Thésée, voulut mesurer ses forces avec lui et chercha l'occasion de lui faire querelle : mais quand ces deux héros furent en présence, une secrète admiration s'empara de leurs esprits; leur cœur se découvrit sans feinte, ils s'embrassèrent au lieu de se battre et se jurèrent une amitié éternelle. Pirithoüs devint le fidèle compagnon de Thésée. Ils formèrent le projet d'aller ensemble enlever la belle Hélène, qui n'avait alors que dix ans ; et en étant venus à bout, ils la tirèrent au sort, à condition que celui à qui elle resterait serait obligé d'en procurer une autre à son ami. Hélène échut à Thésée, qui s'engagea d'aller avec Pirithoüs enlever Proserpine, femme de Pluton : ils descendirent donc dans les enfers pour exécuter leur téméraire projet, mais Cerbère se jeta sur Pirithoüs et l'étrangla. Pour Thésée il fut chargé de chaînes et détenu prisonnier par l'ordre de Pluton jusqu'à ce qu'Hercule le vînt délivrer. Pausanias explique cette fable en disant que Thésée vint dans la Thesprotie avec Pirithoüs à dessein de lui aider à enlever la femme du roi des Thesprotiens, qu'en effet Pirithoüs, désirant passionnément de l'épouser, entra dans le pays avec une armée, mais qu'ayant perdu une bonne partie de ses troupes, il fut pris lui-même avec Thésée par le roi des Thesprotiens, qui les tint prisonniers dans l'île de Cichyros; auprès de Cichyros, ajoute-t-il, on voit le marais achérusien, le fleuve Achéron et le Cocyte, dont l'eau est fort désagréable. Il y a apparence qu'Homère avait visité tous ces lieux et que c'est ce qui lui a donné l'idée d'en faire usage dans sa description des enfers, où il a conservé les noms de ces fleuves. Pirithoüs est compté au nombre des fameux scélérats qui sont punis dans le Tartare.

PIROMI. Statues de bois qui représentaient les prêtres égyptiens. Hérodote prétend que ce mot égyptien signifie *bon* et *vertueux;* mais il veut dire simplement *un homme*.

PIRU. Un des noms du mauvais esprit, dans la mythologie finnoise. *Voy.* HIISI. Les Finnois donnaient le même nom au *feu*, à qui ils rendaient leurs hommages.

PIRULAINEN. Mauvais génie redouté des Finnois; il décoche contre les hommes des traits meurtriers.

PISATCHAS. Mauvais esprits de la mythologie hindoue; ce sont des espèces de vampires qui absorbent les esprits animaux des hommes et la séve des plantes. Ils ressemblent aux Rakchasas, mais ils sont d'une classe inférieure.

PISCATORIENS. Jeux romains renouvelés tous les ans au mois de juillet par le préteur de la ville, en l'honneur de ceux des pêcheurs du Tibre dont le gain était porté dans le temple de Vulcain, comme un tribut qu'on payait aux morts.

PISEUS. Surnom de *Jupiter*, pris de la ville de *Pise* en Elide, où il était particulièrement honoré. Hercule faisant la guerre aux Eléens, prit et saccagea la ville d'Elis; il préparait le même traitement à ceux de Pise qui étaient alliés des Eléens; mais il en fut détourné par un oracle qui l'avertit que Jupiter protégeait Pise. Cette ville fut donc redevable de son salut au culte qu'elle rendait à Jupiter.

PISINOÉ. Une des *Syrènes.*

PISTOR ou *boulanger.* Les Romains donnaient ce surnom à *Jupiter*, parce que, dans le temps où les Gaulois assiégeaient le Capitole, il avait ordonné à la garnison de faire du pain de tout le blé qui leur restait et de le jeter dans le camp ennemi pour faire croire qu'ils ne seraient pas de longtemps pris par la famine; ce qui réussit si bien que les ennemis levèrent le siége.

PITABALDI. Dieu des Khonds sur la côte d'Orissa; son nom signifie *le dieu aïeul;* il est adoré à Chokapand, à Hodzoghoro, à Ogdur et à Nowsagur, tandis que son nom est inconnu dans les districts de l'ouest et du sud. Son emblème est une pierre enduite de safran, placée sous un grand arbre, dans un endroit où la tradition rapporte qu'il a marqué son passage par une fente, en sortant de la terre ou en y rentrant. Pitabaldi a aussi un temple dans un bocage, à Godrisye. On fait à Pitabaldi deux offrandes par an : l'une

au temps des semailles et l'autre à celui de la moisson. Elles consistent ordinairement en une chèvre et quelques oiseaux, avec du lait, du safran, du riz, du beurre liquide et de l'encens. Quelquefois on lui sacrifie des buffles.

PITHÉCUSE. Petite île dans le golfe de Naples : son nom signifie *île aux singes* (πίθηκος, *singe*). Jupiter, dit-on, pour punir les habitants de leur méchanceté, les changea tous en singes. Epiméthée, ayant pris du limon de la terre, en fit une statue, à qui il ne manqua que la vie, pour en faire un homme parfait. Le père des dieux, irrité contre la témérité de cet homme qui osait contrefaire l'ouvrage de Dieu, le changea en singe et le relégua parmi les habitants de Pithécuse.

Diodore de Sicile (lib. xx, c. 59) place dans l'Afrique trois villes de ce nom. Il dit qu'on y rendait un culte aux singes, qui fréquentaient librement les maisons des habitants et qui usaient librement des provisions qu'ils y trouvaient.

PITHÉE. Fils de Pélops et d'Hippodamie, roi de Trézène, était l'homme de son temps le plus recommandable par sa sagesse. Il fit alliance avec Egée, roi d'Athènes, à qui il donna Ethra, sa fille, en mariage. Il se chargea de l'éducation de son petit-fils Thésée qu'il garda auprès de lui jusqu'à ce que le jeune homme fût en état de se signaler dans le monde. Ce fut aussi sous les yeux du sage Pithée que le jeune Hippolyte, son arrière-petit-fils, fut élevé. Il y avait à Trézène un lieu consacré aux Muses, où Pithée enseignait, dit-on, l'art de bien parler. J'ai même lu, ajoute Pausanias, un livre composé par cet ancien roi et rendu public par un homme d'Epidaure. Enfin on montrait à Trézène le tombeau de Pithée, sur lequel il y avait trois siéges de marbre blanc, où il rendait la justice avec deux hommes de mérite, qui étaient ses assesseurs.

PITHEGIES. Fête grecque qui faisait partie des *Anthestéries*. Son nom signifie l'*ouverture des tonneaux*. Plutarque dit que c'était le jour où l'on commençait à boire du vin nouveau.

PITHO, πειθώ. Déesse de la persuasion. Elle était fille de Vénus (PROCL., *in Hesiod.* Ἐργ., p. 30). C'était une des cinq déesses qui présidaient au mariage. (PLUTARCH., *Quæst. rom.*)

Son nom était dérivé de πείθω, *je persuade*. Elle était invoquée principalement par les orateurs : el e eut plusieurs temples ou chapelles dans la Grèce. La ville d'Egialée étant affligée de la peste parce qu'elle avait refusé de recevoir Apollon et Diane, ou plutôt le culte de ces deux divinités, l'oracle déclara aux Egialiens que pour faire cesser le fléau, ils devaient consacrer à Diane et Apollon sept jeunes garçons et autant de jeunes filles : ils obéirent promptement et furent délivrés du fléau. En mémoire de cet événement, ils consacrèrent un temple à la déesse Pitho, parce qu'elle leur avait persuadé d'obéir à l'oracle. Thésée ayant persuadé à tous les peuples de l'Attique de se réunir dans une seule ville, pour ne faire plus désormais qu'un peuple, il introduisit, à cette occasion, le culte de la déesse Pitho. Hipermnestre ayant gagné sa cause contre Danaüs son père, qui la poursuivait en justice, comme désobéissante à ses ordres, en sauvant la vie de son mari, dédia un temple à la déesse Pitho. Enfin elle avait dans le temple de Bacchus à Mégare, une statue de la main de Praxitèle. *Voy.* SUADA qui était la même divinité chez les Romains.

PITHO. C'est le nom d'une des filles de l'Océan. Hermésianax, ancien poëte élégiaque, met la déesse Pitho au nombre des *Grâces ;* il est le seul de ce sentiment.

PITHYS. Jeune nymphe qui fut aimée de Borée. Ce vent, furieux de la préférence qu'il sut qu'elle donnait au dieu Pan, la saisit un jour et la lança contre un rocher, avec une telle violence qu'elle fut brisée : la Terre la reçut dans son sein avant qu'elle fut morte, et la changea en pin. De là vient que Pan porte une couronne de pin dont les feuilles humides semblent toujours pleurer la triste fin de Pithys.

PITRIPATI. C'est-à-dire, *seigneur des Mânes*. Un des noms de *Yama*, dieu des enfers chez les Hindous. On l'appelle aussi *Pitriradja*, roi des Mânes.

PITRIS. Nom que les Hindous donnent aux *mânes ;* ce mot signifie proprement *les ancêtres* (*patres, parentes*). Il y a plusieurs fêtes et plusieurs jours dans l'année consacrés à les honorer. On prend le bain, et on fait des aumônes à leur intention; ou bien on leur offre de l'eau, du riz et différentes sortes de mets. Les pitris sont quelquefois assimilés aux divinités secondaires, et on les invoque en cette qualité, dans les Sradhas ou sacrifices des funérailles.

PIVERT. Oiseau qui était sous la tutelle de Mars, parce que selon Plutarque (*Quæst. rom.*, 21) dans le temps que Rémus et Romulus étaient encore enfants, un pivert volait tous les jours à la caverne où étaient ces enfants, leur portant dans son bec de quoi manger, et le leur mettant à la bouche. C'est ainsi que le dieu Mars prenait soin de ses fils,

Le roi *Picus* avait été métamorphosé en pivert.

PLACIDE. Surnom sous lequel *Vénus* avait à Rome un petit autel. C'est là que les amants brouillés venaient lui confier leurs chagrins et lui demander la réconciliation.

PLANTES. Tout le monde sait que les Egyptiens adoraient les plantes et en particulier celles qui naissaient dans leurs jardins : de là vient que le vers de Juvénal a presque passé en proverbe :

> O sanctas gentes, quibus hæc nascuntur in hortis
> Numina. (Sat. 15.)

PLASTENES. Divinités adorées par les Lydiens qui avaient élevé un temple au sommet du mont Sipyle. Pausanias assure que c'était leur déesse, mère des dieux. Ce nom convient à Cybèle.

PLATANE. Le platane fut d'abord cultivé en Perse où l'on en fait encore aujourd'hui un cas singulier. Hérodote nous raconte que

Xerxès fit entourer d'une chaîne d'or, un platane qu'il avait trouvé en Lydie, et lui donna une garde d'honneur. Il est probable que cet arbre était consacré à quelque divinité. Chez les Grecs et les Romains, on le dédiait au génie de chaque individu, ou à l'esprit tutélaire de celui qui l'avait planté. On lui faisait des couronnes de ses feuilles et de ses fleurs, et on en ornait ses autels. On conservait avec un respect religieux les deux platanes qu'Agamemnon et Ménélas avaient confiés à la terre, l'un à Delphes, l'autre dans une forêt sacrée de l'Arcadie, où mille ans après on le montra à Pausanias. Un de ces arbres, placé au pied du mont Ida, ne perdait jamais ses feuilles, au dire des Crétois. On prétendait que sous son ombrage avaient été célébrées les noces de Jupiter et d'Europe, mais que les rejetons de cet arbre transportés dans d'autres cantons de la Crète, n'avaient plus les mêmes avantages.

PLATANISTE. Le plataniste est sur le rivage de Vasilipotamos, au sud-est du Dromos, et la nature y produit encore quelques platanes à la place de ceux de l'antiquité. Il n'y a guère de terrain dans la Grèce plus célèbre que celui-là; c'est dans la prairie du Platanon, selon le poète Théocrite, qu'on cueillit autrefois les fleurs qui servirent à faire la guirlande dont la belle Hélène fut couronnée le jour de ses noces. C'était aussi l'endroit où les jeunes Spartiates faisaient leurs exercices et leurs combats; cet endroit formait une plaine, ainsi nommée de la quantité de platanes qu'on y cultivait. Elle était toute entourée de l'Euripe, et l'on y passait sur deux ponts. A l'entrée de l'un, il y avait une statue d'Hercule; et à l'entrée de l'autre, on trouvait celle de Lycurgue.

PLATÉE. Fille du roi Asopus, donna le nom à la ville de Platée, en Béotie, qui lui érigea, après sa mort, un monument héroïque. Pausanias raconte une fable à l'occasion de cette Platée. (*Beotic.*, c. 3.) Junon se fâcha un jour, dit-il, contre Jupiter: on ne sait pas pourquoi, mais on assure que de dépit elle se retira en Eubée. Jupiter n'ayant pu venir à bout de la fléchir, vint trouver Cithéron, qui régnait à Platée.

Cithéron était l'homme le plus sage de son temps. Il conseilla à Jupiter de faire faire une statue de bois, de l'habiller en femme, de la mettre sur un chariot, attelé d'une paire de bœufs, que l'on traînerait par la ville, et de répandre que c'était Platée, la fille d'Asopus, que Jupiter allait épouser. Son conseil fut suivi. Aussitôt la nouvelle en vint à Junon, qui part dans le moment, se rend à Platée, s'approche du chariot, et dans sa colère voulant déchirer les habits de la mariée, trouve que c'est une statue. Charmée de l'aventure, elle pardonna à Jupiter sa tromperie, et se réconcilia de bonne foi avec lui. En mémoire de cet événement, les Platéens célébraient une fête en l'honneur de Junon-l'Épousée.

Dans le lieu même où les Grecs défirent Mardonius, on éleva un autel à Jupiter-Eleuthérien ou libérateur, et auprès de cet autel les Platéens célébraient tous les cinq ans des jeux appelés *Eleutheria*. On y donnait de grands prix à ceux qui couraient armés, et qui devançaient leurs compagnons.

Les Platéens célébraient chaque année des sacrifices solennels en l'honneur des Grecs qui avaient perdu la vie en leur pays pour la défense commune. Le seizième jour du mois qu'ils appelaient *anthesterion*, ils faisaient une procession devant laquelle marchait un trompette qui sonnait l'alarme; il était suivi de quelques chariots chargés de myrte et de couronnes de triomphe, avec un taureau noir; les premiers de la ville portaient des vases à deux anses pleins de vin, et d'autres jeunes garçons de condition libre tenaient des huiles de senteur dans des fioles.

Le prévôt des Platéens à qui il n'était pas permis de toucher du fer, ni d'être vêtu que d'étoffe blanche toute l'année, venait le dernier portant une chlamyde de pourpre et tenant un vase et une épée nue, il marchait en cet équipage par toute la ville jusqu'au cimetière où étaient les sépultures de ceux qui avaient été tués à la bataille de Platée, alors il puisait de l'eau dans la fontaine de ce lieu, il en lavait les colonnes et les statues qui étaient sur ces sépultures, et les frottait d'huile de senteur. Ensuite il immolait un taureau; et après quelques prières faites à Jupiter et à Mercure, il conviait au festin général les âmes des vaillants hommes morts, et disait à haute voix sur leurs sépultures: « Je bois aux braves hommes qui ont perdu la vie en défendant la liberté de la Grèce. »

PLÉIADES. C'étaient les sept filles d'Atlas, dont les noms propres sont, *Alcyone*, *Asterope*, *Celeno*, *Electre*, *Maia*, *Merope*, *Taygète*. Elles furent aimées, dit Diodore, par les plus grands dieux et par les héros, elles en eurent des enfants, qui devinrent dans la suite, aussi fameux que leurs pères; et qui furent les chefs de plusieurs peuples. On dit qu'elles étaient très-intelligentes, et que c'est pour cette raison que les hommes les regardèrent comme déesses après leur mort, et les placèrent dans le ciel sous le nom de Pléiades. C'est une constellation septentrionale qui forme comme un peloton de sept étoiles assez petites, mais fort brillantes, placées au cou du Taureau et au tropique du Cancer. C'est celle que le vulgaire appelle la *Poussinière*.

Les Grecs les appelaient *Pléiades* du mot *pleîn*, *naviguer*, parce que leur lever vers l'équinoxe du printemps, ouvrait la navigation dans la Méditerranée. Du nom *Ver*, *printemps*, les Romains les appelaient *vergiliae*.

On raconte que Mérope, l'une des Pléiades, qu'on ne voit plus depuis longtemps, s'est cachée de honte d'avoir épousé un mortel, Sisyphe; tandis que ses sœurs étaient mariées à des dieux, c'est-à-dire aux Titans. D'autres affirment que ce fut Électre qui disparut pour ne pas être témoin des malheurs de sa famille. Un poète dit qu'elle

e montre encore quelques fois, mais sous l'apparence d'une comète.

Les Hindous ne comptent que six Pléiades. Ils disent que les épouses des sept Richis étaient autrefois dans la constellation de la Grande Ourse où brillent encore à présent leurs maris; mais six d'entre elles, s'étant laissé séduire par Agni, dieu du feu, furent chassées du pôle, et demeurèrent errantes dans le ciel, jusqu'à ce que, ayant servi de nourrices à Kartikéya, ce dieu les fixa dans le zodiaque, où on les voit aujourd'hui. La seule Aroundhati mérita par sa vertu de demeurer auprès d'Agastya, son mari. Les anciens Péruviens avaient une vénération singulière pour les Pléiades; ils leur avaient consacré un appartement dans le temple du Soleil.

PLEIONE. Mère des *Pléiades*, à qui elle donna son nom, était fille de l'Océan et de Théthis, et femme d'Atlas. (Ovid., *Fast.*, v.)

PLESTORUS. Divinité des Thraces, à laquelle ils immolaient des victimes humaines. On croit que c'était quelque homme célèbre de leur nation, qu'ils avaient divinisé après sa mort. (Herodot., lib. ix.)

PLEXAURE. Une des *Océanides*, et l'une de celles qui présidaient à l'éducation des enfants mâles, avec Apollon et les fleuves selon Hésiode.

PLEXIPPE. Frère d'Althée, tué par son neveu Méléagre.

PLEXIPPE. Fils de Pandion et de Cléopâtre.

PLINTHIUS. Fils d'Athamas et de Themisto.

PLISTENE. Frère d'Astrée. On le croit le véritable père d'Agamemnon et de Ménélas, quoique les poëtes les appellent pourtant du nom d'Atrides.

PLUMES D'OISEAUX. Ornement des divinités. Isis porte une couronne de plumes d'autruche, parce qu'elles étaient le symbole de l'équité. (Hor. *Apoll.*, lib. ii, in fin.)

PLUTO. *Nymphe*, mère de Tantale.

PLUTON. Fils de Saturne et de Rhéa. Sa mère cacha (*Iliad.*, xv) sa naissance, de peur que Saturne ne l'engloutît, comme il avait fait de ses premiers enfants. Elle ne put cependant le soustraire longtemps à l'avidité de son père, qui fut forcé bientôt après de le rendre à la vie; car Jupiter, associé avec Métis (la Prudence), fille de l'Océan, lui donna un breuvage dont la force était telle, que Pluton, Vesta, Cérès, Junon et Neptune revirent la lumière. Sophocle (*Trachin.*, 1055) l'appelle frère de Jupiter, et Ausone, frère de Jupiter et de Neptune, *Jovi et Consigermanus.*

Le royaume des enfers échut en partage à Pluton; c'est là qu'assis, selon Albricus (*De deor. imagin.*), sur un trône de soufre, avec un regard effrayant, il tient un sceptre de la main droite. Cerbère est placé à ses pieds, ainsi que les Harpies (*Eumenid.*, 273). Des quatre angles de son trône sortaient le Léthé, le Cocyte, le Phlégéton et l'Achéron, qui entouraient les marais du Styx. Sa tête est entourée, selon Claudien, d'un nuage obscur. Cet air sombre et farouche a fait dire à Homère (*Iliad.*, x), que de toutes les divinités Pluton est la plus redoutée des mortels; et à Sextus Empiricus, que les immortels haïssent son domaine; quoiqu'un mythologue l'égale pour la grandeur à celui de Jupiter. Stace en fait un portrait aussi repoussant (*Thebaid.*, lib. viii).

Thémistius (*Orat. ad Val.*, p. 98) fait observer que tous les dieux se laissent fléchir par les prières, mais que Pluton seul est représenté dans Homère comme une divinité inexorable et inflexible. Thésée et Pirithoüs en firent la triste épreuve, lorsqu'ils se hasardèrent à pénétrer dans son empire, pour enlever Proserpine. Cependant Platon (*Amatorius*, p. 761) remarque que l'amour et l'amitié (de laquelle il traite particulièrement dans ce traité) ont attendri quelquefois ce cœur de diamant. Il le prouve par l'exemple d'Alceste, d'Orphée, et par celui de Protésilas, qui se dévoua à la mort pour assurer l'entreprise des Argonautes. La divinité et la puissance de Pluton ne purent le mettre à l'abri des traits d'Hercule, lorsque les dieux combattirent pour le sort de Troie. Il éprouva dans cette journée la même fatalité que Junon, et fut blessé à l'épaule par le fils d'Alcmène. La douleur qu'il ressentit (*Iliad.*, v), lui arracha des cris, et ne fut apaisée que par les soins d'Esculape. Aucun dieu, excepté Jupiter, ne porta autant de noms et de surnoms que le souverain des ombres. En cette qualité, il fut appelé (Martian Capel., *Lib. de Nupt.*) *Summanus*, c'est-à-dire *summus manium*, et sous cette dénomination, on lui attribuait les tonnerres qui éclataient pendant la nuit. Les autres étaient lancés par Jupiter-Céleste.

Pluton a été regardé par la plupart des Grecs comme une cause physique. Quelques-uns d'eux lui ont assigné pour demeure les galeries des mines; c'est pourquoi ils en faisaient le dieu des richesses sous le nom de *Plutus*. D'autres écrivains ont cherché dans la Terre l'origine de Pluton. Varron dit que le nom d'*Orcus* lui avait été donné : *Quod in ea (terra) omnia oriuntur et aboriuntur : unde Orcus ab ortu, quod omnium rerum sit finis et ortus*. De là vient que Jupiter Terrestre, Ζεὺς χθόνιος, est appelé par Apulée, *le nourricier des animaux, des hommes et des végétaux.* Saint Augustin dit dans la *Cité de Dieu* (lib. vii, c. 16) : *Ditem patrem, hoc est Orcum terrenam et infimam mundi partem.* Cicéron avait la même opinion : *Terrena autem vis atque natura Diti patri dedicata est : qui dis, apud Græcos* Πλούτων, *quia et recidant omnia in terras, et oriantur in terris. Is rapuit Proserpinam..... Quam frugum semen esse volunt, absconditamque quæri a matre fingunt.* (Lib. ii *De natura deorum.*)

Ce n'était pas assez d'avoir pris les métaux et ensuite la terre pour Pluton, on crut encore le reconnaître dans l'air. Varron le dit en termes exprès : *Idem hic Diespiter dicitur infimus aer, qui est conjunctus terræ, ubi omnia oriuntur*, etc. Phor-

nutus regarde l'air de notre atmosphère, qui est le refuge des âmes à la sortie des corps, comme le vrai Pluton. Il fait venir son nom Ἅδης, διὰ τὸ ἀειδές, parce que l'air est invisible, s'il n'est éclairé par une cause étrangère à sa nature. De là vient, selon lui le proverbe Ἅιδος κυνῆ, *Orci galea, le casque de Pluton*, armure qui rendait invisible celui qui la portait. L'air d'ailleurs étant ébranlé produit le son, la voix; c'est pourquoi Lasius dans son *Hymne à Cérès* appelle Pluton Κλύμενος, *Clymenus*, ἀπὸ τοῦ κλύειν, *audire*. Tous les mortels, en effet, entendent sa voix terrible, lorsqu'il les appelle sur les rivages du Styx. Telles sont les allégories physiques que l'on a cru avoir fait imaginer Pluton. Diodore de Sicile (lib. v) assure contre toute vraisemblance qu'avant l'existence d'un prince nommé Pluton, les hommes ne connaissaient pas l'usage des funérailles, et que ce nouvel établissement lui mérita le sceptre des Enfers. Aidoneus, roi des Molosses en Epire, qui fit mettre aux fers Thésée et Pirithoüs, ravisseurs de son épouse, est pris aussi pour Pluton dans Pausanias. Lactance (*De falsa religione*, lib. I, cap. 11) a adopté l'explication historique du partage de l'univers connu, que l'abbé Banier a employé depuis avec tant de complaisance. Jupiter régna sur l'Orient, Neptune sur les mers et les côtes, et Pluton sur l'Occident. Le soleil se couchant sur les terres de Pluton, faisait croire qu'elles étaient plus basses que le royaume d'Orient; voilà, selon Lactance, l'origine des Enfers et de leur souverain. L'empereur Julien, dans son *Discours au Soleil*, fait dire à Apollon que Jupiter, Pluton et le Soleil et Sérapis font un seul et même dieu. Il dit : Ce dieu..., que nous appelons encore du nom de Sérapis, parce qu'il est vraiment ἀΐδης, c'est-à-dire, *invisible*; c'est vers lui que s'élèvent, selon Plutarque, les âmes de ceux qui ont vécu sagement. On trouve ensuite Sérapis adoré dans les temples où l'on célébrait en même temps les mystères de Cérès et de Proserpine; ce qui prouve assez clairement son origine égyptienne. Cependant l'identité de Typhon et de Pluton, ou du Génie solaire d'hiver, est indiquée quelquefois, mais jamais démontrée directement. Le dieu des Enfers paraît d'après ce système, l'emblème du Génie solaire lorsque le Soleil demeurait plongé pendant six mois dans l'hémisphère inférieur. Plus exactement encore il était le soleil d'hiver, que les Egyptiens représentaient par leur Sérapis Pluton. Dès lors on a aperçu la liaison entre le Pluton des Grecs d'un côté, et Sérapis égyptien de l'autre.

Mais ces interprétations si divergentes n'offrent pas de certitude, et la science n'a pas encore dit son dernier mot sur la véritable croyance des anciens peuples païens sur Pluton.

Quant aux noms qui lui étaient donnés, nous mentionnerons *Ades*, et ses dérivés, *Adesius*, *Aidesius*. — L'épithète de πτερωτός, *pennatus*, *ailé*, que l'on trouve dans l'*Alceste* d'Euripide (vers 216), est relative à son casque. Philostrate (lib. II, idon. 28) donne aussi des ailes à Pluton. Ζεὺς χθόνιος, *Jupiter-Terrestre*, était son nom le plus ordinaire. (SOPHOCL., *OEdip. Colon.*, 1677.) Les Latins l'appelaient *Uragus*, *quod omnes ad interitum urgeat*. Gori voudrait dériver (*Mus. Etrusc.*, p. 169) ce nom du mot *urere*, et assure avoir vu *Uregus*. Les Romains appelaient encore Pluton *Tellumo*, *Altor*, *Altellus* et *Rusor*, *a terra et ab alendo*, dit saint Augustin (*Civit. Dei*, lib. VII, cap. 23). Il était chez eux *Vedius* ou *Vejovis*, *quasi malus divus*, *malus Jupiter*; *Quietalis*, *quia mors est quies ærumnarum*; *Februus* enfin (MARTIAN. CAPEL., lib. II, cap. 40) de *februare*, ancien synonyme de *lustrare*. Mais *Dis* était souvent employé. On en forma par analogie *Dispater*, comme *Mars pater*, *Janus pater*, etc. Quintilien donne avec la retenue qui le caractérise, l'étymologie de ce mot : *A contrario interpretatur nomen Plutonis, quia minime dives est*; car anciennement les Romains disaient *dis* pour *dives*.

Les noms d'*Arimanes* et d'*Axiocerses* sont d'origine orientale. Ceux qui confondaient Pluton avec Typhon, ou le mauvais génie, lui donnèrent le surnom d'*Arimanes*, que portait chez les Perses le génie du mal. Après avoir rapporté les noms des quatre cabires extraits de Mnaséas (lib. I), le scholiaste d'Apollonius ajoute : « Axiéros est Cérès, Axiokersa Proserpine; et Axiokersos, Pluton. César, dans ses *Commentaires*, affirme que les Gaulois prétendaient être les descendants de Pluton. *Ob eam causam spatia omnis temporis, non numero dierum, sed noctium definiunt; et dies natales, et mensium, et annorum initia sic observant, ut noctem dies subsequatur*. Les interprètes ont cherché longtemps à quel titre les Gaulois prétendaient être descendus de Pluton, et quel nom ce dieu portait dans les Gaules. C'est encore cependant un problème à résoudre. Quant aux Germains, ces peuples qui avaient tant de rapports avec les Gaulois, il est probable que le culte de Pluton leur avait été transmis et enseigné par les Druides. Il paraît certain néanmoins que le dieu adoré par les Gaulois et les Germains n'était pas le dieu des enfers; ce nom désigne la Divinité en général. Il est d'autres peuples qui comptent également par nuits sans pour cela se donner une origine infernale.

Il ne paraît pas que les Grecs aient eu aucun oracle de ce dieu, à moins qu'il ne partageât celui des mânes qu'Orphée alla consulter dans la Thesprotie. On ne le consultait que la nuit, à la lueur des lampes. L'oracle répondait par des coups de tonnerre que les prêtres expliquaient. Ils ne craignaient pas d'être démentis, car on ne consultait ordinairement leur divinité que sur le temps où l'on devait mourir. On regardait le roi du Tartare comme possesseur des registres du destin.

Ce dieu avait un temple à Pylos chez les Macystiens (STRABON, lib. VIII, 137). On lui

avait élevé un autre dans l'ancienne ville Hermione, sous le nom de Χλύμενου. Les ermioniens avaient aussi revêtu de murailles, auprès d'Ethonium (PAUSAN., *Corinth.*, 31), une caverne par laquelle on croyait qu'Hercule avait arraché Cerbère du Tartare. on loin de là, près du fleuve Chimarrus, se oyait une pareille enceinte qui avait servi entrée aux enfers pour le ravisseur de roserpine. Les Eléens lui rendirent un ulte particulier. Ils n'ouvraient qu'une fois ans l'année le temple et l'enceinte qu'ils ui avaient consacrés. C'était le seul jour où on pouvait y entrer, et son pontife seul en vait le droit. Pausanias (*Eliac.*, II, p. 392) n,apporte une raison mystique. Les Eléens onnaient par là à entendre, selon lui, que s enfers ne s'ouvraient qu'une fois pour haque mortel. Un fait historique avait doné lieu à cette vénération des Eléens pour luton. Etant allés au secours de Pylos dans Elide, qu'assiégeait une armée conduite ar Hercule, le dieu des morts se joignit ux Eléens en haine du fils d'Alcmène, qui avait blessé au siége de Troie. Mais ce héos lui fit encore éprouver la vigueur de son ras devant Pylos. Les Romains imitèrent a coutume des Eléens de ne laisser le temle de Pluton ouvert que dans le temps de es solennités.

Mycènes était célèbre par les honneurs qu'elle rendait au même dieu. Pausanias arle seulement de quelques-unes de ses statues placées dans les environs de Mycènes (*Corinth.*, p. 116); mais un des auteurs des Priapées dit expressément :

Dodona est tibi, Jupiter sacrata,
Junoni Samos, et Mycena Diti.

A Coronée, auprès d'Hélicon, on avait élevé une statue de Pluton auprès de celle de Minerve: et cela, dit Strabon, à cause d'une raison mystique qu'il ne rapporte pas.

Un commentateur assure que les anciens immolaient la chèvre à Pluton, parce que cet animal a toujours la fièvre avec redoublement, espèce de maladie qui, selon lui, conduit au royaume sombre par le plus court chemin.

Quant à l'éléphant (CUPER. *De eleph.*, exerc. I, c. 2, p. 23, 24), qui, selon Artémidore, était consacré à Pluton, nous ne pouvons découvrir la raison qui le faisait mettre sous la protection de Jupiter-Stygien; à moins que sa longue vie prétendue l'ayant désigné pour un symbole de l'éternité, ne le fit dévouer à la divinité qui en ouvrait les portes. Le cyprès, le narcisse et le capillaire étaient réservés pour les sacrifices de Pluton et pour ses solennités. Festus assure que si l'on étête le cyprès, cet arbre meurt partout, excepté dans la contrée d'Ænaria. Cette triste propriété était, selon les anciens, l'emblème de la vie humaine, dont Catulle a dit :

.... Cum semel occidit brevis lux,
Nox est perpetua una dormienda.
(CATUL., *L. ad Cornel. Nep. — ad Lesbiam*, v.)

Aussi était-il devenu l'arbre de Pluton, *diti sacra*, selon Pline. *Et ideo funebri signo ad domos posita.* C'était un usage généralement répandu dans la Grèce d'orner la porte des maisons qui renfermaient un cadavre de branches de cyprès, parce que cet arbre y était commun. Mais il était très-rare en Italie, et n'y avait pas même été connu avant Caton. Son usage était par là restreint aux riches et aux grands qui en faisaient même des enceintes autour des bûchers (VARRON), afin de corriger l'odeur des chairs brûlées.

Horace assure que de tous les biens aucun ne le suivra au tombeau, excepté les noirs cyprès :

Præter invisas cupressos
(*Od.*, 14, lib. II.)

Les raisons qui ont fait joindre à cet arbre dans les sacrifices de Pluton, le capillaire et le bouis, ne se trouvent dans aucun écrivain. On peut soupçonner cependant que la prédilection du premier pour les endroits frais et souterrains, et la propriété dont jouit le second de ne perdre jamais entièrement ses feuilles, ont fixé le choix des prêtres de Pluton. Quant au narcisse, nous en parlons à l'article des Furies, auxquelles il était spécialement consacré.

Les anciens donnaient le nom de *Plutonium* à des cavernes qui étaient regardées comme l'entrée des enfers. Strabon en comptait trois. Le premier de ces soupiraux était situé dans les environs de Nysa; le second (lib. XIII, p. 629) près d'Hiérapolis, vis-à-vis de Laodicée; et le troisième (lib. XIV, p. 649) entre Tralle et Nysa, dans le bourg d'Acaraca, où était un bois et un temple consacré à Pluton. Dans la Campanie, les environs du lac Averne avaient aussi un *Plutonium*, auprès duquel Ulysse aborda, et évoqua l'ombre de Tirésias. Mais le plus célèbre était sans contredit celui que décrit Elien.

Le culte de Pluton fut apporté de Grèce en Italie par les Pélasges. Macrobe nous raconte ce qu'il avait puisé dans Varron. Cette colonie des Grecs aborda dans l'Etrurie et le Latium. Elle y bâtit un petit temple commun à Saturne et à Pluton, et leur immola longtemps des victimes humaines, trompée par ces vers de l'oracle de Délos :

Καὶ κεφαλὰς Ἅδη καὶ τῷ πατρὶ πέμπετε φῶτα.

Mais Hercule passant dans leur contrée en emmenant les troupeaux de Géryon, leur fit entendre le vrai sens de l'oracle. Ils offrirent depuis, par son conseil, à ces dieux de petites figures humaines (ARNOB., lib. IV, p. 91), et allumèrent en leur honneur des lampes qui étaient exprimées par le mot φῶτα. De là vint l'usage des Romains de s'envoyer en présent pendant les Saturnales des flambeaux de cire.

On conserva dans l'Etrurie la vénération que les Grecs y avaient apportée. Le mont Summano, appelé alors de son nom *Mons Summanus*, situé à vingt-cinq milles de Florence, près du village de Firenzuola, était spécialement consacré à Pluton. Il paraît que les malades se rendaient aux pieds de cette montagne pour invoquer ce dieu et en obtenir leur guérison, ainsi que le pratiquaient les Grecs auprès du temple situé dans le bourg d'Acharaca.

Ce furent sans doutes les Etrusques, ce peuple si habile dans l'art des augures, qui assignèrent à Jupiter les tonnerres du jour, et à Summanus ceux de la nuit. On sacrifiait à l'une ou à l'autre de ces divinités selon le tonnerre que l'on avait entendu, et à toutes deux ensemble lorsqu'on en ignorait l'époque précise. Il portait alors le nom de *provorsum fulgur*. (*Mus. Etrusc.*, GORI, p. 300.) Une urne cinéraire conservée dans Dempster, représente un sacrifice au *Janus inferus* des Etrusques, c'est-à-dire à Pluton. On y aperçoit deux victimes, un bélier et un mouton, et les instruments de musique que ces peuples admettaient dans les cérémonies religieuses.

Les Romains imitèrent les Etrusques jusque dans les monuments de Summanus. C'était sous le nom de Summanus qu'on célébrait des fêtes en l'honneur de Pluton, dans son temple du grand Cirque (MURATORI, p. 150), le 12 des calendes de juillet et de janvier selon un ancien marbre. Il y en avait un autre (P. VICTOR., *De region.*) sous le nom de *Dis*, dans la dixième région. Sur la voie Appienne, à trois milles de Rome, on lui avait élevé un petit temple en société avec Proserpine et la déesse qui présidait aux chemins.

Ce n'était pas sous le rapport du dieu des richesses que Pluton chercha à séduire Proserpine, cette nymphe aurait méprisé l'éclat de l'or et de l'immortalité. Elle avait déjà été trompée par Jupiter, peut-être sur ce fol espoir. Nonnus (*Dionysiac.*, lib. V et VI) raconte que ce dieu en était devenu follement amoureux, et ne pouvant s'en faire aimer, se transforma en serpent. C'était, disent les anciens écrivains, la raison pour laquelle on faisait couler un serpent d'or dans le sein des initiés aux grands mystères. Pluton était si difforme, et son royaume si triste, qu'aucune femme ne consentit à partager sa couronne; de sorte qu'il fut obligé d'enlever Proserpine, fille de Dio ou Cérès.

Les monuments nous offrent plus souvent Pluton enlevant Proserpine. Ordinairement il est représenté sur un quadrige tenant dans ses bras cette nymphe éplorée. Quoique les Eleusiens et les autres Grecs montrassent dans leurs contrées plusieurs cavernes par lesquelles Pluton avait fait descendre sa proie aux enfers, les Siciliens s'obstinaient à faire (DIODOR. Sicul., lib. V) voir près d'Enna un antre auquel ils rapportaient exclusivement cette tradition. Il était du nombre de ceux que les anciens appelaient *Plutonium* ou *Charonium*. Cette ville d'Enna avait un temple de Cérès fameux et très-riche.

L'arrivée de la jeune déesse aux enfers causa la métamorphose de la belle Menthe, fille du Cocyte. Cette nymphe avait plu au souverain (OPPIANUS, *De piscatione*, lib. III, 486) qui règne sur ses bords, et son frère avait aidé le dieu à la séduire. Enorgueillie de cette conquête, Menthe méprisa Proserpine et sa mère. Celle-ci ne put retenir sa colère; elle tendit des embûches à la nymphe qui y succomba, et elle la métamorphosa en plante odorante. Elle porte le nom de Menthe des jardins; et son frère, qui éprouva aussi le ressentiment de Cérès, devint la Menthe sauvage. Par égard pour le choix de Pluton, on conserva à cette nymphe malheureuse la bonne odeur qui la fait nommer en Grec Ἡδύοσμος.

Disons encore un mot des fameux chevaux qui contribuèrent à l'enlèvement de Proserpine.

Pindare, dans son hymne de Proserpine, appelle Pluton (χρυσήνιος) le dieu aux rênes dorées. Ovide n'a pas craint cependant de donner aux harnais de ses coursiers, une autre couleur :

> Excutit obscura tinctas ferrugine habenas.
> (*Metam.*, lib. V.)

Alecton était chargée du soin de ses chevaux; elle les faisait paître sur les bords du Cocyte et de l'Erèbe, et les attelait elle-même au char de son maître. C'est pourquoi une Furie les guide ordinairement sur les marbres qui représentent l'enlèvement de Proserpine. Claudien a conservé les noms de ces coursiers.

Ils étaient analogues à leur emploi. *Noir* ou en vieux français *Moreau* était le nom du premier. Aussi nos anciens romanciers parlent-ils souvent *des chevaux moreaux de la Nuit, de Pluton*, etc. Le second, qui avait son pareil dans l'attelage du Soleil, s'appelait *Brûlant*. La couleur sombre du troisième le faisait nommer le *Nocturne*. On donnait enfin au quatrième le nom d'*Alastor, malfaisant*, que les mauvais génies portaient eux-mêmes. On ne pouvait, au reste, méconnaître ce dangereux animal; car il était marqué à la cuisse de la lettre Π, initiale du nom de son maître. Anacréon nous apprend que les Grecs étaient dans l'usage de marquer ainsi les chevaux de noble race.

Dans les sacrifices qu'on offrait à ce dieu, le prêtre faisait brûler de l'encens entre les cornes de la victime, la liait, et lui ouvrait le ventre avec un couteau nommé *secespita*, dont le manche était rond et le pommeau d'ébène. Les cuisses de l'animal lui étaient particulièrement dévouées. On ne pouvait lui sacrifier que dans les ténèbres, et des victimes noires dont les bandelettes étaient de la même couleur, et dont la tête devait être tournée vers la terre, les prêtres n'en réservaient rien pour le peuple ni pour eux, parce qu'il était très-sévèrement défendu de manger de la chair des victimes dévouées au monarque des enfers.

Avant de les immoler, on creusait une fosse pour recevoir le sang, et on y répandait le vin des libations. Les prêtres Grecs avaient la tête nue dans tous les sacrifices; mais les Romains, qui l'avaient couverte dans ceux qu'ils offraient aux dieux célestes, découvraient pour Pluton, qui leur inspirait une crainte plus religieuse, une vénération plus profonde. Chez ces derniers, c'était un grand crime pour les assistants de parler lorsqu'on l'invoquait, et le silence régnait surtout dans le temps de l'immolation, et

lorsque le feu sacré consumait les victimes. Pour offrir celles-ci aux dieux du ciel et de la terre, il était nécessaire de se laver tout le corps; mais Pluton se contentait de l'aspersion, et il suffisait de se purifier les mains et le visage. Tout ce qui était de mauvais augure lui était consacré.

Les peuples du Latium et des environs de Crotone avaient consacré au monarque infernal le nombre deux. Pythagore l'a regardé, par cette raison, comme un nombre malheureux; les Romains, suivant cette doctrine, consacrèrent à Pluton le second mois de l'année; et, dans ce mois, le second jour fut encore plus particulièrement désigné pour lui offrir des sacrifices et des jeux.

Ce dieu était généralement haï et redouté, ainsi que toutes les divinités infernales, parce qu'on le croyait inflexible : aussi ne lui érigeait-on presque jamais de temple ni d'autel, et l'on ne composait point d'hymnes en son honneur.

PLUTUS. Dieu des richesses, qui était mis au nombre des dieux infernaux, parce que les richesses se tirent du sein de la terre, séjour de ces divinités. Hésiode le fait naître de Cérès et de Jasion, dans l'île de Crète. Aristophane, dans sa comédie de *Plutus*, dit que ce dieu, dans sa jeunesse, avait très-bonne vue; mais qu'ayant déclaré à Jupiter qu'il ne voulait aller qu'avec la vertu et la science, le père des dieux, jaloux des gens de bien, l'avait aveuglé pour lui ôter le discernement : et Lucien ajoute que, depuis ce temps-là, il va presque toujours avec les méchants. « Comment un aveugle comme moi pourrait-il trouver un homme de bien, qui est une chose si rare? Mais les méchants sont en grand nombre et se trouvent partout; ce qui fait que j'en rencontre toujours quelqu'un. » Lucien fait encore Plutus boiteux. « C'est pourquoi je marche lentement; quand je vais chez quelqu'un, je n'arrive que fort tard et souvent quand on n'en a plus besoin. Mais lorsqu'il est question de retourner, je vais vite comme le vent, et l'on est tout surpris qu'on ne me voit plus. Mais, lui dit Mercure, il y a des gens à qui les biens viennent en dormant. Oh, alors je ne marche pas, dit Plutus, mais on me porte. » Plutus avait une statue à Athènes, sous le nom de Plutus-clairvoyant; elle était sur la citadelle, derrière le temple de Minerve, où l'on gardait le trésor public. Plutus était placé là comme pour veiller à la garde de ce trésor. Dans le temple de la Fortune, à Thèbes, on voyait cette déesse tenant Plutus entre ses bras, sous la forme d'un enfant, comme si elle était sa nourrice ou sa mère. A Athènes, la statue de la Paix tenait le petit Plutus dans son sein, symbole des richesses que donne la paix.

Dans les sacrifices en son honneur, les signes funestes qu'offraient les entrailles les victimes devaient toujours s'interpréter en bonne part, et présageaient d'heureux succès.

Le dieu *Varouna* joue chez les Indiens le même rôle que Plutus chez les Grecs.

Le Plutus des Japonais porte le nom de *Dai-Kokf.*

Les Mexicains avaient aussi une divinité qui présidait aux richesses, et dont on ne nous apprend pas le nom. Sur un corps humain, ils lui donnaient une tête d'oiseau, couronnée d'une mitre de papier peint. Sa main était armée d'une faux, Les divers ornements précieux dont ce dieu était revêtu répondaient à la qualité qu'on lui attribuait.

PLUVIUS. On donnait ce nom a *Jupiter*, lorsqu'on lui demandait de la pluie dans les grandes sécheresses. L'armée de Trajan, que la soif, causée par une grande sécheresse, avait réduite à l'extrémité, fit un vœu à Jupiter Pluvius, et il tomba aussitôt une pluie des plus abondantes. En mémoire de cet événement, on sculpta sur la colonne Trajane la figure de Jupiter Pluvius, où, pour caractériser le fait, les soldats paraissaient recevoir l'eau dans le creux de leurs boucliers. Le dieu y est représenté sous la figure d'un vieillard à longue barbe, avec des ailes, qui tient les deux bras étendus; l'eau sort à grands flots de ses bras et de sa barbe.

PLYNTERIES. Fête célébrée par les Athéniens en mémoire de Minerve Agraule. On y dépouillait la statue de la déesse, mais on la couvrait aussitôt pour ne pas l'exposer nue, et on la lavait.

C'est de cette cérémonie que la fête tirait son nom πλυντήρ, *laveur*. On environnait tous les temples d'un cordon pour marquer que ce jour était malheureux. On portait en procession des figues sèches, d'après la tradition qui rapportait que les figues étaient le premier fruit mangé par les Grecs après les glands. Solon avait permis de jurer, ce jour-là, par Jupiter Propice, par Jupiter Expiateur et par Jupiter Défenseur.

PNEVTHO. Dieu égyptien; il formait avec *Aroéris*, son père, et la déesse *Tsonénoufré*, sa mère, une triade honorée dans le grand temple d'Ombos.

PODAGRE, de ποδάγρα, *piége*. Surnom de *Diane* considérée comme déesse de la chasse, et présidant en cette qualité aux piéges et aux rets.

PODALIRE. Fils d'Esculape et d'Epione, ou Lampetie, et disciple du centaure Chiron. Il se trouva avec son frère Machaon au siége de Troie; et après cette guerre il se retira dans la Carie, où il fixa sa demeure. Les habitants de Daunia, en ce pays, lui bâtirent un petit temple, selon Strabon, afin qu'il participât à la divinité de son père.

PODARCES. C'est le premier nom de *Priam*, roi de Troie. Lorsque Hercule tua Laomédon, en punition de sa perfidie, il donna à Télamon son ami, Hésione en mariage, et à Hésione, Podarces, pour en disposer.

POGAGA ou POGODA. Dieu du printemps chez les anciens Slaves; c'est lui qui procurait les doux zéphyrs; il était l'amant de

Zumizers, qui faisait naître les fleurs dans cette saison de l'année. On l'appelait aussi *Dagoda*.

POHJA ou **POHJOLA**. C'était, suivant les Finnois, la région ténébreuse et le séjour d'Hiisi, le mauvais principe. Cette sphère malheureuse, qui, d'après les Runas, dévorait les hommes et engloutissait les héros, confinait d'un côté avec Kalewa, la sphère lumineuse, et touchait de l'autre côté à l'enfer, situé sous le pôle arctique.

POHJAN-EUKKO. Déesse protectrice des forêts situées dans les régions extrêmes du Nord, suivant la mythologie finnoise.

POISSONS. Plusieurs peuples rendirent à ces animaux un culte superstitieux. Certaines espèces de poissons étaient vénérées en Égypte. Il y avait des villes où on avait élevé des autels à l'anguille, dans d'autres à la tortue, ailleurs à des monstres marins ; et on offrait de l'encens à ces animaux.

Les Philistins, les Syriens, les Chaldéens avaient aussi leur dieu poisson. *Voy.* DAGON, OANNÈS, etc. Les Syriens s'abstenaient de manger du poisson, parce qu'ils croyaient que Vénus s'était cachée sous les écailles d'un poisson, lorsque les dieux furent obligés de se dérober aux géants sous la figure de différents animaux. Les Grecs placèrent dans le ciel les poissons qui portèrent sur leur dos Vénus et l'Amour. Cette déesse, fuyant la persécution du géant Tiphon ou Tiphoé, fut portée avec son fils Cupidon, au delà de l'Euphrate, par deux poissons, qui forment maintenant la douzième constellation zodiacale. D'autres prétendent que ce sont les dauphins qui menèrent Amphitrite à Neptune. Les Hindous célèbrent une incarnation de Vichnou en poisson. On observe que l'usage de manger du poisson n'est pas rappelé dans les temps héroïques, et qu'on n'en trouve guère de traces que depuis Homère.

PO-KINO. Enfer des habitants de la Nouvelle-Zélande et des îles Gambier. Ils se le représentent tantôt comme une fournaise ardente, tantôt comme un bourbier profond d'où nul ne peut sortir, une fois qu'il a eu le malheur de glisser sur la pente de l'abîme fangeux. Si les parents du défunt négligeaient de célébrer le tirau ou fête funèbre en son honneur, son ombre était condamnée à errer de montagne en montagne, de précipice en précipice, jusqu'à ce qu'elle tombât pour jamais dans les gouffres du Po-Kino.

POKLUN. Dieu des morts et juge des enfers, suivant la mythologie des Vénèdes ou Vendes, peuple slave.

POKOLLOS. Dieu des spectres et des fantômes, chez les anciens Prussiens.

POLEL, POLELA ou **POLELUM**. Dieu de l'hymen, chez les Slaves ; il était frère de Lelum, dieu de l'amour, et fils de Léda. Leur temple était sur le mont Chauve (*Lysa-Gora*), et fit place plus tard à l'église de Sainte-Croix.

POLEMGARIA. Esprit domestique des anciens Slaves ; c'était lui qui était chargé d'entretenir le feu du foyer.

POLEMOCRATE. Fils de Machaon, qui avait un temple au village d'Eua, dans le territoire de Corinthe. Ce dieu, dit Pausanias, guérit les malades comme son père ; c'est pourquoi les habitants du lieu l'honorent d'un culte particulier.

POLEYAR. Divinité hindoue.

POLIACHOS ou *la gardienne de la ville*. *Minerve* avait un temple sous ce nom, sur une des collines qui étaient dans l'enceinte de Lacédémone. C'est le même nom que celui de *Poliade*.

POLIADE. Minerve eut deux temples dans la Grèce, sous le nom de *Minerve-Poliade*. L'un à Erythres, en Achaïe ; et l'autre à Tégée, dans l'Arcadie. La statue de Minerve-Poliade à Erythres, était de bois, d'une grandeur extraordinaire, assise sur une espèce de trône, tenant une quenouille des deux mains, et ayant sur la tête une couronne surmontée de l'étoile polaire. Dans le temple de Minerve-Poliade à Tégée, on conservait des cheveux de Méduse, dont Minerve avait fait présent aux Tégéates, disait-on, en les assurant que par là leur ville deviendrait imprenable. Ce temple était desservi par un prêtre, qui n'y entrait qu'une fois l'année. Poliade signifie *celle qui habite dans les villes*, ou *la patronne d'une ville* (*de* πόλις, *une ville*). *Voy.* NEPTUNE.

POLIIES, πολιεια. Fête solennelle qu'on célébrait à Thèbes en l'honneur d'Apollon, surnommé πολιός, c'est-à-dire *le gris*, parce que, par un usage contraire à celui de toute la Grèce, ce dieu était représenté dans cette ville avec des cheveux gris.

POLIEUS. Jupiter avait un temple dans la citadelle d'Athènes, sous le nom de *Polieus* (de πόλις, *ville*), c'est-à-dire *protecteur de la ville*. Lorsqu'on lui sacrifiait, on mettait sur son autel de l'orge mêlée avec du froment, et on ne laissait personne auprès. Le bœuf qui devait servir de victime mangeait un peu de ce grain en s'approchant de l'autel. Le prêtre destiné à l'immoler l'assommait d'un coup de hache, puis s'enfuyait ; et les assistants, comme s'ils n'avaient pas vu cette action, appelaient la hache en jugement. Pausanias, qui raconte cette cérémonie, n'en rend aucune raison.

POLIGONE et **TELEGONE**. Deux fils de Protée, roi d'Égypte, fort habiles à la lutte, qui obligeaient tous les étrangers qui venaient chez leur père à lutter contre eux, et après les avoir vaincus, ils les faisaient mourir cruellement. Hercule étant arrivé sur leurs terres, fut défié du même combat ; mais il délivra le pays de ces deux tyrans.

POLITES. Un des fils de Priam, qui, se [illegible] à la légèreté de ses pieds, se tenait en sentinelle hors de la ville pour observer quand les Grecs quitteraient leurs vaisseaux et s'avanceraient vers Troie ; mais il fut tué par Pyrrhus, aux pieds du roi son père.

POLIUS. Nom sous lequel les Thébains honoraient *Apollon*. Il signifie *le blanc et le beau* (πολιος, *blanc*), parce que ce dieu était toujours représenté avec la fleur de la jeunesse. (PAUSAN., *Bœotic.*) On lui sacrifiait un taureau ; mais un jour, à la fête du dieu, comme ceux qui étaient chargés d'amener la victime n'arrivaient point, et que le temps pressait, un charriot attelé de deux bœufs étant venu à passer par hasard, dans le besoin où l'on était, on prit un de ces bœufs pour l'immoler; et depuis il passa en coutume de sacrifier un bœuf qui avait été sous le joug. On donnait aussi ce nom à *Jupiter*.

POLKONI. Génies des forêts dans la mythologie slave. On les honorait comme des espèces de Centaures, dont la partie supérieure avait la forme humaine et la partie inférieure celle d'un cheval ou d'un chien. On leur attribuait une force extraordinaire et une surprenante vitesse à la course.

POLLENTIA. Déesse de la puissance, qui était adorée par les Romains.

POLLEYAR. Dieu des Hindous, appelé ordinairement *Ganésa*. Il était fils de Sirva et de Parvati. On le nomme aussi *Poléar*, *Polyar*. *Voy.* GANÉSA.

POLLEYAR-TCHAOTI. Fête célébrée par les Hindous, en l'honneur de *Polleyar* ou Ganésa. Elle a lieu dans les temples et dans les maisons. Chacun se procure une petite statue de Polleyar, devant laquelle on fait différentes cérémonies, et le lendemain cette idole est portée hors de la ville et jetée dans un étang ou dans un puit

POLLUX était regardé comme fils de Jupiter, mais son frère Castor, fils de Tyndare, était sujet à la mort. L'amitié fraternelle répara le tort de la naissance. Pollux demanda que son frère participât aux honneurs de la divinité et obtint que tour à tour chacun d'eux habitât l'Olympe et l'Elysée; ainsi les deux frères ne se trouvaient jamais ensemble dans l'assemblée des dieux. Pollux était un excellent athlète. Il vainquit, au combat du ceste, Amycus, fils de Neptune, qui était le plus redouté dans ces luttes. Quoique les deux frères partageassent toujours les honneurs et le culte qu'on leur rendit après la mort, cependant Pollux avait un temple dédié à lui seul, près de la ville de Téraphné en Laconie, outre une fontaine au même endroit, qui lui était spécialement consacrée et qu'on appelait *Polydocée*, ou *la fontaine de Pollux*.

Pollux paraît représenté avec les oreilles brisées de Pancratiaste, parce qu'il remporta la victoire, comme Pancratiaste, dans les premiers jeux pythiques de Delphes.

POLYBE. Fils de Mercure et d'Eubée, père de Glaucus, dieu marin.

POLYBEE ou POLYBOÉ. Divinité que les uns prennent pour *Diane*, et d'autres pour *Minerve*, pour *Cérès*, et même pour *Proserpine*. On tire ce nom de βόω ou βόσκω, *je nourris*, et on conjecture que c'est peut-être la même chose que le Πολυβοτεῖρα d'Homère, ou Παμβῶτις γῆ, c'est-à-dire *la terre qui nourrit tout le monde*.

POLYBOTÈS. Un des *Géants* qui firent la guerre aux dieux. Il s'enfuit à travers les flots de la mer, n'ayant de l'eau que jusqu'à la ceinture, quoique ses pieds touchassent le fond. Il arriva ainsi à l'île de Cos, où Neptune qui le poursuivait, ayant arraché une partie de cette île, en couvrit le corps du géant, d'où fut formée l'île de Nisiros.

POLYCAON. Mari de Messène et fils de Lélex, qui fut révéré comme un dieu par les Messéniens.

POLYCÉPHALE. Cantique dont Pindare attribue l'invention à Pallas, ainsi que de la flûte avec laquelle cette déesse imitait les gémissements des sœurs de Méduse. Pour expliquer l'origine de ce nom donné au cantique Polycéphale, on allègue ces trois raisons : 1° Les serpents, qui couvraient la tête de Méduse, sifflaient sur différents tons, et parce que la flûte imitait cette variété de sifflements dans le cantique en question, on l'appela *polycéphale*, *à plusieurs têtes*. 2° D'autres prétendent que c'est à cause que cet air s'exécutait par un chœur de cinquante musiciens, auxquels un joueur de flûte donnait le ton. 3° Quelques-uns entendent par ce mot κεφαλαί, *têtes*, des poëmes, des hymnes ou préludes et assurent que ce cantique en avait plusieurs qui précédaient apparemment les diverses strophes dont il était composé, et ces derniers en attribuaient la composition à Olympe, en quoi ils étaient, comme l'on voit, d'accord avec Plutarque; mais celui-ci ajoute que cet air était consacré au culte d'Apollon, et nullement à celui de Pallas.

POLYDAMAS. Fameux athlète de Thessalie, qui était, selon Pausanias, l'homme de la plus haute stature que l'on ait vu depuis les temps héroïques. Les lions sont fort communs dans la partie montagneuse de la Thrace; ils infestent particulièrement la plaine qui est au pied du mont Olympe. Ce fut sur cette montagne que Polydamas, sans le secours d'aucune sorte d'armes, tua un lion des plus furieux et des plus grands; il s'était exposé à ce péril pour imiter Hercule, qui abattit à ses pieds le lion de Némée. On racontait une autre preuve de sa force, ou pour mieux dire, un autre prodige.. Etant un jour au milieu d'un troupeau de vaches, il prit un fort taureau par un de ses pieds de derrière et le tint si bien que quelques efforts que fît cet animal dans sa fougue et sa colère, il ne put jamais se tirer des mains de Polydamas, qu'en lui laissant la corne du pied par lequel il le tenait. On dit aussi qu'en prenant d'une seule main le train de derrière d'un char qui courait à bride abattue, il l'arrêtait tout court. Ayant été invité à venir à la cour du roi de Perse, il défia au combat trois de ses satellites que l'on nommait en Perse *les Immortels*, et à qui la garde de la personne du roi était confiée; il se battit avec eux trois et les étendit morts à ses pieds. A la fin, il périt par trop de confiance en ses

propres forces ; car un jour étant entré dans une grotte pour y prendre le frais avec quelques amis, sa destinée voulut que tout à coup le roc parut s'entr'ouvrir. Au premier danger, ses amis prirent l'épouvante et la fuite; lui seul resta, et avec ses mains il voulut soutenir la roche qui se détachait, comme s'il eût été suffisant pour un tel fardeau; mais la montagne venant à s'écrouler, il fut enseveli sous ses ruines. On lui éleva une statue dans une place distinguée du stade des jeux olympiques.

POLYDECTE. Roi de l'île de Sériphe, qui reçut favorablement chez lui Danaé et son fils, qui fuyaient la persécution d'Acrisius. Après avoir fait élever le jeune Persée avec beaucoup de soin, il contraignit Danaé à se marier avec lui. Mais Persée, au retour de ses voyages, se rendit à Sériphe, ravagea l'île entière, et pétrifia les habitans en leur montrant la tête de Méduse. Le roi lui-même ayant été surpris à table, ne fut pas épargné.

POLYDOCEE. Nom donné à une fontaine de *Pollux*.

POLYDORA. Fille de Méléagre et femme de Protésilas, le premier des Grecs qui fut tué devant Troie, ne put survivre à son mari, et aima mieux l'accompagner au tombeau. Mais la tradition la plus commune donne Laodamie pour femme à Protésilas.

POLYDORE. Fils de Priam et d'Hécube, qui fut envoyé par son père, au commencement de la guerre de Troie, avec de grands trésors, chez Polymnestor, roi de Thrace, son beau-frère. Celui-ci voyant les Grecs maîtres de Troie, croyant n'avoir rien à craindre du roi Priam, et poussé par une honteuse avarice, fit périr secrètement le jeune prince. Enée, après la ruine de sa patrie, ayant passé dans la Thrace, et voulant offrir un sacrifice aux dieux sur le rivage, se mit à arracher quelques arbrisseaux pour parer l'autel de feuillages; mais du premier qu'il arracha il vit couler du sang; la même chose arriva au second et au troisième; enfin il entendit la voix de Polydore qui lui apprit son malheur et le crime du roi de Thrace. Enée, avant de partir, rendit les honneurs funèbres à Polydore, et lui éleva un tombeau de gazon.

Cette histoire est racontée autrement. Priam ayant envoyé en Thrace le jeune Polydore, qui n'était encore qu'au berceau, Ilione, sa sœur, femme de Polymnestor, l'éleva comme son fils, et fit passer Déiphile, fils du roi, pour le fils de Priam, s'étant apparemment défiée de la cruauté et de l'avarice de son mari. En effet, les Grecs lui ayant offert Electre, fille d'Agamemnon, s'il voulait répudier Ilione et faire mourir Polydore, ce prince accepta leurs offres; mais au lieu de son beau-frère, ce fut à son propre fils qu'il ôta la vie. Polydore, sur ces entrefaites, étant allé consulter l'oracle sur sa destinée, apprit que son père était mort et sa patrie brûlée; mais il fut bien surpris de voir tout le contraire. Lorsqu'il fut de retour en Thrace, Ilione lui ayant expliqué l'énigme, il arracha les yeux à Polymnestor. Homère ne dit pas un mot du voyage de Polydore; au contraire, il le fait tuer par Achille sous les murs de Troie.

POLYDORE. Fils de Cadmus, qui régna à Thèbes, lorsque son père se fut retiré en Illyrie. Il fut père de Labdacus et grand-père de Laius.

POLYDORE. Fils d'Hippomédon, qui fut un des héros épigones, c'est-à-dire, de ceux qui prirent la ville de Thèbes, dix ans après la mort d'Etéocle et de Polynice.

POLYDORE ou **POLYDORA.** *Nymphe*, fille de l'Océan et de Téthys, qui était l'une de celles qui présidaient à l'éducation des enfants avec Apollon et les fleuves. (Hésiod., *Theogon.*, 354.)

POLYGIUS. *Mercure* portait à Trézène ce surnom. Il y avait une statue qui lui était consacrée, de même qu'un olivier devenu arbre, de massue d'Hercule qu'il était auparavant. (Pausan., *Corinthiae*.)

POLYMÈLE. Fille d'Actor et femme de Pélé.

POLYMNESTOR. Roi de Thrace.

POLYMNIE ou **POLYHYMNIE.** Une des *Muses*, ainsi appelée à cause de la multiplicité des chansons (de πολύ, *beaucoup*, et de ὕμνος, *hymne*, *chanson*), qui est regardée comme l'inventrice de l'harmonie; c'est pourquoi on la représente avec une lyre ou un plectrum. Hésiode et d'autres auteurs la nomment *Polymnia*; alors elle serait aussi la déesse de la mémoire, de μνεία, *souvenir*.

On la représente la main droite enveloppée dans son manteau, et cette attitude est la seule qui la fasse reconnaître. On voit par là qu'elle est la muse de la pantomime qui médite sur les moyens de représenter avec les gestes tout ce qui se passe dans l'univers. Elle était aussi couronnée de fleurs, même de perles et de pierreries, avec des guirlandes autour d'elle pour signifier qu'elle présidait à la rhétorique et à l'éloquence.

POLYNICE. Fils de Jocaste et d'Œdipe, qui sortit de Thèbes du vivant de son père, et se réfugia à Argos; il y épousa la fille d'Adraste. Après la mort d'Œdipe, dont Etéocle lui donna avis, il revint à Thèbes; mais n'ayant pu s'accorder avec son frère, il en sortit une seconde fois; et puissamment aidé par son beau-père, il fit une tentative dont le succès fut malheureux. Les deux frères s'entretuèrent dans un combat singulier. Tandis qu'on décernait la sépulture à Etéocle, comme ayant combattu pour la patrie, on ordonna que le corps de Polynice serait livré en proie aux oiseaux, pour avoir attiré sur sa patrie une armée étrangère.

POLYNOMON. Fameux brigand, surnommé *Procruste*, du mot κρούω, *je frappe*, *je frappe avec violence*, qui attaquait tous les passants sur le chemin d'Eleusis à Athènes. Thésée le combattit et le tua. *Voy.* Procruste.

POLYPHAGUS. Surnom donné à *Hercule*, à cause de son extrême voracité, qui était si grande, que les argonautes le firent sortir de leur vaisseau, parce qu'il les affamait en consommant toutes leurs provisions.

POLYPHEME. Le plus célèbre et le plus affreux des *Cyclopes*, qui passait pour fils de Neptune. C'était un monstre affreux, dit Homère (*Odyss.*, I); il ne ressemblait point à un homme, mais à une haute montagne, dont le sommet s'élève au-dessus de toutes les montagnes voisines. Il marchait au milieu des plus profonds abîmes de la mer, et les flots baignaient à peine ses reins. Il n'avait qu'un œil, et cet œil, selon Virgile (*Æneid.*, III), était semblable à un bouclier grec, ou au disque du soleil. Après qu'il fut privé de la lumière, il se servit, pour conduire et assurer ses pas, d'un pin dépouillé de ses branches. Enfin, il s'engraissait de carnage, et dévorait tous les malheureux qui tombaient entre ses mains.

Ulysse ayant pris terre sur la côte des Cyclopes, en Sicile, entra, avec douze de ses compagnons, dans la caverne de Polyphème, qui faisait paître alors ses troupeaux dans les champs; et pendant qu'ils s'amusaient à considérer tout ce que contenait cette demeure sauvage, le Cyclope revint, et ferma sur lui l'entrée de sa caverne, avec une roche que vingt charettes attelées des bœufs les plus forts n'auraient pu remuer, dit Homère. A la lueur du feu qu'il alluma, il aperçut ces étrangers. Ulysse prit aussitôt la parole, et dit qu'il revenait de la guerre de Troie; que la tempête, après avoir brisé leur vaisseau, les avait jetés sur ces côtes ; qu'ils le priaient de les traiter comme ses hôtes, et de ne pas violer à leur égard les lois de l'hospitalité. « Souvenez-vous qu'il y a un Jupiter qui préside à l'hospitalité, et qui punit sévèrement ceux qui outragent les étrangers. Le Cyclope lui répond: Etranger, es-tu donc si dépourvu de sens? tu viens de bien loin pour m'exhorter à respecter les dieux et à avoir de l'humanité. Sache que les Cyclopes ne se soucient ni de Jupiter, ni de tous les dieux ensemble; car nous sommes plus forts et plus puissants qu'eux. Ne te flatte pas que, pour me mettre à l'abri de sa colère, j'aurai compassion de toi et des tiens, si mon cœur de lui-même ne se tourne à la pitié. » En même temps le barbare empoigne deux des Grecs, les froisse contre la roche, et les mange pour son souper. Le lendemain matin, à son réveil, il fit un semblable repas; puis il sortit ses troupeaux qu'il mena au pâturage, après avoir fermé exactement l'entrée de cet horrible séjour.

Ulysse et ses huit compagnons ainsi renfermés pour tout le jour, eurent le loisir de méditer sur les moyens de se venger, et d'échapper au Cyclope. Voici le stratagème dont ils s'avisèrent : Ils avaient apporté avec eux une outre d'excellent vin rouge, avec lequel ils se proposèrent d'enivrer le monstre, pour l'aveugler ensuite. Quand il revint le soir, il fit encore son souper de deux Grecs, qu'il dévora de même; on lui proposa alors de boire un coup de ce bon vin, qu'il trouva délicieux. Il demanda à Ulysse comment il s'appelait, afin qu'il pût lui faire un présent digne d'un Cyclope. Je me nomme *Personne*, dit Ulysse. Eh bien, répond Polyphème, Personne sera le dernier que je mangerai; voilà le présent que je te prépare. Cependant il vide l'outre et s'endort. Alors les Grecs lui crèvent son œil unique avec une grosse pièce de bois, aiguisée par le bout et durcie au feu. Polyphème, réveillé par la douleur, jette un cri épouvantable, qui attire auprès de lui tous les Cyclopes d'alentour. Qu'avez-vous, Polyphème, lui crie-t-on? quelqu'un a-t-il attenté à votre vie? Hélas! mes amis, Personne, dit-il. Puisque ce n'est personne, répondent les Cyclopes, prenez donc patience, et priez Neptune votre père de vous secourir.

Cependant le Cyclope obligé de faire paître ses troupeaux, ouvre la porte de sa caverne; mais il étend ses deux bras pour arrêter les Grecs, s'ils voulaient sortir avec le troupeau. Ceux-ci s'avisèrent de s'attacher sous le ventre des béliers, qui étaient fort grands, avec une laine fort épaisse, et sortirent tous heureusement de leur prison. Quand Ulysse se vit assez loin de la caverne, il cria au Cyclope: « Si un jour quelque voyageur te demande qui t'a causé cet horrible aveuglement, tu peux répondre que c'est Ulysse, le destructeur de villes, fils de Laërte. » A ce nom, les hurlements du Cyclope redoublent. Hélas! s'écrie-t-il, voilà donc l'accomplissement des anciens oracles, qui m'avaient dit que je serais un jour privé de la vue par les mains d'Ulysse. Sur cette prédiction, je m'attendais à voir arriver ici quelqu'homme beau, bien fait, de grande taille, et d'une force supérieure à la nôtre; et aujourd'hui c'est un petit homme de méchante mine et sans force, qui m'a crevé l'œil, après m'avoir dompté par le vin. Neptune, offensé de ce qu'Ulysse avait aveuglé son fils Polyphème, fit périr son vaisseau dans l'île des Phéaciens, où il aborda cependant à la nage.

POLYPHEME. Il était, selon Homère, un prince Lapithe, et on le regardait comme égal aux dieux par sa valeur,

POLYPHON. Fils de Mérope.

POLYPHONTE. Tyran de Messène.

POLYPOETES. Fils de Pirithoüs et d'Hippodamie. Il fut un des chefs de l'armée des Grecs devant Troie.

POLYPORTE. Fils de Pénélope.

POLYTECHNE. Gendre de Pandaréo.

POLYTHEISME, système religieux qui admet la pluralité des dieux. La plupart des nations de l'antiquité étaient polythéistes; il en est de même de tous les idolâtres modernes. Il serait impossible d'énumérer les myriades de divinités qui faisaient partie du panthéon respectif des Egyptiens, des Grecs, des Romains, des Hindous et de cent autres peuples.—Les Egyptiens avaient une mul-

titude de triades, qui, descendant du ciel en terre, embrassaient à peu près l'universalité des êtres. — Les Grecs n'avaient pas une montagne, une colline, un fleuve, une fontaine, je dirai presque un arbre, une plante qui ne fût sous la protection d'une déité spéciale. — Varron comptait 300 Jupiters, et près de 6000 divinités subalternes. — Mais rien n'approche du polythéisme des Hindous, qui ont 33 millions de dieux; d'autres même en portent le nombre beaucoup plus haut, car ils l'augmentent de 300 millions en sus. — Les Japonais ont des pagodes destinées à honorer, les unes mille, les autres 33,333 déités; et chacune d'elles y est représentée par une statue ou une statuette. — Les Mexicains eux-mêmes avaient au moins 2000 dieux. « A peine y avait-il une rue, dit l'historien de la conquête du Mexique, qui n'eût son dieu tutélaire. Il n'est point de mal dont la nature se fait payer un tribut par notre infirmité qui n'eût son autel où ils couraient pour y trouver le remède. Leur imagination blessée se forgeait des dieux de sa propre crainte, sans considérer qu'ils affaiblissaient le pouvoir des uns par celui qu'ils attribuaient aux autres. »

POLYXÈNE. Fille de Priam. Achille l'ayant vue pendant une trêve, en devint amoureux, et la fit demander en mariage à Hector. Le prince troyen lui proposa une condition honteuse, celle de trahir son pays; ce qui irrita fort Achille, sans diminuer pourtant son amour. Lorsque Priam alla redemander le corps de son fils, il mena avec lui la princesse, pour être plus favorablement reçu. En effet on dit que le prince grec renouvela sa demande, et promit même d'aller secrètement épouser Polyxène en présence de sa famille, dans un temple d'Apollon, qui était entre la ville et le camp des Grecs. Pâris et Déiphobe s'y rendirent avec Priam et Polyxène, et dans le temps que Déiphobe tenait Achille embrassé, Pâris le tua. Polyxène, désespérée de la mort d'un prince qu'elle aimait, et d'en avoir été la cause, quoique innocente, se retira au camp des Grecs, où elle fut reçue avec honneur par Agamemnon; mais s'étant dérobée de nuit, elle se rendit sur le tombeau de son époux, et s'y perça le sein.

Une autre tradition plus communément suivie, porte que Polyxène fut immolée par les Grecs sur le tombeau d'Achille. C'est ainsi qu'Euripide l'expose dans sa tragédie d'*Hécube*. Après la prise de Troie, les Grecs avant de partir, rendirent de nouveaux honneurs funèbres à Achille, dont le corps était inhumé dans les champs phrygiens. L'ombre du héros leur apparut, et leur dit que s'ils voulaient avoir un retour heureux, ils devaient immoler à ses mânes Polyxène, qu'il s'était lui-même choisie. Hécube, de son côté, eut un songe qui la menaça de son malheur. « J'ai vu, dit-elle, une biche qu'un loup furieux arrachait de mes genoux; j'ai vu le spectre d'Achille, qui demandait en présent une troyenne. Dieux! écartez de ma fille de ces tristes présages. » En effet, Ulysse vint de la part des Grecs chercher Polyxène pour la conduire à l'autel. Polyxène, à cette nouvelle, ne plaint que sa mère, et compte pour rien de mourir. Elle jette un regard modeste, mais assuré sur Ulysse, et lui dit (*Hécube*, act. XI) : « On veut que je meure, je brûle de mourir; vous n'entendrez de moi ni vœux, ni soupirs; je vous suis. Non, je ne flétrirai point ma gloire par une lâche crainte de la mort. Fille de roi, destinée à un roi, dans l'espérance d'un hymen aussi doux qu'illustre, semblable enfin aux déesses, hors l'immortalité, je me vois aujourd'hui esclave; ce nom seul me fait aimer le trépas...... Je mourrai libre, et j'emporterai ma gloire aux enfers. Allons, Ulysse, conduisez-moi, immolez-moi. »

Le fils d'Achille prend la main de Polyxène, la fait monter sur le tombeau, et ordonne à ceux qui environnent la victime de la saisir. Polyxène s'écrie : « Arrêtez, ô Grecs! Sachez que je meurs volontairement. Qu'on ne m'approche pas, je vais me livrer au coup fatal. Laissez-moi mourir libre, au nom des dieux. Reine, je rougirais de paraître aux enfers en qualité d'esclave. » Agamemnon commande qu'on cesse de retenir Polyxène. Elle l'entend, et se voyant libre, elle déchire ses vêtements, découvre son sein, le présente hardiment à Pyrrhus, en fléchissant le genou. Pyrrhus tout ému [illegible] détourne les yeux; il balance, il frappe; des ruisseaux de sang coulent.

Les Grecs remplis d'admiration pour le courage de Polyxène, lui dressèrent un bûcher, et firent des présents pour sa pompe funèbre. Pausanias, parlant de cette mort de Polyxène, dit : « Action barbare qu'Homère a jugé à propos de passer sous silence. »

POLYXÈNE. Fils d'Agasthène, et petit-fils du roi Augée, qui commandait les Épéens au siége de Troie. Suivant Homère, sa valeur le rendait semblable aux dieux. Il sortait du sang illustre des *Héraclides*.

POLIXO. Prêtresse d'Apollon dans l'île de Lemnos, qui excita toutes les femmes de l'île à tuer leurs maris, parce que ceux-ci, sous prétexte de quelques dégoûts [illegible] leurs femmes, étaient allés chercher d'autres femmes dans la Thrace.

POLIXO. Femme de Tripolème, roi des Rhodiens. Ayant reçu chez elle Hélène, qui avait été chassée de Sparte, après la mort de Ménélas, et imputant à cette princesse la mort de Tripolème, qui avait péri devant Troie, Polixo résolut de s'en venger sur elle. Dans ce dessein, un jour que la princesse était sur le bord de la rivière, elle y envoya des femmes déguisées en furies, qui prirent Hélène, l'attachèrent à un arbre, et l'étranglèrent.

POM. Figure d'homme, faite de bois, de paille ou d'herbes sèches. Elle n'a qu'un pied de hauteur; on lui attache une baguette de deux toises de longueur, on la suspend au plafond par cette baguette courbée en arc, après quoi on jette la figure au feu. Cette cérémonie fait partie de celles qu'observent les Kamtchadales, à leur [illegible] fête de la purification des fautes.

POMACAMA. Un des neuf *Guacas*, ou idoles principales, adorées à Cusco par les anciens Péruviens.

POMARIUS. Surnom donné à *Hercule* qui était invoqué pour la prospérité des vergers.

POMME d'or jetée par la Discorde au milieu des déesses. Il y avait encore dans l'île de Chypre un arbre qui produisait des pommes d'or.

POMMES du jardin des Hespérides, qu'Atlas faisait garder par un dragon.

POMMES. Les anciens Scandinaves avaient imaginé des pommes mystérieuses, qui étaient confiées à la garde de la déesse Iduna. Quand les dieux se sentaient vieillir, ils goûtaient de ces pommes, et elles avaient la vertu de leur rendre la jeunesse.

La pomme était aussi un attribut de Vénus à qui elle fut adjugée. Les pauvres offraient des pommes à Jupiter au lieu de bœufs, et de là, ce dieu avait reçu le nom de Ζεὺς μήλιος. On faisait la même offrande à Hercule.

POMMES DE PIN. On les employait dans les mystères de Cybèle, de Bacchus, dans les sacrifices, dans les orgies et dans les pompes des processions.

On offrait en sacrifice des pommes de pin, et on en voyait sur les autels de Cybèle, de Bacchus et d'Esculape.

POMONE était une belle *Nymphe*, dont tous les dieux champêtres disputaient la conquête. Son adresse à cultiver les jardins, et surtout les arbres fruitiers, autant que sa beauté et ses agréments, leur avait inspiré ces tendres sentiments. Vertumne surtout cherchait à lui plaire; et pour avoir occasion de la voir souvent, il prenait différentes figures. S'étant métamorphosé un jour en vieille femme, il trouva moyen de lier conversation avec elle; et après lui avoir donné mille louanges sur ses charmes, et sur ses talents pour la vie champêtre, il lui raconta tant d'aventures funestes à celles qui, comme elle, se refusaient à la tendresse, marquaient du mépris pour les amants, qu'enfin il la rendit sensible, et devint son époux.

Ovide dit que Pomone, une des plus diligentes hamadryades, cultivait avec beaucoup de soin et d'industrie les jardins et les arbres, surtout les pommiers, d'où elle a pris son nom. On la représentait assise sur un grand panier plein de fleurs et de fruits, tenant de sa main gauche quelques pommes et de la droite un rameau. On lui donnait un habit qui descendait jusqu'aux pieds, et qu'elle repliait par devant pour soutenir des pommes et des branches de pommier. Elle eut à Rome un temple et des autels : son prêtre portait le nom de *flamen pomonalis*, et lui offrait des sacrifices pour la conservation des biens de la terre.

POMPAIOI (πομπαῖοι, de πέμπειν, *conduire*). Surnom de certaines divinités conductrices, comme l'exprime le surnom. On le donnait à *Mercure-infernal*, qui conduisait les âmes dans les enfers.

PONGO ou **PONGOU.** Les nègres du Congo entendent par cette expression un esprit, ou génie, une divinité quelconque : Dieu est pour eux *Zambi-an-Pongou, l'esprit du ciel.* Ils donnent aussi le nom de Pongo à leurs fétiches, à leur roi, auquel ils attribuent un pouvoir divin, et à tous les objets auxquels ils rendent un culte et une vénération particulière.

PONGOL ou **POUNGAL.** Grande fête des Hindous; elle est célébrée avec beaucoup de solennité, principalement dans le sud de l'Inde, et elle a pour objet de fêter l'entrée du soleil dans le signe du Capricorne, c'est ce qu'on appelle en sanskrit *Makara-Sankranti.*

Les Indiens partagent le cours de l'année en deux périodes, chacune de six mois; la première, qui est le jour des dieux, est déterminée par le cours du soleil vers l'hémisphère septentrional, c'est une période heureuse : les jours croissent graduellement, la chaleur augmente, les plus belles fleurs éclosent, les grains les plus excellents, les fruits les plus délicieux mûrissent. La seconde période commence à l'entrée du soleil dans le signe du Cancer, et finit au solstice d'hiver; c'est la nuit des dieux, c'est une époque néfaste : les jours et la chaleur diminuent, les fleurs deviennent rares, la terre ne produit que des grains d'une qualité inférieure, le dieu Vichnou dort; les noces sont interdites, etc. On a donc hâte de voir s'écouler cette période de tristesse et de douleur; de là la joie que l'on manifeste au moment où le soleil, entrant dans le signe du Capricorne, recommence sa carrière de splendeur et de puissance; et tel est l'objet de la fête du Pongol.

PO-NOUI. Enfer des Néo-Zélandais.

PONQUELAIS. Les habitants de l'île de Jersey donnent ce nom à d'anciens monuments du paganisme qu'on trouve encore dans leur pays. Ces monuments semblent être les mêmes que les *Dolmens* et les *Menhirs* que l'on trouve encore en assez grand nombre dans plusieurs provinces de France.

PONT (LE). C'est le nom qu'Hésiode, et d'après lui les autres écrivains donnent à la mer. Ce poëte en fait un dieu né de la terre, et qui s'allia ensuite avec elle, et en eut plusieurs enfants. Nérée est le premier de tous, vieillard vénérable et ennemi du mensonge, qu'on appelle *vieux* à cause de sa douceur et parce qu'il aime la justice. Le second fils de la Terre et du Pont fut Thaumas. Eurybie fut le troisième fruit de cette alliance.

PONT DES AMES. Suivant la doctrine musulmane, il y a au-dessus de l'enfer un pont appelé *Sirat*, qui est plus fin qu'un cheveu, plus affilé qu'un rasoir, et dont la longueur égale le diamètre de la terre. Après la résurrection, les élus le passeront avec la rapidité de l'éclair, soutenus par la main des anges; mais les réprouvés y glisseront et se

précipiteront dans les abîmes du feu éternel. Les Américains des montagnes Rocheuses croient à l'existence d'un pont des âmes fort semblable à celui des Musulmans, jeté au travers de l'abîme et tenu, par l'écoulement des eaux qui atteignent son tablier, dans un balancement continuel. Les défunts doivent le traverser pour se rendre au paradis; les bons le franchissent sans peine malgré son agitation; mais les méchants sont incapables de s'y tenir; ils chancellent et tombent, puis le torrent les emporte dans un dédale de marais et de lacs où, malheureux jouets des flots vengeurs, déchirés par la faim et les angoisses, en proie à toutes sortes de reptiles venimeux et d'animaux féroces, ils errent au gré des courants, sans espoir de trouver jamais un rivage.

Les Scandinaves disent que les dieux ont construit un pont immense qui sert de communication entre le ciel et la terre; ce pont n'est autre que *l'arc-en-ciel*. Le dieu Heimdal était chargé de veiller à une des extrémités, pour empêcher que les géants ne voulussent s'en servir pour monter au ciel. Il était difficile de le surprendre, car il avait la faculté de dormir plus légèrement qu'un oiseau, et d'apercevoir jour et nuit les objets à plus de cent lieues. Il avait l'ouïe si sensible, qu'il entendait croître les herbes des prés et la laine des moutons. Il portait d'une main une épée, et de l'autre une trompette, dont le bruit se faisait entendre dans tous les mondes.

PONTOPORIA. Une des *Néréides*.

PONTUS, la mer. *Voy.* PONT, ci-dessus.

PONTUS. Ancien dieu marin, vénéré chez les Syriens; il était fils de Nérée et père de Posidon, et de la déesse Sidon.

POOH. Le dieu *Lunus*, chez les Égyptiens, était représenté avec une tête de chacal ou d'épervier, surmontée du disque ou du croissant lunaire.

POPANA. Gâteaux sacrés qu'on offrait aux divinités chez les Romains; ils étaient ronds, larges et minces. Les Grecs en connaissaient aussi l'usage.

POPE. Ministre inférieur des sacrifices. Il était couronné de laurier, à demi-nu; il conduisait les victimes à l'autel, apprêtait les couteaux, l'eau et les autres choses nécessaires pour le sacrifice, frappait les victimes et les égorgeait. Dans les sacrifices ordinaires, on ne brûlait qu'une très-petite partie de la victime, et du reste on faisait deux portions, l'une pour les dieux, l'autre pour ceux qui faisaient les frais du sacrifice. Les valets des prêtres, appelés *Popæ*, vendaient chez eux la portion des victimes réservée pour les dieux; ce qui fit donner à leur maison le nom de *popina*.

Les popes portaient une espèce de couronne sur la tête; mais ils étaient à demi-nus, ayant les épaules, les bras et le haut du corps découverts; le reste du corps était couvert jusqu'à mi-jambes d'un tablier de toile ou de peaux de victimes.

POPOGOUSSO. Enfer des anciens habitants de la Virginie; c'était une grande fosse qu'ils plaçaient fort loin à l'occident de leur pays, et dans laquelle leurs ennemis étaient condamnés à brûler toujours.

POPOROTOU. Le paradis des insulaires de l'archipel Gambier. C'est une région souterraine, éclairée par un astre aussi pâle que la lune; elle est le séjour des êtres bons. Pour que les âmes des hommes puissent y être transportées après la mort, il est nécessaire que les parents du défunt lui rendent les honneurs funèbres, en célébrant une fête appelée *tevai*, qui dégénère toujours en orgie.

POPULONIA. Divinité champêtre à laquelle on offrait des sacrifices pour empêcher les mauvais effets de la grêle, de la foudre et des vents. (Son nom vient de *populatio*, *dégât*, *ravage*.) C'était *Junon* prise pour l'air, qu'on adorait sous ce nom-là, comme Jupiter l'était sous le nom de *Fulgur*.

PORC. Les Égyptiens avaient deux grandes fêtes, durant lesquelles on n'immolait pas d'autres victimes. Le porc était sacré chez les Crétois, parce qu'ils croyaient que Jupiter avait été allaité par une truie. Cet animal était immolé dans les petits mystères d'Éleusis; ailleurs à Hercule, par les Argiens; à Vénus dans les Hystéries; par les Romains, aux dieux Lares; et en général par ceux qui voulaient guérir, ou étaient guéris de la folie.

On immolait la truie à Cérès, soit parce que cet animal semble avoir appris aux hommes l'art de labourer, et c'est pour cela qu'il était sacré aux yeux des Égyptiens; soit à raison du dommage qu'il cause aux moissons, en fouillant la terre. Ceux qui n'avaient pas rendu exactement les derniers devoirs à quelqu'un de leur famille, ou qui n'avaient pas purifié le logis où il y avait eu un mort, immolaient à Cérès, comme expiation, une truie qui était alors appelée *Præcidanea*.

POREMUT ou PORENUCE. Dieu de [illegible], chez les anciens Slaves. C'est le même que *Striborg* ou *Némiza*. On le représentait avec quatre visages à la tête et un cinquième sur la poitrine.

POREVITH. Divinité des anciens Germains, à qui ils donnaient cinq têtes, et une sixième sur la poitrine, comme celle que portait Minerve dans son égide. Autour du piédestal qui soutenait la statue, était un grand amas d'épées, de lances, et de toutes sortes d'armes; ce qui désignait leur dieu de la guerre. Ce dieu avait un temple à [illegible] dans l'île de Rugen.

PORPHYRION. Un des *Géants* qui [illegible] guerre aux dieux. Jupiter, pour le [illegible] avec plus de facilité, usa d'un stratagème singulier; il lui inspira de tendres sentiments pour Junon, espérant que l'amour le désarmerait, et se confiant en la [illegible] la reine des dieux; mais le géant devenu amoureux de la déesse, qu'il allait [illegible] si Jupiter avec sa foudre, et Hercule avec ses flèches, ne lui eussent ôté la vie [illegible]

aussi le surnom d'*Hercule*, considéré comme un génie incube qui découvre les trésors.

PORRICIES. Entrailles de la victime que les prêtres romains jetaient dans le feu après les avoir considérées pour en tirer des présages.

PORRIMA. Divinité romaine, sœur ou compagne de Carmenta. Elle présidait aux événements passés.

PORSYMNA. Fille du fleuve Astérion, qui est comptée avec ses sœurs Acréa et Euboea, parmi les nourrices de Junon.

PORT. Les Grecs personnifiaient les ports de mer dans leur mythologie. Il y avait encore un port de *Nauplius* en Eubée, dont on fit un roi père de Palamède.

PORT MAUDIT. Nom donné autrefois par les Grecs à un port appartenant aux Cyrrhéens; les amphictyons le détruisirent et le déclarèrent maudit, parce que les Cyrrhéens avaient pillé le temple de Delphes. Dans la suite, les Amphisséens rétablirent ce port, et y mirent un droit de péage sur les vaisseaux qui passaient; mais les amphictyons le ruinèrent une seconde fois.

PORTE. C'était une coutume ordinaire de mettre des figures des dieux aux portes des villes; ce qui les faisait regarder comme saintes. Depuis, on leur substitua les figures des empereurs, et de là vint l'usage d'y mettre les armes des princes à qui les villes appartenaient.

PORTIE. Surnom de *Vénus* comme présidant aux ports de mer, sans doute parce qu'elle était née de la mer.

PORTUMNALES. Jeux, combats en l'honneur de *Portumne*, dieu marin. On les célébrait à Rome le 17 du mois d'août. C'étaient les mêmes jeux que les isthmiens des Grecs, célébrés en l'honneur de Palémon.

PORTUNUS ou **PORTUMNUS.** Divinité romaine, qui présidait aux *ports*, comme son nom le signifie. C'était *Mélicerte* qu'on honorait sous ce nom. D'autres croient que c'était *Neptune* ou *Palémon*. Ce dieu avait un temple à Rome, près du pont Emilius, et l'autre auprès d'Apollon-Cœlispice. On le voit représenté, sur les médailles anciennes, sous la figure d'un vieillard respectable, appuyé sur un dauphin, et tenant une clef dans ses mains. Il était, chez les Etrusques, l'objet d'un culte particulier. Ceux-ci le représentaient nu et jeune, les cheveux frisés à la manière des divinités égyptiennes. Il portait des colliers et des bracelets.

PORUS. Dieu de l'abondance, était fils de Métis, déesse de la prudence. Voici une fable attribuée par Platon à ce dieu, dans son festin. A la naissance de Vénus, les dieux célébrèrent une fête, à laquelle se trouva, comme les autres, Porus, dieu de l'abondance. Quand ils furent hors de table, la Pauvreté ou Pénie crut que sa fortune était faite, si elle pouvait avoir un enfant de Porus; c'est pourquoi elle alla adroitement se coucher à ses côtés; et quelque temps après, elle mit au monde l'Amour. De là vient, dit notre philosophe, que l'Amour s'est attaché à la suite et au service de Vénus, ayant été conçu le jour de sa fête. Comme il a pour père l'Abondance, et la Pauvreté pour mère, aussi tient-il de l'un et de l'autre.

POSEIDON. Surnom donné à *Neptune*, qui signifie *Brise-vaisseaux*, à cause des tempêtes qui brisent les vaisseaux. On célébrait en son honneur des fêtes qui s'appelaient *Poséidonies*. Dans l'île de Ténos, une des Cyclades, dit Strabon, il y a dans un bois, hors de la ville, un grand temple, remarquable par des salles à manger qu'on y voit, qui servent à une grande foule de gens, lorsqu'on célèbre les Poséidonies.

POSTULATIONS. Sacrifices que faisaient les Romains pour apaiser les dieux irrités, comme si ces divinités offensées les eussent demandés, ou plutôt parce qu'ils étaient accompagnés de demandes ou prières propres à les fléchir.

POSTULIO. Nom donné à *Pluton*, sur les bords de l'étang de Curtius, parce que la terre s'étant entr'ouverte en ce lieu, les aruspices prétendirent que le roi des enfers demandait des sacrifices. De cette demande, exprimée en latin par le mot *postulatio*, se forma *postulio*.

POSTVERTA, POSTVERSA ou **POSTVORTA.** Divinité romaine : elle présidait aux accouchements laborieux et difficiles. C'était une des *Carmentes*. Une autre divinité du même nom présidait aux événements futurs, comme Porrima, sa sœur, aux événements passés.

POSTVOTA. Nom sous lequel Fabius Gurges, vainqueur des Samnites, dédia un temple à *Vénus*, dont il avait éprouvé la protection.

POSWISTE. L'Eole des Slaves. Ces peuples le reconnaissaient comme le dieu de l'air en général, pouvant envoyer le beau et le mauvais temps.

POTA, POTICA et **POTINA.** Déité romaine qui présidait au boire des petits enfants.

POTAMIDES (de ποταμός, *fleuve*). *Nymphes* des fleuves et des rivières.

PO-THE-MO. L'un des huit enfers glacés, selon les bouddhistes de la Chine. Le froid que les damnés y endurent est si vif, que leurs os se montrent à nu.

POTHOS, le *Désir*. Dieu adoré chez les Samothraces. Il avait une statue, dans le temple de Vénus, à Mégare, à côté de celles d'*Eros*, l'*Amour*, et d'*Himéros*, autre expression du *désir*.

POTHRIODOPHORE. Les Achéens rendaient un culte particulier à Cérès, surnommée Ποτηριοφόρος, *porte-vase*, à cause d'un vase qu'elle tenait comme symbole de l'abondance que cette déesse avait répandue sur la terre. (Athen., *Deipn.*, l. x.)

POTINA. Divinité tutélaire des enfants, celle qui avait soin de leur boisson (du verbe *potare, boire*). Varron (*apud Nonnium*) en fait mention.

PO-TI-SA-TO. Idole adorée par les bouddhistes chinois; ce nom est la transcription du mot indien *Bodhisatwa*, par lequel on désigne les êtres qui ne sont pas encore parvenus à la dignité suprême de Bouddha.

On vénère souvent sous ce nom le Bouddha suprême *Chakya-Mouni*, qui a paru d'abord sur la terre en qualité de Bodhisatwa.

POTITIENS. Anciens prêtres d'Hercule en Italie.

POTNIADES. Déesses qui n'étaient propres qu'à inspirer la fureur; on croit que c'est un surnom de *bacchantes*. Elles avaient pris leur nom de la ville de *Potnia*, en Béotie, où elles avaient des statues dans un bois consacré à Cérès et à Proserpine. On leur offrait des sacrifices en certains temps de l'année; et, après ces sacrifices, on laissait aller en quelques endroits du bois des cochons de lait, qui, suivant les gens du pays, se retrouvaient, l'année suivante, à pareil temps, paissant dans la forêt de Dodone. On disait encore que, dans le temple de ces déesses à Potnia, il y avait un puits, dont l'eau rendait furieux les chevaux qui en buvaient.

POTOYAN. Mauvais génie redouté par les Australiens de la Nouvelle-Galles du sud. Ils disent que cet esprit est sans cesse occupé à leur jouer de mauvais tours. Son arrivée s'annonce par un sifflement particulier. C'est pourquoi ils se gardent bien de siffler quand ils passent sous une roche; ils auraient peur qu'elle ne tombât sur eux.

POTRIMPOS. Nom d'une idole des anciens Prussiens, qu'ils adoraient sous des chênes, comme le Perculos et le Pikollos, et auxquels ils offraient en sacrifice leurs ennemis. Ce dieu formait avec *Perkoun* et *Pikollos* une espèce de trinité. Perkoun était alors considéré comme le dieu de la lumière et du tonnerre; Pikollos, comme le dieu des enfers; et Potrimpos, comme le dieu de la terre, des fruits et des animaux. On leur offrait en sacrifice des prisonniers de guerre.

POTTERGHOR. Dieu adoré par les Khonds, dans un village du même nom.

POTUA. Déesse des buveurs, chez les Romains : elle présidait aux boissons.

POUCHPAKA. Nom donné au char de Varouna, dieu des richesses, dans la mythologie hindoue : ce mot veut dire *char de fleurs*.

POULAHA. Un des sept *Richis* de la constellation de la Grande-Ourse. Il y en a qui le classent parmi les dix *Maharchis*.

POULASTYA-RICHI, fils de Brahmâ. Il fut formé de l'air, et il vécut dans des pratiques de dévotion à Kédara près de l'Himalaya.

POULETS SACRÉS, que les prêtres élevaient du temps des Romains et qui servaient à rendre les augures. On n'entreprenait rien de considérable dans le sénat, ni dans les armées, qu'on n'eût auparavant pris les auspices des poulets sacrés. La manière la plus ordinaire de prendre ces auspices consistait à examiner de quelle façon ces poulets usaient du grain qu'on leur présentait. S'ils le mangeaient avec avidité, en trépignant et en l'écartant çà et là, l'augure était favorable; s'ils refusaient de manger et de boire, l'auspice était mauvais, et on renonçait à l'entreprise pour laquelle on consultait. Lorsqu'on avait besoin de rendre cette sorte de divination favorable, on laissait les poulets un certain temps dans une cage, sans manger; après cela, les prêtres ouvraient la cage et leur jetaient leur mangeaille. On faisait venir ces poulets de l'île de Négrepont.

On fut fort exact chez les Romains à ne point donner de faux auspices tirés des poulets sacrés, depuis la funeste aventure de celui qui s'en avisa sous L. Papirius Cursor. Avant que l'on eût donné le signal de la bataille, un trait partit, sans qu'on sût de quel côté, et alla percer le garde des poulets qui avait rapporté l'auspice à faux. Dès que le consul sut cette nouvelle, il cria : « Les dieux sont ici présents, le criminel est puni; ils ont déchargé toute leur colère sur celui qui la méritait, nous n'avons plus que des sujets d'espérances. » Aussitôt il fit donner le signal, et il remporta une victoire entière sur les Samnites.

POUNAMOU. Images ou statuettes des dieux que les Néo-Zélandais suspendent à leur cou, non pas pour les adorer, mais comme parures et ornements.

POUNTAN. Le premier homme, selon la cosmogonie des anciens Mariannais : c'était une espèce d'être divin, qui, habitant dans l'espace, s'ennuya de son isolement et de son oisiveté. Il conçut le projet de tirer l'univers du chaos qui était en lui : dans cette vue, il mit ses sœurs à l'œuvre et les chargea de faire de ses épaules le ciel et la terre; de ses yeux le soleil et la lune; de ses sourcils l'arc-en-ciel. Le premier homme fut pétri avec un fragment du rocher de Fauna, petite île située sur la côte occidentale de Guaham.

POUROUCHAMEDHA. Sacrifice de l'homme, autrefois en usage chez les Hindous.

POUROUCHASTHIMALI. Un des noms de *Siva*, troisième personne de la triade Hindoue. Ce mot signifie, *celui qui porte une guirlande de crânes humains*. Khali, son épouse, est représentée avec le même ornement.

POUROUCHOTTAMA. Surnom de Vichnou, considéré comme *le premier des êtres* selon la doctrine des Vaichnavas, ses sectateurs particuliers. A l'époque de la destruction des mondes, c'est lui qui dort et flotte sur les eaux, sous le nom de *Narayana*, pour reproduire l'univers.

POUROUHOUTA. Un des noms d'Indra, dieu du ciel chez les Hindous.

POUROURAVA. Un des dix Viswas, divinités indiennes, vénérées principalement dans les cérémonies funèbres. Il est petit-fils du soleil par sa mère *Ilâ*, et petit-fils de la lune par son père *Bouddha* (la planète de Mercure). On lui attribue l'invention du moyen d'allumer le feu sacré par la friction de deux branches de sami et d'aswattha.

POUSSA. Idole vénérée par les Bouddhistes de la Chine.

POUTANA. Nom d'une géante tuée par Krichna. Les Poutanas sont aussi des démons faméliques et féroces qui président aux maladies pestilentielles.

POU-TCHEOU. Le paradis céleste, suivant les traditions chinoises. C'est le royau-

ue de la lumière, qui confine avec celui de a mère du roi d'Occident. Un sage alla se promener au delà des bornes du soleil et de a lune, et il vit un arbre sur lequel était un oiseau, qui en le béquetant faisait sortir du eu ; il en fut frappé; il en prit une branche, et s'en servit pour en tirer du feu. Ce mythe ressemble assez à la fable grecque d'après laquelle Prométhée aurait dérobé le feu du ciel pour l'apporter sur la terre.

POUTE-SAT. Un des noms de *Bouddha* chez les Siamois : c'est le *Bohdisativa* des Hindous.

POUTIMRITTIKA. Lieu infect, qui est l'un des vingt et un enfers des Hindous.

POW. Dieu des Paharrias, montagnards de l'Inde. On lui sacrifie avant d'entreprendre un voyage.

POZVID. Dieu de la tempête chez les anciens Slaves. Rien ne résistait à la violence de son souffle : il excitait les bourrasques et les tempêtes, et était l'ennemi déclaré de Dagoda, dieu du zéphir.

PRADJAPATI. C'est-à-dire, *seigneur des créatures.* Les Hindous donnent ce nom à *Brahmâ*, considéré non-seulement comme le créateur, mais comme étant devenu *pourou-cha, le premier homme.* N'oublions pas de remarquer la grande analogie phonique qui existe entre ce nom et ceux du *Japhet* de la Bible et du *Japet* de la mythologie grecque, donnés l'un et l'autre comme les ancêtres des habitants de l'Europe et de la haute Asie.

PRADJNA. C'est-à-dire *l'intelligence.* Les Bouddhistes du Népal en ont fait une déesse, qui est l'épouse ou l'énergie active d'Adi-Bouddha, leur divinité suprême. Pradjna est aussi la personnification de *la nature.*

PRADYOUMNA. Un des dieux des Hindous : il est fils de Krichna et de Roukmini, la plus chérie de ses femmes. On le regarde comme une incarnation de *Kama-Déva,* dieu de l'amour qui fut réduit en cendres par un regard de Siva.

PRÆCLÆ ou ***PRÆCLAMITORES.*** C'étaient des officiers qui précédaient le flamine Diale, marchant dans les rues de Rome, pour avertir les ouvriers de cesser leur travail, parce que si ce prêtre avait vu quelqu'un travaillant, le service ne pouvait se faire : *Ut denuntiarent opificibus,* dit Festus, *manus abstinerent ab opere, ne, si vidisset sacerdos facientem opus, sacra polluerentur.*

PRÆDATOR. Surnom donné à *Jupiter*, parce qu'on lui consacrait une partie des dépouilles faites sur les ennemis, appelées en latin *præda.*

PRÆSALTOR. Celui des prêtres Saliens qui conduisait leur danse, leur marche tumultueuse.

PRÆSICIÆ. Les parties des animaux sacrifiés, que l'on coupait pour les offrir aux dieux.

PRÆSTANA. Déesse des anciens Romains. Arnobe (lib. IV *adv. gentes*), dit que c'était *Luperca* ou *Luperque*, nourrice de Romulus, que l'on nommait ainsi, parce que Romulus montra plus de force que tous les autres à tirer une flèche.

PRÆSTITÆ (MURATORI, 101, 6). Minerve est appelée *Præstes* dans Macrobe, Capella et Arnobe, parce qu'elle se chargeait de conduire les mortels dans les sentiers de la sagesse.

PRANA ou **PRANAVA.** La parole ou le souffle de Brahmâ, le créateur. Pareil au pur éther, renfermant en soi toutes les qualités, tous les éléments, le Pranâ est le nom et le corps de Brahmâ, et par conséquent il est infini comme lui; comme lui, auteur et maître de toutes les créatures. Son image est la vache, qui est aussi le symbole du monde.

PRASIES. Bourg de l'Attique, dans la tribu Pandionide. C'était un lieu maritime du côté de l'Eubée, où il y avait un temple d'Apollon. On y envoyait les prémices qu'on voulait consacrer à ce dieu dans l'île de Délos. Les Athéniens avaient soin de les y faire transporter. Erésichton, revenant de cette île, mourut à Prasies, et on lui fit son tombeau dans ce lieu.

PRATCHETA. Un des noms de *Varouna*, dieu des eaux, chez les Hindous. C'est aussi le nom d'un saint mouni et législateur, père du poëte Valmiki : c'était sans doute un avatare du dieu Varouna.

PRAXIDICE (de πρᾶξις, *action*, et δίκη, *justice*). Divinité des anciens, qui marquait aux hommes le juste milieu qu'ils doivent garder dans leurs discours et dans leurs actions. C'est la déesse de la modération, de la tempérance et de la discrétion. C'est elle qui avait soin de marquer aux hommes les justes bornes dans lesquelles ils doivent se contenir, soit dans leurs actions, soit dans leurs discours. Les anciens ne faisaient jamais de statues de cette déesse en entier; mais ils la représentaient seulement par une tête, pour montrer peut-être que c'est la tête et le bon sens qui déterminent les limites de chaque chose. Aussi on ne lui sacrifiait que les têtes des victimes. Hésychius dit que Ménélas, au retour de la guerre de Troie, consacra un temple à cette divinité et à ses deux filles, la Concorde et la Vertu, sous le seul nom de Praxidice. On remarque que cette déesse avait tous ses temples découverts, pour marquer son origine, qu'elle tirait du ciel, comme de l'unique source de la sagesse. Son nom signifie *action faite avec justice.* On a aussi donné le nom de Praxidice à *Minerve.*

PRAXIDICIENNES. Comme *Minerve* était surnommée *Praxidice*, on lui a assigné des nourrices, appelées déesses Praxidiciennes; c'étaient les filles d'Ogygès, au nombre de trois; savoir, Alalcomène, Aulis et Telsinie. Ces déesses Praxidiciennes avaient une chapelle au milieu d'un champ près la ville d'Haliarte en Béotie. On allait jurer sur leur autel dans les grandes occasions, et ce serment était toujours inviolable.

PRAXIERGIDES. Prêtres athéniens qui, le jour des Plyntéries, célébraient des mystères qu'ils tenaient fort secrets.

PRAXIS. Vénus avait un temple à Mégare sous le nom de *Venus Praxis,* c'est-à-dire *agissante* (de πράττειν, *faire*).

PRAYANGAN. Génies de la mythologie javanaise. Ils habitent les arbres et les bords des rivières. Quelquefois ils prennent la figure de belles femmes, et par ce moyen ils ensorcellent les hommes et les rendent fous.

PRECIDANEES. Victimes que les Romains immolaient la veille des grandes solennités.

PREITTAS. Êtres surnaturels qui, d'après les Bouddhistes de la Birmanie, tiennent le milieu entre les animaux et les Asourikés, ou démons proprement dits. Ces monstres à forme humaine habitent dans un enfer particulier, où les uns se nourrissent de salive, d'excréments et d'autres immondices; ils résident dans les égouts, vivent dans les citernes et dans les tombeaux. D'autres errent dans les lieux arides, dans des déserts ou des forêts inhabitées, où ils sont tourmentés par la faim et par la soif; ils y poussent des gémissements et des hurlements perpétuels. Les *Preittas* sont les êtres que les Hindous nomment *Prétas*.

PREMICES. Les peuples hyperboréens envoyaient les prémices de leurs moissons à Délos, pour y être offertes à Apollon. (*Plin.*, iv, 12.)

Les Romains offraient leurs prémices aux dieux Lares et aux prêtres. Presque tous les peuples païens étaient également dans l'usage d'offrir aux dieux les premières productions de la terre.

PREPARSIS. Génie des anciens Slaves. Il était chargé de veiller sur les marcassins.

PRESAGES. Dans l'antiquité, le peuple ne pouvant élever son esprit jusqu'à la connaissance du premier être, bornait presque toute sa religion au culte des dieux immortels, qu'il regardait comme les auteurs des oracles, des sorts, des auspices, des prodiges, des songes et des présages.

Dans l'idée générale du mot *présage*, il faut comprendre non-seulement l'attention particulière que le vulgaire donnait aux paroles fortuites, soit qu'elles parussent venir des dieux, soit qu'elles vinssent des hommes, et qu'il regardait comme des signes des événements futurs; mais il y faut comprendre encore les observations qu'il faisait sur quelques actions humaines, sur des rencontres inopinées, sur certains noms et sur certains accidents dont il tirait des préjugés pour l'avenir.

Il est vraisemblable que la science des présages est aussi ancienne que l'idolâtrie, et que les premiers auteurs du culte des idoles, sont aussi les auteurs de l'observation des *présages*. La superstition en a fait une science : les Égyptiens l'ont portée en Grèce. Les Étrusques, ancien peuple de l'Italie, disaient qu'un certain Tagès leur enseigna le premier à expliquer les présages. Les Romains apprirent des Étrusques ce qu'ils savaient d'une science si vaine et si ridicule.

Les anciens distinguaient les présages des augures, en ce que ceux-ci s'entendaient des signes recherchés et interprétés suivant les règles de l'art. On distinguait diverses sortes de présages :

1. Les paroles fortuites, que les Grecs appelaient φήμη et κληδών, et les Latins *omen* pour *oremen*. Ces paroles fortuites étaient appelées voix divines, lorsqu'on en ignorait l'auteur. Telle fut la voix qui avertit les Romains de l'approche des Gaulois, et à qui l'on bâtit un temple sous le nom d'Aius Locutius. Ces mêmes paroles étaient appelées voix humaines lorsqu'on en connaissait l'auteur, et qu'elles n'étaient pas censées venir immédiatement des dieux. Avant de commencer une entreprise, on sortait de sa maison pour recueillir les paroles de la première personne qu'on rencontrait, ou bien on envoyait un esclave pour écouter ce qui se disait dans la rue; et, sur des mots proférés à l'aventure et qu'ils appliquaient à leurs desseins, ils prenaient quelquefois des résolutions importantes.

2. Les tressaillements de quelque partie du corps, principalement du cœur, des yeux et des sourcils. Les palpitations de cœur passaient pour un mauvais signe, et présageaient particulièrement la trahison d'un ami. Le tressaillement de l'œil droit et des sourcils était au contraire un signe heureux. L'engourdissement du petit doigt, ou le tressaillement du pouce de la main gauche, ne signifiait rien de favorable.

3. Les tintements d'oreilles et les bruits que l'on croyait entendre. Les anciens disaient, quand l'oreille leur tintait, comme on le dit encore aujourd'hui, qu'on parlait d'eux en leur absence, en bien, si c'était l'oreille droite; en mal, si c'était l'oreille gauche.

4. Les éternuments. Ce présage était équivoque et pouvait être bon ou mauvais, suivant les occasions. C'est pourquoi l'on saluait la personne qui éternuait, et l'on faisait des souhaits pour sa conservation, dont la formule était, *Jupiter te conserve!* et cela afin de détourner ce qu'il pouvait y avoir de fâcheux. Les éternuments du matin, c'est-à-dire depuis minuit jusqu'à midi, n'étaient pas réputés bons; ils étaient meilleurs le reste du jour. Entre ceux de l'après-midi, on estimait davantage ceux qui venaient du côté droit; mais l'amour les rendait toujours favorables aux amants, de quelque côté qu'ils vinssent.

5. Les chutes et les accidents imprévus. Camille, après la prise de Véies, voyant la grande quantité de butin qu'on avait fait, pria les dieux de vouloir bien détourner, par quelque légère disgrâce, l'envie que sa fortune ou celle des Romains pouvait exciter. Il tomba en faisant cette prière, et cette chute fut, dans la suite, regardée comme le présage de son exil et de la prise de Rome par les Gaulois. — Les statues des dieux domestiques de Néron se trouvèrent renversées au premier jour de janvier, et l'on en tira le présage de la mort prochaine de ce prince.

6. La rencontre de certaines personnes et de certains animaux. Un nègre, un eunuque, un nain, un homme contrefait, que les gens

superstitieux trouvaient le matin au sortir de leur maison, les effrayaient et les faisaient rentrer. Il y avait pour eux des animaux dont la rencontre était de bon présage; par exemple, le lion, les fourmis, les abeilles. Il y en avait dont la rencontre ne présageait que du malheur, comme les serpents, les loups, les renards, les chiens, les chats, etc.

7. Les noms. On employait quelquefois dans les affaires particulières les noms dont la signification marquait quelque chose d'agréable. On était bien aise que les enfants qui aidaient dans les sacrifices, que les ministres qui faisaient la cérémonie de la dédicace d'un temple, que les soldats qu'on enrôlait les premiers, eussent des noms heureux.

Pour ce qui est des occasions où l'on avait recours aux présages, on les observait surtout au commencement de l'année; c'est de là qu'était venue la coutume à Rome, de ne rien dire que d'agréable le premier jour de janvier, de se faire les uns aux autres de bons souhaits qu'on accompagnait de petits présents, surtout de miel et d'autres douceurs.

Cette attention pour les présages avait lieu politiquement dans les actes publics qui commençaient par ce préambule : *Quod felix, faustum, fortunatumque sit.* On y prêtait aussi l'oreille dans les actions particulières, comme dans les mariages, à la naissance des enfants, dans les voyages, etc.

Il ne suffisait pas d'observer simplement les présages, il fallait de plus les accepter lorsqu'ils paraissaient favorables, afin qu'ils eussent leur effet. Il fallait en remercier les dieux qu'on en croyait les auteurs, et leur en demander l'accomplissement. Au contraire, si le présage était fâcheux, on en rejetait l'idée, et l'on priait les dieux d'en détourner les effets.

On peut joindre à tous ces genres de présages l'observation de la lumière de la lampe, dont on tirait des pronostics pour les changements des temps, et même pour le succès des entreprises. On peut y joindre aussi l'usage puéril de faire claquer des feuilles dans sa main, ou de presser des pepins de pomme entre ses doigts, et de les faire sauter au plancher, pour éprouver si l'on était aimé de sa maîtresse, et mille autres niaiseries semblables.

Les Kalmouks, comme les anciens Romains, tirent des présages du vol des oiseaux. La chouette blanche (*strix nyctæa*) est un bon ou mauvais augure, suivant qu'elle prend son vol à droite ou à gauche. Si l'oiseau se dirige à gauche, qui est le côté sinistre, ils font tout leur possible pour le repousser sur la droite; s'ils réussissent à lui faire rebrousser chemin, ils croient avoir détourné le danger qui les menaçait. Tuer un de ces oiseaux est un crime irrémissible.

Un Hindou se dispose à sortir pour quelque affaire pressée : il a déjà le pied sur le seuil de la porte; mais il entend quelqu'un éternuer : il rentre aussitôt. Il y a un grand nombre de pies dans les Indes : si quelqu'un de ces oiseaux touche une personne en volant, on est persuadé que celui qui a été touché ne tardera pas à mourir ou quelqu'un de sa famille. Les hurlements des bêtes sauvages, les cris des cerfs et des singes, sont des présages sinistres pour les Siamois. S'ils rencontrent un serpent qui leur barre le chemin, c'est pour eux une raison suffisante de s'en retourner sur leurs pas, persuadés que l'affaire pour laquelle ils sont sortis ne peut pas réussir. La chute de quelque meuble que le hasard renverse est aussi d'un très-mauvais augure. Que le tonnerre vienne à tomber par un effet naturel et commun, voilà de quoi gâter la meilleure affaire.

Les insulaires de Ceylan sont aussi faibles sur les présages qu'aucun des peuples idolâtres. S'il arrive qu'ils éternuent en commençant un ouvrage, en voilà assez pour les engager à l'interrompre. Ils attribuent une vertu prophétique à un certain petit animal qui a la forme d'un lézard : s'ils entendent le cri de cet animal, ils s'imaginent qu'il les avertit de ne rien entreprendre dans ce moment, parce qu'il est sujet à l'influence d'une planète maligne. Les habitants de l'intérieur de l'île de Bornéo n'ont point d'autre règle de leur conduite que le vol et le cri des oiseaux. Le matin, au sortir de leur maison, s'ils aperçoivent un oiseau qui, par hasard, dirige son vol vers eux, c'est pour eux un très-fâcheux présage qui les avertit de se tenir renfermés chez eux tout le jour. Ils regardent, au contraire, comme un augure très-favorable, que le vol de l'oiseau soit dirigé vers l'endroit où ils portent leur pas.

Un insulaire des Moluques qui, le matin, sortant de sa maison, trouvera en son chemin un être difforme ou estropié, un vieillard courbé et appuyé sur ses béquilles, rentrera promptement chez lui, et ne fera aucune affaire pendant toute la journée, persuadé qu'un si mauvais présage ferait manquer toutes ses entreprises.

Les idolâtres qui habitent les îles Philippines sont fort entêtés de la manie des présages. Il faut qu'ils tirent un augure quelconque du premier objet qui s'offre à leurs yeux lorsqu'ils sont en voyage; et souvent il arrive qu'ils retourneront sur leurs pas, parce qu'ils auront rencontré quelque insecte qui leur aura paru d'un mauvais présage.

Dans le royaume de Bénin, en Afrique, on regarde comme un augure très-favorable qu'une femme accouche de deux jumeaux.

Lorsque les Péruviens voulaient savoir si la guerre qu'ils étaient sur le point d'entreprendre serait heureuse, si la récolte de l'année serait abondante, etc., ils prenaient un agneau ou un mouton, ils lui tournaient la tête du côté de l'orient, sans lui lier les pieds; mais trois ou quatre hommes le tenaient fortement, pour l'empêcher de

remuer. Ainsi, tout en vie, ils lui ouvraient le côté gauche, où ils mettaient la main, et en tiraient le cœur, les poumons, et tout le reste de la fressure, qui devait sortir entière sans qu'il y eût rien de rompu... Ils tenaient pour un si bon présage, continue Garcilasso, quand les poumons palpitaient encore après qu'on les avait arrachés, qu'ils prenaient pour indifférents tous les autres présages, parce que, disaient-ils, celui-ci suffisait pour les rendre bons, quelque mauvais qu'ils fussent.

PRETAS, démons faméliques des Hindous.

PRETRES. Les prêtres égyptiens formaient une classe à part, comme les prêtres juifs; leurs enfants mâles leur succédaient dans les fonctions du sacerdoce. Cette classe était fort respectée et jouissait d'immenses revenus.

Le corps des prêtres était nombreux : car le service journalier des dieux exigeait beaucoup de monde, et la diversité des emplois explique la diversité des classes qui composaient l'ordre en général. D'abord, il y avait le *mantis*, qui n'était, selon Platon, que l'interprète de la prédiction qu'il n'avait point faite, et qu'il ne pouvait faire lui-même; parce qu'il devait être dans son bon-sens, qu'on regardait comme incompatible avec l'esprit prophétique. Ainsi ces misérables, qu'on a qualifiés par le terme de Mantis, n'étaient que les instruments de la superstition, de même que les pythies de Delphes.

Ensuite venaient les *comastes*, qui présidaient aux repas sacrés; les *sacrés*, les *néocores* et les *pastophores*, qui veillaient à l'entretien des temples et ornaient les autels; les *chantres*, les *spargistes*, les *médecins*, les *embaumeurs* et les *interprètes*, qui paraissent avoir été les seuls qui sussent un peu parler la langue grecque, car les autres prêtres ne savaient vraisemblablement que l'égyptien, qui différait peu de l'éthiopien.

Chez les Grecs, les princes faisaient la plupart des fonctions des sacrifices; c'est pour cela qu'ils portaient toujours un couteau dans un étui, près de l'épée, lequel seul servait à cet usage, mais jamais l'épée. Outre les princes, il y avait encore des prêtres distingués, qui faisaient les principales fonctions du sacerdoce, et que l'on appelait Néocores. (*Voy. ce mot.*) Il y avait aussi des familles entières à qui seules appartenait le soin de l'intendance des sacrifices et du culte de certaines divinités. Ces familles étaient, par cette prérogative, extrêmement distinguées. A Athènes, c'était la famille des lycomédiens qui avait l'intendance et la direction des sacrifices que l'on faisait à Cérès et aux grandes déesses.

Les prêtres chez les Romains n'étaient point d'un ordre différent des citoyens. On les choisissait indifféremment pour administrer les affaires civiles et celles de la religion. Il y avait une grande prudence dans cette conduite; elle obviait à beaucoup de troubles. Même ceux d'un ordre inférieur, étaient pour l'ordinaire élus entre les citoyens les plus distingués par leurs emplois et leurs dignités. On accordait quelquefois cet honneur à des jeunes gens d'illustre famille, dès qu'ils avaient pris la robe virile.

L'institution des prêtres commença chez les Romains avec le culte des dieux, et Romulus choisit deux personnes de chaque curie qu'on honora du sacerdoce. Numa qui augmenta le nombre des dieux, multiplia aussi le nombre de ceux qui étaient consacrés à leur service.

Il faut distinguer les prêtres romains en deux classes. Les uns n'étaient attachés à aucun dieu en particulier; mais ils étaient occupés à offrir des sacrifices à tous les dieux; tels étaient les *pontifes*, les *augures*, les *quindécemvirs*, qu'on nommait *sacris faciundis*; les *auspices*; ceux qu'on appelait *fratres arvales*; les *curions*, les *septemvirs*, nommés *epulones*; les *féciaux*; d'autres à qui on donnait le nom de *sodales titienses*, et le roi des sacrifices appelé *rex sacrificulus*. Les autres prêtres avaient chacun leur divinité particulière; ceux-là étaient les *flamines*, les *saliens*; ceux qui étaient appelés *lupercì*, *pinarii*, *potitii*, pour Hercule; d'autres nommés aussi *galli*, pour la déesse Cybèle; et enfin les *vestales*, etc. (*Voy. chacun de ces mots.*)

Les prêtres avaient des ministres pour les servir dans les sacrifices. Ceux et celles, par exemple, qu'on appelait *camilli* et *camillæ*, étaient de jeunes garçons et de jeunes filles libres qui servaient dans les cérémonies religieuses. Romulus en était l'instituteur. (*Voy. pour les autres prêtres, leurs noms particuliers dans ce Dictionnaire*, voy. *aussi l'article* DRUIDES.)

Les prêtres des anciens peuples du Nord, nommés *Drottes*, étaient aussi appelés souvent *prophètes*, *hommes sages*, *hommes divins*. A Upsal, chacune des trois grandes divinités dont on a parlé au mot ODIN, avait ses prêtres particuliers dont les principaux, au nombre de douze, étaient les chefs des sacrifices, et exerçaient une autorité sans bornes sur tout ce qui leur paraissait avoir du rapport à la religion. Ils étaient en grande vénération, et les rois eux-mêmes ne dédaignaient pas de remplir les fonctions sacerdotales. La déesse Frigga, dont on a parlé, était [illegible] nairement servie par des filles de rois qu'on nommait prophétesses et déesses. Elles rendaient des oracles, se dévouaient à une éternelle virginité, et entretenaient le feu sacré dans le temple de Frigga. Le sacerdoce, chez les Germains, était à peu près le même que chez les Gaulois. Les prêtres n'étaient pas seulement chargés de présider aux cérémonies du culte, de faire les [illegible] et d'enseigner aux peuples la discipline religieuse : ils remplissaient encore dans la [illegible] tion les fonctions de magistrats. Les ministres du culte, chez les Gètes, [illegible] des ordres les plus distingués de la nation. Le souverain pontife, qui était leur chef, jouissait de la plus grande autorité. Il [illegible]

bles qui auraient pu naître sous prétexte de religion. Les prêtres des dieux, même de ait le roi de ses conseils; son nom était mis à la tête de tous les édits avec celui du souverain. On lui donnait, comme au prince, le nom de roi; on y ajoutait même le titre de dieu, et on l'appelait Zamolxis.

Les prêtres scandinaves étaient nommés *Drottes*, nom qui a peut-être la même étymologie que celui de *Druides*.

Chez les Slaves, les ministres du culte étaient partagés en différentes classes.

Chez les Finnois, les Lapons et plusieurs autres peuples du Nord, il n'y avait pas de prêtres proprement dits, du moins dans le sens que nous attachons à ce mot; c'étaient les magiciens qui en tenaient lieu.

Chez les Hindous, une caste toute entière est consacrée aux fonctions sacerdotales: c'est celle des brahmanes; cependant tout brahmane n'est pas prêtre, mais tous sont aptes à le devenir, et tous ont un caractère sacré qu'ils doivent à leur naissance; car qui que ce soit des autres tribus ne saurait jamais parvenir à cette dignité suprême. Ceux que nous appelons quelquefois prêtres, chez les Bouddhistes, sont plutôt des religieux que les prêtres: ce sont des gens qui tendent à une haute perfection, et qui sont en chemin de devenir Bouddhas, ou au moins Bodhisatwas. L'ancienne religion des Chinois n'a pas un ordre ou une classe distinguée de personnes pour en exercer solennellement les cérémonies.

Chez les Tunquinois et les Coréens, le droit d'offrir des sacrifices publics au ciel, à la terre, aux montagnes, etc., appartient, comme à la Chine, au souverain. Il n'y a point non plus de prêtres dans l'ancienne religion du Japon, appelée sintoïsme; ce sont des laïques qui remplissent la fonction de gardiens des miyas ou temples.

Les prêtres, chez les Ostiaks, ne forment pas un ordre à part. Chaque père de famille peut prendre ce titre de sa propre autorité, et se charger de servir le simulacre qu'il a fabriqué. Dans la plupart des peuplades de la Guinée et des pays du centre, qui sont adonnées, soit à l'idolâtrie, soit au culte des fétiches, il n'y a pas de prêtres proprement dits: ce sont des jongleurs, des espèces de sorciers, des porteurs de grisgris qui en tiennent lieu. Dans les royaumes de Congo, Kakongo, Angola, Loanda, etc., nous retrouvons un sacerdoce légalement constitué, qui a sa hiérarchie, ses lois, ses règlements, ses cérémonies et ses privilèges. Chez les Betchouanas, le prêtre de chaque tribu est le second personnage après le roi. Ses fonctions consistent principalement à circoncire les jeunes gens parvenus à l'âge de puberté, à bénir le bétail avant les excursions guerrières, et, après la victoire, à pratiquer des cérémonies très-simples. Les peuples du nord de l'Amérique ont peu de cérémonies publiques de religion; si quelquefois on offre un sacrifice public, toute la tribu remplit la fonction de sacrificateur; chacun aussi honore à son gré son Manitou particulier. Les Virginiens avaient des prêtres qui portaient un costume particulier. Il consistait en une espèce de jupe de femme plissée qu'ils mettaient autour du cou et qu'ils attachaient sur l'épaule droite; mais ils tenaient toujours un bras dehors, pour s'en servir en cas de besoin. On s'adressait à eux dans les nécessités pressantes; on allait par exemple leur demander de la pluie; on les priait de faire retrouver les choses perdues; ils servaient aussi de médecins, à cause de la connaissance qu'on leur attribuait de la nature. Enfin leur avis décidait de la guerre ou de la paix, et rien d'important ne se faisait sans les consulter. Les prêtres floridiens étaient médecins comme ceux des autres peuples de l'Amérique: ils étaient aussi les conseillers et les ministres d'Etat des Paraoustis. Ce triple caractère était accompagné de gravité, de modestie et d'une abstinence extraordinaire. Chez les Mexicains, le sacerdoce de Huitzilipochtli était héréditaire. La fonction ordinaire des prêtres mexicains était d'encenser les idoles: ils renouvelaient cet exercice quatre fois par jour, c'est-à-dire au lever du soleil, à midi, le soir et à minuit. Les Patagons ont des devins des deux sexes, à la fois leurs prêtres, leurs prophètes et leurs augures; les hommes doivent prendre des habits de femme et garder le célibat, auquel les femmes ne sont pas astreintes. Les prêtres des Tupinambas portent le nom de *Pajès;* ils sont en même temps médecins et sorciers, et desservent les temples de Toupa et des génies secondaires. Ils interprètent les songes et soufflent l'esprit de courage aux guerriers en les inondant de fumée de tabac. Les prêtres des îles Hawaï ou Sandwich cumulaient très-souvent leurs fonctions sacerdotales avec un rôle de sorcellerie. Ils se targuaient de pouvoir faire périr par des enchantements les personnes dont on avait à se plaindre.

Les prêtres de Nouka-Hiva ou des îles Marquises, forts du respect qu'inspire le tabou, jouissent d'une puissance fort grande; quatre ordres distincts forment la classe des personnes que le tabou couvre de sa mystérieuse influence: le premier est celui des *Atouas* ou *divinités;* le second celui des *Tahouas* ou *prophètes;* puis viennent les *Tahounas* ou *prêtres*, et les *Ouhous* ou *desservants*. *Voy*. TAHOUNAS.

Le sacerdoce était héréditaire dans les familles à Taïti; il appartenait aux cadets, et il était répandu dans tous les ordres des familles. Les prêtres étaient respectés presque autant que les rois. Toute leur science consistait à savoir les noms, le rang et les attributions des différents dieux et à les invoquer. Le grand prêtre de Tikopia porte le nom de *Taoura-doua:* il est le ministre du roi, et a trois autres prêtres sous ses ordres. Ces derniers font les mêmes gestes que le grand prêtre dans les cérémonies religieuses, mais ils ne peuvent pas parler.

Les prêtres des îles Viti se nomment *Ambetti* ou *Nambetti*. Auprès du roi est le grand prêtre, *Ambetti-Lévou;* et il est très-riche

en dents de baleine. Il y a une prêtresse, nommée *Ambetti-Lévana*. Ces personnages jouissent tous d'une grande influence sur l'esprit des naturels. Les *Malgaradoks* tiennent lieu de prêtres chez les Australiens ; ce sont des médecins-charlatans. Il y en a de plusieurs classes, lesquelles indiquent la nature et l'étendue du pouvoir de chacun d'eux. Un Malgaradok est regardé comme possédant le pouvoir de dissiper le vent ou la pluie, de faire descendre la foudre ou la maladie sur un objet quelconque de sa haine.

PRÊTRESSES. Plusieurs peuples anciens qui avaient des femmes pour divinités, avaient confié à des femmes le soin de présider aux cérémonies qui avaient lieu dans leurs temples. De là les prêtresses. Il y avait même des femmes attachées à certains temples de dieux, surtout en qualité de prophétesses, comme la Pythie de Delphes. La discipline que les Grecs observaient dans le choix des prêtresses n'était pas uniforme ; en certains endroits on prenait de jeunes personnes qui n'avaient contracté aucun engagement : telles étaient, entre autres, la prêtresse de Neptune, dans l'île Calauria ; celle du temple de Diane, à Egire en Achaïe, et celle de Minerve, à Tégée en Arcadie. Ailleurs, comme dans le temple de Junon, en Messénie, on revêtait du sacerdoce des femmes mariées. Dans un temple de Lucine, près du mont Cronius, en Elide, outre la principale prêtresse, on voyait des femmes et des filles attachées au service du temple, et occupées soit à chanter le génie tutélaire de l'Elide, soit à brûler des parfums en son honneur. Les temples de Junon, dans la ville de Phalère en Italie, et dans le territoire d'Argos, étaient desservis par une prêtresse vierge, nommée Cistophore qui faisait les premières cérémonies des sacrifices, et par des chœurs de femmes qui chantaient des hymnes en l'honneur de cette déesse. L'ordre des prêtresses d'Apollon-Amycléen était sans doute formé sur le même plan que celui des prêtresses de Junon à Phalère et à Argos ; c'était une espèce de société où les fonctions du ministère se trouvaient partagées entre plusieurs personnes. Celle qui était à la tête des autres, prenait le titre de mère ; elle en avait une sous ses ordres, à qui l'on donnait le titre de fille ou de vierge, et après elle, venaient peut-être toutes les prêtresses subalternes, dont les noms isolés paraissent dans quelques inscriptions.

Les Romains ont eu aussi des *prêtresses*. *Voy.* VESTALES.

Quant aux prêtresses des Gaulois, *voy.* DRUIDESSES.

Dans tout l'Orient où les femmes sont tenues dans un état d'infériorité et presque de servitude, on ne leur confère point une dignité qui leur donnerait une certaine supériorité sur les hommes ; il n'y a donc point de prêtresses. Ainsi, ce n'est qu'abusivement que des voyageurs ont pu donner le nom de prêtresses aux femmes attachées, dans l'Inde, au service des temples.

PREUGÈNE, fils d'Agénor, fut averti en songe d'enlever de Sparte la statue de Diane Limnatis. Il l'emporta à Mésoée, dans l'Achaïe, où il fit bâtir un temple à la déesse. Il eut sa sépulture devant une des chapelles de ce temple ; et tous les ans, dans le temps de la fête de la déesse, on rendait à Preugène les honneurs héroïques sur son tombeau.

PRÉVOYANCE. La *Prévoyance* (*Providentia*), est représentée avec un globe à ses pieds, et tenant une lance à la main. Sur une médaille de l'empereur Pertinax, elle verse [illegible] une main étendue vers un globe qui semble tomber du ciel. Les modernes ont cru ridiculement qu'une femme, avec deux visages, serait un emblème plus spirituel et plus significatif.

PRIAM, fils de Laomédon, fut mis sur le trône de son père par Hercule. Il régna paisiblement pendant plusieurs années au milieu d'une nombreuse famille. Sa première femme fut Arisba, fille de Mérops, dont il eut un fils nommé Æsacus. Hécube, sa seconde femme, lui en donna dix-neuf, dont les plus connus sont Déiphobe, Hector, Hélénus, Pâris, Politès, Polydore, Troïle, etc., et les filles Cassandre, Créuse, Laodice [illegible] Polyxène. Enfin, il eut cinquante enfants de différentes femmes ; et tous, à l'exception d'Hélénus, périrent avec leur père dans la guerre de Troie.

Après qu'Hector eut été tué, Apollon envoya Iris à Priam, au rapport d'Homère (*Iliad.*, lib. XXIV), lui ordonner de porter à Achille des présents capables d'apaiser sa colère, pour être la rançon de son fils. Ce père infortuné prend douze talents d'or, avec les étoffes les plus riches et les vases les plus précieux ; monte sur son char, accompagné d'un seul homme, et se transporte [illegible] au camp des Grecs. Mercure, par l'ordre de Jupiter, conduit lui-même le char, endort les sentinelles qui gardent les retranchements des Grecs, traverse leur camp sans être aperçu, et arrive devant la tente d'Achille. Priam va se jeter aux pieds de ce terrible ennemi ; il embrasse ses genoux ; il baise les mains meurtrières qui avaient versé le sang de ses fils, et le conjure de lui rendre le corps d'Hector, pour lequel il apporte une riche rançon. Achille [illegible] voyant l'humiliation de ce malheureux [illegible] il le relève avec des marques de compassion [illegible] et lui accorde sans peine sa demande. [illegible] les dieux avaient touché son cœur [illegible] Priam s'en retourne à Troie avec le corps [illegible] son fils, et Mercure est encore employé [illegible] le ramener de la même manière qu'il [illegible] venu.

Lorsque Priam voit sa ville livrée [illegible] Grecs et l'ennemi vainqueur au milieu [illegible] son palais, il prend son épée et son [illegible] et veut mourir les armes à la main ; [illegible] Hécube l'oblige de recourir à l'autel de Jupiter-Herceus, où elle s'était réfugiée [illegible] ses filles. Politès, un de leurs [illegible] poursuivi par Pyrrhus, est frappé [illegible] expirer à leurs pieds. A cette vue, Priam [illegible]

peut retenir sa colère. Il ose reprocher à Pyrrhus cette action inhumaine, de tuer un fils aux yeux de son père, et lance en même temps contre lui un trait qui touche à peine son bouclier, et tombe à ses pieds. Pyrrhus alors, sans respecter l'autel, se jette sans pitié sur le malheureux vieillard, saisit d'une main ses cheveux blancs, et de l'autre lui plonge son épée dans le sein. Les Grecs, ensuite, lui coupent la tête et traînent son corps sur le rivage, où il resta confondu dans la foule des morts. Si nous en croyons le poëte Leschée, dit Pausanias, Priam ne fut pas tué devant l'autel de Jupiter-Herkéus, mais il en fut seulement arraché par force; et ce malheureux roi se traîna ensuite jusque devant la porte de son palais, où il rencontra Pyrrhus qui n'eut pas de peine à lui ôter le peu de vie que sa vieillesse et ses infortunes lui avaient laissée. D'autres ont dit que le cruel Pyrrhus arracha cet infortuné vieillard de son palais, le traîna au tombeau d'Achille, lui coupa la tête, la mit au bout d'une pique et la fit porter par toute la ville.

PRIAM. Fils de Politès et petit-fils du vieux Priam, s'embarqua avec Enée, et alla s'établir en Italie, où il fonda une ville.

PRIAPE était fils de Bacchus et de Vénus. Junon, jalouse de la déesse des grâces, fit tant, par ses enchantements, qu'elle rendit monstrueux et contrefait l'enfant que Vénus portait dans son sein. Aussitôt qu'elle l'eut mis au monde, elle l'éloigna de sa présence, et le fit élever à Lampsaque, où il devint la terreur des maris; ce qui le fit chasser de cette ville; mais les habitants, affligés d'une maladie violente et ne sachant pas de remède, crurent que c'était une punition du mauvais traitement qu'ils avaient fait au fils de Vénus. Ils le rappelèrent chez eux, et, dans la suite, il devint l'objet de la vénération publique. Priape est appelé, dans les poëtes, *Hellespontique*, parce que Lampsaque était située sur l'Hellespont, dans l'Asie Mineure.

Priape était le dieu des jardins. On croyait que c'était lui qui les gardait et les faisait fructifier; c'est pourquoi les Romains mettaient sa statue non-seulement dans leurs jardins potagers, mais aussi dans ceux qui n'étaient que pour l'agrément et qui ne portaient aucun fruit, comme il est aisé de le voir dans une épigramme de Martial (liv. III, épigr. 58), où se moquant de ceux qui avaient des maisons de campagne sans potagers, ni vergers, ni pâturages, il dit, qu'à la vérité, ni eux, ni le Priape de leurs campagnes, n'avaient rien dans leurs jardins qui pût faire craindre les voleurs; mais il demande si on doit appeler maison de campagne celle où il faut apporter de la ville des herbes potagères, des fruits, du fromage et du vin.

Priape était représenté, le plus souvent, en forme d'Hermès ou de Terme, avec des cornes de bouc, des oreilles de chèvre et une couronne de feuilles de vigne ou de laurier. Ses statues sont quelquefois accompagnées des instruments du jardinage, de paniers pour contenir toutes sortes de fruits, d'une faucille pour moissonner, d'une massue pour écarter les voleurs, ou d'une verge pour faire peur aux oiseaux. C'est pourquoi Virgile appelle Priape, *custos furum et avium*, le gardien des jardins contre les voleurs et les oiseaux. On voit aussi, sur des monuments de Priape, des têtes d'âne, pour marquer l'utilité qu'on tire de cet animal pour le jardinage et la culture des terres, ou peut-être parce que les habitants de Lampsaque offraient des ânes en sacrifice à leur dieu. Priape était particulièrement honoré de ceux qui nourrissaient des troupeaux de chèvres ou de brebis, ou des mouches à miel.

Hésiode ne fait aucune mention de Priape; ce qui prouve que chez les Grecs cette divinité n'était pas des plus anciennes. C'était une adoption du Mendès des Egyptiens, ou de la force génératrice répandue dans l'univers. Aussi Phurnutus (*De nat. deor.*, c. 7), dit-il que Priape était la même divinité que Silvain. Un seul écrivain anonyme, cité par Suidas, assure que Priape était l'Horus des Egyptiens.

Mais les poëtes latins traitent ce prétendu dieu fort cavalièrement. Horace peint un ouvrier devant un tronc de figuier, hésitant s'il en taillera un banc ou une statue de Priape; il se décide à en faire un dieu, et le place dans son jardin pour faire peur aux oiseaux et aux voleurs.

Martial ne le ménage pas davantage : il le menace de le jeter au feu, s'il laisse enlever quelques pieds d'arbres dont il lui confie la garde.

PRIAPÉES. Fêtes en l'honneur de *Priape*. Ce sont des femmes qui la célèbrent. La plus considérable d'entre elles, qui est apparemment la prêtresse, arrose la statue de ce dieu, pendant que d'autres lui présentent des paniers remplis de fruits et des vases pleins de vin, comme au dieu des jardins et de la campagne. On donnait encore le nom de Priapées aux épigrammes et aux pièces obscènes, trop libres, telles que celles qui ont été composées sur Priape, dont il y a plusieurs exemples dans les catalectes des anciens.

On les suspendait dans les jardins aux statues de Priape, aux bosquets, aux fontaines qui étaient près d'elles.

PRIÈNE, en Ionie. Cette ville renommée se souvient toujours d'avoir produit Bias, un des sept à qui les Grecs donnèrent le nom de sages. Il florissait sous le règne d'Alyates, roi de Lydie, vers la quarante-deuxième olympiade, 610 ans avant l'ère vulgaire, et l'an 144 de Rome. C'est lui qui, dans une tempête, entendant des impies invoquer les dieux, leur dit : « Taisez-vous, de peur qu'ils ne s'aperçoivent que vous êtes sur ce vaisseau. »

Priène n'était pas moins glorieuse d'avoir donné la naissance à Archélaüs, l'un des plus excellents sculpteurs de l'antiquité. Plusieurs savants prétendent qu'il florissait du temps de l'empereur Claude, et que ce

lui ce prince, amateur des ouvrages d'Homère, qui lui fit faire en marbre l'apothéose de ce divin poëte.

* **PRIÈRES.** Hésiode dit que les Prières étaient filles de Jupiter ; elles sont boiteuses, dit ingénieusement Homère, ridées, ayant toujours les yeux baissés, l'air rampant et humilié, marchant continuellement après l'injure, pour guérir les maux qu'elle a faits. Les Romains priaient debout, la tête voilée, afin de n'être pas troublé par quelque face ennemie, comme le dit Virgile, et pour que l'esprit fût plus attentif aux prières. Il y avait un prêtre qui prononçait les prières avec tout le monde, afin qu'on ne transposât rien, et qu'elles fussent faites sans confusion. Pendant les prières, on touchait l'autel, comme faisaient ceux qui prêtaient serment. Les suppliants embrassaient aussi quelquefois les genoux des dieux, parce qu'ils regardaient le genou comme le signe de la miséricorde. Après leurs prières, ils faisaient un tour entier, en formant un cercle, et ils ne s'asseyaient qu'après avoir fait toutes leurs prières, de peur de paraître rendre leurs respects aux dieux avec trop de négligence. Ils portaient aussi la main à leur bouche, d'où vient le mot d'*adoration*; enfin, ils se tournaient ordinairement du côté de l'Orient pour prier. Les Grecs faisaient aussi leurs prières debout ou assis, et ils les commençaient toujours par des bénédictions ou par des souhaits ; et lorsqu'ils les allaient faire dans des temples, ils se purifiaient auparavant avec de l'eau lustrale, qui n'était autre chose que de l'eau commune, dans laquelle on éteignait un tison ardent, tiré du foyer des sacrifices. Cette eau se tenait dans un vase que l'on plaçait à la porte ou dans le vestibule des temples, et ceux qui entraient, s'en lavaient eux-mêmes, ou s'en faisaient laver par les prêtres.

Les Guèbres ou Parsis sont invités par leur législateur à la prière fréquente, et peut-être n'y a-t-il point de religion où elle soit plus multipliée que dans celle de Zoroastre. Il n'est presque pas de circonstance qui n'en exige.

Les Hindous, et surtout les brahmanes, doivent également prier fréquemment. En général, leurs prières ont pour but d'obtenir la délivrance du péché.

Les bouddhistes n'ont pas la prière proprement dite ; du moins ils n'ont rien à demander à la Divinité ; car, n'admettant aucun être spirituel capable de les entendre et de les exaucer, ils ne sauraient s'adresser à lui. Cependant les bouddhistes adressent des prières, des vœux et des félicitations, à ceux qui sont parvenus à l'état de bouddha ; mais c'est pour accomplir le précepte de la prière que Chakya-Mouni leur a imposé.

* **PRIMIGÉNIE.** Les Romains donnaient ce nom à la *Fortune*, à laquelle ils attribuaient l'origine de leur ville et de leur empire. Ils donnaient le même nom à *Proserpine*, vénérée à Athènes. Ce nom venait de la religion orphique, qui attribuait à la Nature (*Physis*), à Bacchus et à Proserpine, la création de toutes choses.

PRIMNE. Une des nymphes *Océanides*.

PRINCIPES (DOGME DES DEUX). Plusieurs peuples suivent encore cette croyance mytho-philosophique. On la retrouve chez les Pégouans, qui rendent à l'un et à l'autre un culte égal. C'est même au principe mauvais que leurs invocations s'adressent de préférence, dans les maladies ou les autres afflictions.

Les Lapons admettent également deux principes : l'un bon, qu'ils appellent *Jubmel* ou *Jumala*, l'autre mauvais, qu'ils nomment *Perkélé*. Ce dualisme se trouve encore dans toute l'Amérique du Nord. Les Groënlandais mettent aussi deux principes, l'un bon, qu'ils appellent *Torngarsuk*, et l'autre mauvais, esprit femelle et sans nom. Cette doctrine existe encore dans l'île de Nootka près de la Nouvelle-Georgie. Les habitants admettent une lutte entre le bon et le mauvais principe qui gouvernent le monde : ils les appellent *Quautz* et *Matlox*. Dans le Canada, le mauvais principe était, comme chez les Groënlandais, un esprit femelle, appelé *Athaensic*. La plupart des nombreuses tribus de la famille Lenappé sont dualistes, car ils partagent leurs hommages entre *Matchi-Manitou* et *Kitchi-Manitou*.

PRINTEMPS. Saison de l'année qui était spécialement consacrée aux Muses et aux Grâces. C'est au commencement du printemps que le grand pontife des Romains faisait prendre le feu nouveau sur l'autel de Vesta.

Le vœu du *printemps sacré* était celui par lequel on consacrait aux dieux tout ce qui devait naître depuis le premier jour de mars jusqu'au premier jour de mai. Il comprenait le bétail né dans cet espace de temps, et l'on avait soin d'en particulariser toutes les différentes espèces. Festus et Strabon nous apprennent que des peuples d'Italie qui avaient recours à ce vœu dans de grands dangers, y comprenaient aussi les enfants ; alors ils les élevaient jusqu'à l'âge de l'adolescence ; et, après les avoir voilés, ils les envoyaient chercher d'autres habitations. C'était à l'équinoxe qu'on allumait en Syrie des feux où les peuples venaient de toutes parts, suivant le témoignage de Lucien ; les fêtes de [illegible] ou du printemps sont les plus [illegible] de la Perse. Enfin, le jour de l'équinoxe en Égypte, on célébrait une fête, suivant [illegible] Épiphane, en mémoire du fameux [illegible] ment de l'univers. Cette tradition et [illegible] fête se conservèrent jusque chez les Romains : ces peuples célébraient une fête pastorale sous le nom de Palilies, ou [illegible] du bélier, et à l'entrée du soleil au [illegible] (*Fast.*, lib. iv, 715, *etc.*), dans [illegible] l'eau et le feu étaient honorés d'un culte particulier. On purifiait le [illegible] bergers par le feu. Non seulement on célébrait le génie conducteur du char du soleil [illegible] son retour vers nos régions ; mais on [illegible] aussi le signe équinoxial, ou le taureau [illegible]

este, d'où le soleil était censé commencer sa course. C'était ce même taureau dans lequel Io avait été placée après sa métamorphose : aussi la fable de Phaëton suit-elle immédiatement celle d'Io dans Ovide ; et le taureau céleste conserve encore le nom d'Io. La filiation de Phaëton a également un fondement dans l'allégorie. C'était l'astre du printemps ; on lui donna pour mère Rhodé ou la Rose ; il paraissait le matin à l'orient, et précédait le char du soleil ; on put donc aussi le faire fils de l'Aurore.

On représentait le printemps sous la figure d'un jeune homme couronné de fleurs, et quelquefois avec les traits de la déesse Flore.

PRISNI. Déité hindoue, confondue quelquefois avec *le soleil ;* son nom signifie *rayon de lumière.* Dans les traditions postérieures, Prisni est donnée comme l'épouse de Savitri, et en cette qualité elle mit au monde la prière du soleil (*Savitri*), les monosyllabes sacrés, et les formes principales des sacrifices. Elle est aussi considérée comme la mère des Maroutas, génies des quarante-neuf rhombes de vents.

PRITHIVI ou PRITHWI. Personnification de *la terre* chez les Hindous, qui en font une des formes de *Lakchmi*, épouse de Vichnou. Ce nom signifie *large ;* mais on le fait venir de l'ancien roi *Prithou*, antérieur aux dynasties indiennes. D'autres font de *Prithivi* l'épouse de Kouvéra, dieu des richesses : on la symbolise sous la forme d'une vache.

PRIX. Ceux qui étaient vainqueurs aux jeux du cirque, avaient ordinairement pour récompense un cheval, une couronne, ou de l'argent.

Les Grecs n'avaient pas manqué de décerner aussi des honneurs et des récompenses à ceux qui se distinguaient dans les combats ; afin d'animer le courage des soldats, on leur érigeait des statues. On mettait sur leurs tombeaux des inscriptions pompeuses et honorables ; les terres conquises se partageaient au sort.

L'on exposait pendant trois jours, à la vénération du peuple, les ossements de ceux qui avaient été tués dans le combat, et chacun s'empressait à leur venir jeter des fleurs et leur faire brûler de l'encens et des parfums ; on les ensevelissait ensuite avec une pompe, et avec un concours infini du peuple. Enfin, quelques jours après, un des plus qualifiés d'Athènes, prononçait publiquement leur oraison funèbre. Outre cela, la république nourrissait les veuves de ces illustres morts, lorsqu'elles en avaient besoin, et faisait élever leurs enfants jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à l'adolescence. Alors on les renvoyait chez eux au nom du peuple, avec une formule prononcée par un héraut pendant les fêtes de Bacchus, sur le théâtre où ces orphelins paraissaient couverts d'une armure complète.

Les Grecs établirent des prix de musique et de poésie dans leurs quatre grands jeux publics ; les jeux Olympiques, les Pythiques, les Isthmiques et les Néméens.

On proposait des prix de poésie et de musique non-seulement pour les grands jeux de la Grèce, mais encore pour ceux qu'on célébrait dans plusieurs villes de ce même pays : dans celle d'Argos, à Sycione, à Thèbes, à Lacédémone, dans les jeux Carniens ; à Athènes pendant la fête des pressoirs, Λήναια, et celle des Panathénées ; à Epidaure, dans les jeux établis pour la fête d'Esculape ; à Ithome dans la Messénie, pour la fête de Jupiter ; à Délos, dans les jeux célèbres dès le temps d'Homère, et que les Athéniens y rétablirent selon Thucydide, après avoir purifié cette île, dans la sixième année de la guerre du Péloponnèse ; à Samos dans les jeux qu'on y donnait en l'honneur de Junon, et du Lacédémonien Lysandre ; à Dion en Macédoine, dans ceux qu'institua le roi Archélaüs, pour Jupiter et pour les Muses ; à Patras, à Naples.

On ne se rappelle point l'histoire et le caractère des Grecs, sans se peindre avec admiration ces jeux célèbres où paraissaient en tous les genres les productions de l'esprit et des talents, qui concouraient ensemble par une noble émulation aux plaisirs du plus spirituel de tous les peuples.

PROAO. Divinité des anciens Germains, qu'ils représentaient tenant d'une main une pique environnée d'une espèce de banderolle, et de l'autre un écu d'armes. Ce dieu présidait à la justice et au marché public, afin que tout s'y rendît avec équité.

PROAROSIES. On appelait ainsi les sacrifices qu'on offrait à Cérès avant les semences. On en attribue la première origine à un devin, nommé Authias, qui déclara que c'était le seul moyen d'apaiser la déesse, dont le ressentiment avait frappé la Grèce d'une famine terrible. Ces sacrifices étaient aussi appelés *Proacturies*.

PROCESSIONS. On représentait dans les processions des anciens le premier état de la nature. On y portait une espèce de cassette qui contenait différentes choses pour servir de symboles ; par exemple, des semences de plantes pour signe de la fécondité perdue. On y portait encore, d'après les mêmes principes, un enfant emmailloté, un serpent, etc. : ces sortes de fêtes s'appelaient *orgies*.

Virgile fait mention dans ses *Géorgiques* de la procession usitée toutes les années en l'honneur de Cérès ; Ovide ajoute que ceux qui y assistaient étaient vêtus de blanc, et portaient des flambeaux allumés. On faisait des processions autour des champs ensemencés, et on les arrosait avec de l'eau lustrale. Les bergers de Virgile en sont tout glorieux, et disent en chorus :

> ..... Et cum solemnia vota
> Reddemus nymphis, et cum lustrabimus agros.

A Lacédémone, dans un jour consacré à Diane, on faisait une procession solennelle. Une femme des plus considérables de la ville portait la statue de la déesse. Elle était suivie de plusieurs jeunes gens choisis qui se frappaient à grands coups. Si leur ardeur

se ralentissait, sa statue, légère de sa nature, devenait si pesante, que celle qui la portait, accablée sous le poids, ne pouvait plus avancer. Aussi les amis et les parents de cette jeunesse les accompagnaient pour animer leur courage. Pendant les intervalles, il y avait une formule de prières en usage dans cette occasion, que l'on nommait *Carmen ambarvale*. On sacrifiait à Cérès, lors de ces fêtes, une truie, une brebis, un taureau ou une génisse. La cérémonie se faisait en conduisant autour des champs ensemencés la victime que les paysans accompagnaient; l'un d'eux, couronné de feuilles de chêne, chantait, en l'honneur de Cérès, l'hymne en vers composé pour cette fête. On la célébrait deux fois l'année, au commencement de janvier ou d'avril, et au mois de juillet. Très-souvent encore les sacrifices étaient précédés de processions.

Les processions jouent un rôle important dans la religion brahmanique. Il n'est aucun temple, qui n'en ait une ou deux par an. Dans ces marches religieuses, on promène les idoles sur de grands chars massifs, portés par quatre grosses roues pleines, et non à jantes et à raies comme les nôtres; une grosse poutre sert d'essieu, et soutient un édifice haut quelquefois de cinquante pieds.

Dans l'île de Ceylan, on fait une grande procession en l'honneur des génies. Le prêtre porte un bâton, peint et orné de fleurs, devant lequel le peuple se met à genoux. Chacun présente une offrande à ce bâton; après l'offrande, le prêtre met le bâton sur ses épaules et se couvre la bouche d'un linge, afin que son souffle ne souille pas ce bâton sacré. Ce prêtre représente le créateur du ciel et de la terre. Un autre prêtre est derrière lui avec un parasol à la main pour le garantir du soleil et de la pluie. Deux éléphants sont à ses côtés, et sur chacun de ces éléphants deux prêtres, dont le premier représente aussi un dieu, et celui qui le suit le couvre d'un parasol. Des femmes suivent les dieux et les éventent pour les rafraîchir et les garantir des mouches. Des milliers de dévôts marchent trois à trois après les dieux. Pendant cette procession, les rues sont jonchées de verdure et de toutes sortes de fleurs.

Les peuples de Nicaragua, voisins du Mexique, faisaient, en l'honneur de leurs dieux, des processions dont voici les principales cérémonies. Les prêtres y paraissaient en mantes de coton qui descendaient jusque sur les jambes; les séculiers y portaient des bannières sur lesquelles étaient représentées les images des dieux, objets de leur dévotion; et les jeunes gens s'y trouvaient avec l'arc et les flèches à la main. A la tête des fidèles marchait le grand prêtre, portant au bout d'une lance l'image d'une des divinités du pays. Les prêtres s'avançaient en chantant, jusqu'à ce que l'on fût arrivé à l'endroit où l'on devait faire la station. Alors on jonchait de fleurs de toutes sortes la place où l'idole devait être posée. Le chant cessait : le grand prêtre se tirait du sang de quelque partie du corps à l'honneur du dieu; les assistants l'imitaient; les uns se saignaient à la langue, les autres aux oreilles, aux bras ou ailleurs. Mais quelle que fût la partie qui souffrait l'opération, le sang qui en coulait servait à colorer le visage de l'idole.

PROCHARISTERIES, [illegible], sacrifice solennel que les magistrats d'Athènes offraient annuellement à Minerve au commencement du printemps.

PROCLÉA. Fille de Clytius, et première femme de Cygnus, roi des Colones.

PROCRIS. Fille d'Erectée, roi d'Athènes, sœur d'Orithye, et femme de Céphale.

PRODICE. L'une des *Hyades*.

PRODICIUS. Cicéron (*De offic.*, [illegible]) donne à *Hercule* ce surnom, parce que *Prodicus* de *Céos*, sophiste fameux, rapporte qu'Hercule s'étant retiré dans une solitude, avait eu une vision singulière. Le vice et la vertu lui apparurent sous les traits qui peuvent les caractériser. Le vice brillant de richesses et de beauté, la vertu sans ornement. Il fut tenté par ces deux personnages, mais il résista au vice, et suivit la vertu.

PRODIGE. Pronostic que les Romains tiraient de quelque événement extraordinaire, et que les augures étaient chargés d'interpréter. L'explication qu'ils en donnaient se nommait *Commentarii*, et ils marquaient en même temps ce que l'on devait faire pour détourner ce qu'il y avait de sinistre dans les présages qu'ils en tiraient. Cette expiation se nommait *Procuratio*. On regardait comme prodige tout ce qui arrivait contrairement à l'ordre de la nature, comme la naissance d'un animal à deux têtes, d'un monstre, une pluie de pierres ou de sang, une eau sortie du sein de la terre, etc. Tite-Live rapporte, dans ses Décades, un grand nombre de prodiges arrivés à des époques critiques pour la république. On a taxé, à ce sujet, cet historien judicieux d'un excès de crédulité; cependant, la plupart des prodiges qu'il rapporte sont des phénomènes qui se reproduisent assez souvent encore : seulement il n'y a aucune induction à en tirer.

Il est fait mention, par exemple, en plusieurs endroits de Tite-Live, de Pline, de Julius Obsequens, et d'autres historiens, de ces pluies prodigieuses de pierres, de cendres, de briques cuites, de chair, de sang, etc., dont on a fait un article particulier.

On lit dans les mêmes historiens, tantôt que le ciel a paru enflammé, *cælum ardere*, tantôt que le soleil ou du moins un corps lumineux semblable à cet astre, s'est montré au milieu de la nuit; que l'on a vu en l'air des armées brillantes de lumière, et cent autres faits de cette nature, qui simplement étaient des météores, des phénomènes de lumière et des aurores boréales.

Le commun des modernes ou de ceux qui n'ayant pris qu'une légère teinture de philosophie, se croient en droit de nier la possibilité des effets dont ils ne peuvent imaginer la cause naturelle, prennent le parti de

ser le témoignage des anciens qui les ortent, sans penser que ces historiens, ıvant la plupart des faits publics et con- de leur temps, méritent qu'on leur ac- e la croyance que nous ne refusons pas écrivains modernes, lorsqu'ils rappor- des faits dont nous n'avons pas été té- ɔs. Les prodiges physiques faisaient une ie considérable de l'histoire, et quoi- ls n'eussent par eux-mêmes aucune liai- naturelle avec les événements politiques, anciens Romains, dans la persuasion ls pronostiquaient ordinairement des ıements funestes ou qu'ils étaient une ıve de la colère des dieux, se hâtaient ı détourner l'effet en sacrifiant à *Jupiter digialis*.

RODOMEES ou PRODOMIENS. Divinités présidaient à la construction des édifices, qu'on invoquait avant d'en jeter les fon- nents. Mégaréus sacrifia à ces divinités, Pausanias, avant d'entourer de murailles ville de Mégare.

PRODOMIE. Surnom de *Junon*, sous le- el elle avait un temple à Sicyone; comme l'on disait *Junon au vestibule* (Πρόδομος nifie *vestibule*). On attribuait la forma- n de ce temple à Phalcès fils de Té- ne.

PRODROMES, ou *avant-coureurs*. Sur- m de *Calais et Zéthès*, vents du nord- t qui précèdent de huit jours le lever de canicule.

PROETIDES. Filles de *Proétus*, roi d'Ar- s; elles eurent une singulière manie. le se crurent changées en vaches, et cou- nt à travers les campagnes, pour empêcher l'on ne les mît à la charrue, elles faisaient tentir tous les lieux de leurs cris, sem- lables aux mugissements des vaches. C'é- t, dit-on, par un effet de la vengeance de unon, qu'elles avaient outragée, en vou- nt comparer leur beauté avec celle de la éesse. Proétus implora le secours d'Apollon, our les guérir de leur phrénésie; et ayant btenu leur guérison, il fit bâtir un temple à e dieu dans la ville de Sicyone, où il croyait voir été exaucé.

PROETUS. Fils d'Abas, roi de Tyrinthe, et rère d'Acrisius, roi d'Argos, fut tué par Persée, parce qu'il avait usurpé le trône l'Argos sur Acrisius; mais Mégapenthe, son ils, vengea sa mort sur Persée.

PROFANE. Terme opposé à celui d'*initié*. On donnait ce nom à ceux à qui il était dé- fendu de révéler les mystères; on les met- tait hors des temples avant de commencer les cérémonies mystérieuses; c'est ce qui avait lieu pareillement chez les chrétiens des pre- miers siècles : les infidèles et les catéchu- mènes pouvaient assister aux offices de l'E- glise, mais on avait grand soin de les faire retirer avant de commencer l'oblation du saint sacrifice. Le nom de *profane* vient de ce que, pendant les cérémonies sacrées, les non-initiés restaient devant le temple, *pro- fanum*.

PROGNÉ. Fille de Pandion, épousa Térée, et fut changée en hirondelle. *Voy.* PAN- DION.

PROLOGIES. Fêtes grecques célébrées en Laconie avant la récolte (de πρὸ, *avant*, et λέγειν, *récolter*).

PROMACHIES. Autre fête de la Laconie, dans laquelle les Lacédémoniens se couron- naient de roseaux.

PROMACHORMA. Surnom sous lequel *Minerve* avait un temple sur le sommet du mont Buporthmos, dans le Péloponèse.

PROMACHUS (πρόμαχος, *celui qui combat pour quelqu'un*, de μάχομαι, *je combats*); c'est-à-dire, *le défenseur*; sous ce nom, *Her- cule* avait un temple à Thèbes, et Mercure à Tanagre en Béotie.

PROMETHEE. On lui donne différentes origines. Les uns ont dit qu'il était fils de Japet et de la belle Climène, une des Océa- nides, ou de Thémis; et c'est la tradition la plus commune. D'autres racontent qu'il fut le fruit des amours de Junon avec le géant Eurymédon, et qu'il fut conçu avant le ma- riage de Jupiter avec cette déesse. D'au- tres enfin lui donnent pour mère une cer- taine Pandore, qui n'est pas celle qui fut si funeste au genre humain.

Prométhée fut le premier, dit la fable, qui forma l'homme du limon de la terre. Mi- nerve anima son ouvrage, et lui donna la crainte du lièvre, la finesse du renard, l'am- bition du paon, la férocité du tigre, et la force du lion. On raconte encore ce fait diffé- remment. Minerve admirant, dit-on, la beauté de l'ouvrage de Prométhée, lui offrit de la région céleste tout ce qui pourrait contribuer à la perfection de son ouvrage. Prométhée répondit qu'il fallait qu'il vît lui- même ces régions, pour choisir ce qui con- viendrait mieux à l'homme qu'il avait for- mé. Minerve l'enleva au ciel, où il vit que c'était le feu qui animait tous les corps cé- lestes, et il emporta de ce feu sur la terre. Jupiter irrité du vol de Prométhée, ou de la témérité de ce nouveau créateur, lui en- voya Pandore, accompagnée de tous les maux. Prométhée ne donna pas dans le piége, il renvoya la femme avec son présent, et voulut à son tour chercher à tromper Jupi- ter. Pour se convaincre par lui-même, di- sait-il, si le fils de Saturne méritait vérita- blement d'être au nombre des dieux, il fit tuer deux bœufs, remplit une des deux peaux de la chair, et l'autre des os de ses victimes. Jupiter fut la dupe de Pro- méthée, et choisit la dernière. Outré de ce nouvel affront, il résolut de se ven- ger d'une manière éclatante : il ordonna à Mercure de conduire Prométhée sur le mont Caucase, et de l'y attacher à un rocher, où un vautour devait lui dé- vorer éternellement le foie ; et comme il en croissait autant la nuit que l'oiseau en dévorait le jour, son tourment ne finissait point.

Hercule le délivra quelques années après ; ou, selon d'autres, Jupiter lui-même, en récompense de ce qu'il lui avait révélé l'o- racle des Parques, au sujet de Thétis. Mais

comme il avait juré de laisser Prométhée toujours attaché au Caucase, pour ne pas violer son serment, il ordonna qu'il porterait toujours au doigt un anneau de fer, où serait attaché un petit fragment de la roche du Caucase ; et voilà, disent les poëtes, l'origine des premières bagues. Ceux qui ont fait naître Prométhée de Junon et d'Eurymédon, ont dit que ses crimes n'étaient qu'un prétexte, dont Jupiter colora la punition qu'il voulait imposer à la naissance du fils de sa femme. Il avait un autel dans l'académie même d'Athènes, et on institua en son honneur des jeux qui consistaient à courir, depuis cet autel jusqu'à la ville, avec des flambeaux qu'il fallait empêcher de s'éteindre.

Eschyle avait composé trois tragédies sur Prométhée : son vol, ses liens et sa délivrance. Il ne nous reste que la seconde pièce, dont le sujet est le supplice de Prométhée, mais un peu différent de celui que les autres poëtes nous ont représenté. Jupiter ordonne à Vulcain d'enchaîner Prométhée sur un rocher, pour le punir d'avoir volé le feu céleste, et d'en avoir fait part aux hommes. Vulcain obéit à regret ; il enchaîne Prométhée, dont il cloue les fers au rocher ; mais de plus il perce avec de gros clous de diamant la poitrine de la victime. Les plaintes que Prométhée fait entendre sont extrêmement touchantes et présentent les plus hautes idées exprimées dans une poésie magnifique.

Il existe dans le mythe de Prométhée plusieurs variantes importantes : ainsi Duris de Samos prétend que Prométhée fut chassé du ciel pour avoir aspiré à l'hymen de Minerve ; d'autres avancent qu'il avait présidé à la naissance de cette déesse. Nicandre de Colophon veut que son crime ait été d'avoir persuadé aux hommes de céder aux serpents la faculté de se rajeunir dont les dieux les avaient gratifiés. Enfin, il en est qui, bien loin de penser qu'il eût méprisé Pandore, assurent qu'il en avait abusé, après que son frère l'eut épousée.

Quoi qu'il en soit, et quelque dénaturé qu'ait été ce mythe dans la suite des âges, nous y retrouvons de précieux restes des traditions primitives : la formation du premier homme du limon de la terre à l'aide de la sagesse divine ; son animation par une essence céleste ; son audace qui le porte à vouloir pénétrer dans le sein de la divinité et s'égaler à elle ; l'intervention malheureuse d'une première femme ; le châtiment de l'homme, sa réhabilitation future, etc. Mais les rôles sont souvent confondus dans la légende grecque ; car Prométhée y apparaît tour à tour et comme dieu et comme homme, et ce n'est pas ce que la légende a de moins merveilleux. Des savants, qui ont étudié attentivement le Prométhée d'Eschyle le Tragique, y ont vu le grand mystère de l'humanité. Prométhée, d'après l'étymologie de son nom, est un sage, un homme aux vues profondes et prodigieusement sublimes ; il voit loin devant lui comme un prophète ; saint Augustin ne balance pas à l'appeler *l'excellent docteur de la sagesse*. D'autres ont vu en lui la sagesse du Père, ou plutôt son image et sa ressemblance. L'orgueil l'aveugle, l'amour de la science le suffoque ; il veut se constituer l'égal de Jupiter ; il aspire à l'hyménée de Minerve, personnification du savoir. Quel que soit le mythe que l'on adopte, il n'en est pas moins vrai que son crime, comme celui d'Adam, fut la glorification de la nature humaine ; mais l'un et l'autre furent vaincus dans leur lutte contre Dieu : eux qui vivaient autrefois sur la terre sans maux et sans pénibles labeurs, virent, après leur faute, accourir à eux l'affliction et la vieillesse ; car la main d'une femme avait soulevé le grand couvercle du vase, et tous les maux s'étaient répandus sur la terre. C'est sur une haute montagne du Caucase, que, d'après la tradition, Prométhée aurait été enchaîné. Les indigènes qui demeurent dans la vallée voisine en conservent une suivant laquelle les os d'un géant, exposé en ce lieu à la colère divine, se voient encore sur la cime la moins élevée. Cette fable est tellement accréditée, qu'il n'y a pas longtemps qu'un général européen, curieux de vérifier une histoire attestée par tant de récits, essaya de pénétrer dans les montagnes plus avant qu'on ne l'avait fait jusqu'alors. Mais à peine s'était-il enfoncé à une certaine distance dans les replis des monts, qu'une terrible avalanche engloutit le détachement qu'il avait amené et n'épargna que le chef et quelques soldats. Les Caucasiens pensent que le but de cette expédition était de donner la sépulture au corps du géant, et que la catastrophe fut un effet de la vengeance des esprits des montagnes chargés de veiller sur ces reliques mystérieuses, montrant par là que le jugement qui avait condamné ces ossements à rester pour toujours exposés sur ces rocs aux injures de l'air, ne pouvait pas être révoqué.

Prométhée est connu des Hindous sous le nom de *Pramathesa*.

PROMETHEE. Plante fabuleuse, trop célèbre chez les anciens pour la passer sous silence. Voici ce qu'ils racontent de ses vertus, de son lieu natal, de sa fleur et de sa racine.

Apollonius de Rhodes (liv. III *De l'expédition des Argonautes*, 843 et suiv.) dit qu'elle rendait invulnérable. Plutarque, ou l'auteur du livre Περὶ ποταμῶν qu'on lui attribue, rapporte, d'après Cléanthe, que Médée la mettait souvent en usage. Valérius Flaccus ajoute que cette plante était toujours verte, *immortale virens*, et qu'elle soutenait la violence du feu sans en être consumée. Si l'on en croit Properce, elle guérissait de l'amour (lib. I, eleg., 12). Enfin, tous les auteurs que j'ai cités, nous font entendre que cette plante naissait du sang qui coulait des morceaux du foie de Prométhée que le vautour emportait. Nous ignorons d'autant plus le fondement de leurs récits fabuleux, qu'il n'est parlé dans les autres

es d'aucune herbe du Caucase, et que la le de Prométhée ne conduit point à la ion poétique d'une plante merveilleuse son nom.

Tous s'accordent à nous assurer que cette he naissait sur la montagne où Promée fut attaché; c'est-à-dire, sur le Montucase. Sa fleur, suivant Apollonius de odes, était longue d'une coudée, portée r deux tiges, et ressemblait au *crocus* de bos, si vanté dans l'antiquité.

PROMETHEES (Les), προμήθεια. Fête qu'on lébrait à Athènes, en courses avec des mbeaux ardents en l'honneur de *Prométée*, et en mémoire de ce qu'il avait le emier enseigné aux hommes l'usage du u.

PROMITOR. Dieu romain qui présidait ix dépenses (de *promere, dépenser*).

PROMONTOIRES. Les anciens qui personnifièrent les écueils, en firent de même s promontoires : nous les appelons encore ijourd'hui du nom de *Cap*, qui signifie *te;* expression qui nous est restée du mps où on les dépeignait comme des éants, où l'on parlait avec emphase de leur iasse et du bruit que faisaient les eaux en e brisant contre elle, où l'on disait du Cap e Capharée.

. . . . Juxtaque Caphareus
Latratum pelago tollens Caput.

(Stat., *Achil.*, I, 451.)

De celui de Malée,

. . . . Raucæ circumtonat ira Malea.

(Stat., *Thebaïd.*, VII.)

Le promontoire de la Tortue dans l'île de Cos, s'appelait autrefois *Polybotès*. On raconte que dans la guerre des dieux contre les Géants, c'est-à-dire dans de grandes éruptions volcaniques, Neptune prit le quartier d'une île, et le lui lança en guise de dard : c'est cette portion d'île qui a formé celle de Nysiros. Le promontoire de Minos, près de Mégare, dominait la ville de Nisée ; on en fit une histoire de Nisus assiégé par Minos, et la fable suppose que le roi de Crète y était venu.

Polybotès est un nom de volcan, comme celui de Polyphème. *Polu-bono* et *Polupremi* signifient tous les deux, *je crie beaucoup*.

PROMYLÉE. Divinité grecque, qui présidait aux meules. Selon d'autres, c'était une divinité qu'on plaçait au-devant des môles, des ports, et à laquelle les navigateurs adressaient des vœux pour un heureux retour.

PRONAIA. Surnom de *Minerve*, lorsque sa statue était placée πρὸ ναοῦ, sur le parvis des temples. *Mercure* portait, pour la même raison, le surnom de *Pronaos*, à Thèbes en Béotie, parce que sa statue de marbre, ouvrage de Phidias, était à l'entrée du temple d'Apollon.

PRONO ou **PROWÉE**, dieu des Varèges, des Vandales et des Poméraniens. Ce dieu était regardé comme le second après Swétowid; son simulacre était placé sur un chêne très-élevé et fort touffu, autour duquel on voyait une multitude d'idoles en sous-œuvre, et chacune d'elles avaient deux ou trois faces. On sacrifiait à Prono sur un autel en avant du chêne qui lui servait de reposoir. Ce dieu était représenté tenant d'une main une charrue, et de l'autre un épieu et un étendard. Sa tête portait une couronne ; ses oreilles étaient saillantes, et sous un de ses pieds était suspendue une clochette. Krantz dit qu'il était le dieu d'Altembourg dans le duché de Holstein.

PRONUBA. Surnom de *Junon* considérée comme déesse du mariage. On lui offrait en se mariant une victime dont le fiel avait été ôté, symbole de la douceur qui doit régner entre les époux.

PROPETIDES. Femmes de l'île de Chypre, qui se prostituaient dans le temple de Vénus. Cette déesse les avait jetées dans la prostitution, dit Ovide, pour se venger de leur mépris; et il ajoute que dès qu'elles eurent ainsi foulé aux pieds les lois de la pudeur et de la modestie, elles devinrent si insensibles pour leur honneur, qu'il ne fallut qu'un changement léger pour les métamorphoser en rochers.

PROPHETES. Les nations païennes avaient leurs prophètes; tels étaient les faux prophètes de Baal dont Elie fit faire justice. C'étaient des gens qui se donnaient pour inspirés par les dieux, qui simulaient une frénésie religieuse, et qui se mêlaient de rendre des oracles ; tels étaient encore ceux auxquels les Grecs donnaient le nom de Μάντις, et les Latins celui de *Divini*, comme étant inspirés par la Divinité, comme *Chalcas, Tirésias, la Pythie de Delphes, Carmenta, les Sibylles* et une multitude d'autres. Il y avait en outre une classe de prêtres qui dans quelques contrées étaient distingués par le titre de prophètes ou un nom équivalent.

Les Grecs appelaient ainsi ceux qui étaient chargés de rédiger par écrit les oracles des dieux. Les plus célèbres étaient ceux de Delphes, que l'on élisait au sort et que l'on choisissait parmi les premiers habitants de la ville. C'était à eux que l'on adressait les demandes que l'on voulait faire aux dieux. Ils conduisaient la Pythie au trépied sacré, recueillaient la réponse, et l'arrangeaient pour la faire mettre en vers par les poëtes.

Les Grecs ont donné le nom de prophètes aux ministres du premier rang de la religion égyptienne, parce qu'ils passaient pour être instruits de la connaissance des mystères, de toutes les choses secrètes, de l'avenir même, et qu'ils étaient les interprètes des oracles.

Les Taïtiens avaient leurs prophètes, nommés *Atouas* ou *dieux*. Ce sont des gens qui se prétendaient inspirés : de temps en temps la frénésie prophétique les transportait; ils étaient hors d'eux-mêmes, parlaient à tort et à travers, et faisaient des actions extravagantes. Les insulaires ne doutaient pas que

ces insensés ne fussent possédés par l'esprit de la divinité.

Les habitants de l'archipel des Marquises à Nouka-Hiva, ont également des prophètes qui sont placés après les Atouas dans leur hiérarchie sacrée.

PROPHÉTESSES. Femmes douées du don de prophétie. Les païens avaient aussi leurs prophétesses, comme *la Pythie de Delphes*, *Carmenta*, *les Sibylles*, *les Druidesses*, etc. Les Gaulois, les Germains et en général les peuples du Nord, paraissent même avoir considéré les femmes comme plus aptes que les hommes à recevoir l'esprit prophétique.

PRORSA ou PROSA. Déesse que l'on invoquait pour donner aux enfants une bonne situation dans le sein de leur mère, de même que *Postverta*. Aulu-Gelle (XVI, 16) nous apprend que les Romains avaient dressé des autels à ces deux déesses.

PROSCHAIRETERIES, *προχαιρετήρια*. C'était une fête de réjouissance qu'on célébrait en Grèce le jour que la nouvelle épouse allait demeurer avec son mari.

PROSCLYSTIUS. *Neptune*, pour se venger de ce que Jupiter avait adjugé à Junon le pays d'Argos, préférablement à lui, inonda toute la campagne; mais Junon étant venu le supplier d'arrêter le débordement, il se rendit à sa prière, et les Argiens, en reconnaissance de cette faveur, lui bâtirent un temple, sous le nom de *Prosclystios*, qui signifie *s'écouler* (De πρὸς et de κλύζω, *couler, pencher d'un côté*), parce qu'il avait fait retirer les eaux des fleuves qui inondaient le pays.

PROPYLÆA. *Diane* eut un temple à Eleusis, sous ce nom, qui veut dire *celle qui veille à la garde de la ville, qui se tient devant la porte* (de πρὸ πύλη, *devant la porte*).

PROSECTA. Partie des entrailles des victimes qu'on coupait dans les sacrifices, et que l'on offrait aux dieux; ce qui s'appelait *prosecare exta*.

PROSERPINE. Fille de Jupiter et de Cérès, ne fut pas respectée par son père. Il sentit de l'amour pour sa fille, dès qu'elle fut en âge d'en inspirer. Il prit la forme d'un dragon terrible, et profitant de la frayeur dont cette jeune fille fut saisie, il s'entortilla autour d'elle et la déshonora. Cet accident n'empêcha pas Pluton, soit qu'il l'ignorât, soit qu'il n'en fût point rebuté, de vouloir prendre sa nièce pour femme. Un jour qu'elle se promenait dans les agréables prairies d'Enna, en Sicile, qu'arrosaient des fontaines d'eau vive, cueillant des fleurs avec les nymphes et les syrènes qui l'accompagnaient, Pluton la vit, en devint amoureux, et l'enleva malgré les remontrances de Pallas. Cette déesse, émue des cris et des plaintes de Proserpine, qui implorait son assistance, vient au secours, et tient ce discours à son oncle (CLAUD., *Proserpin.*, lib. II) : « O dompteur d'un peuple lâche et sans force! ô le plus méchant des trois frères! quelles furies vous agitent? et comment osez-vous, quittant le siége de votre empire, venir avec vos quadriges infernales profaner jusqu'au ciel même? » Pluton, tenant entre ses bras Proserpine toute échevelée, répond à Pallas; les chevaux galoppent. Cupidon qui vole au-dessus d'eux, tient un flambeau pour l'hyménée; et Mercure, qui est au service des vivants et des morts, grand négociateur du ciel et de l'enfer, précède le char pour préparer les voies. Arrivé près de Syracuse, Pluton rencontre un lac, frappe la terre d'un coup de son trident, et s'ouvre un chemin qui le conduit dans son royaume sombre.

Cérès, accablée de la plus vive douleur, chercha sa fille par mer et par terre; et après l'avoir cherchée pendant tout le jour, elle alluma deux flambeaux aux flammes du mont Etna, et continua de la chercher. Elle découvrit enfin, par le moyen de la nymphe Aréthuse, que Pluton l'avait enlevée. Elle monte aussitôt vers le palais de Jupiter, lui expose ses plaintes avec la douleur la plus amère, et demande justice de cet enlèvement. Le père des dieux tâche de l'apaiser, en lui représentant qu'elle ne doit pas rougir d'avoir pour gendre Pluton, le frère de Jupiter; que cependant si elle veut que Proserpine lui soit rendue, il y consent, mais à condition qu'elle n'aura rien mangé depuis qu'elle est entrée dans les enfers; c'est ainsi que l'ont ordonné les Parques. Malheureusement Proserpine, se promenant dans les jardins du palais infernal, avait cueilli une grenade dont elle avait mangé sept grains. Ascalaphe, le seul qui l'eût vue, l'avait rapporté à Pluton. Tout ce que put faire Jupiter, fut d'ordonner que Proserpine demeurerait chaque année, six mois avec son mari, et six mois avec sa mère.

Proserpine, devenue femme de Pluton, fut en cette qualité, reine des enfers et souveraine des morts. Personne ne pouvait entrer dans son empire sans sa permission, et la mort n'arrivait à qui que ce soit, que lorsque la déesse infernale avait coupé un certain cheveu fatal, dont dépendait la vie des hommes. C'est ainsi que Didon, dans Virgile, après s'être percé le sein, ne pouvait mourir, parce que Proserpine ne lui avait pas encore coupé le cheveu fatal.

D'anciens historiens ont écrit que Proserpine, fille de Cérès, reine de Sicile, fut réellement enlevée par Pluton ou Aïdonée, roi d'Épire, parce qu'elle lui avait été refusée par sa mère. Les Siciliens célébraient tous les ans, par une fête placée au temps de la récolte, l'enlèvement de Proserpine, et la recherche que fit Cérès de sa fille, dans le temps des semailles. Celle-ci durait dix jours entiers, et l'appareil en était [illegible] et magnifique; mais dans tout le [illegible], Diodore, le peuple assemblé affectait de se conformer à la simplicité du premier [illegible]

On a dit encore que Proserpine devint amoureuse d'Adonis, lorsqu'après sa [illegible] fut descendu aux enfers. Dans les sacrifices qu'on offrait à cette déesse, on lui [illegible] toujours des vaches noires et stériles, [illegible]

qu'elle fut toujours stérile elle-même. Le pavot était cependant son symbole ordinaire parce qu'il était l'emblème du sommeil des morts. Les Gaulois regardaient Proserpine comme leur mère, et lui avaient bâti des temples.

Claudien, poëte latin, qui vivait sous l'empire de Théodose, a écrit un poëme sur le ravissement de Proserpine. Tzetzès, dit que Mercure fût aimé de Proserpine longtemps avant que Pluton ne l'enlevât, et même qu'il la rendit mère de trois fils. Stace appelle Proserpine, *Junon venue de l'Etna*, *Ætnea Juno*.

Dans la campagne d'Eleusis (PAUSAN., *Attic.*), il y avait un endroit appelé le *Figuier sauvage*, par lequel on assurait que Proserpine était entrée dans les enfers.

Le plus ancien Bacchus, suivant Cicéron, était fils de Jupiter et de la belle Perséphone : *Dionysios multos habemus, primum e Jove et Proserpina.* (*De nat. deor.*, lib. III, c. 23.) Diodore de Sicile prétend que c'était le second Bacchus : « Suivant les mythologues, dit cet auteur, le second Bacchus naquit de Jupiter et de Proserpine. Ce fut lui qui attela les bœufs à la charrue..., les peintres et les sculpteurs le peignent avec des cornes. » Et dans un autre endroit, il dit encore : « Quelques-uns prétendent qu'il y a eu un Bacchus beaucoup plus ancien que celui des Grecs, et qui naquit de Jupiter et de Proserpine. Certains auteurs lui donnent le nom de Sabazius : on ne lui offre des sacrifices que la nuit : ce fut lui qui attela les bœufs à la charrue, et facilita les semailles. » Les Chinois ont aussi leur Chinnong, prince à tête de bœuf et aux yeux de serpent, qui inventa la charrue : c'est l'Osiris égyptien, aux cornes de taureau, qui inventa aussi le labourage.

Les Phéniciens connaissaient une Proserpine plus ancienne que celle des Grecs, qu'ils disaient fille de Saturne, morte vierge et fort jeune, ce qui a pu donner lieu à l'idée de son enlèvement par Pluton : ils l'appelaient *Phéréphate.* On a trouvé dans cette fable, avec assez de vraisemblance, l'emblème naturel de la germination. Elle est fille de Cérès, *la moisson*, parce que le grain est produit par l'épi en maturité. Selon Apollodore, elle est née de Jupiter et de la nymphe Styx, c'est-à-dire de la chaleur et de l'eau. Proserpine est la vertu des semences cachées dans la terre; Pluton est le soleil qui fait son tour au-dessous de la terre au solstice d'hiver; et si Jupiter ordonne que Proserpine reste la moitié de l'année avec son époux, et l'autre moitié avec sa mère, c'est que le grain demeure à peu près six mois hors de son sein. L'enlèvement de Proserpine était l'objet de mystères célébrés dans la Grèce, et dans une partie de l'Orient.

PROSODIAQUE. Le nome prosodiaque se chantait en l'honneur de Mars, et fut, dit-on, inventé par Olympius.

PROSODIES. Espèces d'hymnes ou de cantiques en l'honneur des dieux, en usage chez les anciens Grecs, qui les appelaient προσόδια ou προσῳδία. C'étaient des chants en l'honneur de quelque divinité, vers l'autel ou la statue de laquelle on s'avançait en procession. Ces cantiques, selon Pollux, s'adressaient à Apollon et à Diane conjointement. On en attribue l'invention à Cloas, poëte, musicien de Tégée en Arcadie, dont parle Plutarque dans son *Traité de la musique.*

PROSPYLEA était une *Hamadriade.* Arcas, fils de Jupiter et de Callisto, chassait un jour dans un bois, lorsqu'il rencontra Prospylea, qui courait grand risque de périr, car l'arbre avec lequel elle était née avait été endommagé dans ses racines, par les eaux d'un fleuve. Elle pria Arcas de le sauver, en détournant le cours de la rivière et en faisant rechausser l'arbre. La nymphe lui témoigna sa reconnaissance, en lui accordant tout ce qu'il lui demanda, et elle le rendit père de deux enfants.

PROSTATIS, ou *la Secourable.* Surnom de *Cérès* honorée dans un temple situé entre Sicyone et Phliunte, dont Proserpine partageait avec elle les honneurs. Pour célébrer la fête de ces divinités, les hommes et les femmes avaient un lieu séparé.

PROSTROPÉEN (de προστροπή, *supplication*). Surnom de *Jupiter* qui protégeait les suppliants et à qui les hommes adressaient leurs supplications, principalement pour demander vengeance d'un ennemi cruel.

PROSYMNE. Surnom de *Cérès*, honorée en Argolide, dans un bois de platanes, où elle était représentée assise. C'était aussi un surnom de *Junon.* Ce nom signifie *célébrée par des hymnes.*

PROTÉE était fils de l'Océan et de Thétis. C'était un dieu marin et un devin célèbre qu'on allait consulter. Ce don de connaître l'avenir, il l'avait reçu pour récompense du soin qu'il prenait pour faire paître, sous les eaux, les monstres marins qui composaient le troupeau du dieu des mers. Ménélas, au retour de Troie, fut jeté par la tempête sur la côte d'Egypte et y fut retenu vingt jours entiers sans pouvoir en sortir : il alla consulter Protée. « C'est un vieillard marin, de la race des immortels, et toujours vrai dans ses réponses, dit Homère. (*Odyss.*, lib. IV.) Il connaît les profondeurs de toutes les mers ; il est le principal ministre de Neptune : mais, pour l'obliger à parler, il faut le surprendre et lui faire même violence. Eidotée, fille de Protée, apprend à Ménélas comment il doit s'y prendre pour savoir de lui l'avenir. Tous les jours, vers l'heure de midi, lui dit-elle, Protée sort des antres de la mer et va se coucher sur le rivage au milieu de ses troupeaux. Dès que vous le verrez assoupi, jetez-vous sur lui et serrez-le étroitement malgré tous ses efforts; car, pour vous échapper, il se métamorphosera en mille manières, il prendra la figure de tous les animaux les plus féroces; il se changera aussi en eau ; il deviendra feu : que toutes ces formes affreuses ne vous épouvantent point et ne vous obligent pas à lâcher prise; au contraire, liez-le et le retenez plus forte-

ment. Mais dès que, revenu à la première forme où il était quand il s'est endormi, il commencera à vous interroger; alors n'usez plus de violence. Vous n'aurez qu'à le délier et lui demander ce que vous voulez savoir, il vous enseignera les moyens de retourner dans votre patrie; il vous apprendra même tout le bien et tout le mal qui est arrivé chez vous pendant votre absence. »

Virgile (*Georg.*, IV) place la demeure de Protée dans la mer de Scarpante, entre les îles de Rhode et de Candie, et lui donne un char tiré par deux chevaux, qu'il nomme *Bipedes*, parce qu'ils avaient la partie de derrière de poisson. Aristée va le consulter, et ne vient à bout de le faire parler qu'après l'avoir tenu enchaîné, nonobstant toutes ses métamorphoses. Protée était, selon les mythologues-historiens et Diodore, un ancien roi d'Égypte, qui avait appris la divination par le commerce continuel qu'il avait avec les astrologues. Quant à ses métamorphoses, c'est une fable qui est née chez les Grecs, d'une coutume qu'avaient les rois égyptiens. Ils portaient sur leur tête, pour marque de leur force et de leur puissance, la dépouille d'un lion, ou d'un taureau, ou d'un dragon; ils ont même porté des branches d'arbres, du feu et quelquefois des parfums exquis. Ces ornements servaient à les parer, ou à jeter la terreur et la superstition dans l'âme de leurs sujets.

Protée était un prince sage et adroit. Sa prudence lui faisait prévoir tous les dangers; ce qui avait donné lieu de croire qu'il connaissait l'avenir. Il était impénétrable dans ses secrets, et il fallait le serrer de bien près pour les découvrir. Il se montrait peu en public et se promenait à certaines heures au milieu de ses courtisans. Il avait beaucoup de souplesse dans l'esprit et savait prendre toutes sortes de formes pour éviter de se laisser pénétrer.

Quelques auteurs ont dit que Protée était un orateur qui, par les charmes de son éloquence, tournait comme il lui plaisait les esprits de ceux qui l'écoutaient; d'autres en ont fait un comédien, un pantomime fort souple qui se montrait sous une infinité de figures différentes. Enfin, on l'a mis au nombre de ces enchanteurs dont l'Égypte était remplie, et qui, par leurs prestiges, fascinaient les yeux de la multitude ignorante. On en avait fait un dieu marin, fils de Neptune, parce qu'il était puissant sur la mer; ses sujets, peuple maritime et fort adonné à la navigation, ont été appelés les troupeaux de Neptune.

PROTEI-COLUMNÆ. On trouve ce nom dans le XIe livre de l'*Énéide*, où on lit :

> Atrides Protei Menelaus adusque columnas
> Exsulat.

Ménélaüs, roi de Sparte et fils d'Atrée, fut jeté par la tempête du côté de l'Égypte, où il demeura huit ans. Protée régnait dans ce temps-là en Égypte; c'est ce qui a fait que Virgile donne à la partie de ce pays où Ménélaüs aborda, le nom de *Colonnes de Protée*, pour signifier l'extrémité de ses États. On entend communément par les colonnes de Protée, le port d'Alexandrie. En effet, Homère (*Odyss.*, lib. IV, 355) dit que Ménélaüs aborda à l'île de Pharos.

PROTÉLIES, sacrifice que les Grecs offraient à Diane, à Junon, à Vénus et aux Grâces, avant la célébration des mariages. Les Athéniens conduisaient ce jour-là la future épouse au temple de Minerve, et sacrifiaient pour elle à la déesse. La jeune vierge y consacrait sa chevelure à Diane et aux Parques, et les prêtres immolaient un porc.

PROTÉSILAS, Fils d'Iphiclus, un des Argonautes, régnait dans la Thessalie. Il venait d'épouser Laodamie, fille d'Acaste, dont il était passionnément aimé lorsqu'il commença la guerre de Troie. On lui prédit qu'il y périrait s'il y allait; cependant sans s'arrêter à cette prédiction, sans écouter l'amour qu'il avait pour une tendre épouse, ni les larmes qu'elle répandait pour le retenir, Protésilas s'embarqua avec les autres princes de la Grèce pour cette expédition. Quand l'armée fut prête à débarquer en Asie, un nouvel oracle annonça que celui qui descendrait le premier sur le rivage troyen, perdrait la vie; Protésilas, voyant que personne ne voulait hasarder ce premier pas, sacrifia sa vie pour le salut de ses compagnons; car, étant descendu de son vaisseau, il fut tué par Hector. Les Grecs lui rendirent les honneurs héroïques, élevèrent des monuments à sa gloire, même un temple à Abydos, et établirent en son honneur une fête annuelle, appelée de son nom, que l'on célébrait à Philacé, lieu de sa naissance en Thessalie.

On disait que Laodamie, ayant appris sa mort, pria les dieux de lui permettre de revoir encore une fois Protésilas pendant trois heures seulement. Elle obtint cette faveur. Mercure le ramena des enfers, le laissa avec elle pendant cet espace de temps et le ramena ensuite.

PROTÉSILÉES. Fête ou jeux que les Grecs, à leur retour de Troie, instituèrent en l'honneur de *Protésilas*, héros qui se dévoua pour eux à une mort certaine et abandonna, le lendemain de ses noces, une épouse dont il était tendrement chéri. Protésilas [illegible] pour ses compagnons et fut tué par Hector. On lui consacra un temple à Éléonte, [illegible] la Chersonèse. Les Protésilées étaient célébrées à Philacé, lieu de sa naissance.

PROTHYMA. Offrande que les Grecs faisaient aux dieux avant l'immolation de la victime. Lorsqu'on offrait des sacrifices à Esculape, on lui présentait auparavant des gâteaux appelés *Prothymata*.

PROTO et PROTOMEDEE. Deux filles de Nérée et de Thétis.

PROTOGÉNIE. *Nymphe* qui fut aimée de Jupiter et qui en eut deux *enfants*, [illegible] et Memphis.

PROTOGONE ou *le premier-né*. Surnom d'*Eros* ou de l'*Amour*, dans les poésies orphiques. Sanchoniaton donne aux deux premiers hommes les noms de *Protogone* et d'*Eon*.

PROTRYGÉES. Fêtes que les Grecs célébraient avant les vendanges en l'honneur de Bacchus et de Neptune (πρὸ, *avant*, τρύγεύ, *le vin doux*).

PROVIDENCE. Les Romains croyaient tellement à la Providence qu'ils en avaient fait une divinité. Ils lui donnaient pour compagne Antevorta et Postvorta, et ils la représentaient avec divers attributs. L'inscription que l'on trouve sur une de ses statues, *Providentiæ deorum*, fait foi que c'était des dieux et de leur providence que les anciens croyaient obtenir toutes sortes de biens. On représentait la Providence sous la figure d'une femme appuyée sur une colonne, tenant une corne d'abondance de la main gauche, et de la droite, un bâton surmonté d'un globe. Les anciens voulaient indiquer par là que tous les biens nous viennent de la Providence, et qu'elle prend soin de l'univers. Souvent elle est figurée tenant le globe de la main droite. Elle a près d'elle un aigle et le foudre de Jupiter, puisque c'est lui qui était considéré comme la véritable Providence.

Dans les hiéroglyphes, l'œil marque la Providence. Les habitants de l'île de Délos avaient également élevé un temple à la Providence. Il y avait en Chine, dans un temple de Tong-chou-fou, une statue de la Providence, représentée par une figure pleine de grâce et de dignité, tenant dans ses mains un disque au milieu duquel était un œil.

PROXÈNE et **SEROTHYTE.** Noms que les Grecs de l'île de Malte donnaient au grand prêtre qui présidait, tous les ans à l'équinoxe d'automne, à la célébration des petits mystères d'Eleusis, qui avaient lieu partout à la même époque.

PRUDENCE. Vertu qui fait connaître et pratiquer ce qui convient dans la conduite de la vie. Les anciens lui donnaient deux faces, de sorte que la Prudence, ainsi que le dieu Janus, avait d'un côté la figure d'une jeune fille, et de l'autre celle d'une vieille femme ou d'un vieil homme. Ils voulaient désigner par cette allégorie que la prudence s'acquiert par la considération du passé et par la prévoyance de l'avenir. Les anciens Egyptiens désignaient aussi la prudence par un grand serpent qui avait trois têtes emblématiques : La première était une tête de chien ; la seconde, une tête de lion, et la troisième, une tête de loup, pour indiquer que souvent nous devons imiter le chien, donner l'assaut du lion et faire la retraite du loup. On dit que les anciens employaient la figure du serpent pour désigner 1° la vie, 2° la prudence, parce que le serpent rampe, s'élève, s'élance, se cache sous l'herbe.

PRYTANÉE, πρυτανεῖον. Vaste édifice d'Athènes et d'autres villes de la Grèce, destiné aux assemblées des *prytanes*, au repas public et à d'autres usages. L'idée que l'on avait de l'honneur que les vainqueurs aux jeux olympiques faisaient à leur patrie, détermina l'Etat à leur accorder la faveur d'assister aux distributions et aux repas des prytanes, et c'est ce qui fonde le reproche fait aux Athéniens du jugement injuste qu'ils avaient porté contre Socrate, qui méritait, à bien plus juste titre, la distinction honorable d'être nourri dans le Prytanée qu'un homme qui, aux jeux olympiques, avait le mieux su monter à cheval ou conduire un char. Mais on n'avait rien à objecter à la faveur accordée aux orphelins dont les pères étaient morts au service de l'Etat, d'être nourris dans le Prytanée, parce que ces orphelins entraient sous la tutelle spéciale du sage tribunal des prytanes.

Comme on conservait le feu de Vesta sur un autel particulier qui était dans le prytanée d'Athènes, et dont le soin était commis à des femmes veuves, appelées *Prytanitides*, il arriva dans la suite du temps qu'on appela du nom de *prytanée* tous les lieux où l'on conservait un feu sacré et perpétuel.

PRYTANITIDES. Les Grecs donnaient ce nom à des veuves chargées du soin de garder le feu sacré de Vesta ; elles étaient entretenues dans les *Prytanées*. On voit que l'usage des Grecs était bien différent de celui des Romains, qui ne confiaient la garde du feu sacré qu'aux Vestales.

PSALACHANTE. *Nymphe* amoureuse de Bacchus ; elle fit présent à ce dieu d'une belle couronne à condition qu'il répondrait à sa passion ; mais elle s'en vit méprisée, et sa couronne passa sur la tête d'Ariadne, sa rivale. La nymphe se tua de désespoir et fut changée par Bacchus en une fleur qui porte son nom. Cette fleur, dont Hygin seul fait mention, n'est connue d'aucun botaniste, du moins sous ce nom.

PSAPHON. Personnage fort révéré des Lybiens, qui lui rendirent les honneurs divins. Il dut son apothéose à un stratagème. Il avait appris à quelques oiseaux à répéter ces mots : *Psaphon est un grand dieu ;* et il les lâcha ensuite dans les champs, où ils les répétèrent si souvent qu'à la fin, les peuples crurent qu'ils étaient inspirés des dieux et honorèrent Psaphon comme un être surnaturel ; d'où est venu le proverbe : *Les oiseaux de Psaphon*. On conte une anectode semblable d'un Carthaginois nommé Hannon.

PSEPHOS. Sorte de divination pratiquée par les Grecs au moyen de galets ou petits cailloux plats, appelés ψῆφοι.

PSILACAS ou **PSILAS.** Nom que les habitants d'Amyclée en Laconie donnaient à *Bacchus ;* on dit que ce vocable vient de *psila*, qui en dialecte dorien, signifie *la pointe de l'aile*. Nous ne saisissons pas le rapport de

cette étymologie avec les diverses fonctions du dieu.

PSOPHIS, *en Arcadie*, le tombeau d'Alcméon, fils d'Amphiaraüs et d'Eryphile, était à Psophis en Arcadie, et n'avait aucun ornement; mais il était entouré de cyprès si hauts qu'ils pouvaient couvrir de leur ombre le coteau qui dominait sur la ville. On ne coupait point ces cyprès, parce qu'on les croyait consacrés à Alcméon, et on les appelait *les vierges*.

PSYCHAGOGUE, *c'est-à-dire conducteur des âmes*. Surnom de *Mercure*, chargé de conduire dans les enfers les âmes des morts. Les Grecs donnaient aussi le nom de Psychagogues à des prêtres consacrés au culte des Mânes; c'était une sorte de magiciens qui faisaient profession d'évoquer les ombres des morts. Leur institution ne laissait pas d'avoir quelque chose d'imposant et de respectable : ils devaient être irréprochables dans leurs mœurs, et ne s'être point souillés par l'attouchement d'aucun corps mort. Ils habitaient dans les lieux souterrains, où ils exerçaient leur art nommé *psychomancie* ou *divination par les âmes des morts*.

PSYCHÉ était une princesse d'une si grande beauté, que l'Amour même en voulut devenir l'époux. Ses parents ayant consulté Apollon sur le mariage de leur fille, reçurent ordre du dieu de l'exposer sur une haute montagne, au bord d'un précipice, parée comme pour la sépulture. L'oracle ajouta qu'elle ne devait point espérer un époux mortel, mais un époux plus malin qu'une vipère, qui, portant partout le fer et le feu, était redoutable à tous les dieux, et aux enfers même. Psyché fut mise sur le haut du précipice, d'où le Zéphyre l'emporta dans un lieu délicieux, au milieu d'un palais superbe, tout brillant d'or et de pierres précieuses. Elle n'y trouva personne; mais elle entendit des voix qui l'invitaient à y demeurer; elle y était servie par des nymphes invisibles, et divertie par les plus beaux concerts. La nuit, l'époux destiné s'approchait d'elle dans l'obscurité, et la quittait avant le jour pour n'être pas aperçu, en lui recommandant de ne pas souhaiter de le connaître. Psyché, qui avait toujours dans l'esprit la réponse de l'oracle, craignant que son mari ne fût un monstre, voulut absolument éclaircir son doute. Une nuit, quand elle sentit son époux endormi, elle alluma une lampe, et vit à sa lueur, au lieu d'un monstre, Cupidon, ce bel enfant, que son teint vermeil, ses ailes toujours flottantes, sa chevelure blonde, rendaient le plus aimable des dieux. Malheureusement une goutte d'huile de la lampe tomba sur lui, et le réveilla. L'Amour aussitôt s'envola, en reprochant à Psyché sa défiance. Désespérée de cet accident, elle voulait se donner la mort; mais son époux invisible la retint; elle alla le chercher partout; elle s'adressa à toutes les divinités pour le lui faire retrouver; elle ne craignit pas même de recourir à Vénus, qu'elle savait irritée contre elle de ce que ses charmes lui avaient soumis l'Amour même.

Psyché s'adressa à une des servantes de Vénus, nommée la Coutume, qui la traîna par les cheveux à sa maîtresse. Vénus, après l'avoir maltraitée de paroles, la livra à deux autres de ses servantes, nommées la Tristesse et la Solitude, pour la tourmenter. Vénus elle-même lui imposa des travaux au-dessus des forces humaines; ce fut tantôt de démêler un gros tas de toutes sortes de grains, et de séparer chaque espèce dans un temps fort court; une autre fois, d'aller chercher, dans des lieux inaccessibles, un flocon de laine dorée sur des moutons qui y paissaient; une troisième fois, de lui rapporter un vase plein d'une eau noire, qui coulait d'une fontaine gardée par des dragons furieux. Psyché vint à bout de tout par un secours invisible.

Le dernier ordre de Vénus et plus difficile fut de descendre aux enfers, et de prier de sa part Proserpine de mettre dans une boîte une particule de sa beauté, pour réparer celle qu'elle avait perdue en pansant la plaie de Cupidon. Une voix apprit à Psyché tout ce qu'il fallait faire pour descendre au palais de Proserpine, et en obtenir ce qu'elle souhaitait; mais il lui fut expressément défendu d'ouvrir la boîte. Psyché, au retour des enfers, eut encore la curiosité de voir ce qui était dans la boîte, peut-être dans le dessein de prendre pour elle quelque chose de la beauté de Proserpine; mais elle n'y trouva qu'une vapeur infernale soporifique, qui la saisit à l'instant, et la fit tomber par terre toute endormie. Elle ne s'en serait jamais relevée, si Cupidon ne fût venu la réveiller avec la pointe d'une de ses flèches. En même temps, il remit dans la boîte la vapeur soporifique, et lui dit de la porter à Vénus.

Pendant ce temps-là, Cupidon s'envola au ciel, et se présenta à Jupiter, qui fit assembler les dieux, et ordonna que Vénus ne s'opposerait plus aux noces de Cupidon et de Psyché. Il commanda aussi à Mercure d'enlever au ciel Psyché, qui, étant admise en la compagnie des dieux, but le nectar, l'ambroisie, et devint immortelle. On prépara le festin des noces. Chaque dieu y joua son personnage; Vénus même y dansa. Les noces célébrées, Psyché mit au monde en son temps une fille, qu'on appela la Volupté. (*Voy.* VOLUPIA.) On a cru découvrir l'allégorie de cette fable, faite pour marquer les grands maux et les peines infinies que la cupidité, figurée par Cupidon, cause à l'âme, désignée par Psyché, ψυχὴ, *âme*.

Cette fable de PSYCHÉ n'est proprement qu'un conte de Fées, qui a peut-être servi de modèle aux ouvrages de ce genre, si communs en notre langue. Elle n'aurait pas dû trouver place dans notre mythologie, si elle n'était pas rapportée par un auteur latin (APULÉE, dans ses *Métamorphoses*, liv. IV et VI), qui dit l'avoir tirée des Grecs, ou bien l'avoir inventée à la manière des Grecs; ce que peuvent signifier ces premiers

mots du texte : ***Fabulam græcanicam incipimus.***

Psyché porte des ailes de papillon attachées à ses épaules, et c'est ainsi qu'elle est dépeinte dans tous les monuments antiques. La raison qu'on peut donner de cette fiction, est que les anciens représentaient la nature et les propriétés de l'âme sous l'emblème de Psyché. Il est difficile de croire que cette légende n'ait point une portée morale, quoique plusieurs, parmi les anciens et les modernes, aient abusé du sujet pour se donner le plaisir de faire des peintures lascives; il est probable que les premiers auteurs de ce mythe célèbre ont voulu nous donner des leçons d'une haute portée; mais ce sujet a reçu des interprétations fort diverses. Les uns y ont vu cette vérité morale, que le bonheur ne dure qu'autant que persévère l'illusion, et qu'il se dissipe dès que la vérité nous apparaît toute nue. D'autres y ont trouvé une conception psychologique; *Psyché* en effet signifie l'*âme*, et cette fable serait l'emblème de la beauté de l'âme, de son union avec le corps, des épreuves qu'elle subit sur la terre, et de l'immortalité à laquelle elle est destinée. D'autres enfin ont voulu y voir la doctrine théosophique de l'union de l'âme avec Dieu, son impuissance à agir sans le secours divin, les peines et les combats auxquels on doit se soumettre pour parvenir à la possession de Dieu, enfin le bonheur éternel qui en est la conséquence.

PSYCHOMANCIE. Sorte de magie ou de divination, qui consistait à évoquer l'âme des morts. Ce mot est formé de ψυχὴ *âme*, et de μαντεία *divination*. Les cérémonies usitées dans la psychomancie étaient les mêmes que celles qu'on pratiquait dans la nécromancie. C'était ordinairement dans des caveaux souterrains et dans des antres obscurs qu'on faisait ces sortes d'opérations, surtout quand on désirait voir les simulacres des morts et les interroger. Mais il y avait encore une autre manière de les consulter, qu'on appelait aussi psychomancie, dont toutefois l'appareil était moins effrayant : c'était de passer la nuit dans certains temples, de s'y coucher sur des peaux de bêtes, et d'attendre en dormant l'apparition et les réponses des morts. Les temples d'Esculape étaient surtout renommés pour cette cérémonie. Il était facile aux prêtres de procurer de pareilles apparitions et de donner des réponses tantôt claires, tantôt ambiguës.

PSYCHOPOMPE. Surnom de l'*Hermès égyptien*, chargé de conduire les âmes dans les enfers; c'était le même que le *Mercure Psychagogue*.

PSYCHOSTASIE. Jugement définitif prononcé par Jupiter, après avoir pesé les âmes dans une balance. On donne également ce nom au jugement que, selon les doctrines égyptiennes, devait subir l'âme des morts en quittant le corps mortel, dans la région inférieure de l'Amenthi, où l'on examinait sévèrement et où l'on pesait les actions opérées durant sa vie sur la terre. La scène de la psychostasie se trouve fréquemment répétée sur les monuments égyptiens. On y voit une balance supportée par un fût de colonne et surmontée d'un cynocéphale assis. Horus et Anubis se tiennent auprès des plateaux, et pèsent avec exactitude les bonnes et les mauvaises actions des défunts, en présence des quarante-deux juges de l'Amenthi. Les bonnes actions sont symbolisées par une petite figure de Thméï, déesse de la justice.

PSYLLE. Cyrène, ville d'Afrique, située à l'occident d'Alexandrie, comptait au nombre de ses habitants beaucoup de Psylles qui mangeaient des serpents et se faisaient un jeu de la morsure des vipères. On en voit encore en Egypte. D'après le récit des voyageurs, les Psylles marchent les bras nus, le regard farouche, tenant à la main d'énormes serpents, qui forment des replis autour de leur corps, et qui font des efforts pour s'échapper. Les Psylles les tenant fortement par le cou, évitent leurs morsures, et malgré leurs sifflements, les déchirent avec leurs dents et les mangent tout vivants. D'autres Psylles s'efforcent de leur arracher leur proie. Il y en a qui les manient et s'en laissent entourer sans éprouver aucun mal. On les suit avec étonnement, et on crie au miracle. Ces gens sont regardés comme des êtres inspirés et remplis d'un esprit qui détruit l'effet de la morsure du serpent.

D'autres ont cru (en supposant la vérité du fait établi par ceux qui rapportent que les Psylles faisaient des guérisons) qu'ils y parvenaient non par aucun art qui leur fût particulier, mais par le moyen de la succion; et même les Grecs, selon le sentiment de Bochart, ne leur donnaient le nom de Psylles que parce qu'ils suçaient le venin. On s'imaginera peut-être qu'ils risquaient leur vie dans cette opération; mais on sera bientôt détrompé, si l'on fait réflexion que le venin des animaux n'est funeste qu'autant qu'il se communique à la masse du sang par quelque ulcère ou par leur morsure.

PTELEA. Dans l'île de Cos, célèbre par son bon vin.

PTELEE. Une des nymphes *Hamadriades*, fille d'Oxilus et d'Hamadriade.

PTERELAUS ou PTERELAS. Fille de Taphius.

PUCIS. Divinité des anciens Lithuaniens; c'était leur zéphir.

PUDEUR et PUDICITE. Les Romains avaient fait de cette vertu une déesse qui avait à Rome des temples et des autels, entre autres un qui s'appelait l'autel de la Pudicité. La bizarrerie de son culte est remarquable; on distinguait la Pudicité en patricienne ou qui regardait l'ordre sénatorial, et en populaire ou qui était pour le peuple. Celle-ci avait son temple dans la rue de Rome qu'on appelait *la Longue*; et celui de la Pudicité patricienne était au marché aux bœufs. Tite-Live rapporte l'histoire de cette distinction (lib. x, cap. 23) : Virginia, de famille patricienne, épousa un homme du peuple, nommé Volumnius, qui fut con-

xul. Les matrones du *rang* des patriciens la chassèrent du temple, parce qu'elle s'était mésalliée. Elle se plaignit hautement de l'insulte, disant qu'elle était vierge quand son mari l'épousa, qu'ils avaient vécu depuis en gens d'honneur, et qu'il n'y avait nulle raison pour l'exclure du temple de la Pudicité. Pour réparer en quelque sorte cette injure, elle bâtit dans la rue Longue un petit temple à la Pudicité, qu'elle appela *Plebeia*, où les femmes qui n'étaient point d'ordre sénatorial allaient porter leurs vœux. La pudicité était représentée sur les médailles par une femme assise qui porte la main droite et le doigt index vers son visage, pour montrer que c'est principalement son visage, ses yeux et son front qu'une femme pudique doit composer.

PUHURI ou PUPULI. Divinité des anciens Finnois. C'était l'époux d'Hyytö, et le père de Pakkanen, le froid.

PULKS. Un des dieux subalternes des Tchouvaches, peuples de la Russie asiatique.

PULLAIRES, *Pullarii*. Les Romains donnaient ce nom à ceux qui étaient chargés de garder et de nourrir les poulets sacrés et les oiseaux dont on se servait pour les auspices. C'était à lui à observer et à rendre compte à l'augure de la manière dont les poulets avaient mangé la pâte appelée *offa*, qu'on leur jetait. S'ils la mangeaient avec avidité, c'était un signe favorable, et surtout si une partie de ce qu'ils mangeaient tombait par terre; c'est ce qu'on appelait *tripudium solistimum*. Si, au contraire, les poulets refusaient de manger, ou qu'ils s'envolassent, c'était un présage funeste : *Si non pascerent pulli, pullarius diem prœlii committendi differebat*. Comme il était facile d'affamer assez les poulets pour qu'ils mangeassent avec avidité, il ne tenait qu'à eux d'avoir des augures favorables. Les légions avaient chacune leur *pullarius*.

PULTUKE. Divinités des Etrusques, qui correspondaient, comme l'on croit, à Castor et Pollux.

PULVINAR. Oreiller, coussin de lit. On donnait particulièrement le nom de *pulvinar* à un lit sur lequel on mettait les statues des dieux dans les festins appelés *lectisternes* : *Lectulus in quo deorum statuæ reclinabantur*, dit Servius. De là *pulvinar* a signifié le temple même : *Ad omnia pulvinaria supplicare*, *faire des processions dans tous les temples des dieux*.

PURGATOIRE. Une partie des païens, surtout les Platoniciens, ont cru que les âmes étaient purifiées par le feu après la destruction de leurs corps. Platon, dans un de ses dialogues, semble reconnaître un tribunal, où les morts qui n'ont commis que des péchés légers seront condamnés dans l'autre monde à des peines finies et proportionnées à leurs fautes. Les Egyptiens, les Hindous, les Bouddhistes et tous les autres peuples qui croient à la métempsycose, admettent par là même un purgatoire; car la transmigration des âmes n'est, suivant leur doctrine, qu'un moyen d'expiation et de purification, après lequel seulement les âmes peuvent jouir de la béatitude.

PURIFICATION. Les anciens païens observaient deux sortes de purifications; les unes générales et les autres particulières, qu'on peut considérer encore comme ordinaires et extraordinaires. Les purifications générales ordinaires avaient lieu quand, dans une assemblée, avant les sacrifices, un prêtre ou quelque autre, après avoir trempé une branche de laurier ou des tiges de verveine dans l'eau lustrale, en faisait aspersion sur le peuple, autour duquel il tournait trois fois. Les purifications générales extraordinaires se faisaient dans les temps de peste, de famine ou de quelque autre calamité publique; et alors ces purifications étaient cruelles et barbares, surtout chez les Grecs. On choisissait celui des habitants d'une ville qui était d'une figure plus laide et plus difforme; on le conduisait avec un appareil triste et lugubre au lieu destiné pour le sacrifice; et là, après plusieurs pratiques superstitieuses, on le brûlait et on jetait ses cendres dans la mer.

Les purifications particulières ordinaires étaient extrêmement communes. Elles consistaient à se laver les mains avant quelque acte de religion, avec de l'eau commune, quand cet acte se faisait en particulier, et avec de l'eau lustrale, à l'entrée des temples et avant les sacrifices.

Quand quelqu'un avait commis un crime, une faute considérable, il ne pouvait se purifier lui-même; mais il était obligé d'avoir recours à une espèce de prêtres appelés Pharmaques, qui le faisaient passer par plusieurs cérémonies superstitieuses, comme de faire sur lui des aspersions de sang, de le frotter avec une espèce d'oignon, de lui faire porter au cou une sorte de collier de figues, etc. Il ne pouvait entrer dans les temples, ni assister à aucun sacrifice, qu'auparavant un pharmaque ne l'eût déclaré suffisamment purifié. La matière la plus ordinairement employée pour les purifications était l'eau naturelle. Celle de la mer, quand on en pouvait avoir, était préférée à toute autre. Suivant la doctrine de Zoroastre, quand on a perdu la pureté du corps on doit en réparer la perte par des purifications. L'urine de bœuf entre dans les purifications les plus efficaces. Nulle part la pratique des purifications n'est aussi commune chez les Hindous; non-seulement ceux qui ont touché à un corps mort sont souillés, mais ceux mêmes qui ont assisté aux funérailles; tous vont se plonger dans l'eau immédiatement après. Comme les occasions d'encourir les souillures sont très-fréquentes, il est rare qu'un brahmane passe un seul jour sans se baigner au moins une fois; ceux qui veulent s'attirer l'attention et l'estime du public par une exacte observance des usages, doivent se baigner trois fois par jour. Plusieurs peuples anciens avaient aussi, et plusieurs religions modernes ont encore coutume de purifier par le feu; pour

ela on passe rapidement à travers des flammes, ou on expose la personne qui a des ouillures à la chaleur plus ou moins intense du feu. Tels étaient les Ammonites, les Phéniciens, les Carthaginois; tels sont encore les Parsis, les Siamois, les Pégouans, les Ostiaks, etc.

PURS, *dieux purs*, θεοὶ καθαροί. A Pallantium, ville d'Arcadie, on voyait, sur une hauteur, un temple bâti à des divinités qu'ils appelaient *pures*, et par lesquelles on avait coutume de jurer dans les plus importantes affaires. Du reste, ces peuples ignoraient quels étaient ces dieux, ou s'ils le savaient, c'était un secret qu'ils ne révélaient point, dit Pausanias (*Arcadici*).

PUSCHKAYT. Dieu des anciens Prussiens; on le regardait comme le maître des nains, qui se partageaient en deux classes: les Barstukes, qui résidaient sur la terre, et les Markopètes, qui erraient dans les airs. Puschkayt habitait sous des touffes de sureau.

PUSCHOT, appelé aussi *Zuttibor*. Dieu des Slaves: il présidait aux forêts, avec Mareina et Ragaïna, ses lieutenants.

PUSTER. Idole des anciens Germains, que l'on découvrit dans le château de Rothembourg en Thuringe, et qui fut ensuite transportée, en 1546, dans la forteresse de Sondershausen. Elle est de bronze: sa hauteur est de deux pieds un pouce, et elle a deux pieds et demi de circonférence. Elle paraît s'appuyer sur le genou droit et a la main droite sur la tête, laquelle est percée d'un trou vers le sommet, et d'un autre à la bouche. Si l'on remplit en partie d'eau et en partie de matières combustibles la cavité de cette idole, et qu'après avoir exactement bouché les deux trous avec des chevilles de bois, on la pose sur le feu, on la voit, au bout de quelque temps, couverte d'une sueur universelle; après quoi, si l'on augmente le feu, les deux bouchons sont chassés avec impétuosité des ouvertures qu'ils remplissaient, et il en sort des flammes avec grand bruit. Ainsi Puster n'est autre chose qu'une sorte d'éolipyle. A l'égard de la matière, c'est une espèce de bronze, dont l'alliage est inconnu, quoiqu'on l'ait soumis à différentes épreuves chimiques, et que pour cela il en ait coûté au simulacre une partie du bras gauche.

Il paraît que les prêtres germains se servaient de cette figure, objet du culte public, pour intimider les peuples superstitieux, et pour tirer d'eux des offrandes et des sacrifices, suivant que cette idole paraissait aux spectateurs plus ou moins irritée; ce qui dépendait uniquement des divers degrés de chaleur qu'ils savaient lui communiquer. Jean-Philippe-Christien Staube a mieux débrouillé que personne ce qui regarde cet ancien monument des Germains idolâtres, dans une dissertation intitulée: *Pusterus vetus Germanorum idolum*, imp. à Giessen, en 1726, in-4°.

PUTA. Divinité romaine qui était invoquée pour la taille et l'émondage des arbres; son nom vient de *putare*, *tailler*.

PUTEAL. Les Romains appelaient ainsi le lieu où la foudre était tombée, et qui par là devenait sacré. Le *putéal* différait du *bidental* en ce que la foudre s'y était enterrée, comme dans un puits, *quasi in puteo*. On l'entourait d'une palissade, et l'on y élevait un autel en l'honneur de Jupiter-Fulgurateur, de Cœlus, du Soleil et de la Lune.

Le putéal de Libon, *puteal Libonis*, si célèbre dans l'histoire romaine, était un rebord de puits avec un couvercle dans la place romaine, que Scribonius Libo avait fait élever par ordre du sénat, sur un endroit où la foudre était tombée, suivant la coutume superstitieuse des Romains en pareille occasion. Ce putéal était attenant le temple de Faustine, près des statues de Marsyas et de Janus. Il renfermait dans son enceinte un autel, une chapelle et tout auprès était le tribunal d'un préteur ou d'un centumvir, qui connaissait des affaires concernant le commerce. Les banquiers se tenaient autour de ce puits couvert.

PYANEPSIES. Fête que les Grecs célébraient en l'honneur d'Apollon, le septième jour du mois pyanepsion, correspondant à octobre et novembre. Plutarque dit que ce fut Thésée qui l'institua à son retour de Crète, lorsqu'il apprit la mort de son père. Il fit un sacrifice à Apollon de tout ce qui lui restait de fèves, les mit dans une marmite, les fit cuire, et les mangea avec ses compagnons; ce que l'on imita ensuite, en mémoire de son heureux retour. Ce fut de ces fèves cuites que la fête fut appelée *Pyanepsies*, c'est-à-dire *cuisson des fèves*. On portait à cette fête des branches d'olivier entortillées de laine, qu'on appelait *érésiones* et auxquelles étaient suspendus des fruits de toute sorte. On chantait un hymne en l'honneur de cet Erésione, lui demandant de produire en abondance des figues, du pain, de l'huile, du miel, du vin, etc. On suspendait ensuite ces branches aux portes des maisons et des temples, en guise d'amulettes ou de talismans contre la disette et la pauvreté.

PYGAS ou OENOÉ. Reine des pygmées, fut changée en grue par Junon, pour avoir eu la présomption de se comparer à la reine des dieux; et depuis son changement, elle fit une guerre continuelle à son peuple. (*Voy.* PYGMÉES.)

PYGMALION. Roi de Chypre, ayant fait une belle statue, en devint amoureux, jusqu'au point de prier Vénus de l'animer, afin qu'il en pût faire sa femme. Il obtint l'effet de sa prière; et l'ayant épousée, il la rendit mère de Paphus et de Cinyras.

PYGMALION. Roi de Tyr, était fils de Bélus et frère de Didon.

PYGMEES. Peuple fabuleux, qu'on disait avoir existé en Thrace. C'étaient des hommes qui n'avaient qu'une coudée de haut. Leurs femmes accouchaient à trois ans, étaient vieilles à huit. Leurs villes et leurs maisons n'étaient bâties que de coquilles d'œufs. A la campagne, ils se retiraient dans des trous qu'ils faisaient sous terre. Ils coupaient leurs blés avec des cognées, comme s'il s'était

agi d'abattre une forêt. Une armée de ces petits hommes attaqua Hercule, qui s'était endormi après la défaite du géant Antée, et prit pour le vaincre les mêmes précautions qu'on prendrait pour former un siége. Les deux ailes de cette petite armée fondent sur la main droite de ce héros et pendant que le corps de bataille s'attache à la gauche et que les archers tiennent ses pieds assiégés, la reine avec ses plus braves sujets, livre un assaut à la tête. Hercule se réveille, riant du projet de cette fourmilière, il les enveloppe tous dans sa peau de lion et les porte à Euristhée.

Les Pygmées avaient une guerre toujours déclarée contre les grues, qui venaient tous les ans dans la Scythie les attaquer. Montés sur des perdrix, ou, selon d'autres, sur des chèvres et des béliers d'une taille proportionnée à la leur, ils s'armaient de toutes pièces pour aller combattre leurs ennemis.

Les Grecs, qui reconnaissaient des géants, c'est-à-dire, des hommes d'une grandeur extraordinaire, pour faire le contraste parfait, imaginèrent ces petits hommes d'une coudée, qu'ils appelèrent *pygmées*, mot formé de *πυγμὴ*, *une coudée*. L'idée leur en vint peut-être de certains peuples d'Ethiopie, appelés *péchiniens*, nom aussi qui a quelqu'analogie avec celui de *pygmée*. Ces peuples étaient d'une petite taille; les grues se retirant tous les hivers dans ces pays, ces peuples s'assemblaient pour leur faire peur et les empêcher de s'arrêter dans leurs champs; voilà le combat des Pygmées contre les grues. Encore aujourd'hui les peuples de Nubie sont d'une petite taille. Quant à la fable de Pygas, leur reine, qui fut changée en grue, c'est, dit-on, qu'elle s'appelait aussi *Gérané* qui est le nom grec de la *grue*; elle était belle, mais fort cruelle. Ses sujets craignant qu'un fils qu'elle avait ne lui ressemblât, le lui ôtèrent des mains pour le faire élever à leur manière. Sa cruauté est désignée par la guerre qu'elle fait aux Pygmées à la tête des grues.

Plusieurs des anciens ont fait mention des Pygmées; Hérodote, Philostrate, Mela, Pline, Solin, etc.; mais ils n'étaient en ce point que les copistes d'Homère, qui emploie souvent des comparaisons agréables pour amuser son lecteur et qui compare les Troyens à des grues qui fondent sur des Pygmées. « Tels que les grues, dit-il, fuient l'hiver, vont avec de grands cris vers les rivages de l'océan et portent la terreur et la mort aux Pygmées, sur lesquels, elles fondent du haut des airs. » Strabon regarde les Pygmées comme un peuple imaginaire et qu'on n'a jamais vu, seulement d'anciens monuments nous les représentent.

PYLADE. Fils de Strophius, roi de Phocide, et d'Anaxibie, sœur des Atrides, fut élevé avec son cousin Oreste, et lia avec lui, dès ce temps-là, une amitié qui les rendit jusqu'à la fin inséparables. Après qu'Oreste eût tué Egysthe et Clytemnestre, avec l'aide de Pylade, et qu'il eût délivré sa sœur Electre de l'opprobre où les tyrans l'avaient tenue, il la donna en mariage à son ami. Ils allèrent ensemble dans la Tauride, pour enlever la statue de Diane; mais ayant été surpris tous deux, et chargés de chaînes, pour être immolés à Diane, la prêtresse offrit de renvoyer l'un des deux dans la Grèce, un seul suffisant pour satisfaire à la loi; elle voulait retenir Pylade; ce fut alors qu'on vit ce généreux combat d'amitié, qui a été si célébré des anciens, chacun de ces deux amis offrant sa vie l'un pour l'autre. Oreste veut que Pylade soit sauvé. « Il me serait trop dur de le voir périr (*Iphigén. en Taurid.*, act. III), dit-il dans Euripide; c'est moi qui l'embarquai sur cet océan de malheurs; sa trop constante amitié l'a contraint de suivre un pilote aveugle....... C'est une lâcheté de procurer son salut aux dépens d'un ami qu'on associe à ses calamités; tel est mon ami, et il m'est plus précieux que moi-même. »

Pylade lui répond qu'il ne saurait vivre sans lui. « Non, Oreste, je ne puis vous survivre; expirant immolé avec mon ami, je mêlerai mes cendres aux siennes; mon amitié, ma gloire, tout l'exige. » A la fin Pylade semble se rendre, parce qu'il espère quelque heureux dénouement, qui tirera l'un et l'autre d'embarras; comme il arriva par la reconnaissance d'Oreste et d'Iphigénie.

Pylade avait encore secondé Oreste dans le dessein de tuer Pyrrhus; et Pausanias dit sur cela qu'il ne le fit pas seulement par amitié pour Oreste, mais encore par le désir de venger son bisaïeul Phocus, tué par Pélée, aïeul de Pyrrhus. Pylade eut d'Electre deux fils, Strophius et Médon.

PYLAGORE. Surnom de *Cérès*, ainsi nommée parce que les Amphictyons, avant de se rassembler, lui offraient un sacrifice aux portes de la ville. Chaque ville de la Grèce envoyait un pylagore et un hiéromnémon, avec plein pouvoir à celui-ci de traiter de toutes les matières qui concernaient la religion, le pylagore n'étant chargé que des intérêts politiques. Cependant les grandes villes députèrent quelquefois deux ou trois pylagores, et jamais qu'un hiéromnémon; mais, dans ce cas-là même, ces quatre députés n'avaient toujours que deux voix. On choisissait toujours les pylagores au sort, et ils étaient ordinairement pris d'entre les orateurs, parce que dans l'assemblée des amphictyons, ils étaient obligés de porter la parole, ils délibéraient sur les affaires générales de la Grèce, y formaient des décrets, dont ils représentaient des copies à leurs républiques respectives, auxquelles à leur retour ils rendaient compte de leur députation.

PYLEES. Fête que les Grecs célébraient en l'honneur de Cérès, divinité tutélaire des Thermopyles; c'était aussi le nom des sacrifices que les Amphictyons offraient à cette déesse, et on appelait ainsi l'assemblée des amphictyons, soit qu'elle se tînt à Delphes ou aux Thermopyles. Le concours du peuple était si grand à ces assemblées, que le mot *pylées*, *pylæa*, fut employé dans la suite pour désigner toute assemblée nombreuse, ou

oute réunion du peuple, dans quelqu'endroit que ce fût.

PYLIS. Devin célèbre, fils de Mercure et de la nymphe Issa. Il était fort contraire aux Troyens; gagné par les présents de Palamède, il prédit aux Grecs, quand ils abordèrent à l'île de Lesbos où il habitait, qu'un cheval de bois serait la machine avec laquelle Troye serait subjuguée.

PYLOTIS. Surnom de *Minerve*, pris de l'usage où l'on était de placer son image au-dessus des portes des villes, comme celle de Mars était placée au-dessus des portes des faubourgs, pour faire comprendre que, si l'on doit faire usage des armes au dehors pour repousser l'ennemi, c'est à la sagesse de Minerve qu'il faut avoir recours dans l'intérieur des villes.

PYRÆTHES. Peuple de la Cappadoce, qui, d'après le récit d'Eustathe, allumaient des feux pour en tirer des présages de l'avenir.

PYRAMIDES. Les pyramides d'Egypte paraissent n'avoir jamais été autre chose que d'immenses mausolées; car dans toutes celles où l'on a pénétré, on a trouvé des chambres sépulcrales et des sarcophages, mais point de cadavres ni de momies, parce que ces sépultures paraissent avoir été violées il y a déjà bien des siècles. Plusieurs de ces monuments remontent à une très-haute antiquité : les pyramides de Sakkara et de Ghizé sont très-probablement antérieures, non-seulement à l'invention de l'écriture, mais même à la peinture alphabétique, car les parois n'en offrent pas la moindre trace, contrairement à l'habitude constante des Egyptiens dans tous les monuments postérieurs. Elles sont certainement les plus anciens ouvrages sortis de la main des hommes. Des savants modernes ont supposé qu'elles pouvaient bien avoir été bâties à une époque antédiluvienne. Hérodote en attribue la construction à Chéops, et Diodore de Sicile à Chemmis. Ce dernier écrivain, qui voyagea en Egypte soixante ans avant l'ère vulgaire, dit que la base de la grande est carrée ; ce qui est attesté par tous ceux qui l'ont vue depuis. Il ajoute qu'elle est construite tout entière de pierres très-difficiles à travailler, mais aussi d'une durée éternelle. Car, dit-il, bien que la tradition porte qu'il y a aujourd'hui mille ans que la pyramide subsiste, que d'autres même assurent qu'il y a trois mille quatre cents ans; elle est conservée jusqu'à nos jours sans être endommagée en aucun endroit. Ces témoignages, qui font remonter le temps de la construction de la pyramide au moins à trois mille ans de celui où nous vivons, sont ce qu'il est plus raisonnable de croire de son antiquité. Joseph Ben Aliphasi, qui en a écrit deux, dit que l'une fut bâtie par Schur, fils de Schahvalvac, avant le déluge; l'autre par Hermès, qui est, ajoute-t-il, l'Hénoc des Hébreux, lequel ayant prévu cette inondation universelle, mit dans cette pyramide ses livres avec ce qu'il avait de plus précieux et de plus rare. Les peuples de Sabée croient aussi qu'Agathémon, qui est Seth, fut enseveli dans une de ces pyramides, et Hermès dans une autre; et c'est à peu près ce qu'en rapporte Kircher.

Quelques peuples païens attribuent quelque chose de divin à la forme pyramidale. Plusieurs idoles chinoises ne sont autre chose que des pyramides appelées *Chin* ou *esprits*. Elles sont extrêmement redoutées; et lorsque les Chinois veulent s'assurer d'un esclave, ils le conduisent devant une de ces pyramides, à laquelle ils offrent du vin et quelques autres présents. Ils lui confient ensuite la garde de l'esclave, et prient l'idole de le faire dévorer par les tigres, s'il prend la fuite. Cette cérémonie en impose à l'esclave, et il est rare qu'il ose s'enfuir, quelque dur que soit son maître.

Les temples des Siamois, des Birmans, des Pégouans et de plusieurs autres peuples bouddhistes affectent la forme pyramidale.

Tous les édifices consacrés aux divinités, chez les Mexicains, forment des pyramides tronquées. C'était au sommet de ces monuments qu'ils plaçaient les statues de leurs dieux, dont les figures gigantesques et monstrueuses rappellent singulièrement celles de l'Inde et de la Tartarie.

Les indigènes de la Virginie rendaient un culte religieux à leurs pyramides qu'ils ornaient de différentes manières. Ils les regardaient comme des symboles sacrés de la divinité.

PYRAMOUS. Gâteau de miel et de farine que les Grecs donnaient en récompense à celui qui dans les fêtes nocturnes appelées Charisies, pouvait rester le plus longtemps sans dormir.

PYRANISTES. Nom donné à une des quatre espèces d'êtres intermédiaires entre l'homme et la brute. On les représentait sous une forme grêle, et allongés comme la flamme, et c'est ainsi qu'on croyait les voir apparaître le long des chemins.

PYRECHME. Roi de l'île d'Eubée, fut défait et tué par Hercule, parce qu'il ravageait, sans aucun sujet, le pays des Béotiens.

PYREES. Temples du feu. Les anciens Perses allumèrent d'abord leur feu sacré sur la terre nue, car ils n'avaient pas de temples : plus tard, ce fut sur un autel qu'ils nommaient *Dalgâh*, *lieu de justice*. On croit que Zoroastre éleva les premiers temples, dont le dôme, en préservant leur symbole révéré des injures des saisons devait aussi représenter le firmament.

Dans le Caucase, près de Bakou, il y a des pyrées qui sont probablement les sanctuaires les plus anciens et les plus vénérés. Là brûle un feu naturel qui est produit par les vapeurs de naphte, et qui s'échappe du sol par quelques issues ménagées exprès, et ce feu n'a pas besoin d'être alimenté.

Les *Bamoth*, les *Khamanim*, les *Nurgal*, des Cuthéens, les *Nur-haz* de la Sardaigne, les *Téocalli* des Mexicains, les *Dolmens* des Gaulois, étaient autant de pyrées.

PYREMON. L'un des *Cyclopes*.

PYRENE. Déesse adorée par les anciens Celtes : elle avait un temple sur les frontières des Gaules et de l'Espagne. On croit qu'elle a donné son nom à la chaîne des *Pyrénées*. On ajoute que cette déesse est la même que Vénus.

PYRÈNE. Fontaine consacrée aux Muses, et célèbre dans les écrits des poëtes. C'est à cette fontaine que buvait le cheval Pégase, lorsque Bellérophon se saisit de lui par surprise, et le monta pour aller combattre la Chimère. Cette fontaine avait sa source au bas de l'Acro-Corinthe, ou citadelle de Corinthe. Les mythologues ne sont point d'accord sur l'origine de cette fontaine. Les uns disent que *Pyrène*, inconsolable de la perte de Cinchrius, son fils, tué malheureusement par Diane, en versa tant de larmes, que les dieux, après sa mort, la changèrent en une des plus belles fontaines, qui depuis porta son nom, et qui arrosait la ville de Corinthe. D'autres mythologues veulent qu'Asope fit présent à Sisyphe de cette fontaine précieuse, pour savoir de lui ce qu'était devenue sa fille Egine, que Jupiter avait enlevée. Sisyphe le lui découvrit, à condition qu'il donnerait de l'eau à la citadelle; et c'est ainsi que le secret de Jupiter fut révélé. La fontaine de Pyrène n'en eut que plus de réputation.

PYRENEE. Roi de Phocide ; ayant un jour rencontré les Muses qui allaient sur le Parnasse, leur fit beaucoup d'accueil, et leur offrit de venir se reposer dans son palais ; mais à peine y furent-elles entrées qu'il en fit fermer les portes, et il voulut leur faire violence. Alors elles prirent des ailes avec l'aide d'Apollon, et s'enfuirent à travers les airs. Pyrénée monta sur le haut d'une tour et crut pouvoir voler comme elles ; mais il se précipita du haut de la tour et se tua.

PYRGO était la nourrice de tous les enfants de Priam. Elle suivit Enée dans ses voyages, et se trouva en Sicile quand ce prince y célébra les jeux pour honorer la mémoire de son père Anchise. Junon, dont la haine implacable contre les Troyens les poursuivait partout, résolut de brûler leur flotte qui était à l'ancre, et de les empêcher par là d'arriver en Italie. Iris fut chargée de cette commission. Cette fidèle messagère prit le moment où les dames troyennes étaient assemblées à l'écart sur les bords de la mer, faisant des réflexions sur les dangers que l'on court sur cet élément, et sur l'espace qui restait encore à parcourir pour arriver en Italie, Iris, sous la figure d'une certaine Béroé, femme de Doricle, se mêle avec elles, prend la parole, et, par un discours rempli de cette élégante, de cette noble adresse avec laquelle Virgile se rend maître des passions et les conduit à son gré, elle engagea ces femmes effrayées à mettre en usage le moyen le plus sûr pour ne plus courir les dangers de la mer : c'était de brûler la flotte. Après leur avoir inspiré cette résolution, la déesse toujours déguisée, saisit une torche enflammée, qu'elle jette sur un vaisseau. Pyrgo s'écrie alors que ce n'était qu'une fausse Béroé ; que la véritable était dans son lit malade, et qu'elle la quittait à l'instant. Ne voyez-vous pas, dit-elle, que tout dans celle-ci est plus qu'humain ; le feu qui éclate dans ses yeux, son air, le son de sa voix, sa démarche, tout annonce une divinité. Ce discours tient les Troyennes en suspens; mais la déesse déploya ses ailes, s'éleva dans les airs, disparut et laissa après elle un arc-en-ciel. Les femmes croient voir dans ces prodiges la volonté des dieux ; elles se saisissent du feu qui était sur les autels, le lancent sur la flotte qui s'embrase. Les Troyens accourent pour arrêter les suites de cette fureur ; mais le feu résistait à tous leurs efforts ; et tout était consumé sans un orage qui éclata miraculeusement et qui couvrit d'eau toute la flotte : mais on ne put sauver que quatre vaisseaux.

PYRIPHLEGETON. Fleuve de la Thesprotie, qui se jette avec le Cocyte dans le marais nommé Achéruse, et dont le nom signifie *brûlant*. On en a fait un fleuve des enfers

PYROMANCIE. Divination qu'on exerçait par le moyen du feu. Ce mot est formé de *πῦρ*, *feu*, et de *μαντεία*, *divination*.

Il y avait chez les anciens différentes espèces de pyromancie, ou diverses manières de pratiquer la pyromancie, dont voici les principales : tantôt on jetait sur le feu de la poix broyée, et si elle s'allumait promptement, on en tirait un bon augure ; tantôt on allumait des flambeaux enduits de poix, et l'on en observait la flamme ; si elle était réunie et ne formait qu'une seule pointe, on augurait bien de l'événement sur lequel on consultait ; et tout au contraire, si elle se partageait en deux ; mais quand elle montrait trois pointes, c'était le présage le plus favorable. Si elle s'écartait à droite ou à gauche, c'était signe de mort pour un malade, ou de maladie pour ceux qui n'en étaient pas encore attaqués ; son pétillement annonçait des malheurs, et son extinction les dangers les plus affreux. Quelquefois on jetait une victime dans le feu, et l'on s'attachait à considérer comment il l'environnait et la consumait ; si la flamme formait une pyramide, ou si elle se divisait ; en un mot, la couleur, l'éclat, la direction, la lenteur ou la vivacité de cet élément dans les sacrifices, tout était matière à observation et à prophétie.

On attribuait l'origine de cette espèce de pyromancie au devin Amphiaraüs, qui périt au siége de Thèbes ; d'autres la rapportaient aux Argonautes. Dans quelques occasions, on ajoutait au feu d'autres matières ; par exemple on prenait un vaisseau plein d'urine, dont l'orifice était bouché avec un tampon de laine ; on examinait de quel côté le vaisseau crevait, et là-dessus on réglait les augures. D'autres fois on les prenait en observant le pétillement de la flamme ou de la lumière d'une lampe. Il y avait à Athènes, dans le temple de Minerve Poliade, une lampe continuellement allu-

mée, entretenue par des vierges qui observaient exactement tous les mouvements de sa flamme ; mais ceci se rapporte plus directement à la lampadomancie ou lychnomancie.

Quelques écrivains mettent au nombre des différentes espèces de pyromancie la coutume qu'avaient certains peuples orientaux de faire passer leurs enfants par le feu en l'honneur de Moloch.

On peut y rattacher aussi la superstition de ceux qui examinent les symptômes des feux allumés la veille de la Saint-Jean-Baptiste, et la coutume de danser à l'entour ou de sauter par-dessus, pour être préservé de maladie, et celle des gens qui, assistant à la bénédiction nuptiale, examinent comment brûlent les cierges des deux époux, et croient que celui-là mourra le premier dont le cierge s'est consumé plus rapidement.

PYRONIE. *Diane* avait, sous ce nom, un temple sur le mont Crathis. Les Argiens allaient y chercher du feu pour leurs fêtes de Lerne.

PYROPHORES. C'étaient, chez les Grecs, des hommes qui marchaient à la tête des armées et tenaient dans leurs mains des vases remplis de feu, comme le symbole d'une chose sacrée. Ils étaient si respectés, que c'eût été un grand crime, même aux ennemis, de les attaquer.

PYRRHA. Nom que portait *Achille*, quand il était déguisé en fille à la cour de Lycomède. On sait qu'il fut reconnu par Ulysse qui, déguisé en marchand, lui présenta des armes.

PYRRHA. Femme de Deucalion.

PYRRHUS. Roi d'Epire, fils d'Achille et de Déidamie, qui était fille de Lycomède, roi de l'île de Scyros. Il naquit dans cette île, peu de temps avant la guerre de Troie, et il y fut élevé jusqu'à la mort de son père. Calchas ayant prédit que les Grecs ne prendraient jamais Troie sans le fils d'Achille, Ulysse et Phénix allèrent l'arracher de sa retraite, pour le conduire au camp, malgré les pleurs de son aïeul. Il fut alors appelé *Néoptolème*, à cause de sa grande jeunesse comme la couleur de ses cheveux l'avait fait nommer Pyrrhus, ou blond ardent. Il fut, comme son père, brave, brutal et féroce. Homère lui attribue de hauts faits d'armes et une grande sagesse dans les conseils. D'après cette réputation, il fut chargé d'aller à Lemnos pour engager Philoctète à venir à Troie, avec les flèches d'Hercule. Il fallait surprendre ce héros qui était justement irrité contre les Grecs, et le déterminer à s'embarquer sous prétexte de retourner dans la Grèce, tandis qu'on l'amènerait sur les côtes d'Asie. Pour cela, Pyrrhus feint d'être mécontent des Grecs qui lui ont refusé les armes d'Achille, et veut s'en retourner à Scyros. Philoctète le conjure aussitôt de le prendre avec lui, et lui confie déjà son arc et ses flèches pour les porter au vaisseau. Pyrrhus alors, sent un remords secret de tromper ce malheureux : il n'a pas un cœur artificieux, il soupire, et enfin, déclare son projet à Philoctète, lui rend ses armes, et le laisse libre. Mais Ulysse qui avait accompagné Pyrrhus, persuada Philoctète et l'engagea à venir au siége de Troie.

Pyrrhus fut le premier qui osa entrer dans le cheval de Troie, et son exemple fut cause que cette machine se remplit de guerriers. La nuit de la prise de Troie, il fit un carnage horrible, et eut la barbarie d'égorger l'infortuné Priam, sans respecter sa vieillesse, ni la sainteté du lieu où il le trouva réfugié. Avec la même férocité, il fit précipiter le jeune Astyanax du haut d'une tour, et ce fut lui aussi qui immola Polyxène sur le tombeau d'Achille. La beauté d'Andromaque dompta sa fureur; il l'épousa. On n'est pas d'accord sur le pays où il se retira après le saccagement de Troie ; les uns ont dit qu'il alla prendre possession du royaume de son père, qui était Phtia, dans la Thessalie; les autres prétendent qu'il se rendit en Epire, où il s'établit et fonda un Etat. On dit que le devin Hélénus, fils de Priam, qui lui échut dans le partage des captifs, lui conseilla de s'en retourner par terre, pour prévenir les horribles tempêtes dont il prévoyait que la flotte grecque serait battue. Il y a apparence qu'il suivit ce conseil, puisque, pendant sa route, il fit la guerre à Harpalicus, dans la Thrace. Il épousa Hermione, fille de Ménélas et d'Hélène ; mais ce mariage ne fut point heureux. Hermione n'eut point d'enfants, et devint jalouse d'Andromaque, qui avait donné un fils à Pyrrhus. La jalousie lui inspira le dessein de se défaire de sa rivale, de Molossus, fils de cette rivale, et de Pyrrhus. Elle n'y put réussir ; son dessein fut découvert (*Voy.* MOLOSSUS), et, craignant le ressentiment de son mari, elle écouta Oreste, qui lui proposa de l'enlever, de la ramener chez son père, et de l'épouser; elle lui avait été promise avant que d'être donnée à Pyrrhus. Ovide, dans l'épître d'Hermione à Oreste, rapporte que Tyndare, aïeul maternel d'Hermione, l'avait promise à Oreste durant la guerre de Troie, en l'absence de Ménélas, qui, pendant le même temps, promit à Pyrrhus de la lui donner. Euripide dit au contraire qu'Hermione fut promise à Oreste par Ménélas, afin d'empêcher qu'Oreste ne la tuât, comme il avait tué Clytemnestre, sa mère. Sophocle arrange les aventures tout autrement; il dit que Ménélas promit Hermione à Oreste avant le siége de Troie. Hygin a suivi une opinion particulière : c'est que Ménélas, malgré la promesse qu'il avait faite à Pyrrhus devant Troie, donna sa fille à Oreste, et puis la lui ôta pour tenir son premier engagement, lorsque Pyrrhus vint l'en sommer à Lacédémone.

S'il y a des variations sur le mariage de Pyrrhus avec Hermione, il n'y en a pas moins sur sa mort. Oreste, voulant se venger de son rival, résolut de le faire périr dans le temple de Delphes ; d'autres disent qu'il périt effectivement dans ce temple, mais sans le ministère d'Oreste. Voici en

peu de mots ces différentes traditions. D'abord on donne différents motifs du voyage de Pyrrhus à Delphes; il y alla, disent les uns, pour reprocher à Apollon la mort d'Achille, et pour le sommer de lui en faire raison; il y retourna ensuite pour apaiser la colère du dieu, en lui faisant des excuses de cette bravade. D'autres disent qu'il alla à Delphes pour y offrir les dépouilles des Troyens; d'autres qu'il fut demander à l'oracle ce qu'il y avait à faire afin qu'Hermione sa femme lui donnât des enfants; d'autres enfin qu'il avait dessein de piller le temple. Quoi qu'il en soit, il fut tué dans ce temple. Des auteurs disent que, voyant que tout auprès du lieu de l'oracle les Delphiens s'emparaient de la chair de son sacrifice, il la leur ôta; qu'il fut tué par Machaereus, prêtre du temple, et que ce fut par l'ordre du dieu que ce prêtre agit ainsi. Mais la plus commune opinion est qu'Oreste fut le principal auteur de la mort de Pyrrhus, soit en se mettant à la tête des Delphiens pour l'attaquer, après leur avoir fait accroire qu'il fallait prévenir le pillage de leur temple; soit que, sans y assister en personne, il eût suborné les assassins. Virgile (*Æneid.* liv. III, 330) le fait mourir de la main d'Oreste même. Il est donc certain, quoi qu'ait feint le grand Racine dans sa tragédie d'Andromaque, que Pyrrhus fut tué dans le temple de Delphes; mais le lieu de sa sépulture n'est pas si certain. Ovide dit que ses os furent dispersés sur les frontières de l'Ambracie. Il fut cependant, dans la suite, honoré comme un héros; les Delphiens établirent même une fête annuelle en son honneur, nommée Néoptolémées.

Il eut trois femmes : Hermione, dont il n'eut point d'enfants; Lanasse, qui descendait d'Hercule (*Voy.* LANASSE), et Andromaque. Il eut des enfants de ces deux dernières, mais on n'est pas d'accord de laquelle des deux descendaient ceux qui lui succédèrent au trône d'Épire, ni qui ils furent.

PYRSONEORTE. Nom donné à une fête célébrée à Argos, en mémoire du signal donné par Lyncée, avec des flambeaux, à Hypermnestre qu'il était en sûreté. Ce nom signifie *jour des torches.*

PYRSOPHORE, *porte-torche.* C'était dans la ville d'Athènes, pendant les Ephesties, le même personnage que le *lampadophore* des autres cités de la Grèce.

PYTHIE. C'était la prêtresse d'Apollon à Delphes; elle fut ainsi nommée à cause du serpent Python, que ce dieu avait tué près de là. Il n'y eut pendant longtemps qu'une pythie; mais on en vit quelquefois deux et jusqu'à *trois.* La pythie ne rendait ses oracles qu'une fois l'année ; c'était vers le commencement du printemps. Elle se préparait à ses fonctions par plusieurs cérémonies. Elle jeûnait pendant trois jours, et avant de monter sur le trépied, elle se baignait dans la fontaine de Castalie; elle avalait aussi une certaine quantité d'eau de cette fontaine, parce qu'on croyait qu'Apollon lui avait communiqué une partie de sa vertu. Après cela, on lui faisait mâcher des feuilles de laurier, cueillies encore près de cette fontaine. Ces préambules achevés, Apollon avertissait lui-même de son arrivée dans le temple, qui tremblait jusque dans ses fondements. Alors les prêtres conduisaient la pythie dans le sanctuaire, et la plaçaient sur le trépied. Dès que la vapeur divine commençait à l'agiter, on voyait ses cheveux se dresser, son regard devenir farouche, sa bouche écumer, et un tremblement subit et violent s'emparer de tout son corps. Dans cet état, elle faisait des cris et des hurlements qui remplissaient les assistants d'une sainte frayeur. Enfin, ne pouvant plus résister au dieu qui l'agitait, elle s'abandonnait à lui, et proférait par intervalles quelques paroles mal articulées. Les prêtres les recueillaient avec soin, les arrangeaient ensuite, et leur donnaient avec la forme du vers une liaison qu'elles n'avaient pas en sortant de la bouche de la pythie. L'oracle prononcé, on la retirait du trépied pour la conduire dans sa cellule, où elle était plusieurs jours à se remettre de ses fatigues. Souvent, dit Lucain, une mort prompte était le prix ou la peine de son enthousiasme.

Cette vapeur divine qui agitait la pythie sur le trépied n'avait pas toujours la même vertu; elle se perdit insensiblement; sur quoi Cicéron (liv. II, *De divinatione*) raille agréablement, quand il dit : « Cette vapeur qui était dans l'exhalaison de la terre, et qui inspirait la pythie, s'est donc évaporée avec le temps? Vous diriez qu'ils parlent de quelque vin qui a perdu sa force. Quel temps peut consumer ou épuiser une vertu toute divine? Or, qu'y a-t-il de plus divin qu'une exhalaison de la terre qui fait un tel effet sur l'âme, qu'elle lui donne la connaissance de l'avenir et le moyen de s'en expliquer en vers? »

On éleva d'abord à ce ministère de jeunes filles encore vierges, à cause de leur pureté, et parce qu'on les jugeait plus propres, dans un âge tendre, à garder les secrets des oracles. On prenait beaucoup de précautions dans le choix de la pythie. La première condition, comme nous venons de le dire, était qu'elle fût jeune et vierge, et qu'elle eût l'âme aussi pure que le corps. Il fallait de plus qu'elle fût née légitimement, qu'elle eût été élevée simplement, et que cette simplicité parût dans ses habits. « Elle ne connaissait, dit Plutarque, ni essences, ni tout ce qu'un luxe raffiné a fait imaginer aux femmes. Elle n'usait ni du cinnamome, ni du laudanum. Le laurier et les libations de farine d'orge étaient tout son fard. » On la cherchait ordinairement dans une maison pauvre, où elle eût vécu dans l'obscurité et dans une ignorance entière de toutes choses. Une pythie ayant été enlevée par un Thessalien, on fit une loi qu'à l'avenir on n'élirait, pour monter sur le trépied, que des femmes qui eussent passé cinquante ans; et, afin de conserver la mémoire de l'ancien-

pratique, on les habillait comme de jeunes filles, quel que fût leur âge.

PYTHIENS ou PYTHIQUES. La défaite du serpent *Python* donna lieu à l'institution des jeux *pythiques* à Delphes, où on les célébra d'abord tous les huit ans; mais, dans la suite, ce fut tous les quatre ans, en la troisième année de chaque olympiade, en sorte qu'ils servaient d'époque aux habitants de Delphes. Dans les commencements, ces jeux ne consistaient qu'en des combats de chant et de musique. Le prix se donnait, dit Pausanias, à celui qui avait fait ou chanté la plus belle hymne en l'honneur du dieu, pour avoir délivré la terre d'un monstre qui la désolait. On donnait aux vainqueurs une couronne de lauriers et des pommes cueillies dans les jardins du temple d'Apollon.

PYTHON (Serpent), PYTHIEN (Apollon). Les poëtes et les mythologues ont chanté à l'envi l'histoire de Python, dont quelques-uns font un serpent femelle. Il est nommé *Typhon* dans Homère (*Hymn. in Apoll.*). D'autres auteurs l'appellent Δελφύνη. Callimaque (*Hymn. in Del*, 91) nous apprend qu'il avait sa demeure sur les bords du fleuve Plistus, et que de ses replis il environnait neuf fois le mont Parnasse. On lit dans Stace (*Thebaid.*, lib. v, 531), qu'il se repliait sept fois autour de Delphes, et que lorsqu'il eut été tué, il occupait cent arpents de terre en longueur. Callimaque ne dit rien de sa naissance, et s'accorde assez bien avec Homère sur l'âge d'Apollon quand il tua ce monstre; il ne diffère qu'en ce qu'il semble assurer que le dieu tua le serpent, parce qu'il lui disputait la possession de l'oracle de Delphes; et en cela, plusieurs auteurs sont de l'avis de Callimaque.

D'autres disent qu'Apollon, encore enfant, le tua pour venger sa mère Latone, qu'il avait poursuivie pendant sa grossesse, par ordre de Junon. Cléarque de Soles (*Athen. Deipnos.*) raconte que Latone étant partie de l'île d'Eubée avec ses deux enfants, Apollon et Diane, elle passa près de l'antre où se retirait Python; que le monstre sortit pour les assaillir, et que Latone ayant pris Diane entre ses bras, monta sur une pierre, d'où elle encourageait son fils, en lui disant: ἴε, παῖ, *frappe, mon fils.* (Orph., *Argon.*, lib. ii.) On a ajouté à ce récit, que toutes les nymphes de l'antre Corycion s'assemblèrent pour être présentes au combat d'Apollon contre Python; qu'excitant le dieu par mille acclamations, elles se servirent de l'expression de Latone : ἴε, παῖ, et que ces mots ἴε παῖ, ἴε Παιὴον ont été employés pour cette raison comme refrain aux chansons en l'honneur d'Apollon. C'est peut-être de là aussi qu'est formé le mot *Pæan*, par lequel on désigne quelquefois ce dieu.

Ovide (*Metam.*, l. i) raconte la fable du serpent Python un peu différemment. La terre, selon cet auteur, qui, après le déluge, était couverte de limon, produisit des animaux d'une infinité d'espèces, et parmi tant de monstres différents, elle engendra cependant le redoutable Python, la terreur des mortels.

Antonius Liberalis en parle dans les mêmes termes, et Stace l'appelle *Terrigenam Pythona*. Le sentiment d'Ovide revient assez à celui d'Homère, qui dit que Junon tira du sein de la terre les vapeurs qui servirent à la génération de ce monstre. Les sentiments des auteurs sont aussi partagés sur les circonstances de la mort du serpent, que sur sa naissance. Ceci doit suffire pour expliquer le surnom de *Pythius*, que la victoire, remportée par Apollon sur Python, fit donner à ce dieu. Homère assure positivement que c'est-là l'origine de cette épithète. (*Hymn. in Apoll.*, 371.)

Le culte d'Apollon Pythien était établi dans plusieurs pays de la Grèce (Laurenberg., *De Græc. antiq.*). Ce dieu avait un temple à Samos, et c'était probablement dans ce temple qu'était placée la statue faite par les deux frères dont parle Pausanias. Cet auteur nous apprend qu'il y avait, à Athènes, un temple d'Apollon Pythien, dont les débris annonçaient encore, de son temps, la magnificence. Pisistrate, magistrat de cette ville, avait élevé cet édifice, selon Thucydide. Non-seulement on éleva beaucoup de temples en son honneur, mais on institua encore des jeux que l'on nomma *pythiques*, en mémoire de sa victoire.

PYTHONISSE était la même chose que la *Pythie*, avec cette différence qu'il paraît que les poëtes donnent quelquefois le nom de pythonisse à toute sorcière en général. Les Grecs appelaient ainsi toutes les femmes qui faisaient métier de prédire l'avenir et de révéler les choses cachées, parce qu'ils les supposaient inspirées par Apollon Pythien, dieu de la divination.

La fameuse devineresse d'Endor, qui, la veille de la bataille de Gelboé, évoqua devant Saül l'ombre de Samuel, est très-connue sous le nom de pythonisse d'Endor.

PYTHONS. Les Grecs appelaient de ce nom les démons, par l'inspiration desquels on prédisait l'avenir : tel était celui qui rendait des oracles à Delphes, et celui qui possédait la pythonisse d'Endor. Ce nom est quelquefois donné aux personnes qui parlaient et agissaient sous l'influence de cet esprit.



Q

QUAAYAYP, c'est-à-dire *homme*. Un des trois fils de Niparaya, dieu des Pericous méridionaux, peuplade de la Californie, et de sa femme Anayicoyondi, qui accoucha de lui sur les montagnes. Quaayayp établit sa demeure dans le sud de la contrée, à dessein

d'instruire les indigènes. Il était très-puissant et avait à sa suite un grand nombre de gens qu'il amena avec lui sur la terre. A la fin, les indigènes le tuèrent par animosité, et lui mirent une couronne d'épines sur la tête. Il est mort, mais il conserve encore aujourd'hui toute sa beauté, la corruption n'ayant point eu encore de prise sur lui. Il rend continuellement du sang; il ne parle point, parce qu'il est mort, mais il a une chouette qui parle pour lui.

QUADRIFRONS, c'est-à-dire qui à *quatre faces*. Surnom de *Janus*, considéré comme présidant aux quatre saisons de l'année, ou aux quatre parties du monde, car quelques-uns ont cru que Janus était le symbole du monde. L. Catullus lui éleva, sous ce nom, un temple sur la roche Tarpéienne.

QUADRIVES. Dieux des Romains qui présidaient aux carrefours.

QUADRUPEDE AILÉ. Il faut mettre au rang des fables les contes des quadrupèdes ailés, du griffon, du dragon quadrupède, des basilics, des lamies, et autres semblables, qui n'ont jamais existé que dans l'imagination des poëtes.

Cependant, quoique toutes les histoires des quadrupèdes ailés soient fausses, il ne s'ensuit pas absolument que la nature ait refusé à tous sans exception une espèce de vol.

Certaines espèces de lézards et d'écureuils sont dits *voler* improprement; car ils ne peuvent se soutenir dans l'air que pendant des moments, au moyen des peaux qui sont attachées à leurs pattes, et qui leur servent à se suspendre dans les sauts qu'ils font d'un endroit un peu plus élevé à un plus bas.

QUANGACHUGO. Un des neuf *guacas* ou idoles principales adorées par les anciens Péruviens à Cusco.

QUAN-SAT. Démon redouté des Cochinchinois, parce qu'il passe pour faire périr les enfants.

QUATERNITÉ. Quelques peuplades de l'Amérique croient une quaternité, c'est-à-dire une essence divine en quatre personnes, savoir : Dieu, qui est le père, le fils, la mère et le soleil. C'est cette mère qui est le principe du mal.

QUERQUETULANES. Nymphes qui veillaient à la conservation des chênes : c'étaient les mêmes que les *Dryades*.

QUESSONO. Idole adorée par les nègres de Benguela en Afrique, qui lui offraient des libations d'un mélange de vin de palmier et de sang de chèvre.

QUETZALCOATL ou QUETZALCOHUATL. Dieu des Mexicains ; son nom signifie serpent revêtu de plumes vertes (de *coatl, serpent*, et *quetzalli, plume verte*). C'est l'être le plus mystérieux de toute la mythologie mexicaine; c'était un homme blanc et barbu comme le Bochica des Muyscas, le Manco-Capac des Péruviens; comme eux il fut le législateur de son peuple, et de plus il était le chef d'une secte religieuse qui s'imposait les pénitences les plus cruelles.

Quetzalcoatl régnait d'abord sur les Toltèques, peuple d'Anahuac, chez lesquels il fit régner l'âge d'or. Alors tous les animaux, les hommes même, vivaient en paix; la terre produisait sans culture les plus riches moissons; le maïs était si gros qu'un seul épi suffisait pour faire une charge ; les calebasses étaient de la taille d'un homme, et il était inutile de teindre le coton, parce qu'il croissait naturellement de toutes couleurs; l'air était rempli d'une multitude d'oiseaux admirables par la mélodie de leur chant et l'éclat de leur plumage. Tout le monde vivait dans l'abondance, et Quetzalcoatl était si riche qu'il avait des palais d'or et d'argent. Il était aussi très-habile, et passait pour avoir inventé l'art de fondre les métaux et de tailler les pierres précieuses. Il possédait de plus une grande sagesse, comme il le montra par sa conduite et par les lois qu'il avait données aux hommes. On raconte que, quand il voulait promulguer une loi, il ordonnait à un homme de monter sur le Tzatzitepec (montagne des cris), et que de là on entendait sa voix à la distance de 300 lieues.

On n'est pas d'accord sur le reste de l'histoire de Quetzalcoatl : les uns disent qu'il disparut sur les bords de la mer; d'autres, qu'il se rendit au Yucatan, où il est connu sous le nom de *Cuculcan ;* d'autres enfin, que des serpents enlacés lui formèrent un radeau, et le transportèrent dans le royaume de Tlapallan.

Les uns, le confondant avec le dieu de l'air dont il portait le nom, ont relégué le tout au rang des fables; d'autres ont voulu voir en lui l'apôtre saint Thomas qui, après avoir converti les Indes, vint par la Chine et le Japon prêcher l'Evangile au Mexique, parut ensuite à la Nouvelle-Grenade, sous le nom de *Bochica*, et au Pérou, sous celui de *Manco-Capac* ou de *Viracocha*. D'autres ont pensé que c'était un prêtre chamaniste ou bouddhiste, venu de la Tartarie ou du Japon; il y avait en effet au Mexique un certain nombre de statues qui rappelaient Gautama-Bouddha d'une manière frappante.

Quoi qu'il en soit, Quetzalcoatl avait à Cholula un temple fort élevé, qui était l'objet d'un pèlerinage célèbre. Sa statue était environnée de tas d'or et d'argent, de plumes rares et de marchandises d'un grand prix; ce qui le fit prendre par les Espagnols pour le dieu du commerce. Sa taille était celle d'un homme, avec une tête d'oiseau qui avait le bec rouge, et sur ce bec une crête et des verrues, avec plusieurs rangées de dents, et la langue pendante en dehors. Sa tête était couverte d'une espèce de mitre terminée en pointe, et sa main était armée d'une faux. Il avait les jambes ornées de diverses sortes de bijoux d'or et d'argent. Quetzalcoatl avait aussi à Mexico des temples de forme ronde, et dont la porte ressemblait à la gueule ouverte d'un serpent.

QUIES, ou la déesse du repos, avait, selon saint Augustin (*Civit. Dei*), un temple près de la porte Colline à Rome, et un autre

hors de la ville, sur la voie appelée *Lavicana* (Tite Live, iv). On invoquait cette divinité pour jouir du repos et de la tranquillité. Il y a toute apparence que c'était une déesse des morts. En effet, Pluton était surnommé *Quietalis*, et on donnait le nom de *quietorium* à l'urne où reposaient les cendres des défunts. Les prêtres de la déesse *Quies* étaient appelés *Silencieux*.

QUIESCERENT bene ou *placide* (*ut*). Souhait que faisaient les Romains en faveur des morts dont ils parlaient ou dont ils rencontraient les tombeaux sur leur chemin.

QUILATZLI, la femme au serpent, ou l'*Eve* des Mexicains.

QUILLA. Nom de la lune chez les Péruviens; elle est regardée comme la sœur et la femme d'Inti, le soleil; quoiqu'aucun temple ne lui fût consacré, on avait pour elle beaucoup de vénération, et on l'appelait la mère de toutes choses. On retrouve chez les Péruviens, au sujet de cet astre, les idées superstitieuses des Grecs et des Romains. Si la lune commençait à s'éclipser, ou si l'éclipse était partielle, c'est qu'elle était malade. Dans les éclipses totales, la lune était morte ou mourante, et l'on appréhendait que, dans sa chute, elle n'écrasât tous les humains. On criait alors : *Mama Quilla !* ou *mère lune, tu te meurs : reviens à la vie.*

QUINQUATRIES ou *QUINQUATRUS*. Fêtes romaines, en l'honneur de Minerve, appelées chez les Grecs *Panathénées* On les célébrait le 14 avant les calendes d'avril, ou le cinquième jour après les ides de mars, d'où peut-être elles ont pris leur nom. Le premier jour des quinquatries, on ne répandait point de sang, parce qu'on croyait que c'était le jour de la naissance de Minerve. Tous ces jours se passaient en réjouissances, en spectacles, en combats de gladiateurs. C'était particulièrement la fête des jeunes garçons, et les écoliers faisaient ces jours-là des présents à leur maître. La seconde fête des quinquatries, nommée *quinquaria minora*, se célébrait le 13 du mois de juin : elle était particulière aux joueurs de flûte, qui ce jour-là couraient la ville masqués, et en habits de femme. On trouvera dans Ovide l'origine de cette cérémonie. Les petites fêtes de Minerve, qui se célébraient le 13 de juin, ne duraient qu'un jour selon les uns, et trois selon les autres. On les renouvelait chaque année, et on les célébrait sur la montagne d'Albe. Il y avait des chasses extraordinaires, des processions, des spectacles, et des combats de poëtes et d'orateurs. Le prix de poésie était une couronne ornée de bandelettes et de feuilles d'or.

QUINQUENNAUX (Jeux), fondés à Tyr, à l'imitation des jeux olympiques de la Grèce. On les appelait *quinquennaux*, parce qu'on les célébrait tous les cinq ans, c'est-à-dire, au bout de quatre ans ; car d'un jeu olympique à l'autre il n'y avait que quatre ans. Les jeux quinquennaux s'établirent dans la suite des temps, dans plusieurs villes de l'empire romain.

Il ne faut pas confondre ces jeux, avec ceux que Domitien institua en l'honneur de Jupiter Capitolin, pendant son douzième consulat. Tous les cinq ans, on disputait dans ces jeux le prix des vers et de la prose en grec et en latin. Il y avait des juges publics qui présidaient à ces jeux et qui distribuaient les prix.

On appelait aussi à Rome *vœux quinquennaux* ceux qui consistaient en certaines offrandes qu'on promettait aux dieux si, cinq ans après, la république continuait à être florissante.

QUINQUEVIRS. Collége de prêtres romains dont la fonction consistait à faire des sacrifices pour les âmes des morts. Une inscription nous apprend qu'ils tiraient leur nom des mystères et des sacrifices de l'Erèbe.

QUINTILIENS. Les luperces, à Rome, étaient divisés en trois colléges, savoir, des fabiens, des quintiliens et des juliens. Celui des *quintiliens* avait pris son nom de *P. Quintilius*, qui le premier fut à la tête de ce collége.

QUIOCCOS. Non générique que les Virginiens donnaient à leurs idoles, ou aux génies qu'ils adoraient. On ne peut dire presque rien de certain sur ces quioccos, ni sur le culte qu'on leur rendait, parce que les temples des indigènes de la Virginie étaient inaccessibles aux étrangers, et que ces peuples regardaient comme un sacrilége de révéler à ceux qui n'étaient pas de leur nation les mystères de leur religion. Leur principal quioccos était leur grand dieu, nommé *Kiwasa* ou *Okée*

QUIOCCOSAN. Temple des anciens habitants de la Virginie.

QUIRINALES. Fêtes en l'honneur de *Quirinus* ou de Romulus, qui se célébraient le 13 avant les calendes de mars. On l'appelait *la fête des fous*, parce qu'en ce jour ceux qui n'avaient pu faire la solennité des Fornacales, ou qui en avaient ignoré le jour, ceux-là, dis-je, pour expier leur faute ou leur folie, sacrifiaient à Quirinus.

QUIRINUS était un dieu des anciens Sabins, qu'ils représentaient sous la forme d'une hache ou d'une pique, appelées en leur langue *curis*. Lorsque les Sabins furent réunis aux Romains, dans l'apothéose qu'ils firent de *Romulus*, ils donnèrent à ce premier roi de Rome, le nom de *Quirinus*, pour soutenir la fable de sa naissance, qui le faisait fils de Mars. Numa son successeur lui assigna un culte particulier, lui dédia un temple sur le mont *Quirinal*, institua les *Quirinales* en son honneur, et créa un grand pontife, appelé *flamen quirinalis*, lequel devait être tiré du corps des patriciens, pour avoir soin du culte de ce nouveau dieu.

QUIRINUS était aussi un surnom de *Jupiter* et de *Mars*.

QUIRIS ou QUIRITA. *Junon* était ainsi nommée par les femmes mariées, lorsqu'elles se mettaient sous sa protection. On dit qu'une des cérémonies du mariage était de peigner la nouvelle épouse avec une pique

qui eût été dans le corps d'un gladiateur terrassé et tué. Or une pique s'appelait *curis*, et tout ce qui concernait les noces se rapportait à Junon, parce qu'elle y présidait comme déesse tutélaire des femmes enceintes et des accouchements. D'autres disent qu'elle était appelée *Quiris*, parce que tous les ans on préparait à Junon un repas public dans chaque curie.

QUIRITES. Nom que prirent les *Romains* dans le traité fait entre Romulus et Tatius, où il fut arrêté que l'un et l'autre régneraient dans Rome avec un pouvoir égal. La ville retint le nom de Romulus, son fondateur; le peuple reçut le nom de *Quirites*, que portaient les habitants de Cures, capitale de l'Etat sabin.

Les auteurs sont partagés sur l'étymologie des noms *Cures* et *Quirites*. *Quiris*, en langue sabine, signifie tout à la fois *un javelot* et *une divinité guerrière armée d'un javelot*. Les uns veulent que ce fût le dieu Mars, les autres un dieu particulier qui présidait à la guerre; soit donc que le dieu eût fait ainsi nommer le javelot, soit que le javelot eût donné son nom au dieu même, le nom *Quiris* fut honoré à Rome jusqu'à ce que Romulus ayant disparu aux yeux des Romains, il reçut les honneurs divins sous le nom de *Quirinus*, et prit la place du dieu *Quiris*.

R

RABDOMANCIE ou RHABDOMANCIE. Divination qui se faisait par le moyen de verges ou de baguettes (ῥάβδος, *verge*). Hérodote dit au livre IV, que les femmes des Scythes cherchaient et ramassaient des baguettes bien droites, pour s'en servir à cette superstition. Strabon (lib. XIV) rapporte la rabdomancie des Perses. Leurs mages employaient à cet effet des branches de laurier, de myrthe et des brins de bruyère. Les Scythes se servaient de baguettes de saule, et les Tartares, qui en sont descendus, ont aussi une espèce de rabdomancie, si l'on en croit Paul Vénitien (lib. II, c. 43). Les Algériens, dans la Barbarie, en ont encore une autre espèce.

Elle a été également connue en Occident. Voici comment Tacite s'exprime sur celle des Germains, dans ce qu'il a écrit des mœurs de ces peuples. « Ils sont, dit-il, fort adonnés aux augures et aux sorts; mais ils n'y observent pas grande cérémonie. Ils coupent une branche de quelque arbre fruitier en plusieurs morceaux, et les marquent de certains caractères, puis les jettent à l'aventure sur un drap blanc. Alors le prêtre ou le père de famille lève chaque brin trois fois, après avoir prié les dieux, et les interprète selon les marques qu'il y a faites. »

Ammien Marcellin (lib. XXXI) représente aussi la rabdomancie des Alains. « Ils devinent, dit-il, l'avenir d'une manière merveilleuse; les femmes coupent des baguettes bien droites; ce qu'elles font avec des enchantements secrets, et à certains jours marqués exactement. Ils connaissent par ces baguettes ce qui doit arriver. »

On peut rapporter à cette espèce de divination la fameuse flèche d'Abaris, sur laquelle les anciens ont débité tant de fables qu'on peut lire dans Bayle. *Voy.* RABDOMANCIE.

RACAXIPE-VELITZLI, c'est-à-dire *écorchement d'hommes*. Sorte de sacrifice en usage chez les Mexicains. On prenait plusieurs captifs que les prêtres écorchaient, et de leurs peaux ils revêtaient autant de ministres subalternes qui se distribuaient dans tous les quartiers de la ville, en chantant et dansant à la porte des maisons.

RADAMAS. Dieu des anciens Slaves. Ses fonctions, comme son nom, rappellent le Rhadamante des Grecs. C'était l'assesseur de Nia, juge des morts.

RADEGAST. Idole que les Slavons Varaiges honoraient comme le dieu de la guerre. Il tenait de la main droite un bouclier dont il se couvrait la poitrine, et sur lequel était représentée la tête d'un taureau. Sa main gauche était armée d'une pique; et son casque était surmonté d'un coq aux ailes déployées. C'était le dieu protecteur de la ville de Rhétra. On lui offrait, ainsi qu'à Prove et à Séva, des Chrétiens prisonniers de guerre. Le sacrificateur les immolait, et buvait de leur sang, croyant par là s'inspirer plus efficacement pour prédire l'avenir. Après ces sacrifices, on faisait un grand repas, accompagné de musique et de danses. On croit que Radégast était le même que *Svetovith*.

RADHA. Déité indienne. C'était une des maîtresses de Krichna; aussi est-elle l'objet des chants des poëtes érotiques, célébrant les premières amours de ce dieu. C'était l'épouse d'Ayanagocha, berger de Gokoula, où habita Krichna dans sa jeunesse. Il la séduisit et l'entraîna dans la forêt qui était sur les bords de la Yamounâ, jusqu'au moment où le guerrier Ardjouna vint l'en arracher pour le mener aux combats. Râdhâ a été déifiée avec son amant, et elle est honorée aux fêtes de Krichna, principalement par la secte des *Radha-Vallabhis*.

RADHA-VALLABHIS. Il y a dans l'Inde une classe de Saktas qui font profession d'adorer spécialement *Radha*, épouse de Krichna. Suivant eux, l'être primordial se divisa en deux parts : le côté droit devint Krichna, et le côté gauche Radha; leur union produisit l'air vital et l'œuf du monde. Radha est ainsi considérée comme le désir ou la volonté de la divinité, dont la manifestation fut l'univers. Radha continua à résider avec Krichna à Goloka, où elle donna nais-

sance aux Gopis ses compagnes, et reçut l'hommage de toutes les divinités.

RADIEN ou RADIEN-ATZHIE. Le plus grand des dieux que les Lapons plaçaient dans le ciel des étoiles. Le mot *Radien*, suivant Jessens, signifie *la force souveraine et la suprême puissance*. Les Lapons lui attribuaient une vertu et une puissance universelle et productrice; ils le regardaient comme le bon principe, gouverneur et conservateur de toutes choses; c'était lui qui faisait croître les arbres et les plantes. L'épithète *Atzhié*, désignait la source et le principe universel.

RADIEN-KIEDDÉ. Dieu des Lapons, qui le disaient fils de Radien-Atzhié. On le représentait sur le tambour runique par l'emblème d'un grand édifice, dont les colonnes disposées à la file de chaque côté, figuraient ses mains, avec lesquelles il pouvait tout faire. Radien-Atzhié, son père, tout-puissant qu'il était, ne créait rien par lui-même; c'était le fils qui, par la vertu et la puissance qu'il en recevait, produisait tout ce qui devait être créé. De ces deux divinités suprêmes émanaient et dépendaient toutes les autres. Quand on leur offrait des sacrifices, le tronc d'arbre qui les représentait était planté sur sa racine, ce qui leur mettait la tête en bas, car la racine de ces simulacres était toujours sculptée en forme de tête. C'était le contraire quand il s'agissait de sacrifier aux autres dieux; le tronc qui les représentait était planté la racine en haut.

RADJAS. Nom donné à la seconde caste des Hindous. Elle est tirée des épaules du dieu Brahma; c'est la première après celle des brahmanes, et on en tire les rois et les guerriers.

RADJASOUMÉDHA. Grand sacrifice des Hindous; il ne peut être offert que par le monarque universel, et il donne la rémission de tous les péchés à celui qui l'accomplit. Quand il est renouvelé cent fois, il donne droit à devenir le roi du ciel à la place d'Indra. Mais il y a bien des siècles qu'il n'a pu être effectué. Il consistait à immoler un homme, ou un éléphant, ou une vache, ou un cheval. On le remplace maintenant par le sacrifice du bélier. On prétend que les rois ne sont plus assez puissants pour l'offrir de manière à devenir les successeurs d'Indra.

RAE-APOUA. Dieu de la mer, adoré à Ranaï, l'une des îles Sandwich. Il recevait principalement les hommages des pêcheurs.

RAFAIL. Ange qui, suivant les musulmans, gouverne le septième ciel. C'est le *Raphaël* du livre de Tobie.

RAGAINA. Déité des Slaves; c'est un des lieutenants de Puschot ou Zuttibor qui préside aux forêts.

RAGAS, ou *les passions*, personnifiées par les Hindous, qui en ont fait des génies ou des demi-dieux. Ce sont en même temps des modes musicaux. Cette doctrine a donné lieu à d'ingénieuses allégories.

RAGHINIS ou RAGUINIS. 1° les passions femelles, selon les Hindous. Ce sont des nymphes au nombre de trente, qui président à la musique, comme les Ragas, leurs époux; elles veillent aussi sur les saisons de l'année. Leurs fonctions et leurs propriétés sont décrites au long dans les poëmes mythologiques.

2° Les Kalmouks et les Mongols donnent ce nom à des divinités femelles, qui habitent le séjour de la joie, d'où elles s'échappent quelquefois pour venir au secours des malheureux. Dans les invocations qu'on leur adresse elles sont confondues sous le nom général de Bourkhans. Cependant elles ne sont pas toutes bonnes; car l'une d'elles, la seule furie des Kalmouks, est au nombre des huit divinités terribles.

RAGHOUNATH. Surnom de *Rama*, descendant de Raghou, prince de la dynastie solaire. Ce nom signifie *seigneur de la famille de Raghou*.

RAGNARAUK, *la fin du monde*, suivant la mythologie scandinave. Ce nom signifie *le crépuscule des dieux*. Il sera précédé par trois années sans été, et par trois autres où les hommes s'entre tueront. Tous les combattants périront et la terre sera consumée par le feu. Mais une nouvelle terre plus belle et plus heureuse sortira du sein des eaux, et les hommes seront meilleurs.

RAHOU. Dans la mythologie Hindoue, c'est la personnification de la tête du dragon. Ce Rahou était un asoura ou démon, fils de Sinhika, et lorsque la mer fut barattée, il se mêla parmi les dieux qui buvaient l'ambroisie. Déjà il prenait sa part de ce breuvage d'immortalité, quand le soleil et la lune, l'ayant aperçu, le dénoncèrent à Vichnou. Ce dieu lui trancha aussitôt la tête d'un coup de sabre : mais comme l'amrita était parvenu à la gorge du monstre sa tête ne pouvait périr; elle s'élança jusqu'au ciel, avec un bruit épouvantable, et semblable à un rocher énorme. Le tronc du géant, en tombant, ébranla la terre, les rochers, les forêts et les îles; c'est lui qui forme le nœud descendant sous le nom de Kétou. Depuis ce temps, le monstre garde une haine irréconciliable contre le soleil et la lune; il les poursuit sans cesse, et lorsqu'il peut les atteindre, il souille leurs corps, qui alors deviennent minces et noirs; c'est ce que nous appelons une éclipse partielle. Quelquefois il les engloutit tout entiers et les revomit ensuite; c'est ce qui produit les éclipses totales.

Les Birmans font également de Rahou une huitième planète qui est invisible et opaque. Ils lui donnent la forme d'un monstre, dont la taille a 2,400 lieues de hauteur, 1,800 de largeur. Quand cette monstrueuse planète est transportée de jalousie contre le soleil ou la lune, sans doute à cause de leur splendeur et de leur éclat, elle descend dans leur chemin respectif, ouvre sa gueule immense et les dévore; mais, si elle voulait les garder trop longtemps, sa tête se romprait, car ces deux astres ont une tendance continuelle à poursuivre leur carrière; c'est pourquoi elle les rejette au bout de quelques moments. Parfois elle met les autres planètes sous son

menton; d'autrefois elle les lèche avec sa langue, ou bien elle les recouvre avec ses mains. C'est ainsi que s'expliquent les éclipses totales ou partielles du soleil et de la lune.

RAK-APOUA. Dieu de la mer dans l'île d'Hawai (Sandwich); les pêcheurs lui faisaient des offrandes.

RAKCHASAS. Mauvais génies de la mythologie hindoue; ils sont fils de Kasyapa, et les ennemis des dieux, qui les ont exclus du ciel et les ont privés de la portion d'amrita qui leur eût procuré l'immortalité. Ils forment une race de géants cruels et redoutables. Quelques-uns ont cent têtes; d'autres cent bras; ils atteignent, dès leur naissance, à l'apogée de leurs forces, et ils ont le privilége de se transformer à leur gré en lions, en tigres et en d'autres animaux doués d'une vigueur supérieure et d'instincts féroces. Quelquefois ils prennent de belles formes pour mieux séduire les hommes et les faire tomber dans leurs piéges.

Les bouddhistes connaissent aussi les rakchasas, esprits malfaisants, aux formes terribles, qui fréquentent principalement les lieux déserts et éloignés; vampires dégoûtants, qui hantent les cimetières, se nourrissent de la chair des cadavres, et quelquefois de celle des vivants. Leur nombre est incalculable et ne cesse de se renouveler.

RAKCHASI. Génies femelles de la mythologie Hindoue; ce sont les épouses ou les filles des Rakchasas.

RAKTAVIDJA. Démon hindou qui combattit contre les dieux: il osa s'attaquer à la déesse Dourgâ; ayant reçu des blessures nombreuses, son sang, comme une semence féconde, produisait de nouveaux asouras dès qu'il touchait la terre. La déesse, pour le vaincre, ordonna à Kali de boire le sang qui coulait de ses blessures; accablé de traits, le démon tomba sur la terre, privé du sang qui faisait sa force.

RAM ou RAMA, ou RAMA-TCHANDRA. Il y a trois incarnations de *Vichnou* sous le nom de Rama. La première eut lieu pour le châtiment des Kchatriyas, dont la tribu fut détruite presque toute entière. Mais toute glorieuse qu'elle ait été, elle ne fut point cependant la principale incarnation du dieu en Rama; il en est une autre beaucoup plus célèbre, beaucoup plus importante, qui avait été prédite 60,000 ans avant son accomplissement. Si l'avatar de *Parasou-Rama*, avait pour but la délivrance des brahmanes, il ne s'agissait de rien moins, dans celui de Rama-Tchandra, que du salut des dieux.

L'histoire des trois Ramas fournit des données historiques non moins importantes. La tradition attribue au premier, Parasou-Rama, ou le Rama à la hache, la formation de la côte malabare. Du haut du promontoire de Dilly, il décochait ses flèches vers le sud; l'endroit où elles tombèrent devint la limite de la mer, qui se retira ainsi du pays de Kérala. Parasou purgea des serpents la nouvelle plage, et y établit des colons venus du nord. — Le second Rama, surnommé *Tchandra*, ou *de la lune*, s'allia avec les peuplades sauvages de l'Inde méridionale, connus alors sous le nom de singes et d'ours, et avec leur secours conquit l'île de Ceylan. — Enfin le troisième Rama avait pour surnom un vocable fort expressif; c'est celui de *Langala-Dhwadja*, qui a une charrue pour étendard; ce qui nous induit à reconnaître, avec M. Troyer, trois grands événements: 1° le défrichement et la colonisation de la côte malabare; 2° l'extension d'une domination du nord au sud; 3° l'introduction de l'agriculture.

De savants Anglais ont regardé les trois Ramas comme un seul et même personnage, qui, d'après W. Jones et Wilford, ne serait autre que le Rama de la Bible ([illegible], le *Regma* de la Vulgate), de même que Bali, chef de la nation des singes ou des montagnards, serait le *Bal* (*Bélus*) de la Bible, fils de Chus ainsi que Rama. L'un des deux frères aurait fondé un empire au sud de l'Inde, tandis que l'autre se serait établi sur les frontières occidentales de la Perse. M. Troyer au contraire considère, avec plus de vraisemblance, les trois Ramas comme les représentants de trois grandes époques de l'histoire indienne.

RAMALES. Fêtes romaines célébrées en l'honneur de Bacchus et d'Ariane. On y portait en procession des ceps de vigne (*palmes*) chargés de leurs fruits.

RAMASITOA. Grande fête des anciens Péruviens, dans laquelle on mangeait des gâteaux bénis et consacrés par les prêtres, et qui avaient été pétris la veille par les vierges du Soleil. Les Incas buvaient ensuite une portion de la liqueur sacrée, nommée Aca.

RAMA-TCHANDRA. Une des plus célèbres incarnations du dieu *Vichnou*. Voy. RAM.

RAMAYANA. Grande épopée, qui, avec le *Mahabharata*, forme ce qu'on appelle les *Itihasas*, livres sacrés des Hindous; ce poëme contient, en 25,000 slokas ou distiques, les aventures et les exploits de Rama-Tchandra. Il en existe deux rédactions principales, celle du nord et celle du sud, qui, bien qu'identiques pour le fond, comptent un assez grand nombre de variantes importantes dans les détails. La composition en est attribuée à Walmiki, que les Hindous font contemporain de Rama lui-même; c'est la narration que ce poëte est censé faire à Kousa et à Lava, des exploits de leur père, afin que ses enfants puissent se faire reconnaître de ce héros. Mais il en est de Valmiki comme de Vyasa, compositeur des *Védas* et du *Mahabharata*; ces deux noms ne sont que la personnification de la compilation.

Le *Ramayana* est, ainsi que le *Mahabharata*, le livre sacré des Kchatriyas.

* RAMBEHA, ou RAMBHA, *Apsara*, ou nymphe céleste de la mythologie hindoue. Elle devint l'épouse de Nalakouvéra, fils de Kouvéra, dieu des richesses, et n'en fut pas moins enlevée par Ravana, son oncle. Kouvéra maudit son frère, et fit sortir [illegible]

es dix têtes à la fois. A la prière de Brahmâ on supplice fut adouci, mais il lui fut dé- laré que s'il manquait encore à la vertu une femme, il perdrait toute sa puissance. l oublia cette menace, enleva encore Sitâ, ouse de Rama, et fut alors puni de tous es crimes.

RAMEAU d'or, que la sibylle de Cumes résenta à Enée au moment où il allait vi- iter les enfers. Dans une vaste forêt, au ein d'une ténébreuse vallée, est un arbre ouffu qui porte un rameau d'or, consacré à a reine des enfers. Il faut qu'un mortel ui veut pénétrer dans l'empire de Pluton oit muni de ce rameau pour le présenter à a déesse. A peine est-il arraché de l'arbre u'il en renaît un autre de même métal.... i le destin vous permet de descendre sur es sombres bords, il se laissera cueillir ans peine; mais si votre entreprise est ontraire à la volonté de Jupiter, le rameau ous résistera; vous y emploierez des forces nutiles; le fer même ne pourra le séparer e l'arbre. Enée, à l'aide de deux colombes nvoyées par Vénus, trouva cet heureux ameau, l'arracha de l'arbre sans y trouver a moindre résistance, et le porta à la si- ylle. Quand ils furent arrivés au palais de luton, Enée attacha le rameau d'or à la orte.

RAMEAUX. Les rameaux verts faisaient utrefois partie de la décoration des temples aïens, surtout dans les jours de fête. On n offrait de chêne à Jupiter, de laurier à pollon, d'olivier à Minerve, de myrthe à énus, de lierre ou de vigne à Bacchus, e pin à Pan, de cyprès à Pluton, etc.

RAMENO-KASTRÉHÉ, ou RAMESEHNÉ. nge ou bon génie de la mythologie per- ane. Il est honoré comme un des aides de Ithra, et il est chargé de veiller au bien- tre de l'homme.

RAMIRIQUI. Les Muyscas de Tunja et de ogamoso racontaient qu'au commencement u monde, tout était plongé dans l'obscu- ité la plus complète, parce qu'il n'y avait i soleil ni lune. Il n'existait alors que eux hommes, le cacique de Sogamoso et elui de Ramiriqui, ou Tunja; ces deux ca- iques firent des hommes avec de l'argile une et des femmes avec des paquets d'her- es. Mais comme il était nécessaire d'éclai- er le monde, Sogamoso ordonna à Ramiri- ui, qui était son neveu, de monter au ciel, t il en fit le soleil. Puis trouvant que cela tait insuffisant, il y monta à son tour, et evint la lune.

RAMONOU. Un des dieux adorés par les euples du Tonquin.

RAM-TIRTH. Lieu de pèlerinage célèbre Onore, qui est un port de mer dans la rovince de Kamara. On y adore le singe Hanouman, qui rendit de si grands servi- es à Rama-Tchandra, dans son expédition ontre Ravana. On promène quelquefois or image dans les rues de la ville, sur un hariot semblable à une tour, de la hauteur l'environ quinze pieds, et monté sur quatre oues : on le traîne avec de grosses cordes. Quelques brahmanes montent sur le chariot pour accompagner l'idole, et chanter des prières pendant la procession.

RANA. Déesse de la mer chez les Scandi- naves; c'est l'épouse d'Æger, dieu de l'O- céan.

RANAIL. Nom d'un ange du premier or- dre, chez les Madécasses.

RANA-NIEIDE. Déesse des Lapons, qui la disaient fille du grand dieu Radien. C'était à elle qu'ils se croyaient redevables de la pousse de l'herbe et des bourgeons, parce qu'ils se figuraient le dieu son père comme un être oisif et trop insoucieux pour s'occu- per des choses d'ici-bas

RANGUZEMAPAT. Esprit domestique des anciens Slaves; c'était lui qui les favorisait dans la fabrication de la bière et de l'hydro- mel; on l'invoquait en buvant ces liqueurs, et on lui offrait des libations.

RANH, ou RANH-PAPT. Démon redouté par les Cochinchinois, parce qu'ils s'imagi- nent qu'il cherche à nuire aux petits en- fants.

RANIKAIL. Nom d'un ange du premier ordre chez les Madécasses.

RAPITAN. Un des cinq *Gahs* ou *Izeds* sur- numéraires qui, suivant les Parsis, prési- dent aux cinq jours épagomènes.

RAPSODOMANCIE ou RAPSODOMAN- TIE. Divination qui se faisait en tirant au sort dans un poëte, et prenant l'endroit sur lequel on tombait pour une prédiction de ce ce qu'on voulait savoir. C'était ordinairement Homère ou Virgile que l'on prenait pour cela. Tantôt on écrivait des sentences ou quelques vers détachés du poëte, lesquels on écrivait sur de petits morceaux de bois, que l'on jetait dans une urne au hasard d'où on en tirait un qui était le sort. Tantôt on jetait des dés sur une planche sur laquelle il y avait des vers écrits; et ceux sur les- quels s'arrêtaient les dés, passaient pour contenir la prédiction. Ce mot est formé de *μαντεία*, *divination*, et de *ῥαψῳδός*, *rhapsode*.

RAS, *la tête*. Objet du culte des Harra- niens, sabéens de la Chaldée. Ils croient que l'âme de la planète de Mercure vient se pla- cer dans cette tête, et donnent des avis ou des réponses à ceux qui viennent le con- sulter. C'est pourquoi ils honorent cette tête et lui font un sacrifice tous les ans.

RASDI. C'est une divinité qui était ado- rée par les peuples de la Hongrie. Janus, fils de Vatha, l'honora le premier comme une déesse. Cette Rasdi était une femme qui, prise par Béla, roi chrétien, et enfermée dans une prison, y mourut en se rongeant les pieds de désespoir, un autre écrivain la nomme *Varasolo*.

RASIL. Nom d'un ange du premier ordre, chez les Madécasses.

RAT. Les Phrygiens avaient déifié les rats. Chez les Egyptiens, cet animal rongeur était le symbole d'une entière destruction, et exprimait le monde dans l'opinion de ceux qui lui donnaient un commencement et une fin. Ils le regardaient encore comme le symbole du jugement, parce que, de dif-

férents pains, il choisit le meilleur. Plusieurs peuples de l'Asie se feraient encore aujourd'hui un cas de conscience de nuire à ces animaux. Les Romains tiraient des présages de la vue des rats. Pline nous apprend que, de son temps la rencontre d'un rat blanc était de bon augure. Les boucliers qui étaient à Lanuvium, ayant été rongés par les rats, présagèrent un événement funeste; et la guerre des Marses, qui survint bientôt après, accrédita cette superstition.

RATAINIKZA, esprit domestique des anciens Slaves. On croyait qu'il présidait aux chevaux et qu'il les protégeait.

RATHA-DJATRA, ou *fête du char*. Elle a lieu, dans les Indes, le deuxième jour de la quinzaine lumineuse du mois d'Asarh (mai). On élève la statue de Djagad-natha ou Vichnou sur un char immense, véritable édifice ambulant, et on la promène pendant plusieurs jours avec beaucoup de pompe et d'appareil. Cette énorme voiture est traînée par des milliers d'individus qui se font un honneur de s'atteler aux cordes. Plusieurs fanatiques se précipitent sous les roues pour se faire écraser, et offrir ainsi au dieu le sacrifice de leur vie.

RATI, déité hindoue, épouse de Kamadéva, dieu de l'amour. Son nom signifie *inclination, volupté*.

RATNAGUERBHA. Un des *Bouddhas* ou anciens sages adorés par les Bouddhistes du Népâl.

RATNAPANI. Un des *Dhyani-Bodhisatwas*, vénérés par les Bouddhistes du Népâl, qui le disent fils du Bouddha-Ratnasambhava.

RATNASAMBHAVA. Un des cinq *Bouddhas* célestes adorés dans le Népâl. Son royaume est au sud; on le représente de couleur bleue et revêtu d'un manteau rouge. Il est le père spirituel de Ratnapani et de Kchitiguerbha.

RAUTA-REKHI. Le dieu du fer dans la mythologie finnoise; il habite dans l'Hijen-Pesat, au sein des montagnes.

RAVANA, célèbre Rakchasa ou démon de la mythologie hindoue. Il descendait de Brahmâ, par Poulastya, père de la race des Rakchasas. Son père était le mouni de Viswasrava ou Visravas; et il était frère de Kouvéra, dieu des richesses, qu'il déposséda de son royaume de Lankâ. On le représente avec dix têtes.

RAVI. Un des noms indiens du *soleil* considéré comme planète, d'où le dimanche est nommé *ravivara*, jour de Ravi. Ceux qui naissent sous son influence ont l'âme inquiète, sont exposés aux souffrances, à l'exil, à la prison, à des chagrins de la part de leur femme et de leurs enfants.

RAYMI. Fête solennelle, que les Incas célébraient à Cusco en l'honneur du soleil. Cette solennité arrivait au mois de juin après le solstice. Tous les généraux et tous les capitaines, les Curacas et les grands seigneurs assistaient à cette fête.

RE. Nom du dieu *Soleil* chez les Egyptiens; il est communément accompagné de l'article *Phré*.

Les anciens Irlandais donnaient le nom de *Ré* à la *Lune*, honorée par eux conjointement avec le Soleil.

REBI. Fêtes solennelles des Japonais qui suivent la religion du Sin-to ou des Esprits; ceux même qui appartiennent à un autre culte y prennent part. Elles sont destinées à honorer les Kamis ou Génies, ou bien à rappeler le souvenir des antiques usages de leurs pères. Ces fêtes se passent plutôt en plaisirs, promenades, visites mutuelles, et repas de famille, qu'en visites des temples et en exercices religieux, les Japonais étant persuadés que les Kamis se plaisent infiniment à voir prendre aux hommes des plaisirs et des divertissements innocents. Quelques-uns cependant se rendent aux miyas ou temples pour y prier ou pour les visiter; mais le plus grand nombre terminent leurs journées dans les cabarets.

RECHAHOUILENG. Personnage mythologique des Carolins occidentaux, qui le disent fils adoptif d'Elieulep. Il était né dans l'île de Lamourek; mais, dégoûté de la terre, il monta au ciel pour y jouir de la félicité de son père. Cependant il est redescendu dans la moyenne région de l'air, pour y entretenir sa mère qui vit encore à Lamourek dans un âge décrépit, et lui faire part des mystères célestes.

REGEWITH. Dieu adoré dans l'île de Rugen, conjointement avec Porewith et Pornuce; cependant ils avaient un temple séparé. Régewith avait sept visages à une seule tête; sept épées dans leurs fourreaux, attachées à un seul baudrier, et une épée nue à la main droite.

REGIFUGE ou **FUGALE**. Fête que l'on faisait à Rome, le 6 avant les calendes de Mars. Les anciens ne conviennent pas de l'origine de cette fête: les uns disent qu'elle avait été instituée en mémoire de la fuite de Tarquin-le Superbe, lorsque la ville recouvra sa liberté; les autres disent qu'elle portait ce nom parce que le roi des choses sacrées s'enfuyait après qu'il avait sacrifié. Le premier sentiment, fondé sur l'autorité d'Ovide, de Festus et d'Ausone, paraît plus vraisemblable que le second, qui est de Plutarque, à moins qu'on ne dise pour le concilier que le roi des choses sacrées fuyait ce jour-là pour rappeler la mémoire de la fuite du dernier des rois de Rome.

REINE. *Junon*, la reine des dieux, était quelquefois appelée simplement reine. Elle eut sous ce nom une statue qui lui fut d'abord érigée à Véies, d'où elle fut transportée au mont Aventin, en grande cérémonie. Les Romains avaient une grande vénération pour cette statue; personne n'osait y toucher, que le prêtre qui était à son service. La fille aînée d'Uranus, selon les Atlantides, fut surnommée la reine par excellence.

RÉIONÉ. Surnom de *Junon*, formé de ..., *promontoire*.

REMBHA ou **RAMBHA**. *Apsara* ou Nymphe céleste de la mythologie hindoue. Elle na-

... sortit de l'écume de la mer barattée par les dieux, et est un des plus beaux ornements de la cour d'Indra.

REMPHAN, RÉPHAN ou ROMPHAN. Nom d'une idole que l'on prétend avoir été adorée par les Hébreux dans le désert. Mais il se pourrait que ce nom ne reposât que sur une transcription fautive d'un terme obscur du prophète Amos; il paraît certain que Kévan était le *Saturne* des Arabes et des Syriens. Kircher, Hammond et d'autres écrivains pensent que c'est le nom d'un roi égyptien déifié après sa mort et confondu avec la planète de Saturne.

REMURIE. Lieu de Rome sur le mont Aventin, où *Rémus* prit l'augure du vol des oiseaux et où il fut enterré.

REMURIES. Fête que les Romains célébraient en l'honneur des Mânes, et pendant lesquels ils portaient des mets sur les tombeaux des morts. Cette fête fut ensuite appelée Lémuries par le changement de la première lettre. Elle fut d'abord instituée en l'honneur de Rémus, mis à mort par Romulus, son frère, suivant Tite-Live, ou par le tribun Céler, suivant Ovide. Une peste s'étant déclarée après ce meurtre, l'oracle ordonna d'apaiser les mânes de Rémus; c'est pourquoi toutes les fois que Romulus promulguait des lois ou prononçait une sentence, on plaçait auprès de lui une chaise curule avec le sceptre, le diadème et les autres insignes de la royauté, pour représenter son frère. De plus on institua une fête qui se célébrait le 9 mai. *Voy.* LEMURIES.

RENARD, de Thèbes, changé en pierres. Dans la fable de Céphale et de Procris, il est parlé d'un renard qui faisait de grands ravages aux environs de Thèbes et auquel les Thébains, par une horrible superstition, exposaient tous les mois un de leurs enfants, croyant que les autres seraient à l'abri des fureurs de cet animal. Ce renard avait été envoyé par Bacchus, dont les Thébains méprisaient la divinité. Céphale prêta à Amphitryon, son fameux chien Lélape, afin de donner la chasse à ce renard, et au moment où Lélaps allait le prendre, ils furent tous deux changés en pierres.

Les Japonais ont la plus grande vénération pour les renards; ils sont persuadés que les corps de ces animaux sont vivifiés par des génies ou des démons. Le renard blanc est consulté dans toutes les affaires graves, et on voit dans toutes les maisons riches un petit temple qui lui est consacré.

Un Japonais, ayant quelque demande à faire ou se trouvant dans une situation embarrassante, offre à son renard un sacrifice, composé de riz rouge mêlé de fèves. Trouve-t-il, le jour d'après, que tant soit peu en a été mangé, c'est un signe favorable; si, au contraire, il n'a point été touché, il lui reste peu d'espoir. Les gens d'esprit se moquent de cette superstition, mais le peuple, par les inspirations des prêtres de Inaka, a une confiance illimitée dans les renards.

Les âmes des renards deviennent à leur tour des démons malfaisants. Quand un Japonais est attaqué par une maladie noire, il prétend que le renard l'a assailli.

RENOMMÉE. Les poëtes l'ont personnifiée et en ont même fait une divinité. Elle était sœur des géants Cée et Encelade, et fut le dernier monstre qu'enfanta la Terre, irritée contre les dieux qui avaient exterminé ses enfants. Pour s'en venger, elle enfanta ce monstre, afin qu'il divulguât leurs crimes et qu'il les fît connaître à l'univers. Voici le beau portrait qu'en fait Virgile (*Æneid.*, lib. IV) : « La Renommée est le plus prompt de tous les maux; elle subsiste par son agilité, et sa course augmente sa vigueur. D'abord petite et timide, bientôt elle devient d'une grandeur énorme; ses pieds touchent la terre, et sa tête est dans les nues..... Le pied de cet étrange oiseau est aussi léger que son vol est rapide. Sous chacune de ses plumes, ô prodige! il y a des yeux ouverts, des oreilles attentives, une bouche et une langue qui ne se tait jamais. Il déploie ses ailes bruyantes au milieu des ombres; il traverse les airs durant la nuit, et le doux sommeil ne lui ferme jamais les paupières. Le jour il est en sentinelle sur le toit des hautes maisons ou sur les tours élevées; de là il jette l'épouvante dans les grandes villes et sème la calomnie avec la même assurance qu'il annonce la vérité. » Ovide (*Metam.*, lib. IV) fait habiter la Renommée sur une tour élevée, dans un lieu également éloigné du ciel, de la terre et de la mer, d'où elle considère tout ce qui se passe dans ces trois empires, pour le publier ensuite.

Les Athéniens avaient élevé un temple à la Renommée et lui rendaient un culte réglé. Furius Camillus, dit Plutarque, fit bâtir à Rome un temple à la Renommée.

On s'accorde à la représenter sous la figure d'une femme ailée, planant dans les airs et tenant une trompette. J'ajouterai que l'on doit lui donner la coiffure des vierges, parce qu'aucun poëte n'a chanté son hymen ni ses amours.

RENOUKA. Epouse de Djamadagni et mère du dieu incarné Parasou-Rama.

REPAS FUNÉRAIRES. C'était, chez les Grecs, une cérémonie religieuse, instituée pour honorer la mémoire d'une personne décédée, et en rappeler le souvenir à ses amis. Ce repas avait lieu chez un des parents du mort, et l'on s'embrassait en sortant, comme si l'on n'eût dû jamais se revoir.

Chez les Romains, il y en avait de deux sortes : les premiers se faisaient dans la maison du mort, au retour du convoi; les seconds avaient lieu sur son tombeau. On y servait à manger pour les âmes errantes; l'on croyait qu Hécate, qui présidait aux chemins sous le nom de Trivia, venait s'emparer des mets qu'on y laissait, pour les porter à ces âmes. Mais c'étaient en effet les pauvres qui venaient à la faveur des ténèbres enlever tout ce qui se trouvait sur le tombeau.

Quelquefois les parents faisaient un petit repas sur le tombeau du mort.

Plusieurs peuples anciens avaient des coutumes à peu près semblables, que l'on retrouve encore dans plusieurs nations infidèles.

Les Grecs croyaient que les hommes des temps héroïques étaient de plus haute stature, et Homère les fait grands mangeurs. Quand Eumée reçoit Ulysse, il apprête un grand porc de cinq ans pour trois personnes. (*Odyss.*, XIV.) Les héros d'Homère se servent eux-mêmes pour la cuisine et les repas; quelques-uns pensent que chez les anciens les repas étaient très-souvent des sacrifices, et que c'est pour cela qu'ils étaient préparés par des rois. Cette raison peut-être vraie à certains égards, et insuffisante à d'autres; elle n'a pas lieu, par exemple, pour le repas qu'Achille, aidé de Patrocle, donne dans sa tente aux députés des Grecs, qui venaient le prier de se reconcilier avec Agamemnon. Il y a dans le dénombrement des mets de ce repas beaucoup de grains et de légumes; c'était aussi la nourriture la plus ordinaire des anciens Egyptiens; c'était celle des Romains dans les meilleurs temps, et lorsqu'ils s'adonnaient le plus à l'agriculture.

REQUIETORIUM. Lieu de repos pour les morts, un tombeau ou un sépulcre. Ce mot se trouve en ce sens dans plusieurs inscriptions, parce que les anciens croyaient que la mort n'était qu'un repos.

RHABDOMANCIE ou RABDOMANCIE. Ce mot est composé de *ῥάβδος verge*, et de *μαντεία divination*. Nous allons compléter ici les détails que nous avons donnés à l'article *Rabdomancie*. C'est l'art futile de prétendre deviner les événements passés ou à venir par des baguettes. Cet art ridicule prit autrefois beaucoup de faveur chez les Alains et les Scythes, qui devinaient par le moyen de certaines branches de saule ou de myrte. Cette divination a quelque affinité avec la Belomancie. Quelques auteurs en attribuent l'invention aux nymphes nourrices d'Apollon. Les insulaires de Métélin se servaient d'une baguette de tamarix, et croyaient qu'Apollon avait donné à cette plante la vertu de deviner.

Ce genre de divination était fort répandu dans l'Europe chrétienne du moyen âge, qui l'avait sans doute reçue des Germains.

Plus tard, on se servit de la baguette pour découvrir les choses cachées, les trésors, les voleurs, les sources d'eau, etc. Communément on prend une baguette de coudrier ou d'amandier; quelques-uns ont l'attention de la couper pendant la nuit, à une certaine saison et pendant un certain quartier de la lune; les uns la choisissent fourchue, la tiennent des deux mains par les deux branches, et prétendent qu'elle fait malgré eux un mouvement de rotation lorsqu'ils sont sur la trace des objets cherchés; d'autres se servent d'une baguette droite, et cueillie indifféremment à toute espèce d'arbres. Quoique ce genre de superstition soit tombé maintenant dans un grand discrédit, on trouve cependant encore des gens qui se font fort de découvrir les sources au moyen de la baguette. On peut encore rapporter à la rhabdomancie l'usage du ***Lituus*** chez les Romains. *Voy* RABDOMANCIE.

RHABDANALEPSIS. Ῥαβδαναληψις, fêtes qu'on célébrait toutes les années dans l'île de Cos, et dans lesquelles les prêtres portaient en procession un cyprès.

RHACIUS. Mari de Manto, père de Mopsus, et roi de Claros.

RHADAMANTHE. Un des trois juges des enfers, frère de Minos, fils de Jupiter et d'Europe. Il s'acquit la réputation d'une grande vertu. Après s'être établi dans quelqu'une des îles de l'Archipel, sur les côtes d'Asie, il y gagna tous les cœurs par la sagesse de son gouvernement. Son équité et son amour pour la justice lui valurent l'honneur d'être un des juges des enfers, où on lui donna pour son partage les Asiatiques et les Africains. C'est lui, dit Virgile, qui préside au Tartare, où il exerce un pouvoir formidable : c'est lui qui informe des fautes et qui les punit; il force les coupables à révéler eux-mêmes les horreurs de leur vie, d'avouer les crimes dont ils se sont rendus coupables en secret, et dont ils ont différé l'expiation jusqu'à l'heure du trépas.

Cependant le poëte n'offre Rhadamanthe que comme un juge éclairé qui inflige des peines. Au hasard de déplaire à Auguste, il ne s'est pas contenté de jeter des fleurs sur la tombe de Caton, il le peint à la place de Rhadamanthe, donnant seul des lois aux heureux habitants des champs Elysées :

Secretosque pios, his dantem jura Catonem.

C'est là un trait de républicain qui fait honneur à Virgile.

Le nom de Rhadamanthe vient de l'oriental *rada*, qui signifie *dominer*, et de *moth*, *la mort*, ou *méthim*, *les morts*. Il est fils d'Europe, dont le nom oriental est *Ereb*, le *couchant* ou l'*enfer*.

RHAMNUSIA. Surnom de ***Némésis***, à cause d'une statue qu'elle avait à Rhamnus, bourg d'Attique. Cette statue, de dix coudées de haut, était faite d'un seul morceau, et d'une si grande beauté, qu'elle ne le cédait point aux ouvrages de Phidias. Elle avait été commencée pour être une Vénus.

RHAMSINITHE. Roi d'Egypte, fut le successeur de Prothée : il fit poser dans le temple de Vulcain, à Memphis, deux statues colossales, de vingt-cinq coudées chacune. l'une, que les Egyptiens adoraient, était appelée l'Eté, et l'autre, pour laquelle ils n'avaient aucun respect, était appelée l'Hiver. Hérodote raconte que Rhamsinithe était descendu dans le lieu où les Grecs disaient qu'était l'enfer, qu'il y avait joué aux dés avec Cérès; que quelquefois il avait gagné et quelquefois perdu, et que la déesse le renvoya avec une serviette d'or, dont elle lui fit présent. C'étaient les prêtres égyptiens qui faisaient ces contes à Hérodote: aussi ne les rapporte-il que comme des choses qu'on lui a racontées.

RHANIS. *Nymphe* de la suite de Diane.

RHAPSODE. Le premier fut Cinethus, qui chanta en public à Syracuse l'Iliade et l'Odyssée, dans la LXIXe Olympiade. Les Grecs donnaient ce nom à ceux qui allaient de ville en ville, chantant des hymnes en l'honneur des dieux, dans les cérémonies religieuses et dans les fêtes publiques. Homère avait sans doute la même profession; et ses poëmes immortels sont probablement le recueil coordonné des différents morceaux qu'il avait ainsi composés. Dans la suite on appela rhapsodes ceux qui chantaient en public des fragments détachés des poëmes d'Homère et d'Hésiode. Ils étaient habillés de rouge, quand ils chantaient l'Iliade, et de bleu, en chantant l'Odyssée.

La fête des rhapsodes faisait partie des Dionysies ou fêtes de Bacchus. On y récitait des *rhapsodies* ou tirades de vers, en passant devant la statue de ce dieu.

RHARIUM. Champ de l'Attique dans l'Eleusine, selon Etienne le géographe; ce champ est nommé *Raria terra* et *Rarius campus*, par Pausanias et par Plutarque. Il était consacré à la déesse Cérès, et les Athéniens en regardaient la culture comme un point de religion.

RHEA. Femme et sœur de Saturne, divinité célèbre chez les Grecs et les Romains, sur l'origine de laquelle les poëtes ne sont point d'accord; il y a même des contradictions à son sujet dans les hymnes d'Orphée; car dans l'une il la fait mère du ciel, et dans l'autre le ciel est son père. On croit que *Rhéa* était dans le principe Isis, qu'on a revêtue dans la suite de plusieurs noms en divers temps, et en divers pays; en sorte qu'elle a été transformée en autant de divinités particulières. Strabon fait mention de cette multiplicité de noms donnés à la déesse. Saturne son époux, pour éluder l'oracle, qui avait annoncé qu'il serait détrôné par l'un de ses fils, dévorait ses enfants dès que Rhéa les mettait au monde; mais celle-ci, étant accouchée de Jupiter, présenta à son mari une pierre emmaillotée qu'il engloutit sur le champ. Apollodore dit que pour sauver son enfant dont elle était enceinte, elle se retira en Crète, où elle accoucha dans un antre appelé Dicté, et donna l'enfant à nourrir aux Curètes et aux nymphes Adrasté et Ida. Les habitants de Crète, au rapport de Diodore, racontent que de son temps on voyait encore la maison de Rhéa entourée d'un bois sacré de cyprès très-ancien, dans le territoire de Gnosse, où les Titans avaient habité.

Voici la fable que les prêtres égyptiens racontaient à son sujet, pour faire agréer au peuple les changements qu'ils durent faire à leur année :

Rhéa, ayant eu un commerce secret avec Saturne, devint grosse; le Soleil, qui s'en aperçut, la chargea de malédictions, et prononça qu'elle ne pourrait accoucher dans aucun mois de l'année. Mercure, qui, de son côté, était amoureux de Rhéa, parvint aussi à gagner ses bonnes grâces. Elle lui fit part de l'embarras où elle se trouvait. En reconnaissance des faveurs qu'il en avait obtenues, Mercure entreprit de garantir cette déesse de la malédiction du Soleil. La souplesse d'esprit qui le caractérise, lui fournit pour y parvenir un expédient très-singulier. Un jour qu'il jouait aux dés avec la Lune, il lui proposa de jouer la soixante-douzième partie de chaque jour de l'année. Ce fut pendant ces cinq jours que Rhéa accoucha; elle mit au monde Isis, Osiris, Orus, Typhon et Nephté. C'est ainsi que l'année égyptienne, qui n'était d'abord que de 360 jours, reçut les cinq jours complémentaires qui lui manquaient.

Cette déesse offre à Saturne sur un autel carré du Capitole, une pierre à dévorer à la place de Jupiter. Elle est revêtue d'un manteau qui lui couvre la tête, et elle est chaussée.

RHENE. Ile de la mer Egée, voisine de celle de Délos; elle se trouve aussi nommée *Rhenia*, *Rhenea*, *Rhenis*, *Rhenius*, *Rhenaca*. C'était le cimetière des habitants de l'île de Délos; car il n'était pas permis d'enterrer les morts dans une île sacrée. Elle était déserte, et si voisine de Délos, que selon Thucydide, Polycrate, tyran de Samos, s'étant emparé de cette île, la joignit à celle de Délos, par le moyen d'une chaîne, et la consacra à Apollon Délien.

Plutarque (*Nicia*), en racontant la magnificence et la piété de Nicias, dit: Avant lui, les chœurs de musique que les villes envoyaient à Délos pour chanter des hymnes et des cantiques à Apollon, arrivaient d'ordinaire avec beaucoup de désordre.

Quand Nicias eut l'honneur de conduire cette pompe sacrée appelée théorie, il se garda bien d'aller aborder à Délos; mais pour éviter cet inconvénient, il alla descendre dans l'île de Rhéné. Il conduisit avec son chœur de musiciens les victimes pour le sacrifice, et tous les autres préparatifs pour la fête; il avait même apporté un pont qu'il avait eu la précaution de faire construire à Athènes, qui était de la largeur du canal qui sépare l'île de Rhéné de celle de Délos. Ce pont était de la plus grande magnificence, orné de dorures, de beaux tableaux et de riches tapisseries. Nicias le jeta sur le canal, et le lendemain au point du jour, il fit passer toute sa procession et ses musiciens superbement parés, qui en marchant en bel ordre et avec décence, remplissaient l'air de leurs cantiques. Dans cette belle ordonnance, il arriva au temple d'Apollon.

RHESUS Roi de Thrace, était fils de Strymon et de la muse Terpsichore. Il vint au secours de Troie, la dixième année du siége. Il savait qu'un oracle avait déclaré aux Grecs, comme une des fatalités de cette ville, qu'elle ne pouvait être prise, à moins qu'on n'empêchât les chevaux de Rhésus de boire de l'eau du Xanthe (fleuve de Phrygie), et de manger de l'herbe des champs de Troie. C'est pourquoi il résolut de n'arriver que de nuit, et campa près de Troie, pour y entrer le lendemain matin. Les Grecs, en ayant été avertis par Dolon l'espion des Troyens, envoyèrent cette même nuit Ulysse

et Diomède, qui, sous la protection de Minerve, arrivèrent sans être aperçus, au quartier des Thraces : ils les trouvèrent dormant tranquillement, ayant chacun près de lui ses armes et ses chevaux. Rhésus, au milieu d'eux, dormait profondément, ayant aussi près de lui ses chevaux, attachés derrière son char. Diomède lui plongea son épée dans le sein, et ce fut pour ce malheureux prince, un songe funeste que Minerve lui envoya, dit Homère ; pendant qu'Ulysse détachait les chevaux de Rhésus, pour les emmener dans son camp.

RHIN. Les anciens Gaulois honoraient ce fleuve comme une divinité : ils croyaient que c'était lui qui les animait au combat, qui leur inspirait le courage et la force pour défendre ses rives. Aussi l'invoquaient-ils souvent au milieu des dangers. Lorsqu'ils soupçonnaient la fidélité de leurs femmes, ils les obligeaient d'exposer sur le Rhin les enfants dont ils ne se croyaient pas les pères, et si l'enfant allait au fond de l'eau, la mère était censée adultère, si au contraire il surnageait et revenait à sa mère, le mari persuadé de la chasteté de son épouse, lui rendait sa confiance et son amour. L'empereur Julien, qui nous apprend ce fait, ajoute que ce fleuve vengeait, par son discernement, l'injure faite à la pureté du lit conjugal.

RHODE. Fille du devin Mopsus.

RHODÉ. *Nymphe*, mère des Héliades.

RHODES. Quelques auteurs ont prétendu que cette île tire son nom d'un bouton de rose de cuivre, qu'on trouva en posant les fondements de Lindos, qui est une de ses plus anciennes villes ; car *rhodes* vient d'un mot grec, qui signifie *rose*.

Les poëtes grecs lui donnent une autre étymologie. Ils disent qu'Apollon lui donna le nom de *Rhodes*, en mémoire d'une Nymphe qu'il aimait éperdument, appelée *Rhodus*, et qui était fille de Neptune et de Labia, sœur de *Telchius*, qui furent les premiers habitants de cette île ; d'où elle fut aussi nommée *Telchnis*. Lorsque les dieux se partagèrent la terre, Apollon, qui était alors absent, n'eut point de dividende. A son retour dans l'Olympe, il s'en plaignit à Jupiter, et lui demanda l'île de Rhodes qu'il aperçut dans le fond de la mer. Jupiter la lui accorda, et Apollon l'ayant élevée à la surface des ondes en fit son domaine. Il y rendit la nymphe Rhodé mère de sept fils, que Diodore appela Héliades, et dont il cite les noms, savoir : Ochime, Cercaphe, Macarès, Actis, Ténagès, Triopas et Candale. L'aîné devint père de Camère, Jalyse et Linde. Ils partagèrent entre eux le patrimoine de leur père. Apollon ordonna à ses fils de sacrifier à Minerve avant toutes les autres divinités. En récompense, Jupiter couvrit toute l'île d'une nuée d'or, d'où il fit pleuvoir sur les habitants des richesses infinies : allégorie qui nous apprend que ceux qui honorent la sagesse sont comblés de biens.

RHOMBUS. Instrument des magiciens grecs, dont parle Properce, Ovide et Martial. Théocrite et Lucien disent qu'il était d'airain ; et Ovide donne à entendre qu'on le faisait pirouetter avec des lanières tressées dont on l'entourait ; c'était le même instrument qu'Horace (od. 12, lib. v) désigne par le mot *turbo*. Il prie qu'on le fasse tourner à contre sens, comme pour corriger les mauvais effets qu'il avait produits en tournant dans son sens naturel, *citumque retro solve turbinem*. Il faut savoir que c'était une espèce de toupie de métal ou de bois, dont les prétendus sorciers se servaient dans leurs sortiléges, ils l'entouraient de bandelettes, et la faisaient tourner, disant, que le mouvement de cette toupie magique, avait la vertu de donner aux hommes les passions et les mouvements qu'ils voulaient leur inspirer. Théocrite (idyl. 2), dit : « De même que je fais tourner cette toupie, ῥόμβος au nom de Vénus, qu'ainsi mon amant puisse venir à ma porte. » Quand on avait fait tourner cette toupie d'un certain sens, si on voulait corriger l'effet qu'elle avait produit, et lui en faire produire un contraire, le magicien en avait la puissance ; il la reprenait, l'entourait en un autre sens de la bandelette, et lui faisait décrire un cercle opposé à celui qu'elle avait déjà parcouru. Les amants malheureux la faisaient tourner en adressant à Némésis des imprécations contre l'objet de leur amour dont ils étaient dédaignés.

RIBHAVAS. Personnages de la mythologie hindoue, les premiers mortels qui avaient reçu les honneurs de l'apothéose, qu'ils durent à l'ascendant de leur vertu, à l'efficacité de leurs prières, de leurs chants, de leurs sacrifices et de leurs œuvres. Ils vivaient à une époque bien antérieure à la distinction des castes parmi les Indiens. C'étaient trois frères, fils de Soudhanvau, membre d'une famille patriarcale célèbre parmi les antiques familles des Aryas de l'Inde ; la tige de leur race était le fameux Angiras, un des personnages les plus vénérés dont la tradition des *Védas* ait conservé le souvenir. Les Ribhavas sont, comme Orphée, des chantres divins, des prophètes, des théologiens ; comme lui, ils sont antérieurs à l'établissement d'un culte régulier, mais plus corrompu que celui de leurs temps ; comme lui enfin, ils ont préparé parmi les tribus dispersées le règne des idées religieuses et des lois civiles.

Les Ribhavas sont pris aussi comme personnification des *raons solaires*.

RICHIS. Nom générique donné par les Hindous à d'anciens personnages sanctifiés. Ils croient qu'ils sont nés de l'union de Manou-Swayambhouva et de Sataroupa son épouse. On en compte sept classes différentes, dont les deux premières sont les *Dévarchis*, ou Richis célestes, et les *Brahmarchis*, ou Richis de l'ordre brahmanique. Plusieurs de ceux qui composent ces différentes classes sont l'objet d'une légende merveilleuse, qui est rapportée à leur article respectif.

RICHYASRINGA. Personnage de la mythologie hindoue. C'était un solitaire, fils

de Vibhândaka et d'une daine: aussi portait-il une petite corne sur le front; de là son nom, qui signifie le *Richi à la corne*.

RIKCHA. Personnification indienne de la constellation de la *Grande-Ourse*. C'est sans doute l'analogie phonique qui existe entre ce nom et celui des Richis, qui a porté les anciens Hindous à faire des sept principales étoiles de cet astérisme (*septem-triones*) les sept Richis ou sages. Ce nom signifie *la brillante* ou *les brillantes*.

RIMAC. Idole adorée par les anciens Péruviens. Elle avait la figure d'un homme, et elle répondait aux diverses questions qui lui étaient faites, comme les anciens oracles de la Grèce. Cette idole était placée dans un temple magnifique.

RIMFAX. Coursier qui conduit le char de la nuit, selon la mythologie scandinave. La rosée est produite par l'écume qui tombe de sa bouche.

RIMMON. Idole adorée par les Syriens, à Damas. On suppose que c'est le même que *Elion*, le grand dieu des Phéniciens, et suivant Grotius, c'était le *soleil* qu'on adorait sous ce nom.

RIMTHURSAR. Mauvais génies de la mythologie scandinave, fils ou petit-fils du géant Ymer. Ils étaient nourris par la génisse Audhumbla, qui paissait la glace sur les rochers; c'est pourquoi les Rimthursar sont appelés les *géants de la glace*.

RINDA. Déesse des Scandinaves; elle fut mère de Vale, qu'elle eut d'Odin. Ailleurs Vale est donné pour le fils de Loke, le mauvais génie.

RIN-PO. Mauvais génies de la cosmogonie bouddhique du Tibet. Ce sont les *Rakchasas* des Hindous.

RIOUZIN. Dieu marin des Japonais; c'est celui qui suscite les tempêtes.

RIS. Les Grecs en avaient fait un dieu qui présidait au rire et à la gaieté; et il était honoré particulièrement par les Lacédémoniens, le peuple le plus sévère du Péloponèse. Ils plaçaient sa statue auprès de celle de Vénus, avec les Grâces et les Amours. Lycurgue le premier lui avait consacré une statue, pour introduire la gaieté dans les repas et dans les assemblées, comme un assaisonnement qui délassait les citoyens de leurs travaux, et qui tempérait la sévérité de leur discipline. — Les Thessaliens célébraient sa fête avec une gaieté qui convenait parfaitement à ce dieu.

RITHO. Déesse égyptienne, qui, avec *Mandou*, son mari, et *Harphré*, son fils, formait une triade adorée dans le nome d'Hermonthis.

RITOUS. Personnifications du *temps*, divinisées par les Hindous. Ils étaient d'abord au nombre de trois, et présidaient soit aux trois parties du jour, soit aux trois saisons de l'année indienne. Mais depuis que les Indiens ont partagé l'année en six saisons, les Ritous ont été portés au même nombre. Dans une des hymnes du *Rigvéda*, on voit les Ritous honorés conjointement avec Indra, Agni et les Maroutas.

RIVIÈRES. Dans l'antiquité on a toujours eu une vénération religieuse et singulière pour les eaux courantes. Homère nous dit que Pélée consacra au Sperchius la chevelure de son fils Achille. Hésiode recommande, comme une obligation de ne jamais passer une rivière sans se laver les mains. Xercès, traversant le Strymon, lui sacrifie des chevaux; Tiridate en offre un à l'Euphrate, Lucullus, poursuivant Tymbès, offre des taureaux au même fleuve. La jeunesse grecque avait soin de consacrer sa chevelure au Néda, et les magistrats romains ne passaient jamais les petites rivières qui coulaient près du champ de Mars sans consulter les augures.

ROBIGALES ou **RUBIGALES**, *Robigalia* ou *Rubigalia*. Fêtes instituées par Numa, la onzième année de son règne, et que les Romains célébraient en l'honneur du dieu *Robigus*, pour le prier d'empêcher la nielle de gâter leurs blés. Ces fêtes se célébraient le septième jour avant les calendes de mai, c'est-à-dire le 25 avril, parce que à cette époque la constellation malfaisante se couche, et que de plus, c'est vers ce temps-là que la rouille ou la nielle a coutume d'endommager les blés qui sont sur la terre.

ROBIGUS ou **RUBIGUS.** Dieu de la campagne et de l'agriculture chez les anciens Romains. C'était ce dieu qu'on invoquait pour garantir les blés de la nielle, *robigo* ou *rubigo*, et c'est de là qu'il avait pris son nom. On lui sacrifiait les entrailles d'un chien et celles d'une brebis, selon Ovide; et selon Columelle, un petit chien nouvellement né. Numa Pompilius avait lui-même institué une fête et des sacrifices en l'honneur de ce dieu. Il avait à Rome un temple avec un bois dans la cinquième région de la ville, et un autre temple sur la voie nomentane, hors la porte Capène. Les Rhodiens invoquaient Apollon contre la nielle ou rouille des blés, et ils donnaient à ce dieu le nom de *Erythibius*, formé de ἐρυθίβη, mot dont ils se servaient au lieu de ἐρυσίβη qui signifie *la nielle* des blés.

ROBUR, *la Force*. Les Romains en avaient fait une divinité allégorique, fille de Pallas et du Styx.

ROHINI. Déité hindoue; l'une des vingt-sept *nymphes* qui représentent les vingt-sept astérismes lunaires, et que le dieu Lune est censé avoir épousées. Elles sont toutes filles du patriarche Dakcha; mais Rohini était la favorite du dieu, qui négligeait les autres pour elle. Rohini est, en astronomie, *la quatrième mansion lunaire;* elle contient cinq étoiles, dont la principale est Aldebaran. Ce sont les étoiles α, ϐ, γ, δ, ε, du Taureau: elle est figurée par un char

avec des roues. — La mère de Bala-Rama se nomme également Rohini.

ROHOUTO-NOANOA. Champs Elysées des anciens Taïtiens. C'était une contrée délicieuse où se trouvaient des tables somptueusement servies, des fruits appétissants, des jeunes gens et des jeunes filles rivalisant de beauté ; en un mot toutes les jouissances des sens. C'était là qu'allaient habiter, après la mort, les âmes des Aréois.

ROI. Après que les Athéniens eurent chassé les rois, ils élevèrent une statue à *Jupiter roi*, pour faire connaître qu'ils n'en voulaient pas d'autres à l'avenir. A Lébadie on offrait de même des sacrifices à Jupiter roi. Enfin ce Dieu a souvent le titre de roi chez les anciens. Le second magistrat d'Athènes, ou le second archonte, s'appelait roi ; mais il n'avait d'autres fonctions que celle de présider aux mystères et aux sacrifices ; de même que sa femme, qui avait le nom de reine avec les mêmes fonctions. Il décidait sous le grand portique sur les crimes d'impiété et de sacrilége. Il statuait sur les cérémonies et les mystères. L'origine de ce sacerdoce, dit Démosthènes (dans l'oraison contre Nééra), venait de ce qu'anciennement, dans Athènes, le roi exerçait les fonctions du sacerdoce, et la reine entrait dans le plus secret des mystères ; cela étant dû à sa qualité de reine. Après que Thésée eut donné la liberté à Athènes, et eut mis l'Etat en forme de démocratie, le peuple continua d'élire, entre les principaux et les plus gens de bien des citoyens, un roi pour les choses sacrées, et établit une loi, que sa femme devait toujours être de la ville d'Athènes, et vierge quand il l'épouserait, afin que les choses sacrées fussent administrées avec toute la pureté et la piété convenables, et afin qu'on ne changeât rien à cette loi, qu'on la graverait sur une colonne de pierre. Ce roi présidait donc aux mystères ; il jugeait les affaires qui regardaient le violement des choses sacrées ; en cas de meurtre il rapportait l'affaire au sénat de l'aréopage, et déposant sa couronne, il s'asseyait pour juger avec lui. Le roi et la reine avaient plusieurs ministres qui servaient sous eux, tels que les épimelètes, les hiérophantes, les Géreres et les Céryces.

ROI DES SACRIFICES. *Rex sacrorum, rex sacrificulus.* Tite-Live. (lib. XXVI, c. 6), raconte que sous le consulat de Lucius Junius Brutus et de Marcus Valérius Publicola, le peuple murmurant de ce que l'abolition du gouvernement monarchique semblait déroger à la religion, parce qu'il y avait certains sacrifices, qui, étant réservés aux rois personnellement, ne pouvaient plus se faire, on établit un sacrificateur qui en remplit les fonctions et on l'appela *roi des sacrifices* ; mais afin que le nom de roi même ne fît point d'ombrage, ce roi des sacrifices fut soumis au grand pontife, fut exclus de toutes les magistratures, et privé de la liberté de haranguer le peuple.

Lorsqu'il était obligé de se trouver aux assemblées des comices pour les sacrifices dont il avait l'intendance, aussitôt que les cérémonies étaient finies, il se retirait pour montrer qu'il n'avait aucune part aux affaires civiles. C'était au grand pontife et aux augures qu'appartenait le droit de choisir le roi des sacrifices, qu'ils prenaient ordinairement entre les patriciens les plus vénérables par leur âge et par leur probité. Son élection se faisait dans le Champ de Mars, où le peuple se trouvait assemblé par centuries. La maison qu'habitait le roi des sacrifices, s'appelait *regia* et la femme reine, *regina*.

ROI DE LA FEVE. Les enfants tiraient au sort avec des fèves, à qui serait roi. Ils pratiquaient à la fin de décembre, pendant les Saturnales, ce que nous avons transporté au commencement de janvier, à l'occasion de la fête des rois. Cet usage de se servir de fève, pouvait tirer son origine de ce que chez les Grecs on s'en servait pour l'élection des magistrats, d'où est venu ce précepte énigmatique de Pythagore, κυάμων ἀπέχου, *a fabis abstine*, ne vous mêlez pas du gouvernement. Cicéron dit, quelque part, *fabarum mimum, la farce de la fève* ; parce que cette royauté de la fève était une espèce de royauté de théâtre.

ROMAINS (JEUX), ou les Grands Jeux. C'étaient les plus célèbres de tous ; on dit qu'ils avaient été institués par Tarquin l'Ancien en l'honneur de Jupiter, de Junon et de Minerve. Ils commençaient toujours le 4 septembre et duraient quatre jours, du moins au temps de Cicéron ; car dans la suite leur durée fut augmentée sous les empereurs.

ROME, déesse. Les anciens, non contents de personnifier les villes et de les peindre sous une figure humaine, leur attribuèrent encore des honneurs divins ; mais entre les villes qu'on a ainsi vénérées, il n'y en a point dont le culte ait été aussi célèbre, aussi étendu que celui de la déesse Rome.

On la peignait ordinairement ressemblante à Minerve, assise sur un roc, ayant à ses pieds des trophées d'armes, la tête couverte d'un casque, et tenant à la main une pique, ou la statuette de la Victoire. On la représentait encore avec les emblèmes de Cybèle et accompagnée de différents attributs.

On bâtit des temples à la déesse Rome, on lui éleva des autels non-seulement dans la capitale, mais dans la plupart des villes de l'empire, à Smyrne, à Nicée, à Ephèse, à Mélasse, à Pola, ville de l'Istrie et ailleurs, où le culte de cette déesse était aussi célèbre que celui des autres divinités. On n'entreprenait pas de longs voyages sans brûler de l'encens à sa gloire et sans lui adresser des vœux ; enfin les moindres titres de flatterie dont on caressa cette prétendue déesse étaient *Roma victrix*, *Roma invicta*. *Roma sacra*, *Roma æterna*.

La ville de Smyrne en Ionie fut la première dit M. Echkel, qui rendit un culte à

Rome. Dans une assemblée des députés de plusieurs villes d'Asie, ceux de Smyrne se vantèrent en présence de Tibère d'avoir été les premiers à deoier un temple à la ville de Rome; dans un temps où la puissance romaine, quoique déjà considérable, n'était pas parvenue à son comble, puisque Carthage subsistait encore et que l'Asie comptait encore des rois puissants. Peu d'années après, on lui érigea un temple à Alabanda, ville de Carie et l'on institua des jeux annuels en son honneur. Cet exemple fut suivi peu à peu par d'autres villes : témoin ce grand nombre de médailles frappées en différentes villes d'Asie avec l'inscription ΘΕΑ ΡΩΜΗ, *la déesse Rome.*

On ne trouve néanmoins aucun passage de quelque ancien auteur, aucun monument public, par lequel on puisse prouver que du temps de la république ou du Haut-Empire Rome ait été honorée à Rome même comme déesse. On voit à la vérité, sur les médailles de la famille Fusia sa figure symbolique avec le nom de Rome; mais on y voit de même celle de l'Italie avec son nom. Depuis Néron, la figure de Rome paraît souvent sur les médailles; mais jamais avec un autel, jamais au milieu d'un temple ou avec le nom exprès de déesse : ce sont là cependant les vraies marques de la divinité. Auguste permit d'ériger des temples en l'honneur de Rome, mais cette permission ne regardait pas les provinces, auxquelles on donnait ce culte pour les attacher à l'empire par le lien sacré de la religion. Adrien fut le premier qui dans l'enceinte de la ville bâtit et consacra un temple à Rome et à Vénus.

ROME. Divinité allégorique des Grecs. C'est la force et la bravoure personnifiée. Erinna de Lesbos l'appelle *fille de Mars, reine habile à la guerre, reine à la ceinture d'or, qui habite l'Olympe.* Moira ou la Parque, lui donna le pouvoir de gouverner à son gré la terre et la mer. Elle seule donne naissance aux guerriers vaillants, et fait qu'on peut recueillir les fruits de la victoire.

ROMÉES. Fêtes instituées en l'honneur de la ville de *Rome* divinisée.

ROMULUS. Fondateur de Rome, passa pour fils de Mars et de Rhéa-Sylvia. Rhéa, devenue grosse, quoique Vestale, déclara que c'était Mars qui lui avait fait violence. Mais, ni les dieux ni les hommes, dit Tite-Live, ne la mirent, soit elle, soit ses enfants à l'abri de la cruauté du roi son père. Il commanda qu'on l'enfermât chargée de chaînes, dans une étroite prison, et qu'on jetât ses enfants dans le Tibre. On les y exposa donc dans leur berceau : le fleuve, au lieu de les entraîner, les repoussa, dit-on, sur le bord, et une louve, descendue des montagnes pour se désaltérer, accourut au cri de ces enfants, leur présenta la mamelle pour les allaiter, Faustule, intendant des troupeaux du roi, témoin de ce prodige, prit les deux enfants et les fit nourrir par sa femme.

La mort de Romulus fut aussi merveilleuse que sa naissance, selon les historiens de Rome. On dit que, pendant qu'il faisait la revue de son armée, près du marais de la Chèvre, il survint tout à coup un orage terrible; l'on entendit de tous côtés des tonnerres épouvantables, et des tourbillons de vents impétueux, accompagnés d'une nuit si épaisse et si obscure, qu'elle déroba aux yeux de l'assemblée la vue du roi. Depuis ce moment Romulus ne parut plus sur la terre. Les sénateurs s'écrièrent aussitôt que Romulus avait été enlevé au ciel pendant l'orage, qu'il fallait le saluer comme fils d'un dieu, et comme dieu lui-même, et le conjurer de se rendre propice et favorable à son peuple. Le lendemain, un citoyen extrêmement accrédité parmi le peuple, Proculus, l'un des plus nobles patriciens, déclara au peuple que Romulus lui avait apparu la nuit, et lui avait donné ordre d'annoncer aux Romains que la volonté des dieux était que Rome devînt la capitale de l'univers; qu'ils eussent soin de s'appliquer à l'art militaire, et qu'ils sussent que nulle puissance ne pourrait résister aux armes des Romains.

Cette prétendue apparition acheva de confirmer le peuple dans l'idée que Romulus avait été enlevé au ciel. Aussitôt on le mit au rang des dieux de Rome, sous le nom de *Quirinus. Voy.* QUIRINUS. Numa lui éleva un temple, et ordonna des sacrifices solennels pour le nouveau dieu. On croit que Romulus fut tué par les sénateurs mécontents de l'autorité trop despotique qu'il exerçait sur eux; que chaque sénateur, pour ôter au peuple la connaissance d'une action si horrible, emporta sous sa toge une portion des membres de son corps mis en pièces, ensorte qu'il ne parut aucune trace de l'assassinat.

Il circula alors sur ce prince un grand nombre de légendes fabuleuses, qui ont jeté sur son histoire beaucoup de doutes et d'incertitudes, à tel point que quelques modernes regardent Romulus comme un personnage absolument fabuleux.

RONA. Divinité des Néo-Zélandais, fille de la déesse Hina; c'est elle que l'on voit sur le disque de la lune avec sa batterie de cuisine.

RO-NGO. Dieu de l'île Mangaréva, dans l'Océanie orientale; c'est lui qui entr'ouvre les nuages, et verse des flots de pluie sur les champs altérés.

RONGOTEUS. Dieu des anciens Finnois : on l'invoquait pour la parfaite croissance du seigle.

RORAVA. Un des vingt-et-un enfers des Indiens brahmanistes; c'est le séjour des larmes, ainsi que l'indique son nom.

ROSE. Cette fleur était consacrée à Vénus. Aphtonius et Tzétzès racontent que c'est du sang de Vénus que les roses ont pris leur couleur vermeille. Bion dit au contraire que la rose doit sa naissance au sang d'Ado-

nis, et ce poëte a été suivi par Ovide, et par l'auteur du *Pervigilium Veneris*, dans l'hymne charmant qu'il a fait sur ce sujet.

Avec quelle grâce, dit-il, le zéphir amoureux vient-il voltiger autour de la tunique verte de cette reine des fleurs, et chercher à lui plaire par ses plus douces caresses? Déjà la divine rosée fait sortir ce bouton vermeil du fourreau qui l'enveloppe.

Les poëtes ne se sont plaints que du peu de durée de cette aimable fleur,

Et nimium breves
Flores amœnæ ferre jube rosæ.
(Hor.)

et ces roses, ces charmantes fleurs, qui passent, hélas! trop tôt pour nos plaisirs. Tout le monde connaît cette épigramme latine :

Quam longa una dies, ætas tam longa rosarum,
Quas pubescentes juncta senecta premit;
Quam modo nascentem rutilus conspexit Eous,
Hanc rediens sero vespere vidit anum.
([illegible])

La durée d'un jour est la mesure de l'âge de la rose; la même étoile qui la voit naître le matin, la voit mourir le soir de vieillesse.

Les Romains aimaient passionnément les roses, et faisaient beaucoup de dépenses pour en avoir pendant l'hiver. Les plus délicats les recherchaient encore, lorsque la saison en était passée.

ROSÉE. Les anciens en avaient fait un dieu, parce que ce mot est masculin dans leur langue. Ils le disaient fils de l'Air et de la Lune. Selon les poëtes, la Rosée n'était autre chose que les larmes répandues continuellement par l'Aurore, en pleurant Tithon son époux, ou Memnon son fils.

ROSSIGNOLS. Les Thraces disaient, au rapport de Pausanias, que les rossignols, qui font leurs nids aux environs du tombeau d'Orphée, chantaient avec plus de force et de mélodie que les autres.

ROTH, ROTHON, ROTHOU. Divinité adorée dans l'ancienne Neustrie; ses fonctions et ses attributs étaient à peu près les mêmes que ceux de Vénus chez les Romains. Quelques étymologistes en font dériver l'ancien nom de *Rouen*, *Rothomagum*, qui signifierait quelque chose comme *temple de Roth*; ils prétendent qu'en effet cette déesse avait un temple sur l'emplacement de cette ville.

ROUA. Personnage mythologique des Néo-Zélandais; ils racontent qu'étant tombé dans un puits, il s'accrocha à un arbre et fut ensuite transporté dans la lune, où on le voit encore aujourd'hui.

ROUA-HATOU. Dieu des eaux, dans l'archipel de Taïti. Il dormait un jour au fond de la mer, sur son lit de corail, quand un pêcheur se hasarda sur ce lieu, quoiqu'il fût taboué. Il jeta ses hameçons, qui s'engagèrent dans la chevelure du dieu. Croyant avoir fait une importante capture, il tira si fort, que le dieu vint à la surface de l'eau; furieux d'avoir été dérangé : « Tu vas périr, dit le Neptune taïtien. — Pardon, pardon! » cria le pêcheur effrayé et se jetant à genoux. Le dieu fut touché, il gracia l'homme, mais il voulut passer sa mauvaise humeur sur les îles. Un déluge fut résolu. Débonnaire jusqu'à la fin, il indiqua au pauvre pêcheur une île de récifs nommée Tao-Marama, située à l'orient de Raiatea. Cet homme y alla, dit-on, avec un ami, un cochon, un chien et une couple de poules. Ils y étaient arrivés à peine, que l'Océan commença à monter; la population des îles fuyait devant lui, mais l'Océan monta toujours, jusqu'à ce qu'elle eût péri tout entière. Cet acte de destruction accompli, les eaux se retirèrent. Le pêcheur revint alors avec ses compagnons; il fut le Noé de ce déluge. Ils disent que la preuve évidente de ce déluge sont les blocs madréporiques et les coquilles existant sur les cimes les plus élevées; ils ajoutent que les eaux de la mer seules ont pu les porter jusque-là.

ROUDRA, un des noms de *Siva*, troisième dieu de la triade indienne.

On donne encore la dénomination de Roudras à des divinités inférieures, regardées comme autant de manifestations de *Siva*. Selon une certaine légende, Brahma ayant produit quatre saints personnages doués de la faculté créatrice, leur ordonna de procréer le genre humain; mais ceux-ci, livrés à la contemplation de leur haute naissance, s'y refusèrent. Le dieu irrité fit sortir de son front Roudra, et lui ordonna de résider dans le soleil, la lune, le vent, le feu, l'espace, la terre, l'eau, la vie, la pénitence, le cœur et les sons. Roudra se métamorphosa donc sous onze formes, qui sont les onze Roudras secondaires.

ROUHRAKCHA. Nom donné au chapelet des adorateurs de Siva, dans l'Inde; il signifie *œil de Roudra*. Siva, ayant pris la forme d'un pénitent, se livrait aux pratiques de la dévotion, et passait sa vie dans le célibat et dans la contemplation des choses saintes. Les dieux lui demandèrent un jour ce qu'il fallait que les hommes fissent pour acquérir la sainteté. Il leur répondit qu'il était difficile aux hommes de devenir saints, préoccupés qu'ils étaient des plaisirs et des richesses du monde sans songer à faire pénitence. Sur ces paroles, il se laissa ravir en extase, comme pour marquer les plaisirs ineffables que l'on ressent dans les travaux de la pénitence. Lorsqu'il se fut réveillé, il ressentit tant de joie de son ravissement, qu'il lui tomba des yeux [illegible] larmes qui furent aussitôt changées en [illegible] arbres forts hauts et tous chargés de fruits. Siva dit alors que, puisque les hommes ne pouvaient être de grands pénitents, ils n'avaient qu'à prendre le fruit de ces arbres, à s'en faire des chapelets et à les porter en son honneur de sa pénitence et en mémoire de ses ravissements, et que ce serait pour eux un moyen infaillible pour acquérir le salut, quelques péchés qu'ils eussent commis. Les Malabars racontent plusieurs au-

toires de gens qui ont été sauvés pour être morts avec le Roudrakcha

ROUKMINI. Epouse favorite de Krichna; elle ne faisait pas cependant partie des Gopis ou laitières, compagnes de ce dieu. Elle était fille de Bhichmaka, roi de Koundina; mais après avoir vu Krichna, elle n'avait pu s'empêcher de l'aimer; lui-même l'avait demandée en mariage. Mais Roukmi, frère de Roukmini, jaloux de la réputation de Krichna et furieux de la mort du tyran Kansa, s'opposait à cette union. Un combat violent s'engagea; Roukmi fut vaincu, terrassé, et obtint la vie à la prière de sa sœur. Krichna garda le prix de sa victoire : le mariage fut célébré à Dwarika. Roukmini eut de lui dix enfants, entre autres Pradyoumna. Quand Krichna eut été tué, elle se brûla sur son bûcher.

ROUMIA. Dieu des Taïtiens. Suivant le roi Pomaré, ce dieu était supérieur à tous les autres.

ROUNIA. Démon redouté dans le nord des montagnes de Kamaon; il change fréquemment de résidence, et parcourt les différents villages. Dans ses voyages il se sert, en guise de monture, d'un énorme rocher, sur lequel il chevauche aussi la nuit, en parcourant les hameaux qui sont aux environs de sa demeure. Bien qu'il soit invisible aux yeux, son approche est signalée par le bruit de son massif coursier. Il moleste les femmes, et ne fait aucun mal aux hommes.

ROUSSALKI. *Nymphes* des eaux et des forêts, dans la mythologie des Slaves. Elles possédaient toutes les grâces de la jeunesse, relevées par les charmes de la beauté. Souvent on les voyait se jouer sur les bords des lacs et des rivières; souvent aussi elles se baignaient dans les eaux limpides et nageaient à leur surface; d'autres fois elles peignaient sur le rivage leur verte chevelure; ou bien encore elles se balançaient tantôt d'un mouvement rapide, tantôt avec une douce mollesse sur les branches flexibles des arbres.

RUANA. Divinité romaine, invoquée par les moissonneurs afin qu'il ne leur arrivât pas de laisser échapper le grain des épis. On la représentait tenant à la main une tige de blé dont les épis étaient intacts.

RUBEZAHL. Prince des *gnomes*, fort redouté encore à présent par les rustiques habitants des monts Sudètes aux frontières de la Prusse, qui racontent mille histoires extravagantes à son sujet.

Rubezahl a la forme d'un géant, d'une force et d'une taille colossales; son corps musculeux est d'une couleur grisâtre comme celle de la terre; capricieux et vain, immodeste et timide, vif et flegmatique à la fois, son caractère est un assemblage singulier de qualités hétéroclites; souvent il est brusque et grossier jusqu'à l'excès; puis, dans le moment qui suit, il est poli, prévenant, attentif; il se montre bon, sensible et humain, ou laisse sa fureur et sa vengeance éclater tout d'un coup. Ayant rencontré une jeune fille d'une rare beauté, il résolut de l'épouser. Mais celle-ci pour s'en débarrasser l'envoya dans un champ compter toutes les carottes qui s'y trouvaient, en lui promettant que s'il en disait exactement le nombre, elle consentirait au mariage. Pendant que le génie était occupé à cette opération difficile, elle trouva le moyen de fuir et de revenir sur la terre des humains. C'est de cette aventure que les montagnards ont donné au roi des gnomes le nom de *Rubenzaehler*, mot à mot, *compteur de carottes*, et par abréviation *Rübezahl*. Mais comme cette dénomination lui rappelle sa honte et sa défaite, les paysans ajoutent qu'il est fort dangereux de prononcer ce mot dans les montagnes. Monté sur un char traîné par deux mammouths immenses, il parcourt sans cesse les vastes régions de son empire qui sont privées des rayons du soleil. C'est lui qui dirige dans des grottes vierges, les vapeurs métalliques dont elles s'enrichissent, et il gouverne les mines déjà formées. Quelquefois il reste inaccessible dans son palais d'or, d'argent et d'airain. Quelquefois il vient au grand jour, et cherche sur le Riesengebirge les distractions que la nature lui fournit.

RUBIGINIS LUCUS. Bois situé près de la porte Viminale, dédié à la déesse *Robigo*. C'est là que l'on brûlait pendant les *Robigales*, les entrailles du chien et de la brebis que l'on avait immolés.

RUGIAWITH ou **RUGIEWITH.** Dieu des Vandales et des anciens Germains. On lui donnait pour épouse Yagababa, femme gigantesque, d'une horrible maigreur, assise sur le bord d'un mortier. Quelques-uns pensent que ce dieu est le même que le *Péroun* des Slaves.

RUGIEM. Dieu de l'île de Rugen; il était représenté avec sept visages, et sept épées étaient suspendues à son côté, comme présidant aux sept jours de la semaine.

RUGNER. Géant de la mythologie celtique. Sa lance était de pierre à aiguiser. Dans un duel avec le dieu Thor, celui-ci la lui brisa d'un coup de massue, et en fit sauter si loin les éclats, que de là viennent toutes les pierres à aiguiser que l'on trouve dans le monde, et qui paraissent évidemment rompues par quelque effort.

RUKIIN-JUMALA. Dieu des anciens Finnois; il présidait aux grains et aux céréales.

RUMANÉES. Déesses mères, adorées à Rumaniem, dans le pays de Juliers.

RUMIE, RUMILE ou **RUMINE.** Déesse qui, chez les Romains, présidait à l'éducation des enfants à la mamelle. Le *sein* des femmes et des filles (en latin *ruma*) était sous sa protection. On la représentait sous la forme d'une femme tenant sur son sein un enfant qu'elle paraissait vouloir allaiter. On lui présentait ordinairement pour offrande du lait et de l'eau mêlée avec du miel. Les bergers l'invoquaient pour la prospérité des jeunes agneaux.

RUMIN. Dieu que les Romains honoraient comme le père nourricier de tout l'univers.

Son nom vient du mot *runa, mamelle*. C'était *Jupiter* qu'ils invoquaient sous ce titre.

RUNBOOM. Tambour runique des anciens Lapons. Il était fait en écorce de bouleau, et l'un des côtés était couvert de figures représentant les dieux propices et malfaisants, les signes de malheur et de prospérité. Chaque famille laponne avait son Runboom. Quand un Lapon avait un voyage à entreprendre, un marché à conclure, il jetait un cercle en cuivre sur son tambour, puis le faisait rouler en frappant sur le Runboom, et le signe sur lequel le cercle s'arrêtait, lui indiquait s'il devait réussir ou échouer dans ses projets.

RUNCINE. Déesse des Romains qui présidait au *sarclage*, appelé en latin *runcatio*. On l'invoquait, au rapport de saint Augustin, quand on nettoyait les moissons des mauvaises herbes.

RUNIQUES ou RUNES (CARACTÈRES). C'est ainsi qu'on nomme des caractères très-différents de tous ceux qui nous sont connus, appartenant à une langue que l'on croit être la celtique. On les trouve gravés sur des rochers, sur des pierres, et sur des bâtons, dans les pays septentrionaux de l'Europe, c'est-à-dire en Dannemark, en Suède, en Norwége, et même dans la partie la plus septentrionale de la Tartarie.

Le mot *runé* ou *runer* vient, dit-on, d'un mot de l'ancienne langue gothique, qui signifie *couper, tailler*. Quelques savants croient que les caractères *runiques* n'ont été connus dans le nord, que lorsque l'Evangile fut apporté aux peuples qui habitaient ces contrées. Quelques-uns même croient que les runes ne sont que les caractères romains mal placés. L'histoire romaine nous apprend que sous l'empereur Valens, un évêque des Goths établis dans la Thrace et la Mésie, nommé Ulphilas, traduisit la Bible en langue gothique, et l'écrivit en caractères runiques; cela a fait que quelques-uns ont cru que c'était cet évêque qui avait été l'inventeur de ces caractères. Mallet présume qu'Ulphilas n'a fait qu'ajouter quelques nouveaux caractères à l'alphabet runique, déjà connu des Goths. Cet alphabet n'était composé que de seize lettres; par conséquent il ne pouvait rendre plusieurs sons étrangers à la langue gothique, qui devaient se trouver dans l'ouvrage d'Ulphilas. Il est certain, suivant la remarque du même auteur, que toutes les chroniques et les poésies du nord s'accordent à attribuer aux runes une antiquité très-reculée. Suivant ces monuments, c'est Odin, le conquérant, le législateur, et le dieu de ces peuples septentrionaux, qui leur a donné ces caractères apportés vraisemblablement par lui, de la Scythie sa patrie; aussi trouve-t-on parmi les titres de ce dieu celui d'inventeur des runes.

Les peuples grossiers du nord n'eurent pas de peine à se persuader qu'il y avait quelque chose de surnaturel ou de magique dans l'écriture qui leur avait été apportée par Odin; peut-être même Odin leur fit-il entendre qu'il opérait des prodiges par son secours. On distingua dès lors plusieurs espèces de runes; il y en avait de nuisibles que l'on nommait runes amères, on les employait lorsqu'on voulait faire du mal. Les runes secourables détournaient les accidents, les runes victorieuses procuraient la victoire à ceux qui en faisait usage, les runes médicinales guérissaient des maladies, on les gravait sur des feuilles d'arbres. Enfin il y avait des runes propres à éviter les naufrages, à soulager les femmes en travail, à préserver des empoisonnements, à se rendre une belle favorable, mais une faute d'orthographe était de la dernière conséquence, elle exposait une maîtresse à quelque maladie dangereuse, à laquelle on ne pouvait remédier que par d'autres runes écrites avec la dernière exactitude. Ces runes, au reste, ne différaient que par les cérémonies qu'on observait en les écrivant, par la matière sur laquelle on les traçait, par l'endroit où on les exposait, par la manière dont on arrangeait les lignes, soit en cercle, soit en serpentant, soit en triangle, etc. Sur quoi Mallet observe, avec beaucoup de raison, que la magie opère des prodiges chez toutes les nations qui y croient.

Les caractères runiques furent aussi employés à des usages plus raisonnables et moins superstitieux : on s'en servait pour écrire des lettres et pour graver des inscriptions et des épitaphes.

RUOJUATAR. Déité finnoise; on la regardait comme la nourrice du fer.

RUPALO. Les Russes païens célébraient la fête de la déesse des fruits, qu'ils nommaient *Rupalo*, le 24 juin, avant la récolte du foin et du blé.

RURINE ou RUSINE. Déesse romaine, qui présidait aux campagnes (*rus, ruris*).

RUSOR. Dieu romain, que saint Augustin oppose à *Altor, nourricier*, en faisant dériver son nom de *rursus*, parce qu'il revient *de rechef* tout à lui, ce qui paraît devoir le faire confondre avec Pluton. On l'invoquait pour retrouver les objets perdus. Il présidait en général à tout ce qui doit être renouvelé. D'autres donnent à ce dieu la même origine et les mêmes fonctions qu'à Rusine.

RUSTIQUES (DIEUX). Les dieux rustiques des Romains étaient les dieux de la campagne, et qui présidaient à l'agriculture. On distinguait les dieux rustiques en grands et en petits. Les grands dieux étaient *Jupiter*, *la Terre, le Soleil, la Lune, Cérès, Bacchus, Vénus, Flore, Minerve*, etc. Les petits dieux étaient *Faune, Palès, Pomone, Sylvain, Vertumne, Priape*, et sur tous les autres le dieu *Pan*. Quelques modernes y joignent aussi les *Faunes*, les *Silènes* et les *Sylphes*.

RUTU ou RUT-AIMO. Divinité malfaisante des anciens Lapons; c'était l'esprit du mal opposé à Radien-Atzhie. Il présidait au crépuscule du soir, parce qu'on le regardait comme le principe des ténèbres. Les Lapons lui attribuaient tous les maux dont ils étaient affligés; c'est pourquoi ils lui adressaient des prières et lui offraient des sacrifices pour tâcher de l'apaiser.

RUVNA. Dieu des anciens Lapons; c'est lui qui renouvelait au printemps la mousse des montagnes.

RYMER. Géant ennemi des dieux, dans la mythologie scandinave. A la fin du monde, il sera le pilote du vaisseau Naglefare.

S

SABADIUS. Un des dieux des Thraces; le même sans doute que *Sabasius*.

SABAISME (Le), ou l'adoration des astres. C'est la plus ancienne religion, et peut-être la plus naturelle de toutes. On en trouve des vestiges chez presque toutes les nations du monde. Dans cette opinion, les étoiles et les planètes passaient pour les dieux inférieurs, et le soleil qui était le grand dieu, pour le souverain des dieux. Les Chaldéens, qui cultivèrent les premiers l'astronomie, s'attachèrent à ce culte et le communiquèrent aux anciens Perses, qui en ont fait longtemps leur religion dominante. Quant à la dénomination de sabaïsme, les savants ne conviennent pas de ce qui peut y avoir donné lieu.

SABAN. Fête des champs ou des laboureurs, dans certaines peuplades de la Tartarie.

SABASIEN. Surnom de *Bacchus*, qui était ainsi nommé des Sabes, peuples de Thrace, chez qui il était particulièrement honoré. Ses sacrifices et ses fêtes s'appelaient *sabasiennes, sabasia sacra*. On célébrait aussi en l'honneur de *Jupiter Sabasien* des fêtes nocturnes; enfin, le *Mithras* des Perses se trouve dans d'anciens monuments avec le même nom. La formule principale d'adoration dans ses fêtes consistait dans l'acclamation *Evohé Saboé*. On lui attribuait l'invention d'avoir attelé les bœufs à la charrue; et à cause de cela on le représentait comme Moïse, avec deux cornes sur le front. Plutarque dit que son culte avait une grande conformité avec le *sabbat* des Juifs. En effet, la ressemblance des deux noms, ce nouveau culte, apporté par des gens désignés immédiatement après les Chaldéens, faisaient conjecturer à cet écrivain qu'il s'agissait sans doute des Juifs. Or ce soupçon est maintenant changé en certitude. Quelques inscriptions latines prouvent que dans la suite, et particulièrement sous le règne de Domitien, on parvint à établir les cérémonies sabasiennes dans cette capitale du monde devenue l'asile de toutes les superstitions qui pouvaient alimenter ou accroître la dépravation générale. Rien ne pouvait y contribuer davantage que le culte de Bacchus, soit public, soit mystérieux. L'un et l'autre subsistèrent jusqu'aux derniers temps du paganisme. L'on y vit encore les initiés couverts de peaux de chèvres, se livrer publiquement à la débauche, courir de toutes parts comme des ménades, mettre en pièces des chiens, et faire toutes les extravagances qui n'ont pu entièrement cesser, au préjudice des bonnes mœurs et à la honte des nations les plus policées du monde.

SABASIES. Fêtes instituées en l'honneur du dieu *Sabasius*. On les célébrait par des danses, des courses, et avec des transports de fureur, comme les fêtes de Bacchus. La licence s'était introduite d'une manière si effrénée dans les fêtes sabasiennes, qu'Aristophane crut devoir, dans une comédie intitulée *Sabasius*, proposer de chasser toutes les divinités étrangères, à cause de leurs cérémonies nocturnes. Malheureusement nous avons perdu cette pièce qui aurait sans doute fourni des détails sur les mystères de Bacchus-Sabasius, ainsi surnommé d'un lieu de Phrygie (Strab., l. x, p. 324), et qui passait pour être fils d'un Cabire. Son culte avait été adopté par les Sarthes, une des sept nations Thraces qui se servaient de prêtres appelés *besses*, d'où venait l'épithète de *bassareus* donnée au même dieu. L'autre nom qu'il portait n'est point dérivé des cris εὐοῖ, σαβοῖ, usitées par les Bacchantes, comme Ulpien et Suidas (vº Σαβοί), l'ont cru; mais il vient de celui des Sabiens, prêtres attachés au culte de Sabasius, représentant le jeune Jacchus confondu dans ces fêtes avec Bacchus. Diodore lui donnait pour père Jupiter et pour mère Proserpine (Diod., l. iv, § 4). L'histoire de sa naissance n'était révélée que dans les mystères nocturnes, et cet historien ne la rapporte point, de crainte de blesser la pudeur.

SABASIUS. Fils de Jupiter. Le faux Orphée dit que c'est lui qui conçut Bacchus dans la cuisse de Jupiter son père.

SABEENS. Nom que l'on donne aux peuples qui professent le sabéisme ou l'adoration des astres; il vient de *Saba*, fils ou descendant de Joctan, de la race de Sem, qui s'établit dans le Yiémen, et est regardé comme le père des Sabéens, une des tribus les plus puissantes de l'Arabie. Nous allons compléter ici les données les plus certaines sur les croyances mythologiques de ces anciens peuples (*Voy.* Sabaisme).

Les Sabéens de la Chaldée sont les restes des anciens Babyloniens; ils immolent des victimes en sacrifice au lever des étoiles, des pigeons, des coqs; ces derniers sont leurs victimes ordinaires. On ne mange point les victimes, on les brûle. Il y a quatre époques fixées dans le mois pour les sacrifices: le jour de la pleine lune, le quart de lune, le dix-septième et le dix-huitième jour de la lunaison. De plus ils visitent chaque jour les temples.

Le premier jour de la semaine est consacré au soleil, dont le nom est *Apolion* (*Apollon*); le second à *Selini* (Σελήνη), *la lune*; le troisième à *Mars*, dont le nom est *Aris* (Ἄρης); le quatrième à *Mercure*, dont le nom est *Nabo*; le cinquième à *Jupiter*, sous le

nom de *Baal;* le sixième à *Vénus*, dont le nom est *Balti* (Βάαλτις); le septième à *Saturne*, dont le nom est *Kronos*.

Lorsqu'ils font de grands sacrifices, comme de taureaux et d'agneaux, ils les arrosent de vin tant qu'ils sont encore vivants. S'ils se débattent, ils disent que ce sacrifice sera agréé, sinon ils disent que Dieu est irrité et qu'il n'acceptera pas leurs vœux. Le culte du soleil et des astres, observé par les Sabéens, les Babyloniens, les Perses et d'autres peuples est plus noble que l'idolâtrie et le fétichisme, qui peut-être ne lui cèdent guère en antiquité; il avait en lui-même quelque chose d'élevé et de grand; et il est possible que, dans le principe, une pensée coupable n'en altérât pas la majesté. Les peuples auront commencé par se tourner vers le soleil pour adorer le vrai Dieu dans son plus bel ouvrage; le soleil aura été simplement pour eux le symbole de la gloire et de la majesté de Dieu, l'instrument et l'image de sa bienfaisance et de sa providence. Le culte du feu est devenu l'adoration du soleil; le soleil, l'armée des cieux, les éléments qui leur obéissent, telles sont les puissances immortelles, et tels sont tout à la fois les prêtres du ciel; le monde est un reflet de la divinité; il existe par lui-même, il n'est limité par rien; en ce sens, la religion de cette époque est un panthéisme. Babylone est le lieu que la tradition nous désigne comme le foyer de cette grande erreur, et c'est là effectivement que l'on élève le premier temple au dieu Bélus, qui n'était autre que le soleil.

Les Arabes adorèrent les astres de bonne heure, peut-être simultanément avec les Babyloniens; mais ils se gardèrent plus longtemps que ceux-ci de l'idolâtrie ou de l'adoration des images palpables, ne rendant leurs hommages qu'aux astres eux-mêmes;

Les Assyriens modifièrent dans la suite le sabéisme, et rendirent leurs hommages moins aux astres eux-mêmes qu'aux différents cieux qui leur servaient de demeures. Ces dieux, au nombre de trois, furent personnifiés, savoir: l'espace sans bornes, dans la personne de Kronos, le ciel des étoiles fixes, en celle de Baal, et le ciel mobile ou des planètes, en celle de Mylitta.

Les anciens Persans professaient la même religion que les Babyloniens et les Assyriens, jusqu'à ce que leur culte ait été modifié par Zoroastre. Justin dit, d'après Trogue Pompée, que les Perses n'avaient d'autre dieu que le soleil. Hérodote assure qu'ils avaient coutume de sacrifier à Jupiter, sur les plus hautes montagnes, et qu'ils sacrifiaient de plus au soleil, à la lune, à la terre, au feu, à l'eau et aux vents, et qu'ils n'avaient jamais fait de sacrifices qu'à ces sortes de divinités. Il faut entendre par Ormuzd le Jupiter d'Hérodote.

Les modernes Parsis, qui ont mis des génies partout, révèrent non-seulement les anges des planètes, mais ceux de certaines constellations, entre autres Taschter, gardien de l'Orient, qui réside dans Sirius.

Le sabéisme est mêlé dans une foule de systèmes religieux de l'antiquité. On le retrouve dans l'Inde, où le soleil était adoré en même temps que la nature; bien avant le bramahnisme. On le voit chez les Egyptiens sous le nom de *Phré;* chez les Romains et les Grecs, sous le nom d'*Apollon*, de *Phœbus*, de *Diane*, d'*Hécate;* chez les Celtes de la Gaule, de la Germanie, de l'Irlande, etc., où les astres avaient une part notable des hommages et du culte des mortels, etc., etc.

Le sabéisme a été également fort répandu dans l'Amérique. Le soleil recevait chaque jour les premiers hommages des sauvages de la région septentrionale, qui ne manquaient pas de diriger vers lui, à son lever, les premières bouffées de tabac tirées de leur calumet; plusieurs tribus paraissent même avoir tiré du soleil le nom générique de la divinité. Les Natchez en faisaient descendre leurs caciques. Il en était de même des Péruviens, qui rendaient à cet astre un culte très-solennel, et qui le regardaient comme le père de la race royale des Incas. Enfin on retrouve encore le culte des astres chez plusieurs peuplades de l'Asie, de l'Afrique et de l'Océanie.

SABINUS. On raconte que ce prince fut le premier qui enseigna l'art de cultiver la vigne, et qu'en reconnaissance de ce bienfait, on donna son nom au pays dont il était roi.

SABIS. Dieu des anciens Arabes: on croit que c'est le même que *Sabazeus*.

SABOÉ, ou SABOI. Cri que poussaient les Bacchantes dans les fêtes de Bacchus; c'était un des mots consacrés dans les mystères de ce dieu. Il est remarquable que toutes les exclamations usitées dans ces mystères étaient empruntées à la langue des Hébreux ou des Syriens. Ainsi *Io* est l'hébreu *Ia*, un des noms de Dieu; *Evohé* rappelle *Jéhova; Saboé, Sabaoth; Eleleu, Alleluia*. *Evohé* et *Saboé* étaient souvent joints ensemble, εὐοῖ σαβοῖ, ce qui ressemble beaucoup à *Jéhova Sabaoth*. Le mot *Saboé* rappelle encore le nom de *Sabasius*, donné à Bacchus.

SABUCOR. Le plus ancien des esprits célestes dans la théogonie des Carolins occidentaux; il épousa Halmeleul, et devint le père des esprits de différents ordres adorés par les habitants de cet archipel.

SABUS, nom propre du premier roi des Aborigènes, qui fut mis au nombre des dieux. Il était fils de Sabatius que Saturne vainquit et chassa de son pays. Il ne faut point le confondre avec Sabazius.

SACAR. Un des sept enfers des Musulmans; il est destiné aux Mages ou Guèbres.

SACARAS. Anges du sixième ordre chez les Madécasses. Ce sont des esprits malfaisants, qui ne s'occupent que du soin de tourmenter les hommes, les femmes et les enfants. Les malheureux que ces démons possèdent prennent en main un dard, et se mettent à hurler et à sauter sans relâche, avec des attitudes et des contorsions bizarres. Autour d'eux se rassemblent tous

es habitants du village, qui, pour les irriter t pousser à bout leur patience, prennent à âche de les contrefaire. On s'efforce en nême temps d'apaiser la colère du Sacara, qui on immole des bœufs, des taureaux et es coqs. Les Madécasses disent que le démon Sacara leur apparaît sous la forme d'un lragon de feu.

SACEES. Fêtes qu'on faisait autrefois à Babylone, en l'honneur de la déesse Anaïtis; 'était comme les saturnales à Rome, une ête pour les esclaves, elle durait cinq jours: endant lesquels, dit Athénée, dans ses *Deipnosoph*, liv. XIV, les esclaves commandaient leurs maîtres, et l'un d'entre eux, revêtu l'une robe royale, qu'on appelait zogane, gissait comme le maître de la maison. Une les cérémonies de cette fête était de choisir in prisonnier condamné à mort, et de lui ermettre de se donner tous les plaisirs qu'il ouvait souhaiter avant que d'être conduit u supplice. Cette fête fut établie, dit-on, n mémoire d'une victoire importante remortée par le roi de Perse sur les *Saces*, peule de la Scythie, qui habitait les bords de a mer Caspienne, et dont les incursions vaient souvent désolé son empire. D'autres eulent que cette fête ait eu pour objet 'honorer un dieu *Sac* ou *Sesac*.

SACELLUM. Diminutif de *sacrum*. Petite hapelle entourée de murailles, mais sans oit (FESTUS) : *Sacella dicuntur loca diis sarata sine tecto*. Il y avait à Rome plusieurs e ces temples connus sous le nom de *sacelum*. Caca, sœur de Cacus, en avait un placé l'entrée de la caverne de ce voleur, dans leuel dit Servius : *Ei per virgines Vestæ acrificabatur*.

SACELLUM HERCULIS VICTORIS. La chapelle 'Hercule vainqueur était dans le marché ux bœufs, et l'on assurait que les chiens et es mouches ne pouvaient y pénétrer. De outes ces chapelles élevées en l'honneur de lusieurs divinités, il n'en reste qu'une à ome, que l'on croit avoir été un temple de acchus, et qui est hors de la porte Pie, rès de l'église de Sainte-Agnès.

Les Grecs avaient aussi des chapelles, les nes bâties hors des temples, et les autres ans les temples mêmes. Telles étaient de ce ernier genre, les chapelles que divers euples faisaient construire dans le temple e Delphes, et où ils portaient leurs offrandes aux dieux; outre cela, ils avaient la outume de consacrer à leurs divinités de etites chapelles ou de petits temples d'orfèvrerie, qu'ils attachaient aux murs de leurs emples, et qui en faisaient un des plus beaux t plus riches ornements.

SACENA. Hache en usage dans les sacrifices chez les Romains.

SACERDOCE. Toute religion suppose un acerdoce, c'est-à-dire, des ministres qui ient soin des choses de la religion. Le sacerdoce appartenait anciennement aux chefs es peuples, aux souverains, qui s'en sont échargés en tout ou en partie sur des ministres subalternes. Les Grecs et les Romains vaient une véritable hiérarchie (mot formé d ἀρχὴ *commandement*, et d'ἱερός, *sacré*. *Hiérarchie* signifie donc une subordination entre les ministres de la religion), c'est-à-dire, des souverains pontifes, des prêtres et d'autres ministres subalternes. A Delphes, il y avait cinq princes des prêtres, et avec eux des prophètes qui annonçaient les oracles. Le sacerdoce à Syracuse était d'une très-grande considération, selon Cicéron; mais il ne durait qu'un an. Il y avait quelques villes grecques, comme Argos, où les femmes exerçaient le sacerdoce avec autorité.

C'était principalement à Rome que cette hiérarchie avait lieu. Le sacerdoce fut d'abord exercé par soixante prêtres, élus deux de chaque curie; dans la suite ce nombre fut augmenté. Au commencement, c'étaient les seuls patrices qui exerçaient le sacerdoce, auquel étaient attachées de grandes prérogatives; mais les plébéiens s'y firent admettre dans la suite, comme ils avaient fait dans les premières charges de l'Etat. L'élection se fit d'abord par le collége des prêtres. Bientôt après le peuple s'attribua les élections, et les conserva jusqu'au temps des empereurs.

En Egypte, la caste sacerdotale était, à proprement parler, la partie instruite et savante de la nation. Souveraine dans la primitive organisation de l'Egypte, en passant au second rang, lorsqu'une révolution l'obligea de céder le premier au roi créé par la caste militaire, elle conserva néanmoins la plus grande partie de son influence.

Depuis les temps les plus anciens, le sacerdoce, en Chine, a toujours été attaché à la couronne. Il n'y a que l'empereur qui puisse offrir des sacrifices au ciel, comme chef de la religion. Quand il va faire ce sacrifice, sa marche est une espèce de procession: comme fils du Thien, et représentant le Thien, toute la nature l'accompagne. On porte un grand nombre d'étendards qui offrent l'image des divinités et divers objets du culte public, tels que les symboles du dieu du tonnerre, de celui de la pluie, des éléments, des montagnes, des rivières; le boisseau céleste ou les sept étoiles du nord; les planètes, les signes du zodiaque. Tous les animaux que l'on porte dans cette marche tiennent à la religion et sont regardés comme des génies.

Quant au sacerdoce des autres peuples voyez leurs articles respectifs dans ce Dictionnaire.

SACRES (JEUX). C'était ainsi qu'on nommait chez les Grecs et les Romains tous les jeux consacrés à un culte public de quelque divinité. Comme ces jeux ou spectacles entraient dans les cérémonies de la religion, on les appelait sacrés et divins. Tels étaient les quatre principaux jeux de la Grèce, appelés *olympiques*, *pythiques*, *néméens* et *isthmiques*. Tels étaient chez les Romains les *capitolins*, les *apollinaires*, les *céréaux*, les *martiaux*, etc. Les honneurs divins ayant été déférés dans la Grèce aux empereurs, les Grecs firent célébrer en l'honneur de ces princes des jeux sacrés, sur le modèle de

ceux qui avaient été primitivement institués en l'honneur des dieux.

SACRIFICES. Les sacrifies sont aussi anciens que le genre humain; quant à ceux des païens, Théopnraste rapporta que les Egyptiens furent les premiers qui offrirent à la divinité, des prémices, non d'encens et de parfums, mais de simples herbes qui sont les productions de la terre. Ces sacrifices étaient consumés par le feu et de là viennent les termes grecs θύειν, θῦμα, θυμιατήριον. On brûla ensuite des parfums qu'on appela ἀρώματα, du mot ἀράομαι, *prier*. On n'offrit des animaux que lorsqu'ils eurent fait quelques dégâts dans les herbes et les fruits qu'on présentait sur l'autel. Le même Théophraste ajoute que les sacrifices des libations étaient aussi fort ordinaires : on versait sur les autels de l'eau, du vin, du miel, de l'huile, et ces sacrifices étaient nommés *Næphalis, Melitasponda, Elæspenda* et *OEnosponda*.

Ovide nous dit que le nom même de victime, indique assez qu'on n'égorgea des animaux qu'après avoir remporté des victoires sur les ennemis, et que celui d'*hostie* montre que les hostilités avaient précédé.

Pythagore s'élève contre ce massacre des animaux, soit pour les sacrifices, soit pour les manger. Horace déclare aussi que la plus simple manière d'honorer les dieux est de leur offrir de la farine, du sel, et quelques herbes odoriférantes.

Les païens avaient trois sortes de sacrifices, publics, domestiques et étrangers. Les sacrifices publics, dont nous décrirons les cérémonies avec un peu d'étendue, se faisaient aux dépens du public pour le bien de l'Etat, pour remercier les dieux de quelque faveur signalée, et pour les prier de détourner les calamités qui menaçaient ou qui affligeaient un peuple, un pays, une ville. Les sacrifices domestiques étaient offerts par les membres d'une même famille, et à leurs dépens; ils en chargeaient souvent leurs héritiers. Ainsi Plaute fait dire, dans ses Captifs, à un valet, nommé Ergofile, qui avait trouvé une marmite pleine d'or, que Jupiter lui avait envoyé tant de biens, sans être chargé de faire aucun sacrifice *de famille*.

Sine sacris hæreditatem sum adeptus effertissimam.

J'ai obtenu une bonne succession, sans être obligé aux frais des sacrifices de famille.

Les sacrifices étrangers étaient ceux qu'on faisait lorsqu'on transportait à Rome les dieux tutélaires des villes ou des provinces subjuguées, avec leurs mystères et les cérémonies de leur culte religieux. De plus, les sacrifices étaient encore offerts, ou pour l'avantage des vivants, ou pour le bien des défunts; car la fête des morts est très-ancienne. Elle se célébrait chez les Romains au mois de février, ainsi que Cicéron nous l'apprend : *Februario mense, qui tunc extremus anni mensis erat, mortuis parentari voluerant.* La matière des sacrifices était, comme nous l'avons dit, des fruits de la terre, ou des victimes d'animaux, dont on présentait quelquefois la chair et les entrailles aux dieux, et quelquefois on se contentait de leur offrir seulement l'âme des victimes, comme Virgile fait faire à Entellus, qui immole un taureau à Eryx, pour la mort de Darès, donnant âme pour âme :

Hanc tibi Eryx, meliorem animam pro morte Daretis
Persolvo.

Les sacrifices étaient différents selon les divinités que les peuples adoraient; car il y en avait pour les dieux célestes, pour les dieux des enfers, pour les dieux marins, pour les dieux de l'air et pour les dieux de la terre. On sacrifiait aux premiers des victimes blanches, en nombre impair; aux seconds des victimes noires, avec une libation de vin pur et de lait chaud qu'on répandait dans des fosses avec le sang des victimes; aux troisièmes on immolait des hosties noires et blanches sur le bord de la mer, jetant les entrailles dans les eaux, le plus loin que l'on pouvait, et y ajoutant une effusion de vin.

On immolait aux dieux de la terre des victimes blanches, et on leur élevait des autels comme aux dieux célestes; pour les dieux de l'air, on leur offrait seulement du vin, du miel et de l'encens. On faisait le choix de la victime, qui devait être saine et entière, sans aucune tache ni défaut. Le choix de la victime étant fait, on dorait son front et les cornes, principalement ceux des taureaux, des génisses et des vaches.

La victime amenée devant l'autel était encore examinée et considérée fort attentivement, pour voir si elle n'avait pas quelque défaut, et cette action se nommait *probatio hostiarum*, et *exploratio*, Après cet examen le prêtre revêtu de ses habits sacerdotaux, accompagné des victimaires, et d'autres ministres des sacrifices, s'étant lavé et purifié suivant les cérémonies prescrites, commençait les sacrifices par une confession de son indignité qu'il faisait tout haut, se reconnaissant coupable de plusieurs péchés dont il demandait pardon aux dieux, espérant que sans y avoir égard, ils voudraient bien lui accorder ses demandes.

Cette confession faite, le prêtre criait au public, *hoc age*, soyez recueilli et attentif au sacrifice; aussitôt un serviteur des prêtres tenant en main une baguette qu'on nommait *commentaculum*, parcourait le temple, et il faisait sortir tous ceux qui n'étaient pas encore instruits dans les mystères de la religion, ceux qui étaient excommuniés. La coutume des Grecs, de qui les Romains l'emprunterent, était que le prêtre venant à l'autel demandait tout haut, τίς τῇδε; *qui est ici?* le peuple répondait : πολλοὶ καὶ ἀγαθοί, *plusieurs personnes et gens de bien*. Alors un serviteur criait dans tous les coins du temple, ἑκάς, ἑκάς ἔστε, ἀλιτρός, *loin d'ici profane* Les Latins disaient ordinairement, *nocentes, profani, abscedite;* chez les Grecs tous ceux qu'on chassait des temples, étaient compris sous ces mots généraux, βέβηλοι, ἀμύητοι, ἀκάθαρτοι, etc. Il y avait deux sortes de personnes à qui l'on défendait d'assister aux sacrifices; sa-

·ur les profanes, c'est-à-dire ceux qui n'é-.ent pas encore instruits dans le culte des ieux, et ceux qui avaient commis quelque rime énorme, tel que d'avoir frappé leur ère ou leur mère. Il y avait certains sacri-i es en Grèce, dont les filles et les esclaves aient bannis. A Chéronée, le prêtre tenant n main un fouet, se plaçait à la porte du mple de Matuta, et défendait à haute voix ux esclaves étoliens d'y entrer. Chez les nages de Perse, ceux qui avaient des taches le rousseur au visage ne pouvaient point pprocher des autels, selon le témoignage le Pline. (Lib. xxx, c. 2.) Il en était de nême chez les Germains, de ceux qui avaient erdu leur bouclier dans le combat; et parmi es Scythes, de celui qui n'avait point tué l'ennemi dans la bataille. Les dames romai-es ne devaient assister aux sacrifices que oilées.

Les profanes et les excommuniés s'étant etirés, on criait *favete linguis* ou *animis, t pascite linguam*, pour demander le silence t l'attention pendant le sacrifice. Les Egyp-iens avaient coutume, dans le même des-ein, de faire paraître la statue d'Harpocrate, lieu du silence. Pour les Romains, ils met-aient sur l'autel de Volupia, la statue de la léesse Angéronia, qui avait la bouche fer-née, pour apprendre que dans les mystères le la religion, il faut être attentif de corps t d'esprit.

Cependant le prêtre bénissait l'eau pour en faire l'aspersion avec les cérémonies or-dinaires, soit en y jetant les cendres du bois qui avait servi à brûler les victimes, soit en y éteignant la torche du sacrifice; il asper-geait de cette eau lustrale et les autels et tout le peuple, pendant que le chœur des musiciens chantait des hymnes en l'honneur des dieux. Ensuite, on offrait des parfums aux autels, aux statues des dieux et aux vic-times. Le prêtre ayant le visage tourné vers l'orient, et tenant les coins de l'autel, lisait les prières dans le livre des cérémonies, et les commençait par Janus et Vesta, en leur offrant, avant toute autre divinité, du vin et de l'encens.

A mesure que chacun présentait son of-frande, il fallait se laver les mains en un lieu du temple, pour se préparer plus digne-ment au sacrifice, et pour remercier les dieux d'avoir bien voulu recevoir les vic-times. L'offrande étant faite, le prêtre offi-ciant, encensait les victimes et les arrosait d'eau lustrale; ensuite, remontant à l'autel, il priait à haute voix le dieu d'avoir agréa-bles les victimes qu'il lui allait immoler pour les nécessités publiques, et pour telles ou telles raisons particulières.

La victime ayant été égorgée, on l'écor-chait, excepté dans les holocaustes, où on brûlait la peau avec l'animal. On en déta-chait la tête qu'on ornait de guirlandes et de festons, et on l'attachait aux piliers des tem-ples avec les peaux, comme des enseignes de la religion, qu'on portait en procession dans quelque calamité publique.

On ouvrait les entrailles de la victime, et après les avoir considérées attentivement pour en tirer des présages, selon la science des aruspices, on les saupoudrait de farine, on les arrosait de vin, et on les présentait aux dieux dans des bassins; après quoi on les jetait dans le feu par morceaux, *reddebant exta diis :* de là vient que les entrailles étaient nommées *porriciæ, quod in aræ foco ponebantur, diisque porrigebantur :* de sorte que cette ancienne manière de parler, *porricias inferre*, signifiait, *présenter les entrailles en sacrifices.*

Quelquefois on les arrosait de lait et du sang de la victime même, particulièrement dans les sacrifices des morts.

Les entrailles étant consumées, et toutes les cérémonies accomplies, les païens croyaient que les dieux étaient satisfaits, et qu'ils allaient en recevoir l'accomplissement de leurs vœux. C'est ce qu'ils exprimaient par le verbe *litare, tout est bien fait;* au contraire, *non litare*, voulait dire qu'il manquait quelque chose au sacrifice. Le prêtre renvoyait les assistants avec ces paroles, *I, licet*, dont on faisait également usage à la fin des pompes funèbres et des cérémonies pour congédier le peuple, comme on le peut voir dans Térence et dans Plaute; le peuple répondait *féliciter*. Enfin, on dressait, pour les dieux, le banquet, ou le festin sacré, *epulum;* on plaçait leurs statues sur un lit de table, et on leur servait les viandes des victimes offertes; c'était la fonction des ministres des sacrifices, que les Latins nommaient *epulones.*

Il résulte du détail qu'on vient de lire, que les sacrifices avaient quatre parties principales; la première se nommait *libatio, la libation*, ou ce léger essai de vin qu'on faisait avec les effusions sur la victime; la seconde, *immolatio, l'immolation*, quand, après avoir répandu sur la victime des miettes d'une pâte salée, on l'égorgeait; la troisième était appelée *redditio*, quand on en offrait les entrailles aux dieux; et la quatrième s'appelait *litatio*, lorsque le sacrifice se trouvait accompli, sans qu'il y eût rien à blâmer. On ne doit pas oublier de remarquer qu'entre les sacrifices publics, il y en avait qu'on nommait *stata*, c'est-à-dire, *fixes, immobiles*, qui se faisaient tous les ans à un même jour; et d'autres, extraordinaires, nommés *indicta, indiqués*, parce qu'on les ordonnait extraordinairement pour quelque occasion importante et inopinée.

Après ces données générales sur les sacrifices, reprenons maintenant quelques détails particuliers à chaque peuple; car, c'est par-là, surtout, qu'on pourra mieux comprendre les croyances et les pratiques religieuses qu'ils avaient adoptées dans leurs aberrations mythologiques.

Hérodote assure que les Egyptiens sacrifiaient des truies, des taureaux, des bœufs, des veaux et des oies. Selon cet historien, ils regardaient le cochon comme un animal impur. Si quelqu'un venait à toucher un porc, même en passant et faute d'attention, il allait aussitôt se jeter tout habillé dans la

rivière : c'est pourquoi les porchers ne pouvaient entrer dans les temples.

On n'immolait jamais de vaches ni de génisses; c'était un animal consacré à Isis, et respecté en conséquence dans toute l'Égypte. Mais on sacrifiait des taureaux, des bœufs et des veaux, pourvu qu'ils fussent purs, c'est-à-dire qu'ils n'eussent aucun poil, ni blanc, ni noir.

Au rapport de Plutarque, les Égyptiens s'efforçaient, en certains jours, d'apaiser par des sacrifices le mauvais naturel de Typhon; mais, en d'autres jours, ils le traitaient avec mépris et l'outrageaient. Les habitants de Coptos précipitaient un âne roux, dans la pensée que Typhon était de cette couleur; ou bien ils faisaient des gâteaux, en y imprimant la figure d'un âne enchaîné ou d'un hippopotame lié.

On ne sacrifiait pas toute espèce de chèvres, on n'immolait que celle appelée dorcade par les Grecs. Les Égyptiens, qui étaient dévoués au culte de Sérapis, haïssaient cet animal, dit Élien.

Les prêtres babyloniens offraient des sacrifices sanglants, et brûlaient de l'encens en l'honneur des dieux.

Eudoxe de Gnide rapporte que les Phéniciens sacrifiaient des cailles à Hercule, fils de Jupiter et d'Astérie, parce que cet Hercule, étant arrivé dans la Libye, y fut mis à mort par Typhon, et rendu à la vie par Iolas qui, pour cet effet, lui fit sentir une caille. Les Phéniciens ne s'en tinrent pas au sacrifice de ces oiseaux; ils immolaient aussi des quadrupèdes. Leurs sacrifices étaient suivis de festins : ceux qui les avaient offerts envoyaient à leurs parents et à leurs amis des portions de la victime, ou ils les invitaient à en venir manger avec eux.

Les Syriens offraient deux fois par jour des sacrifices à deux de leurs principaux simulacres : à l'un, en silence; à l'autre, en chantant et au son des instruments de musique. Tous les animaux offerts aux dieux d'Hiérapolis n'étaient point immolés, ni leur chair brûlée; il y en avait qui, après avoir été présentés à l'autel et couronnés, étaient mis hors du vestibule et conduits en un lieu escarpé d'où on les précipitait; d'autres étaient mis en liberté, de manière qu'on ne pouvait plus en faire usage.

Des écrivains modernes prétendent que les Étrusques avaient des mystères et des orgies, où l'on n'était pas initié sans effusion de sang. Selon eux on célébrait des fêtes dans lesquelles on offrait des sacrifices sanglants; on ne se contentait pas d'égorger les animaux, on immolait même des enfants et des adultes.

Les Celtes immolaient des animaux de toute espèce en l'honneur des dieux, et surtout des chevaux et des chiens : ils ne brûlaient aucune partie des animaux, et ils préféraient les assommer ou les étrangler. Les offrandes que les Scandinaves faisaient aux dieux étaient, dans l'origine, des grains et des fruits de la terre; les sacrifices sanglants leur succédèrent. On égorgeait sur les autels de Thor, pendant la fête du Ioule, des bœufs et des chevaux engraissés; un pourceau extrêmement gras était la victime dont on faisait couler le sang en l'honneur de Frigga. On immolait à Odin des chevaux, des chiens et des faucons, quelquefois des coqs et un taureau gras. Enfin le sang des animaux ne leur parut plus d'un assez grand prix, et l'on fit couler celui des hommes dans les calamités publiques.

Outre les victimes que les Scythes immolaient à leurs autres dieux, ils sacrifiaient à celui de la guerre et au soleil un grand nombre de chevaux. Ces animaux étaient regardés comme les plus nobles, et, par cette raison, comme les victimes les plus agréables à Mars. On lit aussi qu'ils lui sacrifiaient des ânes.

Les Lapons offraient aux dieux en sacrifice des choses inanimées comme du lait, du fromage, de l'eau-de-vie et autres choses semblables. On leur offrait surtout des animaux, des rennes, mâles et femelles, des brebis, des veaux marins, des castors, des belettes, des martres, des renards, des cochons, des chèvres, des poissons et des oiseaux. Le temps ordinaire d'offrir des sacrifices arrivait vers la fin de l'automne, après qu'on avait tué les bêtes dont on faisait des provisions pour passer l'hiver.

Les Hindous considèrent le sacrifice comme l'acte le plus agréable à Dieu, « car, disent leurs livres sacrés, le Créateur, qui pénètre partout, est présent à tout sacrifice. Quiconque [illegible] ordre de choses, même une vie [illegible] »

Il y a quatre espèces de victimes que l'on peut offrir en sacrifice, savoir : l'homme, la vache, l'éléphant et le cheval. C'est ce que l'on appelle le Pouroucha-médha ou Naramédha, le Gomédha, le Gadjamédha et l'Asvamédha. Mais il est juste de remarquer que ces sacrifices n'ont plus lieu depuis le Kali-Youga ou quatrième âge du monde.

Bien que les sacrifices sanglants soient tombés dans un grand discrédit, plusieurs tribus du Bengale et de quelques autres provinces, se conformant scrupuleusement à la lettre du Kalika Pourana, immolent encore devant les idoles de leurs temples un nombre considérable de chevaux et de buffles.

Les sacrifices du feu sont appelés en général *yadjnya*. Les victimes sont alors brûlées sur l'autel du feu. Dans les sacrifices sans feu, appelés *balidanas*, les victimes sont offertes sans être brûlées. Les sacrifices les plus usités maintenant sont ceux de beurre, de lait, de miel, de grains, d'eau, de lait caillé et de fleurs.

Conformément aux prescriptions des Védas, le fidèle qui accomplit le sacrifice doit offrir, et boire, lorsqu'il est consommé, le jus de l'herbe asclépiade. On ne peut se servir indifféremment de toute espèce de bois pour le sacrifice ; il n'est permis d'employer que celui du *butea frondosa*, du figuier à grappes, du *mimosa catechu*, et, à leur défaut, du bois de l'adénanthère

ies et du manguier. Ces bois doivent distribués en petites bûchettes longues empan et à peine de la grosseur du ıg.

ans les sacrifices que les Khonds font en nneur de Béra-Pennou, dieu de la terre, mmolent encore à leurs autres divinités chèvres, des oiseaux, des poules, des ux, des moutons, des porcs, etc. Ces saices sont accompagnés d'offrandes de riz, lait, de safran, de beurre liquéfié et d'ens. Nous en donnons les détails à l'occa-ı de leurs divinités particulières.

ans le Kamaon, les villages qui ont Kali ır divinité tutélaire, offrent à cette déesles sacrifices de buffles. Le nombre des maux immolés en cette occasion varie vant les moyens des habitants. Chaque ffle est amené successivement à la porte temple pour être décapité ; le premier ıp est porté par le principal zémindar, et, n'est pas mortel, toute la foule s'em-sse de le frapper jusqu'à ce que l'ani-l soit mis à mort, ou plutôt haché en piè-.

es Karians et les Koukis, qui n'adorent Dieu, offrent cependant des sacrifices au mon. Dans la crainte du mal qu'il est rté à faire, ils cherchent à l'apaiser par s offrandes d'oiseaux et d'autres objets nt ils usent habituellement.

Les sacrifices sont très-nombreux dans la igion de la Chine. Pour ne parler que des rifices principaux ou impériaux, il y en our le ciel, la terre et les ancêtres des pereurs ; pour l'esprit ou le génie tutéire des terres labourables, et pour le génie télaire des grains de l'empire ; on sacrifie ceux-ci en même temps. Il y a aussi des crifices pour les cinq principales montaıes de l'empire, pour les cinq montagnes télaires, pour les quatre mers et les quae fleuves. Les animaux qu'on offrait le plus uvent en sacrifice étaient des cochons, des ebis et des bœufs, mais surtout des bœufs ont on observait la couleur. On offrait éga-ment du riz dans des plats et du vin extrait u riz, du froment et du millet. Il est parlé, ans le Chou-King, d'un vin nommé *Ku-hang*, parce qu'il était fait de millet noir ppelé *Ku*, et d'une herbe odoriférante du om de *Tchang*. Cette oblation demandait n cœur pur et plein de respect, selon la ensée du roi Tching-vang. Les sacrifices ublics étaient accompagnés du son des ins-ruments, des cloches et des tambours.

Ce n'est pas seulement aux esprits et aux léments que les Chinois offrent des sacrifi-es ; Confucius est aussi l'objet de ce culte eligieux.

Les sacrifices du Tong-King et de la Cochinchine ont beaucoup de rapport avec ceux les Chinois. Les Formosans ont des assemblées dans lesquelles ils offrent des sacrifi-es publics, les victimes sont des pour-eaux : pendant qu'on les égorge, le peuple st assis à terre; mais lorsque les chairs ont mises dans le feu pour être consumées, l se tient debout, les mains jointes, et les regards tournés vers une espèce de tabernacle qui est sur l'autel. Ces sacrifices sont offerts par des prêtresses appelées Juibas.

Les Japonais qui suivent le culte du Sinto, ne connaissent pas d'autre sacrifice que de brûler des parfums sur une espèce de table en forme d'autel, devant les idoles, ou bien sur des pierres dans les champs.

Les Bouddhistes n'offrent pas de sacrifices sanglants, car ils ont horreur du sang des animaux; mais les Chamanistes ont un grand nombre de sacrifices où ils immolent des victimes.

Chez les Mantchoux, les sacrifices consistent en poissons, pain, vin et batonnets d'odeurs. Il y en a aussi d'animaux, d'oiseaux et de fourrures.

Les Sibériens ont coutume de sacrifier même des chiens. Les Aïnos adorent principalement le soleil, la lune, la mer et les autres phénomènes de la nature; ils les représentent et les vénèrent sous la forme de symboles très-simples, et leur offrent des sacrifices, principalement au dieu de la mer. Les habitants de Ieso et de Karafto brûlent sur le rivage les têtes des animaux qu'ils ont pris dans la mer. Les Kamtchadales ne se ruinent pas en sacrifices; ils offrent à la divinité qu'ils estiment le plus, les ouïes, les nageoires, les queues des poissons qu'ils ont pris, et en général tout ce qui ne peut leur servir. Les Koriaques immolent des chiens et des rennes, et disent au génie malfaisant qu'ils redoutent : « C'est pour toi; mais envoie-nous aussi quelque chose. » Lorsqu'ils doivent passer des rivières ou des montagnes qu'ils croient habitées par de mauvais esprits, ils tuent un renne, dont ils mangent la chair, et dont ils attachent la tête et les os à un pieu, vers le séjour présumé de ces esprits. Les Yakouts exécutent leurs cérémonies religieuses autour d'un grand arbre, aux branches duquel ils suspendent les têtes des chevaux et des bœufs qu'ils ont immolés, avec toutes sortes de bagatelles de fer et de cuivre. Les Tongouses célèbrent, chaque année, un sacrifice solennel dans une forêt. Ils immolent un animal de chaque espèce. Après le sacrifice, ils rendent une sorte de culte aux peaux des victimes, qu'ils suspendent aux arbres les plus touffus et les plus élevés. Le tout se termine par un grand festin, où l'on mange les viandes des victimes immolées. Les Bouriates égorgent des chevaux, des bœufs, des moutons et des boucs en l'honneur de leur *Nouguit*, idole faite avec des chiffons de drap, et qu'ils suspendent à une petite tente. La viande de ces victimes sert surtout à la nourriture des idoles et des esprits. Les Téléoutes sacrifient un jeune cheval à leur fête d'automne, qu'ils célèbrent vers la mi-octobre.

Les Ostiakes offrent à leurs simulacres des poissons vivants. Ils mettent le poisson devant lui, le laissent quelque temps, le font cuire, le mangent et frottent la bouche de l'idole avec la graisse. Il y en a qui of-

frent des habits, des étoffes, et d'autres des rennes, des élans et des chevaux.

Les Vogouls sacrifient au soleil et à la lune, des vaches dont ils mangent la chair, et dont ils suspendent les peaux, dans les bois, aux lieux les plus élevés. Ce sacrifice se fait tous les ans, dans une assemblée de pères de famille de chaque village.

Les Tchérémisses immolent à Jumala un cheval, un bœuf ou un mouton. Ils disposent une perche en travers entre deux arbres. Sur cette perche, ils étendent la peau de l'animal sacrifié, dont ils font griller la chair. Ils en coupent une tranche qu'ils mettent dans une écuelle et la jettent dans le feu, avec une autre écuelle remplie de quelque liqueur, communément d'hydromel.

Autrefois les sacrifices étaient en pleine vigueur parmi les nègres de la Guinée, du Sénégal, de la Côte-d'Or, et en général dans toute l'Afrique centrale; on y immolait même des hommes, et principalement des prisonniers de guerre. Mais depuis que ces peuples ont trouvé le moyen de se défaire plus avantageusement de leurs ennemis en les vendant comme esclaves aux Européens, les sacrifices humains ont cessé. Au cap Mesurado, les nègres ont un marabout qui peut-être encore à présent fait des oblations de fruits et de vin de palmier, et sacrifie des animaux. Après que les victimes sont égorgées, et qu'on a répandu à terre une partie du vin et des fruits, le roi et le marabout prennent la meilleure partie des offrandes; le reste est abandonné au peuple. Les nègres de la Gambra adoraient la nouvelle lune, et faisaient des sacrifices d'animaux à des simulacres cachés dans des troncs d'arbres, au fond d'une sombre forêt; ils leur offraient aussi des légumes, du riz et du millet. Plusieurs peuplades de la Côte-d'Or ont deux jours de fête par semaine. Le premier est consacré au fétiche domestique. Ce jour-là on prend un pagne blanc, et on se trace avec de la craie blanche des lignes sur le visage. On ne boit du vin de palmier que le soir.

Dans l'ancien royaume de Juidah, lorsque la mer violemment agitée s'opposait à l'embarquement ou au débarquement des marchandises, on consultait le grand sacrificateur, et suivant l'ordre qu'il en donnait, on égorgeait sur le rivage un bœuf ou un mouton, dont on faisait couler le sang dans l'eau, et on jetait dans les flots un anneau d'or, avec la main, le plus avant possible.

On célébrait également un sacrifice solennel en l'honneur du grand serpent, à l'occasion du couronnement des rois de Juidah.

Les peuples du Bénin reconnaissent un dieu bon, et un dieu malfaisant; c'est à celui-ci qu'ils adressent des sacrifices et des offrandes.

Au cap Corse, on immole tous les ans une chèvre, sur un rocher qui s'avance dans la mer, et qui est considéré comme le principal fétiche du pays. Le sacrificateur mange une partie de la victime, et jette le reste dans la mer, en invoquant la divinité avec des postures et des contorsions ridicules.

Les habitants du Congo ne songent guère à adorer ni à prier le dieu bon, qui, disent-ils, leur sera toujours assez favorable; il n'y a que le mauvais esprit qu'ils cherchent à apaiser par des sacrifices qui consistent dans certaines pratiques d'abstinence. Ainsi, les uns renoncent à manger de la volaille ou du gibier; d'autres se privent de poissons, de fruits et de légumes.

Les Jagas immolent des victimes humaines, au commencement de la moisson. Leur sang arrose les prémices de la terre, et leur chair sert d'aliment aux prêtres. On rapporte que les Hottentots adorent comme une divinité bienfaisante une espèce de cerf-volant qui a la tête et les ailes d'un jaune doré. Dès qu'ils aperçoivent cette petite divinité, ils lui rendent le plus profond hommage, et s'il arrive que l'animal honore de sa présence, un village, ou se repose sur un des habitants: alors ce sont des cris de joie, et on offre en sacrifice le bœuf le plus gras de tous ceux qui se trouvent au village.

Les Madécasses, dans leurs fêtes, sacrifient un bœuf, arrosent l'assemblée de son sang et le font toucher à leurs enfants. Ils font encore une espèce de libation à Dieu et au diable, avant de boire.

Les habitants de l'île Socotra ont une fête dans laquelle ils immolent cent chèvres en l'honneur de la Lune.

Les Canadiens ne font jamais de sacrifices de créatures vivantes au Kitchi-Manitou; mais ils brûlent en son honneur des marchandises dont ils trafiquent avec les Français; et le sacrifice allait quelquefois à plus de cent mille écus.

D'autres assurent que les Canadiens immolent des chiens au soleil. Ils offrent aussi des sacrifices aux torrents ou cascades nommés sauts dans les relations d'Amérique. Ces sacrifices consistent en peaux de castors, tabac et porcelaine, qu'ils attachent à un arbre voisin du torrent, ou qu'ils jettent dans la cascade même. Ils sont persuadés qu'il y a un esprit qui réside au fond de ces cascades, et c'est à lui que l'offrande est adressée.

Les Virginiens n'épargnaient ni les offrandes, ni les sacrifices à leurs dieux, et le plus léger sujet de crainte leur fournissait l'occasion de faire fumer de la graisse ou du tabac en l'honneur de ces divinités. S'ils entreprenaient un voyage, ils brûlaient du tabac pour obtenir l'assistance du soleil. S'ils traversaient un lac ou une rivière, ils y jetaient du tabac, ou même ce qu'ils avaient de plus précieux, pour obtenir un heureux passage de l'esprit qu'ils croyaient présent à ces lieux. Lorsqu'ils revenaient de la chasse, de la guerre, ou de quelque autre entreprise considérable, ils offraient une part du butin, du tabac, des fourrures, des ... leurs dont ils avaient coutume de se peindre, la graisse et les meilleurs morceaux du gibier qu'ils avaient pris.

Les Floridiens n'offraient point au so...

e sacrifices sanglants; ils ne croyaient pas u'ils pussent être agréables à cet astre vivifiant et conservateur. Ils se contentaient 'apporter aux prêtres des offrandes, que eux-ci suspendaient à des perches à l'entrée e la grotte consacrée à cet astre. D'autres ois ils jetaient des parfums dans un grand eu allumé devant cette espèce de temple. l y avait également une fête dans laquelle e prêtre versait du miel sur une pierre reuse, et répandait à l'entour une certaine uantité de maïs pour servir de nourriture des oiseaux consacrés au soleil, et qui, uivant les Floridiens, chantaient les louanges de cet astre.

Les offrandes que les anciens habitants de île Espagnole offraient à leurs dieux consistaient principalement en gâteaux, que ertaines femmes présentaient dans des orbeilles ornées de fleurs; après quoi, u signal des prêtres, elles dansaient et hantaient les louanges des *chemens* ou diinités.

Outre les sacrifices humains dont nous arlerons plus tard, et qui nulle part ne fuent plus nombreux et plus horribles que hez les Mexicains, ces peuples avaient enore la coutume d'offrir au soleil et à la terre es prémices de la viande et de la boisson, vant de se mettre à table.

Dans l'île de Cosumel, le dieu de la pluie tait adoré sous la forme d'une croix. On lui ffrait des cailles, des parfums exquis et on arrosait d'eau.

Chez les anciens Muyscas, on faisait des acrifices humains, et ils présentaient enore à leurs divinités ce qu'ils avaient de lus précieux.

Les offrandes faites aux divinités qui vaient des temples étaient jetées par le prêres dans de grands vases en terre cuite, auxuels on avait donné tant bien que mal la gure de la divinité qui y était adorée. Quand e vase était plein, on allait l'ensevelir mysérieusement dans un endroit qui n'était onnu que des principaux prêtres du temle. Cet endroit était désigné par les Muysas sous le nom de *Chuncho*, qui veut dire *ieu saint*.

Les Péruviens offraient à Inti, ou au Soeil, de l'or et ce qu'ils avaient de plus préieux; souvent même le tiers de toutes les erres labourables des pays conquis lui était onné. On immolait des agneaux, des mouons et des brebis, parce que ces animaux ui étaient consacrés et on croyait que ce acrifice lui était le plus agréable. On y oignait des lapins domestiques, bons à maner, du suif, des épices et des légumes. Dans a fête du Raymi, on immolait, à Cusco, une ultitude d'agneaux, de moutons et de brebis. Après les avoir égorgés, on les écorhait et on en gardait le sang et le cœur our l'offrir à Inti. Les sacrificateurs réuisaient le tout en cendres, avec un feu tiré es rayons du soleil.

Les Araucanos, les Pampas et les Patagons ont coutume de sacrifier un cheval ans les funérailles des guerriers, afin que le défunt puisse les monter pour se rendre à l'*alhue mapu* (*pays de la mort*).

Les habitants des îles de Nassau font quelquefois des sacrifices de volailles et de cochons, pour obtenir la guérison de leurs maladies, pour apaiser le courroux de leurs dieux, et pour se les rendre favorables dans leurs entreprises.

A Taïti, le culte se composait de prières, d'offrandes et de sacrifices. Les prières étaient courtes et prononcées lentement. Le prêtre se tenait un genou plié ou les jambes croisées sous lui, dans une position très-inclinée. Il jetait une branche de méro sacré à terre, devant l'effigie du dieu, avant de commencer ses prières. Les offrandes consistaient en poissons, oiseaux, fruits, cochons, é offes ou autres objets travaillés. Les vivres étaient tantôt cuits, tantôt crus : cuits il fallait qu'on les préparât dans l'enceinte du temple, et alors une portion seulement était pour les dieux, le reste pour les prêtres. Les portions des dieux étaient placées sur des plates-formes de bois, où on les laissait se corrompre.

A Tonga-Tabou, on fait des offrandes d'ignames, de noix de coco et d'autres productions végétales, au dieu du printemps, Alo-Alo, en particulier, et à tous les autres en général, pour demander du beau temps et une récolte abondante. De plus, ces insulaires ont coutume de sacrifier un enfant, pour racheter la vie d'un parent malade; enfin chaque habitant sacrifie volontiers une phalange de son petit doigt, pour obtenir le rétablissement de la santé d'un grand chef.

Les Tikopiens font aux dieux des offrandes de racine de kava, de noix de coco et autres mets. Avant de manger, ils jettent à terre une petite portion de leurs aliments, dont ils leur font hommage.

Les Vitiens ne font point de sacrifices humains. Ils offrent seulement à leurs dieux des cochons, des bananes, des étoffes et autres objets semblables. Ces présents ont lieu surtout à l'occasion de la maladie d'un parent ou d'un chef.

Presque tous les peuples de la terre ont souillé leur culte par des sacrifices humains. Et cependant, tout horribles qu'ils sont, on serait tenté de les regarder comme plus rationnels que les sacrifices d'animaux; car, d'un côté, la divinité ne saurait se nourrir de la chair des animaux immolés; et, de l'autre, c'était l'homme qui avait péché, c'était donc sur sa propre chair que devait être opérée l'expiation. C'est peut-être l'idée qui a présidé à leur institution chez les peuples anciens. Il serait trop long d'exposer en détail ce qui est raconté sur de pareilles immolations, et ce serait d'ailleurs nous éloigner du plan de ce dictionnaire. Il nous suffira de noter ici, d'après les témoignages les plus nombreux et les plus authentiques, que les sacrifices humains étaient observés, comme la Bible le remarque chez les Chananéens; on les retrouve chez les anciens Egyptiens, les Ammonites, les Arabes, les Ethiopiens, les Carthaginois, et les

anciens Grecs. Les Romains eux-mêmes ont pratiqué ce cruel usage, ainsi que les Etrusques, les peuples de la Celtique, Ibériens, Gaulois, Bretons, Germains; les Irlandais, les Scandinaves, les Sarmates, les Scythes, les Danois, les Norwégiens, les Islandais, et les Illyriens. Aujourd'hui les sacrifices humains existent encore chez les Hindous-Phansgars, les Khonds, les Bouriates, les nègres d'Alta et de Damugor, les habitants du Bénin, les Iagas, et dans la Guinée, le Congo à la mort du roi.

En Amérique, ces terribles sacrifices étaient pratiqués par les peuples du Canada, de la Floride, du Mexique, où ils étaient organisés en grand : ensuite par les habitants de la province de Leutillan, d'Urgila, d'Atlantla, par les Mazatèques, les Suatèques, les Othomis, les peuples de Micaragua, à Tabesco, dans le pays du Darcin et de Panama; chez les Muyscas et les Antis. Beaucoup de peuplades les offrent encore. Dans l'archipel d'Hawaïe, dans le groupe d'Hogolen à Nouka-Hiva, chez les Taïtiens, à Touga-Tabou et dans la Nouvelle Zélande. On ne finirait pas s'il fallait rapporter ces coutumes étranges qui seraient inexplicables dans le dogme de l'expiation, et d'une persuasion intime que la divinité ne peut-être fléchie ou rendue favorable que par l'offrande de tout ce qu'il y a de plus précieux.

SACRIMA. Les Romains appelaient ainsi l'oblation de raisin et de vin nouveau que l'on faisait à Bacchus, pour la conservation des vignes, des tonneaux et du vin lui-même.

SACRUM. Les anciens appelaient ainsi tout ce qui était consacré aux dieux, et que l'on déposait, pour plus de sûreté, dans les temples des dieux qui étaient eux-mêmes des lieux sacrés qu'il était défendu de violer sous les plus grandes peines, ainsi que de toucher à ce qu'ils renfermaient. On appelait aussi *sacrum*, *sacra*, les sacrifices offerts aux dieux, et toutes les cérémonies de leur culte qui étaient du ressort du collége des pontifes, auquel Numa avait attribué l'intendance de tout ce qui concernait la religion. — *Abstemium*, sacrifice sans libation de vin, que faisait, à la manière des Grecs, la reine *Sacrificula*, en l'honneur de Cérès, dans le temple que les Arcadiens avaient élevé à cette déesse sur le mont Palatin.

Voyez pour les dispositions de sacrum, *ou sacrifices chez les Romains, les articles qui les désignent en particulier dans ce Dictionnaire.*

SADBHAVASRI. Déesse du panthéon hindou; elle fut constituée, avec quatre autres déesses, protectrice de la ville de Pravaraséna, dans le Cachemire.

SADIQUIASONADA. Personnage mythologique des Muyscas de la province de Sogamoso en Amérique, qui le regardaient comme leur législateur. Son nom signifie *notre ancêtre* et *notre père*.

SAGA. Déesse de la mythologie scandinave; on dit qu'elle présidait à l'histoire.

SAGAD-ZAWA. Un des dieux qui, suivant les Péruviens, gouvernait le ciel avec Atagouiou.

SAGARA. Personnage mythologique de la cosmogonie hindoue; c'est lui qui donna son nom à la mer appelée *Sâgara* en sanscrit. Il était fils de Vahouka, et souverain d'Avodhya.

SAGARA est aussi le nom du dix-neuvième dieu de la théogonie bouddhique. Il tient le septième rang parmi les 177 rois des dragons qui peuplent les eaux de la mer. Sa forme est celle de ces êtres fantastiques que les Chinois représentent sous les traits de serpents ailés. A force de sainteté, il s'est élevé au degré de bodhisatwa. Son influence est douce et bénigne.

SAGAS. Chants sacrés des scandinaves. Ils sont au nombre de trente-sept, dont treize traitent de la théogonie et de la cosmogonie; vingt-un, des exploits attribués aux héros mythologiques.

SAGESSE. Il ne paraît pas que les anciens aient fait de la sagesse, une déesse à part : mais ils l'avaient personnifiée, le plus souvent sous la figure de *Minerve*, déesse de la sagesse. Son symbole ordinaire était la chouette, oiseau qui voit dans les ténèbres, ce qui marque que la vraie sagesse n'est jamais endormie. Les Lacédémoniens représentaient la sagesse sous la figure d'un jeune homme qui a quatre mains et quatre oreilles, un carquois à son côté, et en sa main droite une flûte. Ces quatre mains semblent désigner que la vraie sagesse est toujours dans l'activité; les quatre oreilles, qu'elle reçoit volontiers des conseils; la flûte et le carquois, qu'elle doit se trouver partout, au milieu des armées comme dans les plaisirs. Au reste, Minerve était prise ordinairement pour la déesse de la sagesse.

SAGITTAIRE. Constellation, qui est le neuvième signe du zodiaque. Quelques écrivains disent que le sagittaire est *Chiron* le Centaure; d'autres, que c'est *Crocus*, fils d'Euphème, nourrice des Muses; qu'il demeurait sur le Parnasse, et faisait son plaisir et son occupation de la chasse; qu'après sa mort, à la prière des Muses, il fut placé parmi les astres.

SAGOTRAKAVOCHNA. Dieu hindou, né du sang qui découla d'une tête coupée de Brahmâ. Il est doué de cinq cents têtes et de mille bras.

SAHADJANYA. Nom d'une *apsara* ou nymphe céleste dans la mythologie hindoue.

SAI-NO-KAVARA. Purgatoire où sont confinées les âmes des petits enfants, suivant la croyance des Japonais. Il est situé dans le lac Fakone, et il est marqué par un monceau de pierres en forme de pyramide. Les passants peuvent les soulager en jetant dans l'eau des papiers que leur fournissent les prêtres à prix d'argent. Lorsque l'eau a effacé les noms des dieux et des Kamis qui sont inscrits sur le papier, les âmes des enfants éprouvent un grand soulagement et une rédemption entière.

SAIR. L'un des étages de l'enfer, d'après

es musulmans; c'est celui qui est destiné ux sabéens ou adorateurs des astres.

SAIS. Ancienne ville de la basse Egypte, ans le nome de son nom, à deux schoènes u Nil. Elle avait un temple dédié à Neith, u la sagesse, qui était très-célèbre. Les recs croyaient reconnaître Minerve dans eith, et ils regardaient ses prêtres comme s plus savants de tous ceux de l'Egypte. Plutarque (*De Isid. et Osir.*) rapporte inscription gravée sous le portique du fa- eux temple de Minerve : « Je suis tout e qui a existé, tout ce qui est, tout ce qui era, et aucun des mortels n'a encore levé voile qui me couvre. »

SAISONS. Les anciens avaient personnifié s saisons : les Grecs les représentaient en mmes, parce que le mot grec ὥρα est du enre féminin. Les Romains qui appelaient s saisons, *anni tempora*, du genre neutre, s représentaient souvent par de jeunes arçons qui avaient des ailes, ou par de ès-petits enfants sans ailes, portant les ttributs particuliers à chaque saison. Le *rintemps* est couronné de fleurs, tient un abri, qui naît en cette saison, ou une corne abondance; quelquefois il est auprès d'un rbrisseau qui porte des feuilles et des ra- eaux. L'*été* est couronné d'épis de blé; il ent d'une main un faisceau d'épis, et de autre une faucille. L'*Automne* a dans ses ains un vase plein de fruits, et une grappe e raisin, ou un panier de fruits sur la tête. *'hiver*, drapé, chauffé, ayant la tête voilée, ent d'une main quelques fruits secs et ri- es, et de l'autre, un lièvre, ou des oiseaux quatiques.

Les plus anciens Grecs n'en comptaient ue deux (PAUSAN., lib. VIII, p. 664). Le culpteur Baticlès avait sculpté deux Sai- ons et deux Grâces sur le trône d'Apollon Amycle. (PAUSAN., lib. III.) Ensuite on en ompta trois appelées *Eunomie*, *Irène* et *Dicée*, ou le *Printemps*, *l'Automne* et l'*hiver*. hidias ne sculpta que trois Saisons sur le ône de Jupiter Olympien. Il croit que la énération des pythagoriciens pour le nom- re quatre, qu'ils croyaient être la cause de ous les effets et de toutes les productions e la nature, leur a fait créer quatre saisons. On en voit toujours quatre sur les monu- ents postérieurs à cette époque.

SAIVO. Dieux de la quatrième classe, hez les Lapons; ils habitaient sous la pre- nière superficie de la terre. Les Lapons onnaient le même nom à des lieux sacrés, itués sous la terre et qui étaient pour eux omme des champs Elysées. Ils les croyaient abités par des hommes qui jouissaient de a félicité, et dont tous les désirs étaient ac- omplis.

SAIVO-AIMO. Le plus saint et le plus au- uste de tous les *Saivo* des Lapons; ce lieu tait unique, à la différence des autres Saïvo u lieux sacrés et mystérieux qui étaient en rès-grand nombre.

SAIVO-GADZE. Esprits mystérieux et invi- ibles des Lapons, qui se révélaient aux magi- iens, et leur apprenaient les choses cachées.

SAIVO-GUELLE. Serpent fabuleux des montagnes, que les Lapons cherchaient à avoir pour protecteur. Tous les sorciers de cette contrée qui prétendaient avoir fait le voyage de l'autre monde, se sont accordés à dire que les Saïvo-Guellé, évoqués par leurs chansons et par le bruit de leur tambour, leur avaient apparu au moment du départ, et que, les ayant pris sur leur croupe, ils les avaient portés dans le Jabmé-Aimo.

SAIVO-LODDE. Oiseaux sacrés des mon- tagnes, êtres mystérieux dont les Lapons prétendaient se faire assister dans leurs opérations magiques.

SAIVO-NIEIDE. Divinités laponnes; c'é- taient les femmes et les enfants des *Saïvo- Olmak*.

SAIVO-OLMAK. Dieux tutélaires des mon- tagnes, chez les Lapons, qui les regardaient comme des êtres d'une nature bien plus parfaite que la nôtre, et jouissant d'un sort et d'une condition beaucoup plus heureux. Ils étaient aussi très-habiles dans tous les arts, et particulièrement dans l'art magique.

SAIVO-SARVA. Renne fantastique, sur lequel montait le magicien lapon qui entre- prenait le voyage de l'autre monde. Ce gé- nie le défendait contre les Sarva du Jabmé- Aimo, qui voulaient s'opposer au succès de son voyage.

SAKAKOLA. Un des vingt et un enfers des Hindous.

SAKEA. Fête célèbre des Cappadociens, qui se célébrait à Zéla et dans la Cappadoce avec grand appareil, en mémoire de l'expul- sion des *Sagues*; c'est le nom que les Per- sans donnaient aux *Scythes*. On célébrait la même fête en Perse, dans tous les lieux où l'on avait reçu le culte d'Anaïtis; on don- nait ce jour-là de grands repas, dans les- quels les hommes et les femmes croyaient honorer la déesse en buvant sans ménage- ment. Ctésias (*Hist. de Perse*, lib. II) a parlé du Sakea des Persans, et Bérose appelle de même les Saturnales qui se célébraient à Babylone le 16 du mois loüs. Dans cette fête on donnait le nom de zoguane à l'es- clave qui y faisait le personnage du roi.

SAKIA. Idole que les Adites, ancien peu- ple de l'Arabie, invoquaient pour obtenir de la pluie.

SAKOUTI. Dieu des Japonais, auquel ils attribuent le pouvoir de guérir les maladies.

SAKRA. Un des surnoms d'*Indra*, dieu du ciel visible chez les Indous.

SAKRIDAGAMIS. Ames ou esprits qui, suivant les bouddhistes, sont en voie de parvenir à la béatitude finale; ils sont affran- chis des six classes d'erreurs attachées à l'action des sens et aux désirs qui en naissent. Quand ils seront nés une fois parmi les hom- mes et une fois parmi les dieux, ils séjour- neront mille Kalpas dans le nirvana, et possé- deront ensuite la souveraine intelligence.

SAKTI. On donne ce nom, dans la mytho- logie hindoue, à la puissance d'un dieu qui est personnifiée sous la forme d'une déesse, son épouse. Tout le corps des déesses et des nymphes de chaque ordre est considéré

comme dérivé de la même source. C'est dans l'esprit de cette doctrine que les Saktas adorent actuellement la fille et la femme d'un brahmane, ce qui les a conduits aux plus honteuses lubricités.

SAKTI-POUDJA, c'est-à-dire *adoration* ou *sacrifice à Sakti*. Cérémonies abominables auxquelles prennent part les *Saktyas*, branche la plus corrompue des *Saktas* hindous.

SAKYA, SAKYA-MOUNI, ou SAKYA-SINHA. Nom du *Bouddha* de l'époque actuelle. C'est celui qui est le plus vénéré par les bouddhistes, dont il est regardé comme le fondateur.

SALACIA était femme de Neptune, selon saint Augustin (*De civitate Dei*, VII, 22), et l'une des divinités de la mer, ainsi nommée de *l'eau salée*. Un vieux glossaire explique *Salacie* par *Amphitrite* et *Néréide*. Festus dit que c'était la déesse de l'eau ; que l'on croyait qu'elle donnait le mouvement à la mer; que les poëtes prenaient Salacie pour l'eau. Suivant quelques-uns, c'est la personnification du *reflux de la mer;* Vénilie en est le flux.

SALAGRAMA. Petite pierre extrêmement vénérée dans l'Inde; les brahmanes la regardent comme une métamorphose de Vichnou; et comme ils en remarquent de neuf nuances différentes, ils disent qu'elles se rapportent aux neuf incarnations de Vichnou, qui ont déjà eu lieu. C'est une sorte de coquille pétrifiée dans le genre des ammonites.

SALAKA-POUROUCHAS. Personnages sacrés des Djaïnas, au nombre de soixante-trois.

SALAMBO. Déesse des Babyloniens. C'était la *Vénus* des Babyloniens. Ce nom n'était pourtant ni babylonien, ni syrien. C'étaient les Macédoniens qui le formèrent depuis qu'Alexandre eut établi son empire en Asie. Ils le formèrent de *σαπδος agitation*, parce qu'elle met l'esprit dans une agitation continuelle, et encore parce qu'elle courait de tous côtés, pleurant Adonis. C'est la quatrième Vénus dont parle Cicéron (*De nat. deor.*, l. III), adorée à Tyr et en Syrie, et nommée *Astarta*. La fête de cette déesse était célébrée avec de grandes marques de deuil.

SALEMA. Idole que les Adites, ancienne tribu arabe, invoquaient pour obtenir la conservation de la santé.

SALÉTÉ. Déesse égyptienne, fille du Nil. Elle était honorée principalement à Saïs.

SALIENNES (VIERGES). Filles que l'on payait pour servir le pontife à l'autel, avec les Saliens. Elles portaient comme ces derniers l'*apex* et le *paludamentum*, ou *manteau de pourpre*. Festus nous apprend ces détails, les seuls qui nous soient parvenus sur les Saliennes.

SALIENS. Prêtres de Mars, ainsi appelés parce qu'ils sautaient et dansaient dans leurs cérémonies (*Salii* de *salire, sauter*). Ils furent institués par Numa (LIV., lib. I, 20) au nombre de douze. « Ils sautent, dit Denys d'Halicarnasse (lib. II), et chantent en l'honneur des dieux belliqueux. Leur solennité est au mois de mars, et se célèbre pendant plusieurs jours aux dépens de la république. Ils vont en dansant par la ville, au marché, au Capitole, et en d'autres lieux publics et particuliers. Ils sont vêtus de tuniques de diverses couleurs, avec de larges ceintures ornées de bronze; ils portent la toge brodée de pourpre, appelée *trabea*, et l'*apex*, ou bonnet qui s'élève en cône. Ils ont tous l'épée; ils tiennent de la main droite une lance ou un bâton, et de la gauche, les boucliers nommés *ancilia*. »

Les seuls fils des patriciens pouvaient être admis dans le collége des Saliens; on les recevait fort jeunes, mais ils devaient avoir leur père et leur mère. Marc-Aurèle y fut reçu à l'âge de dix-huit ans.

Les Saliens, en parcourant toute la ville, chantaient des vers appelés *assamenta*, qui étaient si surannés, que du temps d'Horace on pouvait à peine les entendre, et qui contenaient l'éloge de Mamurius. Ils y joignaient d'autres vers qui renfermaient les louanges de plusieurs divinités, Vénus exceptée, et des grands hommes de la république. Après leur course, ils rapportaient les boucliers au temple de Mars, où ils faisaient un festin magnifique.

Les Saliens avaient existé en collége dans d'autres villes d'Italie, avant d'être établis à Rome. Hercule avait eu ses Saliens plus anciennement que Mars. Il est fait mention, dans les anciens auteurs, de plusieurs autres Saliens, des Saliens palatins ou quirinaux, qui faisaient leurs cérémonies sur le mont Palatin et sur le Quirinal; des Saliens palloriens ou pavoriens, consacrés aux dieux de la Peur et de la Pâleur. On en trouve enfin qui sont appelés *Antonini*, *Augustales*, *Adrianales*. C'étaient des prêtres consacrés au culte de ces empereurs, après leur apothéose.

Les filles des Saliens ne pouvaient être prises pour être vestales.

Seul de tous les anciens écrivains, Denys d'Halicarnasse nomme la *trabea* parmi les vêtements des Saliens. Plutarque (*Numæ vita*) et Tite-Live (I, 20) ne parlent que de la tunique ornée de pourpre, et non de l'espèce de toge appelée *trabea*, vêtement incommode pour la danse à laquelle se livraient les Saliens dans leurs cérémonies et dans leurs excursions.

On distinguait plusieurs classes de Saliens. 1° Les *Albini*, institués par Tarquin, et peut-être ainsi nommés parce qu'ils avaient une chapelle sur le mont Albain. 2° Les *Antoniani*, ceux qui furent établis en l'honneur de Caracalla. 3° Les *Collini;* ils avaient pour fondateur Tullus Hostilius, qui, sur le point de livrer une bataille aux Sabins, fit vœu, selon Denys d'Halicarnasse, de doubler le nombre des Saliens. Ils avaient un temple sur le mont Quirinal, d'où leur vient le nom de *Quirinales* ou *Agonales*. 4° Les *Palatini;* c'étaient les plus anciens, et les mêmes que Numa avait institués pour faire le service du dieu Mars sur le mont Palatin.

SALISATORES. Nom qui était donné à ceux qui prédisaient l'avenir d'après les palpitations des victimes. Les anciens, superstitieux à l'excès, tiraient des présages

le tout, et même des plus légers mouvements.

SALISUBSULES (de *salire* et *subsilire*, *sauter*). Nom générique que les Romains donnaient à tous ceux qui chantaient et dansaient au son de la flûte, comme cela se pratiquait dans les sacrifices offerts à Hercule. On les appelait *saliens* et *saliteurs*.

On donnait aussi au dieu Mars le nom de *Salisubsule*, à cause des danses des Saliens.

SALMACIS. Fontaine de Carie, près d'Halicarnasse, laquelle avait la réputation de rendre mous et efféminés ceux qui s'y baignaient.

SALMASTI. Mauvais esprit, redouté des Karatchaï, tribu tartare. Il est du sexe féminin, porte de longs cheveux, et habite une forêt.

SALMONÉE. Frère de Sisyphe, était fils d'Eole, et petit-fils d'Hellen. Ayant conquis toute l'Elide, jusqu'aux rives de l'Alphée, il eut la témérité de vouloir passer pour un dieu. Pour cet effet, il fit construire un pont d'airain, qui traversait une grande partie de la capitale, sur lequel il faisait rouler un chariot qui imitait le bruit du tonnerre; il lançait de là des torches allumées sur quelques malheureux, qu'il faisait tuer à l'instant, pour inspirer plus de terreur à ses sujets. « J'ai vu, dit Ænée (VIRG., *Æneid.*, VI), dans les horreurs d'un cruel supplice, l'impie *Salmonée* qui eut l'audace de vouloir imiter la foudre du maître des dieux. Armé de feux, ce prince, d'un air triomphant, parcourait sur son char la ville d'Elis, exigeant de ses sujets les mêmes honneurs que l'on rend aux immortels; insensé, qui, par le vain bruit de ses chevaux et de son pont d'airain, croyait contrefaire un bruit inimitable. Mais Jupiter lança sur lui la véritable foudre, l'investit de flammes (ce n'étaient pas de vains flambeaux) et le précipita dans l'abîme du Tartare. » Homère a cependant appelé Salmonée un homme sans reproches; sur quoi son commentateur Eustathe dit que c'était un excellent mécanicien, qui trouva le moyen d'imiter la foudre. Le reste est une fable des poëtes.

SALSABIL ou SELSEBIL. Nom d'un des fleuves du paradis, suivant les musulmans; ce mot signifie du *vin* ou du *lait*.

SALSAIL ou SELSAIL. Ange qui, d'après les musulmans, gouverne le quatrième ciel.

SALTIBANA. Déesse ou génie femelle adorée dans le Tonquin.

SALUS, ou la SANTÉ. Les Romains en avaient fait une divinité, à laquelle ils consacrèrent plusieurs temples dans Rome. Elle eut aussi un collége particulier de prêtres, uniquement destinés à son culte, qui, seuls, avaient le privilége de voir la statue de la déesse. Ils prétendaient aussi être seuls en droit de demander aux dieux la santé des particuliers et de tout l'Etat. Ils prenaient les augures de la Santé en grande solennité et avec beaucoup de cérémonies. Il fallait pour cela que, pendant l'année, il ne fût parti de Rome aucune armée, et qu'on jouît d'une profonde paix; d'où il arrivait qu'on était bien souvent sans prendre les augures de Santé. Dans les sacrifices qu'on faisait à la déesse, on observait entre autres cérémonies de jeter des morceaux de pâte, que les prêtres envoyaient, disaient-ils, à Aréthuse en Sicile.

La déesse Salus avait sur le mont Quirinal un temple bâti par C. Junius Bubulcus. Elle était confondue souvent avec *Hygie*, fille d'Esculape. On représentait cette déesse sous la figure d'une jeune personne assise sur un trône, couronnée d'herbes médicinales, tenant une patère de la main droite et un serpent de la gauche. Près d'elle était un autel, environné d'un serpent faisant un cercle, et dont la tête était relevée au-dessus de l'autel.

SALUTAIRE. Les Romains donnaient ce nom à plusieurs divinités. Le dieu Salutaire (*Salutaris*) était *Pluton;* on l'appelait ainsi lorsqu'il rendait une ombre à la vie, ou qu'il lui faisait part de la divinité. Quand les dieux avaient résolu de rendre un mortel à la lumière, Pluton laissait tomber de son urne, sur l'ombre privilégiée, quelques gouttes de nectar. C'est de là qu'il est quelquefois représenté la tête surmontée d'un vase recourbé dans le haut en forme de cucurbite. Claudien reconnaît ce pouvoir dans le roi des ombres; il l'invoque comme l'arbitre des destinées humaines, le maître de la fertilisation et de la reproduction des germes, etc. La déesse Salutaire était *Isis*. Elle porte ce nom dans différentes inscriptions, probablement parce qu'on croyait qu'elle révélait aux malades, durant le sommeil, les remèdes qui pouvaient les guérir.

SALUTIGÈRES. Dieux subalternes dont parle Apulée, et qui servaient de messagers et d'interprètes aux divinités supérieures, comme les esclaves à qui Plaute donne le même nom, et dont la fonction était d'aller saluer de la part de leur maître, et de faire tous les messages de ce genre.

SAMANTABHADRA. Un des cinq *Bodhisatwas*, qui, suivant les bouddhistes du Népal, sont issus immédiatement des cinq bouddhas principaux. Samantabhadra est considéré comme le fils spirituel de Vairotchana; il s'est manifesté sur la terre sous la forme de pavillon au sommet d'une montagne.

SAMBARA. Nom d'un *daitya* ou démon de la mythologie hindoue.

SAMBETHON. *Sibylle* que saint Justin appelle *la Chaldéenne*, et qu'il dit fille de Bérose, l'historien, et d'Erimanthe, femme distinguée par sa naissance. Elle reçut sous ce nom les honneurs divins.

SAMBHOU. Un des noms de *Siva*, troisième dieu de la triade indienne.

SAMBIAN-PONGO, ou mieux *Nzambianpongou*. Nom sous lequel les habitants du Congo et du Loango en Afrique rendent un culte au dieu suprême.

SAMHAIL. Nom de l'ange qui, suivant les musulmans, gouverne le sixième ciel.

SAMHATA. L'un des vingt-et-un *narakas* ou enfers, suivant les Hindous.

SAMIENNE. *Junon* était en grande vénération à *Samos*, parce que les habitants croyaient que cette déesse était née dans leur île, sur les bords du fleuve Imbrasus, et sous un saule qu'ils montraient dans l'enceinte du temple, consacré à cette déesse. Ce temple avait été bâti, disait-on, par les Argonautes, qui y avaient transporté d'Argos la statue de la déesse.

SAMIQUES. Fêtes que les habitants de l'Elide célébraient sous les auspices de Neptune; elles avaient lieu pendant les trêves qui précédaient l'ouverture des jeux olympiques. Les Théories descendaient du mont Macistia (aujourd'hui Agoulitza), pour se rendre à cette solennité.

SAM-KAI. Ce sont trois frères qui figurent parmi les dieux inférieurs, révérés par les Chinois de Batavia.

SAMOLE. Herbe sacrée des Gaulois; elle croissait dans les lieux humides. Il fallait la cueillir à jeun de la main gauche, et sans la regarder. Il n'était pas permis de la mettre autre part que dans les canaux où les animaux allaient boire, et il fallait la broyer auparavant. Moyennant toutes ces précautions superstitieuses, les Gaulois croyaient que cette herbe avait de grandes vertus contre les maladies des animaux, surtout des bœufs et des pourceaux.

SAMOS. Ile de la Méditerranée, sur la côte de l'Asie Mineure, entre l'Ionie à l'orient, et l'île d'Icaria, aujourd'hui Nicarie, au couchant, au midi du golfe d'Ephèse. Samos était le centre des plaisirs; tout y respirait la molle oisiveté; les richesses de la nature y fleurissaient deux fois chaque année; les figues et les raisins, les roses et les plus belles fleurs y renaissaient presque aussitôt qu'on les cueillait. *In ea insula*, dit Athénée, *bis anno ficus, uvas, mala, rosas, nasci narrat Aethlius*. Pline parle des grenades de cette île, dont les unes avaient les grains rouges et les autres blancs; le gibier était meilleur que dans aucun autre pays. Les routes publiques et les rues des villes étaient ombragées de ces saules de l'Ombrie, aussi agréables par leur feuillage que par leur verdure.

Tous les jours se passaient à Samos en fêtes galantes; les insulaires allaient ensemble au temple de Junon, et s'y rendaient en habillements pompeux, ayant des tuniques blanches comme la neige et traînantes jusqu'à terre; leurs cheveux bouclés, et négligemment épars sur leurs épaules noués avec des tresses d'or, voltigeaient au souffle du vent.

Il serait difficile d'exprimer quels étaient dans cette île l'excès du luxe et le dérèglement des mœurs. Plutarque dit qu'il y avait un lieu nommé les *Jardins de Samos*, *Samiorum flores*, où les habitants se rendaient pour y goûter tous les plaisirs que pouvait imaginer l'obscénité la plus outrée: *Samios plusquam credibile est luxu corruptos!*

Enfin Junon, protectrice de Samos, y avait un temple rempli de tant de richesses, que, dans peu de temps, il ne s'y trouva plus de place pour les tableaux et pour les statues. Hérodote samien, cité dans Athénée (*Deipn.*, *l.* xv), comme l'auteur d'un livre qui traitait de toutes les curiosités de Samos, assure que ce temple était l'ouvrage des Cariens et des nymphes, car les Cariens ont été possesseurs de cette île.

SAMOTHES. Si l'on croit les histoires fabuleuses d'Angleterre, Samothès est le même que *Mosoch* ou *Mesech*, dont elles font le fils aîné de Japhet, quoique des sept enfants de ce patriarche, ce ne soit que le sixième dans Moïse. Ce fut, dit-on, le fondateur des Celtes. Il plaça le siége de sa domination le long du Pont-Euxin et sur les bords du Thermodoon. Il l'étendit dans cette partie de l'Europe, qui portait le nom de Gaule celtique, que bornaient le Rhin et les Pyrénées, et qui comprenait aussi l'île de la Grande-Bretagne, dans laquelle il conduisit les premières colonies qui les peuplèrent, et qui pour cela fut appelée Samothea.

C'est encore le *Dis* ou le *Pluton* des anciens païens; car César (*De bello Gall.*, liv. *vi*), rapporte que les Gaulois se disaient les fils de *Dis*, et que c'était la tradition des Druides.

SAMPATI. Oiseau fabuleux, roi des vautours, qui figure dans le Ramayana. Il était fils de Garouda, d'autres disent d'Arouna et frère de *Djatayou*. C'est lui qui indiqua à Hanouman la retraite où Sitâ était tenue enfermée par Ravana, tyran de Lanka. Voulant un jour essayer avec Djatayou la force de ses ailes, il vola trop près du soleil, et eut les ailes brûlées.

SAMPAT-PRADA. Déesse des bouddhistes du Népâl; elle est considérée comme la distributrice des richesses, et on la confond quelquefois avec *Vasoudhara*, la *Terre*.

SAMPRATAPANA. Séjour des douleurs, un des vingt-et-un *narakas* ou enfers de la mythologie hindoue.

SAMPSA. Dieu des Finnois. Il cultive les arbres et veille à leur prospérité, avec Pellervoinen, son père. Cependant il exerce moins leur action sur les forêts proprement dites que sur les vergers et les terres livrées à l'agriculture.

SAM-SAI. Dieu adoré par les Siamois et les Péguans.

SAM-SIN. Dieu adoré par les Coréens comme le créateur du genre humain.

SAMVARA. Divinité adorée par les bouddhistes du Népâl.

SANCES. Nom du dieu que les Romains honoraient aussi sous le nom de *deus fidius*, *dieu de la foi*, et qui était reconnu des uns pour *Hercule*, comme l'enseigne Varron. On a trouvé plusieurs inscriptions où on lit: *Sanco, deus fidius*. On lit entre autres un marbre qu'on voit à Tibur, sur lequel ces paroles sont gravées: *Sanco sancto deo Fidio* [illegible]

SANCUS est un nom sabin, le même que *Sabus*, père de Sabinus, qui donna son nom aux Sabins. Ces peuples le reconnaissaient pour dieu. Quand ils furent admis dans Rome, ils y transportèrent leur dieu Sancus,

t les Romains lui bâtirent un temple auprès c celui de Quirinus. Outre ce nom, on l'appela *Sangus, Sanctus et Fidius.* Tite-Live le omme simplement Sancus, et le met au ombre des *semones*, c'est-à-dire *des demi-ommes.* C'était ainsi que les Romains apelaient certains dieux qu'ils ne croyaient as dignes du ciel, mais qu'ils regardaient u-dessus des hommes ordinaires. C'est en : sens qu'il faut entendre cet endroit de ite-Live, *bona semoni Sanco censuerunt onsecranda :* Ovide dans les *Fastes*, fait iention de tous ces détails :

Quærebam nonas Sanco Fidiove referrem.

SANDES. Dieu adoré autrefois par les lèdes et les Perses. C'était sans doute le ième que le *Soleil;* cependant Agathias dit, 'après Bérose, que c'était *Hercule.*

SANDHI-PENNOU. Dieu des limites, chez :s Khonds, peuple indien de la côte d'Oris-ı. Il est sans doute regardé comme une ıanifestation de *Béra-Pennou*, dieu de la ·rre, car on l'adore avec les mêmes rites.

SANDHYA. Fille de Brahmâ, dans la myıologie hindoue. Voici comme sa naissance st racontée. Brahmâ, étant poursuivi de près ar les géants et sur le point de tomber ene leurs mains, fut obligé, pour leur échaper, de quitter le corps qu'il avait nouvelement pris. Cette dépouille divine donna être à une jeune fille.

SANDJIVANA. L'un des vingt-un *narakas* u enfers de la mythologie hindoue.

SANEUS ou SANETUS. Nom d'*Hercule* chez :s Sabins.

SANG (JOUR DE). On appelait ainsi, chez :s Romains, certaines fêtes de Cybèle et de ellone, dans lesquelles leurs prêtres furieux e couvraient de sang, en se faisant des inisions par tout le corps.

SANGAR. Fleuve de Phrygie, père de la elle *Sangaride*, qui fit oublier au jeune Atys on attachement pour Cybèle, et qui fut ause de la mort de son amant. Pausanias it Sangaride mère d'Atys, au lieu de son mante, et rapporte un conte que l'on débiıt à Pessinunte sur Sangaride. Cette nymhe ayant vu le premier amandier que la :rre eût produit, y cueillit des amandes, et :s mit dans son sein; aussitôt les amandes isparurent, et Sangaride se sentit grosse; lle accoucha d'un fils, que l'on exposa dans :s bois, et qui fut nourri par une chèvre; il 'appela Atys.

SANGARIDE. Fille du fleuve *Sangar.*

SANGUE-HAARA, c'est-à-dire *lune blanche.* Fête que les Tartares Bouriates célèbrent ans l'automne. Ils égorgent alors des bœufs, es moutons et des boucs en l'honneur de :ur Nouguit ou Nogat, idole faite avec des hiffons de drap, et qu'ils suspendent à une etite tente.

SAN-HOANG. Les trois puissances producrices, selon la cosmogonie chinoise. Ce sont *ciel, la terre* et *l'homme;* ils succédèrent Pan-Kou. Chacune de ces trois puissances st un assemblage de moules particuliers, ù se forment des êtres analogues à cette puissance, et qui peuvent se modifier, se transformer, passer dans une classe inférieure ou supérieure.

SANI. Dieu terrible, qui, dans la mythologie hindoue, préside à la planète de Saturne; c'est pourquoi le *samedi* est appelé de son nom, *Sanivara.* Il est fils de Sourya, le soleil, et de Tchhayâ; on le représente vêtu de noir et monté sur un vautour. Il a quatre bras; d'une main il tient une flèche, de l'autre un javelot, de la troisième un arc, et de la quatrième il bénit. Les Indiens redoutent son influence maligne, et cherchent à l'apaiser par des cérémonies et des sacrifices.

SANKARCHANA. Personnage mythologique des Bhagavatas; il est émané de Vasoudéva, considéré comme étant le même que Vichnou. Les Vaichnavas plus orthodoxes considèrent Vasoudéva comme Krichna, et Sankarchana comme Bala-Rama, son frère.

SANKRANTI. Les Hindous appellent ainsi l'entrée du soleil dans un nouveau signe du zodiaque. Chacune de ces époques, qui se renouvellent douze fois par an, est, pour les dévots hindous, un jour de fête, où ils font de bonnes œuvres, et offrent des sacrifices. Les Sankrantis, qui commencent les quatre saisons, sont les plus solennels, et ils sont fêtés généralement par tout le monde.

SAN-LANG. Nom d'une idole adorée par les Chinois.

SANNO. Dieu des montagnes, chez les Japonais. Son image est exposée pendant dix jours.

SAOS ou SAOSIS. Nom du *soleil* adoré comme un dieu par les Babyloniens et les Syriens, qui lui associaient la déesse *Némanoun, la lune* (en hébreu *Lebanoun*).

SAOTAS ou SAOTES, c'est-à-dire *sauveur. Bacchus* avait sous ce nom un autel à Trézène. On avait également érigé à Tespie une statue à Jupiter Saotès, en mémoire de ce qu'il avait délivré cette ville d'un dragon terrible.

SAPAN-DAIKE. Fête de l'eau, chez les Pégouans. Le roi et la reine se jettent mutuellement de l'eau de rose. La cour, la noblesse, les gens de guerre, le peuple même, les imitent; quelquefois on s'arrose tout simplement de l'eau du fleuve.

SAPANDOMAD. Un des sept *Amschaspands* ou bons génies créés par Ormuzd. Il préside à la terre. C'est aussi un des cinq génies femelles qui président aux cinq jours épagomènes.

SAPHO fit le saut de Leucade pour se guérir de son amour pour Phaon (SUID., ΣΑΦΩ).

SAPODIGUER. Un des sept mauvais génies créés par Ahriman pour les opposer aux Amschaspands créés par Ormuzd.

SARADA. Un des noms de *Saraswati*, déesse hindoue de l'éloquence. On le donne aussi à *Dourgâ*, épouse de Siva.

SARADUS, SARDUS ou SARDON. Fils de Macéris, qui porta en Egypte et en Libye le surnom d'*Hercule.* C'est lui qui mena une colonie de Libyens dans l'île, qui de son nom, fût appelée *Sardaigne.* On lui érigea des

statues dans cette île, avec l'inscription suivante : SARDUS PATER (SOLIN., c. 4). Servius ajoute qu'il y avait aussi un temple célèbre, dédié à Sardus.

SARAKKA. Déesse des Lapons, fille de Maderakka, et sœur de Juksakka et d'Uksakka. Il n'y avait aucune déesse qui reçut autant qu'elle les hommages des Lapons, et en qui ils eussent plus de confiance. Aussi ils mettaient son siége près du foyer, et, dans leurs repas, ils ne manquaient pas de l'honorer, et, contre la coutume, ils lui offraient des sacrifices sans consulter le tambour magique. C'est pourquoi elle avait quelquefois une petite cabane, comme une espèce de chapelle auprès de la hutte du Lapon.

SARASWATA. Personnage mythologique des Hindous ; c'est un brahmane qui provint indirectement de la rivière *Saraswati* personnifiée.

SARASWATI. Une des grandes déesses du panthéon hindou. Elle est en même temps la fille et l'épouse du Brahmâ. D'autres légendes disent que Saraswati était la sœur de ce dieu, et qu'elle devint son épouse; elle aurait ainsi une grande analogie avec la Junon des Grecs.

Saraswati est communément considérée comme la déesse de l'éloquence et des beaux-arts. Dans le *Véda*, elle est la déesse des eaux et de la parole ; elle y est considérée comme la protectrice des hommes qui sacrifient, comme la déesse de la fécondité, la source intarissable des biens, la dispensatrice de toutes les choses excellentes. On l'invoquait au moment de la naissance de l'enfant. Elle présidait au courant des fleuves et des rivières.

Saraswati est encore, sous le nom de *Brahmani*, une des huit *Matris*, ou premières mères de la terre, femmes des grands Vasous, gouverneurs des huit régions du monde.

SARDORNE. Divinité celtique, que l'on croit correspondre au *Saturne* des Latins.

SARI-HARA-BRAMA. Nom sous lequel la trinité hindoue est adorée sur la côte d'Orissa.

On le représente sous la figure d'un homme à trois têtes.

SARIKA. Déesse indienne qui est protectrice de la ville de Saritaka, dans le Kachemyr.

SARISANG. Un des principaux dieux de l'île Formose. Il habite le Nord, et le bon génie Tamagisange réside au Sud. Sarisang est un dieu méchant et fort lait ; il travaille sans cesse à enlaidir aussi les hommes.

SARNGUIN, *celui qui porte un arc*. Dénomination de *Siva*, prise de son arc terrible.

SARON. Ancien roi de Trézène, aimait passionnément la chasse : un jour qu'il chassait un cerf, il le pousuivit jusqu'au bord de la mer. Le cerf s'étant jeté à la nage, il se jeta après lui ; et se laissant emporter à son ardeur, il se trouva insensiblement en hautemer, où, épuisé de forces, et ne pouvant plus lutter contre les flots, il se noya. Son corps fut rapporté dans le bois sacré de Diane, et inhumé dans le parvis du temple. Cette aventure fit donner le nom de *golfe Saronique* au bras de mer qui le vit périr, proche de Corinthe. Quant à Saron, il fut mis au rang des dieux de la mer par ses peuples, et dans la suite, il devint le dieu tutélaire des gens de mer.

SARONIA. Fête que l'on célébrait tous les ans à Trézène, en l'honneur de *Diane*, aussi appelée *Saronida*, peut-être parce que le roi *Saron* fut inhumé dans son temple.

SARONIDES. Seconde classe de *Druides* chez les Gaulois; ils étaient aussi nommés *Bardes*. Ils jouaient des instruments, et chantaient à la tête des armées, avant et après les combats, pour exciter et louer la valeur des soldats, ou blâmer ceux qui avaient trahi leur devoir. Le premier et originairement l'unique collége des Saronides était entre Chartres et Dreux ; c'était aussi le chef-lieu des Druides, et l'on en voit encore des vestiges.

SARONIES. Les mêmes fêtes que les *Saronia*.

SARPAS. Les dieux *serpents*, célèbres dans la mythologie hindoue. Ils étaient fils de Kasiapa et de sa femme Kadrou. Ils étaient inférieurs aux serpents Nagas.

SARPASATRI. Sacrifice de serpents, dans la mythologie hindoue; non pas qu'on ait jamais immolé réellement cette espèce d'animaux sur les autels, mais les Indiens donnent ce nom à la grande destruction des serpents, ordonnée par le roi Djanamédjaya, pour satisfaire les mânes de son père tué par un serpent.

SARPEDON. Promontoire de la Cilicie. C'est de lui qu'*Apollon* avait pris le nom de *Sarpedonius*. Il y avait à Eleusis, selon Zosime (liv. I, ch. 57), un temple d'*Apollon Sarpédonien*, et dans le temple un oracle. Strabon dit la même chose de Diane, sans néanmoins marquer que ce temple fût à Séleucie. Il y a aussi, dans la Cilicie, dit-il (lib. XIV, p. 676), un temple de *Diane Sarpedonienne*, avec un oracle.

SARPEDON. Fils de Jupiter et d'Europe, et frère de Minos et de Rhadamante. Il disputa à son aîné la couronne de Crète ; mais ayant été vaincu, il fut obligé de sortir de l'île, et mena une colonie de Crétois dans l'Asie Mineure, où il se forma un petit royaume qu'il gouverna paisiblement. Il ne faut pas confondre ce prince avec le suivant.

SARPÉDON, fils de Jupiter, était un homme querelleur, qui se jouait, dit-on, de la vie des hommes et qui tuait tous ceux qu'il pouvait surprendre. Hercule en délivra le monde.

SARPÉDON, fils de Jupiter et de Laodamie, régnait dans cette partie de la Lycie que le Xanthe arrose, et rendait son état florissant, dit Homère (*Iliad.*, XV), par sa justice et par sa valeur. Il vint au secours du roi Priam avec de nombreuses troupes, et fut un des plus forts remparts de la ville de Troie. Il s'avance contre Patrocle, qui faisait fuir les Troyens, et veut le combattre. Jupiter, voyant son fils prêt à succomber sous

les efforts de Patrocle, est touché de compassion. Il sait que la destinée a condamné Sarpédon à périr en ce moment; il délibère cependant s'il ne l'arrachera pas à la mort, et s'il n'éludera pas, pour cette fois, les décrets du Destin. Sur les remontrances de Junon, il se détermine à céder; mais en même temps il fait tomber sur la terre une pluie de sang, pour honorer la mort de ce cher fils. Après que Sarpédon a été tué, on livre un grand combat autour de son corps ; les Grecs veulent le dépouiller et l'emporter ; les Troyens le défendent. A la fin, ceux-ci sont mis en fuite, et les Grecs, ne trouvant plus de résistance, dépouillent Sarpédon de ses armes, qu'ils emportent dans leurs vaisseaux. Mais Apollon, par l'ordre de Jupiter, vient lui-même enlever le corps de Sarpédon du champ de bataille, le lave dans les eaux du fleuve, le parfume d'ambroisie, le revêt des habits immortels, et le livre au Sommeil et à la Mort, qui le portent promptement en Lycie au milieu de son peuple.

Cette mort de Sarpédon devant Troie est une fiction d'Homère, qui fait porter ensuite son corps en Lycie, parce que, selon l'histoire, Sarpédon mourut et fut enterré en Lycie. Pline rapporte (lib. XIII, c. 12, *Hist. nat.*) que le consul Mutianus, étant gouverneur de Lycie, avait trouvé dans un temple un morceau de papyrus, sur lequel on lisait une lettre écrite de Troie sous le nom de Sarpédon ; mais il révoque ce fait en doute, parce que, du temps d'Homère, ce n'était pas l'usage d'écrire sur du papyrus.

SARPEDONIE. Surnom de *Diane*, ainsi appelée d'un temple où elle rendait des oracles sur le promontoire *Sarpédon*.

SARPYA. C'est un des onze *Roudras* de la mythologie hindoue.

SARRITOR. Dieu honoré par les sarcleurs chez les Romains. On l'invoquait après que les blés avaient été moissonnés, parce qu'il présidait au travail du sarclage, c'est-à-dire au nettoyage des mauvaise herbes qui viennent dans les terres ensemencées.

SARTAN. Ange ou génie de la mythologie persane, qui préside au signe du Cancer.

SARVA. Un des noms de *Siva*, dieu indien; il signifie celui qui frappe ou qui tue.

SARVANI. Surnom de *Parvati*, épouse de Siva, déesse de la mythologie hindoue; elle est ainsi appelée de *Sarva*, un des noms de son époux.

SARVANIVANARA-VICHKAMBI. Un des neuf *bodhisatwas* ou fils spirituels des bouddhas célestes, suivant la théogonie du Népâl. Il dérive du bouddha Amogha; il se manifesta sous la forme d'un poisson.

SARVAS PRAYASTCHITA. Cérémonies pratiquées par les Hindous, pour les malades à l'agonie. On fait approcher une vache du malade, qui la prend par la queue, en même temps que le Pouzohita récite un matras pour qu'elle le conduise par un bon chemin dans l'autre monde.

SARVESWARI. Une des formes de *Saraswati*, épouse de Brahmâ; ce nom signifie *souveraine de toutes choses*.

SARVISWARA. Un des *Bhodisatwas* vénérés par les bouddhistes du Népâl; il est considéré comme fils spirituel de Djinendra. Ses attributs sont un trident et une cloche.

SASCHFMOUF. Déesse égyptienne, compagne habituelle de Thoth, régulatrice des périodes d'années et des assemblées sacrées.

SASI-SEKHARA. Surnom de *Siva*, dieu hindou; il signifie *celui qui porte un diadème orné de la lune*.

SATAMANGOU. Surnom du dieu *Indra*, souverain du ciel chez les Hindous. Il ne peut être détrôné que par celui qui aura fait cent fois l'Amaswédha.

SATCHI. Déesse du panthéon hindou, épouse du dieu Indra. Elle était fille du saint Mouni Pouloma, et de là elle est nommé aussi *Potomi*.

SATCHI. Neuvième dieu des bouddhistes de la Chine. Réuni à ses deux frères, il protége tous les êtres et prend soin de les garantir des vices et de l'erreur. Ils habitent la terre et les airs; ils ont à leurs ordres 84 classes de génies et 1500 officiers.

SATE ou SATI. Déesse du panthéon égyptien, qui était adorée, conjointement avec Chnouphis, à Eléphantine, à Syène et à Béghé; leur juridiction s'étendait sur la Nubie entière.

SATEVIS. Génie de la mythologie persane; c'est le gardien de la plage occidentale du ciel. Satevis est la personnification de l'*étoile Aldebaran*, dans les Hyades; d'autres disent qu'il réside dans Anahid ou Vénus.

SATI. C'est le premier nom qu'avait porté l'épouse du dieu Siva. Il signifie *pieuse*. Cette déesse conçut une telle douleur à la vue de son époux insulté par Dakcha son père, qu'elle se jeta dans les flammes où elle fut consumée. En mémoire de cette mort touchante, la femme indienne qui se brûle sur le bûcher de son mari est appelée *Sati*, et non pas *Suttée*, comme on le lit dans quelques ouvrages.

Aucune loi formelle, aucun texte sacré ne fait une obligation aux veuves indiennes de faire ainsi le sacrifice de leur vie à la mort de leur époux ; mais les mythologues, ayant consigné dans leurs poëmes sacrés quelques exemples vrais ou faux de déesses et de femmes célèbres que l'amour conjugal avait poussées à donner cette preuve de douleur et de regrets, quelques femmes de radjas cherchèrent une vaine célébrité dans ce cruel dévouement. Les brahmanes donnèrent les plus grands éloges à leur vertu; les poëtes les chantèrent dans leurs vers, les sages les proposèrent à l'admiration publique; on leur fit une sorte d'apothéose. Depuis quelques temps le gouvernement anglais a pris des mesures plus efficaces, qui rendent aujourd'hui ce sacrifice presque impossible; mais tel est l'empire des préjugés, qu'il n'est pas rare de voir des femmes, qui vien-

nent de perdre leur mari, quitter le territoire soumis à la juridiction de la compagnie, pour pouvoir se brûler en toute liberté dans les pays qui relèvent encore des adjas.

Il ne faut pas s'imaginer que les sacrifices de ces veuves qui se font consumer sur un bûcher soient toujours volontaires. On cite de nombreux exemples de femmes qui, aux premières atteintes du feu, ont tenté des efforts désespérés pour y échapper, et se sont enfuies en préférant l'esclavage ou le mépris public à cette affreuse mort.

Il est à remarquer encore que dans l'île de Bali, où les sacrifices des veuves sont en vogue, ils ont lieu surtout dans la classe militaire et marchande; ils sont rares dans la dernière classe du peuple, et ils ne sont jamais exécutés dans la classe sacerdotale. Cela est d'autant plus étonnant, que, dans l'Hindoustan, ce sont principalement les femmes des brahmanes qui se sacrifient. Les satis de l'île de Bali sont plus solennels; on voit quelque fois vingt femmes se donner la mort ensemble.

SATIBANA. Déesse qui est l'objet de la vénération particulière des femmes des lettrés du Tong-King.

SATKARA et **SATNAM.** Noms que les Sadhs et les Satnamis, unitaires de l'Indoustan, donnent au dieu unique qu'ils adorent.

SATOR. Dieu des semailles chez les anciens Romains. Dans un autre sens, *Jupiter* était souvent appelé *Sator hominum deorumque, père des dieux et des hommes.*

SATURNALES. Fêtes que les Romains célébraient le 16 décembre, et qui duraient jusqu'au solstice d'hiver, époque du renouvellement de l'année. Il est positif que ces fêtes avaient été établies en Italie longtemps avant la fondation de Rome. Les uns en attribuent l'institution à Janus, d'autres à Hercule; Macrobe en fait honneur aux Grecs, chez lesquels ces fêtes avaient pour but principal de représenter l'égalité qui régnait parmi les hommes dans le temps de *Saturne*. Pendant le cours des cérémonies de cette fête, la puissance des maîtres sur leurs esclaves était suspendue, et ceux-ci disaient et faisaient ce qui leur plaisait; ils changeaient même de vêtements avec leurs maîtres.

Ces fêtes se passaient en plaisirs, en réjouissances et en festins. Les Romains quittaient la toge, et paraissaient en public en habit de table. Ils s'envoyaient des présents comme aux étrennes. Les jeux de hasard, défendus en tout autre temps, étaient alors permis. Le sénat vaquait, les affaires du barreau cessaient, les écoles étaient fermées. Il semblait de mauvais augure de commencer la guerre, et de punir les criminels pendant ce temps consacré aux plaisirs. Les enfants annonçaient la fête en courant dans les rues dès la veille, et en criant: *Io Saturnalia.* La première loi de cette fête était d'abandonner toute affaire publique, de bannir tous les exercices de corps, excepté ceux de récréation, et de ne rien lire en public qui ne [illegible] conforme à ce temps de joie. Les raill[illegible] étaient permises, ou pour m'exprimer [illegible] un auteur latin, *lepida proferendi lic*[illegible] C'est pour cela qu'Aulugelle raconte [illegible] passa les saturnales à Athènes dans les [illegible] sements agréables et honnêtes: *Satur*[illegible] *Athenis agitabamus hilare ac honeste* [illegible] les gens de goût ne se permettaient qu[illegible] raillerie fine, qui eût le sel et l'urbani[illegible] tiques. La statue de Saturne qui était li[illegible] bandelettes de laine pendant toute l'a[illegible] apparemment en mémoire de la captivi[illegible] il avait été réduit par les Titans et par J[illegible] ter, en était dégagée pendant sa fête, [illegible] pour marquer sa délivrance, soit pour [illegible] présenter la liberté qui régnait pendan[illegible] siècle d'or, et celle dont on jouissait pe[illegible] les Saturnales. En effet, toute apparen[illegible] servitude en était bannie; les esclaves [illegible] taient le *pileus, bonnet,* symbole de li[illegible] se vêtissaient des mêmes habits que le[illegible] toyens, et se choisissaient un roi de la f[illegible] Les plaisirs et les festins auxquels on se l[illegible] pendant les Saturnales, donnèrent lieu [illegible] pression usitée, *Saturnalia agere,* pour [illegible] *faire grande chère.*

Il ne faut pas s'étonner que les f[illegible] fussent d'usage dans cette fête, puisque [illegible] Live (lib. I, c. 1), en exposant l'institu[illegible] des Saturnales, parle en particulier de l'[illegible] donnance d'un repas public.

Ce qu'il y avait encore de singulier [illegible] les sacrifices de Saturne, c'est qu'ils [illegible] saient la tête découverte. Plutarque en [illegible] pour raison que le culte qu'on rendait à [illegible] dieu était plus ancien que l'usage de se [illegible] vrir la tête en sacrifiant, qu'il attribue à É[illegible] Mais ce qui paraît plus vraisemblable, [illegible] qu'on ne se couvrait la tête que pou[illegible] dieux célestes, et que Saturne était [illegible] nombre des dieux infernaux.

Les offrandes consistaient en figures [illegible] maines. Les Latins disaient qu'ancien[illegible] ment on sacrifiait réellement à Saturne [illegible] victimes humaines; mais qu'à son ret[illegible] d'Espagne, Hercule abolit cet usage bar[illegible] en donnant à l'oracle, sur lequel il se f[illegible] dait, un sens plus humain. Dans la [illegible] cependant, on donna, durant ces fêtes, d[illegible] combats de gladiateurs. D'abord, la fête [illegible] durait qu'un jour; mais Auguste ordonn[illegible] qu'elle serait célébrée pendant trois, aux[illegible] quels Caligula en ajouta un quatrième, qu[illegible] appela *Juvenalis;* et depuis, on mêla les [illegible] turnales avec les Sigillaires; ce qui prolo[illegible] geait la durée de cette fête, tantôt jusqu'[illegible] cinq, tantôt jusqu'à sept jours.

SATURNE, était fils du Ciel ou Cœlus, que les Grecs appelaient Uranus, et de la déesse Tellus, autrement nommée Vesta Prisca [illegible] Thitée. Saturne autrement nommé *le Temps,* avait un frère appelé Titan. Celui-ci éta[illegible] l'aîné, devait succéder à son père; mais, p[illegible] condescendance pour sa mère, il céda s[illegible] droit à Saturne, à condition qu'il n'élève[illegible] aucun enfant mâle; de là vint que Satur[illegible] les dévorait aussitôt qu'ils étaient nés. D'autres ont dit que cette cruauté avait [illegible]

,ndement un oracle qui lui avait annoncé u'il aurait un fils qui lui ôterait l'empire. l avait donné l'exemple de ce crime, uisqu'il avait détrôné lui-même et mu- ,lé Uranus, son père, auquel il avait suc- ,dé.

Cybèle ou Rhéa, sa femme, voulant sauver upiter, donna à Saturne, au lieu de l'en- nt, une pierre qu'il dévora. Thétis, fille de Océan, lui donna un breuvage qui lui fit omir cette pierre. Pausanias (*Phocic.*) ra- onte que l'on gardait dans l'enceinte du mple d'Apollon, à Delphes, un petit ro- her que l'on respectait beaucoup, à cause u'on croyait le reconnaître pour la pierre valée par Saturne. (*Voy.* Abadir, Bétyle.) upiter, devenu grand, le détrôna; et après avoir traité comme Uranus avait été traité ar son fils, il le précipita au fond du Tar- are, avec ceux des Titans qui l'avaient as- isté dans cette guerre (*Voy.* Jupiter). Les liens dont on disait qu'il était chargé dans e Tartare n'étaient pas lourdes; elles n'é- aient que de laine. On lui donnait tous les ns quelques jours de liberté. Virgile et Ovide lui donnent une autre destinée.

Saturne, détrôné par son fils Jupiter, it Virgile (*Æneid.*, lib. VIII), pour se déro- er à sa poursuite, fuit de l'Olympe, et vint e réfugier en Italie. Il y rassembla les hom- es féroces épars sur les montagnes; il eur donna des lois, adoucit leurs mœurs, es rendit heureux, et ce fut l'âge d'or, ses aisibles sujets ayant été gouvernés avec ouceur. — Ovide donne la même étymologie u nom de *Latium* :

Dicta fuit Latium terra, latente Deo.

Le règne de Saturne fut le temps de l'âge 'or. C'était pour renouveler la mémoire de et heureux temps, et pour honorer le sé- our que Saturne avait fait en Italie, que les aturnales furent instituées. Ce siècle d'or e fut cependant pas exempt de tout crime, uisque Saturne lui-même commit plusieurs dultères, dont il eut plusieurs enfants. Quant à ses enfants légitimes, on en compte rdinairement quatre : Jupiter, Neptune, Pluton et Junon, auxquels plusieurs auteurs oignent Cérès et Vesta.

Diodore de Sicile, rapportant la tradition es Crétois sur les Titans, fait de Saturne le ême éloge que les poëtes. Saturne l'aîné es Titans, dit-il, devint roi; et après avoir onné des mœurs et de la politesse à ses sujets, ui menaient auparavant une vie sauvage, il orta sa réputation et sa gloire en différents eux de la terre. Il établit partout la justice t l'équité, et les hommes qui ont vécu sous on empire passaient pour avoir été doux, ienfaisants, et par conséquent très-heureux. l a régné surtout dans les pays occidentaux, ù sa mémoire est encore en vénération. En ffet les Romains, les Carthaginois, lorsque eur ville subsistait, et tous les peuples de es cantons ont institué des fêtes et des sa- rifices en son honneur, et plusieurs lui sont onsacrés par leur nom même. La sagesse de son gouvernement avait en quelque sorte banni les crimes, et faisait goûter un empire d'innocence, de douceur et de féli- cité. La montagne, qu'on appela depuis le *Mont Capitolin*, était anciennement appelée le *Mont Saturnin*; si nous en croyons Denys d'Halicarnasse, l'*Italie* entière avait porté auparavant le nom de *Saturnie*.

Plusieurs auteurs ont eu recours à l'allé- gorie pour expliquer la fable de Saturne. « Toute la Grèce est imbue de cette vieille croyance, dit Cicéron (liv. II *De la Nat. des dieux*), que Cœlus fut mutilé par son fils Ju- piter. Sous ces fables impies se cache un sens physique assez beau. On a voulu mar- quer que l'Ether, parce qu'il engendre tout par lui-même, n'a point ce qu'il faut à des animaux pour engendrer par la voie com- mune. On a entendu par Saturne celui qui préside au temps, et qui en règle les dimen- sions : ce nom lui vient *de ce qu'il dévore les années : Saturnus quod saturetur annis.*

Rome et plusieurs autres villes de l'Italie dédièrent des temples à Saturne et lui ren- dirent un culte religieux. Ce fut Tullus Hostilius, roi de Rome, selon Macrobe (*Sa- turnal.*, lib. I, c. 8), qui établit les saturnales en son honneur. Le temple que ce dieu avait sur le penchant du Capitole était le dépôt du trésor public, par la raison que, du temps de Saturne, c'est-à-dire pendant le siècle d'or, il ne se commettait aucun vol. Sa sta- tue y était liée avec des chaînes qu'on ne détachait que le jour de ses fêtes.

Saturne, quoique père des trois princi- paux dieux, n'a point eu le titre de père des dieux chez les poëtes, peut-être à cause de la cruauté qu'il exerça envers ses enfants; au lieu que Rhéa était appelée la mère des dieux, la grande mère, et était honorée sous ce titre dans tout le paganisme. C'est peut- être aussi l'idée de cette cruauté, qui a porté plusieurs peuples à rendre à ce dieu un culte horrible par l'effusion du sang humain. Ce fut chez les Carthaginois qu'il fut plus particulièrement honoré, et c'est ce culte impie et barbare qui a toujours fondé le plus grand reproche que la postérité ait fait à cette nation. Diodore rapporte que les Car- thaginois, vaincus par Agathocle, attribuè- rent leur défaite à ce qu'ils avaient irrité Saturne en substituant d'autres enfants à la place des leurs qui devaient être immolés; et, pour réparer cette faute, selon Plutarque, ils élurent, d'entre la première noblesse, deux cents jeunes garçons pour être im- molés. Il y en eut encore plus de trois cents autres qui, se sentant coupables, s'offrirent d'eux-mêmes pour le sacrifice. On lit, dans le même historien, la relation d'un voya- geur qui disait avoir visité la plupart des îles qui sont vers l'Angleterre; il assurait que l'une de ces îles était la prison de Sa- turne, qui était gardé par Briarée et enseveli dans un sommeil perpétuel, et qu'il était environné d'une infinité de génies ou de dé- mons, qui sont à ses pieds comme ses es- claves.

Saturne était ordinairement représenté

vieux, triste, chauve, pâle, courbé sous le poids des années, ayant une longue barbe et la tête couverte. C'est ainsi qu'on le voit sur un autel carré du Muséum au Capitole, où Rhéa lui présente un caillou emmaillotté à la place de Jupiter. Il tenait une faux pour marquer qu'il préside au temps et à l'agriculture. Souvent, il est couvert d'un voile. Quand il a un globe sur la tête, il est considéré comme planète. Le jour de Saturne (aujourd'hui samedi), était regardé comme un jour malheureux pour les voyageurs.

D'autres philosophes n'ont eu égard qu'à la planète qui porte le nom de Saturne, et qui est la plus grande et la plus élevée de toutes : selon eux, ce que les poëtes disent de la prison de Saturne enchaîné par Jupiter, signifie seulement que les influences malignes, envoyées par la planète de Saturne, étaient corrigées par des influences plus douces, émanées de celle de Jupiter. Les platoniciens mêmes, au rapport de Lucien, s'imaginaient que Saturne, comme le plus proche du ciel, c'est-à-dire le plus éloigné de nous, présidait à la contemplation. Les gladiateurs étaient sous la protection de Saturne; parce qu'on le regardait comme une divinité sanguinaire. C'était sans doute par la même raison que ses prêtres portaient une toge rouge, ou couleur de sang.

SATURNIA TELLUS. C'est un des premiers noms qu'ait eus l'*Italie*, et quoiqu'elle en ait porté divers autres depuis, ce premier n'a pas laissé d'être employé par les poëtes. L'Italie fut originairement appelée *terre de Saturne*, parce que Saturne s'alla cacher dans cette contrée, lorsqu'il eut été chassé par son fils Jupiter.

SATURNIA URBS. Les anciennes histoires portent, dit Varron (l. IV *De ling. Lat.*, c. 7), qu'il y avait une ville nommée *Saturnia* sur le mont Tarpéien, et il ajoute qu'on en voyait de son temps des vestiges en trois endroits. On lit, dans Minutius Félix (c. 22), que Saturne fugitif, ayant été reçu par Janus, bâtit la ville *Janiculum;* et on trouve la même chose dans Virgile.

Comme le mont Tarpéien était le même que le mont de Saturne et le mont Capitolin, il y a grande apparence que la ville *Saturnia* n'est autre chose que la forteresse qui était, selon Festus, au pied du mont Saturne.

SATURNIE. Surnom de la déesse *Junon*, fille de Saturne.

SATYRES. Divinités champêtres, qu'on représentait sous la forme de petits hommes fort velus, avec des cornes et des oreilles de chèvre; avec la queue, les cuisses et les jambes du même animal. Nonnus (lib. XIV, *Dionysia*) fait naître les Satyres de Mercure et de la nymphe Iphtimé. Memmon, dans son *Histoire des tyrans d'Héraclée*, les fait naître de Bacchus et de la naïade Nicée, qu'il avait enivrée en changeant en vin l'eau d'une fontaine où elle buvait ordinairement. Le poëte Nonnus dit, qu'originairement les Satyres avaient la forme toute humaine, et qu'ils gardaient Bacchus; mais comme Bacchus, malgré tous ces gardes, se changea tantôt en bouc, tantôt en fille. Junon, irritée de ces changements, donna aux Satyres des cornes et des pieds de chèvre. Ces monstres étaient d'une complexion fort vicieuse; les nymphes et les bergères étaient sans cesse exposées aux insultes de ces divinités, qui, dans les bois, n'avaient d'autre occupation que celle de leurs plaisirs.

Les mythologues et les naturalistes ont beaucoup raisonné sur ces êtres fabuleux. Pline le naturaliste (lib. VII, 2), entre autres, prend les Satyres des poëtes pour une espèce de singes, et il assure que, dans une montagne des Indes, il se trouve des Satyres à quatre pieds, qu'on prendrait, de loin, pour des hommes. Ces singes ont souvent épouvanté les bergers et poursuivi quelquefois les bergères. C'est peut-être ce qui a donné lieu à tant de fables touchant leur complexion amoureuse. Dès lors l'opinion se répandit que les bois étaient remplis de ces divinités malfaisantes : les bergères tremblèrent pour elles-mêmes, et les bergers pour leurs troupeaux; ce qui fit qu'on chercha à les apaiser par des sacrifices et par les offrandes des premiers fruits ou des prémices des troupeaux.

Pausanias (*Attic.*) rapporte qu'un certain Euphémus, ayant été jeté par la tempête, avec son vaisseau, sur les côtes d'une île déserte, vit venir à lui des espèces d'hommes sauvages, tout velus, avec des queues; qu'ils voulurent enlever leurs femmes, et se jetèrent sur elles avec tant de fureur, qu'on eut bien de la peine à se défendre de leur brutalité; ce qui fit appeler ce lieu l'île des Satyres. Jules-César étant sur les bords du Rubicon avec son armée, et paraissant indéterminé s'il passerait ce fleuve ou non, une espèce de Satyre paraît à la tête de l'armée, jouant du chalumeau, et passe le fleuve à la vue de tout le monde, comme pour inviter à le suivre. Alors César ordonne à toute l'armée de passer, en disant : « Suivons les dieux qui nous appellent. » Il n'était pas difficile à César de trouver de pareils témoignages de la volonté des dieux. Les poëtes supposaient qu'ils faisaient leur séjour dans les forêts et sur les montagnes, où ils s'occupaient à poursuivre les nymphes et les bergères égarées dans la campagne. On disait que les Satyres avaient accompagné Bacchus dans son expédition des Indes.

SAUDASA. Un des noms de *Yama*, dieu des enfers, chez les Indiens.

SAURI. Un des noms de *Vichnou* ou *Krichna;* il est dérivé de *soura*, *héros*.

SAURI-JUGUM. Montagne du Péloponèse dans l'Elide. Pausanias dit (lib. VII, c. 21) : Au delà du mont Erymanthe, vers le mont *Saurus*, on voit un vieux temple d'Hercule qui tombe en ruines, et la sépulture de *Saurus*, fameux bandit, qui infestait tout ce canton, et qui fut tué par Hercule. Une rivière qui prend sa source au midi, passe au pied du mont Saurus, va tomber dans l'Alphée, vis-à-vis du mont Erymanthe.

SAUVEUR, σωτήρ ou σώτειρα. On voit les

lieux *sauveurs* sur les médailles. Il est fait mention dans Sophocle des sacrifices qu'on célébrait tous les mois à Argos aux dieux sauveurs; mais l'épithète de *soter* et *soteira* est donnée aussi à des déesses : *Cybèle*, *Vénus*, *Diane*, *Cérès*, *Proserpine*, *Thémis*, la *Fortune* et autres, portent chacune le nom de *déesse salutaire*. Le même titre est donné d'après cela à des reines, comme à *Bérénice*, à *Cléopâtre*; et à des impératrices, comme à *Faustine*.

De plus, la flatterie des peuples communiqua le même titre de *soter* ou de *sauveur* à des empereurs vivants, même à ceux d'entre eux les plus indignes d'un tel honneur. Le même titre de σωτήρ fut donné par les Grecs à l'empereur *Adrien*, comme il paraît par les inscriptions; cependant, ce titre, tout fastueux qu'il était, cessa presque d'être une distinction par le fréquent usage qu'on en avait fait.

SAVITRA. Un des onze *Roudras* de la mythologie hindoue.

SAVITRI. Nom sous lequel *le soleil* était autrefois adoré par les Hindous; il signifie *générateur*. Ils l'invoquaient comme le possesseur de toute science, présent partout, embrassant l'air immense, comme le grand pacificateur, le protecteur et le gardien des êtres.

SAWAA. Idole des anciens Arabes, adorée dans la tribu de Hamadan : elle représentait une femme, et fut détruite par Mahomet, vainqueur de la Mecque.

SAWEL. Un des mauvais génies créés par Ahriman, en opposition aux Amschaspands créés par Ormuzd. Le nom de Sawel signifie *violent*.

SAXANUS. Epithète ou surnom que l'on donné à *Hercule*. Ce mot, s'il vient de *saxum*, signifie *pierreux*. Il se lit dans une inscription ancienne, faite sous Sévère, l'année du consulat de L. Turpilius Dexter, et de M. Mœcius Rufus, qui tombe à l'an 226 : HERCULI SAXANO SACRUM.

Il existe un autel sous ce vocable. Il est orné d'une inscription, et a été trouvé au commencement de ce siècle, auprès de Pont-à-Mousson. Ce monument est d'un travail assez grossier. Les caractères de l'inscription sont très-beaux.

SCALDES. Poëtes et ministres de la religion, qui étaient, chez les Scandinaves ce que les Druides étaient chez les Gaulois, et les Bardes chez les Bretons. Les vers étaient le seul genre de littérature cultivé chez eux; c'était la seule façon de transmettre à la postérité les hauts faits des rois, les victoires des peuples et la mythologie des dieux. On rendait les plus grands honneurs aux scaldes; ils étaient souvent de la naissance la plus illustre, et plusieurs souverains se glorifiaient de ce titre. Les rois avaient toujours quelques scaldes à leur cour, et ces derniers en étaient chéris et honorés; ils leur donnaient place dans les festins parmi les grands officiers de la couronne, et les chargeaient souvent des commissions les plus importantes. Lorsque ces rois marchaient à quelque expédition, ils se faisaient accompagner des scaldes, qui, témoins oculaires de leurs exploits, les chantaient sur le champ de bataille et excitaient les guerriers aux combats. Ces poëtes ignoraient la flatterie et ne louaient les rois que sur des faits bien constatés. Olaf-Trigvason, roi de Norwége, en 995, dans un jour de bataile, plaça plusieurs scaldes autour de sa personne, en leur disant avec fierté : « Vous ne raconterez pas ce que vous aurez entendu, mais ce que vous aurez vu. » Les poësies des scaldes étaient les seuls monuments historiques des nations du Nord, et l'on y a puisé tout ce qui nous reste de l'histoire ancienne de ces peuples.

SCAMANDRE. Rivière de Phrygie, proche Troie. Elle s'appelait aussi *Xanthe*; mais Homère dit que le nom Scamandre appartient au langage humain, et Xanthe à celui des dieux. On ne voit pas pourquoi l'un de ces deux mots était plus noble que l'autre. Au reste voici leur étymologie à l'un et à l'autre : Hercule étant dans la Troade, faillit un jour mourir de soif; il adressa sa prière à Jupiter, et se mit ensuite à fouiller la terre; du trou qu'il fit sortit un fleuve qui fut nommé *Scamandre*, du grec σκάμμα ἀνδρός *fouillement d'homme*. Il avait une propriété singulière : il faisait devenir rousses les brebis qui buvaient dans son eau, et rendait blonds les cheveux des Troyens qui s'y baignaient; de là le nom *Xanthus*, du mot ξανθος, qui signifie *roux*. Les trois déesses, avant que de s'aller présenter à Pâris pour être jugées, allèrent se baigner dans ce fleuve, qui donna à leurs cheveux la couleur blonde. Plutarque dit que Xanthe était le premier nom de ce fleuve, et qu'il ne fut appelé Scamandre qu'après que Scamandre, fils de Corybus, s'y fut jeté, après avoir perdu le jugement pour avoir assisté trop assidûment aux mystères de la mère des dieux. Le dieu de ce fleuve avait un temple et des sacrificateurs. Homère le dit fils de Jupiter, et fait mention du sage Dalopion, qui était sacrificateur de cette divinité.

Achille (*Iliad.*, XX), poursuivant un jour les Troyens qui croyaient lui avoir échappé en se jetant dans le fleuve, s'y jette après eux, et en fait un grand carnage; il insulte même au Xanthe, en disant : « Ce fleuve si rapide à qui vous sacrifiez tant de taureaux et dans les gouffres duquel vous jetez tant de chevaux vivants, ne vous sera pas d'une grande ressource : qu'il fasse maintenant voir sa puissance, en vous donnant du secours. » Ces paroles mettent en colère le Xanthe, qui pense aux moyens d'arrêter la fureur d'Achille : il l'exhorte d'abord à se retirer; mais le héros lui adresse cette fière réponse : « Xanthe, fils de Jupiter, j'obéirai à vos ordres une autre fois; pour aujourd'hui, je ne cesserai de massacrer les perfides Troyens. » Le fleuve, irrité de cette insolence, soulève aussitôt ses flots, disperse çà et là, avec des mugissements af-

freux, les morts dont son lit est rempli, et pousse les vagues avec tant de force qu'Achille ne peut se tenir sur ses pieds, et est obligé de se prendre à un grand orme qui se trouve près de lui. La pesanteur de son corps et l'effort des ondes déracinent l'arbre qui couvre le fleuve de ses branches, et présente une espèce de pont. Achille s'en sert pour sortir de ces gouffres, et, effrayé du péril qu'il a couru, il vole de toute sa force vers la plaine. Le fleuve le poursuit, déchaîne après lui toutes ses vagues, et le prévient de quelque côté qu'il porte ses pas. Les flots, pour seconder la fureur du dieu, s'élèvent comme des monts escarpés, et portent le héros jusqu'aux nues. Junon croit déjà le voir englouti dans les abîmes; elle envoie à son secours Vulcain armé de tous ses feux. Ce dieu embrase aussitôt toute la plaine, met le fleuve même en feu, et l'oblige à rentrer dans son lit, et à jurer qu'il ne donnera plus de secours aux Troyens. Quand les filles troyennes étaient fiancées, elles allaient aussitôt se baigner dans le Scamandre, et lui offrir leur virginité. Au reste, ce fleuve ne méritait peut-être pas la réputation que les poëtes lui ont acquise; mais il n'était pas aussi méprisable que nos voyageurs modernes le prétendent.

SCAMANDRE était aussi le nom d'*Astyanax*, fils d'Hector.

SCARABEE. Cet insecte avait obtenu les honneurs divins chez les Egyptiens. (ARNOB., *Adv. gent.*, I, p. 15). « Quelque ignorant dans les choses divines, dit Porphyre dans Eusèbe, aura de l'horreur pour le scarabée : mais les Egyptiens l'honorent comme une vive image du soleil. » Rien n'est plus vrai que le culte que les Egyptiens rendaient au scarabée. On en trouve encore aujourd'hui en Egypte un grand nombre de figures qui désignent clairement ce culte.

Voici les principales raisons que donnent les mythologues, pour expliquer le culte du scarabée.

1. Cet animal dépose ses œufs dans de petites boules qu'il roule à reculons; ce qui indiquait la marche du soleil qui a lieu en sens inverse du mouvement de tout le ciel. 2. Il est l'emblème de la génération, parce qu'il enterre les boules dans lesquelles il a inséré ses œufs : elles restent sous terre pendant vingt-huit jours, pendant lesquels la lune parcourt les douze signes du zodiaque : le vingt-neuvième jour, le père des escarbots déterre la pilule, va laver et nettoyer ses petits, ensuite il les porte sur son dos, etc. Tous ces détails sont les symboles de l'origine et de la naissance du roi de la terre, je veux dire de l'homme. 3. Le scarabée chez les Egyptiens était l'emblème du fils unique, parce qu'ils croyaient que chaque escarbot était mâle et femelle. 4. Il était l'emblème de la divinité qui a pris un corps humain. Pierius rapporte à ce sujet une idée de Saint-Augustin, qui s'accordait assez avec les hiéroglyphes des Egyptiens. Ce saint docteur dans ses *Soliloques* dit: *Bonus ille scarabeus meus non ea tantum de causa quod unigenitus, quod ipsemet sui auctor mortalium speciem induerit, sed quod in hac fæce nostra sese volutavit, et ex hac ipsa nasci homo voluerit.* Le prophète David disait: *Ego sum vermis scarabeus, non homo* (*Psal.* XXI, 7). 5. L'escarbot était l'emblème du père, parce que les Egyptiens croyaient que tous ces insectes étaient mâles. 6. Il n'est pas étonnant que les Egyptiens, qui voulaient désigner la valeur, le courage, l'âge viril et la force de l'homme, peignissent un escarbot, pour rappeler perpétuellement à leurs soldats l'idée des vertus guerrières; ils forcèrent tous les militaires à porter un anneau, sur lequel on gravait un escarbot, c'est-à-dire, un animal perpétuellement cuirassé, qui travaille et qui fait sa ronde pendant la nuit. Les Romains firent graver des escarbots sur les enseignes que portaient certaines légions. 7. Ces insectes étaient aussi regardés comme l'image du soleil, surtout l'espèce que l'on appelait OEluron, parce qu'elle a trente pattes, et la tête ressemble à celle du chat : cette espèce est fort vigoureuse et fort active, surtout pendant la nuit. 8. L'espèce des scarabées que nous appelons *cerfs-volants*, était chez les Egyptiens l'emblème de la lune, parce qu'elle porte deux cornes qui ressemblent au croissant de la lune. Pline dit que les plongeurs gravaient sur leurs amulettes la figure de cette espèce de scarabée, pour se préserver de la crampe. 9. L'escarbot nommé *Monoceros*, c'est-à-dire qui n'a qu'une corne, était l'emblème de Mercure. Pierius Valerien ajoute, dans cet article, qu'autrefois dans la Cappadoce, pour faire périr les chenilles, les hannetons, les cantharides, qui dévoraient les moissons, les habitants engageaient les femmes qui étaient dans leurs jours critiques, à courir dans les champs les pieds nus, les cheveux épars, sans ceinture, se tournant du côté de l'occident, répétant à haute voix un vers grec, dont le sens est : *fuyez, cantharides, un loup sauvage vous poursuit.* 10. Les Egyptiens, pour désigner un homme mort de la fièvre, représentaient un scarabée qui avait les yeux transpercés par une aiguille. 11. Enfin, les Egyptiens qui voulaient dépeindre un homme amolli par la volupté, le désignaient par un scarabée environné de roses; ils croyaient que l'odeur des roses énervait, endormait et faisait mourir le scarabée.

Les autres scarabées sacrés de l'Egypte ont été le Monocéros, qui n'a qu'une corne au haut de son corselet, et le cerf ou le taureau volant qui en a deux, qu'il serre comme des tenailles. Toutes les superstitions relatives à ces trois différentes espèces d'insectes doivent être regardées comme fort anciennes, et il se peut qu'elles étaient répandues parmi les Ethiopiens et les autres habitants de l'Afrique, avant même que l'Egypte ait été peuplée. On voit déjà des scarabées sculptés en pierres dans les sépultures royales de Biban-el-Moluk, et ces sépultures sont plus anciennes que les pyra-

ides On en trouve des traces non-seule- ent dans le Grillon sacré de l'île de Mada- ascar, mais jusque parmi les Hottentots, ui, comme on l'observe dans l'*Histoire gé- rale des voyages*, regardent avec vénéra- on les personnes sur lesquelles le scara- ée marqué de taches d'or, ou le taureau olant du Cap, vient se reposer, parce que 'est à leurs yeux un pronostic très-heureux. lais ce qui peut nous étonner davantage, 'est que des préjugés semblables se soient ntroduits en Europe au sujet du scarabée, ue le vulgaire nomme ridiculement : *Mou- he du Seigneur.* Il n'est pas croyable, ni ême possible que cette superstition ait été uisée dans les écrits de Saint-Ambroise, uisque le peuple ne lit guère les écrits de aint-Ambroise, et il ignore profondément ue cet auteur a comparé plusieurs fois le auveur, le Messie à un scarabée, sans qu'on it pu jusqu'à présent deviner sur quoi une i étrange comparaison est fondée.

On trouve aussi, chez les anciens Etrus- ues, les traces d'un culte pour le scarabée. es peuples le regardaient comme le sym- ole du courage, parce qu'ils le supposaient ille seulement. On le taillait en pierres et n le portait comme amulettes pour se pré- erver de tous les malheurs. La forme bi- arre qu'ils donnaient à ces figures de sca- abées, indique leur superstition : ils étaient ercés, afin de pouvoir les suspendre au cou, t les attacher sur le corps. Ils leur don- aient leur grandeur naturelle, mais les gyptiens les représentaient d'une grosseur xtraordinaire, et les formaient de matières es plus dures, comme la pierre de touche t le basalte non volcanique.

Dans la table Isiaque, on voit un scarabée vec la tête d'Isis.

Le dieu *Ohnouphis-Nilus* était symbolisé ar un scarabée à tête de bélier surmon- é du disque. Cet animal se retrouve fré- uemment dans les hiéroglyphes, où il figu- ait les lettres *T* et *D* de l'alphabet. Les Ba- ilidiens, qui mettaient sur leurs abraxas, u amulettes magiques, les divinités égyp- iennes, ne manquaient pas d'y figurer aussi e scarabée.

SCEPTRE. Ancien ornement des rois, u'ils tenaient à la main lorsqu'ils faisaient uelques-unes des fonctions attachées à la oyauté, surtout lorsqu'ils rendaient la jus- ice.

Le sceptre d'Agamemnon avait une grande éputation parmi les Grecs. On l'adorait à héronée, où il recevait tous les jours des acrifices. L'intendant de ce culte avait ce ceptre en dépôt dans sa maison, pendant out le temps de son intendance, qui était 'un an, et le remettait avec cérémonie à on successeur. On prétend que ce sceptre ut trouvé, avec beaucoup d'or, en Phocide, ù il avait été porté par Electre. Les Pho- éens prirent l'or, les habitants de Chéronée e sceptre, auquel ils attribuèrent une espèce e divinité, jusqu'à prétendre qu'il opérait es prodiges. Homère en fait, pour ainsi ire, la généalogie, en disant comment il était passé entre les mains d'Agamemnon; Ce sceptre, dit-il, ouvrage incomparable de Vulcain, qui l'avait donné au fils de Satur- ne, passa de Jupiter à Mercure, puis à Pé- lops, à Atrée, à Thyeste et à Agamemnon; il existait encore du temps d'Homère, et on le conserva encore longtemps après. Mais on n'en montrait que le bois, les Phocéens ayant enlevé les lames d'or dont il était re- vêtu. (PAUSAN., *Bæotic.*)

Le sceptre n'était dans l'origine qu'une canne ou bâton que les rois et les généraux portaient à la main pour s'appuyer; et c'est ce qu'on appelle en terme de médaille, *hasta pura*, la pique sans fer, qu'on voit à la main des divinités ou des rois. Justin dit expres- sément que le sceptre des premiers rois était une lance. Cet historien ajoute que, dans l'antiquité la plus reculée, les hommes ado- raient la haste ou le sceptre comme des dieux immortels, et que de son temps en- core on mettait, par cette raison, un sceptre à la main des dieux. Celui de Neptune était son trident.

Le sceptre devint par la suite un orne- ment royal et la marque du souverain pou- voir. Dans Homère, les princes ligués contre Troie portent des sceptres d'or.

SCHACA. Déesse des Babyloniens; c'était la même que l'*Ops* des Romains.

SCHAHRIVER. C'est un des sept *Amschas- pands*, créés par Ormuzd : il était chargé de présider aux métaux.

SCHAMAI. Nom donné à une des *Tacouin* ou *Parques* des peuples orientaux. Elle avait la garde, avec six de ses compagnes, du géant Sagfagan qui avait quatre têtes, et qui fut vaincu par Caherman, héros de la Perse.

SCHENKNAK. Nom que les Arabes don- nent au prince des démons.

SCHIBTHA. Nom d'un mauvais génie qui, suivant les talmudistes, réside sur les mains des hommes pendant la nuit, où le matin quand on ne les a pas encore lavées, d'où il est dangereux de faire alors la moin- dre chose.

SCHKAI. Nom du ciel et de la divinité su- prême, chez les Mokchans; tribu mordouine soumise à la Russie. Ils assurent unanime- ment qu'ils n'ont jamais eu d'idoles, ni même de divinités subalternes, mais qu'ils sacrifiaient uniquement au Dieu Tout-Puis- sant et invisible. Ils lui adressaient leurs prières en se tournant vers l'orient, comme tous les peuples Tchoudes. Les lieux qu'ils choisissaient pour leurs sacrifices étaient des places écartées dans le fond des forêts; là ils immolaient des chevaux, des bœufs et du menu bétail.

SCHNEYBRATO. Divinité subalterne des anciens Prussiens; ce dieu était chargé de veiller sur les oies, les canards et la vo- laille.

SCHOENIS. Surnom de *Vénus*.

SCHOUGOTEUGON. Un des trois dieux invisibles des Yakoutes; les deux autres sont *Arteugon* et *Tangara*.

SCHOUMNOUS. Esprits malfaisants des deux sexes, très-redoutés des Mongols et

des Kalmouks; ils tiennent le dernier rang dans la hiérarchie des divinités. Ils se nourrissent du sang et de la chair des humains: souvent ils prennent la forme de femmes charmantes; mais, aux yeux des devins expérimentés, un air sinistre, un regard perfide décèlent leur âme infernale. Quand ils sont seuls, ils reprennent leur forme hideuse, leur bouche se prolonge en trompe d'éléphant, et elle est garnie de quatre défenses semblables à celles des sangliers; ils se livrent alors à leurs festins antropophages.

SCHWAYXTIX ou SZWAYKSZTIS. Dieu de la lumière, chez les anciens Prussiens.

SCIADEPHORE, [illegible]. Les Athéniens appelaient sciadephores, les femmes étrangères qui demeuraient à Athènes, parce qu'elles étaient obligées, à la fête des Panathénées, de porter des parasols, pour garantir les Athéniens du soleil ou de la pluie; ce mot vient de [illegible], *parasol*, *ombrelle*, et de [illegible], *je porte*.

SCIAMANTIE ou SCIOMANCIE. Espèce de divination, qui consistait à évoquer les âmes des morts, pour apprendre d'eux l'avenir. Ce mot est formé du grec [illegible], *divination*, et de [illegible], *ombre*, qui, dans un sens métaphorique, signifiait *âme*; car les anciens prétendaient que dans la *sciamantie*, ce n'était pas l'âme des morts qui apparaissait, mais un spectre ou simulacre, qui n'était ni l'âme ni le corps, mais seulement la représentation de celui-ci, et que les Grecs nommaient [illegible], et les latins *imago* ou *umbra*.

SCIÉRIES. Fêtes qu'on célébrait dans l'Arcadie, en l'honneur de Bacchus, dont on portait la statue sous un parasol (de [illegible], *ombre*). En cette solennité, des femmes se soumettaient à la flagellation devant l'autel du dieu, pour obéir à l'oracle de Delphes. On nommait aussi Sciéries ou Sciros, une solennité d'Athènes, dans laquelle on portait en pompe par la ville des tentes, ou pavillons suspendus sur les statues des dieux, principalement de Minerve, du soleil, et de Neptune; et l'on donna au mois de *mai*, dans lequel on la célébrait, le nom de *Scirophorion*. On y construisait de petites cabanes de feuillages; et, dans les jeux qui en faisaient partie, les jeunes gens tenaient à la main des pampres de vigne.

SCILLE, [illegible]. Fêtes des oignons de mer. On célébrait cette fête en Sicile, et elle tirait son nom d'un combat ou jeu qu'y faisait la jeunesse avec des oignons de mer. Le prix était un taureau, que le gymnasiarque donnait au vainqueur.

SCIRAS ou SCIRADE. Surnom de *Minerve*, ainsi appelée, soit d'un bourg de l'Attique, nommé *Scira*, soit parce qu'on portait, le jour de sa fête, en grande pompe, un dais blanc nommé [illegible].

SCIRE. Les Solymes, peuple qui habitait autrefois le mont Taurus, donnaient ce nom à trois de leurs dieux principaux, *Arsalus*, *Dryus* et *Trosobius*, peut-être parce que leurs statues étaient d'une espèce de calcaire appelé [illegible].

SCOPELISMUS. *Crime de celui qui jetait* des pierres dans le champ d'autrui; ce mot grec était rendu en latin par ceux-ci: *Lapidum positionem*. Ulpien rapporte que, dans l'Arabie, ceux qui voulaient nuire à quelqu'un, jetaient des tas de pierres dans son champ, pour l'avertir que s'il cultivait son champ, il mourrait de la main de celui qui y avait jeté les pierres. Cette menace imprimait tant de crainte, que personne n'eût été assez hardi pour approcher du champ où se trouvait cette marque de fureur et d'inimitié. Le scopélisme était aussi une espèce d'enchantement. On attribuait à cet enchantement l'effet de paralyser le principe fécondant la terre, de faire émigrer les grains et les semences qui allaient enrichir un champ désigné du voisinage, et de livrer le cultivateur scopélisé au danger d'une mort prompte et violente, s'il osait contrarier par quelques travaux l'arrêt de stérilité prononcé contre sa terre. Le malheureux laboureur, qui apercevait dans son champ cette pile funeste, s'enfuyait glacé d'effroi, n'osant plus mettre le pied sur une terre frappée de malédiction, et par sa désertion il causait cette même stérilité dont il était menacé, ce qui donnait du crédit à cette misérable illusion. Cette pratique, originaire d'Arabie, s'était naturalisée en Égypte; puis, ayant passé la Méditerranée, était venue s'établir en Grèce, et de là s'était communiquée aux Romains. On trouve cet arrêt dans la loi des douze tables: Si quelqu'un se sert d'enchantement pour les biens de la terre; si, par le moyen de quelques charmes, il attire le blé d'autrui dans un champ voisin, ou bien l'empêche de croître et de mûrir, qu'il soit immolé à Cérès. On retrouve cette crédulité aux siècles les plus brillants de Rome. Virgile et Ovide la consacrent dans leurs poëmes; saint Augustin s'exprime avec indignation sur cette *science infernale et scélérate*: enfin elle subsistait encore du temps de Justinien.

SCORPION (Le). Huitième signe du Zodiaque depuis *Aries*. C'est la maison de Mars. Il est de nature très-maléfique.

Les poëtes ont feint que ce scorpion était celui que la terre fit sortir de son sein pour se battre avec Orion. Celui-ci s'était vanté à Diane et à Latone de vaincre tout ce qui sortirait de la terre. Il en sortit un scorpion et Jupiter, après avoir admiré sa force et son adresse dans le combat, le plaça au ciel pour apprendre aux mortels à ne point présumer de leurs forces. Orion ne devait pas trouver son vainqueur sur la terre.

On croyait que ceux qui naissaient sous ce signe consacré à Mars, avaient l'humeur guerrière. Cette opinion donna l'empreinte de plusieurs monuments sur lesquels on voit un scorpion.

SCOTIE, c'est-à-dire *la ténébreuse*. Surnom d'*Hécate*, qui exprimait l'empire qu'elle avait dans les enfers et sur les ombres des morts. Elle avait sous ce nom un temple magnifique sur les bords du lac Achérusia.

SCOTITES. Jupiter avait un temple près de Sparte, où il était honoré sous le nom de [illegible]

'upiter *Scotites*; c'est-à-dire *le ténébreux* σκότος, ténèbres), apparemment pour signi-er que l'homme ne saurait pénétrer dans :s profondeurs de l'Etre-suprême; mais ausanias semble l'attribuer à la quantité 'arbres qui ombrageaient le pays.

SCYLLA. Fameux monstre de la mer de icile, qui était fille de la magicienne Cratée. ,lle avait été autrefois une belle nymphe, ont Glaucus devint amoureux. N'ayant pu ı rendre sensible, il eut recours à Circé, ımeuse magicienne. Celle-ci devenue elle-ıême amoureuse de Glaucus, n'ayant pu le ,ndre infidèle, et ne pouvant pas se venger ur lui, parce qu'il était dieu marin, le punit ans la personne de sa maîtresse. Circé omposa un poison, qu'elle jeta ensuite ans une fontaine où la nymphe avait cou-ume de se baigner. A peine Scylla fut-elle ntrée dans la fontaine, qu'elle se vit chan-ée en un monstre, qui avait douze griffes, ıx gueules et six têtes. Une multitude de hiens lui sortaient du corps autour de la einture, et, par des hurlements continuels, ffrayaient tous les passants. Scylla, effrayée lle-même de sa figure, se jeta dans la mer, rès de l'endroit où est le fameux détroit qui orte son nom. Mais elle se vengea de :ircé, en faisant périr le vaisseau d'Ulysse, on amant.

Voici le portrait qu'Homère fait de ce ıonstre (*Odyss.*, lib. XII): Scylla a une voix errible, et ses cris affreux ressemblent au ugissement du lion. C'est un monstre hor-ible, dont l'aspect ferait frémir un dieu ıême; il a six longs cols, six têtes énormes, t dans chaque tête trois rangs de dents qui ecèlent la mort...... Lorsqu'elle voit passer les vaisseaux dans le détroit, dit Virgile *Æneid.*, lib. III), elle avance la tête hors de on antre, et les attire à elle pour les faire érir. Depuis la tête jusqu'à la ceinture, 'est une fille d'une beauté séduisante; pois-on énorme dans le reste de son corps, elle une queue de dauphin et un ventre de oup.

SEATER. Divinité des anciens Saxons.

SEAU. Les Cyclopes avaient fabriqué un eau avec lequel Neptune abreuvait ses hevaux (CALLIM., *hymn. Dian.*, 50). An-lromaque dans l'*Iliade* (IV, 137) abreuve lle-même avec un seau les chevaux d'Hec-or son époux.

SEBADIES. Fêtes grecques, les mêmes que les *Sabasies*.

SEBASIUS. Surnom de *Jupiter*, le même que *Sabasius*.

SEBATHIS. *Nymphe*, mère d'Oébalus.

SEBETHIS. Fleuve de Campanie, qui ar-osait la ville de Naples et l'ancienne Par-hénope. Virgile (*Æneid.*, VIII, 734.) a feint qu'une nymphe de même nom présidait à e fleuve.

SEBHIL. Ange qui, suivant les musul-nans, tient les livres où sont écrites toutes es actions des hommes, tant bonnes que nauvaises.

SECESPITE. Couteau fort long dont les lamines et les pontifes romains se servaient dans les sacrifices pour égorger la victime et en tirer les entrailles. Il avait un man-che rond d'ivoire, garni d'or et d'argent lorsqu'on sacrifiait aux dieux du ciel, et d'ébène lorsqu'on sacrifiait aux divinités des enfers.

SECHA. Le *grand serpent* de la mytholo-gie hindoue. Sa longueur prodigieuse lui a fait donner le nom d'*Ananta, sans fin.* Il a mille têtes, sur l'une desquelles est portée la terre. Il sert de couche à Vichnou dans le temps de son sommeil mystérieux, et ses têtes, qu'il redresse alors, forment au-des-sus du dieu une espèce de dais. Quelques-uns pensent que c'est lui qui s'incarna sous le nom de Bala-Rama, frère de Krichna. On le confond quelquefois avec Vasouki, roi des Nagas, ou habitants des régions infé-rieures.

SÉCULAIRES (JEUX). Fêtes solennelles que les Romains célébraient avec une grande pompe, vers les approches de la moisson, pendant trois jours et trois nuits consécutifs. En voici l'origine, d'après Noël:

Dans les premiers temps de Rome, c'est-à-dire sous les rois, un certain Valérus ou Valérius, qui vivait à la campagne, dans une terre du pays des Sabins, proche du village d'Erète, eut deux fils et une fille qui furent frappés de la peste. Il reçut, dit-on, ordre de ses dieux domestiques de descendre le Tibre avec ses enfants, jusqu'à un lieu nommé *Terentium*, qui était au bout du champ de Mars, et de leur y faire boire de l'eau qu'il ferait chauffer sur l'autel de Pluton et de Proserpine. Les enfants en burent et se trouvèrent parfaitement guéris. Le père, en actions de grâces, offrit au même endroit des sacrifices, célébra des jeux et dressa aux dieux des lits de parade, *lectisternia*, pen-dant trois nuits; et, pour porter dans son nom même la mémoire d'un événement si singulier, il s'appela dans la suite *Manius Valérius Terentinus : Manius*, à cause des divinités infernales auxquelles il avait sacri-fié; *Valerius*, du verbe *valere*, parce que ses enfants avaient été rétablis en santé; et *Te-rentinus*, du lieu où cela s'était passé.

En 245, c'est-à-dire l'année d'après que les rois furent chassés de Rome, une peste vio-lente, accompagnée de grands prodiges, ayant jeté la consternation dans la ville, Valérius Publicola fit sur le même autel des sacrifices à Pluton et à Proserpine et la contagion cessa. Soixante ans après, c'est-à-dire en 305, on réitéra les mêmes sacrifices, par ordre des prêtres des Sibylles, en y ajoutant les cérémonies prescrites par les livres si-byllins; et alors il fut réglé que ces fêtes se feraient toujours dans la suite à la fin de chaque siècle : ce qui leur fit donner le nom de *jeux séculaires*. Ce ne fut que longtemps après, c'est-à-dire pendant la seconde guerre de Carthage, qu'on institua les jeux apolli-naires, à l'honneur d'Apollon et de Latone. On les célébrait tous les ans; mais ils n'é-taient point distingués des jeux séculaires, l'année qu'on représentait ceux-ci. L'appareil de ces jeux était fort imposant; on envoyait

dans les provinces des hérauts, pour inviter tous les citoyens à la célébration d'une fête qu'ils n'avaient jamais vue et qu'ils ne reverraient jamais. On distribuait au peuple certaines graines et certaines choses lustrales ou expiatoires. On sacrifiait la nuit à Pluton, à Proserpine, aux Parques, aux Ilithyes, à la Terre, et le jour à Jupiter, à Apollon, à Latone, à Diane et aux Génies. On faisait des veilles et des supplications; on plaçait les statues des dieux sur des coussins, où on leur servait les mets les plus exquis. Enfin pendant les trois jours que durait la fête, on chantait trois cantiques différents, comme l'assure Zosime, et l'on donnait au peuple divers spectacles. La scène de la fête changeait chaque jour; le premier jour on s'assemblait au champ de Mars, le second au Capitole et le troisième sur le mont Palatin.

Peu de jours avant qu'on les commençât, les quinze prêtres sibyllins, assis sur leurs siéges, devant le temple d'Apollon Palatin et de Jupiter Capitolin, distribuaient à tout le peuple des flambeaux, du bitume, du soufre et d'autres choses lustrales; et ils passaient là et dans le temple de Diane, sur le mont Aventin, les nuits entières en l'honneur des Parques avec beaucoup de dévotion. Quand le temps de la fête était arrivé, le peuple s'assemblait dans le champ de Mars; on immolait des victimes à Jupiter, à Junon, à Apollon, à Latone, à Diane, aux Parques, à Cérès, à Pluton et à Proserpine.

La première nuit de la fête, l'empereur, à la tête de quinze pontifes, faisait dresser sur le bord du Tibre trois autels qu'on arrosait du sang de trois agneaux; et sur ces autels, on brûlait les offrandes et les victimes. Après cela on marquait un certain espace, dont on faisait une espèce de scène illuminée. On chantait plusieurs hymnes faits exprès pour cette occasion; on célébrait plusieurs sortes de jeux; on jouait plusieurs pièces de théâtre. La fraîcheur de la nuit donnait un nouvel agrément à ces spectacles, sans parler des illuminations, qui non-seulement éclairaient la scène, mais qui se faisaient aussi dans les temples, dans les places publiques et dans les jardins; *Lumina cum rogis accenduntur*, dit Zosime. On peut même croire que la description des feux d'artifice dont parle Claudien dans le panégyrique du sixième consulat d'Honorius, ne convenait pas moins aux fêtes séculaires qu'au jeu du cirque. Le lendemain, après qu'on était monté au Capitole pour y offrir des victimes, on retournait dans le champ de Mars et l'on célébrait des jeux particuliers en l'honneur d'Apollon et de Diane. Ces cérémonies duraient jusqu'au matin, où toutes les dames allaient au Capitole à l'heure marquée par l'oracle, pour chanter des hymnes à Jupiter. Le troisième jour, qui finissait la fête, vingt-sept jeunes garçons, autant de jeunes filles de qualité chantaient dans le temple d'Apollon Palatin des cantiques en grec et en latin, pour attirer sur Rome la protection de tous ces dieux. Ce fut pour ceux-ci qu'Horace composa son *Poëme Séculaire*. C'est un monument curieux des cérémonies qui s'observaient dans cette fête.

Les premiers jeux séculaires furent représentés l'an de Rome 245, les seconds en 305, les troisièmes en 505, les quatrièmes en 605; Auguste fit célébrer les sixièmes en 737. L'empereur Honorius, ayant reçu la nouvelle de la victoire de Stilicon sur Alaric, permit à tous les païens de célébrer encore les jeux séculaires, qui furent les derniers dont parle l'histoire.

SECURI DII. On trouve dans une inscription SECURIS DIIS; ce qui doit s'entendre activement pour les dieux qui procurent la santé, plutôt que pour ceux qui sont en sûreté.

SEDJÉNGIU. Une des fêtes solennelles des Péguans; elle a pour objet d'apaiser le mauvais principe. On la solennise devant les idoles, en présence du roi et de toute la cour, qui y assistent dans des chars magnifiques.

SEDJIN, Septième partie de l'enfer, suivant les musulmans; c'est la plus basse de toutes, et celle dans laquelle sont jetées les âmes des impies, sous l'arbre noir et ténébreux, où l'on n'aperçoit aucune lueur.

SEDKOURN. Génies malfaisants redoutés des Mogols; ils habitent les régions inférieures du mont Mérou.

SEDRA. Arbre planté dans le paradis, selon les musulmans; c'est une espèce de lotus.

SEGECIA ou SEGESTA. Divinité de la campagne, qui avait soin des blés, au temps de la moisson. Son nom était dérivé de *segetes*, *moisson*. Les laboureurs l'invoquaient alors pour avoir d'abondantes récoltes. (Pline, XVIII, 2.)

SEIA. Divinité champêtre qui veillait à la conservation des blés, dans le temps qu'ils étaient encore enfermés dans la terre. *Sata frumenta*, dit saint Augustin (*De civit. Dei*, IV, 8), *quamdiu sub terra essent, praepositam voluerunt habere deam Seiam*. Numa avait créé cette divinité, dont le nom était dérivé de *sero*, *je sème*.

SEIDUR ou SEIDR. La plus terrible et la plus efficace des magies, chez les Finnois et les Islandais. Cette sorte de magie s'opérait par le feu et au moyen de l'incantation. Par le Seidr on pouvait prendre la forme qu'on voulait, et traverser les airs avec rapidité. C'est ainsi que le dieu Wäinämöinen, pour échapper aux embûches du fils de la Mort, se changea successivement en pierre, en carex. Les opérations pour préparer le Seidr se faisaient d'ordinaire pendant la nuit et en plein air; on les appelait *útisetur* (*séances en dehors*).

Le Seidr jouit pendant longtemps d'un grand crédit; mais enfin les horribles cruautés qu'on lui attribuait le firent abhorrer du peuple. Les rois de Suède défendirent, sous les peines les plus graves, tout voyage en Finlande, ayant pour but d'apprendre les mystères du Seidr, si cultivé par la nation finnoise.

Il en était de même en Islande. Ceux qui assistaient à ces mystères, et les abords mêmes qui y étaient interdits, devenaient

comme ensorcelés et frappés de l'idée que leur vie ne devait plus être qu'un enchaînement de malheurs.

SEL (Le). Cette substance était inconnue à plusieurs peuples, selon le témoignage d'Homère.

Le sel était pour les anciens le symbole de l'amitié, et c'est pour cela qu'ils ne manquaient pas d'en servir, entre autres mets, aux étrangers qui arrivaient chez eux.

Hérodote parle d'une illumination qu'il prétend avoir été une fois par an générale en Egypte depuis la cataracte du Nil jusqu'aux bords de la Méditerranée, quoique, suivant toutes les apparences, elle se soit bornée à la ville de Saïs et à la préfecture saïtique, ce qui formait un canton de peu d'étendue. Cette fête consistait en un grand nombre de lampes qu'on allumait à l'approche de la nuit; mais il est fort difficile de concevoir pourquoi les Egyptiens mettaient dans tous ces vases une certaine quantité de sel et de quelle nature ce sel peut avoir été. Ce qu'il y a de certain, c'est que les prêtres égyptiens ne se servaient pas de sel; ils le regardaient comme l'écume de Typhon, le grand ennemi d'Osiris.

SELAGE. Plante que les Druides cueillaient avec des pratiques superstitieuses, de même que le samolus. Il fallait, dit Pline (lib. XXIV, c. 3), l'arracher sans couteau, et avec la main droite, qui devait être couverte d'une partie de l'habillement, ensuite la faire passer secrètement à la main gauche, comme si on l'avait volée; et enfin il fallait être vêtu de blanc et nu-pieds, et avoir préalablement offe t un sacrifice de pain et de vin.

Borel croit que la sélage était une espèce de *Camphorata* ou mousse terrestre. D'autres la prennent pour la *pulsatille*.

SELAMANES. Dieu des Syriens, ou le *Jupiter* syrien; ce nom se lit sur une inscription trouvée près d'Alep, dans le siècle dernier : il peut signifier *le Pacifique*.

SELASIE ou SELASIENNE. Surnom de *Diane*, pris du nom d'un lieu de la Laconie, où elle était honorée.

SELENE. Fille d'Hypérion et de Basilée. Ayant appris que son frère Hélios, qu'elle aimait tendrement, avait été noyé dans l'Eridan, elle se précipita du haut du palais. On publia que le frère et la sœur avaient été changés en astres, et qu'ils étaient le soleil et la lune. Les Atlantides, au rapport de Diodore, honorèrent depuis ce temps ces deux astres sous le nom d'Hélios et de Séléné. C'est en effet le nom grec du soleil et de la lune. (Ἥλιος, *soleil*, σελήνη, *lune*.)

SELENES. Gâteaux larges et cornus, en forme de demi-lune, que les Grecs employaient dans les sacrifices offerts à la *Lune*.

SELIMNUS. Fleuve de l'Achaïe, qui a son embouchure près d'une fontaine appelée Argyre. Sélimnus, disait-on, fut autrefois un beau jeune berger, qui plut tant à la nymphe Argyre, que tous les jours elle sortait de la mer pour venir le voir. Cette passion ne dura pas longtemps; il semblait à la nymphe que le berger devenait moins beau; elle se dégoûta de lui, et Sélimnus en fut si touché, qu'il mourut de déplaisir. Vénus le métamorphosa en fleuve; mais tout fleuve qu'il était, il aimait encore Argyre. La déesse ayant donc pitié de lui encore une fois, lui fit perdre entièrement le souvenir de la nymphe. « Aussi croit-on dans le pays, ajoute Pausanias, que les hommes et les femmes, pour oublier leurs affections, n'ont qu'à se baigner dans le Sélimnus; ce qui en rendrait l'eau d'un prix inestimable, si l'on pouvait s'y fier. »

SELLES. Prêtres qui, dans le principe, rendirent les oracles à Dodone. Ils avaient reçu cette dénomination, soit de *Selles*, ville d'Épire, soit d'une rivière appelée *Selleis* par Homère.

SELLISTERNES. Festins que les Romains donnaient aux déesses. Ils étaient ainsi appelés, parce qu'on mettait les statues des déesses sur des siéges nommés *sellæ*, en mémoire de l'ancienne frugalité.

SEMAINE. On dit que les anciens ayant soumis les jours, les heures même à quelques planètes dominantes, il est croyable que le jour prenait le nom de la planète qui commandait à la première heure. Ainsi on a pu appeler le jour de Saturne, qui est notre samedi, celui dont la première heure était sous le commandement de Saturne. La seconde heure était pour Jupiter, qui suit immédiatement Saturne; la troisième pour Mars; la quatrième pour le Soleil; la cinquième pour Vénus, la sixième pour Mercure, et la septième pour la Lune. Après quoi la huitième retournait sous l'autorité de Saturne, et, suivant le même ordre, il avait encore la quinzième et la vingt-deuxième; la vingt-troisième était par conséquent sous Jupiter, et la vingt-quatrième, c'est-à-dire la dernière de ce jour, sous la dénomination de Mars. De cette manière la première heure du jour suivant tombait sous celle du Soleil, qui donnait par conséquent son nom à ce second jour. En suivant le même ordre, la huitième, la quinzième et la vingt-deuxième appartenaient toutes au Soleil; la vingt-troisième à Vénus, et la dernière à Mercure. Par conséquent la première du troisième jour appartenait à la Lune, et on appelait ce jour, à cause de cela, jour de la lune. On trouve par cet arrangement la naissance et la suite nécessaire de ces noms des jours de la semaine, c'est-à-dire pourquoi le jour du Soleil, qui est le dimanche, vient après celui de Saturne qui est le samedi, le jour de la Lune après celui du Soleil, ou le lundi après le dimanche; celui de Mars après celui de la Lune, ou le mardi après le lundi, etc., jusqu'au samedi.

SEMANCIES. Fêtes ou jeux qui avaient pour sujet d'apaiser Jupiter irrité et de détourner l'effet des signes qui semblaient pronostiquer quelque malheur.

SEMARGLA. Divinité des anciens Russes

c'était la déesse des frimas, et l'irréconciliable ennemie de Zimtzerla, déesse des fleurs et du printemps.

SÉMÉLÉ. Fille de Cadmus et d'Harmonie. Cette princesse ayant plu à Jupiter devint grosse de Bacchus. La jalouse Junon, sous la figure de Beroé, sa nourrice, lui inspira des soupçons sur la qualité de son amant, et lui conseilla d'exiger de lui qu'il parût devant elle avec la même majesté qu'il se laissait voir à Junon. Sémélé suivit le conseil de la fausse Beroé et lorsque Jupiter fut auprès d'elle elle l'obligea de lui jurer, par le Styx qu'il lui accorderait sa demande, quelle qu'elle pût être. « Quand vous viendrez me voir, dit-elle, paraissez avec toute la majesté *dont vous êtes revêtu*, lorsqu'en qualité d'époux, vous approchez de Junon. » Jupiter voulut lui fermer la bouche, pour lui empêcher d'achever sa demande, mais il n'en était plus temps. Il vint donc la visiter avec tout l'appareil et tout l'éclat du maître des dieux, armé de ses foudres. A peine fut-il entré dans le palais, qu'il l'embrasa entièrement et Sémélé périt dans cet incendie. Mais le fruit qu'elle portait ne périt pas avec elle.

Quand Bacchus fut grand, il descendit aux enfers pour en retirer sa mère, et obtint de Jupiter qu'elle serait placée au rang des immortels, sous le nom de *Thioné*. Pausanias dit que Cadmus s'étant aperçu de la grossesse de Sémélé la fit enfermer dans un coffre abandonné à la merci des flots, qui la portèrent jusque chez les Brasiates, dans la Laconie : que ces peuples ayant trouvé Sémélé morte, lui firent de magnifiques funérailles et prirent soin de l'éducation de son fils.

Sémélé, dit le poète Nonnus, fut transportée au ciel, où elle conversait avec Diane et Minerve et mangeait à la même table avec Jupiter, Mars et Vénus. Le prétendu Orphée l'appelle déesse et *reine de tout le monde*. (Hᴇᴄ [illegible]). Il ne paraît pas que son culte ait été fort répandu : on trouve sur une pierre gravée, rapportée par Béger, ces mots *Les génies tremblent au nom de Sémélé* ; d'où on peut inférer que Sémélé avait reçu de Jupiter quelqu'autorité sur les Génies ou divinités inférieures. Philostrate dit enfin que quand Sémélé fut brûlée à l'arrivée de Jupiter, son image monta au ciel ; mais qu'elle était obscure et noircie par la fumée de la foudre.

SEMENDOUN. Nom d'un *Dew* ou *géant* défait par Kayoumarath, premier roi des *Perses*. C'est le Briarée de la mythologie persane, car les Romans orientaux disent qu'il était armé de plusieurs bras, et ils lui en donnent jusqu'à cent et un.

SEMENTINES. Féries que les Romains célébraient tous les ans pour obtenir de bonnes semailles. On les solennisait dans le temple de la Terre le 24 janvier pour l'ordinaire ; car le jour n'était pas constamment le même. On priait la Terre de favoriser l'accroissement des grains et des autres fruits qui lui avaient été confiés.

SEMINA. Déesse romaine, peu connue, qui présidait aux semences.

SÉMIRAMIS. Reine des Assyriens, fille de la déesse Dercéto ou Atergatis. Ayant été exposée après sa naissance, des colombes prirent soin de la nourrir et lui firent donner le nom de *Sémiramis*, qui, en langue syriaque, signifie *colombe*. Cet oiseau lui fut cher pendant sa vie ; et après sa mort on prétendit qu'elle avait été métamorphosée en colombe. C'est elle qui fit faire à Babylone ces magnifiques jardins et les murailles qui ont passé dans la postérité pour une des sept merveilles du monde.

SEMITALES DII. Dieux qui présidaient aux chemins. Leur nom était formé de *semita*, sentier. C'étaient les mêmes que les *Viales dii*.

SEMNOTHÉES. C'était le nom qu'on donnait chez les Gaulois aux plus anciens des Druides, s'il faut en croire Varrin, qui dérive ce nom du grec, comme si les Gaulois avaient pris ces noms dans une langue qui leur était étrangère. Il est probable que c'est le nom que les Grecs donnaient eux-mêmes aux Druides (de *σεμνός vénérable*, et de *θεός Dieu*.) Diogène-Laërce et Suidas nous apprennent que l'épithète *semnotheos* donnée aux Druides, désignait la profession qu'ils faisaient d'honorer les dieux et d'être consacrés à leur service, comme le nom de *saronides* faisait allusion aux chênes, auprès desquels ils passaient leur vie. Quelques-uns donnent le même nom aux *mages* de la Perse, d'autres enfin aux gymnosophistes des Indiens.

SEMON. Dieu des Romains, le même que *Fidius* ou *Sancus*. En effet, on trouve des inscriptions portant *semoni sanco deo*. Le nom de Semon se donnait encore à *Mercure* et à plusieurs autres.

SEMONES DII. C'est ainsi qu'on appelait, chez les Romains, les *dieux* inférieurs, qu'on voulait distinguer des dieux célestes, et que nous appelons demi-dieux, *semi homines*, *moitié hommes* et moitié dieux. Tels étaient *Janus*, *Pan*, *les Satyres*, les *Faunes*, *Priape*, *Vertumne* et même *Mercure*, selon un distique d'un ancien poète.

SENAMOUKHI. Déesse indienne, adorée dans le Kachmir : son nom signifie *celle qui donne la protection d'un rempart*.

SENANG-TSANG. Dieu des Chinois, qui le vénèrent comme la personnification de la Providence universelle.

SENANI. Divinité gauloise qui n'est connue que par une inscription trouvée sur une pierre.

SÈNES. Nom donné aux Druidesses, et en particulier à celles de l'île de Sein, et dont Pomponius Méla fait mention. Il dit que les prêtresses attachées au service d'une divinité gauloise, sont au nombre de neuf, et gardent une perpétuelle virginité. Les Gaulois croient qu'animées d'un génie particulier

elles peuvent, par leurs vers, exciter des tempêtes dans les airs et sur les mers, prendre la forme de toute espèce d'animaux, guérir les maladies les plus invétérées, et prédire l'avenir. Elles n'exerçaient leur art que pour les navigateurs qui se mettaient en mer dans le seul but de les consulter.

SENG. Victimes que les Chinois offrent en sacrifice; elles doivent être d'une seule couleur. Les *Lo-seng* sont les six espèces d'animaux propres aux sacrifices, savoir *le bœuf, le cheval, le cochon, la chèvre, le chien et la poule*. Les animaux nourris pour être offerts plus tard s'appellent *tcho;* lorsqu'ils sont sur le point d'être immolés, on les nomme *seng;* enfin, lorsqu'ils sont mis à mort, et qu'ils ne sont pas encore cuits, on leur donne le nom de *sing*.

SENIUS. Dieu des Romains, qui présidait à la vieillesse.

SENOVIA. Déesse des anciens Slaves; ses fonctions étaient analogues à celle de la Diane des Romains.

SEN-SIO. Divinité du Japon qui se montra sous le règne de l'impératrice Ghen-sio, dans le VIII° siècle.

SENTA. Divinité romaine. Elle était fille de Sicus, et épousa Faune, son frère; c'est la même que *Fauna* ou *la Bonne-Déesse*.

SENTIA. Déesse du sentiment. Les Romains l'invoquaient principalement pour qu'elle inspirât aux enfants de généreux sentiments.

SENTINUS. Dieu des Romains, qui, suivant saint Augustin, donnait le sentiment à l'enfant au moment de sa naissance.

SEN-Y-TSOU. Dieu des Coréens; c'est le génie tutélaire des familles.

SEOSSERES. Dieu des Circassiens. Il commande aux vagues et aux tempêtes.

SEPENDARMAD ou ESFEEDARMAD. Génie de la mythologie persane; c'est l'*Amschaspand*, protecteur de la terre. Sependarmad est un des cinq *izeds* qui président aux cinq parties du jour.

SEPT. Ce nombre était regardé comme un nombre sacré à cause des sept planètes. On élevait sept autels, on immolait sept victimes, parce que ce nombre avait, dit-on, la vertu de faire descendre les Génies sur la terre.

Les Egyptiens, les phéniciens, les Grecs, les Romains et en général les anciens païens attachaient une haute idée de perfection aux septenaires: les Grecs l'appelaient *septas*, ou vénérable. Cicéron assure, dans le *Songe de Scipion*, qu'il n'est presque aucune chose dont ce nombre ne soit le nœud; et suivant le *Timée* de Platon, l'origine de l'âme du monde y est renfermée.

Chez les Persans nous trouvons les sept Amschaspands et les sept Darvands; les sept degrés de l'échelle des mystères de Mithra, les sept pyrées des adorateurs d'Ormuzd, les sept feux sacrés et planétaires.

Les sept objets précieux des Bouddhistes sont 1° *Lang-bo*, un éléphant blanc; 2° *Dam-tchouk*, un cheval vert, qu'on voit ordinairement du côté du dieu Maïtari; 3° *Mak-boun*, un guerrier à visage bleu, cuirassé et portant un bonnet jaune de lama; 4° *Dzio-mo*, une belle vierge blanche; 5° *Lon-bo*, un ministre ou ambassadeur; 6° *Nor-bou*, un fruit qu'on prétend croître dans l'endroit le plus profond de l'océan, et au moyen duquel les divinités peuvent déplacer des montagnes et exécuter d'autres prodiges; 7° le *Tchakra* hindou, qui est la roue de la domination.

Ils vénèrent de plus sept Bouddhas principaux. Enfin, chez les autres peuples, nous voyons les sept choses précieuses de la roue d'or (*tchakravarti*) des Bouddhistes; les sept classes d'anges des Siamois; les sept Kamis du Japon; les sept cieux des Madécasses. On voit par là que le chiffre sept a été regardé comme mystérieux et sacré chez un grand nombre de peuples.

SEPTEMATRUS. Les Romains appelaient ainsi les sept jours de fête consacrés à Minerve, ou aux autres déesses.

SEPTEMBRE. Septième mois de l'année dans le calendrier de Romulus, qui commençait à l'équinoxe du printemps, et le neuvième à commencer depuis Janvier. Le sénat romain voulut le faire appeler *Tiberius* en l'honneur de *Tibère;* mais ce prince s'y opposa, dit Suétone: *Intercessit ne mensis September Tiberius vocaretur*. Domitien le fit appeler *Germanicus*, pour honorer sa victoire sur les *Germains;* le sénat l'appela *Antonin*, en mémoire d'*Antonin* le Vieux; Commode, *Herculeus*, en l'honneur d'*Hercule*, et l'empereur Tacite voulut qu'il portât son nom, parce qu'il était né et avait été fait empereur dans ce mois. Il fut d'abord de trente jours, selon l'institution de Romulus; Numa le réduisit à vingt-neuf, et César le rappela à son premier nombre. Ses nones étaient le cinq, et les ides le treize. Ce mois était sous la protection de Vulcain. On le trouve personnifié dans les peintures des manuscrits, sous la figure d'un homme presque nu, ayant seulement sur l'épaule une espèce de manteau, qui flotte au gré des vents. Il tient de la main gauche un lézard, attaché par une jambe à une ficelle: ce lézard suspendu en l'air, se débat autant qu'il peut. Au pied de l'homme sont deux cuves ou vases préparés pour la vendange, comme le marquent les quatre vers d'Ausone, dont voici le sens: « Septembre cueille les grappes; c'est en ce mois que les fruits tombent. Il se divertit à tenir en l'air un lézard attaché par le pied, qui s'agite d'une manière agréable. » Les fêtes romaines de ce mois étaient: le trois, les dionysiaques ou les vendanges; le quatre, les jeux romains pendant huit jours; le quinze, les grands jeux du cirque pendant cinq jours; le vingt, la naissance de Romulus; le trente, les méditrinales.

SEPTEMVIRS. Collége de sept prêtres chargés, chez les Romains, de présider aux banquets offerts en l'honneur des dieux

SEPTERIE, σεπτήριον. Fêtes que les habitans de Delphes célébraient tous les neuf ans en mémoire du combat et de la victoire d'Apollon contre le serpent Python. La tradition portait que le combat d'Apollon contre le serpent Python s'était passé à Delphes; que le monstre ayant été blessé, s'enfuit par le chemin qu'on appelait Sacré, jusque dans la vallée de Tempé; qu'Apollon l'y poursuivit, et qu'il le trouva mort et même enterré. Aix, fils du monstre, lui avait rendu ce dernier devoir. Voici quelle était la cérémonie de la fête : On construisait une cabane de feuillage dans la nef du temple d'Apollon, à laquelle, en grand silence, on donnait assaut par la porte; après quoi, un jeune garçon, qui avait son père et sa mère, y était conduit pour mettre le feu à la cabane avec une torche ardente. La porte était renversée par terre, et après cela tout le monde s'enfuyait par les portes du temple. Le jeune garçon était obligé de quitter le pays, et d'aller en servitude errer dans divers endroits. Il se rendait ensuite à la vallée de Tempé, où on le purifiait par quantité de cérémonies.

SEPULCRE, *sepulcrum*. Tombeau ordinaire destiné à enfermer les morts, ou les os et cendres des corps morts, lorsque l'usage était de les brûler.

Les sépulcres magnifiques, ou pour mieux dire, les tombeaux des princes, des grands, des riches, se nommaient *pyramides, mausolées, monuments, cénotaphes, voûtes sépulcrales*, etc.; mais les pauvres citoyens n'avaient que des sépulcres de peu d'apparence; on les appelait en latin, suivant leur forme ou leur usage, *columellæ, mensæ, tabella, labra, arcæ, columbaria*.

Les *columellæ* étaient de petites colonnes, semblables à des dés ou troncs de pierre, que les Latins appelaient *cippi*, avec cette différence, que les colonnes étaient arrondies et les troncs carrés, ou de quelque figure irrégulière.

Les *columbaria* étaient de petites niches où l'on pouvait placer deux ou plusieurs urnes remplies de cendres, et sur lesquelles on gravait une courte épitaphe.

Les *mensæ*, tables, étaient des pierres quadrangulaires plus longues que larges, exposées sur une petite tombe ou sur quatre dés de pierre, un peu élevés au-dessus du sol. Les Latins disaient *ponere mensam* pour marquer la structure et l'assiette des tombes des morts.

Chez les Grecs, il n'était pas permis d'élever les tombeaux dans l'enceinte des villes, si ce n'est chez les Lacédémoniens, où, par une loi de Lycurgue, on pouvait enterrer dans la ville et même autour des temples. A Athènes, chacun avait son tombeau particulier hors de la ville, parce que la grandeur de son territoire le permettait ainsi; mais chez les autres peuples de l'Attique, où le terrain était plus précieux, ils étaient souvent obligés de mettre trois ou quatre morts ensemble, ce qui doit s'entendre des cendres et des urnes qui les renfermaient; car l'usage constant de la Grèce était de brûler les morts. On élevait aux héros des tombeaux plus recherchés que les autres, dans lesquels on plaçait leurs cendres, et on mettait une colonne sur le tombeau, que l'on accompagnait des marques et des symboles de celui à qui le monument était consacré. Il n'était permis qu'aux plus proches parents d'aller visiter les tombeaux des morts, et cela était sévèrement défendu à tous les autres; de crainte qu'ils n'y allassent pour ramasser des ossements, et les employer dans les opérations magiques très-fréquentes chez ces peuples. Ils enterraient les rois, les princes et les grands hommes au pied des collines et des montagnes. On plantait dans cet endroit un bois sacré, où on élevait des autels sur lesquels on faisait de temps en temps des sacrifices funéraires et des libations.

SEPULTURE. Le soin de la sépulture est du droit naturel et du droit des gens. Tous les peuples se sont accordés à penser ainsi, et l'antiquité a regardé la sépulture des morts comme un devoir inviolable, dont on ne pouvait se dispenser sans encourir la vengeance des dieux.

Dans l'*Iliade* d'Homère, Priam obtient une suspension d'armes pour enterrer les morts de part et d'autre. Jupiter envoie Apollon pour procurer la sépulture à Sarpédon. Iris est dépêché des cieux pour engager Achille à rendre ce devoir à Patrocle; et Thétis lui promet d'empêcher que ce corps ne se corrompe, au cas qu'on le laisse une année entière sans sépulture. Homère se fonde ici sur la coutume des Egyptiens, qui refusaient la sépulture au défunt, s'il avait mal vécu. Ce refus faisait qu'on ne permettait pas de transporter les corps des impies au delà du fleuve, près duquel étaient les sépultures des justes. De là venait l'idée que la privation de la sépulture fermait à une âme les les champs Elysiens, et la couvrait d'infamie.

Ainsi les païens regardaient la sépulture des morts comme une chose nécessaire pour que les âmes fussent admises dans le séjour des bienheureux, et prétendaient que ceux dont les corps étaient privés de ce dernier devoir erraient quelque temps sur les bords du Styx avant de pouvoir passer. C'est pour cela que, lorsqu'ils trouvaient un corps, ils ne manquaient pas de l'enterrer, et que la crainte qu'ils avaient eux-mêmes d'être privés de la sépulture, les portait à se faire des tombeaux pendant leur vie. Sénèque appelle ce devoir, de donner la sépulture aux morts, un droit non écrit, mais plus fort que tous les droits écrits. L'usage de brûler les corps s'introduisit chez quelques nations. Les Egyptiens les embaumaient, ainsi que d'autres peuples, et les renfermaient dans des cercueils de pierre ou de bois.

Pour les Romains, les funérailles étaient une cérémonie sacrée, et ils furent des modèles à suivre dans les derniers devoirs qu'ils rendaient à leurs parents et à leurs amis.

SERA, de *serere*, *ensemencer*. Divinité romaine qui présidait aux semailles.

SERAPEON, *SERAPEUM*. Temple de *Sérapis*. Le plus fameux était celui d'Alexandrie. Rufin, qui était à Alexandrie lorsqu'il subsistait encore, nous en a fait la description. C'est un lieu élevé, dit-il, non par la nature, mais de mains d'hommes. Il est, pour ainsi dire, suspendu en l'air. Ce vaste bâtiment est carré, et soutenu sur des voûtes depuis le rez-de-chaussée jusqu'à ce qu'on soit arrivé au plain-pied du temple, auquel on monte par plus de cent degrés. Ces voûtes sont partagées en plusieurs appartements séparés les uns des autres, qui servent à différents ministères secrets. Sur ces voûtes en dehors sont de grandes salles pour conférer, des réfectoires, et la maison où demeurent ceux qui ont la garde du temple. En dedans régnaient des portiques qui composaient une espèce de cloître autour de bâtiment carré. C'était au milieu de ce cloître que s'élevait le temple de Sérapis orné de colonnes, et dont les murs étaient de marbre. Ptolémée, fils de Lagus, l'avait fait bâtir, selon Tacite, dans un lieu où il y avait eu longtemps auparavant une chapelle consacrée à Sérapis et à Isis, sur une petite éminence dans le quartier nommé *Rhacotis*, dont il faisait le plus bel ornement.

SERAPIS était le grand dieu des Egyptiens : on le prenait souvent pour *Jupiter* et pour *le Soleil : Zeus Sérapis* se trouve souvent dans les anciens monuments. On le voit aussi quelquefois avec les trois noms, Jupiter, Soleil et Sérapis. On le prenait encore pour Pluton; c'est pour cela qu'on le voit quelquefois accompagné de Cerbère. Le culte de ce dieu a été porté en Egypte par les Grecs; car les anciens monuments purement égyptiens, comme la table Isiaque, qui comprend la théogonie des Egyptiens, ne donnent aucune figure de Sérapis; on n'y en trouve pas la moindre trace. Voici comme saint Augustin rapporte, d'après Varron, l'origine de ce dieu : « En ce temps-là, dit-il (c'est-à-dire au temps des patriarches Jacob et Joseph), Apis, roi des Argiens, aborda en Egypte avec une flotte; il y mourut, et fut établi le plus grand dieu des Egyptiens, sous le nom de Sérapis. On l'appela ainsi après sa mort, au lieu d'*Apis*, qui était son véritable nom, parce que le tombeau que nous appelons sarcophage s'appelle en grec σορός et comme on l'honora dans le tombeau avant qu'on lui eût bâti un temple, de σορός et d'*Apis*, on fit d'abord *Sorapis*, et par le changement d'une lettre, on l'appela *Sérapis*. »

Le symbole ordinaire de Sérapis est une espèce de *panier* ou de *boisseau*, appelé en latin *calathus*, qu'il porte sur la tête, pour signifier l'abondance que ce dieu, pris pour le soleil, apporte à tous les hommes. On représente Sérapis barbu, et au boisseau près, il a partout presque la même forme que Jupiter; aussi est-il pris souvent pour ce dieu dans les inscriptions. Lorsqu'il est Pluton ou Osiris aux enfers, il tient à la main une pique ou un sceptre, et il a à ses pieds le Cerbère, chien à trois têtes. A Antéople, on le représentait avec le *modius* sur la tête, une haste à la main droite, et sur la gauche un crocodile. Une médaille d'Alexandrie a d'un côté une tête avec un boisseau ou une corbeille, et l'inscription *Au saint dieu Sérapis;* de l'autre elle représente un vieillard portant sur la tête un boisseau, tenant d'une main une branche de jonc appelé *sari* en égyptien, et de l'autre une corne d'abondance. Quelquefois il avait la main droite appuyée sur la tête d'un serpent entortillé autour d'un animal à trois têtes, une de lion au milieu, une de chien à droite, et une de chakal à gauche.

L'emblème du serpent contribua sans doute à le faire confondre avec Esculape par les Grecs, qui le considéraient comme un des dieux de la santé. En effet, on cite de lui plusieurs guérisons miraculeuses. Un nommé Chryserme, qui avait bu du sang de taureau, et qui était près de mourir, fut guéri par Sérapis. Batylis de Crète, phthisique, et aux portes de la mort, reçut ordre de Sérapis de manger de la chair d'âne ; il le fit, et se trouva bientôt hors de danger. D'autres relations de cette nature semblent prouver que Sérapis était ordinairement invoqué pour la santé et particulièrement dans les maladies aiguës. Marc Aurèle, tourmenté d'un mal qui le conduisait au tombeau, fit un voyage à Périnthe, ville de Thrace, où Sérapis avait un temple célèbre, et il y recouvra la santé. Cet événement est rappelé sur une médaille frappée par les Périnthiens, où l'on voit la tête de l'empereur, et sur le revers, celle de Sérapis.

Tacite raconte que Sérapis apparut en songe à Ptolémée, fils de Lagus, roi d'Egypte, sous la figure d'un jeune homme d'une extrême beauté, et lui ordonna d'envoyer ses plus fidèles amis à Sinope, ville du Pont, où il était honoré, et d'en rapporter sa statue. Ptolémée, ayant communiqué cette vision, députa une célèbre ambassade à Sinope, et on en rapporta la statue de Sérapis. Lorsque le dieu fut arrivé en Egypte, les prêtres égyptiens voyant la statue, et y remarquant le Cerbère et un dragon, jugèrent que c'était *Dis* ou *Pluton*, et persuadèrent à Ptolémée que Pluton était le même que Sérapis.

Selon Strabon, il n'y avait rien de plus gai que les pèlerinages qui se faisaient au temple de Sérapis. Vers le temps de certaines fêtes, dit-il, on ne saurait croire la multitude de gens qui descendent sur un canal d'Alexandrie à Canope, où est le temple ; jour et nuit ce ne sont que bateaux pleins d'hommes et de femmes, qui chantent, et qui dansent avec toute la liberté imaginable. A Canope, il y a sur le canal une infinité d'hôtelleries qui servent à retirer ces voyageurs, et à favoriser leurs divertissements. Ce temple de Sérapis fut dé-

truit par ordre de l'empereur Théodose ; et alors on découvrit toutes les fourberies des prêtres de cette divinité, qui avaient pratiqué un grand nombre de chemins couverts et disposés pour recevoir un grand nombre de machines pour tromper les peuples, par la vue de faux prodiges qui paraissaient de temps en temps.

Sérapis avait un oracle fameux à Babylone : il rendait ses réponses en songes. Pendant la dernière maladie d'Alexandre les principaux chefs de son armée allèrent passer une nuit dans le temple de *Sérapis*, pour consulter la divinité, s'il serait plus avantageux de transporter Alexandre dans le temple. Il leur fut répondu en songe qu'il valait mieux ne pas le transporter, et Alexandre mourut quelques jours après. Les Grecs et les Romains honorèrent Sérapis et lui consacrèrent des temples. On en voyait dans la ville d'Athènes et dans plusieurs villes de la Grèce. Les Romains lui en élevèrent un dans le cirque de Flaminius et instituèrent des fêtes en son honneur.

Un nombre presque infini de malades et d'infirmes allaient lui demander leur guérison, ou plutôt se persuader qu'ils l'avaient reçue. Les abus qu'occasionna le culte de ce dieu, obligèrent le sénat à l'abolir entièrement dans Rome. On dit qu'à la porte des temples de ce dieu il y avait une figure d'homme qui mettait le doigt sur la bouche, comme pour recommander le silence. Saint Augustin explique cette coutume par une loi qui était reçue en Egypte, et qui défendait, sous peine de la vie, de dire que Sérapis avait été un mortel.

Jablonski, dans son *Pantheon Ægyptiorum*, a distingué deux divinités égyptiennes du nom de Sérapis. L'une était *Sérapis céleste* ou le *Soleil*, et son nom *Sérapis* était composé d'*Osiris* et d'*Apis* ; l'autre était le Sérapis du Nil adoré à Memphis avant les Ptolémées. Le premier Sérapis était le symbole du soleil lorsqu'il parcourt les signes inférieurs du zodiaque, les signes d'hiver. (Macrob., lib. II *Saturnal.*, c. 19.) C'était le *Pluton* des Grecs ; c'est pourquoi les anciens écrivains grecs, tel qu'Hérodote, n'ont fait aucune mention du dieu Sérapis en parlant des divinités égyptiennes.

Le second Sérapis, adoré par les Egyptiens avant la domination des Grecs, était le Sérapis du Nil. Dans son temple de Memphis étaient gardés le nilomètre et la coudée portative qui servait d'étalon. Le boisseau placé sur la tête de ce dieu était le symbole de la fertilité que procure à l'Egypte le débordement périodique du Nil. Le temple de Sérapis qui renfermait le nilomètre, était situé dans une île vis-à-vis Memphis, et l'on y avait pratiqué un puits pour la sépulture d'Apis. On composa le nom de Sérapis de deux mots grecs, qui signifiaient tombeau d'Apis.

Le dieu adoré à Canope, ville située sur le Nil près d'Alexandrie, était le Sérapis du Nil, ou le dieu de l'eau, c'est pourquoi on lui avait donné la forme d'une cruche.

Lorsque Ptolémée eut fait venir du Pont la statue de Sérapis, et qu'il l'eut placée dans le temple d'Alexandrie, déjà consacré au Sérapis du Nil, toutes ces distinctions furent confondues.

Nous terminerons ces détails par cette remarque sur les temples de ce dieu. Il y en avait plusieurs en Egypte qui lui étaient consacrés ou plutôt à Apis, sous le nom de Sérapis ; le plus renommé était à Canope, et le plus ancien à Memphis. Il n'était pas permis aux étrangers d'entrer dans celui-ci ; les prêtres eux-mêmes n'avaient ce droit qu'après avoir enterré le bœuf Apis. Dans celui de Canope, il y avait à l'orient une petite fenêtre par où entrait à certains jours un rayon du soleil qui allait donner sur la bouche du dieu. En même temps, on apportait un simulacre de cet astre, qui était de fer, et qui attiré, dit-on, par un aimant caché dans la voûte, s'élevait vers Sérapis, comme pour saluer ce dieu.

SERGE-EDNE. Déesse des Lapons et femme du dieu Radien. On supposait qu'elle avait formé les âmes des hommes et des animaux.

SERGOUIER. Nom d'un rocher qui est près de Yakousk, dans la Sibérie. Les Yakoutes le vénèrent comme une divinité, lui attribuent le pouvoir des tempêtes, et lui font des offrandes pour obtenir sa protection.

SERIMNER. Sanglier de la mythologie scandinave. Audhrimer, cuisinier du Valhalla, en fait cuire la chair dans la marmite appelée Eldhrimer. Cette chair suffit à la nourriture de tous les héros tués à la guerre, qui, depuis le commencement du monde, se rendent au palais d'Odin. Chaque jour on le cuit et on le sert, et chaque jour il redevient entier. Il est à observer que la chair de cet animal, aussi bien que celle du porc, était autrefois le mets favori de toutes les nations du Nord.

SERMENT. La Discorde, fille de la Nuit, dit Hésiode, enfanta les Mensonges, les discours ambigus et captieux, et enfin le Serment.

Les Perses attestaient le soleil, pour venger l'infraction des promesses. Ce même serment prit faveur chez les Grecs et les Romains : témoin ce beau vers d'Homère :

Ἠλιος ὃς πάντ' ἐφορᾷς καὶ πάντ' ἐπακούεις.

Je vous atteste, Soleil, vous qui voyez et qui entendez tout.

Virgile a imité la même idée dans le IVe livre de *l'Enéide* :

Sol qui terrarum flammis opera omnia lustras.

Soleil qui éclairez par vos rayons tout ce qui se passe sur la terre.

Et dans le XIIe livre :

Esto nunc Sol testis, etc.

Les Scythes usaient aussi d'un serment

qui avait je ne sais quoi de noble et de fier, et qui répondait assez bien au caractère un peu féroce de cette nation. Ils juraient par l'Air et par le Cimeterre, les deux principales de leurs divinités ; l'air comme étant le principe de la vie, et le cimeterre comme étant l'une des causes les plus ordinaires de la mort. Enfin les Grecs et les Romains attestaient leurs dieux, qui la plupart leur étaient communs, mais surtout les deux divinités qui présidaient plus particulièrement aux serments que les autres, je veux dire la déesse *Fides* et le dieu *Fidius*.

Les hommes qui avaient créé des dieux à leur image, leur prêtèrent aussi les mêmes faiblesses, et les crurent comme eux dans la nécessité de donner par des serments une garantie à leur parole. Tout le monde sait que les dieux juraient par le Styx. Jupiter établit des peines très-sévères contre celui des dieux qui oserait violer un serment si respectable. On crut encore devoir y faire entrer les choses sacrées. On établit qu'on jurerait dans les temples, on fit plus, on obligea ceux qui juraient à toucher les autels. Souvent aussi en jurant, on immolait des victimes, on faisait des libations, et l'on joignait à cela des formules convenables au reste de la pompe. Quelquefois encore, pour rendre cet appareil plus terrible, ceux qui s'engageaient par des serments, trempaient leurs mains dans le sang et dans les entrailles des victimes. Quelques-uns ne se bornèrent pas à de simples cérémonies convenables, ou ridicules ; ils en inventèrent de folles et de barbares. Il y avait un pays dans la Sicile, où l'on était obligé d'écrire son serment sur de l'écorce, et de le jeter dans l'eau ; s'il surnageait, il passait pour vrai ; s'il allait à fond, on le réputait faux, et le prétendu parjure était brûlé. Le Scholiaste de Sophocle nous assure que dans plusieurs endroits de la Grèce, on obligeait ceux qui juraient de tenir du feu avec la main, ou de marcher les pieds nus sur un fer chaud.

Chez les païens, Jupiter présidait aux serments, ce qui lui avait fait donner le surnom de *Jupiter aux serments*, Ζεὺς ὅρκιος. Un des serments les plus ordinaires était : *Par Jupiter pierre*. A Olympie, on voyait ce dieu, tenant la foudre en main, prêt à la lancer contre ceux qui violeraient leurs serments.

La formule du serment la plus ordinaire chez les Grecs paraît avoir été Νὴ Δία ou Μὰ Δία, *par Jupiter !* Les Romains employaient surtout les noms d'Hercule, de Castor et de Pollux, sous ces formes : *Me Hercle ! Ecastor ! Ædepol !*

Les Hindous jurent par ce qu'ils ont de plus sacré dans la religion ; comme par la vache.

Dans l'île de Ceylan, les serments solennels se font ordinairement dans les temples, à la face des dieux.

La forme du serment de fidélité consiste, chez les Siamois, à avaler de l'eau sur laquelle les Talapoins prononcent des imprécations contre celui qui doit la boire, en cas qu'il vienne à manquer de fidélité à son souverain. Il en est à peu près de même dans les îles Moluques ; on met de l'eau dans une tasse où l'on jette de l'or, de la terre et une balle de plomb. On trempe dans cette eau la pointe d'une épée ou d'une flèche, et on en donne à boire à ceux qui prêtent serment. Dans la formule du serment, les Japonais prennent à témoins les kamis du ciel et tous ceux des soixante-six provinces de l'empire, les dieux d'Itsou et des autres lieux sacrés, Ten-Sin, Fats-Man, etc. Ces divinités, à en juger par l'expression du formulaire, ont la même autorité chez les Japonais, que Némésis et Até chez les anciens Grecs.

Les Formosans y mettent moins de façons ; la manière de faire serment, entre deux personnes, consiste à rompre ensemble une paille. Les Ostiaks étalent toutes sortes d'armes devant celui qui fait serment, dans la persuasion que, s'il jure à faux, une de ces armes sera infailliblement l'instrument de sa mort, peu de jours après. Les nègres de Bénin et d'Ardra sur la côte d'Afrique, jurent par leur souverain ou par la mer qu'ils regardent comme une divinité ; c'est leur serment le plus solennel. Le serment des nègres de la Guinée consiste à boire d'un breuvage composé d'herbages et de diverses drogues. Lorsque les nègres de la Côte-d'or veulent contracter entre eux quelque engagement, ils boivent ensemble d'une certaine liqueur, ce qu'ils appellent *boire fétiche*, et ils disent en même temps : « Que le fétiche me fasse mourir si je manque à notre convention. »

Chez les anciens Chinois, il était d'usage que, lorsque les princes voulaient faire des traités ou des ligues, on commençait par tuer un bœuf, un mouton ou une chèvre ; et après avoir signé l'acte, on se frottait la bouche avec le sang de la victime, en prêtant serment devant toute l'assemblée.

Quand les Madécasses défèrent le serment, il font manger du foie de bœuf ou de taureau à celui qui doit le prêter. Dans certains cantons de l'île, on fait des aspersions d'eau sur ceux qui jurent ; et ceux-ci croient qu'il leur arriverait un malheur, si, après cela, ils manquaient à leur serment.

Les exemples que nous citons démontrent suffisamment quel respect tous ces peuples conservent pour le serment, au milieu de leurs erreurs mythologiques et de leurs pratiques superstitieuses.

SEROSCH. Génie de la terre, chez les Parsis, qui le définissent pur, fort, obéissant, éclatant de la gloire d'Ormuzd ; il préside aussi à la pluie. Il habite les cimes élevées de l'Albordj, d'où il veille sur le monde, purifie l'air et protége les hommes contre les embûches des mauvais génies.

SERPENT. Cet animal joue un rôle important dans la mythologie ou la tradition de la plupart des peuples anciens et modernes. Il est un symbole ordinaire du soleil, dit Macrobe ; en effet, on le voit souvent sur

les monuments, et dans quelques-uns, il se mord la queue, faisant un cercle de son corps ; ce qui marque le cours ordinaire du soleil. Dans les figures de Mithras, il entoure quelquefois Mithras à plusieurs tours pour figurer le cours annuel du soleil sur l'éclyptique qui se fait en ligne spirale. Le serpent était aussi le symbole de la médecine et des dieux qui y président, Apollon, Esculape. Pline en rend plusieurs raisons; c'est parce que, dit-il, le serpent sert à plusieurs remèdes, ou parce qu'il marque la vigilance nécessaire à un médecin ; ou peut-être enfin, parce que, de même que le serpent se renouvelle en changeant de peau, l'homme aussi est renouvelé par la médecine, qui lui donne comme un corps nouveau, par la force des remèdes. Pausanias dit que, quoique les serpents, en général, soient consacrés à Esculape, cette prérogative appartient surtout à une espèce particulière, dont la couleur tire sur le jaune : que ceux-là ne font point de mal aux hommes; et que l'Epidaurie est le seul pays où il s'en trouve. C'était peut-être aussi de cette même espèce de serpent que les bacchantes entortillaient leurs thyrses ou les paniers mystiques des orgies, et qui ne laissaient pas d'inspirer de l'horreur ou de la crainte aux spectateurs.

Les Egyptiens ne se contentaient pas de mêler le serpent avec leurs divinités, les dieux eux-mêmes étaient souvent représentés chez eux n'ayant que la tête humaine avec le corps et la queue du serpent. Tel était, pour l'ordinaire, Sérapis, qu'on reconnaît dans les monuments, à sa tête couronnée du boisseau, mais dont tout le corps n'est qu'un serpent replié à plusieurs tours. Apis se voit aussi avec une tête de taureau, ayant le corps et la queue de serpent retroussée à l'extrémité.

Les génies ont été quelquefois représentés sous la figure d'un serpent. Deux serpents attelés, tiraient le char de Triptolème, lorsque Cérès l'envoya parcourir la terre, pour apprendre aux hommes à semer le blé. L'œuf de serpent entrait dans les superstitions des Druides. Cadmus et Hermione furent changés en serpent. Hercule étouffa, dans son berceau, deux énormes serpents envoyés par Junon.

Les poëtes ont imaginé que les serpents étaient nés du sang des Titans qui fut répandu dans la guerre qu'ils eurent contre Jupiter, et qui, tombé sur la terre, produisit tous les animaux venimeux, les serpents, les vipères, etc. D'autres les attribuent au sang de Python ou de Typhon, Ce serpent Python lui-même, qui infectait la terre de son venin, qui persécuta Latone, fille de Jupiter, et qui fut tué par Apollon, pourrait bien être une réminiscence du serpent génésiaque. Les serpents qui attaquèrent Hercule dans son berceau, ceux qui déchirèrent Laocoon et ses enfants, ceux qui servent de chevelure à Méduse et aux Furies, le dragon des Hespérides, nous témoignent encore que les anciens les considéraient comme les suppôts des divinités malfaisantes. Dans la suite cependant, on parut oublier ce symbolisme, on s'accoutuma à voir dans les serpents des êtres extraordinaires envoyés par les dieux; on leur attribua une vertu prophétique, par les raisons exposées ci-dessus. On observa attentivement la sortie, la rentrée, les replis, les allées et venues de ces animaux, comme autant de signes de la volonté divine. On en vint jusqu'à en nourrir exprès pour cet emploi, et, en les rendant familiers, on était à portée des prophètes et des prédictions. Les Athéniens en conservaient toujours un vivant, comme le protecteur de la ville. On les regardait comme des génies visibles dont on pouvait tirer d'importants secours; la manière de les consulter avait été réduite en art, et les prêtres et les devins qui rendaient leurs oracles, d'après l'inspection ou les mouvements du serpent, n'étaient pas les moins considérés.

Les Egyptiens employaient l'image du serpent dans presque tous les symboles de la religion et de la science; ils le regardaient comme ayant quelque chose de sacré, de vénérable, et même comme cachant encore quelque chose de *très-divin*.

C'est par une couleuvre qui n'était pas venimeuse, qu'on représentait le Gueph ou la bonté divine, comme on représentait la force et la puissance par une vipère, dont les prêtres de l'Ethiopie portaient, ainsi que ceux de l'Egypte, la figure entortillée autour de leurs bonnets de cérémonie ; nous avons déjà eu occasion de faire observer que le diadème des Pharaons était aussi orné de cet emblème.

Ce n'est pas seulement dans quelques villes particulières de la Thébaïde et du *Delta*, qu'on rendait un culte aux serpents; car Elien assure qu'on en nourrissait dans tous les temples de l'Egypte en général (*De nat. animal.*, l. x, cap. 31) : ce que je suis très-porté à croire, puisque c'est là une des plus anciennes et peut-être la première superstition des habitants de l'Afrique, où l'on allait chercher les plus grosses couleuvres qu'on pût trouver pour les mettre dans les temples de Sérapis, et on a vu des serpents que des Ethiopiens avaient apportés à Alexandrie, qui étaient longs de vingt-cinq à vingt-six pieds; quoiqu'on en connaisse maintenant dans le Sénégal, qui ont plus du double de cette dimension. On comptera sans doute au nombre des fétiches égyptiens les serpents auxquels on rendait un culte à Mételin dans la Basse-Egypte, et vraisemblablement aussi à Thermuthis, quoique d'ailleurs tous les temples de ce pays aient contenu différentes espèces de reptiles, dont le plus remarquable est la couleuvre cornue qu'on révérait en quelques endroits de la Thébaïde, et suivant toutes les apparences, dans l'île Eléphantine et une petite ville connue sous le nom de Cnuphis, qu'on rencontrait au delà du vingt-cinquième degré.

Le serpent *Tebham-Nasser*, qu'on recon-

ait aisément dans les hiéroglyphes à cause u voile qu'il a sous le cou, et qu'il enfle uand il veut, est proprement le reptile de Egypte qu'on a pris pour l'aspic, comme n le voit par ce que Lucain et Pline en di-ent. Cependant nous savons que ce serpent *ebham-nasser* n'est pas venimeux, non plus ue le céraste, sur lequel on a aussi débité int de fables. C'est la vipère égyptienne, ui est l'aspic dont Cléopâtre fit usage, et est encore la vipère qui tua le savant Dé-iétrius de Phalère, dont Cicéron repro-ia la mort à cet infâme dynastie des Pto-imées.

Le serpent était le symbole du bon génie; l'était aussi particulièrement d'Esculape, omme nous l'avons dit, parce que le serpent n changeant de peau, semble rajeunir tous s ans, et que la médecine semble rajeunir s hommes en guérissant leurs maladies. On n donne une autre raison, c'est qu'Escu-ipe rendit la vie à Glaucus avec une herbe ont les serpents lui avaient montré la pro-riété. Ce dieu ayant tué un serpent avec un âton, un autre serpent lui rendit la vie avec ette herbe.

Suivant la place qu'occupe le serpent sur s monuments antiques, il y devient un ymbole qui a sa signification particulière. l n'était presque aucune divinité qu'il n'ac-ompagnât, et tantôt il servait à exprimer la igilance et la concorde, tantôt la prudence, i félicité et la puissance; mais il était tou-ours un animal de bon augure, et c'est dans e sens qu'on le prenait pour un des types e la victoire.

Le serpent seul désigne ordinairement sculape; et quand il est sur un autel ou dans i main d'une déesse, c'est toujours le sym-ole d'Hygée, ou de la santé. Deux serpents ont le symbole de l'Asie. Quelquefois le erpent désigne la guerre et la discorde, uand il est aux pieds de la Paix; et quand l est aux pieds de Minerve, à qui Plutar-ue dit qu'il était consacré, il désigne la agesse et la prudence. Quand il sort d'une orbeille, ou qu'il accompagne Bacchus, il ésigne les orgies de ce dieu. Placé sur un répied, il désigne l'oracle de Delphes, qui e rendait par un serpent.

Les Romains avaient des serpents la même lée à peu près que les Grecs. Près de Lavi-ium était un bois sacré, où l'on en nour-issait. Des jeunes filles étaient chargées de eur faire des gâteaux de farine et de miel, t de les leur porter. S'il arrivait que ces ser-ents mangeassent avec peu d'appétit ce qui eur était présenté, ou que l'un d'eux parût anguissant et malade après l'avoir pris, on n tirait un augure fâcheux pour la vertu e celle qui avait préparé le mets. Les Ro-nains firent venir d'Epidaure un serpent ivant qu'ils prirent pour Esculape, et uquel ils donnèrent place dans leur Pan-héon.

Le culte des serpents était autrefois en ogue dans la Lithuanie, l'Estonie, la Livo-iie, la Prusse, la Courlande et la Samogitie. On leur préparait un repas, et des enchan-teurs les invitaient à venir faire honneur au festin. Si les serpents sortaient de leurs retraites, et venaient manger les mets qui leur étaient offerts, la joie était universelle, et chacun ne se promettait que du bonheur; mais si ces animaux se montraient rebelles à tous les charmes et à toutes les prières, s'obstinant à ne point se montrer, c'était un présage très-fâcheux.

Dans la mythologie scandinave, le grand serpent *Midgard*, qui enveloppe toute la terre de ses replis, est fils de Loke, le génie du mal, l'artisan des tromperies, et de la géante Angerbode, messagère des malheurs. Chez les Hindous, le symbole sacré du ser-pent se transforma en un mythe qui emprun-tait ses traits à la fois à la nature du reptile et au caractère des hommes qui portaient son nom; ceci donna lieu à une mythologie très-étendue, et à une variété de légendes, dans lesquelles la physique, l'allégorie et l'histoire se confondirent d'une manière bi-zarre.....

Les Nagas ou serpents font aussi partie de la cosmogonie bouddhique; ils forment une des huit classes d'êtres supérieurs aux hom-mes qui habitent la sixième région du mont Soumérou. Dans le royaume de Juidah ou Widah en Afrique, le principal culte est celui du serpent. L'espèce, qui est l'objet de la vénération publique, est tout à fait inoffen-sive, et nullement à craindre; bien plus, elle rend d'éminents services à la contrée, en la purgeant des serpents venimeux, qui sont très-nombreux. Rien n'approche du respect des nègres pour les serpents.

Le grand serpent a ses prêtresses: ce sont des jeunes filles préparées à cette haute di-gnité par une longue et douloureuse initia-tion. Si quelque nègre veut les épouser, il le peut faire, mais à la condition de les res-pecter comme le serpent même dont elles portent l'empreinte. Il est obligé de ne leur parler qu'à genoux, de leur accorder ce qu'elles désirent, et de se soumettre cons-tamment à leur autorité.

Les plus grandes fêtes que l'on célèbre en l'honneur du serpent sont deux processions solennelles qui suivent le couronnement du roi. Enfin, nous trouvons dans les peintu-res des Mexicains la représentation d'un serpent mis en rapport avec la mère du genre humain. Le culte des serpents est en-core à présent en pleine vigueur dans l'Hin-doustan; et celui qui est le plus ho-noré est le serpent Capel, le plus terrible sans contredit, puisque sa piqûre cause presque subitement la mort. On voit des Hindous entretenir et choyer ainsi chez eux, depuis nombre d'années, de gros serpents Capels. Des temples ont aussi été érigés en leur honneur. On en voit un très-renommé à l'est du Maisour, dans un lieu appelé Sou-brahmanya, qui est un des noms du grand serpent. Tous les ans, au mois de décembre, on célèbre, dans ce temple une fête solen-nelle. Les habitants de l'île de Ceylan ne

sont pas moins superstitieux que les Hindous dans le culte qu'il rendent au terrible serpent Capel, et ils évitent avec le plus grand soin de lui nuire.

SERPENTAIRE. Constellation septentrionale, que l'on dit être *Esculape*, dont le symbole est un serpent, ou le serpent Python, ou enfin un serpent qu'Hercule tua auprès du fleuve *Sangar*. C'est pour cela qu'un poëte surnomme le Serpentaire *Sangaricus*.

SESSIES. Déesses romaines qu'on invoquait quand on ensemençait les terres. On en comptait autant qu'il y avait de semailles différentes.

SET ou SETH. Un des noms du *Tiphon* qui est un mauvais génie dont les Egyptiens avaient horreur. On appelait *Sethroïde*, une des contrées de l'Egypte.

SETEBOS. Grand démon redouté des Patagons.

SETEK. Esprits domestiques des anciens habitants de la Moravie ; ils correspondaient aux lares des Romains.

SEV ou SEVEK-RA. Dieu égyptien, le même que *Chronos* ou *Saturne*. Son symbole était le crocodile.

SEVA ou SIVA. Déesse des fruits et des jardins, adorée autrefois dans la Russie. On la représentait sous la forme d'une femme nue, les cheveux pendants jusqu'au dessous des jarrets, tenant une pomme de la main droite, et présentant un anneau de la main gauche.

SEVANE ou ZENOVIA. Déesse de la chasse, chez les anciens Russes. On lui avait élevé un temple dans les champs de Kiew; elle était représentée avec trois têtes.

SÉVÈRES, ou *les déesses sévères*. On croit qu'elles étaient les mêmes que les *Furies*, car elles étaient représentées avec les mêmes attributs.

SEVOUM. Lieu de délices où, selon les Péguans, les âmes, qui ont pratiqué la vertu et expié leurs fautes, se rendent pour y goûter la joie et le bonheur; cependant la félicité n'y est pas parfaite.

SEWA. Idole des anciens Arabes, détruite par Mahomet.

SEXES DES DIVINITES. Les anciens croyaient honorer leurs dieux, en leur attribuant les deux sexes, et les faisant hermaphrodites, pour exprimer la vertu générative et féconde de la Divinité. Aussi Arnobe remarque que dans leurs invocations ils avaient coutume de dire : Soit que tu sois dieu, soit que tu sois déesse.

SEXTUMVIR AUGUSTAL. On sait que ce fut Tibère qui institua la société des prêtres appelés *sodales augustales*, en l'honneur d'Auguste déifié, pour lui offrir des sacrifices dans les temples qu'il lui avait fait élever. Ils ne furent pas seulement établis à Rome. Les principales villes des Gaules en eurent aussi, et surtout celle de Lyon, où était ce temple fameux, consacré à la mémoire d'Auguste par soixante nations, qui y avaient placé chacune leur statue avec leurs symboles, pour justifier à la postérité qu'elles avaient toutes contribué à son embellissement. Il y avait cette différence entre les sextumvirs augustaux, établis à Rome, et ceux des autres villes, qu'ils n'étaient que six dans les provinces, et que les premiers étaient plus distingués et en plus grand nombre. Ils étaient vingt-cinq à Rome, dont vingt-un furent tirés au sort entre les principaux de la ville; les quatre autres furent Tibère lui-même, Drusus, Germanicus et Claude. Néron et quelques-uns de ses successeurs le furent aussi dans la suite; mais à mesure que l'on s'éloigna du siècle d'Auguste, l'ordre des sextumvirs augustaux s'avilit et s'anéantit également partout.

SEYTA. Dieu honoré par les Lapons de l'île de Tornotresk. C'est une pierre sans aucune forme déterminée ; sa femme, ses enfants et ses valets sont de la même matière, et toutes ces pierres n'ont d'autre forme que celles qu'elles ont reçue des eaux de la cataracte voisine. Les Lapons qui les adoraient, les frottaient du sang et de la graisse des victimes, qui étaient communément des rennes.

SHIBI. Dieu du feu, chez les Slaves. On allumait du feu dans l'intérieur de sa statue, de telle sorte que les flammes et la fumée sortaient par les yeux, la bouche et les oreilles de l'idole, à la grande terreur des spectateurs.

SIANG-TI-YO. Le premier des huit grands enfers, selon les Bouddhistes de la Chine. Les damnés, plongés dans le feu, ont des ongles de fer longs et aigus. Constamment animés par la fureur et la haine, ils se ruent les uns sur les autres et s'entre-déchirent d'une manière cruelle.

SIARE. Nom que les insulaires des Maldives donnent à un lieu consacré au roi des vents. Il y en a dans presque toutes les îles sur le rivage de la mer; c'est là qu'ils viennent s'acquitter des vœux qu'ils ont faits, lorsqu'ils ont échappé à quelque danger sur la mer. On offre à ce roi de l'air de petites barques faites exprès, remplies de parfums, de gommes, de fleurs et de bois odoriférants.

SIBA ou SIVA, et mieux SEVA. Déesse des Slaves qui habitaient la Wagrie et l'île de Rugen. Son nom dérive d'un verbe qui correspond à *ensemencer*, et ses attributs caractéristiques autorisent à croire qu'elle était la déesse des végétaux en général. Elle était représentée sous la forme d'une femme nue, dont les cheveux tombaient jusqu'au-dessous du jarret; de la main droite elle tenait une pomme, et de la gauche une grappe de raisin. On lui sacrifiait des animaux et des prisonniers.

SIBYLLES. Les Grecs et les Romains

onnèrent ce nom à certaines femmes u'ils disaient inspirées de l'esprit prophé-ique. Diodore crut qu'elles furent ainsi ap-elées, ou du nom de celle de Delphes, ou 'un mot grec Σιϐούλη, de Σιός *dieu*, et de βουλή, *onseil;* c'est-à-dire, *conseil de dieu*, qui si-nifie inspiré, ou conseillé par les dieux. n convient assez communément qu'il y a u des sibylles, mais on ne s'accorde pas ur le nombre. Platon, le premier des an-iens qui en ait parlé, semble n'en recon-ître qu'une; car il dit simplement la si-ylle. Quelques auteurs modernes ont sou-nu, après ce philosophe, qu'il n'y avait u effectivement qu'une sibylle, savoir, elle d'Erythrée en Ionie; qu'elle a été mul-pliée dans les écrits des anciens, parce u'elle a beaucoup voyagé, et vécu très-ongtemps. Solin et Ausone en comptent ois; l'Erithréenne, la Sardienne et la Cu-iée. Elien en admet quatre; savoir, celle 'Erithrée, celle de Sardes, l'Egyptienne et a Samienne. Enfin, Varron, cité par Lac-ance, et suivi du plus grand nombre de sa-ants, distingue dix sibylles, qu'il nomme n cet ordre : la *Persique;* c'est celle qui ans les vers sibyllins supposés, se dit bru e Noé; on la nommait *Sambéthe*. La *Li-yenne*, qu'on disait être fille de Jupiter et de amia, et qui voyagea en plusieurs endroits, Samos, à Delphes, à Claros, etc. La *Del-hique*, était fille de Tirésias Thébain. Après a prise de Thèbes, elle fut consacrée au emple de Delphes, par les Epigones, et eut a première le nom de sibylle, au rapport e Diodore, parce qu'elle était souvent é-rise d'une fureur divine. La *Cumée*, qui isait sa résidence ordinaire à Cumes, en talie. *L'Erythréenne*, qui prédit le succès de a guerre de Troie, dans le temps que les recs s'embarquaient pour cette expédition. a *Samienne*, dont on avait trouvé les pro-héties dans les anciennes annales des Sa-iens. La *Cumane*, née à Cumes, dans l'Eo-ide; c'est celle qu'on nomme Démophile, iérophile, ou même Amalthée, et qui ap-orta à Tarquin l'Ancien ses vers à vendre. *Hellespotinne*, née à Marpèze, dans la Troa-e, qui avait prophétisé du temps de Solon t de Cyrus. La *Phrygienne*, qui faisait son éjour à Ancyre, où elle rendait ses oracles. t enfin la *Tiburtine*, nommée Albunée, ui fut honorée comme une divinité à Ti-ur ou Tivoli, sur le Tévéron. On a parlé e la sibylle de Cumes, sous le nom de *éiphobe:* on peut y ajouter ce que Virgile *Æneid.*, lib. III) dit de la manière dont lle se rendait ses oracles. « Vous trouverez u fond d'une grotte une sibylle, qui an-once aux humains les secrets de l'avenir; lle écrit ses oracles sur des feuilles volan-es, qu'elle arrange dans sa caverne, où ils estent dans l'ordre qu'il lui a plu de leur onner. Mais il arrive quelquefois que le ent, lorsqu'on ouvre la porte, dérange les euilles; la sibylle dédaigne alors de ras-embler les feuilles éparses dans sa caverne, t néglige de rétablir l'ordre des vers. Ceux ui la viennent consulter, frustrés ainsi de leurs espérances, et ne recevant aucune ré-ponse, s'en retournent en maudissant la si-bylle et son antre. »

Il y avait un assez grand nombre d'ora-cles des sibylles répandus dans le public, sans parler de ceux qui étaient extraits des livres sibyllins.

Les oracles regardaient surtout les pays où on les publiait, et c'est ce qui a fait sup-poser une sibylle par chaque contrée. Les politiques savaient faire usage de ces pro-phéties. C'est ainsi que Lentulus Lura, un des chefs de la conjuration de Catilina, fai-sait valoir une prétendue prédiction des si-bylles que *trois Cornéliens auraient à Rome la souveraine puissance.*

Pompée voulant rétablir Ptolémée Aulétès sur le trône d'Egypte, la faction, qui lui était contraire dans le sénat, publia une prédiction sibylline portant que, si un roi d'Egypte avait recours aux Romains, ils ne devaient pas lui refuser leurs bons offices, mais qu'il ne fallait pas lui fournir des troupes. Cicéron, qui était dans le parti de Pompée, ne doutait pas que l'oracle ne fût supposé; mais, au lieu de le réfuter, il chercha à l'éluder, et fit ordonner au pro-consul d'Afrique d'entrer en Egypte avec une armée, et d'en faire la conquête pour les Romains; ensuite on en fit présent à Ptolémée.

Lorsque Jules César se fut emparé de l'au-torité souveraine, sous le titre de dictateur perpétuel, ses partisans, cherchant un pré-texte pour lui faire déférer le titre de roi, répandirent dans le public un nouvel oracle sibyllin, selon lequel les Parthes ne pou-vaient être assujettis que par un roi des Romains. Le peuple était déjà déterminé à lui en accorder le titre, et le sénat devait en rendre le décret, le même jour que César fut assassiné.

Pausanias rapporte dans ses *Achaïques* une prédiction des sibylles sur le royaume de Macédoine, conçue en ces termes : « Macé-doniens, qui vous vantez d'obéir à des rois issus des anciens rois d'Argos, apprenez que deux Philippe feront tout votre bonheur et tout votre malheur : le premier donnera des maîtres à de grandes villes et à des na-tions; le second, vaincu par des peuples sor-tis de l'Occident et de l'Orient, vous perdra sans ressource, et vous couvrira d'une honte éternelle. » En effet, l'empire de Macédoine, après être parvenu à un très-haut point de gloire sous Philippe, père d'Alexandre, tom-ba en décadence sous un autre Philippe qui devint tributaire des Romains. Ceux-ci étaient au couchant de la Macédoine, et furent se-condés par Attalus, roi de Mysie, qui était à l'orient.

Les livres sibyllins étaient gardés à Rome avec un soin extrême. C'est une espèce d'o-racle perpétuel consulté par les Romains, et avec autant de confiance que celui de Del-phes par les Grecs. Mais il fallait un décret du sénat pour y avoir recours, et il était dé-

fendu, sous peine de mort, aux duumvirs, de les laisser voir à personne. Valère Maxime dit que M. Attilius, duumvir, fut puni du supplice des parricides, pour en avoir laissé prendre une copie par Pétronius Sabinus.

Ce premier recueil d'oracles sibyllins fut consumé dans l'incendie du Capitole, sous la dictature de Sylla, l'an 83 avant Jésus-Christ. Pour réparer cette perte, le sénat fit recueillir à Samos, à Troie, à Erythrée, et dans plusieurs autres villes de l'Italie, de la Grèce, de l'Asie, tout ce qu'on pourrait trouver de vers sibyllins. Le moyen employé pour former la nouvelle compilation avait fait circuler dans le public un grand nombre de fragments, et cela donna naturellement l'occasion d'en fabriquer d'autres, et d'en faire circuler de controuvés; dès lors les livres sibyllins tombèrent dans le discrédit. Enfin le dernier recueil fut brûlé, en 399, par Stilicon, général de l'empereur Arcadius.

Nous avons encore aujourd'hui un recueil de vers grecs, sous le titre d'*Oracles sibyllins;* on y prédit dans le plus grand détail, non-seulement les destinées de Rome, mais même les principaux événements de la vie du Christ. Pendant longtemps, il a été de mode de décrier ces ouvrages; et on regardait les fragments que l'on en citait comme le produit d'une pieuse fraude opérée par les Chrétiens en faveur de leur religion. Cet injuste jugement a été réformé par la critique moderne. On convient généralement de l'importance des prédictions émises par les Sibylles, au point de vue de l'histoire des anciens peuples et des croyances fondamentales de la religion chrétienne. Il est impossible d'en douter, non-seulement à cause de la fameuse églogue de Virgile, mais quand on a lu Cicéron, Varron et autres anciens auteurs qui parlent de la sibylle d'Erythrée et de différentes prophétesses. On doit y voir, selon l'expression d'un écrivain célèbre, ce qu'elles renferment réellement, un monument ineffable de l'esprit prophétique qui s'agitait alors dans l'univers.

SICA. *Nymphe*, dont Bacchus devint amoureux, et qu'il transforma en *figuier* (συκη). C'est pour cela qu'on trouve ce dieu souvent couronné de feuilles de figuier.

SICE. *Nymphe;* une des huit filles d'Oxilus et d'Hamadryade.

SICHÉE ou SICHARBAS. Le plus riche des Phéniciens, qui épousa Didon, sœur de Pygmalion, roi de Tyr. Celui-ci aveuglé par la passion des richesses, vint surprendre un jour Sichée pendant qu'il faisait un sacrifice en secret, et l'assassina au pied de l'autel pour s'emparer des trésors de son beau-frère. Cette mort fut cachée longtemps à son épouse : mais l'ombre de Sichée, privée des honneurs de la sépulture, apparut en songe à Didon, selon le récit de Virgile, avec un visage pâle et défiguré; elle lui découvrit sa poitrine percée d'un coup mortel, et lui révéla le fatal secret du crime commis dans sa maison. En même temps, elle lui conseilla de s'éloigner de sa patrie, et d'emporter avec elle des trésors cachés depuis longtemps dans un endroit qu'il lui indiqua.

SICINNIS. Espèce de danse où l'on chantait en dansant, laquelle était pratiquée par les Phrygiens, dans les fêtes de Bacchus-Sabazius : *Sicinnem comicam esse saltationem*, dit Eustathe, commentateur d'Homère, *a Phrygibus saltatam in Sabazii Dionysii honorem.* Cette danse fut aussi en usage chez les Romains, et les baladins qui s'y exerçaient, s'appelaient *Sicinnistæ.*

SICINUS. Ile de la mer Egée. S'il faut en croire les fables, Thoas, roi de Lemnos, et fils de Bacchus, fut garanti par sa fille du malheur qu'éprouvèrent les autres hommes de Lemnos d'être massacrés par leurs femmes. Il fut poussé par les vents dans l'île appelée depuis Sicinus, et il épousa la nymphe OEnone ou OEnoïs, de laquelle il eut un fils appellé Sicinus, qui donna son nom à l'île. On la nomme aujourd'hui *Sichine* ou *Sicine;* mais elle est désignée dans les cartes marines sous le nom de *Zétine*, *Sétine* ou *Sétin.*

SIDANKA. Déesse des Kamtchadales; elle était fille de Koutkhou, sœur et épouse de Tigil.

SIDEROMANTIE, du grec σιδη, *fer*, et de μαντεια, *divination.* Divination par le fer. On plaçait de petites paillettes sur un fer rouge, et le devin prédisait les événements d'après les observations qu'il faisait sur la manière dont ces paillettes brûlaient, et dont les étincelles jaillissaient.

SIDRA ou SIDRAT. Arbre céleste des musulmans.

SIDROUDJOU-PENNOU. Dieu des fontaines, chez les Khonds de la côte d'Orissa, où il est l'objet d'un culte régulier et observé avec beaucoup de sollicitude. Lorsqu'une source vient à tarir, les paysans désespérés envoient aussitôt chercher un prêtre et le conjurent de leur ramener l'eau, en lui promettant de lui accorder tout ce dont ils pourront disposer. Celui-ci arrache d'un bambou un cocon de ver à soie, et, dans le silence de la nuit, il se rend en secret à quelque eau vive pour tâcher d'engager le dieu à concéder une partie de ses eaux à la source desséchée. Mais, en accomplissant sa mission, il court risque de la vie, car si les propriétaires de l'eau vive venaient à connaître ses démarches, ils lui feraient un fort mauvais parti.

SIFIA. Divinité scandinave, épouse de Thor; on l'appelle *la déesse aux beaux cheveux.*

SIGA ou SINGA. C'est, dit-on, un nom phénicien de *Minerve*, dont Cadmus enleva le simulacre et le plaça dans la ville de Thèbes.

SIGALEON ou SIGALION. Dieu des Egyptiens : c'était le dieu du silence (de σιγη

je me tais), qu'on représentait ayant l'index de la main droite sur les lèvres. On portait sa statue dans les fêtes d'Isis et de Sérapis. Ausone est presque le seul des Latins qui l'appelle *Sigalion*. Son nom égyptien est *Harpocrate*.

SIGEAMI. Esprit qui, chez les Birmans du royaume d'Ava, préside à l'ordre des éléments, et lance la foudre et les éclairs.

SIGGENOTES. Ordre de prêtres chez les anciens Slaves. Les Siggénotes étaient subordonnés aux Weidalotes.

SIGILLAIRES ou SIGILLARIES. Fêtes romaines qui suivaient immédiatement les Saturnales, dont elles faisaient même partie, et qui duraient quatre jours. Elles se nommaient ainsi, parce que ces jours-là on s'envoyait les uns aux autres de petits présents qui consistaient en cachets, petites gravures ou sculptures (en latin *sigillum*). Elles furent établies, dit-on, par Hercule, lorsqu'à la place des victimes humaines, qu'on immolait à Pluton et à Saturne, il fit substituer des figures humaines en cire ou en bois. Le nom de la fête a aussi rapport à ces représentations.

SIGILLATEURS. C'étaient, chez les Egyptiens, les prêtres qui étaient chargés de marquer les victimes destinées au sacrifice. Comme il fallait que l'animal fût entier, pur et bien conditionné pour être sacrifié, il y avait des prêtres destinés à examiner ceux qu'on destinait à être victimes. Ils examinaient toutes leurs parties, et jusqu'au poil, pour voir s'il y en avait un seul qui fût noir : Quand la bête se trouvait propre aux autels, ils la marquaient, en lui attachant aux cornes de l'écorce de l'herbe appelée papyrus, et en imprimant leur cachet sur de la terre sigillée, qu'ils lui appliquaient. On punissait de mort quiconque offrait une victime qui n'avait pas été ainsi marquée, selon Hérodote.

SIGILLÉE. La terre Sigillée de Lemnos était regardée comme sacrée ; les prêtres seuls avaient droit d'y toucher. On la mêlait avec du sang de chèvre, après quoi on y imprimait un cachet. Elle était l'objet d'une vénération superstitieuse qui a duré jusqu'à nos jours.

SIGILLES ou SIGILLAIRES. C'étaient des statuettes de terre cuite que les anciens plaçaient dans des niches, pour orner leurs maisons, et qu'ils honoraient comme des divinités, quand ils les avaient fait consacrer. On donnait le même nom aux objets qu'on s'envoyait mutuellement dans les fêtes appelées Sigillaires.

SIGNIE, femme de Loke, le mauvais génie de la mythologie scandinave. Elle est non moins cruelle que son mari ; cependant elle s'efforce d'adoucir ses douleurs dans l'horrible supplice auquel celui-ci est condamné, en recevant dans un vase le venin cuisant que le serpent distille sur sa figure. *Voy.* LOKE.

SIKS, peuples de l'Inde. Ils professent l'unité de Dieu, et, en conséquence, ils n'adorent pas les images ; cependant ils admettent l'existence de Brahmâ, de Vichnou et de Siva, et les légendes relatives à ces personnifications de la divinité, principalement celles qui ont Vichnou pour objet constituent leur littérature favorite. Les Govind-Sinhis, disciples particuliers de Gourou-Govind, ajoutent foi à la mythologie hindoue; ils admettent comme vraies les légendes des Pouranas, et ils semblent préférer celles de la secte de Siva, parce qu'elles sont plus en harmonie avec leur caractère fier et martial. On dit même que Gourou-Govind reçut de la déesse Bhavani, dont il était un orateur assidu, l'ordre de délier ses cheveux et de tirer le glaive.

Leurs pratiques religieuses sont fort simples ; ils se bornent habituellement à réciter de courtes prières, et, dans quelques rares occasions, ils mangent en commun un gateau bénit. Contrairement à l'usage des Hindous, ils cherchent à faire des prosélytes. Ils ont une espèce d'initiation à laquelle ils soumettent les adultes et tout individu qui embrasse leur religion.

SIKSA. Un des génies des forêts, chez les Scandinaves, il se manifestait sous la forme d'un veau couché.

SILENCE. Les anciens avaient des dieux du silence, comme ils en avaient pour la parole. Ammien Marcellin dit qu'on adorait la divinité du silence : *Silentii numen colitur* Les Egyptiens l'appelaient *Harpocrate;* les Grecs *Sigalion* et les Romains *Angerona*. On représentait ces divinités ayant le doigt sur la bouche.

SILENE, SILENES. Les plus considérables et les plus âgés d'entre les *Satyres* étaient nommés Silènes, au rapport des anciens historiens, qui les nomment au pluriel; mais il y en a un principal, appelé *Silène*, fort renommé dans la fable et à qui les mythologues donnent plusieurs fonctions. Il était né de Mercure ou de Pan et d'une nymphe : Nonnus, dans ses *Dionysiaques* le fait fils de la Terre, c'est-à-dire, qu'on ne connaissait pas son origine. Diodore, suivant une ancienne tradition, dit que le premier Silène régnait dans une île que forme le fleuve Triton, en Lybie; que ce Silène avait une queue et que toute sa postérité l'eut de même. D'anciens monuments nous représentent en effet les Silènes avec des queues.

Silène, dit Orphée, était fort agréable aux dieux, à l'assemblée desquels il se trouvait fort souvent. Il fut chargé de l'enfance de Bacchus; et accompagna ensuite ce dieu dans ses voyages. Ovide raconte (*Metam.*, lib. II) qu'un jour Silène n'ayant pu suivre Bacchus, quelques paysans le rencontrèrent ivre et chancelant, autant par son grand âge que par le vin, et qu'après l'avoir paré de guirlandes et de fleurs, ils le conduisirent devant Midas. Dès que ce prince eut reconnu qu'il avait en sa puissance un ministre

fidèle du culte de Bacchus, il le reçut magnifiquement et le retint pendant dix jours, qui furent employés en réjouissances et en festins; ensuite il le renvoya à ce dieu.

Mais c'est principalement dans Virgile, (*Eglog.* 6), qu'il faut voir le portrait de Silène : « Deux bergers le trouvèrent endormi au fond d'une grotte. Il avait, selon sa coutume, les veines enflées du vin qu'il avait bu la veille. Sa couronne de fleurs, tombée de sa tête, était auprès de lui et un vase pesant, dont l'anse était usée, pendait à sa ceinture. Ces bergers se jettent sur lui et le lient avec des guirlandes. Eglé, la plus jolie de toutes les nymphes, se joignant à eux, encourage les deux bergers timides, et au moment qu'il commence à ouvrir les yeux, elle lui barbouille tout le visage de jus de mûres. Le bon Silène, riant de ce badinage, leur dit : Pourquoi, mes enfants, me liez-vous? laissez-moi libre, je vais vous satisfaire. Il se met à chanter. Vous eussiez vu aussitôt les faunes et les bêtes farouches accourir et danser autour de lui, et les chênes même agiter leurs cimes en cadence. La lyre d'Apollon ne fit jamais tant de plaisir sur le sommet du Parnasse; jamais Orphée, sur les monts Rhodope et Ismare, ne se fit tant admirer. »

Le poëte lui fait débiter ici, au milieu de son ivresse, les principes de la philosophie d'Epicure, sur la formation du monde inconnu, dont Platon et quelques autres philosophes ont tant parlé. Ce qui fait voir qu'il ne faut pas toujours regarder Silène, comme un vieux débauché, presque toujours ivre ; puisqu'on le peint souvent comme un philosophe et même comme un grand capitaine. C'est en effet le portrait qu'en fait Lucien, lorsqu'il dit que des deux lieutenants de Bacchus, l'un était un petit vieillard camus, tout tremblant, vêtu de jaune avec de grandes oreilles droites, et un gros ventre ..... mais au reste grand capitaine; l'autre, c'est-à-dire Pan, satyre cornu. Euripide, dans son *Cyclope* fait raconter à Silène ses exploits : « Dans la guerre des géants, Silène était à tes côtés, ô Bacchus; je signalai ma valeur et je perçai de ma lance Encelade, malgré son énorme bouclier. » Le poëte suppose que Silène avec ses fils, étant à chercher sur mer Bacchus, qu'il avait perdu, fut jeté sur le rocher d'Etna où le cyclope Polyphème le fit son esclave, jusqu'à ce que Ulysse vint l'en tirer.

Les poëtes donnaient indifféremment aux Satyres, aux Faunes et à Silène des cornes et des pieds de chèvre, et en cela les artistes s'étaient écartés de la marche des poëtes. En effet les peintres et les sculpteurs ont constamment représenté Silène sans cornes et sans pieds de chèvre, comme on peut s'en convaincre en jetant les yeux sur trois peintures d'Herculanum.

SILÈNES. Les anciens donnaient ce nom aux Satyres devenus vieux. On les peignait presque toujours ivres. Bacchus, avant de partir pour la conquête des Indes, laissa les plus âgés en Italie pour y cultiver la vigne; et c'est par là qu'on explique le grand nombre de statues qu'on y trouvait élevées en leur honneur. On les croyait mortels, car on voyait beaucoup de leurs tombeaux aux environs de Pergame ; mais il est plus naturel de les ranger dans la classe des Faunes, des Satyres, Pans, Tityres, etc. — On entendait aussi par Silènes des génies familiers, tels que celui dont Socrate se vantait d'être accompagné.

SILICERNIUM. Festin funèbre qui terminait la cérémonie des obsèques chez les Romains. Servius prétend que ce repas se donnait sur la tombe même aux vieillards pour leur rappeler qu'ils devaient bientôt mourir. D'autres croient qu'il y avait deux festins de ce nom : l'un pour les dieux Mânes, auquel personne ne touchait, mais que chacun regardait en silence ; l'autre, offert sur le tombeau, auquel étaient admis les amis et les parents, qui se faisaient un devoir de ne rien laisser sur les plats.

SILNOI-BOG. Quelques peuplades slaves nommaient ainsi une statue qui avait la figure d'un homme; elle tenait dans la main droite une petite lance, et dans la gauche, un globe d'argent; une tête d'homme et celle d'un lion étaient à ses pieds. On croit que Silnoï-Bog est le même que *Krepki-Bog.*

SILVAIN ou SYLVAIN. Dieu champêtre chez les Romains qui présidait aux forêts, comme son nom *silva, forêt* l'indique. On croit qu'il était fils de Faune, d'autres lui donnent pour père Saturne et le confondent avec Faune. C'était peut-être le Pan des Grecs, qu'ils appelaient *Egipan* ou *Pan chèvre.* Macrobe distingue trois Silvains; l'un était dieu domestique ou dieu lare ; l'autre, dieu champêtre, et c'était le même que Faune; le troisième, dieu oriental ou le dieu Terme : et celui-ci était proprement Silvain. Servius dit que c'était là l'opinion commune, mais que les philosophes disaient que Silvain était le dieu de la matière qui est la masse et la lie des éléments, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus grossier dans le feu, dans l'air, dans l'eau et dans la terre.

On trouve Silvain représenté tantôt avec les cornes et la moitié du corps de chèvre, tantôt avec toute la forme humaine. Les attributs de Silvain, sous la forme humaine, sont une serpe à la main, une couronne de feuilles et de pommes de pin, un habit rustique, un chien auprès de lui et des arbres à ses côtés, comme dieu des forêts. Sylvain, sous la forme de Pan, avait les cornes, les oreilles et toute la partie inférieure du corps de chèvre. Il était couronné de lierre, portant de la main gauche une branche de pin chargée de pommes, car le pin était l'arbre favori de ce dieu. Souvent, au lieu de pin, c'est une branche de cyprès, à cause de la grande tendresse qu'il avait pour le jeune Cyparissus, métamorphosé en cyprès, ou, selon les historiens, parce qu'il avait le premier appris à cultiver cet arbre en Italie : une troisième manière assez

ordinaire de représenter Silvain, c'est en forme d'hermès.

Silvain fut honoré d'un culte particulier en Italie, où l'on croyait qu'il avait pris naissance et qu'il avait régné utilement pour les hommes. Il avait plusieurs temples à Rome : un dans les jardins du mont Aventin, un autre dans la vallée du mont Viminal et un troisième sur le bord du Tibre, d'où il était appelé *Littoralis*. Ses prêtres formaient un des principaux colléges du sacerdoce romain. Il n'y avait que des hommes qui pussent lui sacrifier. Dans les premiers temps, on ne lui offrait que du lait; ensuite on lui immola un cochon. On parait ses autels de branches de cyprès ou de pin : c'est pour cela qu'on l'appelait Dendrophore. Silvain était un dieu ennemi des enfants et dont on leur faisait peur, à cause de l'inclination qu'ont tous les enfants à détruire et à rompre les branches d'arbres : pour les en empêcher, on leur représentait Silvain comme un dieu qui ne souffrait pas impunément qu'on gâtât des choses qui lui étaient consacrées. Mais pourquoi Silvain était-il la terreur des femmes en couches? et pourquoi fallait-il implorer contre lui la protection des divinités Intercido, Pilumnus et Deverra? C'est que Silvain était regardé comme Incube.

Silvain était le génie des hommes, comme Junon était celui des femmes, ce qui explique l'inscription dressée en l'honneur du génie d'Auguste : *Sacrum sancto Silvano Augusti*. Les colléges des gladiateurs étaient dédiés à ce dieu, sans doute à cause de son identité avec Hercule. Il paraît que le porc servait de victime dans les sacrifices qu'on faisait en commun à Hercule et à Silvain. En effet, les anciens Romains rendaient un culte particulier à un *Herculus Rusticus*, qui était le même que Silvain. Ce qui nous fait comprendre en même temps la raison pour laquelle les colléges des gladiateurs étaient dédiés à Silvain.

SILVAINS. Expression générique qui comprenait toutes les divinités champêtres, telles que les *Faunes*, les *Satyres*, les *Silènes*, les *Pans*, les *Egipans*, les *Tityres*, etc.

SILVANUS. Surnom de *Mars*. Caton (*De re rust.*, c. 84) décrit le sacrifice que l'on offrait tous les ans à Mars, surnommé Silvanus, ou des *bois*, pour obtenir que les bœufs ne devinssent pas la proie des loups. Car Plaute nous apprend que l'on attribuait à Mars la destruction de cet animal carnassier.

SIMALIS. Nom de *Cérès* dans la Sicile; on l'appelait *Sémélé* en Béotie.

SIMORG. Oiseau fabuleux de la mythologie persane. Les Arabes le nomment *Anka*. On le dépeint comme un oiseau fort extraordinaire, tant par sa taille énorme que par ses autres qualités. Il habite dans les monts Cafs qui environnent la terre, et dévore chaque jour pour sa subsistance les fruits et les autres productions de plusieurs montagnes. Outre cela, il parle, il est raisonnable, et capable de religion; il joue un assez grand rôle dans les romans et les poésies orientales.

SIMPULATRICES. Surnom, dérivé de *simpulum*, que Festus donne aux vieilles femmes, qui purifiaient les personnes, dont le sommeil avait été troublé par des visions nocturnes et des songes effrayants. Elles prescrivaient ordinairement l'eau de mer pour ce genre de purification. Pollux les appelle en grec *Apomactriæ*.

SIMPULE. Petit vase de terre ou de bois, dont le col était fort étroit, et dont les anciens se servaient pour faire des libations. C'était dans ce vase qu'était le vin que le sacrificateur goûtait et faisait goûter aux assistants, avant de le répandre entre les cornes de la victime.

SIMULACRE. On donne souvent ce nom, comme celui d'idole, à une statue qui est l'objet d'un culte religieux. D'abord, il n'y eut chez les Egyptiens que des temples sans statues. Ils en dressèrent ensuite. Les Grecs les imitèrent, ainsi que les autres peuples. On fit d'abord ces simulacres de simple bois, et les Romains n'en eurent que de cette sorte jusqu'à la conquête de l'Asie : on y employa l'argile; et c'était encore moins un effet de la pauvreté qu'un sentiment religieux qui les portait à croire que la manière la plus simple d'honorer les dieux était la meilleure. On les fit ensuite de marbre, d'ivoire, d'argent et d'or : tels furent le Jupiter et la Vénus du fameux Phidias. On couronnait ces statues, et l'on choisissait, pour faire la couronne, la matière agréable à chaque divinité, et qui était sous sa protection : ainsi les fleuves avaient des roseaux autour de la tête. Les Romains consacraient les statues des dieux avec certaines cérémonies et ils croyaient, d'après cela, que les dieux venaient les habiter, ce qui leur faisait donner à ces simulacres les noms mêmes des dieux qu'ils s'imaginaient résider dans les temples Ils frottaient aussi par dévotion ces statues avec des parfums, et, en certain temps, les lavaient avec de l'eau lustrale.

SIN. Nom que les Japonais donnent aux génies ou esprits qui ont régné sur la terre avant les hommes, et à qui ils attribuent la fondation de l'empire du Japon. Ce sont les plus anciennes divinités de la contrée, et leur culte s'appelle le *Sinto*. Le mot *Sin* appartient à la langue chinoise, telle qu'elle est articulée par les Japonais.

SINGA. Nom de *Minerve* ou *Pallas*, chez les Phéniciens.

***SINGA-PENNOU.** Dieu adoré à Ogdour, district de l'Orissa, dans l'Inde. Ce dieu sortit de terre sous la forme d'un morceau de fer, qui fut d'abord honoré sous le nom de *Homa*, jusqu'à ce que la divinité eût révélé en songe à son prêtre son véritable nom qui était *Singa*. Cette divinité a des propriétés destructives : l'arbre sous lequel on la place meurt infailliblement; et si on le plonge dans l'eau elle ne tarde pas à tarir.

SINGES. Ces animaux étaient en vénéra-

tion chez les Egyptiens, comme tous les autres. Diodore dit que le culte des singes passa d'Egypte dans l'île de Pythécuse, appelée l'île des Singes, à cause des honneurs qu'on leur y rendait. Chez les Romains c'était un mauvais présage de rencontrer un singe en sortant de sa maison. Les deux villes de Mercure en Egypte entretenaient des singes cynocéphales ou des papions qu'on allait chercher en Ethiopie, ainsi que le singe *Cébus* qu'on voyait à Babylone d'Egypte, située à deux lieues au-dessous de Memphis.

On ne doit pas douter que les Egyptiens n'aient eu une loi qui leur défendait de manger la chair des animaux quadrumanes, quoique leur pays n'en produise aucun, car les deux espèces de singes auxquelles on rendait un culte auprès de Memphis, à Hermopolis, et dans une ville anonyme de la Thébaïde, leur étaient apportées de l'intérieur de l'Ethiopie. On raconte qu'il y avait en Afrique, une colonie grecque, nommée Pithécusae, dans leur langue à cause du grand nombre de singes qu'il y avait dans cette contrée. Diodore assure que ces colons vénéraient les singes, comme les Egyptiens honoraient les chiens. Ces animaux parcouraient librement leurs maisons, et y prenaient tout ce qu'ils trouvaient à leur gré. Les Grecs donnèrent des noms de singes à leurs enfants et ils désignèrent ces animaux, comme ils l'avait fait à l'égard des dieux, par des dénominations honorables.

Les Hindous professent le plus grand respect pour le singe Hanouman, qui a tant contribué à la conquête de l'île de Ceylan par Râma-Tchandra; aussi on voit son image dans presque tous les temples de Vichnou. Les Péguans ont une haute opinion de la sainteté des singes et des crocodiles; ils regardent même comme sanctifiés les hommes qui sont dévorés par ces derniers. Plusieurs nations de l'Orient croient que le singe est une espèce d'homme sauvage.

Suivant le récit des ambassadeurs hollandais au Japon, il y a dans cet empire une pagode consacrée au culte des singes. L'image d'un singe est placée honorablement sur un piédestal au milieu du temple, et les dévots viennent lui apporter leurs offrandes pendant qu'un prêtre frappe sur un bassin de cuivre.

SING-KATA. Le troisième étage de l'enfer, selon les Birmans. Les damnés y sont pressés, serrés et moulus entre deux poutres.

SINHINI, ou déesse-lionne. Divinité inférieure attachée aux *Mâtris* ou déesses mères, selon la théologie des bouddhistes du Népâl.

SINISIRKKU, appelée aussi *Metsola*, déesse des bois et des chasseurs, dans la mythologie finnoise.

SINISTOS. Nom du grand prêtre des Bourguignons, selon Ammien Marcellin. Il était le premier homme de l'Etat, et son emploi était à vie; il jouissait ainsi d'un privilége refusé aux rois ou chefs, qui était déposés en cas d'échec à la guerre, ou quand la récolte était mauvaise.

SINIUS, *Géant surnommé le ployeur de pin*, ou *Pityocamptès*, demeurait dans l'isthme de Corinthe, et faisait mourir d'une mort cruelle tous les étrangers qui tombaient entre ses mains. Il pliait par la cime deux arbres voisins, et y attachant les malheureux, il lâchait ensuite ces arbres pour les démembrer; ou, selon Pausanias, il courbait des branches de pin, jusqu'à terre, y attachait, par les bras et par les jambes, ceux qui tombaient entre ses mains; de sorte que ces branches d'arbres venant à se relever et à se rejoindre à leur terme, les misérables qui y étaient attachés, avaient les membres tout disloqués. Mais Thésée le fit périr lui-même de la même manière.

SINOIS. Surnom de *Pan*, pris du nom de la nymphe *Sinoe*, qui, soit en particulier, soit de concert avec ses compagnes, prit soin de l'éducation de ce dieu.

SINOPE. Ville de Paphlagonie. Ce n'était pas sans de grandes raisons que les Sinopiens prirent Jupiter-Plutus, c'est-à-dire Sérapis, pour leur divinité tutélaire; car outre que plusieurs auteurs prétendent que ce fut Jupiter même, et non pas Apollon qui transporta de Grèce en Asie *Sinope*, fondatrice de la ville de ce nom, les Sinopiens étaient aussi persuadés que c'était à Jupiter-Plutus, dieu des mines, qu'ils étaient redevables de l'opulence où les mettait le grand trafic qu'ils faisaient sur toutes les côtes de la mer Noire, d'une quantité prodigieuse de fer qu'ils tiraient des mines de leur contrée et des pays voisins. Raison pour laquelle vraisemblablement Pomponius Méla nomme les Sinopiens *Chalybes*, c'est-à-dire comme l'explique Eustathe sur Denys le géographe, *forgerons*, artisans ou marchands de fer, et leur canton *Chalybie*, comme pour faire entendre que les habitants s'adonnaient surtout à la fabrique et au commerce du fer.

SIONA. Septième des douze déesses des anciens peuples du Nord. Elle s'appliquait à tourner le cœur et les pensées vers l'amour, et conciliait aux garçons l'affection des filles; c'est pourquoi les amants appelaient son nom.

SIOU-GO-SIN. Nom que les Japonais donnent aux personnages qui ont été déifiés pour prix de leurs vertus ou de leurs exploits, qui sont ainsi devenus [illegible] après leur mort, et que la nation révère comme des génies tutélaires. Dans cette classe figurent aussi quelques animaux, comme l'inari ou renard, et les animaux qui portent le nom du signe du zodiaque, sous lequel le Dairi est né.

SIPHÆ. Ville de la Béotie. Les Siphéens disaient que Tiphis, à qui l'on a donné la conduite du navire d'Argus, était de Tiphé, et ils montraient hors de la ville un endroit où ils prétendaient que ce navire aborda en revenant de Colchos.

SIPHNIENS. Habitants de l'île de *Siphnos*, une des Cyclades. Ces peuples ayant découvert dans leur île une mine d'or, Apollon leur

n fit demander la dîme pour la pythie, leur promettant de la faire fructifier à leur profit. Les Siphniens établirent donc un trésor dans le temple de Delphes, et y déposèrent la dîme. Mais, ayant cessé dans la suite de payer ce tribut, ils en furent punis, car la mer inonda leurs mines et les fit disparaître.

SIPYLENE. Surnom de *Cybèle*, pris de la ville de *Sipylum*, dans la Méonie, où cette déesse avait un temple et un culte particulier.

SIPYLUS. Premier des sept fils de Niobé, qui périt sous les traits d'Apollon.

SIR. Un des dieux subalternes des Tchouvaches, peuple de la Sibérie asiatique.

SIRENES. Déités marines, filles du fleuve Achéloüs et de la muse Calliope. Elles avaient une voix ravissante, et, par la mélodie de leurs chants, elles entraînaient les passagers, pour lesquels elles étaient invisibles, à se précipiter dans la mer où ils se noyaient. On en compte ordinairement trois, que les uns nomment *Parthénope*, *Leucosie* et *Ligée;* d'autres, *Aglaophone*, *Thelxiépie* et *Psinoé;* tous ces noms roulent sur la douceur de leur voix et le charme de leurs paroles. D'autres mythologues en portent le nombre jusqu'à huit. Hygin raconte qu'au temps du rapt de Proserpine, les Sirènes vinrent dans la terre d'Apollon, c'est-à-dire dans la Sicile, et que Cérès, en punition de ce qu'elles n'avaient pas secouru sa fille Proserpine, les changea en oiseaux. Ovide dit au contraire que les Sirènes désolées du rapt de Proserpine, prièrent les dieux de leur accorder des ailes, pour aller chercher cette princesse par toute la terre. Elles habitaient des rochers escarpés sur le bord de la mer, entre l'île de Caprée et la côte d'Italie. L'oracle avait prédit aux Sirènes qu'elles vivraient autant de temps qu'elles pourraient arrêter tous les passants, mais que dès qu'un seul passerait outre, sans être arrêté pour toujours par le charme de leur voix et de leurs paroles, elles périraient. Ces enchanteresses ne manquaient pas d'arrêter, par leur harmonie, tous ceux qui arrivaient près d'elles, et qui avaient l'imprudence d'écouter leurs chants. Elles les enchantaient si bien qu'ils ne pensaient plus à leur pays; qu'ils oubliaient de prendre de la nourriture et mouraient faute d'aliments. La terre des environs était couverte de monceaux d'ossements de ceux qui avaient péri de la sorte. Ulysse qui devait passer dans son navire devant ces Sirènes, averti par Circé, boucha les oreilles de tous ses compagnons avec de la cire, et se fit attacher au mât du navire par les pieds et par les mains, afin que, dans le cas où, charmé par les doux sons et les attraits des Sirènes, il voudrait s'arrêter, ses compagnons, qui avaient les oreilles bouchées, loin de condescendre à ses désirs, le liassent plus fortement avec de nouvelles cordes, selon l'ordre qu'il leur en avait donné. Ces précautions ne furent pas inutiles; car Ulysse, malgré l'avis reçu du danger où il allait s'exposer, fut si enchanté des sons flatteurs de ces Sirènes et des promesses séduisantes qu'elles lui faisaient de lui apprendre mille belles choses, qu'il fit signe à ses compagnons de le délier : ce qu'ils n'eurent garde de faire. Les Sirènes, dit Hygin, n'ayant pu arrêter Ulysse, se précipitèrent dans la mer; et ce lieu fut depuis appelé de leur nom *Sirénide*.

Les Sirènes, selon l'opinion des anciens, avaient la tête et le corps de femme jusqu'à la ceinture, et la forme d'oiseau de la ceinture en bas, ou, elles avaient tout le corps d'oiseau et la tête de femme; car on les trouve représentées en ces deux manières sur les anciens monuments, et dans les mythologues. On leur voit à la main des instruments de musique; l'une tient une lyre, l'autre deux flûtes, et la troisième un rouleau, comme pour chanter. Quelques auteurs modernes ont prétendu que les Sirènes avaient la forme de poisson de la ceinture en bas, et que c'était d'une Sirène qu'Horace entendait parler, quand il représente une belle femme, dont le corps se termine en poisson :

Desinit in piscem mulier formosa superne.
(*Ars poet.*)

Mais il n'y a aucun auteur ancien qui ait décrit les Sirènes comme femmes-poissons.

Hésychius dérive leur nom de *σιίρν*, *petit oiseau*.

Pausanias rapporte encore une fable sur les Sirènes. « Les filles d'Achéloüs, dit-il, encouragées par Junon, prétendaient à la gloire de chanter mieux que les Muses, et osèrent les défier au combat; mais les Muses les ayant vaincues, leur arrachèrent les plumes des ailes et s'en firent des couronnes. » En effet il y a d'anciens monuments qui représentent les Muses avec une plume sur la tête. Strabon dit que les Sirènes eurent un temple près de Surrentum.

On pense que les Sirènes étaient des femmes de mauvaise vie, qui demeuraient sur les bords de la mer de Sicile, et qui, par tous les attraits de la volupté, attiraient les passants et leur faisaient oublier leur course, en les enivrant de délices. On prétend même que le nombre et le nom des trois Sirènes ont été inventés sur la triple volupté des sens, la musique, le vin et l'amour, qui sont les attraits les plus puissants pour attacher les hommes sensuels. C'est pourquoi on a tiré l'étymologie de Sirène du mot grec *σειρά*, qui signifie *une chaîne*, comme pour dire qu'il était en quelque sorte impossible de se tirer de leurs liens et de se détacher de leurs attraits.

SIRONE ou SIRONIE. Déesse dont le nom se lit sur une inscription trouvée naguère à Oppenheim avec les bains romains. Son nom est accolé à celui d'Apollon, sous la protection duquel étaient les eaux thermales, en sa qualité de dieu de la médecine.

SISYPHE. Fils d'Eole et petit-fils d'Hellen, qui bâtit la ville d'Ephyre, dans la suite nommée Corinthe. Il épousa Mérope, fille d'Atlas, et en eut Glaucus, qui fut le père

de Belléröphon, d'Ornythion, de Thersandre et d'Almus.

SISYPHE. Descendant d'Eole, et frère de Salmonée, qui régna à Corinthe après que Médée se fut retirée. On dit qu'il avait enchaîné la Mort et qu'il la retint jusqu'à ce que Mars l'eût délivrée à la prière de Pluton, dont l'empire était désert, à cause que les hommes ne mouraient plus. Homère explique comment Sisyphe avait lié la mort; c'est parce qu'il aimait la paix, et que non-seulement il la gardait avec ses voisins, mais qu'il travaillait encore à la maintenir entre ses voisins mêmes. C'était aussi, dit le poëte, le plus sage et le plus prudent des mortels. Cependant les poëtes d'un commun accord le placent dans les enfers, et le condamnent à un supplice particulier, qui était de rouler sans cesse une grosse roche au haut d'une montagne, d'où elle retombait aussitôt par son propre poids, et il était obligé sur-le-champ de la remonter : travail qui ne lui donnait aucun relâche.

On donne plusieurs raisons de ce supplice. Les uns ont dit que c'était pour avoir révélé les secrets des dieux. Jupiter ayant enlevé Egine, la fille d'Asope, celui-ci s'adressa à Sisyphe, pour savoir ce qu'était devenue sa fille; Sisyphe, qui avait connaissance de l'enlèvement, promit à Asope de l'en instruire, à condition qu'il donnerait de l'eau à la citadelle de Corinthe. Sisyphe à ce prix révéla son secret, et en fut puni dans les enfers. Selon d'autres, ce fut pour avoir débauché Tyro sa nièce, fille de Salmonée.

Une autre raison plus singulière, d'après Démétrius, ancien commentateur de Pindare sur les *Olympiques*. Sisyphe étant près de mourir, dit-il, ordonna à sa femme de jeter son corps au milieu de la place sans sépulture; ce que celle-ci exécuta très-ponctuellement. Sisyphe l'ayant appris dans les enfers, trouva fort mauvais que sa femme eût obéi si fidèlement à un ordre qu'il ne lui avait donné que pour éprouver son amour pour lui. Il demanda à Pluton la permission de retourner sur la terre, uniquement pour châtier sa femme de sa dureté. Mais quand il eut de nouveau goûté l'air de ce monde, il ne voulut plus retourner dans l'autre, jusqu'à ce qu'après plusieurs années, Mercure, en exécution d'un arrêt des dieux, le saisit et le ramena de force aux enfers, où il fut puni pour avoir manqué à la parole qu'il avait donnée à Pluton.

D'autres mythologues, sans avoir égard au portrait avantageux qu'Homère fait de Sisyphe, ont dit qu'il exerçait toutes sortes de brigandages dans l'Attique et qu'il faisait mourir, par divers supplices, tous les étrangers qui tombaient entre ses mains; que Thésée, roi d'Athènes, lui fit la guerre et le tua dans un combat, et que les dieux le punirent avec raison, dans le Tartare, pour tous les crimes qu'il avait commis sur la terre.

SITA. Divinité indienne, incarnation de *Lakchmi*, épouse de Vichnou. Elle fut trouvée, encore enfant, dans un sillon que le roi Djanaka venait de tracer pour un sacrifice; et il l'adopta. C'est pourquoi elle est appelée en même temps fille de Djanaka, fille de la Terre et enfant du sacrifice. Donnée pour épouse à Râma-Tchandra, incarnation de Vichnou, elle fut l'occasion de la conquête de l'île de Ceylan sur Ravana.

SITALA. Déesse hindoue, honorée par les femmes pour qu'elle préserve leurs enfants de la petite vérole. On la dit fille de Brahma et femme de Kartikéya, général des armées célestes; et elle est représentée sous la figure d'une femme vêtue de rouge, montée sur un paon, et tenant un coq. On fait rarement des statues de cette déesse; mais on lui consacre de petites poupées ou bien on la symbolise par une pierre à broyer.

SITALCAS. Dans le temple de Delphes Apollon avait plusieurs statues; l'une desquelles était appelée *Apollon-Sitalcas*. Elle venait d'une amende à laquelle les Phocéens avaient été condamnés par les Amphictyons, pour avoir labouré un champ consacré à ce dieu. Cette statue était haute de trente-cinq coudées. Pausanias qui fait ce récit ne donne point l'étymologie du nom *Sitalcas*.

SITEL-NAZUENZIAP. Divinité de l'île d'Oualan, l'une des Carolines occidentales. C'était un homme de la tribu des Penmai, à moins que ce ne soit cette tribu qui descende de lui. Sitel-Nazuenziap n'a ni temples, ni moraïs, ni idoles. Dans chaque maison, on dispose un endroit particulier dans lequel une baguette longue de quatre à cinq pieds, pointue par un bout et cannelée par l'autre, représente le commun pénate, qui se contente de l'offrande la plus médiocre, à savoir, des branches et des feuilles de Sela. La trompette marine, qui est aussi déposée là comme sa propriété, pourrait faire supposer que c'était un guerrier; car le son de cette conque est le signal de la guerre dans toutes les îles de la mer du Sud.

SI-TEN-O. Un des dieux ou Kamis adorés dans le Japon.

SITHNIDES. Les nymphes Sithnides étaient originaires du pays de Mégare; l'une d'entre elles eut une fille dont Jupiter devint amoureux; et de ce commerce naquit Mégarée, fondateur de Mégare. Dans cette ville était un magnifique aqueduc, bâti par Théagène, tyran de Mégare. Les habitants appelaient l'eau de cette fontaine l'eau des nymphes Sithnides.

SITO. Nom sous lequel *Cérès* était adorée chez les Syracusains, parce que c'est d'elle que vient l'art de l'agriculture.

SITON. Dieu des Phéniciens. On croit que c'est le même que *Dagon*, fils d'Uranus; il fut l'inventeur de la charrue, et son nom, en grec, signifie *champ de blé*.

SIVA. Divinité des Hérules, anciens Germains, que l'on croit être leur *Vénus* et leur *Pomone*. On la représentait toute nue, ses cheveux lui descendant par derrière jusqu'au milieu des jambes. Elle tenait d'une main une grappe de raisins, et de l'autre une pomme.

Quelques-uns veulent que ce soit la même qu'*Ops-Consiva*.

SIVA. Troisième personne de la trimourti ou triade divine, chez les Hindous. C'est le dieu de la destruction; mais au rôle de destructeur il joint une qualité qui paraît d'abord opposée, mais qui s'y confond naturellement; d'après les idées de la philosophie indienne, c'est la reproduction.

Siva réside avec sa femme Parvâti, appelée aussi Dourgâ, Bhavani, Kali, Dévi, etc., dans le Kailasa, qui est un ciel supérieur à celui d'Indra; ils sont assis sur un trône d'or, entouré de génies, de démons et de serviteurs de tous les ordres. A la fin des temps, c'est lui qui embrasera et consumera tous les mondes; tout périra, les hommes, les esprits, les dieux mêmes. Brahmâ et Vichnou n'existeront plus; Siva seul, sous la forme d'une petite flamme, dansera sur les ruines fumantes de l'univers, ou plutôt dans la solitude immense de l'espace; mais après une nuit d'une incommensurable longueur, cette petite flamme vivifiera le principe des êtres, et tout renaîtra pour recommencer une nouvelle période d'existence.

On représente Siva sous la forme d'un homme dont la couleur est blanche ou argentée; il a cinq faces, un œil et un croissant sur chaque front, et quatre bras; son vêtement est une peau de tigre. D'une main il tient une hache, de l'autre une biche; la troisième bénit, et la quatrième rassure ou protége. Il a pour arme le trisoula ou trident, quelquefois on lui donne un tamri, espèce de clepsydre. Souvent on le peint avec une seule tête qui a trois yeux; il n'a alors que deux bras et il est monté sur le taureau Nandi.

Une grande partie des Hindous regardent Siva comme le principal dieu de la triade, comme le principe de Brahmâ, de Vichnou et de toutes les autres divinités; ils lui adressent en conséquence un culte spécial sous la dénomination de Bhagavan, d'Iswara et de Mahadéva. On les appelle Saivas; ils se distinguent des Vaichnavas et des autres sectaires, par trois lignes courbées en croissant, tracées sur le front, et par une tache ronde appliquée sur le nez; ces marques sont faites avec du limon du Gange, du bois de sandal, ou des cendres de bouse de vache. L'objet particulier de leur adoration est le linga.

SIVAISME. Culte de *Siva*. On pense qu'il dû s'établir dans l'Inde vers le XVe siècle avant notre ère. Les fêtes pures et simples de l'antique brahmanisme furent alors remplacées par le sauvage délire des orgies, par l'adoration honteuse du linga, et par les sacrifices sanglants qui souillèrent les autels de Kali.

SKADA. Déesse des Scandinaves, épouse de Niord, et mère de Freya. Elle présidait à la mer avec son mari, et on les invoquait contre les désastres causés par les vents et les tempêtes.

SKANDA. Fils de Siva et de Parvati; dieu de la guerre, chez les Hindous. Il est aussi appelé *Kartikéva* ou nourrisson des six Krittikas (les Pléiades des Grecs) par lesquelles il fut allaité. Les Swabhavikas du Népâl en ont fait un dieu engendré par lui-même. *Voy.* KARTIKÉYA.

SKANKASOURA. *Géant* ou démon de la mythologie hindoue, qui déroba les *Védas* au moment où ils sortaient des quatre bouches de Brahmâ, les avala et s'alla cacher dans le fond de la mer.

SKIDBLADNER. Vaisseau des dieux, suivant la mythologie scandinave. Il est moins grand que le Naglefare; mais plus artistement construit. Ce sont des nains qui l'ont fabriqué et qui l'ont donné à Frey. Il est si vaste que tous les dieux armés peuvent y trouver place. Aussitôt qu'on en déploie les voiles, il est poussé par un vent favorable, en quelque lieu qu'il doive se diriger; et lorque les dieux ne veulent pas naviguer, ils peuvent le démonter par petites pièces, que chacun emporte avec soi.

SKIDNER ou SKYRNER. Divinité scandinave. C'est l'écuyer du dieu Frey, qui lui a donné son épée, et qui, au dernier jour, du monde, sera puni de sa confiance par sa défaite due à la privation de cette arme. C'est Skidner qui a été envoyé par Odin dans le pays des génies noirs, afin d'en rapporter un lieu capable de garrotter le loup Fenris.

SKIERSTUWES. Fêtes funèbres que les Lithuaniens célébraient autrefois en l'honneur d'Ezagulis, dieu de la mort.

SKINFAXE. Cheval du dieu du jour selon la mythologie des Scandinaves. Il a une crinière tellement brillante, qu'il éclaire à la fois la terre et les cieux.

SKOL. Nom d'un énorme loup, qui, selon les Scandinaves, poursuit continuellement le soleil, et occasionne les éclipses.

SKRYMER. *Géant* des mêmes peuples. Le dieu Thor fut réduit un jour à se cacher dans un de ses gants.

SKULDA. Une des *Parques* ou *Nornes* des Scandinaves; elle préside à l'avenir.

SLEIPNER. Cheval d'Odin, et le meilleur de tous les chevaux des dieux scandinaves. Il a huit pieds, et vient d'un cheval qui transportait les plus pesants fardeaux avec une vitesse extraordinaire.

SMASANAVESMA, c'est-à-dire *celui qui demeure dans les cimetières*. Surnom donné à Siva, parce qu'après avoir coupé la tête à Brahmâ, il se cacha dans les cimetières avec le crâne de son frère pour y faire une rigoureuse pénitence.

SMEI. Serpents que les anciens Sarmates mettaient au rang des dieux domestiques. Ils leur offraient des sacrifices de lait et d'œufs. Il était défendu de leur faire aucun mal; on punissait sévèrement ceux qui avaient attenté à la vie de ces reptiles.

SMILAX. Femme de Crocus. Elle fut changée en fleurs, en récompense de sa chasteté et de l'innocence dans laquelle son mari et elle-même avaient passé leur vie.

SMINTHIEN (du crétois σμίνθος, *rat*). Surnom d'*Apollon*, dont on raconte l'origine de plusieurs manières. Les uns disent que ce dieu avait tué lui-même une multitude de souris qui ravagaient les champs d'un des prêtres les plus zélés, nommé Crinis. D'autres rapportent que les habitans de la Troade étant sur le point d'être attaqués par une armée formidable, des souris rongèrent pendant la nuit les cordes des arcs de leurs ennemis, ce qui leur procura le moyen de remporter sur eux une victoire complète. Enfin, saint Clément d'Alexandrie explique encore autrement cet étrange surnom. Les descendants de Temer, sortis de l'île de Crète pour s'établir ailleurs, apprirent de l'oracle qu'ils devaient s'arrêter dans l'endroit où les habitants leur feraient accueil. Comme ils furent obligés de passer la nuit sur les bords de la mer dans l'Asie Mineure, un grand nombre de rats vinrent, pendant la nuit, manger leurs ceinturons et leurs boucliers de cuir. Les Crétois crurent voir dans ce fait naturel l'accomplissement de l'oracle, se fixèrent en cet endroit, y bâtirent une ville qu'ils appelèrent *Sminthie*, un temple à *Apollon Sminthien*, et tinrent pour sacrés tous les rats des environs de ce temple.

SNEYBRATO. Un des dieux des anciens Prussiens, honoré simultanément avec *Vurschayto* et *Gurcho*.

SNOTRA. Déesse sage et savante de la mythologie scandinave. Elle avait donné son nom aux individus sages et prudents des deux sexes.

SOCHARIS. Divinité égyptienne, la même sans doute que *Phtha* ou *Vulcain;* car on trouve sur plusieurs monuments ce dieu appelé *Phtha-Sochari;* il est représenté avec une face de nègre, tenant dans ses mains des serpents et foulant aux pieds le crocodile. On croit que ce pouvait être un surnom de *Mendès*, ou *la semence universelle*, si Socharis était un dieu. Mais s'il faut reconnaître Socharis pour une déesse, on suppose que c'était un surnom d'*Isis* ou de la *Lune*.

SOEL. Fils de Mundilfori, le conducteur du monde. C'est lui qui, suivant la mythologie scandinave, est chargé de diriger le char du Soleil.

SOGAMOSO ou mieux **SOGUNDOMOXO**, c'est-à-dire l'*homme qui se rend invisible*. Personnage mythologique des Muyscas d'Amérique, qui le regardent comme un des législateurs de leur pays. Après avoir gouverné une de leurs provinces, il monta au ciel et devint la lune, pour suppléer à l'absence de Ramiriqui, le Soleil, qu'il avait envoyé avant lui.

SOINI. Un des *géants* de la mythologie finnoise.

SOKHARIS. Dieu égyptien, le même que *Phtha*. On le représentait sous la forme humaine, avec deux plumes recourbées sur la tête et deux longues cornes; ses mains étaient armées du fléau. On lui donnait aussi la tête d'épervier, avec la mitre.

SO-KIE-LO. *Dieu-serpent* des bouddhistes de la Chine. C'est un des 177 rois des dragons de la mer; il dirige dans le ciel les pluies, de manière à ce qu'elles soient profitables à tous; il suit constamment les assemblées de Bouddha; il défend la loi et protége les peuples. Son palais offre la même magnificence que ceux des cieux. Il s'appelle en sanscrit *Sagara*.

SOLA-NIEIDE. Divinité laponne. C'est la personnification de *la lumière;* aussi la disait-on fille de Beive ou le soleil. Les Lapons lui attribuaient la fonte des neiges et le retour de la chaleur.

SOLANUS. Génie du vent d'est, chez les Romains, qui le représentaient jeune, tenant dans son sein différentes sortes de fruits, telles que pommes, pêches, grenades, oranges et autres productions de la Grèce ou des contrées plus orientales.

SOLEIL. Cet astre a été le premier objet du culte des Sabéens, et peut-être de l'idolâtrie tout entière. Sa beauté, le vif éclat de sa lumière, la rapidité et la majesté de sa course, sa régularité à éclairer successivement la terre, et à porter partout la chaleur et la fécondité, tous ces caractères, qui semblent refléter quelques rayons de la bienfaisance et de la majesté divine, trompèrent aisément des hommes grossiers et charnels. On l'honora d'abord comme l'emblème de la Divinité suprême, puis on finit par l'adorer comme un dieu réel et sensible.

C'était le *Bel* ou *Baal* des Chaldéens, le *Moloch* des Chananéens, le *Béelphégor* des Moabites, l'*Adonis* des Phéniciens et des Arabes, le *Saturne* des Carthaginois, l'*Osiris* des Egyptiens, le *Mithras* des Perses, le *Dionysius* des Indiens, l'*Apollon* ou *Phébus* des Grecs et des Romains.

Mais le Soleil a été adoré sous son propre nom. Les anciens poëtes ont distingué ordinairement Apollon du Soleil et les ont reconnus comme deux divinités très-différentes. Le Soleil avait ses temples et ses sacrifices. On lui donnait une autre origine. Selon les Grecs, il était fils d'Hypérion, et Apollon de Jupiter. Lucien dit que le Soleil était l'un des Titans. Les anciens monuments les distinguent, et cependant il y a des philosophes et des mythologues qui ont pris Apollon pour le Soleil, comme Jupiter pour l'air, et Neptune pour la mer.

Les anciens Egyptiens regardèrent le Soleil et la Lune comme des dieux éternels, et les honorèrent d'un culte particulier. Ils nommèrent l'un Osiris et l'autre Isis. Plus voisins que nous des traditions primitives, ils faisaient le Soleil fils du feu et de la lumière, en quoi ils approchaient beaucoup plus de la vérité que les philosophes du siècle dernier, qui incriminaient Moïse d'avoir placé la création du soleil postérieurement à celle de la lumière, prétendant que celle-ci procédait de celui-là. Les découvertes de la science moderne ont donné gain de cause à l'auteur sacré et aux Egyptiens.

Plus tard, par suite du système théogo-

nique égyptien, le Soleil fut confondu, pour le peuple du moins, avec Osiris; il dut même, en conséquence des triades qui s'échelonnaient les unes après les autres, parcourir toute la série des divinités masculines; et, en effet, nous le voyons successivement personnifié en Ammon, Djom ou Hercule, Horus, Sérapis, Harpocrates, Mendès, etc. Comme tel il était adoré sous des images sensibles, et on lui avait érigé des temples dans un grand nombre de villes, mais particulièrement à Héliopolis, ville qui en avait tiré son nom; c'est dans le temple de cette ville que l'on prétendait que le phénix venait se brûler sur l'autel du Soleil. Les anciens Arabes adoraient expressément le Soleil; ils choisissaient les jours les plus purs et les plus lumineux, pour lui offrir des sacrifices sur les lieux élevés ou sur les toits. Cet astre était l'objet du culte particulier des Himyarites; d'autres l'honoraient sous le nom d'*Ourotalt*.

Les Grecs adoraient le Soleil, et juraient, au nom de cet astre, une entière fidélité à leurs engagements. Ménandre déclare qu'il faut adorer le Soleil comme le premier des dieux, parce que ce n'est que grâce au bienfait de sa lumière qu'on peut adorer les autres dieux.

Les Romains, d'après les Grecs, donnaient au Soleil le nom de *Phœbus* (φοῖβος, *lumineux*). Ovide, dans le second livre de ses *Métamorphoses*, donne une ingénieuse description de son palais. Mais le culte de cet astre n'était pas très-populaire à Rome, quoique l'empereur Héliogabale lui ait fait élever un temple magnifique.

Les peuples Celtes adoraient le soleil et la lune; César le raconte également des anciens Germains, et cela n'est pas moins certain pour les habitants de la Grande-Bretagne. Les Gaulois le vénéraient sous le nom de Bélen, et les Irlandais observaient le même culte.

Parmi les autres monuments nombreux du culte du soleil, qui existent encore en Irlande, on peut citer aussi les restes d'un *Cromlech* ou tombe-autel, près de Cloyne, qui porta dans l'origine le nom de *Carig-Croith, rocher du Soleil.*

Les Lapons ne devaient pas oublier dans leur culte un astre qui était l'unique source du peu de bienfaits qu'ils puissent attendre d'une nature aussi ingrate que celle de leur contrée; ils l'adoraient sous le nom de *Beive*.

Les Hindous rendent journellement leurs hommages au Soleil, en même temps qu'aux autres éléments et aux principales divinités. Mais, dans les temps les plus reculés, lorsque les Hindous étaient encore Sabéens, le Soleil marchait à la tête de tous les phénomènes de la nature, vénérés simultanément avec lui, et qui alors étaient peut-être les seules divinités. On sait que la principale divinité des anciens Péruviens était le Soleil, qu'ils regardaient comme le père de leurs Incas. Ce fut Manco-Capac qui substitua ce culte plus doux à l'horrible système religieux auquel ils étaient auparavant asservis. C'était au Soleil que se rapportaient toute la théologie péruvienne, tous les actes de la vie civile et politique. Dans les occasions importantes, les Muyscas offraient un sacrifice au Soleil, qu'ils regardaient comme leur principale divinité, quoiqu'ils ne lui élevassent pas de temples, parce que, disaient-ils, il était trop puissant pour être renfermé dans une enceinte de murailles. Les Apalachites de la Floride adoraient le soleil comme auteur de la vie et créateur de la nature. Leur service religieux consistait à saluer le Soleil levant, et à chanter des hymnes à sa louange. Ils lui rendaient tous les soirs le même hommage. Outre cela, ils lui offraient, quatre fois l'année, des sacrifices sur la montagne d'Olaïmi; mais ces sacrifices ne consistaient qu'en parfums. Les Virginiens honoraient aussi le Soleil. Dès le point du jour, les hommes et les femmes allaient à jeun se laver dans une eau courante; l'ablution durait jusqu'à ce que le Soleil parût. Les Natchez croyaient que leur chef descendait du Soleil et ils lui en donnaient le titre ainsi qu'à toute sa famille. Tous les matins, dès que le soleil paraissait, le grand chef se mettait à la porte de sa cabane, se tournait vers l'orient, et saluait son ancêtre en se prosternant à terre et en poussant trois hurlements. La plus grande fête des Natchez était celle du feu nouveau, espèce de jubilé en l'honneur du Soleil; elle avait lieu vers l'époque de la moisson.

Les sauvages du Canada et plusieurs autres tribus de l'Amérique du Nord regardent le Soleil comme le souverain maître de l'univers, et l'encensent avec du tabac.

Le soleil était la grande divinité des Rhodiens : c'était à cet astre qu'ils avaient consacré leur magnifique colosse.

Après avoir rapporté les usages et les croyances qui existaient chez un grand nombre de peuples, relativement au culte rendu au Soleil, nous ajouterons que dans la mythologie grecque et romaine, on représentait ordinairement le Soleil en jeune homme, qui a la tête rayonnante : quelquefois il tient en sa main une corne d'abondance, symbole de l'abondance, dont le Soleil est l'auteur : assez souvent il est sur son char tiré par quatre chevaux, lesquels vont tantôt de front, et tantôt comme séparés en deux couples. Le nom de ses chevaux, selon Fulgence (lib. I *Mytholog.*), est *Erythreus*, ou *le rouge*, *Acteon*, *le lumineux*, *Lampas*, *le resplendissant*, et *Philogeus*, *qui aime la terre*. Le premier nom, *Erythreus*, se prend du lever du soleil, temps où les rayons sont rougeâtres; et delà vient qu'Homère appelle l'aurore ῥοδοδάκτυλος, *qui a les doigts de couleur de rose* : les doigts sont pris pour les rayons. Le second, *Acteon*, prend son nom de la clarté du soleil, lorsqu'il a fait une partie de sa course vers les neuf ou dix heures, et que, n'ayant plus une atmosphère si épaisse à percer, il répand une lumière plus pure. Le troisième, *Lampas*, *le resplendissant*, tire son nom du soleil vers le

midi, où il a toute sa splendeur. Le quatrième, *Philogeus*, *qui aime la terre*, prend son nom du soleil à son coucher, où il semble tendre vers la terre. Ovide donne aux chevaux du soleil des noms différents : Pyroéis, Eoüs, Aéthon, et Phlégon.

Quand le soleil a fini son cours, il entre dans la mer, où Thétis le reçoit dans son palais. Les Néréïdes s'empressent de le servir, et de lui fournir tout ce qui peut contribuer à le remettre de ses fatigues. Ses chevaux sont rafraîchis avec de l'ambroisie.

Dans le langage métaphorique des anciens peuples, on peignait, on racontait, on chantait les voyages du roi céleste d'orient, en occident, ceux du nord au midi, sa descente chez Pluton, et son retour sur la terre. Navigateur aérien, il s'embarquait en orient, et soumettant tous les peuples dans sa course, il arrivait en occident qui en était le terme ; là, il plantait des colonnes, bornes qu'il était impossible de passer. Héros invincible, il parcourait le zodiaque, route pénible, ou douze travaux l'arrêtaient successivement, et qu'il achevait en conquérant victorieux. Tour à tour enfant, jeune homme, homme fait et vieillard, on voyait les peintures qui le désignaient, porter la forme et les attributs de ces différents âges. A chaque saison, il changeait de nom et d'attributs : « Annonce, disait un oracle ancien, que le plus grand des dieux est *Jao*, que l'on nomme *Adès* en hiver, *Jupiter*, au printemps, *Hélios* en été, et dans l'automne *Jao*. » On voit quelquefois le soleil représenté avec une couronne de douze rayons par allusion aux douze mois de l'année.

SOLISTIMUM. Augure favorable que tiraient les Romains de ce que les poulets sacrés que l'on avait fait jeûner, laissaient tomber du bec quelques grains parmi ceux qu'on leur présentait, en les prenant avec trop d'avidité.

SOMA, autrement *Tchandra*. Dieu qui préside à la lune dans la mythologie hindoue.

On le représente en blanc, monté sur un char tiré par dix chevaux, ou bien assis sur un lotus. De sa main droite il bénit, dans sa gauche il tient une massue. De son nom le lundi a été appelé *Somavara*. C'est le lever ou le coucher de la lune et ses phases différentes qui règlent toutes les cérémonies indiennes. Si le Soleil est le père d'une dynastie, la Lune a aussi la sienne, dont le premier roi est Bouddha. La personne née sous l'aspect de la planète Soma aura beaucoup d'amis, sera riche et honorée, nourrie de mets excellents, couchée sur des lits magnifiques, possédera des éléphants, des chevaux, des palanquins, etc. Les taches de la lune paraissent, aux yeux des Indiens, des lièvres, ou bien c'est une biche que le dieu tient sur ses genoux ; de là l'épithète de *Mriganka*. On lui donne également une biche ou une antilope pour symbole sur sa bannière.

SOMMEIL ou SOMNE. Homère et Hésiode font le Sommeil fils de l'Erèbe et de la Nuit, et frère de la Mort, dont il est la plus parfaite image. Junon, voulant endormir Jupiter, pour l'empêcher de voir ce qui se passait dans le camp des Grecs et des Troyens, va trouver le Sommeil à Lemnos, son séjour ordinaire, et le prie, en lui promettant de beaux présents et l'appelant le roi des dieux et des hommes, d'assoupir les yeux trop clairvoyants de Jupiter. « Je me souviens, lui dit-il (*Iliad.*, l. XIV), d'une semblable prière que vous me fîtes au sujet d'Hercule : je m'insinuai auprès de Jupiter ; je fis couler mes douceurs les plus puissantes dans ses yeux et dans son esprit, et vous profitâtes de ces moments pour persécuter ce héros. Jupiter s'étant éveillé, entra dans une si grande colère, qu'il me chercha partout pour me punir. J'étais perdu sans ressource, il m'aurait jeté dans les abîmes les plus profonds de la mer, si la Nuit, qui dompte les dieux comme les hommes, ne m'eût sauvé. Je me jetai entre ses bras secourables : et Jupiter, quelque irrité qu'il fût, s'apaisa, car il craignait la Nuit et n'osait forcer cet asile ; et aujourd'hui vous venez m'exposer encore au même péril. » Cependant Junon le gagna en lui promettant en mariage la plus jeune des Grâces.

Ovide établit le domicile du Sommeil dans le pays des Cimmériens (c'est le pays qui est aux environs des Palus-Méotides, et au nord du Bosphore Cimmérien), que les anciens croyaient être plongé dans les plus épaisses ténèbres. « Là, est une vaste caverne, dit-il, où les rayons du soleil ne pénètrent jamais. Toujours environnée de nuages sombres et obscurs, à peine y jouit-on de cette faible lumière, qui laisse douter s'il est jour ou nuit ; jamais les coqs n'y annoncèrent le retour de l'aurore ; jamais les chiens ni les oies, qui veillent à la garde des maisons, ne troublèrent, par leurs cris importuns, le tranquille repos qui y règne ; nul animal, ni féroce, ni domestique, ne s'y fit jamais entendre ; le vent n'y agita jamais les feuilles ni les branches ; on n'y entend pas de querelles ni de murmures ; c'est le séjour de la douce tranquillité. Le seul bruit qu'on y trouve est celui du fleuve d'Oubli, qui coulant sur de petits cailloux, produit un doux murmure qui invite au repos. A l'entrée de ce palais naissent des pavots et une infinité d'autres plantes, dont la Nuit ramasse avec soin les sucs assoupissants, pour les répandre sur la terre. De crainte que la porte ne fasse du bruit en s'ouvrant et en se fermant, l'antre demeure toujours ouvert ; on n'y voit aucune garde. Au milieu de ce palais est un lit d'ébène, couvert d'un rideau noir ; c'est là que repose, sur la plume et le duvet, le tranquille dieu du sommeil. Iris, envoyée par Junon, s'étant approchée de ce lit, le Sommeil, frappé de l'éclat de ses habits, ouvre ses yeux appesantis, fait un effort pour se relever, et retombe aussitôt. Enfin, après avoir laissé tomber son menton sur son estomac, il fait un dernier effort, et demande à Iris quel est le motif de son arrivée. » On représentait ce dieu comme un enfant enseveli dans un profond sommeil, qui a la

tête appuyée sur des pavots. Tibulle lui donne des ailes : un autre poëte lui fait embrasser la tête d'un lion qui est couché. Pausanias raconte que les Lacédémoniens joignaient ensemble, dans leurs temples, le Sommeil et la Mort. Lorsqu'on invoquait le Sommeil pour les morts, il s'agissait du *sommeil éternel* qui était pour eux la mort.

SOMNIALES DII. C'étaient les dieux qui présidaient au sommeil, et qui rendaient leurs oracles par les songes. Hercule était un de ces dieux : on envoyait les malades dormir dans son temple, pour y avoir en songe l'agréable présage du rétablissement de leur santé. On trouve plusieurs de ses statues avec cette inscription : *Deo somniali.* Peut-être ce surnom fut-il donné à *Hercule*, comme à d'autres dieux, par des personnes qui crurent avoir reçu de lui, en songe, des avis utiles.

SONGES. Les Songes étaient les enfants du Sommeil, selon les poëtes. Les Songes, dit Ovide, qui prennent toutes sortes de figures, et qui sont en aussi grand nombre que les épis dans les plaines, les feuilles dans les forêts, et les grains de sable sur le rivage de la mer, demeurent nonchalamment étendus autour du lit de leur souverain et en défendent les approches. Entre cette multitude infinie de Songes, il y en a trois principaux, qui n'habitent que les palais des rois et des grands : les autres sont pour le peuple.

Pénélope (*Odyss.*, lib. XIX), ayant raconté un songe qu'elle avait eu, par lequel le prochain retour d'Ulysse et la mort des poursuivants lui étaient promis, ajoute ces paroles : « J'ai toujours ouï dire que les songes sont difficiles à entendre, qu'on a de la peine à percer leur obscurité, et que l'événement ne répond pas toujours à ce qu'ils semblent promettre; car, on dit qu'il y a deux portes de songes; l'une est de corne et l'autre d'ivoire. Ceux qui viennent par la porte d'ivoire sont les songes trompeurs, qui font attendre des choses qui n'arrivent jamais; et ceux qui ne trompent point et qui sont véritables, sont les songes qui viennent par la porte de corne. Hélas! je n'ose me flatter que le mien soit venu par cette dernière porte. » Virgile a copié cette idée d'Homère. «Il y a, aux enfers, dit-il (*Æneid.*, lib. VI), deux portes, appelées les portes du Sommeil; l'une de corne, et l'autre d'ivoire : par celle de corne, passent les ombres véritables qui sortent des enfers et paraissent sur la terre. Par celle d'ivoire, sortent les vaines illusions et les songes trompeurs. Enée sortit des enfers par la porte d'ivoire. » Horace (lib. III, od. 27) a aussi chanté ces deux portes. Lorsque Europe se voit transportée dans l'île de Crète sur le dos d'un taureau; dans sa surprise, elle s'écrie : « Ne serait-ce point un vain songe échappé par la porte d'ivoire? » Tous les commentateurs se sont tourmentés pour expliquer ces deux portes, dans un sens physique ou moral.

Lucien, au liv. II de son *Hist. véritable*, nous a donné la description d'une île des Songes, dans laquelle on entre par le havre du Sommeil : elle est entourée d'une forêt de pavots et de mandragores, qui est pleine de hibous et de chauves-souris; ce sont les seuls oiseaux de l'île. Il y a au milieu un fleuve qui ne coule que de nuit; les murs de la ville sont fort hauts et de couleurs changeantes, comme l'arc-en-ciel : elle a quatre portes; des deux premières, l'une est de fer et l'autre de terre, par où sortent les Songes affreux et mélancoliques : des deux autres, l'une est de corne et l'autre d'ivoire; c'est par celle-ci qu'on entre dans la ville. Le Sommeil est le roi de l'île, la Nuit en est la divinité; le coq y a aussi un temple ; les habitants sont les Songes, qui ont tous une taille et une forme différentes; les uns beaux et de belle taille ; les autres hideux et contrefaits; ceux-ci riches, vêtus d'or et de pourpre, comme des rois de théâtres; ceux-là gueux et couverts de haillons, etc.

Il y avait des dieux qui rendaient leurs oracles en songes, comme Hercule, Amphiaraüs, Sérapis, Faunus. Les magistrats de Sparte couchaient dans le temple de Pasiphaë, pour être instruits en songes, de ce qui concernait le bien public. Eunapius a écrit que le philosophe Oédésius reçut en songe un oracle d'une manière bien singulière; il le trouva à son réveil, écrit dans sa main gauche en vers hexamètres. Cet oracle lui promettait une grande renommée, soit qu'il demeurât dans les villes, soit qu'il se retirât à la campagne. Enfin on cherchait à deviner l'avenir par les songes et cet art s'appelait *Onéirocritique.*

La Terre était la mère des Songes. (EURIPID. *Hecub.*)

SON-TINH. Esprit des montagnes vénéré des Tonquinois. On raconte que sous le règne de Hung-Vuong, roi du dernier âge, Sontinh et un autre esprit nommé Thuytinh, vinrent trouver ce prince et lui demandèrent sa fille en mariage. Le roi étonné d'une semblable requête de la part des esprits, et de voir qu'ils la lui faisaient tous deux ensemble, leur répondit qu'il n'avait qu'une fille et qu'il ne pouvait la donner à tous deux; mais que celui qui, le lendemain matin, lui enverrait le premier des présents obtiendrait sa fille. L'esprit Son-tinh se montra le plus diligent, et épousa la princesse.

SORA. Nom que les Quojas et autres peuples d'Afrique donnent au démon.

SORANUS. Surnom que les Sabins donnaient au dieu de la Mort. Le mot *Sora*, en leur langue, signifiait *cercueil.* La première fois que des sacrifices furent offerts à Soranus, dans le temple qu'il avait sur le penchant du mont Soarcte, des loups énormes s'approchèrent de l'autel et en enlevèrent les victimes. Ceux qui les poursuivirent furent conduits jusqu'à une caverne ténébreuse où ceux qui osèrent pénétrer furent suffoqués par des vapeurs méphitiques et les autres en rapportèrent la peste à leurs compatriotes. L'oracle consulté ordonna aux peuples d'apaiser les loups protégés par Pluton.

et de vivre, à la manière de ces animaux féroces, c'est-à-dire de rapines. Ces peuples furent alors nommés *Hirpini* nom qui signifie *loups* dans l'ancienne langue sabine, et surnommés *Sorani*, du culte qu'ils rendaient à *Soranus*.

SORCIER. Les sorcières de Thessalie avaient, disait-on, le pouvoir d'attirer, par leurs enchantements, la lune sur la terre. Elles empruntaient leurs charmes des plantes vénimeuses, que leur pays fournissait en abondance, depuis que Cerbère, passant par la Thessalie, lorsqu'Hercule l'emmenait enchaîné au roi de Mycènes, avait vomi son venin sur toutes les herbes : fable fondée sur ce qu'on trouve en Thessalie beaucoup plus de plantes vénéneuses qu'ailleurs.

On a employé les noms de *sorciers* ou de *sorcières* pour désigner les personnes des deux sexes, qui, au moyen de charmes, d'enchantements.ou de formules magiques, prétendaient connaître les choses cachées, et cherchaient à nuire aux hommes. Les Romains redoutaient beaucoup les sorcières, vieilles femmes adonnées au métier de nuire à la société, comme nous le voyons dans les œuvres d'Horace ; car bien que ce poëte philosophe et épicurien plaisante sur leur compte, il n'en est pas moins vrai que ses vers sont l'expression de la crédulité publique.

SORONHIATA. Ce nom qui signifie le *ciel existant* est celui que les Hurons donnent à *Dieu*. Ils l'adorent comme le grand Esprit, le bon manitou, le maître de la vie. Les Iroquois l'appellent *Karonhia* ou le *ciel*.

SORO-PENNOU. Dieu des Khonds sur la côte d'Orissa. Il préside aux montagnes et aux collines ; cependant il ne paraît pas qu'il soit l'objet d'un culte réglé.

SORT. Genre de divination. Les sorts étaient le plus souvent des espèces de dés, sur lesquels étaient gravés quelques caractères ou quelques mots, dont on allait chercher l'explication dans des tables composées exprès. Les usages étaient différents sur les sorts. Dans quelques temples on les jetait soi-même ; dans d'autres on les faisait sortir d'une urne, d'où est venue cette manière de parler si ordinaire en grec : *Le sort est tombé*. Ce jet de dés était toujours précédé de sacrifices. Les prêtres savaient sans doute manier les dés, mais, s'ils ne voulaient pas prendre cette peine, ils n'avaient qu'à les laisser aller, ils étaient toujours maîtres de l'explication.

Les Lacédémoniens allèrent un jour consulter les sorts de Dodone sur une guerre qu'ils entreprenaient ; car, outre les chênes parlants, les bassins et les colombes, cette ville avait aussi des sorts. Après les cérémonies faites, comme on allait jeter des sorts avec beaucoup de sérieux, un singe du roi des Molosses entra dans le temple et renversa l'urne et les sorts. La prêtresse consternée dit aux Lacédémoniens qu'ils ne devaient pas songer à armer, mais bien plutôt à se sauver, parce que cet accident ne leur présageait que des malheurs ; en effet les historiens assurent que jamais les Lacédémoniens n'avaient été sous le coup d'un présage plus funeste.

Les plus célèbres d'entre les sorts en Italie étaient à Préneste et à Antium ; ceux de Préneste avaient été trouvés dans un rocher par un certain Numérius Suffucius ; ceux d'Antium s'appelaient les Fortunes ; elles avaient cela de remarquable, que c'étaient des statues qui se remuaient d'elles-mêmes au rapport de Macrobe, et que leurs mouvements différents servaient de réponse, ou bien marquaient si l'on devait consulter les sorts. Un passage de Cicéron, au second livre *De la Divination* où il dit que l'on consultait les sorts de Préneste sur le consentement de la Fortune, peut faire croire que cette statue de la Fortune savait aussi remuer la tête, ou donner quelque autre signe de ses volontés.

Les augures, les aruspices, les poulets sacrés, étaient encore chez les Romains autant de moyens de connaître le sort. Dans la Grèce et dans l'Italie, on tirait souvent les sorts de quelques poëtes célèbres, comme d'Homère, d'Euripide et de Pindare. Deux cents ans après la mort de Virgile, on appréciait déjà ses vers, au point de les mettre à la place des sorts qui avaient été à Préneste, et cet usage a existé longtemps, car il est question dans Rabelais des *Sorts virgiliens*. Ensuite, on a voulu les tirer des pages de la Bible qu'on ouvrait au hasard.

Dans l'Orient, on se servait de flèches pour consulter les sorts. Ezéchiel représente Nabuchodonosor mêlant ses flèches contre Ammon et contre Jérusalem, et dit que la flèche sortit contre Jérusalem. Beau motif pour déclarer la guerre ! Le sort des flèches était surtout fort en vogue parmi les Arabes ; Mahomet l'interdit, mais il n'en est pas moins en vogue encore aujourd'hui parmi les Tartares, et dans plusieurs autres nations.

SORTILEGE. Moyen surnaturel et illicite que l'on suppose communiqué par le démon, pour produire quelque effet surprenant et souvent nuisible. On peut voir dans le dialogue de Lucien, intitulé *Philopseudès* ou *l'Ami du mensonge*, combien les philosophes les plus célèbres étaient entêtés des prestiges de la magie. Les Grecs et les Romains n'ont pas été défendus de cette superstition ridicule par les lumières de la raison ; et les ouvrages de leurs écrivains les plus sensés sont remplis de prodiges opérés par cet art frivole, quoique méprisé et abandonné aux vieilles femmes, aux Médées en Grèce, aux Canidies à Rome, etc. Cet art horrible, qui paraît avoir été exercé encore plus en grand et d'une manière plus méthodique chez les Gaulois, les Germains, les Scandinaves, et presque tous les anciens peuples de l'Europe, n'a pas cédé aux lumières de la civilisation et de la religion. Bien plus, il a pénétré chez la plupart des peuples chrétiens, et on peut dire qu'il a tyrannisé l'Europe pendant plusieurs siècles, jusqu'à une époque assez rapprochée de

nous; et maintenant encore il se trouve des héritiers de cette science maudite.

Les sorciers des siècles derniers employaient les sortiléges pour faire périr les troupeaux, soit dans les champs, soit à l'étable. Pour faire périr les hommes on employait un moyen pratiqué dans l'antiquité ; il consistait à faire de petites figures de cire que l'on piquait avec des aiguilles.

Voici les particularités que nous rouvons mentionner sur un art enfanté par le paganisme et qui repose encore sur l'erreur et la superstition.

Les Slaves, suivant Mélécius dans ses *Lettres à Sabin*, écrites en 1553, ont parmi eux des *devins* nommés *burtes* en langue russe; ils versent de la cire fondue sur des fils de laiton, et répondent ensuite, suivant les figures tracées, aux questions adressées. Le peuple, en Suède, croit encore à la sorcellerie; on guérit les fièvres et autres maladies par des conjurations ou par des paroles magiques.

En Russie, les sorciers ont un caractère commun qui consiste dans la singularité de leur costume, et dans les fatigues qu'ils se donnent pour en imposer à la multitude. Les Lapons idolâtres attribuent à leurs magiciens le pouvoir d'évoquer les esprits, d'appeler ou de chasser les insectes, de vendre le vent et la pluie, de disposer enfin de toute la nature. Dans le Kamtchatka, c'est aux femmes qu'est réservé le don de lire dans l'avenir, remplissant à la fois les fonctions de prêtresses et de magiciennes. C'est seulement à l'inspection des lignes de la main, et en prononçant à voix basse quelques paroles sur des ouïes ou des nageoires de poisson, qu'elles prétendent expliquer les songes et guérir les maladies. Les sorciers koriaks se contentent d'immoler un chien ou un renne, et de frapper sur un tambour pendant le sacrifice. Les sorciers kirguis jettent dans le feu l'os d'une épaule de mouton, et pour eux l'avenir se dévoile dans les fentes qui s'y sont formées; ils observent aussi, pour les guider dans leurs prédictions, les vibrations de la corde d'un arc qui se détend. Chez les Baschkirs, il y a de ces imposteurs qui font métier de conjurer les malins esprits; ils prétendent les voir, les poursuivre, les combattre et les blesser. Les Baschkirs prétendent posséder des livres noirs dont le texte, disent-ils, a été composé dans l'enfer. Selon eux, les interprètes de ces livres peuvent expliquer tous les secrets possibles. Quand les Samoyèdes veulent consulter leurs devins, ils leur serrent le cou avec une corde, d'une manière si violente que ceux-ci tombent à demi morts. C'est dans cet état de souffrance, qu'on prend pour une extase, que les devins prédisent ce qui doit arriver. Tous les Daores se prétendent devins, ils ont coutume de se rendre, au milieu de la nuit, dans un certain lieu, où tous ensemble ils commencent à pousser des hurlements affreux accompagnés du bruit d'un tambour. Pendant cet infernal concert, un d'entre eux, couché par terre, attend que l'esprit se communique à lui, et lui révèle les secrets de l'avenir.

Les devins de la Virginie se mêlaient de conjurer les orages; pour cet effet, ils se rendaient au bord de l'eau, s'adressant à elle par des cris affreux accompagnés d'invocations et de chants; ensuite ils jetaient dans l'eau du tabac, des morceaux de cuivre et autres semblables bagatelles, pour apaiser la divinité qui y présidait. Quand un sauvage de la Guyane est malade ou blessé, il fait appeler le peii ou piache, qui arrive à l'entrée de la nuit avec les instruments du sortilége. Le principal agent est une grande calebasse garnie de cailloux blancs et de graines sèches, et traversée par un bâton, qui, d'un côté, forme manche, et de l'autre, se termine par de fort belles plumes. Arrivé près du malade, le peii commence ses exorcismes, en imprimant à sa calebasse un mouvement circulaire, et entonnant une supplication à l'Yovahou, supplication qui dure jusqu'à minuit. Alors il simule une entrevue avec l'esprit, et finit par ordonner quelques remèdes. Nous renvoyons au mot MAGIE, dans ce Dictionnaire, pour les autres détails sur les pratiques du sortilége.

SOSANDRA, c'est-à-dire *celle qui sauve les hommes*. Nom d'une demi-déesse, dont la statue, ouvrage de Calamis, était placée dans la citadelle d'Athènes.

SOSAN-NO O-NO MIKOTO. Dieu de l'enfer chez les Japonais. Il était fils d'Isa Naghino Mikoto, le septième des esprits célestes, et frère de Ten-sio daï-sin, la grande déesse du Japon. Il eut de sa femme un fils qui fut appelé Oo ana moutsi-no Kami; il partit dans la suite pour le Ne-no kouni ou l'enfer.

SOSIPOLIS, dieu des Eléens. Pausanias raconte (*Elid.*), que les Arcadiens ayant fait une irruption en Elide, les Eléens marchèrent contre eux. Comme ils étaient sur le point de livrer bataille, une femme se présenta aux chefs de l'armée, portant entre ses bras un enfant à la mamelle, et leur dit qu'elle avait été avertie en songe que cet enfant combattrait pour eux. Les généraux éléens crurent que l'avis n'était pas à négliger; ils mirent cet enfant à la tête de l'armée, et l'exposèrent tout nu. Au moment que les Arcadiens commencèrent à donner, cet enfant se transforma tout à coup en serpent. Les Arcadiens furent si effrayés de ce prodige, qu'ils prirent la fuite; les Eléens les poursuivirent vivement, en firent un grand carnage et remportèrent une victoire signalée. Comme, par cette aventure, la ville d'Elis fut sauvée, les Eléens donnèrent le nom de *Sosipolis* (nom formé de σώζω *je sauve*, et de πόλις, *ville*) à ce merveilleux enfant, et lui bâtirent un temple à l'endroit où, changé en serpent, il s'était dérobé à leurs yeux. Il eut une prêtresse particulière pour présider à son culte, et pour

faire toutes les purifications acquises; elle offrait au dieu, suivant l'usage des Eléens, une espèce de gâteau pétri avec du miel. Le temple était double; la partie antérieure était consacrée à Lucine, parce que les Éléens étaient persuadés que cette déesse avait singulièrement présidé à la naissance de Sosipolis. Tout le monde avait une entrée libre dans cette partie du temple; mais dans le sanctuaire du dieu, personne n'y entrait que la prêtresse, qui même pour exercer son ministère, se couvrait le visage et la tête d'un voile blanc. Les filles et les femmes restaient dans le temple de Lucine; elles chantaient là des hymnes, et brûlaient des parfums en l'honneur du dieu; mais elles n'usaient point de vin dans leurs libations; la prêtresse était obligée de garder la chasteté. Jurer par Sosipolis, était pour les Eléens un serment inviolable. On représentait ce dieu, d'après une apparition en songe, dit le même historien, sous la forme d'un enfant, avec un habit de plusieurs couleurs et semé d'étoiles, tenant d'une main une corne d'abondance.

SOSIPOLIS. On a quelquefois appelé Jupiter *Sosipolis*, c'est-à-dire *Sauveur de la ville*.

SOSPES ou SOSPITA, c'est-à-dire *conservateur conservatrice*. Surnom donné à plusieurs divinités, et principalement à *Junon*, à *Diane* et à *Minerve*.— Junon-Sospita était adorée particulièrement à Lanuvium où elle avait un temple et une statue, qui la représentait couverte d'une peau de chèvre avec un petit bouclier et des souliers recourbés. Les Romains entrèrent en société de culte avec les Lanuviens, et quand on leur donna le nom de bourgeoisie romaine, ce fut à condition que le temple et le bois consacrés à Junon-Sospita seraient communs à eux et aux Romains. Dans la suite C. Cornélius bâtit un temple à Junon-Sospita à Rome dans le marché aux Herbes. Les magistrats allaient y offrir un sacrifice avant que d'entrer en charge.

SOSTRATE. Jeune homme de la ville de de Palée en Achaïe, que l'on disait avoir été aimé d'Hercule. Après sa mort le héros lui fit élever un tombeau, et se coupa les cheveux sur sa sépulture. Les habitants du lieu rendaient tous les ans des honneurs à Sostrate comme à un héros, au rapport de Pausanias.

SOTER SOTERIA, c'est-à-dire, *conservateur, conservatrice*. On voit que ces noms étaient souvent donnés aux divinités, lorsqu'on croyait leur être redevable de sa conservation. On les donnait particulièrement à *Jupiter*, à *Diane* et à *Proserpine*.

SOTERIE. Déesse de la santé. Elle avait une chapelle près de Patras en Achaïe.

SOTERIES. Fêtes que les Grecs et les Romains célébraient en actions de grâces, quand ils avaient été délivrés de quelque péril public ou particulier. Sous le règne des empereurs, on ne manquait pas de faire ces sortes de cérémonies lorsque le prince relevait de maladie.

SOTHIS. Nom égyptien de *Syrius*. Cette étoile n'était pas Isis, mais une étoile consacrée à Isis, de même que chaque planète l'était à quelque divinité. Isis étant la même divinité que Neith, on rapportait à cette dernière et Sirius, et le commencement de l'année qui était fixé au lever de Sirius. On la représentait sous la forme d'une femme coiffée de longues plumes.

SOTIRA, *conservatrice*. Surnom donné à *Diane* chez les Mégariens, pour la raison suivante : Les Perses sous la conduite de Mardonius, après avoir ravagé les environs de Mégare, voulurent rejoindre leur chef à Thèbes; mais par le pouvoir de Diane, ces barbares se trouvèrent tout à coup enveloppés de ténèbres si épaisses, qu'ils s'égarèrent dans les montagnes; se croyant poursuivis, ils tirèrent une infinité de flèches, et leurs carquois furent épuisés. Le lendemain les Mégariens tombèrent sur les Perses et les trouvant sans résistance, ils en tuèrent un grand nombre.

SOUA. Nom d'une idole que les Musulmans disent avoir été adorée dès le temps du patriarche Noé, avant le déluge, et dans la suite par les Arabes de la tribu des Hodéilites. Elle fut détruite par Mahomet.

SOUBHADRA. Divinité hindoue; sœur de Krichna, enlevée par le pandava Ardjouna, qui l'épousa et eut d'elle Abhimanyou. On l'appelle aussi *Tchitra*. Elle est honorée avec ses deux frères Krichna et Bala-Rama dans le Tatha-yatra, grande fête annuelle, où l'on porte en triomphe leurs trois statues.

SOUBRAHMANYA. Fils de Siva confondu ordinairement avec *Kartikéya*, dieu de la guerre chez les Hindous; mais il en est distingué par d'autres légendaires. Siva le fit sortir de l'œil qu'il porte au milieu du front, à l'effet de combattre et de détruire le géant Soura-Parpma.

SOUDHANVHAN. Personnage de la mythologie hindoue; il était fils du patriarche ou pradjapati Vairadja, et père des Ribhavas. Quand le maître du monde eut donné des chefs à tous les êtres, ce fut lui qui eut la garde de la région orientale du ciel.

SOUDRA. Un des quatre premiers hommes créés par le Dieu suprême, suivant la mythologie hindoue; il était d'un caractère doux et facile: c'est pourquoi il fut destiné au négoce et à la navigation, afin d'enrichir par commerce les différents Etats qu'il devait parcourir. A cet effet Dieu lui donna des balances et un sac rempli de poids de toute espèce, comme insignes de sa profession, et lui ordonna de s'acheminer vers le Nord.

Après avoir trouvé des perles et une roche de diamants, il rencontra la femme Visakanda, et s'étant marié avec elle, ils eurent plusieurs enfants, et c'est ainsi que le Nord fut peuplé. Mais les hommes s'étant multipliés, la discorde se mit entre eux; ils devinrent fourbes, cruels et méchants; leurs désordres attirèrent enfin le courroux de la divinité, qui les fit périr par un déluge universel.

SOU FITSI NI-NO MIKOTO. Esprit femelle qui a régné sur le Japon, conjointe-

ment avec le génie mâle Ou fitsi ni-no Mikoto.

SOUGAI-TOYON, c'est-à-dire *le chef-hache*. Dieu du tonnerre chez les Yakouts, peuple de la Sibérie, qui le mettent au rang des esprits malfaisants. Ils le regardent comme le ministre de la prompte vengeance d'Oulon-Toyon, chef de ces esprits.

SOUGATA. Un des noms de *Bouddha;* il signifie *le bien-venu*, comme le chinois *Joulai.*

SOUGOU-PENNOU. Dieu des fontaines, dans la tribu des Khonds.

SOUGRIVA. Déité hindoue. Il était avec Hanouman un des chefs de la tribu des singes; et il devint, comme lui, l'ami de Râma et son compagnon d'armes dans l'expédition pour la conquête de l'île de Ceylan.

SOUK. Dieu égyptien appelé aussi *Suchus*, *Ser*, *Sevek-Ra*, etc.; le même que *Kronos* ou *Saturne*. Souk était le nom du *crocodile*, sous la figure duquel on représentait ce dieu. On le figurait encore avec deux cornes de bouc, une coiffure blanche, un visage vert; deux serpents uræus dressés sur les cornes; un disque au milieu, et deux plumes droites surmontant le tout.

SOUKHAVATI. Paradis d'Amida ou Amitabha, situé à l'occident le plus élevé des cieux. Ce mot est sanscrit, et désigne le plus haut degré de plaisir et de joie.

SOUKOUBA. Un des anciens *Bouddhas*, selon la théogonie des Kalmouks. On l'honore d'une manière particulière le jour de la fête des lampes.

SOUKRA ou SOUKRATCHARYA. Précepteur des démons et régent de la planète de Vénus. Il préside par conséquent au vendredi, qui en prend le nom de *Soukravara;* il dut cet honneur aux dures pénitences qu'il s'imposa et à l'éminente sainteté qui en fut la suite. C'est lui qui initia Bouddha dans l'art de la magie. On le représente borgne, parce qu'il eut l'œil crevé par Vichnou métamorphosé en nain.

SOULAPANI et SOULI. Noms de *Siva* ou *Mahadéva*, troisième personne de la triade hindoue.

SOULBIECHE. Nom de la divinité suprême chez les Allibamons, ancienne tribu sauvage de la Louisiane.

SOUMANAT. Idole qui était l'objet du culte de tous les Indiens et de leurs fréquents pèlerinages. Ce simulacre de pierre d'une grosseur énorme, avait donné son nom au temple, à la ville et à toute la province de Guzerata.

SOUPARNA. Nom de l'oiseau *Garouda*. C'est le fruit de l'union de Vénata avec le patriarche Kasyapa. Les Hindous appellent en général souparnas une classe d'êtres surnaturels représentés comme des oiseaux.

SOURA. Chien de la mythologie persane, qui, du milieu des étoiles fixes où il fait son séjour, veille sur les hommes et sur les animaux, et pourvoit à ce que rien ne s'oppose à leur propagation.

SOURABHI. Vache mythologique des Hindous, la même que *Kamadhénou*. Elle représente les trois mondes, car elle habite la terre, s'élève dans les airs et pénètre jusqu'au plus profond des cieux. On la place encore dans l'enfer, dans le monde intermédiaire et dans le monde céleste, où elle nourrit les Pitris ou Mânes, les hommes et les dieux. On la dit fille du Soleil ou de l'Océan.

SOURA-DEVI. *Nymphe* ou déesse hindoue, née de la mer de lait lorsque les dieux barattèrent l'Océan pour en obtenir l'ambroisie.

SOURA-PARPINA. *Géant* de la mythologie hindoue, qui, par les pratiques austères d'une longue pénitence, obtint l'immortalité et le gouvernement du monde. Mais son cœur se laissa enfler par l'orgueil, il se livra à l'iniquité, et s'attira le courroux de Siva. Comme il avait reçu l'immortalité, il ne put mourir; une partie de son corps devint un paon et l'autre un coq. La première servit de monture à son vainqueur, et la seconde l'accompagna sur son char.

SOURAS. Les Souras sont les dieux célestes de la mythologie hindoue; leur nom vient de la racine *sour, briller, être lumineux*. Les Indiens donnent par opposition aux démons le nom d'*Asouras, non-lumineux, ténébreux*. Ces deux ordres sont perpétuellement en guerre l'un contre l'autre.

SOURESWARA. Nom de l'un des onze *Roudras;* son nom signifie *seigneur des Souras*, ou *dieux lumineux*.

SOURESWARI, c'est-à-dire *maîtresse des dieux*. Ce titre désigne, dans la mythologie hindoue, tantôt la déesse *Dourgâ*, épouse de Siva, tantôt *la Gangâ*, ou *le Gange* céleste.

SOURIS. Pline (VIII, 57) dit que le cri des souris était d'un mauvais augure et rompait les auspices.

SOURPANAKHA. *Rakchasi*, ou démon femelle de la mythologie hindoue; elle était sœur de Ravana, tyran de Lanka. Ayant aperçu Rama sur les bords du Godavéri, elle se présenta à lui sous la forme d'une belle femme, afin de se faire épouser par lui et de le tuer ensuite par trahison. Sur son refus, elle s'adressa à Lakchmana, frère du dieu. Repoussée également par celui-ci, elle chercha à tuer Sita, épouse de Rama; Lakchmana, pour la punir, lui coupa le nez par l'ordre de son frère. Elle s'enfuit auprès de ses frères, Khara et Douchana, et les excita à la venger. Il attaqua les deux frères avec des troupes fort nombreuses; mais ils furent tués avec tous leurs soldats par les flèches de Rama.

SOURYA, *le Soleil*. Le premier des *Vasous* ou dieux planétaires dans la mythologie hindoue, fils de Kasyapa et d'Aditi. Il est le chef de la sphère lumineuse et le roi des astres. Pendant huit mois de l'année, il pompe les eaux terrestres à l'aide de ses rayons. C'est lui qui anime les douze signes du zodiaque; et, chaque jour, à son lever, il semble de nouveau créer le monde.

Quelquefois on lui donne douze fils, appelés Adityas, mais ce sont plutôt les personnifications du soleil dans les douze mois

de l'année; on les nomme Bhaga, Ansou, Aryama, Mitra, Varouna, Savitri, Dhatri, Vivaswat, Twachtri, Poucha, Indra et Vichnou. Sourya est encore le père de 360 nymphes, nommées Tithis, qui sont divisées par trente dans chacune des douze demeures du Soleil. Une de ces nymphes, Aswini, eut de Sourya les deux Aswis ou Aswinas, médecins des dieux.

SOURYA-PONGOL, ou *fête du Soleil*. Les Hindous appellent ainsi le second jour de la grande solennité du Pongol, parce que ce jour-là on honore spécialement l'astre du jour.

SOUWA. Dieu des chasseurs dans le Japon. On célèbre sa fête le neuvième jour de chaque mois; les gens du peuple y ajoutent le dix-neuvième et le vingt-neuvième. Tous ceux qui aiment la chasse ou qui se sont mis sous la protection de Souwa, ne manquent pas d'aller ces jours-là l'adorer dans ses temples.

SOVA. Nom du *diable* chez les Quojas, nègres de la Guinée. Ils donnent le nom de *Sova-Mounousin* à des êtres fantastiques qu'ils supposent sucer le sang des hommes et des animaux.

SOVEN. Déesse protectrice des accouchements. C'est l'*Ilithya* ou la *Lucine* du panthéon égyptien.

SPARTES. On donnait ce nom aux compagnons de Cadmus, qui, selon la fable, étaient nés des dents du dragon dont Minerve avait jonché la terre (du mot σπάρτος, *semé, épars*). On croit avec plus de probabilité qu'ils furent ainsi nommés, parce que, s'étant établis avec Cadmus dans la Béotie, leurs habitations étaient éparses de côté et d'autre. Quelques-uns disent qu'ils étaient au nombre de *treize*, tous fils de Cadmus et de diverses femmes.

SPECTACLES. Cet article appartient essentiellement à l'histoire et à chacun des spectacles en particulier. Cependant nous devons en dire quelques mots pour faire mieux apprécier la situation des anciens peuples sous le règne de la mythologie.

Les Grecs avaient pour les spectacles une passion démesurée, passion d'autant plus naturelle qu'ils regardaient toutes ces réjouissances publiques comme des actes de religion. Ils couraient au théâtre avec une ardeur qui faisait très-souvent naître des querelles et des désordres entre ceux qui voulaient y avoir place; on fut même obligé, pour y remédier, de fixer le prix des places à deux oboles; et cet argent servait à payer à l'architecte les frais qu'il avait avancés pour la construction ou la décoration du théâtre.

Les Romains étaient tellement attachés à ces jeux qu'ils y passaient quelquefois les nuits entières et souvent tout le jour, sans songer à prendre aucune nourriture. Enfin, l'an 692, on prit l'habitude d'en sortir pour aller dîner, comme nous l'apprend Dion.

Personne n'ignore la dépense excessive des Grecs et des Romains pour les spectacles, et surtout pour ceux qui tendaient à exciter l'effroi ou l'émotion. La représentation des trois tragédies de Sophocle coûta plus aux Athéniens que la guerre du Péloponèse. On sait les dépenses immenses des Romains pour élever des théâtres et des cirques, même dans les villes de province. Quelques-uns de ces bâtiments, qui subsistent encore dans leur entier, sont les monuments les plus précieux de l'architecture antique.

SPECTRE. Fantôme, figure d'un défunt que l'on voit ou que l'on croit voir. Les anciens et les modernes ont formulé diverses explications de l'apparition des spectres.

Les uns ont cru que les spectres étaient les âmes des défunts qui revenaient sur la terre et se montraient aux vivants. C'était le sentiment des Platoniciens, comme on le peut voir dans le *Phédon* de Platon, dans Porphyre, etc. En général, la croyance à l'existence des spectres était [illegible] dans le paganisme. On avait même établi des fêtes et des solennités pour les âmes des morts, afin qu'elles ne s'avisassent pas d'effrayer les hommes par leurs apparitions.

La seconde opinion sur l'essence des spectres consiste à croire que ce n'est point [illegible] qui revient, mais une autre substance qui est aussi dans l'homme. La troisième opinion est celle qui attribue les apparitions aux esprits élémentaires. Ceux qui la partagent croient que chaque élément est rempli d'un certain nombre d'esprits; que les astres et le feu sont la demeure des Salamandres; l'air, celle des Sylphes; l'eau, celle des Ondains ou des Nymphes; la terre, celle des Gnomes ou des Pygmées.

SPECULATRIX. Surnom de Vénus.

SPELAITES. Surnom que les [illegible]niens, peuple de la Phocide, donnaient à *Mercure*, à *Apollon* et à *Hercule*, dont les statues étaient placées devant un antre [illegible], qui avait servi de retraite à leurs femmes et à leurs enfants dans une invasion des Galates.

SPELEUM. Caverne en général, mais particulièrement celle consacrée au soleil, dans laquelle on initiait aux mystères de Mithra.

SPEO. Une des cinquante Néréides.

SPERCHIUS. Fleuve de la Phthiotide, en Macédoine. Homère dit que Pélée voua au Sperchius la chevelure d'Achille, son fils, s'il revenait heureusement dans sa patrie après la guerre de Troie. C'était la coutume des Grecs de vouer ainsi leur première chevelure à des fleuves.

SPERNO. Fille d'Anius.

SPHÉNOPOGON. Surnom de *Mercure*, qui signifie *ayant la barbe pointue* ou *en coin*. Il était sans doute ainsi représenté dans ses plus anciens portraits et dans ses hermès.

SPHÉRIE. Île du Péloponnèse, sur la côte de l'Argolide, sous la domination de Trézène. Cette île, dit Pausanias, est si près du continent que l'on y peut passer à pied. Elle s'appelait originairement l'*Île Sphéria*; mais, dans la suite, on lui donna le nom d'*Île sacrée*. Sphérus, qui, selon les Trézéniens, fut l'écuyer de Pélops, était inhumé dans cette île. Éthra, fille de Pitthée, femme d'Égée et mère de Thésée, fut avertie en

songe par Minerve d'aller rendre à Spherus les devoirs que l'on rend aux morts. Etant venue dans l'île à ce dessein, il arriva qu'elle eut commerce avec Neptune. Ethra, après cette aventure, consacra un temple à Minerve surnommée *Apaturie* ou la *trompeuse*, et voulut que cette île, qui se nommait Sphérie, s'appelât l'*Ile sacrée*. Elle institua même l'usage que toutes les filles du pays, en se mariant, consacreraient leur ceinture à Minerve Apaturie.

SPHÉROMACHIE. Espèce particulière de jeu ou d'exercice pratiqué avec des balles de plomb.

SPHINX. Monstre fabuleux, auquel les anciens donnaient ordinairement un visage de femme, avec un corps de lion couché. Rien de plus commun que le sphinx, dans les monuments égyptiens. Les uns sont représentés avec des ailes, d'autres sans ailes, mais avec de longues tresses de cheveux. Plutarque dit qu'on mettait des sphinx devant les temples des Egyptiens, pour marquer que la religion égyptienne était toute énigmatique. Le sphinx le plus fameux dans la fable, est celui de Thèbes, qu'Hésiode fait naître d'Echidne et de Typhon, ces monstres que l'on faisait toujours père et mère de ce qu'il y avait de plus monstreux. Junon, irritée contre les Thébains, envoya ce monstre dans le territoire de Thèbes, pour le désoler. On représente le Sphinx de Thèbes différemment de ceux d'Egypte. Il avait la tête et le sein d'une jeune fille, les griffes d'un lion, le corps d'un chien, la queue d'un dragon et les ailes des oiseaux. Il exerçait ses ravages sur le mont Phicée, d'où se jetant sur les passants, il leur proposait des énigmes difficiles et mettait en pièces ceux qui ne pouvaient les expliquer. Voici l'énigme qu'il proposait ordinairement : *Quel est l'animal qui a quatre pieds le matin, deux à midi, et trois le soir*. Sa destinée portait qu'il périrait la vie dès qu'on aurait deviné son énigme. Déjà plusieurs personnes avaient été victimes du monstre; et Thèbes se trouvait dans de grandes alarmes, lorsque OEdipe se présenta pour expliquer l'énigme, et fut assez heureux pour la deviner : disant que cet animal était l'homme qui, dans son enfance, qu'on devait regarder comme le matin de sa vie, se traînait souvent sur les mains et sur les pieds ; vers le midi, c'est-à-dire dans la force de son âge, il n'avait besoin que de ses deux jambes; mais le soir, c'est-à-dire dans sa vieillesse, il se servait d'un bâton, comme d'une troisième jambe, pour le soutenir. Le Sphinx, outré de dépit de se voir deviné, se brisa la tête contre un rocher.

Il y en a, dit Pausanias, qui prétendent que Sphinx était une fille naturelle de Laïus, et que, comme son père l'aimait fort, il lui avait donné connaissance de l'oracle, que Cadmus avait apporté de Delphes. Après la mort de Laïus, ses enfants se disputèrent le trône. Pour les accorder dans leurs prétentions, il fut résolu qu'on irait consulter Sphinx. Tous s'en rapportèrent à Sphinx, qui, pour éprouver celui de ses frères qui avait le secret de Laïus, leur faisait à tous des questions captieuses, et ceux qui n'avaient point connaissance de l'oracle, elle les condamnait à mort, comme n'étant pas habiles à succéder. OEdipe, instruit de l'oracle par un songe, s'étant présenté à Sphinx, fut déclaré successeur de Laïus. D'autres ont dit que Sphinx, peu contente de n'avoir aucune part au gouvernement, s'était mise à la tête d'une troupe de bandits, qui commettaient mille désordres aux environs de Thèbes, ce qui la fit regarder comme un monstre. Le Sphinx n'était en quelque façon connu dans la Grèce que par l'histoire d'OEdipe; on le voit même sur quelques pierres gravées, représenté dans la pose où il était lorsqu'il proposa à ce prince une énigme, qui ne mérite guère d'être si célébrée. C'est sous le signe du lion et de la vierge que le Nil croît, se déborde, et féconde l'Egypte. Le Sphinx était un hiéroglyphe qui apprenait au peuple le temps où devait arriver l'événement le plus important de l'année. Aussi l'avait-on multiplié à l'infini. On le voit devant tous les temples, devant tous les monuments remarquables. Il était l'équivalent de cette phrase : *Peuples, sous tel signe, dans tel temps, le fleuve se débordera sur vos campagnes, et y portera la fécondité.*

Le Sphinx était aussi le symbole de la prudence ; il accompagne Apollon et le Soleil, à qui rien n'est caché. On le plaçait à l'entrée des temples, pour marquer la sainteté des mystères. (PLUT., *Isis*.) Sur les médailles d'Auguste, il nous représente le cachet de cet empereur, qui prétendait montrer par là que les actes secrets des princes doivent être impénétrables.

SPHRAGIDE. Antre qui se trouvait sur le sommet du mont Cithæron en Boétie. On donnait aux habitants d'alentour le nom de *Nympholeptes*, Νυμφόληπτοι, c'est-à-dire, *saisis*, ou plutôt *inspirés par les nymphes;* parce que la plupart d'entre eux, lorsqu'ils entraient dans cet antre, s'imaginaient être inspirés par les Sphragitides, nymphes du lieu. Les Athéniens leur offraient tous les ans des sacrifices par ordre de l'oracle, parce qu'ils n'avaient perdu qu'un petit nombre de guerriers à la bataille de Platée.

SPHRAGISTES. Ministres des sacrifices chez les Egyptiens. C'étaient eux qui étaient chargés d'examiner si les animaux qu'on devait immoler avaient les conditions requises. Ils rejetaient les jumeaux, les monstres, ceux qui avaient des taches ou des défauts, ceux qui manquaient de quelque membre, ou qui avaient déjà été sous le joug; ceux enfin qui, étant de la même espèce que les animaux sacrés, portaient les mêmes marques que ceux-ci. Lorsqu'ils avaient fait leur examen, et qu'ils jugeaient un animal propre au sacrifice, ils lui attachaient du papier aux cornes, et, après y avoir appliqué de la terre sigillaire, ils y imprimaient un sceau avec un anneau.

SPINENSIS. Divinité champêtre qu'on invoquait en arrachant les épines des champs.

On la trouve aussi nommée Spinosa (du latin *spina*).

SPIO. Une des *nymphes* compagnes de Cyrène, mère d'Aristée.

SPLANCHNOTOME. Les Grecs appelaient ainsi le ministre du sacrifice chargé de dépecer les entrailles de la victime pour en faire le partage. — Les Cypriotes donnaient le même nom à un dieu auquel ils avaient élevé des autels en reconnaissance de ce qu'il avait appris aux hommes à se réunir dans des festins après les sacrifices.

SPONDIUS. *Apollon* avait un autel dans le temple d'Hercule à Thèbes sous le nom de *Spondius*, c'est-à-dire, *Apollon qui préside aux traités* (du grec σπονδή, *alliance*, *traités*). Cet autel était fait de la cendre des victimes. Là se pratiquait une espèce de divination tirée de tout ce que l'on avait pu apprendre, soit par la renommée, soit autrement.

SRADDHA. Cérémonies funèbres pratiquées dans l'Inde en l'honneur des mânes des ancêtres. Le roi des enfers porte le nom de *Sraddha-Déva*, dieu des cérémonies funèbres.

SRAVANA. Sainte anachorète indienne, qui avait autrefois servi les disciples de Matanga. Elle servit de guide au dieu Rama, et mérita, pour cette bonne action, de monter au ciel, où elle forme la vingt-troisième mansion lunaire.

SRI. C'est, chez les Hindous, la déesse de l'abondance, de la prospérité et de la beauté; la même que *Lakchmi*, épouse de Vichnou. On a cru trouver du rapport entre ce nom et celui de *Cérès*.

SRI. C'est encore un mot que les Hindous ajoutent, par honneur, devant les noms des divinités, et qui équivaut à *saint* ou *divin*, comme *Sri Rama*, *Sri Krichna*.

SRI-PADA, ou le *divin pied*. Empreinte vénérée des bouddhistes de toute l'Asie, et qui se trouve dans l'île de Ceylan, sur le sommet escarpé du Samanhéla, appelé le pic d'Adam, par les musulmans et par les Chrétiens. Les bouddhistes assurent que cette empreinte est celle du pied de Bouddha.

SRI-SAMPRADAVIS, ou SRI-VAICHNAVAS. Noms sous lesquels les adorateurs de Vichnou sont connus dans le nord de l'Hindoustan. C'est parmi les brahmanes de cette secte que l'on choisit les gourous.

SROTAPANNAS, appelés aussi *Sravakas*. Ce sont, suivant les bouddhistes, les âmes en voie de parvenir à la béatitude; mais elles sont encore bien éloignées d'atteindre ce but désiré, car il leur reste encore 80 millions de kalpas à parcourir avant de pouvoir se soustraire entièrement à l'influence des erreurs et des passions.

STALLO. Monstre ou démon redouté des anciens Lapons. Dans ses apparitions, qui étaient assez rares, il se montrait sous un habit brun assez distingué, portant un bâton, et il défiait au combat la première personne qu'il rencontrait.

STAMPALIE. L'ancienne *Astypalée*. Cette île de l'Archipel reçut ce nom d'*Astypalée*, la mère d'Ancée, dont le père était Neptune. Lorsque les Cariens étaient en possession de cette île, elle était appelée *Pyrrha*; ensuite on la nomma *Pilea*; et quelque temps après elle reçut un nom grec, qui signifiait *la table des dieux*, soit parce qu'elle était toute embellie de fleurs, soit à cause du nom d'une de ses montagnes. Ses anciens habitants révéraient Achille comme un dieu, et avaient bâti un petit temple en son honneur, sur la pointe septentrionale de l'île.

STAPHYLÉ. *Nymphe* dont Bacchus devint amoureux. Après l'avoir rendue sensible, il la métamorphosa en vigne ([illegible]).

STAPHYLUS. Fils de Thésée et d'Ariane.

STARRYCK et STARRUCHA, c'est-à-dire *le vieux* et *la vieille*. Les Ostiaks donnent ces noms à leurs principaux dieux, dont ils forment les simulacres. Ces peuples ont un grand nombre d'idoles; les unes sont des figures d'airain assez bien travaillées, représentant des femmes les bras nus, des oies, des serpents, etc., ou des plaques sur lesquelles sont gravées des figures de cerfs, de chiens ou d'autres animaux. Les autres sont des morceaux de bois à peu près informes, avec un renflement vers le haut, qui simule une tête ou plusieurs morceaux de bois joints ensemble et enveloppés de toutes sortes de guenilles. Chacun se fabrique à soi-même son simulacre, et l'abandonne quand il juge à propos. C'est ordinairement sur de hautes montagnes qu'on les place, ou bien on les met au milieu d'une forêt, dans une petite caisse de bois, avec une petite boîte à côté, pour y enfermer les os des animaux qui sont offerts.

STASIMON. Air ou cantique chanté par les Grecs après les sacrifices, par un chœur de personnes qui se tenaient debout autour de l'autel.

STATA. Déesse romaine qu'on invoquait pour arrêter les incendies. Elle était honorée à Rome, dans le marché public et dans les carrefours, en allumant de grands feux en son honneur. C'était la divinité protectrice de Rome, et le vulgaire n'en savait pas autre chose.

STATILINUS. Dieu que l'on invoquait pour donner aux enfants la force de se tenir debout et de marcher (de [illegible]).

STATOR. Surnom de *Jupiter*. Romulus voyant les soldats plier dans un combat contre les Samnites, et commencer à prendre la fuite, pria Jupiter de rendre le courage aux Romains et de les arrêter dans leur fuite. Sa prière fut exaucée, et en mémoire de cet événement, Romulus bâtit un temple à Jupiter, au pied du mont Palatin, sous le titre de Stator, le dieu qui arrête. La statue qu'on lui consacra représentait Jupiter debout, tenant la pique de la main droite et la foudre de la gauche. Cicéron rapporte que le consul Flaminius, marchant contre Annibal, tomba tout d'un coup, lui et son cheval, devant la statue de Jupiter Stator, sans qu'il en parût aucune

ause, ce qui fut pris par ses troupes pour n mauvais augure ou pour un avis que le ieu lui donnait de s'arrêter et de ne pas ller combattre; mais le consul méprisa avis ou l'augure, et fut battu à la journée e Trasimène. Sénèque prétend que ce nom été donné à Jupiter, parce que ce dieu ontient toute la nature.

STATUES. L'usage d'élever des statues our représenter la divinité ou pour immortaliser les grands hommes, remonte à la lus haute antiquité. D'abord on n'en fit ue pour honorer les morts, mais bientôt e témoignage de respect dégénéra en culte uperstitieux, et l'on finit par adorer ce u'on avait aimé. Après l'argile on employa ı pierre pour faire des statues, mais ce e furent que des masses informes. Les recs voulurent suivre l'exemple des Egypens, les Romains imitèrent les Grecs, quoique Numa eût exclu toute figure du culte u'il établit en l'honneur de ces divinités. Après lui, la défense tomba, et l'on ne vit ue des statues dans les temples. Les conuêtes amenèrent dans la ville les dieux des euples vaincus, et dans Rome il y avait 20 temples ornés de figures de divinités.

Les statues comme les temples faisaient ne partie essentielle des apothéoses, dont l est si souvent parlé dans les auteurs de 'histoire d'Auguste; on y trouve un grand étail des cérémonies qui se pratiquaient en es occasions, et de tout ce que la flatterie y jouta, pour plaire davantage aux vivants ans des honneurs si légèrement décernés ux défunts. Les Romains étaient si scruuleux dans ces dédicaces de temples ou e *statues*, qu'ils les auraient recommenées s'ils s'étaient aperçus qu'un seul mot, u même une seule syllabe y eût été omise.

Il était d'usage à Rome d'élever des staues jusque sur les tombeaux. Festus Pompéius raconte qu'on trouvait près de la porte omaine un lieu, appelé *statua Cinciæ*, à ause du grand nombre de statues qui déoraient les sépultures de la famille Cincia; ais les lois athéniennes défendaient de oser même des statues de Mercure auessus des colonnes sépulcrales, et Démérius de Phalère, à qui l'on avait élevé plus e trois cents statues, réduisit la hauteur es colonnes ou des pyramides sépulcrales trois coudées.

On distinguait plusieurs espèces de staues. On appela grandes statues celles qui urpassaient la grandeur naturelle des peronnes pour lesquelles elles étaient faites; n nomma moyennes ou athlétiques celles ui étaient de même grandeur, et petites elles qui étaient au dessous. Ce n'est pas out : les grandes se divisaient en trois ordres; quand elles n'excédaient la hauteur aturelle que d'une moitié, on les nommait ugustes, et elles servaient à représenter es empereurs, les rois et les grands capiaines de Rome. Celles qui avaient deux fois eur grandeur s'appelaient héroïques, et on es consacrait aux demi-dieux et aux héros. Enfin, lorsqu'elles s'élevaient jusqu'à trois hauteurs ou plus, elles prenaient le nom de colossales, et étaient destinées pour les dieux.

STELLIO ou STELLES. Jeune enfant changé en lézard. Cérès, cherchant sa fille par mer et par terre, un jour qu'elle était accablée de lassitude et pressée de soif, alla frapper à la porte d'une cabane, d'où sortit une vielle femme nommée Baubo, à qui elle demanda à boire. Cette bonne femme lui ayant présenté un breuvage, la déesse l'avala avec tant d'avidité, qu'un enfant, qui était dans la cabane, éclata de rire. Cérès, piquée de ce que cet enfant semblait se moquer d'elle, lui jeta ce qui restait dans le vase, et sur-le-champ il fut changé en lézard (*stellio* était le nom d'une espèce de lézard).

STÉNÉLÉ, mère de Patrocle.

STHÉNÉLUS, fils du célèbre Capanée, fut un des *Epigones* qui renouvelèrent la guerre de Thèbes, plus heureux que leurs pères, quoiqu'avec des troupes inférieures. Il se trouva aussi au siége de Troie, où il commandait les Argiens avec Diomède et Euryalus.

STHÉNÉLUS, fils d'Actor, fut un des compagnons d'Hercule, dans son expédition contre les Amazones : il fut tué d'un coup de flèche, et enterré sur la côte de Paphlagonie. Lorsque les Argonautes vinrent en ce pays, Sthénélus obtint de Proserpine la permission de venir voir ces héros. Il se montra à eux, et le pria de lui élever un tombeau sur le rivage.

STENOBÉE. Femme de Proëtus, roi d'Argos. Elle porta son mari à faire mourir Bellérophon, pour se venger de ce que le jeune prince n'avait pas voulu répondre à son amour.

STENTOR. Junon, dans Homère, prend la ressemblance du généreux Stentor, dont la voix était plus éclatante que l'airain; et qui se faisait entendre plus loin que cinquante hommes des plus robustes : sa voix servait de trompette à l'armée.

STEPHANI. Jeunes hommes sortis des cendres des filles d'Orion.

STÉPHANITES. Les Grecs appelaient de ce nom tous les jeux et les exercices dont le prix consistait dans une simple *couronne* de fleurs.

STÉPHANOPHORES. Prêtres ou pontifes particuliers d'un ordre distingué, qui portaient une couronne de laurier, et quelquefois une d'or, dans les cérémonies publiques. Ce sacerdoce était établi dans plusieurs villes d'Asie, à Smyrne, à Sardes, à Magnésie du Méandre, à Tarse et ailleurs. Consacrés d'abord au ministère des dieux, ils furent ensuite attachés au culte des empereurs.

STERCATHER. Divinité danoise; espèce d'*Hercule* auquel on attribuait les actions d'une infinité de héros.

STERCULIUS, STERCUTIUS, STERCUTUS, STERQUILINUS. Dieux des Romains qui présidaient à l'engrais des terres par le fumier (*stercus*). Quelques-uns croient que c'étaient autant de surnoms de Saturne, en

qualité d'inventeur de l'agriculture; d'autres y reconnaissent la terre elle-même. On trouve aussi Faunus avec les deux derniers surnoms.

STERCULIUS. Dieu particulier qui présidait aux latrines.

STEROPE. Une des filles d'Atlas. Elle épousa OEnomaüs, roi de Pise. Il est encore fait mention dans la Fable d'une autre Stérope, femme d'Eaque, qui mourut fort jeune.

STHENIADE. *Minerve* était surnommée *Sthéniade*, c'est-à-dire *robuste* (de σθένος, *force, vigueur*), pour désigner l'air mâle et vigoureux qu'on donnait à cette déesse.

STHÉNIES. Jeux célébrés, selon Plutarque, par les Argiens, en l'honneur de l'égyptien Danaüs, neuvième roi d'Argos, puis rétablis en l'honneur de Jupiter, surnommé le Fort, le Puissant, d'où ils prirent le nom de Sthéniens. Hésychius fait une courte mention de ces jeux, et Pausanias témoigne que, de son temps, on voyait encore sur le chemin qui conduisait de Trézène à Hermione, une roche ou une pierre, nommée originairement l'autel de *Jupiter Sthénien*, qu'on appelait la roche de Thésée, depuis que ce prince, étant jeune, la remua, pour retirer de dessous elle la chaussure et l'épée qui devaient le faire connaître à Egée, son père, et que celui-ci, dans ce dessein, y avait cachée. Au reste, il ne faut point confondre ces jeux ou cette fête d'Argos avec une autre fête que les femmes Athéniennes célébraient sous le nom de στήνια, et dans laquelle ces femmes se brocardaient et se disaient mille injures. Il est parlé des Sthéniens d'Athènes dans Hésychius et dans Suidas.

STHÉNO. L'une des *Gorgones*, dont le nom signifie *force*. *Voy.* GORGONES.

STHÉROPES. L'un des *Cyclopes*.

STILBIA. Fille du fleuve Pénée. Elle attira sur elle les regards d'Apollon, qui la rendit mère de deux fils, Centaurus et Lapithus.

STIMULA. Déesse de la vivacité chez les Romains. Elle aiguillonnait les hommes et les faisait agir avec vivacité.

STIRITIS. Cérès avait un temple à Stiris, ville de Phocide, sous le nom de *Cérès-Stiritis*, dans lequel on lui rendait, dit Pausanias, tous les honneurs imaginables. Ce temple était bâti de briques crues; mais la déesse était du plus beau marbre: elle tenait un flambeau de chaque main.

STONE-HENGE. C'est ainsi que les Anglais nomment un monument singulier qui se voit dans les plaines de Salisbury, à environ deux lieues de cette ville. Ce monument est composé de quatre rangées de pierres brutes d'une grandeur énorme, placées circulairement. Quelques-unes de ces pierres ont vingt pieds de hauteur sur sept de largeur, et en soutiennent d'autres placées horizontalement, ce qui forme comme des linteaux.

Quelques-uns croient que c'était un temple des Romains dédié à Cœlus ou au Ciel, parce qu'il était découvert; d'autres croient que c'était un monument élevé en l'honneur de Hengist, fameux héros danois, qui conquit l'Angleterre; d'autres enfin croient que c'était un monument élevé par Aurélius Ambrosius, fondés sur ce que le nom latin de ce lieu, est encore *mons Ambrosii*. Les anciens peuples du Nord élevaient sur des collines, soit naturelles, soit artificielles, des autels qui n'étaient composés que de rochers dressés sur la pointe, et qui servaient de bases à de grandes pierres plates qui formaient les tables. Quelques-uns de ces autels étaient entourés d'un double rang de pierres énormes, qui environnaient aussi la colline même sur laquelle ces autels étaient placés. L'opinion la plus commune est que ces autels servaient à des sacrifices et formaient des enceintes sacrées pour les assemblées religieuses.

STOOR-JUNKARE. Dieu des Lapons, inférieur à Thôr, leur divinité suprême, dont il est le lieutenant. Son nom de *Junkare* est emprunté des Norwégiens, qui le donnent aux gouverneurs des provinces. On l'appelle encore *Stourapasse* ou *le saint;* peut-être est-il le même que *Seyta*. C'est par le ministère de Stoor-Junkare que les biens viennent aux hommes, et il est, ajoute-t-on, le dieu qui préside aux animaux; c'est pourquoi on s'adresse à lui pour obtenir une chasse heureuse. On le regarde aussi comme une espèce de dieu domestique, et chaque famille a son simulacre. Les rochers, les marais et les cavernes sont les lieux qui lui sont particulièrement consacrés. Ils le représentent sous la forme d'une pierre qui n'a pour toute sculpture qu'une espèce de renflement en haut en guise de tête. La plupart du temps c'est une pierre naturelle trouvée entre les rochers et au bord des lacs; quand les Lapons en trouvent une propre à figurer leur dieu, ils s'imaginent que c'est un présent de Stoor-Junkare lui-même. Ils posent ce simulacre à terre sur une petite butte, et rangent tout autour d'autres pierres droites, à mesure qu'ils en rencontrent; ces dernières sont censées la femme et les enfants du dieu.

Dans les sacrifices que les Lapons offraient à Stoor-Junkare, on passait un fil rouge à travers l'oreille droite de la victime. Deux fois l'année, on renouvelait le dieu; on lui faisait une litière nouvelle, et si la pierre se trouvait alors légère, c'était un signe de la faveur du dieu; si au contraire cette masse lui paraissait difficile à soulever, ils craignaient que Stoor-Junkare ne fût en colère, et ils cherchaient à l'apaiser, en lui promettant, à l'instant même de nouvelles victimes.

STOPHIES. Fêtes que l'on célébrait à Erétrie, en l'honneur de Diane. Hésychius, qui en parle, ne nous apprend point leur origine.

STOUDENETZ. Lac sacré qui se trouvait dans une épaisse forêt de l'île de Rugen, et qu'adoraient les habitants de la contrée. Quoiqu'il fût rempli de poissons, le respect religieux que l'on avait pour lui ne permettait pas d'en pêcher un seul. On lui offrait

les sacrifices sur le rivage; on se proster-
iait devant ses eaux, et on n'en puisait qu'en
rononçant des prières. Le dégel était le
emps où la fête des dieux aquatiques se cé-
ébrait avec le plus de solennité; on leur
endait grâces alors de se manifester de nou-
eau à leurs adorateurs, après s'être déro-
és à leurs yeux, pendant six mois, sous un
oile de glace. On plongeait des hommes
ans l'eau avec de grandes cérémonies; les
lus dévots s'y noyaient volontairement par
iété.

STRENA ou STRENIE. Déesse des profits
mprévus, chez les Romains. Elle présidait
ussi aux présents que l'on se faisait le pre-
nier jour de l'an, et que l'on nommait *strena*,
'où nous est venu le mot *étrennes*. On célé-
rait sa fête le même jour, et on lui sacrifiait
ans un petit temple, près de la voie
acrée. On a regardé comme un acte d'ami-
ié et de convenance, chez tous les peuples,
t c'était une pratique de religion chez les
omains, de se visiter le premier jour de
année, et de s'envoyer des présents qu'on
ppela *étrennes* : *Strena vocatur*, dit Festus,
uæ datur die religioso ominis boni gratia.
l était aussi d'usage de se faire d'heureux
ouhaits ce jour-là, et de se donner toutes les
arques réciproques d'amitié. Les présents
ue l'on s'envoya d'abord, se ressentaient de
a manière de vivre simple des anciens Ro-
ains, c'étaient des figues, des dattes et du
iel; mais on s'éloigna bientôt de cette sim-
licité, et la magnificence, qui s'introduisit
ans les façons de vivre, parut aussi dans
es présents que l'on continua de se faire.

Les Grecs empruntèrent des Romains la
outume de s'envoyer des étrennes, quoi-
u'ils n'eussent point de mot dans leur lan-
ue qui répondît à celui de *strena;* mais ils
n substituaient un qui exprimait *un bon com-
encement*, ou un autre que l'on explique
ar *verbena strena, rameau, plante*, telle que
a verveine qui, dans les commencements
tait, ainsi que nous l'avons dit, la matière
les étrennes.

STRENUA. Déesse qui agissait, ou faisait
gir avec vigueur. (AUGUSTIN., *De civit. Dei*,
v, 16.) Elle était opposée à la déesse du re-
os; les Romains lui avaient érigé un tem-
le.

STRIBA ou STRIBORG. Dieu des anciens
laves; il était honoré à Kiew, où Wladimir
ui avait fait ériger une statue. On croit
u'il était le dieu de l'air.

STROPHEE (de στρίφειν, *tourner*). Surnom
le *Mercure*, qui désigne un personnage
droit et rusé dans les affaires, qui exécute
les tours subtils. Cependant Hésychius veut
ue ce nom lui ait été donné, parce qu'on
laçait sa statue auprès des portes qu'on
uvre et qu'on ferme sans cesse, ou parce
u'il procure du bonheur dans le commerce.

STROPHIUS. Roi de Phocide, avait épousé
Anaxibie, sœur d'Agamemnon, dont il eut
Pylade.

STRUFERCTAIRES. Ministres du culte,
chez les Romains, qui apportaient pour les
sacrifices deux sortes de gâteaux, appelés
strues et *fercta*, d'où est venu leur nom.

STRUFERTAIRES. Hommes préposés,
chez les Romains, pour purifier les arbres
foudroyés. Cette purification consistait à
offrir à la divinité, sous ces arbres, des gâ-
teaux appelés *strues*.

STRYMO. Fille du fleuve Scamandre; elle
aima Laomédon, qui la rendit mère de
Tithon.

STUFO. Ancien dieu des Allemands; il
était adoré par les habitants de la Haute-
Saxe et de la Thuringe, et rendait ses ora-
cles sur la montagne de Stuvea; mais saint
Boniface brisa sa statue et éleva une église
au même lieu.

STYMPHALE. Lac d'Arcadie. Il y avait,
disait la fable, sur ce lac, des oiseaux mons-
trueux, dont les ailes, la tête et le bec
étaient de fer, et les ongles extrêmement
crochus : ils lançaient des dards de feu con-
tre ceux qui les attaquaient; le dieu Mars
les avait lui-même dressés au combat. Ils
étaient en si grand nombre, et d'une gros-
seur si extraordinaire, que, lorsqu'ils vo-
laient, leurs ailes ôtaient la clarté du soleil.
Hercule ayant reçu de Minerve une espèce
de timbale d'airain, propre à épouvanter ces
oiseaux, s'en servit pour les attirer hors du
bois, où ils se retiraient, et les extermina
tous à coups de flèches.

STYMPHALIE. Surnom de *Diane*, qui
avait un temple célèbre dans la ville de
Stymphale, en Arcadie. Sa statue était de bois
doré; la voûte de ce temple était ornée de
figures d'oiseaux stymphalides. Sur le der-
rière du temple, on voyait des statues de
marbre blanc, qui représentaient de jeunes
filles avec des jambes d'oiseaux. On raconte
que les habitants de Stymphale éprouvèrent
la colère de la déesse d'une manière terri-
ble. Ils négligeaient les fêtes de Diane; on
n'y observait plus les cérémonies prescrites
par la coutume. Un jour, les eaux du lac
Stymphale grossirent prodigieusement au
point d'inonder toute la campagne, dans une
étendue de plus de quatre cents stades, en-
sorte qu'elle ne paraissait plus qu'un lac
immense. Un chasseur, qui poursuivait une
biche, se laissant emporter par le désir d'a-
voir cette proie, se jeta dans ce lac, à la nage,
et ne cessa de suivre l'animal qu'au moment
où, tombés tous deux dans le gouffre,
ils disparurent et se noyèrent. Depuis
cet événement, et en moins d'un jour, les
eaux se retirèrent et la terre devint sèche
aussitôt. Les habitants célébrèrent, à Stym-
phale, les fêtes de Diane avec plus de
piété.

STYX, était fille de l'Océan et mère de
l'Hydre de Lerne, selon les poëtes, qui la
changèrent ensuite en un fleuve d'enfer. Le
Styx, dit Virgile, se repliant neuf fois sur
lui-même, tient les morts pour toujours em-
prisonnés sur ses bords. Le nom de Styx
imprimait tant de terreur, que le serment le
plus inviolable était de jurer par le Styx; et
les dieux mêmes étaient très-religieux à le
garder. La punition de ceux qui se parju-
raient, après ce serment, était très-rigou-

reuse. Jupiter leur faisait présenter une coupe pleine de l'eau empoisonnée de ce fleuve, qui les laissait sans âme, dit Hésiode, ou sans vie pendant un an, et leur divinité était suspendue pour neuf ans, au bout desquels le dieu rentrait en grâce, et la troupe immortelle fêtait son retour dans les cieux. Voy. JUREMENT. Lorsque les dieux juraient, par le Styx, ils devaient avoir une main sur la terre et l'autre sur la mer.

STYX était une fontaine de l'Arcadie, près du mont Cyllène, qui coulait d'un rocher extrêmement élevé. Après s'être fait une route à travers les rochers, elle tombait dans le fleuve Crathis. Cette eau, dit Pausanias, est mortelle aux hommes et à tout animal. Souvent des chèvres sont mortes pour en avoir bu, mais l'on a été longtemps à s'en apercevoir. Une autre qualité fort surprenante de cette eau, c'est qu'aucun vase, soit de verre, soit de cristal, soit de terre cuite, soit même de marbre, ne la peut contenir sans se casser. Elle dissout ceux qui sont de corne ou d'os; elle dissout même le fer, le cuivre, le plomb, l'étain, l'ambre, le cuivre, l'argent et même l'or, quoique, au rapport de Sapho, la rouille ne l'altère jamais; ce qui est aussi confirmé par l'expérience. Mais cette même eau du Styx n'agit point sur la corne du pied des chevaux. On a dit qu'Alexandre, fils de Philippe, a été empoisonné avec cette eau. C'est sans doute cette mauvaise qualité de l'eau de la fontaine du Styx, qui a donné lieu aux poëtes d'en faire un fleuve ou un marais d'enfer. Quant au serment des dieux par le Styx, on croit que l'idée est venue de ce qu'on se servait, anciennement, de l'eau du Styx, pour faire les épreuves des coupables et des innocents.

Selon la mythologie égyptienne, ce fut près de ses bords qu'Isis ensevelit les membres de son époux Osiris, que Typhon avait inhumainement dispersés, et que la déesse parvint à recueillir au prix de nombreuses et longues fatigues. Elle choisit le Styx pour cette sépulture, parce que l'accès en était difficile, et que ses eaux murmurant avec un bruit sourd, inspiraient une sombre tristesse. Il paraît qu'à cette époque le Styx n'était qu'une fontaine ou un ruisseau affluent du Nil. Mais les poëtes et les théologues, qui voyaient du mystère dans tout ce qui leur venait de l'Égypte et des autres contrées éloignées, ne tardèrent pas à en faire un fleuve infernal. C'était dans ces eaux pestilentielles que les Grecs plaçaient les âmes des traîtres et des calomniateurs. Cette idée de plonger dans les marais fangeux les âmes des méchants, semble appartenir à tous les peuples idolâtres. Elle est professée explicitement par les bouddhistes; et les sauvages de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie croient encore que leurs ennemis et les pervers vont habiter, après leur mort, des lacs éloignés et infects, où ils sont destinés à endurer mille genres de tourments.

Les peuples d'Italie, qui regardaient comme des dieux tous les lacs et tous les fleuves de leur climat, qui adoraient le lac d'Albe, le lac Fucin, ceux d'Aricie et de Castille, les fleuves Clitumne et Numique, qui se prosternaient devant les étangs de Marica, la fontaine Juturne, les eaux Férentines et de Féronie, prirent facilement des Grecs leur respect pour le Styx et les autres fleuves infernaux. Aussi voit-on souvent leur nom et leurs attributs dans les œuvres de leurs poëtes les plus célèbres.

SUADA ou SUADELA. C'était la déesse de la persuasion (de *suadere*, *persuader*), et de l'éloquence, déesse insinuante et compagne de Vénus. Elle était invoquée dans les noces. Les Grecs l'appelaient *Peitho*.

SUANTOWITH. Principale divinité des anciens habitants de la Lusace; il avait quatre têtes et était vêtu d'une cuirasse. On croit que c'était le soleil, ou le dieu de la guerre chez ces peuples.

SUBDIALES. Les Romains appelaient ainsi de *sub dio*, des temples découverts et exposés à l'air, mais dont l'enceinte était environnée de portiques.

SUBIGUS. Un des dieux du mariage (du verbe *subigere*, *soumettre*), selon saint Augustin. (*De civitate Dei*, l. VI, c. 9.)

SUBRUNCATOR et SUBRUNCINATOR, l'un des dieux des laboureurs chez les Romains.

SUBSAXANE. Surnom ou épithète de la bonne déesse, tiré d'un de ses temples situé au pied d'un rocher dans la douzième région de Rome.

SUBUCULUM. Gâteau fait de fleur de froment, d'huile et de miel, que les Romains employaient dans les oblations.

SUCCESSUS, le *Succès*. Divinité à laquelle les Grecs avaient établi un culte particulier, et à laquelle ils avaient érigé des temples et des statues. Les attributs de ce dieu consistaient à le représenter tout nu auprès d'un autel, tenant une patère d'une main, et de l'autre des épis et des pavots. C'était la même divinité que *Bonus Eventus*.

SUCCIDANÉES. C'étaient des victimes qu'on immolait après d'autres, afin de réitérer le sacrifice quand le premier n'avait point été favorable, ou qu'on avait manqué à quelque cérémonie essentielle.

SUCCUBES. Espèce de Songes qui prenaient la figure de femmes, au contraire des *Incubes*, qui prenaient la figure d'hommes. On les plaçait dans la classe des dieux rustiques.

SUCHUS. On croit que c'est le crocodile égyptien.

A Arsinoé, en Égypte, on honorait les crocodiles, parmi lesquels on en choisissait un que les prêtres avaient soin d'apprivoiser; ils l'ornaient magnifiquement le jour de sa fête, et les dévots à cette divinité venaient lui présenter du pain et du vin, qu'il prenait de leurs mains. Ce crocodile apprivoisé était surnommé *Suchus*. Hérodote ne nous apprend pas l'origine de ce nom. Cet animal se laissait manier; on attachait à ses oreilles des espèces de pendants d'or et des pierreries ainsi qu'à ses pattes antérieures. On voyait une foule d'étrangers accourir pour le visiter et pour lui faire des

:andes, qui consistaient dans la nourri-e qu'ils lui présentaient à manger.

SUDICES. Nom donné aux *Parques* des :iens Slaves; elles comptaient les jours la vie.

SUDRI. C'était un des *Dwergars* dans la ·thologie scandinave. Il présidait à la par- méridionale du ciel.

SUFFIBULUM. Voile blanc qui couvrait tête des Vestales quand elles sacrifiaient. mot vient de *fibula* qui signifie *boucle*, rce que ce voile était attaché par une ucle.

SUFFIMENTUM. Nom qui était donné à gâteau de farine, de fèves et de millet. était pétri avec du moût, et on l'offrait x dieux quand on pressurait le vin.

SUFFITION. C'est une purification que les ›mains pratiquaient quand ils avaient as-›té aux funérailles. On passait rapidement r le feu, ou bien on recevait une légère persion d'eau lustrale.

SUGGESTIO. Action des pontifes ro-ains par laquelle ils annonçaient, du haut un endroit élevé, quelque chose, par :emple, la nouvelle lune. Ce mot désigna ıns les temps postérieurs leurs décisions.

SUKKAMIELI. Déesse de l'amour chez les innois. C'est elle qui fléchissait les cœurs es jeunes filles dédaigneuses et qui triom-hait de la fierté des jeunes garçons. Mais n'y avait, dans ses inspirations et dans on culte, rien de ce sensualisme effréné ui rappelât la Vénus des Grecs.

SULEVES. Divinités champêtres qu'on ·ouve au nombre de trois sur un ancien ıarbre; elles sont assises tenant des fruits t des épis. On ne sait point l'origine de eur nom.

SULPHI. Divinités honorées par les Gau-ois et dont on ne connaît ni le culte ni les onctions. On les croit pourtant assez mo-lernes, et peut-être sont-elles l'origine des ›ylphes.

SUMES. Les Carthaginois honoraient *Mer-:ure* sous ce nom, qui signifiait, en langue punique, *le messager des dieux*.

SUMMANALIA. Les *Summanales* étaient des gâteaux de farine, faits en forme de roue, dit Festus. Vivès a cru que ce mot venait du dieu *Summanus;* d'autres, comme Phodigin, disent *suminalia*, et le tirent de *sumen*, *mamelle*, tetine de truie qui allaite.

SUMMANUS. Un des dieux des enfers. Les mythologues ne s'accordent point sur cette divinité. Ovide (*Fast.*, VI), parlant des temples qu'on rebâtit en l'honneur de ce dieu pendant la guerre contre Pyrrhus, té-moigne que l'on ne savait pas bien quel dieu c'était. Pline le Naturaliste (*Hist. nat.*, lib. II, c. 52), dit qu'on attribuait à Summa-nus les foudres et les tonnerres qui arri-vaient pendant la nuit, au lieu que ceux qui se faisaient entendre de jour étaient cen-sés venir de Jupiter. Les anciens Romains avaient plus de vénération pour ce dieu in-fernal que pour Jupiter même, dit saint Au-gustin (*De civit. Dei*, lib. IV, ch. 23), jus-qu'au temps qu'on bâtit le fameux temple du Capitole, qui attira alors tous les vœux des Romains et qui fit oublier jusqu'au nom de Summanus. Cependant il avait encore un temple à Rome du temps de Pline auprès de celui de la Jeunesse, et une fête qu'on célé-brait le vingt-quatre de juin. On lui immo-lait deux moutons noirs ornés de bandelettes noires. Macrobe assure avec vraisemblance que Summanus n'est qu'un surnom de Plu-ton, que c'est l'abrégé de *Summus Manium*, le chef et le souverain des Mânes ou le prince des dieux de l'enfer. Cicéron (*De divin.*, l. I) raconte que Summanus avait une statue qui n'était que de terre, placée sur le faîte du temple de Jupiter. Cette sta-tue ayant été frappée de la foudre, et la tête ne s'en étant trouvée nulle part, les aus-pices consultés répondirent que le tonnerre l'avait jetée dans le Tibre. Elle y fut effec-tivement trouvée tout entière à l'endroit qu'ils avaient désigné.

SUNIADE. Minerve avait un temple au haut du promontoire de *Sunium*, qui était à l'entrée de l'Attique, et qu'on appelle au-jourd'hui le cap Colonne, parce qu'il reste encore de ce temple dix-neuf colonnes, qui sont debout. *Minerve* fut appelée de là *Su-niade*.

SUNNA. Nom du *Soleil* dans l'*Edda* qui en fait une déesse, parce que ce mot est fé-minin. Elle est sans cesse poursuivie par un loup prêt à la dévorer, ce qui arrive quelquefois; alors il y a éclypse. A la fin des temps, elle sera engloutie pour toujours par le loup Fenris, différent de celui que nous venons de mentionner; mais aupara-vant, cette déesse aura donné le jour à une petite fille aussi belle, aussi brillante qu'el-le-même, qui marchera sur les traces de sa mère, et éclairera un monde nouveau, né des cendres du premier.

SUONETAR. Déesse des veines, dans la mythologie finnoise; elle était invoquée par les guerriers qui avaient reçu des blessures dans les combats. On lit dans l'épopée de Kalewala :

« Elle est belle la déesse des veines, Suo-netar, la déesse bienfaisante! Elle file mer-veilleusement les veines avec son beau fu-seau, sa quenouille d'airain, son rouet de fer. Viens à moi, j'invoque ton secours; viens à moi, je t'appelle. Apporte dans ton sein un faisceau de chair, un peloton de veines, afin de lier l'extrémité des veines. »

SUOVETAURILIA, ou les sacrifices du bélier, du verrat et du taureau. Mot composé de *sus*, *un verrat* ou *pourceau*, d'*ovis*, *une brebis*, et de *taurus*, *un taureau*. C'étaient les plus grands et les plus considérables sa-crifices que l'on offrît à Mars. Ce sacrifice se faisait pour la lustration ou l'expiation des champs, des fonds de terre, des armées, des villes et de plusieurs autres choses, pour les sanctifier, ou les expier, ou les pu-rifier, et pour attirer la protection des dieux par cet acte de religion. Les *Suovetaurilia* étaient distingués en grands et petits : les petits étaient ceux où l'on immolait de jeu-nes animaux, un jeune porc, un agneau, un

veau ; les grands étaient ceux qui se faisaient avec des animaux parfaits et parvenus à toute leur croissance, comme le verrat, le bélier, le taureau. Avant de les sacrifier on faisait faire à ces animaux trois fois le tour de la chose qu'on voulait expier ou purifier. Virgile dit dans ce sens : « Que la victime qui doit être offerte soit promenée trois fois autour des moissons. » Le verrat était toujours immolé le premier, comme l'animal le plus nuisible aux semences et aux moissons, et successivement le bélier et le taureau.

Les *Suovetaurilia* étaient chez les Romains des sacrifices à Mars; les Grecs en avaient d'analogues, mais on les offrait à d'autres divinités; Homère nous les décrit comme faits à Neptune, Pausanias comme faits en l'honneur d'Esculape : on les offrait aussi à Hercule, et sans doute à d'autres encore.

SUPERI. Nom qui est souvent donné aux dieux du ciel. On les distinguait de ceux des enfers, par le nombre de leurs autels ; ils en avaient toujours trois, et par la manière de leur offrir des sacrifices. Ainsi, les victimes qu'on leur immolait étaient blanches, et celles des dieux infernaux étaient noires. On leur présentait de l'encens et du vin, et seulement du lait aux divinités des enfers. Il y avait aussi une différence dans le rit suivi pour l'immolation des victimes ; on leur abaissait la tête vers la terre, et leur sang était versé dans un trou quand on sacrifiait aux dieux appelés *inferi*, tandis que pour les *superi*, la victime avait la tête levée ; les libations se faisaient en tenant le dessus de la main, en haut et en regardant le ciel, pendant qu'on parlait à haute voix. On priait, au contraire, les dieux infernaux en tenant les mains baissées et en frappant la terre, parce qu'on croyait qu'ils demeuraient sous la terre.

SUPERSTITION. On comprend sous ce nom tout culte vain, mal dirigé, mal entendu; toute opinion de Dieu peu convenable à sa sainteté. Les nations païennes en ont donné les plus tristes exemples. On est dans l'habitude de les considérer, et surtout le peuple romain, sous leur beau côté, avec leur génie, leurs victoires et leurs chefs-d'œuvre. On réfléchit peu sur le côté faible, et, pour ainsi dire, sur le ver rongeur qui faisait le tourment des particuliers, et dérangeait souvent les affaires générales. Il est constant que la superstition, parvenue à l'excès auquel les Romains l'ont poussée, ne laisse à l'homme aucune jouissance ; elle bannit la tranquillité de son cœur. Les Égyptiens paraissent en avoir souffert ; mais ils étaient plus renfermés en eux-mêmes, et ils avaient beaucoup moins de notions étrangères; d'ailleurs, ils suivaient les ordres des prêtres qui les gouvernaient. Tout ce qu'on peut rapporter des anciens païens et des idolâtres modernes, des oracles, des présages, des augures, des différentes formes de divination et de mille pratiques du culte établi, donne la plus triste idée des temps mythologiques et en signalant le ridicule général et particulier des Romains, doit un peu décréditer l'opinion où l'on est, de regarder la partie de l'antiquité qui en fait l'objet, comme la plus connue. Il est vrai qu'elle nous a laissé beaucoup de monuments, et que les savants modernes s'en sont fort occupés depuis le renouvellement des lettres ; cependant cette même partie est encore ignorée à beaucoup d'égards, surtout dans un grand nombre de points qui sont liés à la religion, et dont la combinaison est infinie. On peut même assurer qu'ils demeureront d'autant plus enfoncés dans l'obscurité, que le nombre des monuments de ce genre est plus étendu, le culte et la religion les ont multipliés à l'infini, et ont donné plus d'occupation aux artistes que tous les autres usages ensemble. Les trente mille dieux, qui, selon Varron, étaient adorés dans la seule ville de Rome avaient entre eux des distinctions. Comment les démêler aujourd'hui ? Comment pouvoir les expliquer ?

Les quelques détails que nous allons donner suffiront pour apprécier la folie de l'esprit humain quand il est laissé à lui-même, en matière de croyance, et par conséquent on doit y trouver la preuve de la nécessité de la révélation.

Nous ne rappellerons pas tout ce qui était en usage dans le paganisme ; seulement nous donnerons une idée de la superstition qui existe chez quelques nations idolâtres ou séparées du catholicisme.

Les anciens Arabes croyaient aux songes, aux devins, à la magie, consultaient le sort par le moyen de flèches sans empennes qu'ils agitaient dans un sac de peau pour en faire sortir une au hasard ; ils suspendaient ou hâtaient leur marche d'après le vol des oiseaux, redoutaient les génies et [illegible] l'influence du mauvais œil.

Une des plus grandes difficultés que trouvent les savants et les voyageurs européens à explorer les ruines et les antiquités de l'Égypte et de l'Arabie, consiste dans le préjugé où sont les Arabes, que les explorateurs sont tous des enchanteurs. Si un habitant de la contrée les aperçoit, il s'imagine qu'ils procèdent à des enchantements, et c'est à cela qu'ils attribuent les maladies, les pestes et les calamités dont ils sont quelquefois affligés. Ils croient fermement qu'un magicien peut, en traçant sur le papier certains caractères, faire cesser la pluie dans un pays et la faire tomber dans un autre. Les Chinois, outre la multitude de leurs procédés de divination, outre leur croyance en l'astrologie, ont encore une infinité de présages qu'ils tirent de la première apparition de certains animaux [illegible], des différents phénomènes de la nature, des nuages, des arbres, de la boisson, des insectes, des accidents fortuits et des calamités publiques ou particulières. Les Siamois prennent pour de mauvais augures les hurlements des animaux féroces et le cri des cerfs et des singes, comme à

uperstitieux en Europe s'effraie des
ıts d'un chien pendant la nuit, ou
le la chouette. Un serpent qui croise
n, la foudre qui tombe, ou un objet
ınverse par hasard, sont des événe-
apables d'empêcher une bonne af-
s superstitions des Karians, tendent
apaiser les mauvais génies dont ils
nt singulièrement la puissance. Ils
nt à cette influence, provoquée par
fices, un grand nombre de maladies
lont ils ignorent la cause naturelle.
; les nègres de la Côte-d'Or sortent
case pour aller trafiquer, s'il leur
l'éternuer, en tournant par hasard la
côté droit, qu'ils appellent *eninfran*,
rdent ce jour-là comme heureux, et
ınt toutes leurs marchandises; si, au
re, ils tournent la tête du côté gau-
u'ils nomment *abinkon*, ils rentrent
ıx, et n'en sortent plus de tout le jour.
fres attribuent leurs maladies à des
ges; et par conséquent ceux qui leur
t de médecins doivent aussi se con-
en sorcellerie; aussi la cure du ma-
ıe consiste-t-elle qu'en une pratique
quelle ils prétendent le désensorceler.
us simples d'entre les diverses races
ıttentots ont une confiance si ferme
eurs magiciens, hommes et femmes,
s'adressent quelquefois à eux, et les
itent d'arrêter le tonnerre et la pluie.
landans d'Amérique sont extrêmement
les, et, dans toutes leurs affaires un
importantes, ils se laissent guider par
notifs superstitieux. Ils ont les idées
lus fantastiques sur les phénomènes de
ature; ils croient à l'existence d'une
d'êtres différents dans les corps céles-
ils leur offrent des sacrifices, implorent
secours dans toutes les occasions, pleu-
, gémissent, jeûnent, s'imposent de
lles pénitences pour se rendre ces gé-
favorables, et ajoutent surtout une
ıde foi aux songes.

es Delawares croient à la vertu d'un
nd esprit qui, est le protecteur de leur
ıu, et qui sous la forme d'un aigle im-
nse, plane dans le ciel et veille sur eux.
fois cet esprit, tour à tour irrité ou pro-
e, laisse tomber une plume, en gage de
protection, sur le sauvage qui lui offre
elque animal en sacrifice. Cette plume
ıd invulnérable et invincible son heureux
ssesseur. Du reste, toutes les tribus amé-
aines attribuent aux plumes de l'aigle,
s vertus occultes et souveraines.

Les sauvages prétendent que les foudres
eintes sont quelquefois ramassées dans
s prairies par des chasseurs qui s'en ser-
ent en guise de flèches et de lances. Celui
ui possède une arme semblable devient in-
incible; mais si, durant la mêlée, un orage
urvient, le guerrier peut être emporté dans
'ouragan, sans qu'on entende plus jamais
parler de lui. Dans beaucoup de tribus les
hommes ont ce qu'ils appellent leur sac à
remèdes, qui est plein d'os, de plumes et
autres débris : la conservation de cette es-
pèce de fétiche est d'une grande importance
pour la tribu.

Dans les Philippines, les insulaires tirent
également un bon ou un mauvais augure
du premier objet qu'ils rencontrent dans
leur chemin. S'ils entreprennent un voyage,
le moindre insecte, rencontré mal à propos,
est capable de les faire retourner chez eux.
Les Aétas pensent que les morts éprouvent
des besoins : ils les ensevelissent armés et
vêtus, et mettent dans leur tombe des ali-
ments pour plusieurs jours.

Dans les îles Tonga, les charmes et les pré-
sages jouent un rôle important, et les songes
sont considérés comme des avertissements
du ciel, que l'on ne peut négliger sans s'ex-
poser aux conséquences les plus funestes.
Les éclairs et le tonnerre sont des indices
de guerres et de grandes catastrophes; l'ac-
tion d'éternuer est d'un très-mauvais pré-
sage. Les habitants des îles Pelew n'entre-
prennent rien sans avoir fendu auparavant
les feuilles d'une certaine plante assez sem-
blable au jonc des marais, et sans en avoir
mesuré les bandes sur le revers de leur
doigt du milieu, pour savoir si l'entreprise
réussira ou non. Lorsqu'un insulaire de la
Nouvelle-Zélande a fait un songe, il ne
manque pas d'en informer tout son village :
aussitôt chacun d'accourir et de se presser
autour de lui pour entendre le récit de son
rêve avec ses circonstances les plus puéri-
les; les anciens et les vieilles femmes en in-
terprètent les obscurités; on avertit les ha-
meaux environnants et les tribus voisines
de la vision nocturne et de ses commentai-
res; et c'est là ce qui détermine les grandes
entreprises des sauvages, ce qui règle toute
leur conduite. Ils croient aussi volontiers
aux revenants qu'aux songes. A Tikopia, il
existe un grand bâtiment appelé la Maison
des esprits. On suppose qu'ils y résident;
et, à l'approche d'un coup de vent ou d'un
orage, les insulaires accourent à cette mai-
son, et y demeurent aussi longtemps que
dure la tempête.

Les habitants des Orcades sont très-crédu-
les et disposés à se livrer aux charlatans de
toute espèce; ils ont une multitude de re-
mèdes superstitieux pour tuer les moineaux
et les rats; pour faire réussir l'opération de
brasser la bière ou de cailler le lait; pour
soulager les femmes en travail d'enfant;
pour guérir les moutons; pour le mal de
dents, l'hémorragie et toutes les autres ma-
ladies.

Voyons encore les superstitions de quel-
ques peuples égarés par l'hérésie et le
schisme.

Les Grecs modernes ont une foule de re-
mèdes superstitieux. A Thermie, par ex-
emple, quand un homme a reçu un coup, ils
prennent le long voile dont les femmes s'en-
veloppent la tête, et le mesurent en trois
parties depuis le coude jusqu'à l'avant-bras
du malade; ils lui en font ensuite tenir un
bout et le secouent sur sa tête, pendant
qu'ils récitent quelques paroles magiques
et des prières extravagantes, puis ils le me-

surent. S'ils le trouvent trop court, c'est que le malade n'est pas encore guéri, et alors ils recommencent la même opération, jusqu'à ce que le voile de gaze se trouve égal au bras. Les Grecs redoutent singulièrement ce qu'ils appellent le mauvais œil : c'est une ancienne superstition encore fort répandue en Égypte, dans l'Orient et dans l'Inde.

Dans les îles Hébrides, le peuple est fortement attaché aux enchantements et aux amulettes. Un amant malheureux cherche à se venger de son heureux rival de la même manière que le berger Alphésibée dans Virgile : il fait trois nœuds de trois fils de diverses couleurs, et à chaque nœud il fait des imprécations pour attirer tous les malheurs qui peuvent écraser ce rival.

Les Ossètes croient à l'influence de bons et de mauvais esprits, auxquels ils donnent des noms particuliers. Ils s'imaginent vaincre les caprices de ces êtres par le jeûne, l'aumône et les offrandes, et même les adoucir par des exorcismes et des sortiléges. Ils ont dans les montagnes, des cavernes, rochers et tas de pierres, consacrés au prophète Élie, à saint Georges, à saint Michel, où ils s'arrêtent pour faire leur prière et se faire dire la bonne aventure par des vieillards appelés *Kouris-mek-isahk*.

Les Norwégiens ont conservé dans leurs mœurs et dans leurs habitudes un caractère traditionnel. Ils sont crédules et superstitieux comme l'étaient leurs pères. Ils croient aux mauvais génies qui habitent dans l'air, aux nains qui peuplent les grottes des montagnes, et aux apparitions de l'esprit infernal qui se montre quelquefois à eux sous la forme d'un cheval noir.

Les idées superstitieuses sont très-répandues en Russie. Le peuple s'abstient de manger du pigeon, parce que le Saint-Esprit s'est manifesté sous cette forme. On a eu beaucoup de peine à lui faire adopter l'usage des pommes de terre.

Les Bassiani du Caucase croient que le prophète Élie se montre souvent sur le sommet de leurs plus hautes montagnes. Ils lui offrent des agneaux, du lait, du beurre, du fromage et de la bière, au milieu des chants et des danses. Ils ont des sources sacrées, et ne touchent jamais à aucun arbre du voisinage. Pour connaître l'avenir, ils jettent dans le feu, à l'instar des autres peuplades tartares, l'omoplate d'une brebis, et tirent leurs pronostics des fêlures et des crevasses qui s'y produisent.

Si un Ingouche a contracté avec une personne d'une peuplade voisine une dette qu'il refuse d'acquitter, le créancier se rend chez son *Kounak*, c'est-à-dire l'Ingouche qui lui a donné l'hospitalité ; il lui expose son grief, et le somme de lui procurer son payement, en lui adressant cette menace : « J'ai amené avec moi mon chien, je vais le tuer sur le tombeau de ta famille. » Il n'y a pas un Ingouche qui ne tressaille d'épouvante à cette terrible menace.

Les pratiques superstitieuses sont fort en vogue en Pologne ; ainsi, le jour de l'[illegible] la sainte Vierge, on allume plusieurs [illegible]ges, sur chacun desquels est tracé le nom d'un des membres de la famille qui [illegible], et celui dont la chandelle s'éteint la première, mourra le premier. La veille de saint Matthias, de semblables épreuves ont lieu au moyen de feuilles d'arbres.

Les anciens Prussiens consultaient les sorcières pour découvrir les objets [illegible]. Avant de rendre ses oracles, la sibylle [illegible] de la bière, et [illegible] bien elle taillait d'une manière [illegible] morceau de bois.

La superstition est grande parmi les [illegible] du Tyrol ; la croyance aux génies et aux fantômes est fort accréditée. Que le vent agite le feuillage ; que pendant la nuit la lune projette sur le chemin l'ombre d'un arbrisseau ; qu'un oiseau nocturne [illegible] au loin son cri lugubre ; ce sont autant d'esprits qui révèlent leur présence, et qu'il faut conjurer. Que des feux follets parcourent les marais, ce sont les âmes de [illegible] qui n'ont point trouvé de merci. Chaque maison se pourvoit, pour se préserver des mauvaises rencontres, d'une image [illegible] sauvegarde du domicile.

Les montagnards de la Bohême [illegible]vaient encore, il y a un demi-siècle, des [illegible]tes de superstition païenne. L'esprit des montagnes, où le *Rubezahl*, est encore aujourd'hui la terreur des enfants.

Il règne chez les montagnards de l'Oberland, de naïves croyances qui [illegible] presque toute une mythologie, et se [illegible]vent dans les traditions populaires. On [illegible] beaucoup des petits nains de la [illegible] ou de la montagne (*Bergmannlein*) [illegible] de petits génies dont les caprices sont [illegible]fois très-bienfaisants : ils veillent sur l'habitation isolée, ils cultivent le jardin ; [illegible] quelquefois aussi il leur prend des fantaisies malfaisantes. Au printemps, ils [illegible] en rond au clair de la lune, [illegible] d'une année abondante ; mais s'ils glissent à travers les buissons, on [illegible] qu'il y aura des orages, des inondations, des avalanches, etc. On a beaucoup de peine à obtenir des paysans le récit de ce qui [illegible] les Bergmannlein, car ils craignent de les irriter par ces indiscrétions.

Dans le palatinat de [illegible] et dans [illegible] colonies russes, les jeunes filles [illegible] veille de saint André, avant de se coucher, afin de voir en songe l'époux qui leur est destiné, neuf *Pater* debout, neuf à genoux, et neuf assises.

Nous arrêtons là ces détails, qui [illegible] interminables. Il existe aussi un grand nombre de pratiques superstitieuses parmi les populations catholiques. Nous avons [illegible] rapporter quelques-unes, mais, dans les campagnes surtout, il n'y a presque pas de famille qui n'observe les [illegible]. [illegible] il est certain que la religion [illegible] tolérer, fait tous ses efforts pour les [illegible] et pour attacher les peuples à la [illegible]rité.

SUPILUS. Père de Tmolus, roi de Lydie.

SUPINAL. C'était, suivant saint Augustin, un surnom romain de *Jupiter*, comme ayant le pouvoir de tout renverser.

SUPPLIANTS (Les). Ils portaient des rameaux d'olivier, d'où vient à cet arbre l'épithète *supplex*. Ils touchaient les genoux, et le menton des personnes dont ils imploraient l'appui. Lorsqu'ils voulaient faire plus d'impression sur ceux dont ils désiraient obtenir quelque grâce, ils s'approchaient du foyer consacré aux dieux Lares, sous la protection desquels étaient la maison et ceux qui l'habitaient. C'est ainsi qu'Homère nous représente Ulysse dans la maison d'Alcinoüs, dont il venait implorer le secours : il alla s'asseoir au foyer près des cendres, mais Alcinoüs l'en retira pour le faire asseoir sur un trône magnifique. Thucydide, dit la même chose de Thémistocle, lorsqu'il vint chez Admète, où ne l'ayant point trouvé, il se jeta aux pieds de la femme de ce prince, qui lui conseilla de prendre son fils entre ses bras, et d'attendre Admète au pied du foyer. L'historien ajoute que c'était la manière de supplier la plus efficace. C'est encore dans le même état que Plutarque décrit Coriolan, lorsqu'il fut arrivé chez le prince des Volsques. Il entre, dit-il, dans la maison de Tullus, et aussitôt il s'approche du foyer, où il se tient en grand silence; car le silence et l'air affligé étaient encore des marques affectées par les suppliants, pour émouvoir la compassion.

SUPPLICATION. Les supplications chez les Romains étaient ou publiques ou particulières. Les supplications publiques se faisaient ou dans les occasions pressantes, comme dans le temps de peste, de quelque maladie populaire, ou, comme nous le dirons dans la suite, après quelque victoire inespérée; lorsque celui qui venait d'être élu général demandait au sénat la confirmation et en même temps la supplication pour se rendre les dieux favorables, et pour d'autres sujets encore. Ces supplications étaient des jours solennels, où il n'était pas permis de plaider pour quelque sujet que ce fût, et on les célébrait par des sacrifices, des prières et des festins publics. Quelquefois le sénat bornait à un jour la durée de cette fête; quelquefois on y en employait plusieurs, et l'histoire nous apprend qu'il y en a eu qui ont duré jusqu'à cinquante jours. Il y avait une espèce de supplication publique, qu'on nommait *lectisterne*,

Les supplications particulières n'étaient autre chose que les prières que chacun faisait aux dieux, ou pour obtenir la santé, une bonne récolte, etc., ou pour les remercier des biens qu'on en avait reçus.

SURKHRADJ. Nom d'un *Div* ou *géant*, qui n'était pas de la race humaine. Il commandait les armées du Soliman Tchaghi, qui régnait dans le monde avant l'époque de Djanben-Djan. Ces Dives ou Djinns n'étaient point de purs esprits, car ils avaient des corps et étaient sujets à la mort comme les hommes.

SURODON. Un des dieux subalternes des Tchouvaches, peuple de la Russie asiatique.

SURTUR. Roi du feu, dans la mythologie scandinave; il est invincible; mais il ne figure point au nombre des dieux, attendu qu'il est leur ennemi, et qu'il doit contribuer à les anéantir un jour. A la fin des temps il reviendra à la tête des génies du monde de feu, précédé et suivi de tourbillons de flammes, et armé d'un glaive plus étincelant que le soleil. Le pont de Bifrost, qui unit le ciel avec la terre, se brisera sous ses pas; il s'élancera contre les dieux pour les combattre, et attaquera surtout Frey qui tombera sous ses coups. Alors Surtur, lancera ses feux sur la terre qui sera consumée.

SUTUNIUS. Dieu adoré par les anciens Espagnols. Son nom n'est connu que par des inscriptions.

SUVETAR. Divinité finnoise; c'est la même sans doute qu'*Etéla*, mère de la nature.

SWAHA. Déesse hindoue, épouse d'Agni, dieu du feu. On l'invoque avec son mari au moment des sacrifices par le feu.

SWANTEWITE. Idole adorée dans le Nord.

SWARGA ou SWARGALOKA. Le ciel ou le paradis des Hindous; c'est le séjour des dieux du second rang et des mortels sanctifiés, les uns et les autres enfants de Kasyapa. C'est là que règne Indra, appelé le roi du Swarga. Ce paradis est à l'est du mont Mérou, et on le considère comme un royaume qui a une succession de princes distingués chacun par un nom particulier, mais qui portent le titre générique d'Indra. Les routes qui conduisent au Swarga sont belles et spacieuses; on y trouve d'excellentes hôtelleries, où toutes choses sont servies avec profusion; des étangs où flottent des lotus sacrés; des arbres touffus procurant un délicieux ombrage. Le sol en est jonché de fleurs qui y tombent perpétuellement en pluies abondantes. Les dieux s'y promènent à cheval ou sur des éléphants, dans de riches palanquins ou sur des chars superbes. De nombreux serviteurs les abritent sous de blanches ombrelles, et les rafraîchissent en agitant autour d'eux de larges évantails. Tout ce qui peut flatter les sens et satisfaire les désirs, tout ce que l'imagination la plus brillante peut concevoir de richesses, de plaisirs sans mélange, de repos sans ennui et de bonheur sans fin, se trouve réuni dans ces lieux enchantés. Cependant ce ne sont encore là que les avenues du Swarga. Dans le paradis même, les jouissances les plus ineffables sont réservées aux bienheureux. Au milieu du Swarga est le palais d'Indra, le souverain; l'or et les pierreries y brillent de toutes parts. Un palais d'une égale magnificence s'élève non loin de là pour Satchi, son épouse, fille de Polomi. Son trône cependant a été plusieurs fois usurpé; on cite même un infidèle, nommé Rayi, fils d'Ayous, qui devint roi de Swarga, et son frère Nahoucha fut appelé à ce trône vacant par l'absence d'Indra.

SWAYAMBHOU, c'est-à-dire *celui qui existe de lui-même*. Un des plus beaux noms de la divinité suprême chez les Hindous. Il

est analogue au *Jéhova* des Hébreux, et à la définition que Dieu à donnée de lui-même, lorsqu'il dit à Moïse : *Je suis celui qui suis.* (*Exod.* III, 12.) Les bouddhistes du Népâl ont fait aussi de Swayambhou une appellation d'*Adi-Bouddha*, ou du Bouddha primitif, qui, suivant la doctrine des Aishvarikas, remplit à peu près la fonction de dieu suprême.

SWERNA-GANAPATI. Nom sous lequel le dieu Ganésa était adoré autrefois dans l'Inde, par une secte qui n'existe plus.

SWETOVID, SWIATOWID, SWIATOWICTCH ou SWANTEWITE. Dieu célèbre adoré par les Slaves, surtout dans la ville d'Arcona, dans l'île de Rugen, dernier asile du paganisme du Nord.

Le temple de cette idole vénérée dans tout le pays s'élevait au milieu de la ville d'Arcona. Il était bâti avec soin, peint en rouge et orné de sculptures en bois. Au fond était l'image de Swantewite, voilée par un rideau; c'était une statue de bois fort dur, d'une grandeur colossale, portant sur ses épaules quatre cous et quatre têtes. Deux de ces têtes faisaient face au peuple, la troisième était tournée à droite et la quatrième à gauche. De chacune de ces quatre figures tombait une longue barbe crépue, et les cheveux étaient frisés à la manière des Slaves. Le dieu tenait de la main droite un vase en forme de corne, fait de différents métaux, et son bras gauche était arrondi comme un arc. Une robe épaisse lui couvrait le corps jusqu'aux genoux, et ses pieds reposaient sur un bloc de pierre enfoncé dans le sol. Sur sa hanche pendait une longue épée dans un fourreau d'argent; à côté de lui étaient sa selle et sa bride, d'une grandeur démesurée. Un peu plus loin on voyait sur les murailles des cornes de différents animaux sauvages, et les présents en or et en argent qui avaient été offerts à cette farouche divinité.

Swantewite était tout à la fois le dieu de la guerre et le dieu de la fécondité. Chaque année, après la moisson, le peuple venait en foule lui rendre hommage. Dès la veille le chef des prêtres avait nettoyé le sanctuaire, où lui seul pouvait entrer. Là il ne lui était pas même permis de respirer, et chaque fois qu'il avait besoin de reprendre haleine, il revenait à la porte du saint lieu et expirait l'air qui commençait à le suffoquer, de peur de souiller la divinité par son souffle. Il bénissait ensuite le peuple au nom de Swantewite, et l'exhortait à faire avec ferveur des sacrifices, leur promettant en récompense qu'ils seraient toujours vainqueurs sur terre et sur mer. On passait le reste de la journée dans les festins, et c'eût été une honte de ne pas s'énivrer. Pour l'entretien du temple, chaque homme et chaque femme payaient un impôt annuel; le tiers du butin enlevé appartenait au dieu; en outre, on lui avait consacré 300 chevaux, et tout ce que l'on gagnait par leur moyen devait lui être offert. Dans une guerre contre les Danois, ceux-ci vainqueurs escaladèrent les remparts et entrèrent dans la ville. Le temple de Swantewite fut démoli et son image brisée en morceaux. Quand les habitants de Rugen virent que leur dieu n'avait pas même pu se préserver de cet outrage, ils cessèrent de croire en lui et se convertirent au christianisme.

SYCOCOTE. Surnom donné à *Bacchus*, à cause de la nymphe *Syca*, ou plutôt parce qu'il a le premier planté des figues appelées en grec συκῆ.

SYCOMANTIE. Mot formé du grec συκῆ, *figuier*, μαντεία, *divination*. Espèce de divination dans laquelle on écrivait sur des feuilles de figuier la question de laquelle on voulait s'éclaircir; la feuille venait-elle à se dessécher après la demande faite au devin par le curieux, c'était un mauvais présage; et un heureux augure, si elle tardait à se faner.

SYENA-YAGA. Sacrifice de l'épervier ou du faucon, mentionné dans les livres indiens. Il paraît qu'on l'offrait, en l'accompagnant d'imprécations, pour attirer la malédiction céleste sur un ennemi détesté.

SYLLIS. *Nymphe* aimée d'Apollon, dont elle eut un fils nommé Zeuxippe, qui régna à Sicyone après Phestus, fils d'Hercule.

SYMBAQUES. Nom de deux prêtres qui étaient chargés de purifier Athènes, dans la fête des Thargélies.

SYMBOLE. Les Grecs appelaient souvent *symboles* ce que nous nommons *présages*. Mais communément on emploie ce terme dans le sens de types, emblèmes ou représentations de choses religieuses, divines ou morales, par des images ou des propriétés d'objets naturelles. Les symboles sont, comme les mythes, destinés à rendre une idée, à exposer une vérité d'un ordre un peu élevé, par le moyen d'un intermédiaire qui la fasse mieux sentir. Le paganisme avait ses symboles qui jouaient un grand rôle, surtout dans les mystères : tels étaient le serpent et les autres objets renfermés dans une corbeille mystique.

Il y a une autre sorte de symboles qui appartiennent à l'iconologie : ce sont les attributs que l'on donne aux personnages historiques ou mythologiques. Ces symboles varient suivant les différents systèmes de religion.

SYMBOMES. Dieux qui ont un même autel, soit parce qu'en effet on leur consacrait le même autel, soit parce que leurs autels respectifs étaient placés à côté l'un de l'autre dans le même temple. A Olympie, il y avait six autels consacrés chacun à deux des plus grandes divinités. Ces dieux correspondaient aux *dii consentes* des Romains.

SYME. Ile entre Rhodes et Gnide. Athénée raconte que Glaucus, le dieu marin, ayant enlevé *Syme*, fille de Jalemus et de Dotis, passa dans une île déserte près de Carie, qu'il appela du nom de sa femme. Diodore prétend néanmoins qu'elle prit son nom de la femme de Neptune; il ajoute que Nirée, ce grand et bel homme, qui amena du secours à Agamemnon pendant la guerre de Troie, fut roi de cette île, que possédèrent ensuite

les Cariens qui se trouvaient les maîtres de la mer.

SYMETHE. Nymphe, mère d'Acis.

SYMMACHIA. Surnom que les habitants de Mantinée donnèrent à *Vénus*, parce qu'elle avait combattu pour les Romains, à la journée d'Actium; la mollesse d'Antoine et sa passion pour Cléopâtre, lui ayant fait perdre la bataille.

SYMPLÉGADES. Ce sont deux îles ou plutôt deux écueils situés près du canal de la mer Noire, au détroit de Constantinople. Ils sont si près l'un de l'autre qu'ils semblent se toucher ou s'entrechoquer; ce qui a donné lieu aux poëtes d'en faire deux monstres marins redoutables aux vaisseaux.

SYNALLAXIS. Une des Nymphes *ionides*.

SYNIA était, chez les anciens peuples du Nord, la portière du palais des dieux; elle fermait la porte à ceux qui ne devaient pas y entrer. Elle était aussi préposée aux procès où il s'agissait de nier quelque chose par serment, d'où était venu le proverbe : *Synia est auprès de celui qui va nier.*

SYNODE D'APOLLON. C'était une espèce de confrérie d'Apollon, où l'on recevait des gens de théâtre, appelés scéniques, des poëtes, des musiciens, des joueurs d'instruments : cette société était fort nombreuse. Nous trouvons dans Gruter, soixante aggrégés au synode d'Apollon, désignés par leurs noms et leurs surnoms, entre lesquels nous n'en nommerons qu'un seul, Marc-Aurèle Septentrion, affranchi d'Auguste, et le premier pantomine de son temps, qui était prêtre du synode d'Apollon, parasite du même Apollon, et qui fut honoré par l'empereur de charges considérables.

SYNOECIES (LES), συνοίκια. Fêtes instituées par Thésée en mémoire des onze bourgades de l'Attique, qu'il avait engagées à venir habiter conjointement dans Athènes. Συνοικεῖν signifie *demeurer ensemble*. Thucydide dit que, depuis lors jusqu'à lui, les Athéniens ont célébré la fête χυνοίκια. Il ne faut pas s'arrêter à sa manière d'écrire ce mot par un χ; on sait que c'est le propre du dialecte attique de mettre souvent un χ au lieu d'un σ. Le Scholiaste d'Aristophane assure qu'on y faisait à la paix un sacrifice, dans lequel on ne répandait point de sang sur l'autel; ces deux narrations ne sont point incompatibles.

SYNTHRONES. On donnait ce nom, en Egypte, aux dieux qui étaient représentés assis sur le même trône et qui avaient part aux mêmes hommages. Souvent l'adulation porta un roi, un empereur sur le même trône avec une ancienne divinité, et on confondait les deux personnages dans le même culte. L'empereur Adrien donna le titre de *synthrône* à son favori Antinoüs, lorsqu'il le mit au rang des dieux.

SYRIENNE (LA DÉESSE). Il y a en Syrie, dit Lucien, en son *Traité de la déesse Syrienne*, une ville qu'on nomme *Sacrée*, ou *Hierapolis*, dans laquelle est le plus grand et le plus auguste temple de la Syrie; car outre les ouvrages de grand prix, et les offrandes qui y sont en très-grand nombre, il y a des marques d'une divinité présente. On y voit les statues suer, se mouvoir, rendre des oracles, et l'on y entend souvent du bruit, les portes étant fermées..... Les richesses de ce temple sont immenses, car on y apporte des présents de toutes parts, d'Arabie, de Phénicie, de Cappadoce, de Cilicie, d'Assyrie et de Babylone. Les portes du temple étaient d'or, aussi-bien que la couverture, sans parler du dedans, qui brillait partout du même métal. Pour les fêtes et les solennités, il ne s'en trouve pas tant nulle part. Les uns croient que ce temple a été bâti par Sémiramis, en l'honneur de Dercéto sa mère. D'autres disent qu'il a été consacré à Cybèle par Atis, qui, le premier, enseigna aux hommes les mystères de cette déesse. Mais c'était l'ancien temple dont on entendait parler; pour celui qui subsistait du temps de Lucien, il avait été bâti par la fameuse Stratonice, reine de Syrie. Parmi plusieurs statues des dieux, on y voyait celle de la déesse qui présidait au temple : elle avait quelque chose de plusieurs autres déesses; car elle tenait un sceptre d'une main, et de l'autre une quenouille : sa tête était couronnée de rayons et coiffée de tours, sur lesquelles on voyait un voile comme celui de la Vénus céleste : elle était ornée de pierreries de diverses couleurs, entre lesquelles il y en avait une sur sa tête qui jetait tant d'éclat, que tout le temple en était éclairé la nuit; c'est pourquoi on lui donnait le nom de lampe. Cette statue avait une autre merveille, c'est que, de quelque côté qu'on la considérât, elle semblait toujours vous regarder.

Apollon rendait des oracles dans ce temple, mais il le faisait par lui-même et non par ses prêtres. Quand il voulait prédire, il s'ébranlait : alors ses prêtres le prenaient sur leurs épaules, et à leur défaut, il se remuait lui-même et suait. Il conduisait lui-même ceux qui le portaient et les guidait comme un cocher fait ses chevaux tournants de çà et de là, et passant de l'un à l'autre, jusqu'à ce que le souverain prêtre l'interrogeât sur ce qu'il voulait savoir. Si la chose lui déplaît, dit Lucien, il recule; sinon il s'avance et s'élève quelquefois en l'air. Voilà comme ils devinent sa volonté. Il prédit le changement des temps et des saisons, et la mort même.

Apulée fait mention d'une autre manière de rendre les oracles, dont les prêtres de la déesse Syrienne étaient les inventeurs. Ils avaient fait deux vers dont le sens était : *Les bœufs attelés coupent la terre, afin que les campagnes produisent leurs fruits.* Avec cela, ils répondaient à toutes les questions possibles, et ils faisaient l'application de ces paroles à tout ce que l'on venait demander. Lucien ajoute encore : Je préférerais l'opinion de ceux qui disent avec les Grecs, que Junon est la déesse, et Bacchus le fondateur du temple. En effet Bacchus, allant en Ethiopie, passa par la Syrie. D'ailleurs, on trouve dans le temple plusieurs signes auxquels on peut reconnaître que c'est l'ouvrage de

Bacchus ; tels sont les riches habits à la mode des barbares, les pierreries des Indes, les cornes d'éléphant que Bacchus apporta d'Ethiopie. On voit aussi dans le vestibule deux Priapes d'une grosseur extraordinaire qui portent cette inscription : *Bacchus a consacré ces Priapes à Junon, sa marâtre.*

On offre deux sacrifices par jour, l'un à Jupiter, l'autre à Junon. On sacrifie à Jupiter, en silence ; mais le sacrifice offert à Junon est accompagné du son des flûtes et d'un concert et de plusieurs voix. La plus solennelle de toutes les fêtes que l'on célèbre dans la ville sacrée est celle qu'on appelle *le bûcher*, ou selon d'autres, *le flambeau* : voici en quoi elle consiste. Au commencement du printemps, on coupe un grand nombre d'arbres que l'on entasse dans le parvis du temple. On attache à ces arbres des chèvres, des brebis, des oiseaux et plusieurs autres animaux vivants. On y mêle des étoffes précieuses et divers ouvrages d'or et d'argent ; puis on promène autour de ce bûcher les statues des dieux ; ensuite on y met le feu, et tout ce qui le compose est réduit en cendres. Cette fête attire dans la ville sacrée un concours prodigieux de peuples, qui viennent de la Syrie et des pays voisins.

Les habitants de la ville sacrée ont coutume de se faire imprimer des marques avec un fer chaud, les uns sur la paume de la main, les autres sur le cou, comme une marque de leur dévouement à la grande déesse.

SYRINGÆ. Lieu d'Egypte, au delà du Nil, et près de Thèbes, selon Pausanias (lib. 1, c. 13), qui dit qu'on voyait auprès de ce lieu un colosse admirable. C'est, ajoute-t-il, une statue énorme, qui représente un homme assis : plusieurs l'appellent le *Monument de Memnon.*

Voici ce que rapporte Pausanias : « Cambyse fit briser cette statue, et aujourd'hui toute la partie supérieure, depuis la tête jusqu'au milieu du corps, est par terre ; le reste subsiste comme il était ; et tous les jours, au lever du soleil, il en sort un son tel que celui des cordes d'un instrument de musique lorsqu'elles viennent à se casser. »

Ammien Marcellin, qui écrit *Syringes*, dit que, par ce mot, on désigne certaines grottes souterraines pleines de détours que des hommes, à ce qu'on disait, instruits des rites de la religion, avaient creusées en divers lieux avec des soins et des travaux infinis, par la crainte qu'ils avaient que le souvenir des cérémonies religieuses ne se perdît.

Pour cet effet, ajoute-t-il, ils avaient taillé sur la muraille des figures d'oiseaux, de bêtes féroces, et d'une infinité d'autres animaux, ce qu'ils appelaient des *lettres hiérographiques* ou *hiéroglyphiques.*

SYRINX. *Nymphe* d'Arcadie, fille du fleuve Ladon, était une des plus fidèles compagnes de Diane, dont elle avait les inclinations ; le dieu Pan l'ayant un jour rencontrée, comme elle descendait du mont Lycée, s'efforça de la rendre sensible à son amour, mais inutilement. Syrinx se mit à fuir, et Pan à la poursuivre : déjà elle était arrivée sur les bords du Ladon, où se trouvant arrêtée, elle pria les nymphes ses sœurs de la secourir. Pan voulut alors l'embrasser ; mais au lieu d'une nymphe il n'embrassa que des roseaux ([illegible] signifie *un roseau*). Il soupira auprès de ces roseaux, et l'air, poussé par les zéphyrs, répéta ses plaintes ; ce qui lui fit prendre la résolution d'en arracher quelques-uns, dont il fit cette flûte à sept tuyaux, qui porta le nom de la nymphe.

SYRIS DIS. On lit dans une inscription ces mots, qui désignent la *déesse Syrienne*, *Jupiter* et tous les dieux qui étaient honorés chez les Syriens.

SYRIUS. *Jupiter* est nommé *Syrius*, parce qu'il avait une statue d'or dans le temple de la forêt Syrienne.

SYRMÉES. C'étaient des jeux établis à Sparte, qui prenaient leurs noms du prix de ces jeux : il consistait en un ragoût composé de graisse et de miel, appelé *syrma.*

T

TAABAVA-MATA. Déesse adorée dans l'archipel d'Hawaï ou des Sandwich. Son nom signifie *celle dont les yeux sont toujours en mouvement.*

TAAROA. Un des principaux dieux adorés autrefois par les Taïtiens, qui le regardaient comme créateur de leur contrée. Lorsqu'il lui plut de construire l'univers, il sortit de la coquille qui le tenait emprisonné, laquelle avait la forme d'un œuf, et avec laquelle il tournait dans un espace immense au milieu du vide. Ayant brisé cette coquille, il en fit la base de la grande terre, appelée Taïti, et les fragments qui s'en échappèrent donnèrent lieu aux îles environnantes, et à mesure qu'il devint vieux, il ajouta les rochers qui en forment la base, les arbres et les plantes qui les recouvrent, et les animaux qui y vivent. Les Taïtiens pensaient que les âmes, à leur sortie du corps, étaient [illegible] par Taaroa, ou le dieu-esprit [illegible], qui les avalait pour en purifier la substance.

TAAUT ou TAAUTES, ou THOT. [illegible] selon Sanchoniaton, un des descendants des Titans, et le même qu'Hermès Trismégiste. C'est lui, dit-il, qui, le premier, inventa les lettres. Huet dit que les Phéniciens [illegible] uniquement adonné au trafic, [illegible] Mercure sous ce nom.

TABERNACULUM CAPERE. Expression consacrée dans les fonctions des augures ; c'était diviser le ciel ; ce qui se faisait de cette manière : l'augure, assis et revêtu de la robe appelée *trabea auguralis* ou *trabea*, se tournait du côté de l'Orient, et désignait avec son bâton augural, que l'on nommait

lituus, une partie du ciel. Cette partie s'appelait *templum*, et cette manière de diviser le ciel, s'exprimait ainsi : *Tabernaculum capere.* On se mettait toujours, pour cette cérémonie, dans un lieu découvert, et où rien n'arrêtait la vue. Il fallait que tout se passât selon les règles, et s'il y avait quelque chose de vicieux, on le marquait par cette expression : *Tabernaculum non erat rite captum*, ce qui obligeait à recommencer.

TABITI. Hérodote (l. IV, c. 59) dit que les Scythes donnaient ce nom à Vesta, qui était leur principale divinité.

TABLE DU SOLEIL. Nous voyons que les Ethiopiens ont toujours entretenu par rapport aux affaires de la religion un commerce très-étroit avec les Egyptiens ; ils venaient même une fois par an chercher la châsse de Jupiter Ammon, à Thèbes, et la portaient vers les limites de l'Ethiopie où l'on célébrait une fête qui a sûrement donné lieu à la tradition singulière de l'*Héliotrapèze*, ou de la *table du Soleil*, où les dieux venaient manger. Quand Homère assure, dans l'*Iliade* (lib. I), que Jupiter allait de temps en temps en Ethiopie, pour y assister à un grand festin, cela prouve bien que ce grand poëte connaissait une pareille tradition, qui est encore une preuve que la religion des Ethiopiens et des Egyptiens n'était, dans son origine, qu'un seul et même culte, mais qui essuya, chez le dernier de ces peuples, quelques changements dans le laps des siècles.

TABLETTE SACRÉE, sur laquelle sont écrites les destinées de tous les hommes. Les musulmans l'appellent *El-lauh, El-mahfoudh, la tablette bien gardée.*

On sait que les Chinois rendent aux mânes de leurs ancêtres des hommages qui paraissent tenir à un culte réel. Ces ancêtres sont représentés par une tablette de bois longue de plus d'un pied, et large de cinq ou six pouces, posée sur une base ou piédestal. Sur cette tablette sont écrits le nom et la qualité de la personne décédée, le jour, le mois et l'année de sa naissance et de sa mort. Ces tablettes sont placées honorablement dans une salle spéciale, où l'on va chaque jour se prosterner devant elles, faire des offrandes et brûler en leur honneur des cierges, des papiers dorés et des bâtons d'odeur. Souvent dans les temples et dans les maisons particulières, l'image de Confucius est remplacée par une tablette qui porte son nom ou cette inscription en lettres d'or : *C'est ici le trône de l'âme du très-saint et excellentissime premier maître* KOUNG-TSEU.

TABOU ou TAPOU. Institution civile et religieuse, répandue dans toutes les îles de la Polynésie, depuis la Nouvelle-Zélande jusqu'à l'archipel d'Hawaï. Plus que tout autre habitant de la Polynésie, le Zélandais est aveuglément soumis aux superstitions du tabou, et cela sans avoir conservé en aucune façon l'idée du principe de morale sur lequel cette pratique était fondée. Il croit seulement que le tabou est agréable à l'Atoua, et cela lui suffit comme motif déterminant. En outre il est convaincu que tout objet, soit être vivant, soit matière inanimée, frappé du tabou par un prêtre, se trouve dès lors au service immédiat de la divinité, et par là même interdit à tout contact profane.

Un mot du prêtre, un songe, ou quelque pressentiment involontaire donne-t-il à penser à un naturel que son dieu est irrité, soudain il impose le Tabou sur sa maison, sur ses champs, sur sa pirogue, etc., c'est-à-dire qu'il se prive de l'usage de tous ces objets, malgré la gêne et la détresse auxquelles cette privation le réduit.

Tantôt le tabou est absolu et s'applique à tout le monde; alors personne ne peut approcher de l'objet taboué sans encourir les peines les plus sévères. Tantôt le Tabou n'est que relatif, et n'affecte qu'une ou plusieurs personnes déterminées. Certains objets sont essentiellement tabous ou sacrés par eux-mêmes, comme les dépouilles des morts, surtout de ceux qui ont occupé un rang distingué. Dans l'homme, la tête l'est au plus haut degré, et par conséquent les cheveux qui la garnissent.

Tout homme qui travaille à construire une pirogue ou une maison est soumis au tabou; mais, en ce cas, l'interdiction se réduit à lui défendre de se servir de ses propres mains pour manger; il n'est pas exclu de la société de ses concitoyens. Les plantations de patates douces sont essentiellement taboues, et l'accès en est soigneusement interdit à qui que ce soit, durant une certaine période de leur crue. Des hommes sont préposés à leur garde, et en éloignent tous les étrangers.

On se condamne au tabou, au départ d'une personne chérie, pour attirer sur elle la protection de la divinité. Quand une tribu entreprend la guerre, une prêtresse se taboue : elle s'interdit toute nourriture durant deux jours; le troisième elle accomplit certaines cérémonies pour attirer la bénédiction divine sur les armes de la tribu. Il est des saisons et des circonstances où tout le poisson qu'on pêche est tabou, surtout quand il s'agit de faire les provisions d'hiver.

La violation du tabou était toujours punie de mort, à moins que le coupable n'eût de puissants amis parmi les prêtres et les chefs. Les violateurs étaient d'ordinaire offerts en sacrifice, étranglés ou assommés avec un casse-tête, quelquefois brûlés dans l'enceinte du héiau.

Taïti pouvait s'appeler la métropole du tabou. Nulle part, dans les archipels polynésiens, cette règle restrictive et prohibitive n'était plus exigeante, plus minutieuse, plus tyrannique, plus cruelle. Depuis la naissance jusqu'à la mort, existait pour le Taïtien une méticuleuse distinction de vivres permis et non permis.

Dans l'archipel Tonga, le tabou, assez semblable à celui des autres îles de l'Océanie quant à la substance et aux objets qu'il concernait, avait cependant son aspect et sa

physionomie particulière. Le tabou porte le nom d'*émo* dans l'île de Radak, de *pamalé* dans celle d'Ombaï, et de *pénant* et *matemat*, aux Carolines.

TA-BOU-ENA-ENA. Déesse adorée autrefois dans les îles Sandwich; son nom signifie *montagne enflammée.*

TACITA. Déesse du silence (du latin *tacere, se taire.*) Elle fut créée par Numa Pompilius, qui jugea cette divinité aussi nécessaire à l'établissement de son nouvel Etat, que la divinité qui fait parler. Numa en fit une dixième *Muse*, avec laquelle il assurait avoir de fréquents entretiens politiques, de même qu'avec la nymphe Egérie.

TADAKA. *Rakchasi*, ou démon femelle de la mythologie hindoue. Elle fut exterminée par le dieu Rama.

TAFNE ou TAFNET. Déesse égyptienne, représentée avec une tête de lionne.

TAGES fut le premier qui enseigna aux Etruriens ou Etrusques la science des aruspices, et de la divination. Les uns le disent fils de Génius, et petit-fils de Jupiter. D'autres, comme Cicéron (lib. II *De divinat.*), rapportent qu'un laboureur passant un jour la charrue sur un champ du territoire de Tarquinie, et faisant un sillon fort profond, tout d'un coup il sortit du sillon un certain Tagès, qui lui parla; que ce Tagès, suivant ce qui est écrit dans les livres des Etruriens, avait le visage d'un enfant, mais la prudence d'un vieillard; que le laboureur, surpris de le voir, se récria d'admiration; que quantité de monde s'assembla autour de lui, et qu'en peu de temps toute l'Etrurie y accourut; qu'alors Tagès s'était mis à parler en présence d'une infinité de gens, qui avaient recueilli avec soin toutes ses paroles, et les avaient mises ensuite par écrit; et que tout ce qu'il avait dit, était le fondement de la science des aruspices. A ce récit, le sensé philosophe ajoute ces paroles : « Y a-t-il quelqu'un d'assez peu de sens pour croire, qu'en creusant un sillon, il en soit sorti, je ne sais si je dois dire, un dieu ou un homme. Si c'était un dieu, pourquoi contre l'ordre de la nature, s'était-il caché sous terre, afin que, venant à être découvert par le soc d'une charrue, il se manifestât aux hommes? Ne pouvait-il pas leur donner des préceptes d'un lieu plus élevé? Que si c'était un homme, comment a-t-il pu vivre enfoncé dans la terre; et où avait-il pu apprendre ce qu'il a enseigné aux hommes? »

Tagès introduisit la coutume d'exposer une tête d'âne sur les bornes des champs et des terres, pour en écarter les malheurs.

TAHOUA. Prêtres et médecins qu'on voyait autrefois dans l'île de Taïti. Ils formaient une classe nombreuse prise dans les différentes classes de la société. C'était chez ces prêtres que l'on trouvait la plus grande partie des connaissances répandues dans l'île; mais ces connaissances se bornaient à connaître les noms et le rang des différents Eatouas, ou dieux subalternes, ainsi que les opinions sur l'origine des êtres, transmises par la tradition. Les tahouas sont encore à présent les prophètes, les devins et les médecins de l'archipel de Nouka-Hiva.

TAHOUTOUP, c'est-à-dire *patron*. Nom que les habitants des îles Carolines donnent aux âmes des justes qui, étant parvenues au ciel, sont devenues des esprits bienfaisants. Chaque famille à son Tahoutoup, auquel on s'adresse dans le besoin; s'ils sont malades, s'ils entreprennent un voyage, s'ils vont à la pêche, s'ils travaillent à la culture des Terres, ils invoquent leur Tahoutoup, et lui font des présents qu'ils suspendent dans la maison de leurs chefs, soit par intérêt, pour obtenir une grâce, soit par reconnaissance d'une faveur reçue.

TAIGETES. Montagnes de la Laconie, où les femmes du pays allaient célébrer les orgies.

TAIGETES est aussi le nom que Virgile donne à une des *Pléiades*, filles d'Atlas. Elle fut aimée de Jupiter, qui la rendit mère d'Himière et de Lacédémon. Ce nom s'écrit ordinairement *Taygète.*

TAILGA. Lieu sacré ménagé auprès de quelques villages tartares en Sibérie. Ces endroits sont distingués par quatre poteaux de bouleau plantés en carré à une toise l'un de l'autre; c'est là qu'ils font leurs dévotions, une fois au moins chaque année. Ils tuent alors un cheval, l'écorchent et en mangent la chair auprès de Tailga, ensuite ils empaillent la peau, lui mettent dans la bouche une ou deux branches d'arbre garnies de leurs feuilles et placent ce simulacre de cheval sur le Tailga, qu'ils garnissent auparavant de traverses. Le Tailga et le cheval sont toujours tournés vers l'orient.

TAI-PAK. Génie des Coréens, qui le vénèrent comme l'arbitre du foyer domestique.

TAIRI. Dieu de la guerre dans les îles Sandwich, il avait, dans l'île d'Hawaï, un temple tellement sacré, que plusieurs insulaires furent brûlés sur une montagne voisine pour avoir seulement touché les pierres de l'édifice taboué. Il n'en reste plus aujourd'hui que des ruines. Ce dieu se retrouve dans la Nouvelle-Zélande et c'est à lui qu'on attribue le grondement du tonnerre.

TAIVADDOU. Chef des démons, dans l'opinion des Madécasses.

TAI-Y ou THAI-Y, Génie de la mythologie chinoise; son nom peut se traduire par *le grand germe* ou *le germe primordial.*

TAI-Y et mieux THAI-Y, la *grande unité* « C'est, dit l'écrivain chinois Se-ma-tsien, un des noms du Seigneur du ciel, auquel les empereurs sacrifiaient autrefois au Printemps et à l'Automne, avec un rite solennel hors des murs, à l'angle qui se trouvait entre l'orient et l'occident. » Aussi, Hoai-nan-tse enseigne-t-il que c'est la grande Unité qui a tout produit.

TAKAN MI MOSOU FI-NO MIKOTO. Un des esprits terrestres vénérés par les Japonais.

TAKCHAKA. Un des princes *Nagas*, ou serpents qui habitent les régions infernales, selon la mythologie des Hindous. Il était

fils de Kasyapa et de Kadrou, et il possédait, comme tous ses sujets, la faculté de prendre la forme humaine ou de garder celle du serpent.

D'après une tradition le roi Salihavana serait le fils ou même une incarnation du serpent *Takchaka*.

TAKE MIKA SOUTSI-NO KAMI. Dieu du tonnerre chez les Japonais. Il est fils de Feino-Faya-Fino-Kami. Il demeurait dans une caverne appelée Ama-no-Iwa.

TAKI. Dieu de la Nouvelle-Zélande, frère de Mawi et de Mawi-Potiki, avec lesquels il travailla à la création de la terre. On lui attribue spécialement la création du premier homme, dont il forma le corps avec de la boue. Après sa mort, il fut enlevé au ciel sur une toile d'araignée, et de son œil droit devint l'étoile Polaire du sud.

TA KIAO-WENTI-YO. C'est le nom d'un des huit grands enfers brûlants de Bouddhites de la Chine. Ils supposent que ceux qui s'y trouvent sont condamnés à être bouillis dans des chaudières, ou rôtis dans des fours.

TAKOUIN. Les mythologues arabes donnent ce nom à ces êtres imaginaires que d'autres ont appelés *parques*, *fées*, *sybylles*, etc. Le Kaherman-Namè dit que ces Takouin ont la forme humaine, sont douées d'une extrême beauté et ont des ailes, de sorte qu'elles sont à peu près telles que nous représentons les anges. Il est fait mention d'une d'entre elles, nommée Schamaï, qui, avec six de ses compagnes, avait la garde de Sagfagan, géant à quatre têtes, vaincu par Kaherman avec le secours des Takouin.

TALAFOULA. Dieu que les Formosans invoquent simultanément avec Tapaliape, avant de marcher au combat; ils lui offrent même des sacrifices en cette occasion.

TALASSION ou TALASSIUS, était un jeune Romain, non moins recommandable par sa valeur que par ses autres vertus. Lorsque les Romains enlevèrent les Sabines, quelques-uns d'entre le peuple, amis de Talassius, ayant trouvé une jeune Sabine, d'une beauté parfaite, la réservèrent pour le jeune Romain et la conduisirent chez lui en criant à ceux qui voulaient la leur ôter, C'est pour Talassius. Son mariage fut très heureux : il fut père d'une belle et nombreuse famille; en sorte qu'après sa mort, on souhaitait aux gens mariés, le bonheur de Talassius. Bientôt on en fit un dieu du mariage, que les Romains invoquèrent, comme les Grecs Hyménée. Plutarque rapporte une autre origine du mot Talassius. « Pourquoi, dit-il, chante-t-on dans les noces Talassius? Est-ce à cause de l'apprêt des laines, exprimé par ce mot Talassia; car quand on introduit la nouvelle épouse, on étend une toison; elle porte une quenouille et un fuseau, et elle borde de laine la porte de son mari? » τάλαρος ou τάλασος désigne une corbeille, dans laquelle on mettait les pelotons de laine.

TALAUS. Roi d'Argos et père d'Adraste, qui perdit la couronne et la vie par les artifices d'Amphiaraüs.

TALI. Petite figure de Ganésa, faite d'or ou d'autre métal, que les femmes mariées de l'Inde portent suspendues à leur cou en signe de leur état. C'est l'époux qui le passe au cou de son épouse dans la cérémonie du mariage.

TALI-AI-TOUBO. Un des principaux dieux de l'Archipel Tonga; il est le patron du hoa ou roi de Vavaou et de sa famille; il est aussi le dieu de la guerre. Il a quatre maisons ou temples dans l'île de Vavaou, deux dans celle de Lafouga, une à Haano, une autre à Vina et deux ou trois autres ailleurs. Il n'a de prêtre que le hou, qu'il inspire très-rarement. On l'invoque également en temps de paix pour le bien général de la nation et pour l'intérêt particulier du roi et de sa famille. Sa taille est si élevée qu'il s'étend depuis le haut du firmament jusqu'au centre de la terre.

TALISMAN. On appelle ainsi certaines figures gravées sur des pierres ou sur des métaux, auxquelles on attribue des vertus et des propriétés extraordinaires; quelquefois ce sont des caractères et des phrases intelligibles ou non, tracées simplement sur du papier, du parchemin.

On attribuait à la vertu et aux influences des talismans tous les prodiges qu'opérait Apollonius de Tyane; et quelques auteurs ont même avancé que ce magicien était l'inventeur des talismans; mais leur origine remonte bien plus avant dans l'antiquité. On croit que les Egyptiens en sont les inventeurs : ce qu'Hérodote semble insinuer au second livre de son histoire, lorsqu'il dit que ce peuple, ayant donné le premier leur nom aux douze dieux célestes, grava aussi des animaux sur des pierres. Les plus anciens talismans sont faits de plantes, de branches d'arbres ou de racines. Josèphe en attribue l'invention à Salomon. On mettait aussi des figures de grenouilles dans les talismans; et Pline témoigne que, si l'on en croit ceux qui cultivent cette prétendue science, les grenouilles doivent être estimées plus utiles à la vie que les lois.

On met au nombre des talismans des anciens le Palladium de Troie; les boucliers romains appelés Ancilles; les statues fatales de Constantinople, pour la conservation de cette ville, la statue de Memnon, en Egypte, qui se mouvait et rendait des oracles aussitôt que le soleil l'avait frappée; la statue de la déesse Fortune qu'avait Séjan, laquelle porta bonheur à tous ceux qui la possédèrent; la mouche d'airain et la sangsue d'or de Virgile qui empêchèrent les mouches d'entrer dans Naples, et firent mourir les sangsues d'un puits de cette ville; la figure d'une cigogne, qu'Apollon mit à Constantinople pour en chasser les animaux; la statue d'un chevalier, qui servait de préservatif à cette ville contre la peste; et la figure d'un serpent d'airain, qui empêchait tous les serpents d'entrer dans le même lieu.

Dans l'antiquité, l'usage des talismans était presque général. On rapporte que Milon de Crotone, fameux athlète, employait ces sortes de pierres, qu'il portait dans les combats, et à son exemple les athlètes avaient soin de s'en munir. Le même auteur ajoute qu'on se servait de l'hématite contre les embuches des barbares, et qu'elle produisait des effets salutaires dans les combats. Aussi les gens de guerre en Egypte, au rapport d'Elien, portaient des figures de scarabées pour fortifier leur courage.

Cette coutume existait chez les Romains, car la bulle d'or que portaient au cou les généraux et les consuls dans les cérémonies du triomphe, renfermait des talismans. On pendait de pareilles bulles au cou des enfants pour les défendre des génies malfaisants ou pour les préserver d'autres périls. Quelquefois elles se trouvaient sur la poitrine des enfants, comme un bouclier qui les défendait, parce qu'on y joignait aussi des talismans. Les guerriers avaient aussi des boucliers constellés.

Les talismans les plus accrédités étaient ceux de Samothrace, ou qui étaient fabriqués suivant les règles pratiquées dans les mystères de Samothrace. C'étaient des morceaux de métal sur lesquels on gravait certaines figures d'astres, et qu'on enchâssait communément dans des bagues. Il y en a cependant qui, par leur forme et leur grosseur, font voir qu'on les portait d'une autre manière.

Les magiciens de l'Inde ont une ample collection d'amulettes et de talismans, qu'ils débitent comme des préservatifs efficaces contre les sortiléges et les maléfices, et dont ils font, non sans lucre, un fort grand débit. Ce sont des grains de verre enchantés par des mantras, des espèces de racines, des feuilles de cuivre, sur lesquelles sont gravés des caractères inconnus, des mots baroques, des figures bizarres.

En fait de médecine, les Kayanos (habitants des montagnes auprès d'Aracan) ont recours à un talisman confié à la garde du prêtre : ce talisman est supposé le don d'une providence mystérieuse ou indéfinie, qui se manifeste par le tonnerre. Chaque fois que la foudre a frappé un arbre, les Kayanos courent en foule à ses racines et y creusent la terre avec soin, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé une substance minérale ou autre qu'ils jugent être le talisman cherché. Alors ils tuent un porc et une vache, qu'ils mangent en grande cérémonie pour célébrer le bienfait de l'orage.

Il n'y a peut-être pas de contrée où les connaissances talismaniques soient plus popularisées qu'en Chine. Dans toutes les boutiques et dans tous les vestibules se trouve un tableau imprimé en rouge, où sont tracées des figures et des lettres cabalistiques, servant d'amulettes, auxquelles les Chinois accordent une grande confiance, et qu'ils supposent favorables à toutes les classes de la société. On compte six *rangs* ou classes de talismans, et qui sont divisés en douze séries correspondantes à toutes les peines et à tous les malheurs.

On sait que dans le moyen âge la science du talisman était très en vogue; on l'avait organisée et on y ajoutait une foi robuste. Il est possible que dans notre siècle, on trouve encore des partisans de ces folies.

TALISSON. Nom des prêtres des faux dieux en Prusse et en Poméranie. Les talissons et les ligastons faisaient des espèces d'oraisons funèbres des morts dans leurs funérailles, et les louaient des larcins et des autres crimes qu'ils avaient commis pendant leur vie. Puis, regardant au ciel et criant qu'ils voyaient le mort voler en l'air à cheval, et revêtu d'armes brillantes et passer en l'autre monde avec une grande suite, ils abusaient les peuples. On ne sait si les talissons étaient la même chose que les ligastons, et si c'était deux noms différents que l'on donnait aux mêmes imposteurs ou si leurs fonctions ou leurs charges étaient distinguées.

TALONNIÈRES, *talaria*. Chaussure de Mercure, à laquelle il y avait des ailes.

TALPIUS. Fils d'Euritus.

TALTHYBIUS, était un héraut qu'Agamemnon avait amené avec lui au siége de Troie. Hérodote dit qu'il avait un temple ou une chapelle à Sparte : c'était apparemment sur son tombeau. Selon Pausanias, ce Talthybius fit éprouver sa colère aux Lacédémoniens et aux Athéniens, pour avoir violé le droit des gens en la personne des hérauts qui étaient venus demander aux Grecs terre et eau de la part du roi Darius. Le châtiment des Lacédémoniens fut général ; et parmi les Athéniens, Miltiade, fils de Cimon, eut sa maison rasée, pour avoir conseillé à ses concitoyens de faire périr ces hérauts lorsqu'ils vinrent à Athènes.

TALUS, qu'Ovide nomme *Perdix*, était fils de Perdix, sœur de Dédale. D'autres le nomment encore *Aculus* ou *Calus*. Il fit en peu de temps de si grands progrès dans les beaux arts, sous la conduite de son oncle, qu'il inventa, dit-on, plusieurs instruments utiles, tels que la scie, le tour, la roue dont se servent les potiers de terre, etc. Des inventions si utiles, donnèrent de la jalousie à Dédale; et de peur que sa réputation ne fût un jour obscurcie par celle de son neveu, il le fit périr secrètement. La fable dit qu'il le précipita du haut de la citadelle de Minerve, et que cette déesse, qui favorise les beaux arts, le reçut au milieu des airs, et le changea en perdrix. Voilà pourquoi, dit Ovide, la perdrix n'ose s'élever dans son vol, et qu'elle va toujours près de terre, où elle fait son nid; c'est que son ancienne chute lui fait toujours craindre les lieux hauts.

TALUS. Géant de l'île de Crète, qui descendait des géants issus du chêne ou des entrailles du rocher. Il était d'airain et invulnérable, excepté au-dessus de la cheville du pied. Ce monstre s'opposa au débarquement des Argonautes, en lançant dans la baie des rocs couronnés de forêts, pour [illegible]

en défendre l'entrée. Apollonius le fait gardien de l'île, dont il faisait le tour trois fois chaque année. Médée, par ses enchantements, lui fit rompre une veine au-dessus de la cheville, pendant qu'il errait sur le rivage, et lui donna la mort.

TAMA. Un des dieux inférieurs adorés autrefois dans l'île de Taïti.

TAMADERE. Champ, situé dans le plus bel endroit de l'île de Chypre. Les habitants l'avaient consacré à Vénus, et réuni au domaine de son temple. Au milieu était un arbre, dont les feuilles et les fruits étaient d'or. C'est là que Vénus cueillit les trois pommes, qu'elle donna à Hippomène pour vaincre Atalante.

TAMAGISANGÆ. Un des principaux dieux de l île Formose. Il demeure au sud; et Tékarokpada, sa femme, habite à l'orient. Quand il tonne, les Formosans disent que la déesse gronde son mari, parce qu'il prive la terre de pluies; ses reproches sont efficaces, car soudain le mari complaisant épanche les eaux contenues dans les nuées. Tamagisangæ est le dieu des hommes, c'est à lui que ceux-ci s'adressent pour acquérir et conserver les agréments extérieurs. Les femmes rendent leurs hommages à la déesse Tékarokpada.

TAMA-POUAA. Mauvais génie de la mythologie des îles Sandwich; c'était un monstre gigantesque, moitié homme et moitié cochon. Cette affreuse difformité ne l'empêcha pas de faire sa cour à la déesse des volcans. Il vint exprès d'Oaou à Hawaï, pénétra dans le palais de Pélé, et lui proposa de l'agréer pour époux, mais la déesse lui répondit avec colère, et lui adressa entre autres l'épithète injurieuse de fils de cochon. Irrité de son refus et de ses outrages, Tama-Pouaa se précipita sur Pélé, et ayant appelé à son aide les eaux de l'Océan, il parvint à éteindre le volcan. Mais les frères et les sœurs de Pélé étant accourus à son secours, burent les flots débordés, et, rassemblant tous leurs feux, sortirent en bouillonnant du cratère, contraignirent leur redoutable ennemi à fuir, lui lancèrent des quartiers de rochers, et le noyèrent dans la mer où il avait été chercher un refuge.

TAMARAKA. Fétiche de certaines peuplades du Brésil.

TAMBIRAN et TAMBOURAN. Noms par lesquels les Tamouls et les Malabars désignent la divinité suprême.

TAMBOUR MAGIQUE ou RUNIQUE. Le principal instrument employé naguère par les Lapons dans les divinations. Il était fait d'un tronc creusé de pin ou de bouleau. Il fallait que l'arbre eût poussé dans un lieu déterminé, et fût tourné suivant la direction du cours du soleil; c'est-à-dire, que la souche et les branches mêmes les plus petites fussent tellement courbées, que toutes ces courbures, prenant dès le bas, montassent en s'élevant jusqu'au sommet, et inclinées de droite à gauche. Cet instrument était d'une seule pièce, et couvert d'une peau tendue, sur laquelle on dessinait en rouge une multitude de figures runiques ou hiéroglyphiques. En même temps on mettait sur le tambour un gros anneau de cuivre, garni d'autres plus petits et de chaînettes. En battant le tambour, cette liasse d'anneaux se plaçait sur les différentes figures, et servait par là à tirer les pronostications.

TAMERANI. Nom du Créateur de toutes choses, suivant quelques Indiens. Ils disent qu'il s'est démis du gouvernement du monde, afin de vivre en repos, et que c'est le démon qui le régit suivant ses caprices.

TAMIRAS était de Cilicie, et fort savant dans l'art des aruspices. On eut recours à lui pour le rétablissement du temple que Cinyras avait consacré à Vénus dans Paphos. On avait même réglé que les descendants de Cinyras et ceux de Tamiras présideraient ensemble aux cérémonies; mais les descendants de Tamiras abandonnèrent bientôt leur part à la famille royale, qui resta seule en possession du sacerdoce. Hésychius fait cependant mention de certains prêtres de l'île de Chypre, nommés *Tamiradæ*.

TAMISRA. Le premier des vingt-et-un *naraka* ou demeures infernales, selon les Hindous. Ce nom signifie *lieux ténébreux*.

TAMMONDEN. Un des quatre grands dieux du trente-troisième ciel, suivant les Japonais.

TAMOI. Dieu adoré par les Guarayos, peuplade de la Bolivie, en Amérique. Son nom signifie le *grand-père*. Ces sauvages lui rendent leurs hommages avec simplicité de cœur, et sont persuadés qu'il les récompense de leurs vertus en leur envoyant d'abondantes récoltes.

TAMOU. L'enfer définitif des Mongols, plus redoutable que celui appelé Birid. C'est le lieu des longues et innombrables souffrances, le repaire des damnés. Seize ou dix-huit prisons en composent la symétrie. Leur forme est quadrilatérale, des murailles de fer les environnent : des gardiens spéciaux y résident, chargés du double emploi de geôliers et de bourreaux; ils sont horribles à voir avec leurs têtes de chèvres, de serpents, de lions et de licornes. La moitié de cet empire souterrain est destinée aux tortures par le froid; l'autre aux supplices du feu.

Toutefois les châtiments de la vie future ne sont pas un triste privilége de la race humaine. Toutes les créatures vivantes, depuis l'insecte jusqu'au crocodile, sont exposées à de sévères punitions après leur mort, lorsqu'elles ont fait le mal. Les animaux domestiques expieront leurs crimes en gémissant sous des fardeaux.

TAMOUSSI-CABOU, c'est-à-dire, *le vieillard du ciel*, expression par laquelle la divinité suprême est désignée par les Galibis et par d'autres tribus de la Guyane.

TAMUZUS ou TAMMEZUS, était un des Syriens, qu'on croit être le même qu'*Adonis*.

TAMYRIS. Poëte et musicien célèbre en Grèce. Platon a feint, d'après les principes de la métempsychose, que son âme était passée dans le corps d'un rossignol.

TAN. Armoire dans laquelle les Chinois

déposent les tablettes de leurs ancêtres, dans les temples ou oratoires qui leur sont consacrés.

Ils connaissent aussi le nom de [illegible] aux empereurs sur lesquelles ils offraient des sacrifices au Chang-ti, ou empereur du ciel.

TANAGRA. Fille d'Éole, ou, selon d'autres, de l'Asope, qui donna son nom à la ville de Tanagre en Béotie : elle eut une vie si longue, que ses voisins ne la nommaient plus que Graea, c'est-à-dire, la vieille, nom qui passa à la ville ; car Homère dans son dénombrement [illegible] d'autre. On voyait à *Tanagre* le tombeau d'Orion, et le mont Cérycius, où l'on disait que Mercure avait pris naissance. Les Tanagréens passaient pour les plus religieux peuples de la Grèce, en ce qu'ils avaient bâti leurs temples dans un lieu séparé du commerce des hommes, où il n'y avait point de maisons, et où l'on n'allait que pour adorer les dieux.

TANAIDE, TANAIS. Surnom de *Vénus*. Clément d'Alexandrie dit, qu'Artaxercès, roi de Perse, fils de Darius, fut le premier qui érigea à Babylone, à Suse et à Ecbatane, la statue de Vénus de Tauride, et qui apprit par son exemple aux Perses, aux Bactriens, et aux peuples de Damas et de Sardes, qu'il fallait l'honorer comme déesse. Cette Vénus était particulièrement honorée chez les Arméniens, dans une contrée appelée *Tanaitis*, près du fleuve Cyrus, selon Dion Cassius, d'où la déesse avait pris son nom, et d'où son culte avait pu passer chez les Perses. C'était la divinité tutélaire des esclaves de l'un et de l'autre sexe. Les personnes mêmes de condition libre, consacraient leurs filles à cette déesse ; et en vertu de cette prétendue consécration, les filles étaient autorisées, par la loi, à se prostituer au premier venu jusqu'à leur mariage, sans qu'une conduite aussi extraordinaire, éloignât d'elles les prétendants.

TANE. Un des anciens dieux des îles Hawaï, et de l'île de Taïti.

TANE-HÉTIRI. Dieu du tonnerre, dans l'archipel d'Hawaï ; son nom signifie *le tonnerre mâle*. Il passait pour être venu de Taïti.

TANE TE MADOUA. Un des dieux principaux des Taïtiens ; son nom signifie *l'homme* ou *le père* ; il formait avec Oro, le fils, et Taaroa, l'esprit ou l'oiseau, une sorte de Trinité qu'on invoquait dans les circonstances importantes. Les insulaires avaient pour eux tant de respect qu'ils n'estimaient pas qu'il convînt de les importuner, à moins de tempêtes, de dévastations, de calamités publiques ou d'une maladie du roi.

TANEWA. Dieu de la mer dans la Nouvelle-Zélande. Les insulaires ont de lui une extrême frayeur. Ils ne doivent point garder de vivres cuits dans leurs pirogues de guerre ; il leur est défendu de manger ou de cracher tant qu'elles sont dans les flots, ainsi que de fumer leur pipe ; privations qui témoignent de leur profond respect. Quelquefois on offre à Tanéwa des sacrifices humains.

TANFANA. Déesse qui, chez les Germains, présidait à la divination par les baguettes. Quelques écrivains prétendent que Tanfane est le nom d'un temple plutôt que d'une divinité.

TANGALOA. Dieu des inventions et des arts dans l'archipel Tonga. C'est lui qui créa la terre en péchant à la ligne, la couvrit de plantes et d'animaux, et forma le genre humain.

TANGARA. Un des trois dieux invisibles des [illegible]. Les deux autres sont *Artogon* et *[illegible]*.

TANGHIN. Épreuve en usage chez les Malgaches, à laquelle on a recours dans les cas [illegible] ; elle tire son nom d'un poison végétal très-actif, extrait de la noix du tanghin, et qu'on administre à ceux qui sont accusés d'un crime ou de s'être adonnés à la sorcellerie. Presque toujours cette épreuve se termine par la mort violente de l'accusé. Aucun prévenu n'est dispensé de subir l'épreuve du tanghin, quels que soient d'ailleurs son âge, son sexe, sa fortune et son rang : le plus léger soupçon motive l'application de cette terrible formalité.

Lorsqu'il y a doute dans les procès civils, le juge éclaire sa conscience en faisant administrer le tanghin à un chien ou à une poule du défenseur.

TANGRI ou TENGRI, nom de Dieu, en turc et dans la plupart des langues tartares.

TANIRI. Un des dieux adorés par les habitants des îles Gambier, dans l'Océanie.

TANIWA. Dieu de la Nouvelle-Zélande, qui punit sévèrement les infracteurs du Tabou. L'imagination effrayée des insulaires le place en mille endroits, où il guette les infracteurs pour les dévorer. C'est sans doute le même que *Tanéwa*.

TAN-KOUANG. Divinité des Chinois ; c'est le génie de la pluie.

TANO. Dieu des Taïtiens ; c'est celui auquel ils adressaient le plus souvent leurs prières, parce que, suivant leur croyance, c'était celui qui prenait une plus grande part aux affaires des humains.

TANTALE était fils de Jupiter et de la nymphe Pluto. Quelques-uns le font naître de Tmolus et de Pluto, fille de Théoclymène. Il régnait dans la Phrygie, et les confins de son empire touchaient à celui de Tros, roi de Troie. Lorsque Jupiter eut enlevé Ganimède, Tros, père de Ganimède attribua cet enlèvement à Tantale, et lui déclara une guerre qui obligea enfin Pélops, fils et successeur de Tantale, de se retirer dans la Grèce, où lui et ses enfants firent des établissements considérables. Les anciennes querelles des Phrygiens, avec les descendants de Tantale, se renouvelèrent lorsque

ris enleva Hélène ; et il est remarquable e cet enlèvement outrageait en particur les descendants de Tantale.

Tout le monde sait que ce prince est au mbre des fameux scélérats qui sont punis is le tartare fabuleux ; mais les anciens sont d'accord ni sur son crime, ni sur genre de son supplice. Les uns disent 'il avait indiqué au fleuve Asope le lieu Jupiter avait caché Egine, fille de ce uve, quand il l'enleva. Les autres ont tendu qu'il avait volé un chien que Juer lui avait donné en garde, et à qui celle temple de ce dieu, en Crète, avait été fiée. Quand Jupiter lui demanda ce 'était devenu le chien, il répondit qu'il n savait rien. Il eut pour complice de ce me, un nommé Pandare, citoyen de Milet. ivant d'autres, ayant été admis à la table s dieux, quoique mortel, de retour sur la re, il eut l'indiscrétion de révéler leurs crets. Ils ajoutent qu'il alla jusqu'à voler nectar et de l'ambroisie, pour en faire oûter à ses amis.

Le plus grand nombre prétend que Tanle invita un jour tous les dieux à manger ez lui : ils lui firent l'honneur de s'y rene ; et pour éprouver, s'ils étaient vraiment eux, et s'ils connaissaient les choses seètes, il égorgea Pélops, son fils, en fit cuire s membres et les servit sur la table. Les eux connurent son crime et s'abstinrent en manger, à l'exception de Cérès, qui disaite par la douleur que lui causait l'enlèement de sa fille, en mangea une épaule ns y prendre garde. *Voy.* PELOPS.

Pindare, dans une ode faite exprès pour tablir l'honneur de Tantale, assure que si n fils disparut le jour de ce repas, c'est ue Neptune l'avait enlevé pour en faire son chanson ; que les dieux, pour rendre à antale politesse pour politesse, l'admirent leur table ; que cet honneur lui fit perdre a raison, et qu'il voulut en porter sur la erre une preuve certaine, en donnant aux ommes les aliments célestes, le nectar et 'ambroisie qu'il avait volés. Ce crime méita le châtiment qu'il subit. Mais quel est e châtiment ? Si l'on en croit les uns, il est dans les enfers au-dessous d'un rocher énorme, suspendu, et toujours prêt à l'écraser par sa chute. La crainte continuelle où l est de cette chute, qui le menace sans cesse, fait son supplice.

TAN-VIEN-SON-THAN. Esprit vénéré dans le Tonquin, ainsi appelé d'un temple nommé *Tan-vien*, qui lui fut érigé, l'an 1170 de notre ère, par le roi Chinh-lao, dans la province occidentale.

TAO. La raison éternelle et primordiale, selon les Chinois.

TAO-PI. Magiciens chinois qui se vantent d'avoir la puissance de chasser les démons. Si un Chinois vient à éprouver quelque revers, ou s'il tombe malade, il l'attribue aussitôt à la malice des Koueï, et mande les Tao-pi pour leur donner la chasse.

TAOURA. Prêtres des idoles dans les îles Gambier. Ils prient les idoles en s'accroupissant devant elles, et leur offrent des aliments et d'autres objets. Devant la porte de chaque Taoura il y a toujours une table dressée, appelée la table des dieux.

TAOUTOU. Dieu particulier de Borabora, une des îles des Amis.

TAPALIAPE. Une des deux divinités que les Formosans invoquent avant de marcher au combat.

TAPANA, c'est-à-dire *séjour de douleur*. Le dixième des vingt et un enfers des Hindous brahmanistes. Chez les bouddhistes de la Birmanie, le Tapana est le huitième des grands enfers. Il y souffle un vent impétueux qui précipite les damnés du haut d'une montagne, et les fait tomber sur des lames de fer incandescentes.

TAPILTZIN. Nom des prêtres ou sacrificateurs mexicains.

TAPIO. Dieu des anciens Finnois ; il présidait au bêtes fauves et aux équipages de chasse.

TAPIOTAR. Déesse finnoise, épouse de Tapio, et souveraine de la sombre contrée de Tapiola.

TAPOHA-I-TAHI-ORA. Divinité adorée dans l'île d'Havaï ; son nom signifie *l'illusion dans le lieu de la vie*.

TARA. Déesse hindoue ; son nom signifie *étoile* ; c'est l'épouse de Vrihaspati, régent de la planète de Jupiter ; elle fut enlevée par Taradhipa ou Tchandra (le dieu Lunus). — Dans le système des bouddhistes du Népâl, Tarâ est donnée comme l'épouse d'Amogha-Siddhâ, l'un des Dhyani-Bouddhas.

TARAKA. Ce nom se présente, dans différentes légendes, comme celui d'un chef ennemi des dieux, et soulevant contre eux toute la puissance des génies du mal. Dans l'histoire de Rama, c'est une femme, fille du Yakcha Soukétou et épouse du Daitya Sounda. Elle fut métamorphosée en Rakchasi, après la mort de son mari, par une imprécation du sage Agastya.

TARANIS. Nom que les Gaulois donnaient à *Jupiter*, et sous lequel ils lui immolaient des victimes humaines. Taranis répondait au *Jupiter* Tonnant des Romains ; mais ce dieu n'était pas, chez ces peuples, le souverain des dieux ; il n'était placé qu'après Esus, le dieu de la guerre, et la grande divinité des Gaulois. On lui immolait des victimes humaines.

TARANUCNUS. Dieu adoré chez les Suèves et dans l'Illyrie. Son nom n'est connu que par des inscriptions, où on lit : *Deo Taranucno* ; c'était peut-être le même que *Taranis*.

TARAS. Fils de Neptune, passe pour le fondateur des Tarentins, qui le mettaient sur leurs médailles sous la forme d'un dieu marin, monté sur un dauphin comme sur un cheval, et tenant ordinairement le trident de son père, ou la massue d'Hercule, symbole de la force, ou une chouette, pour désigner Minerve, protectrice des Tarentins, ou une corne d'abondance, pour signifier la bonté du pays où il avait bâti Tarente, ou enfin avec un vase à deux anses et une grappe de

raisins, avec le thyrse de Bacchus, symboles de l'abondance du vin chez les Tarentins.

TARAXIPPOS. Génie qui effrayait les chevaux, ainsi que l'indique son nom grec. Pausanias raconte en effet que quand les chevaux venaient à passer devant son autel, ils étaient saisis inopinément d'une frayeur telle que, n'obéissant plus ni à la voix, ni à la main de celui qui les conduisait, ils renversaient souvent et le char et l'écuyer. Aussi lui offrait-on des sacrifices pour l'avoir favorable. Cet autel était élevé près de la borne du stade d'Olympie; par la suite, on la surmonta de la statue du génie. On disait Taraxippos fils de Neptune Hippius. d'autres le confondaient avec ce dieu lui-même; d'autres enfin, prétendaient qu'un habile écuyer, originaire de la contrée, avait eu sa sépulture sous cet autel. Taraxippos était encore honoré dans l'isthme de Corinthe. C'est là que se trouvait son tombeau, et on le croyait le même que *Glaucus*, fils de Sisyphe, qui fut foulé aux pieds de ses chevaux dans les jeux funèbres qu'Acaste fit célébrer en l'honneur de son père.

Un autre Taraxippos était une grosse pierre rougeâtre, placée au détour de l'hippodrome des jeux néméens. Son éclat épouvantait les chevaux comme si elle avait lancé des flammes. Stace rejette cet effet sur Apollon ou le Soleil.

TARDIPES. Surnom donné à *Vulcain*, parce qu'il était boiteux.

TARIK. Un des six *Darvands* ou mauvais génies créés par Ahriman. Tarik est spécialement opposé à Ardibehescht, le génie qui répand le feu de la vie.

TARKCHA et TARKCHYA. Un des noms de *Garouda*, oiseau divin qui dévore les serpents et sert de monture à Vichnou.

TARMAND. Un des mauvais génies créés par Ahriman; on l'appelle encore *Naong*, *celui qui anéantit*.

TAROA-TAI-HETOUNOU. Le grand dieu des Taïtiens. C'est de son union avec Tepapa que sont sortis tous les êtres. Ce dieu fait sa résidence dans le soleil, qu'il a créé; et il passait pour être l'auteur des tremblements de terre.

TARPEIA. Ce fut l'une des quatre premières vestales que Numa Pompilius institua pour le culte de Vesta, selon Plutarque. Il ne faut pas la confondre avec cette fille de même nom qui livra aux Sabins le Capitole, dont son père était gouverneur, à condition qu'ils lui feraient présent de leurs bracelets; mais, au lieu des bracelets, ils lui jetèrent leurs boucliers à la tête et la tuèrent.

TARPEIEN. *Jupiter* porte quelquefois ce surnom, à cause du temple qu'il avait sur le mont *Tarpéien*, depuis appelé *Capitole*, ou à cause des jeux tarpéiens célébrés en l'honneur de Jupiter.

TARPEIENNE (LA ROCHE). Elle était dans l'ancienne Rome d'une fort grande hauteur. Selon les lois des XII tables, on précipitait de son sommet ceux qui étaient coupables de certains crimes. C'était sur cette roche que le Capitole était bâti. Elle avait pris son nom d'une fille nommée *Tarpeia*, qui livra aux Sabins le Capitole. Les jeux *tarpéiens* étaient des jeux institués à Rome par Romulus en l'honneur de Jupiter *Férétrius*. On les appelait aussi jeux *capitolins*.

TARSOS. Surnom donné à *Jupiter*, parce qu'il était spécialement honoré à *Tarse*, ville de Cilicie.

TARTARE. C'était, dans les enfers, la prison des impies et des scélérats dont les crimes ne pouvaient s'expier; prison d'une telle profondeur, dit Homère, qu'elle est aussi éloignée des enfers que les enfers le sont du ciel. Virgile en donne une autre idée. Le Tartare est une vaste prison dans les enfers, qui est fortifiée de trois enceintes de murailles et entourée du Phlégéton; une haute tour en défend l'entrée, les portes en sont aussi dures que le *diamant*; tous les efforts des mortels et toute la puissance des dieux ne pourraient les briser. Tisiphone veille toujours à la porte et empêche que personne n'en sorte, tandis que Rhadamanthe y livre les criminels aux Furies.

C'était l'opinion commune qu'il n'y avait point de retour ni de grâce à espérer pour ceux qui étaient une fois précipités dans le Tartare. Ce n'était pas le sentiment de Platon, qui parle en ces termes : « Ceux qui ont commis de grands crimes, mais qui ne sont pas sans remède, comme ceux qui sont coupables d'homicide, mais qui en ont eu ensuite du regret, ceux-là sont nécessairement précipités dans le Tartare, et après qu'ils y ont passé une année, un flot les en retire. Alors ils passent par le Cocyte ou le Périphlégéthon et de là au lac Achérusia, où ils appellent par leur nom ceux qu'ils ont tués et les supplient instamment de souffrir qu'ils sortent de ce lac et de leur faire la grâce de les admettre en leur compagnie. S'ils peuvent obtenir cela d'eux, ils sont d'abord délivrés de leurs maux; sinon, ils sont de nouveau rejetés dans le Tartare, et ensuite reviennent aux fleuves comme auparavant et souffrent toujours jusqu'à ce qu'ils puissent fléchir ceux qu'ils ont offensés. C'est la peine établie par les juges. »

Le Tartare a été personnifié par les poëtes : de son mariage avec la Terre il eut Typhon, selon Hésiode, et les géants, selon [illegible].

TARVOS-TRIGARANUS, c'est-à-dire *taureau à trois grues*. Divinité des Gaulois. Ce taureau était d'airain et placé au milieu d'un lac qui portait son nom. Quand les Gaulois avaient des procès, ils venaient près de ce lac, et chacune des parties adverses jetait des gâteaux sur une même planche. Les grues venaient dévorer les gâteaux de l'une et disperser ceux des autres. Les Gaulois prenaient cela pour un arrêt, et ceux dont les gâteaux se trouvaient [illegible] gagnaient leur cause.

TASCHTER. Un des [illegible] de la mythologie des Perses. [illegible] la garde de Mercure, il préside [illegible] région orientale du ciel. Il est [illegible] proche, du mot [illegible] l'appelle quelquefois *Tir*.

TASIBIS. Nom d'un dieu des *Tasibes*, peuple qui demeurait sur les revers du mont Taurus. Eusèbe le nomme *Tosibis*, et Plutarque *Trosobius*.

TASSANIS. Les *Furies* de la mythologie des Slaves; c'étaient elles qui exécutaient les arrêts redoutables de Nia, roi des demeures infernales.

TATA-GATAH. Un des noms du *Bouddha Chakia-Mouny*. Il signifie *le bien venu*, celui qui ne doit plus être assujetti à de nouvelles naissances. Tous les Bouddhas ont droit au titre de *Tathâ-Gatah*. Dans la révolution complète des mondes, il paraît régulièrement mille Bouddhas.

TATOUSIO. Dieu des Magnacicas, peuplade du Paraguay. Il garde nuit et jour un pont de bois jeté sur un grand fleuve où se rendent les âmes au sortir du corps. Ce dieu les purifie avant de les laisser passer pour aller en paradis; et, si l'âme fait la moindre résistance, il la précipite dans le fleuve.

TATS. Dragon symbolique ou mythologique que les Japonais supposent résider au fond de la mer. Il n'a que trois griffes à chaque pied, tandis que celui des Chinois en a cinq. — Le *Tats Maki* est un autre dragon qui occasionne les trombes toutes les fois qu'il sort de l'eau pour se promener dans l'air.

TA TSIKARA O-NO KAMI, c'est-à-dire *le dieu fort, à la main puissante*. Un des anciens esprits du Japon. Il a un temple dans la province de Sinano.

TAULAI. Nom d'une divinité suprême dans les îles Moluques. Il avait pour lieutenant Lanthila, chef des esprits appelés *Nitos*.

TAURAKI. Dieu des Néo-Zélandais. Ces peuples le regardent comme le souverain des éléments; ils attribuent à son courroux les orages et les tempêtes.

TAUREAU. Le taureau était honoré comme une divinité chez quelques peuples, et d'autres en faisaient la victime principale des sacrifices.

Dans la mythologie du Nord, le cocher Thor, le dieu ou le génie dont le char est conduit par deux boucs, va sur les bords de la mer, met une tête de bœuf à sa ligne et pêche le serpent. C'est Thor qui tient la foudre et triomphe des géants; enfin, il a tous les caractères de l'Ægiochus des Grecs.

Un des principes fondamentaux de la théologie des Perses est la création du premier taureau, dont le genre humain, les animaux et les végétaux sont sortis. Effectivement il est toujours question, dans leur théogonie et dans toutes leurs prières, de ce premier taureau, placé dans un lieu élevé, et fécondant la Lune.

Le taureau Aboudal joue un rôle important dans la cosmogonie persane; il naquit sans père et sans mère simultanément avec Kayoumors, le premier homme, mais il était sans mouvement et sans parole, tandis que l'homme avait la faculté de se mouvoir et de parler. Le taureau fut mis à mort par Ahriman, et son âme consentit, à la sollicitation d'Ormuzd, à prendre soin des créatures qui étaient dans le monde, en attendant que le Ferouer de Zoroastre leur apprît à se préserver du mal. De la semence du taureau, purifiée par la lumière de la lune, naquirent les plantes et les arbres, tandis que celle du premier homme donna naissance à un arbre représentant un homme et une femme unis, qui se divisèrent et devinrent Meschia et Meschiané.

C'est lui que les Perses invoquent dans leurs prières, comme étant le taureau sacré qui fait croître l'herbe verte, et de qui découle les semences de la fécondité dont la lune est dépositaire; enfin, c'est lui que nous retrouvons dans le triomphe de Mithra. La mort de ce même taureau est accompagnée de la chute de l'homme dans la cosmogonie des Perses.

Il ne faut pas confondre ce taureau primordial avec celui que l'on trouve quelquefois réuni à la figure de Mithra, dans les compositions romaines. On représente celui-ci sous la forme d'un jeune homme d'une belle figure, coiffé du bonnet phrygien, un genou appuyé sur un taureau renversé, auquel il plonge un poignard dans le cou. C'est, dit-on, un symbole de la force du soleil lorsqu'il entre dans le signe du taureau.

On trouve le culte du taureau jusqu'aux extrémités de l'Orient. Il est honoré dans l'Inde, et par la propre excellence qu'on lui attribue, et comme personnification de Nandi, ministre du dieu Siva. C'est une des grandes divinités du Japon, dit l'auteur des cérémonies religieuses. Les bonzes y représentent le chaos sous l'emblème d'un œuf, qu'un taureau brise avec ses cornes, d'où il fait sortir le monde. Ce taureau a sa pagode à Méaco; il est posé sur un autel large et carré, qui est d'or massif: il porte un riche collier, et heurte de ses cornes un œuf qu'il tient avec ses deux pieds. Le taureau est posé sur un rocher, et l'œuf est au milieu d'une eau retenue dans une crevasse de la roche. Avant les temps, disent les bonzes, le monde entier était renfermé dans cet œuf, qui nageait sur la superficie des eaux. La lune, par la force de sa lumière et par la force de son influence, tira des eaux une matière terrestre, qui durcit et se convertit insensiblement en rocher; et ce fut près de cette masse dure que l'œuf s'arrêta. Le taureau s'approcha de cet œuf le rompit à coups de cornes, et de sa coque sortit le monde. Le souffle du taureau produisit l'homme. Ne semble-t-il pas entendre ici Virgile, qui, consacrant les traditions des anciens Toscans dans son poëme sur l'agriculture, chante à l'autre extrémité du globe le développement de la nature, sous le même signe du taureau, sous lequel autrefois commençait l'année équinoxiale? *Candidus auratis*, etc.

Ne retrouve-t-on pas également ici le Bacchus des Grecs, génie élevé par les Hyades, peint lui-même avec des pieds et des cornes de taureau, celui que les femmes Eléennes appelaient *taureau saint*, et auprès duquel

on plaçait l'œuf orphique, symbole de l'univers et du dieu qui produit tout ?

Neptune, irrité contre les Grecs suscita autour de Marathon un taureau qui jetait le feu par les narines, faisait de grands dégâts et tuait beaucoup de monde. Hercule, envoyé par Euristhée pour le prendre, le dompta et le lui amena ; mais, comme il était consacré aux dieux, il le lâcha. Le taureau était immolé principalement à Jupiter, à Mars, à Apollon, à Minerve, à Cérès, à Vénus, aux Lares. On choisissait des taureaux noirs pour Neptune, Pluton et les dieux infernaux. Avant de les immoler, on les ornait de différentes manières ; ils avaient sur le milieu du corps, une grande bande d'étoffe, ornée de fleurs, qui pendait des deux côtés, et leurs cornes étaient accompagnées de festons. Le taureau qu'on sacrifiait à Apollon avait ordinairement les cornes dorées.

[J]ason, pour avoir la toison d'or à Colchos, devait mettre sous le joug deux taureaux, présent de Vulcain, qui avaient les pieds et les cornes d'airain, et qui vomissaient des tourbillons de feu et de flammes. Jason, par le secours des enchantements de Médée, sut les apprivoiser, et les attacha même à la *charrue*.

TAUREIA, Ταύρεια. Fêtes chez les Grecs, en l'honneur de Neptune, d'où la ville de Cysique a pu donner le nom de Ταυρεών au mois où elle célébrait cette fête. Elle était solennelle et composée de trois colléges de prêtresses, et les sacrifices consistaient dans l'immolation de taureaux noirs. On raconte qu'une de ces prêtresses fit présent d'une somme de sept mille statères pour la dépense d'une seule solennité ; ce qu'on peut évaluer à une somme de vingt mille trois cents livres de notre monnaie.

TAUREUS et TAURICEPS. Surnoms donnés à *Neptune*, à cause du bruit des flots de la mer, qui imite les mugissements du taureau.

TAURICORNE. Surnom qu'on donnait à *Bacchus*, parce qu'on le représente quelquefois avec une corne de taureau à la main ; cette corne était proprement un vase à boire, qui avait la forme d'une corne de taureau. C'est en effet le symbole le plus convenable à Bacchus.

TAURILIES. Jeux religieux célébrés chez les Romains pour apaiser le courroux des divinités infernales, et ainsi appelées parce qu'on immolait une vache stérile, *taura* ; mais Festus croit, avec plus de raison, que ces jeux furent appelés *taurilia* parce qu'on sacrifiait un *taureau*, dont la chair était distribuée au peuple. Il y avait chez les Romains trois sortes de jeux en l'honneur des divinités infernales ; savoir, les jeux *tauriliens*, les compitaux et les térentins. Les premiers étaient célébrés rarement, et toujours hors de Rome, dans le cirque flaminien, de crainte d'évoquer dans la ville les dieux des enfers. Les seconds se solennisaient dans les carrefours, en l'honneur des dieux Lares, et les derniers se faisaient dans le champ de Mars, de cent ans en cent ans, à la gloire de Pluton et de Proserpine.

TAURIONE. Surnom de *Diane*, suivant Suidas, soit parce qu'elle était honorée en Tauride, ou parce qu'on la supposait protectrice des troupeaux, ou parce qu'on la représentait sur un char attelé de taureaux.

TAURIQUE. Epithète de *Diane*, adorée dans la Chersonèse taurique, et dont la statue fut enlevée par Oreste et Iphigénie. Le sang humain arrosait ses autels, et cette barbare coutume était passée chez tous les peuples qui se croyaient possesseurs de sa statue. Ces sacrifices s'appelaient *tauriques*.

TAUROBOLE. Sacrifice d'expiation que les païens inventèrent dans les premiers siècles de l'ère vulgaire. Le poëte Prudence (Περὶ στεφάνων) nous a donné en vers [illegible] l'explication des tauroboles. Comme c'est une cérémonie des plus bizarres et des plus singulières du paganisme, il est à propos de la faire connaître. Fontenelle (*Hist. des oracles*, I. [illegible] c. 5) l'a décrite d'après le poëte latin. On creusait une fosse assez profonde, où celui pour qui devait se faire la cérémonie descendait avec des bandelettes sacrées à la tête, avec une couronne, enfin avec un équipage tout mystérieux. On mettait sur la fosse un couvercle de bois, percé de quantité de trous. On amenait sur ce couvercle un taureau couronné de fleurs, et ayant les cornes et le front ornés de petites lames d'or. On l'égorgeait avec un couteau sacré ; son sang coulait par ces trous dans la fosse, et celui qui y était le recevait avec beaucoup de respect ; il y présentait son front, ses joues, ses bras, ses épaules, enfin toutes les parties de son corps, et s'efforçait de n'en laisser pas une goutte ailleurs que sur lui. Ensuite il sortait de là hideux à voir, tout souillé de ce sang, ses cheveux, sa barbe, ses habits tout dégouttants ; mais aussi il était purgé de tous ses crimes, et régénéré pour l'éternité ; car il paraît positivement, par les inscriptions, que ce sacrifice était pour ceux qui le recevaient une régénération mystique et éternelle. Les femmes recevaient cette régénération aussi bien que les hommes. On y associait qui l'on voulait ; des villes entières la recevaient même par députés. Quelquefois on offrait ce sacrifice pour le salut des empereurs. Des provinces, pour faire leur cour, envoyaient un homme se barbouiller en leur nom de sang de taureau, pour obtenir à l'empereur une longue et heureuse vie.

On trouva, en 1705, sur la montagne de Fourvière, à Lyon, une inscription d'un taurobole qui fut célébré sous l'empereur Antonin le Pieux, l'an 160 de Jésus-Christ. Elle nous apprend qu'il se fit par l'ordre de la mère des dieux, Idéenne, pour la santé de l'empereur et de ses enfants, et pour l'état de la colonie de Lyon. A Lectoure, en Gascogne, on a découvert un grand nombre d'inscriptions *tauroboliques*, qui sont presque toutes composées pour le salut de l'empereur Gordien le Pieux [illegible] que l'on puisse trouver [illegible] faisaient prendre aux habitants [illegible]

un intérêt si vif à la santé de cet empereur. Lorsque le sacrifice était achevé, on consacrait les cornes du taureau immolé, que l'on appelait *vires tauri*.

Quelques philologues ont écrit que les taurobоles avaient pour but principal la consécration du grand prêtre de Cybèle et de ses autres prêtres. Mais on en offrait aussi à Athis, à Diane et à Neptune.

TAUROPOLE. Surnom de *Diane*, auquel Suidas assigne cette origine. Neptune ayant suscité un taureau contre Hippolyte, la déesse envoya un taon qui fit errer longtemps l'animal en différents pays, après quoi il tomba sous les coups de Diane. De là elle avait dans les îles d'Icarie, de Délos, etc., des temples consacrés sous le nom de *Tauropolion*, et des fêtes appelées *Tauropolies*.

De toutes les îles, selon un historien, il n'y en avait pas dont le séjour fût plus agréable à Diane que celle d'Icarie. Sur les rivages du golfe Persique, on adorait aussi Apollon Tauropole. A Samos, on voyait un temple élevé à *Diane Artémide*, et appelé *Tauropolium*.

TAUTE. Le principe de toute chose suivant les Babyloniens, s'il faut en croire Damascius. Tauté était l'épouse d'Apason et la mère des dieux.

TAVIDES. Amulettes ou caractères magiques, que les insulaires des Maldives regardent comme très-propres à les garantir de tout accident, et particulièrement des maladies.

TAVAKI. Dieu des Néo-Zélandais; il est le maître du tonnerre, et il produit ce phénomène en roulant et déroulant avec précipitation des *tapes*, qu'on suppose placées au-dessus des nuages.

TAY. Dieu que les anciens Turcs regardaient comme l'auteur de l'univers, et auquel ils rendaient un culte supérieur. Ils lui sacrifiaient des chameaux, des bœufs et des moutons. Ils honoraient aussi le feu, l'air, l'eau et la terre. Les ministres de cette religion prétendaient avoir le don de prophétie, et égorgeaient des chevaux et des prisonniers de guerre sur la tombe de leurs chefs.

TAYA. Un des dieux de la mer, autrefois adoré par les Taïtiens. Son nom indique une espèce de poisson, ou la voile d'une pirogue.

TAYAHOBOU. Champs Elysées des Taïtiens. C'est là où se rendaient, selon eux, les âmes des gens du bas peuple. Le *Taourout* était le paradis des nobles.

TAZI. La principale déesse des Mexicains; son nom signifie la *grand'mère*. Cette divinité était née mortelle; Huitzilopochtli, voulant la placer dans le ciel, ordonna aux Aztèques de la demander pour reine à son père, roi de Colhuacan. Quelque temps après, ce dieu barbare leur commanda de la tuer, de l'écorcher et de couvrir de sa peau un jeune homme. C'est ainsi qu'elle fut dépouillée de l'humanité pour être élevée au rang des dieux. De l'époque de cette affreuse apothéose datait, parmi les peuples du Mexique, la cruelle coutume des sacrifices humains.

TCHA. Sacrifice que font les Chinois à la fin de l'année. Il se compose de toutes les productions de la terre, et on l'offre à tous les génies.

TCHAI-LANG-TI-YO. Un des petits enfers des bouddhistes de la Chine; les damnés y sont livrés à des panthères et à des loups d'une indicible fureur.

TCHAILASAKAS. Mauvais génies qui sont au nombre de six, et se subdivisent de manière à remplir les jours de l'année indienne qui sont de 360.

TCHAITANYA. Incarnation moderne de *Vichnou*. Il y a 400 ans qu'il est né à Nadiya, et a fondé une secte de Vaichnavas, soutenu par deux partisans zélés, Oudwaita et Nityananda, d'où sont descendus ceux qu'on appelle Gosaïns, abréviation de Goswami. On représente ce chef de secte en jaune, sous la forme d'un mendiant presque nu.

TCHAKA. Un des *Bouddhas* reconnus par les Japonnais; c'est celui dont le nom est reproduit par les écrivains portugais sous la forme *Xaca*. Les Japonais placent sa mort à l'an 542 avant l'ère chrétienne.

TCHAKRA. Disque de fer ou d'acier fort tranchant à sa circonférence, et qui était employé autrefois dans l'Inde comme arme offensive; lancé d'une main adroite et sûre, il faisait de loin des blessures terribles. C'est un des principaux attributs du dieu Vichnou, qui est souvent représenté tenant le tchakra dans une de ses mains. Le mysticisme hindou a vu dans le tchakra l'image de l'univers.

TCHAMAS. Divinités bouddhiques; ce sont les êtres qui, par l'observation des préceptes, par la pratique des vertus, ou par l'exercice de la contemplation, ont mérité de prendre rang, après leur mort, parmi les dieux des trois mondes. Les Bouddhistes en ont emprunté la nomenclature au panthéon brahmanique; seulement leur hiérarchie et leur pouvoir diffèrent en plusieurs points.

TCHAM-BHA. Divinité du Tibet, en l'honneur de laquelle on fait une procession solennelle, à la fête du Mon-lam.

TCHAMOUNDA. Nom de la déesse *Dourgâ*, épouse de Siva, ou plutôt une émanation de cette déesse, sortie de son front pour combattre les Asouras Tchanda et Mounda, envoyés pour l'arrêter par Soumbha, leur souverain. Elle est aussi nommée *Kali* à cause de sa couleur noire, et *Karala* ou *Karalabudana* à cause de son apparence hideuse. On la représente avec deux têtes dans ses mains et assise sur des cadavres.

TCHANDA. Mauvais génie de la mythologie hindoue; il était le principal fils de Danou, épouse de Kasyapa, et fut tué par Devi ou Dourga, dans la guerre des géants.

TCHANDAVIRA. Divinité bouddhique

adorée par les Névari du système swabhavika.

TCHANDI ou TCHANDIKA. Nom donné à la déesse *Dourga* après sa victoire sur le démon *Tchanda*.

TCHARANA. Classe de génies ou êtres divins de la mythologie hindoue.

TCHARVAKA. Nom d'une *rakchasa* ou d'un mauvais démon de la mythologie hindoue, dont on a fait la dénomination d'une secte d'athées ou d'esprits forts.

TCHERNOI-BOG, ou *le dieu noir*. Le mauvais principe chez les anciens Russes, qui l'opposaient à *Bieloï-Bog*, le dieu blanc. C'était le premier qui répandait parmi les hommes l'infortune, la douleur et la misère. On le figurait sous la forme d'un lion debout, prêt à s'élancer sur sa proie, et entouré des images de la mort. On lui adressait des prières lugubres, on lui offrait des sacrifices sanglants, et on croyait conjurer ses mauvaises intentions par la musique de certains sorciers.

TCHHANG-NGO. C'est, suivant les Chinois, un esprit femelle qui réside dans la lune et préside à cet astre.

TCHHI-MEI. Génies de l'air qui, d'après la mythologie chinoise, résident dans les montagnes.

TCHHI-THEAU. Dragon fabuleux, dont les Chinois placent l'image sur les toits de leurs maisons, dans une intention superstitieuse.

TCHIAH-NA-DHOR DZE. Un des *Bodhisatwas* ou dieux des Thibétains. On le représente sur une fleur de lotus, au milieu des flammes et enveloppé de serpents. Son air grave et austère, ses sourcils élevés, ses joues en feu, sa barbe hérissée, sa bouche frémissante, sa couleur sombre et obscure, ses trois yeux qui lancent les foudres, tout ne respire que la sévérité et la terreur.

TCHINEVAD. Pont de la mythologie persane qui conduit des sommets du mont Albordj à Gorotmane, la voûte céleste, résidence des férouers et des bienheureux, et passe au-dessus du profond abîme Douzakh, royaume primitif d'Ahriman, et l'asile des réprouvés.

TCHINTAMAN-DEO. Dieu vivant des Mahrattes, qui le regardent comme une incarnation de *Ganapati*, leur divinité favorite. Il réside à Chinchore, dans la province d'Aurengabad. Il y a déjà eu huit ou dix princes de cette race divine ; ils prennent alternativement les noms de Tchintaman-Deo et de Narayan-Deo. Les brahmanes assurent qu'à la mort de chaque Déo, lorsque son corps a été brûlé, on trouve immanquablement dans ses cendres une petite image de Ganapati ; on place sur le tombeau cette figure miraculeuse, et elle y reçoit les honneurs divins.

TCHISLOBOG. Dieu des nombres chez les anciens Slaves de la Russie. Il était représenté sous la forme d'une femme tenant une lune, première base du calcul du temps.

TCHITRA. Sacrifice offert par les Hindous pour acquérir des bestiaux. Ce mot signifie *diverse*, et il est en conséquence le nom d'une oblation dans laquelle on n'offre pas moins de six différents articles, savoir : du miel, du lait, du caillé, du beurre liquéfié, du riz cru et mondé, et enfin de l'eau.

TCHITRAGOUPTA. Secrétaire de Yama, dieu des morts. C'est lui qui tient le registre où sont écrites toutes les actions des humains. Quand un homme doit mourir, Tchitragoupta efface son nom de son livre.

TCHITRALEKHA. Nom d'une *Apsarasa* ou nymphe du ciel d'Indra ; son nom signifie *qui a des lignes admirables*.

TCHITRARATHA. Chef des *Gandharvas*, musiciens célestes de la cour d'Indra ; c'est lui qui est le gardien du jardin de Kouvéra, dieu des richesses.

TCHITRASENA. Autre *Gandharva* ou musicien de la même cour.

TCHITRASIKHANDIS. Nom que les Indiens donnent aux sept *richis* qui font partie de la constellation de la grande Ourse, où ils brillent comme les taches de feu sur la queue d'un paon ; c'est ce qu'exprime sa dénomination.

TCHI-YEOU. Un des noms du *Satan* chinois. Quelques-uns le font fils du ciel ; d'autres disent que ce fut un homme du peuple fameux par sa méchanceté. D'anciens documents rapportent qu'il fut le premier auteur de la révolte, et ajoutent que cette révolte s'étendit à tous les peuples, et que de là sont nés tous les crimes. Tchi-yeou est le chef de quatre-vingt-un frères qui ont le corps d'une bête féroce, le parler des hommes, une tête d'airain et un front de fer.

TCHOUR. Dieu androgyne des anciens Slaves ; il était le protecteur des frontières, le patron des champs et de l'agriculture. Lomonosoff le prend dans ses poésies pour un dieu défenseur des champs et des terres labourées, et le compare au dieu Terme des Romains.

TCHOURA-BHIKCHINI. Déesse adorée par les Bouddhistes de Népâl ; c'était peut-être une religieuse mendiante des Hindous.

TCHYAVANA. Saint personnage de la mythologie hindoue, qui le dit petit-fils de Brahmâ, et fils de Brighou et de Poulomâ.

TEA. Dieu de l'île Mangareva ; c'est lui qui a créé l'eau, le vent et le soleil.

TECMESSE. Fille de Theutrantes, prince Phrygien, devint captive d'Ajax, lorsque les Grecs ravagèrent tous les pays situés au voisinage de Troie. Son père ayant été tué par Ajax dans un combat singulier, et la ville de Theuthrantes ayant été prise, pillée et brûlée, la princesse fut emmenée avec le reste du butin, et tomba en partage à Ajax. Si nous en croyons Horace (od. 4, liv. II), cette captive toucha le cœur d'Ajax par sa beauté, et devint bientôt son épouse. Eurysace fut le fruit de ce nouveau lien. Sophocle dans son Ajax furieux, introduit Tec-

messe, détournant Ajax du dessein qu'il a de se donner la mort, par un discours si tendre qu'il est difficile de n'en être pas ému. « Hélas! Phrygienne de naissance, esclave d'Ajax, aujourd'hui votre épouse, je vous ai consacré toute ma tendresse. Il ne me reste que vous, vous m'avez privée de tout, vous avez désolé ma maison paternelle, et fait mourir ma mère. La Parque m'a enlevé mon père : quel autre après vous me tiendra lieu de patrie et de tout ce que vous m'avez ôté? Je n'ai de ressource qu'en vous, vivez du moins pour moi. » Eurysaces, fils d'Ajax et de Tecmesse, règna dans Salamine, après la mort de Télamon.

TEGÉE, en Arcadie. Il y avait dans cette ville un temple de Minerve, surnommé *Aléa*, parce qu'il avait été bâti par *Aléus*. Ce temple était un asile pour tous les criminels de la Grèce, et on sait que le Spartiate Pausanias s'y réfugia.

TEGEEN. Surnom de *Pan*, qui était honoré à Egé.

TEGYRE. Ville de Béotie, dans laquelle Apollon avait un oracle célèbre.

TEHOUPTEHOUP. *Dévata* ou génie, auquel les habitants du Boutan attribuent la construction d'un pont de chaînes de fer qui se balance fortement quand on le traverse, et dont l'élasticité toujours croissante contraint d'accélérer constamment le pas. Ce pont se trouve dans les montagnes du Boutan. Ceux qui demeurent dans cette contrée conservent pour ce génie beaucoup de reconnaissance et de vénération.

TEIKAMGEL. Dieu vénéré dans les îles Marquises; il punit les infracteurs du tabou.

TEI-KOUANG. Divinité ou génie, qui, suivant les Chinois, préside à la naissance, à l'agriculture et à la guerre.

TEKAROKPADA. Déesse des Formosans, épouse de Tamagisangæ; c'est à elle que les femmes adressent leur culte.

TE-KI-DAO. Sacrifice solennel que les Cochinchinois offrent à l'Esprit qui préside aux manœuvres des navires. C'est aussi une espèce d'exorcisme en vertu duquel on croit bannir du pays tous les esprits malfaisants.

TELAMON. Frère de Pélée, était fils d'Eaque et d'Endéis, fille de Chiron. Ainsi les enfants de Télamon descendaient des dieux par plusieurs endroits. Eaque, son père, était fils de Jupiter; Endéis sa mère, était fille du Centaure Chiron, fils de Saturne et de la nymphe Chariclo, fille d'Apollon. Télamon épousa Pérybée, fille d'Alcathoüs; celui-ci était fils de Pélops, dont Tantale, fils de Jupiter, était père. Télamon, jouant un jour avec Phocus, son autre frère, mais de différente mère, le disque de Télamon blessa à la tête Phocus, et le tua. Eaque, informé de cet accident, sachant que les princes ses fils avaient eu auparavant quelque différend ensemble, et soupçonnant un complot entre Télamon et Pélée, les chassa tous les deux de l'île d'Egine, et les condamna à un exil perpétuel. Télamon monta sur un vaisseau; et lorsqu'il fut un peu éloigné du rivage, il envoya un héraut à son père, pour l'assurer que, s'il avait tué Phocus, c'était par un malheur, et nullement par un dessein prémédité. Mais Eaque lui fit dire qu'il ne remît jamais les pieds dans son île, et que, s'il voulait se justifier, il pouvait plaider sa cause de dessus son vaisseau, ou sur quelque digue qu'il ferait faire. Télamon choisit ce dernier parti; il fit une digue auprès du port, d'où il fit entendre ses raisons : mais ayant perdu sa cause, et les soupçons d'Eaque ne se trouvant que trop justifiés, il fit voile vers Salamine. Cychréus, qui en était roi, lui donna sa fille Glauque en mariage, et le fit son successeur. Télamon régna en effet dans l'île de Salamine. Après la mort de Glauque, il épousa Péribée, fille d'Alcathoüs roi de Mégare, dont il eut le célèbre Ajax.

Télamon eut pour troisième femme Hésione, sœur de Priam; il avait suivi Hercule dans la guerre contre Laomédon; et parce qu'il fut le premier qui monta sur les murailles de Troie, Hercule lui fit présent d'Hésione, dont il eut Ajax. Télamon se signala encore en d'autres rencontres à la suite de ce héros, comme dans la guerre des Amazones, dans le combat contre le géant Alcyonée. Il avait été aussi de l'expédition des Argonautes, et s'il n'alla point au siége de Troie, ce fut apparemment la vieillesse qui l'en empêcha; mais il y envoya ses deux fils, Ajax et Tencer. L'on montrait encore du temps de Pausanias, près de Salamine, le rocher où il s'assit pour suivre des yeux, autant qu'il le pourrait, le vaisseau sur lequel ils s'embarquèrent. Il était encore vivant quand les Grecs revinrent de Troie. Ayant appris la mort de son fils Ajax, et que Tencer, son autre fils, ne l'avait ni empêchée, ni vengée; il témoigna son ressentiment à celui-ci, en le chassant honteusement, et lui défendant l'entrée de ses Etats. Il vengea lui-même la mort d'Ajax : Ulysse, qui en était la cause, ayant paru avec sa flotte sur les côtes de Salamine, Télamon sut l'attirer dans des rochers, et fit périr une partie de ses vaisseaux. Hercule ayant tué le monstre qui devait dévorer Hésione, délivra la princesse, et la remit à Télamon pour l'épouser.

TELCHINES. Les dieux Telchines étaient nés du Soleil et de Minerve, et ils habitèrent pendant quelque temps l'île de Rhodes, qui en prit le nom de *Telchine*. Quoiqu'ils eussent commencé à se faire connaître par pratiques superstitieuses, comme les jongleurs Iroquois, ou les piayes des Caraïbes; ils semblent avoir exercé les premiers la médecine vétérinaire, et s'être rendus habiles dans la métallurgie. On croit qu'ils furent les ouvriers de la faux de Saturne, du trident de Neptune, des statues d'Apollon et de Junon, à Linde et à Camire (DIOD., l. v, § 55), villes de l'île de Rhodes, où ils avaient passé du continent de la Grèce. Cette courte traversée suffisait pour leur mériter le titre d'enfants de la mer; mais l'honneur d'avoir

été chargés de l'éducation de Neptune avait un autre fondement historique.

Comme les Cabires, les Dactyles les Curètes et les Corybantes, avec lesquels ils avaient tant de rapport soit par leurs mœurs, soit par leurs occupations, les Telchines furent d'abord de simples devins, ensuite les prêtres d'une portion des Pélasges. Ils engagèrent ce peuple à abandonner l'ancien culte de Saturne; c'est pourquoi on disait qu'ils lui avaient retranché sa faux. Ils se déclarèrent alors pour Neptune et soutinrent en sa faveur une guerre dans l'Ægyalée contre Apis, successeur de Phoronée. (PAUSAN., *Corinth.*, c. 5; EUSEB., *Chron.*, ad ann. 228). Étant devenu odieux, à cause du meurtre de ce prince, ils vinrent à Rhodes, et dans le continent voisin, y porter leur nouvelle divinité, à laquelle ils associèrent plusieurs autres. Les Titans, ou anciens habitants du pays, voulurent s'opposer à ces innovations religieuses, et prirent les armes contre les Telchines.

Pour suppléer au nombre et à la force, les Telchines se servirent de prestiges, et d'enchantements. Mais le moyen le plus puissant, fut la menace des peines à venir. Cette crainte les engagent à descendre de leurs montagnes, à sortir de leurs forêts, à se civiliser, enfin à recevoir la religion nouvelle. Cette révolution est attestée par une fable, suivant laquelle les Telchines arrosèrent les champs voisins de leurs demeures avec les eaux du Styx, c'est-à-dire qu'ils firent partout des lustrations, et répandirent le dogme des punitions infernales.

Toujours agités par les troubles de religion, les anciens Rhodiens ne s'adonnèrent entièrement aux travaux de l'agriculture que lorsque les Titans et les Telchines furent chassés de leur pays. Les premiers ayant empêché Vénus, qui venait de l'île de Cypre, d'aborder chez eux, ne tardèrent pas d'en être punis par l'amour désordonné qu'elle leur inspira pour la terre, leur mère dans le sein de laquelle Neptune leur donna un asile. Cette fable peut avoir une facile explication. Toujours attachés au culte de Rhée, ou de la Terre, et continuant de lui faire des sacrifices humains, les Titans se trouvèrent bientôt réduits à un petit nombre et furent obligés de se réfugier dans la partie orientale de cette île. Là ils périrent tous par un tremblement de terre, où la mer franchit ses bords, et inonda leur canton. Cet événement dont parle Diodore de Sicile, obligea les Telchines à se retirer eux-mêmes sur le continent. Le reste des Rhodiens profita de leur départ pour reconnaître le soleil comme sa divinité tutélaire. Cela fit imaginer que les Telchines avaient eu pour successeurs les ignètes ou héliastes, c'est-à-dire, les adorateurs du feu ou du soleil. Ceux-ci ne purent conserver long-temps la prééminence de leur culte; elle leur fut enlevée à l'arrivée de Danaüs et de ses filles qui introduisirent les dogmes, et les rites Égyptiens. Linde devint alors le lieu où l'on célébra les mystères de Saïs. Nous n'avons point de détails sur les cérémonies particulières que les Rhodiens y ajoutèrent. On sait seulement qu'ils sacrifiaient à Proserpine couronnée d'asphodèle.

Il paraît que malgré l'émigration des Telchines leurs doctrines et leurs pratiques subsistèrent longtemps dans la Samothrace, à Lemnos et dans les pays voisins. Ils furent mis au nombre des dieux, car on les trouve avec ce surnom.

On a donné aussi le nom de Telchines aux *Curètes*, aux *Corybantes* et aux *Galli*, prêtres de Cybèle.

TELCHINIA. Minerve avait un temple au village de la Teumesse, près Thèbes, en Béotie, sous le nom de *Minerve Telchinia*, où il n'y avait aucune statue. Pausanias croit que ce surnom venait des anciens *Telchines* de l'île de Rhodes, dont plusieurs passèrent dans la Béotie, et y bâtirent apparemment ce temple à Minerve, qu'ils disaient être la [illegible] des auteurs de leur race.

TELEGONE. Fille de Phoris, qui était née de Mercure, et d'une des Danaïdes, appelée Philodamée, épousa Alphée, et fut mère d'Orsiloque, selon la tradition des Messéniens.

TELEIUS et TELEIA, ou TELIUS et TELEA. Surnoms sous lesquels *Jupiter* et *Junon* étaient invoqués dans les mariages. On donnait ce nom aux nouvelles mariées pour signifier qu'elles étaient femmes parfaites, et pour les distinguer des jeunes filles.

TELEMAQUE. Fils de Pénélope et d'Ulysse. Il ne faisait que de naître, lorsque son père partit pour la guerre de Troie. Quand il fut grand il se mit en devoir d'aller chercher Ulysse dans la Grèce, ne le voyant point venir comme les autres princes grecs, et fatigué des poursuites des amants de Pénélope qui désolaient la maison paternelle, sans qu'il pût l'empêcher. Télémaque, par le conseil et sous la conduite de Minerve déguisée sous la forme de Mentor, s'embarque la nuit pour aller à Pylos, chez Nestor, et à Sparte, chez Ménélas. Les prétendants conspirèrent contre la vie du jeune prince; ils se mirent en embuscade pour le tuer à son retour. Mais Télémaque revint heureusement à Ithaque, et retrouva son père chez le fidèle Eumée.

Ulysse se montre d'abord à son fils sous l'extérieur d'un pauvre étranger. Mais Minerve l'ayant touché de sa verge d'or, dit Homère (*Odyssée*, liv. XVI), dans le moment il se trouva couvert de ses beaux habits, il recouvra sa belle taille, sa bonne mine, et sa première beauté; son teint devint animé, ses yeux brillants et pleins de feu, ses joues arrondies, et sa tête fut couverte de ses beaux cheveux. Après cette métamorphose, il se présente à Télémaque, qui saisi de crainte et de respect, le prend pour un dieu, et n'ose lever les yeux sur lui. « Je ne suis point un dieu, dit Ulysse, je suis votre père, dont la longue absence vous a coûté tant de larmes et de soupirs, et vous a exposé aux injures et aux insolences de ces princes. » Aussitôt Télémaque se jette au cou de son

père, et le tenant embrassé, il fond en larmes. Ulysse pleure aussi, ils ne s'expriment tous deux que par leurs sanglots et par leurs larmes; et cet état avait pour eux tant de charmes, que le soleil les y aurait encore trouvés à son coucher, si Télémaque n'eût fait effort sur lui-même le premier. Ils prennent ensemble des mesures pour exterminer les amants de Pénélope, et en viennent à bout, par la protection de Minerve.

Hygin dit que Télémaque, après la mort d'Ulysse, épousa Circé, tandis que Télégone, son frère, et fils de Circé, épousa Pénélope; et qu'il eut un fils de Circé, nommé Latinus.

TELEME. Fils d'un certain Eurymus. Il avait prédit à Polyphème qu'Ulysse lui crèverait l'œil.

TELEPHE. Fils d'Hercule et d'Augé, qui avait été exposé aussitôt après sa naissance et nourri, disait-on, par une biche. Pausanias dit que ce fut sur le mont Parthénius, en Arcadie; qu'après sa mort, on lui éleva un temple sur cette montagne, et qu'on lui consacra tout un canton, en mémoire du prodige arrivé à sa naissance. Quand il fut grand, il se rendit à la cour de Mysie par ordre de l'oracle, pour y chercher ses parents. Teuthras, roi de Mysie, était alors engagé dans une guerre étrangère qui devenait fâcheuse pour lui : il fit publier qu'il donnerait sa fille Augé et sa couronne à celui qui le délivrerait de ses ennemis. Téléphe se mit à la tête des Mysiens, et ayant remporté une victoire complète, il fut déclaré héritier du royaume de Mysie. Quant à son mariage, ayant reconnu qu'Augé était sa mère, il épousa Laodice ou Astioché fille de Priam.

Cette alliance l'attachait au parti des Troyens; lorsque les Grecs vinrent pour assiéger Troie, ils s'égarèrent et prenant les terres des Mysiens pour un pays ennemi, ils voulurent le ravager. Téléphe s'avança à la tête de son armée pour les repousser, il se battit même contre Achille, dans les plaines du Caïque; mais il y fut blessé dangereusement. Il envoya aussitôt à l'oracle pour savoir si la plaie était incurable; et la réponse fut qu'il ne pouvait être guéri que par la main qui l'avait blessé. Achille, le regardant comme son ennemi, ne voulut jamais consentir à sa guérison. Ulysse se proposa d'attirer Téléphe au parti des Grecs, sachant qu'un oracle avait déclaré que Troie ne pouvait être prise par les Grecs, s'ils n'avaient dans leur armée un fils d'Hercule. Ulysse fit savoir au roi de Mysie que le sens de l'oracle était que la même flèche qui avait fait le mal devait servir de remède; ainsi ayant pris de la rouille du fer de cette flèche, et en ayant composé un emplâtre, il l'envoya à Téléphe, qui fut bientôt guéri, et qui, par reconnaissance, vint au camp des Grecs.

Les malheurs de Téléphe ont fait le sujet de plusieurs tragédies sur le théâtre des anciens.

TELESPHORE. Personnage habile dans la médecine et dans l'art de deviner. On l'appelle aussi d'*Evémérion, celui qui fait vivre longtemps;* le nom de *Télesphore* a une signification analogue. Après sa mort, il fut mis au rang des dieux. La ville de Pergame fut la première qui lui rendit les honneurs divins. Il présidait spécialement à la convalescence. Ses statues le représentent sous la forme d'un jeune homme, quelquefois même d'un enfant. Il est couvert d'une espèce de capote qui lui enveloppe les pieds et les mains, par allusion aux soins que doivent prendre ceux qui relèvent de maladie. Il accompagne souvent Esculape et Hygiée, dieux de la médecine. Quelquefois on le place près d'Hercule pour montrer que la force ne se peut conserver qu'avec la santé, ou qu'Hercule a besoin de Télesphore pour se soutenir.

TELESTHO. Une des *Océanides.*

TELETES. Les Grecs appelaient ainsi les sacrifices et les rites de l'initiation aux mystères. Ils donnaient le même nom aux initiés.

TELIGONE, ou plutôt **TELEGONE.** Fils d'Ulysse et de Circé. Il naquit dans l'île Æea, où Circé faisait son séjour, et où Ulysse s'arrêta quelque temps à son retour de Troye. Longtemps après, lorsque Télégone fut grand, il s'embarqua pour aller chercher son père; et ayant été jeté sur les côtes de l'île d'Ithaque, sans la connaître, la faim l'obligea de piller la campagne pour vivre, avec ses compagnons. Ulysse, à la tête des Ithaciens, vint pour le repousser : il y eut un combat sur le rivage, et Télégone frappa Ulysse d'une lance dont le bout était fait d'une tortue marine, nommée Pastinace, que l'on croyait être très-venimeuse. Le roi d'Ithaque, mortellement blessé, se souvint alors d'un oracle qui l'avait averti de se garder de la main de son fils; il s'informa qui était l'étranger, et d'où il venait, reconnut Télégone, et mourut entre ses bras. Minerve les consola tous deux, en leur disant que tel était l'ordre du destin : elle ordonna même à Télégone d'épouser Pénélope, et de porter à Circé le corps d'Ulysse, pour lui faire rendre les honneurs de la sépulture. Du mariage de Télégone avec Pénéloqe, naquit Italus, lequel, selon Hygin, donna son nom à l'Italie.

TELLUMON ou **TELLURUS.** Génie ou divinité de la terre; quelques-uns le confondent avec Plutus, dieu des richesses cachées dans le sein de la terre.

TELLUNO. Dieu de la terre, que l'on croit être un surnom de *Pluton*, pris pour l'hémisphère inférieur de la terre.

TELLUS, *la Terre*, considérée comme divinité. Homère l'appelle la mère des dieux, pour montrer que les éléments sont engendrés les uns des autres, et que la terre en est le fondement. Les anciens la faisaient épouse du Soleil ou du Ciel, parce que le Soleil ou le Ciel la rend fertile. On la peignait comme une femme, avec quantité de mamelles. Plusieurs la confondaient avec Cybèle. Avant qu'Apollon fût en possession de l'oracle de Delphes, c'était la déesse Tellus qui y rendait ses oracles et les prononçait elle-même, dit Pausanias; mais elle

était de moitié en tout avec Neptune. Dans la suite, Tellus céda tous ses droits à Thémis, et celle-ci à Apollon.

TELMESSE. Ville maritime aux extrémités de la Lycie. On a beaucoup parlé autrefois du naturel prophétique de ses habitants: tout le monde y naissait devin, au rapport d'Arrion, les femmes et les enfants recevaient de la nature cette faveur. Ce fut là que Gordius alla se faire expliquer un prodige qui l'embarrassait. Cicéron a cru que les Telmessiens devinrent grands observateurs des prodiges, à cause qu'ils habitaient un terrain fertile qui produisit plusieurs singularités. D'autres remontent plus haut, et parlent d'un *Telmessus*, fils d'Apollon, qui fut fondateur de Telmesse. Apollon s'étant métamorphosé en petit chien, obtint l'affection de la fille d'Anténor, et en reconnaissance de ses bontés, il lui fit don pour elle et pour son fils de l'heureux talent de deviner. Telmessus enseigna cet art à ces concitoyens, et les rendit tous savants dans la divination. Il fit bâtir la ville de Telmesse, où il consacra un temple à Apollon son père, qui fut surnommé *Telmessien*. Telmessus fut enseveli dans le temple du dieu, et les habitants élevèrent, sur son tombeau un autel, sur lequel ils sacrifièrent à leur fondateur.

TELPHUSE. *Nymphe*, fille du fleuve Ladon. Elle donna son nom à une fontaine, au pied du mont Tilphose. L'eau de cette fontaine était si froide que Tirésias mourut pour en avoir bu.

TELSINIE. Fille d'Ogygès, l'une des nourrices de Minerve.

TEMEDRE et GISANE. Divinités adorées autrefois par les Arméniens qui leur avaient élevé des statues et des temples, et qu'on disait avoir été apportées de l'Inde. Leur culte fut aboli par saint Grégoire l'Illuminateur.

TEMEHARO. Ancien dieu des Taïtiens; c'était la divinité principale de la famille royale de Pomaré; il étendait sa protection puissante sur l'île entière de Taïti. Il avait pour frère Tia, protecteur de la petite île de Maïtea.

TEMENDARE. Le *Noé* des Tupinambas, peuplade du Brésil. Ces peuples racontent qu'un déluge ayant jadis submergé la terre, le genre humain périt tout entier, à l'exception d'un vieillard, nommé Témendaré, qui s'était réfugié avec sa sœur sur la cime d'un palmier. C'est de ce couple que sont issues les générations actuelles.

TEMENITES. Surnom donné à *Apollon*, d'un lieu voisin de Syracuse, appelé *Téménos*, où ce dieu était particulièrement honoré. Ce nom se trouve entre autres dans Cicéron, contre Verrès.

TEMENIUM. Ville du Péloponnèse, fondée par *Téménus*, fils d'Aristomakus; on y voyait son tombeau qui était célèbre. Il y avait dans cette ville un temple fameux dédié à Neptune et un autre à Diane.

TEMENOS. Les Grecs appelaient ainsi des portions de terres et de bois sacrés qui appartenaient à un temple, et qu'on exploitait pour servir à son entretien et à celui des prêtres. On donnait le même nom à des chapelles ou petits temples, dont les gardiens étaient appelés *téménores*.

TEMERUS. Brigand de Thessalie, qui cassait la tête aux passants, en la heurtant avec la sienne. Thésée combattit contre lui, et lui brisa la tête, d'où vint ce proverbe grec : le *mal Témérien*.

TEMESIOS. Fondateur de la ville d'Abdère en Thrace. Il fut mis par les Abdéritains au nombre des demi-dieux, et reçut chez eux les honneurs héroïques.

TEMPERANCE. On avait divinisé cette vertu, et on la représentait sous la figure d'une femme, tenant un frein ou une coupe. Nous ne connaissons cependant aucun monument antique sur lequel on la voit représentée.

TEMPETE. Les Romains avaient déifié la tempête. Marcellus lui fit bâtir un petit temple hors de la porte Capenne, en action de grâces de ce qu'il avait été délivré d'une violente tempête, entre les îles de Corse et de Sardaigne.

On trouve sur d'anciens monuments des sacrifices offerts à la tempête. La tempête (*hiems*) est représentée sous la forme d'une figure ailée, tenant deux flambeaux allumés. Les Romains lui rendaient un culte, comme l'assure Ovide (*Fast.*, VI, 193).

Te quoque tempestas meritam delubra fatemur;
Cum pene est Corsis obruta classis aquis.

TEMPLES. Edifices sacrés, élevés à l'honneur de quelque divinité. Nous n'en parlons ici que dans leurs rapports avec la mythologie païenne.

Le temple le plus célèbre de l'antiquité païenne, et le premier peut-être du monde oriental, était celui de Bélus à Babylone. Il était isolé au milieu d'une enceinte carrée comme lui, et qui présentait deux stades sur toutes ses faces. Cet espace était destiné aux habitations des prêtres ; c'est un trait particulier à l'Orient que cette enceinte consacrée, qui empêchait le temple de toucher à aucun édifice profane.

L'Egypte était tout entière hérissée de temples de forme et de dimensions différentes ; les uns extrêmement petits et ressemblant à des chapelles ; les autres d'une grandeur et d'une majesté telle, que les ruines confondent encore aujourd'hui les regards et l'admiration du voyageur.

Les anciens Arabes n'avaient point de temples ; ils en élevèrent cependant par la suite, mais en fort petit nombre. Diodore de Sicile nous donne une haute idée de la majesté de celui de Jupiter Triphyle, situé dans l'île Panchée.

Quant aux temples des Syriens et des Phéniciens, les anciens parlent souvent de celui d'Ascalon, et du temple d'Hercule de Tyr. Nous ne devons pas oublier le temple de Hiérapolis, dédié à la déesse de Syrie, l'un des plus célèbres de tout l'Orient.

Il paraît que, chez les Grecs, les temples furent d'abord très-petits. Quand on leur

lonna de plus grandes proportions, on imagina d'en soutenir le tout par un seul rang le colonnes placées dans l'intérieur, et surnontées d'autres colonnes qui s'élevaient usqu'au comble. C'est ce qu'on avait pratiqué dans un de ces anciens temples dont on oit les ruines à Pestum. Dans la suite, au ieu d'un seul rang de colonnes, on en plaça leux; et alors les temples furent divisés en rois nefs. Tels étaient celui de Jupiter à Olympie, comme le témoignage Pausanias; elui de Minerve à Athènes; le temple de linerve à Tégée en Arcadie, construit par copas.

Lorsque les Romains voulaient bâtir un emple, les aruspices étaient employés à hoisir le lieu et le temps auquel on en deait commencer la construction. Ce lieu tait purifié avec grand soin, au rapport de 'acite. Il y avait des temples qui ne devaient as être bâtis dans l'enceinte des villes, ors des murs, comme ceux de Mars, de 'ulcain et de Vénus. Les païens avaient un el respect pour les temples, que, selon Arien, il était défendu d'y cracher et de s'y noucher. On y montait quelquefois à geoux, s'il faut en croire Dion. C'était un lieu l'asile, et il n'était pas permis d'en retirer ar force ceux qui s'y réfugiaient. Dans les dversités publiques, les femmes se prosernaient par terre dans les temples, et baayaient le pavé de leurs cheveux. Les tribus celtiques s'en passaient sans doute, omme celles de la Gaule; mais il y avait lans la Péninsule des colonies phéniciennes t carthaginoises qui avaient importé dans ette contrée le culte de la mère patrie, et qui, par conséquent, devaient avoir des emples. Les Celtes n'avaient point de temles; ils avaient cependant des lieux sacrés où ils tenaient leurs assemblées religieues; ils étaient dans de sombres forêts ou ur des montagnes, et, autant que possible, rès dès lacs, des fontaines ou quelque eau ourante; quelquefois aussi dans les carreours, c'est-à-dire au point de jonction de lusieurs routes. Ils n'y entraient qu'avec ne profonde vénération.

Les Sarmates et les Slaves avaient aussi les temples assez nombreux, et dont les aniens historiens font mention. Un des plus élèbres était celui de l'île de Rugen. Les emples du Thibet, comme la plupart de ceux les bouddhistes, sont en même temps des monastères et des colléges, dans lesquels ont réunis un plus ou moins grand nombre le religieux. Les principaux et les plus conidérables sont situés dans la ville de Hlassa t aux environs.

Les temples des Hindous sont d'une arhitecture bizarre, gigantesque, imposante, mmense. Le génie primitif de tous les styles emble se trouver là. Tous les types de la aideur y sont déifiés; on brûle de l'encens, n suspend des chapelets de fleurs devant un monstre hideux, accroupi sur un autel. ailleurs sont des figures divines, dont la eauté rappelle le beau idéal de la Grèce; lus loin des têtes de buffles et d'énormes lézards de bronze reçoivent les mêmes hommages.

Maintenant les temples de l'Inde sont élevés au-dessus du sol; plusieurs frappent le regard par leur aspect grandiose et leurs massives colonnades. On cite la pagode de Siringam, près de Tritchinapali, comme le plus vaste temple de toute l'Asie. Elle comprend, dit-on, quatre milles de circonférence; et les pierres de sa terrasse extérieure ont trente-deux pieds de long sur six de large.

Les Parsis n'admettent pas d'idoles; ils n'ont ni peinture, ni sculpture, et, à vrai dire, l'architecture leur manque également, car leurs temples n'ont rien qui les distingue des maisons voisines. Nous remarquerons, au sujet des temples du Pégu, que, quand on construit une pagode, les premières personnes qui passent sont jetées dans les fondements. Le nombre et la beauté des pagodes de Ceylan ont étonné et étonnent encore les Européens. On en voit plusieurs d'un travail exquis, bâties de pierres de taille, ornées de statues et d'autres figures. Quelques-unes ont la forme d'un colombier carré et sont à double étage. Les chambres hautes n'ont pas moins leurs simulacres que le temple inférieur. Parmi ceux-ci, il s'en trouve d'une figure monstrueuse, les uns d'argent, d'autres de cuivre et de différents métaux.

Il y a dans la Chine différentes sortes de temples; les uns consacrés à l'ancienne religion de l'empire, d'autres à celle de Fô ou Bouddha, d'autres à Confucius, d'autres enfin au culte des ancêtres.

Dans les temps les plus anciens, il n'y avait pas de temples en Chine, et les sacrifices étaient offerts en plein air; c'est ce qui a encore lieu en certaines occasions.

On appelle *miao* les édifices destinés à honorer soit Confucius, soit les ancêtres. Près du tombeau de ce philosophe, il y a un *miao* gigantesque et magnifique, qui est la réunion de plusieurs beaux monuments construits avec des proportions admirables.

Les temples des Japonais sont de deux sortes : les *Miyas*, consacrés au culte des esprits, ou de l'ancienne religion du Japon; et les *Tiras* ou *Garan*, qui sont dédiés aux divinités bouddhiques. Ces derniers sont en très-grand nombre.

Garcilasso de la Véga décrit ainsi le fameux temple du Soleil, que l'on voyait à Cusco dans le Pérou : « Le grand autel de cet édifice superbe était du côté de l'orient, et le toit de bois fort épais, couvert de chaume par-dessus, parce qu'ils n'avaient point parmi eux l'usage de la tuile ni de la brique. Les quatre murailles du temple, à les prendre du haut en bas, étaient toutes lambrissées de plaques d'or. Sur le grand autel on voyait la figure du Soleil, faite de même sur une plaque d'or, plus massive au double que les autres. Cette figure, qui était tout d'une pièce, avait le visage rond, environné de rayons et de flammes, de la même manière que les peintres ont coutume de la repré-

senter : elle était si grande qu'une s'étendait presque d'une muraille à l'autre, où l'on ne voyait que cette seule idole, parce que ces Indiens n'en avaient point d'autres, ni dans ce temple ni ailleurs. »

Les peuples de la Floride, dit Garcilasso de la Vega, ont des temples; mais ils ne s'en servent que pour y enterrer ceux qui meurent, et pour y enfermer ce qu'ils ont de plus précieux. Ils élèvent aussi aux portes de ces temples, en forme de trophées, les dépouilles de leurs ennemis.

Les Mexicains avaient coutume de renfermer dans certains réduits obscurs un grand nombre d'idoles entassées les unes sur les autres, en l'honneur desquelles le sang des victimes humaines coulait continuellement. Il y avait chez les Mexicains un temple construit en l'honneur du dieu de l'air : il était d'une forme ronde. On remarquait particulièrement l'entrée de cet édifice, qui ressemblait à la grande béante d'un serpent, et qui était remplie de statues effrayantes représentant des monstres. Mais le plus célèbre et le plus magnifique de tous les temples du Mexique était celui qu'on avait dédié à Huitzilopochtli. Nous compléterons ces détails par les deux observations suivantes qui se rapportent aux temples des Grecs et des Romains et qui ne sont pas sans importance pour l'intelligence des auteurs classiques.

Dans la construction des temples, on avait égard à la nature des divinités et aux fonctions qui leur étaient attribuées. Ainsi, suivant Vitruve, les temples de Jupiter-Foudroyant, du Ciel, du Soleil, de la Lune et du dieu Fidius devaient être découverts. On observait cette même convenance dans les ordres d'architecture. Les temples de Minerve, de Mars et d'Hercule devaient être d'ordre dorique, dont la majesté convenait à la vertu robuste de ces divinités. On employait pour ceux de Vénus, de Flore, de Proserpine et des Nymphes des eaux, l'ordre corinthien; l'agrément des feuillages, des fleurs et des volutes dont il est accompagné, sympathisant avec la beauté tendre et délicate de ces déesses. L'ordre ionique, qui tenait le milieu entre la sévérité du dorique et la délicatesse du corinthien, était employé dans ceux de Junon, de Diane et de Bacchus, en qui l'on imaginait un juste mélange d'agrément et de majesté. L'ouvrage rustique était consacré aux grottes des dieux champêtres. Enfin tous les ornements d'architecture que l'on voyait dans les temples faisaient connaître la divinité qui y présidait.

TEMPLUM, ÆDES SACRA, ÆDICULUM, SACELLUM, FANUM, DELUBRUM. Ces mots désignent en général des édifices sacrés qui surpassaient les autres en dignité et en sainteté de cérémonies; ils étaient ordinairement voués par les rois, les consuls, les empereurs, pour obtenir quelque victoire à la veille d'une bataille. Après la victoire, ils étaient bâtis par les vainqueurs sur les lieux désignés par les augures, ensuite dédiés et consacrés par certaines cérémonies et appelés *inaugurationes*, qu'on imaginait les rendre encore plus saints et plus vénérables [illegible] ces inaugurations, un édifice sacré ne se pouvait appeler un temple, *templum*, [illegible] on le nommait simplement *ædes sacra*.

Ædiculum et *sacellum* désignaient une espèce de petit temple, avec cette différence que les *ædicula* étaient couverts, et les petits lieux sacrés, dits *sacella*, étaient sans couverture.

Fanum désignait une autre espèce de temple, ainsi nommé *a fando*, à cause des paroles que le pontife proférait en les consacrant aux empereurs, après leur [illegible].

Delubrum signifie quelquefois un lieu sacré, un temple ou une partie de temple. On voit ce mot employé pour le temple entier dans ce passage d'Ammien-Marcellin, au sujet du temple capitolin : *Jovis Tarpei delubra quantum terrenis divina præcellunt*. Mais il ne marque qu'une portion de temple dans cet autre passage : *Proserpina [illegible] la fuit in capitolio, in Minervæ delubro*. Le mot se prend dans Pline pour une [illegible] parties du même temple Capitolin [illegible] les Latins employaient [illegible] pour synonyme les mots *cella* et *consortia* [illegible] me dans ce vers d'Ausone :

In Tarpeia [illegible] consortia [illegible]

Templum en style d'augure signifie un certain espace de terre, que les augures déterminaient, en disant certains mots [illegible] pouvaient voir tous les côtés du ciel.

En résumé on peut dire que les temples les plus célèbres dans l'antiquité païenne [illegible] celui de Vulcain en Égypte, que les rois [illegible] eurent bien de la peine à achever; [illegible] de Jupiter Olympien; celui d'Apollon [illegible] plus celui de Diane, d'Éphèse; le [illegible] Panthéon de Rome et enfin le temple [illegible] lus à Balbeck, le plus singulier [illegible] grandeur et par sa structure.

TEMPS. On divisait le temps [illegible] parties. *Saturne* en était ordinairement le symbole ; les poètes les confondent [illegible] quelquefois. On représentait le Temps [illegible] ailes, pour marquer la rapidité [illegible] il passe, et avec une faux, pour désigner [illegible] ravages. Le Temps était divisé en [illegible] parties, le siècle, la génération, [illegible] de trente ans, le lustre, l'année, les [illegible] les mois, les jours et les heures; [illegible] de ces parties étaient personnifiées [illegible] mes ou en hommes, suivant que leurs [illegible] étaient au masculin ou féminin [illegible] tait même leurs images dans les [illegible] mes religieuses.

— TEMPULAGUI. Divinité des Araucans [illegible] Chili ; c'est une vieille femme qui [illegible] au Charon des Grecs, passe les âmes [illegible] là des mers, vers l'Occident, où [illegible] séjour de l'éternelle béatitude.

TÉNARE est un promontoire de la Laconie, sur lequel était un temple de Neptune, en forme de grotte et à l'entrée [illegible] tue du dieu. Quelques poètes [illegible] Pausanias, ont imaginé que c'était [illegible] qu'Hercule avait amené le chien de [illegible]

n; mais, outre que dans cette grotte il n'y aucun souterrain, il n'est pas vraisemblable qu'un dieu tienne son empire sous terre que nos âmes s'attroupent là après notre mort. Hécathée de Milet a eu une idée assez raisonnable, quand il a dit que cet endroit du Ténare servait de repaire à un serpent effroyable, que l'on appelait le chien des enfers, parce que celui qui en était piqué mourait aussitôt, et il prétend qu'Hercule mena ce serpent à Eurysthée. Ovide nous représente le Ténare comme un abîme et un soupirail des enfers gardé par le Cerbère.

TENARIES, Ταινάρια Fête en l'honneur de Neptune surnommé *Ténarien* de *Ténare* promontoire en Laconie, où il avait un temple.

TENARIUS. Surnom de *Neptune*, à cause du temple que ce dieu avait sur le promontoire de Ténare.

TENEA. Fête que l'on célébrait à Samos en l'honneur de Junon.

TENEDOS. Ile de la mer Egée, près du continent vis-à-vis de Troie. Ce fut derrière cette île que les Grecs cachèrent leur flotte, quand ils firent semblant d'abandonner leur entreprise, tandis que les Troyens faisaient entrer le cheval de bois dans leurs murs. C'est ce qui a fait plus parler de Ténédos que tout autre chose; quoiqu'elle soit recommandable par plusieurs autres endroits, par la justice sévère qu'on y exerçait et par sa fertilité; d'où vient qu'on trouve sur plusieurs médailles de Ténédos, Cérès, des épis, des raisins représentés. Il y avait à Ténédos un temple d'Apollon Sminthéus.

TENES ou TENNES. Fille de Cygnus et de Proclée, qui régnait à Colones, ville de la Troade, donna son nom à l'île de *Ténédos*, qui s'appelait auparavant Leucophrys. Cygnus ayant épousé, en secondes noces, Philonomé, fille de Craugasus, cette femme eut de l'amour pour Ténès, son beau fils; mais n'ayant pu s'en faire aimer, pour se venger, elle résolut de le perdre dans l'esprit de son mari et l'accusa d'avoir voulu lui faire violence. Cygnus, trompé par cette imposture, fait enfermer Ténès dans un coffre et jeter dans la mer. Sauvé par sa bonne fortune, il arrive à l'île de Leucophrys, dont les habitants le prennent pour leur roi. Quelque temps après Cygnus découvre l'artifice de sa femme, il s'embarque, et va chercher son fils pour lui confesser son imprudence et lui en demander pardon. Mais au moment qu'il touche le rivage et qu'il attache le câble de son vaisseau à quelque arbre ou à quelque rocher, Ténès prend une hache et coupe le cable : le vaisseau s'éloigne et vogue au gré des vents. La hache de Ténès dit Pausanias, a fondé un proverbe, que l'on applique à ceux qui sont inflexibles dans leur colère. Mais l'on fait une autre application de ce proverbe et de la sévérité de Ténès; car il ordonna qu'il y eût toujours derrière le juge un homme tenant une hache, afin de couper, sur-le-champ, la tête à quiconque serait convaincu de fausseté. Il fit aussi une loi qui condamnait les adultères à perdre la tête, sans distinction de personne et lorsqu'on vint le consulter pour savoir ce qu'on ferait à son fils, qui était coupable de ce crime, il répondit : Que la loi soit exécutée.

Ténès vivait du temps du siége de Troie. Lorsque Achille alla ravager l'île de Ténédos, Ténès voulut préserver Hémithéa sa sœur, d'être deshonorée par le héros qui le tua. Ainsi le père et le fils moururent de la même main. Plutarque dit que quand Achille sut qu'il avait tué Ténès, il en fut très-fâché et qu'il le fit enterrer. De plus il tua un valet que Thétis lui avait donné, et qui avait mal exécuté les ordres de Thétis; elle ne s'était pas contentée de recommander expressément à son fils de se bien garder de tuer Ténès elle avait de plus donné charge à ce valet d'avertir Achille dans l'occasion afin que par mégarde, il ne désobéit pas à sa mère, la raison qu'on donne de cette précaution, c'est que Ténès était véritablement fils d'Apollon et que Cygnus n'était que son père putatif. Or, selon les destinées, il fallait qu'Achille mourût dès qu'il aurait mis à mort un fils d'Apollon. Les Ténédiens conçurent tant d'indignation contre Achille, qu'ils ordonnèrent que personne n'eut à prononcer son nom autemple de Ténès; car ils honorèrent leur prince comme un dieu, et ils lui bâtirent un temple. Cicéron reprochait à Verrès (lib. III *adv. Verr.*) qu'il avait enlevé à Ténédos la statuede Ténès, ce dieu, dit-il, que les Ténédiens avaient en si grande vénération.

TENGHERIS ou TENGRIS. Nom générique qui sert à désigner les génies ou divinités inférieures dans la plupart des langues tartares. Parmi ces divins génies il en est de bons (*Æsouris*), et de mauvais (*Assouris*), les *Souras* et *Asouras* des Hindous. Ils prennent plus ou moins de part aux destinées humaines, aussi leur rend-on des hommages assidus. Tous sont sujets à la mort; mais les années de leur vie sont innombrables, et lorsqu'ils meurent, c'est pour renaître dans des corps nouveaux. Ceux qui habitent le sommet du mont Souméròu vivent 3,700 millions d'années humaines. Les étoiles que l'on voit quelquefois tomber annoncent la mort de Tenghéri qui a terminé sa longue carrière, et descend dans le monde souterrain pour y animer un autre corps.

TENITES. Déesses des sorts, chez les Romains ainsi nommées du verbe *tenere*, parce qu'elles *tiennent* la destinée des hommes.

TEN KA DAI. Divinité du Japon, dont le temple est un lieu de pèlerinage très-fréquenté. Tous les mois, on y amène une des plus belles filles du pays, à laquelle le dieu explique toutes les difficultés que les bonzes la chargent de lui proposer.

TEN SIO DAI SIN. Le premier des esprits terrestres qui régnèrent sur le Japon, antérieurement à la race humaine. C'est la principale divinité du sintoïsme. C'est à tort que plusieurs voyageurs et écrivains en ont fait un dieu; c'est une déesse, ou mieux un esprit femelle, fille d'Isa naghi-no Mikoto, le septième des esprits terrestres.

TE O AHI TAMA TAWA. Dieu des îles Hawaï, importé de Taïti avec plusieurs autres; son nom signifie *fils de la guerre consumant le feu.*

TEOCALLI. Nom des anciens temples mexicains. C'est une chose très-digne de remarque que cette dénomination grecque, trouvée dans le centre de l'Amérique.

Parmi les téocallis, le plus ancien et le plus célèbre est le *téocalli de Cholula.* On l'appelle encore *Monte hecho a mano*, *la montagne faite de main d'homme.* Après le téocalli de Cholula, le plus célèbre était celui de Mexico, dédié à Huitzilopochtli, le dieu de la guerre, et à Tezcatlipoca, la première des divinités aztèques.

TEOCIPACTLI, c'est-à-dire *dieu poisson.* Le Noé des Mexicains; il échappa au déluge universel en se sauvant conjointement avec sa femme Xochiquetzal dans une barque, ou, selon d'autres traditions, sur un radeau de cyprès chauve (*cupressus distycha*), appelé *Ahuahuete* dans la langue du pays.

TEOPIXQUI. Ministres de la divinité chez les Mexicains; semblables aux prêtres babyloniens, ils observaient la position des astres du haut des téocallis, et annonçaient au peuple, au son du cor, les heures de la nuit.

TEOTL. Le plus grand des dieux dans la théogonie mexicaine; c'était le grand esprit, l'être suprême, immatériel, invisible, le principe de vie; il était tout par lui-même et possédait tout en lui. C'est lui qui ordonna à Wodan d'aller peupler le pays d'Anahuac, lorsque les hommes furent contraints de se séparer, après la construction du grand édifice qu'ils avaient entrepris pour atteindre les cieux.

TE OUA TEPO. Un des dieux de l'archipel Hawaï; son nom signifie *la pluie de la nuit.*

TEOYAOTIMIQUI. Déesse sanguinaire redoutée des Mexicains; ses attributions et ses images rappellent la Kalidès Hindous.

TEPAPA. Divinité des Taïtiens. C'était un rocher qui, ayant été fécondé par le dieu Taroa tai Hetoomoo, avait donné naissance à tous les êtres, et produit les mois et les jours.

TEPHRAMANCIE ou **SPODOMANCIE,** du grec τέφρα, et de σποδός, qui signifient également *la cendre*, et de μαντεία, *divination.* Espèce de divination, dans laquelle on se servait de la cendre du feu qui, dans les sacrifices, avait consumé les victimes. On la pratiquait surtout à l'autel d'Apollon Isménien; c'est peut-être ce qui a fait donner à Sophocle dans sa tragédie d'*Œdipe roi*, le nom de *devineresse à la cendre.*

Delrio dit, que de son temps on avait encore en quelques endroits la superstition d'écrire sur la cendre, le nom de la chose qu'on prétendait savoir; qu'on exposait ensuite cette cendre à l'air, et que, selon que le vent effaçait les lettres, en enlevant la cendre, ou les laissait en leur entier, on augurait bien ou mal pour ce qu'on voulait entreprendre.

Les Algonkins et les Abénakis d'Amérique pratiquaient une espèce de téphramancie. Ils réduisaient en poudre très-fine du charbon de bois de cèdre, disposaient cette poudre d'une certaine manière et y mettaient le feu. Ils tiraient des pronostics des lignes que produisait le feu en courant sur ce petit foyer.

TERAMBUS, était fils de Neptune. Fier de ses talents pour la musique dans laquelle il excellait, il osa insulter des nymphes, qui le changèrent en escarbot, ou en une sorte fort semblable à l'escarbot.

TERAPHINS. Dieux *Pénates* des Araméens; espèce d'idoles ou de talismans, comme on en trouve encore dans les mêmes contrées.

TERATOSCOPIE. Divination par l'apparition et la vue des monstres, des prodiges, des spectres, des fantômes. Ce mot est formé de τέρας, *prodige*, et de σκοπέω, *je considère.*

Ce fut par la tératoscopie que Brutus, le meurtrier de César, augura qu'il perdrait la bataille de Philippes, lorsque la veille de cette action, un spectre lui apparut dans sa tente. Ce fut aussi par elle que Julien l'Apostat, étant à Paris, se laissa proclamer Auguste par l'armée des Gaules. Le génie de l'empire, qui lui apparut, dit-il, la nuit sous la figure d'un jeune homme, l'avait sollicité, et comme forcé de condescendre à la volonté des soldats. Il était aisé par ambition, ou par d'autres semblables motifs, d'imaginer des prodiges et des apparitions, et de feindre qu'on se rendait à la volonté des dieux, lors même qu'on ne suivait que son penchant.

TERENTINS. Jeux institués à Rome, pour honorer les dieux infernaux. On célébrait ces jeux tous les cent ans, dans un endroit du Champ de Mars, appelé *Terentum.* Pendant la cérémonie on immolait des victimes noires à Pluton et à Proserpine.

TERME. Dieu protecteur des bornes que l'on met dans les champs, et vengeur des usurpations. *Deus Terminus.* Les Grecs ne l'ont pas connu. C'était un des plus anciens dieux des Romains. La preuve s'en trouve dans les lois romaines, faites par les rois, dans lesquelles on ne trouve le culte d'aucun dieu, établi avant celui du dieu Terme. Numa inventa cette dignité, comme un frein plus capable que les lois d'arrêter la cupidité. Après avoir fait au peuple la distribution des terres, il bâtit au dieu Terme un petit temple sur la roche Tarpéienne. Dans la suite Tarquin le Superbe, ayant voulu bâtir un temple à Jupiter sur le Capitole, il fallut déranger les statues et même les chapelles qui y étaient déjà; tous les dieux cédèrent sans résistance la place qu'ils occupaient; Terme seul tint bon contre tous les efforts qu'on fit pour l'enlever, et il fallut nécessairement le laisser en sa place; ainsi il se trouva dans le temple même qui fut construit dans cet endroit. Cette fable fut accréditée parmi le peuple, pour lui persuader qu'il n'y avait rien de plus sacré que les limites des champs; c'est pourquoi [illegible]

qui avaient l'audace de les changer étaient dévoués aux furies, et il était permis de les tuer.

Le dieu Terme fut d'abord représenté sous la figure d'une grosse pierre carrée, ou d'une souche : dans la suite, on lui donna une tête humaine, placée sur une borne pyramidale ; mais il était toujours sans bras et sans pieds, afin, dit-on, qu'il ne pût changer de place. On honorait ce dieu, non-seulement dans ses temples, mais encore sur les bornes des champs, qu'on ornait ce jour-là de guirlandes, et même sur les grands chemins. Les sacrifices qu'on lui offrait, ne furent pendant longtemps que des libations de lait et de vin, avec des offrandes de fruits, et quelques gâteaux de farine nouvelle. Dans la suite, on lui immola des agneaux et des truies, dont on faisait ensuite un festin auprès de la borne.

TERMINAL. Surnom de *Jupiter*. Avant la création du dieu Terme, on honorait Jupiter comme protecteur des bornes, et alors on le représentait sous la forme d'une pierre. C'était même par cette pierre que se faisaient les serments les plus solennels.

TERMINALES. Fêtes en l'honneur du dieu *Terme;* on les célébrait le 6 avant les calendes de mars. Quelques-uns disent qu'elles avaient lieu en l'honneur de Jupiter. On n'y sacrifiait aucun animal, on ne croyait pas qu'il fût permisde répandre le sang sur les bornes pour les souiller. On offrait des gâteaux, des prémices des biens de la terre, et ces sacrifices avaient lieu en plein air, au lieu même où étaient les bornes. Dans les temples du dieu Terme, on pratiquait un grand vide au toit, parce qu'on ne supposait pas que le dieu Terme pût être enfermé dans les murs.

TERPSICHORE. C'est la *Muse* de la danse, ainsi que l'exprime son nom. On la représente sous la figure d'une jeune fille vive et enjouée, couronnée de guirlandes, et tenant une harpe, un tambour de basque ou un autre instrument de musique, au son duquel elle semble diriger ses pas en cadence. Les plumes que le vent agite sur sa tête, son pied suspendu légèrement en l'air, la joie qui brille dans ses yeux, caractérisent la danse et les ballets, dont on lui attribue l'invention. Quelques mythologues font Terpsichore mère des Syrènes; d'autres disent qu'elle eut de Strymon Rhésus, et de Mars Biston.

Comme les hymnes, les chansons et les airs de danse s'accompagnaient aussi avec les flûtes, on faisait aussi honneur à Terpsichore de leur invention.

TERRE, *Tellus*. Il y a eu peu de nations païennes qui n'aient rendu un culte religieux à la Terre. Les Egyptiens, les Syriens, les Phrygiens, les Scythes, les Grecs, les Romains ont adoré la Terre, et l'ont mise avec le Ciel et les astres, au nombre des plus anciennes divinités. Hésiode dit qu'elle naquit immédiatement après le chaos; qu'elle épousa le Ciel, et qu'elle fut mère des dieux, les géants, des biens et des maux, des vertus et des vices. On lui fait aussi épouser le Tartare, et le Pont ou la Mer, qui lui firent produire tous les monstres que renferment ces deux éléments; c'est-à-dire que les anciens prenaient la Terre pour la Nature, ou la mère universelle des choses, celle qui produit et nourrit tous les êtres; c'est pourquoi on l'appelait communément la grande mère, *magna mater*. Elle avait plusieurs autres noms, *Titée* ou *Titeia*, *Ops*, *Tellus*, *Vesta*, et même *Cybèle*.

Les philosophes les plus éclairés du paganisme croyaient que notre âme était une portion de la nature divine, *divinæ particulam auræ*, dit Horace. Le plus grand nombre s'imaginait que l'homme était né de la terre imbibée d'eau et échauffée par les rayons du soleil. Ovide a compris l'une et l'autre opinion dans ces beaux vers (*Metam.*, lib. I), où il dit que l'homme fut formé, soit que l'auteur de la nature l'eût composé de cette semence divine qui lui est propre, ou de ce germe renfermé dans le sein de la terre, lorsqu'elle fut séparée du ciel. Pausanias, parlant d'un géant indien d'une taille extraordinaire, ajoute : « Si dans les premiers temps la terre, encore tout humide, venant à être échauffée par les rayons du soleil, a produit les premiers hommes ; quelle partie de la terre fut jamais plus propre à produire des hommes d'une grandeur extraordinaire que les Indes, qui encore aujourd'hui engendrent des animaux tels que les éléphants ? » Il est souvent parlé dans la mythologie des enfants de la Terre ; en général, lorsqu'on ne connaissait pas l'origine d'un homme célèbre, c'était un fils de la Terre; c'est-à-dire, qu'il était né dans le pays, mais qu'on ignorait ses parents. Tel était le premier des Achilles.

La Terre eut des temples, des autels, des sacrifices et même des oracles : à Sparte, il y avait un temple de la terre qu'on nommait Gasepton; à Athènes on sacrifiait à la terre comme à une divinité qui présidait aux nôces. En Achaïe, sur le fleuve Grathis, était un temple célèbre de la Terre, qu'on appelait la déesse *au large sein*, Εὐρύστερνον ; sa statue était de bois. On nommait pour sa prêtresse une femme qui, dès ce moment, était obligée de garder toujours la continence, encore fallait-il qu'elle n'eût été mariée qu'une fois; et pour s'assurer de la vérité, on lui faisait subir une terrible épreuve; savoir, de boire du sang de taureau ; si elle était coupable de parjure, ce sang devenait pour elle un poison mortel.

Les Romains avaient fait bâtir un temple à la déesse *Tellus* ou la *Terre ;* mais les historiens ne nous apprennent point quelle figure on donnait à la déesse. Il y avait plusieurs attributs de Cybèle qui ne lui convenaient que sous son rapport à la Terre ; comme le lion couché et apprivoisé, pour nous apprendre qu'il n'est point de terre si stérile et si sauvage qui ne puisse être bonifiée par la culture ; le tambour, symbole du globe de la terre, les tours sur sa tête, pour

représenter les villes semées sur la surface de la terre.

Avant qu'Apollon fût en possession de l'oracle de Delphes, c'était la Terre qui rendait ses oracles, et qui les prononçait elle-même, comme le dit Pausanias : mais elle était, en tout, de moitié avec Neptune. Daphné, l'une des nymphes de la montagne, fut choisie pour présider à l'oracle. Dans la suite, Tellus donna tous ses droits sur Delphes, à Thémis, et celle-ci à Apollon. La terre était personnifiée dans Cybèle. On la représentait à demi couchée, ou appuyée sur un bœuf, qui était son symbole chez les Égyptiens.

TERRESTRES. Race de démons que les Chaldéens regardaient comme des imposteurs et des menteurs, parce qu'ils étaient les plus éloignés de la connaissance des choses divines.

TERREUR. Divinités des Grecs et des Romains. Hésiode, dans sa *Théogonie*, dit que la terreur et la crainte étaient nées de Mars et de Vénus. Lorsqu'Homère décrit les armes de Minerve, qui marchait au secours de Diomède et des Grecs, il met sur son égide la peur, la discorde, la terreur et la mort. Dans le livre II, où il décrit le bouclier d'Agamemnon, qui se prépare au combat, il dit qu'au milieu du bouclier était gravée en relief l'épouvantable Gorgone, accompagnée de la terreur et de la fuite. Dans le XVe lorsque Mars apprend, par le récit de Junon, que l'on a tué son fils Ascalaphe, ce dieu ému de colère, ordonne à la terreur et la fuite d'atteler son char.

TESSARACOSTON, [illegible]. Solennité religieuse qu'observaient les femmes le *quatorzième* jour après leurs couches, en se rendant au temple, et en marquant aux dieux par quelques présents la reconnaissance dont elles étaient pénétrées pour leur heureuse délivrance.

TETHYS. Fille du Ciel et de la Terre, épousa l'Océan, son frère, et devint mère de trois mille nymphes, appelées les Océanides. On lui donne encore pour enfants, non-seulement les fleuves et les fontaines, mais la plupart des personnes qui avaient régné ou habité sur les côtes de la mer, comme Prothée, Ethra, mère d'Atlas, Persée, mère de Circé, etc. On dit que Jupiter ayant été lié et garotté par les autres dieux, Téthys, avec l'aide du géant Égéon, le remit en liberté. Téthys, selon les apparences, n'est qu'une divinité physique; elle se nommait ainsi de [illegible], qui signifie *nourrice*, parce qu'elle était la déesse de l'humidité, qui est ce qui nourrit et entretient tout. Il ne faut pas confondre cette *Téthys* avec *Thétis* mère d'Achille; leurs noms sont écrits différemment.

TEUCER. Originaire de l'île de Crète, vint s'établir sur les côtes de l'Asie Mineure, dans la petite Phrygie, où ayant épousé la fille de Scamandre, roi de ce pays, il succéda à son beau-père, donna aux habitants le nom de *Teucriens*, et eut pour successeur Dardanus, son gendre.

TEUCER. Fils de Télamon et d'Hésione, sœur de Priam, alla avec douze vaisseaux au siége de Troie, et y donna de belles preuves de son courage; mais il ne vengea point l'affront qu'on fit à son frère Ajax, et n'empêcha pas que son frère ne se tuât. Cela le rendit si odieux à Télamon qu'il en reçut ordre de ne plus entrer dans Salamine. Il alla donc chercher fortune ailleurs; et abordant à l'île de Chypre, il y bâtit une ville, à laquelle il donna le nom du royaume de son père dont il se voyait exclu. Après la mort de Télamon, il voulut s'emparer de sa succession, mais Euryane lui résista, et l'obligea de retourner à sa nouvelle Salamine. Il y bâtit un temple à Jupiter, et ordonna qu'on sacrifierait un homme à cette divinité. Ce cruel sacrifice ne fut aboli qu'au temps de l'empereur Adrien. Les descendants de Teucer ont régné dans l'île de Chypre pendant plusieurs siècles. Homère parle de Teucer comme du meilleur tireur d'arc qui fût dans l'armée des Grecs, et il le dépeint toujours portant son arc qui était un présent d'Apollon. Cet arc doit servir à faire reconnaître Teucer sur les monuments antiques.

TEUS. Dieux ou génies adorés autrefois dans l'Armorique. Maintenant encore, dans plusieurs cantons de la Basse-Bretagne, les paysans ont une foi robuste en leur existence. Un d'entre eux, nommé [illegible], est très-populaire dans certaines campagnes du Finistère. Il est vêtu de blanc, est d'une taille gigantesque qui s'accroît à mesure qu'on approche de lui. On ne le voit que dans les carrefours, de minuit à deux heures du matin. Quand on a besoin de son secours contre les esprits malfaisants, il couvre le voyageur de son manteau et le protége contre les dangers imprévus. Souvent, quand on est enveloppé dans ce manteau mystérieux, on entend passer avec un bruit affreux le chariot du diable qui fuit à sa vue; [illegible] malin esprit qui s'éloigne en poussant des hurlements épouvantables, et en sillonnant d'un long trait lumineux les airs et la surface de la mer; il finit par s'abîmer dans le sein de la terre, ou par disparaître au milieu des ondes.

Dans les environs de Morlaix, les Teus sont des esprits follets, qui passent pour faire tout l'ouvrage d'une maison. Il y [illegible] un nommé *Arpaulier*, qu'on dit apparaître sous la forme d'un chien, d'une vache ou d'un autre animal domestique.

TEUTAME. Roi d'Assyrie [illegible]. Il envoya au secours de Priam, qui était [illegible] tributaire, vingt mille hommes et deux cents chariots de guerre, dont il donna le commandement à Memnon, jeune prince de [illegible] troyenne.

TEUTATES. Nom de *Mercure* chez les Gaulois, qui lui immolaient des victimes humaines. Il est mieux écrit Theutatès, [illegible] que qui règne sur l'ancien culte de ces peuples ne permet pas de décider si ce dieu devait son origine au Thoth des Égyptiens ou s'il était une divinité indigène. Le mot [illegible] paraît analogue à [illegible], *Deus*, *Dieu*, qui signifient *le céleste*. D'autres [illegible]

Teutatès en *Teut-ata*, *le père du peuple*.

Les Druides entendaient par ce nom le principe actif, l'âme du monde, qui, s'unissant à la matière, l'avait mise en état de produire les intelligences ou les dieux inférieurs, l'homme et les autres créatures. Chez les Gaulois, Teutatès présidait au destin des batailles. Son culte se célébrait au clair de la lune ou à la lueur des flambeaux, hors des murs, sur des lieux élevés ou dans l'épaisses forêts. On l'adorait sous divers emblèmes, entre autres sous celui d'un chêne, quand il s'agissait d'éclairer et d'inspirer les assemblées de la nation, et sous celui d'un javelot, lorsqu'on lui demandait la faveur de remporter la victoire dans les combats. C'eût été une profanation de labourer le champ sanctifié par les cérémonies religieuses accomplies en son honneur; et pour empêcher qu'il ne servît à un autre usage, on le couvrait de pierres énormes. Quelques-uns expliquent ainsi ces amas de pierres dont on découvre encore les restes en certaines provinces de France, d'Allemagne et d'Angleterre.

Tite-Live avance que l'on trouve le tombeau de Mercure Teutatès près de Carthagène en Espagne.

TEUTHIS. Chef d'une troupe d'Arcadiens qu'il conduisait au siége de Troie. Etant irrité contre Agamemnon dans le temps que les Grecs étaient arrêtés en Aulide par les vents contraires, il voulut s'en retourner avec les Arcadiens. On ajoute, dit Pausanias, que Minerve ayant pris la ressemblance de Mélas, fils d'Ops, tâcha de détourner Teuthis de son dessein; que Teuthis transporté de colère, frappa la déesse de son javelot, et la blessa à la cuisse; qu'ensuite il partit avec sa troupe; mais, arrivé chez lui, il eut une vision où il lui sembla voir Minerve qui lui montrait sa blessure; qu'aussitôt il tomba malade d'une maladie de langueur dont il mourut; que la terre où il demeurait fut maudite, et que, par cette raison, c'était le seul canton de toute l'Arcadie qui ne portât aucune espèce de fruit. Dans la suite, les habitants allèrent consulter l'oracle de Dodone, qui leur conseilla d'apaiser la déesse. Ce fut dans cette intention qu'ils lui érigèrent une statue, où elle était représentée avec une blessure à la cuisse.

TEVACAYOHUA. Dieu de la terre chez les anciens Mexicains.

TEVETAT, TIVEATOT, et mieux DEVETAT ou DEVADATH. Personnage très-célèbre dans la mythologie bouddhique, surtout chez les Siamois; il était, suivant les uns, oncle, et suivant les autres, frère de Gautama, le Bouddha des temps modernes; mais on le signale comme l'ennemi le plus acharné de ce saint législateur, et il ne cessa de le persécuter pendant toute sa vie, soit qu'il y fût porté par sa méchanceté naturelle, soit, d'après ce que rapporte une légende parce que l'on avait donné en mariage à Gautama une jeune fille qu'il recherchait lui-même.

TEZCATÉCATL. Dieu de la lune, chez les Mexicains. Il s'était dévoué en se jetant dans un grand feu pour devenir le soleil, mais un autre l'ayant devancé, et les dieux ayant jugé qu'il ne pouvait pas y avoir deux soleils égaux en splendeur, l'un d'eux alla chercher un lapin et le lança à la face de la lune, ce qui ternit son éclat.

TEZCATLIPUCA. Dieu des Mexicains; il échappa à la vengeance du Soleil, parce qu'il avait adoré cet astre à son lever. S'étant aperçu que les hommes étaient désolés de la mort de Xolotl leur maître, il ordonna à l'un d'eux de se rendre à la maison du Soleil, et d'en ramener des joueurs d'instruments pour célébrer sa fête. Comme il devait s'y rendre par mer, le dieu ordonna aux poissons et aux tortues de lui former un pont, et enseigna à Xolotl une chanson qu'il devait répéter le long du chemin pour les empêcher de se séparer. Les Mexicains prétendent que c'est depuis ce moment qu'ils célébraient la fête de leurs dieux par des chants et des danses, et que les sacrifices humains venaient du massacre que Xolotl avait fait de ses frères, avant de se donner la mort.

Le simulacre de ce dieu était de pierre noire, aussi luisante qu'un marbre poli; il était vêtu et paré de rubans. Il avait, à la lèvre inférieure, des anneaux d'or et d'argent, avec un petit tuyau de cristal, d'où sortait une plume verte qu'on changeait quelquefois pour une bleue. De la main droite elle tenait quatre dards, emblème des châtiments dont les pécheurs étaient menacés. Tezcatlipuca était le dieu le plus redouté des Mexicains, parce qu'ils appréhendaient qu'il ne révélât leurs crimes; et sa fête, qu'on célébrait tous les quatre ans, était une espèce de jubilé, qui apportait un pardon général. Il passait aussi pour le dieu de la stérilité et du deuil. Dans les temples où il était honoré sous ce titre, il était assis dans un fauteuil avec beaucoup de majesté, entouré d'un rideau rouge sur lequel étaient peints des cadavres et des ossements.

Tezcatlipuca a été considéré quelquefois comme dieu de la guerre, ainsi que son frère Tlaloc avec lequel on l'a confondu mal à propos. Comme tel on le figurait avec un casque orné d'un magnifique panache, avec des ailes au dos, comme on représente le temps, sans doute pour exprimer son agilité et sa promptitude à vaincre.

TEZPI. Le *Noé* des peuples de Mechoacan, qui, lors de l'inondation universelle, s'embarqua dans une barque spacieuse, avec sa femme, ses enfants, plusieurs animaux et des graines, dont la conservation était chère au genre humain. Lorsque le grand esprit Tezcatlipuca ordonna que les eaux se retirassent, Tezpi fit alors sortir de sa barque un vautour. L'oiseau qui se nourrit de chair morte ne revint pas, à cause du grand nombre de cadavres dont était jonchée la terre récemment desséchée. Tezpi envoya d'autres oiseaux, parmi lesquels le colibri seul revint, en tenant dans son bec un rameau garni de feuilles. Tezpi connut alors que le

sol commençait à se couvrir d'une verdure nouvelle, et quitta sa barque près de la montagne de Colhuacan. Il est inutile de faire remarquer au lecteur l'analogie frappante qui existe entre cette tradition et le récit mosaïque. Tezpi était appelé *Coxcox* par les Mexicains.

THAISTON. Père de Mannus, divinité des anciens Germains.

THALAME. Ville du Péloponèse. Il y avait un temple et un oracle de Pasiphaé. On allait coucher dans ce temple, et pendant la nuit, la déesse faisait voir en songe tout ce qu'on voulait savoir. Les uns croient que cette Pasiphaé était fille d'Atlas ; d'autres pensent que c'était Cassandre, fille de Priam, qui se réfugia à Thalame, après la prise de Troie, et y porta le nom de Pasiphaé, à cause qu'elle faisait des prédictions à tous ceux qui la consultaient. Plusieurs mythologues disent néanmoins que c'était Daphné, qui, voulant éviter les poursuites d'Apollon, fut changée en laurier et reçut le pouvoir de prédire l'avenir. Elle fut d'un grand secours au roi Agis, quand il voulut replacer le peuple sous les lois sévères de Lycurgue.

THALAMOS. Nom donné à deux temples que le bœuf Apis avait à Memphis, et où le peuple allait le voir pour en tirer des présages et des augures.

THALASSA. Nom que les Grecs donnaient *à la mer*. Hésiode raconte qu'elle était fille de l'Ether et d'Héméra (l'Air et le Jour), et Hygin la donne comme l'épouse de Pontus. Elle fut placée au nombre des divinités. Sa statue était placée, à Corinthe, près de celles de Neptune et d'Amphitrite.

THALASSIUS. C'est le nom d'un jeune Romain pour qui on enleva des Sabines en criant : *Thalassio! C'est pour Thalassius!* Son mariage fut tellement heureux qu'on l'invoqua comme un des dieux de l'hymen. En conduisant une fiancée à la maison nuptiale, on répétait : *Thalassio!* comme les Grecs disaient : *Io hymen!*

THALIE. *Muse* qui présidait à la comédie et à l'agriculture. On croit que la raison de cette attribution vient de ce que la comédie grecque était née dans la campagne, et pendant les vendanges. C'est peut-être dans les fleurs dont les champs sont émaillés qu'il faut chercher l'étymologie de son nom ; ἀπὸ τοῦ θάλλειν, *de la floraison*.

On la représentait sous la figure d'une jeune fille à l'air folâtre, couronnée de lierre et tenant un masque à la main. Plusieurs de ses statues ont un clairon.

Quelques-uns prétendent qu'elle fut l'inventrice de la géométrie et de l'agriculture : c'est pourquoi elle présidait à tout ce qui regarde les plantes et les arbres.

THALIE. La seconde des trois *Grâces*, dans Plutarque et dans le faux Orphée.

THALIE. Une des *Nymphes*, compagnes de Cyrène, mère d'Aristée.

THALIE, est encore une des cinquante *Néréides*; mais en grec la Néréide est θαλεία, et la Muse θάλεια; le nom de la Néréide est donc différent de celui de la Muse. (Hésiod., *Theogon.*)

THALLO ou THALLON. Nom d'une ou de deux déesses de l'antiquité. Dans Hygin, c. 183, Thallo est une des *Heures*, et comme les autres fille de Jupiter et de Thémis. Il y a une Thallo, dont parle Clément Alexandrin (*Protrept.*, l. 1), qu'il joint aux Parques et à Auxo, et qu'il dit être déesses athéniennes, c'est-à-dire des déesses honorées des Athéniens. Il est vrai que la Thallotte dont il est fait mention dans Pausanias est une Heure ; mais pour la Thallo de Clément Alexandrin, il paraît que ce n'est point une Heure, mais plutôt la déesse de la germination, comme Auxo à laquelle il la joint est la déesse de l'augmentation et de l'accroissement.

THALLOPHORES. C'étaient des vieillards qui allaient aux processions des Panathénées, tenant en main des branches d'arbres. (De θαλλός, *une branche d'arbre*.)

THALYSIES. Fêtes grecques, que les laboureurs célébraient dans l'Attique, en l'honneur de Cérès et de Bacchus, pour l'heureux succès des moissons. On y offrait aussi des sacrifices aux autres dieux. (De θάλλω, qui signifie *germe*, *production*, on a fait θαλύσια.)

THAME. Divinité adorée par les Chinois, et la même que *Tsame*, le *Dharma* des Hindous, qui fut l'apôtre de la religion bouddhique.

THAMIMASSADES. C'était le *Neptune* des Scythes, ou la divinité de l'eau qu'ils adoraient sous ce nom, dit Hérodote.

THAMMES ou THAMUZ. Un des dieux des Syriens, que l'on croit être le même qu'*Adonis*. Le prophète Ezéchiel nous représente des femmes juives pleurant Thammouz jusque dans le temple de Jéhovah. On croit que c'était un faux prophète des Assyriens qui fut mis à mort par ordre du roi de Babylone pour avoir voulu qu'on adorât les astres. Il fut pleuré par le Soleil et par les autres planètes, et c'est en mémoire de cet événement que les Syriens pleuraient aussi Thammuz le dernier jour du mois de ce nom.

THAM-NO. Génie que les Tonquinois regardent comme l'inventeur de l'agriculture. Il est surtout honoré par les paysans qui sont convaincus qu'il conserve leurs moissons, et ils célèbrent sa fête en lui offrant des sacrifices.

THAMYRIS. Poète, et l'un des plus excellents musiciens de son temps, naquit à Odryse dans la Thrace. Il était fils de Philammon, qui était lui-même fils d'Apollon, et de la nymphe Chione, ou de la nymphe Arsinoé, ou plutôt Argiope. Philammon, qui excellait dans l'art de son père, le communiqua à son fils Thamyris, qui devint le plus célèbre musicien de son temps. Les charmes séducteurs de sa voix et de ses vers, joints à une très-belle figure, et à une très-belle [illegible], portèrent les Scythes, selon Conon, à le [illegible] leur roi. Il fut le troisième qui remporta le prix du chant aux jeux pythiques ; mais sa science ne servit qu'à le perdre. Il eut la témérité de défier les Muses sur le chant

les acceptèrent le défi, à condition que s'il ait vainqueur, elles se remettraient toutes sa discrétion; et que s'il était vaincu, il ıbirait la peine que méritait son arrogance. hamyris succomba dans un combat si inéal; et livré à toute la vengeance de ces éesses irritées, il en perdit la vue, la voix, esprit, et en même temps le talent de jouer e sa lyre, qu'il jeta de désespoir dans une vière qui fut nommée Balyre. Platon a int, suivant les principes de la métempsyose, que l'âme de Thamyris avait passé ans le corps d'un rossignol. Il y a cependant des auteurs qui le placent dans le Tarre, au nombre des grands scélérats.

THANA-LARTIAL. Nom donné à *Vénus* iez les Etrusques. On croit que ce mot sinifie *déesse reine*.

THANH-HOANG. Génie que les Tonquinois onorent comme l'esprit tutélaire des villages.

THAN-KI. Autre génie qui avait, chez les onquinois, les mêmes attributions que *'hanh-Hoang*.

THAN-NONG. Génie de l'agriculture. Les onquinois l'adorent et lui offrent des saifices. C'est un ancien roi qui, selon eux, inventé l'art de cultiver la terre.

THAO-GIN. Talisman que les Chinois iettent au-dessus de leurs maisons pour oigner les esprits malfaisants. C'est une etite statue faite de bois de pêcher.

THAON. Un des *Géants* qui firent la guerre Jupiter; les Parques lui ôtèrent la vie, dit lésiode.

THARAMIS. C'était le *Jupiter* des anciens Gaulois, dont Lucain fait mention, en diant que ce dieu n'est pas plus humain que a Diane de Colchos; c'est-à-dire, qu'on lui mmolait des victimes humaines. C'était le nême que *Taranis*. (*Voy. ce mot.*)

THARGELIES. Fêtes que les Athéniens élébraient en l'honneur d'Apollon et de Diane, comme auteurs de tous les fruits de la erre. On y faisait l'expiation des crimes de out le peuple, par un crime encore plus grand; c'est-à-dire, par le sacrifice de deux hommes, ou d'un homme et d'une femme, qu'on avait soin d'engraisser auparavant. La ête a pris son nom du mois *thargelion*, qui épond au mois d'avril, dans lequel elle se élébrait; et ce mois était ainsi appelé chez es Athéniens, parce que le soleil échauffe a terre en ce mois θέρει τὴν γῆν.

Pendant cette fête, les jeunes gens poraient des branches d'olivier entortillées de aine, d'où pendait du pain, des herbes, des égumes, des glands et d'autres objets. Les victimes qui devaient être sacrifiées avaient au cou un collier de figues, noires pour les hommes et blanches pour les femmes. On les frappait le long du chemin avec des branches de figuier, on les brûlait ensuite, et leurs cendres étaient jetées dans la mer.

THAROPS. Aïeul d'Orphée. Bacchus le mit sur le trône de Thrace.

THARTAC. Idole des Hévéens, ancien peuple de la Palestine. L'Ecriture sainte fait des reproches aux Juifs parce qu'ils avaient adoré ce dieu. On prétend que cette statue avait une tête d'âne.

THASIAMI. Génie mythologique des bouddhistes dans le Pégu. Ils croient qu'il est chargé d'écrire les bonnes et les mauvaises actions des hommes. Il est représenté dans les temples, sous la figure d'un homme debout qui tient un livre et une plume à la main.

THASIUS. Surnom d'*Hercule*, pris de la ville de Thase, dans une île de la mer Egée. Les habitants de cette ville honoraient Hercule comme leur dieu tutélaire, parce qu'il les avait délivrés de quelques tyrans qui les opprimaient.

THAUMANTIE. Surnom donné à *Iris*, l'*arc-en-ciel*, à cause de la beauté de ses couleurs, et pour rappeler que cette déesse était fille de Thaumase.

THAUMASIE. Montagne près de Méthydre, ville d'Arcadie. On assure que c'est sur cette montagne que Cybèle mit au monde Jupiter et qu'elle trompa Saturne en lui donnant une pierre à dévorer. Hoplodamus et les géants qui étaient avec lui, se préparaient à le défendre dans le cas où Saturne aurait voulu se venger. On montrait la caverne de Cybèle, sur la montagne, et personne ne pouvait y entrer, excepté les femmes consacrées à la déesse.

THAY-BOI. Magiciens tonquinois que l'on consulte dans toutes les affaires importantes.

THAY-BOI-TO-NI. Autres magiciens tonquinois qui se vantent d'avoir des secrets pour guérir toute espèce de maladies. Ils ont des livres dans lesquels ils prétendent trouver la cause et le résultat de tous les effets naturels; mais ils ne manquent jamais de répondre que la maladie vient des démons ou de quelques génies de l'eau. Leur remède ordinaire est le bruit des timbales, des bassins et des trompettes.

THEA. Fille du Ciel et de la Terre, femme d'Hypérion, et mère du Soleil, de la Lune et de la belle Aurore, dit Hésiode.

THEAGENE. Citoyen de la ville de Thase, fut souvent couronné dans les villes de la Grèce, et mérita des statues et les honneurs héroïques dans sa patrie. Un de ses ennemis ayant voulu un jour insulter une de ses statues, vint la nuit la fustiger par vengeance, comme si Théagène en bronze eût pu sentir cet affront. La statue étant tombée tout à coup sur cet insensé, le tua sur la place. Ses fils la citèrent en justice comme coupable de la mort d'un homme; et le peuple de Thase la condamna à être jetée dans la mer, suivant la loi de Dracon, qui veut que l'on extermine jusqu'aux choses inanimées qui, soit en tombant, soit par quelqu'autre accident, ont causé la mort d'un homme. Quelque temps après, les habitants de Thase ayant souffert une famine, causée par la stérilité de la terre, envoyèrent consulter l'oracle de Delphes. Il leur fut répondu que le remède à leurs maux, était de rappeler tous ceux qu'ils avaient chassés; ce qu'ils firent, mais sans en recevoir aucun soulagement. Ils envoyèrent donc une seconde fois à Delphes, avec ordre

de représenter à la Pythie qu'ils avaient obéi, et que cependant la colère des dieux n'avait point cessé. On disait que la Pythie leur avait répondu par ce vers :

Et votre Théagène est-il compté pour rien ?

Alors ils furent embarrassés, ne sachant comment s'y prendre pour recouvrer sa statue ; heureusement des pêcheurs la retrouvèrent en jetant leurs filets dans la mer. On la replaça dans l'endroit où elle était jadis, et dès ce moment le peuple de Thase rendit les honneurs divins à Théagène. Plusieurs autres villes, soit grecques, soit barbares, en firent autant. On regarda Théagène comme une divinité secourable, et les malades surtout lui adressèrent leurs vœux.

THEALIE. *Nymphe* de Sicile, fut aimée de Jupiter, qui la rendit mère des dieux Paliees. Elle était fille de Vulcain.

THEANDRITES, *dieu-homme*, divinité adorée par les Arabes de Bostres. C'était, dit Damascius, un dieu d'une apparence mâle, et qui soufflait dans les âmes une vie forte et virile.

THEANO. Fille de Cisseis, femme du vaillant Anténor, et sœur d'Hécube, reine de Troie, était grande prêtresse de Minerve à Troie. Lorsque Hécube et les dames troyennes vinrent implorer le secours de la déesse contre les Grecs, la belle Théano, dit Homère, mit les offrandes sur les genoux de la déesse, et les accompagna d'une pierre consacrée par l'usage ; mais la déesse rejeta toutes les supplications.

THEATRICA. Déesse romaine qui présidait aux théâtres. Son office était de veiller à ce que les machines énormes qui souvent, dit Pline, tinrent suspendu le peuple romain, ne s'écroulassent pas ; et ce fut sans doute à la fréquence de ces accidents qu'elle dut sa naissance. Elle avait un temple dans la rue Cornélienne, que Domitien fit détruire par dépit de ce que la chute du théâtre avait écrasé beaucoup de spectateurs, un jour qu'il assistait aux jeux.

THEBE. Fille de Jupiter et de Jodame, épouse Ogygès, dont elle eut plusieurs enfants.

THEBES. Ville de Béotie, fut bâtie par Cadmus et ainsi nommée de *Thébé*. Ses murailles s'élevèrent au son de la lyre d'Amphion. Elle fut la patrie de Bacchus, d'Hercule et de Pindare. Comme ses murailles avaient été bâties au son de la lyre, il fallut, pour les ruiner, avoir recours à un instrument ; et l'on fit venir un certain Isménias, qui joua de tristes accords pendant qu'on les démolissait. Les deux guerres de Thèbes sont un événement célèbre dans l'antiquité, que les poëtes ont souvent chanté, et qui a fourni de grands sujets aux poëtes tragiques anciens et modernes.

THEIR. Nom égyptien de *Mercure*.

THELEBOÆ ou plutôt *Teleboæ*. Insulaires au voisinage de l'Acarnanie. Tous les écoliers savent qu'Alcmène devint mère d'Hercule, pendant qu'Amphitryon faisait la guerre, et qu'Alcmène avait promis d'épouser celui qui l'aiderait dans ses vengeances. Les Théléboens habitaient un pays peu fertile et ils passaient pour de grands voleurs. Ils enlevèrent les bœufs d'Electryon, père d'Alcmène. Il y eut un combat dans lequel Electryon et ses fils furent tués ; c'est pourquoi Alcmène fit publier que sa personne serait le prix de la vengeance d'Electryon, et parce qu'Amphitryon s'engagea à la venger, elle devint son épouse. Amphitryon ravagea les îles des Théléboens, mais il ne put prendre Taphe, la capitale, qu'après que Comætho eut arraché à son père Ptérélaüs le cheveu d'or qui le rendait immortel.

Les Théléboens passèrent en Italie, et s'établirent dans une île de la grande [illegible] dans cette île que la retraite de Tibère rendit si fameuse ; c'est Tacite qui nous l'apprend : *Græcos ea tenuisse, Capreasque Telebois habitatas fama tradit.* (*Annal.*, lib. [illegible], c. 67.) Virgile confirme le même fait :

Nec tu carminibus nostris indictus abibis,
Œbale, quem generasse Telon Sebethide nympha
Fertur Teleboum Capreas, cum regna teneret
Jam senior. . . . .
(*Æneid.* lib. [illegible])

THELEPASSA. Femme d'Agénor, et [illegible] de Cadmus.

THELPUSE. *Nymphe*, fille du fleuve Ladon, donne son nom à une ville d'Arcadie, située sur le même fleuve.

THELXIEPIE ou THELXIOPE. *Une des Sirènes. Thelxiope est formé de* θέλγω, *je charme*, et de ὄψ, *voix*.

THEMIS. Fille du Ciel et de la Terre, ou d'Uranus et de Titée, était sœur aînée de Saturne, et tante de Jupiter. Elle se distingua par sa prudence et par son amour pour la justice. C'est elle, dit Diodore, qui [illegible] la divination, les sacrifices, les lois de la religion et tout ce qui sert à maintenir l'ordre et la paix parmi les hommes. Elle régna dans la Thessalie, et s'appliqua avec tant de sagesse à rendre la justice à ses peuples, qu'on la regarda toujours depuis comme la déesse de la justice, dont on lui fit porter le nom. Elle s'appliqua aussi à l'astrologie, et devint très-habile dans l'art de prédire l'avenir. Après sa mort, elle eut des temples où se rendaient des oracles. Pausanias parle d'un temple et d'un oracle qu'elle avait sur le mont Parnasse de [illegible] avec la déesse Tellus, et qu'elle céda ensuite à Apollon. Thémis avait un autre temple dans la citadelle d'Athènes, [illegible] quel était le tombeau d'Hippolyte.

La fable (*Theogon.*, 901) dit que Thémis voulait garder sa virginité, mais que Jupiter la força de l'épouser, et qu'il la rendit mère de trois filles, l'Equité, la Loi, et la Paix. Hésiode fait encore Thémis mère des [illegible] et des Parques. Thémis, dit Festus, [illegible] celle qui commandait aux hommes de demander aux dieux ce qui était juste et raisonnable. Elle présidait aux conventions qui se font entre les hommes, elle tenait la main à ce qu'elles soient observées. Quelques poëtes lui ont encore donné la fonction de verser du nectar à Apollon, quand il était à table

Themis était fille de la Terre, ou la même divinité que la Terre. Elle était en possession de l'oracle de Delphes, avant qu'Apollon l'en eût chassée. Elle apprit à Jupiter ce que les Parques avaient ordonné du fils qui devait naître de Thétis. Elle empêcha Jupiter, Neptune et Apollon, d'épouser Thétis dont ils étaient amoureux, parce qu'elle devait être mère d'un fils plus grand que son père.

THEMISTIADES. Prêtresses du temple de *Thémis* à Athènes.

THEMISTO. Fille d'Hyséus, première femme d'Athamas, roi de Thèbes. On prétend qu'elle mourut sans laisser d'enfants à ce prince, et qu'il n'épousa Ino qu'après la mort de Thémisto. D'autre pensent qu'elle fut la seconde femme du roi de Thèbes, et qu'il en eut deux fils, Orchomène et Plinthius. Ino s'étant mêlée à la troupe des Bacchantes, trouva moyen d'entrer dans le palais d'Athamas, et y demeura cachée sous l'habit d'esclave, sans être reconnue. Thémisto ayant pris la résolution de faire périr les enfants de sa rivale, confia son dessein à la fausse esclave, et la chargea de couvrir, pendant la nuit, ses propres fils d'habits blancs, et ceux de sa rivale d'habits noirs. Ino prit son ennemie dans le piége qu'elle lui tendait; elle fit le contraire de ce qu'on avait commandé, et Thémisto égorgea ses enfants: elle se tua elle-même de désespoir.

THEMITES. Surnom que les Syracusains donnaient à *Apollon*, comme présidant à la justice.

THEOCLYMENE. C'était un devin qui descendait en droite ligne du célèbre Mélampus de Pylos. Obligé de quitter Argos sa patrie, pour un meurtre qu'il avait commis, il pria Télémaque, qui se trouvait pour lors à Argos, de le recevoir sur son vaisseau, pour passer à Ithaque, et pour éviter les poursuites des parents du mort. Théoclymène arrivé à Ithaque, vit voler à sa droite un vautour ou épervier, le plus vite des messagers d'Apollon, dit Homère, qui tenait dans ses serres une colombe dont il arrachait les plumes. Aussitôt le devin assure à Télémaque que c'est un oiseau de bon augure envoyé par quelque dieu, pour lui apprendre qu'il vaincra toujours ses ennemis. Une autre fois, Théoclymène, voyant que les poursuivants de Pénélope riaient à table à gorge déployée, qu'en riant ils avaient les yeux tout noyés de larmes et poussaient de profonds soupirs, avant-coureurs des maux dont ils étaient menacés; le devin, effrayé de ce qu'il voyait, s'écria : Ah ! malheureux, qu'est-ce que que je vois, que vous est-il arrivé de funeste? je vous vois tous enveloppés d'une nuit obscure; j'entends de sourds gémissements, vos joues sont baignées de larmes, ces murs et ces lambris dégouttent de sang : le vestibule et la cour sont remplies d'ombres qui descendent dans les enfers; le soleil a perdu sa lumière, et d'épaisses ténèbres ont chassé le jour. En effet, peu de moments après, Ulysse extermina tous les poursuivants. (*Odyss.* XVII.)

THEOENIES. Fêtes de Bacchus chez les Athéniens, ainsi appelées de θεοινος, *dieu du vin*, ou plutôt le *dieu-vin*, surnom de Bacchus.

THEOGAMIES, ou *noces divines*. Fête que les habitants de Nysa, ville de Carie, célébraient en l'honneur de Proserpine et en mémoire de son mariage avec Pluton. On la solennisait par des luttes et des courses auxquelles les gens de toutes les nations étaient admis à disputer le prix. C'est pourquoi cette fête est nommée θεογάμια οἰκουμενικά sur une médaille frappée à Nysa sous l'empereur Valérien.

THEOGENE. *Nymphe* qui fut aimée du dieu Mars, dont elle eut Timolus, roi de Lydie.

THEOGONIE. Branche de la théologie païenne, qui enseignait la génération des dieux. Ce mot est formé du grec θεός, *dieu*, et de γονή, *génération, généalogie*.

Hésiode nous a donné l'ancienne théogonie dans un poëme qui porte ce titre, et qui est célèbre. Les anciens confondent la théogonie avec la cosmogonie. On en voit la preuve, non seulement dans la mythologie grecque, mais dans les systèmes de l'Egypte, de la Chine, de la Perse et de l'Inde. On a donné le nom de *théogonie* à un chant religieux que les Perses estimaient très-efficace pour se rendre les dieux propices, et qu'entonnait le mage, sans lequel il n'était pas permis de faire des sacrifices.

THEOLOGIE. Science qui traite de Dieu et de ses attributs. Les anciens avaient trois sortes de théologie, savoir : 1° La mythologique ou fabuleuse qui florissait parmi les poëtes, et qui roulait principalement sur la théogonie ou génération des dieux; 2° la politique, embrassée principalement par les princes, les magistrats, les prêtres et le corps des peuples, comme la science la plus utile et la plus nécessaire pour la sûreté, la tranquillité et la prospérité publique; 3° la physique ou naturelle, cultivée par les philosophes comme la science la plus convenable à la nature et à la raison; elle n'admettait qu'un seul dieu suprême, et des démons ou génies, comme médiateurs entre Dieu et les hommes.

THEOMANCE ou THEOMANCIE. Du grec, θεός, *dieu*, et de μαντεία, *divination*, qui se faisait par l'inspiration supposée de quelque divinité.

THEONEE ou THEONE. Fille de Thestore et sœur du devin Calchas.

THEOPHANE. Fille de Bysaltide, au rapport d'Hygin, fut recherchée pour sa beauté de plusieurs amants. Neptune, pour s'assurer la possession de cette belle personne, l'enleva et la conduisit dans l'île Brumisse. Mais ses amants ayant découvert sa retraite, l'y vinrent chercher. Neptune, pour les tromper, s'avisa de métamorphoser sa maîtresse en brebis, se changea lui-même en bélier, et tous les habitants ne l'île en bestiaux. Théophane, devenue brebis, mit au monde le bélier à toison d'or, celui qui porta Phrixus en Colchide. C'est ainsi que, pour

expliquer la fable du bélier à toison d'or, on a inventé une nouvelle fable.

THEOPHANIE. Nom donné à une fête célébrée en l'honneur d'Apollon, à Delphes, en mémoire du jour où il se montra, pour la première fois, aux habitants de ce canton.

THEOPNEUSTES, *θεόπνευστοι*. Epithète que les Grecs donnaient à leurs prêtres quand ils étaient saisis de l'esprit prophétique.

THEOPROPIA, *θεοπροπία*. C'est l'épithète même que les Grecs donnaient aux oracles.

THEOPSIE, c'est-à-dire, *l'apparition des dieux*. Les païens étaient persuadés que les dieux se manifestaient quelquefois, apparaissaient à quelques personnes, et que cela arrivait ordinairement aux jours où l'on célébrait quelque fête en leur honneur. Cicéron, Plutarque, Arnobe et Dion Chrysostome font mention de ces sortes d'apparitions. Ce mot vient de *θεός*, *dieu*, et d'*ὄπτομαι*, *je vois*.

THEORE. C'est la même chose que *Déliastes*. C'étaient les députés qu'Athènes envoyait tous les ans à Délos. On les nommait *théores*, c'est-à-dire, *voyants*, parce qu'ils allaient là pour assister, au nom de la république, au sacrifice qu'elle y offrait. Le navire qui les portait s'appelait *théoride* ou *déliade*.

THÉORIES. Députations solennelles que plusieurs villes de la Grèce envoyaient tous les ans à Delphes et à Délos, pour faire en leur nom des sacrifices et des vœux à Apollon. Les théores ou sacrificateurs étaient accompagnés de jeunes gens des deux sexes, couronnés de fleurs et jouant de diverses sortes d'instruments de musique. Les vaisseaux qui les amenaient étaient couverts de fleurs et de feuillages; lorsqu'on avait mis pied à terre, les théories des différentes villes se rangeaient sur le rivage et se rendaient processionnellement au temple, où l'on exécutait des danses et des chants en l'honneur de la divinité du lieu; chaque nation apportait ses présents et offrait ses sacrifices, puis la journée se terminait dans la joie et les plaisirs.

THEOXENIES. C'était un jour solennel où l'on sacrifiait aux dieux étrangers, ce que signifie son nom. Cette fête avait été instituée par les dioscures Castor et Pollux. On y célébrait ensuite des jeux, où le prix du vainqueur était une tunique.

THEOXENIUS. Il y avait à Pellène, en Achaïe, selon Pausanias, un temple d'Apollon surnommé Theoxénius, où le dieu était en bronze. On y célébrait en son honneur des jeux dont le prix était une somme d'argent; mais il n'y avait que les citoyens de Pellène qui fussent reçus à le disputer. Ces jeux se nommaient *Théoxenia*.

THERA. Divinité locale des *Théréens*, dont il était le fondateur. C'était un Lacédémonien, fils d'Autésion, qui avait conduit une colonie à Calista, qui en prit le nom de Théra. Les habitants de la ville lui rendirent, après sa mort, les honneurs divins.

THERITAS. Un des dieux de la Colchide; on le confond avec *Mars*. Il y avait autrefois un temple et une statue; mais Castor et Pollux enlevèrent cette dernière et la transportèrent en Laconie, où elle fut conservée pendant plusieurs siècles.

THERMES. Les poètes peuplaient tous les éléments de dieux, de déesses, de nymphes, et la plus petite fontaine avait sa divinité, comme le plus grand fleuve. Ces bains, connus dans l'histoire, sont également fameux dans la fable. Si l'on en croit Diodore, les anciennes traditions portaient qu'Hercule, revenant d'Espagne, et emmenant les bœufs de Géryon, passa par la Sicile; là, s'étant arrêté près d'Himère, Minerve ordonna aux nymphes de faire sortir de terre des bains où ce héros pût se délasser; et les nymphes obéirent. C'est peut-être pour cette raison que Pindare les nomme simplement les *bains des nymphes*. Cet événement fabuleux a trouvé place sur les médailles. Nous en avons une représentant Hercule, et au revers, trois nymphes qui font sortir de terre les bains d'Himère.

THERMESIA. Il y avait, dans le territoire de Corinthe, un temple de *Cérès Thermesia*, ainsi nommée, parce que le culte qu'on rendait à la déesse, avait été apporté de *Thermesse* ou *Thermisse*, île voisine de la Sicile, dont parle Strabon.

THERMIUS. Surnom d'*Apollon*, pris pour le soleil; il signifie *chaud* (de θερμός, chaud) *brûlant*; ce dieu avait un temple à [illegible] sous le nom de Thermius.

THERMODOON. Fleuve de Cappadoce. Ce fleuve a été fameux, surtout chez les poètes, parce qu'ils voulaient que les Amazones habitassent sur ses bords. Virgile en a parlé (*Æneid.* lib. XI) :

> Quales Threiciæ, cum flumina Thermodontis
> Pulsant et pictis bellantur Amazones armis.

THERMONA. C'est le nom des nymphes qui présidaient aux eaux minérales chaudes.

THERMOUTIS. Déesse égyptienne; suivant Jablonski, c'était la personnification de la colère d'Isis; elle avait la même fonction que la Némésis des Grecs, et présidait, comme elle, au châtiment des coupables. Son symbole était une espèce d'aspic de même nom, dont le poison était mortel. On voit quelquefois cet aspic autour de la tête d'Isis.

THERO. Fille de Phylas et de Déiphile. Elle était belle comme Diane, suivant un ancien poète. Elle sut charmer Apollon et elle fut mère de Chéron, si renommé dans l'art de dompter un cheval. C'est le même *Chéron* qui fonda la ville de *Chéronée* en Béotie.

THERON était le nom d'un des chiens d'Actéon.

THERSANDRE. Fils de Polynice, [illegible] sur le trône de Thèbes, et marcha à la tête des Thébains au siège de Troie avec les Grecs; mais il fut tué en Mysie, par Télèphus, après s'être distingué dans le combat. Les Grecs, pour honorer sa valeur, lui élevèrent un monument dans la ville d'Elée.

sur les rives du Caïque, où les habitants allaient tous les ans lui rendre les honneurs héroïques. Thersandre avait épousé Démonasse, fille d'Amphiaraüs, dont il eut Tisamène, qui lui succéda au royaume de Thèbes.

THERSILOQUE. Fils d'Anténor, fut tué au siége de Troie. Pour exprimer sa bravoure, Homère dit qu'il avait toujours les armes à la main.

THERSITE. C'était un misérable bouffon de l'armée des Grecs, au siége de Troie, qui ne s'occupait qu'à faire rire et à invectiver contre les généraux. Cet homme, dit Homère, parlant sans bornes et sans mesures, faisait un bruit horrible; il ne savait dire que des injures et toutes sortes de grossièretés : il parlait d'Agamemnon et des autres rois avec une insolence tout à fait insigne. Avec cela, c'était le plus laid de tous les hommes; il était louche et boiteux, il avait les épaules courbées et ramassées sur la poitrine, la tête pointue et parsemée de quelques cheveux. Un jour qu'il faisait le plus sanglant reproche à Agamemnon sur le mauvais succès du siége de Troie, Ulysse, qui était présent, le menaça, s'il continuait, de le déchirer à coups de verges, comme un vil esclave; en même temps il le frappa de son sceptre sur le dos et sur les épaules. La douleur du coup fit faire à Thersite une grimace si hideuse, que les Grecs, quelque affligés qu'ils fussent, ne purent s'empêcher d'en rire. Cela contint le railleur pour quelque temps; mais ayant osé s'attaquer de même à Achille, ce héros n'eut pas tant de patience, et le tua d'un coup de poing.

THESEE. Fut le dixième roi d'Athènes. Il naquit à Trézène, et y fut élevé par les soins de sa mère Ethra, à la cour du sage Pithéus son grand père maternel. Les poëtes désignent souvent Thésée par le nom d'*Erecthide*, parce qu'on le regardait comme un des plus illustres descendants d'Erecthée, ou du moins de ses successeurs; car il est douteux que Thésée descendît d'Erecthée. Quoi qu'il en soit, voici l'histoire de sa naissance. Egée, roi d'Athènes, alla consulter l'oracle de Delphes, pour savoir s'il aurait des enfants. Il n'eut, de la prêtresse, qu'une réponse ambiguë : pour se la faire expliquer, il passa par Trézène chez le sage Pithée, qui crut ne pouvoir mieux faire que de s'allier avec le roi d'Athènes, et sa prudence lui inspira que le meilleur parti à prendre était de donner sa fille en mariage à Egée. Celui-ci étant retourné dans ses Etats, laissa Ethra enceinte d'un fils, auquel elle donna le nom de Thésée, à cause des marques de reconnaissance que son père avait posées sous la pierre. (*De* τιθέναι, *poser*.)

Devenu grand, il se rendit à Athènes pour se faire reconnaître de son père, rencontra, dans sa route, plusieurs monstres, dont il délivra la terre : Sinnis, Scyron, Cercyon, Procuste, et se présenta enfin à Egée qui d'abord, à l'instigation de sa femme Médée, voulut l'empoisonner, mais qui l'ayant bientôt reconnu à l'épée qu'il portait, renversa la coupe fatale et le garda près de lui. Thésée mit fin à la guerre civile qui désolait Athènes en mettant à mort les Pallantides qui disputaient le trône à Egée, tua le taureau de Marathon, puis alla en Crète. Minos l'outragea de paroles, et lui dit qu'il n'était pas le fils de Neptune, comme il osait s'en vanter; que, pour marque de cela, il jetterait sa bague dans la mer, et qu'il était bien sûr que Thésée ne la lui rapporterait pas : en même temps, il jeta sa bague dans la mer. Thésée s'y jeta aussitôt après, et il retrouva, dit-on, la bague qu'il rapporta avec une couronne qu'Amphitrite lui avait mise sur la tête. Il est constant, par l'histoire, que Thésée se porta partout pour le fils d'Egée, et que le titre de fils de Neptune ne lui a été attribué que par quelques poëtes, sans égard à la suite de son histoire.

On rapporte plusieurs traits du courage et de la force que Thésée fit paraître dans ses premières années. Les Trézéniens racontaient qu'Hercule étant venu voir Pithée, quitta sa peau de lion pour se mettre à table. Plusieurs enfants de la ville, entre autres Thésée, qui pour lors n'avait que sept ans, attirés par la curiosité, étaient accourus chez Pithée; mais tous eurent peur de la peau de lion, à la réserve du petit Thésée, qui, arrachant une hache d'entre les mains d'un esclave, et croyant voir un lion, vint pour l'attaquer. A peine Thésée eut-il atteint l'âge de seize ans, que sa mère lui découvrit le secret de sa naissance, le mena à l'endroit où son père en avait caché les gages. Il remua cette roche, et prit l'espèce de dépôt qui était dessous, avec lequel il devait se faire reconnaître pour fils d'Egée. Etant arrivé secrètement à Athènes, il parut tout d'un coup au milieu de la ville avec une robe traînante, et de beaux cheveux bien frisés qui flottaient sur ses épaules; et s'approchant du temple d'Apollon Delphinien qu'on achevait de bâtir, et dont il ne restait plus que le comble à faire, il entendit les ouvriers qui se demandaient, en riant : Où va donc cette belle grande fille ainsi seule? A cette plaisanterie il ne répondit rien, mais ayant dételé à un chariot couvert deux bœufs qui étaient près de là, il prit le chariot, et le jeta plus haut que n'étaient les ouvriers qui travaillaient à la couverture du temple.

Thésée, avant de se faire reconnaître pour héritier du trône d'Athènes, résolut de travailler auparavant à s'en rendre digne. La gloire et la vertu d'Hercule étaient pour lui un puissant aiguillon; il mettait ce héros au-dessus de toute comparaison. Il aimait à en entendre parler, et il questionnait sans cesse pour apprendre quelques particularités de sa vie. Il y pensait même la nuit, dit Plutarque, et il se sentait un vif désir de l'imiter. La parenté qui existait entre eux augmenta encore cette émulation, car Pithée, père d'Ethra, était frère de Lycidice, mère d'Alcmène. Thésée voulut donc chercher aussi des aventures et commença par purger l'Attique des brigands qui la ravageaient.

Après ces expéditions, il s'arrêta sur les bords du Céphise, et se fit purifier par les descendants de Phytalus à l'autel de Jupiter-Mélichius, parce qu'il avait souillé ses mains dans le sang de tant de brigands, et entre autres de Sinius, son propre parent, qui descendait comme lui de Pithée.

Après ces exploits, il vint à Athènes pour s'y faire connaître, et trouva cette ville dans une grande confusion. Médée, s'enfuyant de Corinthe, après ses crimes, s'y était réfugiée, et s'emparait du cœur et de la confiance du roi. La présence et la réputation de Thésée lui firent craindre qu'il ne mît obstacle à son projet d'épouser le roi ; elle excite donc celui-ci à empoisonner Thésée dans un festin, en lui inspirant mille soupçons contre lui. Mais au moment où Thésée allait prendre le poison, Égée reconnut son fils à la garde de son épée, et chassa Médée. Pallas, frère d'Égée, qui avait compté jusqu'alors sur sa succession, conspira contre Égée avec les Pallantides ses fils. La conspiration fut découverte et dissipée par la mort de Pallas et de ses enfants qui tombèrent sous les coups de Thésée. Mais ces meurtres qu'il croyait nécessaires, obligèrent le héros à s'expatrier.

C'est alors qu'il accomplit les œuvres merveilleuses que la fable lui prête, et qui, selon toute probabilité, appartiennent à plusieurs individus. Il prit part à la chasse du sanglier de Calydon, à l'expédition des Argonautes ; il fit aussi la guerre aux Amazones qui avaient envahi l'Attique. Uni d'une étroite amitié avec Pirithoüs, il l'accompagna aux enfers, dans sa tentative de rapt sur Proserpine, épouse de Pluton ; mais cette téméraire entreprise échoua, et les deux héros restèrent captifs dans les régions infernales. Il est raconté que s'étant assis sur une pierre pour s'y reposer, ils y demeurèrent collés sans pouvoir se relever. Toutefois Hercule parvint à les délivrer. Le reste de sa vie ne fut plus qu'un enchaînement de malheurs. A son retour il trouva Athènes déchirée par les factions, et il fut mal reçu de ses compatriotes. A cette ingratitude se joignirent les peines domestiques les plus cruelles. Phèdre, pour se venger du mépris d'Hippolyte, l'accusa près de Thésée, qui le dévoua aux vengeances de Neptune, et l'infortuné jeune prince périt d'une manière tragique. Abreuvé de chagrins et de dégoûts, Thésée se retira dans l'île de Scyros pour y finir ses jours en paix. Mais Lycomède, jaloux de sa renommée et gagné par ses ennemis, le fit précipiter du haut d'un rocher.

Les Athéniens, plusieurs siècles après, tâchèrent de réparer leur ingratitude envers Thésée, par des honneurs qu'ils rendirent à ses cendres. Plutarque rapporte qu'à la bataille de Marathon, on crut voir ce héros en armes, combattant contre les barbares ; que les Athéniens ayant consulté là-dessus l'oracle d'Apollon, il leur fut ordonné de recueillir les os de Thésée ensevelis dans l'île de Scyros, de les placer dans le lieu le plus honorable et de les garder avec beaucoup de soin. L'embarras fut de trouver ses os. Pendant qu'on cherchait de tous côtés par les ordres de Cimon, il vit fortuitement un aigle qui becquetait un lieu un peu élevé, et tâchait de l'entr'ouvrir avec ses serres. Frappé d'abord comme d'une inspiration divine, dit l'historien, il fit fouiller dans ce même endroit, et trouva la tombe d'un fort grand homme avec le fer d'une pique et une épée ; Cimon le fit transporter à Athènes, et ces restes du héros furent reçus par les Athéniens avec des sacrifices, comme si c'eût été Thésée lui-même qui fût revenu.

On les déposa dans un superbe tombeau qui fut élevé au milieu de la ville ; et, en mémoire du secours que ce prince avait donné aux malheureux pendant sa vie, et la fermeté avec laquelle il s'était opposé aux injustices, son tombeau devint un asile sacré pour les esclaves ; ensuite on lui bâtit un temple, dans lequel il reçut des sacrifices le huitième de chaque mois, outre une grande fête qu'on lui assigna au huit octobre, parce qu'il était revenu ce jour là de l'île de Crète. Voilà un dieu des Athéniens, que Virgile met parmi les scélérats du Tartare, comme condamné à un supplice éternel. C'est ainsi qu'on trouve souvent dans la mythologie des contradictions manifestes.

Nous devons particulariser encore quelques-unes des aventures de ce héros, suivant les récits des historiens et des mythologues. Thésée ayant vaincu à la lutte Cercyon, tua ce barbare roi d'Éleusis, qui forçait les étrangers à lutter avec lui, et qui faisait périr ceux qu'il avait vaincus.

Lorsque Thésée entra dans le labyrinthe, il portait, selon Hygin (*Astronom.*, l. II, c. 5), une couronne de pierres précieuses, qui l'éclairèrent dans cet antre obscur. Thésée se proposa de délivrer sa patrie du honteux tribut qu'elle payait à Minos, et pour cela il s'offrit d'aller en Crète avec les autres Athéniens, sans attendre même la faveur du sort. Avant de partir, il tâcha de se rendre les dieux propices, dit Plutarque, par un grand nombre de sacrifices. Il consulta aussi l'oracle de Delphes, qui lui promit un heureux succès dans son expédition si l'amour lui servait de guide. En effet, ce fut l'amour qu'il inspira à Ariane, fille de Minos, qui le délivra de tous les dangers de cette entreprise. A son retour de Crète, il trouva que son père Égée s'était fait mourir de chagrin. Ses premiers soins furent de lui rendre les derniers devoirs. Ensuite, pour remercier les dieux de l'heureux succès de son voyage, il établit, en leur honneur, plusieurs fêtes dont la dépense devait être fournie par les familles de ceux qu'il avait ramenés de l'île de Crète. Mais surtout il fit exécuter le vœu qu'il avait fait à Apollon en partant, d'envoyer tous les ans à Délos offrir des sacrifices en actions de grâces. En effet, on ne manqua jamais d'envoyer des députés couronnés de branches d'olivier. On se servit même, pour ce voyage, du même vaisseau

qu'avait monté Thésée, et qu'on avait si grand soin d'entretenir, qu'il était toujours en état; ce qui fait dire aux poëtes qu'il était immortel. Au temps de Ptolémée Philadelphe, c'est-à-dire, près de mille ans après la mort de Thésée, ce vaisseau durait encore, ainsi que la coutume d'envoyer à Délos.

Thésée, paisible possesseur du trône des Athéniens, travailla à réformer le gouvernement de l'Attique; il rassembla en une seule ville tous les habitants de ce pays, qui jusque-là avaient été dispersés dans différentes bourgades, et leur proposa le plan d'une république, où ne se réservant que le commandement des armées et la défense des lois, ils partageraient entre eux le reste de l'administration, et toute l'autorité serait entre les mains du peuple. Cette forme de gouvernement, toute nouvelle alors dans la Grèce, attira dans Athènes beaucoup d'étrangers, qui rendirent son nouveau peuple très-nombreux. Comme la religion a été de tout temps le lien qui unit le plus fortement les peuples, séparés d'ailleurs par leurs intérêts particuliers, Thésée institua plusieurs fêtes religieuses; il renouvela, en l'honneur de Neptune, les jeux isthmiques, comme Hercule avait renouvelé les jeux olympiques.

Nous ne mentionnons pas ici les noms des enfants de Thésée et ceux des femmes qu'il a épousées. On les trouvera, dans ce Dictionnaire, aux articles qui les concernent individuellement.

THESEIDE (Mythologie). Partie d'une mythologie des anciens, composée en vers, c'était un centon de différents poëtes nommé le *cycle épique*. Le morceau qui concernait Thésée, son règne, ses actions, s'appelait Théséide.

La théséide était encore une manière de couper les cheveux, introduite par *Thésée*. Ce héros étant allé à Delphes, offrit aux dieux ses cheveux; ce fut ceux de devant qu'il fit couper. On l'imita d'abord, ensuite la mode changea; et l'on donna le nom de théséide à l'ancienne.

THESEIDES. Surnom des *Athéniens*, dont Thésée avait été roi.

THESEIDES. Hippolyte, fils de *Thésée*.

THESMIE ou THESMOPHORE. Surnom de *Cérès*, qui signifie la législatrice, sous lequel elle avait un temple à Phénéon en Arcadie, au bas du mont Cyllène, et un autre à Tithronium en Phocide, où sa fête se célébrait tous les ans avec grand concours.

THESMOPHORE. Surnom de *Cérès*.

THESMOPHORIES. On appelait ainsi les fêtes qui étaient célébrées en l'honneur de Cérès, comme législatrice; parce que cette déesse avait, dit-on, donné de sages lois aux hommes. Il n'était point permis aux hommes d'assister aux Thesmophories, et il n'y avait que les femmes de condition libre qui pussent les célébrer. Elles se rendaient en procession à Eleusis, et faisaient porter, par des filles de bonne renommée, les livres sacrés. (C'est de là que la fête fut nommée, de θεσμος, *loi divine*, et de φορεω, *je porte*.) Toutes les femmes étaient vêtues de robes blanches, selon Ovide. Pendant la solennité, qui était de neuf jours, elles étaient obligées de s'éloigner de leurs maris pour célébrer les mystères de la déesse avec plus de pureté, et de veiller toute la nuit. C'est pour cet effet, dit-on, qu'elles couchaient sur l'agnus castus et la pulicaire, sur des feuilles de vigne, de pin, etc., peut-être aussi pour représenter la vie sauvage à laquelle on était réduit avant l'invention de l'agriculture. C'est pour cette dernière raison que, dans toutes les fêtes de Cérès, on rappelait, par la nature des aliments et des offrandes, l'indigence des temps primitifs; on n'y vivait que de fruits ou de mets mortifiés au soleil. Trois jours étaient employés en préparatifs. Le onzième jour du mois on se rendait en procession à Eleusis, en portant sur la tête les livres contenant les lois de Cérès; ce jour s'appelait la montée. Des vierges choisies, vêtues de robes blanches, soutenaient des corbeilles sacrées, où étaient renfermés un enfant, un serpent d'or, un van, des gâteaux et plusieurs autres symboles. La fête commençait ensuite et elle durait quatre jours.

THESPIADES. Surnom des *Muses*, pris de la ville de Thespie, où elles étaient honorées. On donnait aussi le nom de *Thespiades* aux enfants qu'eut Hercule des cinquante filles de *Thespius*.

THESPIE. Ville de Béotie, située au pied du mont Hélicon, laquelle avait pris son nom de *Thespius*, un des fils d'Erecthée. On voyait à Thespie une statue de bronze de Jupiter Soter, ou sauveur. La tradition des habitants portait que, leur ville étant désolée par un horrible dragon, Jupiter leur ordonna de faire tirer au sort chaque année tous les jeunes gens de la ville, et d'exposer au monstre celui sur qui le sort tomberait. Il en périt ainsi un grand nombre. Enfin, le sort étant tombé sur Cléostrate, celui-ci imagina un moyen de faire cesser ce fléau par sa mort. Il se fit fabriquer une cuirasse d'airain, garnie de crocs en dehors; et ayant endossé cette cuirasse, il se livra de bonne grâce au danger. Véritablement il y périt comme les autres, mais il fit aussi périr le monstre, et délivra ses concitoyens de la crainte d'une pareille mort. C'est ce jeune homme qui fut honoré à Thespie sous le nom de Jupiter-Sauveur. Les Thespiens honoraient encore singulièrement Hercule, l'Amour dans les fêtes appelées Erotidies, et les Muses dans les musées.

THESPIUS, ou THESTIUS. Fils d'Agénor, fut père de cinquante filles. Il désirait qu'Hercule, son ami, devînt son gendre, afin d'avoir dans sa famille une postérité de ce héros. La plus jeune de ses filles refusa cet honneur, et Hercule l'obligea, pour se conformer à ses intentions, à rester toujours vierge. C'est pourquoi le temple d'Hercule, à Thespie, fut toujours desservi par une prêtresse, qui gardait le célibat.

THESTOR. Un des Argonautes, fut père de Calchas et de deux filles, Théoné et Leucippe. Théoné se promenant un jour sur le bord de la mer, rencontra des pirates qui l'enlevèrent et la vendirent à Icarus, roi de Carie. Son père, qui l'aimait passionnément, monta promptement sur un vaisseau pour poursuivre les ravisseurs; mais ayant fait naufrage sur les côtes de Carie, il fut pris et conduit à la cour du roi, qui le fit mettre en prison. Leucippe, n'apprenant aucune nouvelle de son père, alla consulter l'oracle, pour savoir ce qu'elle avait à faire pour le trouver ; et elle eut pour réponse, qu'il fallait couper ses cheveux, et aller le chercher sous l'habit d'un prêtre d'Apollon, jusqu'à ce qu'elle l'eût trouvé. Cette jeune fille partit sur-le champ, et arriva en Carie avec le déguisement que l'oracle lui avait ordonné de prendre. Théoné, touchée de la beauté du jeune prêtre, en devint amoureuse; comme il refusa de répondre à sa tendresse, elle le fit charger de chaînes et ordonna à Thestor de le faire mourir secrètement. Celui-ci étant entré dans la prison avec le glaive que Théoné lui avait donné, dit au prétendu prêtre, dont apparemment le triste sort le touchait, qu'il était encore plus malheureux que lui ; puisqu'ayant perdu ses deux filles, Leucippe et Théoné, on l'obligeait à commettre une action si cruelle. Il ajouta qu'il aimait mieux mourir, et là-dessus il se mit en posture de se percer le sein. Leucippe reconnaissant son père, lui arracha le poignard, courut à l'appartement de Théoné pour lui ôter la vie, et appela son père Thestor à son secours. A ce nom Théoné s'écria qu'elle était sa fille. Icarus, informé d'un événement si extraordinaire, les combla tous trois de présents et de caresses, et les renvoya dans leur pays.

THETIS. Fille de Nérée et de Doris, sœur de Lycomède, roi de Scyros, était la plus belle des Néréides, selon Homère et Euripide, dans l'*Iphigénie en Aulide*. Epicharmus, dans les *Noces d'Hébé*, lui donne pour père Chiron. Apollodore dit que Jupiter et Neptune disputaient à qui l'épouserait ; mais que, par reconnaissance pour Junon, qui l'avait nourrie, elle ne voulut point de Jupiter, qui, de dépit, la donna à un simple mortel. La tradition la plus commune est que Jupiter, Neptune et Apollon la voulaient avoir en mariage; mais Prométhée ou Thémis les ayant avertis que, selon un ancien oracle de Thémis, il naîtrait de Thétis un fils qui serait plus grand que son père, les dieux se désistèrent de leurs poursuites, et cédèrent la nymphe à Pélée. Thétis, peu contente d'un mortel pour époux, après avoir eu les plus grands dieux pour amants, prit, comme un autre Protée, différentes formes pour éviter les recherches de Pélée, entre autres, celles de tigre, du ver mollusque appelé seiche. Mais ce prince, par le conseil de Chiron, l'attacha avec des chaînes, et la fit enfin céder. Les noces se firent sur le mont Pélion avec beaucoup de magnificence, et tous les dieux y furent invités, excepté la déesse Discorde, qui, pour s'en venger, jeta au milieu du festin cette fameuse pomme qui a tant occasionné de maux. Thétis eut plusieurs enfants, qui moururent en bas âge, excepté Achille.

Elle les mettait sous le feu pendant la nuit, pour consumer tout ce qu'ils avaient de mortel; mais ils en mouraient tous. Achille seul y résista, parce que le jour précédent il avait été frotté d'ambroisie, et qu'il n'y fut pas longtemps; car Pélée l'ayant découvert, sauva son fils; mais il perdit sa femme : Thétis, indignée d'être découverte, s'en retourna avec les Néréides. D'autres disent qu'elle jetait ses enfants dans une cuvette d'eau chaude, pour éprouver s'ils étaient mortels. Les poëtes disent aussi qu'elle avait plongé Achille dans le Styx, ce qui le rendit invulnérable, excepté au talon qu'elle tenait pour le plonger, et qui ne fut point trempé des eaux du fleuve.

Après la mort de Patrocle, Thétis sortit du sein des ondes pour venir consoler Achille; et voyant qu'il avait perdu ses armes avec son ami, elle alla au ciel prier Vulcain de lui donner pour son fils des armes divines travaillées de ses propres mains. Elle les lui apporta dans le moment, l'exhorta à renoncer à son ressentiment contre Agamemnon, et lui inspira une audace qu'aucun péril ne pouvait étonner. Homère dit que Thétis avait seule sauvé Jupiter du plus grand danger qu'il eût jamais couru, lorsque les autres dieux, Junon, Neptune et Minerve, avaient résolu de le lier : elle prévint l'effet de la conspiration en appelant dans le ciel Briarée au secours du souverain des dieux.

Thétis fut cependant regardée comme une divinité inférieure ; elle eut plusieurs temples dans la Grèce, et entre autres un à Sparte, qui fut élevé à cette occasion. Le roi de Sparte ayant fait la guerre aux Messéniens, emmena un grand nombre de captifs. Parmi eux se trouvait Clio, prêtresse de Thétis. La reine remarqua qu'elle avait une statue de la déesse. Cette découverte, jointe à une inspiration qu'elle crut avoir en songe, la porta à bâtir à Thétis un temple, qui fut consacré par sa prêtresse même; et les Lacédémoniens gardèrent si précieusement cette antique statuette, qu'ils n'accordaient à personne la permission de la voir.

THEUADA. Génies ou habitants des mondes supérieurs, selon les bouddhistes de Siam. Ce mot, probablement, n'est autre qu'une corruption du sanscrit *dévata*, divinité inférieure.

THEURGIE. Espèce de magie qui avait recours aux dieux bienfaisants pour produire dans la nature des choses au-dessus de l'homme. C'était la seule magie dont fissent cas les sages du paganisme ; ils la regardaient comme un art divin, qui ne servait qu'à perfectionner l'esprit, et à rendre l'âme plus pure. Ceux qui arrivaient à la perfection de la théurgie, avaient un commerce intime avec les dieux, se croyaient revêtus de toute

eur puissance; et se persuadaient que rien ie leur était impossible. Mais pour arriver cet état de perfection, il fallait se soumetre à plusieurs pratiques difficiles; passer l'abord par les expiations, se faire ensuite nitier aux petits mystères, jeûner, prier, ivre dans une exacte continence, se purifier : alors venaient les grands mystères, où l n'était plus question que de méditer et de ontempler toute la nature, car elle n'avait lus rien d'obscur ni de caché, disait-on, our ceux qui avaient subi ces rigoureuses reuves. On croyait que c'était par le pouoir de la théurgie qu'Hercule, Jason, Théée, Castor et Pollux, et tous les autres héros éraient ces prodiges de valeur qu'on adirait en eux.

Aristophane et Pausanias attribuent l'inention de cet art à Orphée, qu'on met au ombre des magiciens théurges. Il enseigne omment il fallait servir les dieux, apaiser eur colère, expier les crimes et guérir les aladies; on a encore des hymnes composées sous son nom vers le temps de Pisisate ; ce sont de véritables conjurations héurgiques.

Il y avait une grande conformité entre la agie théurgique et la théologie mystérieuse u paganisme, c'est-à-dire celle qui concerait les mystères secrets de Cérès, de Samohrace, etc. La théurgie était donc fort différente de la magie goétique ou goétie, dans aquelle on évoquait les dieux infernaux et es génies malfaisants; mais il n'était que rop ordinaire de s'adonner en même temps ces deux superstitions.

Les formules théurgiques, au rapport de amblique, avaient d'abord été composées n langue égyptienne ou en langue chaléenne. Les Grecs et les Romains qui s'en ervirent, conservèrent beaucoup de mots es langues originales qui, mêlés avec des ots grecs et latins, formaient une langue arbare et inintelligible aux hommes; mais ui, selon le même philosophe, était claire our les dieux. Au reste il fallait prononcer ous ces termes sans en omettre, sans hésier, ou bégayer; le plus léger défaut d'artiulation était capable de faire manquer toute opération théurgique.

THEUTH, THEUTAT, THEUTATES. *Voy.* HOTH pour le dieu égyptien, et TEUTATES our la divinité celtique.

THIA, femme d'Hypérion, était, selon Héiode (*Theog.*, 371) mère du Soleil, de la une et de l'Aurore. *Thia* signifie *divine* (de θεῖα); ainsi, en disant qu'elle était mère du oleil, de la Lune et de l'Aurore, le poëte a oulu dire qu'elle était mère d'un dieu.

THIASSE. *Géant*, père de Skada.

THICH-CA. Nom que les Tonquinois donent à *Chakia-Mouni*, le bouddha des temps ctuels. Le bouddhisme est la religion pariculièrement observée par le peuple, bien u'ils aient aussi beaucoup de vénération our les génies.

THIEN, mot chinois qui signifie littéraleent le ciel, mais qui est employé très-fréquemment pour exprimer le Dieu suprême ou le Seigneur du ciel.

THIEN-FEY, génie des eaux, chez les Chinois. Ce mot, qui signifie *reine céleste*, est aussi le nom d'une déesse de la mythologie chinoise.

THIEN-PHU, génie qui préside au ciel, suivant la croyance des Annamites.

THILOKAVIRA, divinité secondaire adorée par les bouddhistes du Népâl.

THIODAMANTE, père d'Hylas.

THIONE. C'est le nom qu'eut *Sémélé*, quand elle fut mise au rang des immortels; d'où vient que Bacchus est aussi appelé *Thioneus*.

THIONE est aussi le nom d'une des *Hyades*.

THIRCÉ. Fils d'OEnée, roi de Calydon.

THISA, THYSA ou DYSA. Epouse du dieu Thor, déesse des fonctions judiciaires, dans la mythologie scandinave.

THISBE était la plus aimable fille de tout l'Orient, dit Ovide, et Pyrame, son amant, était le jeune homme le plus accompli. Leurs maisons étaient contiguës à Babylone; le voisinage leur donna bientôt lieu de se connaître et de s'aimer; et leur amour s'accrut avec le temps. Mais leurs parents, que des intérêts particuliers divisaient, s'opposèrent à leur bonheur, et leur défendirent même de se voir. Dans le mur qui séparait leurs maisons, était une fente aussi ancienne que le mur. Les deux amants furent les premiers qui s'en aperçurent, et qui la firent servir à leurs entretiens. Quelque temps après, peu contents de cette ressource, et lassés de la dure contrainte où ils étaient réduits, ils se donnèrent un rendez-vous hors de la ville, près du tombeau de Ninus, sous un mûrier blanc. Thisbé, couverte d'un voile, s'échappa la première, et se rendit au lieu convenu; mais ayant aperçu, au clair de la lune, une lionne qui avait la gueule ensanglantée, elle s'enfuit avec tant de précipitation, qu'elle laissa tomber son voile. La lionne le trouva sur son passage, le déchira, et y laissa des traces du sang dont elle avait la gueule teinte. Pyrame arriva au même lieu, il crut que Thisbé avait été dévorée, et dans son désespoir, il se perça d'un coup d'épée. Thisbé, à son tour, était revenue à l'endroit où elle devait trouver Pyrame, et apercevant le corps inanimé de son amant, saisit le même glaive, et se frappant au cœur, elle tomba sans vie.

THISOA. Une des trois nymphes qui élevèrent l'enfance de Jupiter sur le mont Lyncée.

THI-TING-TI-YO. Le troisième des petits enfers selon les bouddhistes de la Chine. Les réprouvés y sont étendus sur des lits de fer incandescent, et y sont fixés au moyen de 500 clous qui leur percent, de part en part, les pieds, les mains, et tout le corps.

THI-TO-LO-THO. Dieu vénéré par les bouddhistes de la Chine. Ce dieu, pacificateur des peuples, tient le troisième rang après Indra, et habite la paroi d'or du mont Mérou. Il gouverne la partie orientale du monde, et procure aux peuples les douceurs

de la paix. Il tient sous son obéissance les Gandharvas, musiciens célestes, et les Pontanos, démons qui président aux fièvres et aux maladies pestilentielles.

THI-WAN-TI-YO. Le douzième des petits enfers selon les bouddhistes de la Chine; les damnés y sont debout, et leur corps brûle comme un tison enflammé.

THOAS. Fils d'Andrémon, roi de Calydon, conduisit les Etoliens au siége de Troie sur quarante vaisseaux.

THOAS. Roi de Lemnos, épousa Colicopis, fille d'Othreus, roi de Phrygie. Il était fils de Bacchus et d'Ariadne; ce qui n'empêcha pas ce dieu de devenir amoureux de Colicopis sa bru. Ayant été surpris dans un commerce de galanterie avec elle, dit Hygin, il sut apaiser le mari, en lui faisant goûter du fruit de la vigne, et lui apprenant à la cultiver dans son île. Le mythologue ajoute qu'il lui fit aussi présent des royaumes de Byblos et de Chypre. Thoas fut père d'Hypsipbile. Dans la conspiration générale que formèrent les femmes de Lemnos contre tous les hommes de l'île, Thoas fut sauvé par sa fille. Obligé de renoncer à son royaume de Lemnos, il en trouva un autre dans l'île de Chio.

THOAS. Roi de la Chersonèse taurique. C'est lui qui avait porté cette loi barbare, que tous les étrangers qui aborderaient sur ses côtes, seraient immolés à Diane. Dans l'*Iphigénie en Tauride* d'Euripide, Thoas condamne à la mort Oreste et Pylade; mais il se laisse abuser par les discours de la prêtresse, qui enlève du temple, à ses yeux, la statue de la déesse, sous le prétexte de la purifier dans l'eau de la mer avec les deux victimes. Ensuite averti de la fuite d'Iphigénie avec les deux Grecs, il veut les poursuivre; mais Minerve le retient, en l'avertissant que c'était par l'ordre des dieux qu'Iphigénie retournait dans la Grèce avec la statue de Diane. Thoas s'y soumet; car, dit-il, les volontés des dieux ne trouvent point de rebelles.

THO-CHU, *Seigneur de la terre*. Les Annamites adorent sous ce nom les anciens possesseurs de la propriété qu'ils occupent, et leur élèvent de petits autels dans les champs.

THO-CONG. Autre esprit que les Annamites adorent, dans l'intérieur de leur maison, comme le maître du lieu.

THO-COU. Les gens du peuple, dans le Tonquin, adorent sous ce nom l'esprit qui préside à la terre ou au lieu dans lequel ils habitent. Ce culte est venu de ce qu'il y avait autrefois en Chine un tigre très-féroce, qui tuait un grand nombre de voyageurs; personne n'osait sortir de peur d'être dévoré. L'empereur fit publier un édit et promit une récompense à celui qui le tuerait. Cinq frères de la famille de Le attaquèrent le tigre et le tuèrent. En conséquence, l'empereur, outre d'autres récompenses, les proclama magistrats et protecteurs des cinq parties de son royaume, et le peuple commença à les adorer et à les invoquer sous le nom de Tho-Cou.

THO-DIA. Esprit de la terre, adoré par les Annamites. Les Chinois l'appellent *Tou-ti*.

THOE, une des nymphes *Néréides*. Son nom (θοός, *prompt, agile*) répond à son agilité, comparable à celle des oiseaux, dit Hésiode.

THOI-CONG. Ancien personnage, adoré comme un dieu par les Chinois et les Annamites.

THOK. Nom que prit *Loke*, le mauvais génie de la mythologie scandinave, lorsqu'il se cacha sous la figure d'une magicienne, pour empêcher la résurrection de Balder.

THO-KI. Esprit de la terre, vénéré par les Annamites ou Cochinchinois.

THON. Les Romains qui allaient à la pêche des thons, faisaient des sacrifices de thon à Neptune, nommé [illegible] et [illegible], pour le prier de détourner de leurs filets le poisson [illegible], qui les déchirait, et de prévenir les secours que les dauphins rendaient aux thons. Aussi sacrifiaient-ils à Neptune le premier thon qu'ils prenaient.

THONIUS. Centaure, fils d'Ixion.

THOON. Troyen tué par Ulysse.

THOOSA. *Nymphe* marine, fille de Phorcys, que Neptune rendit mère de Polyphème.

THOR était la troisième des principales divinités des anciens Scandinaves, après Odin et *Fréa*. Thor était leur fils, et présidait aux vents, aux saisons et à la foudre. On lui avait consacré un jour de la semaine, qui se nomme encore de son nom en danois, en suédois, en anglais, et dans la langue de la basse Allemagne; il répond au *jeudi*, *Thursday*, jour du dieu du tonnerre.

Thor était le défenseur et le vengeur des dieux, il était toujours armé d'une massue qui revenait d'elle-même dans sa main quand il l'avait lancée. Il la tenait avec des gantelets de fer, et avait en outre une ceinture dont la vertu était de renouveler les forces à mesure qu'on en avait besoin. C'est avec ces armes redoutables qu'il [illegible] les monstres et les géants, quand les dieux l'envoyaient contre leurs ennemis. Ses combats les plus fréquents étaient contre Loke, qui était regardé comme le principe du mal. Il était représenté, dans le grand temple d'Upsal, à la gauche d'Odin, ayant une couronne sur la tête, un sceptre dans une main, une massue dans l'autre. On le peignait quelquefois sur un chariot traîné par deux boucs de bois, avec un frein et tenant dans la main un marteau, symbole de l'éclair; [illegible] arme, garnie d'un manche très-court, [illegible] servait point à frapper, comme on l'a [illegible] quelquefois; on la lançait de loin, comme au moyen âge les chevaliers lançaient leur masse. Le taureau, emblème de la force, lui était consacré; il était le dieu de la guerre et des combats, et [illegible] poursuivre de son tonnerre les [illegible] dieux des indigènes, qui [illegible] ces derniers, réfugiés dans les [illegible]

Thor formait, avec Odin et Fréa, une sorte de trinité dont il était le chef. Son royaume se nommait Trudwanger, il y siégeait dans un palais qui avait cinq cent quarante salles.

César parle de Thor comme du *Jupiter* scandinave. Il paraît avoir été le grand dieu de toutes les nations du Nord ; on le retrouve dans la mythologie germanique, celtique, lapponne, finnoise, péruvienne, etc. Son nom sert encore pour exprimer le vrai Dieu, en Thouvache, et dans plusieurs autres langues de la Sibérie. On le retrouve même dans le *Torngarsuk* des Groënlandais et ailleurs. Les Gaulois l'appelaient *Taranis*.

Les sacrifices ordinaires pendant les fêtes de Juul, en l'honneur de Thor, étaient des bœufs et des chevaux engraissés.

Outre ces fêtes annuelles, les Danois se rendaient en foule, tous les neuf ans au mois de janvier, dans un lieu nommé Ledeun. Là ils immolaient, en l'honneur de Thor, quatre-vingt-dix-neuf hommes et autant de chevaux, de chiens et de coqs. Les Normands et les Norvégiens étaient aussi dans cet usage.

THORAMIS. Le *Jupiter* des anciens Bretons ; sans doute le même que *Taran* ou *Taranis*.

THORE. Dieu égyptien, une des formes de *Phtha.* On le représentait sous la forme d'un scarabée ailé, dressé sur ses pattes de derrière.

THORINN. *Dwergar* ou génie de la mythologie scandinave, représenté comme étant d'un caractère ardent et audacieux.

THOTH. Ce dieu égyptien fut appelé *Hermès* par les Grecs, et *Mercure* par les Romains ; c'est le seul point sur lequel les anciens soient d'accord à son égard. Encore Platon, le plus ancien écrivain qui en ait parlé, l'appelle-t-il *Theuth*. Il doute s'il a été un dieu, ou un homme divin. Le faux Sanchoniaton, dans l'histoire phénicienne que lui attribue Philon de Byblos, l'appelle *Taaut ;* et il ajoute que les Egyptiens l'appelaient *Thoyth*, les habitants d'Alexandrie *Thoth*, et les Grecs *Hermès*. Les écrivains anciens sont aussi peu d'accord sur le lieu de la naissance de Thoth. Le faux Orphée place son origine en Egypte. L'auteur de la *Chronique pascale*, ou d'Alexandrie, rapporte une tradition, selon laquelle Thoth aurait régné dans l'antique Italie sous le nom de Faune, et se serait ensuite transporté en Egypte où il aurait aussi régné. Mais le plus grand nombre des écrivains, et surtout les Egyptiens, s'accordent à faire de Thoth un roi d'Egypte. On lui fait en général l'honneur de l'invention des lettres, témoin le faux Sanchoniaton, témoin Plutarque ; de l'invention de l'arithmétique, de la géométrie, de l'astronomie, etc., en un mot de toutes les sciences ; mais surtout des livres théurgiques, qui portèrent son nom et furent appelés livres hermétiques. De là lui vint le surnom de *Trismégiste*, ou de trois fois grand.

La réunion de tant de découvertes sur un seul individu a fait penser à la plupart des savants modernes que Thoth ou Hermès n'était point un nom d'homme, mais une divinité, à laquelle on attribuait toutes les inventions et toutes les découvertes dont les prêtres et les philosophes égyptiens étaient les auteurs. Jamblique le dit expressément. Thoth était donc la divinité particulière des prêtres égyptiens, celle qui présidait à leurs colléges, qui les inspirait, et celle à qui ils rapportaient tous leurs travaux.

Ce dieu des prêtres égyptiens, appelé Thoth, sous ce rapport, était dans la réalité Phthas ou leur Vulcain fils du Nil : c'était lui dont le nom était gravé sur des colonnes, *stelæ*, ou pierres carrées. De là vinrent les hiéroglyphes qui étaient gravés sur les murs des souterrains habités par les prêtres égyptiens. Ces prêtres attribuaient à Thoth les plus anciennes colonnes gravées, et ils donnaient le nom de colonnes de Thoth Ἑρμοῦ στήλας, à toutes les inscriptions qui renfermaient leur doctrine. Jamblique dit que les prêtres égyptiens réglaient tout d'après les anciennes colonnes d'Hermès qui avaient été lues par Platon et par Pythagore avant lui, et où ils avaient puisé leur philosophie.

Après avoir fait les colonnes gravées l'ouvrage de Thoth, on les appela elles-mêmes Thoth, de sorte que l'on enseignait d'après Thoth, c'est-à-dire d'après les inscriptions qui lui étaient attribuées.

C'est ici le lieu de faire observer que les auteurs parlent de trois Hermès, ou Mercures, qui rendirent aux lettres et aux sciences les plus grands services. Platon, qui dans son *Philebus* et dans son *Phædrus* parle d'un seul Theuth, paraît n'en avoir connu qu'un seul ; sans cela il eût distingué des autres, par des surnoms, celui dont il parlait. Manéthon distingue le premier Mercure qu'il appelle Thoth et qu'il dit avoir vécu avant le déluge, du second Mercure qu'il dit fils d'Agathodémon, de même que Tat fut le sien. A ces deux Mercures il faut joindre celui qui est appelé *Tat ;* car ces différents surnoms, *Theuth, Thoth, Thoyth* et *Tat* désignent le même être symbolique, le *Mercure* des Egyptiens. Dans le *dialogue* d'Asclépius que l'on imprime avec les œuvres d'Apulée, Hermès Trismégiste parle de *Tatius* qu'il appelle son fils très-cher et très-aimé ; et il dit encore dans le même dialogue d'Hermès, que c'est le nom de ses ancêtres. Voilà deux Hermès et un Tat bien reconnus. Ce sont les deux Hermès ou Mercures dont on a fait mention le plus souvent ; de l'un comme de l'inventeur des lettres et des hiéroglyphes, de l'autre qui a été le restaurateur des lettres, et qui a traduit les hiéroglyphes en caractères nouveaux ou sacerdotaux. Celui-ci était figuré par l'ibis, oiseau dont le pas grave servait d'étalon métrique. Ce dernier portait le surnom de *psychopompe*, lorsqu'il remplissait la fonction de greffier dans les enfers.

THOU ou **THRAKON.** Esprits aériens redoutés des bouddhistes du Tibet.

THOUS. Prince de la famille de Priam, qui fut tué au siége de Troie.

THRACE. *Nymphe* fille de Titan. Saturne la rendit mère de Doloncus, qui donna son nom aux Dolonces ; et Jupiter, de Bithys qui donna le sien aux Bithyniens.

THRACIA. Fille de Mars qui donna son nom à la *Thrace*.

THRASIUS. Surnom d'*Hercule*. C'est aussi le nom d'un devin.

THRIES. Les trois *Nymphes* qui nourrirent Apollon. C'est peut-être du nom de ces nymphes, nourrices du dieu de la révélation, qu'on appelait aussi thries les jetons ou sorts que les devins jetaient dans l'urne, et *thriobules* les devins eux-mêmes. Une des fêtes d'Apollon portait aussi le nom de *Thria*.

THROLDES. Divinités les plus anciennes des aborigènes de la Scandinavie; elles durent céder devant l'importance du culte d'Odin ; c'est pourquoi on les représente comme poursuivies sans cesse par les foudres du dieu Thor.

THRYM. Roi des géants de la mythologie scandinave, tué par le dieu Thor.

THSE. Sacrifice que les Chinois offrent dans le printemps.

THSE-THANG. Salles ou petits édifices que les Chinois érigent à la mémoire de leurs ancêtres décédés. On y garde les tablettes de ces défunts avec leurs noms, et c'est là qu'on va chaque jour leur rendre hommage.

THSING-TSIEN. Genre de divination usité parmi les Chinois pour découvrir l'avenir.

THSOUAN. Nom de l'esprit du feu chez les Chinois, et du sacrifice qui lui est offert.

THUERIS. Une des femmes de Typhon, l'ennemi d'Osiris. Poursuivie, un jour, par un serpent, elle se réfugia auprès d'Horus, dont les serviteurs mirent le monstre en pièces. C'est en mémoire de cet événement que les prêtres égyptiens jetaient, au milieu du temple, une corde, dont les sinuosités imitaient les replis du serpent, et la coupaient ensuite par morceaux. On prétend que Thuéris est la personnification du vent du midi, et c'est en effet la signification de ce mot égyptien.

THUONG-DANG. Esprits du premier ordre chez les Tonquinois. L'un d'entre eux, nommé *Thuong* par excellence, passe pour être l'ennemi irréconciliable des vieillards ; on dit qu'il les recherche incessamment pour les égorger et leur donner le coup de la mort, afin qu'ils fassent place aux jeunes gens. Aussi les vieillards le redoutent-ils extrêmement ; et lorsqu'on exorcise les maisons qui passent pour être hantées, ils s'enfuient sur les montagnes, ou se réfugient dans les temples des dieux.

THURAS. Dieu des Assyriens ; on lui érigea une colonne à laquelle on rendit les honneurs divins.

THURIUS. Surnom donné à *Mars*, pour exprimer son impétuosité dans les combats.

THUSCIEN (*prêtre*), prêtre tyrrhénien, ou d'Etrurie. On nommait les prêtres d'Etrurie *prêtres thusciens*, à cause des fonctions qu'ils faisaient dans les sacrifices, ou de brûler les victimes et l'encens, de [illegible], qui signifie *encens*, et de [illegible], qui veut dire *brûler*, ou de consulter les entrailles des victimes, de [illegible], qui veut dire aussi *sacrifice*, et de [illegible], qui signifie la même chose que [illegible], *regarder*, *considérer*.

THUSSES. Nom que les Gaulois donnaient à leurs *Satyres* ; les Pères de l'Église l'exprimaient en latin par *Dusii*.

THUY-PHU et THUY-TINH. Esprit des eaux chez les Annamites ; le *Neptune* chinois. Il est l'antagoniste de Sontinh, l'esprit des montagnes. *Thuy-tinh* est aussi le nom de *la planète de Mercure*.

THYA. Fille de Deucalion, fut aimée de Jupiter, qui la rendit mère de Macédon. Ce nom vient de [illegible], *courir avec impétuosité*.

THYADES. C'était un des surnoms qu'on donnait aux *Bacchantes*, parce que dans les fêtes et les sacrifices de Bacchus, elles s'agitaient comme des furieuses et couraient comme des folles (de [illegible], *être en fureur*). Ces Thyades étaient quelquefois saisies d'un enthousiasme, ou vrai, ou simulé, qui les poussait même jusqu'à la fureur, ce qui pourtant ne diminuait en rien le respect du peuple à leur égard. Sur quoi Plutarque, dans ses morales sur les belles actions des femmes, rapporte cette histoire. Après que les chefs des Phocéens eurent pris Delphes, dans le temps que les Thébains leur faisaient, pour cela, la guerre qu'on appelait sacrée, les femmes, prêtresses de Bacchus, qu'on nommait Thyades, furent saisies d'une espèce de fureur bachique, et errant pendant la nuit, elles se trouvèrent, sans le savoir, à Amphisse, où fatiguées de l'agitation que leur avait causée cet enthousiasme, elles se couchèrent et s'endormirent dans la place publique. Alors les femmes de cette ville, confédérée des Phocéens, craignant que les soldats des tyrans ne fissent quelque insulte à ces Thyades consacrées à Bacchus, coururent toutes au marché, se rangèrent en rond tout autour d'elles, afin que personne n'en pût approcher, gardant un profond silence de peur de les éveiller. Après que ces Thyades furent éveillées et revenues de leur frénésie, les Amphissiennes leur donnèrent à manger, les traitèrent avec honneur, et obtinrent la permission de leurs maris de les conduire en lieu de sûreté.

Les Eléens avaient une compagnie de femmes consacrées à Bacchus, qu'on appelait les seize, parce qu'elles étaient toujours en ce même nombre.

THYAS, fille de Castalius, enfant de la terre, « la première qui fut honorée du sacerdoce de Bacchus, dit Pausanias, et qui célébra les orgies en l'honneur du dieu ; d'où il est arrivé que toutes les femmes qui, éprises d'une sainte ivresse, ont depuis voulu pratiquer les mêmes cérémonies, ont été appelées, de son nom, Thyades. [illegible] d'Apollon et de Thyas qu'est né Delphus, d'où la ville de Delphes a pris sa dénomination. »

THYASES. On appelait aussi les [illegible]

que faisaient les Bacchantes, en l'honneur du dieu qui les agitait. Il y a d'anciens monuments qui nous représentent les gestes et les contorsions affreuses qu'elles faisaient dans leurs danses. L'une paraît un pied en l'air, haussant la tête vers le ciel, ses cheveux épars et négligés flottent au delà des épaules, tenant d'une main un thyrse, et de l'autre une petite figure de Bacchus. Une autre, plus furieuse encore, les cheveux épars et flottants, le corps à demi nu, dans la plus violente contorsion, tient une épée d'une main, et de l'autre, la tête d'un homme qu'elle vient de couper.

THYELLIES. Fête en l'honneur de Vénus, qu'on invoquait dans les orages (de θύελλα, *orage, tempête*).

THYES. Ce sont les fêtes de Bacchus honoré par les *Thyades*. On les appelle encore *Thiyes*, et on les célébrait à Elis.

Les Eléens ont une dévotion particulière à Bacchus, dit Pausanias dans ses *Eliaques;* ils disent que le jour de sa fête, appelée *Thya*, il daigne les honorer de sa présence, et se trouver en personne dans le lieu où elle se célèbre. En effet, les prêtres du dieu apportent trois vases vides dans sa chapelle, et les y laissent en présence de tous ceux qui y sont, Eléens ou autres : ensuite ils ferment la porte de la chapelle, mettent leur cachet sur la serrure, et ils permettent à chacun d'y joindre le sien. Le lendemain, on revient, on reconnaît son cachet; on entre, et l'on trouve les trois vases pleins de vin. « Plusieurs Eléens très-dignes de foi, » ajoute l'historien, « et même des étrangers, m'ont assuré en avoir été témoins : pour moi je ne me suis pas trouvé à Elis dans le temps de cette fête. Les habitants d'Andros prétendent aussi que chez eux, durant les fêtes de Bacchus, le vin coule de lui-même dans son temple; mais si, sur la foi des Grecs, nous croyons ces merveilles, il ne nous restera plus qu'à croire les contes que chaque nation fera sur ses dieux. »

THYESTE. Frère d'Atrée, tous deux fameux par leur haine mutuelle et par les crimes affreux qu'elle produisit. Il est au rang de ces fameux criminels de la fable, qui souffrent dans le Tartare des peines proportionnées à leurs crimes. Ils eurent pour enfants Pélopée, Egisthe et Tantale.

THYMBREUS. Surnom que Virgile donne à Apollon, parce qu'il avait un culte établi dans la Troade, en un lieu appelé *Thymbra*. Ce fut dans le temple d'Apollon Thymbreus qu'Achille fut tué en trahison par Pâris.

THYMOETÈS. La naissance de ce personnage est un problème. Il y en a qui le disent fils de Priam, et le font naître en même temps que Pâris. D'autres prétendent qu'il appartenait à un pauvre Troyen, et qu'étant mort en naissant, on le présenta à Priam, au lieu de Pâris dont la mort avait été ordonnée.

THYNNÉE. Fêtes en l'honneur de Neptune : les pêcheurs y sacrifiaient des thons pour attirer la protection de ce dieu.

THYONE. Nom sous lequel *Sémélé*, mère de Bacchus, fut mise par Jupiter au rang des déesses, après que son fils l'eut retirée des enfers.

THYONÉE, ou *furieux*. Surnom de *Bacchus* dans les orgies.

THYRÉEN. Surnom d'*Apollon*. Ce mot signifie en grec la même chose que Janus en latin; c'est-à-dire, *dieu des portes*, de θύρα, *porte*. Les Grecs s'imaginaient qu'Apollon ou le Soleil avait le soin des portes.

THYRSE. C'était une lance ou un dard, enveloppé de pampres de vigne, ou de feuilles de lierre qui en cachaient la pointe. On dit que Bacchus et son armée le portèrent dans leurs guerres des Indes, pour tromper les esprits grossiers des Indiens, qui ne connaissaient pas les armes. C'est de là qu'on s'en servait dans les fêtes de ce dieu. Phornutus donne au thyrse une autre origine. Le thyrse, dit-il, est donné à Bacchus et aux bacchantes, pour marquer que les grands buveurs ont besoin d'un bâton pour se soutenir, lorsque le vin leur a troublé la raison. C'est le symbole ordinaire des bacchantes. Les poëtes attribuaient au thyrse une vertu surprenante. Une bacchante, dit Euripide, ayant frappé la terre avec le thyrse qu'elle portait, il en sortit sur le champ une fontaine d'eau vive; et une autre fit jaillir de la même manière une source de vin.

Personne n'a expliqué d'une manière satisfaisante la raison pour laquelle on a mis un thyrse dans la main de Bacchus. Macrobe, après avoir cherché des points de ressemblance entre Mars et Bacchus, après avoir observé que ce dernier eut une des épithètes les plus caractéristiques de Mars, celle d'ἐνυάλιος, nous dit que Bacchus était représenté à Lacédémone, ayant une lance et non un thyrse à la main; mais, continue le même auteur, le thyrse est-il autre chose qu'une lance dont le bout est caché sous le lierre qui l'entoure?

TI. Nom que les Chinois donnent à la divinité. Il est vrai qu'on entend souvent par ce mot l'empereur de la Chine, et on l'applique au souverain temporel : mais, d'après sa signification première, il veut dire le souverain du ciel.

C'est aussi le nom d'un sacrifice que les empereurs de la Chine offrent tous les cinq ans à leurs ancêtres en général, en remontant jusqu'au premier.

TIA. Dieu des îles Taïti. C'était le frère de Temeharo, et le protecteur particulier de la petite île de Maïtea.

TIAO-CHEN. Esprits adorés par les Iu-pi-ta-tze, tribu des Mandchous. Les esprits le plus en honneur chez ces Tartares sont au nombre de trois : l'esprit du cerf, l'esprit du renard et l'esprit de la belette.

TIAO-KO ou RAM-POK. Fête que les Chinois de Batavia célèbrent dans le 7ᵉ mois, chacun au jour qui lui paraît le plus convenable, en faisant des prières pour les âmes des défunts. Ces âmes ont la permission de

venir se promener sur la terre un jour dans l'année.

TIBALANG ou TIGBALAN. Esprits ou plutôt fantômes très-redoutés des Aëtas, peuplades des îles Philippines. Selon leur croyance, ils ont une taille gigantesque, de longs cheveux, des ailes très-étendues et le corps peint. Les habitants du pays croient les voir sur la cime des vieux arbres, dans lesquels ils supposent que les âmes de leurs parents font leur demeure.

TIBERIADES. Les *Nymphes* qui habitaient les bords du Tibre. Les poëtes latins invoquaient quelquefois ces Nymphes.

TIBERINUS. Fils de Capetus. Il fut un des rois d'Albe; il se noya dans le fleuve qu'on nommait de son temps Albula, et auquel cette aventure fit donner le nom de *Tibre*.

Romulus le mit au nombre des dieux, et on le regarda comme le génie qui présidait au fleuve.

TIBILENUS. Dieu indigène des Noriciens, peuple de l'ancienne Belgique; quelques-uns pensent que c'est le même que *Tiffel*, le diable ou le principe du mal; ce nom a en effet assez d'analogie avec *Diabolus*.

TIBRE. Le Tibre, si chanté par les poëtes, n'est d'aucune utilité, et n'est redevable de l'honneur qu'il a d'être si connu qu'à la poésie, et à la réputation de la célèbre ville qu'il arrose; les grands fleuves ont eu raison de le traiter de *ruisseau bourbeux*.

On le trouve personnifié sous la figure d'un vieillard couronné de laurier, à demi-couché, tenant une corne d'abondance, et s'appuyant sur une louve, auprès de laquelle sont les deux petits enfants, Rémus et Romulus.

TIBUR. Ancienne ville d'Italie, près de Rome, aujourd'hui nommée *Tivoli*. Stace (dans la première silve du liv. III, et la troisième du liv. I) la compte au nombre des quatre lieux où Hercule était principalement honoré; savoir: Némée, Argos, Tibur et Gadès.

On juge bien que Tibur honorait avec zèle son fondateur, le dieu *Tiburnus*. Il y avait un bois sacré, le bois de *Tibur*, autrement dit le *bois d'Albunée*, si célèbre dans les poëtes.

Albunée était tout ensemble le nom d'un bois, d'une *fontaine*, d'une divinité de la *montagne de Tibur*. Cette divinité était la dixième des sibylles; on l'honorait à Tibur comme une déesse, et l'on disait que son simulacre avait été trouvé, un livre à la main, dans le gouffre de l'Anio.

TIBURNUS. Fils d'Hercule, fut le fondateur de la ville de *Tibur*, et eut une chapelle dans le temple d'Hercule, avec un culte distingué.

TI-CHI. Première divinité du panthéon bouddhique, chez les Chinois; c'est la même qu'*Indra*, souverain du ciel.

TIDDEBAIK. Idole japonaise à Osakka, dans l'île de Niphon. On la voit sous la figure d'une tête de sanglier, ornée d'une couronne étincelante de pierreries. Elle a quatre mains, et porte aux pieds un monstre hideux.

TIEN-NONG. Génie de l'agriculture, auquel les Tonquinois sacrifient solennellement au printemps et à l'automne.

TIEN-SU, c'est-à-dire *le premier maître*. Tous les artisans et les marchands du Tonquin adorent sous ce nom le premier maître ou l'inventeur de leur métier. Il y a dans leurs maisons un endroit déterminé qui lui tient lieu d'autel, où ils gardent son image peinte sur du papier, sous la figure d'un vieillard. Ils la renouvellent au commencement de chaque année, ils offrent devant elle des mets et brûlent des parfums les trois premiers jours. Ils l'adorent et l'invoquent fort souvent, surtout quand ils entreprennent quelque affaire, et alors ils font une offrande de mets pour qu'elle ait une heureuse réussite.

TIERMES. Dieu des Lapons, qui, dit-on, présidait au tonnerre, aux orages, à l'arc-en-ciel, à la santé, à la vie et à la mort des hommes.

TIGIL. Dieu secondaire des Kamtchadales, fils de Koutkou le créateur, et époux de Sidanka, sa propre sœur. Il apprit de son père à faire des canots, et inventa l'art de faire, avec des orties, des filets pour prendre le poisson. Il apprit à ses enfants à s'habiller de peaux. Il fit les animaux terrestres, et établit pour veiller sur eux le dieu Pilatchoutchi.

TIGRE. Ce cruel animal est souvent représenté avec Bacchus et les bacchantes. Le char de Bacchus est ordinairement traîné par des tigres, et quelquefois on voit des tigres aux pieds des bacchantes.

TIHA. Dieu des îles Hawaï ou Sandwich. Il était particulièrement honoré à Mawi.

TIHI. Dieu des îles Marquises; il est tout-puissant; c'est lui qui fait fleurir les arbres et mûrir les fruits; il a aussi créé les poissons de la mer, et permis aux hommes d'en manger, à l'exception de quelques-uns qu'il a rendus *tapou*. Ces insulaires ignorent s'il a eu un commencement et s'il aura une fin; ils croient seulement qu'il a parlé autrefois aux habitants de ces îles.

TI-HOANG. La seconde des trois puissances productrices, selon la cosmogonie chinoise.

TII. Génies tutélaires de chaque famille, espèces de dieux lares ou pénates des Taïtiens, qui en gardaient les images dans leurs maisons. C'étaient des esprits malfaisants, toujours inspirant les mauvais desseins et les favorisant. C'était sans doute parce qu'ils étaient plus fréquemment invoqués que les Eatouas et les bons génies.

TI-KHAN. Le *Pluton* des Chinois, celui qui préside aux enfers et juge les hommes coupables. Voici la description d'une idole de ce dieu d'un temple qui lui est consacré: cette statue, placée au milieu de l'édifice, sur un autel, est dorée tout entière; elle tient un sceptre à la main, et porte une couronne magnifique. Huit autres idoles, plus petites et

-rées également, l'environnent en qualité de ministres. A chaque côté de l'autel est une table, qui supporte cinq idoles représentant les juges infernaux. Ces mêmes juges sont peints sur les murs du temple, assis sur leurs tribunaux et exerçant leurs fonctions. Auprès d'eux sont des démons d'une forme hideuse, prêts à mettre les sentences à exécution.

TIKI. Espèce d'amulettes ou de figurines que les Néo-Zélandais portent suspendues à leur cou, et dont ils font un grand cas. Forster les compare aux Tii des Taïtiens. Dans les îles Gambier, Tiki et Inaone sont les premiers parents des indigènes. Tiki passe pour un dieu qui aurait tiré la terre du sein des eaux, au moyen d'un hameçon. Ce puissant pêcheur a légué son nom à toutes les statues de divinités devant lesquelles les sauvages se prosternent.

TI-KIANG. Génie de la mythologie chinoise. Il a la forme d'un sac; la couleur de son corps est rougeâtre; il a six pieds et quatre ailes. C'est une masse informe et grossière qui n'a pas de visage et se traîne sur la montagne du ciel.

TIKQUOA. Le dieu suprême, chez les Hottentots.

TIMANDRE. Troisième sœur d'Hélène et de Clytemnestre; elle était fille de Tyndare et de Léda; elle épousa Echémus, roi d'Arcadie, petit-fils de Céphée.

TIMANTHE, de Cléone, avait une statue parmi les héros de l'Olympe, pour avoir emporté plusieurs fois le prix du Pancrace. Il finit ses jours d'une manière extraordinaire. Il avait quitté la profession d'athlète, à cause de son grand âge; mais, pour conserver ses forces par un exercice convenable, il tirait de l'arc tous les jours, et son arc était fort difficile à manier. Etant obligé de faire un voyage, il interrompit quelque temps cette habitude; quand il voulut la reprendre, son arc se refusa à lui; il n'eut plus la force de s'en servir. Ne se retrouvant plus lui-même, il en eut tant de déplaisir, qu'il alluma son propre bûcher, et se jeta dedans: action qui, à mon avis, dit Pausanias, tient plus de la folie que du courage.

TIMARATE. C'était une des trois vieilles qui présidaient à l'oracle de Dodone. Les deux autres étaient *Nicandre* et *Proménie*.

TIMESIUS ou TIMESIAS. Citoyen de Clazomène. Il avait rendu à sa patrie de si utiles services, qu'il y acquit un très-grand crédit et une autorité presque sans bornes. Il croyait son crédit fondé sur l'amour de ses concitoyens, et n'aurait jamais deviné qu'il leur fût odieux, si le hasard ne le lui avait appris. En passant par un endroit où de petits enfants se divertissaient à jouer aux osselets, il entendit ce qu'ils disaient. Il s'agissait de faire sauter un osselet hors du trou; la chose paraissait si malaisée, que la plupart de ces enfants dirent qu'elle ne se ferait pas; mais celui qui devait jouer en jugea autrement. Plût à Dieu, dit-il, que je fisse sauter la cervelle de Timésius, comme je ferai sauter cet osselet! Timésius ne douta plus qu'il ne fût extrêmement haï dans la ville; et, dès qu'il fut de retour chez lui, il raconta à sa femme ce qu'il venait d'entendre, et sortit de Clazomène. Avant de prendre aucun parti, il alla consulter l'oracle pour savoir où il devait conduire une colonie. *Cherchez*, lui répondit-on, *des essaims d'abeilles, vous aurez abondance de guêpes.* Il éprouva qu'on lui avait répondu juste; car ayant conduit une colonie de Clazoméniens dans la Thrace, pour rebâtir Abdère, il n'eut pas la satisfaction de voir son établissement achevé, et les Thraces l'en chassèrent. Cent ans après, les Teiens, obligés d'abandonner leur ville, se transplantèrent à Abdère, et surent s'y maintenir. Ils conservèrent pour Timésius tant de respect, qu'ils l'honorèrent toujours comme un demi-dieu, et lui consacrèrent des monuments héroïques.

TIMOR. Dieu de la crainte. On le distinguait de Pavor. Effectivement ces deux mots ne signifient pas la même chose. *Timor* signifie *la crainte*, *la timidité; pavor*, signifie l'*épouvante, la terreur subite.*

TIMORIE. Divinité particulièrement adorée des Lacédémoniens. Son nom indique qu'elle était la déesse de la vengeance.

TING. Sorte de vase à trois pieds auquel les Chinois donnent le titre de *Chin*, ou de *divin*, et pour lequel ils professent le plus grand respect, parce qu'ils le regardent comme le symbole de la divinité. On prétend que Fohi, qui le fit faire, le destina à servir dans les sacrifices offerts au Chang-ti (le suprême empereur). Ce trépied était l'emblème du *Thien* (*le ciel*).

TINGARA, ou HOURO. Dieu des Néo-Zélandais. C'est un mauvais génie qui habite les pays étrangers et qui n'arrive que de temps à autre à la Nouvelle-Zélande. Ses visites funestes sont toujours suivies de maladies ou de mortalité.

TINIA. Divinité honorée chez les Etrusques. On pense que c'est la même que *Bacchus*.

TIPAMMA. Déesse obscène, qui est, dans l'Hindoustan, l'objet d'un culte honteux.

TIPAPAKIJIN. Le principe du mal, chef des Janchons ou esprits malfaisants, selon la croyance des Botocoudos, peuple sauvage du Brésil.

TIPEDAH. Divinité adorée dans le royaume de Camboge; c'est sans doute un Bouddha ou un Bodhisatwa.

TIPHYS. Nom du pilote en chef des Argonautes.

TIPOKO. Le premier des dieux inférieurs dans la théogonie néo-zélandaise. C'est le dieu de la colère et de la mort; il marche immédiatement après Mawi-Ranga-Rangui, comme le plus redoutable; c'est celui qui a le plus de part aux hommages des insulaires.

TIR. Nom que les Parsis donnent à l'ange des sciences. Ce génie est la personnification de *la planète de Mercure.*

TIRANOUS. Déesse des Kamtchadales, épouse de Piliatchoutchi.

TIRAU. Fêtes funèbres que les habitants

des îles Gambier célèbrent à la mort de leurs parents ; elles dégénèrent toujours en orgie. Il y en a de plus ou moins solennelles, selon le rang ou la dignité du défunt.

TIRÉSIAS. L'un des plus célèbres devins de l'antiquité, qui était fils d'Evère et de la nymphe Chariclo, et rapportait son origine à Udée, l'un de ceux qui étaient nés des dents du serpent, semées en terre par Cadmus. Il s'adonna à la science des augures, et s'y acquit une grande réputation. Les Thébains avaient tant de confiance en sa sagesse, que sur ses conseils, après la perte de leur ville, ils se réfugièrent sur la montagne de Tilphose, jusqu'au rétablissement de leurs murailles. Tirésias trouva la mort au pied de cette montagne. Il y avait une fontaine dont l'eau fut mortelle pour lui ; il fut enterré auprès de la fontaine. Sa vie avait été très-longue. Hygin et d'autres mythologues disent que Jupiter lui accorda une vie sept fois plus longue que celle des autres, *septem ætates, sept âges*. Lucien lui en donne six ; il y en a qui l'ont fait vivre onze âges d'hommes, d'autres sept siècles.

Tirésias était aveugle, et l'on en racontait plusieurs causes. Les uns disaient que les dieux ne trouvant pas bon qu'il révélât aux mortels ce qu'ils souhaitaient qu'ils ne sussent pas, l'avaient aveuglé. Phérécide n'attribuait son aveuglement qu'à la colère de Minerve. Cette déesse ayant été vue par Tirésias pendant qu'elle se baignait dans la fontaine d'Hypocrène, avec Chariclo sa favorite, et mère de Tirésias, ne lui eut pas plutôt annoncé qu'il ne verrait plus rien, qu'il perdit les yeux. Chariclo s'affligea beaucoup de cette infortune de son fils. Minerve, pour la consoler, lui dit que c'était une loi irrévocable des Destinées, que tous ceux qui voyaient un dieu sans sa permission, en fussent châtiés sévèrement, mais que, pour l'amour de Chariclo, elle rendrait Tirésias le plus grand devin du monde ; qu'elle lui ferait connaître les présages et qu'elle le rendrait capable d'entendre le langage des animaux ; qu'elle lui donnerait un bâton avec lequel il pourrait conduire ses pas avec autant de sûreté que s'il avait eu l'usage de ses yeux ; qu'elle le ferait vivre longtemps, et qu'enfin, après sa mort, il serait le seul qui conserverait encore la même science dans les enfers, où il serait honoré de Pluton. Tirésias fut honoré comme un dieu : il eut à Orchomène un oracle qui fut fameux pendant quelques siècles ; mais enfin il fut réduit au silence, après qu'une peste eut désolé cette ville. Peut-être que les directeurs de l'oracle périrent tous pendant la contagion ; peut-être jugea-t-on qu'un dieu qui laissait ruiner par la peste les habitants d'Orchomène, n'était plus capable de prédire l'avenir. Il y avait à Thèbes un lieu appelé l'observatoire de Tirésias (c'était apparemment l'endroit d'où il contemplait les augures), et un tombeau honoraire ou cénotaphe ; car les Thébains avouaient qu'il était mort auprès d'Aliarte, au pied du mont Tilphose, et qu'ainsi ils n'avaient pas chez eux son véritable tombeau. Diodore ajoute qu'ils firent de pompeuses funérailles à Tirésias, et qu'ils lui rendirent les honneurs divins. Tirésias fut père de deux filles, Manto et Historide.

TIRME. Ancienne idole des îles Canaries ; elle était placée sur le sommet d'une montagne. Les plus fervents de ses adorateurs se précipitaient en son honneur du haut de ce rocher, en poussant des cris de joie, persuadés que ce sacrifice assurait à leur âme dépouillée du corps des délices ineffables, dont rien ne devait jamais troubler la jouissance.

TIROMANCIE. Divination dans laquelle on prédisait l'avenir par le moyen du fromage. On en ignore les cérémonies. Son nom est formé de *τυρός, fromage*, et de *μαντεία, divination*.

TIROUMAL. Un des noms de *Vichnou* les plus usités et les plus vénérés parmi les Tamouls.

TIRTHANKARAS ou TIRTHAROUS. Personnages vénérés par les Djaïnas à l'égal des divinités.

TIRYNS était un héros, fils d'Argus et petit-fils de Jupiter ; il fonda la ville de Tirynthe, dont les Cyclopes construisirent les murs, qui furent faits de pierres sèches si grosses, qu'il fallait deux mulets pour traîner la plus petite. Les Argiens détruisirent cette ville pour en transporter les habitants à Argos, qui avait besoin d'être repeuplée.

TIRYNTHIEN ou TIRYNTHIUS. C'était un des surnoms d'*Hercule*, à cause du séjour qu'il faisait assez souvent dans la ville de *Tirynthe*, en Argolide. On croit même qu'il y fut élevé. Il voulut s'emparer du trône de cette ville ; mais Eurysthée s'y opposa.

TISAMÈNE. Célèbre devin de Sparte, qui était d'Elis, de la famille des Iamides. Un oracle prononcé en sa faveur lui promit qu'il sortirait victorieux de cinq combats célèbres. Il crut que ces paroles devaient s'entendre du Pentathle ; mais après avoir remporté deux fois le prix de la course et du saut aux jeux olympiques, il succomba à la lutte. Ce fut alors qu'il comprit le sens de l'oracle, et qu'il commença à espérer que la fortune se déclarerait pour lui jusqu'à cinq fois à la guerre. Les Lacédémoniens qui eurent connaissance de cet oracle, persuadèrent à Tisamène de quitter Elis, et de venir chez eux pour les assister de ses conseils et de ses prédictions. Tisamène fit ce qu'ils souhaitaient ; et les Lacédémoniens crurent lui avoir l'obligation de cinq grandes victoires dont ils remportèrent la première à Platée, sur les Perses ; la seconde à Tégée, contre les Argiens ; la troisième à Dipée, contre les Arcadiens ; la quatrième, contre les Messéniens ; et la cinquième à Tanagre.

TISAMÈNE. Fils d'Oreste et d'Hermione, succéda au royaume d'Argos et de Sparte ; mais, sous son règne, les Héraclides étant rentrés dans le Péloponèse, le chassèrent et l'obligèrent de se retirer avec sa famille dans l'Achaïe, où il régna. Il fit la guerre aux Ioniens, pour les obliger de partager leurs

rres avec les Doriens qui l'avaient suivi; ais quoique ses troupes fussent victorieu-s, Tisamène fut tué des premiers dans le mbat, et enterré à Hélice en Ionie. Dans suite, les Lacédémoniens, avertis par l'o-cle de Delphes, transportèrent ses os à ›arte, et placèrent son tombeau dans le lieu ême où ils faisaient les repas publics, ap-·lés Phiditia.

TISAMENE. Fils de Thersandre, et petit-s de Polinice, fut mis sur le trône de Thè-·s. Les Furies attachées au sang d'OEdipe de Laïus, épargnèrent, dit-on, Tisamène; ais son fils, Autosion en fut persécuté, squ'à être obligé de se transporter chez les oriens, par le conseil de l'oracle.

TISIPHONE. Une des *Furies* couverte une robe ensanglantée. Tisiphone est as-·e nuit et jour à la porte du Tartare, où le veille sans cesse. Dès que l'arrêt est :ononcé aux criminels, Tisiphone, armée 'un fouet vengeur, les frappe impitoyable-ent, et insulte à leurs douleurs. De la ıain gauche elle leur présente des serpents orribles, et elle appelle ses barbares sœurs our la seconder. Tibulle dit que Tisiphone ıait coiffée de serpents au lieu de cheveux. e nom de Tisiphone signifie proprement *elle qui venge les meurtres*, de τίσις, ven-*geance*, et de φονή, *meurtre*. Plutarque dit ue Mégère et Alecton étaient soumises à 'isiphone.

TISIS. Fils d'Alcis de Messénie. C'était un omme distingué parmi ses concitoyens, et urtout habile en l'art de la divination. Il fut hoisi par les Messéniens pour aller consul-·r l'oracle de Delphes, sur la durée de leur ouvel établissement à Ithome. Tisis alla onc à Delphes; mais à son retour il fut at-ıqué par les Lacédémoniens qui s'étaient mbusqués sur son passage. Comme il se éfendait avec un grand courage, ils ne ces-èrent de tirer sur lui jusqu'à ce qu'une voix e fît entendre. Elle venait on ne sait d'où, t elle disait: Laissez passer le messager de 'oracle. Tisis, aidé par ce secours divin, chappa et rapporta l'oracle aux Messéniens: ›eu de jours après, il mourut de ses bles-·ures.

TISPHONE. Fille d'Alcméon et de Manto, ille de Tirésias. Son père la donna à élever ı Créon, roi de Corinthe, avec Amphilocus on frère. Tisiphone eut une beauté remar-ιuable, et la femme de Créon la fit vendre ›ar jalousie. Elle fut reconnue dans la suite, ·t rendue à son père.

TITAN. Fils du Ciel et de Vesta ou Titée, ·t frère aîné de Saturne. Quoiqu'il fût l'aîné, ›ependant, à la prière de sa mère, il céda volontiers ses droits à Saturne, à condition ιu'il ferait périr tous ses enfants mâles, ıfin que l'empire du ciel revînt à la branche ıînée; mais ayant appris que, par l'adresse le Rhéa, trois des fils de Saturne avaient été :onservés et élevés en secret, il fit la guerre ı son frère, le prit avec sa femme et ses :nfants, et les tint prisonniers, jusqu'à ce que Iupiter, ayant atteint l'âge viril, délivra son ›ère, sa mère et ses frères, fit la guerre aux Titans, et les précipita au fond du Tartare. Diodore raconte, d'une manière différente, l'histoire des Titans. Selon la mythologie de Crète, dit-il, les Titans naquirent pendant la jeunesse des Curètes. Ils habitaient d'a-bord le pays des Gnossiens, où l'on montrait encore de son temps les fondements du pa-lais de Rhéa, et un bois antique. La famille des Titans était composée de cinq garçons et de cinq filles, tous enfants du Ciel et de la Terre; ou, selon d'autres, d'un des Curè-tes et de *Titée*; de sorte que leur nom vient de leur mère. Les six garçons furent *Cœus*, *Crius*, *Hypérion*, *Japet Océanus* et *Saturne*; et les cinq filles étaient *Mnémosine*, *Phœbé*, *Rhéa*, *Thémis* et *Thétis*. Ils firent tous pré-sent aux hommes de quelque découverte: ce qui leur mérita de leur part un souvenir et une reconnaissance éternelles. Saturne, l'aîné des Titans devint roi. Le P. Pezron prétend que les Titans ne sont point des hom-mes fabuleux, quoique les Grecs aient voilé leur histoire de fables. Selon lui, les Titans sont des descendants de Gomer, fils de Ja-phet. Le premier fut Acmon, qui régna dans l'Asie Mineure. Le second eut le nom d'*U-ranus*, qui, en grec, signifie *ciel*: celui-ci porta ses armes et étendit ses conquêtes jus-qu'aux extrémités de l'Europe et de l'Occi-dent. Saturne ou Chronos, fut le troisième: il osa le premier prendre le titre de roi; car, avant lui, les autres n'avaient été que les chefs et les conducteurs des peuples qui étaient sous leurs lois. Jupiter, le quatrième des Titans, fut le plus renommé; c'est lui qui, par son habilité et par ses victoires, forma l'empire des Titans, et le porta au plus haut point de gloire où il pût aller. Son fils, Teuta ou Mercure, avec son oncle Dis, que nous nommons Pluton, établit les Titans dans les provinces de l'Occident, et surtout dans les Gaules. Cet empire dura trois cents ans, et comme les Titans surpas-saient les autres hommes en force et en grandeur, on en fit des géants. *Le soleil* est souvent appelé de ce nom chez les poëtes, soit parce qu'on l'a cru fils d'Hypérion, l'un des Titans, soit parce qu'on l'a pris pour Hy-périon lui-même.

TITANIDES. Filles du Ciel et de la Terre, ou, selon d'autres, de Cronos et d'Astarté. Elles sont au nombre de sept ou de neuf: *Téthis*, *Thémis*, *Dioné*, *Mnémosyne*, *Ops*, *Cy-bèle*, *Vesta*, *Phœbé* et *Rhéa*.

TITEE. Femme d'Uranus et mère des Ti-tans; elle reçut, après sa mort, les honneurs divins. Comme son nom signifie *boue*, *argile*, dans les langues orientales, on la prit pour la terre même. Les mythologues paraissent distinguer les dix-sept Titans dont elle fut mère, des Titans, enfants de Saturne.

TITHENIDIES (de τιθήνη, *nourrice*). Fête dans laquelle les nourrices de Lacédémone portaient les enfants mâles dans le temple de Diane Corythalienne, et dansaient pen-dant qu'on immolait à la déesse de jeunes porcs pour la santé de leurs nourrissons.

TITHIS. *Nymphes* célestes de la mytho-logie hindoue; elles sont au nombre de 360,

et divisées par trente dans chacune des douze demeures du Soleil, leur père, c'est-à-dire dans les signes du zodiaque.

TITHON. Fils de Laomédon et de la nymphe Strymo, fille du Scamandre et frère de Priam. Il était très-bien fait, aimait la chasse et se trouvait toujours dans les plaines, exposé aux regards de l'Aurore, au lever de cette déesse. Elle finit par l'enlever dans son char et il devint son époux. De ce mariage naquit Memnon. La fable raconte encore que Tithon obtint de Jupiter l'immortalité, à la prière de l'Aurore; mais, ayant oublié de demander qu'il ne vieillît point, il devint si vieux qu'il fallut l'emmailloter comme un enfant : enfin, ennuyé des infirmités de la vieillesse, il souhaita d'être changé en cigale, ce qu'il obtint. La cigale était le symbole d'une longue vie, parce qu'on croyait vulgairement que cet insecte, semblable au serpent, rajeunit tous les ans en changeant de peau.

TITHONE. Père d'Emathion.

TITHOREE était une des *Nymphes* qui naissaient des arbres, et particulièrement des chênes. Elle habitait sur la cime du mont Parnasse, à laquelle elle donna son nom. Ce nom se communiqua, dans la suite, à tout le canton, et même à la petite ville de Néon, dans la Phocide.

TITHRAMBO. Nom sous lequel les Egyptiens représentaient *Isis* courroucée, que les Grecs appelaient Hécate. L'identité de Tithrambo et d'*Hécate* est prouvée par un passage de saint Epiphane, le seul écrivain qui ait conservé ce nom égyptien. Jablonski a cherché dans le copbte l'ancienne langue des Egyptiens l'étymologie du nom *Tithrambo* ou *Ti-thra-embo*, et il a trouvé, *furieuse de colère*, ou *rendant furieux*.

Tithrambo avait une grande analogie avec *Brimo*, surnom de quelques déesses grecques, telles que Hécate, et, selon Arnobe, *Cérès*, qui fut ainsi appelée à cause des violentes fureurs qui l'agitèrent contre le ravisseur de sa fille. Quelques Grecs ont confondu Tithrambo avec *Némésis*, parce que celle-ci était la divinité vengeresse des crimes et l'ennemie des superbes. Mais sa véritable représentation, dans la mythologie grecque, est Hécate, que Lycophron appelle aussi *Brimo triformis*, Βριμὼ τρίμορφος.

L'identité de Tithrambo et d'Hécate étant reconnue, on doit attribuer à la première l'identité démontrée de la seconde avec Isis courroucée, c'est-à-dire, avec *la Lune* que les anciens croyaient être la cause des vertiges, de l'aveuglement, de la folie, etc., d'où vient le nom *lunatique*.

Saint Epiphane, cité plus haut, dit que les uns se font initier aux mystères de Tithrambo, et les autres, à ceux de Thermutis. Jablonski en conclut l'identité de Tithrambo et de *Thermutis*. L'interprétation du mot copbte *Termouth*, qui signifie *celle qui donne la mort*, prouve cette identité.

Il faut conclure avec Jablonski que Tithrambo était le symbole de la colère dont la divinité est animée contre les crimes des hommes.

TITHRONE. Nom sous lequel les Myrtiniusiens rendaient à *Minerve* les honneurs divins. Peut-être ce nom vient-il de la ville de *Tithronium* en Phocide, d'où le culte de la déesse aura passé chez eux.

TITIAS. Héros de l'île de Crète, qui passait pour fils de Jupiter. Le bonheur dont il jouit constamment dans sa vie le fit regarder comme un dieu. Après sa mort, on lui rendit les honneurs divins, et on l'invoqua pour avoir d'heureuses destinées.

TITIE. Déesse particulièrement révérée des Milésiens; la même que *Tité*.

TITYRES. Strabon et d'autres auteurs font mention des Tityres dans la troupe bachique. Ils avaient entièrement la forme humaine; des peaux de bêtes leur couvraient une partie du corps. On les représentait dans l'attitude de gens qui dansent, en jouant eux-mêmes de la flûte; quelques-uns jouaient en même temps de deux flûtes, et frappaient des pieds sur un autre instrument appelé *scabilla* ou *crupezia*. Virgile et Théocrite emploient ce nom dans leurs *bucoliques*, et le donnent à des bergers qui, jouissant d'un grand loisir, s'amusent à jouer de la flûte. (Ce nom est formé de τίτυρος, un tuyau de blé.) Quelques commentateurs ont appelé Tityres tous les suivants de Bacchus, dont le visage et le corps n'ont rien des traits de la chèvre ou du bouc.

TITYUS était, selon Apollonius de Rhodes, fils de Jupiter et de la nymphe Elara, fille d'Orchomène. Jupiter, craignant les effets de la jalousie de Junon contre cette nymphe, la cacha dans les entrailles de la terre ou Titée. Là, elle accoucha de Tityus, c'est pourquoi il est appelé fils et nourrisson de *la Terre*, *Terræ omniparentis alumnus*, dit Virgile. Tityus ayant eu l'insolence de vouloir attenter à l'honneur de Latone, lorsqu'elle traversait, dit Homère, les délicieuses campagnes de Panope, pour aller à Pytho, il fut tué par Apollon et par Diane, à coups de flèches, ensuite précipité dans le Tartare. Là, un insatiable vautour, attaché dans sa poitrine, lui dévore le foie et les entrailles, qu'il déchire sans cesse, et qui renaissent éternellement pour son supplice. *Il était si grand, que son corps étendu couvrait neuf arpents de terre*; ce que les Panopéens prétendent devoir s'entendre, dit Pausanias (*Phocid.*) de la grandeur du champ où est sa sépulture, non de la grandeur du géant; et le champ est en effet de neuf arpents.

N'est-il pas surprenant qu'après avoir représenté Tityus comme un de ces grands criminels du Tartare, on doive ajouter que ce Tityus avait cependant des autels dans l'île d'Eubée, et un temple où il recevait les honneurs religieux; c'est Strabon qui nous l'apprend.

TI-YO. Enfers des bouddhistes de la Chine. Ils en comptent seize grands, avec

huit brûlants et huit glacés. Il y a en outre, seize petits enfers, placés sur le passage des grands.

TLACAHUEPAN-CUEXTOTZIN. Dieu de la mythologie mexicaine; il était particulièrement révéré à Tezuco.

TLALOC. Dieu de l'eau chez les Mexicains; il était frère de Tezcalipuca. On lui sacrifiait de pauvres enfants tenus en cage comme des oiseaux. Quand on était à la veille de la moisson, chaque propriétaire prenait dans son champ une poignée de maïs et l'offrait à Tlaloc, avec un breuvage fait de grain et de copal.

TLALOCAN. Paradis de Tlaloc, dieu des eaux, suivant la mythologie mexicaine. C'était un séjour frais et agréable, où se rendaient les âmes de ceux qui mouraient noyés, frappés de la foudre, d'hydropisie, de tumeurs, de blessures, et d'autres maladies, ainsi que celles des enfants qui étaient sacrifiés à Tlaloc. Toutes ces âmes y jouissaient, avec ce dieu, de toutes sortes de plaisirs, et y prenaient place à de somptueux festins. Elles passaient ensuite dans le corps d'animaux d'une espèce inférieure; tandis que les âmes de ceux qui étaient envoyés dans le Mictlan ou l'enfer, animaient ensuite des insectes et des reptiles.

TLAZOLTEOTL. Nom sous lequel *la planète de Vénus* était adorée par les Mexicains; on l'appelait encore *Ilcuicatitlan*. Elle avait une chapelle qui lui était consacrée dans le grand Téocalli de Mexico.

TLEPOLEME ou TLEPTOLEME, était fils d'Hercule et d'Astioché, princesse d'Epire. Ayant été élevé dans le palais de son père, à Argos, il tua par mégarde Licymnius, frère d'Alcmène, en voulant frapper un esclave. Cet accident l'obligea à s'enfuir, et à aller chercher retraite dans l'île de Rhodes, ou il établit plusieurs colonies. C'est lui qui mena au siége de Troie, les troupes rhodiennes, sur neuf vaisseaux. Il fut tué par Sarpédon; et son corps ayant été rapporté dans l'île de Rhodes, on lui consacra un monument héroïque, et l'on établit même en son honneur une fête qui se célébrait par des jeux et des combats publics appellés *Tlépolémies;* le prix de la victoire était une simple couronne de papyrus blanc.

TLIEBSE. Dieu protecteur des forgerons, et qui est adoré par les Circassiens.

TMOLOS. Dieu adoré à Sardes en Lydie, et dans la ville de *Tmole*. C'était sans doute, le fondateur de cette ville.

TMOLUS. Roi de Lydie, était fils de Mars et de la nymphe Théogène, selon Clytophon, ou de Supilus et d'Eptonie, selon Eusathe. Un jour que ce prince était à la chasse, il aperçut une des compagnes de Diane, qui se nommait Arriphé; elle était parfaitement belle, et Tmolus en devint sur-le-champ éperdument amoureux. Résolu de satisfaire sa passion, il poursuivit vivement cette jeune nymphe, qui, pour ne pas tomber entre ses mains, alla chercher un asile dans le temple de Diane; mais le lieu ne fut pas respecté, et Arriphé fut violée aux pieds des autels de la déesse. Un affront aussi sanglant la jeta dans l'accablement et le désespoir, elle ne voulut pas survivre un instant à son malheur, et se perça le sein, en conjurant les dieux de la venger. En effet, sa mort ne resta pas impunie. Tmolus fut un jour enlevé par un taureau furieux, et tomba sur des pieux dont les pointes le firent expirer au milieu des douleurs les plus cuisantes. Il fut inhumé sur une montagne de Lydie, qui prit son nom. Il ne faut pas, comme ont fait quelques mythologistes, confondre ce Tmolus avec Tmolus qui fut constitué juge entre Apollon et Pan, et un autre Tmolus, fameux géant, qui, de société avec Télégone, arrêtait les passants et les dépouillait ou les égorgeait sur la route.

TNEBOUAOU. Déesse égyptienne, une des formes de *Neith* (*Athéné* ou *Minerve*).

TOA-ITI. Dieu inférieur de l'île de Taïti; il avait ses fonctions et ses prêtres particuliers.

TOGUI-OUKOU MEA. Dieu de l'archipel Tonga; il était le protecteur de la mer et des voyages. Son nom signifie *hache de fer*. Ces insulaires, ne pouvant se procurer que d'outre-mer ces instruments précieux, leur ont conséquemment donné le nom d'un dieu marin, à la protection duquel ils attribuent les avantages qu'ils retirent de ces haches.

TOIA. Les Floridiens adoraient sous ce nom le mauvais principe, qu'ils opposaient à la divinité suprême. Persuadés que cette dernière puissance ne pouvait leur nuire à cause de sa bonté naturelle, ils tâchaient d'apaiser l'autre, qui disaient-ils, les tourmentait cruellement. Toïa ne se faisait pas faute de les effrayer par des visions, et de leur faire des incisions dans la chair; il leur apparaissait de temps en temps, pour les obliger à lui sacrifier des victimes humaines.

TOISON d'or. C'était la dépouille du mouton qui transporta Phrixus et Hellé dans la Colchide, et dont la conquête fut l'objet du voyage des Argonautes.

La fable varie sur l'origine de ce bélier prodigieux. Les uns disent que, dans le moment où l'on allait immoler Phrixus et Hellé, Mercure donna à Néphélé leur mère un bélier d'or, auquel le dieu avait communiqué la faculté de traverser les airs; et Néphélé donna cette voiture à ses deux enfants, pour fuir l'horrible sacrifice que leur marâtre était prête à consommer. Lorsqu'Hellé fut morte, Phrixus, accablé de lassitude et de chagrin, fit aborder son bélier à un cap habité par les barbares, voisins de Colchos, et s'y endormit. Les habitants l'ayant vu, se disposaient à le faire mourir, lorsque son bélier le réveilla en le secouant, et lui représenta avec une voix humaine le danger auquel il était exposé. Phrixus remonta sur lui, arriva à Colchos, immola son bélier à Jupiter Phrygien, le dépouilla de sa peau qu'il pendit à un arbre dans un champ consacré à Mars.

D'autres disent que Phrixus logea un jour chez Dipsaque, fils de Phyllis, fleuve de Bithynie, et d'une nymphe du pays; que là il offrit son bélier en sacrifice à Jupiter Laphystien, surnom tiré d'une colline du pays, où ce dieu avait un temple.

Suivant d'autres, dans le temps qu'Ino méditait la mort de Phrixus et d'Hellé, on envoya le premier choisir la plus belle brebis des troupeaux du roi, pour l'offrir en sacrifice à Jupiter. Pendant qu'il la cherchait, Jupiter donna la parole à un mouton qui découvrit à Phrixus tous les desseins de sa marâtre, lui conseilla de s'enfuir avec Hellé sa sœur, et s'offrit pour leur servir de voiture. L'offre fut acceptée; et quand Hellé tomba dans la mer, le mouton parla encore pour rassurer Phrixus, et lui promettre de le faire arriver à Colchos sans accident; ce qui fut effectué. En reconnaissance, le mouton fut immolé à Jupiter, d'autres disent à Mars, d'autres à Mercure. La dépouille fut pendue à un arbre, dans le champ de Mars, et Mercure la convertit en or; en sorte que, selon les uns, la toison était d'or dès le principe; suivant d'autres, elle fut changée en ce métal, après que le mouton eut été dépouillé.

Enfin, une autre tradition portait que l'animal était couvert d'or au lieu de laine, dès sa naissance, et qu'il était le fruit des amours de Neptune métamorphosé en bélier, et de la belle Théophane, métamorphosée en brebis. Neptune avait confié ce bélier miraculeux à Mercure, qui en fit présent à Néphélé pour procurer la fuite à ses enfants. Au reste, tous les mythologues se réunissent pour dire qu'après le sacrifice, l'animal fut enlevé au ciel, où il forme la constellation du bélier, l'un des douze signes du zodiaque.

TOKOUAIATOUA. Nom du sentier qui mène à l'empire de la mort, selon la croyance des Néo-Zélandais; les âmes qui sortent de ce monde sont obligées de passer par ce chemin pour se rendre au *Reinga* (*l'enfer*).

TOLA. Esprits redoutés par les Hindous qui habitent les montagnes de Kamaon. Les Tolas sont des âmes des adultes mâles qui sont décédés sans avoir été mariés.

TOLUMNIUS était un des augures du camp de Turnus. C'en était aussi un des braves.

TOMBEAUX. La plupart des peuples tant anciens que modernes ont entouré les tombeaux de vénération et de respect; quelques-uns les ont considérés comme des asiles inviolables, plusieurs en ont fait l'objet d'un culte religieux.

Il n'y a pas eu assurément, dans toute l'antiquité, de peuple qui ait témoigné plus de soin et de respect pour les tombeaux et les dépouilles des hommes que les Egyptiens. Tous ceux qui mouraient, grands et petits, riches ou pauvres, rois ou mendiants, étaient embaumés, non pas, il est vrai, avec le même soin et les mêmes substances, mais cependant avec des procédés également inaltérables. Ces corps étaient ensuite renfermés dans des cavernes.

La vue de ces tombeaux donne seule une idée exacte de l'étendue de ces excavations et du travail immense qu'elles ont coûté pour les exécuter au pic et au ciseau.

Les momies des simples particuliers étaient déposées dans le tombeau de la famille, ou, si elle n'en avait pas, dans le tombeau public.

Les tombeaux des Grecs étaient ordinairement placés hors des villes, excepté ceux des fondateurs de ces villes et des héros. C'est ainsi que l'on montrait dans Elis le tombeau de Pélops, celui de Thésée dans Athènes, celui de Sémélé à Thèbes. Des bosquets d'arbres de plusieurs espèces entouraient les tombeaux.

Les tombeaux des Grecs n'étaient, le plus souvent, qu'un tronçon de colonne sur laquelle était gravée l'épitaphe.

Les Romains avaient trois sortes de tombeaux, *sepulcrum*, *monumentum* et *cenotaphium*. *Sepulcrum* était le tombeau ordinaire, où l'on avait déposé le corps entier du défunt.

Le monument, *monumentum*, offrait aux yeux quelque chose de plus magnifique que le simple sépulcre; c'était l'édifice construit pour conserver la mémoire d'une personne, sans aucune solennité funèbre. On pouvait ériger plusieurs monuments en l'honneur d'une personne; mais on ne pouvait avoir qu'un seul tombeau.

Lorsqu'après avoir construit un tombeau, on y célébrait les funérailles avec tout l'appareil ordinaire, sans mettre néanmoins le corps du mort dans ce tombeau, on l'appelait *cenotaphium*, cénotaphe, c'est-à-dire, *tombeau vide*. L'idée des cénotaphes venait de l'opinion des Romains, qui croyaient que les âmes de ceux, dont les corps n'étaient point enterrés, erraient pendant un siècle le long des fleuves de l'enfer, sans pouvoir passer dans les Champs-Elysées.

> Hæc omnis quam cernis inops inhumataque turba est.
> Virg., Æneid., vi, 325.

On élevait donc un tombeau de gazon; ce qui s'appelait *injectio glebæ*. Après cela, on pratiquait les mêmes cérémonies que si le corps eût été présent. Non-seulement la place occupée par le tombeau était religieuse, il y avait encore un espace à l'entour qui était aussi religieux, ainsi que le chemin par lequel on allait au tombeau.

Ils ornaient quelquefois leurs tombeaux de bandelettes de laine et de festons de fleurs; mais ils avaient soin surtout d'y faire graver des ornements qui servaient à les distinguer, tels que des figures d'[illegible], des trophées militaires, des emblèmes caractéristiques, des instruments, ou en un mot différentes choses qui marquaient le caractère, le rang ou la profession du mort.

Les Indiens qui brûlent les corps des défunts ne leur érigent point communément de tombeaux; mais ceux qui les inhument leur en élèvent quelquefois, surtout quand ce sont de grands personnages.

Les tombeaux des Chinois sont ordinai-ıment situés sur les collines, à quelque ıstance des villes; ils sont environnés de uraillles et plantés à l'entour de pins et ; cyprès, qui deviennent des arbres sacrés. es grands et les mandarins se distinguent ar la magnificence de leurs tombeaux, dont ı hauteur est quelquefois de douze pieds, ı le diamètre de huit ou dix. Les Chinois isitent souvent les tombes de leurs parents. a famille, présidée par le chef, se réunit n cercle sur les dalles, la face tournée vers ouverture du tombeau, et là, elle récite des rières ou se livre à de graves entretiens ur les mérites du défunt et sur les regrets ui ont suivi sa perte.

On sait que les Gaulois et les Francs taient enterrés avec leurs armes. On trouve ussi dans leurs tombeaux des grains de erroterie, des pots de terre et d'autres bjets. Quant aux sépultures des autres peu-les, voyez les articles qui les concernent,

TOMIES (de τομή, *action de couper*). Sacrice offert par les Grecs pour la ratification les lignes solennelles. On donnait aussi le nom de *tomies* aux victimes elles-mêmes, et les victimaires ou sacrificateurs en recevaient le nom de *tomares*.

TONACACIHUA. La *Cérès* des Mexicains; elle était l'épouse de Tonacateuctli; son nom signifie *celle qui nourrit les hommes*. On l'appelait encore *Tonantzin, notre mère; Centeolt, déesse du maïs; Tzinteolt, déesse génératrice.*

TONACATEUCTLI. Un des dieux des Mexicains, époux de Tonacacihua.

TONANTZIN, c'est-à-dire *notre mère*, déesse des Mexicains; la même que *Tonacacihua.*

TONATIUH. Dieu du Soleil chez les Mexicains; il avait une chapelle dans le grand téocalli de Mexico. Sur un monument astronomique en relief, il est représenté ouvrant une large bouche armée de dents. Cette bouche ouverte, cette langue qui en sort, rappellent la figure d'une divinité indienne, celle de *Kala, le temps.*

TONEES. Fêtes qui se célébraient à Argos, selon Athénée; elles consistaient en ce que l'on rapportait en grande pompe la statue de Junon qui avait été volée par les Tyrrhéniens, puis abandonnée sur le rivage. La statue était environnée de liens bien tendus, d'où la fête prit son nom (τόνος *tension*, du verbe τείνω, *tendre*).

TONG. Esprit ou mauvais génie qui passe chez les Chinois pour tuer les hommes.

TONG-WAKON. Le plus grand des dieux adorés par les Nadowessis, peuple de l'Amérique septentrionale.

TONNERRE. Ce phénomène a été adoré comme un dieu. Procope dit que les Slavons et les Attes le regardaient comme le premier des dieux. Chez les Péruviens il était le troisième. Les Chinois et les Japonais vénèrent le génie du tonnerre. Les Pottowatomis croient que le tonnerre est la voix de certains êtres vivants. Quelques-uns pensent que ces êtres ressemblent à des hommes, d'autres qu'ils ont la forme d'oiseaux. Toutes les fois qu'il tonne, ils brûlent du tabac qu'ils offrent en sacrifice au tonnerre.

TONTO. Esprits ou génies des anciens Lapons. C'étaient eux qui inspiraient les magiciens et qui les initiaient à l'art runique. A cet effet, ils leur apparaissaient dans le sommeil ou bien pendant qu'ils marchaient seuls dans les champs.

TONTTU. Esprit domestique des anciens Finnois, le même que le *Tonto* des Lapons. Il présidait en général à toute la maison et à l'économie domestique.

TOPAN. Dieu du tonnerre chez les Japonais. Il est figuré sur un autel d'airain représentant une nuée; il est armé, avec un casque couronné sur la tête et une massue à la main. Quand il est en courroux, il voltige dans les airs et excite de violents orages.

TO-PE-KON. Dieu des Chinois de Batavia, qui lui ont élevé un temple à Anjol, près de cette ville. C'est lui qui est le gouverneur de la terre. On célèbre sa fête le huitième jour du quatrième mois.

TOPIQUES (Surnoms). Certains surnoms des divinités étaient pris des pays où elles recevaient un culte particulier.

TOQUICHEN. Sous ce nom, les Araucuns, peuplades du Chili, reconnaissent un grand esprit qui gouverne le monde. Ils lui donnent des ministres inférieurs chargés des petits détails d'administration, tels que les saisons, les vents, les tempêtes, la pluie et le beau temps. Ils admettent aussi un mauvais génie qu'ils appellent *Guécubu* ou *Gualichu*, qui se fait un malin plaisir de troubler l'ordre et de molester le grand Toqui.

TOR. Une des divinités subalternes des Tchouvaches, peuplade de la Sibérie, très-probablement le même que le suivant.

TORA. Dieu suprême des Tchouvaches, le même que le *Thor* des Scandinaves et le *Thoron* des Lapons.

TORANGA. Un des *Kamis* du Japon; c'était un chasseur et un grand guerrier, qui parvint à l'empire dans les premiers temps de la monarchie. Il délivra le Japon d'un tyran qui désolait cette contrée, et comme ce tyran avait dans son parti huit rois du pays, on le représente avec huit bras armés. Toranga le combat avec une hache seulement, et pendant la lutte il foule aux pieds un serpent énorme.

TORCHES. Le jour de la fête de Cérès, que célébraient les initiés à ses mystères, s'appelait par excellence le *jour des torches* ou *des flambeaux, dies lampadum*, en mémoire de ceux que la déesse alluma aux flammes du mont Etna pour aller chercher Proserpine.

TORNGARSUK. Un des principaux dieux des Groënlandais et des Esquimaux. Quelques-uns le regardent comme un bon esprit sans cesse en lutte contre une méchante femme qui réside au fond de la mer; d'autres pensent que sa nature est plutôt méchante que bonne. Il a la forme d'un ours, et quelquefois celle d'un homme à un seul bras. C'est lui qui révèle aux Angekok ou prêtres les choses futures et leur donne leur pouvoir. Son empire est situé dans les entrailles

de la terre. En général, il n'est ni aimé ni redouté, et on lui témoigne fort peu de respect.

TORTUE. Cet animal est un symbole assez ordinaire de Mercure. Apollodore dit que « ce dieu ayant trouvé devant sa caverne une tortue qui broutait l'herbe, il la prit, vida tout le dedans, mit sur l'écaille des cordelettes faites de peaux de bœufs qu'il venait d'écorcher, et en fit une lyre. » Sur le bord du lac Po-yang-hou, dans la province de Kiang-si, en Chine, est la pagode de Lao-Ye, où l'on adore une tortue. Voici l'origine de ce culte : l'empereur Tchu-Yen-Loung, qu'on croit fondateur de la dynastie Ming-Tchao, et qui dut le trône à la révolte, livra sur ce lac, contre son maître, une bataille décisive. Or, pendant le combat, le gouvernail du navire qu'il montait ayant été emporté, il trouva après la victoire une tortue accrochée à la poupe avec ses dents, laquelle aurait ainsi tenu lieu de timonier. Un service de ce genre méritait bien un autel. Aussi s'empressa-t-on d'installer l'animal dans une pagode, où il s'est rendu si redoutable, qu'il n'y a point de chef d'embarcation assez hardi pour doubler l'île où elle est située sans aller auparavant lui présenter quelque offrande, qui est ordinairement le sang d'un coq.

Il ne faut pas confondre cette divinité locale avec la tortue mythologique des Chinois qui parut sous le règne de Yao. Elle était âgée de mille ans, et portait sur son dos tous les événements qui étaient arrivés depuis le commencement du monde. C'est de là que Fou-Hi inventa les huit *Koua*, et, encore aujourd'hui, la tortue est en Chine un des moyens de divination les plus authentiques.

TO-SI-KO-BOU ou TOSI-TO-KOU. Divinité japonaise. C'est le dieu du renouvellement de l'année, des accidents heureux et du succès des entreprises. On le représente debout, vêtu d'une grande robe à longues manches, avec une grande barbe, un front prodigieusement large, de grandes oreilles et un éventail à la main. Les marchands ont pour lui beaucoup de dévotion et implorent son secours aux premiers jours de l'année.

TOSIUS. Un des mauvais génies créés par Ahriman, selon la mythologie des anciens Perses.

TOTA. Divinité suprême des Bohémiens nomades appelés Zingaris. Ils disent que le ciel est sa tête, le soleil son cœur; son œil est son âme, les étoiles sont les éclats des feux échappés de ses yeux, et il embrase tout de son amour. C'est une flamme, un feu invisible qui se communique à tout; le soleil est son image, et c'est dans le soleil que les Zingaris l'adorent. Ces pleuplades errantes ne sont pas idolâtres, puisqu'elles reconnaissent une divinité invisible, mais elles sont manichéennes et Guèbres; ces Bohémiens croient à l'éternité de la matière et à celle de l'esprit; toute leur crainte c'est que le *Benga*, *le diable*, ne les emporte l'un ou l'autre, et peut-être les deux, dans le néant. Ils croient à deux principes du bien ou de la lumière, et du mal et des ténèbres.

TOTAM. Esprit favorable que les sauvages de l'Amérique septentrionale croient veiller sur chacun d'eux. Ils se le représentent sous la forme d'un animal; et aucun d'eux ne s'avise de chasser, de tuer et encore moins de manger l'animal qui lui représente son totam.

TOTEC. Dieu des anciens Mexicains. Il fut un de ceux qui adorèrent le soleil naissant, et furent ainsi préservés de la ruine commune.

TO-TOUNG-HO-TI-YO. Septième des petits enfers, selon les bouddhistes de la Chine.

TOU. Dieu adoré dans l'île Mangaréva, dans l'archipel Gambies. C'est le créateur du *maiore*, ou *fruit à pain*.

TOUAN. Surnom donné à *Dieu* dans la langue Malaie. On désigne aussi par ce nom les mauvais esprits dans les îles Moluques.

TOUBA. Nom d'un arbre merveilleux dans le paradis des mahométans.

TOUBO-BOUGOU. Un des dieux de la mer et des voyages dans l'archipel Tonga.

TOUBO-TOTAI. Dieu adoré dans les îles Tonga; il préside aux voyages. Il n'est pas le dieu du vent, mais on suppose qu'il a un grand pouvoir sur lui. On lui a donné plusieurs maisons, et un prêtre à Vavaou, et dans les îles voisines.

TOU-CHE-KI. Surnom donné à *Fo* par certaines tribus mongoles qui l'adorent.

TOUCHITA. Le quatrième ciel des Désirs, selon la mythologie bouddhique; c'est celui dans lequel réside ce Bouddha qui doit venir se montrer au monde.

TOUI-BOLOTOU. Un des dieux de l'archipel Tonga; il préside en sous-ordre à la mer et aux voyages.

TOUI FOUA-BOLOTOU, c'est-à-dire *chef de tout le Bolotou*. Dieu des îles Tonga. Il ne faudrait pas conclure de son nom qu'il est le plus grand des dieux; car il le cède en puissance à Tali-aï-Toubo, qui des cieux touche la terre. Il préside aux nobles et aux préséances dans la société, et, comme tel il est invoqué par les grandes familles, dans leurs chagrins et leurs maladies.

TOUILA. Dieu adoré par les Kamtchadales. Il préside aux tremblements de terre.

TOUI-YO-TI-YO. Le troisième des grands enfers, selon les bouddhistes de la Chine. Des montagnes de pierre s'affaissent d'elles-mêmes sur les coupables qui y sont renfermés, et réduisent leurs corps en bouillie.

TOUKAPACHA. Dieu principal de la province de Mechoacan, dans le Mexique. Il est regardé comme l'auteur de tout ce qui existe et comme l'arbitre souverain de la vie et de la mort des hommes.

TOULASI, TOULOCHI ou TOULSI. Plante sacrée des Hindous; elle se trouve dans les lieux sablonneux et incultes; c'est une des espèces de basilic cultivées en Europe. Les Brahmanes la regardent comme une incarnation de Lakchmi, épouse de Vichnou, et

honorent en cette qualité. La vue seule de ce divin végétal suffit pour faire obtenir le pardon de tous ses péchés; en le touchant, on est immédiatement purifié de toute souillure; si on lui fait le *namaskara* (*salutation*), on est guéri de toute maladie; celui qui le cultive et l'arrose tous les jours est assuré de son salut.

TOUMANOURONG. Belle femme qui, selon les traditions des Macassars, descendit un jour du ciel, entourée de chaînes d'or, et fut prise pour reine par les habitants de la contrée. Le roi de Bantam, ayant appris cette merveille, alla voir cette belle femme, et l'obtint en mariage.

TOUMBOUROU. Demi-dieu indien attaché au service de Kouvera, dieu des richesses, et l'un des principaux Gandharvas ou musiciens célestes.

TOUNG-HO-TI-YO. Le sixième des petits enfers, selon les bouddhistes de la Chine. Les victimes y sont jetées dans des chaudières pleines d'un liquide bouillant; leurs corps montent, descendent et tournoient, jusqu'à ce qu'ils soient détruits; puis ils renaissent pour voir renouveler les mêmes douleurs.

TOUNG-KAI-VANG. C'est le *Neptune* des Chinois. On voit plusieurs figures en porcelaine de ce dieu dans le temple du dieu de la mer. Il est représenté assis avec fierté et dignité, sur les vagues.

TOUPA. Ancien dieu de l'île de Taïti; c'était le roi des vents : sa puissance, comme celle d'Eole, s'étendait sur les flots qu'il avait le pouvoir de calmer ou de bouleverser suivant ses caprices, ou d'après les ordres des dieux supérieurs.

Chez les Tupinambas du Brésil, Toupa est l'Etre suprême, créateur du ciel et de la terre, qui n'a ni commencement ni fin. Il s'incarna une fois, sous le nom de *Soumé*, dans le corps d'un enfant, pour soulager la misère de son peuple ; c'est à cette époque qu'il enseigna aux hommes la culture du manioc.

Les Tupinambas personnifient le tonnerre, qu'ils considèrent comme la voix de Toupa, et l'éclair, qu'ils regardent comme une manifestation divine.

TOUPAN ou TOUPANA. Nom de Dieu, dans plusieurs tribus sauvages du Brésil : ce nom désigne *le tonnerre* dans leur langue; plusieurs en effet considèrent Toupana comme un esprit qui préside au tonnerre.

TOUPARAN ou WAK. Dieu du mal, suivant la tradition des Edues, peuplade de la Californie. Ils racontent qu'il se révolta autrefois contre Niparaya, créateur du ciel et de la terre, et osa lui livrer bataille à la tête de son parti; mais Niparaya le défit, le dépouilla de toute sa puissance, lui ôta ses provisions, le chassa du ciel, et le confina avec ses adhérents dans une caverne souterraine, dont il confia la garde aux baleines pour l'empêcher de sortir.

TOUQUOA. Mauvais génie adoré par les Hottentots, qui le regardent comme le principe et la source de tous les maux; ils se le représentent comme un monstre hideux, tout hérissé de poils, difforme et terrible, la tête et les pieds comme ceux d'un cheval, et la peau blanche. Ils croient que la haine que cette divinité inférieure a pour leur nation, la porte à les laisser rarement tranquilles. C'est lui qui excite leurs ennemis contre eux, qui fait échouer leurs bons desseins, qui leur envoie les douleurs et les maladies, qui fait périr leurs bestiaux, et qui les expose à la gueule des bêtes féroces. C'est pourquoi ils lui rendent hommage pour l'adoucir, pour se concilier sa bienveillance, et pour se mettre là à couvert de sa méchanceté.

TOUR. Dieu honoré par les anciens Moscovites, et surtout à Kiew. C'était le même que le *Priape* des Latins.

TOUR. Divinité malfaisante qui est représentée en dehors des tentes par les Tartares Katchinski.

TOUR D'ISMAEL. Les Arabes qui se disaient descendus d'Ismaël, rendaient, dit-on, les honneurs divins à une tour bâtie par leur patriarche, qu'ils appelaient *Acara* ou *Alquebila*.

TOURTERELLE. Oiseau, symbole de la fidélité entre amis, entre mari et femme, et même des sujets envers leurs princes, et des armées envers leurs généraux

TOUYOU-KHWA. Un des cinq *Lokeswaras* des Népals : ce sont eux qui gouvernent le monde.

TOWAKI. Dieu adoré dans la Nouvelle-Zélande.

TOXCOATL. Espèce de jubilé qui avait lieu tous les quatre ans, chez les Mexicains.

TOXEE. Frère d'Althée, tué par Méléagre son neveu.

TOYO KOUN NOU-NO MIKOTO. Le troisième des esprits célestes qui régnèrent sur le Japon, antérieurement à l'espèce humaine. C'était un mâle pur qui s'était engendré de lui-même. Il régna par la vertu du feu pendant cent mille millions d'années.

TOZI, c'est-à-dire la *grande mère*. Déesse des Mexicains qui la vénéraient comme leur aïeule commune. On la représentait assise ou debout tenant sur un bras un petit enfant, ou ayant deux enfants, un sur chaque bras.

TPÉ. Déesse égyptienne, la même qu'*Uranie* ou la *Vénus* céleste. On la représentait avec un diadème surmonté de feuilles de couleurs variées; le nu peint en jaune. Quelquefois elle était accompagnée de cinq disques ou étoiles.

TRABEE. Robe sacrée des Romains. Il y en avait de trois sortes : la première était toute de pourpre, et n'était employée que dans les sacrifices qu'on offrait aux dieux. La seconde était mêlée de pourpre et de blanc, et portée d'abord non-seulement par les rois de Rome, mais encore par les consuls lorsqu'ils allaient à la guerre. Elle devint même un habit militaire, avec lequel paraissaient les cavaliers aux jours de fêtes et de

cérémonies, tels que les représente Denys d'Halicarnasse dans les honneurs qu'on rendait à Castor et à Pollux, en mémoire du secours que les Romains en avaient reçu dans le combat qu'ils eurent à soutenir contre les Latins. La troisième espèce de robe trabée était composée de pourpre et d'écarlate; c'était le vêtement propre des augures.

TRADITION MYTHOLOGIQUE. On nomme traditions mythologiques, les fables transmises à la postérité, et qui lui sont parvenues après s'être chargées d'âge en âge de nouvelles fictions par lesquelles les poëtes ont cherché, comme à l'envi, à en augmenter le merveilleux. Tout ce que l'on a droit de conclure des traditions fabuleuses, les plus constamment et les plus universellement reçues, c'est que ces fables avaient probablement leur fondement dans quelque fait historique, défiguré par l'ignorance des peuples, et altéré par la hardiesse des poëtes. Mais si l'on veut aller plus loin, et entreprendre de déterminer la nature et les circonstances de ce fait historique, quelque probable et quelque ingénieuse que soit cette explication, elle ne s'élèvera jamais au-dessus de l'ordre conjectural, et elle sera toujours insuffisante pour établir une vérité historique, et pour en conclure l'existence d'une coutume ou d'un usage dans les temps fabuleux.

TRANQUILLITÉ. La Tranquillité, appelée par les Grecs εὐδία, a été déifiée. On a trouvé à Nettuno dans la campagne de Rome, sur le bord de la mer, un autel avec cette inscription : ARA TRANQUILLITATIS, sur lequel est représentée une barque avec une voile tendue et un homme assis au gouvernail. On dit qu'elle avait un temple à Rome, hors de la porte Colline. Cette divinité était bien distinguée de la Paix et de la Concorde. (*Voy.* S. AUGUSTIN, *De civit. Dei*, IV, 16.) Louis Vivez, dans les notes sur cet endroit, conjecture que cette déesse donnait le repos aux morts et non aux vivants, et qu'on ne l'invoquait que pour les morts. Sa raison est qu'on donnait le surnom de *Quietalis* à l'*Orcus*, divinité infernale, et que la *Tranquillité* avait son temple hors la ville, parce qu'on inhumait les morts hors la ville.

TRAYASTRINCHA, ou *ciel des trente-trois*, paradis que les bouddhistes supposent placé au sommet du mont Mérou. Il est ainsi appelé parce qu'il est la demeure de trente-trois esprits ou Tenghéris.

TREBIENS. Dieux que les Romains avaient transportés à Rome, après la conquête de la ville de Trébie.

TRÉPIED. Il serait impossible de remonter à l'origine des trépieds; elle se perd dans la nuit des temps les plus reculés. Homère en parle comme d'un usage établi lorsqu'il écrivait, et prouve qu'il était lié à la religion. On connaît l'emploi qu'on faisait des trépieds pour les oracles et pour les prédictions. Les trépieds étaient dans la Grèce ce que les couronnes et les boucliers votifs furent dans la suite des temps chez les Romains, c'est-à-dire des offrandes plus ou moins chères.

Les trépieds étaient offerts indifféremment à tous les dieux. « Du prytanée, dit Pausanias, en décrivant la ville d'Athènes, vous descendez dans la rue des Trépieds, ainsi appelée parce qu'on trouve dans cette rue plusieurs temples considérables, dans lesquels il y a quantité de trépieds de bronze. » Mais si l'on en voyait un aussi grand nombre dans Athènes, combien en devait-on trouver à Delphes, à Délos, etc., enfin, dans les temples où l'on rendait des oracles? Les divinités que l'on y révérait, furent aussi celles qui conservèrent toujours un plus grand rapport avec la première institution des trépieds.

L'origine des trépieds sacrés venait de l'antre de Delphes. Les habitants du Parnasse n'avaient besoin, pour acquérir le don de prophétie, que de respirer la vapeur qui sortait de cet antre (DIOD., XVI). Mais plusieurs de ces frénétiques s'étant précipités dans l'abîme et s'y étant perdus, on chercha les moyens de remédier à un accident qui devenait trop fréquent. On dressa sur l'ouverture de l'antre une machine nommée trépied, à cause de sa forme et de ses trois bases, et on commit une femme pour monter sur ce trépied, d'où elle pouvait, sans aucun risque, recevoir l'exhalaison prophétique.

TRÉPIED DE JASON. Ce héros après avoir construit le navire Argo, y plaça un trépied de cuivre pour les sacrifices. Le vaisseau ayant été jeté sur les côtes d'Afrique, se trouva engagé dans le lac Tritonide; dans le temps que Jason cherchait les moyens d'en sortir, un triton se fit voir à lui, offrit de montrer un chemin pour sortir du lac sans aucun danger, à condition qu'on lui donnerait le trépied qui était dans le vaisseau. Le trépied fut livré au triton, et déposé dans un temple : celui-ci conduisit alors hors du lac le navire Argo, et prédit aux Argonautes que, quand quelqu'un de leurs descendants aurait enlevé ce trépied, il était fixé par les Destins, qu'il y aurait cent villes grecques qui seraient bâties sur le lac Tritonide. Les Lybiens, informés de cet oracle, cachèrent le trépied.

TRÉPIED DE BACCHUS. On donnait ce nom à des vases à boire dont les pieds ou supports étaient triangulaires. Dans les combats de Bacchus, où les défis des buveurs, ces trépieds servaient de récompense.

TRÉPIEDS DE DODONE. L'airain qui résonnait dans ce temple, était, selon quelques-uns, une suite de trépieds posés l'un près de l'autre; en sorte que, si l'on en touchait un, les autres résonnaient consécutivement; ce qui durait longtemps.

TRESTONIE. Déesse romaine que l'on invoquait contre la lassitude dans les voyages.

TRETA-YOUGA. Le deuxième âge des Hindous.

TRICEPHALE, TRICEPS. On donnait à *Mercure* le surnom de *Triceps*, ou *à trois têtes*; parce qu'il se trouvait également et dans le ciel et sur la terre, et dans les en-

fers ; parce qu'il avait trois différentes formes, suivant les trois différents endroits où il était employé. C'était aussi le surnom d'une déesse qui présidait à la naissance, à la vie et à la mort. Quand elle remplissait sa première fonction, on l'appelait *Lucine;* comme déesse de la santé, on la nommait *Diane*, et *Hécate*, comme présidant à la mort.

TRICLARIA. Surnom de *Diane*, pris de ce que la déesse était honorée par trois villes de l'Achaïe (de τρίς, *trois fois*, et de κλῆρος, *héritage, patrimoine*); savoir Aroé, Authie et Messatis, lesquelles possédaient en commun certain canton avec un temple consacré à Diane. Là, les habitants de ces trois villes célébraient tous les ans une fête en l'honneur de cette déesse, et la nuit qui précédait cette fête se passait en dévotion. La prêtresse de Diane était toujours une vierge, qui était obligée de garder la chasteté jusqu'à ce quelle se mariât; alors le sacerdoce passait à une autre. Cet fête avait pour objet d'apaiser la déesse dont le temple avait été profané par les amours de Ménalippe et de Cométo. On lui sacrifia d'abord un jeune garçon et une jeune fille; mais, dans la suite, cette barbare coutume fut abolie par Eurypyle.

TRICLINE. Nom donné à trois fontaines dans lesquelles les nymphes de l'Arcadie lavèrent Mercure, d'après une tradition mythologique. Ce lieu lui était consacré.

TRICTIRIES ou TRICTYES. Fêtes grecques consacrées à Mars, surnommé Enyalius, dans lesquelles on lui immolait trois victimes, comme dans les *Suovetaurilia* des Romains.

TRIDENT. Sceptre à trois pointes, ou fourche à trois dents, qui fait le symbole le plus commun de Neptune, pour marquer son triple pouvoir sur la mer, de la conserver, de la troubler et de l'apaiser. Ce furent les cyclopes qui en firent présent à Neptune dans la guerre contre les Titans. On dit que Mercure vola un jour à Neptune son trident.

TRIETERIDES, TRIETERIQUES, ou TRIENNALES. Fêtes de trois en trois années, (de τρίς, *trois*, et de ἔτος, *année*) que célébraient les Béotiens et les Thraces, en l'honneur de Bacchus, et en mémoire de son expédition des Indes, qui dura trois ans. Cette solennité était célébrée par des femmes divisées par bandes, et par des vierges qui portaient les thyrses. Les unes et les autres, saisies d'enthousiasme, ou d'une fureur bachique, chantaient l'arrivée de Bacchus, qu'elles croyaient présent à leur compagnie pendant cette fête, même vivre et converser parmi les hommes.

TRIFORMIS DEA, *la déesse à trois faces*, ou *à trois têtes*. C'était *Hécate* qui, selon Servius, présidait à la naissance, alors elle était appelée *Lucine;* en tant qu'elle avait soin de la santé, on l'appelait *Diane*. Le nom d'*Hécate* lui convenait, en ce qu'elle présidait à la mort.

TRIGLA. Femme à trois têtes que les anciens habitants de la Lusace adoraient. On nourrissait dans son temple un cheval noir qui était spécialement consacré à la déesse; et, lorsqu'il y avait demeuré quelques années, le prêtre qui en avait soin le menait à la guerre pour en tirer des présages.

C'était la même que la *Diane* des Latins; elle était aussi honorée par les Slaves et les Vandales. Il y en a qui prétendent que c'était un dieu et qui le confondent avec *Triglof.*

TRIGLANTYNE ou TRIGLINE. Surnom donné à *Hécate*, parce qu'à Athènes, dans un lieu nommé *Trigla*, on lui offrait un mulet, poisson de mer que les Grecs appelaient *trigla*.

TRIGLOF ou TRIGLOW. Dieu adoré à Stettin, dans la Poméranie. Il avait trois têtes, pour montrer qu'il gouvernait à la fois le ciel, la terre et les enfers. Sa face était couverte d'une plaque d'or.

TRILOKAVASANKARA. Un des cinq *Lokeswaras* ou seigneurs des trois mondes, suivant la cosmogonie des bouddhistes du Népâl.

TRIMOURTI. A la tête du panthéon hindou se trouvent trois divinités suprêmes qui sont la personnification des trois puissances divines, c'est-à-dire de la création, de la conservation et de la destruction; la première est représentée par *Brahmâ*, la seconde par *Vichnou* et la troisième par *Siva*. Ces trois dieux, distincts en leurs personnes, sont toutefois considérés souvent, sinon comme une divinité unique, du moins comme formant un tout nécessaire et inséparable. C'est pourquoi on les représente tantôt séparément avec leurs attributs particuliers, tantôt réunis en un seul corps avec trois têtes.

TRINITÉ. La mythologie romaine partageait, comme la mythologie grecque, l'empire universel entre trois divinités supérieures : *Jupiter* présidait au ciel et à la terre, *Neptune* à la mer et *Pluton* aux enfers.

Les trois principaux dieux des Atlantes étaient *Titan*, *Saturne* et l'*Océan*, tous trois enfants d'Uranus. Les Gaulois avaient *Esus*, *Taranis* et *Teutatès*, qui paraissent être la même divinité suprême, envisagée sous un triple rapport ou avec des attributs différents. On trouve la triade adorée dans les différentes tribus des Slaves. Chez les unes elle se composait de *Vurschayto*, *Sneybrato*, et *Gurcho;* dans d'autres, *Péruno*, *Potrimpo* et *Patelo;* ailleurs, *Warpintas*, *Perkunas* et *Piktalis*, etc.

Les anciens Scandinaves paraissent avoir conservé une tradition plus pure; ils donnaient à leurs principales divinités les noms de *Har*, le sublime; *Jafnhar*, l'également sublime, et *Thridie*, le troisième. Plus tard ils les personnifièrent en *Thor*, *Odin* et *Frey*, qu'ils représentaient ensemble sur le même autel. Les anciens Norskes adoraient *Hler* ou *Hymis*, roi de la mer; *Loge*, roi du feu, et *Kare*, roi des vents; tous trois fils de Forniotr, l'ancien ou le père des âges. Les

habitants de l'île de Rugen, avant d'adorer Swantevid, rendaient un culte divin aux trois dieux *Regevithe*, *Porevithe* et *Porénuce*.

Les Lapons avaient aussi leur trinité composée de *Thor*, le dieu suprême, *Stoor-Junkare*, son lieutenant, appelé aussi *Stourapassé*, le saint et le grand, et enfin *Beive*, qui paraît être le feu ou le soleil. Les bouddhistes ont une *trinité* de raison qui comprend en trois mots tout leur système religieux; ils l'appellent les *trois saints* ou les *trois précieux*.

Les Yakoutes ont trois dieux invisibles : *Artoyon*, *Schaïgitoyon* et *Tangara*. A la tête de la théogonie Taïtienne se trouvaient trois dieux puissants, enfants de la Nuit. (*Voy., pour les croyances des autres peuples, les articles particuliers qui les concernent.*)

TRIOPAS. Fils de Neptune et de Canace, père de l'impie Erisichthon et d'Iphimédie.

TRIOPIUS. Surnom donné à *Apollon* et qui est tiré de la ville de *Triopie*, en Carie, où il était particulièrement honoré. On y célébrait des jeux solennels où les vainqueurs étaient récompensés par un *trépied*.

TRIOPUS. Fils du Soleil. Il donna son nom à un promontoire et à une ville de Carie.

TRIPODIPHORIQUE. Hymne chanté par des vierges pendant qu'on portait un trépied dans une fête en l'honneur d'Apollon. Cet hymne était au nombre des Parthénies.

TRIPODISQUE (Le). Village de l'Attique, sur le mont Géranien, avec un temple dédié à Apollon. Pausanias (l. 1, c. 42) en rapporte ainsi l'histoire : « Sous le règne de Crotopus, roi d'Argos, Psamathé, sa fille, accoucha d'un fils qui avait Apollon pour père ; et, pour cacher sa faute à son père, qu'elle craignait, elle exposa cet enfant. Le malheur voulut que les chiens des troupeaux du roi, ayant trouvé cet enfant, le dévorassent. Apollon, irrité, suscita contre les Argiens le monstre Pœnés, monstre vengeur qui *arrachait* les enfants du sein de leur mère et les dévorait. On dit que Corœbus, touché du malheur des Argiens, tua ce monstre ; mais la colère du dieu n'ayant fait qu'augmenter, et une peste cruelle désolant la ville d'Argos, Corœbus se transporta à Delphes pour expier le crime qu'il avait commis en tuant le monstre. La pythie lui défendit de retourner à Argos, et lui dit de prendre dans le temple un trépied, et qu'à l'endroit où ce trépied lui échapperait des mains, il eût à bâtir un temple à Apollon et à y fixer lui-même sa demeure. Corœbus, s'étant mis en chemin, quand il fut au mont Géranien, sentit tomber son *trépied*, et là il bâtit un temple à Apollon avec un village qui, de cette particularité, fut nommé le *Tripodisque*. »

TRIPOCRA. *Asoura* ou démon de la mythologie hindoue ; il était oncle maternel de Ravana, tyran de Lanka. C'était un géant à trois formes, ou plutôt trois géants qui, retranchés dans trois villes fortes et hors de la protection de Siva, opprimaient les autres dieux. Vichnou, incarné en Bouddha, vint trouver leurs adhérents et les convertit au bouddhisme. Siva, *irrité*, produisit, pour les détruire, Skanda ou Kartikéya. Sourapadma, le plus vieux des trois géants, tranché par le dieu, se partagea en deux moitiés, qui devinrent un paon et une poule d'eau. L'un est la monture de Kartikéya, l'autre son étendard.

TRIPTOLÈME. Fils de Céléus et de Néæra, fut ministre de Cérès qui lui enseigna l'agriculture. Selon la fable, Cérès indignée de l'enlèvement de sa fille, auquel les dieux avaient consenti, résolut de vivre errante parmi les hommes sous la forme d'une mortelle. Elle arriva à la porte d'Eleusis, où elle s'assit sur une pierre. Céléus, roi des Eleusiniens, l'engagea à venir loger chez lui. Son fils Triptolème, encore enfant, était malade d'une insomnie qui l'avait réduit à l'extrémité. Cérès le baise en arrivant, et par ce seul baiser lui rend la santé. Non contente de cela, elle se charge de son éducation, et se propose de le rendre immortel. Pour cet effet, elle le nourrit le jour de son lait divin, et le met la nuit sous la braise pour le dépouiller de ce qu'il avait de terrestre. L'enfant croissait à vue d'œil d'une manière si extraordinaire, que son père et sa mère eurent la curiosité d'observer ce qui se passait. Néæra voyant Cérès prête à mettre son fils dans le feu, fit un grand cri, ce qui interrompit les desseins de Cérès sur Triptolème.

Cérès apprit l'agriculture à Triptolème, lui donna ensuite un char tiré par deux dragons, l'envoya par le monde pour y établir le labourage, et le pourvut de blé à cet effet. Les Eleusiniens, qui en reçurent les premiers l'usage, voulurent en consacrer la mémoire par une fête. Cérès en régla les cérémonies, et commit Triptolème, avec trois personnes des plus illustres de la ville, pour y présider. Triptolème dans son voyage échappa heureusement aux mains du tyran Lyncus qui, jaloux de sa réputation, voulut le faire mourir. « Triptolème, dit Justin, trouva l'art d'ensemencer les terres ; et c'est à Eleusis qu'il en produisit l'invention ; c'est aussi à l'honneur de cette invention qu'on consacra des nuits pour les mystères. » Les Athéniens honoraient Triptolème comme un dieu ; ils lui avaient érigé un temple et un autel, et lui avaient consacré une aire à battre le blé. Triptolème ayant perdu l'immortalité par un cri que la tendresse avait arraché à sa mère, Cérès l'en dédommagea par l'honneur de labourer le premier et d'ensemencer les terres. Le champ de Rharus, près d'Eleusis, devint le lieu destiné au premier essai qui se fit avec de l'orge. Pour en conserver la mémoire, les Eleusiniens se servaient dans leurs sacrifices de gâteaux faits avec de la farine de ce grain, nommé à *Rharia* ou *Rharion* d'où *Cérès* prit le surnom de *Rharias*.

Triptolème en parcourant la terre par les ordres de cette déesse, parvint jusqu'en Scythie où il n'évita les embûches de

Lyncus, roi de cette contrée (Ovid., *Metam.*, l. v, 650-60, etc.), ou, suivant d'autres, Carnabonte, prince des Gètes, que par le secours de Cérès.

Les Athéniens consacrèrent à Triptolème des statues et des temples; ils lui élevèrent un autel sur l'aire sacrée, où l'on prétendait qu'il avait le premier foulé les grains. On voit sur les monuments ce héros ayant le pied sur un dragon, et menant une charrue attelée de deux bœufs.

TRIPUDIUM. Mot latin dont on se servait, en général, pour exprimer l'auspice forcé, c'est-à-dire l'auspice qui se prenait par le moyen des poulets qu'on tenait dans une espèce de cage, à la différence des auspices qui se prenaient quelquefois lorsqu'un oiseau libre venait à laisser tomber quelque chose de son bec. Lorsque en prenant les auspices avec les poulets sacrés, il leur était tombé du bec quelque morceau de la pâte qu'on avait mise devant eux, cela s'appelait *tripudium solistimum;* ce qui était regardé comme le meilleur augure qu'on pût avoir. Il y avait encore le *tripudium sonivum*, dont le nom est pris du son que produisait en tombant par terre un corps sonore quelconque lorsque c'était par accident et sans avoir été touché. Alors on tirait des présages bons ou mauvais, suivant la qualité du son.

TRISANKOU. Personnage mythologique des Hindous; c'était un roi d'Ayodhya, de la ligne solaire, qui, pour les services qu'il avait rendus à la famille de Viswamitra, fut vivant élevé au ciel. Il paraît être le même que le roi *Satyavrata.*

TRISIRAS. *Géant* de la mythologie hindoue; il était frère de Ravana, et périt sous les coups de Rama, dans la forêt de Djanasthâna; car il avait osé attaquer ce dieu avec 14,014 Rakchasas, pour venger sa sœur Sourpanakha.

TRISMEGISTE, c'est-à-dire *trois fois très-grand.* Surnom d'*Hermès* ou *Thoth*, philosophe égyptien qui fut le conseiller du roi Osiris et d'Iris, son épouse. On lui attribue l'invention d'une foule de choses utiles à la vie, de là le culte qu'on lui a rendu autrefois.

TRITA. Ancien personnage de la mythologie védique. Ayant été jeté dans une citerne par ses deux frères, il obtint des dieux, sa délivrance en leur adressant un chant de louanges. Ce simple fait, qui sans doute est historique, a donné naissance, chez les Hindous, à une conception mythologique. Comme le mot *Trita* signifie *troisième*, on donna aux deux autres frères les noms d'*Ekata, premier*, et de *Dwita, deuxième;* et on fit de ces personnages une triade de saints, de richis et même de dieux présidant à la région occidentale du monde.

TRITOGENIE. Surnom de *Pallas.* On rapporte quatre raisons différentes pour lesquelles Minerve a pu s'appeler Tritogénie, sans qu'on sache quelle est la véritable. La première est, qu'elle avait apparu dans un marais d'Afrique nommé *Triton*; la deuxième, que τριτώ en grec signifie *tête*, et que Pallas était sortie de la tête de Jupiter; la troisième, que Pallas et la Lune étaient la même chose, et que la Lune commence à paraître le troisième jour après sa conjonction; la quatrième enfin, qu'elle était venue au monde après Diane et Apollon, et par conséquent la troisième. Ainsi ce mot est composé de τριτώ, *tête*, ou de τρίτος *troisième*, γείνομαι, *je nais, je suis produit.*

TRITON. Fils de Neptune et d'Amphitrite, selon Hésiode (*Theogon.*, 931), qui était un demi-dieu marin, dont la figure offrait jusqu'aux reins un homme nageant, et pour le reste du corps, un poisson à longue queue. C'était le trompette du dieu de la mer, qu'il précédait toujours, annonçant son arrivée au son de la conque. Quelquefois il est porté sur la surface des eaux; d'autrefois il paraît dans un char traîné par des chevaux bleus. Au haut du temple de Saturne on plaçait communément la figure de Triton. Les poëtes attribuent à Triton un autre office que celui d'être trompette de Neptune; c'est de calmer les flots et de faire cesser les tempêtes. Ainsi, dans Ovide (*Metam.*, lib. i, 333), Neptune voulant rappeler les eaux du déluge, commanda à Triton d'enfler sa conque, au son de laquelle les eaux se retirèrent. Et dans Virgile, lorsque (*Æneid.*, l. i, 209). Neptune veut apaiser la tempête que Junon avait excitée contre Enée, Triton, assisté d'une Néréide, fait ses efforts pour sauver les vaisseaux échoués.

Les poëtes admettent plusieurs Tritons qui avaient tous les mêmes fonctions et la même figure. On voyait à Tanagre, en Béotie, dans le temple de Bacchus, une belle statue d'un Triton dont les Tanagréens racontaient ainsi l'origine, au rapport de Pausanias : Les femmes les plus considérables de Tanagre étaient initiées aux mystères de Bacchus : un jour, étant descendues sur le rivage de la mer pour se purifier, comme elles étaient dans l'eau, un Triton se jeta sur elles; dans ce pressant danger, elles adressèrent leurs vœux à Bacchus, qui aussitôt vint à leur secours, combattit le Triton et le tua. Pausanias explique cette fable, en disant qu'un Triton caché sous l'eau, se jetait sur les bestiaux qui venaient boire ou paître en ce lieu, il attaquait même les pêcheurs dans leurs barques. Les Tanagréens placèrent une cruche de vin sur le bord de la mer; le Triton attiré par l'odeur vint boire ce vin dont les fumées, lui portant à la tête, l'endormirent, et en dormant il se laissa tomber du haut d'une falaise : un Tanagréen qui se trouva là par hasard, l'ayant vu, lui coupa la tête avec sa hache; et parce que l'ivresse avait été cause de sa mort, on imagina que c'était Bacchus qui l'avait tué.

Les anciens ont cru que la fable des Tritons avait été imaginée d'après les hommes marins, dont ils ne révoquaient point en doute l'existence, trompés par le témoignage d'un grand nombre de voyageurs anciens et modernes. « Parmi les curiosités de Rome, J'ai vu moi-même, dit Pausanias dans ses *Béotiques* (c. 21), un Triton, dont voici la figure : Il a une espèce de chevelure d'un vert

d'ache de marais, et tous ses cheveux se tiennent de manière qu'on ne peut les séparer. Le reste du corps est couvert d'une écaille aussi fine et aussi forte que le chagrin ; il a des nageoires au-dessous des ouïes, des narines d'homme, des yeux verdâtres, l'ouverture de la bouche fort large, avec des dents extrêmement fortes et serrées. Il a aussi des mains, des doigts et des ongles qui ressemblent à l'écaille supérieure d'une huître. Enfin, vous lui voyez sous l'estomac et sous le ventre, des pattes comme au dauphin. » On écrivit à Tibère, au rapport de Pline, qu'on avait vu Triton près de Lisbonne, sonnant de sa conque ; qu'il était moitié homme et moitié poisson.

TRITONIA. C'est le même que *Tritogenia*. On donne aussi le surnom de *Tritonia* à *Vénus*, parce qu'elle est souvent portée par des *Tritons*.

TRITONIS. *Nymphe* du lac *Triton*, mère de Minerve.

TRITOPATORIES. Solennité en laquelle on priait les dieux pour la conservation des enfants. Démocrite lui donne une autre cause et une autre origine. Ce nom venait, selon lui, des trois grands bienfaits de Minerve à l'égard des hommes, délibérer avec sagesse, juger avec droiture, agir avec justice.

TRITOPATREUS. Un des *dioscures-anaces*.

TRIVIE. Déesse des chemins et des carrefours, chez les Romains ; on plaçait son simulacre dans les endroits où aboutissaient *trois chemins* ; c'était la même que *Diane* ou *Hécate*, à laquelle on attribuait trois formes.

TRIVIKRAMA, c'est-à-dire le dieu *aux trois pas*. Surnom de *Vichnou* qui, dans son incarnation en nain, enjamba la terre du premier pas, l'océan du second et le ciel du troisième.

TRIZNA. Festin que les anciens Slaves faisaient aux obsèques des défunts. Quand le mort était inhumé, on élevait au-dessus de la fosse un monticule de sable ou de terre ; on s'assemblait autour de ce monument d'argile, et on y procédait au festin religieux.

TROIE. Ville célèbre de l'Asie Mineure, sur le bord de la mer. Laomédon la fit environner de si fortes murailles, qu'on attribua cet honneur à Apollon dieu des beaux-arts. Les fortes digues qu'il fallut construire pour rompre les vagues de la mer, passèrent pour l'ouvrage de Neptune ; et comme dans la suite les vents et les inondations ruinèrent une partie de ces ouvrages, on publia que Neptune s'était vengé du perfide Laomédon. L'enlèvement d'Hélène par Pâris, fut le motif qui porta les Grecs à entreprendre le fameux siége de cette ville. Son sort, selon Homère, dépendait d'Hector. Troie devait se défendre tant qu'il serait vivant. Les poëtes postérieurs à Homère ont ajouté que la ruine de Troie était attachée à certaines fatalités qui devaient être accomplies auparavant. La première était qu'elle ne pouvait être prise s'il n'y avait parmi les assiégeants un descendant d'Éacus. Secondement il fallait avoir les flèches d'Hercule. En troisième lieu on devait enlever le Palladium. Il fallait quatrièmement empêcher que les chevaux de Rhésus ne bussent de l'eau du Xanthe.

La cinquième fatalité était la mort de Troïle, fils de Priam, et la destruction du tombeau de Laomédon. Enfin Troie ne pouvait être prise sans que les Grecs n'eussent dans leur armée Télèphe, fils d'Hercule et d'Augé, allié des troyens. A la fin de la dixième année (*Enéid.*, lib. II, 13), les Grecs lassés d'un siége qui durait depuis si longtemps, et rebutés par tant de vaines attaques où le destin leur avait été contraire, eurent recours à un stratagème. Ils s'avisèrent de construire, suivant les leçons de Pallas, un cheval énorme, haut comme une montagne, composé de planches de sapin artistement jointes ensemble et ils publièrent que c'était une offrande qu'ils consacraient à cette déesse pour obtenir un heureux retour. On tira ensuite au sort les soldats qui devaient être enfermés dans les vastes flancs de ce cheval. Les Troyens voyant ce colosse sous leurs murs, se proposèrent de le faire entrer dans leur ville et de le placer dans la citadelle. On abat une partie des murailles de la ville ; on fait entrer ce monstre fatal et on le place à la porte du temple de Minerve. La nuit suivante, pendant que tout le monde dormait profondément, le traître Sinon va ouvrir les flancs du cheval et fait sortir les Grecs qui y étaient cachés. Sur cette fiction de Virgile Pausanias s'explique ainsi : « Ce fameux cheval de bois était certainement une machine de guerre propre à renverser des murs ; ou bien il faut croire que les Troyens étaient des stupides, des insensés qui n'avaient pas ombre de raison. » L'on croit que cette machine était la même que l'on a depuis appelée *aries* ou *bélier*. D'autres ont dit que les Grecs firent réellement semblant de se retirer ; qu'ils posèrent une embuscade dans une caverne voisine ; que les Troyens croyant n'avoir plus rien à craindre des Grecs, gardèrent négligemment leurs murailles et se livrèrent à la joie et à la débauche ; que les Grecs cachés escaladèrent les murs pendant la nuit, tuèrent les gardes et ouvrirent les portes à toute l'armée qui saccagea et brûla la ville dans cette même nuit.

TROLLEN. Sorte d'esprits follets qui, selon Le Loyer, se louent dans le Nord en habits de femme ou d'hommes, et s'emploient aux services les plus honnêtes de la maison.

TROLMA, c'est-à-dire *la mère puissante*. Déesse des bouddhistes du Népâl ; elle fut produite par une larme tombée de l'œil gauche de Nidouber-Ouzekchi. On l'appelle encore *Dara*, la déesse verte de la Chine.

TROPEA. Surnom donné à *Junon*, parce qu'elle était censée présider aux triomphes, et que dans ces sortes de cérémonies on lui offrait toujours des sacrifices.

TROPEUS. Surnom donné à *Jupiter* par la même raison que celui de *Tropea* à *Junon*.

l y en a qui font venir ce mot du grec τρέπω, *change;* comme qui dirait *Jupiter qui hange*, qui renverse les Etats comme il lui ılaît.

TROPHONIENS (JEUX). Ces jeux puılics se donnaient un jour de l'année en 'honneur de *Trophonius*, et la jeunesse le la Grèce venait y étaler son adresse. l est vrai qu'aucun auteur, peut-être, ne ıarle de ces jeux, excepté Junius Pollux; ncore cet auteur ne dit-il point dans quelle ville on les célébrait. Mais on l'apprend d'un marbre qui est à Mégare, et qui porte qu'on es célébrait à Lebadée, ville de Béotie, rès-célèbre par l'oracle même de Trophoıius.

TROPHONIUS. Fils d'un roi de Thèbes, ou d'Orchomène, selon le sentiment de plusieurs, et, selon les poëtes, fils d'Apollon, qui se rendit célèbre pendant sa vie par plusieurs temples qu'il fit bâtir en l'honneur des dieux, et particulièrement d'Apollon, son prétendu père. Il fit ces ouvrages conjointement avec son frère Agamède, architecte fameux. Entre les divers édifices que les deux frères élevèrent, on distinguait le temple de Neptune à Mantinée, et celui d'Apollon à Delphes.

On rapporte qu'après ce dernier ouvrage, les deux frères ayant demandé à Apollon la récompense de leurs travaux, le dieu leur répondit que dans huit jours ils seraient satisfaits; qu'ils eussent cependant à se réjouir et à faire bonne chère. Ils suivirent cet avis; mais, au bout du terme, ils moururent. Quelques auteurs racontent différemment leur mort : ils disent que le roi Hyrcus les ayant employés pour lui bâtir un fort propre à renfermer ses trésors à Lébadie, ville de Béotie, les fit secrètement mourir tous deux, après qu'ils eurent achevé l'ouvrage, de peur qu'ils ne découvrissent le lieu où il mettait ses richesses, ou qu'ils ne les enlevassent eux-mêmes: il fit ensuite courir le bruit que la terre s'était entr'ouverte sous leurs pas, et les avait engloutis tout vivants. Plusieurs années après, les Béotiens, étant affligés d'une grande sécheresse, consultèrent l'oracle de Delphes. Apollon qui voulait reconnaître le service que lui avait rendu Trophonius, en bâtissant son temple, répondit par sa pythie que c'était à Trophonius qu'il fallait avoir recours, et qu'on devait aller le chercher à Lébadée. Les députés s'y rendirent en effet, et en obtinrent une réponse qui indiqua les moyens de faire cesser la stérilité. Depuis ce temps, on consacra à Trophonius le bois dans lequel il était enterré; et au milieu de ce bois, on lui éleva un temple, avec une statue de la main de Praxitèle, où il recevait des sacrifices et rendait des oracles. Pausanias, qui avait été lui-même consulter l'oracle de Trophonius, nous en a laissé une description fort ample.

TROPHONIUS était aussi un surnom de *Jupiter*. On dit que de tous ceux qui sont entrés dans l'antre de Trophonius, il n'y a qu'un seul homme qui n'en soit point sorti : c'était un espion du roi Démétrius, qui venait examiner s'il n'y avait point quelque chose à piller dans le temple de Trophonius. Le cadavre de ce malheureux fut jeté dehors par une autre ouverture que celle de l'antre sacré.

TROS, fils d'Erichtonius, qui donna son nom à la ville de *Troie*, qu'on appelait auparavant *Dardanie*. Il eut de la nymphe Callirhoe trois enfants, Ilus, Assaracus et Ganimède. Il fit plusieurs conquêtes sur ses voisins; la jalousie qu'il savait que ses succès leur inspiraient, lui fit croire que c'était Tantale, roi de Lydie, qui lui avait enlevé son fils Ganimède; ce qui fut la cause d'une longue guerre entre ces deux princes et leurs descendants. Homère dit que Jupiter, pour consoler Tros de l'enlèvement de son fils, lui fit présent de fort beaux chevaux.

TROWS ou DROWS. Esprits successeurs des Dwergars du Nord, dans l'opinion des habitants des îles Schetland, et un peu alliés aux fées. Ils résident, comme cette dernière classe de génies, dans les cavernes intérieures des collines. Ils passent pour êtres d'habiles ouvriers en fer et en toutes sortes de métaux précieux. Quelquefois propices et bienveillants pour les mortels, ils sont plus souvent capricieux et malfaisants.

TROYENS (JEUX), *ludi Trojani*. Fête militaire que les jeunes gens de qualité célébraient à Rome dans le cirque en l'honneur d'Ascagne. Virgile en a fait la description la plus brillante dans le ve livre de l'*Enéide*. Virgile saisit encore ici l'occasion de faire sa cour à toute la noblesse romaine, en faisant remonter l'origine de leurs jeux jusqu'à cette troupe de jeunes gens qu'Enée mène avec lui en Italie, et que le poëte montre aux Romains comme les auteurs de leurs principales maisons.

Les jeux troyens, renouvelés par Auguste, commencèrent à déchoir sous Tibère, et finirent sous l'empereur Claude.

TRUIE, qui sert de présage à Enée. Ce prince, au rapport de Denys d'Halycarnasse, avait appris de l'oracle de Dodone, que, lorsqu'il serait arrivé en Italie, il devait prendre pour guide un animal à quatre pieds, et que, dans l'endroit où cet animal serait tombé de fatigue, il devait y bâtir une ville. Au sortir des vaisseaux, comme il se préparait à faire un sacrifice, une truie pleine et prête à faire des petits, qui devait être immolée, rompit ses liens lorsque les prêtres s'en saisirent pour commencer le sacrifice, et s'étant échappée de leurs mains, traversa la campagne. Enée comprit que c'était là le guide annoncé par l'oracle; il la suivit de loin avec un petit nombre de ses compagnons, de peur de l'effaroucher et de la détourner de la voie marquée par les destins. La *truie* s'éloigna de la mer environ de vingt-quatre stades, et gagna le sommet d'une colline, où elle tomba de lassitude. Enée faisant réflexion sur la situation de ce lieu peu commode, doutait s'il devait obéir à l'oracle, lorsqu'il entendit une voix qui partait du bois prochain, sans qu'on aperçût personne

qui parlât. Cette voix lui ordonnait de bâtir au plutôt une ville en cet endroit, et l'assurait que les destins réservaient aux Troyens un établissement plus considérable, après qu'ils auraient demeuré dans celui-ci autant d'années que la truie aurait fait de petits. Enée obéit à la voix céleste et bâtit là sa ville de Lavinium. Le jour d'après, la *truie* mit bas trente petits, ce qui apprit à Enée que les Troyens, trente ans après, bâtiraient une ville plus considérable. Enée immola à ses dieux pénates, sur le lieu même, la mère avec ses trente petits.

TRYAKCHA et TRYAMBAKA. Surnoms de *Siva*, troisième dieu de la trimourti hindoue. Ils signifient l'un et l'autre *celui qui a trois yeux*. Le second est aussi le nom d'un des onze *Roudras*.

TRZIBOG. Dieu de la peste, chez les anciens Slaves.

TSAMA ou TSAMO. Culte des Mantchous *Yupi-ta-tse*, c'est-à-dire *peaux de poisson*. Il a pour objet d'évoquer certains esprits que l'on croit bons, pour les opposer au diable dont on a peur. Si un membre de la famille tombe malade, c'est l'œuvre du démon; alors il faut appeler au secours un de ces génies.

TSATSAS. Statuettes ou plutôt cônes d'argile que les bouddhistes de la Mongolie supposent représenter les *Bodhisatwas* et autres personnages déifiés.

TSE-TSOU. Dieu adoré par les *Coréens*. C'est le génie conservateur des habitations.

TSI. Sacrifice que les Chinois offrent soit aux génies, soit aux âmes de leurs ancêtres. C'est aussi un sacrifice que les Mantchoux offrent à l'Esprit de la porte, pour empêcher le malheur d'entrer dans leur maison. Il consiste à brûler dans un vase des feuilles de papier dorées et argentées, devant un petit autel sur lequel sont deux cierges allumés.

TSIE-SEK. Dieu ou génie adoré par les Coréens.

TSI-GOK-TEN. Un des quatre grands dieux du trente-troisième ciel chez les Japonais.

TSIK-SENG. Dieu ou génie que les Coréens invoquent contre toutes sortes de fléaux.

TSIO-KON-TSIOGH. La divine ou très-précieuse loi, seconde divinité de la triade bouddhique; la première est la personne de Bouddha; la troisième est l'église ou l'assemblée du clergé.

TSONENOUFRE. Déesse égyptienne, adorée à Ombos; elle forme une triade divine avec son époux *Aroëris* et leur fils *Pnevtho*.

TSOUI. Esprits qui, selon les Chinois, recueillent les offrandes faites dans les sacrifices. Nom d'un sacrifice que les Chinois offrent à la Lune.

TSOUI-KOUANG. Esprit révéré par les Chinois; il est pour eux le génie des eaux.

TSOUMI-YOSI. Nom d'un *kami* ou génie qui est révéré par les Japonais.

TSOU-SSE. Une des idoles les plus vénérées de la Chine; elle se trouve sur la montagne d'Ou-tan-chan, et est l'objet d'un pèlerinage très-fréquenté. On s'y rend en foule, pendant quatre mois de l'année, de toutes les provinces de l'empire.

TUBILUSTRE. Fête destinée à purifier les trompettes sacrées. Elle arrivait le dernier jour de la fête appelée *quinquatrus*, *quinquatria*, qui se célébrait deux fois l'année, le 19 mars et le 18 mai, ou, selon le plus grand nombre d'auteurs, le 18 juin. Le sacrifice qu'on y offrait était d'un agneau femelle (FESTUS).

TUIS. Dieu suprême des anciens Germains; c'est celui que César et Tacite appellent *Dis*, et confondent avec *Pluton*, trompés sans doute par l'analogie des sons.

TUISTON. Autre dieu des Germains, fils de Dis ou Tuis, d'autres disent de la Terre, parce que Tuis l'aurait tiré de cet élément. Il donna des lois aux Germains, les polica, établit parmi eux des cérémonies religieuses. Il fut sans doute le colonisateur de cette contrée; les anciens Germains le regardaient comme le premier homme, et prétendaient tirer de lui leur origine. Après sa mort, il fut mis au rang des dieux. Une des principales cérémonies de son culte consistait à chanter ses louanges mises en vers.

TULIKKI. Divinité des bois, des forêts et des chasseurs, dans la mythologie finnoise; elle était fille de Tapio, dieu des bêtes fauves.

TUONI. Personnification de la mort dans la mythologie finnoise. On la nomme aussi *Manalan-Motti*; c'est la reine des régions infernales; elle introduit les âmes des morts dans le *Manala* ou *Tuonela*. Là se trouve un fleuve appelé *Joviana* ou Aïoun-Jarvi, lac de feu qui engloutit l'étincelle que Wäinämöinen et Ilmarinen avaient fait jaillir du ciel. Tuoni fait passer ce fleuve aux morts dans sa barque noire, afin de leur donner entrée dans son empire.

TURILAS. *Géant* de la mythologie finnoise, qui employait sa force à abattre les montagnes et les rochers.

TURMS. Nom étrusque de *Mercure*. Quelques-uns prétendent qu'il signifie *feu*, *flambeau*, et qu'il désigne l'astre qui répand la chaleur et la lumière.

TURNUS, Roi des Rutules, qui était fils de Daunus et de Vénilie, et neveu de la reine Amata. Il fut élevé dans le palais de Latinus, et se flattait d'épouser la princesse Lavinie. Mais les dieux par d'effrayants prodiges s'opposaient à ce mariage, dit Virgile. Turnus voyant qu'Enée lui était préféré, se met à la tête de ses Rutules, et porte la guerre dans le Latium. Après deux batailles perdues contre les Troyens, il consent à un combat singulier avec Enée qui en avait proposé le défi, et demande à Latinus que le vainqueur soit son gendre et son successeur. Virgile fait ainsi la description de ce combat : « Turnus, dit-il, saisit une de ces grosses pierres qui servent de bornes à un champ pour en fixer les limites. Douze hommes, tels que ce siècle en produit, auraient levé avec peine cette masse

énorme ; cependant Turnus, dans sa fureur, se lève, et courant sur Enée, il lui lance cette pierre. Au moment qu'il la jette, il ne s'aperçoit pas lui-même de son prodigieux effort : cependant son poids immense fait plier ses genoux et épuise toutes ses forces. La pierre roulant dans l'air, ne peut parcourir tout l'espace qui est entre lui et son rival, ni lui porter le coup funeste dont elle le menace. » Turnus, après un pareil effort, n'est plus en état de se défendre : il est blessé à la cuisse par son ennemi ; et tombant par terre, il se reconnaît vaincu, et demande la vie.

TURRAS ou TURRISAS. Dieu des combats chez les anciens Finnois, qui invoquaient son secours pour remporter la victoire.

TUTANUS. C'était, selon Varron, un dieu qu'on invoquait entre les dieux tutélaires, pour être préservé de tout mal, comme son nom semble le marquer. Il ne paraît pas que son culte ait été fort en vogue. C'était le dieu qui défendait les hommes. Nonius Marcellus dit d'après Varron, que c'était *Hercule*. Il ajouta que ce dieu éloigna Annibal de Rome, et que c'est pour cela qu'on l'appelle *Tutanus*, de *tutari, tutor, défendre.*

TUTELA signifie l'image de quelque divinité peinte sur la poupe d'un vaisseau. Les anciens avaient coutume de mettre leurs vaisseaux sous la protection de quelque dieu ou déesse, dont ils peignaient la figure sur la poupe, comme Hésychius le dit des Phéniciens : *Cunctos habuisse simulacra quædam in puppibus deorum patriciorum* : c'est ce qu'ils appelaient *tutela*, ainsi qu'ils nommaient *parasemus* la figure de quelque animal dont la proue était ornée. Ainsi le vaisseau qui transporta Europe avait, selon quelques mythologues, à la proue un taureau qui était le parasème, et sur la poupe la figure de Jupiter qui était la *tutela*. Assez ordinairement la figure du dieu était celle de la divinité favorable à la profession de ceux qui montaient le vaisseau ; c'est pourquoi les marchands prenaient Mercure, les soldats Mars, et ainsi des autres. Il arrivait quelquefois qu'ils mettaient sur la proue et sur la poupe la même figure, et que celle d'un dieu était en même temps *parasème* et *tutela.*

TUTELA. On a découvert à Bordeaux le reste d'un ancien temple, avec une inscription à la déesse Tutela, que l'on croit avoir été la patronne de cette ville, plus particulièrement des négociants qui commerçaient sur les rivières. Ce temple, qu'on nomme encore aujourd'hui *les piliers de Tutèle*, était un péristyle oblong.

TUTELA MENSIUM. Divinités qui présidaient à chacun des mois romains. Gruter (138, 139) les a fait connaître d'après un marbre antique. Voici l'inscription :

TUTELA MENSIUM..... JANUARI JUNO........
FEBRUARI NEPTUNUS... MARTII MINERVA...
APRILIS VENUS........ MAI APOLLO........
JUNI MERCURIUS....... JULI JUPITER.......
AUGUSTI CERES.. SEPTEMBRIS VOLCANUS..
OCTOBRIS MARS.... NOVEMBRIS DIANA....
DECEMBRIS VESTA.......

TUTELAIRES. Il est parlé dans les anciens auteurs des dieux tutélaires sous différents noms. On ne peut guère les distinguer des dieux Pénates ; car ils avaient tous les mêmes fonctions, qui étaient de défendre et de conserver la patrie. Il paraît cependant que la qualité de dieu tutélaire donnait une espèce de prééminence sur les Pénates. C'étaient de grands dieux qui prenaient soin d'un peuple dont ils étaient particulièrement honorés comme les patrons du lieu. Telle était *Minerve* à Athènes, *Junon* à Samos et à Carthage, *Mars* dans la Thrace, *Vénus* à Paphos et à Cythère. Les Romains, dit Macrobe, avaient un dieu tutélaire ; et, quand ils assiégeaient quelque ville, dit Pline, ils faisaient évoquer par un prêtre le dieu tutélaire de cette ville, en le priant de venir se retirer chez eux, et lui promettant de l'honorer plus qu'il ne l'était dans le lieu qu'il avait protégé jusqu'alors.

TUTELINE, ou TUTILINE. Déesse honorée par les Romains, parce qu'elle veillait à la conservation des moissons et des fruits de la terre. On lui avait érigé des temples et elle était réprésentée sous la figure d'une femme qui ramasse les pierres que Jupiter vient de faire pleuvoir

TWACHTRI. Fils de Brahmâ, et architecte des dieux du panthéon indien. Il préside aux arts et aux manufactures. On lui attribue la construction de tous les anciens édifices qui étonnent encore les regards.

TYBILENE, *Tybilenus*. Nom d'un dieu des anciens Saxons. Ces peuples reconnaissaient un bon et un mauvais dieu Tybilène, et c'était chez eux le même que chez les Sclavons Zeerneboch ou le diable, comme le remarque Fabricius (*Origin. Saxon.*, l. I). Quelque savants croient que Tertullien parle de ce dieu, dans son *Apologétique*, c. 24, et que c'est celui qu'il appelle le dieu des Noriques, *Norici Teblenus.*

TYCHE. Nom d'une nymphe, fille de l'Océan et de Thétys. Ce nom signifie *fortune* en grec. C'était encore, selon quelques-uns, une des quatre divinités qui prenaient soin d'un homme dès qu'il était au monde.

TYCHES. Second dieu domestique des Egyptiens, *Tyches.*

TYCHIS. Terme de mythologie. C'est, selon quelques-uns, le nom d'un des quatre dieux lares ou dieux domestiques des Egyptiens. Ces quatre dieux étaient *Dymon, Tychis, Héros* et *Anachis ;* ils prenaient soin d'un homme dès qu'il était né, et ne l'abandonnaient point depuis le moment de sa naissance jusqu'à sa mort.

TYCHIUS. Nom de celui qui avait fait le bouclier d'Ajax.

TYCHON. L'un des dieux de l'impureté, le même que *Priape*. Il y en a qui le prennent pour *Mercure.*

TYDEE. Fils d'OEnée, roi de Calydon, et d'Euribée, d'Althée, ou de Déipyle, fille d'Adraste, ou enfin de Péribée, fut banni de sa

patrie pour avoir tué par mégarde son frère Ménalippus; il se retira à Argos auprès d'Adraste, qui lui donna en mariage sa fille Déiphile, qui devint mère du vaillant Diomède. Cette alliance l'engagea dans la querelle de Polynice, qui était comme lui gendre d'Adraste : il fut un des chefs de l'armée des Argiens contre Thèbes. Adraste, avant de se mettre en campagne, envoya Tydée vers Etéocle pour tâcher d'accommoder les deux frères. Pendant le séjour qu'il fit dans Thèbes, il prit part à divers jeux et à divers combats, qui s'y donnaient pour exercer la jeunesse; il vainquit sans peine les Thébains, et gagna tous les prix; car Minerve lui prêtait son secours, dit Homère. Ceux-ci en étant indignés, dressèrent des embûches à Tydée, et envoyèrent sur le chemin par lequel il devait s'en retourner à Argos, cinquante hommes bien armés, qui se jetèrent lâchement sur lui. Tydée se défendit avec tant de courage, assisté d'un petit nombre d'amis qui le suivaient, qu'il tua tous les Thébains, excepté un qui fut épargné pour porter à Thèbes la nouvelle de leur défaite. Euripide dit, dans *Les Suppliantes*, act. IV, que « Tydée savait moins bien manier la parole que les armes; habile dans les ruses de guerre, il était inférieur à son frère Méléagre dans les autres connaissances, mais il l'égalait dans l'art militaire, et sa science consistait dans ses armes; avide de gloire, plein d'ardeur et de courage, ses exploits formaient son éloquence. » Après beaucoup d'actions de valeur il fut tué devant Thèbes, comme la plupart des autres généraux. Homère dit qu'il périt par son imprudence; mais Apollodore raconte qu'ayant été blessé par le thébain Ménalippus, Tydée devint si furieux, qu'il déchira à belles dents la tête de son ennemi. Minerve, qui avait voulu d'abord le secourir, fut si offensée de cette action barbare, qu'elle l'abandonna et le laissa périr.

TYDIDES. Surnom donné souvent à *Diomède*, fils de *Tydée*, par les poëtes et surtout par Homère.

TYLLINUS. Dieu adoré par les Brossans, dans l'Italie, comme on s'en est assuré en trouvant la statue de cette étrange divinité. Cette statue était de fer; elle avait la tête couronnée de laurier, appuyait son pied droit sur le crâne d'un mort, et tenait de la main gauche une plaque de fer terminée par une main ouverte qui tenait entre le pouce et l'index un œuf qu'un serpent venait mordre. On n'a pas encore expliqué d'une manière satisfaisante ces mystérieux symboles.

TYNDARE. Fils d'Œbalus, roi de Sparte, et de Gorgophone, fille de Persée, devait naturellement succéder à son père; mais Hypocoon son frère lui disputa la couronne et l'obligea de se retirer en Messénie, jusqu'à ce qu'il fût rétabli sur le trône par Hercule. Il épousa Léda dont il eut quatre enfants, Pollux et Hélène, Castor et Clytemnestre. On dit que Tyndare fit faire une statue de Vénus avec des chaînes aux pieds, pour donner à entendre combien la fidélité des femmes envers leurs maris doit être inviolable, ou selon d'autres, pour se venger de Vénus, à qui il imputait l'incontinence de ses propres filles. Cette incontinence était une vengeance de Vénus piquée d'avoir été oubliée dans un sacrifice que Tyndare offrait à tous les dieux. Lorsqu'il vit que sa fille Hélène était recherchée en mariage par plusieurs princes de la Grèce, il assembla tous les prétendants, immola un cheval en leur présence, et leur fit jurer sur la victime que tous vengeraient Hélène et son époux s'il arrivait jamais que l'un ou l'autre fût outragé.

TYNDARIDES. On nommait ainsi *Castor* et *Pollux*, enfants de Léda et de Tyndare, roi de Laconie. Castor se distingua dans la course et dans l'art de dresser les chevaux, Pollux dans l'exercice de la lutte. Aux jeux funèbres de Pélops, la tradition des Eléens, suivie par Pausanias, fait remporter le prix de la course à pied à Castor et celui du pugilat à Pollux. Jupiter, selon quelques poëtes, donna l'immortalité à Pollux qui la partagea avec Castor, en sorte qu'ils vivaient et mouraient alternativement. Selon d'autres, ils furent placés au ciel sous le signe des gémeaux, dont la découverte se fit peut-être dans ce temps-là. Ce qui a donné lieu à la première fable de la mort et de la résurrection de Castor et Pollux, c'est que ces deux étoiles ne se montrent jamais ensemble.

TYPHEE ou TYPHOEE. Un des *Géants* qui voulurent détrôner Jupiter. On dit qu'il se sauva seul dans la défaite des autres géants, et qu'ensuite il recommença la guerre contre Jupiter, mais qu'enfin il fut vaincu et accablé sous les rochers de l'île d'Inarime, aujourd'hui Ischia, vis-à-vis de Cumes. Il était fils de la Terre et de Titan; il avait cent têtes, selon Pindare, et fut élevé dans un antre de Cilicie. On le confond mal à propos avec Typhon.

TYPHON. Cette divinité des Egyptiens était un génie malfaisant auquel ils ne rendaient un culte que pour détourner les maux dont il était l'auteur. Il en est fait mention dans les plus anciens écrivains qui ont écrit sur les Egyptiens, tels qu'Hérodote, Hellanicus, Eudoxe, Manéthon, et longtemps après eux Plutarque.

Selon la mythologie égyptienne, ce Typhon ne ressemblait pas au Typhon des Grecs, bien que celui-ci en fût sans doute une conséquence. Ce n'était pas un monstre, mais un homme qui avait régné en Egypte. Il était de couleur de feu, et c'est pourquoi on immolait, en l'honneur d'Osiris, qu'il avait assassiné, les hommes de cette couleur nommés *Typhoniens*. On n'admettait dans les sacrifices que les bœufs roux, et on regardait l'âne, qui est roux en Egypte, comme l'animal favori de Typhon.

D'après les récits de la fable, Typhon naquit et vécut en Egypte, sans en sortir jamais. Jaloux de son frère Osiris qui gouvernait l'Egypte d'une manière extrêmement

sage, il profita de son voyage en Ethiopie pour lui tendre des piéges, et tua Osiris dans une embuscade. Il renferma son corps dans un coffre qu'il jeta ensuite dans le Nil... Ce fleuve le porta à la mer par la bouche Tanitique... Isis ayant appris cet assassinat, voyagea pour retrouver les restes de son époux infortuné, et elle s'arrêta en Phénicie. Plutarque (*De Iside*) décrit fort au long ce voyage extraordinaire. Isis ayant trouvé en Phénicie le corps d'Osiris, le rapporta en Egypte. Mais ayant été découverte par Typhon qui chassait pendant la nuit et à l'époque de la pleine lune, celui-ci reprit le corps d'Osiris, le déchira en quatorze parties qu'il dispersa de tous les côtés. Isis entreprit de nouvelles recherches, et retrouva toutes les parties du corps de son époux, à l'exception de celles de la génération qui, ayant été jetées dans le Nil par Typhon, avaient été dévorées par des poissons, le lépidote, le phagre et l'oxyringue. Après la mort d'Osiris, Typhon régna en Egypte pendant un espace de temps fort court, ou plutôt il parut régner; car, voyant les dieux de l'Egypte ne point s'opposer à ses entreprises, il crut que, frappés de consternation et de frayeur, ils lui avaient abandonné ce royaume. C'est alors que les dieux, suivant la tradition (Hellanicus, *apud Athenæum*, lib. xv), voyant régner Typhon, ôtèrent leurs couronnes. Pour légitimer son usurpation, Typhon résolut de faire périr Horus, fils d'Osiris et son héritier légitime. Il le chercha dans toute l'Egypte, et même à Butos, ville de l'Egypte inférieure, où Latone, chargée par Isis de le nourrir avec Bubaste, le cacha dans une île et le sauva de la fureur du tyran. Quelques prêtres égyptiens racontaient ces fables d'une autre manière; car leurs récits variaient quelquefois. Ils disaient que l'Hercule égyptien étant venu dans la Libye, fut tué par Typhon, et qu'il ressuscita bientôt après.

Le règne de Typhon fut très-court. Nigidius dit qu'au bout de dix-huit jours de son usurpation, les dieux résolurent dans un conseil de le tuer; c'est pourquoi (Diodor., lib. i), tous les Egyptiens célébraient ces dix-huit jours par des fêtes, et les enfants qui naissaient pendant ce temps ne vivaient pas longtemps. Horus ayant pris des forces, leva une armée, fut instruit et exercé par Osiris son père, qui était revenu des enfers. Il attaqua Typhon, et après un combat de plusieurs jours, il le vainquit et le remit chargé de chaînes à Isis sa mère. Mais celle-ci non-seulement ne tua pas leur ennemi commun, mais elle le déchaîna et lui rendit la liberté. Horus fut si indigné de cette lâche complaisance, qu'il se sépara de sa mère et tua Typhon.

Les Egyptiens regardant Typhon comme un génie malfaisant, haïssaient tout ce qui avait quelque rapport avec lui, tel qu'un des cinq jours qui terminaient l'année, parce qu'on le croyait l'anniversaire de Typhon, les animaux dont les mauvaises qualités étaient les plus odieuses, le crocodile en particulier qui était son image parce qu'il en avait pris la forme lorsqu'il fuyait Horus. On lui consacrait encore l'hippopotame comme le plus vorace et le plus féroce des animaux; et dans les hiéroglyphes, cet animal désignait l'impudence, parce qu'on l'accusait de tuer son père et de s'allier à sa mère. L'âne était aussi un des symboles de Typhon, parce qu'il est paresseux, lascif; et les Egyptiens l'avaient en horreur. Les prêtres disaient que cet animal était agréable à Typhon, auquel il ressemblait par la forme, par la couleur, et qu'il lui avait servi de monture dans sa fuite.

Une fois établi que Typhon était le principe du mal, il ne paraît pas que les Egyptiens firent difficulté de le transformer en tout ce qui leur était odieux et leur causait quelque dommage. Typhon était *la sécheresse*, et Typhon était *la mer;* Typhon était *les ténèbres;* Typhon était *le feu*, et, pour quelques-uns encore, *le soleil*. Plutarque s'irrite contre ceux qui confondaient Typhon avec le soleil, et il ajoute sérieusement que la sécheresse nuisible est produite, non par le soleil, mais par les vents et les eaux combinés ensemble. Regardé comme funeste à l'Egypte et à son roi, Typhon fut à la fin confondu avec Moïse. Ce n'est pas seulement Bochart et les autres modernes qui en ont fait la remarque, Plutarque lui-même avait fait cette observation : « Ceux qui disent que Typhon s'enfuit du combat, monté sur un âne, pendant sept jours consécutifs, et qu'après s'être mis en lieu de sûreté, il donna le jour à deux fils, Jérusalem et Judée, ramènent d'une manière manifeste le récit à l'histoire des Juifs. »

Typhon, le génie du mal, s'insurge contre Osiris; il porte le désordre dans ses Etats, et suborne Isis, la femme; Osiris succombe sous ses coups, son désastre est complet; mais la femme le poursuit sans relâche, et enfin l'esprit mauvais est détruit par Horus, le fils de la femme.

Junon indignée, dit Homère (dans son *Hymne sur Apollon*, vers 300), de ce que Jupiter avait mis Pallas au monde sans le secours d'une femme, conjura le ciel, la terre et tous les dieux de lui permettre d'enfanter aussi sans avoir de commerce avec aucun dieu, ni aucun homme; puis ayant frappé la terre de sa main, elle en fit sortir des vapeurs qui formèrent le redoutable Typhon, monstre à cent têtes. De ses cent bouches sortaient des flammes dévorantes et des hurlements si horribles, qu'il effrayait également et les hommes et les dieux. Son corps, dont la partie supérieure était couverte de plumes, et l'extrémité inférieure terminée en serpents, était si grand, qu'il touchait le ciel de sa tête. Il eut pour enfants la Gorgone, Géryon, Cerbère, l'Hydre de Lerne, le Sphynx et tous les monstres de la fable.

Typhon ne fut pas plutôt sorti de terre, qu'il résolut de déclarer la guerre aux dieux, et de venger les géants terrassés. C'est pourquoi il s'avança contre le ciel, et épouvanta

si fort les dieux par son horrible figure, qu'ils prirent tous la fuite en Egypte. Jupiter lui lança un coup de foudre, qui ne fit que l'effleurer. Le géant à son tour ayant saisi Jupiter au milieu du corps, lui coupa les bras et les jambes avec une faux de diamants, et le renferma ensuite dans un antre sous la garde d'un monstre moitié fille et moitié serpent. Mercure et Pan ayant surpris la vigilance de ce gardien, rendirent à Jupiter ses bras et ses mains. Alors le dieu reprit ses forces, et étant monté sur un char tiré par des chevaux ailés, poursuivit Typhon avec tant de vivacité, et le frappa si souvent de ses foudres, qu'il le terrassa enfin, et l'étendit sur le mont Etna, où le géant furieux vomit continuellement des flammes. Hygin (*Fab.*, 152), dit que le tartare et la terre produisirent Typhon, monstre d'une grandeur énorme, d'un aspect hideux, et dont les épaules étaient chargées de cent têtes de dragons. Pindare (*Pyth.*, I, 18), et Hésiode (*Theogon.*, 821, 824), racontent les mêmes fables; mais ils font élever Typhon dans un antre de Cilicie.

TYR. C'était une divinité du second ordre chez les Scandinaves. Il était subordonnément à Thor un dieu guerrier, et le protecteur des braves et des athlètes. Pour preuve de son intrépidité, on racontait que les dieux voulurent un jour persuader au loup Feuris, leur ennemi, de se laisser attacher: mais celui-ci craignit que les dieux ne voulussent plus le délier; et il refusa constamment de se laisser enchaîner, jusqu'à ce que Tyr eût mis sa main en gage dans la gueule de ce monstre. Les dieux n'ayant pas jugé à propos de retirer ce gage, le loup emporta la main du dieu, qui depuis ce temps a été manchot. Sa prudence avait passé en proverbe; mais on ne croyait pas qu'il aimât à voir les hommes vivre en paix. A la fin du monde Tyr sera tué par le monstre Garma, qui en recevra en même temps le coup de la mort.

TYRBÉ. Fête que les Achéens célébraient en l'honneur de Bacchus; elle était ainsi appelée de τύρϐη, *trouble*, parce qu'elle se passait dans la confusion et la débauche. Les danses qu'on y exécutait étaient appelées tyrbasies.

TYRE. Instrument de magie ou de sorcellerie en usage autrefois chez les Lapons. Ce n'est autre chose, dit Scheffer, qu'une boule ronde de la grosseur d'une noix ou d'une petite pomme, faite du duvet le plus tendre de quelque animal; elle est parfaitement polie et si légère, qu'on la croirait creuse. Elle est de couleur jaune, mélangée de vert et de gris. Les Lapons vendaient cette tyre, qui semblait animée et avoir un mouvement propre, en sorte que l'acheteur la pouvait envoyer sur qui bon lui semblait.

TYRIEN. Il y avait un *Hercule Tyrien* qui avait fait une expédition aux Indes.

TYRIMNUS. Divinité de Thyatire, ville de Lydie. Ce dieu avait son temple devant la ville, comme pour la garder. On faisait des jeux publics en son honneur. C'est tout ce que nous savons de ce dieu, qui n'est connu que par une inscription découverte par Spon.

TYRO. Fille du célèbre Salmonée, devint amoureuse du fleuve Enipée, qui, suivant Homère, était le plus beau de tous les fleuves qui arrosent les campagnes; elle allait souvent se promener sur les rives charmantes de son fleuve chéri. Neptune, qui la vit, en devint amoureux; et un jour qu'elle était à l'embouchure de l'Enipée, il prit la figure de ce fleuve, et profitant de l'erreur de la belle nymphe, il gonfla les eaux en forme de montagne, et les recouvrant comme une voûte, elles environnèrent et couvrirent les deux amants. Le dieu inspira à Tyro un doux sommeil, et lui annonça à son réveil qu'après l'an révolu, elle mettrait au monde deux beaux enfants, qui seraient tous deux ministres de Jupiter. Elle accoucha effectivement de Nélée et de Pélias. Après cette aventure, Tyro épousa Créthéus, fils d'Eole, et son oncle, par conséquent. Elle en eut trois enfants, Amithaon, Eson et Phérès

TYRRHENUS. Fils d'Atys, nomma de son nom une contrée de l'Italie, où il s'était établi avec une colonie de Lydiens.

TZAR-MORSKOI, c'est-à-dire *roi de la mer*. Le *Neptune* des peuples slaves; il avait le gouvernement des mers, des fleuves et des rivières, et il était sans cesse accompagné d'une espèce de triton, appelé *Tchoudo-Morskoi, la merveille de la mer.*

TZINTEOTL, c'est-à-dire la *grande déesse* ou la *déesse primitive*. Divinité des Aztèques, peuple qui habitait le Mexique.

U

UGARTILOK. Divinité des Danois, et dont on ignore les fonctions, le culte et même la figure ou la forme.

UKK-AKKA. Déesse des Lapons. Elle a enseigné à tirer de l'arc, et l'usage du fusil. Ce nom lui est donné parce qu'on suppose qu'elle demeurait dans le vestibule des tentes des Lapons, appelé *uks*, et on lui offrait chaque jour des aliments.

UKKO. Un des principaux dieux de la mythologie finnoise, et peut-être celui qui dominait tous les autres. Il était appelé *le roi splendide des cieux;* il avait son trône dans les nuages, non loin du soleil; il en-

voyait la pluie, la neige et les tempêtes. On l'invoquait dans la sécheresse et dans les orages.

ULIUS. Surnom d'*Apollon*, qui signifie *salubre*. Il était dieu de la médecine.

ULLER. C'était le onzième dieu des anciens Scandinaves. Il était fils de Sisia et gendre de Thor. Il tirait des flèches avec tant de promptitude et courait si vite en patins que personne ne pouvait combattre avec lui. Il était d'ailleurs d'une belle figure et possédait toutes les qualités d'un héros. On l'invoquait dans les duels.

ULTOR, *vengeur*. Surnom de *Jupiter* et de *Mars*.

ULYSSE. Roi de deux petites îles de la mer Ionienne, Ithaque et Dulichie, était fils de Laërte et d'Anticlie, et naquit dans la ville d'Alalcomène. On a dit que Sisyphe avait rendu mère Anticlie quand elle épousa Laërte : et voilà pourquoi Ajax, dans Ovide, reproche à Ulysse d'être fils de Sisyphe. Lorsqu'il vint au monde, son grand-père Autolicus fut prié de lui donner un nom. « J'ai été, dit-il, autrefois la terreur de mes ennemis jusqu'au bord de la terre; qu'on tire de là le nom de cet enfant; qu'on l'appelle *Ulysse*, Ὀδύσσεύς, c'est-à-dire *qui est craint de tout le monde.* » (ὀδύσσω signifie *je redoute.*) Il eut pour nourrice Euryclée, que Laërte avait achetée fort jeune, pour le prix de vingt bœufs. C'était un prince éloquent, fin, artificieux; il contribua autant par ses artifices à la prise de Troie, que les autres généraux grecs par leur valeur : Homère lui donne cet éloge, que pour le conseil il pouvait être comparé à Jupiter même. Il n'y avait que peu de temps qu'il était marié avec la belle Pénélope, lorsque commença la guerre de Troie. L'amour qu'il avait pour cette jeune épouse lui fit chercher plusieurs moyens pour ne pas l'abandonner et pour s'exempter d'aller à cette guerre. Il imagina de contrefaire l'insensé, et pour faire croire qu'il avait l'esprit aliéné, il s'avisa de labourer le sable de la mer avec deux bêtes de différente espèce, et d'y semer du sel. Mais Palamède découvrit la feinte, en mettant le petit Télémaque sur la ligne du sillon. Ulysse ne voulant pas blesser son fils, leva le soc de la charrue, et fit connaître par là que sa folie n'était que simulée. Il découvrit à son tour Achille, qui était déguisé en fille dans l'île de Scyros.

Ulysse rendit de grands services aux Grecs dans cette guerre ; c'est lui qui enleva le palladium avec Diomède, qui tua Rhésus et emmena ses chevaux au camp; qui détruisit le tombeau de Laomédon; qui força Philoctète, quoique son ennemi, à le suivre au siége de Troie avec les flèches d'Hercule; toutes ces choses étant autant de fatalités auxquelles étaient attachées les destinées de Troie, et sans lesquelles elle ne pouvait être prise. Après la mort d'Achille, les armes de ce héros furent adjugées à Ulysse, par préférence sur Ajax. A son retour de Troie il eut de grandes aventures, qui font le sujet de l'*Odyssée* d'Homère. Une tempête le jeta d'abord sur les côtes des Ciconiens, peuple de Thrace, où il perdit plusieurs de ses compagnons ; de là il fut porté au rivage des Lotophages, en Afrique, où quelques-uns de ses gens l'abandonnèrent. Les vents le portèrent ensuite sur les terres des cyclopes en Sicile, où il courut les plus grands dangers. De Sicile il alla chez Eole, roi des vents; de là chez les Lestrigons, où il vit périr onze de ses vaisseaux : et avec le seul qui lui restait, il se rendit dans l'île d'Aée, chez Circé, avec laquelle il demeura un an, et qu'il rendit mère d'un fils nommé Télégone. Il la quitta pour descendre aux enfers, et consulter l'âme de Tirésias sur sa destinée. Il échappa aux charmes de Circé et des Sirènes ; il évita les gouffres de Charybde et de Scylla : mais une terrible tempête fit périr son vaisseau avec tous ses compagnons, et il se sauva seul dans l'île de Calypso. « Je demeurai là, dit-il, avec cette déesse, sept années entières, arrosant tous les jours de mes larmes les habits immortels qu'elle me donnait. Enfin la huitième année, par l'ordre exprès de Jupiter, elle me renvoya sur un radeau. » Il eut bien de la peine à regagner l'île des Phéaciens, d'où, avec le secours du roi Alcinoüs, il aborda enfin dans l'île d'Ithaque, après une absence de vingt ans.

Comme plusieurs princes ses voisins, qui le croyaient mort, s'étaient rendus maîtres chez lui et dissipaient son bien, il fut obligé d'avoir recours au déguisement pour surprendre ses ennemis. Homère dit que « Minerve, pour le rendre méconnaissable à tous les mortels, le toucha de sa verge, et qu'aussitôt la peau d'Ulysse devint ridée, ses beaux cheveux blonds disparurent, ses yeux vifs et pleins de feu ne parurent plus que des yeux éteints; en un mot, ce ne fut plus Ulysse, mais un vieillard accablé d'années et hideux à voir. La déesse changea aussi ses beaux habits en vieux haillons enfumés et recousus, qui lui servaient de manteau, et par-dessus elle l'affubla d'une vieille peau de cerf, dont tout le poil était tombé; elle lui mit à la main un gros bâton, et sur ses épaules une besace toute usée, qui, attachée avec une corde, lui pendait jusqu'à la moitié du corps. Ce fut en cet équipage que le roi d'Ithaque se rendit à son palais. » Télémaque fut le premier à qui son père se découvrit. Comme ils se trouvaient seuls ensemble, Minerve toucha Ulysse de sa verge d'or; dans le moment il se trouva couvert de ses beaux habits; il recouvra sa belle taille, sa bonne mine et sa première beauté; son teint devint animé, ses yeux brillants et plein de feu, ses joues arrondies, et sa tête fut couverte de ses beaux cheveux. Télémaque, étonné de la métamorphose, et saisi de crainte et de respect, n'ose lever les yeux sur lui, de peur que ce ne soit un dieu; mais Ulysse le rassure en l'embrassant et l'appelant du doux nom de fils. Ils prennent ensemble des mesures pour se défaire de leurs ennemis, et Minerve,

remet Ulysse dans son premier déguisement. A la porte de son palais il est reconnu par un chien, qu'il avait laissé en partant pour Troie et qui meurt de joie d'avoir vu son maître. Homère emploie cinquante vers à l'histoire de ce chien.

Ulysse entretient Pénélope sans en être connu, il lui fait une fausse histoire, et lui dit qu'il a reçu Ulysse chez lui en Crète comme il allait à Troie, et l'assure qu'Ulysse sera bientôt de retour. Pénélope lui raconte à son tour comment elle a passé sa vie depuis le départ de son mari, dans les larmes et dans les douleurs de ne pas revoir son cher époux. Elle lui dit qu'elle ne peut plus éluder les poursuites de ses amants, et qu'elle leur a proposé pour le lendemain, par l'inspiration de Minerve, l'exercice de tirer la bague avec l'arc d'Ulysse, et qu'elle a promis d'épouser celui qui viendrait à bout de tendre cet arc. Ulysse approuve cette résolution, espérant y trouver un moyen de se venger des poursuivants. Tous, en effet, avaient accepté la proposition de la reine, mais ils essayèrent en vain de tendre l'arc. Ulysse, après eux, demande qu'il lui soit permis d'éprouver ses forces : il bande l'arc très-aisément, et en même temps, il tire sur les poursuivants, qu'il met tous à mort l'un après l'autre, aidé de son fils et de deux fidèles domestiques, auxquels il s'était découvert.

Ce héros régna ensuite paisiblement dans son île, jusqu'à ce qu'il fut tué par Télégone son fils, qu'il avait eu de Circé et qui ne le connaissait pas. Il obtint, après sa mort, les honneurs héroïques, et on dit qu'il eut un oracle en Etolie.

UMBRON. Grand-prêtre du pays des Marses, qui avait l'art d'endormir les vipères, de calmer leur fureur et de guérir leurs morsures, selon Virgile. Sa science et sa dignité ne purent le garantir de la mort que lui donna Enée dans la guerre contre Turnus.

UNIGÈNE. Surnom de *Minerve*, qui avait été conçue par Jupiter seul.

UNXIA. Surnom de *Junon*, que l'on invoquait lorsque l'on frottait d'huile ou de graisse les poteaux de la porte de la maison, où les nouveaux mariés allaient entrer pour y faire leur demeure, afin d'en écarter l'effet des enchantements. On croit que c'est cette même cérémonie qui a fait donner le nom *uxor* à une femme mariée, parce que c'était elle-même qui faisait cette opération.

UPI et UPIS. *Upi* était chez les Etrusques la même que Rhea, ou Ops. — Upis était un surnom de Diane, à Sparte et chez les Romains.

URAGUS. Surnom de *Pluton*.

URANIE. La *Vénus céleste*, déesse romaine qui présidait à l'usage des essences. Elle était fille du Ciel et de la Lumière. C'était elle, selon les anciens, qui animait toute la nature, et qui présidait aux générations; ce n'était autre chose que le désir qui est dans chaque créature de s'unir à ce qui lui est propre. Uranie n'inspirait que des amours chastes et dégagés des sens, au lieu que la Vénus terrestre présidait aux plaisirs sensuels. On voit à Cythère, dit Pausanias, un temple de Vénus-Uranie, qui passe pour le plus ancien et le plus célèbre de tous les temples que Vénus ait dans la Grèce. La statue de la déesse la représentait armée. Elle avait un autre temple à Elis, dont la statue était d'or et d'ivoire, ouvrage de Phidias. La déesse avait un pied sur une tortue, pour marquer la chasteté et la modestie qui lui étaient propres; car, selon Plutarque (*De Isid. et Osir.*), la tortue était le symbole de la retraite et du silence qui conviennent à une femme mariée. Les Perses, au rapport d'Hérodote, avaient appris des Assyriens et des Arabes à sacrifier à Uranie ou Vénus céleste. Uranie et Bacchus étaient les deux plus grandes divinités des Arabes.

URANIE. Une des neuf *Muses*, celle qui préside à l'astronomie. On la représente couronnée d'étoiles, et soutenant un globe des deux mains, ou ayant près d'elle un globe posé sur un trépied.

URANIES. *Nymphes* célestes, à qui était confiée la direction des sphères du ciel.

URANUS. Fils d'Acmon, frère et époux de Titée. Il avait été le premier roi des Atlantes, peuples qui habitaient cette partie de l'Afrique qui est aux pieds du mont Atlas, du côté de l'Europe. C'étaient, selon Diodore, les mieux policés de toute l'Afrique. Ils prétendaient que les dieux avaient pris naissance chez eux, et qu'Uranus avait régné sur eux. Ce prince rassembla dans les villes les hommes qui, avant lui, étaient répandus dans les campagnes. Il les retira de la vie brutale et désordonnée qu'ils menaient : il leur enseigna l'usage des fruits et la manière de les garder, et leur communiqua plusieurs inventions utiles. Comme il était soigneux observateur des astres, il détermina plusieurs circonstances de leurs révolutions. Il mesura l'année par le cours du soleil, et les mois par celui de la lune, et il désigna le commencement et la fin des saisons. Les peuples, qui ne savaient pas encore combien le mouvement des astres est égal et constant, étonnés de la justesse de ses prédictions, crurent qu'il était d'une nature plus qu'humaine; et, après sa mort, ils lui décernèrent les honneurs divins. Ils donnèrent son nom à la partie supérieure de l'univers, tant parce qu'ils jugèrent qu'il connaissait particulièrement tout ce qui arrive dans le ciel, que pour marquer la grandeur de leur vénération par cet honneur extraordinaire qu'ils lui rendaient. Ils l'appelèrent enfin roi éternel de toutes choses.

On dit qu'Uranus eut quarante-cinq enfants de plusieurs femmes; mais qu'il en eut entre autres dix-huit de Tita, dont les principaux furent Titan, Saturne, Océanus. Ceux-ci se révoltèrent contre leur père; et s'étant rendus maîtres de sa personne, Saturne osa porter les mains sur son père pour le mettre hors d'état d'avoir des en-

fants. Uranus mourut, ou de chagrin, ou de l'opération qu'il avait soufferte.

URDA. L'une des *Parques* des anciens Scandinaves. Son nom signifie *le passé*.

UROS. Dieu des eaux dans la mythologie finnoise.

UROTALT. Dieu des anciens Arabes; les anciens disent que c'était *Bacchus* ou le *Soleil*.

USOUS. Dieu des Phéniciens, frère d'Hypsuranios. Il fut le premier qui se couvrit des peaux des bêtes qu'il avait tuées à la chasse. Le feu ayant pris dans une forêt des environs de Tyr où il demeurait, il imagina, pour se sauver, d'abattre un tronc d'arbre, d'en couper les branches; et de se mettre en mer sur le tronc qui lui servit de vaisseau. Après quoi il éleva deux colonnes de pierre en l'honneur du feu et du vent, et répandit, pour honorer ces colonnes, le sang de quelques bêtes sauvages qu'il avait prises à la chasse.

UTERINE. Une des déesses que les Romains invoquaient dans les accouchements.

UTESETUR, c'est-à-dire *séances au dehors*. Sorte de magie pratiquée chez les Islandais, et dont on fait remonter l'usage jusqu'à Odin. Elle avait lieu d'ordinaire pendant la nuit et en plein air. Ceux qui y avaient recours s'imaginaient converser avec les esprits qui, communément, leur conseillaient de faire le mal : c'est pourquoi on les regardait comme aussi coupables que ceux qui exerçaient la magie noire, et celle dont l'objet était de conjurer les morts et les fantômes.



VACANA, VACUANA ou VACUNA. Divinité champêtre des Romains, qui présidait au repos des gens de la campagne. Son culte était très-ancien dans l'Italie, et antérieur à la fondation de Rome. Porphyrion, commentateur d'Horace, dit que c'était une déesse des Sabins, qu'elle n'avait point de figure déterminée, que les uns la prenaient pour *Bellone*, d'autres pour *Minerve* ou pour *Diane*. Varron croyait que c'était la *Victoire*, que les Sabins honoraient sous ce nom. Elle avait un temple sur le mont Ficellus, aux confins du Picenum, vers les sources du Nar. Elle en avait un autre près d'Ocricule, avec un bois et une ville du même nom. Pline (III, 12), parle des forêts de *Vacuna*.

VACERRES. Une des classes des *Druides*. Les vacerres étaient les prêtres, comme les eubages, les augures; les bardes, les poëtes et chantres; les sarronides, les juges, théologiens et professeurs.

VACHE. Plusieurs villes d'Egypte entretenaient des vaches sacrées, comme *Momemphis*, Chuse et *Aphroditopolis;* mais la sépulture commune de ces animaux était à Atharbéchis, où l'on apportait leurs os en bateau.

Chez les Hindous, le *Gomédha* ou le sacrifice de la vache était aussi un des plus célèbres et des plus méritoires; mais depuis fort longtemps il est tombé en désuétude; bien plus, l'immolation d'une vache serait aujourd'hui considérée comme une monstruosité et le plus abominable des sacriléges. La vache est, en effet, pour les Indiens, un animal pur, saint et sacré, l'emblème de l'univers, l'objet de l'attention du ciel, de la terre et des enfers, presque une divinité. Il est inouï qu'un Indien, de quelque caste qu'il soit, ait tué ou fait tuer une vache pour manger de sa chair. Heureux celui qui a le bonheur de mourir en tenant une vache par la queue! Plus heureux encore celui qu'elle daigne arroser de son urine dans ce moment suprême! son âme purifiée de toutes ses souillures s'envolera infailliblement dans le ciel d'Indra. Les cendres de vache ont une vertu non moins efficace; mais ce ne sont point des cendres provenant, comme chez les Juifs, de ses chairs brûlées; ce sont les cendres retirées du foyer où l'on a fait brûler ses excréments desséchés.

VACUNALES. Fêtes que les Romains célébraient en l'honneur de la déesse *Vacuna*. Elles avaient lieu au mois de décembre, lorsque tous les travaux de la campagne étaient terminés.

VACUNE. Divinité champêtre des Romains.

VADIMON. Nom donné à *Janus* par les anciens Etrusques.

VADJRADHARA. Surnom d'*Indra* dans la mythologie hindoue; il signifie *celui qui tient la foudre*.

VADJRA-DHATWI. Déesse du panthéon bouddhique, considérée comme l'épouse ou l'énergie active du bouddha Vaïrotchana.

VADJRANABHA. *Asoura*, ou démon de la mythologie hindoue, qui régnait sur une contrée située auprès du mont Mérou.

VADJRAPANI. Un des neuf *Bodhisatwas*, fils spirituels des grands bouddhas, suivant la théogonie du Népâl; il dérive d'Akchobhya, le second bouddha, et se manifesta sur la terre sous la forme de vase d'eau. Il est considéré comme le septième dieu du panthéon bouddhique.

VADJRASATWA. Le sixième *bouddha* de la théogonie du Népal; il est considéré comme émané d'Adi-bouddha, le bouddha primitif; son énergie active s'est personnifiée en *Vadjrasatwamika*, qui est vénérée comme son épouse.

VADJRAVIDRAVINI. Déesse des bouddhistes du Népâl; comme les autres déesses, elle est la personnification d'une des manifestations spontanées de la matière.

VADJRAVIRA. Un des dieux adorés par la secte Swabhavika, dans le Népâl; on le considère comme étant né spontanément.

VADJRAYOGUINI. Déesse d'un rang supérieur, adorée par les bouddhistes du Népâl.

VAFTHRUDNIS, c'est-à-dire *qui sait tout.* Génie de la mythologie scandinave, renommé pour sa science profonde. Odin alla le défier dans son palais, et le vainquit par la supériorité de ses connaissances. Une partie de l'*Edda* porte le nom de *Vafthrudnis-maal, discours du géant Tafthrudnis.*

VAG-DEVI. L'un des noms et l'une des formes de *Saraswati*, déesse de l'éloquence, dans la mythologie hindoue. *Vag-dévi* signifie *déesse de la parole.*

VAGHRINI. Déesse adorée par les bouddhistes du Népâl.

VAGITANUS. Dieu qui présidait aux cris des enfants (de *vagitus, cri*). On le représentait sous l'image d'un enfant qui pleure et qui crie. Saint Augustin seul en a parlé dans la *Cité de Dieu* (IV, 11): *Vagitanus vocabatur deus, qui in vagitu os aperiebat.*

VAGUISA. Un des noms de *Brahmâ*, premier dieu de la triade hindoue: il signifie *maître de la parole.*

VAHAGHEN. Héros auquel les anciens Arméniens rendaient les honneurs divins.

VAHIS. Démon qui habitait la vallée de Vipasa dans le Pendjab.

VAHOUROUPA. Un des onze *Roudras*, ou manifestations de *Siva*, troisième dieu de la triade hindoue.

VAIDHATRA. L'aîné des quatre premiers aïeux du genre humain, suivant la cosmogonie hindoue. Il est fils de Vidhatri ou Brahmâ et de Saraswati.

VAIKARANI. Fleuve de feu que, suivant la mythologie hindoue, les âmes des défunts doivent passer à la nage pour arriver au palais de Yama, dieu des enfers. Sa rapidité est extrême, et les âmes sont quelquefois fort longtemps à passer d'un rivage à l'autre ; ce passage est alors pour elles un supplice plus grand et plus terrible que tous ceux que les plus coupables endurent en enfer. Il est un moyen cependant d'adoucir la rigueur de ce trajet, c'est de mourir en tenant une vache par la queue.

VAIKOUNTHA. Paradis de Vichnou; il est situé sur le mont Mérou, du côté du midi, au-dessus du Kailasa, paradis de Siva, dans un site charmant, qui lui a fait donner le nom de *Vaikountha*, c'est-à-dire *agréable.* L'or et les objets précieux y brillent de tous côtés. Au milieu de ce séjour enchanteur, s'élève un superbe palais habité par Vichnou et Lakchmi, son épouse. Près d'eux on voit Pradyoumna, leurs fils aîné, et une multitude d'autres enfants; leur petit-fils Anirouddha, fils de Pradyoumna, Oucha, son épouse, et Bana, leur fille. On trouve dans ce lieu, ainsi que dans les autres demeures célestes, des fleurs, des arbres, des quadrupèdes, des oiseaux, et surtout des paons en quantité.

VAINATEYA. Un des noms de l'oiseau divin *Garouda*, ainsi nommé de *Vinata* sa mère.

VAIRAVA. Un des fils de Siva ; ce dieu le produisit par sa respiration pour détruire l'orgueil des Dévatas et des pénitents, et pour humilier Brahmâ, qui prétendait être le plus grand des trois dieux. Vairava lui arracha une de ses têtes, dans le crâne de laquelle il reçut tout le sang de Dévatas et des pénitents. Mais, dans la suite, il ressuscita ceux-ci et leur donna des cœurs plus purs.

VAIROTCHANA. Un des *Dhyani-Bouddhas* du panthéon des Népâlis; son empire est vers l'Orient; on le représente assis, les jambes croisées, vêtu d'un manteau rouge, et le corps peint en jaune, dans la même pose que Chakya-Mouni.

VAISRAVANA. Un des noms de *Kouvéra*, dieu des richesses, selon les Hindous; ainsi nommé du saint *Mouni-Visravas*, son père.

C'est aussi le nom d'un des quatre *Maharadjas*, qui, suivant les bouddhistes, habitent la sixième région du mont Mérou, immédiatement au-dessous du ciel des trente-trois dieux. Vaisravana siége sur le versant septentrional de cette montagne sacrée, et commande à la tribu des Yakchas.

VAISWANARA. Le régent du feu, suivant la mythologie des Indiens ; c'est la divinité spéciale qui l'habite, et qui est nommée le dieu *Agni.*

VAISYA. Le quatrième fils du premier homme, ou plutôt la quatrième homme formé par le Créateur, selon une légende de la cosmogonie indienne.

VAIVASWATA. Le septième Manou de la cosmogonie hindoue; il est ainsi nommé de son père, le Soleil, dont une épithète est *vivaswan*, l'*exilé.* Comme on lui donne aussi le nom de *Sraddhadéva*, dieu des cérémonies funèbres appelées *Sraddhas*, il paraît qu'on le confond alors avec *Yama*, roi des morts, qui du reste est également fils du Soleil.

VALAKHILIAS. Race de brahmanes pygmées auxquels la mythologie hindoue assigne la taille d'un pouce.

VALASKIALF. Une des villes célestes, suivant la mythologie scandinave ; elle était bâtie tout entière de l'argent le plus pur, et l'on y admirait le trône d'Odin, appelé *Lidskialf, porte tremblante;* c'était là que s'asseyait le père universel pour contempler toute la terre.

VALE ou VALI. Dieu des Scandinaves; il était fils d'Odin et de Binda ; il se distingua par son audace à la guerre et par son adresse à tirer la flèche; aussi était-il honoré comme le dieu des archers. — Un autre Vale était fils de Loke, le génie du mal. Changé par les dieux en bête féroce, il déchira et dévora son frère Narfé.

VALENTIA. Déesse adorée par les premiers habitants de l'Italie. C'était aussi le premier nom de la ville de *Rome;* il désigne la *valeur* aussi bien que son nom grec Ῥώμη.

VALHALLA était, chez les anciens peuples du Nord, la demeure des âmes bienheureuses; c'est le palais d'Odin, où sont transpor-

tés après leur mort les héros tués à la guerre. Ce palais a 540 portes, par chacune desquelles sortent huit héros, suivis d'une foule de spectateurs, pour livrer des combats. Chaque jour, de grand matin, ils sont éveillés par un coq; c'est le même dont les cris perçants doivent, au grand jour du bouleversement du monde, être le signal de l'approche des mauvais génies. Tous les jours, lorsqu'ils sont éveillés, les héros d'Odin se revêtent de leur armure, entrent en lice, et se taillent en pièces les uns les autres; mais dès que l'heure du repas approche, ils remontent à cheval tous sains et saufs, et rentrent dans le palais pour boire de la bière.

VALI ou VILE. Dieu des anciens peuples du Nord, qui était fils d'Odin et de Binda. Il était audacieux à la guerre, et très-habile archer.

VALKIRIES étaient, dans la mythologie des anciens peuples du Nord, des déesses qui versaient de la bière aux héros qui avaient mérité d'être heureux après leur mort. Odin envoyait ces déesses dans les combats, pour choisir ceux qui devaient être tués, et pour dispenser la victoire.

VALLONE ou VALLONIE. Déesse des vallées, chez les Romains.

VAM. Le fleuve des vices dans la mythologie scandinave : il est formé par l'écume que la rage fit sortir de la gueule du loup Fenris, lorque les dieux lui plongèrent une épée dans la gorge, après l'avoir solidement fixé à un rocher, pour l'empêcher de nuire.

VAMANA, c'est-à-dire *nain*. Nom de la cinquième incarnation de *Vichnou*, lorsqu'il s'incarna en brahmane nain pour confondre et châtier la présomption d'un mouni, qui voulait détrôner Indra, le dieu du ciel.

VANADIS. Déesse de l'espérance, dans la mythologie scandinave; c'est un des noms de *Freya*.

VANARAS. Espèce de satyres de la mythologie hindoue. Leur nom signifie *semblables aux hommes*.

VARA. C'était, chez les anciens peuples du Nord, la neuvième de douze déesses. Elle présidait aux serments des hommes, et surtout aux promesses des amants; elle était attentive à tous les mystères amoureux, et punissait ceux qui ne gardaient pas la foi donnée. Elle est aussi la déesse des noces, de la bonne foi, de la fidélité et des vapeurs.

VARAHA, c'est-à-dire *pourceau* ou *sanglier*. Nom de la troisième incarnation de *Vichnou*. Le dieu prit cette forme pour retirer la terre du fond des enfers ou un géant l'avait été cacher.

VARDDHAMANESA, c'est-à-dire *seigneur de l'accroissement*. Un des noms de *Siva*, troisième personne de la Trimourti hindoue.

VAROUCHE - PAROUPOU, c'est-à-dire *naissance de l'année*. Fête célébrée par les Tamouls; elle n'a lieu que dans les maisons. On y fait la cérémonie du darpénon en l'honneur des âmes des ancêtres. On doit surtout faire l'aumône aux pauvres et aux brahmanes; car une bonne œuvre faite ce jour-là vaut mieux que cent à une autre époque.

VAROUNA. Dieu des eaux dans la mythologie hindoue, et le régent de la plage occidentale de l'univers. Il est fils de Kasyapa et d'Aditi. On le peint en blanc, porté sur un poisson, et tenant une corde de la main droite. Cette corde est terminée par un nœud qui serre tout ce qu'il saisit. On voit une arme pareille entre les mains de quelques autres dieux, et surtout des Rakchasas. Le séjour de Varouna a 800 milles de circonférence, et est l'ouvrage de Viswakarma; au milieu est un grand bassin d'eau très-limpide. Varouna, et sa femme Varouni, sont placés sur un trône de diamant; autour d'eux est une cour, composée de Samoudra ou l'Océan, de Gangâ, et des autres dieux et déesses des lacs, des rivières.

VAROUNI. Déesse hindoue, épouse de Varouna, dieu des eaux. C'est la personnification de la 25ᵉ constellation lunaire dont Varouna est le régent. C'est aussi le nom d'une liqueur fermentée. Au moment où les dieux barattèrent la mer de lait pour en faire sortir l'ambroisie, on en vit sortir Soura-Dévi, la déesse des liqueurs enivrantes. Varouni pourrait être encore la déesse du Gange, amoureuse et même épouse de Varouna, incarnée dans la personne de Santanou.

VARSUTINE ou VERSOTINE. Déesse adorée dans l'ancienne Mauritanie. Tertullien, qui était de cette contrée, est le seul qui en parle, et il la compare à l'Astarté des Syriens.

VASANTA. Dieu hindou, compagnon du dieu de l'amour; c'est le printemps personnifié.

VASANTAKI-YATRA. Fête du printemps, célébrée autrefois dans l'Inde. Elle durait, dit M. Langlois, depuis le milieu du mois de tchaitra (mars-avril) jusqu'à la pleine lune du même mois, et comprenait trois solennités : le Damana-poudja; dans lequel on adorait le dona ou la fleur artémisia; le Dola-yatra, ou l'escarpolette des dieux, et le Ratha-saptami, dans lequel les dieux venaient sur des chars, pour être témoins des plaisirs des hommes et du bonheur de la nature sous l'influence du printemps.

VASAVA. Un des noms du dieu *Indra*, roi du ciel. Ce nom dérive de celui des *Vasous*.

VASICHTHA. Un des sept *Richis*. C'est le prêtre de la famille Pourohita, de la race de Rama. « On le retrouve, » dit M. Langlois, « sous tous les règnes de la famille solaire, ce qui porte à croire que c'est le nom d'une fonction héréditaire. Les légendes le font naître deux fois : d'abord il est fils de Brahmâ, formé de l'air qui provenait de sa digestion, et l'un des sept Richis; il renaît ensuite comme fils d'Ourvasi et de Mitra ou Sourya, et de Varouna, c'est-à-dire du Soleil et de l'Océan. Dans cette seconde nais-

sance il est *Agastya*. Sa femme se nomme Aroundhati. Les sept Richis formant la constellation que nous appelons la grande Ourse (*Septem-triones*), connue communément sous le nom de Chariot de David, Vasichtha est l'étoile qui paraît la seconde dans la partie un peu arquée du joug.

VASINI. Déesse hindoue; une des formes de *Saraswati*, épouse de Brahmâ.

VASINYADYAS. Déesses de la mythologie hindoue. Elles sont au nombre de huit, toutes d'un teint blanc. Voici leurs noms : *Vasini*, *Kameswari*, *Modani*, *Vémala*, *Arouna*, *Djayni*, *Sarveswari* et *Kauliki*. Ce sont les personnifications de Vag-Devi, forme de Saraswati, déesse de l'éloquence, et les déesses du tchakra octogone.

VASOUKI. Un des chefs du Patala ou de l'enfer indien; c'est le roi des Nagas, et, comme ses sujets, il est représenté avec une face humaine et le corps d'un serpent. On le confond quelquefois avec le serpent Sécha, qui supporte la terre sur ses cent têtes et ses mille cornes.

VASOUNDHARA. Déesse de la terre dans la mythologie hindoue. Les bouddhistes du Népâl, qui la vénèrent également, la représentent sous la forme d'une pierre conique. Ce nom signifie *gardienne* ou *productrice des richesses*.

VASTOSPATI. Un des noms d'*Indra*, dieu du ciel chez les Hindous.

VATA. Un des noms de *Vayou*, dieu du vent chez les Hindous. Nos lecteurs remarqueront l'analogie de ce nom avec le mot *ventus* des Latins; il correspond également au *bad* des Persans.

VATAPI. Un des *Asouras* ou démons de la mythologie hindoue.

VATCH. Déesse hindoue, personnification du *Verbe* ou de la parole. (*Vatch* est le corrélatif du latin *vox*.) Vatch paraît avoir été confondue avec Saraswati, déesse de l'éloquence, épouse de Brahmâ; mais, dans la théologie védique, elle joue un rôle plus important; elle n'est rien moins que l'énergie active de la divinité suprême et primordiale. On pourrait même y observer plusieurs réminiscences frappantes de la tradition primitive.

Non-seulement elle assiste, mais encore elle prend part aux œuvres de la création. Vâtch, qui est même dite l'épouse de Brahmâ dans le plus grand nombre des textes, n'est autre que la parole déifiée, donnée comme le principe coéternel au dieu suprême.

VATES. Nom que, dans les fêtes de Mars, on donnait à un musicien qui chantait avec les Saliens le poëme appelé *Carmen sæculare*.

Classe de Druides chargés d'offrir les sacrifices, et qui s'appliquaient à connaître et à observer les choses naturelles.

VATESWARA. Un des noms de *Siva*, dieu de la triade hindoue.

VATICANUS. Dieu qui, à ce qu'il paraît, faisait sa résidence sur le mont *Vatican*. A-t-il donné son nom au mont, ou le mont a-t-il reçu le sien du dieu? Quoi qu'il en soit, il présidait à la parole; et Aulu-Gelle (XVI, 17) nous en donne pour raison, que le premier cri qui échappe aux enfants en naissant, est la première syllabe du nom de ce dieu, *Va* ou *Va*. On le confond quelquefois avec Vagitanus; il y en a même qui prétendent qu'il n'y a de différence que dans le nom.

Saint Augustin (*De civit. Dei*, IV, 8) dit: *Neque enim audent aliquas partes tribuere Vaticano, qui infantium vagitibus præsidet.* Il y avait un oracle sur cette colline, et c'est de là probablement que lui vient son nom.

VAUNGABRAD. Dieu des anciens Péruviens, qui, avec *Atagoujou* et *Sagad-Zarra*, formait une sorte de trinité, par laquelle le monde était gouverné. Tous trois n'avaient qu'une seule volonté.

VAUTOUR. Oiseau consacré à Mars et à Junon, peut-être à cause des maux que ces deux divinités faisaient aux hommes. Le vautour était aussi un des oiseaux dont on observait le plus exactement le vol et le cri dans les augures.

Les Egyptiens avaient une extrême vénération pour le vautour, qui était, pour eux, le symbole de Vulcain et de Neith.

VAVEA. Un des dieux inférieurs des anciens Taïtiens.

VAYOU. Dieu du vent, dans la mythologie hindoue, appelé aussi *Pavana* et *Marouta*. On le représente monté sur une biche, avec un petit drapeau blanc dans la main droite.

VAZOUGUI-BERATA et VAZOUGUI-TONHA, dieux subalternes adorés dans l'archipel Viti.

VE. Personnage de la mythologie scandinave; il était frère d'Odin et de Vile; tous trois étaient appelés les fils de Bore. L'Edda les fait contemporains du déluge, puisque ce sont eux qui donnèrent la mort au géant Ymer, dont le sang occasionna le déluge. Plus tard l'opinion publique les mit au nombre des dieux; et les poëtes du Nord ayant, dans la suite des temps, confondu la retraite des eaux du déluge et la réapparition des continents, avec la création, s'avisèrent d'attribuer aux trois fils de Bore la formation de la terre et du ciel.

VEDA. Nom donné aux livres sacrés des Hindous; ils renferment tout leur système de mythologie et de religion. Les *Védas* sont de différents auteurs. Ils se composent en partie de prières, en partie de préceptes religieux, en partie de dogmes théologiques, qui n'ont pas la moindre liaison entre eux. Ils ont été rassemblés par Dwaipayana, qui est connu sous le nom de *Vyasa*, c'est-à-dire *collecteur* ou *compilateur*, personnage absolument mythique, auquel on attribue une quantité innombrable d'ouvrages; mais il est à remarquer qu'il n'y a peut-être pas, dans les Indes mêmes, une seule collection complète des Védas, du moins aucun Européen n'en a possédé une pareille.

VEFLAMEN. Flamine qui avait cessé d'exercer ses fonctions, lorsque cette dignité

n'était pas à vie. Nous dirions maintenant ex-flamine.

VEIENTANE. Surnom de *Junon*. Elle avait sous ce nom une statue que les Romains firent transporter de *Véies*, dans le temple que Camille lui avait élevé sur le mont Aventin.

VEIGR. Un des *Dvergars* ou petits génies de la mythologie scandinave; il avait le caractère ardent et audacieux.

VE-JOVE, VEJOVIS ou VE-JUPITER, et VEDIUS. Nom d'un dieu des Romains. C'était une divinité sinistre et malfaisante, et si on l'honorait, ce n'était pas qu'on en attendît quelque assistance, mais c'était pour la prier de ne point faire de mal. Vejovis avait un temple à Rome, situé entre la citadelle et le capitole. Dans ce temple était une figure de ce dieu, qui tenait des flèches dans sa main, comme étant prêt à envoyer des maux et des malheurs. Il avait près de lui la figure d'une chèvre; c'était la victime qu'on avait coutume de lui immoler. Quelques-uns disent qu'il portait des cornes à la tête. On ne convient pas quel était ce dieu; les uns disent que c'était *Apollon*, et d'autres *Pluton*. Ovide (*Fast.*, l. III, 447) soupçonne que c'est *Jupiter*. La fête de Vejovis se célébrait la veille des nones de Mars, au le sixième de ce mois. Elle se faisait ce jour-là parce que c'était le jour de la dédicace de son temple.

VELESS ou VOLOSS. Dieu protecteur des animaux, chez les anciens Slaves; il était honoré à Kiew, où il tenait le premier rang après Péroun.

VELLEDA. *Sibylle* celtique, qui vivait chez les Germains, du temps de Vespasien, au rapport de Tacite, et qui, moitié fée, moitié prophétesse, du haut d'une tour où elle vivait en recluse, exerçait au loin une puissance égale ou supérieure à celle des rois. Les plus illustres guerriers n'entreprenaient rien sans son aveu, et lui consacraient une partie du butin. Après sa mort, elle fut révérée comme une divinité, et les Germains donnèrent son nom aux prophétesses.

VEMALA. Déesse indienne, une des formes de *Vagdevi* ou *Saraswati*, déesse de l'éloquence.

VENANT. Un des génies gardiens du ciel.

VENGATESWARA. Nom sous lequel le dieu *Vichnou* est honoré d'un culte très-solennel dans la pagode de Tripati au nord du Carnatic. L'affluence des pèlerins qui, de toutes les parties de l'Inde, viennent visiter ce lieu révéré est immense, et les offrandes de toute espèce, en denrées, or, argent, joyaux, étoffes précieuses, chevaux, vaches, etc., sont si considérables, qu'elles suffisent à l'entretien de plusieurs milliers de brahmanes et autres personnes employées aux diverses fonctions du culte qui s'y célèbre avec une pompe extraordinaire.

VÉNILIE. *Nymphe* que quelques-uns disent femme de Neptune et la même que *Salacia*. Selon saint Augustin, c'était la déesse de l'espérance. Elle était honorée par les Rutules.

VENTS. Les anciens avaient déifié les vents. Lorsqu'on entreprenait quelque voyage sur mer, on sacrifiait aux Vents et aux Tempêtes. Xénophon dit, dans l'expédition du jeune Cyrus, que le Vent du septentrion incommodant beaucoup l'armée, le devin conseilla de lui offrir un sacrifice : on lui sacrifia et le vent cessa. Achille, ayant mis sur le bûcher le corps de Patrocle, pria le Vent du nord et le Zéphire de souffler avec force pour hâter l'embrasement et il leur promit des sacrifices, s'ils exauçaient sa prière. Les Troyens étant près de s'embarquer pour l'île de Crète, Anchise, pour se rendre les Vents propices, immola une brebis noire aux Vents orageux et une blanche aux heureux Zéphyrs.

Pausanias dit qu'on voyait au bas d'une montagne, près de l'Asope, un endroit consacré aux Vents, auxquels une certaine nuit de chaque année, un prêtre offrait des sacrifices et pratiquait autour de quatre fosses on ne sait quelles cérémonies secrètes propres à apaiser leur fureur. Il chantait en même temps quelques vers magiques, dont on disait que Médée s'était servie dans ses enchantements. On a découvert en Italie plusieurs autels consacrés aux Vents. Hérodote assure que les anciens Perses sacrifiaient à ces divinités. Les Vents, selon Hésiode, étaient fils des géants Typhéus, Astréus et Persé; mais il en excepte les Vents favorables, savoir : *Notus*, *Borée* et *Zéphire*, qu'il fait enfants des dieux. D'autres font tous les Vents enfants du géant Astrée et de l'Aurore. Homère et Virgile établissent le séjour des Vents dans les îles Eoliennes. « C'est là, dit le poëte latin, que, dans un antre vaste et profond, Eole tient tous les Vents enchaînés, tandis que les montagnes qui les renferment retentissent de leurs mugissements. S'ils n'étaient sans cesse retenus, ils confondraient bientôt le ciel, la terre, la mer et tous les éléments. » (VIRGIL., *Æneid.*, I, 57.)

Le culte rendu aux Vents nous est attesté pas plusieurs monuments antiques. Ils avaient à Athènes un temple octogone qui subsiste encore. Les Lacédémoniens avaient coutume de leur sacrifier tous les ans un cheval sur le mont Taigète, de le brûler et d'en jeter les cendres; afin, dit Festus (*voce* OCTOBER) que les Vents dispersassent sur leur territoire les restes de cette précieuse victime. Le peuple invoquait peut-être les Vents, pour les prier de dissiper les exhalaisons marécageuses qui infestaient les environs de Lacédémone. C'était le même motif qui engageait les habitants de la Calabre et de la Pouille à sacrifier au vent *Atabulus*, dont le souffle brûlant desséchait leurs campagnes. Selon Lactance, commentateur de Stace (lib. VII, 37), les Vents sont ordinairement peints avec la bouche entr'ouverte, *venti pinguntur hiantes*. C'est ainsi qu'on les voit représentés dans l'*Antiquité* de Montfaucon. Les poëtes grecs et latins leur donnent des ailes attachées aux épaules ou

aux pieds, quelquefois à tous les deux, et encore à la tête.

Au reste, les Vents que nous venons de dépeindre sont des Vents favorables et paisibles. Quant aux Vents furieux et contraires, on sait que dans les peintures du Virgile du Vatican, la Tempête est représentée avec deux flambeaux allumés, et deux Vents soufflent avec une trompe recourbée. Borée, le vent du froid et des grêles, était représenté sur le coffre célèbre de Cypselus, sous la forme d'un monstre horrible, ayant une queue de serpent à la place des jambes.

Les insulaires des Maldives, bien que professant la religion musulmane, ont conservé plusieurs pratiques du paganisme; de ce nombre sont les vœux qu'ils font sur mer au génie ou roi des vents, et dont ils s'acquittent à leur retour, dans des lieux destinés à cet effet.

Les Samoyèdes vendent les vents à ceux qui naviguent sur les mers du nord et donnent une corde qui a trois nœuds; ils avertissent qu'en dénouant le premier, on obtiendra un vent médiocre; qu'il sera fort si l'on dénoue le second et que le troisième suscitera une violente tempête.

VÉNUS. Une des divinités les plus célèbres de l'antiquité; c'est elle qui présidait aux plaisirs de l'amour. On a d'abord distingué deux Vénus; l'une s'est formée de l'écume de la mer échauffée par le sang de Cœlus, qui s'y mêla, quand Saturne porta une main sacrilége sur son père; et l'on dit que ce mélange et la déesse qui en naquit se formèrent auprès de l'île de Chypre. Elle fut, dit-on, conçue dans une nacre de perle, avec laquelle elle navigua en Chypre. Homère, dans son hymne à Vénus, dit qu'elle fut portée dans cette île par Zéphire et qu'il la remit entre les mains des Heures, qui se chargèrent de l'élever. On a donné quelquefois à cette divinité une origine moins bizarre, en disant qu'elle était fille de Jupiter et de Dioné sa tante. D'autres l'ont fait sortir de l'œuf primitif.

Platon distingue deux Vénus : l'une est cette ancienne Vénus dont on ne connaît point la mère et que nous appelons *Vénus céleste*, et une autre Vénus plus récente, fille de Jupiter et de Dioné, que nous appelons, dit-il, *Vénus vulgaire*.

Cicéron (*De natur. deor.*, III, 23) en admet un bien plus grand nombre. Entre les différentes Vénus, dit-il, la première est fille du Ciel et du Jour, de laquelle nous avons vu un temple en Elide. La seconde est née de l'écume de la mer; c'est d'elle et de Mercure qu'on fait naître Cupidon. La troisième, fille de Jupiter et de Dioné, est celle qui épousa Vulcain; c'est d'elle et de Mars qu'est né Antéros. La quatrième, née de Syria et de Tyrus, qui s'appelle *Astarté*, épousa Adonis. Pausanias dit qu'il y avait chez les Thébains trois statues faites du bois du navire de Cadmus : la première était de *Vénus céleste*, qui désignait un amour pur et dégagé des cupidités corporelles; la seconde, de *Vénus populaire*, qui représentait un amour dérégle; et la troisième, de *Vénus apostrophia* ou *préservatrice*, qui détournait les cœurs de toute impureté.

De toutes ces Vénus et de plusieurs autres encore dont les mythologues font mention, c'est la *Vénus marine* qui s'est attiré presque tout le culte des Grecs et des Romains. C'est elle dont l'histoire a été chargée de la plupart des galanteries éclatantes, comme ses amours avec Mars et Adonis, la naissance d'Enée, etc. Mais, si nous en croyons plusieurs mythologues modernes, il n'a jamais existé d'autre Vénus qu'*Astarté*, femme d'Adonis, dont le culte fut mêlé avec celui de la planète de ce nom. On l'appelait *Mylitta*, chez les Assyriens; *Athor*, chez les Egyptiens; *Alilat*, chez les Arabes; *Mithra*, chez les Persans. Son culte fut porté de Phénicie dans les îles de la Grèce, et surtout dans celle de Cythère, où il fut d'abord adopté; et le temple de Cythère a passé pour le plus ancien de ceux que Vénus a eus dans la Grèce : ce qui fit dire que la déesse avait pris naissance dans la mer, près de cette île. Les Grecs l'appelèrent *Aphrodite*, d'ἀφρός, *écume*. On lui éleva aussi des temples dans l'île de Cypre, à Paphos, à Amathonte, etc. De là les noms de *Cypris*, *Cythérée*, *Paphia*, etc. On la nommait aussi *Dioné*, c'est-à-dire *déesse*, comme sa mère; *Anadyomène*, comme sortant des eaux; *Génétyllide*, comme présidant à la génération. Les Latins l'appelèrent Vénus.

Quelque origine que les différents poëtes aient donnée à Vénus, et quoique souvent le même en ait parlé différemment, ils ont toujours eu en vue la même Vénus, déesse de la beauté et des plaisirs, mère des Amours, des Grâces, des Jeux et des Ris; et c'est à elle même qu'ils ont attribué toutes les fables qu'ils ont créées sur cette divinité. Indépendamment de ses charmes personnels, elle avait une ceinture mystérieuse, appelée communément le ceste de Vénus. (*Voyez* CESTE.) « Cette ceinture était, dit Homère (*Iliad.*, lib. IV), d'un tissu admirablement diversifié : là se trouvaient tous les charmes les plus séducteurs, les attraits, l'amour, les désirs, les amusements, les entretiens secrets, les innocentes tromperies et le charmant badinage, qui insensiblement surprend l'esprit et le cœur des plus sensés. » Junon voulant plaire à Jupiter, prie Vénus de lui prêter sa ceinture : la déesse de Cythère la lui offre sur le champ, en lui disant : « Recevez ce tissu, et le cachez dans votre sein; tout ce que vous pouvez désirer s'y trouve, et par un charme secret qu'on ne peut expliquer, il vous fera réussir dans toutes vos entreprises. »

Tant de charmes joints à l'empire le plus étendu, car à qui ne commandait pas la déesse qui avait l'amour à ses ordres? tant de charmes semblaient promettre à Vénus le mariage le plus brillant; cependant la plus belle des déesse eut pour mari le plus

laid et le plus désagréable des dieux : on lui fit épouser Vulcain. Jupiter avait voulu s'en faire aimer; mais, n'ayant pu y réussir, il la punit de son indifférence en lui faisant épouser Vulcain, le plus laid de tous les dieux; peut-être aussi voulut-il en cela récompenser son fils qui lui avait forgé les foudres dont il avait écrasé les Titans. Cette union eut le sort des mariages mal assortis. Il n'est pas étonnant que la déesse de la galanterie ait eu si peu d'égards pour l'honneur d'un tel mari. Son attachement pour le dieu Mars est connu de tout le monde. Le Soleil, à qui rien ne peut être caché, ayant découvert ce commerce, par la négligence de Gallus, en avertit l'époux de la déesse. Vulcain pour les surprendre, fit un filet d'airain si mince et si délié, qu'il était imperceptible; en le faisant, il usa d'un artifice si singulier, que le moindre mouvement pouvait le faire jouer. Il le tendit autour du lit de Vénus, qui fut si courroucée de cet affront, qu'elle résolut de priver les dieux du plaisir de la voir, en punition de ce qu'ils avaient souffert que Vulcain lui tendît ce piége. Elle se retira dans les bois du Caucase. Tous les dieux la cherchèrent longtemps en vain : mais une vieille leur enseigna le lieu de sa retraite : la déesse la punit en la métamorphosant en rocher.

Rien n'est plus célèbre que la victoire remportée par Vénus, au jugement de Pâris, sur Junon et sur Pallas. Elle en témoigna perpétuellement sa reconnaissance à Pâris qu'elle rendit possesseur de la belle Hélène, et aux Troyens, qu'elle ne cessa de protéger contre les Grecs et contre Junon même. Elle poussa le zèle jusqu'à paraître dans un combat, où elle fut blessée par Diomède.

Vénus était fort vindicative; et c'était par amour qu'elle exerçait ses vengeances. Pour punir le Soleil de l'indiscrétion qu'il avait eue d'avertir Vulcain de ses amours avec Mars, elle le rendit malheureux dans la plupart de ses amours. Elle le poursuivit même par les armes, jusque dans ses descendants. Elle se vengea de la blessure qu'elle avait reçue de Diomède devant Troie, en inspirant à sa femme le goût le plus déterminé et le moins ménagé pour la prostitution. Elle punit de même la muse Clio, parce qu'elle l'avait avertie que sa liaison avec Adonis la rendait méprisable. Enfin elle punit Tyndare par l'impudicité d'Hélène et de Clytemnestre ses filles.

Vénus fut regardée comme une des plus grandes déesses; et comme elle favorisait toutes les passions, on l'honora d'une manière digne d'elle. Les temples ouverts à la prostitution apprirent que, pour honorer dignement cette déesse, il ne fallait avoir aucun égard aux règles de la pudeur. Les filles se prostituaient publiquement dans ce temple, et les femmes mariées n'y étaient pas plus chastes. Amathonte, Cythère, Paphos, Gnide, Idalie, et les autres lieux consacrés spécialement à cette déesse, se distinguèrent par les désordres les plus honteux. Le récit des cérémonies qui s'observaient pour l'initiation aux mystères du temple que Cinyras lui avait fait bâtir à Paphos en Cypre, ferait rougir le lecteur. Cependant le sacerdoce de Vénus-Paphienne était exclusivement réservé à un prince de sang royal; et c'est pour cela que Caton crut faire des offres très-avantageuses à Ptolémée, quand il lui fit dire que, s'il voulait céder l'île, le peuple romain le ferait prêtre de Vénus. Plutarque dit qu'il y avait un temple dédié à Vénus la Voilée. « On ne saurait, dit-il, environner cette déesse de trop d'ombres, d'obscurités et de mystères. »

Vénus présidait aux mariages, mais plus particulièrement aux commerces de galanterie. On lui consacra, parmi les fleurs, la rose; parmi les fruits, la pomme; parmi les arbres, le myrte; parmi les oiseaux, le cygne, le moineau et surtout la colombe; et rarement de grandes victimes. Les Grecs avaient imité dans son culte ce qu'on faisait pour Athor en Egypte, et pour Dorcéto dans la Phénicie.

On la représentait nue, belle, jeune, riante, tantôt le pied sur les flots, sur une tortue de mer, sur une conque marine, tantôt traînée sur un char attelé de colombes. Il existe de Vénus une infinité de statues. Les plus belles sont : *la Vénus de Médicis*, qu'on croit être une copie de la *Vénus de Cnide*, exécutée par Praxitèle, et *la Vénus de Milo*, découverte à Milo en 1820. Les Mexicains avaient une déesse de l'amour, à laquelle ils attribuaient aussi l'empire des vents. Elle était, suivant eux, servie par d'autres femmes, des nains et des bouffons, qui l'amusaient dans un délicieux séjour, et lui servaient de messagers pour avertir les dieux dont elle désirait la compagnie.

VENUS (Fêtes de). Les fêtes de Vénus commençaient le premier jour du mois d'avril, qui pour cela se nommait *mensis Veneris*. Les jeunes filles faisaient des veillées pendant trois nuits consécutives; elles se partageaient en plusieurs bandes, et l'on formait dans chaque bande plusieurs chœurs. Le temps s'y passait à danser et à chanter des hymnes en l'honneur de la déesse.

VERANDI. C'était l'une des *Parques* des anciens Scandinaves. Son nom signifie *le présent*.

VERBEIA. Déesse adorée autrefois en Angleterre.

VERDOYANTE. Cérès avait un temple à Athènes, sons le nom de *Cérès la verdoyante*, nom qui convient assez à la déesse des moissons.

VERGELMER. Fontaine empoisonnée, d'où découlent, suivant la mythologie scandinave, les douze fleuves des enfers; elle prenait sa source sous le frêne Ygdrasil. Le poison qu'elle fournissait aux courants infernaux se durcissait à mesure qu'il s'éloignait de sa source, et il finissait par se transformer en glaces et en frimats.

VERITE. Les anciens avaient personnifié

la Vérité, en la faisant fille du Temps ou de Saturne, et mère de la Justice et de la Vertu. Pindare dit que la Vérité est fille du souverain des dieux. On la représente comme une jeune vierge d'un port noble et majestueux, couverte d'une robe d'une extrême blancheur. Un sage a dit qu'elle se tenait ordinairement cachée au fond d'un puits, pour exprimer la difficulté qu' il y a de la découvrir. Apelles, dans son fameux tableau de la calomnie, avait personnifié la Vérité, sous la figure d'une femme modeste, laissée à l'écart.

VERJUGODUMNUS. Héros honoré comme un dieu de l'ancienne Belgique.

VERSEAU. Onzième signe du zodiaque; selon la fable, c'est Ganimède enlevé au ciel par Jupiter.

VERSOTINE. Déesse adorée dans l'ancienne Mauritanie.

VERTICORDIA. Surnom donné par les Romains à *Vénus*, lorsqu' ils l'invoquaient pour qu'elle inspirât aux femmes des sentiments vertueux. Vers l'an 639 de Rome, plusieurs femmes de qualité s'étaient abandonnées à des désordres honteux; on fut même obligé de sévir contre trois vestales prévaricatrices. Comme la corruption menaçait de devenir générale, on consulta les livres de la sibylle, et sur le rapport des décemvirs, le sénat ordonna que l'on consacrât une statue à *Venus Verticordia*, c'est-à-dire, *qui change les cœurs*, afin que les femmes et les filles revinssent à la chasteté dont elles avaient abandonné les lois. L'honneur de consacrer cette statue fut déféré à la femme la plus vertueuse de la ville. On choisit d'abord cent matrones des plus respectables, parmi lesquelles on en tira au sort dix, qui portèrent leurs suffrages sur Sulpicia, femme de Fulvius Flaccus, et fille de Sulpicius Paterculus.

VERTU. Le culte le moins déraisonnable des anciens était celui qu'ils rendaient à la Vertu. Considérée en général, c'était une divinité qui eut à Rome des temples et des autels. Scipion, le vainqueur de Numance, fut le premier qui consacra un temple à la Vertu : c'était peut-être aussi à la Valeur, qui s'exprime en latin par le mot *virtus*. Marcellus fit construire deux temples près l'un de l'autre; le premier à la Vertu, qu'il fallait traverser pour aller au second qui était le temple de l'Honneur. Une idée aussi noble fait l'éloge de cet illustre romain. Selon Lucien, la Fortune avait tellement maltraité la Vertu, qu'elle n'osait plus paraître devant le trône de Jupiter.

On la représentait sous la figure d'une femme qui tient une palme à la main.

VERTUMNALES. Fêtes de *Vertumne*, que les Romains célébraient dans le mois d'octobre.

VERTUMNE. Dieu des jardins et des vergers qui était en honneur chez les Etrusques, d'où son culte passa à Rome. Ovide a décrit (*Metam.*, lib. XIV) les amours de Pomone et de Vertumne, et les différentes formes que ce dieu prit pour se faire aimer de la nymphe. « Combien de fois, dit-il, caché sous un habit qui l'aurait fait prendre pour un moissonneur, parut-il devant Pomone, chargé de gerbes de blé : quelquefois la tête couronnée de foin, on aurait cru qu'il venait de faucher quelque pré; ou l'aiguillon à la main, il ressemblait à un bouvier qui venait de quitter la charrue. Lorsqu'il portait une serpe, on aurait juré que c'était un véritable vigneron. S'il avait une échelle sur ses épaules, vous eussiez dit qu'il allait cueillir des pommes. Avec une épée, il paraissait être un soldat, et la ligne à la main, un pêcheur. Ce fut à la faveur de tant de déguisements qu'il eut souvent le plaisir de paraître devant Pomone, et de contempler tous ses charmes. Enfin il résolut de se métamorphoser en vieille. Sur le champ ses cheveux devinrent blancs, et son visage se couvrit de rides. Il prit une coiffure qui convenait à ce déguisement, et entra dans le jardin de Pomone. » Ce fut le seul moyen qui lui réussit.

On croit que Vertumne, dont le nom signifie *tourner*, *changer* (du mot latin *vertere*), marquait l'année et ses variations. On avait raison de feindre que le dieu prenait différentes figures pour plaire à Pomone; c'est-à-dire, pour amener les fruits à leur maturité. Ovide lui-même donne lieu à cette conjecture, puisqu'il dit que ce dieu prit la figure d'un laboureur, celle d'un moissonneur, celle d'un vigneron; et enfin, celle d'une vieille femme, pour désigner par là les quatre saisons: le printemps, l'été, l'automne et l'hiver.

Vertumne avait un temple à Rome, près du marché, ou de la place où s'assemblaient les marchands, parce que Vertumne était regardé comme un des dieux tutélaires des marchands. On célébrait au mois d'octobre une fête en l'honneur de ce dieu, appelée *Vertumnalia*. Il était représenté sous la figure d'un jeune homme, avec une couronne d'herbes de différentes espèces, et un habit qui ne le couvrait qu'à demi, tenant de la main gauche des fruits, et de la droite une corne d'abondance.

Vertumne était, selon les commentateurs d'Ovide, un ancien roi d'Etrurie, qui par le soin qu'il avait pris de la culture des fruits et des jardins, mérita après sa mort d'être mis au rang des dieux.

VERVACTOR. Un des dieux qui présidaient au labourage. Le prêtre ne manquait jamais de l'invoquer dans les sacrifices offerts à Tellus et à Cérès. Il invoquait aussi les dieux suivants : *Conditor*, *Convector*, *Imporcitor*, *Insitor*, *Messor*, *Obarator*, *Occator*, *Promitor*, *Reparator*, *Sarritor*, *Subruncinator*.

VERVEINE, *verbena*. Plante fort en usage autrefois dans les opérations religieuses : c'est pour cela qu'on l'appelait herbe sacrée. On l'employait pour balayer les autels de Jupiter, d'où vient son nom (de *verrere*, *balayer*). On se présentait dans les temples des

dieux, couronné de verveine, ou tenant à la main ses feuilles, lorsqu'il s'agissait d'apaiser les dieux. Pour chasser des maisons les malins esprits, on faisait des aspersions de l'eau lustrale avec de la verveine. Les druides surtout étaient persuadés des prétendues vertus de la verveine : il ne la cueillaient et ne l'employaient qu'en y mêlant beaucoup de superstitions. D'abord, disaient-ils (PLIN., lib. XXV), il fallait la cueillir au moment que la canicule se levait, et cela à la pointe du jour, quand le soleil allait paraître ; quelle vertu n'avait pas alors cette plante ? En s'en frottant on en obtenait tout ce qu'on voulait; elle chassait les fièvres, guérissait toutes sortes de maladies, et qui plus est, conciliait les cœurs que l'inimitié avait aliénés : enfin, répandue avec un rameau, en forme d'aspersion, sur des convives, ceux qu'elle touchait se sentaient plus gais et plus contents que les autres. Les ambassadeurs en portaient à la main, lorsqu'ils allaient parlementer avec l'ennemi. On appelait *verbenarius* celui des ambassadeurs romains qui portait la branche de *verbena* en signe de paix. Les Romains, sous le nom de *verbena*, comprenaient aussi les feuilles et rameaux de tous les arbres sacrés, de laurier, de myrte, d'olivier et autres, dont ils se servaient dans les cérémonies, soit dans la religion, soit dans les ambassades.

VESTA. Mère de Saturne, est souvent prise pour *la terre*, chez les poëtes. Ovide dit que la Terre se nomme *Vesta*, parce qu'elle se soutient par son propre poids, *sua vi stat*. On représentait cette Vesta sous la figure d'une femme qui tient un tambour à la main, pour marquer la terre qui renferme les vents dans son sein.

VESTA. Fille de Saturne et de Rhéa, ou *Vesta vierge*, pour la distinguer de *Vesta la Terre*, mère de Saturne, était la déesse du feu, ou le feu même; car le nom que les Grecs donnaient à cette déesse, est le même qui signifie feu ou foyer des maisons (*ἱστία*, d'où les Latins ont fait *Vesta*). Il y a des auteurs qui attribuent à un autre motif la présidence des foyers donnée à cette déesse. On dit que c'est elle qui apprit aux hommes l'art de bâtir des maisons : de là chaque père de famille la regarda comme protectrice de sa maison, de ses foyers en particulier, et même des actions journalières qui se faisaient dans la maison. Elle présidait, par exemple, aux festins; en conséquence, on lui offrait les prémices de tout ce qui servait à la nourriture, et le premier vin qui servait aux festins lui était consacré. Quant aux prémices qui lui étaient offertes, on en donne encore une autre raison. On dit qu'après la défaite de Saturne, Jupiter offrit à Vesta ce qu'elle voudrait demander. Elle demanda d'abord de rester perpétuellement vierge; et ensuite que les hommes lui offrissent les prémices de toutes leurs oblations et de tous leurs sacrifices; ce qui lui fut accordé : et de là vint qu'elle ne pouvait avoir à son service que des vierges.

Vesta a été une des plus anciennes divinités du paganisme; elle était honorée à Troie longtemps avant la ruine de cette ville, et l'on croit qu'Enée apporta en Italie sa statue et son culte : c'était un de ses dieux Pénates. Vesta devint une divinité si considérable, que quiconque ne lui sacrifiait point passait pour un impie. Les Grecs commençaient et finissaient par honorer Vesta, et l'invoquaient la première avant tous les autres dieux. Son culte consistait principalement à garder le feu qui lui était consacré, et à prendre garde qu'il ne s'éteignît, ce qui faisait le premier devoir des vestales.

Numa Pompilius fit bâtir à Rome un temple à Vesta, et le fit construire presqu'en forme d'un globe, non, dit Plutarque, pour signifier par là que Vesta fût le globe de la terre; mais que, par ce globe, il marquait tout l'univers, au milieu duquel était le feu, qu'ils appelaient Vesta. C'est dans ce temple que l'on entretenait le feu sacré avec tant de superstition, qu'il était regardé comme un gage de l'empire du monde; que l'on prenait pour un pronostic malheureux, lorsque ce feu s'éteignait.

Anciennement, ni chez les Grecs, ni chez les Romains, il n'y avait d'autre image, ni symbole de Vesta, que ce feu gardé si religieusement; et si on en fit depuis des statues, elles représentèrent Vesta la Terre, plutôt que Vesta le Feu; mais il y a apparence qu'on les confondit ensuite l'une avec l'autre. Une des manières les plus ordinaires de la représenter, était sous les traits d'une femme drapée, tenant de la main droite un flambeau ou une lampe, quelquefois aussi un palladium ou une petite victoire. Les titres qu'on lui voit attribués dans les médailles, et sur les anciens monuments, sont *Vesta la Sainte, l'éternelle, l'heureuse, l'ancienne, Vesta la Mère*, etc. Il y avait à Corinthe un temple de Vesta, mais sans aucune statue : on voyait seulement au milieu de ce temple, un autel pour les sacrifices qui se faisaient à la déesse. Elle avait de même des autels dans plusieurs temples de la Grèce, consacrés aux autres dieux, comme à Delphes, à Athènes, à Ténédos, à Argos, à Milet, à Ephèse, etc. Le temple de Vesta, à Rome, était ouvert à tout le monde pendant le jour; mais il n'était permis à aucun homme d'y passer la nuit; le our même les hommes ne pouvaient entrer dans l'intérieur du temple. Ce n'était pas seulement dans les temples qu'on conservait le feu sacré de Vesta, mais encore à la porte de chaque maison particulière, d'où vient le nom de vestibule.

C'est à Rome que le culte de Vesta a été plus célèbre, plus pompeux et plus chargé de cérémonies. Les Romains mettaient Vesta au nombre des dieux de leurs ancêtres. Ils pensaient qu'Enée l'avait apportée en Italie, et avait d'abord établi son culte à Lavinium; qu'Ascagne, son fils, l'avait ensuite porté chez les Albins, d'où il avait été transféré à Rome. Sa statue n'était pas exposée aux yeux du public, mais renfermée dans l'intérieur du temple, avec plusieurs autres simulacres, auxquels on donnait en général

le nom de choses sacrées. On ignore quels étaient ces simulacres. Les uns disent que c'étaient les statues des grands dieux : Plutarque prétend que c'étaient deux tonneaux, l'un vide et ouvert, l'autre plein et fermé : Pline dit que c'étaient des dieux que les vestales adoraient en secret. Il paraît que tous ceux qui en ont parlé ne les avaient jamais vus.

VESTALES. Prêtresses consacrées au service de *Vesta*. Leur origine est plus ancienne que Rome, puisque la mère de Romulus et de Rémus était vestale. Mais Numa, en bâtissant un temple à Vesta, établit quatre vestales pour le desservir. Tarquin l'ancien en ajouta deux autres; et c'est à ce nombre qu'elles furent toujours fixées depuis. On les choisissait depuis six ans, jusqu'à dix : leur naissance devait être sans tache, et leurs corps sans défauts ; elles devaient être d'honnête famille romaine; car les filles de toutes les autres villes de l'empire en étaient exclues. C'était le souverain pontife qui les recevait; et quand on ne se présentait pas volontairement pour remplir la place vacante, il choisissait vingt jeunes filles de l'âge requis, qu'on faisait tirer au sort, et celle sur laquelle il tombait était reçue. Auguste voyant que peu de gens de naissance s'empressaient de présenter leurs filles pour être vestales, permit aux filles d'affranchis d'y être admises. On les obligeait de garder la virginité pendant trente ans, après lesquels il leur était libre de se marier; mais elles quittaient alors le service de la déesse. Les dix premières années étaient employées à apprendre les devoirs et les cérémonies de leur ministère ; les dix suivantes à les exercer ; et les dix dernières à les enseigner aux novices. Aussitôt qu'une fille était reçue vestale, on lui rasait les cheveux, pour marque de tout affranchissement, comme on faisait à l'égard des esclaves, que leur maître mettait en liberté; car, dès lors, elle n'était plus sous la puissance paternelle; et toute jeune qu'elle était, elle avait le pouvoir de tester, et de donner son bien à qui elle voulait : mais si elle mourait vestale, sans avoir fait de testament, l'ordre en héritait.

La plus ancienne des vestales prenait la qualité de très-grande, *maxima*, comme le premier pontife prenait le titre de *maximus*. Elle avait une supériorité absolue sur les autres. La fonction des vestales était de faire des vœux, des prières et des sacrifices pour la prospérité et pour le salut de l'Etat ; d'entretenir le feu sacré, et de garder le palladium. Celles qui, par négligence ou autrement, laissaient éteindre le feu de Vesta, qui devait être éternel, étaient punies du fouet par le souverain pontife, qui seul avait le droit de les châtier, et qui était leur juge naturel, avec le collége des pontifes.

Quand quelqu'une était convaincue de n'avoir pas gardé le vœu de virginité, elle était punie d'un genre de mort particulier, de même que le complice de son crime. On le faisait fouetter, jusqu'à ce qu'il expirât sous les coups.

C'était avec de grandes cérémonies que l'on rallumait le feu sacré. Selon le récit de Festus, on perçait avec une espèce de tarière une table faite d'un bois facile à s'enflammer. Les vestales recevaient dans un vase le feu qui était produit par un frottement rapide, et l'allaient porter sur l'autel. Si l'on en croit Plutarque, ce n'était qu'avec le feu du soleil qu'on pouvait rallumer celui de Vesta. On réunissait les rayons de cet astre dans un vase d'airain, large à l'ouverture, étroit au fond. Sous ce vase, qui était percé, il y avait des matières combustibles, sur lesquelles tombaient les rayons du soleil.

Quant au supplice d'une vestale coupable, voici comment il s'opérait.

Lorsque le jour marqué était arrivé, le chef de la religion se rendait au temple, suivi de tous les pontifes. Il y dépouillait lui-même la coupable des habits et des ornements de prêtresse, lui ôtait les bandelettes sacrées qui ceignaient sa tête, lui présentait son voile à baiser, et la revêtait ensuite d'habits lugubres et conformes à sa situation présente ; puis il la liait avec des cordes, et la faisait monter dans une litière exactement fermée de tous côtés, afin que ses cris ne pussent être entendus. On la conduisait ensuite au lieu du supplice. Les amis de la prêtresse la suivaient en pleurant.

Toute la ville était dans la tristesse; on se détournait du chemin que la vestale devait suivre. Elle était amenée dans l'endroit qu'on appela depuis *campus sceleratus*, à cause de ces funestes cérémonies. La litière s'arrêtait alors. Le pontife venait l'ouvrir en prononçant quelques prières à voix basse. Il ôtait à la vestale ses liens, lui donnait la main pour l'aider à descendre, la conduisait sur le tombeau, et la livrait lui-même aux exécuteurs. L'ouverture du tombeau était au sommet de cette levée prodigieuse que Tarquin fit faire pour l'écoulement des eaux. La vestale y descendait par le moyen d'une échelle. On la faisait entrer dans une petite cellule creusée en voûte, à une certaine profondeur, et dont la forme était celle d'un carré long. On l'asseyait sur un petit lit qui y était préparé. On mettait à côté d'elle une table sur laquelle étaient une lampe allumée et une légère provision d'huile, de pain, de lait et d'eau. Aussitôt que la prêtresse était descendue, on fermait l'ouverture de la fosse, et on la comblait avec de la terre.

Si la punition des fautes était rigoureuse dans cet ordre, les honneurs dont elles jouissaient étaient aussi très-distingués, et leurs prérogatives très-considérables. Le respect qu'on avait pour une vestale était si grand, que lorsque les premiers magistrats, les consuls mêmes les rencontraient, ils leur cédaient le pas, et ils faisaient baisser leurs faisceaux devant elles. Des licteurs marchaient devant elles, pour leur faire faire place, et pour les garder, depuis qu'il arriva qu'on avait fait violence à une vestale, qui

revenait de souper. Quiconque aurait osé faire insulte à une vestale, était puni de mort. Quand l'ordre se fut enrichi par les pieuses libéralités des Romains, les vestales ne parurent en public, qu'accompagnées d'un cortége nombreux de domestiques de l'un et de l'autre sexe. Elles avaient beaucoup de liberté, car elles pouvaient recevoir chez elles les hommes pendant le jour, et les femmes en tout temps : elles pouvaient aller souper chez leurs parents et leurs amis : elles étaient libres d'assister aux spectacles, où elles avaient des places distinguées. Entre les priviléges qu'on leur avait accordés, elles en avaient un qui leur était particulier : car, si elles trouvaient en leur chemin quelque coupable qu'on menât au supplice, il avait aussitôt sa grâce, pourvu que la vestale assurât que c'était le pur hasard qui avait fait naître cette rencontre. Leur témoignage était pareillement reçu en justice, et l'opinion qu'on avait de leur probité le rendait très-respectable. Quand il survenait quelque différend entre les personnes du premier rang, on se servait d'elles pour les pacifier. On déposait entre leurs mains les testaments, comme dans un asile sacré et inviolable. On leur avait accordé, par honneur, le droit de sépulture dans la ville, ce qu'on ne permettait que très-rarement, même à ceux qui avaient rendu de grands services à l'Etat. Elles portaient la robe prétexte comme les magistrats et elles étaient nourries et défrayées aux dépens du trésor public.

L'occupation la plus importante et la plus essentielle des vestales celle qui exigeait toute leur attention, était la garde du feu sacré. Ce feu devait être entretenu jour et nuit, et la superstition avait attaché les conséquences les plus terribles à son extinction. L'opinion que l'éclat du feu était un présage heureux, entraînait nécessairement l'idée contraire, lorsqu'il s'éteignait.

L'habillement de ces prêtresses, distingué de celui des autres femmes, n'avait rien de trop lugubre ni de trop austère. Leur coiffure, ainsi qu'on le voit dans quelques médailles, était composée de bandelettes qui faisaient plusieurs tours autour de leur tête. Elles portaient des robles blanches, avec une espèce de rochet de la même couleur. Leur manteau était couleur de pourpre. Il leur tombait sur une épaule, et leur laissait l'autre bras demi-nu.

Cet ordre célèbre se maintint longtemps dans un état de lustre et de splendeur. Il était à son plus haut degré d'élévation sous les empereurs.

Les historiens ne marquent pas précisément le moment où cet ordre de prêtresses fut aboli. Il y a beaucoup d'apparence que ce fut dans le temps que Théodose fit fermer tous les temples. Tout concourt à prouver que le temple de Vesta ne fut pas plus épargné que celui de Jupiter et des autres dieux. Ses prêtresses eurent sans doute un sort pareil à celui des pontifes. Elles furent supprimées comme eux ; du moins n'on est-il plus fait ensuite aucune mention dans l'histoire.

VESTALIES. Fête que les Romains célébraient, le 5 avant les ides de juin, en l'honneur de *Vesta*. On faisait ce jour-là des festins dans les rues, et l'ont choisissait des mets qu'on portait aux vestales pour les offrir à la déesse. On ornait les moulins de bouquets et de courónnes ; c'était la fête des boulangers. Les dames romaines se rendaient à pied au temple de Vesta et au Capitole, où était un autel consacré à *Jupiter Pistor*, c'est-à-dire *boulanger*, ou *protecteur des grains de la terre.*

VESTRI. Un des *Dwergues* ou génies des Scandinaves ; il présidait à la région occidentale du monde.

VETALA. Un des compagnons du dieu Siva ; il est honoré principalement dans le Décan. Les Hindous donnent aussi le nom de Vétalas à une classe de démons ou mauvais génies, qu'ils supposent pénétrer dans les cadavres pour les animer momentanément.

VEU-PACHA, c'est-à-dire *le monde inférieur*. Les Péruviens donnaient ce nom à l'enfer qu'ils supposaient au centre de la terre, et qu'ils disaient destiné à la demeure des méchants. Ils l'appelaient encore *Cupaipa-Huacin*, ou *maison du diable.* On y endurait, suivant eux, toutes les maladies et les maux que les hommes souffrent ici-bas, sans repos ni soulagement.

VEUVE. Junon avait un temple à Stymphale, en Arcadie, sous le nom de *Junon la Veuve*, en mémoire d'un divorce qu'elle avait fait avec Jupiter, après lequel elle se retira, dit-on, à Stymphale.

VIALES. Les Romains appelaient *Dii viales* les dieux qui présidaient aux chemins et qui étaient particulièrement invoqués par ceux qui se mettaient en voyage. C'étaient *Mercure*, *Apollon*, *Bacchus*, *Hercule*, dont on mettait ordinairement les bustes sur des colonnes, le long des grandes routes. On donnait aussi ce nom aux Pénates et on leur sacrifiait des pourceaux.

On les appelait *Viales*, parce qu'ils avaient soin des rues et des chemins qui s'appellaient en latin *viæ*. C'était aussi la même chose que les *Lares*, et on les nommait quelquefois *Lares Viales*.

VIATIQUE. Quelques-uns ont nommé viatique, le denier, la pièce d'or, d'argent ou de cuivre, que les anciens avaient coutume de mettre dans la bouche des morts, pour payer le passage du Styx à Caron.

VICA-POTA ou VICE-POTA. Déesse romaine qui présidait à la victoire. Son nom vient du mot *vincre*, *vaincre*, et de *potis*, *qui peut*.

VICES (DÉIFICATION DES). Les Grecs et les Romains honoraient les dieux qu'ils croyaient être bons pour en obtenir des bienfaits ; ils en reconnaissaient aussi des mauvais, auxquels

ils rendaient un culte pour se garantir du mal qu'ils en pouvaient recevoir. Car peut-on croire qu'ils voulussent honorer le vice, pour le vice même. L'impudence, la calomnie, l'envie, la paresse, avaient des autels à Athènes.

VICHKAMBI. Un des neuf *Bodhisatwas* de la théogonie du Népal; il s'est montré dans le monde sous la forme d'un poisson.

VICHNOU. Second dieu de la trimourti, ou triade hindoue. On le regarde comme une divinité douce bienfaisante et conservatrice. Il dort et flotte sur les eaux dans l'intervalle des Kalpaz ou destructions des mondes. Il est représenté couché, sous la forme d'un enfant, sur le grand serpent Ananta, dont les replis l'environnent en forme de lit, et dont les cent têtes s'élèvent et se recourbent en forme de dais. D'autres fois il est porté sur l'oiseau Garouda.

Vichnou habite le Vaikountha, séjour délicieux au midi du mont Mérou; il y siége sur un trône aussi brillant que le soleil à son midi, entouré de lotus; à sa droite est la belle Lakchmi, sa céleste épouse. Tous les saints personnages, assemblés autour de lui, chantent ses louanges ou méditent sur ses formes divines.

Vichnou est l'emblème de la nature; c'est pourquoi on le représente comme endormi, pendant la saison des pluies, qui dure depuis le milieu de juin jusqu'au milieu d'octobre; et ses dévots sectateurs se livrent à des œuvres méritoires le jour de son sommeil supposé et celui de son réveil. La fonction spéciale de ce dieu est de sauver et de conserver. En sa qualité de conservateur, il s'est vu obligé de prendre différentes formes que les Indiens désignent sous le noms d'*avatars*, descentes, et que l'on traduit souvent par incarnations. Si l'on réunissait toutes les traditions et les légendes qui ont cours dans les Indes, on compterait des centaines d'avatars; néanmoins on en signale dix principales; c'est pourquoi on l'appelle le dieu aux dix formes.

Le plus célèbre et le plus populaire avatar de Vichnou est Krichna; ce n'est plus seulement, disent les Hindous, une incarnation de Vichnou, c'est Vichnou lui-même; Krichna est véritablement l'Homme-Dieu.

On donne à Vichnou mille noms différents que ses adorateurs récitent chaque jour sur un chapelet composé d'un certain nombre de grains.

VICILIN. Nom de *Jupiter*, sous lequel il était adoré à Compsa en Italie, où on lui avait élevé un temple.

VICTA. Déesse des vivres chez les Romains.

VICTIMAIRE. Ministre inférieur des sacrifices chez les Romains. Les victimaires liaient les victimes, préparaient le couteau, le gâteau, et les autres choses nécessaires aux sacrifices. C'était eux qui allumaient le feu quand on brûlait des livres. (*Voy.* Tit. Liv. l. xl, c. 29, et Aulu-Gelle, xii.) C'étaient eux qui frappaient les victimes. Ils se tenaient prêts pour cela, le bras levé, et demandaient au prêtre la permission de frapper, en disant: *ago-ne? Frapperai-je?* d'où vient qu'on les nommait *agones?* On les appelait aussi *cultrarii*. Ils se tenaient près de l'autel, nus jusqu'à la ceinture, couronnés de laurier, et tenant leur couteau. Quand la victime était égorgée, ils l'éventraient; et après qu'on en avait regardé les entrailles, ils les ôtaient, les lavaient, répandaient dessus la farine, etc. Dans les triomphes, ils marchaient après tous les autres ministres des dieux, conduisant devant eux un bœuf blanc, et portant tous les instruments nécessaires aux sacrifices.

Sur les monuments, les victimaires sont ordinairement représentés sans autre vêtement qu'un tablier, appelé *limus*, qui les entoure depuis le nombril jusqu'aux genoux.

VICTIME. Animal, destiné au sacrifice. La victime différait de l'hostie, en ce que toutes sortes de personnes pouvaient immoler celle-ci, et que la victime ne pouvait l'être que par celui qui avait vaincu l'ennemi, comme le dit Ovide:

Victima quæ dextra cecidit victrice vocatur

Elle différait encore en ce que l'hostie était immolée avant que d'aller à l'ennemi, et que la victime ne l'était qu'après la victoire; et qu'enfin la dernière était ordinairement plus grande que la première.

Chez les Grecs, on dorait les cornes des grandes victimes, telles que le bœuf et le taureau; pour les petites, telles que le bouc et le bélier, on les couronnait seulement de feuilles de l'arbre ou de la plante consacrée à la divinité, en l'honneur de laquelle était offert le sacrifice. La victime étant arrivée au pied de l'autel, on versait sur sa tête, avant que de l'égorger, quelques poignées d'orge rôti avec du sel; et si le sacrifice se faisait en l'honneur des divinités célestes, on lui faisait tourner la tête vers le ciel. Le sacrificateur commençait à faire l'épreuve de la victime, en lui versant de l'eau lustrale sur la tête, et en lui frottant le front avec du vin, selon la remarque de Virgile:

Frontique injungit vina sacerdos.

On égorgeait ensuite l'animal, on en examinait toutes les parties; on les couvrait d'un gâteau fait avec de la farine et du sel; ce que Servius a exprimé (sur le vi[e] livre de l'*Enéide*) par ces mots: *Mactatus est taurus vino, molaque salsa.*

Après avoir allumé le feu, qui devait consumer la victime, on la jetait dans ce feu sur un autel; tandis qu'elle se consumait, le pontife et les prêtres faisaient plusieurs effusions de vin autour de l'autel, avec des encensements et d'autres cérémonies. On n'immolait pas indifféremment toutes sortes de victimes; il y en avait d'affectées à cer-

taines divinités. Aux unes, on sacrifiait un taureau, aux autres une chèvre, etc. Les victimes des dieux infernaux étaient noires, selon le témoignage de Virgile.

Quatuor hic primum nigrantes terga juvencos
Constituit. (*Æneid.*, l. III.)

On immolait aux dieux les mâles, et aux déesses les femelles. L'âge des victimes s'observait exactement ; car c'était une chose essentielle pour rendre le sacrifice agréable.

Entre les victimes, les unes étaient sacrifiées pour trouver dans leurs entrailles la connaissance de l'avenir; les autres pour expier quelque crime par l'effusion de leur sang, ou pour détourner quelque grand mal, dont on était menacé ; elles étaient aussi distinguées par des noms particuliers. (*Voy. le mot* SACRIFICE, *et ce qui regarde les sacrifices de victimes humaines.*)

VICTIME ARTIFICIELLE. C'était une victime factice faite de pâte cuite, pétrie sous la figure d'un animal, et qu'on offrait aux dieux quand on n'avait point de victime naturelle ou qu'on ne pouvoit leur en offrir d'autres. C'est ainsi que, selon Porphyre, Pythagore offrit un bœuf de pâte en sacrifice. Athénée rapporte de même qu'Empédocle, disciple de Pythagore, ayant été couronné aux jeux olympiques, distribua à ceux qui étaient présents, un bœuf fait de myrrhe, d'encens, et de toutes sortes d'aromates. Pythagore avait tiré cette coutume d'Egypte, où elle était fort ancienne; et où elle se pratiquait encore du temps d'Hérodote.

VICTOIRE. Les Grecs personnifièrent la victoire, et en firent une divinité qu'ils appelèrent Νίκη. Varron la donne pour fille du Ciel et de la Terre; mais Hésiode avait eu une idée plus ingénieuse, en la faisant fille du Styx et de Pallante. Tous les peuples lui consacrèrent des temples, des statues et des autels.

Les Athéniens érigèrent dans leur capitale un temple à la Victoire, et y placèrent sa statue sans ailes, afin qu'elle ne pût s'envoler hors de leurs murs; ainsi que les Lacédémoniens avaient peint Mars enchaîné, afin, dit Pausanias, qu'il demeurât toujours avec eux. On lit dans l'*Anthologie* deux vers qui sont écrits sur une statue de la Victoire, dont les ailes furent brûlées par un coup de foudre. Voici le sens de ces vers : « Rome, reine du monde, ta gloire ne saurait périr, puisque la Victoire n'ayant plus d'ailes, ne peut plus te quitter. »

Les Romains lui bâtirent un premier temple pendant la guerre des Samnites, sous le consulat de L. Posthumius et de Attilius Regulus. Ils lui dédièrent encore, selon Tite-Live, un temple de Jupiter très-bon, après la déroute de Cannes, pour se la rendre propice. Enfin dans les succès de leurs armes contre les Carthaginois et les autres peuples, ils multiplièrent dans Rome et dans toute l'Italie le nombre des autels de la Victoire. Sylla victorieux établit des jeux publics en l'honneur de cette divinité. Les Egyptiens la représentaient sous l'emblème d'un aigle, oiseau toujours victorieux dans les combats qu'il livre aux autres oiseaux.

Les anciens placèrent souvent de petites statues de la Victoire, d'or ou d'ivoire, dans la main de quelques statues de divinités. Il y en avait entre autres une fort belle, que Verrès avait détachée à Enna d'une grande statue de Cérès. Il en avait ôté plusieurs autres d'un ancien temple de Junon, sur le promontoire de Malte. Denys l'ancien ne se faisait point aussi de scrupule d'enlever de petites Victoires d'or, que les dieux tenaient à la main, et qu'à l'entendre ils lui présentaient eux-mêmes. « Je ne les prends pas, disait-il, je les accepte. »

Il est rare que la Victoire soit représentée sans ailes. En effet, c'est avec cet attribut que la Victoire paraît sur la plus grande partie des monuments où elle est représentée tantôt planant dans les airs, tantôt marchant rapidement, d'autres fois ayant le pied posé sur un globe, ainsi que la Fortune, parce qu'elle gouverne le monde comme cette déesse et qu'elle en a l'inconstance : ou plutôt pour désigner la domination de Rome sur le monde entier. On la voit encore érigeant un trophée, quelquefois elle en porte un sur l'épaule, et souvent elle écrit sur un bouclier l'époque d'une victoire.

Pour indiquer une Victoire navale, on posait la statue de cette divinité sur une proue de vaisseau.

VICTOR, *vainqueur*. Ce surnom était commun à *Jupiter* et à *Hercule*. Le premier avait, sous cette dénomination, des temples et des fêtes particulières.

VICTUA. Déesse qui présidait à la nourriture, selon Arnobe (III, p. 115) : *Victua sanctissima victui procurat.*

VIDAR. Dieu des anciens Scandinaves, était taciturne et portait des souliers fort épais et si merveilleux, qu'il pouvait, avec leurs secours, marcher dans les airs et sur les eaux. Il était presque aussi fort que Thor, et d'une grande ressource pour les dieux dans les conjonctures critiques. C'est le dieu de la discrétion et du silence. Il est fils d'Odin. Au dernier jour, lorsque le loup Fenris aura dévoré Odin, Vidar vengera la mort de son père; appuyant son pied sur la mâchoire inférieure du monstre, il saisira l'autre de sa main robuste, et déchirera ainsi le loup jusqu'à ce qu'il expire.

VIDHATRI. Un des noms de *Brahma*. En cette qualité, il fut père de Vaidhatra, un des quatre ancêtres du genre humain.

VIDJAYA, *la Victoire*. Déité hindoue, confidente de la déesse Dourga.

VIDJAYESA, c'est-à-dire *Seigneur de la Victoire*. Un des noms de *Siva*, dieu indien.

VIDUUS. Divinité qui présidait à la sortie de l'âme hors du corps. On ne lui rendait de culte, que hors de Rome, de crainte que les pontifes ne fussent souillés par la rencontre de ses autels. Saint Cyprien (*De vanitate idolorum*) nous apprend ces détails.

VIE PRIVÉE DES ROMAINS. Nous enten-

dons par ce mot la vie commune des particuliers aisés pendant le cours de la journée.

Les Romains ont été 450 ans sans connaître dans la journée d'autre distinction que le matin, le midi et le soir : ils se réglèrent par la suite sur les cadrans, introduits par Papirius Cursor et par Martius Philippus, pour la distinction des heures, que Scipion Nasica marqua le premier par l'écoulement de l'eau. La première était consacrée aux devoirs de la religion. Les temples étaient ouverts à tout le monde, et souvent même avant le jour, pour les plus matineux, qui y trouvaient des flambeaux allumés. Ceux qui ne pouvaient pas aller au temple, suppléaient à leur devoir dans leur oratoire domestique, où les riches faisaient des offrandes, pendant que les pauvres s'acquittaient par de simples salutations. Au surplus, on ne doit pas s'étonner de ce que leurs prières n'étant pas longues, il leur fallait cependant pour cela une heure, et quelquefois plus. Le grand nombre de besoins réels ou imaginaires, la multiplicité des dieux, auxquels il fallait s'adresser séparément pour chaque besoin, les obligeaient à beaucoup de voyages pieux.

Mais cette première heure n'était pas toujours pour les dieux seuls. Souvent la cupidité et l'ambition y avaient meilleure part que la piété.

Le personnage que les Romains jouaient après dîner, était aussi naturel que celui qu'ils jouaient le matin était composé. C'était chez eux une coutume presque générale de ne rien prendre sur l'après-midi pour les affaires, comme de ne rien donner de la matinée aux plaisirs. La paume ou le ballon, la danse, la promenade à pied ou en char, remplissaient leur après-midi. Ils avaient des promenades particulières, et ils en avaient de publiques dans lesquelles les uns passaient quelques heures en des conversations graves ou agréables, tandis que les autres s'y donnaient en spectacle au peuple avec de nombreux cortéges, et que les jeunes gens s'exerçaient dans le champ de Mars, à tout ce qui pouvait les rendre plus propres au métier de la guerre.

Vers les trois heures après midi, chacun se rendait en diligence aux bains publics ou particuliers. Les poëtes trouvaient là tous les jours un auditoire à leur gré pour y débiter les fruits de leur muse. La disposition même du lieu était favorable à la déclamation. Vers les quatre heures après midi, temps que les Romains nommaient la dixième heure du jour, on allait souper. Ce repas laissait du temps pour se promener et pour vaquer à des soins domestiques. Le maître passait sa famille et ses affaires en revue, et finalement allait se coucher. Ainsi finissait la journée romaine.

VIEDYADHARI et VIDYADHARI. C'est, dans le système théogonique du Népâl, une déesse produite par le lotus, dans la sphère solaire qui est au-dessus du mont Mérou.

VIEDYAHRA ou VIDHYARA. C'est une espèce de génie de la mythologie hindoue, qui traverse les airs sur un char léger ; c'est un sylphe, habitant invisible du monde interlunaire, et qui possède un pouvoir surnaturel et magique. Le mot *vidyâdhara* signifie *porteur d'un vidya.* C'est une petite boule préparée que l'on met dans sa bouche, et qui vous procure une puissance extraordinaire, comme la faculté de monter au ciel, de faire paraître la personne que vous voulez.

VIEILLESSE. Les anciens en avaient fait une divinité, fille de l'Erèbe et de la Nuit. Elle avait un temple à Athènes et un autel à Cadix.

VIELONA, dieu des âmes chez les anciens Slaves.

VIERGE. Le sixième signe du zodiaque. Le soleil y entre au mois d'août, et c'est chez les poëtes la maison de Mercure. Hésiode dit que la Vierge était fille de Jupiter et de Thétis. Aratus la dit fille d'Astréus et de l'Aurore; selon Hygin c'est *Erigone,* fille d'Icare; selon d'autres elle est *Cérès.* Manilius dit *Isis* la même que la *Cérès* des Grecs ou Erigone. D'autres auteurs ont pensé que la Vierge était la déesse de la justice. Les Orientaux donnent aussi à ce signe le nom de la Vierge; les Arabes l'appellent *Eladari,* qui signifie *une vierge;* les Persans la nomment *Secdeidos de Darzama,* qu'on traduit par *Virgo munda puella.*

VIERGES ou jeunes filles.—Les Romains portaient tant d'honneur et de respect aux filles, qu'il était défendu de dire aucune parole déshonnête en leur présence; et quand on les rencontrait dans les rues on leur cédait toujours le haut bout, ce qui s'observait même par les magistrats. Ils poussaient la bienséance si loin, que les pères avaient l'attention de ne jamais embrasser leurs femmes devant leurs filles. Elles ne se mettaient point à table avec les étrangers, de crainte que leurs oreilles délicates ne fussent blessées par quelque mot contraire à la pudeur. Quand elles paraissaient en public, c'était toujours avec la tête voilée, coutume dictée par la vertu, mais qui n'eut lieu que pendant que régna la pureté des mœurs.

Les vierges consacrées à la Divinité se trouvent partout et à toutes les époques du genre humain. Qu'y a-t-il au monde de plus célèbre que les vestales? Avec le culte de Vesta brilla l'empire romain; avec lui il tomba. Dans les Gaules, les druidesses étaient *saintes par une perpétuelle virginité.* La vierge Velléda jouissait d'un crédit immense parmi les Germains, qui regardaient cette fille comme une sainte prophétesse et lui conféraient la conduite des affaires publiques. Les Romains, et avant eux les Grecs, avaient des lois qui défendaient de mettre à mort les femmes vierges... Jéhovah excepte les vierges seules de l'anathème dont il frappe la nation madianite.

A Athènes comme à Rome, le feu sacré du temple de Minerve était gardé par des vierges. On a trouvé ces mêmes vestales chez d'autres nations, notamment dans les Indes, et au Pérou enfin, où il est bien remarqua-

ble que la violation du vœu de chasteté était punie du même supplice qu'à Rome. La virginité y était considérée comme un caractère sacré, également agréable à l'empereur et à la divinité.

VIGILES. Les Romains avaient leurs veilles ou vigiles, qu'ils appelaient *pervigilium*. Ils les solennisaient en l'honneur de leurs dieux. Les fêtes de Vénus et de Cérès, entre autres, avaient des veilles qui se célébraient par des chants, des danses, souvent même par les débauches les plus honteuses.

VIHAR, VIHARA ou **VIHARE.** Nom des temples consacrés à Bouddha, dans l'île de Ceylan. Les plus célèbres sont les temples souterrains de Dambeulou, creusés dans le roc. Ils font partie d'une vaste caverne située sur le flanc méridional du rocher, à 350 pieds au-dessus de la plaine.

VIKRAMESA, c'est-à-dire *seigneur de la bravoure*, ou plutôt des austérités pratiquées généreusement par les saints pénitents. Un des *Bodhisatwas* vénérés dans le Népâl, le même sans doute que *Khaguerbha*.

VILE. Un des trois fils de Bore, dans la mythologie scandinave.

VILLES. Les anciens avaient soin de cacher le véritable nom de leurs villes, dans la crainte que les ennemis ne forçassent par des sacrifices évocatoires les génies tutélaires à abandonner les villes qui étaient sous leur protection.

Le nom secret de Rome était Valentia. Lorsque les Grecs bâtissaient de nouvelles villes, ils les mettaient toujours sous la protection de quelque divinité. Ainsi Athènes était sous la protection de Minerve; Sparte, Samos, Mycène et Argos, sous celle de Junon; Crète, sous celle de Jupiter et de Diane; Chypre, Paphos, sous celle de Vénus; Thèbes, sous celle de Bacchus et d'Hercule. Lemnos se glorifiait de la protection de Vulcain; Ilion et Cyzique de celle de Pallas et de Némésis; Ténare de la protection de Neptune; Naxos, de celle de Bacchus; Delphes, Délos et Rhodes, de celle d'Apollon.

VILLES (FONDATION DES). Denis d'Halycarnasse observe que les anciens mettaient plus d'attention à choisir des situations avantageuses que de grands terrains pour fonder leurs villes.

On consultait en même temps les dieux, afin de savoir si l'entreprise leur serait agréable et s'ils approuvaient le jour qu'on choisissait pour la mettre à exécution. Après toutes ces précautions, on traçait l'enceinte de la nouvelle ville par une traînée de terre blanche, qu'ils honoraient du nom de terre pure. Nous lisons dans Strabon, qu'au défaut de cette espèce de terre, Alexandre le Grand traça avec de la farine l'enceinte de la ville de ce nom, qu'il fit bâtir en Egypte.

Les sacrifices se renouvelaient encore en différents endroits, et l'on marquait les lieux où ils s'étaient faits, par des pierres, *cippi*, qu'on y élevait. Il y apparence que c'était à ces endroits mêmes que l'on bâtissait ensuite les tours. On y invoquait les dieux sous la protection desquels on mettait la nouvelle ville, et les dieux du pays, *Patrii*, *Indigetes*, connus chez les Grecs sous le nom de χθόνιοι, ἐπιγείοι, ἐγχώριοι, πατρῷοι, etc. Le nom particulier de ces dieux tutélaires devait être inconnu au vulgaire. Ovide nous a transmis en termes magnifiques, la formule de la prière que Romulus adressa aux dieux qu'il voulait intéresser dans son entreprise.

VILLEYADA. Dieu indien, adoré à Palani dans le Maduré, où il est l'objet d'un pèlerinage célèbre. Les dévôts lui apportent en offrande de grosses sandales bien ornées, semblables, pour la forme, à celles que les Hindous portent à leurs pieds. Ces dons, tout mesquins qu'ils sont en apparence, procurent un assez bon revenu aux Brahmanes attachés au service du temple

VIMINEUS ou **VIMINIUS.** Epithète de *Jupiter*, qu'il faut conserver en notre langue, sans la traduire. Jupiter Vimineus avait un autel, et était adoré à Rome dans la cinquième région de la ville, sur le mont Viminal.

Ce mot signifie proprement, *qui est d'osier*, de *vimen*, *osier*.

VINALES. Fêtes qu'on célébrait à Rome deux fois l'année, sur la fin d'avril et au milieu du mois d'août. Les premières, dit Pline, instituées pour goûter les vins, ne regardaient point la conservation des vignes. Les secondes se célébraient pour avoir un temps exempt de tempêtes et propre à la vendange. « Les Vinales, dit Varron (l. v, 3), viennent du *vin*; c'est un jour de Jupiter, et non de Vénus. On prend grand soin de les célébrer dans le Latium. En certains endroits, c'étaient anciennement les prêtres qui faisaient les vendanges. Le flamine diale commence encore à Rome la vendange; après avoir donné ordre qu'on recueille le vin, il sacrifie à Jupiter un agneau femelle. Dans le temps qui se passe depuis que la victime est découpée, et que les entrailles sont données aux prêtres, pour les mettre sur l'autel, le flamine commence à recueillir le vin. Les lois sacrées tusculanes défendaient de voiturer le vin dans la ville avant la célébration des Vinales. » On faisait des libations à Jupiter avec du vin nouveau avant qu'on en eût goûté. Quant aux Vinales d'août, elles étaient consacrées à Vénus, et se célébraient pour demander aux dieux un temps favorable à la vendange.

VINATA. Une des épouses de Kasyapa, père de toutes les créatures, selon la mythologie hindoue; elle fut mère de Garouda, roi des oiseaux, et d'Arouna, qui conduit le char du soleil. Comme Léda, elle accoucha d'un œuf d'où sortit Garouda, qui de son nom fut appelé Vainateya.

VINAYAKA, c'est-à-dire *sans chef*. Un des noms de *Ganésa*, l'un des dieux les plus populaires de l'Inde.

VINDALFR. Un des génies de l'air, dans la mythologie scandinave.

VINDEMIALES. Fêtes que les Romains célébraient à l'occasion des vendanges. César fit célébrer à Rome une autre fête, en l'honneur de Bacchus, pendant l'au-

tomne. C'était un jour de dissolution.

VIOLENCE. Divinité fille du Styx, et compagne inséparable de Jupiter; elle avait un temple dans la citadelle de Corinthe conjointement avec la Nécessité; mais il n'était permis à personne d'y entrer, dit Pausanias.

VIPASYA ou VIPASYI. Un des sept *Bouddhas* primitifs de la cosmogonie du Népâl; il a paru sur la terre pendant la période du satya-youga, ou âge d'or.

VIPRATCHITTI. Nom d'un démon de la mythologie hindoue.

VIRABHADRA. Dieu indien. La tradition rapporte que Siva le forma de la sueur de son corps, afin d'empêcher qu'un géant ne fît un sacrifice qui devait produire un nouveau dieu.

VIRA-COCHA. Un des dieux des anciens Péruviens. Son nom veut dire *écume* ou *crasse de la mer*. Il est aussi appelé *Pacha-rurac*, *l'auteur du monde*, et *Pacha-camac*, *le dieu qui anime le monde*.

VIRADJ. Une des personnifications ou évolutions de *Brahmâ*, le créateur, selon les Hindous. Ce dieu, voulant peupler la terre, qui était demeurée déserte, divisa son propre corps en deux parts, devint moitié mâle et moitié femelle, et produisit ainsi Viradj, qui réunit en lui-même les qualités des deux sexes.

VIRAGO. Cette épithète, qui désigne une femme qui a le courage d'un homme, était donnée à *Minerve* et à *Diane*. Virgile la donne aussi à *Juturne*.

VIRBIUS. C'est le nom que Diane fit porter à *Hippolyte*, lorsque Esculape l'eut rappelé à la vie (*Vir bis, homme deux fois*). Pluton était indigné de la faveur qu'Hippolyte venait de recevoir, et il craignait que sa présence n'inspirât de la jalousie aux ombres; c'est pourquoi Diane, en le retirant des enfers, le couvrit d'un nuage. Mais redoutant le courroux de Jupiter, qui ne permet pas qu'un mortel, une fois descendu dans les enfers, revienne à la lumière, et voulant aussi mettre en sûreté les jours d'Hippolyte contre les persécutions de sa marâtre, elle changea tous les traits de son visage, le fit paraître plus âgé qu'il n'était, pour le rendre entièrement méconnaissable, et le transporta dans une forêt d'Italie, qui lui était consacrée. Là, il vécut inconnu à tout le monde, sous la protection de sa bienfaitrice et de la nymphe Egérie, honoré lui-même comme une divinité champêtre, jusqu'au règne de Numa, sous lequel il se fit connaître.

VIRBIUS. Fils d'Hippolyte-Virbius, et de la belle Aricie; il fut un des guerriers de l'armée de Turnus contre les Troyens.

VIRGINAL. On donnait ce nom à un temple de Pallas, dont l'entrée n'était permise qu'aux filles, et où l'on n'immolait que des victimes femelles.

VIRGINALIS, VIRGINENSIS, VIRGINICURIS. Divinité invoquée chez les Romains, lorsqu'on déliait la ceinture d'une épouse vierge. On portait la statue ou l'image de cette déesse dans la chambre des nouveaux époux, lorsque les paranymphes en sortaient. C'était la même que les Grecs appelaient *Diana Lysizona*.

VIRIDIAN. Dieu des habitants de Narni, en Italie. Tertullien, le seul écrivain qui en parle, ne nous en a conservé que le nom

VIRILE. La *Fortune* était ainsi appelée, parce qu'aux kalendes d'avril, les jeunes Romaines allaient se baigner dans une fontaine consacrée à la *Fortune Virile*, et qu'elles lui offraient de l'encens, afin d'obtenir que leurs futurs époux ne s'aperçussent pas des défauts de leurs corps, que la déesse avait pu observer.

VIRINTCHI, c'est-à-dire *créateur*. Un des noms de *Brahmâ*, première personne de la triade hindoue.

VIRIPLACA. C'était la déesse qui mettait la paix dans le ménage, des mots latins *placare viros*, *apaiser les maris*; lorsqu'il survenait quelque brouillerie entre le mari et la femme, on invoquait Viriplaca pour les porter à la reconciliation. Cette divinité avait son temple au mont Palatin. Lorsque deux époux étaient brouillés, ils allaient dans ce temple, s'y expliquaient ensemble du sujet de leurs plaintes, et se retiraient contents et réunis.

VIROUPAKCHA. Un des onze *Roudras* de la mythologie hindoue. Ce nom signifie *laid*. C'est aussi le nom d'un des quatre princes des génies qui habitent sur les flancs du mont Mérou, suivant la cosmogonie bouddhique; il est le dominateur des Nagas, êtres au corps de serpent, et réside sur le côté méridional.

VIROUTAKA. Roi des Mahoragas, ou grands serpents, suivant la cosmogonie bouddhique; il réside sur le flanc occidental du mont Mérou.

VISAKHA. Une des vingt-sept *Nymphes* qui furent aimées par Soma, dieu de la lune, suivant la mythologie hindoue. Ces nymphes sont la personnification des 27 constellations que parcourt la lune dans sa marche annuelle.

VISRAVAS ou VISWASRAVA. Ancien *Mouni* de la mythologie hindoue. Il était fils de Poulastya, petit-fils de Brahmâ, et père de Kouvéra, dieu des richesses, et de Ravana, tyran de Lanka. Ravana fut produit après un sacrifice au feu, ce qui lui avait donné une apparence horrible; il avait dix têtes et vingt bras.

VISWABHOU. Un des sept *Bouddhas* primitifs adorés dans le Népâl; il se manifesta dans le Satya-youga ou premier âge.

VISWAKARMA. L'architecte divin, selon la cosmogonie des Hindous. Il est souvent considéré comme *Brahmâ* lui-même, le demiurge, ou grand constructeur du monde. On le représente entouré de ses ouvriers qui portent dans leurs mains des instruments de maçonnerie. C'est lui qui forgea aussi les armes des dieux dans la guerre contre les Daytas.

VISWAMITRA. C'est un des sept *Richis* de la mythologie indienne, et il était prince

de la dynastie lunaire. Il fut l'ami et le conseiller de Rama.

VISWAPANI. Un des *Dhyani-Bodhisatwas*, vénérés dans le Népâl. On lui attribue la construction des différentes parties du monde.

VISWAS. Classe de divinités hindoues, appartenant au septième Manvantara ; il y a dix Viswas énumérés, savoir : *Vasou*, *Satya*, *Krata*, *Darkcha*, *Kala*, *Kama*, *Dhriti*, *Kourou*, *Pourourava* et *Madrava*. Ces divinités sont mentionnées dans les *Védas*. On les vénère principalement aux cérémonies funèbres, appelées sraddhas.

VISWAVASOU. Demi-dieu d'un ordre inférieur, appartenant à la classe des Gandharvas ou musiciens célestes.

VITARAGA, c'est-à-dire *exempt de passions* ou *libérateur de passions*. Les Bouddhistes donnent ce nom aux huit principaux *Bodhisatwas*, objets de leur culte et de leur vénération. Tous, sauf le premier, sont des portions d'eux-mêmes manifestées sous quelque forme visible, mais inanimées. Ils sont aussi appelés les huit *Mangala*, ou objets de bon augure. On les trouve sculptés sur des monuments bouddhiques, et spécialement sur les pieds de pierre ou de marbre qui sont fréquemment placés dans les temples.

VITELLIE. Déesse adorée en plusieurs endroits de l'Italie. C'est à elle que la famille de *Vitellius* faisait remonter son origine.

VITHOBA ou VITTHAI. Nom sous lequel *Vichnou* est adoré par une secte de Mahrattes, comme s'étant incarné sous une forme inconnue aux autres Hindous.

VITRINEUS. Dieu tutélaire des anciens habitants du comté de Northumberland en Angleterre. On ne connaît cette divinité que de nom.

VITULA. Déesse de la réjouissance chez les Romains. Macrobe dit (lib. III *Saturn.*, c. 2) qu'elle fut mise au nombre des dieux à cette occasion : dans la guerre contre les Toscans, les Romains eurent le dessous, et furent mis en déroute le 7 de juillet, qui, pour cela, fut appelé *populi fuga*, *fuite du peuple* : mais le lendemain ils gagnèrent la victoire. On fit des sacrifices, et surtout une *vitulation* (*voy. ce mot*), et l'on honora la déesse *Vitula*. On ne lui offrait en sacrifice que des biens de la terre, parce que c'est la nourriture des hommes ; d'où vient que quelques-uns croient que Vitula était plutôt déesse de la vie que de la joie, et que son nom venait de *vita*, *la vie*, et non pas de *vitulari*, *se réjouir*.

VITULATION. Sacrifice ou offrande des biens de la terre, que faisaient les Romains à la déesse *Vitula*, en réjouissance de quelque heureux succès.

VITUMNE ou VITUNE. Dieu que les Romains invoquaient lorsqu'une femme avait conçu, pour obtenir que son fruit vînt heureusement à la vie. Saint Augustin dit que Vitumne était un dieu obscur et ignoble, qu'il était peu connu et qu'on n'en parlait pas beaucoup. Cœlius Rhodiginus dit que Vitumne était un dieu qui donnait la vie.

VITZLIPUTZLI. Un des principaux dieux des Mexicains.

VLACIÈS. Dieu protecteur des troupeaux, chez les anciens Slaves.

VODHA. Dieu des Vendes, peuple slave ; c'était la personnification du *soleil*. Sa statue, qu'on adorait à Rhétra, avait plusieurs têtes.

VOGNOFT. Une des trois divinités inférieures des anciens Cimbres.

VOLA. Prophétesse et sybille du Nord, fille de Heimdall, le portier des dieux. Les Islandais en ont conservé un poëme sous le nom de *Voluspa*, mot qui signifie l'*oracle* ou *la prophétie de Vola*.

VOLIANUS. Dieu adoré par les habitants de l'ancienne Armorique, que l'on croit le même que *Bélénus*. Selon d'autres, qui prétendent que *Volianus*, en celtique, signifie *fournaise ardente* ; c'était le dieu du feu.

VOLOTI. *Géants* de la mythologie des Slaves.

VOLTUMNA, VOLTUNNA, ou VULTURNA. Déesse dans le temple de laquelle les Etrusques, qui lui rendaient un culte particulier, s'assemblaient pour les affaires d'Etat. Tite Live l'assure.

VOLTURNALIS *flamen*. Prêtre du dieu *Volturnus*, à Rome.

VOLTURNUS. Fleuve d'Italie dans la Campanie, ou terre de Labour, qui se nomme encore aujourd'hui *Volturno*, sur lequel est située Capoue. Les anciens peuples de la Campanie en avaient fait un dieu, et lui avaient consacré un temple, dans lequel ils s'assemblaient pour délibérer de leurs affaires. Il avait à Rome un culte particulier, puisque parmi les flamines de Rome, on trouve celui du dieu Volturnus, et qu'on y célébrait des *Volturnales* le six des kalendes de septembre.

VOLUMNUS et VOLUMNA. Dieux invoqués par les Romains dans la cérémonie des noces, afin qu'ils établissent et entretinssent la bonne intelligence entre les nouveaux époux, ou du moins afin qu'ils y disposassent leur volonté. Après les fiançailles, chacun des fiancés portait au cou l'image de la divinité de son sexe, en or ou en argent ; et le jour des noces, l'échange s'en faisait entre les deux époux.

VOLUPIA. Déesse du plaisir, celle qui le procurait aux hommes. (S. AUGUSTIN., *De civit. Dei*, IV, 8.) Apulée dit qu'elle était fille de l'Amour et de Psyché. Elle avait un petit temple à Rome près de l'arsenal de marine, et sur son autel était non-seulement sa statue, mais encore celle de la déesse du silence.

La déesse Volupia était représentée assise sur un trône comme une reine, ayant les vertus sous ses pieds ; mais on lui donnait un teint pâle et blême, dit Lilius Girardus.

VOLUR. Femmes sacrées chez les Scandinaves ; elles étaient prophétesses et magiciennes.

VOLUTINE. Divinité champêtre des Romains. C'est elle qui veillait sur les enve-

loppes des grains de blé dans les épis.

VORA. Dixième de douzes déesses des anciens peuples du Nord. Elle était habile, prudente, et si curieuse que rien ne pouvait lui être caché. C'était la scrutatrice des cœurs et la déesse des recherches.

VORACITÉ. Il y avait en Sicile, selon Athénée, un temple dédié à la Voracité.

VORVO et VORVONE. Vorvo était un dieu des Gaulois, honoré autrefois à Bourbonne-les-Bains. On trouve encore son nom écrit *Orvo* et *Dorvo*. Il y avait aussi une déesse *Vorvone*.

VOSEGUS. Dieu des Gaulois, protecteur des montagnes des Vosges.

VOU-INMAR. Dieu des eaux, honoré chez les Ostiacks de la Sibérie.

VRICKABHAKETDU. Surnom du dieu *Siva* et dont le symbole est un taureau.

VRICHAN. Un des noms d'*Indra*, dieu ou Swarga, ciel des Hindous. Il signifie *celui qui fait tomber la pluie*.

VRICHAPARVA. Prince de la race des Danavas, démons de la mythologie hindoue. C'est aussi un surnom du dieu *Siva*.

VRIHASPATI. Fils du richi Anguiras, prêtre du ciel, directeur spirituel des dieux, et régent de la planète de Jupiter; c'est pourquoi *le jeudi* est appelé de son nom *Vrihaspati-vara*. C'est lui qui règle les cérémonies religieuses, explique les *Védas* aux habitants des cieux, et procure aux hommes les richesses et les honneurs. Dans les combats, lorsque les dieux succombent, il les rappelle à la vie par ses mantras ou ses charmes.

VRITRA. Daitya, ou démon indien, ennemi des dieux; il fut mis à mort par Indra, roi du ciel, d'où celui-ci est surnommé *Vritrahan* ou *Vritrasutrou*, c'est-à-dire, *meurtrier de Vritra*.

VUA-BACH-HAC, et VUA-BACH-MA. Génies tutélaires vénérés dans le Tonquin; le second est le patron de Ke-cho, la ville royale, où il a un temple avec une place assez grande.

VUA-BEP, c'est-à-dire le *roi de la cuisine* ou le *génie du foyer*. Esprit vénéré particulièrement par les femmes du Tonquin.

VUA-CAN. Un des esprits tutélaires des Tonquinois.

VUA-DAO. Un des esprits du premier ordre adorés par les Tonquinois. Il naquit sous Kung-vuong, le huitième des anciens rois du sixième âge. En reconnaissance d'une victoire qu'il avait fait remporter, le roi ordonna qu'on lui élevât un temple dans le jardin où il vivait, et qu'on lui sacrifiât à des temps fixés. Plusieurs siècles après, le roi Li-thai-to, qui régnait plus de 700 ans après cet événement, le déclara, par un édit, roi ou gouverneur spirituel au-dessus des cieux.

VUA-ME-HE. Un des esprits tutélaires vénérés par les Tonquinois.

VUA-TRENH. Autre génie adoré dans le Tonquin. Il se nommait d'abord *Li-ou-trao*, et naquit dans la province occidentale; il florissait sous le règne d'An-duong. On dit que sa taille était de 23 coudées.

VULCAIN L'EGYPTIEN, ou PHTHAS. Eusèbe dit que les Egyptiens représentaient sous la forme humaine le créateur de l'univers, qu'ils appelaient Kneph. Ils ajoutaient qu'il fit sortir de sa bouche un œuf, duquel sortit un autre dieu, appelé par eux *Phthas*, c'est-à-dire le dieu créateur et conservateur de l'univers, et *Vulcain* par les Grecs.

Cicéron dit aussi que le second Vulcain était né du Nil, que les Egyptiens l'appelaient *Phthas*, et qu'ils le considéraient comme le gardien de l'univers : *Secundus Vulcanus, Nilo natus, Phthas, ut Ægyptii appellant, quem custodem Ægyptii volunt*. D'où l'on peut conclure que l'esprit créateur de l'univers était père de l'esprit conservateur, en tant qu'il le précédait, c'est-à-dire que Cneph était père de Phthas. De là vient encore que les Egyptiens donnèrent à Phthas, ou à l'esprit créateur les deux sexes, ou plutôt les deux natures; parce qu'il avait créé le monde, en le tirant de l'œuf ou du chaos. Julien Firmicus dit de cet esprit : « Tu es le père et la mère de tous; tu es de toi-même le père et le fils, et tu ne connais d'autre lien que la nécessité. » Sinésius dit de même (*Hymn.* 3) : « Tu es père, tu es mère, tu es mâle, tu es femelle. »

Sur l'obélisque d'Héliopolis transporté à Rome, on lisait ces mots en hiéroglyphes. *Ramésé... que préféra Vulcain* (Ἡφαιστός, ou *Phthas*) *père des dieux*.

Dans l'ordre des rois d'Egypte, on plaçait Vulcain le premier, et le Soleil ensuite; c'est-à-dire, comme l'explique Manethon dans le Syncelle, que l'on ne pouvait assigner aucun temps à Vulcain, parce qu'il luisait le jour et la nuit. Il était dans la lumière avant qu'elle fût partagée entre le soleil et la lune. Aussi Diodore de Sicile (lib. I), dit que le feu est appelé Vulcain par métaphore, et qu'il doit être adoré comme un grand dieu, parce qu'il contribue beaucoup à la production et à l'accroissement de toute chose. De là vient que les Grecs firent Vulcain le dieu du feu. Les stoïciens disaient aussi que l'âme de l'univers était un feu subtil et éthéré, placé au-dessus des planètes et des étoiles.

Le nom égyptien de Vulcain, le mot *Phthas* dans le cophte, qui paraît être l'ancien égyptien, signifie, selon la Croze, cité par Jablonski, *celui qui règle, qui ordonne toute chose*.

Il faut ranger Vulcain, chez les Egyptiens, parmi les symboles des phénomènes célestes et terrestres, Osiris, Isis, Hammon, Horus, le Nil, etc. C'est pourquoi on ne voit aucune fête célébrée en son honneur; et l'on ne connaît qu'un temple consacré à Phthas; il était situé à Memphis; de même que celui de Neith, autre symbole de divinité intellectuelle.

VULCAIN. Le Vulcain des Grecs était fils de Jupiter et de Junon (HOMER. *Iliad.*, A, 577), ou selon quelques mythologues, de

Junon seule, avec le secours du vent. Cette déesse, honteuse d'avoir mis au monde un fils si mal fait, dit Homère (*Iliad.*, lib. XXVIII), le précipita dans la mer, afin qu'il fût toujours caché dans ses abîmes. Il aurait beaucoup souffert si la belle Thétis et Eurynome, fille de l'Océan, ne l'eussent recueilli. Il demeura neuf ans dans une grotte profonde, occupé à leur faire des boucles, des agraffes, des colliers, des bracelets, des bagues et des poinçons pour les cheveux. Cependant la mer roulait ses flots impétueux au-dessus de sa tête, et le cachait si bien, qu'aucun des dieux ni des hommes ne savait où il était, excepté Thétis et Eurynome.

Vulcain, conservant dans son cœur du ressentiment contre sa mère pour cette injure, fit une chaise d'or avec un ressort, et l'envoya dans le ciel. Junon, qui ne se méfiait point du présent de son fils, voulut s'y asseoir, et y fut prise comme dans un trébuchet: il fallut que Bacchus enivrât Vulcain pour l'obliger à venir délivrer Junon, qui avait préparé à rire à tous les dieux par cette aventure.

Le même Homère en deux autres endroits (*Iliad.*, lib. I et XV), dit que ce fut Jupiter qui précipita Vulcain de l'Olympe. Un jour que le père des dieux, irrité contre Junon de ce qu'elle avait excité une tempête pour faire périr Hercule, l'avait suspendue au milieu des airs avec deux pesantes enclumes aux pieds, Vulcain voulut aller au secours de sa mère: Jupiter le précipita du ciel; et quelques auteurs disent que si les Lemniens ne lui eussent tendu les bras pendant qu'il était encore en l'air, il lui en aurait coûté la vie. Mais il dit lui-même dans Homère, que Junon le fit tomber, et qu'Eurynome et Thétis, filles de l'Océan le ramassèrent et le sauvèrent. Il assure, dans un autre endroit de l'*Iliade*, que Jupiter le prit par le pied et le jeta hors du ciel; qu'étant descendu pendant tout le jour, il tomba dans l'île de Lemnos au coucher du soleil; qu'il ne lui restait que peu de vie, et que les habitants le relevèrent. Valérius Flaccus suppose que Vulcain tomba sur le rivage de Lemnos; que les habitants accoururent à sa voix, et lui fournirent tous les secours nécesssaires à sa blessure. Mais il demeura toujours boiteux de cette chute. Tous les poëtes disent que Lemnos était le pays du monde que Vulcain aimait le mieux. L'endroit de la terre qui le reçut, acquit une vertu singulière. Cependant, par le crédit de Bacchus, Vulcain fut rappelé dans le ciel et rétabli dans les bonnes grâces de Jupiter, qui lui fit épouser la plus belle de toutes les déesses, Vénus, mère de l'Amour, ou selon Homère, la charmante Charis, la plus belle des grâces. Il devint aussi l'échanson de Junon; c'était lui qui lui versait le nectar à table. Au sujet des infidélités de sa femme et de l'humeur débonnaire de cet époux, *voy.* VÉNUS. Avant de devenir le mari de la déesse de la beauté, il avait voulu être celui de la déesse de la sagesse.

Vulcain dans le ciel se fit bâtir un palais tout d'airain, et parsemé de brillantes étoiles. C'est là que ce dieu forgeron, d'une taille prodigieuse, tout couvert de sueur, et tout noir de cendre et de fumée, s'occupait sans cesse autour des soufflets de sa forge, à mettre en pratique les idées que lui fournissait la science divine. Thétis l'alla voir un jour pour lui demander des armes pour Achille. « Vulcain aussitôt se relève de dessus son enclume, dit Homère, il boîte des deux côtés; et avec ses jambes frêles et tortues, il ne laisse pas de marcher d'un pas ferme. Il éloigne ses soufflets du feu, et les met avec ses autres instruments dans un coffre d'argent; avec une éponge il se nettoie le visage, les bras, le cou et la poitrine; il revêt une tunique magnifique, prend un sceptre d'or, et en cet état il sort de sa forge. A cause de son incommodité, à ses deux côtés marchaient, pour le soutenir, deux belles esclaves d'or massif, faites avec un art si divin, qu'elles paraissaient vivantes. Elles étaient douées d'entendement; elles parlaient, et par une faveur particulière des immortels, elles avaient si bien appris l'art de leur maître, qu'elles travaillaient près de lui, et lui aidaient à faire ces ouvrages surprenants, qui étaient l'admiration des dieux et des hommes... Pour faire les armes d'Achille, il retourne à sa forge, approche d'abord ses soufflets du feu, et leur ordonne de travailler: en même temps ils soufflent dans vingt fourneaux, et accommodent si bien leur souffle au dessein du dieu, qu'ils lui donnent le feu fort ou faible, selon qu'il en a besoin. Il jette des barres d'airain et d'étain avec des lingots d'or et d'argent dans ces fournaises embrasées; il place une grande enclume sur son pied; prend d'une main un pesant marteau, de l'autre de fortes tenailles, et se met à travailler au bouclier, qu'il fait d'une grandeur immense et d'une étonnante solidité. »

Cicéron (lib. III *De natura deorum*) reconnaît plusieurs Vulcains. Le premier était fils du Ciel, le second fils du Nil, le troisième de Jupiter et de Junon, et le quatrième de Ménalius. C'est ce dernier qui habitait les îles *Vulcanies*. Quoique tous les mythologues peignent Vulcain boiteux, ses images ne le représentent pas ainsi. Les anciens peintres et sculpteurs, ou supprimaient ce défaut, ou l'exprimaient d'une manière peu sensible. « Nous admirons, dit Cicéron, (lib. I *De nat. deorum*), ce Vulcain d'Athènes, fait par Alcamène; il est debout et vêtu; il paraît boiteux, mais sans aucune difformité. » Les Egyptiens représentaient Vulcain sous une forme grotesque. Ils le peignaient sous la figure d'un enfant ou d'un marmot.

« Cambyse, dit Hérodote, étant entré dans le temple de Vulcain à Memphis, se moqua de sa figure et fit de grands éclats de rire. Il ressemblait, dit-il, à ces dieux que les Phéniciens appellent Pataïques, et qu'ils peignent sur la proue de leurs vaisseaux; ceux qui n'en ont pas vu entendront ma comparai-

son, si je leur dis que ces dieux sont faits comme des Pygmées. » Tel est en effet la figure de Phtha-Socaris dans le panthéon égyptien. Le temple de Vulcain à Memphis devait être de la dernière magnificence, à en juger par le récit d'Hérodote. Les rois d'Egypte se firent gloire d'embellir, à l'envi les uns des autres, cet édifice, commencé par Menès, premier roi connu chez les Egyptiens.

Ce dieu eut plusieurs temples à Rome; mais le plus ancien, bâti par Romulus, était hors de l'enceinte de la ville, les augures ayant jugé que le dieu du feu ne devait pas être dans la ville même. Tatius lui en fit pourtant bâtir un dans l'enceinte de Rome; c'était dans ce temple que se tenaient assez souvent les assemblées du peuple, où l'on traitait les affaires les plus graves de la république; les Romains ne croyant pas pouvoir invoquer rien de plus sacré, pour assurer les décisions et les traités qui s'y faisaient, que le feu vengeur dont ce dieu était le symbole. On avait coutume, dans ces sacrifices, de faire consumer par le feu toute la victime, ne réservant rien pour le festin sacré; en sorte que c'étaient de véritables holocaustes. Ainsi le vieux Tarquin, après la défaite des Sabins, fit brûler en l'honneur de ce Dieu, leurs armes et leurs dépouilles. Les chiens étaient destinés à la garde de ses temples, et le lion qui, dans ses rugissements semble jeter du feu par la gueule, lui était consacré. On avait aussi établi des fêtes en son honneur, dont la principale était celle pendant laquelle on courait avec des torches allumées, qu'il fallait porter sans les éteindre, jusqu'au but marqué. Elles commençaient le 23 août et duraient 10 jours.

On regarda comme fils de Vulcain tous ceux qui se rendirent célèbres dans l'art de forger les métaux, tels que Olénus, Albion, et quelques autres. Brontéus et Erictonius ont passé pour ses enfants. Les noms les plus ordinaires qu'on donne à ce dieu, sont: ***Chrysor, Ethneus, Héphestus, Junonigena, Lemnius, Mulciber*** ou ***Mulcifer, Cyllopodion, Amphigréis***, etc. Mais un Vulcain plus ancien que tous ceux-là est le ***Tubalcaïn*** de la Genèse, que la Bible nous représente comme l'inventeur des travaux métallurgiques. Les deux noms ont la plus grande analogie. Dans les figures de Vulcain, les Romains avaient pris des Etrusques l'idée de représenter ce dieu jeune, mais les Grecs lui donnaient de la barbe.

VULCANALES. Fêtes de *Vulcain*, que les Romains célébraient au mois d'août; et, comme Vulcain était le dieu du feu ou le feu même, le peuple jetait des animaux dans les flammes, pour se rendre cette divinité propice. Elles duraient huit jours; on y courait avec de petites forges ou des lampes à la main; et celui qui était vainqueur à la course donnait sa lampe au vainqueur.

VULCANIE. Une des îles Eoliennes près de la Sicile, couverte de rochers, dont le sommet vomit souvent des tourbillons de flamme et de fumée: c'est là que les poëtes ont placé la demeure ordinaire de ***Vulcain***, dont elle a pris le nom, car on l'appelle encore aujourd'hui *Volcano:* d'où nous avons aussi donné le nom de ***volcan*** à toutes les montagnes qui jettent du feu.

VULGAIRE. ***Vénus Vulgaire***, ou populaire, était celle qui présidait aux amours terrestres et grossiers. C'était l'opposé de la Vénus Uranie.

VULPINALES. *Vulpinalia*. Les Vulpinales étaient chez les Romains une fête publique, où l'on brûlait des renards. Cette fête se célébrait le 19 avril.

VULTURIUS. Surnom d'***Apollon***, dit communément Apollon aux Vautours. Il eut ce nom par une aventure bien singulière, que raconte Conon (conte 35). Deux bergers qui faisaient paître leurs troupeaux sur le mont Lissus, près d'Ephèse, ayant vu sortir d'une caverne quelques mouches à miel, l'un d'eux s'y fit descendre avec une corbeille, et y trouva un trésor. Celui qui était demeuré dehors, ayant retiré le trésor par le moyen de cette même corbeille, y laissa son compagnon, ne doutant pas qu'il n'y périt. Dans le temps que le berger abandonné était livré au plus cruel désespoir, il s'assoupit, et Apollon lui apparut en songe, il lui dit de se meurtrir le corps avec un caillou; ce qu'il fit. Quelques vautours attirés par la puanteur des plaies qu'il s'était faites, entrèrent dans la caverne, et ayant enfoncé leur bec dans ses plaies et dans ses habits, prirent en même temps leur vol, et enlevèrent ce malheureux hors de la caverne. Dès qu'il fut guéri, il porta ses plaintes devant les magistrats d'Ephèse, qui firent mourir l'autre berger, et ayant donné à celui-ci la moitié de l'or qui s'était trouvé dans la caverne, il fit bâtir, sur la même montagne, un temple en l'honneur de son libérateur, sous le nom d'Apollon aux Vautours.

VULTURNE. Dieu adoré à Rome, et pour lequel on célébrait les ***Vulturnies***.

VYASA. Personnage célèbre de la mythologie hindoue, mais dont l'existence, dit M. Langlois, est bien hypothétique. Son nom signifie ***compilateur***, et peut-être le sens de ce mot peut apporter par lui-même l'explication de plus d'une difficulté. Quelques-uns en font une incarnation de Brahmâ, qui serait apparu sous cette forme dans le Dwapara-Youga, au troisième âge du monde. Vyasa est désigné souvent sous les dénominations de ***Vyasa-Déva***, le divin compilateur; ***Vadarayana***, parce qu'il résidait dans le bois de Vadra. De sa femme Souki, il eut un fils appelé Souka-Déva.



WACTOUPOURAN. Divinité adorée par les Menquis, peuplade de la Californie.

WAGHIA, c'est-à-dire *seigneur des tigres*, Dieu adoré par les Waralis, tribu qui habite les forêts du nord du Konkan, dans l'Inde. C'est une pierre informe, barbouillée de vermillon et de ghi (beurre clarifié). On lui offrait des poulets, des chèvres; on cassait des noix de cocos sur sa tête et on répandait de l'huile sur lui. Il préserve des tigres, il donne de bonnes récoltes et éloigne les maladies.

WAIDOUA. Nom que les Néo-Zélandais donnnent aux génies ou esprits inférieurs à l'Atoua, et principalement à l'âme des personnes défuntes. Le waïdoua d'un être humain est un souffle intérieur, parfaitement distinct de la substance ou enveloppe matérielle qui forme le corps. Après la mort, il se rend directement vers la route du Reinga, le Ténare de ces peuples. Là un Atoua emporte dans les régions supérieures du ciel ou le séjour de la gloire, la partie la plus pure du waïddoua, tandis que la partie impure est précipitée dans les ténèbres.

Les waïdouas des morts peuvent communiquer accidentellement avec les vivants; le plus souvent ils le font sous la forme d'ombres légères, de rayons du soleil, de souffles violents, etc. Ces apparitions passent pour très-fréquentes, et rien ne pourrait persuader à ces insulaires qu'elles ne sont que des illusions de leur imagination. Il en résulte que ces hommes éprouvent, à l'approche des tombeaux, une terreur religieuse.

Ils s'imaginent que le siége de l'âme est dans l'œil gauche, et les chefs pensent que cet œil, à son tour, est représenté par une étoile particulière du firmament. Ainsi leur esprit ou waïdoua a pour représentant un astre du ciel; de là une foule d'allusions entre l'état de cette étoile et celui de waïdoua dont elle est l'image.

WAINAMOINEN. Le dieu principal de la mythologie finnoise, qui le dit fils du géant Kalewa. Les *Runas*, traditions antiques du Nord, racontent la naissance du vieux Väinämöinen; comment il demeura dans le sein de sa mère pendant trente étés et trente hivers; comment, ennuyé de sa longue solitude, il brisa lui-même la rouge porte et s'élança hors de l'enceinte pour voir l'éclat de la lune, contempler la splendeur du soleil, connaître les brillants *Otawas* (la grande Ourse), se réjouir du souffle de l'air.

La mythologie finnoise parle souvent des *trois paroles divines*, des *trois paroles du Créateur*, des *trois paroles originelles*, des *runas de la science*. Il faut entendre par ces paroles le Verbe créateur qui produit et perfectionne les êtres, qui détermine toutes les phases de l'œuvre cosmogonique. Sans lui, Wäinämöinen lui-même est impuissant; il ne peut pas même achever la barque qu'il a commencée.

Wäinämöinen est le dieu de la paix, de l'ordre, de l'harmonie; c'est la plus belle personnification du bon principe, celle dont le caractère ne se dément jamais.

WAIVIOTAR. Déité finnoise, considérée comme un mauvais génie; c'était une des nourrices d'Ajmatar, mère des loups.

WAKARINE. Divinité des Lithuaniens, qui la disaient fille du Soleil. C'était la personnification de *l'étoile du soir*.

WALLESAW. Esprit malin redouté des Moskowites, peuples du Nicaragua. Ils craignent de l'irriter de peur d'en être battus; et ils prétendent que cet esprit apparaît souvent à leurs prêtres.

WANCOUBOU. Génie du mal dans la théogonie des Araucanos du Brésil.

WANG-BO, c'est-à-dire *le roi* ou *le souverain*. Nom que les Bouddhistes du Tibet donnaient à *Khormousda*, un des esprits supérieurs, celui qui est appelé *Indra* par les Hindous.

WARPINTAS. Dieu des moissons chez les anciens habitants de la Lithuanie, de la Prusse et de la Samogitie. Sa statue était auprès du chêne de Romnowe, avec celles de Perkunas et de Pictalis. Dans les assemblées religieuses, on plaçait devant lui un vase rempli de lait, recouvert d'une gerbe, et un serpent.

WARPULIS. Dieu des anciens Slaves, compagnon de Péroun; il faisait gronder les vents qui précèdent et qui suivent les éclats du tonnerre.

WATIPA. Mauvais génie adoré par certaines peuplades américaines des environs du fleuve Orénoque.

WEDA et Fosta ou **FORESTA.** Dieux principaux adorés chez les Frèses, peuples du Nordgaw, dans l'ancienne Germanie.

WEEN-KUNINGAS et **WEEN-EMANTA**, sa femme. Dieu et déesse des eaux dans la mythologie finnoise. Les pêcheurs du Kalewala les invoquent ainsi: « Chapeau aux bords pendants, barbe humide, viens pêcher avec moi; roi d'or des ondes, apporte-moi une multitude de poissons! — Reine des ondes, déesse sévère, apporte-moi des poissons du fond de la mer, du sein de ta demeure féconde! » Ween-Kuningas prend quelquefois le nom d'*Uros* ou d'*Ukko*. On le représente comme un vieillard petit, mais plein de force.

WEI-CHE-WEN. Divinité des Bouddhistes de la Chine. C'est le dieu protecteur de tous les êtres en général.

WELESS ou **WOLOSS.** Dieu adoré par les anciens Slaves. Il était au premier rang après Péroun, et on le regardait comme le protecteur des troupeaux.

WESI-HIISI. Mauvais génie de la mythologie finnoise. Il est parent d'Hiisi, le génie du mal, et il régna sur les eaux.

WICHR. Dieu des vents, de la pluie et du beau temps chez les anciens Slaves.

WISKAIN. Dieu ou génie vénéré par certaines peuplades du Canada, qui lui font

jouer un rôle important dans la création du monde. C'est lui qui, ayant soufflé sur un grain de sable apporté du fond de l'eau par un rat musqué, en forma le globe de la terre. Il avait commandé au corbeau, qui alors était blanc, d'en faire le tour pour voir si la terre était assez grosse; mais celui-ci, s'étant arrêté aux champs sur un cadavre, en fut puni en devenant tout noir, et la terre demeura telle qu'elle est aujourd'hui. On peut voir facilement dans cette tradition quelques réminiscences grossières et confuses du déluge universel et de la faute du premier homme transmise à sa postérité

WIWI. Mauvais genies redoutés des habitants de l'Ile de Java; ils ont la forme de grandes femmes, et enlèvent les petits enfants.

WODA ou WODAN. Dieu adoré dans la Germanie, dans la Suisse et par les anciens Lombards; son nom peut venir de *God, dieu*; on trouve en effet son nom écrit *Godan*. On pense que Wodan était le même que *Mercure*; en ce sens il rappellerait le *Bouddha* des Hindous, qui préside à la planète de Mercure, et serait le même que le *Wodin* ou *Oden* des Scandinaves qui a donné son nom au mercredi.

WODEN. Dieu des Scandinaves, qui paraît être le même qu'*Odin*, à moins que plus tard on n'ait confondu le héros avec l'ancien dieu vénéré dans toutes les contrées germaniques. Quelques-uns font venir son nom de l'anglo-saxon *Wod, fureur, démence*, ou du slavon *woda, guerre*. On peut aussi le rapprocher de la déité sanscrite qui préside à la planète de Mercure, *Bouddha*. Il est plus simple de ne pas lui donner d'autre étymologie que celle du mot *Go* ou *God*, qui signifie *dieu*, chez toutes les nations teutoniques.

WOLCWE ou WOLCOWES. Un des dieux des anciens Russes. C'était le fils du prince de Slawen, qui vint dans la Russie septentrionale, et y bâtit la ville de Slavensk. Ce jeune prince passait pour un fameux magicien, et fut par cette raison appelé *Wolcwe*, c'est-à-dire *magicien*. On dit qu'en prenant la forme d'un crocodile, il nageait dans la rivière Moutnaya, qu'on appela *Wolcoff*, du nom de ce prince, et qu'il y dévorait les hommes: ce qui signifie qu'il exerçait ses brigandages sur les bords de cette rivère. On le mit au rang des dieux, mais, suivant la chronique de Novogorod, il fut étranglé par les diables, et enterré sur les bords du Wolcoff par ses adorateurs.

WOLD. Dieu des moissons, adoré autrefois en Westphalie.

WOUDD. Idole des anciens Arabes, adorée sous la forme humaine par la tribu de Kelb; elle fut détruite par l'ordre de Mahomet.

WOUGA et SOUGAN. Divinités secondaires, qui président à une localité située entre le Tibet et le Cachemire. Les habitants du pays disent que c'étaient deux frères de la race des géants, qui se disputaient autrefois la possession des sources qui coulent en cet endroit, et qui finirent par déterminer leurs limites respectives au moyen de grosses pierres qu'ils plantèrent, et qui subsistent encore. De là ce lieu est appelé *Wouga-souhan*.

WOU-KIAN-TI-YO. Le dernier et le plus terrible des enfers brûlants, selon les Boudistes de la Chine; les corps, sans cesse détruits, s'y renouvellent sans cesse, et les maux qu'on y endure n'éprouvent point d'interruption.

WUOLANGOINEN. Génie des montagnes, dans la mythologie finnoise; il est regardé comme le père du fer.

WUOREN-WAKI. Génies travailleurs de la mythologie finnoise; ils sont occupés dans les montagnes, sous la conduite de Kamulaiuen, à durcir les rocs de granit et à les fixer sur leurs bases.

WURSCHAYTO. Dieu des anciens Prussiens. C'était leur dieu lare ou domestique. Il avait soin des chevaux, des bêtes de charge et de tous les quadrupèdes.



XACA. Le *Bouddha* des Japonais.

XANTHE. Un des chevaux immortels d'Achille: ce héros lui ayant reproché d'avoir laissé Patrocle sur le champ de bataille, percé de coups, le cheval, touché du reproche, tourne la tête; et ayant reçu de Junon une voix articulée, il prédit à Achille que l'heure de sa mort approchait; que l'inévitable destin en serait seul la cause, et non la paresse et la lenteur de ses chevaux. Xanthe n'eut pas plutôt prononcé ces reproches, que les Furies lui otèrent la voix.

XANTHE. Fleuve de la Troade, qui passait sous les murs de Troie. C'était le même que le Scamandre.

XANTHIQUES, ξανθικά. Fête des Macédoniens, qui était ainsi nommée, parce qu'elle se célébrait dans le mois *Xanthus*, et dans le temps que toute la famille royale était purifiée, ainsi que l'armée par la lustration. Après cette cérémonie, la fête commençait, l'armée se partageait en deux camps, qui se rangeaient en bataille l'un contre l'autre, et faisaient pour le plaisir des spectateurs toutes sortes d'évolutions et de combats feints.

XANTHO. Une des nymphes *Océanides*, compagne de Cyrène, mère d'Aristée, selon Virgile.

XELHUA. Un des *géants* de la cosmogonie mexicaine; lors du déluge universel, il se réfugia avec six de ses frères dans les cavernes de la montagne Tlaloc, et échappa ainsi au désastre général. Lorsque les eaux se furent écoulées, il se rendit à Cholula, où, en mémoire de la montagne qui lui avait

servi d'asile, il construisit une colline artificielle en forme de pyramide ; il fit fabriquer les briques dans la province de Tlamanalco, au pied de la Sierra de Cocotl, et, pour les transporter à Cholula, il plaça une file d'hommes qui se les passaient de main en main. Les dieux virent avec courroux cet édifice, dont la cime devait atteindre les nues; irrités contre l'audace de Xelhua, ils lancèrent du feu sur la pyramide; beaucoup d'ouvriers périrent : l'ouvrage ne fut point continué, et on le consacra dans la suite au dieu de l'air, Quetzalcoatl.

Il est superflu d'insister sur les points de ressemblance de cette tradition mexicaine avec celle de la tour de Babel, dans la Bible.

XENIEN, XENIENNE ou XENIE, c'est-à-dire *hospitalier, hospitalière*. Des Grecs donnaient ce titre à *Jupiter* et à *Minerve*. Ces deux divinités avaient chacune une statue, à Sparte, dans la place où l'on prenait les repas.

XENISME. (*Antiq. grec.*) ξένισμοι. Sacrifice qu'offraient les Athéniens dans leurs fêtes anacées en l'honneur des Dioscures. Ces sacrifices s'appelaient ξένισμοι, parce que ces deux divinités étaient ξένοι c'est-à-dire *étrangères*. Athénée fait mention des jeux qu'on célébrait dans cette réjouissance.

XENIUS. *Jupiter l'hospitalier*, de ξένος, *hôte étranger*.

XENOCLEE. Prêtresse de Delphes; ayant vu venir Hercule pour consulter l'oracle d'Apollon, refusa de lui rendre aucune réponse parce qu'il était encore tout souillé du sang d'Iphitus qu'il venait de tuer. Hercule, offensé de ce refus, emporta le trépied de la prêtresse, et ne consentit à le rendre qu'après qu'il eut reçu satisfaction. C'est de là, dit Pausanias, que les poëtes ont pris occasion de feindre qu'Hercule avait combattu contre Apollon pour un trépied.

XENODICE. Fille de Minos et de Pasiphaé.

XIPE. Dieu de l'or, des richesses et des orfévres, selon la mythologie des anciens Mexicains.

XIPHEE. Gendre d'Erectée, est le même que *Xuthus*.

XISUTHRUS, ou XISITHRUS. Chef de la dixième génération, selon d'anciens auteurs Chaldéens, cités par George Syncelle, fut averti en songe par Saturne, que le quinzième du mois Drésius, le genre humain serait détruit par un déluge. Il reçut ordre en même temps de mettre par écrit l'origine, l'histoire et la fin de toutes choses, de cacher sous terre ses mémoires dans la ville du Soleil, nommée Sippara ; de construire ensuite un vaisseau, d'y mettre les provisions nécessaires, d'y renfermer les oiseaux et les animaux de différentes espèces. Il fit donc un navire long de cinq stades et large de deux. Il y fit entrer sa femme et ses enfants, ses amis et tout ce qu'il avait préparé. A peine y fut-il enfermé que la terre entière se trouva inondée. Xisuthrus demanda où il fallait naviguer. Vers les dieux, lui répondit Chronos. Quelque temps après, les eaux ayant diminué, Xisuthrus lâcha des oiseaux, qui revinrent sans avoir pu se poser nulle part. Il en lâcha d'autres, après quelques jours qui rapportèrent un peu de boue aux pattes. Une troisième fois, ils furent lâchés, mais ils ne revinrent plus, et Xisuthrus pensa que la terre commençait à reparaître. Il fit alors une ouverture au vaisseau ; et voyant qu'il s'était arrêté sur la montagne, il en sortit avec sa femme, sa fille et le pilote ; et ayant salué la terre, élevé un autel et sacrifié aux dieux, lui et ceux qui l'avaient accompagné disparurent. Ceux qui étaient demeurés dans le vaisseau, ne le voyant pas revenir, sortirent et le cherchèrent vainement. Seulement une voix se fit entendre, et leur annonça que la piété de Xisuthrus lui avait mérité d'être enlevé dans le ciel, d'être mis au nombre des dieux avec ceux qui l'accompagnaient. La même voix les exhorta à être religieux, et à se transporter à Babylone, après avoir déterré à Sippara les mémoires qui y avaient été déposés. La voix ayant cessé de se faire entendre ils allèrent rebâtir la ville du Soleil, et plusieurs autres. Nous n'avons pas besoin de signaler toutes les analogies si frappantes qui se trouvent entre cette histoire et celle du déluge, telle que la Bible nous le raconte.

XIUHTEUCTLI. Dieu du feu, selon la mythologie mexicaine. Il vint sur la terre dans l'âge du feu, et comme les oiseaux seuls pouvaient échapper à l'embrâsement général, il est raconté que tous les hommes furent changés en oiseaux, excepté un homme et une femme qui se retirèrent dans une caverne.

XOCHIQUETZAL. Epouse de Coxcox, le Noé des Mexicains, et devenue la seconde mère du genre humain.

XOLOTL. Héros de la mythologie mexicaine. C'est lui qui après avoir échappé au malheur général, parvint à repeupler le monde avec les ossements de ceux qui avaient péri.

XUDAN. Surnom que les Etrusques donnaient à *Mercure*. Il signifie *portier*, et ce nom était d'autant plus juste, que Mercure faisait entrer les voyageurs dans les bons chemins, et ouvrait ou fermait à son gré les portes des enfers.

XUONG-DONG. Sacrifice offert par les Tonquinois, aux génies, avant les semailles.

XUTHUS. Fils d'Hellen, et petit-fils de Deucalion : il était d'Achaïe. Xuthus vint un jour au secours des Athéniens, qui avaient à soutenir une guerre, il les aida à remporter la victoire sur leurs ennemis, et Créuse, fille d'Erecthée, avec la couronne d'Athènes, fut le prix de sa générosité et de sa valeur. On dit qu'après plusieurs années, ne se voyant point d'enfants, il résolut d'aller à l'oracle de Delphes. Apollon qui avait aimé Créuse avant son mariage, et qui l'avait rendue mère d'un fils nommé Ion, conseilla à Xuthus de reconnaître pour son fils le premier enfant qu'il rencontrerait en sortant du

temple. Ce fut Ion qui se trouva à propos, et qui fut reconnu pour le fils du roi. C'est la tradition qu'a suivie Euripide dans sa tragédie d'Ion; mais les historiens disent que Xuthus eut deux fils, Ion et Achéus, qui furent la tige des Ioniens et des Achéens.

XYLOLATRIE. Idolâtrie qui consiste à adorer les statues faites de bois, en l'honneur des dieux.

• XYNOECIES, XYNOECEES. Fêtes célèbres chez les Athéniens, instituées au sujet de la réunion que Thésée fit de toutes les bourgades et petites communautés de l'Attique en un seul corps de république. Elles étaient signalées par des sacrifices, des jeux et des repas publics dans le Prytanée. Leur nom est formé du grec ξύν, ou σύν, *ensemble* ou *avec*, et de οἰκέω, *j'habite* : pour marquer la réunion ou société, qu'avaient alors formée tous ces habitants, auparavant indépendants et dispersés



• YADJNYA. Nom générique des sacrifices du feu chez les anciens Hindous. Dans le Yadjnya, les victimes étaient brûlées sur l'autel d'Agni, dieu du feu. Dans les sacrifices à Agni, appelés bali-danas, les victimes étaient offertes sans être brûlées. Ces sortes de sacrifices ne sont plus en usage.

YAGA-BABA. Monstre décrit, dans les vieux contes russes, sous les traits d'une femme horrible à voir, d'une grandeur démesurée, de la forme d'un squelette, avec des pieds décharnés, tenant en main une massue de fer, avec laquelle elle faisait rouler la machine de fer qui la supportait. On la dit épouse de Rugiawith, dieu de la guerre, et elle paraît avoir rempli l'emploi de Bellone ou de quelque autre divinité infernale.

YAGAN-YAHICAC. Idole invisible, située vers le soleil levant, qui était adorée par les anciens Péruviens.

YAGHOUT. Idole adorée sous la forme d'un lion par les anciens Arabes. Elle fut détruite par Mahomet.

YAKCHAMALLA. Un des cinq *Lokeswaras*, ou seigneurs des trois mondes, vénérés par les Bouddhistes du Népâl. Son nom néwari est *Tohou-Khwa*.

YAKCHAS. Génies de la mythologie hindoue; ce sont des espèces de gnômes ou de gobelins, ministres de Kouvéra, dieu des richesses, et gardiens de son jardin et de ses trésors.

YAKOUSI. Dieu de la médecine et patron des médecins, chez les Japonais. On lui a élevé un temple, et il est représenté debout, sur une fleur de lotus : sa tête est ombragée d'une grande coquille marine et environnée d'une auréole de rayons. Les Japonais manquent rarement, en passant, de lui adresser leurs prières. Les Japonais donnent aussi le nom de Yakousi aux esprits malins répandus dans l'air, et en l'honneur desquels ils ont institué des fêtes ou Matsouris pour les fléchir.

YALPA. Divinité des anciens Péruviens, c'était la personnification du tonnerre, de l'éclair et de la foudre.

YAMA. Dieu du panthéon indien; il gouverne la partie sud de l'univers, et est en même temps le dieu des enfers et le juge des morts.

YAMALAYA ou YAMA-LOKA. L'enfer indien, séjour de Yama, dieu des morts; il est situé à égale distance entre les Swargas ou paradis des dieux, et les Patalas ou régions inférieures dans lesquelles résident les divinités du dernier ordre, telles que les Nagas et les Sarpas. Car le Yama-loka est considéré comme un lieu dans lequel les damnés souffrent temporairement, et dont ils doivent sortir un jour.

YAMAN-DAGA. Un des *Bourkhans* des Mongols, qui le représentent comme une des formes de *Maudjouchari*, et le vainqueur d'Erlik-khan. C'est le *Yama* des Hindous; aussi les Bouddhistes le mettent-ils au nombre des divinités cruelles. Ses actions et ses métamorphoses remplissent des légendes tout entières. Sa forme est le comble de la laideur idéale. Des brandons de feu l'environnent. Plusieurs têtes entassées, parmi lesquelles il en est une de bœuf, s'élèvent sur son cou. De chaque côté il porte dix-huit bras munis d'armes, de têtes de morts, de serpents et d'autres figures symboliques. Sa ceinture est une peau de serpent garnie de crânes humains.

YAMAPOURA. Nom de la ville et du palais de *Yama*, roi des régions infernales, dans la mythologie hindoue. Le dieu de la mort y fait sa résidence et y tient son tribunal. Le Vaikarani, fleuve de feu, l'entoure de tous côtés.

YA MATA-NO O ROTSI. Génie malfaisant de la mythologie japonaise; il paraissait sous la forme d'un serpent qui avait huit têtes et huit queues. Comme il avait dévoré les sept premières filles d'Asi-natsou tsi, le premier homme du Japon, le Sosan-no o-no Mikoto l'attira dans un piége et le coupa en mille morceaux.

YA-MATO-NO RWA ARE FIHO-NO-MIKOTO. Non du cinquième des esprits terrestres qui ont régné sur le Japon, avant la création de la race humaine. Il est regardé comme le premier homme qui soit monté sur le trône.

YANG-MA-LO. Vingtième et dernier *dévas* du panthéon des Bouddhistes. C'est lui qui gouverne les régions infernales, juge les morts, et envoie les âmes dans les cieux, ou leur inflige les tourments des enfers. Il intervient comme conciliateur dans les querelles qui divisent les hommes. Les Indiens l'appellent *Yama*.

YANG-POU. Divination pratiquée par les Chinois en exposant une tortue vivante à la chaleur du feu.

YASIRO. Les Japonais donnent ce nom aux temples et aux autels principaux érigés dans leur empire, en l'honneur des Kamis. Ils sont au nombre de ving-deux; chaque année on y fait le service divin par l'ordre du daïri, qui alors y envoie des présents.

YASODA ou YASOMATI. Femme du berger Nanda, et nourrice de Krichna. Au moment où Dévaki était enceinte de ce dieu incarné, Yasodâ le devint aussi : c'était la déesse Kali qui prenait naissance dans son sein. Vasoudéva, père du dieu, afin de soustraire le divin enfant qui venait de naître à la fureur de Kansa qui demandait sa mort, s'introduisit dans la chambre de Yasodâ un instant après son accouchement, déposa Krichna auprès d'elle, prit la petite Kali et la porta au tyran à la place de son propre fils. Yasodâ, instruite enfin que Krichna n'était pas son fils, n'en fut pas moins glorieuse d'avoir eu pour nourrisson un héros et un dieu.

YAUF, YAUK et YAWESI. Idoles adorées par les anciens Arabes et détruites par Mahomet. Yauk était représenté sous la figure d'un cheval.

YÉBIS. Dieu japonais, frère de la grande déesse Ten sio daï sin; il encourut la disgrâce de sa sœur, et fut banni dans la province de Sets, arrosée par la mer. On dit qu'il pouvait vivre deux ou trois jours sous l'eau; c'est pourquoi l'histoire mythologique dit que c'était une sangsue. Il est le protecteur des pêcheurs et des gens de mer. Il a, à Osaka, dans la province de Sets, un temple qui est en grande vénération. On l'y voit représenté assis sur un rocher, tenant d'une main une brême, et de l'autre une ligne de pêcheur.

YEKIRE. Esprit malin redouté des Japonais, qui lui attribuent la plupart des maladies. Ils prétendent le chasser au moyen des exorcismes.

YEMMA-O. Juge et souverain des enfers, chez les Bouddhistes du Japon; c'est le *Yama* des Indiens. Toutes les actions vicieuses des humains sont déroulées devant lui dans toute leur horreur, au moyen d'un grand miroir placé vis-à-vis de lui, et nommé *Sofari-no hagami*, ou *le miroir de la connaissance*.

YENE. Un des dieux des âmes chez les Japonais. On le représente avec quatre bras; d'une main il tient un sceptre surmonté d'un soleil, de l'autre une couronne de fleurs; ces deux mains sont à sa gauche. Des deux mains droites il tient une sorte de verge et une cassolette de parfums. Yene est regardé comme le protecteur des âmes des gens mariés et des personnes avancées en âge; c'est à lui que l'on adresse des prières en leur faveur.

YEN-HO. Génies ou êtres fabuleux de la mythologie chinoise; ils ont le corps d'un quadrupède, la peau noire, et vomissent des flammes. Leur nom signifie *ceux qui se nourrissent de feu*.

YEN-WANG. Roi de l'enfer chez les Chinois. Il exerce des châtiments terribles sur les âmes de ceux qui n'ont rien à lui offrir.

YE-TCHA. Génies de la mythologie bouddhique chez les Chinois. Ce sont les *Yakchas* des Hindous; on en distingue de trois sortes : ceux de la terre, ceux de l'air et ceux du ciel.

YEZD, au pluriel *Yezedan*. Bons génies de la mythologie persanne; subordonnés aux sept Amschaspands. On désigne quelquefois par ce nom Dieu lui-même.

YGDRASIL. Frêne sacré de la mythologie scandinave; son nom vient de *ygr*, *terrible*, et *drasill*, *fertile*. C'est là que les dieux s'assemblent chaque jour en cour de justice. Ils s'y rendent à cheval, en passant sur l'arc-en-ciel Bifraust, qui est le pont des dieux. Ce frêne est le plus grand et le meilleur de tous les arbres; ses branches s'étendent sur la terre entière et s'élèvent au-dessus des cieux. Trois racines soutiennent l'arbre et s'étendent vers trois directions fort opposées : l'une se dirige vers Asgard, séjour des Ases; l'autre vers la demeure des géants, qui séjournent où se trouvait autrefois Ginungagap, l'abîme; la troisième vers Niflheim, la région infernale. Au-dessous de cette dernière sont le puits Vergelmer et le serpent Nidhogger, qui, du fond des enfers, ronge cette racine. Sous la racine qui va chez les géants est le puits de la sagesse, dans lequel Mimir boit chaque jour; c'est là qu'il puise sa prudence extraordinaire.

Tout auprès est la demeure des Nornes, qui résident dans une salle magnifique. Sur les branches du frêne est perché un aigle, entre les yeux duquel se tient un vautour; ces deux oiseaux font souffrir et dépérir Ygdrasil. Un écureuil monte et descend sur l'arbre, semant de mauvais rapport entre l'aigle et le monstre Nidhogger. Quatre jeunes cerfs courent à travers les branches du frêne et en dévorent l'écorce. Au moment du combat entre les dieux et les géants, qui doit précéder l'embrasement de la terre, le frêne Ygdrasil doit être violemment agité, comme s'il partageait les alarmes des dieux.

YI-DWAGHS. Démons faméliques des Tibétains; ce sont les *Prêtas* des Hindous.

YMER. Dans la mythologie des anciens peuples du Nord, Ymer était un géant qui fut formé des gouttes vivantes des vapeurs glacées fondues par un souffle du Midi. Après sa formation il dormit d'un profond sommeil, et pendant ce sommeil il eut une sueur, de laquelle furent formés un mâle et une femelle, qui donnèrent naissance à la race des géants. Ymer fut tué par les descendants d'Odin, qui étaient les dieux; et le sang sortit de ses blessures en si grande abondance, qu'il noya tous les géants, dont un seul échappa avec sa famille. Les dieux traînèrent le corps d'Ymer dans l'abîme, et en fabriquèrent la terre. Son sang forma la mer et les fleuves, ses os les montagnes, ses dents les rochers, et son crâne le ciel. Ils le

posèrent au-dessus de la terre sur quatre piliers ou cornes, et, sous chacune de ces colonnes, ils placèrent un nain pour veiller à sa garde: ces nains s'appellent *Nordri*, *Sudri*, *Austri* et *Vestri*, c'est-à-dire, *le nord*, *le sud*, *l'est* et *l'ouest*. De sa cervelle ils firent les nuées; des étincelles que le Muspelheim lançait continuellement, ils formèrent les étoiles, à chacune desquelles ils assignèrent sa place et sa route; enfin, des sourcils du géant ils construisirent, pour se mettre à l'abri des entreprises des géants, un fort qui fit le tour du monde; c'est ce qu'ils appelèrent *Midgard* ou *le séjour du milieu*.

YN-FOU-TI-YO. Le treizième des petits enfers, selon les Bouddhistes de la Chine; les damnés y sont mutilés à coup de hache.

YNGWE. Le treizième successeur d'Odin, législateur des Scandinaves; il fut mis au rang des divinités; lui-même se donnait pour le dieu *Frey*. De lui descendent les rois mythiques appelés *Ynglinges*, qui ne régnaient que sur le district d'Upsala.

YO. Sacrifice que les anciens Chinois offraient à leurs parents défunts sous les dynasties Hia et Yn. Le sacrifice du printemps s'appelait *Yo*; celui d'été *Ti*; celui d'automne *Tchhang*, et celui d'hiver *Tchhing*.

YOGAMBARA. Un des *Bodhisatwas* adorés par les bouddhistes du Népâl.

YOGUESWARIS ou YOGUINIS. Classe de nymphes de la mythologie hindoue; ce sont les créatures et les compagnes de la déesse Dourgâ.

YOKAHWAGAMARAKOTTI. Dieu adoré autrefois par les Caraïbes, en Amérique. En voici l'origine : un sauvage, traversant un bois, aperçut dans les arbres un mouvement qui lui lui parut surnaturel. Effrayé de ce prodige, il leur adressa la parole. Il lui fut ordonné d'aller chercher un de leur prêtres qu'ils nomment Boïé, et ce fut à lui que l'arbre découvrit sa volonté, en lui déclarant qu'il fallait consacrer une image, un temple et des sacrifices au dieu qui, dans la suite, a été l'objet des adorations de cette peuplade.

YO-PO-LO. Le sixième des enfers glacés, selon les Bouddhistes de la Chine. Le froid que les damnés y éprouvent est si vif, que leurs chairs se contractent, et que leurs os en sont dénudés.

YOUROUPARI. Démon ou génie du mal, redouté des Técounas, peuplade du Brésil. On le représente sous la forme d'un singe ou d'un cynocéphale.

YPAINA. Fête solennelle que les Mexicains célébraient en l'honneur de Huitzilopochtli, dans le mois de mai.

YPHICLES. Fille d'Amphitryon et d'Alcmène, frère jumeau d'Alcide, quoique celui-ci eût pour père Jupiter. Plaute dit que ces deux enfants, quoique conçus à trois mois l'un de l'autre, naquirent en même temps, Jupiter voulant épargner à Alcmène la peine de deux accouchements différents.

YPHTIME. *Nymphe* dont Mercure devint amoureux, et qu'il rendit mère des Satyres.

YROCAN. Le mauvais principe des tribus sauvages de la Colombie.

YU-MIN. Génies ou êtres mythologiques des Chinois; ils ont des ailes, mais ne peuvent s'élever bien haut à cause de leur pesanteur. Suivant les uns, leurs joues sont très-larges, et leur tête est surmontée d'un panache noir; mais, suivant d'autres, ils ont la tête blanche et les yeux rouges.

Z

ZACORE. Un des princes qui secoururent Persée. Il fut tué par Argus, fils de Phryxus.

ZACOUM. Arbre de l'enfer, dont les fruits, suivant la tradition musulmane, sont des têtes de démons. Il en est fait mention dans le Coran. C'est véritablement un arbre épineux qui porte des fruits très-amers, ce qui a donné lieu à la fable.

ZAGREUS. Surnom de *Bacchus*.

ZAMOLXIS. Le grand dieu des Thraces et des Gètes, au rapport d'Hérodote. (*Melpomène*, c. 94, 95.) Il leur tenait même lieu de tous les autres, car ils ne voulaient honorer que celui-là. Zamolxis fut d'abord esclave en Ionie et, après avoir obtenu sa liberté, il y acquit de grandes richesses et retourna dans son pays. Son premier soin fut de polir une nation grossière et de la faire vivre à la manière des Ioniens. Pour y réussir, il fit bâtir un superbe palais, où il régalait tour à tour les habitants de sa ville, leur insinuant, pendant le repas, que ceux qui vivraient ainsi que lui seraient immortels, et qu'après avoir payé à la nature le tribut que tous les hommes lui doivent, ils seraient reçus dans un lieu délicieux, où ils jouiraient éternellement d'une vie heureuse. Pendant ce temps-là, il travaillait à faire construire une chambre sous terre et, ayant disparu tout d'un coup, il s'y renferma et y demeura caché pendant trois ans. On le pleura comme mort, mais au commencement de la quatrième année, il se montra de nouveau, et ce prétendu prodige frappa tellement ses compatriotes, qu'ils parurent disposés à croire tout ce qu'il leur avait dit. Dans la suite, on le mit au rang des dieux et chacun fut persuadé qu'en mourant il irait habiter avec ce dieu. Ils lui exposaient leurs besoins et l'envoyaient consulter tous les cinq ans. La manière dont ils le faisaient, également cruelle et bizarre, prouve qu'en mourant Zamolxis n'avait pas beaucoup réussi à les polir. Lorsqu'ils avaient choisi celui qui devait aller exposer leurs besoins, on faisait tenir trois javelines droites, pendant que d'autres prenaient le député par les pieds et le jetaient en l'air pour le faire tomber sur la pointe de ces piques : s'il en était percé et mourrait sur le champ, ils croyaient que

le dieu leur était favorable, et s'il n'en mourait pas, on lui faisait de sanglants reproches et on le regardait comme un méchant homme. Puis, choisissant un autre député, ils l'envoyaient à Zamolxis sans le soumettre à la même épreuve. Lorsque le temps était troublé par quelqu'orage, ces mêmes peuples tiraient des flèches contre le ciel, comme pour menacer leur dieu, ne croyant pas qu'il y en eût d'autres que Zamolxis.

ZAN. Premier nom de *Jupiter*, de celui que l'on disait avoir régné en Crète.

ZANHAR. Dieu, ou le génie du bien chez les Malgaches. Il a un temple à Tananarive; l'intérieur en est presque vide : une espèce d'autel apparaît dans le fond; on y brûle des parfums en l'honneur de Zanhar. Sur l'une des murailles, on a représenté, dans une peinture à fresque, informe et grossière, mais originale, Zanhar, le bon génie, luttant contre Agathic, le mauvais génie. Zanhar porte une couronne d'étoiles, au milieu desquelles brille le soleil. Agathic a le front surmonté d'une couronne de têtes sanglantes, plantées en cercle dans des poignards joints les uns aux autres par des reptiles hideux. L'autre peinture représente le bon génie, debout sur un globe terrestre; il a terrassé Agathic qui s'enfuit dans l'abîme en exhalant les restes de sa rage expirante. Le temple de Zanhar est le seul édifice religieux des Ovas.

ZAN-HAWALOU. Dieu du premier ordre, adoré dans l'archipel Viti; il préside au tabou.

ZARAME. Dieu des Gaulois, que Lucien et Minutius disent être le même que *Jupiter*.

ZARETCH. Un des sept mauvais génies créés par Ahriman pour les opposer aux sept Amschaspands.

ZAT-AROUAT. Idole adorée par la tribu des Coréischites, antérieurement à Mahomet; elle n'était autre qu'un grand arbre.

ZAVANAS. Un des dieux des Syriens. Hésychius est le seul qui en parle.

ZAZARRAGOUAN ou *maison de Kaïfi*. L'enfer des anciens habitants des îles Mariannes. Kaïfi, ou le diable, y chauffait les âmes et les battait continuellement comme nous faisons le fer. Cet enfer était destiné à ceux qui périssaient de mort violente.

ZEA. Surnom sous lequel *Hécate* fut adorée par les Athéniens.

ZEMBOC. Dieu de la terre chez les anciens habitants de la Russie. Il présidait à la chasse.

ZEMÈS. Bons génies vénérés autrefois dans l'île Espagnole et par les Caraïbes. Ils les regardaient comme les médiateurs entre le Dieu suprême et le genre humain. Les Zemès présidaient à tous les besoins des hommes; en conséquence, on les consultait par le moyen des Boïés ou prêtres, auxquels ils rendaient réponse, à moins qu'ils ne jugeassent à propos de se faire entendre à tout le peuple. Ces Zemès étaient de bois ou de pierre. Les habitants de l'île Espagnole en adoraient un sous la forme d'une femme, à côté de laquelle étaient ses deux principaux ministres prêts à exécuter ses ordres.

ZEMINA. Déesse des anciens Slaves; elle correspondait à la *Cybèle* des Latins.

ZEMIOMA, c'est-à-dire *réparation*. Sacrifice que l'on faisait dans les mystères d'Eleusis, pour expier les *fautes qui pouvaient* avoir eu lieu dans ces fêtes.

ZEN. Un des noms anciens de *Jupiter*; on le tire communément du verbe ζῆν ou ζεῖν, *vivre*, parce que, dit on, ce dieu ou ce prince ayant, pendant sa vie, parcouru la terre pour policer le monde, punir les méchants et récompenser les bons, il avait procuré aux hommes une vie douce et tranquille.

ZENOVIA. La *Diane* des anciens Slaves, considérée comme déesse de la chasse. C'était de sa protection qu'ils attendaient une chasse heureuse. Elle avait un temple dans les champs de Kiew, où par la suite on la représenta avec trois têtes.

ZÉPHIRE. Personnification du vent d'occident, chez les Grecs. Il était fils d'Eole ou d'Astrée et de l'Aurore, suivant les uns: d'autres le disaient fils de Céléno, l'une des Furies. Hésiode se contente de dire qu'il est enfant des dieux. Les poëtes nous le représentent comme un vent doux, bienfaisant et favorable. Ce vent était réellement celui qui tempérait les chaleurs de l'été; c'est pourquoi ils l'ont dépeint avec les couleurs les plus riantes. Les Grecs lui donnaient pour femme Chloris, et les Latins, qui l'appelaient Favonius, le faisaient époux de Flore. Il avait un temple à Athènes dans le temple octogone des vents. Il était représenté avec la fraîcheur de la jeunesse et la beauté d'un dieu, presque nu et répandant des fleurs à pleines mains.

ZÉPHYRS. Les poëtes se sont plus à multiplier cette aimable famille. Ovide peint les Zéphyrs s'occupant, sous la direction de leur chef, à parer de fleurs l'enfance du monde, que la poésie place toujours au printemps. Virgile nous représente Anchise offrant aux Zéphyrs, avant de s'embarquer, le sacrifice d'une brebis blanche.

ZERENE. Nom ou surnom que portait *Vénus* en Macédoine.

ZEROUANE-AKERENE. Le dieu suprême des anciens Persans; ce nom signifie *le temps sans bornes*. C'est celui que les Assyriens appelaient *Kronos*, d'un mot que, sauf le léger changement du K en X, nous retrouvons dans la langue grecque avec la signification de *temps*. Ce dieu est le seul qui ait une existence éternelle, comme l'exprime son nom; car Ormuzd, la principale divinité après lui, doit cesser d'exister à l'expiration du douzième millénaire.

ZERYNTHE ou ZERANTHION. Antre fameux dans la Thrace, consacré à Hécate. On y offrait des sacrifices, pour prévenir les périls que l'on craignait.

ZETHES et CALAIS. Deux *Argonautes*, fils de Borée et d'Orythie.

ZETHUS ou ZETHES. Frère d'Amphion, naquit de Jupiter et d'Antiope. On dit que Lycus, mari d'Antiope, la soupçonna d'une in-

trigue avec un certain Epaphus, la répudia sur le champ, et épousa Dircé. Ce fut alors que les charmes d'Antiope firent impression sur le cœur de Jupiter. Le dieu, pour tromper cette femme vertueuse, prit la figure de Lycus, et se présenta à elle, comme pour se réconcilier. Elle donna dans un piége que sa vertu même lui rendait encore plus imperceptible, et conçut Zéthès et Amphion. Dircé ne fut pas moins la dupe de ce déguisement, et pour prévenir les suites du raccommodement de son mari avec sa première femme, elle renferma Antiope, et lui fit souffrir tous les maux imaginables. Celle-ci trouva enfin le moyen de s'échapper, et se réfugia sur le mont Cythéron, où elle accoucha de ses deux enfants, qui la vengèrent dans la suite bien cruellement. Du reste, Zéthès aida son frère à bâtir la ville de Thèbes.

ZEUMICHIUS, c'est-à-dire, *Jupiter le Machiniste*. Nom qu'on donna à *Chrysor*, pour avoir fait plusieurs découvertes utiles, avoir inventé plusieurs machines, l'*hameçon*, la *ligne à pêcher*, l'usage des barques pour la pêche.

ZEUS. C'est le nom que les Grecs donnaient à *Jupiter* ; il signifie celui qui donne la vie à tous les animaux, de Ζάω, *je vis*, ou *je fais vivre*. Ce nom est le même que le latin *Deus*, dont il diffère à peine par la première lettre, et qu'on doit vraisemblablement rapporter, ainsi que *Deus*, *Divus*, θεός, Διός, Δία, etc. Au sanscrit *deva*, qui signifie le céleste, ou le possesseur du ciel, de la lumière primitive et ineffable.

ZEUXIDIE. Surnom de *Junon*, synonyme du latin *Juga*, *qui met sous le joug*. Ce nom vient de ζυγόω.

ZIBOG. Dieu de la vie chez les Slaves de la Russie.

ZIEMIENNIK. Dieu adoré par les paysans de la Samogitie et de plusieurs endroits de la Lithuanie, jusque vers la fin du XVI[e] siècle. Ils lui offraient même un sacrifice annuel sur la fin d'octobre, après la récolte des grains et des fruits. Ils se rendaient avec leurs femmes, leurs enfants et leurs domestiques dans un lieu destiné à cette cérémonie. Avant d'en manger, on coupait un morceau de chaque mets, qu'on jetait à terre et dans tous les coins de la maison, en disant : *Nous vous prions, ô Ziemiennik, de recevoir ces sacrifices, et de vouloir bien en manger.* Ensuite chacun se régalait de son mieux.

ZIMTZERLA. Déesse des anciens Slaves ; c'était la déesse du printemps et des fleurs, et l'amante de Pogoda, dieu des zéphyrs.

ZISEUBOG. Divinité des anciens Slaves ; c'était la personnification de *la lune*, et comme telle elle partageait les hommages rendus au soleil.

ZLOTABABA, c'est-à-dire *la Vieille d'or*. Divinité des Slaves qui la donnaient pour mère à Bielbog, le dieu blanc, et à Tchernobog, le dieu noir. La statue de la déesse portait entre ses bras un enfant qu'on appelait son petit-fils. Elle rendait des oracles, et on lui apportait des offrandes.

Cette déesse était encore adorée chez plusieurs autres peuples du Nord. Les peuples qui habitent près du fleuve Oby, vénéraient une déesse sous le nom de *Vieille d'or*, au rapport d'Hérodote. Elle rendait également des *oracles*, et on l'invoquait avec confiance dans les fléaux publics.

Herbestein parle aussi d'une *Vieille d'or*, adorée sur les frontières de la Tartarie septentrionale, qui tient un enfant dans ses bras, et dont la grandeur et la grosseur sont énormes. Autour d'elle on voit des trompettes et autres instruments où le vent s'engouffre et qu'on entend de loin.

ZNICZ. Dieu du feu chez les Slaves. On entretenait en son honneur un feu sacré et perpétuel ; plusieurs villes lui avaient élevé des temples, où on lui sacrifiait une partie des dépouilles enlevées sur les ennemis, et souvent même des prisonniers chrétiens. On recourait à lui dans les maladies dangereuses.

ZOABA. Nom donné chez les Scythes, autrefois, à des troncs d'arbres ou à de simples colonnes que ces peuples élevaient en l'honneur des dieux. On les peint s'ils étaient de bois, et on les polissait un peu quand ils étaient de pierre. Dans les anciens temps, chez les Grecs eux-mêmes, la statue de Diane était un morceau de bois non travaillé, et la Junon Thespienne était le tronc d'un arbre coupé.

ZODIAQUE. Le *zodiaque*, avec tous ses signes, le soleil et la lune au milieu, comme dans une médaille d'Alexandre Sévère, marque l'heureuse étoile des princes et la conservation de tous les membres de l'État que le prince soutient, comme le zodiaque soutient les astres.

Chaque mois du calendrier romain était sous l'influence d'un signe du *zodiaque* et sous la protection d'une des douze grandes divinités que les Romains appelaient *dieux consentes*, et dont les douze statues, enrichies d'or, étaient élevées, dit Varron, dans la grande place de Rome. Minerve présidait au mois de mars (*le Bélier*) ; Vénus, au mois d'avril (*le Taureau*) ; Apollon, au mois de mai (*les Gémeaux*) ; Mercure, au mois de juin (*le Cancer*) ; Jupiter, au mois de juillet (*le Lion*) ; Cérès, au mois d'août (*la Vierge*) ; Vulcain, au mois de septembre (*la Balance*) ; Mars, au mois d'octobre (*le Scorpion*) ; Diane, au mois de novembre (*le Sagittaire*) ; Vesta, au mois de décembre (*le Capricorne*) ; Junon, au mois de janvier (*le Verseau*) ; et Neptune, au mois de février (*les Poissons*).

ZOHRA. Nom de *la planète de Vénus* révérée par les anciens Arabes. Le vendredi lui était consacré.

ZOOGONES. Les Grecs appelaient ainsi les dieux qui présidaient à la conservation de la vie de tous les animaux, et auxquels on attribuait le pouvoir de la prolonger. Les rivières et les *eaux courantes* leur étaient consacrées. Jupiter tenait le premier rang parmi les dieux zoogones, parce qu'il était considéré comme l'auteur et le conservateur spécial de la vie.

ZOOLATRIE. Genre d'idolâtrie qui con-

siste à rendre aux animaux les honneurs divins; la zoolâtrie était particulière aux Egyptiens, qui conservaient, dans presque tous les sanctuaires, des animaux vivants. Ces animaux y avaient sans doute été placés originairement dans un but symbolique, mais le peuple n'avait pas tardé à les adorer comme autant d'être divins.

ZOROASTRE. Célèbre législateur des anciens Perses. Il disait avoir un génie familier qui lui dictait les lois qu'il proposait ensuite aux peuples. C'est lui qui avait déterminé le culte qu'on devait rendre au Soleil et aux astres. Nous ne le mentionnons ici qu'en sa qualité de fondateur d'un système religieux ou mythologique, suivi par des peuples célèbres.

Les légendes relatives à Zoroastre sont très-nombreuses et souvent contradictoires; on ne peut en tirer d'indications biographiques précises. Il est probable qu'on aura accumulé sur la tête d'un seul homme une foule de traditions relatives les unes aux divers chefs de la religion des Perses; les autres, à l'histoire de la religion même. De là les variations sans fin sur Zoroastre, sur sa patrie, sur son rôle, sur les événements de sa vie. Il naquit probablement en Médie, dans d'Adherbidjan, sous le règne de Gouschtasp, peut-être Hystaspe, père de Darius Ier. A son arrivée dans la Perse, il se retira dans le désert et se livra tout entier à la prière et à la méditation en se tenant debout sur un pied. Ses méditations roulaient principalement sur les déréglements des hommes, qu'il attribuait, comme les anciens mages, au mauvais principe qui gâte et détruit toutes les œuvres de Dieu. Il prétendit avoir des conférences avec Ormuzd, qui lui parlait du milieu du feu, et ce sont ces entretiens qu'il a consignés dans vingt-et-un livres appelés *Noks*, et connus sous le nom de *Zend-Aveta*. Il commença par convertir ses parents, et s'introduisit chez le roi Gouschtasp, par la fente du plancher. Il convertit aussi le roi, et en vain 80,000 brahmanes vinrent de l'Inde pour le convaincre d'erreur; il les confondit, et toute la contrée, jusqu'au Sind, adopta sa loi. Enfin, après avoir accompli sa mission, Zoroastre, parvenu à une grande vieillesse, se retira sur la sainte montagne d'Albordj, où il consacra le reste de ses jours à la méditation et à la piété. Quelques-uns disent qu'il fut tué dans le sac de Balkh, lors de la grande irruption des hordes du Touran dans le royaume de Gouschtasp.

ZUHE. Nom sous lequel *le Soleil* était adoré par les Muyscas d'Amérique. Il était quelquefois confondu avec Bochica, législateur de ces peuples.

ZUTTIBOR. Divinité des bois, adorée par les Wends et les Serbes, peuples slaves. Elle présidait aux forêts, et on lui rendait aussi un culte dans le pays de Mersbourg.

ZWANGIS. Espèce de sorciers des îles Moluques; ils emploient les enchantements et le poison, et on dit qu'ils déterrent les cadavres pour les manger. Les insulaires font souvent la garde près des tombeaux.

ZYGIE. *Juga.* Surnom de *Junon*, qui présidait au lien conjugal.

ZYWIE. Déesse de la vie chez les anciens Slaves.

SUPPLEMENT.

—

AKEA. Dieu des îles Sandwich, être mitoyen entre les dieux et les hommes. Il passait pour le père de la population et la souche directe de ses rois.

AKORIS. Divinité égyptienne qui, avec Bayeth et Athor, formait une triade vénérée dans la ville d'Akoris. Ce dieu n'est connu que par une amulette gnostique.

ANUSZANTIS. Dieu de la santé, adoré dans l'ancienne Prusse et dans la Samogitie.

ATRIMPAS. Dieu des mers, adoré dans l'ancienne Prusse et dans la Samogitie.

BHADRAVALLOU. Nom sous lequel les Khonds de l'Orissa, dans l'Inde, adorent la déesse *Kali*. Ils lui offrent ordinairement des buffles, des chèvres et des oiseaux.

BHADRINATH. Dieu adoré dans la ville de même nom, au nord de l'Indoustan; son simulacre est de marbre noir, et il a environ trois pieds de hauteur; il est paré d'étoffes d'or et d'argent. Son temple est très-riche.

BHAIRAVI. Un des noms de la déesse *Kali;* elle est adorée sous ce nom par les Khonds, peuple de la côte d'Orissa.

BOSIBATTA. *Mokisso* ou fétiche du Loango en Afrique. Son temple est desservi par un ganga ou prêtre qui ne paraît jamais sans un nombreux cortége d'instruments de musique et de danseurs. Mais son principal ornement consiste en une grande besace de peau de lion qu'il porte autour du cou. Elle est remplie de petites cornes, de coquilles, de petites pierres, de sonnettes, de clefs, de haillons, de dents, de poils, d'ongles de daim blanc, etc. Au dehors, elle est ornée de plumes, de petites cordes et de bandelettes d'étoffes. Sur les deux épaules, elle

soutient deux paniers remplis de coquilles, de plumes, de crochets de fer et d'une herbe apportée de quelques montagnes éloignées, dans la tige de laquelle le ganga fait entrer du vin, qu'il donne à boire aux malades.

CATEQUIL. Dieu adoré par les anciens Péruviens, qui le regardaient comme leur créateur et avaient pour lui une grande vénération. C'était lui, disaient-ils, qui produisait les tonnerres et les éclairs en lançant des pierres avec sa fronde. Ils en avaient une telle peur, qu'ils lui sacrifiaient tout ce qu'ils possédaient pour obtenir qu'il épargnât leurs vies.

Les Péruviens reconnaissaient deux dieux du nom de Catequil; ils étaient frères; leur mère Canptaguan mourut en les mettant au monde. *Apocatequil*, l'aîné, fut le prince du mal; l'autre, appelé *Piguerao-Catequil*, était d'un naturel plus doux et ressuscita sa mère.

CHI-MO-TI-YO. Le huitième des seize petits enfers des bouddhistes de la Chine; les réprouvés y sont pressés, les bras et les jambes étendus, entre d'énormes pierres qui les écrasent et réduisent en bouillie leur chair et leurs os.

CHOUI-PA ou **CHOUI-PE.** Noms de certains génies des eaux, dans la mythologie chinoise.

CUALICHU. Génie du bien et du mal, révéré par les Patagons. Il a à son service une espèce de pythie ou grande prêtresse, qui rend des oracles. M. d'Orbigny l'a vue au milieu des plaines, entourée d'un vaste cercle d'indigènes silencieux, leur interpréter, l'œil en feu, les volontés de Cualichu, et leur prophétiser des victoires.

DZIEDZILIA et **DZIEWANNA.** Déesses adorées par les anciens Polonais. La première correspondait à la *Vénus* des Latins et la seconde à *Diane*.

ELVERSORTOK. Etre surnaturel que craignent les Groënlandais; semblable au vampire des Grecs, il se nourrit de la chair des cadavres, et fréquente les lieux de sépulture.

GARDAYLIS. Dieu des pilotes, adoré dans la Samogitie et par les anciens Prussiens.

IGNERSOIT. Spectre que les Groënlandais croient vivre au sommet des montagnes, mais il n'est nullement dangereux. Il invite souvent un Groënlandais à venir le trouver sur les pics où il établit sa demeure, mais dans le seul but de jouir de sa société. Ignersoït se montre quelquefois sur la côte, et alors il brille comme un météore.

MOUNDAMALINI. Divinité hindoue; c'est une des formes les plus terribles de la déesse *Dévi*. On la représente de couleur noire, et avec un chapelet de crânes humains suspendu à son cou. Ce nom lui vient sans doute de ce qu'elle a tué le démon *Mounda*.

NATCHI. Fête solennelle dans laquelle les habitants de l'archipel Tonga accouraient mettre aux pieds du Toui-Tonga (grand prêtre) les prémices des productions de la terre, qui avaient été tabous jusqu'à ce moment.

NIETOWCHITCHINA. Secte de Russie, qui professe les principes des Strigolniks les plus exagérés.

OKIIN-TENGRI. Génie de la théogonie mongole. C'est le génie tutélaire de la terre. Il attesta l'éminente sainteté de Gautama, le Bouddha des temps modernes.

PIGUERAO-CATEQUIL. Génie de la mythologie péruvienne, honoré ainsi que son frère *Apo-Catéquil* par les anciens habitants de la contrée.

VASOUS. Classe de divinités hindoues, qui tiennent un premier rang après la triade suprême. Les grands Vasous sont au nombre de huit, et ils président chacun à l'une des huit régions de l'univers: leurs noms sont, *Indra*, *Agni*, *Yama*, *Nairrita*, *Varouna*, *Pavana*, *Kouvéra* et *Isa*: ce dernier est le même que *Siva*. Les épouses des huit Vasous partagent les attributions et les honneurs de leurs maris; on les nomme les *Matris*, ou les huit *mères*. Les principales sont Bhavani, épouse de Siva, qui commande à toutes les autres, et Prithivi, épouse de Kouvéra, qui préside comme son mari aux trésors matériels. Prithivi est la terre divinisée; on la peint quelquefois sous la figure d'une vache, symbole de la fécondité, mais plus habituellement sous les traits d'une femme, ayant cet animal à ses pieds, et entourée d'emblèmes divers, qui ont, pour la plupart, rapport à l'agriculture.

On donne le nom de *Vasous-planétaires* aux intelligences qui président aux sept planètes et aux sept cieux. Ce sont *Sourya*, qui préside au soleil; *Soma*, à la lune; *Mangala*, à la planète de Mars; *Boudha*, à celle de Mercure; *Vrihaspati*, à Jupiter; *Soukra*, à Vénus; *Sani*, à Saturne. On les appelle les sept mounis par excellence, les prêtres, les solitaires, les prophètes, les chantres sacrés; ce sont les brahmanes célestes, quelquefois les brahmanes humains, divinisés par la vertu de leurs prières, de leurs pratiques pieuses et de leur sainteté.

Les sept régions infernales ont aussi leurs gouverneurs, qu'on appelle les sept *Vasous des Patalas*. Leur chef est Yama, selon les uns; Secha-Naga ou Bali, selon les autres. Il en est qui les confondent avec les Vasous planétaires.

FIN DU DICTIONNAIRE DE MYTHOLOGIE.

Imp. de MIGNE, au Petit-Montrouge.



